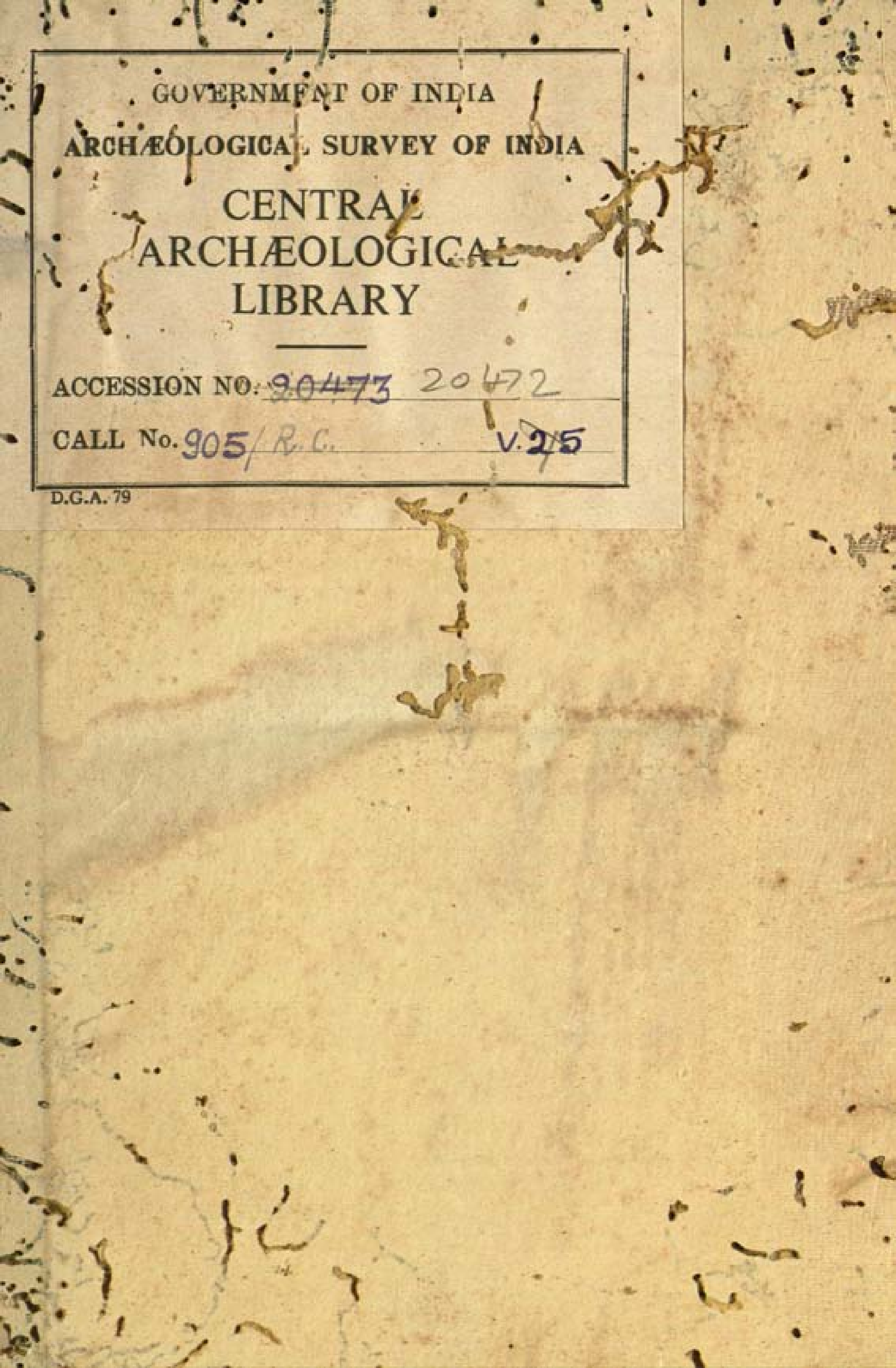

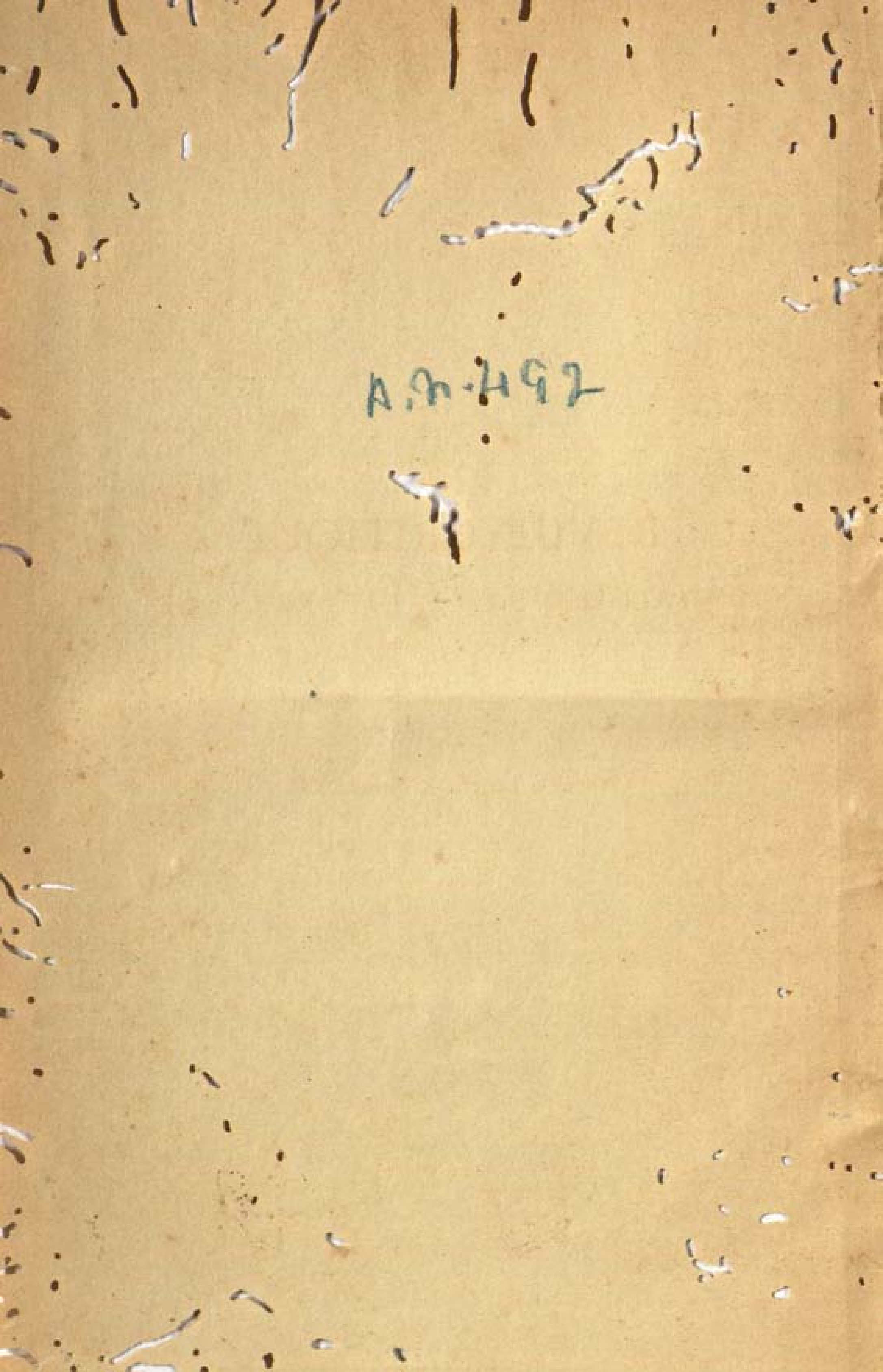

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XXV).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série : — Tome XXV

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1888

ANNÉE 1888

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

	art.	pages
Ahlwardt, Manuscrits arabes de la bibliothèque de Berlin, I. (H. Derenbourg.)	21	41
Album paléographique de la Société de l'École des Chartes. (A. Molinier.)	120	207
Aleksandrow, Le poète national de la Lithuanie, Donalitius. (L. Duvau.)	165	290
Ankel, La Palestine. (C. C.-G.)	1	1
Annuaire de Gœthe, p. p. L. Geiger, VII et VIII. (A. Chuquet.)	53 54	95
Anquez, Henri IV en Allemagne. (E. Rott.)	60	112
Aristophane, Plutus et les Acharniens, p. p. Blaydes. (A. Martin.)	114-115	203
— Les Chevaliers, p. p. Merry. (A. Martin.)	116	203
Arnaudin, Contes populaires des Landes. (H. Gaidoz.)	198	356
Arrien, Un manuscrit nouveau de son *Anabase*.	293	513
Astrié, Le latin doit-il disparaître de l'enseignement? (Th. Reinach.)	108	195
Babeau, Les bourgeois d'autrefois. (P. V.)	281	492
Ballieu, Un dîner littéraire au xviii^e siècle. (L. B.)	71	137
Bancal des Issarts.	229	420
Basselin (Olivier.)	93	173
Basset, Manuels de langue kabyle. — Contes populaires berbères. — Recueil de textes et documents de philologie berbère. (O. Houdas.)	41-43	81
Bayet, Précis d'histoire de l'art. (Salomon Reinach.)	261	466
Bazaine, (Le maréchal.)	52-154	337
Bernard de Montmélian, Saint-Maurice et la légion thébéenne. (P. A. L.)	273	483

	art.	pages
BETHE, Sources de Diodore. (Am. Hauvette.)	75	143
BEZZENBERGER, Le lette dans la Prusse orientale. (A. Baudouin.)	192	342
BIGOT, Questions d'enseignement secondaire. (Th. Reinach).	109	195
BLASENDORFF, Blücher. (A. Chuquet.)	72	138
BLAYDES, édit. de *Plutus* et des *Acharniens*.	114-115	203
BOISSIER, M[me] de Sévigné. (F. Hémon.).	80	147
BONDURAND, Le manuel de Dhuoda. (G. Monod.).	195	345
BOOS, Cartulaire de Worms, I. (Paul Viollet.)	296	515
BRADKE, Du développement historique de notre langue et de notre race. (V. Henry.).	282	497
BREUSING, L'art nautique des anciens. (A. Cartault.). . .	102	189
BRIEL, Callistrate et Philonide. (A. Martin.).	181	323
BROCHARD, Les sophistes grecs. (Sal. Reinach.).	56	102
BROBERG, Maître François Rabelais. (E. Beauvois.). . . .	298	517
— François Villon, le Grand Testament. (E. Beauvois.).	299	517
BRUNNOW, Le 21[e] vol. du Kitab-el-Agani, I. (H. Derenbourg.)	161	281
BÜRGER, Lucius de Patras. (L. Baize.).	45	85
BYRNE, L'origine des racines. (V. Henry.)	266	475
CAMUS (J.), Rhétorique française faite pour le roi Henri III.	79	146
— Le Circa Instans et le Grant Herbier. (A. Bos.)	196	349
CARO, Georges Sand. (F. Hémon.).	83	152
CARSTENSEN, La vie après la mort. (Lucien Herr.).	189	338
Catalogue Rothschild, II. (T. de L.).	122	209
— (Henri Cordier).	131	235
Catherine de Wurtemberg et Jérôme Bonaparte.	28	49
CAUSERET, La langue de la rhétorique et de la critique littéraire dans Cicéron. (E. T.).	2	1
CHAIGNET, Essais de métrique grecque. (My.)	248	454
Chamisso, Pierre Schlemihl, trad. par Aug. DIETRICH. (A. C.).	145	258
Chanson de Roland, p. p. CLÉDAT. (A. T.)	33	64
CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Manuel de l'histoire des religions (M. Vernes.).	89	163
CHÉROT, Le Père Le Moyne. (F. Hémon.).	8	9
CHEYNE, Job et Salomon. (M. Vernes.).	251	456
CHIAPELLI, Études d'ancienne littérature chrétienne. (M. Vernes.).	232	427
Chrétiens (Petits poètes), p. p. PETSCHENIG, ELLIS, BRANDES et SCHENKL. (P. Lejay.).	163	286
CIAN, L'édition expurgée du Cortegiano. (P. de Nolhac.) .	207	370
Cicéron, Pro Coelio, p. p. VOLLGRAFF. (E. Thomas.) . . .	125	222
— et la langue de la critique littéraire	2	1
CIMA, Quelques passages de Cicéron. (E. T.).	73	21

	art.	pages
Civezzano et ses tombes	16	24
CLÉDAT, Édition de la *Chanson de Roland* (A. T.)	33	64
COHEN, La théorie kantienne de la connaissance. (Lucien Herr.)	303	523
Coligny (Henry de)	6	5
COLLILIEUX, La couleur locale dans l'Énéide. (L. Duvau.)	126	223
— Dictys de Crète et Darès de Phrygie. (L. Duvau.)	275	485
CONWAY, La loi de Verner en Italie. (V. Henry.)	149	265
Corneille, p. p. HÉMON. (A. Delboulle.)	130	233
— p. p. FAVRE. (Félix Hémon.)	256	461
COSQUIN, Contes populaires de Lorraine. (C.)	243	446
COURDAVEAUX, Saint-Paul. (M. Vernes.)	137	242
CROISET (A. et M.), Histoire de la littérature grecque, I. (Am. Hauvette.)	91	165
CUMONT, Alexandre d'Abonotichos. (Lacour-Gayet.)	249	455
CUST, Essais linguistiques et orientaux, II. (A. Barth.)	221	401
DAHL, Le Cato Major. (L. Duvau.)	201	361
Darès de Phrygie et Dictys de Crète	275	485
DEECKE, Les langues italiotes. — La tablette étrusque de Megliano. — Les propositions subordonnées en grec et en latin. — Les inscriptions tyrrhéniennes de Lemnos. — Inscriptions de l'Italie centrale et de la basse Italie. (V. Henry.)	150-155	265
DELABORDE, Henry de Coligny. (L. Farges.)	6	5
DELAVILLE LE ROULX, La France en Orient au XIVe siècle. (C. Kohler.)	128	225
DELBRÜCK, Les guerres des Perses et celles des Bourguignons. (Am. Hauvette.)	57	107
DELISLE (Léop.), Deux notes sur des impressions du XVe siècle. (T. de L.)	133	237
— Alex. Ch. Germain. (T. de L.)	134	237
DESSAU, L'administration financière des Romains. (N.)	76	144
Dhuoda (Le manuel de)	195	345
Dictys de Crète et Darès de Phrygie	275	485
DIETRICH, Trad. du Pierre Schlemihl, de Chamisso. (A. C.)	145	258
DIETZ (H.), Les études classiques sans latin. (Th. Reinach.)	106	193
DIEZ, Dictionnaire étymologique des langues romanes, 5e édit., p. p. SCHELER. (A. D.)	141	251
Diodore et ses sources	75	143
DISCAILLES, Un chanoine démocrate. (A. C.)	288	509
DOMASZEWSKI, L'armée romaine. (M.)	76	145
— Édit. d'Hygin. (R. Cagnat.)	118	205
Donalitius	165	290
DOUMIC, Éléments d'histoire littéraire. (Félix Hémon.)	239	440
DROYSEN (H.), Antiquités militaires de la Grèce. (A. Martin.)	194	344

	art.	pages
— L'armée d'Alexandre. (A. Hauvette.)	267	477
Droysen (J.-G.), L'époque des guerres de la liberté. (C.)	280	492
Duncker (Max), Études d'histoire moderne. (C.)	260	465
Duquet, Les grandes batailles de Metz. (A. Chuquet.)	29	52
— Les derniers jours de l'armée du Rhin. (A. Chuquet.)	85	154
Duruy (V.), Histoire des Grecs, II. (Th. Reinach.)	44	82
Edda (La Nouvelle), p. p. Jonsson	119	206
Eichthal (G. d'), La langue grecque. (Sal. Reinach.)	74	142
Elfes, Commentaires d'Alexandre et de Philopon. (Lucien Herr.)	269	478
Eneide (l'), sa couleur locale	126	223
Enfances (les) *Viviens*, p. p. Wahlund et Feilitzen (E. Muret.)	253	458
Engelhardt, La conjugaison latine. (A. Baudouin.)	14	21
Ephrussi, Le songe de Poliphile. (A. L.)	167	294
Erasme en Italie	49	91
Ernault, Le Mystère de sainte Barbe. (H. d'Arbois de Jubainville.)	166	291
— Traduction de la géographie ancienne de Kiepert	3	2
Favre (Jules), Édition de Corneille et de Racine. (Félix Hémon.)	256	461
Favre (Mme J.), La morale stoïcienne. (F. Picavet.)	274	485
Féré, Dégénérescence et criminalité. (Lucien Herr.)	291	511
Ferraz, Spiritualisme et libéralisme. (F. Picavet.)	20	35
Firmery, Jean-Paul Richter. (A. Chuquet.)	39	77
Fischer, Uhland. (A. C.)	304	525
Flach, L'hellénisme de l'avenir. (Th. Reinach.)	112	198
Foster, Leçons élémentaires de chinois. (M. J.)	170	301
Fournier, Le commerce en Hongrie et Pologne au xviiie siècle. (A. C.)	105	193
Foy, Études sur les voyelles grecques. (Jean Psichari.)	186	329
Fririon (les)	38	76
Funck-Brentano, Les sophistes allemands et les nihilistes russes. (Lucien Herr.)	177	317
Gache et Dumény, Archéologie grecque. (Max Egger.)	64	123
Gardner, Monnaies grecques de Bactriane et d'Inde. (E. D.)	124	221
Garofalo, La criminologie. (Lucien Herr.)	290	510
Gasquy, Fulgence. (L. Devau.)	104	192
Gasté, Olivier Basselin et le Vau de Vire. (A. Delboulle.)	93	173
Gazette archéologique, XII. (H. de Curzon.)	263	469
Gemähling, Les Fririon. (P. R.)	38	76
Gentile, Tibère selon la critique moderne. (R. Cagnat.)	47	88
Gherardi, Nouveaux documents sur Savonarole. (P. N.)	278	489
Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre O. (A. Jacques.)	185	327

	art	pages
Gœlzer, Edit. du Dialogue des Orateurs.	202	362
Gomperz, Héraclite. (A. Croiset.).	222	405
— Études sur Platon. (A. Croiset.)	222	405
Graetz, Histoire des Juifs, III, trad. par M. Bloch. (T. R.) .	184	325
Grammont (de), Alger sous la domination turque. (A. C. Barbier de Meynard.).	50	91
Grimm (Melchior).	36	68
Gruau, Nouvelle invention de chasse pour prendre et oster les loups de la France, p. p. Martin-Dairvault. (A. Delboulle.)	300	518
Guerre (Les bureaux de la), sous la Terreur. (C.).	37	74
Guerrier, Mably. (Ch. J.)	176	313
Guiraud, Les assemblées provinciales dans l'empire romain. (R. Cagnat.)	224	406
Hanusz, Les empiétements de la déclinaison n- en sanscrit (L. Duvau.)	136	241
Hardy, La science comparée des religions. (M. Vernes.). .	90	163
Haupt, Le rempart romain des Champs-Décumates. (N.).	32	64
Havet (E.), Édit. des provinciales de Pascal. (A. Gazier.).	228	416
Havet (Julien), La tachygraphie italienne du xe siècle. (H. Pirenne.)	295	514
Heinrich, Le procès du latin. (Th. Reinach.).	107	195
Helbig, L'épopée homérique. (G.)	180	322
Hémon (Félix), Édition de Corneille. (A. Delboulle.). . . .	130	233
Hérisson (d'), La légende de Metz. (A. C.).	188	337
Hérodote, p. p. Holder. (Am. Hauvette.).	23	45
Hersel, Les citations du Pseudo-Longin. (A. Cr.)	182	325
Hertzberg, La Grèce romaine, I. (P. G.)	268	478
Heulhard, Rabelais légiste. (P. de Nolhac.)	217	389
Hirschfeld, Les inscriptions funéraires grecques. (Salomon Reinach.)	156	269
Holland, Uhland. (A. Chuquet.).	289	509
Horric de Beaucaire, Éléonore d'Olbreuze. (Ch. J.). . . .	18	29
Hugo (Victor).	96	177
Huit, Le Philèbe. (A. Croiset.)	246	452
— Le Politique attribué à Platon. (A. Croiset.)	247	452
Humbert, Les finances des Romains. (C. Jullian.).	183	326
Hygin, p. p. Domaszewski. (R. Cagnat.)	118	205
Ingold, L'église et l'oratoire Saint-Honoré; — l'Oratoire et le jansénisme. (T. de L.).	51-52	94
Jadart et Pellot, Robert de Sorbon. (C.)	204	367
Jean de Capoue, Version latine de Kalilah et Dimnah, p. p. J. Derenbourg. (R. Duval.)	55	101
Jonsson, La Nouvelle Edda. (C.)	119	206
Joret, Le Livre des Simples inédit de Modène et son auteur.		

	art.	pages
(L.).	297	516
Josèphe, p. p. Niese, editio major. (Th. Reinach.).	31	61
— Editio minor.	171	302
Jullian, Inscriptions romaines de Bordeaux, I. (A. Lebègue).	157	272
Jurien de la Gravière, Les chevaliers de Malte et la marine de Philippe II. (H. D. de Grammont.).	68	132
Keelhoff, La question des humanités. (Th. Reinach.). . .	111	198
Kerviler, Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, IV. Bar-Bec. (T. de L.).	292	511
Kiepert, Géographie ancienne, trad. par Ernault, remaniée par Longnon. (Sal. Reinach.).	3	2
Kitab-el Agani, 21e vol.	161	281
Kitchin, Introduction à l'étude du provençal. (M. H.) . . .	4	4
Kloucek, Édit. de Virgile.	117	204
Koberstein, Littérature allemande, 6e édit., I. (C.).	12	17
Koch, Grammaire grecque, trad. par Rouff. (Ch. Cucuel.).	270	479
Koehler, Deux légendes de Herder. (Ch. J.).	123	218
Koerting, Encyclopédie et méthodologie de la philologie romane. (A. D.).	216	386
Krumbacher, Collection de proverbes byzantins. (Jean Psichari.).	285	505
Kuenen, Les livres historiques de la Bible. (M. Vernes.) . .	148	263
Kürschner, Littérature nationale allemande, vols. 81-99. (A. Chuquet.).	187	334
La Barre du Parcq (de), Henri II. (F. Decrue.).	69	134
Laffleur de Kermaingant, Mission de Jean de Thumery. (E. Rott.).	60	112
La Fontaine, Contes, I, p. p. H. Regnier. (A. Delboulle.).	227	413
Landes, Contes tchames. (A. Barth.).	86	161
Lang, Mythe, rituel et religion. (J. Darmesteter.)	63	121
Lange, Histoire de Rome, trad. par Berthelot et Didier. (P. G.).	283	498
— Petits écrits sur l'antiquité romaine, II. (Sal. Reinach.).	25	47
Langen, Études sur Plaute. (L. Duvau.).	214	381
Langlois (Ch. V.), Le règne de Philippe le Hardi. (Ch. Pfister.).	17	26
Lanson, Manilius. (A. Cartault.).	162	283
Lantenay (de), Peiresc, abbé de Guitres. (T. de L.)	226	410
Laroche, Le français et l'esprit d'analyse. (Ch. J.).	164	289
Lavoix, Catalogue des monnaies musulmanes de la bibliothèque nationale. (E. Drouin.).	230	422
Lecoy de La Marche, Le XIIIe siècle littéraire et scientifique. (A. Delboulle.).	158	276
Lederer, Un Nouveau manuscrit de l'Anabase d'Arrien. (Alf. Jacob.).	293	513

	art.	pages
LEMAÎTRE, Impressions de théâtre, I. (Félix Hémon.)	209	372
LEMAS, Études sur le Cher pendant la Révolution. (A. Chuquet.)	241	444
Lemercier (Népomucène.)	144	255
LEMONNIER (Cam.). La Belgique. (A. C.)	259	464
Le Moyne (Le Père)	8	9
LENZ, Les palatales. (P. L.)	88	162
LEROUX, Chartes de la Marche et du Limousin. (T. S.) . . .	48	89
— Nouveaux documents sur la Marche et le Limousin. (A. Thomas.)	237	426
LE SAVOUREUX, Études historiques et exégétiques sur l'Ancien Testament. (M. Vernes.)	250	456
Lisola, ses rapports, p. p. PRIBRAM (A. Chuquet.)	7	6
LITZMANN, Schröder et Gotter. (A. Chuquet.)	258	463
LOESCHKE, Le fronton occidental du temple de Zeus à Olympie. (Sal. Reinach.)	215	382
LONGNON, Remaniement de la géographie ancienne de Kiepert	3	2
LORET, La flore pharaonique. (Ch. J.)	265	473
LUCE (S.), Philippe le Cat. (Ch. J.)	5	5
Lucius de Patras	45	85
LUETJOHANN, Édit. de Sidoine Apollinaire. (E. Chatelain.).	173	308
LUGINBÜHL, Ph. Alb. Stapfer, (E. Rott.)	95	175
Mably	176	313
MAINDRON, L'Académie des sciences. (A. C.)	135	238
MAINE (Sumner), Essai sur le gouvernement populaire. (P. Viollet.)	11	14
MANEUVRIER, L'éducation de la bourgeoisie sous la République. (Th. Reinach.)	110	196
Manilius	162	283
MARCEL, Recueil des portulans, I et II. (L. Gallois.)	143	253
— La Pérouse. (L. G.)	213	379
MARGOLIOUTH, Versions orientales de la Poétique d'Aristote. (R. Duval.)	147	261
MARIÉJOL, Pierre Martyr. (L. Gallois.)	175	312
Marie-Louise, Correspondance 1799-1847. (A. Chuquet.).	199	357
MARLET et MARCHEGAY, Louise de Coligny. (L. Farges.) . .	219	391
MARQUARDT, Manuel des antiquités romaines, 2ᵉ édit., II, p. p. DESSAU et DOMASZEWSKI; — III, p. p. WISSOWA. (N.).	76-78	144
MAUÉ, Le praefectus fabrum. (R. Cagnat.)	236	434
Maury (l'abbé.)	132	236
MÈGE, Le conventionnel Bancal des Issarts. (A. Chuquet.).	229	420
Ménippée (Satyre), p. p. FRANK. (A. D.)	169	296
Méré (Le chevalier de)	27	49
Merlin, Roman en prose, p. p. G. PARIS et ULRICH. (A.) . .	26	48

	art.	pages
Merry, Édit. des Chevaliers d'Aristophane.	116	203
Merval (de), Édit. de l'Incendie d'Eu, de Taillet. (A. Delboulle.).	10	13
Metz en 1870.	52, 154,	337
Molinier (Ch.), Manuscrits d'Italie sur l'inquisition et les hérétiques. (M. A.).	92	173
Mommsen, Le droit public romain, III, 1. (N.).	78	146
Montesquieu.	81	149
Montet (Ed.), Édition de la Noble Leçon. (A. R.).	301	520
Monuments antiques, publiés par l'Institut archéologique allemand, I. (Sal. Reinach.).	65	126
Morel-Fatio, Études sur l'Espagne, I. (A. C.)	277	487
Mouliéras, Manuel algérien. (E. Fagnan.)	73	141
Mystère de l'Incarnation, p. p. Le Verdier. (A. Delboulle.).	59	110
Müller (A.), Le théâtre grec. (A. Martin.).	193	343
Müller (Iwan), Manuel d'antiquité classique, I, III, IV. (Salomon Reinach.).	172	302
Münsterberg, La volonté. (Lucien Herr.).	235	434
Neubauer, Chronique juive du moyen-âge. (R. Duval.). .	244	449
Neumann, Historiens grecs du XIIe siècle. (Jean Psichari.). .	254	459
Newman, Vocabulaire kabyle. (O. Houdas.).	191	341
Niese, Édition de Josèphe. (Th. Reinach.).	31	61
— —	171	302
Nolhac (de), Érasme en Italie. (C.).	49	91
Noulet et Chabaneau, Édit. de deux mss. provençaux du XIVe siècle. (T. de L.).	205	368
Nourrisson, Philosophies de la nature. (F. Picavet.).	286	507
Olbreuze (Éléonore d'.).	18	29
Omont, Les caractères hébreux de Guillaume Le Bé. (T. de L.).	168	295
Overbeck, Pompéi, 4e édit. (G.).	174	311
Pachtler, documents sur l'enseignement des Jésuites en Allemagne, I. (A. R.).	129	233
Pakscher, La chronologie des poésies de Pétrarque. (P. de Nolhac.).	34	66
Palestine (la).	1	1
Pascal, Les Provinciales, p. p. E. Havet. (A. Gazier.). .	228	416
Patrizi, Études sur Virgile.	200	361
Pécaut et Baude, L'art. (Salomon Reinach.).	261	466
Pellechet, Les imprimeurs du Comtat Venaissin. (T. de L.).	35	67
Pétrarque et la chronologie de ses poésies.	34	65
Peyre, Napoléon Ier et son temps. (Ch. Bémont.).	302	521
Pfleiderer, La question de Platon. (Lucien Herr.). . . .	234	431
Philippe le Hardi et son règne.	17	26
Pierrot-Deselligny, L'amphithéâtre de Lyon. (P. L.). . .	98	186
Plaute	214	381

	art.	pages
PRADEL, Le poète Ranchin. (T. de L.).	159	277
PRELLER, Mythologie grecque, I, p. p. ROBERT. (P. D.).	22	44
PRIBRAM, Les rapports de Lisola. (A. Chuquet.).	7	6
Ranchin (Le poète.).	159	277
RANKE, Œuvres, 49e et 50e vols. (C.).	212	378
REGNAUD, Origine et philosophie du langage. (V. Henry.).	77	181
— Lettre à propos de l'article.		296
REGNIER (H.), Édit. du 1er volume des Contes de La Fontaine. (A. Delboulle.).	227	413
REINACH (Salomon), Traité d'épigraphie grecque. (B. Haussoullier.).	139	243
REINACH (Th.), Les monnaies juives. (An. de Barthélemy.).	252	457
RETHWISCH, Le mouvement. (Lucien Herr.).	264	471
Retz, Œuvres, VI, VIII et IX. (A. Gazier).	255	460
REUSS (R.), La cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution. (A. Chuquet.)	279	490
RÉVILLE (Jean), La religion à Rome sous les Sévères. (C. Jullian.)	15	23
REVILLIOUT, Le chevalier de Méré. (T. de L.)	27	49
Revue Africaine, Table générale. (T. de L.)	305	525
Rhétorique françoise faite pour le roi Henri III, p. p. J. CAMUS. (Ch. J.).	79	146
RIBBECK (O.), Histoire de la poésie latine, I. (Louis Duvau.).	294	514
RICARD, L'abbé Maury. (A. Gazier.).	132	236
Richter (Jean-Paul.).	39	77
RIESS, Atlas biblique. (Clermont-Ganneau.).	113	201
RIGAL, Les théâtres de Paris, 1548-1635. (L. B.).	70	137
ROBERTS, Introduction à l'épigraphie grecque, I. (B. Haussoullier.).	140	248
ROCCA (de), La guerre des Français en Espagne. (A. Chuquet.).	220	394
ROERSCH, Latomus. (P. N.).	121	208
Roman de Mahomet, p. p. ZIOLECKI. (E. Muret.).	276	487
ROMAN, Tableau historique du département des Hautes-Alpes. (C.).	287	508
Rosière (De la), État de la cour de Brandebourg. 1694, p. p. SCHEFER. (Ch. J.).	9	12
RUNGE, Courtilz de Sandras. (Ch. J.).	197	354
Sainte-Barbe (Mystère de), p. p. ERNAULT.	166	291
SABATIER, L'origine du péché dans le système théologique de Paul. (M. Vernes.).	138	243
Salluste, Jugurtha, p. p. NOVAK. (Isaac Uri.)	271	482
SAY (Léon), Turgot.	82	151
SCHEFER, État de la cour de Brandebourg en 1694, par M. de la Rosière. (Ch. J.).	9	12

	art.	pages
SCHEINDLER, Les mots d'Homère dans les premiers chants de l'Iliade. (S. R.)	179	322
SCHELER, Dictionnaire d'étymologie française, 3e édit. (A. D.)	141	252
— 5e édit. du Dict. étym. de Diez.	141	251
SCHERER (Edm.), Melchior Grimm. (Ch. J.)	36	68
SCHLOSSBERGER (de), Correspondance de Catherine de Wurtemberg. (G. Monod.)	28	49
SCHMEDING, Victor Hugo. (Ch. J.)	96	177
Séminaire d'Erlangen (Actes du); IV. (A. Martin.)	203	363
SERRE, La Trière athénienne. — Les marines de guerre de l'antiquité et du moyen-âge. — Études sur l'hist. milit. et marit. des Grecs et des Romains. (A. Cartault.)	99-101	187
Sévigné (Mme de)	80	147
SICARD, Les études classiques avant la Révolution. (A. Gazier)	240	442
Sidoine Apollinaire, p. p. LUETJOHANN. (E. Chatelain.)	173	308
SIMON (Jules), Cousin. (Félix Hémon.)	83	152
SIMONSFELD, Le fondaco des Allemands à Venise. (L. Gallois.)	225	408
SOREL (A.), Montesquieu. (F. Hémon.)	81	149
SPEIJER, Syntaxe sanscrite. (Sylvain Lévi.)	231	425
STAPFER (E.), Le château de Talcy. (F. D.)	208	372
Stapfer (Philippe Albert)	95	175
STECHER, Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique. (A. Chuquet.)	210	375
STICKEL, Le Cantique des cantiques. (M. Vernes.)	127	224
STOFFREGEN, La mort des immortels. (Lucien Herr.)	190	338
Tacite, Dialogue des Orateurs, p. p. GŒLZER. (I. Uri.)	202	362
Taillet, L'incendie d'Eu, p. p. de MERVAL. (A. Delboulle.)	10	13
TALBERT, De la prononciation française au XVIe siècle. (A. D.)	206	370
TANZI, Chronologie du livre des Variarum de Cassiodore (N.)	58	109
Tchames (contes)	86	161
— Une inscription tchame	86	162
TEGNER, Norvégiens ou Danois en Normandie. — Sur les noms de lieu d'origine noroise en Normandie. (Ch. J.)	66-67	128
THIS, La frontière entre les langues française et allemande en Alsace. (B.)	146	258
Tibère et la critique moderne	47	88
TISSOT, Géographie comparée de la province romaine d'Afrique, II. (R. Cagnat.)	284	499
Toulouse (Publication de la ville de), art. de A. Molinier.	238	438
Turgot	82	151
Uhland	289	509

	art.	pages
—	304	525
Vallat, Ménandre et Térence. (Fr. Plessis.)	242	482
Van Gelder, Les Gaulois en Grèce et en Asie. (Th. Reinach.)	233	428
Vauthier, Essai sur la vie et les œuvres de Népomucène Lemercier. (A. Rébelliau.)	144	255
Vars, L'art nautique dans l'antiquité et spécialement en Grèce. (A. Cartault.)	103	191
Verner (La loi de), en Italie.	149	265
Villeroy (le dernier des).	62	116
Vingtrinier, Le dernier des Villeroy. (T. de L.)	62	116
Vinkesteyn, Les sources du De Viris. (N.)	46	88
Virgile, p. p. Kloucek. (P. L.)	117	204
Weber. (O.), La quadruple alliance de 1718. (A. Chuquet.)	19	34
Weilen (de), Joseph dans le drame du xvi^e^ siècle. (A. C.)	94	174
Wheeler, L'analogie. (L. Duvau.)	245	451
Wiegand, Frédéric II, jugé par la postérité. (A. C.)	211	377
Wieser, Les tombes de Civezzano. (Sal. Reinach.)	16	24
Windisch, La caractéristique R des formes verbales. (A. Baudouin.)	178	321
Winter, Les Fastes de Verrius Flaccus. (N.)	24	47
Wissowa, 2^e^ édit. du tome III du Manuel de Marquardt. (N.)	77	144
Worms et son Cartulaire.	296	515
Wright, Notules syriaques. (H. D.)	30	61
Wünsche et Mahrenholtz, Jugements sur les poètes allemands. (C.)	160	279
Wüstenfeld, Les collaborateurs des Annonces savantes de Göttingue. (C. D.)	40	78
Zeissberg (de), L'abandon de la Belgique. (A. C.)	242	445
Ziesing, Erasme ou Salignac. (P. de Nolhac.)	218	389

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

Langues et littératures orientales.

Ahlwardt, Manuscrits arabes de la bibliothèque de Berlin, I. (H. Derenbourg.)	21	41
Ankel, La Palestine. (C. C. G.)	1	1
Basset, Manuel de langue kabyle. — Contes populaires berbères. — Recueil de textes et documents de philologie berbère. (O. Houdas.)	41-43	81

	art.	pages
Brunnow, Le 21e vol. du Kitab-el-Agani, I. (H. Derenbourg.)	161	281
Cust, Essais linguistiques et orientaux, II. (A. Barth.)	221	401
Foster, Leçons élémentaires de chinois. (M. J.)	170	301
Jean de Capoue, Version latine de Kalilah et Dimnah, p. p. J. Derenbourg. (R. Duval.)	55	101
Landes, Contes tchames. (A. Barth.)	86	161
Lang, Mythe, rituel et religion. (J. Darmesteter.)	63	121
Loret, La flore pharaonique. (Ch. J.)	265	473
Margoliouth, Versions orientales de la Poétique d'Aristote. (R. Duval.)	147	261
Mouliéras, Manuel algérien. (E. Faggan)	73	141
Neubauer, Chroniques juives du moyen âge. (R. Duval.)	244	449
Newman, Vocabulaire kabyle. (O. Houdas.)	191	341
Speijer, Syntaxe sanscrite. (Sylvain Lévi.)	231	425
Wright, Notules syriaques. (H. D.)	30	61

Langue et littérature grecque.

	art.	pages
Aristophane, Plutus et les Acharniens, p. p. Blaydes. (A. Martin.)	114-115	203
— Les Chevaliers, p. p. Merry. (A. Martin.)	116	203
Bethe, Sources de Diodore. (Am. Hauvette.)	75	143
Briel, Callistrate et Philonide. (A. Martin.)	181	323
Bürger, Lucius de Patras. (L. Baize.)	45	85
Chaignet, Essais de métrique grecque. (My.)	248	454
Croiset (A. et M.), Histoire de la littérature grecque, I. (Am. Hauvette.)	91	165
Cumont, Alexandre d'Abonotichos. (Lacour-Gayet.)	249	455
Eichthal (G. d'), La langue grecque. (Sal. Reinach.)	74	142
Elfes, Commentaires d'Alexandre et de Philopon. (Lucien Herr.)	269	478
Foy, Études sur les voyelles grecques. (Jean Psichari.)	186	329
Gomperz, Héraclite. (A. Croiset.)	222	405
— Études sur Platon. (A. Croiset.)	222	405
Helbig, L'épopée homérique. (G.)	180	322
Hérodote, p. p. Holder. (Am. Hauvette.)	23	45
Hersel, Les citations du pseudo Longin. (A. Cr.)	182	325
Huit, Le Philèbe. (A. Croiset.)	246	452
— Le Politique attribué à Platon. (A. Croiset.)	247	452
Josèphe, p. p. Niese, editio major. (Th. Reinach.)	31	61
— Editio minor	171	302
Koch, Grammaire grecque, trad. par Rouff. (Ch. Cucuel.)	270	479
Krumbacher, Collections de proverbes byzantins. (Jean Psi-		

	art.	pages
chari.)	285	505
Lederer, Un nouveau manuscrit de l'Anabase d'Arrien. (Alf. Jacob.)	293	513
Müller (A.), Le théâtre grec. (A. Martin.)	193	343
Müller (Iwan), Manuel d'antiquité classique, I, III, IV. (Salomon Reinach.)	172	302
Neumann, Historiens grecs du XII° siècle. (Jean Psichari.)	254	459
Pfleiderer, La question de Platon. (Lucien Herr.)	234	431
Preller, Mythologie grecque, I° p. p. Robert. (P. D.)	22	44
Scheindler, Les mots d'Homère dans les premiers chants de l'Iliade. (S. R.)	179	322
Séminaire d'Erlangen (Actes du), IV. (A. Martin.)	203	363

Langue et littérature latine.

Bondurand, Le manuel de Dhuoda. (G. Monod.)	195	345
Causeret, La langue de la rhétorique et de la critique littéraire dans Cicéron. (E. T.)	2	1
Chrétiens (Petits poètes), p. p. Petschenig, Ellis, Brandes et Schenkl. (P. Lejay.)	163	286
Cicéron, pro Cælio, p. p. Vollgraff. (E. Thomas.)	125	222
Cima, Quelques passages de Cicéron. (E. T.)	13	21
Collilieux, La Couleur locale dans l'Énéide. (L. Duvau.)	126	223
— Dictys de Crète et Darès de Phrygie. (L. Duvau.)	275	485
Dahl, Le Cato major. (L. Duvau.)	201	361
Gasquy, Fulgence. (L. Duvau.)	104	192
Hygin, p. p. Domaszewski. (R. Cagnat.)	118	205
Langen, Études sur Plaute. (Louis Duvau.)	214	381
Lanson, Manilius. (A. Cartault.)	162	283
Patrizzi, Études sur Virgile.	200	361
Ribbeck (O.), Histoire de la poésie latine, I. (Louis Duvau.)	294	514
Salluste, Jugurtha, p. p. Novak. (Isaac Uri.)	271	482
Sidoine Apollinaire, p. p. Luetjohann. (E. Chatelain.)	173	308
Tacite, Dialogue des Orateurs, p. p. Goelzer. (I. Uri.)	202	362
Tanzi, Chronologie du livre des Variarum de Cassiodore. (N.)	58	109
Vallat, Ménandre et Térence. (Fr. Plessis)	242	482
Vinkesteyn, Les sources du De Viris. (N.)	46	88
Virgile, p. p. Kloucek. (P. L.)	117	204
Winter, Les Fastes de Verrius Flaccus. (N.)	24	47

	art.	pages

Langue et littérature romane.

	art.	pages
Album paléographique de la Société de l'École des chartes. (A. Molinier.)	120	207
CAMUS, Le Circa Instans et le Grant Herbier. (A. Bos.)	196	349
Chanson de Roland, p. p. CLEDAT. (A. T.)	33	64
DIEZ, Dictionnaire étymologique des langues romanes, 5ᵉ édit., p. p. SCHELER. (A. D.)	141	251
Enfances (les) *Viviens*, p. p. WAHLUND et FEILITZEN. (E. Muret.)	253	458
GASTÉ, Olivier Basselin et le Vau de Vire. (A. Delboulle.)	93	173
GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre O. (A. Jacques.)	185	327
JORET, Le livre des Simples inédit de Modène et son auteur. (L.)	297	516
KITCHIN, Introduction à l'étude du provençal. (M. H.)	4	4
KOERTING, Encyclopédie et méthodologie de la philologie romane. (A. D.)	216	386
LECOY DE LA MARCHE, Le XIIIᵉ siècle littéraire et scientifique. (A. Delboulle.)	158	276
Merlin, roman en prose, p. p. G. PARIS et ULRICH. (A.)	26	48
Mystère de l'Incarnation, p. p. LE VERDIER. (A. Delboulle.)	59	110
NOULET et CHABANEAU, Édit. de deux mss. provençaux du XIVᵉ siècle. (T. de L.)	205	368
Rhetorique françoise pour le roi Henri III, p. p. J. CAMUS. (Ch. J.)	79	146
Roman de Mahomet, p. p. ZIOLECKI. (E. Muret.)	276	487
SCHELER, Dictionnaire d'étymologie française, 3ᵉ édition. (A. D.)	141	252

Langue et littérature française moderne.

	art.	pages
BALLIEU, Un dîner littéraire au XVIIIᵉ siècle. (L. B.)	71	137
BOISSIER, Mᵐᵉ de Sévigné. (F. Hémon.)	80	147
BROBERG, Maître François Rabelais. (E. Beauvois.)	298	517
— François Villon, le Grand Testament. (E. Beauvois.)	299	517
CARO, George Sand. (F. Hémon.)	83	152
CHÉROT, Le Père Le Moyne. (F. Hémon.)	8	9
Corneille, p. p. FAVRE. (Félix Hémon.)	256	461
Corneille, p. p. HÉMON. (A. Delboulle.)	130	233
DOUMIC, Éléments d'histoire littéraire. (Félix Hémon.)	239	440
Gruau, Nouvelle invention de chasse pour prendre et oster		

	art.	pages
les loups de la France, p. p. MARTIN-DAIRVAULT. (A. Delboulle.)	300	518
GUERRIER, Mably. (Ch. J.)	176	313
HEULHARD, Rabelais légiste. (P. de Nolhac.)	217	389
La Fontaine, Contes, I, p. p. H. REGNIER. (A. Delboulle.)	227	413
LANTENAY (de), Peiresc abbé de Guitres. (T. de L.)	226	410
LAROCHE, Le français et l'esprit d'analyse. (Ch. J.)	164	289
LEMAITRE, Impressions de théâtre, I. (Félix Hémon.)	209	372
Ménippée (Satyre), p. p. FRANK. (A. D.)	169	296
MONTET (Ed.), Édition de la Noble Leçon. (A. R.)	301	520
Pascal, Les Provinciales, p. p. E. HAVET. (H. Gazier.)	228	416
PELLECHET, Les imprimeurs du Comtat-Venaissin. (T. de L.)	35	67
PRADEL, Le poète Ranchin. (T. de L.)	159	277
Retz, Œuvres, VI, VIII et IX. (A. Gazier.)	255	460
RIGAL, Les théâtres de Paris, 1548-1635. (L. B.)	70	137
ROERSCH, Latomus. (P. N.)	121	208
RUNGE, Courtilz de Sandras. (Ch. J.)	197	354
SAY (Léon), Turgot. (F. Hémon.)	82	151
SCHERER (Edm.), Melchior Grimm. (Ch. J.)	36	68
SCHMEDING, Victor Hugo. (Ch. J.)	96	177
SIMON (Jules), Cousin. (Félix Hémon.)	83	152
SOREL (A.), Montesquieu. (F. Hémon.)	81	149
Taillet, L'incendie d'Eu, p. p. DE MERVAL. (A. Delboulle.)	10	13
TALBERT, De la prononciation française au XVIe siècle. (A. D.)	206	370
VAUTHIER, Essai sur la vie et les œuvres de Népomucène Lemercier. (A. Rébelliau.)	144	255
ZIESING, Érasme ou Salignac. (P. de Nolhac.)	218	389

Géographie.

	art.	pages
KIEPERT, Géographie ancienne, trad. par ERNAULT, remaniée par LONGNON. (Sal. Reinach.)	3	2
MARCEL, Recueil des Portulans, I et II. (L. Gallois.)	143	253
— La Pérouse. (L. G.)	213	379
TISSOT, Géographie comparée de la province romaine d'Afrique, II. (R. Cagnat.)	284	499

Histoires grecque et romaine.

	art.	pages
BERNARD DE MONTMÉLIAN, Saint-Maurice et la légion thébéenne. (P. A. L.)	273	483
DELBRÜCK, Les guerres des Perses et celles des Bourguignons. (Am. Hauvette.)	57	107

	art.	pages
Droysen (H.), Antiquités militaires de la Grèce. (A. Martin.)	194	344
— L'armée d'Alexandre. (A. Hauvette.)	267	477
Duruy (V.), Histoire des Grecs, II. (Th. Reinach.)	44	82
Gentile, Tibère selon la critique moderne. (R. Cagnat.)	47	88
Guiraud, Les assemblées provinciales dans l'empire romain. (R. Cagnat.)	224	406
Haupt, Le rempart romain des Champs Décumates. (N.)	32	64
Hertzberg, La Grèce romaine, I. (P. G.)	268	478
Humbert, Les finances des Romains. (C. Jullian.)	183	326
Lange, Petits écrits sur l'antiquité romaine, II. (Sal. Reinach.)	25	47
— Histoire de Rome, trad. par Berthelot et Didier. (P. G.)	283	498
Marquardt, Manuel des antiquités romaines, 2e édit., II. p. p. Dessau et Domaszewski. — III, p. p. Wissowa. (N.)	76-77	144
Maué, Le praefectus fabrum. (R. Cagnat.)	236	434
Mommsen, Le droit public romain, III. (N.)	78	146
Van Gelder, Les Gaulois en Grèce et en Asie. (Th. Reinach.)	233	428

Histoire du moyen âge.

Boos, Cartulaire de Worms, I. (Paul Viollet.)	296	515
Delaville Le Roulx, La France en Orient au XIVe siècle. (C. Kohler.)	128	225
Éphrussi, Le songe de Poliphile. (A. L.)	167	294
Graetz, Histoire des Juifs, III, trad. par M. Bloch. (T. R.)	184	327
Havet (Julien), La tachygraphie italienne du Xe siècle. (H. Pirenne.)	295	514
Jadart et Pellot, Robert de Sorbon. (C.)	204	367
Langlois (Ch. V.), Le règne de Philippe le Hardi. (Ch. Pfister.)	17	26
Leroux, Chartes de la Marche et du Limousin. (T. S.)	48	89
— Nouveaux documents sur la Marche et le Limousin. (A. Thomas.)	237	436
Molinier (Ch.), Manuscrits d'Italie sur l'inquisition et les hérétiques. (M. A.)	92	173
Omont, Les caractères hébreux de Guillaume Le Bé. (T. de L.)	168	295
Roman, Tableau historique du département des Hautes-Alpes. (C.)	287	508
Simonsfeld, Le fondaco des Allemands à Venise. (L. Gallois.)	225	408
Tegner, Norvégiens ou Danois en Normandie. — Sur les noms de lieu d'origine noroise en Normandie. (Ch. J.)	66-67	128
Toulouse (Publication de la ville de), art. de A. Molinier.	238	438

	art.	pages

Histoire moderne.

Anquez, Henri IV en Allemagne. (E. Rott.)	60	112
Babeau, Les bourgeois d'autrefois. (P. V.)	281	492
Blasendorff, Blücher. (A. Chuquet.)	72	138
Delaborde, Henry de Coligny. (L. Farges.)	6	5
Discailles, Un chanoine démocrate. (A. C.)	288	509
Droysen (J. G.), L'époque des guerres de la liberté. (C.)	280	492
Duncker (Max), Etudes d'histoire moderne. (C.)	260	465
Duquet, Les grandes batailles de Metz. (A. Chuquet.)	29	52
— Les derniers jours de l'armée du Rhin. (A. Chuquet.)	85	154
Fournier, Le commerce en Hongrie et en Pologne au XVIII^e siècle. (A. C.)	105	193
Gemæhling, Les Fririon. (P. R.)	38	76
Gherardi, Nouveaux documents sur Savonarole. (P. N.)	278	489
Grammont (de), Alger sous la domination turque. (A. C. Barbier de Meynard.)	50	91
Guerre (les bureaux de la) sous la Terreur. (C.)	37	74
Horric de Beaucaire, Éléonore d'Olbreuze. (Ch. J.)	18	29
Ingold, L'église et l'oratoire Saint-Honoré. — L'Oratoire et le Jansénisme. (T. de L.)	51-52	94
Jurien de la Gravière, Les chevaliers de Malte et la marine de Philippe II. (H. D. de Grammont.)	68	132
La Barre du Parcq (de), Henri II. (H. Decrue.)	69	134
Lemas, Études sur le Cher pendant la Révolution. (A. Chuquet.)	241	444
Lemonnier (Cam.), La Belgique. (A. C.)	259	464
Luce (S.), Philippe le Cat. (Ch. J.)	5	5
Luginbühl, Ph. Alb. Stapfer. (E. Rott)	95	175
Maindron, L'Académie des sciences. (A. C.)	135	238
Mariéjol, Pierre Martyr. (L. Gallois.)	175	312
Marie-Louise, Correspondance, 1799-1847. (A. Chuquet.)	199	357
Marlet et Marchegay, Louise de Coligny. (L. Farges.)	219	391
Mège, Le conventionnel Bancal des Issarts. (A. Chuquet.)	229	420
Peyre, Napoléon I^er et son temps. (Ch. Bémont.)	302	521
Pribram, Les rapports de Lisola. (A. Chuquet.)	7	6
Ranke, Œuvres, 49^e et 50^e vols. (C.)	212	378
Reuss (R.), La cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution. (A. Chuquet.)	279	490
Revilliout, Le chevalier de Méré. (T. de L.)	27	49
Ricard, L'abbé Maury. (A. Gazier.)	132	236
Rocca (de), La guerre des Français en Espagne. (A. Chuquet.)	220	394

	art.	pages
Rosière (De La), État de la cour de Brandebourg, 1694, p. p. Schefer. (Ch. J.)	9	12
Schlossberger (de), Correspondance de Catherine de Wurtemberg. (G. Monod.)	28	49
Stapfer (E.), Le château de Talcy. (F. D.)	208	372
Vingtrinier, Le dernier des Villeroy. (T. de L.)	62	116
Weber (O.), La quadruple alliance de 1718. (A. Chuquet.)	19	34
Wiegand, Frédéric II jugé par la postérité. (A. C.)	211	377
Zeissberg (de), L'abandon de la Belgique. (A. C.)	242	445

Théologie et histoire de l'Église.

	art.	pages
Chantepie de La Saussaye, Manuel de l'histoire des religions. (M. Vernes.)	89	163
Cheyne, Job et Salomon. (M. Vernes.)	251	456
Chiappelli, Études d'ancienne littérature chrétienne. (M. Vernes.)	232	427
Courdaveaux, Saint Paul. (M. Vernes.)	137	242
Hardy, La science comparée des religions. (M. Vernes.)	90	163
Kuenen, Les livres historiques de la Bible. (M. Vernes.)	148	263
Le Savoureux, Études historiques et exégétiques sur l'Ancien Testament. (M. Vernes.)	250	456
Réville (Jean), La religion à Rome sous les Sévères. (A. Jullian.)	15	23
Riess, Atlas biblique. (Clermont-Ganneau.)	113	201
Sabatier, L'origine du péché dans le système théologique de Paul. (M. Vernes.)	138	243
Stickel, Le Cantique des cantiques. (M. Vernes.)	127	224

Archéologie et histoire de l'art.

	art.	pages
Bayet, Précis d'histoire de l'art. (Salomon Reinach.)	261	466
Breusing, L'art nautique des anciens. (A. Cartault.)	102	189
Deecke, Les langues italiotes. — La tablette étrusque de Megliano. — Les proportions subordonnées en grec et en latin. — Les inscriptions tyrrhéniennes de Lemnos. — Inscriptions de l'Italie centrale et de la basse Italie. (V. Henry.)	150-155	265
Gache et Dumény, Archéologie grecque. (Max Egger.)	64	123
Gazette archéologique, XII. (H. de Curzon.)	263	469
Hirschfeld, Les inscriptions funéraires grecques. (Salomon Reinach.)	156	269
Jullian, Inscriptions romaines de Bordeaux, I. (Albert Le-		

art. pages

bègue.) 157 272

Loeschke, Le fronton occidental du temple de Zeus à Olympie. (Sal. Reinach.) 215 382

Monuments antiques, publiés par l'Institut archéologique allemand, I. (Sal. Reinach.) 65 126

Overbeck, Pompéi, 4e édit. (G.) 174 311

Pécaut et Baude, L'art. (Salomon Reinach.) 261 466

Pierrot-Deselligny, L'amphithéâtre de Lyon. (P. L.) . . . 98 186

Reinach (Salomon), Traité d'épigraphie grecque. (B. Haussoullier.) 139 243

Roberts, Introduction à l'épigraphie grecque, I. (B. Haussoullier.) 140 248

Serre, La trière athénienne. — Les marines de guerre de l'antiquité et du moyen âge. — Études sur l'hist. milit. et marit. des Grecs et des Romains. (A. Cartault). . . . 99-101 187

Vars, L'art nautique dans l'antiquité et spécialement en Grèce. (A. Cartault.) 103 191

Wieser, Les tombes de Civezzano. (Sal. Reinach.) 16 24

Linguistique et grammaire comparée.

Aleksandrow, Le poète national de la Lithuanie, Donalitius. (L. Duvau.) 165 290

Bezzenberger, Le lette dans la Prusse orientale. (A. Baudouin.) 192 342

Bradke, Du développement historique de notre langue et de notre race. (V. Henry.) 282 497

Byrne, L'origine des racines. (V. Henry.) 266 475

Conway, La loi de Verner en Italie. (V. Henry.) 149 265

Engelhardt, La conjugaison latine. (A. Baudouin.) 14 21

Hanusz, Les empiètements de la déclinaison *n*- en sanscrit. (L. Duvau.) 136 241

Lenz, Les palatales. (P. L.) 88 162

Regnaud, Origine et philosophie du langage. (V. Henry.) . . 97 181

Wheeler, L'analogie. (L. Duvau.) 245 451

Windisch, La caractéristique R des formes verbales. (A. Baudouin.) 178 321

Langue et littérature celtiques.

Ernault, Le Mystère de Sainte-Barbe. (H. d'Arbois de Jubainville.) 166 291

art. pages

Langues et littératures germaniques.

Annuaire de Gœthe, p. p. L. Geiger, VII et VIII. (A. Chuquet.) 53-54 95
Chamisso, Pierre Schlemihl, trad. par Aug. Dietrich. (A. C.) 145 258
Firmery, Jean-Paul Richter. (A. Chuquet.) 39 77
Fischer, Uhland. (A. C.) 304 525
Holland, Uhland. (A. Chuquet.) 289 509
Jonsson, La Nouvelle Edda. (C.) 119 206
Koberstein, Littérature allemande, 6e édit., I. (C.) 12 17
Koehler, Deux légendes de Herder. (Ch. J.) 123 218
Kürschner, Littérature nationale allemande, vols. 81-99. (A. Chuquet.) 187 334
Litzmann, Schröder et Gotter. (A. Chuquet.) 258 463
Stecher, Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique. (A. Chuquet.) 210 375
This, La frontière entre les langues française et allemande en Alsace. (B.) 146 258
Weilen (de), Joseph dans le drame du xvie siècle. (A. C.) . 94 174
Wünsche et Mahrenholtz, Jugements sur les poètes allemands. (C.) 160 279
Wüstenfeld, Les collaborateurs des Annonces savantes de Göttingue. (C. D.) 40 78

Langues et littératures méridionales.

Cian, L'édition expurgée du Cortegiano. (P. de Nolhac.) . . 207 370
Morel-Fatio, Études sur l'Espagne. (A. C.) 277 487
Pakscher, La chronologie des poésies de Pétrarque. (P. de Nolhac.) 34 65

Philosophie.

Brochard, Les sophistes grecs. (Sal. Reinach.) 56 102
Carstensen, La vie après la mort. (Lucien Herr.) 189 338
Cohen, La théorie kantienne de la connaissance. (Lucien Herr.) 303 523
Favre (Mme J.), La morale stoïcienne. (F. Picavet.) 274 485
Ferraz, Spiritualisme et libéralisme. (F. Picavet.) 20 35
Funck-Brentano, Les sophistes allemands et les nihilistes

	art.	pages
russes. (Lucien Herr.)	177	317
MÜNSTERBERG, La volonté. (Lucien Herr.)	235	434
NOURRISSON, Philosophes de la nature. (F. Picavet.)	286	507
RETHWISCH, Le mouvement. (Lucien Herr.)	264	471
STOFFREGEN, La mort des immortels. (Lucien Herr.)	190	338

Numismatique.

GARDNER, Monnaies grecques de Bactriane et d'Inde. (E. D.)	124	221
LAVOIX, Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. (E. Drouin.)	230	422
REINACH (Th.), Les monnaies juives. (An. de Barthélemy.)	252	457

Folklore.

ARNAUDIN, Contes populaires des Landes. (H. Gaidoz.)	198	356
COSQUIN, Contes populaires de Lorraine. (C.)	243	446

Pédagogie et histoire de l'éducation.

ASTRIÉ, Le latin doit-il disparaître de l'enseignement? (Th. Reinach.)	108	195
BIGOT, Questions d'enseignement secondaire. (Th. Reinach.)	109	195
DIETZ (H.), Les études classiques sans latin. (Th. Reinach.)	106	193
FLACH, L'hellénisme de l'avenir. (Th. Reinach.)	112	198
HEINRICH, Le procès du latin. (Th. Reinach.)	107	195
KEELHOFF, La question des humanités. (Th. Reinach.)	111	198
MANEUVRIER, L'éducation de la bourgeoisie sous la République. (Th. Reinach.)	110	196
PACHTLER, Documents sur l'enseignement des Jésuites en Allemagne. (A. R.)	129	233
SICARD, Les études classiques avant la Révolution. (A. Gazier.)	240	442

Bibliographie.

Catalogue Rothschild, II. (T. de L.)	122	209
— (Henri Cordier.)	131	235

	art.	pages
KERVILER, Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, IV, Bar-Bec. (T. de L.)	292	511
Revue Africaine, Table générale. (T. de L.)	305	525

Divers.

DELISLE (Léop.), Deux notes sur des impressions du xv[e] siècle. (T. de L.).	133	237
— Alex.-Ch. Germain. (T. de L.)	134	237
FÉRÉ, Dégénérescence et criminalité. (Lucien Herr.). . . .	291	511
GAROFALO, La criminologie. (Lucien Herr.)	290	510
MAINE (Sumner), Essais sur le gouvernement populaire. (P. Viollet.)	11	14
NOLHAC (de), Érasme en Italie. (C.).	49	91

CHRONIQUE

AMÉLINEAU, Découverte d'un manuscrit copte appartenant à lord Zouche 360
ANDRIEU, bibliographie générale de l'Agenais, tome II. . . 494
Archivio storico dell' Arte, I. 339
BARCKHAUSEN, Une enquête sur l'instruction publique au XVII[e] siècle. 297
Beaumarchais, Sa vie, par Gudin de La Brunellerie, p. p. TOURNEUX. 179
BIAGI, Édition des Giunte e correzioni inedite alla Bibliografia dantesca, du vicomte Paul COLOMB DE BATINES. . . 398
CARNOT (Sadi), Traduction de « la Révolution de 1848 », de Stuart Mill. 158
CARO, Mélanges et portraits. 494
CARTAULT, La vie et les œuvres d'Eugène Benoist 259
Commission historique badoise. 59
COUBERTIN (de), L'éducation en Angleterre. 440
DELISLE, Les manuscrits Libri rapportés d'Angleterre . . . 238
Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, XII[e] fascicule. 397
Encyclopédie d'histoire moderne, 35[e], 36[e] et 37[e] livraisons. 527
Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires, revue publiée par les PP. de la Compagnie de Jésus. 159

Pages

FAUVEL, Traduction du Chasseur ou l'Eubéenne de Dion Chrysostôme........................ 58
Forschungen zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte, I........................ 495
FRANKLIN (Alfred), La vie privée d'autrefois........................ 423
Gand (Université de), Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres........................ 447
GAUTHIER-VILLARS, Une lettre inédite de Voltaire à Mme de Lordelot........................ 19
GLASER (Ed.), dans le Yémen........................ 447
GUILLAUME, Édit. de l'Histoire des Alpes Cottiennes et Maritimes du P. Marcellin Fournier........................ 199
GUYAU (Not. nécrol.)........................ 397
HEITZ (librairie), Ses publications........................ 200
HERMENJAT, Les Dieux et l'homme chez Thucydide........................ 340
JOSEPH (archiduc), Grammaire tsigane........................ 398
LEFRANC (A.), Notes sur l'enseignement de l'histoire dans les Universités de Leipzig et de Berlin........................ 380
LEROY-BEAULIEU (Paul), Précis d'économie politique........................ 158
MAINE (sir Henry Sumner.)........................ 259
MARTUCCI, Andrea Calmo comico Veneziano e le Lettere piacevoli e facete........................ 398
MORISON (Not. nécrol.)........................ 339
MÜNTZ (Eug.), Histoire de l'art pendant la Renaissance........................ 494
NORMAND (Ch.), Histoire grecque........................ 495
OMONT, Inventaire sommaire des mss. grecs de la Bibliothèque nationale........................ 239
PICAVET et LALOI, Instruction morale et civique ou Philosophie pratique........................ 494
PLAYFAIR (sir R. Lambert), Bibliography of Algeria, 1541-1887........................ 495
PORT, La Vendée angevine........................ 338
POUY, Les De Morviller, de 1345 à 1476........................ 447
— Peinture et gravure représentant Charles VI........................ 39
REBELLIAU, Éditions de Bossuet et d'André Chénier........................ 18
REGNAUD, Lettre à propos de l'art. paru dans la *Revue* sur son « Origine de la philosophie du langage »........................ 296
REINACH (Salomon), Esquisses archéologiques........................ 338
ROBERT (P. Ch.), not. nécrol........................ 19
SAGNIER, Les fouilles de Gadagne........................ 259
Saint-Bonnet-le-Château, son histoire, tome II........................ 18
SATHAS (Constantin), Monumenta historiae hellenicae, tome VII........................ 398
SCHOENHAUPT, L'hôtel-de-Ville de Mulhouse........................ 159
SIMON (Ed.), L'Empereur Frédéric........................ 495

Pages

Siret (Henri et Louis), Sur les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne 79
Société arch. et histor. d'Orléans, *Mémoires*, tome XVI... 59
Sorin, Histoire de l'Italie depuis 1815, jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel 158
Spuller, Au ministère de l'instruction publique, 1887, discours, allocutions, circulaires 447
Stein, Les maîtres de l'œuvre en Dauphiné et les peintres de Grenoble 18
— L'origine champenoise de l'imprimeur Nicolas Jenson. 19
Tamizey de Larroque, Impressions de voyage de Pierre Gassendi dans la Provence alpestre 39
Teichmüller (not. nécrol.) 527
Thèses de l'Université de Strasbourg, 1886-1887 159
Vieweg (le libraire), not. nécrol 493
Waliszewski, Les Potocki et les Czartoryski 340

CORRESPONDANCE ET COMMUNICATIONS

Fraenkel (Siegm.), L'inscription phénicienne d'Athènes. . 493
Meyer (Paul), Les manuscrits Libri et Barrois 298
Siret (Henri), Lettre au directeur de la *Revue* et réponse de M. Salomon Reinach 157

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des Inscriptions et belles-lettres (bulletin rédigé par M. Julien Havet), du 23 décembre 1887, au 16 juin 1888.
Société nationale des antiquaires de France (Duchesne), du 7 décembre 1887 au 6 juin 1888.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

ANGLAIS

The Academy, nº 815, 17 déc. 1887 — nº 839, 2 juin 1888.
The Athenaeum, nº 3138, 17 déc. 1887 — nº 3162, 2 juin 1888.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift, 1887, VII et VIII fasc.; 1888, I et II.
Archiv für slavische Philologie, tome X, fasc. III-IV.
Berliner Philologische Wochenschrift, nº 49, 3 déc. 1887 — nº 22, 2 juin 1888.
Deutsche Literaturzeitung, nº 51, 17 décembre 1887 — nº 22, 2 juin 1888.
Forschungen zur Brandenburgischen und preussischen Geschichte, Ier volume 1re moitié, 1888.
Göttingische gelehrte Anzeigen, nº 24, 1er déc. 1887 — nº 10, 15 mai 1888.
Jahrbücher für jüdische Geschichte und Litteratur, hrsg. von Brüll, vol. VIII, 1887.
Literarisches Centralblatt, nº 51, 17 déc. 1887 — nº 23, 2 juin 1888.
Repertorium für Kunst-Wissenschaft, redig. von H. Janitschek, livr. I, 1887.
Theologische Literaturzeitung, nº 24, 3 déc. 1887 — nº 11, 2 juin 1888.
Wochenschrift für klassische Philologie, nº 46, 16 nov. 1887 — nº 2, 11 janvier 1888.
Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, 1887, volume II, fasc. I-IV.
Zeitschrift für katholische Theologie, IV fasc. 1887 — I et II fasc. 1888.

BELGES

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne), tome XXX, 6e livraison — tome XXXI, 1re, 2e et 3e livraisons.
Revue de Belgique, nos 1-5, 15 janvier — 15 mai 1888.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 2 janvier 1888 —

Sommaire : 1. Ankel, La Palestine. — 2. Causeret, La langue de la rhétorique et de la critique littéraire dans Cicéron. — 3. Kiepert, Géographie ancienne trad. par Ernault et remaniée par Longnon. — 4. Kitchin, Introduction à l'étude du provençal. — 5. S. Luce, Philippe le Cat. — 6. Delaborde, Henry de Coligny. — 7. Les rapports de Lisola, p. p. Pribram. — 8. Chérot, Etude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne. — 9. De La Rosière, Etat de la cour de Brandebourg en 1694, p. p. Schefer. — 10. Taillet, L'incendie d'Eu, p. p. de Merval. — 11. Sumner Maine, Essais sur le gouvernement populaire. — 12. Koberstein, Littérature allemande, 6e édit. I, p. p. Bartsch. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

1. — Otto Ankel. **Grundzüge der Landesnatur des Westjordanlandes.** Jæger, Francfort, 1887, 129 pp. in-8.

Ce petit travail, œuvre d'un débutant, élève du professeur Fischer, n'a pas la prétention d'être une véritable description de la géographie *physique* de la Palestine, entendue au sens le plus étroit. Ce n'est qu'une esquisse préliminaire arrêtant à grands traits les lignes principales de ce vaste ensemble. Les volumes classiques de Ritter, consacrés à la Palestine, sont aujourd'hui singulièrement dépassés sur nombre de points par les progrès de la science. Depuis une trentaine d'années, cette contrée a été l'objet d'explorations considérables qui, pour la géologie et la géographie, notamment, ont complètement renouvelé nos connaissances; le moment paraît venu de coordonner tous les résultats et de les réduire dans un tableau à la fois systématique et détaillé. C'est ce que M. Ankel a essayé d'indiquer dans cet opuscule où il passe successivement en revue les progrès et l'état actuel des recherches, la position et les limites du pays en deçà du Jourdain, l'origine et la forme de son relief géographique et géologique, le climat et la végétation. Dans un dernier chapitre, il discute diverses questions historiques relatives à la culture, au climat de la Palestine et à ses prétendues variations. L'auteur, visiblement élevé à une excellente école, est en général fort bien informé, très au courant des questions qu'il traite et semble parfaitement préparé pour entreprendre la grande tâche dont il s'est efforcé de montrer la nécessité et de tracer le plan.

C. C.-G.

---

2. — Ch. Causeret. **Etude sur la langue de la rhétorique et de la critique littéraire dans Cicéron.** Paris, Hachette, 1886, in-8, 245 p.

Je pourrais me borner à dire que le livre de M. Causeret, rédigé avec clarté, rendra plus d'un service à nos élèves et à nos professeurs;

mais qu'il contient peu ou point de données nouvelles; que le sujet en est mal déterminé (tantôt la Rhétorique de Cicéron, tantôt la Rhétorique au temps de Cicéron et après ce temps); que formé pour la plus grande partie d'énumérations incomplètes et qui ne peuvent donner qu'une classification artificielle, le livre est condamné à toutes sortes de lacunes et d'inexactitudes de détail; bref, que c'est au fonds une œuvre de vulgarisation beaucoup plus qu'une œuvre de science.

J'aime mieux avouer, qu'avant même d'ouvrir cette thèse, je trouvais qu'elle ne venait pas à son heure, et qu'on aurait dû détourner l'auteur de l'entreprendre. Quand M. Merguet, qui continue ses lexiques de Cicéron, nous aura donné le lexique des traités de rhétorique, alors et alors seulement on aura les matériaux nécessaires pour une étude générale et complète sur le style et sur la langue de Cicéron dans ces traités. Auparavant, tout travail semblable manque de base et n'a, pour ses lacunes et ses défauts, que l'excuse d'être venu trop tôt.

J'avais peut-être à tort cette idée préconçue. La lecture du livre de M. Causeret, malgré des qualités très sérieuses que je ne méconnais nullement, ne m'a pas fait changer d'avis.

E. T.

---

3. — Henri Kiepert, **Manuel de géographie ancienne**, traduit par E. Ernault. Ouvrage accompagné d'un avant-propos et remanié en ce qui concerne la Gaule par A. Longnon. Paris, F. Vieweg, 1887. In-8, vii-365 p.

Dans un remarquable article sur les progrès de la géographie comparée (*Geogr. Jahrb.*, t. X), M. Gustave Hirschfeld signalait la disproportion de plus en plus choquante entre l'état des travaux cartographiques et celui des livres d'enseignement ou des manuels. Les résultats des recherches persévérantes qui se poursuivent depuis trente ans dans toutes les régions du monde gréco-romain ont trouvé place dans les éditions successives de l'*Atlas antiquus* de M. Kiepert et dans les admirables cartes à grande échelle dressées par ce savant pour les différents volumes du *Corpus inscriptionum latinarum*. Mais, parmi les ouvrages d'ensemble, fort peu nombreux d'ailleurs, qui traitent de la géographie comparée, il n'en est aucun qui soit, même dans une mesure restreinte, à la hauteur des progrès de la science. Les écrits de d'Anville (1768), de Gosselin (1798-1813) et de Mentelle (1781), quel que soit le mérite du premier de ces géographes, n'ont plus aujourd'hui qu'un intérêt rétrospectif. La *Geographie der Griechen und Römer* de Mannert (1788-1825) est encore, après un intervalle de près d'un siècle, le répertoire le plus complet sur la matière; on a beaucoup médit de Mannert, on n'a pas assez tenu compte de l'imperfection des cartes dont il disposait, mais on n'a pas cessé de le consulter et même de le copier. Son travail est assurément supérieur à celui de Forbiger, le *Handbuch der alten Geographie* (1842-48), dont la seconde édition,

publiée en 1877, n'est guère en progrès sur la première. Quant au *Dictionary of ancient geography* de Smith, malgré les millésimes récents inscrits en tête des tirages qui se succèdent, il répond à peine aux connaissances que l'on possédait vers 1852. A côté de quelques notices développées et bien faites, il y en a une foule d'autres qui ne sont que des compilations hâtives ou des traductions (sans mention de l'original) des articles de la *Realencyclopädie* de Pauly. Le manuel de géographie ancienne publiée en Angleterre par Bevan n'est qu'un extrait, fait à l'usage des écoliers, du Dictionnaire de Smith.

Au cours de sa laborieuse carrière, où il a rendu de si éminents services à la cartographie, M. Kiepert a moins écrit qu'il n'a dessiné; il a cependant trouvé le temps de publier un *Lehrbuch* (1878), puis un *Leitfaden der alten Geographie* (1879), qui, sans appareil érudit, sans aucune prétention à remplacer les ouvrages vieillis de Mannert et de Forbiger, n'en sont pas moins extrêmement utiles comme textes explicatifs de son *Atlas antiquus*. Le *Lehrbuch*, imprimé en caractères fins et compactes, pouvait effrayer un éditeur français; il n'en était pas de même du *Leitfaden*, dont M. Ernault vient de publier la traduction. Ce modeste manuel, œuvre d'un géographe admirablement informé, rendra de grands services aux étudiants, en particulier aux candidats à l'agrégation, qui ne savaient guère où puiser les connaissances qu'on leur demandait à l'examen. On n'y trouve ni bibliographie, ni renvois aux textes antiques, mais une exposition sommaire et précise des derniers résultats de la géographie comparée, précédée, pour chaque région, d'une description générale touchant la nature du sol, le climat et l'ethnographie. Ceux qui désireront des détails complémentaires et surtout des renvois aux auteurs modernes, trouveront un bon guide dans la partie récemment publiée du *Handbuch der Alterthumswissenschaft* de M. Iwan Müller, où M. Lolling a résumé, en connaisseur érudit, la géographie comparée du monde grec.

Dans le *Leitfaden* de M. Kiepert, la partie consacrée à la Gaule n'occupe que onze pages. C'est trop peu pour un ouvrage destiné à des étudiants français. L'éditeur a donc été très bien inspiré en priant M. Longnon de récrire ce chapitre, qui remplit quarante-cinq pages dans la traduction. Comme tout ce qu'a publié M. L., c'est un modèle de bonne exposition et de savoir exact. Peut-être, cependant, l'archéologie aurait-elle pu y revendiquer une plus grande place. M. L. se demande (p. 308) pourquoi les Belges sont si nettement distingués par César des autres Celtes, et semble mettre en doute leur origine transrhénane attestée, comme une tradition du pays, par le conquérant romain. Mais il nous semble que l'archéologie confirme d'une manière décisive ce que César a dit des Belges, puisque les nécropoles analogues à celles de la Marne, qui sont incontestablement belges, se prolongent par une longue traînée dans la direction de la Germanie du Nord. Ces nécropoles attestent aussi que les Belges appartiennent au rameau galatique;

ils sont bien distincts, par leurs usages et leur civilisation, des Celtes du sud-est et du centre de la Gaule.

L'Afrique septentrionale tient en cinq pages (127-132). C'est assurément trop peu. Pour ce chapitre comme pour celui de la Gaule, il aurait fallu quelque chose de plus qu'une traduction. Ce n'est pas que le résumé de M. Kiepert ne soit fort bien fait, mais nos étudiants doivent en savoir plus long sur l'Algérie et la Tunisie romaines que ceux de Bonn ou Berlin. Quelques inexactitudes m'ont frappé au passage. P. 128, note 1, les lacs salés ne sont pas à l'*est*, mais à l'*ouest* de la Syrte. P. 130, il est dit que Carthage était « favorablement située, près d'un port sûr ». Il fallait distinguer le lac de Tunis, qui a, en effet, servi de port naturel à Carthage, et les deux ports creusés de main d'homme au pied de Byrsa. A la page suivante, il n'est pas vrai de dire que, des trois cents villes de la province romaine, « la plupart » ont gardé leurs anciens noms sous une forme corrompue. Dans la note qui contient des exemples à l'appui de cette assertion, le traducteur a eu tort d'adopter les transcriptions allemandes de noms arabes; un livre français doit écrire *Teboursouk* et non *Tebursuk*. Enfin, dans la note à la page 132, je lis *lybiens :* cette faute revient partout dans les livres; c'est, apparemment, la Lydie qui en est cause.

Salomon REINACH.

---

4. — **An introduction to the study of provençal** by D. B. KITCHIN. London, Williams et Norgate, 1887, 143 p. in-8.

L'université de Cambridge ayant récemment institué un examen de langues modernes, et le provençal ancien étant, paraît-il, au nombre des langues sur lesquelles peut porter cet examen, M. Kitchin a publié ce petit livre qui doit servir de guide aux *undergraduates* qui voudraient tenter leur fortune en provençal. L'idée est louable, et il convient de se montrer indulgent pour ce qui est à tous égards un premier début. Mais il faut avouer que la tentative est très peu réussie. M. Kitchin a emprunté ses textes (en petit nombre et médiocrement choisis) à la *Chrestomathie provençale* de M. Bartsch. Le glossaire et l'esquisse grammaticale sont empruntés à la même source sans qu'il soit légitime de rendre M. Bartsch responsable de toutes les fautes qui s'y trouvent. L'Introduction historique, rédigée d'après le *Grundriss der provenzalischen Literatur* du même auteur, et avec le secours d'ouvrages vieillis tels que ceux de Sismondi et de Laveleye, est de la dernière faiblesse. Quant à la *Select provençal bibliography* que renferme le même opuscule, elle contient une liste dressée sans aucune compétence et où ne figure aucun ouvrage postérieur à la *Chrestomathie* (1880) ou au *Grundriss* (1872) de M. Bartsch.

M. H.

---

5. — **Philippe le Cat,** un complot contre les Anglais à Cherbourg, à l'époque de la mission de Jeanne d'Arc, par Siméon Luce. Caen, 1887. In-8, 30 p.

Ce travail, publié dans la collection des *Etudes normandes* fondée par M. Henri Delesques, le jeune et vaillant successeur de Le Blanc-Hardel, est consacré à l'un des précurseurs de l'affranchissement de la Normandie au xv[e] siècle. Les premiers succès de Jeanne d'Arc avaient relevé le courage des habitants de la province. A la fin du printemps de 1429, un premier complot fut formé à Cherbourg par Philippot Le Cat, pour livrer la ville aux Français. L'entreprise était prématurée; elle avorta, et Le Cat fut décapité. Trois pièces de comptabilité, découvertes par M. Siméon Luce, dans le fonds dit des quittances, à la Bibliothèque nationale, lui ont fait retrouver le nom oublié de ce patriote et lui ont permis de raconter sa généreuse entreprise. Le Cat, paraît-il, ne possédait pour tout bien qu'une harpe ; il devait donc, selon toute vraisemblance, exercer le métier de musicien, et peut-être de chanteur ambulant. M. L. incline dès lors à voir dans Le Cat un « précurseur du mystérieux Basselin », j'ajouterai, et de ce Boschier qui, en 1436, comme l'a montré ailleurs M. L.[1], « se mit à la tête d'un grand soulèvement des paysans de la Basse-Normandie contre les Anglais », soulèvement auquel Olivier Basselin, « s'il a réellement existé, a dû prendre part, et dont il fut sans doute une des victimes. » C'est par cette conclusion que se termine l'étude de M. Siméon Luce; on voit quel intérêt elle présente, et les documents dont il l'a fait suivre, lui donnent l'autorité d'un témoignage irrécusable.

Ch. J.

---

6. — **Henry de Coligny,** seigneur de Chastillon, par le C[te] Jules Delaborde. Paris, Fischbacher, 1887, 1 vol. in-8, 143 pp.

Henry de Coligny était l'aîné des enfants du fils de l'amiral, François de Chastillon, et de Marguerite d'Ailly. Né à Montpellier en août 1583, il a été tué au siège d'Ostende le 10 septembre 1601, à peine âgé de dix-huit ans. Sa vie a donc été fort courte, mais quelle qu'ait été sa brièveté, elle a cependant fourni à M. Delaborde, qui s'est fait l'historiographe dévoué et consciencieux des Coligny, la matière du mince volume que nous allons analyser et qui est loin d'être sans intérêt.

La mort de François de Chastillon le 8 octobre 1591 fit du jeune Henry le chef de la maison de Coligny et concentra sur sa tête toutes les espérances des amis de l'amiral et de son fils. Il semble que, si jeune encore, il en ait eu conscience, Que ce fut le souvenir des tragiques destinées de sa famille ou le pressentiment de sa fin prématurée, toujours est-il qu'à travers les trop rares documents qui nous parlent de lui, on l'entrevoit comme doué d'une maturité au-dessus de son âge

---

1. *Chron. du Mont-Saint-Michel*, II, n[os] 179 à 181 et 193, p. 74 à 76 et 94. — Cf. A. Gasté, *Etude sur Olivier Basselin*, etc., p. 28.

et sa figure a la grâce triste des derniers représentants, destinés à mourir jeunes, d'une race qui va finir. Commandant nominal à dix ans d'une expédition navale dirigée par les Rochelois contre les Espagnols, témoin à quinze ans au mariage du duc de la Trémoïlle avec Charlotte-Brabantine de Nassau, il entra l'année suivante au service des Provinces-Unies (1599). Là, sa belle conduite à la bataille de Nieuport (1600) le fait nommer colonel du régiment français qui combattait au milieu des troupes des Etats-généraux. Il est blessé à la tête de ce corps, au siège de Rynsberck et, à peine guéri, s'introduit dans Ostende où il est tué, comme nous l'avons dit, emportant les regrets de toute l'armée assiégée. Tels sont, résumés en peu de lignes, les quelques évènements de sa courte vie.

M. le comte D. l'a racontée avec son soin ordinaire, mais peut-être un peu longuement. Son texte aurait parfois gagné à être débarrassé des documents qui l'alourdissent et qui auraient plus justement trouvé place dans les notes ou à l'appendice. De même, les pages qu'occupe à cet appendice la reproduction de plusieurs documents déjà publiés et d'ailleurs facilement accessibles, auraient été plus utilement remplies par un index analytique général des cinq volumes que M. D. a consacrés à l'amiral et à sa famille. Mais ces réserves faites, il est juste de reconnaître que le travail de M. Delaborde est des plus honorables et qu'en somme Henry de Coligny n'a pas à se plaindre de son biographe.

Louis Farges.

---

7. — **Die Berichte des kaiserlichen Gesandten Franz von Lisola** aus den Jahren 1655-1660, mit einer Einleitung und Anmerkungen versehen, herausgegeben von Dr. Alfred Francis Pribram. Wien, Gerold, 1887. In-8, 571 p.

On rend aujourd'hui justice à Lisola, et on le reconnaît comme un des meilleurs diplomates autrichiens, comme le plus remarquable négociateur qui ait vécu sous Ferdinand III et Léopold Ier. L'auteur du *Bouclier d'estat et de justice* a été un des plus redoutables adversaires de Louis XIV, et il doit être désormais placé à côté de Guillaume d'Orange, du grand électeur de Brandebourg, de Marlborough, d'Eugène, de Heinsius ; par malheur pour lui, l'homme qui dirigeait le gouvernement autrichien, Lobkowitz, était dévoué à la France, et lorsque Lobkowitz tomba, Lisola mourut. On connaissait peu de chose de sa vie antérieure avant le travail de Reynald (*Revue hist.*, vol. XXVII, 1885, p. 300) et on ne sait trop ce qu'il fit pendant les vingt années qui séparent la paix de Westphalie de celle d'Aix-la-Chapelle. M. Pribram vient de nous révéler toute une période inconnue de la vie de Lisola : le diplomate a joué un grand rôle dans la guerre du Nord, à l'époque où Charles-Gustave de Suède envahissait la Pologne (1655) et, après d'éclatants succès, voyait se liguer contre lui l'Autriche et le Brandebourg, jusque-là son plus puissant allié, le Danemark, la Russie et la Hol-

lande. Dès que le nouveau Gustave-Adolphe eut déclaré la guerre à Jean-Casimir, Lisola fut chargé de pénétrer les desseins du monarque suédois; après de longs délais, il se rendit à Thorn où se trouvait Charles-Gustave, et son rapport du 18 décembre 1655 (nº 18, p. 120-130) contient un portrait remarquable du conquérant [1]. Mais la cour de Vienne n'osait encore défendre ouvertement la Pologne; elle n'avait ni argent ni troupes; elle se contenta, pour arrêter la marche victorieuse de Gustave, de proposer sa médiation (mission du comte Pöttingen). Un instant néanmoins la situation de l'armée suédoise parut critique; elle se vit assiégée dans Varsovie par les Polonais, et Lisola qui demeurait dans la ville, nous fait une triste peinture de ces troupes décimées par la faim, par les maladies, par la « fièvre suédoise » (nº XXXVII, p. 171-172); en outre, une campagne de Charles-Gustave, dans le sud de la Pologne, échoua. Mais ces revers furent rapidement réparés; l'électeur de Brandebourg s'allia à Charles-Gustave par le traité de Marienbourg; les Polonais furent complètement battus à Varsovie; la Suède se rapprocha de la Hollande et de l'Angleterre, s'unit à Rakoczy et rejeta la médiation de l'empereur pour accepter celle de la France. Lisola, sagace et prévoyant comme il l'était, avait annoncé à l'avance presque tous ces évènements, deviné les plans de Charles-Gustave et des ennemis de l'Autriche, prévenu la cour impériale. A son avis, et il ne cessa de l'exprimer avec une louable franchise, il fallait se décider à la guerre ouverte contre la Suède et recruter des amis de tous côtés. Il s'efforça donc de rompre l'alliance fraichement conclue par le grand électeur avec Charles-Gustave, et, comme le dit M. P., la cour de Frédéric-Guillaume devint, dans le cours de l'année 1657, le théâtre de combats diplomatiques qui comptent parmi les plus intéressants qu'on ait jamais livrés (p. 42). Soutenu par Hoverbeck, par Schwerin, par l'électrice, tantôt priant, tantôt menaçant, infatigable, toujours prêt à combattre et à vaincre les intrigues de ses adversaires, Lisola réussit à détacher Frédéric-Guillaume de l'alliance suédoise qui était d'ailleurs, selon son expression, *merum commercium, non amicitia* [2]. Il avait

1. « Majestatem suam comitate temperat ac ambitionem supprimit qua totus fervet, generosi animi, nihil praeter gloriam ambientis, famam summa arte ac studio videtur affectare, suis carus simul ac venerandus, militiae deditus quam indefessa applicatione sectatur », etc. (p. 126). Voir encore (nº XXXIII et non XXXII) une belle narration de la marche de Charles-Gustave; ces Suédois étaient de vaillants soldats, infatigables, accoutumés à tout supporter, et qui ne souhaitaient qu'une chose, de guerroyer dans un pays fertile comme l'Allemagne « laudare Germaniam, ejus fertilitatem, opes ac alendis in exercitibus commoditatem celebrare » (p. 160).

2. Voici le portrait, assez peu favorable, que Lisola a tracé du Grand-Electeur (p. 225): « Ut electori non sublime ingenium, ita nec infimi ordinis, vagum tamen ac nutans, nec satis tenax propositi, facile aulicorum artibus patens, magna spirans, nihil modice appetens, sed nondiu famam generositatis affectans ac martialis indolis; dilatandi imperii quantum conjicere licet, cupidus et extollendae auctoritatis praesertim apud Protestantes imperii... De sua vero erga nos intentione facile conjecerim, illum nec exaltatam cupere nec omnino depressam domum Austriacam,

su se faire donner les pleins pouvoirs de Jean-Casimir; il signa le traité de Wehlau qui donnait à Frédéric-Guillaume la souveraineté de la Prusse, Elbing et les deux préfectures de la Poméranie [1]. Enfin, triomphant des hésitations et des trop prudents calculs de la cour de Vienne, il conclut à Berlin, entre le Brandebourg et l'Autriche, une alliance offensive et défensive. Dans son introduction, M. P. rend hommage à l'activité que l'envoyé impérial déploya dans le cours de ses négociations si longues et si difficiles « menées plutôt contre qu'avec le vouloir de son propre gouvernement » (p. 83). Mais la mission de Lisola n'était pas terminée, et, dans les deux années de guerre qui suivirent les traités de Wehlau et de Berlin, dans les conférences et entrevues multiples qui précédèrent la paix d'Oliva, il ne cessa de défendre avec la même ardeur et la même diligence les intérêts de Léopold I[er]. Nous le voyons intervenir avec son habileté coutumière dans toutes les questions délicates, tantôt hâter les opérations militaires qui languissent et se traînent, tantôt apaiser les querelles toujours renaissantes entre les alliés, soulager les Polonais du poids de l'occupation autrichienne, leur accorder le départ de la garnison de Cracovie, prendre part à leurs négociations avec les Cosaques, les Tatars et le grand-duc de Moscovie, etc. Il n'a pas toujours réussi dans ses desseins et son gouvernement ne l'a pas secondé; mais on doit reconnaître, avec son biographe que, dans cette période de son existence, il s'est montré le plus capable et le plus intelligent, en même temps que le plus zélé des diplomates autrichiens de son époque (p. 86). Les rapports de Lisola, que M. P. reproduit à la suite d'une longue et instructive préface, ont été tirés des archives d'Etat de Vienne. Mais M. P. s'est bien gardé de les imprimer en leur entier; il a supprimé tout ce qui était insignifiant, les répétitions, les formules; il a résumé en allemand un grand nombre de passages dont il est tout à fait inutile de posséder le texte intégral; il n'a donné que le récit des négociations de Lisola, ses appréciations des évènements, les jugements que porte le diplomate sur ses ennemis et sur leurs plans, en un mot ce qui est vraiment important et essentiel. On aura remarqué, par les citations du volume, que Lisola écrit en latin; M. Pribram a laissé tel quel le style de son héros, qui d'ailleurs ne manque ni de nerf ni de clarté, et n'a fort justement corrigé que les fautes d'orthographe. Les notes qu'il met au bas des pages, sont faites d'après les mêmes principes que celles des *Urkunden und Actenstücke* pour l'histoire du Grand-Electeur; elles ne font que signaler au passage la littérature du sujet et éclairer les points du texte véritablement obscurs. Une table des noms de lieux et de personnes termine ce volume intéressant, composé

quam tamen potius quam Gallum, aut Suecum, aut Bavarum imperio praefici patietur. »

1. Voir, p. 321, son cri d'allégresse : « Dissoluta est funesta illa unio, et brevi ita committentur inter se binae solae potentiae, ut nullus in posterum reconciliationi et mutuae confidentiae locus supersit. »

avec soin et exactitude, et qui fait bien augurer des prochains travaux du jeune historien viennois.

A. CHUQUET.

---

8. — **Etude sur la vie et les œuvres du P. le Moyne (1602-1671)**, par H. Chérot, s. j. Paris, Alph. Picard, 1887, in-8. 568 p.

Près de six cents pages consacrées au P. Le Moyne, cela eût paru prolixe au P. Le Moyne lui-même, dont la prolixité était le faible. Il est vrai que les notes sont copieuses, et l'appendice très développé. Il est vrai aussi que le poète dont il s'agit avait tenté à peu près tous les genres connus en prose et en vers. Le critique, qui appartient également à la Société de Jésus, a cru devoir suivre son auteur en toutes ses entreprises, dont quelques-unes n'ont qu'un médiocre intérêt. Il l'a fait sans trop de parti-pris, en juge bienveillant, non en panégyriste résolu d'avance à tout approuver. Çà et là, quelques épigrammes contre les jansénistes, où il faut faire la part d'une vieille rancune, quelques éloges outrés, dont il faut retenir seulement la moitié. On doit lui savoir gré de cet effort visible pour atteindre à une impartialité difficile.

De cette lutte entre la sympathie et la sévérité critique, résulte une œuvre dont l'ensemble paraît contradictoire. Le but avoué, c'est de mieux faire comprendre, c'est-à-dire mieux admirer et mieux aimer le P. Le Moyne. Dans la conclusion, c'est l'éloge qui domine; mais, comme la critique a dominé presque seule dans tout le reste du livre, on n'accepte pas la conclusion de M. Chérot, précisément parce que M. C. a fourni d'avance, libéralement, les armes nécessaires pour la combattre.

Ainsi, dès la notice biographique, assez brève pourtant et même proportionnellement, un peu sèche, on se forme du caractère et du talent de l'auteur une idée qui n'est pas celle de M. Chérot. Ce mélange bizarre de sermons et de sonnets galants donne aussitôt la mesure d'un talent facile, mais sans goût. Il est évident que Le Moyne, âgé de treize ans à la mort de Marguerite de Valois, n'a pu être le directeur de la trop galante princesse; mais le P. Sirmond n'avait pas tort de voir en son aimable confrère un confesseur pour dames. M. C., qui fixe la date contestée de la mort (1671), écarte bien des légendes, et prouve, par exemple, que Le Moyne n'a pas été le professeur de Molière au collège de Clermont. Mais pourquoi fait-il cette démonstration « avec regret? » Pourquoi, cette démonstration faite, s'obstine-t-il à croire que Molière, qui n'a pas connu le P. Le Moyne, a pu lui devoir « un peu » de son génie? Ces regrets inutiles et ces hypothèses impossibles n'ont rien de commun avec la critique.

Parcourons les ouvrages de Le Moyne et voyons si la conclusion de M. C. est justifiée.

M. C. avoue lui-même la faiblesse des *Triomphes de Louis le Juste*

(1629), qu'il restitue au P. Le Moyne. On y voit Persée ramené par le bon ange ; on y appelle Anne d'Autriche « la nymphe du Tage ». Les *Peintures morales* (1640-1643) valent-elles mieux? Verbiage alambiqué, aberrations, prétentieuses niaiseries, ce jugement est-il de nous, ou de M. C. qui s'écrie : « O Molière, si tu as connu ces vers! » et qui accumule les exemples incroyables d'une préciosité à désespérer les Cathos? L'île de Pureté, le pays d'Erotie, exhalent-ils « ce parfum de poésie agreste et suave » qui a saisi l'odorat trop subtil de M. Chérot? L'immortalité « artificielle » donnée ou promise imprudemment au cardinal de la Rochefoucauld dans le *Saint Aumosnier* (1645), est-elle de meilleur aloi? Le grand-aumônier de France y est comparé au soleil, « le grand aumosnier de Dieu; » et on y voit des traits de ce genre : « Les grandes maisons ont leurs rats et leurs insectes aussi bien que les petites. » Mais voici que M. C. entre « résolument » dans la *Gallerie des femmes fortes* (1647), offerte à la reine, qui la reçoit « comme si on lui eût présenté une botte d'asperges. » Combien les louanges y sont indiscrètes! La gloire de Mazarin est élevée « au-dessus des nuages de l'interest »! C'est pour les femmes seules, on l'avoue, que ce livre est écrit. Vingt femmes fortes, fortes juives, fortes barbares, fortes romaines, fortes chrétiennes, fournissent le sujet de vingt chapitres, dont chacun comprend une peinture, un sonnet, un éloge historique, une réflexion, une question morale, un exemple. « Ce plan bizarre, dit M. C., sera fidèlement suivi; il en résulte une grande variété dans une suffisante unité. » Jeanne d'Arc en pourpoint à crevés, coiffée d'une toque à plumes, y figure avec Monime, « couronnée de la nature » avant d'être couronnée du diadème; les Amours qui servent Arrie et Porcie font vis-à-vis au bon ange qui éclaire Judith en l'encourageant à frapper :

> Et ton bras sans danger pourra coupper la teste
> D'un homme à qui tes yeux ont arraché le cœur.

Ce ne sont pas ces vers, il est vrai, que M. C. compare aux vers de Lamartine. Il est désolé de ces « manières affectées »; il voile prudemment certains sujets trop « délicats » de casuistique amoureuse; il regrette surtout que son auteur, emporté par un trop vif désir de plaire, ait déclaré les femmes aussi aptes que les hommes à l'étude des sciences les plus abstraites. Le P. Le Moyne, partisan de l'instruction intégrale des femmes, cela étonne d'abord. Mais que M. C. se rassure : on ne prendra pas au sérieux ce « paradoxe » de l'homme qui, dans un madrigal à Mlle de Rambouillet, regrette qu'Achille n'ait pas eu sa Julie. Surtout on ne conclura pas : « Qu'est-ce que la Fronde, sinon une *Galerie de femmes fortes?* » Outre que c'est calomnier la Fronde, ces femmes « fortes » prêtent à rire, et Mme de Chevreuse eût été fort empêchée de jouer les Artémise ou les Lucrèce.

Nous arrivons à cette trop fameuse *Dévotion aisée* (1652) dont Pascal s'est tant moqué ou indigné. Déjà Le Moyne, en des écrits pré-

cédents, avait pu sembler bien étrange dans l'expression de sa piété, par exemple lorsqu'il peint ces anges brûlant de l'amour divin, qui font de leurs ailes en mouvement

Un éventail à leur chaleur.

Pascal s'était montré plus que surpris de telles images. « Tempête dans un encrier ! » dit M. Chérot. Sans doute, mais c'est l'encrier de Pascal. Une première fois, dans son *Manifeste apologétique* (1644), Le Moyne, répondant au pamphlet d'un janséniste, avait flétri ces « rapsodies de médisances et d'impostures », preuve évidente de l'extrême modération que M. C. loue en lui. Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur le fond du débat. Constatons seulement que M. C. juge le titre mauvais, le point de vue trop exclusif, et qu'il s'étonne, à bon droit, du silence prolongé de Le Moyne : on n'a pas le droit de dédaigner un adversaire, quand il s'appelle Pascal. Au reste, ce chapitre est très bref et superficiel.

C'est surtout comme auteur du *Saint Louis* (1658) que Le Moyne est connu. Tout le monde a lu la description des Pyramides. Après M. Duchesne, auteur d'une excellente *Histoire des poèmes épiques du* XVII[e] *siècle*, M. C. cite d'autres beaux vers, glanés çà et là. Ici même pourtant il doit noter les faiblesses trop visibles de ce « corps débile et mal proportionné », la banalité des aventures, la froideur des épisodes, le manque absolu de jugement que ne compense pas la richesse de l'imagination. Il hasarde bien des critiques de détail, mais le jugement d'ensemble manque de précision et de fermeté. Si l'amour occupe une si large place en ce poème, c'est, selon lui, « naïveté pure ». Si tel personnage professe « un cours complet d'histoire de France », si le poète déclare son intention d'enseigner et transforme la poésie épique en poésie didactique, M. C. approuve. Il admire, et nous admirons avec lui, quelques beautés dues à l'emploi du merveilleux chrétien ; mais ce merveilleux est gâté par le mélange d'un merveilleux équivoque, qui oppose, par exemple, à saint Louis un enchanteur transformé en lion. Ainsi ce poème est chrétien, puisque le paradis s'y ouvre devant nous, et il n'est pas chrétien, puisqu'il semble souvent un conte des Mille et une nuits ; il est historique, puisqu'il raconte une croisade, et il n'est pas historique, puisqu'il donne à cette croisade un but imaginaire, la conquête de la sainte couronne. Avec plus de décision, M. Duchesne avait signalé les déplorables conséquences du principe posé par Le Moyne : « Plus on invente en dehors de l'histoire, plus on est poète ». Le *Saint Louis* n'est qu'un curieux roman épique.

Au reste, si nous en croyons M. C., le chef-d'œuvre en vers du P. Le Moyne, ce seraient ses *Entretiens et lettres poétiques* (1665), comme son chef-d'œuvre en prose serait l'*Art de régner* (1665). Or, ces *Entretiens* sont un recueil des épitres « publiées depuis vingt ans déjà », c'est-à-dire pendant une période où l'auteur avait donné trop de marques manifestes de son mauvais goût. C'est dire qu'ici le goût n'est pas

meilleur; fades madrigaux, pointes, calembourgs, tout cela n'est pas racheté par quelques vers plus graves, et nous avouons n'être pas désarmés par cette « jolie » métaphore :

Que ferons-nous, Iris? La mort est une *huissière*.

Le mal, on le voit, est incurable, et le dernier accès, d'où naît l'*Art des devises* (1666), est sévèrement jugé par M. Chérot. Comme il le remarque très justement, la mort est proche, et le poète vieilli n'a pas acquis ce qui lui manqua toujours : le sentiment de sa dignité.

Mais, s'il en est ainsi, et si nous adhérons aux mille critiques de détail formulées par M. C. lui-même, comment pourrons-nous conclure en préférant Le Moyne à Balzac, en le comparant à Corneille? L'indulgence de Mme de Sévigné pour son vieux poète ne saurait être rappelée ici : du *Cid* à *Psyché*, Corneille a créé vingt pièces dont les beautés inégales sont toujours neuves; toute l'œuvre lisible de Le Moyne tiendrait en quelques pages. Nous sommes fort loin de contester l'originalité de cette physionomie, ou le mérite qu'on peut avoir à en préciser certains traits. Il nous semble pourtant que M. C. n'a réussi qu'à moitié à la faire revivre. Son livre abonde en documents utiles, en citations intéressantes, mais hachées trop menu. Les idées générales font défaut, et l'impression d'ensemble n'est pas nette. Nous ne parlons pas des négligences de la forme : « Sa parole *incrépatoire*..... Sa muse, tantôt imite l'abeille de *Matinum* (du mont Matinus), *tantôt elle* devient un torrent..... Une voix légère et *ailée comme l'ironie*... Les cris de la conscience ne *croyaient* pouvoir s'apaiser que par l'abandon des richesses..... La prose *élégante* de Pascal. » Mais, au fond, qu'avons-nous appris de nouveau sur ce bel esprit qui fut, à des moments trop rares, un poète? Le poète, nous ne le voyons pas mieux, puisqu'on n'a pu que reproduire les vers déjà connus, seuls dignes de survivre; mais nous voyons mieux le bel esprit, dont on nous fait respirer tous les « bouquets fanés ». M. Chérot est-il bien sûr que ce soit là un service rendu à la gloire du P. Le Moyne?

Félix Hémon.

---

9. — **Etat de la cour de Brandebourg en 1694**, par M. de La Rosière, secrétaire de M. l'abbé de Polignac, ambassadeur du Roi près la cour de Pologne. Paris. E. Leroux, 1887, in-8, 40 pages.

Qu'était-ce que M. de la Rosière, l'auteur de cette relation? Malgré son érudition si sûre, M. Schefer, qui l'a publiée, bien que son nom ne figure pas sur le titre, n'a pu que nous donner bien peu de renseignements sur cet agent diplomatique, secrétaire de l'abbé de Polignac en Pologne, et envoyé à la cour de Brandebourg en 1694 et en 1697. Mais si, en dehors de ces deux missions, nous ne savons presque rien de lui, M. de la Rosière n'a point néanmoins passé sans laisser de traces; il avait écrit des *Mémoires et anecdotes pour servir à l'histoire de*

Pologne, insérés dans les *Curiosités historiques* de dom Liron ; enfin il a laissé l'*Etat de la cour de Brandebourg en 1694*, année pendant laquelle il passa plusieurs mois à Berlin. On ne saurait trop remercier M. Schefer d'avoir publié cette relation aussi peu connue que son auteur. Sans être un écrivain véritable, M. de la Rosière ne manquait pas de talent ; il a du trait et surtout il sait observer ; aussi les portraits qu'il fait passer sous nos yeux sont-ils souvent piquants et d'un grand intérêt. Je ne connais personne qui fasse mieux connaître ce qu'étaient vers 1696 la cour de Brandebourg et celle de Hanovre. De tous les personnages dont nous parle M. de la Rosière, bien peu sans doute ont aujourd'hui encore une véritable notoriété ; les notes nombreuses dont M. Schefer a enrichi sa savante publication, les font sortir de leur obscurité. Elles contribuent encore à augmenter l'intérêt du mémoire laissé par le secrétaire de l'abbé de Polignac, et, ainsi présentée, sa relation curieuse et trop oubliée ne pourra manquer d'exciter et de captiver l'attention du lecteur.

Ch. J.

---

10. — **Essai de Traduction en vers burlesques** d'une pièce de poésie latine intitulée *Excidium Augi*, publié avec une notice par Stephano de MERVAL. Rouen, imprimerie de Espérance Cagniard, MDCCCLXXXVII.

L'*Excidium Augi* est un petit poème latin en vers hexamètres d'une date très récente, puisqu'il fut imprimé en 1768. L'auteur en est l'abbé Roussel, maître ès-arts, professeur de rhétorique au collège d'Eu, plus tard régent de seconde au collège de Navarre à Paris. Le sujet du poème est l'incendie de la ville d'Eu en 1475. En ce temps-là le bruit courut que le roi d'Angleterre, Edouard IV, allait faire une descente en Normandie, et s'emparer de cette ville pour en faire sa place d'armes ; c'est alors que le maréchal de France Joachim Rouault, obéissant aux ordres de Louis XI, détruisit la ville par un vaste embrasement. Les habitants, prévenus quelques heures à l'avance, émigrèrent les uns à Dieppe et au Polet, les autres à Saint-Valery. Le poème de l'abbé Roussel est l'œuvre d'un assez bon humaniste qui sait son Virgile sur le bout du doigt, mais, comme on s'en doute bien, il ne nous apprend rien de nouveau, et il est probable que la Société des bibliophiles normands ne l'aurait pas réimprimé, quoiqu'il fût devenu très rare, s'il n'avait été traduit en vers burlesques par Pierre Eustache Taillet, curé de Saint-Jacques-d'Eu, mort en 1769. Il n'est pas sans intérêt de voir que « le burlesque effronté » amuse encore les provinciaux plus d'un siècle après la mort de Scarron. Les lauriers de celui que le grand peintre Poussin appelait « un nouvel Erostrate », troublaient le sommeil de Pierre Taillet, comme ils avaient troublé celui de Marivaux lui même : il « avait l'ambition », comme il le dit dans son épître dédicatoire à Charles, bailly du comte d'Eu « de trancher du Scarron. » Malheureusement il n'a ni la verve, ni l'entrain, ni la malice de son

modèle, et quand il court après « l'esprit de Gresset et le beau style d'Arouet » (je cite ses propres expressions), il n'attrape ni l'un ni l'autre. On l'a entendu tout à l'heure louer Voltaire; ce nom revient plusieurs fois sous sa plume. Il dit ingénûment dans une note de son poème : « Pour célébrer les vertus d'un si grand prince (il s'agit de Charles de Bourbon, fils du duc du Maine), il faudrait le style de M. de Voltaire ou de M. Thomas. » Le brave curé aurait évidemment donné pleine absolution à l'auteur de *Candide* et de *La Pucelle*; mais n'est-il pas curieux de le voir mettre au même rang Voltaire et Thomas? Qu'on lui pardonne, nous en avons connu de plus huppés que lui qui faisaient de ces bévues en jugeant leurs contemporains. L'éditeur, M. Stéphano de Merval, qualifie Pierre Taillet de « prêtre spirituel ». On ne peut pas être plus indulgent. Nous dirons simplement que le bon abbé égale Scarron, mais seulement dans l'emploi de ces plaisanteries et de ces gros mots qui salissent le papier. Remercions néanmoins la Société des bibliophiles normands de la publication de ce petit poème qui contribuera à l'histoire de la poésie burlesque dans notre pays.

A. Delboulle.

---

11. — **Essais sur le gouvernement populaire**, par sir Henri Summer Maine. Traduit avec l'autorisation de l'auteur. Paris, Thorin, 1887. 1 vol. in-8 de xx-387 pages.

Voici l'œuvre d'un philosophe conservateur qui a voulu juger de haut les tendances démocratiques modernes : c'est un livre presque unique en son genre, car, de nos jours, l'application à la politique de quelques idées philosophiques ou historiques semble comporter une vulgarité qui fait ici tout à fait défaut; l'étude de sir Henri Summer Maine se dessine donc vivement sur ce fond terne et incolore.

Sir H.-S.-M. s'est efforcé lui-même, à deux reprises, de dégager l'idée maîtresse du livre; voici l'un de ces résumés :

Le gouvernement populaire (c'est l'expression adoptée par l'auteur pour dire gouvernement parlementaire) ne cesse depuis quelque temps d'élargir sa base et de s'étendre sur le monde : chacun croit à sa perpétuité et à son avenir : l'immense majorité des contemporains regarde, en effet, le principe démocratique, dont les gouvernements modernes sont l'expression, comme une force impérissable, susceptible de nouveaux développements, mais dont on ne saurait concevoir une restriction ou une atténuation. Ce sentiment commun, sir H.-S.-M. le répudie : il ne découvre pas de preuves suffisantes à l'appui de l'opinion si répandue que les gouvernements populaires sont de nature à durer indéfiniment : il ouvre toutefois une exception en faveur des Etats-Unis : l'heureuse nation anglo-américaine semble « destinée à demeurer indé- « finiment sous le régime des mêmes institutions politiques et rien ne « prouve qu'elles doivent cesser d'appartenir au type populaire. »

Ainsi résumée en termes vagues et généraux, ainsi dépouillée des considérations originales et profondes qui l'enveloppent heureusement et en font la parure et la richesse, la thèse de sir H.-S.-M. me paraît d'une limpidité..... rare : nous savons qu'il n'y a rien d'immortel, rien d'éternel sous le soleil, que les choses politiques sont soumises à un mouvement constant. Ce qui est moins limpide, c'est l'exception ouverte en faveur des Etats-Unis : d'une étude comparative extrêmement remarquable entre la constitution américaine et la constitution anglaise, étude tout à fait à l'avantage de l'Amérique, sir H.-S.-M. semble tirer cette conclusion fort inattendue que la société anglo-américaine échappera aux lois de l'évolution et à une autre loi commune aux individus et aux nations, celle de la mort. Je garde des doutes. Il est évident que l'auteur n'a pas trouvé ici, pour rendre sa pensée, l'expression parfaitement juste et mesurée; dans une autre partie de l'ouvrage, dans la préface, il a réussi à mieux condenser ses idées : le gouvernement populaire, depuis son entrée en scène, s'est, dit-il, montré on ne peut plus fragile : sous la forme extrême vers laquelle il tend, il est de tous les gouvernements, de beaucoup le plus difficile. Le changement perpétuel qu'il semble réclamer de nos jours ne s'harmonise pas avec les forces morales qui dirigent la nature humaine.

Dans l'ensemble et dans les détails, l'ouvrage est extrêmement attachant, plein d'aperçus profonds, originaux, ingénieux; mais il donne prise à la critique : c'est une causerie savante plutôt qu'un livre savant. De là un certain nombre d'idées hasardées, d'assertions peu solides : je note aussi quelques tendances auxquelles des esprits que je ne saurais disqualifier ne peuvent pas toujours se rallier; il me semble qu'une parfaite sérénité philosophique ne préside pas, en dépit des apparences, à l'œuvre entière et que l'auteur n'a pas toujours échappé aux préoccupations poignantes de l'heure présente : les changements même légitimes, même commandés par les forces historiques, ces souverains qu'aucune révolution ne découronnera, sont souvent très douloureux et, pour juger sainement ces grands mouvements et ces grands efforts des peuples, il faudrait à un contemporain un stoïcisme et une insensibilité plus rares que le génie lui-même.

J'arrive aux critiques de détail :

— L'auteur me paraît sous l'empire de préventions mal justifiées à l'endroit du gouvernement populaire. Il paraît oublier que la souveraineté du peuple est, en fait et en droit ou en droit seulement, le principe de royautés électives qui ne sont pas du tout des inventions modernes : je citerai la royauté française aux IX^e et X^e siècles, la royauté suédoise au moyen âge, etc.

— Pp. 19, 20, 217, 224. Ce qui touche à l'histoire des théories est également insuffisant : sir H.-S.-M. note, à propos de Rousseau, que ce philosophe a eu quelques prédécesseurs ; parmi ces prédécesseurs, il cite Hobbes et il oublie Locke. Quant aux théoriciens du moyen âge, il

n'en est pas dit un mot : et, aux yeux de l'auteur, la conception moderne du gouvernement date de ces deux cents dernières années. Cependant il serait temps d'en finir une bonne fois avec cette idée fausse que Rousseau a inventé ou quasi-inventé la souveraineté du peuple : rien de plus erroné que cette notion courante. La vérité, c'est que la doctrine de la souveraineté du peuple est assez répandue dans l'Ecole. Je la retrouve dans saint Thomas d'Aquin [1], dans Duns Scot [2], dans Marsile de Padoue [3], dans Jacques Almain [4] (cette souveraineté chez Almain est inaliénable, comme chez Rousseau).

— Pp. 11, 12. Il semble qu'un observateur étranger (lord Chesterfield) ait seul constaté au milieu du XVIII^e s., les signes précurseurs de grandes « transformations ou révolutions ; » or, dix ans avant Chesterfield, en 1743, d'Argenson écrivait : « La révolution est certaine dans cet « état-ci ; il s'écroule par les fondements ; il n'y a plus qu'à se détacher « de sa patrie et à se préparer à passer sous d'autres maîtres et sous « quelque autre forme de gouvernement. »

— P. 75. « La richesse peut approcher presque l'anéantissement « par suite d'une diminution d'énergie dans les mobiles qui poussent « les hommes à la reproduire... Il m'a toujours semblé que la destruc- « tion de l'immense richesse accumulée sous l'empire romain, l'un des « gouvernements les mieux ordonnés et les plus efficaces qui aient « jamais été, ainsi que la chute de l'Europe occidentale dans la destitu- « tion sordide et la pauvreté du moyen âge, ne pouvaient se comprendre « que par l'effet du même principe. »

Je ne partage pas cet enthousiasme pour l'empire romain et je ne crois pas qu'on puisse accuser le moyen âge d'avoir détruit, anéanti des richesses accumulées : il me semble qu'il y a eu, au contraire, à cette époque, une énorme production, un accroissement merveilleux de capital. On parle beaucoup, de nos jours, de crédit agricole : retrou-

1. *Somme théologique*, Secunda secundæ, Quæst. XLII, *De seditione*, art. 2, conclusio *ad tertium*. La doctrine n'est pas formulée directement ; mais je la tire du droit de révolte accordé au peuple contre la tyrannie.

2. Duns Scot, *Comment. sur le maître des sentences*, lib. IV, Dist. 15, q. 2 (dans Duns Scot, *Opera*, édit. Luc Wadding, t. IX, Lugduni, 1639, p. 156).

3. « Nos autem dicamus secundum veritatem atque consilium Aristotelis, III, Pol., « cap. VI, legislatorem seu causam legis effectivam, primam et propriam esse popu- « lum seu civium universitatem, aut ejus valentiorem partem, per suam electionem « seu voluntatem, in generali civium congregatione per sermonem expressam »... Et tout ce qui suit (Marsile de Padoue, *Defensor pacis*, c. XII, édit. de 1522, p. 36). Les censures de la faculté de théologie de Paris et de Jean XXII ne s'appliquent pas, fait remarquer M. Jourdain, à cette partie politique de l'œuvre de Marsile de Padoue. Cf. Jourdain, *Mém. sur la royauté française et le droit populaire*, p. 33-35.

4. Almain, *Quæstio de dominio naturali, civili et ecclesiastico* apud Gerson, *Opera*, édit. Ellies du Pin, t. II, col. 964.

Busembaum qui combat cette opinion la relate en termes remarquables : « eo « quod ponant (plusieurs canonistes), leges hac tacita conditione ferri, si a populo « fuerint acceptatæ, alioqui vim, seu obligationem non habituras. » (Busembaum, *Medulla theologiæ moralis*, Lugduni, 1682, p. 16.)

vera-t-on un instrument comparable à ce système de la rente foncière que le moyen âge avait instinctivement, sinon créé, du moins élargi, étendu, systématisé? Retrouvera-t-on un instrument aussi puissant, aussi protecteur, aussi secourable?

Mais je ne veux pas convertir ce compte-rendu en une série d'observations critiques : je me contenterai de dire que le terrain sur lequel sont édifiées ces hautes spéculations philosophiques et historiques ne me paraît pas toujours suffisamment solide : ce qui n'enlève rien à la valeur personnelle de leur auteur et bien peu de chose à l'intérêt supérieur de ce beau livre.

Paul VIOLLET.

---

12. — August **Koberstein's** Grundriss der deutschen Nationalliteratur, sechste umgearbeitete Auflage, von Karl BARTSCH. Erster Band. Leipzig, Vogel, 1884. In-8, x et 480 p. 9 mark.

Il est inutile de recommander cette nouvelle édition du *Grundriss* de Koberstein. Nous l'avons déjà dit dans cette *Revue* (1877, n° 17, art. 72); l'œuvre de Koberstein est un vaste recueil de matériaux, un livre indispensable comme la littérature latine de Teuffel; ses jugements sommaires sur les diverses périodes de la littérature et de la langue sont précieux; ils renferment des vues ingénieuses, et Koberstein, ce chercheur consciencieux, ce rassembleur de détails et de menus faits, avait du goût. Aussi le *Grundriss* qui a rendu et rendra encore tant de services, est-il arrivé à sa sixième édition. La cinquième datait de 1871. M. Bartsch, l'infatigable érudit qui revoit à la fois Koberstein et Gervinus, et dont le nom revient presque à chaque page dans les notes du *Grundriss*, s'est efforcé, dans cette sixième édition, de mettre en œuvre et de citer la littérature des douze dernières années. L'ordonnance du premier volume, le seul qui ait paru jusqu'ici, est restée la même. Mais M. B., a modifié les chapitres consacrés à la deuxième et à la troisième période. Dans l'édition précédente, des œuvres de l'époque antérieure à l'année 1150 étaient rangées dans la troisième période; M. Bartsch a placé dans la seconde les œuvres qui appartenaient au XI^e ou au XII^e siècle. On accueillera donc avec reconnaissance cette nouvelle édition du *Grundriss*, plus exacte et plus complète que les précédentes. Signalons seulement quelques menues erreurs ou fautes d'impression : p. 311, lisez « Caspari » au lieu de *Caspart*; p. 333, l'article de Stejskal sur Hadamar de Laber a paru dans le 22^e, et non dans le 23^e volume de la *Zeitschrift für deutsches Altertum*.

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Cerf (Paris, rue de Médicis, 13) va publier un *Lexique de la langue de Bonaventure des Périers*, par M. Félix Frank et M. Adolphe Chenevière.

— M. Alfred Rébelliau vient de faire paraître à la librairie Hachette : 1° sa troisième édition des *Sermons choisis de Bossuet*, texte revu sur les manuscrits (petit in-16, xviii-518 pages); 2° les *Sermons sur la Parole de Dieu et sur la mort* (petit in-16, xviii-58 pages). Le *Sermon sur la Parole de Dieu*, qui, dans les « Sermons choisis », n'est publié que par fragments, est ici donné intégralement (texte de 1661, avec les additions et corrections de 1666). Ces deux éditions sont accompagnées de notes, surtout grammaticales; 3° à la même librairie, une édition classique, avec introduction et notes, des *Poésies d'André Chénier* inscrites au programme du brevet supérieur.

— Nous avons annoncé ici, voilà deux ans, le premier volume de l'*Histoire de Saint-Bonnet-le-Château* par *deux prêtres du diocèse de Lyon*. Le second volume de ce travail vient de paraître (Paris, Alph. Picard, 1887, grand in-8° de 471 p.). On y trouve les renseignements les plus abondants sur Saint-Bonnet-le-Château au xvi^e siècle, au xvii^e, au xviii^e et au xix^e, chaque siècle formant une des quatre parties du volume. Les pièces justificatives, presque toutes inédites, sont au nombre de 23. On y remarque deux curieux documents de l'an 1500 et de l'an 1508 relatifs à la confrérie de Saint-Crépin, des lettres de François I^{er} en faveur des prêtres de Saint-Bonnet (19 juillet 1515), des lettres patentes de 1726 au sujet de l'établissement d'un hôpital à Saint-Bonnet, qui fournissent de précieuses indications sur notre législation au commencement du xviii^e siècle. Dans le corps de l'ouvrage signalons l'ample notice sur François Dupuy, général de la Grande-Chartreuse (1451-1521), mentionné par d'Urfé *(Astrée Sainte)* et au sujet duquel sont redressées deux erreurs du *Gallia christiana* (p. 63), l'analyse du procès-verbal de l'enquête touchant les ravages des Huguenots dans l'église de Saint-Bonnet en 1562 (p. 104-106), les détails donnés (p. 106-108) sur le médecin-poète, André du Cros, auteur du *Discours sur les misères de ce temps* (Bergerac, 1569, in-4°), sur le bibliographe Antoine Duverdier, seigneur de Valprivas (p. 141), sur le poète Pierre Boyer (p. 158), les extraits du *Livre de raison* de la famille Boyer, ainsi que divers contrats de mariage, testaments et autres actes dignes d'attention *(passim)*. Le volume est orné de deux planches hors texte : *Vue de Saint-Bonnet* et *Retable de la chapelle des Ursulines, aujourd'hui chapelle des hospices*, et de deux phototypographies : *Armes de la ville* et *momies découvertes en 1837 dans un caveau de l'église*.

— M. Henri Stein a tout récemment publié deux brochures; l'une intitulée : *Les maîtres de l'œuvre en Dauphiné et les peintres de la ville de Grenoble* (Paris, Plon, 1887, gr. in-8° de 22 p.); l'autre : *L'Origine champenoise de l'imprimeur Nicolas Jenson* (Paris, A. Picard, 1887, gr. in-8° de 16 p.). La première est un mémoire lu à la réunion des Sociétés savantes le 1^{er} juin 1887. M. S. y dresse la liste des maîtres de l'œuvre du Dauphiné dont les noms nous ont été conservés. Il en a retrouvé seize et il consacre à chacun d'eux une courte notice, d'après des documents qui n'ont pas été connus de M. Ch. Bauchal, auteur du *Nouveau Dictionnaire biographique et critique des architectes français* (Paris, 1887). M. S. s'occupe aussi des artistes qui, travaillant à côté des maîtres de l'œuvre ou sous leurs ordres, ont attaché leur nom à quelque considérable monument, comme le palais delphinal de Grenoble, l'église Saint-Antoine de cette ville, etc. La seconde brochure est extraite

de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (t. XLVIII). Deux villes, Langres et Tours, se disputent l'honneur d'avoir vu naître Nicolas Jenson. M. S., s'appuyant sur un document irrécusable qu'il publie *in-extenso* (p. 6-13), le testament du célèbre imprimeur, découvert par M. le commandeur B. Cecchetti, conservateur des Archives de l'Etat à Venise, dont cet érudit avait donné un court extrait (*Archivio Veneto* de juillet 1887), met un terme à la discussion qui, dit-il, menaçait de s'éterniser. Il établit que le berceau de N. Jenson fut le bourg de Sommevoire (arrondissement de Vassy, Haute-Marne). D'après une autre communication de M. le commandeur Cechetti, M. Stein a pu ajouter que Jenson mourut à Venise, paroisse Saint-Cancien, avant le 25 mars 1481, et plus probablement à la fin de l'année 1480.

— M. Henry GAUTHIER-VILLARS nous communique une lettre inédite de Voltaire à Madame de Lordelot : « *Aux délices route de Genève 1er octobre.* — Madame, votre lettre m'a fait relire le petit article qui regarde Mr jouvenet. je vois qu'il y est regardé comme *un bon peintre* quoy qu'inférieur en quelques parties à le brun. il est vray qu'il avait quelquefois un coloris un peu jaune; et ce leger défaut est moindre que celuy de le brun et du poussin qui étaient souvent beaucoup trop rembrunis. les sept sacrements du poussin sont devenus si noirs, qu'ils ne sont plus beaux aujourdui que dans les estampes. chaque peintre, comme chaque écrivain a ses défauts. je serais très mortifié de compter parmy les miens celui de ne pas rendre justice aux grands talents. j'ay appelé mr jouvenet *bon peintre* cest un éloge que je confirmerai toujours, et je me ferai un devoir a la première occasion d'ajouter tout ce qui poura servir à sa gloire et plaire à sa fille dont j'ay reconu tout le mérite dans la lettre dont elle m'honore. Je suis avec respect, madame, votre tres humble et tres obeisst servr Voltaire. »

— M. P. CH. ROBERT, qui vient de mourir, était né à Bar-le-Duc en 1812. Ancien élève de l'Ecole polytechnique, il parvint au grade de capitaine du génie et passa, en 1842, dans l'intendance. Ses qualités d'administrateur se révélèrent d'une manière brillante pendant les campagnes de Crimée et d'Italie et au ministère de la guerre, où il remplit les fonctions de directeur. Nommé, en 1867, intendant-général inspecteur, il fut en 1870-71, intendant en chef de l'armée de la Loire. Il prit sa retraite en 1877, étant président du comité d'administration. M. Robert avait succédé en 1871 à Mérimée, comme membre libre de l'Académie des Inscriptions. Ses travaux archeologiques, qui sont fort nombreux, ont eu pour pour objets principaux l'histoire de l'armée romaine, l'épigraphie et la numismatique *Le coup d'œil général sur les légions romaines*, publié en 1867, devait être suivi d'un grand ouvrage que M. Robert n'a pas eu le temps d'écrire, mais dont il avait recueilli les matériaux et fait connaître à l'avance quelques résultats. Sa connaissance pratique des choses de l'administration et de la guerre lui a suggéré, dans cet ordre d'études, bon nombre d'observations nouvelles. *L'épigraphie gallo-romaine de la Moselle*, ouvrage où il eut pour collaborateur M. Cagnat, est un des meilleurs recueils de ce genre que nous possédions. Mais c'est surtout comme numismatiste que M. Robert laisse un vide dans la science; ses travaux sur la numismatique gauloise, sur les monnaies du moyen-âge, sur les médaillons contorniates, enfin le catalogue raisonné de sa collection, qu'il a publié en 1880, sont à tous égards, des modèles et resteront certainement classiques. Il est un des trois ou quatre savants qui ont commencé à porter quelque lumière dans le chaos de la numismatique gauloise, dont il connaissait admirablement les matériaux. M. Robert était, en outre, un dessinateur de premier ordre : c'est à son crayon que l'on doit les minutes des belles planches, malheureusement inédites, où la défunte *Commission des Gaules* a fait réunir, sous la direction de M. Robert, tous les types du monnayage gaulois. Personne ne s'étant décidé à

écrire le texte, ces planches, dont la gravure a coûté des sommes considérables, n'ont jamais était livrées au public : il n'en existe même qu'un petit nombre d'épreuves. La responsabilité de ce gaspillage n'incombe en aucune façon à M. Robert, qui n'était pas le dernier à le regretter.

ALLEMAGNE. — L'auteur d'*Olympia, das Fest und seine Stätte*, M. Adolf Boetticher, a fait paraître chez J. Springer, à Berlin, *die Akropolis von Athen, nach den Berichten der Alten und den neuesten Erforschungen* (20 mark).

— La librairie A. Marcus, de Bonn, met en vente la cinquième édition de l'*Etymologisches Wœrterbuch der romanischen Sprachen* de Frédéric Diez, avec un appendice, par M. Aug. Scheler (18 mark), et la sixième édition du *Handbuch der deutschen Etymologie, mit Einschluss der nordischen*, de Karl Simrock (9 mark).

— Le *Grundriss der romanischen Philologie* que publie M. Gustave Grœber, compte déjà deux livraisons; la troisième paraîtra dans le courant de ce mois et terminera le premier volume de l'ouvrage (Strasbourg, Trübner. 20 feuilles et 13 cartes, 6 mark).

— Au commencement de novembre de l'année dernière ont paru, chez Reimer, à Berlin, les *Acta nationis Germanicae universitatis Bononiensis ex archetypis tabularii Malvezziani*, p. p. E. Friedlaender et C. Malagola (38 mark). Ces annales comprennent l'époque de 1289 à 1562.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 décembre 1887.

M. le comte de Pontbriant annonce par lettre une découverte faite dans sa propriété, à Pierrelatte (Drôme). On a mis au jour un tombeau de pierre, en forme d'auge, plus large à la tête qu'aux pieds, orienté de l'ouest à l'est (les pieds vers l'est), renfermant trois crânes et divers ossements. Selon M. de Pontbriant, cette sépulture fait partie d'un cimetière antérieur à l'époque carolingienne.

L'Académie se forme en comité secret afin d'examiner les titres des candidats présentés pour les places de correspondants devenues vacantes pendant l'année.

La séance étant redevenue publique, M. Delisle dépose sur le bureau quatre pièces retrouvées par M. Et. Charavay qui a reconnu qu'elles appartenaient aux collections de l'Institut et s'est empressé de les rendre, pour y être réintégrées. Ce sont quatre lettres originales du XVII^e siècle, savoir :

Deux lettres de Pierre du Puy à Théodore Godefroy, du 7 et du 15 février 1635 ;

Une lettre de Théodore Godefroy à son fils, du 14 mars 1635 ;

Une lettre de Théophile Raynaud à Mersenne, du 29 avril 1648.

L'Académie procède à l'élection de quatre correspondants étrangers. Sont élus :

En remplacement de sir Henry Rawlinson, élu associé étranger de l'Académie : M. John Evans.

En remplacement de M. Henzen, décédé : M. Helbig ;

En remplacement de M. Pott, décédé : M. Bühler ;

En remplacement de M. Gozzadini : M. de Sickel.

Ouvrages présentés : — Par M. Wallon : 1° Ernest Faligan, *histoire de la légende de Faust*; 2° *Revue d'histoire diplomatique*, première année; — par l'auteur : Ch. Nisard, *Guillaume du Tillot, un valet ministre et secrétaire d'État, épisode de l'histoire de France en Italie de 1749 à 1771*; — par M. Renan : 1° A de Gubernatis, *Viaggio nelle Indie*; 2° Paul Reynaud, *Essai sur l'origine et l'essence du langage*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 9 janvier 1888 —

Sommaire : 13. Cima, Quelques passages de Cicéron. — 14. Engelhardt, La conjugaison latine. — 15. J. Réville, La religion à Rome sous les Sévères. — 16. Wieser, Les tombes de Civezzano. — 17. Ch. V. Langlois, Le règne de Philippe le Hardi. — 18. Horric de Beaucaire, Eléonore d'Olbreuze. — 19. O. Weber, La quadruple alliance de 1718. — 20. Ferraz, Spiritualisme et libéralisme. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

13. — Ant. Cima. **Lectiones Tullianæ.** Accedit locus Æneidis VII, 623 restitutus. Milan, Cogliati, 1886. In-8, 22 p.

M. Cima, auteur d'une édition du *De Oratore I*, que j'ai le regret de ne pas connaître, donne dans cette brochure, d'ailleurs d'une impression élégante, ses remarques sur vingt passages des deux premiers livres du *De Oratore.* La conclusion générale est que, d'ordinaire, on ne tient pas assez de compte des *codices integri* (surtout l'Ottobianus 2057 et le Palatinus 1468), et qu'en quelques passages leur texte doit être mis au-dessus de celui des *mutili.* Je ne puis entrer dans le détail; beaucoup de ces remarques sont justes et ingénieuses; voir surtout celles qui traitent de : I, 76 et 162.

E. T.

---

14. — **Die Lateinische Konjugation** nach den Ergebnissen der Sprachvergleichung dargestellt von Max Engelhardt. Weidmann, Berlin. 1887. Prix 3 fr.

M. Engelhardt a employé ses loisirs à étudier Curtius, Kühner, quelques autres linguistes et c'est le résultat de ses lectures qu'il nous donne. L'auteur n'a donc aucune prétention à la nouveauté, on pourrait même lui reprocher d'être en retard et d'ignorer tout ce qui a été écrit sur ce sujet depuis quelques années. Il ne connaît pas le livre d'Osthoff sur « l'histoire du parfait » ; il cite bien Thurneysen et Fröhde, mais ne paraît avoir en rien profité de leurs savantes recherches. De même, après les études de Bersu sur les gutturales, il ne devait pas faire dériver *vivo* de *gvigvo,* ou voir dans l'*u* des formes en *nguo* une voyelle thématique. Sur le parfait en *vi* il n'a pas lu les derniers travaux de Curtius et ceux de Schulze. L'auteur qui distingue les anciens des nouveaux grammairiens, prend tantôt chez les uns, tantôt chez les autres; ce qui produit une sorte de bigarrure étrange dans son livre. Ainsi, page 8, il fait venir les désinences personnelles des formes pronominales, admet que *amo* et *amavi* ont perdu une m finale; avec Kühner il partage les désinences de l'infin. passif en *r-ie-r*, voit dans la première *r* un reste

de la désinence active, dans la seconde la caractéristique du passif, tandis que *je-ja* rappellerait la formation des substantifs abstraits. Tout le chapitre sur l'infinitif est écrit dans cet esprit. Après avoir cité l'étrange explication de Kühner : « Dans les thèmes consonantiques le premier *er* tombe et l'on a reg(er)ier, regier, de là par la chute du second *er* s'est formé l'infinitif ordinaire *regi* », l'auteur, ajoute : « Adhuc sub judice lis est ».

Je pourrais citer bien d'autres erreurs encore. Les séries de métaphonie dans les verbes latins (p. 25) sont fort sujettes à caution ; cfr. Möller, Paul-Braune, *Beiträge* VII, 403. De même, tout ce que l'auteur a écrit au chapitre suivant sur l'affaiblissement de la voyelle thématique. Il y a là des rapprochements ingénieux, mais trop contestables encore pour pouvoir être présentés aux élèves comme des faits acquis. Dans ce même chapitre, M. E. donne, d'après Holz, une explication juste de *inquam*, mais il n'aurait pas dû négliger l'étymologie bien probable trouvée par M. Bréal. En général, l'auteur ne profite pas assez de la comparaison avec les autres dialectes italiques.

Des lois phonétiques latines sont oubliées ; M. E. dérive *cecidit* de cec*a*dit ou cec*e*dit, mais *a* long ne change pas en composition, cfr. comp*a*ges, cont*a*gio, tandis qu'une règle générale altère tout *a* bref dans les syllabes intérieures d'un mot latin, composé ou non ; puisque le livre était fait pour des élèves, il ne fallait pas présenter des faits phonétiques sous un jour faux et propre à jeter la confusion dans les esprits. Page 68, il est dit que la voyelle du redoublement du parfait qui était primitivement *e*, s'est assimilée à la suivante quand celle-ci était *i*, *o*, *u*. Ceux à qui est destiné ce livre, s'imagineront que la langue a fait une distinction arbitraire entre les voyelles, choisissant les unes et négligeant les autres. En réalité, on a affaire à une loi générale, celle de l'assimilation, venue après un fait historique, la disparition de tout *a* bref dans les syllabes intérieures d'un mot latin. Les règles données pour la chute du redoublement en latin me paraissent au moins artificielles ; donner deux pages de règles pour expliquer une trentaine (exactement 29) de formes isolées, c'est se condamner à l'erreur, surtout quand avec M. E. on ne tient aucun compte de l'analogie qui a dû avoir ici une influence prépondérante. Enfin, M. E. aurait dû éviter certaines expressions incompréhensibles pour les élèves ; combien d'entre eux sauront ce que c'est que svarabhakti et voyelle svarabhaktique, ou encore le schwa indogermanique ! Malgré ces défauts, le livre de M. Engelhardt doit être mis entre les mains des élèves studieux. Il les habituera à se rendre compte des formes, leur fera voir les origines diverses des temps latins, leur expliquera certaines particularités autrement inintelligibles. « Quelle lumière jetée sur la syntaxe des propositions conditionnelles, dit l'auteur avec raison, quand on sait que le futur passé n'est qu'une transformation du subjonctif aoriste en *s* ! » Nos candidats à la licence particulièrement liront ce livre avec profit.

A. Baudouin.

15. — **La Religion à Rome sous les Sévères,** par Jean Réville. Paris, Leroux, 1886, in-8 de VIII-302 p. 7 fr. 50.

J'ai hâte de dire, — car ce compte-rendu est un peu en retard, — que le livre de M. Réville me parait excellent, et dans le choix du sujet et dans la manière dont il est traité. Il fallait une grande hardiesse d'esprit pour étudier l'histoire religieuse de Rome en l'an 200, c'est-à-dire au moment précis où elle atteint son plus haut degré de confusion, de complication, d'enchevêtrement. Il fallait aussi posséder déjà, et connaître à fond l'ensemble du développement moral du monde romain, pour s'arrêter à cette époque des Sévères, qui est véritablement l'âge critique de l'histoire de l'humanité. M. R. a eu ce courage et cette intelligence : il s'est placé exactement à la date où il fallait pour apprécier cette mystérieuse transformation qui a substitué la religion chrétienne au paganisme antique.

Le sujet est aussi complètement traité que bien choisi. Tour à tour l'auteur passe en revue l'état moral du monde romain, la situation des cultes anciens, — de ce qu'on pourrait appeler le paganisme classique, — l'extension des cultes orientaux, la fusion de tous ces cultes dans un syncrétisme commun, religion qui, comme Isis, a mille noms et mille aspects, et enfin le rôle joué par les Sévères et notamment par Alexandre dans cette merveilleuse agitation des âmes romaines. Sur chacun de ces cultes, M. R. est exact et complet, et l'idée qu'il se forme de leur action, de leur caractère, parait juste et pénétrante.

Qu'il me soit permis de présenter, très rapidement, quelques timides observations à M. R. — Il me semble qu'il n'a pas assez nettement distingué, dans son étude du paganisme classique (p. 25 et 44) et surtout des génies et des démons, les éléments primitifs et ceux qui apparaissent seulement à la fin du IIe siècle, en d'autres termes, les transformations subies à ce moment par les dieux du panthéon gréco-romain. — Il n'a peut-être pas dit assez clairement que, dans cette sorte d'épanouissement religieux de l'univers, toutes les divinités de tous les peuples ont eu un regain de faveur internationale, *même les divinités occidentales*. — Tout ce que dit M. R. (p. 128-148) sur le réveil religieux du IIIe siècle est frappant de vérité et particulièrement instructif : mais n'eût-il pas mieux valu placer cela au début même du travail ? — M. R. abuse peut-être de l'expression de « syncrétisme ». C'est évidemment le mot qui convient le mieux pour désigner l'état d'esprit des hommes de cette génération. Mais il semble trop souvent, à lire M. R., que le syncrétisme soit le nom d'une religion nette et définie, alors que précisément il y avait peut-être à ce moment autant de religions que de personnes croyantes, que le syncrétisme change de face à chaque pas, suivant chaque individu, et que les anciens n'ont pas employé ce mot eux-mêmes. — Je regrette encore que M. R. n'ait pas voulu indiquer plus longuement la place du christianisme dans cette histoire et qu'il se soit borné à noter brièvement ce que le christia-

nisme retira de ces luttes et de ces réformes religieuses (p. 292-294). — Il n'est peut-être pas défendu d'ajouter que, si les idées de ce livre sont souvent très remarquables, le style paraît défectueux par endroits. Que dire de « familiarisation de la conscience païenne avec l'idée de la nécessité de médiateurs entre Dieu et l'homme »? de « L'aristocratie se retire de plus en plus de la vie militaire. Plus tard Claude leur en interdira l'accès ? »

Mais je ne veux pas rester sur une fâcheuse impression ni sur une mauvaise expression. Je tiens à répéter que ce livre doit vivre et rester, et doit être lu longtemps, souvent. M. R. réhabilite le IIIe siècle hardiment et sagement à la fois : c'est qu'il le connaît bien et qu'il sait juger sainement les hommes et les idées du passé. « Jamais », dit-il, « il n'y avait eu autant de préoccupations morales dans le paganisme classique des Grecs et des Romains que dans ce syncrétisme du IIIe siècle que l'on se plaît ordinairement à qualifier de décadence. » M. R. a raison : le IIIe siècle est une des grandes époques morales et religieuses de l'histoire de l'humanité, peut-être la plus grande. Et M. Réville, en écrivant cela, je tiens à le constater, demeure hautement et fermement chrétien convaincu, et pour ma part, à la fin de ce livre, si plein d'un puissant intérêt, si passionné et si droit en même temps, je suis heureux de lire ces paroles de cœur et de raison : « Ni la sève de la glorieuse civilisation antique, ni la puissance morale de l'Evangile ne se sont épuisées dans cette grandiose combinaison. L'une et l'autre se sont dégagées du compromis auquel elles aboutirent au IVe siècle. La Renaissance et la Réforme les a émancipées; la science libre leur a restitué leur physionomie originelle ; et, de nos jours encore, nous venons nous abreuver à la civilisation antique, à l'Evangile et aux grandes œuvres qui en ont découlé, comme aux sources les plus pures d'inspiration religieuse et morale ».

Camille JULLIAN.

---

16. — Franz WIESER. **Das longobardische Fürstengrab und Reihengræberfeld von Civezzano.** Mit 5 Tafeln und 8 in den Text gedruckten Illustrationen. Innsbruck. Universitæts-Buchhandlung, 1887. In-8, 43 p.

Les sépultures lombardes ont été peu étudiées [1]. Une des plus importantes trouvailles d'orfèvrerie lombarde, le contenu d'une tombe princière de Chiusi découverte en 1872, est encore inédite au Musée de

1. Cf. Garrucci, *Storia della arte cristiana*, t. V et VI; Eitelberger, *Cividale in Friaul*, dans les *Jahrbücher der K. K. Centralcommission in Wien*, 1857; Arboit, *La tomba di Gisolfo*, Udine, 1874 (*Revue Archéol.*, 1874, t. II, p. 66, p. 304-306); P. Orsi, *Archivio Storico per Trieste*, t. II; Essenwein, *Mittheilungen aus dem germanischen Museum*, Nuremberg, 1885, fasc. XIV; Campi, *Le tombe di Civezzano*, *Archivio Trentino* de 1886; Calandra, *Di una necropoli barbarica scoperta a Testona*, dans les *Atti della Societa di Torino*, 1883; Lipp, *Die Græberfelder von Keszthely*, Budapest, 1885 (cf. *Ungarische Revue*, 1886, p. 1-37.)

Saint-Germain [1]. La brochure de M. Wieser est une utile contribution à ce chapitre trop négligé de l'histoire de l'art au moyen-âge. En 1886, le Musée d'Innsbruck, le *Ferdinandeum*, acquit d'un antiquaire de Botzen les dépouilles d'une tombe de Civezzano (Tyrol méridional, à l'est de Trente). M. W. se transporta sur les lieux et recueillit des renseignements assez précis sur les circonstances de la découverte. Deux tombes avaient été explorées au mois de février 1886. La première ne contenait qu'une épée *(spatha)* et une boucle de ceinturon en fer; la seconde, beaucoup plus riche, doit être celle d'un chef. On y a recueilli une grande épée, trois pointes de flèches en fer (objets rares dans les tombes de cette époque), un couteau ou *scramasax*, un *umbo* de bouclier orné d'une croix en bronze doré, un bracelet de fer, deux garnitures de courroies incrustées d'argent et de bronze doré, une paire de ciseaux en fer. Sur la poitrine du mort était placée une croix équilatérale lombarde, en or estampé, avec des dessins imitant des tresses; près des reins, deux boutons de bronze et des fils d'or fin en grand nombre étaient les restes d'un riche costume d'apparat. Citons encore des boucles et des fragments d'un seau de bois à garniture de fer. Les pièces d'applique recueillies dans la tombe ont permis, malgré leur mauvaise conservation, de reconstituer le cercueil, avec ses ornements en fer d'un caractère tout particulier. C'est une caisse rectangulaire à couvercle en forme de toit, dont les petites faces portent des croix en fer, tandis que les grands côtés sont munis d'anses circulaires pour soulever le cercueil. Le couvercle lui-même est orné d'une garniture en fer que dominent des croix, des têtes de cerf et de bélier. Le style de ces ornements est extrêmement curieux; il n'a rien de commun avec l'art gréco-romain, mais rappelle plutôt certains bronzes du Caucase et du Danube, comme le célèbre chariot de Judenburg en Styrie. La croix en or n'est pas moins intéressante : on en a trouvé d'analogues dans quelques tombes lombardes, mais jamais dans des tombes germaniques et burgondes; celle de Civezzano est d'ailleurs la plus grande et la plus artistement ornée que l'on connaisse [2]. La présence du bracelet en fer prouve, contrairement à l'opinion de M. Lindenschmit *(Handbuch der germ. Alterth.*, p. 294) que cette parure était aussi portée par les hommes. Ce n'est qu'aux époques civilisées, et non dans les sociétés barbares, que les ornements sont réservés aux femmes. Les costumes chamarrés d'or des militaires semblent être, dans les sociétés modernes, une survivance de la barbarie primitive.

Le travail de M. Wieser est fort bien fait et clairement écrit. On peut regretter seulement qu'il abuse des mots germanisés, tels que *conservieren, reconstruieren, transportabel, markieren, frappant, datieren.*

---

1. *Catalogue du Musée de Saint-Germain*, 1887, p. 187.
2. Une liste de ces croix, que complète M. Wieser, a été publiée par M. Orsi dans l'*Archivio Storico per Trieste, l'Istria e il Trentino*, t. II, p. 148.

C'est beaucoup de néologismes dans un mémoire de quarante-trois pages.

Salomon REINACH.

---

17. — Ch. V. LANGLOIS. **Le règne de Philippe III le Hardi.** Paris, Hachette, 1887. 1 vol. in-8, XIV, 466 pages. 7 fr. 50.

En composant l'histoire du règne de Philippe III, M. Langlois a comblé une grande lacune qui existait dans nos connaissances, entre le règne de saint Louis et celui de Philippe le Bel. Les quinze années qui s'étendent de 1270 à 1285 avaient été totalement négligées par les historiens de la France, pour un double motif. D'abord « les documents de ce temps sont rares, peu connus et très dispersés » ; ensuite, l'histoire de Philippe III « resserrée et comme écrasée » entre celle de son prédécesseur et celle de son successeur semblait « dépourvue d'originalité, vide de faits, parsemée seulement de quelques anecdotes. »

Il fallait donc, en premier lieu, que M. L. nous fît connaître et réunît ces documents inconnus et dispersés. Dans une introduction assez sommaire, il passe en revue les écrivains qui nous ont conservé les faits du règne : Guillaume de Nangis, Primat, l'auteur anonyme d'une chronique française (manuscrit 2815 de la Bibliothèque nationale), les chroniqueurs généraux et locaux de l'époque. Puis, il énumère les documents diplomatiques déposés soit aux archives nationales, soit aux archives départementales où il a découvert un certain nombre de pièces inédites. Mais où il a surtout recueilli une moisson de documents nouveaux, c'est dans les archives étrangères. Il a pris connaissance de deux cartulaires, possédés par la ville de Pampelune et où sont inscrits les mandements adressés par Philippe III aux officiers qui, de 1276 à 1281, gouvernaient la Navarre en son nom [1]; il a trouvé au Public Record Office toute la correspondance de la cour de France avec le roi d'Angleterre Edward Ier. En appendice, l'auteur nous donne trente-deux pièces inédites ; elles sont fort bien choisies et chacune contient quelque particularité intéressante. Il dresse aussi le catalogue des 180 mandements de Philippe III sur lesquels il a pu mettre la main : ici il ne contente notre curiosité qu'à moitié. Il a limité sa liste, de parti pris, aux mandements proprement dits, c'est-à-dire aux lettres envoyées par le roi aux autorités locales et caractérisées par la présence du mot *mandamus* avant le dispositif. Il nous promet pour plus tard seulement un catalogue général de tous les actes émanés de la chancellerie de Philippe III. On pourrait objecter qu'un semblable catalogue aurait dû en bonne logique précéder l'histoire du règne ; mais, si nous sommes inquiet au début, la lecture du beau livre de M. L. nous rassure immédiatement. Dès à présent, l'auteur sait tout

---

1. Ces cartulaires seront publiés prochainement par M. Cadier.

ce qu'il est possible de savoir sur son sujet et il nous communique sa science, en nous tenant sous le charme.

L'ouvrage se divise en deux parties d'importance inégale. Dans la première, M. L. décrit le caractère du roi et celui de ses principaux conseillers. Il ne cherche pas à réhabiliter son héros : s'il lui reconnaît toutes les vertus qui faisaient au moyen âge le parfait « prud'homme », il lui dénie tout sens politique, toute conception élevée de ses devoirs, toute suite dans les idées. Philippe était roi, mais ne gouvernait pas. Qui donc a exercé l'autorité réelle pendant son règne? Le chambellan Pierre de la Broce qui, de 1270 à 1278, capta la faveur du prince et dont la chute fut si éclatante? M. L. ne le pense pas. Le rôle de Pierre aurait été brillant sans doute, mais son influence sur les affaires à peu près nulle. Il y a sans doute ici quelque exagération. Pourquoi donc le chambellan s'est-il attiré tant de haines de la part des grands, sinon parce qu'il était, selon l'énergique expression d'une chronique, « gouverneur du royaume ». Le nom de Pierre doit, ce nous semble, non point être opposé, mais uni aux noms plus modestes des anciens conseillers de saint Louis, Mathieu de Vendome, abbé de Saint-Denis; Bernard de Montaigu, abbé de Moissac; et Eustache de Beaumarchais, l'homme d'action du règne. Ce sont eux qui ont eu en réalité le pouvoir et qui ont continué la politique de saint Louis.

Après avoir dépeint le roi et son entourage, M. L. nous raconte les principaux évènements du règne. Il a réussi — et ce n'est point un mince mérite — à les exposer d'une manière très nette. On le suit sans peine dans les diverses contrées où nous transporte son récit. Nous voici au sud de la France où, malgré les embarras suscités par Edward Ier, Philippe recueille la plus grande partie de l'immense héritage d'Alfonse de Poitiers. Un peu plus loin, nous sommes en Navarre où le roi protège la cause de la veuve de Henri III, Blanche; la Navarre est mise sous sa garde spéciale et gouvernée par Eustache de Beaumarchais. Mais bientôt Philippe doit intervenir en Castille; le roi d'Aragon s'allie au prétendant que combattent les Français; et, poussé par Charles d'Anjou, le souverain de France s'engage de plus en plus dans une guerre où il finit par succomber. Tous ces évènements, assez mal connus jusqu'aujourd'hui, ont été mis en pleine lumière. M. L. insiste avec beaucoup de raison sur le rôle funeste joué par l'ancien roi de Naples : « Charles d'Anjou, dit-il, en 1270, avait mené Louis IX en Afrique pour satisfaire son ambition; en 1285, il mena Philippe III en Aragon, pour venger ses injures; le père et le fils moururent également pour lui, en croyant combattre pour Dieu. »

La deuxième partie, traitée avec prédilection par l'auteur, est consacrée au gouvernement et à l'administration de Philippe III. M. L. montre d'abord quel fut sous ce règne l'accroissement du domaine direct de la couronne. Par la mort d'Alfonse de Poitiers, les sénéchaussées de Poitou, de Saintonge, de Toulouse et d'Al-

bigeois, la terre d'Auvergne, les sénéchaussées du Quercy et du Rouergue font retour au trône; par le mariage de doña Juana, l'héritière de la Navarre, avec le futur Philippe le Bel, la réunion de la Champagne et de la Brie est préparée. De nombreuses acquisitions plus modestes sont faites : le comté de Guines, la vicomté de Pierrefonds, le port de Harfleur, etc. Puis Philippe III prépare les voies à son fils pour l'annexion de Lyon, à l'un de ses petits-fils pour celle de Montpellier.

M. Langlois étudie ensuite les rapports de Philippe avec la noblesse, le clergé et le tiers-état. Ce sujet n'était certes pas entièrement neuf. On nous avait dit, d'une manière générale, quelle fut la politique des rois de France vis à vis de chacun de ces ordres. Mais on n'avait point encore enfermé cette étude dans les limites du règne de Philippe III et là est l'originalité de notre livre. Dans les traités d'ensemble, la part faite à ce roi était assez restreinte. Que savait-on, par exemple, sur ses relations avec la féodalité? qu'il a comblé le fossé qui séparait la noblesse de la roture, en anoblissant Raoul l'Orfèvre. Malheureusement cette anecdote ne s'appuie point sur des documents bien certains et jusqu'à nouvel ordre il la faut rejeter. En revanche, on ignorait comment Philippe a réprimé les révoltes du comte de Foix et du comte d'Armagnac; on ne saisissait pas très bien quelle fut la conduite appropriée du souverain vis à vis des détenteurs des grands fiefs de Flandre, de Bourgogne, de Bretagne, d'Aquitaine. Tous ces faits sont exposés pour la première fois avec netteté par M. Langlois.

La politique de Philippe vis à vis de l'Eglise rappelle tout à fait celle de saint Louis; il assure la personne et les biens des clercs; mais il ne laisse rien « aller de son droit », sinon en certains cas particuliers et de médiocre conséquence. Sous son règne aussi, la décadence des communes se précipite; le roi est sans cesse obligé d'exercer un contrôle sur leurs finances; il s'applique à transformer les officiers municipaux en véritables agents du pouvoir central; en revanche, il assure à ces villes la tranquillité et garantit, moyennant finances, aux bourgeois les fiefs qu'ils ont acquis.

Après avoir étudié ces relations avec les divers ordres, M. L. nous fait connaître, un peu tard peut-être, les organes de la royauté. Il étudie les principales ordonnances faites par Philippe III et, à ce propos, d'une manière incidente, il parle des grandes assemblées de barons qui se réunirent de 1270 à 1285. Il croit que ces assemblées donneront plus tard naissance aux Etats-généraux. Cette théorie, soutenue déjà avec beaucoup de chaleur par M. Luchaire, ne nous semble pas très plausible. Peut-être qu'il faut chercher cette origine dans ces États provinciaux qui commencèrent à se réunir sous saint Louis, qui subsistèrent certainement sous Philippe le Hardi et que M. L. a un peu négligés dans son livre. Nous n'avons que des éloges sans réserve à faire des chapitres suivants où l'auteur nous montre la composition du parlement, décrit les fonctions des baillis et des sénéchaux, expose l'orga-

nisation financière et l'organisation militaire sous Philippe III.

La conclusion que M. L. fait ressortir avec force, c'est que le règne de Philippe III n'est qu'un prolongement du règne de saint Louis; que l'histoire de France serait coupée d'une manière beaucoup plus légitime à la date de 1285 qu'à celle de 1270. Y a-t-il donc tant de différences entre Louis IX et Philippe IV? L'un et l'autre n'ont-ils pas poursuivi la même politique, l'extension du pouvoir royal? Ils ont employé seulement, pour arriver à leurs fins, des moyens différents. L'un faisait respecter ses droits par le respect même qu'il avait pour le droit d'autrui et il les multipliait par l'ascendant moral qu'il avait su conquérir. L'autre fut homme de toute pièce : convaincu qu'il avait pour lui la justice humaine, le droit romain, et la justice divine, le droit divin, il fut impitoyable et ne recula devant aucune violence. Mais, répétons-le, le but était le même pour l'un et pour l'autre. Entre les deux, Philippe III a poursuivi encore les mêmes desseins, avec son caractère propre qui n'était point celui d'un saint ni celui d'un légiste sectaire. C'était un homme d'intelligence médiocre, nous a dit M. L., mais un féal chevalier; il est Philippe III *le Hardi*. Ne doit-on pas rechercher, dans cette épithète, le vrai motif de certaines de ces mesures où il s'écarta de la politique de son père et où il ne sera plus suivi par son fils? Le saint avait interdit dans son domaine le duel judiciaire, le chevalier le toléra. Ce chevalier aussi, après avoir, pour un motif religieux, défendu les tournois, accorda plus tard toute licence et fit célébrer devant lui des passes d'armes qui comptent parmi les plus célèbres du moyen-âge. Les tournois seront absolument prohibés par son fils.

Le livre de M. Langlois, qui est un livre de début, est l'une des productions historiques les plus remarquables de notre époque. L'auteur a été à bonne école. A l'Ecole des chartes, il a acquis le goût des recherches minutieuses et précises sans lequel on risque de s'égarer dans de vagues banalités. A l'Ecole de droit, il a appris à connaître et à résoudre les difficultés juridiques qui trop souvent embarrassent les historiens. Enfin, à la Sorbonne, il s'est fait historien. Il a réussi à dominer l'immensité des détails qui se présentaient à lui et à écrire un ouvrage qui est à la fois très savant et très clair, plein de faits et plein d'idées, fort érudit et d'une lecture agréable.

Ch. Pfister.

---

18. — **Une mésalliance dans la maison de Brunswick** (1665-1725). Eléonore Desmier d'Olbreuze, duchesse de Zell, par le vicomte Horric de Beaucaire. Paris, H. Oudin, 1884. In-8, viii, 317 pages.

L'histoire d'Eléonore Desmier d'Olbreuze est connue; la fortune singulière qui fit entrer la fille d'un petit gentilhomme du Poitou dans la fière maison des Guelfes, le rôle politique qu'Eléonore fut appelée à jouer, quand elle fut devenue duchesse de Zell, enfin les malheurs de sa fille Sophie-Dorothée, ont dès longtemps fixé l'attention et été l'objet

de nombreux écrits; mais ce sont seulement les publications de ces dernières années qui ont permis d'entrevoir dans toute sa triste vérité l'histoire tragique de l'épouse de Georges Ier et de sa mère; grâce à ces publications et aux documents encore inédits qu'il a consultés au ministère des affaires étrangères, à la bibliothèque de l'Université de Lund et dans les Archives d'Etat de Berlin, de Hanovre et de Wolfenbuttel, M. Horric de Beaucaire a écrit un livre aussi savant que plein d'intérêt et qui laisse bien peu à apprendre sur la vie de la duchesse de Zell.

Mais ce n'est pas seulement l'épouse de Georges-Guillaume que M. H. de B. a entrepris de nous faire connaître; l'histoire d'Eléonore d'Olbreuze lui a paru si intimement liée à celle de sa fille, qu'il n'a pas cru pouvoir les séparer; le mariage de la descendante obscure des Desmier avec le duc de Zell avait souillé le noble sang des Guelfes; comme si cette « mésalliance » avait duré et n'avait dû cesser qu'à la mort de Sophie-Dorothée en 1726, l'ouvrage de M. H. de B. nous conduit jusqu'à cette date fatale. On voit par quel lien naturel l'historien d'Eléonore d'Olbreuze a été amené, en dépit du titre, à raconter dans son livre la vie de Sophie-Dorothée, comme celle de sa mère. Je suis loin de l'en blâmer; je crains seulement que pour arriver à l'unité de composition, il n'ait parfois exagéré; Sophie-Dorothée a-t-elle donc été uniquement la victime de la haine et du mépris, dont la duchesse de Hanovre, Sophie, ne cessa de poursuivre sa mère? Et regarder sa longue captivité comme une conséquence fatale de la « mésalliance » de Georges-Guillaume, n'est-ce point chercher l'intérêt dramatique plus encore que la vérité historique et tomber presque dans le défaut de ces auteurs de romans que M. H. de B. blâme avec tant de raison? Mais voyons comment il a compris et traité son sujet.

M. H. de B. a écrit avec amour et une connaissance approfondie des faits la vie d'Eléonore d'Olbreuze; l'histoire de ses premières années et de sa famille, l'exposé de la situation politique de la maison de Brunswick depuis la mort du duc Georges en 1641 jusqu'à l'occupation de l'évêché d'Osnabruck par Ernest-Auguste en 1661, remplissent les deux premiers chapitres et nous font connaître les personnages du drame qui va commencer. D'un côté, Mlle d'Olbreuze, réduite pour vivre à se faire la demoiselle de compagnie de la princesse de Tarente, de l'autre, les quatre fils du duc de Lunebourg, en particulier Georges-Guillaume, léger et inconstant, aussi ami des plaisirs que peu soucieux de bien gouverner, et en face de lui Ernest-Auguste, son cadet, esprit froid et ambitieux, sans part dans l'héritage paternel, mais à qui le premier traité de Westphalie a déjà donné l'expectative de l'évêché d'Osnabruck et dont l'habile politique, favorisée par le désintéressement de Georges-Guillaume, et secondée par l'ambition de la princesse Sophie, sa femme, finira par faire le seul possesseur du duché de Hanovre et assurera à son fils le trône d'Angleterre. Le mariage d'Ernest-Auguste avec la fille de l'électeur palatin, la renonciation de Georges-

Guillaume en faveur de leurs enfants, préparent l'intrigue qui doit se dérouler sous nos yeux; la passion du duc de Hanovre pour Eléonore d'Olbreuze en forme le nœud et la péripétie. Favorisé par Ernest-Auguste et par la duchesse Sophie, tant qu'ils ne le croient pas dangereux, cet amour jettera la division entre les deux frères et fera de l'ambitieuse Sophie, recherchée d'abord, puis délaissée par Georges-Guillaume, une ennemie irréconciliable d'Eléonore.

Le « mariage de conscience » de cette dernière avec Georges-Guillaume, en 1665, avait bien pu ne pas alarmer et laisser indifférent Ernest-Auguste; il n'en pouvait être de même du mariage public et solennel qui eut lieu onze ans plus tard; n'était-il pas à craindre que Georges-Guillaume ne revint sur les engagements qu'il avait pris en faveur de son frère? Il avait promis de ne point se marier et avait assuré son héritage aux enfants d'Ernest-Auguste; mais maintenant le voilà époux et père; on comprend l'inquiétude que cette situation nouvelle devait causer au duc de Hanovre. Si Eléonore était parvenue, à force de persévérance et d'affection, à conquérir le rang auquel elle avait droit, sa victoire devait aussi lui susciter des inimitiés qui ne devaient pas désarmer. C'est un roman du plus vif intérêt que l'histoire de la passion qu'elle inspira à Georges-Guillaume et de son mariage avec ce prince, roman où l'amour et la politique se mêlent en se combattent.

Ce fut dans l'hiver de 1663-1664, à la cour de Hesse, qu'Eléonore d'Olbreuze rencontra pour la première fois le duc Georges-Guillaume; il y était venu avec son frère Jean-Frédéric; tous deux s'éprirent de la belle et jeune Française; M. H. de B. a publié les lettres que Jean-Frédéric lui adressa; mais celui-ci eut le tort de s'éloigner; Georges-Guillaume fut plus habile, il la suivit en Hollande; il devait être préféré; mais quelles longues négociations avant qu'Eléonore cédât à ses vœux! Christian-Louis était mort en 1665; le traité d'Hildesheim partagea les Etats de Brunswick entre ses trois frères; la générosité que montra Georges-Guillaume en cette circonstance avait achevé de lui gagner Ernest-Auguste; il s'employa lui-même avec la duchesse Sophie pour triompher des dernières résistances d'Eléonore; c'est alors que fut conclu le « mariage de conscience », dont le secret ne devait pas inquiéter d'abord la cour de Hanovre. Mlle d'Olbreuze, devenue comtesse d'Harbourg, va se fixer à Zell, désormais résidence de Georges-Guillaume. La naissance d'une fille, Sophie-Dorothée, en lui attachant encore plus le duc son époux, devait à la fois accroître le crédit d'Eléonore et éveiller les craintes jalouses de la princesse Sophie. Une double intrigue se noue alors à la cour de Zell, l'une pour faire déclarer publiquement Mme d'Harbourg épouse de Georges-Guillaume, l'autre pour empêcher ce mariage solennel. L'influence qu'Eléonore exerçait sur le duc, le rôle que celui-ci joua pendant la guerre de Hollande, devaient amener la réalisation des secrètes et légitimes espérances de Mme d'Harbourg. Flattée à la fois par l'empereur et par Louis XIV, comblée par

les deux puissants monarques de prévenances et d'honneurs, Eléonore d'Olbreuze ne pouvait rester plus longtemps dans la situation inférieure où elle se trouvait ; après la campagne de Consarbrück, Georges-Guillaume déclara publiquement M^me d'Harbourg duchesse de Zell.

Eléonore triomphait, mais elle se montra digne de sa haute fortune ; grâce à elle, la cour de Zell devint une des plus brillantes de l'Allemagne, et elle en fit un des asiles préférés des Français qui cherchaient fortune de l'autre côté du Rhin, et bientôt des protestants persécutés par Louis XIV. Parmi ces hôtes étrangers, figurent, au premier rang, les parents de la duchesse, et en particulier sa sœur, Angélique Desmier, qui épousa, en 1678, le comte Henri V de Reuss, mariage peu heureux, il est vrai ; M. H. de B. cite une lettre qui, dit-il, fait supposer que, dès 1685, les deux époux étaient séparés ; le récit de la visite de Tavernier à Zell permet de croire, qu'en 1684, la séparation avait déjà eu lieu[1]. La part que Georges-Guillaume avait prise à la guerre de Hollande fit un instant, de ce prince, un des personnages politiques les plus en vue de l'Allemagne ; sa cour fut, pendant plusieurs années, le centre de négociations importantes et auxquelles Eléonore se trouve mêlée ; les craintes inspirées à l'Allemagne par les chambres de réunion, donnèrent une nouvelle activité à ces négociations ; elles continuèrent, on le comprend, après la Révocation de l'édit de Nantes et au moment de la conclusion de la ligue d'Augsbourg ; mais maintenant l'attitude d'Eléonore change ; irritée des persécutions exercées contre ces coreligionnaires, elle prend parti contre Louis XIV, qui, jusqu'alors, avait trouvé en elle un utile auxiliaire de sa politique.

Jusqu'ici tout l'intérêt du livre de M. H. de B. s'est concentré, ce qui est tout naturel, sur Eléonore d'Olbreuze ; à partir de la seconde moitié, il passe sur sa fille, l'infortunée Sophie-Dorothée. On connaît l'histoire des malheurs de l'épouse de Georges I^er d'Angleterre, la catastrophe tragique qui la sépara de son mari, sa longue captivité ; était-elle coupable ? M. H. de B. n'ose se prononcer sur ce point controversé ; mais il incline évidemment pour la négative ; pour lui, Sophie-Dorothée a été tout au plus imprudente dans ses relations avec le comte de Kœnigsmarck ; mais la vraie cause de ses malheurs, ce serait la tache de sa naissance ; la haine que la duchesse Sophie avait vouée à la mère, se serait transmise à la fille ; Sophie-Dorothée aurait été la victime expiatoire de la mésalliance de Georges-Guillaume. J'avoue que je ne puis entièrement souscrire à cette thèse ; mais je dois reconnaître que M. H. de B. l'a soutenue avec beaucoup d'habileté.

Je ne referai point après lui l'historique des négociations dont le mariage de Sophie-Dorothée fut l'objet, mariage tout politique, et qui explique déjà, étant donné le caractère de Georges, le peu de sympathie

1. Cf. *J. B. Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne*. Paris, Plon, 1886, p. 345, note 1.

qu'il éprouva pour sa femme. Ernest-Auguste voulait, à tout prix, réunir tous les États de la maison de Brunswick-Lunebourg; la mort de Jean-Frédéric, en 1679, lui avait permis d'en occuper une nouvelle partie ; le mariage de son fils avec Sophie-Dorothée devait assurer, à sa maison, la possession du reste; telle fut l'unique raison d'une union à laquelle aucune sympathie n'eut part et dans laquelle la jeune duchesse ne devait rencontrer ni le bonheur, ni l'affection. Accueillie avec froideur par une époux égoïste et corrompu, la naissance d'un fils en 1684, pas plus que quatre ans après, celle d'une fille, Sophie-Dorothée, la femme future de Frédéric-Guillaume de Prusse, ne purent lui ramener un cœur qui lui était fermé d'avance. Il ne restait à Sophie-Dorothée qu'à vivre dans l'isolement ou à se retirer à Zell ; elle songea à prendre ce dernier parti; l'aventure du comte de Kœnigsmarck l'en empêcha. Le mystère le plus profond enveloppe la mort de ce cavalier brillant et corrompu ; M. H. de B. n'est pas parvenu à le percer, ni même à prouver que Sophie-Dorothée fût irréprochable ; mais cette preuve n'était pas nécessaire pour rendre l'infortunée princesse digne d'intérêt ; le procès inique et partial qui lui fut intenté, une captivité de trente années lui méritent la pitié, eût-elle même été coupable.

La condamnation de Sophie-Dorothée, non seulement frappa Eléonore comme mère, mais elle porta un coup fatal à son crédit ; « sa bonne étoile avait pâli » ; livré à l'influence de Bernstorff et de Sophie, Georges-Guillaume sembla perdre de sa confiance en elle; il devait, néanmoins, avant de mourir, assurer la paix de ses dernières années en lui faisant construire à Lunebourg une résidence princière; c'était la soustraire aux poursuites de la vindicative Sophie. Séparée de sa fille, privée de ses proches qu'elle vit disparaître tour à tour, la mort de Georges-Guillaume, en 1705, la condamna à un isolement absolu ; Eléonore se retira alors dans son château de Lunebourg; elle ne le quitta que pour assister au mariage de sa petite-fille avec le prince royal de Prusse en 1705, et aussi pour faire de fréquentes visites à Sophie-Dorothée, la princesse d'Alhden, comme elle s'appelle désormais du nom de sa résidence. Le moment vint où ces voyages excédèrent les forces de cette mère malheureuse; la cour de Hanovre avait émigré en Angleterre, l'électrice Sophie était morte, le château de Zell inhabité ; Eléonore demanda et obtint la permission de s'y retirer ; c'est là qu'elle passa ses dernières années ; elle était plus rapprochée de Sophie-Dorothée ; elle pouvait ainsi continuer ses visites à la prisonnière, auquel un mari implacable s'obstinait à refuser la liberté. Eléonore d'Olbreuze mourut en 1722. Avec elle disparut le dernier souvenir de cette cour toute française de Zell, qui occupe une place si grande dans l'histoire de l'Allemagne pendant le dernier tiers du XVIIᵉ siècle. M. Horric de Beaucaire aura contribué à nous la faire connaître, et en nous donnant la biographie exacte et consciencieuse de la princesse qui en fut le plus bel et le plus digne ornement, il s'est acquis des droits

à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux études historiques [1].

Ch. J.

---

19. — **Die Quadrupel-Allianz vom Jahre 1718**, ein Beitrag zur Geschichte der Diplomatie im achtzehnten Jahrhundert, von Ottocar Weber. Wien u. Prag, Tempsky, 1887. In-8, 122 p. 1 florin 80 ou 3 mark (3 fr. 75).

M. Ottocar Weber a voulu retracer les négociations assez embrouillées des années 1716-1721, qui, comme on sait, aboutirent d'abord à la Triple Alliance de la Haye, ce chef-d'œuvre de l'intrigue de Dubois, et ensuite à la grande alliance de 1718. Il a divisé son livre en cinq chapitres. Dans le premier, qui sert d'introduction, il expose comment se forma entre la France, l'Angleterre et la Hollande la Triple Alliance du 4 janvier 1717, ou mieux l'alliance anglo-française; le régent, menacé, voyait dans l'Angleterre « le seul État dont il pût espérer un appui » (p. 23). Le deuxième chapitre décrit longuement les négociations de l'année 1717 et en particulier celles qui suivirent l'attaque audacieuse des Espagnols contre la Sardaigne. Le troisième traite, avec le même détail, de cette quadruple Alliance de 1718 qui met véritablement fin à la grande lutte soulevée depuis cinquante années par la succession d'Espagne; grâce aux efforts réitérés de lord Stanhope, l'empereur, représenté par Pendtenriedter, accède à l'alliance, et une coalition se forme contre les plans hardis de la reine d'Espagne et de son ministre Alberoni. Le quatrième chapitre a pour titre : « L'accession des Etats-Généraux — qui, en effet, n'entrèrent dans la coalition que six mois plus tard — et de l'Espagne à la Quadruple alliance »; Alberoni échoue de tous côtés; « jusque là tout avait marché à souhait, il avait joué avec les puissances comme avec des cartes, et les troupes espagnoles semblaient devoir s'emparer de la Sicile, comme elles s'étaient emparées de la Sardaigne l'année précédente » (p. 83); mais soudain, le 11 août, au cap Passaro, l'amiral Byng disperse la flotte espagnole. Les revers succèdent aux revers : l'escadre qui menait le prétendant en Ecosse, est détruite par la tempête; Berwick s'empare de Fontarabie et de Saint-Sébastien. Alberoni tombe sous tant de désastres. « Tous ses calculs avaient été trompés. Il avait cru que la guerre contre les Turcs occuperait l'empereur, et la Porte avait conclu la paix. Il avait compté sur l'intervention de la Russie et de la Suède; Charles XII mourait devant Frédérickshall et le tsar ne songeait qu'à faire la paix. Il avait espéré la facile conquête de la Sicile et n'avait attendu de la France et de l'Angleterre aucune résistance; il se voyait trompé sur ces deux points. » (p. 97). Le cinquième chapitre de l'ouvrage de M. W. montre

1 Son ouvrage vient d'être traduit en allemand : *Die letzte Herzogin von Celle Eleonore Desmier d'Olbreuze*, ins Deutsche übertragen von Frhr. Emmo Grote. (Hanovre, Helwingh).

comment s'écroule la Quadruple alliance (négociations qui précèdent l'ouverture du congrès de Cambrai; médiation de l'Angleterre et de la France; entente secrète, puis ouverte, de l'Empire et de l'Espagne; traité de Vienne du 30 avril 1725, qui rend « de nouveau amies et alliées les maisons ennemies de Habsbourg et de Bourbon »). Le récit de M. Ottocar Weber est clair, intéressant, souvent neuf[1] : l'auteur a fait de nombreuses recherches dans les archives de Berlin, de Hanovre, de Paris et de Londres; il a trouvé d'importants détails dans trois *Mémoires*, ceux du comte de Bothmer, ceux de Cellamare et les « *Mémoires diplomatiques* concernant les affaires générales de l'Europe dans les premières années qui suivirent la mort de Louis XIV, d'après les correspondances secrètes rassemblées par J.-B. Colbert, marquis de Torcy ». (Bibl. nat. f. fr. 10670-10672); ces derniers mémoires méritent l'attention des historiens français; Torcy, intendant des postes, a ouvert et fait copier toutes les pièces que le gouvernement et les ambassadeurs étrangers recevaient à Paris dans les années 1716-1718.

A. CHUQUET.

---

20. — M. FERRAZ. **Spiritualisme et libéralisme**, 1 volume in-8. Paris, Perrin et Cie, 1887, 2e édition, III, 470 pages. 4 fr.

M. Ferraz a déjà publié un volume où il a traité du socialisme, du naturalisme et du positivisme en France; un autre volume où il est question du traditionalisme et de l'ultramontanisme. Le présent ouvrage est destiné à compléter cette histoire de la philosophie en France au XIXe siècle. L'auteur renonce à y ajouter un volume sur la philosophie contemporaine, parce que l'état de sa santé ne lui permet guère de pousser plus avant son travail et qu'il serait obligé d'aborder l'étude d'un mouvement intellectuel nouveau, qui se continue sous nos yeux et prêterait plus à la polémique qu'à l'histoire.

Il a traité, dans le présent ouvrage, de Mme de Staël, de Laromiguière, de Maine de Biran, d'Ampère, de Royer-Collard, de M. de Gérando, de Victor Cousin, de Jouffroy, de Guizot, de Charles de Rémusat, de Garnier et de Saisset, des développements et de l'influence du spiritualisme.

Il nous semble que le titre de l'ouvrage de M. F. aurait pu être mieux choisi. Damiron, dans son *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au* XIXe *siècle*, remarquait, en appliquant le titre d'éclectiques ou de spiritualistes rationalistes à un certain nombre des auteurs étudiés par M. F., qu'il ne les appelait pas *spiritualistes*, parce que les théologiens eux-mêmes sont spiritualistes. Le titre, dans sa première partie, ne convient donc pas, comme diraient les logiciens, aux seuls individus qu'il devrait désigner. D'un autre côté, D. de Tracy, Cabanis,

1. Nous ne reprocherons à M. Weber qu'un peu trop de sévérité à l'égard de Dubois.

Garat, Broussais, qui ne rentrent pas dans l'école spiritualiste étaient au moins aussi libéraux, ce semble, que Cousin et Guizot ; la seconde partie du titre a donc encore un sens trop large.

M. F. considère Mme de Staël comme un précurseur : il insiste avec raison sur le livre *de l'Allemagne*, qui a provoqué les travaux de Cousin, de Vacherot, de Renouvier, de Renan. Il marque bien l'influence exercée par Laromiguière, mais il fait peut-être trop bon marché de ses attaches avec D. de Tracy et Cabanis. Il croit avec raison que le livre de Cardaillac, cité avec éloge par Hamilton, ne manque pas de valeur et est bien au-dessous de sa réputation. Mais quand il considère Thurot, le condisciple de Laromiguière aux Ecoles Normales, comme appartenant à son école, il nous semble qu'il impute à Thurot des doctrines qu'il n'a jamais acceptées. Il suffit pour s'en convaincre de lire dans la *Décade* les articles que Thurot a consacrés à Cabanis et à D. de Tracy [1] : s'il a été un disciple — et on pourrait soutenir qu'il a été lui-même un penseur doué d'une certaine originalité — il faudrait prendre pour ses maîtres les deux célèbres idéologues plutôt que Laromiguière.

M. F. donne une idée fort exacte de la philosophie de M. de Biran en ce sens qu'il marque fort bien en quoi il s'est séparé de ses prédécesseurs. Peut-être ne tient-il pas suffisamment compte de la première philosophie du disciple de D. de Tracy et de Cabanis, qui se sépara du premier en conservant d'abord des doctrines exposées par D. de Tracy dans un Mémoire *sur la Faculté de penser*, et répudiées dans les *Eléments d'idéologie*. Ampère est bien apprécié et ses rapports avec Maine de Biran sont déterminés avec autant d'exactitude qu'on peut le faire en l'absence de documents précis : il a collaboré, dit M. F., avec M. de Biran à la théorie de la volonté, esquissé personnellement celle de l'intelligence et couronné tous ses travaux par une classification des sciences qui exigeait à la fois les connaissances d'un savant universel et l'esprit généralisateur d'un vrai philosophe.

Nous trouvons dans le chapitre consacré à Royer-Collard, dont la philosophie est d'ailleurs exposée avec ampleur et exactitude, une affirmation qui a été trop souvent reproduite pour que nous la laissions passer sans observation : « Au moment où Royer-Collard monta dans sa chaire, dit M. F., la philosophie de Condillac dominait encore en France. » Or, à cette époque, de Bonald qui depuis longtemps occupait dans l'instruction publique une haute situation, Châteaubriand, dont le *Génie du christianisme* avait eu un grand retentissement, l'avaient énergiquement combattue ; Gall, dont le système avait été à la mode, Azaïs, qui exposait dans les salons une philosophie si singulière, Frayssinous qui avait fait des conférences sur la philosophie autant que sur la religion, avaient détourné les esprits du condillacisme. M. de Biran et Ampère ne pouvaient être considérés

1. Voyez *Mélanges de feu François Thurot*, Paris, Firmin-Didot, 1880.

comme des disciples de Condillac ; quant à D. de Tracy et à Cabanis, ils avaient vivement critiqué Condillac, tout en l'admirant beaucoup, et personne n'était tenté de voir en eux de purs condillaciens. Où étaient donc à cette époque les partisans de Condillac? Ce n'était à coup sûr ni de Gérando, ni Laromiguière : sans doute on avait couronné l'ouvrage de Saint-Lambert, mais Saint-Lambert avait des doctrines métaphysiques que Condillac eût hautement désavouées.

M. F. a sur de Gérando un curieux et intéressant chapitre, dans lequel il montre tout à la fois les mérites, les lacunes de l'*Histoire comparée des systèmes*, et signale l'auteur comme un précurseur de Cousin. Il eût pu lui tenir compte encore de son remarquable mémoire sur la manière d'observer les peuples sauvages, qui a été tout récemment reproduit, comme un guide excellent pour les explorateurs modernes, dans la « Revue d'anthropologie ».

Victor Cousin occupe près de cent pages. M. F. a utilisé, pour ce chapitre, les travaux de son école, et notamment, le curieux et intéressant livre de M. Paul Janet, sur Victor Cousin. Il mêle les critiques aux éloges [1]. La morale et la philosophie de l'histoire de Cousin sont inconciliables et ne peuvent se fondre dans l'unité d'un même système, l'une est inspirée par Kant, l'autre par Hegel ; c'est là un défaut capital dans l'œuvre d'un philosophe (p. 261) ; sans refuser à Cousin toute originalité, on peut dire qu'il ne possède qu'à un degré assez ordinaire le génie de l'invention (p. 277) ; il se borne à coordonner entre elles et à marquer de son cachet les idées qu'il emprunte à d'autres philosophes ; la coordination laisse quelquefois à désirer et ne révèle pas toujours un esprit assez maître de sa pensée et assez systématique (p. 277). Jouffroy est étudié avec sympathie, mais avec impartialité : M. F. trouve des mérites incontestables à la théorie qui distingue des facultés les propriétés, qui voit les capacités se développer indépendamment du pouvoir personnel, avant de se développer sous sa direction (p. 305). Les vues de Jouffroy sur la méthode sont certainement des plus remarquables, mais inexactes sur plusieurs points (p. 291). Le reproche que M. Taine adresse à Jouffroy de ne pas expliquer les phénomènes de la sensibilité comme on explique ceux de la digestion par l'état des organes, lui semble exagéré, mais fondé en partie, car les sentiments dépendent de notre état organique (p. 312). Jouffroy a raison de recommander l'étude directe de l'âme par l'âme, mais il a tort de recommander cette méthode à l'exclusion de toute autre (p. 293).

Mais M. F. est-il bien sûr que les plus belles pages de M. Taine sur les fables de la Fontaine ne soient que le commentaire brillant et animé du morceau de Jouffroy sur l'idéal (p. 322) ; que Jouffroy

1. M. F. affirme, entre autres choses, que lorsque *M. Duruy* voulut relever dans l'Université l'enseignement de la philosophie abaissé depuis treize ans, ce fut son organisateur, ce fut le vieux Cousin qu'il alla consulter pour le reconstituer sur ses anciennes bases (p. 276). — Nous sommes autorisé à dire que M. F. a été induit en erreur sur ce point.

soit incontestablement un disciple de Cousin (p. 279)? Il nous semble que pour ce dernier point, en particulier, M. F. eût dû discuter les conclusions de Tissot, l'ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon, qui a beaucoup connu Jouffroy et qui lui a consacré un mémoire fort étendu.

Est-il bien sûr encore que Guizot a fait passer le spiritualisme rajeuni de M. de Biran et de Royer-Collard dans les sciences sociales en général et dans les sciences historiques en particulier (p. 362)? Guizot peut-il être considéré comme un philosophe et ne doit-on pas plutôt attribuer les vues philosophiques qu'on trouve dans ses ouvrages à son éducation protestante? Charles de Rémusat, au contraire, est un esprit éminemment philosophique, qui conserva toujours sa liberté de penser et de juger, qui eut bon nombre d'idées originales et qui ne nous semble encore, même après le travail de M. F., ni suffisamment connu ni suffisamment apprécié. Quant à Garnier, il faut dire du *Traité des Facultés* tout entier ce que M. F. dit d'une partie : il a un défaut assez grave, il est plutôt descriptif qu'explicatif et constitue une série de monographies plutôt qu'une large théorie (p. 418). On ne peut s'empêcher de le trouver fort maigre, quand on le compare aux travaux de MM. Bain et Spencer, Taine et Ribot.

Saisset a traduit Spinoza, mais occupé de combattre le panthéisme, il n'a pas rendu par son introduction, trop superficielle et trop réfutative, les services qu'il eût pu rendre aux lecteurs souvent fort embarrassés de l'Ethique. M. F. a d'ailleurs grandement raison de dire que Saisset pensait à Kant en écrivant sa thèse sur Ænésidème et qu'il prétendait ruiner Hegel dans les esprits en composant sa longue introduction aux œuvres de Spinoza (p. 431).

En traitant des développements du spiritualisme, M. F. cite Damiron dont l'ouvrage sur la *Philosophie en France au* XIX*e siècle* fut beaucoup plus remarqué que ses écrits dogmatiques, qui sont « parfois diffus, et étouffant le sens de la réalité sous l'esprit scolastique » (p. 443); le duc de Broglie et ses articles de haute législation et de philosophie dans la *Revue de France*; Tissot, qui pense assez fortement, bien qu'un peu confusément (p. 445); Matter, Wilm et Bartholmess, Maurial, Gatien-Arnoult, Charma et Martin, Bouillet et Bouchitté, Jacques, Barni et Bersot, Lefranc, Javary, Gratacap et Albert Lemoine. Peut-être n'a-t-il pas insisté suffisamment sur Martin, de Rennes dont la valeur, comme historien de la philosophie ancienne, est hautement appréciée par les hommes les plus compétents de l'Allemagne [1].

M. F. traite enfin de l'influence du spiritualisme et rattache à l'école qui lui est chère Flourens, Lélut, Peisse, Claude Bernard, Bérard et Lordat, Récamier et Cayrol, Garreau et Dubois d'Amiens, Brière de

1. Voyez, outre la Philosophie grecque de Zeller, les articles de Sartorius dans la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, vol. 82 et 83.

Boismont et Max Simon, Oudot, Troplong, Berthauld et Raynouard, A. Thierry et Mignet, Thiers, Tocqueville, Laboulaye et Henri Martin, Villemain, Nisard et Saint-Marc-Girardin. Il y aurait beaucoup à dire sur chacun de ces noms, qu'il semble quelquefois bien difficile de rattacher à l'école spiritualiste. Mais M. F. reconnaît lui-même que l'école spiritualiste a eu un tort assez grave : « Elle est restée trop « étrangère au progrès des sciences, elle ne s'est pas emparée de leurs « grands résultats pour étendre son horizon et pour s'élever comme « toutes les écoles dignes de ce nom, à une conception de l'ensemble des « choses. Elle a ainsi laissé une autre école, issue du mouvement scien- « tifique, se poser en face d'elle, sous le nom d'école positiviste, et lui « disputer l'empire des intelligences. Elle ne s'est pas même suffisam- « ment occupée de la science qui a avec elle les rapports les plus inti- « mes, de la physiologie, sans laquelle, comme nous l'écrivions il y a « vingt-cinq ans, la psychologie n'est qu'une science mutilée. C'est « pourquoi cette psycho-physiologie que nous appelions jadis de nos « vœux, au lieu de naître, en quelque sorte, sous ses auspices et de lui « servir d'auxiliaire, a été fondée non-seulement sans elle, mais aussi « un peu contre elle. Enfin... elle a quelquefois subordonné les exigen- « ces de la science à des considérations plus ou moins respectables, mais « extra-scientifiques » (p. 462). On ne saurait mieux dire.

M. Ferraz a essayé d'oublier ses préférences et d'être impartial : il y a souvent réussi.

F. Picavet.

CHRONIQUE

FRANCE. — *Peinture et gravure représentant le roi Charles VI et les chevaliers de l'Ordre de l'Espérance. Ph. d'Artois, Enguerrand de Coucy, etc., dans l'église des Carmes, à Toulouse,* tel est le titre d'une intéressante notice que vient de publier M. F. Pouy (Amiens, Douillet, in-12, 8 p.). La peinture dont il s'agit, était en partie effacée dès le XVII[e] siècle; Piganiol de la Force l'a décrite en 1765; Cochin en a exécuté la gravure.

— Parmi les rares lettres de Gassendi à Peiresc, il y en a deux, écrites de Digne, le 20 et le 25 mai 1635 qui, contiennent le récit d'une excursion de Gassendi dans la Provence alpestre. Le P. Bougerel les analyse dans sa biographie. M. Ph. Tamizey de Larroque en donne le texte intégral dans une plaquette qu'il vient de publier avec des notes, comme toujours, nombreuses et instructives. *(Impressions de voyage de Pierre Gassendi dans la Provence alpestre.* Digne, imprimerie Chaspoul, 1887. In-8°, 36 p.). Il y ajoute trois autres lettres de ce grand savant, l'une à Luillier, les deux autres à Boulliau.

— Dans le numéro de novembre-décembre du *Bulletin du bibliophile*, M. Charles Henry, a publié des lettres intéressantes de Condorcet à Lorgna : il en ressort que les paratonnerres (appelés *barres*) ont été employés à l'origine dans l'État de Venise; c'est à l'expérience de Lorgna que l'Académie des sciences de Paris a recouru pour ses premières instructions bien perfectionnées depuis.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 décembre 1887.

L'Académie procède au renouvellement annuel du bureau. M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, vice-président sortant, est élu président pour l'année 1888. M. Barbier de Meynard est élu vice-président.

L'Académie procède ensuite à l'élection de trois correspondants français. Sont élus :

En remplacement de M. de Boissieu, décédé, M. le docteur Reboud ;

En remplacement de M. Francisque Michel, décédé, M. Ch. Joret ;

En remplacement de M. Célestin Port, élu membre libre de l'Académie, M. Ulysse Chevalier.

L'Académie passe au vote pour le renouvellement des commissions annuelles. Ces commissions sont ainsi composées pour 1888 :

Commission du prix Gobert : MM. Delisle, Viollet, Léon Gautier, Anatole de Barthélemy ;

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Renan, Maury, Delisle, Hauréau, de Rozière, Pavet de Courteille, J. Girard ;

Commission des antiquités de la France : MM. Maury, Delisle, Hauréau, de Rozière, G. Paris, Alex. Bertrand, Schlumberger, Héron de Villefosse ;

Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Delisle, J. Girard, Heuzey, G. Perrot, Weil, P. Meyer, G. Boissier, Croiset ;

Commission pour administrer les propriétés et fonds particuliers de l'Académie : MM. Delisle, Deloche.

Ouvrages présentés : — par M. Bergaigne : James Darmesteter, *Points de contact entre le Mahâbhârata et le Shâh-Nâmah* (extrait du *Journal asiatique*) ; — par M. Barbier de Meynard : 1° René Basset. *Recueil des textes et documents relatifs à la philologie berbère ;* 2° Bel Kassem ben Sedira, *Cours de langue kabile ;* 3° Ibn Hicham, *Traité de flexion et de syntaxe arabes*, traduit par Goguyer ; — par M. Schlumberger : Théodore Reinach, *les Monnaies juives ;* — par M. Delisle ; *Biographie de M. Claude Rossignol.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 7-14 et 21 décembre 1887.

M. Saglio présente à la Société une plaque de cuivre gravée provenant de la Catalogne, représentant la figure d'un marchand entourée d'ornements d'une grande richesse et d'une inscription portant le nom du personnage et la date de sa mort en 1400.

M. Courajod présente une série d'observations sur les émaux peints italiens du xve siècle. Il communique des photographies d'émaux de cette nature, conservés au musée d'Ambras à Vienne et chez M. le comte de Valencia à Madrid. Ces émaux émanent du nord de l'Italie et datent de la seconde moitié du xve siècle. M. Courajod a constaté l'existence à la même époque d'émaux peints sortis vraisemblablement d'ateliers français d'orfèvrerie émaillée probablement de Limoges. Ces dernières pièces font partie du musée de la Société des Antiquaires de l'Ouest à Poitiers.

M. Vauvillé, associé correspondant, lit une note sur les fouilles faites dans l'enceinte et le camp de Pommiers près de Soissons (Aisne) et sur les objets qui y ont été trouvés.

M. le Président annonce la mort de M. Ch. Robert ; il donne lecture du discours qu'il a prononcé sur la tombe de notre éminent confrère. La Société s'associe aux regrets qu'il a si bien exprimés.

M. Courajod présente des moulages et des photographies d'après les monuments du musée d'Avignon ; il signale particulièrement le moulage d'un petit buste en marbre, représentant un enfant, qu'il attribue à Desiverio da Settignano, pareil à celui du cabinet des médailles de Paris.

M. de Lasteyrie entretient la Société d'une boucle de ceinturon de l'époque franque, conservée au musée d'Épinal. Cette boucle est ornée de quatre figures formant une scène dont l'explication n'a point été donnée jusqu'ici. M. de Lasteyrie démontre, en s'appuyant sur des représentations analogues empruntées aux sarcophages chrétiens et aux mosaïques de l'Italie, que l'artiste a voulu figurer les mages devant Hérode.

Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 16 janvier 1888 —

Sommaire : 21. Ahlwardt, Manuscrits arabes de la bibliothèque de Berlin, I. — 22. Preller, Mythologie grecque, I, p. p. Robert. — 23. Hérodote, p. p. Holder. — 24. Winter, Les Fastes de Verrius Flaccus. — 25. Lange, Petits écrits sur l'antiquité romaine. — 26. Merlin, roman en prose, p. p. G. Paris et Ulrich. — 27. Ch. Revilliout, Le chevalier de Méré. — 28. Correspondance de Catherine de Wurtemberg, p. p. Schlossberger. — 29. Duquet, Les grandes batailles de Metz. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

21. — **Die Handschriften-Verzeichnisse der Kœniglichen Bibliothek zu Berlin.** Siebenter Band. Verzeichniss der Arabischen Handschriften von W. Ahlwardt. Erster Band. Berlin, 1887, xviii et 413 p. In-4.

L'auteur de ce *Catalogue des manuscrits arabes* conservés à la Bibliothèque royale de Berlin, dont le premier volume vient de paraître, M. Ahlwardt, avait déjà publié en 1871 un inventaire des ouvrages relatifs à la poésie, aux belles-lettres, à l'histoire littéraire et à la biographie. Ses notices sommaires ne s'appliquaient pas à moins de 1,237 numéros, et il évaluait le nombre des manuscrits qu'il était chargé de décrire, à plus de 4,000 volumes. Or, il y avait déjà 5,141 volumes, provenant de l'ancien Fonds, des collections Diez (1817), Wetzstein (1852 et 1862), Petermann (1853-1857 et 1870), Sprenger (1857), Minutoli (1860-1861) ; depuis, 1,588 volumes, recueillis par Schömann (1879), Hamilton (1882), Landberg (1884), Sachau (1884), Ed. Glaser (1885-1887) sont venus s'y ajouter, et M. A. fixe aujourd'hui le nombre des manuscrits arabes de Berlin à 6,450 volumes. Comment est-il arrivé à ce chiffre ? D'après son propre recensement, on obtient un total de 6,729 volumes, et il a omis 1° les 57 manuscrits réunis à Bagdâd par un certain « professeur Bernhard Maimon » et entrés à la Bibliothèque royale de Berlin le 26 juin 1884 [1] ; 2° les 23 volumes acquis de M. Glaser le 15 juillet 1884 [2] ; ce qui donne, si je ne me trompe, 6,807 volumes.

Le *Catalogue* de M. A. [3] sera un monument de construction solide et

1. Voir, sur ces manuscrits, la communication de M. Vollers, aujourd'hui directeur de la bibliothèque khédiviale au Caire, *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, xxxviii (1884), p. 567-574.

2. M. Vollers en a rendu compte sommairement *Z. d. m. g.*, xxxviii (1884), p. 574-580 et M. A. lui-même les énumère dans son *Kurzes Verzeichnis des Glaser'schen Sammlung arabischer Handschriften* (Berlin, 1887, p. 42-47, n° 242-267).

3. M. A. a publié, en outre, il y a trois ans (1885), un *Kurzes Verzeichnis der Landberg'schen Sammlung arabischer Handschriften*. Il identifiait dans ce travail 1,502 mss., presque tous en arabe, avec un tact parfait et une étonnante rapidité

puissante. La période des tâtonnements, des ajournements est close pour la collection de Berlin. M. A. qui s'était mis à l'œuvre en 1863, n'a commencé l'impression — d'ailleurs remarquablement correcte — qu'après avoir entièrement terminé son labeur. Il y a trois ans encore, les manuscrits de Berlin étaient envoyés par séries à Greifswald où M. A. occupait depuis 1861 la chaire de son maître Kosegarten ; une décision de 1885 l'a dégagé de ses devoirs professionnels ; au lieu de continuer à déplacer les manuscrits pour les mettre à sa portée, c'est lui qu'on a déplacé pour le rapprocher des manuscrits. Il réside maintenant à Berlin, et l'achèvement de la publication en profitera.

Le premier volume du catalogue comprend deux « livres », le premier consacré aux Prolégomènes et aux généralités, le second au Coran. Il n'est pas encore envahi par la théologie musulmane. Si l'on nous permet la comparaison, avant que nous arrivions aux déserts de sable qui se prolongeront au moins à travers le deuxième volume, et une partie du troisième, il nous ménage une oasis. Nous laissons en dehors de notre analyse le deuxième livre relatif au Coran. Quant au premier livre, voici les matières, au nombre de neuf, qu'il embrasse : 1° calligraphie; 2° bibliographie ; 3° critiques (panégyriques) ; 4° méthodologie, aperçu et division des sciences ; 5° valeur de la science ; 6° direction pour l'étude ; 7° élèves et maîtres ; 8° cycles des études et lettres didactiques ; 9° questions relatives à toute sorte de sciences. Le titre neuvième est singulier et, ce semble, assez superflu ; on n'a inscrit sous cette rubrique que *cinq* volumes et on aurait pu y inscrire aussi bien tous les autres.

On voit qu'en ce qui concerne le classement des manuscrits, M. A. s'est fait lui-même ses divisions et subdivisions « dans l'intérêt, dit-il, de ceux qui voudraient utiliser son ouvrage. » Mais ajoutons qu'il s'est imposé par surcroît une tâche très ardue. Il donne, à la fin de chacun des chapitres, la liste des ouvrages que Berlin ne possède pas, mais qui rentrent dans la catégorie qu'il vient de recenser. Il nous communique ainsi les notes précieuses qu'il a recueillies depuis trente ans pour l'ouvrage qu'il projetait, une Encyclopédie des écrivains arabes et de leurs écrits, et, si l'ouvrage ne paraît pas, nous en aurons du moins les matériaux.

Quant à la description des manuscrits, elle a été faite avec une précision et une sobriété qui méritent de grands éloges. M. A. interroge le manuscrit lui-même sur son aspect extérieur, sur son contenu, sur son auteur, sur son copiste, sur sa date, et, dans cette enquête rigoureuse, il ne néglige aucun des éléments d'information que lui fournit soit l'exemplaire, soit sa profonde érudition. Il a, pour grossir son

---

de coup d'œil. Pourquoi n'imitons-nous pas en France la prompte publicité que la bibliothèque de Berlin donne à ses accroissements successifs ? Nos musées ont leur organe, la *Gazette archéologique*. La Bibliothèque nationale ne pourrait-elle nous renseigner pareillement sur ses acquisitions de manuscrits ?

appareil bibliographique et biographique, étudié avec le plus grand soin non-seulement les manuscrits de Berlin, mais aussi ceux d'Oxford et de Paris.

Ces vastes lectures, ces recherches opiniâtres et acharnées ont été suivies d'heureuses trouvailles. M. A. a découvert des titres qui manquaient ou qui avaient été falsifiés, a retrouvé plus d'une fois le nom d'un auteur omis ou donné faussement, a fixé l'époque où vivait cet auteur et qu'on n'avait pas encore déterminée exactement. Mais il ne raconte pas les étapes qu'il a franchies et ne nous initie que rarement au secret des sources, où il a puisé ses affirmations. Son horreur des livres imprimés est telle qu'il ne cite pas même les siens. Inutile de chercher dans son catalogue si le même ouvrage se trouve dans d'autres dépôts publics, s'il a été publié, soit en Orient, soit en Occident. J'ai protesté ici même *(Revue critique*, 1882, I, p. 228-229) contre l'étalage d'érudition et l'abus des comparaisons superflues, qui ont enflé inutilement certains catalogues européens. Lorsque j'adressais ce reproche à un chef-d'œuvre comme le catalogue des manuscrits arabes de Gotha, par M. W. Pertsch [1], je ne m'attendais pas à frapper si juste et je ne prévoyais pas que, par exemple, un manuscrit des séances de Hariri servirait un jour de prétexte à un inventaire touffu de la littérature européenne relative à ce charmant conteur [2]. M. A. me parait être tombé dans l'excès opposé. Il s'est sans doute défié de lui-même. Plus d'une fois dans sa vie il a manqué d'indulgence envers ses contemporains. Il a peut-être craint, en les citant, de se laisser aller à les critiquer. Il n'a pas songé qu'un peu de polémique eût animé son catalogue, que la critique est préférable au silence, et, que mieux vaut être combattu qu'ignoré.

Une heureuse innovation de M. A., c'est de donner pour chaque œuvre deux commencements, la doxologie placée en tête de la préface, et la phrase par laquelle l'auteur entre vraiment en matière. Les devanciers de M. A., depuis le bibliographe turc du XVII[e] siècle Hâdjî Khalîfa, jusqu'à M. W. Pertsch et M. le baron de Rosen, se sont contentés de la première indication. J'en ai fait autant dans mes *Manuscrits arabes de l'Escurial*. Nous reproduisions ainsi des *incipit* semblables pour des ouvrages très différents les uns des autres. M. Ahlwardt, frappé par l'inconvénient réel de cette méthode, en a adopté une meilleure qui ne manquera pas de trouver des imitateurs.

Quelle est, d'après ce volume, la valeur intrinsèque du fonds de Ber-

1. Le 4[e] volume, qui vaut les trois premiers, a paru depuis en 1883.

2. Voir *Bulletin de correspondance africaine*, III, p. 218-219. La traduction anglaise, des vingt-six premières séances, avec une introduction et des notes historiques et grammaticales, par Thomas Chenery, Londres, 1867, une des plus remarquables adaptations qui existent en aucune langue, a été omise dans cette longue et pénible énumération. J'aimerais aussi, une fois le principe admis, à voir cité l'article exquis, que M. Renan inséra naguère dans le *Journal des Débats* et qu'il a réimprimé dans ses *Essais de morale et de critique*.

lin? Il me paraît difficile de se prononcer avec une certitude absolue, tant que les livres 12 et 20, relatifs à la géographie et à l'histoire, n'auront point paru. Mais, cette réserve une fois admise, nous sommes autorisés, ce semble, à ne pas montrer trop d'enthousiasme. La collection, comme on pouvait s'y attendre, subit les conséquences de son péché originel. Elle est trop jeune. La seconde moitié du XIX^e^ siècle l'a vue, sinon naître, du moins grandir et se développer. Comme les pièces de choix étaient devenues rares, on s'est rejeté sur les ouvrages de second ordre, sur les copies plus modernes. La quantité surpasse de beaucoup la qualité. La tolérance pour le médiocre a été abusive. Les acquisitions se sont portées, avec trop d'empressement, je pense, vers certaines accumulations de manuscrits destinées à grossir plutôt qu'à enrichir le dépôt qui les a absorbées. Malheureusement, les bibliothèques publiques ne sont pas autorisées à se débarrasser des scories qui les encombrent et à ne conserver que le métal pur. La Bibliothèque royale de Berlin a fait le tour de force d'amasser sous nos yeux près de sept mille manuscrits arabes; mais elle ne peut émonder cette collection, et, à vrai dire, puisqu'elle possède aujourd'hui sur tous les autres dépôts européens une seule supériorité, celle du nombre, on ne peut pas raisonnablement lui demander de l'abdiquer.

Hartwig DERENBOURG.

---

22. — **Griechische Mythologie von L. Preller.** Vierte Auflage von Carl ROBERT. Erster Band, erste Hælfte. Berlin, Weidmann, 1887, in-8, 428 p.

Parmi les manuels de mythologie grecque publiés en Allemagne depuis une trentaine d'années, il en est que, malgré le nom de leurs auteurs, on ne lit plus guère et qu'on consulte à peine aujourd'hui. La *Griechische Mythologie* de Gerhard, la *Griechische Götterlehre* de Welcker ont fait leur temps. Le manuel de Preller, au contraire, est resté en possession de la faveur publique. Il doit cet honneur, non-seulement à l'abondance et à l'exactitude des renseignements qu'on y trouve, mais surtout à la sûreté de la méthode, à la netteté de l'exposition, à l'agrément d'un style clair et élégant. Un ouvrage allemand, d'une science très solide et, en même temps, exempt des défauts qui nous choquent d'ordinaire dans les publications scientifiques de même provenance, est pour nous chose vraiment précieuse. Si l'œuvre de Preller eût été traduite en français, peut-être l'auteur de cette note n'eût-il jamais songé à écrire une Mythologie grecque.

Il faut ajouter que l'ouvrage, depuis son apparition qui remonte à 1854, n'a cessé d'être amélioré. Preller mourut en 1861, avant d'avoir terminé son travail de révision pour la deuxième édition. Ce fut Hermann Sauppe qui corrigea et qui compléta le second volume consacré, comme l'on sait, aux Héros. Plus tard, E. Plew, en se chargeant de la troisième édition, fit subir au manuel de Preller d'autres rema-

niements utiles. Enfin la publication de la quatrième édition, que nous annonçons aujourd'hui, a été confiée aux soins d'un homme très compétent en matière d'archéologie grecque, M. Carl Robert, qui n'a épargné aucune peine pour conserver et pour accroître, s'il était possible, la réputation de l'ouvrage de Preller, en le mettant au courant des découvertes les plus récentes. Cette nouvelle édition se distingue par d'heureuses modifications de détail et par des additions très nombreuses, que l'on trouvera surtout dans les notes. Pour donner une idée de l'importance du travail de M. C. Robert, il suffira de constater que la page 428 de l'édition actuelle correspond à la page 348 de l'édition précédente.

La librairie Weidmann a jugé à propos de couper en deux le premier volume de la mythologie grecque de Preller. Espérons que la seconde partie ne se fera pas trop longtemps attendre.

P. D.

---

23. — **Herodoti historiæ.** Recensuit Alfred HOLDER, vol. II (editio maior), Vindobonæ et Pragæ, Freytag et Tempsky, 1888, 420 p. in-12.

— **Herodoti belli persici historiæ** (libri V, VI, VII, VIII, IX), scholarum in usum edidit Alfred HOLDER, cum quinque mappis geographicis, Vindobonæ et Pragæ, Freytag et Tempsky, 1888, 305 p. in-12.

J'ai rendu compte ici même (*Revue critique*, 21 février 1887) du premier volume de l'édition critique d'Hérodote due aux soins de M. A. Holder. Le second volume, qui vient de paraître, s'intitule *editio maior;* mais ce titre n'a d'autre objet que de le distinguer d'une édition classique des cinq derniers livres, publiée en même temps par le même auteur, *Belli persici historiæ*.

L'édition critique des livres V à IX est conçue suivant le même plan que la précédente. Les variantes des manuscrits et les conjectures des savants tiennent au bas des pages une place considérable. La constitution du texte comporte un choix raisonné des leçons de α et de β : j'ai déjà dit les observations que me suggérait, au point de vue de l'orthographe et du dialecte, cet emploi équitable, mais parfois, ce semble, un peu trop éclectique, des deux sources d'où dérivent nos manuscrits d'Hérodote.

Pour les conjectures des savants modernes, il est peut-être regrettable que l'usage généralement adopté dans les éditions critiques ne permette pas plus souvent d'indiquer l'endroit où telle ou telle correction a été proposée. Sans doute l'indication du nom est suffisante, quand il s'agit d'un éditeur connu d'Hérodote ou d'un savant célèbre par ses études de critique verbale, comme Cobet ou Herwerden. Mais il y a des cas où des savants moins connus, ou versés dans des études différentes, émettent d'importantes hypothèses, dont on aimerait à trouver, sans trop de recherches, la justification. Suffit-il, par exemple, au chapitre 85 du livre VIII, dans ce passage, d'une interprétation si difficile,

où l'historien indique la place des deux flottes ennemies à la bataille de Salamine, de dire en note que M. Löschke écrit Σαλαμῖνος au lieu d'Ἐλευσῖνος? Une telle conjecture renverse complètement l'ordre de la bataille, et il ne serait pas mauvais sans doute de renvoyer le lecteur à l'article même qu'a publié M. Löschke à ce sujet dans les *Neue Jahrbücher*, 1877 (t. CXV, p. 25-32). De même, M. W. H. Roscher n'a pas un nom célèbre dans la critique d'Hérodote; il a pourtant proposé une excellente correction au ch. 98 du livre IX (Ἥρης au lieu de Ἠόνης), et cela, dans un article où l'on n'aurait peut-être pas l'idée de chercher des corrections au texte de notre historien: *Ueber die Sitte des* Σύνθημα (*Neue Jahrbücher*, 1879, p. 345-351).

Sur bien des points il y aurait lieu de discuter avec M. H. la valeur des leçons qu'il tire soit de la source α, soit de la source β. Je ne relèverai ici qu'une de ces leçons, parce qu'elle se rattache à une remarque intéressante sur certaine particularité du style d'Hérodote.

Au ch. 101 du liv. VI, M. H. préfère la leçon de β à celle de α dans la phrase suivante: οἱ δὲ Πέρσαι πλέοντες κατέσχον τὰς νέας τῆς Ἐρετρικῆς χώρης κατὰ Ταμύνας καὶ Χοιρέας καὶ Αἰγίλια, κατασχόντες δὲ [ἐς] ταῦτα τὰ χωρία αὐτίκα ἵππους τε ἐξεβάλλοντο καὶ παρεσκευάζοντο ὡς προσοισόμενοι τοῖσι ἐχθροῖσι. La source α ne donne pas la préposition ἐς devant ταῦτα τὰ χωρία, et le sens est alors: κατασχόντες ταῦτα τὰ χωρία, *après avoir occupé ces places*. Dans cette interprétation, ces mots prennent plus de valeur, puisqu'ils ne sont plus la simple répétition de κατέσχον τὰς νέας; ensuite le verbe κατέχειν se trouve employé deux fois, à une ligne de distance, avec une acception différente. Or c'est là, ce me semble, moins une rencontre fortuite qu'un effet cherché, une sorte de jeu de mots qui plaisait à Hérodote. En voici plusieurs exemples: I, 19: ὡς ἄφθη τάχιστα τὸ λήιον, ἀνέμῳ βιώμενον ἅψατο νηοῦ Ἀθηναίης (le verbe ἅπτομαι a les deux sens de *brûler* et de *toucher, atteindre*).

VIII, 88: καὶ τοὺς φάναι, σαφέως τὸ ἐπίσημον τῆς νεὸς ἐπισταμένους· τὴν δὲ διαφθαρεῖσαν ἠπιστέατο εἶναι πολεμίην (ἐπίσταμαι signifie *savoir* et *croire*).

VIII, 121: οἱ δὲ Ἕλληνες ἐπείτε οὐκ οἷοί τε ἐγίνοντο ἐξελεῖν τὴν Ἄνδρον,....... ἀπαλλάσσοντο ἐς Σαλαμῖνα. Πρῶτα μέν νυν τοῖσι θεοῖσι ἐξεῖλον ἀκροθίνια (ἐξαιρέω signifie *emporter de force* et *prélever sur le butin pour offrir aux dieux*).

IX, 33: ἀνεῖλε ἡ Πυθίη ἀγῶνας τοὺς μεγίστους ἀναιρήσεσθαι πέντε (ἀναιρέω = *rendre un oracle* et *gagner une victoire*).

IX, 77: Λακεδαιμόνιοι δὲ οὐκ ἔων φεύγοντας διώκειν. Οἱ δὲ ἀναχωρήσαντες ἐς τὴν ἑωυτῶν τοὺς ἡγεμόνας τῆς στρατιῆς ἐδίωξαν ἐκ τῆς γῆς (διώκω = *poursuivre* des fuyards et *exiler*).

Pour la même raison, je trouve que M. H. a bien fait de conserver la leçon de α, de préférence à celle de β, au ch. 22 du liv. VIII, dans une phrase où se rencontre deux fois le verbe ἐπιλέγομαι avec un sens différent (*choisir* et *lire*), et qu'il a eu tort de supprimer avec Gom-

perz, au liv. II, ch. 135, un membre de phrase qui donnait lieu à un rapprochement semblable (ἀναθεῖναι employé à deux lignes d'intervalle dans le sens d'*attribuer* et de *consacrer*). Il ne me paraît pas probable qu'une glose, introduite par hasard dans le texte, ait eu précisément pour effet d'y produire un de ces jeux de mots qu'Hérodote semble bien avoir recherchés.

L'édition classique des cinq derniers livres d'Hérodote ne fait que reproduire le texte de l'*editio maior*, sans les variantes. On y a ajouté cinq cartes qui seront utiles aux élèves.

Am. HAUVETTE.

---

24. — Hermann WINTER. **De fastis Verri Flacci ab Ovidio adhibitis.** Berlin, Gærtner, 1885. In-8. 60 p. (Inaug. Diss.)

L'auteur de cette dissertation, M. Hermann Winter, étudie avec soin les célèbres tables de Préneste (*Corpus*, tome I) et, essayant de reconstituer avec leur aide les Fastes de Verrius Flaccus, cherche à prouver que ces Fastes sont la source principale des livres d'Ovide qui portent ce nom. C'est possible; mais il faudrait prouver aussi que les coïncidences entre Ovide et les fastes de Préneste ne sont pas absolument inévitables, étant donné le caractère fixe et officiel des fêtes et des cérémonies décrites ou mentionnées chez l'un et dans les autres.

N.

---

25. — **Kleine Schriften** auf dem Gebiete der classischen Alterthumswissenschaft von Ludwig LANGE. Zweiter Band. Mit Register für beide Bænde. Gœttingen. Vandenhœck und Ruprecht, 1887. In-8 de IV-641 p. 15 mark.

Nous avons annoncé il y a quelque temps (*Rev. crit.* 11 juillet 1887) la publication du premier volume des petits écrits de L. Lange, réunis par les soins de M. Conrad Lange, fils du savant polygraphe. Le second volume, qui vient de paraître, est beaucoup plus considérable que le premier; il renferme 25 dissertations ou critiques, toutes relatives aux antiquités romaines, et se termine par un index très bien fait de 18 pages. Nous croyons être utile à ceux qui poursuivent chez nous les mêmes études en transcrivant les titres abrégés des articles de ce volume : *Ueber die Transitio ad plebem* (90 p.); *de consecratione capitis et bonorum* (30 p.); *de legibus Antoniis a Cicerone Phil. V, 4 commemoratis* (24 p.); *Rec. de E. Schmidt, das röm. Decemvirat* (4 p.); *Rec. de Th. Mommsen, Staatsrecht Bd. I* (12 p.); *Rec. de Clason, Röm. Gesch., Bd. I* (9 p.); *die Lex Pupia* (20 p.); *das Poetelische Gesetz de ambitu* (8 p.); *Lex coloniae Iuliae Genetivae* (2 p.); *Esus und Esuf* (10 p.); *Promulgatio trinum nundinum, Lex Caecilia Didia* (55 p.); *de patrum auctoritate* (80 p.); *de duelli vocabuli origine et fatis* (35 p.); *Rec. de Nissen, das Iustitium* (4 p.); *de plebiscitis Ovinio et Atinio* (50 p.); *Rec. de P. Willems, le Sénat* (16 p.); *de magis-*

tratuum romanorum renuntiatione et de centuriatorum comitiorum forma recentiore (30 p.); *Rec. de Soltau, Volksversammlungen* (10 p.); *de diebus ineundo consulatui solemnibus interregnorum causa mutatis* (38 p.); *de sacrosanctæ potestatis tribuniciae natura* (45 p.); *de* XXIV *annorum cyclo intercalari* (22 p.); *Rec. de Soltau, Gültigkeit der Plebiscite* (4 p.); *Rec. de Nissen, Beitræge zum röm. Staatsrecht* (4 p.).

Nous ne savons pas encore si les éditeurs se décideront à réunir les petits écrits grammaticaux de L. Lange; ce serait un utile complément aux deux volumes déjà parus, qui contribuent à faire mieux connaître et apprécier les travaux de cet infatigable érudit sur l'histoire du droit et des institutions romaines.

Salomon Reinach.

---

26. — **Merlin,** roman en prose du XIIIe siècle, p. p. Gaston Paris et Jacob Ulrich. Paris, Firmin Didot, 1887 (publication de la *Société des Anciens textes français*). Deux vol. in-8, 20 fr.

Le *Roman de Merlin* que viennent de publier MM. G. Paris et Ulrich, n'est pas l'ouvrage bien connu imprimé maintes fois sous ce nom. C'est, au moins dans sa partie principale, une composition absolument inédite, qui ne s'est conservée que dans un seul manuscrit, mis par son propriétaire, M. Huth de Londres, à la disposition de la Société, avec une rare libéralité. On en possède, il est vrai, une version anglaise abrégée dans la fameuse compilation connue sous le nom de *The Morte Arthur,* et les éditeurs en ont découvert une traduction espagnole, imprimée à la fin du XVe siècle, dont on n'a conservé qu'un exemplaire. Mais l'original français n'avait pas jusqu'à présent été compris dans les recherches relatives aux romans en prose de la Table Ronde, pour lesquelles il a cependant une grande importance. M. G. Paris montre dans l'*Introduction* que le ms. Huth contient les deux premières parties d'une compilation dont la troisième partie devait être une *Quête du saint Graal* plus ancienne que celle qui nous a été conservée. A peine la publication de *Merlin* était-elle terminée, que cette démonstration recevait une confirmation éclatante. M. de Reinhardstœttner vient d'imprimer (Berlin, Haack) le commencement d'une version portugaise, conservée dans un ms. unique de Vienne, de cette troisième partie, qui concorde parfaitement avec ce que l'éditeur de *Merlin* avait pensé qu'elle devait être[1]. Ainsi le difficile chapitre d'histoire littéraire qui concerne les romans arthuriens en prose, sans être encore près d'être complètement éclairci, commence à s'ordonner quelque peu et reçoit des points de repère qui, jusqu'à ces derniers temps, lui faisaient complètement défaut.

A.

---

1. Cf. sur ce roman *Romania*, n° d'avril-octobre 1887.

27. — **Antoine Gombaud,** chevalier de Méré, sa famille, son frère et ses amis illustres, par Ch. REVILLIOUT. Montpellier, 1887. In-4, 56 p.

Cette étude est très intéressante. L'auteur, M. Revilliout, raconte d'abord la piquante histoire de la confusion faite si souvent, depuis 1738 jusqu'à nos jours, entre Antoine Gombaud, chevalier, puis seigneur de Méré (en Saintonge) et Georges de Brossin, chevalier de Méré (en Touraine). — Le dernier coupable a été M. Nourrisson, dans de récents articles du *Correspondant* sur « Pascal et le chevalier de Méré ». — M. Revilliout divise ainsi son étude : 1° Famille du chevalier de Méré, son frère Josias de Plassac ; 2° MM. de Méré à la cour ; 3° MM. de Méré et Balzac ; 4° Méré pendant la Fronde, ses relations avec Pascal ; 5° Relations mondaines, la duchesse de Lesdiguières et Mme Scarron. Ces cinq chapitres sont très fouillés et complètent ou rectifient ce qu'ont écrit sur le sujet Sainte-Beuve, Paulin Paris, M. Ernest Havet, l'éditeur des *Lettres de Chapelain*, et d'autres encore. Aucun ami du XVIIe siècle ne peut se dispenser de lire un travail qui touche à tant de choses.

T. DE L.

---

28. — **Correspondance de la Reine Catherine, de Jérôme de Westphalie et de l'Empereur Napoléon avec Frédéric de Wurtemberg,** publiée par Auguste de SCHLOSSBERGER, vice-directeur des archives de Wurtemberg. Stuttgart, Kohlhammer. Paris, Vieweg, 1886-1887, 2 vol. XXII-422 et XLIV-280 p. in-8.

Parmi tous les personnages qui ont joué un rôle dans l'épopée napoléonienne, il n'est pas de figure plus digne de sympathie et de respect que celle de la reine Catherine de Westphalie. « Elle embellira l'histoire » a dit d'elle Napoléon à Sainte-Hélène. Non seulement, en effet, la pureté de sa vie, sa droiture, son courage, sa fidélité à tous ses devoirs nous consolent des vices, des violences, des lâchetés et des trahisons dont est pleine l'histoire des dernières années de l'Empire, mais ce sera devant la postérité un honneur pour le roi Jérôme et pour Napoléon d'avoir su inspirer tant d'affection et tant d'admiration à une femme telle que la reine Catherine.

Les *Mémoires du Roi Jérôme et de la Reine Catherine* avaient déjà fait connaître ce qu'elle était, son attachement à son mari, son courage en 1814 et 1815, dans des circonstances douloureuses et même tragiques, son énergie obstinée quand on voulut la séparer de Jérôme. Toutefois les scrupules qui président toujours à une publication semi-officielle, avaient introduit bien des réticences soit dans la peinture de la cour de Westphalie, soit dans le récit des relations de Catherine avec sa propre famille ou avec la famille de son mari. Ici on craignait de jeter l'odieux ou le ridicule sur les Bonaparte, là sur les princes de Wurtemberg. Déjà les documents publiés par M. le baron Du Casse sur les *Rois Frères de Napoléon*, d'abord dans la *Revue historique*

(t. X à XXI, pour Jérôme, XVI à XXI), puis à part (Libr. Alcan) ont jeté la plus vive lumière sur l'état intérieur du royaume de Westphalie; la publication de M. de Schlossberger, que nous annonçons aujourd'hui, nous montre au jour le jour ce que fut la princesse que les calculs politiques de Napoléon et la servilité de son père avaient faite reine de ce malheureux pays. Mais c'est encore une publication semi-officielle et qui par conséquent ne nous montre la réalité qu'avec des réticences et à travers un voile.

M. de Schlossberger nous donne 303 lettres de Catherine à son père, le roi Frédéric; 33 lettres de Jérôme à son beau-père, 22 lettres de Frédéric à sa fille, et 20 à son gendre, 3 lettres de Catherine à son mari, 30 lettres de Frédéric à Napoléon, 29 lettres de Napoléon à Frédéric et un certain nombre de pièces isolées. L'édition a été faite avec un très-grand soin; le texte des lettres n'est ni altéré ni abrégé, et M. de Schlossberger se vante à la fin de la préface d'avoir fait cette publication « furchtlos und treu », sans songer à autre chose qu'à la vérité. Les éloges qu'il se décerne à lui-même sont en partie justifiés, car il a publié des lettres du roi Frédéric montrant jusqu'où ce prince a poussé la servilité à l'égard de Napoléon, tout en le haïssant cordialement, et il a donné *in-extenso* les admirables lettres où Catherine répond avec une dignité si touchante et si ferme aux volontés de son père, qui, après avoir exigé, en 1807, son mariage avec Jérôme, exigeait, en 1814, son divorce. Mais on se tromperait si l'on croyait que les volumes de M. de Schlossberger donnent, soit par leurs préfaces, soit par leur contenu, une idée exacte et complète du caractère de Catherine et surtout de ses relations avec sa famille. La plus grande partie de la correspondance de la reine de Westphalie avec son père n'offre qu'un très faible intérêt, parce que cette correspondance n'a jamais été confiante et cordiale, ni d'un côté ni de l'autre. Frédéric en voulait à sa fille d'avoir mis tout son cœur dans une union que la politique seule avait imposée, et tout en affectant le dévouement le plus absolu envers Napoléon et des sentiments paternels envers Jérôme, il n'avait qu'une piètre estime pour son gendre (peut être n'avait-il pas tort en cela), et il n'avait pour Napoléon que de l'aversion. Frédéric était d'ailleurs, avec tout son esprit et ses incontestables qualités princières, une nature grossière et brutale, incapable de comprendre l'élévation de caractère de sa fille. Catherine, de son côté, nature essentiellement morale, avait pour Frédéric tous les sentiments d'affection et de respect qu'une fille bien née *doit* avoir pour son père, mais rien de plus. Jamais il n'y eut entre elle et son père de véritable sympathie. M. de Schlossberger qui a eu entre ses mains le journal intime de la reine, (il en cite des fragments qui forment la partie la plus précieuse de son livre, avec deux lettres capitales de Napoléon à Frédéric et de Frédéric à Napoléon après la campagne de Russie) le sait bien et il n'a pas été tout à fait « furchtlos und treu » ou plutôt il a été plus *treu* que *furchtlos* quand il a soutenu dans sa préface que l'union

la plus intime a toujours régné entre la fille et le père, sauf en 1814, comme lorsqu'il prétend que Frédéric a eu pour Catherine tous les égards qui lui étaient dûs à Gœppingen et à Ellwangen.

Beaucoup de raisons ont empêché la sympathie et l'intimité d'être réelles entre le Roi et sa fille. D'abord les premières impressions de l'enfance. Un drame de famille, qui resta toujours obscur pour elle, l'avait séparée de sa mère lorsqu'elle n'avait que quatre ans (1786). Frédéric, après avoir épousé la fille du duc de Brunswick, âgée seulement de 17 ans et dont la grâce et la vivacité contrastaient avec les formes déjà lourdes et vulgaires de son mari, avait pris du service en Russie. Il eut à se plaindre de sa femme et il la laissa à Pétersbourg, emmenant avec lui ses trois enfants. Sa malheureuse femme fut enfermée dans une forteresse par ordre de l'impératrice Catherine et elle disparut sans que sa fille ait pu jamais savoir exactement la date de sa mort. Bien qu'elle crût sa mère coupable, elle ne pensait pas que son père fut tout à fait sans torts, et elle conserva de ce souvenir d'enfance une durable et pénible impression. Elle n'eut pas dans la suite l'occasion de se rapprocher beaucoup de son père, car elle fut élevée à Montbéliard par son grand-père et sa grand'mère qu'elle adorait. Elle ne revint à Stuttgart (1798) que pour y trouver une belle-mère dont elle ne reconnut les bonnes qualités qu'après la mort de son père, et pour être contrainte, au bout de peu d'années, à renoncer à un mariage qu'elle désirait pour contracter avec Jérôme une union où elle se croyait une victime de l'ambition paternelle. Non-seulement sa dot fut peu de chose, mais son trousseau était à peine décent et ce fut Napoléon qui dut lui payer sa robe de noce. A partir de ce mariage qu'elle n'avait conclu qu'à contre cœur, ses relations avec sa famille ne furent plus qu'une source de douleurs pour elle. C'est la famille Bonaparte qui devint la véritable famille de cette descendante d'une race princière qui se vantait de gouverner le Wurtemberg depuis 800 ans; là elle trouvait une véritable affection, les égards et la sympathie qui lui faisaient défaut à Stuttgart. Son frère Fritz, qu'elle aimait beaucoup, la blessa cruellement par les scandales de sa conduite en Westphalie et plus tard par sa dureté pour elle; pour son frère Paul elle n'avait que du mépris; quant à son père, sa conduite de 1814 à 1818 acheva de lui aliéner un cœur qui ne s'était jamais senti attiré vers lui. Après avoir voulu lui imposer une séparation qui lui paraissait criminelle et vile, il la traita à Ellwangen en prisonnière d'Etat, la faisant garder à vue, faisant fouiller jusqu'à son lit, la dépouillant des diamants qui avaient échappé à l'attentat de Maubreuil.

Rien ou du moins presque rien de tout cela n'apparaît dans la publication de M. de Schlossberger. C'est dire que presque tout ce qui fait le drame intime de la vie de Catherine en est absent. On peut lire ces deux volumes sans avoir une idée vraie et complète de ce que furent ses sentiments, sa vie, ses souffrances et sa grandeur.

G. Monod.

29. — Guerre de 1870-1871. **Les grandes batailles de Metz.** 19 juillet-18 août, avec cinq cartes des opérations militaires, par Alfred Duquet. Paris, Charpentier. In-8, viii et 341 p. 3 fr. 50.

Nous avons déjà donné la table des matières de ce livre [1]. L'idée qui le domine, c'est que Bazaine est un traitre ; comme le connétable de Bourbon, il « demeurera à jamais la personnification du traître à son pays » (p. 311) ; il a « suivi avec une infernale persévérance un exécrable plan » (p. 106). Soit, mais faut-il l'accuser de « complicité » avec l'ennemi ? (p. 309). Faut-il croire qu'il « a profité de sa situation de commandant en chef pour livrer plus sûrement ses soldats à l'envahisseur ? » (p. 311). Disons plutôt qu'il manquait de caractère, qu'il n'eut que mollesse et indécision, qu'il avait la bravoure du soldat, mais non les talents du général, et, comme l'a écrit le général Deligny, que « sa tâche dépassait de beaucoup ses forces et qu'il n'était à la hauteur ni par son activité physique, ni par son énergie morale ; qu'il n'appela à son aide qu'une somnolence égoïste, une sorte d'indifférence pour les intérêts généraux, un petit esprit et de petits moyens ». Disons surtout que, toujours mû par l'intérêt personnel et oubliant que l'homme de guerre ne doit pas se livrer à des calculs politiques, il voulut garder son armée à peu près intacte et la réserver aux chances de l'avenir : si la France qui se levait, était victorieuse, ne lui devrait-elle pas le succès final, puisqu'il immobilisait une partie des forces de l'adversaire ; si elle était vaincue, ne serait-il pas, à la tête des seules troupes qui resteraient au pays, le maître de la situation ?

Ce qui fait l'intérêt du livre de M. Duquet, c'est qu'il démontre de la façon la plus convaincante, non seulement par une argumentation serrée et rigoureuse, mais par des témoignages de toute sorte et par les aveux mêmes des Allemands, que l'armée de Metz n'a pas succombé au nombre, ni à la supériorité tactique de l'ennemi. La France a eu rarement de plus belles et de meilleures troupes ; partout, chaque fois qu'ils ont été mis en ligne, qu'ils ont subi le feu des Prussiens ou qu'ils les ont abordés, les soldats de Metz ont été vaillants, héroïques. Mais le commandement en chef, incapable et déloyal, n'a pas profité des erreurs de l'adversaire. Presque toujours les Allemands méritaient d'être battus, d'être *punis*, pour employer un mot de Steinmetz. Presque toujours, ils ont réussi, et leur succès justifie tout. Mais s'ils jouaient gros jeu, s'ils tentaient audacieusement le va-tout, s'ils ont gagné la partie, leur ennemi n'a pas tenté le moindre coup (p. 63).

Résumons, en effet, à l'aide du livre de M. D. et de ses abondantes citations, les faits et gestes de l'armée de Metz durant les trois premières semaines du mois d'août.

La première bataille est celle de Forbach, — ou de Spicheren — livrée le 6 août. Frossard a lutté, seul avec son 2e corps, contre le gros

---

1. *Revue critique*, 1887, n° 46, p. 373.

des VII^e, VIII^e et III^e corps et la V^e division de cavalerie. Bazaine était à quelques lieues de là, à Saint-Avold, et commandait le 3^e corps; il n'a pas enjoint à un seul de ses lieutenants de se porter sur Forbach et Spicheren. « Il s'attendait le lendemain, dit M. D., à une attaque et il voulait réunir le plus de monde possible autour de lui afin de paraître réparer la défaite de Frossard à Forbach. » (p. 48.)

Quelques jours plus tard, Bazaine était mis à la tête de l'armée de Metz, et, il faut bien le dire avec M. D., il fut imposé par le cri populaire; l'opinion fit Bazaine général en chef; la faveur publique s'était déclarée pour lui; l'opposition le réclamait, le portait au commandement. Pauvre nation, dit l'Anglais Brackenbury, c'est elle qui a acclamé la nomination de Bazaine! Que fait le nouveau généralissime? Il est d'avis, avec Napoléon III, qu'il faut se retirer sur Verdun. Mais il assigne la seule route de Metz à Gravelotte pour le défilé de toutes les troupes; par son ordre, 150,000 hommes, accompagnés de leurs bagages, s'engagent sur une voie unique; on pouvait suivre commodément trois ou quatre routes; Bazaine entasse l'armée entière sur un seul chemin, au sortir de Metz, durant quinze kilomètres! Déjà, lisons-nous dans le livre de M. D., (p. 89) « déjà se dessinait chez Bazaine le plan fatal qui consistait à rester quand même à Metz après le départ de l'Empereur. »

Mais le 14 août, jour de la bataille de Borny, une brigade prussienne attaque le 4^e corps français. Au lieu de poursuivre son mouvement de retraite, Bazaine arrête et rappelle ses colonnes; il perd une journée qui, par conséquent, est gagnée pour l'ennemi; bien plus, au lieu de culbuter les assaillants qui sont peu nombreux, au lieu de pousser toutes ses troupes à la bataille qu'il rend inévitable, au lieu de remporter une victoire qui relèverait le moral de l'armée, il n'engage que le 4^e et le 3^e corps; il laisse les divisions prussiennes entrer successivement en ligne; ils les laisse s'emparer des villages et des fermes, lorsque « la garde, à deux kilomètres de là, reste en place à marquer le pas » (p. 101).

Le lendemain, 15 août, l'armée française passe sur la rive gauche de la Moselle pour gagner Verdun. Mais Bazaine a refusé de détruire les ponts de Pont-à-Mousson, de Novéant et d'Ars; il les livre aux Allemands qui, eux aussi, franchissent la rivière et viennent barrer la route de Verdun. Toutefois, pendant leur marche, exécutée à portée de Metz, sur un espace de plus de trente kilomètres, ils prêtent le flanc, et tandis qu'ils font ce grand circuit, il est possible de tomber sur leurs corps isolés. « L'armée française était presque entièrement concentrée, et une puissante attaque, poussée à fond, eût été certainement le meilleur moyen d'assurer la retraite derrière la Meuse »[1]. Bazaine n'y songe même pas.

Le 16 août a lieu la bataille de Rezonville. Bazaine devait presser sa marche; il l'a suspendue. L'empereur était parti le matin; « le maré-

1. La *Guerre franco-allemande*, I, p. 520.

chal se trouvait seul, maître de ses actes, délivré de toute immixion gênante; il ne put s'empêcher d'en exprimer aussitôt sa satisfaction dans les termes les moins équivoques ». [1] Mais, comme à Borny, la bataille s'engage. Le général d'Alvensleben, commandant du IIIe corps, croyant ne rencontrer qu'une arrière-garde, attaque l'armée française. Il serait certainement broyé, car ses renforts sont loin et la supériorité numérique des Français est écrasante. Mais, au lieu de donner des ordres à ses lieutenants, de leur prescrire un mouvement offensif, Bazaine qui s'est rendu sur le lieu de l'action, s'amuse à pointer des canons. Le Xe corps prussien, de Voigts-Rhetz, arrive au secours du IIIe; mais lui aussi, comme le IIIe, est bientôt accablé; un seul effort sur la droite, et les Français sont vainqueurs; si les réserves avaient donné, reconnaît von der Goltz, elles culbutaient le IIIe corps dont les caissons étaient vides et le Xe qui n'en pouvait déjà plus; Bazaine reste sur la défensive, et deux corps allemands, fort maltraités, gardent, en présence de l'amée du Rhin toute entière, les positions qu'ils ont conquises dès le matin!

Evidemment, Bazaine ne voulait pas quitter Metz et se laissait complaisamment couper la route de Verdun. Au lendemain de Rezonville, dans la journée du 17 août, il bat en retraite, il recule sur Rozérieulles et Amanvillers, il prétend manquer de vivres et de munitions. Il aurait pu, le matin, en donnant à ses réserves intactes l'ordre d'attaquer, vaincre l'adversaire encore épuisé par la lutte de la veille et toujours inférieur en nombre [2]; il rétrograde, sous prétexte de se ravitailler.

Saint-Privat succède à Rezonville. Cette bataille du 18 août pourrait encore être fatale aux Allemands. Mais, pendant toute cette journée, — la chose est incroyable, inouïe, absolument invraisemblable, et pourtant confirmée par tous les témoignages — Bazaine reste loin de son armée; il est à Plappeville, dans son salon, déjeûne, fume des cigarettes; il entend le canon, et il répond que « ce n'est rien »; on lui remontre la situation périlleuse du 6e corps, et il réplique que « c'est bien »; on lui annonce que l'attaque des Allemands est redoutable, et il se contente de dire que ses généraux occupent de fortes positions et n'ont qu'à les défendre. Enfin, à quatre heures du soir, cédant à la pression de son entourage, il monte à cheval et se rend, non pas au champ de bataille, mais au mont Saint-Quentin, et derechef pointe, en amateur, des pièces de canon sur d'inoffensifs tirailleurs. Manifestement, il avait décidé de rester à Metz et ne voulait pas gagner la bataille; déjà, pendant la lutte, ses officiers d'état-major reconnaissaient les positions que l'armée devait occuper le lendemain sous les canons de la ville. Mais, ce jour-là encore, il ne donne aucun ordre; il aban-

1. *Metz, campagnes et négociations*, par un officier supérieur de l'armée du Rhin, p. 66.

2. De Hohenlohe, *Lettres sur la cavalerie*, trad. Jaeglé, p. 30.

donne à eux-mêmes ses quatre chefs de corps[1]; il laisse écraser Canrobert, qui se débat jusqu'au soir à Saint-Privat dans une héroïque résistance. Plusieurs fois, dans la journée, une énergique offensive briserait les attaques allemandes; mais l'ordre du commandant en chef ne vient pas. Canrobert demande des munitions et des renforts; Bazaine, pour toute réponse, ordonne à la garde qui, si elle avait donné, aurait changé le sort de la journée, de rentrer dans ses campements.

Après cet exposé des évènements, M. D. n'a-t-il pas raison de dire que le vrai coupable, c'est ce maréchal de France qui avait « repoussé un succès trop décisif et ménagé ses adversaires » (p. 310), qui « voulut tout compromettre pour sauver tout ensuite, et n'arriva qu'à tout perdre » ? (p. 48).

Mais là n'est pas tout l'intérêt du livre de M. Duquet. Au cours de son récit, l'auteur marque sévèrement les erreurs commises par les lieutenants de Bazaine. Peut-être aurait-il bien fait de résumer ses observations à la fin du volume, en une sorte de tableau d'ensemble. Peut-être n'a-t-il pas suffisamment insisté sur l'artillerie des deux armées. Nous voyons, par exemple, que notre artillerie, autrefois la première de l'Europe, n'était pas supérieure à celle des Allemands. A Rezonville, l'ennemi remédia à sa faiblesse numérique par la bonne disposition de son artillerie qui ne cessa de tirer (p. 163). Si les batteries du IX[e] corps furent très malmenées à Saint-Privat, celles de la garde prussienne, établies sur les hauteurs de Saint-Ail, l'emportent sur les batteries françaises, et, entre deux et trois heures, en avant de Mogador et de Gravelotte, une « formidable » artillerie, tirant sans relâche, prend, de l'aveu du général Frossard, quelque ascendant sur notre artillerie; « nos canonniers se servent, avec habileté, de leurs vieilles pièces rayées et suppléent, par leur sang-froid, à l'infériorité de leurs bouches à feu; mais plusieurs affûts sont démolis, notre tir diminue d'intensité, et les Allemands canonnent à outrance nos réserves, heureusement abritées, et la ferme du Point-du-Jour » (p. 260-261). Toutefois, ce n'est pas là le point faible de l'armée du Rhin[2]. M. D. le dit hautement, et il faut lui en savoir le plus grand gré, les soldats furent braves, mais les généraux ne surent jamais profiter de l'occasion, ni montrer cette audace qui fait à la guerre la moitié du succès, ni, comme par suite d'un « déplorable système », transformer à temps la défensive en offensive vigoureuse. Ils furent toujours trop prudents et n'osèrent pas. Le sentiment de leur responsabilité les écrasait; aucun d'eux ne sut prendre une initiative franche et hardie; aucun d'eux ne marchait au canon; tous attendaient des instructions, et s'ils se trou-

1. Canrobert, Ladmirault, Le Bœuf et Frossard.

2. M. Duquet fait remarquer aussi (p. 75), que la communauté de sentiments n'existait pas entre Bazaine et son chef d'état-major Jarras, que tous deux se détestaient, et que, de là, vinrent « des tiraillements, des froissements, une absence d'échange de vues, des retards et des non-exécutions d'ordres reçus ». Bazaine aurait voulu Cissey comme chef-d'état-major.

vaient engagés dans une bataille, ils ne songeaient pas à se porter en avant ; ils affrontaient le danger, selon le mot du général Deligny, « avec entrain et un grand mépris de la mort, mais à cela se bornait, à peu de chose près, leur rôle ». A Spicheren, Frossard qui dispose, jusqu'à trois heures, de la supériorité numérique, n'ose attaquer, avec ses trois divisions, la brigade de François et la jeter à la Sarre; Metman, Castagny, Montaudon, qui sont à trois ou quatre lieues de là, restent dans l'inaction. A Puxieux, les cavaliers de Forton, après une canonnade insignifiante où personne n'est tué, reculent devant la brigade Redern; trois divisions françaises se replient sur Vionville à la vue d'une seule division prussienne. A Rezonville, dès le matin, Forton se laisse surprendre par l'artillerie de cette même brigade Redern ; dans la journée, Canrobert « aurait dû se préoccuper davantage de son artillerie, appuyer plus vigoureusement la droite du 2e corps et percer le centre ennemi ; Ladmirault ne se met pas en communication avec Bazaine et se contente d'attendre des ordres qui ne viennent pas ; il ne lance pas, dès midi, la division Legrand, la brigade de France, les chasseurs d'Afrique et ses deux batteries d'artillerie à l'assaut de Tronville ; il ne prend pas l'offensive avant l'arrivée de Cissey ; il engage mal et conduit mal la grande charge de cavalerie [1]; enfin, il se confine, dès sept heures du soir, dans ses positions de Grizières et de Bruville, sans mettre son infanterie victorieuse aux trousses de l'ennemi, pendant que ses deux divisions de cavalerie auraient tourné la gauche de Voigts-Rhetz » (p. 195-196). A Saint-Privat, Ladmirault se laisse encore surprendre (p. 238), et oublie d'élever des épaulements et d'occuper le bois de la Cusse (p. 240) ; il peut, à un certain instant de la journée, écraser, par un mouvement offensif, la brigade Blumenthal et la division hessoise, mais il garde la défensive et « lâche de ses mains le succès qu'il tenait si bien... nous ne bougeons pas... il semble que la fusillade et la canonnade soient nos seules manières de combattre ; nos généraux ont oublié les charges à la baïonnette de Magenta et de Solferino. Ils demeurent toujours impassibles et immobiles, semblant ne pas se douter du mal qu'ils ont fait à l'ennemi. Seules, des attaques partielles, sans liaison entre elles, se produisent contre la ligne des pièces allemandes » (p. 247 et 250-251). Pareillement, dans la même journée, Steinmetz échoue, à diverses reprises, contre Moscou et le Point-du-Jour, mais

1. Voir p. 171-177, le récit de cette charge; les officiers et les soldats se battirent en héros, « mais les généraux français, dit M. Duquet, se montrèrent incapables de diriger techniquement leurs escadrons... Ces onze beaux régiments furent lancés au hasard, à la suite les uns des autres et à de grands intervalles. Nos généraux ne savaient pas plus se servir, sur le champ de bataille, de leurs magnifiques escadrons qu'ils n'avaient su les utiliser, avant la lutte, pour se renseigner touchant les mouvements de l'ennemi. A ce point de vue, les Prussiens avaient sur nous une supériorité indiscutable, et ils ont le droit d'être fiers du rôle de leur cavalerie à la bataille de Rezonville. »

Frossard et Le Bœuf n'osent s'éloigner des lignes qu'ils ont mission de défendre.

En revanche, — et nous employons ici les propres termes du grand état-major allemand — « la tendance à joindre l'adversaire, l'esprit de camaraderie, la solidarité, la coutume de prendre l'initiative en temps opportun », se trouvent au plus haut degré chez les généraux prussiens, et voilà ce qui leur permet de réparer leurs fautes, ce qui leur assure le succès final. Kameke attaque témérairement Spicheren avec la seule brigade de François ; mais, de tous côtés, les Allemands marchent à son secours, sans attendre les ordres du commandant en chef ; c'est d'abord la brigade de Woyna, puis des détachements des III[e] et VIII[e] corps, régiments par régiments, compagnies par compagnies; une brigade parcourt d'une seule traite seize kilomètres ; « les Prussiens, dit M. D., marchaient et nous restions en place ; tous leurs généraux galopaient au combat, et les nôtres paraissaient ne pas l'entendre ». La brigade de Goltz attaque à Borny ; mais Manteuffel, qui commande le I[er] corps, l'appuie aussitôt avec vigueur, et, ici encore, comme à Spicheren, « les généraux prussiens se précipitent tous, sans récrimination, au bruit du canon » (p. 103). A Rezonville, Alvensleben est pareillement secouru par Voigts-Rhetz qui accourt « à l'aide de son collègue, au péril, sans calculer le danger » (p. 198).

On voit, par le récit de M. D., que l'audace, cette qualité toute française, était du côté des Allemands. Mais il faut reconnaître, avec lui, qu'ils ont joué de bonheur et que tout, même leurs erreurs, a tourné à leur profit. Ils ont été braves, hardis, tenaces, mais ils n'ont brillé ni par leur stratégie, ni par leur tactique, et, plus d'une fois, ils se sont trouvés, de leur propre aveu, dans une situation fort critique. Au matin du 6 août, leurs divisions étaient tout autant éparpillées que celles de l'armée du Rhin. Leurs batailles, sauf celle du 18 août, n'ont été que des coups de tête. Celle de Forbach, engagée au hasard par une simple division, a été poursuivie avec une véritable incohérence, et, durant la journée, le commandement a passé de main en main, à mesure que les généraux arrivaient, de Kameke à Stülpnagel, puis à Gœben, puis à Zastrow ; Alvensleben prescrivit sérieusement aux hussards de gravir le Rotherberg ; l'artillerie fut mise en batterie à portée des chassepots, et elle aurait été prise tout entière si Frossard avait reçu le moindre renfort. A Borny, mêmes efforts décousus, même manque d'une direction supérieure, même bataille commencée à l'aventure et menée au hasard. A Rezonville, mêmes fautes accumulées : dispersion des corps allemands dans leur marche de flanc, bataille engagée de nouveau contre la volonté de l'état-major du propre mouvement d'un commandant, lutte d'un seul corps (le III[e]) contre toute l'armée française, arrivée tardive d'un autre corps (le X[e]) qui a fait une étape de douze lieues, qui lance une de ses brigades (la brigade Wedell) pour la retirer aussitôt brisée et presque anéantie, qui tente contre les mamelons des assauts isolés et impuis-

sants. La journée de Saint-Privat, du reste inutile, est la seule que n'ait pas amenée le hasard; mais si Bazaine avait secouru Canrobert et poussé en avant au moment opportun Frossard et Le Bœuf, elle était gagnée pour les Français; malgré leurs efforts, les Allemands ont été repoussés au centre et à la droite, et ils ne sont vainqueurs à la gauche que parce que Canrobert, absolument abandonné, se voit attaqué dans Saint-Privat par la garde prussienne et tourné à Roncourt par les Saxons.

Il est certain, avoue l'état-major allemand, que le 14, le 16, le 18 août des moments se produisirent, au cours du combat, où, du côté des Français, une volonté ferme, pénétrée de la situation et dirigeant avec ensemble, aurait pu se ménager bien des succès [1]. Voilà ce que démontre avec évidence l'ouvrage de M. Duquet; « un amoncellement inouï de fautes, de défaillances, de calculs égoïstes, d'incapacités, de félonies, rend inutile la bravoure des officiers et des soldats » (p. 228).

Reprocherons-nous à l'auteur quelques menues fautes, par exemple, d'écrire « Ardent du Pic » (p. 113), le nom du colonel Ardant du Picq, l'auteur des originales *Etudes sur le combat* [2], et de prendre un participe passé pour un grade de l'armée allemande? [3]. Le blâmerons-nous d'avoir alourdi son texte sous la masse des citations? Dirons-nous que nous regrettons de trouver ici et là certaines vivacités d'expression, certaines allusions ou marques de patriotique ressentiment qui ne doivent pas se trouver dans un livre d'exacte et sévère histoire (voir p. 9), certains jugements passionnés? Nous préférons, en terminant cet article, louer ce livre si nourri, si fécond en enseignements, rempli d'appréciations si instructives et souvent si justes, écrit après tant de recherches et avec une haute compétence ès choses militaires. Le récit est d'ailleurs clair et net; celui de la bataille de Saint-Privat, entre autres, se lit avec un très vif intérêt et, lorsqu'on est arrivé au bout du livre, on a compris sans peine comment se sont suivies et enchaînées ces tristes journées d'août, comment Borny a amené Rezonville, et comment Rezonville a amené Saint-Privat, qui a entraîné le blocus de Metz et de l'armée du Rhin.

A. Chuquet.

CHRONIQUE

FRANCE. — Tous les lettrés et surtout les hellénistes connaissent la charmante idylle de Dion Chrysostome, qui a pour titre en français *le Chasseur* ou *l'Eubéenne*,

1. Première partie de la traduction française, p. 879 (Duquet, p. 309).
2. Parues chez Hachette en 1880.
3. P. 212 « Niemann, gewiedmet de l'armée allemande », lire *gewidmet* ou dédié à l'armée allemande; p. 274 lire également *Rossbach* au lieu de « Roosback ».

et qui rappelle vaguement à l'esprit *la Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre. M. H. FAUVEL, docteur en médecine, s'est amusé dans ses rares loisirs, à la mettre en français. Sa traduction qui vient de paraître à Paris chez l'éditeur Dupret, 3, rue de Médicis, est élégante et gracieuse avec je ne sais quoi de naïf qui nous révèle que M. H. Fauvel a fait une étude particulière de la langue d'Amyot.

— La *Société archéologique et historique d'Orléans* vient de publier le deuxième et dernier fascicule du tome XVI de ses *Mémoires* (Orléans, Herluison; Paris, Société bibliographique). Ce volume contient deux cartulaires : 1° celui de *N.-D. de Beaugency*, par M. VIGNAT; 2° celui de *N.-D. de Voisins*, par M. J. DOINEL. Les deux publications, faites avec grand soin, apportent une intéressante contribution à l'histoire de la vie monastique en plein moyen âge, notamment dans les couvents de femmes.

— M. Eug. Rolland s'est retiré de la direction de *Mélusine* qui continue à paraître sous la direction de M. Henri GAIDOZ seul. Les conditions d'abonnement ont été modifiés ; la revue paraît le 5 de chaque mois, par livraison de 12 pages, chez Émile Lechevalier, 39, quai des Grands-Augustin, Paris (un an, 12 fr.)

ALLEMAGNE. — Trois volumes nouveaux ont paru dans la « Bibliothèque des écrivains espagnols », de KRESSNER : III. Cervantes. *Don Quijote*, 1a parte ; IV. Calderon, *El alcade de Zalamea* ; V. Hartzenbusch, *Los amantes de Teruel*.

— Le comité de l'*Allgemeiner deutscher Sprachverein*, de Brunswick, décernera un prix de mille mark à l'auteur du meilleur travail sur la question : *Wie kœnnen Reinheit und Reichtum der deutschen Schriftsprache durch die Mundarten gefœrdert werden?*

— Le 17 novembre 1887, à l'occasion du trois centième anniversaire de la naissance de Vondel (né le 17 novembre 1587 à Cologne), on a joué au théâtre de Cologne un drame du poète hollandais, *Jephtha*, traduit en allemand par Mme Lila SCHNEIDER.

— La librairie Hirzel, de Leipzig, met en vente : 1° *Die æltesten grosspolnischen Grodbücher*, premier volume, *Posen*, 1386-1399, p. p. J. de LEKSZYCKI; 2° *Aeltere Universitæts-Matrikeln*, I. *Universitæt Frankfurt an der Oder*, p. p. E. FRIEDLAENDER, avec la collaboration de MM. G. LIEBE et E. THEUNER, premier volume, 1506-1648; 3° *Die Gegenreformation in Westfalen und am Niederrhein*, actes et éclaircissements, p. p. L. KELLER, deuxime partie, 1585-1609. Ces trois volumes, le premier au prix de 10, le deuxième, de 20, le troisième, de 16 mark, forment le 31e, le 32e et le 33e volume des publications des archives d'État du royaume de Prusse.

— La sixième séance plénière de la *Commission historique badoise* a eu lieu les 4 et 5 novembre 1887. A Pâques 1888 paraîtra le premier volume de la *Politische Correspondenz* du grand duc Charles-Frédéric de Bade, publié par les soins de M. ERDMANNSDŒRFFER; il aura trait aux rapports de Bade avec le *Fürstenbund* et la politique impériale dans les années 1783-1789, aux relations du margraviat avec la France, la Hollande, la Russie durant la même période, et à ses premiers conflits avec la République française jusqu'à 1794. On continue à imprimer les *Regesten zur Geschichte der Bischœfe von Constanz* (M. LADEWIG a envoyé la deuxième livraison et promet trois autres livraisons) et les *Regesten der Pfalzgrafen am Rhein* (M. WILLE a envoyé la deuxième livraison). M. GOTHEIN travaille à sa *Wirthschaftsgeschichte des Schwarzwaldes und der angrenzenden Gaue*; M. HEYCK, à sa *Geschichte der Herzœge von Zæhringen*; M. KRIEGER, à son *Topographisches Wœrterbuch des Grossherzogthums Baden*; M. SCHULTE, à la publication des *Tagebücher und Kriegsakten des Markgrafen Ludwig Wilhelm von Baden*; M. de

Weech a fait paraître la première livraison du 3e volume du *Codex diplomaticus Salemitanus* (voir sur le deuxième volume de ce cartulaire *Revue critique* 1887, n° 29, art. 148). La commission a résolu de faire imprimer les travaux suivants 1° la continuation des *Regesten der Pfalzgrafen* jusqu'à 1509 par M. Wille, sous la direction de M. Winkelmann; 2° la mise en œuvre des *Regesten des Markgrafen von Baden* depuis Hermann I, jusqu'aux fils de Christophe I, par M. de Weech et les employés des archives; 3° la publication de la *Physiokratische Correspondenz* du margrave Charles-Frédéric, par M. Knies.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 janvier 1888.

M. Bréal, président sortant, prononce une courte allocution et invite M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, président de l'Académie pour 1888, à prendre sa place au fauteuil. Sur la proposition de M. d'Hervey de Saint-Denys, l'Académie vote des remerciements à M. Bréal.

M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse au secrétaire perpétuel une lettre dans laquelle il décrit divers dons offerts au pape Léon XIII à l'occasion de son jubilé : deux sarcophages, provenant de la villa Ludovisi, donnés par le prince de Piombino, et une *capsa* d'argent, trouvée aux environs de Tébessa, donnée par le cardinal Lavigerie. Ces trois monuments appartiennent aux premiers siècles du christianisme et sont ornés d'emblèmes religieux.

L'Académie se forme en comité secret.

Après la reprise de la séance publique, l'Académie procède à l'élection de diverses commissions. Ces commissions sont composées chacune des membres du bureau de l'Académie et des membres élus, dont les noms suivent :

Nord de l'Afrique : MM. Renan, Pavet de Courteille, Duruy, Heuzey, Perrot, Schefer, Maspero, Héron de Villefosse;

Prix Duchalais (numismatique du moyen âge) : MM. Deloche, Schlumberger, Héron de Villefosse, Anatole de Barthélemy ;

Prix Bordin (législation des capitulaires) : MM. de Rozière, Deloche, d'Arbois de Jubainville, Viollet;

Prix Bordin (l'histoire d'Edesse) : MM. Renan, Derenbourg, Pavet de Courteille, Schefer;

Prix Brunet (bibliographie) : MM. Delisle, Hauréau, Gaston Paris, Paul Meyer ;

Prix Stanislas Julien (ouvrages relatifs à la Chine) : MM. Maury, Pavet de Courteille, Schefer, Oppert ;

Prix Delalande Guerinéau (ouvrages relatifs à l'antiquité classique) : MM. Ravaisson, Jules Girard, Georges Perrot, Bréal;

Prix de la Grange (anciens poètes de la France) : MM. Gaston Paris, Paul Meyer, Siméon Luce, Léon Gautier.

M. Léon Gautier, au nom de la commission du prix Gobert, fait connaître les ouvrages envoyés au concours pour cette année :

1° Cosneau, *le Connétable de Richemont ;*

2° Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française* (suite);

3° Elie Berger, *les Registres d'Innocent IV ;*

Ouvrages auxquels il faut ajouter ceux qui sont actuellement en possession du premier et du second prix :

1° A. de Ruble, *le Mariage de Jeanne d'Albret* et *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret ;*

2° Dehaisnes, *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois, etc.*

Ouvrages présentés : — par M. de Boislisle : A. Mazon, *la Commanderie des Antonins à Aubenas en Vivarais ;* — par M. Héron de Villefosse : 1° Julien-Laferrière et Georges Musset, *l'Art en Saintonge et en Aunis*, fasc. 15 et 16; 2° Jules de Laurière, *la Mosaïque romaine de Girone (Espagne)* (extrait du *Bulletin monumental); —* par M. Heuzey : Albert Dumont, *les Céramiques de la Grèce propre*, 4e fascicule (publié par Edmond Pottier); — par M. Jules Girard : Roger Peyre, *Histoire générale de l'antiquité ;* — par M. Schefer : Xénopol, *Etudes historiques sur le peuple romain;* — par M. Bréal : Max Müller, *Biographies of words and the Homes of the Aryas.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 23 janvier 1888 —

Sommaire : 30. Wright, Notules syriaques. — 31. Josèphe, p. p. Niese. — 32. Haupt, Le rempart romain des Champs Décumates. — 33. La Chanson de Roland, trad. par Clédat. — 34. Pakscher, La chronologie des poésies de Pétrarque. — 35. Pellechet, Les imprimeurs du Comtat-Venaissin. — 36. Scherer, Grimm. — 37. M. L. Les bureaux de la guerre sous la Terreur. — 38. Gemæhling, Les Fririon. — 39. Firmery, Jean Paul Richter. — 40. Wüstenfeld, Les collaborateurs des Annonces savantes de Gœttingue, 1801-1830. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

30. — Wright, **Notulæ syriacæ,** 1887. 15 p. (printed for private circulation).

M. W. Wright a publié ces *Notulæ Syriacæ* pour les offrir à ses amis comme cadeau de Noël, et il les date de *Christmas* 1887. Il y en a trois. La première signale une nouvelle rédaction, conservée en partie dans un ms. de Cambridge, de la législation que MM. Bruns et Sachau ont fait récemment connaître [1]. La deuxième note nous renseigne sur une série de canons de Jacob d'Edesse, pour la plupart sous forme de questions et de réponses, contenues dans le même ms. et comblant des lacunes dans les textes publiés par MM. de Lagarde et Lamy. La troisième notule nous informe, d'après la souscription d'un ms., que le couvent de Sainte-Marie Deipara avait été acquis par des marchands de Takrît pour 12,000 dînârs d'or (170,000 fr.). Ce marché dont on ignore la date exacte, est sans doute antérieur au x[e] siècle. Le nom de M. Wright nous dispense de louer la correction des textes, la sagesse des conclusions, le choix heureux des morceaux dont la primeur a été réservée à cent cinquante privilégiés.

H. D.

---

31. — **Flavii Josephi Opera** edidit et apparatu critico instruxit Benedictus Niese. Vol. I. *Antiquitatum Judaicarum libri* I-V, 1887. (LXXXIV-362 p., prix 14 marcs.) Vol. II. *Libri*, VI-X (VIII-392 p., prix 12 marcs), 1885. Berlin, Weidmann.

Le deuxième volume de cette édition de Josèphe a paru, comme il arrive souvent en Allemagne, avant le premier. Il a fallu attendre celui-ci pour connaître les principes critiques sur lesquels l'éditeur a fondé sa constitution du texte. La longue préface de M. Niese donne à cet égard tous les renseignements désirables.

La première édition critique sérieuse de Josèphe est celle de Hudson,

1. *Syrisch-rœmisches Rechtsbuch aus dem fünften Jahrhundert.* Leipzig, 1880.

fondée sur les travaux d'Edouard Bernard (Oxford, 1720); celle d'Havercamp (Leyde, 1726) n'en est guère, pour le texte, que la répétition, et a servi elle-même de base aux éditions postérieures, parmi lesquelles celles de Louis Dindorf (Didot, 1845) et d'Emmanuel Bekker (Teubner, 1855) méritent seules une mention. La nouvelle recension de M. N., entreprise sur les conseils du regretté Alfred de Gutschmid, repose sur une étude approfondie de tous les manuscrits existants, dont la préface donne l'énumération. M. N. croit que tous nos manuscrits des *Antiquités judaïques* dérivent d'un même archétype; la preuve lui en est fournie par plusieurs lacunes certaines qui leur sont communes (*Antiquités*, X, 2, 4, *ad fin*, etc.). Non seulement cet archétype était déjà mutilé et interpolé sur certains points (par exemple le célèbre passage sur le Christ), mais encore les noms propres hébraïques y avaient été systématiquement altérés pour faire concorder les transcriptions de Josèphe avec celles de la Version des Septante. L'exemple le plus frappant est le passage des *Antiquités* (X, 11, 1 = *Contre Apion* I, 19), extrait de Bérose, où le roi de Babylone qui détruisit Jérusalem est appelé Nabuchodonosor (Ναβουχοδονόσορος), comme dans nos Bibles; or ce même texte de Bérose, cité à travers Josèphe, nous a été transmis par la version arménienne d'Eusèbe et par Syncelle (d'après Eusèbe) et ici la transcription constante est Ναβουκοδρόσορος (Nabukodrosorus) qui se retrouve d'ailleurs dans les fragments de Mégasthène et d'Abydène. L'altération du texte primitif de Josèphe par les copistes postérieurs au v[e] siècle est ici manifeste, mais je n'irai pas jusqu'à en conclure avec M. N. que *partout* où Josèphe nomme le roi de Babylone il faille rétablir la leçon Ναβουκοδρόσορος (ou Ναβοκοδρόσορος). Les auteurs anciens se piquaient fort peu d'uniformité et de logique en pareille matière; il leur arrive assez souvent de donner à un nom propre, en deux endroits, une orthographe et même une prononciation toutes différentes, suivant la source qu'ils copient. En voici un exemple bien remarquable tiré d'Appien. Aux chapitres 10 et 15 de son *Mithridate*, Appien donne le nom d'Ariarathe (Ἀριαράθης) au fils aîné de Mithridate Eupator, que son père avait placé sur le trône de Cappadoce. Plus loin, aux chapitres 17, 18 et 35, le même prince est appelé Arcathias (Ἀρκαθίας), quoique les renseignements de Plutarque et le témoignage des médailles ne laissent aucun doute sur l'identité des deux personnages : c'est que dans le premier cas Appien copiait sans doute une source grecque, où le nom perse était exactement transcrit, tandis que dans le second il suivait vraisemblablement Tite-Live.

Revenons à nos manuscrits de Josèphe. Ils se divisent en deux groupes : d'une part les manuscrits R de Paris (xiv[e] siècle), et O d'Oxford (xv[e] siècle), issus d'une même source; d'autre part tout le reste des manuscrits et l'ancienne version latine. M. N. établit par des preuves décisives que les deux premiers manuscrits, quoique plus récents que

plusieurs de la seconde famille (certains desquels remontent au XI[e] siècle) ont conservé une tradition de texte bien préférable à ces derniers, qui portent des traces de corrections nombreuses et souvent arbitraires. En rétablissant R et O à la place d'honneur, le nouvel éditeur a pu introduire dans le texte quelques améliorations brillantes. Ainsi au livre IX, ch. 14, 2, une phrase inintelligible empruntée à Ménandre de Pergame[1] — Ἐπὶ τούτους πέμψας ὁ τῶν Ἀσσυρίων βασιλεὺς — devient : Ἐπὶ τούτου Σελάμψας ὁ etc.; et nous apporte à la fois une transcription grecque toute nouvelle du nom du roi assyrien Salmanassar (IV), et la preuve qu'on a eu tort d'accuser Josèphe de confondre Salmanassar avec Sennachérib[2]. J'ajoute que ce passage même, rapproché du nom Σαλμανασάρης — chez les Septante Σαλαμανασσὰρ — qui se lit un peu plus haut dans Josèphe, paraît venir à l'appui de l'opinion que j'ai exprimée plus haut, à savoir que Josèphe ne se souciait pas de mettre ses transcriptions empruntées à la Bible d'accord avec celles qu'il trouvait dans les écrivains grecs.

On voit, sans plus ample démonstration, que M. N. a eu raison de prendre R et O pour bases de son texte ; d'ailleurs l'annotation critique, très complète — trop complète peut-être — qui court au bas des pages, fournit toutes les leçons divergentes des autres manuscrits et permet au lecteur de se faire sur chaque point une opinion personnelle. M. N. exprime le regret de n'avoir pu dépouiller avec la même exactitude la tradition *indirecte* du texte de Josèphe, c'est-à-dire les nombreuses citations qui s'en trouvent dans les écrivains ecclésiastiques. Cette tâche si longue et si ingrate tentera-t-elle jamais un éditeur? J'en doute, et il n'est pas bien sûr qu'il fût récompensé de sa peine, car il restera toujours à savoir si les auteurs ecclésiastiques ont transcrit exactement le texte qu'ils avaient sous les yeux.

Les deux volumes de M. N. ne nous mènent que jusqu'au livre X des *Antiquités*; le reste de cet ouvrage prendra encore deux volumes et il en faudra au moins autant pour la *Guerre des Juifs* et les petits écrits ; c'est donc un Josèphe en 6 ou 7 volumes que nous promet M. Niese. Un pareil travail, aussi utile que difficile, a droit à tous les remerciements des lettrés et nous souhaitons vivement que le sa-

1. Je ne sais pourquoi ce passage manque dans les fragments de Ménandre recueillis par Müller. (*Fragmenta historicorum græcorum* de Didot.)

2. Cette confusion a été présumée d'abord par G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 69, en se fondant sur le silence des documents assyriens au sujet d'une expédition de Salmanassar IV contre Tyr. Mais ce silence ne prouve rien, puisqu'on n'a encore trouvé aucune inscription de Salmanassar, et quant aux inscriptions de Sennachérib, elles parlent bien d'une expédition du roi en Phénicie, mais qui n'eut pas du tout le caractère de celle que décrit Ménandre. M. Meyer (*Gesch. des Alterthums*, § 383), qui suit aveuglément Smith, écrit : « *Dass Sanherib den vergeblichen Angriff auf Tyros nicht erwæhnt ist sehr begreiflich.* » On irait loin avec un pareil système d'interprétation ! M. Maspero ne s'est pas laissé entraîner dans cette erreur.

vant éditeur puisse le mener à bonne fin avant de trop longues années.

THÉODORE REINACH.

---

32. — Hermann HAUPT, **der rœmische Grenzwall in Deutschland nach den neueren Forschungen,** mit besonderer Berücksichtigung Unterfrankens geschildert. (Extrait de l' « Archiv des historischen Vereins für Unterfranken und Aschaffenburg ». (Tome XXVIII). Würzburg, Stuber, 1885. In-8, 54 p. 2 mark 50.

Il y a peu de sujets qui occupent et passionnent les savants des bords du Rhin et du Mein au même degré que l'étude des restes du rempart romain qui enfermait les *Champs Décumates*. Si l'on veut avoir une idée exacte des derniers travaux parus sur la question, des derniers résultats obtenus, on peut recourir à l'utile brochure de M. Hermann Haupt. Une carte, très nette, accompagne cet opuscule qui est écrit avec intérêt et — ce qu'il faut remarquer — avec impartialité; chose rare dans ces études locales où les légendes et le patriotisme de clocher tiennent une large place.

N.

---

33. — **La Chanson de Roland,** traduction archaïque et rythmée, accompagnée de notes explicatives, par L. CLÉDAT. (Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon, tome III). Paris, Leroux, 1887, in-8, XIV et 289 p. 5 fr.

Cette traduction archaïque et rythmée de la *chanson de Roland*, par M. L. Clédat, se rapproche jusqu'à un certain point de celles qu'ont données du même poème M. d'Avril et M. Petit de Julleville. Elle a néanmoins un caractère d'originalité bien marqué. Comme le remarque justement M. C., tous les curieux de littérature peuvent facilement lire dans le texte, à l'aide de quelques notes, les belles œuvres du XVe et du XVIe siècle, tandis que le texte original des chansons de geste ne peut être abordé que par ceux qui ont une connaissance approfondie de notre ancienne langue : c'est-à-dire que ce sera toujours le privilège d'un petit nombre. M. C. s'est donc borné à rajeunir les formes des mots de la *chanson de Roland*, conservant tous ceux qui subsistent aujourd'hui ou dont le sens n'a pas subi d'altération trop considérable. Cette simple opération l'a cependant obligé à d'autres remaniements pour pouvoir maintenir le rythme et l'assonance, mais ces remaniements sont faits avec beaucoup de discrétion et de légèreté de main. En somme, nous avons là un *Roland* avec l'orthographe et la morphologie du XIXe siècle, la syntaxe du XVIe, approximativement, et le rythme du XIe. Cela peut paraître monstrueux aux purs philologues, mais cela aura, je n'en doute pas, une saveur particulière pour le gros public et, par suite, aidera considérablement à la diffusion de notre épopée nationale : résultat dont les philologues ne pourront vraiment savoir mauvais gré à M. Clédat.

A. T.

34. — **Die Chronologie der Gedichte Petrarcas,** von Dr Arthur Pakscher. Berlin, Weidmann, 1887. In-8 de 139 pages. Prix : 5 fr.

Le travail de M. Pakscher s'adresse aux philologues et aux historiens de la littérature italienne ; il s'adresse aussi, par les documents qu'il apporte, aux psychologues qui aiment à reconstituer l'histoire des âmes du passé. Il est très important, pour bien juger de l'œuvre d'un poète, de savoir l'ordre dans lequel ont été composés ses ouvrages. Pour certains livres, qui portent avec eux un intérêt psychologique particulier, qui sont, jour par jour, presque heure par heure, le journal intime d'une vie, cette connaissance devient tout à fait nécessaire. Le *Canzoniere* de Pétrarque tient le premier rang parmi ces recueils de morceaux détachés, remplis presque tout entiers d'une pensée unique et dans lesquels le poète a mis le meilleur et le plus délicat de ses sentiments. La vie poétique du maître ne sera connue à fond du biographe, sa passion pour Laure ne sera analysée dans les moindres détails qu'à la condition de savoir la date de chacune des pièces du *Canzoniere*, ou tout au moins l'époque de la vie du poète où elles ont été composées. Si ces renseignements chronologiques font défaut, aucun fil conducteur ne peut guider l'esprit ; le caprice ou le sentiment personnel du lecteur peuvent transformer et dénaturer la signification de chaque poème et la portée de l'ensemble.

Déjà les premiers commentateurs de Pétrarque se sont occupés de la question du classement chronologique de ses poésies italiennes ; mais ils ne possédaient que peu de renseignements biographiques, en dehors du texte même qu'ils étudiaient, et n'avaient pas dépouillé la masse énorme des œuvres latines, dont la comparaison devait être plus tard si féconde en résultats. Les *Mémoires*, fort méritoires, *sur la vie de François Pétrarque*, de l'abbé de Sade, ont marqué un certain progrès dans ce domaine spécial de la critique pétrarquesque ; en notre siècle, M. Carducci et bien d'autres ont apporté sur la date de pièces isolées des éclaircissements précieux. Mais l'ensemble des recherches a toujours échoué, par suite du caractère tout subjectif de la méthode employée ou par les égarements de l'esprit de système. M. P. a trouvé un critérium nouveau, qui se rattache aux travaux récemment faits sur les autographes du *Canzoniere* et notamment au *Vat. 3195* retrouvé au Vatican.

Le retour à la lumière de ce dernier manuscrit, rédaction définitive et en partie autographe du poète, établissait d'une façon certaine quel était l'ordre de classement qu'il avait fixé, quel était par suite celui que les éditeurs modernes, à l'imitation d'Alde Manuce, devaient adopter, sans hésitation possible. Les conclusions qui furent alors proposées s'arrêtaient là. M. P. va plus loin et donne à la découverte toute sa valeur, en établissant que cet ordre, choisi par Pétrarque, est conforme, à peu d'exceptions près, à l'ordre chronologique de la composition. La démonstration de ce fait important oc-

cupe le second chapitre de son travail [1]; elle est appuyée presque uniquement sur les mentions portées par un assez grand nombre de pièces de Pétrarque dans les brouillons, malheureusement si incomplets, du *Vat. 3196*. Ces mentions, étudiées avec soin par M. P., contiennent, on le sait, des particularités précieuses sur la date, le lieu et les circonstances de la rédaction, et aussi des renvois à une mise au net qui n'est autre que le *Vat. 3195*. Le tableau fort utile qui figure en appendice au travail de M. P. et qui assigne à chacune des pièces soit une date précise, soit une date approximative, présente sous une forme résumée les principales conclusions de l'auteur.

M. P. ne se contente pas d'établir un cadre général; il s'occupe, dans les derniers chapitres du livre, de rechercher la date de quelques-unes des pièces les plus intéressantes, parmi celles qui ne portent point de millésime dans les feuillets autographes. Il étudie successivement un certain nombre de poèmes historiques, amoureux ou adressés à des amis. On remarquera, entre autres, une dissertation étendue sur la dédicace de la Canzone fameuse *Spirto gentil*, dédicace tant de fois discutée et qu'il enlève à Rienzi pour la transporter à Busone ou Bosone de Gubbio, élu sénateur de Rome en 1337. Toute cette partie, faite de détails, sera discutée comme il convient par la critique italienne et il sera intéressant de voir ce qu'elle adoptera des opinions soutenues par M. P.; on ne lui reprochera point, en tous cas, de manquer de hardiesse et de s'en tenir trop facilement aux opinions reçues.

Avant de quitter cette importante contribution aux études sur Pétrarque, je profiterai d'une des observations de l'auteur (p. 21) pour effacer une demi-page publiée dans les *Fac-similés de l'écriture de Pétrarque*, p. 17, et reproduite dans *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 285. En invitant à rechercher des autographes égarés de Pétrarque, je signalais des feuillets qui paraissent décrits comme autographes et qui figurent dans un petit inventaire de livres d'Orsini, comme portant la date *1356*, x *novembris*. M. P. remarque avec raison qu'il faut identifier ces feuillets avec ceux du *Vat. 3196*, qui fut aussi chez Orsini : la date en question se trouve en effet dans le haut du feuillet 11 et nous savons, par l'ordre des citations qui furent faites au seizième siècle par Beccadelli, que le feuillet aujourd'hui numéroté 11 se trouvait autrefois le premier du recueil. Je remercie M. Pakscher de me fournir l'occasion de supprimer publiquement un renseignement qui pourrait induire les travailleurs en recherches inutiles [2].

P. de Nolhac.

1. Le premier chapitre consacré à l'authenticité des autographes du Vatican renferme une longue digression dans laquelle M. P. répond aux objections spécieuses et souvent ingénieuses présentées par M. C. Appel contre l'autographie du *Vat. 3196*, dans *Die Berliner Handschriften der Rime Petrarcas*, Berlin, Reimer, 1886 (cf. *Revue critique*, 1886, I, p. 218). — P. 16, lire *Van Praet* au lieu de *de Praet*.

2. Il resterait à expliquer la présence de ce ms. dans un inventaire où il ne devra pas logiquement figurer; mais ce détail est sans importance. Observons que

35. — **Notes sur les imprimeurs du comtat Venaissin et de la principauté d'Orange et Catalogue des livres imprimés par eux qui se trouvent à la bibliothèque de Carpentras,** par M. Pellechet. Paris, Alph. Picard, 1887, grand in-8 de IX-171 p.

M. Pellechet, après avoir, en sa *préface*, fait une spirituelle apologie de la capitale du Comtat Venaissin et raconté rapidement l'histoire de la magnifique bibliothèque donnée à cette ville par un de ses plus grands évêques, Malachie d'Inguimbert, décrit les éditions de cette collection qui sont sorties des presses d'Apt, d'Avignon, de Carpentras, de Cavaillon et d'Orange. Les descriptions sont faites avec tout le soin, toute la précision que l'on pouvait attendre du zélé et savant bibliographe dont le coup d'essai a été un coup de maître [1]. Plusieurs articles sont accompagnés de notes où tantôt est révélé le nom du livre décrit, où tantôt sont signalées les armes d'un possesseur de ce livre, où tantôt enfin sont consignées diverses autres particularités, comme celles, par exemple, qui concernent les *Joci* d'André d'Arnaud, lieutenant-général de la sénéchaussée de Forcalquier (p. 12), les erreurs commises par Barjavel, de Blégier, Brunet, Hain, etc., relativement à Nicolas Tepe dont le nom a été défiguré par les uns et qui a été pris à tort par les autres pour un imprimeur (p. 43), les omissions des *Biographies* Michaud et Didot au sujet de Jean de Croï (d'Uzès), pasteur à Béziers, professeur à Nîmes, docte philologue et docte théologien (p. 126), les omissions du *Manuel du Libraire* au sujet de Claude de Sainctes (p. 87) de *la Reine Esther*, tragédie en provençal, dont on ne connaît que deux exemplaires, de Jean de Labadie, etc.

A cet excellent catalogue de livres, dont quelques-uns sont fort rares, M. P. a ajouté d'abondants détails biographiques sur ceux qui les ont imprimés, détails puisés le plus souvent dans les documents inédits des dépôts publics du département de Vaucluse. Il met ainsi sous nos yeux une série d'une centaine de notices, presque toutes entièrement nouvelles, sur les imprimeurs du Comtat Venaissin. Je citerai, comme particulièrement intéressantes, en ce qui regarde Avignon, les notices sur Antoine Aubanel, Barthélemy et Mathieu Bonhomme, les quatre Bramereau, Jean de Channey, Jean du Prat, les frères Giroud, Fran-

---

cette rectification ne touche en rien à un renseignement voisin relatif à d'autres feuillets autographes provenant de Marcello Cervini, peut-être les mêmes que ceux de Baldassare da Pescia.

1. *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon et Mâcon* (1883), si fort louées ici par le plus compétent des juges, M. Emile Picot, et honorées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres de la première médaille dans le Concours des antiquités nationales. Cette importante publication a été suivie de près par le *Catalogue des incunables de la bibliothèque de Dijon* (1886). M. P. aurait bien voulu insérer, dans le volume même que j'analyse, le catalogue des incunables de la bibliothèque de Carpentras, mais de regrettables difficultés (voir *préface*, p. IX), ne lui ont pas permis de nous donner l'inventaire des belles éditions italiennes du XV^e siècle, que possède l'Imguimbertine.

çois Mallard, les cinq Offray, Pierre Roux, les Seguin, et, en ce qui regarde Carpentras, les notices sur Dominique Eysséric, les deux Quenin, Claude Touzet.

Diverses pièces curieuses ont été reproduites dans l'*Appendice : Supplique de Jean de Channey aux consuls d'Avignon relative à l'établissement de son imprimerie dans cette ville; l'Université d'Avignon contre J. Bramereau, imprimeur des thèses soutenues par les élèves des RR. PP. Jésuites; Règlement concernant l'imprimerie et la librairie à Avignon; corporation des imprimeurs-libraires à Avignon,* 1754-1790; *statuts et règlement pour le corps des imprimeurs marchands libraires de la ville d'Avignon; Mémoire instructif concernant l'établissement du corps des imprimeurs dans le Comtat; l'imprimerie à Avignon pendant l'annexion du Comtat Venaissin à la France,* 1768-1774.

Nous attendons avec la plus solide confiance les autres travaux bibliographiques que nous promet M. Pellechet [1].

T. de L.

---

36. — Edmond Scherer. **Melchior Grimm,** l'homme de lettres, le factotum, le diplomate. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-8, 479 pages. Prix : 7 fr. 50.

Le biographe de Diderot devait être attiré par une figure aussi curieuse et originale que celle de Melchior Grimm, et l'existence aventureuse de l'ami de Mme d'Epinay, du correspondant de Catherine II et de tant de princes allemands, offrait assez de problèmes à résoudre pour tenter l'esprit de M. E. Scherer.

La vie de Grimm a été racontée brièvement par Meister, son ami et son successeur à la *Correspondance*; depuis, Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, Hettner, dans son *Histoire de la littérature* au xviiie siècle, lui ont consacré des articles importants [2]; mais pour le bien apprécier, il leur manquait une édition critique de la *Correspondance littéraire*. M. Tourneux nous l'a enfin donnée et grâce à elle, M. E. S. a pu rectifier bien des erreurs de ses devanciers. Mais la direction de la *Correspondance* n'a rempli qu'une partie de la vie de Grimm. Sa correspondance avec Caroline de Hesse, trouvée dans les archives de Darmstadt, et surtout les lettres de Catherine II, publiées par la Société de l'histoire de Russie, nous le font connaître dans ses relations avec les grands et fournissent à la fois sur la seconde moitié de sa carrière les renseignements les plus précieux, tandis que ses lettres à Gottsched nous font assister à ses débuts littéraires. Enfin les *Mémoires* de Mme d'Epinay, publiés par MM. L. Perey et G. Maugras,

1. *Catalogue des incunables de la bibliothèque de Versailles*. Voir *préface*, p. ix. Au risque de commettre une indiscrétion, j'ajouterai que M. P. se propose de publier ensuite le catalogue des incunables de la bibliothèque de Lyon.

2. Je pourrais ajouter un article de K. Hillebrand, fait sur Grimm à l'occasion de la publication de sa correspondance avec Catherine II et que M. E. S. a dédaigné de citer.

nous le montrent au milieu de la société de la Chevrette et dans le monde des encyclopédistes. On le voit, les documents ne manquent pas pour connaître Grimm, — et je n'ai encore parlé que des principaux [1]; — en les mettant habilement en œuvre, en les contrôlant les uns par les autres, M. E. S. est parvenu à reconstituer dans son entier et avec une grande vérité la vie du célèbre écrivain et à résoudre l'énigme restée jusque là inexpliquée de son existence.

Grimm naquit à Ratisbonne en 1723. M. E. S. suppose, non sans raison, que son éducation dut être soignée ; de bonne heure du moins se révéla en lui le goût de la littérature; ses lettres à Gottsched, dont la première fut écrite à 18 ans, nous font connaître les aspirations du jeune étudiant non moins que ce savoir-faire et cet art courtisanesque, qui composaient le fond de son caractère. La littérature allemande était alors à une époque de transformation et d'élaboration ; Gottsched s'efforçait de la régénérer, en dotant l'Allemagne d'un théâtre national ; c'est vers le théâtre que Grimm se tourne tout d'abord; il va étudier à Leipzig, emportant avec lui une *Banise*, tragédie classique que Gotsched publia en 1743 et qui fut même jouée quatre ans après. Cependant, — l'esprit pratique se retrouve partout chez Grimm, — ses goûts littéraires ne le détournaient pas des études sérieuses ; il suit les leçons d'Ernesti et y acquiert cette connaissance de l'antiquité qui lui assurera une si grande supériorité sur une partie des critiques contemporains.

Mais il fallait vivre ; Grimm, qui a définitivement renoncé à la poésie, qui s'est déjà poussé auprès des grands (il avait, en 1745, accompagné le baron de Schönfeld à Francfort), part à la fin de 1748 pour Paris avec l'un des fils de ce diplomate ; il y trouva la gloire et la fortune. Nommé secrétaire du comte de Frise, admis dans le monde des encyclopédistes, les *Lettres* au Mercure sur la littérature allemande attirèrent sur lui l'attention ; elles n'avaient rien d'original ni même de bien solide, mais elles n'en furent pas moins un évènement; elles révélaient l'existence d'une littérature, jusqu'alors restée inconnue en France, et c'est là ce qui en fait l'importance. M. E. S. voit dans ce que dit Grimm d'un « temps glorieux pour les muses de sa patrie », qui ne serait « peut-être pas éloigné », un « mémorable exemple de divination »; j'ai peine à souscrire à cet éloge. Il ne faut pas oublier qu'au moment où Grimm écrivait, les poètes des *Bremer Beiträge*, Gellert, Zacharie, d'autres encore, s'étaient déjà rendus célèbres, et que l'apparition des trois premiers chants de la *Messiade* avait rempli l'Allemagne d'un immense espoir ; le langage de Grimm s'explique donc sans peine, et ce qui surprend bien plutôt, c'est qu'il connût si mal quelques-uns des écrivains de son pays.

Ce ne fut pas toutefois la critique littéraire, mais la polémique musicale qui rendit Grimm célèbre dans sa patrie d'adoption ; ami de

1. En effet, j'aurais dû ajouter les *Confessions* de Rousseau, et pour les dernières années, la *Selbstbiographie* de Reichard, qui connut Grimm dans sa retraite de Gotha.

Rousseau, il était, comme lui, du « coin de la reine », et, comme lui, il se jeta avec ardeur dans la querelle qui divisait les adversaires et les partisans de la musique française et de la musique italienne. La *Lettre sur Omphale* ouvrit la polémique; *Le petit prophète de Bœmischbrod* décida la victoire en faveur de Grimm et de ses amis; ce pamphlet lui « conféra la notoriété si difficile à acquérir pour un étranger; » il fit plus, il le mit de pair avec les premiers écrivains de l'époque. « De quoi se mêle ce bohémien [1] d'avoir plus d'esprit que nous? » écrivait Voltaire au lendemain de sa publication.

Mais si Grimm était un connaisseur délicat de la musique, si Philidor, Grétry, plus tard Mozart, trouvèrent en lui un partisan déclaré et un admirateur, il n'était pas toutefois un artiste, et la critique d'art dans laquelle il excellait ne pouvait le faire vivre. Restait la critique littéraire; il en avait essayé en 1750; il fut tenté cinq ans plus tard de s'y donner encore, et cette fois tout entier; il paraît avoir été attaché au *Journal étranger* au moment de sa fondation, il en écrivit du moins la préface, mais il comprit bien vite ce que cette entreprise avait de hasardeux; il y renonça, et à la suite d'un voyage en Allemagne, il commença cette *Correspondance littéraire*, qui fit et sa réputation et sa fortune.

M. E. S. a employé son analyse la plus pénétrante pour apprécier la *Correspondance*, et les pages qu'il consacre à cette œuvre complexe, compteront parmi les plus remarquables qu'il ait écrites. C'est là, en effet, dans la liberté et la variété de ces longues lettres adressées de 1756 à 1773 à ses augustes correspondants que Grimm se montre, tel qu'il était dans la réalité, avec son esprit pratique et juste, ses connaissances approfondies, son mélange de bon sens et de naïveté, de sérieux et d'enthousiasme déclamatoire qui font de lui un vrai disciple de Diderot; c'est là surtout qu'on voit ce qu'il fut en religion, en philosophie, en politique et comme critique littéraire. Sceptique en religion, Grimm est en philosophie presque un positiviste, en même temps qu'en politique, comme tant d'hommes de l'époque, il est partisan d'un despotisme éclairé. Son bon sens inflexible lui fait condamner les exagérations des physiocrates et les erreurs de l'économie politique naissante. Quelle page moqueuse et charmante sur les « mardis » du marquis de Mirabeau! : « On commence par bien dîner, ensuite on laboure, on bêche, etc. » Malgré l'inégalité de ses appréciations littéraire, il y porte en général une profondeur, une largeur de vues inconnues de la critique française contemporaine et qu'il devait à sa forte éducation classique et à sa connaissance des littératures étrangères.

1. Voltaire appelait ainsi Grimm, évidemment à cause du titre de son livre, comme il appelait Mme de Graffigny « cette péruvienne »; dans une lettre du 27 sept. 1768, il donne encore à Grimm le nom de « prophète de Bohême »; mais jamais il n'a regardé l'ami de Diderot, ainsi que le paraît croire M. E. S., comme d'origine tchèque.

« Nous sommes ici, écrit-il quelque part, un petit troupeau de vrais croyants, reconnaissant Homère, Eschyle et Sophocle pour la loi et les prophètes. » C'est l'élève d'Ernesti qui parle là.

Si M. E. S. a fort bien mis en lumière les qualités de Grimm et cette manière nouvelle qui en a fait « le véritable précurseur de la critique, telle qu'elle est comprise aujourd'hui », il n'a pas moins su découvrir ses défauts : la lourdeur, le manque de justesse. Mais que de justesse aussi, d'à propos, d'esprit même parfois, dans ses jugements sur les écrivains contemporains dont il vit se fonder la réputation : Dorat « l'aimable serin », Marmontel « l'homme de bois », Ducis qui « n'a ni génie, ni jugement, et rien qu'une chaleur factice » ! Que de pages vraies, même dans ce qu'elles offrent de contradictoire, sur Voltaire, « le grand Tien, » dont le génie, la grandeur et le bon sens sont pour lui une inexplicable énigme ! Le bon sens de Grimm n'éclate pas moins dans les impatiences que lui causent les extravagances de son parti, et cependant, par là il était vraiment de son temps, il cède lui aussi parfois à l'esprit de persécution et M. E. S. a pu avec raison l'accuser de « fanatisme à rebours », railler son prosélytisme bizarre, ses deux *catéchismes* religieux et politique, lui reprocher enfin d'être tombé dans les solennelles niaiseries de son siècle.

Après cette étude de la *Correspondance littéraire*, M. E. S. revient à la biographie de Grimm, et il nous le montre tour à tour dans ses relations avec Mme d'Epinay et ses principaux correspondants d'Allemagne : Frédéric le Grand, la duchesse de Saxe-Gotha et la landgrave de Hesse : c'est le tableau de la vie intime et de la vie politique de l'écrivain diplomate qu'il fait passer sous nos yeux. Les Mémoires de Mme d'Epinay, ce « livre unique », comme l'appelle M. E. S., « aussi curieux comme document de l'histoire morale de cette époque que captivant comme récit biographique », lui ont servi surtout pour nous faire connaître le « mariage d'élection » de Grimm avec cette femme célèbre, ces réunions de la Chevrette, dans l'intimité desquelles Diderot nous fait aussi pénétrer, cette union charmante enfin, dont « il en fut cependant comme il arrive à des mariages plus réguliers. » Mais le chapitre qui en parle, renferme bien d'autres faits du plus haut intérêt : la brouille de Grimm avec Rousseau, son amitié pour Diderot, l'estime de ce dernier pour « l'homme de son cœur », enfin la transformation qui se fit dans « cet Allemand frotté de Français, » une fois qu'il est arrivé à l'âge mûr. De fier, concentré, sauvage, il va devenir diplomate, courtisan, complaisant, plein d'entregent. A la mort du comte de Frise, il avait trouvé le moyen de se faire nommer secrétaire des commandements du duc d'Orléans, une sinécure qui lui procurait un traitement et lui donnait ses entrées à la cour ; en 1759, il est chargé de représenter la ville libre de Francfort, avec 24,000 livres d'appointements, et quand, par une imprudence, il aura perdu cette place, il saura se faire nommer ministre de Saxe-Gotha à Paris. Il n'échoua qu'auprès de Frédéric II ; les flatteries

auxquelles il n'hésitait pas à descendre, déplurent au monarque prussien; sa correspondance même ne put lui agréer; elle cessa bientôt et Grimm n'en retira que quelques impitoyables railleries de la part du sceptique souverain.

Il fut plus heureux auprès de ses correspondants féminins; Louise-Dorothée de Gotha le lut jusqu'à sa mort avec plaisir, elle le chargea même de défendre ses intérêts et il s'y employa avec ce mélange de zèle et de servilité qui lui était propre. Plus étroits furent encore ses rapports avec Caroline de Hesse; ici toute gêne disparaît, plus d'adulation même; on dirait qu'il fait partie de la famille; il est du moins associé à ses destinées. M. E. S. a raconté fort agréablement le mariage de la jeune comtesse Wilhelmine avec le tsarévitch Paul, mariage auquel Grimm se trouva si intimement mêlé et qui lui fournit l'occasion de faire la connaissance de Catherine II. Il fut chargé, en effet, en passant par Berlin, de conduire à Saint-Pétersbourg le fils de la « grande landgrave », qu'il avait, deux ans auparavant, accompagné en Angleterre; Caroline se rendit dans cette ville avec ses trois filles, à travers la Baltique; elle était accompagnée, — je suis surpris que M. E. S. ait oublié ou ignoré ce fait, — par un autre homme de lettres célèbre, l'ami de Gœthe, Merck, à qui nous devons un court récit de la réception des princesses par la tsarine [1].

Le voyage de Pétersbourg fut l'évènement décisif de la carrière diplomatique de Grimm. Il plut à Catherine, non moins que Diderot, qu'il retrouva à la cour de Russie. « Sa conversation est un délice pour moi », écrivait-elle à Voltaire; on comprend d'après cela l'intime confiance qui s'établit entre eux; la tsarine voulait le garder près d'elle; une maladie dispensa Grimm de refuser; mais dorénavant il sera le correspondant assidu et empressé de la puissante souveraine, son chargé d'affaires, son commissionnaire en titre. Pendant vingt-deux ans le zèle du « souffre-douleur », comme l'appelait Catherine, ne se ralentit pas, son culte pour sa protectrice ne diminua pas un instant. En 1776, Grimm retourna en Russie; il resta une année presque entière auprès de la tsarine; son admiration pour elle n'est pas moindre qu'au premier jour. « Je quittais S. M., écrit-il, tellement ému, tellement électrisé, que je passais la moitié de la nuit à me promener à grands pas dans ma chambre. »

Les relations de Grimm avec Catherine II remplirent désormais presque toute sa vie; nommé colonel russe, titre qui faisait bien rire Frédéric II, il devint l'agent attitré de la tsarine à Paris, et tous les trois mois un courrier de cabinet lui apportait les ordres de sa souveraine. « Avant tout, » en effet, il est russe maintenant; il était allemand aussi en sa qualité de ministre plénipotentiaire de Gotha; français, comme faisant partie de la maison du duc d'Orléans; Grimm est, on le voit, un vrai cosmopolite. A cette époque aussi remonte sa dernière

1. *Briefe aus dem Freundeskreise von Gœthe, Herder, Merck*, p. 65.

transformation. En 1773, il avait cessé toute collaboration à la *Correspondance*; il finit même peu à peu par rompre complètement avec la littérature ; à mesure qu'il s'en détache, on voit « sous le français d'emprunt » l'allemand percer de plus en plus. Il revient aux goûts de sa jeunesse; les écrivains de sa patrie véritable l'intéressent davantage; il s'indigne de les voir dédaignés et méprisés par Frédéric II, et dans l'estime qu'ils lui inspirent, il se rencontre avec Catherine II.

La correspondance avec la tsarine est le document le plus complet que nous ayons sur la vie de Grimm, de 1773 à 1796 ; deux évènements la traversèrent d'abord : l'un, qui lui procura une de ses plus grandes satisfactions d'amour-propre, son séjour à Spa avec le prince Henri de Prusse, et la rencontre qu'il y fit de Joseph II; l'autre, qui le remplit d'une immense douleur, la mort de Mme d'Epinay, en 1783, suivie, l'année suivante, de celle de Diderot. La perte de celle qui lui avait été si profondément attachée causa non seulement à Grimm une affliction qui l'honore, mais il s'honora encore plus par le soin qu'il prit des enfants de son amie ; grâce aux subventions qu'il obtint de Catherine II, il put leur venir en aide et les mettre à l'abri de la misère, quand la Révolution les eut forcés de prendre le chemin de l'exil. C'est là le plus beau trait peut-être de toute sa vie.

Ami des grands, correspondant dévoué d'une souveraine autocrate, Grimm ne pouvait que voir la Révolution avec horreur et colère ; il en fut une des victimes. Dans le dernier chapitre de son livre, M. E. S. a montré quelle influence les changements politiques qui se produisirent en France depuis 1789, eurent sur la destinée de Grimm ; mais avant d'aborder cette étude, il a cédé à la tentation de nous faire le portrait de Catherine II ; séduit par l'intérêt qu'offrait la correspondance de la tsarine avec Grimm, par l'attitude nouvelle qu'elle y prend, il n'a pu résister au plaisir de retracer les principaux traits de cette figure qui lui apparaissait « dans toute l'originalité de son caractère et toute la puissance de sa nature ». Le portrait est tracé de main de maître, mais est-il bien à sa place ? Ne fait-il pas un peu oublier Grimm ? Il lui a nui du moins. Et ici, je touche à ce qui me paraît un défaut, bien excusable, mais incontestable, dans le nouveau livre de M. E. S. : c'est l'abus du portrait. Sans doute chacun de ceux qu'il nous donne est un chef-d'œuvre en soi ; on y retrouve la sûreté de dessin, la délicatesse de touche, qui caractérisent le talent du premier de nos critiques littéraires ; mais ces portraits, dans un ouvrage historique comme la biographie de Grimm, étonnent à la longue : celui de Catherine, en particulier, sort entièrement du cadre que M. E. S. a dû se tracer tout d'abord.

Le dernier chapitre du livre nous retrace les dernières années de Grimm. Bien vite suspect, il erre pendant deux ans en Allemagne, tantôt à Francfort, tantôt à Aix-la-Chapelle, espérant en vain un retour

impossible à l'ancien état de choses. Enfin il revient une dernière fois à Paris et s'exile pour toujours de cette ville livrée à une révolution qu'il abhorre et qu'il n'a pas su comprendre. « Il ne l'a, dit avec raison M. E. S., jugée ni en philosophe, ni en politique. » Grimm, malgré les fonctions de diplomate dont il avait été revêtu, n'avait point l'esprit politique, et sa philosophie ne le disposait point à comprendre la Révolution ; il ne la vit que par ses petits côtés. Catherine, cela s'explique, ne pouvait ni ne devait pas la comprendre davantage ; il n'en est que plus intéressant de suivre son attitude vis-à-vis de notre pays; poussant les autres à l'action, sans agir elle-même, « elle a plus fait, dit M. E. S., pour l'avortement de la coalition, que les armes de Dumouriez et de Kellermann, de Hoche et de Pichegru. »

« Le coup qui, le 16 novembre 1796, étendit Catherine sans sentiment sur le parquet de sa garde-robe, ne tomba pas moins cruellement sur notre pauvre Grimm que sur Pitt et Thugut. » C'était, en effet, son dernier appui que perdait l'exilé, ainsi que sa famille d'adoption. Le tsar Paul accorda bien au protégé de sa mère le poste de ministre de Russie à Hambourg, mais les infirmités forcèrent bientôt Grimm à y renoncer ; désormais il vécut à Gotha. C'est là que le vit Gœthe en 1801 ; six ans après, Grimm mourait dans sa 84e année. « Les trois quarts de ma vie, écrivait-il au lendemain de la mort de Catherine, en avaient été tellement heureux que, si j'avais fini à propos, il aurait fallu me compter au nombre des hommes les plus fortunés, mais le dernier quart, si cruellement pénible, devait se terminer par un coup mortel et qui m'a trouvé sans défense. » Il était réservé à de plus grandes épreuves encore : une cécité d'abord partielle, bientôt presque complète, le triomphe de la Révolution qui ruine sa dernière espérance et le prive de ses dernières ressources, enfin la disparition sous l'épée de Napoléon de l'ordre de choses qu'il avait connu et goûté. « Véritablement, dit M. E. Scherer, la mesure était comble et la tragédie de cette existence consommée. » C'est par ces derniers mots que se termine le livre de l'éminent critique; nature du sujet, talent de composition, charme du style, tout se réunit pour en assurer le succès et en faire une des œuvres les plus attrayantes et les plus instructives que l'on puisse lire.

Ch. J.

---

37. — **Les bureaux de la guerre sous la Terreur,** par M. L. Paris, Baudoin, 1887. In-8, 20 p.

M. Sœhnée, chef du bureau du recrutement au ministère de la guerre, a trouvé, il y a quelques années, dans une vieille armoire de son cabinet, un volumineux cahier de format écu, imprimé sur ce grossier papier des documents révolutionnaires qui alterne de la teinte

grise à la teinte verte. Ni couverture ni titre ; c'était un assemblage de tableaux offrant, par divisions et bureaux, les listes nominatives des employés de tous grades à une date qu'indiquaient seulement les noms du ministre Bouchotte et du secrétaire Vincent. Le nom de chaque employé était accompagné des indications suivantes : 1° noms et prénoms; 2° fonctions et appointements; 3° demeure et noms des sections; 4° entrée dans les bureaux, date de la prestation du serment et du certificat de civisme; 5° par qui recommandé et sous quel ministre; 6° emplois antérieurs. M. Sœhnée comprit l'intérêt historique de ce cahier informe qu'il remit au chef du personnel des bureaux. Son collègue fit relier les feuillets du cahier, exemplaire unique, qui figure aujourd'hui à la bibliothèque du ministère de la guerre. L'auteur de la présente brochure nous signale ce document. Il prouve que le précieux cahier donne, dans le détail le plus complet, la composition des bureaux de la guerre sous l'administration de Bouchotte. Il y avait alors 450 employés, dont quarante à peine appartenaient aux bureaux avant le 10 août. Les autres venaient de tous les points de l'horizon : musiciens réformés des églises de Paris, clercs de procureur, hommes de loi, professeurs, acteurs, cuisiniers, naufragés de toutes les carrières, et, entre autres, un ancien « servant à la table des ci-devant frères du ci-devant Louis Capet ». La date exacte n'était pas inscrite, mais elle résulte de l'entrée des derniers venus ; fin de mai 1793. M. L. démontre que ce contrôle du personnel fut établi à la suite d'un ordre de Pache, du 22 décembre 1792, et reproduit la notice de Vincent, celle de Ronsin, celles de Deforgues, de Jourdeuil, de Miot, de Nourry-Grammont, de Simon Duplay, d'un Saint-Just, probablement parent du conventionnel, de Lapart-Beval, de La Benette « recommandé par lui-même », de Blavier, de Lemierre (neveu de l'académicien), de Marchant « en 1790, clerc comme de l'eau de roche ». Ni Silas, adjoint de la 4e division, ni Audouin, adjoint de la 6e division et gendre de Pache, n'ont donné de notice. M. L. a jugé inutile de citer les notices des autres employés « absolument inconnus ». Il se contente de dire que les références de chacun et les noms des répondants offrent la partie la plus curieuse du document, que Danton a la clientèle la plus nombreuse, et qu'après lui, viennent, d'après le nombre de leurs protégés, les adjoints de Bouchotte, Vincent, Ronsin, Audouin, Silas, Deforgues, les directeurs de Pache, Hassenfratz et Meusnier, des notabilités révolutionnaires, comme Santerre, Couthon, Carnot, Monge, Dubois-Crancé. M. L. eût peut-être mieux fait de publier la pièce tout entière, au lieu de nous donner sur les fonctionnaires supérieurs cités dans l'état des détails qu'on trouve un peu partout [1].

C.

1. Page 9, M. L. cite Dumouriez *(Mémoires)*, « quoiqu'on *répugne* toujours à le citer »; le mot est un peu fort; heureusement M. L. le corrige en ajoutant aussitôt qu' « il est utile de l'entendre ». — P. 6, M. L. semble ignorer que Bou-

38. — **Une famille de soldats.** Les Fririon, 1768-1886. Paris, impr. Chaix, 1886, 85 p. in-8.

Cette brochure dont la préface est signée Gemähling, contient la biographie de dix-huit membres de la famille Fririon. Les plus importants sont le général François-Nicolas Fririon et le général Joseph-François Fririon. François-Nicolas, né à Vandières en 1766, fut nommé général de brigade par Moreau après Hohenlinden. Pendant l'armistice qui précéda la paix de Lunéville, le général en chef lui confia le commandement de Salzbourg et le soin d'examiner les demandes faites par les princes des pays conquis à l'effet d'obtenir des dégrèvements sur le montant de leurs impositions de guerre. En 1802, Fririon, chef d'état-major du général commandant la 5e division militaire à Strasbourg, dut arrêter sur territoire neutre le duc d'Enghien, mission pénible dont il a tracé de sa main les péripéties. En 1805, il commandait à Venise et y fit aimer le nom français. En 1808, Fririon était à Copenhague; le roi Frédéric II adopta ses idées pour la défense de l'île Seeland dans le cas d'une descente des Anglais et lui donna les troupes nécessaires pour désarmer les bataillons espagnols insurgés. Fririon refusa de rester au service du Danemark; il refusa de même le ministère de la guerre que lui offrit le roi Jérôme à son passage en Westphalie. Il se couvrit de gloire à Essling, à Fuentes de Oñoro, et mourut commandant de l'hôtel des Invalides. Il a laissé sur la campagne du Portugal des notes très complètes qui ont été revues et mises en ordre par son fils (1841, in-8°, avec cartes).

Joseph-François, frère puiné de François-Nicolas, naquit en 1771 à Pont-à-Mousson. On l'avait surnommé l'Ajax de la famille. Il prit part à plus de cent combats, à six sièges de places fortes et à quinze batailles. A Friedland, Fririon fut grièvement blessé; son frère François, son cousin Alexis furent tués, son frère Charles blessé et fait prisonnier. Adoré de ses soldats, bivouaquant avec eux, partageant leurs fatigues et leurs privations, J. Fririon savait en même temps maintenir dans son régiment une discipline parfaite. Nous n'avons pas le temps de suivre dans ses détails la biographie écrite par le fils du général et que M. Gemähling a eue sous les yeux. J. Fririon se retira à Strasbourg, pays d'origine de sa femme et y mourut le 1er mai 1849.

Il y a quelques erreurs dans cette brochure. Alphonse Fririon mort du choléra à Sébastopol, en 1854, n'était pas sous-lieutenant, mais sergent-major. — Le chef de bataillon Edouard-Philippe Fririon (en

chotte avait déjà quelque renom lorsque la Convention lui donna la succession de Beurnonville; Bouchotte, écrit-il, était commandant de Cambrai, mais « c'est peu pour justifier la notoriété subite qui l'éleva au ministère le 4 avril 1793 et qui reste un fait singulier ». Or, Bouchotte avait obtenu vingt-deux voix dès le 3 octobre 1792, lorsque la Convention avait pourvu au remplacement de Servan. (Cp. A. Chuquet, *La retraite de Brunswick*, p. 68). Il est fort probable que les députés en mission dans le Nord firent la fortune politique du commandant de Cambrai.

activité de service) n'est pas baron ; c'est le chef de bataillon en retraite, Joseph Fririon, qui est baron.—P. 18 : « La conduite du général Fririon (dans l'affaire du duc d'Enghien) l'honora d'autant plus que jamais il ne songea à s'en prévaloir sous le règne de la branche aînée des Bourbons... » Voici la vérité : le général, craignant que le souvenir de l'arrestation du duc d'Enghien ne lui fût nuisible, demanda et obtint une audience du duc d'Angoulême pour lui révéler ce qu'il avait fait. Il en résulta qu'il reçut successivement la croix de grand-officier de la légion d'honneur, la croix de commandeur de Saint-Louis, fut nommé membre du comité de la guerre, inspecteur-général, etc. P. 33 : « Jules Fririon était trop jeune pour prendre part aux grandes luttes de la fin du premier Empire. » Cela est évident puisqu'il naquit en 1805.—P. 35 : Alphonse Fririon « ce jeune officier. » Mettez : sous-officier.—P. 37 : Ed.-Phil. Fririon. A Gravelotte, il était en arrière du général Frossard avec les escortes et non parmi les combattants. Enfin, l'on regrette de ne pas trouver la biographie du commandant Joseph Fririon, retiré à Lyon, qui servit trente et un ans et fit treize campagnes.

P. R.

---

39. — **Etude sur la vie et les œuvres de Jean Paul Frédéric Richter**, par J. Firmery. Paris, Fischbacher, 1886. In-8. 387 p. 7 fr. 50.

Cette étude est une thèse de doctorat soutenue en 1887 et qui a été vivement goûtée ; elle le méritait, et le succès de la thèse nous dispense d'insister longuement sur les qualités du livre. M. Firmery a lu toutes les œuvres de Jean Paul ; il en donne des extraits fort bien traduits ; il retrace la vie de son héros et mêle habilement au récit de cette singulière existence l'analyse et l'appréciation des œuvres non moins singulières de l'humoriste ; il raconte d'une façon très intéressante les pénibles commencements de Jean Paul, ses premiers échecs, puis l'accueil enthousiaste qu'on fit à ses romans, son séjour à Weimar, ses amitiés et ses amours ; il juge avec finesse *Fixlein* et *Siebenkäs*, montre que le contraste entre l'idéal et le réel est le sujet même et l'idée mère du *Titan*, loue avec raison l'épopée comique des *Flegeljahre;* il consacre d'excellents chapitres à l'humour en Angleterre et en Allemagne, à Jean Paul pédagogue et publiciste; il sait donner au lecteur français une idée claire et nette de ce style de Richter, bizarre, compliqué, fourmillant de métaphores et d'allusions. Bref, ce livre solide, savant, plein de détails curieux, semé de fines observations et de comparaisons instructives, écrit en une langue agréable, est un des meilleurs qu'on ait composés chez nous sur la littérature allemande. L'auteur est trop sévère pour Schiller ; il traduit inexactement *Sturm-und Drang-periode* par période d'assaut et de presse ; il parle trop brièvement des dernières années de Jean Paul à Bayreuth ; il a tort de le comparer à

Balzac et de trouver son génie plus grand que ses œuvres; il a trop d'indulgence pour un écrivain qui manquait de goût et qui faisait de la prose allemande comme beaucoup ont fait de la prose latine, à l'aide de citations et de cahiers d'extraits. Mais, on l'a déjà dit en Allemagne même, le travail de M. Firmery est la meilleure biographie de Jean Paul que nous ayons, et il honore la science française.

A. CHUQUET.

---

40. — **Die Mitarbeiter an den Gœttingischen gelehrten Anzeigen in den Jahren 1801 bis 1830,** von F. WÜSTENFELD. Gœttingen, Dieterich, 1887. In-8, 87 p.

Ce travail sera très utile. Il contient la liste des collaborateurs des *Annonces savantes de Gœttingue* et de leurs articles pendant les années 1801-1830. L'auteur, M. Wüstenfeld, n'a pas donné les titres des ouvrages analysés (il y en aurait eu plus de 14,000); il se contente de citer les pages. On saura désormais la part exacte que des savants, comme Haller, Heyne, Jacob Grimm, Ottfried Müller, et bien d'autres, ont prise à la rédaction des *Anzeigen*. La plupart des articles avaient paru sans signature; mais M. W. a retrouvé les registres de comptes tenus par Benecke et Schweiger; les *Anzeigen* payaient leurs rédacteurs à raison d'un thaler par page de trente-six lignes! L'introduction (p. 1-12) que M. Wüstenfeld a mise en tête de son travail, renferme de curieux détails sur la rédaction de la revue et en particulier sur Heyne.

C. D.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE.—A paraître, chez Teubner (Leipzig), I. Le 1er vol. d'une édition de Josèphe, par M. A. NABER; II. Une édition de l'*Agésilas* de Xénophon, par M. O. GÜTHLING; III. Un volume contenant les *Amores, Epistulae, medicamina faciei, ars amandi, remedia amoris,* d'Ovide, par M. R. EHWALD; IV. Le XIIe livre de Quintilien, p. p. F. BECHER (2 vols.)

— La Société catholique connue sous le nom de Société de Gœrres (Gœrres-Gesellschaft zur Pflege der Wissenschaft im katholischen Deutschland) publie un *Staatslexikon* qui comptera trois volumes, chaque volume renfermant neuf à dix fascicules. Le premier fascicule qui vient de paraître, va de *Aargau* à *Amt* (Fribourg en Brisgau, Herder. In-8o, IV et 160 p. 1 mark 50).

— Les biographies littéraires se succèdent; M. Iw. SCHLEICHER va publier un travail sur Hadlaub; M. Otto BRAHM, le premier volume d'une biographie de Schiller (à Berlin, chez Hertz); M. J. MINOR, une biographie des frères Schlegel.

— M. W. VIETOR travaille à une étude sur *la langue de Shakspeare*, étude qui paraîtra en volume.

— Une édition des œuvres satiriques et polémiques de l'auteur connu sous le nom de Daniel de Soest, paraîtra prochainement, par les soins de M. JOSTES.

— M. Elard Hugo MEYER s'est « habilité » à l'Université de Fribourg en Brisgau pour la mythologie indo-germanique.

— La *Deutsche Litteraturzeitung* que nous analysons sur la couverture de notre Revue, est désormais éditée, non plus par la librairie Weidmann, mais, à la suite de la mort du possesseur de cette librairie, Hans Reimer, par l'éditeur de Berlin et de Stuttgart, M. W. Spemann.

— C'est à M. SCHÜRER, professeur à Giessen, et non plus à M. Ad. Harnack, de Marbourg, qu'il faut envoyer désormais toutes les communications concernant la rédaction de la *Theologische Literaturzeitung*.

— L'académie des sciences, de Berlin, a nommé membres correspondants M. HOMOLLE, de Paris; M. BYWATER, d'Oxford; M. CAVVADIAS, d'Athènes.

— M. F. LEO, de Rostock, remplace à l'Université de Strasbourg feu A. Reifferscheid; M. F. DAHN, de Kœnigsberg, est nommé professeur à celle de Breslau; M. K. BURDACH, professeur extraordinaire, à celle de Halle; MM. Fr. MARX, M. ROTHSTEIN, Erich MARCKS, se sont « habilités » à celle de Berlin, les deux premiers pour la philologie classique, le troisième pour l'histoire.

— Nous apprenons la mort de F. LOTHEISSEN, l'auteur d'une bonne « Histoire de la littérature française au XVII siècle », décédé à Vienne, à l'âge de 55 ans.

ESPAGNE. — Au mois d'avril 1887, un jury spécial nommé par la municipalité de Barcelone accordait un prix de 20,000 fr., fondé par D. Francisco Martorell y Pena, à un ouvrage manuscrit sur les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne. Les lauréats, deux ingénieurs belges, MM. Henri et Louis SIRET, ont décidé de publier une double édition de leur travail, en français et en espagnol; l'édition française a paru à Anvers en 1887, l'édition espagnole doit être prête dans le courant de 1888. On pouvait espérer que les auteurs, récompensés avec tant de munificence, chercheraient à porter leurs recherches à la connaissance du public sous la forme d'un volume maniable et de prix modeste. Loin de là, ils ont fait tirer le texte (in-4°) et l'atlas (in-fol.) à 100 exemplaires seulement, dont 10 de luxe : les exemplaires ordinaires coûtent 250 fr., les dix autres 500 francs. La récompense de 20,000 fr. ne leur suffisant pas, MM. Siret ont imaginé une spéculation de librairie aussi contraire aux intérêts qu'à la dignité de la science. Une pompeuse réclame insérée dans les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme* (1887, p. 460-466) se termine ainsi : « Les souscripteurs sont priés de s'adresser à M. Henri Siret, ingénieur, rue Saint-Joseph, 11, à Anvers (Belgique) ». Nous souhaitons vivement qu'aucune de nos bibliothèques publiques ne s'y laisse prendre et que l'édition *à cent exemplaires* reste la propriété des auteurs. La municipalité de Barcelone regrettera sans doute de ne s'être pas réservé à elle-même la publication du mémoire qu'elle a couronné.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 janvier 1888.

M. Edmond Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse une lettre dans laquelle il rend compte des fouilles opérées dans la catacombe de Sainte-Priscille. On a mis au jour deux peintures. L'une représente le Christ, entre saint Pierre et saint Paul, remettant au premier le livre de la loi nouvelle, avec les mots : CHRISTVS LEGEM DAT. Sur l'autre, on voit, entre Adam et Eve, Jonas endormi sous la cucurbite. — En démolissant une maison, près de l'église de Saint-Pierre-ès-Liens, on a rencontré un fragment de marbre qui appartient certainement à une ancienne inscription de la catacombe de Saint-Calliste, connue seulement jusqu'ici par une copie du moyen âge. D'après cette copie, conservée dans un manuscrit de Klosterneubourg, l'un des vers de l'inscription était ainsi conçu :

Nata Maria simul caro fratre Nione.

Sur le fragment de marbre récemment découvert, on lit les syllabes CVM FRATRE NIO, au-dessous de la date des calendes de novembre. Cette dernière date de jour est celle que M. de Rossi avait jadis attribuée, par conjecture, au texte en question. — M. Le Blant envoie ensuite la copie de quelques inscriptions latines récemment trouvées au Grand-Saint-Bernard, et termine par l'annonce d'une nouvelle qui vient d'attrister l'Ecole française de Rome : M. Hippolyte Noiret, membre de seconde année de l'Ecole, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, est mort de la fièvre typhoïde, à Rome, le 9 janvier 1888.

M. Heuzey lit un mémoire qui porte pour titre : *Deux cylindres de la région syrienne; le prétendu chapeau hittite*. Ce travail complète celui que l'auteur avait lu précédemment à l'Académie, sur le symbole chaldéen du vase jaillissant. Deux des cylindres les plus remarquables et les plus curieux sur lesquels se trouve ce symbole ne sont pas proprement chaldéens. Le style de ces deux monuments les rattache à la classe des monuments qu'on appelle hittites. Ils proviennent d'une excellente école de glyptique, inspirée de très près par l'art chaldéo-babylonien et qui a dû fleurir surtout dans la région syrienne. Cette provenance se reconnaît particulièrement à une curieuse coiffure, déjà observée sur une sculpture trouvée à Biredjik, dans la région du haut Euphrate : à première vue, on dirait un chapeau haute forme comme celui qu'on porte de nos jours. Ce n'est autre chose, en réalité, que la tiare cylindrique des divinités assyriennes, munie de deux cornes, qu'on a disposées latéralement comme si elles étaient vues de face.

M. Héron de Villefosse donne des renseignements sur deux inscriptions romaines de la France.

La première a été trouvée à Feurs (Loire), dans les fondations du jardin de l'hôpital, et communiquée à M. de Villefosse par MM. Vincent Durand et le comte de Poncins, de la Société archéologique de cette ville. Elle nous apprend qu'il y avait à Feurs un théâtre, qui fut bâti en bois par un certain Lupus, fils d'Anthus, et reconstruit en pierre, sous le règne de Claude, vers l'an 42 de notre ère, aux frais d'un prêtre d'Auguste, Tibérius Claudius Capito, fils d'Aruca.

L'autre inscription se compose de quatre fragments trouvés à différentes époques dans les murs de Narbonne. Un membre de la Société archéologique de Narbonne, M. Thiers, a eu l'idée de les rapprocher et a pu ainsi, pour la première fois, en reconstituer le texte. On y voit que la ville de Digne (Basses-Alpes), *Dinia*, était une colonie romaine, dont les habitants appartenaient à la tribu *Voltinia*. Ce point mérite d'être noté, car les documents relatifs à l'histoire de Digne à l'époque romaine sont très peu nombreux.

M. Georges Perrot communique une notice de M. de la Blanchère, directeur du service beylical des antiquités et des arts, à Tunis, sur une série de carreaux de terres cuites recueillies à Carthage et dans diverses localités de la Tunisie. Ces carreaux portent des ornements en relief, rosaces, animaux, scènes bibliques, etc., d'une exécution très grossière, qu'on peut rapporter au v^e^ siècle. Ils paraissent avoir été destinés à revêtir les parois et le couvercle des sarcophages.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique*, VI, II^e^ année, décembre 1887 ; — par M. Pavet de Courteille : Ch. de Harlez, *la Religion nationale des Tartares orientaux mandchous et mongols* (extrait de *Mémoires couronnés et autres Mémoires*, publiés par l'Académie royale de Belgique);— par M. Gaston Paris : 1° B. Petriceicu-Hasdeu, *Etymologicum magnum Romaniae, dictionariul limbei scientifice si poporane a Romanilor*, t. II, fasc. 1 ; 2° *Revue des patois gallo-romains*, publiée par J. Gilliéron et l'abbé Rousselot, 1^re^ année, n^os^ 1 et 2.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 28 décembre 1887.

M. Héron de Villefosse présente deux inscriptions romaines; la première, découverte à Feurs (Loire), a été communiquée par M. Vincent-Durand; cette inscription fixe d'une façon certaine l'existence et la situation du théâtre de Feurs, reconstruit en pierre et remplaçant un théâtre en bois; la seconde provenant des anciens remparts de Narbonne. M. Thiers, professeur de mathématiques, en a rapproché divers fragments qui ont une grande importance géographique pour l'histoire de la ville de Digne dont il fixe le rang de colonie et l'inscription dans la tribu Voltinia.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication relative à une question d'hagiographie irlandaise.

M. l'abbé Thédenat présente l'estampage d'une inscription funéraire romaine découverte à Fréjus.

M. Pol Nicard continue la communication de ses notes relatives à l'ouvrage de M. Bertolotti sur les artistes français ayant séjourné à Rome pendant les xv^e^, xvi^e^ et xvii^e^ siècles.

Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 30 janvier 1888 —

Sommaire : 41-43. Basset, Manuel de langue kabyle; Contes populaires berbères; Recueil de textes et documents de philologie berbère. — 44. V. Duruy, Histoire des Grecs. II. — 45. Bürger, Lucius de Patras. — 46. Vinkesteyn, Les sources du De Viris. — 47. Gentile, Tibère selon la critique moderne. — 48. Chartes de la Marche et du Limousin, p. p. Leroux. — 49. De Nolhac, Erasme en Italie. — 50. De Grammont, Alger sous la domination turque. — 51-52. Ingold, L'église et l'oratoire Saint-Honoré; L'Oratoire et le jansénisme. — 53-54. Annuaire de Gœthe, p. p. L. Geiger, vii et viii. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

41. — **Manuel de langue Kabyle** (dialecte zouaoua). Grammaire, bibliographie, chrestomathie et lexique, par René Basset, professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, etc. Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, éditeurs, 1887, un vol. in-16 de xvi-70 p.

42. — **Contes populaires berbères** recueillis, traduits et annotés par René Basset. Paris, Ernest Leroux, 1887, un vol. in-8 de xxv-239.

43. — **Recueil de textes et de documents relatifs à la philologie berbère**, par René Basset. Alger, imprimerie Fontana et Cie, 1887, un vol. in-4 de 75 p.

La plupart des travaux dont la langue berbère a été l'objet jusqu'ici, ont été faits surtout en vue de l'étude pratique de cette langue et se sont bornés, en général, au dialecte parlé par les berbères algériens ou à celui dont se servent les Touaregs du nord. Cependant M. Newman, dans son *Libyan Vocabulary*, publié en 1882, a commencé à réunir des matériaux lexicographiques qui permettent déjà d'étudier quelques-unes des lois phonétiques applicables aux dialectes berbères et d'entrevoir le lien qui les unit. Mais il n'existe pas encore de travail d'ensemble faisant connaître les principes fondamentaux qui ont présidé à l'évolution de la langue berbère et donnant une base certaine pour lui assigner sa véritable place dans l'une des grandes familles linguistiques. C'est à cette tâche que M. René Basset consacre depuis quelques années sa vaste érudition et son infatigable activité d'esprit. Avant de formuler d'une manière définitive les conclusions de son travail, M. R. B. a tenu à réunir sur place tous les documents qui pouvaient servir à l'édification de son œuvre. Dans ce but, il a visité déjà bon nombre de localités berbères dans la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc et, en ce moment même, il se met en route pour le Sénégal où, tout en étudiant les dialectes du Soudan, il pourra faire de nouvelles recherches sur les dialectes des Touaregs du sud et avoir ainsi les éléments les plus complets du problème qu'il a entrepris de résoudre. En attendant la

réalisation définitive du programme qu'il s'est tracé et pour l'accomplissement duquel il a trouvé dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de précieux encouragements, M. R. B. offre au public savant une première série d'ouvrages qui font le plus grand honneur à leur auteur et affirment sa haute compétence dans une des branches les moins cultivées des études linguistiques. Son *Manuel de langue kabyle* est un excellent résumé des principes du dialecte zouaoua ; grâce à son choix varié de textes, à ses modèles de lecture et d'analyse et à son vocabulaire, il permet à l'étudiant d'entreprendre seul, au besoin, l'étude du principal dialecte parlé en Algérie. Le seul reproche qu'on pourrait adresser à l'auteur de ce petit livre, c'est de ne s'être pas borné, dans un travail de ce genre, aux seules règles du dialecte qu'il avait en vue. Sans doute, il est bon que, dès le début, l'étudiant s'habitue à considérer la langue berbère dans son ensemble et se rendre compte des rapprochements qu'on peut faire entre les divers dialectes, mais n'est-il pas à craindre, qu'au point de vue pratique, cela n'amène un peu de confusion dans son esprit? — Les *Contes populaires berbères* forment une excellente contribution aux travaux si intéressants des folkloristes ; des notes savantes accompagnent la liste déjà longue de fables, légendes, contes, proverbes et sentences que nous présente M. René Basset. Nous voyons, par ce recueil, que les Berbères ont pris une part plus active qu'on ne le croyait à la transmission des récits merveilleux qni, chez tous les peuples et à toutes les époques, ont occupé l'imagination des hommes. Cependant, comme ces traditions sont purement orales, il est difficile de décider si on se trouve en présence de récits empruntés directement par les Berbères à un peuple ancien ou si cette littérature orale n'est qu'une simple traduction relativement récente de contes et de légendes apportés par les Arabes lorsqu'ils ont conquis à l'islamisme la partie septentrionale du continent africain. — Le *Recueil de textes et de documents relatifs à la philologie berbère* semble confirmer l'hypothèse d'un emprunt direct fait aux Arabes : là, en effet, on rencontre tant de mots arabes enchâssés dans le texte berbère qu'on a quelque peine à admettre l'antériorité de ces récits à la conquête musulmane. Mais au point de vue philologique, le Recueil présente le plus haut intérêt ; les textes qu'il contient sont empruntés aux dialectes les plus variés et offrent ainsi un vaste champ aux études comparatives. Ils serviront à contrôler les théories que M. René Basset ne tardera plus longtemps à formuler.

O. Houdas.

---

44. — Victor Duruy. **Histoire des Grecs.** Nouvelle édition, revue, augmentée et illustrée. Tome II, depuis les guerres médiques jusqu'au traité d'Antalcidas. Paris, Hachette, 1888. In-4, 750 p.

Ce second volume de la nouvelle édition de l'*Histoire des Grecs* mérite les mêmes éloges que le premier par la soigneuse revi-

sion du texte et le luxe instructif de l'illustration. Il lui est même supérieur à certains égards, grâce au sujet, mieux approprié aux qualités maîtresses de l'éminent auteur. Si M. D. n'est pas, en effet, un de ces érudits au génie divinatoire qui ressuscitent, en se jouant, les âges préhistoriques et débrouillent le chaos des origines lointaines, il est, en revanche, un narrateur exact et chaleureux des périodes éclairées au grand jour de l'histoire. Son âme de patriote français s'allume au contact des grands hommes d'Athènes; il vit, lutte et triomphe avec eux. Sa ferme raison juge, en général, avec sûreté les œuvres de l'art et de la littérature. Enfin ce n'est pas sans profit qu'il a touché jadis aux affaires de l'État, qu'il a mis, comme on dit, la main à la pâte. De son court passage au pouvoir, il lui est resté une connaissance pratique des hommes et des choses, qui trouve son application dans le tableau du passé : c'est là un avantage inappréciable qu'ont sur les purs savants de cabinet les historiens formés à l'école des affaires publiques ou privées, les Gibbon, les Macaulay, les Grote, les Guizot, les Thiers. Mommsen lui-même n'aurait pas écrit son admirable *Histoire romaine* s'il ne s'était pas toujours activement intéressé à la politique de son pays : de là surtout la grande supériorité de son livre sur l'œuvre jumelle de Curtius.

Dans un ouvrage d'aussi longue haleine que celui de M. D., il doit s'être glissé quelques erreurs de détail et bien des appréciations contestables. Chercher à les énumérer serait une entreprise ingrate. Je me contente de quelques observations choisies de telle sorte que l'auteur — ou les auteurs — puissent en faire leur profit, au moins indirectement, pour le troisième et dernier volume.

En général, M. D. paraît peu au courant des travaux de l'érudition allemande dans ces dernières vingt années sur l'histoire politique de la Grèce. Je ne lui reproche pas de ne pas les *citer* — il ne fait ni une bibliographie, ni un manuel à l'usage des érudits — mais je regrette qu'il ne les ait pas lus et utilisés, qu'il n'ait pas incorporé à son *Histoire* les résultats nouveaux et exacts qu'ils ont apportés sur certains points. Pour ne citer qu'un exemple, si M. D. avait connu l'excellent mémoire de Duncker sur la prétendue paix de Cimon [1], aurait-il réédité le plaidoyer attardé de Grote en faveur de l'authenticité de ce traité? Les arguments que M. D. invoque d'après l'historien anglais sont d'une extrême faiblesse, celui-ci notamment : qu'Isocrate (né en 436 av. J.-C.) est « presque contemporain » du traité qu'il mentionne (le traité serait de 449). « Presque contemporain » est une trouvaille; d'ailleurs si M. D. avait relu le chapitre de Thucydide sur Harmodius et Aristogiton, il y aurait appris avec quelle prodigieuse rapidité se formaient les légendes historiques sur le sol athénien quand elles étaient favorables à l'amour-propre national.

---

1. Académie de Berlin, 10 juillet 1884; reproduit dans les *Abhandlungen* posthumes (1887).

Voilà un exemple d'opinions surannées; voici un défaut de méthode. M. D. a divisé son tableau, presque entièrement nouveau, de l'art et de la littérature en Grèce au v^e siècle, en trois chapitres : 1° *Les lettres à Athènes*; 2° *Les arts à Athènes*; 3° *Les lettres et les arts hors d'Athènes*. C'est là méconnaître absolument l'étroite solidarité qui exista entre les différentes écoles, entre les différents foyers intellectuels de la Grèce dans le développement artistique et littéraire de la nation; et cet arrangement superficiel aboutit au résultat étrange qu'il est question de Thucydide avant Hérodote, d'Euripide avant Pindare et des sculptures du Parthénon avant celles du temple d'Egine! J'ai relevé naguère [1] une faute semblable dans le *Précis de l'Histoire de la littérature romaine* de Bender où, sous prétexte de suivre l'ordre des genres, l'auteur étudiait Virgile et Ovide avant Cicéron. Dans l'histoire littéraire, comme dans l'histoire politique, hors de la chronologie *(cum grano salis)* point de salut.

Je passe à l'illustration. Ici je regrette de devoir répéter une observation que j'ai faite l'année dernière, à propos du premier volume, et qui n'était que l'expression d'un regret très général. Pourquoi tant sacrifier à la quantité? Pourquoi ne pas tâcher de mettre les images en parfaite harmonie de style, de sens, d'époque avec le texte qu'elles servent à éclairer? L'inobservation de cette règle de bon sens et de bon goût pouvait trouver, à la rigueur, une excuse dans un volume consacré à la période archaïque : les monuments conservés de cette période sont rares et un peu austères pour la majorité des lecteurs. Mais ici il s'agit du v^e siècle et du commencement du iv^e, c'est-à-dire de la plus belle époque de l'art grec, d'une époque qui nous a laissé les monuments d'Egine, d'Athènes, d'Olympie et une profusion de médailles intéressantes : avec ces monuments, avec quelques répliques ou portraits dont on peut tracer la filière, et avec des paysages bien choisis, on avait la matière d'une illustration parfaitement suffisante comme quantité et incomparable comme qualité, si la fidélité des reproductions avait été à la hauteur du mérite des originaux. Au lieu de cela, qu'a-t-on fait? Pour grossir à toute force la liste des « images », pour atteindre les 750 pages réglementaires, paraît-il, dans un livre d'étrennes, on a puisé à pleines mains dans toutes les époques et dans tous les styles, noyant le bon et l'exquis dans le médiocre ou dans le mauvais, accumulant les dessins d'œuvres insignifiantes ou douteuses qu'un lien souvent à peine saisissable rattache au texte environnant [2]. Que dis-je? Bien des fois il y a contradiction absolue entre l'étiquette de la figure et la note explicative. On veut bien prévenir le lecteur que le « portrait de Périclès »

1. *Revue critique*, XIX, 406 (25 mai 1885).

2. Ainsi p. 529 à propos de l'affaire des Hermès et des débauches d'Alcibiade, on nous reproduit, d'après un vase, une scène d'ivresse tout à fait dégoûtante. P. 478, à propos des massacres de Corcyre, on nous donne une *scène de massacre in genere* d'après une ciste (étrusque) de Préneste!

ne représente pas Périclès, que le « portrait d'Aspasie » ne représente pas Aspasie, etc. Alors à quoi bon les donner? C'est en vain que je me le demande. Quant aux « portraits de Darius et de Xerxès », on me dispensera même de poser la question. Je le répète : on a voulu étoffer, on n'a réussi qu'à étouffer.

On pardonnera à un numismatiste d'ajouter encore quelques observations au sujet des nombreuses — trop nombreuses — médailles reproduites par des procédés insuffisants, quel que soit le mérite des artistes. Ici encore les collaborateurs distingués de M. D. se sont donné, ce semble, à la fois trop et trop peu de peine : j'aurais préféré peu de médailles, mais toutes *de l'époque* et accompagnées d'indications exactes et précises. Ainsi les doubles sicles perses, macédoniens ou autres, qui sont des tétradrachmes de bon poids, n'auraient pas dû être qualifiés d'*octodrachmes;* de même le prétendu tétradrachme phénicien de la page 68 est en réalité un statère (sicle), c'est-à-dire un *didrachme*. A la page 94 on a donné, à propos de Thémistocle, une monnaie athénienne qui porte, en effet, ce nom; le lecteur non prévenu croira qu'il s'agit vraiment du célèbre homme d'Etat du v[e] siècle ; or, en réalité, cette pièce, comme toutes les monnaies athéniennes qui portent des noms de magistrats en toutes lettres, appartient au II[e] siècle et notre Thémistocle n'est qu'un obscur homonyme du vainqueur de Salamine. Même observation pour le grand tableau de la page 194 intitulé *Monnaies athéniennes au* v[e] *et au* IV[e] *siècle :* plusieurs de ces monnaies, à commencer par les numéros 1 et 2, appartiennent en réalité à la fin du III[e] siècle, au II[e] ou même au commencement du premier! Enfin, si habile que soit le crayon de M. Sellier, n'aurait-on pas bien fait de consacrer à une reproduction *en héliogravure* des admirables monnaies de Syracuse (p. 387) l'argent qu'on a gaspillé à reproduire en couleur l'exécrable restitution de la Pallas de Phidias par Simart (p. 359)? Certes, ce n'est pas en ayant sous les yeux cette vulgaire Italienne des Batignolles, mal drapée et ridiculement armée, que M. D. a pu écrire des lignes si enthousiastes sur « la déesse pure, dont le regard sonde l'infini pour y trouver la raison des choses éternelles! »

Arrêtons là ces critiques, qui ne portent, après tout, que sur des détails secondaires. Je voudrais qu'on n'y vît qu'une preuve de ma vive sympathie pour M. Duruy et pour ses dévoués collaborateurs. L'ouvrage est bon; je le voudrais parfait, puisqu'il sera bientôt entre toutes les mains.

Théodore REINACH.

---

45. — Karl BÜRGER, **De Lucio Patrensi, sive de ratione inter Asinum q. f. Lucianeum Apuleique metamorphoses intercedente** (Diss. inaug.) Berolini, Buchdruckerei-Actien-Gesellschaft, 1887, 59 p. in-8.

M. Bürger entreprend de déterminer le rapport qui peut exister entre les Métamorphoses d'Apulée, l'Ane attribué à Lucien et les deux pre-

miers livres des « Métamorphoses de Lucius de Patras », ouvrage perdu pour nous, mais que le patriarche Photius a encore eu entre les mains et dont il rend compte dans sa Bibliothèque (cod. 129). La question ne laisse pas de présenter des obscurités, si l'on en juge par le nombre et la variété des solutions qu'elle a reçues. Il paraît à M. B. que la confusion qui règne dans les opinions a pour principale cause la trop grande autorité que l'on accorde aux appréciations de Photius sur « Lucius » et « Lucien ». Le court texte de Photius est si vague, si contradictoire, si plein d'erreurs et d'idées préconçues, qu'on ne saurait en déduire quelque chose de certain ; à le prendre pour guide, on ne peut que s'égarer ; le plus sûr est de nous appuyer sur ce que nous possédons, sur ce que nous pouvons étudier directement : de même que le rapprochement de deux variantes fautives met souvent sur la trace de la leçon vraie, ainsi une comparaison approfondie et méthodique d'Apulée et du pseudo-Lucien permet de restituer en très grande partie les « Métamorphoses de Lucius de Patras ». C'est ainsi que procède M. B., et il arrive à cette conclusion, que l'ouvrage lu par Photius au IXe siècle est la source commune de l'Ane et des Métamorphoses d'Apulée : le petit conte attribué à Lucien n'en est qu'un abrégé, et le roman d'Apulée en est une amplification souvent maladroite, défigurée par l'introduction de récits d'un caractère tragique que cet écrivain rhéteur emprunte n'importe où.

La thèse n'est pas entièrement nouvelle, et M. B. a soin d'indiquer qu'elle a été déjà soutenue par M. Al. Goldbacher en 1872 (Zeitsch. f. öster. Gymn. XXIII, pp. 323-341 et 403-421). Mais M. B. apporte des arguments nouveaux qui, sur des points particuliers, tantôt confirment et plus souvent contredisent les vues de M. Goldbacher. Il faut louer la façon serrée, rigoureuse, méthodique, dont il essaye de conduire son argumentation ; et, par bonheur, sa logique est éclairée par une finesse, un goût généralement sûr ; car, en pareille matière, je me défierais d'une logique trop lourde. Dans le cours de sa discussion, M. B. est amené à proposer pour le texte de l'Ane, en le confrontant avec l'original qu'il s'efforce de restituer, des corrections vraiment ingénieuses, satisfaisantes pour l'esprit, et dont les éditeurs à venir auront à tenir compte.

On voit que la dissertation inaugurale de M. B. a de très sérieux mérites ; ce qui n'empêche pas que bien des passages n'en soient contestables. Comme il arrive, l'auteur est plus sévère pour les raisonnements de ses devanciers que pour les siens propres. « *Sed hæc argumenta valde debilia duco* », dit-il volontiers des arguments d'autrui ; les siens ne sont pas toujours irrésistibles. Pourquoi soutient-il (p. 19) contre M. Goldbacher que l'on devait employer à tourner la meule des animaux très vigoureux et très bien portants ? Qu'il relise donc le portrait que trace Apulée de ces pauvres bêtes : *Quales illi muli senes, vel cantherii debiles !*

Mais il serait long d'entrer dans le détail, de peser la valeur de cha-

que argument. Je ne m'arrêterai qu'à des critiques plus générales. S'il est un principe que M. B. a établi avec soin, et qu'il allègue volontiers comme un argument décisif, c'est que l'abréviateur à qui nous devons l'Ane se contente de faire des coupures dans l'original, *saepe ne eis quidem mutatis, quæ prioribus recisis necessario mutari debuèrunt* (p. 52 ; cf. p. 43); néanmoins, à d'autres endroits, il ne se fait pas faute d'admettre, pour le besoin de sa thèse, que l'abréviateur, ayant supprimé une description, a été amené à modifier ce qui suivait : *Græcus autem excerptor, cum... descriptionem... resecuisset, mutare coactus erat, mutavitque ex consuetudine sua quam ineptissime.* Ici, j'accuse M. B. non pas précisément de contradiction, mais au moins d'arbitraire.

A mon avis, M. B. use un peu trop volontiers de cette manière de raisonner : Voici, dans Apulée, une narration qui n'est pas satisfaisante de tous points, ou dont la fin répond mal au commencement ; donc elle ne peut appartenir à l'original. C'est confondre l'original avec le parfait. Si c'étaient les Métamorphoses d'Apulée qui fussent perdues et que M. B. s'efforçât de restituer, il refuserait certainement d'y admettre les fautes et les taches que nous y voyons. En vérité, l'auteur des « Métamorphoses de Lucius de Patras » me paraît bénéficier dans une trop grande mesure de la perte de son livre.

Les résultats que M. B. pense avoir obtenus, sont résumés en un tableau à la p. 56. Si l'on compare ce tableau à celui que M. Goldbacher avait également dressé (Z. f. öst. G. XXIII, p. 407), on voit qu'il retire à l'original grec un plus grand nombre des fables que nous lisons dans Apulée. Si tel était le contenu des Métamorphoses de Lucius de Patras, on ne s'explique plus du tout l'impression qu'elles ont faite à Photius. Je sais bien que le jugement du patriarche a été, dès le début de la dissertation, déclaré sans valeur et rejeté hardiment. Mais tant de hardiesse me paraît toucher à la témérité ; car, enfin, si Photius avait moins de critique et de sagacité que M. B., en revanche il avait sur lui cet immense avantage, de tenir entre les mains le livre dont il parlait.

L'hypothèse de M. B. sur l'intention satirique qui aurait guidé l'auteur des Métamorphoses de Lucius de Patras, est jolie et fine ; elle n'est qu'indiquée ; elle a besoin d'une plus sérieuse démonstration.

Au résumé, le travail de M. Bürger est fort estimable. Il n'ouvre pas une voie nouvelle et n'arrive pas sur tous les points à ce degré d'évidence qui fait taire la contradiction ; mais il consolide des résultats déjà en partie acquis. Après l'avoir lu, on ne sent pas tous ses doutes dissipés ; mais on reste d'accord avec l'auteur sur le fond même de la question, on est persuadé que le rapport qu'il établit entre les trois livres est le vrai.

Louis BAIZE.

---

46. — M. Vinkesteyn, **De fontibus** ex quibus scriptor libri De Viris Illustribus Urbis Romæ hausisse videtur, disputatio. Leyde. 1886. In-8.

M. Vinkesteyn recherche les sources du *De Viris Illustribus*. Il s'attache d'abord — et longuement — à réfuter les travaux de ses prédécesseurs qui, comme on le voit par sa dissertation, sont nombreux, trop nombreux même. Puis, il s'efforce de prouver qu'Ampelius et le *De Viris* ont puisé à la même source, et, à ce qu'il nous semble, le prouve assez mal. Enfin, il reprend, un à un, tous les chapitres du livre, pour en rechercher l'origine. Je crains que M. Vinkesteyn ne nous donne pas une idée bien nette de cet ouvrage qui d'ailleurs, à franchement parler, ne mérite pas que les érudits s'infligent et infligent aux lecteurs, à cause de lui, de si bizarres tortures.

N.

---

47. — Iginio Gentile. **L'Imperatore Tiberio** secondo la moderna critica storica. Milan, Hœpli, 1887. In-8, 61 pages.

M. Iginio Gentile est de l'école des historiens qui ne croient pas Tibère aussi coupable qu'on le dit et considèrent la plupart des accusations portées contre lui comme des mensonges. Il n'hésite pas à le proclamer, et sa publication est un plaidoyer de plus en faveur de cette théorie; c'est proprement une exposition des études critiques déjà parues sur ce sujet et des résultats obtenus. Les contemporains, dit l'auteur, comme Horace, Velleius Paterculus, Strabon, Philon ne connaissent de Tibère que les beaux côtés, que l'homme d'un esprit noble et grave, que le guerrier habile et le sage politique. Avec Sénèque, Josèphe, Juvénal, Pline le Jeune apparaissent les premières ombres au tableau. Enfin arrive Tacite qui fixe, dans des pages à jamais mémorables, le portrait de Tibère. Ce portrait n'est rien moins que flatteur, mais il ne faut pas oublier que Tacite est avant tout un défenseur de l'aristocratie romaine si malmenée par l'empereur; il en a les rancunes comme les traditions; et c'est là la source à laquelle il a puisé tous ses récits. Suétone qui vient ensuite, a abondé dans le même sens, et les historiens postérieurs ont vécu sur ces données. La critique moderne a dû réagir contre ces tendances. Les premières protestations, qui vinrent d'Italie, ont été formulées par P. Fiamino Strada dans ses *Prolusiones Academicae* publiées en 1626 et reprises dix ans plus tard par Agostino Mascardi dans son livre intitulé *Dell' arte storica;* puis on vit Voltaire traiter de fables les récits de Tacite et de Suétone; d'autres lui succédèrent qui combattirent, avec plus ou moins de restrictions, les tendances des deux historiens romains: Visconti (1835), Zambelli (1848), Betti (1847), Sievers (1850), Duruy (1853); l'opinion se prononçait de plus en plus nette-

ment en faveur de Tibère. Les travaux parus depuis trente ans n'ont fait que confirmer cette façon de voir [1].

Le résultat de toutes ces études est que Tacite et Suétone ont travaillé sur des sources manifestement hostiles à Tibère et par suite indignes de confiance. Tibère est un grand prince, surtout un grand justicier, et c'est ce que lui a attiré tant de haines de la part des nobles; les délateurs dont il encouragea l'action, sont une institution tout à fait légale et qui n'est devenue dangereuse et immorale que par l'abus qui en a été fait; Tibère ne voulait pas cet abus. La loi de majesté ne fut pas aussi durement appliquée qu'on le dit, surtout au début : en fait, il n'y eut, pendant le règne de Tibère, que 87 procès dont 36 se terminèrent par des condamnations (15 furent des condamnations capitales; 13 accusés évitèrent la sentence en se donnant la mort. Il est vrai qu'il y eut, en l'an 33, un véritable massacre, au dire de Tacite et d'autres historiens dont il est difficile de récuser le témoignage à cette occasion; mais si on le compare à nos tueries de septembre 1792, on trouvera une victime et demie au temps de Tibère pour cent victimes en France, — le bel usage de la statistique et le grand avantage pour Tibère ! — Enfin, les horreurs de Caprée sont des légendes. Tibère ne s'était retiré à Caprée que pour jouir du site, par amour de la solitude, par désir de pouvoir se livrer paisiblement à l'étude et de se reposer des intrigues de la cour. Telle est, dans son ensemble, la théorie dont M. Iginio Gentile s'est fait l'écho et aussi le champion; il ne va pas jusqu'à égaler, avec un historien allemand contemporain, Tibère à Frédéric le Grand, mais il y a lieu, pense-t-il, sans justifier certains de ces crimes, de ne pas ajouter trop de foi aux témoignages intéressés de Tacite.

Pour ma part, et malgré le travail très instructif de M. Gentile, je ne me résous pas à accuser Tacite aussi complètement ; ce n'est pas aux écrivains officiels, mais à ceux de l'opposition qu'il faut s'adresser pour connaître les vilenies d'un règne ou d'une époque; ceux-ci peuvent bien tomber dans une exagération malveillante, mais leurs accusations ont un fond de vérité qu'il serait imprudent de négliger.

R. CAGNAT.

---

48. — **Chartes**, chroniques et mémoriaux pour servir à l'histoire de la Marche et du Limousin, publiés sous les auspices de la société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, par Alfred LEROUX et feu Auguste BOSVIEUX. Tulle, Crauffon, 1886, in-8 de 490 pages. Prix : 7 fr. 50.

La *Revue critique* a déjà rendu compte de deux volumes de *Documents historiques* publiés par M. Alfred Leroux en collaboration avec MM. Emile Molinier et Antoine Thomas. L'ouvrage que nous an-

---

1. Il n'est donc pas vrai, comme le croyait Beulé, que la réhabilitation de Tibère vint d'Allemagne.

nonçons aujourd'hui peut être considéré comme le tome III des *Documents*, avec cette restriction que M. L. en est le seul auteur. Par une pieuse attention, il a voulu associer le nom d'Auguste Bosvieux à cette publication, parce qu'il a emprunté quelques documents aux nombreuses copies laissées par cet ancien archiviste de la Creuse et conservées depuis quelques années aux archives départementales de la Haute-Vienne.

Le recueil s'ouvre par une série chronologique de chartes et documents divers allant de 954 à 1614. Les chartes sont soigneusement annotées au point de vue topographique; toutefois, par ci par là, quelques défaillances dans les identifications de noms de lieu semblent révéler un peu de précipitation. Signalons parmi ces documents : une charte de Gérard, évêque d'Angoulême et légat du Saint-Siège, en faveur de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges, où se trouve la souscription originale du célèbre Baudri de Bourgueil, évêque de Dol (1117); trois textes en provençal de 1253, 1267 et 1425; une enquête sur les déportements du prieur et de la prieure de Blessac, Jean et Françoise d'Aubusson (1530), qui jette le jour le plus curieux sur la vie religieuse et féodale dans la Haute-Marche, au commencement du XVI^e siècle; enfin les cahiers du clergé de l'évêché de Limoges aux Etats généraux de 1614.

Viennent ensuite les chroniques de Gérald Tarneau, de Pierre de Teysseulh, de l'anonyme de saint Léonard, de Pierre Robert, d'Antoine de Jarrige, etc. La plus curieuse, par sa date comme par son caractère, est celle de Tarneau, notaire à Pierre Buffière de 1423 à 1438 : c'est une sorte de livre de raison où l'auteur note, dans un latin fort médiocre, tous les évènements qui le touchent de près. On y trouve de curieux renseignements sur les guerres privées qui désolèrent le Limousin de 1424 à 1427 et parfois sur les faits et gestes d'un capitaine bien connu, Poton de Saintrailles.

La dernière partie du volume est occupée par des mémoriaux de visites pastorales de la fin du XVIII^e siècle, rédigés par l'évêque du Plessis d'Argentré. Ces mémoriaux ne portent que sur sept des dix-huit archiprêtrés que comptait l'évêché de Limoges; ils devront être consultés par quiconque voudra se faire une idée exacte de l'état moral et social de la France avant 1789. On y voit qu'en dehors de la ville même de Limoges, le clergé limousin ne comptait aucun sujet d'élite, sauf l'abbé Nadaud; qu'il comptait en revanche un certain nombre de membres indignes pour lesquels l'évêque ne semble pas avoir toute la sévérité nécessaire. N'exagérons rien cependant : quinze coupables avérés et dix-sept suspects, sur environ sept cents prêtres ou vicaires, ce n'est vraiment point exorbitant, et je ne sais si de nos jours, le niveau moral du clergé s'est considérablement élevé.

On ne peut que souhaiter à M. L. le courage nécessaire pour continuer à publier les documents dont il a la garde ou sur lesquels il peut mettre la main. Ce souhait est d'ailleurs inutile, car nous recevons à

l'instant le prospectus d'un recueil intitulé : *Archives historiques de la Marche et du Limousin, publiées sous la direction de MM. Alfred Leroux et René Fage* (Limoges, impr. Gely). Alors, au lieu de « bon courage ! » c'est « bonne chance ! » que nous dirons.

T. S.

---

49. — **Érasme en Italie,** étude sur un épisode de la Renaissance, par Pierre de Nolhac. Paris, Klincksieck, 1888. In-8, viii et 139 p. 3 fr.

C'est en Italie qu'Érasme a mûri son talent et connu pleinement l'esprit nouveau qu'il propagea dans le Nord. M. de Nolhac retrace aussi complètement que possible l'histoire de ce voyage d'Italie (1506-1509) et l'influence qu'il exerça sur l'auteur de l'*Éloge de la Folie.* Nous suivons Érasme pas à pas, à Turin où il est reçu docteur, à Florence, à Bologne où il assiste à l'entrée triomphale de Jules II et se livre à l'étude du grec sous la direction de Bombasio, à Venise où il rédige et imprime la seconde édition de ses *Adages*, à Padoue où il suit les cours de Musurus, à Ferrare, à Sienne, à Rome, à Naples. Les pages consacrées aux séjours d'Érasme à Rome et à Venise sont les plus attachantes de ce joli volume. M. de N. nous introduit à Venise, dans l'active, aimable et trop frugale maison d'Alde Manuce et au milieu de l'Académie Aldine; à Rome, parmi les humanistes, dans le monde de la curie, et chez le cardinal Grimani. Il termine son étude en groupant, non sans habileté, plusieurs faits qui expliquent la conduite d'Érasme quelques années plus tard, dans les affaires de la Réforme. Précédé d'un beau sonnet à Érasme et accompagné de douze lettres inédites du savant hollandais (p. 97-134) et d'un index des noms (p. 135-139), écrit avec agrément et plein de curieux détails, le nouvel ouvrage de M. de Nolhac — un des meilleurs que compte la littérature érasmienne déjà si considérable, — intéressera vivement non seulement les studieux de la Renaissance, mais tous les amis des travaux historiques où le goût et l'art de composer s'unissent à l'érudition.

C.

---

50. — **Histoire d'Alger sous la domination turque** (1515-1830), par H. D. de Grammont. Paris, E. Leroux, 1887, gr. in-8, xvi et 420 p. 7 fr. 50.

Nous avons enfin une histoire d'Alger pendant les trois siècles de sa domination comme puissance musulmane, une histoire puisée aux bonnes sources, méthodiquement exposée, d'un style net et riche en renseignements inédits. Grâce aux persévérantes recherches de M. de Grammont, bien secondé par la Société algérienne dont il est le président, on ne nous reprochera plus, à l'étranger, d'ignorer le passé de la plus importante de nos colonies. Pourquoi s'étonner d'ailleurs que

cette œuvre, qui exigeait des conditions particulières de résidence et de travail, ait été entreprise tardivement? Ne fallait-il pas, pour l'accomplir, joindre à la connaissance topographique de l'Algérie le dépouillement et l'étude critique d'un monceau de chartes et de documents espagnols, italiens, français et même orientaux, matériaux d'une valeur inégale, difficiles à réunir, plus difficiles à mettre en œuvre? Par ses qualités d'esprit, comme par la nature spéciale de ses travaux antérieurs, M. de G. était désigné pour devenir l'historien d'Alger.

Rien de plus curieux que l'existence de ce petit État, déchiré par d'effroyables discordes, ne vivant que des profits de la Course et conservant cependant assez d'énergie pour tenir en échec toutes les puissances maritimes de l'Europe et les soumettre à un tribut humiliant. Un des points le plus habilement mis en lumière par M. de G. est cette rivalité entre l'élément militaire et les marins, entre janissaires et *reïs*, qui fit couler des flots de sang et exerça une influence funeste sur les destinées de la Régence. Il semble que toute l'histoire d'Alger ne s'explique que par des révolutions intérieures qui se prolongèrent jusqu'au jour où l'armée française entra triomphalement dans la Casaubah.

Cette histoire, on peut la diviser en trois périodes : le gouvernement des Beylerbeys, celui des Pachas et celui des Deys. De ces trois périodes, les deux premières ont été, paraît-il, assez souvent confondues; je crois néanmoins que M. de G. s'en étonne plus que de raison. Une pareille confusion de noms était inévitable, et il n'est pas surprenant que Haëdo lui-même, le consciencieux auteur de l'*Epitome de los reyes de Argel*, ait contribué à la propager en donnant aux gouverneurs d'Alger le titre de *Pachas;* ce titre, en effet, était commun aux gouverneurs généraux dits *Beylerbeys* et à leurs lieutenants investis temporairement de l'autorité dans les principaux centres des Régences barbaresques. La différence de rang consistait donc moins dans la qualification que dans le nombre des *toughs* ou queues de cheval qu'on plantait devant la tente d'un haut fonctionnaire comme signe distinctif du commandement [1].

Remercions l'auteur d'avoir rétabli sous son véritable jour la politique de la France dans ses rapports avec les Régences. L'ancienne monarchie, à laquelle on a si souvent reproché ses alliances avec les Musulmans, faisait acte de sagesse en encourageant les Barberousses à fonder une puissance qui était une plaie vive attachée au flanc de l'Espagne; mais en même temps la prudence et les intérêts de la suprématie française dans la Méditerranée ne permettaient pas qu'on laissât se fonder un empire de l'Afrique du Nord qui serait devenu bientôt une menace, un péril incessant pour la civilisation chrétienne. Peut-on savoir ce qu'il serait advenu de celle-ci, si quelque *Capoudan* intrépide, marin de génie comme Khaïr ud-dîn, sage politique comme Suleïman II, devenant maître d'Alger, de la Tunisie, de la Tripolitaine et du Maroc,

1. Cf. C. d'Ohsson, *Etat de l'Empire ottoman*, Paris, 1824; t. VII, p. 277.

eût réussi à planter le « Sandjaq chérif », le drapeau vert du Prophète, à la fois sur les Pyrénées et sur les murs de Vienne! Ce fut donc une heureuse inspiration de la politique des Valois de favoriser le développement de la Régence d'Alger. Leurs relations avec cette dernière devinrent très cordiales et se maintinrent telles jusqu'à l'année 1587, date de la mort d'Euldj Ali, le plus ferme partisan de l'alliance française au Grand Conseil de la Porte. Les choses changèrent de face, il est vrai, au temps de la Ligue, par suite des intrigues catholiques contre le roi de Navarre, mais le souvenir de l'ancienne amitié persista quelque temps encore et assura à nos ports du Midi la meilleure part du négoce avec le Levant.

Nous n'ignorions pas qu'Alger n'avait dû, pendant deux siècles environ, l'impunité et même l'existence qu'aux rivalités des Etats chrétiens, mais il appartenait à M. de G. d'en appuyer la démonstration sur des documents inédits et dignes de confiance. Il montre d'abord qu'on a attribué bien à tort aux Janissaires une influence prépondérante, pendant la période des Beylerbeys et celle de leurs successeurs. Cette milice turbulente ne devint véritablement toute-puissante que sous le gouvernement éphémère des Pachas triennaux qui tremblaient devant elle et ne tardèrent pas à être remplacés par de simples Aghas. Ce coup d'État et les désordres affreux qui le suivirent, produisirent une réaction : au bout de douze ans, la puissante corporation de marins connue sous le nom de *taïffe*, reprit possession du pouvoir en la personne d'un de ses chefs qui fut salué du titre de *Dey*[1]. L'avènement de ces Deys doit être considéré comme une revanche de la marine algérienne contre l'odieuse tyrannie des janissaires; mais ceux-ci continuèrent à se rendre redoutables par leurs incessantes réclamations et chaque retard dans le payement de la solde devint le signal d'une insurrection qui coûtait cher aux fonctionnaires et aux bourgeois. L'affaiblissement de la marine et, par conséquent, de la course fut le résultat de cet état d'anarchie. On finit par n'avoir plus pour vivre que le tribut payé de mauvaise grâce par les beys des provinces et la rançon médiocre fournie par les Puissances de second ordre, faible ressource qui bientôt manqua totalement. Aussi, lorsque l'Europe se concerta en 1815, pour en finir avec la piraterie barbaresque, la Régence agonisait déjà; elle reçut le coup de grâce en 1830.

Telle est, dans ses traits principaux, l'intéressante période historique à

1. Que M. de G. me permette de lui signaler ici une petite lacune; il aurait bien fait d'expliquer ces noms empruntés à l'arabe et au turc, qu'on répète depuis de longues années sans en connaître le véritable sens. *Dey* ne vient pas de l'arabe *da'ï* « missionnaire » comme on l'a prétendu; c'est un mot turc *daï* qui signifie « oncle maternel », et par extension personnage influent, respecté; l'arabe *'amm* « oncle paternel » se prend souvent dans le même sens. *Taïffe* doit se prononcer *taïfé* : c'est l'arabe « troupe, corporation » pris en turc dans le sens d'équipage de marine; *yoldach* « compagnon de route » était le sobriquet des janissaires; *odjac*, littér. « foyer » le nom donné à toute cette milice, etc.

laquelle M. de G. a consacré plusieurs années de recherches consciencieuses. Je disais plus haut que les matériaux de cette histoire étaient épars un peu partout, en Espagne, en France, en Italie et jusqu'en Turquie. La liste en serait longue et ferait honneur à l'érudition de l'auteur : les Espagnols Sandoval, la Fuente, et surtout Marmol et Haëdo ont été ses meilleurs collaborateurs pour la première période; les Pères de la Rédemption pour la seconde. A partir de l'installation des Deys, les documents devenaient plus abondants : relations de voyage, chartes, lettres officielles, M. de G. n'a eu que l'embarras du choix. Peut-être témoigne-t-il un peu trop de dédain aux documents d'origine musulmane. Je passe condamnation sur les romans populaires comme les *Ghazaouat 'Aroudj* et d'autres du même genre, mais que l'auteur tienne pour assuré qu'il aurait tiré de curieux renseignements des chroniques turques de l'empire ottoman et, en premier lieu, des « Guerres maritimes » *(tohfet ul-Kibar, etc.,)* de Hadji Khalfa; il est juste d'ajouter que tout cela est en turc et ne sera probablement jamais traduit.

Félicitons M. de Grammont de l'excellent parti qu'il a tiré de ce qu'il a pu consulter directement; il a déployé dans son travail les qualités d'un narrateur impartial, judicieux et je devrais ajouter, d'un écrivain exercé. Son nom restera attaché à ce livre qui est une œuvre à la fois d'érudition et de patriotisme, œuvre bien française et pleine d'enseignements précieux pour ceux qui ont ou qui auront en main les destinées de notre colonie d'Afrique.

A. C. Barbier de Meynard.

---

51. — Le P. Ingold. **L'église et l'oratoire Saint-Honoré,** étude historique et archéologique. Paris, Poussielgue, 1887. Gr. in-8 de 120 p.

52. — **L'Oratoire et le Jansénisme,** *ibid.* 1887. Gr. in-8, de 21 p. (Tiré à 50 exemplaires sur Hollande).

Ces deux publications, de volume inégal, mais d'égal intérêt, forment les fascicules VIII et IX de la 2e série de la *Petite bibliothèque oratorienne.* La monographie de l'église de l'oratoire Saint-Honoré est aussi complète au point de vue historique qu'au point de vue archéologique. C'est un des meilleurs chapitres qui aient jamais été publiés, de l'histoire des vieux monuments de Paris. On pense bien qu'un chercheur tel que le P. Ingold, a mis la main sur bon nombre de documents inédits qui lui ont permis de redresser les erreurs de ses devanciers. La substantielle notice renferme non-seulement, soit dans le texte, soit dans les appendices, des pièces curieuses, nouvelles pour la plupart, mais diverses gravures qui représentent l'oratoire Saint-Honoré (état actuel), des fragments d'anciens plans de Paris (plan de Boudan, plan de Turgel), la maison (anciens bâtiments) et l'église Saint-Honoré (d'après Jean Marot et P. Mariette), l'intérieur de l'église, le portail

de l'église, le maître-autel, le service du chancelier Séguier, si admirablement décrit par Mme de Sévigné, le tombeau du cardinal de Bérulle, etc. Dans la seconde brochure, le P. Ingold combat énergiquement, victorieusement le préjugé qui a fait de l'ancien Oratoire un foyer de jansénisme. Le talent et le savoir de l'auteur recommandent ce loyal plaidoyer *pro domo sua*.

T. DE L.

---

53. — **Gœthe-Jahrbuch**, herausgegeben von Ludwig GEIGER. VII Band, mit dem ersten Jahresbericht der Gœthe-Gesellschaft. Frankfurt am Main. Rütten und Lœning, literarische Anstalt, VIII, 420 et 60 p. 1886.

54. — **Gœthe-Jahrbuch**, herausgegeben von Ludwig GEIGER. VIII Band, mit dem zweiten Bericht der Gœthe-Gesellschaft. Frankfurt am Main. Rütten und Lœning, literarische Anstalt, VI, 346 et 76 p. 1887.

Le volume de 1886 du *Gœthe-Jahrbuch*, que dirige si bien M. Ludwig Geiger, est le premier où ce précieux recueil apparaisse comme l'organe de la société weimarienne de Gœthe. Et, de fait, ce que ce volume renferme de plus important, c'est la correspondance, tirée de l'archive de Gœthe, du poète avec sa sœur Cornelia et Behrisch, son excentrique ami, de 1765 à 1768. Les lettres du jeune étudiant à sa *liebes Schwestergen* sont au nombre de quinze (21 juin 1765-14 octobre 1767). Il raconte, souvent en français et en anglais, sans doute pour s'exercer dans ces deux langues, et complaire à M. le conseiller Gœthe, les petits évènements de sa vie de Leipzig et rappelle des incidents de Francfort. Il avait alors dix-sept ans, et, vraiment, il connaissait bien, pour son âge, les littératures étrangères : il fait des citations et des allusions qui témoignent d'un savoir étendu ; son français et son anglais, vers et prose, sentent l'étranger, mais, en lisant ces exercices d'écolier, on ne peut s'empêcher de dire « ce n'est pas mal ». Voici, par exemple, une appréciation du *Télémaque :* « Parce que je suis en train de parler de livres, je dirai quelques mots sur la lecture du Télémaque. Je serai ravi d'en posséder un exemplaire, mais je me garderai bien de former là dessus mon stile françois. Je sais bien que c'est le premier livre qu'on donne à ceux qui apprennent cette langue; je sai que cette coutume est presques générale; mais, malgré cela, j'ose la nommer fausse. Je t'en dirai les raisons. Je suis pourtant bien éloigné de vouloir, par cela, ôter quelque mérite à Télémaque; je l'élève plutôt par mon sentiment au lieu de l'abbaisser. Je le dis incomparable, mais trop grand, pour être déchiré [1] par des écoliers. Qu'est-ce que ce Télémaque? C'est un poème épique, dont le stile, quoiqu'en prose, est absolument poétique, tout plein de métaphores, de tropes, de peintures. Le conseillerois-tu à quelqu'un, d'apprendre l'anglois de Milton et de Young, l'italien de Tasse et d'Arioste, l'allemand de Gesner et de Klopstok? Quel stile naturel, ordinaire peut-on espérer, formant son goût sur un livre, qui

1. Ne serait-ce pas *déchiffré?*

conserve partout un stile magnifique, élevé. Je connois bien les fautes qui en reviennent. On est ébloui des beautés de ce livre, on veut l'imiter, mais nous ne sommes pas des Fénelons pour l'imiter bien et à propos. On s'accoutume à un langage précieux, qui tire quelquefois au ridicule. J'en puis alléguer mon exemple. Un jeune homme, amoureux d'un tel language, méprisera toute manière de parler naturellement, il ira, la tête gonflée d'un phébus, émailler les prairies (et fut-ce la prairie de Bornheim), d'amarantes et de violets, les comparer (car il lui faut toujours des comparaisons), à un tapis verd, brodé de diverses couleurs, il ira faire ruiseler les ruiseaux d'un doux murmure au dessus des cailloux, il leur fera l'honneur de les dire si purs comme du cristal, il bordera leur rivage de roseaux qui, d'un siffle perpétuel, plaignent la nymphe forcée par le dieu à pieds de boue [1] de se sauver parmi eux, il sentira, en entrant dans la description d'un bois, que l'ombre des chenes eternels et des doux ormeaux répand partout une sainte nuit qui fait trembler le profane et donne des plaisirs inconnus au soleil, aux tendres bergers et aux bergères sensibles. Ah, le language agréable! Voilà, ma sœur, ce qu'est un stile gâté, comme sera toujours celui qu'on forme sur le Telemaque » (p. 41-42) [2]. Les vingt et une lettres à Behrisch (octobre 1766-mai 1768) sont fort intéressantes. Gœthe narre à son ami son « roman » et ses « aventures »; il lui demande conseil, car Behrisch a « plus d'expérience » que lui; il le prie de l'aider de ses avis. Il est passionnément amoureux d'Annette, sa « petite », et la *verwünschtes Mädgen* qui lui fait mille coquetteries et mille caresses, l'a rendu jaloux, jaloux à la fureur; il veut la quitter, mais l'enchanteresse le « tient ferme », sait lui fermer la bouche par de belles paroles, « s'enfoncer de plus en plus dans son cœur ». Quelques-unes de ces lettres à Behrisch sont vraiment remarquables par leur ton fougueux, passionné, à la Werther, et quoique cet amour de Gœthe n'ait été qu'une *Liebelei*, un feu de paille, il lui inspire plus d'une fois des accents sincères, et certains petits récits, comme celui de cette soirée qu'il passe au théâtre, tout tremblant de fièvre et fixant les yeux sur Annette qui ne le voit pas, sont bien attachants et tout à fait dignes de figurer dans une nouvelle édition des œuvres complètes du poète. Ajoutez d'importants détails sur des projets de pièces (une comédie intitulée *der Tugendspiegel*), sur Oeser, etc., etc. La lettre de mars 1768 fixe la date jusqu'ici inconnue du voyage de Dresde (au plus tard, commencement de mars et séjour de douze jours) [3]. Il faudra tenir grand compte de cette correspondance de Gœthe que M. L. Geiger a d'ailleurs accompagnée de notes très instructives, et on peut dire qu'elle oblige les biographes à transformer de fond en comble le chapitre consacré au séjour du poète à Leipzig.

1. Lire évidemment *bouc*.

2. P. 46, ligne 5, lire *sottement* et non « tottement », ligne 27, *que* et non « zue »; p. 53, ligne 5, *j'adjure* et non « j'adore ».

3. Sur le mot *geschickt* au sens de « verstændig, brav », voir *Gœtz*, I, 3 (mot de Charles) « die Tante sagt, ich sei recht geschickt. »

Les autres articles du volume de 1886 pâlissent à côté de ces lettres de Gœthe à sa sœur et à Behrisch. Ce sont : 1° douze lettres à Voigt (communiquées par M. Stengel); 23 autres lettres à divers personnages; une lettre de Schiller, du 6 juin 1804; une lettre de Tieck, écrite sans doute en 1825; 2° des citations de contemporains relatives à Gœthe, parmi lesquelles le récit d'une visite du comte polonais Kozmian; 3° des études de M. Stickel sur ses relations avec Gœthe, de M. Brunnhofer sur l'influence de Giordano Bruno sur le poète, de M. Dehio sur des fresques du Camposanto de Pise qui seraient la source des dernières scènes du second *Faust;* rapprochement ingénieux, mais subtil et qui nous paraît peu probable; à remarquer toutefois la belle reproduction des fresques.

Le volume de 1887, en tête duquel figure en héliogravure le portrait-buste de Gœthe, contient une lettre du poète à Walter Scott et 80 lettres de Mme de Staël, Ugo Foscolo, Manzoni, Oehlenschläger, Herder et sa famille, Charlotte de Schiller, Körner, Alex. de Humboldt, Niebuhr, Savigny. Mme de Staël écrit de Weimar qu'elle vient d'arriver et que « son premier désir en venant en Allemagne est de connaître Gœthe et de s'honorer de sa bienveillance » (p. 5); elle lui mande ses impressions sur Berlin : « C'est un pays qui ne frappe point l'imagination, la société y est alignée à la prussienne... »; elle y a fait la connaissance de Wilhelm Schlegel dont elle vante la critique spirituelle et les connaissances étendues; elle annonce qu'elle viendra bientôt, et causera *terriblement* avec Gœthe; elle veut « lui voler tout ce qui se vole — cela le laissera bien riche encore — et revenir en France avec un butin tout à fait différent de celui que les généraux y rapportent » (p. 6-7) [1]. Suivent treize lettres de Gœthe, dont deux à Höpfner, et trente-cinq lettres d'affaires à Frommann. Les *Abhandlungen* se composent comme il suit : *sur la Trilogie de la Passion*, par G. de Lœper; *Gœthe et la langue de la Bible*, par Victor Hehn; *l'influence littéraire de Gœthe sur la France,* par Th. Süpfle. Il y a beaucoup à apprendre dans ces trois essais; M. de Lœper éclaire d'une vive lumière le poème de Gœthe, à l'aide des *Tagebücher* et des lettres des Levetzow conservées dans l'archive de Weimar; M. Hehn se montre, comme à son ordinaire, ingénieux; M. Süpfle apprécie les traductions et les imitations françaises de *Werther.*

Ces deux volumes du *Jahrbuch* valent surtout par les lettres tirées de l'archive de Gœthe; mais il faut ajouter que ces lettres sont toujours suivies d'un commentaire abondant et utile; nous ne citons, dans le volume de 1887, que les notes sur Höpfner et l'étude de M. L. Geiger sur Frommann. Comme toujours, on trouve, à la fin de chaque tome, des mélanges, une chronique, une bibliographie où M. L. Geiger a réuni avec un soin extrême ce que l'année a produit sur ce vaste domaine,

1. P. 7, lettre 3, ligne 1, lire « qu'il se pourroit » et non « qu'il *le* pourroit »; ligne 4 « que je n'ose m'y *fier* » est parfaitement intelligible.

aujourd'hui tellement cultivé, de la *Gœtheforschung*; il y a, parmi ces innombrables articles, bien des choses inutiles ou insignifiantes; mais il faut être complet, et l'on ne peut reprocher à M. Geiger de tout rassembler; c'est à nous de trier, de choisir, de juger, et d'ailleurs les analyses consciencieuses de l'éditeur et ses appréciations, toujours sobres, sûres et pleines de goût, suffisent à guider le lecteur. Chacun des volumes se termine par un compte-rendu annuel de la Société de Gœthe (elle comptait, au 26 mars 1887, 2,660 membres) et de l'*English Gœthe Society*.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — La troisième livraison de la traduction de l'*Histoire romaine* de Mommsen par M. R. CAGNAT, vient de paraître chez Vieweg. Elle forme la première partie du X[e] vol. de l'édition française, et contient les chapitres relatifs à la Grèce propre et à l'Asie-Mineure.

— Le n° 1 des *Annales de l'Est* (deuxième année) contient une étude de M. DEBIDOUR sur *le général Grangeret*, les leçons d'ouverture du cours d'archéologie de M. DIEHL, du cours de géographie de M. AUERBACH, du cours d'histoire de M. PFISTER (*l'Alsace et la Lorraine de 511 à 843*), une note de M. H. LICHTENBERGER sur *la légende des Nibelungen dans la vallée du Rhin* et des comptes-rendus critiques.

— Les *Annales de l'École libre des sciences politiques* entrent dans leur troisième année. On trouvera dans le premier numéro qui vient de paraître, des articles de M. E. BEAUSSIRE sur *les attributions de l'État* (extrait d'un livre sur les *principes du droit* qui paraîtra prochainement à la librairie Alcan); de M. L. DELAVAUD, *La politique coloniale de l'Allemagne* (fin); de M. OSTROGORSKI, *De l'organisation des partis politiques aux États-Unis*; de M. E. MEYER, *Le protectorat en Tunisie*; de M. G. LEFÈVRE-PONTALIS, *La mission du marquis d'Éguilles en Écosse auprès de Charles Édouard*.

— Dans un petit volume, intitulé *Le Droit de la guerre* (Delagrave. In-8°, 161 p.) M. Émile ACOLLAS vient de condenser toutes les théories émises aujourd'hui sur la guerre. Le volume forme treize chapitres, suivis d'un appendice consacré à la *Neutralité*.

ALLEMAGNE. — Il s'est formé à Berlin une *Société orientale* qui se rattache au Séminaire des langues orientales et a pour président M. DE BILGUER, pour vice-présidents MM. OPPENHEIM et de NETTELBLATT, pour secrétaire M. NOTTEBOHM. Des conférences ont lieu au Séminaire tous les samedis, de 7 à 8 heures du soir (21 janvier, M. BRINCKMAN, *Wechselbeziehungen der Dichtkunst und des Kunstgewerbes der Japaner*; 28 janvier. M. TETSUSIRÔ INOUYÉ, *die nation. Religion der Japaner, genannt Sintô*; 4 février, M. VON DER GABELENTZ, *Zur Beurteil. des Confucius u. seiner Lehre*; 11 févr. M. J. LESSING, *Ueber oriental. Teppichweberei*; 18 février. M. ARENDT, *Das hæusl. u. Familienleben der Chinesen*; 25 févr. M. ANNECKE; 3 mars, M. BRUGSCH, *Ueber den Umgang und Verkehr mit Orientalen*; 10 mars, M. BÜTTNER, *Einige Tatsachen zur Charakteristik des Auffassungsvermœgens der afrikan. Eingeborenen*).

— Les volumes suivants des *Œuvres complètes* de Herder, p. p. SUPHAN (Berlin, Weidmann) sont en préparation : V. (Petits écrits et recensions de 1771 à 1774); XIV. (La suite des *Idées*); XV, XXIX (poésies lyriques et didactiques); XXX (discours scolaires); XXXI (sermons).

— M. Ernest VOIGT doit, lorsqu'il aura terminé son édition de la *Fecunda Ratis*, entreprendre un *Grundriss der Geschichte der mittellateinischen Dichtung*, du XIe siècle aux commencements de l'humanisme.

— M. Hugo GERING prendra prochainement la direction de la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, fondée par Zacher.

ANGLETERRE. — Une nouvelle édition de *Chaucer* va paraître par les soins de MM. F.-J. FURNIVALL et A.-W. POLLARD; elle aura six volumes et ne comprendra que les œuvres authentiques.

— On a trouvé au Record-Office des journaux et livres de bord que M. S. K. LAUGHTON examine en ce moment et qui renferment des détails intéressants sur le dernier voyage et la mort du capitaine Cook.

— Le prochain volume du « Dictionary of National Biography » (de *Craik* à *Damer*) contiendra entre autres articles : *Cranmer* et Thomas *Cromwell*, par M. James GAIRDNER; Mary Ann *Cross* (George Eliot), par M. Leslie STEPHEN; Olivier *Cromwell*, par M. FIRTH; *Cruikshank*, par M. Austin DOBSON; etc.

— Outre la *Vie de Goldsmith*, par M. Austin DOBSON, la collection des « Great Writers » comprendra prochainement une nouvelle *Life of Scott*, par M. YONGE.

AUSTRALIE. — Le gouvernement de Melbourne a fait publier un ouvrage de M. Edward M. CURR, *The Australian race, its origin, languages, place of landing in Australia, and the routes by which it spread itself over that continent.* L'ouvrage comprend quatre volumes, dont trois in-octavo, et le quatrième in-folio.

COSTA-RICA. — Le gouvernement de Costa-Rica a résolu de publier une histoire du pays depuis 1502; l'auteur de l'ouvrage, qui sera imprimé à Madrid, est M. Léon FERNANDEZ.

ÉTATS-UNIS. — On annonce la prochaine publication, en deux volumes, d'un ouvrage détaillé : *The campaign in Virginia*, 1781, où M. B. F. STEVENS a réimprimé six brochures rares sur la querelle de Clinton et de Cornwallis, des notes manuscrites de sir Henri Clinton, etc.

ITALIE. — Prochainement seront publiés les *Mémoires* de Marco MINGHETTI; ils comprendront quatre volumes.

— Vient de paraître le huitième fascicule du *Dizionario epigrafico* de M. RUGGIERO (Rome, Pasqualucci). Le septième fascicule contenait la fin du mot *Aedes* et le début du mot *Aedilis*. Le nouveau fascicule est entièrement consacré à l'étude de ce mot; il est particulièrement intéressant.

RUSSIE. — Le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la revue historique *les Archives russes*, a été célébré avec éclat le 13 janvier.

SERBIE. — M. Jean RISTITCH avait publié, au printemps de 1887, le premier volume d'un ouvrage historique, en serbe, sur *les relations extérieures de la Serbie à l'époque contemporaine* (Belgrade, in-8°, 426 p.). Ce volume embrassait, en quatre chapitres, la période de 1848 à 1860. Le second vient de paraître; il comprend, en quatorze chapitres, 600 pages, et retrace la période de 1860 à 1868.

SUISSE. — M. Th. ZIESING vient d'être nommé bibliothécaire de la Bibliothèque de la ville de Zurich. Ces nouvelles fonctions l'empêcheront de publier, au moins avant un an, le premier volume de son travail sur *Rabelais*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 janvier 1888.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, rappelle à ses confrères que, par un acte du 2 janvier dernier, M. J.-F. Loubat, domicilié à New-York, a fait donation à l'Académie d'une rente de 1,000 francs, destinée à la fondation d'un prix triennal de 3,000 francs. Ce prix, d'après les clauses de la donation, devra être donné au meilleur ouvrage imprimé sur l'Amérique du Nord (histoire et géographie historique, archéologie, ethnographie et linguistique, numismatique). Sur la demande du bureau, M. Loubat a écrit qu'il donnait toute latitude à l'Académie pour la fixation du programme du concours.

Par une autre lettre, l'Académie est informée d'une autre fondation faite par disposition testamentaire. M. le Dr Saintoux, décédé récemment, a légué aux cinq académies de l'Institut une rente de 5,000 francs, pour la fondation de cinq prix annuels de 1,000 francs chacun.

M. le recteur de l'Université de Bologne, par une circulaire en latin, invite l'Institut de France à se faire représenter aux fêtes du dixième centenaire de l'Université de Bologne, qui seront célébrées cette année au mois de juin.

M. Le Blant, directeur de l'École française de Rome, envoie à l'Académie la photographie d'un sarcophage chrétien du IVe siècle, trouvé dans le département de l'Hérault.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. P.-Ch. Robert. L'examen des titres des candidats est fixé au 3 février.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. d'Arbois de Jubainville soumet à l'Académie quelques remarques sur les mots employés, dans les langues du Nord, pour désigner le pantalon. Ce vêtement a deux noms, *braca*, en français braie, et *hosa*, en français heuse. Le premier est primitivement celtique, le second germanique; mais le mot celtique a passé dans certains idiomes germains et réciproquement. Il est probable qu'ils ne sont pas absolument synonymes. Les figures de combattants gaulois et germains, qui se voient sur divers monuments antiques, donnent lieu de croire que la braie gauloise était flottante, tandis que la heuse germaine était attachée à la cheville par une courroie; cette dernière circonstance explique que le mot heuse ait pris plus tard le sens de guêtre. M. d'Arbois de Jubainville appelle sur cette question l'attention des archéologues.

M. Chodzkiewicz rappelle qu'il a annoncé, il y a quelques semaines, une découverte faite en Silésie, aux environs de Breslau : on a trouvé plusieurs sépultures romaines, qui renfermaient un grand nombre d'objets divers. M. Chodzkiewicz a reçu de Breslau des dessins qui représentent les principaux de ces objets. Il met ces dessins sous les yeux des membres de l'Académie.

Ouvrages présentés : — par M. Anatole de Barthélemy : Armand DU CHATELLIER, *Évêché de Kemper, documents inédits* (ouvrage posthume, publié par Paul DU CHATELLIER); — par M. Gaston Paris : *Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle*, publiés par le Dr J.-B. NOULET et Camille CHABANEAU; — par M. Barbier de Meynard : 1° Henri LAVOIX, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale*; 2° Reginald Stuart POOLE, *Catalogue of coins of the shahs of Persia in the British Museum.*

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 11 janvier 1888.

M. Héron de Villefosse, président sortant, prononce le discours d'usage. Le nouveau bureau est installé.

M. le baron de Baye lit un mémoire sur les objets provenant de Bône et conservés au Bristish Museum. M. de Baye les attribue à l'art vandale.

M. Courajod présente une série de dessins franco-flamands du XVe siècle où sont figurés les jours de la semaine, ces dessins sont conservés au cabinet des estampes de Dresde.

DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 6 février 1888 —

Sommaire : 55. Jean de Capoue, version latine de Kalilah et Dimnah, p. p. J. Derenbourg. — 56. Brochard, Les sophistes grecs. — 57. Delbrück, Les guerres des Perses et celles des Bourguignons. — 58. Tanzi, Chronologie du livre des Variarum de Cassiodore. — 59. Mystère de l'Incarnation, p. p. Le Verdier. — 60. Laffleur de Kermaingant, Mission de Jean de Thumery. — 61. Anquez, Henri IV en Allemagne. — 62. Vingtrinier, Le dernier des Villeroy. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

55. — **Johannis de Capua Directorium vitæ humanæ** alias parabola antiquorum sapientum, version latine du livre de *Kalilah et Dimnah*, publiée et annotée par Joseph Derenbourg, membre de l'Institut, 1er fascicule; soixante-douzième fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole des hautes études*. Paris, Vieweg, 1887, in-8, 240 p.

En 1881, M. Joseph Derenbourg publiait, dans le quarante-unième fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des hautes études, deux versions hébraïques du livre de Kalilah et Dimnah. La première de ces deux versions, attribuée au rabbin Joël, a, on le sait, une importance particulière, car elle est l'original de la version latine de Jean de Capoue, d'où paraissent provenir les différentes versions européennes. Malheureusement elle n'est conservée que dans un manuscrit incomplet : des 76 feuillets qui contenaient la version entière, les 34 premiers sont perdus; il en est résulté une lacune qui comprend les préfaces, les deux premiers chapitres et le commencement du troisième chapitre. M. J. D. se proposait de combler cette lacune au moyen du texte latin de la partie correspondante de la version de Jean de Capoue. Le texte latin, précédé d'une introduction relative aux deux versions hébraïques et à l'influence exercée par la première sur les diverses versions européennes de Kalilah et Dimnah, devait former un second fascicule qui, d'après l'ordre des matières, serait la première partie de l'ouvrage. Dans notre compte-rendu des versions hébraïques, nous émettions le vœu que cette partie comprît la version latine tout entière, au lieu d'être limitée aux premiers chapitres qui manquent dans la version hébraïque de Joël [1]. La version de Jean de Capoue n'avait été jusqu'à ce jour imprimée qu'une seule fois, vers 1483; l'édition est devenue aussi rare qu'elle est fautive. Le nouveau fascicule répond à ce vœu de la manière la plus satisfaisante; il renferme, outre

1. Voy. *Journal asiatique*, 7e série, t. XIX, p. 553-554.

les préfaces, neuf chapitres sur dix-sept. Il y a lieu de supposer que l'ouvrage sera complété par un troisième fascicule comprenant les huit derniers chapitres et l'introduction annoncée. L'intérêt qui s'attache à cette publication nous fait vivement désirer que le dernier fascicule suive de près ses aînés. Ce qui demande à l'auteur beaucoup de temps, c'est l'examen des autres versions de Kalilah et Dimnah dont M. J. D. recueille les variantes avec une patience infatigable. Outre les mémoires de Benfey et les variantes de M. Guidi, M. J. D. consulte treize versions : le Pantschatantra (éd. Benfey), les deux versions syriaques (éd. Bickell et éd. W. Wright), la version arabe d'Ibn-el-Mocaffa (éd. de Sacy), les deux versions hébraïques (éd. J. Derenbourg), les deux versions latines (Jean de Capoue et Petrus Possinus), les deux versions espagnoles, la version grecque de Simon Seth, la version italienne de Doni et la version allemande. Les notes, placées sous le texte, occupent une bonne partie des pages, quelquefois plus de la moitié [1]. Non seulement elles justifient les corrections faites à la première édition dont la plupart des fautes sont imputables à Jean de Capoue qui ne comprenait pas toujours son original hébreu, mais elles forment un appareil critique complet que consultera avec fruit l'éditeur d'une nouvelle version de Kalilah et Dimnah ou le traducteur d'une version déjà publiée. M. J. Derenbourg lui-même pourra y puiser les éléments de son introduction. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette édition nous a paru de tous points excellente et digne du nom de son auteur.

Rubens Duval.

---

56. — Victor Brochard. **Les Sceptiques grecs.** Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, 1887, Félix Alcan, éditeur. In-8 de 432 p.

I. Il n'est pas de doctrine philosophique à qui l'on ne puisse découvrir des précurseurs longtemps avant celui qui passe pour l'avoir fondée. Constitué en système au IVe siècle, le scepticisme paraît déjà au temps héroïque du dogmatisme des Éléates. C'est dans Parménide et Zénon d'Élée qu'on trouve pour la première fois l'opposition du sensible et de l'intelligible; à la même époque, l'invention de la dialectique préparait au scepticisme ses armes les plus redoutables. M. Brochard le dit fort justement : « De la dialectique est née l'éristique, et de l'éristique au scepticisme, il n'y a qu'un pas. » (p. 6.) Mais en étudiant les précurseurs lointains du pyrrhonisme, M. B. a su se tenir en garde contre la tentation d'en grossir le nombre en confondant, comme on l'a fait dès l'antiquité, soit le doute avec le scepticisme, soit la défiance à l'é-

1. *P. 40, note 1*, la remarque suivante : « L'histoire manque chez S (syriaque Bickell) », n'est pas exacte, l'histoire du singe et du charpentier s'y trouve tout au long, p. 2 (traduction, p. 3).

gard des sens avec celle qui n'épargne même pas la raison. Ainsi Empédocle, Anaxagore, Démocrite lui-même, malgré les formules sceptiques qu'on peut relever dans les fragments qui nous en restent, ne doivent pas, à proprement parler, être comptés parmi les sceptiques. Ici, comme partout, M. B. a fait preuve d'une critique judicieuse et d'une connaissance approfondie des textes sur lesquels se fonde l'exégèse philosophique.

S'il existe des rapports de filiation tant intellectuels qu'historiques entre l'école de Démocrite et le scepticisme, on peut dire que c'est surtout la sophistique qui en explique la genèse et qui lui a frayé la voie. M. B. est sévère pour les sophistes, qu'il traite de charlatans (p. 13); malgré la réhabilitation essayée par Grote, il croit leur cause définitivement perdue et ne veut prendre au sérieux que Gorgias et Protagoras. Ceux-là sont assurément des sceptiques, mais leur doctrine n'est pas encore le scepticisme et leur méthode est encore loin de la finesse qui caractérisera les analyses de Carnéade. Quant à Socrate, contrairement à Hegel et à Grote, M. B. refuse de le compter parmi les sophistes. Il y a, toutefois, du scepticisme dans le socratisme, dont le dogmatisme paraît limité au domaine de la morale. Sa méthode aussi et sa dialectique le rapprochent des sophistes, par conséquent des sceptiques, et M. B. dit finement (p. 24) : « A force de faire de l'ignorance et du doute un éloge immodéré, il a fini par être pris au mot : on s'est trompé sur son ironie et, sans le savoir ou sans le vouloir, ce dogmatisme a favorisé de son nom et de ses exemples les entreprises ultérieures du scepticisme. »

II. Les écoles issues de Socrate ont donné naissance, en se transformant, aux grandes écoles de la troisième phase philosophique du paganisme : les cyniques sont les précurseurs des stoïciens; les cyrénaïques, des épicuriens ; les mégariques, des sceptiques. Ces trois écoles sont plus ou moins voisines du scepticisme; les cyrénaïques, en particulier, s'en rapprochent beaucoup. En revanche, il n'y a de scepticisme ni dans Aristote ni dans Platon, et l'on peut se demander comment une des branches les plus importantes de l'école sceptique, la nouvelle Académie, a pu se présenter comme la gardienne fidèle du platonisme. M. B. en trouve la raison dans les nombreuses formules dubitatives que les dialogues de Platon prêtent à Socrate, et dans la méthode dialectique elle-même qui, simple exercice intellectuel à l'origine, finit par devenir, aux yeux de quelques-uns, le reflet d'une doctrine sceptique encore latente. Si Platon a été compté, par les anciens eux-mêmes, au nombre des sceptiques, il n'y a là qu'une apparence et un malentendu.

III. M. B. divise l'histoire du scepticisme proprement dit en quatre parties : le scepticisme pratique, dédaignant et excluant la dialectique (Pyrrhon et Timon); le probabilisme (nouvelle Académie); le scepticisme (Ænésidème et Agrippa) ; enfin le scepticisme empirique (Sextus), qu'il appelle très justement « une sorte de positivisme. » (p. 39).

Comme Pyrrhon n'avait rien écrit, la connaissance de sa vie présente, pour l'intelligence de sa doctrine, une importance particulière. M. B. a parfaitement vu cela (p. 69) et il a dit avec raison que les voyages de Pyrrhon à la suite d'Alexandre, ses entretiens avec les gymnosophistes et les mages, avaient dû exercer une grande influence sur ses idées (p. 53, 74). Il nous semble toutefois qu'il n'a pas suffisamment insisté sur ce dernier point. Pyrrhon relève de Démocrite, des Mégariques, de l'école socratique; mais ce qu'il y a de tout à fait nouveau chez lui, c'est le philosophe contemplatif, l'ascète de sa pensée, tel qu'Antigone de Caryste nous l'a décrit. Anaxarque aussi, le compagnon de Pyrrhon, révèle, par le singulier héroïsme de sa mort, l'influence d'exemples étrangers. Il ne faut pas oublier qu'au témoignage de Diogène, Démocrite déjà avait eu pour maîtres des philosophes orientaux. Bien qu'on soit disposé aujourd'hui à la nier ou à la restreindre, l'influence orientale me semble évidente dans Platon lui-même. Dans le cas de Pyrrhon, ce ne sont plus des traditions douteuses ou des hypothèses fondées sur certaines analogies, mais des textes historiques précis qui nous montrent la pensée grecque à l'école de la sagesse orientale. M. B. aurait pu préciser, à l'aide des historiens d'Alexandre, les relations que le conquérant macédonien, et par conséquent son cortège, entretinrent avec les gymnosophistes. Il aurait dû nous montrer Alexandre envoyant Onésicrite, élève du cynique Diogène, pour s'entretenir avec les Brahmanes. Le Grec, malgré ses efforts, ne put décider le chef Mandanès à venir rejoindre Alexandre, mais Calanus, enfreignant la défense de son supérieur qui lui reprochait sa lâcheté, se rendit à la cour du roi, avec lequel il vécut dans les rapports d'une étroite intimité. Comment admettre que cet homme n'ait point excité une curiosité extrême, surtout parmi les quelques philosophes, Pyrrhon, Anaxarque, Onésicrite, qui étaient les commensaux d'Alexandre? La différence des langues n'était certes pas un grand obstacle, car rien ne devait être plus aisé, pour un Calanus, que l'acquisition de la langue grecque. Le passage de Strabon sur les gymnosophistes, qui dérive de sources autorisées, s'impose également à l'étude des historiens du pyrrhonisme : M. B. ne l'a pas cité une seule fois. C'est cependant là que l'on trouve comme le prototype de la vie que Pyrrhon, revenu dans sa patrie, mènera pendant de longues années à Élis. Quelques analogies sont même tout à fait frappantes. Les Brahmanes, selon Strabon, évitent de philosopher avec les femmes. Un jour que Pyrrhon, raconte Diogène, s'était fâché contre sa sœur Philéna, quelqu'un lui reprochait d'oublier ses principes : « Croyez-vous, répondit-il, que ce soit d'une femmelette que dépend la preuve de mon indifférence? » Pyrrhon, à Élis, se mêle aux affaires publiques, rend des services à la cité, remplit les fonctions de grand-prêtre. Or, nous savons par Arrien que les Brahmanes, loin de s'absorber dans une inaction stérile, aidaient les princes de leurs conseils, leur rendaient les mêmes offices que les Mages aux rois de Perse et *s'employaient aux sacrifices publics*. Selon

Strabon, les Brahmanes n'étaient tenus de payer aucun impôt; et nous savons par Diogène que les habitants d'Élis exemptèrent Pyrrhon et les autres philosophes de tout impôt. Ce ne sont pas là, croyons-nous, des coïncidences qui puissent être négligées. Il y a deux parts à faire dans Pyrrhon : sa doctrine, où les influences helléniques sont dominantes; sa morale, sa vie pratique, qui se sont inspirées de modèles orientaux. Je laisse aux indianistes à préciser les rapports entre le Pyrrhonisme et le système Sânkhya de Kapila; mais, autant que je puis en juger par les travaux d'autrui, ces rapports sont réels et méritent d'être étudiés. Quant aux relations de Pyrrhon avec les Mages, attestées également par Diogène, il est plus difficile d'en suivre les traces. Cependant nous savons que le mazdéisme avait proscrit les macérations et les jeûnes, ce qui peut expliquer pourquoi les pratiques de ce genre, familières aux philosophes de l'Inde, ne sont pas attribuées par les anciens à Pyrrhon.

M. B., comme la plupart des critiques modernes, ne considère pas les δέκα τρόποι comme de Pyrrhon. Il n'attache pas d'importance à la remarque, faite par Saisset, touchant l'existence d'un livre de Plutarque Περὶ τῶν Πύρρωνος δέκα τρόπων, cité dans le catalogue de Lamprias. Mais je ne pense pas qu'il ait raison d'écarter cet argument (p. 58) en disant qu'à l'époque de Plutarque on ne faisait guère de distinction entre Pyrrhon et les Pyrrhoniens. Ne pourrait-on pas admettre que l'opuscule de Plutarque eût précisément pour but de discuter l'attribution des Tropes? Sous le titre de Περὶ τῆς Ἐρατοσθένους Ἀθήνησιν ἐπιδημίας, il existait bien un livre où Polémon essayait de prouver qu'Ératosthènes, quoiqu'il prétendit le contraire, n'était pas venu à Athènes. D'autre part, le commentaire des δέκα τρόποι dans Sextus paraît établir (*Hypotyp.*, XII, 23) que la substance de cette argumentation doit remonter en grande partie aux entretiens de Pyrrhon, peut-être par l'intermédiaire de Timon. Dans un chapitre qui contient, à l'appui du 10e trope, l'énumération de coutumes bizarres ou infâmes aux yeux des Grecs, mais admises par les Barbares, Sextus n'a cité que les peuples dont l'armée d'Alexandre avait pu étudier les mœurs, Syriens, Indiens, Scythes, Perses et Égyptiens. Il attribue toutefois aux Γερμανοί des goûts antiphysiques, ce qui ne laisse pas de surprendre. Fabricius a déclaré le passage altéré : on pourrait, en effet, songer à lire Ὑρκάνιοι ou quelque autre ethnique de ce genre, à moins d'admettre une confusion entre les Γερμανοί et les Κελτοί, qu'Alexandre avait rencontrés et qui, suivant Aristote (*Polit.*, II, 9) avaient en commun, avec d'autres nations belliqueuses, les vices dont parle Sextus. J'ajoute que le caractère archaïque des δέκα τρόποι, qui s'opposent nettement aux cinq tropes ajoutés par Agrippa, a été bien marqué par Hegel dans son *Histoire de la philosophie*, ouvrage où le scepticisme est étudié d'une manière remarquable et qu'on s'étonne de ne voir jamais cité par M. Brochard.

IV. Ce sont les exemples plutôt que les enseignements de Pyrrhon

qui ont été continués par ses disciples; Timon de Phlionte, plus polémiste que philosophe, paraît s'être attaché surtout à la partie négative du scepticisme. Après lui, c'est dans la nouvelle Académie qu'il faut chercher le développement de la doctrine. M. B. a étudié cette école avec une prédilection particulière : ses chapitres sur Arcésilas et Carnéade sont parmi les meilleurs de son livre. A défaut d'une analyse, qui resterait nécessairement incomplète, signalons du moins quelques résultats généraux. Arcésilas est arrivé au scepticisme par une autre voie que Pyrrhon, en développant les germes contenus dans la philosophie socratique. Ce scepticisme de l'Académie est le probabilisme, dirigé surtout, dans l'origine, contre le dogmatisme agaçant des stoïciens. C'est une sorte de conciliation du scepticisme avec les nécessités pratiques de l'existence et les injonctions de la loi morale. Il y a d'ailleurs une différence, à cet égard, entre la doctrine d'Arcésilas et celle de Carnéade : Arcésilas prend pour critérium de la conduite l'εὔλογον, *le raisonnable*, tandis que Carnéade y substitue le *vraisemblable*, πιθανόν. Leur scepticisme est celui d'hommes éclairés; tout mysticisme contemplatif en a disparu. Carnéade semble avoir été un esprit plus original qu'Arcésilas et l'un des dialecticiens les plus subtils de l'antiquité : entre ses mains, la doctrine de la nouvelle Académie devint un système et la distinction de l'objectif et du subjectif donna un fondement solide au probabilisme. Comme M. Martha, et avec moins de réserves encore, M. B. réhabilite Carnéade : non-seulement il ne doit pas être compté parmi les sophistes, mais c'est un des grands philosophes de l'antiquité (p. 185).

V. L'enseignement de Philon de Larisse marque un retour mitigé vers le dogmatisme, retour dont M. B., à la suite d'une discussion très intéressante (p. 192-204), réduit l'importance plus que ne l'avait fait M. Zeller. Avec Antiochus d'Ascalon, nous assistons à un retour offensif du dogmatisme stoïcien qui, particulièrement goûté à Rome, s'établit sur les ruines de l'Académie (p. 224). Ce fut, en réalité, une défaite de l'idéalisme qui devait reparaître seulement lors de la renaissance métaphysique, aux jours de l'école d'Alexandrie.

A partir de la ruine de l'Académie, l'histoire du scepticisme est très obscure : nous ne connaissons guère que des noms jusqu'à Ænésidème, le théoricien le plus savant du scepticisme. M. B. lui a consacré une étude assez longue (p. 241-298), qui laisse loin derrière elle, par la minutie et la force de l'analyse, les pages élégantes de Saisset. Ænésidème est à la fois le rénovateur du scepticisme et le dernier des sceptiques qui se soit montré métaphysicien et dialecticien : après lui, les sceptiques sont surtout des médecins et le règne du positivisme commence. Les plus illustres représentants de cette nouvelle phase si curieuse du pyrrhonisme sont Ménodote et Sextus Empiricus (p. 310-380). En théorie, ils s'en tiennent à Ænésidème, mais ils se distinguent de leurs prédécesseurs par l'importance qu'ils attribuent à la pratique. « Ils

combattent le dogmatisme, comme de nos jours les positivistes combattent la métaphysique : à la philosophie ils opposent l'expérience ou l'observation, comme aujourd'hui on oppose la science positive à la métaphysique. » (p. 311).

VI. La fin du livre de M. B. est moins historique que théorique (p. 393-430) : il faut nous contenter d'en indiquer les conclusions, qui ne peuvent pas être discutées ici. L'esprit moderne échappe au scepticisme par la science : au lieu de s'attarder à en rechercher les principes, il la constitue et prouve la vérité en la trouvant. Mais cette victoire n'a pu être obtenue qu'à une condition : renoncer à spéculer sur les choses en soi, s'en tenir à l'étude des phénomènes et à leur succession. Or, c'est là précisément ce qu'ont recommandé les sceptiques : s'ils n'ont pas su appliquer complètement leur méthode, du moins celle qu'ils ont préconisée est la bonne, et ils ont eu raison contre le dogmatisme de leur temps (p. 406). Ainsi l'empirisme sceptique est conforme à l'idée que nous nous faisons actuellement de la science. D'autre part, le scepticisme absolu est une gageure qui aboutit à des absurdités et repose, par une paralogisme apparent ou caché, sur une affirmation dogmatique. Le moyen terme a été découvert par Carnéade; c'est le probabilisme, qui est essentiellement scientifique, qui est la doctrine plus ou moins avouée de tout le monde et qui se tient dans la région du bon sens, également loin du scepticisme et du dogmatisme traditionnel. « Entre Charybde et Scylla, il y a un passage : celui que la science moderne a franchi toutes voiles déployées. » (p. 427).

C'est à regret que nous prenons congé de ce livre, un des plus savants, des mieux composés et des mieux écrits que nous ayons souvenir d'avoir lus. Le jugement de l'Académie qui l'a couronné ne trouvera pas de contradicteurs : nous sommes heureux, pour notre part, d'y applaudir.

Salomon Reinach.

---

57. — Delbrück (Hans). **Die Perserkriege und die Burgunderkriege.** Berlin, Walther u. Apolant, 1887, 314 p. in-8.

Professeur à l'Université de Berlin, M. Delbrück s'est acquis, comme historien de l'art militaire, une autorité incontestable. Après avoir consacré plusieurs mémoires à la tactique moderne, en particulier aux campagnes de Frédéric II et de Napoléon Ier [1], il aborde aujourd'hui les grandes batailles de Marathon et de Platées. C'est pour les philologues une bonne fortune, que d'avoir, sur un sujet aussi spécial, l'opinion d'un homme aussi compétent.

L'idée fondamentale du livre est la suivante : en l'absence de documents certains et précis sur les opérations militaires des armées

1. Voir dans ses *Historische und politische Aufsætze* le mémoire intitulé : *Ueber die Verschiedenheit der Strategie Friedrichs und Napoleons.*

grecques lors de l'invasion médique, il faut chercher dans l'histoire un exemple analogue qui puisse jeter quelque lumière sur l'obscurité de ces anciens temps. Or l'analogie la plus frappante se remarque entre les Grecs et les Perses, d'une part, les Suisses et Charles le Téméraire, de l'autre : Marathon et Platées, Granson et Morat. Dans les deux cas, c'est la lutte de bataillons serrés et solides contre des troupes sans cohésion, sans unité; d'un côté, une infanterie armée de piques et d'épées, merveilleusement prête à se défendre contre une attaque; de l'autre, des cavaliers, des archers, des armes à longue portée, capables d'atteindre et de frapper l'ennemi de loin, mais inutiles dans un combat corps à corps. Voilà en quelques mots la raison dernière de la victoire des Suisses sur les armées du duc de Bourgogne; voilà aussi dans quel sens il faut interpréter, chez Hérodote, le récit des batailles de Marathon et de Platées.

Mais l'analogie n'est pas seulement dans les faits; elle saisit plus encore, si l'on considère, pour chacune de ces deux guerres, les sources de la tradition. La victoire des Grecs et celle des Suisses ont également frappé l'imagination des peuples, et la légende s'est aussitôt greffée sur l'histoire. Mais, tandis que, pour les guerres médiques, on manque de contrôle, le temps a conservé, pour les batailles de Granson et de Morat, à côté de la poétique fiction, le récit impartial de témoins véridiques. Ce n'est pas par une simple hypothèse, mais d'après des données sûres, que M. D. ramène à 14,000 et à 20,000 le chiffre des Bourguignons à Granson et à Morat, tandis qu'il reconnaît aux Suisses 19,000 et 26,000 hommes. Et cependant, un témoin oculaire, d'ailleurs parfaitement sincère et honnête, le Bernois Diebold Schilling, écrivant peu après la bataille, évaluait à 100,000 le nombre des Bourguignons à Granson! Le même auteur prétendait qu'à Morat l'armée ennemie était beaucoup plus forte encore, et un autre contemporain, Knebel, donnait le chiffre de 120,000 hommes! Mais les exagérations les plus surprenantes de la tradition populaire se trouvent dans la chronique encore inédite de Henri Bullinger. M. D. cite plusieurs passages de cette chronique, en faisant observer combien cet auteur a de ressemblance avec Hérodote : naïf et curieux, mais dénué d'esprit critique, Bullinger prétend rapporter ce qu'il a entendu dire aux survivants de Granson et de Morat; il a même consulté des documents, tout comme Hérodote, et c'est avec tout cet appareil de preuves qu'il bâtit les récits les plus fantaisistes! Ce n'est pas tout : quand l'imagination populaire se met à grossir un événement, à défigurer l'histoire, elle procède dans tous les temps de la même manière. La légende suisse, comme la légende grecque, s'étend avec complaisance sur la description de l'armée ennemie, énumérant en détail tous les peuples qui la composent. Dans l'une et dans l'autre tradition, des anecdotes isolées ont pour effet de mettre en lumière l'arrogance et la cruauté du général ennemi. Xerxès fait mettre à mort le fils de Pythios,

et passe avec toute son armée entre les deux tronçons du cadavre, pour punir le père de lui avoir demandé à garder son fils! Le duc de Bourgogne fait exécuter sur l'heure tous les nobles qui lui conseillent de renoncer à la guerre! Au témoignage des Suisses, on ne trouverait pas dans tout leur pauvre pays la valeur que représentent dans l'armée bourguignonne les éperons des cavaliers et les mors des chevaux! Les Grecs racontent que, dans le camp de Xerxès, comme des transfuges arcadiens exposaient au roi l'organisation des jeux olympiques : « Peste! dit un des conseillers perses, contre quels hommes nous a menés Mardonius, s'ils luttent, non pour des richesses, mais pour l'honneur! » Lorsque Xerxès, aux Thermopyles, attend quelques jours avant d'attaquer, afin de laisser à toute son armée le temps de se réunir, la tradition grecque interprète ce retard comme la preuve que le roi comptait sur la reddition volontaire des Grecs. Charles le Téméraire a, suivant les Suisses, la même illusion : quand il les voit s'agenouiller avant le combat pour prier, il s'imagine qu'ils demandent grâce!

Comparaison n'est pas raison, et M. D., qui multiplie ces exemples d'analogie, est le premier à reconnaître combien sa méthode offre de dangers. Aussi ne l'applique-t-il qu'avec une extrême prudence, et c'est seulement après une critique sévère des deux traditions parallèles, qu'il les rapproche l'une de l'autre, pour conclure (on le devine sans peine) contre l'authenticité du témoignage d'Hérodote. Mais, quelques réserves qu'il y ait à apporter à ces conclusions, certainement aucun travail n'avait jusqu'à ce jour aussi bien fait sentir le rôle de la légende dans les traditions relatives aux guerres médiques. A cet égard le livre de M. D. est une étude fort intéressante de psychologie populaire.

D'ailleurs, la critique de M. D. n'est pas purement négative, et, si elle rejette une bonne partie du récit d'Hérodote, elle croit pouvoir établir avec certitude plusieurs faits, qui se dégagent précisément d'une connaissance approfondie des conditions où se trouvaient, à Marathon et à Platées, les deux armées en présence. Il y a dans cette restitution des deux batailles une rigueur de raisonnement, une logique qui ne peut manquer de frapper un lecteur impartial. Mais, pour répondre sur ce point à M. Delbrück, pour lui opposer, s'il y a lieu, des arguments dignes de lui, il faudrait avoir la compétence spéciale qu'il apporte dans ces études. Aussi nous contenterons-nous de recommander son livre à tous ceux qu'intéresse l'histoire militaire de l'antiquité et des temps modernes.

Am. HAUVETTE.

---

58. — Carlo TANZI, **Studio sulla cronologia dei libri Variarum di Cassiodorio senatore.** Trieste, 1887.

Les études sur la chronologie du livre des Variarum de Cassiodore sont trop rares pour que nous ne soyons pas heureux de citer l'étude de

M. Tanzi. Le travail de l'érudit italien qui a paru d'abord dans un recueil estimé, l'*Archeografo triestino*, semble un peu rapide, et peut-être n'a-t-il pas été suffisamment fouillé; mais il renferme une foule de précieuses indications sur la date et les circonstances des différentes lettres de Cassiodore.

N.

---

59. — **Mystère de l'Incarnation et Nativité de Notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ,** représenté à Rouen en 1474, publié d'après un imprimé du xvᵉ siècle, avec introduction, notes et glossaire par Pierre Le Verdier, Rouen, imprimerie de Espérance Cagniard, 1884-1886. Trois volumes, prix : 75 fr.

Ce Mystère dont la représentation durait deux jours, contient environ 13,000 vers, la plupart octosyllabiques, et pour le jouer, il ne fallait pas moins de 78 acteurs. Il fut représenté à Rouen en 1484 sur des « établies » qui formaient un théâtre de 60 mètres de long « depuis l'hostel de la Hache couronnée jusques en l'hostel ou pent l'enseigne de l'Ange. » C'est l'emplacement occupé aujourd'hui en grande partie par cet admirable Palais-de-Justice que tout le monde connaît. Il a été jusqu'ici impossible de découvrir le nom de l'auteur de ce Mystère; l'éditeur, M. Paul Le Verdier, établit seulement par des conjectures ingénieuses qu'il dut faire partie du clergé de Rouen, et que de plus, il était rouennais ou tout au moins normand d'origine. Il semble, en effet, qu'un ecclésiastique seul, et un ecclésiastique assez versé dans l'Ecriture, ait pu invoquer presque constamment à l'appui de son dialogue l'autorité des textes liturgiques, et citer à la marge, comme pièces justificatives, des passages de saint Anselme, de saint Augustin, de saint Thomas, de saint Jérôme et surtout de saint Bonaventure. Les auteurs profanes ne lui sont pas non plus étrangers : il allègue Aristote, Eutrope, l'historien Josèphe, les poètes Virgile, Ovide, et bien d'autres dont M. L. V. a relevé avec soin les noms. Mais il s'appuie surtout sur les Saintes Lettres, comme il le dit lui-même dans une note du Prologue : « *Ille qui hanc historiam a latino in gallicum transmutavit, in quantum potuit, innisus est sensui litterali sacre scripture.* » C'est pourquoi on ne trouvera dans ce drame aucun de ces mots par trop gaulois qui faisaient rire nos pères peu délicats en fait de plaisanterie, et le diable avec ses acolytes n'y fait point entendre ces blasphèmes ou facétieux ou éhontés qui amenèrent plus tard l'interdiction de ces spectacles : du commencement à la fin, c'est une œuvre de dévotion et d'édification. Si l'on peut conclure de là que l'auteur du Mystère de l'Inc. et Nativité était dans les ordres, il est à peu près impossible de douter, après l'avoir lu, qu'il ne soit né dans la Haute-Normandie. Sa langue est toute pleine de tours, de formes et de termes qui sentent le terroir, et qui s'y sont conservés jusqu'à ce jour. Citons : *mauture*, très usité au Havre et dans le pays de Caux avec le sens de « polisson,

vaurien »; *virouiller*, trotter çà et là en perdant son temps; *omblier* = oublier, *beser* = courir de côté et d'autre comme un animal piqué par les taons, *tracher* = chercher, *ila* = là, *on* = nous :

Ung chascun donc doit congnoistre et savoir
Que *on* esperon ung redempteur avoir (1re journée, p. 11).
Vrayment je vous dis
Que je crois qu'*on* ne devons point
Craindre (*id.*, 43).
Qu'*on* aion
L'uis ouvert, il en est saison (*id.*, 92.)

Si la place ne m'était mesurée, je pourrais signaler un bon nombre d'autres normanismes non moins intéressants. Ceux qui jusqu'ici se sont occupés du patois normand, regretteront de n'avoir pas eu cette publication entre les mains; elle leur aurait servi à prouver pour beaucoup de mots et de tournures que le langage des campagnards de la Haute-Normandie ne diffère guère en plein XIXe siècle de celui que l'on parlait au XVe.

Ceux qui ont lu le *Mystère de la Passion*, par Arnoul Greban (édit. G. Paris) ou le *Viel Testament*, savent comment ces sortes de drames sont composés; le *Mystère de l'Incarnation* n'est ni au-dessous ni au-dessus de l'un et de l'autre : ce qui le distingue, je le répète, c'en est le caractère profondément religieux et l'honnête gravité. On y rencontre même plus d'un passage tout plein d'une véritable poésie, comme les regrets d'Adam après sa désobéissance, ou la prière de Marie, lorsque l'Ange vient lui annoncer qu'elle a été choisie pour être la mère du Fils de Dieu. Une petite scène vraiment touchante est celle où Marie et Joseph cherchent un abri à l'approche de la nuit, et se font « une closture de genées » pour se préserver « de la maulture du temps ». Hélas! s'écrie Joseph :

Helas! Cy gerra povrement
Le Createur du firmament.
Celuy qui fait le soleil luire,
Qui fait la terre fruis produire,
Qui tient la mer en son espace (2e journée, 139).

Il y a là une centaine de vers des plus gracieux, tels que les eût pu faire Villon dans un accès de piété. Mais ce qui devait surtout à cette époque plaire aux spectateurs, c'était les conversations naïves et les jeux des bergers qui, selon la tradition, furent prévenus les premiers de la naissance miraculeuse de Jésus. L'auteur nous les peint tels qu'ils étaient de son temps, simples, ignorants et bavards; sauf leurs noms qu'il a été chercher je ne sais où, ce sont de vrais bergers normands qui ne ressemblent en rien à ceux de Théocrite et surtout de Virgile. L'un d'entre eux, Ludin, donne à son compagnon Anathot, qui n'y comprend rien, une leçon de musique aussi amusante que grotesque; M. Henri Lavoix l'a transcrite presque tout entière dans son *Etude de la musique au siècle de saint Louis* (p. 224). Il faudrait encore citer,

comme un morceau presque remarquable, les imprécations furibondes des diables quand ils maudissent en chœur la naissance de l'Enfant divin, et surtout le passage où Lucifer exalte sa puissance qui

S'estent dessus les orgueilleux,
Cornifiquez, vains, glorieux,
Et quant ilz ont regné leur temps,
En la mort ma grant pate estens
Sur eulx, et céans les attraine,
Ou ilz sueffrent mainte grant peine
Et horrible, car on les sert
En nos grans tables sans dessert (2e journée).

Le troisième volume de cette publication renferme sur les mystères joués à Rouen une introduction instructive. Des notes abondantes éclaircissent le texte et, surtout par les références aux sources de l'auteur du Mystère, attestent chez l'éditeur beaucoup de recherches consciencieuses et souvent difficiles. Malheureusement, le glossaire, déjà fort incomplet, n'est pas exempt d'erreurs. *Braitteur* n'a pas le sens de « bretteur »; mais désigne celui qui brait, qui crie, comme le prouve le contexte; *carrefoure* doit être écrit *carrefourc* dans ce vers qui autrement est faux : « En chascun *carrefoure* publique »; *degaster* n'a jamais eu la signification de « déjouer, émousser »; *faconde* ne veut pas dire « biens, richesses, » mais éloquence; il n'y a aucun rapport entre *folemus* et « grand mal-ému ; » *pesquaille* signifie « ce que l'on pêche, » et non « pêcheur, « *merrer* = mener, n'a jamais existé, etc. Enfin puisqu'il reste trois exemplaires complets de ce Mystère, M. Le Verdier aurait bien fait de les comparer entre eux : il aurait pu de cette façon corriger un bon nombre de vers faux et de mots douteux. Il écrit, par exemple, *garendo,* sorte de refrain, et M. Lavoix dans l'ouvrage cité ci-dessus, donne la leçon *garenso.* Lequel des deux a raison? Ces menues critiques n'empêcheront personne de féliciter la Société des bibliophiles normands d'avoir fait réimprimer ce Mystère. Il est fâcheux toutefois qu'il n'ait été tiré qu'à un nombre très restreint d'exemplaires, et que le prix en soit exorbitant. Les vrais bibliophiles devraient chercher à répandre et non à accaparer les beaux et bons livres. La Société des Anciens Textes français donne un noble exemple de générosité à la Société des Bibliophiles normands.

A. DELBOULLE.

---

60. — I. **Mission de Jean de Thumery,** Sr de Boissise (1598-1602; l'ambassade de France en Angleterre sous Henri IV, par P. LAFFLEUR DE KERMAINGANT; 2 vol. (Firmin-Didot). Paris, 1886, XXVIII-599; 283 p. grand in-8.

61. — II. **Henri IV et l'Allemagne,** d'après les mémoires et la correspondance de Jacques Bongars, par L. ANQUEZ. 1 vol. (Hachette). Paris, 1887, XI-LXXVI et 226 p. in-8.

I. L'étude que M. Laffleur de Kermaingant a fait paraître « sous le nom de M. de Boissise » (p. IV), aurait gagné en intérêt si l'auteur avait

su se borner à retracer l'historique des négociations engagées entre la France et l'Angleterre pendant une partie du règne de Henri IV. Son livre, tel qu'il est, rappelle un peu trop les procédés de Hurter, qui, ayant réuni un certain nombre de documents sur Ferdinand II, ne se contenta pas d'écrire la vie de cet empereur, mais crut l'occasion bonne d'initier le public à celle de ses parents et de sa domesticité. M. L. de K., lui, nous donne l'histoire de l'ambassade de France à Londres et de son personnel; il s'attache à fixer la voie suivie par les courriers, relate les moindres incidents de leurs traversées (exemple : p. 20) et se complait dans une série de détails dont, avec la meilleure volonté du monde, on a peine à comprendre l'utilité. Cette profusion s'explique d'autant moins que le deuxième volume contenant les pièces justificatives est lui même fort détaillé et que les pièces citées au cours du récit y sont publiées pour la plupart dans leur intégralité.

Quand nous aurons dit que la préface manque quelque peu d'ordonnance, que M. L. de K. montre parfois une partialité injustifiée envers les huguenots (p. 11 et 235) et qu'il aurait pu consulter avec fruit quelques lettres de M. de Boissise au Roi et à M. de Fresne, contenues dans les *ms.* 23195 et 23196 du fond français de la Bibliothèque nationale, nous aurons terminé avec les critiques et nous ne ferons aucune difficulté à reconnaître que cet ouvrage apporte une contribution précieuse à l'histoire des relations extérieures de la France pendant le règne de Henri IV.

L'ambassade de Jean de Thumery, s[r] de Boissise, à Londres était mal connue jusqu'ici et l'on croyait généralement qu'elle avait eu surtout pour but de mettre un terme aux pirateries exercées par les Anglais dans les eaux françaises de la Manche et de l'Océan. On saura gré à M. L. de K. d'avoir dissipé ce préjugé et de s'être efforcé de démontrer quel prix Henri IV attachait à l'alliance d'Elisabeth et à l'échec des négociations entamées entre l'Escurial et le Cabinet de Saint-James. M. L. de K. nous promet un nouvel ouvrage sur l'ambassade de M. de Beaumont. Avec ses qualités de très réelle érudition et la conscience qu'il apporte à la mise en œuvre des documents qui lui sont confiés, il lui sera facile d'éviter le retour des imperfections signalées plus haut et de nous donner sous une forme condensée un récit vivant de l'ambassade du successeur de M. de Boissise.

II. Le sous-titre du livre de M. Anquez est un correctif et délimite d'une manière précise le sujet traité. Par Allemagne, M. A. entend l'Allemagne protestante. Or les négociations de Bongars auprès des princes de ce pays forment à elles seules un ensemble complet et méritent d'être l'objet d'une étude spéciale. Ajoutons que celle-ci ne pouvait être entreprise par un historien plus perspicace et plus consciencieux que l'auteur distingué de tant de beaux travaux sur l'histoire des Réformés de France.

L'homme auquel on doit les « *Gesta Dei per Francos* » n'est pas

précisément un inconnu. La biographie qu'avait donnée du personnage M. Hermann Hagen, professeur à l'Université de Berne (Jacobus Bongarsius 1874) avait jeté quelque lumière sur l'activité déployée par l'un des agents les plus fidèles et les plus désintéressés dont se soit servi Henri IV pour la préparation de ce que l'on est convenu de nommer le *Grand Dessein*. Mais M. Hagen n'avait eu à sa disposition que la partie des mémoires de Bongars conservée à la bibliothèque de la ville de Berne et léguée à celle-ci par Jacques Gravisset, héritier testamentaire du ministre français. Une partie, au moins aussi considérable que la précédente, des papiers laissés par Bongars se trouve encore disséminée entre les bibliothèques nationale et de l'Institut. M. A., sans se laisser rebuter par les difficultés d'un manuscrit dont l'écriture présente quelque analogie avec celle de Pascal, a consciencieusement dépouillé cette volumineuse correspondance, soit à Paris soit à Berne, et le beau livre qu'il nous donne aujourd'hui est le résultat de ses patientes recherches.

L'ouvrage comprend deux parties : la première consacrée à la biographie de Jacques Bongars (76 p.) ; la seconde, exclusivement politique, traitant des rapports de l'Allemagne protestante avec Henri, roi de Navarre, puis roi de France.

De la biographie, on peut dire qu'elle complète en plusieurs points celle publiée par Hagen. Né à Orléans en 1554, élevé dans la Réforme, dont il fut toujours un fervent adepte, mais animé d'un esprit de tolérance très rare à cette époque (p. xvi sqq.), Bongars reçut dès l'âge de 10 ans l'enseignement des écoles et universités allemandes. Commentateur érudit de Justin et de Trogue Pompée, il sut consacrer ses loisirs à de grands voyages en Italie, en Hongrie, en Turquie, et le *journal* qu'il a laissé de ses impressions n'est pas inférieur à celui du *Voyage du duc de Rohan*. A son retour (fin de 1585), il s'arrête à Francfort-sur-le-Mein, devient secrétaire-interprète de Ségur-Pardaillan, ambassadeur du roi de Navarre (p. xxv) qui lui confie diverses missions auprès des princes protestants d'Allemagne et le charge de répondre aux insinuations perfides du baron de Dohna qui cherchait à rejeter sur les huguenots de France la responsabilité du désastre subi par ses troupes à Auneau (xxxi). En 1588 et 1589, on le retrouve négociateur pour le Béarnais en Angleterre, en Hollande, puis de nouveau en Allemagne, où, de sa propre intuition, il soutient l'envoyé du roi de France, même avant la réconciliation des deux Henri. Ministre itinérant, il est toujours par voies et par chemins, payant de sa personne et de sa bourse (xxxv sqq.) et sans cesse aux prises avec des embarras pécuniaires causés par la négligence des trésoriers de l'épargne, mais qui ne l'empêchaient pas de compléter avec amour sa collection de manuscrits (xlii). La nouvelle de la chute d'Amiens le surprend au milieu d'un congé. Aussitôt il reprend la route d'Allemagne où on le retrouve au moment de la révolte

de Bouillon (1606) et plus tard (1609) préparant les voies à l'expédition de Clèves et Juliers. A bout de forces, Bongars dût abandonner la partie et se retira à Bâle quelques jours avant l'assassinat de Henri IV. Il mourut à Paris le 29 juillet 1612, inconsolable de la perte de son roi.

La partie politique du livre de M. A. comprend trois chapitres. Dans le premier il fait l'historique des négociations suivies en Allemagne par Ségur Pardaillan, Sancy, Fresne-Canaye, Turenne, Bongars et Ancel, sous la médiation de l'Angleterre et des Pays-Bas, pour obtenir des secours et subsides des princes protestants. On y trouve des détails intéressants sur l'organisation des reitres et des lansquenets (p. 3 à 6), les expéditions du baron de Dohna et de Christian d'Anhalt et l'inanité des efforts tentés par Sancy et Bongars en vue de faire accéder les princes allemands à la ligue conclue entre la France, l'Angleterre et les Pays-Bas (1596), ainsi qu'une digression curieuse sur l'importance des dettes contractées par le roi envers les princes et les villes d'Allemagne et la réclamation d'un million d'écus et plus présentée par le duc Alexis d'Anhalt à Louis XVIII en 1816.

Dans le chapitre II, M. A. étudie la période comprise entre la paix de Vervins et l'expédition de Sedan (1598-1606); il énumère les secours offerts à Henri IV par l'Allemagne pendant l'invasion des Espagnols dans le cercle de Westphalie en 1598-1599, les intrigues du duc de Bouillon à Heidelberg, puis à Sedan, et l'intervention maladroite des princes protestants dans une querelle où ils n'avaient que faire. Un paragraphe spécial est consacré à l'affaire dite de l'Évêché de Strasbourg (1592-1604) dans laquelle le roi, au dire de Bongars, manqua de fermeté.

Le chapitre III est intitulé « Dernières négociations de Henri IV avec les princes allemands et coalition formée contre la branche allemande de la maison d'Autriche. » S'il existait encore quelques doutes sur la chimère du *grand dessein*, ce doute ne résisterait pas à une lecture même rapide de cette dernière partie de l'œuvre de M. Anquez (p. 182).

En résumé, le travail que nous venons de lire est un des plus intéressants et des plus solides qui aient vu le jour depuis quelques années sur la *politique extérieure* de Henri IV [1]. Le temps est proche où l'on

1. Vétilles à signaler au courant de la plume. P. XXXIX. Le trésorier de l'épargne en 1605 n'était plus François Hotman *de Mortefontaine* (mort en 1600). P. 18. Les trois régiments suisses levés par Clervant formaient un ensemble de 13,000 et non de 16,000 hommes (May. *Histoire militaire des Suisses*, V, p. 298). A p. 39, il est inexact de dire qu'à partir d'août 1591 « les Flamands furent les seuls soldats étrangers que conserva Henri IV ». Le régiment bernois de Diesbach ne fut licencié que dans les premiers mois de l'année suivante, mais pour être remplacé par celui de Heidt. A p. 51, nous ne voyons pas bien comment le roi aurait pu « *sans encourir le reproche d'ingratitude* » ne pas faire comprendre dans la paix de Ver-

pourra remanier avec fruit l'ouvrage de Poirson, par trop insuffisant à ce dernier point de vue. Nous le supposons du moins, malgré l'affirmation de M. de Kermaingant « que la somme des documents français ou étrangers publiés jusqu'à ce jour est insuffisante pour permettre de le tenter » (Préface, p. IV).

E. Rott.

---

62. — **Le dernier des Villeroy et sa famille** à propos d'un manuscrit de la Bibliothèque de Lyon, par Aimé Vingtrinier. Paris, Champion, 1888, grand in-8 de 111 p.

Le manuscrit qui a fourni à M. Vingtrinier le sujet de son étude, est un in-4° de 360 pages acquis par la ville de Lyon, le 27 mai 1885, et intitulé : *Compte-rendu à Monseigneur le duc de Villeroy, en qualité de tuteur honoraire de Monseigneur le marquis de Villeroy, mineur, son neveu, et à Messieurs du Conseil de tutelle dudit seigneur, Sébastien Vigner, tuteur onéraire dudit seigneur mineur, de la gestion qu'il a faite de ses biens, depuis le 17 mars 1734, qu'il a été nommé, jusqu'au 1er janvier 1739.* M. V. a tiré de ce compte de tutelle de bien curieuses particularités. Son analyse, ses extraits nous apprennent « comment, il y a un siècle et demi, on administrait la fortune des grands seigneurs ; quelles étaient les mœurs de ces privilégiés de la nation, et de quels soins on entourait les jours précieux d'un enfant de trois ans [1] qui, petit orphelin, avait pour lui seul et personnellement : gouverneur, précepteur, deux valets de chambre, deux laquais, un cocher, un postillon, un nombre infini de domestiques inférieurs, deux équipages, trois chevaux et, particulièrement, une délicieuse berline dorée, doublée de velours vert plein, payée 4,641 livres dix sols ». Dans le compte présenté par Sébastien Vigner, signalons 360 livres payées, le 4 décembre 1734, au médecin Falconnet (sans doute Camille Falconnet, de Lyon, membre de l'Académie des Inscriptions), 2,400 livres payées, le 11 août 1735, au chirurgien Dumouret [2], 450 livres 17 sols pour l'apothicaire, 140 livres 4 sols pour lait d'ânesse [3], 144 livres pour deux dents de lait arrachées le 23 jan-

---

vins ses alliés allemands. Pour n'avoir pas été toujours spontanés, les services financiers et militaires rendus par ces derniers méritaient cependant quelques égards ; à p. 208, le texte de la commission pour lever 1,500 reîtres contient quelques lacunes ; en outre (ligne 18), M. Anquez imprime « que Sa Mté veut qu'il soit passé à la montre en chacune cornette trente-six *pages* ; » c'est *payes* qu'il faut lire.

1. Gabriel-Louis de Neuville, d'abord marquis, puis duc de Villeroy, né à Paris le 8 octobre 1731, gouverneur de Lyon de 1765 à 1790.

2. M. V. dit à ce sujet (p. 8) : « Quelle grave opération a donc eu à subir le malheureux enfant qu'on ait eu à compter une si grosse somme au terrible manieur d'acier ? Le Mémoire est muet. »

3. Suivant une plaisante remarque de l'auteur, qui trouve bien étrange cette dépense de 140 livres de lait d'ânesse consommé, en un seul mois, par un enfant de cinq ans, « on eût acheté la nourrice pour ce prix. »

vier 1740, 24 livres pour une saignée « à l'occasion d'une chute que ledit seigneur fit de son lit », etc.

Aux piquants détails donnés sur le *dernier des Villeroy*, M. V. a joint divers renseignements sur les aïeux du pupille de S. Vigner. Remontant aux origines de la famille, il constate que le berceau des futurs Villeroy fut la Normandie, et qu'appelés d'abord Neufville tout court, ils furent armateurs pendant quatre générations; ce que n'a pas manqué de rappeler cette mauvaise langue de Saint-Simon, lequel parle de l'odeur de poissons de mer que leurs descendants apportaient dans les salons de Versailles. M. V. passe successivement en revue tous les Villeroy, depuis Nicolas Ier de Neufville, qui devint, par son mariage, sous François Ier, seigneur de Villeroy et d'Halincourt : chaque membre de la famille est l'objet d'un croquis vivement enlevé, aussi fidèle que spirituel. Mentionnons, entre tous ces personnages, Nicolas II, l'ami de Clément Marot ; Nicolas IV, un des grands hommes de la série, le ministre habile et heureux de quatre rois [1] ; Charles, qui fut gouverneur de Lyon, fondateur avec sa seconde femme (Jacqueline de Harlay), du célèbre couvent des Carmélites de cette ville [2] ; Nicolas V, second gouverneur de Lyon, de sa famille, premier duc de sa maison, maréchal de France, né, non en 1597, à Paris, comme le disent presque tous les biographes, mais à Pontoise, le 17 octobre 1598 ; Camille, qui fut archevêque de Lyon ; François, le vaincu si chansonné de Crémone et de Ramillies, etc. Dans son histoire à vol d'oiseau de la famille Villeroy, M. V. a inséré diverses citations tirées de pièces, les unes rares et peu connues, les autres inédites, par exemple (p. 246), des strophes d'une pastorale allégorique composée pour l'entrée à Lyon (22 novembre 1608), du gouverneur Charles de Neufville, strophes accompagnées d' « une pluie d'anagrammes », le récit des funérailles de l'archevêque Camille de Neufville, d'après le *Mercure* de septembre 1693 (p. 48-49), des extraits du testament de ce prélat, du 31 octobre 1690 (p. 51-52), quelques-uns des couplets contre le maladroit maréchal de Villeroy (p. 59-65), la ***Description de la pompe funèbre faite dans l'église des Carmélites de Lyon**, le quatre septembre mil sept cent trente, **pour le service et enterrement de Monseigneur le maréchal duc de Villeroy***, d'après les registres consulaires de Lyon (p. 72-76),

1. M. V. reproduit (p. 19), l'éloge que firent de sa probité le cardinal de Richelieu *(Mémoires)* : « Il eut toujours les mains nettes » et le P. Coton (oraison funèbre prononcée le 2 janvier 1618) : « Les Spartiates tenoient qu'une vertu estoit à l'épreuve ou, comme l'on dit, à chaux et à ciment, quand un homme avoit passé par les finances sans méliorer sa condition. »

2. On lit (p. 13), cette loyale et modeste note sur l'ouvrage d'un concurrent, M. Grisard *(Documents pour servir à l'histoire des Carmélites de Lyon.* Lyon, Pitrat, 1887, in-8°) : « Ouvrage plein de faits, de noms et de dates qui nous avaient échappé. Nous en félicitons de tout notre cœur notre heureux rival, dont le livre restera classé parmi les meilleurs, sur l'histoire de Lyon. » Le travail de M. V. avait été précédé par un insuffisant travail de M. Morin-Pons : *Les Villeroy* (Lyon, 1862).

enfin le contrat de mariage de François-Louis de Neufville, quatrième duc de Villeroy, et de Renée de Montmorency-Luxembourg, signé le 14 avril 1716 (p. 87-92).

La très instructive brochure de M. Vingtrinier a pour *Complément :* 1° Un acte qui « rectifie toutes les erreurs et fixe toutes les hésitations à propos de la naissance et de la mort » du maréchal François de Villeroy (né à Lyon le 7 avril 1644, et non à Paris le 10 avril 1643, décédé à Paris le 18 juillet 1730, et enterré à Lyon le 4 septembre de la même année; 2° un tableau généalogique de la famille Villeroy, depuis Neufville, armateur en Normandie au XIV[e] siècle, jusqu'au duc Gabriel-Louis de Villeroy, décapité le 28 avril 1794.

T. DE L.

CHRONIQUE

GRÈCE. — Notre correspondant nous écrit d'Athènes : Les fouilles archéologiques se poursuivent avec activité sur plusieurs points du royaume : sur l'Acropole d'Athènes, sous la direction de l'Ephore général M. CAVVADIAS ; à Eleusis, sous la direction de l'Ephore M. PHILIOS ; à Mycènes, sous la direction de M. TSOUNTAS ; à Epidaure, sous la direction de M. STAÏS ; à l'ἱερὸν d'Amphiaraus, sous la direction de M. LÉONARDOS. L'Ecole américaine a commencé des fouilles à Sicyone et l'Ecole française à Eétionée, aujourd'hui Cremmidarou (Pirée), sous la surveillance de l'Ephore M. DRAGATSIS. L'Ecole française entreprendra sous peu les fouilles de Delphes.

— On vient de retrouver à Thèbes l'emplacement de l'ancien sanctuaire des Cabires et une grande quantité de statuettes de bœufs en bronze et en plomb. On a remarqué sur plusieurs ex-voto l'inscription : ἱερὸν Καβείρων.

— Paul LAMBROS, le numismate bien connu, est mort le 11 octobre 1887.

— Ont paru dernièrement : Βιογραφία Ὀλυμπιάδος τῆς Ἠπειρώτιδος (mère d'Alexandre le Grand), par M. DIMITSAS (Athènes, Palamède, 1887).

— Ἀδαμαντίου Κοραῆ Ἱπποκράτους τὸ περὶ διαίτης ὀξέων, texte grec avec des notes en français (Athènes, Constantinides, 1887). Cette œuvre posthume de Coraïs est dédiée à l'Université d'Athènes à propos des fêtes de sa πεντηκονταετηρίς célébrées au mois de mai dernier. A ce propos, l'Université prépare un volume qui sera bientôt publié et qui comprendra plusieurs dissertations et autres opuscules offerts par ses professeurs.

— Αἱ Ἑλληνίδες ἑταῖραι ἐν τῷ ἰνδικῷ δράματι (dissertation pour obtenir la « venia docendi »), par A. N. KÉPHALLINOS (Athènes, Sakellarios, 1887).

— Πινδάρου τὰ σωζόμενα, p. p. C. KLÉANTHES, vol. II et III (Trieste, Monterra, 1886).

— Μικρὸς θησαυρὸς τῆς Ἑλλ. γλώσσης (d'après le petit dictionnaire grec de Schmidt, mais considérablement augmenté, amélioré et mis au courant des derniers travaux lexicologiques), par A. N. YANNARIS. I fascicule (Α — ἀνάθρησις). Il y aura 10 fascicules (Athènes, Constantinides, 1887).

— A l'occasion de la représentation du *Philoctète* de Sophocle en grec ancien, sur le théâtre d'Athènes, la librairie Constantinides a publié (1887) en un petit volume le texte du *Philoctète* qui a servi de *libretto* aux spectateurs. Les césures et les élisions y sont marquées.

— Περὶ τοῦ ἀρχαιοτέρου Ἀττικοῦ ἐργαστηρίου, par Them. SOPHOULIS, privat-docent d'archéologie à l'Université d'Athènes (Athènes, Perris, 1887).

— M. WECKLEIN travaille à l'*Eschyle* et M. SITTL à l'*Hésiode* qui doivent paraître dans la bibliothèque Zographos.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 janvier 1888.

MM. Joachim Menant et Robert Mowat adressent des lettres par lesquelles ils posent leur candidature à la place de membre libre, devenue vacante par la mort de M P.-Ch. Robert.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux des commissions de publication de l'Académie.

M. Renan communique une inscription bilingue, phénicienne et grecque, découverte au Pirée.

Cette inscription, qui, grâce à l'initiative de M. Heuzey, est venue, en ces derniers temps, enrichir le musée du Louvre, a été découverte au Pirée, près de l'endroit qui a déjà fourni plusieurs inscriptions phéniciennes. M. Renan l'a étudiée avec le concours de M. Philippe Berger. Il croit pouvoir en établir ainsi la transcription pour la partie phénicienne :

1 בים ‖\ למרזח בשת‾ ‖‖ \ לעם צדן תם בד צדנים בן אספת לעטר
2 אית שמעבעל בן מגן אש נשא הגו על בתאלם ועל מבנת חצר בתאלם
3 עטרת חרץ בדרכנם *3* למחת כ בן אית חצר בתאלם ופעל אית כל
4 אש עלתי משרת אית רעת ז לכתב האדמם אש נשאם לן על בת
5 אלם עלת מצבת חרץ ויטנאי בערפת בתאלם ען אשלכנת גו
6 ערב עלת מצבת ז ישאן בכסף אלם בעלצדן דרכמנם *3* למחת
7 לכן ידע הצדנים כידע הגו לשלם חלפת איה אדמם אש פעל
8 משרת את פן גו

Voici, ajoute M. Renan, la traduction, conjecturale en deux ou trois endroits, que nous proposons. Les mots douteux sont imprimés en italiques.

« Le 4e jour [du mois] de mirzah, de la 15e année [de l'ère] du peuple de Sidon : *Il a plu* aux Sidoniens..... de couronner Semabaal, fils de Magon, qui a été nasi de la communauté pour le temple et pour la construction du vestibule du temple, d'une couronne d'or [du poids] de 20 drachmes *légales*, parce qu'il a bâti le portique du temple et qu'il a fait tout ce qui était de son office à ce sujet; d'écrire les [noms des] hommes qui ont été nos nasi pour le temple sur une stèle d'or, qui sera dressée dans le portique du temple .... cette stèle, on prendra 20 drachmes *légales* sur l'argent [du temple] du dieu Baalsidon ; pour que les Sidoniens sachent, comme la communauté les sait, par ordre de succession, les [noms des] hommes qui ont rempli des offices devant la communauté. »

Quant à la partie grecque de l'inscription, elle se lit ainsi : Τὸ κοινὸν τῶν Σιδωνίων Διοπείθην Σιδωνίου. Le nom grec Διοπείθης est l'équivalent du phénicien Semabaal. L'ère de Sidon a pour point de départ l'an 111 avant J.-C. L'inscription est donc de l'an 96 avant J.-C., neuf ans avant la prise d'Athènes par Sylla.

M. Georges Perrot annonce qu'il a reçu de M. Victor Waille, professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, un nouveau compte-rendu des fouilles importantes qui se poursuivent depuis plusieurs années à Cherchel. Un plan est joint au rapport de M. Waille.

M. Salomon Reinach présente des observations sur trois monuments inédits :

1° *Un nouveau portrait de Platon.* En 1881, M. Reinach a acheté à Smyrne et rapporté au Louvre une tête de marbre, de l'époque de l'empire romain. Cette tête offre une ressemblance marquée avec un buste de la collection Castellani, aujourd'hui à Berlin, qui porte l'inscription ΠΛΑΤΩΝ. C'est donc un portrait du philosophe Platon. Il en existe encore d'autres répliques dans diverses collections. Mais celle de M. Reinach est la seule qui ait été découverte en pays grec, et c'est aussi la plus conforme aux témoignages des auteurs sur le visage de Platon, notamment sur son large front. C'est donc probablement le portrait le plus fidèle du grand philosophe.

2° *La Vénus de Cnide au Vatican.* La célèbre Vénus de Cnide, œuvre de Praxitèle, nous est connue par diverses copies antiques, notamment par des monnaies

de Cnide et des terres cuites de Myrina. Une des plus belles répliques antiques est une statue de marbre conservée au Vatican. Malheureusement, elle est en partie cachée au visiteurs par une draperie de fer blanc dont l'administration des musées pontificaux n'a jamais consenti à la dépouiller. En 1884, pourtant le musée de South Kensington a obtenu l'autorisation d'en prendre un moulage; M. Reinach a fait faire, à Londres, des photographies de ce moulage et les met sous les yeux des membres de l'Académie. Il soumet en même temps à la Compagnie des considérations sur la chronologie de la vie de Praxitèle et de celle de Phryné, qui lui servit de modèle pour sa Vénus. Il conclut que la Vénus de Cnide dut être sculptée vers les années 350 à à 345 avant notre ère.

3° *Une statuette de bronze du Musée britannique*. La statuette dont il s'agit représente une femme nue assise, portant au cou le *torques* gaulois. Le type et la pose rappellent la Jeanne d'Arc de M. Chapu : celui-ci, consulté par M. Reinach, a retrouvé dans ses albums un croquis pris par lui en 1865, dix ans avant l'exécution de la Jeanne d'Arc, d'après la statuette du Musée britannique. M. Reinach signale ce fait curieux et fait remarquer l'heureux parti qu'un statuaire moderne a su tirer, pour l'expression d'une pensée toute personnelle, d'un motif antique médiocrement traité. Il conclut en insistant sur l'avantage qu'offre pour les artistes l'étude des œuvres même secondaires de l'antiquité.

M. Ravaisson signale diverses répliques antiques de la Vénus de Cnide, notamment dans les collections du musée du Louvre. Il ajoute qu'il trouve dans cette statue un caractère de beauté sévère qui s'accorde mal, selon lui, avec l'opinion généralement répandue sur l'art de Praxitèle.

Ouvrages présentés : — par M. Pavet de Courteille : 1° Germain Bapst, *les Fouilles de Siverskaia (Caucase)* (extrait de la *Gazette archéologique)* ; 2° Agrippa d'Aubigné, *Histoire universelle*, publiée pour la Société de l'histoire de France, par le baron Alphonse de Ruble, tome II ; — par M. Schefer : Germain Bapst, *Du rôle économique des joyaux dans la politique et la vie privée pendant la seconde partie du* XIV*e siècle* (extrait des *Séances et travaux de l'Académie des Sciences, morales et politiques)* ; — par M. Weil : Louis Havet, *Cours élémentaire de métrique grecque et latine*, rédigé par Louis Duvau, 2e édition; — par M. Siméon Luce : 1° Louis Auvray, *Source de la* Vita Roberti Regis *du moine Helgaud* (extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'Ecole française de Rome); 2° Froissart, *Chroniques*, publiées pour la Société de l'histoire de France, par Siméon Luce, tome VIII (publié avec la collaboration de M. Gaston Raynaud); — par M. Paul Meyer : Bertrand de Born, *Poésies complètes*, publiées par Antoine Thomas *(Bibliothèque méridionale*, publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse, tome I); — par M. Delisle : 1° Julien Havet, *la Tachygraphie italienne du* X*e siècle* (extrait des *Comptes rendus* de l'Académie des inscriptions); 2° Suger, *Vie de Louis le Gros, suivie de l'Histoire du roi Louis VII*, publiées d'après les manuscrits, par Auguste Molinier *(Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire)* ; 3° Lucien Merlet, *Des assemblées de communautés d'habitants dans l'ancien comté de Dunois*; 4° Lucien Magne, *les Vitraux de Montmorency et d'Ecouen, conférence faite à Montmorency*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Seance du 18 janvier 1888.

M. de Barthélemy lit, au nom de M. le trésorier Aubert empêché, le rapport annuel sur les finances de la Société.

M. Germain Bapst fait une communication sur l'histoire de l'étain dans l'antiquité. Il pense qu'il y a eu un temps où l'étain venait au commerce de la Méditerranée, non des îles Cassitérides, mais de l'Altaï. Cette conclusion provoque une discussion à laquelle prennent part MM. d'Arbois de Jubainville, Nicard, Collignon et Mowat.

M. d'Arbois de Jubainville rapproche du nom de Lugdunum, le nom *Luguselva*, lu dans une inscription de Périgueux.

M. Héron de Villefosse communique une note de M. l'abbé Rabiet, sur un groupe d'inscriptions antiques trouvées à Cadenet (Vaucluse).

M. Charles Read présente un coq en bronze acheté à Trieste.

L. Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 13 février 1888 —

Sommaire : 63. A. Lang, Mythe, rituel et religion. — 64. Gache et Dumény, Archéologie grecque. — 65. Monuments antiques, publiés par l'Institut archéologique allemand, I, 1. — 66-67. Tegner, Norvégiens ou Danois en Normandie; Sur les noms de lieu d'origine noroise en Normandie. — 68. Jurien de la Gravière, Les chevaliers de Malte et la marine de Philippe II. — 69. De La Barre du Parcq, Henri II. — 70. Rigal, Les théâtres de Paris, 1548-1635. — 71. Ballieu, Un dîner littéraire au xviiie siècle. — 72. Blasendorff, Blücher. — — Académie des Inscriptions.

63. — **Myth, ritual, and religion,** by Andrew Lang. Londres, Longmans, Green and Co. 1887. 2 vol. in-12.

La méthode ou plutôt les méthodes de la mythologie comparée ont été battues en brèche dans ces dernières années de divers côtés, d'une part par les historiens, d'autre part par les folkloristes. Les historiens lui reprochent de piétiner sur place, de s'enfermer dans des équations linguistiques, d'oublier que le développement mythologique et religieux a deux facteurs importants : premièrement la fantaisie toujours active qui transforme sans cesse le mythe sans s'inquiéter de la valeur naturaliste qu'il a pu avoir; secondement, les accidents historiques qui, par les relations constantes avec l'étranger, par l'apport d'éléments exotiques toujours nouveaux, transforme sans arrêt le matériel roulant de la mythologie. L'équation Ζεὺς πάτηρ = *Jup-piter* = *Dyaush pitar*, ne suffit pas pour refaire l'histoire des mythologies de l'Inde, de l'Italie, de la Grèce, parce que cette histoire est déterminée avant tout par les milieux différents où elles se sont développées et les civilisations différentes avec lesquelles elles se sont trouvées en contact : l'étude des Dravidiens et des Aborigènes de l'Inde nous en apprendra plus sur les Védas que la Grèce homérique; les colonies phéniciennes nous en apprendront plus sur le Panthéon grec que les Védas [1].

Les folkloristes lui reprochent de séparer arbitrairement les mythologies qu'elle étudie — ce ne sont en fait que les mythologies classiques — de la mythologie des races sauvages. Pour les folkoristes, le mythe grec ou indou n'est ni une représentation des phénomènes naturels, — toujours les mêmes, en général l'aurore, ou l'orage, ou le lever et le coucher du soleil — ni un symbole, ni une erreur de langage : le mythe est l'expression d'un état d'esprit que nous retrouvons encore à présent parmi les races inférieures.

1. *Revue archéologique*, 1884, II, 467.

M. Andrew Lang est à présent le représentant le plus autorisé de la théorie folkloriste ou ethnologiste, qui remonte à Mannhardt. Les deux volumes qu'il vient de publier, sont un recueil aussi riche que possible de faits et de comparaisons qui tendent à établir que « l'élément irrationnel du mythe des peuples civilisés est, en règle générale, un *survival* de la période de sauvagerie, ou un emprunt fait à des voisins restés dans cette période, ou enfin une imitation par les poètes plus récents d'une ancienne donnée sauvage. Par exemple, expliquer les constellations comme des hommes, des animaux ou autres objets terrestres métamorphosés, est une habitude des sauvages, habitude naturelle chez des gens qui regardent toutes choses comme étant sur un même niveau de vie et d'intelligence. Cette même métamorphose se rencontrant dans la croyance populaire des Grecs et des Indous sera ou bien une survivance du temps où les ancêtres des Grecs et des Indous étaient au niveau intellectuel du Murri d'Australie ; ou bien le mythe stellaire a été emprunté à des voisins sauvages ou à des civilisés jadis sauvages ; ou bien enfin, comme dans le cas de la chevelure de Bérénice, un poète récent aura inventé artificiellement un nouveau mythe sur la ligne de la vieille fantaisie sauvage. »

Il y a bien des choses à dire contre la méthode des folkloristes : d'abord les faits sur lesquels ils opèrent ne sont pas toujours des faits bien vérifiés : les explorateurs intelligents et sûrs des religions sauvages sont rares : les relations modernes sont toutes plus ou moins viciées par le préjugé religieux, anti-religieux ou philosophique du rapporteur, qui introduit ses idées propres dans le cerveau du sauvage et l'interroge en règle suivant les catégories : les relations anciennes, écrites en toute naïveté par les missionnaires du XVI[e] et du XVII[e] siècles, sont en général une source beaucoup plus sûre que tout le ramassis prétentieux des voyageurs modernes. En second lieu, les faits des religions classiques auxquels les folkloristes comparent les faits sauvages ne sont pas toujours non plus bien vérifiés par eux, parce qu'ils opèrent en général de seconde main, surtout pour l'Inde, si importante pourtant dans la question dont il s'agit [1]. Cependant, même en faisant cette double réserve et dans les termes aussi larges que possible, il reste assez des faits rapprochés pour justifier dans ses grandes lignes la thèse de M. Lang et faire reconnaître dans l'élément sauvage un des éléments essentiels de nos mythologies civilisées. Ce n'est point le plus apparent, parce que ces mythologies nous apparaissent surtout dans des œuvres littéraires, impré-

1. Trop de renvois vagues : « Chez les Maui (Nouvelle-Zélande), le soleil, étant battu, créa et révéla son second grand nom, Taura-miste-ra. On se rappellera qu'Indra, dans sa terreur abjecte, quand il eut tué Vritra, révéla aussi son nom mystique ». On aimerait savoir à quel passage des Védas M. Lang fait allusion (p. 125, vol. I). — « Les Zoulous ont garde de détruire une certaine espèce de serpent, assimilée aux esprits des ancêtres ; c'est ainsi que le grand serpent qui apparut au sacrifice d'Enée passa pour l'esprit d'Anchise » (*id.*, p. 57). On voudrait un texte où vérifier le fait des Zoulous.

gnées déjà de l'esprit philosophique, de la tendance rationelle et moralisante. Le Rig Véda et surtout Homère ont déjà écarté les traits les plus bizarres et les plus répugnants de la mythologie populaire, qui ne nous arrivent que dans des œuvres moins savantes, recueillis dans des Brahmanes qui les distordent en leur donnant un sens, ou ramassés par les mythographes et les antiquaires, à l'affut des curiosités de la légende et du culte, surtout des cultes particularistes. Cependant, même dans la mythologie littéraire, l'élément sauvage reparaît à chaque pas : les Métamorphoses d'Ovide et, d'une façon générale, toutes les métamorphoses mythiques des dieux et des hommes, sont une forme du principe universel du *totemisme :* les pouvoirs magiques des Dieux sont l'extension des pouvoirs du sorcier humain : l'élément céleste n'est point distinct de l'élément terrestre, comme il nous le semble à présent : il en est quelquefois la forme agrandie, quelquefois il lui est identique.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que l'introduction de l'élément sauvage dans la mythologie soit destinée à modifier essentiellement le cadre de la science et que la mythologie de la Grèce et de l'Inde doive devenir un simple chapitre de la mythologie des Peaux-Rouges ou des Bochimen. Il reste cette différence capitale entre les deux séries de mythologies, que l'une est essentiellement populaire et sans histoire, l'autre savante et historique. Quand l'on a montré que l'aventure de Procné et de Philomèle, ou des filles de Minyas d'Orchomène, a son équivalent dans tel conte africain ou australien et que chaque animal, dans la mythologie sauvage, a son histoire et sa tradition, tout n'est pas fini; il reste à voir quelle légende historique ou géographique est cachée dans l'adaptation grecque, ce que cachent les noms de Térée de Thrace et de Minyas d'Orchomène; en un mot, il reste à faire l'histoire du mythe.

M. Lang a trop de mesure et de bon sens pour vouloir faire de l'élément sauvage l'élément unique de la mythologie : il n'en exclut ni l'élément rationnel, ni l'élément philologique, ni l'élément naturaliste au sens ancien : peut-être fait-il au sauvage la place trop large : « pour atteindre son but il faut le dépasser ». Mais son livre sera un bon garde-fou pour les mythologues comparatifs. Pour mettre à l'essai l'efficacité de sa doctrine, il y aurait une épreuve intéressante : un commentaire mythologique de Pausanias.

James Darmesteter.

---

64. — **Petit Manuel d'archéologie grecque**, d'après J. P. Mahaffy, M. A., par Ferdinand Gache, professeur de seconde au collège d'Oran et Henri Duméry. Paris, librairie C. Klincksieck, 1887, un volume in-12 de vii-154 pp.

MM. Gache et Duméry ont pensé qu'il était utile de faciliter à la jeunesse française la lecture des *Antiquités grecques* de M. Mahaffy [1].

1. *Greek Antiquities*, by J. P. Mahaffy, M. A., professor of ancient history in the University of Dublin with illustrations, new edition, London, Macmillan, 1883.

En effet, les *Antiquités grecques* de M. Mahaffy sont un livre de poche, court, agréable, qui donne rapidement une idée intéressante de la civilisation des anciens Grecs; le texte est d'ailleurs orné de gravures choisies avec goût, et qui forment un commentaire archéologique instructif et plein d'attrait. Mais il est fâcheux que MM. G. et D. ne nous aient pas donné une adaptation aussi satisfaisante que l'original.

Nous ne leur reprocherons point d'avoir « développé et complété sur bien des points » (p. v.) le texte de M. Mahaffy : c'était leur droit, peut-être leur devoir, et ils s'expliquent là-dessus dans leur *Avertissement :* « L'auteur, disent-ils, destinait son petit livre à des écoliers encore jeunes, et nous offrons notre manuel aux élèves plus âgés de nos lycées de filles et de garçons. On ne peut exiger, ajoutent-ils, que les développements et les additions soient le fruit de recherches personnelles et approfondies que les auteurs auraient poussées dans tous les sens sur le vaste domaine de l'archéologie grecque, mais on est en droit de leur demander à quels travaux dignes de confiance ils ont emprunté leur très modeste érudition ». Suit alors une bibliographie, succincte, mais suffisante, et ne contenant que les noms les plus autorisés.

Mais, puisqu'ils destinent leur manuel aux élèves de nos lycées de filles, je me permettrai d'abord de demander à MM. G. et D. pourquoi ils n'ont pas supprimé deux phrases de Mahaffy (p. 40 et 49), qui étaient déjà bien déplacées dans le texte anglais, et qui le sont tout autant en notre langue, même pour les lycées de garçons. Si la pudeur britannique a pu se relâcher un instant, le bon goût français n'est pas obligé de suivre un pareil écart, et je ne pense pas que nos mères de famille sachent le moindre gré aux traducteurs d'avoir écrit (p. 48 et 59-60) « que certains maîtres employaient à dessein au plus honteux trafic leurs esclaves du sexe féminin » et que « le concubinage était toléré et reconnu. » En revanche, pourquoi MM. G. et D., qui développent souvent et avec raison le texte de Mahaffy, suppriment-ils les lignes suivantes à la fin d'un développement sur la vive sensibilité des Grecs, sur le plaisir que la beauté leur causait et sur leur aversion pour la laideur? « Ils ne manquaient pas non plus, dit Mahaffy, de vive sensibilité pour d'autres objets que la beauté. Ils étaient toujours prêts à rire d'une bévue, à gémir sur une infortune, à s'indigner d'une injustice, à s'amuser d'une malice, à s'en laisser imposer par la solennité et et à se laisser divertir par l'absurde ». Au reste, ce n'est là qu'une exception; en général, le texte de Mahaffy est suivi de près, et la distribution en chapitres est presque la même. Il y en a cinq chez l'auteur anglais : 1° caractères généraux de la nation grecque; 2° les individus et la propriété; 3° le Grec dans sa maison; 4° la vie publique du citoyen grec; 5° la religion et la justice. De ces chapitres, les traducteurs ont dédoublé le deuxième et le cinquième. En outre, ils ont détaché du

1 vol. in-18 de 101 pp. (fait partie de la collection intitulée : *History and Literature primers* edited by J. R. Green).

quatrième et du cinquième, quatre paragraphes dont ils ont fait un chapitre final et spécial, ayant pour titre : *Chronologie et métrologie,* c'est dans ce dernier chapitre qu'ils s'écartent le plus de Mahaffy par l'abondance des développements et des compléments ; ils ont surtout suivi l'excellent travail de Wex, récemment traduit en français par M. P. Monet. Enfin, dans leur chapitre sur la *Vie publique,* ils ont ajouté un paragraphe qui a pour titre : « hippodromes, stades et théâtres »; c'est une description sommaire de ces édifices : elle manquait chez Mahaffy.

Mais pourquoi MM. G. et D. ont-ils laissé de côté l'illustration qui accompagne le texte anglais? Elle n'eût guère surchargé leur petit volume et les frais n'eussent pas été bien considérables : chez Mahaffy, il n'y a pas plus de sept gravures, et elles suffisent à éclairer le texte d'un jour tout nouveau. Comment peut-on se représenter nettement les parties d'un temple et les détails d'une colonne grecque, si l'on n'a pas sous les yeux une image accompagnée d'une légende explicative?

La traduction est souvent inexacte : « Trapezus *near* the Caucasus » devient « Trapezus *dans* le Caucase. » (P. 8.) — Ailleurs, traduisant une phrase sur l'aspect général des villes grecques où Mahaffy fait remarquer que les toits n'étaient pas décorés de cheminées, MM. G. et D. ajoutent quelque chose au texte anglais et parlent de « l'absence des cheminées, ces appendices si disgracieux ». (P. 13.) MM. G. et D. n'ont-ils donc jamais regardé, je ne dis pas le château de Chambord, mais le plus simple palais de la Renaissance? — P. 23, on lit : « La colonne dorique à l'époque classique a moins de six fois son diamètre de haut »; il eût été plus clair et plus exact de dire, en corrigeant un peu Mahaffy : « La hauteur de la colonne dorique, à l'époque classique, est de *quatre à six fois* [1] son diamètre. » — *Ibid.* « L'échine est un tore circulaire fortement évasé sur lequel repose l'abaque, plaque triangulaire »; tous les lecteurs français ne sont pas obligés de savoir ce que c'est qu'un *tore* et de connaître le mot latin *torus;* le terme de *coussinet* est cent fois plus intelligible, et l'image qu'il exprime correspond tout à fait à la partie de la colonne que les Grecs ont nommé ἐχῖνος; d'ailleurs Mahaffy parle du « *square* abacus », c'est-à-dire « le quadrangulaire abaque » dont les traducteurs ont fait une « plaque triangulaire ».

Signalons enfin l'orthographe « T*y*r*i*nthe », et des négligences de style : « des lampes aux *mille formes diverses.* » (P. 19.) ; « les édifices publics étaient *excessivement* beaux. » *(Ibid.)* ; « à part les maîtres d'école... Il y avait les sophistes. » (P. 87.); « le charlatanisme s'exerçait sur une vaste échelle à grand renfort d'amulettes et de philtres. » (P. 90.)[2].

Max EGGER.

1. Dans son *Manuel d'Archéologie grecque,* p. 51, M. Maxime Collignon marque en un tableau fort clair le progrès successif de la dimension des colonnes doriques.

2. P. 99, (concours dramatiques et musicaux), il est question des trois tragédies suivies d'un drame satyrique; le mot de *tetralogie* aurait dû être prononcé. —

65. — **Antike Denkmæler** herausgegeben vom Kaiserlich deutschen Archæologischen Institut. Band I. Erstes Heft (1886), 12 planches in-fol. Berlin, Georg Reimer, 1887. — Prix : 40 mark.

La fin de l'année 1885 a été marquée par des modifications importantes dans les publications de l'*Institut de correspondance archéologique*, devenu, depuis 1871, *Institut archéologique allemand*. Le *Bullettino*, les *Annali* et les *Monumenti*, qui existaient depuis 1829, ont été supprimés ; l'*Archæologische Zeitung*, paraissant depuis 1843, a eu le même sort. Un très bon index, dû à MM. Klussmann et Wernicke, a clos la série déjà longue de l'excellente Revue fondée par Gerhard. Le *Bullettino* et les *Annali* ont été l'objet de trois index partiels ; un quatrième et dernier s'imprime en ce moment et paraîtra sans doute en même temps que les *Annali* de 1885, dont la publication, bien des fois promise et différée, ne saurait plus se faire attendre longtemps.

A la place des quatre recueils supprimés, on en a commencé trois nouveaux : les *Mittheilungen des deutschen Instituts, römische Abtheilung*, en allemand, en italien et même en français ; le *Jahrbuch des deutschen Instituts*, en allemand ; les *Antike Denkmäler*, planches in-folio avec un texte allemand très concis. La première livraison des *Denkmäler* fait suite à la dernière des *Monumenti* ; la seule différence, c'est qu'il fallait chercher dans les *Annali* l'explication des planches des *Monumenti*, tandis que les *Denkmäler* publient la notice explicative avec la planche. L'avantage serait appréciable et il y aurait lieu de se féliciter du changement si l'on s'était décidé, d'une part, à donner des notices moins brèves, de l'autre à rompre avec le format in-folio qui n'est plus qu'un anachronisme gênant. Il n'y a pas une seule planche de la présente livraison des *Denkmäler* qui n'eût gagné à être réduite au format in-4°. Les progrès de l'héliogravure, de la phototypie, de la gravure en relief sur zinc, doivent précisément avoir pour conséquence la disparition graduelle des in-folio, ces mastodontes des premiers âges de l'érudition. Si quelques bibliophiles sont assez mal inspirés pour défendre encore les grands formats au nom de l'esthétique, on peut leur répondre que le luxe inutile n'est pas le beau ; que, d'ailleurs, le nombre des volumes indispensables ou utiles augmentant dans une proportion très rapide, alors que la grandeur des appartements tend plutôt à diminuer, le simple bon sens indique que les vastes superficies de carton ont fait leur temps. Si les éditeurs persévèrent dans leurs errements, les travailleurs leur infligeront une leçon : ils iront consulter les in-folio dans les bibliothèques et se garderont de s'en encombrer. En adoptant le format

---

Dans la même page une phrase comme celle-ci : « Neuf tragédies ou comédies de différents auteurs se succédaient sans interruption », est à la fois inexacte et obscure, il eût fallu écrire : « Douze pièces (neuf tragédies et trois drames satyriques) de trois auteurs différents. etc. — P. 118 et 133, les expressions *gens* et *gentes* sont impropres en parlant des Grecs et devaient être remplacées par γένος et γένη. — Citons enfin χθονονίοις (p. 112) au lieu de χθονίοις ; Paladium (p. 121) au lieu de Palladium ; λοχογράφειν (p. 128), au lieu de λογογράφειν.

des *Monumenti*, l'Institut allemand a commis une lourde faute : il s'honorerait, croyons-nous, en la réparant.

La concision excessive des notices, qui ne sont guère que des étiquettes, est un défaut de la nouvelle publication. Quand même les *Denkmäler*, avec leurs luxueuses photogravures, s'adresseraient aux gens du monde plutôt qu'aux archéologues, ce ne serait pas une raison pour y supprimer les commentaires indispensables. Ce qu'il faudrait, dans un pareil recueil, ce sont des notices assez longues, mais intelligibles pour tous les hommes instruits non spécialistes, dans le genre de celles des *Monuments* de Rayet. Pour lire les articles des *Jahrbücher*, il faut être du métier ; on concevrait que les *Denkmäler*, prétendant à une publicité moins exclusive, fissent des concessions à la clarté et à cette élégance de bon aloi qui n'a rien de commun avec la frivolité ou le bavardage. Mais la sécheresse et l'obscurité ne satisfont personne et sont également déplacées partout.

Ces réserves faites, nous allons énumérer brièvement les très intéressants monuments antiques publiés dans le 1^er^ fascicule des *Denkmäler*.

Pl. 1 et 2. (Dörpfeld.) Plan et restitution de l'ancien Parthénon. Notice inintelligible pour qui ne connaît pas les articles de l'auteur dans les *Mittheilungen des deutschen Instituts in Athen*, t. X, XI.

Pl. 3. (Fränkel.) Tête polychrome d'Athéna Parthénos, trouvée dans les jardins de Salluste à Rome (collection Kaufmann). Élégante chromophotographie de Frisch. La notice aurait dû tout au moins indiquer les autres répliques de la même tête, presque toutes inférieures, semble-t-il, à celle de Rome.

Pl. 4. (Helbig.) Athlète pugile, statue colossale de bronze trouvée à Rome en 1884. Cette statue a déjà été publiée au moins trois fois, ce que ne dit point la notice.

Pl. 5. (Helbig.) Statue virile de bronze, découverte avec la précédente. M. Helbig trouve que les traits rappellent ceux de Philippe V de Macédoine. La figure me semble antérieure à cette époque.

Pl. 6, 6 a. (Fränkel.) Reproduction photographique des dessins de Carrey et de l'Anonyme de Nointel conservés à la Bibliothèque nationale. Il est à regretter que cette publication n'ait pas été faite d'abord en France. Les fac-similés de Laborde sont introuvables, comme le volume où ils ont paru en 1848 : quant aux prétendus fac-similés dans Michaëlis et Overbeck, ils sont absolument inexacts.

Pl. 7, 8. (Fränkel.) Plaques d'argile peintes provenant de Corinthe, au musée de Berlin. Cinquante-quatre spécimens gravés en noir. Cette publication n'est pas à sa place dans les *Denkmäler ;* il fallait donner ces petits monuments sous forme de zincogravures dans le *Jahrbuch*, suivant l'exemple de Rayet dans la *Gazette archéologique* (1880, p. 101 et suiv.).

Pl. 9, 10. (Fränkel.) Coupe de Sosias au musée de Berlin. Publication, en noir seulement, d'un vase bien connu, dont il n'existait que des reproductions peu satisfaisantes.

Pl. 11. (Henzen.) Peinture murale de la villa de Livie à Prima Porta. Cette lourde chromolithographie est d'une exécution soignée, mais d'un effet désagréable.

Pl. 12. (Fränkel.) Bijoux grecs d'Ithaque, de Rhénée (non de *Délos*, comme le dit la notice) et de provenances incertaines. Réunion de vingt-neuf beaux spécimens gravés au burin.

L'exécution matérielle de ces planches est digne d'éloges. Les phototypies de la *Reichsdruckerei* sont en progrès, bien que les noirs manquent encore de cette transparence qui fait le charme des héliogravures Dujardin. La première planche en couleur est assez bonne, la seconde médiocre; mais où fait-on de belles chromolithographies d'après l'antique? Je n'en trouve qu'une seule qui me satisfasse entièrement, celle des poignards de Mycènes publiée dans le *Bulletin de correspondance hellénique* de 1885. C'est un art de l'avenir, qui n'en est encore qu'à ses essais.

Salomon Reinach.

---

66. — Esaias Tegner. **Normæn eller Danskar i Normandie?** Nagra Anmærkningar om Normandiska ortnamn. Stockholm, in-8, 32 p.

67. — Ytterligare om de Nordiska Ortnamnen i Normandie. (Aftryck ur Nordisk Tidscrift). Stockholm, in-8, 15 pages.

De quel pays, au juste, sont venus les pirates norois qui, au IXe siècle, ont ravagé les côtes de l'ancienne Neustrie et ont fini, au siècle suivant, par s'y établir, en lui donnant leur nom? Voilà une question qui laisse et a toujours laissé indifférents, je crois, — à tort ou à raison — les habitants de notre province, mais qui passionne, depuis vingt-cinq ans et plus, les savants de la Norvège et du Danemark. Les traditions du premier de ces pays font de Rollon le fils d'un de ses rois, et voient, dès lors, dans la Normandie, une colonie norvégienne; opinion qui a été défendue et soutenue par MM. P. A. Munch, J. E. Sars et Gustave Storm. Les chroniques françaises du moyen âge, au contraire, font des pirates du Nord des Danois, et cette manière de voir a été acceptée d'abord par MM. J. J. A. Worsaae et, plus récemment, par M. Joh. Steenstrup. Comment, en présence de ces assertions et de ces documents contradictoires, terminer le débat? L'étude comparative des types normands d'une part, norvégiens et danois de l'autre, ne conduirait à aucun résultat certain. Dans un voyage que j'ai fait dans les pays scandinaves en 1882, si j'ai observé dans le Jutland des types qui rappelaient ceux de mon pays d'origine, j'ai vu aussi, en Norvège, des physionomies qui en rappelaient encore plus peut-être d'autres essentiellement normandes. La première personne que je rencontrai en sortant de la gare de Laurvik ressemblait, à s'y méprendre, à un de mes voisins de campagne, et j'ai été frappé de la ressemblance non moins grande qui existait entre le savant conservateur du Musée de Christiania et un ornithologiste bien connu de Caen. Il n'y a là rien de bien

surprenant; tous les Scandinaves (je fais naturellement abstraction des étrangers qui ont pu se mêler à eux), appartiennent à la même race; on doit donc trouver chez eux les plus grandes ressemblances de types, et les différences qu'on y pourrait observer, ne sont pas telles qu'il fût possible d'en retrouver la trace assurée et persistante en Normandie. N'y a-t-il donc pas de moyen pour résoudre le problème? M. Esaias Tegner en a trouvé un, aussi ingénieux que concluant, dans les noms de lieu et de personne normands.

M. Vil. Thomsen, à l'aide des noms des Varengues russes, a pu montrer que les fondateurs de la dynastie des tsars étaient partis de la région du lac Mélar; M. E. T. a eu à sa disposition des éléments de démonstration bien plus nombreux et bien plus probants. Les Norois, en s'établissant en Normandie, n'ont pas renoncé tout d'abord à leur idiome national; ils ont conservé leurs noms indigènes, dont quelques-uns se sont transmis jusqu'à nos jours, presque sans changement; enfin, ils ont donné à leurs établissements des dénominations tirées de leur langue. De ces noms, j'ai recueilli tous ceux que j'ai pu trouver [1] en les donnant, quand cela m'a été possible, — ce qui n'avait pas encore été fait et ce qui est pourtant indispensable pour en découvrir l'étymologie, — sous leur forme ancienne. Ce sont ces noms que M. E. T. a soumis à un examen attentif et qui lui ont servi à faire sa démonstration. Il a passé en revue d'abord les principaux noms de lieu, puis les noms de personne les plus curieux, d'origine évidemment noroise, et ayant trouvé que ces noms sont tous ou presque tous communs en Danemark et dans la Scanie, ancienne province de ce royaume, tandis qu'ils sont rares ou ne se trouvent pas en Norvège et en Islande, colonie norvégienne, il en a conclu que les conquérants qui ont apporté ces noms en Normandie étaient des Danois et non des Norvégiens.

Le premier radical que M. E. T. a étudié, est le mot *bec* « ruisseau », qu'on trouve en si grand nombre dans la partie noroise de la Normandie, et qui est d'origine scandinave, ainsi que le montre la différence de forme et de genre des *becque (becke)* flamands; on en a compté 70 en Danemark, 16 en Seeland, 40 en Scanie et 52 dans la partie de l'Angleterre, occupée par les Danois, tandis qu'il n'y en a que 6 en Norvège. Après le radical *bec*, M. E. T. examine le mot *dale* « vallée » et son composé *Dieppedale*, dont l'équivalent, il faut le dire, se trouve

1. Pages 23 à 97 de mon livre *Des caractères et de l'extension du patois normand*. M. E. T. a paru tout à la fois me féliciter d'avoir donné, en grand nombre, les formes anciennes des noms de lieu et me reprocher de n'en avoir pas fait une statistique rigoureuse, de ne les avoir donnés que comme exemple; j'ai cité tous les noms que j'ai pu découvrir sans exception; si j'ai mis un *et cœtera*, après les vocables en *fleur*, c'est que j'ai cru qu'il pouvait y en avoir d'autres que j'ignorais. Mais partout mes listes sont aussi complètes que les documents publiés, et quelques-uns, non publiés, m'ont permis de les faire. Quand le dictionnaire topographique de la Seine-Inférieure que prépare M. Charles de Beaurepaire, aura paru, peut-être sera-t-il possible d'ajouter quelques noms à ceux que j'ai cités, mais je doute que le nombre en soit considérable.

en Norvège, puis *lund* « bois », *hou* et *hom(m)e*, enfin *tuit* « bois défriché », fréquent dans la Norvège méridionale sous la forme *tveid*. J'ai dérivé *hou* du radical norois *hôll* « colline »; avec Pétersen, M. E. T. voudrait tirer ce nom de *holm* « île »[1]; mais ce dernier radical a donné suivant les contrées *homme* ou *houme;* comment aurait-il pu donner *hou?* M. J. Vibe a fait, sur ce point, au savant professeur de Lund une objection à laquelle il n'a pu répondre victorieusement dans son second article; l'*m* du groupe *lm* ne peut tomber; l'exemple du nom *Rolf*, changé en *Rol*, puis en *Rou* n'a rien de concluant; le traitement de *m* est tout différent de celui de *f* et les transformations de cette spirante ne sauraient prouver en faveur des changements que pourrait subir la nasale *m*.

Après l'étude de ces radicaux, employés pour désigner des accidents de la nature, M. E. T. passe à celle des mots qui servent à dénommer les habitations, etc., en un mot, les œuvres même de l'homme, comme *by*, *bu*, *bo*, demeure, ainsi que *beuf;* j'ai tiré ce dernier vocable du nor. *bod;* il faut ajouter qu'il vient de ce mot latinisé en *bodum*, dont l'*u* final, en se transformant, a donné naissance à *f*. La forme particulière de ce suffixe en a fait rapprocher par M. E. T. le radical non moins singulier *fleur*. J'ai dérivé ce mot du nor. *flôi* « marécage »; peut-être au lieu de cette étymologie, qui semble douteuse à M. E. Tegner, faut-il mieux tirer *fleur* de *flodh*, ce qui cadrerait fort bien avec la traduction *fluctus*[2] qu'on trouve parfois dans les documents et que M. G. Storm a eu le tort de prendre pour l'origine même de *fleur;* quant à l'*r* de ce mot, qui n'apparaît qu'à partir du xv^e siècle[3], et que je n'ai pas essayé d'expliquer autrefois, il tient, je crois, à une erreur orthographique; *fleu* est la prononciation populaire en Normandie de *fleur;* par une analogie sans fondement, on a cru à une parenté entre le *fleu* incompris des noms de lieu et la *fleu*, dérivée de *fleur*, et on a mis, à tort, dans le premier de ces mots, l'*r* qu'on avait raison de rétablir dans le second.

M. E. T. examine ensuite le rôle des radicaux norois *tot*, *torp*, ainsi que de *ville*, dans la toponomastique normande; ces mots

1. M. E. T. paraît douter de l'authenticité de *hôll*, mais Falkman le donne, *Ortnamen i Skone* s. v., et les sens que lui attribue Cleasby, dans son *Icelandic Dictionary*, conviennent à merveille. Quant à la traduction de *hou*, par *holmus*, dans certains textes du moyen âge, elle ne donne pas plus l'étymologie de ce radical, que *fluctus* celle de *fleur*.

2. Il est évident que *fluctus* ne peut donner *fleu;* il en est de même de *fleda*, qu'on rencontre aussi dans les documents et d'où n'aurait pu venir que *fleie* ou *fliée*, suivant que l'*e* en est longue ou brève. Quant au sens du mot *flodh*, il ne convient guère aujourd'hui pour Villefleur, qui se trouve sur une rivière à deux lieues de la mer; mais peut-être le flux allait-il autrefois jusque-là.

3. Que dire aussi de l'étymologie fantaisiste *fiord*, proposée hardiment par M. le Héricher, bien qu'elle renferme un *r* qui n'existe pas dans le radical normand, et n'ait pas un *l* qui s'y trouve, impossibilité qui n'a pas empêché Elisée Reclus de l'adopter et de partir de là pour faire une théorie des prétendus *fiords* normands.

ne présentent aucune difficulté étymologique ; les deux premiers viennent respectivement de *toft* et de *thorp*, latinisés en *toftum* et *turpum*. Je suis surpris que M. E. T. ait cru devoir accepter l'opinion de M. Le Héricher qui dit que *toft* a été latinisé en *tofta* ; ce dernier mot eût donné *tote*, non *tot*. Il y a là une de ces affirmations en l'air, comme on en rencontre si souvent dans l'*Histoire et glossaire du normand*. A l'occasion des noms en *ville*, M. E. T. a fait quelques rapprochements curieux avec des composés scandinaves analogues. Puis, citant rapidement les radicaux *vic*, *heu* et *gard*, — pourquoi y joint-il *ey* = *ö* (ile), qui ne se rencontre qu'en apparence dans Jersey et Guernesey ? —,[1] il passe à l'examen de *stad, lev, rud, fors, fell, tarn*, qui n'entrent point dans la composition des noms géographiques de la Normandie, tandis qu'il en a omis d'autres comme *lid*, *mare*, etc., qu'on y rencontre, mais qui sans doute ne pouvaient servir à prouver sa thèse ; après quoi il aborde l'étude des noms de personne norois.

J'ai donné une liste assez longue de ces noms ; M. E. T. a relevé surtout Toustain ou Toutain, Turgot, que je n'ai pas mentionné, Kétil, Turquétil, Anquetil, d'*Anskettil*, mot qui nous montre la conservation de la nasale dans le radical *ans*, devenu *as* en norois ; on la retrouve également dans *Anger*, *Angot*. Des noms de personne norois apparaissent aussi dans Toutainville, qui s'explique de soi, Trouville, anciennement *Turolvilla*, Touffreville, contracté de *Torfredivilla*, mot dont la première syllabe représente le nom du dieu Thor. M. E. T. a noté encore d'une manière particulière les noms de lieu composés Tocqueville et Beuzeville, parce que leur premier élément *Toke*, *Bòse* est « un nom de personne caractéristique pour son origine danoise », Orgeville, anciennement *Otgerivilla*, *Ogierville*, où se retrouve le nom célèbre d'Ogier (le Danois), Osmanville *(Osmanivilla)* dont le déterminant représente le norois *Os(t)man* et est ainsi l'analogue de *Norman* qu'on trouve dans Normanville.

« Nous avons trouvé, dit en terminant M. E. T., une foule de rapprochements qui témoignent avec une grande précision de l'influence danoise (en Normandie), mais pas la moindre trace de rapports (de cette province) avec la Norvège. » Sous cette forme absolue, l'affirmation étonne un peu, car tous les noms de lieu et de personnes que j'ai cités n'appartiennent pas exclusivement au Danemark, mais c'est là surtout qu'on les retrouve presque tous. Aussi M. E. T. a-t-il pu se dire surpris lui-même du résultat auquel il était arrivé. « Assurément, ajoute-t-il, après les savantes et perspicaces recherches historiques de Worsaae et plus tard de Joh. Steenstrup, je ne pouvais guère douter que les Danois n'eussent joué un rôle prépondérant dans la co-

1. La forme indigène *Jerrié* de Jersey et la traduction latine *Grenerodium* de Guernesey montrent que la désinence *ey* n'est point un radical germanique qui entre dans la formation de ces mots.

lonisation de la Normandie; maintenant il me semble que la preuve d'une invasion norvégienne est encore à trouver. »

Ces conclusions si nettes ont été attaquées par M. J. Vibe, dans la revue même où elles avaient été formulées, la *Nordisk Tidskrift*, et c'est pour réfuter les allégations de son adversaire que M. E. T. a écrit sa seconde brochure : *Encore quelques mots sur les noms de lieu d'origine noroise en Normandie*. M. J. Vibe avait voulu montrer que la toponomastique normande n'était pas moins norvégienne que danoise; M. E. Tegner maintient ses premières affirmations et on ne peut pour la forme particulière de *bec*, pour *homme*, *tot* surtout, que lui donner raison. La querelle qui divisait depuis si longtemps les savants danois et norvégiens a été ainsi terminée avec autant d'habileté que de talent par le célèbre professeur suédois; si on ne peut que le féliciter d'y avoir mis si heureusement fin, on me permettra peut-être de m'applaudir d'avoir, en étudiant, d'une manière plus complète qu'on ne l'avait encore fait, les noms de lieu et de personne normands, d'origine scandinave, donné occasion à ce spirituel plaidoyer.

Ch. J.

---

68. — **Les Chevaliers de Malte et la Marine de Philippe II**, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. (Paris, Plon, 1887, 2 vol. in-18, avec cartes et plans).

Sous ce titre, l'auteur nous raconte les *caravanes* de La Valette, de François de Lorraine et de Romégas, la reprise du Peñon de Velez par les Espagnols, et l'héroïque défense de Malte par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Cette longue série d'exploits est décrite d'un style vif, attachant, et souvent entraînant; suivant son habitude, M. l'amiral évoque à chaque moment des souvenirs plus modernes, et les Turcs n'ont pas encore ouvert la tranchée devant le fort Saint-Elme, que nous voyons apparaître les ombres des braves qui arrosèrent de leur sang le Mamelon-Vert et le plateau d'Inkermann. « Inutiles et glorieuses hécatombes, il est peut-être permis de vous regretter; maudit serait le jour où la France ingrate vous oublierait! » (I, 125.)

A chaque fait de guerre, M. Jurien de la Gravière joint la liste des combattants; ils passent devant nous tout armés, et en nous montrant le blason de leur écu. « Revenez à la lumière, noms de preux, noms vaillants, noms trop tôt engloutis! » (I, 129). — Ce procédé un peu archaïque ne manque pas de charme, et il nous semblait en assistant à ce glorieux défilé, revoir l'admirable église de Saint-Jean, où quatre cents chevaliers dorment sous le marbre, le jaspe et l'agate ciselés de leurs armoiries.

Mais il est un point sur lequel nous nous trouvons en complet désaccord avec l'écrivain, c'est la condamnation de l'alliance conclue par

François I[er] entre la France et la Porte. (II, 159, 226) — Que le P. Guglielmotti, duquel l'auteur s'est évidemment inspiré dans ses deux derniers ouvrages [1], pense ainsi, cela n'est pas fait pour nous étonner ; mais le jugement d'un Français peut et doit différer à ce sujet de celui d'un moine italien. — Qui ne sait que la France était perdue sans l'appui de Soliman ; que Charles V rechercha lui-même l'alliance de Kheir-ed-Din, et son successeur celle d'Euldj-Ali, suivant en cela tous deux l'exemple donné par un Souverain-Pontife? [2] Auprès de qui les Valois eussent-ils trouvé une aide contre le puissant ennemi qui attaquait toutes leurs frontières et fomentait chez eux la guerre civile? Par ces raisons, Charles IX ne reçut pas l'ambassadeur turc aussi mal qu'on nous le fait entrevoir (II, 159, 160). Brantôme nous apprend que les gentilshommes qui s'étaient portés au secours de Malte furent blâmés et punis, tandis que nombre d'autres se joignirent aux armées ottomanes, avec l'ambassadeur de Grandchamp [3].

M. Jurien de la Gravière a constaté lui-même que les listes de Bosio étaient fautives et a restitué un certain nombre de noms altérés ; il eut pu étendre ces corrections et y comprendre *Zamoguerra* transformé en *Sanoguerra*, *Adrien de Guiramand* en *Guimarans*, *Aevar de Sande* en *Sandi*, *Monluc* en *Montluc*, etc. [4]. En revanche, pourquoi proposer de lire *De Pins-Montbrun* au lieu de *Du Puy-Montbrun?* (I, 51) Les *Du Puy-Montbrun* existent encore ; c'est une illustre famille du Dauphiné, qui a précisément donné à l'Ordre son premier Grand-Maître militaire, Raimond du Puy (1118). Une autre erreur est relative aux *d'Alcaudete;* le premier Capitaine-général d'Oran de cette famille, celui qui fut désigné plus tard sous le surnom de *D'Alcaudete l'ancien*, fut tué devant Mazagran le 28 août 1558, et non en 1556 (I, 81) ; Dom Martin était son fils et fut blessé et fait prisonnier le même jour. — C'est également à tort que l'auteur croit que les Frères servants ne pouvaient pas devenir chevaliers ; l'institution des *chevaliers de grâce* y pourvoyait. (I ; IV, V.) A la vérité, plusieurs Grands-Maîtres se refusèrent à l'emploi de cette règle ; mais

---

1. *Les Corsaires barbaresques* et *Doria et Barberousse*. — Le P. Guglielmotti, des Frères prêcheurs, est l'ancien aumônier de la dernière corvette pontificale, *L'Immaculée Conception*, et le bibliothécaire de la Minerva.

2. V. *Actes concernant le traité de confédération entre le pape Alexandre VI et le Grand-Turc Bajazet contre Charles VIII, roi de France.* (Ms. français de la Bibliothèque de St-Pétersbourg.)

3. *Mémoires de Brantôme*, t. IV, p. 167. — « Le G. S. s'en plaignit au « Roy, qui pour le contenter, nous bannit tous et desadvoua ».

4. Quant à la discussion sur les versions *Ouloudj* et *Euldj* (I, 15), elle est inutile ; c'est exactement le même mot, avec une nuance dans la transcription ; la traduction est *rénégat ;* les Chérifs du Maroc avaient à leur service un corps de mousquetaires rénégats, que les historiens espagnols désignent sous le nom d'*Elches*. — *Fartas* (II, 72) n'est pas un nom, mais un sobriquet injurieux : *(el-Fartas*, le teigneux).

elle n'en subsista pas moins et l'application en a laissé des traces dans l'histoire [1].

Le départ de la flotte turque est décrit en très beau style et M. l'amiral nous en fait un magnifique tableau (I, 169, 170); un témoin oculaire, M. de Petremol, ambassadeur de France, est moins enthousiaste : « Mais tout ainsi que le nombre des gallères a surpassé « ceste année toutes les aultres armées qui sont jamais sorties de ce « port, aussy, au partir, la confusion a esté plus grande. Car, n'estimant « poinct partir ce jour-là, tous les cappitaines et soldats estoient débandés d'un costé et d'aultre; de sorte qu'avec le cappitaine général « ne se trouvèrent plus que huict gallères d'entre un si grand nombre; « les aultres, peu après, aussy tost qu'ils pouvoient recueillir leurs « gens, les suivirent; encore ne sont-elles pas toutes parties, et le bassa « les sollicite le plus qu'il peult à coup de bastons. Mais si on doibt juger la fin par le commencement, on ne peult espérer que confusion de « confusion [2]. »

L'auteur a joint à son texte des cartes et des plans d'une très bonne exécution, au moyen desquels on peut suivre aisément les opérations de guerre. Nous y avons particulièrement remarqué une très jolie *vue cavalière* du Port de Malte en 1570.

H.-D. de Grammont.

---

69. — Colonel de La Barre du Parcq. **Histoire de Henri II.** Paris (Perrin), 1887. Un vol. in-8.

M. le colonel de La Barre du Parcq prend l'histoire à rebours. Après avoir étudié les temps modernes il revient aux origines; il remonte les âges, allant des effets aux causes, des conséquences aux principes, procédant comme les voyageurs qui remontent les grands fleuves depuis l'embouchure jusqu'aux sources encore inconnues. On peut se demander si cette méthode, assurément propre aux découvertes géographiques, est aussi recommandable pour les recherches historiques. Quoi qu'il en soit, après avoir traité les temps des fils de Henri II, M. de La B. raconte aujourd'hui le règne de leur père.

Le règne de Henri II est plus important qu'il n'est long. Il fait la transition entre la grande politique de la première rivalité des maisons de France et d'Autriche et la politique intérieure des luttes de partis et des guerres de religion. Le moment est critique : on doit s'en approcher avec prudence. C'est alors qu'il convient de s'entourer de tous les documents, de les classer et d'en peser la valeur respective.

Aussi bien les documents à consulter sur cette époque abondent,

---

1. Entre autres, Soliman-Reis, ancien pirate, et le commandeur Pol, fils d'une lavandière du Château-d'If.

2. *Négociations de la France dans le Levant.* (Collection des Documents inédits. T. II, 783, 4.)

tant imprimés que manuscrits. L'auteur n'a que l'embarras du choix. Aujourd'hui la carrière de l'historien n'est pas une profession sédentaire, un métier de rentier. Ce n'est pas qu'il soit mauvais que les rentiers l'entreprennent; au contraire : mais c'est à condition de savoir, et de ne ménager ni l'argent ni la peine pour découvrir la vérité. Pour étudier d'une façon nouvelle le xvi^{e} siècle, sur lequel on a tant écrit déjà, pour préparer sur cette époque un ouvrage complet, peu s'en faut que l'on ne doive faire son tour d'Europe en chemin de fer, son tour de France à pied, tant les documents se trouvent abondamment dispersés dans les bibliothèques et les archives des capitales et des villes.

Sans aller si loin, les Archives de Bruxelles offrent déjà les actes de la chancellerie autrichienne et flamande. Grâce aux relations qui unissent les maisons régnant à Vienne et à Bruxelles, cette dernière ville a obtenu copie des pièces les plus considérables gardées par la première. Des renseignements pris à Turin, à Milan, à Rome donneront ce qu'il est essentiel de connaître de l'Italie. Sans faire le voyage d'Espagne, le fonds de Simancas, conservé dans nos Archives nationales, contient les appréciations des ambassadeurs d'Espagne sur la cour des Valois, pour le moins aussi importantes que celles des ambassadeurs vénitiens si vantés. Les relations de ces derniers sont publiées en grande partie, ainsi que les *Calendars of State Papers* qui donnent le résumé des dépêches du Foreign Office du temps. Toutes ces pièces peuvent être consultées sans de trop grands dérangements. Enfin, pour ne point parler des villes de province ni des collections privées, Paris offre un trésor inépuisable de documents aux Affaires Etrangères, aux Archives et surtout à la Bibliothèque nationale. Après en avoir pris connaissance, le chercheur se trouve au fait des évènements comme de l'état des esprits du xvi^{e} siècle, et au courant de la politique européenne d'alors. Quand de ces pièces classées et jugées il aura fait sortir, comme sous l'effet d'une presse, le suc qu'elles renferment, il aura accompli une œuvre vraiment nouvelle, forcément intéressante.

On ne voit guère que ce plan ait été celui de M. de La Barre. Ses sources ne sont que des livres imprimés auxquels souvent il accorde trop de confiance, tel le biographe de Vieilleville, dont on a déjà parlé ici, tel le prétendu historien Varillas, que feu M. Paulin Paris a relégué avec raison au rang de simple romancier. Notre auteur cite beaucoup de références, mais certains ouvrages récents sont omis, ainsi le *Carafa* et la *Trève de Vaucelles* de M. G. Duruy. Les archives sont négligées. Doit-on compter comme manuscrites les *Lettres* de quelques personnages qui se trouvent citées au bas des pages sans indication de provenance?

En général, M. de La B., qui subit le charme pittoresque des auteurs de mémoires du xvi^{e} siècle, raconte l'histoire d'après leur contenu, chapitre par chapitre. De là certaines inégalités de surface et de profondeur. Etendu sur les guerres d'Ecosse et de Piémont, sur le siège de

Metz et la bataille de Saint-Quentin, il reste bref sur l'expédition de Guise en Italie, insuffisant sur la commune de Bordeaux et sur la trêve de Vaucelles, plus qu'insuffisant encore sur la situation religieuse. Il consacre bien à cette question une tête de chapitre, mais il passe sous silence la célèbre mercuriale du Parlement pendant laquelle Henri II fit arrêter les conseillers Dubourg et Dufaur.

A ce défaut s'ajoute un peu de désordre dans la composition, ainsi que quelques incorrections dans la manière d'écrire et certaines étrangetés dans la manière de juger. Pour condamner le traité de Cateau-Cambraisis, l'auteur relève surtout ce point : la paix eut l'inconvénient de rendre la cour inactive et de ne laisser à son humeur batailleuse que la seule ressource des tournois dont Henri II fut la dernière victime.

Il y aurait à revoir aussi l'exposé de certains faits, comme l'affaire de Saint-Valier ou le duel de La Chataigneraie et de Jarnac. Ce dernier est représenté comme un champion redoutable : c'est le contraire qu'il faut dire. En 1854, dans la *Revue des Deux-Mondes,* le prince de La Moskowa a fait paraître un récit de ce duel qui, malgré des inexactitudes, peut être considéré comme définitif. Un critique méticuleux pourrait se donner la satisfaction de relever d'autres erreurs encore, dans les dates (p. 204, 264, 268), dans les noms des localités d'Italie, des personnages français; plus d'un titre est mal donné. La dénomination d'*enfants perdus* désigne pendant le XVI^e^ siècle en général, et, non pas seulement une fois, les premiers soldats engagés au combat. Il convient de distinguer mieux le *colonel général*, qui existe bien sous Henri II et qui remplit les fonctions de chef de l'arme dans le royaume ou dans une armée, du *maître de camp*, chef de régiment, qui correspond à notre colonel actuel et date, comme tel, de Charles IX.

La géographie laisse à désirer. Pourquoi donc M. de La B., avant de se lancer en Italie, ne se munit-il pas des bonnes cartes de notre état-major ou de l'état-major autrichien, au lieu de recourir à je ne sais quelle carte des siècles passés? Ce n'était pas sur les confins montagneux du Dauphiné et du Piémont que vivaient les Vaudois victimes du président d'Oppède, mais en Provence. Ailleurs M. de La B. place le Mont-Cenis en Suisse (p. 13)! Passe encore pour le Mont-Blanc, mais le Mont-Cenis! Qui ne l'a traversé au moins une fois en sa vie?

Que M. de La B. excuse notre sévérité. Si l'on a insisté sur les défauts de son livre, c'est que l'on compte bien que d'autres volumes le suivront. Il n'est jamais trop tard pour avertir un auteur des erreurs qu'il peut commettre, surtout quand ces erreurs proviennent d'un défaut de méthode. On s'attend à ce que M. de La B. prépare un François I^er^, puis remontant encore, un Louis XII et un Charles VIII; puisse-t-il aller plus haut! Car M. de La Barre du Parcq est un érudit impartial, qui connaît beaucoup d'histoire et raconte avec entrain. Il sait plusieurs langues et le catalogue de sa bibliothèque qui figure à la

fin de ses ouvrages, prouve son goût historique et dénote des qualités de bibliophile de mérite.

F. DECRUE.

---

70. — **Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris,** de 1548 à 1635, par Eugène RIGAL, maître de Conférences à la Faculté des lettres d'Aix, 1887.

71. — **Un dîner littéraire au XVIII[e] siècle.** Le dîner du Bout-du-Banc, par Jacques BALLIEU, 1887. (Collection bleue, in-32. Paris, A. Dupret, 1 fr. le vol.).

1. L'*Esquisse* de M. Eugène Rigal est un petit volume de 116 pages, dont 30 consacrées aux notes. Cette dissertation très érudite a pour but de rectifier l'histoire des théâtres de Paris pendant la première moitié du XVII[e] siècle, telle qu'elle a cours d'après Chappuzeau et les frères Parfaict, considérés fort indûment comme des autorités en la matière. M. Eug. R. est remonté aux véritables sources : le *Recueil des principaux titres* concernant l'hôtel de Bourgogne (1632) et l'*Inventaire des titres et papiers de l'hôtel de Bourgogne,* dans les *Recherches sur Molière* d'Eud. Soulié (1863). De ces documents, il ressort avec évidence qu'il n'y a pas eu, à proprement parler, de troupe fixe à Paris jusqu'en 1628. Jusqu'à cette date, il y a eu seulement une salle de l'Hôtel de Bourgogne et une Confrérie (celle de la Passion) qui l'exploite en qualité de propriétaire pourvue d'un monopole ; enfin en 1628, la troupe de Valleran-Lecomte s'y établit par suite d'une convention permanente avec les Confrères, et Paris possède alors un véritable théâtre. Quant au théâtre du Marais, il ne commence qu'avec le succès de *Mélite* (1629), rapportée de Rouen par Mondory, et il ne possède un vrai domicile qu'en 1634. L'Hôtel d'Argent est une salle, non un théâtre avec troupe et répertoire : à partir de 1609, bien des comédiens, français ou italiens y cherchent un gîte provisoire, et tentent d'y battre en brèche le monopole des Confrères ; mais ce sont de vains efforts, constamment déjoués par la justice, protectrice zélée du privilège. Ainsi l'Hôtel d'Argent n'est l'origine ni le berceau d'aucun théâtre particulier : celui qui devint le théâtre du Marais ne s'y rattache en aucune façon. Voilà qui est désormais acquis. M. R., à propos des diverses troupes qu'il nous présente, nomades ou stables, ne touche pas à la question du répertoire, qu'il ne veut pas, dit-il, traiter incidemment. C'est par là cependant que son étude pourrait offrir un vif intérêt littéraire. Quels théâtres et quelles troupes, par exemple, ont eu pour fournisseur le fécond poète Hardy? Quelle a été, pour la production dramatique, la conséquence de la situation que M. Rigal a le premier éclaircie? Il nous en parlera bientôt; il nous l'annonce, et nous l'attendons avec confiance.

2. *Le dîner du Bout-du-Banc*, de M. Jacques Ballieu, appartient à la même collection, mais non pas au même genre. Ici, 107 pages de texte, mais point de notes. A quoi bon? Il faut parler légèrement de sujets légers ; et ce dîner littéraire, sous les auspices et la présidence d'une aimable et spirituelle comédienne, M[lle] Quinault (d'une *charmeresse*, di-

rait M. B.), est à tous égards un sujet léger. Par conséquent, aucune indication de sources; cela met la fantaisie de l'auteur beaucoup plus à l'aise. Elle est vive, cette fantaisie; le style est ultra-moderne, mais rapide, aisé, pas bégueule; il met les coudes sur la table, comme Mlle Quinault quand elle venait de congédier les domestiques et de prononcer l'huis-clos. Des anecdotes à foison; mais ne vous inquiétez pas de la provenance; M. B. répond de tout. Une bien jolie page (p. 68), elle est de Diderot : deux petits guillemets et une petite note au bas ne seraient pas déplacés, pour nous avertir. Nous saurions alors que M. Ballieu, quand il trouve un texte à son goût, ne s'embarrasse pas, pour s'en servir, des dates ni d'autres menus détails. Lectures variées, juxtaposition hardie, aucune critique : tel est ce petit livre fait pour amuser beaucoup plus que pour instruire.

L. B.

---

72. — **Gebhard Leberecht von Blücher**, von Dr. Carl Blasendorff. Mit dem Bilde Blüchers und der Nachbildung eines eigenhændigen Briefes. Berlin, Weidmann, 1887. In-8, vi et 400 p. 8 mark (10 fr.)

M. Blasendorff avait déjà publié des lettres de Blücher, que lui avait communiquées la famille de Bonin. Il a, pour composer sa biographie, consulté l'étude de Varnhagen, la correspondance éditée par de Colomb, le livre de Wigger (1876), les ouvrages de Beitzke, Treitschke, Pertz, Droysen, Ollech, Delbrück, les mémoires de Hüser, la Vie de Nostitz. Enfin, il a fait des recherches aux archives du ministère de la guerre et du grand état-major général où il a trouvé de nombreuses lettres de son héros. A l'aide de tous ces documents, il a rédigé le volume que nous annonçons, et qui est tout à la gloire de Blücher. Il a même pris la peine, pour mieux honorer le maréchal « En avant », de ne se servir que de mots vraiment et dûment allemands. Dans un livre, dit-il, qui traite d'un véritable Allemand, je me suis efforcé d'éviter, autant que possible, les mots étrangers inutiles. (p. vi.) Il ne s'est pas attaché uniquement à nous représenter le soldat; « je me serais mis, dit-il encore, en contradiction avec mon héros qui n'a jamais élevé la prétention de passer pour un artiste ès-guerres et un penseur de batailles *(Kriegskünstler und Schlachtendenker)*, mais qui se contentait de la gloire d'avoir mené en avant contre l'ennemi, en avant à la victoire la nation armée. » C'est, en effet, le principal mérite de cette publication; l'auteur raconte surtout la vie de Blücher « en dehors du service militaire » et cherche à « établir l'influence que la rude école de la vie a exercée sur le développement de son caractère. » M. B. a divisé l'ouvrage en huit livres : I. *in Sturm und Drang*; II. *An der Grenze*. III. *In trüber Zeit*. IV. *Im Harren*. V. *Im Siege*. VI. *1814*. VII. *Der zweite Triumph*. VIII. *Der Lebensabend*. Ces titres sont singulièrement ambitieux et bien romanesques : « dans l'attente »; « dans la

victoire » ; « le second triomphe » ; « le soir de la vie » ! Mais ce n'est pas tout ; chaque livre se divise à son tour en chapitres, et ces chapitres portent trop souvent, eux aussi, des titres bizarres et peu dignes d'une œuvre historique. De 1795 à 1802, Blücher tient garnison à Münster, à Emmerich sur le Rhin, à Lingen, à Emden : M. B. intitule le chapitre consacré à ces sept années *Auf der Wacht*. En 1805 et au commencement de 1806, Blücher prévoit la guerre et la désire ; c'est le sujet d'un chapitre qui a pour titre *Wetterleuchten :* l'éclair qui annonce l'orage ! En 1813 éclate le soulèvement national ; M. B. fait là-dessus un chapitre qui porte en tête ces mots : *der Völkerfrühling*, « le printemps des peuples ». D'ailleurs M. B. abuse des chapitres. Il pouvait, très aisément, en fondre deux, trois et même quatre en un seul. Son livre, si nous avons bien compté, renferme quarante-quatre chapitres nettement tranchés. N'est-ce pas un peu trop pour une simple biographie ? N'y a-t-il pas dans plusieurs de ces *Abschnitte* bien des évènements insignifiants ? L'attention du lecteur n'est-elle pas éparpillée et lassée par ce luxe de subdivisions ? Mais le livre est attachant. Nous voyons Blücher d'abord au service de la Suède, puis combattant dans la guerre de Sept-Ans, sous les ordres du prince Henri, devenant fermier et *Gutsbesitzer*, rentrant dans l'armée, se signalant dans les guerres de la Révolution à la tête de ses hussards rouges et publiant en 1796 ce journal où il narre — moins modestement que le prétend M. B. — ses escarmouches et ses « raids ». P. 72-76, nous trouvons des lettres curieuses adressées à Kleist, au mois de juillet 1806, et destinées à être mises sous les yeux du roi. La guerre est déclarée ; Blücher croit à la victoire ; une lettre à Rüchel (p. 84), renferme ces mots orgueilleux « *die Francosen sind eben so gewiss dass sie Schläge krigen als wihr uns sicher sind dass wir sie schlagen* ». Auerstädt lui donne un démenti ; il voit sa cavalerie sur laquelle il comptait, s'enfuir en désordre et, lorsqu'il veut la ramener, se sauver plus loin encore (p. 98). On sait les évènements qui suivirent le grand désastre, la marche sur Lübeck, l'assaut, la capitulation ; M. B. traite naturellement de *mattherzige Leute* ceux qui « blâment Blücher et l'accusent de n'avoir pas respecté la neutralité de Lübeck et d'avoir livré au pillage une ville sans défense » (p. 107). Echangé contre le général Victor, Blücher fut nommé après la paix gouverneur-général de Poméranie et de la Nouvelle Marche. Napoléon le força, en 1811, de donner sa démission ; mais, deux ans après, Blücher était à la tête de l'aile gauche de l'armée des alliés, et c'est à lui surtout qu'on dut le succès final. Dans le récit, un peu court, des campagnes et des batailles entre Bautzen et Waterloo, il reste toujours le personnage principal, et M. B. ne le perd jamais de vue, nous le montre opiniâtre, audacieux et confiant, nous communique les passages les plus caractéristiques de ses lettres écrites à la veille ou au lendemain d'un combat. Il ne blâme pas du tout les procédés dont usa le vieux soudard lorsqu'il « fit valoir à Pa-

ris les droits du conquérant » (p. 341), mais il décrit assez bien la colère de l'homme de guerre qui se révolte contre l'ingérence de la diplomatie, ou, comme disait Blücher, contre la « *dispotie der deplomatiquer* ». Les dernières pages se lisent avec intérêt : Blücher revoit Rostock, sa ville natale ; il reçoit à Hambourg un accueil plein d'enthousiasme ; il passe l'hiver à Berlin et l'été aux bains de Karlsbad et de Krieblowitz. En résumé, M. Blasendorff a composé une monographie trop coupée, trop taillée en menus chapitres, souvent aussi trop indulgente, consacrée à l'homme plutôt qu'au soldat, mais pleine de citations heureusement choisies [1] et, somme toute, faite avec goût.

A. CHUQUET.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 février 1888.

M. Héron de Villefosse, au nom de M. de la Martinière, fait hommage à l'Académie d'une collection de photographies exécutées au Maroc dans le courant de l'année 1887.

« J'ai eu l'honneur, dit M. de Villefosse, à la fin de l'année dernière, d'entretenir l'Académie d'une découverte fort importante faite à Tanger par M. de la Martinière. Il s'agissait d'un fragment d'inscription romaine qui fournissait un renseignement précieux pour l'histoire administrative de la Maurétanie Tingitane. Je suis heureux d'avoir une nouvelle occasion de féliciter ce jeune explorateur en offrant en son nom à l'Académie une collection des photographies qu'il a exécutées au Maroc pendant les mois de juillet, août et septembre 1887. L'intérieur de ce pays est encore si peu connu et l'exploration en est si difficile que c'est une bonne fortune de posséder des vues exactes de certains monuments de la région Une première série représente des ruines situées sur le bord de la mer, à Tandja-el-Balia, ruines qui paraissent être de l'époque byzantine, le pont de l'Oued-el-Halk, les restes d'un aqueduc romain dans la vallée de l'Oued-el-Yhoud, la vue d'une cour intérieure de la Kasbah de Tanger, dont toutes les colonnes proviennent d'édifices romains, et diverses monnaies grecques et romaines découvertes à Tanger. Une seconde série est consacrée à la reproduction de Ksar-es-Serir, point qui était au moyen âge un des plus importants de la côte septentrionale. Enfin une troisième série comprend des vues des environs d'El-Araisch, l'ancienne *Lixus*, et surtout celles des monuments antiques du Ksar-Faraoûn, l'antique *Volubilis* ; on y trouve tous les détails de l'arc de triomphe et de la basilique. Les ruines de Volubilis ont longtemps servi de carrière aux habitants de Meknès ; on vient encore y chercher des pierres et des marbres et, par suite de ces extractions, les monuments antiques y perdent chaque jour quelque chose de leur caractère. Les belles photographies exécutées par M. de la Martinière auront donc l'avantage de nous donner l'état de certains monuments dans le courant de l'année 1887. L'auteur se dispose à entreprendre un nouveau voyage au Maroc ; la bienveillance que l'Académie lui témoignera en agréant ces photographies sera un précieux encouragement à l'accomplissement de ce dessein ».

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. P.-Charles Robert. Ces candidats sont au nombre de huit, savoir :

M. Arthur de la Borderie, correspondant de l'Académie à Vitré ;
M. le Dr Hamy ;
M. Aloys Heiss ;
M. Joachim Menant ;
M. Robert Mowat ;
M. Emile Picot ;
M. Félix Robiou, correspondant de l'Académie à Rennes ;
M. le baron Alphonse de Ruble, lauréat de l'Académie.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Anatole de Barthélemy : Maurice PROU, *Catalogue des monnaies mérovingiennes d'Autun*.

Julien HAVET.

1. On remarquera surtout les extraits du *Tagebuch* et les lettres de Blücher avec leur orthographe fantaisiste.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 20 février 1888 —

Sommaire : 73. Mouliéras, Manuel algérien. — 74. G. d'Eichthal, La langue grecque. — 75. Bethe, Sources de Diodore. — 76-77. Marquardt, Manuel des antiquités romaines, 2e édit., II, p. p. Dessau et Domaszewski; III, p. p. Wissowa. — 78. Th. Mommsen, Le droit public romain, III, 1. — 79. Rhétorique françoise faite pour le roi Henri III, p. p. J. Camus. — 80. G. Boissier, Mme de Sévigné. — 81. A. Sorel, Montesquieu. — 82. Léon Say, Turgot. — 83. Caro, George Sand. — 84. Jules Simon, Cousin. — 85. Duquet, Les derniers jours de l'armée du Rhin. — Lettre de M. Henri Siret et réponse de M. Salomon Reinach. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

73. — **Manuel algérien, grammaire, chrestomathie et lexique**, par A. Mouliéras. Paris, Maisonneuve, 1887, viii-288 p. pet. in-8.

Le *Manuel* de M. Mouliéras s'ajoute aux grammaires, déjà nombreuses, de l'arabe algérien; c'est tout ce qu'on en peut dire.

L'arabe dit vulgaire, qui n'est autre que la langue parlée, se transforme en arabe dit littéral ou littéraire sitôt que l'indigène, pour peu qu'il soit instruit, se met à écrire. Les formes et tournures les plus ordinaires de la langue écrite, abstraction faite de la vocalisation terminale, doivent donc figurer dans une grammaire de la langue parlée. M. M. s'est, jusqu'à un certain point, rendu compte de cette nécessité; mais la juxtaposition qu'il a faite de ces deux ordres de faits, déjà gênante pour celui qui sait, ne peut que jeter la confusion dans l'esprit de l'étudiant. Pour la précision et la concision, les deux qualités maîtresses d'une grammaire élémentaire, ce *Manuel* laisse beaucoup à désirer. Il ne suffit pas à l'auteur d'annoncer prétentieusement dans sa préface que, « laissant de côté systématiquement les nombreux travaux faits par ses devanciers », il a « essayé de tracer une voie nouvelle »; encore a-t-on le droit d'exiger de lui la connaissance des *faits* grammaticaux les plus élémentaires. Or, il nous donne, par exemple, cette règle *nouvelle* (pp. 116-117) que « quelquefois le prétérit exprime une proposition dont la vérité est indépendante de toute circonstance de temps », et il la confirme par un exemple où le sens du présent français du verbe résulte, cela saute aux yeux, de l'emploi du pronom *man*, quiconque! Il met la conjonction *law* au nombre des « prépositions conditionnelles » (p. 117). Il dit (pp. 117-118) que « le mode conditionnel est généralement précédé de la préposition suppositive *in*, si, ou d'autres prépositions offrant un sens conditionnel » et plus loin (pp. 150-151), il fait figurer *in* et *law* parmi les conjonctions à côté de « *imma*, quant à. » Il rend (p. 116), *Kharadja ila hadîkatin lahou* par « il alla à son

verger ». Ces citations suffisent. Un ouvrage si mal digéré ne peut être recommandé aux débutants. Prévenons aussi les Européens qui n'ont jamais entendu des Arabes, que l'articulation de la sixième lettre, le *hâ*, ne ressemble nullement, comme l'affirme M. Mouliéras, à « une aspiration bien plus forte que celle de notre *h* aspirée » (p. 5).

Les pp. 157-283 renferment 32 courtes lettres usuelles écrites dans la langue vulgaire, c'est-à-dire par des ignorants, huit jugements ou actes judiciaires, un extrait d'Antar [1], accompagnés d'une traduction partielle et d'un glossaire qui n'a trait qu'aux 32 lettres.

E. Fagnan.

---

74. — Gustave d'Eichthal. **La Langue grecque.** Mémoires et notices, 1864-1884, précédés d'une notice sur les services rendus par M. G. d'Eichthal à la Grèce et aux études grecques, par le Mis Queux de Saint-Hilaire. Paris, Hachette, 1887. In-8 de III-426 pages. 5 fr.

G. d'Eichthal n'a pas seulement servi la cause de la Grèce et des études grecques par la parole et la plume : son philhellénisme ardent le poussa, tout jeune encore, à s'enrôler comme volontaire dans l'administration d'un pays épuisé, où les intrigues domestiques et étrangères paralysaient tout, où dix ans de guerre n'avaient laissé que des ruines et des factions. C'était en 1833, au lendemain de la dispersion du Saint-Simonisme, qui avait eu dans le jeune d'Eichthal un apôtre enthousiaste, alors qu'Enfantin, à peine sorti de Sainte-Pélagie, se rendait en Egypte, pour préparer les voies au percement de l'isthme de Suez. D'Eichthal, chez qui l'amour de la Grèce était une religion, se proposait de relever ce malheureux pays en y attirant des agriculteurs et des colons. L'intéressante notice de M. de Saint-Hilaire, composée d'après la correspondance inédite de d'Eichthal, nous montre à l'œuvre le saint-simonien et le philhellène, pendant deux années laborieuses au cours desquelles l'amitié de Colettis lui permit d'ébaucher bien des réformes utiles, malgré l'hostilité mal dissimulée du ministre bavarois Armansperg.

Rentré en France, d'Eichthal resta, pendant cinquante ans, fidèle aux principes et aux nobles passions de sa jeunesse. Philhellène, il préconisa et encouragea l'étude des lettres grecques; saint-simonien, c'est-à-dire utilitaire au sens le plus élevé de ce mot, il voulut élever le grec moderne, épuré par l'imitation de la langue hellénistique, au rang d'une langue internationale, destinée à jouer, dans l'Europe contemporaine, le même rôle que le latin au moyen âge. C'est sous l'empire de cette idée, de cette utopie si l'on veut, qu'il fonda l'*Association pour l'encouragement des Études grecques*, qu'il multiplia les appels

1. Nous avouons ignorer les titres de l'auteur d'Antar à figurer dans un recueil présenté comme africain. Nous ne voyons pas davantage pourquoi le *fa* est écrit avec le point au-dessus dans une grammaire donnée comme algérienne, alors que dans les textes, celui d'Antar y compris, il est figuré avec le point au-dessous.

aux érudits et aux hommes politiques en faveur de la langue universelle dont Voltaire, dans une lettre à Catherine (14 septembre 1770), souhaitait ou prévoyait déjà l'avènement.

M. E. d'Eichthal vient de réunir en un volume les mémoires et les notices de son père relatifs à l'usage pratique et à la prononciation de la langue grecque, à l'origine et au développement de l'*Association*, son œuvre favorite, qui a beaucoup contribué au progrès des études helléniques en France, bien que dans un esprit différent et sans poursuivre la réalisation du même idéal. Il y a plaisir à lire ou à relire ces pages toujours jeunes, où se reflète la qualité dominante de G. d'Eichthal, source de ses écrits et inspiration de ses actes, l'amour passionné du bien public. Le mémoire sur la fondation de la Société des études grecques est un intéressant chapitre de l'histoire de la philologie. On peut en dire autant de celui qui a pour sujet les études classiques et la loi de l'enseignement secondaire en Russie. Signalons encore (p. 275), sous le titre de *types divers de la langue grecque moderne*, quatre spécimens bien choisis du style officiel, politique, littéraire et ecclésiastique; la langue scientifique est représentée plus loin (p. 316) par la traduction d'un chapitre de Haeckel publié dans la *Clio*, avec la traduction française de M. J. Soury en regard. Ce grec est suffisamment clair et emploie moins de mots que le français; G. d'Eichthal n'avait point tort de croire à l'avenir d'une langue aussi souple, bien qu'il se fît peut-être illusion lorsqu'il demandait pour elle la royauté.

Salomon REINACH.

---

75. — BETHE (Ericus). **Quæstiones Diodoreæ mythographæ,** diss. inaug., Gottingæ, 1887, 106 p., in-8.

L'étude des sources de Diodore prête à tant d'hypothèses, que c'est une mine inépuisable de dissertations *inaugurales* : toute théorie nouvelle provoque une réfutation, qui est elle-même suivie d'une sorte de réplique, où les mêmes arguments se reproduisent avec les mêmes textes. Il semble que l'émulation se mette de la partie : c'est à qui aura le dernier mot dans une question aussi controversée, et la bibliographie de Diodore s'accroît chaque année dans des proportions effrayantes.

La dissertation de M. Bethe appartient à ce genre de travaux. Les cinq chapitres qui la composent fourmillent d'allusions à des études publiées antérieurement sur le même sujet. C'est ainsi qu'une discussion avec M. Ed. Schwartz, auteur d'une thèse intitulée *De Dionysio Scytobrăchione* (Bonn, 1880), remplit presque la moitié de l'ouvrage, et c'est à un livre de M. Sieroka, *Die mythographischen Quellen für Diodor's drittes und viertes Buch* (Lyck, 1878), que répondent les chapitres suivants. On trouvera d'ailleurs à la page 33, note 40, la liste des autres adversaires que vise M. Bethe.

L'auteur a-t-il raison sur tous les points contre ses nombreux con-

tradicteurs? Je n'oserais l'affirmer; mais du moins son étude sur Dionysios de Mitylène, surnommé Scytobrachion, ou plutôt sa réfutation de M. Schwartz, est fort bien conduite, et la conclusion m'en paraît juste : Dionysios Scytobrachion n'est pas, comme le pense M. Schwartz, un chercheur consciencieux et savant, qui ait recueilli d'antiques traditions mythologiques dans des auteurs dignes de foi; c'est un de ces faiseurs de romans qui ne songent qu'à distraire leurs lecteurs, et qui en prennent à leur aise avec la mythologie, comme avec l'histoire.

Cette conclusion générale dispensait sans doute M. B. d'examiner en détail tous les faits mythologiques que Diodore emprunte à Dionysios Scytobrachion. Néanmoins je m'étonne qu'il n'ait pas saisi l'occasion de réfuter à ce propos une hypothèse qui s'est produite récemment, et qui repose toute entière sur une allégation de Dionysios prise trop au sérieux. Je veux parler du mémoire de M. Löschke sur le culte de la déesse Βασίλεια à Athènes au v^e siècle [1]. Ce curieux travail a été ici même [2] l'objet d'un long compte-rendu, d'un exposé exact et séduisant. Malheureusement la théorie de M. Löschke a pour point de départ un texte très contestable de Dionysios, qui fait de Basileia la fille d'Ouranos, et qui l'assimile à Cybèle, la Mère des Dieux [3]. M. Bethe sait mieux que personne la valeur d'un pareil témoignage, et il n'aurait pas eu de peine à montrer que les ingénieuses conceptions de M. Löschke péchaient par la base. C'est d'ailleurs ce que vient de faire, avec non moins de compétence, M. P. Decharme, dans un article publié récemment dans la *Revue de l'histoire des religions* [4].

Am. HAUVETTE.

Handbuch der rœmischen Alterthümer. Hirzel, Leipzig. In-8.

76. — **Rœmische Staatsverwaltung,** par J. MARQUARDT, t. II, 2^e édit., p. p. DESSAU (administration financière) et von DOMASZEWSKI (armée), 1884, de 684 p.

77. — *Id., ibid.*, t. III, 2^e édit., p. p. WISSOWA, 1885, de 598 p.

78. — **Rœmisches Staatsrecht,** par Theodor MOMMSEN, t. III, 1^re partie, 1887, de 832 p.

Les nouvelles éditions des Tomes II et III du célèbre Manuel de Marquardt ne sont pas de simples réimpressions du texte original. La lettre de l'ouvrage a été respectée, mais non l'esprit. En plus d'un endroit, le rédacteur primitif était devenu incomplet ou demeuré inexact : les éditeurs nouveaux ont complété les notes à l'aide des inscriptions ou des dissertations que leur devancier n'avait pu connaître, et ont fait leurs réserves sur tel passage du texte même. Peut-être a-t-il été montré trop

1. G. Lœschke, *Vermutungen zur griechischen Kuntsgeschichte und zur Topographie Athens*, programme de l'Université de Dorpat, 1884.

2. *Revue critique*, 1885, 1^er semestre, p. 351.

3. Diod., III, 57, 2.

4. P. Decharme, *La déesse Basileia* (extrait de la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1887).

de scrupules; je parle surtout des portions confiées à MM. Dessau et Wissowa : il semble qu'ils aient eu pour l'œuvre de leur maître un respect exagéré; il est vrai que certains paragraphes de l'administration financière et religieuse méritent une telle refonte que le mieux pouvait être de se borner à quelques observations mises entre crochets. M. de Domaszewski a été plus audacieux, et c'est surtout dans les chapitres qui lui ont été soumis qu'on peut trouver de nombreuses additions. L'ensemble de ces deux volumes paraît donc un peu disparate et on peut bien espérer qu'ils ne sont que provisoires : la contradiction entre les opinions de Marquardt et celles des nouveaux éditeurs amènera nécessairement une refonte complète de ce précieux travail. Espérons qu'elle aura lieu bientôt et qu'elle sera confiée aux trois collaborateurs jeunes, actifs et intelligents, que la maison Hirzel vient de s'adjoindre.

Le volume de M. Mommsen est nouveau. C'est dire qu'il constitue un véritable évènement scientifique en France et en Allemagne. Comme proportions, le livre, avec ses 850 pages, sa rédaction sobre et concise, ses notes nombreuses et serrées, est considérable. Le sujet en accroît l'importance. Qu'on songe que M. M. y traite du peuple romain, des ordres, des classes, des assemblées, de l'organisation de l'empire, c'est-à-dire qu'après 50 ans de travail incessant et de réflexions ininterrompues, il est revenu aux périodes chères à sa jeunesse, refermant par ce livre le cycle de sa vie scientifique. Tout ce qu'il a lu, découvert, écrit et pensé sur la république romaine se trouve condensé, mûri, arrêté dans ces pages. Elles sont comme la conclusion définitive de l'œuvre de M. Mommsen. Aussi je ne crains pas de dire que ce livre, le plus vécu, le plus longtemps médité et travaillé, est, à mes yeux du moins, le meilleur de tous, et je ne serai pas étonné qu'on dise un jour que c'est le chef-d'œuvre de cette longue suite de productions. Il y a là, sur les origines de la cité romaine, des chapitres merveilleux comme force de pensée et comme netteté d'expression. Certaines notes renferment de précieuses découvertes; et on sent, dans l'ouvrage, même malgré l'effort visible de l'auteur pour restreindre la part documentaire et l'élément bibliographique, on sent qu'à l'heure actuelle M. Mommsen tient en quelque sorte dans sa main et dans sa tête tout ce qui a été écrit, gravé ou dit sur l'antiquité romaine. Pour la première fois, en outre, nous trouvons, dans un traité d'institutions romaines, une étude sur les principes organiques de l'empire (pages 773 et s.). Que l'on compare ces soixante pages sur la formation du droit municipal aux deux volumes écrits par Kuhn sur le même sujet, et on verra les progrès faits depuis vingt-cinq ans dans la connaissance de la vie et de l'esprit du gouvernement romain.

Nous reparlerons plus en détail de ce volume quand son complément aura paru. Ainsi, bientôt M. Mommsen aura terminé et son droit romain et son histoire romaine; bientôt il verra la fin du *Corpus*. Le robuste et nerveux vieillard aura eu la satisfaction d'achever son œuvre,

complètement, et telle qu'il se l'était réellement fixée et imposée aux jours lointains de son audacieuse jeunesse. Eh bien! quand cette œuvre sera finie, dans une couple d'années à peine, il ne faudra pas s'étonner de voir M. Mommsen en entreprendre une autre, aussi difficile peut-être que celle qu'il mène aujourd'hui vaillamment à si bonne fin.

N.

---

79. — **Precetti di rettorica scritti per Enrico III re di Francia** pubblicati secondo un manoscritto inedito conservato nella R. Biblioteca estense da Giulio Camus, professore nella regia scuola militare. In Modena, 1887, in-4, 46 pages. (Estratto dal vol. V, serie II, delle *Memorie* della Academia di Scienze, Lettere ed Arti di Modena).

On connaissait un traité de rhétorique écrit pour le frère de Charles IX, le *Projet de l'éloquence royale composé pour Henri III*; il est dû à la plume de Jacques Amyot, précepteur du dernier des Valois, et a été imprimé à Versailles en 1805; M. Jules Camus a trouvé, dans la Bibliothèque *Estense* de Modène, un second traité anonyme du même genre, la *Rhétorique françoise faicte particulièrement pour le roi Henri III*. Bien que, on le voit, destiné au même prince, ce second traité diffère complètement du premier. Dans celui d'Amyot, il n'est question, comme le titre l'indique, que de l'éloquence et de son emploi; le manuscrit de Modène, au contraire, nous offre une véritable rhétorique, telle qu'on la comprend et l'enseigne encore aujourd'hui; seulement les exemples en vers qu'on y trouve sont tous tirés de six tragédies de Garnier, publiées de 1563 à 1579.

Cette *Rhétorique françoise* de la Bibliothèque *Estense* est un manuscrit en papier qui, après avoir appartenu au *Collegium Parisiense* de la Société de Jésus, passa en Italie à la fin du siècle dernier. Quelle en est l'origine? Il est difficile de le dire : M. J. C. inclinerait à l'attribuer à Jacques Amyot; hypothèse fort admissible, mais que rien ne prouve. En tout cas, il date évidemment des dernières années du XVIe siècle; l'orthographe en est extraordinairement irrégulière, ce qui doit tenir à l'ignorance du copiste. M. J. C. admet qu'il a dû être écrit sous la dictée; plusieurs des fautes qu'on y rencontre me paraissent bien plutôt des fautes de lecture que d'audition; ainsi, p. 33 « Jeuscript » pour « Jésus-Christ », « vous autheurs princes » au lieu de « vous autres princes »; p. 38, « autre mest » pour « autrement », « j'entendi » pour « j'estendi », etc.

M. J. C. a relevé quelques-unes des formes grammaticales que présente ce texte, par exemple la suppression de l'*e* à la désinence de l'imparfait — *faisoint* pour *faisoient* — la suppression de l'*u*, c'est-à-dire de la protonique, dans les adjectifs en *ueux*, *sompteus*, *verteus*, pour *somptueus*, *vertueus*, etc. Le savant éditeur parle aussi, comme d'un caractère de ce texte, de la nasalisation de *a*, *i*, *o*; mais cette nasalisation ne s'est point produite en réalité pour *a* et *i* dans les exem-

ples qu'il cite; l'*an*, en effet, des adverbes en *ment* se trouve dans la terminaison primitive des adjectifs d'où ils sont dérivés, ainsi *élégamment*, devenu *élégamment*, *éléga-ment*, représente *eleganti-mente* et par conséquent *an* y est étymologique; la langue moderne a réduit cet *an* à *a*, tandis que celle du XVI[e] siècle le conservait, comme le font encore certains patois. Il en est de même pour le prétendu *i* nasalisé du préfixe *in* de *inmuable :* c'est l'*in* primitif transformé par la langue moderne devant *m* en *im*, mais conservé encore par les patois devant cette nasale, comme devant les autres lettres. Quant à la nasalisation de l'*o* de *Romme*, *Rommains*, elle ne me paraît pas plus exister que celle de *e* dans *femme*, et là où il y a *Ronmains, Ronme*, j'incline à lire plutôt *Rou*-que *Ron*[*mains*].

M. J. C. a publié le texte de la *Rhétorique françoise*, tel que le donne le manuscrit de Modène; en fait, il a eu raison, je crois, mais je crois aussi qu'il aurait pu, sauf à indiquer en note la forme du manuscrit, rectifier quelques *lapsus* par trop évidents du copiste, tels que ceux que j'ai relevés plus haut, tel encore que « pouche » pour « bouche » p. 36, « fronc » pour « front » p. 39, « mots » pour « nos » p. 41, « prononcent » pour « prononçant » p. 43, etc.

Il n'y a rien à dire du traité de rhétorique de Modène, sinon qu'on y trouve déjà fort bien formulées les règles et les définitions qui auront cours désormais dans tous les ouvrages de ce genre; mais comme on les rencontre là pour la première fois et dans une langue jeune encore, mais claire, il faut remercier M. Jules Camus de nous avoir rendu cet ouvrage resté inconnu ou oublié jusqu'ici.

Ch. J.

— **Les grands écrivains français.** Paris, Hachette, 1887. In-12. 2 fr. le volume.

80. — **M[me] de Sévigné,** par G. BOISSIER. 165 p.
81. — **Montesquieu,** par A. SOREL. 176 p.
82. — **Turgot,** par Léon SAY. 1887, 206 p.
83. — **George Sand,** par CARO. 203 p.
84. — **Cousin,** par Jules SIMON. 184 p.

1. Nous avons déjà indiqué ici le caractère de cette collection si utile, où l'on se propose de condenser, sous une forme attrayante, tout ce qui a été dit ou peut être dit encore sur nos meilleurs écrivains. Une inquiétude subsistait : le sérieux du fond ne serait-il pas sacrifié au désir de séduire le grand public? Elle est maintenant dissipée; car c'est M. Boissier qui ouvre la série. Désormais, le type du genre est fixé, et ces petits livres seront d'une lecture substantielle autant qu'agréable.

M. Boissier n'excelle pas seulement à tracer le portrait du personnage qu'il étudie; il aime à grouper d'autres portraits autour de ce portrait central, et plus d'une de ces esquisses nouvelles, dans la galerie qu'il prolonge, s'élargit en portrait à son tour. Dans *Cicéron et ses amis* (où

l'on trouve précisément quelques jolies pages sur Mme de Sévigné) Atticus et Cœlius n'attirent et ne retiennent guère moins le regard que Cicéron lui-même. Le nouveau livre pourrait s'intituler aussi *Mme de Sévigné, sa famille et ses amis*. Je signalerai tout particulièrement le portrait de Mme de Grignan (p. 31 à 38). Jamais on n'avait montré avec cette netteté ce qu'il y a d'inquiet, d'agité, de mal équilibré dans ce caractère, de troublé dans cette âme qui se nourrit de chimères et voit tout en noir, d'original dans cette physionomie de la « désenchantée » au xviie siècle.

Ce souci très naturel de replacer les personnages dans le milieu où ils ont vécu, entraîne M. Boissier à des digressions presque toujours utiles, toujours aimables. Ainsi, comment vivre dans l'intimité de Mme de Sévigné sans y rencontrer Mme de La Fayette? Et si Mme de La Fayette apparaît, l'inévitable La Rochefoucauld n'est pas loin. Mais est-il absolument nécessaire à l'explication du caractère de Mme de Sévigné d'agiter cette question délicate : de quelle nature était l'affection qui unissait La Rochefoucauld à Mme de La Fayette? D'abord, on n'est jamais sûr de ces choses-là, si l'on n'a pas les confidences des intéressés, et le secret a été bien gardé. Puis, si l'on est réduit, comme ici, aux preuves morales, on ne peut guère les fonder que sur la comparaison des dates. Or les dates sont fort incertaines, car personne encore n'a étudié sérieusement la vie de Mme de La Fayette. Après Sainte-Beuve, M. Boissier fixe l'année 1665 comme point de départ de la liaison intime. « J'imagine, dit-il (p. 50), que la liaison dut se faire lentement. » Sur ce point, nous avons une certitude : nous savons que Mme de La Fayette fut d'abord épouvantée de la « corruption dans l'esprit et dans le cœur » que révélaient les premières maximes colportées dans les salons (Lettre à Mme de Sablé, 1663). C'est en 1665 que parut la première édition des *Maximes*. Et c'est au lendemain même de cet éclat que Mme de La Fayette aurait lié sa vie à la vie de ce « corrompu » ! Si l'on admet, au contraire, comme il paraît vraisemblable (les lettres de Mme de Sévigné, qui rapprochent et confondent les deux amis, ne commencent qu'en 1671), que la liaison intime est postérieure de plusieurs années, on aura peine à voir un soupirant banal en cet homme presque sexagénaire, mûri et vieilli par la Fronde, goutteux depuis quinze ans. Que les désabusés et les goutteux puissent aimer encore, c'est ce que je me garderai de nier, n'étant point compétent. Mais je n'en crois pas Mme de Sévigné quand elle affirme que La Rochefoucauld n'a jamais été amoureux. Elle en parlait bien à son aise, la marquise (trop jeune pour avoir vu de bien près la Fronde), qui, comme le remarque finement M. Boissier, a donné à l'amitié ce qu'elle refusait à l'amour. Mais toute l'histoire de la Fronde lui donne un démenti, quoi que prétende Cousin, dont le réquisitoire contre La Rochefoucauld n'a plus aucune valeur aujourd'hui. M. Boissier ne résout donc pas la difficulté : à vrai dire, elle est insoluble.

Sur Mme de Sévigné même (p. 7 à 60), beaucoup de pages charmantes, un peu optimistes. L'optimisme est contagieux, sans doute; mais M. Boissier est-il bien sûr que la plaisanterie de Mme de Sévigné n'égratigne jamais, que toujours « elle juge favorablement ceux qu'elle connaît », que tout le monde soit « bien avec elle? » Qu'en penserait, par exemple, Mme de Marans? Il me semble qu'en général ce qu'on met le mieux en relief, ce sont les qualités féminines et mondaines de la grande dame, alors qu'on atténue la verve un peu gauloise de la Bourguignonne. Quelques ombres de plus n'auraient pas gâté le portrait. Ainsi, nous désirerions mieux connaître ce qu'il y a de personnel et d'un peu exclusif dans cette sensibilité, vantée avec raison, mais très particulière. Les nombreuses lettres sur les troubles de Bretagne contiennent bien des mots cruels, d'autant plus étranges que Mme de Sévigné est ici un témoin clairvoyant. Je n'aurai pas la sottise de m'en indigner : il convient, non pas de condamner, mais d'expliquer. M. Boissier se tait sur ces évènements : si l'on en parlait, « ce serait l'histoire entière de cette époque qu'on serait forcé de raconter » (p. 155). C'est juste, mais n'en peut-on détacher ce qui intéresse le plus directement le caractère?

Dans le jugement sur Mme de Sévigné écrivain (p. 61 à 107), le « charme » opère encore; mais ici M. Boissier résiste davantage, soutenu par un sens critique très fin. Au lieu d'admirer tout en bloc, il distingue entre les lettres, comme Mme de Sévigné distinguait entre les amis; il remarque qu'elle n'écrit pas à tous de même façon, parce qu'elle n'est pas également sûre de tous. Avec Bussy, Coulanges, avec les indiscrets qui ne gardent point pour eux seuls ses confidences, elle est plus gênée, et fait un peu de toilette; on la voit parfois alors apprêtée ou contrainte. Avec sa fille, qui ne permet point de lire par dessus son épaule ce que sa mère lui écrit, elle s'abandonne. Il me semble que cette observation suffit à réfuter le reproche de préciosité adressé à Mme de Sévigné par M. Nisard, car, à l'encontre de M. Nisard, M. Boissier montre qu'elle n'a pu faire à l'hôtel de Rambouillet l'éducation de son esprit : elle n'avait que dix-neuf ans lors du mariage de Julie d'Angennes.

Jusqu'à présent, Mme de Sévigné avait joué de malheur. On sait par quelles épreuves a passé le texte de ses lettres. Je tiens de M. Régnier lui-même qu'il a eu fort à faire pour empêcher Monmerqué de *corriger* à tout moment de prétendues fautes contre la langue ou la décence. Enfin Mme de Sévigné est jugée comme elle aurait voulu l'être, avec une discrétion de bon goût.

2. M. Albert Sorel a tracé dans son *Montesquieu* un portrait curieux, et, à certains égards, nouveau, de ce Gascon chez qui il retrouve plus d'un trait de Montaigne, de ce magistrat galant, bel esprit de boudoir, bienfaisant et humain sans être sensible, vif et léger à la surface, sérieux

et stoïque au fond, le seul homme peut-être qui ait réuni des qualités si diverses en les réglant et les pondérant par une admirable modération d'âme, d'esprit, de caractère. Il le défend contre le reproche de sécheresse; mais il ne s'agit que de s'entendre : l'écrivain fut sauvé de la sécheresse par le sens poétique de l'antiquité; l'homme y échappa-t-il toujours? Celui qu'une heure de lecture consolait du chagrin le plus profond, celui qui, chef de famille, s'affranchissait si aisément « des menus détails », a été une grande intelligence, plus qu'un grand cœur. Et puisque M. S. nous peint un Montesquieu jeune, galant, étourdi même (on sait le mauvais tour que lui joua lord Chesterfield, et que M. S. n'a pas cru devoir rappeler), je me permettrai de trouver que l'histoire de l'élection de Montesquieu à l'Académie eût gagné à être précisée. On n'explique pas bien les « quelques velléités » d'opposition de Fleury, ni le dédain que Montesquieu élu (1728) affecta pour une Académie dont le directeur, Mallet, avait raillé l'insuffisance de ses titres. Sur ce point, il faut compléter le livre de M. S. par celui de M. Brunel, *les Philosophes et l'Académie française au* XVIII^e *siècle*, si complet et d'un intérêt si vivant. On y verra Montesquieu traité par d'Olivet de « fou » dont l'élection « expose l'honneur de la Compagnie » (absolument comme Montesquieu lui-même dira plus tard : « Il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût! »); combattu par les Jésuites qui mettent des extraits des *Lettres persanes* sous les yeux de Fleury; sauvé par la protection du maréchal d'Estrées; élu par seize voix seulement. On comprendra mieux pourquoi il ne parut que trois fois à l'Académie et n'y parla jamais.

Il y a deux parts à faire dans le livre de M. S. : la vie et l'œuvre de Montesquieu jusqu'à l'*Esprit des lois* (p. 1 à 66); l'*Esprit des lois* (p. 66 à 174). La première partie est très judicieuse et vive, souvent originale, mais avec des lacunes. M. S. s'y donne pour tâche principale de montrer l'unité de l'œuvre, en rattachant au grand livre de la fin les livres moins importants du début. Il réussit pleinement à prouver que « les *Lettres persanes* contiennent en germe l'*Esprit des lois*. » C'est ce qu'avait déjà dit en propres termes d'Alembert dans son *Éloge de Montesquieu;* mais il ne l'avait pas aussi bien prouvé. Ici pourtant, il était difficile d'être tout à fait nouveau. J'espérais, je l'avoue, que M. S. le serait davantage dans l'étude sur les *Considérations*. Mais il ne leur consacre que douze pages, moins qu'aux *Lettres persanes*, et la comparaison entre Montesquieu et Bossuet (p. 53-54), excellente d'ailleurs, ne met pas assez en lumière l'optimisme de Bossuet qui va droit à la grandeur et se détourne de la décadence. Il est vrai que je viens de relire la belle étude de Gandar et qu'elle m'a rendu difficile.

En revanche, l'étude, beaucoup plus considérable, sur l'*Esprit des lois* est admirable — le mot n'est pas trop fort, — admirable de sobriété lumineuse, de précision forte, de haute impartialité. Ceux qui, avec

M. Laboulaye, croient que, là comme partout, Montesquieu est plus historien que philosophe, et que, par exemple, sa définition des principes de gouvernement, si souvent critiquée au point de vue absolu, est *relativement* vraie au point de vue des faits historiques, ceux-là regretteront peut-être qu'après nous avoir montré Montesquieu philosophe dans la satire et dans l'histoire, on ne nous le montre pas assez satirique et historien dans la philosophie politique. Mais ceux-là mêmes, bientôt conquis, goûteront le plus exquis des plaisirs, celui qui naît de la raison satisfaite.

3. Montesquieu, observe M. Sorel, n'a fait qu'entrevoir la loi du progrès ; Turgot et Condorcet l'ont dégagée et précisée. Dans une certaine mesure, Turgot serait donc le disciple de Montesquieu. Depuis deux ans seulement l'*Esprit des lois* avait paru, lorsqu'en 1750, peu d'années après avoir quitté Louis-le-Grand, Turgot, alors prieur de la Sorbonne, prononça son discours sur *Les progrès successifs de l'esprit humain*. M. L. Say remarque l'étonnante hardiesse de cette esquisse d'histoire universelle, où la scission entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique est nettement prophétisée. Mais il glisse bien vite sur ce morceau où respire « un sentiment extrêmement vif de la perfectibilité humaine » (p. 21). Quelques lignes suffisent-elles pour nous faire apprécier la valeur de cet essai, déjà si plein de promesses ? Qu'on lise les livres de MM. Foncin, Mastier, Gillet sur Turgot ou Condorcet, on sentira mieux ce qui manque à ce trop court paragraphe.

C'est que l'homme préoccupe moins M. L. Say que l'économiste. Non pas que l'homme soit oublié. On n'oublie même pas sa famille; on nous rappelle que c'est un Turgot qui tua « un nommé Monchrétien, auteur tragique et soldat d'aventure » (p. 11 et 12); mais je crains bien qu'on n'ait cité ce « nommé » Monchrétien que pour nous avertir qu'il a le premier écrit un *Traité d'économie politique*. La rencontre est, en effet, curieuse. Dans son étude si pénétrante sur Monchrestien ou plutôt Mauchrestien (*La tragédie française au* XVI^e *siècle*), M. Faguet avait indiqué ce détail. Mais le poète de l'*Ecossaise*, le Racine du XVI^e siècle, ne méritait pas cette formule dédaigneuse autant que sommaire. Si, au contraire, on se place au point de vue où se place l'auteur (et il ne faut demander à un auteur que ce qu'il a voulu nous donner), le livre apparaît ce qu'il est vraiment, fort et simple tout ensemble. Pascal rendait la théologie intelligible même aux femmes ; M. Say met l'économie politique à la portée du public mondain, et cela, sans sacrifice compromettant, sans fausse coquetterie. Il est difficile d'être plus clair, par exemple, dans l'exposé des résistances que rencontra Turgot et qui finirent par triompher de sa persévérance. Turgot avait contre lui la reine, les princes, les grands, ses collègues du ministère, les privilégiés de toute espèce, les financiers, souvent même les philosophes. Qu'avait-il pour lui ? l'opinion publique? M. Say ne se paie

pas de mots et répond : « Il n'y avait pas, à proprement parler, d'opinion publique. » Sa chute était donc inévitable. Ne l'a-t-il pas hâtée par ses impatiences? M. Say ne le croit pas. Et pourtant de quel œil Louis XVI devait-il lire certaines lettres de son ministre : « N'oubliez jamais, sire, que c'est la faiblesse qui a mis la tête de Charles Ier sur un billot »? Celui qui écrit de tels mots a le courage et la clairvoyance, semble-t-il, plus que l'habileté.

Au reste, peu importe, au fond, à M. Say. L'essentiel est que Turgot soit tombé sur une question de principe, créant ainsi un parti qui doit relever son programme et le réaliser. Nous en sommes prévenus dans l'Introduction; c'est en « vainqueur » qu'on va nous présenter Turgot. La conclusion est presque une apothéose. C'est donc un plaidoyer, plus qu'une étude désintéressée, que M. Say a voulu écrire; il ne s'en cache pas. Au moment où les réformes libérales de Turgot sont mises en question, il a saisi une occasion de les défendre. Rien de plus naturel. Mais si toutes les autres études allaient verser dans le plaidoyer? En tout cas, le plaidoyer *pro domo sua* de M. Say mérite d'être lu : il est chaleureux et brillant.

4. Nous dirons peu de chose du *George Sand* de M. Caro. C'est une étude élégante et fine, plus fine, à notre sens, que profonde. On y croit entendre causer encore le maître séduisant que l'Université vient de perdre. Il y aurait beaucoup à louer en cette œuvre posthume, beaucoup à critiquer aussi. Mais, à cette heure, la critique ne serait pas entièrement libre, et l'on comprendra que nous n'insistions pas.

5. M. Jules Simon, lui, est bien vivant, et le prouve. Mais comment juger son *Victor Cousin?* Est-ce un plaidoyer? Est-ce un réquisitoire? ou tous les deux à la fois? On nous donne d'abord, en souriant, la formule du pontife : « Il faut paraître »; on nous avertit qu'il est « comédien jusqu'aux bout des ongles » ; puis, on suit, à travers son œuvre multiple, le philosophe, le professeur, le ministre, et l'on approuve le plus souvent, en tempérant, il est vrai, tel éloge par une épigramme. Ici, un élan de reconnaissance presque attendrie : la dureté de M. Cousin était nécessaire, sa tyrannie était bienfaisante. Là, un aveu sincère : ses obligés étaient « un peu étouffés » par leur bienfaiteur. On se dit que c'est bien cruel pour un disciple, et bien indulgent pour un critique. Mais M. J. Simon ne juge pas, il raconte, et c'est un conteur exquis. Au moment où l'on croit saisir une opinion précise, il se dérobe avec grâce. Faut-il se plaindre? Non ; ce mélange curieux d'apologie et de satire, cette souplesse d'attitudes, ces fuites savantes, tout cela est charmant.

On n'a pas à juger ici le philosophe, qui, d'ailleurs, est depuis longtemps jugé. Si l'on avait à parler de l'universitaire, comme on n'est pas de « ce régiment » auquel l'auteur consacre un de ses chapitres les plus

originaux, on serait sans doute plus sévère pour ce grand-maître de la pose. Mais le littérateur nous appartient, et nous avons le droit de trouver au moins singulier qu'on mette du premier coup ce brillant causeur au rang des Montesquieu et des Sévigné.

En parlant de l'histoire « passionnée et vivante » (*passionnée* surtout), que Cousin a écrite des plns grandes dames du XVII^e siècle, M. J. Simon prend vivement à partie M. Taine, coupable d'irrévérence envers le fondateur de l'éclectisme. En ces temps-là, M. Taine avait l'horreur des documents. Mais il nous semble que les documents entassés par Cousin ne sont qu'un trompe-l'œil. D'avance, son siège est fait, sa thèse est établie, mais, comme la thèse est faible, il en cache la faiblesse sous un luxe prodigue de preuves qui ne prouvent rien. « M. Cousin, a dit bien joliment Doudan, met quatre hommes et un caporal dans une vaste enceinte où règne l'ordre et le silence. On voit de loin le prétoire, l'autel couronné de fleurs, les drapeaux, les armes en faisceaux, *trium legionum manus ostentabant*. On passe les yeux baissés devant les fossés de cette redoutable enceinte. La sentinelle crie : Au large ! du haut des remparts. Qui croirait qu'il n'y a là que quatre hommes et un caporal ? »

Pourquoi donc M. J. Simon, si peu affirmatif partout ailleurs, affirme-t-il ici ? De toute l'œuvre de Cousin il choisit généreusement le point le plus attaquable pour s'y porter. Il raille ceux qui raillent la passion rétrospective de son maître, mais il intitule son chapitre : *les Amours* (p. 160 à 184); piquante antithèse au chapitre précédent intitulé : *les Batailles*. Et de ces romans d'amour, il dit : « J'affirme qu'il n'y a ici que des idées justes, des sentiments nobles, des faits constatés. » Mais qu'est donc *Madame de Longueville?* Le réquisitoire le plus systématique et le plus contradictoire contre La Rochefoucauld homme. Des évènements de ce temps, Cousin fait deux parts, celle du mal, dont il charge La Rochefoucauld, celle du bien, dont il fait honneur à M^me de Longueville. Dans la première partie de la Fronde, c'est La Rochefoucauld seul qui fait agir la douce, la timide, la languissante M^me de Longueville ; et Cousin plaint cette victime. Dans la seconde partie, La Rochefoucauld n'est plus là; M^me de Longueville n'en agit qu'avec plus d'énergie, et Cousin admire cette héroïne, ne s'apercevant même pas que tout son système s'écroule. D'autre part qu'est *M^me de Sablé?* Le réquisitoire le plus mesquin contre La Rochefoucauld écrivain, dont on réduit les *Maximes* aux proportions d'un jeu de société. Vérité de l'histoire, dignité des lettres, qu'importe! « *Je* n'aime pas La Rochefoucauld » ; cela suffit.

FÉLIX HÉMON.

---

85. — Guerre de 1870-1871. **Les derniers jours de l'armée du Rhin**, 19 août-29 octobre, avec deux cartes des opérations militaires, par Alfred DUQUET. Deuxième édition. Paris, Charpentier, 1888. In-8, VIII et 359 p. 3 fr. 50.

Nous serons court sur ce second volume qui retrace la fin lamentable de l'armée de Metz [1]. Nous y lisons d'abord comment dès le soir du 18 août, Bazaine replie ses troupes sous les murs de Metz; puis, comment, après la dépêche de Mac-Mahon arrivée le 23 — et non le 30, comme l'a soutenu le maréchal, — il simule une sortie pour le 26, laisse ce jour-là son armée sous la pluie, et annonce à ses lieutenants dans la conférence de Grimont qu'il faut demeurer sous le canon de la ville et attendre les évènements; enfin, comment, le 31 août et le 1er septembre, après une nouvelle dépêche arrivée le 29, il livre cette bataille de Noisseville remplie de fautes voulues, préméditées, commises exprès pour faire avorter la sortie. M. Duquet discute, en passant, cette question de la sortie, et montre que Bazaine pouvait, du 18 au 31 août, rompre aisément la ligne d'investissement. Cependant la nouvelle du désastre de Sedan s'est répandue dans Metz; le 12 septembre, le maréchal réunit les généraux et déclare qu'il ne risquera pas son armée, et qu'il veut « donner le temps aux armées de l'intérieur de la France de se former et de se porter en avant »; le 15, il rédige une proclamation où il annonce la constitution du gouvernement de la défense nationale et engage l'armée à continuer à « défendre le territoire contre l'étranger et l'ordre social contre les mauvaises passions ». On remarquera cette dernière phrase, mais, comme l'écrit M. D., Bazaine ne proteste pas contre le nouveau pouvoir; le même jour, il envoie au ministre de la guerre une dépêche où il dit qu' « il est important pour lui de recevoir des instructions » [2], et il fait supprimer les mots « empereur » et « impérial » sur les titres de nomination. Il n'a donc pas encore pris parti. Mais, quatre jours plus tard, le 19 septembre, il fait rétablir les formules. C'est qu'il a connu, dans l'intervalle, un communiqué du roi de Prusse à l'*Indépendant rémois* : « les gouvernements allemands pourraient traiter avec le maréchal Bazaine qui tient son commandement de l'empereur ». Il se considère comme le seul pouvoir régulier qui existe en France, et c'est à ce moment que M. de Bismarck dit à Jules Favre « Bazaine ne vous appartient pas ». M. D. expose avec grand détail comment le maréchal emploie désormais tous les moyens pour décourager l'armée et arracher des cœurs l'idée de la défense à outrance, propage les mauvais bruits

1. Voir, pour la table des matières, *Revue critique*, 1887, n° 47, p. 398 et sur le volume précédent. *Les grandes batailles de Metz*, le n° 3, art. 29, 1888.

2. Ici (p. 138-140) M. D. observe fort justement que le gouvernement de la défense nationale eut le grand tort de ne pas se mettre en communication avec Bazaine et de ne pas même annoncer son existence à l'armée; Leflo et Gambetta ont envoyé des émissaires, mais « le libellé des missives n'était pas suffisamment net et impératif » et « les tentatives auraient dû être renouvelées tous les jours jusqu'à la réception d'une lettre de Bazaine ».

et les nouvelles alarmantes, gaspille les provisions de bouche. Il raconte les conférences de Bazaine avec Regnier et le départ de Bourbaki; dès le 23 septembre, le maréchal révèle à ce Regnier qu'il manque de vivres et qu'il aura peine à atteindre le 18 octobre; il fait demander au prince Frédéric-Charles de sortir avec les honneurs de la guerre pour prendre une position neutre jusqu'à la paix; il envoie à l'impératrice Bourbaki, le commandant de la garde impériale, le seul qui, dans les derniers jours, aurait pu entraîner l'armée, et refuser la capitulation (p. 157-171). Dès lors commence l'agonie; le dernier des combats, toujours peu sérieux, livrés par l'armée de Metz, est celui du 8 octobre; les ressources s'épuisent; les rations baissent; les maladies s'abattent sur les troupes. A la suite d'un conseil de guerre (10 octobre) le général Boyer est envoyé à Versailles pour demander que l'armée du Rhin, qui ne reconnaît d'autre pouvoir que la régence, et qui peut seule maîtriser l'anarchie, soit neutralisée sur un point du territoire où elle deviendra le *noyau* de l'ordre. A son retour, Boyer peint la situation de la France sous les couleurs les plus sombres, et annonce que l'ennemi demande une déclaration de l'armée en faveur de la Régence. Mais il oublie, ainsi que Bazaine, de faire connaître une seconde condition : la remise de Metz aux mains des Allemands; il oublie de dire que Bourbaki s'est mis à la disposition du gouvernement de la défense nationale. Le récit de ce conseil de guerre, ainsi que des négociations qui le suivirent, est un des meilleurs endroits du volume. M. D. rend justice à Le Bœuf et à Coffinières, les seuls qui s'opposent à toute négociation et dont la résistance « rachète bien des fautes »; mais six voix sur huit [1] décident que Boyer se rendra auprès de l'impératrice, à Hastings, pour lui exposer les conditions de la Prusse et la situation de l'armée qui sera conduite dans une ville ouverte où auront lieu, sous ses auspices, la restauration du gouvernement impérial et la signature de la paix. Evidemment, Bazaine comptait être nommé régent [2]. Mais la mission de Boyer échoua parce que l'impératrice refusa d'intervenir. Elle avait entre dix et onze heures du soir, donné à Bazaine tous les pouvoirs que réclamait Boyer; des scrupules lui vinrent; elle rappela le général, entre une heure et deux heures du matin, lui demanda la nomination, comme pour la relire, et la déchira [3]. Le 24 octobre, M. de Bismarck écrivait à Bazaine que « les garanties indispensables n'étaient pas réalisées », que l'attitude de la France n'assurait nullement l'avenir de la cause impériale, que les propositions de Londres étaient « absolu-

1. Soleille, Desvaux, Ladmirault, Frossard, Canrobert, Changarnier.

2. Voir la note communiquée aux officiers du génie attachés à Coffinières (V. D. [colonel Derrécagaix] *Histoire de la guerre de 1870*, p. 480).

3. Récit fait à l'auteur par le général de Waldner qui le tenait du général Fleury et du baron de Bourgoing; cp. Derrécagaix, p. 480, et Brackenbury, *Les maréchaux de France*, 1872, p. 244-245.

ment inacceptables » et qu'il « n'entrevoyait plus aucune chance d'arriver à un résultat par des négociations politiques ». Bazaine était joué; l'ennemi avait su traîner les choses en longueur; j'attends Boyer d'un moment à l'autre, disait Bazaine au colonel Dally, mais si l'impératrice n'accepte pas, il me faudra baisser la tête et subir les conditions de l'ennemi [1]. Ces conditions, il les subit. Il aurait pu, comme le dit M. D., — qui rappelle à ce propos l'exemple de Brenier à Almeida, et qui cite un certain nombre de témoignages probants, — il aurait pu tenter un mouvement irrésistible de désespoir, et après avoir laissé à Metz les troupes strictement nécessaires à la défense des forts, jeter le reste sur les nombreux points faibles des lignes ennemies; plus de la moitié auraient passé à travers les mailles et seraient allé fournir aux armées de la province et des renforts et des cadres. Bazaine n'y pensait pas. Mais à quoi bon insister sur ces derniers jours de l'armée, sur la capitulation, sur l'affaire des drapeaux, sur le procès de Trianon qui frappa le grand coupable et donna satisfaction à la conscience publique? Bien des lecteurs de M. D. seront convaincus, avec lui, que « Bazaine a fait écraser Mac-Mahon, Chanzy, Faidherbe et Bourbaki; que, sans lui, l'Allemagne n'aurait pas été victorieuse; que, sans ce Judas militaire, Strasbourg et Metz seraient encore français » (p. 334). Nous ne ferons à l'auteur qu'un reproche. Il semble croire que, dès le commencement de la campagne, le maréchal était de connivence avec les Allemands, qu'il aurait fait avec eux un abominable marché, que le *condottiere* aurait vendu son armée contre espèces sonnantes, qu'il ne fit que prolonger l'existence de son armée jusqu'à un terme fatal dont il était convenu avec l'ennemi (p. 149-155). Non; Bazaine s'est toujours réservé pour un rôle politique; il restait à Metz, sans se compromettre, et il croyait y rester jusqu'à la fin de la guerre, intact et dans une sorte de défensive triomphante : si Mac-Mahon était vainqueur, il n'aurait besoin que d'achever les succès de son collègue; si — chose plus probable — Mac-Mahon était vaincu, et, si par suite, Paris capitulait, si la paix se faisait aussitôt, il n'avait aucune part au désastre, et la gloire d'être demeuré seul à tenir ferme le rendait maître de la situation; il ne croyait pas que la France se lèverait et que Paris résisterait; il n'imaginait pas qu'en rentrant sous Metz, puis en jouant au politique, il finirait par voir cette belle armée, l'instrument de ses desseins ambitieux, affamée et épuisée; il dut capituler.

Le volume de M. Duquet a été fait, comme le précédent, avec un soin extrême et une scrupuleuse conscience; il mérite les mêmes éloges, et nous n'avons besoin, pour en montrer la valeur, que de reproduire les propres expressions de l'auteur (p. 95); il « fait la lumière sur les agissements de Bazaine, en entassant les témoignages, les appréciations et les documents. »

A. Chuquet.

1. *Journal inédit* du colonel Dally (Duquet, p. 224).

LETTRE DE M. H. SIRET AU DIRECTEUR DE LA REVUE.

Monsieur,

Je crois rendre service aux lecteurs de la *Revue critique* en rétablissant la vérité des faits concernant notre livre sur « *les premiers âges du métal dans le Sud-Est de l'Espagne* », faits que le numéro 4 du 23 janvier dernier (p. 79) reproduit d'une façon inexacte, de nature à nous causer un préjudice grave.

Vous dites, dans la note consacrée à notre ouvrage [1], que non contents d'avoir remporté le prix Martorell de 20,000 francs à Barcelone avec notre *manuscrit*, nous voulons faire « une spéculation de librairie contraire aux intérêts et à la dignité de la science » en publiant seulement 100 exemplaires de notre œuvre, dont 90 ordinaires et 10 de luxe; les premiers coûtant 250 francs, les autres 500. Vous exprimez le vœu peu charitable qu' « aucune bibliothèque ne s'y laisse prendre », et vous estimez que « la municipalité de Barcelone regrettera de ne s'être pas réservé à elle-même la publication du mémoire qu'elle a couronné. »

Le travail présenté à Barcelone se composait d'un texte manuscrit et de planches déjà reproduites en phototypie d'après les dessins de mon frère; ces planches constituant la partie capitale de l'œuvre, les frais de celle-ci étaient donc faits *avant* le jugement du concours de Barcelone, et si la décision du jury nous avait été défavorable, il est clair qu'absolument rien n'eût été changé dans la publication; cette circonstance prouve que l'ouvrage n'a pas été fait dans le but de concourir pour le prix Martorell; la spéculation de librairie, postérieure au couronnement par le jury, à laquelle vous faites allusion, n'existe donc pas.

Nos fouilles archéologiques ont commencé en 1881 et ont eu la bonne fortune de produire un ensemble de matériaux énorme, dans un pays manquant absolument de recherches préhistoriques. Ceci n'est pas une réclame, mais un fait que je voudrais vous voir constater par vous-même et qui a été établi au récent congrès de l'association française à Toulouse.

Dans ces conditions, je ne comprends pas comment une œuvre où plus de 8,000 pièces sont dessinées, la plupart en grandeur naturelle, et qui s'évertue par conséquent d'être à la hauteur des découvertes qu'elle décrit, puisse nuire à la dignité et aux intérêts de la science.

La municipalité de Barcelone n'avait pas le droit de publier le travail couronné, et c'est à la suite de ses instances que nous avons consenti à la publication, par elle, de notre travail, en langue espagnole, dans les mêmes conditions que l'édition française; cette décision a été prise, après notre consentement, dans la séance du conseil municipal, le 22 janvier dernier.

Je ne m'explique pas les motifs que vous pouvez avoir pour mépriser un ouvrage que vous ne connaissez pas, et j'aime à croire que votre appréciation est basée sur une connaissance imparfaite des résultats obtenus et des circonstances qui ont précédé et suivi la publication. Je me mets à votre entière disposition pour vous faire les honneurs de nos collections installées à Anvers, et je serais très heureux qu'elles pussent vous intéresser, plus encore que de vous voir modifier l'opinion si étrange que vous manifestez à l'égard d'une œuvre, recevant partout de précieux encouragements.

Veuillez me croire, Monsieur, votre serviteur.

Henri SIRET.

Anvers, 3 février 1888.

RÉPONSE DE M. SALOMON REINACH.

Je suis loin de *mépriser* les recherches de MM. Siret. Mais plus je les crois utiles, instructives, plus j'ai le droit de regretter les conditions où ils les publient, condi-

1. L'auteur de cette note est M. Salomon Reinach (A. C.)

tions trop avantageuses pour eux, trop onéreuses ou plutôt décourageantes pour la plupart des bibliothèques et des savants. Le fait que les phototypies de MM. Siret avaient été exécutées avant le jugement du concours, n'est pas une circonstance atténuante; bien au contraire. Une fois récompensés par un prix de 20,000 francs, qui suffisait seul à leur assurer de nombreux lecteurs, MM. Siret devaient, sans faire le sacrifice de leurs intérêts, songer aussi à ceux du public. Il est évident qu'ils n'en ont point eu cure. Ceux qui pensent que le public n'est pas taillable et corvéable à merci, n'approuvent point les procédés de MM. Siret : je continue à les trouver regrettables.

Salomon REINACH.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Société historique de la Gascogne vient de publier le *compte-rendu* de sa réunion générale (22 oct. 1887) et son XIV[e] fascicule : *Sommaire description du comté de Bigorre par l'avocat Mauran*, p. p. G. BALENCIE. Sont sous presse : le *Voyage à Constantinople de Jean de Gontaut-Biron, baron de Salagnac, ambassadeur auprès du Grand-Seigneur* (1603), p. p. M. Th. de GONTAUT-BIRON; *Livre des syndics des États de Béarn*, p. p. M. L. CADIER; *Sceaux gascons du moyen-âge* (gravures et notices). Les manuscrits suivants ont été déposés : *Cartulaires du chapitre d'Auch*, par M. LA PLAGNE-BARRIS; *Récits bayonnais* (1560-1582), par M. DUCÉRÉ; *Audigeos et la gabelle en Gascogne*, par M. A. COMMUNAY.

— Viennent de paraître : *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, publiées par Philippe* TAMIZEY DE LAROQUE, correspondant de l'Institut, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques. Tome I[er], décembre 1617 — décembre 1628. Paris, Imprimerie nationale, 1888, in-4° de IX-914 p. *(Collection de documents inédits sur l'Histoire de France)*.

— La librairie Félix Alcan vient de publier dans sa « Bibliothèque d'histoire contemporaine » une *Histoire de l'Italie depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor Emmanuel* (1888. In-18, 296 p.; 3 fr. 50) par M. Elie SORIN. Le livre est divisé en quatorze chapitres : l'Italie de 1814 à 1815; le congrès de Vienne; les Autrichiens; la révolution napolitaine de 1820-1821 (chap. IV et V); la révolution piémontaise de 1821; martyre et réveil de l'Italie; Pie IX; la révolution milanaise; la révolution romaine; la révolution de Venise; Cavour et la guerre franco-italienne; l'unité italienne; le royaume d'Italie.

— La même librairie fait paraître une seconde édition de la *Révolution de 1848 et ses détracteurs*, par Stuart Mill (1888. In-18, 129 p.; 1 fr.). Cet écrit que Stuart Mill composa en réponse à un pamphlet de lord Brougham, a été traduit en 1875 par M. SADI CARNOT. On lit avec intérêt la préface où le futur président de la République française expose les causes de la chute du gouvernement de Juillet et assure que « Février 1848 a inauguré une ère nouvelle dans l'histoire de la démocratie française. », et que « la République ou la souveraineté nationale organisée est le seul port où notre société peut désormais défier les orages. »

— Le *Précis d'économie politique* que M. Paul LEROY-BEAULIEU fait paraître à la librairie Delagrave (in-12, 409 p.; 2 fr. 50) renferme un exposé aussi excellent que succinct des principes de la science économique. Il est divisé en cinq parties : I. la production, II. la répartition, III. la circulation, IV. la consommation des richesses, V. l'État et les finances publiques. L'auteur donne sur tous les points des idées

vraies, claires, intelligibles à tous, et, à propos de chacun des sujets divers qu'il traite, ne dit que le caractéristique et l'essentiel, s'abstient de toute subtilité et de toute inutile controverse, fournit, selon son expression, une substance facilement assimilable au grand public. Dans quelque temps, il publiera sur la science économique un ouvrage plus étendu qui reproduira le cours qu'il fait depuis quatre ans au Collège de France.

— Le premier numéro des *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*, revue mensuelle publiée par les PP. de la Compagnie de Jésus, vient de paraître. « C'est une résurrection, dit à ce propos le *Bulletin critique* (p. 57). Les PP. Jésuites avaient suspendu leur publication en 1880. Jusqu'en 1870 elle se rédigeait à Paris; on la transporta alors à Lyon, pour la soustraire, m'a-t-on dit, à l'esprit libéral des jésuites parisiens. Allez donc nier l'influence des milieux! Il est sûr que, sous le climat débilitant de Lyon, son teint devint plus pâle. La voici revenue à Paris. Les mauvaises langues prétendent que son retour ne s'est pas accompli sans difficulté. De peur qu'elle ne fasse encore des frasques, on l'a pourvue d'un conseil de rédacteurs recruté dans toutes les provinces de la Compagnie de Jésus. Le premier numéro ne peut manquer de satisfaire les promoteurs de cette ingénieuse combinaison; on y chercherait vainement l'indice d'un autre esprit que celui de la Compagnie. Signalons en particulier un article intitulé : *Questions actuelles d'exégèse et d'apologétique biblique*. C'est l'exposé des principes et de la méthode que l'auteur, le P. Brucker, se propose de suivre dans une série d'articles sur l'apologie biblique. Autant qu'on en peut juger jusqu'à présent, cette méthode consiste à prendre un autre apologiste, à l'immoler et à le disséquer. MM. Reuss, Renan, Kuenen, Wellhausen, etc., peuvent dormir tranquilles. Avant de s'occuper d'eux, on s'en prendra d'abord aux auteurs qui ont consacré leur vie et leur talent au service de l'Église. C'est évidemment ce qu'il y a de plus pressé. La maison brûle; discutons d'abord sur les défauts de nos pompes; on verra plus tard à éteindre le feu. »

ALSACE. — Nous avons sous les yeux les cinq premières livraisons de : l'*Hôtel-de-Ville de Mulhouse*, illustré de 82 planches en chromo, par L. Schoenhaupt, (150 fr.). Cette œuvre est d'un grand intérêt pour l'histoire de Mulhouse. L'hôtel-de-ville actuel est le troisième en date. Le premier était d'un abord peu commode. Le second fut commencée en 1431, devint la proie des flammes en 1551 et fut reconstruit immédiatement, suivant Petri, dans la même forme et les mêmes proportions; il fait songer à celui de Berne, orné du double perron.

— Le *Jahresverzeichniss der an den deutschen Universitæten erschienenen Schriften* donne pour l'année universitaire de Strasbourg 1886-1887 soixante-quatorze thèses. Il n'y a pas de thèse de théologie. Parmi les thèses de droit nous remarquons *Die parlamentarische Immunitæt des Landesausschusses für Elsass-Lothringen*, par M. Paul Stoeber de Mulhouse, et parmi celles de la faculté de philosophie : C. Buck, *De scholiis Theocriteis vetustioribus quaestiones* et C. This, *Die Mundart der franzœsischen Ortschaften das Kantons Falkenberg*.

ALLEMAGNE. — Nous recevons de la librairie Reinhold Kühn, d'Elbing, une petite plaquette bibliographique de 25 pages due à M. Wladyslaw Malukiewicz et intitulée *Heinrich Nitschmann als Interpret Mickiewicz'scher Werke, ein Verzeichnis aller von Heinrich Nitschmann verfassten, im Druck erschienenen Uebersetzungen und Analysen Mickiewicz'scher Dichtungen*.

ANGLETERRE. — Principaux articles du prochain volume (le XXIII[e]) de l'*Encyclopaedia Britannica : Tabari* (de Goeje), *Tasso* (Symonds), *Tibet* (Walker et Lacouperie), *United States* (Johnson et Whitney), *Universities* (Mullinger).

— La collection des biographies historiques des hommes d'Etat anglais (Macmil-

lan) comprendra les volumes suivants : *William the Conqueror*, par M. Freeman *Wolsey*, par M. Creighton; *William III*, par M. Traill; *Oliver Cromwell*, par M. Fr. Harrison; *Henry II*, par M. J. R. Green.

— Le prochain volume de la collection des « grands écrivains » (Walter Scott) sera consacré à *Burns*; l'auteur est M. J. S. Blackie.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 février 1888.

M. Edmond Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce par lettres, diverses nouvelles archéologiques :

1° Près du pont Fabricius, non loin du temple d'Esculape, situé dans l'île du Tibre et célèbre par un grand nombre de guérisons miraculeuses, on a trouvé toute une série de bizarres petites figures de terre cuite. Elles représentent un torse, sans tête ni membre, dont la poitrine entr'ouverte laisse voir à nu les viscères, cœur, foie et poumon. Des figurines analogues, mais plus petites et d'une exécution plus grossière, avaient été découvertes, il y a deux ans, à Némi, par lord Savile Lumley, ambassadeur de la Grande-Bretagne;

2° Une statue colossale, sans tête et sans bras, a été trouvée sur la rive droite du Tibre, dans le quartier neuf des Prati di Castello, en face du port de Ripetta. Elle représente Apollon Citharède, vêtu d'une longue tunique et d'une *stola* flottante, et rappelle l'Apollon Musagète du Vatican. Elle a été déposée provisoirement aux thermes de Dioclétien et elle doit être transportée plus tard au musée du Capitole;

3° Le P. Delattre a envoyé à M. Le Blant les photographies de divers fragments de bas-reliefs et d'inscriptions, provenant des sépultures chrétiennes de Carthage.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Ravaisson met sous les yeux de ses confrères les photographies de deux répliques ou copies antiques partielles de la célèbre Vénus de Cnide, œuvre de Praxitèle, dont il a été parlé à la dernière séance. L'un de ces fragments est une tête, conservée au musée du Louvre; l'autre un simple torse, se trouve à l'Ecole des Beaux-arts. Des plâtres de l'un et de l'autre figurent dans le musée de moulages que M. Ravaisson organisait depuis plusieurs années au Trocadéro et qu'il doit réorganiser au Louvre, où les fragments déjà réunis ont été transférés.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : l'abbé Raboisson, *En Orient. Récits et notes d'un voyage en Palestine et en Syrie par l'Egypte et le Sinaï*, 1re partie, comprenant l'Egypte et le Sinaï; — par M. Georges Perrot : Barclay V. Head, *Catalogue of Greek coins, Attica, Megaris, Ægina*; — par M. Jules Girard : G.-A. Costomiris. *Περὶ ὀφθαλμολογίας καὶ ὠτολογίας τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρις Ἱπποκράτους*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 25 janvier 1888.

M. d'Arbois de Jubainville signale un pantalon antique découvert dans une tourbière du Jutland et publié en 1875 par M. Quicherat. Il pense que ce vêtement est un spécimen de la *husa* germanique.

M. de Montaiglon présente une bague du xve siècle sur laquelle se voit un monogramme indéchiffré.

M. l'abbé Beurlier communique la restitution d'une inscription métrique de Tigibba, en Afrique, relative à un tauréador antique tué d'un coup de corne.

M. Pol. Nicard signale la découverte récente de quatre dolmens trouvés au-dessus de l'hospice du mont Saint-Bernard.

L. Duchesne.

Séance du 1er février 1888.

M. Vauvillé, associé correspondant, continue la lecture de son mémoire sur l'oppidum de Pommiers.

M. de Baye, associé correspondant, lit une note sur quelques objets antiques, de travail barbare, trouvés en Crimée. M. Bapst présente des observations sur l'authenticité des objets analogues que l'on donne comme venant du Caucase et qui, en réalité, proviennent de Kertch. A ce propos, une discussion s'engage entre MM. Flouest et d'Arbois de Jubainville sur les migrations des peuples de race indo-européenne.

L. Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 27 février 1888 —

Sommaire : 86. LANDES, Contes tchames. — 87. NAVELLE, Une inscription tchame. — 88. LENZ, Les palatales. — 89. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Manuel de l'histoire des religions. — 90. HARDY, La science comparée des religions. — 91. A. et M. CROISET, Histoire de la littérature grecque, I. — 92. Ch. MOLINIER, Manuscrits d'Italie sur l'Inquisition et l'hérésie. — 93. GASTÉ, Olivier Basselin et le Vau de Vire. — 94. De WEILEN, Joseph dans le drame du XVIe siècle. — 95. LÜGINBÜHL, Philippe Albert Stapfer. — 96. SCHMEDING, Victor Hugo. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

86. — Antony LANDES. **Contes tjames,** traduction française.

87. — E. NAVELLE. **Une inscription tchame** (paru dans les « Excursions et Reconnaissances », tome XIII, fascicule 29, septembre-décembre 1886.) Saigon, Imprimerie coloniale, 1887.

On saura le plus grand gré à M. Antony Landes d'avoir fait paraître, dans les *Excursions et Reconnaissances*, la traduction française de ses « Contes tjames », dont nous avons annoncé l'année dernière (*Rev. crit.* du 2 mai 1887, p. 357) la publication dans le texte original. Ce n'est que par cette traduction qu'est devenu réellement accessible au lecteur d'Europe ce premier spécimen étendu de la littérature de ce peuple déchu des Tchams, autrefois le maître de tout l'Annam, et dont l'histoire vient d'être reconstituée par M. Bergaigne, à l'aide des inscriptions. Le texte original ne contenait que onze contes. Dans la traduction, M. Landes en ajoute cinq nouveaux, plus une chanson d'enfants, d'un type qui se rencontre aussi chez nous : partant d'un premier fait, on remonte de cause en cause jusqu'à une dernière cause, dont le caractère trivial et insignifiant fait le sel du morceau. M. Landes a rendu sa version aussi littérale que possible et il n'a pas manqué de signaler dans ses notes les rapports que ces contes présentent avec ceux du Cambodge et surtout avec ceux du peuple annamite, précédemment publiés par lui dans le même recueil (voir *Rev. crit.* du 25 octobre 1886, p. 315). Le fond de ces récits est un merveilleux étrange, fait d'animisme et de magie, sans aucun alliage mythologique ou théologique. Une ou deux fois seulement on voit intervenir un seigneur Alwah « le maître du ciel », dans lequel M. Landes croit reconnaître, avec raison selon nous, l'Allah des Tchams musulmans, bien que ces contes proviennent de Tchams restés païens. A côté d'une dureté et d'une apathie de sentiments extrêmes, on y trouve des traits d'une sensibilité exquise. Le n° X est surtout remarquable sous ce rapport. Il l'est encore sous d'autres. Il rappelle par plusieurs endroits le conte égyptien des deux frères

et il contient aussi les données essentielles de Cendrillon et des épreuves de Psyché. Non moins curieux est le n° V « les ruses du lièvre ». Ce conte, qui est également connu au Cambodge et en Annam et dont plusieurs données se retrouvent aussi dans les *Jâtakas*, est une de ces séries de fables reliées les unes aux autres et enchâssées dans un cadre commun, dont l'Inde paraît avoir fourni les premiers modèles. Celle-ci (peut-être faut-il y joindre VI et VII) nous est parvenue fort mutilée; mais une collection du même genre, mieux conservée et offrant plusieurs traits communs avec la nôtre, s'est transmise à Java [1].

Le même fascicule des *Excursions et Reconnaissances* contient le fac-similé d'une inscription tchame recueillie près de Binh-dinh et communiquée par M. E. Navelle. L'inscription, qui est au nom du roi *Çrî Jaya Simhavarmma deva* et qui contient en outre le nom propre *Çrî Hari deva* et le mot *dharmma*, est datée de 1191. C'est probablement le même document que le n° 420 de M. Aymonier, décrit par M. Bergaigne (*Journal asiatique*, janvier 1888, p. 96). M. Navelle nous apprend que l'inscription « se trouve gravée sur le pourtour intérieur de deux petits vases sans fond, en bronze doré, sorte de trépieds servant sans doute de supports à des statuettes ».

A. Barth.

---

88. — L. Lenz. **Zur Physiologie und Geschichte der Palatalen.** In-8. Gütersloh, Bertelsmann, in-8, 62 pp. et une planche. (Diss. inaug.)

La brochure de M. Lenz comprend deux parties. Dans la première, il expose ses expériences et ses observations sur les palatales. A cet effet, il s'est badigeonné la langue d'une mixture d'encre de Chine, de gomme arabique et de farine. Le résultat de ces expériences est consigné graphiquement dans 17 figures réunies sur une même planche à la fin du volume. La seconde partie traite de l'histoire des palatales dans les langues classiques et les langues romanes (accessoirement dans quelques autres idiomes). M. L. étudie les faits qu'on peut constater à l'aide des textes et en les rapprochant des théories physiologiques, il essaie d'en donner l'explication. Chemin faisant, il fournit des éléments pour la chronologie relative de certains phénomènes phonétiques; à ce point de vue, les pp. 49 et 50 sont particulièrement intéressantes : un nouvel argument contre l'influence celtique sur le développement de l'*ü* français, résulte des recherches de M. Lenz. Chacune des parties de la thèse contient un exposé historique et bibliographique des faits étudiés. Parmi les devanciers dont M. Lenz résume les travaux, il fait une place à part à M. Seelmann, dont il reprend les théories pour son propre compte.

P. L.

1. Voir : *De Aap en de Schildpad, eene soendaneesche Fabel voor de hollandsche Jeugd naverteld door K. F. Holle* (Batavia, G. Kolff en C°, 1885).

89. — I. **Lehrbuch der Religionsgeschichte,** von Chantepie de la Saussaye. 1ster Band. Freiburg i. B., Mohr (Siebeck), 1887. In-8, x et 465 p. 9 mark.
90. — II. **Die allgemeine vergleichende Religionswissenschaft** im akademischen Studium unserer Zeit, von Dr. Edmund Hardy. Freiburg i. B., Herder, 1887. In-8, 39 p.

I. — La librairie Mohr, qui publie une série de manuels théologiques, a cru devoir y introduire un traité d'histoire des religions, et s'est, pour cette innovation, adressée à un professeur hollandais qui traite depuis plusieurs années cette discipline à l'Université d'Amsterdam. Le premier examen fait voir dans le volume de M. Chantepie de la Saussaye une œuvre consciencieuse, reposant sur de solides études et appelée à rendre de sérieux services. Il est regrettable que le plan laisse beaucoup à désirer. L'auteur a adopté une division « théologique » dans le mauvais sens du mot. La moitié du présent volume est consacrée à trois objets « *partie générale,* » p. 1-47, « *partie phénoménologique,* » p. 48-170, « *partie ethnographique* », p. 171-231. A la page 232 seulement, commence l'étude du sujet lui-même, ainsi divisé : *Chinois*, p. 232-261 ; *Egyptiens*, p. 261-318 ; *Babyloniens et Assyriens*, p. 318-345 ; *Hindous*, p. 345-465. Il nous semble que cette triple introduction aurait pu, au grand avantage du lecteur, être réduite des neuf dixièmes, ce qui aurait permis à l'auteur de se borner à un seul volume [1]. La collection des « manuels théologiques » comprendra d'ailleurs une « Philosophie de la religion », et le collaborateur, chargé de cette tâche, devra nécessairement reprendre les mêmes sujets en une grande mesure. Toutefois, M. Chantepie de la Saussaye, une fois entré dans le vif de sa matière, y déploie des qualités de jugement et de sens droit que nous sommes heureux de louer. Sur certaines questions délicates, il se montre bien informé et plein d'une sage réserve. Ce sont des mérites partout précieux et qu'on goûte particulièrement dans un manuel destiné aux étudiants. Des exagérations et des hypothèses qui ont rencontré un trop favorable accueil, sont écartées avec fermeté. En gros, l'auteur considère fort justement que sa tâche est de fournir des renseignements précis sur les grandes religions historiques, sans s'embarrasser dans le détail des infiniment petits et sans céder à l'attrait des généralisations audacieuses.

II. — Par une curieuse coïncidence, c'est encore de Fribourg en Brisgau que nous vient la brochure de M. Hardy, qui est une leçon d'inauguration. Le précédent auteur appartenait aux écoles de théologie protestante ; celui-ci est professeur à la faculté de théologie catholique de Fribourg. Tous deux s'accordent en ce point, que l'histoire des religions est une branche des études historiques qui doit être abordée sans aucune

1. Le second volume, annoncé pour 1888, sera consacré aux religions des Perses, des Grecs, des Romains, des Germains et à l'Islamisme. L'auteur laisse en dehors de son sujet le judaïsme et le christianisme qui seront traités à part dans différents volumes.

préoccupation polémique ou apologétique. C'est une thèse que j'ai défendue à trop de reprises pour ne pas me féliciter de la voir triompher. En quelques pages d'une élégante simplicité, M. H. établit que l'histoire des religions n'est ni une branche de la philologie, ni une branche de la philosophie religieuse, qu'il y a lieu de traiter isolément comme une nouvelle province de l'histoire religieuse. Nous ne lui adresserons qu'une seule critique. M. Hardy se fait quelques illusions sur les résultats qu'on peut atteindre par la méthode comparative ; quand il entrera dans l'examen des faits, il en rabattra forcément.

M. Vernes.

---

91. — Alfred et Maurice Croiset. **Histoire de la littérature grecque.** Tome I, **Homère, la poésie cyclique, Hésiode,** par Maurice Croiset. Paris, Thorin, 1887, xxxvi-605 p. in-8. 8 francs.

MM. Alfred et Maurice Croiset entreprennent une œuvre considérable, qui promet de faire honneur à la science et aux lettres françaises. Le premier volume de leur *Histoire de la Littérature grecque* compte plus de 600 pages, et ne traite encore que d'Homère et d'Hésiode! En d'autres mains, l'avenir d'une entreprise aussi vaste pourrait inspirer quelque inquiétude; la jeunesse et l'activité des deux collaborateurs permettent d'affirmer qu'ils conduiront leur œuvre à bonne fin. La nature de leur talent nous est un gage plus précieux encore : cette histoire de la littérature grecque n'aura pas le caractère d'un manuel, d'une compilation indigeste, où le besoin de tout savoir et de tout dire domine toute autre préoccupation; ce sera un travail original, fruit d'une longue familiarité avec les textes, d'une connaissance intime de la langue et des œuvres grecques; travail critique et littéraire, qui s'adressera tout ensemble au public savant et au grand public.

La préface de M. Alfred C. nous fait entrevoir encore une qualité de plus : elle nous annonce une œuvre d'entière bonne foi, dégagée de toute prévention dogmatique ou classique, de tout parti pris, de tout préjugé. C'est une histoire de la littérature; or l'esprit historique consiste à tout comprendre, à tout expliquer; il ne redoute rien moins que la vérité; il la cherche pour elle-même, et s'y attache. L'historien d'ailleurs ne se refuse pas le droit de juger, encore moins celui de sentir et d'admirer; mais il évite de s'exprimer par des jugements formels et tranchants.

Cette méthode, vraiment scientifique, M. Alfred C. estime qu'elle n'a pas été encore appliquée rigoureusement à la littérature grecque, et, pour justifier l'essai qu'il veut en faire lui-même, il trace en quelques pages une brillante esquisse de l'histoire de l'hellénisme en Europe depuis la Renaissance. Chaque âge se distingue par un amour particulier des lettres grecques : ici, c'est l'enthousiasme pour les idées; là, le goût passionné de la langue; ailleurs, l'imitation sans réserve

des modèles grecs, considérés comme les types de la perfection absolue ; nulle part, la connaissance désintéressée, l'intelligence profonde du génie grec. Aussi, quelle fine critique de toutes les œuvres qui ont eu pour objet la littérature grecque jusqu'au début de ce siècle ! Avec quelle mesure M. Alfred C. indique ce qui manque à l'admiration même d'un Racine ou d'un Boileau pour les maîtres de la poésie, et comme il a raison de saluer en Fénelon un des précurseurs de l'école historique moderne ! Quelle spirituelle appréciation, quoique un peu sévère, du *Voyage du jeune Anacharsis !* Quel juste hommage rendu au sens historique et poétique de Châteaubriand ! Enfin, le grand mouvement d'idées qui agite la fin du XVIII[e] siècle produit en Allemagne une véritable renaissance de l'antiquité grecque, et O. Müller écrit son chef-d'œuvre. M. Alfred C. ne ménage pas les louanges à l'illustre savant qu'il a pris manifestement pour modèle et pour guide ; mais il lui trouve une tendance idéaliste et optimiste qui n'est plus dans le goût de la critique contemporaine. O. Müller « s'arrête avec complaisance sur les côtés nobles des choses ;... le détail trivial et vivant..... s'efface volontiers chez lui et s'atténue ». M. Alfred C. souhaite que l'historien de la littérature ait « une franchise plus âpre. Nous voulons voir à nu la réalité. Nous exigeons qu'on nous la décrive avec une sincérité absolue. Que la littérature abuse aujourd'hui du scalpel et de l'anatomie, c'est fort possible, mais l'abus ne condamne pas l'usage..... Au risque de n'être pas toujours optimiste, il faut être vrai. » En écrivant ces lignes, M. Alfred C. songeait sans doute à indiquer le caractère général de son œuvre ; mais il avait surtout en vue, ce me semble, ce premier volume, où l'épopée homérique est analysée, décomposée, disséquée, avec une science et une rigueur incontestables, mais avec une indépendance de jugement et une hardiesse qui font de cette étude presque une nouveauté en France.

C'est en effet une nouveauté, d'autres diront peut-être un scandale, que la publication d'un livre destiné, sinon aux élèves, du moins aux futurs maîtres de la jeunesse, et qui rompt ouvertement avec la tradition universitaire et française. Ce n'est pas qu'en France même bien des savants n'aient depuis longtemps accepté en principe les théories de Wolf, plus ou moins amendées par ses successeurs. Il suffit de rappeler les écrits de Fauriel, Guigniaut et Egger. Mais il semble qu'une sorte de timidité ait empêché ces doctrines, réputées subversives, de se produire au grand jour en un système défini. Il y a chez nous des opinions toutes faites, qui prennent une apparence de dogme : on se tait plutôt que de les contredire. Il faut cependant se décider à regarder les problèmes en face ! C'est ce qu'a osé entreprendre M. Maurice C., avec la conscience d'accomplir un devoir scientifique. Une longue étude des poèmes homériques l'a conduit à se faire sur leur origine une doctrine personnelle, distincte, quoique voi-

sine, des systèmes qui ont cours en Allemagne [1]. Cette doctrine, il l'expose, comme il l'a conçue, avec une entière sincérité; nous devons l'examiner de même.

De quoi s'agit-il, en définitive, et dans quelle mesure le système nouveau trouble-t-il les idées reçues? Homère, il est vrai, n'a probablement pas existé; son nom est celui d'un ancêtre imaginaire des Homérides de Chios; cette famille a recueilli, vers le commencement du IXe siècle, des chants épiques, encore épars, qui avaient pris naissance dans les villes éoliennes de Kymé et de Smyrne; elle les a transformés en les adoptant, puis développés et remaniés pendant plusieurs générations; c'est elle enfin qui en a fait les poèmes que nous possédons. Est-ce à dire cependant qu'une belle œuvre comme l'Iliade se soit faite toute seule, au hasard, sans un génie créateur? Nullement. Il y a eu, dans cette famille d'Homérides, un poète qui le premier a imaginé le sujet de l'Iliade, qui en a marqué les limites et esquissé les principales scènes. Ce poète en est le véritable auteur, puisqu'il en a créé le germe, le noyau; mais il n'a pas composé un poème, c'est-à-dire une œuvre continue, dont il nous soit possible de suivre la trace, de renouer le fil au milieu des additions et des interpolations postérieures. Il a eu seulement l'idée de choisir, dans le vaste champ de la légende, un terrain qui lui appartînt en propre; c'est sur ce fonds qu'il a travaillé, chantant tantôt la colère d'Achille, tantôt les exploits d'Agamemnon et la défaite des Grecs, tantôt la mort d'Hector; il n'a pas eu à concevoir d'avance un plan, puisque les circonstances ne lui permettaient pas de jamais chanter à la suite un ensemble de récits; mais il a, dans des chants isolés, parcouru les principales phases du poème actuel de l'Iliade, de sorte que l'unité primitive du sujet ne se trouve nullement contestée. Ce qui est absurde, c'est de supposer des poèmes différents, ajustés bout à bout par des arrangeurs : jamais pareil travail n'aurait abouti à une épopée comme l'Iliade. Non; l'idée fondamentale a germé dans la tête d'un seul homme, et voilà l'essentiel. Ces chants primitifs ont eu du succès, parce qu'ils portaient la marque du génie. Les aèdes les ont développés pour le plus grand plaisir des auditeurs, mais toujours en respectant la donnée première; d'autres homérides ont raccordé entre elles les parties ainsi ajoutées, mais chacune de ces parties est venue toujours prendre naturellement sa place autour du noyau originel : aucune contrainte, aucun artifice n'a présidé à ce développement, en quelque sorte organique, d'un germe fécond.

Telle est la thèse. Il nous a été plus facile de la résumer que de l'exposer dans le détail; il nous serait plus difficile encore d'apprécier

1. M. Maurice C. avait déjà publié une partie de son travail (*Études sur l'Iliade*, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, 1884), quand parurent les importants prolégomènes de G. Christ (*Homeri Iliadis carmina sejuncta*, etc..., Lipsiæ, 1884).

un à un les arguments multiples que M. Maurice C. fait valoir à l'appui. C'est un assemblage de preuves qui se soutiennent les unes les autres : il y en a d'irréfutables, et d'autres qui n'empruntent leur vraisemblance qu'à des preuves plus fortes dont elles dépendent. Nous allons indiquer, en ce qui concerne l'Iliade, les arguments les plus solides, et ceux qui nous paraissent donner prise à la critique.

M. Maurice C. part d'une observation excellente : cherchant à se représenter comment l'Iliade a pu prendre naissance, il remarque dans l'Odyssée les chants que Démodocos fait entendre chez le roi Alcinoos. L'aède chante d'abord la querelle d'Ulysse et d'Achille, puis, sur la demande même d'Ulysse, l'entrée du cheval de bois à Troie. Quelle est la nature de ces chants? Il n'y faut voir ni des improvisations ni des parties séparées d'un poème suivi : ce sont des récits légendaires, qui avaient cours alors, et qui s'appelaient naturellement les uns les autres, sans autre unité que le héros qui en était l'objet. Le livre VIII de l'Odyssée a subi, il est vrai, des remaniements considérables (témoin le récit léger et moqueur des amours d'Arès et d'Aphrodite); mais les parties primitives du livre datent cependant d'une époque encore assez reculée pour que les coutumes anciennes aient dû y être connues et respectées. Rien d'ailleurs n'est plus naturel que cet usage des chants isolés : n'est-ce pas ainsi qu'on se représente le mieux la récitation des premières poésies épiques ?

L'analyse du Ier livre est longuement développée, comme il convient au début magnifique de l'Iliade. M. Maurice C. en reconnaît fort justement l'unité : loin de partager sur ce point l'opinion de Lachmann, il montre bien comment la scène de l'Olympe agrandit, élève le débat, et annonce une suite. Aussi attribue-t-il cette scène olympique au poète même de la *Querelle*. Mais il trouve, entre cette seconde partie du livre et la première, des analogies telles, une concordance si frappante, une telle variation du même thème, que cette ressemblance trahit pour lui une imitation. Cette imitation du poète par lui-même se serait produite lorsque, après avoir obtenu du succès avec la *Querelle*, il aurait eu l'idée de continuer à chanter les effets de la colère d'Achille. On peut se demander si cette concordance, qui semble incontestable, ne s'expliquerait pas aussi bien dans une conception unique de tout le livre. Cet argument n'a donc véritablement de valeur que si l'on admet déjà la nécessité de chants isolés à l'origine. La même réserve doit être apportée à l'opinion de M. Maurice C. sur le début même du livre, qui, suivant lui, n'annoncerait que la *Querelle*, et non ses conséquences. Mais la thèse reprend beaucoup de force quand elle affirme que, si le poète primitif a eu l'idée d'un grand ensemble, c'est encore d'une manière confuse : car Zeus promet à Thétis de faire expier aux Grecs l'injure faite à Achille, jusqu'au jour où ils auront donné satisfaction à l'offensé ; or, cette satisfaction est donnée au IXe livre, et cependant rien ne change dans les dispositions des principaux acteurs du

drame. Il faut la mort de Patrocle pour déterminer le retour d'Achille et la victoire des Grecs. Il y a là une objection fondamentale dont je ne vois pas que la valeur puisse être contestée.

Les arguments contre l'unité du livre II paraissent beaucoup plus solides encore : Zeus trompe Agamemnon en lui promettant la victoire, mais ce songe trompeur n'a en aucune façon les suites qu'on en pourrait attendre; Agamemnon ne lance pas ses troupes au combat; au contraire, à son tour, il les éprouve, et c'est l'habileté d'Ulysse qui les ramène au camp. Si l'on considère que ce livre, déjà singulier au début, se termine par le *Catalogue*, qui a été renié même par les partisans les plus résolus de l'unité, il est difficile de ne pas reconnaître qu'il n'a jamais pu, sous une forme quelconque, entrer dans la conception première du poète de la *Querelle*.

La critique des livres III et IV est plus délicate; c'est presque une critique de sentiment : M. Maurice C., comparant ces livres au premier, y remarque une action plus lente, le goût de la description et des détails, l'abus des formules; il ne retrouve pas la manière de l'auteur de la *Querelle* dans l'épisode de la Τειχοσκοπία ni dans celui de l' Ἐπιπώλησις. Non que ces deux morceaux ne soient admirables, mais ce n'est pas le même genre de beauté qu'au début du poème. J'admettrais volontiers cette distinction, s'il s'agissait de récits analogues; mais, autant dans une discussion dramatique, comme est la *Querelle*, la description minutieuse des personnages serait déplacée, autant elle convient, ce semble, au commencement des grandes luttes qui vont éclater.

Passons rapidement par-dessus les livres V-VIII; M. Maurice C. n'a pas de peine à montrer qu'ils se rattachent mal au projet de Zeus, puisque les Grecs y sont presque constamment vainqueurs. Je m'étonne, cependant, de n'avoir pas trouvé mentionné ici ni réfuté un argument connu : c'est que le chantre de l'Iliade ne se décide pas tout d'abord, par patriotisme, à raconter la défaite des Grecs, et qu'il s'attarde à chanter complaisamment leurs victoires.

Le livre IX passe à juste titre pour un des plus beaux : l'attitude d'Achille en face des ambassadeurs rappelle la *Querelle* et la *Mort d'Hector*; M. Maurice C. y reconnaît une œuvre de la première manière. Mais en même temps ce livre est en désaccord avec un passage du livre XVI (v. 83). Comment expliquer ce désaccord autrement que par de prétendues interpolations? Conformément à son système, M. Maurice C. considère le livre IX comme un chant indépendant, qui se suffisait primitivement à lui-même. C'est une hypothèse, mais qui du moins résout une difficulté réelle.

Le livre XI (les exploits d'Agamemnon) compte aussi parmi les plus beaux; c'est le chant *divin* de G. Hermann [1]. Mais comment ne pas accorder à M. Maurice C., que l'ardeur belliqueuse d'Agamemnon au

1. G. Hermann, *Opuscula*, V. p. 52.

début de ce livre est inconciliable avec l'abattement du même héros au début du livre IX? L'ambassade auprès d'Achille n'est pas ce qui a pu le rassurer, non plus que les scènes décrites dans la *Dolonie*. Au contraire, l'enthousiasme d'Agamemnon s'expliquerait fort bien, si le livre XI venait tout de suite après le livre I et la promesse de Zeus : telle est l'hypothèse, assez vraisemblable, de M. Maurice Croiset.

A son tour, le livre XII ne peut pas avoir suivi dans le principe le livre XI; car le poète y décrit l'assaut d'un mur qui n'existe pas encore au livre XI. Dira-t-on que le mur existait déjà, mais que le poète n'en a pas parlé? La chose est des moins vraisemblables. Mais voici une observation d'un autre ordre, et qui n'a pas moins de valeur : le XII[e] livre est très beau, mais d'un autre genre de beauté que le précédent; les narrations y dénotent un art plus savant, moins spontané. « L'action est plus en dehors des personnages, elle n'est pas aussi complètement faite avec leurs passions, elle donne plus de place et d'importance aux événements, et, par suite, les phases morales n'en sont pas aussi nettement marquées (p. 145). » Il faut reconnaître qu'ici l'observation porte, puisqu'il s'agit précisément du même genre de descriptions. Cependant, ne peut-on pas répondre que c'est faire injure à un poète de génie, que de ne lui supposer qu'un ton, qu'une manière? N'a-t-il pu, pour varier son récit, varier ses descriptions de batailles?

L'analyse critique des douze derniers livres offre de même des arguments excellents, et d'autres contestables. Je serais tenté de classer parmi ces derniers des raisons comme celle-ci : le livre XVI, qui est, dans le système de M. Maurice C., antérieur au livre XII, contient cependant deux allusions au Τεῖχος Ἀχαιῶν (v. 512 et 558). Comment expliquer ce fait? C'est que ces allusions se trouvent dans un épisode qui pourrait bien être une interpolation, le combat singulier de Patrocle et de Sarpédon (v. 419-691). « Les Lyciens *semblent* étrangers aux chants primitifs de l'Iliade; il est donc *possible* que le récit de ce combat singulier, *si facile d'ailleurs à détacher du reste*, ait été inséré après coup dans la Patroclie (p. 150). » Je ne nie pas l'interpolation; mais cette combinaison d'hypothèses risque fort, on l'avouera, de ne pas conduire à des résultats certains.

Une autre argumentation que M. Maurice C. emprunte à M. Niese, et dont il fait plus d'une fois usage, est la suivante : il y a dans le livre XVI (v. 61-63) une allusion à l'ambassade envoyée par Agamemnon auprès d'Achille; mais cela ne prouve pas que le chant de l'ambassade existât quand ce vers a été écrit; au contraire, le chant de l'ambassade n'est que le développement d'une idée vague exprimée dans le chant primitif. « Nous sommes portés à croire toujours que l'allusion est postérieure au récit qu'elle vise : or, en plus d'une occasion assurément, c'est le récit au contraire qui est sorti de l'allusion, purement fictive à l'origine (p. 206). » L'idée est juste, mais que de dangers dans l'application!

Dans cette seconde partie de l'analyse de l'Iliade, c'est certainement la critique littéraire qui a, dans la pensée même de M. Maurice C., le plus de valeur : c'est ainsi qu'il met admirablement en lumière, là, le caractère brillant, éblouissant même du chant qui a pour centre la Διὸς ἀπάτη (l'arrivée de Poseidon et l'embrassement de Zeus et de Héré), ici, l'invraisemblance d'un merveilleux inutile et exagéré (p. 158). Avec quelle sûreté de goût M. Maurice C. ne signale-t-il pas la beauté moins simple, moins pure de l'épisode d'Achille et du Xanthe (p. 169), comparé aux grandes scènes de la *Querelle* ou du livre XI ! Avec quelle finesse ne distingue-t-il pas, même dans le XXIVe livre, certaines qualités de délicatesse, certains traits qui lui paraissent appartenir à un continuateur de génie, mais non au poète primitif lui-même !

A cette analyse minutieuse de l'Iliade, M. Maurice C. ajoute encore quelques arguments extrinsèques, qui ont une valeur considérable. Wolf n'a pas réussi à établir l'impossibilité matérielle de retenir un poème aussi long que l'Iliade sans l'aide de l'écriture [1] ; mais une autre difficulté subsiste : où un pareil poème aurait-il pu être récité ? Dans quelles circonstances ? Quand et comment un aède aurait-il eu l'idée de composer une œuvre qui n'avait pas sa place dans la société primitive ? Voilà ce que M. Maurice C. discute en quelques pages, d'une logique rigoureuse. Fort de ce principe, il expose son hypothèse sur la formation du poème ; il assiste en quelque sorte à ces développements du chant primitif, expliquant les causes et la nature de chaque retouche, et chaque fois il oppose le caractère simple, sérieux, profondément moral des parties primitives aux développements ultérieurs : la mort d'Hector, par exemple, aux autres anecdotes de l'Achilléide. « Il avait suffi au premier poète de mettre Achille en face d'Hector pour tirer de cette simple invention un des plus beaux drames que l'imagination humaine ait jamais créés. Il faut à ses successeurs un fleuve soulevé, une inondation, toute une plaine bouleversée par les flots, puis la lutte étrange de la flamme et de l'eau, c'est-à-dire une série d'inventions, frappantes assurément, mais extraordinaires (p. 204). »

Comment une critique aussi pénétrante n'aurait-elle pas découvert dans l'Iliade de nouvelles raisons d'admirer le génie homérique ? Le chapitre sur l'art dans l'Iliade est de ceux qui se lisent avec le plus d'agrément et d'intérêt. Pour être exempt de toute superstition, ce jugement n'en a que plus de valeur : il distingue dans le beau des nuances d'une délicatesse extrême ; il établit des degrés dans l'admiration, sans diminuer en rien la beauté supérieure de l'œuvre. Je ne puis songer à analyser ce chapitre ; je présenterai seulement deux ou trois observations de détail.

Commençons par la plus grave. Il s'agit d'une citation (les citations de M. Maurice C. sont en général exactes, les traductions élégantes),

1. Cette idée de Wolf a été réfutée par M. Jules Girard (*Revue des cours littéraires*, 20 mars 1869).

relative à un guerrier tué par Agamemnon : « Soudain Iphidamas roulant sur le sol s'endormit du lourd sommeil d'airain ; infortuné, il avait quitté sa femme pour porter secours aux Troyens, sa jeune et chère femme, *dont il ne devait plus voir la beauté* (xi, 241-243). » Ce dernier trait inspire à M. Maurice C. la réflexion suivante : « Cette grâce et ce charme de la vie entrevus dans l'ombre même de la mort, ce dernier sourire de tout ce qu'on a aimé et que l'on va quitter, Homère le premier en a compris la tristesse infinie..... (p. 229). » Il est malheureux que la citation n'ait pas été poussée jusqu'au bout, et que M. Maurice C. lui ait donné un sens qu'elle n'a pas : au lieu de prêter à son héros un regret mélancolique, le poète fait naïvement cette réflexion qu'Iphidamas, emporté peu de temps après ses noces, n'avait pas joui de la possession de sa femme (κουριδίης ἧς οὔτι χάριν ἴδε), bien qu'il eût donné pour l'obtenir beaucoup de présents (πολλὰ δ' ἔδωκεν). C'est un trait curieux des mœurs antiques ; on ne peut guère dire que ce soit un de « ces mots simples et profonds, empruntés au fonds éternel des affections humaines. »

Dans le même chapitre, parlant de l'imagination grecque en même temps si vive et si raisonnable, M. Maurice C. fait allusion au héros de notre épopée française, Roland. « Agamemnon et Diomède, Ulysse et Ajax luttent à eux seuls contre des masses d'hommes, mais on ne les voit pas comme notre Roland tuer cent mille ennemis avec leur épée (p. 226). » Je ne connais pas assez toutes les chansons du cycle de Charlemagne pour affirmer que pareil exploit n'a pas été attribué au neveu du grand empereur; mais, si M. Maurice C. fait allusion à la *Chanson de Roland* elle-même, je crois qu'il tombe ici dans une assez forte exagération [1].

Ailleurs (p. 231), M. Maurice C., vantant la précision du récit homérique, parle de l'intérêt que trouve l'archéologue à ces descriptions, et il cite Buchholtz, *Die homerischen Realien ;* comment omet-il de citer Helbig, *Das homerische Epos?* De même, quand il mentionne les travaux de MM. Hanriot [2] et Nicolaïdès [3], ne devrait-il pas remarquer que ces auteurs prennent l'Iliade comme un texte irréfutable, d'une

1. Voici en effet ce que je trouve dans la Chanson : laisse CXLVIII, p. 162 (éd. Léon Gautier), *Roland jette à terre des centaines de païens ;* v. 1872, *Roland tue vingt-quatre païens, des plus vaillants ;* v. 2092, quand l'archevêque Turpin meurt après avoir longtemps frappé de grands coups, *l'empereur trouve quatre cents cadavres autour de lui ;* enfin, durant toute la mêlée, Roland, Olivier et Turpin sont loin de tuer, à eux trois, cent mille ennemis : v. 1683 et suiv., *on peut savoir le nombre de ceux qu'ils tuèrent ; ce nombre est écrit dans les chartes, dans les brefs, et la Geste dit qu'il y en eut plus de quatre mille.*

2. Ch. Hanriot, *Géographie homérique*, le *Champ troyen*, dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers*, 1885. — M. Maurice C. écrit à tort *le camp troyen.* — Je n'ai pas relevé beaucoup d'autres erreurs typograhiques. Voici cependant deux fautes : p. 156, l. 14, cadavre *d'Hector* (lisez *Patrocle*) ; p. 208, discours de Phénix au XI[e] livre (lisez IX[e] livre).

3. G. Nicolaïdès, Ἰλιάδος στρατηγικὴ διασκευὴ καὶ τοπογραφία, Athènes, 1883.

exactitude toute militaire, qui n'admet pas de contradiction, et qui, par suite, se prête mal aux hypothèses nouvelles sur la formation du poème.

Signalons enfin, cette fois sans la moindre réserve, le chapitre sur la langue de l'Iliade (p. 259-269) : l'auteur y discute et y réfute la théorie récente de Fick sur les éolismes d'Homère. Ce mélange d'éolismes et d'ionismes, M. Maurice C. l'explique d'une manière toute naturelle, en supposant, non pas que le poète lui-même a fait ce choix d'une manière arbitraire, mais que la tradition épique lui en donnait déjà l'exemple, et que ses successeurs s'y sont conformés.

J'ai déjà dépassé les limites où j'aurais voulu me renfermer, et je n'ai rien dit de l'Odyssée ni d'Hésiode. Il resterait aussi à parler des premiers chapitres du livre, où l'auteur, sous forme d'introduction, décrit la race grecque et son génie. Ces chapitres qui, chez d'autres écrivains, auraient un développement considérable et une importance capitale, paraissent ici un peu secs. M. Maurice Croiset ne touche que par allusion à l'histoire primitive des Grecs, à leur religion, à leurs mœurs. Il étudie avant tout l'esprit grec tel qu'il se montre dans les monuments de la littérature : plutôt que les œuvres de l'art, plutôt que les institutions, ce qu'il observe de préférence, c'est l'instrument même de la pensée grecque, cet admirable langage qui s'est si merveilleusement prêté à l'expression de toutes les idées dont vit encore le genre humain. Le chapitre sur la langue grecque (p. 20-40), et particulièrement les remarques sur la syntaxe, sont un modèle d'analyse délicate et judicieuse : on sent dans ces pages un fin lettré qui n'ignore aucun des mystères de la science grammaticale, mais qui porte légèrement le poids de ses connaissances philologiques.

Am. Hauvette.

---

92. — **Etudes sur quelques manuscrits des bibliothèques d'Italie concernant l'inquisition et les croyances hérétiques du XII^e au XVII^e siècle**, par Charles Molinier, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. Paris, Leroux, 1888. In-8, 208 p.

M. Charles Molinier, chargé d'une mission par le ministre de l'Instruction publique, a pu examiner divers manuscrits intéressants, à Milan, à Lucques, à Florence, à Rome. Il classe ces documents en trois séries : croyances des hérétiques, procédures et interrogatoires des prévenus. La première série se compose de *sommes*, la plupart inédites, écrites du xii^e au xiv^e siècle contre les hérétiques cathares, albigeois ou vaudois, et, en général, très curieuses pour l'histoire de ces doctrines. La seconde série comprend des textes de procédure, du xiii^e au xvii^e siècle; quelques-uns, des plus anciens, ne sont pas sans analogie avec l'ouvrage de Bernard Gui, *Practica officii inquisitionis*, et ont pu lui servir de source. Enfin, dans la troisième série, M. Ch. M. étudie des recueils d'interrogatoires subis par des hérétiques, et entre autres, le

plus important, le Vaticanus 4030, inestimable pour l'histoire de l'hérésie albigeoise et vaudoise en Languedoc, au début du XIVe siècle; M. Ch. Molinier l'analyse longuement et en publie des fragments considérables. On trouve, en appendice, quelques autres documents curieux. Souhaitons qu'on explore avec autant de soin et de succès les bibliothèques et archives du nord de l'Espagne; la moisson y serait sans doute aussi abondante.

M. A.

---

93. — **Olivier Basselin et Le Vau de Vire,** avec introduction et notes, par Gasté. Paris, Lemerre, 1887. In-12, p. 5 fr.

Quel est l'auteur, ou quels sont les auteurs de ces jolies chansons dont M. Gasté nous donne aujourd'hui, avec une introduction et des notes fort intéressantes, une édition nouvelle, d'après les manuscrits de Bayeux et de Vire? Il serait difficile de répondre nettement à cette question, mais il semble bien probable qu'il nous reste là quelque chose d'Olivier Basselin ou de ses « compaignons virois », inspirés par lui. Sans doute, c'est à lui, c'est à eux qu'il faut restituer ces couplets patriotiques et ces chansons à boire, les uns tout remplis de haine contre l'Anglais, les autres étincelantes de gaîté et de verve bachique.

Parce que M. G. a prouvé « par une argumentation solide », comme lui écrivait M. W. Foerster, que Jean Le Houx est bien l'auteur des chansons attribuées, depuis trois cents ans, à Olivier Basselin, il s'est fortement gardé de conclure que ce dernier n'a jamais existé. Il n'en reste pas moins étonnant qu'aucune chronique de l'époque ne fasse mention de cet homme que « les Engloys mirent à fin », parce qu'il avait été évidemment l'âme de la résistance à l'ennemi dans le pays virois. Boschier, un de ses compagnons sans doute « qui s'estoit mis sus en armes que avec grand nombre de peuples et communes » pour repousser les envahisseurs, a été plus heureux que lui : son nom figure plusieurs fois dans *la Chronique du Mont Saint-Michel*, récemment publiée par M. Siméon Luce. C'est lui que l'on nomme encore dans le début de cette chanson : « A la Compaignie d'ung bauchier Venus sommes du Vau de Vire, etc. » M. G. avait eu d'abord la pensée d'écrire : « A la compaignie d'ung ou de Boschier. » C'est assurément la bonne leçon, d'autant plus qu'elle éclaire le sens des couplets qui suivent. Les Compagnons Virois rendirent le nom du capitaine Prégent non moins populaire que ceux d'Olivier Basselin et de Boschier, pour avoir maintes fois bien *frotté* les Anglais, ou pour les avoir *enfondrés* dans la mer. Ce Prégent de Coetivy, qui devint amiral de France, fut tué d'un coup de canon au siège de Cherbourg, en 1450, « ce qui fut, raconte Jean Chartier, ung grand fort dommage et notable perte pour le roy, car il estoit un des vaillans chevaliers et re-

nommez du royaume de France, fort prudent homme et encor de bon âge. » Dans un de ses ouvrages peu connus, *Le temple de Bocace* (p. 90, édit. Kervyn), Chastellain, qui ne sait rien dire simplement, rapporte aussi le même fait avec son emphase habituelle : « Celle faulse traiteresse fortune, alors que (Pregent) mieulx pensoit a ordonner apres de ses affaires et de son estat et salut, le vint mener sous l'affust d'un canon, et lui promettant en tous perils et dangiers sauve vie, le fit finer sans parole. »

On rencontrera, dans « les Chansons d'amour », bon nombre de gracieux couplets où rit la poésie, comme celui-ci :

Je la regarday une pose :
Elle estoit blanche comme ung laict :
Et doulce comme ung agnelet,
Vermeillette comme une rose.

Ce n'est point à cette époque que les amoureux se consument de tristesse, parce qu'ils ne sont pas payés de retour. Si, par hasard, ils chantent qu'ils vont mourir ou qu'ils se meurent « de déplaisance », n'en croyez pas un mot. Ce sont des gaillards solides, aimant la joie et le plaisir, incapables de faire longtemps les langoureux, et qui ont bientôt fini leur deuil :

De moy ne sera, se m'aist Dieux,
Doresnavant aymee :
S'il ne luy plaist, s'y aille ailleurs :
Elle est plainte et plorée.

A. Delboulle.

---

94. — **Der ægyptische Joseph im Drama des XVI Jahrhunderts**, ein Beitrag zur vergleichenden Literaturgeschichte, von Alex. von Weilen. Wien, Hœlder, 1887. In-8, viii et 196 p. 4 mark.

Les trois sujets qui dominent le répertoire dramatique du xvi[e] siècle, sont l'Enfant prodigue, Suzanne, Joseph. Nous avons un bon travail de M. Pilger sur les drames consacrés à Suzanne. M. de Weilen vient de publier une excellente étude sur *Joseph dans le drame du* xvi[e] *siècle*. A la suite de longues et patientes recherches, il a trouvé huit drames latins et dix-neuf drames allemands composés sur *Joseph* de 1534 à 1625. Il les analyse avec détail et marque nettement ce qui les distingue et les rapproche les uns des autres. C'est avec raison qu'il insiste sur le *Joseph* de Crocus (1536) et met en relief les qualités de composition du jésuite hollandais; Crocus a fait de la femme de Putiphar le personnage le plus important de la pièce et il lui prête parfois de beaux accents; sa « comœdia sacra » fut le modèle que suivirent plus ou moins presque tous ceux qui traitèrent le même sujet. M. de W. cite après Crocus, l'Alsacien Gart dont Erich Schmidt a récemment édité le *Joseph* et apprécié les mérites, Macropedius qui ne manque pas de talent, Voidius dont le drame rappelle les pièces populaires en *plattdeutsch*, etc. Il a

su discerner dans chaque œuvre les imitations de l'antique, par exemple, de l'*Hippolyte* de Sénèque et des *Métamorphoses* d'Ovide. Il s'arrête à l'année 1625 et ne consacre aux drames postérieurs que deux à trois pages, en mentionnant, il est vrai, l'opérette « venue de la ville d'Offenbach », *Joséphine vendu* (sic) *par ses sœurs*. Le travail de M. de Weilen a été imprimé trop menu et ressemble à un catalogue dont les articles seraient extrêmement développés ; mais il témoigne d'un grand soin, d'études profondes et d'une observation pénétrante ; c'est vraiment une très remarquable « contribution à l'histoire de la littérature comparée. »

A. C.

---

95. — **Ph. Alb. Stapfer,** helvetischer Minister der Künste und Wissenschaften (1766-1840). Ein Lebens und Kulturbild, von Rudolf LUGINBÜHL, Basel, Detloff, 1887, IX-589 p. in-8.) 10 mark.

Personne ne reprochera à M. Luginbühl d'avoir traité son sujet d'une manière superficielle. A ceux qui seraient disposés à contester l'utilité de certains détails dans lesquels il a cru devoir entrer, il répondra, en biographe consciencieux, qu'aucune partie de la vie de son héros ne méritait de rester dans l'ombre ; que si, d'un autre côté, l'on objecte un manque de proportion entre les divers chapitres du livre, il lui sera facile de démontrer que la carrière de Philippe-Albert Stapfer en Suisse, étant peut-être plus mal connue encore que sa carrière française, comportait un développement au moins égal à celui de cette dernière. Et, de fait, telle qu'elle est, l'œuvre de M. L. est un modèle de biographie ; nous en avons rarement rencontré de plus fouillées ; nous n'en connaissons que peu dans lesquelles l'intérêt se soutienne d'une manière aussi constante.

Après un premier chapitre où se trouve sobrement esquissée la jeunesse de Stapfer (1766-1791), l'auteur aborde la carrière publique du futur diplomate (chap. II, 1791-1798), rappelle les services qu'il rendit à Berne comme professeur de théologie et discute la valeur de ses premiers essais littéraires et scientifiques. Le chap. III (1798-1800) traite de l'activité déployée par Stapfer en qualité de ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. On saura gré à M. L. du tableau très vivant qu'il trace à cette occasion de l'état de l'enseignement en Suisse à la veille et au moment de la Révolution. Pour être un peu spéciaux, les renseignements qu'il donne sur les réformes pédagogiques projetées ou exécutées par Stapfer n'en présentent pas moins un réel intérêt, et les quelques longueurs qui alourdissent le récit dans cette partie du livre sont à tout prendre assez excusables, si l'on songe que M. L. est instituteur primaire et que les douze subdivisions de ce chapitre sont sans doute le noyau d'un travail qui, dans l'idée de son auteur, ne devait pas atteindre un pareil développement.

Le chap. IV (1800-1803) est de beaucoup le plus intéressant du livre et contient un exposé fort bien fait des négociations que Stapfer eût à conduire au cours de sa mission diplomatique à Paris. Il y avait déjà fait une apparition en avril 1798, comme secrétaire de Luthard que le gouvernement de Berne avait envoyé au Directoire pour protester contre les excès commis sur son territoire par les troupes de Brune et de Schauenbourg. Les résultats de cette ambassade furent à peu près nuls pour le canton lésé, mais non pour Stapfer qui, par ses qualités brillantes, sut éclipser son chef de file et contracter des amitiés précieuses, grâce surtout à l'enthousiasme qu'il professait pour les idées nouvelles. Aussi, deux ans plus tard, reprenait-il le chemin de Paris en qualité de chargé d'affaires d'abord, puis de ministre plénipotentiaire. Jamais encore son pays ne s'était trouvé dans une situation aussi critique. En proie aux dissensions entre fédéralistes et unitaires — Stapfer appartenait à ce dernier parti; — occupée par les troupes françaises, la Suisse, bien que déclarée *indépendante* par Bonaparte, pouvait craindre à tout instant une annexion ou un morcellement. Mieux encore que Jahn dans son « *Bonaparte, Talleyrand et Stapfer* », M. L. a su démêler les intrigues sans nombre dont le nouveau ministre suisse — laissé le plus souvent sans instructions — parvint à triompher. Ses conversations avec le premier Consul, avec Talleyrand, avec Sieyès, et les jugements qu'il porte sur ses interlocuteurs, seraient à citer en entier.

Lorsque, au printemps de l'année 1803, Stapfer abandonna son poste, il put jeter, non sans quelque orgueil, un regard en arrière sur le chemin parcouru depuis son arrivée à Paris et les résultats de sa mission. « Tout ce qu'il sera possible d'obtenir, écrivait-il le 17 septem-« bre 1800, c'est une neutralité favorable à la République française, « mais affranchie de l'obligation d'accorder un passage à ses troupes « sur le territoire helvétique. Se flatter que nous puissions jamais re-« couvrer une indépendance absolue est non seulement se bercer d'une « chimère, si la France conserve sa prépondérance actuelle, mais c'est « encore vouloir une autocratie nationale dont l'ancienne Ligue Suisse « n'a jamais joui vis-à-vis des rois de France... Je ne dois pas vous « cacher que nous sommes profondément méprisés, et c'est peut-être (il « me répugne à le dire) ce mépris seul, joint à une tradition diploma-« tique encore respectée, qui nous a épargné le sort de la Pologne. »

Trois ans plus tard, la situation se trouvait modifiée du tout au tout, et ce résultat était dû en partie au patriotisme tenace de Stapfer. Grâce à ses instances, en effet, la Suisse avait obtenu de se faire représenter au congrès de Lunéville (p. 363), et le Valais, dont la possession tenait cependant à cœur au premier Consul, continuait à faire partie de la République helvétique. A dire vrai, la constitution « de la Malmaison » avait été rejetée avec trop de précipitation, et, d'un autre côté, le brusque retrait de l'armée française d'occupation venait de provoquer

en Suisse une nouvelle Révolution (septembre 1802) et de rappeler (pour la seconde fois) au pouvoir le parti fédéraliste qui en avait été chassé par les « unitaires » le 17 avril 1802. Mais l'*acte de médiation* (19 février 1803) allait mettre un terme à ces agitations stériles et faire entrer la Suisse dans une ère plus prospère. Nommé président de la commission de liquidation, Stapfer rentra momentanément en Suisse et donna sa démission au bout de quelques semaines. Sa carrière publique était terminée, et il n'avait que 37 ans!

Un 5e et dernier chapitre (1803-1840) met en relief les vertus privées de Stapfer, préoccupé dès lors presque exclusivement de l'éducation de ses douze enfants et d'œuvres philantropiques et religieuses. Ses relations avec Guizot, qui fit un instant partie de sa famille à titre de précepteur, avec Maine de Biran, Auguste de Staël, Jean Monod, d'une part, avec Laharpe, Pestalozzi, Vinet, Fellenberg et Humboldt, de l'autre, sa collaboration à la Biographie universelle de Michaud y sont exposées sommairement. Philippe-Albert Stapfer mourut à Paris le 27 mars 1840.

Les quelques observations de détail que nous avons le devoir de présenter n'affaiblissent en rien le jugement très favorable que nous portons sur le livre de M. Luginbühl. Ainsi, p. 134, il reproduit textuellement et donne comme inédite une lettre de Gœthe à Hottinger, qui ne l'est pas; ailleurs (p. 398 sqq), les raisons qu'il met en avant pour prouver que Stapfer ne conseilla pas à son ami Rengger (lettre du 6 déc. 1801) de tenter un nouveau coup d'Etat en Suisse, pendant l'absence du fédéraliste *landamnann* Reding, nous paraissent peu concluantes. Mais notre critique la plus sérieuse porte sur le style qui manque souvent de naturel et tombe parfois dans la vulgarité. Mieux vaut appeler Bonaparte *Bonaparte* que d'employer des périphrases rebattues *(der Korsische Loewe)* et l'expression *diplomatische Küche* (p. 353) dans un ouvrage sérieux n'est pas heureuse.

En résumé, le livre de M. Luginbühl apporte une contribution précieuse à l'histoire de la période helvétique et il aura sa place marquée entre les mémoires du prédecesseur de Stapfer, G. de Jenner et la Biographie de César de Laharpe que s'apprête à faire paraître M. Paul Stroehlin de Genève.

E. Rott.

---

96. — Victor Hugo. **Ein Beitrag zu seiner Würdigung in Deutschland** von Dr. G. Schmeding, Oberlehrer am Lehrerinnen-Seminar in Wolfenbüttel. Braunschweig, Schwetschke, 1887, in-8, iv, 128 pages. 2 mark.

Ce livre est sorti d'une pensée généreuse. L'attitude politique de Victor Hugo lui a valu bien des inimitiés en Allemagne; c'est contre ce sentiment injuste que M. Schmeding a voulu réagir. Il étudie l'auteur de *Cromwell* et de *Notre-Dame de Paris* successivement

comme poète, comme penseur, — je n'ose dire comme philosophe, — puis comme homme politique et privé, enfin dans son influence littéraire sur ses contemporains, et son étude est à la tois complète et impartiale.

M. S. a lu avec amour les poésies de Hugo et en a senti toutes les beautés. Il sait mettre en lumière l'art merveilleux avec lequel Victor Hugo arrive, par un heureux emploi des figures de mots, en particulier de l'antithèse et de la répétition, à produire les effets les plus dramatiques et les plus saisissants; il fait voir tout ce qu'il y a de profondeur et d'indicible émotion dans tant de morceaux du chef de l'Ecole romantique. Les rapprochements curieux qu'il établit à chaque instant entre Hugo et les poètes allemands contemporains, témoignent de l'étendue de ses connaissances littéraires

Rien de plus difficile que d'apprécier à leur juste valeur les romans de Victor Hugo; M. S., incline vers l'éloge, sans être aveugle sur les défauts. Il garde la même mesure dans le jugement qu'il porte sur les drames; il marque ce qu'il y a de paradoxal et d'outré dans le dessein du poète de faire d'un être criminel ou dégradé le représentant d'une des plus belles vertus du cœur humain, comme l'amour paternel ou maternel; mais il est séduit, — et il ne le cache pas, — par ce qu'il y a de jeunesse, de verve et de lyrisme dans quelques-unes des pièces de Hugo.

Plus loin, M. S. montre Hugo, amené dans ses ouvrages à examiner les problèmes les plus graves de l'existence, et leur donnant la solution la plus généreuse. Sans être croyant, le poète est resté profondément spiritualiste, et la dignité, la moralité humaine n'ont pas eu de défenseur plus ardent, la famille d'apologiste plus ému ni plus convaincu. Jamais il n'a eu de sympathie pour le matérialisme du xviii[e] ou du xix[e] siècle, et ce contemporain de Byron a échappé dans sa saine vigueur au pessimisme de René et de Manfred.

M. S. indique très bien par quelle évolution naturelle et forcée, Victor Hugo, de royaliste qu'il fut dans sa jeunesse, est devenu un des apôtres de la démocratie; il n'oublie pas sa haine profonde de la tyrannie, son pur et ardent patriotisme, — patriotisme qui n'avait rien d'étroit cependant, qui ne l'aveuglait pas sur le rôle des autres nations, mais se confondait pour lui dans le cosmopolitisme le plus large et le plus noble.

Une question se présentait en terminant : quelle a été l'influence du grand poète sur le mouvement littéraire contemporain? M. S. ne l'a pas résolue; il l'esquisse à peine. Il est vrai que c'est un sujet particulièrement difficile à traiter pour un étranger, même aussi versé qu'il paraît l'être dans notre littérature.

M. S. conclut par « Une parole de paix ». Au moment où il a achevé et publié son travail, des bruits de guerre avaient retenti dans toute l'Europe; loin de s'associer aux ardeurs belliqueuses de quel-

ques-uns de ses compatriotes, M. S. leur montre dans le poète un esprit fait, non pour la haine, mais pour l'amour, et qu'on voit, au milieu des cris ou des menaces de guerre, appeler de ses vœux la paix bienfaisante :

> Peuples, je compris que j'entendais chanter
> L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère,
> Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.

Mais ce n'est pas seulement pour Victor Hugo que M. Schmeding réclame la sympathie de ses compatriotes, c'est pour notre langue et notre littérature tout entière, qu'il les convie à étudier et à approfondir. Ce conseil peut être donné aussi de ce côté-ci des Vosges, et nous souhaitons également qu'on apprenne chaque jour à mieux connaître chez nous la langue, la littérature et la civilisation allemandes; c'est là un gage de paix, ou du moins un préservatif infaillible contre toute entreprise téméraire ou inconsidérée.

Ch. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Maurice TOURNEUX vient de publier dans leur intégrité les mémoires inédits sur Beaumarchais, de Gudin, qui n'étaient connus jusqu'à présent que par de courts extraits de M. de Loménie et par le récent livre de M. A. Bettelheim (*Histoire de Beaumarchais*, par Gudin de La Brenellerie. Paris, Plon, in-8°, 1888, XXVIII et 508 p.). Un de nos collaborateurs rendra compte de cette importante publication.

— Le premier fascicule de la deuxième édition de l'*Histoire de la littérature allemande* de feu HEINRICH a paru à la librairie Leroux.

— L'Académie des belles-lettres de Caen décernera en 1889 le prix Lair, de 2,000 fr., à l'auteur de la meilleure étude sur *Thomas Corneille* (envoyer les mémoires avant le 30 juin 1889).

— M. le docteur BARTHÉLEMY doit publier prochainement, en deux volumes, une *Histoire d'Aubagne*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 février 1888.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, annonce à l'Académie la mort de M. Fleischer, associé étranger. M. Barbier de Meynard, vice-président, rappelle que M. Fleischer, orientaliste d'une haute valeur, appartenait à l'Académie depuis vingt ans et qu'il s'honorait d'avoir été l'élève de Silvestre de Sacy.

M. Aloïs Heiss retire sa candidature à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. P.-Ch. Robert.

M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie de nouveaux renseignements sur les fouilles des Catacombes.

Le P. Delattre adresse à l'Académie, pour la commission des inscriptions sémiti-

ques, les estampages de vingt-huit stèles puniques trouvées récemment à Carthage.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède à l'élection d'un membre libre, en remplacement de M. P.-Ch. Robert. Trois tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.
M. Joachim Menant	13 voix.	15 voix.	22 voix.
M. de la Borderie............	10 —	14 —	16 —
M. Émile Picot...............	5 —	6 —	3 —
M. le Dr Hamy...............	5 —	5 —	» —
M. R. Mowat	5 —	» —	» —
M. de Ruble	3 —	» —	» —
M. Robiou	» —	1 —	» —
	41 —	41 —	41 —

M. Joachim Menant est élu. L'élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Châtelain communique une note sur un très ancien manuscrit d'Horace, conservé autrefois à Autun. Ce manuscrit a été signalé dans le catalogue de Haenel en 1830; Millin, qui l'avait vu en 1804, en a laissé une description; mais, de nos jours, les érudits qui ont visité Autun l'ont cherché inutilement. En examinant de plus près la description de Millin, M. Châtelain a reconnu qu'elle se rapporte exactement à un volume de la Bibliothèque nationale, le manuscrit latin 10310. On peut donc affirmer que le précieux manuscrit d'Autun n'est pas perdu, il a simplement passé d'une bibliothèque à une autre.

Une page du manuscrit latin 10310 est reproduite en fac-similé dans la *Paléographie des classiques latins* de M. Châtelain.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : 1° Joseph Roman, *Obituaire du chapitre de Saint-Mary de Forcalquier*; 2° Louis Blancard, *la Pile de Charlemagne, étude sur l'origine et le poids des deniers neufs et de la livre de Charlemagne*; 3° id., *Nouveau Classement des monnaies bretonnes antérieures au monnayage de Philippe le Bel*; 4° id., *le Florin provençal*; 5° id., *Charte de donation de Ségalarie à Aicard, fils d'Arlulfe (989)*; 6° id., *la Charte de Gibellin de Grimaut*; — par M. Héron de Villefosse : Ch Tissot, *Géographie comparée de la province d'Afrique*, tome II, publié et complété par Salomon Reinach; — par M. Delisle : 1° *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy*, publiées par Philippe Tamizey de Larroque, tome I; 2° A. Lecoy de la Marche, *Louis XI et la succession de Provence*; 3° Henri Jadart, *Jeanne d'Arc à Reims. Ses relations avec Reims, ses lettres aux Rémois*; 4° Pierre de Nolhac, *Erasme en Italie, étude sur un épisode de la Renaissance, accompagnée de douze lettres inédites d'Erasme*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 8 février 1888.

M. de Villefosse lit : 1° une note de M. Berthelé, archiviste des Deux-Sèvres, sur un moule destiné à fabriquer des enseignes pour le pèlerinage de N.-D. de Pitié, près Saint-Laurent-sur-Sèvre; 2° une lettre de M. Blumereau de Rom (Deux-Sèvres), sur les fouilles qu'il continue à faire dans cette localité. Il communique ensuite une casserole d'argent trouvée à Hastings près de Douvres et portant l'inscription NUMini AVGVSti DEO Marti ROMVLVS CAMVLOSENI FIL· FOSVIT.

M. Babelon présente une communication sur la numismatique de la ville d'Aba en Carie, il démontre que les médailles attribuées à cette localité sont en réalité d'Olba en Cilicie. Il conjecture que l'éthnique ΑΒΗΝΩΝ, lu récemment sur une inscription de Rome en assez mauvais état, doit être rétabli ΤΑΒΗΝΩΝ, et qu'il s'agit non d'Aba, mais de Taba, ville de la même province de Carie.

M. Mowat présente la photographie d'un taureau à trois cornes, récemment découvert à Martigny.

M. de Laurière communique quelques fragments d'inscriptions d'après les estampages envoyés de Rome, par M. l'abbé Le Louet, l'une d'elles est une épitaphe portant les deux dates consulaires de 381 et de 384.

M. Ravaisson-Mollien attire l'attention sur l'intérêt que présente la coiffure d'une tête figurée sur le manche de la casserole dont il a été question ci-dessus.

A. Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 5 mars 1888 —

Sommaire : 97. Regnaud, Origine et philosophie du langage. — 98. Pierrot-Deseilligny, L'amphithéâtre de Lyon. — 99-101. Serre, La trière athénienne; Les marines de guerre de l'antiquité et du moyen-âge; Etudes sur l'histoire militaire et maritime des Grecs et des Romains. — 102. Breusing, L'art nautique des anciens. — 103. Vars, L'art nautique dans l'antiquité et spécialement en Grèce. — 104. Gasquy, Fulgence. — 105. Fournier, Le commerce en Hongrie et Pologne au xviii[e] siècle. — 106. Dietz, Les études classiques sans latin. — 107. Heinrich, Le procès du latin. — 108. Astrié, Le latin doit-il disparaître de l'enseignement? — 109. Bigot, Questions d'enseignement secondaire. — 110. Maneuvrier, L'éducation de la bourgeoisie sous la République. — 111. Keelhoff, La question des humanités. — 112. Flach, L'hellénisme de l'avenir. — Chronique. — Société des Antiquaires de France.

97 — **Origine et Philosophie du Langage, ou Principes de Linguistique Indo-européenne,** par Paul Regnaud. Paris, Fischbacher, 1888. In-12, xix-443 pp.

Tandis que la Société de Linguistique de Paris proscrit impitoyablement, en ses premiers statuts [1], toute recherche sur la question de l'origine du langage, cette quadrature du cercle dont, voici tantôt quarante ans, notre maître à tous a si élégamment esquissé les contours, l'Académie des sciences morales lui a ouvert ses programmes et a cru l'heure venue, pour quelque esprit puissamment synthétique, de coordonner les résultats encore fragmentaires de l'enquête linguistique contemporaine. Qu'en faut-il conclure? Qu'à l'inverse de ce qui se passe partout ailleurs, là où les hommes du métier se tiennent sur la réserve, les philosophes dogmatisent? Non, car c'est précisément un linguiste qui a répondu avec succès à l'appel de l'Académie, et, quelque jugement que l'avenir doive porter sur l'œuvre, en tout cas très personnelle, de M. Paul Regnaud, on ne peut qu'applaudir présentement à la haute distinction que lui ont value de consciencieux efforts et une persévérante conviction unis au savoir et au talent.

M. R. s'est proposé de répondre aux questions suivantes: « La philosophie du langage: — 1° Exposer et apprécier les différents systèmes qui, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ont eu pour but d'expliquer philosophiquement les origines et les lois du langage; — 2° Recueillir, dans les œuvres les plus importantes de la philologie contemporaine, les

1. *Bull. Soc. Ling.*, I, p. xl. Cette interdiction a disparu des statuts définitifs publiés *ibid.*, V, p. 1; mais je ne crois pas trop m'avancer en supposant qu'elle subsiste dans l'esprit général de la Société et inspire tous les travaux de ses membres.

principes et les faits qui pourraient servir à la formation d'une philosophie du langage. »

La première partie du livre est excellente et suppose une somme de travail et de connaissances vraiment imposante. Tout au plus, de cet exposé, généralement sobre et toujours judicieux, des théories — dirai-je des rêveries? — linguistiques de l'antiquité et des temps modernes, serait-on tenté d'élaguer quelques citations qui font longueur et ne sauraient plus rien nous apprendre; car enfin, à nous qui savons aujourd'hui, non pas sans doute comment l'homme a commencé à parler, mais du moins comment il parle en accroissant et transformant sans cesse son fonds linguistique, qu'importent désormais les utopies étymologiques de Leibniz, les hallucinations auditives du président de Brosses ou les ironies ambiguës du *Cratyle*? Que le langage ait débuté par l'onomatopée, ou, ce qui est bien plus vraisemblable, par le cri, d'abord simple réflexe émotif de la joie, de la souffrance ou de la terreur, que son utilité, peu à peu reconnue, a fait transformer en une expression de tendresse, un appel à la pitié, un signal d'alarme, combien en tout état de cause nous sommes loin de ces théories d'hier, qui enfermaient en chaque consonne et chaque voyelle une vertu cachée, et montraient, à grand renfort d'exemples entassés pêle-mêle, comment le mot *dur* implique fatalement l'idée de « dureté », ou pourquoi le groupe *fl* est inséparable de l'idée de « couler » (à preuve, sans doute, *flanc*, *fleur*, *flamme* et *fléau*)! Mais, si M. R. s'est étendu un peu trop complaisamment à notre gré sur cet âge d'or de la philologie, il y a encore, après tout, quelque chose de consolant et même d'encourageant dans le spectacle de ces aberrations : c'est d'espérer qu'on n'y retombera plus — est-ce bien sûr? — et de mesurer le chemin parcouru depuis moins d'un siècle que Volney et Humboldt ont paru.

Dans la seconde partie de son ouvrage, l'auteur s'est, de propos délibéré, écarté du plan que lui traçait l'Académie [1]. C'était assurément son droit, et il est certain que, si les travaux les plus récents lui fournissaient tous les éléments possibles d'une méthodologie linguistique, il n'y eût trouvé que difficilement les bases d'une philosophie du langage au sens où il l'entend. Mais, par cela même qu'il a cru pouvoir construire son système en faisant abstraction des données et de la méthode de l'analyse contemporaine, cette même analyse demeure impuissante en face de sa conception philosophique et doit renoncer à la discuter. Il faudrait pour cela faire passer au creuset chacune des doctrines particulières qui l'étayent, reprendre, par exemple, une à une toutes les étymologies de M. R. et en contrôler la valeur. Ce serait l'affaire, non

1. Il nous en dit lui-même la raison (p. VI i. n.) : « Dans une note qui accompagnait mon Mémoire, je m'excusais d'avoir répondu à cette seconde question plutôt par l'exposé de mes propres doctrines et la critique des théories des autres linguistes que par une synthèse de celles-ci, en faisant valoir la difficulté de puiser dans leurs ouvrages, dénués pour la plupart de vues d'ensemble et de portée générale, les éléments d'une véritable philosophie du langage. »

d'un article, mais d'un volume, et encore n'aboutirait-on pas, puisqu'on lui opposerait un critérium de certitude tout différent du sien, un crédo fondamental qu'il refuse de confesser. La critique s'arrête donc au seuil de la IIe partie du livre de M. R. : elle et lui, du moins sur les questions d'origine, ne parlent point la même langue, comme il est aisé de s'en assurer.

Et d'abord, qu'entend-il par une racine? Pour nous, c'est le résidu dernier et insoluble de l'analyse linguistique, l'atome insécable au-delà duquel il nous est impossible de rien connaître et qui lui-même d'ailleurs n'a probablement d'existence que dans notre pensée, l'abstraction pure enfin que l'infirmité de l'esprit humain le force à placer à la base de toute science, limite et point de départ à la fois de sa connaissance. Pour M. R., la racine existe évidemment à l'état de réalité objective, elle est ou fut l'expression d'un concept élémentaire; sans doute il ne faudrait point le presser beaucoup pour lui faire déclarer que les Indo-Européens nos pères parlaient consciemment par racines et suffixes, à peu près comme les algébristes de nos jours par addition de signes représentatifs de quantités.

Lui accordât-on même ce point, qui déjà échappe à toute espèce de démonstration, il resterait à savoir ce qu'étaient, d'où provenaient ces monosyllabes significatifs, et s'ils n'étaient pas eux-mêmes, comme nos monosyllabes français, la réduction phonétique de polysyllabes plus anciens. En admettant que la langue commune indo-européenne remonte à cinq ou six mille ans, ce qui nous constitue un assez long passé d'ancêtres, ces ancêtres à leur tour en avaient encore un bien plus long derrière eux, et il n'est pas supposable que l'auteur prétende retrouver dans la racine indo-européenne le premier balbutiement du verbe humain. Dès lors, entre une racine indo-européenne * *dhê* (faire) et une « racine » française * *fai*, il n'y a que cette différence, que l'histoire nous permet de tracer la généalogie de * *fai* jusqu'à *fáciô* et par delà, tandis qu'il n'existe et ne peut exister aucun document qui nous fasse remonter au-delà de * *dhê*, terme ultime de notre analyse; et, de même que, si nous étions dépourvus de toute connaissance du latin, notre ignorance ne nous autoriserait pas à rapporter à une même origine les monosyllabes *(je) fais*, *fay* (hêtre), *faix* et *fée*, qui en fait n'ont rien de commun que leur homophonie, ainsi l'absence de toute raison de décider n'est pas à elle seule une raison suffisante pour assimiler la racine * *dhê* à telle autre, qui probablement n'offre avec elle qu'une ressemblance tout aussi extérieure et accidentelle.

D'autres linguistes, dira M. R. (p. 156), m'ont montré la voie, et je ne fais que les suivre : avec une logique à la fois plus serrée et plus hardie, pourrait-il ajouter. Mais aussi se sont-ils tous égarés. Eh! oui sans doute, des maîtres éminents, à l'imagination féconde et vive, ont caressé la chimère de la reconstruction du langage primordial et diversement réduit les racines à l'ébauchoir pour les faire rentrer les unes dans

les autres. La linguistique a commencé par là. La chimie n'a-t-elle pas vécu, durant des siècles, sur la croyance à la transmutation des métaux?

L'école nouvelle, évidemment moins brillante que ces illustres initiateurs, a la modestie de se contenter à moins de frais. Elle ne comprendra jamais comment la connaissance approximative qu'elle a atteinte de l'évolution de la racine * *dhê*, depuis le passé indo-européen jusqu'à nos jours, l'autoriserait à restituer, ou seulement à concevoir l'évolution des éléments absolument inconnus qui ont pu concourir à la formation de cette même racine antérieurement à ce passé. Or, cet aveu d'ignorance élémentaire équivaut, selon M. R. (p. 155), « à prétendre que les éclipses de l'antiquité ne sauraient être l'objet des calculs des astronomes modernes [1], sous prétexte que les lois de la mécanique céleste ne sont peut-être plus aujourd'hui les mêmes qu'autrefois. » Comment une semblable comparaison n'a-t-elle pas arrêté le savant auteur? Les lois physiques sont la généralisation d'un fait qui se produit constamment de la même façon, dans des conditions identiques; une loi phonétique est la généralisation d'un fait observé, pendant une certaine période de temps, dans l'étendue restreinte d'une petite unité linguistique. Un corps grave abandonné à lui-même n'a qu'une manière de tomber; un phonème quelconque en a cent, toutes également possibles de se modifier : ou, pour parler plus exactement, étant donnée la position de l'organe vocal propre à l'articulation correcte d'un certain phonème, il y a une infinité de positions voisines que l'organe est susceptible de prendre tour à tour, aucune à laquelle il doive nécessairement s'arrêter. Le choix involontaire et inconscient que le sujet parlant a pu faire entre toutes ces positions éventuelles, comment le connaître autrement que par les données de l'histoire et de la comparaison des langues? Et, quand l'histoire est muette, quand la comparaison s'arrête faute de termes, où prendre le courage de rien décider?

Le caractère absolu des lois du langage, nul n'a élevé ce principe plus haut que l'école moderne, et j'avoue, pour ma part, ne pouvoir comprendre comment il s'opposerait à la formation de dialectes (p. 186 i. n.), puisque tout dialecte possède un ensemble de lois phonétiques qui, dans la sphère limitée où elles règnent, apparaissent comme absolues. Mais, sous peine d'abus de mots, il importe de s'entendre : une loi phonétique n'est après tout qu'une moyenne de faits, et c'est surtout au point de vue de la méthode du linguiste qu'il convient d'en affirmer la constance, afin de bannir pour jamais de la science les mutations sporadiques et *ad libitum* sur lesquelles rien de stable ne saurait s'édi-

1. Il n'y a point parité : nous avons ou nous pouvons avoir des documents authentiques sur les éclipses de l'antiquité, et la période glaciaire, dûment constatée, nous renseigne mieux qu'un papyrus sur des faits astronomiques beaucoup plus anciens et plus importants. Mais, pour trouver un terme équivalent, il faudrait parler de l'application des lois de la mécanique céleste à la matière cosmique des nébuleuses irrésolubles. La science se flatte-t-elle d'en être venue là?

fier [1]. Allant plus loin, d'aucuns poseront peut-être en fait la constance des faits phonétiques observés dans une unité dialectale durant une période donnée. Mais de là à induire des lois qui auraient agi à une époque entièrement inconnue, sur des larynx dont pas une articulation précise n'est venue jusqu'à nous, il y a un abîme que la science n'essayera pas de franchir [2].

M. R. a souvent réduit le débat à une seule question : « Accordera-t-on la possibilité de l'existence de dialectes au sein de la langue-mère? » On l'accordera sans difficulté. On fait mieux, on en constate directement l'existence : quelques-uns de ces dialectes ont survécu et se nomment le sanscrit, le grec, le latin, le gothique ; un bien plus grand nombre a disparu sans laisser de postérité. Que tel ou tel de ceux-ci ait pu, de ci de là, contaminer les dialectes conservés, on ne le contestera pas non plus ; mais encore une fois, qu'en savons-nous? Et comment en juger que par divination? C'est en métaphysique seulement que tous les possibles ont droit à l'existence.

J'en ai dit bien long pour m'excuser de ne rien dire. Et c'est ainsi pourtant : je ne prétends pas avoir réfuté ni même critiqué les doctrines de M. Regnaud, mais simplement avoir montré, avec toute la netteté dont je suis capable, le désaccord profond, absolu dans les termes, dans les idées, dans la conception même du fait du langage et de son évolution, qui empêche la majorité de l'ecole linguistique de s'entendre avec lui et réduit notre analyse au silence devant ses audacieuses synthèses. Il aura peut-être un jour l'honneur de passer pour un novateur : il en doit subir aujourd'hui les inévitables inconvénients, atténués d'ailleurs par une assez universelle estime pour ne point ressentir son isolement et par d'assez imposants suffrages pour s'en pouvoir consoler [3].

Une divergence d'ensemble aussi caractérisée me dispense et m'interdit même les observations de détail. Il en est toutefois qui s'imposeront au lecteur attentif. On s'étonnera, par exemple, de voir (p. 146) χθαμαλός et χαμηλός cités comme doublets issus de l'évolution phonétique : χθαμαλός seul est primitif et a subi une évolution, et χαμηλός est visiblement refait sur χαμαί par l'affixation analogique d'un suffixe pris

1. A ce propos, M. R. a écrit, dans un autre de ses ouvrages, qu'il ne concevait pas comment un principe qui serait faux en lui-même deviendrait excellent comme règle de méthode. S'il est faux, sans doute ; mais s'il n'est qu'indémontré...? Toute science en est là : l'hypothèse première qui lui sert de base n'a pas besoin d'être démontrée, auquel cas elle cesserait d'être une hypothèse ; il suffit qu'elle ne contredise pas les faits vérifiés. Ainsi la physique enseigne, le sens commun admet la divisibilité de la matière à l'infini ; et pourtant qu'est-ce que la chimie sans l'hypothèse de l'indivisibilité de l'atome?

2. Le principe de moindre action n'y suffit pas : ce qui est moindre effort pour une certaine structure de l'appareil vocal est effort plus grand pour telle autre où un anatomiste apercevrait à peine une différence.

3. Je dois ajouter que le chapitre VII de la IIe partie contient, sur le mécanisme de la proposition indo-européenne, d'excellentes considérations, que tout linguiste trouvera profit à méditer.

au type στιγηλός. Rattacher *aestumô* à *aestus* (p. 209), ce n'est pas moins pécher contre l'étymologie que contre le sentiment des Latins eux-mêmes, chez qui la cérémonie de la mancipation *per aes et libram* maintenait vivace le souvenir de l'origine de ce terme technique [1].

V. Henry.

---

98. — **Notice sur l'amphithéâtre de Lyon,** par Jules Pierrot-Deseilligny. Caen, Delesques, 1887. In-8, 29 p.

On connait depuis longtemps la situation du théâtre de Lyon, sur la colline de Fourvières, dans l'ancien clos des Minimes. M. P. D. fit au mois de mai dernier des fouilles dans une propriété détachée de ce clos et qui appartient maintenant à son oncle M. Lafon. Il reconnut des restes de murs antiques : 3 murs concentriques sur une longueur de 41, 34 et 15, et 7 murs de rayonnement. Le secteur, ainsi déterminé, révèle une enceinte ayant la forme d'une ellipse irrégulière. Cette enceinte est celle de l'amphithéâtre dans lequel eurent lieu, en 177, les supplices des célèbres martyrs de Lyon. L'arène était constituée par un plateau à mi-côte; une partie de la *cauea* s'appuyait sur la déclivité, tandis que l'autre, depuis longtemps détruite, formait une bâtisse du côté de la Saône. En descendant le fleuve, les nautes du Rhône et de la Saône voyaient donc pittoresquement groupés sur la colline le palais du gouverneur, l'amphithéâtre et le théâtre. Cette découverte est un heureux début. En terminant, M. Pierrot-Deseilligny passe en revue les conjectures, peu vraisemblables, de ses devanciers. Lire surtout les pp. 21, sqq. : on y verra ce que peut devenir un témoignage du XVII^e s. sous la plume des archéologues qui, en se le repassant de l'un à l'autre, y ont ajouté chaque fois de nouvelles *découvertes*.

P. L.

---

99. — **La trière athénienne,** par M. le contre-amiral Serre. Paris, Impr. Nat., 1882. In-4, 38 p. 2 pl. (Tirage à part des mémoires présentés à l'Ac. des Sc. t. XXVIII).

100. — **Les marines de guerre de l'antiquité et du moyen-âge,** par M. le contre-amiral Serre. Paris, L. Baudoin, 1885, in-8, 210 p. 3 pl. (Extrait de la Revue maritime et coloniale).

101. — **Etudes sur l'histoire militaire et maritime des Grecs et des Romains,** par le contre-amiral Serre. Paris, L. Baudoin, 1888, in-12, XII-270 p. 5 pl.

102. — **Die Nautik der Alten,** von Dr. A. Breusing, Direktor der Seefahrtschule in Bremen. Bremen. C. Schünemann, 1886. in-8, XIV-219 p. 4 pl. 1 carte. 10 marks.

103. — **L'art nautique dans l'antiquité et spécialement en Grèce,**

1. En terminant je me reprocherais de ne pas remercier M. Regnaud de la place — beaucoup trop importante pour mes travaux — qu'il veut bien m'assigner dans l'école contemporaine. Qu'il me permette en même temps de lui signaler, dans la citation de la p. 101 i. n., un petit mot *vix* dont l'omission dénature légèrement l'expression de ma pensée.

d'après A. Breusing, accompagné d'éclaircissements et de comparaisons avec les usages et les procédés de la marine actuelle, par J. Vars. Paris, C. Klincsieck, 1887, in-16, xv-264 p. 56 fig. et carte intercalées dans le texte.

Le nombre et l'importance des ouvrages ci-dessus montrent quelle activité règne en ce moment dans le domaine de l'archéologie navale. Je me propose de déterminer l'état actuel de cette science en examinant la méthode et les résultats des derniers travaux qu'elle a suscités.

Le contre-amiral Serre a entrepris une vaste tâche : restituer les divers bâtiments de guerre de l'antiquité depuis la pentécontore grecque primitive jusqu'aux dromons byzantins en passant par la trière athénienne, la pentère hellénique, la quinquérème et la liburne romaines. Sa méthode consiste, en se tenant au courant des recherches archéologiques, à s'appuyer surtout sur les lois de la nautique et de la mécanique pour retrouver le navire convenant le mieux aux fonctions en vue desquelles il a été créé et aux circonstances qui l'ont vu naître. Il donne donc une large place à l'hypothèse; en revanche, ses reconstructions sont d'un homme du métier; on est sûr que ses bâtiments pourront naviguer et tenir convenablement la mer et, par leur précision technique, ses recherches sont précieuses aux archéologues. En outre, il a le sens de la succession historique des faits; il suit les changements qui se sont produits pendant l'antiquité dans l'architecture navale, ce qui est un des points les plus intéressants et jusqu'à présent les moins élucidés de la question.

Je ne puis qu'indiquer ses principales idées en notant jusqu'à quel point elles concordent avec les textes et les monuments. Il admet pour les bateaux à rames helléniques ce qu'il appelle « la polyrémie étagée simultanée », c'est-à-dire que dans la trière, par ex., les trois files horizontales de rameurs agissent en même temps, chaque homme manœuvrant un seul aviron, et sont non pas superposés dans un plan vertical, mais établis parallèlement sur des sièges d'autant plus élevés qu'on se rapproche plus de l'axe longitudinal du navire. Ce système qui n'est pas nouveau peut, à la rigueur, se concilier avec les textes et les monuments ; il a même pour lui le peu de distance verticale des sabords de nage de la trière de l'Acropole. La dière primitive que j'ai publiée [1] présente bien des rameurs superposés verticalement ; mais ils sont séparés par un pont, ce qui serait impossible dans un navire un peu considérable ; en outre, l'artiste était incapable de représenter la perspective. En somme, on ne peut actuellement trancher la question par des arguments archéologiques définitifs en faveur de la superposition verticale ou de l'étagement oblique.

Ce qui suit est la partie originale du système du contre-amiral Serre. La vogue simultanée des trois files de rameurs, tout en étant possible, ne lui paraît admissible que comme vogue de parade ; il pense que,

1. *Monuments grecs*, 1882-84, p. 33 sq.

dans le combat, on ne bordait que les avirons thranites en mettant trois hommes sur chacun d'eux ; on pouvait également, pour ménager l'équipage, border uniquement les avirons zygites avec deux hommes sur chacun d'eux, ou seulement les avirons thalamites avec un seul homme. Voilà donc quatre espèces de vogues que l'amovibilité des bancs permettait d'organiser. C'est une hypothèse très ingénieuse ; mais au point de vue archéologique, aucun texte, aucun monument ne la confirme.

Le contre-amiral Serre pense que le nom de trière vient de ce que le navire contenait des avirons (les rames thranites) qu'on faisait au besoin actionner par trois hommes. Les navires plus grands auraient été nommés d'après des principes analogues, ce qui est un des côtés séduisants de l'hypothèse, les anciens n'ayant point signalé dans la construction navale hellénique de brusques changements et ne paraissant connaître que trois espèces d'avirons, thranites, zygites et thalamites. Le nom de la pentère proviendrait de ce qu'on pouvait mettre cinq hommes sur les avirons thranites. Dans l'octère, on bordait successivement les avirons thranites avec huit hommes, zygites avec cinq, thalamites avec trois ; mais il n'y eut jamais que trois rangs de rames étagés. Pour la fameuse tessérakontère de Ptolémée Philopator, le contre-amiral Serre est obligé d'admettre que, les équipes de chaque rame comprenant vingt hommes, on avait pris pour former le nom deux équipes correspondantes, soit quarante hommes, ce qui ne paraît imaginé que pour la commodité de la thèse.

Le gréement de la trière et des bâtiments plus gros, tel qu'il le suppose, est trop compliqué. Le beaupré horizontal et les voiles latines paraissent avoir été inconnus aux Grecs. Nous ne sommes autorisés à admettre pour la trière que deux mâts, l'un vers le centre ἱστὸς μέγας, l'autre à l'avant, fortement incliné sur la proue ἱστὸς ἀκάτειος. Les seules voiles mentionnées et représentées sont les voiles carrées (sauf les *suppara*).

La partie la plus hardie des recherches du contre-amiral Serre est celle qui concerne les quinquérèmes romaines de la première guerre punique. L'auteur proteste contre l'identification qu'en fait Polybe avec les pentères grecques ; la rapidité de leur construction, le rôle qu'elles jouent dans les batailles le convainquent que Polybe n'entendait rien aux choses de la mer et que les quinquérèmes étaient de petits navires bordant de chaque côté cinq avirons (de là leur nom) actionnés chacun par quatre hommes, soit en tout quarante rameurs. La place me manque ici pour discuter cette assertion, qui sera prochainement examinée dans la thèse que m'annonce M. Vars sur la marine romaine.

Les liburnes qui succédèrent aux quinquérèmes auraient présenté encore une autre disposition des rames ; selon qu'elles étaient birèmes ou trirèmes, elles bordaient de chaque côté deux ou trois avirons par banc, actionnés par deux ou trois hommes assis côte à côte, les bancs étant non pas perpendiculaires mais obliques par rapport à l'axe longitudinal

du navire et tous les scalmes placés sur une ligne horizontale. Il n'y avait point de superposition de rames ni de rameurs, bien que chaque homme ne maniât qu'un aviron. Ce qu'il y a d'intéressant dans ce système, c'est que c'est là la vogue pratiquée sur les trirèmes de Venise du xvᵉ et du xviᵉ siècle [1]. Les liburnes seraient leurs ancêtres directs.

Autant l'archéologue, qui ne veut pas sortir de son domaine et ne cherche que ce qui est démontré, est embarrassé avec le contre-amiral Serre, autant il est à l'aise avec M. Breusing. M. Breusing se borne à résumer, d'après les auteurs anciens, ce que nous savons de précis sur l'art nautique dans l'antiquité. Il ne va que jusqu'où les documents le conduisent sûrement et n'aborde même pas la question controversée de la disposition des rames. Son livre contient un recueil de textes nautiques auquel on pourrait ajouter, mais qui est fort riche, et la détermination du sens de la plupart des termes techniques des anciens.

Dans ces circonstances, la seule chose intéressante est de relever les principaux points de détail qui m'ont laissé des doutes. P. 30, les δρύοχοι sont identifiés avec les *couples;* il y a des textes qui s'expliquent très raisonnablement ainsi; mais dans Plat. *Tim.*, p. 81 B. τὰ στηρίγματα τῆς πηγνυμένης νεώς ne peuvent guère s'appliquer qu'aux étais verticaux qui soutenaient le navire pendant sa construction; s'il y a incertitude sur le sens du mot, elle remonte à l'antiquité. P. 34, l. 31 sq., dans Poll. I,86 l' ἀντιφάλκης ne peut être qu'une pièce consolidant le φάλκης (contre-étrave); or, le φάλκης ne se trouve qu'à l'avant; de là, l'impossibilité d'entendre ἑκατέρωθεν par : à l'avant et à l'arrière. L' ἀντιφάλκης est non pas un *genou*, mais un ensemble de deux poutres butées sur la contre-étrave et la maintenant à droite et à gauche; elles trouvaient leur point d'appui sur les *varangues*. P. 39, l. 1, dans Sophocle, *Ajax*, v. 242, θοὸν εἰρεσίας ζυγόν signifie non pas un navire, mais un banc de rameurs; θοός s'accorde grammaticalement avec ζυγόν, mais pour le sens avec εἰρεσία. P. 41, l. 23, je ne vois pas, en présence des témoignages, la nécessité de révoquer en doute l'existence des pierres percées sur les quais des ports pour frapper des amarres, bien que de simples pieux eussent rempli l'office. Le ch. 4 répare très heureusement les erreurs commises dans ma *trière* après Graser sur le gréement. P. 48, l. 5 sq., Br. donne des sens assez différents du mot ἱστοδόκη qui paraît simplement une expression générale désignant tout l'appareil destiné à recevoir le mât couché. Le passage d'Hésychius sur le mot κάπηξ est trop vague pour voir là le nom du madrier muni d'une fourche qui supportait la tête du mât. Du reste, p. 41, l. 22, Br. a déjà identifié ce mot avec une *bitte* sur laquelle on

---

1. Cette vogue s'appelle *a zenzile* par opposition à la vogue *a scaloccio* où plusieurs rameurs maniaient un gros aviron. V. à ce sujet la traduction que donne le contre-amiral Serre, *Les Marines de guerre*, etc., p. 154 sq., de l'ouvrage du contre-amiral L. Fincati, *Le triremi*.

fixait les cordages à l'arrière. P. 49, l. 35 sq., dans le passage d'Athénée 11,49, il ne s'agit pas d'une vergue proprement dite, mais des barres de hune recourbées vers le haut et supportant le parapet (θωράκιον). P. 57, l. 3 sq., Br. voit dans κράσπεδον la *ralingue* de la voile et entend dans Eurip., *Médée*, v. 523 sq., ἄκροισι λαίφους κρασπέδοις par « en larguant la voile jusqu'à son bord extrême ». Je comprends, comme dans Aristoph., *Grenouilles*, v. 999 ἄκροισι χρώμενος τοῖς ἱστίοις « en carguant une partie de la voile de façon à n'en employer que l'extrémité supérieure. » Si en effet les anciens ne savaient pas prendre *des ris* et se bornaient dans la tempête à relever le bas de la voile, comme on plisse chez nous des stores, c'est en pareil cas le haut de la voile qui recevait seul l'action du vent. P. 67, l. 16 sq., l'explication de παράσειρον, dans Athénée 5, 39, par « flamme attachée au mât », n'est pas admissible. P. 70, l. 18 sq., dans Aristoph., *Cheval.*, v. 759, τὴν ἄκατον παραβάλλου signifie non pas « Fonds droit sur l'ennemi », mais bien « *Range* le bateau ennemi » pour lui lancer les dauphins. Dans Plut., *Pomp.*, 73, παραβάλλειν a bien ce sens; il s'agit de venir bord à bord de l'embarcation qui porte Pompée pour le recueillir. P. 74, l. 10 sq., l'identification du χαλινός avec l'étai d'avant du mât est fort hasardée. P. 80, l. 31, le passage d'Aristophane, *Cheval.*, v. 440 sq., n'a pas été bien saisi. Le sens est : « Lâche les cargues; le vent mollit », ce qui est parfaitement clair : au début de la tempête, v. 432, la voile avait été carguée (συστείλας). Les τέρθριοι n'ont rien à voir avec les câbles qui manœuvraient les seaux servant à épuiser l'eau de la sentine. P. 87, l. 28 sq., dans Pline, H. N. *proem.* 1 : « alia vela in proris, alia in puppibus pandi ac tot modis provocari mortem », il ne peut être question que de voiles d'arrière et non d'un simple pavillon arboré à la poupe. P. 95, l. 11 sq., dans Aristoph. *Acharn.*, v. 553, τύλων ψοφούντων ne saurait signifier, d'après le contexte, des *tolétières* qui grincent sous l'aviron; il s'agit des travaux qui ont lieu dans l'arsenal, « des rames qu'on façonne, des chevilles qu'on enfonce bruyamment..., etc. » P. 97 sq., pour Br., les πηδάλια sont de grandes rames disposées presque horizontalement et ayant au sommet une cheville *placée dans le même plan que la pelle* : lorsqu'on appuie sur la cheville, celle-ci devient verticale et la *pelle* se présentant à l'eau non plus par la tranche mais par le travers, produit son effet; il estime que les navires étaient trop larges pour que le timonier pût manœuvrer à la fois les deux gouvernails. Or, si nous supposons l'aviron à peu près vertical et la *barre* dans un plan perpendiculaire à celui de la pelle, les deux barres peuvent être assez longues pour que le timonier, placé à égale distance des deux bords, les manœuvre à la fois. Quant au fait qu'il aurait eu besoin des deux mains pour actionner l'un des gouvernails, c'est une assertion positivement contredite par Vitruve, 10, 3, 5 « etiam navis onerariæ *maximæ* gubernator ansam gubernaculi tenens... *una manu* versat eam ». P. 105, l. 4 sq., le vers de Virg., *Æn.*, 6, 1 : Classique

immittit habenas », ne correspondrait pas à une réalité nautique; mais lorsque le timonier n'actionne pas les gouvernails, la pelle se présentant par la tranche n'oppose aucun obstacle à la marche du navire ; c'est en opposant la *pelle* à l'eau par le travers, qu'il retient d'un côté le navire pour le faire tourner. Dans le cas qui nous occupe, il fait exactement comme le cavalier qui rend la bride à son cheval. P. 108, l. 14 sq., ἄγκυρα μονόβολος ne peut signifier qu'une ancre à une seule patte (et non un grappin à quatre bras), l'ancre à deux pattes s'appelant ἀμφίβολος. P. 139, l. 36 sq., la difficulté soulevée par Br. à propos d'Homère, Odyss. 5 v. 349.51, est réelle : il semble bien qu'Ulysse ne peut charpenter pour son chaland un plancher aussi large que celui d'un navire de commerce; mais 1° dans l'âge héroïque, les hommes sont plus grands et plus forts que nature et leurs œuvres sont souvent empreintes de quelque exagération ; 2° les bateaux marchands du temps d'Homère devaient être assez petits ; 3° un plancher étant nécessaire, à moins qu'Ulysse ne consente à avoir toujours les pieds dans l'eau, j'aimerais mieux à la rigueur remplacer ὅσσον... τόσσον par οἷον... τοῖον que de supprimer les trois vers. P. 164, l. 36 sq., κατ' αὐτῆς, du verset 14 du voyage de saint Paul, ne peut s'entendre que de τὴν Κρήτην qui se trouve à la fin du verset précédent; il s'élève tout à coup un vent du N.-E. qui vient en réalité de Crète, le navire se trouvant sur la côte S. de l'ile. Il est arbitraire de s.ent. νεώς. P. 171, l. 9 sq., dans Eur., *Troad.*, v. 538 sq., ναὸς σκάφος signifie le ventre du vaisseau et n'est pas un ἓν διὰ δυοῖν pour ναῦς. Ibid. l. 24 sq., j'hésite à adopter l'explication très ingénieuse du passage d'Apollon. de Rhodes 1,367, ἔνδοθεν ne pouvant se rapporter grammaticalement qu'à ἔζωσαν et ἑκάτερθεν à τεινάμενοι. P. 173, l. 40 sq., dans Thucyd. 1,29, ζεύξαντες ne peut s'entendre de la mise en place des câbles (hypozômes) qui entouraient le navire. Il s'agit de remplacer les *baux* avariés : τὰς ἄλλας ἐπισκευάσαντες désigne des réparations plus légères. Le schol. dit du reste ἐνθέντες et non περιθέντες. P. 184, l. 25 sq., dans le vers. 18, il est question du jet en général — on se débarrasse des objets légers qu'on a sous la main. — Le jour suivant, vers. 19, on jette les apparaux pour alléger le navire ; enfin, vers. 38, on jette la cargaison de blé. Il n'est pas question du jet du blé au vers. 18. Il est singulier de supposer que le temps était assez mauvais pour qu'on fermât les écoutilles et de loger cependant les passagers sur le pont où ils auraient été balayés par les vagues.

L'excellent livre de M. Br. a été accommodé par M. J. Vars à l'usage de nos étudiants et des professeurs de l'enseignement secondaire, trop souvent réduits à ignorer ce qu'ils devraient savoir en l'absence de manuels facilement accessibles. L'adaptation de M. Vars, revue par M. Breusing, consiste en suppressions et en additions. Il a retranché les passages de discussion nécessaires dans un ouvrage de science, superflus dans un livre de vulgarisation, et le texte de beaucoup de citations. Il a ajouté la traduction des citations conservées et des rapprochements très instructifs

avec les termes et les usages de la marine moderne. En quelques endroits seulement, p. 47, note 5, p. 114, p. 233, note 1, il se sépare de Br. et dans le troisième, il le corrige très heureusement. La traduction est claire, sauf dans quelques passages un peu trop resserrés. J'ai relevé les inexactitudes suivantes : p. 36, l. 10, αἱ σκευοθῆκαι signifie les magasins d'agrès et non les cales couvertes, qui se disaient νεώσοικοι ; p. 39, l. 15, il traduit τὰ ἐγκοίλια par *varangues ;* comme l'admet Breusing, le mot désignait souvent les *couples*. P. 44, l. 15, « moins ces virures dépassent le niveau, plus le tirant d'eau est considérable..., » l. « moins il y a de ces virures visibles au-dessus de la flottaison... », etc. P. 67, l. 1, l'auteur a commis une inadvertance à propos de Bekker, *Anecd.*, p. 200, 21 : c'est κέρας et non ἐπίκριον qui est le mot employé par les Hellènes autres que les Attiques pour désigner la vergue. P. 73, l. 1, l' ἐπίτονος ne *protège* pas le mât, il l'assure, le consolide. P. 90, l. 40 sq « παραιρεῖν et συστέλλειν unis ensemble et *peut-être inséparables...* » est un c. s. P. 93 sq., la dénomination de beaupré appliquée à l' ἱστὸς ἀκάτειος est de nature à donner des idées fausses. P. 127, l. 4 sq l. « à cause de notre gouvernail à poste fixe, nous sommes obligés de former l'étambot d'une pièce de bois rectiligne ». L'accentuation grecque est souvent très défectueuse.

En somme, l'archéologie navale est en grand progrès ; il serait peut-être intéressant, en ce moment, de relever et de classer chronologiquement les types de navires qui se trouvent sur les monnaies ; ce serait un fondement solide pour une histoire des constructions navales dans l'antiquité.

A. Cartault.

---

104. — **De Fabio Planciade Fulgentio, Virgilii interprete** disseruit Armand Gasquy. Berlin, Calvary et Cie; Paris, Thorin, 1887, in-8, 44 p. 1 mark 60.

Il y a dans ce petit nombre de pages bien du verbiage, bien des phrases vides, et à peu près rien de neuf qu'une tentative de réhabilitation qui restera certainement sans résultat. Malgré les efforts de M. Gasquy, on s'en tiendra sur Fulgentius au jugement de M. Comparetti *(Virgilio nel medio evo,* t. I, p. 149), cité par M. G. lui-même : « Mal s'intende come un cervello sano abbia potuto concepire sul serio un così pazzo lavoro. » Si l'*Expositio Vergilianae continentiae* de ce pauvre grammairien n'est ni le premier ni le dernier livre de ce genre, il n'en reste pas moins, ainsi que le dit encore M. Comparetti, comme la caricature de ceux qui l'ont précédé et qui le suivront dans cette voie d'explications allégoriques. Tout avait été dit sur Fulgentius avant M. Gasquy, et on ne voit pas la nécessité d'une nouvelle publication sur ce sujet.

Louis Duvau.

---

105. — **Handel und Verkehr in Ungarn und Polén um die Mitte des XVIII Jahrhunderts.** von Aug. Fournier. Wien, Gerold, 1887. In-8, 165 p.

M. Fournier a trouvé aux Archives du ministère de l'intérieur la relation, très instructive, d'une excursion, ou mieux d'une enquête industrielle et commerciale entreprise en 1755 par le fils du ministre Haugwitz et l'inspecteur Procop à travers la Hongrie, la Transylvanie, la Pologne, la Saxe et la Bohême. Il la reproduit en entier (p. 57-149) ainsi que des *Réflexions* des deux voyageurs et un rapport de Loscani sur l'industrie de la Bohême en 1756 (p. 150-165). Mais il ne s'est pas contenté d'imprimer ces documents inconnus jusqu'ici. Il les a fait précéder d'une étude importante qu'il intitule « Dix années de politique commerciale autrichienne » (p. 9-56). Il y retrace, d'après les documents cités plus haut, les *Lettres sur Vienne* de l'envoyé prussien Fürst et le récent travail de Fechner, les louables efforts que firent, de 1745 à 1756, Marie Thérèse et son ministre, le Silésien réfugié Haugwitz, pour donner au commerce et à l'industrie des Etats autrichiens, surtout de la Bohême et de la Moravie, une impulsion vigoureuse : fondation d'un Directoire général du commerce qui crée des manufactures et attire des ouvriers du dehors, abaisse les tarifs des douanes intérieures et élève les droits sur les marchandises étrangères, grands travaux exécutés à Trieste, établissement de routes qui doivent détourner de la Silésie et faire passer sur le sol autrichien les Polonais qui se rendent à la foire de Leipzig, etc., etc. Le volume de M. Fournier abonde en renseignements, et sera une des principales sources de l'histoire intérieure de l'Autriche au milieu du XVIIIe siècle.

A. C.

---

106. — I. H. Dietz. **Les études classiques sans latin.** Cerf, 1886. 54 p.
107. — II. G. A. Heinrich. **Le procès du latin.** Leroux, 1886. 100 p.
108. — III. H. Astrié. **Le latin doit-il disparaître de l'enseignement?** Famille française, 1886, 32 p.
109. — IV. Charles Bigot. **Questions d'enseignement secondaire.** Hachette, 1886. 315 p. 3 fr. 50.
110. — V. Edouard Maneuvrier. **L'éducation de la bourgeoisie sous la république.** Cerf, 1888. 388 p. 3 fr. 50.
111. — VI. Jos. Keelhoff. **La question des humanités.** Bruxelles, Lebègue, s. d. (1886). 70 p.
112. — VII. Johannes Flach. **Der Hellenismus der Zukunft.** Leipzig, Friedrich, 1888. 51 p. 1 mark.

J'arrive bien tard pour parler de plusieurs de ces volumes; mais, après avoir rendu compte [1] de la *Question du latin* de M. Raoul Frary, je voulais grouper en un article unique toutes les publications qui peuvent être plus ou moins considérées comme des réponses à ce bril-

1. *Revue critique*, 1886, n° 10.

lant et paradoxal ouvrage. J'ai dû finir par reconnaître que je poursuivais là une tâche chimérique, et que la série pourrait bien rester indéfiniment ouverte. La question soulevée, ou, si l'on préfère, ressuscitée par M. Frary est, en effet, toujours palpitante : n'est-ce pas la question même des programmes de l'enseignement secondaire, c'est-à-dire, comme le dit fort bien l'un de mes auteurs, de l'éducation de la bourgeoisie française? Or, cette question n'est pas près d'être résolue, elle préoccupe tous ceux qui sont soucieux de l'avenir du pays, et l'on peut dire, sans exagération, que tout ce qui se publie là-dessus depuis deux ans, gravite de près ou de loin autour de la *Question du latin*. Je me décide donc à une liquidation partielle et anticipée, quoique déjà bien tardive, car combien de feuilles mortes dans ce volumineux dossier — productions éphémères, pour lesquelles la critique consciencieuse devrait peut-être retourner l'adage et dire : « Mieux vaut jamais que tard! »

I. — M. Dietz n'est pas un partisan de M. Frary, ou du moins il se défend de l'être. Il s'élève surtout, non sans énergie, contre l'étalage d'utilitarisme à outrance qui a choqué, à bon droit, tant de lecteurs de la *Question du latin*. Mais, si l'on regarde au fond des choses, « l'enseignement secondaire moderne » dont M. Dietz s'institue le parrain, ressemble beaucoup au programme tracé par M. Frary. Il y a cependant deux différences. M. Frary est un simpliste, qui veut un régime uniforme pour tous; M. D. ne propose ou n'impose son « enseignement moderne » qu'aux deux tiers environ de la population des collèges, le reste demeurant soumis au régime actuel. En second lieu, M. Frary, journaliste, c'est-à-dire condamné par son métier à un savoir encyclopédique, installait à la place d'honneur dans les nouveaux programmes une géographie également nouvelle où j'ai cru reconnaître la cosmolo-nigologie du docteur Pangloss; M. D., qui est linguiste, y installe l'anglais et l'allemand « enseignés à fond, comme des langues mortes ». N'est-ce pas le cas de répéter la phrase de Molière : « Vous êtes orfèvre, M. Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode? » Encore un mot. M. D. demande pour son nouvel enseignement des professeurs brevetés « qui soient à la fois agrégés des lettres classiques et agrégés des lettres modernes » (c'est le nouveau titre qu'il propose pour l'agrégation des langues vivantes). Pourrait-il m'indiquer, à l'heure actuelle, beaucoup de doubles agrégés de ce genre? Il en est jusqu'à un que l'on pourrait nommer; M. D. le connaît bien, mais ce n'est peut-être pas suffisant pour vingt mille élèves [1].

1. P. 35, il est question d'ouvrages qui font subir à nos *Somaizes* des tortures toujours renaissantes. Est-ce l'auteur, le typographe ou le prote qui a confondu le célèbre érudit *Saumaise* avec son quasi-homonyme et contemporain Antoine Baudeau, sieur de *Somaize*, auteur du *Dictionnaire des Précieuses*?

II. — Heinrich était un esprit droit et modéré. Il n'acceptait pas plus le programme de M. Dietz que celui de M. Frary. Je me contente d'extraire de sa brochure, intéressante à plus d'un titre, un seul passage, qui me paraît d'autant plus remarquable que l'auteur a consacré presque toute sa vie à l'étude de la littérature allemande : « Il y aurait quelque péril, écrit Heinrich, pour les meilleures qualités de notre esprit français à mettre ainsi notre jeunesse à l'école exclusive des langues germaniques. Lorsque cette étude a pour contre-poids préalable celle du latin et du grec, avec l'espèce de renforcement qui en résulte pour les plus saines aptitudes de notre esprit naturel, elle est sans danger et même féconde : c'est une corde de plus qui s'ajoute à notre instrument; sinon, nous n'y gagnerons que de devenir lourds, sans être pour cela plus profonds. » Voilà qui n'est peut-être pas « dans le mouvement », mais qui est sensé et bien dit ; je recommande la méditation de ce morceau à MM. Dietz et consorts.

III. — La brochure suivante, ou plutôt la conférence de M. Astrié, est pleine de bonne volonté. Mais l'auteur est-il bien sûr d'être assez familier avec l'antiquité classique pour s'en faire publiquement le champion ? Il est permis d'en douter quand on le voit, en quelques pages, attribuer à Thémistocle la victoire de Marathon (p. 29), et donner à César le titre de dictateur au moment où il conquit les Gaules (p. 7).

IV. — M. Bigot, condisciple de M. Frary à l'Ecole normale, est un universitaire moins ingrat que son brillant « cacique ». Il a la piété des lettres anciennes, je dirai volontiers qu'il en a la bigoterie. Son livre est un recueil d'articles qui passent en revue, sous une forme souvent agréable, les principales questions relatives à l'organisation et aux programmes de l'enseignement secondaire. Si je ne puis accepter toutes les idées de l'auteur, je m'empresse cependant d'en recommander la lecture, et le futur législateur fera bien de s'inspirer des vues de M. B. sur plus d'un point de détail, alors même qu'il repousserait l'ensemble de son système. Ce système, le voici en deux mots. M. B., comme M. Dietz, crée un enseignement secondaire moderne; comme lui, il le veut facultatif, tout en reconnaissant, aveu bien grave, que peu à peu il éliminera l'autre : « ceci tuera cela ». En effet, si le baccalauréat français « doit conférer tous les avantages du baccalauréat classique », sauf le droit de se présenter à l'Ecole normale et de concourir pour les bourses de facultés, il est à craindre que la clientèle des lycées latins et même des lycées grecs (car M. B. veut créer des lycées grecs) ne soit bien restreinte. Quant aux programmes des deux catégories d'établissements, M. B., qui n'est ni un journaliste militant comme M. Frary, ni un linguiste comme M. Dietz, mais un professeur de littérature française, détrône la géographie et les langues vivantes pour mettre à leur place le français (voir le passage déjà cité de Molière). Espérons que les lycéens « modernes » de M. B. sauront au moins le français ; pour ses lycéens « antiques », je doute fort qu'ils apprennent

à fond le latin et le grec avec les méthodes que préconise l'auteur : pas de vers latins, pas de discours, peu ou point de thèmes écrits, pas de règles de syntaxe, la grammaire réduite à la morphologie, etc. Un pareil entraînement, je le dis avec conviction, et l'expérience est là pour le prouver, ne peut produire que de piètres latinistes et des hellénistes incapables de gravir, sans le secours d'une échelle juxtalinéaire, cette acropole que M. Bigot appelle si joliment un « Sinaï laïque. »

V. — M. Maneuvrier mérite d'être lu après M. Bigot. C'est même un penseur plus original et plus viril. Viril il est, virile l'éducation qu'il propose pour la jeunesse. Sur les principes généraux du dressage moral et physique, comme aussi sur bien des points particuliers — diminution des concours d'entrée aux écoles, enseignement professionnel, internats à la campagne — il a écrit des pages excellentes. Malheureusement, sur le fond même de la thèse, j'ai les réserves les plus sérieuses à faire. L'auteur part de ce principe que, « malgré les tendances démocratiques du siècle, l'institution scolaire reste à tous les degrés aristocratique et monarchique. » Il commence par l'enseignement secondaire « parce que c'est lui qui forme la bourgeoisie et que c'est la bourgeoisie qui gouverne la France. » La bourgeoisie française est atteinte d'un double vice : frivolité de l'esprit, frivolité du caractère. Cela tient à ce que l'école de la bourgeoisie, le collège, manque de « discipline intellectuelle » et de « discipline morale ». Je ne m'attarderai pas à discuter le bien fondé de ces doléances qui, malgré beaucoup d'exagérations, d'erreurs de fait [1] et de crudités d'expression, renferment une forte part de vérité; mais arrivons aux remèdes. Or, à part la substitution du *tutorat* à l'internat, que je ne puis examiner ici, quels sont les remèdes du docteur Maneuvrier ? 1° Pour corriger le « manque absolu de coordination et d'enchaînement » entre les trois degrés de l'enseignement, l'auteur supprime d'un trait de plume les basses classes du lycée jusqu'à la quatrième inclusivement ; il les remplace par l'école primaire qui devient ainsi le vestibule du lycée. L'enseignement secondaire proprement dit se trouve réduit à quatre ans, plus deux années de cours préparatoires à l'enseignement supérieur. — Cette idée, qui a séduit déjà beaucoup d'esprits simplistes, se heurte à un obstacle de fait insurmontable : c'est que, sauf de très rares exceptions, celui qui n'a

1. En voici quelques spécimens : *Pectus est quod disertum facit*, n'est pas de Cicéron (p. 96) mais de Quintilien ; Cicéron écrivait un meilleur latin. De même *εἷς κοίρανος ἔστω* est d'Homère, et non d'Aristote, qui n'écrivait pas en vers. Dire que le « président des Etats-Unis exerce un pouvoir presque aussi absolu que celui du czar de Russie » (p. 135, note) est une plaisanterie inoffensive. Mais où M. M. a-t-il vu (p. 45) que l'Etat exige dans les communes « un bachelier pour dresser et conserver les actes civils ? » Je me perds en conjectures pour deviner de quel personnage il s'agit. Le maire? il n'y en a pas un sur cent qui soit bachelier. Le notaire ? il n'y a pas une commune sur dix qui en ait. Qui donc est ce mystérieux bachelier ? Est-ce que par hasard les *Mémoires* de Jules Vallès auraient fait croire à M. M. que tous les secrétaires de mairie sont bacheliers? Qu'il se rassure à cet égard : ils ne sont ni tous bacheliers, ni tous insurgés.

pas appris *solidement* les éléments d'une langue — qu'il s'agisse du grec, du latin ou de l'allemand — avant quatorze ans, ne la saura *jamais :* on commence, depuis trois ou quatre ans, à s'apercevoir de cette vérité d'expérience en haut lieu! Il est d'autant plus singulier que M. M. y ait fermé les yeux, qu'il professe d'ailleurs des vues aussi justes que réactionnaires sur la manière d'enseigner les langues mortes. 2° La division par *classes* est, suivant notre auteur, « un système suranné, une mauvaise distribution chronologique », cela parce que la nature n'ayant pas jeté tous les esprits dans le même moule, il arrive forcément que, dans une même classe, certains élèves sont en avance pour certaines matières, en retard pour d'autres : d'où une gêne réciproque, des « queues » et des découragements. Pour remédier à cet inconvénient, M. M. substitue des *cours* aux *classes*. Tel élève pourra être en 4ᵉ pour le grec, en 3ᵉ pour l'histoire, en 2ᵉ pour les mathématiques, etc. — Encore une réforme chimérique, outre qu'en diminuant le contact entre les enfants d'un même âge, elle détruirait la camaraderie dans sa fleur. Je mets au défi l'auteur de tracer même sur le papier un programme de cours suivant son système, qui puisse être introduit dans un lycée de population moyenne, sans amener des conflits *journaliers* d'heure et de local entre les divers professeurs ou sans multiplier énormément le nombre de ceux-ci : car il faudra toujours s'arranger en sorte que deux cours sur des matières différentes ne se professent *jamais* à la même heure. Enoncer une pareille condition, c'est montrer l'inanité du système; s'il fonctionne dans l'enseignement supérieur, c'est que le nombre des cours *obligatoires* y est extrêmement restreint et d'ailleurs, dans les facultés de droit et de médecine, qui sont de véritables écoles, les *cours* sont parfaitement groupés par années, ce qui en fait de véritables classes. On a cherché à introduire le système des cours dans l'enseignement secondaire en Espagne : on y a tout simplement ruiné cet enseignement. 3° Arrivons enfin aux *programmes*. Ici, le principe de l'auteur — apprendre peu, mais bien — est irréprochable, mais que de bizarreries, pour ne pas dire d'énormités, dans l'application! Sait-on à quel âge M. M. fait commencer l'étude du *français* — c'est-à-dire de la littérature et de la composition française — dans les lycées? A dix-huit ans, en même temps que la philosophie! Cette boutade ne s'explique vraiment pas chez un auteur qui, dans son désir légitime d'alléger les programmes, n'exige qu'une langue étrangère (ancienne ou moderne) au choix de l'élève, pardon, de l'étudiant. Enfin, une dernière utopie et non la moindre de M. M. est sa haine de la « répétition », du « ressassement » : selon lui, un même enseignement ne doit jamais figurer deux fois au programme; par exemple, la géographie physique a été apprise à l'école primaire, elle ne doit plus reparaître au lycée. N'est-ce pas ignorer tout simplement la faculté de l'oubli, tout aussi développée chez les enfants (et, suivant M. Ravaisson, tout aussi précieuse) que celle de la mémoire? Je crains

fort qu'avant d'aborder la pédagogie, M. Maneuvrier n'ait pas suffisamment approfondi la psychologie.

VI. — Je passe rapidement sur le pamphlet de M. Keelhoff, docteur en philosophie, qui déclare que « si l'on n'y prend garde, la Belgique deviendra la Béotie de l'Occident ». Ce petit volume, assez sensé, est malheureusement pensé en allemand et écrit en belge. On y trouve beaucoup de citations inutiles, mais on y cherche quelques guillemets nécessaires [1].

VII. — Si cette brochure prouve du moins que les questions qui nous préoccupent en France sont aussi à l'ordre du jour en Belgique, le *Mahnwort* de M. Flach atteste que l'Allemagne elle-même, qu'on s'obstine à nous proposer pour modèle, n'est pas non plus satisfaite de l'état actuel de son enseignement secondaire. La question du surmenage, *die Ueberbürdungsfrage*, y a été soulevée longtemps avant que notre Académie de médecine eût presque réussi à la rendre ridicule. Pour remédier à la surcharge, chaque jour plus accablante, des programmes, on a sérieusement proposé de supprimer le grec dans les gymnases. Là dessus, M. Flach, qui est helléniste, s'insurge et demande, naturellement, la suppression du latin (Voir le passage déjà cité de Molière.) Du moins veut-il qu'on le réduise, cet intrus, à la portion congrue et qu'on attribue au grec la place que le latin a trop longtemps usurpée. — J'ai défendu plus d'une fois des idées analogues à celles de M. Flach; je vois avec plaisir qu'elles commencent à gagner du terrain, en théorie du moins : les ennemis farouches du latin, comme M. Frary, les amis tièdes, comme M. Bigot, ont pour le grec, à défaut d'espérances, des regrets et des sympathies. Je me garderai donc bien de protester sur le fond : mais je ne puis m'empêcher de trouver que, dans la forme, M. Flach dessert sa cause par l'exagération évidente de ses arguments; en outre, son plaidoyer en faveur d'Athènes a le grand tort de manquer complètement d'atticisme. Par exemple, dans le parallèle obligatoire entre l'*Enéide* et l'*Iliade*, il déclare (p. 12) « que le pieux Enée est à côté d'Hector ou d'Achille, ce qu'un maquignon juif de la province de Posen est à côté de Bleichröder. » Ah ! qu'en termes galants... Ailleurs, M. F. reproche aux professeurs de gymnase de ne pas montrer à leurs élèves « la statue de Zeus par Phidias. » M. F. serait bien aimable de nous apprendre où il a retrouvé ce chef-d'œuvre : aux dernières nouvelles d'Olympie, on le cherchait encore.

Est-il bien nécessaire de tirer le bilan de ce long inventaire? Je ne le crois pas : le lecteur le fera à ma place. On voit sans peine que le chaos des opinions en matière d'enseignement secondaire est aussi ténébreux que jamais. *Quot homines, tot sententiae*, comme disait Lhomond, qui revient en honneur ; on ne s'accorde guère que sur un point, c'est de

1. Par exemple, p. 35, au bas, où l'auteur copie textuellement sans citer, une demi-page d'un Manuel de philologie qu'il connaît bien, puisqu'il le mentionne ailleurs.

trouver mauvais ce qui existe. Il me semble cependant voir se dessiner peu à peu un mouvement de réaction assez général à la fois contre les prétendues réformes de ces dernières années et, chose plus importante, contre le caractère encyclopédique et uniforme de notre enseignement secondaire, qui a longtemps été une manière de dogme. La création de deux types de lycées, dont l'un « débarrassé » des langues anciennes, le retour pour le type *classique* aux procédés d'autrefois, légèrement modifiés par les progrès de l'érudition, voilà, ce semble, quelle pourrait bien être la solution pratique d'un avenir prochain. Cette solution serait même facile si l'on n'avait pas à redouter un grave écueil : en accordant au baccalauréat français les mêmes privilèges qu'au baccalauréat classique, ne risque-t-on pas de porter le dernier coup à de nobles études, déjà fort compromises, et qui n'ont décidément pas la mode en poupe? Voilà la question ; il ne m'appartient ni de la délier, ni de la trancher, mais peut-être la formule suivante, si banale qu'elle paraisse, pourrait-elle rallier quelques suffrages : maintenir *strictement* le baccalauréat classique — c'est-à-dire le grec et le latin — pour l'entrée dans les carrières libérales, et décourager le plus de carrières libérales possible.

Théodore Reinach.

CHRONIQUE

FRANCE. — Au moment de donner le bon à tirer de ce numéro, nous recevons de M. Paul Regnaud la lettre suivante : « J'ai modifié mes idées sur l'agglutination en ce qui regarde les formes personnelles des verbes. Dans mon ouvrage sur l'origine du langage, j'admettais ce procédé au moins pour les 1res et 2es personnes. Actuellement, ainsi que je compte le démontrer dans un prochain travail, je rapporte ce développement même aux causes d'où résulte celui de l'ensemble des suffixes. »

— M. Émile Michel travaille à un grand ouvrage sur *Rembrandt, sa vie et ses œuvres*, qui doit paraître à la librairie Hachette.

— La Société d'études des Hautes-Alpes vient de mettre en souscription un important ouvrage, l'*Histoire des Alpes Cottiennes et Maritimes* du P. Marcellin Fournier, dont le ms., composé entre 1635 et 1642, a été continué jusqu'en 1672 par Raymond Juvenis, procureur du roi à Gap. Cette publication se fera d'après une excellente copie acquise par le conseil général des Hautes-Alpes. L'archiviste départemental, M. Paul Guillaume, chargé de préparer l'édition, continuera le travail de Fournier et de Juvénis jusqu'en 1790, et ajoutera au ms. de nombreuses notes et pièces justificatives. L'ouvrage formera deux beaux volumes grand in-8°, qui paraîtront l'un en 1889, l'autre en 1890. Le prix de chaque volume est de dix francs, payable après réception.

— Vient de paraître le 4e fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* de M. René Kerviler ; il comprend les lettres *Bar-Bec*.

— Une brochure de M. Ch. Ginoux sur les Écoles d'art à Toulon (Paris, Plon,

in-8°, 32 p.), renferme deux notices sur Jean-Baptiste de la Rose, peintre du roi, et la bastide de Pierre Puget à Ollioules.

— La librairie Hachette vient de publier trois volumes dont nous parlerons bientôt plus longuement : *Un lettré italien à la cour d'Espagne, Pierre Martyr d'Anghera, sa vie et ses œuvres*, par M. J. H. Mariéjol (in-8°, 239 p.); *La diplomatie française et la cour de Saxe*, 1648-1680, par M. Bertrand Auerbach (in-8°, xxiv et 491 p.); *Beaumarchais et ses œuvres*, précis de sa vie et histoire de son esprit d'après des documents inédits, avec un portrait et un fac-similé, par M. E. Lintilhac (in-8°, v et 441 p.).

— A la même librairie a paru le quatrième volume des œuvres de La Fontaine, qui est le tome premier des *Contes* (in-8°, iii et 580 p. 7 fr. 50); le commentaire est très abondant; nous y reviendrons.

ALSACE.— Une librairie de Strasbourg, la librairie J. H. Ed. Heitz (Heitz et Mündel) (Schlauchgasse, 5) qui a déjà publié le livre du pasteur Lucius sur *Frederique Brion de Sessenheim* (1887), édite une collection de *Beitræge zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen*. Cette jolie collection comprend déjà cinq fascicules : I. *Die deutsch franzœsische Sprachgrenze in Lothringen*, par M. Const. This (34 p. avec carte, 1 mark 50) ; II. *Ein andechtig geistliche Badenfahrt des hochgelehrten Herren Thomas Murner* (56 p. 2 mark : réimpression, avec commentaire, par M. E. Martin); III. *Die Alamannenschlacht von Strassburg*, par M. W. Wiegand (46 p. avec carte, 1 mark); IV. *Lenz, Gœthe et Cleophe Fibich von Strassburg, ein urkundlicher Commentar zu Gœthes Dichtung und Wahrheit*, par M. J. Froitzheim (2 mark 50); V. *Die deutschfranzœsische Sprachgrenze im Elsass*, par M. Const. This (48 p. avec carte, 1 mark 50). Paraîtront dans la même collection : *Strassburg im franzœsischen Kriege 1552*, par M. Hollaender; *Die Armagnaken im Elsass*, par M. H. Witte; *Rechts-und Wirthschaftsverfassung des Abteigebietes Maursmünster wæhrend des Mittelalters*.

ALLEMAGNE. — La table des matières des douze premiers volumes des *Beitræge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur* a paru à la librairie Niemeyer, de Halle. Elle est due à M. C. Dorfeld et comprend 61 pages.

— Le second demi-volume, *Zweiter Halbband*, du *Klopstock*, de M. Franz Muncker, vient de paraître. L'ouvrage comprend donc, en réalité, un volume de 566 p. (Stuttgart, Gœschen). Nous y reviendrons. Disons, en attendant, qu'il se compose de trois livres : I. 1724-1751, *Bis zur Reise nach Copenhagen*; II. 1751-1770, *In Dænemark*; III. 1770-1803, *In Hamburg*.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 15 février 1888.

M. E. Muntz communique un portrait de Mathias Corvin, armé et à cheval, découvert par lui dans un dessin de la bibliothèque Barberini. Il parle à ce propos de l'iconographie de Mathias Corvin.

M. Courajod signale quelques portraits qui viennent s'ajouter à ceux que M. Muntz a énumérés.

M. G. Bapst présente de nouvelles preuves à l'appui de son opinion que l'étain est venu de l'Altai au commerce de la Méditerranée, à une époque très ancienne.

M. Léon Palustre communique diverses pièces d'orfèvrerie, du xi° au xvii° siècle, trouvées ou conservées en Touraine.

L. Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 12 mars 1888 —

Sommaire : 113. Riess, Atlas biblique. — 114-116. Aristophane, Plutus et les Acharniens, p. p. Blaydes; les Chevaliers, p. p. Merry. — 117. Virgile, p. p. Kloucek. — 118. — Hygin, p. p. Domaszewski. — 119. La Nouvelle Edda, III, p. p. Jonsson. — 120. Album paléographique de la Société de l'Ecole des Chartes. — 121. Roersch, Latomus. — 122 Catalogue Rothschild, II. — 123. Kœhler, Deux légendes de Herder. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

113. — R. v. Riess. **Bibel-Atlas**, in zehn Karten, nebst geographischem Index. Freiburg im Breisgau. Herder, 1887.

L'Atlas biblique de M. v. Riess doit avoir eu un certain succès en Allemagne, puisqu'une quinzaine d'années après sa publication, l'auteur en donne une seconde édition. Les cartes ont été gravées à nouveau et mises au courant des derniers travaux géographiques dont la Palestine a été l'objet. La gravure est assez bonne, bien qu'un peu sèche, et parfois faible pour la lettre. Aux cartes classiques que comporte un atlas de ce genre, M. R. en a ajouté trois qui ont un certain caractère de nouveauté : celle de l'Egypte à l'époque de Moïse et des patriarches (I) ; celle de Chanaan, de la Syrie, avec la région du Tigre et de l'Euphrate, d'après les documents assyriens (IV) ; et enfin celles des transformations successives de Jérusalem, depuis David jusqu'au septième siècle de notre ère, et des nombreux monastères byzantins disséminés dans le « désert », entre Jérusalem d'une part, le Jourdain et la Mer Morte de l'autre (VIII).

L'atlas proprement dit est précédé d'un index très abrégé des noms de lieux anciens, identifiés, autant que faire se peut, avec les localités modernes. M. R. et l'éditeur ont soin de nous avertir que cet index ne fait pas double emploi avec l'espèce d'Onomasticon général publié par le même auteur en 1872 sous le titre de *Biblische Geographie*, ouvrage qui ne semble pas avoir eu le même débit que l'Atlas puisque l'on n'a pas jugé devoir lui faire les honneurs d'une seconde édition. Le présent index rectifie sur plusieurs points nombre d'erreurs contenues dans la *Biblische Geographie ;* mais il en laisse encore subsister une trop grande quantité, sans parler de celles qu'il y ajoute ou qu'il aggrave.

Hippos de la Décapole est placée à Kal'at-El-Hosn, et *Sousitha* à Abou-Chouché: M. R. ne devrait plus ignorer, après la démonstration que j'en ai donnée en 1875 [1] et qui vient d'être matériellement vérifiée

1. *Où était Hippos de la Décapole?*

sur le terrain par M. Schuhmacher, que Hippos et Sousitha *(=la cavale)* ne sont qu'une seule et même ville représentée aujourd'hui par *Sousyé*. La *Pierre de Bohan* manque. A *Sodome* il n'est pas question de *Oûsdoum*. *Bethelia* est arbitrairement placée à *Tell el-ʿAdjal*, tandis que c'est visiblement *Beit Lehia*, au nord et près de Gaza, qui a conservé exactement le nom du *panthéon (Beth-elia = maison des dieux)* qu'y signale Sozomène. *Beth Dagon*, fixée à *Beit Dedjan*, est représentée en réalité par la localité de *Dâdjoûn*[1]. *Catharocastrum*, dont il est question à l'article *Gath*, devrait figurer à sa place alphabétique comme y figure *Tellesaphion*; M. R. ne semble pas avoir vu que *Tellesaphion* (transcription de *Tell es-sâfi*) n'est autre chose que l'équivalent de *Catharocastrum* (καθαρός = *sâfi* = *pur)*, etc...

L'article sur *Bethesda* est très développé. L'auteur renonce avec raison à l'identification qu'il tenait autrefois pour démontrée *(« nachgezeichnet »)* de la prétendue *piscine Bethesda* avec *ʿAin ech-chefâ* (plus exactement *Hammâm ech-chefâ)*. Il n'est pas encore cependant arrivé à la vérité et n'a pas vu qu'il faut distinguer dans cette question si controversée, où je me flatte d'avoir apporté un peu de lumière :

1° Un *édifice* de caractère hospitalier, consistant en un vaste *hall* de cinq portiques (πέντε στοὰς ἔχουσα), ou travées, et portant le nom de *Bethesda (Beth-hesda = Maison de Grâce*, comparable à nos dénominations, la *Pitié*, la *Charité*, le *Val de Grâce)*; c'est ce nom qui a donné plus tard naissance à la légende localisée de la *Maison de Sainte-Anne = Beit Hanna = Maison de Grâce;*

2° Une piscine adjacente, qui était la *piscine probatique* proprement dite, tout proche de l'église actuelle de Sainte-Anne — la *maison de Sainte-Anne*, église dont le vocable nous a conservé, sous cette transformation qui relève du folk-lore, le nom même, et nous représente l'emplacement de la *Bethesda*. Il n'y a jamais eu, je crois l'avoir suffisamment établi, de *piscine Bethesda;* le passage de saint Jean (V, 2), tant de fois commenté, doit être, à mon avis, ainsi traduit : « Il y a à Jérusalem, à côté de la piscine probatique, *ce qu'on appelle en hébreu la Bethesda* (ἡ ἐπιλεγομένη ἑβραϊστὶ Βηθεσδὰ = τὸ λεγομένον κ. τ. λ.[2]). J'ai, il y a une vingtaine d'années, démontré que nous possédions un monument des plus précieux, trouvé dans les matériaux même de la vieille église de Sainte-Anne et dont on ne soupçonnait pas la nature : un pied votif en marbre, consacré dans l'établissement de la Bethesda par Pompeia Lucilia, après une cure miraculeuse à la piscine Probatique, cure qui est le pendant de celle du paralytique guéri par Jésus; c'est ce document ainsi interprété qui m'a servi de point de départ pour la théorie que je viens de résumer en quelques mots.

1. Voir mes *Rapports sur une mission en Palestine*, etc.. 1882, p. 15.
2. *Die so genannte Bethesda..., the so called Bethesda*, comme on dirait en allemand et en anglais.

Il me serait facile de multiplier ces critiques. Bien que loin d'être irréprochable, l'ouvrage de M. Riess, qui témoigne d'une érudition réelle rendra des services aux études de topographie biblique. Il ne saurait cependant dispenser de recourir aux ouvrages analogues, notamment à celui paru à Londres, presque en même temps, sous le titre de *Names and places in the Old testament and Apocrypha*, compilés par G. Armstrong et revisés par sir Charles Wilson et le capitaine Conder.

CLERMONT-GANNEAU.

---

114. — I. **Aristophanis comœdiæ**, Annotatione critica, commentario exegetico et scholiis græcis instruxit Fred. H. M. BLAYDES. Pars VI, *Plutus*, Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria, 1886. Un vol. in-8, de XXXVIII-428 p.
115. — II. Du même, Pars VII, *Acharnenses*, 1887. Un vol. in-8, de XX-509 p.
116. — III. **Aristophanes, The Knights** with introduction and Notes by W. W. MERRY. Part I. Introduction and Text, Oxford, at the Clarendon Press, 1887. Un vol. in-12, de 72 p. — Part II. Notes, un vol. non paginé.

I et II. — M. Blaydes [1] poursuit son travail sur Aristophane avec un zèle infatigable. Voici deux nouvelles comédies, *Plutus* et *Les Acharniens*, en moins d'une année ; il ne lui reste plus que quatre comédies à éditer ; et, comme le volume consacré aux fragments a déjà paru, on peut espérer que, sous peu de temps, cette édition complète d'Aristophane sera terminée. L'édition de M. Ad. von Velsen, au contraire, en est toujours au cinquième volume, paru il y a cinq ans, et c'est en 1868 que le premier volume a paru [2].

Nous trouvons, dans les deux nouveaux volumes, toutes les qualités et tous les défauts de M. B. Il a, pour la critique des textes, une perspicacité, un flair qui lui font souvent découvrir les fautes et parfois aussi trouver le remède ; ce qui lui manque, c'est la méthode ; le désir de corriger est poussé chez lui jusqu'à la manie, et peu de critiques sont atteints à ce point du *pruritus emendandi*. J'ouvre la première page du *Plutus* et je lis la note suivante sur l'expression καὶ ταῦτα μὲν δὴ ταῦτα au v. 8 : Fortasse τοιαῦτα, vel ταύτῃ 'στι. Vel καὶ ταῦτα μὲν δὴ σμικρὰ (ut in Ach. 524). Vel τοιαῦτα μὲν δὴ ταῦτα (je passe les renvois). Vel καὶ ταῦτα μὲν τοιαῦτα. Cinq corrections sur un passage ! On n'a, comme on voit, que l'embarras du choix. Le commentaire, ici encore, a dû coûter bien de la peine à l'auteur ; on y trouve bon nombre de renseignements utiles, mais que de lacunes, que de choses inutiles, à la place d'autres qui seraient tout à fait nécessaires ! M. B. affecte, cela est certain, d'ignorer tous les travaux contemporains. En vain, on chercherait, dans les notes critiques, les noms d'O. Schneider, d'Ottomar Bachmann, de W.

1. Je renvoie à mes articles (nos du 21 mars et du 9 mai 1881, du 9 octobre 1882, du 3 mars 1884 et du 30 août 1886).
2. Pour l'édition de M. A. v. Velsen, voir les nos du 3 juillet, 9 octobre 1882, et du 28 avril 1884.

G. Clark, K. v. Holzinger, etc. De même pour ce qui concerne l'histoire et les antiquités, les ouvrages des Gilbert, Müller-Strubing, les articles des Léo, des Th. Bergk, des Lubckhe, etc. sont inconnus à M. B. Je prends un exemple : au v. 273 du *Plutus,* il est question des tablettes des héliastes ; M. B. se contente de citer une note de Dindorf, sans se préoccuper de savoir si nous avons, depuis Dindorf, des documents plus nombreux et plus complets sur cette question ; le *Corpus* des inscriptions attiques n'existe pas pour lui 1. Quant aux scholies, il se borne à reproduire le texte de Dindorf, sans se soucier des améliorations que Holzinger, Zacher et moi avons apportées à ce texte. Une légère observation en terminant. Dans les premiers volumes, M. Blaydes plaçait en 1510 la date de la première édition de Junti ; on lui fit remarquer qu'il se trompait, que la date était 1515 ; il tint compte de cette observation dans le volume consacré à la *Paix;* aujourd'hui, dans le *Plutus* et dans *les Acharniens*, nous retrouvons l'ancienne erreur.

III. Cette édition des Ἱππῆς, sans prétention à la nouveauté, mais faite avec méthode, et donnant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans une classe, mérite les mêmes éloges que l'édition des Βάτραχοι due au même savant [2]. Le texte est établi à l'aide des derniers travaux ; l'auteur est naturellement conservateur, mais dans une juste mesure; le commentaire indique du goût et du bon sens; l'appréciation que M. Merry donne de Cléon, dans l'introduction, est très modérée et a des chances d'être la plus rapprochée de la vérité.

Albert Martin.

---

117. — W. Kloucek. **P. Vergili Maronis Opera** : pars I : Bucolica et Georgica, 1888 ; pars II : Æneis, 1886. Pragæ, Tempsky, 2 vol. in-12, 100, vi-338 pp.

M. Kloucek, dans l'établissement de son texte, suit surtout, et avec raison, le *Mediceus*. Il me semble pourtant que M est fautif *Æn.* 4, 454 où *impenso* est probablement le vrai texte [3] ; *ib.* VI, 141, où il faut garder *quis; ib.* VI, 524, où la leçon *emonet* paraît préférable. Outre le texte de Virgile, M. K. donne au bas des pages un choix de variantes qui rend l'édition fort commode : ce choix est nécessairement un peu arbitraire, cependant il serait utile de citer des variantes comme *domos (Æn.* VI, 231) qui prouvent avec évidence la parenté de deux manuscrits (ici R et P). L'apparat de M. K. porte non seulement sur les manuscrits en capitale et les plus importants des manuscrits postérieurs; il donne aussi les leçons de Π, ce ms. de Prague

1. Voir le tome II, n° 875-940. La seconde partie du tome II du *Corpus* n'avait point paru au moment de l'impression du *Plutus* de M. B. (Cf. Préface, p. vi), il était bien simple d'ajouter une note aux *addenda* si nombreux qui terminent le volume.

2. Cf. *Revue critique*, n° du 13 octobre 1884.

3. Cf. E. Chatelain, ap. *Mélanges Renier*, p. 378.

dont M. Kvicala a démontré l'intérêt. Cette publication, avec son impression nette et sous son petit volume, mérite donc d'être recommandée comme Virgile *manuel :* il est regrettable que ces jolies éditions de la nouvelle *Bibliotheca scriptorum graecorum et latinorum* soient introuvables en France.

P.-A. L.

---

118. — Alf. von DOMASZEWSKI. **Hygini Gromatici liber de munitionibus castrorum.** Leipzig, Hirzel, 1887, in-8 avec 3 planches. 2 mark 80.

On n'avait encore que quatre éditions du livre attribué à Hygin et intitulé *De munitionibus castrorum;* elles sont dues à Scriverius (1607 et 1621), à Schelen (1660), à Lange, (1848) et à W. Gemoll (1879). Chacune d'elles se recommande par des qualités différentes, mais il faut reconnaître que les trois premiers éditeurs avaient admis l'autorité de manuscrits aujourd'hui discrédités et qu'il manque au quatrième la connaissance approfondie des antiquités militaires de la Rome impériale. On ne saurait adresser le même reproche à M. de Domaszewski qui a fait ses preuves sur ce point et dont j'ai déjà eu l'occasion de prononcer le nom avec éloge dans cette Revue ; aussi, était-il tout à fait en mesure de nous donner du traité d'Hygin une bonne édition.

Ce n'est pas la place de discuter ici les variantes qu'il a admises ou les corrections qu'il a introduites au texte malheureusement très corrompu que nous a conservé même le meilleur des manuscrits, l'*Arcerianus ;* il suffira de dire qu'en restant plus près de la leçon qu'il y trouve, il a rencontré souvent le vraisemblable, sinon le vrai [1].

Mais ce qui donne une originalité et une valeur particulière à l'édition de M. de D., c'est d'abord une traduction qu'il a insérée au bas de

---

1. On s'en convaincra aisément en se reportant aux trois passages suivants :

C. 1, l. 7 ms : fiunt pedes XXIV; hoc bis XLVIII, quoniam *cum compraetenderet.*

LANGE	GEMOLL	DOMASZEWSKI
Cum compraetendant	*Conjuncti tendunt*	(D'après Mommsen). *Cum compare tendent*

C. 17, l. 1 et suiv. ms : via quae est super *praetoria* (tous corrigent *praetorio*) per cujus rigorem, utraque parte, cum major exercitus est, hoc est quinque legiones et supra, *portameaquartae* dari debent (correction de Schele).

LANGE	GEMOLL	DOMASZEWSKI
Quinque legiones *cohortes quintae legionis ut supra in praetentura tertiae et quartae*	Quinque legiones et supra, *cohortes legionariae*	Quinque legiones et supra, *portae quintanae*

C, 37, au début ms : nunc si *dictator* mille *homines...* locus adsignetur, sic faciemus.

LANGE	GEMOLL	DOMASZEWSKI
Si *dictatis* mille *hominibus.....* locus adsignetur	Si *dantur* mille *homines.....* locus adsignetur	Si *datur ut* mille *hominibus.....* locus adsignetur.

chaque page et qui n'est pas inutile bien souvent pour comprendre le texte latin ; c'est aussi toute une série d'observations qu'il a ajoutées à la fin du volume sur les particularités graphiques et orthographiques de l'*Arcerianus*, sur la composition du traité, sur la forme du camp tel que l'auteur l'a décrit, sur les différentes parties qu'il y reconnaît, sur la répartition des troupes qu'il y accumule. Je relève dans cette portion du travail de M. de D. une observation assez juste : nous n'avons pour comprendre l'écrit d'Hygin aucune autre ressource que cet écrit même ; car les ruines des camps romains qui existent encore, celui de Carnuntum par exemple, récemment fouillé (cf. les *Arch. epigr. Mittheil. aus Œsterreich*, 1887, p. 1 et suiv.) — M. de D. aurait pu citer aussi celui de Lambèse souvent pillé, jamais encore étudié — sont plus propres à nous induire en erreur qu'à nous éclairer. Ce ne sont pas, en effet, à proprement parler des camps que nous retrouvons, mais des quartiers légionnaires où les soldats ont fini par ne plus habiter et où tout a été envahi par des magasins ; sauf les quatre grandes voies, le *praetorium* et le *quaestorium*, il n'y a rien de commun entre ces sortes de camps et celui d'Hygin qui est un camp de marche.

Les dernières pages de l'édition de M. de D. sont particulièrement intéressantes. La date du traité ou tout au moins du camp qui y est décrit avait donné lieu à plusieurs suppositions ; en dernier lieu, on avait fixé comme date probable le début du IIIe siècle. M. de Domaszewski me paraît avoir démontré qu'il doit se rapporter à une époque postérieure à Trajan et antérieure à Septime Sévère, c'est-à-dire au IIe siècle, plutôt au début qu'à la fin de ce siècle, peut-être à la période qui précéda les réformes militaires d'Hadrien. C'est revenir à peu près à l'opinion de Lange et des auteurs qui attribuent le traité au Hygin contemporain de Trajan, mais par des considérations tout à fait différentes.

Le livre se termine par des plans du camp ou de ses détails un peu différents de ceux qu'on m'avait donnés jusqu'ici et notamment de celui qu'avait inséré M. Masquelez dans son livre *sur la Castramétation des Romains* (cf. *Dict. des Antiquités grecques et romaines*, p. 955) et par une héliogravure qui reproduit comme spécimen, un feuillet de l'*Arcerianus*.

R. Cagnat.

---

119. — **Edda Snorra Sturlusonar.** Edda Snorronis Sturlæi. Tomus Tertius. Hafniæ, sumptibus legati Arnamagnæani. Typis Quistii et sociorum (Levison), 1880-87, cxix p. et p. 499-870.

Avec ce volume, qui forme la seconde partie du troisième tome, est terminée l'édition arnamagnéenne de la Nouvelle Edda, commencée il y a quarante ans. Il est dû à un savant islandais, établi à Copenhague, M. Finnur Jónsson. On y trouve : 1° une *praefatio* qui renferme la liste des manuscrits et leur description détaillée (p. x-cxix) ; 2° la fin du

commentaire du *Skâldatal* (p. 499-572); M. J. donne sur les skaldes tous les détails qu'il a pu rassembler, il énumère ou cite leurs fragments, il résume les poèmes de longue haleine, il corrige des fautes évidentes, rectifie des dates, critique en maint passage les éditeurs du *Corpus poeticum boreale*; 3° un Index général des trois volumes, à la fois en norois et en latin (il donne en norois tous les noms propres et en latin les termes génériques, comme *aquilae, clipei, flumina*, etc., p. 755-862); 4° un argument ou sommaire de l'édition complète (p. 863-869) avec quelques corrections et additions (p. 870). On saura le plus grand gré à M. Finnur Jónsson d'avoir mené à bonne fin une entreprise difficile dont le début date de 1848.

C.

---

120. — **Album paléographique ou recueil de documents importants,** relatifs à l'histoire et à la littérature nationale, reproduits en héliogravure d'après les originaux des bibliothèques et des archives de la France, avec des notices explicatives par la Société de l'école des Chartes. Paris, Quantin, 1887, gr. in-folio, XII pages, 50 planches avec notices et transcriptions. Prix : 150 francs.

La paléographie, science toute de comparaison, a besoin de fac-similés, de reproductions aussi exactes que possible des anciens monuments écrits. Les progrès étonnants de la photographie les lui ont fournis depuis une vingtaine d'années; aux anciennes planches lithographiées, toujours forcément un peu inexactes, en dépit du talent incontesté de leurs auteurs, sont venues se substituer des reproductions absolument fidèles donnant jusqu'aux particularités les plus imperceptibles des monuments originaux, et permettant de comparer entre eux des manuscrits impossibles à rapprocher. Ces comparaisons ont fait entrer la science paléographique dans une nouvelle voie; cette méthode a produit par exemple, pour ne parler que de la France, les beaux travaux de M. L. Delisle sur l'école calligraphique de Tours au IXe siècle et sur les anciens sacramentaires. Il appartenait à la Société de l'école des Chartes de fournir de nouveaux éléments à ces études; le recueil des fac-similés exécutés pour l'enseignement de la paléographie à l'école des Chartes, recueil publié en partie, renferme surtout des chartes; il en est de même du luxueux Musée des archives départementales paru en 1878; il était bon de faire une collection analogue pour les manuscrits. Tel est du moins l'objet que s'est, avec raison, proposé l'auteur de l'introduction du recueil que nous annonçons, M. L. Delisle, auquel revenait de droit le soin de diriger la publication. Le plan primitif était peut-être un peu différent; la présence d'un certain nombre d'actes célèbres des XVIe et XVIIe siècles semble marquer chez les premiers directeurs de l'entreprise la pensée de faire un album des actes importants de l'histoire de France. La modification subie par l'entreprise nous parait de tous points excellente; reproduire à grands frais la Déclaration du clergé de 1682 (planche 50) est inutile, car un pareil

album ne peut guère servir qu'aux savants et le texte de cette déclaration a été maintes fois correctement imprimé. Ce qu'il fallait aux érudits, à tous ceux qui s'occupent d'histoire du moyen âge, seule époque où la paléographie présente quelque intérêt, c'était un recueil comme celui-ci. On y trouvera, en effet, un choix excellent de manuscrits en onciales, et on pourra y étudier l'histoire encore mal connue de cette écriture. On y trouvera encore bon nombre de types datés des écritures des IXe, Xe et XIe siècles, si difficiles à reconnaître et quelques beaux spécimens des écritures les plus répandues au XIIIe et au XIVe siècle. On pourrait sans doute y noter plus d'une lacune; l'écriture du XVe siècle est à peine représentée; il est vrai qu'elle est mieux connue que celles qui l'ont précédée. Si ce premier fascicule devait être suivi d'un autre, il serait utile d'y publier un plus grand nombre de planches des derniers siècles du moyen âge et d'y joindre quelques types des écritures les plus usitées durant la première moitié du XVIe.

A part ces observations de détail, l'album de la Société de l'école des Chartes paraît excellent, et l'exécution matérielle en est parfaite, comme tout ce qui sort des presses de la maison Quantin. En tête, on trouve une magistrale introduction de M. Delisle, exposant brièvement l'utilité de semblables recueils et énumérant les principales publications analogues parues en France et à l'étranger. Chaque planche est accompagnée d'un texte explicatif, comportant un court préambule historique et paléographique, la transcription intégrale du monument reproduit, transcription faite ligne pour ligne, les lettres abrégées étant représentées par des caractères italiques, enfin des observations paléographiques. La table indique l'auteur responsable de chaque transcription; sur les 50 planches, 9 ont été expliquées et commentées par M. L. Delisle, 8 par M. Omont, 6 par M. de Lasteyrie, 5 par M. Havet, 8 par M. Bougenot; les autres auteurs sont dans l'ordre alphabétique, MM. E. Berger, Giry, Guilhiermoz, Luce, A. Molinier, Raynaud, Robert, J. Tardif et Valois.

Espérons que l'Etat, qui encourage tant de publications, voudra bien favoriser celle-ci, et que l'éditeur, soutenu par lui, pourra donner une suite à cette belle, mais coûteuse livraison.

A. MOLINIER.

---

121. — **Barthélemy Latomus,** le premier professeur d'éloquence latine au Collège royal de France, par L. RŒRSCH. Bruxelles, 1887, in-8 de 47 pp.

Le nom de l'érudit B. Latomus ou Masson, d'Arlon, est surtout connu parce qu'il a inauguré, au Collège Royal de François Ier, l'enseignement des lettres latines. Il a eu avec Erasme des relations attestées par leur correspondance. On le rencontre, un peu plus tard, à l'époque des grandes polémiques de parole et de plume entre catholiques et protestants, parmi les plus féconds défenseurs du premier parti. Ses

nombreux écrits de circonstance, en latin et en allemand, et ses travaux sur Cicéron forment une bibliographie assez considérable et témoignent d'une grande activité intellectuelle. M. Roersch a dressé la liste critique de toutes les productions de l'humaniste belge et a reconstitué sa biographie. Il le suit, à travers ses diverses fonctions universitaires ou politiques, jusqu'à sa mort à Coblentz, en 1570. A l'occasion de son professorat parisien, de 1534 à 1542, il analyse un de ses commentaires sur l'*Art poétique* d'Horace, et en publie quelques extraits, qui peuvent donner une idée exacte du premier enseignement du latin au Collège de France. Malgré les efforts heureux de M. Roersch pour combler les lacunes ou rectifier les erreurs de ses prédécesseurs, quelques points de la biographie de Latomus restent encore obscurs; ailleurs, l'auteur s'est interdit des développements dont on regrette l'absence; mais son court travail n'en sera pas moins précieux pour l'histoire de l'humanisme dans la première moitié du XVIe siècle.

P. N.

---

122. — **Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild.** Tome second. Paris, Damascène Morgand 1887. Grand in-8 de 595 p.

(Premier article).

J'ai beaucoup loué le tome Ier du *Catalogue* que, pour abréger, je demande la permission d'appeler le *Catalogue Rothschild*, comme on dit le *Manuel Brunet* : je ne louerai pas moins le tome II : même soin, même exactitude, même richesse, même intérêt. Il contient la suite des *Belles-Lettres* (IV. *Poésie dramatique*; V. *Romans*; VI. *Facéties*; VII. *Philologie*; VIII. *Epistolaires*; IX. *Polygraphes*) et l'*Histoire* (I. *Géographie* et *Voyages*; II. *Histoire* proprement dite). Indiquons, après ces divisions générales, les divisions particulières : *Théâtre grec* (p. 1-3); *Théâtre latin* (p. 3-9); *Théâtre français* (p. 9-165) [1]; *Théâtre italien* (p. 166-170); *Théâtre allemand* (p. 170-171); *Romans grecs* (p. 172-173); *Romans français* (p. 173-270); [2] *Romans et contes italiens et espagnols* (p. 270-284); *Romans et contes anglais et allemands* (p. 284-289); *Contes orientaux* (p. 289-290); *Facéties latines et françaises* (p. 290-327) [3]; *Facéties italiennes* (p. 327-329); *Disserta-*

1. Voir sur *Pierre et Thomas Corneille* (p. 41-69), sur *Molière* (p. 71-93), sur *Racine* (p. 97-114), sur *Regnard* (p. 118-122), sur *Destouches* (p. 125-128), sur *Voltaire* (p. 130-132), sur *Beaumarchais* (p. 136-137), etc.

2. Voir sur les *Romans de chevalerie* (p. 173-178), sur les *Romans d'aventures* (p. 179-183), sur *Rabelais* (p. 187-195), sur *Honoré d'Urfé* (p. 197-199), sur *Le Sage* (p. 206-210), sur *l'abbé Prévost* (p. 210-212), sur *Crébillon* (p. 213-214), etc.

3. Voir sur le *Seigneur des Accords* (p. 295-299), sur *Beroalde Verville* (p. 299-340), sur les *Œuvres de Bruscambille*, avec énumération des 90 pièces du recueil (p. 303-306), sur les *Œuvres de Tabarin* (p. 308-309), sur *les Caquets de l'accouchée*, avec énumération des 41 pièces du recueil et de 21 autres pièces

tions sur des sujets singuliers (p. 329); *Ouvrages sur l'amour, les femmes et le mariage* (p. 330-341); *Satires* (p. 341-345); *Dialogues et entretiens* (p. 345-350); *Sentences et proverbes* (p. 350-353); *Emblèmes* (p. 353-356); *Lettres et papiers de Bossuet* (p. 362-371); *Lettres de Mme de Sévigné* (p. 372-374); *Lettres de Mme de Maintenon* (p. 374-375); *Plutarque d'Amyot* (p. 376-378): *Œuvres de Cicéron* (p. 379-381); *Œuvres de La Fontaine* (p. 383-386); *Œuvres de Restif de la Bretonne* (p. 389-400); *Recueils de voyages* (p. 404-417); *Voyages dans les pays septentrionaux et méridionaux de l'Europe* (p. 407-410); *Voyages dans le Levant* (p. 410-412); *Voyages en Asie* (p. 412-418); *Voyages en Afrique* (p. 418-422); *Voyages en Amérique* (p. 422-472) [1]; *Histoire universelle* (p. 472-474); *Histoire des religions* (p. 474-523); *Histoire des peuples anciens* (p. 523-533); *Histoire générale de l'Europe au moyen âge et dans les temps modernes* (p. 533-536); *Histoire de France jusqu'au règne de François Ier inclusivement* (p. 536-592).

Il n'est presque aucun des 1082 articles du volume qui ne renferme quelque indication utile (additions, rectifications) ou quelque particularité curieuse. Contentons-nous de citer les suivants :

1060. L'auteur de la traduction anonyme de la tragédie d'Euripide nommée *Hecuba* (Paris, Rob. Estienne, 1544) est Lazare de Baïf, père d'Antoine. L'ouvrage lui est formellement attribué par La Croix du Maine, qui ne cite cependant qu'une édition de 1550. — 1062. *Comédies d'Aristophane* (Florence, 1516). La *Lysistrate* et les *Fêtes de Cérès* sont publiées dans la seconde partie du volume d'après un ms. de la bibliothèque d'Urbino. Ces deux pièces n'ont pas été reproduites dans l'Aristophane de Ph. Giunta en 1525, ce qui fait supposer à Brunet qu'elles n'avaient paru qu'après 1525. — 1066. *Ludus Diane* (Nuremberg, 1500). Il s'agit d'une pièce représentée à Lintz devant Maximilien, roi des Romains, lequel invita à dîner les 24 acteurs qui payèrent leur écot en distisques reproduits à la suite de la pièce où l'on remarque un tour de force poétique de Vincentius Longimus. — 1073. Fragments d'un *Mistère de la Conception, Nativité, Mariage et Annonciation de la benoiste Vierge Marie* (ms. in-fol. de 14 ff.). Ces fragments, découverts en 1882 dans les cartons de la reliure primitive de l'*Hystoire du sainct Greaal,* remontent à la seconde moitié du xve siècle; ils appartiennent à une rédaction antérieure à celle que nous ont conservée les imprimés. — 1075. *S'ensuyt par personnaiges les sermons de Monseygneur Sainct Paul*, etc. (ms. in-fol. de 97 ff.) Ce ms. de la fin du xve siècle, contient la 3e journée d'un mystère des Actes des Apôtres, entièrement différent de celui des frères Greban. —

qui peuvent être jointes audit recueil (p. 310-319), sur un recueil de 12 pièces publié de 1615 à 1626 avec description de chaque pièce (p. 319-320) etc.

1. Livres presque tous très rares sur la découverte de l'Amérique, les voyages aux terres arctiques, à la Nouvelle France, dans l'Amérique centrale et méridionale.

1079. *L'istoire de la destruction de Troye la Grant*, translatée de latin en françois, mise par personnages et composée par maistre Jacques Milet, estudiant es loix en la ville d'Orléans (ms. in-fol. en 2 vol.)[1]. — 1086. *Le Testament de Carmentrant a VIII personnaiges* (Lyon, vers 1540.) On ne connaissait de cette pièce de Jehan d'Abundance, notaire royal à Pont-Saint-Esprit, que l'exemplaire de la Bibliothèque nationale[2]. — 1087. *Discours facétieux des hommes qui font saller leurs femmes, à cause qu'elles sont trop douces* (Paris, vers 1600). Farce qui remonte au milieu du XVI[e] siècle. Cette édition, donnée par Pierre Menier, paraît être restée inconnue aux bibliographes. Il en existe une autre (Rouen) non datée, qui a dû paraître vers 1600; elle n'est pas imprimée en caractères gothiques et n'est pas de 1558, quoiqu'en disent les frères Parfaict. — 1092. *Tosias, Tragédie de M. Philone* (1583, s. l. [Genève], in-8°). Elle avait paru à Genève dès 1566 (Brunet, IV, 617), peut-être même dès 1566 (Du Verdier, II, 565). On considère généralement le nom de Philone comme un pseudonyme de Louis Des Masures; l'attribution n'est nullement certaine. — 1104. *Le Triomphe de la Ligue* (Leyde, 1607). Cette pièce a donné lieu aux attributions les plus singulières. Beauchamps y a vu une œuvre de Pierre Mathieu, et Voltaire s'est approprié cette attribution dans l'art. *Art dramatique* de ses *Questions sur l'Encyclopédie*. M. P. Lacroix, après avoir vainement cherché à traduire en français le mot *Nereus*, qui lui semblait un mot grec, a prononcé le nom de N. Rapin, un des auteurs de la *Satire Menippée*. En réalité, notre tragédie est l'œuvre d'un Français établi en Hollande, R. J. de Nérée, prédicateur au régiment de Châtillon. C'est à Nérée que s'applique l'initiale qui termine l'épître, et son nom se trouve en toutes lettres en tête de l'épigramme de Heinsius[3]. — 1127. *Œuvres de Corneille*, 4[e] partie (Paris, Courbé, 1655). Le volume n'a pas été décrit par l'auteur de la *Bibliographie cornélienne*. Il permet de supposer l'existence d'une édition des *Œuvres de Corneille* de 1655, dans le format in-12 ordinaire, différent de la petite édition à laquelle est consacré l'article 1127[4]. — *Les plaisirs de*

1. Ms. de l'an 1472 plus complet que les imprimés en ce qui regarde l'épître en prose adressée par l'auteur aux lecteurs. On indique douze autres mss. et huit éditions du *Mystère de Troye* (de 1484 à 1544).

2. On en rapproche (p. 25-26), six autres pièces méridionales, notamment *Lou proucez de Carmentrant*, comédie provençale de la fin du XVII[e] siècle, que M. Gustave Brunet attribue à tort à Brueys.

3. Les rédacteurs du Catalogue, après avoir cité divers autres ouvrages du mystérieux Nérée, ajoutent (p. 34) : « *Le Triomphe de la Ligue* offre des passages remarquables : s'il faut en croire Ch. Nodier (*Questions de littérature légale*, p. 8), Racine en aurait imité plusieurs vers que l'on retrouve presque textuellement dans *Athalie* ». Mais il faut se méfier un peu des indications de Ch. Nodier, chez qui, comme chez son successeur à la bibliothèque de l'Arsenal, la fantaisie fut une maîtresse adorée.

4. M. Picot fait un autre petit *mea culpa* (p. 59, au sujet d'un *Recueil de pièces sur le Cid*) : « Seconde lettre de Claveret à Corneille (Paris, 1637, in-8° de 13 p.).

l'isle enchantée (Paris, 1664), exemplaire inexactement décrit par MM. P. Deschamps et G. Brunet. — 1223. *Sur la mort imaginaire et véritable de Molière, vers libres* (Paris, 1673, in-4°). M. Paul Lacroix (*Bibliographie moliéresque*, n° 1201), dit que cet opuscule est une réimpression des vers de d'Assoucy intitulés : l'*Ombre de Molière*. Cette assertion est absolument inexacte. Les *Vers libres* se composent de 11 petites pièces, dont aucune ne se retrouve dans l'*Ombre de Molière*. — 1226. *Le médecin volant, Comédie, par M. Boursault* (Paris, 1665, in-12). M. Paul Lacroix dit que le *Médecin volant* fut peut-être cause de la brouille de Boursault et de Molière ; c'est là une erreur manifeste. En 1663, Boursault avait attaqué Molière dans son *Portrait du peintre ou contre-critique de l'escole des femmes*, et Molière lui avait répondu avec aigreur dans l'*Impromptu de Versailles* [1]. — 1240. *Œuvres de Racine* (Paris, 1680, 2 vol. in-12). Sauf les titres, cette édition est entièrement conforme à celle de 1675, pour le second volume à celles de 1676 et de 1679. En résumé, de 1675 à 1687, il n'a été fait qu'une seule édition des *Œuvres de Racine*, qui a porté successivement les dates de 1675, 1676, 1679 et 1680. On s'est borné à rajeunir les titres et à réimprimer le faux titre de la *Thébaïde*, ainsi que la préface d'*Alexandre*. — 1445. *Balet comique de la Royne* (Paris, 1582, in-4°). La notice est un excellent chapitre d'histoire littéraire où figurent Baltazar de Beaujoyeulx, d'abord connu sous le nom de Baltazarini, le sieur de La Chesnaye, aumônier du roi Henri III, les musiciens de Beaulieu et Salmon, le peintre du roi Jacques Patin, enfin Agrippa d'Aubigné. — 1448. *Description du Ballet de Madame sœur aisnée du Roy* (Paris, 1615). L'auteur nous apprend que les vers de ce ballet furent composés par « le sieur Durand, contrôleur provincial des guerres », par « le sieur Malherbe, celui à qui les plus beaux esprits de la France défèrent », auxquels fut adjoint, tant l'urgence était grande, un troisième poète du nom de Bordier. — *Relation du grand Ballet du Roy, dancé en la salle du Louvre, le 12 février 1619* (Lyon, 1619, in-8°). Scipion de Gramont, sieur de Saint-Germain, expose, dans l'avis au lecteur, qu'il a écrit le *Ballet de Tancrède* pour le carnaval de cette année et que le plan lui en a été fourni par M. de Porchères, sur un ordre exprès du roi. La *Relation* est dédiée « à monseigneur de Luynes » qui jouait Tancrède. — 1596.

Elle est citée par les frères Parfaict, mais la mention est tellement vague que M. Taschereau a pu croire à une erreur de leur part. L'auteur de la *Bibliographie cornélienne* (n° 1358), n'ayant pas réussi à voir cette pièce, a eu le tort de reproduire avec trop de confiance l'opinion de M. Taschereau ». On lit encore p. 344 (art. 1849 sur *La carte de la cour*, par Guéret) : « Les pp. 75-78 renferment un passage des plus curieux sur Corneille et sur le succès d'*Œdipe* et de *Sertorius*, qui est resté inconnu à l'auteur de la *Bibl. cornélienne*. »

1. Pour une autre erreur de P. Lacroix, voir l'art. 1278, à propos du *Mariage de la Reine du Monomotapa*. Il s'agit là d'un anachronisme de six ans. L'aimable bibliophile en a commis de bien plus gros.

S'ensuyt le rommant de la belle Helaine de Constantinople (vers 1510, pet. in-4°). Edition inconnue à Brunet. — 1504. *Les prouesses et vaillances du preux et vaillant chevalier Bertrand du Gueselin*, Paris, 1522, in-4°. Brunet n'a pas vu cette édition et la cite d'après le catalogue du duc de La Vallière (n° 23479). L'exemplaire décrit est précisément celui de La Vallière. — 1516. *Les œuvres de M. François Rabelais*... 1596. in-16. *Le cinquième livre de Pantagruel* qui fait partie de cette édition, parut pour la première fois en 1562, dix ans après la mort de Rabelais, et n'est certainement pas de lui. Loys Guyon dans ses *Diverses leçons* proteste déjà contre l'attribution de ce V^e livre à Rabelais, et dit expressément : *J'estoy à Paris* lorsqu'il fut faict et sçay *bien qui en fut l'autheur, qui n'estoit pas medecin*. Des quatre éditions publiées à Lyon par Pierre Estiart, Brunet n'a pu voir que celles de 1573 et 1574 ». — 1523, 1524, 1525, 1526. Quatre romans de Jean d'Intras, de Bazas : *Le martyre de la fidélité*, 1609. *Le portrait de la vraye amante*, 1609, *Le lict d'honneur de Chariclée*, 1609, *Le Duel de Tithamante*, 1509. Indications tirées des feuillets liminaires de rarissimes volumes sur des poètes dont le nom figure pour la première fois dans l'histoire littéraire [1]. — 1527. *Les douze livres d'Astrec*. Paris, 1607, édition originale restée longtemps inconnue. Le privilège est du 18 août 1607 [2]. — 1540. *Mémoires de la Vie de Henriette Sylvie de Molière* (Paris, 1672-1679). Ce roman est attribué d'ordinaire à Marie Catherine Hortense Des Jardins, connue sous le nom de M^{me} de Villedieu, née en 1631, morte en 1683, et a été réimprimé dans ses œuvres (Paris, 1702, 10 vol. in-12), l'attribution n'est pas certaine. Allainval dans sa *Lettre à Milord*** sur Baron*, cite d'Alègre comme l'auteur ; mais d'Alègre ayant publié son *Histoire de Moncade* en 1735, il y aurait 63 ans d'intervalle entre les deux ouvrages, ce qu'il est difficile d'admettre. Barbier incline vers l'opinion de Léris, qui, dans son *Dictionnaire des Théâtres*, met la vie d'*Henriette Sylvie de Molière* au nombre des ouvrages de Subligny. — 1551. *Histoire de Guzman d'Alfarache... par Monsieur Le Sage* (Paris, 1732) : énumération complète des traductions ou mieux imitations françaises du roman de Mateo Aleman, *La Vida del Picaro Guzman de Alfarache*. — 1707. *Les contes aux heures perdües du sieur d'Ouville*, etc. (Paris, 1644). Excellente petite notice sur l'auteur, Antoine Le Metel, frère du célèbre abbé de Boisrobert, et sur tous ses ouvrages, avec indication de toutes les éditions des *contes*, depuis 1641 jusqu'à 1876 (Paris, Lemerre). Le dernier éditeur, M. P. Ristelhuber, n'a connu ni l'édition de 1641, ni celle de 1662, et n'a pu consulter un exemplaire complet du recueil de 1644

1. Art. 1525, p. 196, lire *Vazatenses* et non *Vazabenses* ; de même p. 264, *Lucilio* et non *Luciolo* (Vanini) ; p. 546, *Boucicaut* et non *Boudicaut*.

2. Le poète marseillais Balthazar de Vias prit en beaux vers latins, au sujet de cette première édition, la défense du célèbre roman : *Astreæ de Apologia*, 1607, plaquette in-4° (Voir *Correspondants de Peiresc*, fasc. VI, 1883, p. VII, note 17).

qu'en réunissant les ressources de la Bibliothèque nationale, de l'Arsenal et de la Mazarine. — 1123. *Histoire des Amans volages de ce temps, par François de Rosset* (Paris, 1619). Abondants rapprochements bibliographiques entre ce recueil et les recueils d'histoires singulières de Boaistuau, Belleforest, Jean de Marconville, V. Habanc, Benigne Poissenot, Jean Chassanion, Simon Goulard, P. Boitel. Les rédacteurs du *Catalogue* croient que les douze histoires de Rosset, dont la XI^e a été mise au théâtre par Alexandre Hardy sous ce titre : *Dorise*, ont un fond de vérité. — 1726. *Histoire miraculeuse advenue en la Rochette ville de Mourienne (sic) en Savoye...* (Lyon, 1613). Après avoir analysé cette étrange historiette, on constate que l'édition publiée par Du Four à Chambéry est restée inconnue aux historiens de l'*Imprimerie en Savoie*, MM. A. Dufour et Fr. Rabut. — 1727. *Histoire prodigieuse et admirable d'un homme provençal de nation, présenté à la royne mère du roy lequel homme ne boit ni ne mange...* (Paris, 1618). A propos de ce conseiller à la cour d'Aix qui ne prenait rien et ne s'en portait que mieux, l'auteur cite trois autres cas analogues dont on pourrait rapprocher nos jeuneurs contemporains. — 1743. *Hypnerotomachia Poliphili* (Venise, 1499). On complète ici l'article *Vivant* du *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, de M. C. Port : « Cet exemplaire porte au r° du premier feuillet de texte la signature de Loys Vivant, Angevin, avec la date de 1575. Ce personnage est l'auteur d'une traduction française du *Traité de l'excellence de la femme*, de Corneille Agrippa, publiée par Jean Poupy, à Paris, en 1578, in-16; il publia la même année des vers latins dans le *Tombeau de feu... M. Firmin Doury*, et une épigramme française dans le *Breviaire des nobles* remis en lumière par Jean Le Masle; enfin, on a de lui un *Traité sur le tremblement de terre advenu le cinquième de mars 1588* (Nantes, Vincent Huet, in-8°). Sur le titre de cet opuscule, Loys Vivant est qualifié de *docteur en médecine de l'Université de Nantes*. Voy. *Mémoires de la Ligue*, 1758, II, 301 ». — 1756. *Nouvelles de Michel de Cervantes* (1768, 2 in-12). Enumération de toutes les autres traductions des *Nouvelles* [1]. Voici une rectification de deux erreurs des frères Parfaict : « Il convient de mentionner les trois nouvelles mises sur la scène par Alexandre Hardy : *Cornelie*, que les frères Parfaict datent à tort de 1609, *La force du sang* que les mêmes auteurs placent en 1612, tandis que les *Novelas exemplares* ne virent le jour qu'en 1613, et *La Belle Egyptienne* (1015 ?). Le sujet de la *Belle Egyptienne* fut traité une seconde fois par Salembray (1642)... ». — 1777 à 1780. *Les Bigarrures du seigneur des Accords*, éditions de 1583, 1586, 1515 et 1662. Minutieux détails sur ce recueil qui parut probablement pour la première fois en 1582 (l'auteur fait allusion dans son avant-propos du

1. Voir (n° 1767) l'énumération de toutes les traductions françaises de *Werther*; (n° 2028) de toutes les éditions et versions de l'histoire de la guerre des Albigeois de Pierre des Vaux de Cernay, etc.

15 septembre 1584 à cette édition originale qui ne se retrouve plus aujourd'hui), et qui est « un guide des plus précieux pour l'étude de notre ancienne poésie [1] ». — 1794. *Recueil général des œuvres et Fantaisies de Tabarin* (Rouen, 1629 in-12), non décrit par M. Gustave Aventin (Auguste Veinant) dans la bibliographie qui précède son édition des *Œuvres complètes de Tabarin* (Jannet, 1858). — 1830. *Les demandes d'Amours* s. d. [vers 1490] in-4° Goth. Brunet dit à tort que les *Demandes d'amours* paraissent être la réimpression des huit premiers feuillets des *Adevinaux amoureux*. Les rédacteurs du *Catalogue* croient que les *Demandes*, souvent remaniées et modifiées, sont beaucoup plus anciennes que les *Adevineaux*, qui eux-mêmes ont été compilés avant l'invention de l'imprimerie. — 1838. *De la Beauté... Avec la Paulegraphie...* (Lyon, 1587, in-8°). Piquante analyse du traité de Gabriel de Minut, suivie de ces deux indications : le musée de Douai possède un portrait de Paule de Viguier, peint par quelque élève du Primatice. L'exemplaire du baron de Rothschild faisait partie de la bibliothèque de l'église cathédrale de Tournai, et on doit rendre cette justice aux chanoines de ladite église, qu'ils ne cherchèrent pas à étudier les beautés de la dame de Toulouse, car plusieurs des feuillets de la *Paulegraphie* n'ont pas été fendus. — 1881. Lettres de Louis Nublé à Girault et à Ménage. 1648-1681. ms. in-4° recueil de dix lettres autographes où l'on relève les noms d'une foule de personnages du temps et diverses nouvelles littéraires; il est regrettable que Monmerqué n'ait pu publier cette correspondance (Voy. Tallemant de Réaux, éd. P. Paris, V, 251). — 1882. Lettres d'Emery Bigot à Ménage. 1657-58 in-4°. Correspondance importante pour l'histoire littéraire. Vingt lettres autographes (31 mai 1657 — 22 août 1658). Les seize lettres de Bigot à Ménage et Boulliau publiées par H. Omont en 1886 sont de la même période (avril 1657 — avril 1658). Il serait désirable que l'on publiât la correspondance inédite de Bigot « un des savants les plus estimables du XVII[e] siècle [2] ». — 1883. *Lettres et papiers de J. B. Bossuet, évêque de Meaux*, pièces in-8°, in-4° et in-fol. Analyse de la collection formée par l'abbé Bossuet, et divisée en cinq sections : 1° Lettres autographes de Bossuet et de ses correspondants ; 2° copies de lettres et pièces relatives au projet de réunion des catholiques et des protestants; 3° Notes et fragments divers de Bossuet; 4° Actes et pièces sur la vie de Bossuet, son administration épiscopale; 5° Lettres et papiers de la famille de Bossuet. — 1884. *Lettres de Pierre Daniel Huet à Ménage*. 1660-1690. ms. petit in-4°, recueil de soixante lettres autographes; espérons que, réunies

1. A l'art. 1781, on rappelle que *Le moyen de parvenir* est l'œuvre de Beroalde de Verville, chanoine de Tours, qui l'a revendiqué dans son *Palais des Curieux*, tout en soutenant que le manuscrit original lui avait été dérobé et avait subi des changements qui le dénaturaient entièrement. La première édition paraît avoir été publiée en 1610.

2. M. Ém. Du Boys a recueilli de nombreuses lettres de Bigot. Souhaitons qu'il accroisse son butin.

aux autres lettres inédites de l'évêque d'Avranches, elles trouveront un éditeur en Normandie ou ailleurs. — 1915. *Œuvres complettes de M. de Saint-Foix* (Paris, 1778). Reproduction d'une quittance autographe de 300 livres pour *Les lettres d'une Turque* et *Les lettres de Nedim Coygia* remise par l'auteur au libraire Duchesne le 18 janvier 1750. — 1944. *Ho preste Ioam das Indias* (1540, in-fol. Goth). Mentel et Brunet disent à tort que cette relation fut imprimée à Coïmbre : ce fut à Lisbonne. M. Ferd. Denis, à qui l'on doit l'art « Alvarès » de la *Nouvelle Biographie générale*, parle d'un feuillet liminaire qui n'existe pas, et donne comme le titre du volume la souscription placée à la fin. L'ouvrage d'Alvarès a été traduit en italien, en français, en espagnol et en allemand ; toutes ces versions sont inexactes ou incomplètes, et ne peuvent suppléer au texte original qui n'a jamais été reproduit. — 1949. *Mundus novus* (s. l. n. d. Paris, 1502, pet. in-8° Goth.). Édition citée par M. Harrisse ; l'auteur de la *Bibliotheca americana vetustissima*, a omis le mot *idibus* dans la première phrase du texte [1]. — 1966 *Voyages et découvertes faites en la Nouvelle France... par le sieur de Champlain...* (Paris, 1620, in-8°). Les auteurs du *Supplément au Manuel du Libraire* disent à tort qu'il existe deux éditions de la première relation de ces voyages (1619 et 1620). Les exemplaires de 1620 sont en tout semblables aux exemplaires de 1619 [2]. — 1983. *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique* (Rotterdam, 1681, in-4°). « On ne sait rien de l'auteur. Son nom ne nous est connu que par la signature à la fin de l'épître dédicatoire. On a voulu le confondre avec César de Rochefort, auteur du *Dictionnaire général des mots les plus usités de la langue française* (Lyon, 1685, in-fol.), mais cette confusion paraît inadmissible. L'écrivain à qui nous devons l'*Histoire naturelle*, a dû passer une partie de sa vie en Amérique, puis s'établir en Hollande, où son livre parut pour la première fois en 1658. Loin d'avoir été, comme César de Rochefort, agrégé à l'Université de la Sapience, de nombreux passages de son livre nous montrent qu'il était protestant. C'est donc par inadvertance que Brunet le désigne sous le nom de P[ère] de Rochefort. On a proposé aussi d'attribuer l'*Histoire naturelle* à Louis de Poincy (voy. Barbier) ; mais cette supposition, qui n'a d'autre fondement que les initiales placées au bas de l'épître dédicatoire de la première édition, tombe d'elle-même en présence du nom qui se rencontre ici ». — 2005. *Histoire des Oracles* (Paris, 1686, in-12). Brunet ne cite pas cette première édition anonyme et Quérard la date de 1687. — 2099. *La translation en françoys de la bulle decernée par nostre sainct pere le pape... pour extirper l'heresie Lutherienne...* (Paris, s. d. 1533, pet. in-8° goth.). On a

1. D'autres observations sont adressées à M. Harrisse (art. 1951 et 1955).

2. Les art. 1966 et 1967 contiennent des notices précises sur la vie et les voyages de Champlain. En plusieurs autres occasions les savants bibliographes ont été, comme ici, de savants biographes.

donné le texte de la bulle de Clément VIII, très importante pour l'histoire de la Réforme, et qu'aucun moderne n'a reproduite. — 2053. *Oraison au Senat de Paris pour la cause des chrestiens, à la consolation d'iceulx; d'Anne du Bourg prisonnier pour la parole* 1560 s. l. pet. in-8°. Paraît être resté inconnu aux frères Haag et au nouvel éditeur de *La France protestante*. — 2084. *L'Histoire des guerres faictes par les chrestiens contre les Turcs, pour le recouvrement de la Terre Saincte par G. Aubert de Poitiers*, etc. 1559, s. l. [Paris], in-4°. L'*Histoire* de l'avocat Guillaume Aubert est si rare qu'elle manque à presque toutes les collections spéciales relatives à la Terre Sainte. Brunet avoue n'en avoir jamais rencontré d'exemplaire et en reproduit le titre d'après Niceron. — 2105. *Les louenges du roy Louys XIIe de ce nom. Nouvellement composées en latin par maistre Claude de Seyssel.* (in-4° Goth). L'édition originale des *Louenges* soulève un problème qui n'est pas encore résolu : s'il faut compter Vérard parmi les imprimeurs ou les libraires et nous souhaitons, nous aussi, qu'« un bibliographe habile et soigneux nous donne une étude complète sur l'homme à qui l'on doit les plus beaux livres français du xve siècle ».

Le tome II, comme le tome I, est décoré d'un grand nombre de fleurons, de bois, de marques d'imprimeurs admirablement exécutés. Signalons les huit planches tirées hors texte qui représentent : la reliure en mosaïque d'un exemplaire des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé ;* la reliure faite pour Louis XIII et Anne d'Autriche d'un exemplaire des *Bigarrures du seigneur des Accordz* [1]; le specimen des caractères employés pour l'impression du *Dyaloge des creatures*, des *Epistolæ familiares* de Cicéron, d'*Ho preste Joam das Indias*, de l'*Epistola Christophori Colombi*, du *Mundus novus*, enfin le titre de *La tres noble et tres excellente victoire du roy nostre sire, Loys douziesme de ce nom.* Un troisième et dernier volume contiendra : 1° la fin de l'*Histoire;* 2° le *Supplément;* 3° les *Additions et corrections* [2]; 4° des Ta-

1. Voir p. 296 le portrait de Tabourot à 35 ans (1584).

2. Pour ces *Additions et Corrections*, voici quelques propositions : Le *dauphin couronné* (p. 36) n'est pas *de P.* Vital Theron, mais *du Père* Vital Theron, dont il est souvent question dans les *Lettres de Balzac* (1873) et les *Lettres de Chapelain* (1880-83). — Le *président Gramont* (p. 39) me paraît être l'historien Barthélemy de Gramond, *Gramundus*, président au parlement de Toulouse. — *L'Histoire admirable* (p. 266-267) n'a-t-elle pas été réimprimée, de nos jours, par le docteur Desbarreaux-Bernard ? — Au sujet des *Lettres portugaises* (p. 372), il eût fallu citer M. E. Beauvois, qui a prouvé que le destinataire des fameuses lettres n'est pas Chamilly et que *les Lettres portugaises* et *réponses* sont apocryphes. — On cite (p. 411) le *J. B. Tavernier* de M. Joret, et on ajoute : « M. Joret dit que Tavernier mourut à Moscou. Il est probable que cette assertion repose sur une confusion avec un autre personnage du même nom. Un témoignage tout à fait certain nous apprend que le voyageur mourut à Copenhague. Voy. Douen, *Bull. de la Soc. de l'hist. du protestantisme français*, XXXVI, 93 ». Le témoignage invoqué, loin d'être *tout à fait certain*, n'a aucune valeur. Comment infirmerait-il les documents contemporains, aux-

bles très copieuses. La publication de MM. de Rothschild et Picot, ainsi complétée, méritera une épithète rarement employée dans la *Revue critique* et que personne ne trouvera excessive, l'épithète *merveilleuse* que les rédacteurs appliquent justement (p. 508) à la *Bibliotheca Belgica* de M. F. Van der Haeghen.

T. DE L.

---

123. — **Herders Legenden,** « die ewige Weisheit » und « der Friedensstifter », und ihre Quellen, von Reinhold KŒHLER. Leipzig, 1887. In-8.

Aucun éditeur de Herder n'a trouvé la source où le grand écrivain a puisé ses deux légendes de *la Sagesse éternelle* et du *Restaurateur de la paix*. Diepenbrock et M. F. Vetter avaient, l'un dès 1829, l'autre en 1882, montré que la première est tirée de la vie de Suso. Mais comment Herder a-t-il connu cette *Vie* qui ne se trouvait ni dans sa bibliothèque, ni dans celle de Weimar? Une allusion de Diepenbrock a conduit M. Köhler à admettre que Herder l'avait lue, non dans les œuvres du prédicateur, mais dans l'*Helvetia sacra*. Cette découverte en amena une autre; en parcourant ce curieux ouvrage, M. K. y trouva la vie de frère Claus, dont un épisode renferme la légende du *Friedensstifter*. Les passages de la chronique, reproduits en face des passages correspondants de Herder, ne laissent aucun doute et montrent avec quelle habileté d'adaptation l'écrivain allemand savait recueillir et transformer les traits épars d'un récit en prose pour en faire un tableau poétique saisissant. On retrouve dans cette petite étude la perspicacité de M. Köhler et son talent habituel.

Ch. J.

---

quels il est postérieur de deux tiers de siècle et qui permettent de suivre le voyageur, en 1688 et en 1689, tour à tour à Copenhague, à Stockholm et en Russie; il ne peut y avoir confusion entre J. B. Tavernier et un autre Tavernier. — Les derniers biographes de Dominique de Gourgues ne sont pas d'accord sur sa religion et il est imprudent de l'appeler (p. 459) un gentilhomme *protestant* de la Gascogne. Voir la préface de la *Reprise de la Floride*, Bordeaux, 1867. *Public. de la Soc. des bibliophiles de Guyenne.* — Le discours qu'aurait prononcé ou écrit dans sa prison (p. 518) Anne Du Bourg condamné le 21 et exécuté le 23 décembre 1559, est un discours fait après coup. — Il y aurait bien des choses à ajouter à l'art. 2095 sur les *Pièces fugitives*. D'abord on n'a pas indiqué la récente réimpression du recueil du marquis d'Aubais et de Léon Ménard, faite par M. de La Pijardière, archiviste de l'Hérault, et où l'on remarque une édition du *Journal de Faurin sur les guerres de Castres* donnée par M. Charles Pradel et doublement précieuse, car le texte est pour la première fois conforme au manuscrit original et a été très bien annoté (Montpellier, 1878). Le manuscrit autographe et en grande partie inédit de l'*Histoire des guerres du comté Venaissin*, etc., par Louis de Perussis, est à la Bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras, où j'ai eu le plaisir de le lire. Le *Journal* de *Louis Charbonneau* a été, de notre temps, réimprimé par M. Gabriel Azaïs, à Béziers, et, d'après le manuscrit autographe, par feu M. Germain à Montpellier. — Les *Mémoires de Bertrand de Vignolles* ont reparu par les soins de celui qui écrit ces lignes (tome I^er de la *collection méridionale* 1869). *L'Histoire de la guerre de Guienne, par Balthazar*, avait été republiée par M. C. Moreau dans la *Bibliothèque elzévirienne* (1858), avant que feu Ch. Barry la réimprimât à Bordeaux en 1876.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 février 1888.

M. Massicault, résident général de la République française à Tunis, invite par lettre l'Académie à se faire représenter à l'inauguration du Musée du Bardo, qui doit avoir lieu du 27 avril au 6 mai prochain.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. Léopold Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale, ainsi conçue :

« Londres, le 23 février 1888.

« Monsieur le secrétaire perpétuel et cher ami,

« Je suis à Londres depuis mercredi soir et je compte en repartir avant la fin de la semaine, ramenant à la Bibliothèque nationale les manuscrits qui étaient si misérablement sortis de nos dépôts publics pour aller à Ashburnham-Place avec les collections de Libri et de Barrois. Vous pouvez, si vous le jugez convenable, annoncer cette nouvelle à l'Académie. Elle mérite bien d'en avoir la primeur, car elle m'a puissamment secondé dans mes revendications et mes négociations, en accueillant, comme elle l'a fait en 1883, mes observations sur l'origine des plus anciens manuscrits du fonds Libri et en donnant place dans un de ses recueils à mes remarques sur différents manuscrits volés ou mutilés par Libri à Tours et à Orléans.

« Veuillez agréer, etc.

« L. DELISLE. »

Cette lecture est accueillie avec la plus vive satisfaction. L'Académie, par un vote unanime, félicite M. Delisle du glorieux succès de ses efforts.

M. Letaille annonce par lettre qu'il va entreprendre un nouveau voyage d'exploration en Algérie et se met à la disposition de l'Académie pour les recherches qu'elle jugera à propos de lui demander.

M. de Mas-Latrie lit une notice sur le texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan, pour lui notifier sa déchéance. Ce texte vient d'être découvert, aux archives du Vatican, par M l'abbé Giraudin. Il fut lu au roi, au nom des barons, par le connétable du royaume; il contient l'exposé des doléances des habitants de Chypre sur la mauvaise administration du pays, et annonce la résolution de reconnaître désormais pour gouverneur du royaume le prince de Tyr, Amaury, frère de Henri II. Le document est suivi d'un acte par lequel le roi déclare se soumettre aux conditions qui lui sont imposées par ses sujets.

M. d'Arbois de Jubainville lit une note sur le jeûne du mercredi et du vendredi dans l'Eglise catholique au moyen âge. L'usage actuel de l'Eglise, qui prescrit l'abstention de la chair le vendredi et le samedi, n'est pas conforme à l'usage le plus ancien. L'Eglise primitive prescrivait le jeûne du mercredi et du vendredi. La discipline nouvelle, introduite par le pape Innocent I^{er} (402-417), fut longtemps spéciale à l'Eglise romaine. Le jeûne du mercredi resta en usage en Gaule pendant tout le v^{e} siècle, et cet usage, apporté en Irlande par saint Patrice, vers 432, s'y maintint pendant longtemps. De là vient que, dans la langue irlandaise, le mercredi s'appelle « premier jeûne », le jeudi « entre deux jeûnes » et le vendredi « dernier jeûne » ou simplement « jeûne ».

M. Héron de Villefosse annonce deux découvertes épigraphiques :

1° M. Thiers, membre de la commission archéologique de Narbonne, a trouvé une table de bronze contenant un fragment de la *lex concilii provinciae Narbonensis* ou règlement de l'assemblée provinciale de la Narbonnaise ;

2° Le R. P. Delattre a envoyé la rectification du nom d'une localité africaine, mentionné dans une inscription. On avait lu : COTVZAE·SACRAE; il faut lire : COL·VZALITANAE. La *colonia Uzalis*, mentionnée par plusieurs auteurs, occupait l'emplacement du lieu aujourd'hui appelé El-Alia, entre Bizerte et Utique.

M. Chodzkiewicz termine sa communication sur les routes du commerce de l'ambre dans l'antiquité.

Ouvrages présentés : — par M. Pavet de Courteille : MIRZA FÈTH-ALI AKHOND-ZADÈ, *Deux Comédies turques*, traduites par Alphonse CILLIÈRE; — par M. Alexandre Bertrand : Camille et Joseph ROYER et Édouard FLOUEST, *les Tumulus de Montsaugeon (Haute-Marne)*; — par M. Georges Perrot : Paul MONCEAUX, *le Grand Temple du Puy-de-Dôme, le Mercure gaulois et l'histoire des Arvernes* (extrait de la *Revue historique*); — par M. Héron de Villefosse : William-N. GROFF, *Etude sur le pronom de la première personne du singulier en égyptien* (extrait de la *Revue égyptologique*).

Séance du 3 mars 1888.

Par un décret du Président de la République, l'élection de M. Joachim Menant à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. P.-Ch. Robert, est approuvée. M. Menant est introduit et admis à prendre place parmi les membres de l'Académie.

Par un autre décret, l'Académie est autorisée à accepter la donation d'une rente annuelle de 1,000 fr., qui lui a été faite par M. Joseph-Florimond Loubat, pour la fondation d'un prix. L'Académie donne ses pouvoirs au Secrétaire perpétuel pour remplir les formalités nécessaires et effectuer l'acceptation en son nom.

M. Edmond Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse deux lettres dans lesquelles il rend compte de diverses découvertes archéologiques, relatives, l'une au culte des fils de sainte Félicité, l'autre à des jetons antiques qui semblent avoir été employés dans un jeu.

M. Saglio fait une communication sur les noms latins ou bas-latins du pantalon, *braca* et *hosa*. Dans une communication récente, M. d'Arbois de Jubainville avait exprimé, sur le sens de ces deux mots, une conjecture. Il pensait que *braca*, mot celtique, désignait un pantalon flottant, en usage chez les Gaulois, tandis que *hosa*, mot germanique, était le nom d'un pantalon lié à la cheville par une courroie et particulier aux Germains. L'examen comparé des textes et des monuments, auquel s'est livré M. Saglio, ne confirme pas cette hypothèse. Le mot *braca*, seul, désigne un pantalon, long ou court, flottant ou assujetti. La *hosa* est une chausse, un bas, une guêtre ou une botte.

M. Bergaigne communique un extrait d'une lettre de M. Senart, datée de Lahore, le 5 février 1888. Cette lettre annonce qu'un officier britannique, le capitaine Dean, vient de découvrir à Shahbaz-Garhi une nouvelle inscription du roi Açoka, probablement le texte du 12e des 14 édits, qui, jusqu'ici, manquait seul à la version de Shahbaz-Garhi.

M. Oppert communique une note intitulée : *Un contrat rappelant la légende de Sardanapale.* Il s'agit d'un document assyrien conservé au Musée britannique. C'est un contrat de vente, daté de la 18e année du roi Saosduchin (650 avant notre ère). Ce roi régnait à Babylone, tandis que son frère Assurbanabal était roi de Ninive ; il fut assiégé, dans Babylone, par son frère, et la famine fut telle dans la ville que, dit-on, les parents mangèrent leurs enfants; les habitants exaspérés se révoltèrent et brûlèrent le roi Saosduchin sur un bûcher. M. Oppert pense que ce dernier fait a pu donner naissance à la légende relative au suicide de Sardanapale. Ce qui fait l'intérêt du contrat dont il s'occupe aujourd'hui, c'est qu'il contient une allusion à la détresse qui sévit dans la ville assiégée. La formule de date est, en effet, complétée par cette indication : « Dans ces jours, il y avait famine et maladie dans le pays, et la mère n'ouvrait pas la porte à sa fille. »

Ouvrages présentés : — par M. de Rozière : Félix Bouvier, *les Vosges pendant la Révolution ;* — par M. de Boislisle : A. Mazon, *les Muletiers du Vivarais et du Velay ;* — par M. Georges Perrot : Olivier Rayet et Maxime Collignon, *Histoire de la céramique grecque ;* — par M. de Barthélemy : le baron de Baye, *Etudes archéologiques, époque des invasions barbares, industrie longobarde ;* — par M. Delisle : 1° Henri Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, tome II ; 2° *Annuaire des bibliothèques et des archives*, 1888.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 22 février 1888.

M. Müntz présente de la part de M. l'abbé Batiffol, associé correspondant à Rome, une liste d'objets d'art et d'antiquités possédées au XVIIe siècle par la famille Zanobis, à Avignon.

M. d'Arbois de Jubainville, répondant aux arguments présentés dans la séance précédente par M. Bapst à l'appui de son opinion sur le commerce de l'étain, produit un passage du poète Stésichore d'où il résulte que les mines d'étain d'Espagne ont été exploitées avant la domination carthaginoise.

Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 19 mars 1888 —

Sommaire : 124. Gardner, Monnaies grecques de Bactriane et d'Inde. — 125. Cicéron, pro Caelio, p. p. Vollgraff. — 126. Collilieux, La couleur locale dans l'Enéide. — 127. Stickel, Le Cantique des cantiques. — 128. Delaville Le Roulx, La France en Orient au xiv[e] siècle. — 129. Documents sur l'enseignement des Jésuites en Allemagne, I, p. p. Pachtler. — 130. Corneille, p. p. Hémon. — 131. Catalogue Rothschild — 132. Ricard, L'abbé Maury. — 133-134. Leop. Delisle, Deux notes sur des impressions du xv[e] siècle; Germain. — 135. Maindron, L'académie des sciences. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

124. — **New Greek coins of Bactria and India,** by prof. Percy Gardner. London, 1887, 8 p. 1 pl.

Depuis la publication du Catalogue de ses monnaies grecques de la Bactriane et de l'Inde, rédigé par M. Gardner (cf. *Revue critique*, 31 oct. 1887), le British Museum a acquis de nouvelles pièces intéressantes, de la même série. Ce sont, outre un médaillon anépigraphe, des monnaies d'argent de Diomède, de Straton, de la reine Agathocleïa, de Philoxène et d'Hermaeus. Les légendes en grec et en pali sont remarquables par la netteté des caractères : je signalerai surtout, en ce qui concerne l'alphabet bactrien (ou ario-pali) les syllabes *di, stra, na* qui diffèrent des formes données par M. G. dans son *Catalogue*, et qui sont du reste les plus usitées, notamment pour le *di* qui est ici le même que sur les monnaies indo-scythes. Au point de vue des types, ces acquisitions offrent des variétés inédites, par exemple, les deux bustes accostés de Straton et d'Agathocleïa. La monnaie d'argent d'Hermaeus a été copiée sur celles de ses prédécesseurs, ce qui lui donne une apparence de contemporanéité, mais les monnaies de bronze du même roi détrôné par les Yué-tchi vers l'an 30 avant J.C.) indiquent bien une basse époque. Ce qu'il y a de plus curieux dans la nouvelle publication de M. Gardner, c'est un médaillon d'argent du poids de dix grammes récemment trouvé près de Bokhara. Il représente sur l'avers un personnage debout, en costume grec, probablement Alexandre tenant la foudre, et sur le revers, un guerrier à cheval, dans l'attitude d'un des Dioscures, paraissant poursuivre et attaquer de sa lance deux autres cavaliers montés sur un éléphant. Ces cavaliers, à la barbe longue et au bonnet pointu, indiquent évidemment des indigènes, bactriens, indiens ou scythes, et la médaille rappelle sans doute la victoire d'un roi grec. Le médaillon n'a pour toute légende qu'un monogramme (A accosté de deux B), ce qui est insuffisant pour préciser l'événement; mais à l'aspect général de

la pièce, on voit qu'elle appartient à ce qu'on pourrait appeler le haut-empire gréco-bactrien, à l'époque d'Eucratidès ou d'Héliociès. C'est la première fois qu'on rencontre une médaille de ce genre.

E. D.

---

125. — **M. Tullii Ciceronis. Pro M. Cælio** oratio ad judices. Ad optimos codices denuo collatos in usum academicæ juventutis recognovit I. C. Vollgraff, litt. doct. in facultate phil. Univ. Bruxellensis, prof. ord. Lugduni Batavorum, ap. Brill, 1887. Præfatio, VII-XV. Texte, p. 1-55. Appendix critica, p. 57-96, in-8. (Les *Testimonia* des rhéteurs latins sont placés au bas des pages, au-dessous des notes critiques).

Le *Pro Cælio* a été chez nos voisins pendant ces dernières années l'objet de nombreux travaux. L'école de Leyde a surtout montré pour ce discours une prédilection qui n'a pas besoin d'être justifiée. C. F.W. Müller, dans l'*Adnotatio critica* du tome troisième de son excellente édition des discours de Cicéron, a résumé l'an dernier les principaux résultats de toutes ces études. Cependant une édition critique, reprenant à nouveau ce résumé et y ajoutant la contribution personnelle de l'auteur, devrait être la bienvenue. Pourquoi faut-il que la méthode suivie par M. Vollgraff nous oblige à ne recevoir qu'avec défiance ce qu'il nous donne aujourd'hui?

Ce n'est pas du tout que je méconnaisse les qualités très sérieuses de son édition. La bibliographie du sujet (notes des p. VII et XIV), me paraît très complète. Bien que l'apparat critique ne dispense pas toujours de recourir à celui de Halm, [1] il est très abondant, bien disposé et contient souvent des renseignements précieux. Enfin le supplément *(Appendix critica)* très développé où l'éditeur défend le texte qu'il a adopté, est très clair; il est plutôt trop clair et ne nous montre que trop à quels excès conduirait la méthode suivie.

L'édition est dédiée à Cobet. Cela seul eût suffi pour édifier ceux qui ont lu les corrections de Cobet sur quelque discours de Cicéron. S'il est admis que tout mot, que tout membre de phrase redondant est le résultat de quelque interpolation, la critique a beau jeu et trouvera de plus en plus à couper et retrancher dans un écrivain comme Cicéron. L'embarras n'est pas de savoir où commencer, mais de prévoir où l'on s'arrêtera sur ce chemin. Bake et Franken avaient déjà bouleversé notre texte. M. V. admet presque tous les changements qu'ils ont proposés; pour nous donner bonne mesure, il en ajoute d'autres qu'il doit à Schoell et à Bæhrens; enfin il propose lui-même, non, il admet dans son texte beaucoup de remaniements qui aboutissent d'ordinaire à des suppressions. Des mots, des membres de phrase, des phrases entières sont condamnées et rejetées de par le même principe : *putidum emblema, præceptum scholasticum!* les copistes ont bon dos et l'on compte que les lec-

1. Ainsi pour savoir où commencent et où finissent les fragments des palimpsestes.

teurs modernes auront beaucoup de confiance et de patience. Si, comme dans certaines éditions, celles de Nohl par exemple, des italiques marquaient les changements au texte traditionnel, des astérisques avertissant qu'il y a dans le texte une suppression, les pages seraient tout constellées. On serait du moins mis en garde, tandis qu'un débutant qui ne suivrait pas attentivement les notes critiques, pourrait s'apercevoir, en fermant le livre, qu'il a lu un *Pro Cælio* tout autre que celui de la tradition. Il en est pour qui la déception serait amère. C'est d'ailleurs une opinion bien arrêtée de M. V. Il se réclame de Markland (p. XIII; cf. les notes de la p. XV) et croit avec lui que, même aujourd'hui, il n'y a pas un auteur de l'antiquité dont on puisse lire une ou deux pages sans se buter à quelque énormité. C'est avoir le goût bien délicat ou pousser trop loin la finesse et la sagacité critique.

Alors que je suis séparé de l'auteur par un dissentiment aussi grave sur le fonds, il est inutile de m'arrêter à des détails. Je ferai remarquer seulement à M. Vollgraff qu'au lieu de supprimer purement et simplement un mot, on pourrait chercher à expliquer comment et pourquoi il s'est glissé dans le texte. On pourrait ainsi corriger plus d'un passage altéré en rendant compte de l'altération [1].

En somme, cette édition faite avec soin, mais gâtée par l'esprit de système, ne paraît pas constituer un progrès assuré et durable.

E. THOMAS.

---

126. — E. COLLILIEUX. **La couleur locale dans l'Enéide.** Grenoble, Xavier Devret, 1886. In-8, 228 p.

« La couleur locale fait défaut dans l'Enéide. » C'est ainsi que M. Collilieux commence son livre, destiné à prouver que les traits de mœurs romaines, si nombreux dans l'Enéide, sont de simples « inadvertances ». L'Enéide, pour M. C., est une succession de lapsus. Sans doute, on a souvent exagéré l'importance des allusions aux choses de Rome contenues dans le poème de Virgile. Il ne faudrait pas voir partout, comme quelques-uns l'ont voulu, un dessein prémédité de rappeler sans cesse les personnes et les évènements du siècle d'Auguste; mais cette tendance n'en existe pas moins; elle est incontestable, et je ne voudrais point, comme le fait M. C., nier la part qu'elle a à cette absence de couleur locale qu'il constate, en l'exagérant, à chaque page de son livre. Si les mœurs dépeintes par Virgile s'éloignent si souvent des mœurs homériques, si les héros italiens semblent souvent trop civi-

1. Ainsi, § 19, p. 13, 15, on peut expliquer *statim* en lisant : cur non *ista* lege (sc. de vi) egerit; § 54, p. 38, 2, on peut garder *tulisset* et expliquer *neglexisset* comme une altération du texte véritable : *nec leniter* tulisset; voir à la fin du §; de même encore § 18, p. 12, 10 : *et ex* reipublicæ causa *jam*, n'est peut-être qu'une altération de : *esset* reipublicæ causa (*jam* étant sorti de la faute qui est dans P[r] : *causam*. Mais me voila atteint par contagion d'un mal dont je sens, dont j'ai montré le danger.

lisés pour l'époque barbare à laquelle ils sont censés vivre, ce n'est pas toujours par inadvertance. La revue des âmes au VI[e] livre, la description du bouclier d'Enée au VIII[e], ne sont pas isolées dans le poème.

Le livre de M. C., rempli de faits, prouve trop souvent le contraire de la thèse qu'il veut établir et qui aurait eu besoin d'être traitée avec moins de parti-pris et plus de délicatesse : car, au fond, elle est parfaitement soutenable. Mais M. C. exagère vraiment l' « inconscience » (le mot est de lui) des hommes de génie : poussée à ce point, l'inconscience de Virgile eût mérité un autre nom.

Disons en terminant que M. C. est bien dur pour ses devanciers. Je trouve, dans une seule page (p. 8), les épithètes « oiseux », « absurde (2 fois) », « insoutenable », « stérile (2 fois) », « inutile », appliquées à un seul et même ouvrage. J'ajouterai que M. Collilieux, si sévère pour les citations de seconde main qu'il relève chez les autres, devrait éviter de citer (p. 22), de troisième main au moins, les rapprochements indiqués par M. Kvicala, entre certains passages de l'Enéide, de l'Edda et du *Çarapatha*. Vérification faite, il s'agissait du Çatapatha-Brâhma*n*a.

Louis DUVAU.

---

127. — **Das Hohelied** in seiner Einheit und dramatischen Gliederung mit Uebersetzung und Beigaben, von Dr. J.-G. STICKEL. Berlin, Reuther, 1888. In-8, 187 p.

Il est dit que toutes les solutions qui semblaient récemment acceptées en ce qui touche le sens et l'origine des livres bibliques, seront remises en question. Il y a plus de cent ans qu'un théologien allemand proposait une explication du *Cantique des cantiques* qui a fait une rapide fortune. Il y voyait un drame à trois personnages, plus quelques comparses sans importance. Deux hommes se disputent le cœur d'une jeune paysanne, le puissant roi Salomon et un simple berger. C'est ce dernier qui l'emporte malgré la séduction des pompes et de la richesse d'un grand prince. Ce thème assez fade était bien dans le goût de l'époque.

Au lieu de vérifier si le principe de l'interprétation pouvait être considéré comme acquis, on s'est généralement borné à proposer des modifications scéniques à l'hypothèse ci-dessus indiquée. C'est ce qu'ont fait en Allemagne Ewald et Hitzig et, chez nous, M. Renan.

Il y a pourtant beaucoup à dire et nous estimons, pour notre part, que la critique malicieuse et mordante de M. Reuss, dans le volume de sa *Bible* consacré au *Cantique*, met les partisans du drame dans l'obligation de reprendre à nouveau le problème, non point dans son détail, mais dans son fond.

M. Stickel ne va pas si loin que nous. Il se borne à réclamer une place pour deux personnages nouveaux, pour un second couple d'a-

moureux qui traverse à trois reprises l'action principale. Son étude est ingénieuse et s'appuie sur une solide connaissance tant de la littérature du sujet que du poème lui-même. Enfin — ce qui ne nuit à rien — les parties nouvelles sont présentées avec beaucoup de bonne grâce.

Est-ce là un progrès dans l'intelligence de cette œuvre charmante? Nous en doutons fort. Nous croyons que l'on n'avance à rien en grossissant le nombre des acteurs principaux. Nous sommes même résolument hostile à l'intervention du « berger », vainqueur d'un redoutable rival. Donc, ni cinq acteurs, ni même trois : deux nous suffisent, comme aux anciens exégètes, l'amant et l'amante.

Ces amoureux ne sont pas de simples campagnards; ce sont gens raffinés, en même temps que leur passion est ardente et sincère. La femme est richement parée et les parfums les plus savants sont à son usage. La « bergerie » que l'on a prise au sérieux est un décor, et ce décor — ce qui n'a rien d'incompréhensible — s'allie à un sentiment très vif de la nature.

Reste la forme. M. Reuss revient à l'idée de fragments sans liaison quelconque entre eux. C'est aller beaucoup trop loin. L'unité du poème est visible, même quand on se refuse à y voir une action. L'ancienne exégèse ne se trompait point tant, en appelant le *Cantique* un épithalame; nous y voyons l'œuvre d'un poète de cour célébrant, dans une série de chants, soit une nouvelle épouse, soit plutôt le succès d'une favorite, aux pieds de laquelle le prince, désigné sous l'appellation transparente et flatteuse du fastueux Salomon, a mis son cœur et sa puissance; peut-être s'agit-il de quelque membre de la famille hasmonéenne.

Je suis bien étonné de voir un homme de goût comme l'auteur de la présente étude attacher la moindre importance à la mention de Thersa, l'ancienne capitale du royaume d'Israël et en tirer des conclusions quant à l'antiquité du poème. L'œuvre, à la fois puissante et précieuse — M. Reuss y a fait très justement ressortir une pointe de grivoiserie — est de la plus basse date.

M. Vernes.

---

128. — **La France en Orient au XIVe siècle.** Expéditions du maréchal Boucicaut; thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par J. Delaville le Roulx, archiviste paléographe, ancien membre de l'Ecole française de Rome. Paris, E. Thorin, 1885, 2 vol. 518 et 333 pp. in-8.

Le titre principal de l'ouvrage de M. Delaville Le Roulx, celui qui sollicite le regard, « *La France en Orient au* XIVe *siècle,* » semble choisi dans le but de piquer la curiosité. Au XIVe siècle, la France avait des établissements dans plusieurs parties de l'ancien empire grec de Constantinople; elle était en Morée avec les Villehardouin et les Anjou-Tarente, à Athènes avec les la Roche et les Brienne, en Chypre avec les Lusignan.

M. D. aurait-il retracé les annales de l'un ou de plusieurs de ces établissements? Aurait-il plutôt fait l'histoire des relations commerciales ou celle des relations politiques de la France avec les peuples du Levant? Telles sont les questions que l'on se pose tout d'abord, et, pour ma part, je m'étais arrêté à la dernière hypothèse avant d'avoir ouvert le volume. Maintenant que je l'ai lu, je comprends très bien que, si M. D. n'a pas été plus explicite, c'est non point par trop d'ingéniosité, mais parce qu'il n'a pu trouver une formule concise et claire à la fois. Il a du reste senti lui-même que ce premier titre était insuffisant; il a cherché à le compléter, et il a écrit au-dessous en plus petits caractères : « *Expéditions du maréchal Boucicaut.* » Mais ici, nouveau problème : ce sous-titre indique-t-il le sujet véritable de l'ouvrage ou n'en désigne-t-il que le chapitre le plus important?

On doit donc, avant d'apprécier le livre de M. D., en faire connaître exactement le sujet. Lui trouver un titre unique, lui trouver même deux titres est chose impossible. Il en faut absolument trois : « Projets de croisades et croisades au XIVe siècle. » — « Expéditions du maréchal Boucicaut contre les Turcs. » — « Boucicaut gouverneur de Gênes. » M. D., lui, a réparti son ouvrage en cinq livres. Les deux premiers « *Projets et Tentatives* », correspondent au premier de mes titres; le troisième et le quatrième « *Nicopolis* » et « *Constantinople* », correspondent au second; enfin le cinquième « *Modon* », correspond au troisième. Pour plus de clarté, je suivrai la subdivision en trois parties, telle que je l'indique.

Dans la première : « *Projets de croisades et croisades au* XIVe *siècle* », l'auteur étudie successivement quelques-uns des documents qui nous font connaître les moyens préconisés au XIVe siècle pour reconquérir les Lieux-Saints, et les circonstances dans lesquelles furent rédigés ces documents; il raconte, en outre, plusieurs des expéditions tentées ou seulement préparées dans ce but [1].

Cette première partie de l'ouvrage est sinon la plus habilement présentée, du moins la plus intéressante et la plus neuve. En abordant ce

1. D'une part, il étudie les avis donnés au pape Nicolas IV par le roi Charles II de Sicile et le frère Mineur Fidence de Padoue; les ouvrages de Raymond Lull et de Marino Sanudo; l'avis de Pierre Dubois à Philippe le Bel; les projets présentés au pape Clément V par les grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital, Foulque de Villaret et Jean de Molay; les avis donnés au Concile de Vienne (1311) par Guillaume de Nogaret et Guillaume d'Adam; les plans d'Haython; les avis donnés au roi Charles le Bel par le grand-maître de l'Hôpital, Helion de Villeneuve, et par les évêques de Mende et d'Ayerve, Guillaume Durand et Garcias d'Ayerve; le Directorium de Brochard; le mémoire et la consultation adressés à Philippe de Valois par Guy de Vigevano, médecin de la reine, et par la ville de Marseille; enfin, le plan d'organisation d'un nouvel ordre militaire, la Milice de la Passion, dressé par Philippe de Mézières. D'autre part, il raconte les expéditions accomplies par Charles de Valois, Humbert de Viennois, Pierre Ier de Chypre, Amédée VI de Savoie, Louis II de Bourbon; et les expéditions préparées par Philippe le Bel, Philippe le Long, Charles le Bel, Philippe de Valois et la république de Venise.

sujet, que personne avant lui n'avait traité d'une façon ausssi complète, M. D. rend à tous ceux qui s'occupent de l'Orient latin un service signalé. Il fait remarquer avec justesse qu'on a eu grand tort d'arrêter à la prise de Saint-Jean-d'Acre (1291) l'histoire des croisades, et il attribue à la lassitude des historiens le fait que cette histoire n'ait pas été étudiée pour le XIVe siècle. Cette raison est, j'en conviens, applicable à un très grand nombre d'entre eux. Ce n'est pourtant ni la seule, ni même la plus sérieuse. Il en est deux autres qui me paraissent avoir infiniment plus de poids. La première, c'est que la plupart des écrivains qui ont traité la matière dans son ensemble, n'ont vu dans les croisades qu'un mouvement religieux et populaire; or comme il était impossible de soutenir la même thèse pour le XIVe siècle, ils n'ont pas jugé à propos de faire rentrer dans leurs récits les expéditions de cette époque contre les infidèles; pour eux, ces expéditions ne sont plus des croisades. La seconde, toute matérielle, c'est qu'ils manquaient de documents pour étudier l'Orient latin après le XIIIe siècle, n'ayant à leur disposition que Guillaume de Tyr qui s'arrête en 1184, ses continuateurs qui vont jusqu'en 1291 et les textes contenus dans le recueil de Bongars, dont aucun ne dépasse l'année 1310. De ces deux raisons, la première n'existe plus aujourd'hui ; la seconde est en train de disparaître. Les travaux modernes ont, en effet, prouvé d'une façon péremptoire que le sentiment religieux et populaire, qui portait vers l'Orient les chrétientés occidentales, a été parallèle aux croisades, mais n'a joué qu'à la première un rôle appréciable, et que ces expéditions ont eu, dès l'origine, et ont toujours conservé un caractère politique très net et très défini. A M. D. revient l'honneur d'avoir sinon tranché, du moins atténué la difficulté suscitée jusqu'ici par l'absence de documents. En effet, bien qu'il se restreigne presque exclusivement à l'examen de documents français ou adressés à des princes français, bien que, même dans ce domaine, il n'ait certainement pas épuisé la matière, il nous en apprend plus qu'il n'en faut pour nous faire apprécier et le caractère et l'importance des relations qui existèrent au XIVe siècle entre l'Occident et l'Orient. Grâce à lui, nous connaissons maintenant par le détail tout un ensemble de textes ignorés ou imparfaitement étudiés, qui compteront toujours parmi les sources capitales du sujet. Il les a très intelligemment groupés; il en a extrait la substance avec une grande sagacité; il a bien déterminé le caractère propre de chacun d'eux.

En ce qui touche les « *Projets de croisades* », on lui reprochera peut-être d'avoir analysé l'un après l'autre et avec un grand luxe de détails, chacun de ces documents dont un très grand nombre n'offrent que de légères différences, et, par suite, de se répéter fréquemment; on trouvera peut-être qu'il eût mieux fait de les comprendre dans un tableau d'ensemble, où l'idée que l'on faisait, au XIVe siècle, des meilleurs moyens d'accomplir une croisade eût été placée au premier plan et mise en relief. En ce qui touche les « *Tentatives* », on serait peut-

être porté à lui adresser un reproche analogue, et l'on désirerait, qu'au lieu de raconter par le menu des expéditions qui échouèrent misérablement ou des préparatifs d'entreprises qui ne reçurent même pas un commencement d'exécution, il eût montré avec plus d'ampleur les causes de ces échecs répétés. Ces reproches, à la vérité, ne seraient qu'à moitié fondés. Si M. D. pouvait, en effet, par manière d'épilogue, réunir et condenser les appréciations qu'il formule au cours de ses analyses et de ses récits, et si l'on doit regretter qu'il s'en soit abstenu, il a eu raison de mettre les lecteurs en mesure de tirer eux-mêmes et en parfaite connaissance de cause leurs conclusions. Parmi les remarques générales auxquelles pouvaient donner lieu les documents et les faits qui nous sont présentés, je n'en veux indiquer que deux. La première, c'est que les hommes qui, au XIV[e] siècle, connaissaient bien l'Orient, étaient d'avis que, pour triompher de la puissance musulmane, il fallait la frapper, non point en Syrie, mais en Egypte. Ainsi, tous les auteurs de projets de croisades, à l'exception d'un seul, l'arménien Haython — qui, pour des raisons toutes personnelles, voudrait que l'armée destinée à reconquérir les Lieux-Saints débarquât sur les côtes de la Petite Arménie — tous préconisent le débarquement vers Damiette ou vers Alexandrie. Et, chose digne d'attention, malgré le déplacement qui se produisit dans le centre d'action et d'influence de l'empire mahométan, à la suite de la prise de Constantinople par les Turcs, cette idée s'est perpétuée telle quelle à travers le moyen âge jusqu'aux temps modernes, où Leibnitz s'en faisait l'écho, et où elle a trouvé dans l'expédition de Bonaparte en Egypte sa plus curieuse manifestation. La seconde remarque, dont M. D. n'a peut-être pas été frappé, c'est qu'au XIV[e] siècle, la France, ou mieux la monarchie française, jusqu'alors l'inspiratrice et la conductrice des croisades, n'a plus de politique orientale, qu'elle se désintéresse même presque complètement de l'Orient. On ne saurait objecter à cette manière de voir, ni les expéditions tentées par Charles de Valois, Pierre I[er] de Chypre, Humbert de Viennois et Amédée VI de Savoie, ni les expéditions préparées par les derniers Capétiens et le premier Valois. Les premières ne sont que des chevauchées, entreprises par une petite fraction de la noblesse. Les secondes ne furent probablement jamais décidées avec l'intention sérieuse d'en assurer l'exécution. Le roi montre, à la vérité, un grand zèle, déclare que son vœu le plus ardent est d'arracher aux infidèles les contrées qui furent le berceau de la foi chrétienne, obtient du pape des levées de décimes et use consciencieusement de cette faveur. Mais au moment où l'armée est sur le point de se mettre en marche, un empêchement quelconque survient toujours avec beaucoup d'à-propos. Le roi met alors la main sur le produit des décimes que le Saint-Siège lui a accordés en vue de la croisade, licencie les troupes, ou les emploie à la défense des intérêts plus directs du royaume. Et, en somme, au point de vue purement français, ce peu d'enthousiasme à recommencer les croisades, se justifiait pleinement,

car les sacrifices énormes qu'eût exigés une guerre contre l'Islam, étaient hors de proportion avec les avantages qu'en pouvait retirer la France. Au commencement du XIV[e] siècle, les seuls états qui, en Europe, appellent de tous leurs vœux ou préparent, avec le sincère désir d'en poursuivre l'accomplissement, une entreprise générale contre la puissance musulmane, sont le Saint-Siège et les républiques maritimes de l'Italie. La papauté, outre qu'elle était dans son rôle en combattant les infidèles, jugeait prudent, pour assurer sa sécurité et sa prépondérance politique, de détourner vers l'Orient les préoccupations des princes européens. Quant aux républiques maritimes de l'Italie, elles n'envisageaient plus la question d'Orient, au XIV[e] siècle, comme au XI[e], au XII[e] et au commencement du XIII[e]. N'ayant jamais cherché qu'à étendre leur commerce et préférant l'exercer dans des états schismatiques ou musulmans, dont elles obtenaient de bons privilèges, plutôt que dans des colonies chrétiennes où les ports étaient ouverts aux marchands de toute l'Europe, elles ont toujours travaillé à maintenir en Orient, entre les chrétiens et les musulmans, un certain équilibre qui, d'une part, leur permît de s'appuyer sur les premiers pour se faire accorder par les seconds des privilèges commerciaux, et qui, d'autre part, empêchât l'occupation par les colonies européennes de tous les ports du Levant. Tant que les principautés franques de Syrie furent assez prospères pour tenir en respect les Arabes, les républiques italiennes s'attachèrent presque constamment à préserver la puissance musulmane d'un complet anéantissement. De là, par exemple, la conduite des Vénitiens en 1204. Mais quand les états chrétiens d'Orient eurent successivement disparu, ces mêmes républiques dont les établissements commerciaux ne devaient plus leur existence qu'au bon plaisir des califes ou des sultans, se trouvèrent les premières intéressées à la reconstitution des états que leur égoïsme mercantile avait ruinés, ou tout au moins à l'entreprise d'une démonstration militaire capable d'entretenir les infidèles dans une crainte salutaire de la puissance chrétienne. De là, les efforts de Venise pendant la première moitié du XIV[e] siècle pour grouper les princes chrétiens en vue d'une croisade générale. L'historien, qui voudra traiter d'ensemble l'histoire des croisades au XIV[e] siècle, devra donc prendre comme point de départ et centre de son récit, non le rôle de la France, mais celui des papes ou des républiques italiennes. Cette œuvre n'est pas possible aujourd'hui. Elle ne le deviendra qu'à deux conditions. La première, c'est que les amas de documents inédits qui gisent dans les registres pontificaux et dans les archives de Venise, de Gênes, de Naples, de Marseille, de Barcelone aient été publiés, ou tout au moins étudiés en majeure partie. Les nombreuses sociétés, « *di Storia patria* » de l'Italie, ont déjà rendu de grands services à ce point de vue, et l'école française de Rome nous a fait connaître les registres de quelques papes. Malheureusement, les belles publications de cette école sont entreprises sur un

plan si vaste qu'elles ne pourront embrasser avant de longues années une période un peu étendue. Probablement même ne toucheront-elles jamais au xiv^e siècle, réservé aux bénédictins du mont Cassin, dont, pour la même raison, les travaux n'avanceront sans doute qu'avec une extrême lenteur. La seconde condition, c'est que des œuvres du genre de celle qui nous occupe, aient nettement établi la part de chacun des états européens dans la préparation et l'exécution des croisades à cette époque. M. D. ouvre la série pour la France; il est en outre très familiarisé avec tout ce qui concerne l'Italie. Souhaitons-lui d'être un jour le continuateur, sinon l'imitateur des Maimbourg, des Michaud et des Wilken, et souhaitons pour nous de voir cette tâche difficile tomber en d'aussi bonnes mains que les siennes.

Je serai bref sur les deux dernières parties du livre de M. D. Aussi bien, n'ont-elles, ni l'une ni l'autre, le même attrait de nouveauté. Non pas qu'elles n'apportent à la connaissance des faits beaucoup d'éléments dont il faut tenir grand compte; mais, dans leur ensemble, elles ne font guère que confirmer ou compléter ce qu'on savait déjà. On peut louer presque sans réserve celle qui est consacrée à la croisade de Nicopolis. Les motifs de cette entreprise, les conditions dans lesquelles elle eut lieu, le rôle que jouèrent dans son organisation le roi de Hongrie, le roi de France, le duc de Bourgogne, l'empereur Manuel et les républiques italiennes, le récit de la bataille et la part qu'y prirent les divers contingents, hongrois, français, valaques et serbes, les causes et les conséquences de la déroute des croisés, tout cela est traité avec une parfaite netteté, et, j'ajoute, bien que cet éloge puisse sembler puéril, avec une impartialité que l'on ne rencontre ni dans la plupart des historiens modernes, ni surtout dans les sources contemporaines. Si l'on peut faire à M. D. un reproche sur ce dernier point, c'est d'avoir trop laissé dans l'ombre la figure du comte de Nevers, le véritable chef de la croisade, pour mettre plus en lumière celle de Boucicaut. Mais l'origine de cette interversion des rôles s'expliquera par ce que nous dirons plus loin sur le but que s'était proposé l'auteur en commençant son ouvrage. Je lui reprocherai aussi d'avoir abusé des descriptions purement techniques dans l'exposé des préparatifs financiers et des opérations militaires de la campagne; un peu plus de vie, de couleur, d'émotion personnelle n'eût pas nui à l'intelligence de son récit. Il y avait, en outre, un intéressant chapitre à faire sur le côté luxueux et artistique de cette croisade. M. D. n'en dit presque rien.

La seconde expédition de Boucicaut contre les Turcs, entreprise pour refouler loin de Constantinople les infidèles qui l'enserraient de toutes parts (1399), n'eut pas et ne pouvait pas avoir de résultats durables. Le maréchal, abandonné des Vénitiens, des Gênois et des chevaliers de Rhodes, mal secondé par l'empereur Manuel, n'était pas de force, avec ses 3,000 hommes, à triompher du vainqueur de Nicopolis. Il se borna donc à quelques incursions et s'empara de deux ou trois places,

mais il ne put ni délivrer la Morée, ni infliger aux armées turques un échec sérieux. Nul doute que si la puissance de Bajazet ne se fût effondrée en 1402 dans les plaines d'Ancyre sous les coups de Tamerlan, l'empire grec de Constantinople n'eût terminé 50 ans plus tôt son existence.

M. D. a exposé avec assez de détails (bien qu'il ait négligé des sources orientales importantes) tout ce qui, dans les rapports de l'Occident avec Constantinople et les Turcs, concerne spécialement Boucicaut. En cela il a été fidèle à son programme. Nous n'eussions pas été fâchés cependant de le voir élargir son cadre et nous donner sur les causes de l'indifférence avec laquelle les états chrétiens d'Occident semblaient envisager la chute prochaine de Byzance, des aperçus plus généraux. Ces aperçus, il les eût certainement trouvés dans les terribles embarras où se débattait la France à la fin du XIV^{e} siècle ; dans l'impuissance de la papauté, plus préoccupée d'ailleurs de ramener l'Eglise grecque à l'unité de la foi catholique, que de préserver les contrées où dominait cette Eglise, de l'invasion des sectateurs de Mahomet ; enfin et surtout dans la déplorable politique de Gênes et de Venise, qui, toujours guidées par l'unique intérêt de leur commerce, ruinaient Chypre par leurs exigences usuraires, et qui, se disputant en Orient les lambeaux de leur empire colonial, eussent recherché pour se nuire mutuellement l'appui des infidèles, plutôt que de s'unir contre eux en vue du salut de la Chrétienté.

Ceci m'amène à parler de la troisième partie du livre de M. D., « *Modon* », où il raconte les guerres de Boucicaut dans le Levant, en qualité de gouverneur de Gênes pour le roi de France. Telle qu'elle nous est présentée, c'est-à-dire comme un épisode de la vie du maréchal, cette partie pouvait sans inconvénient être supprimée, car elle n'a qu'une relation très lointaine avec le reste du volume. Si M. D. tenait à l'y faire entrer, il aurait dû la traiter comme un des principaux incidents de la rivalité de Gênes et de Venise dans le Levant, en montrant les conséquences de cette rivalité pour les destinées de l'empire grec et le sort définitif des croisades ; Boucicaut n'y devait venir qu'à l'arrière-plan. Le maréchal, en effet, qui croit servir contre l'Islam la cause de l'Occident chrétien en dévastant avec la flotte de Gênes les côtes de l'Asie Mineure et de la Syrie, en protégeant dans l'île de Chypre la compagnie commerciale dite la *Mahone*, le maréchal ne sert que les convoitises gênoises. Il ne voit pas que ses administrés n'ont d'autre but que de ruiner à leur profit les comptoirs vénitiens, et qu'il est leur dupe. Avec la meilleure foi du monde il en arrive, sous la pression de son entourage, à confondre les intérêts gênois et ceux de la Chrétienté. Aussi est-il exaspéré lorsqu'il voit les Vénitiens entraver de toutes les manières ses expéditions, prévenir les villes musulmanes de l'approche de la flotte gênoise, envoyer des vaisseaux pour surveiller ses mouvements. Il ne se doute pas qu'il est l'agresseur et que Venise ne fait que se défendre. En un mot,

il est un comparse dans la pièce qui se joue entre Génois et Vénitiens, et, qui mieux est, lui, l'honnête chevalier français, il ne comprend rien à cette pièce italienne. Il ne devait donc pas nous en être présenté comme l'acteur principal.

Si maintenant, embrassant d'un coup d'œil général l'œuvre dont nous venons d'analyser les diverses parties, nous cherchons à pénétrer la pensée qui a présidé à sa genèse et à son élaboration ; si nous nous demandons pourquoi, de l'étude de sources ayant toutes rapport au même sujet, les croisades au xiv^e siècle, M. D. n'a pas su tirer un livre assez homogène pour qu'un titre concis et clair suffit à en révéler le contenu, la réponse sera facile. Evidemment il a tout d'abord voulu faire une « *Histoire de Boucicaut* » ; puis soit qu'il n'ait pas eu assez de documents, soit que les pièces qu'il trouvait au cours de ses recherches lui parussent surpasser en intérêt les documents qu'il avait réunis sur le maréchal, il a écrit ses premiers chapitres, qui, sous les titres de « *Projets* » et de « *Tentatives* », traitent des croisades au xiv^e siècle. Mais au lieu de rattacher les fragments déjà composés de son *Histoire de Boucicaut* à ce tableau général des croisades, il les a donnés tels qu'il les avait originairement écrits. Si bien qu'après avoir, au début de son livre, étudié le rôle d'une nation dans la question d'Orient, il en vient ensuite à ne plus s'occuper que des faits et gestes d'un homme, et d'un homme, qui, dans les deux évènements importants auxquels il prend part, la croisade de Nicopolis et la lutte de Gênes contre Venise, dans le second surtout, n'est lui-même qu'une personnalité secondaire. M. D., je n'en doute pas, a parfaitement senti ce défaut d'unité. Pourquoi n'y a-t-il pas remédié ?

On pourrait relever quelques inexactitudes de détail dans le livre de M. D. On pourrait s'étonner de n'y rencontrer ni l'examen ni même la mention de documents intéressants, comme, par exemple, le projet de croisade de Pierre Roger, (Clément VI), dont le texte se trouve dans le ms. lat. 3554 de la Bibliothèque nationale. Mais, en face de la somme énorme de travail que représentent ces 500 pages, bourrées de faits et de notes, je ne me sens pas le courage de lui chercher chicane pour des minuties qui n'enlèvent rien à la valeur de son œuvre, et qui, surtout, ne modifient pas d'un iota les résultats auxquels il est arrivé. Mes observations devaient se borner à des considérations générales sur la manière dont M. Delaville Le Roulx a traité son sujet, sur l'importance des évènements qu'il raconte, sur la place que prendront, dans la future histoire des croisades au xiv^e siècle, les matériaux réunis et maniés par lui. Les remarques que j'ai présentées à ce sujet sont affaire d'appréciation personnelle, et l'on en pourra discuter la justesse. Mais ce qu'on ne saurait contester, c'est que chaque page du livre témoigne de l'érudition la plus consciencieuse et la plus sûre, d'un sens historique très fin, d'un courage que ne rebutent pas les besognes les plus ardues.

Je termine en rappelant que chacun des cinq grands chapitres du

1er volume est précédé d'un examen critique des sources, et que le second volume tout entier renferme des pièces justificatives tirées des dépôts de Paris, Venise, Gênes, Lille et Dijon, et des tables des matières très complètes.

C. Kohler.

---

129. — G. M. Pachtler, **S. J.,** Ratio studiorum et institutiones scholasticæ societatis Jesu per Germaniam olim vigentes, collectæ, concinnatæ, dilucidatæ, etc. Tome I. 1541-1599. Berlin, Hoffmann. In-8, LIII et 460 p. 15 mark. (Monumenta Germaniæ pædagogica, 2 Bd.)

Le premier volume des *Monumenta Germaniae paedagogica*, publiés sous la direction de M. K. Kehrbach et annoncés dans la chronique de la *Revue*, intéressait surtout l'Allemagne (*Braunschweigische Schulordnungen*). Le second volume de cette collection ne sera pas moins utile aux historiens de la pédagogie en France. Il comprend tous les documents relatifs à l'enseignement des Jésuites depuis 1541 jusqu'en 1599. L'éditeur, le P. Pachtler, y a de plus fait entrer avec raison, non seulement les programmes scolaires et les écrits pédagogiques spéciaux aux différentes parties de l'Allemagne, mais encore les privilèges conférés par les papes à la Compagnie et les décisions des Congrégations générales en matière d'enseignement, jusqu'en 1883. Jusqu'à présent, quand on parlait des doctrines ou de la pratique scolaire des Jésuites, on ne citait guère que le 4e livre des *Constitutions* de 1540 (reproduit du reste par le P. Pachtler), et la célèbre *Ratio studiorum* de 1579. On connaîtra maintenant la lente préparation et les tâtonnements successifs d'où est sorti, à la fin du XVIe siècle, le grand code scolaire de la pédagogie jésuitique.

A. R.

---

130. — **Théâtre de Pierre Corneille,** édition nouvelle avec des études sur toutes les tragédies et les comédies, par Félix Hémon. Paris, Ch. Delagrave, 1886-1887. 4 vols. 12 fr.

Cette édition, ou pour mieux dire, cet excellent travail sur Corneille, est particulièrement destiné au public universitaire, et à tous ceux qui aiment « les bonnes lettres », comme on disait jadis. L'œuvre du poète étant immense et d'inégale valeur (le lutin qui lui soufflait les vers héroïques abandonne trop souvent Corneille), M. Hémon nous donne seulement en entier les quatre chefs-d'œuvre, le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, auxquels il a joint quatre autres pièces principales, *Pompée*, le *Menteur*, *Rodogune* et *Nicomède*. C'est déjà une première nouveauté, mais il y en une seconde plus importante : toutes les pièces de Corneille, celles de sa jeunesse comme celles de sa vieillesse, sont chacune en particulier l'objet d'une étude analytique, accompagnée d'extraits fort bien choisis, en sorte qu'on a dans ces quatre volumes l'œuvre entière

du poète, « tout ce qui mérite de survivre, de Mélite à Suréna ». En tête du premier volume est une biographie de Corneille, avec une étude d'ensemble sur son œuvre, qui n'a pas moins de 60 pages, aussi instructive qu'agréable, semée d'aperçus littéraires solides et ingénieux. Il y a, par exemple, au sujet de Corneille, un mot de La Bruyère que l'on ne cesse pas de répéter : « Ses premières comédies ne laissaient pas espérer qu'il dût aller si loin. » M. H. prétend, au contraire, et il le prouve, que dans ces œuvres de jeunesse, surtout dans l'*Illusion comique* brillent çà et là quelques éclairs tragiques qui nous montrent le *Cid* à l'horizon prochain, et qui nous font comme entrevoir

.... la main qui crayonna
La mort du grand Pompée et l'amour de Cinna.

Après cette biographie où M. H. a condensé tout ce que l'on sait de bien certain sur le poète rouennais, sans tenir compte de ces légendes inventées à plaisir dont la postérité se plaît à orner et surtout à enlaidir la vie des grands hommes, vient une *Etude* sur les comédies de Corneille. On la lira et relira, comme je l'ai fait moi-même, avec le plus vif intérêt, car il y a là des remarques et des observations vraiment nouvelles. On ne se douterait guère, si M. H. ne nous le faisait voir aux yeux, quel souci, quelle peine se donnait le poète pour attacher à ses comédies un intérêt actuel, vivant, et surtout *parisien*. Ainsi *La Suivante*, *La Galerie du Palais*, *L'Illusion comique*, sans parler du *Menteur*, sont pleines d'allusions aux affaires du temps, et toujours « elles ont pour décor, pour cadre, pour toile de fond, une rue, une place, un coin quelconque de ce Paris qui devait un jour conquérir le poète. » Le beau vers de V. Hugo :

Corneille est à Rouen, mais son âme est à Rome

n'est donc vrai qu'à moitié.

Une large et savante introduction précède le *Cid*, cette tragédie qui fut, comme on l'a si bien dit, « le recommencement d'une poésie et l'ouverture d'un grand siècle. » A ce titre seulement elle méritait une histoire très complète, telle qu'elle nous est donnée ici. Tout est à lire dans cette introduction, mais je recommande particulièrement les chapitres II et IV, intitulés l'un *Le Cid français*, l'autre l'*Héroïsme et la passion*. M. H. montre fort bien qu'il n'y a point de sujets si vieillis, si ressassés que le talent ne puisse rajeunir et renouveler. Les chefs-d'œuvre de l'esprit ont cela de bon que plus on les étudie, plus on trouve à les admirer soi-même et à les faire admirer aux autres; « plus on pénètre dans cette mine, disait Tocqueville, plus on y découvre. »

Les éloges que j'accorde à ce premier volume, je les accorde aux trois derniers indistinctement. On remarquera partout que cette édition n'a été ni entreprise ni finie à la légère, mais qu'elle est le fruit d'une longue méditation et d'un commerce journalier avec le grand tragique. Les Etudes sur *Horace, Cinna, Polyeucte, le Menteur*, etc., sont toujours

écrites avec le même entrain, la même verve. M. Hémon qui n'ignore aucun des travaux publiés sur Corneille (on peut voir dans le premier volume la longue liste des ouvrages qu'il a consultés), n'omet rien de ce qui est intéressant, de ce qui instruit, de ce qui fait mieux connaître l'homme et ses œuvres. S'il ne nous dit point lequel des chefs-d'œuvre de Corneille il préfère, c'est qu'il aime mieux sans doute les admirer tous ensemble, à des titres divers, que de leur chercher des places.

Il me reste à parler du commentaire grammatical. Là, j'aurais voulu, je l'avoue, faire un peu mon métier de critique, et trouver quelque chose à reprendre, mais je ne puis que louer non seulement l'abondance des notes, mais leur netteté, leur justesse, leur concision.

A. DELBOULLE.

---

131. — **Catalogue des livres** composant la bibliothèque de feu M. le baron James de ROTHSCHILD. Tome second. Paris, Damascène Morgand, 1887. Grand in-8 de 595 p.

(Second article).

Il serait superflu de louer, après l'article paru dans le numéro précédent et signé T. de L., le tome second du *Catalogue Rothschild*. Je me contenterai donc de proposer, moi aussi, des « additions et corrections » à cette publication si intéressante, si riche et si exacte.

1884. *Lettre de Pierre-Daniel Huet à Ménage*. 1660-1690.

Dix-sept lettres de Gilles Ménage à Huet, 1661-1664, faisaient partie de la collection A.-P. Dubrunfaut, vendue en 1886 (No. 517). Elles sont entrées dans ma collection particulière.

1929. *Sensvyt le chemin de Paris, Lyon, etc., iusques en Iherusalem.*

Il existe plusieurs éditions de ce livre. Cf. Harrisse, *Excerpta Colombiniana*, No. 25. Nous possédons un ex. *s. l. n. d.*, de 24 ff. de 22 lignes à la page.

1936. *Marco Polo*.

La première édition *publiée* n'est pas *italienne* (1496); elle est allemande : *gedruckt Fricz Creuszner zu Nurmberg Nach cristi gepurdt Tausend vierhundert vn im siben vn sibenczigte iar* (1477). Elle a été suivie de l'éd. Augsbourg, 1481. Les premières éd. *latines* publiées sont également antérieures à 1496.

1937. *Marco Polo*. M. Sessa, 1508.

Cette éd. italienne est la *troisième*, non la *seconde*. La seconde est de : *Batista da Farfengo, nella magnifica cita de Bressa a di* xx *Dec.* MCCCCC. Cf. Lazari, p. 460 : « *Ristampa dell' edizione 1496, leggiermente modificata nella introduzione.* »

1938. *Marco Polo*. Paris, 1556.

La première éd. publiée en français à Paris, en 1556, a été faite d'après le *Novus Orbis*. Le privilège est accordé à Vincent Sertenas, mais le titre porte suivant les exemplaires le nom d'un des trois libraires suivants : 1° A Paris, *Pour Vincent Sertenas* tenant sa boutique au Palais en la gallerie par où on va à la Châcellerie. Et en la rue neuue Nostre dame à l'image saint Iehan l'Euangeliste. 1556. Avec Privilege dv Roy. — 2° A Paris, Pour *Estienne Groulleau*, demourant en la rue neuue Nostre dame, à l'image sainct Iehan Baptiste. 1556, etc. — 3° Pour *Jehan Lon-*

gis, etc., c'est de ce dernier qu'est l'ex. Rothschild. Malgré la différence dans les noms des libraires, ces trois ex. ne forment qu'une même édition. Longis était d'ailleurs associé à Vincent Sertenas dès 1534.

1941. *Varthema*. 1518. 20 déc.

Cette éd. n'est pas l'originale du texte italien : Roma, Stephano Guillireti de Loreno, etc., 1505, 6 dec., in-4. — *Ibid.*, 1517, 16 juin. — Venetia, Zorzi de' Rusconi, *1518, 6 mars* et seulement 4°, Venetia, Zorzi di Rusconi, *1518, 20 dec.* — Cf. Amat di S. Filippo, ed. 2ª, Roma, 1882, pp. 230-1.

Henri Cordier.

---

132. — **L'abbé Maury (1746-1791)** ; l'abbé Maury avant 1789 ; l'abbé Maury et Mirabeau, par Mgr Ricard. Paris, Plon, 1888 ; un vol. in-12 de 292 pages. 3 fr. 50.

Ce nouvel ouvrage de M. Ricard est un panégyrique à outrance, et sur le ton d'un roman. On y trouve en effet le bagage obligé des romans à la mode, descriptions pittoresques, dialogues de haute fantaisie, rapprochements imprévus (Bossuet appelant Maury au sacerdoce), apparitions même (Maury crut voir entrer dans sa chambre l'ombre de Fénelon, c'était le neveu de l'archevêque de Cambrai), etc. Rien n'y manque de ce que peut enfanter l'imagination d'un romancier, pas même les « fit-il », les « s'interrompit-il », et les locutions comme celles-ci « Bon ! *ricana* le confident de Mirabeau (p. 171), que faire ? *interrogea* Maury (172) ». Il semble même que M. R. ait jugé qu'il allait un peu loin dans cette voie, car il a placé en tête de son livre ce curieux *erratum :* « Page 210, supprimez ces mots : *Un montagnard hirsute, l'air féroce.* » C'est de Robespierre qu'il s'agit, et la phrase ne jurait pourtant pas avec le reste de l'ouvrage; la voici tout entière, avec une de celles qui la suivent presque immédiatement : « A ce nom de Montesquieu, un montagnard hirsute, d'air féroce, un ambitieux sanguinaire, le Néron de demain, a bondi sur son banc..... Robespierre fit entendre un sourd grognement, et se garda de répliquer. »

La seule chose qui manque à ce volume pour lui donner tout à fait l'air d'un roman, ce sont les histoires galantes; l'auteur les rencontrait sur sa route, mais il s'est souvenu qu'il est « prélat de la maison de Sa Sainteté », et il a, suivant ses propres expressions, « déblayé le terrain de cette embuscade où l'attendaient les guetteurs ennemis » en confessant que Maury put dire, comme Job, en frappant sa poitrine : « Mon cœur n'est pas de bronze, et ma chair n'est pas d'airain. » Maury, dit M. R., a « succombé plus d'une fois, (la réticence est jolie), sous l'aiguillon qui humiliait Paul le docteur, l'apôtre ravi au troisième ciel. » Impossible de se tirer d'affaire d'une façon plus allègre, et c'est vraiment dommage que M. R. n'ait pas cru pouvoir, en conscience, raconter avec détail les chutes que fit « plus d'une fois » son héros; un tel récit eût démontré A. M. D. G. que « la faiblesse des instruments prouve merveilleusement la divinité de l'œuvre. »

Ce livre n'a donc aucune valeur historique. Il suffit d'ailleurs de citer deux exemples caractéristiques. Maury, dit M. R., « a révélé à la France les sermons de Bossuet »; la vérité est que Maury a failli compromettre l'œuvre des Bénédictins auxquels il osait reprocher de « ramasser le linge sale de Bossuet. » L'autre exemple est plus curieux : lorsque Maury mourut en 1817, il fut pleuré, assure M. R., par un de ses anciens détracteurs, Marmontel; or, Marmontel était décédé en 1799; il dut ressusciter, de par M. R., pour verser des larmes sur la tombe de Maury!

A. GAZIER.

---

133. — **Deux notes sur des impressions du XVe siècle,** par M. L. DELISLE. Nogent-le-Rotrou, 1888, in-8, 8 p.

134. — **Alexandre Charles Germain,** par le même. Angers, 1888, in-8, 12 p.

M. L. Delisle, après avoir appelé l'attention des personnes qui ont l'occasion d'examiner des collections de livres imprimés au xv^e^ siècle, sur l'importance des renseignements relatifs aux origines de l'imprimerie et à l'histoire des premiers imprimeurs, que l'on trouve parfois consignés dans les notes manuscrites ajoutées au commencement ou à la fin de certains livres par les enlumineurs, les relieurs, les libraires ou les possesseurs primitifs, signale à titre d'exemple les notes que renferment deux volumes de la Bibliothèque nationale. Ces notes, dont l'une concerne les voyages de Pierre Schoiffer à Paris, et l'autre, l'impression d'un livre dans une chartreuse de Suède, trouveront leur place dans le recueil des textes relatifs à l'histoire de l'imprimerie. On connaissait deux voyages de P. Schoiffer à Paris, le premier de 1468, le second de la fin de 1470 à la fin de 1474 : M. D. croit que le typographe de Mayence vint à Paris une troisième fois en 1477, et il invoque, à ce sujet, l'autorité d'une note inscrite à la fin de l'*Augustinus. De civitate Dei* (Mayence, 1473, in-folio). — Hain indique sous le n° 14035 une édition du *Psalterium Virginis Mariæ*, datée de 1498, qu'il n'a point vue et qu'il suppose avoir été imprimée à Stockholm. M. D. décrit ce volume in-quarto, à deux colonnes, en caractères gothiques, et cite une note tracée au-dessous du titre de l'exemplaire coté D 6102, de laquelle il résulte que le livre « a été imprimé dans une chartreuse de Suède (probablement la maison de la Paix-Notre-Dame) aux frais de noble dame Ingeburge, femme de ce Sténon Sture, qui occupe une si grande place dans l'histoire de la Suède à la fin du xv^e^ siècle et au commencement du xvi^e^ ».

La notice sur Alexandre-Charles Germain (né à Paris le 14 décembre 1809, mort à Montpellier le 26 janvier 1887) nous fait, dans sa brièveté lumineuse, très bien connaître celui qui fut un des plus vaillants, des plus habiles érudits de notre temps, et « dont le caractère a toujours été à la hauteur du talent ». M. Delisle, à la suite de l'éloge de son confrère,

donne la bibliographie complète des publications laissées par le grand travailleur ; cette bibliographie se compose de 95 articles, dont le premier appartient aux années 1838-1842 (*Histoire de l'église de Nîmes*, 2 vol. in-8°), le dernier à l'année 1886 (*Les anciennes thèses de l'école de médecine de Montpellier*, in-4°).

T. de L.

---

135. — **L'Académie des Sciences**, par Ernest Maindron. Paris, Alcan, 1888, In-8, iv et 344 p. 12 fr.

M. Maindron a été attaché pendant près de vingt ans au secrétariat de l'Institut et a fouillé à son aise dans les archives de l'Académie des sciences. Il raconte la fondation de la Compagnie et ses installations successives à la Bibliothèque du Roi, au Louvre et au palais des Quatre-Nations, expose ses règlements, étudie ses collections, donne la liste des ouvrages qu'elle a publiés et qui ont trait à son histoire et à ses travaux. De nombreux documents inédits nous renseignent, au cours du volume, sur les finances de l'Académie, sur les pensions royales attribuées à ses membres, sur ses relations avec l'Académie des inscriptions et médailles, sur les derniers jours de son existence, la création de ses archives et de son médaillier, ses secrétaires perpétuels ou annuels, son personnel, etc. L'ouvrage comprend trois parties : 1° l'Académie des sciences; 2° la fondation de l'Institut national; 3° Bonaparte membre de l'Institut national. Cette dernière partie qui occupe à elle seule la moitié du volume, est fort intéressante et retrace avec détail un côté curieux et jusqu'ici inaperçu de la vie de Napoléon. Elle commence par l'élection du vainqueur de Rivoli, nommé, contre Dillon et Montalembert, à la place laissée vacante par Carnot, qui, après le coup d'État de fructidor, avait pris la fuite; elle se termine par deux lettres du même Carnot, devenu ministre de l'intérieur et comte de l'Empire; l'une de ces lettres prie l'Institut de féliciter l'empereur revenu de l'île d'Elbe, l'autre envoie la démission de l'empereur à qui ne convient plus d'autre titre que celui de Protecteur de l'Institut. Le volume, édité avec luxe, renferme huit planches hors texte et cinquante-trois gravures, portraits, plans et autographes reproduits d'après des documents originaux.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur, M. Tamizey de Larroque, louait récemment dans l'avertissement de son *Gassendi dans la Provence alpestre* (voir notre n° 2, p. 39), les mémoires publiés par M. Léopold Delisle sur les manuscrits volés à nos bibliothèques par Libri. Ces mémoires, disait notre collaborateur, font autant d'hon-

neur à la science et à la sagacité de l'éminent érudit qu'à son zèle et à son patriotisme. Ce zèle et ce patriotisme ont reçu, comme on sait, la plus belle et la plus précieuse des récompenses. M. Delisle a rapporté triomphalement d'Angleterre la *toison d'or* qui nous avait été ravie. La *Revue critique* rend compte de cette conquête dans le bulletin de l'Académie des inscriptions (n° 11, p. 219). Mais, après avoir eu si souvent l'occasion d'exprimer, à propos des vols de Libri, ses regrets et ses vœux (voir notamment son n° du 1er janvier 1884), elle est heureuse d'adresser au directeur de la Bibliothèque nationale ses applaudissements et remerciements les plus empressés et les plus cordiaux.

— La librairie Alphonse Picard vient de mettre en vente la seconde partie de l'*Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, par M. H. Omont. Cette partie comprend les numéros 1319 à 2541 de l'ancien fonds grec, concernant le droit, l'histoire et les sciences, y compris la philosophie. Il est inutile d'insister sur l'intérêt capital de cette série, et par conséquent, sur la valeur du nouveau service que M. O. rend aux travailleurs en philologie grecque. Il informe en outre les lecteurs de ce volume que le tome III est sous presse, et qu'il paraîtra dans le courant de l'année.

— Le tome III de la *Bibliographie des œuvres de Voltaire*, de M. Georges Bengesco, est sous presse et paraîtra en décembre à la librairie Perrin. Il est consacré à la *Correspondance*. Un quatrième et dernier volume, qui sera publié en 1890, contiendra la description des *Œuvres complètes*, des *Œuvres choisies*, des principaux *Extraits*, enfin des ouvrages faussement attribués à Voltaire ou publiés sous son nom.

— La table des vingt premiers volumes de la *Revue des questions historiques* (1866-1876) a paru et contient quatre tables : 1° table méthodique des articles de fonds ; 2° table alphabétique des auteurs d'articles ; 3° table alphabétique générale des matières ; 4° table alphabétique des auteurs d'ouvrages analysés. La table des vingt volumes suivants sera mise prochainement sous presse.

— M. Theodule-Armand Ribot, docteur ès-lettres et directeur de la *Revue philosophique*, a été nommé par décret, sur la proposition du ministre de l'Instruction publique, professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 mars 1888.

M. Edmond Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse au secrétaire perpétuel la copie de plusieurs inscriptions romaines nouvellement découvertes.

M. Barbier de Meynard donne des nouvelles de M. René Basset, chargé d'une mission au Sénégal pour l'étude de la langue zénaga.

M. Croiset fait une lecture sur la véracité d'Hérodote. Un savant anglais, M. Sayce, a dirigé contre l'historien grec des attaques très vives. Il l'a accusé de n'être allé ni à Babylone, ni à Eléphantine, et d'avoir obtenu de seconde main ou tiré de son imagination les détails qu'il donne sur ces deux endroits. M. Croiset s'attache à réfuter les arguments de M. Sayce et à montrer qu'il n'y a aucune raison sérieuse de mettre en doute la réalité des voyages d'Hérodote.

M. Oppert confirme, d'après ses observations personnelles en Mésopotamie, les conclusions de M. Croiset. Pour qui a vu Babylone, les assertions de M. Sayce sont, dit-il, insoutenables.

M. Ravaisson signale, dans le dernier numéro du *Bulletin de correspondance hel-*

lénique, la reproduction de trois bas-reliefs qui viennent d'être découverts à Mantinée par M. Fougère, membre de l'Ecole française d'Athènes, et qui, selon toutes les vraisemblances, ont dû être exécutés sous la direction de Praxitèle. Il faut, au sujet de ces bas-reliefs, deux remarques :

1° Les figures ont ce caractère de simplicité sévère qu'offrent, comme M. Ravaisson l'a fait observer dans une séance précédente, les imitations qui nous sont parvenues de la Vénus de Cnide;

2° Le Scythe représenté sur un des bas-reliefs porte le costume phrygien : c'est une raison nouvelle de croire que les Grecs donnaient volontiers à tous les barbares, sur les monuments, un même costume de convention, sans distinction de nationalité. Il en résulte que les monuments de l'art grec ne sauraient être employés qu'avec beaucoup de réserve par les critiques qui voudraient faire l'histoire comparée du costume des différents peuples dans l'antiquité

M. de Mély fait une communication sur l'emploi des diverses figures de poissons dans la magie et la thérapeutique des anciens. Il analyse un ouvrage grec inédit, dont le manuscrit est conservé à l'Escurial, les *Cyranides* de l'Hermès Trismégiste. Cet ouvrage donne, pour la guérison des maladies, des formules magiques, au nombre de vingt-quatre, répondant aux vingt-quatre lettres de l'alphabet grec. Chacune comprend quatre parties, empruntées aux quatre éléments, un oiseau (pour représenter l'air), une plante (la terre), une pierre (le feu), un poisson (l'eau); les noms grecs de ces quatre parties, dans chaque formule, commencent par la même lettre. La plupart des poissons dont l'usage est recommandé par les *Cyranides* sont faciles à reconnaître sur des pierres gravées antiques; ces pierres, pense M. Mély, étaient destinées à servir de talismans.

M. Noël Valois, archiviste aux archives nationales, commence la lecture d'un travail intitulé : *le Rôle de Charles V au début du grand schisme.*

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique*, 12e année, nos 1 et 2, janvier-février 1888 ; — par M. de Rozière : L. Tanon, *l'Ordre du procès civil au* XIVe *siècle au Châtelet de Paris;* — par M. Maspero : E. Amélineau, 1° *Essai sur le gnosticisme égyptien;* 2° *De historia Lausiaca, quænam sit hujus ad monachorum Ægyptiorum historiam scribendam utilitas;* 3° *Monuments pour servir à l'histoire de l'Egypte chrétienne aux* IVe *et* Ve *siècles : vie de Schenoudi* (tome IV des *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire);* — par M. Barbier de Meynard : *le Livre d'Arda Vîrâf*, traduction, par A. Barthélemy (1 vol. de la *Bibliothèque orientale elzévirienne);* — par M. Delisle : Henry Martin, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal*, tome III (1 vol. du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France).*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 29 février 1888.

M. l'abbé Thedenat présente une inscription latine trouvée à Grand (Vosges) qui contient deux noms celtiques, *Viducus* et *Litugenus.*

M. Héron de Villefosse communique et commente l'inscription sur bronze récemment découverte à Narbonne, qui paraît contenir un fragment de la *lex concilic Narbonensis.*

M. Courajod signale et rapproche trois portraits de la fin du XVe siècle qui représentent évidemment le même personnage, une peinture de la collection d'Ambras à Vienne, un buste de la bibliothèque de Versailles et une médaille publiée dans le *Trésor de numismatique.* Cette médaille fournit le nom du personnage qui est l'empereur Frédéric III († 1493).

M. Muntz indique un quatrième portrait dans une miniature conservée à Vienne.

M. Héron de Villefosse présente une inscription trouvée à Fréjus, c'est une borne-limite d'un *fondus Pacatianus.*

M. Théollier, associé correspondant, communique une série d'héliogravures représentant les monuments du Forez et des environs.

Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 26 mars 1888 —

Sommaire : 136. Hanusz, Les empiètements de la déclinaison en -n- en sanscrit. — 137. Courdaveaux, Saint-Paul. — 138. Sabatier, L'origine du péché dans le système théologique de Paul. — 139. Salomon Reinach, Traité d'épigraphie grecque. — 140. Roberts, Introduction à l'épigraphie grecque. — 141. Diez, Dictionnaire étymologique des langues romanes, 5e édit., p. p. Scheler. — 142. Scheler, Dictionnaire d'étymologie française, 3e édit. — 143. Marcel, Recueil des portulans, I et II. — 144. Vauthier, Népomucène Lemercier. — 145. Chamisso, Schlemihl, p. p. Dietrich. — 146. This, La frontière des langues française et allemande en Alsace. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

136. — Johannes Hanusz. **Ueber das allmælige Umsichgreifen der -n- Declination im Altindischen.** Wien, Gerold, 1885. In-8, 45 p.

Ce mémoire sur les empiètements successifs de la déclinaison en -*n*- en sanscrit a pour auteur un jeune savant dont la *Revue* annonçait il y a quelques mois la fin prématurée. La lecture du travail que nous signalons en ce moment ne peut qu'augmenter les regrets causés par la mort de M. J. Hanusz.

On sait que dans la déclinaison indienne des thèmes vocaliques et de beaucoup de thèmes consonaliques, un certain nombre de cas présentent un *n* qui ne se retrouve dans aucune autre langue indo-européenne, à l'exception du groupe iranien [1]. Parmi ces cas, un des plus intéressants est le génitif pluriel des thèmes vocaliques toujours terminé en -*nâm*, avec allongement de la voyelle thématique. C'est de cette formation que M. H. s'est plus particulièrement occupé dans son mémoire, après beaucoup de linguistes et des plus illustres ; et si son explication n'est pas entièrement neuve dans son principe, [2] il a su du moins retracer avec plus de précision qu'aucun de ses devanciers les différentes étapes de cette création nouvelle des langues aryennes. Il a montré comment, des thèmes en -*n*-, la finale -*nâm* s'est transportée d'abord au génitif des thèmes en *a* long, puis à celui des thèmes en *a* bref ; comment les deux déclinaisons se sont ensuite accordées, en indien, à toujours faire précéder la désinence d'un *a* long [3], enfin comment l'allonge-

1. Le germanique occidental présente un fait de contamination analogique tout à fait comparable à celui qu'a donné le génitif indien *senânâm*, du thème *senâ-* : *gëba* (ancien thème indo-européen en *â-*) a pour génitif *gëbôno* (cf. le gothique *gibô*) par analogie avec les thèmes en *n*-. Mais, historiquement, ces deux faits n'ont rien de commun.

2. Elle avait déjà été indiquée en particulier par M. Osthoff.

3. On sait que dans les dialectes prâcrits la terminaison -*ânâm* (devenue *ânam*) a même fini par s'ajouter au génitif de tous les thèmes consonantiques. — En zend, l'unification s'est faite en sens inverse du sanscrit : les thèmes en *â-* font précéder l'*n* d'un *a* bref.

ment a fini par s'étendre même aux voyelles d'un timbre différent de *a*, ce qui a donné les génitifs *agnînâm, çatrûnâm, pitrînâm.* Comme les plus anciens textes indiens ont généralement conservé quelques exemples soit des formes primitives, soit des intermédiaires entre la forme indo-européenne et la forme classique, M. H. ne marchait pas au hasard, et, grâce à sa parfaite connaissance de l'histoire de la langue, il avait pu donner des preuves à l'appui de toutes ses hypothèses.

Les autres cas de la présence anomale d'une nasale dans la déclinaison sont traités dans la seconde partie de l'ouvrage, souvent avec le même bonheur, toujours avec le même savoir et la même pénétration. Pour être autre chose qu'un passe-temps de linguiste, l'étude des influences analogiques demande au plus haut degré ces deux qualités, et M. Hanusz les possédait plus que personne.

Louis Duvau.

---

137. — I. **Saint Paul** d'après la libre critique en France, par V. Courdaveaux. Paris, Fischbacher, 1886. In-12, viii et 149 p.

138. — II. **L'origine du péché dans le système théologique de Paul,** par Auguste Sabatier. Paris, Leroux, 1887. In-8, 39 p.

I. — Je lis toujours avec plaisir les œuvres de M. Courdaveaux, d'abord parce qu'il est rare de voir un universitaire aborder avec autant de résolution les questions les plus difficiles de l'histoire religieuse, celles dont une tradition surannée voulait proscrire l'étude; en second lieu, parce que dans le combat qui s'engage entre son préjugé anti-catholique et une âme d'une absolue loyauté, capable d'estimer et d'admirer ses adversaires, je ne vois jamais la vérité sacrifiée à la passion. Dans ce nouveau et court volume, se retrouve ce bizarre amalgame de polémique anti-chrétienne et d'information judicieuse. En gros, le jugement de M. C. sur la personne et la doctrine de saint Paul n'est pour faire tort ni à l'une ni à l'autre. Saint Paul est une grande figure et c'est à lui que remontent les principales lignes de la dogmatique chrétienne. Pourquoi donc l'auteur termine-t-il son exposé par une tirade contre la Bible et le catholicisme, dont je n'ai pas trop compris la portée, encore moins saisi l'à-propos? M. E. Havet, qui a, du reste, apprécié saint Paul, tant l'homme que le système, d'une façon beaucoup moins exacte que M. C., a parfaitement saisi et fait voir que les conquêtes du christianisme seraient incompréhensibles si celui-ci n'avait eu derrière lui la grande prédication biblique. Je ferai aussi reproche à la modestie de M. Courdaveaux de s'abriter derrière ses devanciers de langue française quand son livre est, d'un bout à l'autre, le fruit d'un travail personnel. Mais pourquoi — qu'on excuse notre insistance! — ne se décide-t-il pas à sacrifier une bonne fois le polémiste qui est en lui pour nous donner tout simplement de bons livres d'histoire religieuse, des livres que nous lirions tous avec plaisir et profit, protestants, libres-penseurs ou même... catholiques?

II. — M. Sabatier, qui a consacré des travaux approfondis à l'étude du système théologique de saint Paul, reprend aujourd'hui l'examen d'un point spécial de grande importance, ce qui touche l'origine du péché. Il semble que, sur cet article, on puisse distinguer dans la pensée de l'apôtre deux courants en sens contraire, l'un qui paraît conduire à la doctrine traditionnelle du péché originel, l'autre qui nous ramènerait à la constitution physique de l'homme comme à la cause de tout péché. C'est à la seconde manière de voir que M. Sabatier se rallie aujourd'hui, en montrant qu'on peut y faire rentrer sans violence les passages de la première série. Le péché d'Adam, qui est le premier, s'explique par les mêmes raisons que les péchés de ses descendants; soumis à une même loi, tous succombent successivement. Cette vigoureuse dissertation, constamment appuyée sur les textes et vivement menée, sera consultée par quiconque s'intéresse à la formation du dogme chrétien.

M. Vernes.

---

139. — I. Salomon Reinach. **Traité d'épigraphie grecque**, précédé d'un Essai sur les inscriptions grecques de C. T. Newton, traduit avec l'autorisation de l'auteur, augmenté de notes et de textes épigraphiques choisis. 1 vol. in-8, xliv, 560 p. Paris, E. Leroux, 1885.

140. — II. E. S. Roberts. **An introduction to Greek Epigraphy**. Part I. The archaic inscriptions and the greek Alphabet. 1 vol. in-8, xxi, 419 p. Cambridge. University Press. 1887.

I. — Le Traité d'épigraphie grecque de Salomon Reinach a, comme son *Manuel de Philologie classique*, le mérite de faire époque en France : c'est le premier traité d'épigraphie grecque qui soit dû à un savant français. Non pas que les traités ou manuels d'épigraphie grecque soient nombreux ailleurs : l'Allemagne, « cette fabrique de manuels », ainsi que l'appelle R., ne peut mettre en ligne qu'un seul ouvrage, modestement intitulé *Elementa epigraphices graecae*. Encore les Éléments de Franz datent-ils de 1840! Il y avait peut-être lieu de se demander pourquoi l'ouvrage de Franz n'avait pas été repris, pourquoi dans un pays qui compte tant d'épigraphistes distingués, formés à l'incomparable école des *Corpus*, nul n'avait songé à donner de ces Éléments une seconde édition, comme on l'a fait pour le *Procès attique*, pour l'*Économie politique des Athéniens*, comme on le fait pour le *Manuel* de Hermann. Nous ne pouvons admettre avec R. que ce soit simplement la crainte « de commettre des erreurs et de subir, par une conséquence nécessaire, toutes les gronderies de la critique », qui ait détourné les maîtres allemands de la rédaction d'un traité d'épigraphie. Les raisons de leur abstention sont, nous le verrons bientôt, plus sérieuses.

Le livre de R. comprend, à vrai dire, trois parties de très inégale valeur : 1° la traduction de trois longs articles de Newton sur les ins-

criptions grecques (p. 1-174); 2° une sorte d'introduction générale en trois chapitres (Histoire de l'alphabet grec. Particularités orthographiques et grammaticales des inscriptions. Des inscriptions en général (p. 174-335); 3° ce que nous appellerions volontiers un Manuel des inscriptions grecques, une sorte de guide à l'usage de ceux qui veulent voyager dans les *Corpus* ou recueils d'inscriptions (p. 335-553).

Disons-le tout de suite : le traité de R. est beaucoup trop considérable. Réduit de plus de moitié, il serait excellent et, coûtant moins cher, serait plus à la portée des bourses de nos étudiants.

Le reproche que j'adresse au livre tout entier, je l'adresse à la préface, même à la traduction de Newton. Que R. nous dise dans sa préface comment en 1878, étant à l'École normale, il a découvert, sur l'indication de M. Foucart, tel article de Newton, nous nous bornerons à joindre ce renseignement biographique à ceux qui précèdent et à ceux qui suivent. Mais à quoi bon ce manuel de l'épigraphiste voyageur, estampeur, photographe, commentateur (p. XIV-XXXIII)! Ces vingt pages sont absolument inutiles en tête de ce traité d'épigraphie : elles seront mieux à leur place dans les *Conseils aux voyageurs en Grèce*, de R. même, et nous les y retrouvons. Pour le moment, il nous importe peu de savoir que le meilleur papier à estampage se trouve chez Gallin Fuzellier (et non Tuzellier, pour corriger l'erreur du lapicide, p. XX).

Les articles de Newton sont bien connus : ils ont été réimprimés dans les *Essays on art and archeology* du même auteur (Londres, 1880). Nous n'en devons pas moins féliciter R. de les avoir traduits et mis à la portée de tous. La traduction est du reste enrichie d'additions et de notes. Les additions étaient indispensables; peut-être R. aurait-il pu, par endroits, les abréger : il était inutile de nous donner en entier la traduction de la stèle d'Épidaure, si instructive et piquante qu'elle soit. Pour les notes, je suis en complet désaccord avec Reinach. Ce qui fait le charme de ces articles de Newton, c'est leur allure vive et libre, c'est ce talent d'exposition sous lequel on devine à chaque pas une érudition profonde, sûre, personnelle. Cette course rapide à travers l'épigraphie grecque et les siècles, pouvait-elle comporter ce lourd bagage de notes dont l'embarrasse Reinach ? De deux choses l'une : ou vous lirez l'essai de Newton sans vous arrêter aux notes (et c'est le meilleur parti à prendre); alors quand les retrouverez-vous, si ce n'est en consultant l'index ? Ou bien vous voudrez consciencieusement vous attarder aux notes et je vous défie de lire d'un trait ces articles de lecture si facile et si agréable. Ce que j'aurais compris, c'était la simple référence, le simple renvoi aux textes, toujours si précieux quand il est exact : par ex Suétone, *Vespasien*, 8 et non cinq lignes de citation. Au lieu de cela, R. nous donne trop souvent et des fac-simile et des transcriptions en caractères courants, ou simplement des commencements d'inscriptions, quitte à nous avertir lui-même que pour les comprendre nous devons nous reporter à

tel recueil ou tel article (p. 26, notes 3 et 4; p. 31 *in fine*, 84) [1].

La *Seconde partie, Traité des inscriptions et formules*, comprend d'abord une histoire de l'alphabet grec. Si résumée que soit cette histoire, elle ne l'est pas encore suffisamment, et surtout le plan n'en paraît pas très net. Je crois que R. aurait eu tout avantage à passer plus rapidement sur la question de l'origine de l'alphabet grec et de la formation des caractères complémentaires. L'article de F. Lenormant (*Alphabetum*, dans le Dictionnaire de Saglio) l'a évidemment entraîné trop loin. En somme, que demande l'épigraphiste à l'alphabet? Il veut savoir dans quelle mesure la forme des lettres d'abord, puis la direction de l'écriture peuvent le renseigner sur l'attribution d'un texte à une contrée et à une époque déterminées. Des tables géographiques et des tables chronologiques, suivies d'une très courte explication, voilà ce qui importait avant tout. R. l'a bien compris et ces tables se trouvent dans son livre, mais elles ne sont pas à leur place : du très intéressant tableau des modifications successives éprouvées par l'alphabet attique (p. 194), auquel je reprocherai seulement de n'être daté que par olympiades, on retombe sur l'analyse du remarquable mémoire de Clermont-Ganneau. Les deux premiers paragraphes de la seconde partie doivent être entièrement refondus. La fin du même chapitre est bien autrement intéressante et instructive. Les tableaux de la p. 204 (formes des caractères de l'alphabet grec depuis le IVe s. avant jusqu'au IVe ap. J.-C.) sont excellents et le commentaire renferme un très grand nombre de renseignements très utiles. Je n'aurais pas hésité à l'imprimer en caractères plus petits et à mettre à la ligne ce qui concerne chacune des lettres. On consulte un traité d'épigraphie bien plutôt qu'on ne le lit : il ne saurait donc être trop clair. Les mêmes observations sont vraies des pages suivantes. Le tableau des sigles antérieures à l'époque romaine (p. 226) est emprunté en grande partie aux inscriptions attiques et les abréviations des démotiques y tiennent trop de place : six lignes pour les abréviations de Ἀναφλύστιος, cinq pour celles de Γαργήττιος étaient inutiles, surtout après la note 3 de la p. 226. Il faudrait ajouter les abréviations Γυρα(εύς), Δονα(κεύς), tribus de Tinos (CIG. 2338 *b*) et mettre dans ce tableau les sigles des trois tribus doriennes de Kalymna que R. inscrit sans raison dans le tableau des sigles de l'époque romaine, et avec une singulière orthographe (Δυμάνης, Παμφύλης) qu'il emprunte d'ailleurs à Newton (AGI., II, n° 315, p. 97) [2].

---

1. Signalons en passant quelques inexactitudes ou fautes d'impression : p. 28, lire 434 av. J.-C. et non 334; p. 35, note 3, dire que ce premier décret est un décret du Conseil; p. 97, citer plutôt cette inscription crétoise d'après Cauer [2], n° 121; p. 104, au lieu de l'Ἀθήναιον, citer Dittenberger SIG., n° 373; p. 115, n° 1, R. cite un article de Bursian auquel il aurait bien dû emprunter la restitution ἐπισκευάζηται du verbe ἐπισκευάσθαι.

2. A corriger ou à noter : p. 205 et 206, citer les nos 113, 155, 99, 106 du CIG. d'après le CIA. Même lorsqu'il veut renvoyer au commentaire de Bœckh, R. ne peut se dispenser de citer le CIA.; p. 226, lire Ἀδ(όκιμοι) et non Ἀ(δόκιμοι); p. 227, après

A l'histoire de l'alphabet fait suite un long chapitre sur l'orthographe des inscriptions, où R. se propose de « signaler brièvement les principales vicissitudes orthographiques que l'épigraphie grecque et en particulier l'épigraphie attique ont éprouvées dans le cours des siècles » (p. 237). Ici encore R. s'est laissé entraîner trop loin par ses travaux antérieurs, par un mémoire *sur la langue des inscriptions attiques*, encore inédit. Il dit excellemment à la p. 239 qu'il ne traitera des particularités orthographiques « qu'en tant qu'elles peuvent fournir des indices chronologiques ». C'est en effet ce que lui demande le lecteur : après avoir étudié l'alphabet, il veut savoir si l'orthographe et la grammaire ne lui fournissent pas d'autres secours, surtout pour cette longue période où les formes des lettres ne sont plus aussi caractéristiques. Malheureusement R. ne tient pas absolument sa promesse : il ne laisse pas assez de côté ce qui ne présente d'intérêt que pour la lexicographie et la grammaire. Les paragraphes sur l'assimilation finale, sur le hiatus et le N éphelkystique sont trop longs, parce qu'on n'y peut trouver assez d'indices chronologiques. Il en est de même du paragraphe relatif au redoublement des consonnes. J'aurais également supprimé le paragraphe sur le vocalisme béotien, laissant de côté les inscriptions dialectales ou me bornant à renvoyer à Larfeld. La seconde partie du chapitre où R. traite des particularités grammaticales des inscriptions est beaucoup plus utile : pas de longueurs, mais des faits précis et des résultats [1].

Le troisième chapitre de la seconde partie a pour titre *Des inscriptions en général* (p. 294) et comprend les divisions suivantes : *De l'archaïsme épigraphique. — Du mode de gravure des inscriptions. — Matière des inscriptions. Exposition des textes. — Des lapicides. — Des secrétaires et de la gravure des décrets. — Frais de gravure. Délais légaux. — La transcription des lois. Lysias et Nicomaque. — Erreurs des lapicides. — Le traité cité par Thucydide et l'exemplaire original. Lapicides et copistes.* Ce sont d'excellents résumés, qui dispenseront plus d'une fois le lecteur de recourir aux études déjà anciennes de Franz et aux travaux souvent si difficiles à lire de Hartel. De précieux renvois à de simples articles ou mémoires dispersés dans des revues périodiques nous montrent avec quel soin R. se tient au courant : nous le savions déjà. Je m'obstine à regretter que l'auteur renvoie si souvent au CIG. pour des inscriptions attiques.

Vient enfin ce que j'ai appelé plus haut la 3e partie, le manuel des inscriptions grecques. Le nombre des inscriptions grecques est aujourd'hui si considérable, elles se rapportent à tant de catégories et de sujets

'Αν.., effacer *ou démotique*; *ibid.*, lire 'Εκαλῆθεν, 'Εντελῆ et non 'Εντελῶν; p. 226, effacer Κυθήριος. La forme du démotique avant l'époque romaine est Κυθήρριος (Commentaire de Kœhler *ad* CIA. II, 1058).

1. A corriger : p. 255, lire ὑποζωννύναι et non ὑποξωννύναι; p. 278, renvoyer au CIA. et non aux Inscriptions de la marine de Bœckh.

différents et sont dispersées dans tant de recueils ou revues qu'il est difficile d'avoir présents à l'esprit tous les sujets traités dans les textes épigraphiques et surtout de savoir où l'on trouvera des textes à rapprocher de ceux que l'on a successivement l'occasion d'étudier. Les sommaires mis en tête des grands recueils, du CIA. par exemple, sont nécessairement trop abrégés et trop secs pour nous éclairer suffisamment, sans compter qu'ils ne nous renvoient qu'à des inscriptions attiques. R. nous a rendu l'immense service de nous guider à travers tous ces textes venus de tous les coins du monde grec : cette dernière partie de son livre est sans contredit la plus utile et la meilleure. Avant lui, nous avions eu pour faire route dans toute l'introduction générale qui précède des guides éminents, Hartel, Kirchhoff surtout, et Franz auquel R. avait raison de rendre justice dans sa préface, car Franz avait montré le chemin et l'on peut dire que toute la première partie du traité de R. n'est que le développement des *Elementa*. Encore Franz avait-il fort sagement, entre le paragraphe consacré à l'épigraphie en général et celui où il traite de l'alphabet grec, dit quelques mots des Recueils d'inscriptions. Cette bibliographie indispensable ne manque pas dans le traité de R., mais la seconde moitié est en note et au commencement (p. 2), et la première à la fin (p. 541)! Vraiment la bibliographie n'est pas à sa place. Franz n'avait-il donc pas eu l'idée de cette sorte de manuel ou de guide, que R. a joint à son introduction générale? Certes oui, et le premier appendice des *Elementa (De formulis titulorum*, p. 313-345), est loin d'avoir été inutile à R. : il l'est désormais aux lecteurs de la dernière partie de son *Traité*. L'abondance des renseignements et surtout la multiplicité des exemples la rendent très précieuse. « Un texte nouveau rapproché d'un texte analogue déjà connu, dit très justement R. (p. 393), est, par cela même, plus qu'à moitié interprété. » Le chapitre IV est consacré aux *Actes publics*; le chapitre V aux *Inscriptions diverses. Titres privés*. Ils ne peuvent donner lieu qu'à des observations de détail et j'en cite quelques unes en note [1]. Un VI^e chapitre, *Notions élémentaires*, comprend les divisions suivantes : I. *Chronologie épigraphique* avec

1. P. 348, § 111. R. tirerait grand parti, pour une seconde édition, du second volume de Gilbert. Je lui signale une inscription d'Erétrie (contrat pour le dessèchement d'un marais), avec la mention des πρόβουλοι (οἱ πρόβουλοι εἶπον); elle a été publiée dans l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική, 1869, n° 404 et a échappé à Gilbert (II, p. 67) : p. 375, peut-être fallait-il mentionner l'inscription d'Aptère (*Bull. de Corr. Hellén.*, III, p. 426), en l'honneur d'Attale II : on lui décrète une statue en bronze le représentant soit à pied, soit à cheval, à son choix : p. 38, à propos des catalogues, je ne vois pas mentionné le mot d'ἀναγραφή. L'inscription de Myconos, citée p. 390, est une ἀναγραφὴ πρατῶν, comme l'inscription de Tinos mentionnée à la page précédente (A G I, II, p. 147), et qui est en même temps une ἀναγραφὴ πράσεων; p. 422, citer les bornes hypothécaires d'après Dittenberger et non d'après Ross; p. 423, citer le cadran solaire avec inscription d'Héraclée du Latmos, qui est au Louvre; p. 438. Je crois que ἀλλ' ἐσίδεσθε n'a pas le sens de « mais regardez donc! » Ἀλλά marque simplement une opposition entre les deux parties de la phrase : « Alxénor est l'auteur de cette statue : vous, regardez-la. »

de nombreux tableaux, p. 479. Tableau des ères; p. 484 et suiv. Fastes éoliens. Fastes de la Grèce centrale. Fastes doriens. Fastes ioniens, etc. R. s'est surtout servi du travail de Bischoff et de l'article de Ruelle dans le Dictionnaire Saglio. II. *Les noms propres grecs* avec la liste des différentes formes des noms latins transcrits en grec, p. 516. III. *Équivalence des titres grecs et romains. Lexique politique des inscriptions*, p. 520 et suiv. Ce dernier lexique rendra de grands services à tous ceux qui étudient les inscriptions grecques de l'époque impériale, si nombreuses en Asie-Mineure.

Enfin, après des *Addenda et corrigenda* qui ajoutent quelques nouveaux détails et quelques nouveaux exemples, vient un *Index alphabétique*. Il est trop court et le lecteur eût préféré qu'il fût immédiatement précédé de la table des matières qui le complète.

Si nous ajoutons que, par une pieuse pensée, R. a mis en tête de ce livre une dédicace qui est en même temps, hélas! une inscription funéraire, en l'honneur de son camarade Veyries, mort loin de France, loin de l'École d'Athènes même, nous aurons tout dit de ce traité d'épigraphie qui fait tant d'honneur au zèle infatigable, à l'érudition si étendue de l'auteur.

Nous l'aurions voulu beaucoup plus court et plus maniable. Si je ne me trompe, les lourds traités d'épigraphie ne sont plus aussi utiles qu'au temps où Franz publiait ses *Elementa*. Les *Choix d'inscriptions* se sont multipliés, et pour ne citer que le plus important, le recueil de Dittenberger est entre les mains de tous ceux qui s'occupent d'épigraphie. Ce sont des recueils d'exemples, je dirais presque de versions, et si ces exemples sont bien choisis, bien commentés, pourvus d'index bien complets, ne peuvent-ils pas former une sorte de manuel d'épigraphie? Franz l'avait admirablement compris et près des trois quarts de son livre sont remplis par des inscriptions choisies. Est-ce à dire qu'un simple manuel d'épigraphie n'a plus de raison d'être? Loin de là, et l'article qui précède suffit à prouver le contraire, mais ce manuel ne serait qu'un petit livre, rempli de tableaux, de listes et de références, qui renverrait le lecteur à Rœhl d'abord, puis à Dittenberger ou au *Corpus*. On y trouverait l'explication et même la traduction des formules que le commentateur ne peut expliquer à chaque page de son recueil et même qu'il doit supposer connues : on s'en servirait surtout comme d'un dictionnaire. Ce petit livre, s'il paraît jamais, devra beaucoup au gros traité de Salomon Reinach.

II. — L'ouvrage de Roberts se rattache, comme celui de Reinach, aux articles de Newton sur les inscriptions grecques. Rs. s'est proposé de combler une lacune signalée par Newton : « Ce qui manque aujourd'hui, disait ce dernier en 1880, c'est un ouvrage populaire, donnant une classification des inscriptions grecques selon l'époque, le pays et le sujet, et dans chaque classe un choix de textes en guise d'exemples ».

L'ouvrage de Rs. aura deux volumes : dans le premier, paru sous le titre d'*Introduction à l'épigraphie grecque, Les inscriptions archaïques et l'alphabet grec*, il étudie les inscriptions antérieures à la fin du v[e] siècle et à l'adoption de l'alphabet ionique, s'efforçant pour chacune des contrées du monde grec de marquer le développement de l'alphabet. Les textes qui servent d'exemples sont donnés en fac-simile, transcrits en caractères courants et accompagnés d'une très courte explication. Un appendice est consacré aux commentaires dont les développements trop longs auraient surchargé le texte (p. IX).

Ce plan, l'auteur l'a rigoureusement suivi, multipliant les divisions et les paragraphes avec entêtes en caractères gras, chiffres entre crochets, etc. L'impression du volume ne laisse rien à désirer et c'est un réel avantage pour les livres de cette sorte. Un exemple fera bien comprendre la disposition des matières. P. 119, *Corinthe et ses colonies, Sicyone*. En tête sont les *inscriptions : I. de Corinthe et ses environs et de Sicyone; II. de Corcyre; III. de Leucade; IV. d'Acarnanie et d'Épire; V. de Syracuse et Acrae*. Viennent les trois paragraphes suivants : *Constitution des alphabets* (où sont distinguées trois périodes). — *Age relatif et approximatif des inscriptions.* — *Rapports avec les autres alphabets.* Tel est en général l'ordre suivi pour chaque contrée, il est excellent et le livre est utile.

Malheureusement, le mérite de l'auteur est presque nul : son ouvrage est une compilation. S'il avait dit dans sa préface : il existe en Allemagne, sur la matière, un livre très remarquable, mais qui n'est pas fait pour des étudiants; je vais le reprendre, le mettre à leur portée, en multipliant les textes et les subdivisions, en jetant du jour dans ces longues pages si pleines et si serrées. A merveille! mais Rs. nous avertit seulement qu'il doit beaucoup à Kirchhoff et aux *Studien zur Geschichte des griechischen Alphabets* (p. x). Or, je n'exagère pas en disant que le volume de Kirchhoff — excepté les p. 127 fin — 138, qui sont consacrées aux alphabets étrusques, ombrien, osque et falisque — a passé tout entier dans le livre de Roberts. Bien que de longs passages soient traduits textuellement, c'est moins une traduction des *Studien* qu'une adaptation que nous avons sous les yeux.

P. ex. Rs. commence par une esquisse historique de l'alphabet grec. Le § 2 *(Comparaison de la tradition et des documents épigraphiques)* est une traduction de la p. 1 et 2 de Kirchhoff; le § 3 de la p. 3. Avec le § 4 *(Dérivation des alphabets d'une source phénicienne. Direction de l'écriture)*, nous passons à la conclusion de K., p. 168, 169, 170. La traduction comporte quelques développements nouveaux, imprimés le plus souvent en petits caractères et où l'auteur se borne à résumer des théories différentes (p. 4, 14 où la critique de la théorie de Clermont-Ganneau est empruntée à Taylor) [1].

1. P. 8, note 3. La note de Kirchhoff (p. 170) n'a pas tout à fait le sens que lui donne Roberts.

Après cette introduction viennent les inscriptions divisées en deux grands groupes, oriental et occidental. C'est la division de K., avec quelques modifications de détail : ainsi K., dans le premier groupe, commence par les inscriptions de l'Asie-Mineure, tandis que Rs. les met à la fin. Il va sans dire aussi que, à la différence de K., Rs. commence par l'étude des inscriptions les plus anciennes. Mais nous retrouvons dans Rs. la plupart des observations de Kirchhoff [1].

Kirchhoff n'a pas été seul mis à contribution. La longue note sur la date des inscriptions crétoises (p. 52-55) est empruntée en grande partie à Comparetti (*Museo italiano di antichità classica*, II, p. 234-252). Des passages sont traduits mot pour mot ; d'autres sont résumés.

De même Schütz (*Historia alphabeti attici*) lui a servi de guide pour tout le long chapitre consacré aux inscriptions attiques. Rs. qui le cite (p. 74) lui emprunte et sa division en 13 périodes et le tableau de la p. 106.

Quelle est donc la part de l'auteur ? J'ai dit plus haut qu'il avait fort clairement disposé ses textes et ses observations. Le nombre des textes est évidemment plus considérable que dans Kirchhoff, puisque le recueil compte près de 500 inscriptions (monnaies comprises), et les fac-simile sont ordinairement très exacts [2]. Rs. a eu raison de convertir en années les Olympiades citées par K. : c'est là un des embarras des *Studien* et du premier volume du CIA. Il a bien fait également de citer en entier quelques passages importants d'auteurs. Mais ce sont là des modifications extérieures en quelque sorte et de détail. Il a, comme je l'ai dit, ajouté quelques développements nouveaux, notamment à propos des inscriptions d'Abou-Simbel et de Naucratis : avec l'aide de Gardner et de Flinders Petrie (car Rs. aime à s'entourer d'alliés) il combat la date proposée par Kirchhoff. Enfin il a, dans un appendice de plus de 50 pages, commenté quelques unes des

---

1. Cf. Rs., p. 37 et K., p. 72. Reconnaissons pourtant qu'en cet endroit Rs. rectifie un renvoi inexact de K. à Xénophon, *Hell.*, II, 2, 9 et non II, 3. — Rs. p. 135, 136 et K., p. 104, 110. Rs., p. 158 et K., p. 48. — Rs., p. 195 et K. p. 36 et 37. Je cite deux lignes de ce dernier passage pour montrer jusqu'à quel point Rs. suit K.

K. 37.	*Rs.* 195.
Diese (die Zeichnung des Basreliefs) giebt eine Darstellung im Stile und Geschmacke des Zeitalters Ludwigs XIV. und XV.	The drawing of the relief itself is, ridiculously enough, in the style of time of Louis XIV. ou Louis XV.

Plus loin Rs. traduit des passages de la troisième édition des *Studien*, qui ont disparu de la quatrième : Cf. Rs., p. 228 et K[4]., p. 140, K[3]., p. 132, 133, K[4]., p. 143 etc. — P. 298, la note 2 de Rs. est inexacte : K. ne se borne pas à dire (p. 163) qu'une partie sinon la plupart des inscriptions de l'Élide, remonte au VI[e] siècle : à la p. 162, il dit que les moins anciens de ces textes sont de la fin du V[e] et du commencement du IV[e].

2. La légende de la monnaie de Gortyne (Rs., p. 48, n° 14[a]) est pourtant plus exacte dans K. (p. 74).

plus importantes inscriptions du recueil. Ces commentaires ne pouvaient malheureusement trouver place ailleurs et ils étaient indispensables à l'intelligence de textes que les particularités dialectales rendent si difficiles. Ce sont donc surtout des commentaires grammaticaux : Rs. y résume, par ex. sur le dialecte éléen (p. 360), des travaux plus considérables. Il y donne aussi la traduction de quelques passages (p. 328, 346 et suiv. p. ex.) et traite du sujet même des inscriptions. Peut-être ne prend-il pas assez parti entre les différentes explications qu'il propose : pour l'inscription d'Halicarnasse, p. ex. (p. 339), l'étudiant sera bien embarrassé entre Newton, Dareste et Comparetti, dont Roberts résume consciencieusement les articles. En somme, ces commentaires ont le grand avantage de renvoyer constamment le lecteur aux textes cités dans le livre : il sera ainsi forcé de le feuilleter, et, comme il arrivera bientôt à compléter dans d'autres recueils les comparaisons qu'on lui indique et les analogies qu'on lui signale, il ne manquera pas de tirer profit de ces recherches.

Après l'appendice et les *Addenda nova*, très soigneusement tenus au courant, viennent cinq tableaux d'alphabets, qu'on n'a pas à développer comme ceux des *Studien*. Deux *Index* terminent le volume : 1° un index comparatif des inscriptions, donnant en regard de chacun des n^os les n^os correspondants (quand il y a lieu) du CIG., CIA., IGA., et du *Delectus* de Cauer ; 2° un index alphabétique rédigé avec grand soin.

Le livre rendra donc des services, et nous n'hésitons pas à le recommander, mais comme une édition anglaise ou, si l'on veut, comme une adaptation des *Studien* de Kirchhoff. Nous attendons le second volume avec impatience : il nous permettra mieux de juger de l'érudition et du talent de l'auteur [1].

B. HAUSSOULLIER.

---

141. — Friedrich DIEZ. **Etymologisches Wœrterbuch der romanischen Sprachen,** 5e édition avec un appendice, par Auguste SCHELER, Bonn, Marcus, grand in-8, XXVI-501 p. et (pour l'appendice), 116 p. 18 mark.

142. — Auguste SCHELER. **Dictionnaire d'étymologie française,** 3e édition revue et augmentée. Bruxelles, Muquardt; Paris, Vieweg, 1888, un vol. grand in-8, de XI-527 p. 18 francs.

I. Le progrès des études romanes est rendu apparent moins encore par le nombre des travaux originaux qu'elles suscitent que par les

1. Signalons quelques omissions ou inexactitudes : P. XV, ajouter Busolt, *Die Griechischen Altertümer*, dans le Manuel d'I. Müller. Rs. cite Busolt dans le commentaire, p. 355 entr'autres; p. 66 et 68, n^os 26 et 29, les articles du B.C.H. sont de Martha et non de Clerc; p. 83, 46^a, corriger πλυνεύς; p. 134, § 49, le signe X pour E s'est aussi rencontré sur une plaque de Corinthe (Furtwængler, *Vasensammlung*, I, p. 92, n° 842); p. 177, § 75, mentionner l'oméga avec un point au centre; p. 183, l. 4, accentuer ἡμέρησιν; p. 199, § 79, pour la forme du lambda ajouter la Locride épicnémidienne à la Béotie et à l'Attique; p. 226, n° 223^b, lire ἐπὶ Ϙόρ.. et non Ϙύρ.. — P. 255, n° 257. Ne pas dire que cette plaque de bronze est dans le Βαρβακεῖον à Athènes; il y a plus de quatre ans que les collections de la Société archéologique ont été transférées dans le Polytechnicon.

rééditions des ouvrages qu'elles peuvent considérer comme classiques. En 1880, la *Revue critique* (t. I, p. 415), annonçait la 4e édition du *Dictionnaire étymologique des langues romanes,* publié par les soins de M. A. Scheler. M. S. enrichissait l'œuvre du maître d'un appendice contenant un certain nombre d'étymologies nouvelles ou d'observations nouvelles sur des étymologies anciennes, dues aux divers savants qui depuis la mort de Diez, avaient exploré ce vaste et riche domaine de la philologie romane.

Une nouvelle édition du *Dictionnaire* est devenue nécessaire. Dans cette cinquième, M. S. nous donne l'œuvre de Diez telle que la présentait la 4e édition, sans changement. Les appendices seuls ont été transformés, puisque c'est la seule partie de l'œuvre sur laquelle M. S. pût porter la main : le nombre des articles a été accrû et celui des pages s'est augmenté de près de 40. Il va sans dire que cet *Anhang* a profité des travaux que M. S. a rassemblés dans la nouvelle édition de son Dictionnaire étymologique dont nous allons parler. Mais l'éditeur ne s'est pas contenté d'y insérer des étymologies françaises. Il y a ajouté celles que lui ont fournies les travaux contemporains, dans le domaine de l'italien, de l'espagnol, du portugais, etc. Toutefois, pourquoi M. S. a-t-il négligé le rétho-roman et surtout le roumain dont l'importance pour la philologie romane grandit de jour en jour, et que récemment encore M. W. Meyer déclarait (avee un peu d'exagération, il est vrai) *die wichtigste aller romanischen Sprachen?* Serait-ce parce que Diez dans son *Dictionnaire* ne parle pas du roumain?

II. En même temps qu'il rééditait — avec de nombreuses additions, — le *Dictionnaire* de Diez, M. Scheler réimprimait et refondait en partie son *Dictionnaire d'étymologie française*. L'ouvrage a gagné en étendue. La seconde édition avait 464 pages; la nouvelle — d'un format plus grand — en a 526, soit *soixante-deux* de plus. L'auteur s'est mis au courant des nombreux travaux accumulés durant ces dernières années sur l'étymologie française, dans les études spéciales et dans les revues de philologie romane. Il ne s'est pas contenté d'un simple travail de compilation; ce n'est pas un greffier rapportant exactement les opinions d'autrui; ces opinions, il les contrôle et les discute. On pourra toujours reprocher à son œuvre le manque de rigueur dans les rapprochements au point de vue de la phonétique. M. S., qui est un vétéran de la science romane, a fait ses premières armes à une époque où les études phonétiques étaient à peu près inconnues; et il était difficile, sur le tard, de s'emparer d'un champ aussi hérissé. Mais en étymologie, la phonétique n'est pas tout; il faut comprendre le mot et les nuances souvent infiniment délicates ou complexes que comporte sa signification. Il ne suffit pas d'en reconnaître le corps dans ses transformations externes; il faut en saisir l'âme. Et ici, M. S. fait preuve d'une souplesse d'esprit, d'une finesse et d'une invention qu'on ne se lasse pas d'admirer. Plus d'une fois, il nous est arrivé de découvrir pour notre compte des étymologies, que nous retrouvions ensuite indiquées d'un mot dans une

ligne du Dictionnaire. C'est à l'user qu'on saisit et comprend bien la valeur de cette œuvre.

Cette nouvelle édition — avec ses qualités et malgré ses défauts — rendra de grands services aux romanistes. Elle résume d'une façon commode les résultats acquis, depuis la publication du *Dictionnaire* de Littré, dans le domaine de l'étymologie française, et elle les étend. Tous les amis de notre langue en remercieront M. Scheler.

A. D.

---

143. — **Recueil des Portulans,** publié par Gabriel Marcel, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale (section des Cartes). Reproduction héliographique par J. Gaultier. Paris, Gaultier, éditeur-géographe (1er et 2e fascicules).

Il faut savoir gré à M. G. Marcel d'avoir entrepris, sans le concours officiel, l'importante publication dont deux fascicules ont déjà paru. C'est en France, en effet, qu'a été publié le premier grand recueil de ce genre, le bel Atlas de Jomard. Il importe que la tradition de ces beaux et utiles travaux ne se perde pas chez nous. Les premières collections publiées, celles de Jomard, de Santarem et de Kunstmann sont gravées. Elles ont l'inconvénient de présenter des lectures fautives ou incertaines dues à l'ignorance des dessinateurs et des graveurs. La première condition des publications de ce genre étant de fournir un texte aux discussions plutôt qu'une solution des problèmes, l'emploi des procédés photographiques s'impose aujourd'hui [1]. Toutefois, la photographie ordinaire est assez inhabile à reproduire ces vieux documents. Ainsi, la collection de portulans italiens publiée par l'éditeur Ongania de Venise, sous la direction de M. Fischer [2], est trop souvent illisible, les cartes y sont trop pâles et trop réduites. Le modèle qu'on ne dépassera pas en ce genre, est le portefeuille qui fut publié par la Bibliothèque nationale pour le Congrès géographique de 1875. Cette petite collection faite aux frais de l'Etat n'a que l'inconvénient d'être d'un prix inabordable. M. M. et son éditeur M. J. Gaultier, en employant des procédés héliographiques nouveaux, sont parvenus à rendre leur collection accessible au public. Les feuilles publiées n'ont pas toutes la même netteté. C'est que ces portulans sur parchemin, souvent très détériorés, portant des couleurs qui ne viennent pas à la photographie, et n'offrant jamais une surface complètement plane, se prêtent fort mal à une reproduction. Le portulan de la Méditerranée de Soleri n'est pas lisible en quelques parties; l'Europe de Prunès n'est guère lisible qu'à

1. Nous regretterons, pour cette raison, qu'on n'ait pas employé la photographie dans une nouvelle collection : *Les Monuments de la géographie des bibliothèques de Belgique, texte explicatif par Ch. Ruelens. Bruxelles. institut national de Géographie.* Le premier fascicule qui a seul paru jusqu'à présent contient d'ailleurs de très beaux fac-simile des cartes modernes jointes à un ms. de Ptolémée conservé à Bruxelles.

2. Voir *Revue critique*, 1887, nº 12, art. 67, p. 228.

la loupe. Les éditeurs feront bien désormais de renoncer à réduire les originaux, comme on l'a fait pour cette carte. Mais toutes les autres feuilles sont bonnes. L'Italie de Diego Homem est d'une netteté parfaite. On constate d'ailleurs, dans les cartes du deuxième fascicule, un progrès marqué sur celles du premier.

M. M. se propose de reproduire : 1° les portulans français conservés soit en France, soit à l'étranger (malheureusement les plus anciens sont sortis de notre pays depuis moins de vingt-cinq ans) ; 2° les autres documents cartographiques se trouvant en France.

Ces derniers sont nombreux. Outre les riches documents de ce genre conservés à la Bibliothèque nationale, il en existe encore dans les bibliothèques ou les Archives des ministères de la Marine, des Affaires étrangères et de la Guerre. Il y en a dans les collections particulières, et nos bibliothèques de Province doivent en receler encore. Enfin, on en trouve fréquemment de nouveaux, comme cette très belle carte catalane de 1339, signée Dulceri ou Dulcert, qui est en possession de M. Le Souëf [1]. En fait de cartes étrangères, les deux fascicules dont nous parlons, contiennent les portulans majorcains de Matteo Prunès et de Guillaume Soleri et six cartes du remarquable atlas portugais de Diego Homem.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'intérêt que présentent les portulans français. Ceux qu'on possède ne sont pas très anciens. Ils sont cependant d'une telle perfection de dessin, qu'il est impossible qu'ils n'aient pas été précédés d'ébauches moins parfaites. La plupart d'entre eux sont des cartes de luxe, qui n'ont pas été faites pour la navigation, comme la célèbre mappemonde dite de Henri II, reproduite par Jomard et qu'on sait maintenant être l'œuvre de Pierre Desceliers de Dieppe (1546). Ces cartes montrent des essais de projections parfois assez bizarres. M. Marcel en donne deux : la mappemonde de Nicolas Desliens de Dieppe, 1566, celle de Jehan Cossin, de Dieppe également, 1570.

Des notices très brèves accompagnent les cartes et nous renseignent sur leur provenance et leurs auteurs. On souhaiterait des détails plus complets. Peut-être est-il plus sage d'attendre encore qu'un dépouillement méthodique des archives de nos provinces maritimes éclaire l'histoire des découvertes françaises [2]. Pour le moment, le *Corpus inscriptionum* de la géographie s'entreprend de toutes parts. L'Histoire de la cartographie devra suivre, et déjà elle devient possible.

L. Gallois.

1. Le troisième fascicule de la publication de M. Marcel contiendra précisément le fac-simile de cette carte, prototype de la célèbre carte catalane de 1375.

2. M. Joüon des Longrais vient de fournir un exemple de ce que d'intelligentes recherches d'archives peuvent nous apprendre encore, dans son livre sur Jacques Cartier. La *Revue* l'analysera prochainement.

---

144. — **Essai sur la Vie et les Œuvres de Népomucène Lemercier.** Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par G. VAUTHIER. Toulouse, A. Chauvin, 1886, in-8. 242 pp.

Népomucène Lemercier était-il digne d'une thèse? C'est la question que l'on a posée à M. Vauthier et, en effet, elle se pose. Il y a des oubliés qui méritent que la critique les ressuscite, les uns, parce que leurs ouvrages valaient réellement mieux qu'un complet oubli; les autres, parce qu'à défaut de la gloire posthume et qui dure, ils ont joui, de leur vivant, d'une vogue dont il est instructif de rechercher les causes. Mais Lemercier ne peut être mis ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux catégories. Ce n'est pas un méconnu, et ce ne fut pas un heureux. De son vivant, hormis le triomphe éphémère de sa tragédie d'*Agamemnon* et quelques honnêtes succès, Lemercier n'a récolté, comme dramaturge et comme poète, que des déboires et il avait fini, raconte M. Legouvé, par s'habituer si bien à entendre les sifflets qui accueillaient son nom que son pouls n'en marquait pas une pulsation de plus. Quant à réhabiliter son œuvre, c'est une tâche que n'essaierait pas le plus téméraire des panégyristes, et M. V., au reste, ne le prétend nullement. Il a pensé, cependant, qu'il n'était point inutile de consacrer à Lemercier une étude spéciale, et il a eu raison. Car si le persévérant auteur de tant de pièces tombées et de livres peu lus n'a rien fait qui soit digne de revivre, du moins, par son ardeur d'innovation, par la curiosité de ses ambitions et de ses projets, par la variété féconde — trop féconde — de ses efforts en tous sens, il offre un intéressant échantillon de l'état d'esprit des écrivains de son temps; il est comme le type, malheureux, et je dirais presque maladif, de cette fièvre de nouveauté, de ce désir du mieux, de ce besoin de rajeunissement qui, sans aboutir du reste, tourmenta les poètes dramatiques français depuis Ducis et Luce de Lancival jusqu'à Pierre-Marie Lebrun.

C'est précisément pour cela que le plan sur lequel M. V. a conçu son livre me semble mal approprié à l'auteur qu'il étudie. Dans l'œuvre considérable de Lemercier, parmi ses tragédies, comédies, comédies historiques, grands ou petits poèmes, M. V. détache un petit nombre d'ouvrages qu'il analyse en détail, qu'il critique en conscience, qu'il juge d'après les règles de l'art. C'est, à la fois, faire trop d'honneur à Lemercier, et lui faire tort. Si ses écrits, même les meilleurs, ne méritent pas une discussion et un commentaire, ni d'être traités comme des chefs-d'œuvre classiques, ses productions, même les plus mauvaises, ne doivent pas être complètement mises de côté par son historien. De propos délibéré, M. V. « passe sous silence » tous « les poèmes sans intérêt et sans nouveauté », tout ce qui est « froid et illisible », tout ce qui n'a nulle « valeur littéraire »; il nous assure que, dans la longue liste, donnée par les bibliographes, des ouvrages de Lemercier, « on ne peut relever que ce qui est examiné dans son essai » (p. 91, 113, 129). Nous l'en croyons volontiers, mais peu importe. *Les Chants héroïques*

des montagnards et matelots grecs (1824 et 1825), traduits en vers français d'après Fauriel, ont certainement une « valeur littéraire » plus que douteuse, mais il n'eût pas été sans intérêt de montrer, par quelques exemples, comment Lemercier se tire, avant les *Orientales*, de cette tentative pour faire passer dans notre langue poétique des sentiments, des idées, des couleurs très exotiques [1].

J'en dirai autant de plusieurs pièces de théâtre dont M. V. ne fait mention que dans la biographie de Lemercier. La comédie du *Complot domestique* ou du *Maniaque supposé* (1817), est assurément peu divertissante, mais il est piquant de voir Lemercier, toujours en quête d'idées nouvelles, chercher un sujet de pièce « utile aux mœurs » dans « les abus du pouvoir discrétionnaire trop aveuglément abandonné à certains régisseurs *des maisons où l'on traite les maladies mentales* [2]. » Je sais bien que *Richard III et Jeanne Shore* manque tout à fait d'intérêt, mais n'eût-il pas été bon de nous montrer brièvement, en comparant avec Ducis, les procédés qu'emploie Lemercier dans cette adaptation de la pièce anglaise de Nicolas Rowe? Il est incontestable que *Louis IX en Égypte* est une pièce d'une insipidité rare, mais il valait peut être la peine de vérifier ce que l'auteur prend soin de nous annoncer dans sa préface, à savoir que « le rôle de Joinville n'est formé que des choses qu'il a lui-même transmises dans ses mémoires » ; que « les rôles du roi et de son frère Alphonse ne sont qu'un composé des matériaux fournis par ce même Joinville et les historiens du temps »; que « les rôles du Soudan, d'Isaïde, et de son amant Octaïr sont entièrement tirés de la traduction des manuscrits arabes ». Enfin M. V. ne fait pas même mention, croyons-nous, des *Martyrs de Souli* (1824) : drame très bizarre, sans doute, d'un auteur qui le fut beaucoup, mais sur lequel, toutefois, on eût pu, je crois, s'arrêter un peu. Car cet ouvrage n'est pas seulement un symptôme de l'état d'enthousiasme où se montait, vers 1824, un poète philhellène, ami de Pouqueville et de Fauriel — c'est encore une marque de la manie « romantique » d'exactitude historique à outrance, où donnèrent alors quelques fidèles du classicisme eux-mêmes. On sait que, dans cette pièce, pour mieux respecter « les caractères de la vérité locale », Lemercier croit devoir introduire un nègre parlant nègre en vers français [3].

1. Tantôt Lemercier, toujours préoccupé de rester fidèle aux règles classiques, s'ingénie à inventer des métaphores orthodoxes. Il appelle la broche où le Klephthe fait rôtir ses moutons : « le dard aigu roulant sur une flamme ardente. » Tantôt il se décide à prendre mot à mot la prose de Fauriel.

2. Dédicace du *Complot domestique* à Dupuytren.

3. Rôle de Christol, acte I, sc. 1 :

> Oui, pervers se glisser tel que lâche serpent,
> Monter au nid de l'aigle et l'atteindre en rampant;
> Mais du reptile, moi briser la tête impure.

Acte V. sc. VI :

> Chers petits blancs! Eh! oui! Terre d'iniquités,
> N'étant plus digne d'eux, au ciel être montés.

Donc sans s'attarder nulle part sur aucun de ses écrits, il eût fallu le suivre partout où le porte la mobilité entreprenante et fureteuse de son cerveau ingénieux et brouillon tout à la fois [1]. M. V. a cru mieux servir son auteur en ne choisissant, dans l'œuvre de Lemercier, que le dessus du panier ; il a eu tort. Une revue d'ensemble eût été plus vraie, et plus instructive. Ce n'est pas tel ou tel ouvrage de Lemercier qui a chance de nous intéresser aujourd'hui : c'est l'ensemble de son activité dramatique et poétique, ce sont ses idées, même bizarres, ses pressentiments plus ou moins heureux, ses lueurs, ses velléités, ses audaces, quelque timides qu'elles soient. Son originalité n'est pas dans le peu qu'il a fait de passable ; elle est dans tout ce qu'il a rêvé ou essayé de faire.

La partie biographique de l'étude de M. V. donne lieu à quelques critiques du même genre. M. V. a tiré parti de plusieurs documents inédits : notes manuscrites adressées par M^me^ Lemercier à Salvandy et à Victor Hugo ; biographie rédigée par la fille du poète ; correspondance (où se trouvent plusieurs lettres de Ducis). Mais a-t-il assez profité des biographies imprimées, des journaux [2] et des dictionnaires où les contemporains de Lemercier ont parlé de lui, des publications postérieures ? Je trouve, par exemple, dans les lettres de Ducis, publiées par M. P. Albert, plusieurs passages [3] tout à fait propres à nous donner du caractère de Lemercier, des qualités de son esprit et de l'agrément de ses relations, l'idée la plus avantageuse. M. V., qui les connaît, sans doute, n'avait-il pas le devoir d'en enrichir son étude ? Quand on consacre tout un ouvrage à un personnage aussi « secondaire » dans l'histoire des lettres que l'est Lemercier, il serait bon que cet ouvrage dît le dernier mot sur toutes les questions relatives à l'auteur ; qu'en complétant et en corrigeant au besoin les études antérieures, il prît soin de les résumer, de façon à fournir au lecteur, sur la vie et sur l'œuvre, tout ce qu'il peut désirer de savoir. Or, nous craignons que l'ouvrage de M. V. ne donne encore à quelque courageux ami des lectures ennuyeuses la tentation de recommencer, après lui, une monographie complète et

1. Dans les lettres inédites de Ducis que cite M. V., il y a un mot très juste de l'auteur d'Hamlet sur son jeune confrère (p. 178, note 1) : « Votre tête est active dans tous les sens ; elle remue beaucoup de choses. Modérez et disciplinez vos forces pour les exploiter et les goûter mieux. »

2. Il eût été bon d'insister un peu sur ces attaques et ces *conspirations* dont Lemercier se plaint souvent dans ses Préfaces : « Nos légions d'Aristarques se donnent *le mot d'ordre* contre moi et répètent de concert que mon esprit est *bizarre*, mes conceptions *bizarres*, mon goût *bizarre* et surtout mon style *bizarre*. » Avertissement du *Complot domestique*, 1817. (Cf. Vauthier, pp. 35, 36, 40 à 44.)

3. *Lettres de Ducis*, Paris, Jousset, 1879. Notons, p. 172, un conseil que Lemercier eût bien fait de suivre : « Il ne vous reste plus que de laisser toutes ces acquisitions, toute cette puissance se reposer, *s'éclaircir, et se mettre en place et en harmonie*. » Cf. pp. 159, 171, 198, 203, 215, 219, 238, 255, 266, 281, 308. — Voir surtout les lettres du 21 janvier 1808 à Lemercier, et du 14 vendémiaire an XIV à M^me^ Victoire Babois.

définitive sur un personnage avec lequel il convenait, ce semble, d'en finir une fois pour toutes.

A. Rébelliau.

---

145. — Ad. de Chamisso. **Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl**, traduction nouvelle suivie d'un choix de poésies et précédée d'une étude par Auguste Dietrich. Paris, Westhausser, 1888. In-8, lxxxviii et 254 p. 15 fr.

Ce volume — un livre d'étrennes — est orné de 106 dessins de Henri Pille et de deux beaux portraits de Chamisso. Nous lui souhaitons de nombreux lecteurs. Le traducteur, M. A. Dietrich, s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de soin et d'exactitude; il possède l'allemand; il a du goût, du savoir, et il s'est déjà signalé par d'autres travaux qui témoignent d'un studieux labeur et de connaissances étendues. Il ne se contente pas de traduire Pierre Schlemihl; il ajoute à l'histoire de « l'homme qui a perdu son ombre » les plus remarquables poésies d'Adelbert de Chamisso; il fait précéder sa traduction d'une longue étude sur l'écrivain allemand. On relèvera quelques erreurs dans cette préface; mais elle n'a pas été composée à la légère; elle retrace la vie et apprécie les œuvres de Chamisso avec agrément, et non sans solidité; on fera bien de la consulter, et on y notera, par exemple, cette appréciation de *Schlemihl* et du symbole de l'ombre : « L'homme qui n'est pas absolument taillé sur le patron des autres hommes, qui offre une particularité physique quelconque ou manque d'une qualité extérieure apparente, est infailliblement dédaigné... le plus sage parti qu'il puisse prendre, c'est de renoncer à la société... heureux celui qui peut, comme Schlemihl, courir à grands pas de l'ouest à l'est et de l'est à l'ouest! »

A. C.

---

146. — **Die deutsch-franzœsische Sprachgrenze im Elsass**, von Constant This, mit einer Karte u. acht Zinkætzungen. Strasbourg, Heitz, 1888. In-8, 48 p. 1 mark 50.

Ce petit travail qui forme le 5e fascicule des *Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass Lothringen* (voir notre n° 10, art. 200) fait suite à une étude du même auteur sur la frontière entre les domaines des deux langues française et allemande. Il est composé avec la même méthode et la même conscience. M. This ne s'est pas contenté d'utiliser les documents publiés jusqu'à ce jour sur son sujet; il a parcouru et visité pendant plusieurs mois les localités de la frontière franco-allemande. Son livre se termine par une carte et par un tableau des communes-frontière, avec la date de leur annexion à la France en regard, et les territoires dont elles dépendaient auparavant.

B.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. S. Dosson travaille à une *Histoire de la littérature latine*, qui doit paraître dans quelque temps à la librairie Hachette.

— Les fouilles exécutées dans le courant de l'année dernière sur le plateau de Cancabeau (commune de Châteauneuf-de-Gadagne), dans le Vaucluse, et décrites par M. Saunier (*Les fouilles de Gadagne*, Avignon, Seguin, 1888, in-8°, 24 p.), ont donné des résultats intéressants. On a découvert douze tombes, dont plusieurs renfermaient, à côté d'un squelette, des têtes coupées, posées la face contre terre. Ce détail révèle un état de barbarie identique à celui des peuplades gauloises qui ont élevé les monuments d'Entremont. Les objets exhumés autorisent à supposer qu'on se trouve en présence de sépultures postérieures à l'époque pré-historique et antérieures à la période romaine. Les fouilles doivent être continuées dans le cours de cette année.

— M. A. Cartault à fait tirer à part la notice qu'il avait publiée dans le 1er numéro de la « Revue internationale de l'enseignement » de cette année sur *La vie et les travaux de M. Eugène Benoist, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.* Dans cette notice, qui compte 28 pages, M. A. Cartault expose d'abord la carrière universitaire de notre collaborateur; puis il examine et apprécie ses ouvrages, son enseignement, son influence; enfin il donne, en appendice, la bibliographie de l'œuvre de Benoist. L'ancien professeur de la Sorbonne est bien jugé : c' « était surtout un professeur et un pédagogue... il a tenté de transporter chez nous les résultats acquis par nos voisins ». A remarquer, p. 13-14, d'excellentes observations sur la philologie et la critique littéraire.

ANGLETERRE. — Sir Henry Sumner Maine, l'éminent jurisconsulte et philosophe, vient de mourir, le 3 février, à Cannes. Il était né en 1822. Son livre *Ancient Law, its connexion with the early history of Society and its relation to modern ideas* parut en 1861, la même année que le second volume de l'*History of civilisation* de Buckle. Pendant son professorat à Oxford où il enseignait le droit comparé (1870-1878) il composa *Village communities in the East and West* (1871), *The early history of institutions* (1875), et *Early law and custom* (1883). Son dernier livre est *Popular Government* (1885). Les œuvres de sir Henry Maine ont été, pour la plupart, traduites en français, et M. Paul Viollet a rendu compte ici même des *Etudes sur l'ancien droit et la coutume primitive* (1885, n° 13) et des *Essais sur le gouvernement populaire* (1888, n° 1).

— A paraître : de M. W. R. Carle, un ouvrage sur la vie en Corée *(Life in Corea)* et de M. L. D. Powles, un livre sur *les îles Bahama.*

— Un comité, le *Cyprus Exploration Fund*, pour l'exploration de Chypre, s'est formé à Londres sous les auspices de la Société des études grecques. Une première liste de souscription a donné près de seize mille francs. Le directeur de l'école anglaise d'Athènes, M. Ernest Gardner (qui vient de succéder à M. Penrose), est chargé des fouilles. On sait du reste que le gouverneur de l'île, sir H. Bulwer, s'est, dans une circulaire, déclaré opposé aux fouilles de spéculation entreprises par les particuliers.

INDES. — Le Pandit Hrishi Kesh Shastri, éditeur du *Sanskrit Critical Journal*, doit faire paraître une traduction en sanscrit de *Hamlet* et de *Rasselas.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 mars 1888.

M Edmond Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse au secrétaire perpétuel quelques renseignements sur diverses inscriptions chrétiennes récemment découvertes.

L'Académie décide qu'elle procédera, dans sa prochaine séance :

1° A la désignation du candidat qu'elle doit proposer au choix de l'Institut, pour l'élection des membres du conseil supérieur de l'instruction publique, qui a été fixée au 21 avril prochain;

2° A la nomination d'une commission chargée de lui présenter des candidats pour la place d'associé étranger, vacante par la mort de M. Fleischer.

M. Viollet est désigné pour lire, au nom de l'Académie, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut, son mémoire sur *les Cités libres et fédérées et les principales insurrections des Gaulois contre Rome.*

M. le Dr Carton adresse à l'Académie des copies et des estampages de plusieurs inscriptions latines et néo-puniques, relevées par lui dans le Sud de la Tunisie. Les inscriptions puniques, au nombre de deux, ont été soumises à l'examen de M. Philippe Berger. Elles ont été trouvées à Kesseur Métameur. Les estampages ont été exécutés avec beaucoup de soin, mais les pierres étaient brisées et incomplètes. Dans l'une des deux, on reconnaît les mots : « Cippe funéraire pour..... et pour le corps (ou le souvenir) de Pa... » L'autre n'a pu encore être déchiffrée.

M. Noël Valois termine sa lecture sur *le Rôle de Charles V, au début du grand schisme.* Il recherche dans quelles circonstances et à quelle date Charles V, roi de France, prit parti pour le pape d'Avignon, Clément VII, contre le pape de Rome, Urbain VI. Il s'attache à établir :

1° Qu'Urbain VI fut reconnu en France dans les premiers temps de son pontificat, du mois d'avril au mois de juillet 1378;

2° Que Charles V se prononça ensuite pour Clément VII sans avoir été suffisamment éclairé sur les prétentions des deux compétiteurs; l'ambassadeur d'Urbain VI auprès du roi de France trahissait, en effet, son maître et travaillait en secret pour le pape d'Avignon;

3° Que le clergé de France ne fut consulté, sur la question, que pour la forme;

4° Que néanmoins le roi de France agit de bonne foi dans toute cette affaire.

M. Chodzkiewicz continue sa communication sur les routes du commerce de l'ambre dans l'antiquité.

M. l'abbé Raboisson commence la lecture d'un travail sur l'emplacement de la ville de Béthulie, mentionnée dans le livre de Judith. Il signale diverses causes d'erreur qui ont, dit-il, égaré jusqu'ici les savants dans l'étude de ce problème : une interpolation dans le texte des Septante; une confusion de noms au sujet de Dothaïn; l'oubli d'une indication précise du texte, qui permet, pense-t-il, d'affirmer que l'emplacement de Béthulie doit être cherché hors de la Samarie.

Ouvrages présentés : — 1° par M. Schlumberger : Théodore Reinach, *Essai sur la numismatique des rois de Bithynie* (extrait de la *Revue de numismatique*; — 2° par M. Siméon Luce : Louis Barbaza, *Note sur trois hommes célèbres de Castres*; — par M. Oppert : *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, t. II, fasc. 1.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 7 mars 1888.

M. Paul Durrieu, attaché au Musée du Louvre, est élu membre titulaire en remplacement de feu M. Ch. Robert.

M. G. Sterian communique une note sur une série de terres cuites émaillées provenant des églises édifiées en Roumanie par Etienne le Grand, prince de Moldavie (1457-1504).

M. le lieutenant Espérandieu présente diverses monnaies impériales ou mérovingiennes récemment découvertes par le P. de la Croix. L'une d'elles est à l'effigie d'Anthémius ✠; une autre porte le nom du monétaire *Ledavidus* et de la localité de *Novovicus.*

M. Saglio présente une sculpture en stuc peint attribué à Jacopo della Quercia.

L. Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 14 — 2 avril — 1888

Sommaire : 147, MARGOLIOUTH, Versions orientales de la poétique d'Aristote. — 148. KUENEN, Les livres historiques de la Bible. — 149. CONWAY, La loi de Verner en Italie. — 150-155. DEECKE, Les langues italiotes; La tablette étrusque de Magliano; Les propositions subordonnées en grec et en latin; Les inscriptions tyrrhéniennes de Lemnos; Inscriptions de l'Italie centrale et de la basse Italie. — 156. HIRSCHFELD, Les inscriptions funéraires grecques. — 157. JULLIAN, Inscriptions romaines de Bordeaux, I. — 158. LECOY DE LA MARCHE, Le XIIIe siècle littéraire et scientifique. — 159. PRADEL, Le poète Ranchin. — 160. WÜNSCHE et MAHRENHOLTZ, Jugements sur les poètes allemands. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

147. — **Analecta orientalia ad Poeticam Aristoteleam** edidit D. MARGOLIOUTH M. A., collegi B. Mariæ ad Oxonienses socius. Londres, Nutt, 1887, in-12, introduction et appendices, 104 p., textes, 139 p.

Cet élégant petit volume est le fruit des recherches de M. Margoliouth sur les versions orientales de la *Poétique* d'Aristote. Les textes qu'il renferme sont : 1° la version arabe de la *Poétique* par Abou-Baschar; 2° la définition de la tragédie, empruntée aux dialogues syriaques de Jacques Bar-Schakaku (la traduction en est donnée p. 54-56); 3° la Poétique arabe d'Avicenne (la version latine est donnée en appendice); 4° et la Poétique syriaque de Barhebræus extraite de l'ouvrage intitulé : *La crême de la sagesse*. L'introduction qui précède les textes, renferme un historique très substantiel des versions orientales de la *Poétique* et une étude sur leur valeur au point de vue de la reconstitution du texte grec. De ces documents, c'est naturellement la version d'Abou-Baschar qui, à titre de traduction, tient le premier rang. Elle est publiée d'après le codex Parisinus 822 A (anc. fonds) dont M. Renan a fait une description si exacte, en redressant plusieurs erreurs qui avaient cours avant lui. La version syriaque qu'elle suppose, n'est pas parvenue jusqu'à nous, mais Barhebræus paraît l'avoir eue sous les yeux quand il rédigeait son traité de la Poétique. Ce n'était pas la version d'Honein qui, à l'époque de Barhebræus, était déjà perdue. Malheureusement le ms. de Paris est rempli de fautes qui en rendent la lecture difficile; les points diacritiques manquent généralement. Si la version arabe peut servir à restituer le texte grec, plus souvent c'est celui-ci qui est indispensable à l'intelligence de celle-là. En dehors du texte d'Aristote, M. M. a eu recours à la Poétique d'Avicenne qu'il publie également, et à la Poétique d'Averroes, qu'il a collationnée dans l'excellente édition de M. Lasinio. Grâce à ces secours, il est arrivé à surmonter la plupart des difficultés que présente la version d'Abou-

Baschar dans son état actuel; de nombreuses notes au bas des pages indiquent les lectures et les interprétations qui paraissent le plus plausibles.

Dans le chapitre II de l'introduction, intitulé *Symbolæ orientales ad emendationem Poetices,* M. M. montre, par de nombreux rapprochements de passages grecs et arabes, quel profit on peut tirer de cette version, soit pour admettre de nouvelles conjectures, soit pour confirmer ou rejeter les corrections qui ont déjà été faites au texte d'Aristote. Cependant, on hésite à considérer comme probants quelques-uns de ces rapprochements : la version arabe, nous le répétons, est d'une interprétation difficile, souvent douteuse, et il n'est pas toujours aisé de décider si les variantes proviennent du texte grec que nous possédons, ou si elles sont du fait du traducteur syriaque, du traducteur arabe ou, en dernier lieu, du copiste du mss. D'un autre côté, on en est tenté de prendre pour une variante une locution due à la différence du génie des langues. Ainsi, p. 58 sur 1452 *b* 4, M. M. propose de changer πρὸς ἕτερον en πρὸς ἑταῖρον, à cause de l'arabe *ila(i) rafiqihi* « ad socium suum », mais l'arabe traduit évidemment le syriaque *lhabreh* qui répond exactement au grec πρὸς ἕτερον, *v. Traité de gramm. syr.*, p. 303, § 320 *i*. Il nous semble aussi que M. M. attribue trop facilement au traducteur syriaque des contre-sens dont il est innocent. Ce serait la faute de celui-ci si δοῦλος est traduit par « opus » et μεταβολαί par « facientes », v. p. 9; mais si on remarque que les mots syriaques signifiant « esclave », « œuvre », « faisant » ne se distinguent que par des points diacritiques, qui souvent sont omis, on expliquera naturellement ces faux sens par une mauvaise lecture du traducteur arabe. La même observation s'applique à la traduction de μέν par « quicunque » ou « de », p. 9; l'arabe a confondu les mots syriaques *man* et *men*. Si Abou-Baschar a traduit ἐν τῇ Τυροῖ par « in collo », p. 9, ce n'est pas la faute de l'auteur syriaque qui avait écrit correctement *b-çour* (et non *b-tourâ,* comme M. M. le suppose dans sa note *e* sur 1454 *b* 25); Abou-Baschar a lu *b-çaurâ* et a traduit « in collo ». Dans la majorité des cas cependant, les corrections proposées par M. M. paraissent très plausibles et témoignent d'une grande perspicacité chez leur auteur. Peut-être trouvera-t-on quelques explications un peu cherchées, comme l'épithète de *Sanctus evangelista* appliquée à Ulysse (note *c* sur 1455 *a* 16), l'arabe peut signifier simplement « le bon messager, le pur » et n'avoir d'autre objet que d'expliquer le nom Ὀδυσσεύς; p. 6 sur 1457 *a* 3, « de Massiliotis » est difficile à admettre pour τῶν μεγαλειωτῶν; Abou-Baschar aura sans doute écrit mâghâlyôtâ en rendant le gomal syriaque aspiré (= γ) par un ghain, suivant l'usage; un copiste aura par mégarde écrit un sîn à la place du ghain [1].

---

1. P. 6, Jacques ou Sévère Bar Schakaku est mort en 1240-41 (et non en 1230), v. Barhebræus, *Chron. eccles.* 2ª pars, III *col.* 409, et W. Wright, *Syriac litterature* dans l' « Encyclopedia Britannica », t. XXII, p, 853 *a*. — P. 41, Kânoun 1er de

M. Margoliouth a fait preuve dans ce livre d'une égale connaissance du grec, de l'arabe et du syriaque ; les nouveaux éditeurs de la *Poétique* d'Aristote devront nécessairement tenir compte de sa publication.

Rubens DUVAL.

---

148. — **Historisch-critisch onderzoek naar het ontstaan en de verzameling van de boeken des Ouden Verbonds,** door A. KUENEN (2me édition entièrement remaniée, second fascicule de la 1re partie, comprenant : *Les livres historiques).* Leiden, Engels en zoon, 1887. In-8, p. 331-554 et XI.

Avec ce demi-volume, M. Kuenen a achevé la première partie de la tâche qu'il s'était imposée en annonçant au public une nouvelle édition entièrement remaniée de son excellent *Manuel des livres bibliques,* intitulé *Recherche historico-critique*, etc. Dans le précédent fascicule, il était question du *Pentateuque* et de *Josué ;* dans le présent, l'auteur examine les livres suivants : *Juges, 1 et 2 Samuel, 1 et 2 Rois, 1 et 2 Chroniques, Esdras, Néhémie, Ruth* et *Esther*.

En rendant compte des nouveaux résultats défendus par M. K. en ce qui touche le *Pentateuque* et *Josué (Revue critique* 1886, n° 35), nous avons eu le regret de formuler les plus sérieuses réserves. Nous avons indiqué que la construction très ingénieuse et très savante, à laquelle avait abouti l'auteur après des recherches approfondies et un long enseignement académique, reposait tout entière sur la date admise pour la composition et l'origine du *Deutéronome*. Or les opinions qui prévalent sur ce point:—le *Deutéronome* est le programme de la réforme religieuse accomplie par le roi Josias —, sont des plus contestables et nous les rejetons absolument. Du moment où le *Deutéronome* est remis en question, les résultats généraux concernant le *Pentateuque-Josué* sont compromis. C'est là une nouvelle phase dans la façon de poser, puis de résoudre un des plus gros problèmes de l'histoire religieuse. Nous l'avons esquissée aussi nettement que possible dans une dissertation spéciale [1].

Les idées que M. K. défend touchant l'origine des livres historiques, notamment de la grande collection *Juges — Samuel — Rois* peuvent se ramener aux trois points suivants :

1° On peut signaler dans ces livres et isoler du contexte actuel avec un degré très satisfaisant de certitude les morceaux anciens qui en forment la substance, morceaux qui remontent aux VIIIe et au IXe siècles et même aux époques antérieures ;

2° On peut distinguer et noter les différentes rédactions d'ensemble par lesquelles ont passé les livres ; de la sorte on en restitue l'histoire,

---

l'an 1597 des Gr. répond à décembre 1285 (et non 1286, époque à laquelle Barhebræus était mort).

1. *Une nouvelle hypothèse sur la composition et l'origine du Deutéronome*, Paris, Leroux, 1887 ; brochure in-8, de 53 p.

notamment dans les temps qui précèdent la captivité de Babylone, en comparant le point de vue des écrivains à celui du *Deutéronome*, placé au temps de Josias;

3° On peut signaler des remaniements et des additions qui appartiennent à l'époque de l'exil et aux trois premiers siècles de la Restauration qui suivit.

Cette dernière thèse est, à nos yeux, la plus fondée des trois. Nous louons M. K. d'avoir reconnu dans plusieurs morceaux la trace d'idées franchement post-exiliennes. La thèse n° 2 devient singulièrement fragile quand, comme il a été dit, on conteste la date vulgairement adoptée pour le *Deutéronome*. La thèse n° 1 nous paraît excessive; il y a dans *Juges — Samuel — Rois* des éléments d'origine ancienne, mais beaucoup moins nombreux et beaucoup moins aisés à marquer avec précision que ne le prétend M. Kuenen.

Aux trois thèses de l'exégète hollandais, nous opposerions les suivantes : 1° L'auteur de *Juges — Samuel — Rois* a eu à sa disposition une source écrite relativement ancienne, c'est-à-dire antérieure à la captivité; on en peut signaler la trace notamment dans l'histoire de David, mais il est impossible d'isoler les morceaux qu'on lui rapporte;

2° Il est impossible de restituer les différents états par lesquels a passé l'ouvrage pris dans son ensemble. C'est assurément un travail de collaboration et des remaniements y sont visibles; mais on ne saurait, sans sacrifier à la fantaisie, en marquer soit le nombre, soit les limites. Tout ce qui touche la date assignée aux principales « rédactions » anté-exiliennes s'évanouit en fumée avec l'hypothèse, par nous condamnée, du *Deutéronome*, livre de la réforme de Josias;

3° Aux temps de la Restauration appartiennent non seulement des morceaux isolés et des remaniements secondaires, mais l'*ensemble du travail de composition et de rédaction*. Ce travail est une œuvre de collaboration, dont les auteurs, conformément au génie oriental et hébreu, se sont préoccupés de ne rien laisser perdre des richesses qu'ils avaient entre leurs mains, dussent la clarté, l'ordre et la suite du récit en éprouver quelque dommage. On peut, en conséquence, signaler des variantes, des incohérences et des contradictions nombreuses; mais nous condamnons sans hésitation la prétention de la critique de refaire, à l'aide de ces indices, l'histoire des livres, depuis leurs origines jusqu'à leur état actuel.

Le dissentiment entre nous et l'école critique s'élève ici à la hauteur d'une question de méthode. C'est la méthode de dislocation à outrance et de reconstitution de l'histoire des livres par le classement des états antérieurs obtenus à l'aide d'une opération chirurgicale, que nous repoussons. Ces procédés, malgré leur rigueur apparente, sont empreints de la plus haute fantaisie et mènent à l'illusion, à la déception, à l'erreur.

Il nous en coûte de constater que, faute de principes historiques

fermes, faute d'une doctrine sévère et acceptable de tous, une très grande partie de l'énorme travail de critique biblique accompli depuis cent ans et résumé avec tant d'autorité par des hommes tels que MM. Reuss et Kuenen, est nulle et non avenue. Comme nous l'avons fait pour l'histoire des religions, nous nous décidons à crier holà! Quand nous aurons présenté nos vues propres dans un travail d'ensemble, on verra si nous avions de bonnes raisons pour agir ainsi.

M. VERNES.

---

149. — I. **Verner's Law in Italy,** an Essay on the History of the Indo-European Sibilants, by R. Seymour CONWAY, B. A., with a Dialect Map of Italy by E. Heawood, B. A., F.R.G.S. London, Trübner, 1887. In-8, viii-120 pp., une carte.

150. — II. **Die Italischen Sprachen,** von Wilhelm DEECKE. (Extrait du *Grundriss der Romanischen Philologie*, publié par M. G. Grœber). Strasbourg, Trübner, 1886. In-8, 16 pp.

151. — III. **Die Etruskische Bleiplatte von Magliano** von W. DEECKE, Beilage zum Programm des Gymnasiums zu Buchsweiler). Colmar, Decker, 1885. In-4, 34 pp. et une planche.

152. — IV. **Die griechischen und lateinischen Nebensætze,** auf wissenschaftlicher Grundlage neu geordnet. Beilage zum Programm des Gymnasiums zu Buchsweiler, von W. DEECKE, Dr., Direktor Colmar, Decker, 1887. In-4, 54 pp.

153. — V. **Die tyrrhenischen Inschriften von Lemnos** (von W. DEECKE. Extrait du *Rhein. Mus. f. Philol. N. F. XLI*). Pet. in-8, 8 pp.

154. — VI. **Beitræge zur Entzifferung der mittelitalischen Inschriften** (von W. DEECKE. Extrait du *Rhein. Mus. f. Philol. N. F. XLI*). Pet. in-8, 12 pp., une planche.

155. — VII. **Altitalische Vermuthungen,** von W. DEECKE (Separatabdruck aus Ioh. Zwetaieff's *Inscriptiones Italiæ Inferioris dialecticæ*). in-8, 14 pp.

I. — Au point de vue de la conscience et de la méthode, de l'étendue et de la variété des connaissances, peu d'essais de linguistique indo-européenne méritent plus d'attention et d'éloges que celui de M. Conway. Sous un titre dont son apologie (p. 3 i. n.) ne parviendra pas, je le crains, à pallier la singularité [1], l'auteur s'est proposé d'étudier et de classer les phénomènes dits de rhotacisme, observés dans les divers dialectes connus de la péninsule italique, ainsi que les exceptions jusqu'à présent signalées à la loi générale du rhotacisme latin et ombrien, et de rapporter les unes et les autres à la présence ou à l'absence de l'accent tonique sur la syllabe qui précédait immédiatement l'*s* intervocalique. Pour plus de détails, je ne puis ici que renvoyer au libellé assez long de sa loi (p. 5-6), et souscrire aux ingénieuses considérations physiologiques dont il a su l'étayer (p. 7-13).

1. Une formule telle que « le rhotacisme dans les anciennes langues de l'Italie » eût été à la fois plus précise et moins ambitieuse. Parler en général de « la loi de Verner en Italie », c'est, ou bien ne rien définir, puisque la loi de Verner n'a jusqu'à présent point de sens en dehors du germanisme et de l'accent germain, ou impliquer que, sur un point du moins de leur phonétisme, les deux domaines germain et italiote n'en font qu'un, conclusion certainement prématurée. Un astronome parlerait-il de « la loi de Bode dans le système solaire d'α du Centaure »?

Mais, la possibilité physiologique d'une permutation une fois démontrée, il reste à établir le fait même de la permutation : là commence le rôle de la phonétique historique. L'auteur le sait bien, et s'efforce de retrouver, parmi les documents qui nous ont été conservés, des anciens dialectes italiotes, des traces non équivoques de l'influence de l'accent sur le passage d'*s* à *r*. Mais c'est à ce moment que sa tentative se heurte à des difficultés presque insurmontables. On devait s'y attendre : d'une part, sauf pour le latin, les documents sont encore d'une excessive rareté, presque nuls même en dehors de l'osque et de l'ombrien, et d'ailleurs il n'est point sûr que, dans ceux qui nous sont parvenus, l'orthographe représente scrupuleusement la prononciation [1]; d'autre part, la substitution de l'accent (spécial) latin à l'accent (général) italique, et, malgré tout le bon vouloir de M. C., l'incertitude qui plane sur la date exacte de cette substitution [2], rendent l'argumentation bien difficile à suivre, en laissant parfois indécise la place de la syllabe accentuée. Enfin et surtout, le système nouveau ne supprime pas le plus grave inconvénient de l'ancien, j'entends qu'il ne dispense pas de recourir à l'analogie pour expliquer de trop nombreuses irrégularités phonétiques ; tout au contraire, on peut dire qu'il en exige plus que jamais la constante intervention.

La raison en est simple. Dans la doctrine qui tenait le rhotacisme pour absolu, les cas, fort peu nombreux somme toute (p. 74), où une *s* latine apparaît entre deux voyelles, se résolvaient tant bien que mal par l'hypothèse d'un emprunt ou par l'analogie [3]. Dans le système nouveau, c'est une tout autre affaire : il faut rendre raison, et du rhotacisme qui ne se produit pas là où on l'attendrait, et du rhotacisme constaté dans les cas où il ne devrait pas se produire. Or, ces derniers sont légion : l'on se demandera, par exemple, en admettant *quaesô* régulier et *serô* analogique de *serit*, pourquoi *quaesô* est absolument le seul exemplaire conservé d'une forme verbale sans rhotacisme, ou, si le second *u* de *nurus* (bru) y cause le rhotacisme, pourquoi *fûsus* (fuseau) en est dépourvu, alors que l'un et l'autre *u*, nonobstant le génitif *nurûs*, représentent dans ces deux mots la même voyelle proethnique [4]; on aura peine à croire que *âra* doive son *r* au verbe *ârêre* (pp. 22 et 80), que *aurum*, dans l'ancienne langue, ait été un mot beaucoup moins commun que le poétique *aurôra*, ou enfin, que le rapport étymologique que nous saisissons entre ces deux mots ait été encore pré-

1. On sait que les Latins en particulier écrivaient *s* ou *z*, alors que depuis longtemps ils prononçaient *r*.

2. M. C. se fonde sur l'accent pour déterminer le rhotacisme, puis sur le rhotacisme pour fixer la date du changement d'accent : n'y a-t-il pas là, au moins en apparence, une sorte de pétition de principe ?

3. Je ne vois de vraiment embarrassant que *nâsus*, qui peut bien être un emprunt (cf. *nârês*), *casa*, qui est tout à fait isolé, et *miser*, où, fait remarquable, l'*s* latine coïncide avec un σ intervocalique conservé, cf. μῖσος.

4. Cf. gr. νυός, et *sk. snushâ* (bru), évidemment féminisé sur * *snushás*.

sent à l'esprit des pâtres du Latium au point de les leur faire identifier. Ainsi la loi de Conway — appelons-la provisoirement de ce nom — loin de simplifier la loi du rhotacisme, semble au premier abord la compliquer outre mesure. Ce n'est pas une raison pour la rejeter, tant s'en faut, car les solutions les plus simples sont rarement les plus justes, ni surtout pour méconnaître le labeur et le remarquable savoir de l'auteur, qui garde en tout état de cause le mérite d'avoir complètement exploré un domaine jusqu'à présent peu connu, et enrichi la science de résultats nouveaux glanés au cours de sa consciencieuse enquête.

L'un des plus importants, à coup sûr, c'est la classification des langues italiotes, au point de vue du rhotacisme (p. 54), rudiment d'un arbre généalogique que l'avenir peut-être complètera. A ce titre, les linguistes me sauront gré de l'esquisser ici : 1° (rhotacisme certain) latin, ombrien; — 2° (rhotacisme probable) picentin, falisque [1], volsque; — 3° (aucun document sur la question) marse, èque, hernique, vestin, auroncanien; — 4° (non-rhotacisme probable) marrucinien; — 5° (non-rhotacisme certain) osque, sabin, pélignien.

II. Ce tableau et l'intéressante carte qui l'accompagne pourraient servir de complément et d'illustration à l'opuscule de M. W. Deecke, *die Italischen Sprachen*, qui à son tour est en quelque sorte le préliminaire obligé de l'étude de tous les autres, y compris celui de M. Conway. Il est impossible en effet de s'engager dans une exploration du monde italique sous les auspices d'un guide plus sûr et mieux informé que M. D., et le savant linguiste a écrit ces quelques pages dans un but exprès de vulgarisation, sans aucun appareil scientifique, en éliminant de parti pris tout détail sujet à controverse [2]. On ne saurait donc trop recommander cet excellent travail, aux maîtres comme memento, aux étudiants comme initiation : ils y trouveront tout ce qu'il est indispensable de savoir sur les dialectes italiotes, avec un exemple pour chacun d'eux. Il est seulement fâcheux d'y devoir relever une inadvertance telle que celle qui place au II[e] siècle avant notre ère l'invasion des Étrusques en Italie (p. 11) [3], et l'assertion un peu gratuite, en tout cas inintelligible pour les débutants, d'une prétendue racine *ster* signifiant « trois » en latin et en étrusque (p. 15) : « trois » se dit * *tri-* dans toute la famille indo-européenne, même en germanique où l'*s* initiale devant consonne est si scrupuleusement conservée, et le latin, qui parfois la laisse tomber, l'aurait ici seul maintenue, ou bien aurait préposé une *s*

---

1. Pourquoi la carte annexée enferme-t-elle le territoire falisque dans le trait rouge qui délimite le domaine du rhotacisme certain?

2. Sauf toutefois l'admission de l'étrusque dans la famille italique, doctrine dont M. D. est, comme on sait, le plus zélé champion.

3. Il faut lire (l. 21) *Jahrtausends* au lieu de *Jahrhunderts* ; car la migration des Étrusques, encore que l'itinéraire en soit mal connu, remonte certainement aux temps héroïques de la Grèce.

hystérogène que rien n'expliquerait! L'hypothèse me paraît manquer de vraisemblance [1].

III. — Parmi les travaux que M. D. a consacrés à la question étrusque, le plus récent est le déchiffrement et la traduction de la tablette de plomb de Magliano. Nulle part peut-être l'auteur n'a déployé plus de talent et de savoir; mais le résultat ne répond qu'imparfaitement à ses efforts : je veux dire que ses inductions sont surtout de celles qui font admirer l'ingénieuse sagacité de l'écrivain sans forcer la conviction du lecteur. Les conjectures sont séduisantes, les rapprochements curieux; mais à chacun d'eux les objections se pressent en foule à l'esprit, si aisées et si nombreuses qu'on se ferait en quelque sorte scrupule de les adresser à un auteur de marque, qui les a certainement aperçues et qu'elles n'ont point arrêté [2]. Bref, l'étruscisme est encore, malgré Corssen, malgré MM. Deecke et Pauli, affaire de divination individuelle d'un côté, et d'appréciation subjective de l'autre. Il est malheureusement à craindre qu'il ne le demeure longtemps.

IV. — L'opuscule suivant est un travail de syntaxe. M. D. s'est proposé de ramener à des règles plus simples la construction des propositions subordonnées en grec et en latin, « en prenant pour point de départ les propositions dites relatives, et considérant toutes les autres propositions subordonnées comme des cas particuliers de celles-ci, de manière à ne formuler pour les unes et les autres qu'une seule série de préceptes pratiques applicables à toutes également ». L'intention est méritoire, et le propos conduit avec une grande sûreté de méthode du commencement à la fin. Tout au plus certaines données hasardées de syntaxe préhistorique appellent-elles une légère rectification : la phrase *fratre major est* (p. 18) n'est pas la fusion en une seule de deux propositions originairement distinctes, soit *major est quam* [*rationem*] *frater* [*est*], mais au contraire une construction très primitive et bien antérieure à la construction analytique par ἤ ou *quam*, signifiant littéralement « à partir de son frère il est plus grand », et rigoureusement conforme au précepte de Pânini « *dhruvam apâye 'pâdânam* »; de même, l'accent des vocatifs sanscrits, coïncidant avec celui du grec πάτερ opposé à πατήρ, interdit, malgré la nuance vocalique du suffixe, de considérer le recul d'accent comme hystérogène [3].

---

1. M. D. veut bien m'écrire qu'il se fonde sur la glose de Festus, *stritavum tritavum*; mais cette glose n'est-elle point corrompue? et, en tout cas, si *tritavos* appartenait à la vieille latinité, ne serait-il pas devenu * *tertavos* (comme *incertus* = * *incritos*)?

2. On notera pourtant l'impossibilité phonétique de l'équivalence *annus* (année) = * *av-no-s* (p. 14, cf. *faveo fautum* et *Faunus* = * *fav-no-s*), et l'impossibilité plus grande encore d'un rapprochement quelconque entre les racines * *aw* (étr. *avil*, année) et * *wet* (gr. ἔτος). Sur ἐνιαυτός voir maintenant Baunack, *Stud.*, h. v.

3. La forme du mot n'a, dans ce cas particulier, rien à voir à son accentuation; car l'atonie du vocatif, constatée dans tout le domaine indo-européen, dépend de l'accent de phrase, et non de l'accent propre du mot.

V. — Les inscriptions tyrrhéniennes découvertes dans l'île de Lemnos sont bien courtes et bien obscures, mais offrent un intérêt tout spécial au point de vue de la question de l'origine et des migrations du peuple étrusque. On lira donc avec profit, mais toujours avec les mêmes réserves sur l'interprétation, la courte notice que M. D. leur a consacrée [1]. Dans un avenir plus ou moins prochain, d'autres découvertes nous éclaireront sans doute sur la langue, sinon sur la provenance, de ces retardataires de la grande invasion tyrrhénienne.

VI. — Les quatorze inscriptions étudiées dans cet opuscule sont celles qui portent dans le dernier recueil de M. Zwetaieff *(Inscriptiones Italiae Inferioris dialecticae)* les nos 1, 3, 4, 5, 7, 8, 10, 12, 13, 33, 35, 47, 66 et 70. Quelques-unes sont vraiment désespérées, même au point de vue de la simple lecture. La dernière présente un spécimen fort curieux d'observation de la phonétique syntactique dans la transcription des mots [2], et M. D. a été le premier à le faire remarquer.

VII. — Les *Altitalische Vermuthungen* de M. W. Deecke forment un appendice aux *Inscriptiones Italiae Inferioris* de M. Zwetaieff, et ont été examinées ici même, à la suite de cet ouvrage *(Revue critique*, 1887, no 7, art. 38). Je me contente donc de renvoyer le lecteur à mon précédent article sur le travail du savant russe.

V. Henry.

---

156. — **Kœnigsberger Studien.** Historisch-Philologische Untersuchungen. Erstes Heft. Kœnigsberg in Preussen, Verlag von Hübner und Matz. 1887. In-8 de 242 pages.

Sur le modèle des *Berliner*, des *Leipziger* et des *Wiener Studien*, l'Université de Kœnigsberg a entrepris une publication philologique nouvelle, à raison de deux fascicules par an. Le premier, qui vient de paraître, contient les travaux suivants : Müller, *Le chant de Débora*; Cornill, *Critique des sources du livre de Samuel ;* Ludwich, *Recherches sur quelques ouvrages moins connus de la littérature grecque ;* Hirschfeld, *Les inscriptions funéraires grecques ;* Prutz, *Recherches sur l'histoire des Templiers ;* Bezzenberger, *Dispositio imperfecti ad optimum ;* Hahn, *Les auteurs classiques de la géographie.* Nous n'insisterons ici que sur le travail de M. G. Hirschfeld, *Ueber die griechischen Grabschriften welche Geldstrafen anordnen (Studien*, p. 83-144), qui est une contribution de la plus haute importance à la connaissance de l'épigraphie grecque.

---

1. L'équivalence *ʒiumiðe* = Διομήδης ne saurait prouver l'équivalence *ʒivai* = * *diw-ai* = * Διϝαι (Διί), puisque *ʒiumiðe* est sûrement un emprunt.

2. Ainsi le graveur écrit *de ʒenatuo sententiad* pour *dē senatuos sententiad* : donc 1° l'*s* initiale, respectée dans *sent*... où elle suit une autre *s*, devient sonore (et par suite incline au rhotacisme) dans *sen*... où elle est intervocalique ; 2° l'*s* finale de *senatuos* disparaît en se fondant avec l'*s* initiale suivante, comme dans la liaison védique *vāyava stha.*

Les inscriptions funéraires — *la canaglia delle iscrizioni*, comme les appelait un épigraphiste italien — n'ont pas encore fait l'objet d'une étude systématique. M. H. s'est occupé des épitaphes grecques qui renferment l'indication d'amendes, exigibles de celui qui aurait violé la sépulture ou contrevenu en quelque manière aux volontés du défunt. Ce sujet avait déjà été abordé par Huschke, *Multa und Sacramentum* (1874, p. 315) et surtout par M. Vidal de Lablache, *Commentatio de titulis funebribus græcis in Asia Minore* (1872); mais les matériaux se sont accrus, depuis quinze ans, dans une très forte proportion et il était nécessaire, non moins que difficile, de reprendre la question avec détail. Nul n'y était mieux préparé que M. H., un des savants qui sont le mieux au courant des incessantes découvertes de l'épigraphie.

Dans une liste qui représente un long labeur et qui sera toujours précieuse à consulter, M. H. a donné l'indication de 340 inscriptions qui forment la série étudiée par lui. Cette liste est disposée suivant trois colonnes : dans la première, on trouve la provenance du texte; dans la seconde, le trésor ou la communauté (φίσκος, ταμιεῖον, πόλις, δῆμος, γερουσία, etc.) à laquelle doit être payée l'amende et le chiffre de la somme exigible des contrevenants; dans la troisième, le livre ou le recueil où l'inscription a été publiée. Pour qui connaît l'effrayante dispersion des textes épigraphiques, en particulier des inscriptions d'Asie Mineure, il est inutile d'insister sur le mérite d'un pareil travail, auquel on pardonnera volontiers de n'être pas absolument complet. M. H. ne paraît pas avoir eu à sa disposition les volumes du Σύλλογος de Constantinople, où il aurait trouvé un certain nombre de textes analogues (1874, p. 124, ἐν Αὐλῶνι, τῷ φίσκῳ αφ'; *ibid.* p. 188, εἰς Παντύχιον, εἰς τὸν φίσκον βφ'; 1884, p. 63, Kepsid, ἐς τὸ ἱερώτατον ταμεῖον βφ'; *ibid.* p. 73, Jali Tchiflik, τῷ ἱερῷ ταμείῳ... [1]) Peut-être eût-il été bon aussi de dépouiller l' Ὅμηρος de Smyrne, où bien des inscriptions sont ensevelies; mais peut-on demander à un archéologue, ou même à une bibliothèque archéologique, de posséder la rarissime collection de l' Ὅμηρος?

Des 340 inscriptions réunies par M. H., la Lycie seule en a fourni 73; par contre, la Grèce propre en présente très peu, ainsi que le nord-est et le sud-ouest de l'Asie Mineure. En dehors de la Lycie, on les rencontre surtout en Thrace, en Macédoine et dans l'Asie Mineure occidentale (Bithynie, Carie, Phrygie). Si, d'autre part, on considère l'ancienneté relative des textes, on s'aperçoit qu'*en Lycie seulement* quelques-uns remontent aux siècles qui ont précédé l'époque chrétienne. Or, la Lycie, c'est le pays des tombeaux κατ' ἐξοχήν, celle des régions du monde hellénique où l'on paraît avoir attaché le plus d'importance à la sépulture. Voilà un résultat tout à fait nouveau et

1. Je constate aussi l'absence de deux inscriptions thasiennes (*Rev. archéol.* 1866, II, p. 59; 1874, I, p. 410,) que j'avais pourtant citées dans mon *Épigraphie grecque* à propos de cette même classe de textes, p. 430, note 1.

très intéressant de la liste dressée par M. H.; l'examen des formules ne fait que confirmer son opinion, à savoir que l'indication d'une amende dans les épitaphes est un ancien usage lycien. Ainsi, sur 73 textes de ce pays, 25 fois l'amende doit être payée au δῆμος, ce dont il n'y a pas d'exemple en dehors de la Lycie ; en revanche, tandis que le ταμιεῖον et le φῖσκος, c'est-à-dire le fisc impérial, ne se trouvent nommés que 14 fois en Lycie, ils figurent 176 fois sur 214 dans les autres épitaphes asiatiques.

Je ne suivrai pas l'auteur dans le détail des observations accessoires qu'il a présentées : une d'elles, pourtant, est bonne à mettre en lumière, à cause de son importance pour la géographie antique. Quand, dans une épitaphe, il est dit que le produit d'une amende éventuelle doit être versé à telle ou telle ville, c'est que le tombeau est situé sur le territoire de la ville en question. Cette règle a déjà été reconnue par Bœckh (C. I. G. 3639) et par M. Waddington (*ad* Le Bas, 1272); M. H. l'a mise hors de doute par de nombreux exemples. Elle trouve son application dans le cas d'une inscription récemment publiée par MM. Radet et Lechat et que M. H. n'a pu connaître au moment où s'imprimait son travail (*Bull. de Corresp. Hellén.* 1887, p. 395). C'est une épitaphe découverte à Mafoullar-Keuï, à une heure vers l'est des ruines occupées par la bourgade turque de Sari-Tcham. Elle se termine par l'indication d'une double amende payable au fisc impérial et au sénat d'Aegae, τῇ Αἰγαέων βουλῇ. Les éditeurs, ne pouvant placer Aegae à Mafoullar, où il n'y a pas de ruines, expriment l'opinion que l'emplacement de cette ville est Sari-Tcham, d'où la pierre aura été transportée. Je crois que c'est là une erreur et qu'Aegae se trouve bien à Nimroud-Kalessi, où je l'ai placée en 1881 (*Bull. de Corr. Hellén.*, 1881, p. 136). Seulement, cette ville importante avait un territoire assez vaste, qui pouvait embrasser plusieurs *komés*, et c'est dans ce territoire qu'aura été élevé le tombeau dont MM. Radet et Lechat ont publié l'inscription. M. H. a examiné un cas parallèle, celui d'une épitaphe de Tristomo (Τειμιουσσέων κώμη), où l'amende est payable τῇ Κυανειτῶν γερουσίᾳ : la conclusion nécessaire, c'est que Tristomo-Timiussa dépendait de la ville de Cyanée.

Quelques tableaux intéressants sont annexés à l'excellent travail de M. Hirschfeld : 1° Une comparaison des formules dans les épitaphes grecques et latines avec stipulations d'amendes; 2° Le classement des inscriptions suivant le chiffre des amendes, qui varie de 100 deniers à 3,000,000. Ce dernier chiffre est celui d'une épitaphe de Gallipoli (*Mitheil. des d. Inst.*, t. VI, p. 259) : il s'agit sans doute, comme l'a vu M. Mordtmann, de 500 *solidi* à 6,000 deniers chacun.

Salomon Reinach.

157. — **Inscriptions romaines de Bordeaux**, par Camille JULLIAN. Tome I. Bordeaux, Gounouilhou, 1887. In-8, 616 p.

Voici un volume qui fait plaisir à voir. Il n'y a peut-être pas de travail scientifique dont l'impression soit plus intelligemment soignée. Les dessins, les *fac-simile*, la diversité des caractères qui permet de discerner sans peine dans une page pleine de documents celui qu'on cherche, tout a été bien calculé et bien exécuté. Il faut d'abord en remercier une municipalité amie des arts et de la science qui n'a reculé devant aucune dépense pour consacrer une œuvre définitive aux antiquités de son pays. On doit aussi féliciter l'auteur d'avoir tiré un si bon parti des ressources mises à sa disposition. Il arrive trop souvent que des livres si bien parés n'ont de soigné que l'extérieur. Ici, rien de pareil à craindre : le travail de M. Jullian est fait avec la conscience la plus sévère. Nous n'aurons guère à lui reprocher que quelques imperfections de détail, inévitables dans une œuvre si longue, — et aussi pour un très petit nombre d'inscriptions, un léger excès de zèle, un peu d'exubérance.

Voici quelle est exactement la portée de mon observation. L'auteur d'un *Corpus*, s'il ne veut pas seulement éditer des textes, doit les expliquer très nettement, mais très brièvement. S'il rencontre en chemin des sujets de dissertations, voire même de volumes, il doit se contenter de les indiquer, ou si, par hasard, il ne résiste pas à la tentation de les traiter, le voilà forcé de ne rien omettre. Or, il arrive parfois à M. J. d'entrer dans un sujet très général, et d'en développer inégalement quelques parties. C'est trop ou trop peu; c'est trop long ou trop court. M. J., pour éviter ce reproche, a quelquefois usé d'un moyen ingénieux, celui de transcrire la dissertation d'un auteur. A propos des Tauroboles, il invoque Fontenelle; ailleurs il copie une page de M. Renan sur Mithra. Mais il y ajoute quelques idées personnelles, et de là résulte une dissertation mal pondérée. Une inscription (n. 16) composée de trois mots : *Deo invicto M(ithrae)* demande deux lignes d'explication, ou bien, si l'on veut faire connaître au lecteur la religion de Mithra, il faut un volume. M. J. donne sur ce culte quelques détails, et il aurait aussi bien pu en choisir d'autres. Mettons que l'auteur les complètera plus tard dans un ouvrage spécial ; c'est une promesse pour l'avenir et, à ce titre, faisons leur bon accueil.

Quand le sujet est restreint et peut être épuisé en quelques pages, la méthode de M. J. devient bonne. Notons en particulier une excellente étude sur *Tutela* (n. 20). Nous lui ferons cependant une légère critique. M. J. écrit (p. 61). « Le Génie naît et meurt avec l'individu, avec le peuple auquel il est attaché. » La distinction établie entre le Génie, compagnon éphémère de l'homme, et les Mânes, qui persistent après la mort, paraît s'être atténuée dès l'époque d'Auguste. Des inscriptions certainement funéraires, sont consacrées à des Génies, à des Junons [1],

1. Cf. mon *Corpus* des inscriptions de Narbonne au n° 161, à propos de l'inscription *Genio patroni*, qui peut, il est vrai, avoir été consacrée à un personnage vi-

qui, par conséquent ne mouraient pas avec l'individu.

M. J. a raison de réfuter (p. 65). Preller et Jordan qui assimilent *Tutela* à *Fortuna* et celle-ci au Génie féminin. Il aurait pu fortifier son opinion en rappelant qu'il avait cité plus haut des inscriptions dédiées *Tutelae deo*. Une inscription de l'Aquitaine est également consacrée « Au dieu Tutèle », et M. J. Sacaze qui l'a publiée, donne quelques textes établissant que la divinité tutélaire d'une ville peut être une déesse ou un dieu [1].

La dissertation de M. J. sur les sacrifices tauroboliques est, nous l'avons dit, moins complète. (n. 10.) Il nous faudrait plus de renseignements sur les détails de la cérémonie, surtout sur les circonstances qui en déterminaient l'accomplissement et qui sont indiquées par nos textes épigraphiques, (tauroboles de province, etc.) enfin sur les prêtres préposés à ce culte. Ou bien, au contraire, comme ce n'était pas le lieu d'écrire un si long ouvrage, il suffisait d'une note et d'un renvoi aux auteurs. Deux points seulement méritaient un examen particulier : 1° On voit sur un des côtés de l'autel le *harpé*, et le bonnet phrygien du sacrificateur. Ces insignes, puisqu'ils sont figurés sur le monument, devaient être expliqués. Ils furent, dans la religion hellénique et romaine, d'un usage antérieur au culte taurobolique, et sont couramment usités, comme les *infulae* ornant la tête du taureau, pour d'autres sacrifices. Ils figurent sur les bas-reliefs de Mithra ; ce qui a parfois donné lieu, chez les historiens modernes, à une confusion entre le culte de la mère des dieux, à laquelle le taurobole était consacré, et celui de Mithra qui est représenté immolant un taureau. Or, M. Jullian ne dit qu'un mot, en passant, du *harpé*, et n'éveille pas notre attention sur les autres insignes. Quoiqu'ils ne soient pas d'une bien grande importance, il faudrait quelques détails ; 2° En revanche, M. J. insiste avec juste raison, sur la formule « *Natalici viribus* ». Il donne les trois hypothèses proposées pour expliquer *vires*. Faut-il entendre par là les testicules du taureau, ou ses os et le bucrane, ou son sang et sa vie ? Le sens de « parties génitales », le plus généralement accepté, est très latin ; celles du taureau de Mithra sont piquées par le scorpion, et on comprend fort bien que les idées de rénovation et d'éternité y aient été attachées. L'autre sens : « les os, le bucrane » peut aussi être défendu. Que faire des restes du taureau immolé ? Les ossements brûlés des animaux offerts dans d'autres sacrifices étaient recueillis dans des vases et enfouis sous le sol sacré : j'en ai moi-même découvert de pareils dans le témenos de Zeus et d'Athéné Cynthiens. On peut supposer que ces débris du sacrifice taurobolique étaient honorés d'un autel. Mais, dans cette hypothèse, le sens du mot *vires* est un peu forcé. M. J. préfère la troisième opinion : *vires* signifierait le sang de la victime ; ce sang aurait

vant ; mais les inscriptions recueillies par Wilmanns (233 et suiv.) sont évidemment funéraires.

1. SACAZE, *Epigr. de Luchon*, 1880, n. 17.

été, comme l'eau du Jourdain, consacré, transporté à distance, quelquefois enfoui « *vires tauri excepit, consecravit, transtulit; — vires conditae.* » Je m'étonne alors que le vase qui devait le contenir n'ait jamais été mentionné [1]. Somme toute, pas plus que M. J., nous ne trouvons de raison suffisante pour prendre un parti définitif. Il aurait bien fait de réunir et de discuter les inscriptions relatives aux *vires* du taurobole, et de chercher dans les auteurs les différents sens de ce mot. La discussion aurait gagné en précision et en netteté. M. J. avait le droit d'insister beaucoup, puisqu'il s'agissait d'élucider un texte qu'il édite.

Voici quelques observations sur des inscriptions d'une moindre importance. M. J. trouve (n. 36) l'inscription suivante : 1er fragment C. SERENVS 2e fr. PI. Il traduit : *C. Serenus* [*proconsul Galliae Transal*]*pi* [*nae*], Cette restitution (pour laquelle on aurait dû laisser la place du *cognomen*) s'autorise : 1° d'une inscription prouvant qu'un *C. Serenus* a été proconsul de la Transalpine ; 2° de la grandeur et de la beauté des lettres. C'est insuffisant.

De même, M. J. publie avec les monuments civils les nos 37, 38, 40, 41, qui auraient été à leur place parmi les fragments, vu leur complète insignifiance. Ou bien, si M. J. est sûr qu'ils appartenaient à des monuments civils et non funéraires, il devrait nous donner ses raisons.

Passons aux épitaphes. Je félicite d'abord M. J. d'avoir déchiffré et expliqué des textes bien obscurs. Les barbarismes et les formules étranges surabondent; il a fallu beaucoup de sagacité pour en déterminer le sens. En outre, de nombreuses épitaphes portent, suivant l'usage gaulois, un seul nom avec la mention du père du défunt ; de là beaucoup de noms propres difficiles à interpréter, et même à déchiffrer parce qu'on n'en rencontre pas ailleurs de pareils.

Mais nous poserons une question à M. Jullian. Il y a certaines lettres qu'il ne peut expliquer, par exemple D·M·A. (*Dis Manibus* A), et qui forment un ensemble d'abréviations inusitées. A Narbonne, nous avons été quelquefois arrêtés par de pareilles anomalies, et un examen attentif de la pierre, fait en commun par M. Thiers et moi, nous a convaincus qu'elles n'étaient qu'apparentes. Il y avait surcharge, ou pour mieux dire, une inscription grattée, puis remplacée, avait conservé quelques lettres, qui, mélangées avec le texte plus récent, le rendaient inexplicable. Le même fait ne se serait-il pas quelquefois rencontré à Bordeaux?

Venons au détail. Inscr. n° 42. Il est question d'un *lictor decurialis.* M. J. pense que le mot *decurialis* signifie licteur à Rome. Il cite M. Mommsen qui incline à croire, d'après une inscription d'Ephèse, que les appariteurs de province changeaient avec les magistrats. Cette inscription doit être rapprochée de deux textes de Narbonne (cf. mon *Corpus* aux nos 35 et 36). Le principal avait déjà été publié, incorrec-

1. Le sang du taureau était quelquefois recueilli dans une coupe, au moment où il coulait « *caerno perceptum* », mais, vu la forme de ce vase, ce n'était pas, je pense, pour y être conservé. Cf. WILMANNS, *Inscr.*, n° 108.

tement il est vrai, par Herzog. Il s'agit d'un citoyen romain, d'origine ombrienne, *exs decuria lictorum viatorum quae est C*[*olonia*] *J*[*ulia*] *P*[*aterna*] *N*[*arbone*] *M*[*artio*]. Il est infiniment probable qu'un proconsul avait le droit de choisir ses licteurs ou de les remercier, mais notre inscription prouve qu'il y avait « une décurie de licteurs viateurs » installés à poste fixe dans le chef-lieu de la province. Sans doute, comme ils étaient *viatores* en même temps que lecteurs, il était plus commode qu'ils fussent établis dans la ville où ils rendaient leurs offices. Le titre de *lictor decurialis* que M. J. rencontre à Bordeaux ne prouve donc pas que ce personnage fût détaché d'une des trois décuries des licteurs résidant à Rome ; il me paraît plutôt démontrer que des licteurs, du reste citoyens romains et même parfois nés à Rome, étaient envoyés en province pour faire partie de décuries, de collèges spéciaux. L'un d'eux résidait à Narbonne, il y en avait à Bordeaux, et probablement dans d'autres chefs-lieux. Ces décuries de licteurs provinciaux étaient-elles complètement distinctes des décuries romaines? Ces licteurs étaient-ils envoyés de Rome en province et de la province à Rome? Était-ce une délégation temporaire ou un service à vie (sous la réserve, bien entendu, de l'autorité discrétionnaire du gouverneur)? Nous manquons de renseignements à cet égard.

Inscr. n. 54. Cette inscription se rapporte à un ouvrier dont le métier était désigné. Mais la pierre est cassée, et on ne lit que le mot *faber*... Quel était ce métier? M. J. aurait dû s'en préoccuper, car le bas-relief qui représente cet ouvrier est presque intact, et les objets qu'il tient à chaque main sont très vraisemblablement ses outils.

Inscr. n. 92. On voit sur cette inscription des poissons, des palmes, etc. Je n'aurais pas hésité à la classer parmi les chrétiennes. M. J. n'ose se décider.

Inscr. 165 et 168. Voilà des restitutions bien douteuses, et je ne crois pas qu'on en trouve de meilleures. M. J. est-il sûr qu'il n'y ait pas là des surcharges et des traces d'inscriptions antérieures mal effacées?

Inscr. 214. *D*[*iis*] *M*[*anibus*] *Beliniae : Sav*..... [*fil*]*ia d*[*efuncta*] *an* [*norum*] *XX*. Il faut *defunctae*. Ce n'est pas la dédicante qui est morte.

Inscr. 220. *Dono* à cette place n'est pas vraisemblable.

En résumé, ces inscriptions sépulcrales, nombreuses et souvent très difficiles, donnent lieu à un petit nombre de petits reproches. Critiquer si peu de chose, c'est faire l'éloge de l'auteur.

L'étude de M. J. sur les terres cuites est bien instructive. Je me permettrai cependant d'être encore plus sceptique que lui à propos de l'inscription 408. On lisait sur plusieurs lampes aujourd'hui perdues, T·S·V·P.; on tournait et on voyait un âne. M. J. s'est méfié, mais le témoignage de l'honnête Jouannet qui a vu ces lampes, le rassure. Jouannet était très honnête, mais un peu candide; on peut avoir falsifié ces inscriptions sur des lampes qui représentaient des ânes authentiques.

Je tiens de M. Sacaze la copie d'une inscription sur une lampe où un âne est représenté. On lit LMVNPHILE *L*[*ucii*] [*Munatii*] *Phile*[*rotis*] ou *L*[*ucius*], etc.

Inscr. n. 785. M. J. a vu le graffite X sur des vases, une fois sur cinquante environ. Il conclut à un signe chrétien. Je préfère y voir une marque de fabrique. On pouvait graver cet X sur chaque dixième objet, et cependant, négliger ce soin quelquefois ; de là la rareté de ce signe. M. Jullian remarque lui-même, avec juste raison, que cette forme de la croix n'était pas usitée à l'époque où ces vases ont dû être fabriqués. Il ajoute qu'elle figurait peut-être sur des graffites. C'est une hypothèse à vérifier, et du reste elle ne nous convaincrait pas.

Ces réserves faites, nous ne pouvons que louer ce beau travail, œuvre d'une érudition consciencieuse, étendue et pénétrante.

Albert Lebègue.

---

158. — **Le Treizième siècle littéraire et scientifique,** par A. Lecoy de la Marche. Desclée, de Brouwer et Cie, Lille. Prix : 3 fr. 50.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de rendre compte de certains livres faits à la volée où l'on enseignait de parti pris autant que par ignorance le mépris de l'ancienne France, et particulièrement du moyen âge. En dépit des remarquables travaux publiés sur cette époque, c'est presque la coutume aujourd'hui d'en négliger l'histoire ou de la travestir. L'ouvrage de M. Lecoy de La Marche, qui n'est pas autre chose qu'un livre de vulgarisation (je ne dis pas cela pour le déprécier), un résumé de tout ce qui a été écrit d'important sur le xiiie siècle par les savants et les érudits du xixe, apparaît donc au bon moment. Il est à souhaiter qu'il ait des lecteurs de bonne foi, c'est-à-dire des lecteurs simplement désireux de s'instruire. Ils y apprendront que ce moyen âge qu'on leur a trop souvent représenté comme enveloppé des ténèbres de l'ignorance, a cultivé les lettres, les sciences, la philosophie, l'histoire, et n'a point laissé s'éteindre « le flambeau sacré de la vie. » S'il n'y a point d'interrègne dans la gloire littéraire de l'ancienne France, on remarquera que c'est surtout au xiiie siècle qu'elle grandit et s'épanouit dans presque toute l'Europe. Alors, Brunetto Latino, le célèbre précepteur de Dante, trouve notre « parleure si délitable », qu'il écrit en français son curieux *Trésor de Sapience*, et le vénitien Marco Polo, l'histoire de ses voyages ; l'Allemagne traduit nos « romanciers », et, comme le dit un trouvère contemporain, étudie notre langue *(Berte aus grans piès*, v. 147) :

Tout droit a celui tans que je cis vous devis,
Avoit une coustume ens el tiois pays,
Que tout li grant Seignor, li conte et li marchis
Avoient entour aus gent françoise tous dis.

La grande figure de saint Louis éclaire ce siècle, illustré encore par

le jurisconsulte Beaumanoir, par le théologien saint Thomas d'Aquin, par l'historien Vincent de Beauvais. M. L. de La M. nous parle de ces hommes avec amour, avec chaleur, avec entraînement : il dirait volontiers, et non sans raison, que si nous voyons plus loin qu'eux, c'est que nous sommes montés sur leurs épaules. Roger Bacon n'est-il pas à cette époque un de ces audacieux chercheurs qui nous ont mis sur la route de quelques-unes de ces merveilleuses découvertes dont nous sommes à bon droit si fiers aujourd'hui? Il n'est que juste de retenir avec reconnaissance les noms de ces savants qui ont semé pour l'avenir. Ne ressemblons pas à ces enfants ingrats qui vivent richement du patrimoine amassé par leurs ancêtres sans garder d'eux aucun souvenir, sans se rappeler que c'est à leurs travaux, à leurs efforts qu'ils doivent le bien-être ou l'opulence. Si M. L. de La M. avait fait ce livre pour les érudits, on pourrait assurément lui reprocher un peu trop d'enthousiasme ; n'y a-t-il pas quelque exagération à dire, par exemple, que « le XIIIe siècle occupe dans le moyen âge la place que tient dans l'antiquité le siècle de Périclès, dans les temps modernes le siècle de Louis XIV ? » On ne saurait comparer les œuvres de l'enfance avec celles de l'âge mûr. Le tableau que M. Lecoy de La Marche nous trace de cette époque me paraît trop brillant, trop éclatant ; pour mon compte, j'y aurais voulu quelques ombres. « La littérature du moyen âge, a dit M. Paris, pour peu qu'on sache lui demander ce qu'elle contient, est le premier chapitre de nos mémoires de famille, et, ne fût-ce qu'à ce titre, elle a droit à notre intérêt et à notre sympathie. » Voilà la note juste et vraie. On ne trouvera pas dans la littérature du XIIIe siècle de ces chefs-d'œuvre merveilleusement travaillés où la langue soit à la hauteur de la pensée; contentons-nous d'y rencontrer partout des accents naïfs, une aimable simplicité, une vivacité de sentiments qui sent la jeunesse avec un profond amour de « France la douce, l'alosée, le païs des vins clers. »

A. Delboulle.

---

159. — **Notice sur la vie du poète Ranchin** (1616-1692), par Ch. Pradel. Toulouse, 1887. Grand in-8 de 27 p.

Le poète dont s'occupe M. Ch. Pradel est l'auteur du triolet que Ménage appelait le roi des triolets et qui a été attribué souvent à Etienne Pavillon, parfois même à La Fontaine :

> Le premier jour du mois de mai
> Fut le plus heureux de ma vie.

Mais si le triolet est célèbre, l'auteur est bien peu connu. « Quel est ce Ranchin ? dit M. P. (p. 1). La *Nouvelle Biographie générale* n'en dit

pas un mot [1]. Si vous vous adressez aux ouvrages de nature locale, vous courez risque de vous égarer avec eux ». On court d'autant plus de risques, en effet, que trois Ranchin, tous les trois porteurs du prénom de Jacques, ont fait des vers au XVII[e] siècle : le père, le fils et le petit-fils. M. P. a bien débrouillé l'histoire de la famille Ranchin en général et de l'ami de *Sylvie* en particulier. On trouve, d'abord, dans sa piquante notice, des renseignements (avec anecdotes) sur divers Ranchin du XVI[e] siècle, établis à Uzès : un André, qui remporta le prix de l'Eglantine aux Jeux Floraux, un Nicolas, qui fut chanoine et poète, un Arnaud, mort à Paris en 1572, qui enseigna la langue grecque en cette ville (et auparavant à Turin), et qui fut aussi mathématicien et musicien. Arrivons aux trois Jacques. Le premier, né à Montpellier en 1583, fut reçu conseiller à la Chambre mi-partie de Castres, le 27 février 1608, épousa huit ans après Suzanne de Grefeuille, qui lui donna treize enfants au moins [2], et composa des *poésies chrestiennes* mentionnées par Borel *(Les Antiquités, raretés de la ville et comté de Castres,* 1649). Jacques II, né le 3 novembre 1616, devint conseiller à la Chambre de l'édit (19 juillet 1643), son père lui ayant cédé sa charge, et fonda à Castres une académie dont les procès-verbaux nous sont parvenus en parfait état [3]. Jacques III vit le jour à Castres, le 15 février 1668; sa mère s'appelait Clio de Rossel d'Aubanes. Dès l'âge de quinze ans, Jacques III obtint, comme son aïeul du XVI[e] siècle, l'Eglantine aux Jeux Floraux, « le jour même ou trois fleurs étaient décernées à son père, nommé maître par acclamation, chose inouïe jusque-là, paraît-il, dans les fastes de la Gaie-Science (1683). » Le père et le fils abjurèrent la religion protestante au commencement de l'année 1680 [4]. Jacques II, l'auteur du triolet, mourut, d'après l'acte de décès retrouvé par M. P., le 31 juillet 1692, conseiller au Parlement de Toulouse. La notice est accompagnée d'une généalogie de la famille

1. M. P. aurait pu ajouter que la *Biographie Universelle* avait déjà passé sous silence le poète Ranchin, et observer que dans le *Dictionnaire de Moréri* (édition de 1759) figure une ample notice sur la famille *Ranchin* avec mention spéciale de l'auteur « du fameux triolet ». Chaudon *(Nouveau Dictionnaire historique*, édition de 1789) cite du magistrat « les jolies stances d'*un Père à son fils* » :

> Phyllis, mes beaux jours sont passés
> Et mon fils n'est qu'à son aurore.

2. Voir la longue liste p. 5, note 1.

3. Deux vol. in-4° de 190 et 65 feuillets, aux Archives municipales de Castres. M. P. a extrait de ces registres *(Appendice,* p. 15-27) une abondante énumération des *Lectures et propositions faites à l'académie de Castres par Jacques de Ranchin, Conseiller à la Chambre de l'Edit 1648-1670*. Le fécond académicien communiquait des vers grecs comme des vers français, des traductions de l'italien comme des paraphrases de psaumes, des imitations d'Horace comme des oraisons funèbres, un discours sur les peintres comme un sonnet sur la beauté de M[lle] de Rohan, etc. L'Académie française, par une lettre lue en séance le 23 décembre 1653, assura de son estime et de son amitié sa petite sœur de Castres.

4. M. P. cite, à ce sujet, le *Mercure galant* de mai 1680 et les *Nouvelles de la République des Lettres* de décembre 1685.

Ranchin. « J'ai voulu, dit M. P. (p. 14), connaître celui des Ranchin que Tallemant des Reaux appelait un *poète agréable* [1] et dont les pièces m'ont charmé. J'ai recueilli sur lui quelques dates utiles. Plus heureux qui pourra réunir, un jour, ses gracieuses poésies ». Pourqnoi M. Pradel ne chercherait-il pas à réunir et ne nous donnerait-il pas les vers qu'il vante tant? L'excellent biographe de Jacques II de Ranchin serait un excellent éditeur des œuvres de celui qui fut le digne ami et correspondant de Pellisson et de Mlle de Scudéry.

T. DE L.

---

160. — **Deutsche Dichter** von Gottsched bis auf unsere Tage in Urtheilen zeitgenœssischer und spæterer deutscher Dichter, von R. MAHRENHOLTZ u. A. WÜNSCHE. Leipzig. Brandstetter, 1888. In-8, 399 p. 6 mark.

MM. Mahrenholtz et Wünsche indiquent leur but dans la préface — qu'ils datent, on ne sait pourquoi, du « jour de Sedan ». Il s'agit de reproduire les jugements les plus remarquables portés sur les écrivains allemands du XVIIIe et du XIXe siècle par d'autres écrivains allemands. C'est ainsi que MM. Mahrenholtz et Wünsche citent sur Hagedorn et Haller l'appréciation de Herder, sur Liscow et Zachariä celle de Gœthe, sur *Emilia Galotti* le témoignage d'Ebert et de Voss ainsi que le jugement de Börne et d'Otto Ludwig. Il serait aisé de leur rappeler telle ou telle citation qu'ils ont négligée, par exemple les *Lettres* de Mauvillon et Unzer. Mais ils nous répondront fort justement qu'il fallait se borner et ne pas grossir le volume outre mesure. Ils ont divisé la matière en dix-neuf chapitres, précédé chacun d'un court aperçu. Ils rejettent en appendice quelques jugements caractéristiques sur les différentes périodes de la littérature. Leur volume sera utile, parce qu'il offre, pour parler comme eux, en un cadre étroit, ce qui a été dit de plus frappant et de plus juste sur l'Allemagne littéraire, de Gottsched jusqu'à nos jours.

C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 mars 1888.

M. Edmond Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie la description et le dessin d'une coupe de verre, en forme de plat creux, qui a été trouvée en 1880 à Sambuca Zabut, province de Girgenti (Sicile) Elle se trouvait dans un sarcophage chrétien orné de figures, avec quelques monnaies romaines du milieu du IVe siècle; M. Le Blant la croit de la même époque. Elle est décorée d'ornements et de figures gravées et rehaussées d'or. Le sujet central représente la résurrection de Lazare. Le Christ tient une baguette levée; Lazare, à la différence de ce qu'on remarque ordinairement sur les monuments où est figurée cette scène, n'est enveloppé de bandelettes que de la ceinture aux pieds, et l'on ne distingue aucun édicule représentant le tombeau.

M. Le Blant signale, en outre, une urne à deux anses, provenant d'Orvieto et ornée de figures rouges sur fond noir. On y voit, d'un côté, Hercule arrachant les vignes de Sylée, roi de Lydie, avec les inscriptions : I ...PKLES, SVLEVS; de l'autre, Bacchus, ΔΙΟ.... ΣΟΣ, tenant le thyrse et le canthare.

---

1. Ce n'est pas Tallemant qui appelle Ranchin, un *poète agréable*, mais le commentateur des *Historiettes*, P. Paris (t. V, p. 333). Tallemant a nommé ailleurs notre poète (t. I, p. 440), disant de lui : « Ce Ranchin a fait beaucoup de vers ». P. Paris serait tenté de croire (*Ibid.* p. 449) que « le triolet tant cité et tant imité fut fait pour la belle Gironde ». La conjecture est d'autant plus vraisemblable, que Ranchin, d'après Des Réaux, fut plus amoureux de la sirène de Montauban.

L'Académie désigne M. Jules Girard pour être présenté par elle au choix de l'Institut, à la prochaine élection des membres du conseil supérieur de l'instruction publique.

Une commission de quatre membres est chargée de proposer à l'Académie des candidats pour la place d'associé étranger, qui est devenue vacante par la mort de M. Fleischer. Cette commission est composée de MM. Renan, Delisle, Pavet de Courteille et Schefer.

L'Académie décide qu'elle sera représentée à l'inauguration du Musée archéologique du Bardo, à Tunis, par une députation composée de MM. Wallon, secrétaire perpétuel, Georges Perrot et Héron de Villefosse.

M. Bréal signale deux inscriptions osques, récemment découvertes près de Capoue et publiées successivement en Italie, dans les actes de l'Académie des *Lincei*, et en Allemagne, dans le *Rheinisches Museum*. Elles mentionnent la dédicace d'un objet désigné sous le nom de *iovila*, mot dont le sens est encore inconnu. On y lit les noms des magistrats qui se sont occupés de cette dédicace; le nom de l'un de ces magistrats, qui serait en latin *Sepius Helvius*, est, en outre, répété dans une ligne de caractères inscrits latéralement auprès de l'une des inscriptions. Cette ligne, transcrite en caractères romains, se lit ainsi : *Sepieis Helevieis som*. A ce propos, M. Bréal rappelle une inscription osque d'Herculanum, aujourd'hui au Musée de Naples, pour laquelle il a proposé une interprétation différente de celle qui est généralement admise. Cette inscription porte : *Herentateis som;* la traduction reçue est : « J'appartiens à Vénus », tandis que M. Bréal traduit : « Par décision du sénat. » L'inscription nouvelle fournit une confirmation de la thèse soutenue par M. Bréal. En effet, *Sepieis Helevieis som* ne paraît guère pouvoir signifier autre chose que : « Par décision de Sépius Helvius ».

M. Bréal présente ensuite diverses remarques sur l'étymologie des mots *λάω*, « je veux » (de la racine *βολ*, *βελ* ou Fελ, qui a donné *βούλομαι* et *volo*, et par métathèse Fλε ou *λε*), *νίκη*, « victoire » (rapproché de *ἐνεγκεῖν*, « je rapporte »; comparer en français « l'emporter » dans le sens de vaincre »), et *noverca* (forme du thème de *novus* et d'un suffixe emprunté aux mots *patercus*, *materca*).

M. Alexandre Bertrand communique un travail de M. Abel Maître sur l'origine de certaines formes de l'épée de bronze. Il s'agit des armes de bronze qu'on rencontre fréquemment dans les musées et que les archéologues appellent « épées à soie plate et à crans ». M. Maître signale la ressemblance frappante qui existe entre ces épées et l'arme du squale-scie, poisson de grande taille, commun dans la Méditerranée. La tête de ce poisson porte un appendice osseux et pointu avec lequel il inflige même aux baleines des blessures mortelles; les sauvages de la Nouvelle-Calédonie recueillent cet appendice et s'en servent comme d'une épée. Il est probable que les premières populations primitives de l'Europe ont fait de même et que les premières épées de bronze ont été coulées sur le modèle de cette arme primitive.

« Pour rendre possible, ajoute M. Maître, la ressemblance qui existe entre l'arme du squale-scie et l'épée de bronze à soie plate, j'ai moulé en plâtre l'appendice d'un jeune squale-scie et j'ai présenté ce moulage à un archéologue : il l'a pris pour celui d'une épée de bronze. »

Ouvrages présentés : — par M. de Boislisle : Janmart de Brouillant, *Histoire de Pierre Marteau, imprimeur à Cologne* (xvii^e^ et xviii^e^ *siècles*) : *l'état de la liberté de la presse en France aux* xvii^e^ *et* xviii^e^ *siècles*; — par M. A. Bertrand : 1° Paul Du Chatellier, quatre opuscules relatifs aux âges primitifs de la Bretagne et de l'Amérique; 2° Salomon Reinach, *Esquisses archéologiques*; 3° le M^is^ de Nadaillac, *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques*; — par M. Maspero : Maxence de Rochemonteix, *Quelques contes nubiens*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 14 mars 1888.

M. le comte Riant envoie sa démission de membre titulaire.

M. de Villefosse rapporte, d'après une lettre de feu M. Ponton d'Amécourt, que ce savant identifiait avec Neuvy (Sarthe), la localité de Novovicus dont le nom figure sur une monnaie présentée à la dernière séance.

MM. Roman et de Villefosse annoncent la découverte d'un trésor de vaisselle romaine, découvert à Chatuzanges (Drôme).

M. Nicard présente la photographie d'un bouclier sculpté, soi-disant trouvé dans département du Doubs, en exprimant des doutes sur son authenticité. M. de Villefosse estime que la pièce n'est pas authentique.

A propos de la sculpture en stuc présentée dans la dernière séance, M. Courajod insiste sur l'importance de l'œuvre artistique de Jacopo della Quercia.

M. de Villefosse donne lecture d'une note de M. Lafaye sur un cippe romain mutilé trouvé dans les environs d'Aix.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 9 avril — 1888

Sommaire : 161. Brunnow, Le 21e volume du Kitab-al-Agani, I. — 162. Lanson, Manilius. — 163. Petits poètes chrétiens, p. p. Petschenig, Ellis, Brandes et Schenkl. — 164. Laroche, Le français et l'esprit d'analyse. — 165. Aleksandrow, Le poète national de la Lithuanie, Donalitius. — 166. Le mystère de Sainte-Barbe, p. p. Ernault. — 167. Ephrussi, Le songe de Poliphile. — 168. Omont, Les caractères hébreux de Guillaume Le Bé. — 169. Satyre Ménippée, p. p. Frank. — Chronique. — Paul Meyer, Les manuscrits Libri et Barrois.

161. — **The twenty-first volume of the Kitâb al-aghânî** being a collection of biographies not contained in the edition of Bûlâq; edited from Manuscripts in the Royal Library of Munich by Rudolph E. Brûnnow. Ph. D. Part I. — Texts. Leyden, E. J. Brill, 1888. 280 pages de texte. Prix : 12 fr. 50.

Les vingt volumes du *Kitâb al-agânî* de Boûlâk reçoivent de la science européenne leur complément nécessaire. Le « livre des chants », cette vaste encyclopédie des légendes et des poésies arabes, aux notices biographiques détachées, juxtaposées sans règle et sans ordonnance, semblait favoriser les suppressions et les additions. Chaque copiste prenait la liberté d'expurger ou de compléter l'œuvre de l'auteur. De nouveaux articles s'introduisaient sans bruit, d'anciens disparaissaient sans laisser de lacune apparente. M. Brunnow a été frappé de trouver dans ces manuscrits de Munich, qui proviennent de Quatremère, et qu'en 1858 la France s'est laissé enlever au feu des enchères [1], de nombreux passages qui manquaient dans l'édition de Boûlâk, et il les a publiés dans un vingt et unième volume, rattaché par le format, par l'encadrement des pages, par la disposition typographique à l'édition orientale, mais bien supérieur pour ce qui concerne la correction, la critique du texte, la richesse de la vocalisation.

On raconte que la compilation du *Kitâb al-agânî* coûta cinquante années de travail à son auteur Aboû 'l-Faradj 'Alî d'Ispahan. Descendant du dernier khalife Ommaiade Merwân II, il naquit à Ispahan en 897 de notre ère, et mourut à Bagdâd en 967 [2]. Certaines citations de M. Renan dans son *Histoire du peuple d'Israël*, pourraient donner

1. La collection a été admirablement cataloguée par M. J. Aumer, *Die Arabischen Handschriften der K. Hof-und Staatsbibliothek in Muenchen* (Munich, 1866). La revente des imprimés qui faisaient double emploi après l'achat en bloc de la bibliothèque Quatremère, a remboursé presque entièrement les frais de l'acquisition.

2. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary* (tr. de Slane), II, p. 249-252; Hammer-Purgstall, *Literaturgeschichte der Araber*, V, p. 549-551 et 626-627.

l'illusion qu'Aboû 'l-Faradj a reproduit seulement « l'image exacte de la vie arabe libre avant Mahomet » [1]. Il y a bien autre chose dans cet « énorme trésor poétique » [2]. A un chapitre sur l'existence nomade des anciens temps succèdent un épisode de l'époque musulmane, une scène dont les khalifes Ommaiades et 'Abbassides sont les principaux acteurs, une lutte poétique à la cour, en présence des commensaux du prince et des principaux dignitaires. C'est du dialogue, avec des poésies enchâssées et un cadre anecdotique. La sincérité y est, mais non la vérité. Nul sentiment de la perspective historique et absence presque absolue de couleur locale. Mais c'est vivant, bien que d'une vie un peu factice, et animé, alors même que le mouvement y est plus ou moins artificiel. L'authenticité des nombreux poèmes, qui n'ont pas subi trop de retouches, conserve une saveur de terroir à cette vaste encyclopédie. Mais que de fois les citations ne se rattachent par aucun lien aux récits qui les entourent et auxquels ils ont servi de prétextes! Pour mettre en œuvre les matériaux accumulés par Aboû 'l-Faradj, il faut les manier avec des précautions infinies, apporter à leur emploi un discernement et un tact parfaits. Comme modèles dans ce genre, on peut citer une œuvre devenue rare et qui mériterait une réimpression, l'*Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, par Caussin de Perceval [3] et un livre récent de M. Wellhausen, sa remarquable enquête sur les « restes du paganisme arabe » [4].

Tandis que M. Brünnow s'est attaqué au *Kitâb 'al-agânî* par la fin, en ajoutant comme un codicille inédit au texte de Boûlâk, Kosegarten avait, en 1840, publié un tome premier avec une traduction latine [5]. Il s'en est tenu là avec la mobilité de son esprit fécond en initiatives qui le portait toujours à ouvrir de nouvelles voies à l'érudition plutôt qu'à terminer ce qu'il avait commencé. Kosegarten a ainsi posé nombre de pierres d'attente, en laissant à ceux qui viendraient après lui, l'honneur et la tâche d'élever les monuments [6].

---

1. E. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, I, p. 14, note; cf. *id.*, *ibid.*, p. 23, 114, 316.

2. *Id.*, *ibid.*, I, p. 304.

3. Paris, 1847-1848, 3 vol. in-8.

4. J. Wellhausen, *Reste Arabischen Heidentumes* (Berlin, 1887), troisième cahier de ses *Skizzen und Vorarbeiten.*

5. *Alii Ispahanensis Liber cantilenarum magnus* ex codicibus scriptis arabice editus adjectaque translatione adnotationibusque illustratus ab J. G. L. Kosegarten. Gripesvoldiæ. MDCCCXL.

6. En dehors du *Kitab al-agânî*, je pense au Tabari, dont trois volumes avaient paru (Greifswald, 1831-1853), et qui a été repris par M. de Goeje, avec le concours des principaux arabisants de l'Europe (jusqu'ici seize fascicules de 320 pages chacun); au Divan des Houdhailites, dont M. Wellhausen a continué et terminé la publication; au *Pantschatantra* inachevé; à la *Grammatica linguæ arabicæ*, interrompue au milieu d'un paragraphe au bas de la page 688. Voir la biographie de Kosegarten par August Müller, dans l'*Encyklopædie* d'Ersch et Gruber, 2e section, vol. XXXIX, p. 144.

M. Brünnow nous promet l'apparition prochaine d'une deuxième partie, contenant l'introduction, les notes et les *indices*. Le livre gagnera à cette division la chance de se vendre en Orient, où l'on a peur de nos préfaces et de notre appareil scientifique. Mais, si un intérêt de librairie bien entendu a commandé cet ajournement, nous sommes hors d'état de juger le plan adopté, tant que l'éditeur ne nous aura pas mis dans la confidence de la manière dont il a procédé. Dès à présent, je puis affirmer que cette nouvelle publication mérite les mêmes éloges, qui ont été unanimement et justement décernés à M. B. pour ses Khâridjites [1] et son *Kitâb al-muwassâ* [2].

Les titres seulement ne me semblent pas porter bonheur à M. Brunnow. Dans celui du *Kitâb al-muwassâ*, — une merveille calligraphique de M. Euting, — s'est glissé un *khazînat al-koutoub* pour *khizânat al-koutoub* « bibliothèque », qui dépare ce beau frontispice. J'aurais aussi une objection à présenter contre la formule, dont M. B. fait suivre, à l'imitation de ses devanciers de Boûlâk, le nom d'Aboû 'l-Faradj d'Ispahan. *Rahimahou 'llâhou ta 'âlâ* « qu'Allâh le tout-puissant ait pitié de lui » me choque, appliqué à un auteur, dont plus de neuf siècles nous séparent; je crois que ce souhait pieux était d'ordinaire réservé par les meilleurs écrivains en faveur de leurs contemporains qu'ils avaient connus, et auxquels ils avaient survécu.

Les études arabes ont fait en M. B. une excellente recrue. Puisse-t-il leur demeurer fidèle! Les mirages de l'assyriologie paraissent exercer sur son esprit cette même fascination qui a entraîné loin d'elles toute une élite de collaborateurs. Espérons que le *Syllabaire* assyrien annoncé ne sera qu'un intermède dans l'œuvre d'un arabisant aussi distingué que M. Brünnow.

Hartwig DERENBOURG.

---

162. — **De Manilio poeta ejusque ingenio**, par M. G. LANSON. Paris, Hachette, 1887, in-8, 98 p.

L'auteur de cette thèse, divisée en cinq chapitres, s'est proposé de mettre en relief les défauts littéraires du pseudo-Manilius, et cette étude, écrite avec une certaine animosité, n'apporte que peu de renseignements pour la connaissance exacte du poème obscur et intéressant des *Astronomiques*.

Tout en adoptant l'opinion récente de M. Bechert, d'après laquelle

1. R. E. Brünnow, *Die Charidschiten unter den ersten Ommayyaden, Ein Beitrag zur Geschichte des ersten islamischen Jahrhunderts*. Leiden, Brill, 1884.

2. *Kitâ alb-muwassâ* of Abû 't-Tayyib Muhammed ibn Ishâq Al-Vassâ, edited from the manuscript of Leyden by R. E. Brünnow. Leyden, Brill, 1886. Aux passages sur l'auteur et ses œuvres, donnés dans la préface, ajoutez Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, III, p. 647-648; Hâdjî Khalifa, *Lexicon bibliographicum*, II, p. 579; III, p. 173 et 174; V, p. 156.

F. Jacob s'est trompé en considérant comme interpolé le *Gemblacensis* qui est au contraire le meilleur ms. du pseudo-Manilius, et en faisant prédominer dans son édition la leçon des mss. inférieurs, M. Lanson ne se préoccupe pas d'établir correctement le texte des nombreuses citations qui figurent dans sa thèse; il se borne à suivre la leçon de Jacob après l'avoir déclarée fautive, il altère même parfois cette leçon par inadvertance [1].

Chap. I. — M. L. fait observer avec raison que le nom de Manilius donné au poète n'est qu'une conjecture sans fondement. Il aurait donc mieux fait de l'appeler dans la suite : *anonymus noster*. D'après l'opinion de Bentley, qui est la plus raisonnable, il pense que l'auteur était un Asiatique à cause de l'exactitude et de la sympathie visible avec laquelle il décrit l'Asie. Pour la date du poème, il adopte le système de Jacob et de Merkel, qui attribuent les premiers livres à l'époque d'Auguste, les derniers à celle de Tibère, contre Scaliger et Bentley, qui placent la composition de l'ouvrage sous Auguste, contre Lachmann, Freier et Cramer, qui la placent sous Tibère. La question est assez embrouillée. Les *Astronomiques* ont certainement été écrites après la défaite de Varus (9 ap. J.-C.) Le v. I, 800 « (caelo) quod regit Augustus socio per signa Tonante » ne me paraît pouvoir s'entendre que d'Auguste mort. Je laisse de côté le v. I, 926 qui peut s'entendre soit d'Auguste mort, soit d'Auguste vivant et donner lieu à des interprétations diverses. Quant au v. IV, 935, *Maius et Augusto crescet sub principe cælum*, il semble s'appliquer à Auguste vivant. Voici la solution que je propose de cette difficulté. J'admets que les trois premiers chants aient été composés sous Auguste, les deux derniers sous Tibère ; l'édition de l'ensemble n'a eu lieu que sous Tibère ; le pseudo-Manilius a revu pour l'édition les passages où il s'adressait à Auguste, vivant lorsqu'il écrivait, mort depuis, et qu'il fallait accommoder à cette situation nouvelle. De là vient peut-être qu'on a pu se demander si le pseudo-Manilius s'adressait à un vivant ou à un mort. Quant au v. IV, 935 il a été écrit au moment de l'apothéose d'Auguste ; de là le futur *crescet* : le ciel désormais soumis à l'empereur Auguste va voir sa puissance s'accroître.

---

1. P. 9, il n'y a pas lieu d'accueillir la transposition des v. IV, 666-667 que Jacob opère contre tous les mss. ; les deux verbes *parit* et *ludit in ortus* s'appellent réciproquement et doivent être rapprochés. — P. 10, v. IV. 674, l. avec tous les mss. *vel orbis alter*, transposés sans raison par Jacob ; *vel* retombe sur *orbis*. — P. 11, v. I, 895, la correction de Jacob, *suum*, au lieu de *novum* donné par tous les mss. est inutile. — P. 15, v. 13, l. avec le *Gemblacensis* contre la leçon des autres mss. adoptée par Jacob : *Hoc sub pace vacat tantum ; iuvat ire per ipsum*, etc. M. L. p. 16, a l'air de considérer cette leçon comme une conjecture de Bentley qui, cependant, donne : *vacat. Jam nunc....* — P. 21, v. I, 909, *agmina*, Jacob, sans variante. M. L. écrit on ne sait pourquoi : *sanguine*. — P. 25, v. IV, 934, *numen*, Jacob, sans variante. M. L. : *nomen*. — P. 32, v. IV, 15, *casus*, Jacob avec le *Gemblacensis* et le *Vossianus* 2 : M. L. *cursus* qui est la leçon des autres mss., etc.

Chap. II. — Ce chapitre est consacré à démontrer que le pseudo-Manilius n'est pas au fond stoïcien : p. 39, « minime stoicum fuisse Manilium, etsi interdum stoice locutus est ». M. L. n'a pas réussi à prouver sa thèse; il y a en effet un certain nombre de passages qui ne peuvent s'expliquer que par une adhésion sérieuse aux doctrines du Portique ; l'auteur emploie les termes de la philosophie stoïcienne avec une précision qui ne laisse aucun doute sur la profondeur de ses études. Quelques expressions, comme celles-ci, IV, 22, *Infelix virtus* et *noxia felix,* montrent simplement qu'il n'a pas toujours évité avec assez de soin les façons vulgaires de penser et de parler qui ne cadraient pas bien avec la doctrine. Dans les v. IV, 16-19 où M. L. croit voir la preuve que, contrairement au stoïcisme, l'auteur fait dépendre du *fatum* les vertus et les vices et les mouvements intérieurs de l'âme, il n'est question que des biens et des maux matériels, la mort, la richesse, la puissance, les métiers, le caractère des hommes, etc. Un seul passage est embarrassant, c'est celui, IV, 82sq., où le pseudo-Manilius, parlant des crimes, des meurtres du père par le fils, du fils par le père, du père par les frères ajoute : *Non nostrum hoc bellum est : coguntur tanta moveri,* etc. Mais il semble bien qu'il veuille parler des guerres civiles qui sont des événements politiques indépendants de la volonté des particuliers qni s'y trouvent engagés. En tout cas, il était difficile de concilier la liberté stoïque avec l'influence des astres, et ce qu'on peut lui reprocher, c'est de ne pas l'avoir tenté. Ce passage isolé ne suffit pas pour soutenir tout l'échafaudage de l'argumentation de M. Lanson.

Chap. III. — M. L. essaie de prendre le pseudo-Manilius en flagrant délit d'ignorance astronomique et astrologique. Il aurait peut-être dû examiner à fond les doctrines de Manilius en les rapprochant de celles de ses confrères; c'était un terrain délicat sur lequel il aurait pu nous apporter bien des éclaircissements et nous aider dans l'intelligence d'un texte qui n'est guère accessible aux profanes. Mais il s'est dérobé en déclarant qu'il n'était qu'un profane lui-même; en outre, quelques-unes des critiques qu'il adresse à son auteur auraient besoin d'être vérifiées.

Chap. IV. — Étant donné le plan de la thèse, cette partie en est la plus importante. M. Lanson considère le pseudo-Manilius comme un simple rhéteur, « Merus et sincerus rhetor ». Il lui reproche d'avoir développé des lieux communs — ce qui est vrai, — d'avoir décrit trop longuement et d'une façon trop spirituelle les diverses conditions humaines, surtout celles qui se distinguent par leur singularité; mais dans un poème didactique sur un sujet aussi spécial, il fallait bien des épisodes pour reposer le lecteur. Il passe en revue les figures de rhétorique dont son auteur abuse — sans cependant traiter à fond cette question intéressante — et abandonne les détails du style pour citer un certain nombre de traits de mauvais goût. Bien qu'il ait raison en général,

on trouvera que dans certains cas il est un peu sévère. Ainsi le v. sur les enfants de Médée, III, 13. *Et male conceptos partus peiusque necatos* est un beau vers. Le v. IV. 5, *Victuros agimus semper nec vivimus unquam* n'est pas une simple antithèse de mots, mais une observation profonde sous une forme saisissante.

Chap. V. — Ce chapitre est destiné à atténuer les critiques formulées dans le précédent, sans que l'auteur examine de près les sérieuses qualités poétiques des *Astronomiques*. Il se borne à constater qu'elles existent.

A. Cartault

---

163. — **Poetæ Christiani minores.** Pars I : Paulini Petricordiæ carmina rec. M. Petschenig, Orientii Carmina rec. R. Ellis, Paulini Pellæi Eucharisticos rec. G. Brandes, Claudii Marii Victoris Alethia et Probæ cento rec. C. Schenkl. Vindobonæ, Tempsky, 1888. In-8, 640 pp.

Ce volume est la première partie du tome XVI du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* édité par les soins de l'Académie de Vienne. Chaque texte est précédé d'une introduction et suivi d'*indices* copieux. On reconnait partout le soin minutieux et la méthode excellente qui font de ce *Corpus* un modèle d'éditions critiques. Cependant, je hasarderai deux remarques d'un caractère général. La plupart de ces auteurs sont publiés d'après un seul manuscrit, ou un manuscrit qui est tellement supérieur aux autres que la leçon des *deteriores* doit être rarement substituée à celle du manuscrit principal. Dans ce cas, il serait utile d'indiquer dans l'apparat critique, ou plutôt en marge, le numéro du folio du manuscrit : c'est ce que font des éditions récentes, celle des *Dialogi* de Sénèque de M. Gertz, par exemple ; l'Académie de Vienne a du reste adopté ce système dans ses éditions d'Arnobe et de Minucius Felix. Un autre vœu concerne l'indication des manuscrits utilisés. Un certain nombre d'entre eux peuvent être mutilés. Il est désirable qu'on soit averti par un moyen typographique du nombre de manuscrits collationnés pour chaque passage. Le plus simple serait de mettre les sigles de ces manuscrits en guise de titre courant à l'apparat critique : c'est ce qu'a fait M. Hertz dans son Aulu-Gelle. Quel que soit le système adopté, il faut qu'un lecteur pressé ou novice ne puisse pas attribuer la leçon de l'éditeur à un manuscrit qui n'existe pas pour le passage en question.

I. *Paulin de Périgueux*. Le texte de cet auteur était si mauvais qu'Ebert se refusait à juger le style. Aujourd'hui, grâce à M. Petschenig, nous avons un texte lisible, mais je doute que la mémoire de Paulin y gagne beaucoup. C'est un esprit étroit, dont l'horizon est borné par les murs du chœur où il psalmodie l'office. On ne trouve chez lui aucune de ces peintures de l'invasion qui font l'intérêt des œuvres les plus médiocres de la même époque (cf. I, 140-141) ; la carrière militaire de saint Martin lui inspire de singulières réflexions (I, 32 ss.) ; la vie de

son héros n'est pour lui qu'un chapelet d'incidents édifiants, au milieu desquels le rôle social et religieux de saint Martin disparaît. Paulin n'a vu dans les œuvres de Sulpice Sévère que « une matière à mettre en vers latins »; de là une prolixité fatigante : une même idée est exprimée de deux ou trois manières différentes, avec une virtuosité déplorable (I. 350-353; II, 692-694, etc.); son poème est le triomphe de l'amplification. M. Petschenig a joint à son édition un *index orthographicus*. Paulin (ou l'archétype?) semble avoir eu, en effet, un système régulier [1], qui n'est pas toujours bon (χ est transcrit par *cch : bracchia*, mais φ par *f : Fœbus*, *amfibalum); M. Petschenig aurait dû avertir que quelques formes sont restituées d'après l'analogie d'autres formes ou l'autorité d'un seul manuscrit (le *Palatinus* en particulier) [2].

II. *Orientius*. M. Ellis, dans sa préface, place Orientius au commencement du v^e siècle. Il s'appuie sur un texte de Fortunat (*V. s. M.*, I. 14-17) qui demanderait un examen minutieux. Il ne me paraît pas prouvé que Fortunat ait suivi un ordre strictement chronologique [3], et, dans ce cas, ce passage fournirait un assez faible argument. D'un autre côté, M. Ellis insiste sur le rapport entre Orentius, II 167-171 et le poème anonyme *de Prouidentia* 36-40. Je suis du même avis que M. Ellis, mais il n'a pas montré d'une manière assez claire de quel côté était l'imitation. Elle est certainement du côté d'Orientius. Le *de Prouidentia* est plus précis et présente des détails qui sortent de la convention. De plus, Orientius a développé le texte du *de Prouidentia*. Ainsi *de prou.*, v. 37 : « *Barbarici superare* dolos *atque* arma *furoris* » contient deux expressions qui ont été le point de départ d'une courte amplification : *arma* est développé par Orientius dans *barbarica manus* (2. 172) et *uis publica* (2. 175); *dolos* dans les vers 173 et suivants : *multis ficta fides — insidiae multum*. Les vers 35 et 36 du *de Prouidentia* sont délayés en cinq vers par Orientius (2. 167-171), à l'aide d'une énumération qui trahit le procédé. Enfin, l'expression peu naturelle *ludere* (2. 172) a été substituée à *superare* (*de Prou.* V. 37), par Orientius, manifestement gêné par le mètre et par ses préoccupations d'imitateur. L'antériorité du *de prouidentia* étant un point acquis, la question n'est pas encore tranchée. Ce n'est pas en traitant séparément de l'époque d'Orientius ou de celle de Sédulius qu'on arrivera à une solution. Il faudrait étudier d'ensemble la chronologie des poètes chré-

1. Comme le prouvent certaines fautes des manuscrits dont les copistes ont été désorientés par une orthographe singulière (cf. I, 67; 70).

2. L'index des passages imités n'est pas disposé d'une manière commode : il eût mieux valu classer ces passages d'après la référence de l'auteur imité. On ne consulte guère ces tables que pour y chercher la lumière pour un passage obscur d'un auteur classique : M. Ellis a montré l'utilité de ces rapprochements en comparant deux passages d'Orientius et deux vers de l'*Ibis* d'Ovide (*Journal of Philology* 1885).

3. Fortunat place Arator, qui écrivait vers 544, avant s. Avite qui a publié son poème en 507 ou environ.

tiens du v^e siècle, la solution d'un cas particulier dépendant de celle de tous les autres [1].

Le second livre du *Commonitorium* présente une disposition assez obscure dans l'état actuel. En effet, après quelques vers d'introduction, l'auteur parle de la vaine gloire (13-40), puis du mensonge (41-44), puis de la gourmandise (45-50) et spécialement de l'ivresse (depuis le v. 51); ensuite il revient à l'orgueil, pour décrire les tourments de l'ambitieux (vv. 95 et sq.). La fin du poème traite de l'immortalité et des récompenses promises au juste. Je crois qu'il y a une transposition à faire et qu'on peut obtenir une suite mieux réglée en adoptant l'ordre suivant : 1—12 ; 93—134 ; 13—92 ; 135 et suiv. De cette façon, on établit un développement régulier, conforme aux habitudes du poète. Orientius commence toujours par une peinture du vice, objet de sa monition, puis il passe à une exhortation à suivre le Christ et à lutter contre la passion. En faisant la transposition, on obtient précisément un plan de ce genre pour le chapitre de la vaine gloire. De plus, la question par *an* qui en deux endroits (v. 7 et v. 93) formait une difficulté, est moins étonnante si l'on a *an* répété (il faut remarquer que les deux verbes *seruabis* et *speres* sont au même temps). Enfin, la soudure du v 135 au v. 92 est très naturelle. Le poète suppose qu'on lui objecte la difficulté de la lutte contre les passions. Il en convient, mais (v. 92) *non nisi uictori blanda corona datur* et il s'écrie avec enthousiasme (v. 135) *deuotum uincet quae tandem iniuria pectus? ecquid erit celsum?* etc. L'explication de la transposition est facile à donner. Un feuillet du manuscrit, qui était au milieu du quaternion, par un accident de reliure a été plié et cousu à l'envers, de sorte que les pages, au lieu de se succéder dans l'ordre fol. 1^a, fol. 1^b, fol. 2^a, fol. 2^b, ont présenté l'ordre fol. 2^a, fol. 2^b, fol. 1^a, fol. 1^b. En effet, les deux morceaux qui font échange ont sensiblement le même nombre de vers : $13 - 92 = 40 \times 2$; $93 - 134 = 41 \times 2$, de sorte que le manuscrit où l'erreur a été produite avait 40 vers environ à la page. Ce n'est donc pas le manuscrit actuel qui a 2 colonnes par page contenant chacune 32 vers [2].

1. I, 377, M. E. propose :

Sanctus is et uictor per tot modo proelia miles;

je préférerais *sanctus set uictor..., sed* prenant le sens de « même » qu'il a quelquefois dans la langue de la basse époque ; cf. Schmalz, *Lat, synt.*, § 183.

II, 215, je proposerais de lire :

Intereant decies qui ternos uixerit annos
atque aeuum duxit qui modo millesimus :
Postquam postremus finis retinebit utrumque,
certe supremo tempore mortis idem est.

La grande difficulté de ce passage, c'est l'absence de sujet de *idem est ;* la correction que je propose améliore le texte en permettant de tirer un sujet *uterque* du vers 217, tandis que la correction de M. Ellis, donnée en note, laisse subsister une anacoluthe difficile à accepter.

2. Parmi les passages imités, M. E. aurait pu citer un second passage d'Horace. On peut rapprocher en effet *Common.* 2. 19-20 d'Hor. *sat.* 1. 3. 49 et 59 : c'est la même idée et pour un mot la même expression.

III-V. *Paulin de Pella, Cl. Marius Victor, Proba.* MM. Brandes et Schenkl ont écrit de véritables chapitres d'histoire littéraire sous la forme d'introduction. On y trouvera des résultats qui peuvent passer pour acquis à la science. Je signale seulement dans l'édition de Marius Victor un curieux exemple des libertés qu'un humaniste de la Renaissance pouvait prendre avec un texte. On allait jusqu'à fausser l'attribution de certaines pièces, malgré les indications des manuscrits ; ainsi, il ne sera plus permis d'attribuer à Marius Victor la pièce connue sous le nom, faux également, d'*Epistula ad Salmonem :* elle est d'un saint Paulin sur la vie duquel on ne sait rien, et porte dans le manuscrit le titre de *Sci Paulini Epigramma.* — M. Schenkl conclut de son édition du texte de Proba, que la femme du proconsul Adelphius lisait un texte de Virgile très voisin de celui du *Mediceus.* Il est bon d'ajouter que ce centon ne peut être considéré pour l'établissement du texte de Virgile comme un manuscrit antique, non plus que les citations des grammairiens. Il est certain que Proba savait par cœur son Virgile ; on ne se l'imagine pas, en effet, composant son centon en feuilletant péniblement un énorme manuscrit de l'époque. Sa mémoire peut donc l'induire en erreur; d'ailleurs, comme l'a établi M. S., elle était obligée de modifier légèrement le texte pour l'accommoder à son but. Son œuvre reste un secours encore utile, mais on ne peut s'en servir qu'avec certaines précautions. — M. Schenkl fait suivre le *Cento* de Proba des autres centons chrétiens : *Versus ad gratiam domini* (dont il a retrouvé l'auteur dans un certain Pomponius), centon sur l'Incarnation, centon *de Ecclesia.*

Remarquons avant de quitter ce volume, dont une partie intéresse plus spécialement la Gaule et son histoire littéraire, que l'Académie a changé d'éditeur. L'exécution matérielle y a beaucoup gagné [1].

Paul Lejay.

---

164. — **Le Français et l'esprit d'analyse,** par M. Charles Laroche, professeur à l'Athénée Royal de Gand, 1887. Mons, H. Manceaux. In-8, 145 p.

Ce travail est plein de vues neuves et ingénieuses. Nombre de problèmes que soulève l'étude, en réalité si compliquée de notre langue, y sont soumis à une critique pénétrante. Passant tour à tour en revue les diverses parties du discours, ainsi que la syntaxe des mots et l'analyse syntaxique, l'auteur discute, chemin faisant, les opinions que les grammairiens les plus autorisés ont émises sur chacun de ces sujets et il les complète ou les rectifie au besoin. C'est un véritable cours de critique grammaticale que l'on fait avec lui, et où l'on apprend à réfléchir et à se rendre compte des faits. « Il est temps, dit M. Charles Laroche à la

---

1. P. 278, l. 12, la citation de L. Müller, *de r. metr.* est inexacte : lire 293 (et non 249); p. 195, l. 9 : le *de prouidentia* est publié dans Migne, *Patr. lat.*, t. XLI (et non XXI).

fin de son étude, que l'enseignement grammatical vienne, par des principes vrais et des déductions logiques, aider à satisfaire aux besoins de l'instruction, dans les nouvelles conditions qu'ont faites à celle-ci le progrès général et les intérêts multiples de notre société actuelle. » On ne peut qu'acquiescer à ce vœu; j'ajouterai seulement que pour répondre aux exigences de cet enseignement grammatical nouveau, il n'est pas de moyen plus sûr que la méthode historique; on regrette que M. Charles Laroche ne l'ait pas assez dit.

Ch. J.

---

165. — Alexander ALEKSANDROW. **Sprachliches aus dem Nationaldichter Litauens Donalitius.** I Zur Semasiologie. Dorpat, Schnakenburg, 1886, in-8, VI-72 p.

Dès le début de sa dissertation, M. Aleksandrow circonscrit nettement le champ de son étude : ce qu'il dira du lithuanien s'appliquera à la langue de la deuxième moitié du siècle dernier, et, pour cette époque, au dialecte dans lequel écrivait Donalitius. Ce principe offre des avantages évidents, mais aussi, dans le cas présent, de graves inconvénients, sur lesquels nous reviendrons plus loin.

M. A. étudie d'abord les phénomènes d'étymologie populaire. On sait combien il est difficile de retrouver le point de départ exact de l'altération subie par un mot donné : il faut pour cela des connaissances de *Völkerpsychologie* qui ne peuvent s'acquérir que par une constante observation du langage de ceux qui nous entourent; et dans les explications qu'il propose, M. A. fait rarement preuve de beaucoup d'expérience en cette matière. Citons pourtant une de ses hypothèses, des plus simples et des plus vraisemblables. On sait que le radical du mot lithuanien *galvijas* « bœuf, tête de gros bétail » présente un *l* qui ne se retrouve dans aucune autre langue indo-européenne (cf. le grec βοῦς) y compris les langues du groupe letto-slave. M. A. propose d'expliquer l'intrusion de cet *l* par l'influence du mot *galva* « tête », ces deux mots se trouvant assez souvent rapprochés en lithuanien dans l'expression qui signifie « tête de bétail. » La classification des phénomènes d'étymologie populaire donnée par M. A. est assez nette [1]; mais certains des faits auxquels elle s'applique, et dont M. A. traite aussi dans son mémoire, ne rentrent pas à proprement parler dans la « sémasiologie. »

La seconde partie est consacrée à l'étude de l'onomatopée : la plupart des mots qui désignent en lithuanien les différents bruits n'ont pas d'équivalents phonétiques exacts dans ces langues congénères, et doivent être considérés comme des créations récentes : mais il ne faudrait pas exagérer ce principe, comme M. A. l'a fait quelquefois.

Dans ces deux premières parties M. A. ne s'occupe, parmi les mots

---

1. Une note de l'auteur nous avertit qu'elle est empruntée à un ouvrage de M. Jan Karlowicz sur l'étymologie populaire : *Slovorod ludowy*, Cracovie, 1879.

déformés par l'étymologie populaire ou créés par onomatopée, que de ceux qui se trouvent dans les œuvres de Donalitius. Il en résulte une certaine insuffisance de faits vraiment probants et de rapprochements décisifs.

Si Donalitius dit *galvijas* et non **gavijas*, s'il se sert du verbe *uluti* pour désigner le hurlement, il ne fait qu'employer le langage que tout le monde parlait autour de lui. L'étude de ces faits n'a rien à voir avec l'étude de la langue de Donalitius en particulier. Par contre, l'étude des faits auxquels M. A. consacre la troisième partie de sa dissertation n'a rien à voir avec la linguistique. M. A. y réunit, en effet, tous les exemples de personnification et toutes les comparaisons pittoresques, qui se trouvent chez Donalitius. Faire ce travail pour un fabuliste et un poète — et Donalitius est l'un et l'autre, — c'est se condamner, sans grand profit pour personne, à transcrire presque en entier les œuvres dont on traite. Les poètes à court de métaphores en trouveront beaucoup — et souvent de fort jolies — soigneusement rangées dans les 35 dernières pages de la brochure de M. Aleksandrow.

Le grand défaut de cette dissertation est donc le manque d'unité. M. Aleksandrow n'a pas su se décider entre une étude générale de linguistique, dont il esquisse quelques traits dans les deux premières parties, et une étude particulière du style de Donalitius, dont les indications qu'il a laborieusement amassées dans la troisième partie ne donnent en aucune façon une idée suffisante.

Louis Duvau.

---

166. — **Le mystère de Sainte-Barbe**, tragédie bretonne, texte de 1557, publié avec traduction française, introduction et *dictionnaire étymologique du breton moyen*, par Emile Ernault, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers. Paris, Thorin, 1888, in-4, xii-404 p.

Sous ce titre, M. Ernault nous a donné la publication la plus importante dont le moyen breton ait été jusqu'à présent l'objet.

Le volume dont il est l'auteur est le sixième en date de ceux qui, depuis le début des études celtiques, ont mis des textes moyen-bretons à la disposition des érudits. Le premier a paru en 1837. C'est la vie de sainte Nonne, *Buhez santez Nonn*, mystère publié par l'abbé Sionnet, avec une tradition de Legonidec, in-8, 212 pages [1]. Viennent ensuite : 2° *Le grand mystère de Jésus* publié par M. de la Villemarqué, 1865, in-8, cxxv-263 pages; 3° le *Catholicon* de Jean Lagadeuc, dictionnaire breton, français et latin, publié par M. le Men, en 1867, in-8, huit feuillets non numérotés, 232 pages; 4° *Middle Breton hours*, edited with a translation and glossarial index by Whitley Stokes, Calcutta, 1876, in-8, 102 pages; 5° *Poèmes bretons du moyen âge* avec

---

1. Elle a été réimprimée par M. Ernault dans la *Revue celtique*, t. VIII, p. 230-301, 406-491.

un glossaire-index, par M. de la Villemarqué, 1879, in-8, 285 pages.

Le volume de M. Ernault est donc le sixième par ordre de date de cette petite bibliothèque [1], qui nous fait connaître ce qu'était la langue bretonne au xv^e et au xvi^e siècle. A l'exception de la vie de sainte Nonne, éditée d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, les textes publiés dans ces six volumes y ont été reproduits d'après des éditions, qui sont du xv^e siècle pour le *Catholicon*, du xvi^e pour les autres, sauf ce que nous allons dire du travail de M. Ernault. M. E. a établi le texte du mystère de sainte Barbe à l'aide de deux éditions, faites l'une à Paris en 1557, l'autre à Morlaix en 1647. Il connaissait la première par une copie exécutée en 1881 par M. de la Villemarqué. Quant à la seconde, il en existe un exemplaire à la Bibliothèque nationale. Dans l'exemplaire de la première édition, transcrit par M. de la Villemarqué, il y avait des lacunes qui ont été comblées au moyen de la seconde édition.

Après une introduction qui traite des lois de la versification bretonne, M. E. nous donne le texte du mystère, huit cent treize strophes qui sont la plupart du temps de six vers chacune, quelquefois de neuf, environ cinq mille vers. Ce texte occupe le haut des pages. Au bas se trouve la traduction. Je dis traduction et non version littérale. Car la version littérale d'un texte breton du xvi^e siècle en français serait trop bizarre pour supporter la lecture.

En voici un exemple pris au hasard.

Sainte Barbe, au moment de subir le dernier supplice, s'adresse à Dieu et voici entre autres choses ce qu'elle lui dit, page 155, strophe 657 :

Autrou real, heb contraly	Seigneur réel (ou royal), sans contrariété (ou contradiction)
Chetu antier ma matery	Voici entièrement ma matière (l'objet de mon discours)
Dichuy deffry clarifiet.	A vous sérieusement clarifiée;
Ham holl requetou en louen	Toutes mes requêtes gaiement
Ameux remonstret, credet plen,	J'ai remontré, croyez pleinement,
Quent gouzaff maru yen ha penet.	Avant de souffrir mort froide et peine.

M. E. a supprimé les chevilles imposées au rédacteur breton du mystère par les lois de la versification bretonne et il a traduit :

« Seigneur tout puissant, voilà que je vous ai exposé toute ma re-« quête; je vous ai fait mes humbles demandes avant de subir le dernier supplice. »

La partie la plus importante de cette publication est le dictionnaire étymologique du breton moyen qui la termine. Ce dictionnaire ne comprend pas seulement les mots contenus dans le mystère de sainte Barbe. On y trouve aussi ceux que fournissent les textes dont nous avons indiqué plus haut les éditions modernes, et de plus cinq autres

1. Nous ne parlons pas ici des textes moyen-bretons publiés dans des revues, telle est la vie de sainte Catherine avec traduction par M. Ernault, *Revue celtique*, t. VIII, p. 76-95.

documents : 1° *le Mirouer de la mort* imprimé en 1575 et dont on ne connaît qu'un exemplaire, propriété privée; 2° *An Nouelou ancien ha deuot* imprimés à Quimper-Corentin en 1650; enfin trois documents perdus, mais dont Le Pelletier nous a conservé des extraits dans son *Dictionnaire de la langue bretonne,* 1752, savoir : 3° la « prise de Jérusalem par Titus »; 4° les « amours du vieillard »; 5° la « vie de saint Gwénolé ».

M. E. ne s'est pas contenté de reproduire les mots en les traduisant et en donnant les renvois aux documents dans lesquels il les a relevés. Il recherche l'étymologie des mots bretons en comparant les formes fournies par les textes moyen-bretons avec celles qu'on rencontre d'abord dans les dialectes bretons vivants de nos jours, ensuite en cornique, en gallois, en irlandais, enfin même en grec, en latin et dans d'autres langues indo-européennes. Dans nombre de cas, les doctrines qu'il reproduit ne sont pas son domaine propre ; il les doit aux linguistes qui l'ont précédé, il les doit à Zeuss, à Ebel, à MM. Whitley Stokes, Rhys, Windisch, Thurneysen, etc. Mais dans bien des circonstances aussi, il vole de ses propres ailes. Nous allons citer quelques exemples.

On sait que le suffixe latin *-culo-* est spécial à la langue latine et tient lieu du suffixe *-tro-*, *-tlo-* des autres langues indo-européennes. M. E. signale le premier, je crois, en les rapprochant du latin, les deux exemples suivants de ce suffixe en breton : *eontr*, « oncle » = * *avuntros* comparez le latin *avunculus; seuzl* « talon » = * *státlo-*, comparez la seconde partie du composé latin *ob-staculum*. On trouve le même suffixe mais sans correspondant latin dans le breton *haezl* « manche de charrue » pour * *segetlo-* qui paraît le même mot que le grec ἐχέτλη, et dans le breton *malazn* « gerbe de blé, » avec métathèse pour *manazl*, comme le prouvent le vannetais et le cornique *manal* (en suivant le même procédé que dans *balazn* « genêt » pour *banazl*). Ce substantif est un dérivé du mot bien connu qui a fourni la première partie du mot latin *mani-pulus*, mais manipulus est un composé et ses deux dernières syllabes n'ont rien à faire avec le suffixe dont nous parlons [1].

M. E. montre fort bien comment s'est formé le mot breton *ascorn* « os ». Ce mot s'explique par un primitif * *oscurno-* dérivé de *oscu-* = *ostu*, en latin *ossu-* dans *ossu-arium*.

M. E. a le premier, je crois, rapproché du breton *ascolenn*, « chardon » le grec σχόλυμος; la voyelle initiale du mot breton paraît être prosthétique. Il a le premier aussi expliqué le composé *het-guenan* « essaim »; *het* est une variante de *hat* « semence », comparez le latin *satus*. *Hat* = *sato-; het*, en gallois *haid*, en irlandais *saith*, = *sati-*, comparez le latin *satio*. Il explique le breton *morzat* « cuisse » en le considérant comme un dérivé d'un thème *mário-*, d'où le substantif grec μηρίον; *a* long est représenté en breton par *o* et l'*i* suivi d'une voyelle a

1. Bréal et Bailly, *Dictionnaire étymologique latin*, p. 181, col. 2.

développé une dentale, ce qui est régulier. *Serz* « ferme, droit » a, nous dit M. E., la même racine que le grec στερεός. Le *t* est tombé comme dans *serch* concubinaire, comparez le grec στέργω.

Mais, dans nombre de cas, l'origine des mots bretons ne doit pas se chercher si loin. Ces mots sont empruntés soit au latin, soit au français. C'est ainsi que *fourondec* vient du bas-latin *formaticum* et nous offre la prononciation bretonne du mot qui est devenu en français *fromage*. *Darbareur*, « aide-maçon », est un dérivé d'un thème verbal *darbar-* = *do-are-para-*, dont les deux premiers éléments sont celtiques, et dont le dernier n'est autre chose que le thème du verbe latin *parare*.

Sont moins anciens encore : *clem* « plainte » du vieux français *claim*; *rambre* « rêve, divagation », le même mot que l'anglais *ramble* « action de rôder, de courir çà et là ». Ce mot anglais est d'origine française, il est composé du préfixe *re-* et d'un substantif * *amble* tiré du verbe *ambler* qui est le latin *ambulare*.

Il a été publié jusqu'ici deux glossaires du moyen-breton : celui que M. Whitley Stokes a placé à la fin de ses *Middle breton hours*, 1876, a 42 pages in-8° ; celui qui termine les *Poèmes bretons* de M. de La Villemarqué, 1879, forme 114 pages in-8°. Le dictionnaire de M. Ernault a 214 pages in-4°. M. Whitley Stokes et M. de La Villemarqué avaient seulement relevé les mots contenus dans le texte à la suite duquel ils avaient placé leur glossaire. M. Ernault a dépouillé tous les monuments connus du moyen breton ; il a profité de tous les travaux dont les études celtiques ont été l'objet depuis les publications de ses devanciers, et il y ajoute, de son propre fond, assez d'observations nouvelles pour constituer une œuvre originale.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

167. — Ch. Ephrussi. **Etude sur le Songe de Poliphile.** Paris, Téchener, 1888, in-8, 102 p. (Extrait du *Bulletin du Bibliophile*).

Le lecteur s'attend à trouver sous ce titre une étude, sinon originale, au moins personnelle, sur l'ouvrage fameux du dominicain Francesco Colonna, et il se demande *à priori*, avec une certaine curiosité, comment l'auteur a bien pu compléter les recherches si approfondies de M. Claudius Popelin, le récent traducteur de l'*Hypnerotomachie* [1]. Sa déception sera complète, car, sauf quelques pages empruntées même, en partie, à MM. Darcel et de Rivoli, il n'aura sous les yeux qu'une reproduction tantôt semi-littérale, tantôt résumée, de la savante *Introduction* [2] de M. Popelin. Sur le peu qu'on sait de la vie de Colonna, sur la signification de son œuvre, sur ses connaissances scien-

1. *Le songe de Poliphile* ou *Hypnerotomachie* de frère Francesco Colonna, littéralement traduit pour la première fois avec une introduction et des notes par Claudius Popelin, Paris, Liseux, 1883.

2. Tirée à part, 237 pages.

tifiques et architecturales, sur la langue et le style du songe de Poliphile, sur les éditions et les traductions de ce roman encyclopédique, M. Ephrussi ne nous dit rien qui ne se trouve dans l'*Introduction*. Son érudition n'est que le fidèle écho de celle de son prédécesseur : mêmes développements, quoique disposés dans un autre ordre; mêmes indications bibliographiques, mêmes références, mêmes citations, avec quelques noms propres estropiés en plus, et quelques détails essentiels en moins. M. E., il est vrai, cite de temps en temps son auteur et même il le couvre d'éloges au commencement et à la fin ; mais les phrases et les développements qu'il s'approprie sans rien dire, sont infiniment plus nombreux que ceux qu'il consent à mettre entre guillemets. M. Popelin eût sans doute préféré moins de compliments et plus de discrétion dans l'emprunt. Non pas qu'on puisse attribuer à M. Ephrussi une intention consciente de démarquage; sa bonne foi nous paraît hors de doute; mais la critique impartiale ne comprendra jamais l'utilité de cette *Etude sur le Songe de Poliphile*, qui fait double emploi avec l'*Introduction*. On a le droit de publier un compte rendu de quelques colonnes sur un ouvrage qu'on tient en haute estime ; mais c'est pousser un peu loin l'admiration que de faire un volume de plus de 100 pages in-8°, avec un livre de 237 pages in-16, qui est dans le commerce depuis cinq ans. Le procédé est par trop commode, et vaut la peine d'être signalé.

A. L.

---

168. — **Spécimens de caractères hébreux gravés à Venise et à Paris par Guillaume Le Bé** (1546-1571), p. p. H. Omont. Paris, 1887, in-8.

Il faut renoncer à compter les découvertes de M. Omont. En voici une de plus et non des moins curieuses. Il a trouvé à la Bibliothèque nationale une plaquette restée jusqu'ici ignorée, bien qu'elle renferme de précieux documents pour l'histoire de la typographie hébraïque en Italie et en France au xvi^e siècle. C'est un recueil d'épreuves ou de spécimens de caractères hébreux, formé par le célèbre graveur Guillaume Le Bé, avec des notes de sa main, qui nous renseignent sur la date et l'objet de la gravure de la plupart d'entre eux. Ces spécimens sont au nombre de 46, et 27 sont accompagnés d'annotations manuscrites de Guillaume Le Bé. L'opuscule de M. O., enrichi d'une planche où sont reproduits quelques-uns des spécimens réunis dans la plaquette du xvi^e siècle, ne s'adresse pas seulement aux amateurs d'hébreu : on y remarque diverses indications dont les biographes profiteront. M. O. nous apprend, par exemple, qu'en 1546, à 21 ans, G. Le Bé était à Venise et y avait déjà gravé des caractères hébreux, ce qui contredit une assertion de Renouard (*Annales de l'imprimerie des Estienne*, 1843); il nous apprend aussi qu'il était encore dans cette ville en 1556, et qu'il ne revint à Paris qu'en 1565, alors que l'abbé de Fontenai (*Dictionnaire*

des Artistes, 1776), le mentionne comme ayant établi « vers 1552, la plus ancienne de toutes les fonderies particulières qui existent en France ». Signalons enfin d'intéressants renseignements sur les relations de G. Le Bé avec le grand imprimeur anversois, Christophe Plantin, auquel il fournit des poinçons et matrices de caractères, en 1563 et 1569, et la reproduction d'une lettre inédite de Guillaume II Le Bé adressée de Paris, le 12 décembre 1598, au gendre de Plantin, Jean Moretus, où il est question de Guillaume Le Bé père et d'un autre graveur parisien non moins célèbre, Claude Garamond. Cette lettre a été communiquée à M. Omont par M. Max Rooses, qui la fera reparaître dans un des prochains volumes de la *Correspondance de Christophe Plantin*.

T. DE L.

---

169. — Joseph FRANK. **Satyre Ménippée** de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Estats de Paris. Oppeln, Maske, in-8, c-254 p. 1884.

Très bonne édition de la satyre Ménippée. L'auteur a pris pour base de son texte l'édition princeps de 1574 (d'après le texte de Ch. Read, 1876, et d'après un exemplaire original conservé à la Bibliothèque de l'Université de Vienne). Il a donné en note les variantes qu'offrent les éditions ultérieures (sans indiquer spécialement pour ces variantes les dates des éditions, ce qui est un oubli). Son texte est excellent. Il l'a accompagné d'un commentaire très étendu qui ne laisse subsister aucune des difficultés, soit au point de vue grammatical, soit au point de vue du sens, soit au point de vue des faits. Le tout est précédé d'une riche introduction de cent pages qui épuise la question historique. Sans être absolument neuve, cette publication consciencieuse résume tout ce qui est acquis actuellement sur le célèbre pamphlet et le mouvement politique d'où il est sorti.

A. D.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. REGNAUD nous envoie la lettre suivante, à propos de l'article que M. Henry a consacré à son livre : *L'origine de la philosophie du langage*, dans le n° 10 de la *Revue critique* : « Mon critique justifie, dans une mesure qui dépasse mes prévisions, les regrets que j'exprimais dans ma préface « sur le silence affecté » qu'une certaine école observe à l'égard de mes théories, et la remarque que « si elle avait quelque objection péremptoire à leur opposer, elle l'aurait fait depuis longtemps. » Prétendre, comme le fait M. H., que, parce que « nous n'avons pas le même criterium », parce que « nous ne parlons pas la même langue », on ne peut pas discuter mes doctrines, est une façon de s'exprimer et d'esquiver la controverse dont le vrai sens et le vrai motif n'échapperont à personne. Il faudra pourtant bien en venir là un jour ; il faudra que la linguistique sorte de l'impasse où l'ont conduite les néo-grammairiens, de la situation d'impuissance qu'accuse si nettement

l'ouvrage, très bien fait du reste, de mon honorable critique intitulé *Précis de grammaire comparée du grec et du latin.* En deux mots, l'absolutisme *conventionnel* des lois phonétiques auquel personne ne croit d'une manière *absolue* (pas même M. Brugmann) est un principe dont l'incertitude et l'infécondité sont désormais manifestes, et l'article de M. H. qui l'érige en dogme indiscutable n'est pas fait pour lui rendre beaucoup de crédit. »

— M. H. Barckhausen, correspondant de l'Institut, vient de publier *Une enquête sur l'instruction publique au* XVII[e] *siècle* (Paris, E. Leroux, 1888, grand in-8° de 27 p.). Les trois pièces inédites réunies dans la brochure sont tirées, les deux premières des Archives départementales de la Gironde, la dernière des Archives municipales de Bordeaux. En voici le titre : I *Mémoire au sieur Pelot, intendant de la justice, police et finances en la province de Guyenne, sur le subject de la reformation des Universités,* signé Louis et contre-signé Phelypeaux (Paris, 18 novembre 1667); II *Réponces de l'Université de Bordeaux aux* articles *proposez par M. de Pellot, conseiller du Roy et M[e] des requestes de son hôtel,* etc., *sur les mémoires et instructions à luy envoyez par Sa Majesté* (Bordeaux, 21 janvier 1668); III *Estat de l'établissement, fondation et revenu du Collège des Pères Jésuites de la ville de Bordeaux, dont ils ont rendu compte à M[re] Fr. de Vivey, chevalier,... subdélégue de Messire Claude Pellot... ayant receu l'ordre de S. M. de visiter les collèges de l'Université de Bordeaux.* L'intéressant petit recueil complète très bien l'important recueil publié en 1886 par le savant professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, *Statuts et règlements de l'ancienne université de Bordeaux* (Libourne, in-4°).

ALLEMAGNE. — Les *Monumenta Germaniae paedagogica* comptent déjà six volumes. Un septième est sous presse : *Melanchton als Praeceptor Germaniae, seine Bedeutung für Erziehung und Unterricht, par M.* Hartfelder. Sont en préparation : Colonel Poten, *Die Geschichte des militærischen Erziehungs-und Bildungswesens ;* Horawitz, *Erasmus von Rotterdam u. seine Bedeutung für Erziehung u. Unterricht;* Vostch, *Die Geschichte des geographischen Unterrichts im XVI. Jahrhundert.*

— M. E. Gœbel qui a publié tout récemment une étude sur la côte occidentale d'Afrique dans l'antiquité (*Die Westküste Afrikas im Altertum.* Leipzig, Fock. in-8°, 76 p. 1 mark) travaille à un ouvrage qui comprendra l'histoire et la géographie de l'ancienne Mauritanie.

— Le *Deutsch. Reichs und Staatsanzeiger* du 14 février contient une étude d'ensemble sur l'inventaire ou, comme dit l'article, l'*Inventarisation* des monuments historiques de Prusse.

— La troisième livraison de la quatrième édition de l'excellent *Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache* de M. Fr. Kluge (aujourd'hui professeur à l'Université d'Iena) vient de paraître chez Trübner, à Strasbourg. Ce fascicule comprend les pages 97-144 et va de *Frosch* à *Hitte.*

— Le 4[e] volume des Κρυπτάδια, recueil de documents pour servir à l'étude des traditions populaires, est sous presse (Heilbronn, Henninger, 20 fr.). Il sera tiré à 135 exemplaires numérotés. Voici la table des matières : Une sotte jeune femme (trad. du tsigane); Folklore polskie (avec trad. française); Vierzeilen aus den œsterr. Alpen Novelle popolari umbre; Novelline popolare toscane; Note comparative al vol. I; La tentation du confesseur (légende irland.); A welsh poetry; L'étron parlant; Contes flamands de Belgique; Varia.

— L'*Altenglische Bibliothek,* dirigée par M. E. Kœlbing (Heilbronn, Henninger) et qui compte déjà trois volumes : I. *Osbern Bokenam's Legenden,* p. p. Horstmann II. *Amis and Amiloun,* p. p. Kœlbing; III. *Octavian,* p. p. G. Sarrazin, va s'augmenter bientôt d'un quatrième volume, *Arthour and Merlin,* p. p. E. Kœlbing.

— Un ouvrage posthume et assez considérable de Wilhelm Scherer doit paraître prochainement par les soins de M. Richard M. Meyer.

— L'Université de Würzbourg a décerné ses prix, pour l'année 1886-1887, à M. L. Lobkowski de Krotoschin, candidat en théologie et auteur d'un travail intitulé *Episkopat, Presbyterat in den ersten christl. Jahrhunderten*, et à M. H. Schreiber, professeur à Würzbourg, auteur d'une étude qui a pour titre *Kritische Untersuchung der Mittel und Wege für den besten Unterricht im Deutschen an unseren Mittelschulen*.

— Un comité de l'Orient ou *Orientkomité* vient de se former à Berlin. Il est composé de MM. Sachau, Reiss, de Kaufmann et G. de Bleichrœder. Il a pour but d'exploiter l'Orient, et, avant tout, de faire des fouilles en Perse. « Pour connaître l'Assyrie et la Perse, dit une revue allemande, il faut aller maintenant à Paris et à Londres; quiconque a lu les rapports de Dieulafoy, accordera toute confiance à la nouvelle entreprise. »

— A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Schopenhauer, la librairie Brockhaus, de Leipzig, publie de nouvelles éditions à bon marché des Œuvres complètes ou *Sæmmtliche Werke* (6 vols, 6 mark), des *Parerga u. Paralipomena* (12 livr. à 1 mark), de *Welt als Wille u. Vorstellung* (12 livr. à 1 mark).

— La même librairie a fait paraître la douzième partie — sur laquelle nous reviendrons — de *der Neue Plutarch, Biographien hervorragender Charaktere der Geschichte, Literatur u. Kunst*, publication dirigée par M. R. von Gottschall, ainsi qu'une nouvelle édition du *Frauendienst* d'Ulrich de Lichtenstein, en deux volumes, dont nous reparlerons également, et qui est due à M. Reinhold Bechstein.

— M. H. Gerstenberg, de Weimar, propose une édition complète des poésies de Hoffmann de Fallersleben.

LES COLLECTIONS LIBRI ET BARROIS

Le 23 février dernier, M. L. Delisle a pris possession, au nom de la Bibliothèque nationale, de 166 articles faisant partie des collections de M. le comte d'Ashburnham et réclamés dès 1883 comme ayant été volés en divers dépôts publics français. On se rappelle qu'en mars 1883 le comte d'Ashburnham proposa au Musée britannique l'acquisition de ses quatre collections de manuscrits (Libri, Barrois, Stowe, *Appendix*) pour une somme fixée par lui à quatre millions de francs (160,000 l. st.). L'administration du Musée eut pleinement égard aux réclamations que le Directeur de la Bibliothèque nationale fit alors valoir au nom de la France, et facilita de tout son pouvoir les vérifications qui furent faites au Musée même (où se trouvait momentanément déposée une partie des collections mises en vente) par une commission composée de M. Delisle et de deux autres paléographes. En suite de cet examen, 166 manuscrits, ou, plus exactement, 166 articles des collections Libri et Barrois [1], furent réclamés. Sur ce nombre, 66 numéros appartenaient à la collection Barrois, et avaient été signalés dès 1866 par M. Delisle comme ayant été volés à la Bibliothèque nationale [2]; les cent autres faisaient partie du fonds Libri et avaient été volés en diverses bibliothèques, principalement à Tours, à Lyon, à Orléans, à Montpellier, à Carpentras, à la bibliothèque de l'Institut, à Paris. Il fut convenu, entre les délégués français et les autorités du Musée britannique, que, si

1. En effet, ces 166 articles formaient réellement 255 volumes, portefeuilles ou liasses.

2. *Observations sur l'origine de plusieurs manuscrits de la collection de M. Barrois*, dans la *Bibl. de l'Ec. des ch.*, t. II, 193. Voir un supplément publié en 1869, *ibid.*, 6, V, 212.

l'acquisition avait lieu pour le prix demandé par le possesseur, la part contributive de la France, pour les 166 articles réclamés, serait fixée à 600,000 francs; que si lord Ashburnham abaissait ses prétentions, la contribution de la France serait réduite en proportion. Lord Ashburnham ne voulut consentir à aucune diminution et le gouvernement anglais trouvant, non sans raison, sa demande exagérée, se borna à autoriser l'acquisition par le Musée britannique de la collection Stowe pour la somme de 1,125,000 fr. Le père du présent comte d'Ashburnham l'avait eue, en 1849, pour 200,000.

Il est à croire que si Lord Ashburnham avait, en 1883, consenti à céder à la France les 166 mss. réclamés pour la somme indiquée plus haut, le marché aurait eu lieu, mais il ne s'y décida pas, espérant toujours vendre en bloc tout ce qui lui restait de manuscrits. Il dut reconnaître son illusion, lorsqu'en 1884, étant entré en négociations avec l'Italie pour la cession de la collection Libri, il fut spécifié par le représentant du gouvernement italien, M. le sénateur Villari, que les manuscrits réclamés par la France seraient exceptés de la vente. Ces manuscrits étaient devenus invendables depuis que leur origine frauduleuse avait été établie. Voici maintenant en quelles circonstances ils sont rentrés en notre possession. Il n'est pas inutile de donner à ce propos quelques détails, les journaux français et étrangers qui se sont occupés de cette affaire ayant ordinairement rapporté d'une façon inexacte et en y mêlant des considérations d'une valeur fort contestable, bien que M. Delisle, à qui appartient le mérite d'avoir mené à bonne fin une négociation délicate et difficile, eût exposé les faits avec autant de clarté que de précision dans un rapport imprimé au *Journal officiel* du 25 février [1].

Il paraît que le gouvernement allemand eut un instant l'intention d'acquérir tout ce que Lord Ashburnham possédait encore de manuscrits, après les ventes faites à l'Angleterre et à l'Italie. Il avait été, dès l'origine, entendu que les 166 articles réclamés par nous en 1883 nous seraient rétrocédés. Mais en 1887, les conditions n'étaient plus les mêmes qu'en 1883, M. Ferry n'était plus ministre et les Chambres se fussent difficilement décidées à voter les fonds nécessaires. Dans ces circonstances, une proposition très raisonnable et très acceptable fut faite au directeur de la Bibliothèque nationale [2] : la Bibliothèque donnerait une certaine somme et, pour parfaire l'indemnité, céderait à l'Allemagne un manuscrit très précieux, assurément, mais qui n'a pour la France qu'un intérêt fort secondaire, le recueil des poésies des Minnesinger, conservé jusqu'au milieu du XVII[e] siècle dans la Bibliothèque palatine, à Heidelberg, exécuté, dit-on, à la fin du XIII[e] siècle par le chevalier Rudiger Manesse, et incorporé dans la Bibliothèque du roi avec les collections des frères Dupuy en 1656. On sait que ce recueil a été publié par Von der Hagen, qui a fait en détail l'histoire du ms. De plus, la Bibliothèque nationale en possède un fac-similé complet en photographie exécuté il y a deux ans aux frais du grand-duc de Bade. Moyennant la cession de ce ms. et une somme de 150,000 francs que la Bibliothèque nationale a payée en partie, à l'aide d'un capital qui lui a été légué et qu'elle a été autorisée à aliéner, en partie avec ses ressources ordinaires, nous rentrons en possession de la portion des manuscrits Ashburnham réclamée depuis 1883.

Le ms. Manesse a été payé un prix que nous ignorons, mais qui doit être énorme [3], par feu l'empereur d'Allemagne, sur sa cassette particulière, et doit, paraît-il, être offert au grand-duc de Bade pour être réintégré dans la bibliothèque de

1. Ce rapport est reproduit dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

2. Ces propositions furent faites à M. Delisle par M. Truebner, libraire à Strasbourg, qui a servi d'intermédiaire entre le gouvernement allemand, la Bibliothèque nationale et Lord Ashburnham.

3. Ce prix ne peut être inférieur à 450,000 francs.

Heidelberg. Du reste, la négociation qui primitivement devait s'étendre à tous les mss. de Lord Ashburnham, s'est limitée au rachat, dans les conditions qui viennent d'être indiquées, des articles réclamés par la France. Il est probable que cette fois encore, comme en 1883, les exigences du possesseur ont été trouvées excessives. Les 166 articles que M. Delisle vient de rapporter de Londres, représentent-ils la totalité des manuscrits volés dans les bibliothèques françaises que renfermaient les collections Libri et Barrois? Certes non. Les vérifications auxquelles se sont livrés en 1883 à Londres M. Delisle et ses deux auxiliaires ont duré trois jours, et par conséquent n'ont pu porter sur la totalité des 1923 numéros de la collection Libri, et des 702 numéros de la collection Barrois. D'autre part, on conçoit que les voleurs ont eu soin de supprimer les marques d'origine, de dénaturer autant que possible les objets volés. Même avec plus de loisir, il eût été impossible d'établir l'état civil de chaque manuscrit. En pareille matière, les erreurs et surtout les omissions sont inévitables. Déjà, en 1886, dans un mémoire sur les mss. Libri acquis par le gouvernement italien [1], M. Delisle a établi que trois ou quatre mss. dont il avait suspecté l'origine, étaient entrés dans la collection de Libri par suite d'acquisitions légitimes. Et d'autre part, mettant à profit des renseignements qu'il ne possédait pas en 1883, il a prouvé que tels et tels autres mss. de la même collection, sur l'origine desquels il n'avait élevé aucun soupçon, avaient été volés à Poitiers, à Orléans, à Tours [2]. Quant à la collection Barrois, on peut supposer *à priori*, qu'elle contient bien des mss. volés à nos bibliothèques de province. Mais pour en fournir la preuve, il faudrait avoir des inventaires constatant l'état de ces bibliothèques il y a un demi-siècle, et comme on sait, ces inventaires n'existent qu'en bien peu de villes. On fera sans doute encore plus d'une découverte touchant la provenance des mss. réunis par Libri et Barrois, mais on ne saura jamais le tort causé à nos collections par ces deux hommes d'ailleurs bien inégalement coupables, car le second, homme certainement peu clairvoyant, a pu ignorer qu'il achetait des objets volés, tandis que le premier a usé pendant de longues années des facilités exceptionnelles que lui procurait sa position officielle pour dépouiller le pays qui l'avait adopté et lui avait accordé honneurs et places bien au-delà de ses mérites.

Nous devons nous estimer heureux d'être rentrés en possession, même au prix de pénibles sacrifices, d'une grande partie, sinon de la totalité, des trésors littéraires dérobés, il y a environ un demi-siècle, à nos bibliothèques publiques. La solution obtenue fait le plus grand honneur au savant directeur de la Bibliothèque nationale qui, après avoir découvert la fraude, a su la rendre évidente pour tous, et, à la suite de patientes et adroites négociations, a réussi à en obtenir, dans la mesure du possible, la réparation. Cette solution est bonne aussi pour le pair du royaume d'Angleterre qui a réalisé un bénéfice considérable sur la vente d'objets qu'il savait volés. Nos manuscrits seuls n'auront pas à se louer de leur passage par les mains de Libri et des pourvoyeurs de Barrois. Ils nous reviennent, pour la plupart, mutilés, découpés, dénaturés, dépouillés de leurs anciennes reliures, des feuillets de garde où se trouvaient les marques des anciens possesseurs, ornés d'inscriptions mensongères destinées à donner le change sur leur origine.

Paul Meyer.

1. *Notice sur les manuscrits du fonds Libri conservés à la Laurentienne*, dans les *Notices et extraits*, t. XXXII, première partie.

2. C'est ainsi que le ms. Libri 105, qui a été ici même l'objet d'une longue notice (XIV, 485), a été volé à Tours. On en a eu la preuve trop tard pour pouvoir le réclamer en temps opportun, et maintenant il est à Florence.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LÉROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 16 avril — 1888

Sommaire : 170. Foster, Leçons élémentaires de chinois. — 171. Josèphe, p. p. Niese. — 172. Iwan Müller, Manuel d'antiquité classique. — 173. Sidoine Apollinaire, p. p. Luetjohann. — 174. Overbeck, Pompeï. — 175. Mariéjol, Pierre Martyr. — 176. Guerrier, Mably. — 177. Funck-Brentano, Les sophistes allemands et les nihilistes russes. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

170. — **Elementary lessons in chinese** by the Rev. A. Foster. London, Frowde, 1887. In-8.

Mince plaquette de 32 pages dont le titre devrait être : *Premiers conseils aux personnes qui veulent apprendre la langue chinoise parlée.* L'auteur lui-même avoue qu'il n'a d'autre but que de permettre aux personnes, partant pour la Chine, d'utiliser les loisirs d'une traversée de quarante jours.

Dès le début, le Révérend Foster a trouvé un mot heureux. Il prévient charitablement l'étudiant que « la lecture des volumineuses grammaires chinoises publiées en Europe ne pourra lui être de quelque utilité qu'après trois années d'étude, pour le moins ». Voilà une grande vérité dont toute personne désireuse de *parler* chinois devrait se pénétrer. Le chinois, en effet, n'a pas de grammaire; seule, la langue écrite est soumise aux règles d'une courte syntaxe (règles qui subissent de très nombreuses exceptions) ; quant à la langue parlée, elle n'est régie par d'autres lois que celles de la coutume, et on ne l'apprend qu'en s'aidant de la mémoire.

Malheureusement le Révérend F., après un si bon commencement, se laisse comme fasciner par les 214 clefs qui ont découragé un si grand nombre d'étudiants. Il rentre, au plus vite, dans les sentiers battus de la routine, et assure doctement que nul ne peut parler le chinois avant d'avoir appris *par cœur* ces 214 clefs, avec leur *numéro d'ordre*. M. F. met, comme on dit, la charrue avant les bœufs. Il condamne les étudiants à acquérir, par un long et ingrat labeur, une connaissance qu'ils peuvent facilement obtenir, sans même s'en douter, au fur et à mesure qu'ils se familiarisent avec les formes de l'écriture chinoise. Quant aux numéros d'ordre des 214 clefs, c'est là une nouvelle difficulté créée par nos savants d'Occident, et que les Chinois ignorent complètement. Les étudiants célestes arrivent, par l'habitude seulement, à connaître les 214 clefs, non par leur numéro d'ordre, mais par la place qu'occupe chacune d'elles dans le tableau général qu'elles forment. Ils savent ce qui nous suffit à nous-mêmes pour nous servir de dictionnaires. Lors-

que nous cherchons, dans un dictionnaire français, la lettre N, peu nous importe qu'elle soit la quatorzième lettre dans l'alphabet ; pour la trouver, nous n'avons besoin que de savoir qu'elle suit M et précède O.

Le meilleur moyen de connaitre la langue d'un pays étranger, c'est encore d'imiter les procédés usités dans les écoles de ce pays. Il faut donc apprendre les *clefs* comme les Chinois les apprennent.

M. J.

---

171. — **Flavii Josephi opera recognovit Benedictus Niese.** Editio minor. 1 vol. in-12 de 282 et 319 p. (Antiquitatum judaicarum libri I-X). Berlin, Weidmann, 1888 (3 mk le volume).

Cette *editio minor* est une simple reproduction à bon marché de l'*editio major* dont j'ai rendu compte récemment [1]. L'éditeur a supprimé l'introduction et les notes critiques, c'est-à-dire le bagage des variantes ; il n'a indiqué la leçon des manuscrits que là où elle diffère de celle qu'il a cru devoir insérer dans le texte. En revanche, il a maintenu, avec raison, l'indication des passages parallèles de la Bible, dont les premiers livres des *Antiquités judaïques* ne sont, comme on sait, qu'un arrangement *ad usum paganorum*.

Il n'y aurait que des éloges à décerner à cette petite édition, comme à la grande, si M. Niese n'avait jugé à propos d'y appliquer, avec plus de hardiesse encore, son principe que les noms propres hébraïques doivent être ramenés à une orthographe uniforme. C'est ainsi qu'il a écrit partout Ναβουκοδρόσορος au lieu de Ναβουχοδονόσορος, quoique cette dernière forme soit seule transmise par les manuscrits de Josèphe. Pourquoi écrire alors Σαλμανάσσης (IX, 14, 1) à côté de Σελάμψας (paragraphe suivant)? Quand on se pique de conséquence, il faut être conséquent jusqu'au bout. — M. Niese est trop judicieux pour persévérer dans son erreur ; mais il n'est que temps qu'il en revienne.

Θ.

---

172. — Iwan Müller. **Handbuch der Klassischen Alterthumswissenschaft.** Nordlingen, Beck'sche Buchandlung. Fin du vol. I (p. 330-712). Vol. III, p. 1-304, p. 305-688. Vol. IV, complet, 931 p. 1886-1888.

Nous sommes en retard avec le *Handbuch* de M. Iwan Müller, dont nous avons analysé ici les trois premières livraisons (*Rev. crit.*, 5 oct. et 14 déc. 1885, 17 mai 1886). La publication de ce grand ouvrage avance avec une rapidité satisfaisante, mais il a fallu jusqu'ici, et il faut encore, quelque attention pour s'y retrouver. Les deux premiers volumes et le quatrième sont aujourd'hui terminés et prêts pour la reliure ; le troisième est presque achevé. La publication du milieu du quatrième volume (p. 223-482) a suivi, après un long intervalle, celle du com-

1. *Revue critique*, 1888, n° 4.

mencement (p. 1-222) et de la fin (p. 483-931). Ces irrégularités et ces retards sont, en somme, inévitables dans une œuvre collective comme le *Handbuch*. Les *Denkmäler des klassischen Alterthums* de Baumeister ont éprouvé des difficultés aussi grandes, dont les traces ne seront pas effacées : ainsi l'auteur de l'article *Olympia* n'étant pas prêt à temps, il a fallu passer outre, quitte à publier plus tard l'article qui s'était fait attendre en le paginant d'une manière spéciale, 1104 A — 1104 PP. Le *Handbuch* a dû recourir à une combinaison analogue à la fin de la deuxième partie du quatrième volume, qui est paginée de 441 *a, b, c, d*, à 480 *a, b, c*. Quoi qu'il en soit de ces inconvénients, après tout légers, on ne peut que remercier l'éditeur des efforts qu'il a faits pour livrer aux souscripteurs, à des intervalles assez rapprochés, les fascicules qu'il leur a promis.

La dernière partie du premier volume contient l'*Épigraphie grecque* de M. Hinrichs, mort avant la publication de son travail (p. 331-474), l'*Épigraphie romaine* de M. E. Hübner (p. 477-548), la *Chronologie* de M. Unger (p. 551-662) et la *Métrologie* de M. Nissen (p. 665-709). Le volume se termine par une réponse assez aigre de M. Brugmann à M. Bechtel, qui avait attaqué, dans le *Philologischer Anzeiger* (1886, p. 1 et suiv.), la grammaire grecque publiée dans le deuxième volume du *Handbuch* par le professeur de Leipzig. Ces trois pages de polémique auraient pu être supprimées sans inconvénient ; c'est dans une revue, et non dans le corps du *Handbuch*, que M. Brugmann devait se défendre et dénoncer le *böse Wille* de son critique.

Les deux traités d'épigraphie sont de valeur bien inégale. Hinrichs, cela est évident, s'est initié pour la circonstance à l'épigraphie grecque : son travail porte partout la trace d'une science acquise de fraîche date et imparfaitement digérée. L'étude de l'alphabet grec est soignée, bien que proportionnellement trop longue et peu claire ; suivant l'habitude de l'auteur, les citations littérales d'auteurs modernes y sont multipliées sans nécessité et l'abus des guillemets ajoute à la fatigue de la lecture. Le tableau des alphabets grecs inséré à la p. 416 est loin d'être complet. La partie relative aux formules (p. 447-474) est tout à fait défectueuse : c'est une compilation d'après Hartel et Franz, qui présente de graves lacunes et l'image même de la confusion. Quelques paragraphes sont écourtés sans autre motif apparent que le manque de place : c'est ainsi qu'il n'y a que 8 lignes sur les *tituli artificum*. Mais il serait injuste de critiquer sévèrement un travail dont l'auteur était mourant au moment où il en corrigeait les épreuves. Le sujet est d'ailleurs d'une extrême difficulté — *experto crede* — et les travaux de détail préliminaires font encore défaut.

M. Hübner avait déjà publié, dans l'*Encyclopædia Britannica* (9ᵉ édition), un article *Latin Inscriptions* qui est le premier en date des précis d'épigraphie latine dignes de ce nom. Collaborateur du *Corpus*, vété-

ran des études épigraphiques, il était en condition de donner un excellent manuel rien qu'en classant ses notes et en faisant appel à ses souvenirs. Sans être aussi propre à l'enseignement que le *Cours élémentaire* de M. Cagnat, son précis est bien ordonné et plein de renseignements utiles; on peut regretter seulement que la rédaction en soit trop sèche et rappelle parfois celle d'une table de matières. M. de la Blanchère a publié depuis, dans la *Revue archéologique* de 1887 (à part, 1888), l'histoire des études d'épigraphie latine professée par Léon Renier au Collège de France : on n'a qu'à comparer ce lumineux exposé aux p. 481-492 de M. Hübner pour sentir vivement l'absence d'idées générales qui caractérise la manière de ce dernier.

La *Chronologie* de M. Unger a déjà été vivement critiquée par les spécialistes en cette difficile matière, notamment par M. A. Mommsen dans la *Philologische Wochenschrift*. M. Unger a son système à lui, ce qui est une qualité, mais il l'expose sans tenir compte des systèmes des autres, ce qui est un défaut dans un manuel. On peut s'étonner de ne pas trouver un tableau complet des mois grecs, mais seulement quatre calendriers avec un renvoi à l'opuscule de M. Bischoff pour les autres. Or, l'opuscule de M. Bischoff (1884) n'est déjà plus au courant et c'est bien à un manuel qu'il appartenait d'en reproduire les résultats en les complétant.

M. Nissen a disposé sa *Métrologie* sous forme de tableaux très pratiques, qu'il a fait suivre de quelques pages d'explications. D'accord avec M. Dörpfeld, il adopte pour le pied attique la longueur de 0^m 2957, identique à celle du pied romain, à la place de l'ancienne évaluation 0^m 308. Mais il est singulier qu'à propos d'une question aussi importante, il n'ait mentionné aucune des nombreuses discussions auxquelles elle a donné lieu dans ces derniers temps.

Le commencement du troisième volume (p. 1-98), est occupé par un substantiel résumé de M. Hommel, traitant de l'histoire des peuples de l'Asie-Mineure et de l'Égypte jusqu'à l'époque des guerres médiques. Ce résumé doit servir d'introduction à l'histoire grecque. Il est d'autant plus précieux que le sujet n'avait pas encore été exposé sous cette forme, avec de nombreuses références bibliographiques se rapportant aux derniers travaux des orientalistes. Incompétent pour en juger la valeur, je veux, du moins, en faire ressortir l'utilité et le recommander aux historiens comme un des chapitres les plus intéressants du *Handbuch*.

Les 250 pages qui suivent (101-352) sont consacrées à la géographie des pays grecs. L'auteur est M. Lolling, bibliothécaire de l'Institut allemand d'Athènes, un des hommes qui connaissent le mieux la Grèce pour l'avoir parcourue à pied dans tous les sens. M. Lolling a rédigé le volume *Griechenland* de la collection des Guides de Bædeker (1883), livre excellent et digne de toute confiance, malgré des lacunes dont quelques-unes paraissent voulues (le nom seul de Délos y figure en pas-

sant, et il n'est pas dit un mot des fouilles qu'y a pratiquées l'École Française!) La même tendance à ignorer ce qui n'est pas allemand se trahit parfois dans le *Handbuch*, où la bibliographie et l'appréciation des travaux modernes ne sont point, d'ailleurs, irréprochablies. Voici quelques exemples : P. 108, note 1, il ne fallait pas citer l'édition de la Table de Peutinger par Desjardins, sans dire que le commentaire est inachevé. P. 110, le *Voyage* de Choiseul Gouffier devait être nommé parmi ceux qui embrassent une grande partie de l'Orient hellénique; l'omission des planches de l'*Itinéraire* de Le Bas est injustifiable. P. 119, sur le Laurium, il fallait citer le mémoire de M. Rangabé. P. 120, il fallait dire que le premier volume seul de la *Voie sacrée* de Lenormant a paru et qu'il ne traite qu'une petite partie du sujet. P. 128, on ne comprend pas l'omission des belles recherches de M. Holleaux au Ptoion. P. 145, M. Heuzey est appelé *Heysey*. P. 177, sur l'Arcadie, il fallait citer la thèse latine de M. Bertrand, dont le voyage en Argolide manque également à la p. 166. P. 180, au sujet d'Olympie, la seconde édition du livre de Bœtticher n'est pas mentionnée. P. 207, les nombreux articles sur Délos publiés dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* ne sont pas cités; M. Lolling se contente de dire que « M. Homolle fera connaître les résultats des fouilles récentes dans une publication d'ensemble »; mais, en attendant, il ne suffisait pas de renvoyer à l'article de M. Jebb (*Journ. of Hell. Stud.*, I, p. 7 et suiv.); il fallait tout au moins indiquer celui de M. Homolle dans les *Monuments grecs* et le plan de M. Nénot publié à la fin du livre *Archives de l'intendance sacrée à Délos*. P. 208, M. Dugit a donné en 1877 une édition française de son opuscule sur Naxos. P. 209, les articles de M. Clon Stéphanos sur Syros ont été réunis en volume (1875). P. 211, sur les découvertes préhistoriques à Théra, on doit citer les *Céramiques* de Dumont. Même page, je ne trouve pas le mémoire de M. Hinstin sur l'île d'Ios (1861). P. 220, le renvoi aux articles de M. Beaudouin sur Carpathos est inexact. P. 233, la bibliographie de Constantinople est absolument insuffisante : il manque des ouvrages de premier ordre comme ceux de Labarte et de Paspatis, d'utiles compilations comme celles de Constantiniadès (1861), Byzantios (1851), etc. A la même page, *Montpérieux* pour *Montpéreux*; les *Antiquités du Bosphore cimmérien* ne sont pas nommées. P. 241, *Rev. de* (sic) *deux mond.* LI, est une singulière référence, sans compter que l'article mentionné (de seconde main sans doute), n'a pas la moindre valeur. P. 246, je ne m'explique pas l'omission des deux livres de Cecil Torr sur l'île de Rhodes. M. Lolling connaît l'Asie Mineure moins bien que la Grèce; il paraît ignorer les deux curieux volumes de Keppel, *Narrative of a journey across the Balcan, also of a visit to Aizani and other newly discovered ruins in Asia Minor* (1831), les chapitres de l'*Itinéraire* de Le Bas publiés dans la *Revue Archéologique* et la *Revue de Philologie*; il ne dit pas que l'*A-*

sia Minor de Cramer est *unbrauchbar* (ce livre n'a jamais rien valu), croit que les *Principal ruins* de Texier et Pullan ne sont qu'un extrait de la *Description* de Texier, alors que ce livre contient des choses entièrement nouvelles, etc. Mais, en relevant ces inexactitudes ou ces omissions d'importance secondaire, il ne faut pas méconnaître la haute valeur du précis de M. Lolling dans son ensemble; on n'écrira plus jamais sur la géographie du monde antique sans y recourir. La topographie détaillée d'Athènes fait l'objet d'un appendice considérable (p. 290-352, plus une bonne carte de l'Acropole), qui, avec l'article *Athen* de M. Milchhoefer dans les *Denkmäler* de Baumeister, est ce que nous possédons de meilleur sur ce sujet. Il sera difficile d'y trouver en faute M. Lolling, qui le connaît admirablement.

A la suite de ce travail, M. Pöhlmann a donné un résumé de l'histoire politique de la Grèce (p. 355-464), où les points importants sont habilement mis en lumière; on peut regretter, toutefois, que l'histoire de la Grèce après Alexandre soit un peu écourtée. Le chapitre suivant, dû à M. Jung, traite de la géographie de l'Italie et des provinces romaines (p. 467-565). Un sujet aussi vaste ne pouvait être esquissé en quelques pages sans rester imparfait sur certains points; je signalerai notamment des lacunes en ce qui concerne la Corse et la Sardaigne (p. 500)[1], l'Afrique (p. 501-512)[2], l'Espagne (p. 520), la Gaule (p. 525). Il serait absurde de reprocher aux bibliographies de M. Jung de ne pas être complètes, mais il lui arrive souvent de citer des travaux médiocres et d'en omettre d'autres qui sont meilleurs; j'ajoute que les noms propres, ceux des archéologues français surtout, ont été bien mal traités à l'impression. La correction typographique laisse du reste à désirer dans toutes les parties du *Handbuch*.

Une *Esquisse de l'histoire romaine*, par M. B. Niese, fait suite à la géographie de l'empire romain par M. Jung; elle ne se termine pas avec la seconde livraison du III[e] volume (p. 569-688). Il nous semble que les renvois aux travaux modernes devraient être plus nombreux dans un manuel; la bibliographie de la seconde et celle de la troisième guerre punique sont bien insuffisantes; on ne trouve pas non plus les renseignements essentiels touchant les campagnes de Jules César (les beaux travaux de MM. Perrot, Tissot et Heuzey ne sont même pas indiqués).

Les 222 premières pages du quatrième volume contiennent les antiquités politiques de la Grèce par M. Busolt. C'est un excellent manuel, où les sources tant anciennes que modernes sont partout citées avec grand soin. Les deux premiers volumes de la *Geschichte Griechenlands*

---

1. Il fallait citer, à propos des nuraghes sardes, le IV[e] volume de l'*Histoire de l'Art* de MM. Perrot et Chipiez.

2. M. Jung cite à tort le II[e] volume de la *Géographie de l'Afrique* de Ch. Tissot comme ayant paru en 1884; il n'a été publié qu'en 1888, postérieurement à l'impression du chapitre de M. Jung. La bibliographie africaine est insuffisante et renferme beaucoup d'erreurs.

du même auteur ont déjà montré l'étendue et la sûreté de son érudition. L'introduction (p. 1 — 25) est particulièrement intéressante, car on n'en trouverait pas l'équivalent dans les autres ouvrages du même genre; il y est question de l'idée de l'Etat dans l'antiquité, de l'histoire des travaux dont les antiquités grecques ont été l'objet, de la condition des hommes libres et des esclaves en général, du foyer, de la famille et des différentes communautés politiques. Détail à noter chez un écrivain allemand, M. Busolt connaît et apprécie la *Cité antique* de M. Fustel de Coulanges.

Nous devons nous contenter de signaler, dans ce même volume, les *Antiquités militaires des Grecs*, par M. Bauer (p. 225-331, avec de bonnes gravures), les *Antiquités privées* par M. Iwan Müller (p. 335-480 *b*, avec figures); ces deux chapitres témoignent de beaucoup de soin et d'une connaissance très étendue des monuments. On y trouve sans doute quelques menues erreurs, mais qui ne nuisent en rien à l'utilité de l'ensemble : il y aurait pédantisme et même injustice à s'y arrêter.

La fin de ce volume (qui ne peut guère, à cause de sa grosseur, être relié en un tome unique), contient les *Antiquités politiques des Romains* par M. Hermann Schiller, l'auteur bien connu de l'histoire de l'Empire (p. 483-704), les *Antiquités militaires de Rome*, par le même (p. 707-744), précis accompagné de gravures assez satisfaisantes, et les *Antiquités privées*, par M. Voigt (p. 746-931). M. Voigt a eu l'heureuse idée, déjà mise en pratique par M. Bouché-Leclercq dans son *Manuel des Institutions romaines*, de séparer les notes contenant des renvois aux auteurs de celles qui donnent la bibliographie moderne. Cette partie du *Handbuch*, renfermant les travaux de MM. Voigt et Schiller, ne fait pas double emploi avec le *Handbuch* de Mommsen et Marquardt; elle repose en grande partie sur des recherches personnelles et se signale par l'extrême abondance des informations. Les chapitres écrits par M. Voigt sont particulièrement remarquables à cet égard et nous ne saurions trop en recommander la lecture à ceux qui veulent être bien informés. L'archéologie proprement dite n'y est pas plus négligée que l'histoire du droit, témoin les paragraphes substantiels relatifs à l'habillement, aux repas et à la construction des maisons romaines.

Ce qui reste à publier du *Handbuch* en est peut-être la partie la plus difficile : nous avouons ne pas attendre sans curiosité l'histoire de l'art grec et romain, qui doit trouver place dans un des prochains fascicules. En jugeant une pareille entreprise, qui marque une date dans la philologie contemporaine, il est nécessaire d'en mesurer les difficultés et les périls pour apprécier équitablement les résultats obtenus. En somme, M. Iwan Müller peut être satisfait de l'œuvre qu'il dirige; excepté l'épigraphie grecque de Hinrichs, dont l'insuffisance fait tache — pourquoi ne prierait-on pas M. Dittenberger de la récrire? — on peut dire

que toutes les parties publiées jusqu'à présent s'élèvent au-dessus du médiocre et qu'il en est au moins quatre qui sont excellentes.

Salomon Reinach.

---

173. — **Gai Sollii Apollinaris Sidonii epistulæ et carmina.** Recensuit et emend. Christ. Luetjohann. Accedunt Fausti aliorumque epistulæ ad Ruricium aliosque, Ruricii epistulæ; rec. et emend. Bruno Krusch. (Monumenta Germaniæ, Auct. antiquissimi, t. VIII). Berolini, Weidmann, 1887, lxxviii-484 p. In-4. Prix : 16 Mark.

Le jeune savant auquel la Direction des Monumenta avait confié la tâche d'éditer les œuvres de Sidoine Apollinaire est mort en 1884, laissant l'édition inachevée et n'ayant pu revoir les épreuves que jusqu'à la page 104. M. Mommsen, aidé de MM. Fred. Leo et Wilamowitz, a dû poursuivre lui-même la publication des Lettres; pour les poésies, c'est M. Leo qui s'en est chargé avec le secours de MM. Mommsen, Bücheler et Wilamowitz.

Les meilleurs manuscrits de Sidoine proviennent d'un archétype mutilé dans lequel non seulement les Poésies mais une bonne partie des Lettres faisaient déjà défaut, ici un quaternio est perdu, là un autre a été transposé; ailleurs, certaines lettres blessantes pour les Goths semblent avoir été supprimées à dessein. Les principaux représentants de cette famille de mss. incomplets sont le *Laurentianus* XLV, 23 (T), attribué au xii^e siècle, mais que je crois au moins d'un siècle plus ancien, le *Marcianus 554* de la bibliothèque Laurentienne (M) du x^e ou xi^e siècle et surtout le *Laudianus* 104 d'Oxford (L) assigné au x^e s., mais qui me semble remonter au ix^e. Il y a bien encore le *Paris* 18584 que j'appelle N, et le *Vatic.* 1703, que je désigne par V, qui me paraissent mériter considération; si Luetjohann avait vécu, il aurait probablement tiré parti au moins du ms. de Paris qu'il a cité deux ou trois fois dans la partie imprimée sous ses yeux. Néanmoins j'admets volontiers, avec les éditeurs, la supériorité de L ; c'est un ms. vierge, qui n'a subi aucune correction et dont le copiste fort consciencieux respecte toutes les fautes de son modèle, laisse des blancs proportionnés à la longueur des lettres ou mots omis [1]. N, copié sur le même exemplaire que L (Luetjohann le reconnaît), ne reproduit pas les espaces en blanc avec le même soin et il a subi de très nombreuses corrections qui rendent parfois méconnaissable la leçon première.

Les éditeurs se sont appliqués à suivre L aussi religieusement que possible, par exemple *Ep.* I, 7, 6, au lieu de « Deferimus igitur nil tale metuenti totam *perimachiam* » L portant *per*, un blanc de 8 lettres et *machinam*, ils rétablissent « *perniciter machinam* », en sorte que le mot *perimachia*, qui n'avait pour lui que l'autorité de Sidoine, devra

---

1. On peut comparer deux mss. du *de oratore*, de Cicéron, offrant le même caractère, le ms. 238 d'Avranches et l'Harleianus 2736.

disparaître des lexiques. Dans la plupart des cas on obtient ainsi des corrections satisfaisantes, mais, il faut bien l'avouer, les suppléments ne peuvent avoir que la valeur d'une conjecture. Luetjohann n'a, d'ailleurs, pas toujours été fidèle à son système ; ainsi il rejette la leçon de L : *reus* (*Ep.* I, 11, 16), que j'avais proposée [1] d'après le Par. 18584 ; ailleurs, il ne suit pas d'aussi près qu'on le pourrait la tradition accusée par L. Au lieu de la vulgate *Ferreolus circumsistentibus* (*Ep.* I, 7, 9) L porte *pra*, un blanc de 3 lettres, *torius*, un blanc de 7 lettres, *sistentibus* ; j'ajoute que la même leçon est dans le Par. 18584, sauf le blanc entre *pra* et *torius* ; on devait, pour être conséquent, rétablir *praefectorius circumsistentibus*. Le nom propre lui-même n'est qu'une interpolation. Il eût été indispensable de publier les variantes de N, que Luetjohann déclare avoir collationné en entier, pour contrôler celles de L. Très souvent [2], N confirmerait L, quelquefois même il favoriserait une conjecture ; par exemple *Ep.* VII, 9 (p. 116, 1), au lieu de « sed dicitis *viro* Eucherium », leçon de L, M. Mommsen propose *jure* et on trouve dans N, de première main (la seule qui nous occupe), « *uieucherium* ». Dans d'autres cas le témoignage de L seul pourrait être infirmé par celui de N ; ainsi admettre *rusticanter* (*Ep.* IX, 3, p. 152, 18) quand N porte *rusticantem* avec tous les autres mss. me paraît risqué ; éditer « operibus incumbere incumbere satis » (*Ep.* IX, 3, p. 152, 16), d'après le seul L semblera l'effet d'un respect exagéré, d'autant plus qu'à partir du livre IX, L est transcrit d'une autre main qui paraît moins ancienne. Enfin quand N est d'accord, contre L, avec les principaux mss. de la famille complète, on est autorisé à reconnaître la vraie leçon ; par exemple avant la Contio (*Ep.* VII, 9, p. 113, 11) : « factum est ut omnes non aspernanter audirent quod deinceps ambienter *expeterent* », on doit préférer *exponerent* fourni par N en même temps que par le *Vat.* 3421, le Matritensis, etc. Cela dépend d'ailleurs de la valeur qu'on attribue aux mss. de l'autre famille.

Il n'eut même pas été superflu de donner les variantes du *Vaticanus* 1783 du xe siècle, que j'appelle V, qui a été négligé comme étant du xie ou xiie siècle [3]. Par exemple, il aurait confirmé la leçon de L, *ferocisse* (*Ep.* I, 9, p. 15, 23) dans un passage où N lui-même porte à tort, semble-t-il, *ferocissimae*.

Pour les Poésies, ainsi que pour les lacunes des Lettres, il faut recourir à des manuscrits complets tels que le *Matritensis* E c 102, sæc. x-xi dans lequel on a reconnu le *Cluniacensis* de Savaron (C), le

---

1. *Rev. de philologie*, 1879, p. 158.

2. Par exemple *fors fuat* (*Ep.* II, 2, p. 26, 10) ; *creterrae* (*Ep.* II, 9, p. 32, 13). *quandam* (*Ep.* III, 4, p. 43, 6) ; *anquirerem* (*Ep.* IV, 2, p. 53, 18) ; *decipulum* (*Ep.* VIII, 10, p. 138, 23). — Ailleurs, N est plus correct que L, ainsi il porte *oratur* (*Ep.* VIII, 1, p. 126, 12) faute légère pour *orator*, tandis que L donne *oratus*, ce qui déroute complètement.

3. Ce ms. contient les Lettres, sermons et opuscules de Fulbert de Chartres que Luetjohann n'avait pu reconnaître « episcopi nescio cujus epistulas » (Præf. p. xviii).

Paris. 2781 ou *Puteanus*, s. XI (P) et le *Paris* 9551 (F), de la fin du XII[e] siècle suivant L., mais en réalité du XIII[e] siècle avancé. En outre, dans M, dont les lacunes des lettres ont été comblées à une époque très ancienne, se trouvent les Carmina I-VIII avec une forte lacune (II, 183-548) et dans T, au milieu des Lettres du livre I, tous les Carmina dans un ordre un peu différent de la vulgate.

Mettons d'abord F de côté dont les éditeurs se seraient passés avec avantage; il surcharge inutilement l'apparat critique de ses erreurs grossières et n'a pas fourni, je pense, une seule correction. Je vois bien l'excuse qui peut être fournie à son égard; il est le seul qui renferme les mots de la lettre I, 2 « si casu dentium series ordinata praemineat, niveum protinus repraesentat ipsa colorem », admis dans le texte depuis Wouweren et Savaron. Or, un écrivain du XII[e] siècle, Raheyinus, faisant le portrait de l'empereur Frédéric I[er], emprunte à Sidoine les principaux traits de sa description et semble avoir connu cette phrase; par là, on pouvait espérer que F était le dernier représentant d'une famille perdue de mss.; en fait, il ne présente qu'une interpolation de plus et il fallait, après examen, le sacrifier ainsi qu'on a négligé de parti pris une foule de mss. beaucoup moins corrompus que lui.

Si, comme le pense M. Leo (p. XXV et suiv.), LMTCFP dérivent d'un même archétype qui peut remonter au VIII[e] siècle, toute la partie qui manque dans la famille mutilée nous est parvenue d'après des exemplaires interpolés; et quand on a eu recours à un manuscrit (σ) pour combler les lacunes, on a négligé d'en relever les variantes. Sans entrer dans le détail de la classification laborieuse des mss. à laquelle s'est arrêté M. Leo, il me suffira de dire ici qu'on peut reconnaître les leçons de σ même pour la partie conservée par LN etc. Seulement Luetjohann a cru suffisant de collationner le ms. de Madrid (C) pour faire connaître les leçons des mss. complets; il a négligé à tort le Vatic. 3421, du X[e] siècle (que j'appelle A) [1] et le Regin. 203, du XI[e] siècle.

Sans doute le texte de Sidoine est moins bien assis pour toute la partie qui manque dans LN, mais il fallait au moins communiquer au monde savant les témoignages les plus authentiques pour cette partie aussi bien que pour l'autre. L. malheureusement manquait de notions paléographiques suffisantes [2] lorsqu'il a commencé son travail; la plupart des dates qu'il attribue aux mss. ne soutiennent pas la discussion; la besogne de déblaiement était ardue, il s'y est livré tout entier, avec un soin et une conscience remarquable et je ne voudrais pas que les observations que je fais ici dans l'intérêt de Sidoine dimi-

1. On trouve exceptionnellement qqs. unes des variantes citées pour les poésies. Voir sur ce ms. *Mélanges Graux*, p. 321-327. — Je n'ai pas vu moi-même le ms. de Madrid, mais les renseignements que m'ont fournis sur lui Ch. Graux et G. Lœwe me font penser qu'il ne peut remplacer entièrement le Vat. 3421.

2. Carm. 2, 317, il mentionne de C la leçon *pro* au-dessus de *severus*, sans s'apercevoir que c'est une glose « pro[prium nomen], » qui se trouve perpétuellement au-dessus des noms propres dans les manuscrits.

nuassent les regrets qu'a causés aux philologues la perte de ce brave et laborieux jeune homme.

Citer les noms de MM. Mommsen, Leo, Bücheler et Wilamowitz, c'est dire que des matériaux accumulés par Luetjohann, on en a tiré le meilleur parti possible. Chacun de ces savants latinistes a contribué, par quelques conjectures, à améliorer le texte des poésies [1].

On peut naturellement différer d'avis sur plus d'un point; ainsi la conjecture de M. Bücheler (Carm. 9, 111) « fletus *pingimus* » au lieu de *pangimus* me paraît inutile; *pangere* a le sens de « chanter » dans Paulin de Nole (6, 24) et Fortunat (II, 2, 1). Au lieu de *salebris saliens* (Carm. 22, 35) qui semblerait (d'après les éditeurs) reposer sur C T, il faut conserver la leçon des mss. A P T *salebras* ou corriger *salebra*.

Plusieurs *indices* fort utiles terminent le volume, l'un des « loci similes auctorum Sidonio anteriorum » dû à M. Eug. Geisler, qui ne comprend pas moins de 64 pages; un « index personarum » et un « index locorum » qui sont l'œuvre personnelle de M. Mommsen [2] et où plus d'une rectification est apportée à l'édition; enfin un « index verborum et locutionum » rédigé par M. Edouard Gruppe. En somme, cette première édition critique est une base solide pour les études nombreuses auxquelles peuvent se prêter les œuvres de Sidoine Apollinaire [3].

Emile Chatelain

---

174. — **Pompeji in seinen Gebæuden, Alterthümern und Kunstwerken dargestellt,** par J. Overbeck, 4me édition, publiée en collaboration avec Aug. Mau. Leipzig, Engelmann, 1884, gr. in-8 de xvi-676 p.

Ce grand ouvrage est bien connu de tous ceux qui ont visité l'Italie méridionale autrement qu'en simples touristes. Si l'on veut avoir une idée exacte de ce qu'était la civilisation pompeïenne, sans recourir aux innombrables études de détail qui ont paru sur Pompeï depuis le commencement de ce siècle, ou seulement depuis 1861, époque où M. Fiorelli fut chargé officiellement de la direction des fouilles, il faut lire le livre de M. Overbeck. On y trouvera, très savamment et très clairement exposé, tout ce qui concerne la topographie de l'antique cité, l'architecture de ses monuments et de ses habitations privées, ses mœurs quotidiennes, ses arts. L'auteur ne pouvait s'adjoindre, pour cette nouvelle édition, un collaborateur plus compétent que M. Mau, si familier avec les antiquités pompeïennes. M. Mau a revu particulière-

1. J'approuve d'autant mieux la correction de M. Leo, *hederate* (Carm. 9, 296) que je l'ai proposée moi-même (*Rev. de phil.* 1870, p. 64). Ce court article a échappé aux éditeurs.

2. La leçon *Vorocingus* semble mieux autorisée que *Voroangus;* elle se trouve dans L N (Ep. II, 9) et dans A C, Reg. 203 (avec la var. *Voracingus* P T).

3. Je n'ai pas examiné les lettres de Faustus et Ruricius publiées par M. B. Krusch, avec le secours des mss. de S. Gall 190 (s. ix), des Paris. 12097 (s. vi-vii) Paris. 1564 (s. ix).

ment l'introduction et les quatre premiers chapitres de la première partie, ceux qui traitent du plan et des édifices de Pompeï, des maisons, des bains, des tombeaux, etc. Les derniers chapitres de cette même partie et la dernière partie tout entière ont été remaniés par M. Overbeck. De nombreux renvois, rejetés à la fin du volume, éclairent le texte et permettent d'approfondir les questions qui n'y sont que légèrement touchées. L'illustration, sans être luxueuse, est suffisante. En un mot, cette quatrième édition, retouchée et mise au courant des récentes découvertes, nous paraît appelée au même succès que les précédentes.

G.

---

175. — J. H. Mariéjol. **Un lettré italien à la Cour d'Espagne.** *Pierre Martyr d'Anghera*, sa vie et ses œuvres. Paris, Hachette, 1887. In-8, 239 pp.

Le livre de M. Mariéjol, présenté comme thèse pour le doctorat à la faculté des lettres de Paris, a été très favorablement accueilli, et pour en parler ici, il suffirait de reproduire les critiques et surtout les éloges adressés à l'auteur pendant la soutenance. Signalons d'abord une importante lacune : M. M. ne discute pas suffisamment l'authenticité des lettres de Pierre Martyr, la plus riche des sources où il puise. Il a jugé, paraît-il, que cette question, très controversée dans ces derniers temps, méritait une étude à part qu'il publiera très prochainement. C'était l'introduction naturelle du livre; il eût mieux valu qu'elle vînt avant lui. La vraie raison ne serait-elle pas que M. M. a craint de déparer sa thèse par des discussions trop arides? Il a, en effet, une tendance, par excès de scrupule littéraire, à éviter, en écrivant, tout ce qui pourrait paraître trop technique, à faire allusion aux événements historiques plutôt qu'à les raconter, à supprimer des dates avec lesquelles le lecteur est peu familier. Mais le livre est écrit avec finesse et esprit. Le personnage de Pierre Martyr s'en dégage avec une netteté pleine de charme. On voit cet italien, transporté par les circonstances en Espagne, dans ce rude milieu si différent de l'entourage des papes où il avait vécu jusque là, milieu qui, à son tour, réagit sur lui, fortifie ses croyances, sans rien lui ôter de son humanité et de son indulgence. C'est un chanoine, très fier de son talent littéraire qui lui donne accès jusqu'au pied du trône, jaloux de Ximénès, et comme ce moine austère et dur, ambitieux de jouer un grand rôle, se confinant à contre-cœur dans ses fonctions de précepteur des enfants nobles, saisissant avec joie l'occasion qui s'offre à lui de s'essayer une fois dans la diplomatie et s'y employant avec tant de zèle qu'on ne lui confie plus d'autre mission, fort désappointé que le pape Adrien, son ancien ami, ne lui offre pas une haute situation à la cour pontificale, mais se résignant facilement et sans aigreur à vivre dans une oisiveté intelligente et opulente, ne dédaignant pas la bonne chère et les plats sucrés — petit défaut qu'il partage avec Pétrarque — se plaisant surtout à relire ses auteurs favo-

ris. Cet aimable personnage qui représente la culture italienne au milieu de la rudesse espagnole, serait déjà fort intéressant par lui-même; il a eu, de plus, la bonne fortune d'assister aux plus dramatiques événements de son temps. Il a vu la chute de Grenade, il a connu Christophe Colomb, il a été le familier de Ferdinand et d'Isabelle; il a suivi, en témoin attristé et savamment attentif, les progrès du mal qui lentement s'emparait de Jeanne la folle; il a été mêlé à la révolte des communeros, il a donné des conseils au jeune Charles-Quint. Il a raconté tous ces événements dans des lettres écrites au jour le jour et sous l'impression même des faits. M. M., sans jamais perdre de vue son héros, nous introduit avec lui au milieu de ces grandes scènes. Les géographes connaissent surtout Pierre Martyr par l'enthousiasme clairvoyant qu'il a montré au retour de Colomb, et par ses décades ou son *De orbe novo*, une des sources les plus importantes pour l'histoire des découvertes, et qui, répandu de très bonne heure par fragments, traduit en plusieurs langues, a certainement contribué plus que tout autre à propager la grande nouvelle. Ils regretteront un peu la discrétion de M. M. qui eût pu leur fournir, au moins dans une note, la bibliographie, c'est-à-dire l'histoire complète du succès de cet ouvrage [1]. Tel qu'il est, le livre de M. Mariéjol plaira à tous ceux qui aiment la Renaissance; il fait souhaiter que l'auteur consacre à d'autres études du même genre les qualités qu'il a montrées dans celle-ci.

L. Gallois.

---

176. — **L'abbé de Mably**, moraliste et politique, étude sur la doctrine morale du jacobinisme puritain et sur le développement de l'esprit républicain au XVIII[e] siècle par M. W. Guerrier, professeur à l'Université de Moscou. Paris, Vieweg, 1886, in-8 de 208 pages.

Comme tous ses contemporains, Mably n'a point séparé la politique de la morale, ou plutôt il a vu dans la seconde la base nécessaire de la première; aussi on ne peut bien comprendre son système politique qu'autant qu'on connaît ses théories morales. Cela explique le double point de vue sous lequel M. Guerrier a successivement étudié Mably : comme moraliste et comme politique.

Quelque originalité que ses admirateurs aient pu attribuer à Mably,

---

1. Dans la première édition (1516) des trois premières décades, Pierre Martyr se plaint que la première décade ait été publiée sans son avis. Cependant, dans le privilège de la première édition de cette décade (1511), il est dit que la reine Jeanne n'accorda le droit d'imprimer qu'à la demande de Pierre lui-même. M. M. résout ce problème en supposant que le ms. lui ayant été dérobé par Lucio Marineo, Pierre n'aurait pu se refuser à l'impression. Ne peut-on pas admettre, plus simplement, que Pierre, lorsqu'il parle de la décade publiée malgré lui, fait allusion à la traduction italienne qui parut en 1507 dans la collection de voyages dite de Vicence intitulée « Paesi novamente ritrovati et novo mondo da Alberico Vespucci florentino intitolato »? cf. d'Avezac *Bulletin de la Société de Géographie* 4[e] série. T. XIV (1857), p. 310.

ses doctrines sont dans un rapport étroit avec celles des naturalistes et des physiocrates. C'est pour cette raison que M. G. a commencé par étudier les différents systèmes qui ont pris naissance ou se sont développés pendant les deux premiers tiers du XVIII[e] siècle, en particulier le naturalisme d'Helvétius et du baron d'Holbach et la morale utilitaire des physiocrates, ainsi que le communisme de Morelly. Tous ces philosophes ont ceci de commun qu'ils voulaient ramener les « phénomènes de la vie morale de l'homme à des causes purement physiques » et qu'ils voyaient, dans l'intérêt personnel bien entendu, la source de toute justice, aussi bien que la condition du bien général; le marquis de Mirabeau n'avait-il pas été jusqu'à dire « qu'une action vertueuse n'est qu'un calcul intéressé »?

Mably accepte le point de départ des naturalistes et des physiocrates, mais il s'écarte des premiers par ses tendances religieuses et le rôle amoindri qu'il accorde aux passions; il diffère des seconds en ce qu'il est l'adversaire de la propriété individuelle dont les physiocrates proclamaient si hautement la nécessité et la raison. Le vrai précurseur de Mably, à cet égard, est Morelly. Pour lui, comme pour l'auteur paradoxal du *Code de la nature*, la propriété est un mal; elle « a rompu l'harmonie sociale, corrompu l'amour (nécessaire) de soi-même », « sans elle, il n'y aurait pas de vices ». Voilà ce qu'avait écrit Morelly et ce qu'accepte Mably; tout autre était la manière de voir des naturalistes et des physiologistes : aussi, bien qu'admettant l'identité de l'intérêt général et de l'intérêt particulier, principe fondamental de leur doctrine, Mably devait-il être amené à les combattre.

Ce qu'il reprochait aux naturalistes, c'était leur hostilité aux croyances religieuses et leurs tendances athées; non seulement il croyait, lui, à la nécessité d'un principe religieux dans la morale, non seulement il proscrivait les athées comme des ennemis de la société, mais il allait jusqu'à proclamer la nécessité d'un culte public. Bien loin aussi d'exalter l'influence des passions, comme les partisans du naturalisme, Mably cherchait à les rabaisser, à en amoindrir l'importance; diminuer leur rôle et partant nos besoins, tel était le dernier mot de sa philosophie.

Avec le communisme, dont il devait l'idée à Morelly et qui le séparait des naturalistes, Mably professait une autre doctrine, qu'il tenait, celle-là, de Rousseau, la doctrine de l'égalité, qui se rattache si étroitement au communisme, et dont il allait se faire l'apôtre. Tandis que l'inégalité lui apparaissait comme la cause première de tous les vices, l'égalité absolue reposait pour lui sur le droit primordial de la nature; de là sa nécessité; aussi, avec la communauté des biens, unique moyen de fonder la morale sociale sur l'intérêt personnel, l'égalité peut-elle seule rendre les hommes vertueux et heureux. C'est ainsi que Mably transforme *a priori* la société actuelle en une société toute idyllique, qui ne connaît ni le vice ni la souffrance. Il ne restait qu'à y faire ré-

gner toutes les vertus, vertus toutes humaines sans doute et empruntées à la morale, remise en honneur, des anciens philosophes. Mably en compte sept principales; en première ligne, mais après l'amour de la patrie, la justice fondée sur l'égalité. Partout, on le voit, ce sont les mêmes chimères, l'hypothèse mise à la place de la réalité; Mably est bien le fils d'un temps dont il a dit lui-même que c'était le siècle du paradoxe. S'il repousse avec raison l'existence d'un contrat social primitif, il n'en affirme pas moins comme incontestable l'existence première de la communauté, suivie d'un partage des biens, dont l'histoire ne sait rien.

Les théories politiques de Mably sont dans un rapport étroit avec ses doctrines morales; elles en sont la conséquence; mais Mably n'y a fait que développer ou transformer les systèmes qui avaient été proposés ou défendus avant lui. Tous les publicistes du XVIII[e] siècle ont prétendu trouver dans le passé historique de la France, et François Hotman l'avait voulu déjà deux siècles avant eux, la raison de leurs théories politiques; Mably a suivi cet exemple; mais avec quelle liberté il change et interprète les évènements ! Rien ne le prouve mieux que le portrait qu'il a fait de Charlemagne « à la fois philosophe, législateur, patriote et conquérant », et devenu pour lui le souverain idéal d'une monarchie républicaine, le fondateur enfin du gouvernement représentatif en France. On ne pouvait transformer les faits avec plus de sans-gêne. La première partie des *Observations sur l'histoire de France*, publiée en 1765, et dans laquelle Mably prétend retrouver les origines de la constitution libre et républicaine qu'il rêve, n'est guère qu'un roman, où l'hypothèse et le paradoxe ont pris la place de la vérité historique. Mably a montré un sentiment plus juste de la réalité dans la seconde partie de cet ouvrage célèbre; mais, si elle fut accueillie avec enthousiasme, comme elle ne fut publiée qu'après sa mort, en 1788, elle a moins d'importance pour l'histoire de ses idées.

Il n'en est pas de même de l'*Étude sur l'histoire*, publiée entre 1763 et 1767, comme le montre M. G.; elle renferme avec les *Doutes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés* et le *Gouvernement de Pologne*, qui parut vers 1770, le résumé des doctrines politiques de Mably. Mably est un partisan déclaré de la monarchie, mais tous ses efforts tendent à affaiblir et à diminuer le pouvoir exécutif du souverain, à relever, au contraire, et à accroître les prérogatives et les droits du pouvoir législatif. Tandis aussi que le gouvernement de l'Angleterre paraît à Montesquieu le modèle le plus parfait du gouvernement représentatif, Mably, frappé des droits considérables dont y jouissait le roi, lui oppose, par une conception singulière, le gouvernement de la Suède, « ce chef-d'œuvre de la législation moderne, que les législations les plus célèbres de l'antiquité ne désavoueraient pas. » Cette crainte du pouvoir exécutif était la conséquence naturelle des principes égalitaires de Mably; si, par une contradiction manifeste, il conservait néanmoins

et regardait même la monarchie comme nécessaire, on s'explique qu'il ait tout fait pour rabaisser le souverain et que les représentants de l'autorité ne lui inspirent qu'un sentiment de jalousie. Les disciples de Mably ne feront aussi que mettre en pratique ce qui était au fond de ses doctrines, en abolissant la Royauté et en proclamant la République.

L'idée que Mably se fait du pouvoir législatif ne présente pas moins de singularité et ne donne pas lieu à des contradictions plus manifestes. « Parce que la nature, dit-il, a donné aux hommes, avec des passions, l'amour de la justice et de l'intelligence, les lois leur sont nécessaires et ils sont capables de s'en faire. » Mais qui est-ce qui fera ces lois? « Le peuple, dit-il encore, n'aura de confiance dans les lois qu'autant qu'il sera lui-même son propre législateur » ; il semble dès lors que, comme Rousseau, Mably doive reconnaître à la nation tout entière et à elle seule le droit de faire les lois, mais il n'en est rien ; tout partisan de l'égalité absolue qu'il est, Mably est un adversaire de la pure démocratie et personne n'a mieux signalé que lui dans son traité *Du cours et de la marche des passions de la société* et dans les *Entretiens de Phocion*, les dangers du gouvernement direct du peuple par le peuple, ni fait une critique plus amère de la démocratie ; aussi, n'a-t-il guère pris moins de précautions contre le pouvoir législatif que contre la puissance exécutive. Ce n'est pas à la nation entière qu'il l'accorde, mais seulement à ses représentants, et ceux-ci ne doivent être choisis que parmi les hommes qui possèdent un héritage, les seuls qui soient capables de prendre part au gouvernement. Ce n'était pas la peine de partir de l'égalité absolue pour aboutir à un pareil résultat.

Ce n'a pas encore été assez cependant pour rassurer Mably ; afin d'arrêter les empiètements du pouvoir législatif, il n'hésite pas à imposer à ses membres un mandat impératif ; cela même ne devait pas le satisfaire et, frappé de plus en plus, à mesure qu'il avançait en âge, de ce qu'il y avait de ruineux dans son système politique, il ne crut rien trouver de mieux, pour le mettre à l'abri de toute surprise, que « d'établir la communauté des biens et l'égalité des conditions, parce qu'il n'y a que ce seul arrangement qui puisse détruire ces intérêts particuliers, qui triompheront toujours de l'intérêt général. » Ainsi Mably ne croyait pouvoir fonder un gouvernement parfait qu'en l'établissant sur la communauté des biens, base de son système moral.

Ce n'était guère que reculer la difficulté, et Mably a lui-même senti la faiblesse de sa théorie. Comment, en effet, établir cette communauté des biens nécessaire? Quel est le nouveau Lycurgue qui se chargera de cette tâche difficile? Les lois peuvent-elles donner aux passions une impulsion générale qui nous porte au bien? Mably finit par en douter, comme on le voit, dans son ouvrage sur *Le cours et la marche des passions*, où il se demande s'il n'arrivera point un moment où les

lois affaiblies ne pourront plus gouverner les esprits subjugués par les passions « molles et lâches ». C'était reconnaître l'impuissance de la politique pour diriger les hommes et la nécessité de la morale « pour les attacher à leurs devoirs et leur rendre agréable la pratique des vertus les plus difficiles ». Il est évident que la morale dont il s'agit ici est tout autre que l'intérêt bien entendu, point de départ du système philosophique de Mably.

M. G. a très bien mis en lumière les contradictions auxquelles est ainsi arrivé le célèbre publiciste qui doute, à la fin de sa carrière, de la toute-puissance de la politique et de la législation pour réaliser le bonheur général et reconstruire la société d'après les exigences de la pure raison. Mais les disciples de Mably devaient passer outre aux contradictions de son système et en tirer les dernières conséquences; c'est par là que cet écrivain a eu, sur la marche de la Révolution, une influence si considérable; cela seul suffit à donner à l'étude de ses doctrines un intérêt historique incontestable et le talent avec lequel M. W. Guerrier s'est acquitté de cette tâche difficile, assure à son livre un succès aussi grand que mérité.

Ch. J.

---

177. — **Les Sophistes allemands et les nihilistes russes,** par Th. Funck-Brentano. Paris, Plon, 1887, in-8, 295 p. 6 fr.

On ne discute pas un livre comme celui-ci; on ne peut qu'en constater l'existence et la déplorer. N'est-il pas temps d'en finir avec les procédés d'exposition et de critique où triomphait le P. Gratry? Prendre de seconde ou de troisième main, comme l'a fait M. Funck-Brentano, quelques phrases détachées, mal comprises et mal traduites, avoir sans cesse à la bouche les mots de sophistique, de don quichottisme et d'extravagance, qualifier d'absurde l'idéalisme de Berkeley et de désopilantes les synthèses de Hegel, parler de Charenton et de M. de la Palisse, réfuter Rousseau et le xviii^e^ siècle français, Kant et ses successeurs allemands, en montrant qu'ils aboutissent logiquement au naturalisme, à l'impressionisme, à l'athéisme, à l'anarchisme et au nihilisme, quoi de plus aisé et aussi de plus banal?

Mais, si l'on ne peut exiger des gens qu'ils aient l'intelligence des choses philosophiques, on a le droit de réclamer d'eux quelque sérieux dans l'étude des doctrines qu'ils prétendent renverser. Personne n'est forcé d'écrire; mais celui qui écrit, doit avoir une idée des choses dont il traite. Mieux vaut ne rien dire que dire de Pascal « qu'il fit de l'idée de Dieu, telle que l'avait entendue Descartes, le principe de sa science et de sa foi » (p. 3); de Galilée, qu'il vit un corps rouler sur un plan incliné « avec une vitesse uniforme » p. 10; mieux vaut ne pas parler du *Metalogicus,* que de l'attribuer à un certain « Jean Sarrabiensis *(sic !)* du xii^e^ siècle » (p. 85). Quatre chapitres de citations prises au hasard et

de commentaires enfantins ne prouvent ni qu'on ait lu Kant, ni qu'on l'ait compris, et ne donnent pas le droit de conclure « que la doctrine de Kant est, dans toute la rigueur du terme, une philosophie d'aveugle qui traiterait des couleurs » (p. 55). Assurer, sans autre forme de procès, que la doctrine de Fichte est une intuition légitime au point de vue du moi transcendantal, mais tout aussi insensée (p. 69), c'est montrer que l'on ignore également et Fichte et le sens Kantien du mot « intuition », et la portée du mot « insensé ». Dire tout uniment de Schelling qu'il « tenta de donner plus d'envergure au moi et au non-moi absolu » de Fichte, (p. 69), c'est très mal ne rien dire. S'arrêter à la première synthèse logique de Hegel, rééditer contre l'identité de l'être et du non-être la vieille phraséologie, et voir dans le système hégélien tout entier des « synthèses successives... qui constituent le paulogisme ou la phénoménologie de l'esprit » (p. 72), c'est vraiment faire affectation d'ignorance. Les sévérités sont épuisées lorsqu'on arrive aux « âmes plastodules des tissus organiques » découvertes par les physiologistes (p. 180). L'on se repose vers la fin du volume : nous connaissions tous plus ou moins l'ouvrage de M. A. Leroy-Beaulieu, et les travaux de M. Leger, et l'*Histoire* de M. Rambaud, et le livre de M. Vogüé, et la *Russie souterraine* de Stepniak.

La forme vaut le fond. M. F. B. appelle Schopenhauer l'*ermite de Francfort*, l'*ermite à la tête de lion*, le *philosophe phosphorescent*. Lorsqu'il parle d'Ed. de Hartmann, il remplace « l'Inconscient » par l'*Abracadabra*, et prolonge ce badinage, sans se lasser, durant trente-cinq pages. Il tourne en ridicule la prononciation allemande, écrit *udeu* pour *idée*, *indouitzions* pour *intuition*. Il arrange en charade une question mise au concours par l'Académie de Berlin. Toutes ces facéties sont assurément du plus haut goût et d'un comique exquis [1].

Une de nos revues [1] a beaucoup loué l'ouvrage de M. F. et l'auteur du compte rendu, s'inspirant des idées exprimées dans le volume, écrit sérieusement qu'après le grand siècle, le XVII^e^, il n'y eut plus qu'« abus dans les mots, sophisme dans les idées, erreur dans la méthode »; que nos philosophes du XVIII^e^ siècle, « entraînés

1. Le livre s'adresse au « lecteur russe. » Le lecteur russe lira sans doute sans s'émouvoir que Descartes « fondit *(sic)* la certitude sur la recherche... » (p. 2), et qu'en français, *anschauen* se traduit par *intuiter* (p. 33 et pass.) et *Anschauung* par *intuitement* (p. 43). Je relève encore quelques autres perles, non pas toutes. La spéculation existe partout où se meut l'activité humaine, dans les lettres, les sciences, les arts, l'*industrie* (p. 16) c'est à tel degré, que... (p. 26). Ils *intuiteront* de plus bel en plus bel *(sic)* (p. 33). Marche fatale de la pensée humaine : quand l'homme ne parvient plus à penser tout d'une pièce, c'est par la pensée elle-même qu'il se met en morceaux (p. 61), sans s'apercevoir que le frère ennemi n'est qu'un moulin à vent (p. 74). Il a conquis son armure de Mambrun (p. 89). Une philosophie en coton (p. 189), etc., etc.

2. *Annales de l'Ecole libre des sciences politiques*, 1888, n° de janvier, p. 147-149.

par quelques lourds penseurs allemands, comme les Pufendorf et les Wollff *(sic)* qui avaient pris à tâche de substituer aux règles logiques enseignées par l'histoire les conceptions abstraites de leur cerveau, s'appliquèrent à recouvrir d'un langage brillant des raisonnements obscurs, des théories sans consistance, des principes sans solidité »; que Rousseau « fut le grand instrument de cette mystification colossale qui dévoya les sciences philosophiques ». Voilà la méthode de M. Funck-Brentano et l'esprit de son livre. Du haut d'un XVIIe siècle de fantaisie et d'un cartésianisme de convention, il condamne en bloc ce qui s'écarte de ce type idéal, et ne voit partout que « folie et déraison » (p. 210), « affaissement intellectuel » (p. 197), « dégradation » (p. 63), affaiblissement (p. 60), et déchéance des esprits « impuissants à revenir aux grandes généralisations de l'époque de splendeur » (p. 14). Rarement on a poussé aussi loin le mépris des idées et de la vérité historique.

Lucien HERR.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 mars 1888.

M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie la copie de plusieurs inscriptions latines inédites.

M. Geffroy donne lecture d'un travail de M. René de la Blanchère, directeur du service beylical des antiquités et des arts, à Tunis sur d'anciens travaux de drainage opérés dans les terres pontines et la campagne romaine.

La région que parcourt la voie Appienne et qu'occupent en partie les marais pontins est aujourd'hui déserte. Dès le temps de Pline l'ancien, elle était à peu près dépeuplée; mais cet auteur témoigne qu'elle avait été habitée autrefois par trente peuples différents. Elle a été dévastée par l'excès d'humidité. Les cratères des anciens volcans, transformés en lacs, déversent par des infiltrations latérales, une quantité d'eau dont le sol est imprégné. Les premiers habitants du pays avaient su porter remède à ce mal. Ils avaient donné aux eaux de chacun des lacs un émissaire, et ils avaient pratiqué dans le sous-sol un drainage profond. Les traces de tous ces travaux sont encore visibles autour de Rome et jusque dans la ville. Ni Caton, ni Varron, ni Columelle ne parlent de ce drainage; ils ne paraissent même pas en avoir connu l'existence. Ce n'est donc pas l'œuvre des Romains; c'est sans doute celle des populations qui les ont précédés dans cette partie du territoire italien.

M. Renan communique à l'Académie une épitaphe hébraïque, qui vient d'être trouvée à Orléans, dans les murs d'une ancienne chapelle. Elle est datée du 2 février 1293. Elle provient probablement d'un cimetière juif, qui aura été supprimé peu après cette date, au moment de l'expulsion des juifs de France.

M. Riemann, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, commence la lecture d'un mémoire sur le texte des livres XXVI à XXX de Tite-Live.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : Charles DE BEAUREPAIRE, 1° *Inventaire sommaire des archives départementales de la Seine-Inférieure, série G*, nos 4821-6220, tome IV; 2° *Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Rouen*, tome I, *Délibérations*; 3° *Cahier des Etats de Normandie sous le règne de Henri III*; tome I; 4° *Nouveau Recueil de notes historiques et archéologiques concernant le département de la Seine-Inférieure et plus spécialement la ville de Rouen*; 5° *Note sur le guidon des marchands qui mettent à la mer*; — par M. Gaston Paris; 1° *Psaltirea in versuri*, texte roumain du XVIIe siècle, publié par J. Bianu; 2° RENAUT, le *Roman de Galerent de Bretagne*, publié par M. BOUCHERIE.

Julien HAVET.

Séance du 6 avril 1888.

M. Oppert communique une étude sur les esclaves à Babylone, d'après divers textes cunéiformes étudiés et expliqués pour la première fois. La condition des esclaves babyloniens était, dit-il, exceptionnellement douce. Ils avaient le droit de posséder des biens, de contracter et de s'obliger ; ils pouvaient, par suite de ces contrats, avoir eux-mêmes en leur possession d'autres esclaves. M. Oppert analyse en détail plusieurs pièces qui se rapportent à une même affaire, la vente d'une famille d'esclaves, composée du père, de la mère nommée Hirondelle, et d'une petite fille. On possède deux actes de vente des mêmes esclaves, consentis par le même vendeur au même acheteur, l'un au mois d'avril de l'an 546 avant notre ère, l'autre au mois de mai de l'année 545 ; dans le premier, la petite fille est dite âgée de quatre ans, et, dans la seconde, de cinq ; c'est donc bien de la même enfant qu'il s'agit les deux fois. Pour expliquer le fait de ces deux ventes, M. Oppert suppose que la première avait été déclarée nulle; à cette occasion, il entre dans des détails circonstanciés sur les motifs pour lesquels on pouvait, en droit babylonien, demander l'annulation d'une vente d'esclave.

M. Maspero donne des détails sur les travaux de la mission archéologique française au Caire, dirigée par M. Bouriant.

M. Bouriant vient d'être arrêté dans ses recherches par une chute assez grave. Il avait commencé une exploration des sites peu visités de la moyenne Égypte, à partir de Minieh. Il avait eu le temps d'examiner des tombeaux inconnus des anciennes dynasties et de copier un certain nombre d'inscriptions.

MM. Bénéditte et Baillet, membres de la mission, ont poussé activement l'exploration de Philæ. Ils ont relevé un grand nombre de textes égyptiens et grecs. Philæ fut, on le sait, le dernier asile du paganisme en Egypte ; le culte d'Isis n'y fut aboli que sous Justinien. Les documents recueillis par MM. Bénéditte et Baillet fourniront sans doute les matériaux d'une étude intéressante.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : 1° *Bulletin des séances de la Société philologique*, tome I; 2° *Actes de la Société philologique*, tome XV ; 3° le comte de Charencey, *Confessionnaire en langue chañabal ;* 4° le même, *Fragments sur la langue chañabal ;* — par M. Georges Perrot : Ernest Babelon, *le Cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale*, 1^{re} livraison ; — par M. Barbier de Meynard : Imad-ed-dîn, *Conquête de la Syrie et de la Palestine*, texte arabe, publié par le comte C. de Landberg ; — par M. Senart : *The Times of India*, numéro contenant le compte-rendu d'une conférence faite par M. Senart, le 15 mars 1888, à la Société asiasique de Bombay; — par M. Ravaisson : 1° Eug. Revillout, *Second Mémoire sur les Blemmges d'après les inscriptions démotiques des Nubiens ;* 2° *Corpus papyrorum Ægypti* a Revillout et Eisenlohr editum, t. II, *Papyrus démotiques du Bristish Museum*, fac. 1.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 21 mars 1888.

M. Lafaye annonce que le cippe trouvé à Saint-Pons et communiqué par lui dans la dernière séance, doit être le même qui figurait jadis dans la collection de Peiresc.

M. Muntz présente des photographies du mausolée du cardinal de la Grange à Avignon dont les détails lui semblent devoir être rapprochés de certaines statues signalées par M. Courajod dans le Musée de cette ville.

M. l'abbé Thedenat lit une note de M. l'abbé Batifol sur un lectionnaire des Evangiles provenant de Constantinople et destiné à la Bibliothèque nationale.

M. Homolle lit une note sur deux bas-reliefs votifs trouvés par lui dans les fouilles de Délos et qui doivent être rangés dans la classe des bas-reliefs en tête de décrets.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 23 avril — 1888

Sommaire : 178. WINDISCH, La caractérisque R des formes verbales. — 179. SCHEINDLER, Les mots d'Homère dans les premiers chants de l'Iliade. — 180. HELBIG, L'épopée homérique. — 181. BRIEL, Callistrate et Philonide. — 182. HERSEL, Les citations du Pseudo-Longin. — 183. HUMBERT. Les finances des Romains. — 184. GRAETZ, Histoire des Juifs. III, trad. par M. BLOCH. — 185. GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre O. — 186. FOY. Etudes sur les voyelles grecques. — 187. KÜRSCHNER, Littérature nationale allemande, vols. 81-99. — 188. D'HÉRISSON, La légende de Metz. — 189. CARSTENSEN, La vie après la mort. — 190. STOFFREGEN, La mort des immortels. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

178. — **Ueber die Verbalformen mit dem Charakter R**, von E. WINDISCH. Leipzig, Hirzel, 1887. In-4, 66 p. 3 fr. 75.

M. Windisch développe, dans ce mémoire, une opinion qu'il a émise déjà (*Beitr. zur Vergl. Sprachf.* VIII) et que Stolz adopte dans sa grammaire latine. Il rappelle, avec Whitley Stokes, que le celtique n'a jamais connu le rhotacisme et que les plus anciens monuments osques nous donnent la caractéristique *r* à une époque où *s* n'a encore éprouvé aucun changement. M. W. retrouve ici les formes sanscrites en *re* du prétérit moyen; de la troisième personne du pluriel, cette *r* a passé à la troisième du sing. où on la trouve en vieil irlandais et en cymrique; elle s'est étendue, en latin, à toutes les personnes, excepté à la deuxième du pluriel. La thèse de M. W., — et c'est là sa principale nouveauté — l'amène à conjecturer pour le moyen et l'actif deux sortes de flexions caractérisées par la présence ou l'absence de *r* et de *t;* on aurait, au moyen, pour les première et troisième personnes du singulier et la troisième du pluriel, les terminaisons -ē, -ē, -rē, et (gr-μαι?) -tē, -ntē; à l'actif, -a (-ā?), -a, -ur et -mi, -ti, -nti. Cette conjecture très vraisemblable montrerait sous un jour tout nouveau la conjugaison primitive.

Deux observations en finissant. M. W. admet que *r* du parfait actif en latin vient également de cette forme *re* sanscrite. Je ne sais pourquoi il adopte cette opinion qui ne peut que nuire à sa thèse et qu'il est difficile d'accorder avec l'existence de formes comme l'ombrien *benuso*. Pareillement, pour prouver l'absence de rhotacisme en osque, M. W. cite (p. 4) le mot *aasas*, trouvé sur une inscription du Samnium à côté de *sakarater ;* M. W. eût mieux fait de choisir un autre mot, car les tables eugubines où le rhotacisme est un fait accompli, nous montrent douze fois ce mot, et toujours écrit avec *s*. Mais un exemple mal choisi n'enlève pas de sa valeur à une thèse fort solide et fort bien établie. Le

travail de M. Windisch est l'explication la plus satisfaisante que l'on ait donnée de cette *r* caractéristique du passif.

A. Baudouin.

---

179. — A. Scheindler. **Wœrterverzeichniss** zu Homeri Iliadis A-Δ. Wien, Tempsky, 1888. In-8, 82 p. 90 pfennigs.

Ce petit livre est destiné à faciliter la lecture d'Homère en émancipant les élèves de leur lexique. A cet effet, les mots qui peuvent arrêter un commençant sont traduits en allemand, parfois aussi accompagnés d'un renvoi à la grammaire grecque de Curtius revue par Hartel. Ces mots difficiles sont disposés non pas alphabétiquement, mais suivant l'ordre où ils se rencontrent dans le poème. Ainsi, pour le 6e vers de l'*Iliade* :

Ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε...

M. S. donne les explications suivantes : « *Vers* 6. Ἐξ οὗ *seitdem*, δὴ *nun*. Τὰ πρῶτα *zuerst = einmal (Acc. des inneren Objects.)* διαστήτην, *att.* δι-εστήτην (διά *auseinander)* διέστην *trat auseinander*, *entzweite mich*. ἐρίζ(ω) (ἔρις) *streite*. » Ce spécimen doit suffire. On se demande s'il n'eût pas été plus pratique d'imprimer ces notes élémentaires au bas d'un texte de l'*Iliade*. Il en serait résulté une édition classique analogue à celle de Sommer, où l'abondance des notes dispense l'élève de travail. Reste à savoir si c'est lui rendre service et si, mal pour mal, les traductions juxtalinéaires ne valent pas mieux.

S. R.

---

180. — **Das homerische Epos aus den Denkmælern erlæutert**, par W. Helbig. Leipzig, Teubner, 1884 ; gr. in-8 de viii-353 p.

Ce livre est aujourd'hui entre toutes les mains et nous venons trop tard pour le faire connaître. Une deuxième édition, prête à paraître, et une traduction française, qui s'imprime en ce moment, en attestent d'ailleurs suffisamment le succès. Rapprocher les monuments figurés des poèmes d'Homère et demander à ces monuments l'explication des termes homériques relatifs à l'architecture, au costume, à l'armement, au mobilier, etc., est un procédé qui n'a rien que de légitime. Si opposé qu'on soit, en effet, à l'unité des poèmes homériques, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'unité de la civilisation qu'ils nous peignent. Il est donc permis de rechercher la trace de cette civilisation dans les monuments qui appartiennent aux deux ou trois siècles pendant lesquels se sont élaborées l'*Iliade* et l'*Odyssée* ou dans les monuments plus récents qui rappellent de près ou de loin ces premières manifestations de l'art gréco-oriental. C'est ce que fait M. Helbig avec la sûreté de coup d'œil à laquelle il a depuis longtemps habitué le public spécial

qui s'intéresse à ses travaux. Son livre est un modèle d'érudition pénétrante et sagace. Non que tout y soit incontestable : de nouvelles découvertes, comme celles de M. Schliemann à Tirynthe, sont déjà venues contredire quelques-unes de ses assertions. Mais il est impossible de trouver réunis un savoir plus étendu et un sens plus profond du monde homérique, de son esprit et de ses mœurs. La question homérique, toujours ouverte, a beaucoup à gagner aux études d'archéologie figurée. Jusqu'ici, elle s'est maintenue sur le terrain philologique : un examen attentif et une chronologie aussi rigoureuse que possible des monuments pourraient, croyons-nous, l'éclairer d'un jour tout nouveau. Ce sera l'honneur de M. Helbig d'avoir montré un des premiers le secours que peut fournir, pour la solution d'un problème aussi complexe, ce nouvel ordre de recherches.

G.

---

181. — Albertus Briel. **De Callistrato et Philonide sive de Actionibus Aristophanis.** Berlin, Weidmann, 1887. Un vol. in-8, de 68 p.

Dans le nombre malheureusement si grand des questions délicates ou obscures qui nous empêchent de bien comprendre Aristophane, il en est peu qui soient aussi difficiles que celle dont M. Briel vient de s'occuper. Aristophane n'a fait représenter, sous son propre nom, qu'un petit nombre de ses comédies ; toutes les autres ont été portées sur la scène par des amis ou des parents du poète. De quelle nature était le concours que ces personnages prêtaient à Aristophane dans cette circonstance ? N'étaient-ils que de simples comédiens, des ὑποκρίται ? Ou bien, au contraire, remplaçaient-ils véritablement le poète ? Mais alors de quelle façon le remplaçaient-ils ? Se bornaient-ils à faire pour lui les démarches officielles, allaient-ils demander un chœur à l'archonte ? Ou bien se chargeaient-ils aussi de monter eux-mêmes la pièce ? Acceptaient-ils une mission si importante ? Dirigeaient-ils la répétition, réglaient-ils la mise en scène ; et alors la substitution de ces personnages à l'auteur lui-même allait-elle jusqu'à effacer complètement ce dernier ? Le public d'Athènes ne connaissait-il que Callistrate ou Philonide et ignorait-il Aristophane ? On comprend combien une telle question est importante à résoudre ; tant que nous serons dans l'incertitude, un grand nombre de passages des premières comédies d'Aristophane resteront difficiles à interpréter. Assurément ce ne sont pas les explications qui ont fait défaut, mais aucune ne paraît encore avoir résolu le problème [1]. M. B. ne s'est pas laissé décourager par ces tentatives infructueuses et lui aussi a construit un nouveau système. Il commence par réfuter l'opinion de Th. Koch, qui voyait dans Callistrate et Philonide des acteurs d'Aristophane [2] ; il montre que les scholiastes ont

1. Cf. Fr. Leo, Rhein. Mus. XXXIII, p. 400.
2. *De Philonide et Callistrato.* Program. gymn. Guben. 1855.

très bien compris l'expression διδάσκειν διά τινος, que cette expression a, non pas deux sens particuliers, comme le dit Kock, mais un sens très précis; et, pour cela, il n'a qu'à renvoyer aux catalogues agonistiques (*Corp. Insc. Ate.* II, 971 et suiv.) dans lesquels le poète (ἐδίδασκεν) est très nettement distingué du comédien (ὑποκρίτης, ὑπεκρίνετο).

Callistrate et Philonide n'ont donc pas été des acteurs, ils ont fait représenter, sous leur propre nom, bon nombre de comédies d'Aristophane; ils étaient, d'ailleurs, eux-mêmes des poètes et ils avaient présenté aux concours des pièces de leur composition. Pour les premières comédies d'Aristophane, il n'y a pas de discussion; nous avons le témoignage même du poète; quand il a débuté, dit-il, il était trop jeune, il a dû s'adresser à autrui; pour faire représenter ses pièces. Mais ce n'est pas seulement à ses débuts, quand il ne pouvait faire autrement, qu'il s'est adressé à autrui, ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il a agi de même pendant tout le cours de sa carrière; ce procédé, qui s'imposait à un débutant trop jeune, a été la méthode pratiquée le plus volontiers par le poète. C'est ici évidemment que la question devient obscure. Quels motifs a pu avoir Aristophane pour agir ainsi? Il était riche, dit M. B., il n'a pas voulu s'occuper des petits détails, faire répéter les acteurs et les choreutes, régler la mise en scène; il savait aussi que les Athéniens avaient l'humeur changeante, il ne voulait pas s'exposer à des ennuis, voir, dans les concours, son nom placé à un rang trop bas. Il se mettra en avant, il paiera de sa personne quand les autres auront peur; ni Callistrate ni Philonide n'oseront porter sur la scène une pièce comme les Ἱππῆς, ils auront peur de Cléon, c'est Aristophane qui affrontera le démagogue. On voit toutes les conséquences du système : c'est Callistrate et Philonide seuls qui sont considérés comme les auteurs des pièces que chacun d'eux fait représenter; le public athénien ne connaît qu'eux, il ne sait rien d'Aristophane; seuls ils ont tout le profit, toute la gloire quand la pièce réussit et aussi tous les ennuis, tous les déboires, quand la pièce tourne mal. Il en résulte qu'Aristophane n'a pas été poursuivi en justice par Cléon après la représentation des *Babyloniens*, mais seulement Callistrate; puisque Cléon n'a pas intenté à Aristophane une γραφὴ ξενίας, les soupçons, que cette prétendue accusation avait fait naître à propos de la patrie du poète, tombent d'eux-mêmes; Aristophane n'était ni de Rhodes, ni d'Égine, il était bien certainement citoyen athénien.

Je ne veux pas ici entrer dans le détail, je me contenterai de faire deux observations. Est-il bien sûr que les poètes scéniques, et Aristophane, en particulier, se soient désintéressés si complètement de ces petits détails désagréables, parmi lesquels M. B. comprend les répétitions et la mise en scène 1? Ne savons-nous pas, au contraire, qu'Eschyle et

1. P. 12 : « Et molesta non dubie negotia scænica fuerunt quippe cum Archontem adire chorumque ab eo petere opus esset atque choreutæ et actores instituendi essent. »

Sophocle ont été des réformateurs de la mise en scène? Euripide la négligeait-il? mais, d'après Aristophane, le costume des acteurs, c'est toute la tragédie d'Euripide[1]. Et la comédie se préoccupait-elle moins de tous ces détails? Tout au contraire : non seulement le poète comique dispose d'un chœur plus nombreux, mais il a toute liberté de se livrer à ses fantaisies; il choisit pour ses personnages, pour les acteurs et les choreutes, les costumes les plus extravagants; on n'a qu'à voir ce qu'Aristophane dit d'un de ses devanciers, de Cratès[2]. Est-il bien sûr, d'autre part, que les poètes se soient désintéressés si complètement de leur propre gloire? Parmi les exemples de substitution que cite M. B., la grande majorité concerne le cas suivant : c'est un poète, déjà arrivé à la gloire, un Eschyle, un Sophocle, qui fait représenter une de ses pièces par son fils. Ici, la situation est toute différente; on comprend très bien qu'un père veuille faire passer sur la tête de son fils quelques rayons de sa propre gloire. M. Briel veut que le public athénien n'ait jamais connu que Callistrate ou Philonide, et non Aristophane; mais alors comment saurions-nous aujourd'hui que telle pièce présentée par Callistrate est d'Aristophane? Assurément, on ne savait *officiellement* que tel poète présentait une pièce au concours, que lorsque le héraut lui adressait la formule consacrée : « Toi, *un tel*, introduis ton chœur. » Mais une partie du public ne savait-elle pas, avant la représentation, que, dans telle tribu, tel poète avait monté la pièce? Les représentations étaient longues, le personnel exigé pour chaque pièce était nombreux. Est-ce, par exemple, que l'on ne savait pas que les trois premières pièces d'Aristophane étaient bien de lui, quoiqu'elles eussent été représentées par Callistrate? Comment expliquer alors le passage de la parabase des Ἱππῆς dans lequel Aristophane dit que bien des gens s'étonnaient et allaient lui demander pourquoi il ne demandait pas enfin un chœur pour lui-même, καθ' ἑαυτόν? On savait donc qu'il en avait fait demander par d'autres.

Albert MARTIN.

---

182. — Henricus HERSEL. **Qua in citandis scriptorum et poetarum locis auctor libelli περὶ ὕψους usus sit ratione.** Berlin, 1884, dissertation de 70 pages.

La question traitée par M. Hersel, et qui peut, au premier abord, sembler menue, se rattache à une question générale intéressante; c'est celle de savoir dans quelle mesure les citations que font les anciens peuvent servir à corriger les manuscrits pour les passages correspondants. La réponse de M. H., en ce qui concerne son auteur, est qu'il ne faut pas trop s'y fier, que le Pseudo-Longin cite presque toujours de mémoire, qu'il cite quelquefois d'après des manuscrits fautifs, et qu'en

1. *Acharn.* 464.
2. *Equites*, 521.

outre, dans une foule d'occasions, il ne se soucie nullement d'une exactitude minutieuse : il cite, au courant de la plume, en homme d'esprit qui s'attache avant tout au trait saillant, au mot décisif, et qui ne s'embarrasse pas des scrupules ordinaires aux éditeurs modernes. Cette conclusion est, je crois, très sage. On pourra trouver que soixante-dix pages sont un peu longues pour l'établir. M. Hersel n'a voulu négliger aucune des citations de Longin : il les a toutes étudiées une à une. Il est certain que la démonstration pourrait être plus rapide ; mais elle est en général si méthodique et si judicieuse qu'on n'a pas trop le courage de s'en plaindre.

A. Cr.

---

183. — **Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains,** par Gustave Humbert, membre du Sénat. Paris, Thorin, 1887. 2 vol. de 540-504 p.

Il semble que M. Humbert ait voulu, comme à plaisir, restreindre l'importance et diminuer le mérite de son propre ouvrage, en lui donnant l'apparence la plus désagréable que l'on puisse imaginer. Les fautes d'impression fourmillent et vont parfois jusqu'à dénaturer le texte et vicier les citations ; les notes sont reléguées à la fin de chaque partie, ce qui est particulièrement gênant dans un livre d'érudition et de discussion, et elles sont imprimées tantôt en gros, tantôt en petits caractères ; le nombre de ces notes, et l'étendue de la plupart d'entre elles sont démesurément accrûs par des citations ou des traductions in-extenso d'auteurs de seconde et parfois de troisième main, par exemple de l'histoire du droit romain de Karlowa (p. II, p. 392), ou de la dissertation de Matthiess sur l'impôt foncier (t. II, p. 328), ou d'un livre de M. d'Audiffret ou d'un discours de rentrée de M. Petitjean (t. I, p. 169-72). M. H. avait assez de valeur par lui-même et son travail assez de mérite intrinsèque, pour ne pas y joindre cinquante pages de traductions inédites et souvent de traductions qui ne se rapportent que fort indirectement à la comptabilité romaine. A plus forte raison, va-t-il beaucoup trop loin dans cette voie de modestie et de renoncement, quand il transcrit, comme conclusion à son livre huit pages de Guizot sur le despotisme des empereurs (I, p. 265) et quand il termine son étude par ces mots singuliers : « Nous ne pouvons rien ajouter à ce tableau saisissant de l'influence du despotisme et des erreurs économiques sur la ruine de l'empire romain. » M. H., au contraire, a montré qu'il peut, non pas ajouter aux déclamations courantes sur le despotisme du bas empire, mais les justifier (on eût peut-être préféré qu'il cherchât à les combattre). M. H. a beaucoup de science des textes, il connaît à fond les livres de lois, les ouvrages de seconde main, il a dans ses jugements une grande impartialité, il sait au besoin, sans crainte de la raillerie, citer Montesquieu et l'opposer aux modernes (t. I, p. 421), il possède

admirablement le langage de la comptabilité financière, et il sait cependant le rendre accessible à tous. C'est un érudit de haute valeur et un savant clair et méthodique. Il avait tout ce qu'il fallait pour faire un excellent livre sur les finances de l'empire romain : il l'a fait. Pourquoi y avoir ajouté tant de choses, de digressions, de citations, de traductions, d'amplifications encombrantes ? Débarrassé de toute cette végétation parasite, diminué de moitié, arrangé, corrigé, épuré, le livre eût été aussi commode qu'il est utile, il eût été en apparence ce qu'il est en réalité, savant, original et bon. Pourquoi M. Humbert n'a-t-il point pris pour modèles ses propres articles du *Dictionnaire des Antiquités?*

C. JULLIAN.

---

184. — GRAETZ. **Histoire des juifs.** Tome troisième, traduit par Moïse BLOCH (De la destruction du second temple au déclin de l'exilarcat). Paris, Durlacher, 1888. In-8, 358 p.

Ce volume est le troisième de l'édition française abrégée de l'*Histoire des juifs* de Graetz, dont les deux premiers tomes avaient été traduits par M. Wogue. Il nous mène jusqu'au xe siècle et comprend des chapitres très intéressants : la composition du Talmud, la séparation du christianisme et du judaïsme, les rapports des juifs avec Mahomet, l'origine des Caraïtes, les juifs dans l'empire franc. On sait quel est le talent d'exposition de M. Graetz ; son érudition est vaste et sa critique, si elle n'est pas égale partout, est souvent originale et profonde ; malheureusement les traducteurs français, persévérant dans un système déplorable, et l'exagérant même de plus en plus, ne donnent aucune note, aucune référence, aucune indication de source. On est obligé de les croire sur parole ! Un pareil procédé se comprend parfaitement dans un court précis, un ouvrage de vulgarisation qui s'adresse à des écoliers ou à des gens du monde ; appliqué à un ouvrage de longue haleine, qui, en France du moins, ne peut guère compter que sur des lecteurs vraiment soucieux de s'instruire, il compromet singulièrement le succès de la publication. Nous le regrettons, car l'ouvrage de Graetz, malgré ses défauts, mérite d'être présenté au public français, et la traduction nous a paru suffisamment fidèle et élégante.

T. R.

---

185. — **La lettre O du Dictionnaire de l'ancienne langue française,** par F. GODEFROY. Fascicules 47, 48 et 49. Prix : 15 fr. Paris, E. Bouillon et E. Vieweg, 1887.

8e Article.

M. Godefroy dans l'Errata du IVe et du Ve volume de son *Dict.* a rectifié quelques erreurs indiquées ici dans les articles précédents : je l'en remercierais, s'il avait cité mon nom, ou s'il avait au moins renvoyé à la *Revue critique*.

Dans un *Dict. de l'ancienne langue française*, je le répète et ne cesserai de le répéter, il ne devrait entrer aucun mot qui appartînt à la langue moderne, à moins, bien entendu, que ce ne fût pour en noter quelques significations disparues. Il ne fallait donc pas accueillir « objurgation, obligatoire, obtention, official 2°, oiseux *(oisos)*, olivaison, ondoiement, onéreux, origan, ormaie, ouvertement, » et quelques autres. Il y a aussi de trop nombreux articles dont on aurait pu retrancher le tiers et souvent la moitié : je renvoie pour ces derniers à Littré. Tels sont : « Oeillet, officine, ombrageus, oiseler, oiselet, ouaille *(oueille)*, ouvrable, ouvroir, etc. » M. G. aurait dû, pour ne point perdre de place et pour ne pas se répéter, réunir dans un seul article ces formes variées d'un même mot : « harpailleur et orpailleur, ochoisoner et achaisoner, ochoison et achaison, ochoisonos et achaisonos[1]. » Il était, croyons-nous, absolument inutile de donner « onctuosité, oppilation *(opilation* dans le fr. moderne), offreur, officieusement, ostentatrice, orbieres, opter, opineur, » avec les exemples mêmes de Littré. Est-ce « que oestre 2°, orphique 1°[2], oléandre, onagre, orifice, opilatif, opiler, ophthalmique, obturation, » ont cessé par hasard d'appartenir à la langue moderne ? Si M. G. n'a admis ces derniers mots que pour les faire suivre d'un historique, c'est qu'il a oublié le titre et l'objet de son Dictionnaire. On est réellement tout étonné quand on y rencontre, par exemple, le verbe « ornementer » accompagné d'un ex. du XVIe siècle. Alors pourquoi n'avoir pas donné « ornementation, » employé au XIVe siècle, « ostentateur » et « ostensible », « oenomance » et « oenomancie, » en usage au XVIe, puisque ces mots n'ont pas d'historique dans Littré ? En procédant ainsi, M. G. ne fait plus un Dict. du vieux français, mais une vaste compilation, très laborieuse, très méritante, admirable même, si l'on veut, mais où manquent l'unité et l'esprit de suite.

Voici une liste des mots manquants qui auraient remplacé avec avantage ceux que nous avons cités plus haut. *O* (estre rond comme un o), être bien repu, avoir le ventre plein, *obligissement*, *obliquateur*, *obmurmurer*, *observatif*, *occisement*, *oetiel*, petite lucarne, *offondrer*, *offrance*, *offrison*, *offuscant*, *offuscateur*, *oignonat* qui a le même sens que « oignonée » ; *oisillonner*, voltiger, agiter les ailes comme un oiseau, *olitoire*, marché aux légumes, *olore* = cygne, *ombril* dont Littré ne cite aucun exemple sous « nombril » ; *onglade*, torture qui consistait à arracher ou à retourner les ongles du patient : je n'ai pas remarqué que ce sens ait été relevé dans aucun dictionnaire. Ajoutons : *onglu*, *operaire*, *operature*, *opereux*, *opprobriation*, *opprobrieur*, s. masc., *oratrice*, le féminin d'orateur, *oratorerie*, vocable très usité

1. Je ne vois pas pourquoi aussi M. G. a fait deux articles de *orgoil* = action, parole outrecuidante, et de *orgueil* = cale de levier. *Orgueil* avec ce dernier sens est d'ailleurs très-français.

2. *Orphéen* existe au XVIe s., c'est ce mot qu'il fallait recueillir.

dont M. G. ne donne qu'un seul ex. sous l'article « orateurerie »; *orbiflexeur*, *orbitan*, prunelle de l'œil, *orc* et *ourc*, vase, *orcouleur*, sorte de composition dont se servaient les peintres, *ordéis* = souillure, *oreilliere* = perce-oreille, *organiste*, adj. (des doigts organistes), *orgieux*, *orgeux*, d'orge, *orier* = dorer, *orieure* = dorure, objet d'orfèvrerie, *orion* (cendaus d'orion); *orlage*, un de ces vieux mots qui bravent l'honnêteté, *orlaie* (une escharpe d'orlaie), *orthographiquement*, *osable*, *osard*, *ostente*, merveille, prodige, *ostensif*, *ostracée*, *ostrifere*, *ouaille*, incendie, *oulee* (un petit tourtil a maniere d'une oulée de beguine), *our*, odeur, *outreaveulé*, *outrebatre*, *outrecouler*, *outrefendre*, *outrejeter*, *outremondain*, *outrenagier*, *outrenaviger*, *outrenavrer*, *outreregle*, *outrevoler*, *outreramer*.

Quelques acceptions intéressantes ont échappé à M. Godefroy. *Oculaire* = bon pour les yeux (remède oculaire); *ointure*, état de ce qui est onctueux; *oindre*, être onctueux. Sous ce verbe il était nécessaire de mentionner la locution ancienne : « oindre la paulme, oindre la patte à quelqu'un. » On ne trouve pas dans le Dict. *onglette* synonyme de « onglée » : *les onglettes des yeux*; *ouvrable* signifie encore « qui peut être fait, » et *onzain* a désigné le vers de onze pieds ou le pentamètre. *Ondée* a eu des sens métaphoriques qui n'ont pas été remarqués : « une ondée de fu empains par force du vent. » — « Quelques ondées d'ambition et de gloire mondaine. » — « Une ondée d'argoulets. » Signalons encore « *offense* » = mauvaise herbe.

Beaucoup de mots suivis d'un point d'interrogation préparent des tortures aux étymologistes. Cependant *oichier* est facile à expliquer : c'est une forme variée de *aeschier* = amorcer; *ostiere* 2° doit être réuni à *ostière* 1°. *Osterine* dans ce vers : « Bofus, tois? osterines, pers », est nécessairement un adjectif, et ne peut signifier « étoffe de pourpre. » Enfin le passage cité sous *Orphanin* est incompréhensible; il faut lire :

Meuz vaut joie orphanine ke richesse e marrement.
Ky mel leche d'espine cher l'achate et poi en prent.

A. JACQUES.

---

186. — K. FOY. **Griechische Vocalstudien** (I Anlaut der Neutra. — II Accent und vocalverænderung. *Τέσσερα, ἤμυσυ, ἄγουρος, ὀχτρός* und *ἔχτρα*. — Zur Geschichte von υ. — III Grenzen des vocalschwundes im anlaut vulgær-griechischer Wœrter. — Zur A prothese bei mænnlichen und weiblichen Substantiven. — Nachtræge). Tirage à part, extrait des Bezz. Beitr. XII, 38-75.

Il faut constater un certain progrès dans les *Vocalstudien*, sur les travaux antérieurs de M. Foy [1]. On y remarque un plus grand souci de l'exactitude et un meilleur usage des sources. Quelques articles sont

1. Je pense aux temps où M. F. dérivait γρουσῶ de *orecchio* (*Bezz. Beitr.* VI, 229.) Cependant j'aimerais encore bien savoir comment ἀπσίδι vient de ’ωτίς, p. 42, et comment un pronom ἕτερος peut bien donner un subst. diminutif neutre τέρι, p. 46, 3.

bons; on pourra peut-être profiter des observations sur ἥμυσυ, τέσσερα. La comparaison entre ἄγουρος et ἀγώρι, rattachés tous deux à ἄωρος (p. 62), me paraît être le seul résultat vraiment sûr de toutes ces recherches. Dans le reste, ce qui frappe surtout, c'est encore l'incertitude de la méthode, une certaine inexpérience, de la précipitation à conclure et, comme corollaire obligé, beaucoup de facilité à l'inexactitude.

M. F. consacre la plus grande partie des *Vocalstudien* à l'examen de l'aphérèse (abandon de l'initiale atone). Il commence par considérer les neutres séparément : λάφια vient de ce que τἀλλάφια a été senti comme τά + λάφια (= 'ελάφια); δόντι a été détaché de τὸ ὀδόντι = τὀδόντι = τὸ δόντι (p. 39-40 : voir p. 45, sur le rôle de la crase dans l'aphérèse). Plus loin (p. 49), nous apprenons que α initial des masculins et neutres disparaît seulement quand, entre l'α initial et la syllabe accentuée (un α pour la plupart du temps), il y a au moins l'intervalle d'une syllabe atone : ici l'aphérèse semble donc être envisagée comme un phénomène phonétique. Mais, p. 71, on nous annonce que l'aphérèse de α dans les verbes n'a rien à voir ni avec la phonétique ni avec l'accent. En revanche, p. 69, nous lisons qu'à Trébizonde ε subsiste dans 'ελάδιν et disparaît dans λαδερόν, à cause de la distance plus grande qu'il y a dans ce mot entre la voyelle initiale et la syllabe accentuée. Enfin, p. 69, l'explication de la présence de α dans ἀχινός, en regard de [ἀ]νοιχτάρι, etc., sans α, doit être cherchée dans la syntaxe ou dans une parétymologie quelconque. Ajoutez que M. F. ne parle pas, à ce propos, de δέν (οὐδέν) ni de ἵνα = νά : or, dans ces mots, ni l'accent, ni la syntaxe ne peuvent jouer de rôle ; οὐδέν fait toujours corps avec le mot qui suit et non avec le mot qui précède. Ainsi donc nous voilà en présence de plusieurs explications pour un phénomène unique, qu'il faudra interprêter de diverses façons dans les neutres, les masculins, les féminins, les adjectifs, les pronoms, les verbes et les conjonctions. Je crains que l'auteur n'ait trop entendu parler de l'*analogie* en ces derniers temps et qu'il n'en ait rêvé une application à l'aphérèse par doublets syntactiques τὸ δόντι, etc. L'analogie doit rester ici hors de cause. L'auteur lui-même fait observer que νά est le plus ancien exemple d'aphérèse qu'il connaisse [1] : dans νά il n'y a qu'un phénomène phonétique. C'est un mauvais début pour l'analogie.

L'explication des formes modernes αὐτί, αὐγό ne me paraît pas d'une meilleure critique. M. Foy (p. 44), remonte aux pluriels τὰ ωτία, τὰ ωά (cf. p. 48, 67, où le phénomène est rattaché au monosyllabisme), et je vois qu'il est constamment parlé dans ces pages de la *spirantisation* de l'o initial *(Spirantisirung vom anlautenden o,* p. 68), c'est-à-dire que *o* s'est ici prononcé *v*. M. Foy serait peut-être embarrassé de nous en dire plus long : un terme abstrait n'explique jamais rien. *Spirantisirung* est un simple mot : c'est la chose qu'il fallait rendre claire [2].

1. P. 66. Cf. *Futur composé du grec moderne,* p. 42.

2. M. F. aurait pu au moins penser à nous dire que o initial atone était d'abord devenu *u*, ce qui aurait facilité le passage à *v*. Mais la méthode critique de M. F. n'a

A côté de cette incertitude de méthode [1], on remarque beaucoup de précipitation à déduire des règles catégoriques de faits partiellement observés et, par conséquent, contredits par d'autres faits inconnus à l'auteur. Par exemple, M. F. nous dit, p. 57, qu'avant le xe siècle, — il insiste sur cette date, — on trouve bien une confusion dans l'écriture entre υ et οι, mais non pas une confusion entre οι, υ avec d'autres sons plus tard prononcés *i*. Je ne veux citer ici que quelques exemples prouvant le contraire : Pap. Ber. I, 1, 161 (ive au viie siècle, voyez *Essais de gramm. hist. néo-gr.*, I, 15), on lit μη = μοι ; de même, Pap. Leid. II, 124, col. 3, l. 8, ἰμιτέλεστα ; Pap. Lup. 335, 11, 12, 14, ηνου = οἴνου, etc., etc. ; Papyrus Rainer, Vienne, 1887, II, p. 33, l. 18 : οιμυσου = ἥμισυ 1er Mars, 261, aprè J.-C.) ; *ibid.*, p. 83, l. 1 : τοι = τῇ, l. 2b : κυριξας = κηρύξας (ive siècle après J.-C., commencement ; (voir aussi Krumbacher, *Ein irrationaler Spirant*, Munich, 1886, p. 444). Il est vrai que l'auteur n'a fait aucun usage de la collection nombreuse des Papyrus décrits dans les *Essais*, loc. cit. — P. 48, il nous apprend que la langue moderne a une antipathie très marquée pour les monosyllabes (« fait resté jusqu'ici entièrement inaperçu » — et pour cause !) : c'est pourquoi l'aphérèse ne peut avoir lieu dans les disyllabes neutres ; on dit donc ὑνίν, parce que νι tout court n'aurait voulu rien dire (« *zu ausdrucklos* », p. 67). M. Foy en est réduit à se contredire lui-même dans un appendice (p. 75) : il a appris, depuis la p. 67, que νι se trouve dans Du Cange, à Chypre et à Syra ! Remarquons d'autre part que ὑνίν comme νι sont tous deux des formes *dialectales*. M. Foy a cherché à caractériser la langue *commune* en s'appuyant uniquement sur des phénomènes *dialectaux*.

Dans l'aphérèse de l'α (p. 71), M. F. insiste beaucoup sur une règle que, nous dit-il toujours (p. 49), il a été le premier à observer : l'aphérèse n'a jamais lieu dans les masculins et les neutres, quand *a* est immé-

pas encore acquis assez de souplesse : ainsi, p. 73, il croit qu'il peut exister des doublets pour des phénomènes phonétiques : comme dans un seul mot, il constate dans l'usage courant tantôt la présence, tantôt l'absence de *e*, *i*, *o* initial, c'est là une preuve pour lui que la langue n'a pas encore perdu le sentiment de la voyelle initiale. Ces phénomènes ont de tout autres causes : ou ce sont des mots savants récemment introduits dans la langue et formant *doublets* ou des formes *dialectales* qui passent dans la κοινή.

1. Incertitude de méthode qui ne va pas sans quelque incertitude dans l'expression. Ainsi, à propos d'un phénomène phonétique, je lis, (p. 44), que l'aphérèse est « *verschwunden u. vergessen* ». L'auteur a évidemment cherché dans les théories phonétiques actuelles une précision nouvelle dans l'expression ; mais *verschwunden* s'appliquerait plutôt à un phénomène phonétique, *vergessen* à un phénomène *morphologique* ou *analogique*. L'un des deux mots est de trop et leur voisinage a un certain air de gaucherie. P. 15, il s'étonne qu'on ne distingue nulle part entre la disparition instantanée et la disparition graduelle des voyelles, alors que cette distinction est courante dans la science et n'a pas besoin d'être formulée dans un livre pour être faite journellement. Voyez d'ailleurs Techmer, Internat. Zeitschrift, Kruzewski, Prinzipien der Sprachentwickelung, II, 2, 258-268 ; III, 1, 145-187, où il est même question de la disparition graduelle des *consonnes !*

diatement suivi de la syllabe accentuée ; ainsi, on ne dira jamais μάξι pour ἁμάξι. Cette assertion est contredite par les deux faits suivants, pour n'en citer que deux : ἀφέντης se dit φέντης dans plusieurs villages chiotes ; dans Georg. Rhod., 29 (en 1498), on lit φῆκεν = ἀφῆκεν. (Cf. déjà en 1130, λισίδαν dans le contexte βάλλων λισίδαν Italo-graeca II, 533, 4, texte dont l'auteur ne fait nul usage). Dans φέντης comme dans φῆκεν, toute autre explication qu'une explication phonétique est impossible.

P. 72-73, M. F. nous apprend que l'aphérèse n'a pas lieu dans certains mots, parce que des formes parentes de ce mot ou bien les flexions de ce mot lui-même s'offrent à nous avec l'initiale accentuée. Il cite néanmoins φελῶ, malgré ὄφελος, substantif très populaire, mais qu'il oublie; en revanche, cette nouvelle règle est appuyée par l'exemple de ὁρίζω, ὡριμάζω (d'après M. F., à cause de ὥρισα, ὥριμος); mais ces deux verbes malheureusement se trouvent aussi sous la forme ριμάζω, ρίζω. M. Foy prend pour des formes populaires des formes récemment re-introduites dans la langue par voie savante. Le type de la règle populaire nous est offert par le paradigme de ἔκαμα, ἔκαμες, ἔκαμε, ἔκαμαν, et malgré cela, κάμαμε, κάματε ; du moment que l'augment est atone, il disparaît. L'observation était simple à faire.

M. F. aime également à nous répéter que la syllabe initiale accentuée ne tombe pas, à moins que l'accent ne se soit d'abord déplacé (p. 44-45). Dans νὰ κάμω pour ἵνα κάμω, je suppose, il n'y a pourtant transposition de l'accent que sur le papier (prononcez *nakámo*) : c'est le même phénomène que dans *'nen Apfel* pour *éinen Apfel :* la disparition de la voyelle initiale et la perte de l'accent sont deux phénomènes *simultanés*. Voici ce qui le prouve : εἴκοσι, *vingt*, garde l'accent et la voyelle initiale, tant qu'il est seul : en composition avec ἕνα, nous avons aussitôt κοσιένα.

Je signale enfin quelques négligences. M. Foy, dans les noms propres, transcrit l'η moderne tantôt par *i* : *Mavrophrydis* (p. 58), *Kumanudis* (p. 56, 1), tantôt par *e* : *Koraes* (p. 54, 3). Il faudrait choisir. — Les exemples de la prothèse de α dans les féminins (p. 69-70), sont pris dans les dialectes et n'appartiennent pas à la langue commune. — La notation phonétique de la double consonne moderne par le *teschid* arabe me paraît superflue et légèrement prétentieuse. M. Foy a une tendance à compliquer la graphie phonétique d'une façon inutile (*Lautsystem*, p. 3); le δ pointé pour *d* n'est nullement nécessaire; un δ, en caractères gras, servirait au même usage. Toutes ces notations créent une confusion regrettable et désagréable à l'œil. Jusqu'ici, on ne s'est pas interdit d'emprunter des caractères à toutes les langues pour noter les sons modernes. Il faudrait pourtant arrêter un système de graphie phonétique, où l'alphabet grec seul serait pris pour base.

Me voici maintenant bien embarrassé. Je voudrais savoir si M. F. a eu connaissance, en écrivant ses *Vocalstudien*, des *Essais de grammaire historique néo-grecque*, Paris, 1886, t. I. Il ne les cite nulle part. Au premier abord, on croirait que ce livre a échappé à l'attention

de l'auteur. P. 57, 2, il nous dit, en effet, qu'on ne connaît les documents gréco-latins de l'Italie méridionale que par l'édition défectueuse de Zambélios [1]; voyez, au contraire, *Essais*, p. 13. Ailleurs, il vient à parler du prétendu mélange des deux langues chez les auteurs médiévaux (p. 53), et ajoute négligemment qu'il ne faut pas se hâter de conclure au style macaronique. Si je ne me trompe, cette théorie a été soutenue avec preuves à l'appui dans les *Essais* (p. 205-234). On serait donc tenté de croire qu'il y a jeté les yeux, d'autant plus que p. 55, le texte marqué Infort. est cité immédiatement après Prodrome, d'après l'ordre chronologique qui a été établi dans les *Essais* (p. 68). Mais voici qui me paraît plus significatif : p. 52-53, M. F disserte longuement sur les mss. de Prodrome, indique leur âge et va même jusqu'à affirmer que le grec 396, Bibl. Nat., appartient sans conteste *(ohne frage)* au XIII[e] siècle. On aimerait à croire que l'auteur a pâli sur ces mss. et que son appréciation repose sur un examen direct. Il n'en est rien. Tous ces renseignements paléographiques ne se trouvent que dans les *Essais*, p. 19, et y figurent sous le nom de M. Omont, qui les avait communiqués à l'auteur. Il paraît donc bien vraisemblable que M. F. doit ses informations à la notice de M. Omont. En effet, M. Omont parle *(Essais*, p. 19) du *Coislin* 382, comme nous disons en français pour *fonds Coislin*, d'après le nom du donateur, nous réservant d'appeler le ms. *Coislinianus* (toujours ainsi dans Montfaucon), dès que nous avons l'intention de le désigner par un adjectif latin. Cette nuance d'appellation a induit M. F. en erreur, car il parle bravement, p. 53, du Coislinus (nach Paris. 382, dem sogen. Coislinus) : mais *Coislinus* est le nom d'un homme et non d'un ms. Mieux eût valu renvoyer aux *Essais*.

Ce sont là de mauvaises habitudes scientifiques. Il ne faut pas craindre de citer ses sources, même quand elles sont contemporaines. Si j'insiste sur ce point et sur l'analyse détaillée des *Vocalstudien*, c'est que cette étude se présente avec une apparence de rigueur scientifique qui peut donner le change aux commençants. J'y insiste aussi, parce que M. F. est capable de faire mieux, comme il l'a prouvé dans son excellent article, écrit en grec, dans le Ἡμερολ. τῆς Ἀνατ. (1886-1887). M. Foy vient de publier tout récemment un volume de vers. Nous l'en félicitons. Mais il ne faut pas que cela l'empêche ni de lire les textes avec attention, ni de bannir toute poésie des règles phonétiques qu'il nous donne. Ses ouvrages, déjà bons, gagneront à plus de précision dans le détail, à plus de modestie dans le style, et, par conséquent, à plus de circonspection dans l'énoncé des théories générales.

Jean PSICHARI.

---

1. M. Foy nous recommande beaucoup à ce sujet les Papyrus de Trinchera. Je n'en veux pas médire. Mais il faut attendre qu'un dépouillement complet de ces textes ait été fait et que la critique se soit prononcée sur leur valeur. Pour le moment, la curiosité de M. F. trouvera de quoi se satisfaire amplement dans les recueils de Papyrus, qu'il laisse entièrement de côté.

187. — **Deutsche National-Literatur**, historisch kritische Ausgabe, herausgegeben von Joseph Kürschner. Berlin und Stuttgart, Spemann. (vols. 81-99). Prix du volume broché : 2 mark 50.

La collection Kürschner (voir *Revue critique*, 1885, n° 45, art. 200, n° 49, art. 225; 1886, n° 40, art. 2366) se poursuit activement. Comme nous l'avons dit, elle soulève plusieurs objections. On lui reprochera de reproduire les textes des classiques, déjà publiés ailleurs, et de ne pas s'attacher, avant tout, à réimprimer des œuvres curieuses et peu connues. On la trouvera inégale; « quædam bona, mediocria multa ». Mais, après tout, il faut prendre ce qu'on nous donne, pardonner au mauvais en faveur du bon, et même profiter du mauvais. Les volumes dont on se passerait, offrent néanmoins soit un texte, soit une introduction, soit des notes dont on peut quelquefois profiter, et le prix de chaque volume est peu élevé.

Le second volume, publié dans la collection (n° 98), par M. Paul Piper, est digne des éloges que nous avons donnés au premier. M. P. l'a intitulé *Die Spielmannsdichtung*, la poésie du jongleur ou du ménestrel. Il y retrace d'abord ce qu'était le *Spielmann*, ce journaliste nomade, comme l'a nommé ingénieusement W. Scherer, puis analyse *Rother, Le duc Ernest, Oswald, Orendel, Salman et Morolf*, l'*Ysengrimus*, tel qu'il a été récemment édité par M. Voigt. Ce volume, où M. Piper résume les travaux de ses devanciers et ajoute parfois les résultats de ses recherches personnelles, est un des plus utiles de la collection Kürschner. Le seul reproche qu'on lui ferait, c'est que les analyses sont trop abondantes, et les appréciations littéraires, trop rares.

M. Emile Henrici donne dans le volume qui a pour titre *Das deutsche Heldenbuch* un choix de passages de l'*Ortnit*, du *Wolfdietrich*, du *Walther d'Aquitaine*, du *Biterolf*, du *Rosengarten*, etc., reliés par un récit d'ensemble. L'idée est bonne et assez heureusement exécutée. M. H. a traduit avec exactitude les passages qu'il cite et il donne le texte original à côté de sa traduction [1].

M. Bobertag a voulu donner dans le 86e volume de la collection, une idée de la langue poétique de l'époque qui s'étend de 1250 à 1500, telle qu'on l'appliquait aux sujets historiques et légendaires. Il nomme ce volume *Erzählende Dichtungen des späteren Mittelalters* et y publie, avec préface et commentaire, la « Vie de Marie *(Marienleben)* du frère Philippe, les moins mauvaises poésies de Pierre Suchenwirt, le *Der Minnen Regelen* d'Eberhard de Cersne, la « Vie de sainte Elisabeth », de Jean Rothe, les *Jakobsbrüder* de Kunz Kistener, le curieux *Buch von den Wienern* de Michel Beheim et l'histoire du siège de

1. 86e volume. P. 298, l'analyse de la *Bataille de Ravenne* est légèrement inexacte. Les mots « da brach sie erstarrt zusammen » doivent être reportés plus loin, après la réponse de Rüdiger (voir *Heldenbuch*, p. p. von der Hagen, 1855, I, p. 528, strophe 1054.)

Neuss, *die historij des beleegs van Nuys*, de Christian Wierstraat. Ces textes sont bien choisis et, se suivant d'après l'ordre chronologique, ils montrent d'autant mieux la décadence de la poésie allemande, maniée désormais, non plus par les chevaliers, mais par les bourgeois et les ecclésiastiques et devenant de plus en plus barbare ; il suffit de lire deux pages de chacun des textes édités par M. Bobertag, pour remarquer que plus l'on avance, et plus baisse le bon goût, plus diminue la correction, plus s'accroît la barbarie [1].

Sous le titre « Livres populaires du XVIe siècle », *Volsksbücher des XVI Jahrhunderts*, M. Bobertag publie encore, dans le 97e volume de la collection, l'*Eulenspiegel*, le *Faust* de Spiess et les *Schiltbürger* ; les introductions qu'il a mises en tête de chacun de ces textes, sont soignées ; on voudrait toutefois des notes plus abondantes, et, comme dans le précédent volume, celles que donne M. Bobertag, ne fournissent qu'une brève et sèche explication.

M. Pröhle, qui avait déjà publié dans la collection l'*Aristippe*, a donné deux autres volumes de Wieland (nos 93 et 94). L'un qui forme la première partie des « œuvres de Wieland » renferme, outre une vie du poète, *Musarion, les Grâces, l'Amour accusé*, les opéras d'*Alceste*, de *Rosamonde* et de la *Philosophie endormie*, un conte intitulé « La pierre philosophale » *(Der Stein der Weisen)* et quelques « recensions », celles du *Götz*, la plus brillante que Wieland ait écrite, de *Götter, Helden und Wieland* et de *Werther*, celle du *Werther* de Nicolai, celle de la *Laïdion* de Heinse. L'autre volume est assez étrangement intitulé, ce qui nous étonne point de M. Pröhle ; il contient les « essais et poésies qui se rapportent à la politique et à l'histoire de la civilisation, et en particulier à Frédéric-Guillaume III, à Napoléon Ier et aux moines » [2].

M. H. Blümner publie dans l'édition des œuvres de Lessing (2e section de la 9e partie) les *Antiquarische Briefe*, le petit écrit *Wie die Alten den Tod gebildet*, et les études et essais relatifs à l'art de l'antiquité et du moyen âge. C'est un des bons volumes de la collection (le 83e) et par les introductions substantielles et par les notes dont l'a enrichi M. Blümner.

Après avoir donné un choix des *Stürmer und Dränger*, M. Aug. Sauer entreprend un travail semblable sur le groupe des poètes de Göt-

---

1. P. 272, v. 1064 de Kistener, comment M. B. peut-il dire que *on schanden blint* n'est pas clair ? Lire *an schanden blint*, qui n'a aucune honte, aucune tache, et comp. *an witzen blint, an künste blint, an êren blint*, p. 287, v. 144, mettre *hub maister* en un seul mot (de même que *hubhauss)*, etc.

2. En voici les titres : I. *Ueber den neufrœnkischen Staatseid « Hass dem Kœnigtum » ; — Was ist zu thun? ; — Was wird endlich aus dem allen werden ? ; — Fragment eines Gesprœchs zwischen einem ungenannten Fremden und Geron*. II. *Clelia und Sinibald, oder die Bevœlkerung von Lampeduse ; — Der Mœnch und die Nonne ; — Gesprœche über einige neueste Weltbegebenheiten* (1782). III. *Koxkox und Kikequetzel ; — Reise des Priesters Abulfaouaris ins innere Afrika ; — Die Bekenntnisse des Abulfaouaris, gewesenen Priesters der Isis.*

tingue. Le premier volume qu'il consacre au *Göttinger Dichterbund* (92ᵉ vol. de la collection), est tout entier réservé à Voss. M. Sauer a voué la plus grande attention au texte. Il publie *Louise*, d'après la première édition, mais en donnant au bas des pages les variantes de l'*Almanach des muses* et du *Mercure allemand*. On regrettera, comme pour d'autres volumes de la collection, que toutes les poésies de Voss n'aient pu être imprimées dans cette édition de M. Sauer; mais le choix qu'a fait le savant éditeur ne prête nullement à la critique, et il a raison d'admettre, avant toutes les autres, les pièces que la musique a rendues populaires. Les notes, en grand nombre, sont très instructives; on remarquera surtout celles qui indiquent les différentes éditions de chaque poésie, ou qui expliquent les termes et locutions du dialecte mecklenbourgeois. L'introduction est excellente de tous points, et M. Sauer y montre, comme dans l'établissement et le commentaire du texte, toutes les qualités que nous connaissons déjà : savoir étendu et méthode rigoureuse. Ce travail sur le *Bund* de Göttingue, où aucune source n'a été négligée et où tous les incidents de l'existence de ce singulier Parnasse sont exposés avec autant d'agrément que de clarté, rejette à jamais dans l'ombre le livre de Prutz.

M. R. Boxberger poursuit son édition des œuvres de Schiller. Deux volumes qui forment la douzième partie de l'édition (81ᵉ et 82ᵉ) contiennent, l'un, les petits écrits philosophiques, les Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme, et les études parues dans les *Heures* sur « les limites qu'il faut observer dans l'emploi des belles formes », sur « la poésie naïve et sentimentale », sur « l'utilité morale des mœurs esthétiques »; — l'autre, le *Nachlass* philosophique, et sous le titre « *Angewandte Aesthetik* » les articles et recensions littéraires de Schiller (sur l'*Egmont* de Gœthe, sur les poésies de Bürger, de Matthisson); sous le titre *Medizin* les observations faites par Schiller sur le cadavre de son camarade Hiller, son rapport sur la maladie de son ami Grammont, etc.; enfin, sous le titre *Juvenilia* d'autres documents qui datent de la jeunesse de Schiller, entre autres le rapport du jeune *Karlsschüler* au duc Charles de Würtemberg sur ses condisciples et sur lui-même.

Gœthe a eu, depuis notre dernière analyse, trois volumes nouveaux (87ᵉ, 89ᵉ et 95ᵉ). M. Düntzer publie le *Westöstlicher Divan*. M. Schröer donne l'*Iphigénie en Tauride*, le *Tasse* et la *Fille naturelle*; ses avant-propos sont intéressants; ses notes sobres et utiles. M. Rud. Steiner continue la publication des œuvres scientifiques de Gœthe, et son second volume (34ᵉ partie des *Gœthes Werke* de la collection!) renferme en trois livres les études et travaux du poète sur les sciences naturelles en général, sur la minéralogie et la géologie, sur la météorologie; l'introduction qui compte 74 pages, mérite de grands éloges et sera consultée avec fruit.

L'édition des œuvres de Jean Paul s'est augmentée de trois volumes

(84e, 85e et 96e) qui en forment la 4e, la 5e et la 6e partie; ils contiennent le *Titan* et les *Flegeljahre,* avec deux introductions et des notes, toujours trop peu nombreuses, de M. Paul Nerrlich.

M. Max Koch entreprend dans la collection Kürschner une édition des œuvres d'Immermann. Il a publié d'abord le *Münchhausen* en deux tomes (90e et 91e). L'étude qu'il a mise en tête du premier volume est fort remarquable. Quant au commentaire, dont on ne peut se passer, M. K. n'a pas ménagé sa peine pour le rendre aussi complet que possible; c'est la première fois qu'on tente d'expliquer les nombreuses allusions du *Münchhausen*, et, si M. K. n'a pu les élucider toutes, on doit se souvenir que Freiligrath et Stahr avouèrent, dès l'apparition du roman, qu'un grand nombre d'entre elles leur paraissaient obscures. M. Koch a reproduit en outre, dans un autre volume (le 99e), le *Merlin* d'Immermann, son poème en romances de *Tristan et Isolde,* sa critique des *Wanderjahre* du pasteur Pustkuchen, son imitation du *Pater Brey* de Gœthe.

A. CHUQUET.

---

188. — **La légende de Metz,** par le comte d'HÉRISSON. Quinzième édition. Paris, Ollendorff, 1888. In-8, VIII et 316 p. 3 fr. 50.

Il y a de tout dans ce volume : excursion en Alsace, notes sur le caractère de Louis Napoléon et sur son procès après l'échauffourée de Strasbourg, réimpressions d'articles de journaux, *défense de Bazaine* écrite par Archibald Forbes et maigrement annotée par le maréchal, charge à fond contre d'Andlau et le duc d'Aumale, lettres du général Du Barail, du comte de Kératry, de l'ingénieur Bazaine, récit de l'évasion de Sainte-Marguerite, etc. Tel quel, avec ses anecdotes, ses copieuses citations, ses appréciations tranchantes, c'est le livre, non d'un historien, mais d'un reporter. Pour lui donner plus de piquant, l'auteur prétend que l'armée de Metz était indisciplinée et imbue d'idées révolutionnaires. Il affirme que Bazaine a fait tout ce que les forces humaines permettaient de faire, qu'il ne relevait que de l'empereur, qu'il a été calomnié et injustement condamné. Evidemment, M. d'Hérisson n'a pas lu les deux volumes de M. Duquet (voir *Revue critique,* nos 3 et 8), et il oublie que Bazaine, dans sa situation, ne relevait que de la France. Le crime du maréchal, comme dit M. de Kératry, fut de faire de la politique. (P. 257.) Le pays tout entier s'est, après Sedan, rallié au gouvernement de la défense nationale, et Bazaine se condamne lui-même dans sa lettre du 14 octobre 1887 à M. d'Hérisson (p. 77) : « J'ai toujours été persuadé qu'un maréchal de France, chef d'armée, avait plus de droit qu'un mouvement révolutionnaire, de s'opposer à une sédition contre le pouvoir issu du suffrage universel, et de mettre fin à une guerre désastreuse pour son pays et continuée par un parti qui voulait arriver au pouvoir ».

A. C.

189. Carstensen, **Das Leben nach dem Tode,** deutsch von Emil Jonas. Leipzig, Friedrich, 1886, 224 p. in-8. 3 mark.

190. — Stoffregen, **Der Tod der Unsterblichen.** Leipzig, Friedrich, 1888. 107 p. in-8.

On ne pardonne pas volontiers à des livres comme ceux-ci le temps qu'on a perdu à les lire. On songe avec quelque tristesse à la somme de travail humain dépensée à écrire des choses de ce genre, et à les imprimer.

Lucien Herr.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur, M. Salomon Reinach, vient de publier, à la librairie Leroux, un recueil de vingt-deux essais concernant l'archéologie et l'histoire (*Esquisses archéologiques*, in-8°, de 319 p., avec huit planches en héliogravure). Voici les titres des principaux articles : *La science française en Orient; le déblaiement du grand Sphinx; les fouilles de Suse; fouilles à Watsch et à Sanct-Margarethen; les ruines de Carthage; les fouilles de Délos; les fouilles d'Olympie; les terres cuites de Myrina; les terres cuites de Smyrne; la fin de l'Empire grec, Nicétas Choniate et Villehardouin.*

— La maison Hachette annonce et met en vente *La Vendée angevine, d'après des documents inédits et inconnus,* par Célestin Port, membre de l'Institut, archiviste de Maine-et-Loire (2 vol. in-8°, 15 francs). Le premier volume est consacré aux origines de la guerre ; le second, au récit de l'insurrection jusqu'au 31 mars 1793. Plus de 200 pièces inédites viennent à l'appui des données absolument nouvelles, qui transforment cette histoire jusqu'à ce jour purement légendaire. Il suffit d'indiquer que l'auteur supprime entièrement, pour cette période, le rôle qu'on prête à Cathelineau. La *Revue* d'ailleurs en rendra compte.

— Le *Dictionnaire Gazier*, que publie la librairie Colin et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (voir *Revue critique*, 1887, n° 47, p. 399), paraît maintenant sous une reliure en toile élégante et solide, tranches rouges ; cette forme nouvelle le rend plus attrayant et contribuera certainement à la vente.

ALLEMAGNE. — Le *Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes* est édité, à partir du 1er avril 1888, non plus par M. Wilhelm Friedrich, de Leipzig, mais par M. Ls. Ehlermann, de Dresde. Le directeur de la revue est, non plus M. Karl Bleibtreu, mais M. Wolfgang Kirchbach.

— Le 19 février est mort, à l'âge de 56 ans, Karl Bartsch, l'éminent romaniste et germaniste, directeur de la *Germania*, ancien collaborateur de notre revue.

— On a trouvé dans les papiers de Henri Viehoff le manuscrit d'une *Poetik auf Grundlage der Erfahrungsseelenlehre.* L'ouvrage qui était déjà presque terminé en 1883, paraîtra prochainement chez Lintz, à Trèves, et sera accompagné d'une biographie de Viehoff, par son gendre Victor Kit.

— On a retrouvé le tombeau de Christiane Vulpius, la femme de Gœthe, à Weimar, dans le vieux cimetière abandonné de la *St. Jacobskirche.*

— M. le Dr Kohler, professeur à Würzburg, qui s'est fait un nom par ses belles études sur le droit comparé, vient d'être nommé professeur à l'Université de Berlin.

ANGLETERRE. — M. THOROLD ROGERS va publier un volume intitulé *The Economical Interpretation of History* (Londres, Fisher Unwin).

— C'est M. E. HATCH, de St. Mary's Hall, Oxford, qui est chargé cette année des *Hibbert lectures;* il traitera de « l'influence grecque sur le christianisme ».

— *Outlines of the History of Political Economy*, tel est le titre d'un ouvrage que M. J. K. INGRAM, du Trinity College, de Dublin, fera paraître prochainement chez les éditeurs Black.

— Le lieut. gén. Ch. Lionel SHOWERS, autrefois résident politique dans le Rajputana, publie chez Longmans un livre de souvenirs, *A missing chapter of the Indian mutiny*.

— James Cotter MORISON vient de mourir à Hampstead à 57 ans. Il laisse divers ouvrages de philosophie et d'histoire, notamment des études sur *S. Bernard*, sur *Gibbon* et sur *Macaulay* et un livre intitulé *Service of man*, consacré aux plus difficiles problèmes de la philosophie sociale. La mort a empêché Morison d'accomplir ce qui devait être le grand œuvre de sa vie, une *Histoire des institutions françaises* jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il avait amassé, pour ce travail, une grande quantité de notes et de documents, et avait fait de nombreux voyages dans notre pays dont il parlait admirablement la langue et où il comptait beaucoup d'amis.

BELGIQUE. — MM. Pol DE MONT, professeur à l'athénée d'Anvers, et Aug. GITTÉE, professeur à l'athénée de Charleroi, viennent de fonder un recueil périodique en flamand consacré aux traditions populaires de la Belgique et particulièrement des provinces flamandes. Le titre de la revue est *Volkskunde* (« tijdschrift voor nederlandsche folklore », 3 fr. par an).

ÉGYPTE. — L'*Egypt Exploration Fund* annonce deux volumes nouveaux : 1° sur les fouilles de Tell Defenneh ou Daphnae et de Tanis; 2° sur les fouilles faites à Naucratis par M. PETRIE (seconde année).

ISLANDE. — M. Pall THORKELSSON a commencé l'impression d'un *Dictionnaire islandais-français,* dont nous avons reçu les quatre premières feuilles (de *a* à *alblindur*). L'ouvrage aura au moins 100 feuilles; deux ou trois livraisons de huit feuilles ou 64 pages chacune, paraîtront annuellement, au prix de 4 francs la livraison. (A Reykjavik, chez Eymundsson ou à Paris, chez K. Nilsson).

ITALIE. — Une nouvelle revue mensuelle paraît à Rome, depuis le 1er janvier, chez l'éditeur Pasqualucci, sous la direction de M. Domenico GNOLI, préfet de la Bibliothèque Victor-Emmanuel. L'*Archivio Storico dell' Arte* se propose de « réunir les forces éparses des savants et des critiques d'art qui habitent l'Italie; d'ouvrir le champ à toute étude, à toute recherche qui pourrait jeter quelque lumière sur une page de l'histoire artistique italienne, tout en laissant aux opinions une liberté complète, pourvu qu'elles soient le fruit d'une étude consciencieuse et d'une méthode rigoureuse; d'associer au travail des érudits italiens celui des étrangers qui s'occupent de l'art italien avec ardeur et profit ». Voici le sommaire du premier fascicule : *Il Cupido di Michel Angelo* (Ad. Venturi). — *L'Oreficeria sotto Clemente VII* (Eugène Müntz). — *Le Opere di Donatello in Roma* (Domenico Gnoli). — *Il Restauro della Chiesa di San Francesco in Bologna* (Luca Beltrami). — *Società internazionale di calcografia* (R. C. Fischer). — *Cronaca d' arte contemporanea,* (G. Cantalamessa). — *Nuovi documenti su Leonardo da Vinci* (A. Venturi). — *Isabella d'Este e due quadri di Giorgione* (A. Luzio). — *Scultori italiani della Rinascenza* (Hugo von Tschudi). — Chaque livraison de l'*Archivio* renferme 48 pages in-4°. Prix de l'abonnement annuel : pour l'Italie, 36 fr.; pour les pays de l'Union postale, 40 fr.

POLOGNE. — M. Casimir WALISZEWSKI, dont les recherches dans les Archives des

affaires étrangères de Paris ont permis de refaire l'histoire de Sobieski, a publié, à la fin de l'année dernière, à Cracovie, le premier volume d'un ouvrage intitulé : *Potoccy i Czartoryscy, walka stronnictw i programow politycznych przed upadkiem Rzeczypospolitej*, 1734-1764 (Les Potocki et les Czartoryski, lutte des partis et des programmes politiques avant la chute de la République). L'ouvrage traite d'une époque de l'histoire de Pologne qui n'était que superficiellement connue jusqu'à présent. Il complète et rectifie souvent les travaux de Henri Schmitt et de Joseph Szujski, ainsi que l'étude de Rœpell publiée, il y a quelques années, sous le titre : *Polen um die Mitte des vorigen Jahrhunderts*.

SUISSE. — M. Louis HERMENJAT, ancien élève de l'Ecole des Hautes-Etudes de Paris, a présenté à la Faculté des lettres de Lausanne, une thèse sur *Les dieux et l'homme chez Thucydide* (Lausanne, typ. Corbaz et Regamey, 1888, in-8°, 93 p.); c'est une étude intéressante sur la pensée religieuse en Grèce au v^e siècle et sur le « positivisme » de Thucydide.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 avril 1888.

M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie à l'Académie la copie de plusieurs inscriptions latines et adresse diverses nouvelles archéologiques.

M. Deloche est élu membre de la commission des inscriptions et médailles, en remplacement de M. P.-Charles Robert.

M. Riemann termine sa communication sur le texte des derniers livres de la troisième décade de Tite-Live.

On a cru pendant longtemps, dit M. Riemann, que la source unique du texte de la troisième décade de Tite-Live était le célèbre manuscrit du VI^e siècle, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale et connu sous le nom de *Puteaneus*. Des travaux récents ont montré que cette opinion était inexacte. Pour une partie du livre XXVI et pour les livres XXVII à XXX, il a existé un manuscrit de valeur à peu près égale au *Puteaneus*, mais d'origine différente. Ce manuscrit, mentionné par Rhenanus sous le nom de *Spirensis*, est perdu, mais on possède encore plusieurs manuscrits de dates diverses qui en dérivent et qui permettent d'en reconstituer le texte. Le *Spirensis* comble la plupart des lacunes du *Puteaneus*.

Quand le *Puteaneus* et le *Spirensis* donnent deux leçons différentes, et, à première vue, également soutenables, laquelle doit-on choisir? Celle du *Puteaneus*, pense M. Riemann. En effet, le texte du *Spirensis* est souvent défiguré par des remaniements dûs à un copiste ou à un réviseur, qui, en croyant améliorer le texte, l'a souvent corrompu.

Tel est le cas pour un passage du livre XXVI (47, 7), où on lit, selon le *Puteaneus* : « Paterae aureae fuerunt ducentae septuaginta sex, libras ferme omnes pondo », et, selon le *Spirensis*, « librales ferme omnes pondo ». La première leçon est la bonne; en effet, *pondo*, avec l'accusatif, signifie « du poids de ».

M. Bréal prend occasion de cette lecture pour expliquer un passage des lettres de Pline le Jeune (I, 9) qui ne paraît pas avoir été bien compris jusqu'ici. Parlant de la difficulté de suffire aux occupations dont on est accablé à Rome, Pline écrit : « Mirum est quam in Urbe singulis diebus ratio constet aut constare videatur, pluribus cunctaque non constet. » Pour comprendre cette phrase, il suffit, dit M. Bréal, de se rappeler que *ratio* signifie « le compte », et *cuncta ratio* « le total » : chaque jour, dit Pline, on croit que le compte y est, qu'on est au courant; sur un ensemble de plusieurs jours, on s'aperçoit qu'on est en retard : le total n'y est pas, il y a déficit.

M. Robiou commence la lecture d'un travail intitulé : *la Question des Hérouschah.*

L'objet de ce mémoire est d'examiner et de combattre une thèse récemment soutenue par M. Krall, égyptologue autrichien. Selon ce savant, si le dieu Set est devenu chez les Egyptiens, à une certaine époque, une divinité malfaisante, cela tient à ce que ce dieu était adoré par un peuple établi dans le nord de l'Egypte et ennemi des Egyptiens, les Hérouschah. Selon M. Robiou, au contraire, la transformation de Set en divinité malfaisante est antérieure à l'invasion des Hérouschah en Egypte, et il n'y a aucun lien à établir entre ces deux faits.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique*, livraison de mars 1888; — par M. Héron de Villefosse : Ch. MOREL, *Genève et la colonie de Vienne*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 30 avril — 1888

Sommaire : 191. NEWMAN, Vocabulaire Kabyle. — 192. BEZZENBERGER, Le lette dans la Prusse orientale. — 193. A. MÜLLER, Le théâtre grec. — 194. H. DROYSEN, Antiquités militaires de la Grèce. — 195. BONDURAND, Le Manuel de Dhuoda. — 196. Le Circa instans et le Grant Herbier, p. p. CAMUS. — 197. RUNGE, Courtilz de Sandras. — 198. ARNAUDIN, Contes populaires des Landes. — 199. Correspondance de Marie Louise, 1799-1847. — Chronique. — Société des Antiquaires de France.

191. — **Kabail vocabulary,** supplemented by aid of a new source, by Francis William NEWMAN, emeritus professor of University College London; formerly fellow of Balliol college and now M. R. A. S. London, Trübner et C°, 1887. Petit in-8, 124 pages.

Dans ce petit volume, M. Newman n'a fait que refondre, en y ajoutant quelques mots nouveaux, un travail analogue qu'il avait publié déjà en 1882 dans son *Libyan vocabulary*. Renonçant cette fois à mettre à part les *verbs and verbals* et les *nouns not know to be verbals*, l'auteur a réuni tous les mots sans aucune distinction en les rangeant toutefois, comme précédemment, dans l'ordre alphabétique des racines. Ce mode de classification, presque inévitable pour les lexiques des langues sémitiques dans lesquelles les mots figurés par un caractère spécial ne renferment que des consonnes, n'est pas absolument nécessaire quand il s'agit d'une langue transcrite en caractères européens et où, par suite, tous les éléments de la prononciation sont représentés par un signe visible. L'économie de place qui résulte d'un pareil système est d'ailleurs bien peu importante pour un vocabulaire restreint, comme l'est celui de la langue berbère, quand on en élimine tous les mots empruntés à la langue arabe. Il eût été préférable, ce me semble, d'adopter un procédé différent et, comme l'a fait M. Basset dans son Manuel kabyle, de ranger les mots d'après l'ordre des consonnes qui les composent, en notant toutefois par des lettres en caractères spéciaux les éléments de la racine. Il est surtout regrettable que M. N. n'ait pas renoncé à son mode de transcription qui consiste à emprunter à divers genres d'écriture les caractères destinés à figurer les articulations berbères que les langues européennes ne possèdent pas ou qu'elles expriment par un groupe de deux lettres. Rien ne trouble plus le lecteur qu'un pareil amalgame de signes bizarres, alors que l'on aurait obtenu un résultat au moins aussi satisfaisant en se servant de lettres italiques ou encore de lettres pointées, moyens que l'auteur ne réprouve pas autant qu'on pourrait le croire, puisqu'il emploie dans son travail le *t*

surligné ou marqué d'une barre supplémentaire. En dehors de ces observations qui portent toutes sur la forme, il n'y a guère que des éloges à adresser à M. N. pour le soin consciencieux qu'il a apporté dans la rédaction de son intéressant travail : les sources auxquelles il a puisé sont toujours exactement notées et, chaque fois que l'auteur a éprouvé quelque doute sur la signification précise d'un mot, il n'a pas hésité à signaler cette incertitude par un point d'interrogation. Cependant on trouve encore quelques vocables purement arabes que M. Newman avait promis d'éliminer : *Tebout*, *abujad*, *nafeq*, etc., sont des mots arabes introduits dans la langue berbère sans la moindre altération, et on pourrait reprocher aussi au petit vocabulaire anglais-berbère, qui termine l'ouvrage, d'être par trop écourté.

O. Houdas.

---

192. — A. Bezzenberger. **Ueber die Sprache der Preussischen Letten.** Gœttingen. Vandenhoeck et Ruprecht, 1888, in-12.

M. Bezzenberger nous offre une étude du dialecte lette parlé dans la Prusse orientale aux environs de Memel et en Courlande. Il était utile, avant que cet idiome ne cédât à l'envahissement de la langue allemande, d'en étudier les particularités. Au point de vue historique, M. B. confirme l'opinion de Bielenstein que le lette parlé dans la Prusse orientale se rapproche de « la belle langue lette qu'on trouve chez les Niederlartauer. Le lette prussien, qui se partage en plusieurs dialectes, dit M. B., est un rameau de la langue lette parlée dans le sud-ouest de la Courlande. Mais le lette prussien du sud a subi l'influence des « Thames ». C'est en Prusse une langue importée, et, sous certains rapports, plus ancienne que la langue des textes les plus anciens. »

Cette étude fournit aux linguistes de nombreux sujets d'observations. M. B. a relevé l'emploi de lettres nouvellement introduites dans la langue. Les unes doivent leur origine à l'admission de mots allemands : *f*, ex. *fils*, de « Feile » et *frischtikis* de « Frühstück »; *pf*, ex. *pflanzát* de « Pflanze »; *h*, ex. *Hannelis*, de « Johannchen ». D'autres se sont développées naturellement : l'*u* clair = *iu* lithuanien, ex. *duriu* « je pique » *siule*, « couture »; l'*o* voyelle *pure* dans *mano*, « mon »; *tawo* « ton ». On retrouve cette lettre dans d'autres dialectes lettes. Les lettres *s* et *l* gutturales ne sont pas certaines.

Il est important d'observer la capacité des voyelles longues ou brèves à supporter après elles certains groupes de consonnes. Les groupes r + t consonne et peut être aussi, l, m, n, + t consonne abrègent la voyelle précédente; mais, par une bizarre coïncidence, cet affaiblissement ne porte pas sur les voyelles longues d'origine (*vîrs*, homme). A côté de ce changement dans la quantité de la syllabe, le groupe *r* + t consonne

après voyelle brève a provoqué l'insertion d'une voyelle intermédiaire (*sal^esch* vert) en même temps la consonne a perdu le son mouillé.

Un autre phénomène curieux, c'est le traitement différent que subit la gutturale t + *j*, on a tantôt *aslédschu*, *asalïtschu*, et tantôt *redsu*, *téiẓu* etc. Le même mot présente même les deux formes : *lúdsat* et *lúdschu*. De plus, ce groupe au prétérit est traité tantôt comme au présent, tantôt d'une façon différente. Mais nous pouvons saisir ici un phénomène de différenciation. Des habitants de Nerung prétendent que *kj*, ou *gj* donnent ẓ ou *ds* romain au présent; *tsch*, *dsch* au prétérit. Quoi qu'il en soit de cette règle à laquelle, d'ailleurs, ne croit pas M. B., ce traitement différent du même son donne fort à réfléchir. Le peuple même a conscience des changements qu'il introduit dans la langue. Tel individu plus âgé se sert encore du vieil instrumental, tandis que son interlocuteur plus jeune emploie la tournure par *is*.

Voici, pour terminer, un fait qui jettera un grand jour sur la syntaxe de certaines prépositions. Généralement, en lette comme dans les autres langues, elles régissent le même cas au singulier qu'au pluriel; mais, dans le dialecte qui nous occupe, l'instrumental singulier ayant la même forme que l'accusatif, on finit par unir au singulier la préposition avec de véritables accusatifs; au pluriel, au contraire, l'instrumental s'est confondu avec lui, s'il ne l'a pas remplacé; on a donc l'apparence étrange d'une préposition *gouvernant* l'accusatif au singulier et le datif au pluriel.

A. BAUDOUIN.

K. F. Hermann's Lehrbuch der griechischen Antiquitæten neu herausgegeben von H. Blümner und W. Dittenberger.

193. — I. Dritter Band, Zweite Abtheilung, **Die griechischen Bühnenalterthümer** von Dr. Albert MÜLLER, Fribourg, Mohr, 1886. Un vol. in-8 de XII-423 p.

194.— II. Zweiter Band, Zweiter Abtheilung, **Die griechischen Kriegsalterthümer**, Erste Hælfte von Dr. Hans DROYSEN. Un vol. de VIII-184 p.

Les deux volumes, dont nous avons à rendre compte [1], ne sont pas des remaniements de certaines parties de l'ancien Manuel, ce sont des ouvrages tout à fait nouveaux; M. Hermann et les savants qui avaient remanié le Manuel après lui, ne s'étaient occupés ni des antiquités scéniques, ni des antiquités militaires.

I. — L'ouvrage de M. Albert Müller répond à un besoin qui se faisait sentir depuis longtemps. On a de nombreuses monographies sur le théâtre grec; dans ces vingt dernières années surtout, les travaux de ce genre abondent; ce qui manquait, c'est un ouvrage d'ensemble qui réunisse et coordonne les résultats épars de tous côtés. Le livre de

1. Nous avons parlé dans cette Revue des volumes déjà publiés du Manuel remanié, cf. n^os du 4 juin 1883 et du 9 août 1886.

Donaldson, très estimable et arrivé à la huitième édition, [1] n'est qu'une œuvre de vulgarisation où l'on trouve un peu de tout : origines et histoire de l'art dramatique, construction des théâtres, matériel scénique, biographie des auteurs, supplément assez développé sur le style et la métrique. L'ouvrage de M. Albert M. comble donc une lacune ; l'auteur a bien déterminé son sujet, il ne s'occupe que des conditions extérieures de l'art dramatique : le théâtre en tant que monument, le matériel théâtral, scène, décors, costumes, masques, chœur, public, dépenses, répétitions des pièces, etc. Il dit, dans sa préface, qu'il avait d'abord l'intention de faire un *court appendice* au volume du *Manuel* consacré aux Antiquités religieuses; mais, en travaillant, il vit, ce qui arrive si souvent, son sujet s'étendre peu à peu, les chapitres succéder aux chapitres, si bien que cette étude qui devait être si courte, forme un volume complet. Nous ne nous en plaindrons pas. M. M. a publié, en 1863, une édition des *Acharniens* [2] faite avec grand soin et très utile par la quantité des renseignements qu'elle fournit. Nous trouvons dans le nouvel ouvrage les mêmes qualités. On sera reconnaissant à M. M. de la peine qu'il a prise à réunir tant de matériaux. A ce point de vue, son ouvrage sera indispensable. Ce qui manque un peu, c'est l'unité de composition ; on dirait qu'on a sous les yeux une série de monographies placées les unes à côté des autres plutôt qu'un ouvrage un et complet. Aujourd'hui l'activité est telle dans le domaine des sciences historiques qu'il est arrivé à M. M. ce qui est déjà arrivé à bien d'autres : certaines parties de son œuvre étaient déjà vieillies avant d'avoir vu le jour. Je ne parlerai pas des travaux de Th. Zielinski [3] et de Lipsius, [4] qui auraient pu être très utiles à M. M. et qui ont paru pendant l'impression du présent ouvrage. Ce qui est encore plus important, c'est ce que les récentes fouilles du théâtre de Dionysos dans Athènes nous ont appris ; ces résultats, consignés aujourd'hui par M. Dörpfeld dans les *Mittheilungen* de l'Ecole allemande d'Athènes [5], avaient été communiqués par lettre à M. Müller qui n'a pu que les consigner dans un appendice en ajoutant dans sa préface que tout ce qu'il avait dit sur cette question dans son livre, devait être considéré comme non avenu. Il faut savoir se résigner à de telles surprises, s'en féliciter même, car c'est tout au bénéfice de la science.

II. — M. Hans Droysen ne nous donne aujourd'hui que la première moitié de son manuel d'antiquités militaires. Cette partie de l'ouvrage se divise en quatre livres comprenant huit chapitres. Livre I, chap. I, les armes; ch. II, les troupes, infanterie, cavalerie ; ch. III, la tactique élé-

1. *The Theatre of the Greeks*, A Treatise ou the History and Exhibition. Londres. George Bell et fils, 1879, in-12.
2. Aristophanis Acharnenses, Hannoverae, sumptibus Car. Ruempler, in-8.
3. *Die Gliederung der Altattischen Komoedie*, Leipzig, Teubner, 1885, in-8.
4. *Bemerkungen über die dramatische Choregie*, Berichte de l'Acad. de Leipzig, 1885, p. 416.
5. Voir tome XI, 1886, p. 330.

mentaire : — Livre II, armée et conduite des opérations jusqu'à Philippe de Macédoine; chap. IV, organisation de l'armée, Athènes, Sparte, Mercenaires; ch. V, la guerre; — livre III, deux chapitres, armée et conduite des opérations de l'époque macédonienne ; — livre IV, époque hellénique, un chapitre. M. D. a pris pour guide l'ouvrage de W. Rustow et H. Köchly[1] ; il ne pouvait en choisir de meilleur; ce livre, malgré des erreurs inévitables, est resté classique sur la matière. Dans l'ouvrage de M. D., ce qu'il y a de meilleur, c'est la partie consacrée à l'époque macédonienne; on voit que l'auteur est bien maître de son sujet[2]. Les autres parties de l'ouvrage contiennent aussi de très bonnes choses; je signalerai par exemple les chapitres III et V; ce dernier renferme une exposition lumineuse de la réforme opérée par Epaminondas dans l'emploi des diverses armes et dans le plan d'attaque. La partie qui nous paraît un peu sacrifiée, c'est celle qui est consacrée à Athènes et à Sparte : pour Athènes, ou ne voit pas clairement quel était le rôle des stratèges, et M. H. Droysen ne dit pas s'il y avait des sous-officiers dans la cavalerie; pour Sparte, il oublie les ἰρένες (cf. Hérod. IX, 85 ; Plutarq. *Vie de Lyc.* 17, 25; Paus. III, 14, 6 et les lexicographes), et les Hippagretes (Xén. *Hell.* III, 3, 9 ; *Rep. Laced.*, IV, 3; P. Foucart dans le *Voyage arch.* de Le Bas, Insc. de Laconie, 168). En dehors de Sparte et d'Athènes, les autres états grecs ne sont mentionnés que rarement; il nous semble qu'on pouvait tirer parti, pour la Béotie, des inscriptions de Thèbes, d'Orchomène, de Lebadée, etc. La seconde partie de l'ouvrage traitera de l'artillerie, de l'attaque et de la défense des places.

Albert MARTIN.

---

195. — **L'Éducation carolingienne. Manuel de Dhuoda** (843), publié sous les auspices de M. le Ministre de l'Instruction publique et de l'Académie de Nîmes, par Édouard BONDURAND, archiviste du Gard. Paris, A. Picard, 1887, 270 p. in-8, avec un fac-similé en héliogravure.

La Renaissance carolingienne est un des plus remarquables exemples de ce que peuvent les efforts de quelques hommes pour le progrès intellectuel d'une nation. Avec l'aide de quelques maîtres italiens et anglo-saxons, Charlemagne a, dans l'espace de vingt ans, fait passer l'empire franc de la civilisation à la barbarie, et il a mérité l'hommage emphatique et amphigourique, mais singulièrement expressif, que lui rend Walafrid le Louche dans sa préface à la *Vita Karoli* d'Einhard : « Regni a Deo sibi commissi nebulosam et ut ita dicam pene cecam latitudinem totius scientiae nova irradiatione et huic barbariei ante partim incognita luminosam reddidit, Deo illustrante. » La culture littéraire a produit alors si rapidement des fruits, qu'on les voit pour ainsi dire

1. *Geschichte des griechischen Kriegswesens*, Aarau, 1852, in-8.
2. L'auteur avait déjà publié des *Untersuchungen über Alexanders des Grossen Heerwesen und Kriegsführung*, Fribourg, Mohr, 1885, in-8.

mûrir sous nos yeux dans les œuvres écrites à la fin du VIIIe s., en particulier dans les Annales, dont la composition subit au jour le jour l'influence du progrès littéraire à mesure qu'il s'accomplit. Il en est, les *Annales Laurissenses* par exemple, dont la première partie est assez incorrecte et grossière pour qu'on les ait qualifiées d'*Annales plebei*, et qui, à partir de 788 et surtout de 801, deviennent assez correctes et assez élégantes pour qu'on ait cru y reconnaître la main d'Einhard, l'imitateur habile de Suétone. Le progrès suscité par les écoles carolingiennes n'a pas seulement été prodigieusement rapide, il a été extraordinairement étendu. Pendant que Benoît d'Aniane prépare au fond de la Septimanie sa réforme monastique, sur les bords du Weser, à Fulda, s'instruit Einhard, le futur biographe de Charlemagne, et dans la Saxe à demi-païenne, Corvei va être un foyer de culture littéraire, comme Saint-Gall dans les âpres vallées alpestres. Si superficielles par certains côtés, si puériles que fussent les leçons données dans les écoles carolingiennes, l'étude des lettres est par elle-même si vivifiante qu'à la lourde barbarie des Mérovingiens succède, au IXe s., une véritable fièvre intellectuelle. Ce n'est pas seulement le style qui s'est retrempé aux sources antiques; ce sont les esprits qui sont devenus plus vigoureux, plus larges et plus vifs. On ne se contente plus de compiler des textes théologiques ou d'énumérer sèchement des batailles dans d'informes chroniques, on ose penser et on sait l'art de composer. Nithard est le Thucydide d'une époque dont les Annalistes sont les Hérodotes; Scot Erigène trouve à la cour de Charles le Chauve des auditeurs capables de goûter sa métaphysique, écho des théories alexandrines; les hérésies de Gottschalk, de Claude de Turin, témoignent que la théologie a cessé d'être la répétition mécanique de formules qu'on ne comprend pas; la poésie lyrique, épigrammatique, didactique refleurit à la Cour; la littérature s'introduit même dans la politique et les querelles civiles donnent naissance à des écrits de polémique; on prend enfin plaisir à écrire des traités de politique et de morale où, sous le fatras des citations et des banalités religieuses, on découvre un commencement d'observation psychologique et de philosophie sociale. Agobard et Hincmar sont des prélats hommes d'état, qui savent soutenir leurs idées ou défendre leurs actes politiques par la parole et par la plume, et Agobard est de plus un théologien rationaliste d'une lucidité d'esprit qui fait pressentir saint Anselme. Walafrid le Louche a eu raison de dire « qu'une lumière nouvelle a illuminé les ténèbres de la barbarie. »

Ce qui montre combien fut profond ce mouvement de renaissance intellectuelle, c'est que les femmes s'y sont associées. Avec la facilité d'assimilation propre à leur sexe, elles deviennent vite habiles à tous les arts et versées dans toutes les connaissances qu'on pouvait acquérir alors. Elles se mêlent en égales à toutes les préoccupations, à tous les actes de la vie des hommes, comme nous le voyons faire à Imma, la femme d'Einhard, « la fidèle compagne qui allégeait tous les soucis

de sa vie [1] »; ou même elles les dominent par la supériorité de leur intelligence, comme le fit Judith, la seconde femme de Louis le Pieux. Parmi ces femmes, « amies des lumières », [2] « ornées de toutes les fleurs de la sagesse, » [3] une des plus remarquables fut certainement Dhuoda, auteur d'un Manuel *(Liber Manualis)* d'éducation, dont le texte publié d'une manière incomplète et incorrecte par Mabillon, d'après une copie d'un manuscrit de l'abbaye de la Grasse, copie aujourd'hui à Paris (Bibl. nat. lat. 12293), vient de nous être donné pour la première fois tout à fait complet par M. Bondurand, qui a pu corriger la copie défectueuse dont s'est servi Mabillon par des fragments d'un manuscrit du IXe siècle qui appartenait à M. Germer-Durand [4].

Dhuoda, qu'une erreur de copie du ms. de Paris avait fait prendre par Mabillon pour une sœur de Louis le Pieux, appartenait sans doute à quelque grande famille du midi [5]. Elle fut mariée, pour son malheur, en juin 824, au fils de Guillaume de Gellone, Bernard. Cette union était éclatante. Le jeune époux de Dhuoda avait succédé à son père comme margrave de la marche d'Espagne; il avait reçu en 820 le comté de Barcelone, enlevé au comte Béra [6]. Il était le parent et le filleul de l'Empereur; il avait dû être élevé auprès de Louis alors que celui-ci était roi d'Aquitaine et avait pour principal conseiller et appui le duc Guillaume le Pieux. Le mariage fut célébré à Aix-la-Chapelle même, dans le palais impérial, à un moment où tout paraissait sourire à Louis et à Bernard. Le naissance d'un fils, nommé Guillaume comme son aïeul, vint le 29 novembre 826 mettre le comble au bonheur de Dhuoda. A ce moment aussi, Bernard, occupé de défendre la frontière d'Espagne contre les attaques de l'émir de Cordoue Abderraman II et contre la révolte d'Aizo, ne la délaissait pas encore. Il la protégeait au contraire contre les périls qui pouvaient la menacer (Manuel, c. 71). Mais en 829, Bernard fut appelé à la cour; il reçut avec l'office de camérier les fonctions d'un premier ministre, ou mieux d'un vice-empereur. Dhuoda fut reléguée à Uzès et probablement séparée de bonne heure d'un fils qu'elle adorait (préf. 5). Elle put suivre de là, d'un cœur anxieux, la fortune de son mari qui, d'abord au comble de la faveur et

1. Lupi Ferrariensise *Ep.*, 4.

2. « Lucis amica, » dit Walafrid de Judith.

3. Les Annales de Metz, à l'année 830, nous montrent Judith, « sapientiæ floribus optime instructa ».

4. Mabillon n'a publié que la préface, la table et treize chapitres *(Acta SS. O. S. B.* Sæc. IV, pars 1, p. 750), Baluze avait publié la préface et la souscription finale (*Marca Hispanica*, 777).

5. Elle parle aux chap. 5 et 15 de l'illustration et des exploits de sa race; mais rien ne prouve qu'elle appartienne à la famille de Dadila, riche propriétaire du diocèse de Nîmes dont le testament a été conservé (D. Vaissete, nouv. éd. t. II, pr. col. 81).

6. M. B. croit que Bernard ne fut marquis de Gothie qu'en 827, après son frère Gaucelm. Il nous dit (p. 15) qu'en 882 (faut-il lire 812? 822?), Bernard fut battu par Abderraman. Je ne sais où M. B. a pris ce renseignement.

accusé d'être l'amant de l'impératrice Judith, est chassé une première fois en 830 par l'insurrection des fils de Louis, redevient tout puissant en 831 pour être en 832 dépouillé de tous ses honneurs, qu'il devait recouvrer en 835. Dhuoda, pieuse et fidèle à ses devoirs de femme, s'était oubliée pour son mari qui ne paraît pas avoir eu de grands égards pour elle. Elle s'endetta pour lui venir en aide (c. 71) et vécut dans la gêne pour le soutenir. Après la mort de Louis le Pieux, les deux époux furent quelque temps réunis, car Dhuoda donna naissance le 22 mars 841 à un second fils nommé Bernard, qui lui fut enlevé par son mari comme le premier. Seule, malade, triste jusqu'à la mort, elle fut poussée par l'ardeur de sa tendresse pour Guillaume et « par le regret de sa beauté », à écrire pour lui du 30 nov. 841 au 22 février 843 [1] un livre d'exhortations morales mêlées à des effusions d'amour maternel et à des lamentations sur son propre sort. Ces exhortations pieuses, ces conseils de prudence, de fidélité envers le roi, ne devaient guère trouver d'écho dans le cœur de Guillaume, séparé de sa mère de si bonne heure. Il périt à 24 ans, condamné à mort pour rébellion; le jeune Bernard, à qui Dhuoda méditait d'adresser un jour les mêmes exhortations, fut tué les armes à la main, en 872, après avoir mené une vie de brigandage.

Quoique la plus grande partie du Manuel de Dhuoda soit remplie de citations de la Bible, et de dissertations morales et théologiques, qui n'échappent à la banalité qu'en tombant dans les subtilités et les fantaisies étymologiques et arithmétiques (ch. 64, 65, et ss.), il est précieux, d'abord comme témoignage du degré d'instruction auquel pouvait arriver une femme du IXe siècle, et aussi parce qu'au milieu de ces dissertations pédantesques, l'âme de la femme qui les a écrites se laisse voir tout à coup à nu, avec sa tendresse passionnée, avec ses troubles, sa misère, son désespoir; « incerta ex meritis, incerta vigore, fragilisque « labore per undas conquassor » (c. 76) « Ulceris rigata... septa felle » (c. 73). Dans les chapitres sur les misères de la vie (c. 32), sur les pauvres (c. 31), dans celui sur la prière surtout (c. 10), il y a des accents personnels qui touchent et qui charment : « Ego autem tepida et desidiosa Dhuoda fragilisque et declinans ad yma, non solum longa sed nec brevis mihi delectatur oratio ». Elle a eu le temps de beaucoup réfléchir sur les prières dans sa longue solitude; on sent que ses conseils sur ce sujet sont le fruit de l'expérience. L'image, qui nous apparaît à travers les feuillets du Manuel, de cette femme fatiguée de la vie, dégoûtée des grandeurs du monde, n'ayant plus au cœur que l'amour de son fils, plus fort chez elle, semble-t-il, que l'amour de Dieu même, est originale

1. M. B. a bien établi ce point. La plus grande partie du Manuel a été écrite du 30 nov. 841 au 30 nov. 842. Elle y a ajouté une sorte de post-scriptum pendant l'hiver 842-843, et comme c'est assez l'usage des femmes, c'est dans le post-scriptum qu'elle a mis les choses les plus intéressantes, le précieux chapitre intitulé : « Ad me recurrens, luges », et son épitaphe.

et attachante, et nous sommes reconnaissants à M. B. de nous l'avoir fait connaître.

Nous regrettons qu'à ce texte si intéressant, publié avec tant de soin, et dont chaque chapitre est précédé d'une analyse en français qui équivaut presque à une traduction, M. B. n'ait pas donné une autre introduction. Non que celle qu'il nous offre soit mauvaise, mais elle est mal composée et elle manque de précision. Au lieu de puiser dans Henri Martin le récit des aventures de Bernard, j'aurais voulu qu'il examinât d'après les textes contemporains la question essentielle en ce qui concerne Dhuoda, celle des relations de Bernard et de Judith. M. Bondurand, suivant docilement M. H. Martin, ne la discute même pas ; il ne doit pas ignorer pourtant que, si Paschase, Ratbert et Agobard accusent hautement la reine d'adultère, Thégan et l'Astronome la disculpent. N'aurait-il pas fallu se demander si les passages du Manuel où il est question de Bernard, doivent nous faire croire à sa culpabilité ou nous en faire douter? Est-ce par grandeur d'âme que Dhuoda rappelle les périls dont son mari l'a sauvée et enseigne à son fils à respecter son père? Ou est-ce à l'infidélité de Bernard qu'elle fait allusion quand elle parle du « dirum vulnus » dont elle meurt? Ne fallait-il pas refaire la comparaison qui s'était imposée au rude, rusé et aventureux Bernard entre la pauvre Dhuoda avec sa piété un peu prêcheuse, sa douceur maladive, ses roucoulements de colombe blessée, et la fière Judith, aussi savante que sa rivale, et, de plus, habile musicienne, étincelante d'esprit et de gaieté, et d'une beauté qui arrachait à des évêques même des cris d'admiration? N'y avait-il pas à se demander enfin si Bernard avait pu connaître Judith avant son mariage avec Dhuoda, s'il y avait quelque vraisemblance aux bruits qui faisaient de lui le père de Charles le Chauve? Je ne dis pas qu'il fût possible de résoudre ce petit problème d'histoire et de psychologie dont la solution, dans un sens ou dans l'autre, ajoute tant à l'intérêt du Manuel; mais il fallait en poser les termes avec précision et ne pas supposer d'emblée que M. Henri Martin avait dit le dernier mot de la question.

G. Monod.

---

196. — Camus Giulio, L'opera Salernitana « **Circa instans** », ed il testo primitivo del « **Grant herbier en françoys** », secondo due codici del secolo XV, conservati nella Regia Biblioteca Estense, Modena, 1886, 1 vol. in-4, pp. 155, avec une héliographie. (Extrait du vol. IV. Série II des *Memorie della R. Accademia di Scienze, Lettere ed Arti di Modena)*.

Ce mémoire fait connaître deux mss. de la Bibliothèque de Modène donnant le texte plus complet et plus correct et la traduction en français d'un livre de botanique médicale, sorti de l'école de Salerne, qui est l'œuvre la plus considérable que le moyen âge nous ait laissée sur la matière. Le nom de *Circa instans* est pris des premiers mots de l'ouvrage. Ce *Circa instans*, *Tractatus herbarum*, ou en français *Arbolayre*,

Grant Herbier, Secrès de Salerne semble avoir joui d'une grande vogue même plus tard, si l'on en juge par les nombreuses éditions qui en ont été faites au xv^e^ et au xvi^e^ siècle.

Nous parlerons seulement de la traduction française. Pas plus que l'original, elle n'est inédite ; elle fut imprimée au xv^e^ s. d'abord sous le nom d'*Arbolayre*, puis sous celui de *Grant Herbier* au moins trois fois, à Paris, vers la fin du xv^e^ s., par Guill. Nyverd, Jacques Nyverd et Pierre le Caron. Mais l'avantage de la publication de M. Camus, c'est que les deux mss. de la Bibliothèque de Modène (*Latin* 993. XII. K. 19. *Français* 28. XII. K. 16), qu'il nous fait connaître, sont beaucoup plus complets que les diverses éditions latines et françaises du *Circa instans*. Il n'existe d'ailleurs de ces éditions que quelques rares exemplaires dans le fonds réservé des grandes bibliothèques, et elles sont tellement incorrectes et d'une lecture si difficile qu'elles ont découragé la patiente érudition de Littré.

Le ms. dont M. C. publie d'amples extraits, est plus complet et plus correct que les imprimés. Il faut surtout y louer l'ordre et la disposition des chapitres. Les plantes sont classées par ordre alphabétique ; les articles portent un numéro d'ordre ; chaque article contient et en latin et dans la traduction française tout ce que les mss. donnent d'important sur la plante. En outre, M. C. a soin d'indiquer le nom botanique de la plante. Nous voyons ainsi d'un seul coup d'œil le texte latin, la traduction française et le nom scientifique. Deux tables qui facilitent les recherches, terminent la publication : l'une donnant par famille toutes les plantes dont il est question dans le *Circa instans ;* l'autre, les noms français employés dans le *Grant Herbier* avec les n^os^ où l'on trouve la description et les propriétés de ces plantes.

Dans sa préface, M. C. examine la langue du *Grant Herbier*. Comme il le dit, on ne saurait parler de dialecte spécial pour une œuvre du xv^e^ s., et les formes *en* pour *on*, *ou* pour *au*, n'indiquent pas un dialecte du centre plutôt qu'un autre. Tous les dialectes se sont fondus, du moins pour la langue écrite, et le *Grant Herbier* est simplement en français, sans qu'on puisse indiquer la région qu'habitait le traducteur.

Quant à l'époque, il est incontestable que la langue présente les caractères du xv^e^ siècle. M. C. semble y reconnaître le voisinage du xvi^e^ s. à cause de certains mots abstraits comme *aquosité*, *aromaticité*, *experimentateur*, *etc*. Pourtant, M. Godefroy donne *experimentateur*, aussi bien qu'*experimenteur*, avec des exemples du xv^e^ s. Il est vrai qu'*aquosité* est simplement donné par Littré sans exemple, et *Aromaticité* n'a qu'un exemple du xvi^e^ s. (Ambr. Paré). Mais cela ne prouve point que ces termes scientifiques n'aient été employés dès le xv^e^ s. et même dès le xiv^e^, où la manie de former des mots savants et des latinismes était déjà entrée dans les usages des lettrés. Comme les traducteurs du xiv^e^ siècle (Oresme, Bersuire), le traducteur du *Circa*

instans ne se gênait pas pour fabriquer des mots français avec le latin.

Par une légère contradiction, tout en pensant que la langue du *Grant Herbier* penchait déjà vers le XVI^e s., M. C. la juge archaïque, et, à l'appui de son assertion, il cite un assez grand nombre de mots qui lui semblent être démodés au XV^e s., et remonter plus haut. Mais ces mots, que M. C. donne comme archaïques, étaient en plein usage au XV^e s., et ont continué, pour la plupart, à vivre encore au XVI^e; quelques uns ont même prolongé leur existence jusqu'au XVII^e. Loin d'être une preuve de l'archaïsme de la langue du *Grant Herbier*, ils ne font que mieux indiquer l'époque où la traduction a été faite ou refaite, le XV^e siècle.

Voici, en effet, la liste de ces mots cités comme archaïques, et que je fais suivre de l'indication de leur emploi contemporain ou même postérieur à l'époque du Grant Herbier. — *Adelier*, amaincir. Ce n'est même pas un mot ancien; Godefroy n'en donne qu'un exemple du XVI^e s. — *Affaitier*, *afaitier*, préparer. Existe encore comme terme de fauconnerie au sens d'apprivoiser, élever, préparer un oiseau. C'est d'ailleurs le même que le mot savant *affecter*. — *Aguier*, *aguer*, rendre aigu. Godefroy donne un autre exemple du XV^e s. — *Attenurir* pour attendrir, est une forme savante, créée probablement à l'époque. — *Entomir*, assoupir, engourdir. Godefroy donne plusieurs exemples du XVI^e s., existe encore dans les patois. — *Flamer*, saigner. Godefroy donne un exemple de 1400. D'ailleurs, le substantif *flamme*, lancette, vit encore. — *Gringner*, grincer. *Grigner des dents* est encore patois, et Godefroy en donne un exemple de Gréban. — *Jarser*, ventouser, scarifier; c'est le moderne *gercer*. Godefroy donne un autre exemple du XV^e s., et Littré deux du XVI^e s. sous la forme *garcer* ou *jarcer*. — *Puir*, à côté de *puer*, est encore dans Richelet et Furetière. — Raier = rayer, aujourd'hui en pleine vie. — *Resconser*, cacher. Godefroy donne plusieurs exemples (XV^e et XVI^e s.) du simple *esconser*. Il n'y a nulle raison pour que *resconser* n'existât pas à la même époque. Il vit encore dans les patois. — *Suevir* (ou plutôt *suivir*), forme qui existe à côté de *suivre* jusqu'au XVI^e s. — *Bruir*, brûler, est notre *brouir*, brûler et dessécher. — *Feru*, frappé, encore vivant, quoique vieux, et employé par P.-L. Courrier. — *Marré*, manipulé, de *marrer*, labourer, travailler avec la *marre*, sorte de bêche, encore usité. — *Onni* = uni. — *Plaier*, blesser, encore usité au XVI^e s. — *Greigneur*, plus grand. Godefroy en donne des exemples des XV^e et XVI^e s. — *Lée*, *laie*, large, employé par Clém. Marot et même par M^me de Sévigné; se dit encore comme substantif au sens de largeur d'une étoffe. — *Ausseuse*, mauvaise lecture pour *aiuueuse*, *aiweuse*, *éveuse*, aqueuse. Godefroy donne des exemples du XVI^e s.; *éveux*, terrain fangeux, se trouve encore dans le *Dict. univ. d'Agriculture*, 1809. — *Boe*, morve, pus. C'est le mot *boue*, qui a eu ce sens jusqu'au XVI^e s. (Ambr. Paré). — *Bouel* = boyau. — *Brahaigneté*, stérilité, de *brehaing*, stérile. Godefroy donne un exemple de 1515. —

Bran, *bren*, son, encore usité aujourd'hui, quoique vieilli; on le trouve souvent dans Rabelais. *Caverolles*, vésicules, ou mieux pustules, petites caves, petits creux. Godefroy donne du masculin *cavereau* un exemple de 1552. — *Casse fistre*, cassia fistula. *Casse* est encore vivant; *fistre*, *festre* est la forme populaire de fistule; on ne le trouve plus isolé, que je sache, après le xiv^e s., mais réuni à *casse*, et formant un seul mot, il a dû se conserver plus longtemps. Bien des mots, qui étaient morts, se sont ainsi conservés; je citerai *joubarbe*, jovis barba, *etc.* et dans notre Grant Herbier, *cerlangue*, langue de cerf; *lign aloes*, bois d'aloës, quoique *lign*, *ling*, lignum, fut mort depuis longtemps. — *Cheue*, forme populaire de *ciguë*, encore usitée en Normandie. — *Desverie*, *forsenerie*, folie, délire, fureur. Godefroy donne de *desverie* un exemple du xv^e s. *Forcenerie* était encore employé au xvii^e s. (Scarron, Régnier, M^me de Sévigné.) — *Eprainson*, ténesme, épreinte, tranchées. Godefroy ne donne que des exemples du xv^e s., c'était peut-être un mot nouvellement formé. — *Es*, abeille. Godefroy en cite un exemple dans la *Coust. d'Artois*, ed. 1679; encore usité dans les patois. — *Esdre* (mieux *edre*) *yedre*, lierre, est, en effet, une forme très ancienne. Les formes *edre*, *iedre*, ne dépassent pas le xi^e s., comme *pedre*, *medre*. On ne trouve plus à partir du xii^e s. que *ierre*, *yerre*, dont Littré et Godefroy donnent des exemples jusqu'au xvi^e s. — *Griesve*, oppression, féminin de *grief*. — *Glieuseté*, substantif abstrait de *glieux*, *glueux* qui ont subsisté jusqu'au xvi^e s. — *Haterel*, nuque. Godefroy en donne des exemples des xv^e et xvi^e s. — *Leu* = loup, en usage jusqu'au xvi^e s., et conservé dans la locution *à la queue leu leu*. — *Maalle* = maille, petit poids, encore en usage en orfévrerie pour indiquer le quart d'une once (Littré, *maille* sens 4°). La forme entière *maaille*, *meaille* se trouve encore au xv^e s. — *Mangeue*, démangeaison, encore fort en usage au xv^e siècle, et enregistré dans le dictionnaire de Cotgrave, *éd.* 1611. — *Piz*, poitrine, encore en usage dans ce sens au xvi^e s., et même employé par Scarron. — *Meseaux*, lépreux usité jusqu'au xvii^e s. — *Poulz*, bouillie, nous semble la traduction du latin *puls*, *pultis*, et non un mot usuel. En tout cas, nous ne le connaissions pas. — *Saiete*, flèche. Littré enregistre encore « sagette ou saette, terme vieilli. » Il n'a commencé à vieillir qu'au xvii^e s. — *Sieu* = suif. Les formes *sieu*, *seu* existent encore dans les patois. La prononciation suif en faisant sentir l'*f* est savante, et par conséquent assez récente. — *Tieule* = tuile. Littré donne un exemple de *tieule* de 1498. — *Troquelet*, amas, faisceau. Nous avons encore *trochée*, *trochet*, amas de branches, bouquet; *troquelet*, picard ou normand, est de la même famille.

Après cet examen, nous pouvons répéter que les mots donnés comme archaïques par M. C., étaient en plein usage au xv^e s., que beaucoup ont même continué à vivre au xvi^e et quelques-uns jusqu'au xvii^e. Seul, le mot *edre*, *yedre*, est, sous cette forme, véritablement ancien, mais il prouve trop, puisqu'il faut remonter jusqu'au xi^e s. pour en constater

l'existence; la botanique et la pharmacie avaient peut-être conservé cette vieille forme à côté de *ierre* devenu enfin *lierre*, comme l'italien a conservé *edera* dans le style noble et scientifique à côté du populaire *ellera*.

La langue du *Grant Herbier* est donc bien du xv^e s., et pour la grammaire, et pour les mots eux-mêmes. Mais ce n'est pas à ce seul point de vue que la publication de M. C. offre de l'intérêt. Elle a une grande valeur au point de vue lexicographique. Pour en donner une preuve, voici, pris seulement dans les trois premières lettres, les mots du ms. de Modène qui manquent dans le dictionnaire de M. Godefroy, (qui cependant avait eu le courage de dépouiller l'édition du *Grant Herbier* imprimé par Nyverd); les numéros renvoient aux numéros d'ordre de la publication de M. Camus :

2. Achace, acace, *acacia*, au sens de suc de prunes sauvages. — 35. Actoire (lisez probablement *antoire*) « Anthora, c'est une herbe que l'on appelle actoire. » *Aconitum Anthora* L. — 11. Agrimoine. *Agrimonia Eupatoria*, L. — 403. Alain, autre nom du *romarin*. — 122. Amarene, *griotte*. — 28, 481. Anabule *Tithymale* ou *Euphorbe?* — 41. Appollinaire, *Mandragore* ou *Jusquiame?* — 424. Asperon. *Saxifrage*. — 56, 289. Avellaine. *Noisette, aveline*. — 58. Balaustie, *balauste*, fleurs desséchées du grenadier. Godefroy donne *balanstie* avec ?, il faut lire *balaustie*. — 296, 297. Bismauve, bimauve, forme se rapprochant encore plus que *guimauve* de l'étymol. bas-latin *bis malva* pour *ibiscum malva*. — 439. Blitin, *blette, betta cycla*. — 94, 95. Cameleonte noire, — blanche, camelean. *Carlina* L. — 101. Candelaire. *Verbascum?* 144. Canesson. *Anthemis Cotula* L. — 350. Caniculaire, une des appellations de la *pariétaire* que le Grant Herbier nomme également *murale, vitreole, herbe de vent, morgeline, herbe a verres*. — 193. Carices, fruits du *Picus carica* L. — 382. Cent nous. *Polygonium*. Le Grant Herbier donne comme synonimes : *langue de passeret* ou *de moisson, corrigiole*. — 97. Chermiere. *Camomille*. — 98. Coronaire. *Filago arvensis* L. — 149. Croite marine. *Cretanus* dans l'original latin. *Crithmum maritimum* L.

On voit de quel profit peut être le *Grant Herbier*, et nous devons savoir gré à M. C. de cette publication, utile non seulement à l'histoire de la botanique et de la pharmacologie au moyen âge, mais aussi à la philologie française. Elle est, d'ailleurs, faite avec méthode, clarté, précision, et les travailleurs ne manqueront pas de se joindre à nous pour remercier M. Camus.

A. Bos.

---

197. — **Courtilz de Sandras und die Anfænge des Mercure historique et politique.** Ein Beitrag zur Geschichte der periodischen Presse im 17. Jahrhundert von Dr. Hermann Runge, Assistent d. kœniglichen Universitæts-Bibliothek in Berlin. Berlin, Weber, 1887, in-8, 84 pages. 2 fr. 25.

Cette étude commence par un aperçu sur la presse littéraire avant l'apparition du *Mercure historique;* c'est un résumé utile de ce qu'on savait sur la question. Pendant la première moitié du XVIIe siècle, les journaux s'étaient multipliés en France et dans les divers pays de l'Europe occidentale et centrale; mais la publication du *Mercure galant* par Donneau de Visé en 1672 et la place plus grande accordée aux nouvelles littéraires transformèrent la presse périodique. Le *Mercure* de Visé donnait aussi, à l'occasion, des nouvelles politiques; c'est à elles surtout que s'attacha Gatien Courtilz de Sandras, le fondateur du *Mercure historique et politique;* il ne prétendit à rien moins qu'à donner un tableau vivant des évènements de l'Europe contemporaine.

Courtilz était admirablement préparé pour remplir cette tâche. Né à Paris en 1644, d'abord soldat, il ne tarda pas à se faire homme de lettres. En 1683, parut son premier écrit politique, la *Conduite de la France depuis la paix de Nimègue;* c'était un pamphlet dirigé contre la politique de Louis XIV et qu'il réfuta lui-même dans la *Réponse* qu'il y fit la même année. Depuis lors son activité littéraire ne se ralentit plus; il publie livres sur livres, même après la fondation du *Mercure* en 1686. Son emprisonnement à la Bastille, du 23 avril 1693 au mois de mars 1699, l'arrête à peine. Remis en liberté, à la condition de résider loin de la capitale, il trouve bientôt le moyen de rentrer à Paris. Trois ans après, un rapport de police le dénonçait de nouveau; d'après Lelong, il aurait été enfermé une seconde fois à la Bastille de 1702 à 1711; il mourut le 6 mai 1712.

Tel fut le fondateur du premier journal vraiment politique. La publication du *Mercure* commença en 1686, mais anonyme, « à Parme, chez Juan Batanar »; c'était là un nom d'emprunt qui devait disparaître deux ans après pour faire place à celui du véritable éditeur, Henry van Bulderen, de La Haye. L'époque de l'apparition du nouveau journal était critique; c'est celle où l'Europe, effrayée de la politique conquérante de Louis XIV, finit par se liguer contre lui à Augsbourg. Courtilz ne s'était pas trompé en spéculant sur la curiosité universelle excitée par la marche des évènements; le *Mercure historique* fut accueilli avec empressement. Mais combien de temps dura la direction de Courtilz? M. Runge a montré, avec beaucoup de vraisemblance, qu'elle dut aller jusqu'au mois de mars 1689. Cela ressort des ressemblances frappantes qu'il y a pendant tout ce laps de temps entre les écrits contemporains de Courtilz et les articles du *Mercure*, ainsi que du changement qui se fait dans la rédaction de ce journal à partir de mars 1689. M. R. divise la durée elle-même de la direction de Courtilz en deux périodes; pendant la première qui va jusqu'au mois de septembre 1688, Courtilz est

évidemment favorable à la France, dans la seconde, qui s'étend du 1er septembre 1688 au mois de mars 1689, il lui est, au contraire, ouvertement hostile.

Quels furent les successeurs de Courtilz de Sandras dans la direction du *Mercure historique?* On a voulu qu'il ait été remplacé par Bayle d'abord; M. R. me paraît avoir prouvé que cette opinion ne peut se soutenir, tant il y a de différence entre les articles du *Mercure* et les écrits du célèbre publiciste publiés de 1689 à 1690. Quant aux autres directeurs nommés par Lelong, La Brune qu'il mentionne après Bayle paraît à M. R. avoir succédé directement à Courtilz; en tout cas, la direction ne dut pas changer de 1689 à 1691. On ne sait rien de Saint-Elier et de Saint-Dannet, qui vinrent après La Brune; Guyot, qui leur succéda, né à Versailles en 1696, finit par s'établir à La Haye comme libraire et écrivain; il ne dut être d'ailleurs qu'assez peu de temps à la tête du *Mercure historique*. Rousset prit la direction en l'année 1724; il la conserva jusqu'en 1749 et accrut beaucoup pendant ce temps l'importance de ce journal. Mais M. R. n'a pas fait l'histoire du *Mercure* jusqu'à cette date; il s'est borné à en suivre les destinées, de l'année de sa fondation à l'époque du traité de Ryswick.

Une question se présentait naturellement, et M. R. l'a traitée à deux reprises différentes, à propos de la direction de Courtilz d'abord, puis, au sujet de celle de ses successeurs : à quelles sources d'informations les rédacteurs du *Mercure* avaient-ils recours pour faire leur journal? Ces sources sont aussi variées que nombreuses; il faut mentionner d'abord les gazettes françaises et étrangères, les pamphlets du jour, puis les renseignements particuliers, envoyés à la rédaction; Courtilz insérait aussi dans les colonnes de son journal de longues relations des évènements contemporains, surtout des relations militaires, et même des actes officiels. La variété de ces moyens d'information devait avoir pour conséquence l'inégalité la plus grande dans l'authenticité et la valeur des renseignements fournis par le *Mercure;* on y trouve parfois des *racontars*, qui n'ont pas la moindre vraisemblance et que la haine religieuse ou politique semble seule avoir pu inspirer; mais quand on compare certains articles aux récits que Dangeau a faits des mêmes évènements, on voit aussi combien le *Mercure* était souvent bien informé. Il réussit aussi et devait réussir; des recueils périodiques, comme les *Lettres historiques* fondées dès 1692, se firent à son imitation et, grâce à son importance croissante, il devint le journal politique le plus considérable et le plus répandu de l'Europe vers le milieu du XVIIIe siècle; il n'était donc pas inutile d'en raconter l'origine et les commencements : il faut remercier M. Runge de l'avoir essayé.

Ch. J.

---

198. — **Contes populaires** recueillis dans la Grande-Lande, le Born, les Petites-Landes et le Marensin, par Félix Arnaudin; traduction française et texte grand-landais. Paris, Emile Lechevallier, 1887, 312 p., in-12. Prix : 5 fr.

Le goût de la littérature populaire se répand dans nos provinces et inspire aujourd'hui de nombreuses collections de folk-lore. La Gascogne, déjà représentée dans ce domaine par M. Bladé, devra à M. Arnaudin une nouvelle moisson. Ce dernier explore uniquement « les huit ou dix cantons que forment la Grande-Lande, le Born et les parties du Marensin et des Petites-Landes qui en sont voisines »; et il s'est occupé spécialement des contes, des chansons et des proverbes, devinettes et formulettes.

Le volume qu'il publie aujourd'hui est un *spécimen* de sa collection de contes, seulement un spécimen, car M. A. sent fort bien qu'on a déjà publié tant de contes en France qu'il est difficile d'en publier de nouveaux. Il sent aussi que cela est un peu inutile, à moins de rehausser le plat par la sauce (comme fait M. Cosquin avec un commentaire érudit), ou de donner à un recueil l'intérêt du patois. C'est ce que font, par exemple, les deux nouvelles revues consacrées aux patois par MM. Clédat et Gilliéron, où les contes les plus connus défilent dans des orthographes qui leur donnent l'air le plus original et le plus exotique du monde. On dirait des filleules de fée arrivant au bal avec leurs « robes aux cinq cents couleurs ». On peut dès maintenant prévoir que le patois va être un prétexte à republier à l'infini, *usque ad nauseam*, tous les contes que chaque folk-loriste sait par cœur.

M. A. a publié dix contes : *le Forgeron Misère; — La vieille et les trois Voleurs; — Compère Louison et la Mère du Vent; — le Bon Dieu et le Diable; — la Robe regrettée; — le Joueur de Fifre; — le Coq; — Grain de Mil; — les Chevreaux et le Loup; — le Renard et le Loup*. Il donne en même temps le texte grand-landais de ces contes et quelques pages « de la prononciation », car il paraît que son idiome n'a pas encore été écrit. Les contes ont été recueillis fidèlement et sont dits avec naturel; mais pour les savants qui s'occupent de cette branche d'histoire littéraire, ils n'apportent guère que des exemples nouveaux de la dispersion et de la propagation des contes à travers l'Europe.

M. A. va livrer à l'impression un recueil de chants populaires de la même région et il en donne une sorte de sommaire analytique à la fin de ce volume de contes. On peut juger par là que cette publication aura plus d'importance, parce qu'elle sera une œuvre d'ensemble, une sorte de *Liederschatz* du pays. La publication des chansons n'est du reste pas devenue aussi banale que celle des contes, grâce à la mélodie, puisque la même chanson se chante sur les airs les plus différents; il y a là en même temps des difficultés particulières, et on y est justiciable de la critique musicale comme de la critique littéraire. Mais en notant *fidèlement* les airs comme les paroles, on a chance de s'en tirer à son honneur. En folk-lore plus qu'ailleurs on peut dire : *Honesty is the*

best policy « l'honnêteté est la meilleure des politiques ». A en juger par ce volume, c'est la politique de M. Arnaudin.

H. GAIDOZ.

---

199. — **Correspondance de Marie Louise,** 1799-1847. Lettres intimes et inédites à la comtesse de Colloredo et à Mlle de Poutet, depuis 1810 comtesse de Crenneville, avec trois portraits (les frais d'impression prélevés, le produit de cette œuvre sera voué à des actes de bienfaisance). Vienne, Charles Gerold fils. Paris, Haar et Steinert, Klincksieck, le Soudier, 1887. In-8, 345 p. 4 florins.

Cette publication, dont l'éditeur a gardé l'anonyme, comprend un choix de lettres adressées par Marie-Louise à deux de ses meilleures amies, la comtesse Colloredo, depuis princesse de Lorraine, qui pendant dix années dirigea son éducation, et Mlle de Poutet, depuis comtesse de Crenneville, fille de la comtesse Colloredo et de son premier mari, le baron de Poutet.

Les premières lettres de la princesse offrent assez peu intérêt. Ce sont de simples billets, presque tous en un français incorrect, où elle raconte naïvement ses impressions d'enfant et de jeune fille : promenades, chasses, pêches, toilettes, un lièvre qu'elle apprivoise, etc. Mais peu à peu la politique intervient dans la correspondance. Marie-Louise a lu une « Vie des hommes illustres depuis Homère jusqu'à Bonaparte », et elle trouve que « ce nom ternit l'ouvrage », car Bonaparte « n'a commis que des injustices », et, comme *maman* le lui a dit, « en Egypte, il s'est sauvé quant toute l'armée a été ruinée, avec seulement deux, trois personnes et il s'est fait Turc, c'est-à-dire qu'il leur a dit : Moi, je ne suis pas votre ennemi, je suis un musulman, je reconnais pour prophète le grand Mahomet, et, puis, en revenant en France, il a fait le catholique » (p. 42). Elle raconte que « Monsignor Bonaparte » ou le « Corsicain » a donné à Champagny un *joli soufflet* (p. 59). Elle éclate de joie à la nouvelle d'Essling ; « c'est la première fois que Napoléon a été battu en personne » (p. 84) ; mais, malgré tout, elle a de tristes pressentiments « je suis déjà si accoutumée à de grands chagrins que je n'ose pas encore espérer trop de bien » (p. 85). Elle ne croit pas que « la maison d'Autriche se relève de sa décadence » et il lui semble qu'elle « approche de la fin du monde, celui qui nous opprime est l'Antechrist » (p. 96). Elle a la plus mauvaise opinion des Français, ses futurs sujets : « ils se comportent d'une manière terrible dans les campagnes; ils brûlent, saccagent, outragent les habitants (p. 89). Ils seront punis, car ils s'attirent vraiment par leurs cruautés et sacrilèges la malédiction du ciel (p. 100). » On parle d'un congrès, mais elle souhaite qu'« il soit éloigné de l'endroit où elle séjournera, car elle craindrait alors une visite (celle de Napoléon) et je vous assure que de voir cette personne, me serait un supplice pire que tous les martyres » (p. 103). On ne peut mieux haïr l'ennemi national, et elle assure « que *la colère la dévorerait* » si elle dînait avec un seul des maréchaux français (p. 110).

Elle se réjouit en apprenant que les Viennois ont, le 15 août, illuminé leurs maisons et écrit sur les devises : « *Es lebe der Kaiser!* (sans dire lequel) *O Napoleo wie gross ist dein Glanz, lass uns aber unsern lieben Kaiser Franz* (p. 114); si j'étais une simple particulière, écrit-elle le 24 décembre 1809, je me ferais gloire d'être une Autrichienne, car c'est sûrement le peuple qui, par son attachement inviolable à son souverain, mérite le premier rang dans les peuples d'Europe » (p. 136).

Mais la paix est signée, et bientôt s'agite la question de son mariage avec ce Napoléon qu'elle déteste. Elle entend parler du divorce qui se prépare, elle croit même qu'on « la nomme pour celle qui remplacera Joséphine » (p. 141). Mais sûrement « Napoléon a trop peur d'un refus et papa est trop bon pour me contraindre sur un point d'une telle importance... Je laisse parler tout le monde et ne m'en inquiète pas du tout, je plains seulement la pauvre princesse qu'il choisira, car je suis sûre que ce ne sera pas moi qui deviendrai la victime de la politique... Je sais que l'on me marie déjà à Vienne avec le grand Napoléon ; j'espère que cela en restera au discours, et, si cela devait se faire, je crois que je serai la seule qui ne s'en réjouirait pas » (p. 141-145), Le divorce de Napoléon est prononcé ; elle ouvre chaque *Gazette de Francfort* pour y trouver le nom de la nouvelle femme, et « ce retard lui cause des inquiétudes involontaires » (p. 81).

Elle épousa pourtant Napoléon. Mais elle prit vite son parti. Lorsque son amie lui envoie ses vœux, elle répond en lui souhaitant « un bonheur pareil à celui qu'elle éprouve » (p. 146), « un bonheur inaltérable ». Le *Corsicain*, l'*Antechrist* est le meilleur des maris ; le fils qu'elle a de lui, fera sans doute « comme son père, le bonheur de tous ceux qui l'approcheront et connaîtront » (p. 152). Lorsque l'empereur est absent, elle s'inquiète et se tourmente sans cesse ; « un jour passé sans avoir de lettre, suffit pour la mettre au désespoir » (p. 161) ; elle ne sera « parfaitement contente » qu'à son retour (p. 162), et lorsqu'il revient, elle est « bien heureuse, et surtout de le voir bien portant après toutes les fatigues qu'il a éprouvées » (p. 167).

Ce dernier passage est tiré d'une lettre du 12 mars 1813. Les autres lettres de 1813 et de 1814 sont rares et courtes ; il n'y est question que du jeune roi de Rome ; plus un mot de son mari. On ne relève que ces lignes dans une lettre du 12 mars 1815 — après que Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, avait débarqué en France : — « Vous pouvez vous figurer comme je suis tourmentée, je suis toute découragée et, si Dieu ne m'aide pas, je n'aurais bientôt plus de forces morales ni physiques pour tout supporter » (p. 177). Quelques jours plus tard, elle se dit « bien triste » et souhaite qu'« après cette lutte nouvelle, chacun reste tranquille chez soi » (p. 178). Elle lit « avec grand plaisir » les proclamations que son amie lui envoie (p. 179).

La voici duchesse de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Mais elle s'est fait accompagner par le général Neipperg, ou, comme elle le nomme

tout court, le Général. Neipperg sera son mari de la main gauche et dès le 11 avril 1815, nous lisons qu'elle regrette le départ de Neipperg pour l'armée, car elle est sans conseil, et, à son âge et dans sa situation, on en a encore besoin » (p. 178). Le nom de Napoléon ne revient plus que deux fois dans sa correspondance. « Je suis à présent, écrit-elle le 19 juillet 1821 (p. 226) dans une grande incertitude; la *Gazette de Piémont* a annoncé d'une manière si positive la mort de l'empereur Napoléon qu'il n'est presque plus possible d'en douter. J'avoue que j'en ai été extrêmement frappée ; quoique je n'ai jamais eu de sentiment vif d'aucun genre pour lui, je ne puis oublier qu'il est le père de mon fils, et que, loin de me maltraiter, comme le monde le croit, il m'a toujours témoigné tous les égards, seule chose que l'on puisse désirer dans un mariage de politique. J'ai donc été très affligée et, quoiqu'on doit être heureux qu'il ait fini son existence malheureuse d'une manière chrétienne, je lui aurais cependant désiré encore bien des années de bonheur et de vie, pourvu que ce fût loin de moi. » Quelques jours plus tard, le 16 août (p. 228), elle montre encore quelque émotion. « On a eu beau me détacher du père de mon enfant ; la mort qui efface tout ce qui a pu être mauvais, frappe toujours douloureusement, et surtout lorsqu'on pense à l'horrible agonie qu'il a eue depuis quelques années. Je n'aurais donc pas de cœur, si je n'en avais été extrêmement émue, d'autant plus que je l'ai appris par la Gazette piémontaise. »

Le reste de la correspondance n'a rien d'attachant. La mort de Neipperg (1829) auquel succéda bientôt le comte de Bombelles, et la courte révolution de 1831 sont désormais les plus remarquables évènements de la vie de Marie-Louise.

Le texte de ces lettres échappe à la critique ; « on s'est abstenu, dit l'éditeur, de corriger les fautes d'ortographe *(sic)* et de style, pour conserver intacte l'originalité des lettres ». Mais il aurait dû donner plus de notes, ajouter une table des noms de personnes, comme on le fait aujourd'hui dans tout recueil de ce genre, et surtout rectifier certaines dates. La lettre du 22-23 janvier 1809, par exemple, doit être reportée à l'année 1810, puisqu'il y est question du tremblement de terre et du divorce de Napoléon. Enfin, l'éditeur n'a peut-être pas « trié » ses lettres avec assez de soin, au moins pour les années 1812, 1813 et 1814, qui ne comprennent que dix-huit pages, et, ne lui en déplaise, Marie Louise restera aux yeux de l'histoire une médiocre et fort peu intéressante personne, s'accommodant volontiers de toutes choses, pleurant sur tout avec la sensiblerie d'une lectrice du *Siegwart*, s'attendrissant à propos de tout, mais oubliant aussitôt ce qui cause son attendrissement et ses larmes, prompte à se consoler et à se distraire, parlant de son joli pied à M. de Sainte-Aulaire qui vient lui annoncer l'abdication [1], sachant, comme elle dit « ne jamais se faire bien mal », descendant du

1. Voir la *Vie de mon père*, de M. d'Haussonville (*Ma jeunesse, souvenirs*. 1885, p. 82).

trône de France sans trop de regret pour régner bourgeoisement dans la petite principauté de Parme, sacrifiant à Parme son fils et son mari, bref manquant de cœur et bien différente de cette Catherine de Wurtemberg qui resta si obstinément, si noblement fidèle à Jérome Bonaparte [1].

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Dans la séance de la *Biblical Archæological Society*, du 8 mars dernier, il a été donné lecture d'une note de M. E. AMÉLINEAU, annonçant la découverte dans un manuscrit copte appartenant à lord Zouche, d'un nombre considérable de fragments d'œuvres patristiques aujourd'hui perdues. Le manuscrit de lord Zouche, qui n'a pas moins de 254 feuillets, contient une explication des quatre évangiles d'après les œuvres des Pères. Parmi ces œuvres, plusieurs sont d'époque anténicéenne; on y retrouve à l'état fragmentaire plusieurs œuvres de saint Hippolyte de Porto, de Clément d'Alexandrie, d'Eusèbe de Césarée, de Tite de Bosra ou de son homonyme, aujourd'hui perdues. Presque tout l'évangile selon saint Marc est expliqué d'après le patriarche Sévère d'Antioche, qui joua un rôle important dans l'histoire du monophysisme et dont les œuvres, perdues dans leur texte original, existent seulement dans les versions syriaque et arabe, à l'état fragmentaire. Le manuscrit semble réellement d'une importance majeure, d'autant mieux qu'il est daté et écrit en onciale : or, la date est de la fin du IXe siècle et l'écriture est du même type que les célèbres manuscrits connus sous le nom de *Codex Sinaiticus, Codex Vaticanus, Codex Alexandrinus*, qui n'ont pas de date et que l'on fait remonter, en raison de l'écriture, aux IVe, Ve et VIe siècles. Le manuscrit de lord Zouche prouverait qu'il faut rabattre beaucoup de cette antiquité.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 28 mars, 4 et 11 avril 1888.

M. Demaison présente des estampages d'inscriptions trouvées à Reims.

M. Pol Nicard communique des détails sur un recueil manuscrit de l'architecte du Pérac. Il continue ensuite la lecture d'une analyse du travail de M. Bertolotti sur les artistes français en Italie.

M. Bapst signale des lettres-patentes tendant à démontrer que le roi Henri III avait songé à abolir la loi salique. Il expose ensuite l'histoire d'un jaspe du Musée du Louvre, acquis par Louis XIV en 1671.

M. de Baye fait une communication sur un cercueil en bois, décoré d'ornements en fer et conservé au Musée d'Innsbruck.

M. Courajod signale l'importance des sculptures du XIIIe siècle qui décorent la cathédrale de Reims. Quelques-unes de ces statues offrent, surtout dans l'arrangement des draperies, une ressemblance étonnante avec les modèles grecs que pourtant les artistes rémois du moyen âge n'ont connus que par l'intermédiaire des œuvres de la décadence romaine. Ils ont copié du romain et fait du grec; d'autres têtes rappellent l'expression des figures de Léonard de Vinci.

M. le marquis de Ripert Monclar dépose deux pierres gravées probablement en cornaline, récemment trouvées en Tunisie.

M. Collignon communique la photographie d'une tête en marbre découverte à Tralles (Asie-Mineure).

L. DUCHESNE.

1. Cp. *Revue critique*, 1888, n° 3, art. 28, p. 49.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 7 mai — 1888

Sommaire : 200. Patrizi, Etudes sur Virgile. — 201. Dahl, Le Cato major. — 202. Tacite, Dialogue des Orateurs, p. p. Gœlzer. — 203. Actes du Séminaire d'Erlangen, IV. — 204. Jadart et Pellot, Robert de Sorbon. — 205. Deux manuscrits provençaux du xiv[e] siècle, p. p. Noulet et Chabaneau. — 206. Talbert, De la prononciation française au xvi[e] siècle. — 207. Cian, L'édition expurgée du Cortegiano. — 208. E. Stapfer, Le château de Talcy. — 209. Lemaitre, Impressions de théâtre, I. — 210. Stecher, Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique. — 211. Wiegand, Frédéric II jugé par la postérité. — 212. Ranke, Œuvres, 49[e] et 50[e] vols. — 213. Marcel, La Pérouse. — Chronique. — Société des Antiquaires de France.

200. — Giulio Patrizi, **Studi Vergiliani.** Pérouse, tipographia Umbra. 1887. In-8, 123 p. 1 fr. 50.

M. Giulio Patrizi a réuni dans ce volume ses études sur Virgile, et le produit de la vente de son ouvrage est destiné à contribuer aux frais de l'érection du monument de Virgile à Mantoue. Les huit articles dont se compose le livre, sont écrits avec beaucoup de chaleur et d'enthousiasme. Ils n'offrent rien de bien neuf, et ne manquent pourtant pas d'intérêt ; mais il ne faut pas chercher là un travail philologique.

---

201. — Bastian Dahl. **Zur Handschriftkunde und Kritik des ciceronischen Cato maior.** I Codices leidenses, 26 p. in-8 ; II Cod. parisini, 36 p. in-8. Christiania, Jacob Dybwad, 1886. 1 fr. 25 chaque broch.

La première de ces deux brochures renferme un catalogue complet des mss. du *Cato maior* conservés à la Bibliothèque de Leyde, au nombre de neuf [1]. En voici la liste : 1° Vossianus lat. in-fol. n. 12 (L), du x[e] siècle ; 2° Voss. lat. in-octav. 79 (V), x[e] s. ; 3° Voss. lat. in-fol. 104 *(v)* xiii[e] s. ; 4° Voss. lat. in-fol. 14 xv[e] s. (?) ; 5° Perizonianus. in-fol. 25 (aujourd'hui 445), xv[e] s. ; 6° Betouwianus 3 (= 453), xv[e] s. ; 7° Lipsianus 46 (= 442), de l'an 1456 ; 8° Gronovianus 2 (= 452), de 1474 ; 9° Cod. Bibl. Publ. 191 B, xii-xiv[e] s. En outre, un ms. (Cod. Vulcanius 2) contient la traduction grecque de Théodore Gaza. M. Dahl publie la collation complète de V et un tableau comparatif des principales variantes de ce ms., du ms. L et du cod. Paris. 6332

1. Deux ans après M. Dahl, M. W. Gemoll a collationné les mss. V et *v*, et il a publié avant lui le résultat de son travail *(Hermes*, t. XX, p. 331 ss.) : mais ces deux publications ne font pas complètement double emploi.

(P). V est avec L le seul ms. où ne se trouve au § 8 aucune trace du mot *ignobilis*, interpolé dans tous les autres [1] : mais les leçons de V se rapprochent d'ailleurs plutôt de celles de P.

M. D. a examiné les trente-neuf mss. de la Bibliothèque nationale qui contiennent le *Cato maior*, et c'est là l'objet de la seconde brochure, Un des mss. (P) est du IXe siècle, un du Xe (P^a), un du XIe (V^1), deux sont du XIIe, quatre du XIIIe, huit du XIVe et vingt-deux du XVe. Mais pour quatre seulement d'entre eux, M. D. nous donne la collation complète. Ce sont naturellement les plus importants : P (6332), P^a (5752), V^1 (14699) et P^b (6364, XIVe s.). Il faut remercier M. D. du soin qu'il a apporté à ce travail aride : mais il est regrettable qu'il se soit borné à quelques indications sur une question que ces études préparatoires auraient dû l'amener à traiter, la classification des sources du texte du *Cato maior*. Les quarante-huit mss. qu'il a étudiés tant à Leyde qu'à Paris, doivent certainement se répartir entre plusieurs groupes, et il eût été intéressant de chercher à établir les rapports qui peuvent exister entre eux. C'est là un travail qui n'a encore été complètement fait pour aucun ouvrage de Cicéron, et c'est pourtant le préliminaire indispensable de toute édition vraiment critique.

Louis DUVAU.

---

202. — **Tacite**, Dialogue des orateurs, édition H. GOELZER. Hachette, 1887. In-8, XLVIII et 88 p. Prix : 4 francs.

Conçue et rédigée sur le plan des autres éditions savantes que publie la librairie Hachette, la nouvelle édition du *Dialogue des orateurs* renferme une introduction, le texte, des listes de variantes, un commentaire critique et un commentaire explicatif.

Dans l'introduction, M. Goelzer s'occupe d'abord de la constitution du texte, discute la valeur des manuscrits et en donne la classification d'après Michaelis, puis il établit très nettement, en s'appuyant avant tout sur les manuscrits, que l'ouvrage est vraiment de Tacite, et ne saurait être ni de Quintilien, ni de Pline le jeune, ni de Suétone, et, avec Weinkauff et Jansen, il répond victorieusement aux critiques qui objectent la profonde différence entre le style du *Dialogue* et la manière ordinaire de Tacite. Enfin, il met en lumière la valeur littéraire de l'œuvre, et, d'accord avec W. Gilbert, montre que le personnage de Maternus donne au dialogue son unité, et que Tacite s'est laissé guider surtout par cette idée, que la poésie l'emporte sur l'éloquence.

Le texte est établi avec le plus grand soin et le commentaire critique tient dans l'édition une place fort importante. Quant au commentaire explicatif, il est « composé, avant tout, de ce qu'offraient d'excellent les

---

1. M. D. note que dans le cod. Paris. 13348 (XIIe s.), ce mot a été ajouté par une main très postérieure.

éditions de Peter et d'Andresen », sans que M. G. ait négligé de les soumettre à une judicieuse critique.

Le travail de M. G. se distingue surtout par l'exactitude, la netteté, la précision, et nos observations porteront plutôt sur des points de doctrine générale que sur le détail même. M. G. pouvait par exemple, dans l'introduction, étudier plus longuement la langue du *Dialogue*. Il indique bien ce que Tacite doit à Sénèque et il fait en note de nombreux rapprochements avec Cicéron; mais personne n'aurait mieux su comparer Tacite à Cicéron et à Quintilien au point de vue de la langue de la rhétorique et de la critique littéraire. — Dans la liste des variantes, il donne le plus souvent la leçon des manuscrits. Mais cette leçon est par instants mêlée aux conjectures de Juste Lipse, de Peter et d'autres. A notre avis, on devrait lui donner toujours la première place et ne signaler les leçons des autres éditeurs que dans le commentaire critique où on pourrait les discuter, les adopter ou les rejeter. — Enfin, dans le commentaire explicatif, M. G. ne marque pas suffisamment, au début de ses notes sur les chapitres essentiels du *Dialogue*, à quel point en est arrivé le développement. Il nous semble cependant qu'il est bon, en un commentaire, de faire connaître d'avance la pensée développée dans un chapitre, de montrer le lien qui unit les diverses parties, d'indiquer de temps en temps la suite des idées.

Ajoutons que M. Goelzer annote chaque chapitre du *Dialogue* avec la plus sérieuse attention et qu'il a résolu la plupart des difficultés. Son travail figurera avec honneur parmi les autres éditions savantes de la collection Hachette.

Isaac URI.

---

203. — **Acta seminarii philologici Erlangensis** ediderunt Iw. MÜLLER et A. LUCHS, volumen quartum. Erlangen, Deichert, 1886, in-8, 562 p., 9 marcs.

Nous avons rendu compte ici même [1] des deux derniers volumes publiés par le séminaire d'Erlangen sous la direction de MM. Iwan Müller et Aug. Luchs. Le nouveau volume, non moins intéressant que les précédents, est un nouveau témoignage de l'activité du séminaire. On y trouve les travaux suivants :

A. Boehner, *De Arriani dicendi genere*, p. 1-57. M. B. a déjà publié, dans le tome II des *Acta* p. 501-507, un article d'*Arrianea*. Arrien est un des auteurs vers lesquels se porte de préférence l'attention de la jeune génération des érudits en Allemagne [2]. Ce qu'on étudie surtout dans cet écrivain, c'est sa langue, sa grammaire. Il est, à ce point de vue, particulièrement intéressant; il appartient à la belle époque des

1. Cf. *Revue critique*, nos du 11 juin 1883 et du 6 sept. 1886.
2. Il nous suffira de citer, à côté de Grandmann (*Quid in elocutione Arriani Herodoto debeatur*, cf. notre article, *Rev. crit.*, 16 août 1886), l'ouvrage de Fr. Newie, *Ueber den Sprachgebrauch Arrians, besonders in der Anabase*, 1882.

atticistes; mais s'il étudie avec grand soin, s'il imite les historiens attiques comme Thucydide et Xénophon, il ne néglige pas les historiens qui, comme Hérodote, ont écrit en dialecte ionien; il y a donc à déterminer de quels éléments divers est faite cette langue toute factice qu'Arrien s'est composée [1]. Déjà Krüger et Sintenis, dans leur édition de l'*Anabase*, avaient étudié la question, mais seulement pour l'ouvrage qu'ils éditaient : M. B. étend cette étude aux autres ouvrages d'Arrien, les *Indica*, les *Cynégétiques*, la *Tactique*, etc.[2] Son travail se divise en trois parties : étude des mots, étude des formes, étude de la syntaxe. Le reproche qu'on peut adresser à ce travail, d'ailleurs très consciencieux, c'est qu'il ne donne guère qu'une liste de faits groupés par ordre; la première partie, par exemple, indique les mots qu'Arrien a pris à la langue des poètes, à Hérodote, à Thucydide, aux autres auteurs attiques, etc. Ce que l'on désirerait après cette longue énumération de faits, c'est une appréciation générale de la langue d'Arrien; on voudrait que l'auteur nous dît quels sont les écrivains qu'Arrien imite le plus, de quel caractère est cette imitation, en quoi Arrien se distingue ou se rapproche des auteurs de son temps, pour ce qui concerne la langue. Il nous semble que, avec les matériaux qu'il avait accumulés, M B. pouvait aborder l'étude de ces questions et indiquer sur quels points son travail complétait ou corrigeait ce que l'on savait jusqu'ici.

C. Wunderer, *sur Cyprien* p. 58. La bibliothèque publique d'Augsbourg possède un manuscrit de Cyprien que Hartel ne mentionne presque pas dans son édition (Vienne, 1868-1871). Ce m. n'est que du XIV^e siècle, mais il dérive d'un original de valeur [3].

G. Huettner, *Demosthenis pro Phormione orationem adnotatione critica instruxit et commentario explanavit*, p. 59-160. Ce travail nous paraît un des meilleurs exercices qu'on puisse donner à des jeunes gens qui se forment, dans un séminaire, à la méthode philologique. Déjà, dans le tome III des *Acta*, p. 75-102, M. C. Zink avait publié des *Adnotationes* au discours de Démosthène contre Conon; mais cette étude était trop exclusivement exégétique. M. H. nous donne, moins le texte qu'il se dispense de transcrire, une véritable édition critique et exégétique du discours de Démosthène pour Phormion contre Apollodore. Son travail comprend : une préface où se trouvent une discussion sur l'authenticité, une exposition de la cause, une appréciation littéraire du discours; — une annotation critique consacrée à la constitution du texte, indiquant les leçons des manuscrits et les conjectures proposées ; — un commentaire, la partie de beaucoup la plus dévelop-

1. Cf. une page de Cobet pour caractériser la manière d'écrire d'Arrien *Novae var. lect.* p. 468.

2. M. B. ne s'occupe pas du Manuel d'Epictète qui forme un écrit à part dans l'œuvre d'Arrien.

3. M. W. cite les leçons suivantes : P. 4, l. 9 (de Hartel) *metum* au lieu de *mecum*; p. 21, 2, *hodie eque* (= *aeque*) au lieu de *hodieque*; p. 22, 5, *forte* au lieu de *sorte*; p. 30, 4 *traderent* au lieu de *tradetunt*.

pée du travail; — enfin, en appendice, une étude *De argentariis Atheniensibus*. Pour ce qui concerne la constitution du texte, l'œuvre de M. H. est peut-être trop exclusivement négative; M. H. ne propose pas de véritables corrections; il se borne à faire disparaître du texte des mots ou des membres de phrase, qu'il considère comme des gloses [1].

H. Braun, *Procopius Caesariensis quatenus imitatus sit Thucydidem*, p. 161-221. Ce travail mérite particulièrement d'être signalé. Ce procédé de l'imitation, que nous trouvons si souvent dans l'histoire de l'art et de la littérature quand la Grèce était libre, continua d'être pratiqué à l'époque de la décadence. M. B. montre de quelle nature est l'imitation dans Procope : l'historien byzantin est plein de la lecture de Thucydide; il sait son auteur presque par cœur et il le transcrit de mémoire; il imite ses expressions, ses tours de phrase, ses procédés de composition, au point que notre confiance en lui doit en être diminuée; dans son désir d'imiter Thucydide, Procope n'hésite pas à dénaturer les faits s'il peut reproduire une tournure de l'historien athénien. Aussi peut-on contrôler, non-seulement le texte de Procope par celui de Thucydide, mais aussi le texte de Thucydide par celui de Procope. Toutefois, dans ce dernier cas, il faut procéder avec la plus grande prudence pour deux raisons décisives : la première, que Procope ne cite Thucydide que de mémoire, qu'ainsi ses citations ne sont pas d'une exactitude rigoureuse; la seconde, que le texte de Procope, tel que Dindorf l'a donné, a été trop mal constitué et ne peut fournir une base solide pour ce genre de recherches.

I<wanus> M<üller>, *Ad Galen.* vol. I, § 8, 12, Kuehn, p. 222. Corriger ainsi : πᾶσαν ἀλώμενος ἐφεξῆς διδάξει τὴν Ἑλλάδα.

C. Wunderer, *Coniecturae Polybianae*, p. 223-259. Voici le troisième article que M. donne dans les *Acta* sur Polybe; les deux premiers se trouvent au tome II, p. 212 et au tome III, p. 398. Celui-ci est de beaucoup le plus étendu. Deux monographies récentes, dues à M. Kälker et à M. Stich, nous ont fait mieux connaître la manière d'écrire de Polybe; l'écrivain a été comparé à lui-même; on a pu établir d'une façon plus précise le caractère particulier de sa langue et de son style. M. Wunderer part de ces données pour rejeter un assez grand nombre de corrections qu'on avait jusqu'ici considérées comme bien établies. Les éditeurs comme Casaubon (Scaliger), Reiske, Schweighäuser, Im. Bekker, L. Dindorf, F. Hultsch, Büttner-Wobst, les critiques, comme Cobet, qui est plus particnlièrement maltraité, comme Herwerden, Hertlin, sont tour à tour pris à partie et accusés d'avoir changé à tort la leçon des manuscrits. Après cette première partie toute négative de son travail, l'auteur paie de sa personne et propose des corrections nouvelles [2].

---

1. Citons comme exemples, au § 7 les mots παρ' οἷς αἱ διαθῆκαι κεῖνται, et au § 43 les mots καὶ ὧν ἐρωτήσειν ἔφησθα, πόθεν τὰ ὄντα κέκτηται Φορμίων.

2. Nous en citerons quelques-unes : I, 70, 3, lire ἀπάγειν, au lieu de ἀπαιτεῖν ; 2,

I. M. *Galenus Platonis imitator*, p. 260. Rapproche Gal. X, 4 sqq. de Platon, *Repul.* VI, 494 C et D.

H. Beckh, *De Geoponicorum codicibus manuscriptis*, p. 261-346. La discussion de M. B. est assez difficile à suivre, peut-être moins par la faute de l'auteur que par celle du sujet. C'est la première fois qu'on entreprend un travail d'ensemble sur les manuscrits des *Géoponiques ;* jusqu'ici, chaque éditeur se contentait de constituer le texte à l'aide des quelques mss. qu'il avait sous la main. M. Gemoll, dans son travail très estimable sur la question [1], disposait des collations faites par M. Treu sur trois mss. importants ; mais il en restait beaucoup d'autres à étudier ; il restait à comparer tous nos mss. et à voir les rapports qui les unissaient. C'est ce travail qu'a fait M. B.; les mss. qu'il énumère s'élèvent environ à cinquante; ils sont étudiés tour à tour et comparés ensemble; on peut, d'après M. Beckh, les diviser en trois grandes familles. Ce travail a dû coûter beaucoup de recherches à l'auteur, mais il a fait faire un progrès sensible à une question très obscure.

Th. Gollwitzer, *Observationes criticae in Iuliani imperatoris contra Christianos libros*, p. 347-394. Ce travail comprend deux parties : distribution et classement des fragments, corrections au texte. De ces deux parties, la première est sans doute très intéressante, mais le sujet est très délicat; bien des fois la nouvelle distribution proposée par M. G. nous paraît meilleure, mais d'autres fois aussi nous préférons celle de Neumann; nous sommes toujours, sur cette question, sur le domaine de l'hypothèse. Dans la seconde partie, nous relèverons quelques conjectures : 187, 10, 11, rejeter la conjecture de Neumann qui ajoute οὐκ après οὖν et remplacer ἐν μακροῖς par ἐν μικροῖς. — 229, 1, dans la phrase καὶ τοῦτο εἶναι τῷ Ἀβραάμ, remplacer εἶναι par ἤδη. M. Gollwitzer discute aussi et rejette bon nombre de corrections de Neumann. Signalons cette observation : Julien évite généralement l'hiatus, quand il a le loisir de soigner son style ; ainsi de deux leçons divergentes, on doit préférer celle qui n'a pas l'hiatus; mais l'hiatus, à lui tout seul, ne suffit pas pour faire suspecter une leçon.

L. Bergmüller, *Quaestiones Juvenalianae*, p. 395-455. Le travail de M. B. comprend encore deux parties. La première a pour titre : *De rhetorica Juvenalis disciplina*. M. B. se propose d'étudier quelle est, chez Juvénal, la part de la rhétorique, non pas dans les développements (ce point a été traité bien des fois), mais dans la composition des satires. Cette partie comprend les paragraphes suivants : *De levioribus aliquot rhetoricae disciplinae vestigiis, de particulae ergo usu rhetorico, de argumentorum sive locorum oeconomia, particulae quibus maiores*

56, 14, lire μεταθέσει, au lieu de μαθήσει ; 6, 42, 4, passage déjà examiné dans les *Acta*, II, p. 212, lire aujourd'hui : καὶ τὸν καθόλου καὶ τὸν κατὰ μέρος ἑκάστῳ τόπον τῆς στρατοπεδείας ; 13, 7, 4, lire τὰς εἰς τοὺς θεοὺς καὶ τὰς κοινὰς τῆς πόλεως δαπάνας ; 22, 3, 1, lire Λακεδαιμονίων, au lieu de Ῥωμαίων.

1. *Untersuchungen über die Quellen, den Verfasser und die Abfassungszeit der Geoponica*, Berlin, 1883 ; cf. *Revue crit.*, n° du 20 oct. 1884.

iunguntur loci, formulae transitionis proprie rhetoricae, transitio quam proprie dicunt, revocatio, reditus ad propositum, praeteritio, occupatio. La seconde partie a pour titre : *Symbolae criticae et exegeticae*[1].

M. *Unde vis, quae Adiectivo* Ponticus *medio aevo subiecta est, ducta sit*, p. 456. La *radix pontica* (Ῥᾶ ou ῥῆον ποντικόν) était amère (cf. Amm. Marc, XXII, 8, 18); le substantif disparut et l'adjectif ποντικός garda la signification d'amer, cf. entre autres Galien, éd. Müller, II, p. 18, 10; Dioscoride, III, 2, etc.

E. Reichenhart, *Der Infinitif bei Lucretius, Ein Beitrag zur Ergänzung von Drägers hist. Syntax*. Deux questions sont traitées dans ce travail : 1° *Der blosse Infinitiv*; 2° *Der Accusativ* (Nom.) *mit dem Infinitiv*. Les divers exemples que peuvent fournir ces deux constructions sont etudiés et comparés avec soin, ce qui permet à l'auteur de proposer quelques corrections au texte; il suffira de citer la suivante dans le morceau célèbre par lequel commence le second livre; au lieu de « nonne videre », il faudrait lire « non videre » troisième personne du parfait au pluriel; on aurait ainsi un vers spondaïque, ce qui se trouve quelquefois dans Lucrèce.

Albert MARTIN.

---

204. — **Maître Robert de Sorbon et le village de Sorbon** (Ardennes), par H. JADART et P. PELLOT. Reims, imprimerie coopérative, 1888. In-8, XII et 82 p. (notice destinée aux souscripteurs du monument de Sorbon et non mise dans le commerce; a paru également dans les *Mém.* de l'Académie de Reims, t. LXXX).

Cette nouvelle et excellente étude de M. Jadart comprend deux parties. Dans la première, l'infatigable érudit expose, d'après tous les travaux antérieurs, la biographie de Robert de Sorbon, insiste avec M. Hauréau sur Sorbon sermonnaire, moraliste et « preud'homme », raconte la fondation de la Sorbonne. Dans la seconde partie, il retrace avec détail l'histoire du village de Sorbon. L'intéressant volume de MM. Jadart et Pellot est accompagné de deux planches, dont l'une représente Sorbon, d'après la plus ancienne estampe connue, et l'autre, son village natal. Les deux auteurs y ont joint le texte de l'inscription qui sera prochainement installée dans l'église de Sorbon, et, en appendice, des documents inédits, entre autres, la charte d'affranchissement de Sorbon (1262), la confirmation de la charte par Gaucher de Chatillon et une statistique de la paroisse de Sorbon en 1774.

C.

---

1. Voici quelques corrections proposées par l'auteur : I, 67 : accepter la correction de Rupert *falsus*, au lieu de falso »; IV, 116, lire : « dirusque *sponte* satelles ».

205. — **Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle** contenant des poésies de Raimon de Cornet, de Pierre de Ladils et d'autres poètes de l'école toulousaine publiés en entier pour la première fois, avec introduction, notes, glossaire et appendice, par le docteur J. B. Noulet et Camille Chabaneau. Montpellier et Paris, 1888, in-8 de LVI-254 p. (Société pour l'étude des langues romanes. Publications spéciales).

MM. Noulet et Chabaneau racontent d'abord, dans leur *Introduction*, l'histoire des deux mss. qu'ils publient intégralement pour la première fois [1] et qui sont conservés, depuis 1790, aux archives de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. Ils décrivent ensuite les deux mss. qui contiennent, soit complètes, soit incomplètes, 44 pièces de Raimon de Cornet, 8 de Pey de Ladils (dont 4 chansons et 3 danses, plus 2 tensons entre ces deux poètes, et 4 autres entre R. de Cornet et Pey Trencavel, Guilhem Alaman, Guilhem Gras, Arnaut Alaman [2]. Signalons encore une chanson de Bernard de Panassac, un couplet de Guilhem de Fontanas, un autre couplet dû à Jehan de Fontanas, quatre pièces d'Arnaut Vidal, de Raimond d'Alayrac, du père de R. de Cornet et de Peire Duran, enfin une simple mention du nom d'Arnaut Daunis, en qui R. de Cornet saluait *la fleur des troubadours du temps*. C'est, en somme, 14 poètes que les deux mss. font plus ou moins connaître.

MM. N. et C. consacrent une notice à chacun de ces poètes, sur lesquels ils nous apprennent quelques choses nouvelles. Par exemple, on ne connaissait jusqu'à ce jour de Bernard de Panassac que son nom inscrit en tête de la liste des sept fondateurs du collège de poésie institué à Toulouse en 1322 [3]. On saura désormais qu'il avait cultivé la poésie lyrique, qu'il était d'origine gasconne et qu'il était seigneur d'Arrouède, commune limithrophe de celle de Panassac, comprise aujourd'hui dans le département du Gers et dans l'arrondissement de Mirande, appartenant anciennement l'un et l'autre au comté d'Astarac [4].

1. Sur les 64 pièces des deux mss., 19 seulement et des fragments de deux autres ont été déjà publiés. Voir de précises indications à ce sujet p. I, note I. La plupart des 19 pièces ont eu le dr Noulet pour éditeur.

2. Les principaux genres de la poésie lyrique provençale sont représentés dans les deux mss. On y remarque la *Corona*, la *Trufa* et la *Versa*, dénominations qui ne se rencontrent, à la connaissance des éditeurs, nulle part ailleurs. On y remarque encore une pièce appelée *Glosa*, dont il n'existe qu'un autre échantillon dans ce qui nous reste de la poésie provençale.

3. Voir C. Chabaneau, *Origine et établissement des jeux floraux*, t. X, p. 183 de l'*Histoire générale de Languedoc*, édition Privat.

4. Les auteurs de la *Biographie Toulousaine* n'ont eu, selon la remarque des éditeurs (p. XIV), aucune raison d'écrire qu'il était « troubadour toulousain et que sa famille le plaçait au premier rang parmi celles de la Province ». MM. N. et C. ajoutent qu'il y a dans tout l'article *Panassac* autant d'inventions gratuites que de mots. Un peu plus loin (p. XXXIV), ils exécutent un des rédacteurs de la *Biographie Toulousaine*, le chevalier Dumège, dont les méfaits sont innombrables. Voici leur piquante note : « Par une étrange méprise, déjà signalée dans les *Joyas del Gay Saber*, p. 245 et suiv., l'abbé Magi, mainteneur de l'Académie des Jeux floraux, ayant eu occasion de relater la pièce de Cornet qui lui mérita la Violette et qui est

Il y aurait diverses curieuses particularités biographiques à relever dans les notices sur Guillaume d'Alaman, chevalier, seigneur de Villeneuve-sur-Vère (dépt. du Tarn, arrond. d'Albi), sur Pierre de Ladils, avocat, natif de Bazas [1], plus encore dans la notice très développée sur Raimon de Cornet, né en Auvergne, à Saint-Antonin, un peu avant l'an 1300, prêtre en 1324, puis moine de l'Ordre de Saint-François, enfin moine de l'Ordre de Citeaux, lequel eut une existence très accidentée et faillit même (février 1326) être brûlé vif à Avignon pour avoir embrassé avec trop d'ardeur les doctrines du frère Pierre Jean Olive.

A la suite du texte des deux mss., on trouve : 1° des notes abondantes et variées [2] (p. 141-161), qu'accompagnent (p. 162-177) des observations grammaticales méthodiquement classées sous les rubriques : *Phonétique, Morphologie, Syntaxe*; 2° un *Glossaire* (p. 179-198), où les éditeurs ont soigneusement relevé les mots, les formes et les acceptions qui manquent dans le *Lexique roman* de Raynouard; 3° un *Appendice* (p. 199-239) qui contient le *Doctrinal de trobar* de R. de Cornet et la *Glose* de Jean de Castelnou sur cet ouvrage; 4° des *Additions et corrections*, tant aux *notes* qu'au *Glossaire* (p. 241-250); 5°, enfin, avant la *Table générale des matières*, rangées dans l'ordre même où le volume, comme les mss., les présente, un *Index* où sont classés, par ordre alphabétique, les auteurs et les pièces, celles-ci, quand il y a lieu, divisées par genres.

J'en ait dit assez pour montrer l'importance du recueil de MM. Noulet et Chabaneau. Je ne louerai les éditeurs ni comme critiques, ni comme philologues; je me contenterai de déclarer qu'à tous les points de vue l'ouvrage est digne de deux spécialistes aussi renommés [3].

T. DE L.

---

intitulée *Corona*, prit ce titre pour le nom du lauréat. Ce n'était là qu'une erreur involontaire; mais que penser de la hardiesse de Dumège, qui, s'attribuant, dans la *Biographie Toulousaine*, la découverte du prétendu *Corona*, trouva le moyen d'en faire le troubadour servant d'une *Loyse d'Iȝalguier, de Toulouse*, qu'il créa de toutes pièces? »

1. Voir sur la famille de Ladils plusieurs pages de l'excellente *Notice sur le château, les anciens seigneurs et la paroisse de Mauveȝin*, par l'abbé R. L. ALIS (1888, gr. in-8°), si bien appréciée ici (t. XXIV, art. 156, p. 76). Le *Pierre de Ladils*, mentionné là dans un document de 1353 (pp. 77, 543) pourrait être identifié avec le troubadour, car les deux personnages ont le même nom, le même prénom, la même ville natale, et vivent à la même époque, MM. N. et C. plaçant entre 1330 et 1355 l'époque de la principale activité poétique dudit troubadour.

2. Voir entre autres, les notes où les éditeurs relèvent diverses erreurs de Raynouard, de Moquin-Tandon, etc., pp. 141, 142, 143, etc.

3. Je ne ferai à MM. N. et C. qu'une mauvaise querelle : pourquoi (pp. v, 141), eux qui connaissent si bien Dom *Vaissète*, donnent-ils à son nom une forme qui n'est pas la bonne?

206. — Ferdinand Talbert. **De la prononciation en France au XVIe siècle**, et du livre de Thurot, intitulé **De la prononciation française** (première partie, *les Voyelles*), brochure in-8, 69 p. Paris, Thorin, 1887.

Dans cette petite brochure, M. Talbert examine le tome premier du beau livre que Thurot a laissé sur la *Prononciation française depuis le commencement du* XVIe *s. jusqu'à nos jours*. Il relève quelques inexactitudes de détail, quelques omissions, ajoute quelques faits intéressants, et aussi quelques erreurs (comme cette affirmation de la page 41 : « *o* permute avec *eu* dans *curieuseté*, Palsgrave 211 » *curieuseté*, est dérivé du féminin, *curieuse*, comme *ancienneté* l'est du féminin *ancienne*; *curiosité* est le mot latin. Il n'y a pas de permutation). En somme, c'est un travail utile, et l'on peut souhaiter que M. T. l'achève en nous donnant ses observations sur le reste de l'œuvre de Thurot *(les Consonnes* et les *Nasales)*. M. T. reproche surtout à Thurot de ne s'être pas appuyé sur le témoignage des poètes, et d'avoir systématiquement écarté les informations que peut nous apporter l'étude des rimes. On peut certes regretter que Thurot ne nous ait donné qu'une partie de l'œuvre qui était à faire sur l'histoire de la prononciation moderne. Il a cru qu'il fallait commencer par l'examen des témoignages formels que nous ont laissés les grammairiens, et qu'ensuite seulement, muni de ces témoignages, on pouvait aborder l'étude des rimes des poètes. La mort l'a empêché de faire la seconde partie de l'œuvre qu'il méditait. A-t-on le droit de lui en faire un reproche?

Le ton de M. T. a çà et là quelque chose d'un peu rogue, quoique la brochure se termine par un juste éloge de l'œuvre de Thurot. Et, en fait, quand d'un côté on songe à la quantité de documents que Thurot a dû lire, examiner à mille points de vue différents, en conservant à tous ces témoignages décomposés et morcelés à l'infini leurs caractères de fidélité et de précision; que de l'autre on constate ce que M. Talbert a pu y apporter de corrections ou d'additions, on ne peut que s'associer au jugement porté par l'ami qui a achevé la publication de l'ouvrage, qualifier avec lui d'*admirables* les recherches de Thurot, et y voir un *monument incomparable*.

A. D.

---

207. — Vittorio Cian. **Un episodio della storia della censura in Italia nec sec. XVI.** L'edizione spurgata del *Cortegiano*. Milan, 1887, in-8 de 69 pp.

Pendant la réaction catholique qui suivit le Concile de Trente et qui fut si active en Italie, la Congrégation de l'Index donna tous ses soins à publier des éditions expurgées des livres italiens les plus répandus. L'édition du *Decameron* est restée la plus célèbre de ces publications singulières qui défiguraient les textes classiques sous prétexte de les rapprocher de l'orthodoxie. M. Dejob, qui cite cette révision dans son livre

De l'influence du Concile de Trente, en a oublié une qui n'est pas moins significative, celle du *Cortegiano* de Baldassare Castiglione. Dans cette œuvre aimable, une des plus curieuses du XVIe siècle, l'ami de Raphaël a réuni une série de faits, d'anecdotes, d'observations morales qui nous font pénétrer profondément dans l'âme des hommes de la Renaissance. M. Cian nous apprend, chemin faisant, beaucoup de particularités sur la langue, le style et l'esprit du livre, sur le manuscrit autographe récemment entré à la Laurentienne [1], et plusieurs de ses notes forment d'intéressantes dissertations sur des questions voisines du sujet [2]. On voit partout que le biographe de Bembo est admirablement maître de son sujet et connaît déjà mieux que personne l'époque qu'il étudie [3]. Mais la partie la plus intéressante du travail est celle où il analyse les variantes introduites dans le texte par le correcteur, un théologien nommé Ciccarelli, qui faisait sa besogne sous Sixte-Quint. Le délégué de l'Index est guidé par les mêmes principes que les correcteurs du *Decameron* : les passages scabreux ou d'une morale douteuse sont quelquefois atténués, plus souvent conservés intégralement ; mais tout ce qui touche, de près ou de loin, au clergé, est soumis à un contrôle sévère ; les mots irrévérencieux et même les plaisanteries innocentes, qu'ils soient à l'adresse d'un prélat ou d'un simple moine, sont impitoyablement biffés. Dans les anecdotes où les personnes ecclésiastiques jouent un rôle, on remplace toujours celles-ci par des laïques. La correction, on le comprend, se trouve souvent maladroite et nuit à l'intérêt du texte. En veut-on un exemple ? Castiglione rapporte une réponse de Raphaël à deux cardinaux de ses amis, qui lui reprochaient d'avoir peint saint Pierre et saint Paul avec le visage trop rouge : « Je l'ai fait exprès, messeigneurs, dit-il, car les deux saints, du haut du ciel, doivent rougir de voir leur Eglise gouvernée par des hommes tels que vous. » Dans le récit expurgé, il ne s'agit plus que d'un « peintre antique » parlant à des « sénateurs romains », et les deux saints ont cédé la place à Romulus et Rémus. Le correcteur qui a eu l'idée de cette platitude a cru rendre service à l'Eglise. — On voit le chemin qu'a fait l'Italie sous l'influence de la lutte contre la Réforme : de large, ouvert, tolérant qu'était l'esprit religieux au début du siècle, il se fait jaloux, inquiet et mesquin, et des auteurs catholiques, qui ont écrit dans la liberté de leur talent, voient mutiler leurs livres charmants par le caprice ombrageux d'un théologien.

P. de NOLHAC.

1. Jadis à Jean Grolier, puis à la Bibliothèque de Carpentras, puis à lord Ashburnham (à la suite des vols Libri).

2. P. 61, en tête d'une liste d'humanistes qui ont traité, suivant l'idée païenne, le sujet de la Fortune, il fallait mentionner Pétrarque, pour son curieux discours prononcé à Paris devant le roi Jean et publié par Barbeu du Rocher (*Mémoires prés. par div. savants à l'Acad. des Inscript.* 2e sér., t. III, Paris, 1854).

3. Il en donne une preuve nouvelle par son récent opuscule : *Galanterie italiana del secolo XVI*, Turin, *La Letteratura*, 1888, 62 p. in-16.

208.— E. STAPFER. **Le château de Talcy.** Paris, Fischbacher. 1887, in-12, 153 p.

M. Edm. Stapfer a reproduit dans cet élégant petit livre quelques articles déjà publiés sur le château de Talcy en Beauce. C'est là que séjourna Catherine de Médicis, au moment de ses dernières négociations avec Condé, à la veille des guerres civiles, le 28 et le 29 juin 1562. C'est là que naquit Diane Salviati qui inspira à Agrippa d'Aubigné son premier amour et ses premiers vers; c'est là que devait naître aussi, curieux rapprochement! l'évêque de Chartres, Paul Godet des Marais, qui dirigea la conscience de Mme de Maintenon, petite-fille d'Aubigné. Le château de Talcy qui, par un rare privilège, n'a cessé d'appartenir à des réformés depuis le lendemain de la révocation de l'Edit de Nantes jusqu'à nos jours, mérite d'attirer l'attention. C'est aller peut-être un peu loin que de le comparer aux merveilleux bâtiments des bords de la Loire. Il a, en tout cas, la bonne fortune d'avoir un digne historien dans la personne de M. Edm. Stapfer auquel on ne peut reprocher que des préventions exagérées contre Catherine de Médicis, et une manière de juger exclusivement protestante.

F. D.

---

209. — **Impressions de théâtre** (première série), par Jules LEMAITRE. Lecène et Oudin. 1888. 1 vol. in-12. 354 p. 3 fr. 50.

Il est des livres dont il semble malaisé de parler en de certains endroits. Charmants toujours, profonds parfois, ils n'en sont pas moins insaisissables. Juge-t-on des « impressions »? On les sent et on les savoure jusqu'à ce que des impressions nouvelles aient effacé la trace des premières. Esssayez donc de fixer et de définir le *moi* ondoyant de M. J. Lemaître. Ici, en face de l'opinion reçue, il en esquisse une toute contraire; là, il fait miroiter aux yeux les aspects changeants de la question, puis se dérobe, et laisse le lecteur ébloui, mais inquiet, car tout est faux et tout est vrai selon le point de vue et le sentiment personnel. Visiblement, le critique s'amuse pour son propre compte. Le sujet qu'il traite, peut être ingrat en apparence; mais il ne s'en plaint que pour la forme, aimant à parler plus volontiers à propos du sujet que sur le sujet même. « *Il me plaît* de voir Sévère plus finement philosophe, plus détaché et plus curieux que Corneille ne l'a conçu..... *J'ai sans doute défiguré les personnages de Corneille*, mais les tragédies classiques nous sont si connues que nous n'y pouvons plus trouver d'intérêt qu'en y découvrant des choses qui n'y sont peut-être pas..... *Si cela vous plaît*, vous transposerez la fable, vous la moderniserez... »

Mais pour arriver à se plaire ainsi au théâtre, il faut se débarrasser d'abord du bagage importun de ses préventions ou de ses enthousiasmes. Il faut oublier tout pour rêver tout... « Les tragédies classiques sont charmantes parce qu'elles sont infiniment suggestives et qu'elles

fournissent d'admirables thèmes au rêve et au souvenir. » Tantôt donc le spectateur modernisera par l'imagination telle œuvre classique, et dans l'homme du XVII[e] siècle s'étonnera de retrouver les traits principaux de l'homme du XIX[e]; tantôt, au contraire, il remontera jusqu'aux plus lointaines origines de la fable dramatique, et aura « la joie de planer sur les âges à la façon d'un dieu. » C'est ce que fait M. L. lui-même. Toute la question est de savoir s'il est possible de rêver sans se souvenir, et si le souvenir n'influe pas, malgré nous, sur le développement, libre en apparence, du rêve. Je sais bien que M. L. fait consciencieusement tout son possible pour « ignorer » la pièce, pour la voir du même œil que si elle lui était toute nouvelle. C'est un « essai loyal » qu'il tente; mais il avoue lui-même n'être pas sûr de sa loyauté. Nous ne le sommes pas davantage, nous avons peur que bien souvent le point de départ ou le point d'arrivée d'un rêve ne soit un souvenir.

Quoi que nous fassions, nous traînons après nous la chaîne de nos opinions, c'est-à-dire de nos travaux, de nos lectures, de nos réminiscences. Seulement, M. L. porte légèrement la sienne, tandis que d'autres la font sonner avec un fracas déplaisant. *La Belle Hélène* et *Orphée aux enfers* sont glorifiés; mais sur Homère, sur Orphée et les Orphiques, que de jolies pages! Virgile apparaît sans invraisemblance à côté de George Sand; la forêt du *Songe d'une nuit d'été* évoque, par contraste, le souvenir du bois sacré de Colone, où s'assit le vieil Œdipe. Le Cupidon galant de *Psyché* se transforme et devient le grand Eros. Mais qu'on se rassure : la fantaisie moderne n'y perdra rien. On nous entretiendra de la « Passion de Notre Seigneur Bacchus » ou d'Hippolyte « enfant de Marie de la Grèce primitive. » Polyeucte et le prince Kropotkine frémiront d'être réunis dans un parallèle; Sévère et M. Renan ne se regarderont pas sans un sourire. Parfois même, ce goût de modernisme va un peu loin; j'admets qu'Alceste soit un pessimiste, qu'Oreste soit le père plus ou moins légitime des Werther, des René, des Antony; mais comment Phèdre, qui est déjà Julia de Trécœur, saurait-elle être aussi la tendre et chaste La Vallière? Dans sa jalousie, dans ses remords même, Phèdre a un tout autre accent que sœur Louise de la Miséricorde.

Il y a trois parties dans le livre de M. L. : la première, (Corneille, Molière, Racine) est plus particulièrement classique; la seconde (Shakespeare, G. Sand, Musset, etc.), est classique et moderne à la fois; la troisième n'est que moderne, bien qu'assez souvent mélangée d'antique, en vertu du procédé — si c'en est un — qui donne un air de vétusté charmante aux choses les plus contemporaines et un air de « modernisme » inattendu aux choses les plus anciennes. On se bornera ici à quelques observations sur la première partie.

En homme qui a beaucoup étudié Corneille, M. L. juge à merveille le *Cid*, la seule tragédie cornélienne qu'il aime, dit-il, sans réserve, et *Polyeucte*, où il étudie avec une finesse subtile le caractère de Pau-

line. Mais pourquoi écrire : « Croyez que Corneille s'est repenti du *Cid*, et qu'il l'aurait conçu autrement vingt ans plus tard? » Qu'il l'eût conçu autrement, cela ne fait pas de doute; en 1656, le génie de Corneille se transformait dans la retraite où l'avait confiné la chute de *Pertharite*. Mais qu'il s'en soit repenti, j'avoue que je n'en crois rien. Que le *Cid* soit « une exception unique » dans le théâtre du poète de la *Toison d'or*, de *don Sanche*, de *Psyché*, je ne sais trop. Peut-être a-t-on abusé de l'éternelle formule : « triomphe du devoir sur la passion. » Mais je ne puis voir là une « œuvre insurrectionnelle », dont Guilhem de Castro seul, pour ainsi dire, serait l'auteur responsable. En imitant l'Espagnol, c'est précisément vers la passion que Corneille a penché; la seule scène qu'il ait créée, c'est une scène d'amour, scène capitale et dont tout le drame est éclairé. C'était le cas, ce semble, de remonter aux origines, à travers l'âge des tragi-comédies et des romans, jusqu'à ces fictions chevaleresques, d'où procède toute la tragi-comédie espagnole et française. C'est là que l'amour est légitimé, glorifié, sanctifié. On dit toujours que le *Cid* est l'aurore de la tragédie. Et s'il était le soleil couchant de la tragi-comédie? Il y a des soleils couchants qui ressemblent à des aurores. Corneille, c'est un poète tragi-comique qui s'essaye à devenir tragique. Tragique, il ne l'est qu'avec gaucherie, surtout dans sa seconde manière : mais, entre les tâtonnements du début et les tâtonnements de la fin, il a donné la formule définitive et l'inoubliable image de la tragi-comédie dans le *Cid*. De là ce caractère réellement exceptionnel du jeune chef-d'œuvre, non seulement dans le théâtre cornélien, mais dans tout le théâtre français : il est comme le point de rencontre du passé qu'il résume et de l'avenir qu'il prépare.

Au risque de passer pour un de ces « lévites » de Molière, dont M. L. raille si plaisamment la bigoterie candide, j'ajouterai que la théorie (qu'il me pardonne ce mot) sur le caractère d'Alceste, m'a laissé aussi quelques doutes. Il est certain qu'on voit exclusivement aujourd'hui le « quelque chose de noble et d'héroïque » qui relève ce caractère, destiné, on l'oublie trop, « à faire rire la plupart du temps. » Mais on n'exagère, après tout, qu'une idée vraie, puisque, selon M. L. lui-même, le personnage est à la fois comique et sympathique. S'il est vrai que Molière prête à Alceste « quelque chose de lui-même », j'ai peine à croire qu'il ait voulu le faire *surtout* ridicule, que Philinte seul soit tout à fait son homme, que cette sagesse sceptique soit celle de Molière, que ce mondain souriant et indifférent soit « un Alceste mûri et plus renseigné. » Si Alceste s'apaisait un jour, il serait sage avec plus d'amertume; il n'aimerait plus Célimène; aimerait-il Eliante? Mais M. Lemaître a son idée : Alceste et Philinte « présentent tour à tour les deux attitudes du poète. » Ce qui reviendrait sans doute à dire que Molière s'est peint dans le *Misanthrope* entre la bonne Madeleine et la coquette Armande Béjart. Cela est trop ingénieux pour n'être pas un peu artificiel; mais on ne s'en aperçoit qu'à la réflexion; à la lec-

ture, on est charmé. J'avoue préférer pourtant la causerie sur *Don Juan*[1] et toutes les causeries sur Racine, particulièrement celle où est si bien définie la couleur locale « tout intérieure, toute psychologique », de *Bajazet*.

Il y a quelque pédantisme à discuter ces choses senties plus encore que pensées. Mais on se tromperait si l'on ne voyait en M. Lemaître que le plus séduisant des « impressionnistes. » C'est un grand éveilleur d'idées. Qu'ils ne le lisent pas, ceux qui se plaisent à dormir sur une bonne formule immuable : il leur retirera sournoisement ce mol oreiller, et, par surcroît, rira de leur déconvenue. Mais qu'ils le lisent, ceux qui savent que tout est relatif en littérature et que l'horreur du dogmatisme est le commencement de la sagesse critique.

Félix Hémon.

---

210. — **Histoire de la littérature neerlandaise en Belgique**, par J. Stecher, professeur à l'Université de Liège, membre de l'Académie royale. Bruxelles, Lebègue, 1887. In-8. 370 p. 7 fr. 50.

C'est l'histoire de la littérature flamande en Belgique que fait M. Stecher; il a choisi le nom de « néerlandaise » non seulement à cause du mot *nederlandsch*, mais pour combattre le préjugé wallon qui ne voit dans le néerlandais qu'une langue exclusivement propre à la Hollande. En réalité — et tout le livre de M. S., en est la preuve, — jusqu'au commencement du XVII[e] siècle, c'est la Belgique qui a la primauté dans les lettres néerlandaises et le Midi l'emporte sur le Nord.

Le premier chapitre est consacré aux origines. Le second traite de la poésie narrative du moyen âge flamand. Le troisième a pour sujet la versification thioise et l'épopée bourgeoise *(Reinaert)*. Le quatrième retrace ce que fut la poésie des cloîtres et analyse, sous le titre de *Romancero flamand*, les chansons et cantilènes populaires. Le cinquième, un des plus considérables de l'ouvrage, est relatif à la poésie didactique; M. S. apprécie sucessivement Maerlant, Boendale et leur école. Dans le sixième et le septième chapitre, l'auteur étudie la littérature dramatique et gnomique du moyen âge; il fait l'éloge de Ruysbroec qu'il nomme le fondateur de la prose flamande et des œuvres du chirurgien Yperman, le premier qui ait décrit la ligature des artères. Le huitième chapitre a pour titre *Les Rhétoriciens;* M. S. expose la constitution des chambres de rhétorique et leurs grands concours qui se développèrent surtout sous l'influence bourguignonne; il cite parmi les principaux *rederijkers* Casteleyn, l'auteur d'une poéti-

---

1. Une remarque de détail : les drames en prose ne sont pas si rares au XVII[e] siècle que M. Lemaître semble le croire : dans les seules années 1642 et 1643 on rencontre la *Pucelle d'Orléans*, de d'Aubignac, le *Thomas Morus* de La Serre, l'*Axiane* de Scudéry. Autre chicane : l'auteur du *Chapelain décoiffé* est Furetière, et non Boileau, qui déclare n'avoir fourni que deux traits à Furetière.

que. *La Renaissance et la Réforme*, tel est le titre du neuvième chapitre où l'on trouve les noms de Houwaert, de Cornelis Van Ghistele, de Van der Voort, de Lucas d'Heere, de Karel Van Mander, d'Anna Bijns, etc.; mais « le véritable précurseur de la littérature classique » est Marnix de Sainte-Aldegonde. Les réfugiés de Belgique secondèrent en Hollande les efforts de la rénovation littéraire; c'est ce que M. S. nomme *La littérature de l'émigration;* il lui consacre son dixième chapitre où s'offrent à nous les noms de Simon Stévin, de Heinsius, de Zevecote. Le onzième chapitre, *L'isolement*, retrace ce que devint en Belgique la littérature flamande après les guerres et les proscriptions, et le suivant, *La décadence*, ne cite, « à côté de libelles sans goût et sans style, que d'informes et barbares traductions du français ». *Sous la domination française* (XIII[e] chapitre), la littérature flamande que n'avait pu réveiller la révolution brabançonne, sort pourtant de sa torpeur; pendant *la période d'union néerlandaise* (XIV[e] chapitre) elle commence à prendre l'essor; Kinker professe à Liège, Willems chante dans ses vers la « réhabilitation de la langue nationale ». La révolution de 1830 amène une réaction contre tout ce qui est hollandais et le français est regardé comme la langue de la liberté. Mais bientôt se produit le mouvement flamand dont M. S. nous fait l'histoire dans son quinzième et dernier chapitre, *Indépendance et Renaissance;* Willems est le « père » de ce mouvement; bientôt Legedanck compose ses poèmes, et Conscience, ses romans; les flamingants, ne craignant plus d'être suspectés d'orangisme, pétitionnent, multiplient les cercles et les fédérations; nous n'énumérons pas, avec M. S., les meilleures œuvres littéraires des quarante dernières années; rappelons seulement que la *Revue critique* a annoncé en 1886 la fondation d'une académie flamande.

M. S. s'était de longue date préparé à ce grand travail par une série de monographies. Il connaît très bien son sujet et la littérature du sujet, surtout en ce qui concerne les temps modernes. On remarquera particulièrement dans son volume les pages consacrées à Maerlant et à Boendale, aux *rederijkers*, aux Flamands en Hollande, et à la période contemporaine. Ce que nous lui reprocherons, c'est de ne pas s'attarder complaisamment aux grands noms de la littérature flamande, de s'abstenir trop souvent d'analyses et de citations, de se borner parfois à une simple nomenclature. Nous relèverons aussi quelques erreurs, notamment dans les deux premiers chapitres qui sont les plus faibles du volume [1]. Mais l'ouvrage sera très utile. C'est la première étude

1. P. 6. Il n'y a pas, dans le *Beovulf*, autant de « fantaisies de la mythologie scandinave » que le croit M. S. — *id.* La victoire de Theodebert fut remportée, non pas *sur*, mais avec les Frisons. — P. 9. Ulfilas est né en 311 (et non en 318) et mort en 381 (et non en 388). — P. 16, lire Heilbronn et non *Heilbrom*. — P. 17, Veldeke a traduit, mais non « développé librement » le roman d'Eneas. — P. 22 ou suiv. il fallait rappeler le sens du mot *Vlaeminc* et des expressions comme celles qu'on trouve dans Neidhart, *vlaemische hœvescheit*, *mit der rede vlaemen*,

d'ensemble qu'on ait sur la littérature néerlandaise *en Belgique*. On a, depuis vingt-cinq ans, supprimé toutes les différences arbitraires introduites jadis entre le flamand et le hollandais, et il n'y a plus, partout où on écrit le *nederlandsch*, qu'une seule orthographe, un seul dictionnaire, une seule langue classique et régulière. Mais, comme l'observe justement M. S., il y aura toujours là, aussi, un Nord et un Midi, et « il y aura même de plus en plus un tour d'esprit, un style propre à caractériser le Midi, et d'un intérêt d'autant plus piquant pour les lecteurs du Nord ». Cette littérature néerlandaise du Midi, M. Stecher nous l'a fait connaître dans ses grandes lignes et au point de vue belge, depuis les origines jusqu'à nos jours.

A. CHUQUET.

---

211. — **Friedrich der Grosse im Urteil der Nachwelt,** von Wilhelm WIEGAND. Strasburg, Heitz, 1888. In-8, 31 p.

M. Wiegand a cru utile de publier cette conférence qu'il avait faite l'an dernier à la Société économique de Strasbourg. Après avoir célébré les triomphes de 1870 qu'il compare aux victoires de Frédéric II, il rappelle brièvement les jugements peu favorables qui furent portés sur le grand roi dans les trente premières années du XIX^e siècle, et les critiques dont son génie militaire fut l'objet. Il énumère les travaux qui rendirent justice à Frédéric, l'édition de Preuss, les ouvrages de Paganel et de Campbell, l'essai de Macaulay, qui n'est pas « un des exploits historiques » de l'écrivain anglais, le livre « diffus et baroque » de Carlyle, les causeries de Sainte-Beuve. M. W. cite en outre les études du duc de Broglie « qui ne prétendent pas à une valeur scientifique durable », d'Arneth et Klopp, Ranke et Droysen, Th. de Bernhardi, Koser, etc., toutes œuvres récentes que la *Revue critique* a fait connaître à ses lecteurs. Ce bulletin de la littérature frédéricienne est intéressant. Mais M. W., qui reproche à certains Français leur partialité (voir, p. 20, l'attaque contre la *Revue historique*), n'est-il pas, de son côté,

---

rappeler aussi les vers de Hartmann dans le *Gregorius* (1401, « swelch ritter ze Henegou »). — P. 22 et 29. *Adenez* et *Adenès*, il faut choisir entre les deux orthographes. — P. 36 presque tout le monde admet aujourd'hui que le Kyot invoqué par Wolfram n'est pas Guyot de Provins. — P. 41 pourquoi dire *Henri van Veldeken* après avoir dit jusque là Hendrik van Veldeke? — P. 47 M. S. ne connaît pas l'édition de l'*Ysengrimus*, de Voigt, et il parle de l' « élégante » latinité de Nivard. — P. 69. L'édit. du *Theophilus*, du prof. Verdam, est de 1882, non de 1885. — P. 96, le *Torec* n'est pas assez jugé assez sévèrement; *id.* à lire les quelques lignes consacrées au *Merlijn*, on croirait que tout le poème, publié (et assez mal) par van Vloten, appartient à Maerlant; il fallait définir les parts : celle de Maerlant, v. 1-10398 et celle du continuateur Lodewijc van Welthem, v. 10399-26218. — P. 98 à propos des Lapidaires, citer non seulement Marbod, mais Isidore. — P. 99, ajouter que l'édition des *Alexanders geesten*, de M. Joh. Franck, a paru en 1883. — P. 154, Freidank est un nom réel. — P. 282, lire Harmand (de la Meuse) et non *Armand*.

fritzisch à outrance? Nous aussi, nous admirons Frédéric, mais nous aimons trop la vérité pour oser dire que « le point saillant de cette nature royale est l'implacable véracité allemande qui voit les choses en pleine face et les nomme par leur nom » (p. 30). On croirait, à entendre M. W., que Frédéric a toujours agi avec franchise, sans duplicité ni mauvaise foi. Ajoutons que M. W. écrit *Reynal* le nom de l'abbé Raynal (p. 8); qu'il donne, comme tous ses compatriotes, à M. Hippolyte Taine le prénom de *Henri* (p. 20); qu'il ne loue pas assez la *Monarchie prussienne* de Mirabeau, où l'on trouve tant de détails et de si curieux aperçus. P. 9, M. W. prétend que Napoléon et Mirabeau sont « les seuls hommes de la Révolution qui aient eu le sentiment de la grandeur intellectuelle de Frédéric et que des dix dernières années du XVIII[e] siècle date, en France comme en Allemagne, la mésestime ou l'ignorance de sa valeur ». Mais, quelques pages plus loin (p. 18), nous lisons que depuis Mirabeau et Guibert, toute la littérature française admire Frédéric. Evidemment, M. Wiegand se contredit, et il devrait savoir que, durant toute la Révolution et jusqu'à 1806, nos hommes de guerre (Kléber, par exemple) avaient la plus haute idée de l'armée prussienne, précisément parce qu'ils voyaient en elle l'armée de Frédéric.

A. C.

---

212. — **Leopold von Ranke's sæmmtliche Werke** (49[e] et 50[e] vol.) Zur Geschichte Deutschlands und Frankreichs im XIX Jahrhundert. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1887. In-8, XIX et 623 p. 8 mark.

Ce tome double, comprenant le 49[e] et le 50[e] volume de l'édition des œuvres complètes de Ranke, a été édité par M. Dove. Il se divise en trois parties. La première partie renferme onze articles publiés par Ranke, de 1832 à 1836, dans l'*Historisch-politische Zeitschrift* et réunis sous le titre « Restauration et Révolution de Juillet [1] ». La deuxième partie contient l'étude sur la correspondance de Frédéric Guillaume IV et de Bunsen, étude parue en 1873. La troisième partie ne compte guère que trente pages, mais inédites; ce sont huit lettres politiques adressées par Ranke de 1848 à 1851 à l'aide-de-camp Edwin de Manteuffel et destinées au roi Frédéric Guillaume IV. On y trouve plus d'une assertion remarquable et plus d'une idée exprimée et réalisée par M. de Bismarck. Ranke accepte la fondation d'un empire « prusso-allemand » et discute les titres que prendrait le roi de Prusse : *Kaiser der Deutschen* est trop vaste; *Deutscher König* vaut mieux, mais il y a quatre autres rois en Allemagne; *Oberkönig* sonne mal; *Schirmherr* rappelle Cromwell et Napoléon; le meilleur titre serait *Oberhaupt des*

1. En voici les titres : Préface de la *Zeitschrift*. La Restauration, La France et l'Allemagne, La Charte de 1830, Brochures de l'année 1831, L'unité de l'Allemagne, La Chambre de 1815, Réflexions sur la Révolution belge, Histoire de la politique commerciale allemande et prussienne de 1818 à 1828. Sur les *Paroles d'un croyant*.

deutschen Bundesstaates, mais il est terne et prosaïque; il faut donc revenir au mot *Kaiser* et ajouter, non pas *der Deutschen* — ce qui impliquerait les Courlandais, les Suisses, les Alsaciens, — mais *des deutschen Bundesstaates* ou mieux *im deutschen Bundesstaate*, de même qu'on disait autrefois *König in Preussen*.

C.

---

213. — **La Pérouse**, par Gabriel MARCEL, bibliothécaire à la section de géographie de la Bibliothèque nationale. Paris, librairie illustrée. 1888. Un vol. in-12, 276 p. 3 fr. 50.

Ce livre a paru à l'occasion du centenaire de La Pérouse que la Société de géographie vient de célébrer. M. Marcel raconte avec brièveté, mais en s'appuyant sur de sérieux documents, l'expédition de La Pérouse et les tentatives qui furent faites pour en retrouver les restes, le voyage d'Entrecasteaux, les découvertes du capitaine Dillon, l'expédition de Dumont d'Urville. On rapprochera avec intérêt de cette publication deux articles publiés tout récemment par M. Marcel dans le *Journal des Débats* (20 et 22 avril), qui fournissent sur la personne de La Pérouse de très curieux documents inédits.

L. G.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Claude LÉOUZON LE DUC a fait tirer à part une étude qu'il avait publiée dans la « Nouvelle revue historique de droit français et étranger », sur *Le régime de l'hospitalité chez les Burgundes* (Larose et Forcel. In-8°, 16 p.)

— On annonce pour paraître prochainement, une étude de M. Frantz FUNCK-BRENTANO, sur *Philippe le Bel et la noblesse franc-comtoise*.

— Le tome VIII des *Chroniques de Froissart* a paru. Il est édité par MM. Siméon LUCE et Gaston RAYNAUD. Il va de Pontvallain à la prise d'Ardres (1370-1377).

— La *Notice sur la bibliothèque de la Grande-Chartreuse au moyen âge*, de M. Paul FOURNIER (Grenoble, impr. Allier. In-8°, 82 p.), contient l'histoire littéraire des Chartreux, depuis saint Bruno; elle est suivie d'un *Catalogue de la bibliothèque au XV^e siècle*.

— Une seconde édition de l'*Histoire des États-Généraux*, de M. Georges PICOT, vient de paraître (Hachette. Cinq vols in-16 brochés, 17 fr. 50).

— M. Georges MICHEL a réédité la *Dîme royale* de Vauban (« Petite bibliothèque économique », Guillaumin).

— La *Société de l'histoire de la Révolution française* entreprend les publications suivantes pour cette année: édition du pamphlet de Sieyes, *Qu'est-ce que le Tiers-État?* et de son *Essai sur les privilèges*, par M. Edme CHAMPION; *Liste critique des conventionnels et de leurs suppléants*, par M. J.-J. GUIFFREY (le même travail sera fait pour la Constituante, la Législative et le Conseil des Cinq-Cents par MM. Et. CHARAVAY et TUETEY); édition des *Discours de Mirabeau à la nation provençale*, par M. DIDE; édition des *Mémoires inédits de Fournier l'Américain*, par

M. Aulard; procès-verbaux inédits de plusieurs districts de Paris en août 1789, p. p. M. Et. Charavay.

— M. Vandal prépare un livre sur la *Question d'Orient* au moment de l'entrevue d'Erfurt.

— La correspondance du comte Molé va paraître par les soins de M. G. Baur.

— M. le comte d'Antioche doit publier une histoire de Changarnier; il possède les papiers du général.

— Vont paraître chez Plon : *Mabillon et la société de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, par M. E. de Broglie; l'*Histoire des papes*, de Pastor, trad. par M. F. Raynaud (2 vols); *Le duc d'Enghien*, par M. Welschinger.

— M. Auguste Dietrich, que connaissent nos lecteurs (voir, sur sa traduction de Chamisso, *Revue crit.*, n° 13, art. 145), vient de publier, à la librairie Hinrichsen, une nouvelle édition, soigneusement revue, de sa traduction de la treizième édition allemande des *Mensonges conventionnels de notre civilisation*, de Max Nordau (In-8°, 354 p. 3 fr. 50).

— On lit avec intérêt les *Notes sur l'enseignement de l'histoire dans les universités de Leipzig et de Berlin*, que vient de faire paraître M. Abel Lefranc (Colin, in-8°, 28 p.). L'auteur s'attache exclusivement à l'histoire du moyen âge et des temps modernes. Il insiste sur l'organisation de l'histoire de l'art, si brillamment représentée à Leipzig par M. A. Springer. Il raconte ce qu'il a vu et entendu, appelle l'attention sur le rôle de l'Université qui est « non-seulement une école, un atelier scientifique, mais presque un temple », fait remarquer la place prépondérante qu'exerce dans les *Hochschulen* de l'Allemagne l'histoire, surtout l'histoire moderne.

SUISSE. — Nous avons reçu de M. Jules Ferrette une brochure de 16 pages (Lausanne, Duvoisin, 0 fr. 30). *La nèografie esquissée è egzamplifiée* ». La nèografie — écrit l'auteur — « ou Nouvèle Ecriture et sertènement plus siantifique è plus fidèle a l ètimolojie que l ortografe acadèmique: èle et mouans une innovasion an fet d'ècriture qu eun retour ós sènes tradissions ortographiques que notre langue avet lontans gardées. »

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 18 avril.

M. le baron de Baye annonce la découverte, aux environs de Trente, de quelques antiquités longobardes.

M. Durrieu donne lecture d'un mémoire sur le miniaturiste Loyset Lyedet dont il a retrouvé un certain nombre d'œuvres importantes exécutées de 1460 à 1478 pour les ducs de Bourgogne et pour Louis de Bourges.

M. Muntz présente des photographies de divers morceaux de sculptures conservés au Musée d'Avignon. Il établit, en les comparant avec un dessin du XVII siècle, que les sculptures d'Avignon proviennent du tombeau du cardinal de Lagrange mort en 1402.

M. Courajod signale trois objets conservés dans le trésor de la cathédrale de Reims; bien qu'ils portent les armoiries de Henri II et de Henri III, M. Courajod les juge beaucoup plus anciens.

M. Molinier lit une note de M. Bouchet sur un portrait de Diane de Poitiers appartenant au Musée de Moulins.

M. de Villefosse présente un fragment d'inscription trouvé dans les fouilles de l'amphithéâtre de Lyon, et une inscription importante découverte à Lamoricière, l'ancienne Altava, dans la province d'Oran.

Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 14 mai — 1888

Sommaire : 214. Langen, Etudes sur Plaute. — 215. Lœschcke, Le fronton occidental du temple de Zeus à Olympie. — 216 Kœrting, Encyclopédie et méthodologie de la philologie romane. — 217-218. Heulhard, Rabelais légiste; Ziesing, Erasme ou Salignac. — 219. Marlet et Marchegay, Louise de Coligny. — 220. De Rocca, La guerre des Français en Espagne. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

214. — **Plautinische Studien,** von P. Langen. Berlin, Calvary et Cie, 1886. In-8, vi et 400 p. 13 mark.

Il n'est personne qui n'ait remarqué, en lisant avec quelque soin le texte de Plaute, bien des contradictions et des inconséquences; mais malgré tout on est véritablement surpris de voir qu'on peut remplir un gros volume, comme l'a fait M. Langen, rien qu'en relevant sans phrases inutiles, et même avec une certaine sécheresse, tous les exemples de ces défauts. Certes, il serait injuste d'en rendre Plaute seul responsable : il n'est peut-être pas dix de ces exemples pris en particulier pour lesquels on puisse affirmer que le texte que nous lisons aujourd'hui est celui que les acteurs ont récité à la première représentation de l'ouvrage; mais il serait bien hasardeux de nier en bloc leur authenticité. Dans les 170 dernières pages de son livre, M. L. a réuni tous les passages que l'on peut, que l'on doit même considérer comme non authentiques, soit pour des raisons de langue ou de métrique, soit parce qu'ils expriment des idées trop invraisemblables ou trop choquantes. Mais il n'a pas abusé de ces suppressions — ce qu'il n'aurait pu faire sans détruire tout l'effet des deux premières parties de son ouvrage — et il faut le féliciter de cette sagesse trop peu commune. Il y a trop d'exemples, et dans toutes les pièces de Plaute sans exception, des défauts relevés par M. L. pour qu'on puisse *à priori* les attribuer à la maladresse des remanieurs, si nombreux qu'on les suppose, ou à la manie des lettrés amateurs de ces « passages parallèles » dont la critique de nos jours a tant abusé.

Donc, Plaute se contredit souvent à cent vers d'ensemble, et ses personnages ne se piquent pas d'être plus conséquents avec eux-mêmes : ils ont souvent des revirements bien brusques et qui ne s'expliquent guère. Il y a aussi dans ses pièces bien des répétions inutiles de mots et d'idées (moins toutefois que ne le dit M. L.), bien des scènes qui se prolongent trop, et d'autres qui sont écourtées.

Mais tout cela avait été dit avant M. Langen. Le principal mérite de son ouvrage est de nous donner le recueil le plus complet qui existe de

toutes ces taches qui déparent les comédies de Plaute. Il y avait autre chose encore à faire, et M. L. ne l'a pas fait, ou ne l'a fait que bien incomplètement, et comme en passant, à propos de telle ou telle des inconséquences qu'il relevait. Il ne suffisait point de les relever : il eût fallu les classer et essayer d'en trouver les causes ; il eût fallu faire un livre au lieu d'imprimer un recueil de notes.

Il faut bien se souvenir, pour juger équitablement Plaute, que ses pièces n'étaient point destinées à la lecture : telle invraisemblance, qui nous choque parce que nous pouvons réfléchir sur le même vers aussi longtemps que nous voulons, et rouvrir le livre pour revoir un passage déjà lu, pouvait facilement passer inaperçue des spectateurs. D'ailleurs, Plaute écrivait pour les Romains, qui n'ont jamais été de grands clercs en psychologie, et qui l'étaient alors moins que jamais ; trop de raffinement eût ennuyé ce public. Puis, outre les défauts propres à la manière de Plaute, et qui s'expliquent par les circonstances dans lesquelles il a vécu, il en est d'autres, sans aucun doute, qui se trouvaient déjà dans ses originaux grecs. Enfin, une source importante d'inconséquences et de contradictions, quelque soin et quelque attention que le poète ait pu apporter à son travail, est le procédé de « contamination » de deux pièces grecques dont Plaute usait parfois pour faire une seule pièce latine.

Il est regrettable que M. L. n'ait nulle part traité d'ensemble ces questions si intéressantes. En général, il se borne à les indiquer brièvement ; c'est à peine si dans un petit nombre de cas il les esquisse en quelques pages, par exemple à propos de la question si controversée de la dualité des sources du *Poenulus*. Malgré tout, l'ouvrage de M. Langen est fort instructif : mais pourquoi sembler prendre à tâche de rebuter le lecteur aussi bien par l'aridité de l'exposition que par l'incommodité de la disposition typographique ?

Louis Duvau.

---

215. — G. Lœschcke. **Die westliche Giebelgruppe am Zeustempel zu Olympia.** Programme de Dorpat, 1887. In-4 de 8 p.

Une des qualités les plus enviables de M. Lœschcke, c'est qu'il trouve du nouveau à dire sur des monuments déjà vingt fois étudiés. Nous avons exposé ici ses belles découvertes touchant le fronton occidental du Parthénon (*Revue*, 1885, I, p. 347) et le fronton oriental du temple d'Olympie (*ibid.*, 1886, I, p. 408) ; le fronton occidental du même temple ne l'a pas moins heureusement inspiré.

L'ensemble de la composition est parfaitement clair : c'est la lutte des Centaures et des Lapithes sous la présidence d'Apollon (cf. la planche dans Overbeck, *Gesch. der Plastik*, t. I, à la p. 420 ; l'arrangement des figures doit toutefois être modifié par suite des récentes constatations de M. Treu, *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1888,

p. 185-7). Mais que représentent les deux femmes âgées (B, V) étendues aux angles du fronton en avant des nymphes locales (A, V)? On a pensé jusqu'à présent que c'étaient de vieilles esclaves des Lapithes, opinion dont M. Overbeck *(Gesch. der Plast.*, t. I, p. 430) n'a pas méconnu les difficultés. M. L. les rapproche ingénieusement d'une nymphe à cheveux blancs figurée sur une coupe du Musée Britannique *(Journ. Hell. Stud.* II, pl. X), qui cherche à défendre la laie de Crommyon contre Thésée : le costume et la physionomie sont identiques. Rien n'est d'ailleurs plus conforme aux idées grecques que de représenter une nymphe des bois sous les traits d'une femme âgée : comme les arbres eux-mêmes, dont elles sont les génies, les Dryades atteignent une vieillesse avancée sans être immortelles (cf. Paus. X, 31, 10; Plut. *de def. orac.* XI; *Hymn. ad Aphrod.* vers 265 et suiv.). Les deux vieilles femmes du fronton sont donc des nymphes des bois et, si elles assistent à la défaite des Centaures, c'est que deux des Centaures les plus souvent nommés dans la fable, Chiron et Pholos, passent précisément pour les fils des Dryades Philyra et Melia. Il est probable que, dans les traditions locales, tous les Centaures, et non pas Chiron et Pholos seuls, avaient pour mères des Dryades. L'hypothèse si simple de M. L. est très séduisante : la science ne peut que l'enregistrer avec sympathie. Le fait que ces deux figures et la nymphe locale de gauche sont en marbre pentélique, alors que le reste du fronton est en marbre de Paros, et qu'elles datent vraisemblablement d'une restauration entreprise à l'époque romaine, ne prouve rien contre la théorie de M. L., car il n'y a point d'apparence, comme l'a reconnu M. Treu, que l'on eût remplacé ces figures primitives autrement que par de fidèles copies.

Les nymphes âgées ont été rarement représentées par l'art, mais il s'en trouvait précisément une dans le tableau de l'Enfer dû à Polygnote (cf. Paus. X, 31, 10). Or, M. Brunn a déjà signalé les rapports étroits qui existent entre l'art de Polygnote et celui des frontons d'Olympie. Alcamène de Lemnos et Péonius de Mendé se sont inspirés de Polygnote le Thasien. Mais les frontons d'Olympie sont-ils bien de Péonius et d'Alcamène, comme l'a dit Pausanias? Cette attribution a été souvent contestée depuis dix ans. M. L. s'est déjà rallié à la tradition en 1885 et il s'en déclare de nouveau partisan en 1887, tout en faisant une réserve importante sur Alcamène. Ici, nous cessons d'être d'accord avec lui; mais, avant de discuter, nous allons résumer brièvement son opinion.

D'après Pausanias (IX, 11, 6), Alcamène travaillait encore en 403. Or, le Zeus de Phidias à Olympie, que M. L., contrairement à M. Curtius, persiste à placer avant l'Athéna du Parthénon, doit avoir été achevé au plus tard en 448, puisque la construction du Parthénon touchait à sa fin en 447. En 448, les frontons d'Olympie devaient également être sculptés, puisque les métopes du Parthénon en révèlent l'influence.

Si, comme le pense M. L., le temple d'Olympie était presque terminé en 455, on ne peut guère admettre que le même artiste ait travaillé à cette date et en 403 : il y a donc eu deux Alcamènes, un Lemnien, qui travailla à Olympie et fut le rival de Phidias, un Athénien, neveu ou petit-fils du premier, qui était Athénien et eut Phidias pour maître. C'est à Alcamène le Jeune que seraient dus l'Aphrodite ἐν κήποις et l'ἐγκρινόμενος, statue dont M. Kekulé a cru reconnaître une réplique dans le Discobole du Vatican. Alcamène l'Ancien sculpta, entre autres, la statue d'Héra dans le temple près de Phalère, statue que M. L. croit antérieure à 480 et analogue à la Vesta Giustiniani (Torlonia). Si donc Alcamène I^er^ a travaillé avant les guerres médiques, on est bien tenté de reconnaître une œuvre de sa main dans la tête de bronze récemment exhumée sur l'Acropole d'Athènes *(Musées d'Athènes,* pl. xvi), qui ressemble d'une manière frappante à l'Apollon du fronton d'Olympie. Lors de la construction du temple de Zeus olympien, Alcamène l'Ancien aura déjà été presque un vieillard ; peut-être a-t-il eu pour élève Péonius. Alcamène le Jeune se sera formé en travaillant au Parthénon ; M. L. propose de lui attribuer les reliefs de la balustrade du temple de la Victoire Aptère.

Le dédoublement d'Alcamène, déjà proposé et abandonné par M. Furtwaengler, nous semble une inspiration malheureuse. Il faut espérer que M. Brunn, qui a déjà combattu le double Scopas et le double Praxitèle de M. Klein *(Sitzungsb. der bay. Akad.*, 1880, p. 435-486), ne permettra pas que la légende du double Alcamène s'accrédite sans protestation en Allemagne. Nous avons là, avec tous les raffinements d'une science mieux armée, l'effet d'un système d'exégèse presque enfantin, dont les anciens eux-mêmes ont déjà fait grand abus. Parce que les témoignages des auteurs sur un artiste semblent mal s'accorder avec des hypothèses chronologiques très fragiles, on réconcilie violemment traditions et hypothèses en admettant deux artistes au lieu d'un seul. Cet Alcamène l'Ancien, ignoré des auteurs qui auraient pourtant mentionné ses œuvres, ressemble fort au Praxitèle I^er^, dont M. Kroker *(Gleichnamige griechische Künstler*, Leipz., 1883) a encore revendiqué l'existence après M. Klein *(Arch. epigr. Mitth.*, 1880, p. 1-25), malgré la réfutation déjà citée de M. Brunn et les objections non moins fondées de M. Kœhler. Mais, de ces deux personnages mythiques, c'est Alcamène I^er^ qui est le plus improbable. L'hypothèse d'un Praxitèle l'Ancien repose sur un passage vraiment embarrassant de Pausanias (I, 2, 4) : γέγραπται ἐπὶ τῷ τοίχῳ γράμμασιν Ἀττικοῖς ἔργα εἶναι Πραξιτέλους ; si l'on peut atténuer l'importance de ce texte en invoquant le goût d'archaïsme propre aux faiseurs d'étiquettes de toutes les époques, il est difficile de l'écarter tout à fait. En ce qui touche Alcamène l'Ancien, M. L. table sur des arguments beaucoup plus faibles. Je traduis littéralement ce qu'il écrit sur la statue d'Héra (p. 7) : « L'Héra près de Phalère était l'œuvre de l'ancien Alcamène et suffirait presque à attes-

ter son existence. Entre Athènes et Phalère, Pausanias (I, 1, 4) mentionne un temple sans toit ni porte. Ce temple aurait été brûlé par Mardonius et, comme beaucoup d'autres sanctuaires, n'aurait pas été reconstruit, le peuple voulant qu'il restât en ruines pour rappeler l'invasion médique. Cf. Paus., X, 35, 2. La statue, également endommagée à ce qu'il semble, passait pour l'œuvre d'Alcamène. Un travail de ce maître, antérieur à 480, étonnait à juste titre Pausanias ou l'auteur qu'il suit : pour nous, l'ἀπορία se résout aisément, la statue en question étant l'œuvre d'Alcamène l'Ancien. »

Il faut, pour apprécier ce qui précède, citer le texte de Pausanias : Ἔστι δὲ κατὰ τὴν ὁδὸν τὴν ἐς Ἀθήνας ἐκ Φαλήρου ναὸς Ἥρας οὔτε θύρας ἔχων οὔτε ὄροφον. Μαρδόνιόν φασιν αὐτὸν ἐμπρῆσαι τοῦ Γωβρύου. Τὸ δὲ ἄγαλμα τὸ νῦν δή, εἰ, καθὰ λέγουσιν, Ἀλκαμένους ἐστὶν ἔργον, οὐκ ἂν τοῦτό γε ὁ Μῆδος εἴη λελωβημένος. Il ne nous semble pas résulter de ce texte que la statue vue par Pausanias fût endommagée, comme l'a déjà supposé M. Brunn (*Gesch. der Künstler*, t. I, p. 236) ; au contraire, c'est plutôt son état d'intégrité qui étonne Pausanias, alors que le temple même est en ruines. La statue attribuée à Alcamène n'a pas été endommagée par le Mède ; il aura détruit quelque image plus ancienne, qui a disparu. Le texte du Périégète est peut-être altéré ou écourté, mais on ne peut, sans lui faire violence, l'interpréter comme MM. Brunn et Lœschcke l'ont fait. Et quand même cette interprétation serait exacte, il n'y aurait qu'une conclusion à en tirer : c'est que la statue d'Héra était attribuée à Alcamène par des ignorants. Pourquoi vouloir à toute force leur donner raison ?

Lorsque Pausanias dit que Praxitèle travaillait à Mantinée dans la troisième génération après Alcamène (VIII, 9, 1), il nous apporte un témoignage que nous n'avons pas le droit de négliger. Si ces travaux de Praxitèle se placent, comme nous le pensons, vers 360, trois générations en deçà nous reportent vers 435 (86^{e} Olympiade). Pline (XXXIV, 49) indique la 84^{e} comme la date de l'ἀκμή du premier sculpteur. Admettons qu'Alcamène eût trente-cinq ans en 435 ; né en 470, il pouvait encore travailler en 403 (Paus., IX, 11, 6), mais il ne pouvait pas sculpter en 455 le fronton occidental d'Olympie. Cette date, adoptée par M. Loeschcke, est d'ailleurs tout à fait hypothétique et M. Flasch a fait valoir récemment de bonnes raisons pour ne placer vers 454 que le *commencement* de la construction du temple. Le fronton occidental est un travail de jeunesse d'Alcamène (vers 440 ?) à une époque où les progrès de la sculpture grecque n'étaient pas moins rapides que ceux de la peinture italienne dans les dernières années du XV^{e} et les premières du XVI^{e} siècle. Alcamène a profité de l'exemple de Phidias, peut-être de ses leçons, au point de pouvoir être considéré dans la suite comme son rival ; au cours d'une existence assez longue, dont la dernière partie s'est écoulée à Athènes, il s'est peu à peu dégagé de la rudesse archaïque et a su créer, dans son Aphrodite ἐν κήποις, un idéal de

grâce dont Praxitèle à son tour s'est inspiré. Nous ne savons que peu de chose de cet artiste, mais ce peu semble suffire à faire entrevoir le développement de son génie et nous dispenser de recourir à l'hypothèse d'un Alcamène *major*, que l'antiquité tout entière aurait ignoré.

Salomon Reinach.

---

216. — Gustav Kœrting, **Encyclopædie und Methodologie der romanischen Philologie**, mit besonderer Berücksichtigung des Franzœsischen (und italienischen), 3 vol. in-8, Heilbronn, Henninger, 1884-1886; t. I, xxv-244 p.; t. II, xvii-500 p.; t. III, xx-837 p.

Nous sommes en retard avec cet ouvrage dont le dernier volume a paru il y a plus de quinze mois. Nous en présentons nos excuses à l'auteur; son œuvre méritait un accueil empressé. C'est un livre excellent, appelé à rendre de grands services; car il offre un vaste ensemble de notions générales et d'informations de détail, exposées avec clarté et méthode, sur la philologie romane.

Le titre en est un peu vague, et pèche peut-être par l'exactitude. Ce n'est pas en effet une *encyclopédie* que nous donne M. Koerting, puisqu'une encyclopédie suit le plus souvent un ordre artificiel, d'ordinaire l'ordre alphabétique, ni une *méthodologie*, puisque la méthodologie n'a guère d'emploi (du moins chez nous) que dans les sciences philosophiques. C'est en fait une Introduction générale à la philologie romane, ou un Manuel de philologie romane.

Comme on le voit par le titre donné ci-dessus, ce Manuel se compose de trois volumes d'étendue très inégale, puisque le premier est la moitié du second et presque le quart du troisième.

Le tome I se divise en deux parties. La première partie est une introduction à l'étude de la linguistique. L'auteur remonte très haut dans l'exposé de ses considérations d'ensemble. Il n'écarte aucune des questions élémentaires dont la connaissance est indispensable à tout étudiant en philologie, ni aucun des problèmes qui sont prédominants et dont l'intelligence éclaire toutes les questions de détail. Le langage, les langues et leurs classifications, les langues mères et les langues sœurs, le langage parlé et le langage des gestes, la parole et l'écriture, l'orthographe, la littérature et l'art, les genres littéraires, la philologie, sa définition et son objet, bien d'autres notions encore, exposées avec largeur, forment une sorte d'initiation qui s'adresse aux élèves les plus novices. Toute cette première partie est excellente, et peut être recommandée non seulement aux apprentis romanistes, mais encore à tous les futurs philologues, quelque région du domaine linguistique qu'ils veuillent explorer.

La seconde partie du tome I fait entrer le lecteur dans l'étude de la philologie romane. L'auteur y traite d'abord du latin, dont il fait l'histoire, du roman et des langues romanes, puis il expose l'objet de la

philologie romane, la méthode qui lui est propre, et après une rapide histoire de la linguistique néo-latine, termine par des remarques étendues sur l' « étude académique de la philologie romane ».

Cette partie présente, par la nature des choses, des développements très inégaux. M. K. pouvait s'étendre sur le latin et même encore sur le roman, mais ne pouvait entrer dans beaucoup de détails sur les langues qui en sont sorties, sans empiéter sur les développements qu'il leur réserve dans le tome II. Il faut louer M. K. d'avoir accordé une place à l'histoire de la philologie romane et des principales découvertes qui ont créé cette science, bien que dans l'exécution ce chapitre laisse çà et là à désirer. On peut surtout regretter que la place ne lui ait pas été faite plus large encore, car rien n'est instructif comme l'histoire des procédés et des systèmes qui ont apporté les découvertes ou rectifié les erreurs. Le dernier chapitre est aussi à lire. M. K. y expose une foule de conseils pratiques, tirés de son expérience personnelle, sur la façon dont on enseigne actuellement et dont on doit étudier la philologie romane.

Le tome II traite de la philologie générale des langues néo-latines qu'elle considère au point de vue linguistique (partie I) et au point de vue littéraire (partie II). La première partie est une sorte de grammaire comparée qui comprend la phonétique, la formation des mots, la morphologie et jusqu'à la syntaxe et la phraséologie. On y trouve même un chapitre consacré à la synonymie et un autre à l'étymologie et à la « sématologie ». Tout cela exposé avec méthode, simplicité et clarté. La phonétique surtout avec ses 5 chapitres (sur la production, la classification, la transformation des sons, leur fixité relative, la bonne prononciation), bien que générale et très sommaire, est nette, précise, d'une lecture féconde. La morphologie y est plus écourtée. J'y voudrais des tableaux synoptiques. Dans la conjugaison, on ne trouve pas un paradigme complet. M. K., qui dans son ouvrage s'est heureusement inspiré du *Compendium* de Schleicher, aurait dû lui emprunter l'idée de ces abondants tableaux si riches de faits dans leur apparente sécheresse.

La seconde partie est réservée à des considérations générales sur les genres littéraires cultivés par les divers peuples romans, le développement des littératures, la rythmique, etc. Cette partie nous a semblé trop développée au préjudice de la précédente. L'on y trouve des remarques vraiment trop élementaires. En quoi la philologie romane a-t-elle à s'occuper de la censure? (p. 369). Est-il bien nécessaire de nous dire à quoi servent les libraires? (p. 367).

Le t. III étudie l'un après l'autre les divers idiomes romans, le français (p. 1-367), le provençal (368-478), le catalan (479-500), l'espagnol (501-563), le portugais (564-598), l'italien (599-751), le rétho-roman (752-783) et enfin le roumain (784-829). Comme on le voit, c'est au français qui est donné la plus large place, puis vient l'italien. Voilà pourquoi l'auteur a mis un sous-titre à son livre. « Mit besonderer Be-

rucksichtigung des französischen und des italienischen. » (Il n'est pas parlé de l'italien au titre du tome Ier; l'auteur ne prévoyait pas encore, en rédigeant ce tome, la part que réclamerait cette langue dans la suite de son œuvre).

Les diverses langues sont examinées d'après un plan identique. D'abord on fixe leur domaine géographique, puis vient une esquisse de leur histoire et de l'histoire de leur philologie, puis des remarques sur la phonétique, la grammaire, la rythmique; et le chapitre (pour le français, c'est un livre, en 10 chapitres) se termine par une petite histoire littéraire de la langue étudiée. Comme on le voit, les rapprochements et les comparaisons sont rigoureusement interdits dans ce troisième volume, tandis qu'ils font la base du volume précédent.

Nous voudrions nous étendre plus particulièrement sur cette partie et montrer la richesse d'informations que l'étudiant romaniste trouvera, dans l'exposition des faits grammaticaux et celle de l'histoire littéraire, dans les vastes indications bibliographiques qui accompagnent chacun des livres. Nous pourrions aussi soit regretter des omissions, des inégalités de développement (inévitables dans une œuvre de ce genre; d'ailleurs, le point de vue varie nécessairement suivant les goûts de chaque lecteur), soit relever des indications incomplètes ou inexactes. Il n'est guère de paragraphe, par exemple, dans le livre Ier *(le français)*, qui ne donnerait lieu à des observations de diverse nature. Mais ce n'est pas la place ici d'entrer dans ces détails. Qu'il nous suffise de remercier M. K. pour le précieux manuel qu'il a mis entre les mains des étudiants romanistes. Les voilà facilement au courant des découvertes nombreuses qui ont coûté tant de recherches et d'efforts aux maîtres qui ont ouvert la voie. Les secours, livres d'études, manuels, se multiplient. M. Hoerning a publié l'an dernier une grammaire de l'ancien français (phonétique et morphologie) où la phonétique de notre vieille langue est enfin exposée dans toute son ampleur [1]. Et voilà que M. Groeber fait paraître le premier volume de son vaste *Grundriss der Romanische philologie*, qui doit donner au public savant une encyclopédie des sciences romanes. L'âge héroïque des études néo-latines est passé.

A. D.

---

1. En tête de la nouvelle *chrestomathie* que M. Bartsch a donnée en 1887, chez les libraires Maisonneuve et Ch. Leclerc (Voir la *Revue critique*, 1887, t. I, p. 517). — Profitons de l'occasion qui nous est offerte ici pour signaler du même auteur une excellente étude de phonétique romane (sur le C latin devant *e* et *i*) dont nous aurions dû depuis longtemps rendre compte. M. H. reprend, en l'approfondissant et en la développant, une des trois ou quatre notables questions de l'histoire de la gutturale latine, que M. Ch. Joret avait commencé à débrouiller dans sa grande étude sur le C du roman.

217. — **Rabelais légiste.** Testament de Cuspidius et contrat de vente de Culita traduits... et publiés pour la première fois d'après l'édition de Rabelais, par Arthur Heulhard. Paris, Dupret, 1887, in-16 de 50-XIX pp. Prix : 2 fr. 50.

218. — **Erasme ou Salignac?** Étude sur la lettre de François Rabelais, avec un fac-similé de l'original de la Bibliothèque de Zurich, par Théodore Ziesing. Paris, Alcan, 1887, in-8 de 29 pp. (200 ex. numér.)

Voici deux jolies plaquettes relatives à Rabelais et, quoique de sujet fort divers, se rapportant toutes les deux à l'année 1532. M. A. Heulhard, sous le titre un peu ambitieux de *Rabelais légiste*, réimprime avec une introduction deux textes apocryphes que publia Rabelais chez Gryphe, pendant son séjour à Lyon, d'après un manuscrit qu'il trouva dans cette ville. Il s'agit du *L. Cuspidii testamentum*, composé par Pomponius Laetus[1] et du *Contractus venditionis*, fantaisie de Giovanni-Gioviano Pontano insérée dans son dialogue d'*Actius*. M. H. donne le fac-similé du titre et de la page finale de l'édition lyonnaise, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, resté inconnu aux érudits qui ont traité de Rabelais. Il est singulier, remarquons-le en passant, que cette plaquette soit aujourd'hui si rare, car Rabelais déclare, dans sa préface à Aymery Bouchard, l'avoir fait tirer à deux mille exemplaires. En tous cas, il n'est pas inutile de l'avoir reproduite. Quant aux curieux textes forgés au XV^e^ siècle, ils ont trompé, après Rabelais, bien d'autres érudits et jusqu'à Terrasson et Dreux du Radier, en plein XVIII^e^ siècle. Barnabé Brisson avait toutefois rejeté le *Testamentum* et le savant archevêque de Tarragone, Antonio Agustin, dès 1587, avait dénoncé comme apocryphes les deux documents qui excitaient l'admiration de l'auteur de *Pantagruel*, « reliques, disait-il, de la vénérable antiquité. »

Le travail de M. Ziesing, agrégé à l'Université de Zurich, touche à des recherches antérieures de M. Heulhard. Ce dernier a publié, en effet, en 1884, une brochure intitulée *Rabelais et son maître*, dont le professeur suisse annule entièrement les conclusions. A la suite de la plupart des biographes, M. H. a admis que la lettre latine de Rabelais, datée de Lyon, le 30 novembre 1532, est adressée à un certain Salignac. Le seul témoignage sur ce point est la première publication de ce document faite dans le recueil de Jean Brant (Amsterdam, 1702), avec la mention *Bernardo Saliniaco;* l'original conservé à Zurich ne porte aucune suscription. Or, la lettre a une grande importance biographique; Rabelais dit au destinataire : *Me... diuinae tuae doctrinae uberibus usque aluisti, ut, quidquid sum et ualeo, tibi id uni acceptum ni feram, hominum omnium... ingratissimus sim*, etc. ; la part faite à l'exagération du style, on reste en présence d'un personnage considérable qui a exercé une grande influence sur la formation intellectuelle de Rabelais. Est-ce un nouveau nom qu'il faudrait essayer de

1. Comment M. H. en est-il encore à citer sur Pomponius Lætus la dissertation de La Monnoie?

restituer à l'histoire littéraire? Les plus savants critiques, MM. Rathery, Marty-Laveaux, etc., l'ont cru [1], et M. Heulhard a bâti tout un édifice de recherches sur la suscription sans autorité de l'édition de 1702.

Dans un mémoire d'une précision parfaite et d'une lecture fort attachante, M. Z. établit, par des arguments tirés du contexte même du document qu'il ne peut avoir été adressé qu'à un seul homme, à Erasme. Aucun lettré connaissant d'un peu près la correspondance d'Erasme n'hésitera à lui donner raison. Un passage surtout de cette lettre est caractéristique : le destinataire vient d'être l'objet d'un pamphlet violent signé Scaliger, et il suppose que ce nom n'est qu'un pseudonyme sous lequel s'abrite pour l'attaquer Girolamo Aleandro. Ces détails et divers autres se rapportent exactement à la querelle entre Erasme et J.-C. Scaliger, qui venait alors d'éclater. Aux textes déjà probants apportés par M. Z., nous pouvons ajouter un passage de lettre où Erasme attribue à Aleandro la rédaction de l'*Oratio* de Scaliger, en s'appuyant sur les souvenirs de la maison d'Alde Manuce [2], dont Aleandro avait été comme lui un des familiers : *Ex phrasi*, dit-il, *ex ore et locutione conuictus Aldini aliisque compluribus mihi persuasi hoc opus, maxima saltem in parte, esse Hieronimy Aleandri* [3]. Erasme faisait fausse route : Rabelais lui apprit qu'il existait un Jules-César Scaliger, en chair et en os, qui écrivait des pamphlets pour son propre compte; mais il est évident que ses renseignements ainsi donnés ne peuvent s'adresser qu'à Erasme.

L'occasion de la lettre de Rabelais est l'envoi d'un Josèphe qu'il transmet à Erasme, de la part du célèbre évêque de Rodez, Georges d'Armagnac. Il saisit cette occasion pour exprimer au philosophe de Bâle son admiration pour son génie et sa reconnaissance pour le profit qu'il a tiré de ses livres. La lettre adressée à Erasme prend, dans l'œuvre de Rabelais et dans sa vie, une importance beaucoup plus grande. La brochure qui met en relief, pour la première fois, les relations de ces deux grands hommes sera accueillie avec faveur par le public français; elle fait bien augurer du grand travail sur Rabelais auquel M. Ziesing travaille, nous dit-il, depuis six ans et que nous attendons avec impatience.

P. de Nolhac.

---

1. Il faut excepter MM. Fleury et Herminjart, cités par M. Ziesing, p. 6.
2. Le séjour d'Erasme chez Alde est fixé à tort par M. Z. à l'année 1506; il est seulement de 1508 (cf. notre *Erasme en Italie*, pp. 31 sqq.).
3. *Erasmi opera*, éd. de Leyde, (t. III, col. 1755 B).

219. — **Correspondance de Louise de Coligny,** princesse d'Orange (1555-1620), recueillie par Paul MARCHEGAY, publiée avec introduction biographique et notes, par Léon MARLET. Paris, Doin et Picard, 1887, LXXIII-379 pages.

Les éléments de cette publication avaient été rassemblés par M. Marchegay, mais la mort a empêché le consciencieux érudit de les mettre en œuvre et c'est à son jeune confrère M. Marlet qu'est revenu ce soin. Hâtons-nous de dire que, déjà préparé par des travaux antérieurs sur l'histoire de la fin du XVIe siècle, M. Marlet s'est acquitté de sa tâche avec la plus grande conscience et une connaissance très sérieuse du temps et des personnages au milieu desquels a vécu Louise de Coligny. Il a accompagné les lettres de la fille de l'Amiral d'un commentaire abondant ; il a relevé avec la discrétion qui convenait quelques légères erreurs qui avaient échappé à M. Marchegay ; il a complété la publication par une liste des différentes collections auxquelles sont empruntées les lettres contenues dans le volume, par un index analytique bien fait et une table des auteurs et éditeurs cités dans les notes ; enfin il a rédigé l'étude sur la vie de Louise de Coligny placée en tête du volume.

Dans cette introduction écrite avec verve, aussi bien que dans les notes qui complètent le texte, M. Marlet fait preuve d'une admiration profonde, j'allais dire passionnée, pour son héroïne. Il faut avouer qu'elle la mérite. Née à Châtillon le 28 septembre 1555, mariée à Téligny le 26 mai 1571, elle voit son père et son mari massacrés à la Saint-Barthélemy. On ne sait pas comment elle put rejoindre en Savoie sa belle-mère Jacqueline d'Entremonts. Toujours est-il qu'à peine réfugiée auprès d'elle, il lui fallut la quitter pour passer à Genève et de là à Bâle, où nous la retrouvons en juin 1573. Elle rentra en France après l'édit de Beaulieu (mai 1576). Ce fut là que le Taciturne l'alla chercher pour en faire sa femme. Le mariage eut lieu à Anvers le 12 avril 1583, et, le 13 janvier suivant, Louise de Coligny mit au monde à Delft, Frédéric-Henry de Nassau. Quelques mois après, l'assassinat du Stathouder la rendait veuve pour la seconde fois. A partir de ce moment, Louise de Coligny se consacra tout entière à l'éducation de son fils et à l'établissement des filles que Guillaume de Nassau avait eues de ses précédents mariages. Elle fit épouser l'une, Elisabeth, au duc de Bouillon ; une autre, Charlotte-Brabantine au duc de la Trémoille. Dès lors sa vie se partagea entre la Hollande, où la retenait sa tendresse pour son fils Frédéric-Henry, devenu le lieutenant de son frère consanguin le Stathonder Maurice, et la France, où l'appelaient, avec de doux et tristes souvenirs l'affection de ses belles-filles, en particulier de la duchesse de la Trémoille, et aussi l'estime de Henry IV et de tout le parti protestant. Elle y mourut le 9 novembre 1620.

Michelet a dit d'elle : « Elle était étonnamment la fille de l'Amiral. Elle en avait la sagesse et l'extraordinaire beauté de cœur ». M. Marlet, qui a pris ce jugement pour épigraphe de son étude, ne l'a cependant pas adopté complètement. Il a peut-être un peu trop insisté sur le côté

austèrement triste et, si j'ose dire, stoïcien de cette âme féminine. A travers sa correspondance, il me semble l'entrevoir, moins abîmée dans la contemplation d'un passé tragique qu'attentive aux devoirs de l'heure présente, moins fille de Coligny et veuve du Taciturne que mère de Charlotte de la Trémoille et de Frédéric-Henry de Nassau. Elle y perd peut-être en sévérité d'attitude, mais elle y gagne je ne sais quelle grâce et quel charme attendri et discret. Femme tendre et dévouée, mais douée d'un ferme bon sens, ayant en outre vécu dans un des temps les plus agités et les plus terribles de notre histoire, elle avait fini par gagner à sa douloureuse destinée cette mélancolique et résignée expérience, qui permet de se souvenir sans amertume des malheurs irréparables et laisse cependant intactes toutes les facultés de comprendre et d'aimer. Telle m'apparaît Louise de Coligny, moins héroïque peut-être, mais à coup sûr plus humaine. Beauté de cœur et sagesse, ce sont bien là ses deux qualités essentielles. Après la mort du Taciturne, la tristesse ne lui donne « aucun relâche ni loisir de penser à autre chose quelconque ». « Je n'ai jamais senti un si grand mal, écrit-elle... En tous lieux je porte mon affliction et la porterai toute ma vie, le changement de demeure ne pouvant y apporter de diminution ». Mais cette affliction ne lui enlève pas la perception nette des difficultés d'argent et d'affaires au milieu desquelles elle va avoir à se débattre; elle s'y emploie courageusement, et c'est ainsi qu'elle trouve dans l'action, dans le devoir vaillamment accompli, sinon l'oubli, au moins l'apaisement de sa douleur. Elle n'avait d'ailleurs pour cela aucun dédain. Sans être *femme d'état*, comme elle le dit quelque part, ce n'était pas en vain qu'elle avait passé sa vie au milieu des politiques, et quand il fallait se mêler aux affaires, elle le faisait sans empressement, mais sans répugnance. A deux reprises même, quand elle s'employa à réconcilier Bouillon avec Henri IV, puis quand elle essaya de sauver Barnevelt, elle sut agir avec une netteté, une décision et une vigueur singulières. Elle portait dans la politique un jugement sain, relevé au besoin d'une pointe d'ironie. « Ils sont un peu ambitieux et veulent que l'on fasse cas d'eux », dit-elle en parlant de ces « messieurs de Hollande qui sont la grosse cloche ». Elle y portait aussi une large indulgence, sachant bien que l'austérité puritaine n'était point de mise à la cour de Henry IV. C'est ainsi qu'elle écrit au duc de la Trémoille : « La belle Entrague m'a prié de vous mander qu'il n'y eût jamais prophète, si vous ne l'êtes. Au reste elle dit bien que si sa faveur vous peut apporter quelque service que vous en pouvez bien faire certain état. Elle se gouverne fort sagement ». Louise de Coligny se trouvait « en tous les festins où elle s'est trouvée avec le Roi ». En tout cela elle est bien de son temps et, disons-le, bien française. Personne, d'ailleurs, n'a plus aimé la France qu'elle, et jamais son pays d'adoption ne la lui fit oublier. Elle suit les péripéties de nos dernières guerres religieuses avec une anxiété passionnée. « Je désire aussi, disait-elle, que ce que j'ai en

France demeure en France, afin que mon fils se ressouvienne toujours qu'il a eu une mère française ». Quant à ce qu'elle était comme mère et comme grand'mère, c'est par ses lettres à Charlotte de la Trémoille qu'on pourra juger de sa tendresse affectueuse et prévoyante. Nous renvoyons donc pour cela à la publication de M. Marlet. Aussi bien, d'ailleurs, avons-nous à lui adresser, en terminant, quelques légères critiques de détail qui n'enlèvent rien, d'ailleurs, au mérite réel de son travail.

D'abord son recueil est loin d'être complet. D'autres lettres de Louise de Coligny ont été signalées et en partie publiées par M. le comte Delaborde dans son étude sur *Henry de Coligny*. Nous en avons retrouvé nous-même aux Archives des Affaires étrangères que nous nous proposons de publier incessamment. Il doit certainement s'en rencontrer d'autres encore inconnues dans ler différents dépôts publics de France et de l'Etranger. Ensuite M. M. a laissé échapper dans son commentaire quelques erreurs d'ailleurs de peu d'importance. Est-il bien sûr que le Hotman auquel est adressée la lettre XVII soit François et non pas son fils? François Hotman était à ce moment à Genève et la mention de Leicester semble indiquer que la lettre s'adresse plutôt à son fils Jean, qui ne quitta le service du favori d'Elisabeth pour revenir en France qu'à la fin de cette année 1585. M. M. aurait aussi pu nous dire pourquoi il place à la date du 9 janvier 1586 la lettre XIX à Leicester, extraite des Archives des Affaires étrangères. La date de 1591, qu'elle porte dans le manuscrit, est d'une écriture du XVII^e siècle et évidemment fausse, puisque Leicester est mort en septembre 1588, mais on désirerait savoir les raisons qui ont poussé M. M. à la dater comme il l'a fait. Enfin, au cas où M. M. rassemblerait de nouveaux documents pour une seconde édition, et le soin qu'il a apporté à la première nous est un sûr garant que celle-ci serait tout à fait digne d'éloges, il lui faudra revoir en plusieurs endroits son texte primitif au point de vue des fautes d'impression [1].

Mais ce ne sont là que des vétilles. Dans l'ensemble, le travail de M. Marchegay est tout à fait méritant et il faut le remercier de nous avoir donné ce recueil; plutôt curieux comme document sur la vie de famille au XVI^e siècle et le caractère personnel de Louise de Coligny, qu'apportant quelque chose de nouveau à l'histoire générale, il n'en offre pas moins le plus grand intérêt.

Louis Farges.

---

1. C'est ainsi que le savant bibliothécaire de l'Institut devient M. Ludovic *Lanne* (p. 314): que Shakespeare est écrit Schakespeare à la table (p. 379), et que par suite d'une transposition de mots le milieu de la lettre LXXII est devenu tout à fait incompréhensible.

220. — **Mémoires sur la guerre des Français en Espagne,** par M. de Rocca, officier de hussards et chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur. Deuxième édition. Paris, Fischbacher, 1887. In-8, 404 p. 7 fr. 50.

Albert-Jean-Michel Rocca, fils d'un conseiller de Genève, élève de l'Ecole polytechnique, puis lieutenant au 2e régiment de hussards (l'ancien Chamborant), fit la campagne de Prusse, quitta les « plaines sablonneuses du nord de l'Allemagne » au mois de septembre 1808 et prit part à la campagne d'Espagne, où il fut grièvement blessé. « Il gisait inanimé sur le champ de bataille, raconte Frédérique Brun, quand une jeune Espagnole le vit. Touchée de sa beauté, ne pouvant croire que la mort puisse être parée de tant de grâce ... elle le fait transporter dans sa demeure, bande ses blessures, lui fait boire des cordiaux qui le rappellent à la vie. Pendant six semaines de suite, cet être charmant est sa seule garde, l'ange qui veille sur ses jours; quand sa douleur lui fait pousser des cris ou le jette dans la tristesse, la jeune Espagnole prend sa guitare, lui chante des chants religieux, aussi des chants d'amour. Rocca se guérit et put revenir auprès des siens. » Ce fut en 1811 qu'il revit Genève. Ses aventures et sa beauté [1] le firent aussitôt remarquer de Mme de Staël qui l'épousa secrètement [2]. Un enfant naquit de cette union à Longirod, sur le versant suisse du Jura. Lorsque Mme de Staël quitta la Suisse, et après un séjour à Vienne, à Moscou, à Pétersbourg, alla passer l'hiver à Stockholm, puis se rendit en Angleterre, Jean Rocca l'accompagna partout. Il était avec elle à Paris en 1814; il la suivit à Coppet, pendant les Cent-Jours, et à Pise durant l'hiver de 1816. Lorsqu'elle mourut (8 juillet 1817), il fut en proie au plus violent désespoir, et il disait à Bonstetten : « Je sais que je suis malade à en mourir, mais je croyais finir dans ses bras, et cela aurait été doux. A présent, que suis-je? Qui remplacera pour moi cet être élevé? Je veux fuir dans un désert... » Au mois de janvier 1818, Rocca mourait à son tour, à Hyères, de la maladie de poitrine qui le minait depuis plusieurs années.

Ce fut sans doute dans l'hiver de 1812 à 1813, à Stockholm, que, sur les instances de Madame de Staël, il écrivit ses *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*. La première édition de l'ouvrage parut à Londres en 1814, la seconde à Paris dans la même année.

Ces *Mémoires* sont fort intéressants. L'auteur ne se borne pas à raconter les escarmouches et les combats, la bataille de Medellin et celle de Talavera. Il décrit les pays qu'il traverse [3]. Il fait le portrait de ses

1. Voir la gravure que l'éditeur a mise en tête du volume et qui représente Rocca vêtu de l'uniforme de hussard et tenant son cheval par la bride.

2. « Fût-ce un mariage secret, fût-ce simplement un lien fort tendre — dit l'éditeur (p. 393). — La chronique est assez muette sur ce point. » Mais, quelques pages plus loin (p. 397), l'éditeur cite ces mots de Bonstetten « Rocca dut me raconter *quand ils se sont mariés. Elle avait toujours peur de n'être pas assez mariée et de ne pas l'être dans toutes les formes.* »

3. Voir surtout sa description de l'Andalousie (p. 168-169).

compagnons qui ne demandaient jamais où ils allaient, et partageaient le monde en deux parties, la zone heureuse où croît la vigne, et la zone détestable qui en est privée (p. 80), qui ouvraient les portes en tirant à bout portant un coup de fusil dans la serrure (p. 26), qui s'amusaient le soir à se déguiser en femmes ou à danser entre les faisceaux d'armes au son de la musique (p. 39) et qui lorsqu'ils passaient au Toboso, s'écriaient : « *Voilà Dulcinée* » dès qu'ils entrevoyaient une femme à la fenêtre (p. 82). Il raconte avec beaucoup de naturel et de charme tout ce qu'il voit et entend autour de lui : à Burgos, où il entre le soir, les soldats cherchant des vivres et portant pour s'éclairer les cierges énormes qu'ils ont trouvés dans les couvents, les vieillards entassés dans une église et récitant des prières à la faible lueur d'une lampe, les religieuses fugitives et se jetant à genoux, la tête baissée et enveloppée dans le capuchon (p. 21); à Madrid, après la reddition de la ville, les rues désertes, les aguadors se promenant seuls en criant de leur accent nasillard et traînant : « Qui veut de l'eau ? », çà et là, dans l'angle d'une place, quelques hommes enveloppés dans leur grand manteau, regardant d'un air morne les vainqueurs, et ne se réveillant de leur stupeur que pour se montrer les uns aux autres un cheval espagnol qu'ils reconnaissent à son allure (p. 53); puis, lorsque les habitants se sont accoutumés à la vue des Français, la ville reprenant son aspect ordinaire, redevenant bruyante et tumultueuse, sauf à l'heure de la sieste, où l'on n'entend plus que le tambour, « ce même tambour français qui avait auparavant servi à battre la marche et la charge dans Alexandrie, au Caire, à Rome, et presque dans toutes les villes de l'Europe, depuis Koenigsberg jusqu'à Madrid » (p. 56).

Un des passages les plus attrayants des *Mémoires* est consacré aux cantonnements et aux bivouacs des hussards de Chamborant dans la Manche. Rocca et ses camarades passent la nuit auprès du feu à boire et à narrer leurs campagnes. « Quelquefois un cheval, tourmenté par le froid de la rosée, aux approches du jour, arrachait le piquet auquel il était attaché, et venait doucement avancer sa tête auprès du feu, pour réchauffer ses naseaux, comme si ce vieux serviteur eût voulu rappeler qu'il était aussi présent à l'affaire qu'on racontait. » Rocca sait vivement retracer ces piquants détails de la vie guerrière; il sait marquer les traits caractéristiques des diverses armes; il sait analyser les sentiments du soldat, le montre comptant toujours sur l'imprévu, se consolant au milieu des privations par l'espérance d'un changement prochain, et, lorsqu'il retrouve l'abondance, se pressant d'en jouir, en un mot se hâtant de vivre, car « on faisait tout vite, puisqu'on savait que rien ne devait durer... lorsque les corps se portaient au lieu de l'action, on voyait des frères, des amis se reconnaître et s'arrêter pour s'embrasser et se dire un prompt adieu; leurs armes se heurtaient, leurs panaches se croisaient, et ils retournaient promptement reprendre leurs rangs. L'habitude des dangers faisait regarder la mort comme une des

circonstances les plus ordinaires de la vie... Lorsque des soldats reconnaissaient en passant un de leurs compagnons parmi les morts étendus sur la terre, ils disaient : il n'a plus besoin de rien, il ne maltraitera plus son cheval, il ne pourra plus s'enivrer, ou quelques autres propos de ce genre, qui montraient un stoïque dédain de l'existence » (p. 82-87).

Citons encore les aventures de Rocca à Olbera où, seul avec un brigadier, il est assiégé dans la salle du conseil par une foule furieuse et se sert du curé de l'endroit comme d'un bouclier (p. 173-190), à Ronda où son régiment est sommé de se rendre par un parlementaire dont le trompette souffle dans un cornet à bouquin (p. 198-203), à Campillos, à Setenil.

Mais ce que Rocca s'attache surtout à décrire, c'est le caractère singulier de cette guerre d'Espagne, « guerre de résistance opposée par une nation à une armée de ligne conquérante », sorte de « croisade religieuse contre les Français, pour la patrie et le roi ». A cet égard, son livre foisonne de particularités curieuses. Tantôt il raconte qu'un paysan insurgé, délivré par un officier, décharge son fusil sur son libérateur (p. 37) ; tantôt il montre les Espagnols incrédules aux victoires françaises et refusant d'avouer une défaite; « ce sentiment qui était dans l'âme de tous, rendait la nation invincible, malgré les pertes individuelles et les défaites fréquentes des armées » (p. 69). Partout où passe l'armée, les villages sont déserts; mais dès que l'armée a disparu, les paysans descendent des hauteurs voisines et « sortent de toutes parts, comme du sein de la terre » (p. 39). Les soldats n'osent s'écarter ou rester en arrière ; ceux qui ne peuvent plus marcher, ont enfourché des ânes et vont ainsi, tenant leur long fusil dans la main gauche, et dans la droite leur baïonnette en guise d'éperons *(id.)*. Les postes de correspondance, composés de neuf ou quinze hommes seulement, sont partout égorgés. Un jour, Rocca doit porter une dépêche d'Aranjuez à Tolède; il trouve sur sa route, à chaque pas, des corps mutilés de Français, des lambeaux de vêtements ensanglantés, des plaques de cuivre tombées des bonnets des victimes (p. 65). C'était, dit-il, en quelques mots expressifs qui résument tout son livre, une guerre d'embuscade qui succédait aux batailles rangées ; les Français luttaient « avec quatre cent mille hommes contre douze millions d'êtres vivants animés par la haine, le désespoir et la vengeance » (pp. 80, 142-143, etc.).

Rocca a joint à ses *Mémoires* un récit de la campagne de Portugal « chef-d'œuvre d'une défense tout à la fois nationale et militaire » (p. 247-279). Ce récit a été composé d'après les matériaux que Rocca avait rassemblés pendant son séjour en Angleterre. Il est suivi d'un appendice qui renferme des notes justificatives et diverses, lettres ou extraits de lettres, relatives à la guerre d'Espagne et à celle du Portugal.

« Le langage de Rocca », écrivait Bonstetten à Frédérique Brun, « est singulièrement éloquent, et souvent j'y surprends des expressions,

même des phrases entières de Mme de Staël ». On rencontre dans les *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, ces « expressions de Mme de Staël » que Bonstetten remarquait dans la conversation de Rocca, et l'éditeur, M. Gustave Revilliod, dit avec raison que la part de Mme de Staël dans cet écrit est fort grande, qu'on y retrouve presque à chaque instant sa plume, sa phraséologie, son tour d'esprit.

M. Revilliod a donc bien fait de réimprimer cet ouvrage, mais il aurait dû mettre en tête de la publication quelques mots d'avertissement. Il faut aller à la fin du volume pour trouver sur la famille Rocca une note généalogique de M. Galiffe, et sur Jean Rocca et sa liaison avec Mme de Staël une bien courte notice due à M. Revilliod et presque entièrement remplie par des extraits de la correspondance de Bonstetten et de Frédérique Brun [1].

A. Chuquet.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Hachette, vient de publier le XIIe fascicule *(Del-Dil,* avec 116 gravures. 5 francs), du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. Les articles contenus dans ce fascicule sont les suivants : *Delia* (Homolle); *Delicatus, Deliciae, Delphinia, Dentifricium, Dentiscalpium, Desultor, Diabathrum, Diadema, Diaeta, Diaetarcha, Diapasma, Digitale, Digitabulum, Digitus, Diia* (Saglio); *Delictum* (Baudry); *Delphinus* (Roschach); *Demaretion, Denarius, Denarius aureus, Deunx, Dextans, Didrachma* (F. Lenormant); *Demetria, Dendrophori, Diana* (Pierre Paris); *Demioprata, Demiourgoi, Demopoietos, Demosioi, Demouchoi, Dermatikon, Diadikasia, Diadoseis, Diagogion, Diagramma, Diagrammismos, Diagraphein, Diaitetai, Diapsephisis, Diapylion, Dikai apo symbolon, Dikastai, Dikè* (Caillemer); *Demos* (Haussoullier); *Denuntiatio, Deserti agri, Detestatio sacrorum, Dictator, Didrachmon* (Humbert); *Depas, Depastron, Diasia, Didymeia* (Pottier); *Devotio* (Bouché-Leclercq); *Diabetès* (Foucart); *Didaskalia* (Krebs); *Desertor, Dii* (Jullian); *Dikeration* (Babelon); *Depositum* (Caillemer et Humbert); *Dies* (S. Reinach et Humbert); *Dilectus* (Hauvette et Cagnat).

— Le 31 mars dernier est mort, à Menton, M. Guyau. Il avait trente-trois ans. La *Revue philosophique*, — à qui nous empruntons ces lignes, — perd en lui un de ses plus brillants collaborateurs. Son mémoire sur la philosophie d'Épicure dans ses rapports avec la doctrine contemporaine, établit d'emblée sa réputation. Il suivit la voie qu'il avait ouverte, avec une hardiesse toujours croissante, par ses ouvrages sur la *Morale anglaise contemporaine*, l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*; l'*Irréligion de l'avenir*. Dans ses *Vers d'un philosophe* et ses *Problèmes de l'esthétique contemporaine*, il donne un plus libre essor à la richesse naturelle de son esprit. Moraliste, esthéticien ou critique, par l'abondance des aperçus et des idées, l'éclat du style, l'habitude et la vigueur de la discussion, par toutes les qualités d'un

1. Il eut fallu comparer au récit de Rocca le travail resté inachevé du général Foy, *Histoire des guerres de la Péninsule* et citer des passages de la correspondance de Chamisso qui a vécu à Coppet avec Rocca et Mme de Staël en 1811 et en 1812.

talent pénétrant et incisif, il séduisait ses adversaires eux-mêmes. C'est en moins de treize ans qu'il a accompli son œuvre. Tous ceux qui s'intéressent aux études philosophiques, éprouvent un cruel regret de cette mort prématurée.

ALLEMAGNE. — Le *Literaturblatt für germ. u. roman. Philologie* annonce que M. Vincent Franz Janssen, de Kiel, prépare un travail *Zur Charakteristik der Prosa bei Shakspeare*; que M. A. Fick est nommé professeur de linguistique et de grammaire comparée à Breslau, et M. G. Roethe, professeur de philologie germanique à Gœttingue; que M. Pakscher s'est « habilité » à l'Université de Breslau pour la philologie romane; que M. Hense, connu par ses études sur Shakspeare, est mort le 5 mars à Schwerin.

GRÈCE. — M. Constantin Sathas vient de publier le tome VII[e] de ses *Monumenta historiae hellenicae* (Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, Londres, Athènes et Leipzig; petit in-folio). Ce volume, paru sous les auspices de la Chambre des députés, commence par une Introduction de 70 pages fort intéressante pour l'histoire de l'Orient grec au XII[e] siècle et remplie d'aperçus et de détails nouveaux sur les origines de la domination franque à Constantinople, en Attique et dans le Péloponnèse. La matière principale de ce tome VII et de celui qui doit le suivre prochainement, c'est l'histoire, par les documents, des Strathiotes grecs, que l'on retrouve comme mercenaires dans les armées des rois de France sous le nom d'*Estradiots*. M. Sathas nous montre, à cette époque avancée déjà de l'histoire médiévale, la lutte soutenue par le christianisme officiel contre le paganisme persistant malgré les efforts du saint office byzantin, et se réfugiant dans les hérésies manichéennes et autres, parmi lesquelles se recrutaient les Strathiotes. « Persécutés comme des bêtes fauves par le feu et la massue des moines, ils ont réussi à conserver le flambeau de l'Hellénisme représenté par le *Phénix* leur emblème, et après avoir donné la Renaissance à l'Europe et la liberté à leur patrie, ils se sont confondus avec la nation moderne dans le vrai christianisme, laissant les moines à l'état de cadavres ». Ajoutons que le savant éditeur des *Monumenta* entend parler de ces moines vicieux, justement stigmatisés par tous les hommes éclairés ou vraiment religieux de leur temps, tels que Eunape, Zosime, Psellus, Tzetzès et surtout Eustathe de Thessalonique. Une grande partie du volume est consacrée à l'édition originale des poésies latines du Strathiote Marullos, qui méritaient assurément d'être tirées de l'oubli.

HONGRIE. — La *Grammaire tzigane* de l'Archiduc Joseph vient de paraître à Budapest sous les auspices de l'Académie hongroise, avec le titre *Czigany nyelvtan, Romano csibakero sziklaribe* (XXIV et 377 p. gr. in 8°). Cette grammaire, plus complète que les grammaires antérieures, est surtout remarquable par l'étude des différents dialectes tziganes. Elle comprend 218 pages en douze chapitres. Le reste du volume est un appendice, par M. Emile Thewrewk de Ponor; il contient la bibliographie du sujet : étymologie, histoire, langue, poésie, musique des Tziganes.

ITALIE. — La *Biblioteca di Bibliografia e paleografia* (Florence, Sansoni), s'enrichit d'un volume publié par M. Biagi, bibliothécaire de la Marucelliana. Ce sont les *Giunte e correzioni inedite alla Bibliografia dantesca*, par le vicomte Paul Colomb de Batines, qui figurent sur un exemplaire interfolié de la *Bibliografia* conservé à la Bibliothèque nationale de Florence. L'auteur « devenu florentin par amour de Dante », a revu son ouvrage jusqu'au 14 janvier 1855, date de sa mort. Comme le second et dernier volume avait paru en 1848, on voit qu'il a eu le temps de recueillir, à propos de Dante, beaucoup de renseignements nouveaux; mais n'eût-il pas été plus utile de donner un véritable supplément à la *Bibliografia*, en la mettant au courant jusqu'à nos jours?

— M. G. Martucci a publié dans la *Rassegna Nazionale* de Florence, une étude

intitulée : *Andrea Calmo comico Veneziano e le Lettere piacevoli e facete* (12 p. in-8°. Ces lettres, en dialecte vénitien, publiées pour la première fois en 1547, et adressées à beaucoup de personnages illustres et distingués du temps, mériteraient d'être réimprimées.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — L'Académie des Slaves méridionaux vient de publier le neuvième fascicule du grand *Dictionnaire Serbo-croate* par M. BUDMANI ; ainsi que les *Acta Bulgariæ ecclesiastica* qui exposent l'histoire de la propagande catholique en Bulgarie de 1565 à 1799 et le tome XXXV des *Mémoires*, qui renferme entre autres un important travail de M. MODILO sur la religion primitive des Serbes et des Croates d'après les traditions et la poésie populaire.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 avril 1888.

M. Edmond Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie la copie de plusieurs inscriptions latines.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, il est procédé à l'élection d'un associé étranger, en remplacement de M. Fleischer, décédé. M. Fr. de Miklosich est élu.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, de la part de son fils, M. Paul Wallon, secrétaire principal de la Société centrale des architectes : *Rapport sur les travaux de la Société pendant l'exercice* 1887 (extrait du *Bulletin mensuel* de la Société) ; — par M. Delisle : 1° G. DU FRESNE DE BEAUCOURT, *Histoire de Charles VII*, tome IV, *l'Expansion de la royauté*, 1444-1449 ; 2° Filippo RAFFAELLI, *Esemplare dell' ancipite singolarissima edizione del Canzoniere di Francesco Petrarca esistente nella Comunale di Fermo ;* — par M. Hauréau : L. TANON, *Notice sur le formulaire de Guillaume de Paris* (extrait des *Notices et Extraits des manuscrits*, t. XXXII, 2° partie) ; — par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys : 1° le vicomte Oscar DE POLI, *Inventaire des titres de la maison de Milly ;* 2° LE MÊME, *Robert Assire, étude historique et biographique ;* 3° WALKER et TERRIEN DE LACOUPERIE, *Tibet* (extrait de l'*Encyclopædia Britannica*).

Séance du 27 avril 1888.

M. Edmond Le Blant envoie la description et la photographie d'un bas-relief antique de Rome, sur lequel est représenté le sacrifice d'Abraham.

M. Hauréau présente des observations sur le *Livre des six principes*, de Gilbert de la Porrée.

Ce livre, qui est une étude sur les catégories d'Aristote, a eu un grand succès au moyen âge et encore aux débuts de la Renaissance. Il a été imprimé plusieurs fois au XV° siècle. Les premières éditions, datées de 1479, 1481, 1484, offrent le texte authentique de l'auteur, conforme à celui des manuscrits. Mais, en 1496, parut à Venise une édition nouvelle, où l'on avait substitué au latin barbare de Gilbert de la Porrée une paraphrase en latin élégant, due à un humaniste italien, Ermolao Barbaro. Tous les auteurs qui, depuis cette époque, ont étudié le *Livre des six principes*, l'ont lu dans cette paraphrase, sans se douter qu'ils n'avaient pas sous les yeux le texte original. M. Hauréau tient à signaler cette erreur, afin qu'on n'y retombe plus à l'avenir.

M. Schlumberger communique un chapitre d'un ouvrage qu'il prépare sur l'empereur byzantin Nicéphore Phocas.

Ce prince fut occupé, pendant presque toute la durée de son règne, à combattre le prince d'Alep, Seïf-eddoulah, dont les Etats étaient séparés des siens par la chaîne du Taurus. C'était une guerre de surprises et d'embûches, qui exigeait beaucoup d'habileté dans le détail des opérations et un système d'information et d'espionnage bien organisé. Nicéphore a écrit un traité de cette stratégie spéciale. Cet ouvrage abonde en détails curieux sur les mœurs militaires de l'époque et sur l'organisation très perfectionnée des armées byzantines.

M. Barbier de Meynard dit que les mêmes traits se remarquent dans divers traités analogues, qui furent écrits à la même époque par des auteurs arabes et qui sont encore inédits.

M. Alexandre Bertrand transmet des renseignements qui lui ont été adressés par M. Paul du Châtellier, au sujet d'un tumulus qui vient d'être exploré à Ker-huella,

commune de Landivisiau (Finistère). Ce tumulus renfermait, avec les restes d'une sépulture à incinération, une épée de bronze et deux poignards triangulaires.

M. l'abbé Raboisson, terminant sa communication sur les noms géographiques du livre de Judith, expose les principes qui doivent selon lui servir de guide dans l'interprétation de ce livre et propose d'identifier ainsi les localités qui y sont mentionnées :

Gabaa est, dit-il, aujourd'hui Djabeïeh ;
Béthulie est Médinet-Oulleh, sur les hauteurs de Koroun-Hattin ;
Belma ou Abelmaim, Loubieh ;
Dothain, Hattin ;
Chelmon, le petit Hermon ou Chermon.

MM. Oppert, Derenbourg et Renan présentent quelques observations sur le système de M. l'abbé Raboisson. Il ne leur paraît pas qu'on doive chercher une grande exactitude historique dans le livre de Judith. Ce livre, dit M. Renan, est un roman patriotique, composé entre le siège de Jérusalem et l'époque de Clément le Romain ; il est certainement postérieur à Josèphe.

Séance du 4 mai 1888.

M. Mispoulet, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, lit une étude sur la table de bronze récemment découverte à Narbonne. Il résume ainsi les conclusions de son travail :

1° Le texte inscrit sur cette table est une *lex publica ;* c'est une *lex data*, c'est-à-dire émanée de l'empereur, sans le concours des comices ; c'est la *lex concilii provinciae Narbonensis ;*

2° Les fonctions et les attributions du *flamen provinciae* ont été calquées sur celles du *flamen dialis* de Rome ;

3° Les prérogatives accordées au flamine sortant de charge lui sont acquises de plein droit, sans nomination ou délégation spéciale ; parmi ces prérogatives figure un droit dont la mention se rencontre ici pour la première fois, le *jus signandi.*

M. Mispoulet s'attache, en terminant, à définir le sens exact de ces mots, employés dans l'un des articles de la loi : *flamen in civitate est.*

M. Joseph Halévy commence la lecture d'un nouveau travail sur le XIVe chapitre de la Genèse.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° J.-B. Pitra, *Analecta novissima, spicilegii Solesmensis altera continuatio*, tomus II, *Tusculana ;* 2° Henri de Curzon, *la Maison du Temple à Paris ;* — par M. Viollet : Edouard Beaudouin, *la Participation des hommes libres au jugement dans le droit franc* (extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger) ;* — par M. Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 12e fascicule, *Del-Dil ;* — par M. Paul Meyer : 1° Abel Lefranc, *Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du* XIIIe *siècle* (75e fascicule de la *Bibliothèque de l'École pratique des hautes études) ;* 2° le même, *Notes sur l'enseignement de l'histoire dans les universités de Leipzig et de Berlin* (extrait de la *Revue internationale de l'enseignement) ;* — par M. Barbier de Meynard : 1° *Revue africaine, journal des travaux de la Société historique algérienne, table générale*, 1856-1887 ; 2° H. Sauvaire, *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes, complément* (extrait du *Journal asiatique*).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 25 avril.

M. le baron de Baye lit une note sur une sépulture gauloise, découverte à Saint-Jean-sur-Tourbe (Marne).

M. Maxe-Verly présente une étude sur les vases à inscriptions bachiques trouvés dans le nord de la Gaule.

M. Courajod communique une statuette en bois, du XIVe siècle et de travail italien, représentant Moïse. A cette occasion, il compare divers produits de l'art italien et de l'art franco-allemand de la période intermédiaire entre l'âge gothique et la Renaissance.

M. Homolle présente et commente une inscription trouvée à Délos ; c'est un décret relatif à des travaux exécutés dans le temple d'Apollon par un artiste appelé Télétimos. Parmi ces travaux, figure une statue de Stratonice, fille de Démétrius Poliorcète et femme de Séleucus I, roi de Syrie.

Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 21 mai — 1888

Sommaire : 221. Cust, Essais linguistiques et orientaux, II. — 222-223. Gomperz, Héraclite et Études sur Platon. — 224. Guiraud, Les assemblées provinciales dans l'empire romain. — 225. Simonsfeld, Le fondaco des allemands à Venise. — 226. De Lantenay, Peiresc abbé de Guîtres. — 227. Contes de La Fontaine, p. p. H. Regnier. — 228. Les Provinciales de Pascal, p. p. E. Havet. — 229. Mège, Le conventionnel Bancal des Issarts. — 230. Lavoix, Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

221. — Robert Needham Cust. **Linguistic and Oriental Essays.** Written from the year 1847 to 1887. Second series. London, Trübner and Co. 1887. xvi-548 p. in-8.

En rendant compte de la première série des *Essays* de M. Cust [1], j'ai essayé d'indiquer les qualités générales qui les distinguent, le souffle généreux qui les anime, le grand nombre et la variété des informations qu'ils renferment sous une forme légère, attrayante et souvent pleine d'originalité. Tous ces mérites se retrouvent dans la nouvelle série, et je ne pourrais que me répéter, si je devais y insister de nouveau. Les sujets traités dans la nouvelle collection sont encore plus variés que ceux de la première, de même que le domaine qu'elle embrasse est infiniment plus vaste. Sauf l'Amérique, M. C. y aborde successivement toutes les parties du monde. — I, XVII, XVIII et XX ont pour objet l'orientalisme en général. Les plus marquants de ces quatre articles sont le dernier, consacré à la géographie des Grecs et des Romains, et le premier, où M. C. retrace l'histoire de la Société asiatique de Londres et propose diverses mesures, en partie adoptées depuis, pour développer une vie plus active au sein de la compagnie. De ces innovations, la plus intéressante pour le *foreigner* est celle qui concerne le Journal, où, sous la rubrique de « Notes of the quarter », une place est faite désormais dans chaque cahier à une chronique trimestrielle, à la correspondance et à des communications diverses. L'utilité de la mesure est incontestable. Mais il y a un revers à toute médaille. Le défaut de cette sorte de Faits divers est leur état décousu et forcément incomplet. Le danger, c'est leur tendance à s'accroître et, à défaut d'une direction vigilante, à s'accroître de non-valeurs. Si cette « Petite Gazette » de l'orientalisme devait empiéter par la suite sur les mémoires originaux, ce serait une véritable *diminutio capitis* pour le recueil qu'ont illustré les travaux des Colebrooke, des Wilson, des Rawlinson, des Norris. — II

1. Voir *Revue critique* du 20 juin 1881.

à IX sont relatifs à l'Inde, que M. C. ne perd du reste jamais entièrement de vue d'un bout à l'autre du livre. C'est dans l'Inde que s'est écoulée sa carrière officielle, c'est à elle qu'il a donné ses meilleures années, et c'est à elle qu'il est ramené sans cesse par ses souvenirs et par ses affections. Les mieux réussis de ces huit articles sont ceux qui traitent de questions contemporaines, particulièrement le n° IX, où M. C. reproduit les réflexions que lui faisait faire, il y a de cela une trentaine d'années, le mode de recrutement alors nouveau des fonctionnaires civils de l'Inde par la voie du concours. M. C. n'est rien moins qu'un « laudator temporis acti ». Il reconnaît les défauts de l'ancien système et les garanties qu'offre le nouveau contre le népotisme et pour le relèvement du niveau intellectuel. Mais il sait aussi qu'il est des qualités morales et professionnelles qui ne s'apprécient pas au concours, et il souhaite que, aux jours d'épreuve, la nouvelle administration se montre digne de l'ancienne. Si on veut bien se rappeler les imposantes figures qui ont illustré l'ancien *Civil service*, et se représenter qu'on sortait alors de la grande rébellion, quand une poignée de *civilians* venait, à côté de rares défaillances, de donner les exemples d'énergie individuelle les plus terribles peut-être dont l'histoire fasse mention, on comprendra la pensée de M. C. et on conviendra aussi que, jusqu'à ce jour, l'épreuve décisive à laquelle il renvoie, n'est point faite. — X à XIV se rapportent à la « Question d'Orient » ou, plutôt, à ce qui, aux yeux de beaucoup d'Anglais, en constitue le fonds et le tréfonds, au-delà et à côté duquel ils ne veulent rien voir, la question Indo-Russe. M. C. veut ne pas être alarmiste ; il veut être équitable pour la Russie, et il avoue que l'occupation permanente de l'Égypte lui paraît être une faute. La plupart de ces articles sont sous forme de récits de voyage. Au même genre appartiennent XVI et XIX, qui constituent avec les précédents une sorte de pèlerinage aux principaux centres de vieille culture du bassin méditerranéen. M. C. a beaucoup voyagé et, comme tous les voyageurs, il aime à dire « j'étois là, telle chose m'avint ». De plus, il nous avertit qu'il ne voyage pas en simple touriste, par désœuvrement. Il se met en route avec des visées patriotiques, scientifiques et autres, pour veiller par lui-même « ne quid detrimenti capiat res publica », et aussi pour s'assurer que le monde ne s'endort pas sur la voie du progrès.

Il résulte de tout cela un certain humour inconscient qui ajoute au piquant du livre. Du reste, il y a de tout dans ces récits ; depuis des spéculations de haute politique jusqu'à des appréciations motivées du service de l'agence Cook. Par ci par là, bien que M. C. soit en général bien informé, un coup d'œil supplémentaire dans Murray n'eût peut-être pas été de trop. Il y aurait vu par exemple que Néron n'a pas été assassiné et qu'il n'est pas mort sur le Palatin (p. 471). Même pour l'Inde, M. C. n'est pas toujours exact : Ganjam n'est pas sur le côté ouest de la péninsule (p. 497, ce n'est pas une simple coquille) ; le nom des Sères n'a rien de commun avec Sérendib (p. 510), etc. Mais ce sont

là des peccadilles qui ne sauraient en rien me gâter le livre. Ce que je regrette davantage d'y trouver, c'est que M. C. ne nous aime guère. Il doit avoir ses raisons pour cela, et je ne lui en fais pas un reproche. Mais je suis vexé pour lui de la légèreté dédaigneuse avec laquelle sont proférées quelques-unes de ses accusations. Ce manque absolu de bon vouloir se remarque surtout dans XVI, un long article sur l'Algérie et le Sénégal. Tout le morceau est à lire et à méditer; car il contient infiniment d'observations justes et vraies, et, pour mon compte, j'en veux si peu à M. C. d'y être sobre d'éloges à notre adresse, que, sur bien des points, je le serais encore plus que lui. Mais que penser de phrases telles que celle-ci : « What they mean by a colony is a country like Algeria, in which french citizens are encouraged to settle on lands, from which the ancient proprietors have been ousted, not, however, cultivating them entirely themselves, but by the agency of the indigenous races reduced to serfage » (p. 362)? M. C. pourrait-il dire beaucoup plus, si nous traitions les Arabes comme ses compatriotes ont traité les Irlandais et tant d'autres créatures à peau jaune, rouge, brune ou noire, dans les divers quartiers du globe habitables pour l'européen? Il ne s'agit pas ici de faire des comparaisons superficielles avec l'Inde, qui n'est pas une colonie. Il faudrait montrer une possession britannique ou autre, susceptible de recevoir un grand afflux de population européenne, et où l'indigène soit mieux, soit aussi bien protégé en somme contre les empiètements du colon. En dehors de quelques excès individuels, M. C. pourrait-il citer des cas où la répression aurait été plus dure en Algérie qu'elle ne l'a été dans l'Inde dans les cas analogues? Pourrait-il en produire un seul où elle ait été aussi sauvage que les représailles qui ont suivi la mutinerie de 1857? A propos du massacre de la mission Flatters (tout le récit, soit dit en passant, est fait dans un esprit que je regretterais vivement de trouver chez un écrivain français racontant un des nombreux épisodes semblables qui ont ensanglanté les frontières de l'Inde), M. C. s'indigne (p. 376) au sujet d'une lettre privée, après tout, bien qu'elle ait été publiée, où le frère de l'une des victimes se félicite d'avoir vu apporter à Ouargla la tête de l'un des assassins tué au désert par un indigène agissant pour son propre compte et, bien entendu, sans jugement. On peut blâmer la lettre, qui n'engage que son auteur; mais l'indignation de M. C. protestant que rien de semblable ne se passerait en terre anglaise, fait sourire quand on se rappelle que la mise à prix est restée une pratique officielle chez nos voisins. M. C. aurait-il fait pendre l'irrégulier Sikh ou Gourkha qui aurait apporté la tête de Nâna Sahib? A propos de ce même massacre, quand un de nos officiers généraux, qui connaît le terrain mieux que M. C., le général Faidherbe, ancien gouverneur du Sénégal, d'accord en ceci avec la principale victime, constate une fois de plus le mauvais vouloir des agents britanniques toujours empressés à nous mettre des bâtons dans les roues, là même où il ne devrait y avoir aucune compéti-

tion entre les deux nations, et sans qu'ils aient besoin pour cela d'en référer chaque fois au Foreign Office, M. C., qui a parfois la plaisanterie lourde, le renvoie pour toute réponse au vieux refrain de la « perfide Albion » (p. 373). Il ne faut pourtant pas être bien perspicace pour voir que M. C. lui-même, au demeurant le meilleur homme du monde, serait pour nous un consul général peu bienveillant et, à l'occasion, fort incommode. M. C. a de bonnes observations sur le mécanisme de nos conseils municipaux et provinciaux algériens et sur les complications qui en résultent pour notre ménage colonial. Mais il laisse ignorer à ses lecteurs que l'Algérie nomme aussi des députés et des sénateurs. L'oubli est bien singulier de la part d'un connaisseur comme lui, et ce n'est pas le seul indice témoignant d'un travail hâtif. Ailleurs (p. 397), il parle du recours illimité ouvert à l'étranger devant son consul, en des termes qui feraient supposer que l'Algérie vit sous le régime des capitulations. En réalité, la situation légale de l'étranger n'y est pas autre que celle qu'il a en France. Je ne veux pas pousser plus loin ces observations; je n'en ferai plus qu'une seule d'un genre un peu différent. M. C., qui sait aussi bien que personne comment se donne le dernier fini aux anecdotes et aux mots historiques [1], nous permettra de douter de l'exactitude, du moins littérale, du discours qu'il prête à un député algérien (p. 366) et qui finit ainsi : « Les Français sont colonistes par excellence » [2]. Je regrette que M. C. n'ait pas réimprimé à la suite de cet article sur l'Afrique française et comme pendant, certaine défense de l'*Opium trade* publiée par lui il y a quelques années [3]. Le contraste eût été piquant. On y aurait vu quels artifices inconscients peuvent être mis au service d'une mauvaise cause et de quels accommodements involontaires est capable la pensée du philanthrope le plus libéral et le plus convaincu. — XV et XXI sont deux de ces essais d'histoire et de statistique comme on en doit déjà plusieurs à M. C., où il retrace si bien et d'une façon si utile l'état actuel de nos connaissances dans un domaine ethnographique et linguistique donné. Le premier, qui traite des langues et des races de l'Afrique, est un excellent résumé du grand ouvrage qu'il publiait à la même époque sur ces langues [4]. L'autre rend le même service pour les langues de l'Océanie. Une étude du même genre sur les idiomes et les races du Caucase est comprise dans l'Essay XI.

1. Voir R. N. Cust. *Pictures of Indian Life*, London, 1881, p. 255 et 266, à propos de la devise inscrite sur le monument de John Lawrence devant Parliament House, devise dont la paternité paraît appartenir pour le moins autant à M. C. qu'à lord Lawrence.

2. M. C. est polyglotte; mais son français n'est pas toujours correct. *Cet* n'est pas la seule forme masculine du démonstratif; *ce* en est une autre.

3. *The Opium Question : or Is India to be sacrificed to China?* Calcutta Review, january 1885, p. 168. Aussi publié à part avec un post-scriptum, London, Trübner et Co. 1885.

4. *A Sketch of the modern Languages of Africa, Accompanied by a Language Map*. 2 vol. in-8°. London, Trübner and Co. 1883.

Une attention dont il faut savoir d'autant plus gré à M. Cust qu'elle est moins commune, est le soin qu'il a mis à tenir ses divers articles au courant. Il n'en est guère où il n'ait ajouté une et même plusieurs notes finales parfois étendues, pour préciser sa pensée actuelle sur la question. Un excellent Index termine ce volume dont je n'ai pu parler sans me batailler avec l'auteur, mais au sujet duquel, je l'espère, nous ne nous brouillerons pas.

A. BARTH.

---

222. — Theodor GOMPERZ. **Zu Heraclit's Lehre und den Ueberresten seines Werkes.** Vienne, 1887, in-8, 61 p.
223. — **Platonische Aufsætze.** Vienne, Gerold, in-8, 30 p. 50 pfennigs.

Ces deux brochures sont extraites des comptes rendus de l'Académie de Vienne, tomes 113 et 114. Il y a toujours plaisir et profit à lire ce qu'écrit M. Gomperz. L'auteur excelle à mettre beaucoup de choses dans un petit nombre de pages : avec cela, c'est un esprit des plus précis et des plus judicieux. On ne peut que recommander vivement ces deux nouveaux mémoires à tous ceux qu'intéresse l'histoire de la philologie grecque.

Le premier, sur Héraclite, se divise en deux parties. Dans l'une, M. G. examine un certain nombre des fragments du philosophe, qu'il interprète ou corrige avec une rare pénétration. Dans l'autre, il essaie de présenter en quelques formules la chaîne des principales affirmations d'Héraclite. Des notes abondantes, remplies de rapprochements curieux avec les penseurs modernes, terminent ce travail, très bref, mais très plein.

Le second mémoire est une tentative pour établir un ordre chronologique dans les dialogues de Platon. M. G. a le mérite de sentir aussi vivement que personne combien le problème est embrouillé et combien les solutions trop complètes risquent de discréditer le principe même de ces recherches aux yeux des gens prudents. Il se garde bien de tout savoir. Tout son effort se porte sur un petit nombre de points qu'il croit possible d'élucider, et il abandonne le reste, au moins provisoirement. Le procédé qu'il emploie consiste à prendre, dans les dialogues qu'il compare, des idées analogues, et à voir si l'un des développements parallèles ne suppose pas l'antériorité de l'autre. Le danger, en pareille matière, est de se faire une idée *à priori* du développement de la pensée Platonicienne, et d'y tout rapporter. M. G. s'en abstient avec grand soin : il prend les choses telles qu'elles sont, et n'apporte pour sa part que beaucoup de bon sens. Subsidiairement, et à titre de simple vérification, il examine les preuves qui peuvent se tirer du style et de la langue. On sait que Dittenberger et Martin Schanz ont poussé très loin ce genre d'études. La particule μήν en particulier devient une sorte de critérium pour classer les écrits de Platon. J'avoue que je suis peu

touché par ce genre de preuves. Je reconnais volontiers que M. Gomperz a traité ce côté de la question avec beaucoup de mesure, et que les statistiques qu'il dresse ont quelque chose de spécieux. Mais il me paraitrait si bizarre de chercher à établir une classification chronologique des œuvres de Racine, par exemple, ou de Bossuet, d'après l'emploi de *donc* ou de *car*, que je suis toujours un peu étonné de voir appliquer ce procédé à Platon. Je n'y croirai tout à fait pour Platon que lorsqu'on m'aura montré ce qu'il vaut en l'appliquant à des œuvres dont la chronologie soit certaine. Jusque là, je ne puis m'empêcher de répéter le mot célèbre d'Aristophane : οὐ πείσεις, οὐδ' ἂν πείσῃς.

Alf. Croiset.

---

224. — P. Guiraud. **Les Assemblées provinciales dans l'Empire romain.** Paris, Colin, 1887, in-8. 309 pages.

M. Guiraud est un élève de M. Fustel de Coulanges et l'un des plus brillants; on s'en aperçoit dès le début de son livre : une des premières phrases est une citation du maître, et le premier chapitre de l'introduction un reflet de la *Cité Antique;* on s'en aperçoit aussi dans le reste du travail, à la sûreté de la méthode suivie.

M. G. commence par étudier les assemblées provinciales dans leur origine; pour lui, tout culte antique s'étant traduit par une association religieuse, la nécessité de l'assemblée provinciale résulta de la création du culte des empereurs, lequel était une conséquence de l'établissement impérial. Le livre premier traite de la nature, de la généralité, de la composition, du siège, de la périodicité, de la présidence et du règlement des assemblées. L'auteur distingue les assemblées qui existaient antérieurement à la conquête romaine et que l'empire conserva, comme celles d'Asie, de celles qu'il modifia, celle de Lyon, par exemple, et surtout de celles qu'il créa; il croit que les assemblées provinciales étaient permanentes et générales ; il essaie de dresser une liste des provinces où on en rencontre la trace avec la date de la première et de la dernière mention que nous en trouvons; il admet qu'elles étaient annuelles, malgré le témoignage de certains textes grecs qui prouveraient la quinquennalité et qu'il concilie très finement avec les textes contraires; que le *sacerdos provinciae* était élu par le *Concilium* pour un an; que le droit d'initiative appartenait, dans ces assemblées, à tous les membres, que le vote n'était pas secret, que l'unanimité des voix n'était pas requise et qu'il existait un mandat impératif qui liait le député vis-à-vis de la cité qui l'avait envoyé.

Le livre second traite de la condition juridique des assemblées provinciales, dont la compétence, comme celle des collèges auxquels l'auteur les assimile, n'était limitée par aucune loi ; des fêtes de la province qu'il distingue des fêtes données par le *Concilium ;* du budget provincial; des rapports des assemblées avec l'empereur et avec les bureaux de

la chancellerie impériale; des décrets honorifiques votés par les assemblées et, ce que l'on a considéré à bon droit comme une des manifestations les plus importantes de cette institution, des procès intentés au gouverneur; nous suivons pas à pas la marche de ces procès depuis le moment où les cités délibèrent sur la nécessité d'attaquer l'administration du gouverneur, jusqu'à celui où le jugement est rendu, par le sénat au Ier siècle, par l'empereur ou ses commissaires, aux IIe et IIIe. Le dernier chapitre qui est peut-être les plus original du livre, est consacré à étudier le rôle des assemblées provinciales dans les révolutions qui ont agité l'empire jusqu'à Dioclétien; il n'est pas difficile à M. G. de prouver que ce rôle a été nul, parce que les *Concilia*, n'ayant à leur disposition ni argent ni soldats, n'auraient pas songé à prendre l'initiative d'un mouvement; de même que nul n'aurait eu l'idée de les y pousser.

Au troisième livre, l'auteur aborde l'étude des assemblées provinciales au IVe et au Ve siècle; il nous les montre persistant jusqu'à la fin de l'empire d'Occident, grâce à une sécularisation habile qui en dénature le caractère primitif : le culte de l'empereur y est aboli et le *sacerdos provinciae* devient surtout, entre les mains des empereurs militants, un instrument de lutte contre le christianisme, le chef des prêtres de la province, l'évêque du clergé païen. Les attributions des assemblées sont, au reste, les mêmes que sous le haut empire, plus étendues même en théorie, plus restreintes, en réalité, parce qu'il devient très difficile à cette époque de faire parvenir ses doléances jusqu'à l'empereur; les plaignants ont trop de bureaux à traverser pour pénétrer jusqu'à lui.

La conclusion du livre est à citer. Qui voudrait faire une comparaison entre ces assemblées provinciales et les assemblées analogues modernes, se tromperait étrangement; elles n'ont de commun que le nom. Loin de propager l'esprit de particularisme dans les provinces, les *Concilia* n'ont été que des instruments de domination du pouvoir central, des moyens de gouvernement employés par les empereurs, une sorte d'agence de police officieuse que le prince entretenait pour tenir en bride ses gouverneurs; ceux-ci étaient les seuls à ne pas trouver leur compte à l'institution. Et pourtant, quelque intéressée qu'ait été une semblable politique, il y a dans cette latitude laissée et presque imposée à des sujets par un pouvoir despotique un principe de libéralisme assez remarquable pour être signalé.

Telle est l'analyse de ce livre qui ne contient pas que du nouveau, mais qui en renferme beaucoup plus qu'il ne paraît au premier abord. On peut en discuter certains détails, trouver que l'auteur a été trop affirmatif sur quelques points, ce qui est rare, trop timide sur d'autres, ce qui est plus fréquent; on peut lui reprocher d'avoir, sinon oublié, au moins négligé de citer certains textes de moindre importance, de ne pas nous avoir donné de bibliographie du sujet, chose regrettable, et d'autres vétilles de cette sorte; mais le travail est au-dessus de sembla-

bles critiques. Les documents y sont étudiés avec soin et habilement présentés, les conséquences que l'auteur en tire sont toujours pleines de mesure, souvent finement déduites; de plus l'ouvrage est bien composé et bien écrit; on trouve à la fois profit et plaisir à le lire.

R. Cagnat.

---

225. — **Der Fondaco dei Tedeschi in Venedig** und die deutsch-venetianischen Handelsbeziehungen von Dr Henry Simonsfeld. Stuttgart, Cotta. 1887. 2 vol. in-8.

L'ouvrage publié par M. Simonsfeld contient surtout des documents. Un demi volume seulement sur deux est consacré à l'histoire du *fondaco* des Allemands à Venise. Le premier volume se compose, en effet, de fragments tirés des différentes archives de Venise, et de celles de Nuremberg, d'Augsbourg, de Munich, de Constance, de Cologne et d'Ulm; la deuxième partie du second volume comprend encore la liste des Consuls de la corporation des Allemands, les inscriptions tumulaires des Allemands, et des documents relatifs à la présence des artisans allemands à Venise. L'œuvre de M. S. complète donc très heureusement la publication, faite en 1874 par M. Thomas, de la source la plus importante pour l'histoire du commerce allemand à Venise (le *Capitolare dei Visdomini del Fontego dei Tedeschi in Venezia*). Il a suivi le programme que traçait Heyd en signalant dans l'*Historische Zeitschrift*, (1874, p. 193) le très grand intérêt de ce capitulaire. Désormais, il n'y aura guère à ajouter à ces recherches pour écrire l'histoire du commerce allemand à Venise.

Cette histoire, M. S. nous la donne d'ailleurs à peu près au commencement de son second volume. Tout l'essentiel s'y trouve. Peut-être les simples détails y sont-ils trop nombreux. M. S. ne s'est pas élevé assez au-dessus de son sujet; il y a encore dans cet exposé trop de pages consacrées à des énumérations de personnes, ou à des listes de documents. Par contre, certains points restent obscurs. Par exemple, quel était exactement le rôle des Consuls de la *marchandise* allemande? Comment étaient-ils choisis? M. S. nous les montre plusieurs fois à côté des vice-domini sans que nous apercevions bien quelles étaient leurs fonctions. Nous ne voulons pas exagérer les critiques. Il s'agit d'un sujet presque neuf, et l'analyse très rapide de ce livre montrera combien il est intéressant et combien il faut savoir gré à M. S. de l'avoir écrit.

Le *fondaco* des Allemands à Venise n'a de commun que le nom avec les *fondachi*, que les villes commerçantes de la Méditerranée occupaient dans le levant au moyen-âge. Tandis que celles-ci étaient presque complètement maîtresses dans les quartiers qui leur étaient attribués, Venise entendait conserver l'administration et la direction absolue de l'établissement qu'elle prêtait simplement, moyennant rétribution, aux

marchands allemands dans ses propres murs. Cet établissement était à la fois une hôtellerie, un entrepôt et une bourse de commerce. M. S. distingue deux périodes dans l'histoire du *fondaco* : 1° de 1228, date à laquelle il est pour la première fois nettement question de cette institution, à 1505, date de l'incendie qui détruisit l'ancien bâtiment; 2° depuis cet incendie et la construction du nouveau bâtiment jusqu'à la disparition complète du *fondaco*, en 1806 [1]. La date de 1505 n'est pas arbitraire; elle correspond à une grande crise dans l'histoire du commerce vénitien causée par la découverte de la route directe des Indes. Ce n'est pas que l'ouverture de cette voie nouvelle ait ruiné tout d'abord les Vénitiens; les grands courants commerciaux ne se détournent jamais brusquement. En réalité, le commerce de Venise se maintint très florissant pendant la première moitié du XVI^e^ siècle. Mais les Vénitiens furent alors obligés, par les nécessités de la concurrence, d'alléger singulièrement le joug sous lequel ils avaient tenu jusque-là le commerce allemand. Dans l'ancien *fondaco*, le commerçant allemand est véritablement l'esclave de la République. En arrivant à Venise, il est forcé d'y venir loger, d'y déposer ses marchandises. Toute une population de bateliers, de commissionnaires, d'emballeurs, composée généralement d'Allemands parlant les deux langues, est attachée au *fondaco*, et le marchand ne peut user que de leurs services. Pour toutes ses affaires commerciales, il doit se servir d'un intermédiaire, d'un courtier juré, qui lui est assigné par le sort pour une période limitée, qui tient registre de toutes les opérations faites et en rend compte aux *vice-domini*, qui surveille même les expéditions, afin que rien n'échappe aux droits : « Les Vénitiens, dit Salimbene, sont des hommes avides, tenaces et superstitieux; ils voudraient, s'ils le pouvaient, imposer leur joug au monde entier; ils traitent avec dureté les marchands qui viennent chez eux, en leur vendant cher, et en leur imposant des droits de passage sur plusieurs points de leur territoire. Si un marchand apporte à Venise des marchandises pour les vendre, il ne peut plus les remporter; il faut qu'il les y laisse bon gré mal gré. » Après 1505, le *fondaco* devient un véritable palais; douze lampes y brûlent toute la nuit; on y trouve même une galerie de tableaux; les grands marchands allemands y ont un logement permanent; quand ils sont gagnés à la Réforme, ils peuvent exercer leur culte librement; ils ont un pasteur et un office spécial dans l'église San Bartolomeo. En même temps s'établit une différence entre les hauts Allemands et les bas Allemands, les premiers prétendant être seuls les vrais Allemands et avoir le droit de bénéficier du *fondaco*. Ceux-là deviennent les *privilégiés*, par opposition aux *non privilégiés* qui habitent en ville. Ainsi, le droit d'ha-

1. Les bâtiments existent encore et servent aujourd'hui à l'administration des finances. M. S. donne en tête du deuxième volume la partie du plan de Venise fait en 1500 par Jacopo de Barbari où l'on voit l'ancien *fondaco*, et la vue du nouveau en 1828.

biter le *fondaco* est devenu un avantage recherché ; l'ancienne institution s'est complètement transformée par la nécessité des circonstances.

Ce qu'apportaient les marchands allemands à Venise, c'étaient d'abord les métaux tirés des mines allemandes : or, argent, fer, cuivre, étain, zinc fournis surtout par l'Autriche ; puis les fourrures, enfin les produits manufacturés : le cuir, la toile, les étoffes de laine. Ce qu'ils y venaient chercher, c'étaient les marchandises provenant du Levant, les épices de toutes sortes : poivre, sucre, les vins grecs, la soie brute, puis les produits de l'industrie vénitienne, glaces, étoffes de soie et de laine. C'est de Venise que la mode se répandait en Allemagne. L'importance de ce trafic était considérable ; à défaut de statistiques précises, on peut du moins fournir quelques chiffres : Morosini, dans une lettre écrite en 1472, parle d'un chiffre d'affaires d'un million de ducats par an ; Marino Sanuto, le jeune, dit que dans le mois de janvier 1511 les Allemands achetèrent pour 140,000 ducats d'épices.

M. Simonsfeld étudie également les routes suivies par le commerce allemand pour aboutir à Venise. Il s'appuie sur un certain nombre d'itinéraires, sans cependant tracer très distinctement les grandes voies commerciales. Il aurait pu trouver ces routes marquées sur une carte allemande du commencement du xvi^e siècle, publiée plusieurs fois à part et annexée à la Cosmographie d'Henri Schreiber d'Erfurt [1]. La route la plus directe marquée sur cette carte, la route centrale, est celle du Brenner par Inspruck et la vallée de l'Adige. A partir d'Inspruck elle se ramifie en Allemagne dans plusieurs directions. A l'Est de celle-ci est la route de Vienne par le col de Tarvis et Villach, à l'Ouest la route du Splügen par Bregenz, Coire, Chiavenna. On ne tire pas toujours assez parti des documents cartographiques pour l'histoire du commerce.

Quelques pages sont consacrées aux artisans allemands que ce grand commerce attirait à Venise. C'étaient surtout des boulangers, fabriquant du biscuit pour les marins, et formant une confrérie, des cordonniers réunis également en confrérie, puis des tisserands de laine, des hôteliers, plus tard des imprimeurs. Les allemands étaient largement représentés dans la classe des *pick-pocket* du temps. Enfin les juifs allemands étaient nombreux à Venise, et beaucoup d'entre eux y exerçaient la médecine.

L. Gallois.

---

226. — **Peiresc abbé de Guîtres**, par Ant. de Lantenay, membre correspondant des académies de Metz et de Dijon, lauréat de l'Académie de Bordeaux. Bordeaux, Feret, 1888, grand in-8 de 134 p.

M. de Lantenay explique, dans son *Avant-propos*, qu'il a voulu envisager Peiresc uniquement comme abbé de Guîtres, observant avec raison que ce chapitre de la biographie du savant conseiller au parle-

1. Voir *Zeitschrift für Wissenschaftliche Geographie* t. II, pp. 51 et 60.

ment de Provence est presque entièrement inconnu. Il a si bien étudié un sujet ainsi circonscrit, il a si habilement tiré parti des documents inédits, il a mis en si pleine lumière l'histoire des relations de Peiresc avec son abbaye (1618-1637), que l'on ne pourra rien ajouter d'important à une telle monographie. Y relever la moindre erreur serait chose non moins difficile, je le déclare avec d'autant plus de sécurité, que j'ai eu plus souvent l'occasion de vérifier la parfaite exactitude des transcriptions et des récits de mon aimable concurrent [1].

Parlons d'abord des transcriptions. M. de L. a reproduit, dans sa substantielle brochure, un assez grand nombre de lettres de Peiresc, toutes inédites, à l'exception d'une seule adressée au cardinal de Sourdis, le 6 novembre 1623, déjà publiée par le soigneux éditeur en 1878 [2]. Presque toutes ces lettres sont tirées de l'Inguimbertine, et principalement du registre LI de la collection des mss. de Peiresc, registre dont la plupart des pièces concernent l'abbaye de Guîtres. M. de L. a rapproché de la correspondance *ecclésiastique* de notre héros, beaucoup de documents qui la complètent, les uns extraits des archives de l'archevêché de Bordeaux et des archives départementales de la Gironde, les autres empruntés à la Bibliothèque nationale et à la bibliothèque Méjanes, d'Aix en Provence.

Le récit dans lequel sont encadrés ces précieux documents est clair, élégant, agréable. M. de L. ne se refuse pas le plaisir de joindre aux choses principales de piquantes choses accessoires que le plus souvent il consigne dans les notes. C'est ainsi qu'autour de l'histoire même de la mémorable administration de l'abbaye de Guîtres par Peiresc, qui s'occupa avec tant de zèle et de persévérance de la restauration de l'édifice matériel et plus encore de l'édifice spirituel, sont répandus *non avara manu* d'intéressants détails sur les premières années du grand archéologue (p. 3), sur les travaux biographiques dont il a été l'objet (p. 4), sur les belles reliures en maroquin rouge de plusieurs volumes de ce fervent bibliophile conservés en la bibliothèque de la ville de Bordeaux (p. 5), sur le frère de Peiresc, M. de Valavez, qui fut lui aussi un homme d'un caractère et d'un esprit élevés (p. 31), sur le cardinal Fr. Barberini (p. 59), sur le comte de Moret (p. 60), sur Denis Guillemin, prieur de Roumoules (p. 81 et suiv.) [3], sur le littérateur Antoine

1. J'ai eu la joie de travailler auprès de M. de Lantenay dans cette Bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras, où nous défrichions avec une égale ardeur lui la partie sacrée, moi la partie profane de ce que nous nous amusions à appeler l'immense champ Peirescien.

2. A propos de cette « longue et belle lettre », comme s'exprime M. de L. (p. 25), nous lisons (p. 24) : « On n'apprendra pas sans quelque surprise, que le cardinal de Sourdis, ce Charles-Borromée de la France, comme on l'a quelquefois appelé, ambitionna longtemps l'honneur d'ajouter à ses titres d'archevêque de Bordeaux et de prince de l'Eglise, celui d'abbé de Notre-Dame de Guîtres ». Il ajoute avec finesse : « Il faut charitablement penser que le cardinal convoitait cette abbaye uniquement pour y établir la réforme, dont elle avait, en effet, grand besoin ».

3. Voir notamment (p. 83) un fragment de lettre de Peiresc qui reproche, au nom du

Nervèze (p. 84) [1], sur Alfonse de Richelieu, le cardinal de Lyon (p. 117), etc. [2].

Je ne puis mieux terminer ce trop rapide article (on nous invite à faire court) qu'en reproduisant quelques lignes de l'*Avant-propos* où M. de Lantenay apprécie avec l'enthousiasme le plus légitime les sentiments révélés par les lettres de l'abbé de Guîtres : « Je le crois [ce côté de la vie de Peiresc] plus digne encore d'admiration que les autres, s'il est vrai que, *après Dieu, ce qu'il y a de plus beau, c'est l'âme,* et, dans l'âme, la beauté morale. Ame toujours grande et quelquefois magnanime, cœur sensible et délicat, caractère noble, ferme et généreux, tel nous apparaîtra le plus célèbre des abbés de Guîtres, celui dont le pape Urbain VIII résumait l'éloge en un mot, quand il l'appelait ce bon, ce si bon abbé commendataire, *tam boni commendatarii* [3]. Abbé, c'est-à-dire père de ses religieux, personne ne le fut plus que Peiresc; *commendataire,* il n'y en eut jamais de plus désintéressé, ni de plus zélé pour établir l'ordre et la réforme dans son abbaye ».

T. DE L.

---

bon sens et du bon goût, à Guillemin d'avoir donné dans le *Phébus.* «... La naïveté ordinaire vaut trente fois mieux que le langage affecté, vous asseurant sans mentir que je n'entens point ces locutions tirées par les cheveux, et que Malherbe, feu M. le cardinal du Perron, feu M. du Vair et les plus habiles hommes que j'ay veu à la Cour, parlant de ce langage, disent qu'il doit plaire tout de mesme comme feroit un homme qui, pour aller à l'esglise et par la ville, iroit en dansant une sarebande, au lieu de cheminer à son pas comme les autres hommes... ». Citons aussi un passage d'une lettre de Guillemin à Peiresc (p. 100), où le bon prieur se plaint du peu de charité de certains moines de Guîtres : « Ce n'est pas que je n'ai fait tout mon possible pour étouffer cette mauvaise volonté en ces gens; mais je n'en ai jamais su venir à bout, quelque fleur de bien dire que j'y aie voulu apporter, et toute leur malveillance n'est que pointille de moines, qui est la race de gens moins faite au pardon que j'aie connu au monde, n'en déplaise à l'*Anti-Balzac.* N'ayant donc pu mettre ces gens au chemin d'amour, etc. ».

1. M. de L. constate que la *Biographie universelle,* qui donne une assez longue liste des poèmes et romans de ce mauvais écrivain, ne cite pourtant pas cet ouvrage : *Hierusalem assiégée... à l'imitation du S. Torquato Tasso, par* A. DE NERVÈZE; *dernière édition, revue, corrigée et de beaucoup augmentée par l'auteur* (Lyon, 1603, in-12).

2. Signalons les rectifications (p. 14, note 2) d'une erreur du *Gallia Christiana* qui attribue (t. II, col. 878) Guîtres à l'ordre de Cluny, alors que cette abbaye ne figure pas dans la liste de D. Marrier (*Bibliotheca Cluniacensis,* 1614, In-f°); de deux erreurs (p. 51, note 2) des historiens de Libourne, Souffrain d'une part, Guinodie d'autre part, au sujet des *quarante* religieux de Guîtres, lesquels n'étaient en réalité qu'une demi-douzaine; d'une erreur (p. 110, note 3) du Père Anselme mettant (t. IV, p. 230) en possesion de Fronsac au mois de juillet 1634, Richelieu qui en était déjà propriétaire avant la fin de 1633.

3. Voir à l'*Appendice* (p. 127) le Bref d'Urbain VIII à Peiresc; publié d'après le registre LI déjà cité de l'Inguimbertine.

217. — **Contes de J. De La Fontaine.** Nouvelle édition par P. Henri Regnier. (Collection des « grands écrivains de la France. »). Paris, Hachette. In-8, III et 580 p. 7 fr. 50.

Ce quatrième volume des œuvres de La Fontaine, qui est le tome premier des *Contes*, paraît avec un riche commentaire grammatical, des rapprochements littéraires et des comparaisons de toute sorte, de nombreuses références aux sources où a puisé le poète. C'est un livre « de haulte gresse » qui fera la joie de tous les lettrés, et en particulier de ceux qui aiment le sel gaulois. Je ne trouve rien à retrancher à ce commentaire luxuriant, et il y a, je crois, peu de choses à ajouter.

Préface, p. 11.— « Un *assortissement* si exact. » Ce mot dont Littré ne cite aucun exemple et qu'on ne rencontre ni dans La Curne, ni dans Godefroy, a été employé avant La Fontaine au XVIe siècle, et dans la première moitié du XVIIe : Nostre *assortissement* nous vient de nature à nous. (Cholières, *Matinées*, I, 156, Lacroix). Le rapport et *assortissement* de ces beaux noms. (Pierre de Besse, *Le bon Pasteur*, 61, édit. 1632).

Joconde, p. 26 :

Il monte dans sa chambre, et voit près de la dame
Un lourdaud de valet, etc.

Dans « *Les comptes du monde adventureux* », (t. I, 162, édit. Lemerre), le même malheur arrive à un jeune gentilhomme qui entretient inutilement « de ses poursuites amoureuses » une jeune et noble dame. Il finit par la surprendre en tête à tête (le conteur a des expressions plus grasses) avec « un grand more, un crapault ethiopien, ayant la grâce d'un gros magot, et conduysant deux muletz chargez de bleid. » Comme Joconde, il lui vint d'abord à l'esprit de les envoyer tous deux dormir en l'autre monde, mais « heureux d'estre delivré d'une si puante et venimeuse serpente », il ne se venge qu'en paroles. Dans le Conte XXIe du même volume on trouve encore, à peu de détails près, la même aventure.

Conte IIIe, p. 96. — « De horions *laidement* l'accoutra ». L'explication de cet adverbe par « de manière à le rendre laid », est erronée. *Laidement* signifie « violemment, outrageusement. » C'était le sens ordinaire jusqu'au XVIe siècle.

Conte VII, p. 119. — « Plus n'en voulut l'un ni l'autre être père. » Racine s'est emparé sans gêne de ce trait piquant pour le mettre à la fin de son épigramme contre Le Clerc et Coras qui ne voulaient plus se reconnaître les auteurs d'une *Iphigénie* tombée à plat sur la scène.

Mais aussitôt que l'ouvrage a paru
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Conte I, IIre part., p. 158 :

Que dites-vous? Quoi! d'un enfant *monaut*
J'accoucherais?

Cfr. *monnin*, dans le *Disciple de Pantagruel*, p. 8 : « Par ce moyen avoient-ilz perdu les ances, estoient tous demourez *monnins* et sans aureilles comme les cinges. »

Page, 168, note 2. — Voir « le tour plein de barbarie » que joue à un prêtre trop amoureux :

Monseigneur Rogier
.I. franc mestre de bon afere
Qui bien savoit ymages fere
Et bien entaillier crucefis.
(*Fabl.*, I, 194, Montaiglon et Raynaud).

Le Curé Cloué des Cent Nouv. nouvelles est une historiette salée empruntée au fabliau intitulé *Connebert*.

Conte II[e], p. 178 :

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'ignorance, et ne savoit
Gloser encor sur l'Evangile.

Ceci est évidemment un trait malicieux à l'adresse des « bibliennes » protestantes du temps, une allusion à ces femmes qui, comme Dame Oisille dans l'*Heptaméron* de Marguerite d'Angoulème, commençaient la journée par une lecture ou une méditation sur « la Saincte Escripture », ou par « un desjuner spirituel suffisant pour fortifier le corps et l'esprit ».

Conte V, 2[e] p., p. 240. — « Monsieur Saint-Julien. » De même dans les *Quinze Joies du Mariage*, « Monseigneur Saint-Augustin, Monseigneur Saint-Dominique. »

Page 246, note 5. — Le substantif *couchée* est très ancien : « Li jors i est si tres petiz que il n'i a nul espace entre la levee et la *couchee* dou soleil » (Brun. Latino, *Trésors*, 169) :

Tant ont erré a mont et a val
Qu'a Rennes sont venuz a la *couchee*
Ou mainte bade ilz ont la descochee.
(*Légende de Pierre Faifeu*, 72, Jouaust.)

Le plus ancien exemple que cite Littré est tiré d'Agrippa d'Aubigné.

Page 265, note 2. — « On resista tout autant qu'il falloit ». « La beauté toute puissante qu'elle est, dit Montaigne (Ess. II, 15), n'a pas de quoy se faire savourer sans cette entremise », c'est-à-dire sans un peu de résistance. Il est vrai, que selon son habitude, il dit ailleurs justement le contraire : « Elles (les femmes) ont tort de nous recueillir de ces contenances mineuses, querelleuses et fuyardes, qui nous esteignent en nous allumant. » (I, 20.)

Conte VII, p. 301 :

Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encore joui, sinon par eschappees.

« A grant paour et a la goulee », dit l'auteur des *Quinze Joies*.

Conte VIII, 2[e] partie, p. 329, note 3. — Louise Labé était ici à ci-

ter : « Amour se plait de choses égales. Ce n'est qu'un joug, lequel faut qu'il soit porté par deux taureaux semblables : autrement le harnois n'ira pas droit. » (*Œuv.* I, 30 Lemerre).

Page 330, note 2. — Mahomet (*Roman de Mahommet* par Alexandre Du Pont, p. 20) dissuade en ces termes une jeune veuve d'épouser un vieillard :

Mais assamblée n'est pas bonne
De viellart et de femme jonne...
En lui n'a deduit ne reviel,
Il a souvent le makeriel, etc.

De même dans les *Quinze Joies du Mariage :* « Et pensés comment elle qui est jeune et tendre et de doulce alaine, puisse endurer le vieil homme, qui toussira, crachera et se plaindra toute la nuict... Or considerez si c'est bien fait, mettre deux choses contraires ensemble? C'est ad comparer a ce que l'en met en ung sac ung chat et ung chien. » (p. 119, bibl. elz.)

Page 332.

Tel fait mestier de conseiller autrui
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.

Ici La Fontaine se souvient de Térence :

Nonne flagitium est te aliis consilium dare,
Foris sapere, tibi non posse te auxiliarier?
(*Heautontimorumenos*, Act. V, sc. 1).

La même pensée est ainsi rendue dans Montaigne : « J'en sçais un aultre qui dict, qui consulte mieulx qu'homme de son conseil...; toutesfois, aux effets, ses serviteurs trouvent qu'il est tout aultre ». (*Essais*, II, 20).

Conte IX, 2e partie, note 3, p. 358 :

« Gratis est mort; plus d'amour sans payer ;
En beaux louis se comptent les fleurettes. »

Rapprochez ce passage de *La Clef d'Amour* (XIVe siècle) p. 48 :

Qui donne combien qu'il soit rude
Il n'a que faire d'autre estude.
Fame de legier s'abandonne
A qui biaus dons et grans li donne...
Ceschun fest au riche feste
Combien que cen soit rude beste, etc.

Conte XIII, 2e partie, p. 386. — « On croit le mal d'abord. » Larochefoucauld, avec sa finesse habituelle, en donne la raison : « La promptitude avec laquelle nous croyons le mal sans l'avoir examiné, est un effet de la paresse et de l'orgueil. On veut trouver des coupables, et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes. »

L'Ermite, 2e partie, p. 452. — Cfr. dans les *Comptes du monde adventureux* (I, 7) « De la malice d'un religieux qui suborna la fille d'un duc d'Allemagne et de la folie qui en avint. » Il s'agit d'un moine qui,

pour séduire une jeune religieuse dont il était le confesseur, s'avise « d'une diabolique invention ». Il écrit plusieurs « petits bultins » en lettres d'or et d'azur, et les met dans le livre d'heures de sa pénitente « Barbe, (tel était le nom de la religieuse) Barbe, lui disait le papelard, pleine de dévotion, tu concevras d'un religieux et enfanteras un sainct personnage, etc. » Tout le reste de l'histoire, sauf la fin, ressemble au conte de La Fontaine. Plus anciennement, Martin Le Franc [1] avait traité le même sujet. Un moine, confesseur d'une bourgeoise parisienne, lui fait entendre par un autre vieux moine, son complice dans l'affaire, qu'elle doit dormir avec un religieux.

Pour la conception.
Du benoit filz qui saint Calixte
Passeroit de devotion.

Le conte se termine tout à fait comme celui de La Fontaine :

..... La simplette
Cuida ung beau filz conpcevoir,
Et elle fist une fillette.

A. Delboulle.

---

228. — **Les Provinciales de Pascal,** nouvelle édition, avec une introduction et des remarques par Ernest Havet. Paris, Ch. Delagrave, 2 vol. in-8 de LXXXIX-223 et 319 pages.

Les *Pensées* de Pascal, publiées par M. Ernest Havet avec un commentaire si savant, sont devenues presque en naissant un ouvrage classique ; on peut annoncer, sans être prophète, qu'il en sera de même de son édition des *Provinciales*. M. H. s'est dit avec raison que cet incomparable chef-d'œuvre, publié par des amis ou par des adversaires à grand renfort de notes théologiques, n'avait pas encore paru chez nous accompagné du seul genre de commentaire que désirent les gens du monde et les lettrés, c'est-à-dire avec des notes littéraires et surtout historiques. Cette édition des *Provinciales*, l'Angleterre la possède depuis 1880, grâce à M. John de Soyres ; M. Havet a entrepris, même avant de connaître la publication anglaise, de nous donner enfin, non plus le Montalte des théologiens, mais celui des mondains et des lettrés ; on va voir qu'il a su mener à bien une entreprise si délicate.

Editer les *Pensées* était assurément chose fort difficile, car beaucoup d'entre elles sont d'une obscurité à décourager les esprits les plus subtils; mais M. H. venant à la suite de M. Faugère n'avait pas à établir le texte des *Pensées ;* il l'a modifié sans hésiter lorsque la recension nouvelle de M. Molinier lui a prouvé que M. Faugère n'avait pas toujours bien lu ; en un mot il a fait surtout œuvre de commentateur. Lorsqu'il s'est agi des *Provinciales*, que le même M. Faugère n'avait pas encore publiées, la tâche de M. H. s'est trouvée plus lourde ; il a

1. Voir *Romania*, t. XVI, art. signé G. Paris.

fallu choisir entre différentes leçons possibles, et le travail toujours si délicat de l'établissement du texte a dû précéder le commentaire.

On sait que les *Provinciales*, publiées à l'origine (en 1656 et 1657) sur des feuilles volantes de format in-4°, ont été ensuite, aux dates de 1657 et 1659, réunies en volumes in-12 et in-8°. Lequel de ces trois textes doit faire autorité? L'usage adopté généralement accorde la préférence à la dernière édition publiée du vivant des auteurs, parce qu'on suppose, à tort ou à raison, qu'ils ont pu en surveiller l'impression. Il fallait donc, semble-t-il, préférer à tous les autres le texte de 1659 [1]. M. H. n'a pas été de cet avis, et il faut l'en féliciter; Pascal, en effet, s'est interrompu tout à coup au moment de la publication de ses Lettres, et les raisons qui lui ont alors arraché la plume des mains l'ont empêché de revoir les éditions ultérieures; on peut affirmer que les corrections de 1657 et 1659 sont de Nicole, auquel Pascal a laissé toute latitude à cet égard. Dans ces conditions, il fallait adopter, comme l'a fait M. H., le texte de l'édition originale, qui lui-même a subi les corrections de Nicole, mais de concert avec Pascal. Il fallait aussi, pour donner pleine satisfaction aux lecteurs, tenir compte des variantes de 1657 et de 1659 en les indiquant au bas des pages; M. H. s'est contenté d'indiquer les variantes de 1659; une édition à l'usage des érudits devrait noter aussi celles de 1657 et même les différences que présentent entre elles des diverses éditions originales. M. H. s'en est tenu au recueil qui est à la Bibliothèque de la Sorbonne, il en existe d'autres dont l'examen lui aurait fourni des leçons précieuses à recueillir [2].

L'orthographe de M. H. est celle de nos jours, et l'on ne saurait trop l'en remercier, puisqu'il n'y avait pas d'orthographe établie au XVIII[e] siècle, et qu'en respectant le prétendu système orthographique de tel ou tel écrivain on respecte tout simplement le caprice d'un ouvrier typographe. Dans la 1[re] *Provinciale* seule, on serait obligé d'écrire à quelques lignes de distance *néanmoins* et *néantmoins; jusque-là* et *jusques-là;* ce *point* et ce n'est pas là le *poinct; response* et *reponse,* etc. M. H. s'y est refusé avec raison, mais il a cru devoir transcrire avec l'orthographe toute la première page de Pascal. L'idéal eût été d'en donner un fac-similé, chose aujourd'hui si facile, d'autant plus que dans cette

1. M. Faugère est allé plus loin : il a publié un premier volume des *Provinciales* d'après une copie manuscrite corrigée, à ce qu'il croyait, par Pascal lui-même en vue d'une édition postérieure à celle de 1659. Malheureusement les corrections ne sont pas, ne peuvent pas être de Pascal; je les ai examinées avec grand soin, neuf fois sur dix ce sont des altérations, des rajeunissements quand ce ne sont pas de véritables contre-sens. C'est du Pascal corrigé par un ignorant et par un sot. J'ai entre les mains une copie des *Provinciales* bien autrement singulière; elle provient d'un ami intime de Pascal et les *Petites Lettres* s'y trouvent tout entières *au style indirect!* Je me hâte d'ajouter qu'elle n'entrera jamais en ligne de compte pour l'établissement du texte.

2. M. Henry Michel, publiant en 1881 une édition classique des 1[re], 4[e] et 13[e] Provinciales (Paris, Belin 155 p. in-12) a eu l'heureuse idée de faire ce travail de collation; c'est un des mérites de cette petite édition, excellente à tous égards.

transcription l'on peut relever des fautes assez nombreuses et même une ligne passée.

Voilà pour l'établissement du texte; les variantes seules sont au bas des pages; quant aux notes, on est obligé de les aller chercher à la suite de chacune des Lettres, et ce système n'est pas, à mon avis, sans présenter quelques inconvénients. Le lecteur n'est jamais averti qu'il trouvera l'explication d'un passage; s'il lit ensuite les notes à la suite l'une de l'autre, il est obligé de chercher à quel endroit précis elles se rapportent et l'on a tout lieu de croire que beaucoup de lecteurs ne prendront pas cette peine. Le système adopté par M. H. dans son édition des *Pensées* me semble préférable; là en effet les notes proprement dites sont au bas des pages, et le commentaire trouve place à la suite de chacun des articles. Mais en fin de compte c'est un bien petit inconvénient; le lecteur sérieux en est quitte pour lire deux fois le texte de chaque Lettre, et c'est tout profit pour lui.

Il y a peu de chose à dire de ce commentaire, car en définitive il est ce que M. H. a voulu qu'il fût, et on lui saura gré d'être plus instructif que celui de M. Faugère même, dont le premier volume laisse si fort à désirer sous ce rapport. On peut seulement se demander si une édition définitive des *Provinciales* n'exigerait pas un commentaire plus développé et surtout plus précis. Ainsi, pour prendre seulement trois ou quatre exemples, nous lisons dans la 3e *Provinciale* (p. 47 de l'édition de M. Havet)! « Cependant M. Arnauld fait ses *Apologies*, où il donne en plusieurs colonnes sa proposition et les passages des Pères d'où il l'a prise..... etc. » La curiosité est excitée, on veut savoir ce que sont ces *Apologies* d'Arnauld, et M. H. donne, p. 56, l'explication suivante : Antonii Arnaldi epistola ad sacram Facultatem, au tome XIX p. 628, des Œuvres d'Arnauld (Lausanne 1775-1783). On doit croire qu'il s'agit simplement de la lettre latine visée par cette indication, et le mot de Pascal, *ses Apologies*, devient inexplicable. Ne fallait-il pas ajouter qu'il s'agit dans la phrase de Pascal de douze ou quinze factums analogues, les uns en latin, les autres en français? N'y avait-il pas quelque intérêt à faire voir à ce propos que le docteur Arnauld faisait ainsi durant toute l'année 1656 ses petites *Provinciales* à lui, et que Pascal ne paraît pas y avoir collaboré le moins du monde?

P. 59, M. H. parle du fameux *almanach* intitulé par les Jésuites : *La déroute et la confusion des Jansénistes*... et il dit que cet almanach était le prétexte d'une « *image coloriée.* » Mais s'il en était ainsi, les *Enluminures* de M. de Saci n'auraient pas leur raison d'être, car on ne peut pas enluminer une image coloriée. Aussi ne s'agit-il pas d'une estampe coloriée, mais bien d'une gravure sur cuivre ou sur acier d'une exécution très soignée dont les spécimens ne sont pas très rares.

Au bas de cette même p. 59, M. H. parle d'une réponse en vers aux Enluminures, et dit à propos de cette pièce de vers intitulée l'*Etrille du Pégase janséniste :* « Je ne la connais pas. » Mais il était possible de la

connaître; le P. Daniel en parle dans ses Entretiens de Cliandre et d'Eudoxe sur les Lettres au Provincial (1694), et il dit à la p. 78 que ce petit poème était du fameux père Le Moyne, auteur de la *Dévotion aisée*.

P. 164, à propos d'une 3e requête de l'Université, M. H. cite la *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus*, t. IV, à l'article Caussin, et l'on pourrait croire en lisant sa note que la susdite requête est du jésuite Caussin. La vérité est que cette 3e requête, présentée au Parlement le 7 décembre 1644 (et non le 9) est une réplique très vive à des libelles du P. Caussin et du P. Le Moyne (530 p. in-12). C'est un des épisodes de la lutte si curieuse et si peu connue que l'Université soutint de 1611 à 1644 contre la compagnie de Jésus. La morale des bons Pères y est attaquée avec la plus grande vivacité, et un historien des *Provinciales* ne saurait passer sous silence ces préliminaires de la grande bataille.

Cette dernière considération m'amène à parler de l'introduction que M. H. a placée en tête de son édition. Cette introduction est excellente à bien des égards; M. H. y établit d'une manière invincible la sincérité de Pascal; p. XIII, il le venge des légèretés de Voltaire « trop bon élève de ses maîtres » les jésuites. P. XV il s'exprime en termes d'une grande élévation sur le compte des Jansénistes « qui se sont opiniâtrés à rêver, et qui rêvent peut-être encore parmi nous, à l'heure qu'il est, une église intelligente et généreuse... » M. H. ajoute que la France « qui depuis longtemps a renoncé à les suivre, n'a pas cessé de les respecter. » Pourquoi donc p. LXXXVI associe-t-il Voltaire à Pascal en termes qui auraient profondément attristé l'auteur des *Provinciales*?

En outre, l'histoire littéraire ne me paraît pas jouer un rôle assez important dans cette introduction de M. Havet. Le public aimerait à savoir ce que fut l'édition princeps, combien il y a pour chacune des 18 lettres de spécimens différents, où et par qui ces lettres furent imprimées, quelle a été au juste la part de Pascal et celle de ses amis, dans la composition de telle ou telle d'entre elles, etc. M. H. n'a pas cru devoir s'appesantir sur ces questions, et c'est dommage, étant donnée la manière dont il a su faire l'histoire théologique et morale de l'œuvre de Pascal. M. H. fait très bien (p. XXXV et suiv.) l'historique des contestations dogmatiques qui ont été l'occasion des *Provinciales*; il lui eût donc été facile de suivre dans ses différentes phases, depuis 1594 jusqu'à 1656 la lutte de l'esprit français contre l'esprit des Jésuites, et je regrette vivement qu'il ne l'ait pas fait. S'il était gêné par le défaut de place, il pouvait, ce me semble, abréger un peu son chapitre sur la casuistique et les casuistes, chapitre qui lui ferait certainement des affaires avec les théologiens, s'il en existait encore de nos jours. Ainsi M. H. donne (p. III) une définition par trop arbitraire de la casuistique : « Elle consiste dit-il, dans l'art de retenir le pénitent aux pieds du prêtre, et de lui faire confesser tous ses péchés sans qu'il ait à

craindre que l'absolution lui soit refusée, refus qu'il n'est pas disposé à supporter. » Partant de là, M. H. en vient à dire (p. IV) : Les casuistes ont pour but de multiplier « les confessions, les communions, et toutes les espèces d'œuvres pieuses », et il ajoute presque aussitôt : « Casuistique et *morale relâchée* sont donc choses inséparables. » Je demanderai à M. H. la permission de contester cette définition de la casuistique. Le mot n'est pas dans Richelet, mais *casuiste* s'y trouve, et voici la définition qu'en donne cet auteur, contemporain de Pascal : « C'est celui qui entend, sait et explique les cas de conscience. » Le docteur Sainte Beuve, Pontas, Fromageau et quelques autres, auteurs de *Dictionnaire des cas de conscience*, sont donc des casuistes, et cependant on ne s'est pas avisé de leur imputer une morale relâchée. Le casuiste, disent les auteurs d'un Dictionnaire ecclésiastique et canonique imprimé en 1765, plus de cent ans après Pascal, est un « théologien instruit des devoirs de l'homme et du chrétien, qui est en état de lever les doutes que les fidèles peuvent avoir sur leur conduite, d'apprécier devant Dieu et devant les hommes la grièveté des fautes qu'ils ont commises, et d'en fixer la juste réparation. Il y en a de trop relâchés dont les décisions peuvent être pernicieuses. » Tous les directeurs de conscience sont donc plus ou moins des casuistes ; Bossuet l'était lorsqu'il écrivait à la sœur Cornuau : « Séparez vos doutes de vos confessions, car des doutes ne sont pas des péchés. » Le confesseur de Racine l'était en 1677 lorsqu'il l'empêchait de se faire chartreux et le condamnait au mariage ; Duguet l'était lorsqu'il composait à l'usage des âmes timorées son petit *Traité des scrupules*, et Cicéron, auteur du *de Officiis*, est un casuiste dans toute la force du terme. Il n'est donc pas vrai de dire que la casuistique ait été inventée pour attirer ou pour retenir le fidèle dans les filets du prêtre ; mais j'accorderai volontiers à M. H. que les Jésuites, ces maîtres en l'art de faire tache d'huile, comme disait le petit père André, (Introduction de M. H. p. XIII), ont corrompu la Théologie morale comme ils corrompaient la Théologie dogmatique, et je lui abandonnerai tous les casuistes de la société, à l'exception du seul Bourdaloue.

Mais il n'est pas nécessaire de prolonger une semblable discussion ; hâtons-nous donc de terminer cet examen en disant que l'édition des *Provinciales* publiée par M. Havet est excellente, et qu'elle est très supérieure à toutes celles qui ont paru depuis cinquante ans, sans en excepter, bien entendu, l'édition vraiment étrange dont M. Prosper Faugère n'a pu donner que le premier volume.

A. GAZIER.

---

229. — **Le conventionnel Bancal des Issarts,** étude biographique, suivie de lettres inédites, par Francisque MÈGE. Paris, Champion, 1887. In-8, 277 p. 5 francs.

On sait de Bancal, qu'il fut ami de Mme Roland et victime de Dumouriez. Ce n'était pas assez. M. Mège l'a remis en lumière et l'apprécie

à sa juste valeur. Il nous apprend que Bancal, élève du collège de Clermont-Ferrand, puis étudiant de l'école d'Orléans et avocat au parlement, entra dans le notariat et céda sa charge, parce qu'il avait « un goût décidé pour les lettres ». Il nous montre Bancal, de retour à Clermont vers la fin de 1788, résumant ses projets de réforme dans une *déclaration des droits*, revenant ensuite à Paris en février 1789 pour devenir électeur du district de Saint-Eustache et membre de la *Société ou club de 1789*, allant annoncer à Versailles l'attaque de la Bastille, accompagnant Bailly au-devant de Louis XVI. En septembre 1789, Bancal rentrait à Clermont et, là encore, il était nommé membre du comité permanent ; il portait à l'Assemblée constituante le vœu de la ville de Clermont pour le maintien de la province d'Auvergne dans son intégrité territoriale et administrative ; il se faisait admettre à la Société des amis de la Constitution, et, lorsqu'il revenait à Clermont, après avoir obtenu pour la ville le rang de capitale judiciaire et administrative, et pour le département de la Basse Auvergne un territoire étendu, il fondait une Société semblable à celle de Paris et il était chargé de la présidence. M. M. retrace l'activité que Bancal déploya pendant qu'il dirigeait la Société, ses premières relations avec la famille Roland où l'introduisit Lanthenas, son amour pour Mme Roland qui ne demeura pas insensible, mais qui voulait garder une « irréprochabilité absolue », son voyage en Angleterre. Au mois de juin 1791, Bancal proposait à la Société populaire de Clermont l'établissement de la République, puis devenait officier municipal et créait une Société centrale patriotique. Roland l'avait proposé pour le ministère de la justice et l'appelait à Paris ; il voulut même, après le 10 août, l'envoyer à Londres. Bancal préférait un siège à la Convention ; président de l'Assemblée primaire de Clermont, secrétaire de l'Assemblée électorale de Riom, il fut, le 7 septembre 1792, nommé le septième, sur les douze députés du département du Puy-de-Dôme. M. M. essaie de prouver que Bancal n'appartint pas à la Gironde et fut en réalité, indépendant de tous les partis. Il expose, d'après les discours et les brochures de Bancal, sa véritable pensée politique, ses idées de réformation sociale, ses projets sur l'organisation de l'instruction publique. Il résume le discours que Bancal prononça pour sauver Louis XVI, discours qui, « malgré ses redites, son désordre, ses imperfections, est un véritable acte de courage » (p. 101). Il retrace, autant que le permettent les documents, la part que prit Bancal aux pourparlers engagés entre Danton et les Girondins. On sait que le député du Puy-de-Dôme fut un des quatre commissaires de l'Assemblée envoyés à Dumouriez par le décret du 30 mars 1793 ; on connaît son arrestation, sa captivité à Olmütz. M. M. n'a pas retrouvé la protestation de Bancal, mais il raconte, d'après le rapport de Camus, la délivrance des prisonniers et leur retour en France. Bancal devint, de droit, membre du conseil des Cinq-Cents. Sa captivité l'avait transformé ; il reconnaissait désormais la « loi

sacrée de la religion » et il la proclama dans un livre confus et indigeste, le *Nouvel ordre social*. Lorsque le sort le désigna en 1797 parmi les membres qui cesseraient d'appartenir au corps législatif, il renonça pour toujours à la vie publique, se maria, et apprit l'hébreu. Il mourut à Paris le 27 mai 1826. Le travail de M. Mège s'ajoute dignement à ses précédents ouvrages sur Couthon et sur le Puy-de-Dôme pendant la Révolution. Il vaut surtout par les analyses des écrits et discours de Bancal, ainsi que par les lettres que Bancal écrivait de Paris à Clermont (p. 173-277); on y trouve trop souvent le jargon révolutionnaire, mais parfois de curieux détails, et ces documents achèvent de nous faire connaître cet ancien notaire, médiocre orateur et médiocre écrivain, qui aima Mme Roland, voulut tâter de la vie politique et finit dans le mysticisme.

A. Chuquet.

---

230. — **Catalogue** des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale, par Henri Lavoix, conservateur adjoint du département des Médailles. 1er vol. Khalifes Orientaux. Gr. in-8. Paris, 1887. Imprimerie Nat. L et 547 p., x pl. héliogr.

La Bibliothèque nationale, qui a déjà publié de nombreux catalogues de ses imprimés et manuscrits, va enfin, suivant l'exemple donné par le *British Museum* qui en est au onzième volume, faire connaître au public lettré les richesses numismatiques qui dépendent du département des Médailles et antiques. Le volume qui vient de paraître et qui est le premier de la collection, est consacré à la Numismatique musulmane et spécialement aux Khalifes orientaux, c'est-à-dire aux monnaies des successeurs de Mahomet et des Omeïades et Abbassides depuis l'Hégire jusqu'en 658 de cette ère, date de l'extinction du Khalifat de Baghdad. L'ouvrage contient la description de près de 1700 pièces dont près du tiers en or, le cinquième en bronze et le surplus en argent. La plus grande partie des monnaies d'or, et en général les plus remarquables de toute la série, proviennent de l'ancienne collection de Soubhi pacha ancien ministre à Constantinople, qui a été malheureusement dispersée, mais dont cependant la plus grosse partie a pu être acquise pour notre cabinet des médailles, en 1882. C'est de cette origine que proviennent le fameux dirhem frappé par Ali en l'an 48 Hég. à Bassorah, et ceux émis par Abd-el-Melek à Merv en 73, 76 et à Damasc en 75, c'est-à-dire pour des années jusqu'alors inconnues dans les autres collections d'Europe où les plus anciens étaient de l'an 79. Quant à l'or, notre collection française possède des dinars des années 76 et 77 avec effigie qui sont contemporains de la réforme d'Abd-el-Melek.

Il est difficile de faire en quelques lignes le compte-rendu critique d'un travail aussi considérable que le catalogue de M. L. Je me contenterai de donner un aperçu de ce travail et de la manière dont il a été conçu. La description des monnaies de cette première période du mon-

nayage arabe comprend : 1° Les monnaies émises par les premiers conquérants arabes à l'imitation des pièces byzantines qui circulaient alors en Syrie, en Mésopotamie et en Égypte, et avec l'effigie des empereurs grecs ; quelques-unes sont datées des années 17 à 23 H. ; 2° Monnaies au type byzantin, mais à l'effigie d'Abd-el-Melek, toutes en cuivre avec légendes coufiques ; c'est à cette époque qu'appartiennent les deux dinars de 76 et 77 ; 3° Monnaies à légendes latines frappées en Afrique et en Espagne après la conquête arabe sur le type des monnaies latines qui avaient cours dans ces provinces. La plupart sont en or et datées des années de l'indiction correspondant à 86-97 de l'Hég. La lecture de ces pièces offrait de grandes difficultés dont M. L. a habilement triomphé ; 4° Monnaies au type sassanide frappées en Perse et dans le Taberistân par les gouverneurs arabes et les Khalifes à l'effigie de Chosroès ou de Yézdegerd avec des légendes pehlvies et coufiques ; 5° Réforme d'Abd-el-Melek, c'est-à-dire refonte générale de toutes les monnaies payennes, suppression des images et adoption d'un type uniforme purement musulman, c'est le dirhem de l'an 73 qui est le plus ancien ; 6° Monnaies des Omeïades et des Abbassides ; sauf de très rares exceptions, on a toute la série des Khalifes en or et en argent.

La classification adoptée par M. Lavoix est celle de tous les catalogues de numismatique, c'est-à-dire par ordre de métal et d'ateliers monétaires et pour chaque atelier, en suivant l'ordre des années. Je considère cette méthode comme défectueuse, car elle rend les recherches difficiles à l'historien et à l'archéologue : l'ordre chronologique devrait être dans chaque règne la base de toute classification, quel que soit le métal ou le lieu d'émission, car il est le seul naturel et indépendant de la fantaisie des collectionneurs. Les fautes typographiques sont très légères, elles portent pour la plupart sur la transcription des noms propres arabes. Il y a peut-être aussi quelques attributions douteuses, principalement dans les monnaies de bronze, mais il faut tenir compte de la difficulté du déchiffrement. D'une manière générale on peut dire que ce premier catalogue de numismatique musulmane fait honneur à son auteur comme au grand établissement qui le publie.

E. Drouin.

CHRONIQUE

FRANCE. — Paraîtront prochainement, chez Ernest Thorin : 1° Le IV^e fascicule du *Liber pontificalis*, texte, introd. et comment., par M. l'abbé L. Duchesne ; 2° *Antonin le Pieux et son temps, essai sur l'hist. de l'empire romain au milieu du II^e siècle* (138-161), par M. F. Lacour-Gayet ; 3° *Histoire de l'éducation dans l'ancien Oratoire de France*, par le R. P. Lallemand ; 4° *Traité des études historiques*, par Jean Moeller, avec additions par Ch. Moeller.

— M. Alfred Franklin avait déjà publié deux volumes de la série qu'il entreprend sous le titre : *La vie privée d'autrefois, arts et métiers, modes, mœurs, usage des Parisiens du XIII^e au XVIII^e siècle*, d'après des documents originaux et inédits. (Pa-

ris, Plon.) Ces deux premiers volumes étaient intitulés, le premier : *Les soins de toilette, le savoir-vivre*, et le deuxième : *L'annonce et la réclame, les cris de Paris.* Deux volumes nouveaux viennent de paraître : l'un, *La mesure du temps, clepsydres, horloges, montres, pendules, calendrier* (in-8°, 237 p. 3 fr. 50); l'autre, *La cuisine* (in-8°, 265 p.).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 mai 1888.

Le ministre des affaires étrangères transmet à l'Académie un télégramme de M. Massicault, résident général de la République française à Tunis, qui rend compte des fêtes de l'inauguration du musée archéologique du Bardo. M. René de la Blanchère, directeur du service beylical des antiquités et des arts, M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, et M. Georges Perrot, directeur de l'Ecole normale supérieure, ont prononcé des discours très applaudis. M. de la Blanchère a été nommé chevalier de la Légion d'honnenr. Le bey a exprimé toute sa satisfaction des résultats obtenus par la direction des antiquités. Il a conféré à M. Wallon la grand'croix de l'ordre du Nichan, et aux deux autres délégués de l'Académie des inscriptions, M. Georges Perrot et M. Héron de Villefosse, la croix de grand-officier.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'Académie l'ampliation d'un décret en date du 30 avril, par lequel le président de la République a approuvé l'élection de M. Miklosich à la place d'associé étranger laissée vacante par la mort de M. Fleischer.

M. Edmond Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie de nouveaux détails sur les fouilles entreprises par le R. P. dom Germano, passioniste, dans le sous-sol de l'église des Saints-Jean-et-Paul, sur le mont Célius.

M. Emile Senart donne quelques détails sur son dernier voyage dans l'Inde. Il est allé à Shahbaz-Garhi, à Mansera et à Girnar, visiter et examiner les inscriptions du roi Açoka. Il signale surtout à l'attention de ses confrères le XII^e édit, récemment découvert à Shahbaz-Garhi par le capitaine Deane. Il annonce l'intention de publier prochainement les résultats philologiques des études qu'il a faites sur ces monuments

M. Abel des Michels commence la lecture d'une étude sur l'ancienne ville de Ye d'après les documents chinois. Cette ville, qui s'appelle aujourd'hui Lîn tchâng hién, fut la capitale des rois huns de la dynastie des Tchao postérieurs, plus de cent ans avant l'invasion des Huns en Europe. Elle renfermait un grand nombre de monuments, travaux d'art, parcs magnifiques, dont la description donne une idée à la fois étrange et grandiose et prouve à quel degré de civilisation était arrivée alors la nation des Huns.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : B. Petriceicu-Hasdeu, *Etymologicum magnum Romaniæ, dictionarul limbei istorice si poporane a Românilor*, t. II, fasc. 2 *(Apuc-Ariciu)*; — par M. Jules Girard : *Revue des études grecques*, publiée par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, 1re livraison.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 2 mai 1888.

M. Bouchot est élu membre ordinaire de la Société en remplacement de M. Riant, démissionnaire.

M. Molinier communique une plaquette milanaise du XVI^e siècle, appartenant à M. A. Picard et reproduisant une gravure de Léonard de Vinci.

M. Müntz expose ses observations sur l'imitation de l'antique dans les œuvres de l'art italien primitif. Ces imitations sont très fréquentes en Toscane ; elles sont fort rares au contraire dans l'Italie du Nord. M. Courajod fait remarquer que dans ces imitations, le sens de l'antique ne se relève que sous le ciseau de Nicolas de Pise. Il pense que la renaissance italienne de la fin du XIV^e siècle ne procède pas de ces premiers essais.

M. Ruelle communique des renseignements sur la découverte d'un fragment de l'*Oreste* d'Euripide dans un papyrus de Vienne.

Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 28 mai — 1888

Sommaire : 231. Speijer, Syntaxe sanscrite. — 232. Chiappelli, Etudes d'ancienne littérature chrétienne. — 233. Van Gelder, Les Gaulois en Grèce et en Asie. — 234. Pfleiderer, La question de Platon. — 235. Münsterberg, La volonté. — 236. Maué, Le præfectus fabrum. — 237. A. Leroux, Nouveaux documents sur la Marche et le Limousin. — 238. Publication de la ville de Toulouse. — 239. Doumic, Eléments d'histoire littéraire. — 240. Sicard, Les études classiques avant la Révolution. — 241. Lemas, Etudes sur le Cher pendant la Révolution. — 242. De Zeissberg, L'abandon de la Belgique et le soulèvement de la Pologne. — 243. Cosquin, Contes populaires de Lorraine. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

231. — **Sanscrit Syntax,** by Dr. J. S. Speijer, with an introduction, by Dr. H. Kern. Leyden, Brill, 1886. In-8, x et 402 pages.

L'ouvrage de M. Speijer est le premier traité complet de syntaxe sanscrite publié en Europe. Tandis que les recherches sur la phonétique et la morphologie du sanscrit se poursuivent sans interruption depuis la création de la grammaire comparée, la syntaxe reste négligée et mal connue. Elle doit sans doute cette défaveur à son originalité même, qui la rend moins utile à l'étude des langues européennes, et aussi à la doctrine des grammairiens hindous qui n'ont jamais partagé comme nous les faits grammaticaux en deux grandes classes et qui ont disséminé les lois de syntaxe dans l'étendue de leurs ouvrages; il faut reconnaître, d'ailleurs, que Pânini et ses successeurs avaient trop le génie de l'analyse artificielle, et trop peu le sentiment de la vie du langage pour accorder autant de soin aux éléments de la phrase qu'à ceux du mot. Les grammaires sanscrites publiées en Europe sont faites pour la plupart d'après les modèles orientaux. Seule peut-être la grammaire pratique de Monier Williams (Oxford, 1857) accorde un chapitre spécial, mais peu étendu, à la Syntaxe. L'admirable ouvrage de Whitney, (Leipzig 1879), si riche en observations de toute sorte, contient à chaque chapitre une quantité de données et d'informations qui ont souvent servi de base aux investigations de M. Speijer. Les beaux travaux de Delbrück, et de l'Ecole américaine, ne sauraient entrer ici en ligne de compte, car ils portent exclusivement sur la langue védique, qui diffère de la classique plus encore peut-être par la construction que par le vocabulaire. Les ressources que fournissait à M. S. la philologie occidentale se bornaient à un livre, [1] qu'il paraît avoir ignoré, et à trois

1. Scherzl : *Syntaxe de l'ancienne langue indienne* (en russe). *I Syntaxe d'accord, usage des nombres, les cas.* (Kharkoff 1883, 8°). L'auteur a, en dépit du titre, étendu ses recherches à la langue classique.

dissertations, [1] dont une seule méritait d'être sérieusement consultée. Dans l'Inde où le sanscrit s'enseigne encore d'une façon pratique et sert à des usages littéraires, parfois même à la conversation savante, la syntaxe a été l'objet de plusieurs travaux récents. M. S. avoue ses emprunts à la *Grammaire supérieure* d'*Anundoram Borooah* (Calcutta, 1879). Il aurait pu également mentionner et mettre à profit la syntaxe de Vaman Shivram Apte [2].

Sans s'astreindre à suivre aveuglément les classifications adoptées pour l'étude du grec et du latin, M. S. a divisé la syntaxe en six sections : I. Remarques générales sur la construction de la phrase; II. « Syntaxis convenientiæ et syntaxis rectionis »; III. Les différentes classes de noms et de pronoms; IV. Syntaxe du verbe; V. Syntaxe des particules; VI. La liaison des phrases. M. S. a classé sous ces six rubriques les règles posées par les grammairiens hindous et européens et aussi celles qu'il a relevées lui-même au cours d'une longue pratique. Il les illustre abondamment d'exemples choisis dans un grand nombre d'œuvres diverses : épopées, drames, fables, etc., et accompagnés tous de renvois scrupuleux. Malheureusement, M. S. a oublié de nous dire quelles éditions il citait; le lecteur cherche en vain un index bibliographique qui l'oriente; en présence des multiples éditions des textes classiques, il hésite et s'arrête découragé. L'exemple donné perd aussi de sa valeur, du moment qu'on ignore la valeur critique du texte auquel il est emprunté. Il y a là une addition qui s'impose à M. S. pour la seconde édition.

M. S. s'est sagement restreint à la langue classique, sans se permettre d'incursion dans les Védas. Mais le terme de langue classique exige lui-même une définition; il est évident qu'on ne peut comprendre sous cette désignation tous les écrits postérieurs à la littérature védique, de quelque date qu'ils soient; c'est déjà un mal assez fâcheux, quoique nécessaire, d'avoir à exclure de parti-pris tous les textes d'Upanishads et de Sûtras, d'âges si différents et parfois si récents. Si artificiel que soit le sanscrit classique, il faut y admettre des degrés de plus ou de moins : le Kathâ-Sarit-Sâgara ne peut être rangé sur la même ligne que le Mahâ-Bhârata; le Bhoja-prabandha peut moins encore être cité au même titre que Çakuntalâ. La chronologie littéraire de l'Inde est sans doute fort obscure; ce n'est pas la nuit pourtant. Sans prétendre à une chronologie absolument précise, M. S. pouvait donner au lecteur des indications approximatives sur l'âge des textes qu'il cite et la valeur qu'il convient de leur attribuer.

1. 1° Johœntgen : *Specimen syntaxeos linguæ sanscritæ, nempe particulæ quædam doctrinæ de significatu formarum grammaticarum auctore Pâninio* (Berlin, 1858); 2° Siecke : *De Genetivi in lingua sanscrita imprimis vedica usu.* (Berlin, 1869); 3° F. de Saussure : *De l'Emploi du Génitif absolu en sanscrit.* Genève 1881.

2. V. S. Apte ; *The student's Guide to sanscrit composition, being a treatise on sanscrit Syntax.* (Poona, 1881).

Le travail de M. S. pose un autre problème de chronologie que l'auteur a laissé de côté avec raison, car la solution en exige des efforts multiples et combinés; M. S. l'a du moins rendue plus facile en élucidant un des termes. Quel est le rapport réel entre la langue des classiques et les règles de Pâṇini? On a remarqué depuis longtemps que les Sûtras ne sont pas toujours en parfait accord avec l'usage des bons écrivains. M. S. prend un à un les sûtras relatifs à la syntaxe; il en discute parfois le texte et souvent le sens à l'aide des plus fameux commentaires : le Mahâ-Bhâshya et la Kâçikâ; juste ou non, son interprétation mérite donc toujours d'être sérieusement examinée. Mais la valeur de ses observations ne fait sentir que plus vivement l'absence d'une table des sûtras cités et critiqués dans l'ouvrage.

Tel qu'il est, ce livre rendra certainement de précieux services. Il donnera aux étudiants l'intelligence plus nette de la phrase sanscrite, le sentiment plus délicat des nuances de la pensée par une connaissance plus précise des ressources de la langue; il servira de base indispensable aux spécialistes qui voudront reprendre dans le détail tel ou tel groupe de faits, telle ou telle règle particulière, en étudier le jeu dans un ouvrage ou chez un auteur déterminé, ou l'éclairer au moyen de documents nouveaux, en particulier à l'aide des commentaires indigènes. Enfin les philosophes trouveront dans la syntaxe de M. Speijer de curieuses indications sur la psychologie de ces Aryas lointains, dont le vocabulaire est presque identique à celui des Grecs et Latins, et qui cependant, pour exprimer leurs pensées, ont créé des moyens d'expression si différents.

Sylvain Lévi.

---

232. — **Studii di antica letteratura cristiana**, per Alessandro Chiappelli. Torino, Lœscher, 1887. In-8, viii et 239 p.

Je ne puis pas ouvrir une des œuvres si distinguées que les savants italiens consacrent depuis vingt ans aux questions de la critique et de l'histoire religieuses sans y lire des plaintes sur l'indifférence du public auquel il s'adressent. Je constate toutefois qu'ils arrivent à se faire imprimer et éditer. Qu'ils ne s'imaginent pas que nous sommes logés à meilleure enseigne! Lorsque nous parvenons à faire paraître nos travaux sans trop y mettre de notre bourse, nous nous estimons fort heureux. Quant à l'insuffisance des bibliothèques publiques, dont gémit également M. Chiappelli, je lui dirai qu'à Paris — je dis *à Paris* — il n'y avait pas, avant 1870, une seule bibliothèque où fussent réunis les ouvrages les plus élémentaires sur la littérature biblique et chrétienne. Aujourd'hui l'essentiel se trouve aux Hautes-Études (Bibliothèque de l'Université) et à la Faculté de théologie protestante.—Le plus gros morceau du présent volume est consacré à un curieux document, récemment mis au jour, la *Doctrine des douze apôtres*. M. C.

nous en donne la traduction accompagnée de notes qui discutent le texte et le sens, puis des études très complètes fixant l'âge du livre par la comparaison avec le *Pasteur d'Hermas* et *l'Épitre de S. Barnabé*. C'est là une importante contribution à l'étude de l'ancienne littérature chrétienne. Signalons encore l'essai sur *La légende de l'apôtre Jacques de Compostelle* et l'étude sur un *Fragment d'un cinquième évangile*. Tout cela est traité d'une façon très solide et présenté sous une forme agréable.

M. VERNES.

---

233. — H. van GELDER. **De Gallis in Graecia et Asia.** Thèse de doctorat. Amsterdam, 1888. In-8 de 302 p.

Cette thèse est bien travaillée; l'auteur a lu tous les textes anciens et la plupart des ouvrages modernes [1] qui se rapportent à son sujet, et sa critique est généralement sensée. Mais il n'a pas réussi, ni peut-être même cherché, malgré un abus de fleurs de rhétorique, à donner la vie et l'intérêt à son exposé; il s'égare dans des digressions trop nombreuses, apporte peu de résultats nouveaux [2] et écrit un latin souvent redondant ou incorrect [3]. Il a raison de mettre en doute la valeur scientifique actuelle de l'*Histoire des Gaulois* d'Amédée Thierry, mais il aurait pu s'inspirer des qualités littéraires de son devancier. Peut-être M. Van Gelder n'est-il pas en mesure de les apprécier; on le croirait en lisant la 21e *Position* à la suite de sa thèse : *In Gymnasiis nostris linguas recentiores nullas docere oportet, praeter nativum nostrum sermonem et unam linguam, aut Anglicam, aut Germanicam*. Recommandé à l'*Alliance française*.

Voici maintenant quelques observations de détail, qui sont loin d'ailleurs d'épuiser ma liste d'*errata*.

Dès le début (p. 1), l'auteur affirme que les Gaulois qui ont envahi la Grèce et l'Asie au IIIe siècle av. J.-C. venaient de la Gaule chevelue (*e Gallia transalpina*). Cette opinion lui paraît même incontestable. Elle est cependant aujourd'hui fort battue en brèche, et tout porte à croire

---

1. M. Van G. cite parfois de seconde main et commet alors de plaisantes méprises : c'est ainsi que, p. 119, il distingue et oppose même « Valens, *Historia Seleucidarum* », et « Foy-Vaillant, *Seleucidarum imperium* », qui sont un seul et même ouvrage.

2. En voici deux cependant que je crois incontestables : 1° le prétendu chef galate Ariamne (Phylarque chez Athénée, IV, p. 150) est identique au roi de Cappadoce Ariaramne; 2° l'article de Suidas sur Παιδοπολίτης (fils du tétrarque Ortiagon) est extrait de Polybe (on devrait même le faire figurer désormais parmi les fragments du livre 22).

3. *Fluvium* considéré comme un neutre (p. 41); *copiae* PROFECTI *erant* (p. 23); *Ovidius* DEPINGUIT (?? p. 100); *persuadet* ME (119), etc. A côté de ces gros solécismes, des « batavismes » : *apud diversos reges* (p. 141); *libertas, non regnum, victor discedit* (p. 115). L'auteur ne dit presque jamais *tunc*, mais *tunc temporis*, ce qui est d'abord verbeux, et ensuite d'une latinité médiocre.

qu'encore au IVe siècle avant notre ère le centre de gravité de la race gauloise était la vallée du haut Danube, et non pas la France actuelle. Quant à supposer que l'invasion galate en Orient se rattache aux défaites que les Romains infligèrent vers 283 aux Boïens et aux Sénons, c'est là, malgré l'autorité de Strabon [1], une hypothése purement gratuite et qui n'a même pas pour elle la vraisemblance.

A la p. 60, l'auteur explique la légende de la défense miraculeuse de Delphes en supposant que les prêtres d'Apollon se déguisèrent en demi-dieux : *ipsi vestibus mutatis Pyrrhum, Laodocum, Hyperochum, Phylacum egerunt.* Voilà qui sent un peu trop son Voltaire.

P. 104. Il n'est pas exact qu'une des monnaies du roi thraco-galate Cavarus porte la tête laurée *du roi :* c'est, en réalité, une tête d'Apollon ; les portraits laurés n'apparaissent qu'à l'époque romaine.

A la p. 110, M. V. G. s'occupe d'un passage obscur d'Appien *(Illyrica,* cap. 5) relatif à une expédition de Lucius Scipion contre les Scordisques, les Mœdes et les Dardaniens; cette expédition, qui se termina par un compromis et le partage du butin de Delphes, aurait eu lieu peu avant les guerres civiles, la 32e année après le premier choc entre Romains et Celtes (δεύτερον καὶ τριακοστὸν ἔτος ἀπὸ τῆς πρώτης ἐς Κελτοὺς πείρας.) Ce témoignage, absolument isolé, a déjà exercé sans succès la sagacité de plusieurs commentateurs. Schweighäuser croyait qu'il s'agit de L. Scipion l'Asiatique et que cette campagne eut lieu peu avant le passage des Romains en Asie; pour mettre la chronologie d'Appien d'accord avec cette hypothèse, il corrigeait δεύτερον καὶ τριακοστὸν en διακοσιοστὸν. (Les 200 ans comptés à partir de la prise de Rome par les gaulois.) M. V. G. propose une correction moins violente : il change τριακοστὸν en τριακοσιοστὸν, ce qui, en partant toujours de l'an 390, nous mène en 88 : le L. Scipion en question aurait été le futur consul de l'an 83. Cette explication ne paraît pas plus satisfaisante que celle de Schweighäuser : car le Scipion en question paraît n'avoir jamais exercé de commandement militaire, et en l'an 88 av. J. C., Rome absorbée par les embarras de la guerre sociale et de la guerre mithridatique n'avait ni un homme ni un écu à envoyer en Illyrie. Je suis porté à croire, en considérant le contexte, qu'au lieu de L. Cornélius *Scipion,* l'auteur latin copié par Appien a voulu parler de L. Cornélius *Sulla.* Il serait alors tout simplement question de l'expédition de Sylla contre les barbares voisins de la Macédoine, dans l'intervalle qui s'écoula entre les préliminaires de Délium (hiver 86-85) et la paix de Dardanus (84) [2]. « Le partage de l'or de Delphes » serait une allusion plus ou moins mal comprise au pillage du temple de Delphes par Sylla l'année précédente. Il est remarquable que Plutarque, comme Appien, voit dans ce

1. Il fallait renvoyer à Strabon, V, p. 212, et non IV, p. 195, qui dit tout autre chose.

2. Cf. Appien *Mith.* 55; Licinianus, p. 35 Bonn, etc.

fait une des origines des guerres civiles et finalement de l'établissement de la monarchie à Rome [1].

P. 171, il est question de la victoire plus célèbre que connue d'Attale sur les Gaulois. M. V. G. se hâte un peu trop de rejeter le récit de Justin d'après lequel cette victoire aurait été remportée, non sur les Galates en tant que peuple, mais sur Antiochus Hiérax, à la tête des mercenaires gaulois, qui lui avaient fait gagner la bataille d'Ancyre. Si ce renseignement ne se trouvait que dans Justin, j'en ferais volontiers bon marché; mais il résulte également de plusieurs inscriptions récemment découvertes à Pergame, et que M. V. G. connaît bien puisqu'il les cite un peu plus haut; en outre Eusèbe (c'est-à-dire Porphyre) dont le récit est ici très complet [2], dit expressément que les deux victoires décisives d'Attale furent remportées sur Antiochus (que le traducteur arménien travestit en Antigone). Je ne crois donc pas qu'il y ait lieu d'admettre avec M. V. G. une campagne *séparée* des Gaulois contre le dynaste de Pergame. Il va sans dire, d'ailleurs, que Justin, suivant son habitude, a beaucoup trop rapproché la bataille d'Ancyre et la défaite finale d'Antiochus; entre les deux événements il a dû se passer une dizaine d'années pendant lesquelles l'Asie-Mineure fut terrorisée par Antiochus et ses Galates. C'est même cette longue oppression qui explique pourquoi les populations exaspérées finirent par se grouper autour du dynaste de Pergame, comme, au temps de l'invasion cimmérienne, elles s'étaient ralliées autour du roi de Lydie. A quatre siècles de distance l'histoire s'est répétée dans ces régions avec une étonnante fidélité [3].

J'ai reproché plus haut à M. V. G. ses digressions; elles sont d'autant plus regrettables qu'en général il y accumule les petites erreurs. Ainsi aux p. 113 et suivantes, à propos du démembrement de l'empire de Séleucus, il parle de satrapes héréditaires du Pont, de la Cappadoce et de la Bithynie sous les Perses — ancienne erreur, maintes fois réfutée; il place Cius sur l'Euxin, entre Chalcédoine et Amastris (en réalité cette ville est située sur la Propontide). Un peu plus loin (p. 155), sur la foi d'une inscription pleine de rodomontades officielles, il attribue sérieusement à Ptolémée Evergète la conquête « de la Babylonie, de la Susiane, de la Médie et de la Perse ».

1. Plutarque, *Sylla*, 12.

2. Ed. Schœne, I, 253.

3. Je rejette en note quelques moindres erreurs. L'Ariobarzane qui vers 270 repousse une invasion égyptienne avec le secours des Galates est le fils de Mithridate Ctistès et non un roi de Cappadoce (p. 147). — Où M. Van Gelder a-t-il vu (p. 181) que la rivière d'Ancyre s'appelle Sangarius, comme le fleuve où elle se jette? — Le *Castellum Luceium* que Cicéron donne pour résidence à Déjotarus (*pro Dejotaro*, VII, 21) doit être changé, d'après le Βλούκιον de Strabon, en *Blucium* et non en *Peium*, comme le propose M. V. G. (p. 186). — L'auteur admet trop facilement l'opinion de M. Perrot sur la prompte disparition de la langue Celtique en Galatie (le texte de Pline, VII, 10 qu'il cite à ce sujet, y est tout à fait étranger). Il me sera permis de renvoyer à ma *Lettre à M. Perrot* dans la *Revue archéologique* de 1886. — Le chef galate ami de Pharnace s'appelait Gaezatorix et non Gaesatorius (p. 257).

Mais c'est surtout à propos du Pont que M. Van Gelder a la main malheureuse. Il range, sans aucun fondement, le roi du Pont (lequel?) parmi les auxiliaires d'Antiochus le Grand dans sa guerre contre les Romains (p. 218)[1]. Il fait de Mithridate Evergète le fils de Pharnace, tandis qu'il était son frère (p 277). Il croit que la Phrygie fut enlevée à ce prince dès l'an 126, oubliant que le discours de C. Gracchus *de lege Aufeia* (conservé par Aulu Gelle), où il est question de l'affaire comme encore pendante, n'a pu être prononcé avant 122. Il donne, je ne sais pourquoi, Scaurus pour chef à l'ambassade qui réclame de Mithridate Eupator l'évacuation de la Paphlagonie. Il qualifie de *legatio* la propréture de Sylla en Cilicie et lui fait combattre Mithridate (au lieu de Gordius) en Cappadoce. Enfin, il affirme que Mithridate avait promis en 75 la Galatie à Sertorius *(quam Sertorio spoponderat)*, tandis que c'est au contraire Sertorius qui promit la Galatie à Mithridate, comme ne faisant pas partie intégrante du territoire romain.

Ce sont là, si l'on veut, de petites taches, mais elles déparent inutilement un ouvrage utile, et qui l'eût été davantage si l'auteur l'avait réduit de moitié.

Théodore Reinach.

---

234. Edm. Pfleiderer. **Zur Lœsung der platonischen Frage.** Fribourg en Brisgau, Mohr (Siebeck), 1888. In-8, 116 p. 3 mark 20.

235. — H. Münsterberg. **Die Willenshandlung.** Fribourg, Mohr, 1888. In-8, 163 p. 4 mark,

L'on peut passer bien des choses à l'amour-propre froissé ; bien des choses, mais non pas toutes. L'*Héraclite* de M. E. Pfleiderer, qui n'était pas bon, a été critiqué vivement par Diels dans le premier fascicule de l'*Archiv* de L. Stein. M. Pfl. trouve bon de riposter par onze pages violentes, semées d'expressions comme *Bornirtheit*, *Brodneid*, *Gehässigkeit*. Les grossièretés sont de mauvaises raisons. Les lecteurs qui connaissent M. Pfl. et qui connnaissent Diels feront la comparaison, et jugeront. Mais il est bon que M. Pfl. sache que ces tentatives d'intimidation sont superflues. Il faut qu'il soit entendu que la critique a le droit de dire ce qu'elle pense, sans que les intéressés se croient autorisés à parler de coteries et d'inimitiés personnelles.

M. Pfl. reprend, en la modifiant, la thèse de Krohn relativement à la composition de la République. Il pense que le dialogue fut écrit et publié en trois fois : Phase A, livres I à V, 471 c, VIII, IX ; Phase A-B (de transition) livre X. Phase B, fin du livre V, liv. VI et VII. L'hypothèse, en ces matières, importe moins que la manière dont on la démontre. Je me contenterai donc de montrer par quelques exemples ce qu'il

1. A propos du traité de paix qui suivit cette guerre, M. V. G. n'aurait pas dû ressusciter une conjecture malheureuse de Mommsen (sur Tite-Live XXXIII, 38 *ad Taurum amnem* au lieu de *Halyn!*) à laquelle son auteur même a renoncé depuis longtemps (cp. Hist. Rom. 5e éd. p. 751).

faut penser de la méthode d'interprétation et d'argumentation de M. Pfleiderer.

P. 26. Il est inexact que VII, 538 d, il soit question d'une contamination de l'âme par le corps; le passage ἐπιτηδεύματα ἡδονὰς ἔχοντα..... porte contre la sophistique et la rhétorique. C'est la polémique du *Gorgias*.

Id. Il est inexact que VI, 491 b, l'ἀνδρεία et la σωφροσύνη perdent toute valeur. Il est dit que toutes les vertus prises isolément, sans le νοῦς et l'ἀλήθεια qui fait le philosophe, peuvent mener l'âme à sa perte [1].

P. 27. Il est inexact que I, 346 e, signifie que le sage ne veut point du gouvernement; il est dit que l'on ne veut (en général) accepter le gouvernement que contre compensation (μισθὸν αἰτεῖν) parce que l'exercice de toute fonction profite uniquement à celui en vue de qui elle existe.

P. 28. Il est inexact que VII, 518 c, signifie que les autres vertus sont rejetées comme corporelles; il est dit qu'elles sont développées par l'exercice comme les qualités du corps, prises comme exemple (518 b sq. la vue). Il faut entendre ἐγγύς τι εἶναι τῶν τοῦ σώματος (ἀρετῶν).

P. 29. Il est inexact que VII, 522 c, la musique soit écartée comme dénuée d'importance. La musique et la gymnastique ont et conservent leur place dans l'éducation antérieure. Il s'agit maintenant de trouver le μάθημα qui élève l'âme ἀπὸ τοῦ γιγνομένου ἐπὶ τὸ ὄν (522 d) [2].

P. 39. Il est de pure fantaisie de trouver dans le passage X, 597 b, c, 598 a, où il est question de l'idée du lit qui est ἐν τῇ φύσει, un degré intermédiaire de la théorie des idées, de traduire ἐν τῇ φύσει par « auf irdischem Boden », et de comprendre par là le degré inférieur de la série des idées, le lieu du prolétariat idéal (!!)

P. 40. Il est de pure fantaisie de voir dans le θαυμαστὸς σοφιστής (X, 586 c, d) qui n'est qu'une innocente ironie, une sorte d'allusion au *Sophiste*, et d'en abuser pour dater ce dialogue.

P. 47-sqq. Il est d'une fantaisie intempérante de trouver dans le *Banquet* 210 b-212 a une sorte de récit du progrès d'esprit de Platon, et de voir dans le passage 209 a, sqq. une allusion *incontestable* à la phase A, et à ses projets de réforme politique.

L'on peut juger à présent la méthode d'interprétation de M. Pfleiderer. Voyons comment il argumente. Je résume fidèlement (p. 50-56). Le *Sophiste* (217 a) annonce une trilogie : *Sophiste*, *Politique*, *Philosophe*. Où est le *Philosophe?* Et d'abord, le premier terme ne peut être le *Sophiste*, qui est le dialogue le moins réussi de Platon : c'est incontestablement l'*Euthydème* (!) qui est « unbedingt » (!) de la même époque (!)... Le *Philosophe*, ce doit être *Rép.* VI et VII. Après les deux né-

1. Il est également inexact que VI, 504 d, la δικαιοσύνη perde toute importance; les quatre vertus sont des parties de la δημοτικὴ ἀρετή (500 d) et ne reçoivent toute leur valeur (505 a) que de l'idée du bien.

2. J'ajoute qu'il est inexact d'opposer (p. 32) l'optimisme de la phase A (de M. Pfl.) au pessimisme de la phase B. Si l'on peut parler de pessimisme quelque part, c'est bien à propos de la loi fatale (VIII, 546) qui condamne la cité parfaite.

gations, la synthèse positive. Le *Philosophe*, publié d'abord séparément, fut ensuite incorporé dans la *République*. D'ailleurs Platon s'est trahi. Il dit, VI, 484 a : nous avons défini les philosophes et ceux qui ne le sont pas διὰ μακροῦ λόγου. Or, ce μακρὸς λόγος, ce ne peut être *Rép.*, V, 473-480, quelques pages seulement. Ce sont les dialogues *Sophiste-Euthydème* et *Politique* [1].

La méthode critique de l'auteur se révèle tout entière dans un dernier exemple (p. 73). Il est dit, *Rép.*, VIII, 543 a : βασιλέας δὲ αὐτῶν εἶναι..., etc. Or le livre VIII appartient à la phase A. Donc βασιλέας est une addition postérieure à la publication primitive ; Platon a effacé ἄρχοντας, qui était la leçon originale [2].

Je m'en tiens à ces faits. L'échafaudage des trois périodes, thétique, antithétique, synthétique, de la philosophie platonicienne est tout de fantaisie. M. Pfl. se moque de la micrologie philologique ; il préfère l'intuition philosophique. Il a tort. M. Diels a dit de lui qu'il était « unberufen » ; c'est l'expression la plus vive dont il ait usé ; je ne la trouve pas trop forte.

J'ajoute une observation. Il est convenu qu'en matière d'érudition l'on n'est point tenu de dire à qui l'on emprunte chaque idée de détail. M. Pfl. doit beaucoup à Krohn, et il nous en avertit une fois pour toutes ; c'est son droit ; mais il faut distinguer. Lorsqu'à la page 22 il nous dit, sans aucune preuve, que contrairement au préjugé habituel, le dialogue n'était certainement pas la méthode exclusive d'enseignement de Socrate, ne convenait-il pas de dire que c'est là l'une des thèses fondamentales que Krohn s'était efforcé d'établir ? Et lorsqu'aux pages 92 et 93 il commente le passage énigmatique du *Banquet* 223 d, n'était-il pas de la plus élémentaire convenance de dire qu'il empruntait ce commentaire (en en modifiant les conclusions) aux *Literarische Fehden* de Teichmüller (I, XVI, note et II, 308) ? L'on appréciera.

M. Pfleiderer prépare une histoire de la philosophie grecque. Je fais des vœux pour qu'il y mette un peu de critique, et qu'il y apporte un peu de souci des textes. Je fais aussi des vœux pour qu'il l'écrive soit en français, soit en allemand, mais non pas entre les deux ; et qu'on n'y

1. Voici un second exemple (p. 58-61). Il est dit, *Politique*, 306 a sqq. (et non pas 310) que l'ἀνδρεία et la σωφροσύνη se comportent parfois en ennemies et qu'il faut oser le faire voir, en dépit de ce que prétendent οἱ περὶ λόγους ἀμφισβητητικοί, et l'opinion commune, et bien que ce soit là une thèse non habituellement soutenue (οὐκ εἰωθότα λόγον) ; d'où la nécessité de mesures destinées à réaliser la ξυμπλοκή de ces vertus... Or la doctrine que contredit cette thèse est incontestablement celle de Platon lui-même dans sa première période, dans le Protagoras, le Lachès et République, phase A. D'autant plus que dans le *Politique* l'ἀνδρεία est manifestement dédaignée (!), ce qui concorde merveilleusement avec la tendance générale de la période correspondant à Rép. Phase B, témoin le Banquet 209 a où le courage n'est point cité à côté des autres vertus (tandis qu'il l'est 219 d).

2. Je ne puis que renvoyer à la surprenante interprétation de *Rép.*, VII, 541 b, comparé à VIII, 543 d (p. 74), et à celle plus surprenante encore de VII, 541 a, et de IX, 580-587 (p. 75).

voie pas fourmiller, comme dans le présent ouvrage, des mots comme *riskiren, fixiren, resümiren, infaillibel, resorbiren, enorm, plausibel, respectabel, prononcirt, resignirt*, etc., etc. Je fais enfin des vœux pour qu'il n'y soit pas question de tout à propos de tout, de Faust et de Breughel, de Rembrandt et d'Hamlet à propos de Platon, ni de *Plato-Symphonie*, ni d'Allegro en majeur à propos du *Banquet*, ni, etc. Teichmüller est un modèle charmant, mais dangereux. Il faut, pour écrire comme lui, de l'esprit, beaucoup d'esprit, tout au moins un peu d'esprit.

Lucien Herr.

— Le même éditeur nous communique une très bonne et très solide étude sur « la volonté », de M. H. Münsterberg. La théorie psychophysiologique de l'auteur dérive de Wundt sans en dépendre. Elle n'est exposée ici que sous forme d'essai ; les développements que promet l'auteur, iront sans doute au-devant des critiques que provoque surtout la seconde partie, en raison de sa trop grande brièveté. Je regrette de ne pouvoir ici, dans une revue qui traite seulement de l'histoire de la philosophie, qu'annoncer le livre, et le recommander.

L. H.

---

236. — Hermann C. Maué. **Der Præfectus fabrum.** Halle, Niemeyer, 1887. In-8, 190 pages. 5 mark.

Hagenbuch, cité par Orelli, *Inscr. select.*, II, p. 95, a écrit : « *Duplicis certe generis praefectos fabrum veteres habuisse mihi semper sunt visi : alios militiae, domi alios : illos militares, hos municipales haud incommode dixerimus. Utrique in lapidibus frequentissimi.* » L'auteur a repris la théorie d'Hagenbuch ou plutôt l'a rajeunie en la développant et en la modifiant par l'étude précise des nombreux documents épigraphiques relatifs à la question (supplément épigraphique, p. 124 et suiv.). Pour lui, il existe deux genres tout à fait distincts de *praefecti fabrum*. Les uns sont des personnages dont les attributions ne s'étendent pas au-delà de leur ville. Les collèges de *fabri*, fréquents au moins dans certaines parties de l'empire, étaient organisés militairement avec des centurions et des *optiones* ; il était, en effet, nécessaire qu'ils le fussent, car on a démontré récemment, ce que je n'avais fait qu'indiquer dans ma thèse latine, que ces collèges de *fabri* jouaient dans les villes de province le rôle de pompiers. Le *præfectus fabrum* (que l'auteur distingue des *præfectus collegii fabrum* sans preuve très convaincante était le chef de ces collèges, chef non élu mais émanant directement ou indirectement de l'autorité impériale, comme les *praefecti vigilum et armorum* de Nîmes, comme les *praefecti orae maritimae* d'Espagne et d'autres analogues. Cette fonction était immédiatement supérieure aux honneurs municipaux proprement dits. La seconde espèce de *praefecti*

fabrum, qui avait surtout attiré l'attention jusqu'ici et à laquelle on rapporte trop souvent tous les textes connus, est d'une bien autre sorte. Elle comprend les personnages qu'un prince ou un gouverneur de rang soit consulaire, soit prétorien, s'attachait pendant la durée de son commandement ou de son gouvernement. La plupart des auteurs qui avaient parlé des préfets des ouvriers, pensaient que c'étaient des officiers du génie, chargés de diriger les *fabri* attachés aux légions; mais, malgré le témoignage de Végèce dont M. M. récuse le témoignage et à bon droit, ce semble, il ne faut point admettre cette opinion. M. Mommsen, de son côté, y voit des hommes de confiance, chargés d'administrer la caisse du général; M. M. discute de très près cette façon de voir, et les conclusions de M. Mommsen sortent quelque peu ébranlées de la discussion. Pour l'auteur, le préfet des ouvriers est bien un homme de confiance appelé auprès de lui par un général ou un gouverneur de province, mais ce n'est au fond qu'un officier d'ordonnance « *Adjutant* »; on peut l'employer à tout, même à rendre la justice. Reste à expliquer pourquoi un semblable officier se serait appelé *praefectus fabrum;* M. M. répond qu'il n'y a pas à s'embarrasser de cette objection; les Romains étaient si conservateurs qu'ils auraient gardé un nom qui ne répondait plus à la réalité. La réponse n'est pas satisfaisante.

Ce qui est certain, c'est que cette double nature des *praefecti fabrum* semble parfaitement justifiée. Elle paraît même prouvée d'une manière formelle par la présence de ce titre à deux places différentes dans un *cursus honorum* régulier *(C. I. L.*, XIV, 298). Ce principe une fois posé, bien des difficultés d'interprétation disparaissent; malheureusement, il n'est pas aisé souvent de distinguer dans les inscriptions les préfets des ouvriers municipaux des préfets des ouvriers provinciaux et par là même, la question est moins avancée qu'on pourrait le croire tout d'abord. Il est vrai que M. M. donne pour les reconnaître les uns des autres (p. 84 et suiv.) des moyens très méthodiques qu'il a appliqués dans son travail; mais je crains bien qu'ils soient insuffisants dans bien des cas. Quant aux fonctions que M. M. attribue aux *praefecti fabrum* provinciaux, elles ne sont pas évidentes. Il semble bien, sous l'empire du moins, qu'il ne faut pas chercher dans le préfet des ouvriers le commandant du génie d'un corps d'armée, et la raison en est qu'on en trouve précisément auprès des gouverneurs qui n'avaient pas de commandement militaire, le proconsul d'Asie, par exemple — ce sont même les seuls qui soient spécialement désignés —[1] mais il est bien difficile d'admettre qu'on ait laissé, sinon donné, le titre de préfet

1. Les expressions *praef. fabrum a praetore* ou *a consule* que l'auteur admet sans difficulté, sont bien problématiques. Dans tous les exemples, l'ablatif précédé de la proposition est précédé en même temps d'un participe, *donatus*, *allectus*; le seul texte où on lise *a praet.*, tout court, n'est connu, pour cette partie du moins, que par une copie ancienne.

des ouvriers à des hommes qui n'auraient rien eu de commun avec des ouvriers civils ou militaires. On peut croire que ces personnages recevaient des missions de confiance étrangères à leur service dans des cas particuliers, mais il serait singulier que ce fût là toute leur raison d'être.

Le travail de M. M. n'est pas non plus sans contenir certains développements que l'on ne saurait admettre sans discussion. Ainsi l'auteur consacre plusieurs pages (p. 94 et suiv.) à prouver que la *praefectura fabrum* provinciale n'a pas de place bien marquée dans la carrière équestre. Or, en revoyant une à une les inscriptions qu'il cite et en faisant attention à la façon dont les *cursus* sont présentés, on s'aperçoit que toutes les inscriptions, sauf deux où les différentes charges sont présentées dans un ordre singulier, mentionnent la préfecture des ouvriers avant les milices équestres le plus souvent [1], au milieu d'elles rarement [2], et trois fois seulement après [3]; or, dans ces trois derniers textes, il est question des *praefecti fabrum*, attachés à des empereurs, ce qui explique la dignité des personnages. En réalité, la préfecture des ouvriers est un acheminement aux milices équestres [4]; quand elle figure parmi elles, c'est qu'il y a une raison qui nous échappe.

Le livre de M. Maué est soigné, nourri, utile pour qui voudra s'occuper désormais des *praefecti fabrum* sous l'empire; mais il est loin de résoudre la question sur tous les points.

R. Cagnat.

---

237. — **Nouveaux documents historiques sur la Marche et le Limousin,** publiés et annotés par Alfred Leroux. Limoges, D. Gely, 1887, gr. in-8 de IV-368 pages (forme le tome I des *Archives historiques de la Marche et du Limousin*)

L'ouvrage dont le titre vient d'être transcrit, a déjà été annoncé sommairement dans la chronique de la *Revue critique* qui en a donné par avance les principales divisions (1887, 2e sem., p. 419) : cela abrège d'autant notre tâche et nous nous bornerons à dire que le contenu répond fidèlement à ce qui a été annoncé.

Les doléances des corporations et corps constitués de Limoges en 1789, qui ouvrent le volume, méritaient d'être mises au jour : ce sont les matériaux qui ont servi à rédiger les doléances générales du Tiers-Etat limousin, publiées en 1868 dans les *Archives parlementaires*, et ces matériaux sont fort intéressants. On y saisit sur le vif l'état de l'opinion en 1789 et l'on constate, à tous les degrés de l'échelle sociale, ce profond désaccord entre les idées et les institutions d'où est sortie la

1. Nos 24, 31, 41, 53, 79, 82, 107, 217, 219, 239, 246, 247.
2. Nos 63, 124, 150, 237.
3. Nos 174, 218, 234.
4. C'est ce que signifie à mon sens le *Ante militiem* d'une inscription assez récemment publiée (*Eph. Epigr.* IV, p. 539).

Révolution. Les modestes « observations fournies par les entrepreneurs d'ouvrages, les maîtres charpentiers, charrons, sabottiers et maçons » ne sont pas moins curieuses que le savant mémoire rédigé par « la compagnie du sénéchal et présidial de Limoges. » A ce point de vue, je crois que l'éditeur a fait fausse route en se croyant tenu de rectifier, en ce qui concerne la forme, les textes qu'il avait à publier. Je n'aime pas l'aveu qu'il fait dans une note de la p. 61, à propos des doléances des maîtres pâtissiers : « L'orthographe de ce document est telle que nous avons dû la modifier d'un bout à l'autre. » Comment n'a-t-il pas compris que les fautes d'orthographe étaient elles-mêmes un document important en pareille matière et que le lecteur devait être mis à même d'en apprécier la valeur?

Nous ne saurions suivre pas à pas l'éditeur à travers les nombreux textes qu'il publie et qui tous se recommandent par quelque côté intéressant. Parmi les documents qu'il nous fournit sur les protestants en Limousin (documents qui, soit dit en passant, ont servi de base à une *Histoire de la Réforme*, dont l'auteur fait espérer la prochaine publication), je note un relevé des maîtres tapissiers d'Aubusson réfugiés à Schwabach, en Bavière, d'après un récent ouvrage de M. Schanz, *Zur Geschichte des Kolonisation in Franken.*

La continuation du catalogue des évêques de Limoges, de Bernard Gui, est une petite découverte qui a son intérêt : je dois dire toutefois que j'ai eu autrefois l'occasion d'étudier et de signaler (dans un travail qui, il est vrai, est resté inédit) le ms. original de la première continuation, lequel se trouve au Vatican : la copie publiée par M. Leroux contient quelques fautes que le ms. du Vatican permettra de corriger.

Parmi les pièces diverses qui terminent le volume, la transaction en provençal entre les habitants et l'abbé de Beaulieu mérite une mention particulière. L'auteur a donné une bonne traduction de ce document, qui n'est pas facile à comprendre et qui aurait pu embarrasser même un philologue de profession [1].

Souhaitons, en terminant, que les *Archives historiques de la Marche et du Limousin* puissent fournir une longue carrière. Sous la direction de M. Leroux et de son collaborateur M. R. Fage, elles prendront assurément une bonne place à côté de leurs aînées du Poitou, de la Saintonge et de la Gascogne.

Antoine Thomas.

1. Je n'y vois rien à reprendre qu'une malencontreuse correction au § 13 et une explication peu philologique de la forme surprenante *ansetz*, au lieu de *anceis*, au § 19. A relever aussi dans la pièce suivante (p. 292 et 293) deux mauvaises lectures, peut-être simples fautes d'impression : *estre*, au lieu de *eslire*, et *ministre d'ostel*, au lieu de *maistre d'ostel*.

238. — **Publication de la ville de Toulouse.** Association française pour l'avancement des sciences. Seizième session tenue à Toulouse en 1887. Toulouse, histoire, archéologie monumentale, facultés, académies, établissements municipaux, institutions locales, sciences, beaux-arts, agriculture, commerce, région pyrénéenne. Toulouse, Privat, 1887. In-8, XVIII-1150 pages.

Le beau volume gracieusement offert par la municipalité toulousaine aux membres de l'Association française renferme quarante-deux mémoires relatifs à l'histoire, aux monuments et aux institutions de cette ville. On y trouvera des notices sur les archives départementales et municipales sur le musée, les écoles, la bibliothèque, les sociétés savantes, l'industrie, le commerce, sur la faune et l'hydrologie des Pyrénées, etc. La préface est de M. E. Lapierre, bibliothécaire de la ville, qui, semble-t-il, a été chargé de réunir les éléments de cet énorme recueil. La plupart des morceaux qu'il renferme présentent un véritable intérêt, mais quelques-uns méritent mieux qu'une simple mention.

Le premier mémoire, dû à M. de Lahondès, l'érudit annaliste de Pamiers, est, en 120 pages, un résumé rapide de l'histoire de Toulouse et du pays dont elle a toujours été la capitale. On pourrait dans ce court résumé relever quelques petites erreurs de détail (v. par exemple p. 16), mais l'ensemble en est satisfaisant et donne une idée assez nette des révolutions dont ce beau pays de Languedoc a été le théâtre pendant de longs siècles.

Le travail de M. Roschach sur les *Douze livres des Annales de Toulouse* (pp. 131-460) présente encore plus d'intérêt et doit être signalé d'une manière toute spéciale aux futurs historiens de la Province. En 1295, les consuls de Toulouse avaient fait compiler un vaste recueil des privilèges et des actes de la cité; c'est ce qu'on a appelé plus tard le *Livre blanc*. A la fin du XIV[e] siècle (entre 1392 et 1408), ce recueil unique fut remplacé par un recueil spécial des délibérations du conseil des capitouls; de là ce que les historiens ont appelé les *Annales manuscrites*. Chaque année le greffier rédigeait un court résumé des principaux événements, des actes marquants de l'administration municipale, et les douze volumes aujourd'hui subsistants donnent comme un tableau vivant de l'histoire de la capitale du Midi pendant près de quatre siècles. Condamnés au feu par le zèle imbécile de quelques commissaires de la Convention, ces volumes ont subi des lacérations trop nombreuses en 1793; ils ont perdu la majeure partie des peintures qui les ornaient, peintures donnant les portraits et les armes des capitouls chaque année. Quelques-unes, rachetées aux gens chargés de les détruire, ont pu être rétablies à leur place, la plupart manquent aujourd'hui, la plus ancienne peinture existante date de 1352. Rédigées les plus anciennes en latin, les plus récentes en français, ces chroniques annuelles sont de valeur assez inégale. M. Roschach montre par une analyse étendue que la plupart présentent un véritable intérêt, et que leurs auteurs ont souvent su résumer assez bien l'histoire de l'année qui venait de s'écouler.

C'est ainsi qu'on y a fait entrer nombre de textes accessoires : lettres, missives (M. Roschach en analyse un certain nombre), pièces officielles, relations de cérémonies et de fêtes publiques, traités de paix, actes judiciaires, ordonnances, etc., harangues, et même quelques pièces de vers.

Ces registres étaient ornés, avons-nous dit, de peintures représentant des scènes historiques ou religieuses, les portraits et les armes des magistrats municipaux. M. Roschach étudie avec soin le caractère artistique de ces peintures, décrit celles qui subsistent, fait la biographie de leurs auteurs et donne la liste des peintures qui ont disparu. Le plus célèbre de tous ces peintres est Jean Chalette, de Troyes, qui vivait au temps de Louis XIII, et dont M. Roschach avait déjà écrit la biographie; les autres sont moins connus, mais quelques-unes de leurs peintures ne manquent ni de finesse, ni d'élégance.

L'article de M. Roschach est certainement le plus important de tous ceux que contient le volume, mais on doit encore en citer quelques autres. Tout d'abord, un bon travail de M. de Castéras sur l'ancien parlement et le palais de justice (pp. 473-490), puis un long mémoire de M. B. Bénézet sur l'histoire de l'art toulousain (pp. 493-596). Il y aurait des réserves à faire sur certaines parties de ce dernier travail; sans doute Toulouse, depuis la Renaissance et de nos jours encore, a produit d'excellents artistes, mais on ne saurait dire qu'il y ait eu un art toulousain. Même à l'époque romane, il n'y a pas, à proprement parler, d'école de Toulouse; les monuments de cette ville appartiennent à la même école que leurs similaires du Quercy, de l'Agenais, du Rouergue et du Limousin méridional. Quant aux œuvres plus récentes, mieux connues, on aurait peine à trouver dans les compositions de Despax ou de Rivalz quelque chose qui rappelle le ciel toulousain ou l'esprit des habitants du midi. En un mot, dans son travail, M. Bénézet nous paraît avoir voulu faire de l'esthétique à propos d'un certain nombre de monuments, plutôt qu'écrire une histoire de l'art et des artistes à Toulouse, histoire dont personne jusqu'ici n'a rassemblé les éléments.

Au nombre des notices qui suivent les deux travaux mentionnés plus haut, citons un bon mémoire de M. Lapierre sur le couvent des Augustins, qui sert aujourd'hui de Musée, divers travaux sur la bibliothèque, le jardin des plantes, l'école des beaux-arts, laquelle date du XVIIe siècle, l'ancienne école de médecine, l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres, la chambre de commerce au XVIIIe siècle, etc. On doit enfin une mention particulière au mémoire de M. J. Sacaze, *Nos anciens dieux*, où l'auteur résume les renseignements fournis par les monuments épigraphiques de la région pyrénéenne sur les divinités adorées par les populations ibériques.

A. Molinier.

---

239. — **Eléments d'histoire littéraire** (littérature française), par René Doumic. Paris, Delaplane, 1888, in-12 de 599 pages.

Rien n'est plus malaisé que d'écrire une histoire à la fois brève et complète de la littérature française. Il n'est donc point surprenant que l'œuvre, si sérieuse d'ailleurs, de M. Doumic prête à la critique sur plus d'un point. Lui-même, il avoue, dans son *Avertissement*, que sa méthode est factice : « Pour la succession des chapitres, *nous aurions aimé* à suivre exactement l'ordre des temps ; nous avons adopté la division par périodes, et dans chaque période, la division par genres. » Il en résulte que le ch. xxv, par exemple, traite — un peu sèchement — de la *Lettre à l'Académie*, alors que le ch. xxvi étudie la vie et l'œuvre de Fénelon. De même, on consacre à Voltaire le ch. xxx; mais, dès le chapitre xxviii, on a jugé la tragédie de Voltaire. Pour atténuer ce défaut, M. D. a fait suivre chaque chapitre d'un résumé qui en contient la substance, et chaque époque, d'un tableau chronologique. C'est par là que son livre nous paraît surtout utile : ce sont les préparations et les conclusions qui en font l'originalité.

Dans ce cadre un peu artificiel, mais ingénieux, l'auteur a développé un tableau dont toutes les figures ne sont pas éclairées d'une lumière égale. Ici, l'on glisse bien rapidement; là, on insiste, sans d'autre raison qu'une préférence personnelle. On donne toutes sortes de détails précis sur les origines du théâtre, mais fort peu sur les épopées, en particulier sur les épopées bretonnes, qu'on distingue mal des épopées françaises : leur naturalisme tout païen, malgré le mélange des fictions chrétiennes, est si différent pourtant du merveilleux tout chrétien qui anime et soutient les chansons carolingiennes, sauf *Huon de Bordeaux* et quelques autres çà et là! Sur le *Roman de Renart*, une étude non moins superficielle. Joinville est jugé en quelques mots, assez durs; Christine de Pisan a écrit un livre « curieux », dont on ne signale pas la « curiosité » toute particulière : le patriotisme français de cette étrangère, une femme savante, un peu pédante, mais au grand cœur. Sur les prédicateurs d'autrefois, n'y avait-il rien de plus à dire? J'ai un faible pour Olivier Maillard; il a deux tiers de ligne à lui tout seul. Noël du Fail m'a fort intéressé; il paraît que j'ai tort d'avoir souri. Pour admirer Villon, très bien étudié par M. D., est-il nécessaire d'exécuter d'abord ce pauvre et grave Alain Chartier, un vrai Français aussi, celui-là, et un Français de France?

Et pourtant, sur cette longue période qui va du xi^e au xvii^e siècle, il y a d'excellentes choses, plus complètes que dans la « grande » histoire de M. Nisard, si exclusive et dogmatique. Je signalerai, en passant, les jugements sur les « fableaux » (et non « fabliaux », forme picarde, on a raison de l'observer); sur Ronsard, à qui on distribue l'éloge et le blâme dans la mesure exacte; sur Montaigne; sur Rabelais, vraie réhabilitation d'un savant à l'existence laborieuse et digne; sur d'Aubigné, que M. D. sait comprendre et admirer (comme Calvin, dans un autre

genre), malgré les préoccupations religieuses qu'on croit deviner en telle autre page.

Comme il est naturel, on insiste plus sur le XVII^e siècle, mais on n'en a pas la superstition. L'œuvre accomplie par Malherbe n'est pas aveuglément admirée; on se réserve le droit de ne point excommunier les Saint-Amant ni même les Théophile. Je ne crois pas cependant qu'on ait bien compris Rotrou « doué de peu d'originalité » (?), ni Balzac, sur qui l'on écrit : « Il aime d'amour l'hyperbole, et il en parle avec attendrissement. On les sépara, parce qu'il y avait scandale. » Voilà du précieux, ou je me trompe. Croit-on vraiment que Balzac fut si « malheureux » de ce prétendu divorce? Ce qui le rend malheureux, au contraire, et sa correspondance le prouve, c'est qu'il lui faut sans cesse se guinder sur « le haut style », et écrire des « lettres dorées » pour répondre à l'attente d'un public trop gâté. Il hait à mort, et il le dit, ce métier de faiseur de lettres qui l'a mis en réputation. D'abord, il ne jouait qu'un rôle, et ce rôle, le public, loin de l'en délivrer, l'a fait peser sans cesse plus lourd sur ses épaules. Nos élèves n'auront point à pratiquer beaucoup Balzac; mais ne serait-il pas temps enfin qu'on cessât, dans les livres destinés à l'enseignement, de faire des *Maximes* de La Rochefoucauld le résultat banal d'un jeu de société? Nous ne croyons pas que La Rochefoucauld se soit tant appliqué à « éteindre » son style (car, à ce compte, il aurait supprimé des maximes comme celle-ci : Le soleil et la mort ne se peuvent regarder fixement); mais nous sommes bien sûr que l'influence morale des Jansénistes a eu bien peu de prise sur un moraliste qui était, comme on disait alors, un libertin. Qu'on lise, au contraire, en toute confiance, les études sur Molière, La Fontaine, La Bruyère, M^me de Maintenon, Saint-Simon.

Dans les jugements sur les auteurs du XVIII^e et du XIX^e siècle, le même départ serait à faire entre le vrai et le faux, ou plutôt le contestable. On trouverait peut-être M. D. bien rigoureux pour Diderot, mais on le trouverait juste pour ce Buffon, dont l'œuvre perd sa forte unité d'ensemble, quand on la découpe en morceaux isolés, hachés trop menu. Victor Hugo épique et satirique est fort bien compris. J'abandonne à M. D. le dramaturge, à condition qu'on ne me contraindra pas à mépriser l' « épopée » des *Burgraves*. Me résignerai-je à croire que le poète n'ait eu qu'une « sensibilité à fleur de peau », que tant d'admirables vers sur son père, sa mère, sa fille, sur les enfants, ne partent que de l'intelligence? Non, en vérité. Ceci n'est-il pas écrit sous l'impression de livres récents? Il se produit une réaction, inévitable, contre la gloire de Victor Hugo. C'est un lieu commun aujourd'hui que de dire : « Il a peu d'idées ». Supposez que je le croie, et que, pour fortifier ma conviction, je veuille consulter un des livres recommandés par M. D. dans la courte bibliographie qui suit chacun des chapitres. A qui croyez-vous que l'auteur m'adresse? A M. Faguet, dont les *Études littéraires sur le* XIX^e *siècle* ont eu un succès si éclatant, mais

qui a un peu attaché le grelot? Non, mais à l'excellent livre de M. Ernest Dupuy sur V. Hugo. Or, M. Dupuy, si je m'en souviens, y dit et y montre tout le contraire de ce que M. D. affirme sans le prouver. Qui croire?

Voilà bien des critiques. Nous aurions passé vite si nous avions eu à faire à un vulgaire manuel. Mais ce livre n'est pas l'œuvre du premier venu; on y sent une personnalité; même çà et là un caractère, qui se trahit en certaines formules tranchantes : « Béranger *a été regardé autrefois* comme un poète. » Je ne défends pas Béranger, bien que je trouve l'arrêt au moins contestable, mais vraiment une épigramme ne suffit pas. Lisez M. D. : il vous réservera plus d'une surprise de ce genre; mais il ne vous ennuiera point. Il vous sera facile de compléter son livre par d'autres lectures. Si vous trouvez, par exemple, qu'il escamote trop adroitement les Jansénistes, sauf Pascal, ouvrez, sinon l'encyclopédique *Port-Royal* de Sainte-Beuve, du moins le volume de M. Cadet sur *l'Éducation à Port-Royal* [1], et celui de M. Carré sur *Les pédagogues de Port-Royal;* vous y apprendrez beaucoup de choses nouvelles, et vous comprendrez mieux la grandeur de l'œuvre accomplie par ces Messieurs des Petites-Écoles. Observez-vous que M. D. est bien incomplet dans son histoire de l'éloquence profane du XVI^e siècle à nos jours? Voici que vient de paraître, justement, un livre qui nous manquait, *Les orateurs politiques de la France*, 1302-1830, de M. Albert Chabrier [2]. Conduits par un guide aussi sûr, dont la manière littéraire, dédaigneuse des ornements superflus, est singulièrement sobre et forte, vous y pourrez suivre sans effort, dans leur développement logique, « la tradition et l'esprit français politique », et vous regretterez seulement qu'une œuvre si solide dans son unité sévère n'ait pas été poussée plus loin. Et je ne parle que des livres récents : bien d'autres pourraient, soit grossir, sans trop l'alourdir, la bibliographie de M. Doumic, soit rectifier ses assertions contestables ou combler ses lacunes. Ainsi complété et corrigé, ce *manuel* pourrait rendre de vrais services.

Félix Hémon.

---

240. — **Les études classiques avant la Révolution,** par l'abbé Augustin Sicard; un vol. in-18 de IX-590 p. Paris, Perrin, 1887.

Frappé de l'importance que prend de nos jours la grave question de l'enseignement secondaire, M. l'abbé Sicard s'est proposé de l'étudier en historien plutôt qu'en pédagogue; il voudrait, dit-il au commencement de sa préface, apporter dans le débat « les leçons de l'histoire, toujours bonne conseillère, » et il ajoute qu'il aborde cet examen des doctrines « sans autre préoccupation que celle de la vérité histo-

1. Cf. *Revue critique*, 1887, 1er sem. n° 16, p. 306.
2. *Id.*, 1887, 2^{me} sem., p. 323.

rique » L'idée est excellente et les intentions sont on ne peut plus louables; mais n'est-ce pas une illusion de croire qu'on puisse étudier l'ancien Régime sans préoccupation? M. S. réclamant, dix lignes plus bas, « un peu d'indulgence pour un système d'éducation auquel la France doit trois siècles de gloire littéraire », montre bien que son exposé historique sera un plaidoyer en faveur de l'ancienne éducation française. Une telle disposition d'esprit n'est pas pour nous déplaire, vu qu'il est impossible d'écrire actuellement avec une impartialité *vraie* l'histoire de l'Instruction publique avant ou pendant la Révolution. On a si souvent répété que l'enseignement secondaire n'existait pas avant 1789, qu'il y a plaisir à voir un historien consciencieux comme M. S. chercher à démontrer que nos aïeux n'étaient nullement des ignorants. »

Le livre de M. S. est sans contredit un des meilleurs que l'on ait faits sur cette matière depuis quinze ou vingt ans; il vaut surtout par l'innombrable quantité de documents que M. S. a utilisés. Les répertoires les plus récents ont été mis à contribution, les revues de toute sorte ont été consultées, même au cours de l'impression, et M. S. a pu ainsi faire profiter son lecteur d'une infinité de renseignements précis, anciens ou nouveaux; c'est une mine où puiseront tous ceux qui s'intéressent à ces questions d'une si grande importance. La multiplicité des indications fournies par M. S. nuit même parfois au plaisir que l'on éprouve en le lisant.

Cet ouvrage, comme tant d'autres, a paru d'abord sous forme d'articles séparés; de là résultent nécessairement quelques retours en arrière, des redites et des défauts de composition que M. S., metteur en œuvre très habile, aurait certainement évités, s'il lui avait été possible d'écrire tout d'un trait, sans songer à l'actualité, sans mêler un peu de polémique à l'exposé des faits. Ainsi la seule question du latin occupe 122 pages du volume de M. S. qui répond au livre de M. Frary; et la question du grec, de même que la question des langues vivantes, assez importantes l'une et l'autre, sont traitées en moins de 15 pages. En outre, la première partie de l'ouvrage de M. S. est consacrée à ce qu'il appelle le *Mouvement des idées,* et la seconde a pour sujet la *Pratique des corps enseignants.* Or, il a été impossible à M. S. de faire connaître le mouvement des idées sans parler à chaque instant de la pratique des corps enseignants qui ont accéléré ou ralenti ce mouvement; le mot de *pratique* ou d'autres mots analogues (efforts, usage, etc.) reviennent plus d'une fois dans la très bonne table analytique que M. S. a placée à la fin de son livre. Ce sont, au reste, des défauts à peu près inévitables dans un ouvrage composé d'articles d'ailleurs excellents.

Que si à ces critiques légères il faut en ajouter d'autres relatives au détail, j'aurai bien peu d'erreurs ou de lacunes à signaler. Ainsi p. 80, il faut lire Court de Gébelin et non Gibelin; p. 169, l'histoire de Charlemagne par Fénelon, œuvre malheureusement perdue, n'a pas été

composée, comme le croit M. S. pour le duc de Bourgogne; elle était faite auparavant. P. 236, ce n'est pas la tradition *des* Saints-Pères que Bossuet a voulu défendre; son ouvrage est intitulé : Défense de la tradition *et des* Saints-Pères... Enfin, l'on peut regretter que M. S. n'ait pas cherché des renseignements dans les factums si curieux que l'Université et les Jésuites ont composés de 1611 à 1644, et dans les comptes-rendus non moins curieux du président Rolland, de l'abbé Terry, de M. de Laverdy et de quelques autres parlementaires, à la date de 1763-1767. Il y aurait trouvé des indications précieuses sur le nombre des collèges et sur la population scolaire, comme on dit aujourd'hui, de ces divers établissements.

En définitive l'ouvrage de M. S. est excellent; il est plein de faits et d'idées, plein de sagesse dans les vues et de modération dans les jugements.

A. Gazier.

---

241. — Th. Lemas. **Etudes sur le Cher pendant la Révolution.** Paris, Fischbacher, 1887. In-8, 306 p. 3 fr. 50.

Les *Études* de M. Lemas sont au nombre de dix-huit. *L'assemblée du tiers-état du Berry de 1789;* M. L. retrace avec détail l'incident de M. de Guibert, reproduit le cahier du Tiers et les pouvoirs donnés à ses députés. *Une élection d'évêque en 1791* (celle de Charrier de la Roche qui opta pour Rouen). *Élection des députés à l'Assemblée législative* (Torné, Sabathier, Foucher, Fouquet, Huguet, Cartier Saint René). *L'assemblée électorale de Vierzon* (qui élut les députés du Cher à la Convention). *Le duc de Béthune Charost et la Révolution.* Le duc qui accepta la Révolution et ne fut pas élu par la noblesse du Berry aux États-Généraux, donna cent mille livres à la nation, puis 70,000 francs pour l'équipement des volontaires et les travaux d'intérêt général; arrêté sous la Terreur, écroué à la Force, il fut rendu à la liberté, vécut sur son bien de Meillant, et ne songea, comme dit M. L., qu'à être utile à ses compatriotes et à mériter le seul titre dont il tirait vanité, celui d' « optimus civis ». *Foucher, Baucheton, Dugenne, Heurtault-Lamerville, Pelletier.* M. L. retrace la carrière de ces cinq hommes qui appartinrent, à l'exception de Heurtault-Lamerville, à la Convention; Foucher qui vota la mort de Louis XVI, devint commissaire du Directoire et juge de paix du canton d'Aubigny; Baucheton, qui vota la détention, servit tous les gouvernements et fut nommé par la Restauration conseiller à la cour de Bourges; Dugenne qui vota contre la mort, rentra dans la vie privée et mourut en 1815 (M. L. communique une lettre intéressante où Dugenne raconte aux administrateurs du Directoire de Sancerre la journée de prairial); Pelletier, qui vota la mort « sans phrases », fut exilé sous la Restauration, obtint en 1819 l'autorisation de rentrer en France, et mourut vingt ans après;

Heurtault-Lamerville fut député aux États-généraux, refusa un siège à la Convention et devint successivement président et procureur-général syndic de l'administration du Cher, commissaire du Directoire exécutif du département, député aux Cinq-Cents et président de cette assemblée; le suivre dans tous les détails de ses fonctions, serait écrire l'histoire jour par jour du Cher. *Bonnaire :* oratorien, professeur de rhétorique au collège de Bourges, bibliothécaire de la ville, administrateur du département, délégué du représentant Laplanche dans le district de Sancerre, membre du conseil des Cinq-Cents, il se rallia à Bonaparte et mourut en 1844 après avoir amassé une belle fortune et mis devant le nom qu'il tenait de son père, humble boulanger, le titre de baron. *Fauvre La Brunerie :* administrateur du Cher, conventionnel, envoyé en mission dans le Cher et l'Allier, membre et secrétaire du Conseil des Anciens, expatrié sous la Restauration, il mourut vers 1823. *Le curé Petit-Jean;* c'est une curieuse figure que celle de ce prêtre qui prêcha le partage des biens et l'ère du communisme. *Le Loiret en interdit :* (arrêté du Directoire du Cher à la suite du décret qui déclara Orléans en état de rebellion, après l'affaire de Léonard Bourdon). *La société populaire de Bourges :* M. L. reconstitue l'existence de cette société, non d'après les registres détruits par l'incendie de 1859, mais d'après divers documents des archives de la préfecture et de la bibliothèque de Bourges. *Les vicaires métropolitains;* nous remarquerons parmi eux le citoyen Brisson, ancien curé de Moulins-sur-Yèvre, puis curé de Saint-Caprais, qui abjura son ministère et, le 29 brumaire an II, épousa Catherine Boutet. *Laplanche à Vierzon;* discours de ce représentant venant approuver les travaux de son délégué Labouvrie. *L'évêque Torné;* M. L. ne consacre à Torné qu'une courte notice, parce qu'il prépare sur l'évêque du Cher une étude spéciale. — Nous ne ferons à M. Lemas qu'une légère critique. Pourquoi, au lieu de nous donner une suite de courtes monographies, n'a-t-il pas composé un ouvrage qu'il aurait intitulé « Le Cher pendant la Révolution »? Le livre était aisé à faire, et pouvait comprendre, par exemple, entre autres chapitres : Les États-généraux; les députés du Cher à l'Assemblée Constituante, à la Législative, à la Convention; l'administration de Lamerville et de Torné; les Jacobins; la mission de Laplanche et de ses délégués, etc. Mais l'auteur a fouillé patiemment les archives du Cher, et nous souhaitons que, dans chaque département, un érudit suive son exemple et nous donne des *Études* semblables.

A. CHUQUET.

---

242. — **Zur Geschichte der Ræumung Belgiens und des polnischen Aufstandes,** von H. R. von ZEISSBERG. Wien, Tempsky. In-8, 87 p. 1 mark 40.

L'opuscule de M. de Zeissberg contient de nouveaux détails sur les événements dont traite le quatrième volume de ses *Sources* de l'histoire

de la politique autrichienne [1], sur l'abandon de la Belgique, sur la conduite de la cour de Vienne au début du soulèvement polonais de 1794, sur l'inutile tentative dirigée contre Cracovie. M. de Z. a retrouvé des rapports de Lacy à l'empereur, qu'il reproduit en appendice. On voit, d'après ces rapports, que le vieux feld-maréchal n'a exercé aucune influence sur les résolutions de l'empereur et de Thugut ; qu'il ignorait même beaucoup de choses et ne peut passer, comme on l'a prétendu, pour un « personnage bien informé » ; enfin qu'il proposa après le départ de Cobourg et sur le refus de Clerfayt, l'archiduc Charles comme généralissime avec Mack comme chef d'état-major et qu'il n'approuvait pas l'abandon des Pays-Bas. Mais quoi qu'en dise M. de Zeissberg, il nous semble que Lacy prévoyait cet abandon et qu'au fond du cœur il le jugeait nécessaire. Dire que l'empereur a mis en campagne son dernier soldat, qu'on ne peut plus envoyer de renforts à l'armée, que la maison d'Autriche n'a jamais été dans une situation si affreuse, qu'il faut s'attendre à la perte de Luxembourg et de la rive gauche du Rhin, n'est-ce pas se résigner d'avance à l'évacuation de la Belgique?

A. C.

---

243. — Emmanuel Cosquin. **Contes populaires de Lorraine,** comparés avec les contes des autres provinces de France et des pays étrangers, et précédés d'un Essai sur l'origine et la propagation des contes populaires européens, ouvrage couronné par l'Académie française, 1er prix Archon-Despérouses, 1887. Deuxième tirage. Paris, Vieweg. Deux vols. in-8, LXVII et 290 p., 376 p. 12 francs.

On nous permettra de dire ici quelques mots de ce deuxième tirage des *Contes populaires de Lorraine*, d'autant que le premier tirage n'a pas été annoncé en son temps. Mais le public de la *Revue critique* connaît déjà le grand mérite de ce recueil. C'est, sur le domaine du folklore, la publication la plus importante qui ait paru dans ces dernières années, et la science française a le droit d'en être fière. Les commentaires, si érudits et pleins de recherches si consciencieuses, si curieux et si abondants en informations et en rapprochements, font surtout la valeur de ces deux volumes, et leur assurent un des premiers rangs, sinon le premier, dans la bibliothèque de tous ceux qui s'occupent des traditions populaires et de littérature comparée. Espérons que l'ouvrage, dont le prix est maintenant très modéré, trouvera de plus en plus des lecteurs.

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le livre que M. P. de Coubertin vient de publier sous le titre *L'éducation en Angleterre, collèges et universités* (Hachette, in-8°, 326 p. 3 fr. 50) est intéres-

1. Cp. *Revue critique*, 1887, n° 52.

sant. L'auteur raconte, en un style libre et familier, ses promenades à travers les établissements d'éducation du Royaume-Uni (Eton, Harrow, Rugby, Wellington, Winchester, Marlborough, Charterhouse, Cooper's Hill, Westminster, Christ's Hospital) et de collège en collège, en ajoutant à ses récits des chiffres et des anecdotes. Selon lui, et il nous paraît avoir raison, les étudiants anglais sont supérieurs aux nôtres par le caractère, l'activité et la valeur morale. A la fin de son livre *(problèmes et solutions)*, M. de Coubertin, venant aux moyens d'améliorer l'éducation française, traite du surmenage, du déclassement, de la corruption, du militarisme qui ne lui semble qu'un faux remède, et il demande qu'on fasse une plus large place à la gymnastique et au sport, qu'on développe davantage l'enseignement professionnel, enfin, selon le précepte d'Arnold, le fondateur de Rugby, qu'on pratique l'expulsion sans pitié, sans hésitation, pour maintenir ou mieux pour relever la moralité dans nos lycées et maisons d'éducation.

— M. E. Spuller vient de réunir sous le titre *Au ministère de l'instruction publique*, 1887, *discours, allocutions, circulaires* (Hachette, 1888. In-8°, XXVII et 351 p. 3 fr. 50), les discours qu'il a prononcés, en qualité de ministre, depuis la fin de mai 1887 jusqu'à la retraite du cabinet présidé par M. Rouvier. Le livre, lisons-nous dans l'*Avant-propos*, est tout simplement un recueil ; mais, « si on le lit avec quelque attention, on ne pourra guère contester la sincérité et l'ardeur des convictions qui éclatent dans le volume à toutes les pages, et qui ont suggéré la pensée de rassembler ces discours, prononcés en tant d'endroits divers et devant des auditeurs si différents. »

— Parmi les anciennes statues placées depuis quelque temps au Musée du Louvre, il en est une qui, selon M. Courajod, représente le premier président de Morviller, mort en 1438. Cette attribution est-elle fondée? (voir *Gazette archéologique*, n° 1-2, 1887), ou bien cette sculpture offre-t-elle la représentation du chancelier Pierre de Morviller, fils du précédent, décédé en 1476? Tel est le sujet d'une brochure que M. Pouy publie sous le titre : *Les De Morviller 1345 à 1476*. (Amiens, Douillet. In-8°, 8 p.). M. Pouy donne de nombreux détails sur les membres de la famille de Morviller, sur leurs tombeaux érigés au XV° siècle en l'église de Saint-Martin-des-Champs, sur un manuscrit dédié à la ville d'Amiens par le premier président. Ce manuscrit servait de guide pour l'administration politique et économique de la ville d'Amiens, et les Échevins le jugeaient si précieux, qu'ils l'avaient fait relier soigneusement et enchaîner dans la salle des délibérations. Toutes ces précautions n'ont pas empêché l'intéressant manuscrit de disparaître il y a longtemps déjà.

ALLEMAGNE. — M. Éd. Glaser, qui explore pour la troisième fois le Yémen au triple point de vue des recherches géographiques, archéologiques, et épigraphiques, écrit à un de nos collaborateurs, sous la date du 30 mars, qu'il a déjà recueilli 214 inscriptions inédites, dont 88 à Ma'rib, la capitale de l'ancien royaume de Sabâ'.

BELGIQUE. — M. Paul Thomas vient de faire paraître un opuscule intitulé : *Lucubrationes Manilianae*, qui est le premier fascicule d'un *Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand*. Le recueil comprendra les travaux des professeurs, maîtres de conférences, chargés de cours, élèves et anciens élèves de la Faculté et des sections normales qui y sont annexées[1].

1. Il y a à Gand une section normale d'histoire et une section de langues germaniques, destinées à former des professeurs capables d'enseigner ces matières en français *et en flamand* dans les Athénées et dans les collèges du royaume.

Les travaux admis seront, soit des dissertations originales, soit des traductions *annotées* d'ouvrages scientifiques étrangers : les ouvrages de pure vulgarisation en sont rigoureusement exclus. Les sujets pourront être pris dans toutes les matières qui figurent sur le programme de la Faculté et des sections normales, ou qui se rattachent à ces études : philologie orientale, philologie classique, philologie moderne, histoire, géographie, philosophie, etc. Les dissertations peuvent être rédigées en français, en néerlandais ou en latin. Il n'y a pas de comité de rédaction. Les professeurs, maîtres de conférences et chargés de cours publient leurs recherches à leurs risques et périls; mais les travaux des élèves et anciens élèves sont soumis à l'approbation de la Faculté. En préparation (pour paraître cette année) : une étude de M. Charles Michel sur *les Sources de la rhétorique sanscrite ;* des recherches de M. Henri Pirenne sur *les Institutions communales de Dinant.* Toutes nos sympathies et nos meilleurs vœux à cette excellente entreprise.

TRANSYLVANIE. — On a célébré le 12 décembre de l'année dernière le soixante-dixième anniversaire de la naissance de l'évêque Georges Daniel Teutsch, l'historien transylvanien, l'auteur de la *Geschichte der Siebenbürger Sachsen* (2 vols. Kronstadt, 1852 et 1858; 2e édit. Leipzig, Hirzel, 1874).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 mai 1888.

M. Fr. de Miklosich, récemment élu associé étranger de l'Académie, adresse à la Compagnie ses remerciements pour l'honneur qu'elle lui a fait

M. F. Kozminski, émigré polonais, à Paris, informe par lettre l'Académie qu'il a réussi à lire et à comprendre les inscriptions étrusques.

M. Casati, par une lettre datée de Florence, rend compte à l'Académie de l'état des antiquités étrusques conservées à Orvieto et donne des détails sur un sarcophage ouvert en cette ville, le 15 mai, par M. Mancini, inspecteur des fouilles.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, rend compte en quelques mots de la mission des membres de l'Académie qui avaient été délégués aux fêtes de l'inauguration du musée archéologique de Tunis, au palais du Bardo. Il dépose sur le bureau le texte des discours prononcés par M. de la Blanchère, directeur du service beylical des antiquités et des arts, par M. Wallon, au nom de l'Académie, et par M. Georges Perrot, au nom du ministre de l'instruction publique.

M. Joseph Halévy termine sa seconde communication sur le XIVe chapitre de Genèse. Contrairement à M. Oppert, il maintient l'identité du roi de Babylonie Amraphel, nommé dans ce chapitre, avec le prince que mentionnent plusieurs textes cunéiformes et dont le nom, écrit Ha-am-mu-ra-bi, doit se prononcer, selon lui, Kimt-rapalt ou Am-rapalt. Il repousse le système qui veut que le vrai nom de ce roi fût Hammurabi et Kimt-rapalt une traduction sémitique de ce nom ; on n'avait pas alors comme aujourd'hui, la curiosité philologique de traduire les noms propres d'une langue à l'autre.

M. Oppert oppose une contradiction formelle aux théories soutenues par M. Halévy. Hammurabi, dit-il, a vécu trois cents ans avant Abraham et son contemporain Amraphel : comment admettre l'identité de deux personnages qui ont vécu à plusieurs siècles de distance? D'ailleurs Hammurabi ne s'est jamais appelé Kimt-rapalt ou Kimta-rapastu. Ce nom ne lui est donné que dans un seul texte; des centaines de monuments lui donnent celui de Hammurabi.

Ouvrages présentés : — par M. de Boislisle : *Lettres du maréchal de Tessé à Mme la duchesse de Bourgogne, Mme la princesse des Ursins, Mme de Maintenon, M. de Pontchartrain,* etc., publiées par le comte de Rambuteau; — par M. Anatole de Barthélemy : 1° le baron J. de Baye, *l'Archéologie préhistorique ;* — 2° H. Jadart et P. Pellot, *Maître Robert de Sorbon et le village de Sorbon (Ardennes)*; — par M. Deloche : L. Drapeyron, *les deux Buache ;* — par M. Renan : Ch.-M. Doughty, *Travels in Arabia deserta;* — par M. Barbier de Meynard : 1° René Basset, *Notes de lexicographie berbère;* 2° Ad. d'Avril, *les Femmes dans l'épopée iranienne ;* — par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys : Terrien de Lacouperie, *the Old Babylonian Characters and their Chinese derivates.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 4 juin — 1888

Sommaire : 244. Chroniques juives du moyen-âge, p. p. NEUBAUER. — 245. WHEELER, L'analogie. — 246-247. HUIT, Le Philèbe et le Politique. — 248. CHAIGNET, Métrique grecque. — 249. CUMONT, Alexandre d'Abonotichos. — 250. LE SAVOUREUX, Etudes sur l'Ancien Testament. — 251. CHEYNE, Job et Salomon. — 252. Th. REINACH, Les monnaies juives. — 253, Les Enfances Viviens, p. p. WAHLUND et FEILITZEN. — 254. NEUMANN, Historiens grecs du XII[e] siècle. — 255. Retz, Œuvres, p. p. CHANTELAUZE. — 256-257. Corneille et Racine, p. p. J. FAVRE. — 258. LITZMANN, Schrœder et Gotter. — 259. Cam. LEMONNIER, La Belgique. — 260. Max DUNCKER, Etudes d'histoire moderne. — 261. BAYET, Précis d'histoire de l'art. — 262. PÉCAUT et BAUDE, L'art. — 263. Gazette archéologique, XII. — 264. RETHWISCH, Le mouvement. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

244. — **Mediœval Jewish chronicles and chronological notes** edited by Ad. NEUBAUER; Oxford, at the Clarendon press, 1887, in-4, XXII et 200 p.

La quatrième partie du volume I des *Anecdota Oxoniensia*, séries sémitiques, renferme des chroniques juives du moyen âge publiées par M. Neubauer. Ces chroniques sont classées sous dix numéros dans l'ordre suivant :

1 *a*. Lettre de Rabbi Scherîra, écrite en 980, relative à la composition de la Mischna, du Talmud, de la Tosefta, du Sifra et du Sifré. Elle est publiée d'après les deux versions qui avaient cours, l'une en Espagne et l'autre en France. Il existe aussi une courte version de cette lettre que M. Filipowski a déjà imprimée dans un périodique très rare, d'après le ms. unique du British museum ; M. N. le réédite sous le n° 1 *b* après avoir révisé le texte sur l'original.

2. Chronique d'Abraham ben David hal-Lévi de Tolède, souvent imprimée. M. N. s'est servi de l'*editio princeps* et de plusieurs ms. Cette chronique a été conduite jusqu'à l'année 1525 par un certain Abraham ben Salomon, de Torrutiel en Espagne.

3. Chronique extraite du Rituel de Joseph ben Çaddîq, intitulée *Zekker Çaddîq*, et qui va de la Création à l'année 1467 de notre ère.

4. Supplément d'Abraham ben Salomon, de Torrutiel, v. n° 2.

5. Extraits de la chronique de Joseph Sambary sur l'histoire des Musulmans et des Juifs, achevée en 1672.

6 et 7. Chroniques anonymes, attribuées par M. N. à Jerachmeel qui vivait probablement dans l'Italie du sud vers 1040 ou 1050.

8. Chronique anonyme, imprimée par M. Filipowski avec la chronique 1 *b* et provenant du même ms. que celle-ci.

7. Chronique des empereurs byzantins jusqu'à Nicéphore, extraite du

ms. du British museum, *add.* 14763. M. N. suppose qu'elle a été écrite par Solomon ben Moses, de Viterbe, vers 1273.

10. Fragments de chroniques et notes; additions et corrections.

La préface ne donne pas seulement des notices bibliographiques des textes publiés, mais elle renferme un historique complet des documents qui nous viennent des Juifs. Elle est en tous points digne du savant auteur qui, dans ces matières, a une compétence spéciale.

Chacune de ces chroniques apporte une contribution à l'histoire des Juifs. La lettre de Scherîra contient d'utiles renseignements, non seulement sur la composition des livres religieux, mais aussi sur la série des docteurs de la loi qui se sont succédé dans les diverses écoles de la Babylonie et de la Palestine. Les chroniques 2-4 ont de la valeur pour l'histoire des Juifs d'Espagne, comme la chronique 5, pour l'histoire des Juifs d'Égypte et d'Orient. Elles sortent donc du cercle étroit des livres destinés seulement aux hébraïsants et, à ce titre, il eut été désirable que les textes publiés fussent accompagnés d'une traduction fidèle qui en permît l'usage aux savants qui s'occupent de l'histoire religieuse ou littéraire des Juifs. Un second desideratum serait que cette publication fût pourvue d'un appareil critique, où l'on ferait ressortir l'intérêt particulier de chaque chronique; on aurait pu y indiquer les sources des auteurs et contrôler, au moyen de rapprochements, les dates et les faits énoncés dans ces chroniques. M. N. a, il est vrai, collationné avec soin les ms. et les éditions précédentes, et il a recueilli les variantes au bas des pages, mais ce travail ne suffit pas toujours pour assurer la correction des textes. Un exemple expliquera notre pensée : La tradition juive et la tradition chrétienne diffèrent au sujet de la naissance de Jésus. Se basant sur un passage du Talmud, les chroniques juives rapportent cette naissance au temps d'Alexandre Janné, au lieu d'Hérode, plus de cent ans avant la date reçue, 312 de l'ère macédonienne. Cette divergence provient de la légende juive selon laquelle Josué ben Pérachiah aurait été le maître de Jésus et aurait fui avec lui en Égypte pour échapper aux poursuites d'Alexandre Janné. Les passages relatifs à ce récit se trouvent pages 53 et 89. La comparaison des deux textes qui ont un même original, montre que la date 52 de l'ère macédonienne, indiquée pour la naissance de Jésus, p. 53. 15, au lieu de 312, date donnée p. 89. 18, est une faute évidente; le copiste, dans la chronique 2, a confondu cette dernière date avec les 52 années attribuées au règne d'Auguste, sous lequel naquit Jésus, p. 60. 15 [1]. Elle montre encore que, p. 53, note 9, le passage de l'*editio princeps* ainsi conçu : « et en l'année 269 de la construction du (second) Temple, » devait figurer dans le texte au lieu d'être rejeté parmi les variantes; il suffisait de corriger 269 et 299 ; sans ces mots, la fin est inintelligible, voici au surplus le passage entier : « Nous possédons une tradition véridique selon laquelle il (Jésus) naquit en l'année 4 d'Alexandre

1. L'avant-dernier mot de la ligne, à cet endroit, doit être lu *bekoul*.

(Janné), laquelle est l'année 263 du (second) Temple et l'année 53 de la dynastie des Asmonéens; et, en l'année 299 du second Temple, il fut emprisonné; il était alors âgé de 36 ans c'était l'année 3 du règne d'Aristobule, fils de Janné ». D'un autre côté, p. 89. 15-16, il faut changer *melekh yâvân* en *melekh yannai* conformément à p. 53. 13. Il était d'autant plus facile à M. N. de noter ces erreurs que, p. 170. 7, à propos du même récit, il renvoyait pour une date inexacte au texte correct de la page 89.

M N. avait eu d'abord l'intention de publier un *Corpus chronicorum Judæorum*, mais il a renoncé à cette idée parce qu'il aurait dû réimprimer plusieurs textes déjà publiés, pour lesquels il n'avait pas de manuscrits à sa disposition; il savait, d'un autre côté, que certaines chroniques inédites étaient en voie de publication. L'accueil flatteur réservé à ce premier volume de chroniques l'engagera vraisemblablement à en donner bientôt un second. La matière n'est pas épuisée. Ses recherches incessantes dans les bibliothèques publiques et privées, que ses connaissances étendues et variées rendent si fructueuses, nous permettent d'espérer la découverte de quelque nouveau trésor. C'est à ses nombreuses lectures et à sa grande habitude des ms. que l'on doit les quelques chroniques inédites qui figurent dans sa publication. On peut affirmer que, sous ce rapport, le catalogue des ms. hébreux de la Bodléienne que M. Neubauer a publié récemment et auquel il a consacré de longues années de travail, lui aura servi autant à lui-même qu'aux savants auxquels il est destiné.

Rubens Duval.

---

245. — Benjamin Ide Wheeler. **Analogy and the scope of its application in language.** Ithaca (New York), Andreas and Church, 60 p. in-8. Prix : 30 cents.

Cet excellent opuscule forme le second fascicule des *Studies in classical philology* [1] publiés par la *Cornell University* [2]. L'auteur nous avertit lui-même qu'il apporte peu de faits nouveaux [3]; il est même loin d'avoir réuni tous les exemples de contamination analogique qu'on a pu relever dans les trois ou quatre langues auxquelles il se réfère de préférence : mais il a su faire parmi eux un choix judicieux et en tirer d'intéressantes conclusions générales. La classification qu'il propose a, il est vrai, les défauts inhérents à toute classification de phénomènes psychologiques : la plupart des faits d'analogie et d'étymologie populaire sont le produit complexe d'un certain nombre de fac-

1. Edited by Isaac Flagg, William Gardner Hale, and Benjamin Ide Wheeler.

2. Le premier fascicule contient le commencement d'une étude de M. William Gardner Hale : *The cum-constructions : their history and functions*, dont nous rendrons compte quand elle aura entièrement paru.

3. Citons pourtant deux formes hybrides assez curieuses : *prohiblican* (de *prohibitionist* et *republican*), et le mot enfantin *begincement* (par confusion de *beginning* et de *commencement*).

teurs, toujours les mêmes, dont les uns, à peine visibles dans un cas, ont une action prépondérante dans un autre : toute classification rigoureuse est nécessairement un peu arbitraire. Mais M. Wheeler a évité ce danger autant qu'il était possible de le faire, grâce à un fin sentiment de la psychologie du langage : on aurait mauvaise grâce à parler, à propos d'ouvrages comme celui-ci, de la *Kinderkrankheit der Analogisterei* [1].

Une bibliographie exacte et commode, quelquefois accompagnée de courtes et justes appréciations, termine la brochure de M. Wheeler.

Louis Duvau.

---

246. — Ch. Huit. **Etudes sur le Philèbe.** Paris, A. Picard, 1885, in-8, 92 p.
247. — **Etudes sur le Politique attribué à Platon.** Paris, A. Picard, 1888, in-8, 94 p.

M. Ch. Huit, déjà connu par ses travaux antérieurs sur Platon, discute, dans ces deux dissertations, deux problèmes d'authenticité. Dans la première, il défend celle du *Philèbe ;* dans la seconde, il attaque celle du *Politique.* On sait l'intérêt et la difficulté que présente ce genre de problèmes, auxquels tant de dialogues platoniciens ont donné lieu.

De la première de ces deux dissertations, je dirai peu de chose. Les témoignages anciens me paraissent décisifs en faveur du *Philèbe.* Dès lors, les recherches sur la signification du dialogue et sur la conformité de la doctrine qui s'y trouve avec l'ensemble des idées de Platon, n'ont guère qu'un intérêt purement philosophique. J'avoue que j'ai peu de goût à y insister. La dialectique du *Philèbe* est extrêmement subtile et assez rebutante pour les modernes. Le nouveau commentateur s'applique à la débrouiller, et son étude est écrite avec élégance. Il me suffira d'y renvoyer les curieux.

Au sujet du *Politique,* j'hésite à partager l'opinion sceptique de M. Huit. Mais, ici encore, je ne le suivrai pas dans l'examen minutieux des théories du dialogue : je me bornerai à dire sur ce point que, si quelques passages peuvent sembler plus ou moins difficiles à concilier avec d'autres dialogues, il n'y a guère d'œuvres de Platon où l'on ne trouve l'occasion de faire la même remarque, et qu'en revanche d'autres passages paraissent singulièrement platoniciens pour une œuvre qui ne serait pas de Platon. Quoi qu'il en soit, je voudrais m'en tenir à l'examen de deux ou trois faits d'un caratère purement extrinsèque et historique, mais par là même plus probants.

Il est clair d'abord qu'il faut interroger Aristote. M. H. n'a pas manqué de le faire, et il a cité les trois ou quatre passages où Aristote semble faire allusion au *Politique.* Il reconnaît très loyalement cette apparence, mais il ne se déclare pas convaincu. Quand Aristote, dans la *Métaphysique* (p. 1038, A) et dans le *De partibus animalium* (p. 634,

1. Fick, *Gœttingische gelehrte Anzeigen,* 1883, p. 583.

B), critique une division toute semblable à celle du *Politique*, M. H. répond que, si Aristote a eu le dialogue sous les yeux, cela ne prouve pas que Platon en soit l'auteur. C'est vrai; mais cela prouverait du moins que le dialogue est antérieur à Aristote, ce qui est contraire à l'opinion que paraît accepter M. H. quand il parle (p. 92) d'un « écho du stoïcisme naissant », et ailleurs (p. 83) de « l'abondance des verbes composés... particulièrement en honneur de la période alexandrine » (affirmation d'ailleurs contestable en soi). Quand Aristote, dans sa *Politique* (p. 259 B, 1286 A, 1287 A, 1289 B), combat des idées qui sont précisément celles du dialogue, M. H. répond encore que ces idées ont pu être exposées alors dans d'autres ouvrages que celui-là; et c'est aussi parfaitement vrai; mais il faut convenir que la précision des termes d'Aristote et le rapprochement de tous ces divers passages rend l'hypothèse sceptique peu vraisemblable. Le dernier passage en particulier mérite attention. Aristote dit qu'on a déjà, avant lui, classé de la même manière les formes légitimes et illégitimes du gouvernement, mais en considérant la démagogie comme la plus funeste, tandis qu'à ses yeux c'est la tyrannie. On reconnaît là l'opinion de ce dialogue, et, comme elle n'est pas banale, il est difficile de ne pas croire que, dans cette phrase de la *Politique* comme dans celles de la *Métaphysique* et du *De partibus animalium*, c'est bien notre dialogue qu'il avait en vue. Mais, dit M. H. (p. 63), dans ce passage justement il ne nomme pas Platon, ce qui lui était bien facile; et, au lieu de le nommer, il emploie une expression qu'on ne peut croire applicable à son maître; il dit : « je ne sais quel auteur antérieur ». Si le terme employé par Aristote avait exactement ce sens, la réponse serait juste; mais le grec dit : ἤδη μὲν οὖν τις ἀπεφήνατο. Le mot τις signifie simplement *on*, et il était tout naturel qu'Aristote se servît de cette expression vague, qui nous étonne; car, dans le dialogue, celui qui soutient cette théorie, c'est un ξένος anonyme : de même donc que, pour les dialogues où le principal interlocuteur est Socrate, Aristote les cite souvent en disant « Socrate » au lieu de « Platon », de même il était conforme à ses habitudes qu'il désignait le ξένος du *Politique* par la seule appellation qui lui convînt, c'est-à-dire par l'indéterminé τις. En résumé, je ne puis douter qu'Aristote n'ait connu notre dialogue et qu'il ne le cite à plusieurs reprises. Nulle part, sans doute, il ne cite Platon, mais ce silence, on le sait, n'est pas un argument contre l'authenticité. Il reste donc que ce dialogue, donné par la tradition alexandrine comme platonicien, est considéré par Aristote comme une œuvre assez importante pour mériter l'honneur de ses allusions et de ses réfutations à maintes reprises. Voilà bien des chances, ce semble, pour que l'œuvre soit de Platon.

Deux chicanes pour finir. — M. H. croit trouver, dans un passage du *Politique*, où il est question de ceux qui ruinent leurs concitoyens en les poussant à la guerre, une allusion à la politique de Démosthène (p. 57). Mais c'est là une idée générale qui a toujours et partout trouvé

son application, et la guerre du Péloponnèse pouvait la suggérer tout aussi bien que la guerre contre Philippe. — Ailleurs (p. 74), M. Huit rappelant le célèbre mot de Pindare, νόμος βασιλεύς, semble croire, après Villemain, que Pindare glorifie ici la loi et les traditions dans ce qu'elles ont de plus auguste : en réalité, ce passage de Pindare, comme on le voit par les vers suivants et par le commentaire même d'Hérodote et de Platon, qui l'ont cité, n'est qu'une justification de la coutume dans ce qu'elle a de capricieux ou d'arbitraire, y compris la violence ; Pindare disait cela, non pas avec le sérieux d'un législateur, mais avec la résignation ingénieuse d'un poète lyrique obligé de chanter des actes difficiles à justifier aux yeux d'une morale sévère, comme le vol des bœufs de Geryon par Hercule.

Alfred Croiset.

---

248. — Ed. Chaignet. **Essais de Métrique grecque. Le vers iambique**, précédé d'une introduction sur les principes généraux de la métrique grecque. Paris, Vieweg, 1887, in-8, 282 p.

L'avertissement de ce volume nous apprend que l'auteur exposera « la seule doctrine des métriciens grecs et latins, éclairée, corrigée et complétée par eux-mêmes », la métrique grecque, suivant Westphal, étant une science où le savant doit renoncer à toute idée personnelle. Il ne faudrait pas cependant prendre ces paroles trop à la lettre. Si l'on doit se garder, comme dit justement M. Chaignet, de confondre métrique et rythmique, il faut également ne pas oublier que les métriciens anciens nous ont laissé des documents souvent obscurs, quelquefois contradictoires et même erronés, et que, pour les comprendre exactement et en tirer le parti convenable, des idées personnelles sont d'une nécessité absolue ; si l'on doit repousser tout système conçu *à priori*, il ne peut être interdit au savant de se faire quelques opinions par l'étude approfondie des poètes, quand bien même elles devraient contredire Héphestion et Diomède ; il y a, en métrique comme ailleurs, des lois que les anciens n'ont pas su découvrir. Avec cette réserve, on ne peut qu'applaudir à l'idée d'où est sorti le livre de M. Ch., et il en est résulté plusieurs excellents chapitres. Peut-être désirerait-on parfois une rédaction un peu plus claire ; peut-être certaines théories, par exemple, celle de l'asynartétisme, portent-elles trop de traces de ces idées personnelles que M. Ch. combat ; mais s'il ne nous convainc pas toujours, on ne saurait désapprouver ce qu'il dit au sujet de l'anacrouse (p. 76-80), et le chapitre sur la symétrie (p. 230-240), lumineux et précis, me semble devoir gagner beaucoup de partisans à l'opinion de l'auteur. Malheureusement cet ouvrage, recommandable à beaucoup d'égards, pèche par une multitude de négligences de détail, dont quelques-unes ont une réelle gravité. Je ne parle pas des renvois faux, des vers cités inexactement, des mots grecs mal accentués (en nombre incroyable) ; ce sont fautes vé-

nielles, et imputables sans doute à une imparfaite correction des épreuves; mais ce qui suit est plus choquant : p. 68, le vers d'Horace *Solvitur acris hiems*, etc., est dit composé d'un premier colon dactylique et d'un second *ïambique;* — p. 113, *Ibis liburnis inter alta navium* est donné comme ïambique *pur* ; — p. 115 on lit : « Le trimètre tragique admet aux pieds *pairs* le *spondée* et réserve aux pieds *impairs* l'*iambe;* » — même passage : « Pieds droits, c'est-à-dire, pieds pairs », et p. 118 : « Pieds pairs, c'est-à-dire, pieds gauches » ; — p. 181-182 : « Le spondée, dans l'iambe tragique, était pour ainsi dire obligatoire au cinquième pied... Il suffit de lire quelques vers de suite d'une tragédie grecque pour voir que la règle est très généralement observée » ; ce n'est pas négligence, c'est erreur étrange qu'il faut dire; — p. 109, dans le vers 456 d'*Iphig. Aul.* καὶ γάρ μ'ἀπώλεσ' ἐπὶ κακοῖς ἅ μοι πάρος (πάρα, éd. Weil), ἅ est pris pour un dorisme! Et ce n'est pas là une inadvertance, car la note 3 a soin de nous avertir que cet ἅ est pour ᾗ ! Il serait trop facile de multiplier ces critiques. C'est dire que le bon et le mauvais se coudoient singulièrement dans l'ouvrage de M. Chaignet, et que si les qualités ne sont pas obscurcies par les défauts, ces derniers affaiblissent notablement la bonne opinion que l'on garderait volontiers des premières.

My.

---

249. — Frantz Cumont, docteur en philosophie et lettres de l'Université de Gand. **Alexandre d'Abonotichos. Un épisode de l'histoire du paganisme au IIe siècle de notre ère.** Bruxelles, Hayez, 1887, in-8, 54 pp.

Étude minutieuse et approfondie de tout ce qui concerne le charlatan paphlagonien dont Lucien a raconté l'amusante histoire et le culte de son dieu, Glycon. M. Cumont a pris pour base de son mémoire le récit même de Lucien, en l'accompagnant, pour ainsi dire, d'un commentaire perpétuel d'une grande richesse historique, épigraphique, archéologique. La bibliographie est abondante, sûre et au courant.

L'introduction roule sur les tendances superstitieuses des générations du second siècle et certaines questions relatives à l'écrit même de Lucien : M. C. identifie le Celse à qui est dédié le *Pseudomantis* avec le Celse du *Discours véritable*. Il étudie ensuite, dans les trois parties de sa dissertation, la biographie d'Alexandre et des personnages qui ont été en relations avec lui; la nature du culte qu'il avait introduit en Paphlagonie; les différents procédés de divination du « faux prophète »; la propagation dans le monde romain du culte de Glycon. Un appendice est consacré à la chronologie de la vie d'Alexandre; les résultats de M. C. sont résumés dans un tableau d'ensemble.

On pourrait trouver que M. C. a suivi trop fidèlement le texte de Lucien, pour le portrait de la personne morale d'Alexandre. La corruption révoltante du prophète, toutes les infamies que Lucien lui prête, ne sont pas démontrées. Alexandre ne devait pas être un petit saint,

c'est bien probable; mais était-il aussi complètement infâme que le veut son ennemi? « C'est un témoin qui dépose », dit M. Cumont (p. 9) en parlant de Lucien; mais Lucien a trop d'esprit et de partialité pour qu'on puisse accepter son témoignage sans défiance. Je crois que quelques réserves et quelques points d'interrogation n'auraient pas été inutiles, à propos du caractère et des mœurs d'Alexandre [1].

G. Lacour-Gayet.

---

250. — I. **Etudes historiques et exégétiques sur l'Ancien Testament,** par Eugène Le Savoureux. Paris, Fischbacher, 1887. In-12, LXXI et 403 p.

251. — **Job and Solomon,** by T. K. Cheyne. London, Kegan Paul, Trench et C[ie], 1887. In-8, XIII et 309 p.

I. — On lit avec un très réel intérêt les essais d'Eugène Le Savoureux publiés après sa mort par les soins de ses enfants. On y trouve d'un bout à l'autre des qualités de bonne information, une consciencieuse étude des textes, un jugement sain et indépendant. La plus grande partie du volume est occupée par une *Étude sur le texte hébreu de l'Ancien-Testament.* Ce sujet, de la plus haute importance, n'a été traité jusqu'ici, même à l'étranger, que d'une façon très insuffisante, et c'est un vrai mérite à Le Savoureux de l'avoir abordé avec des moyens très limités. Si l'auteur était encore de ce monde, nous l'engagerions à reprendre son travail, à le compléter et à le corriger à maint égard; ce qui en ferait une œuvre d'une grande utilité. Tel qu'il est, il rendra déjà de sérieux services en posant nettement les questions et en groupant beaucoup d'indications précieuses. Il serait fort à désirer que ces études, qui demandent une forte préparation linguistique et critique et, par-dessus le marché, une grande dose de patience, trouvent enfin parmi nous des représentants réguliers. Les textes latins et grecs sont l'objet des collations les plus minutieuses; on les établit avec un zèle et une ardeur au-dessus de tout éloge. Pourquoi le livre le plus répandu du monde, pourquoi la Bible dans son texte original, n'est-elle pas l'objet de travaux semblables? Assurément, la ridicule pensée qu'elle n'en est pas digne, ne viendra à l'esprit de personne. Mais alors quelle excuse avons-nous à notre coupable inertie? Que l'exemple d'un modeste pasteur de campagne, entreprenant, à l'aide de quelques pauvres volumes, l'examen et la solution de questions qui touchent l'histoire et les vicissitudes du texte sacré, soit un stimulant pour quelque jeune orientaliste parisien, auquel les bibliothèques publiques fourniraient libéralement toutes les ressources désirables.

---

1. P. 21, n. 5. Renvoi: il n'est pas question dans Clinton (*Fasti romani*, a. 147) d'un temple de Pergame, mais des maîtres de Galien. — Dans le texte même, au lieu de *Costumius Rufus*, lire « Costunius Rufinus. » — P. 36, n. 5 : lire Antonin, au lieu de Marc-Aurèle. — P. 37 : Apulum, au lieu de Apulium. — P. 38. Il n'y a pas de rapport entre le nom de M. Antonius et celui d'Antonin le Pieux. — P. 47, n. 1. Lire Eckhel, II, p. 383.

II. — Dans son ouvrage qui porte en sous-titre : *La sagesse de l'Ancien-Testament,* M. Cheyne étudie d'une façon très complète le livre de *Job* et celui des *Proverbes.* Le reste du volume est consacré à l'*Ecclésiaste* et à l'*Ecclésiastique*. M. Cheyne est l'un des rares théologiens anglais qui ont pris à tâche de familiariser leurs compatriotes avec le grand travail exégétique de l'Allemagne et de la Hollande. On ne peut apporter dans l'exposé des questions plus de prudence et d'art tout à la fois. Il est remarquablement bien informé ; sa lecture est ample et sa discussion aussi solide que variée. Les solutions qu'il présente s'appuient toujours sur des raisons, sinon décisives, au moins plausibles et sérieusement défendables.

M. VERNES.

---

252. — Théodore REINACH. **Les monnaies juives.** Paris, 1888, E. Leroux. In-18 de 74 p.

Il est difficile d'écrire d'une façon plus précise, plus claire et plus concise l'histoire de la numismatique d'une région que ne l'a fait M. Th. Reinach pour ce qui concerne les monnaies juives. Ce petit volume, facile à lire, fait partie de la *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie.* La thèse qu'il contient a, d'abord, été le sujet d'une conférence faite par l'auteur le 30 avril 1887 à la Société des Études juives [1]; nous devons lui savoir bon gré de l'avoir ensuite présentée sous la forme d'un livre de 74 pages et d'avoir su, ainsi, mettre à la portée de chacun une question mal connue et faire un plaidoyer très convaincant en faveur de l'utilité des études numismatiques.

S'appuyant sur les faits relatifs aux monnaies des peuples limitrophes de la Judée et sur l'histoire même, M. R. propose une date précise pour le commencement du monnayage hébreu. Il établit que jusqu'à Simon Macchabée, les Juifs n'eurent pas d'autonomie et ne purent avoir d'autres monnaies que celles qui couraient en Syrie. Le fils de Simon, Jean Hyrcan Ier, paraît être le premier qui émit un numéraire et celui-ci, destiné exclusivement aux transactions locales, était en bronze ; on employait pour l'or et l'argent les monnaies étrangères.

Entre la dynastie hasmonéenne et la dynastie hérodienne, se placent deux pièces intéressantes, témoignage du passage des Romains : celle de Sosius, lieutenant de Marc Antoine, frappée à Zacynthus, rappelant son intervention en faveur d'Hérode; celle de Aulus Plautius, du parti de Pompée, sur lesquelles M. R. donne une interprétation très ingénieuse du nom du juif *Bacchius* en y voyant la traduction, en latin, du nom de *Dionisios*, tyran de Tripoli, mentionné par Josèphe.

Ensuite, viennent les monnaies d'Hérode et celles de ses successeurs jusqu'à la mort d'Agrippa Ier, puis celles des procurateurs romains. M. R. donne des éclaircissements très curieux et présentant tous les

---

1. *Revue des Études juives*, t. XV, n° 29, p. CLXXXI-CCIX.

caractères de probabilité sur les pièces émises pendant les deux grandes insurrections; celle de 60 à 70 et celle de 133 à 135. C'est seulement pendant ces deux périodes que les Juifs frappèrent des monnaies en argent; celles de la seconde insurrection présentent des types et des légendes israélites surfrappés sur des deniers romains : ce sont de véritables monnaies de nécessité.

Notons un détail qui a son importance pour distinguer les pièces authentiques des contrefaçons; c'est que les caractères employés sur toutes les monnaies juives sont empruntés à l'ancien hébreu, ce qui permet de poser cette formule : que toute monnaie portant une légende en hébreu carré est une falsification moderne.

Dans le même numéro de la *Revue des Études juives*, p. 56-61, M. R. publie une pièce en argent qui porte au droit la mention de l'an Ier de la délivrance d'Israël, et au revers celle de l'an II de la liberté d'Israël; on est évidemment en présence d'une monnaie hybride pour laquelle on a employé les coins de deux pièces différentes; cette monnaie date nécessairement de l'une des insurrections puisqu'elle est en argent. Si on veut se rendre compte des éléments qui ont servi à la former, on remarque que l'an Ier accompagne le nom d'Éléazar et l'an II celui d'un Simon. Partant de ce principe que sur une monnaie hybride, les deux coins employés par distraction doivent appartenir à deux pièces contemporaines, M. R. cherche quel est ce Simon, contemporain d'Éléazar; il ne veut pas encore affirmer qu'il s'agit de Barcochébas dont le nom propre serait Simon, et d'Éléazar son oncle; mais il y trouve une preuve que certains sicles en bronze, aux types du calice et du lis, appartiennent à la seconde révolte et non à Simon Macchabée. A première vue, *Les monnaies juives* semblent être un simple ouvrage de vulgarisation, et il l'est en effet. Mais ce petit livre a une autre portée; il donne aux numismatistes hébraïsants le fil indispensable pour marcher sûrement au milieu des problèmes non résolus et des difficultés que l'on a cru rencontrer dans la numismatique juive, faute d'une étude approfondie des faits, des textes et des types.

Anatole de Barthélemy.

---

253. — **Les Enfances Vivien,** chanson de geste publiée pour la première fois, d'après les manuscrits de Paris, de Boulogne-sur-Mer, de Londres et de Milan, par Carl Wahlund et Hugo von Feilitzen, professeurs agrégés à l'université d'Upsala. Upsala, librairie de l'Université; Paris, Vieweg, 1886, in-4, 89 pages.

Cette chanson, l'une des branches du cycle de Guillaume d'Orange, n'était connue que par les analyses de P. Paris et de M. L. Gautier. Nous en possédons aujourd'hui, grâce à M. Wahlund et au regretté Feilitzen, une édition diplomatique, dont on ne saurait trop louer la lumineuse ordonnance et la scrupuleuse exactitude. Le texte complet des quatre manuscrits jugés les plus importants est imprimé sur quatre

colonnes parallèles. Au bas des pages, on lit les variantes de quatre autres manuscrits, le texte et les variantes d'une rédaction en prose conservée en deux exemplaires. Nous n'avons encore sous les yeux qu'une partie du poème : la suite devait paraître dans le courant de l'année 1887, avec une introduction de M. Wahlund. Nous l'attendons avec impatience pour reparler de cette belle publication.

Ernest MURET.

---

254. — **Griechische Geschichtschreiber und Geschichtsquellen im zwœlften Jahrhundert.** Studien zu Anna Comnena, Theod. Prodromus, Joh. Cinnamus, von Dr. Carl NEUMANN. Leipzig, Duncker und Humblot, 1888. In-8, VI-105 p.

Le livre de M. C. Neumann est bien écrit, agréable à lire, fait de première main et contenant un certain nombre de textes inédits, publiés d'après les mss., et relatifs à l'histoire de l'empire grec au XII[e] s., ou même plus tard (voir p. 102). L'introduction (p. 1-16) a pour objet de nous montrer de quelle façon les écrivains byzantins concevaient l'histoire et fait ressortir chez eux le curieux mélange d'idées païennes et d'idées chrétiennes (rapprochez de ce passage l'ingénieuse observation à propos de Cinnamus, p. 96 et 99). C'est un aperçu en quelques grandes lignes, très précises. Le chapitre sur Anne Comnène (p. 17-36) [1] s'occupe surtout du caractère politique de l'*Alexiade* et replace l'auteur dans les circonstances historiques et dynastiques où ce livre fut écrit (cf. p. 28, premier alinéa). La contribution peut-être la plus importante à l'histoire byzantine, c'est le chapitre consacré à Cinnamus (78-105 [1]) : l'homme lui-même (p. 93, surtout 95, 99) nous est peint en quelques traits vifs et nets ; les recherches de M. N., relatives à l'état de la tradition manuscrite et à la composition de l'œuvre de Cinnamus, devront servir de base aux travaux ultérieurs sur cet écrivain. Une analyse détaillée de ce petit volume nous signalerait encore bien des points de vue et bien des faits intéressants. Mais je voudrais seulement attirer l'attention des lecteurs et particulièrement des néo-grécisants sur le chapitre concernant Théodore Prodrome (37-77 [1]). D'après le raisonnement de M. N. (p. 46 suiv.), qui paraît des plus vraisemblables, il y aurait deux Prodromes (voyez les arguments les plus forts p. 46 suiv.) : il faudrait distinguer entre le poète populaire et le rhéteur (sur la distinc-

1. Les divers chapitres sont suivis d'appendices. P. 28 Zwei Beilagen. 1. Von der Composition der Alexias. Die Münchener Epitome. — 2 Byzantinische Dogmen und Ketzerbücher. — P. 54 Zwei Beilagen. 1. Die Gedichte des Prodromus als Geschichtsquelle. Deutsch griechische Beziehungen in der Zeit des zweiten Kreuzzuges. — 2. Christlich heidnische Berührungen. Ein Brief des Theodorus Prodromus. Der rhetor Nicephorus Basilaces. — P. 103. Beilage. Bemerkungen über Nicetas Acominatus. — P. 87, ligne 3, une faute d'impression : *habeu* pour haben. P. 25, l. dernière. — P. 26, l. 1, il doit y avoir aussi quelque faute d'impression. *Sich* paraît manquer après *in*.

tion de ces deux termes, cf. p. 47). La critique doit même aller plus loin (p. 52) : M. N. se demande si dans Prodr. III (= Legrand, Bibl. gr. vulg., I, p. 52) nous avons le même Prodrome que dans les autres poèmes. Je suis d'autant plus disposé à répondre par la négative que des raisons de langue (Essais de gramm. hist. néo-grecque, 1886, I, 66-68, 103-106, 120-125) nous rendent fort suspects quelques-uns des vers de cette version et que j'avais moi-même exprimé des doutes à cet égard.[1] Remercions M. Neumann d'avoir repris le problème. Il y apporte des aperçus (p. 51) et des arguments nouveaux qui, en bien des points, paraissent décisifs. Ces remarques serviraient de point de départ à des recherches nouvelles, qui mériteraient d'être entreprises sans retard. Il importe que cette question soit enfin éclaircie.

Jean Psichari.

---

255. — **Les grands écrivains de la France,** nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Régnier. **Œuvres du cardinal de Retz,** publiées par M. R. Chantelauze, tomes VI, VIII et IX. Paris, Hachette, 1887, 3 vol. in-8 LXXVII-666, LXXIII-650 et XLIII-466 pages. 7 fr. 50 le volume.

On sait que M. Chantelauze a donné le tome VII de son édition de Retz pendant qu'il rassemblait les matières destinées à former le tome VI. L'impression de ce sixième volume semblait devoir exiger de longues recherches et par suite beaucoup de temps; mais au lendemain de la mort de M. Adolphe Régnier, M. Ch., comme s'il avait lui-même le pressentiment de sa fin prochaine, se mit au travail avec une ardeur fiévreuse. L'année 1887 n'était pas écoulée que l'on voyait paraître presque coup sur coup trois énormes volumes de lettres, de factums, d'œuvres diverses, de pièces d'archives de toute nature. La précipitation, toujours fâcheuse, n'a-t-elle pas été particulièrement nuisible à l'œuvre de M. Chantelauze? Telle est la question que l'on peut se poser au sujet de ces deux volumes. Si leur auteur était là pour répondre, je croirais devoir parler avec une entière liberté; mais on a beau dire que nous ne devons aux morts que la vérité, il me semble que cette vérité ne perd rien pour attendre, et que la critique elle-même peut témoigner du respect à ceux qui viennent de nous quitter. Je ne saurais donc entrer dans l'examen détaillé de ces trois volumes; en définitive, ils terminent heureusement une publication considérable commencée il y a plus de quinze ans. L'essentiel est d'avoir l'œuvre de Retz aussi complète que possible, et nous l'avons aujourd'hui; le texte des Mémoires, revisé par M. Adolphe Régnier lui-même, est établi de manière à faire autorité, et puisque Retz, aux yeux de la postérité, est avant tout un des grands

1. Certains passages de Prodr. III m'avaient paru appartenir à une époque postérieure au XII^e s. M. C. Neumann, tout en reconnaissant deux Prodromes, les laisse vivre au XII^e s., ou du moins ne s'explique pas à ce sujet. En effet, de ce qu'il y a deux Prodromes, cela ne prouve pas que les poèmes vulgaires connus sous ce nom ne doivent toujours être maintenus à la même époque, c. a. d. au XII^e siècle.

écrivains du XVII^e siècle, nous devons nous estimer heureux d'avoir pour ces tomes VI, VIII et IX, auxquels M. Régnier n'a pas collaboré, des annotations philologiques dues à M. Marty-Laveaux. Il faut dire à ce propos que M. Marty-Laveaux n'est pas seulement, comme l'a écrit M. Ch. à la fin de son avertissement, « l'éminent *commentateur* de Corneille ; » M. Marty-Laveaux est bel et bien l'*éditeur* de la savante collection des œuvres complètes de Corneille. Une autre inadvertanee de M. Ch. consiste à donner comme inédites (v. tome VIII p. 638 et 639) deux lettres de Chapelain à Retz, et à souhaiter que M. Tamizey de Larroque les publie un jour dans un second volume des *Lettres de Chapelain*. Or, ces deux lettres, imprimées par M. Ch. à la fin de l'année 1887, ont été publiées par M. Tamizey de Larroque en 1883, cinq ans avant la publication du tome VIII, et justement le texte de M. Tamizey de Larroque, dont la scrupuleuse exactitude est connue de tous les érudits, présente quelques différences avec celui de M. Chantelauze.

A. GAZIER.

---

256. — **Corneille** (le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, le Menteur).
257. — **Racine** (Andromaque, Britannicus, Phèdre, Athalie, les Plaideurs), p. p. J. FAVRE, 2 vol. in-8, librairie générale de vulgarisation. A. Degorce, 1887-1888.

On ne peut demander à un livre de « vulgarisation » ce qu'on demanderait à un livre de critique. Toutefois, même là, deux conditions sont requises : extérieurement, un ouvrage de ce genre doit être irréprochable, puisqu'il est fait pour plaire autant que pour instruire ; intérieurement et au point de vue littéraire, il doit donner, non point du nouveau, mais l'essentiel de ce qu'on sait déjà ; ce qui suppose, après un éditeur intelligent, un vulgarisateur de savoir et de goût.

C'est le mérite extérieur qui frappe tout d'abord les yeux dans les éditions de Corneille et de Racine publiées par M. J. Favre, professeur au lycée Lakanal. L'impression est remarquablement nette. Chaque pièce est précédée de la première page, exactement reproduite, qui précédait l'édition princeps. Sans parler de deux beaux portraits de Corneille et de Racine, ces deux volumes ne contiennent pas moins de quarante-et-une gravures, dont trente-neuf sont des portraits d'acteurs : dans cette galerie curieuse, dont la Bibliothèque nationale et la Comédie française ont en général fourni les éléments, figurent une quinzaine d'acteurs et d'actrices du XVIII^e siècle, mais trois seulement du XVII^e. Le XIX^e a pour lui seul un peu plus de vingt portraits, dont les plus intéressants sont ceux qui représentent l'acteur dans un de ses rôles principaux : rôles d'Oreste (Talma et M. Mounet-Sully), de don Diègue (Maubant) de Phèdre (Rachel), de Camille (Rachel encore), d'Emilie (M^{lle} Dudlay), de Félix (M. Silvain), de Clarice (M^{lle} Broisat). On voit que M. F. est descendu assez bas dans les temps modernes : M. Got n'est pas loin de M. Barré ; M^{me} Favart fait pendant à M^{lle} Rei-

chemberg. N'y a-t-il même pas quelque profusion? On nous offre, par exemple, M. Mounet-Sully sous deux formes; j'avoue m'intéresser médiocrement à M. Mounet-Sully lorsqu'il est en redingote. Pourquoi n'a-t-il pas été possible de donner plus de portraits des acteurs du XVIIe siècle? Ils n'eussent pas été si bourgeois, ni si décorés que les nôtres. Car c'est l'*acteur* que je veux voir. On nous donne un bien joli portrait d'Adrienne Lecouvreur; moi, je ne puis me la figurer que sous les traits de Cornélie, peinte par Coypel dans un portrait introuvable que la gravure a popularisé. Telle qu'elle est, cette galerie est précieuse, et le deviendra plus encore dans l'avenir.

En tête de chaque volume sont des études, à la fois sobres et complètes, sur la vie et l'œuvre de Corneille et de Racine; en tête de chaque pièce, une notice substantielle, où l'on insiste particulièrement sur l'histoire de la pièce au théâtre. En louant ces études comme elles le méritent, je me permettrai une critique générale d'où sortiront quelques critiques particulières. M. F. ne se contente pas d'expliquer, ni même de juger; il préfère, et ne dissimule point ses préférences. Voyez p. XXXII du *Corneille*, p. LIX et LX du *Racine*, un véritable réquisitoire contre Corneille. « Si le parallèle était indispensable, *il faudrait* donner l'avantage à Racine. » Et pourquoi? Vaut-il la peine de rajeunir l'antique lieu commun : « Les hommes dans Corneille sont au-dessus de l'humanité; Corneille ne les a pas vus tels qu'ils sont, tels qu'ils pouvaient être; il les a conçus plus grands que nature? » Non, il ne les a pas « conçus » ainsi, car les vrais héros de Corneille, à de rares exceptions près, sont des hommes avant d'être des héros : Rodrigue, le vieil Horace, Auguste, Polyeucte, hésitent, pleurent, luttent avant de triompher. S'il en était autrement, est-ce que nous pourrions nous intéresser à une vertu qui, du premier élan, serait surhumaine? Est-ce que ce théâtre serait « une école de grandeur d'âme », selon le mot de Voltaire? Il n'y a école que là où l'on peut s'instruire, et l'on ne peut s'instruire que si l'on comprend la leçon du maître. Les héros de Corneille ne sont pas *ce que nous sommes* dans la vie ordinaire; ils sont *ce que nous pouvons être* un moment, quand, au théâtre ou ailleurs, la claire vue de l'idéal nous élève au-dessus de nous-mêmes, mais point tout d'abord et point sans combats.

De là, plus d'un jugement de détail contestable. On dira, par exemple (p. XXVII) que le succès d'*Héraclius* « n'a point été ratifié par la postérité. » On classera (p. XXVIII) *Nicomède* « après » la *Mort de Pompée* et *Rodogune*. Outre que ces classifications sont toujours factices, *Nicomède* est une pièce absolument hors de pair. Pourquoi écraser Flaminius par la comparaison avec Acomat? Pourquoi, en reconnaissant l'influence cornélienne dans *Mithridate*, ajouter aussitôt (p. XLIII du *Racine*) : « Si Corneille eût traité le sujet de *Mithridate*, il n'eût point fait de cet héroïque vieillard un amoureux. C'est que Corneille n'admettait point de faiblesse dans ses héros. » Mais, pour ne parler que des

œuvres moins classiques, Nicomède, César, don Sanche, Héraclius, Persée, Thésée, Sertorius, Jason, Massinissa, Othon, Attila, Titus, Suréna, sont amoureux, et l'on sait même que Corneille prenait plaisir, dans la seconde partie de sa carrière, à peindre l'amour dans le cœur des vieillards.

L'histoire des deux *Bérénices* ne me paraît point si certaine que M. F. la fait (p. XVI du *Corneille* et XXXV du *Racine*). J'avoue aussi ne pas voir bien nettement la part qui est faite dans le théâtre de Racine à l'influence grecque. Dès le début, on nous prévient que Racine imitera « bientôt » les Grecs ; plus loin on juge *Bajazet* « où le poète laisse les Grecs ». Mais *Andromaque* est plus virgilienne que grecque, on le reconnaît, et *Britannicus* est tout romain. A propos de ce *Britannicus*, je signalerai à M. F. une distraction facile à réparer : « Racine, dit-il, ne doit rien à l'*Octavie* de Sénèque. *Il ne doit pas davantage à l'Octavie d'Alfieri* (p. 94) ». Autant que nous, M. Favre sait qu'Alfieri est né en 1749 ; mais l'impropriété de l'expression pourrait tromper certains lecteurs. Ce sont là des taches légères dans un ensemble sérieux.

Félix Hémon.

---

258. — **Schrœder und Gotter**, eine Episode aus der deutschen Theatergeschichte. Briefe Friedrich Ludwig Schrœders an Friedrich Wilhelm Gotter, 1777-1778, eingeleitet und herausgegeben von Dr Berthold Litzmann. Hamburg und Leipzig, Voss, 1887. In-8, v et 137 p. 3 mark.

En attendant la biographie de Schröder que prépare M. Litzmann, on accueillera volontiers les lettres du grand acteur à Gotter, qu'il publie aujourd'hui. On voit par cette correspondance l'estime qu'inspirait au comédien le poète de Gotha, cet auteur à la française, ce fin traducteur de *Mérope* et d'*Alzire*, qui prisait avant tout l'élégance et la correction, qui se révoltait contre les imitations de Shakspeare, qui défendait avec chaleur Corneille, Racine, Voltaire, et déclarait qu'on avait « poussé jusqu'à l'injustice l'intolérance contre la muse tragique des Français ». Schröder appréciait vivement le talent de Gotter, son style aisé, gracieux, tout plein de politesse et de bon goût. Il essaya de faire de Gotter son collaborateur, d'obtenir de lui des comédies imitées des Français, des Anglais, de Gozzi et de Goldoni. Sa correspondance nous initie à ces desseins. C'est une sorte de journal, une chronique, écrite à bâtons rompus. Elle nous révèle ce qui se passait dans les coulisses du théâtre de la troupe Ackermann, les déboires de Schröder, ses faiblesses, les « scènes fatales » de son existence ; elle nous montre ce que son caractère avait à la fois d'âpre et de sensible, d'aimable et de malicieux. On sait la sévérité de Schröder envers les artistes ; on verra dans ces lettres à Gotter comme il critique et blâme sans pitié et Mme Starke, et Schütz, et Baumbach, et Mme Mecour, et sa sœur Dorothée Ackermann. Il est surtout implacable envers lui-même ; malgré

les applaudissements du public, il se juge avec rigueur (*ich spielte wie ein Lümmel*, p. 92) et ne se contente pas à bon marché, toujours exigeant, toujours difficile à se satisfaire, tourmenté par le désir de la perfection. Ses jugements sur les acteurs, sur Reinecke, sur Brockmann, etc., sont précieux [1]. On remarquera surtout ce qu'il dit de Dorothée Ackermann, « la première actrice de l'Allemagne ». Mais ce que cette correspondance renferme de plus intéressant, c'est tout ce que Schröder raconte de lui-même, de ses occupations, de ses plans. On ne peut imaginer de comédien qui soit plus multiple, plus *vielseitig;* il joue des rôles de valet, danse dans les ballets, remplace le souffleur absent, représente le fantôme dans *Hamlet*, Shylock dans le *Marchand de Venise*, Carlos dans *Clavijo*, Odoardo dans *Emilia Galotti;* il se tient au courant des nouveautés du théâtre de Londres par ses relations avec le marchand hambourgeois Leonhardi ; il rêve de faire revivre l'opéra ; il passe ses nuits blanches à feuilleter Shakspeare : il organise des lectures et des répétitions générales, apprend ses rôles avec acharnement, se plaint de manquer de mémoire, enlève la salle, et, après la représentation, va boire du vin du Rhin et manger des huîtres (p. 65). C'est dommage que cette correspondance ne comprenne que les deux années 1777-1778 ; mais Schröder se dégoûta d'envoyer ces « rapports détaillés » à un homme qui lui refusait obstinément son appui.—M. Litzmann a mis en tête de ce recueil une introduction intéressante, et il accompagne chaque lettre de notes instructives (voir, entre autres, celles sur M^me^ Kummerfeld, p. 88), qui témoignent d'une profonde connaissance du théâtre allemand dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. Cette publication, soigneusement faite, complète dans le détail la biographie de Meyer ainsi que l'ouvrage de J. F. Schütze sur le *théâtre de Hambourg*, et rendra de grands services à tous ceux qui étudient l'histoire de l'art dramatique. Nous y apprenons, par exemple, que Gotter collabora avec Schröder au remaniement du *Marchand de Venise* et Unzer, à celui du *Roi Lear;* nous y lisons que Grimm, l'ancien disciple de Gottsched, l'auteur de *Banise*, demande à Schröder de représenter *Hamlet* que son maître mettait au même rang que les *Haupt-und Staatsactionen*, et Schröder accepte, « par égard pour *Banise* et pour le duc de Gotha, dont Grimm se nomme l'ambassadeur à Paris » (p. 61).

A. CHUQUET.

---

259. — **La Belgique**, par Camille LEMONNIER. Ouvrage contenant 323 gravures sur bois et une carte. Paris, Hachette, 1888. In-4, 756 pages.

L'auteur de ce grand ouvrage soigne son style, et le soigne même trop. C'est un coloriste ; il vise à l'effet ; il est quelquefois recherché et

1. Voir ce qu'il dit des Hentschel qui sont de braves gens; mais « so geht's; es ist so selten unter Schauspielern Leute von gutem Herzen zu finden, und findet man welche, so kœnnen sie nichts » (p. 95).

précieux; il emploie par instants des mots étranges et obscurs. Mais il sait animer tout ce qu'il analyse, il intéresse toujours, et on ne saurait trop admirer le talent qu'il a déployé, sans se lasser, pendant plus de sept cents pages, toutes pleines de descriptions pittoresques et de paysages étincelants. Il apprécie avec éclat, avec autant d'éclat que de justesse, les œuvres d'art. Il décrit avec charme le vieux Bruxelles, le silence de Malines, l'agitation d'Anvers, la désolation de la Campine, les « trois mondes » de Gand (béguinages, fabriques et serres), la mélancolie d'Ypres, Bruges, la *ville sépulcre*, et le « grand tapis verdoyant » de la Flandre, et les plages du Nord, et la solitude des dunes. Il réussit surtout à peindre la vie du peuple, les coins de rue, les particularités du caractère national, tout ce qui reste encore d'original et de primitif dans son pays natal, tout ce qui a gardé le relief de la race. Il rend avec une vigueur saisissante la physionomie de certaines cités, de Bruges, par exemple, cette « ville captivante entre toutes », et il a consacré de fort belles pages — et qu'on n'oublie pas, une fois lues — au beffroi de Bruges, à l'ascension de la tour, au carillon, à la vue des Flandres qu'on voit du haut de la plate-forme se prolonger jusqu'à la mer. Citons encore les brillants chapitres sur le Borinage, sur Tournai, « cette petite province éveillée que n'a pas assoupie son bien-être », sur Mons « la ville wallonne par excellence », sur les Ardennes namuroises, sur cette grande Meuse industrielle qui commence à Huy et finit à Liége. Malgré quelques lacunes, et quoiqu'il n'ait pas fait la part assez large au passé, quoique, à propos de Chimay, il se borne à citer Froissart et qu'il ne voie dans Marnix que le politique, quoiqu'il soit trop bref sur le musée d'Anvers et la révolution brabançonne, quoiqu'il n'insiste pas suffisamment sur les gloires littéraires de la Belgique, qu'il oublie, en parlant d'Audenarde, ses fêtes poétiques et Matthys de Castelein, qu'il se contente de nommer Maerlant un Ennius flamand, qu'il nomme tout simplement le prince de Ligne et la Tallien, — M. Camille Lemonnier a composé un vivant et vaste tableau de la Belgique. C'est l'œuvre non seulement d'un artiste et d'un écrivain, mais d'un homme qui sait observer à la fois le détail et l'ensemble. Ce beau livre, auquel il a consacré quelques années de sa vie, lui vaudra sûrement plus d'un lecteur dans cette France qu'il appelle l' « amie généreuse et fraternelle » de la Belgique.

A. C.

---

260. — **Abhandlungen aus der neueren Geschichte,** von Max Duncker. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1887. In-8, 393 p. 9 mark.

Ce volume, qui porte le nom si estimé de Max Duncker, renferme neuf études et essais de l'éminent historien, parus dans divers recueils et réimprimés par M. de Treitschke : *Féodalité et aristocratie* (p. 1-48) : traite du développement de la constitution anglaise. *La coalition*

de 1756 contre la Prusse (p. 49-75). *La Prusse et l'Angleterre dans la guerre de Sept-Ans* (p. 76-109). *La descente en Angleterre* (p. 110-143) : Napoléon, dit M. D., n'aurait pu exécuter son débarquement, et il le savait; l'armée de Boulogne alarma l'Angleterre, mais l'essentiel était qu'elle fût formée, et, en réalité, comme l'empereur l'avoua à Metternich, c'était l'armée du Danube, l'armée dirigée contre l'Autriche. *Les Mémoires de Hardenberg* (p. 144-192); *Haugwitz et Hardenberg* (p. 193-263); *Frédéric-Guillaume III en l'année 1809* (p. 264-295); trois études fort intéressantes qui prouvent que Hardenberg, malgré son essai de justification, et Haugwitz sont en grande partie responsables de la catastrophe de 1806, et que, trois ans plus tard, Frédéric-Guillaume III eut raison de ne pas attaquer Napoléon, puisqu'il lui fallut en 1813 plus de trois mois pour mettre en première ligne 40,000 hommes. *Mathy* (p. 296-341); *Charles-Antoine de Hohenzollern* (p. 342-349); *Jean-Gustave Droysen* (p. 350-393); trois notices biographiques; celle de Mathy, sans faire oublier la remarquable étude de Gustave Freytag, retrace avec précision la carrière du patriote badois qui, plus que tout autre, contribua après 1866 à faire entrer le grand-duché de Bade dans la confédération de l'Allemagne du Nord ; celle de Droysen est écrite avec chaleur et rend un juste hommage à l'auteur de l'*Histoire de l'hellénisme* et à « la pénétration tranchante de son jugement. »

C.

---

261. — I. C. Bayet. **Précis d'Histoire de l'Art.** Paris, Quantin, 1886. In-8 de 350 p., avec 113 gravures.

262. — II. Elie Pécaut et Charles Baude. **L'Art.** Simples entretiens à l'usage de la jeunesse. Paris, Larousse, 1887. In-8 de 239 p., avec 127 gravures.

I. Le *Précis* de M. Bayet fait partie de l'excellente *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts* publiée sous la direction de M. Jules Comte. Ce n'est pas une tâche aisée d'écrire une histoire de l'art en 350 pages, réduites à 250 par les gravures ; cela est particulièrement difficile pour celui qui connaît le fond des choses et qui doit se résigner à choisir sans cesse parmi tant de faits intéressants qui s'offrent à lui. Le mérite de l'écrivain, dans les œuvres de ce genre, consiste à éliminer les détails secondaires pour mettre en pleine lumière ceux qui caractérisent les époques et les écoles. Il devient, à chaque page, comme le juge d'un concours auquel se présentent cent artistes et cent œuvres d'art : à lui de distinguer ceux qui doivent être élus dans la multitude des éligibles. M. B. y a fort bien réussi ; il réussira mieux encore, nous n'en doutons pas, dans les éditions subséquentes de son livre. L'exposition en est claire et vivante, l'information presque toujours sûre et fondée sur des recherches personnelles; enfin, les gravures, sauf un petit nombre d'exceptions [1], sont d'une exécution supérieure à celle des

1. Signalons comme tout à fait insuffisantes celles des p. 22 (le scribe accroupi), p. 57 (femme montant sur un char), p. 70 (Victoire, spécimen d'ailleurs mal

résumés analogues, notamment le *Grundriss* de M. Lübke. En soumettant à M. B. quelques critiques, nous n'avons d'autre but que de contribuer à l'amélioration d'un livre sérieusement fait qui est appelé à rendre service.

P. 13, rien n'autorise M. B. à écrire que l'homme primitif « décorait d'ornements grossiers ses haillons ». Les restes de l'industrie textile découverts dans les stations lacustres ne sont pas « décorés d'ornements ». — P. 34, l. 2, on ne peut parler de bas-reliefs assyriens en *Asie-Mineure*. — P. 39, l. 1, les terres-cuites chypriotes ne viennent pas seulement des tombes. — P. 71, note, les fouilles de Blouet sont, non de 1831, mais de 1829. — P. 73, *Chachrylion* est une orthographe incorrecte. — P, 78, il n'est plus permis de dire que l'Hermès d'Olympie *paraît être* de Praxitèle. — P. 80, l. 2, *coroplaste* ne signifie pas « modeleur de jeunes filles ». — P. 83, « les *compagnons* d'Alexandre, ses *chevaux*, ses *maîtresses*, tels furent les sujets qui occupèrent le pinceau d'Apelles. » Les maîtresses d'Alexandre sont bien mal placées. — P. 84, il n'est pas exact que le tableau de Timanthe ait été *copié* à Pompéi. — P. 88, il ne faut pas attribuer la *Vénus de Médicis* à Cléomène, puisque la signature de la statue de la Tribune est une supercherie; l'attribution du *Tireur d'Épine* à Pasitélès me paraît erronée. — P. 102, il n'y a pas de « triomphes » représentés sur la colonne Trajane. — P. 179, la maison de Jacques Cœur à Bourges n'est pas du XIV[e] siècle, mais du XV[e]. — P. 206, il ne suffit pas de dire que Paolo Ucello, « répandit le goût de la perspective ». — P. 209, Botticelli ne fit pas de « continuels » emprunts à la mythologie. — P. 219, parmi les tableaux de Léonard que possède le Louvre, M. B. oublie *la Vierge et Sainte Anne*, qui est le plus considérable. — P. 220, je ne crois pas équitable le jugement porté sur le Sodoma : il faut voir en lui autre chose qu'un *imitateur maniéré* de Léonard. — P. 229 et 235, M. B. donne comme exemples de la manière de Raphael la *Vierge de la maison d'Orléans* et la *Galatée :* ces choix ne sont pas heureux. — P. 236, parmi les portraits de Raphaël, il ne fallait pas citer la *Jeanne d'Aragon*, qui n'est guère de sa main, et il fallait mentionner le portrait de Léon X. — P. 237, il est inexact que Vasari « se rattache, en peinture, à Michel-Ange. » Il a aussi imité Raphaël. — P. 238. La *Sainte famille* et le *Concert champêtre* du Louvre ne peuvent pas être attribués avec une certitude égale à Giorgione : citer avant tout le tableau de Castelfranco. — P. 242, la gravure de l'*Allégorie* du Louvre ne donne pas une idée de la manière du Titien : ne citant qu'un exemple, M. B. aurait dû choisir notre *Mise au Tombeau* ou l'*Assomption* de Venise. — P. 258, l. 2, la petite *Vénus* de Kranach au Louvre n'était pas à citer; prendre plutôt le *Jugement de Pâris* (Woltmann, p. 429). — P. 281, au lieu du *Serpent d'Airain* de Rubens,

choisi), p. 71 (tête de jeune fille), p. 76 (la Victoire de Samothrace), p. 235 (le triomphe de Galatée), p. 239 (le mariage mystique de sainte Catherine).

il fallait faire graver l'*Enlèvement des Leucippides*. — P. 284, on ne peut dire que Van Dyck ait « excellé » dans les tableaux religieux. — P. 295, A. Cuyp devait être mentionné comme *animalier*. — P. 301, P. de Cortone, Dolce et Maratta sont *exécutés* bien sommairement. — Même page, on cherche le nom de Juan de Joanès. — P. 304, la *Cuisine des Anges* n'est pas, tant s'en faut, une des œuvres capitales de Murillo : elle est, d'ailleurs, couverte de repeints. Peut-on parler du « réalisme implacable » de Murillo, même à propos du *Jeune mendiant?* — P. 310, je ne comprends pas l'épithète de « compilation » attribuée à la colonnade de Perrault. — P. 312, le rôle de Vouet n'est pas marqué. — P. 314, on voudrait quelques réserves dans les éloges donnés à Lesueur. — P. 320, Van der Meulen n'est pas « un des peintres les plus *originaux* » du *règne* de Le Brun. — P. 338, j'avoue ne pas comprendre l'admiration de M. B. pour les ennuyeuses *Vues des ports* de Joseph Vernet. — P. 347, Prud'hon a-t-il rêvé d' « imiter la grâce » des œuvres antiques ? Sa grâce n'appartient qu'à lui.

Tout cela n'est rien, et, à côté de ces quelques taches, que d'excellentes pages où tout serait à louer ! Mais nous en avons dit assez pour faire comprendre que le *Précis* de M. Bayet est parfaitement propre à l'enseignement de l'art et ne dépare pas la collection dont il fait partie.

II. On n'en saurait dire autant de l'*Art, simples entretiens à l'usage de la jeunesse,* par MM. Pécaut et Baude. Les auteurs sont animés d'intentions louables, qu'ils ont d'ailleurs eu tort de développer dans une préface déclamatoire et amphigourique. Mais, à part les gravures, qui sont fort satisfaisantes, [1] et quelques développements généraux présentés avec une certaine élégance, rien ne peut être loué dans leur livre. S'adressant à des enfants, à de petits enfants même (p. 67 : *ce livre doit être à votre taille, petit comme vous êtes petits)*, ils ont vainement cherché — s'ils l'ont cherché — à s'exprimer simplement. Il est plus facile de répéter un certain nombre de fois *mes enfants*, *mes petits amis*, que de parler aux enfants une langue claire et saine qu'ils puissent comprendre et, au besoin, imiter. La phraséologie de l'esthétique et l'abus des abstractions sont déplacés partout : ils le sont surtout dans un ouvrage d'enseignement. Les *questionnaires* qui suivent chaque *Entretien* touchent souvent au ridicule. Mais ce qui manque le plus à MM. Pécaut et Baude pour enseigner l'histoire de l'art, c'est de connaître eux-mêmes l'art et l'histoire. Un résumé élémentaire peut être une compilation, ne renfermer ni faits nouveaux, ni idées originales : il ne doit pas fourmiller d'erreurs. L'enfant a droit à la vérité, s'il n'a pas droit à la vérité tout entière; *maxima debetur puero reverentia* est un principe qui s'impose aux éducateurs, ailleurs encore que dans le domaine moral. Énumérer toutes les bévues de détail, toutes les idées

1. Il y en a même de tout-à-fait excellentes, qui font honneur à l'éditeur ; voir par exemple la *Vénus de Milo* (p. 63), le *Coleone* (p. 144), la *Barque de Dante* (p. 201), etc.

fausses de ces *simples entretiens*, serait prendre une peine vraiment inutile : on en trouvera quelques spécimens en note.[1] Des auteurs qui, consacrant 26 pages à l'art grec, ne prononcent même pas le nom du Parthénon; qui font de Rembrandt un peintre flamand; qui placent les guerres puniques avant le siècle de Périclès (p. 185), ne méritent guère d'occuper la critique.

On nous apprend, sur la couverture, que l'*Art* a été honoré d'une souscription du ministère de l'instruction publique. Il est certain que la souscription honore l'ouvrage, mais honore-t-elle aussi ceux qui l'ont votée?

Salomon Reinach.

---

263. — **Gazette archéologique,** fondée par Fr. Lenormant et J. de Witte. — **Revue des Musées Nationaux,** publiée sous les auspices de M. A. Kaempfen, par E. Babelon et E. Molinier, secrétaires de la rédaction. Douzième année, 1887. 1 vol. gr. in-4 de 325 pages (Mémoires) et 76 (Chronique), avec 40 planches. Paris, A. Lévy.

La *Gazette archéologique* en est à sa troisième transformation, depuis douze ans qu'elle a été fondée. Ce n'est pas que celle-ci diffère beaucoup de la seconde, qui avait consisté principalement en l'introduction de l'élément moyen âge dans un recueil uniquement consacré,

1. *Presque* (!) jamais vous ne verrez l'animal orner sa demeure (p. 12.) — Le mammouth est éteint « depuis des *centaines de milliers* d'années. » (p. 13.) — Un bas-relief du Parthénon « sculpté il y a *trois mille ans* » (p. 23.) — « A l'époque où *le monde entier* était plongé dans la servitude, où des tyrans régnaient partout par la force ou la superstition, les Grecs vivaient en République. » (p. 44.) — Le temple de Neptune à Paestum est « un souvenir de l'Égypte. » (P. 46.) — « L'art *grec* a réalisé son véritable type dans l'ordre *corinthien*. » (P. 48.) — Le monument de Lysicrate a été élevé » en l'année 335 avant notre ère, par le peuple athénien, *à la gloire d'un poète*. » (p. 51.) — La Diane de Gabies « est en marche. » (p. 60.) — La Diane de Gabies a été sculptée « il y a *trente* siècles. » P. 62.) — Les bas-reliefs de la colonne Trajane comprennent « une infinité d'*éléphants* »; ils fournissent des renseignements « sur les mœurs de nos pères les Gaulois. » (P. 80.) — « Les Étrusques étaient un *petit* peuple d'Italie. » (P. 83.) — L'Ariane du Vatican « comme on voit qu'elle n'est pas grecque! Regardez ce croisement des jambes en forme d'X..... notre belle endormie est bien romaine. » (P. 86.) — Le Gaulois mourant du Capitole (traité naturellement de *Gladiateur)* est une œuvre touchante « et c'est par là surtout qu'elle est romaine. » (P. 88.) — Annibal « ramené en Afrique, battu à *Carthage*. » (P. 91.) — Les Romains « ne peignaient pas comme nous des tableaux... ils peignaient sur les murailles mêmes. » (P. 92.) — « Deux coins du monde échappèrent à l'inondation barbare, Byzance et l'Espagne. » (P. 96.) — « Un peuple *jusque-là inconnu*, venu du fond des déserts *africains*, les Arabes. » (P. 96.)— Les « démons grimaçants » des cathédrales « ce sont les rêves, les terreurs, c'est le cauchemar qui s'empara du monde chrétien à l'approche de l'an mille. » (P. 113.) — « L'Égyptien se soucie peu de la terre et des hommes, il les dédaigne, il les ignore. » (P. 133.) — « L'artiste chrétien dédaigne la peinture. » (p. 145.) — Coustou est un sculpteur de la Renaissance. (P. 162.) — « Rembrandt est le plus grand des peintres flamands. » (P. 178.), etc. Nous ne disons rien du choix des monuments, qui est souvent aussi malheureux que possible.

jusqu'alors, à l'antiquité classique. Mais on a voulu donner, désormais, un développement tout particulier à la chronique de nos Musées nationaux; on a pensé intéressant et même nécessaire de relater les acquisitions nouvelles du Louvre, et au besoin de les étudier de plus près en encourageant les articles spéciaux relatifs à quelqu'une de ces œuvres inédites ou insuffisamment étudiées. Ce nouvel élément de la *Gazette* est heureusement imaginé; et il pourrait même encore être grossi davantage dans la *Chronique*, qui est maintenant paginée à part.

Voici d'abord quelques études de monuments conservés dans notre musée du Louvre. M. E. Saglio examine une *Œnochoé* de la collection Campana, sur laquelle la scène de l'aveuglement de Polyphème par Ulysse et ses compagnons a été figurée en noir sur fond rouge (pl. 1); et M. Heuzey, quelques cylindres et cachets, en thématite, provenant de la région d'Aïdûs, en Asie-Mineure. M. Choisy passe en revue les fouilles de M. Dieulafoy à Suse et insiste sur les résultats si originaux et si remarquables que cet ingénieur a pu obtenir ainsi sur l'art de l'ancienne Perse, notamment sur les procédés de construction de ce peuple, indigènes dans l'architecture des voûtes, importés et factices dans celle des planchers et des colonnes (pl. 2 et 27). M. S. Reinach s'attache plus spécialement à la statuaire classique, et étudie, dans deux mémoires nourris, comme d'habitude, de tous les rapprochements que comporte la matière, et éclairés par un véritable luxe d'érudition bibliographique et artistique : un buste d'athlète provenant de la villa Borghèse, œuvre remarquable, en marbre pentélique, un peu antérieure à Phidias (pl. 10), et l'admirable Vénus drapée, qui fut découverte à Fréjus au milieu du XVII[e] siècle. (Après une description pleine de charme, l'auteur donne des détails sur l'imitation chez les artistes anciens, sur les répliques, etc. et dresse une liste fort étendue des analogues connues de cette *Venus genetrix*; il conclut que notre statue doit dater de la fin du premier siècle, et donne une idée exacte de l'original, qui était sans doute une œuvre attique de l'école de Praxitèle, pl. 30). M. Collignon examine une récente acquisition de nos musées, des fragments d'une statue en marbre pentélique, d'ancien style attique (pl. 11); M. Héron de Villefosse, une anse d'amphore, en bronze, de la collection Davillier, œuvre étrusque, figurant une gorgone de type primitif (pl. 33) : enfin M. Révillout, une statue égyptienne de chien (pl. 31).

Dans le domaine dé l'archéologie moderne, M. E. Molinier signale deux reliquaires provenant de la chapelle de l'ordre du Saint-Esprit, deux anges en vermeil, vêtus d'une aube et soutenant chacun un cylindre en cristal (pl. 12). M. L. Courajod étudie une nouvelle et précieuse acquisition, un buste d'homme en marbre blanc, d'origine lombardo-vénitienne, type intéressant et d'une belle facture, de la fin du XV[e] siècle; cette œuvre comble vraiment une lacune en ce qu'elle est à peu près la seule, chez nous, à représenter l'influence première des écoles italiennes sur les françaises, avant la Renaissance (pl. 23).

En dehors des travaux consacrés aux œuvres d'art du Louvre, il en est plusieurs qu'il convient de mentionner encore. Un des articles les plus intéressants est le récit que M. Schweisthal fait de son exploration au Mont Sipyle, où il a eu le bonheur de retrouver, après des siècles d'oubli, la fameuse figure de Niobé dont parle Homère. C'est, non pas une forme de rocher, mais un relief de 25 à 30 mètres, ressortant sur une paroi inaccessible, et figurant d'une manière frappante, à une certaine distance, une femme assise et levant le bras dans une attitude de désolation. — M. S. Reinach donne des détails sur un remarquable bas-relief en marbre du British Museum, représentant l'apothéose d'Homère, où des muses et diverses autres figures sont disposées en quatre étages (pl. 18); les inscriptions qu'on y voit permettent de lui assigner le IIe siècle av. J.-C. comme date, et les environs de Smyrne comme origine. — MM. de Champeaux et Gauchery publient un long mémoire sur les travaux d'architecture et de sculpture exécutés pour Jean de France, duc de Berry; on y trouve de nombreux détails artistiques et des documents inédits sur les châteaux de Mehun-sur-Yèvre, de Concressault et de Bicêtre; les palais de Riom, de Poitiers (pl. 3) et de Bourges; la Sainte-Chapelle de Bourges (pl. 7) et l'hôtel de Nesle. M. E. Lefèvre-Pontalis examine les chapiteaux du XIe siècle (crus mérovingiens) de l'église de Chivy près Laon; M. E. Müntz, une grande miniature servant de frontispice au fameux ms. de Virgile que Pétrarque a possédé (auj. à l'Ambrosienne) et dont l'auteur est Simon Martini (Memmi); M. Prou, deux dessins au trait du XIIe siècle, tirés d'un missel et conservés en l'église Saint-Étienne d'Auxerre; M. de Geymüller enfin, un dessin conservé à Urbino, où à force de patience, il a retrouvé jusqu'à quatre projets autographes, successivement effacés, du couronnement de sainte Marie des Grâces, à Milan, par le Bramante.

H. DE CURZON.

---

264. — E. RETHWISCH. **Die Bewegung im Weltraum.** Berlin, Schneider, 1887, 146 p. in-8. 4 m. 50.

Quelques critiques élégantes et quelques hypothèses ingénieuses ne suffisent pas à assurer à l'opuscule de M. Rethwisch la portée révolutionnaire que son auteur lui prête. Il est fort louable de se laisser ramener par la tendance profonde de l'époque actuelle à Descartes et à Huyghens; mais il y a un peu de naïveté à s'imaginer qu'il suffit de substituer le mot *mouvement* au mot *force* pour satisfaire aux exigences nouvelles de la science, et il n'y en a pas moins à considérer comme définitivement accordée l'hypothèse de Kant et de Laplace. Je veux bien que la thèse du mouvement de rotation, que M. Rethwisch substitue à celle de l'attraction, ait pour elle les sympathies du présent, et vraisemblablement celles de l'avenir prochain; mais il y a quelque distance d'une hypothèse émise à une hypothèse justifiée et vérifiée. D'ailleurs

l'érudition un peu courte de l'auteur suffirait à faire naître les défiances; il n'est guère permis, par exemple, d'ignorer la brochure bien connue de M. Carl Neumann, ni l'essai de Streintz, et les travaux de Mach, de Wundt et de Maxwell méritent mieux qu'une mention.

Lucien Herr.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 mai 1888.

M. Edmond Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, fait connaître par lettre diverses nouvelles découvertes archéologiques. Il rend compte avec détails des résultats des fouilles poursuivies par M. de Rossi dans la catacombe de Priscille.

L'Académie se forme quelque temps en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède à l'élection de deux commissions chargées de rédiger le programme de la fondation Benoît Garnier et celui du prix Loubat. La fondation Garnier a pour but d'encourager des voyages d'exploration en Asie ou en Afrique; la commission est composée de MM. Renan, Pavet de Courteille, Schefer et Bergaigne. Le prix Loubat est destiné à récompenser les travaux relatifs à l'Amérique; sont élus membres de la commission MM. Maury, Oppert, Alexandre Bertrand et Maspero.

M. Georges Perrot rend compte de l'installation du Musée archéologique du Bardo, qui vient d'être inauguré à Tunis. Après avoir donné quelques détails sur l'édifice où est établi le Musée, il indique les monuments les plus intéressants qui y sont réunis. Il signale surtout une riche collection de statues impériales, la belle mosaïque du cortège de Neptune, découverte à Sousse, l'ancienne Hadrumète, en 1886, par les officiers du 4e régiment de tirailleurs indigènes. « Dès maintenant, dit M. Perrot, par l'ampleur et la beauté de son cadre architectural comme par l'ordre dans lequel les monuments y sont rangés, le musée de Bardo est le premier, il est le seul musée d'antiquités vraiment digne de ce nom que la France ait fondé sur la terre africaine. »

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : feu Charles Jourdain, *Histoire de l'université de Paris au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle* (réimpression en deux volumes in-8o) et *Excursions historiques et philologiques à travers le moyen âge* (réunion de mémoires et articles divers); — par M. Maury : Germain Bapst, *Mémoire sur la provenance de l'étain dans la haute antiquité;* — par M. Siméon Luce : A. Tuetey, *Notice biographique sur Nicolas de Baye* (extrait du *Journal de Nicolas de Baye*, publié pour la Société de l'histoire de France); — par M. Croiset : Henry Houssaye, *1814*, 2e édition.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 9 mai 1888.

M. d'Arbois de Jubainville communique le résultat de ses recherches dans les textes des historiens qui mentionnent l'usage des chars de guerre chez les Gaulois.

M. l'abbé Duchesne présente quelques observations sur l'origine des évêchés d'Avenches et de Windisch. Il pense que ces deux localités ont été, à différentes époques, des résidences d'un même évêque, celui de la *civitas Helvetiorum*.

Séance du 16 mai 1888.

M. Müntz communique le résultat de ses recherches sur un des architectes du palais des papes, à Avignon, le prêtre Cusel qui travailla sous Urbain V.

M. Pol Nicard rapproche deux lutrins en bois sculpté, conservés l'un au musée de Cluny, l'autre dans une église de Suisse; il les attribue au même auteur.

M. de Montégu présente la photographie d'un monument en forme miliaire, surmontée d'une pomme de pin, qui se voit dans le cimetière de Thauroy (Creuse).

M. Courajod lit un mémoire sur la polychromie dans la sculpture du moyen âge et de la Renaissance.

M. Bapst communique la photographie d'une aiguière sassanide trouvée à Kharkof en Russie. Il signale ensuite l'importance des fouilles récemment exécutées à Kiev.

M. Morvat rapproche divers fragments de sculptures romaines découverts à Saintes; il pense qu'ils peuvent se rapporter à une même scène, celle du recouvrement de l'impôt.

L. Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 11 juin — 1888

Sommaire : 265. LORET, La flore pharaonique. — 266. BYRNE, L'origine des racines. — 267. H. DROYSEN, L'armée d'Alexandre. — 268. HERTZBERG, La Grèce romaine, I. — 269. ELFES, Commentaires d'Alexandre et de Philopon. — 270. KOCH, Grammaire grecque, trad. par ROUFF. — 271. Salluste, Jugurtha, p. p. NOVAK. — 272. VALLAT, Ménandre et Térence. — 273. BERNARD DE MONTMÉLIAN, Saint-Maurice et la légion thébéenne. — 274. Mme J. FAVRE, La morale stoïcienne. — 275. COLLILIEUX, Dictys de Crète et Darès de Phrygie. — 276. Roman de Mahomet, p. p. ZIOLECKI. — 277. MOREL-FATIO, Etudes sur l'Espagne, I. — 278. GHERARDI, Nouveaux documents sur Savonarole. — 279. R. REUSS, La cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution. — 280. J. G. DROYSEN, L'époque des guerres de la liberté. — 281. BABEAU, Les bourgeois d'autrefois. — Siegm. FRÆNKEL, L'inscription phénicienne d'Athènes. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

265. — **La Flore pharaonique** d'après les documents hiéroglyphiques et les spécimens découverts dans les tombes, par Victor LORET, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, 1887, in-8, 164 pages.

On sait combien de dissertations on a écrites sur le Lotus, le douteux Moly et le fabuleux Nepenthès; mais si, en dépit des ouvrages de Théophraste, de Dioscoride et de Pline, il est souvent si difficile d'identifier les plantes dont ont parlé les Grecs et les Romains, on comprend que les difficultés sont plus grandes encore quand il s'agit des plantes mentionnées dans les monuments hiéroglyphiques de l'ancienne Égypte. On rencontre ici un vocabulaire tout différent et sans analogie avec les noms grecs et latins, dont beaucoup se sont transmis jusqu'à nous. Heureusement les recherches de botanistes comme Kunth, Unger et Schweinfurth ont dissipé la plupart des obscurités que présentait la flore pharaonique; M. Loret, continuant leur œuvre, a essayé de reconstituer cette flore en entier.

Il avait déjà publié récemment dans le septième fascicule du « Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes », de curieuses *Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Égyptiens*. Aujourd'hui, c'est un travail d'ensemble qu'il nous présente sur la flore ancienne de la région baignée par le Nil, travail aussi remarquable par la méthode que par l'intérêt des résultats qu'il nous offre. C'est à l'étude microscopique ou physiologique des caractères qu'ont eu recours les botanistes qui ont cherché à déterminer les plantes découvertes dans les nécropoles ou les monuments de l'ancienne Égypte; c'est à l'étude comparative de leurs noms en égyptien, en copte (qui « n'est que l'égyptien transcrit avec des lettres grecques »), en hébreu et en arabe, que M. L. a eu surtout recours. Beaucoup de

radicaux sont communs à ces trois langues; on possède une traduction copte de la Bible, et il existe un certain nombre de lexiques coptico-arabes; on a ainsi en copte d'abord les noms des plantes mentionnées dans la Bible, puis en arabe les vocables coptes des plantes donnés par les lexiques, et comme on connaît les équivalents scientifiques des noms arabes de plantes, il est par suite possible, et parfois même facile de déterminer les espèces végétales dont parlent les textes hiéroglyphiques. Si les résultats auxquels conduit cette méthode philologique sont confirmés par l'étude physiologique des caractères, on peut dire qu'ils présentent une entière certitude. Tels sont ceux auxquels M. L. est presque toujours parvenu.

M. L. nous donne la liste de 136 végétaux de l'époque pharaonique: 132 phanérogames, deux lichens, aujourd'hui encore existants, et deux plantes ou arbres fossiles, étudiés d'abord par Unger. A quelques-unes de ces plantes, M. L. n'a consacré qu'une courte notice, tant l'identification en est simple et l'importance secondaire, mais d'autres ont été l'objet d'une discussion ou d'une étude longue et approfondie; ce qu'explique de reste l'intérêt agricole ou historique qu'elles présentent. Tels sont le Papyrus, le Dattier, le Grenadier, le Caroubier, l'Indigotier, la Vigne, le *Nelumbium speciosum* et les *Nymphæa lotus et cærulea*. On trouve dans les articles qui leur sont consacrés des renseignements historiques curieux et souvent nouveaux. M. L. nous apprend, par exemple, que le Papyrus a disparu de l'Égypte actuelle, où on ne le cultive plus, — n'y était-il donc pas indigène? — tandis qu'il s'est naturalisé en Sicile [1].

Une question importante est celle de la patrie d'origine de l'indigotier. L'indigo étant mentionné déjà dans des textes sanscrits, sous le nom de *Nili*, E. de Candolle en a conclu que cette plante est originaire de l'Inde, et il s'appuie sur le nom Ἰνδικόν, *Indicum*, qu'elle portait chez les Grecs et les Romains. Mais M. L. objecte que le nom arabe et égyptien moderne de l'Indigo est *Nil;* il reste donc à savoir, dit-il, si le nom sanscrit dérive du nom arabe, ou si c'est le nom arabe qui vient du sanscrit. Or, un texte hiéroglyphique donne à l'indigo le nom de *Dinkon;* ce nom qui signifie « plante qui chasse le relâchement » (propriété attribuée aussi par Dioscoride à l'indigo), n'a rien à voir avec l'Inde, remarque M. L., et c'est de lui que dérive par métathèse le grec Ἰνδικόν. Cela paraît vraisemblable; mais on peut dire aussi que *Nil* n'en dérive pas moins du sanscrit *Nili* et que l'ancien égyptien *Dinkon*, après avoir fourni au grec et au latin le nom de l'indigo, a disparu, dans son pays d'origine, devant la dénomination étrangère de *Nili*, de même que l'ancien français *cervoise*, mot d'origine celtique, adopté par le latin, a disparu de notre langue devant l'allemand *Bier*.

1. M. L. mentionne, outre le *Cyperus papyrus*, trois autres espèces de souchet; je suis surpris qu'il n'ait point cherché à identifier celui auquel Théophraste (*Hist. plantarum*, IV, 8) donne le nom de *sari*.

Un mot encore des plantes aquatiques, tels que le *Nelumbium speciosum* et les *Nymphaea lotus et caerulea.* La première de ces nymphacées, symbole du soleil levant et berceau du jeune Horus, est désignée par Diodore [1] sous le nom de κύαμος αἰγύπτιος, et ses fruits, remarque M. L., non ceux d'une espèce de légumineuse, étaient les fèves que la loi interdisait de manger; cela me semble douteux; car Hérodote [2] dit expressément qu'on mangeait les graines des *Nelumbium* verts ou secs. Les fleurs de la *Nymphaea caerulea* étaient fort recherchées ; on voit des personnages, peints sur les plus anciens tombeaux, en porter au cou des guirlandes. La *Nymphaea lotus*, aux pétales d'un blanc immaculé, est plus célèbre encore et d'un usage bien plus général ; on en faisait d'immenses bouquets ; les femmes en tenaient à la main lorsqu'elles se rendaient visite ; on mangeait la tige grillée ou bouillie, et on faisait des grains pilés une sorte de pâtisserie. Cette plante fameuse, la « fiancée du Nil » des Arabes, portait, en ancien égyptien, le nom de *Soushin;* il faut y voir, d'après M. L., le primitif du copte *shôshen*, hébreu, *Shôshan*, arabe *Sousan;* mais ces mots ne servent pas, ce qui n'a rien qui doive surprendre, à désigner le lotus, inconnu en Arabie et en Palestine, mais le lis blanc. C'est de ce radical que vient le nom propre Suzanne, en hébreu *Soushannah;* ainsi, en changeant de signification, le nom du Lotus, célébré par Homère, s'est perpétué jusqu'à nos jours et a passé dans toute les langues de l'Europe moderne.

Ce dernier rapprochement achève de montrer ce qu'un sujet, si restreint en apparence, offre d'intérêt général, et comment l'étude de la Flore pharaonique peut servir à éclairer et à résoudre les problèmes littéraires et linguistiques les plus variés. Aussi on ne peut que remercier M. Loret d'avoir entrepris cette étude et souhaiter qu'il lui donne une suite.

Ch. J.

---

266. — **Origin of the Greek, Latin and Gothic Roots,** by James Byrne, M. A. London, Trübner, 1888. In-8, viij-359 pp.

Après les progrès accomplis de nos jours par la science du langage, on ne peut se défendre d'un étonnement presque douloureux à la lecture d'un ouvrage tel que celui de M. Byrne. Si l'auteur avait fait la gageure de prendre en tout le contre-pied des doctrines et des méthodes aujourd'hui consacrées par un assentiment quasi-unanime, il n'eût pu concevoir autrement l'idée, le plan et les détails de son livre. Mais non, il n'a point prétendu combattre les tendances de la linguistique contemporaine : il les ignore tout uniment, et tant d'audacieuse candeur,

1. M. L. dit Théophraste; le célèbre naturaliste la désigne seulement par le nom de κύαμος.
2. *Hist.* lib., II, cap. 32.

jointe à la somme énorme de travail mise au service d'une œuvre mort-née, désarmerait la critique, si elle ne se croyait sûre de concilier une sincérité absolue avec le respect dû au labeur de l'érudit.

Il y a peu de temps, rendant compte ici même d'un considérable ouvrage du même auteur [1], j'exprimais aussi discrètement que possible le regret de le voir s'engager, sans préparation suffisante, sur le terrain de l'indogermanisme. L'inconvénient, du reste, était peu grave : l'indogermanisme ne tenait guère qu'un coin du livre, et sa syntaxe, que les études classiques nous ont rendue assez familière, était beaucoup plus directement en cause que ses formations nominales et verbales, dont l'analyse exacte suppose une longue série d'études préalables. Mais à présent c'est exclusivement de langues indo-européennes, c'est de morphologie pure que M. B. nous entretient. L'entreprise n'était pas de celles dont le talent seul suffit à venir à bout.

Quant à la pensée dominante de l'œuvre, le titre nous en dit assez. « L'origine des racines » ? C'est donc à dire que les racines ont une existence objective, en dehors de l'abstraction linguistique qui les isole? qu'elles ont une histoire antérieure à l'époque préhistorique où il nous est donné d'en saisir les fuyants et fantastiques contours? N'insistons pas : je me suis trop récemment expliqué sur ce point [2] pour vouloir me reprendre corps avec corps avec l'idole dont, bien avant M. B., son compatriote, M. Sayce, avait fait justice [3].

Ce ne serait rien encore ; car ces vues générales, M. P. Regnaud, par exemple, les partage, et M. B. ne pourrait que se faire honneur d'une rencontre avec l'éminent sanscritiste [4]. Mais ce serait leur seul terrain d'accord, et le judicieux historien des théories surannées des Leibniz et des De Brosses se refuserait certainement à suivre M. B. dans l'essai de nuageux symbolisme qui lui a fait ressusciter les pires entités de ses devanciers. Non pas qu'ici, comme dans les manuels étymologiques d'antan, chaque consonne possède, *primo et per se*, une valeur significative. La doctrine de l'auteur est moins grossière, et tout à fait nouvelle : il distingue, non les consonnes entre elles, mais, pour toutes les consonnes à la fois, les moments qui concourent à l'articulation ; il en compte sept (p. 7), et à chacun il assigne sa fonction propre. Ainsi, la fermeture de l'organe buccal implique jonction, coïncidence ; la concavité qui résulte de la clôture indique la courbure, le fait d'enfermer quelque chose ; la rupture du contact signifie séparation, intervalle, etc. Je laisse à penser ce qu'une imagination féconde peut tirer de pa-

1. *General Principles of the Structure of Language.* Cf. *Revue critique*, XXI (1886), p. 241.

2. Cf. *Revue critique*, XXV (1888), p. 183.

3. *Principes de Philologie comparée*, pp. 127 sqq. de l'édition française (Paris, Delagrave, 1884).

4. Ces lignes étaient écrites bien avant la protestation que M. P. R. a cru devoir formuler contre mes dernières critiques : je n'y change rien, cela va sans dire ; mais je ne voudrais pas non plus qu'on y vît l'ombre d'une rétractation.

reilles prémisses — et c'est à ce développement que le livre est tout entier consacré.

Et toutefois, ce déplorable symbolisme mis à part, l'ouvrage eût encore pu être conçu comme un précis d'étymologie, toujours dangereux, sans doute, à consulter, mais fournissant en somme quelques renseignements nouveaux, suggérant au moins quelques rapprochements curieux et scientifiques. Malheureusement il n'en est rien : en fait de phonétique, l'auteur s'en tient, croit-il, aux *Grundzüge* de Curtius : simple illusion, car il reste de beaucoup en deçà. A défaut de connaître ce que les plus récentes découvertes ont fait gagner en précision à la recherche étymologique, plût au ciel, en effet, qu'il ne se fût point départi des principes relativement sévères du grand linguiste allemand! Il se serait épargné ainsi nombre de rapprochements aussi vraisemblables que ceux du grec χίλιοι et du latin *celeber* (p. 137), du latin *necesse* et du grec νίκη (p. 179), des deux mots sanscrits *çâtrush* et *hathas* (p. 208), du suffixe latin de *tá-li-s* et de l'anglais *-ly* de *god-ly* (p. 260). Cela est triste à dire, mais presque tout est dans cette note.

Je me ferais scrupule de prolonger l'examen de ce qui n'aura été, espérons-le, que l'erreur d'un jour, bientôt oubliée de M. Byrne lui-même. En dehors du domaine où il s'est lancé un peu à l'aventure, les sujets ne manqueront pas à sa louable activité; et, si l'indogermanisme l'attire irrésistiblement et qu'il se sente le courage d'en recommencer l'étude de fond en comble, il pourra, sur ce sujet même, nous donner un jour l'équivalent de ses *Principles,* qui contenaient, à côté de tant de choses discutables, tant de données originales, intéressantes et suggestives.

V. HENRY.

---

267. — DROYSEN (Hans). **Untersuchungen über Alexander des Grossen Heerwesen und Kriegführung.** Freiburg, Mohr, 1885, 78 p., in-8.

Depuis la publication de cet opuscule en 1885, M. Hans Droysen a donné la première partie d'une étude générale sur l'organisation militaire et la tactique des Grecs [1]. C'est dans cet ouvrage d'ensemble qu'il conviendra d'apprécier les progrès de la science, sur ce point particulier de l'archéologie grecque, depuis le livre classique de Rüstow et Köchly. Le travail de M. H. D. sur l'armée d'Alexandre se recommande déjà par une méthode rigoureuse, que les historiens de l'art militaire n'ont pas toujours appliquée à ces recherches : Rüstow et Köchly ont essayé de reconstituer l'armée macédonienne; M. H. D. se contente de savoir ce que les textes anciens nous en apprennent. Si cette méthode sévère risque de diminuer quelque peu l'étendue de nos connaissances, elle leur donne aussi plus de solidité et de certitude.

Am. HAUVETTE.

1. Cf. *Revue Crit.*, n. 18, art. 194.

268. — Hertzberg. **Histoire de la Grèce sous la domination des Romains,** traduite de l'allemand sous la direction de M. Bouché-Leclercq. Tome I. Paris, Leroux, in-8 de 494 p.

Après avoir traduit l'*Histoire grecque* de Curtius, et l'*Histoire de l'Hellénisme* de Droysen, M. Bouché-Leclercq entreprend la traduction de l'ouvrage de Hertzberg qui peut être considéré comme une suite de Droysen, du moins pour ce qui concerne la Grèce d'Europe. Le premier volume raconte les évènements qui se sont accomplis depuis le moment où Rome intervint dans les affaires helléniques jusqu'à la fin du règne d'Auguste. Deux autres viendront après.

La traduction paraît bonne, un peu lourde pourtant, peut-être parce qu'elle est trop fidèle à l'original. Les notes seules méritent quelques critiques. Que l'auteur, M. Scheurer, n'ait pas touché aux indications bibliographiques de Hertzberg, soit pour supprimer les travaux aujourd'hui vieillis, soit pour réparer les omissions les plus graves, cela se comprend d'autant mieux que M. Bouché-Leclercq nous promet pour la fin du tome III un supplément consacré à cet objet. Mais, dès à présent, on attendait tout au moins les modifications suivantes. Quand un livre consulté par Hertzberg a été refondu depuis, en Allemagne même, comme c'est le cas pour le *Manuel* de Becker-Marquardt, il eût été bon de se reporter à l'édition nouvelle, et de mettre la référence au courant. On eût évité ainsi de nous renvoyer, pour Borghesi, à *Diurn. Arcad.* 1828, 4, p. 183, alors qu'il existe une excellente édition de ses œuvres faite par les soins et aux frais du gouvernement français. Hertzberg, qui écrivait avant 1866, cite les inscriptions attiques d'après le recueil de Böckh; le traducteur devait les citer d'après le C.I.A. Il me semble enfin que, lorsqu'un ouvrage allemand a déjà passé dans notre langue, c'est la traduction qu'il eût mieux valu indiquer. On a négligé de le faire pour l'*Histoire romaine* de Mommsen, et pour son *Histoire de la monnaie romaine*. Ce sont là, je le sais, des taches très légères. Il est à souhaiter néanmoins qu'elles disparaissent du second volume.

P. G.

---

269. — Elfes. **Aristotelis doctrina de mente humana ex commentariorum graecorum sententiis eruta.** Pars prior, Alexandri Aphrod. et Joannis Gramm. Philoponi commentationes continens. Bonn. Strauss, 1887, 47 p. in-8. 2 mark.

I. — Les dix pages (p. 6-15) où M. Elfes expose la partie du *Traité de l'âme* d'Alexandre relative au νοῦς (surtout p. 80, 16, à 92, 12 Bruns [1])

---

1. Je cite d'après l'édition de Berlin (Supplem. Aristotelicum, II, 1), qui est aujourd'hui classique. Je ne sais pourquoi M. E. préfère la pagination de l'édition de Venise, qui est infiniment plus compliquée. Les renvois sont d'ailleurs souvent inexacts : ainsi p. 9, il renvoie à 138 a 51, qui n'existe pas; un peu plus bas, au lieu de 138 b 38, il faut lire sans doute 139 a 38.

éclairent peu de choses, et en confondent plusieurs. Il est inexact que le νοῦς δύναμει soit appelé ὑλικός, parce qu'il participe de la même matière que le corps (p. 8) ; ὑλικός est toujours opposé à εἶδος (p. 81, 24 sq 85, 10 sq. 88, 17 sqq.) et a un sens métaphysique et logique. Il est également inexact qu'Alexandre distingue deux sortes d'intellects potentiels (p. 81, 22 sqq.). Le passage marque l'opposition du νοῦς δύναμει, qui est inné, et du νοῦς ὡς ἕξις, εἶδος, τελειότης, qui est ἐπικτητός. La même confusion fait dire à M. E. (p. 6) que le νοῦς est naturellement en l'homme ὡς ἕξις, antérieurement à tout exercice. L'ἕξις est le résultat de l'exercice fréquent de l'intellect potentiel (cf. 81, 13. 85, 11, 26 sq. 86, 5). Le διττὸς νοῦς (81, 23) signifie une distinction logique, et non psychologique ; le commentaire se trouve aux pages 86 et 87. Enfin le νοῦς ὡς ἕξις, ou καθ' ἕξιν, ou ἐν ἕξει est une seule et même chose ; il est intermédiaire entre la puissance et l'acte achevé (cf. 86 1 sqq.) [1].

II. — L'exposition du commentaire de Philopon (n'en déplaise à M. E. qui trouve cette transcription bizarre, p. 25) est trop longue, et peu claire. M. E. s'est efforcé de tirer parti de la détestable édition de Trincavelli ; quelques-unes de ses corrections sont bonnes, et s'imposaient ; d'autres, qu'il a faites, ne s'imposaient pas (μεριστῶς corrigé en ἀμεριστῶς me paraît inintelligible, p. 35, note 1) ; d'autres s'imposaient, qu'il n'a pas faites [1].

J'ajoute encore que M. Elfes a tort de faire mourir « ineunte saeculo tertio » (p. 19, note 5) Plutarque d'Athènes, qui apparemment vivait encore en 433, et qu'il vient trop tard pour s'attribuer la découverte de la variante ταῦτα pour τἄλλα (p. 45), signalée déjà dans l'édition de Biehl. — Et je termine en me demandant s'il y a grand profit à transposer ainsi les débris d'un texte grec généralement aisé à comprendre en un latin difficile, quelquefois barbare, souvent inintelligible (p. ex. p. 12, lignes 8 et 9 ; p. 14, l. 24 sq. ; p. 21, l. 12 ; p. 25, l. 1 et 2).

Lucien HERR.

---

270. — Ernest KOCH. **Grammaire grecque**, traduite de l'allemand par l'abbé J. L. ROUFF, avec une préface de O. Riemann. Paris, Armand Colin et Cie, 1887 ; un vol. XII-699 p. in-8 (prix : 8 fr.).

La grammaire de M. Koch était beaucoup plus connue des professeurs que des étudiants quand M. Rouff a entrepris de la traduire. Je doute fort que la traduction ci-dessus annoncée modifie beaucoup cet état de choses. Bien que destiné aux élèves des « classes supérieures et

1. Il n'est pas heureux de rétablir, p. 85, 11, καὶ δύναμις, rejeté déjà par Bonitz, Freudenthal et Bruns. Le commentaire de M. E. (p. 8, note 3) n'est nullement convaincant. — Tout le monde sait qu'il n'est pas permis de dire qu'Aristote distingue le νοῦς δύναμει et le νοῦς ποιητικός « expressis verbis » (p. 17).

2. 29, note 1, il faut lire ἀλλ' ἐν τῷ ἐν ἡμῖν.... ; *ibid.*, note 2, il faut certainement lire καὶ ἀναλογεῖ, εἰ μὲν ψυχὴ ὕλη, ἡ ἐπιστήμη εἴδει ; p. 46, note 1, il faut corriger ἡ δὲ λογικὴ ψυχή, τὸ ἐναντίον, μαραινομένου τοῦ σώματος αὐτὴ ἀκμάζει.

aux candidats à la licence et à l'agrégation », cet ouvrage dépasse en effet les connaissances grammaticales qu'on est en droit d'exiger raisonnablement d'un candidat même à l'agrégation de grammaire. Par contre, il me paraît appelé à rendre de très grands services aux professeurs, non seulement à ceux de l'enseignement secondaire, mais encore à ceux de l'enseignement supérieur. [1] Moins touffue que celle de Kühner, moins sèche que celle de Krüger, la grammaire de M. R. a l'avantage d'être, surtout pour ce qui concerne la théorie des formes, au courant des derniers progrès de la science. Je ne parle pas ici de la morphologie proprement dite; peut-être la grammaire de M. R. est-elle un peu en retard sur ce point; mais qui pourrait se vanter de se reconnaître facilement au milieu de la multitude des théories linguistiques qui surgissent aujourd'hui tant en France qu'en Allemagne?

Tout ce qui a rapport à la *flexion* a donc été renouvelé, éclairé, dans l'ouvrage de M. R., par de fréquents emprunts aux différentes études parues en ces derniers temps sur le dialecte attique, en particulier aux travaux de M. Riemann dans la Revue de Philologie, et à la *Grammaire des inscriptions attiques* de M. Meisterhans. Le traducteur ayant été, en outre, aidé des conseils de M. Desrousseaux, qui s'occupe spécialement du dialecte attique, les professeurs pourront suivre en toute confiance M. R. à travers les difficultés de la flexion grecque. Les étudiants, dont il faut tenir compte, puisque c'est à eux surtout que ce livre s'adresse dans la pensée du traducteur, seront-ils aussi satisfaits? J'en doute un peu. Doivent-ils écrire, par exemple, βασιλῆς ou βασιλεῖς, σύν ou ξύν, ἐπεπαιδεύκειν ou ἐπεπαιδεύκη, etc.? Cela a peu d'importance au fond, dira-t-on; ce n'est pas mon avis; et en tout cas les étudiants, gens pratiques avant tout, seraient heureuxd'être fixés.

On ne saurait adresser le même reproche à la deuxième partie de l'ouvrage, à la Syntaxe. Peut-être aurait-on pu y faire une plus large part à la science, à l'hypothèse, si l'on veut, sans pour cela altérer le caractère de netteté et de précision qui la distingue. Ainsi, dans l'étude des cas, on aurait pu chercher à dégager la valeur primitive de chaque cas, et prendre ce sens primitif comme point de départ. De même, dans le chapitre consacré aux prépositions, tout en louant M. Koch d'avoir fait suivre l'étude de chaque préposition d'indications sur le sens que prend cette préposition dans les mots composés, on regrette que l'auteur n'ait pas donné plus de précision, plus de vie à cette partie de la grammaire, en indiquant sommairement les étapes parcourues, au point de vue du sens, par les prépositions. De même encore, dans les chapitres relatifs à la syntaxe de subordination, peut-être aurait-on pu marquer l'unité réelle, logique, de l'emploi de ἄν dans les différents cas où cette particule est usitée, etc. Je n'insiste pas. Il me semble qu'une grammaire scientifique, qui n'est pas un pur manuel,

1. On trouvera, en particulier, un grand avantage aux deux *indices* (grec et français) et à la *Table des exemples*, dont M. R. a fait suivre sa traduction.

doit se tenir autant que possible sur le terrain historique, et chercher, dans les limites de notre science, le pourquoi des phénomènes grammaticaux.

La rédaction est généralement très soignée et fort claire, plus encore en réalité qu'il ne le semble au premier abord. Les notes toutefois ne sont pas toujours sans obscurité. Ainsi § 110, 2 : « En français, mêmes modes dans l'interrogation indirecte que dans l'interrogation directe. — Les temps dans l'interrogation indirecte changent suivant la règle de la concordance des temps en latin ». Est-ce du français ou du grec qu'il s'agit? Et quelle est cette règle de concordance? De pareilles notes gênent le lecteur au lieu de l'éclairer. De même, § 69, 1, Rem. II, la note mise au bas de la page par le traducteur ne se comprend pas du tout ; le mot *proleptique* ne signifie pas que l'attribut *précède toujours* le verbe, mais que l'on *saisit* par la pensée comme *présents* des résultats qui ne seront réellement obtenus que *plus tard;* la place de l'attribut ne fait rien à l'affaire.

Ces réserves formulées, il serait difficile de ne pas accorder les plus grands éloges à la grammaire de M. Rouff. Sans en faire leur « livre de chevet », les étudiants y trouveront des ressources précieuses, soit pour le thème grec, soit pour la préparation des auteurs : quant aux professeurs déjà plus familiarisés avec la grammaire grecque, elle sera pour eux un véritable manuel ; je ne vois guère, en français, que la *Syntaxe* de Madvig qui puisse la remplacer sur leur table de travail ; encore ce dernier ouvrage ne comprend-il pas de théorie de la flexion. Sous sa forme originale, l'ouvrage de M. Koch était incontestablement la plus française des grammaires grecques en allemand ; elle n'a certes pas perdu à la traduction.

Il est à désirer maintenant que cette publication termine la série des grammaires grecques traduites de l'allemand. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est non pas une traduction de Krüger ou de Kühner, mais une grammaire grecque en français pour des lecteurs français. [1] Il y aurait là, ce me semble, une belle occasion de seconder les efforts de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, et de prouver que, quoi qu'on en puisse penser en voyant se succéder tant de traductions de l'allemand, on sait encore aimer le grec ailleurs qu'en Allemagne.

Ch. Cucuel.

---

1. A cet égard, la *mise au point* de l'ouvrage de M. R. laisse parfois un peu à désirer. Ainsi, § 83, parmi les verbes intransitifs français qui sont transitifs en grec, l'auteur cite ὑβρίζειν, κολακεύειν, αἰσχύνεσθαι, qui se trouvent traduits par « outrager, flatter, respecter » ; ces trois verbes ne sont pas, que je sache, intransitifs en français.

271. — **C. Sallusti Crispi Bellum Jugurthinum** scholarum in usum recognovit Robertus Novák. Pragæ, Storch, 1888. In-8, vi et 90 p.

Si l'édition de M. Novák peut être considérée comme *classique* en Bohême, elle ne pourrait certainement pas l'être en France. M. N. s'est contenté de mettre en tête de son travail un aperçu de trois pages sur la vie et les œuvres de Salluste, puis il donne le texte, et enfin ajoute quatre pages d'observations *critiques*. Il n'y a pas de commentaire explicatif. M. Novák a donc concentré son attention exclusivement sur l'établissement du texte, ce qui est le travail préliminaire de toute édition, mais ce qui ne suffit pas pour les classes. Il propose 50 leçons nouvelles; cela paraît un peu exagéré, quand on vient après Jordan et Eussner. De ces 50 conjectures, *cinq* ou *six* [1] tout au plus méritent d'être signalées à l'attention des futurs éditeurs de Salluste.

Isaac Uri.

---

272. — **Quomodo Menandrum quod præcipuarum personarum mores Terentius transtulerit** G. Vallat. Paris, A. Rousseau, gr. in-8, 132 p. 1887.

Cette thèse, présentée à la Faculté de Paris, avait été d'abord acceptée par elle; la thèse française n'eut pas la même fortune, et finalement c'est à Bordeaux qu'eut lieu la soutenance. On dit que le candidat y fut malmené : on lui reprocha ses solécismes. J'avoue ingénument être disposé à les lui pardonner : son latin, qui n'est point sans taches en effet, et même sans grosses taches, se montre en revanche de bon aloi en plus d'un passage, et surtout a le mérite de ne point sentir la fausse rhétorique et les cahiers d'expressions. Il semble que l'auteur a beaucoup lu les préfaces d'éditions savantes, et qu'il en a retenu, avec les qualités, les défauts... en y ajoutant les siens.

M. Vallat a très bien fait, dans les citations en vers, de marquer les temps forts par des traits verticaux, selon la doctrine de M. Louis Havet, et non par des accents aigus, lesquels ont le tort, grâce à l'identité des signes, de provoquer une certaine confusion avec l'accent tonique. Mais je me demande pourquoi, dans les mêmes citations, M. V. n'emploie que l'*u* et l'*i*, soit voyelles soit consonnes, alors que, dans le texte de son travail, il retient le *j* et le *v*. Cette inconséquence typographique ferait croire qu'il attribue aux signes *i* et *u* consonnes un caractère d'archaïsme. Il eût mieux valu prendre garde à ne pas écrire *poenitet* et *quum*, formes dont la première au moins constitue une faute d'orthographe.

Quant au fond même de cette étude, il est d'un médiocre intérêt : il fallait élargir le débat et montrer qu'en dépit de l'imitation et des emprunts, le génie latin, si différent du génie grec, marque de sa souve-

1. Par ex. 58, 3 *adcesserant* au lieu de *adcessissent*; 63, 1 *agitaret* au lieu de *agitabat*; 69, 3 *opulenta* au lieu de *opulens*; 96, 1 *paucis* au lieu de *in paucis*.

raine empreinte les pièces de Térence dans l'exécution littéraire comme dans les conceptions morales. La tâche n'était point facile à cause des préjugés qui règnent là-dessus : mais ce qu'on demande, même en province, pour décerner le grade de docteur, c'est que le candidat présente des livres dignes d'attirer l'attention du monde savant, non des travaux qui ne soient que de bonnes dissertations. M. Vallat a fait quelque chose de plus, et son travail diffère, autrement que par l'étendue, d'un devoir ou d'une composition : il n'a pas toutefois assez de valeur pour prendre une place importante dans ce que les Allemands appellent la *littérature* du sujet.

Frédéric PLESSIS.

---

273. — J. BERNARD DE MONTMÉLIAN. **Saint-Maurice et la Légion Thébéenne.** Paris, Plon, 1888. 2 vol. in-8, 427 et 411 pp. Prix : 15 fr.

« J'écris l'histoire de la Légion des invincibles qui se laissèrent massacrer héroïquement par les idolâtres qui voulaient que la force primât le droit. » Ainsi débute M. le chanoine Bernard de Montmélian, sans craindre qu'on lui rappelle le poète cyclique ridiculisé par Horace. M. B. garde ce ton dithyrambique dans le cours de ses deux gros volumes. On me permettra de donner quelques échantillons. I, 24 : « En définitive, qui sera vainqueur dans ce duel gigantesque engagé par la Révolution contre le ciel ?... Dieu !... Qui sera foudroyé ?... La Révolution... » I, 61 : « Prise de dégoût, Rome fit mine de se révolter : le géant Maximin la coucha dans le sang. » II, 117 : « Il reste quelques vestiges de cette église mauritienne, mais ils sont masqués par les murs de la maison bâtie sur son emplacement, maison qui a acquis une triste célébrité, parce que, parmi les boutiques s'ouvrant sur sa façade, figure celle du Génois Gambetta, père de notre dictateur de passage » [1].

La méthode laisse beaucoup à désirer. L'ouvrage est divisé en deux parties : histoire de la légion thébéenne, histoire du culte de S. Maurice. Dans la première, M. B. n'ajoute ni un fait ni un argument nouveau. En revanche, on y trouve une érudition vieille d'un siècle au moins. M. B. ne se rend pas compte de la modification introduite dans l'organisation des légions par Dioclétien et prend ses renseignements dans le *Thesaurus antiquitatum* de Graevius (p. 148). P. 153, les *praesentales* sont des officiers, non des légions. P. 203, *per regionem suam* du *Liber pontificalis* désigne les régions de Rome. P. 222, la « belle latinité » de s. Eucher ne me paraît pas un fait évident. A quoi bon reprendre encore la thèse de l'apostolicité des églises des Gaules (p. 75) ou la question du *vase de sang* (p. 89), résolue depuis longtemps pour tous

1. Cf. p. 184, un autre passage relatif à Gambetta; p. 177, une mention du major Labordère. Notons que ces périodes sont solidement appuyées sur de nombreuses conjonctions.

les archéologues? La bibliographie laisse beaucoup à désirer. M. B. indique ordinairement le nom de l'auteur, pas toujours le titre de l'ouvrage, presque jamais le tome et la page : ainsi, p. 44 : Darras, *Histoire de l'Eglise*, et c'est tout. Comme on le voit par cet exemple, les autorités de M. B. sont assez faibles. Je ne crois pas qu'un *Panégyrique de S. Maurice* (p. 201) ou un *Discours aux pèlerins de Saint-Maurice* (p. 176) doivent trouver place dans un livre d'histoire. P. 67, M. B. cite Champagny, à propos de la conversion de Philippe, alors qu'il aurait fallu renvoyer aux auteurs qui ont traité la question pour elle-même, à Aubé [1] ou à M. P. Allard [2]. P. 69, pour les œuvres *Thascius Cyprianus, évêque de Carthage*, M. B. donne pour référence, Philarète Chasles, *Le Moyen-Age* [3]; il valait mieux ne rien dire.

La deuxième partie commence à la p. 275 du premier volume. On y trouvera un certain nombre de détails précis sur l'abbaye d'Agaune, qui sont sans doute exacts, l'auteur ayant travaillé sur les lieux. Il ne faudrait pas peut-être accorder autant de confiance à l'histoire du culte en dehors de la Savoie. M. B. s'est adressé à un grand nombre de personnes (p. 35) et chacun sait que de telles communications, si précieuses qu'elles soient, ne dispensent pas d'un contrôle actif et personnel. Voici quelques rectifications pour la région que je connais le mieux. II, p. 45, M. B. aurait dû corriger les fautes d'orthographe de Dunod : Orain (non Ovain), Pontailler (non Pontaillie), Vieilverge (non Villeverge); p. 63, le nom actuel est *Vieilverge* et le nom ancien *Evarennes*; à Pontailler, l'église est toujours dédiée à S. Maurice et la paroisse existe encore; p. 65, n. 1, lire *Voillery*. M. B. aurait pu compléter ce qui concerne la Côte-d'Or en consultant l'ouvrage de M. Garnier, *Nomenclature historique des communes du département*. Cette seconde partie, « la plus considérable et la plus pleine de faits précis », comme M. B. le reconnaît, pourra rendre des services à ceux qui se donneront la peine de la contrôler par des ouvrages moins anciens que ceux de Courtépée ou de Dunod.

Un appendice contient des pièces liturgiques, les deux Passions, des documents relatifs au culte, etc. Une bibliographie (II, p. 402) présente des indications de ce genre : *Vie de S. Romain* (v^e^ s.); — Léandre, *Ligurie*; — Métaphraste; — Paul Emile(?); la liste des manuscrits (p. 408) porte en tête : S. Eucher, *Passio SS. Martyrum Theb.* (v^e^ s.), sans indication de fonds et de cote : il est difficile d'éviter avec plus de soin le détail utile. Le feuillet de garde du premier volume apprend

1. *Les chrétiens dans l'empire romain*, p. 471.
2. *Les persécutions dans la première moitié du* III^e^ *s.*, p. 214.
3. I, p. 253, la présence d'une monnaie ne prouve rien quant au fait du passage d'un empereur; p. 262, Voltaire fait allusion sans doute à la liste des légions donnée par la colonnette maffléienne (Orelli 3509), et a raison; mais il se trompe avec M. B., en confondant l'organisation militaire du Haut-Empire avec celle du III^e^ s.; p. 284, l'inscription citée, pour laquelle il fallait renvoyer à Orelli n. 218, a un sens différent de celui que lui attribue M. Bernard.

aux lecteurs que M. Bernard de Montmélian a eu des pièces couronnées par « l'Académie de Savoie » et par « l'Académie des muses santones » ; je ne doute pas que le talent de l'auteur ne s'y soit montré avec plus d'avantage que dans les travaux sévères et précis de la critique historique.

P.-A. L.

---

274. — Jules FAVRE (Mme). **La morale stoïcienne.** In-18, IX-382 p. Paris, Alcan, 1888. 3 fr. 50.

Mme Jules Favre s'est proposé de faire aimer le stoïcisme et non de l'exposer. Elle a réuni sous un certain nombre de titres (I. *Dieu, l'âme, rapports de l'âme avec Dieu;* II. *Culture morale et moyens de culture;* III. *Devoirs de l'homme envers ses semblables;* IV. *Les femmes et le stoïcisme, l'éducation des Stoïciens)*, les textes qui lui ont paru propres à atteindre ce but, et dont quelques-uns, dont elle n'indique pas d'ailleurs les traducteurs, eussent eu besoin d'une révision sévère. On ne peut nier que ce recueil de textes ne soit propre à faire naître une vive admiration pour le stoïcisme chez les jeunes filles pour lesquelles il semble spécialement fait. Mais pourquoi parler des principes spiritualistes des Stoïciens (VIII), de leur Dieu personnel, créateur tout puissant de la nature (11), de leur croyance à l'immortalité (33); et au libre arbitre (111), etc.? Pourquoi présenter le stoïcisme comme fournissant sur toutes les questions que nous nous posons aujourd'hui des réponses absolument identiques à celles que donne le spiritualisme classique de nos programmes! S'il est bon de penser à la morale et à l'édification, n'est-il pas aussi bon, sinon meilleur, de respecter la vérité historique, d'exposer et de donner les doctrines telles qu'elles ont été professées et non telles qu'on désire les trouver?

F. PICAVET.

---

275. — E. COLLILIEUX. **Étude sur Dictys de Crète et Darès de Phrygie.** Grenoble, X. Drevet, 1886, 111 p. in-8.

M. Collilieux, qui s'imagine (p. 31) que les *codices Monacenses* sont conservés à la bibliothèque de Monaco, a traité à nouveau, et non sans succès, un sujet qui semblait épuisé. Il a fait un livre intéressant malgré de graves défauts, l'abus de la polémique, et des hors-d'œuvre tout-à-fait réjouissants sur l'idée que les poètes se sont faite de la beauté des mains depuis Homère jusqu'à M. Manuel.

Voici les principaux résultats du travail de M. Collilieux. Il est maintenant à peu près démontré que Dictys était chrétien, et assez vraisemblable qu'il était Grec [1] : M. C. ajoute « et Cypriote ». Mais les

1. Ce serait un Grec connaissant les deux langues, car M. C. admet que le texte de Septimius est un original et non une traduction.

arguments qu'il fournit à l'appui de cette hypothèse sont loin d'être probants. La mention de « mots grecs écrits en caractères phéniciens » lui rappelle les inscriptions cypriotes. Mais le texte de Dictys est tout autre [1]. Au début du prologue (p. 2, l. 3, éd. Meister), Dictys est dit « *peritus* uocis *ac litterarum Phoenicum* [2] », et vers la fin (p. 3, l. 5) le texte ajoute : « *(Nero) iussit in graecum* sermonem *ista transferri* » (cf. l. 3, *interpretati sunt*). Il ne s'agit point d'une *transcription* en caractères grecs, mais d'une *traduction* en langue grecque.

M. C. rattache d'ailleurs cette hypothèse sur l'origine de Dictys à une théorie particulière sur la date à laquelle il aurait vécu. Il voit dans le prologue de l'*Ephemeris belli troiani* une preuve évidente que l'auteur connaissait les circonstances de la découverte du corps de saint Barnabé dans l'île de Chypre, en 478. Mais les seuls détails caractéristiques de la découverte du livre de Dictys [3] (le tremblement de terre qui ouvre le tombeau, la treizième année du règne de Néron) ne se retrouvent point dans les récits relatifs à celle du corps de saint Barnabé [4]; la ressemblance des autres détails est sans aucun doute purement fortuite. Il ne reste donc, comme limite supérieure pour la date de Dictys, que l'année 350 [5]. On n'est nullement autorisé à la reporter en 478.

M. C. est plus heureux quand il montre, preuves en main, que la citation si souvent reproduite : ὡς Δίκτυς ἐν ταῖς Ἐφημερίσι φησίν, n'est pas de Syrianos [6], mais lui est postérieure de deux siècles au moins. Le vrai texte ne parle point de Dictys : et ainsi disparait la limite inférieure que l'on avait admise jusqu'ici pour la date de l'*Ephemeris*.

Darès était peut-être chrétien comme Dictys ; mais le fait est moins assuré pour lui que pour ce dernier. Il était probablement Latin, peut-être Romain. Pour ce qui est de sa date, M. C. a tort de croire que les quelques mots qu'il dit, p. 17, suffisent à détruire l'importance du témoignage d'Isidore de Séville [7]. Mais, en tout cas, Darès a imité Dracontius, qui écrivait à la fin du v[e] siècle : si, comme nous le croyons, c'est bien de notre Darès que parlait Isidore de Séville (570-636), ce serait vers le commencement du vi[e] siècle qu'il conviendrait de le placer. Or, Darès avait sous les yeux le livre de Dictys, comme M. Collilieux le démontre, p. 94 : Dictys doit donc être placé entre le milieu du iv[e] siècle et la fin du v[e].

Louis Duvau.

1. Les rapports de l'Épitre dédicatoire et du Prologue sont assez obscurs pour qu'on n'ait pas le droit de rejeter les détails qui ne se trouvent que dans l'un de ces deux morceaux.

2. En admettant toutefois que *uocis* ne soit pas une faute de copiste.

3. Du moins dans le prologue.

4. *Bolland.*, 11 juin (cap. iv, *Inuentio corporis*). — Le rapprochement que M. C. établit entre les sens des noms propres Saul et Idoménée ne supporte pas l'examen.

5. Louis Havet, *Revue de philologie*, II (1878), p. 239.

6. *Rhetores graeci*, éd. Chr. Waltz, t. IV, p. 43 ; cf. ce qui est dit dans la préface de Waltz du rapport des deux textes qu'il a imprimés parallèlement dans son édition.

7. *Orig.*, I, 47.

276. — **Alixandre dou Pont's Roman de Mahomet.** Ein altfranzœsisches Gedicht des XIII. Jahrhunderts, neu herausgegeben von Boleslaw ZIOLECKI. Oppeln, Franck, 1887, in-8, XLVII-82 pages.

L'édition du *Roman de Mahomet* donnée en 1831 par Fr. Michel et l'orientaliste Reinaud est aujourd'hui presque introuvable. Quoiqu'Alexandre du Pont soit un écrivain des plus médiocres, M. Ziolecki a bien fait de réimprimer son œuvre, qui offre un certain intérêt pour l'histoire des idées au moyen âge. Comme le poème n'est conservé que dans un seul manuscrit assez correct, le nouveau texte ne diffère pas de celui des premiers éditeurs, autant que pourraient le faire supposer les progrès accomplis par la philologie française depuis cinquante ans. Assisté par M. Koschwitz, M. Z. a fait quelques bonnes corrections, pour lesquelles il a intelligemment mis à profit la source latine du roman. Mais il n'a pas toujours été également heureux dans ses innovations et a laissé subsister plus d'un passage incorrect ou obscur. M. G. Paris en a corrigé un certain nombre, en rendant compte de cette édition dans la *Romania* (XVI, p. 588). Le commentaire de M. Z., emprunté en bonne partie aux notes de Michel, n'a pas dû lui coûter beaucoup de travail. Il aurait été intéressant de faire quelques nouvelles recherches sur la parabole des vers 227-285, qui appartient au cycle célèbre de *l'Ange et l'Ermite* [1]. Le chapitre principal de l'introduction, intitulé *Beiträge zur Mahomet-Legende im Mittelalter*, est bien confus. M. Ziolecki aurait trouvé des renseignements plus exacts et plus complets sur la légende de Mahomet dans l'épopée, en consultant les observations que M. Nyrop a mises à la suite de la notice sur le *Siège de Narbonne*, dans son *Histoire de l'épopée française au moyen âge*.

Ernest MURET.

---

277. — **Etudes sur l'Espagne,** par A. MOREL-FATIO. Première série. Paris, Vieweg, 1888. In-8, XI et 244 p.

En attendant qu'il publie un gros livre sur la société espagnole au XVI^e et au XVII^e siècle, M. Alfred Morel-Fatio nous offre des *Études sur l'Espagne,* dont nous annonçons aujourd'hui la première série. Cette série comprend trois *études*. I. *Comment la France a connu et compris l'Espagne depuis le moyen âge jusqu'à nos jours* (p. 1-114). L'auteur résume dans cette étude quelques leçons du Collège de France. Il n'a pas épuisé le vaste sujet des relations intellectuelles entre l'Espagne et notre patrie; mais il n'a rien omis d'essentiel. On lit avec un vif intérêt ses premières pages sur Fernand de Cordoue, sur le général des Mathurins Gaguin qui nous donne le premier spécimen des diatribes françaises contre l'Espagne, sur la traduction du *Triomphe des Dames* de

1. Cf. la note, à la p. 66, où le livre de M. G. Paris sur la *Poésie du moyen âge* est cité inexactement sous le titre de *Poésies françaises du moyen âge.*

Rodriguez de la Cámara et du traité d'armes et de blason de Diego Valera, sur tous ces livres espagnols qui, au xvi[e] siècle, se répandent en France et y trouvent si bon accueil. M. M.-F. explique l'engouement de nos ancêtres pour l'Espagne; explication bien simple : les Espagnols étaient les plus forts, et voilà pourquoi Brantôme les admire et leur emprunte les mots dont il chamarre son style. Même après Vervins, après Rocroy et Lens, le prestige subsiste; au xvii[e] siècle, les aventuriers, comme Antonio Perez, abondent sur le pavé de la capitale; le *rodomont* parait dans la littérature; on se pique de parler ou d'entendre le castillan ; une véritable agence de traducteurs des romans et nouvelles d'Espagne se fonde à Paris; nos dramaturges puisent dans la *comedia;* Chapelain, « espagnolisant docte », correspond avec un attaché de notre ambassade de Madrid et collabore à la grammaire espagnole de Port-Royal; Bouhours cite Mariana et Gracian; les diplomates composent presque tous leur *Voyage d'Espagne*, et Saint-Simon, « ce hautain à qui convenait la morgue espagnole » (p. 56), fait dans sa relation l'histoire de la cour de Philippe V. « Au xviii[e] siècle, deux courants, deux écoles » : les littérateurs et les philosophes. Les littérateurs, — après Sorel et Scarron, qui avaient traité la nouvelle picaresque, après M[lle] de Scudéry et M[me] de Lafayette qui dans *Almanide* et *Zayde* imitent les *guerres civiles de Grenade*, ce « roman historique » de Hita, —accommodent à la française des sujets espagnols (Le Sage qui nous présente une Espagne douce et aimable, Florian, Chateaubriand dont « le génie ravive le roman grenadin »). Les philosophes accablent de tout leur mépris un pays qu'ils regardent comme le pays du fanatisme et de l'ignorance (Montesquieu, Voltaire, les encyclopédistes); c'est depuis nos philosophes, observe spirituellement M. M.-F., qu'il est impossible à tout Français, dès qu'on prononce le nom d'Espagnol, de ne pas voir tout d'abord un homme armé d'une guitare, se chauffant au soleil ou fredonnant sous la grille d'une fenêtre. Il y a néanmoins, au xviii[e] siècle, quelques travaux solides sur l'Espagne, ceux de Vayrac (1718), de Bourgoing (1789), et Beaumarchais — oui, le frivole, le fantaisiste Beaumarchais — est encore celui qui, à cette époque, a « le mieux pénétré le caractère espagnol », et sa « modération », sa « perspicacité » ont « vengé l'Espagne de beaucoup d'injustice » (p. 72-77). Lorsqu'il parle des commencements du xix[e] siècle, M. M.-F. oublie, il est vrai, de parler de l'ouvrage de Rocca que nous avons récemment analysé ici-même [1]; mais il décrit avec beaucoup de justesse et d'esprit la manie romantique qui crée une Espagne « gothique, sombre et truculente »; il caractérise, avec une légitime sévérité, le « fadasse » *Don Alonso* de Salvandy; il montre en Mérimée le « porte-drapeau de l'espagnolisme », comme Brantôme l'avait été au xvi[e]; Corneille, au xvii[e]; Le Sage, au xviii[e]; il se moque de l'Académie royale de l'Histoire d'Espagne qui a récemment affirmé que Victor Hugo était né à Ma-

1. N° 20, art. 220, *La guerre des Français en Espagne*.

drid, et, à propos de Hugo, il prouve qu'au point de vue de l'*espagnolisme*, le grand poète n'a pas du tout, quoi qu'on dise, l'importance de Mérimée, ni même celle de Gautier, de cet éblouissant Théo qui a « expliqué le sol et l'art de l'Espagne, comme nul ne l'avait fait et comme probablement nul désormais ne le fera ». — II. Nous serons plus court sur les deux autres études que renferme ce volume, à la fois si instructif et si attrayant. La deuxième a pour titre *Recherches sur Lazarille de Tormes* (p. 115-176). M. M.-F. dissipe quelques erreurs de ses devanciers et définit plus exactement les points principaux du problème ; il fait voir que *Lazarille* est surtout un roman satirique et un roman de mœurs, qu'il a l'esprit anticlérical et antireligieux, qu'il faut chercher le mystérieux auteur du livre aux alentours des frères Valdès, parmi les libres penseurs, imitateurs de Lucien et d'Erasme. — III. *L'histoire dans Ruy Blas* (p. 177-244). Cette troisième étude est fort piquante ; M. M.-F. démontre que Hugo a puisé dans les *Mémoires de la cour d'Espagne* de Mme d'Aulnoy et dans le troisième volume de l'*État présent de l'Espagne* de l'abbé de Vayrac ; il prend un à un les personnages, les noms, les détails du drame et saisit sur le vif les altérations que le poète — qui pourtant affiche de grandes prétentions à l'exactitude la plus rigoureuse — fait subir à l'histoire et à la vérité (c'est ainsi que Hugo prend à Vayrac le mot *montazgo* qui signifie le droit de passage des troupeaux et baptise de ce nom un conseiller de robe de la chambre des Indes). — Ce premier volume sera, nous l'espérons, accueilli avec faveur. M. Alfred Morel-Fatio aime le document et ne dédaigne pas les patientes recherches, mais il joint à la méthode de l'érudit et à une merveilleuse connaissance des choses d'Espagne, le goût, l'esprit délicat du lettré. Il faut se féliciter qu'un talent, comme le sien, s'applique à l'étude de la littérature et de la civilisation d'un pays que nos pères interrogeaient si curieusement et que nous connaissons trop peu.

A. C.

---

278. — **Nuovi documenti e studi intorno a Girolamo Savonarola**, per curo di Alessandro GHERARDI. 2e édit. augmentée. Florence, Sansoni, 1887, 401 p. in-12. 5 fr.

Ce recueil de documents sera bien reçu, car la première édition, parue en 1878, n'a été publiée qu'à cinquante exemplaires. C'est au P. Bayonne, dominicain, l'un des derniers biographes de Savonarole, qu'on doit la plus grande partie de la collection. Il en avait confié la publication au Florentin N. Cittadella, qui y fit quelques additions, notamment l'arbre généalogique de la famille de Savonarole. M. Gherardi, à qui est échu en dernier lieu le soin de l'édition, y a, de son côté, ajouté beaucoup de pièces intéressantes. On remarquera un essai bibliographique sur le sujet qui va jusqu'à l'année 1886. Les docu-

ments sur les relations de Savonarole avec les habitants de Prato, publiés par M. C. Guasti, se trouvent reproduits dans ce volume, qui est un véritable *corpus* des textes isolés relatifs à la vie et à l'œuvre du grand dominicain.

P. N.

---

279. — Rod. Reuss. **La cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution.** Paris, Fischbacher, 1888. In-12, XII et 659 p.

Le livre de M. Rodolphe Reuss est, comme l'indique le sous-titre, autant une étude sur l'histoire politique et religieuse de l'Alsace de 1789 à 1802, qu'une histoire de la cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution. A l'histoire de la célèbre cathédrale se rattachent en effet la plupart des évènements de cette période si troublée de l'existence de Strasbourg. Dès les premières pages du livre de M. R., nous assistons à la lutte des partis alsaciens, aux élections, à l'installation de la nouvelle municipalité, à la fête de la Fédération, à l'émigration du cardinal de Rohan qui de sa retraite d'Ettenheim ne cesse de lancer des protestations et des mandements, au conflit du grand chapitre avec le gouvernement, à l'antagonisme des autorités civiles et de l'Église, à la campagne menée par la Société des Amis de la Constitution contre le clergé, à l'élection de l'évêque Brendel et à son intronisation, à l'expulsion des prêtres non-jureurs que remplacent des prêtres constitutionnels venus d'Allemagne, à la pénible et lente organisation de ce nouveau clergé. Nous voyons paraître, se démener, grandir peu à peu en influence et en autorité le fameux Euloge Schneider qui réclame le mariage des prêtres, qui publie son *Argos*, quitte le sacerdoce, devient accusateur public, puis tombe soudainement; « il n'était point sans talents, dit M. R., mais, nature vaniteuse et sensuelle, rancunière et lâche, il fut toujours un instrument du parti qui dominait à l'heure présente » (p. 470-471). Nous voyons les jacobins gagner de plus en plus du terrain, réclamer au club du Miroir la chasse aux prêtres, mutiler la façade de la cathédrale, détruire les symboles religieux, confisquer les trésors d'église, faire cesser tout culte officiel. Tout en nous racontant les mesures relatives aux questions ecclésiastiques, M. R. retrace ainsi l'histoire de la Terreur à Strasbourg. Il nous présente les missionnaires appelés par le maire Monet, les principaux personnages de la *Propagande*, ceux qui avaient charge de *franciliser* l'Alsace. Il nous expose les faits et gestes des commissaires de la Convention. Il nous raconte les fêtes jacobines, la journée du 30 brumaire où la cathédrale devient le Temple de la Raison, où Schneider et d'autres « abjurent l'imposture », où le représentant Baudot installe le buste de Marat à la Maison commune; la journée du 20 pluviose où le chirurgien de l'armée du Rhin, Boy, célèbre dans la nef l'anniversaire de la mort du tyran Capet; celle du 30, où le même Boy prononce l'éloge de

la nouvelle commission révolutionnaire installée deux jours auparavant dans la cathédrale; celle du 20 prairial qui fait du temple, par un baptême nouveau, le sanctuaire de l'Être suprême; celle du 23 thermidor qui rappelle à la population le souvenir du 10 août. Tout ce qui se rapporte, de près ou de loin, à la cathédrale de Strasbourg, et par suite à la ville même durant le drame terroriste, se trouve dans le volume de M. Reuss : Têterel réclamant la démolition de la flèche, le bonnet rouge arboré sur la croix, les « prédications laïques » allemandes prononcées par Lehne et par Cotta, les *Chants décadaires* d'Auguste Lamey. Mais bientôt commence la réaction; Monet disparaît; Bailly *purifie* les administrations; la loi du 3 ventôse donne le signal de la résurrection générale du catholicisme, et celle du 11 prairial rend aux fidèles l'usage des édifices nationaux, non encore aliénés. Le 22 prairial (10 juin 1795) la municipalité abandonne la cathédrale à la Société des catholiques romains et se prononce pour les anciens réfractaires contre les constitutionnels. Il est vrai qu'après le 13 vendémiaire, les prêtres non assermentés se voient de nouveau poursuivis; mais un culte catholique *laïque* se fonde à la cathédrale. Il est vrai qu'après le 18 fructidor, les lieux du culte catholique sont derechef fermés, ou rendus au culte décadaire; mais le coup d'État du 18 brumaire amène une prompte entente entre le gouvernement et le clergé. Après le Concordat et la renonciation définitive de Rohan, l'énergique Saurine est installé dans la vieille cathédrale (6 juin 1802).—Nous n'avons à faire que de bien légères critiques. M. R. aurait dû, ce nous semble, à propos de la mission des trois commissaires de la Constituante, citer les *Mémoires* de Mathieu Dumas et écrire (p. 230) *Heymann* au lieu de « Heywang ». Son travail est excellent. Non seulement M. Reuss a consulté tous les documents qui existent en grand nombre pour l'histoire de cette époque, procès-verbaux des Conseils de la commune et de la Société des amis de la Révolution, papiers de Louis Schnéegans (à la Bibliothèque de la ville), brochures, feuilles volantes, etc. Non seulement il a su retracer avec beaucoup d'art et de talent les scènes orageuses et saisissantes dont la cathédrale de Strasbourg a été le théâtre dans les dernières années du XVIII[e] siècle. Non-seulement il a fait revivre de curieux personnages de l'époque comme l'évêque Brendel, « si différent de Grégoire » (p. 171), le chanoine Rumpler, aussi gouailleur qu'intrépide, le remuant journaliste Laveaux, l'honnête Dereser « dont la sympathique physionomie repose un peu de tant de types d'aventuriers et de rénégats » (p. 391). Mais il est sincère et équitable; il s'efforce de ne froisser aucune conviction ; il tient la balance égale entre les partis, et avec la même fermeté, la même justice, le même amour de la vérité, le même respect de la liberté des consciences, il se prononce contre tous ceux qui pratiquent l'oppression et le despotisme, à quelque opinion qu'ils appartiennent, qu'ils soient adhérents de l'ancien régime ou des idées nouvelles, de l'unité catholique ou de la libre pensée.

A. CHUQUET.

280. — **Vorlesungen über das Zeitalter der Freiheitskriege,** von J. G. Droysen. Zweite Auflage. Gotha, Perthes, 1886. In-8, xii et 342 p.; viii et 518 p. 15 mark.

Les « Conférences sur l'époque des guerres de la liberté », de J.-G. Droysen, avaient paru en 1846. L'ouvrage, depuis longtemps épuisé, méritait une réimpression. Sa valeur, qu'il conserve encore aujourd'hui, ne consiste pas dans l'exposé des menus faits. Quoique l'historien ait pu revoir son livre avant sa mort et corriger çà et là quelques erreurs, il n'avait consulté que les sources imprimées. Mais Droysen savait embrasser une époque entière, si embrouillée qu'elle fût, et en saisir avec une pénétrante sagacité les traits généraux; il avait le rare talent de réunir en un ensemble les divers et multiples incidents d'une période historique, de démêler les idées qui dominaient une grande révolution, de retracer avec vigueur l'influence réciproque de la politique et de la *Cultur*. L'ouvrage se compose, comme l'indique le titre, de conférences que Droysen avait faites à l'Université de Kiel dans l'hiver de 1842 à 1843. C'était le temps où l'opinion des duchés s'élevait avec force contre la domination danoise; Droysen était un des chefs de ce mouvement allemand, et ce fut lui qui rédigea l'*adresse de Kiel* (11 novembre 1844). De là, le ton âpre, impétueux, passionné de ses conférences où s'expriment, selon son expression, des espérances et des craintes. Remarquons, en terminant, qu'il n'entend pas seulement, sous le nom de *Freiheitskriege,* les guerres de 1813 et 1814. Dans son premier volume, il retrace la guerre de l'indépendance américaine et ce qu'il nomme la guerre franco-polonaise de la liberté (à peu près depuis l'émigration jusqu'à la chute de Robespierre). Ce n'est que dans le second volume, après avoir exposé la puissance de l'état révolutionnaire, la grandeur sans cesse croissante de Napoléon, son système fédératif et continental, qu'il raconte les « guerres de la liberté », en les faisant commencer à 1808, en Espagne, et à 1809 en Autriche.

C.

---

281. — **Les bourgeois d'autrefois,** par Albert Babeau. Paris, Didot, 1886, un vol. in-8 de v-417 pages.

Cet excellent volume est digne de ses aînés. Il est, comme eux, très sérieusement étudié et d'une lecture facile et agréable. M. Babeau passe en revue les marchands, les artistes et les gens de lettres, les médecins et les chirurgiens, les gens de loi, les fonctionnaires et les rentiers. Les titres de quelques chapitres donneront une idée des aspects divers sous lesquels M. B. étudie nos bourgeois d'autrefois : « le costume; les « repas; la société et les plaisirs; le mariage; l'éducation; le sentiment « religieux; la fortune; les progrès de la bourgeoisie. » Ces petits tableaux se succèdent naturellement, simplement : les couleurs en sont vraies; les tons ne sont point forcés.

Les matériaux réunis sont variés et abondants : ils sont très heureusement mis en œuvre. Parmi les innombrables sources d'information qu'utilise M. Babeau, je n'ai pas remarqué les décisions synodales : elles lui fourniraient une précieuse moisson [1].

P. V.

L'inscription phénicienne d'Athènes.

Dans l'inscription phénicienne récemment trouvée à Athènes, il y a encore quelques mots douteux dont je donne ci-dessous une explication que je crois assez satisfaisante :

Ligne 1, les mots suivants : תם בד צדנם בנ אספת doivent être lus, selon moi : תם בד צדנם בנ.אספת « Il a été décrété par les Sidoniens, fils de l'Assemblée ». Le mot תם « être fini » a ici le sens de l'arabe *qudiya* « être conclu »; cf. aussi l'arabe *djama'a*. Le mot suivant est בד = ביד qui en hébreu est souvent employé comme préposition [2], cf. *Nombres*, XV, 23, etc. בנ אספת est une apposition déterminative de צדנם ; en effet, la résolution ne fut pas prise par tous les Sidoniens, mais par les membres de l'assemblée municipale. Il est vraisemblable que les Phéniciens avaient en Grèce, comme les Juifs, leurs communautés à part. C'étaient de petites associations qui avaient leurs chefs religieux et civils (cf. aussi Mommsen, *Röm. Gesch.* V, 467, note 2). Pour אספת cf. *Ecclésiaste*, XII, 11.

Ligne 7, je traduis les mots : לשלם חלפת « pour payer la rémunération; חלף signifie « changer », puis ce mot prend la signification de « rémunérer »; cf. le syriaque *helâf* « pour », ὑπὲρ, et l'hébreu חלף *Nombres*, XVIII, 21.

Siegm. Frænkel.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. Vieweg qui avait fondé la *Revue critique*, il y a vingt-deux ans. La nouvelle direction n'a eu aucun rapport avec le défunt; mais elle rappellera ces mots de l'ancienne direction dans

1. A la p. 30, à propos de la substitution des parquets de bois ajustés au carrelage et des critiques que souleva cette mode nouvelle, il n'est rien avancé de matériellement inexact, mais le lecteur devinera-t-il que les répugnances et les critiques dont parle M. Colmet Daage (et non d'Aage) dans *Une vieille maison de province*, se produisaient vers 1850? Le lecteur, en lisant cette page de M. B., ne croit pas sortir du XVIII[e] siècle : quelques mots de plus eussent évité toute méprise et ajouté quelque piquant à l'observation qui, dans le délicieux ouvrage cité, est tout à fait amusante.

2. M. Noeldeke, mon vénéré maître, croit qu'on peut aussi lire *bidé*, répondant au pluriel hébreu construit.

l'*avis aux lecteurs* du 1er janvier 1876 : « M. Vieweg a soutenu la *Revue* dans un temps où elle demandait des sacrifices, et il aura toujours droit à notre reconnaissance ; nous adressons un salut amical à celui qui pendant si longtemps nous a tenu compagnie, et dont la persévérance intelligente a permis à notre œuvre de s'affermir et de se développer. »

— M. F. Plessis offre aux amis d'Eugène Benoist une notice biographique extraite des *Annales de l'Université de Bordeaux (E. Benoist*, Paris, Leroux, 1884, 14 pp. in-8°), où il met en relief le rôle de son regretté maître dans les études latines et dans la réforme universitaire. Les idées personnelles de l'auteur, la chaleur de ses souvenirs, la sûreté de son intuition psychologique donnent à son travail un vif intérêt.

— Le travail, couronné par l'académie de Mâcon et inséré dans ses Mémoires, que M. J. de Fréminville avait composé sur les *Ecorcheurs en Bourgogne 1435-1443*, a paru à part (Dijon, impr. Darantière. In-8°, xi et 274 p.).

— M. Eugène Müntz va publier à la librairie Hachette une *Histoire de l'art pendant la Renaissance* qui sera à la Renaissance ce qu'est à l'antiquité le grand travail de MM. Perrot et Chipiez. L'ouvrage, qui sera illustré, comprendra cinq volumes gr. in-8°, d'environ 800 pages. Il s'ouvrira par l'histoire de l'art italien ; puis viendront la France, objet d'un volume distinct, l'Allemagne et les Flandres, l'Espagne, l'Angleterre, etc. Le premier volume paraît par livraisons, au nombre de 45, chacune de 16 pages ; prix de la livraison : 50 centimes ou (avec planche) 1 franc.

— Le tome II de la *Bibliographie générale de l'Agenais*, de M. Jules Andrieu, a paru et contient, outre un supplément, les noms de L à Z (Agen, Michel et Medan : Paris, Picard. In-8°, 422 p.). On y remarquera, entre autres articles, ceux qui sont consacrés aux Lacuée, aux Magen, aux Marcellus, à Mascaron, à Monluc, Montazet, Montesquieu, Palissy, aux Paganel, à George Sand, aux Scaliger, à Théophile de Viau. L'article sur notre collaborateur Tamizey de Larroque est le plus étendu ; ce qui se conçoit, si l'on se rappelle la *Bibliographie tamizeyenne*, qui n'a cessé d'ailleurs et ne cessera de s'augmenter.

— M. Anatole de Montaiglon, a fait paraître, sous le patronage de la direction des Beaux-Arts, le tome Ier de la *Correspondance des directeurs de l'Académie de France avec les surintendants des bâtiments* ; le volume va de 1666 à 1694 (Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur. In-8°, xv et 480 p.).

— Les *Mélanges et portraits* de E. Caro, que la librairie Hachette publie en deux volumes (xv et 369 p., 334 p. 7 fr. 50), renferment, outre une notice due à M. Constant Martha, les études suivantes, parues pour la plupart dans le *Journal des savants* : I. Souvenirs d'un enseignement à la Sorbonne ; Essais de psychologie sociale (L'hérédité) ; La peur ; La responsabilité dans le rêve ; La solidarité morale ; Les idées antiques sur la mort et la critique de ces idées par Epicure ; Le poème de Lucrèce ; Le génie dans l'art ; Les causes finales ; La parole intérieure (à propos des ouvrages de MM. Mosso, Fr. Bouillier, H. Marion, C. Martha, Séailles, Paul Janet et Victor Egger). II. Joubert ; Maine de Biran ; Vitet ; Nisard ; Saint-Marc Girardin ; La querelle des anciens et des modernes ; Maurice de Guérin ; Alfred Tonnellé ; Doudan ; Amiel ; l'abbé Roux.

— Annonçons également le gros volume, signé P. Laloi et F. Picavet, intitulé *Instruction morale et civique ou philosophie pratique* (Colin. In-8°, vi et 690 p.) et comprenant, sous les rubriques « Psychologie, Logique, Morale pratique, Economie politique, Morale théorique, Instruction civique » 37 chapitres. Ce livre sera utile et nous souhaitons, avec les auteurs, qu'il aide tous ceux qui « veulent faire aimer la France et rendre meilleur et plus capable de la servir chacun de ses enfants ».

— M. A. Chuquet publie (Cerf. In-8°, xxiii et 143 p.), une nouvelle édition du *Camp de Wallenstein*, de Schiller, avec introduction et commentaire.

— Dans *l'Empereur Frédéric* (Paris, Hinrichsen. In-8°, vi et 295 p. 3 fr. 50), M. Edouard Simon ébauche la physionomie historique du nouvel empereur d'Allemagne, et, d'après tous les documents connus aujourd'hui, raconte l'existence de l'impératrice Victoria en même temps de celle de Frédéric III. L'ouvrage se lit aisément, et, quoiqu'il ne soit qu'un écrit de circonstance, on ne peut dire qu'il soit inutile. Il comprend quatre chapitres, *le prince* (1-80), *le prince royal* (83-144), *le prince impérial d'Allemagne* (147-228), *l'empereur* (231-267). Il aura certainement un grand succès, surtout en Allemagne, car l'auteur voit dans l'empereur Frédéric un « homme de bien », un « héros de la souffrance », un politique qui veut appliquer la pensée de Bossuet « rendre la vie commode et les peuples heureux ». Un Appendice contient des documents relatifs à l'avènement de l'empereur Frédéric (273-295). P. 9, la mention du précepteur du jeune prince « le philologue Curtius, de Lubeck »; est bien insuffisante.

— M. Ch. Normand vient de publier une *Histoire grecque* depuis les origines jusqu'à la conquête romaine, rédigée conformément aux programmes officiels pour la classe de cinquième. (Paris, Alcan. In-8°, 496 p., 42 figures et 4 cartes). C'est un des meilleures volumes du *Cours complet d'histoire,* publié sous la direction de M. G. Monod. L'auteur est au courant; il connaît les sources et il les cite; il conte les faits avec agrément, en un style vif, alerte, spirituel; des anecdotes joliment dites, des portraits piquants et lestement enlevés (voir, par exemple, celui de Démétrius Poliorcète), des citations bien choisies augmentent encore l'intérêt du récit de M. Ch. Normand.

— Outre un grand nombre d'excellents articles de bibliographie, le n° 2 des *Annales de l'Est* de cette année renferme la suite de l'étude de M. A. Debidour sur *le général Fabvier*, la fin du travail de M. Ch. Pfister sur *Schoepflin*, une dissertation de M. Ed. Berlet sur *La femme germaine* et la dernière lettre du maréchal Ney, écrite par Ney le 7 décembre 1815 à son beau-frère Monnier et communiquée par M. A. Collignon.

— Le conseil général des Bouches-du-Rhône a voté la création d'une chaire de langue et littérature provençale à la Faculté des lettres d'Aix.

ALGÉRIE. — Signalons à nos lecteurs l'apparition d'une *Bibliography of Algeria 1541-1887*, par sir R. Lambert Playfair, consul général de Sa Majesté Britannique. L'ouvrage, édité par la Société royale de géographie de Londres, offre quelques incorrections et omissions, d'ailleurs inévitables en une publication de ce genre. Mais il rendra de très grands services.

ALLEMAGNE.—Une nouvelle revue vient de paraître sous le titre *Forschungen zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte*, « Recherches pour l'histoire du Brandebourg et de la Prusse ». Elle est la « nouvelle suite », *neue Folge,* des « Recherches marchoises » ou *Mærkische Forschungen*, qui comptent vingt volumes et que publiait la Société pour l'histoire de la Marche de Brandebourg. Elle veut en même temps, dans un cadre élargi, remplacer la *Zeitschrift für preussische Geschichte und Landeskunde* disparue en 1883. La Société pour l'histoire de la Marche de Brandebourg a nommé directeur responsable des *Forschungnn zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte* M. Reinhold Koser; M. Koser sera assisté de MM. Holtze, Schmoller, Stœlzel, colonel de Taysen et de Treitschke. Les *Forschungen* paraîtront deux fois par an, en avril et en octobre, chaque fois sous la forme d'un demi-volume de vingt feuilles environ. Des comptes-rendus des publications nouvelles figureront à la fin de chaque demi-volume, sous forme d'annonces brèves et précises

Tous les envois doivent être adressés à l'éditeur (Duncker et Humblot, Leipzig, Dresdenerstrasse, 17) ou à M. Koser (Berlin, W. Wichmannstrasse, 15). On trouvera dans nos périodiques l'analyse du premier demi-volume des *Forschungen*.

— Le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* annonce que M. Max Herrmann, de Berlin, prépare une monographie détaillée sur *Albert d'Eyb* et M. B. Kahle, un travail sur l'*Influence du christianisme sur le norois*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er juin 1888.

Mme veuve P.-Ch. Robert adresse à l'Académie la 3e partie de l'*Epigraphie gallo-romaine de la Moselle*, qui avait été laissée inachevée par M. Robert et qui vient d'être terminée par M. R. Cagnat.

La commission chargée de rédiger le programme du prix Loubat annonce que M. Loubat a donné, en sus de sa fondation, une somme de trois mille francs, ce qui permettra de décerner le prix pour la première fois dès l'année 1889. Le concours est ouvert entre tous les ouvrages, imprimés depuis le 1er janvier 1884, qui seront déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1889 et qui traiteront de l'histoire, de la géographie, de l'archéologie, de l'ethnographie, de la linguistique et de la numismatique de l'Amérique du Nord. Les ouvrages relatifs à l'histoire politique ne seront admis au concours que s'ils traitent des évènements antérieurs aux débuts de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis.

La commission du prix Stanislas Julien décerne le prix, cette année, à M. G. Devéria, pour son ouvrage intitulé : *la Frontière sino-annamite, description géographique et ethnographique*.

L'Académie procède au vote pour l'attribution des prix fondés par le baron Gobert. Le premier prix est décerné à M. Elie Berger, pour son ouvrage sur *les Registres d'Innocent IV*, le second prix à M. E. Cosneau, pour son livre : *le Connétable de Richemont (Artur de Bretagne)*.

La commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome propose au choix de la Société centrale des architectes, pour la grande médaille que cette Société décerne chaque année à un membre de l'une ou l'autre Ecole, M. René de la Blanchère, aujourd'hui directeur du service beylical des antiquités et des arts à Tunis.

M. le comte de Mas-Latrie signale à l'Académie deux monuments du moyen âge récemment découverts dans l'île de Chypre et communiqués par M. Tankerville Chamberlain. Tous deux sont importants pour l'histoire du royaume chrétien de Chypre. L'un est le tombeau d'un fils du roi Hugues IV de Lusignan, l'autre celui d'Adam d'Antioche, maréchal du royaume de Chypre au XIIIe siècle.

M. Deloche lit un mémoire intitulé : *la Procession de la Lunade et les feux de la Saint-Jean en Bas-Limousin ; la fête du solstice d'été et la mesure du temps chez les Gaulois*.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, secrétaire perpétuel : J.-J.-A.-M. de Witte, *Notice sur Charles Lenormant* ; — par M. Gaston Paris : 1° Charles Joret, *le Livre des simples inédit de Modène et son auteur* ; 2° *Revue des traditions populaires*, 2e année ; — par M. Maspero : William-N. Groff, *Etudes sur le papyrus d'Orbiney* ; — par M. Georges Perrot : 1° *Bulletin de correspondance hellénique*, 12e année, n° IV, avril 1888 ; 2° A. Bougot, *Etude sur l'Iliade d'Homère, invention, composition, exécution* ; — par M. Delisle : Julien Havet : *Une charte de Metz, accompagnée de notes tironiennes* (27 décembre 848) ; — par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys : Podschiwalow, *Monnaies des rois du Bosphore cimmérien*.

Julien Havet.

La procession dite de la Lunade, qui a lieu tous les ans depuis quatre siècles au moins à Tulle, se fait le 23 juin au soir, veille de la fête de la nativité de saint Jean-Baptiste. On porte, tout autour de la ville, une vieille statue de saint Jean et on allume des bûchers sur les places et carrefours. La procession commence au lever de la lune, d'où le nom de Lunade donné à cette fête.

M. Deloche pense que cette pratique est d'origine païenne, et qu'il faut y voir un reste des fêtes par lesquelles on célébrait le solstice d'été. Si elle a lieu la veille au soir et non le jour de la saint Jean, c'est, ajoute-t-il, par un souvenir de l'usage gaulois et germain, d'après lequel la journée de vingt-quatre heures commençait à la tombée de la nuit, pour finir le lendemain soir.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 18 juin — 1888

Sommaire : 282. v. BRADKE, Du développement historique de notre langue et de notre race. — 283. LANGE, Histoire de Rome, trad. par BERTHELOT et DIDIER. — 284. TISSOT, Géographie comparée de la province romaine d'Afrique, II. — 285. KRUMBACHER, Collection de proverbes byzantins. — 286. NOURRISSON, Philosophies de la nature. — 287. ROMAN, Tableau historique du département des Hautes-Alpes, I. — 288. DISCAILLES, Un chanoine démocrate. — 289. HOLLAND, Uhland. — 290 GAROFALO, La criminologie. — 291. FÉRÉ, Dégénerescence et criminalité. — 292. KERVILER, Bio-bibliographie bretonne, IV. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

282. — **Beitræge zur Kenntniss der vorhistorischen Entwickelung unseres Sprachstammes.** Von Dr. P. v. BRADKE. Giessen, J. Ricker, 1888. In-4, vj-38 pp.

Depuis que la science du langage est en possession de sa méthode, on a pris l'habitude de traiter la langue et la race indo-germaniques comme si c'était une langue et une race pures, comme si les ancêtres des représentants actuels de cette unité linguistique avaient pu échapper aux chances si nombreuses de mélange, d'emprunt et d'hybridation, auxquelles sont constamment exposés leurs descendants. Cette méthode d'abstraction, évidemment fort commode, était même la seule praticable au début; car, avant de songer à faire le départ des éléments anâryens, il fallait avoir une idée au moins approximative du fonds commun âryen auquel ils s'étaient surajoutés. Mais le temps semble venu de procéder avec un peu plus de rigueur, et, depuis les beaux travaux de MM. Ascoli, Schuchardt et Whitney sur l'hybridation dans le langage, c'est marcher sur un terrain sûr que de s'inspirer d'eux pour tenter un essai du genre de celui que M. v. Bradke dédie à M. Böhtlingk à l'occasion du cinquantenaire de son doctorat.

Dans la première partie de son travail, l'auteur examine, en les appliquant plus spécialement à la famille indo-européenne, les influences diverses que peut exercer la langue d'une peuplade vaincue sur celle des vainqueurs, notamment par les rapports étroits des esclaves, appartenant à la race soumise, avec les femmes des conquérants, chargées de diriger le travail domestique, ou avec leurs enfants, qui tiennent des nourrices et des servantes les premiers mots qu'ils balbutient (p. 7)[1]. La

1. Rappellerai-je que le mot espagnol *cenzaya* (bonne d'enfant) est emprunté à la langue basque, et que les nourrices du pays basque sont tout particulièrement estimées en Espagne? On entrevoit pourquoi tant de mots des langues classiques, appartenant au vocabulaire de l'enfance, manquent d'étymologie précise.

deuxième partie pénètre au cœur même de la question. Les deux sous-unités linguistiques dites letto-slave et italo-celte étant généralement tenues pour acquises à la science, M. v. B. propose : d'une part, de considérer la première comme s'étant séparée en dernier lieu de la sous-unité indo-éranienne, en sorte que la période la plus voisine et la plus importante à étudier aujourd'hui, pour l'histoire de notre race, serait celle qui précéderait immédiatement cette séparation (p. 29); d'autre part, de superposer à la seconde une unité gréco-italo-celtique, en expliquant par de très fortes influences étrangères, soit celle des Rètes (d'origine étrusque ?) les particularités nombreuses et importantes par lesquelles la langue et la civilisation du Latium se séparent de celles des Hellènes (p. 34). En présence du vocalisme européen, que le letto-slave reproduit si fidèlement, la première hypothèse peut sembler hasardée, et M. v. B. n'y insiste guère. Mais la seconde me paraît absolument irréprochable : je crois même qu'elle s'impose et suis heureux de dire qu'au temps où elle était le plus fortement battue en brèche par MM. Sayce et Brugmann, j'ai toujours hésité à y renoncer et espéré qu'on y reviendrait un jour. Si cette utile réaction triomphe, la pénétrante analyse de l'auteur y aura puissamment contribué.

M. v. Bradke est un des rares linguistes qui, fatigués de la lourdeur de notre nomenclature actuelle, proposent de revenir au terme « âryen » pour désigner l'ensemble de notre famille linguistique. J'y souscrirais de grand cœur : il est court, commode, permet d'isoler d'un mot le domaine « anâryen », et, à supposer qu'il manque un peu de précision, est-il bien nécessaire que la famille indo-européenne soit pourvue d'un nom plus scientifiquement exact que les familles « sémitique » et « khamitique » ? Je ne le pense pas, et ne saurais, pour ma part, donner tant d'importance à un mot. Mais les habitudes sont prises, et il est douteux qu'on s'en départe.

V. Henry.

---

283. — **Histoire intérieure de Rome tirée des Rœmische Alterthümer de Lange**, par Berthelot et Didier. Paris, Leroux, 1885-1888. 2 vol. in-8.

Les *Antiquités romaines* de Lange gardent une grande valeur, même à côté du *Manuel* de Mommsen-Marquardt. Aussi n'eût-il pas été superflu de faire passer intégralement l'ouvrage en français. Les traducteurs n'en ont pas jugé ainsi. Ils ont préféré extraire de l'original une histoire intérieure de Rome pendant la République. Nous n'avons guère ici qu'un quart environ du premier volume de l'édition allemande, et la moitié du second ; le troisième seul est complet. Il est permis de regretter cette mutilation. On aurait compris à la rigueur que MM. Berthelot et Didier eussent négligé de reproduire les longs développements de Lange sur le droit privé des Romains. Mais tout le reste était à conserver, et ce ne sont pas les courtes notes mises au bas des pages qui suffisent à

combler tant de lacunes. MM. Berthelot et Didier ont supprimé également toutes les indications bibliographiques, sous prétexte qu'ils n'ont pas voulu faire « un ouvrage d'érudition ». Le livre pourtant, tel qu'il est sorti de leurs mains, a ce caractère. La raison est donc mauvaise. Je crains plutôt qu'ils n'aient reculé devant la lourde tâche de choisir, parmi les travaux cités par Lange, ceux qui avaient encore quelque valeur, et d'y joindre ceux qui ont paru depuis.

Ces réserves faites, et étant donné le dessein qu'ont eu les traducteurs, il faut reconnaître qu'ils se sont bien acquittés de leur besogne, et j'espère que, sous cette forme nouvelle, le livre de Lange retrouvera chez nous le succès qu'il a obtenu en Allemagne.

P. G.

---

284. — Ch. Tissot. **Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.** Tome II, publié d'après le manuscrit de l'auteur avec des notes, des additions et un atlas (XXII planches ou cartes), par S. Reinach. Paris, Imprimerie Nationale, 1888, in-4, 868 pages. Librairie Hachette.

Tous ceux qui s'intéressent à l'Afrique attendaient avec une grande impatience le second volume de la *Géographie de l'Afrique romaine* de Tissot; l'autorité de l'auteur, sa grande habitude des choses africaines, le temps qu'il a mis à réunir les matériaux de l'ouvrage concouraient à piquer la curiosité. Le livre vient de paraître, et il serait inexact de dire que notre attente n'a pas été quelque peu trompée.

Ce volume débute par une *Introduction* de M. Reinach. Celui-ci nous explique la méthode qu'il a adoptée pour la publication du manuscrit de Tissot, comment il a scrupuleusement respecté le texte original en le complétant seulement par des additions entre crochets, toutes les fois qu'il l'a jugé nécessaire — procédé qui était ici le seul possible malgré les inconvénients qu'il présente — comment il a établi à grand' peine une bibliographie précise pour chaque point particulier, restituant par là à chaque auteur les idées et les découvertes que Tissot avait absorbées dans son manuscrit sans en citer l'origine, suivant un déplorable système de travail qui était de mode autrefois, comment enfin il n'a épargné ni sa peine ni son temps pour tenir le livre au courant jusqu'au dernier moment (voir l'*erratum*, p. 11 de l'Atlas). Il suffit de lire quelques pages de cet énorme volume pour reconnaître que M. R. ne s'est pas vanté; il a rendu par là service à la science, ce dont il faut le remercier, tout en accomplissant un devoir pieux envers la mémoire d'un ami.

Le livre lui-même se compose de deux parties distinctes. La première traite de l'étendue de la province d'Afrique aux diverses époques de son histoire, la seconde du réseau routier de l'Afrique; celle-ci est naturellement beaucoup plus considérable. Viennent ensuite, en appendice un travail sur la région garamantique et la Phazanie, un autre sur la

campagne de César en Afrique — ce chapitre n'est presque qu'une réimpression d'un mémoire publié antérieurement — la liste de toutes les localités non encore identifiées de l'Afrique romaine, ce qui sera d'un grand secours pour les découvertes futures, des additions et des corrections en grand nombre sur les deux volumes, enfin un index très détaillé. Je ne parle pas de l'Atlas, qui forme un fascicule à lui seul.

M. R. a parfaitement indiqué dans sa préface, peut-être pourtant avec un peu trop d'enthousiasme, quelle est, dans ce livre, la qualité dominante de Tissot : un coup d'œil remarquable dans les questions topographiques : nier le fait, serait aussi injuste que contraire à la vérité. Tissot avait le don de saisir au premier aspect la physionomie d'une région, d'y distinguer l'essentiel de l'accessoire, d'y retrouver le tracé des routes antiques, malgré les changements apportés par les siècles et à travers les contradictions des itinéraires anciens; c'est par là que ce travail possède une valeur toute particulière et qu'il restera comme une œuvre importante, surtout comme une œuvre étonnante pour l'époque à laquelle elle a été entreprise et accomplie en grande partie — il ne faut pas oublier que le travail était entièrement rédigé avant l'occupation française du pays et de telle sorte que l'éditeur a eu à le compléter, mais jamais à le corriger. Il faut bien dire pourtant que ce don de divination et surtout la conscience que Tissot en avait l'ont entraîné bien au delà du but et lui ont donné, en plus d'un passage, une confiance en soi contre laquelle il est prudent de se tenir en garde. Il est très difficile, même dans un pays bien connu, d'identifier avec certitude toutes les stations des Itinéraires, à plus forte raison en Afrique où tant de parties sont encore mal explorées. On ne peut guère le faire, excepté pour les villes de première importance, que dans quatre cas : si le nom de la localité antique figure sur une inscription trouvée dans cette localité; s'il s'est conservé dans l'ethnique moderne, plus ou moins modifié, ce qui arrive assez souvent (Ex. *Simittu*, Chemtou; *Turre Ubaza*, Terrebaza); si un milliaire trouvé en place près d'une ruine donne un chiffre qui correspond exactement à celui des Itinéraires; enfin si le nom antique est dû à quelque particularité remarquable encore existante (par exemple les stations *ad Aquas* qui se retrouvent toujours auprès de sources thermales). Hors ces quatre cas, on ne peut avancer que des hypothèses plus ou moins voisines de la certitude. Souvent même ces solutions sont d'autant plus difficiles à trouver qu'un grand nombre des postes indiqués par les Itinéraires étaient des gîtes d'étapes insignifiants, aujourd'hui disparus peut-être (*ad palmam*, *ad cisternas*, *ad basilicam*, *ad ficum*, *ad speluncas*, etc.) ou des stations dont il est impossible de fixer, à priori la nature et l'importance (*Aggersel* ou *Aggerfel*, *Seggo*, *Veresvos*, etc.), et que, plus souvent encore, les chiffres donnés par les Itinéraires sont fautifs. De là un double danger : identifier une station des Itinéraires sur la carte et le compas à la main avec une ruine qui répond à peu près à la distance indiquée, alors

que, sur le terrain, on en trouverait une demi-douzaine d'autres, dans un rayon de deux kilomètres carrés, qui conviendraient aussi bien — les gisements de ruines sont souvent très rapprochés l'un de l'autre en Afrique — ou corriger les Itinéraires pour arriver à une solution. Tissot paraît, en bien des cas, ne pas avoir suffisamment évité ce double danger.

Je prendrai comme exemple ce qu'on lit aux pages 147 et suiv. Route de Putput à Hadrumète. — Cette route, telle qu'elle est donnée par l'Itinéraire d'Antonin, est facile à reconstituer. *Horrea Caelia* est Hergla, nom formé de la contraction des deux mots anciens et Souse est *Hadrumetum*. La route qui figure dans la table, de Peutinger est beaucoup plus compliquée; elle indique deux stations, *Lamniana* et *Cubin*, entre Putput et Hadrumète, et signale une voie secondaire se détachant de la première à Cubin et gagnant Hergla par Orbita. Tissot a très justement pensé que cette seconde route, celle de la table, ne suivait pas le littoral comme la première, mais contournait le bassin de la langue d'Hergla par l'ouest, tandis que la voie de l'Itinéraire passait entre la lagune et la mer. Restait à identifier *Lamniana* et *Cubin*. *Lamniana* est, d'après la table, à 10 milles de Putput. La direction de la route est indiquée par un pont romain en ruines parfaitement visible, appelé « el Knatir » (les ponts); au-delà se trouvent plusieurs gisements de ruines entre Bon-Ficha et la mer. L'un, appelé Henchir-es-Selloum, a été signalé par Guérin; Tissot l'a choisi, sans raison très sérieuse, pour représenter *Lamniana*, mais l'identification est admissible, et ce n'est pas là le plus grave, le voici. Il continue (p. 148) : « Le chiffre XXII, marqué entre Lamniana et Cubin, est également faux; il faut lire XII et ces douze milles nous permettent de retrouver Cubin aux ruines considérables » — *considérable* est une grosse exagération « — d'Henchir-el-Abiad, situées à la même distance d'Henchir-es-Selloum. » Or, tout le pays voisin d'Henchir-el-Abiad est plein de ruines plus ou moins grandes. Pourquoi avoir choisi Henchir-el-Abiad? Parce que Cubin était une station importante? Mais qui oserait l'affirmer? Pourquoi surtout ne pas chercher Cubin à vingt-deux milles de Lamniana, comme l'indique la table, sur la route de l'Enfida à Souse? Dans ce cas, il est vrai, contrairement à l'opinion de Tissot, la route de Cubin à Hergla aurait contourné par le sud la sebkha d'Hergla; mais rien n'empêche qu'il en soit ainsi. Dans cette hypothèse, Orbita aurait été au sud d'Hergla et non au nord, et je sais telle ruine que l'on pourrait alors identifier avec Orbita; j'en citerais même le nom, si je ne craignais de risquer par là moi-même une identification aussi téméraire que celle de Tissot. En fait, la combinaison admise par Tissot lui a été suggérée uniquement par la carte de 1857 qui porte Henchir-el-Abiad, mais n'indique aucune autre ruine au sud. Il n'a rien changé à ce passage de son travail depuis que le pays est mieux connu; il voulait identifier Cubin et il l'a fait; mais au lieu de nous présenter l'assertion comme possible, il nous l'a donnée comme certaine; il ne

faut pas s'en laisser imposer par l'assurance de telles affirmations.

Je pourrais citer plus d'une conclusion de cette espèce à laquelle Tissot a été entraîné par le désir d'aboutir à une solution, même au prix d'une identification téméraire, mais je ne puis m'étendre davantage à ce sujet; il me suffit d'avoir indiqué le danger de la méthode qu'il a suivie. Il y aurait aussi bien des détails à relever; pour me limiter, je présenterai seulement quelques observations sur les points suivants [1]:

P. 12. Tissot avance qu'on a retrouvé en plusieurs endroits de la Tunisie le fossé qui marquait les limites de l'Afrique en *146 av. J.-C.* Le fait, en lui-même, paraîtra sans doute, *a priori*, bien étonnant à quelques-uns, si l'on songe à tous les bouleversements qui se sont produits dans le pays depuis vingt siècles; mais il y a plus : la plupart du temps, les renseignements relatifs à ce sujet ont été fournis à Tissot par des correspondants désireux avant tout de lui complaire; il ne faut pas y attacher trop d'importance (cf. p. 18).

P. 62. Toute la partie du travail relatif à Utique, comme ce qui est dit de Souse et des emporia voisins est empruntée à Daux. M. R. a fait au sujet des théories de cet ingénieur (p. 795) des réserves auxquelles il est prudent de s'associer entièrement.

P. 134. Au lieu de 39 après J.-C., lire 45 avant J.-C.

P. 273. La description des ruines de Chemtou n'est qu'une reproduction de celle que Tissot avait donnée dans son Mémoire sur *le Bassin du Bagradas*, à la suite de son voyage de 1876; elle est aujourd'hui en retard pour l'ensemble et inexacte pour certains détails; ainsi le pont de Trajan est encore plus détérioré que quand Tissot l'a vu, et il y a longtemps que la table de marbre rose portant l'inscription a été sortie de la Medjerda. Le pont écroulé dont il est question à la page 276 n'a, au dire des architectes qui en ont fait le relevé, rien de commun avec les constructions puniques; ce n'est même pas un pont, très probablement. M. Caillat a écrit, à ce sujet, une communication qu'il a envoyée au Ministère en 1882, et que Tissot a connue.

P. 282. Je ferai la même observation au sujet de la description des ruines de Sidi-Ali bel Kassem; elle est très incomplète; elle contient même une grave inexactitude. « Le hammam des Oulad-Ali, écrit Tissot, est à 30 minutes environ de Sidi Ali bel Kassem ». Il faut dire 5 minutes au plus; c'est une différence de 2 kilomètres et demi.

P. 324. Tissot fait venir le nom de la *Porta Fornitana* de Carthage de celui de la ville de Furni dont il a retrouvé les ruines sur la route de Medjez-el-Bab; pour lui, cette porte était celle d'où partait la voie menant à Furni, qui est la grande voie de Carthage à Théveste. Il n'y aurait donc pas lieu de distinguer, avec Dureau de la Malle, la porte de Théveste de la *Porta Fornitana*. Mais Furni était une des moindres stations de cette voie, qui passait successivement par Inuca, Sicilliba,

1. Je ne parlerai pas des voies de Numidie que Tissot ne connaissait pas *de visu;* je laisse aux archéologues du pays le soin de critiquer cette partie du travail.

Thurris, Thisiduo, etc., pour se bifurquer d'un côté sur Théveste, de l'autre sur Sicca et Cirta; bien plus, Furni n'est pas mentionné par les Itinéraires. Il paraît donc extraordinaire que cette cité ait précisément donné son nom à la porte de Carthage qui servait de point de départ à une grande route dont elle n'était qu'une obscure station. En tout cas, ce n'est qu'une hypothèse.

P. 343. L'arc de triomphe dont il est question dans ce passage devait être élevé à l'entrée d'une petite voie secondaire qui se détachait de la grande route et menait à Dougga.

P. 357. La mention d'une région *Ucitana* dans une inscription de Carthage est très douteuse. Les suppléments proposés à l'*Ephemeris* pour la fin des lignes sont partout trop courtes. L'ethnique ne peut se restituer à coup sûr.

P. 573. J'ai eu entre les mains l'estampage de l'inscription de Djâma, aujourd'hui toute détériorée. Je ne lis pas un O à la seconde ligne, mais deux traits ainsi disposés I/\, peut-être IA. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu là : *Maj]o[r*.

P. 491 note 1. L'étude de Wilmanns sur Lambèse a paru, non dans l'*Hermès,* mais dans les *Commentationes philologicae* en l'honneur de Mommsen. De plus, M. R. aurait dû ajouter à la bibliographie de Lambèse l'article de M. Poulle dans le *Recueil de Constantine* (1883-1884) avec l'excellent plan qui l'accompagne.

P. 492. Par une grave inadvertance, les dix portes du *praetorium* sont attribuées au camp; c'est là une assertion contraire à toutes les règles de la castramétation romaine, comme aussi à la vérité. Du reste, tout le passage qui a rapport à Lambèse est plus qu'insuffisant.

P. 583, note 2. L'hypothèse n'est pas due à Tissot, comme M. R. le dit en note, mais à M. Roy, contrôleur au Kef, qui m'en a fait part en me communiquant le texte; j'ai communiqué à mon tour les deux à Tissot. Au reste cette hypothèse pourrait bien n'être pas la bonne.

P. 609. Malgré l'opinion de Tissot et la note de M. R. je persiste à croire que Sabra n'est pas *Vicus Augusti*. Qu'il y ait eu à Sabra des constructions en grand nombre, que Tissot ait vu les excavations qu'on avait pratiquées pour en extraire les matériaux, je n'en disconviens pas; mais que ces constructions aient été des constructions romaines, c'est ce que je nie. Sabra était autrefois, d'après Edrisi, un quartier de Kairouan *où siègeait le Gouvernement;* El Bekri nous apprend de plus que Ismaïl-el-Mansour en fut le fondateur en 337 de l'hégire et que son fils Moad y transporta les bazars de Kairouan; en 548 de l'hégire, Sabra n'était plus habitée, suivant Edrisi. On sait aussi que tous les matériaux en ont été employés à la construction de la moderne Kairouan. Donc les fondations que Tissot a vues ne peuvent guère être des fondations romaines. Quant à la tradition qui fait venir de Sabra les 414 colonnes de la grande mosquée de Kairouan (bâtie avant 337 de l'hégire), il convient de n'y ajouter qu'une créance très médiocre. Je ne connais pas

actuellement de belle ruine tunisienne où l'on trouverait le dixième des colonnes et des chapiteaux de marbre qui figurent dans la mosquée; or, *Vicus Augusti* ne nous est pas donnée comme une grande ville par les Itinéraires. L'imagination orientale a passé par là. Je suis persuadé que toutes ces colonnes viennent des cités opulentes de la côte ou des régions voisines et surtout d'El Djem [1]. Tissot ajoute, avec l'assurance dont j'ai déjà parlé, qu'« il suffit d'avoir vu le terrain pour acquérir la conviction qu'aucun centre de quelque importance n'a pu se fonder entre Souse et Sabra ». Or sur la route de Souse à Kairouan il y a deux ruines étendues et un certain nombre de petites.

Même page. Les citernes d'El-Ank sont présentées, d'après Daux, comme des restes de l'époque punique. L'affirmation doit être fort atténuée; il n'y a là qu'une possibilité.

P. 611. Je crois qu'il faut accorder ainsi les indications de Tissot et celles que nous avons recueillies M. Saladin et moi. L'henchir Gabut-es-Souda de Tissot est notre Kasr-el-Ahmar, celui où existe l'église dessinée par M. Saladin (n° 506 de sa mission). L'henchir-el-Fenidek est notre Henchir-el-Fenidek-Debdeba-mta-Rouiba-es Souda. Le fortin byzantin signalé par Tissot y existe encore.

Dernière observation. M. Reinach a maintenu dans le texte, par respect pour les désirs de Tissot, un certain nombre de fac-similé, représentant des pierres avec des inscriptions. Mais il ne faut pas se faire d'illusion sur la valeur de quelques-uns d'entre eux : ils ont été faits d'après des estampages et non d'après l'original (p. 271, 304, 305, 308); leur précision n'a donc rien de mathématique et la disposition seule de l'inscription est fidèle. On ne voit pas l'utilité de semblables reproductions. Celles mêmes qui sont dessinées d'après nature ne sont pas à leur place [2].

1. C'est aussi l'opinion de M. Saladin; nous avons retrouvé à Lamta un chapiteau qui a son pareil, identiquement, dans la grande mosquée (cf. Saladin, *Etude sur les monuments antiques de la Régence de Tunis*, p. 9).

2. Je demande la permission à propos d'un passage (p. 814, renvoi à la page 370) de préciser un détail qui m'intéresse particulièrement. M. Poinssot a trouvé à Henchir Zaza une borne milliaire où Tissot a voulu voir le nom de *Drusiliana* (M. Poinsot n'a jamais donné cette hypothèse que comme venant de Tissot). Voici ce que dit à ce sujet cet explorateur : « Au pied de ce mamelon, sur la rive gauche de l'oued et dans les racines d'une koubba envahies par un énorme olivier, on trouve trois bornes milliaires; l'une est très fruste, *les deux autres sont à demi couvertes par les racines de l'arbre qui cachent une partie du texte*. Suivent deux inscriptions. Je me suis rendu en 1886 à Henchir-Zaza, j'ai retrouvé la koubba (Si -Ahmed bon Laya) et l'olivier; sous les racines, j'ai aperçu deux milliaires; j'ai fait venir *dix* arabes avec des haches et des leviers; ils ont coupé les racines et ont extrait les deux milliaires avec la plus grande peine. J'ai lu sur l'un, aux trois dernières lignes : TIOET-MAXI||MIANO||...PER AVGG. Ce ne peut être que celui où M. Poinssot avait pu déchiffrer seulement, vu la position des pierres ..TR...‖..AN...|| .PER... S'il en est ainsi la borne voisine est celle où M. Poinssot avait cru voir LIANAE tandis qu'il y a PATRIAE et que M. Reinach a reproduite à la p. 370. La conséquence s'impose. J'ajoute que la présence de l'ethnique *Drusilianae*, au locatif, à la fin d'un

Je tiens à bien préciser, en finissant, mon jugement sur ce livre, qui, malgré ses imperfections, est une œuvre de valeur. S'il avait paru il y a dix ans, il eût été considéré à bon droit comme une révélation. Aujourd'hui il est prématuré. A côté de certaines parties excellentes et qu'on ne changera pas, il y en a de faibles qui seraient devenues bonnes si l'auteur n'avait pas été en proie, pendant les dernières années de sa vie, à une maladie terrible qui paralysait son activité, s'il avait été enlevé moins tôt à la science, ou si l'éditeur avait pu attendre que l'exploration de la Tunisie fût plus avancée; malheureusement il n'était guère possible qu'il en fût ainsi. Le résultat n'en est pas moins regrettable. Il s'est passé pour la Tunisie le contraire de ce qui a eu lieu pour l'Algérie. Nous avons le *Corpus* de L. Renier, celui de Berlin, les belles publications de Delamare et de Ravoisié, les travaux des sociétés archéologiques algériennes et de nombreux explorateurs ou savants, mais nous attendons encore un travail d'ensemble sur la Numidie et la Maurétanie. En Tunisie, au contraire, le travail d'ensemble a été un des premiers à paraître. La tâche qui pourrait être tentée avec quelque chance de succès n'a pas encore trouvé d'amateur et voici que l'on a entrepris celle qui était condamnée d'avance à un demi-échec. Pourquoi faut-il que, lorsqu'il s'agit de l'Afrique, nous ne fassions jamais les choses comme elles doivent être faites?

R. CAGNAT.

---

285. — **Eine Sammlung byzantinischer Sprichwœrter**, herausgegeben und erlæutert von K. KRUMBACHER, München, 1887 (tirage à part des Comptes-rendus de l'Acad. des sciences de Bavière, 1887, tome II, livr. I, p. 43-96).

M. Krumbacher vient de publier une curieuse collection de 70 proverbes byzantins, d'après le ms. 1409, fonds grec, Bibl. Nat., folios 135 *b*-136 *b* (cf. p. 67). En même temps que le texte, M. K. donne tout un apparat critique et un commentaire instructif et nourri, où la sagacité de l'auteur s'est souvent exercée avec bonheur dans l'interprétation de certains proverbes de sens obscur.

M. K. fait la classification des diverses collections de proverbes médiévaux, connues jusqu'ici (p. 43 suiv.). Il les range en trois familles : le Laurentianus (59, 30), le Vaticanus, le Baroccianus (68, fol. 98 *b*-100 *b*) d'une part, les Parisini de Sathas (3085, 228, 395) de l'autre, et enfin le Par. 1409. Celui-ci est plus complet que la famille *Sathas*; il a une importance particulière. En effet, la première famille nous donne, sous le nom de Planude, un simple remaniement en langue ancienne d'une série de proverbes dont la forme originale et populaire se retrouve précisément, comme l'auteur le démontre (p. 48-49), dans le

---

milliaire, sur la route de Théveste aurait constitué une exception unique en son genre. C'est une illusion à laquelle il faut renoncer; mais Tissot avait parfois l'hallucination de l'ethnique.

Par. 1409. Celui-ci ne présente aucune trace de purisme (p. 62). Ce trait lui est commun avec les mss. *Sathas*. M. K. ajoute à cette démonstration un tableau des différents mètres qu'il croit reconnaître dans ces proverbes (54-56) et expose des idées qui méritent d'être reprises sur la métrique néo-grecque et particulièrement sur l'appropriation du mètre aux besoins de la poésie des proverbes. Il y a là de très justes aperçus (53-54).

L'auteur ne se prononce pas sur la date de sa collection : les proverbes ne sont pas antérieurs à l'ère chrétienne (p. 59 et p. 62); ils sont antérieurs au XIe s. (p. 64 et p. 65); voilà ce qui paraît bien établi. D'après la langue et en les comparant d'un côté à Spanéas I, d'autre part à ce que nous possédons de textes antérieurs au Xe s., je serais très tenté de les attribuer au IXe ou même au VIIIe s.

On saisit la double importance de cette collection. Nous manquons de renseignements aussi bien sur le *folklore* et l'état des superstitions populaires au moyen âge, que sur l'histoire intellectuelle et morale du peuple à Byzance. Voici donc un document précieux à ce point de vue. Il n'a pas moins de valeur comme document linguistique et grammatical. Ces proverbes prouvent à l'évidence qu'il existe une langue médiévale, distincte à la fois du grec ancien et du grec moderne. D'ordinaire, l'existence de cette langue paraît problématique; on veut qu'un texte soit ou tout ancien ou tout moderne : il n'y a pas de milieu. Ces proverbes qui ont un caractère populaire bien marqué, nous offrent ce mélange de formes anciennes et modernes qui n'est pas un mélange artificiel des deux langues : Prov. 14, σκύλα, κουτζούδια à côté de σπουδάζουσα ; 27, ὄψεται ; 28, πομπεύουσιν et ἔνι ; 32, οἶος, βάνει, ἐλάδιν ; 38, οἶδα et γυνή voc. ; 48, ποντικοῦ, κόψει. Le mélange est tantôt morphologique, tantôt lexicologique. C'est que tout ne peut pas être devenu moderne à la fois; tout ne peut pas avoir cessé d'être ancien du jour au lendemain : il y a donc bien une langue médiévale.

Vu certains phénomènes phonétiques particuliers à cette langue, je serais même d'avis de maintenir un grand nombre de leçons du ms. que M. K. a corrigées. Prov. 1, καὶ ἐνίκ. — 2, καὶ ὁ, καὶ ἐγώ, καὶ ἡ. — 3, καὶ ἐδ. — 4, καὶ εἰς. — 9, καὶ ὅπου. — 12, καὶ ὀξ. — 14, ἐγέννησε. — 15, καὶ ἐὰν (cf. Spaneas I, 16). — 26, καὶ ἀπὸ. 39, καὶ ἔδωκας. καὶ εὐλ. — 41, εἰς τὸ ὀσπήτιν. — 44, ἐγίνετο ὁ ἐνάγων. — 45, γυνὴ ἐστολίζετο. — 51, καὶ ὁ, καὶ ὅλοι. — 55, καὶ οἱ. Les combinaisons *eo*, *ei*, *ae* (κουτζούδια ἐγέννησε), *oe* (Prov. 44, ὁ fait corps avec ἐνάγων) sont des ***diphthongues médiévales syntactiques*** (improprement appelées *synizèzes)*, qui plus tard deviennent monophthongues : *ie* dans γυνὴ ἐστ. ne fait qu'une syllabe. De même, il y a réduction de *e*, *i* dans καὶ ἐνίκ., Σαρακηνοὶ εἰς. La même diphthongue avec *e* réduit se retrouve dans χρεός του Prov. 63, cf. χρεωστοῦν 23, disyllabe. Il reste, en tout cas, bien entendu qu'on ne peut écrire κι, mais qu'il faut orthographier κ' devant les voyelles. Οὐρὰ Prov. 4, μαίο 17, sans le ν du ms. semblent suspects. Il faut certaine-

ment ἄλλην, Prov. 26. — Prov. 40, il faut rétablir κουρσεύει (ms. κουρεύει); l'aphérèse dans l'augment est arbitraire. — Pr. 65, μὴ μαθαίνῃς (cf. ms.) se concilie très bien avec le texte. — Ἀπόψα, Pr. 37, peut bien avoir été une forme usitée chez le scribe (xv^e s. ou plus tard, p. 67) : elle existe en tout cas aujourd'hui [1]. Pour le sens du Prov. 19, je ne puis mieux faire que de renvoyer l'auteur aux *Phéniciennes* d'Euripide, v. 1549, éd. Bernardakis (Athènes, 1888) et à la savante note de l'éditeur.

Une dernière observation : M. Krumbacher semble croire (p. 62) que la prononciation moderne -ερ dans un groupe originaire -ηρ nous conserve une ancienne prononciation du η; voyez à ce sujet Chatzidakis, Μελέτη, p. 46-47; *Revue critique*, 1887, p. 266; Simon Portius, *Commentaire de Wilhelm Meyer*, p. 81, note à la p. 9, l. 13 (à paraître). Le type de la règle est χόρης (*i* accentué devant *r* reste), en regard de κερά.

Jean Psichari.

---

286. — Nourrisson. **Philosophies de la nature, Bacon, Boyle, Toland Buffon.** In-12, cxix-263 p. Paris, Perrin, 1887. 4 fr.

L'ouvrage de M. Nourrisson comprend une introduction où il examine les philosophies de la nature de tous les temps et soutient qu'aucune d'elles n'est solide, si elle ne s'appuie sur les idées d'âme et de Dieu. Des monographies qui constituent la seconde partie de l'ouvrage, nous signalerons surtout celle qui concerne Robert Boyle, sur qui M. N. a donné des renseignements fort intéressants : il faudra désormais faire une part importante à l'auteur du traité *De ipsa natura* dans le développement de la philosophie scientifique en Angleterre. De même, M. Nourrisson a longuement analysé le curieux ouvrage de Toland intitulé *Pantheisticon;* il en a donné de longs extraits qui permettront à ceux mêmes qui n'accepteront pas les jugements fort sévères par lesquels se termine son étude, de l'apprécier d'une façon plus exacte et de trouver que Lange l'a surfait dans son *Histoire du matérialisme*. Buffon est étudié avec beaucoup de sympathie et d'exactitude. Bacon est peut-être en certains points trop sévèrement jugé.

F. Picavet.

---

1. Les proverbes byzantins de M. K. nous donneraient dans le détail des renseignements précieux : cf. γλυκὺν (cf. Futur composé, θὰ γράφω, p. 11, note 3) τὸ φάγει, πικρὸν τὸ χέσει. Ce texte nous montre que les formes de ce genre sont des vrais *infinitifs*. Dans φάγει à côté de χέσει, nous avons l'explication de l'accent analogique (Foy, Ἡμερολ. τῆς Ἀνατ. 1887, p. 151 suiv.). Cf. Sachl. III, 274, où : τὸ γαμήσει ne peut être qu'un infinitif.

287. — **Tableau historique du département des Hautes-Alpes.** Première partie. Etat ecclésiastique, administratif et féodal antérieur à 1789, histoire, biographie, bibliographie de chacune des communes qui le composent, par J. Roman. Paris, Picard; Grenoble, Allier, 1887. In-4, xxxi et 204 p.

M. J. Roman a déjà publié un *Dictionnaire topographique* et un *Répertoire archéologique des Hautes-Alpes*. Ces deux ouvrages sont publiés sous les auspices du comité des travaux historiques et, selon les prescriptions du comité, M. R. ne s'est, ni dans l'un ni dans l'autre de ces volumes, occupé de l'histoire de la contrée. Le *Tableau historique* qui paraît aujourd'hui, comble cette lacune. M. R. a dépouillé une quantité considérable d'actes anciens et s'est livré durant plusieurs années à un travail assidu et consciencieux. Il adopte les divisions territoriales du pays, telles qu'elles étaient en 1500, et passe successivement en revue évêchés, duchés, comtés, bailliages, chatellenies, mandements. Chaque communauté a son article spécial où M. R. expose ce qu'il sait de l'histoire ecclésiastique, administrative, judiciaire, féodale, industrielle, commerciale de la région et énumère les principaux événements historiques dont elle a été le théâtre, les hommes remarquables qui y sont nés, les ouvrages essentiels qui traitent de son histoire. Il résume dans le moins de phrases possible les dates et les faits, vise avant tout à la précision et à la clarté. Avec un soin minutieux, il s'est efforcé de corriger et de compléter les listes episcopales et abbatiales publiées par les auteurs du *Gallia*. Les documents originaux lui ont permis d'éliminer plusieurs évêques de Gap et d'Embrun qui y figuraient à tort, et de les remplacer pour d'autres dont on ne connaissait pas l'existence. Presque partout il double le nombre des abbés connus jusqu'aujourd'hui et donne des listes bien plus correctes que ses devanciers. De même pour les doyens et prévôts des chapitres, les prieurs des prieurés conventuels et des chartreuses, les baillis et vibaillis, les juges majeurs et magistrats épiscopaux. Citons aussi la nomenclature des seigneurs féodaux qui a coûté à M. R. de fort longues recherches. Il ne cite pas ses sources, ce qui aurait doublé les pages du volume. Mais, dans un deuxième tome, il publiera l'analyse chronologique de plusieurs milliers de documents sur l'histoire de la région qui forme aujourd'hui le département des Hautes Alpes; ce tome qui permettra d'embrasser, année par année, l'histoire de la contrée et de suivre pas à pas les modifications que ses institutions politiques et municipales ont subies, allège le premier d'une multitude de notes et de redites. Comme appendice au volume dont nous rendons compte, M. R. a donné, en outre, d'après des documents authentiques, un état de la population des communes au xv^e^ et au xvi^e^ siècle, et il place en regard le chiffre de la population actuelle. Quant aux problèmes historiques relatifs non à une seule ville ou à un seul bailliage, mais au pays tout entier, comme l'origine des églises, le nombre et l'étendue des diocèses, les invasions sarrasines, M. R. les traite dans l'introduction. Ces dissertations, d'ailleurs courtes, sont

fort intéressantes, et on y remarquera, par exemple, comment l'existence d'un préfet Simon est due à une faute d'impression et à deux barbarismes. M. de Rochas, en publiant en 1808 une hymne en l'honneur de saint Démétrius, orthographia le vers *jussu perfidissimo* de la manière suivante : *Jussu perfidis simo;* de là le *perfide Simon* est passé dans l'*Histoire hagiologique* de Mgr Depéry, et de Mgr Depéry, dans le recueil des Bollandistes (p. VIII-IX). M. Roman a joint à ces dissertations une étude sommaire sur la féodalité et l'administration féodale dans le Haut-Dauphiné. Un très abondant et très utile index termine le volume.

C.

---

288. — **Un chanoine démocrate,** secrétaire du général Vander Mersch, par Ernest DISCAILLES. Bruxelles, Muquardt, 1887. In-8, 92 p.

Le chanoine démocrate, dont M. Discailles s'est fait le biographe, se nommait De Broux (1749-1817). Il fut secrétaire de Vander Mersch, qui commandait en 1789 l'armée des insurgents belges, et il rendit de grands services à la cause nationale. Emprisonné, comme Vander Mersch, par les partisans de Vander Noot, puis réfugié en France, il avait voué au général un attachement inaltérable. M. D. a trouvé la correspondance du chanoine De Broux et en publie les passages importants : De Broux, de retour en Belgique à la fin de 1790, félicite Vander Mersch d'avoir fait sa soumission à l'empereur, lui retrace ses efforts pour le justifier et le réhabiliter, lui donne des détails sur le *Mémoire historique* que rédige l'officier Dinne. M. Discailles prouve que De Broux a conçu l'idée et le plan du *Mémoire,* et qu'il en a fourni les matériaux les plus nombreux. Son intéressante étude, indispensable à quiconque voudra bien connaître les hommes et les choses de la révolution brabançonne, se termine par une courte notice sur les dernières années du « chanoine démocrate »; De Broux fut successivement bourgmestre de Malines, administrateur du Brabant, juge de paix et secrétaire-général de la commission des hospices et secours de Bruxelles.

A. C.

---

289. — **Zu Ludwig Uhlands Gedæchtniss,** Mittheilungen aus seiner akademischen Lehrthætigkeit, von Wilhelm Ludwig HOLLAND. Leipzig, Hirzel, 1886. In-8, 102 p. 1 mark 80 (2 fr. 25).

M. Holland a trouvé dans les papiers d'Adelbert de Keller des documents relatifs au professorat d'Uhland. Keller avait été l'élève du poète ; il resta longtemps en relation avec lui ; il lui succéda dans sa chaire, et peu de temps après la mort d'Uhland, il avait publié un petit livre intitulé *Urkundliches zu Uhlands Leben.* Il racontait, dans ce travail, qu'Uhland avait commencé ses conférences le 3 mai 1830, que

dès le mois de mars 1832 il avait dû interrompre ses cours, qu'en mai 1833 il avait vu sa démission acceptée. Keller disait aussi, dans la même étude, qu'Uhland avait fait un cours tantôt quatre fois, tantôt trois fois par semaine, sur l'histoire de la poésie allemande dans l'été de 1839 devant 53 auditeurs, sur les *Nibelungen* dans l'hiver de 1830 à 1831 devant 12 auditeurs, sur la poésie du XV[e] et du XVI[e] siècle dans l'été de 1831 devant 22 auditeurs, sur les légendes germaniques et romanes dans l'hiver de 1831 à 1832 devant 41 auditeurs, qu'en outre il corrigeait des travaux en prose ou en vers que lui soumettaient des étudiants de l'Université — dont plusieurs, entre autres G. Pfizer, ont depuis conquis la notoriété, sinon la célébrité. — Ce sont les notes dont Uhland se servait dans ces *stilistische Uebungen*, ou exercices de style, ou, comme on disait encore, dans ce *Stilisticum*, que M. H. publie aujourd'hui. Il reproduit d'abord le discours qu'Uhland prononça le 3 mai 1830, lorsqu'il ouvrit le « Stilisticum », puis un autre discours de l'été de 1831, enfin une centaine de jugements portés par le professeur sur les travaux de ses élèves. Cette publication dont tous les amis et admirateurs d'Uhland sauront le plus grand gré à M. H., montre le poète-professeur sous un jour nouveau. On voit comme Uhland aime la jeunesse et se rafraîchit à son contact; avec quel zèle il s'efforce de former le goût de ses auditeurs; avec quel art il mêle dans ses corrections le doux au sérieux et le plaisant au sévère. Il trouve plus d'une fois l'occasion d'exposer ses idées sur la poésie. Il n'apprécie pas seulement les vers de ses élèves, un sonnet où la liberté est comparée à une rose des Alpes, des poèmes sur l'idéal, sur la mort d'Achille, sur les héros de la Pologne, sur le choléra, des traductions du grec ou de l'italien; il avait à juger des essais sur les matières les plus différentes, et la publication de M. H. prouve qu'Uhland, tout en faisant avec conscience son métier de professeur de littérature, tout en montrant sur son domaine propre une vaste et profonde érudition, savait encore bien des choses en dehors de sa spécialité, et qu'il n'était pas seulement un *Gelehrter* et un *Fachmann*, mais que, sortant des limites de son enseignement, poussant en tous sens des pointes hardies et heureuses, il avait acquis, en un grand nombre de sujets qui semblent étrangers à son cours, de solides connaissances; comme dit M. Holland, *er beherrschte sicher ein weites Feld des Wissens.*

A. CHUQUET.

---

290. — GAROFALO. **La criminologie.** Paris, Alcan, 1888, 420 p. in-8, 7 fr. 50.

291. — FÉRÉ. **Dégénérescence et criminalité**. Paris, Alcan, 1888, 179 p. in-12. 2 fr. 50.

I. M. Garofalo, qui est Italien et procureur du roi, trouve « baroque » l'institution du jury, fâcheuse l'habileté des avocats, déplorable la liberté provisoire et la prescription de l'action pénale, inadmissible la

publicité de l'instruction, et vaines les espérances de ceux qui attendent beaucoup, pour la diminution de la criminalité, des réformes sociales et de la diffusion de l'instruction. Il est permis de n'être pas procureur et de ne point partager les antipathies de M. G., mais il faut néanmoins rendre hommage à un livre qui est bon dans l'ensemble, et qui mérite d'être lu. La définition sociologique du crime, la répression visant à la protection sociale et à l'élimination du criminel, la peine de mort déclarée nécessaire, au mépris des mièvreries humanitaires de convention, la déportation rigoureusement appliquée aux récidivistes, la critique vigoureuse du tarif des peines, tout cela est solide et nettement exposé. M. G. présente lui-même son livre au public français; il le fait dans une forme alerte et facile, à peine tachée de quelques incorrections qu'il sera aisé de faire disparaître [1].

II. Après une introduction physiologique qui remplit le quart du volume, et n'a pas de liens bien étroits avec le reste, M. Féré nous donne une série de rapides esquisses qu'on lit volontiers et sans fatigue, et où domine l'idée d'un traitement curatif des criminels, assimilés aux aliénés : méthode dispendieuse, et qui sera une utopie tant que l'on aura pas établi que les « dégénérés » criminels sont susceptibles d'une guérison radicale.

Lucien Herr.

---

292. — **Répertoire général de bio-bibliographie bretonne,** par René Kerviler, bibliophile breton, avec le concours de MM. A. Apuril, Ch. Berger, etc., etc. 4e fascicule, *Bar-Bec*. Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1887, in-8. p. 113 à 288.

Le nouveau fascicule contient des articles fort intéressants. Contentons-nous d'indiquer les articles sur le jurisconsulte *Fr. E. Baron*, que l'on surnomma un peu trop complaisamment le *Varron de la France* (p. 128-129), sur le littérateur *A. M. R. Baron du Taya*, dont le nom patronymique a été souvent pris pour un titre (p. 130-131), sur le poète et traducteur *Jean Barrin de la Galissonière* (p. 146-148, avec rectification d'une erreur de Quérard), sur divers personnages du nom de *Bastard* (p. 166-177), de *Beaumanoir* (p. 255-264), de *Beaumont* (p. 265-271), de *Beaupoil* (p. 271-279), etc. Nous appelons de nouveau la bienveillante attention de nos lecteurs sur le grand mérite du recueil auquel M. Kerviler consacre toute son érudition et tout son dévouement.

T. de L.

1. P. 189, l. 18, réparer au défaut, p. 200, l. 1 d'en bas : l'abolition de payer les ouvriers...; p. 221, l. 7, Sentimentals; p. 261, l. 21, Le mal menacé par le délit (aussi p. 342, l. 6); p. 267, l. 24, on pourra nous remarquer; p. 321, l. 12, s'imagine de pouvoir; p. 387, l. 20, plus grand de ce que...

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 juin 1888.

M. le d^r Carton adresse à l'Académie la copie d'un certain nombre d'inscriptions relevées par lui en Afrique.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, l'Académie entend les rapports qui lui sont présentés par diverses commissions.

M. Schefer, au nom de la commission chargée de juger le concours ouvert, pour le prix Bordin, sur l'*Histoire d'Edesse*, annonce que le prix n'est pas décerné. Le sujet sera remis au concours pour l'année 1891.

M. Barbier de Meynard, au nom de la commission des études du Nord de l'Afrique, rend compte des principaux résultats obtenus par M. René Basset, au cours de la mission au Sénégal qui lui a été confiée, sur les revenus de la fondation Benoît Garnier, pour l'étude du Zénaga et des divers idiomes indigènes de la contrée.

M. Léon Gautier annonce que la commission du prix de la Grange a décerné le prix à M. Louis Demaison, archiviste de la ville de Reims, pour sa publication du poème d'*Aymeri de Narbonne*, dans la collection de la Société des anciens textes français.

M. Paul Meyer annonce que la commission du prix Brunet, qui avait à récompenser, cette année, le meilleur ouvrage de biblographie du moyen âge, a décerné le prix à M. l'abbé Ulysse Chevalier, pour son *Répertoire des sources historiques du moyen âge*. La commission a regretté de ne pouvoir disposer d'une seconde récompense en faveur d'une dissertation manuscrite et anonyme en latin, qui lui avait été adressée, sur les éditions du *De viris illustribus* de Gennadius de Marseille.

M. Deloche donne quelques renseignements sur l'état des fouilles des arènes de la rue Monge Le déblaiement de la scène étant fini, le comité chargé par l'administration municipale de la direction des travaux, a décidé d'employer les fonds disponibles à mettre au jour la partie où se trouvaient les gradins des spectateurs.

M. Bergaigne communique l'introduction et les principaux résultats d'un mémoire où il aborde l'étude des origines de la liturgie védique par un examen de la forme métrique des hymnes du Rig-Veda. Il relève successivement les hymnes qui sont de simples collections de formules ou de strophes liturgiques et ceux qui sont des *castras* tout formés ou d'autres récitations combinées expressément pour des cérémonies analogues à celles dont se compose, dans le rituel définitif, le sacrifice du soma. Un grand nombre d'hymnes proprement dits ont des conclusions ou des introductions qui révèlent des concordances non moins frappantes et dont la valeur liturgique explique en outre la plupart des exceptions apparentes au principe *métrique* du classement des hymnes. M. Bergaigne termine en signalant les principales différences des rituels propres aux anciennes familles védiques, ainsi que leurs ressemblances entre eux et avec le rituel commun.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : G. Lacour-Gayet, *Antonin le Pieux et son temps*; — par M. Renan : 1° Hartwig Derenbourg, *Etudes sur les inscriptions himyaritiques rapportées par M. Glaser*; 2° E. Müntz, divers opuscules sur l'histoire de l'art à Avignon; — par M. Héron de Villefosse : Léon Renier, *Inscriptions romaines de l'Algérie* (offert à l'académie par le fils de l'auteur, M. Edouard Renier, receveur des finances à Issoire); — par M. de Rozière : Esmein, *Mélanges d'histoire du droit et de critique*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 23 et 30 mai 1888.

M. Muntz donne la liste des artistes, architectes, sculpteurs, peintres, qui ont travaillé en Italie et surtout à Milan dans le courant du xiv^e siècle.

M. Courajod signale l'importance des faits recueillis par M. Muntz comme preuves de l'influence de l'art franco flamand sur l'art italien du xiv^e siècle.

M. de Baye communique la photographie d'une fibule écrite trouvée près de Mantoue; M. de Lasteyrie, l'estampage d'une épitaphe du vi^e siècle provenant de Vienne en Dauphiné; M. Babeau, le moulage d'une tête de style archaïque trouvée à Troyes.

M. de Villefosse présente divers objets, principalement de bronze, achetés dernièrement par lui pour le Musée du Louvre.

Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 25 juin — 1888

Sommaire : 293. Lederer, Un nouveau manuscrit de l'Anabase d'Arrien. — 294. Ribbeck, Histoire de la poésie latine, I. — 295. J. Havet, La tachygraphie italienne du xe siècle. — 296. Cartulaire de Worms, p. p. Boos, I. — 297. Joret, Le Livre des Simples de Modène et son auteur. — 298-299. Broberg, Rabelais et Villon. — 300. Gruau, Invention de chasse pour prendre les loups, p. p. Martin-Dairvault. — 301. La Noble Leçon, p. p. Montet. — 302. Peyre, Napoléon I et son temps. — 303. Cohen, La théorie kantienne de la connaissance. — 304. Fischer, Uhland. — 305. Revue Africaine, Table générale. — Chronique. Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

293. — **Eine neue Handschrift von Arrians anabasis**, von Professor Dr S. Lederer. (Wissenschaftliche Abhandlungen n° 91).

M. Lederer prépare une édition de l'*Anabase* d'Arrien dont le texte sera constitué d'après des mss. inconnus ou négligés jusqu'à ce jour, et comme spécimen de la méthode qu'il emploie pour établir les bases de sa critique, il publie la collation d'un ms. de Leyde [1], faite sur l'édition d'Abicht, pour les deux premiers livres seulement. Quelle est la valeur de ce ms. ? méritait-il l'honneur d'une collation aussi détaillée? M. L. garde le silence sur ce point parce que les collations qu'il a des autres mss. sont peu fidèles et ne se rapportent d'ailleurs qu'à une faible partie d'entre eux. Cependant il est à croire que s'il n'avait pas reconnu ou cru reconnaître à ce ms. une certaine valeur, il ne se serait pas donné la peine d'en faire une collation aussi minutieuse, j'allais dire surchargée. Est-il bien nécessaire, en effet, de relever l'absence ou les fautes d'accentuation lorsque l'accent ne change pas le sens du mot; à quoi bon, par exemple, mentionner ἥντινα? Je crois cela d'autant moins nécessaire que dans beaucoup de mss. des xve et xvie siècles les accents sont droits, tracés négligemment et ont souvent l'aspect d'accents graves. Une pareille minutie charge une collation sans utilité et empêche de trouver facilement les variantes importantes.

On ne peut que louer, d'ailleurs, cette collation pour sa clarté et pour le soin avec lequel elle paraît avoir été faite.

Alf. Jacob.

1. Ce ms. du xve s. appartient à la bibliothèque de l'Université de Leyde et provient de Perizonius (Voorbroek); M. L. donne la description détaillée de la partie qui contient l'*Anabase* d'Arrien.

294. — Otto Ribbeck. **Geschichte der rœmischen Dichtung.** I Dichtung der Republik. Stuttgart, Cotta. 1887. vi-348 p. in-8. 9 fr.

L'aspect élégant de ce volume suffirait à montrer que nous n'avons ici rien de comparable à l'indispensable mais illisible *Histoire de la littérature romaine* de Teuffel. C'est en effet tout autre chose qu'a voulu faire M. Ribbeck, et il y a pleinement réussi. La compétence scientifique de l'auteur était indiscutable : tous ceux qui liront cette histoire de la poésie latine lui rendront cette justice qu'il est aussi habile à mettre en œuvre les matériaux que zélé à les amasser.

Le premier volume, seul paru jusqu'à présent, va depuis les origines jusqu'à Cicéron et Catulle. Chaque poète a dans le livre une place proportionnée à son importance; les œuvres qui subsistent encore ou dont les fragments conservés permettent de se faire une idée suffisamment nette, sont étudiées avec assez de détail, mais sans longueurs. Le livre est bien composé et se lit avec plaisir : pas une seule note, pas de citations de textes, mais des traductions, et souvent des traductions en vers.

Un livre comme celui-ci ne s'analyse pas. Il serait sans intérêt aussi de signaler quelques taches légères que l'auteur y a laissées çà et là [1]. Il vaut mieux remercier M. Ribbeck d'avoir donné aux savants et aux lettrés un livre qui manquait jusqu'ici, et qui trouvera, nous le souhaitons, beaucoup de lecteurs en France. C'est d'ailleurs des livres d'exposition générale, comme celui-ci, qu'il conviendrait de traduire bien plutôt que tant d'ouvrages qui s'adressent aux spécialistes, à qui une traduction est de peu d'utilité.

Louis Duvau.

---

295. — J. Havet. **La Tachygraphie italienne du X[e] siècle.** Paris. Imprimerie Nationale, 1887.

Cette étude de M. Julien Havet se rattache directement à son précédent travail sur l'écriture secrète de Gerbert (*Acad. Inscr. Comptes-rendus* 4[e] série XV, 94-112). M. H., qui est parvenu à déchiffrer les notes tachygraphiques jusqu'aujourd'hui incompréhensibles des lettres de Gerbert, avait considéré tout d'abord ces notes, suivant l'opinion courante, comme une écriture dont l'auteur seul et ses correspondants avaient la clef. Des découvertes récentes en Italie et en France de documents tachygraphiques du x[e] siècle ont fait revenir M. H. de cette opinion. Il prouve dans l'intéressante brochure qui fait l'objet de ce compte rendu, que Gerbert n'a fait que se servir d'une sténographie usitée en Italie dès avant son premier séjour dans ce pays.

La tachygraphie dont il s'agit, dérive — en les altérant — des notes tironiennes. M. H. suppose — je ne sais si c'est à bon droit — que

1. Par exemple ce qui est dit p. 10, à propos du terme *ludus*.

l'idée de transformer les notations tachygraphiques de l'antiquité sera venue aux scribes du moyen âge, par suite de la nécessité de posséder, pour transcrire les noms propres d'origine germanique, des sigles inconnues aux lexiques tironiens. Peut-être M. H. a-t-il trop strictement restreint au xe siècle et à l'Italie l'emploi de cette écriture tachygraphique. L'altération de la notation tironienne par des signes syllabiques se rencontre déjà au viie siècle et dans les diplômes carolingiens et ottoniens. Il est possible aussi que les *Notulae* de Saint-Gall *(Mon. germ, Hist. script.*, II, 180), se rattachent au même système (v. *Litt. Centralblatt* 1888 fév. 4).

Les notes tachygraphiques étudiées par M. H. se trouvent toutes dans des actes notariés. Elles constituent dans les uns (A. B.) une signature de notaire comparable au *Recognitionszeichen* des diplômes impériaux; dans les autres (C. D. E.), elles forment plusieurs lignes au verso du document. Il est certain que dans ce cas — comme le suppose M. H. — elles ne sont autre chose qu'une minute écrite par le notaire avant l'expédition de l'acte. S'il n'en était pas ainsi, on n'eût pas bien certainement eu recours à la tachygraphie. L'existence de ces minutes au verso des actes est un fait intéressant pour l'histoire du droit. Brunner a prouvé qu'en droit lombard, il fallait, au moment d'un contrat, que le parchemin destiné à la transcription de l'acte fût transmis par l'une des parties contractantes à l'autre. Mais il suppose que ce parchemin contenait déjà les formules dispositives du contrat au moment de la transmission. *(Zur Rechtsgeschichte der Römischen u. Germanischen Urkunden.* 86 sqq. 100-101). Les documents C. D. E. de M. H. montrent qu'il n'en était pas toujours ainsi. Au moment de la transmission du parchemin, le notaire se contentait de jeter rapidement au verso, en notes tironiennes, la substance de l'acte, la date et les noms des témoins, réservant pour plus tard *(post tradita)* la rédaction authentique. Ce n'était évidemment pas là une règle générale, mais un usage propre à certains notaires. Les trois documents qui, dans la brochure de M. H. présentent cette particularité, sont l'œuvre du même Johannes, notaire à Asti.

En appendice, M. Havet donne la transcription des textes tachygraphiques qu'il a étudiés et le catalogue des caractères qui y figurent. Une planche héliographique accompagne son curieux travail.

H. PIRENNE.

---

296. — **Quellen zur Geschichte der Stadt Worms.** I. Theil. Urkundenbuch der Stadt Worms herausgegeben durch Heinrich Boos, I. Band, Berlin, Weidmann, 1886, xvi-506 pages, in-4.

Les villes de Coblenz et de Trèves ont depuis longtemps leur cartulaire *(Urkundenbuch)* publié par Beyer, celui de Spire a été publié, en 1885, par Hilgard. M. Boos aborde la même entreprise pour Worms.

Ce premier volume s'ouvre par un diplome de Dagobert de l'an 627 par lequel le roi des Francs transfère à l'église de Worms les biens et les droits qu'il possède dans le Lobdengau, *excepto stipe et comitatu :* le document le plus récent est un acte de l'an 1300 par lequel un notaire de Worms délivre à l'église de cette ville copie authentique de plusieurs chartes anciennes.

Un appendice reproduit : 1° un extrait de la précieuse correspondance du XIe siècle qui nous a été conservée dans le *Codex Vat. Pal.*, 930 (A) et qu'Ewald, entre autres, a étudiée dans le *Neues Archiv;* on sait qu'une grande partie des lettres de ce curieux recueil intéressent Worms; 2° le formulaire ou recueil de modèles de correspondance, conservé à la bibliothèque de Trèves et signalé par Mone dans la *Zeitschrift fur die Geschichte des Oberrheins.* Ce formulaire du XIIIe siècle intéresse Worms, ainsi que Strasbourg, Mayence, Cologne.

M. Boos indique pour chaque pièce les sources manuscrites qu'il a utilisées ou connues, les ouvrages où le document est déjà imprimé. Bon nombre de pièces sont simplement résumées avec renvoi à l'ouvrage qui contient le document *in extenso.* Une bonne table des noms de lieux et des noms de personnes termine ce volume qui m'a paru satisfaire, en général, à toutes les exigences de la critique [1].

Paul VIOLLET.

---

297. — **Le livre des simples inédit de Modène et son auteur,** par Charles JORET, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, correspondant de l'Institut, membre de la Société des Antiquaires de Normandie. Paris, Picard, 1888, in-8, 22 p.

La Bibliothèque *Estense* de Modène renferme deux mss. du XVe siècle, dont l'existence est connue depuis longtemps, mais qui, comme le rappelle M. Joret, n'ont été que récemment étudiés, avec le soin qu'ils méritent, par M. J. Camus. Le premier, un ms. latin, est inscrit au catalogue de l'*Estense*, sous le titre de *Tractatus de herbis;* le second n'est pas latin, mais français; catalogué comme un *Dictionarium Gallicum herbarium*, ce n'est autre chose qu'un livre des simples. M. J. analyse à la fois ce livre et le travail de M. Camus; il rapproche de ce travail les *Recherches sur les anciens Herbaria* du docteur Saint-Lager (Paris, 1886, in-8°), dont il s'est spécialement occupé dans un important article de la dernière livraison de la *Romania* (p. 590-597). M. J. établit que M. Camus a eu raison de reconnaître dans le *Livre des Simples* une traduction du *Tractatus de herbis*,

1. Voici quelques observations de détail :

— P. 1, ligne 21, « sub integre communitate »; la correction *emunitate* n'aurait-elle pas dû être proposée?

— P. 59 et suiv., pièce 73. Dans cette pièce, on a employé des italiques pour les lettres suppléées; ce système, n'étant pas appliqué dans le reste du vol., n'a pas sa raison d'être.

œuvre probable de Mino da Siena, mais a eu tort de voir dans ce dernier traité le texte primitif ou complet du *Circa instans;* en outre, il constate que le copiste (1458) qui s'appelait Le Petit Pelous, a écrit son œuvre dans la ville de Bourg, et que le traducteur du *Livre des Simples* fut un Bas-Normand. Toute la discussion fait honneur à la sagacité du philologue, du critique, et donne la meilleure idée de l'ouvrage considérable que prépare M. Joret sur l'histoire de la botanique au moyen-âge.

L.

---

298. — **Mester Frants Rabelais,** 1483-1553, fordansket af S. Broberg. Kjœbenhavn. Gad. 1884, x-408 p. pet. in-8.

299. — Frants Villon, **Det store Testament,** oversat i rimede Vers af S. Broberg. Kjœbenhavn. Gad, 1885, 126 p. in-32.

M. Broberg a passé sa vie à enseigner notre langue usuelle, et non seulement il sait la parler et l'écrire purement *(Manuel de la langue danoise à l'usage des étrangers.* Copenhague, A. Fr. Hœst et fils, 1882, xxxiii-281 p. pet. in-8°), mais de plus il est fort versé dans notre vieille littérature : après avoir publié en danois, comme programmes de l'école latine d'Odense, trois études critiques sur l'*Hôtel de Rambouillet* [1], le *Roman de la Rose* et nos *Mystères du moyen âge*, il n'a pas craint d'attaquer de vieux textes et même des plus difficiles. Dans le choix qu'il a fait de *Gargantua* et *Pantagruel,* il a sans doute été guidé par une singulière coïncidence de dates (d'ailleurs incertaines) et par une association d'idées assez naturelle. En 1883, on se préparait à célébrer à Copenhague le second centenaire de la naissance de Holberg (né en 1684, mort en 1754), le plus distingué des disciples de Molière; or, deux siècles, ou pour parler plus exactement deux cent un an plus tôt, vivait le joyeux curé de Meudon, né selon les uns en 1483, mort en 1553. M. Broberg trouvait donc là, sans sortir de sa spécialité française, une excellente occasion de célébrer du même coup le jubilé de deux écrivains dont l'un a imité Molière et dont l'autre a été imité par lui.

Ce n'est pas une traduction complète qu'il a donnée; d'un côté, il ne s'est pas attaché au mot à mot, mais il a rendu autant que possible les gallicismes par des danismes; d'autre part il a fait de grandes et nombreuses coupures de manière à réduire l'original de plus de moitié, tantôt sautant par-dessus des passages qui auraient besoin d'un commentaire perpétuel, tantôt se bornant à en résumer d'autres, ou à supprimer des répétitions de mots ou d'idées qui, pour être variées et graduées, ne forment pas moins tautologie. Dans ce travail fait avec goût, il a réussi à donner à ses compatriotes tout à la fois une idée générale de l'œuvre et la connaissance des plus beaux morceaux.

---

1. *Hôtel Rambouillet*, Odense, 1863; — *Romanen om Rosen*, ibid. 1869; — *Theatret i Middelalderen.* I : Det religiœse Skuespil i Frankrig, ibid. 1874.

Si ces élagages ont le défaut d'altérer la physionomie d'un récit trop touffu, ils n'ont du moins pas été sans contribuer à la faveur avec laquelle il a été accueilli par le public danois. Le traducteur a ainsi atteint le but qu'il visait, comme il le déclare dans une préface bien pensée et bien écrite, et qui était de faire apprécier le plus gaulois de nos écrivains modernes.

Dans un travail beaucoup plus court sur un précurseur de Rabelais qui le cite souvent, M. Broberg a mis en vers danois les trois cinquièmes environ des pièces du *Grand Testament* de François Villon. La tâche déjà difficile, à cause de l'obscurité de certains vers, est compliquée par la forme poétique, quoique l'interprète ne se soit pas astreint à rendre le texte français mot pour mot ou vers pour vers. Il est vrai que le danois, avec ses composés, se prête assez bien aux travaux de ce genre, pour lesquels il n'offre cependant pas la déplorable facilité de la langue allemande. Aussi le traducteur a-t-il dû ajouter par ci par là des épithètes et parfois des vers entiers, se gardant néanmoins de travestir son auteur qui, dans ce nouveau costume, ne manque ni de charme ni d'élégance.

E. Beauvois,

---

300. — **Nouvelle Invention de chasse** pour prendre et oster les loups de la France, par Louys Gruau, avec une notice et des notes, par H. Martin-Dairvault. Paris, Jouault, 1888. Prix : 8 fr. 50.

Ce livre imprimé en 1613 à Paris « chez Laurent Sonnius, rue Saint-Jacques, au Cocq et au Compas d'or », n'a eu probablement qu'une seule édition. L'auteur, Louys Gruau, était curé de Sauge (aujourd'hui Saulge), village de l'arrondissement de Laval, à une dizaine de lieues de la ville du Mans. Parce qu'il était passé maître dans la chasse au loup, il obtint les bonnes grâces du grand-veneur Hercule de Rohan, duc de Montbazon, qui le présenta à Louis XIII encore enfant. Nous ne savons pas en quels termes le jeune héritier de Henri IV complimenta le tueur de loups, ni ce que devint plus tard Louys Gruau. Il est probable qu'il continua ses exploits cynégétiques : qui a bu boira, dit le proverbe et qui a chassé, chassera.

Plusieurs conciles, entre autres celui de Tours, tenu en 813, interdisent aux ecclésiastiques d'aller à la chasse. Il peut se faire que tout d'abord le clergé ait tenu compte de cette défense, mais elle ne tarda pas à tomber en désuétude. Au xvi[e] siècle, elle parait complètement oubliée. Guill. Bouchet nous raconte une aventure assez désagréable arrivée à un prêtre qui était à la fois chapelain et veneur d'un grand seigneur; Claude Gaucher, aumônier ordinaire du roi Charles IX, Jehan du Bec, abbé de Mortemer, Simon de Bullandre, prieur de Milly, et bien d'autres, ne furent pas excommuniés pour avoir décrit les plaisirs de la chasse, et s'être livrés avec ardeur à ce divertissement qui est, comme

le dit Bossuet, une image de la guerre. Louys Gruau eut cependant des scrupules : dans la Dédicace de son livre à Monseigneur de Montbazon, et dans sa Préface au lecteur, il a soin de nous prévenir qu'il ne s'est pas adonné à la chasse par divertissement, mais « par charité » ; son gibier à lui, ce ne sont pas lièvres, lapins, perdrix, et autres innocentes créatures : il ne poursuit que les loups, c'est à cette engeance seule qu'il fait une guerre acharnée, « afin de soulager les pauvres peuples champêtres de ces meschans et malfaisans animaux. » Il était bien placé pour cela : de la Grande et de la Petite-Charnie, forêts voisines de sa paroisse, s'échappaient des bandes de loups qui venaient rôder autour des maisons et des bergeries. En peu de temps, Louys Gruau en détruisit jusqu'à soixante-sept : je suppose que dans les environs on dut le surnommer « le tueur de loups », comme de nos jours Jules Gérard fut appelé des Algériens « le tueur de lions ». Il est à noter que notre chasseur prenait sa proie dans des lacs et filets de son invention, ou encore dans des « fosses tournoueres » qu'il nous décrit longuement, « sans chiens et sans tumulte ». De cette façon, il croyait moins enfreindre les saints canons qui défendent la chasse aux prêtres, car un tel exercice, dit-il, en s'appuyant sur une glose [1] des Décrétales, ressemble plutôt « a pesche qu'à chasse ». D'ailleurs, si nous l'en croyons, les chiens nuisent ici plus qu'ils ne servent, parce que, en entrant dans le bois, ils suivent la piste d'un lièvre, d'un lapereau ou d'un renard, et font sortir le loup par où on ne l'attend pas. A une chasse de cette espèce, avec lacs et filets seulement, Pline le Jeune venait avec ses tablettes : Louys Gruau était trop chasseur sans doute pour y apporter même son bréviaire.

L'ouvrage de Gruau n'a qu'un mérite, celui d'être très rare, dit avec raison son éditeur, M. Martin-Dairvault. En effet, il est écrit lourdement, et l'on y rencontre peu de ces locutions pittoresques qui abondent dans Gaston Phœbus, dans Du Fouilloux, peu ou point de ces mots signifiants qui ont enrichi notre langue. Il a des étymologies qui font sourire, comme celle-ci : « Lupus vel leopus, quasi leonis pes, comme ayant pied de lion ». Ce qu'il dit du loup et de son naturel est emprunté aux anciens, à Pline surtout, et il ne fait que répéter sur cet animal toutes les fables que l'on trouve dans les Bestiaires du moyen âge. Pour détruire « l'engeance louvière », il voudrait que les malfaiteurs pussent se rédimer de leurs peines ou de leurs amendes en fournissant un certain nombre de têtes de loup. Les plus criminels d'entre eux seraient condamnés à perpétuité à faire la guerre à ces animaux, au lieu d'être envoyés aux galères. Il y en a plusieurs, ajoute-il naïvement, qui aimeraient mieux subir de telles peines que de « saluer un gibet ou de prendre la mesure d'une roue ». Finissons sur cette idée qui ne manque pas au moins d'originalité.

A. Delboulle

1. Elle est assez curieuse pour être citée : « Ponere laqueum sive rete, sine clamore, canibus et strepitu, licet clericis, etiam monacho, quia est genus piscationis potius quam venationis ».

301. — **La Noble Leçon**, texte original d'après le manuscrit de Cambridge avec les variantes des manuscrits de Genève et de Dublin, suivi d'une traduction française et de traduction en vaudois moderne, publié par Edouard Montet. (Avec fac-simile). Paris, G. Fischbacher, 1888, in-4, 95 pp.

M. E. Montet, après avoir exposé, dans un livre récent [1], l'état présent de la science sur la littérature des anciens Vaudois, a jugé avec raison qu'il était utile de publier l'un des principaux textes de cette littérature : la *Nobla Leycon*. Ce texte est intéressant à un double titre. A la philologie romane, il offre un des monuments assez rares d'un dialecte qui fut surtout un dialecte parlé, et, au point de vue de l'histoire ecclésiastique, il a longtemps servi de fondement à des hypothèses importantes sur l'origine des Vaudois. En effet, ce poème est daté, mais la leçon du vers où la date se trouve, varie suivant les manuscrits. Ceux de Cambridge portent 1400; ceux de Genève et de Dublin, 1100. Cette dernière date a été, jusqu'à ces derniers temps, reçue et défendue par les historiens vaudois réformés, jaloux de reculer, même au delà de Pierre de Waldo, si possible, l'origine de l'Israël des Alpes. M. M., s'inspirant des travaux de Dieckhoff, de Bradshaw et de Todd, paraît démontrer, d'une façon solide, que la date donnée par les manuscrits de Genève et de Dublin, certainement plus jeunes que le ms. de Cambridge, est probablement une fraude pieuse du copiste. Toutefois cette opinion soulève encore des contradictions. Naguère un pasteur vaudois, M. H. Bosio [2], reportait à la fin du xii^e ou au commencement du xiii^e siècle la composition de la Noble Leçon ; et M. E. Comba, qui, en 1881, dans son *Histoire de la Réforme en Italie*, estimait que ce poème n'avait pas été écrit avant 1500, paraît incliner aujourd'hui vers l'opinion de M. Bosio. Il essaie de montrer, en tout cas, dans sa toute récente *Histoire des Vaudois d'Italie* [3], que même après le livre de M. M., [4] le débat reste encore ouvert.

La publication du manuscrit B de l'Université de Cambridge aidera, espérons-le, à la solution d'une question que les préjugés religieux ont réussi trop longtemps à obscurcir. On ne peut que regretter que M. Montet n'ait pas pu, comme il en avait le dessein, joindre à cette publication un long travail sur les variations du dialecte vaudois depuis ses origines jusqu'à nos jours, en attendant les études promises, paraît-il [5], par MM. Paul Meyer et Fœrster sur cet idiome roman.

A. R.

1. *Histoire littéraire des Vaudois du Piémont*. Paris, Fischbacher, 1885, in-8.
2. *Bulletin de la Société d'histoire vaudoise*, n. 2.
3. Paris, Fischbacher, et Turin, Lœscher. 1887, pp. 279-292.
4. *Hist. Litt.*, p. 132 et suiv.
5. Comba, *Vaudois d'Italie*, p. 291, note 1. — M. P. Meyer a exposé son opinion sur la question des livres vaudois, à propos de la publication de Todd, dans la *Revue critique*, 1866, I, p. 36-42.

302. — Roger PEYRE. **Napoléon I et son temps.** Histoire militaire, gouvernement intérieur, lettres, sciences et arts. Ouvrage illustré de 13 planches en couleur et de 431 gravures et photogravures d'après les documents de l'époque et les monuments de l'art, et accompagné de 21 cartes ou plans. Paris, Firmin-Didot, 1888, IV-886 p. in-4.

Cet ouvrage continue la série des volumes richement illustrés que le Bibliophile Jacob (Paul Lacroix) a composés pour la maison Didot. C'est un beau livre d'étrennes. Les gravures, choisies avec goût, sont pour la plupart très intéressantes. Une chromolithographie représentant l'impératrice Joséphine à la Malmaison d'après Prud'hon, est une erreur qui, heureusement, est restée unique; mais, par contre, que de curieuses reproductions de tableaux, que de beaux portraits! Il faut peut-être donner la première place aux admirables gravures d'après Charlet et Raffet, qui fait revivre avec tant de sauvage poésie les soldats de la Révolution et de l'Empire.

Ces illustrations complètent heureusement le texte, qui me paraît, en effet, présenter une lacune assez grave : on nous annonce « Napoléon et son temps ». En réalité, si l'on excepte les très brefs chapitres sur les sciences, les lettres et les arts, qui ne sont guère qu'une utile nomenclature, le livre de M. Peyre n'est que l'histoire d'un homme; il n'est pas assez ce tableau d'une époque. On n'a pas tout dit quand on a raconté les guerres de Napoléon, exposé l'organisation politique et les réformes administratives, esquissé le mouvement intellectuel sous l'Empire. M. Peyre aurait dû insister aussi bien sur la vie et les mœurs des Français d'alors, sur leurs occupations, leurs plaisirs, leurs costumes, peindre la cour, le monde des salons, la vie militaire; il a beaucoup parlé de Napoléon et très peu, à vrai dire, de son temps. Il est permis de le regretter; nous aurions pu avoir un livre original; nous n'avons qu'une biographie de Napoléon de plus.

Je m'empresse, d'ailleurs, de dire que cette biographie est étudiée avec soin. L'auteur a puisé aux bonnes sources, bien qu'il n'ait guère puisé qu'aux sources françaises. Il n'a pas fait et il n'avait pas à faire œuvre d'érudit; il a résumé avec intelligence et facilité les travaux des historiens antérieurs. Son récit est d'un bout à l'autre très attachant; ses jugements sont éclairés et équitables. M. P., cela est visible, doit être rangé plutôt parmi les admirateurs de Napoléon que parmi ses détracteurs. Non pas qu'il cherche à dissimuler ses fautes, ni à les justifier; il les reconnaît souvent et les juge avec une sévérité qui ne paraît pas lui coûter le moindre sacrifice; mais il n'a garde de trop insister. Son Napoléon Ier n'est pas celui de Norvins qui exaltait encore les imaginations il y a trente ans. On sent que la critique a définitivement conquis ses droits; elle tient une place suffisante dans ce livre. Mais c'est toujours le Napoléon de l'épopée, le Petit caporal, l'Homme à la redingote grise. On le discute, on le blâme même, mais on le veut aimable, et l'on nous invite discrètement à pleurer sur sa tombe.

Ce point de vue auquel s'est placé l'auteur explique peut-être la disproportion qu'on remarque entre la première partie de son livre, et la dernière. La jeunesse de Bonaparte, ses premières campagnes, le Consulat, ont été traités avec une prédilection manifeste. A partir de 1808, l'auteur presse davantage l'allure de son récit : les affaires d'Espagne sont lestement expédiées, dès que Napoléon a quitté la péninsule L'histoire des Cent Jours se résume presque tout entière dans la campagne des sept jours (15-22 juin), et l'on serait embarrassé de dire ce que pense l'auteur de cette néfaste aventure. Il passe trop vite aussi sur la captivité de Sainte-Hélène, qui donnait cependant l'occasion d'une curieuse étude morale. Napoléon prisonnier s'est montré et raconté lui-même avec une sincérité relative dont il fallait profiter. Le chef d'empire avait accompli son œuvre ; rendu par l'inaction à sa réelle nature, il redevient lui-même et se laisse voir de plus près. Sous le César déchu, on retrouve l'homme avec son tempérament brutal, sa sensibilité déclamatoire, son étonnante connaissance des choses et des hommes, es sillusions et ses chimères. M. Peyre s'est trop vite dérobé à notre légitime curiosité.

Dans le détail, il serait facile d'indiquer beaucoup de choses bien observées : ainsi le rôle joué par Bonaparte dans la préparation ou l'exécution des coups d'état du 13 vendémiaire, du 18 fructidor, du 18 brumaire ; ainsi les causes qui amenèrent la rupture de la paix d'Amiens, rendue inévitable, autant et plus par le besoin égoïste que l'aristocratie anglaise avait de continuer la guerre pour ajourner le triomphe de la démocratie, que par les usurpations de Bonaparte ; ainsi encore la douloureuse impression produite chez ceux même qui admiraient le plus sincèrement Bonaparte par l'établissement de l'Empire. Sur d'autres points, on voudrait des compléments ou des correctifs. Les armées républicaines et surtout l'armée d'Italie, en 1796, sont peintes avec une saisissante vérité ; la nature de leur patriotisme est finement décrite. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas tenté une semblable étude sur les armées impériales ? La politique religieuse du premier consul est présentée en bons termes ; mais pourquoi n'a-t-on pas insisté sur le concile gallican de 1811 et sur la persécution religieuse des dernières années de l'Empire ? Les erreurs de fait sont assez rares ; ce sont pour la plupart de simples méprises qu'une revision plus attentive des épreuves aurait fait éviter, et que, d'ailleurs, le lecteur instruit pourra corriger facilement lui-même [1]. Ces taches légères n'enlèvent rien à la valeur du livre. Malgré

1. Voici quelques-unes de ces fautes de date ou de nom : page 38 il faut lire le Tanaro, non le Panaro ; page 78, Legnago, au lieu de Legnano, faute qui est répétée plusieurs fois. Page 240, il ne faut ni dire, ni écrire prononciamentos ; quand on emprunte un mot à l'espagnol, il faut lui conserver sa forme espagnole. Page 283, le nom de Donauwerth a été déformé. Page 286 et 292, le même village dans la plaine de Marengo est appelé san Juliano et san Giuliano ; cette dernière forme est la seule exacte. Page 400, il faut corriger le nom de Beethoven (écrit Beethowen) ; de même celui de Wieland (écrit Wielande, p. 524). Page 431, Ulm est mis par inad-

ses lacunes, il reste un des meilleurs livres de vulgarisation qu'on ait écrit sur Napoléon. Ce n'est pas un mince mérite.

Ch. Bémont.

---

303. — Hermann Cohen. **Kants Theorie der Erfahrung.** 2me édition. Berlin, Dümmler, 1885, xxii et 616 p. in-8.

Il est superflu de donner d'un livre paru depuis trois ans [1] un résumé qui n'apprendrait rien à ceux qui le connaissent, et moins encore à ceux qui ne le connaissent pas. On ne peut exposer en quelques lignes le développement systématique de toute une philosophie. Je me borne à quelques remarques, qui portent sur l'esprit de tout l'ouvrage.

M. Cohen s'est aperçu, entre la première et la seconde édition de son livre, que la philosophie de Kant est la vraie, et toute vérité. La présente édition, qui est une œuvre nouvelle, nous offre le commentaire systématique, très minutieux et très perspicace dans sa forme un peu froide et hautaine, de la théorie kantienne de la connaissance. Je rends volontiers justice au livre, qui restera, en dépit de la prolixité un peu rebutante des développements, mais je ne crois pas que la doctrine ait cette unité triomphante qui a conquis M. Cohen.

Le centre de la théorie kantienne de la connaissance est la déduction transcendentale des catégories. Etant donné qu'il existe en fait des jugements synthétiques *a priori*, la validité de ces jugements ne peut s'expliquer qu'à la condition d'admettre que la synthèse objective *a priori* est constitutive de l'objectivité elle-même; les catégories et l'unité synthétique de l'aperception qui s'exerce au travers d'elles, c'est-à-dire le squelette logique *a priori* de la pensée mis à nu par la déduction métaphysique, sont en même temps le postulat nécessaire de toute objectivité; les conditions métaphysiques, c'est-à-dire de fait, de toute connaissance objective *a priori* sont du même coup les conditions transcendentales, c'est-à-dire de droit, de toute objectivité et de toute nature en général. L'esprit connaît *a priori* la nature parce qu'il la fait et dans la mesure où il la fait. — Jusqu'ici la doctrine est très simple et très claire; mais ici les choses se compliquent.

Comment l'entendement constitue-t-il l'objectivité? Il est accordé qu'il y a en présence la sensibilité, toute passive et réceptive, et l'entendement, tout actif et spontané. La connaissance est synthèse, la synthèse est synthèse d'un multiple, la connaissance est donc l'action de la

---

vertance en 1804; de même, page 628, le 14 juillet 1807 est indiqué comme étant le premier anniversaire de la bataille d'Iéna. Il faut corriger encore les noms de Chatham (écrit deux fois Chatam, p. 554), et de Schweighæuser (écrit Schweighœuser p. 586). Page 552, au sujet de l'étudiant Schaps, qui avait tenté d'assassiner Napoléon, et qui fut fusillé, on pouvait rappeler ce que Sismondi rapporte un peu plus tard : d'après lui, Schaps était encore à Vincennes en 1814. C'était probablement un faux bruit.

1. Je suis parfaitement innocent de ce retard.

spontanéité de l'entendement sur la passivité de la sensibilité. La connaissance n'est donc intelligible dans sa formation et dans sa structure que si l'on admet que l'entendement est présent à toute constitution de toute connaissance. C'est donc l'entendement qui opère d'abord la « Synthesis speciosa » de l'imagination, puis la « Synthesis intellectualis ». Donc, à partir du premier degré d'information du multiple donné, toute représentation ne s'explique que par l'élaboration de ce multiple par l'entendement. Donc il n'y a pas dualité dans l'esprit, et la sensibilité n'est que la surface extérieure, et la limite indéfinissable de l'esprit, qui est tout activité et tout synthèse. Donc le multiple donné, produit par l'action des choses en soi, n'est que le point de départ de la progression synthétique, et la limite insaisissable de la régression analytique de la connaissance.

Ainsi la déduction, avec la place souveraine qu'elle fait à l'entendement dès les premières étapes de la connaissance, menace d'effacer la distinction des deux classes fondamentales de jugements et des deux puissances fondamentales de l'esprit; et elle menace du même coup de compromettre toute la critique. Le danger augmente si l'on considère la Réfutation de l'idéalisme dans l'édition de 1787, ou son équivalent dans la première édition. Les représentations du moi empirique supposent des « Gegenstände ausser uns im Raume », lesquels ne peuvent être eux-mêmes et ne sont que des représentations du moi transcendental. Les données des sens, le multiple de la sensibilité, qui devaient s'expliquer par l'action des choses en soi sur le moi, s'expliquent maintenant par une « *Affection* » du sens externe par l'objet transcendental = x [1], parallèle à l' « *Affection* » du sens interne par le moi transcendental. C'est-à-dire que le centre même de la théorie kantienne prête à une équivoque pleine de dangers pour l'intégrité du système, et exige logiquement la négation des positions fondamentales de la critique; c'est-à-dire qu'il y a là au cœur de l'idéalisme transcendental des lacunes que d'autres voudront combler, et des inconséquences où Fichte s'efforcera de mettre de la logique.

Je ne puis qu'indiquer en courant ces défauts de la doctrine; il vaut mieux les voir nettement que de chercher à les pallier. Et puis, il faut se résigner à considérer le système de Kant comme une chose morte, et qui se suffit à elle-même, dans sa réalité historique. Pris dans son ensemble, il n'est pas tout entier dans l'idéalisme transcendental, logique, mathématique et métaphysique de M. Cohen et de son école, de Stadler, de Natorp, d'Elsas, de F.-A. Müller et autres; il n'est pas tout entier dans le réalisme empirique et critique qu'y trouve Benno Erdmann; il n'est pas tout entier dans le dogmatisme rationaliste qu'y voit Paulsen et qu'y voyait Laas; il est tout cela à la fois; il est une organisation vivante, qui veut être interprétée historiquement, et non cons-

1. C'est l'une des erreurs fondamentales de M. C. que d'identifier objet transcendental, chose en soi et houmène (p. 505 sqq., cf. p. 363, 365 sq.).

truite systématiquement. Il faudra toujours en revenir au mot de K. Fischer : « Kant verstehen heisst ihn historisch ableiten. » Il est à souhaiter que l'ouvrage en cours de publication de G. Thiele et celui que l'on attend de B. Erdmann mettent un terme à la production intempérante de commentaires de la pensée de Kant où se gaspillent en pure perte des forces qui pourraient être mieux utilisées.

Lucien HERR.

---

304. — **Ludwig Uhland**, eine Studie zu seiner Sækularfeier, von Hermann FISCHER. Stuttgart, Cotta, 1887. In-8, 199 p. 3 mark (3 fr. 75).

Nous rendions compte tout récemment (*Revue critique*, n° 25, art. 289) d'un livre de M. W. Holland sur Uhland et son enseignement à l'université de Tubingue. Voici encore un autre volume sur Uhland, et, lui aussi, doit son existence à l'anniversaire de la naissance du poète (26 avril 1787). L'auteur, M. H. Fischer, expose à grands traits la vie et l'œuvre de Uhland. Il a divisé son livre en cinq chapitres : la jeunesse (p. 3-35); les poésies et les drames (p. 36-106); l'homme politique et le professeur (p. 107-148); le savant (p. 149-179); vieillesse et mort (p. 180-195). Les quatre pages qui terminent le volume (p. 196-199), contiennent les notes et références. Ce petit volume est la seule *biographie* d'Uhland qui mérite ce nom; il a été fait avec conscience et avec goût; M. H. Fischer retrace exactement les principaux événements de la vie de son héros et il apprécie avec justesse, sans nulle exagération, le talent du lyrique et du dramaturge. On remarquera les pages qu'il consacre à l'influence de Gœthe et à celle du romantisme, la comparaison qu'il institue entre Uhland et les frères Grimm, l'analyse des travaux scientifiques du biographe de *Walther* et du collaborateur des *Muses* et de la *Germania*. Bref, cette étude d'ensemble, claire, précise, remplie de détails puisés aux meilleures sources, est fort recommandable, et nous ne blâmerons qu'un parallèle, un peu recherché, entre Uhland et Händel [1].

A. C.

---

305. — **Revue Africaine.** Journal des travaux de la Société historique algérienne. Table générale 1856-1881. Alger, Adolphe Jourdan. Grand in-8 de VIII-312 p. (Le volume, qui porte le millésime de 1885, a paru en avril 1888).

La Société historique algérienne, comme le rappelle son président actuel, M. H. D. de Grammont (*Introduction*, p. VI) « fut fondée, le 7 avril 1856, par M. Berbrugger, sous les auspices du maréchal Ran-

---

1. Ainsi que la dernière phrase du volume où l'auteur déclare, avec quelque emphase, qu' « il viendra un temps où il faudra élever ses regards vers des hommes comme Uhland, « *das Auge aus den beissenden Nebeln und dem grellen Sonnenbrande der Gegenwart zu den Bildern solcher Mænner heben.* »

don, gouverneur général de l'Algérie » et, « à partir des premiers jours de son existence, elle commença la publication de ses travaux, qui ne fut jamais interrompue; la collection se compose aujourd'hui de 28 volumes in-8°; la Table que nous publions est celle des 25 premiers volumes. » Cette table, œuvre excellente du zélé président de la Société, se compose de trois parties : 1° Table alphabétique des noms de tous les membres de la Société dont les travaux ont été insérés dans la *Revue* depuis sa fondation jusqu'à la fin de l'année 1881 ; 2° Table analytique par ordre de matières (plus de 400 articles groupés en 12 divisions) ; 3° Table alphabétique des noms d'hommes et de lieux, contenant les noms de tous les personnages, de toutes les tribus et de toutes les localités qui ont été l'objet d'une étude pendant les 25 premières années de l'existence de la *Revue africaine*. A la suite de ces trois tables, on trouve un considérable travail spécial (p. 133-312) intitulé : *Tables alphabétiques et méthodiques des inscriptions romaines, libyques, arabes et autres* [en tout plus de 1800] *insérées dans les 25 premiers volumes de la Revue africaine* (1856-1881) [1]. En parcourant l'inventaire dressé par M. de Grammont et par son collaborateur, des richesses contenues dans la *Revue africaine*, on admirera l'activité et le dévouement d'une Société qui a pu si bien dire (p. VI) : « Nous constatons, avec un orgueil légitime, que cette longue série de travaux fut exécutée de plein gré par des hommes qui n'aspiraient à d'autres récompenses qu'à l'accomplissement d'une œuvre utile, qu'ils furent forcés de soutenir le plus souvent de leurs propres ressources. »

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur, G. LACOUR-GAYET, vient de faire paraître (Paris, Thorin) : *Antonin le Pieux et son temps. Essai sur l'histoire de l'empire romain au milieu du deuxième siècle, 138-161* (XXVII-499 pages, grand in-8° raisin, 12 fr.). La *Revue critique* reviendra prochainement sur cet ouvrage.

— Du même auteur, à la même librairie : *de P. Clodio Pulchro, tribuno plebis* (84 pages, grand-in-8° raisin, 3 fr. 50).

ALLEMAGNE. — M. Hugo HOLSTEIN va publier à la librairie de l'Orphelinat, à Halle, les comédies de Reuchlin (*Johann Reuchlins Komœdien, ein Beitrag zur Geschichte des lateinischen Schuldramas).*

— Le premier fascicule de la *Germania* vient de paraître. A partir du deuxième

1. Sur les 1,133 inscriptions romaines et les 424 fragments publiés par la *Revue africaine*, de 1856 à 1881, 381 inscriptions et 93 fragments seulement se rencontrent dans le recueil de Léon Renier. Notons qu'une des inscriptions signalées (p. 177) et qui a été successivement reproduite dans l'*Africa illustrata* de Grammaye, dans le *Syntagma* de Reinesius, dans le *Voyage* de Shaw, dans la *Notice* de Berbrugger sur les antiquités romaines d'Alger, enfin dans la *Revue africaine*, ne figure pas au *Corpus inscriptionum latinarum* de Berlin (t. VIII).

fascicule de 1888, la revue que dirigeait Bartsch, aura pour directeur M. Otto Behaghel, professeur à l'Université de Bâle.

— Les 35e, 36e et 37e livraisons de l'*Encyclopædie der neueren Geschichte*, fondée par W. Herbst et éditée par la librairie Perthes, de Gotha, viennent de paraître. Ces fascicules sont consacrés aux lettres Q, R et S (jusqu'à *Schele von Schelenberg)*. Parmi les articles dont nous regrettons l'absence, signalons : *Quesnel* et *Quesnay*, *Quènes* de Béthune, cardinal *Quirini*, *Rabaud*, *Ramond* de Carbonnières, abbé de *Rancé*, comte *Réal*, Mme *Récamier*, Théophraste *Renaudot*, *Réthel* (où Turenne devenu, comme dit Voltaire, de général du roi de France, lieutenant de don Estevan de Gamare, fut battu par le maréchal de Plessis-Praslin), *Riquet*, *Rivarol* (son rôle, au commencement de la Révolution, mérite une note dans un Dictionnaire d'histoire), l'astrologue *Ruggieri*, *Sambre* (combats livrés sur la Sambre et armée de Sambre-et-Meuse), de *Sartine*, Jean-Baptiste *Say*, *Scarpe*, (guerres du Nord), etc. Les articles sont, comme toujours, bien faits, écrits d'après les sources ou les meilleurs ouvrages sur le sujet, nettement résumés et accompagnés d'une bibliographie exacte. Remarquons en passant, et au hasard d'une lecture rapide (art. *Revolutions Kriege)* que le duc Albert de Saxe-Teschen n'eut jamais 40,000 hommes sous ses ordres et que Dumouriez avait 19,000 hommes, et non 53,000, du moins au 18 août 1792 ; qu'on oublie de dire (art. *Rigny*) que l'amiral est né à Toul et (art. *Saint-Germain*) que l'ouvrage composé « d'après les archives de la guerre » est de M. Mention ; (art. *Robespierre*) que l'auteur de l'*Histoire* en trois volumes se nomme *Hamel*, et non Homel ; qu'à propos du *Schænzel*, il eût fallu citer l'ouvrage de Luft, dont notre *Revue* a rendu compte (1885, n° 47, art. 214). Nous attendons avec impatience la publication des dernières livraisons de ce grand ouvrage, qui sera un de nos meilleurs livres de références.

— La 4e livraison de l'*Etymologisches Wœrterbuch* de M. Fr. Kluge, (quatrième édition améliorée), a paru à la librairie Trübner, de Strasbourg. Elle va de *Hitze* à *Küchenschelle* et comprend les p. 145-192.

— Le 10/22 mai est mort à Dorpat le professeur G. Teichmüller. Il avait débuté à Gœttingue ; il professa ensuite à Bâle et à Dorpat. Ses *Aristotelische Forschungen* appelèrent l'attention sur lui. Ses *Studien* et ses *Neue Studien zur Geschichte der Begriffe* suscitèrent les vives polémiques qu'on sait. La vigueur mordante de ses répliques lui attira en Allemagne de nombreux ennemis. Il se fit une sorte de silence systématique autour de ses *Literarische Fehden*, auxquelles M. Paul Tannery fut peut-être seul à rendre justice. Il publia dans ces dernières années une *Métaphysique* et une *Philosophie de la religion*, qu'il laisse inachevée. C'était l'un des esprits les plus vivants, les plus perspicaces, les plus ingénieux que l'Allemagne ait eus dans ces trente dernières années. Il meurt à 56 ans.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 juin 1888.

M. Auguste Nicaise met sous les yeux des membres de l'Académie une collection d'épingles de tête, en os sculpté, trouvées dans la nécropole romaine de Saint-Just, à Lyon. Parmi les plus remarquables de ces petits objets d'art, il signale un buste de Crispina Augusta, femme de l'empereur Commode, une Cybèle à tête tourelée, un groupe composé d'un homme et d'une femme, diverses têtes, etc.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur ce que pouvaient savoir les Grecs, avant Hérodote, de la géographie de notre pays. D'après quelques indications éparses chez Aristée de Proconnèse, Pindare, Eschyle, Damaste de Sigée, il constate que les Grecs d'alors, et notamment les Milésiens, avaient quelques notions assez

exactes, qu'ils tenaient sans doute des Phéniciens. Ils connaissaient l'existence de l'océan Atlantique, qu'ils appelaient « l'autre mer », et celle des îles Cassitérides, situées dans cette mer. Ils savaient que le fleuve Istros ou Danube prenait sa source dans une chaîne de montagnes couvertes de neiges éternelles, les monts Ripées, chez un peuple qu'ils appelaient les Hyperboréens. Ces monts Ripées sont évidemment les Alpes et les Hyperboréens ne sont autres que les Gaulois. Hérodote ne voulut croire rien de tout cela, sous prétexte qu'il n'avait vu personne qui y eût été : il nia l'existence de l'autre mer, celle des Hyperboréens et celle des monts Ripées, et il fut ainsi conduit, par excès de critique, à une grossière erreur : il plaça la source du Danube dans les Pyrénées! Ce fut un recul notable dans la connaissance de la géographie physique de l'Europe.

M. Weil n'est pas disposé à admettre qu'Hérodote ait eu les torts que lui reproche M. d'Arbois de Jubainville. Les notions de ses contemporains sur les monts Ripées et les Hyperboréens étaient des plus vagues et appartenaient plutôt au domaine de la mythologie qu'à celui de la géographie. Hérodote eut raison de vouloir mettre quelque netteté dans ce chaos, même au risque de se tromper comme il le fit.

M. Maury s'associe aux remarques de M. Weil et refuse de reconnaître un caractère scientifique aux vagues notions géographiques que pouvaient avoir les Grecs du VIe siècle avant notre ère. Il ne peut admettre qu'Hérodote ait en quoi que ce soit fait reculer la science.

M. d'Arbois de Jubainville répond qu'il n'a pas à entrer dans ces considérations générales. Il s'en tient aux faits précis. Avant Hérodote, on disait qu'il y avait au-delà de la Méditerranée une autre mer et que la source du Danube était dans une chaîne de montagnes autre que les Pyrénées. Hérodote prétendit qu'il n'y avait pas d'autre mer et que le Danube sortait des Pyrénées. Sur ces deux points, il se trompait ; donc, sur ces deux points, il fit reculer la science.

M. de Vogüé communique à l'Académie un nouveau rapport de M. Victor Waille, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger, sur les fouilles de Cherchell. Il insiste sur l'importance du monument mis au jour par ces fouilles : ce sont des thermes, construits, selon toute probabilité, à l'époque de Caracalla.

M. de Vogüé signale ensuite à l'attention de ses confrères les fouilles dirigées depuis plusieurs années par M. Duthoit à Thimgad. Elles ont produit, dit-il, des résultats considérables, qui dépassent tout ce qui a été fait en Algérie depuis longtemps. On a déblayé tout un quartier d'une ancienne ville romaine, rues, forum, boutiques, portes, théâtre. M. de Vogüé est heureux de l'occasion qui lui est offerte de rendre hommage à l'architecte éminent qui dirige ces fouilles : elles lui font le plus grand honneur.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° *Collections de M. Jules Desnoyers, Catalogue des manuscrits anciens et des chartes*, par L. DELISLE; *Notice sur un recueil historique du XVIIIe siècle*, par Marcel DE FRÉVILLE ; 2° Albert BABEAU, *la France et Paris sous le Directoire*; 3° *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le XVe siècle*, recueillis et publiés, par ordre de S. A. S. le prince Charles III, par Gustave SAIGE, tome I ; — par M. Alexandre Bertrand : *l'Ami des monuments, revue illustrée*, fondée et dirigée par Charles NORMAND, 2e année, n° 6 ; — par M. Georges Perrot : John-Richard GREEN, *Histoire du peuple anglais*, traduite de l'anglais par Auguste MONOD et précédée d'une introduction par Gabriel MONOD ; — par M. Siméon Luce : Louis COURAJOD, *Études sur l'histoire de la sculpture*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 6 juin 1888.

M. Germain Bapst communique des moules en bronze gravés, qui démontrent que les grandes pièces d'orfèvrerie d'étain de la Renaissance ont été fondues dans des moules de cuivre gravés en creux ; puis il prouve que ces objets ont été surmoulés et imités à toute époque, mais que l'honneur de la composition et de la fabrication des originaux revient à des artistes français, principalement à François Briot.

M. Muntz signale l'influence qu'a exercée sur les artistes du XVe et du XVIe siècle, une compilation latine du XIVe siècle, appelée *Gesta Romanorum*. Il explique par l'influence de ce recueil le sujet d'un émail du Louvre, les quatre fils tirant sur le cadavre de leur père; MM. Gaidoz, Durrieu, Lecoy de la Marche, indiquent d'autres sources de la même tradition.

M. Nicaise communique des épingles en os, de l'époque romaine, trouvées récemment à Lyon.

M. de Laurière présente les photographies de divers monuments récemment découverts à Ostie et à Arles.

M. l'abbé Thédenat signale un meilleur texte d'une inscription trouvée en Séquanaise et publiée par Muratori, d'après une copie imparfaite.

DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Vingt-deuxième année 2 janvier 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 815, 17 déc. 1887 : Memorials of Coleorton, being letters from Coleridge, Wordsworth and his sister, Southey and Sir Walter Scott to Sir George and Lord Beaumont, 1803-1834, p. p. W. KNIGHT, 2 vols. (Caine). — F. de LESSEPS, Recollections of forty years, translated by PITMAN; E. B. WASHBURNE, Recollections of a minister to France, 1869-1877; Memoirs of Count Horace de VIEL CASTEL, a chronicle of the principal events, political and social, during the reign of Napoleon III, 1851-1864, translated by BOUSFIELD. 2 vols (A. Arnold : les mémoires de F. de Lesseps nous renseignent sur les réelles qualités de l'homme, mais ils sont gâtés par des répétitions et l'arrangement méthodique fait défaut; ceux de Washburne pouvaient être compris en un volume — au lieu de deux — et renferment d'importants renseignements sur le siège de Paris et la Commune; ceux de Viel-Castel sont beaucoup plus originaux et plus intéressants). — PRICE, Industrial peace, with a preface by MARSHALL. — Three tourists in the West : BATES, a year in the Great Republic; I. R., A lady's ranch life in Montana; DRAKE, The making of the Great West, 1512-1883. — Philology versus literature (Collins). — Tennyson's inspiration from the Pyrenees (Hoskyns-Abrahall). — Johnson's spelling of « coco-nut » (Birkbeck Hill). — « Steerman » (Round : pourquoi ne pas adopter ce mot ?) — « Rasenna » and « Tursenoi » (Ridgeway). — The life a. letters of Ch. Darwin, including an autobiographical chapter, p. p. Fr. DARWIN, 3 vols (Bennett : second art.) — « Erasmus Darwin » and « Evolution, old and new (S. Butler). — The Finnic origin of the Aryans (Woods). — A Hebrew nickname (Neubauer). — The walls of Chester (Blair). — Roman inscriptions at Chester (Watkin).

The Athenaeum, n° 3138, 17 déc. 1887 : KINGLAKE, The invasion of the Crimea, its origin and an account of its progress down to the death of Lord Raglan, vol. VII a VIII. (Fin de cet ouvrage, un peu prolixe, mais écrit avec vivacité). — Fr. MARTIN, Elizabeth Gilbert and her work for the blind. — SPURRELL, Notes on the Hebrew text of the Book of Genesis, with two appendices. (Utile, quoique sans originalité). — O'REILLY *et* OLDCASTLE, Life of Leo XIII. — Notes from Cambridge. — « Ticonderoga » — The Boleyn pedigree (Bullen et Greenstreet). — Letters of Cromwell. — Jewish-Persian mss. (Neubauer). — Miss Veley. — « The Imperial Gazetteer of India ». — Miscellanea : Cymbeline, III, 6, v. 79-81. (Elze.)

Literarisches Centralblatt, n° 51, 17 déc. 1887 : MANCHOT, die Heiligen. — BÖHL, Dogmatik. — Regesta archiepiscopatus Magdeburgensis, p. p. v. MÜLVERSTEDT, III. 1270-1305. — Campbell, Historia raetica, I, p. p. PLATTNER (publication d'une chronique fort intéressante.) — FRIEDENSBURG, der Reichstag zu Speier 1526. (Bon.) — TAUSCHER, Gesch. der Jahre 1815-1871, II-IV. (A désapprouver.) — STRUVE, Landkarten, ihre Herstellung u. ihre Fehlergrenzen — ASCOLI, Sprachwissensch. Briefe, übers. v. Güterbock. (Trad. d'une œuvre où l'on trouve une foule d'observations fines et profondes, et qui donne l'idée la plus haute de l'érudition et de la pénétration de l'auteur.) — RIBBECK, Gesch. der röm. Dichtung, I. Dicht. der Republik. (Bien écrit, populaire dans le plus noble sens et de la façon la plus utile, à recommander.) — Pauli Crosnensis Rutheni atque Joannis Visliciensis carmina, p. p. KRUCZKIEWICZ — HOPPE. Englisch-deutsches Supplement-Lexikon. — Adlington, the most pleasant a. delectable tale of the marriage of Cupid and Psyche, with a discourse on the fable by Andrew

Lang. (Etude de Lang, très attachante et appuyée sur des matériaux rassemblés avec soin.) — Stehle, Orts = Flur = and Waldnamen des Kreises Thann im Oberelsass. — L. Lange, Kleine Schriften II (Cp. un prochain art. de la *Revue.)* — Beschreib. Darstell. der ält. Bau-und Kunstdenkmäler des Königreichs Sahsen. — w. Weether, der Unterricht in der Volksschule. — Leitschuh, Katalog der Handschriften der Bibliothek zu Bamberg, II, die Handschr. der Helleriana.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 51, 17 décembre 1887 : Dillos, Moedertaal van Jesus Christus. (Jülicher.) — Bölsche, Die naturwiss. Grundlagen der Poesie. (R. M. Meyer.) — Puschmann, Nachträge zu Alexander Trallianus. (Iwan Müller : cp. *Revue critique*, 1887, n° 46, art. 242.) — H. Winther, De fastis Verrii Flacci ab Ovidio adhibitis. (Leo : bon.) — Gilbert, Ad Ovidii Heroides quaestiones criticae et exegeticae. (Leo : improbables.) — Magnus, Studien zu Ovids Metamorphosen. (Leo : très exact.) — Ed. Müller, Sinn und Sinuverwantschaft deutscher Wörter 2-5. (Seemüller : trop de fautes.) — Er. Schmidt, Charakteristiken. (Minor : cp. *Revue critique*, 1887, n° 51, art. 270.) — Chroust, Beiträge zur Gesch. Ludwigs des Baiers u. seiner Zeit, I, die Romfahrt. (Altmann.) — Baum, Magistrat u. Reform. in Strassburg bis 1529. (Hollaender : travail très méritoire d'un jeune érudit, mort à 24 ans.) — Meinecke, das Stralendorffsche Gutachten u. der Jülicher Erbfolgestreit. (V. Below : soigné et instructif.) — Böhm, Von Sansibar zum Tanganjika. — K. Pearson, die Fronica, ein Beitrag zur Gesch. des Christusbildes im Mittelalter. (Kraus : très important.) — Von Zallinger, die Schöffenbarfreien des Sachsenspiegels. (R. Schröder.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 24, 1er déc. 1887 : Die Abhandl. der Ichwân es-safâ in Auswahl, hrsg. von Dieterici. (Très long article de A. Müller.) — Quellen zur Geschichte der Stadt Worms, I, 1 ; Urkunden zur Gesch. der Stadt Speyer. (Schulte.) — Zimmermann, das Archiv der Stadt Hermannstadt und der sächsischen Nation. (Perlbach : publication très méritoire.)

Theologische Literaturzeitung, n° 24, 3 déc. 1887 : Schegg, Biblische Archäologie, Land und Leute, Natur und Volksleben. (Horst.) — The Old Testament according to the septuagint, p. p. Swete. I, Genesis (Schürer : édition très recommandable.) — Winke über die Wiederherstell. der ält. latein. Bibelübersetzung : Codex Corbeiensis sive Quatuor evangelia ante Hieronymum latine translata, p. p. Belsheim. — Didascalia cccxxviii patrum pseudepigrapha, e graecis codicibus rec. p. Batifol, coptico contulit Hyvernat, (Eichhorn.) — Friedensburg, Der Reichstag zu Speier 1526 im Zusammenhang der polit. u. kirchl. Entwickl. Deutschlands im Reformationszeitalter (Kawerau : fait avec soin.) — Lossen, Briefe von Andreas Masius und seinen Freunden, 1538-1573. (Von Below.) — Meuss, Unsere Stellung zur Schrift im Angesicht der heutigen Wissenschaft von der Schrift. (W. Herrmann.)

Jahrbücher für jüdische Geschichte und Litteratur, herausg. von Dr. N. Brüll, Rabbiner der israelit. Gemeinde in Frankfurt am Main. VIII Jahrgang. Frankfurt am Main, Verlag von Reitz und Köhler. 1887 (La librairie offre les sept premières années au prix de 15 mark) : Die epistolarischen Apokryphen und die apokryphen Zusätze zum Buche Daniel. — *Miscellen* : 1. Der ägyptische Vezir Tagri Berdi. 2. Paronomasirende Darstellung nichtjüdischer Namen bei hebräischen Namen. 3. Das Sendschreiben Saul Levins über den in Altona über ihn verhängten Bann. 4. Zur Geschichte der Juden in Frankfurt am Main. 5. Die Haarbedeckung der jüdischen Frauen. 6. Isak Akrisch. 7. Die Synagoge der Siburesier in Rom. 8. Mose

Ibn Schanas. 9. Eingeschaltete Partien im babylonischen Talmud. 10. Synoden der deutschen Juden im Mittelalter. 11, Das Musikinstrument Alamot. 12. Der Ritus von Troyes. *Recensionen*. 1. Levy, Neuhebräisches und chaldäisches Wörterbuch. 2. Kohut Aruch completum. 3. Jubelschrift zum neunzigsten Geburstag des Dr. L. Zunz. 4. Egers, Diwan des Abraham Ibn Esra. 5. Rosin, Reime und Gedichte des Abraham Ibn Esra. 6. Bacher, Leben und Werke Ibn Ganachs. 7. Gräber, Rappaport's hebräische Briefe. 8. Drachman, Jehuda Haggug. 9. Neubauer, Catalogue of the manuscripts in the Jewish College London. 10. Einstein, Josef Kara. 11. Ziemlich, das Machsor Nürnberg. 12. Berliner, Lehrgedicht über die Accente von Josef (b.) Kalonymos. 13. Buber, Midrasch Tanchuma. 14. Buber, Debarim sutta. 14. Buber, Agadische Commentare zum Buche Ester. 15. Buber, Schibole Haleket von Zidkia b. Abraham. 17. Perles, Beiträge zur Geschichte der hebräischen und aramäischen Studien. 18. Güdemann, Erziehungswesen und Cultur der Juden Italiens im Mittelalter. 19. Halberstamm, Commentar zum Sepher Jezira von Juda b. Barsilai. 20. Harkavy, Studien und Mittheilungen. Vierter Theil. 21. Sammelband kleiner Beiträge aus Handschriften-Berichtigungen und Zusätze.

Wochenschrift für klassische Philologie, 16 novembre 1887, nº 46 : E. Bethe, Quaestiones Diodoreae mythographae (Schneider : bonne étude sortant de l'école de Wilamowitz-Möllendorf.) — H. Sauppii comm. de phratriis atticis (Cohn.) — S. Reinach, La colonne Trajane (Weizsäcker : fort recommandable.) — Sophoclis Electra. Rec. et expl. E. Wunder., Ed. IV cur. N. Wecklein (Gleditsch : en général, bonne édition.) — R. Oehler, In Hermocratis orationem, Thucyd. VI, 33, 34 (Widmann : sans valeur.) — H. Kruse, über Interpolationen zu Xenophons Hellenika (Grosser : soigné et clair.) — O. Jäger, Nachlese zu Horatius (Faltin n'approuve pas la méthode de l'auteur.) — Ausonii opuscula rec. R. Peiper (Baehrens : P. n'est nullement à la hauteur de sa tâche.) — A. Schwarz. Lateinisches Lesebuch. (Prümers).

— 23 novembre 1887, nº 47 : Steiger, De versuum paeonicorum et dochmiacorum apud poetas graecos usu ac ratione (H. G.) — Aristophanis Plutus. Annot. crit. instr. Fr. H. M. Blaydes (Kaehler : travail peu solide.) — F. W. Schmidt, Studien zu den griech. Dramatikern, III (Lewy : digne d'attention.) — Plauti comoed. Rec. Fr. Leo, I (Abraham : malgré quelques bonnes conjectures, l'édition ne constitue pas un progrès dans les études sur Plaute.)

Zeitschrift für Katholische Theologie, IV, fascicule 1887 : *Abhandlungen :* Blötzer, die geheimen Sünden in der altchristlichen Bussdisciplin. II. — Breitung, Zur Orientierung in der Sündfluthfrage. — Grisar, Paralipomena zur Honoriusfrage. — *Recensionen :* Felten, Papst Gregor IX. (E. Richard.) — Fischer, das Problem des Uebels. — Resemans, De competentia civili in Vinculum conjugale infidelium. — Pleithner, Aelteste Geschichte des Breviergebets. — Lierheimer, Gnade u. Sacramente. — Stiglic, Katolicko Pastirsko Bogeoslovje. — Kolberg, Verfassung, Kultus und Disciplin der Kirche nach Tertullian (Pfülf). — Pierling, Bathory et Possevino. — *Analekten :* Controversen über die Anfänge des Minoritenordens. (Ehrle.) — Engli's Altchristliche Studien. (Nilles.) — Eine « päpstlich approbierte » Kirchengeschichte. (Grisar.) — P. Croiset's Herz-Jesu-Buch aus dem Index gestrichen. (Noldin.) — Fortsetzungen und neue Auflagen früher besprochener Werke. — Kleinere Mittheilungen. — Literarischer Anzeiger.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 2 Vingt-deuxième année 9 janvier 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, nº 816, 24 déc. 1887 : The life of W. Barnes, poet and philologist, by his daughter, Lucy Baxter. (Bradley.) — Stapleton, Same official correspondence of G. Canning, 2 vols. (Hamilton : deux vols importants qui prouvent ce que fit Canning et comment il a bien mérité de sa patrie.) — Brigham, Guatemala, the land of the Quetzal, a sketch. — Letters of Ricardo to Malthus, 1810-1823, p. p. Bonar. — Luciano Banchi. (Mercer : not. nécrol.) — The Cambridge édition of the septuagint. (Hort et Sanday.) — The Stowe missal. (Maccarthy.) — Spellicans. (Rhys Davids.) — Aboth di-Rabbi Nathan, p. p. Schechter. (Friedländer.) — Philological books : Skeat, principles of English etymology (le meilleur guide sur ce domaine); The poems of Laurence Minot, p. p. Hall. (La meilleure édition parue.) — New Indian inscriptions. (Burgess.) — The Chêdi era. (Kielhorn.) — The origin of the Aryans. (G. Bertin.) — A bilingual list of Assyrian gods. Pinches.) — Dr Schliemann. (Blind : découverte des restes d'un temple d'Aphrodite à Cerigo, l'ancienne Cythère.)

The Athenaeum, nº 3139, 24 déc. 1887 : sir Henry Layard, Early adventures in Persia, Susiana a. Babylonia, including a residence among the Bakhtiyari a. other wild tribes before the discovery of Nineveh, 2 vols. « (Full of attraction to a large circle of readers and students. ») — Mahaffy, Greek life and thought, from the age of Alexander to the Roman conquest. (Beau sujet habilement traité, mais trop d'anecdotes ; livre d'un amusant raconteur.) — Clayden, The early life of Samuel Rogers. — Bradshaw's Railway Guide. (Madan.) — Ticonderoga. (Forman.) — Ingenuous Hone. (Rose Hone.) — Dr John Toleken. (Mahaffy.) — The Boleyn pedigree. (Walter Rye.) — Guppy, The Salomon islands and their natives, *et* The Salomon islands, their geology, general features and suitability for colonisation. — The Palestine Exploration Fund. — Notes from Rome. (Lanciani.)

Literarisches Centralblatt, nº 52, 24 déc. 1887 : Th. Harnack, Luther's Theologie, II. Lehre von dem Erlöser u. der Erlösung. — Kleinpaul, Neapel u. seine Umgebung *et* Florenz in Wort und Bild. (Ouvrages de luxe, d'ailleurs fort attachants). — Petersen, Danske geistlige sigiller fra middelalderen. (Très utile.) — Morneweg, Johann von Dalberg, ein deutscher Humanist u. Bischof 1455-1503. (Très important.) — Montero y Vidal, Historia general de Filippinas, I. — Bourgeois, Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté. (Méritoire ; cp. *Revue critique*, 1887, nº 47, art. 250.) — Eckert, der Kaukasus und seine Völker. — K. Lehmann, der Königsfriede der Nordgermanen. (De grande valeur.) — A treatise on Syriac grammar by Elia of Sôbhâ, ed. a. transl. by Gottheil. (Très satisfaisant.) — Abraham Ibn Esra, Reime u. Gedichte, p. p. Rosin, II. — O. Schmidt, Die handschriftl. Ueberlief. der Briefe Cicero's an Atticus, Q. Cicero, Brutus in Italien. (Recherches excellentes et fécondes.) — Bierbaum, die anal. dir. Methode des neusprachl. Unterrichts. (Rien de neuf.) — Irische Texte, p. p. Stokes u. Windisch, II, 2. — Golther, das Rolandslied des Pfaffen Konrad. (Soigné et sagace). — Holtzinger, Kunsthist. Studien. (Enrichit la littérature de l'archéologie chrétienne.) — Heydemann, Jason in Kolchis. (Travail, comme toujours, plein de savoir et de finesse.)

Deutsche Litteraturzeitung, nº 52, 24 décembre 1887 : Otto, Commentar zum Römerbrief, II, 8-16. — Cesca, La teorica della conoscenza nella filosofia greca (Th. Weber : soigné). — Mailly, Etudes pour servir à l'histoire des sciences et des lettres en Belgique *et* de la culture intellectuelle à Bruxelles pendant la réunion de la Belgique à la France

(Gerland; cp. *Revue critique*, 1887, nº 28, p. 37-38). — Casparis arab. Grammatik, 5ᵉ Aufl. p. p. Aug. Müller (J. Barth : fait quelques remarques). — Krebs, Zur Rection des Casus in der späteren histor. Gräcität, I. (Tycho Mommsen : très estimable). — Madvigii opuscula academica (H. J. Müller : à recommander aux jeunes philologues). — Goedeke, Grundriss zur Gesch. der deutschen Dichtung aus den Quellen, II et III. (Seuffert). — Theodor Mommsen als Schriftsteller, Verzeichniss seiner Schriften, p. p. Zangemeister (Seeck; cp. *Revue critique*, 1887, nº 52, chronique.) — Galanti, I Tedeschi sub versante meridionale delle Alpi (Bresslau : du soin, du zèle, mais le résultat final est manqué). — De la Gorce, Hist. de la seconde république française (Koser : cp. *Revue critique*, 1887, nº 47, art. 251). — Greely, Drei Jahre im hohen Norden. — Nordhoff, Die Kunst = u. Geschichtsdenkm. der Provinz Westfalen, Kreis Warendorf. — Baron, Der Denuntiationsprocess (Merkel : beaucoup de nouveau). — Kuropatkin, Krit. Rückblicke auf den russ. türk. Krieg 1877-1878, III, die Blocade Plewnas. (Intéressant.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 1, 1ᵉʳ janvier 1888 : Hüffer, der heilige Bernard von Clairvaux, I (von Druffel : « livre qui, en partie par légèreté et surtout par principe, rejette complètement de côté toute saine critique et met la légende à la place de l'histoire »; cp. pourtant *Revue critique*.1887, nº 52, art. 272). — Briefe von und an Hegel, hrsg. von K. Hegel. (Eucken.) — Nöldeke, Aufsätze zur persischen Geschichte (F. Justi; cp. *Revue critique*, nº 48, art. 253). — Jordan. die Könige im alten Italien. (Herzog : trois essais.)

Theologische Literaturzeitung, nº 25, 17 déc. 1887 : Harris, The origin of the Leicester codex of the New Testament. (Gregory.) — Funk, Doctrina XII apostolorum. — Wiegand, der Erzengel Michael in der bildenden Kunst. (Ficker : sera le bienvenu.) — Köstlin, Religion nach dem Neuen Testament. (Très long article de Gottschick.) — Gass, Geschichte der christlichen Ethik, II, 2. (Thönes : très utile.)

Repertorium für Kunst-Wissenschaft, redigirt von H. Janitschek. Berlin, Spemann, 1887, livr. I Studien zur Geschichte der italienischen Kunst in XIV Jahrhundert, par H. Thode (étude sur Pietro Lorenzetti). — Die Monatscyclen der byzantinischen Kunst, par Strzygowski. — Der deutsche und niederländische Kupferstich des XVᵗᵉⁿ Jahrhunderts in den kleineren Sammlungen, p. Max Lehrs. — Die Gemälde des Carl Andreas Ruthart in Graz, par J. Wastler. — Comptes-rendus des expositions, des monuments, des musées, des restaurations et des fouilles. — Comptes-rendus bibliographiques : C. Hasse, Ueber Gesichts asymmetrien. — Salomon, Ueber die Plinthen der Venus von Milo. — Schloss Gottorp, ein nordischer Fürstensitz. — Solvaz, l'Art espagnol (aperçu élégant et commode). — Bonnaffé, Le meuble en France (compte-rendu très favorable). — Leitschuh, Katalog der Handschriften der Kön. Bibliothek zu Bamberg. — Notices. — Bibliographie.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXX, 6ᵉ livraison, 1887. G. Mallet. Dans quelle mesure l'Athénée peut-il contribuer à l'éducation esthétique? — G. Crutzen, principaux défauts du système corporatif dans les Pays-bas autrichiens à la fin du xviiiᵉ siècle (suite). — *Comptes rendus* : Plessis, Etudes critiques sur Properce et ses élégies (P. Thomas : l'auteur s'est acquitté de sa tâche avec autant de talent que de succès; cp. *Revue critique*, 1887, nº 50, art. 265). — Uri, quatenus apud Sallustium sermonis latini plebeji aut cotidiani vestigia appareant (P. Thomas : imperfections de forme, mérites sérieux du fond). — Schwab, Das altindische Thieropfer (Parmentier : description claire et bien ordonnée.) — O. Schrader, Linguist. histor. Forschungen zur Handelsgeschichte und Waarenkunde, I.

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES

Recueil trimestriel

publié par l'Association pour l'Encouragement des Etudes grecques.

Abonnement : Paris, 10 fr. — Départements, 11 fr. — Etranger, 12 fr.

A partir du premier trimestre 1888 les publications de l'Association pour l'avancement des études grecques vont subir une transformation complète. Au lieu du volume compact qui paraissait en une fois, à la fin de l'année, l'Association publiera désormais une Revue trimestrielle intitulée *Revue des études grecques*, de 8 à 10 feuilles in-8. Conformément à son titre, cette Revue embrassera dans son programme *tout ce qui touche à la Grèce ancienne, médiévale ou moderne*, philologie, archéologie, histoire, littérature, état économique et social. Chaque numéro comprendra quatre parties : 1° articles de fond ; 2° mélanges et documents ; 3° comptes-rendus critiques ; 4° chronique. Cette dernière partie tiendra le public français au courant de toutes les découvertes archéologiques nouvelles, du mouvement des académies et des universités, etc. ; ce sera la partie *actuelle*, l'élément d'information immédiate qui manquait à l'Ancien Annuaire. Dès à présent, la rédaction accueillera avec plaisir tous les renseignements *précis* et *documentés*. Le rédacteur en chef de la *Revue* est M. Théodore Reinach qui recevra les communications au bureau de la Revue (chez M. Leroux, éditeur), *tous les jeudis de 4 à 5 heures.*

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publiée sous la direction de MM. G. Perrot, de l'Institut

et A. Bertrand, de l'Institut.

Mensuel.

Abonnement : Paris, 30 fr. — Départements, 32 fr. — Etranger, 33 fr.

A dater de 1888 la Revue archéologique est augmentée d'un *Bulletin épigraphique* dont la rédaction est confiée à M. Cagnat, professeur au Collège de France.

REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

Recueil trimestriel

publié par la Société d'histoire diplomatique.

2e Année.

Abonnement : Paris, 20 fr. — Départements, 21 fr. — Etranger, 22 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3 Vingt-deuxième année 16 janvier 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 817, 31 déc. 1887 : Kinglake, The invasion of the Crimea, VII a. VIII (premier art.) — Personal remembrances of Sir Frederick Pollock, sometime Queen's remembrancer. (Leach). — Mackenzie, Austral Africa, losing it or ruling it, being incidents a. experiences in Bechuanaland, Cape Colony and England, 2 vols. — Pelayo, Historia de las ideas esteticas en Espana, tome III, vols. I et II, siglo XVIII. (W. Webster : plein de détails et très fouillé) — *Correspondence :* W. Barnes a. contemporary criticism (Palgrave). — The Isis, the Ock a. Oxford (Stevenson). — The Todd lectures (Maccarthy). — « mort » « amort » (Gonino). — « Dim Sassenach » (Jerram). — de Quatrefages, Introd. à l'étude des races humaines (Grant Allen : « a melancholy monument of misdirected industry. ») — The Yueh-Ti a. the early Buddhist missionaries in China (Terrien de Lacouperie). — The Chêdi era (Cunningham). — The Phoenician god Malakhum (Honghton). — The annual meeting of the Egypt Exploration Fund-Roman inscribed a. sculptured stones. (Watkin.)

The Athenaeum, nº 3140, 31 déc. 1887 : The life of W. Barnes, poet a. philologist, by his daughter, Lucy Baxter. — Mackenzie, Austral Africa ; Anderson, Twenty-five years in a waggon in the Gold Regions of Africa ; Belgrave, Luck at the Diamond Fields ; Ellis, South African sketches ; The Wreck of the Grosvenor a. other South African poems ; Lovedale, past a. present, p. p. J. Stewart. — The works of Dryden, p. p. Saintsbury, IX-XIII. — The life of B. Cellini, transl. by Symonds. — Some official corresp. of Canning, p. p. Stapleton (très intéressant.) — Antiquarian literature. — School-books. — Ticonderoga » (Campbell). — The hundredth birthday of the Times. — Etruscan tombs (Mercer). — Rowbotham, A history of music, 3 vols. — Lowe, A bibliographical account of English theatrical literature. — Miscellanea : Cymbeline, III, 79-81 (Hall et Nicholson).

Literarisches Centralblatt, nº 1, 1er janvier 1888 : Saint-Ephrem, Histoire de Joseph, poème inédit, en six livres. (Très recommandable.) — Rössler, Prudentius. (Remarquable; idées nouvelles, études profondes, mais style diffus.) — Jul. Havet, questions mérov. IV, Les chartes de Saint-Calais. (Heureuse trouvaille.) — Dierauer, Gesch. der schweiz. Eidgenossenschaft, I, bis 1415. (Très satisfaisant.) — Rechtskraft u. Rechtsbruch der liv = und estländ. privilegien. — Ranke, zur Gesch. Deutschlands u. Frankreichs im xix Jahrh. — Annudschûm azzâhija, etc., die glänzenden Lichter, Diwân des Abul Atahija. (Recueil que les arabisants accueilleront avec gratitude.) — R. Hildebrandt, Studien auf dem Gebiet der röm. poesie u. Metrik, I. Vergil's Culex. (Clair et convaincant.) — Diez, Etym. Wörterbuch, 5e édit. — Michaelis, neues Wörterbuch der portug. u. deutschen Sprach. I. portug.-deutsch. (Indispensable.) — Gering, Glossar zu den Liedern der Edda. (Très bon.) — Hassenstein, Uhland. — Teicher, Ueber Kriegspoesie. — Jahn, Hexenwesen u. Zauberei in Pommern. (Intéressant, pourrait être mieux fait.) — Neumann, Grundriss einer Gesch. der bild. Künste u. des Kunstgew. in Liv-Est-und Kurland, xii-xviii Jahrh. (Sera le bienvenu.) = Blümner, Technol. u. Terminol. der Gewerbe u. Künste bei den griechen u. Römern, IV. — Schleuning, die Michaels-Basilika auf dem heiligen Berg bei Heidelberg.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 1, 7 janvier 1888 : Briefw. zweier altöst. Schulmänner, p. p. Heinzel. — Ascoli, Sprachwiss. Briefe, übers. v. Güterbock (Hartmann). — Excerpta ex libris Herodiani p. p. Hilgard (Hiller : très méritoire). — Senecæ dialog. libros XII p. p. Gertz (Leo : important). — Braune, Althochd. Grammatik (Henning : fort bon).

Koerting, Gesch. des franz. Romans im XVII Jahrh. I et II. (v. Waldberg : c'est, en français, ce que Robertag a fait en allemand, et la critique de Scherer n'a eu aucun effet sur Koerting). — Borgeaud, Hist. du plébiscite, I. Grèce et Rome (Soltau : très recommandable). — Schafer, Das Buch des lübeck. Vogts auf Schonen. — Ranke, Zur Gesch. Frankreichs u. Deutschl. im XIX Jahrh. p. p. Dove. — C. Keller, Reisebilder aus Ostafrika u. Madagascar. — Die Kunstdenkm. des Grossherz. Baden, I, Konstanz.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 25, 15 déc. 1887 : Staudinger, die Gesetze der Freiheit, I (Ziegler). — Archiv für Gesch. der philosophie, p. p. Stein I, 1. (Eucken : cp. *Revue critique*, 1887, n° 49, art. 2651. — Friedensburg, der Reichstag zu Speier 1526. (Friedensburg). — Jacob : 1° der Bernstein bei den Arabern des Mittelalters ; 2° Welche Handelsartikel bezogen die Araber des Mittelalters aus den nord. balt. Ländern? ; 3° Der nordisch-baltische Handel der Araber im Mittelalter (A. Müller : très méritoire). — Von der Linde, Kaspar Hauser (Schulte : passionné, pessimiste, néanmoins définitif). — Actes des martyrs de l'Egypte, tirés des mss. coptes de la Bibl. vatic. et du musée Borgia, p. p. Hyvernat, I (De Lagarde : important).

Theologische Literaturzeitung, n° 26, 31 déc. 1887 : Bredenkamp, Der prophet Jesaia, erläutert. II u. III Lief. (Kamphausen : « obscurité inconsciente ».) — Cheyne, Job a Salomon or the wisdom of the Old Testament. (Gothe : très soigné et fort au courant.) — Lias, The first epistle of St John. (Krüger : pratique.) — A. Springer, Bilder aus der neueren Kunstgeschichte, 2e Aufl. (Ficker : tableau vaste et non sans finesse.) — W. Hermann, der Begriff der Offenbarung. — K. Müller, der gegenw. Stand der Forschung auf dem Gebiet der vorreform. Zeit. (Lobstein : solide.)

Zeitschrift für Katholische Theologie, 1888, 1er fasc. : *Abhandlungen :* Probst, die Spanische Messe bis zum VIII Jahrh. — Pesch, Zinsgrund u. Zinsgrenze. — Niemöller, Matthias Flaccius u. der Flaccianische Geist in der protest. Kirchenhistorie. — Ehrle, Das Speculum vitae S. Francisci in den Handschriften. — *Recensionen :* Fischer, die Grundfragen der Erkenntnisstheorie. (Noldin.) — Diefenbach, der Hexenwahn. (Duhr.) — Regnon, Metaphysique des causes. (Heggen.) — Les Registres de Boniface VIII, 1-3, p. p. Faucon et A. Thomas. (Grisar.) — Les Registres de Benoît XI, p. p. Grandjean, 1-4. (Grisar.) — Löffler, die Weihe der hl. Oele. (Probst.) — *Analekten :* Beiträge zur christl. Archäol. (Wilpert.) — Zur Gesch. der Klosteraufhebg. in Tirol. (Grisar.) — Prat, Leben des P. Ribadeneyra. — Evers, M. Luther, V, 1. — Für Kanzel u. Schule. (Limburg.) — Der Scholastiker Henricus Gandavensis (G.).

Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, hrsg. von der badischen histor. Commission. Neue Folge. 1887 Band II, Heft I : H. Witte, der Zusammenbruch der burgundischen Herrschaft am Oberrhein. — B. Simson, Ueber die wahrscheinliche Identität des Fortsetzers des Breviarium Erchanberti und des Monachus Sangallensis. — K. Obser, die Mission des Freiherrn Georg Ludwig von Edelsheim 1760. — W. Wiegand, Zwei wiedergefundene Handschriften des Strassburger Domkapitels. — M. R. Buck, Zwei neue Richental'sche Codices. — *Miscelle :* Chr. Roder, Bericht über die Niederlage der Klettgauer Bauern bei Lottstetten am 8 mai 1633. — Literaturnotizen. — Mittheilungen der badischen histor. Commission, n° 8, Bericht über die V. Plenarsitzung am 5 und 6 nov. 1886, erstattet von dem Sekretär der Commission.

— Heft II : Ed. Heyck, Brandenburgisch-deutsche Kolonial pläne, aus den Papieren des Markgrafen Hermann von Baden-Baden. — H. Witte, der Zusammenbruch der burgundischen Herrschaft am Oberrhein (fin). — P. Ladewig, Eine Zauberin zu Todtnau. — *Miscellen* : K. Müller, Betrügereien und Fälschungen im Mittelalter. — W. Falckenheiner, Bericht des hessischen Ritters Sigmund von Boyneburg über die Schlacht bei Böllingen und Sindelfingen. — K. Wagner, Vernichtung eines Siegels 1407. — Al. Schulte, Kirchheim in den Urkunden Karls des Dicken. — F. Lamey, Badische Geschichtslitteratur des Jahres 1886. — Mitteil. der bad. histor. Commission, nº 8 : Poinsignon, das Pfarrarchiv zu St Martin in Freiburg.

— Heft III : Briefe Voltaires an den Kurpfälzischen Minister Baron von Beckers, hrsg. von Gothein (treize lettres qui font connaître Voltaire comme capitaliste). — Roth von Schreckenstein, Zur rechtlichen Bedeutung des Wortes « nobilis ». — Al. Schulte, die Pfeiferbruderschaft zu Riegel im Breisgau. — G. Wolfram, Prozessakten eines angeblich durch Juden verübten Christenmords zu Endingen. — Ad. Poinsignon, Oedungen und Wüstungen im Breisgau. — *Miscellen* : H. Witte, Einladung zu einem Armbrustschiessen. — Ed. Winkelmann, Annalist. Notizen aus Waibstadt. — Baumann, Zwei Briefe des Generals Heinrich von Pappenheim. — Literaturnotizen. — Mitteilungen der bad hist. Commission, nº 8 : I. Poinsignon, das Pfarrarchiv zu St Martin in Freiburg (fin) ; II. Winkelmann, Gemeindearchiv zu Waibstadt ; III. Strass, das städt. Archiv zu Meersburg ; IV. Hartfelder, Archivalien aus dem Amtsbezirke Pforzheim.

— Heft IV : Gothein, Beiträge des Bergbaus im Schwarzwald. — Poinsignon, Oedungen und Wüstungen in Breisgau. — A. Krieger, Zur Strassburger Coadjutorwahl von 1598. — Chr. Roder, Meister Jakob Russ aus Ravensburg, der Verfertiger der Holzschnitzerei im Rathhaussaale zu Ueberlingen. — Fr. von Weech, Nachträge zum Verzeichnis der Kaiserurkunden von 1200-1378 im Grossh. General-Landesarchiv in Karlsruhe. — Literaturnotizen. — Register, bearb. von K. Obser. — Berichtigungen und Druckfehler. — Mittheil. der bad. histor. Commission, nº 8 : V. A. Dreher, Archivalien aus Orten des Amtbezirks Engen. VI. Roder, Archivalien aus dem Amtsbezirke Waldshut (Klettgau und Wutachthal). VII. Stösser, Archivalien der Stadt Baden. (La *Revue* paraît quatre fois par an, au prix de 12 mark, à la librairie Mohr, de Fribourg en Brisgau.)

Berliner Philologische Wochenschrift, nº 49, 3 décembre 1887 : C. Robert, Archaeologische Maerchen. (G. Oehmichen : fin d'un long compte-rendu assez sévère.) — A. Couat, Homère. (Vogrinz : vulgarisation.) — Homers Ilias erklärt von J. La Roche, 3te Ausgabe. (P. Cauer.) — H. Diels, Ueber das dritte Buch der aristotelischen Rhetorik. (M. Wallies : travail de premier ordre.) — M. Sonntag, Ueber die Appendix Vergiliana. (Zingerle : trop d'hypothèses.) — Cornelii Taciti historiae erkl. von E. Wolff. (A. Eussner : bonne édition.) — M. Morayta, Alt-Aegypten, deutsch. von A. Schwarz. (A Erman : traduction allemande d'une compilation espagnole pleine d'erreurs.) — S. Reinach, Précis de grammaire latine. (F. Müller se déclare « dankbar für manchen anregenden Wink » mais s'étonne de voir citer Sénèque et Tacite dans un livre tout élémentaire.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 4 Vingt-deuxième année 23 janvier 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 818, 7 janvier 1888 : STEVENSON, Memories and portraits. — BALLANTYNE, Lord Carteret, a polit. biography, 1690-1763 (Courtney : récit clair, attachant et bien fait). — CUNNINGHAM a. ABNEY, The pioneers of the Alps. (Conway). — KINGLAKE, The invasion of the Crimea, VII a. VIII (2e art. sur un livre où il y a du bon et du mauvais). — Giord. Bruno, the Heroic Enthusiasts, Gli Eroici Furori, part I, transl. by L. WILLIAMS (Owen : traduction qui laisse beaucoup à désirer). — The word « Herenus » in Chaucer (Skeat). — Gujerati language a. literature (Strong). — The etymology of « acquire, enquire, require » (Mayhew). — Alessandro in the « Inferno » (Paget Toynbee). — The Isis, the Ock and Oxford (Stevenson). — New Indian inscriptions (Fleet). — De Quatrefages on prehistoric man (Terrien de Lacouperie). — PROPERT, a history of Miniature Art (Cosmo Monkhause). — Roman sculptured and inscribed stones (Blair).

The Athenaeum, n° 3141, 7 janvier 1888 : AUBREY DE VERE, Essays, chiefly on poetry, 2 vols. — A. MACDONALD, Too late for Gordon a. Khartoum, the testimony of an independent eye-witness. — A collection of cases decided in the king's courts during the reign of Henry III, annot. by a lawyer of that time, seemingly by Henry of Bratton, p. p. MAITLAND, 3 vols. — A sketch of universal history, I. RAWLINSON, Ancient history; II. STOKES, Mediaeval history; III. PATTON, Modern history. (Il y a trop de faits dans ces trois volumes et ils sont trop peu expliqués; le volume de Rawlinson est le moins bon; les deux autres sont meilleurs, mais offrent des lacunes). — Artificial forms of verse : STEDMAN, Victorian poets; WHITE, Ballades and rondeaux, chants royal, sestinas, villanelles, etc. — The Tawse (A. Campbell). — A literary puzzle (Vambéry). — Rogers and the riots of 1780. (Dixon). — Bradshaw's Guide (S. Thomson). — Coleridge on Cary's « Dante ». — A story of Lord Melville. — Notes from Rome (Lanciani). — Dr. Doran, Annals of the English stage from Th. Betterton to Kean, ed. a. revised by R. W. LOWE. 3 vols. (a trop laissé d'erreurs). — A dictionary of misprints found in printed books of XVI a. XVII centuries, compiled for the use of verbal critics a. especially for whose who are engaged in editing the works of Shakespeare a. our other early dramatists. — The selected plays of Thomas Dekker, p. p. E. RHYS. — The Blackfriars playhouse, its antecedents. (Greenstreet).

Literarisches Centralblatt, n° 2, 7 janvier 1888 : The old Testament in Greek, p. p. SWETE, I. — CUMONT, Alexandre d'Abonotichos. (Heureux essai.) — KOPPMANN, gesch. der Stadt Rostock, I. (Très intéressant.) — von TOLL, Siegel u. Münzen der weltl. u. geistl. Gebieter über Liv-Est-und Curland bis 1561. — GRETHEN, Die polit. Bezieh. Clemens VII zu Karl V, 1523-1527. (Juste.) — SCHÖNE, die Univ. Göttingen im siebenj. Kriege. (Relation du professeur Hollmann.) — DROYSEN, Vorles. über das Zeitalter der Freiheitskriege (2e edit.) — SANDYS, An easter vacation in Greece. — BÖHM, von Sansibar zum Tanganjika. — K. BÜGHER, die Bevölk. von Frankfurt a. M. im XIV u. XV Jahrh. (Très solides études.) — BONDI, dem hebr.-phöniz. Sprachzweige angeh. Lehnwörter in hieroglyph. u. hierat. Texten. (Utile.) — Shabistari, the dialogue of the Gulshan-i-Raz or mystical garden of roses. — Theophylacti Simocattae historiae, p. p. de BOOR. (Soigné.) — Terenti Hecyra, p. p. P. THOMAS. (Pratique.) — Irische Texte, hrsg. von STOKES u. WINDISCH. II, 2. — Dante, transl. by PLUMTRE, II. (Fait avec art.) — CHÉROT, Vie et œuvres du P. Le Moyne (Cp. *Revue critique*, n° 1, art. 8.) — RHOMAÏDÈS, Les musées d'Athènes en reprod. lithogr., texte de SOPHOULIS, II. (Très louable.) — GÖLLER, die Entsteh. der architekton. Formen. (Instructif.)

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

GUSTAVE D'EICHTHAL

LA

LANGUE GRECQUE

MÉMOIRES ET NOTICES

1864-1884

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LES SERVICES RENDUS PAR M. G. D'EICHTHAL A LA GRÈCE ET AUX ÉTUDES GRECQUES

Par le Marquis QUEUX DE SAINT-HILAIRE

Un volume in-8, broché.............................. 5 fr.

PRÉCIS

DE

GRAMMAIRE COMPARÉE

DU GREC ET DU LATIN

PAR

VICTOR HENRY

Professeur adjoint de philologie classique à la Faculté des lettres de Lille, Lauréat de l'Institut.

Un volume in-8, broché.............................. 7 fr. 50

PAGEZY (JULES) : Mémoires sur le port d'Aiguemortes. — 1er mémoire. 2e mémoire. 1 volume in-8, broché. 6 fr.

— 3e et 4e mémoires. 1 volume in-8, broché. 6 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 5 Vingt-deuxième année 30 janvier 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 819, 14 janvier 1888 : The Commedia a. Canzoniere of Dante, II, p. p. Plumptre (Moore : fin de cette longue et laborieuse entreprise). — Sir Henry Layard, Early adventures in Persia, Susiana and Babylonia, including a residence among the Bakhtiyari a. other wild tribes before the discovery of Nineveh. (A. Arnold). — Lawless, The story of Ireland ; Richey, A short history of the Irish people down to the date of the plantation of Ulster ; Ethne, being a truthful historie of the great a. final settlement of Ireland by Oliver Cromwell, a. certain noteworthy events, from the records of Ethne O' Connor a. of Roger Standfast, p. p. Field. (Dunlop). — Austin Dobson, Life of Oliver Goldsmith (Aug. Birrell : très bon, mais trop court). — Bradley, Lectures on the Book of Job (Cheyne). — Some books on the colonies. — The English Gawain-poet and « the wars of Alexander » (Bradley). — « Wasa » and « Cern » (De Gray Birch). — The regulations of the Record Office (Ramsay). — « Mort » « amort » (A. B.). — A Dionysiac Etruscan inscription (Rob. Brown). — The Chedi éra (Kielhorn). — A bilingual list of Assyrian gods. (Evetts). — The art collections in the Gœthe house at Weimar (von Scheffler). — Lake Menzaleh (Am. B. Edwards).

The Athenaeum, n° 3142, 14 janvier 1888 : Fox Bourne, English newpapers, chapters in the history of English journalism. — A dictionary of Christian biography, literature, sects a. doctrines during the first eight centuries, being a continuation of « Dictionary of the Bible », p. p. W. Smith a H. Wace, 4 vols. (sera très utile). — The Commedia a. Canzoniere of Dante, II, p. p. Plumptre ; Il Paradiso di Dante, dichiarato ai giovani da A. de Gubernatis ; Agresti, Dante e S. Anselmo ; Rose E. Selfe, How Dante climbed the mountain. — Ellis, The Tshi-speaking peoples of the Gold Coast (: a une certaine valeur ; les chapitres sur la musique et la langue intéresseront les spécialistes). — J. Davis, The history of the second Queen's Royal Regiment, I. — Genealogical literature. — Prof. Bonamy Price. — Bradshaw's Railway guide. (Selby et Madeley). — A literary puzzle (Hyde Clarke). — Copyright in America (Conway). — Educational prospects in Ireland.

Literarisches Centralblatt, n° 3, 14 janvier 1888 : Paul, Die Abfassungszeit der synopt. Evang. — Vischer, Die Offenb. Johannis. — Wünsche, Der babyl. Talmud übers. II, 1. — Schubert-Soldern, Grundl. zu einer Ethik. — Elsas, über die Psychophysik. — Thiemann, Genealogien europ. Regenten. (Incomplet et arbitraire.) — Hohoff, Die Revolution seit dem XVI Jahrh. im Lichte der neuesten Forschung. (Voilà où l'on aboutit, lorsqu'on se plonge dans des lectures qui dépassent son horizon !) — Wiesner, Beitr. zu einer Gesch. Russlands. (L'éditeur a été bien inattentif ou indulgent.) — Sander, Herm. von Gilm in seinen Bezieh. zu Vorarlberg. — Max Müller, In ägypt. Diensten. (Récit agréable d'un ex-lieutenant de hussards.) — Günther, Gesch. des mathem. Unterrichts im deutschen Mittelalter bis 1525 ; Suter, die Mathem. auf den Universit. des Mittelalters. — Frothingham, Stephen Bar Sudaili. (Cp. *Revue crit.* 1887, art. 207.) — Chaignet, Essais de métrique grecque. (A louer et à critiquer tout ensemble.) — Ausf. Lexicon der griech. u. röm. Mythol. p. p. Roscher, Lief. 8-10. — Saint-Hilaire, Les Euskariens ou Basques. (Simple souvenir d'octogénaire que l'auteur laisse à ses enfants et qui désarme la critique.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 2, 14 janvier 1888 : Schleiermacher, Predigtentwürfe, 1800, p. p. F. Zimmer. — Le Chatelier, Confréries musulmanes du Hedjaz. (Hurgronje : insuffisant.) — Briefe von und an Hegel (à remarquer les lettres de Cousin). — Krek, Einleit. in die

Slav. Literaturgesch. (Brückner : très important et très abondant, cp. *Revue critique*, 1887, art. 175. p. 143.) — AUSFELD, De libro περὶ τοῦ πάντα σπουδαῖον εἶναι ἐλεύθερον, qui inter Philonis Alex. Opera fertur. (Von Arnim : très sérieux.) — Scribonii Largii compositiones, p. p. HELMREICH. (I. Müller : sera le bienvenu.) — G. BRANDES, Die Liter. d. XIX Jahrh. II. Die romant. Schule in Deutschland. (Minor : fort louable.) — MURRAY, A New English Dictionary, III, Batter-Boz. (Zupitza : mérite les mêmes éloges.) — Staatswissenschaftliche Notizen, hrsg. v. Männern vom Fache, n° 1. (Pöhlmann : désappointe.) — HOECK, Zur Gesch. Heinrichs des Löwen u. des Schutzheil. seines Domes S. Thomas. — Lettres de Catherine de Médicis, p. p. DE LA FERRIÈRE, I-II. (Marcks : indispensable.) — LAVERRENZ, die Medaillen u. Gedächtnisszeichen der deutschen Hochschulen, II. — STEFFENHAGEN, die Entwickl. der Landrechtsglosse des Sachsenspiegels, IX. — Mitteilungen (annonce le changement de direction de notre *Revue* « Man wünscht neuere Kräfte heranzuziehen. Die erprobte Tüchtigkeit des neuen Leiters bürgt dafür, dass sie sich dem Stamme der älteren Mitarbeiter ebenbürtig anreihen und der Gediegenheit und Vornehmheit der Revue keinen Abbruch tun werden. »)

— N° 3, 21 janvier 1888 : RYSSET, Buch Micha (Nowack : soin et réflexion.) — Ibn al Anbâri's Asrâr al 'Arabîya, p. p. SEYBOLD (Fränkel : soigné.) — VOLKMANN, G. Bernhardy. — Hecyra, p. p. P. THOMAS (Leo : bon travail.) — SARRAZIN, Beitr. zur Fremdwortfrage. — SNIDER, Gœthe's Faust. (E. Schmidt : confus.) — At de Mons, p. p. W. BERNHARD. (O. Schultz : peu satisfaisant.) — MARTENS, Die Besetz. des päbstl. Stuhls unter Heinrich III u. Heinrich IV; FETZER, Voruntersuch. zu einer Gesch. des Pontificats Alexanders II. — Polit. Corresp. Friedrichs des Grossen, XIV, XV, p. p. NAUDÉ; BRUNNET, Die Politik Wilhelms VIII von Hessen bis Kloster-Seven. — RICARD, L'abbé Maury, I. (A. Stern : inexact.) — Mykenische Vasen, p. p. FURTWÄNGLER u. LOESCHKE (v. Rohden : sera bien accueilli.) — ENGELMANN, Die custodiae praestatio nach röm. Recht.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 50, 18 décembre 1887 : O. SEECK, Die Quellen der Odyssee. (E. Kammer : manqué.) — F. A. RICHTER, Wahrheit und Dichtung in Platons Leben. (K. Troost : rien de nouveau.) — J. OHSE, zu Platons Charmides. (K. Troost.) — TITI LIVII liber I erklärt von K. TÜCKING (-s- : des inexactitudes.) — CORNELII TACITI opera recensuit I. MÜLLER. Vol. II. (A. Eussner.) — J. P. MAHAFFY, Alexander's empire. (G. Egelhaaf : de bonnes choses, mais des défauts graves.) — H. J. ROBY, An introduction to the study of —Digest. (J. Baron : recommandable.) UPCOTT, An introduction to Greek sculpture. (A. Brückner : soigné.) — R. VOLKMANN, G. Bernhardy. (C. Muff : intéressante biographie, un peu trop élogieuse cependant.)

— N° 51, 17 décembre 1887 : F. REUSS, Kritische und exegetische Bemerkungen zu XENOPHONS Anabasis. (Vollbrecht : de bonnes choses.) — J. A. SIMON, Xenophon-Studien. (Vollbrecht : important pour la chronologie des œuvres de Xénophon.) — A. CHIAPELLI, Studii di antica letteratura cristiana. (G. R.) — CH. CAUSERET, Etude sur la langue de la rhétorique et de la critique dans Cicéron. (O. Harnecker : digne d'éloges.) — M. DUNCKER, Abhandlungen aus der griechischen Geschichte. (G. Hertzberg : excellent.) — B. LUPUS, Die Stadt Syrakus im Alterthum. (H. Crohn.) — F. HOLZWEISSIG, Griechische Syntax. (F. Müller : remarquable.)

— N° 52, 24 décembre 1887 : ATHENAEI Deipnosophistae, rec. G. KAIBEL. (K. O. : très bon.) — THEOPHYLACTI SIMOCATTAE historiae, ed. C. DE BOOR. (W. Fischer : doit être accueilli avec reconnaissance ; la maison

Teubner compte publier peu à peu de nouvelles éditions critiques des historiens byzantins.) — T. MACCI PLAUTI Comœdiae, Rudens, rec. F. SCHOELL. (O. Seyffert : méritoire malgré beaucoup de défauts.) — O. KRAMER, De Pelopis fabula. (O. Höfer.) — M. SIEBOURG, De Sulevis, Campestribus, Fatis. (W. H. Roscher : instructif.) — H. WINCKLER, Zur Sprachgeschichte. (H. Ziemer : précieux pour la syntaxe comparée.) — G. RAWLINSON, Ancient Egypte. (Erman : n'est plus au courant.) — Monumenta Germaniae Pedagogiae. II. G. M. PACHTLER, Ratio studiorum et institutiones scholasticae Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes. (C. Nohle.)

— N° 1, 7 janvier 1888 : ΗΡΟΔΟΤΟΥ Ἱστορίαι ed. HERWERDEN. (H. Stein : édition et appendice critique importants.) — NEMESII EMESINI libri περὶ φύσεως versio latina ed. HOLZINGER. (Helmreich.) — TITI LIVI liber V erkl. v. F. LUTERBACHER (-σ-). — P. ARNDT, Studien zur Vasenkunde. (Dümmler : à l'appui du paradoxe de Brunn sur la date tardive des vases peints grecs.) — A. ZINZOW, Der Vaterbegriff bei den römischen Gottheiten. (-e- : de bonnes choses et des rêveries.) — FESTSCHRIFT zur Begrüssung des Anthropologenkongresses in Nürnberg. (C. Mehlis.) — J. H. LIESSEM, Hermann von dem Busche. (C. Nohle.)

— N° 2, 14 janvier 1888 : IHM, Die consecutio des präsens historicum, I. — Select private orat. of Demosthenes, p. p. PALEY a. SYNDIS, 2e edit. (Grasshoff : utile.) — KREYHER, Seneca u. seine Bezieh. zum Urchristentum (1er art.) — NEUBOURG, die Oertlichkeit der Varusschlacht (Wolf : n'a rien résolu). — BÖKKE, Damme als der Schauplatz der Varusschlacht (Wolff : encore beaucoup de labeur voué à une question insoluble). — VOLTJER, Overlevering en kritiek (Patzig). — L. HAVET, Abrégé de grammaire latine (Fr. Müller : intéressant, mais peut-être moins pratique que ne le croit l'auteur). — Zur Nautik des Altertums, contra Breusing, II. (Assmann.)

Theologische Literaturzeitung, n° 1, 14 janvier 1888 : PONT, Psalm 68, exeg. krit. Studie. — LEY, Leitfaden der Metrik der hebr. Poesie. (Budde : très utile.) — USTERI, Wissensch. u. prakt. Commentar über den 1 Petrusbrief. 2 The. — Eug. SCHNEIDER, Württ. Reform. Gesch. (Euders : impartial.) — THOMASIUS, Die christl. Dogmengesch. 2e Aufl. LINSENMAYER, Gesch. der Predigt in Deutschland von Karl dem Grossen bis zum Ausg. des XIV Jahrh. (Excellent.)

Archiv für Slavische Philologie. Tome X, Fasc. III-IV. — Ueber die aelteren Texte des Polnischen. (Brückner.) — Der Makedonische Praxapostolus. (Polivka.) — Ein glagolitisch-kroatisches Gedicht. (Milcetie.) — Unechtheit der Königinhofer und Gruneberger Handschrift. (Gebauer insiste particulièrement sur la langue des deux documents; sera continué.) — Was bedeutet staninik in dem Gesetzbuche Dusans. (Novakovic.) — Ueber den altczechischen Reim. (Pastsnek.) — Kritische Anzeigen. (Russische Literaturgeschichte de A. REINHOLDT; VOGUÉ, Le roman russe; Omelan Ogonovski Istoria literatury ruskoi, I par A. BRÜCKNER.) — MIKLOSICH, Die Blutrache bei den Slawen. (Jagic.) — HANUSZ, L'orthographe et le vocalisme de la langue polonaise dans les livres juridiques des XIVe-XVIe siècles. (W. Nehring.) — Lithuanica. (J. Hanusz. C'est le dernier travail de ce regretté savant auquel M. Jagic consacre un peu plus loin une biographie émue. Il publie les lettres datées de Paris où Hanusz lui rend compte de ses travaux et de ses relations avec les savants français.) — Kleine Mittheilungen.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 6 Vingt-deuxième année 6 février 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 820, 21 janvier 1888 : AUBREY DE VERE, Essays chiefly on poetry. — TODD, on parliamentary government in England, 2e edit. — The Imperial Gazetteer of India, 12 vols (2e edit.; le sixième volume surtout a été revu et retouché). — Aucassin a. Nicolette, p. p. BOURDILLON; done into English by A. LANG (Bradley). — HEARDS, The Russian church a. Russian dissent. — Some philosophical books. — Colton's « Lacon » (Quick). — The metaphysics of so-called savages (A. Lang). — Superstitions practices in Southern Italy (Goning). — The Gawain-poet a. the « wars of Alexander » (Bradley). — The Isis a. the Wasa. (Stevenson.) — Dante's punishment of simoniacs (Paget Toynbee). — Steerman (Hart). — Lucani Pharsalia, p. p. HASKINS. introd. by HEITLAND (Rob. Ellis). — The Messianic idea among the early Babylonians and Assyrians (Pinches). — Some Finnish etymologies (Abercromby). — Egypt Exploration Fund : Naville's lectures on « Bubastis and the city of Onias. » — Schliemann's exploration in (Cerigo).

The Athenaeum, n° 3143, 21 janvier 1888 : FROUDE, The English in the West Indies. — Elizabethan Oxford, reprinted of rare tracts, p. p. PLUMMER; MADAN, Rough list of ms. materials relating to the history of Oxfords contained in the printed catalogues of the Bodleian a. College libraries. — Ch. Dickens, The Pickwick Papers, Victoria edition, 2 vols. — MACKAY, A glossary of obscure words a. phrases in the writings of Shakspeare a. his contemporaries traced etymologically to the ancient language of the British people as spoken before the irruption of the Danes a. Saxons. (L'auteur se couvre de ridicule en écrivant sur des matières qu'il ignore.)—David LEVI, Giordano Bruno, o la religione del pensiero; G. Bruno, the Heroic Enthusiasts, I, transl. by L. WILLIAMS. — The conference of the Teachers' Guild. — Coleridge's opium-eating. — The Loving Ballad of lord Bateman. (Johnson.) — A collection of engraved wood-blocks (Venturi). — Siberch, « primus utriusque linguae in Anglia impressor » (G. Young).

Literarisches Centralblatt, n° 4, 21 janvier 1888 : WEISS, Lehrbuch der Einleit, in das N. T. — LUTHARDT, Die antike Ethik. — DÜMMLER, Gesch. des ostfr. Reichs, 2e edit. II, 860-876. — LEHMGRÜBNER, Benzo von Alba. (Intéressant.) — LORENZ, Deutschlands Geschichtsquellen, II, 3e edit. — PEYRE, Napoléon I et son temps. (Rien de neuf.) — PECHUËL-LOESCHKE, Kongoland. — ENGELMANN, Die custodiae praestatio nach röm. Recht. (Soigné et clair.) — TOMSONA, Lingwisticeskija, I. (Quatre études de linguistique.) — SPEIJER, Sanskrit Syntax. (Rien de très neuf pour les spécialistes; mais comme premier et vaste exposé de la syntaxe, c'est un évènement sur le domaine de la grammaire sanskrite.) — Platonis dialogi secundum Thrasylli tetralogias post Hermann, recogn. WOHLRAB, I. — SOLTAU, Die Mythen-und Sagenkreise im homer. Schifferepos, genannt Odyssee, desgleichen der Ilias, wie auch der Argonautensage, zeitgeschichtlich, naturwissenschaftlich und sprachlich beurteilt und erläutert. (Le titre suffit; fantaisies bizarres et innocentes.) — Sandeau, Mlle de La Seiglière, p. p. K. HARTMANN. — KÖRTING, Grundriss der Gesch. der engl. Literatur. (L'auteur n'était pas de force et son œuvre laisse trop souvent à désirer pour le soin et l'exactitude.) — W. CREIZENACH, Der älteste Faustprolog. (Sera le bienvenu.) — Wanderlegenden aus der oberd. Pestzeit 1348-1350 1 p. p. ROCHHOLZ. — HARRISSE, Excepta Colombiniana. (« Sera, à l'avenir, compté sans aucun doute parmi les œuvres bibliographiques d'une valeur classique. »)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4, 28 janvier 1888 : WEISS, H. A. W. Meyers Commentar über das Evang. des Johannes. — HEMAN, des Aristoteles Lehre von der Freiheit des menschl. Willens. — BENDER, Gymnasialreden nebst Beitr. zur Gesch. des Humanismus u. d. Pädagogik. — Masnavi i Ma'navi, the spiritual couplets of Maulana Salalu-D-Din Muhammad i Rumi, transl. a. abridged by WHINFIELD (très satisfaisant). — WESTPHAL u. GLEDITSCH, Allgem. Theorie der griech. Metrik (Spiro). — Eberhardi Bethuniensis Graecismus, p. p. WROBEL (Keil). — BENRATH, Vocalschwank. bei Otfrid (Seemüller : utile recueil de matériaux). — E. RENAN, Histoire du peuple d'Israël, I, 7e édit. (Wellhausen : se réfère toujours au Kitab al Aghani... « leider hat es nicht gelesen... er hat sich nicht die Mühe gegeben, sich durch die alttestamentl. Kritik u. ihre Geschichte durchzuarbeiten. Er ist auf diesem Gebiet ebensosehr Dilettant wie auf dem des Arabismus. Wenn er nur wenigstens noch seinen literarischen Geschmack in diesem Buch gewährte!.. Das Buch ist Renan's unwürdig. »). — DÜMMLER, Gesch. des ostfränk. Reiches, 2e Aufl. I. Ludwig der Deutsche bis 860. — Briefwechsel der Königin Katharina u. des Königs Jerome von Westf. p. p. v. SCHLOSSBERGER. (O. Lorenz; cp. *Revue crit.* n° 3, art. 28). — VAMBÉRY, das Türkenvolk in seinen ethnolog. u. ethnogr. Beziehungen (Grube).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 3, 21 janvier 1888 : IHM, Die consecutio des praesens histor., II. — Sophokles, Aias, p. p. WOLFF, 4e édit. p. p. BELLERMANN (Wecklen : changements à désapprouver). — CIPOLLINI, Gli idilli di Teocrito. (Sittl : utile). — GASDA, Krit. Bemerk. zu Themistios, II. (Helmreich : conjectures bonnes pour la plupart). — KREYHER, Seneca u. seine Bezieh. zum Urchristentum. (Gertz : 2e art.). — STOWASSER, Hisperica Famina (Georges : texte important dont l'auteur est un moine irlandais du xe ou xie siècle; traduire le titre par « rein lateinische Reden »). — BARON, Der Denuntiationsprozess. (Voigt : souvent original, parfois contestable). — S. REINACH, Observ. sur l'apothéose d'Homère, bas-relief en marbre du Musée britannique (A. Brückner : très remarquable). — L. HAVET, Cours élément. de métrique grecque et latine, rédigé par L. DUVAU (Klotz : simple et clair, beaucoup de choses nouvelles et dignes d'attention). — Zur Βεβαίωσις des Demos Sypalettos. (Kirchner).

Wochenschrift für klassische Philologie, 30 novembre 1887, n° 48 : GEMOLL, Die homerischen Hymnen hrsg. und erläutert. (Peppmüller : manque d'exactitude dans l'apparat critique; le commentaire trahit hâte et légèreté.) — H. VAN HERWERDEN, Lucubrationes Sophocleae. (Mekler : recommandable malgré la manie de trouver des corruptions de texte où il n'y en a pas.) — GROSCH, De codice Coisliniano 120. (Hirsch : sans valeur.) — T. LIVI a. u. cond. l. V, erkl. von LUTERBACHER. (Krah : bon.) — HORAZ, Von der Dichtkunst. Deutsch von SCHAUENBURG. (Faltin : les traductions de Wieland, Döderlein et Gidionsen sont meilleures que celles-ci.) — SEDULII opera rec. HUEMER. (Deutsch : bonne et intéressante édition.)

— 7 décembre 1887, n° 49 : SOPHOKLES, Aias, erkl. von WOLFF-BELLERMANN. — GRAEBER, Nebengeordnete Satzbildung bei Thukydides und Xenophon. (Vollbrecht : méritoire.) — XENOPHONS Anabasis erkl. von VOLLBRECHT, I. 8te Aufl. (Nitsche : bon.) — GEFFCKEN, De Stephano Byzantio. (Roellig : digne d'attention.) — GEPPERT, Zum Monumentum Ancyranum. (Zippel.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 7 Vingt-deuxième année 13 février 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 821, 28 janv. 1888 : Virgil in English verses, Eclogues a. Eneid.; I-VI, by sir Charles Bowen. — Westcott, Social aspects of christianity. (Bayne.) — Ellis (A. B.), The Tshi-speaking peoples of the Gold Coast of West Africa. — The Merchant of Venice, edited by H. C. Beeching (Barnett : commentaire soigné et intéressant). — Hogan, The Irish in Australia (Fagan). — Some historical books : Rawlinson Ancient history; Stokes, Mediaeval history; Patton, Modern history, etc. — David Main (Noble : note nécrol. sur l'éditeur du « Treasury of English sonnets »). — Dean Plumptre's Dante (Palgrave et Kerslake).—The metaphysics of so-called savages (Max Müller). — Wasa, Isis, Ock (de Gray Birch). — « Cotemporary » (G. Webster). — The Texte of the Mabinogion and other Welsh tales, from the Red Book of Hergest, p. p. John Rhys a. G. Evans (Gaidoz : publication de grande valeur et originalité qui rend un service signalé à la philologie galloise et à la littérature comparée). — Early Buddhist missionaries in China (Beal).

The Athenaeum, n° 3144, 28 janvier 1888 : Martineau, A study of religion, its sources a. contents, 2 vols. — Virgil in English verse, by sir Charles Bowen. — Shearman, Athletics a football. — Graham a. Ashbec, Travels in Tunisia (satisfaisant). — The Index Library, a series of indexes and calendars to British records, édit. by Phillimore. Recollections of a minister to France, 1869-1877, by Washburne, 2 vols. (pourrait être plus intéressant). — Lines by Coleridge (Waugh). — The « Kalevala ». — Three new Chaucer notices. (Selby). — The Loving Ballad of Lord Bateman (Staples).

Literarisches Centralblatt, n° 5, 28 janvier 1888 : Weizsäcker, Das apost. Zeitalter der christl. Kirche. (« Evènement important ».) — Likowski, Gesch. des allmähl. Verfalls der un. ruthen. Kirche XVIII u. XIX Jahrh., übers. v. Tloczynski, II Bd, XIX Jahr. — Göbel, die Westküste Afrikas im Alterthum. (Du soin, de bonnes pensées, quoique souvent peu profondes et originales.) — Knothe, Gesch. des Oberlaus. Adels u. seiner Güter, II.—Nogueira, der Mönchsritter N. D. de Villegaignon. (Rassemble habilement des faits déjà connus.) — Kapp, Gesch. des deutschen Buchhandels bis in das XVII Jahrh. (Très abondant.) — Baur, Lebensbilder aus der Gesch. der Kirche u. des Vaterlandes. — R. Reuss, Louis XIV et l'église protestante de Strasbourg. (Donne à ce livre les mêmes éloges que la *Revue critique* lui a donnés l'an dernier.) — 96 Jahre am preuss. Hofe, aus den Erinner. der Oberhofm. Sophie Marie Gr. von Voss, 5[e] edit. — Bidermann, die Nationalitäten in Tirol u. die wechselnden Schicksale ihrer Verbreit. (Esquisse de grande valeur.) — Bechtel, Die Inschriften des ion. Dialectes. (Excellent.) — Riemann, Syntaxe latine. (Bon et pratique.) — Arndt, Schrifttafeln zur Erlern. der lat. Paläogr. 2[e] edit. I. — Bleibtreu, Gesch. der engl. Literatur, I. Die Renaissance u. Classicität. (Souvent peu convaincant, toujours ingénieux, original.) — von Pfister, Mundartl. u. stammheitl. Nachträge zu Vilmar's Idiotikon von Hessen. (De très bonnes choses.) — v. Schorn, die Kunsterzeugn. aus Thon u. Glas. — Denkm. griech. u. röm. Sculptur in histor. Anordn. unter Leitung von H. Brunn hrsg. v. Bruckmann, Lief. I. (Fidèle et utile.) — Brücke, die Physiol. der Farben für die Zwecke der Kunstgew. — Zimmermann, Bucheinbände aus dem Bücherschatze der Bibliothek zu Dresden, I-VII.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 5, 4 février 1888 : Kirchengesch. Studien, Reuter gewidmet. — Sommer, Lockes Verhältnis zu Descartes; Geil,

Abhäng. Lockes von Descartes. — Peredur ab Efrawe, p. p. Kuno Meyer. (H. Zimmer : édition aussi piteuse que possible.) — Margoliouth, Anal. orient. ad poeticam Aristotelis. (Diels.) — Orator et Brutus, p. p. Stangl. (Gercke.) — Chr. Mayer, Ueber die Ortsnamen im Ries u. seinen nächsten Angrenz. (Causerie sans prétention.) — Herders Briefwechsel mit Nicolai, p. p. O. Hoffmann. (Schüddekopf : la première édition authentique.) — The Birth of Merlin, p. p. Warnke a. Proescholdt. (Zupitza : méritoire.) — Koppmann, Gesch. der Stadt Rostock, I, bis 1532. (Krause : bon et sûr.) — A. Franklin, La vie privée d'autrefois. (Schricker : très réussi.) — Länderkunde von Europa, p. p. Kirchhoff, I, 13-45. (Partsch.) — Eckardt, Matthaeus Merian. (M. Heyne : soigné et intéressant.) — Hertzog, Die bäuerl. Verhältniss im Elsass durch Schilder. dreier Dörfer erleutert. (Meitzen : les trois villages sont Ober-Speckbach, Gerberschweier et Hüttenheim; étude utile.) — Delbrück, Die Perserkriege u. die Burgunderkriege. (Soltau : étude qui devrait avoir moins de prétention et aussi plus de méthode et de justesse ; néanmoins instructif ; cp. *Revue critique*, n° 6, art. 57.)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 4, 28 janvier 1888 : Die consecutio des praesens historicum, III (Ihm). — E. H. Meyer, Homer u. die Ilias (Kammer : très instructif et à recommander à tous les amis de la poésie homérique). — Blass, Die att. Beredsamkeit, I, von Gorgias bis zu Lysias, 2ᵉ edit. — Fröhlich, Realistisches u. Stilistisches zu Cäsar u. dessen Fortsetzern. (R. Schneider : cinq études). — Titi Livi vol. III, pars I, 31-35, p. p. Madvig et Ussing ; *id.* IV, fasc. I, 31-35, p. p. Weissenborn et M. Müller. — Huschke, Jurisprudentiae anteiustinianae, 5ᵉ edit. (Conrat : recueil très important). — Naeher, Die röm. Militärstrassen u. Handelswege in Südwestdeutschland, Elsass-Lothringen u. der Schweiz. (G. Wolff : fort instructif). — Hinze, De an particulae apud pariseos scriptores latinos vi et usu (Landgraf : bon). — Gerth, Griech. Uebungsbuch, I, 2ᵉ edit. ; Seyffert, Uebungsb. p. v. Bamberg, II ; Schenkl, Uebungsb. 6ᵉ edit. (Fr. Müller).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 26, 31 déc. 1887 : Pfersche, Privatrechtl. Abhandlungen (Merkel). — Hruza, Ueber das lege agere pro tutela. (Ubbelohde.) — Gross, das Recht der Pfründe. (Meurer.) — Polit. Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reform. II. (Virck.) — Tolstoi, die Stadstchulen während der Regierung der Kaiserin Katharina II, übers. von Kügelgen (v. Sallwürk : digne de grands éloges).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 2, 15 janvier 1888 : Brunner, Deutsche Rechtsgesch. I. (Von Amira : le critique loue l'ouvrage, mais adresse quelques blâmes.) — The Gaudavaho, a historical poem in prâkrit, by Vakpati, p. p. Shankar Pândurang Pandit. (Jacobi : édition soignée d'un ouvrage important.) — Teloni, Crestomatia assira. (Flemming : n'enrichit pas directement la science assyriologique.)

Altpreussische Monatsschrift, 1887, VII u. VIII Heft, October-December : Treichel, Volksthümliches aus der Pflanzenwelt, besonders für Westpreussen, VII. — L. H. Fischer, Thaten u. Strafe einer Schurindlerin in Königsberg 1646. — Stieda, Ueber die Namen der Pelzthiere u. die Bezeichn. der Pelzwerksorten zur Hansa-Zeit. — Petong, Die Stadtmark Dirschau in rechtsgeschichtl. Hinsicht. — Lose Blätter aus Kant's Nachlass, mitget. Von R. Reicke. — *Comptes-rendus* : Wolsborn, Drei Rescripte Friedrich des Grossen 1746. — Reicke, Di Kant-Bibliographie des Jahres 1886. — Universitäts-Chronik 1887 (suite). — Altpreuss. Bibliographie 1886 (suite). — Les fasc. 1 et 2 de 1888 paraîtront ensemble, fin mars.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 8 Vingt-deuxième année 20 février 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 882, 4 février 1888 : Fisher, The forest of Essex. — Shairp, Sketches in history and poetry, edited by Veitch (W. Wallace). — Olivia M. Stone, Tenerife and its six satellites, or the Canary islands past and present. 2 vols. (Hooper : ce n'est qu'un récit de voyages). — Hodder, The life of Samuel Morley. (Ch. J. Robinson : intéressante biographie). — Bruce Smith, Liberty and liberalism. (Owen). — Histoire d'Alâ Al-Dîn ou la lampe merveilleuse, texte arabe, publié avec une notice sur quelques mss. des Mille et une nuits, par H. Zotenberg (Burton : sujet traité d'une façon définitive en un style agréable). — « The old school of classics and the new » (Tyrrell). — The etymology of « fors » (Mayhew). — The Isis, Oseney, Windsor a. Wandsworth (Stevenson). — The myth of Cupid and Psyche (A. Lang et Atkinson). — Strong preterites. (W. Wright). — Conway, Verner's law in Italy (Wilkins : sera le bienvenu; comp. un art. prochain de la *Revue critique*). — Bishop Wordworth's emendation of Phars. IX, 567 (Simcox). — The colossi in the Fayum (Flinders Petrie).

The Athenaeum, n° 3145, 4 février 1888 : Cunningham, the pioneers of the Alps. — Yeats, Manuals of commerce, 4 vols. — Howells, Modern Italian poets, essays a. versions. — Perry, A history of the English church, third periode, from the accession of the House of Hanover to the present time (fin de cet ouvrage utile). — Remarks a. collections of Thomas Hearne, vols. I à II, 4 july 1705 - 23 mai 1710, edited by C. E. Doble. — Philological books : The Gospel according to St Matthew in Anglo-Saxon, Northumbrian a. Old Mercian versions, synopt. arranged, with collations exhibiting all the readings of all the mss; Reinke de Vos, p. p. Priess; A second Anglo-Saxon reader, archaic a. dialectal, by H. Sweet. — Mrs Browning (Ingram). — Oliver Cromwell, the younger (Ross). — A literary puzzle (Delta). — The « Kalevala » (Kirby et Edm. Gosse). — Lines by Coleridge (Ward). — The Loving Ballad of Lord Bateman. — Bradshaw's Railway guide (Madeley et Waite). — Mrs Howitt. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 6, 4 février 1888 : Death, The beer of the Bible (à propos de Exod. XII, 19; il s'agirait de la bière ou bouza). — Le Savoureux, Etudes hist. et exég. sur l'A.-T. (la préface d'Astié est presque plus importante que les études réunies dans le volume). — Panek, Comment. in duas epist. Pauli apost. ad Thessalon. — Finck, Romantic love and personal beauty. (Intéressant.) — Schottmüller, Der Untergang des Templerordens. (Travail excellent : soin, savoir, véracité, pénétration, exposé brillant, « digne du Kronprinz auquel il est dédié ».) — Klopp, Der Fall des Hauses Stuart. XIII, 1708, 1709, 1710. (Peu attrayant.) — Kriegsgeschichtl. Einzelschriften, hrsg. v. Grossen Generalstab, VIII. — Frankenstein, Bevölk. u. Hausindustrie im Kreise Schmalkalden seit Anfang dieses Jahrh. — Caspari, Arab. Grammatik, 5e Aufl. bearb. von Aug. Müller. — Spangenbergii bellum grammaticale, p. p. R. Schneider. — Jul. Havet, L'écriture secrète de Gerbert; La tachygraphie italienne du xe siècle (recherches instructives et intéressantes.) — Odin, Phonol. des patois du canton de Vaud; Le verbe dans le patois de Blonay-Montreux. (Bien traité.) — Kemnitz, Franz. Schulgrammatik; Uebungsbuch. — Eug. Müntz, Les antiquités de la ville de Rome aux xive, xve et xvie siècles (une des publications les plus attachantes et les plus importantes de l'infatigable érudit). — Racinet, Le costume historique, livr. 18-20.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 6, 11 février 1888 : Pont, psalm. lxviii. — Epicurea, p. p. Usener (v. Arnim : travail qui servira de modèle.) —

Burghauser, Indogerm. Präsensbildung im german. (Burg : superficiel.) — Il paradiso di Dante, dichiarato ai giovani da A. de Gubernatis (Zschech : clair et agréable.) — Handelsrechn. des Deutschen Ordens, p. p. Sattler. — De Broc, La France sous l'ancien régime, le gouvernement et les institutions. (Schirren : œuvre instructive due à un royaliste modéré.) — Chérest, chute de l'ancien régime, III; S B. Weiss, Lehrbuch der Weltgesch. VIII, 1 et 2, Schreckenszeit. (Koser.) — Arnold, India revisited. (Garbe : fraicheur et élégance.) — von Wasielewski, Ludwig van Beethowen. — Walras, théorie de la monnaie. — Scheibert, das Zusammenwirken der Armee u. Marine. (On ne néglige rien en ce moment pour que s'opère dans la guerre future cette coopération de l'armée et de la marine.) – Seminar für oriental. Sprachen. (Conférence du Dr. Tetsujiro Inouyé sur la religion nationale des Japonais.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 5, 4 février 1888 : Plato, Sophista, p. p. Schanz. (Apelt : examine avec conscience toutes les difficultés.) — Scholien zur Sphärik des Theodosios, p. p. Hultsch. — Gaiser, des Synesius von Cyren ægypt. Erzähl. oder über die Vorsehung (Runze : bon travail.) — M. Minucii Felicis Octavius, p. p. Baehrens, (Dombart : changements en grande partie trop violents et inutiles.) — Corssen, Epistularum Paulinarum codices graece et lat. scriptos examin. (Rönsch : recherches menées avec grand soin.) — Dimitsas, Biographie d'Olympias, en grec (Krumbacher : abondant et même diffus, instructif et utile néanmoins.) — Fritzsche, Kurgef. griech. Formenlehre. — Hartfelder, Uned. Briefe von R. Agricola. — Funck, Ein Vorschlag zur Erricht. einer Univ. in Carlsruhe, 1761.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 3, 1er février 1888 : Hallwich, Merode. (Lenz : art. sévère qui insiste particulièrement sur la bataille de Hessisch-Oldendorf où tomba Mérode et reproche à Hallwich de faire du roman historique, et non de l'histoire.) — Chroust, Beiträge zur Gesch. Ludwigs des Baiers u. seiner Zeit, I. Die Romfahrt 1327-1329. (Loserth : très bon travail.) — Reg. archiep. Magdeburg. III, 1270-1305, p. p. von Mülverstedt. (Schum.) — Eucken, Beiträge zur Gesch. der neuern Philosop. vorn. der deutschen. (Lasswitz.)

Theologische Literaturzeitung, n° 2, 28 janvier 1888 : Harmuth, Der chronol. Rhythmus des Alten Test. (Guthe.) — Meyer, Krit. exeget. Kommentar über das N. T. XII Abth. Briefe Petri u. Judä, p. p. Kühl. — Gottschick, Luthers Anschauungen vom christl. Gottesdienst u. seine thatsächl. Reform desselben (Grünberg). — Mehlhhorn, Grundriss der protest. Religionslehre, 2e Aufl.

— N° 3, 11 février 1888 : Kurtz, Lehrb. der Kirchengesch., 10e Aufl. ; Weingarten, Zeittafeln und Ueberblicke zur Kirchengesch. ; Sohm, Kirchengesch. im Grundriss. (Ad. Harnack.) — Wunderlich, Untersuch. über den Satzbau Luther's, I, die Pronomina. (Kawerau.)

Wochenschrift für klassische Philologie, 14 décembre 1887, n° 50 : Wilhelm, Adjektiva dreier Endungen in Griechischen. (Gemoll : soigné et non sans intérêt.) — Usener, Altgriech. Versbau. Ein Versuch vergleichender Metrik. (Menrad, 1er article : ouvrage riche d'idées et de matériaux.) — Theophylacti Simocattae historiae, ed. de Boor. (Hirsch : très méritoire.) — Reichenhart, Der Infinitiv bei Lucretius. (Stürenburg : méritoire.) — Taciti opera. Rec. Jo. Müller, II. (Pfitzner : remarques détaillées sur le 2e livre des Histoires.)

— 21 décembre 1887, n° 51 : Usener, Altgriech. Versbau. (Menrad, suite.) — G. Meyer, Griech. Grammatik, 2te Aufl. (Cauer : tout ce

qui se rapporte à la langue homérique est sans critique et très superficiel.) — MISCHTSCHENKO, Thukydides und sein Werk (en russe). — E. DE RUGGIERO, Dizionario epigrafico di antichità romane, 3-6. (Zippel : ces livraisons font une meilleure impression encore que les premières.) — JOHN, Tacitus' Dialogus de oratoribus, Cap. I-XXVII übersetzt und erläutert; *et* Zum Dialogus des Tacitus. (Wolff : études très soignées et utiles.)

— 28 décembre 1887, n° 52 : WIEGAND, Platää zur Zeit des Einfalls der Perser. (Holm : sagace.) — USENER, Altgriech. Versbau. (Menrad : suite et fin.) — AUSFELD, De libro Περὶ τοῦ πάντα σπουδαῖον εἶναι ἐλεύθερον, qui inter Philonis Alexandrini opera fertur. (Draeseke : intéressant, méritoire.) — LANGEN, Plautin. Studien. (Abraham : tout plautiniste étudiera ce livre avec profit.) — LATTMANN, Latein. Uebungsbuch. (Prümes.)

— 4 janvier 1888, n° 1 : ASCOLI, Sprachw. Briefe übers. von Güterbock (Schweizer-Sidler : très important). — FLACH, Peisistratos und seine litter. Thätigkeit (Holm : démontre le peu d'authenticité des renseignements sur l'activité littéraire de Pisistrate). — VAN LEEUWEN und MENDES DA COSTA, Der Dialekt der homer. Gedichte. Uebers. von Mehler (Peppmüller : manqué). — SCHAEFER, Demosthenes und seine Zeit. 2te Aufl., III (Nitsche : excellent et toujours utile). — IHM, Der Mütter- und Matronenkultus (Friedländer : excellent). — E. STROEBEL, Zur Handschriftenkunde und Kritik von Ciceros Partit. orat. (Stangl : des résultats sûrs et quelques remarques suggestives). — BRANDES, Ueber das Gedicht Laudes Domini (Manitius). — WEIDNER, Schulwörterbuch zu Weidners Cornelius Nepos (Jahr). — GIDIONSEN, Vorlagen zu lateinischen Stilübungen (Weissenfels).

— 11 janvier 1888, n° 2 : HÄDERLI, Die hellen. Astynomen und Agoranomen (Schulthess, 1er article). — Wandtafeln von V. DE LAUNITZ-TRENDELENBURG. XXIV. Die Akropolis von Athen (χ : rendra de bons services). — MISCHTSCHENKO, Ein Urteil über Herodote (en russe) (Wolff : M. défend Hérodote contre Sayce). — BASSFREUND, Die Materie bei Plato (Wenzig). — SENECAE oratorum sententiae divisiones colores. Ed H. J. Müller (Sander : modèle d'une édition critique). — WARSCHAUER'S Uebungsbuch zum Uebersetzen ins Lateinische, hrsg. von G. DIETRICH, 4te Aufl. (Golling.)

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXXI, 1re livraison : CRUTZEN, principaux défauts du système corporatif dans les Pays-Bas autrichiens à la fin du XVIIIe siècle. (Suite et fin.) — *Comptes-rendus :* Ch. MICHEL et P. THOMAS, chrestomathie française à l'usage des athénées et des collèges, première partie, classes inférieures, prose et poésie. (Gantrelle : le choix des morceaux n'est pas toujours heureux.) — CHASSANG et MARCOU, les chefs-d'œuvre épiques de tous les peuples. (Lorain : recommandable.) — ROLAND, géographie illustrée. — LAPAILLE et TROISFONTAINES, grammaire française à l'usage de l'enseignement moyen. (De Bastin : rendra des services.) — NAUBERT, Land u. Leute in England. (Gittée.) — STIERNET. La littérature française au XVIIe siècle, essais et notices. (Delbœuf : exact.) — MAILLY, étude pour servir à l'hist. de la culture intell. à Bruxelles pendant la réunion de la Belgique à la France. (Cp. *Revue critique*, 1887, n° 28, p. 37-38.) — COURCELLE-SENEUIL, préparation à l'étude du droit, étude des principes. (De Ridder.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 9 Vingt-deuxième année 27 février 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 823, 11 février 1888 : Stuart rule in Scotland : The Lauderdale papers, p. p. O. Airy ; J. Ferguson, Robert Ferguson, the Plotter ; Mowbray Morris, Claverhouse (Browne : la publication de M. Airy est importante, le travail de M. Ferguson met en lumière le caractère frivole, pour ne pas dire perfide de Monmouth ; l'étude de M. Morris est habilement faite, quoique trop louangeuse). — Two books of travel in the Levant : Edwardes, Letters from Crete ; Cochran, pen and pencil in Asia Minor. (Tozer.) — Recent works on the history of Israel : Ernest Renan, Histoire d'Israel, tome I ; Castelli, Storia degl' Israeliti dalle origini fino alla monarchia, secondo le fonte bibliche criticamente esposta, I. (Ad. Neubauer : « M. Renan's book is admirable and attractive in general, but his comparison of the Biblical narratives with late Eastern and Western literary productions must be taken as purely poetical... M. Castelli does not pretend to brilliancy, but he makes clear to his readers what has been done by his predecessors in all countries in the field of Biblical criticism. He is more intelligible and accessible than the German works on this subject. ») — Some classical school books : Demosthenes, the First Philippic, Olynthiacs I-III, p. p. Abbott and Matheson ; The Apology of Plato, p. p. Stock ; Lysias, Epitaphics, p. p. Snell ; Plutarch's Life of Nicias, p. p. Holden ; Xenophon, Cyropaedia, III-V, p. p. Holden. — Sir Henry Sumner Maine (not. nécrol.) — Fors, fortuna (Max Müller et Mayhew). — « Aucassin a. Nicolette » (Clouston.) — Huguenots and the College of Physicians (Kershaw). — Ad. Bastian, Ethnolog. Bilderbuch mit erklär. Text. (Tylor : l'idée du livre est heureuse.) — A new Asoka inscription (Buhler). — Bishop Wordsworth's emendation of Lucan, IX, 568 (Rob. Ellis). — Letter from Cyprus (Sayce). — The Bornholm runic font. (Stephens.)

The Athenaeum, n° 3146, 11 février 1888 : Reminiscences of William Rogers, Rector of St Botolph, Bishopsgate. Compiled by Hadden. — Dictionary of National Biography, edited by Leslie Stephen, vols XII, XII a. XIII, Clater-Damer. (Dans ces volumes, qui d'ailleurs se succèdent avec une inexorable régularité, on trouvera, comme dans les précédents, fort peu d'erreurs et d'omissions.) — The « Russia's Hope » or Britannia no longer rules the wawes, showing who the Muscovite bear got at the British whale, transl. from the original Russian by Ch. J. Cooke. — Scotland a. Scotsmen in the eighteenth century, from the mss. of John Ramsay, Esq. of Ochtertyre, p. p. Alex. Allardyce, 2 vols. (Deux gros volumes qu'on lit avec intérêt d'un bout à l'autre.) — Local antiquarian literature. — Mrs Browning's life (Rob. Browning.) — Lines by Coleridge. (Mozley.) — Oliver Cromwell the younger (Sidney L. Lee et Rowley.) — Dr Dyer. (not. nécrol.) — The « Kalevala » (Schrumpf.) — The late Sir H. S. Maine. — The English Dialect Society. — Greenwell, The electrum coinage of Cyzicus. (Intéressante étude.) — The « ecclesiastical » stone found in the city wall of Chester.

Literarisches Centralblatt, n° 7, 11 février 1888 : M. Vernes, une nouvelle hypothèse sur la compos. et l'orig. du Deutéronome (« petit écrit qui peut faire très grand effet »). — G. Jacob, die Gleichberge bei Römhild als Culturstätten der La Tène-Zeit Mitteldeutschlands. — Hirn, Erzherzog Ferdinand II von Tirol, Gesch. seiner Regier, u. seiner Länder (très bon). — G. Weber, Allgem. Weltgesch. 2e Aufl. 11me vol. (consacré à la contre-réformation et aux guerres de religion). — Tycho Mommsen, Beitr. zu der Lehre von den griech. Präpositionen, I. (réimpr. du programme de 1874). — Samml. der griech.

Dialekt-Inschriften, p. p. Collitz, IV vol. I. Wortreg. zum Band I von Meister. — Lessing's Schriften, p. p. Lachmann-Muncker, III. (cp. *Revue critique*, 1887, n° 51). — Boetticher, Die Akropolis von Athen (beaucoup de choses utiles; mais l'œuvre ne possède pas la perfection désirable). — Langl, griech. Götter = und Heldengestalten, Lief. 13-18, (fin de ce bel ouvrage). — Ch. Henry Wronski et l'esthétique musicale; La théorie de Rameau sur la musique (clair et intéressant).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 7, 18 février 1888 : Funk, Doctrina duodecim Apostolorum. — Thümer, Gesch. des Gymnasiums zu Freiberg, 1811-1842. — Pott, Zur Literatur der Sprachenkunde Europas. (Delbrück : ne vaut que par l'indication de l'ancienne littérature du sujet.) — O. Keller, Tiere des Klass. Altertums in culturgesch. Bedeutung. (Blümner : vastes lectures et habile mise en œuvre.) — P. Schütze, Beitr. zur Poetik Otfrids (R. M. Meyer : de bons détails). — Seifert, Glossar zu den Gedichten des Bonvesin da Riva (Viese : travail solide). — Maué, Der praefectus fabrum. (J. Schmidt : l'auteur pouvait faire mieux ; il lui faudrait plus de sens scientifique, plus de critique personnelle.) — Lamprecht, Skizzen zur rhein. Geschichte. (O. Lorenz : recueil d'essais remarquables.) — Karge, Die russ. öster. Allianz von 1746 u. ihre Vorgesch. (Schiemann : presque rien de nouveau, met Soloviev en allemand.) — Denkmäler griech. u. röm. Sculptur in histor. Anordnung, unter Leitung v. H. Brunn hrsg. von Fr. Bruckmann. I Liefer. (C. Robert : « jeune entreprise qui sans doute fera époque ».) — Heyd, Hist. du commerce du Levant au moyen-âge, édit. franç. p. p. F. Raynaud, II. (Stieda : très instructif.) — Jurien de la Gravière, Les chevaliers de Malte et la marine de Philippe II (Heyck : intéressant; cp. *Revue critique*, n° 7, art. 68.) — P. Schütze, Theodor Storm, sein Leben u. seine Dichtung (E. Schmidt : satisfaisante étude : l'auteur est mort depuis).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 6, 11 février 1888 : Das böot. Kabirenheiligtum, III. — Uned. Grabschriften aus dem Peiraieus. — Ausgrab. zu Obrigheim in der Pfalz, III. — Ad. Bauer, Thukydides u. H. Müller-Strübing. (Stahl : montre comment Müller a peu à peu soutenu les opinions les plus contradictoires sur le même sujet.) — Junghahn, Studien zu Thukydides. (Stahl : c'est encore du Müller-Strübing.) — Boltz, Quaest. de consilio quo Thukydides historiam suam conscripserit. (Behrendt : trois chapitres ; les deux premiers sans rien de nouveau ; le troisième, nouveau, mais nullement convaincant.) — Luciferi Calaritani opuscula, p. p. Hartel. (Dombart : très recommandable.) — Klussmann, Curarum Tertullianearum particulae tres. (Rönsch : soigné.) — Ascoli, Sprachw. Briefe, übers. von Güterbock. (Ziemer.) — Frankes griech. Formenlehre, bearb. von A. v. Bamberg. — Th. Mommsen als Schriftsteller, p. p. Zangemeister. (Cp. *Revue critique*, 1887, n° 52, chronique.) — Keelhoff, La question des humanités. (Cp. un prochain art. de la *Revue*). — Die Centauren als Wildbäche. (Forchhammer.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 10 Vingt-deuxième année 5 mars 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 824, 18 février 1888 : BOURNE, English Newpapers, chapters in the history of journalism. (Courtney : entreprend surtout de montrer l'influence de la presse sur la vie sociale; parfois, des chapitres qui ne sont que des nomenclatures; mais en somme, très instructif et les travaux de Hunt, Andrews et Grant sur le même sujet n'ont pas autant de détails, ni d'intérêt). — Two voyages to the West Indies : FROUDE, The English in the West Indies on the bow of Ulysses; PATON, Down the islands, a voyage to the Caribbees (G. Murray). — W. SMITH a. Henry WACE, A Dictionary of Christian biography, literature, sects a. doctrines during the first eight centuries, vol. IV, N-Z. (Littledale.) — SALT, Literary sketches; SCUDDER, Men and letters, essays in characterisation a criticism. (W. Lewin.) — The importance of old book-bindings. (Weale.) — The first Australian poet (Campbell). — Ainu fairy tales (Dickins). — « Fors Maximiliani » (Mayhew). — Danish place-names around London (W. Rye). — Paris and Tristran in the « Inferno » (Paget Toynbee). — The Canary islands (O. M. Stone). — Sir Henry Maine (Coolidge). — Some recent emendations of Aristotle a. Plato (J. Cook Wilson). — Bishop Wordsworth's emendation of Lucan, IX, 568 (Simcox). — Letter from Egypt. (Sayce).

The Athenaeum, n° 3147, 18 février 1888 : FITZGERALD, The life and times of John Wilkes, lord mayor of London a. Chamberlain. — Max MÜLLER, The science of thought; Biographies of words a. the home of the Aryas. (Premier article.) — BRIGHAM, Guatemala, the land of the Quetzal, a sketch. — Letters a. papers, foreign a. domestic of the reign of Henry VIII, arranged a. catalogued by J. GAIRDNER, vol. X. — Philological literature : Der Löwenritter von Chrestien von Troyes, hrsg. von W. FOERSTER (remarquable); L. MORSBACH, Ueber den Ursprung der neuengl. Schriftsprache (utile). — The Kalevala. (Kirby et Abercromby; M. Kirby note les ressemblances entre Schrumpf et Ujfalvy.) — « The Loving Ballad of lord Bateman ». (Jones.) — The Historical Manuscripts Commission. — Prof. Fleischer. (Annonce la mort du « Nestor des arabisants et fidèle successeur de Silvestre de Sacy... il a tant fait pour les autres, qu'il a négligé comparativement son œuvre propre, et c'est la raison pour laquelle il n'a pas été aussi productif que son grand maître de Paris. Mais tous les arabisants actuels, ou à peu près, ont été directement ou indirectement ses élèves, et il y a à peine une édition d'ouvrage arabe qui n'ait paru sans son important appui, qu'il était toujours prêt à donner. »)

Literarisches Centralblatt, n° 8, 18 février 1888 : SCHÖNFELDER, Die Klagelieder des Jeremias nach rabbin. Ausleg. I. Abraham Ibn Ezra's Commentar. II. Comm. cod. hebr. 5 der Bibliothek in München. — Die Schatzhöhle nach dem syr. Texte der Handschriften zu Berlin, hrsg. von BEZOLD. — SCHUBERT u. SÜDHOFF, Paracelsus-Forschungen, I. — O. SCHRADER, Ueber den Gedanken einer Culturgesch. der Indogerm, auf sprachw. Grundlage (malgré tout, de beaux résultats). — ERLER, Dietrich von Nieheim (très bon). — Aeltere Universitäts-Matrikeln, Frankfurt a. O., I. 1506-1648, p. p. FRIEDLÄNDER. — Alberuni's Indica, edited by SACHAU (édition en somme remarquable d'une œuvre de premier rang). — Alden SMITH, Die Keilschrifttexte Asurbanipals, 668-626, I et II. (Chaque page donne la preuve du demi-savoir, ou mieux d'un manque d'instruction philologique; l'auteur fera bien de ne plus rien publier pour l'instant et de combler les nombreuses lacunes que souffrent ses connaissances en assyrien et dans les langues sémitiques en général.) — BRIEL, De Callistrato et Philonide sive de

action. Aristophaneis (bon). — E. H. Meyer, Indogerm. Mythen, II, Achilleis. (La première partie est originale; on ne trouve dans la seconde ni critique philologique, ni prudent examen des témoignages.) — E. H. Meyer, Homer u. die Ilias (sont-ce là « les progrès de la science » ?). — Froitzheim, Lenz, Gœthe u. Cleophe Fibich (intéressant). — Waetzold, Zwei Gœthe-Vorträge. — O. Harnack, Gœthe in der Epoche seiner Vollendung, 1805-1832. (Satisfaisant en grande partie.) — Handbuch der class. Altertumswiss. IV, 2 : H. Schiller, Die röm. Altert. Staats-Rechts-und Kriegsaltert.; M. Voigt, Privataltert. u. Culturgesch. (La partie rédigée par Voigt est très recommandable; celle de Schiller donne prise à de nombreuses critiques.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 8, 25 février 1888 : Volkmar, Paulus von Damascus bis zum Galaterbrief. — Fock, Der franz. Unterricht auf dem Gymnasium. — von Hase, die Entwickl. des Buchgewerbes in Leipzig. (L. Müller : une abondance extraordinaire de faits en un cadre étroit.) — Gramm. albanaise, par P. W. (Jarnik : ouvrage d'un indigène; malheureusement trop de confusion, manque de clarté, inexactitudes, etc.) — J. J. Hartmann, Analecta Xenophontea. (Lincke.) — R. Hildebrandt, Studien auf dem Gebiete der röm. Poesie u. Metrik, I Vergils Culex. (Schenkl : prétend que le Culex est une œuvre de Virgile, mais interpolée; renferme beaucoup de bonnes choses.) — Hettema, Bloemlezing mit Oud-, Middel- en Nieuwfriesche Geschriften met glossarium. (Franck.) — Gœthes Briefwechsel mit Fr. Rochlitz, hrsg. v. W. v. Biedermann. (R. M. Werner : publication importante.) — Kieler Münzcatalog, p. p. Handelmann u. Klander. I, 4. — Lasch, Das Erwachen u. die Entwickel. der histor. Kritik im Mittelalter. (Bernheim : très méritoire.) — Preussen u. Frankreich von 1795 bis 1807, p. p. Bailleu. Diplom. Corresp. II. (Kluckhohn; de grande valeur; cp. *Revue critique*, 1887, art. 205, p. 216.) — Göbel, Die Westküste Africas im Altertum. (Partsch : très au courant; des idées originales.) — Die Miniaturen der Manesseschen Liederhandschrift, p. p. Kraus. (Kraus.)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 7, 18 février 1888 : Das Jahrb. des Kais. Deutschen Archaeol. Instituts u. die ant. Denkm; eine Bitte an die Centraldir. (Belger.) — Heidenhain, Die Arten der Tragödie bei Aristoteles (Wecklein : manqué). — Brochard, Les sceptiques grecs (Pappenheim : travail important, plein de savoir et de pensée; cp. *Revue critique*, n° 6, art. 56). — M. von Hagen, quaest. de bello Mutinensi (Gurlitt : tout à fait insuffisant). — Roehrig, De P. Nigidio Figulo (Breysig). — Birt, De Romae urbis nomine sive de robore romano (O. Richter : subtil). — Keelhoff, Les formes du verbe dans l'inscription de Gortyne (Meister : manque de soin). — Müntz et Fabre, La bibliothèque du Vatican au xv[e] siècle (Rühl : très précieux pour l'historien de l'humanisme, cp. *Revue crit.* 1887, art. 256, p. 404). — Klinghardt, Das höhere Schulw. Schwedens u. dessen Reform in modernem Sinne. — Zur Aristeidesfrage (Kroker).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 11 Vingt-deuxième année 12 mars 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 825, 25 février 1888 : Father Gasquet, Henri VIII and the English monasteries, an attempt to illustrate the history of their suppression, vol. I. (James Gairdner : livre plein de choses nouvelles et fait avec grand soin.) — Mahaffy, The principles of art of conversation. — Autobiography and reminiscences of Sir Douglas Forsyth, edited by his daughter. (Keene.) — Victorian poets, by E. C. Stedman, thirteenth edition, with supplementary chapter. (W. Sharp.) — A. Anderson, Twentyfive years in a waggon in the Gold Regions of Africa, 2 vols. — Theod. Mommsen, Römisches Staatsrecht, III, 1. Bürgerschaft u. Senat. (Richards : cp. *Revue critique*, n° 8, art. 78, p. 145.) — Recent theology. — Oxford City Records, part. I. Volumes. Part. II. Separate Documents, by F. Madan. (Boase : très utile.) — *Correspondence :* The route from Syria to Egypt. (W. R. Smith.) — The word « Herenus » in Chaucer. (Skeat.) — British mapmakers and British possessions. (Thomas Muir.) — The first Australian poet. (Sladen et Mackenzie Bell.) — The etymologie of « fors ». (Skeat.) — Max Müller, Biographies of words and the home of the Aryas. (Bradley : dédaigne la nouvelle école et parle des découvertes qu'elle a faites comme d'un « filigrane tracé sur les murs cyclopéens » du noble édifice élevé par les fondateurs de la science; toutefois, des choses d'un intérêt et d'une valeur qu'on ne peut mettre en question.) — Some contributions to Pâli lexicography. (R. Morris.) — A recent emendation of Sophocles. (J. Cook Wilson; Ajax, 646-649 et Oed. Col. 1125.) — Greenwell, The electrum coinage of Cyzicus. (Oman : travail fort intéressant.) — Letter from Egypt. (Sayce.) — Egypt Exploration Fund : M. Naville's lecture on « Bubastis and the city of Onias », II. (A suivre.)

The Athenaeum, n° 3148, 25 février 1888 : Emin Pasha in Central Africa, being a collection of his letters a. journals, p. p. Schweinfurth, Ratzel, Felkin a. Hartlaub, translated by Mrs Felkin. — Mrs Oliphant, The makers of Venice. (« It is as novelist that Mrs Oliphant has written. The is not in the least engaged, and does not pretend to be engaged, in solving historic problems ; the thing that interests her, is to evoke a pathetic figure from the past and to bestow upon that lost humanity her delicate and reflective sympathy ».) — Zenas, Apologia ad Hebraeos, the Epistle (and Gospel) to the Hebrews (trop souvent témérité et ignorance). — Grimm's fairy tales, translated by Mrs Pauli. — Max Müller, The science of thought, biographies of words and the home of the Aryas (second notice). — « The Loving Ballad of Lord Bateman ». — The « Kalevala ». (Schrumpf). — Patric Carey and Pierrepont Cromp. (Warren.) — The Bishop's Bible of 1568, 1572 a. 1602. (Pocock.) — Transactions of archaeological societies. — Beaumont a. Fletcher, p. p. Strachey ; William Congreve, p. p. Ewald. — John Siberch, the first printer at Cambridge. (Robert Bowes.)

Literarisches Centralblatt, n° 9, 25 février 1888 : Schoen, l'origine de l'Apocalypse de saint Jean (bon travail, quoique contestable en quelques endroits). — Grau, das Selbstbewusstsein Jesu (« mélange d'édification religieuse et de savoir d'où résulte une bouillie phraséologique qu'on ne peut digérer »). — Hefele, Conciliengeschichte, nach den Quellen bearbeitet, fortgesetzt von J. Cardinal Hergenröther. VIII Band. (Livre qui peut être, d'un bout à l'autre, consulté si l'on n'oublie pas son esprit et sa tendance). — Nöldeke, Aufsätze zur persischen Geschichte (cinq essais ; cp. *Revue critique*, 1887, art. 253, p. 401). — A. von Gutschmid, Geschichte Irans und seiner Nachbarländer von

Alexander d. Gr. bis zum Untergang der Arsaciden, mit einem Vorwort von Nöldeke (en somme, « le puissant esprit de Gutschmid n'a jamais célébré de plus grands triomphes que dans cet ouvrage ;... on y trouve infiniment de choses tout à fait nouvelles »). — Falkmann, Graf Simon VI zur Lippe und seine Zeit, 2e Periode, Fortsetzung bis ungefähr 1600. — Ludwig von Grolman, Tagebuch über den Feldzug des Erbgrossherzogs Karl von Baden 1806-1807, bearb. u. hrsg. v. von der Wengen. — Der serbisch-bulgarische Krieg von 1885, eine militärische Studie von einem deutschen Offizier. (Sans prétention). — E. Jackson, The earth in space, a manual of astronomical geography. — Oberst Tuma, Griechenland, Makedonien u. Süd-Albanien oder die südl. Balkan-Halbinsel, milit. geograph., statist. u. kriegshist. dargestellt (travail très soigné et important). — Oberst Thierbach, Die geschichtl. Entwickl. der Handfeuerwaffen, II. — Monthaye, Krupp und de Bange, autor. Uebers. (« Les comparaisons faites ont décidé en faveur de Krupp ; ce qui ne peut nous surprendre ; c'est le bon et le vrai qui ont vaincu ; nous, Allemands, nous pouvons nous réjouir de posséder Krupp et ses canons ! ») — Sittl, Geschichte der griechischen Literatur bis auf Alexander den Grossen, III Theil, mit Generalregister (le troisième volume commence à l'époque de la guerre des Perses et va jusqu'à Alexandre ; il offre les mêmes qualités et les mêmes défauts que les deux volumes précédents ; il est très utile au point de vue bibliographique, reproduit plusieurs jugements portés par les grands modernes sur les grands anciens, apprécie bien les tragiques ; mais on y trouve des paradoxes, des inexactitudes de détail en grand nombre. Bref, l'auteur aurait bien fait, avant de composer cette œuvre d'ensemble, de s'essayer d'abord dans des monographies isolées). — Litzmann, Schröder u. Gotter. Eine Episode aus der deutschen Theatergeschichte, Briefe Schröders an Gotter 1777 u. 1778 (bonne publication). — Ermann Ægypten und ägyptisches Leben im Alterthum, II Band (supérieur peut-être au premier volume ; fait d'après les premières sources ; rempli de traductions qui lui donnent sa plus grande valeur). — Kohlrausch, Physik des Turnens.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 9, 3 mars 1888 : L. Paul, Die Abfassungszeit der synopt. Evangelien (Usener : remarquable par son impartialité). — Drews, Wilibald Pirkheimers Stellung zur Reformation, ein Beitrag zur Beurteil. des Verhältnisses zwischen Humanismus u. Reformation (Baur : travail soigné et méritoire). — Stricker, Ueber die wahren Ursachen. — Mâri Eliâ of Sôbhâ, A treatise on Syriac grammar, p. p. Gottheil (Baethgen : l'éditeur de ce texte a rendu un service signalé à l'histoire de la grammaire syriaque). — Otto Seeck, die Quellen der Odyssee. (Rich. Neubauer : gros volume de 424 pages qui ne contient pas une seule remarque vraiment féconde ; méthode pleine de contradiction, des découvertes qui n'en sont pas, des arguments pauvres et insuffisants, des conclusions et des considérations pseudo-historiques d'une « légèreté volatile », une interprétation quelquefois presque incroyable du texte grec, voilà ce qu'on trouve dans le livre ; bref, « unwissenschaftliche Phantastik und gaukelnde Pseudohistorik »). — W. Wilmanns, Die Orthographie in den Schulen Deutschlands, 2e edit. (Seemüller). — Töpel, Syntaktische Untersuchungen zu Rabelais (Bischoff : fait avec hâte et contenant trop de fautes). — Die ältesten grosspolnischen Grodbücher, I Band, Posen. 1386-1399, hrsg. von Lekszycki (Perlbach). — Markwart, Wilibald Pirkheimer als Geschichtsschreiber (Heyck : recherches détaillées et intéressantes, mais trop de mots, trop de choses inutiles). — Rothan, souvenirs diplomatiques, la France et sa politique extérieure en 1867, I. (Lorenz : très recommandable). — De Chaudordy, La France à la suite de la guerre de

1870-71. (« Prouve que la France d'aujourd'hui, passionnément agitée, ne manque pourtant pas d'hommes réfléchis et éclairés. ») — Sammlung ausgewählter Biographien Vasaris, II. Michelangelo Buonarotti; III, Lorenzo Ghiberti. IV. Filippo Brunelleschi. (Herman Grimm : commencement d'une grande édition de Vasari, à laquelle la critique de l'Allemagne et de l'Italie a rendu justice.) — Emile ZOLA, La Terre. (La *Deutsche Litteraturzeitung*, plus hardie que le *Centralblatt* et que notre propre recueil, rend compte des œuvres importantes de la littérature contemporaine, et l'art. sur la Terre est signé d'Erich Schmidt; «... der Roman hinterlässt trotz erstaunlichen Details in Psychologie und Schilderung einen entsetzlich bestialischen Eindruck... Hinzu tritt die Humorlosigkeit... absurde Hyperbeln, u. stillose Phantastereien, allem Realismus fern. »)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 8, 25 février 1888 : BARTHOLD, Kritisch exegetische Untersuch. zu des Euripides Medea u. Hippolytus. Programm des Wilhelms-Gymnasiums zu Hamburg. (Wecklein : intéressant). — De sublimitate libellus, p. p. JAHN, 1867, iter. ed. VAHLEN 1887. (Wendland : nouvelle édition faite avec l'« acribie » que l'on connaît.) — T. Macci Plauti comoediae, rec. et enarr. USSING. vol. tertii pars prior Casinam et Cistellariam continens (très long art. de Seiffert sur ce volume qui termine l'édition de Plaute commencée il y a douze ans). — Caesar, de bello gallico, p. p. PRAMMER (Schneider : « editio altera correctior »). — BOETTICHER, Die Akropolis von Athen nach den Berichten der Alten u. den neuesten Erforschungen (R. Weil : au courant). — ZOCCO-ROSA, La legge Giulia — Tizia nella Parafrasi dello Pseudo-Teofilo (M. Voigt : conclusions convaincantes, sauf celle du dernier chapitre). — RAWLINSON, A sketch of universal history, I, ancient history (Justi : récit condensé, mais des erreurs de date). — Isotae Nogarolae Veronensis opera, coll. APPONYI, ed. et praef. E. ABEL (Hartfelder : publication recommandable).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 12 Vingt-deuxième année 19 mars 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 826, 3 mars 1888 : The Odyssey of Homer, done into English verse by William MORRIS, vol. II. (Morshead : la meilleure traduction anglaise.) — Jenkin, papers, literary, scientific, etc., p. p. COLVIN a. EWING. (W. Wallace.) — Personal reminiscences of the late Duc de Broglie, translated a. edited by de BEAUFORT. (Volumes qu'on lit avec le plus grand intérêt.) — China, its social, political a. religious life, from the French of G. Eug. SIMON. (R. K. Douglas : livre qui induit en erreur et n'est que chimère, « misleading and visionary ».) — FISHER, History of the Christian church. (Sargent : en somme, bon et recommandable.) — James Cotter Morison (not. nécrol. sur Morison, mort le 26 février; il est l'auteur d'un *Gibbon* (1878) dont la *Revue* a rendu compte, d'un *Macaulay* (1882), d'une *Mme de Maintenon* (1885); « to the learning of a professor and the austerity of a positivist he added the brilliance of a French causeur and the generosity of an English gentleman ».) — *Correspondence*. Fors Fortuna. (Max Müller.) — The Teutonic equivalent of « Fors ». (Mayhew.) — « The craft of lowers ». (W. Skeat.) — The first Australian poet. (Campbell, Petherick, Douglas, Martin.) — M. Ribot's chair at the Collège de France. (P. Meyer : rectification.) — ROBERTS, An introd. to Greek epigraphy, I. (Hicks : soigné.) — Badger (not. nécrol. sur l'arabisant.) — A new Kanishka inscription. (Bühler.) — Japanese xylography at the Burlington Club. — Egypt Exploration Fund : the neighbourhood of Tarrâneh. (Griffith.) — The archaeological survey of India.

The Athenaeum, n° 3149, 3 mars 1888 : Sir George W. Cox, The life of. J. W. Colenso, bishop of Natal. — RINK, The Eskimo tribes, their distribution a. characteristics, especially in regard to language, with a comparative vocabulary a. a sketch map. (Recherches de grande valeur.) — Perrault's Popular Tales, edited from the original editions, with introduction by Andrew LANG. (M. Lang n'a pas négligé le côté scientifique du sujet, et on trouvera dans son introduction, comme toujours, des parallèles suggestifs, des généralisations lumineuses.) — The Canterbury poets, Irish minstrelsy, edited, with introduction, by H. H. SPARLING; Irish songs and poems, by W. ALLINGHAM. — The Kalevala. (Kirby.) — Morison (not. nécrol.). — Exploration in Cyprus.

Literarisches Centralblatt, n° 10, 3 mars 1888 : GOSSRAU, Commentar zur Genesis (nullement scientifique). — HEINRICI, das zweite Sendschreiben des Apostels Paulus an die Korinther. — GOMPERZ, Zu Heraklit's Lehre und den Ueberresten seines Werkes (« contributions remarquables à l'explication de quelques fragments d'Héraclite, de même qu'à l'intelligence de tout son système, et qui gagnent en valeur parce que l'auteur a une culture philosophique et sait ainsi estimer justement les vues d'Héraclite »). — FREEMAN, Zur Geschichte des Mittelalters, ausgew. histor. Essays, aus dem Engl. übers. von LOCHER (essais historiques en partie très intéressants et bien traduits). — Regesten der Pfalzgrafen am Rhein, 1214-1400, hrsg. von der bad. histor. Commission, p. p. WINKELMANN, KOCH, u. WILLE. — FOURNIER, Handel u. Verkehr in Ungarn u. Polen um die Mitte des XVIII Jahrhunderts. (Attachant; Cp. *Revue critique*, n° 10, art. 105.) — WLISLOCKI, Zur Volkskunde der transsylvanischen Zigeuner (a une certaine valeur). — Aristophanis comoediae, VI et VII. Plutus u. Acharnenses, p. p. BLAYDES (cp. *Revue critique*, n° 11, art. 114). — FREISAUF, Mozart's Don Juan 1787-1887, ein Beitrag zur Geschichte dieser Oper. — ENGEL (K.), die Don Juan-Sage auf der Bühne. — K. MÜLLENHOFF; Deutsche Altertumskunde, II Band (très long article sur un volume dont la *Revue* rendra compte

prochainement; se rattache au livre de Zeuss; l'auteur du compte-rendu se contente de citer les principaux résultats de ce travail si plein de choses). — A. Schulz, Einführung in das Studium der Kunstgeschichte, I-III. — Burckhardt, Kirchliche Holzschnittwerke. — Morsch, (Anna), Der italien Kirchengesang bis Palestrina, zehn Vorträge.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 10, 10 mars 1888 : Adrians Εἰσαγωγὴ εἰς τὰς θείας γραφὰς übers. u. erleut. von Goessling. (Bonwetsch : bonne traduction et commentaire détaillé.) — Hagenbach, Kirchengesch. von der ältesten Zeit bis zum XIX Jahrh. III, Reformation, 5e Aufl. p. p. Nippold. — Gomperz, Platon. Aufsätze, I. Zeitfolge Platon. Schriften. (Schultess : clair, concis, pénétrant). — Grisebach, die Wanderung der Novelle von der treulosen Wittwe durch die Weltliteratur. (Minor : 3e édition, et définitive, de l'ouvrage.) — Engelbrecht, Hephästion von Theben und sein astrolog. Compendium. (Blass : bon). — Cicero, pro Milone, Ligario, Dejotaro, V, p. p. Nohl. (Stangl : à louer.) — Wunderlich, Untersuchungen über den Satzbau, Luthers, I, die Pronomina. (Ries : soigné, mais difficile à lire.) — Pakscher, Die Chronologie der Gedichte Petrarcas. (Wiese : cf. *Revue critique*, n° 4, art. 34.) — Janssen, Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters, vol. V. 1580-1618. (Kluckhohn : c'est toujours la même méthode, et quoiqu'on ait vendu 130,000 exemplaires, quoique l'auteur soit célébré par les organes de l'ultramontanisme comme le plus remarquable historien de l'Allemagne, il faut dire que l'ouvrage a été fait sinon avec beaucoup de zèle, du moins avec peu d'art, « mit wenig Kunst »; choisir de parti-pris et arranger à son point de vue des extraits d'autrui, c'est se condamner aux « exagérations et aux altérations les plus absurdes » lorsqu'il s'agit d'une époque dont la littérature est toute remplie par la haine et la rage des partis.) — Fr. von Lerchenfeld, Aus den Papieren des Statsministers Freiherrn von Lerchenfeld. (Heigel : 300 pièces riches en renseignements nouveaux sur les hommes et les choses des trente premières années de notre siècle; à remarquer surtout la correspondance avec le roi Louis Ier de Bavière; dans l'introduction, une excellente biographie.) — Güssfeldt, Reise in den Andes von Chile und Argentinien. (Hettner.)— Salvisberg, Die deustche Kriegsarchitektur von der Urzeit bis auf die Renaissance. (M. Heyne : grossière ignorance de l'histoire de la vieille Germanie et du moyen âge; grande habileté, en revanche, « im Excerpieren und Compilieren ».) — Kuntze, Die Kojengenossenschaft und das Geschosseigentum. (Gierke.) — Fr. von Fircks, Generalfeldmarschall Helmuth Karl Bernhard Graf von Moltke u. der preussische Generalstab. (« court et clair, à recommander à tous ceux qui veulent connaître l'homme auquel l'Allemagne doit tant ».) — Note sur le ms. dit des Manesse : « il se retrouve dans des mains allemandes, ce célèbre ms. de nos Minnesinger. Qui va l'acquérir et le posséder à l'avenir ? Peu importe; la question s'efface devant ce sentiment qui élève l'âme : que le joyau national dont on avait cherché vainement à obtenir la restitution en 1815, en 1823 et en 1871, est aujourd'hui reconquis. »

Berliner philologische Wochenschrift, n° 9, 3 mars 1888 : Thucydide, p. p. A. Croiset, I-II. (Stahl : l'auteur de l'art. prétend que l'édition n'est pas un travail scientifique important et indépendant, mais il ajoute qu'elle est propre à faciliter et à répandre la lecture de Thucydide parmi les compatriotes de l'auteur). — Lucrèce, V, p. p. Talbot (Brieger : toujours bon pour les lecteurs français). — Bippart, Drei Episteln des Horaz, I, 6, 10, 16, lat. u. deutsch mit Kommentar. (Weissenfels : recommandable). — Tacitus, annalen, p. p. Dräger. I, 1-6. 5e édit. (Eussner : excellent). — Ribbeck, Gesch. der röm. Dich-

tung, I. Republik. (ouvrage de grande valeur dont la *Revue critique* aurait déjà rendu compte, comme de beaucoup d'autres, sans l'abondance des articles et le peu d'espace dont elle dispose). — O. Keller, Tiere des klass. Altertums in kulturgeschichtl. Beziehung. (Haupt : travail qui est vraiment un modèle). — Meyers Reisebücher, Türkei und Griechenland, untere Donauländer u. Kleinasien. 2e éd. (rendra de bons services).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 4, 15 février 1888 : Gottschick, Luthers Anschauungen vom christlichen Gottesdienst und seine thatsächliche Reform desselben (Kawerau : bonne étude). — Tollin, Gesch. der französischen Colonie in Magdeburg. I u. II. (Schulze : ouvrage remarquable du pasteur Tollin, déjà connu par ses travaux sur Servet; le premier volume est consacré à l'histoire du refuge; le second traite des colonies françaises dans la province de Saxe et à Magdebourg jusqu'à la construction du temple français dans cette dernière ville; un troisième volume comprendra l'histoire récente de la communauté qui a célébré au commencement de cette année le deux centième anniversaire de son existence). — Weiffenbach, Gemeinde-Rechtfertigung oder Individual-Rechtfertigung (Horst). — Von Schroeder, Griechische Götter und Heroen, I (E. H. Meyer : « livre qui, en son ensemble, fait l'impression d'une œuvre non entièrement mûrie, mais qui, malgré tout, doit être compté parmi les meilleurs travaux de la mythologie comparée et promet d'autres fruits agréables »). — C. Lange, Die latein. Osterferien (von Weilen : claire disposition des matières, beaucoup de réflexion, peu d'hypothèses; en somme, résultats d'une valeur durable pour l'histoire littéraire).

Theologische Literaturzeitung, n° 4, 25 février 1888 : Bertheau, Die Bücher Esra, Nechemia u. Ester, 2e Aufl. hrsg. von Ryssel. — Baldensperger, das Selbstbewusstsein Jesu. — Schleiermacher, Predigtentwürfe aus dem J. 1800, hrsg. v. Zimmer. — Lämmer, Institutionen des katholischen Kirchenrechts. — Spitta, Händel u. Bach; Heinrich Schütz (Köstlin). — Weber, Zwingli seine Stellung zur Musik u. seine Lieder. — Böhme, die Gesch. des Oratoriums.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 13 Vingt-deuxième année 26 mars 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

E L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 836, 12 mai 1888 : E. Bain, Merchant and craft guilds, a history of the Aberdeen incorporated trades. (Elton.) — A. Parnell, The War of the Succession in Spain. (O' Connor Morris : ouvrage qui n'est peut-être pas de premier rang, ni d'un mérite transcendant, mais qui est bien informé, très méritoire, et, en somme, d'une critique impartiale ; l'auteur a tout lu, tout consulté, ou à peu près ; son livre est très consciencieux ; il est trop sévère à l'égard de Berwick, mais explique très bien le rôle de Peterborough « a worthless chief » et celui de Ruvigny-Galway ; bref, malgré quelques défauts, l'œuvre « deserves high praise ».) — G. Dawson, Shakspere and other lectures, edited by George S[t] Clair. (Noble : sera le bienvenu.) — Keil, Manual of Biblical archaeology, transl. from the german by Christie, ed. by Crombie, I. (Benn.) — Some books about the colonies. — Notes and news. (Annonce le premier vol. de l'« Englische Metrik » de M. Schipper qui doit paraître chez Strauss, de Bonn ; un « Dictionary of American words and phrases » qui contiendra beaucoup de folklore sous forme de chants populaires, proverbes et anecdotes, par M. Leland ; « The Arian controversy », par M. Gwatkin ; « England's battles in the peninsula », par M. Roscal Morgan.) — University jottings. — A. poem by Hoccleve. (Skeat.) — Irish items. (O' Grady.) — « Steerman ». (Toynbee.) — P. de Nolhac, La bibliothèque de Fulvio Orsini. (Rob. Ellis : premier article.) — Finnish numerals. (Abercromby.) — Egypt Exploration Fund : a visit to El Arish. (Griffith.) — Taratha and Babia. (W. R. Smith.)

The Athenaeum, n° 3159, 12 mai 1888 : The Tripartite Life of Patrick, with other documents relating to the saint, edited with translations and indexes by Whitley Stokes. 2 vols. (d'un très haut intérêt pour les spécialistes). — Lady Burton's edition of her husband's Arabian Nights, translated literally from the Arabic, prepared for household reading by Justin H. M. Carthy, 6 vols. — Thorold Rogers, A history of agriculture and prices in England from the year after the Oxford Parliament, 1259, to the commencement of the Continental War (1793), compiled entirerely from original and contemporaneous records, vols. V a. VI, 1583-1702. (Suite de ce grand ouvrage où se sont glissées quelques erreurs inévitables, mais où il y a tant de faits et de détails importants). — Driver, Men of the Bible, Isaiah, his life and times, and the writings which bear his name (claire et judicieuse esquisse de deux cents pages, qui ne néglige d'ailleurs aucun des ouvrages sur la question). — Mr. Benjamin (Lawley). — Illustrations to the fables of Bidpai (J. Jacobs). — Baines's « Lancashire » (Round). — Robert of Gloucester (Cooke). — Literary gossip (publications et réimpressions de la Société Shelley ; paraîtront prochainement dans la collection des « Great Writers » une Vie d'Emerson par M. Garnett et une Vie de Gœthe, par M. J. Sime ; un monument va être élevé à Théodore Körner, près de Karlsbad, à Pirkhammer où il séjourna en 1811 ; M. Francis Parkman aurait informé la Société historique du Massachusetts qu'on a découvert en France un grand nombre de papiers réunis par Levis, le second de Moncalm, et formant onze volumes). — W. de G. Birch, Catalogue of seals in the departement of mss. in the British Museum, vol. I. (utile). — Recent discoveries as Amorgos.

Literarisches Centralblatt, n° 20, 12 mai 1888 : Diefenbach, Die luther. Kanzel, Beitr. zur Gesch. der Religion, Politik u. Cultur im XVII Jahrhundert (écrit « au service de l'ultramontanisme et dans la manière de Janssen ; est plus circonspect et plus fin »). — Specht, Gastmäler u. Trinkgelage bei den Deutschen. (Habilement fait). — Acta natio-

nis germanicae univers. Bononiensis p. p. FRIEDLAENDER et MALAGOLA. — Encyclop. der neueren Geschichte, Liefer. 21-30. — KRONES, Moritz von Kaiserfeld, sein Leben u. Wirken als Beitrag zur Staatsgesch. Oesterreichs 1848-1884. (Serait bon, s'il était moins gros.) — FASTENRATH, Figures de l'Allemagne contemporaine (attachant). — BRADKE, Beiträge zur Kenntniss der vorhistor. Entwickl. unseres Sprachstammes (en somme, beaucoup de méprises et d'hypothèses téméraires). — Ed. ZARNCKE, Der Einfluss der griechischen Literatur auf die Entwickl. der römischen Prosa. (Jugement indépendant et de larges vues.) — M. ENGELHARDT, Die latein. Conjugation nach den Ergebn. der Sprachvergl. dargestellt. (Cp. *Revue crit.*, n° 2, art. 14.) — VON DER HELLEN, Gœthe's Antheil an Lavater's physiognom. Fragmenten (intéressant, fin, exact). — Gœthe-Jahrbuch, p. p. GEIGER. IX. — O. SCHWEBEL, Tod und ewiges Leben im deutschen Altertum. (Manqué au point de vue scientifique.) — DIERKS, Houdon's Leben u. Werke, eine kunsthistor. Studie. (Petit livre qui mérite l'attention.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 18, 5 mai 1888 : THOMASIUS, Christi Person und Werk. II. — J. ROTH, Aus trüber Zeit, Bilder aus der Geschichte des Hermannstädter ev. Capitels 1600-1607. — PFLEIDERER, Zur Lösung der platon. Frage (Schultess ; comp. le présent art. de la *Revue critique)*. — CHAMBERLAIN, The language, mythology a. geographical nomenclature of Japan viewed, in the light of Aino Studies (Grube). — EGENOLFF, Die orthoepischen Stücke der byzantinischen Literatur (Hiller : bon). — BIRT, Zwei politische Satiren des alten Rom, ein Beitrag zur Geschichte der Satire (Marx : traite, en somme, des rapports de Claudien avec Lucilius et Juvenal ; très habilement écrit). — J. BAECHTOLD, Geschichte der deutschen Literatur in der Schweiz, 1re et 2e livraisons (Seemüller : très bon travail dont on souhaitera le prompt achèvement). — Lettere inedite di Giacomo Leopardi p. p. COSTA, BENEDETTUCCI et ANTONA-TRAVERSI (Wiese : intéressant). — LESSER, Erzbischof Poppo von Trier, 1016-1047, zur Gesch. des deutschen Episkopats vor Ausbruch des Investiturstreites. (Ladewig : méritoire). — Das Buch Weinsberg, Kölner Denkwürdigkeiten aus dem XVI Jahrhundert p. p. HÖHLBAUM, II. (Von Below : très importante publication, et fort soignée.) — F. GRÜNTHER, der Harz in Geschichts-Cultur-und Landschaftsbildern geschildert (Zimmermann). — BÖHME, Gesch. des Tanzes in Deutschland (Roetke). — FITTING, Die Anfänge der Rechtsschule zu Bologna (Leonhard). — Annonce où en sont les grands dictionnaires allemands. Rien de nouveau en ce qui concerne le « Deutsches Wörterbuch » des frères Grimm ; depuis un an, Hildebrand, pour G, Heyne, pour R, et Wülcker, pour W, n'ont rien livré ; Lexer, chargé du P, a donné une 3e livraison qui va jusqu'à « Pressvergehen ». Pour le Schweizerisches Idiotikon », Staub et Tobler se sont adjoint en 1886 R. Schoch et en 1887 Bruppacher. Le Dict. étymol. de Kluge est arrivé à sa 4e édition, et, dans cette édition, à la 3e livraison qui se termine au mot « Hitte ». — Mort de M. de Miklouho-Maclay, décédé à Saint-Pétersbourg, à l'âge de 42 ans. (Voir sur le célèbre voyageur russe l'art. de M. G. Monod dans la « Nouvelle Revue » du 15 novembre 1882 et le n° 2 de l'année 1883, du « Bulletin » du cercle Saint-Simon). — Le numéro contient une longue réplique de quatre pages, tirée à part (pratique à recommander aux auteurs qui, sans se soucier du peu d'espace dont nous disposons, nous envoient de longues lettres en réponse aux articles de la *Revue critique)* ; cette réplique est de M. MAUÉ qui proteste contre le compte-rendu de son « Praefetus fabrum » ; l'auteur du compte-rendu, M. Joh. SCHMIDT, répond, dans l'avant-dernière page de la « Litteraturzeitung », à M. Maué.

— N° 19, 12 mai 1888 : Thierschs Leben hrsg. v. Wigand. — von Schmidt, Begriff und Sitz der Seele. — Witte, das Wesen der Seele und die Natur der geistigen Vorgänge im Lichte der Philosophie seit Kant. (Glogau.) — Lupus, die Stadt Syracus im Altertum. (Fabricius : utile, cp. *Revue critique*, 1887, n° 39, art. 20.) — Corpus eccles. latin. vol XVI. Poetae christiani minores, pars I (Marold ; cp. *Revue crit*. n° 15, art. 162). — Kelle, Die philosoph. Kunstausdrücke in Notkers Werken. (Roediger : recherches zélées et qui éclairent le sujet). — Kohut, Die deutsche Sapho (Minor : travail trop aisément fait sur Louise Karsch). — Ernest III, Herzog von Sachsen-Coburg-Gotha, aus meinem Leben und aus meiner Zeit, I Band (Heigel : tableau intéressant ; l'auteur est impartial et sincère). — Specht, Gastmäler und Trinkgelage bei den Deutschen von den ältesten Zeiten bis ins IX Jahrhundert (Heyne : livre d'amateur). — Baumann, Fernando Poo und die Bube, eine afrikanische Tropeninsel (Ruge). — Strzygowski, Cimabue und Rom. (Dehio : trop d'hypothèses). — R. Frank, Die Wolffsche Strafrechtsphilosophie und ihr Verhältnis zur criminalpolit. Aufklärung im XVIII Jahrhundert. (Loening : très recommandable.) — Joh. Lange, Nomenclator Florae Danicae. — P. Hirschfeld, Leipzigs Grossindustrie und Grosshandel in ihrer Culturbedeutung. — Feistmantel, die Theecultur in Britisch. Ostindien. — Die russische Garde im Kriege 1877-1878. — *Mitteilungen :* cours de l'Université de Prague et de celle d'Innsbruck. — La société historique de la Hanse ne tiendra pas, à cause de la maladie de l'empereur, sa réunion annuelle de la Pentecôte. — MM. Fr. Muncker et Jaro Pawel préparent une édition historique-critique des odes de Klopstock qui paraîtra à la fin de cette année, à Stuttgart, chez Göschen, avec l'apparat critique le plus complet, en deux volumes : prix de la souscription, 8 mark. — MM. L. Geiger, B. A. Wagner et Ellinger se sont réunis pour publier à la librairie Paetel, de Berlin, une collection de réimpressions berlinoises ou « Berliner Neudrucke » ; le premier volume de la collection renfermera le « Kleyner feyner Almanach » de Nicolai et le deuxième, les articles de Lessing dans la Gazette de Voss (1748-1755) ; d'autres volumes comprendront la « Wolklingende lustige Paucke von 100 sinnreichen Scherzgedichten » de Nic. Peucker et les « Musen und Grazien in der Mark » de F. W. A. Schmidt. — Le « Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung » de K. Goedeke sera continué. — Dans le n° 108 de l'« Allgemeine Zeitung » H. Holstein appelle l'attention sur un ms. important trouvé à l'Université d'Upsal ; le ms. est écrit entièrement de la main de Wimpfeling. — La Société pour l'histoire et l'archéologie de la Westphalie commence une collection de « sources et recherches pour l'histoire, la culture et la littérature de la Westphalie » ; le premier volume, qui vient de paraître, renferme les satires de Daniel de « Soest qui vivait au xvi^e siècle, il est édité par M. F. Jostes chez Schöningh, à Paderborn. (XII et 404 p. 8 mark). — *Erklärung :* Roediger proteste contre les procédés de Socin qui, dans son livre « Schriftsprache und Dialecte im Deutschen » l'a copié presque littéralement, sans citer son nom.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Vingt-deuxième année 4 juin 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 837, 19 mai 1888 : GOLTON, The character and times of Thomas Cromwell, a sixteenth century criticism. (Gairdner : beaucoup d'étude et des pensées originales, mais quelques jugements à modifier et certaines lacunes.) — Alex. ROBERTS, Greek the language of Christ and his apostles. (Drummond : la question a déjà été jugée, mais elle méritait d'être examinée à nouveau, et en somme l'auteur a montré que le grec était plus employé en Palestine qu'on le l'avait cru jusqu'ici.) — In and about America : POWLES, The land of the Pink Pearl on recollections of life in the Bahamas ; AUBERTIN, A fight with distances, the States, the Hawaiian Islands, British Columbia, Cuba, the Bahamas. — NICHOLSON, A treatise on money and essays on present monetary problems. — Current litterature : Ch. M. YONGE, Hannah More; KÖRTING, Grundriss der Geschichte der Englischen Litteratur. (Des méprises, surtout dans les jugements; mais peu d'erreurs matérielles.) — CONRAD, Ein Pessimist als Dichter, Thackeray. (Un homme entièrement dénué d'humour et ne sachant pas ce qu'est l'humour, a entrepris de juger un des plus grands humoristes de tous les temps ; « a ludicrous and disastrous failure ».) — French jottings. (Faisons observer, en passant, au docte recueil que M. Caro n'est plus de ce monde.) — The allusion to Shakspeare wanted in 1659. (Furnivall.) — The Beech and the Aryans. (Sayce.) — The Timaeus of Plato, p. p. ARCHER HIND. (Richards : digne de la réputation de Cambridge, clair, méthodique, soigné, un des meilleurs parmi ces travaux sur Platon qui sont sortis en assez grand nombre de Cambridge.) — WADE, Comparative philology. (Peu satisfaisant.) — BLACKIE, A dictionary of placenames. — The Egypt Exploration Fund. — Taratha and Babia. (Neubauer et Sayce.)

The Athenaeum, n° 3160, 19 mai 1888 : STEPNIAK, The Russian peasantry, their agrarian condition, social life and religion, 2 vols. — The Old Bamboo-Hewer's story, the earliest of the Japanese romances, transl. with observ. a. notes, by DICKINS. — Ch. M. YONGE, Hannah More. (Etude intéressante sur cette femme de lettres, qui mourut en 1833 et qui connut Johnson et Garrick.) — Th. MOMMSEN, Römisches Staatsrecht, Band III. Abtheil. I. (Long art. sur cet important ouvrage, cp. *Revue crit.*, n° 8, art. 78.) — Local history. — John Gibson Lockhart. — Robert of Gloucester. (Wright.) — Old book-covers. (Weale.) — Egyptian transliteration : lettre de M. Maspero : « Les procédés que j'ai employés pour transcrire les noms propres, sont scientifiques ; l'auteur de l'art. (sur la traduction anglaise du dernier volume de M. M.) a formé son jugement sur ces sujets avec un peu de précipitation, et s'est aventuré sur un terrain qu'il ne pouvait pas connaître aussi bien que les hommes du métier ».) — Literary gossip. (Annonce la publication très prochaine du 1er vol. des « documents historiques concernant la principauté de Monaco depuis le XVe siècle » par M. SAIGE. — D'après un récent art. de M. Eug. RITTER dans la « Gazette de Lausanne », M. Victor CHERBULIEZ se rattacherait par sa parenté à J.-J. Rousseau dont il va donner la biographie ; sa quartaïeule était cousine au premier degré du grand-père de Rousseau. — M. BÖHLAU a calculé que le libraire Cotta, de 1795 à 1865, a payé à Gœthe 233,969 florins et aux héritiers du poète, 270,944 florins.) — Greek terra-cottas. (Torr.) — Richard Burbage as a sea monster. (Halliwell-Philipps.) — Allusions to Shakspeare in translations of old French novels. (J.-J. Jusserand : il s'agit de la trad. anglaise, par J.-B. de « Zélotyde, histoire galante » de Le Pays, et notre collaborateur cite un passage où l'on trouve une liste de héros et d'héroïnes de Sidney, de Jonson et de Shakspeare.)

Literarisches Centralblatt, n° 21, 19 mai 1888 : Mirbt, Die Stellung Augustins's in der Public. des Gregor. Kirchenstreites (travail pénible, et qui apprend peu de chose). — Brunner, die vier Grossmeister der Aufklärungs-Theologie, Herder, Paulus, Schleiermacher, Strauss (tout à fait sans valeur). — Sigwart, Die Impersonalien. — W. Scherer, Poetik (livre de grande valeur, quoique en beaucoup de points très contestable). — Von Hellwald, die menschliche Familie nach ihrer Entsteh. u. natürl. Entwick. I Liefer. — Neumann, Griech. Geschichtsschreiber u. Geschichtsquellen im XII Jahrh. (Très bon travail; voir l'art. de la *Revue critique*, dans le présent numéro.) — Klopp, der Fall des Hauses Stuart u. die Succession des Hauses Hannover. XIV Band. 1711-1714. (Enfin! L'ouvrage est terminé, et avouons que l'auteur a tout fait pour ennuyer le lecteur). — Brunner, Die Politik Landgraf Wilhelms VIII von Hessen vor u. nach dem Ausbruche des siebenj. Kriegs. (Nouveaux détails.) — Mariotti, die polit. Weisheit des Fürsten von Bismarck u. des Grafen Cavour, übers. von M. Bernardi. 2 vols. (Bizarre.) — Berg (van den), Le Hadramout et les colonies arabes dans l'Archipel indien (une foule de détails neufs et intéressants qui donnent à ce livre une très haute valeur). — Hruza, Ueber das lege agere pro tutela. — Ed. Engel, die Aussprache des griechischen, ein Schnitt in einen Schulzopf (cp. *Revue critique*, 1887, n° 14, art. 72). — Volkmann, Gottfried Bernhardy, zur Erinn. an sein Leben u. Wirken. — Scribonii Largi compositiones, ed. Helmreich (édition qui nous donne enfin l'ouvrage de S. L.; des centaines de passages où le texte primitif est rétabli). — H. Schneegans, Laute u. Lautentwick. des sicilian. Dialektes (soigné et habilement fait). — V. Wlislocki, Märchen u. Sagen der transsilvan. Zigeuner. (Bon recueil.) — Emm. Cosquin, contes populaires de Lorraine. (Ouvrage capital; le seul recueil du même genre où les remarques soient si soignées, détaillées, abondantes et pourtant sobres; cp. *Revue crit.* n° 22, art. 243.) — Ebe, Die Spät-Renaissance, Kunstgesch. der europ. Länder von der Mitte des XVI bis zum Ende des XVIII Jahrh. (L'auteur n'a rien de l'historien, et son sujet l'écrase.) — Nouvelles : appel aux amis et élèves de Jules Zacher pour lui élever un monument dans le cimetière de Halle.

Deutsche Literaturzeitung, n° 20, 19 mai 1888 : Delitzsch, Neuer Commentar über die Genesis (Nowack). — Euthymii Zigabeni commentarius in XIV epistolas Sancti Pauli et VII cathol. p. p. Calogeras, I. — Ragnisco, Un autografo del Cardinale Bessarione; G. Zabarella. il Filosofo. (Schultze). — Bezzenberger, Ueber die Sprache der preuss. Letten. (Wolter; cp. *Revue crit.* n° 18, art. 192). — Asturias monumental, epigrafica y diplomatica, p. p. Vigil. I. et II. (Hübner : publication très soignée et intéressante). — Titz, Deutsche Gedichte, p. p. L. H. Fischer, (Bolte : très bonne publication). — H. Schneegans, Laute u. Lautentwickel des sicil. Dialektes, (Gaspary : excellent). — von Eicken, Geschichte u. System der mittelalterlichen Weltanschauung (Bernheim : livre qu'il faut saluer comme un évènement). — Nogueira, Villegaignon. (Marcks : livre d'un Brésilien, qui vit en Allemagne; semble peu digéré). — Eckardt, Ferd. David. u. die Familie Mendelssohn. Bartholdy. — Illustrirtes Forst-und Jagdlexikon, p. p. H. Fürst. I.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 24 Vingt-deuxième année 11 juin 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 838, 26 mai 1888 : INGRAM, A history of political economy. (Kirkup : à lire.) — MARKHAM, The fighting Veres, lives of sir Francis Vere and of sir Horace Vere, baron Vere of Tilbury. (Lee : étude biographique soignée et où l'on trouvera le seul récit satisfaisant des évènements principaux entre 1588 et 1603 ; sir Francis Vere a été le plus grand des généraux d'Elisabeth.) — Mme E. GERARD, The Land begond the Forest. (Minchin : deux volumes sur la Transylvanie, mais les lacunes et les inexactitudes prouvent que l'auteur n'est pas un guide sûr.) — Recent theology. (Entre autres, MACDUFF, St. Paul in Athens ; JENNINGS, A Manual of Church History, I ; FARRAR, Solomon, his life and times, etc.) — Notes and news. (Il vient de se fonder une « Gipsy Lore Society » : président, M. Leland ; vice-président, M. Crofton ; membres, archiduc Joseph de Hongrie, sir Richard Burton, Paul Bataillard, Alex. Paspati, etc. ; la société publiera une revue trimestrielle ; le premier numéro paraîtra en juillet. — On va publier, en deux volumes, le cartulaire de l'abbaye de Winchcombe. — M. MAC GREGOR a mis sous presse une histoire de Glasgow.) — University jottings. (MM. HOLLAND et J. A. SYMONDS représenteront Oxford aux fêtes de Bologne.) — A poem by Hoccleve. (Skeat.) — The date of Thomas Cromwell's birth. (Gairdner.) — The codex Amiatinus. (Corssen.) — Sophocle, Antigone, p. p. SEMITELOS. Athenes, Perris. (Campbell : recommandable, mais trop de truismes mêlés à de fines remarques et trop de conjectures inadmissibles.) — The Finnic origin of the Aryans. (Woods.) — The ideology of the Aryan languages. (T. de Lacouperie.) — « Taratha » and « Babia ». (W. Robertson Smith.)

The Athenaeum, n° 3161, 26 mai 1888 : J. H. OVERTON and Eliz. WORDSWORTH, Christopher Wordsworth, bishop of Lincoln. — ELWORTHY, West Somerset wordbook, a glossary of dialectal a. archaic words a. phrases used in West Somerset a. East Devonshire ; DARLINGTON, The folkspeech of South Cheshire ; PARISH a. SHAW, A diction. of the kentish dialect a. provincialisms in use of the county of Kent. — Rev. BRIDGETT, Life of John Fisher, bishop of Rochester, cardinal and martyr under Henry VIII. (Trop de digressions sur les matières de foi, mais fait avec soin et exactitude). — Henry JAMES, Partial portraits. (Essais qu'on lira avec intérêt et plaisir ; le critique est à tous égards le jumeau du nouvelliste). — Minor philological literature : H. BENTLEY, Dict. a grammar of the Kongo language, as spoken at San Salvador ; JASTROW, The dict. of the Targumim, the Talmud. Babbi a. Yerushalmi a. the Midrashic literature ; DOSSON, Quinte Curce, sa vie et son œuvre. (Monographie très complète et de fort grande valeur). — Geoffrey Chaucer a. William de Beauchamp. (Selby). — The Gnostics and their remains (W. A. Wright). — The book sales of 1887 (Slater). — The condemnation of Rosmini's doctrines. (Bonghi.) — Literary gossip : (Legs de 3,000 livres, par le général SMYTHE, à l'académie royale de Dublin pour l'encouragement et l'avancement de la langue irlandaise par des publications de livres, des secours donnés aux maîtres, etc. — Publication du 1er volume de la « correspondance de Pierre le Grand », 402 lettres, de 1688 à 1708. — Prochaine apparition de l'édition des Gâthâs par M. MILLS, de New-York et de la fin du « Römisches Staatsrecht », de Mommsen). — Three ancient cities on the coast of Asia Minor (Bent).

Literarisches Centralblatt, n° 22, 26 mai 1888 : BARTELS, die Glaubenslehre der evangel. luther Bekenntnisse. — STERN (E. v.), Xenophon's Hellenika u. die bötische Geschichtsüberlieferung (l'auteur ne donne pas la preuve de son dire, et les minces matériaux qu'il apporte, si in-

téressants qu'ils soient, ne suffiraient d'ailleurs en aucun cas à sa démonstration). — FALCKENHEINER, Philipp der Grossmüthige im Bauernkriege (de nouveaux détails sur cet épisode, surtout sur la bataille de Frankenhausen). — WIERZBOWSKI, Vincent Laureo, évêque de Mondovi, nonce apostol. en Pologne, 1574-1578. (Les lettres de Laureo, écrites en italien, éclairent l'histoire intérieure de la Pologne et celle de la diplomatie catholique; elles vont du 5 février 1574 au 1er novembre 1578; l'auteur doit publier prochainement une biographie de l'archevêque Uchanski et une étude sur les tentatives que fit l'empereur Maximilien pour obtenir la couronne de Pologne). — KARGE, Die russisch-österreichische Allianz von 1746 und ihre Vorgeschichte, nach russ. u. österr. Quellen (arrive à des résultats contraires à ceux de Droysen). — K. OLDENBERG, Der russische Nihilismus (exact et pénétrant). — CLEMEN, Erinnerungen an Sicilien (banalités, inexactitudes, et même plagiat, sans doute inconscient, de O. Hartwig). — TELONI, Crestomatia assira con paradigmi grammatici, I. (Travail fait avec soin et jugement). — REITZENSTEIN, Verrianische Forschungen. (« Écarte des vues erronées, ouvre de nouveaux points de vue, assure et élargit la connaissance des sources, donne de précieuses contributions à la critique comme à l'intelligence de gloses nombreuses »). — De NOLHAC, Érasme en Italie. (Belle étude sur un épisode important de la vie d'Érasme, contient beaucoup de choses neuves et intéressantes, et la façon dont ces choses sont exposées, est excellente; cp. *Revue critique*, n° 5, art. 49). — DONCIEUX, un jésuite homme de lettres au XVIIe siècle, le père Bonhours (livre attachant). — Daniel von Soest, p. p. JOSTES (édition remarquable et introd. excellente). — L. HIRZEL, Gœthe's Beziehungen zu Zürich (intéressant). — BERTHEAU, Gœthe u. seine Bezieh. zur Schweiz. Baumwollen-Industrie, nebst dem Nachweis dass unter Frau Susanna... Frau Barbara Schulthess von Zürich zu verstehen sei (hypothèse satisfaisante). — GROSS, Gœthe's Werther in Frankreich (un peu superficiel). — Schiller, die Räuber, p. p. J. NEUBAUER (rien de neuf). — Denkmäler griech. u. röm. Sculptur p. p. BRUCKMANN, Liefer. 3 u. 4.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 21, 26 mai 1888 : KELLER, Die Gegenreform in Westfalen u. am Niederrhein, II. 1585-1609 (Kolde.) — MANTEGAZZA, Die Kunst glücklich zu sein (Ziegler : prêche la santé morale.) — PREYER, Naturforschung u. Schule ; FLACH, die Einheitsschule der Zukunft ; LEONHARD, die Einheitsschule ; VIEWEGER, das Einheitsgymnasium ; Schriften des deutschen Einheitsschulvereins, I-II ; MAHRENHOLTZ, Gymnasium, Realschule ; Einheitsschule. (Sallwürk. — Athenaei Naucratitae Dipnosophistarum libri XV rec. KAIBEL, Vol. I, 1-5; vol. II, 6-9. (Spiro : conjectures en nombre infini, la plupart convaincantes, toutes élégantes et instructives.) — W. BRAUNE, Gotische Grammatik, 3e édit. (Roediger : très utile.) — Urkundenbuch des Stiftes und der Stadt Hameln bis 1407 p. p. MEINARDUS. (P. Zimmermann.) — BUCHTA, der Sudan unter ägyptischer Herrschaft. (Ruge : beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes, sauf dans la dernière partie qui s'arrête malheureusement à janvier 1885, chute de Khartoum : à remarquer surtout les lettres de Lupton-Bey et d'Emin pacha.) — De GUBERNATIS, peregrinazioni indiane. (Oldenberg : 3e volume, écrit avec charme, mais qui ne renferme que des impressions de touriste, rapidement recueillies et des échanges de politesses avec les employés anglais et les notabilités indigènes.) — GURLITT, Geschichte des Barockstiles, des Rococo und des Klassicismus, Lief. 4-20. (Orth : intéressant.) — BRUNNER, Deutsche Rechtsgesch. I. (K. Lehmann : très bon, très sûr, servira de base aux recherches de l'avenir.) — Un officier d'infanterie, l'officier allemand, son rôle dans la nation, étude militaire et sociale

(bien fait, et impartial; mais l'auteur a tort de croire que « les officiers allemands ont complètement changé de manière depuis 1870 ; au contraire; dans aucune armée on n'a travaillé aussi infatigablement que dans l'armée allemande, et aucune n'est plus éloignée de l'orgueil et de la présomption »). — Société archéologique de Berlin, séance du 1er mai. — Cours de l'université de Vienne. — Le gouvernement bavarois, de même que le gouvernement badois, a fait don aux archives du Reichsland, à Strasbourg, d'un grand nombre de documents et pièces qui concernent l'histoire de l'Alsace. — M. K. Schottmüller est parti pour Rome, avec une mission du gouvernement prussien, pour faire des recherches dans les archives du Vatican. — Mort du prof. Bertheau, âgé de 76 ans, à Gœttingue.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 19, 12 mai 1888 : Zielinski, Die Gliederung der altattischen Komödie. (2e art.) — Aristotelis Œconomica, p. p. Susemihl. (Busse.) — Æneide, VII Buch p. p. Gebhardi, u. Mahn ; P. Virgilii Maronis opera rec. Lejard. (Zingerle : l'édition de Lejard n'est pas tout à fait au courant.) — Jezierski, De universis P. Ovidii Nasonis epistulis Heroidum et singillatim de Sapphus ad Phaonem epistula. (De Vries : ne paraît pas avoir été mûrement étudié.) —Novem Vitae sanctorum metricae, ex cod. sæc. IX-XII p. p. Harster. (Landgraf : bienvenu.) — Aurès, Rapport sur une public. de M. J. Oppert. (Winckler : résultats et méthode que le critique n'approuve pas.) — Der Grammatiker Dios (A. Ludwich.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 9, 1er mai 1888 : Dalton, Verfassungsgeschichte der evangel. luther. Kirche in Russland. (Von Bulmerincq : attachant.) — Maschke, Der Freiheitsprocess im klassischen Altertum. (Ubbelohde ; beaucoup de faiblesse : ce travail est un « travail de dilettante de la pire espèce », un « travail de bousilleur », Dilettantenarbeit, Pfuscherarbeit. — Edm. Hugues, Les synodes du Désert, actes et règlements des synodes nationaux et provinciaux tenus au Désert de France 1715-1793. 3 vols. (Schott : une des mines les plus abondantes pour l'histoire du protestantisme français au xviiie siècle; résout définitivement un des problèmes les plus intéressants de cette histoire : l'organisation ecclésiastique; est comme un livre de famille pour les protestants français.)

Theologische Literaturzeitung, n° 9, 5 mai 1888 : Thom. Friedrich, Tempel und Palast Salomo's, Denkmäler phönikischer Kunst, Reconstruction, Exegese der Bauberichte, mit Grundrissen u. Perspectiven. (Budde : beaucoup de choses à prendre et à apprendre.) — Wahle, das Evangelium nach Johannes ausgelegt. (Holtzmann.) — Steck, derKoran, Vortrag. (A. Müller : habilement fait, avec calme et jugement.) — Laendertz, Melchior Hofmann ; Linden, Melchior Hofmann, ein Prophet der Wiedertäufer. (Kattenbusch.) — Leop. Schuster, Johann Kepler und die grossen kirchlichen Streitfragen seiner Zeit, eine Kepler-Studie. (Reusch : ouvrage en trois chapitres où il y a de bonnes choses.) — Zur Geschichte der älteren Exegese : Brambach, Gottfried Wilhelm Leibniz Verfasser der Histoire de Bileam. (2e art. de E. Ranke : « l'Histoire de Bileam, dissertation de mince étendue, peut être regardée comme la bienvenue; c'est un témoignage parlant du riche et profond esprit de son auteur ».) — Holsten, Ist die Theologie Wissenschaft ? — Majunke, Geschichte des Culturkampfes in Preussen-Deutschland, II-IX Liefer.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 25 Vingt-deuxième année 18 juin 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 839, 2 juin 1888 : John Rhys, Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by Celtic heathendom. (Bradley.) — H. Drummond, Tropical Africa. (Keane.) — La Commedia di Dante Alighieri col commento inedito di Stephano Talice di Ricaldone, p. p. Promis e Negroni. (Balzani : 2e édit. d'un commentaire qui est d'importance secondaire, mais qui mérite l'attention parce que Talice a vécu au xve siècle et que, s'il procède de Benvenuto da Imola, il ajoute son propre stock d'érudition classique.) — Some classical books : The history of the Achaean league, as contained in the remains of Polybius, p. p. Capes; Inge, Society in Rome under the Caesars : fait trop vite; Burn, Roman literature in relation to Roman art : l'exécution ne répond pas au plan; Lucian's dialogues, p. p. H. Williams; Jennings, Chronological tables; A. Schmidt, Handbuch der griech. Chronologie; Kiepert, Manuel de géogr. anciennne; Steinwender, Die röm. Bürgerschaft in ihrem Verhältnis zum Heere. — Notes and news : annonce la publication prochaine des « Letters and memorials » de l'archevêque Trenchet d'une biographie du général Sir Charles Macgregor.) — The origin of the University of Oxford in 1167. (Rashdall.) — Thomas Cromwell. (John Philipps.) — « The history of political economy ». (Ingram.) — Ladd, Elements of physiological psychology, a treatise of the activities a. nature of the mind from the phys. a. experim. point of view. (J. Sully.) — Finnic goat-names. (Rob. Brown.) — Egypt Exploration Fund : the statue of King Raian and the lion of Bagdad. (Llewellyn Griffith.) — « Taratha » and « Babia » (Sayce.)

The Athenaeum, n° 3162, 2 juin 1888 : The British army, by the author of « Greater Britain ». — Paton, Down the islands, a voyage to the Caribbeas. — Mme Dunglas Home, D. D. Home, his life and mission. — Oriental mss. — « The gnostics and their remains » (Nutt et J. Jacob.) — A Colchester Hebrew deed. (Newbauer.) — Literary gossip. (Mort de M. Snodgrass, qui avait publié « Heine's wit, wisdom and pathos »; prochaine édition des œuvres de Thomas Campion, un des poètes les plus distingués du siècle d'Elisabeth; nouvelle édition de la « Vie de Milton », de Johnson, par M. Firth.)

Literarisches Centralblatt, n° 23, 2 juin 1888 : Schuster, Johann Kepler u. die grossen Kirchl. Streitfragen seiner Zeit. (intéressant). — Lasch, das Erwachen u. die Entwickel. der histor. Kritik im Mittelalter, vom VI-XI. Jahrh. (utile). — O. Weber, die Quadrupel-Allianz vom Jahre 1718 (cp. *Revue crit.* n° 2, art. 19). — Stadelmann, Preussens Könige in ihrer Thätigkeit für die Landescultur, IV. Friedrich Wilhelm, 1797-1807. — Dansk Biografisk Lexicon, p. p. Bricker, I-II. (Bon recueil qui commence, art. de grande valeur). — H. Moser, Durch Central-Asien, Reiseschilderungen, autor. deutsche Ausgabe. — G. d'Eichthal, la langue grecque (cp. *Revue crit.* n° 8, art. 74). — Diodori bibliotheca histor. p. p. Vogel, I. (Louable). — Heikel, De praeparationis evangelicae Eusebii edendae ratione : (recherches menées avec zèle et succès). — Herhold, latein. Wort = und Gedankenschatz. (Livre d'un homme qui a peut-être appris le latin, mais qui ne le comprend pas). — Roget, An introd. to Old French (reste au-dessous des travaux allemands et français). — Dante, die Hölle, metr. übertr. von C. Bertrand (trad. poétique, sans licences poétiques ; à continuer). — Pakscher, Die Chronol. der Gedichte Petrarca's (cp. *Revue crit.* n° 4, art. 34). — Tolhausen, Neues span. deutsches u. deutsch-span. Wörterbuch I. Span. deutsch. (Très clair et très abondant). — A. Schönbach, Ueber Lesen u. Bildung (beaucoup de choses neuves dites en une langue soignée et sans phraséologie). — Le 20 mai est mort à Lingby,

près Copenhague, l'écrivain danois et ancien professeur à l'Université de Kiel, MOLBECH, dans sa 67ᵉ année.

Deutsche Literaturzeitung, nº 22, 2 juin 1888 : Vorträge der theolog. Conferenz zu Giessen : HEINRICI, die Forsch. über die Paulin. Briefe ; W. HERRMANN, der Begriff der Offenbarung ; K. MÜLLER, Bericht über gegenw. Stand der Forschung auf dem Gebiet der vorreform. Zeit. (Sieffert.) — GRISEBACH, Edita und inedita Schopenhaueriana. (Rud. Lehmann.) — Max SPIRGATIS, Verzeichnis der Pariser Universität von 1464 und die darin aufgeführten Handschriften-und Pergamenthändler. (G. Kaufmann : il faut louer l'heureuse attention de l'auteur et sa sagacité qui a surmonté tous les obstacles.) — Demosthenis de corona oratio, p. p. J. H. LIPSIUS. (Keil : 2ᵉ édition qui, comme la première, sera utile.) — OESTERIEN, Komik und Humor bei Horaz, III. die Episteln. (Schenkl : beaucoup de choses nouvelles.) — E. COMBES, profils et types de la littérature allemande. (A. Schönbach : « inspiré par une haine fanatique contre le peuple allemand ; pour l'auteur, la littérature allemande n'est qu'un affreux mélange de manque de goût, de grossièreté, d'ennui et d'imitation des modèles étrangers ;... jugements de seconde main, et souvent étroits. ») — G. RICHTER, Annalen der deutschen Geschichte im Mittelalter, II, 2, p. p. KOHL. (Holder-Egger : très bien fait.) — HOLLÄNDER, Strassburg im franz. Kriege 1552. (Marcks : très probant ; Strasbourg « repoussa en 1552, avec une prévoyance sage et réfléchie, l'approche de Henri II. ») — FICKER, Die Darstell. der Apostel in der altchristl. Kunst. (Kraus : travail solide.) — LIELL, die Darstell. der allersel. Jungfrau u. Gottesgebärerin Maria auf den Kunstdenkm. der Katakomben. (Kraus.) — Palingenesia juris civilis, p. p. O. LENEL, fasc. I-III. — WEISSENBORN, Gerbert, Beiträge zur Kenntniss der Mathematik des Mittelalters. (Curtze : prétend prouver que presque tout ce qui porte le nom de Gerbert, n'est pas de Gerbert ; livre plein d' « assertions étranges ») — EHEBERG, Agrarische Zustände in Italien.

Theologische Litteraturzeitung, nº 10, 19 mai 1888 : Commodiani carmina, p. p. DOMBART. (Krüger : très grand soin.) — FELTEN, Robert Grosseteste, Bischof von Lincoln. (K. Müller : biographie faite d'après les sources.) — HOOP-SCHEFFER, Gesch. der Reform. in den Niederlanden bis 1531, deutsch von GERLACH. (Kolde : le seul ouvrage scientifique sur le sujet, sur la réforme dans la Hollande entière.) — ROSSETTI, De spiritu Societatis Jesu. — LEDDERHOSE, Leben u. Lieder der Gräfin v. Zinzendorf. — FRANCK, G. L. Kosegarten (bonne biographie).

Revue de Belgique, 5ᵉ livraison, 15 mai 1888 : L. PARMENTIER, L'évolution de la linguistique jusqu'à Fr. Bopp. — POTVIN, Les Evangiles de la virginité. — *Essais et notices :* Louis FRANCK, L'Homunculus de Robert Hamerling. — E. de LAVELEYE, La Macédoine. (Tel est le titre d'un livre, paru à l'imprimerie centrale de Philippopoli, où M. Ofeikoff étudie à fond tous les éléments ethnographiques de la Macédoine ; ce livre « est un vrai trésor d'érudition, il est indispensable à quiconque voudra se renseigner sur la situation actuelle dans la péninsule des Balkans ».) — L. DURAND, La question eucharistique, simplifiée et élucidée. (Küntziger : réfutation tout à fait nouvelle du dogme de la transsubstantiation.)

Depuis le mois de mai, le dîner mensuel de la *Revue Critique* a lieu au restaurant Marguery. Le prochain dîner auquel nous invitons nos collaborateurs et amis, aura lieu le lundi 2 juillet.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

C. SALLUSTII CRISPI OPERA

SALLUSTE

CONJURATION DE CATILINA

TEXTE LATIN

AVEC

UN COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF ET UNE INTRODUCTION

PAR

F. ANTOINE
Professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.

R. LALLIER
Ancien maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

Un volume in-8, broché.. 6 fr.

(Collection d'éditions savantes).

C. LENIENT
Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

LA

COMÉDIE EN FRANCE

AU XVIII[e] SIÈCLE

Deux volumes in-16, brochés.................................. 7 fr.

(Bibliothèque variée. 1[re] série).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 26 Vingt-deuxième année 25 juin 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 20, 19 mai 1888 : Jean Psichari, Zur Entstehung der neugriechischen Schriftsprache, III. (Fin de cette réponse à un article paru le 6 août 1887. Comme on le voit, la « Wochenschrift » ne s'est décidée que bien tard et avec mauvaise grâce à publier cette réponse ; encore l'a-t-elle donnée en trois tronçons, et non dans des numéros successifs. Psichari observe avec raison que son critique, M. Chatzidakis, aurait dû se servir à son égard d'un langage plus modéré, et eût bien mieux fait de ne pas prodiguer son talent en polémiques inutiles. Mais M. Chatzidakis avait pris pour un document de la plus haute antiquité une innocente chanson populaire qui, d'après les « Essais » de Psichari, remontait tout au plus au XVII[e] siècle. *Inde iræ* Dans son article, il reproche à Psichari de n'avoir pas fait usage d'une inscription *importante* du recueil de Newton ; or, ce document était étranger à la question, car Psichari prouve dans sa réponse que M. Chatzidakis ne cite pas le livre de visu et n'a pas lu l'inscription en entier. Le ton dédaigneux et hautain de M. Chatzidakis était donc assez déplacé, et, c'est, pensons-nous, ce que la « Wochenschrift » a voulu marquer elle-même dans la note du n° 17 qui semble s'adresser surtout au savant athénien). — Zielinski, die Gliederung der altattischen Komödie (Bachmann : fin de l'art. ; Z. « n'a pas réussi à enchaîner le Protée de la comédie attique, mais il n'a pas désespéré de la solution du problème, et il faut lui en savoir gré »). — Hippenstiel, De Graec. trag. principum fabularum nominibus (H. Müller : intéressant et profond). Kalkoff, De codicibus epitomes Harpocrationeae (Hilgard : résultats à approuver complètement). — Groesst, Quatenus Silius Italicus a Vergilio pendere videatur (Zingerle : soigné et méthodique, rendra de bons services). — Weltkarte des Castorius, genannt die Peutingersche Tafel, in den Farben des Originals hrsg. v. K. Miller, I Heft. (Très long art. de G. Hirschfeld : « l'auteur déploie un zèle louable, mais avant de se mettre à cette tâche gigantesque d'un commentaire de P., il a encore beaucoup à apprendre »).

— N° 21, 26 mai 1888 : Autenrieth, Wörterbuch zu den homer. Gedichten, für Schüler, 5[e] édit. (Cauer : fait d'après un principe excellent, mais qui est manqué dans l'exécution). — Schoemann, De Etymologici Magni fontibus, II. De Zenobii praeter commentarium rhematici Apolloniani scriptis verisimilia. (H. Lewy : très instructif.) — Matthias, Zu alten Grammatikern. (H. Lewy : très intéressant.) — Roellig. Quae ratio inter Photii et Suidae lexica intercedat. (Hilgard : clair et en somme très estimable.) — Pseudolus, rec. Goetz. (Sonnenschein : très soigné et très au courant). — Guichon de Grandpont, Ovidius nauticus (Assmann : petit livre sans prétention, imprimé à Brest, où l'auteur, fonctionnaire supérieur de la marine, a réuni sans critique tous les passages d'Ovide relatifs à la mer et à la navigation). — Corpus script. eccles. latin. vol. XVI. poetae christ. minores. I (Engelbrecht). — Münch, Vermischte Aufsätze über Unterricht. (Paulsen). — Zu Horaz' c. IV, 2. Iullus auf Inschriften. — Société archéologique de Berlin (séance de mai).

— N° 22, 2 juin 1888 : Programme aus Deutschland. — Stein, Die Erkenntnisstheorie der Stoa, II. (Wendland.) — Maritius, des Hypsikles Schrift Anaphorikos nach Ueberlieferung und Inhalt kritisch überliefert. (Œhmischen : très recommandable.) — C. Julii Caesaris comment. de bello Gallico p. p. Legouez. (R. Schneider : « rien de nouveau pour les lecteurs allemands. ») — Taciti dialogus de oratoribus 1-27 übers. von John. (Walter : très soigné.) — Hygini liber de munitionibus castrorum, p. p. Domaszewski.

(Gemoll : cp. *Revue crit.*, n° 11, art. 118.) — Alfr. von GUTSCHMID, Geschichte Irans u. seiner Nachbarländer von Alexander dem Grossen bis zum Untergange der Arsaciden, mit einem Vorwort von Th. NÖLDEKE. (Th. Justi : très méritoire, très soigné, fait avec grand succès.) — HUBER, Lateinische Schulgrammatik, I. Formenlehre. (Hellwig : n'est pas fait avec tout le soin désirable.) — Etrusk. Inschrift von Vetulonia. (Deecke.) — Zu Plautus. (Seyffert.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 10, 15 mai 1888 : BEZZENBERGER, Ueber die Sprache der preussischen Letten (Bielenstein : « nouveau don précieux »; cp. *Revue crit.*, n° 18, art. 192). — MERGUET, Lexicon zu Cicero, II, 1-8. (Rohde : « conseiller et indispensable fondement pour les recherches grammaticales; à compter parmi les plus importantes publications philologiques de notre siècle. ») — M. MAYER, Die Giganten und Titanen in der antiken Kunst. (Kuhnert) : « des matériaux immenses, et en partie recueillis avec beaucoup de peine; l'expression n'a pas toujours la réserve qu'on serait en droit d'attendre d'une grande œuvre, qui n'est pas écrite pour le moment »; cp. un prochain art. de la *Revue crit.)* — Das Leben König Sigmunds von Eberhard Windecke, übers. von HAGEN. (Reifferscheid : traduction d'un livre d'histoire qui n'existe que dans des mss. du XV^e et du XVII^e siècle; mais le livre déçoit toute attente, et partout où l'auteur de l'art. a pu comparer la traduction avec les ms., il l'a trouvée superficielle et infidèle; on s'étonne qu'elle ait été accueillie dans la collection des « Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit. ») — M^me L. SCHNEIDER, Geschichte der niederländischen Literatur mit Benutzung der hinterlassenen Arbeit von F. v. HELLWALD, verfasst u. durch Proben veranschaulicht. (E. Martin : quelques critiques à faire, mais on sait bien que les lecteurs de la collection où paraît ce volume, « tiennent plus à une aimable exposition qu'à un tableau tout à fait exact de la recherche scientifique. » — Le n° 6 des **Nachrichten von der Kœnigl. Gesellschaft der Wissenschaften aus der G. A. Universitæt zu Gœttingen** contient un art. de Fr. WIESELER : Die bildlichen Darstellungen des jugendlichen und unbärtigen Aesculap.

Theologische Literaturzeitung, n° 11, 2 juin 1888 : Neuere Schriften von P. de LAGARDE : Mittheilungen, I et II; Probe einer neuen Ausg. der latein. Uebersetz. des Alten Test.; Novae psalterii graeci editionis specimen. (Nestle.) — SEBÖK, Die syr. Uebersetz. der zwölf kleinen Propheten u. ihr Verhältnis zu dem massoret. Text u. zu den aelt. Uebersetz. namentl. den LXX u. dem Targum. (Baethgen : du soin, du jugement, l'exactitude laisse à désirer.) — HEBBEKYNCK, De auctoritate historica libri Danielis necnon de interpretatione vaticinii LXX hebdomadum. (Budde.) — Römische Quartalschrift für christl. Alterthumskunde u. Kirchengesch. I^er Jahrg., 4 fasc. (Ficker.) — KÖSTLIN, Gesch. des christl. Gottesdientes, ein Handbuch. (Spitta.)

Forschungen zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte, 1^er volume, 1^re moitié, 1888 : KOSER, Umschau auf dem Gebiete der brandenburgisch-preussischen Geschichtsforschung (p. 1-56, excellent article d'ensemble, et fort attachant). — SCHMOLLER, Das brandenburgisch-preussische Innungswesen von 1640-1806, hauptsächlich die Reform unter Friedrich Wilhelm I. (Premier article.) — Chronica Marchionum Brandenburgensium, nach einer Handschrift der Trierer Stadtbibliothek und den Excerpten des Pulkawa herausgegeben u. erläutert von G. SELLO (p. 111-180). — H. LANDWEHR, Die kirchlichen Zustände der Mark unter dem Grossen Kurfürsten. (p. 182-224.) — KOSER, Die Briefe Voltaires über seine Uebersiedelung nach Preussen, 1750. (Ces lettres ont rapport à la venue de Voltaire en Prusse. Il fallait que le poète, gentilhomme ordinaire de Louis XV, obtînt la permission de

son roi. Les lettres ont été trouvées au ministère des affaires étrangères à Paris, parmi les rapports du représentant de la France à la cour de Prusse, le ministre plénipotentiaire Lord Tyrconnell. On remarquera dans une lettre du marquis de Puyzieulx à Tyrconnell, ce mot sur Louis XV : « Sa Majesté a pensé que, si elle laissait aller un académicien que quelques-uns de ses ouvrages rendent célèbre, elle n'avait rien d'ailleurs à regretter à ce sacrifice. » Une autre lettre, de Tyrconnell à Puyzieulx, parle avec détail de l'affaire Abraham Hirschel : « Le roi de Prusse est furieux. Je me suis toujours bien douté, que si l'ostentation l'a fait prendre (Voltaire), ses licences le feraient chasser, car c'est un homme qui, pour gagner un écu, commettra toujours le roi de Prusse, quand il en trouvera occasion. Il est bien malheureux avec autant d'esprit, d'avoir aussi peu de jugement et de conduite. ») — A. Naudé, Aus ungedruckten Memoiren der Brüder Friedrichs des Grossen, die Entstehung des siebenjährigen Krieges und der General von Winterfeldt. (p. 231-269.) — Otto Hermann, Ueber Parolebücher und Notizcalender aus dem siebenjährigen Kriege. p. 271-279). — Mamroth, Die Luxussteuer in Preussen von 1810-1814. (p. 281-299.) — H. von Treitschke, Der Herzog von Cumberland u. das hannoversche Staatsgrundgesetz von 1833. (p. 301-309). — Neue Erscheinungen : Zeitschriftenschau (Holtze et Koser).

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXXI, 3e livraison : Waltzing, Les inscriptions relatives aux Collegia fabrum tignariorum de Rome et d'Ostie. — Thil-Lorrain, Analyse raisonnée de l'oraison funèbre du prince de Condé. — P. Thomas, Note sur un passage de la IVe Pythique de Pindare, v. 283. (Il faut traduire « Il refuse à la calomnie le concours de sa voix brillante ».) — Cumont, Une correction au texte d'Eunape, à propos de la fin des mystères d'Eleusis. — *Comptes-rendus :* Thévenin, Textes relatifs aux institutions privées et publiques aux époques mérovingienne et carolingienne, Inst. privées. (Pirenne : très bon recueil qui rendra des services; il appartient à une excellente collection qui « sera pour la France ce qu'est pour l'Allemagne la série des tirés à part in-8o des Monumenta Germaniae » et dont la *Revue* rendra compte prochainement.) — Bondurand, L'éducation carolingienne, le Manuel de Dhuoda. (Pirenne : cp. *Revue crit.*, no 18, art. 195.) — Karl Grün, Contes. (Thil-Lorrain.) — Homeri Iliadis Carmina, p. p. Van Leeuwen et Mendes da Costa. Pars prior, carm. I-XII. (Keelhoff : œuvre à recommander à tous ceux qui s'occupent de la langue d'Homère, quoiqu'il ne soit pas encore possible de la juger en détail.) — Chrestomathie française, première partie, classes inférieures, prose et poésie, Appendice, p. p. Ch. Michel et P. Thomas. (Gantrelle : « Mérite d'être hautement approuvé ».) — Windisch, Ueber die Verbalformen mit dem Charakter R. (Long art. de L. Parmentier; cp. *Revue critique*, no 17, art. 178.) — Ohlert, Rätsel und Gesellschaftsspiele der alten Griechen. (Gittée : ouvrage très curieux sur la vie intime des Grecs; l'auteur a « voulu réunir les jeux de mots, énigmes et proverbes éparpillés dans la littérature grecque, et détermine la place occupée par l'énigme dans la vie des Grecs en général ».)

Depuis le mois de mai, le dîner mensuel de la *Revue Critique* a lieu au restaurant Marguery. Le prochain dîner auquel nous invitons nos collaborateurs et amis, aura lieu le lundi 2 juillet.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXVI).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXVI

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1888

ANNÉE 1888

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

	art.	pages
AAGARD, La France et l'Écosse, 1536-1560 (E. Beauvois.). .	363	90
Abbeville et ses écoles.	541	382
Aboda Zara, p. p. STARCK (R. Duval.).	492	308
Abou-Hanifa, Les longues histoires, p. p. GUIRGASS (H. Derenbourg.).	347	61
Adgar, Légendes de la Vierge, p. p. NEUHAUS (A. Thomas.).	343	52
Agen et sa vie au XVI[e] siècle.	431	205
Albany (comtesse d').	313	10
Aleandro le Jeune.	553	398
Alembert (d'), Œuvres et corresp. inédites, p. p. Ch. HENRY (L. Brunel.).	434	208
Alexandrie (l'ancienne.)	570	419
Amerbach (Lettres des).	523	350
Antistius, Relation d'un petit voyage de Montpellier à Milhau (T. de L.).	392	141
ANTONA TRAVERSI, Lettres de la comtesse d'Albany et d'Ugo Foscolo (Ch. J.).	313	10
— Léopardi et sa famille.	564	408
— Dernières lettres de Jacopo Ortis	581	429
ARDENNE (d') DE TIZAC, Vital d'Audiguier (T. de L.). . . .	379	124
Aristote et sa Politique.	592	448
— Et sa Poétique.	610	486
ARNAUD, L'abbé d'Aubignac (T. de L.).	486	293
ARNDT, Paléographie latine, I et II (A. Baudouin.).	522	349
Asclépius, Commentaire, p. p. HAYDUCK (L. Herr.).	369	101
At de Mons, p. p. W. BERNHARD (A. Thomas.).	345	55
Aubais (Le marquis d').	343	142
Audiguier (Vital d').	379	124

	art.	pages
AULARD, Les orateurs de la Législative et de la Convention (A. Chuquet.)	380	126
Ausone, trad. par CORPET (P. A. L.)	353	70
Auzias March, Œuvres. (Am. Pagès.)	359	379
BAEDEKER, Grèce (Sal. Reinach.)	321	22
BAER, Venise et les Hohenstaufen (Ch. Pfister.)	400	159
BARET (Eug.), Sidoine Apollinaire, traduction (P. A. L.)	353	70
BARGÈS, Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan (Houdas)	308	2
Barlaam (le moine)	598	456
Barthélemy, Papiers, p. p. KAULEK, II. (A. Chuquet.)	383	129
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, L'Inde anglaise (A. Barth.)	422	193
Baschet (Armand)	314	13
Baudin (L'amiral)	453	245
BAUMGARTNER, Gœthe, sa vie et ses œuvres (A. Chuquet.)	507	325
BAYE (de), Études archéologiques (A. de Barthélemy.)	396	153
BEAUDOUIN (Ed.), La participation des hommes libres au jugement dans le droit franc (P. Viollet.)	572	421
Beaumarchais	475	268
BEAUSSIRE, Les principes du droit (F. Picavet.)	346	56
Bembo, ses Motti	496	318
Beni-Zeiyan (les)	308	2
BERGER (H.), La géographie des Ioniens (A. Hauvette.)	348	65
Bernard de Saintes	584	433
BERNHARD (B.), Recherches sur l'histoire de Ribauvillé (A. C.)	552	397
BERNHARD (W.), Édit. d'At de Mons	345	55
Bertran de Born, p. p. A. THOMAS (L. Clédat.)	399	157
BERTRAND (A.), Science et psychologie (F. Picavet.)	567	414
Bestiaire (le) de Guillaume le Clerc	576	425
BETTELHEIM, Beaumarchais (E. Lintilhac.)	475	268
BEZOLD, La caverne des trésors (R. Duval.)	514	333
BIAGI, Les catalogues des bibliothèques, trad. par JEWETT (A. Giry.)	377	321
Bibliographie Lipsienne (T. de L.)	446	232
BIRKLEIN, L'infinitif substantif (Ch. Cucuel.)	479	281
Bitche	525	352
BLANCHARD, Édit. de l'Aulularia de Plaute (P. Lejay.)	425	199
Boeckh, Le gouvernement des Athéniens, 3e édit., p. p. M. FRAENKEL (B. Haussoullier.)	334	44
Boétie (la)	623	510
Bonaventure des Périers, Lexique de sa langue, p. p. FRANCK et CHENEVIÈRE (T. de L.)	402	160
BONNEFON, La Béotie (T. de L.)	623	510
BONNEVILLE DE MARSANGY, Journal d'un volontaire de 1791 (A. Chuquet.)	582	432
BONNIER, Les noms propres de personnes dans la région de		

	art.	pages
Douai (L. C.)	609	485
Bouhours (Le père.)	394	144
Bouquet, Points obscurs et nouveaux de la vie de Corneille (A. Delboulle.)	463	259
Bourbon l'Archambault et son château	328	35
Brachet et Dussouchet, Cours supérieur de grammaire française (A. Delboulle.)	353	77
Bradke, La race indo-européenne et la science du langage (V. H.)	591	448
Bradley, Dictionnaire des miniaturistes, I et II (Ω.)	529	357
Bréal (et Person), Grammaire latine (A. Delboulle.)	494	312
— Réédition de l'étude de Littré « Comment les mots changent de sens ». (G. P.)	566	411
Brissaud, Histoire des expressions populaires relatives à la physiologie et à la médecine (D.)	368	98
Broussillon (de) et Farcy, Sigillographie des seigneurs de Laval (A. de Barthélemy.)	459	255
Bruchmann, Études psychologiques de linguistique (V. Henry.)	438	213
Brugmann, Le genre dans les langues indo-européennes (V. H.)	546	389
Brückner, Comment la Russie devint européenne (L. Leger.)	433	207
Brugsch, Religion et mythologie des anciens Égyptiens (G. Maspero.)	590	445
Brune (Le maréchal) et son assassinat	386	131
Brunetière, Le roman naturaliste ; Études critiques sur l'histoire de la littérature française ; Histoire et littérature (E. Lintilhac.)	625-627	513
Brunn et Bruckmann, Monuments de la sculpture grecque et romaine, I (Sal. Reinach.)	332	43
Budé, Lettres adressées à Turettini (T. de L.)	600	462
Buffon, Œuvres choisies, p. p. Hémon (A. Delboulle.)	312	8
Burdeau (A)., Trad. de Schopenhauer, Le monde comme volonté et représentation, I. (Ancien Herr.)	366	96
Campori et Solerti, Louis, Lucrèce et Léonore d'Este (P. de Nolhac.)	389	139
Carlyle, Culte des héros, trad. par Izoulet (L. Marillier.)	406	166
Carrau, La conscience (F. Picavet.)	543	383
— La Philosophie religieuse en Angleterre (F. Picavet.)	544	383
Cartier (Jacques.)	462	258
Catulle	612	490
César (Jules), pendant la guerre civile	520	341
César, p. p. Prammer (E. Thomas.)	337	46
Charles VIII en Italie	361	88
Chenevière, Lexique de la langue de Bon. des Périers (T.		

	art.	pages
de L.)	402	160
CHEVALIER (Ul.), Répertoire des sources historiques du moyen âge, V. (T. de L.)	360	86
CHILLY (de), L'espionnage (A. Chuquet.)	608	485
Chivré (les)	413	180
Chroniques de Bâle, III, p. p. VISCHER (R.)	411	177
CIAN, Les Motti de Bembo (P. N.)	496	318
Cicéron, Caton l'Ancien et Lelius, p. p. SCHICHE (E. Thomas.)	340	46
— Discours choisis, p. p. NOHL (E. Thomas.)	341	46
CLARETIE (Leo), Florian (F. Hémion.)	580	429
COMMUNAY, Les grands négociants bordelais au XVII[e] siècle (T. de L.)	419	187
— Édition des Lettres de Jean-Paul de Lescun	461	257
CONSTANTINIDIS, Coutchouc Mechmet ou 1821 en Chypre (Em. Legrand.)	435	210
Corneille, points obscurs de sa vie	463	259
— Et la poétique d'Aristote	610	486
Cornelius Nepos, p. p. WEIDNER (E. Thomas.)	338	46
CORPET, Trad. d'Ausone (P. A. L.)	353	70
COSNEAU, Le connétable de Richémont (J. Kaulek.)	372	110
CREIZENACH, Le plus ancien prologue de Faust (A. Chuquet.)	500	321
Crinagoras, p. p. RUBENSOHN (Ch. Cucuel.)	594	450
Curély (général)	607	484
DA COSTA, Grammaire de la langue d'Homère	423	196
DARMESTETER (A.), La question de la réforme orthographique (A. Delboulle.)	602	474
DAVIDSON, Philippe-Auguste et Ingeburge (Ch. Pfister.)	613	491
DEBIDOUR, Villehardouin et Joinville (F. Hémon.)	579	428
DELABORDE (H. François), Charles VIII en Italie (P. de Nolhac.)	361	88
DELABORDE (Henri), Marc-Antoine Raimondi (P. de Nolhac.)	374	112
DESJARDINS (Alb.), Les sentiments moraux au XVI[e] siècle (A. Rebelliau.)	364	93
DIDOT et GRASSOREILLE, Le château de Bourbon l'Archambault (L. Farges.)	328	35
DONCIEUX, Le père Bouhours (F. Hémon.)	394	144
DREYFUS (Cam.), L'évolution des mondes et des sociétés (L. Herr.)	420	189
Droste-Hülshoff (Annette de.)	474	267
DROYSEN, Précis de la science de l'histoire, trad. par DORMOY (A. Lefranc.)	487	295
DUFAY, Armand Baschet et son œuvre (A. Lefranc.)	314	13

art. pages
DÜNTZER, Édition de la Camp. de France et du siège de Mayence (A. Chuquet.). 508 327
— du Voyage d'Italie (A. Chuquet.). 509 328
EBERT, Histoire générale de la littérature du moyen-âge III (A. Chuquet.). 534 571
EGGELING, Catalogue des manuscrits sanscrits de l'India Office (A. Barth.). 476 277
Enghien (duc d'). 451 241
ESCANDE, Hoche en Irlande (A. Chuquet.). 585 434
Eschine. 443 227
Espagne (Discours de M.), 3 janvier 1782, p. p. LÉOTARD, (T. de L.). 391 141
ESPAGNOLLE, L'origine du français, II (A. Delboulle.). . . . 426 200
ESPINAY (d'), La coutume de Touraine au XVe siècle. (A. Delboulle.). 484 290
Este (Louis, Lucrèce et Éléonore d'). 389 139
EUCKEN, La vie de l'esprit (L. Herr.). 408 168
FALB, La langue des Andes (V. Henry.) 531 361
FALGAIROLLE, Le marquis d'Aubais (T. de L.). 393 142
Farce (la), avant Molière. 390 140
Faust. 499-500 320
FAVRE (Jules), Édit. de Molière (F. Hémon.). 417 182
FELTEN, Robert Grosseteste, évêque de Lincoln. (G. Dalmeyda.) 410 174
Ferdinand I et son administration. 551 396
FISCH, Le substantif latin en o-onis (A. Baudouin.). . . . 611 489
FISCHER (A.), Le Cantique des Cantiques de Brun de Schonebeck (A. Chuquet.). 559 504
FISCHER (L.), Édit. des poésies allemandes de Titz. . . . 465 261
FLAMMERMONT, Lille et le Nord au moyen-âge (A. Giry.) . . 573 423
Florian. 580 429
FOERSTER (W.), Édit. de la Chanson de Roland. 342 51
Fortunat, trad. par Ch. NISARD (P. A. L.). 353 70
Foscolo (Ugo). 313 10
581 429
FOUCART, Campagne de Prusse, Iena (A. Chuquet.). 384 130
FRANCK (F.), Lexique de la langue de Bon. des Périers (T. de L.). 402 160
FRANCK (H.), G. L. Kosegarten (A. Chuquet.). 473 265
FRAENKEL (M.), 3e édit. du Gouvernement des Athéniens, de Boeckh (B. Haussoullier.). 334 44
FRITSCHE, Études sur Molière (G. P.). 178 426
FROITZHEIM, Lenz, Gœthe et Cléophe Fibich (A. Chuquet.). 502 322
— La période d'orage à Strasbourg (A. Chuquet.). 503 324
GACHON, Les états de Languedoc et l'édit de Béziers (P. Viol-

	art.	pages
let.)	432	206
GASTÉ, Les serments de Srasbourg (Ch. J.)	427	201
GAZIER, Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française (A. Chuquet.)	381	127
GEIGER (L.), Firlifimini et autres curiosa (A. Chuquet.)	471	265
— Annuaire de Gœthe, IX (A. Chuquet.)	497	319
— Gœthe et la Renaissance (A. Chuquet.)	498	319
GERTH, Grammaire grecque abrégée (Ch. C.)	351	70
GHERARDI, Consultes de la République de Florence (Perrens.)	310	6
GIRARD (Jules), trad. des Idylles de Théocrite (A. Croiset.)	548	392
GIROT (A.), Trad. de « La mimique et la physiognomonie » de PIDERIT. (L. Herr.)	315	15
GIRY, Les origines de la commune de Saint-Quentin (H. Pirenne.)	549	393
Gœthe (publication relatives à)	498-509	318
GOMPERZ, Fragments des tragiques grecs (H. Weil.)	518	338
Goudelin, Œuvres, p p. NOULET (T. de L.)	616	498
GREEN, Histoire du peuple anglais, p. p. Aug. et G. MONOD (A. Chuquet.)	436	212
GREYERZ (de), Muralt (A. C.)	526	353
GRIMAUX, Lavoisier (A. Chuquet.)	382	128
GROSS, Werther en France (A. Chuquet.)	506	325
Grosseteste (Robert.)	410	174
GRÜNENWALD, L'infinitif absolu à valeur restrictive en grec (Ch. Cucuel.)	478	280
Guide Joanne, Grèce	322	22
GUILLON, La France et l'Irlande pendant la Révolution, Hoche et Humbert (A. Chuquet.)	449	239
GUIRGASS, Édit. des Longues histoires d'Abou-Hanifa	347	61
HABASQUE, Comment Agen mangeait au temps des derniers Valois (T. de L.)	431	205
HAILLANT, Flore populaire des Vosges (Ch. J.)	545	384
HARLEZ (de), Deux traductions du mandchou (L. Feer)	306	1
HARTEL (de), Abrégé d'une grammaire des dialectes d'Homère et d'Hérodote (Ch. C.)	349	70
— Grammaire grecque de Curtius (Ch. C.)	352	70
HARTMAN, sur le texte de Xénophon (Alfred Jacob.)	323	24
Hartmann d'Aue et l'infinitif dans ses épopées	558	404
HARTMANN (Ed. de), Problèmes modernes (L. Herr.)	367	96
HAUSSOULLIER, Grèce, Athènes et ses environs (Sal. Reinach.)	322	22
HAYDUCK, Édit. du commentaire d'Asclépius (L. Herr.)	369	101
HELLEN (von der), Gœthe et les Fragments phys. de Lavater (A. Chuquet.)	505	324
HÉMON, Édit. des œuvres choisies de Buffon	312	8

art. pages

HENRY (Ch.), Œuvres et corresp. inédites d'Alembert (L. Brunel.). 434 208
Herder, Œuvres, XIII et XVI (Ch. J.). 447 234
— Et sa correspondance avec Nicolai. 470 264
HERMÈS, Catulle (A. Cartault.). 612 490
HEYDEMANN, Les collections parisiennes (Sal. Reinach.). . . 309 3
HIRZEL (L.), Gœthe et Zurich (A. Chuquet.). 504 374
HIRZEL et BERNAYS, Le jeune Gœthe, 2e édit. (A. Chuquet.). 501 322
HJELT, La Suède et l'étranger, après 1772 (E. Beauvois.). . 405 165
HOCHSCHILD, Désirée, reine de Suède (A. Chuquet.). 587 436
HOFFMANN, Correspondance de Herder et de Nicolai (A. Chuquet.). 470 264
Hogendorp (Van), Mémoires (A. Chuquet.). 452 242
HOLLENDER, Strasbourg et Henri II (R.). 537 375
Horace, p. p. WALTZ (Fr. Plessis.). 324 27
HOUSSAYE (H.), 1814 (A. Chuquet.). 525 353
HÜFFER, Annette de Droste Hülshoff et ses œuvres (A. Chuquet.). 474 267
Huygens, Œuvres complètes, I. Corresp. (T. de L.)..... 589 437
Hyde de Neuville, Mémoires et souvenirs (A. Chuquet.). 450 240
Ingeburge. 613 491
Institut archéologique allemand, Monuments antiques, I, 2 (Sal. Reinach.). 333 44
Irlande (l'), pendant la Révolution. 449 239
585 434
IRLE, La forteresse de Bitche (C.). 525 352
Isagoge (l') d'Adrien, p. p. GOESSLIN (A. Sabatier.). 409 173
ISAMBERT, Guide Joanne, Grèce. 322 22
IZOULET, Trad. du « Culte des héros » de Carlyle. (L. Marillier.). 406 106
JAHN, Offrandes et sacrifices dans les travaux des champs (A. Chuquet.). 556 402
JEWETT, Les catalogues des bibliothèques, trad. par BIAGI (A. Giry.) 377 321
Joanne (guide), Grèce. 322 22
Joinville. 579 428
JOUBERT (André), Les Chivré. — Histoire de Saint Denis d'Anjou. — Histoire de Menil et de ses seigneurs. — Le château de Ramfort de Gennes et de ses seigneurs (Louis Farges. 413-416 180
JOUAN DES LONGRAIS, Jacques Cartier (L. Gallois.). 462 258
JOURDAIN, Excursions hist. et philos. à travers le moyen-âge (A. Lefranc.). 371 107
JOVY, Prousteau et Thoynard (P. de Nolhac.). 577 426
JUNGHAHN, Études sur Thucydide (A. Croiset.) 569 418

	art.	pages
Jurien de La Gravière, La guerre de Chypre et la bataille de Lépante (H. de Grammont.)	362	90
— L'amiral Baudin (A. Chuquet.)	453	245
— L'amiral Roussin. (A. Chuquet.)	588	437
Kant, Critique de la raison pratique, trad. par Picavet (A. C.)	629	518
Karsch (Louise)	469	264
Kaulek, Public. du IIe vol. des Papiers de Barthélemy (A. Chuquet.)	383	129
Keelhoff, Trad. de la gramm. de la langue d'Homère, de Leeuwen et Da Costa	423	196
Keseberg, La religion dans Plaute et Térence (S. Dosson.)	397	156
Kleinpaul, La langue sans paroles (V. Henry.)	493	309
Kluge, Littérature allemande, trad. par Philippi (A. C.)	488	299
Koerting, Essais de philologie moderne (Ch. J.)	617	500
Koessling, Édit. de l'Isagoge d'Adrien (A. Sabatier.)	409	173
Kohut, La Sapho allemande, Louise Karsch (A. Chuquet.)	469	264
Koschwitz, Comment. des plus anciens monuments de la langue française (A. Thomas.)	344	53
Kosegarten (G. L.)	473	265
Krumbacher, Une spirante irrationnelle en grec (J. Psichari.)	532	364
La Chaussée et la comédie larmoyante	418	184
Lagrange, Physiologie des exercices du corps (L. Herr.)	329	36
La Hoguette, Lettres, p. p. Tamizey de Larroque (A. C.)	511	329
Lamprecht, Esquisses d'histoire rhénane (A. Lefranc.)	412	178
Landberg (de), Critica arabica (O. Houdas.)	357	81
Lange, Flore danoise (Ch. J.)	530	358
Lanson, Nivelle de La Chaussée et la comédie larmoyante (L. Brunel.)	418	184
Lavisse, Trois empereurs d'Allemagne (C.)	513	331
Lavoisier	382	128
Leeuwen et Da Costa, Grammaire de la langue d'Homère, trad. par Keelhoff (Em. Baudot)	423	196
Le Fort, Anciens membres de la Société d'hist. et d'arch. de Genève (T. de L.)	356	78
Lefranc, Histoire de Noyon et de ses institutions (H. Pirenne)	550	395
Lemaitre (Jules), Impression de théâtre, II (F. H.)	421	190
— Corneille et la poétique d'Aristote (F. Hémon.	610	486
Lenz, papiers dramatiques et Vêpres siciliennes	562	406
Leotard, public. du discours prononcé par M. Espagne le 3 janvier 1782 (T. de L.)	391	141
Lépante (bataille de)	362	90
Lescun (Jean-Paul de), Lettres p. p. Communay (T. de L.)	461	257
Levantini, Lucrezia Tornabuoni (P. N.)	326	34

	art.	pages
Levertin, La farce et les farceurs en France entre la Renaissance et Molière (E. Beauvois)	390	140
Liard, L'enseignement supérieur en France, I (F. Picavet).	528	356
Lieblein, Le commerce antique de la Mer-Rouge (G. Maspero)	387	133
Lille au moyen-âge	573	423
Lipse (Juste), bibliographie de ses œuvres	446	232
Lipsius, La procédure athénienne, de Meier et Schömann (A. Hauvette)	517	337
Littré, Comment les mots changent de sens, p. p. Bréal (G. P.)	566	411
Lods, Bernard de Saintes (A. Chuquet)	584	433
Lohenstein	550	402
Longo, Lucrèce (Ch. J.)	519	340
Lorraine illustrée (A. Chuquet)	488	297
Lossen, Lettres de Masius et de ses amis (P. de Nolhac)	622	509
Lucien Bonaparte (le prince) et sa famille (A. Chuquet)	586	435
Lysias, p. p. Weidner (Ch. Cucuel)	442	227
Mandalari, Le moine Barlaam (P. N.)	598	456
Mann, Le Bestiaire de Guillaume le Clerc (Le Clédat)	576	425
Manuce (Alde)	430	204
Martin (E.), Observations sur le roman de Renart (A. Bos).	483	285
	495	313
— Edit. du Voyage au bain spirituel, de Murner (A. Chuquet)	464	261
Masius, ses lettres à ses amis	622	509
Matthis, Les réformés du canton de Saarwerden (R.)	524	351
Mayer, Titans et géants (P. Decharme)	358	83
Meier et *Schömann*, La procédure athénienne	517	337
Menil et ses seigneurs	415	181
Mer Rouge (la) et son commerce	387	133
Merx, Chrestomathie targoumique (R. Duval)	490	305
Meulan et la Révolution française	606	482
Meyer, Turquie et Grèce (Sal. Reinach)	320	21
— (G.), Grammaire albanaise (V. Henry)	477	278
Michael, Le cérémonial des empereurs allemands (Ch. Pfister)	621	508
Millet, Études lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du dictionnaire de M. Godefroy (A. Delboulle)	615	496
Moeller, Traité des études historiques (Sal. Reinach)	444	228
Molière, p. p. Jules Favre (F. Hémon)	417	182
— Études sur lui	578	476
— Sa versification	365	95
Monceaux, Les proxénies grecques (B. Haussoullier)	441	224

	art.	pages
MONOD (Aug.). Trad. de l'Hist. du peuple anglais, de GREEN.	436	212
MONOD (G.), Bibliographie de l'histoire de France (A. Chuquet).	437	213
MOREL (Ch.), Genève et la colonie de Vienne (R. Cagnat).	481	283
MÜLLENHOFF, Antiquités allemandes, II (d'Arbois de Jubainville).	370	102
MÜLLER (C.), Lohenstein (A. Chuquet).	554	402
MÜLLER (H. J.), édition de Sénèque.	335	46
MÜNSTERBERG-MÜNCKENAU, L'infinitif dans les épopées de Hartmann d'Aue (A. Chuquet)	558	404
MÜNTZ (Eug.) Les collections des Médicis au xv^e siècle (P. de Nolhac)	373	112
Muralt.	526	353
Murner, Voyage au bain spirituel, p. p. E. MARTIN (A. Chuquet).	464	261
MUSAEUS, Pakourianos (Sal. Reinach).	595	451
NADROWSKI. Étymologie grecque et latine (V. Henry). . . .	439	221
NEGRONI, Un portrait de Dante (P. de Nolhac).	535	373
NELSON. Le droit hindou et la cour de Madras (A. Barth). .	455	249
NÉROUTSOS, L'ancienne Alexandrie (Salomon Reinach). . . .	570	419
NESTLE, Grammaire syriaque (R. Duval)	491	307
NEUBAUR, Poésies de jeunesse de Wernigke.	466	262
NEUHAUS, Edit des Légendes de la Vierge, d'Adgar . , ...	343	52
NEWMAN, La politique d'Aristote (A. Croiset).	592	448
NISARD (Ch.) Du Tillot (A. Chuquet).	624	512
— (Ch.). Traduction de Fortunat (P. A. L.).	353	70
NOCELLA, Les graffiti d'un corps de garde (R. Cagnat). . . .	457	254
NOHL, Edit. de Discours choisis de Cicéron.	341	46
NOLHAC (de), Le grec à Paris sous Louis XII (T. de L.) . .	311	8
— Les correspondants d'Alde Manuce (Fr. Plessis)	430	204
NOTOVICH, La liberté de la volonté (L. Herr).	316	15
NOULET, Edit. des œuvres de Goudelin (T. de L.).	616	498
Novalis.	472	265
NOVATI, La jeunesse de Salutati (P. N.).	460	256
NOVICOW, La politique internationale (Eug. d'Eichthal). .	354	72
Noyon et ses institutions.	550	395
Ovide, p. p. SEDLMAYER (E. Thomas).	339	46
PAOLI, Paléographie latine (A. Giry).	377	321
PAJOL, Les guerres sous Louis XV, V (C.).	512	330
Pakourianos.	595	451
PAULI, Études italiques, V (Louis Duvau).	521	347
PECZ, Les tropes des tragiques grecs (Th. Reinach)	456	253
Peiresc, ses lettres aux frères Dupuy.	599	456
PELÉ, Saint-Amand, 1788-1795 (A. Chuquet).	605	480

	art.	pages
Pélissier, Aleandro le Jeune (T. de L.).	553	398
Perwolf, Les Slaves et leurs relations réciproques (L. Leger).	403	162
Pétrarque et les Carrare.	536	374
Petrie, Voyage en Égypte (G. Maspero).	375	117
Pezzi, La langue grecque (Sal. Reinach).	601	473
Philippi, Trad. de la littérature allemande de Kluge (A. C.).	488	299
Philopon, Commentaire sur Aristote, p. p. Vitelli (L. Herr).	376	120
Picavet, L'histoire de la philosophie (A. C.).	628	518
— Nouv. trad. franç. de la Critique de la raison pratique (A. C.).	629	518
Piderit, La mimique et la physiognomonie, trad. par A. Girot (L. Herr)	315	15
Plaute, Aulularia, p. p. Blanchard (P. Lejay).	425	199
Pluzanski, Ce que les philosophes anciens ont pensé des astres (F. Picavet).	574	423
— Essai sur la philosophie de Duns Scot (F. Picavet). . . .	575	424
Poole, Catalogue des monnaies musulmanes de la Bodléienne (E. Drouin).	568	417
Port, La Vendée angevine (A. Chuquet).	448	236
Posse, La diplomatique des documents privés (H. Pirenne).	388	136
Prammer, Édit. de César.	337	46
Prarond, Les grandes écoles et le collège d'Abbeville (T. de L.).	541	380
Preyer, L'âme de l'enfant (Th. Reinach).	542	381
Probst. De climat et la formation de l'écorce terrestre (Sal. Reinach).	317	15
Promis, La passion du Christ (Em. Picot).	614	493
Prousteau (G.).	577	426
Proxénies (les) grecques.	441	224
Psichari, La phonétique des patois (V. Henry).	515	335
— Quelques phénomènes néo-grecs (V. Henry).	516	337
Raimondi (Marc Antoine).	374	112
Ramefort (château de).	416	182
Ratzel, Ethnographie, I et II (H. Gaidoz).	325	30
Renart (Roman de). 483 285	495	313
Représentation (la) *proportionnelle* (Th. Reinach).	330	37
Rethwisch, Le baron de Zedlitz (A. C.).	618	503
Ribauvillé, son histoire..	552	397
Richemont (Arthur de Bretagne).	372	110
Robiquet, Paris, la Ligue sous Henri III (L. Farges). . . .	603	476
Rocholl, Annexion de l'Alsace à la France (Ch. Pfister). .	485	291
Rodolphe d'Ems et son Alexandre.	556	403
Roland (Chanson de). p. p. W. Foerster (A. Thomas). .	342	51
Rosenthal, L'administration du Ferdinand I (R.). . . .	551	396

	art.	pages
ROSIÈRES (R.) La Révolution dans une petite ville (A. C.). .	606	482
ROTHAN, La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée (A. C.).	540	379
Roussin (L'amiral).	588	437
RUBENSOHN, Édit. de Crinagoras.	594	450
RÜMELIN, Le contrat du mandataire (E. C.).	620	507
SABBADINI, Le texte du De Officiis et les poésies pseudo-virgiliennes (P. Lejay).	480	281
SABERSKY, L'i parasite en provençal (L. C.).	596	453
Saint-Amand sous la Révolution.	605	480
Saint-Denis-d'Anjou.	414	180
Saint-Quentin, Sa commune.	549	393
Salutati, sa jeunesse.	460	256
Sceaux gascons du moyen-âge, I (A. L.).	401	160
SCHEINDLER, L'enseignement grammatical en grec (Ch. C.).	350	70
SEHICHE, Édit. du Caton l'Ancien et du Lelius de Cicéron (E. Thomas).	340	46
SCHMIDT (Er.), Le Faust primitif (A. Chuquet).	499	320
Schopenhauer, trad. par A. BURDEAU, I (Lucien Herr). . .	366	96
SCHREIBER, Les bas-reliefs du palais Grimani (Sal. Reinach).	547	390
SCHUBART, Vie et œuvres de Novalis (A. Chuquet).	472	265
SCHWAB, Le sacrifice dans l'Inde antique (S. Lévi).	331	41
Scot (Duns).	575	424
SEDLMAYER, Édit. d'Ovide.	339	46
Sénèque, p. p. H. J. MÜLLER (E. Thomas).	335	46
Sévigné (Mme de).	404	164
Sidoine Apollinaire, trad. par Eug. BARET (P. A. L.). . .	353	70
SIEBER et TEICHMANN, Lettres des Amerbach (P. de Nolhac).	523	350
SOLERTI, Louis Lucrèce et Léonore d'Este.	389	139
SOURIAU, La versification de Molière (A. Delboulle). . . .	366	95
SPIRGATIS, Liste des membres de l'Université de Paris (Ω). .	482	285
STARCK, Édit. d'Aboda Zara (R. Duval).	492	308
Starhemberg (Louis).	604	479
STEIN (H.) Un faux diplomate au XVIIe siècle (T. de L.). . .	327	34
— Bibliographie des Bibliographies (T. de L.).	318	18
— Inventaire sommaire des Tables des périodiques historiques en français (T. de L.).	319	18
STEIN (L.) La théorie de la connaissance chez les stoïciens (T. R.).	440	224
STERN (A.) Gœthe (A. Chuquet).	510	329
STERN (E. de), les Helléniques de Xénophon (A. Hauvette).	424	198
STOFFEL, Hist. de Jules César, guerre civile (Lacour-Gayet).	520	341
Stoïciens (les) et leur théorie de la connaissance.	440	224

	art.	pages
Strasbourg et Henri II.	137	375
Suphan, Édit. des Œuvres complètes de Herder, XIII et XVI (Ch. J.).	447	234
Tamizey de Larroque, Édit. des Lettres de La Hoguette (A. C.).	511	329
— Lettres de Peiresc aux frères Dupuy (L. Couture)	599	456
Théocrite, Idylles, trad. par J. Girard (A. Croiset). . . .	548	392
Thomas (A.), Édit. des poésies de Bertran de Born (L. Clédat).	399	157
Thomas (G.). Les révolut. polit. de Florence (Pélissier). . .	597	453
Thoumas, Le général Curély (A. Chuquet).	607	484
Thucydide.	569	418
Thürheim, Louis Starhemberg (A. Chuquet).	604	479
Tillot (Du).	624	512
Tite Live p. p. Zingerle (E. Thomas).	336	46
Titz, poésies allemandes, p. p. L. Fischer (A. Chuquet). .	465	261
Tornabuoni (Lucrezia).	326	34
Torrents, Les mss. catalans de la bibliothèque du roi d'Espagne (Am. Pagès).	538	377
Tournon (de), Notes sur l'invasion du Lyonnais en 1814 (A. Chuquet).	385	130
Trendelenburg.	395	146
Tschiedel, Questions relatives à Eschine (Ch, Cucuel). . .	443	227
Turrettini et ses correspondants.	600	462
Ulmann, Maximilien et la papauté (Ch. Pfister).	429	203
Vaglieri, Les deux légions adjutrix (R. Cagnat).	458	255
Vallery-Radot, Mme de Sévigné (F. Hémon).	404	164
Vardidis, Les chansons crétoises de Maître Jean et d'Alidakis (Em. Legrand).	445	230
Veeck, Les théories de Trendelenburg (L. Herr).	395	146
Vermeil de Conchard, L'assassinat du maréchal Brune (A. Chuquet).	386	131
Vetter, Chronique de la Société des peintres (A. Chuquet).	467	262
— Le Spectator, source des discours des peintres (A. Chuquet).	468	263
Viereck, Le grec officiel de la chancellerie romaine (H. W.).	619	505
Villehardouin.	579	428
Villot, Mœurs, coutumes et institutions des indigènes de l'Algérie (N. D. de Grammont).	454	246
Vischer (W.); Édit des *Chroniques de Bâle*, III (R.). . . .	411	177
Vitelli, Comment. de Philopon sur Aristote (L. Herr). . . .	376	120
Vœlkel, Changement de *l* en *u* (L. Duvau).	533	370
Waddington (Ch.), Le Parménide de Platon (F. Picavet). .	593	450
Waltz, Édition d'Horace.	324	27

	art.	pages
WARNATSCH, Le Mantel (A. Chuquet).	555	402
WEBER, Metaphysique, I (L. Herr).	407	168
WEIDNER, Édit de Cornélius Nepos.	338	46
— de Lysias.	422	227
WEINHOLD, Grammaire du moyen-haut-allemand, 2e édit. (A. Chuquet).	560	404
— Les femmes allemandes au moyen-âge (A. Chuquet). . .	561	405
— Papiers dramatiques de Lenz (A. Chuquet).	562	406
— Les Vêpres siciliennes de Lenz (A. Chuquet).	563	408
WELSCHINGER, Le duc d'Enghien (A. Chuquet).	451	241
Wernigke, Poésies de jeunesse, p. p. NEUBAUR (A. Chuquet).	466	262
Werther en France.	506	325
WHITE, Les quatre Évangiles (A. Sabatier).	398	156
WIEGAND, La bataille d'Argentorat (R.).	428	202
WLASSAK, La procédure formulaire chez les Romains, I (E. Cuq).	359	85
Xénophon et ses Helléniques.	424	198
— Son texte.	323	24
ZANDER, Le chant des Saliens (V. H.).	571	421
ZARDO, Pétrarque et les Carrare (P. de Nolhac).	536	374
Zedlitz (le baron de).	618	503
ZEISSBERG (de), L'archiduc Charles et Hohenlohe-Kirchberg (A. Chuquet).	582	431
ZINGERLE (A.), Édit. de Tite-Live.	336	46
ZINGERLE (O.), Les sources de l'Alexandre de Rodolphe d'Ems (A. Chuquet).	556	403

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

Langues et littératures orientales.

Aboda Zara, p. p. STARCK (R. Duval.).	492	308
Abou-Hanifa, Les longues histoires, p. p. GUIRGASS (H. Derenbourg.).	347	61
BARGÈS, Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan (Houdas.).	308	2
BEZOLD, La caverne des trésors (R. Duval.).	514	333
BRUGSCH, Religion et mythologie des anciens Égyptiens (G. Maspero.).	590	445
EGGELING, Catalogue des manuscrits sanscrits de l'India Office (A. Barth.).	476	277
HARLEZ, Deux traductions du mandchou (L. Feer.).	306	1

	art.	pages
Landberg (de), Critica arabica (O. Houdas.).	357	81
Lieblein, Le commerce antique de la mer Rouge (G. Maspero.)	387	133
Merx, Chrestomathie targoumique (R. Duval.).	490	305
Nelson, Le droit hindou et la Cour de Madras (A. Barth.).	455	249
Nestle, Grammaire syriaque (R. Duval.).	491	307
Petrie, Voyage en Égypte (G. Maspero.).	375	117
Schwab, Le sacrifice dans l'Inde antique (S. Lévi.). . . .	331	41

Langue et littérature grecque.

Asclépius, Commentaire, p. p. Hayduck (L. Herr.). . .	369	101
Birklein, L'infinitif substantif (Ch. Cucuel.).	479	281
Crinagoras, p. p. Rubensohn (Ch. Cucuel.).	594	450
Gerth, Grammaire grecque abrégée (Ch. C.).	351	70
Gomperz, Fragments des tragiques grecs (H. Weil.). . . .	518	338
Grünenwald, L'infinitif absolu à valeur restrictive en grec (Ch. Cucuel.).	478	280
Hartel (de), Abrégé d'une grammaire des dialectes d'Homère et d'Hérodote (Ch. C.).	349	70
— Grammaire grecque de Curtius (Ch. C.).	352	70
Hartman, Sur le texte de Xénophon (Alfred Jacob.). . . .	323	24
Junghahn, Études sur Thucydide (A. Croiset.).	569	418
Leeuwen et Da Costa, Grammaire de la langue d'Homère, trad. par Keelhoff (Em. Baudat.).	423	196
Lysias, p. p. Weidner (Ch. Cucuel.).	442	227
Mayer, Titans et Géants (P. Decharme.)	358	83
Newman, La Politique d'Aristote (A. Croiset.).	592	448
Nolhac (de), Le grec à Paris sous Louis XII (T. de L.). .	311	8
Pecz, Les tropes des tragiques grecs (Th. Reinach.).	456	253
Pezzi, La langue grecque (Sal. Reinach.).	601	473
Philopon, Comment. sur Aristote, p. p. Vitelli (L. Herr.).	376	120
Psichari, Quelques phénomènes néo-grecs (V. Henry.). . .	516	337
Scheindler, L'enseignement grammatical en grec (Ch. C.).	350	70
Stern (E. de), Les Helléniques de Xénophon (A. Hauvette.).	424	198
Théocrite, Idylles, trad. par J. Girard (A. Croiset.). . . .	548	392
Tschiedel, Questions relatives à Eschine (Ch. Cucuel.). . .	443	227
Vardidis, Les chansons crétoises de maître Jean et d'Alidakis (Em. Legrand.)	445	230
Viereck, Le grec officiel de la chancellerie romaine (H. W.)	619	505
Waddington (Ch.), Le Parménide de Platon (F. Picavet.). .	593	450

art. pages

Langue et littérature latine.

Ausone, trad. par Corpet (P. A. L.). 353 70
Bréal et Person, Grammaire latine (A. Delboulle.). . . . 494 312
César, p. p. Prammer (E. Thomas.). 337 46
Cicéron, Lelius et Caton l'Ancien, p. p. Schiche (E. Thomas.). 340 46
— Discours choisis, p. p. Nohl (E. Thomas.). 341 46
Cornélius Nepos, p. p. Weidner (E. Thomas.). 338 46
Ebert, Histoire générale de la littérature du moyen âge III (A. Chuquet.). 534 571
Fortunat, trad. par Ch. Nisard (P. A. L.). 353 70
Hermès, Catulle (A. Cartault.). 612 490
Horace, p. p. Waltz (Fr. Plessis.). 324 27
Keseberg, La religion dans Plaute et Térence (S. Dosson.). 397 156
Longo, Lucrèce (Ch. J.). 519 340
Ovide, p. p. Sedlmayer (E. Thomas.). 339 46
Plaute, Aulularia, p. p. Blanchard (P. Lejay.). 425 199
Sabbadini, Le texte du De Officiis et les poésies pseudo-virgiliennes (P. Lejay.). 480 281
Sénèque, p. p. H. J. Müller (E. Thomas.). 335 46
Sidoine Apollinaire, trad. par Eug. Baret (P. A. L.). . . 353 70
Tite Live, p. p. Zingerle (E. Thomas.). 336 46
Zander, Le Chant des Saliens (V. H.). 571 421

Langue et littérature française du moyen-âge.

Adgar, Légendes de la Vierge, p. p. Neuhaus (A. Thomas.) 343 52
At de Mons, p. p. W. Bernhard (A. Thomas.) 345 55
Bertran de Born, p. p. A. Thomas (L. Clédat.) 399 157
Bonnier, Les noms propres de personnes dans la région de Douai (L. C.). 609 485
Debidour, Villehardouin et Joinville (F. Hémon.). 579 428
Espagnolle, L'origine du français, II (A. Delboulle.). . . . 426 200
Gasté, Les serments de Strasbourg (Ch. J.). 427 201
Koschwitz, Comment. des plus anciens monuments de la langue française (A. Thomas.). 344 53
Mann, Le Bestiaire de Guillaume le Clerc (L. Clédat.). . . 576 425
Martin (E.), Observations sur le Roman de Renart (A. Bos). 483 285
495 313
Millet, Études lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du Dictionnaire de M. Godefroy

art. pages
(A. Delboulle.) 615 496
Roland (Chanson de), p. p. W. FOERSTER (A. Thomas.) . . 342 51
SABERSKY, L'i parasite en provençal (L. C.) 596 453

Langue et littérature française moderne.

Alembert (d'), Œuvres et corresp. inédites, p. p. Ch. HENRY (L. Brunel.) 434 208
Antistius, Relation d'un petit voyage de Montpellier à Milhau (T. de L.) 392 141
ARDENNE (d') DE TIZAC, Vital d'Audiguier (T. de L.) 379 124
ARNAUD, L'abbé d'Aubignac (T. de L.) 486 293
AULARD, Les orateurs de la Législative et de la Convention (A. Chuquet.) 380 126
BETTELHEIM, Beaumarchais (E. Lintilhac.) 475 268
BONAVENTURE DES Périers, Lexique de sa langue, p. p. FRANCK et CHENEVIÈRE (T. de L.) 402 160
BONNEFON, La Boétie (T. de L.) 623 510
BOUQUET. Points obscurs et nouveaux de la vie de Corneille (A. Delboulle.) 463 259
BRISSAUD, Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, à la physiologie et à la médecine (D.) 368 98
BRACHET et DUSSOUCHET, Cours supérieur de grammaire française (A. Delboulle.) 353 77
BRUNETIÈRE, Le roman naturaliste; Études critiques sur l'histoire de la littérature française; Histoire et littérature (E. Lintilhac.) 625-627 513
BUDÉ, Lettres adressées à Turettini (T. de L.) 600 462
Buffon, Œuvres choisies, p. p. HÉMON (A. Delboulle.) . . . 312 8
CLARETIE (Léo), Florian (F. Hémon.) 580 429
DARMESTETER (A.), La question de la réforme orthographique (A. Delboulle.) 602 474
DONCIEUX, Le père Bouhours (F. Hémon.) 394 144
Espagne (Discours de M.), 3 janvier 1782, p. p. LÉOTARD (T. de L.) 391 141
FALGAIROLLE, Le marquis d'Aubais (T. de L.) 393 142
FRITSCHE, Études sur Molière (G. P.) 578 426
GREYERZ (de), Muralt (A. C.) 526 353
Goudelin, Œuvres, p. p. NOULET (T. de L.) 616 498
Huygens, Œuvres complètes, I. Corresp. (T. de L.) 589 437
JOVY, Prousteau et Thoynard (P. de Nolhac.) 577 426
KOERTING, Essais de philologie moderne (Ch. J.) 617 500
LA HOGUETTE, Lettres, p. p. TAMIZEY DE LARROQUE (A. C.). 511 329
LANSON, Nivelle de La Chaussée et la comédie larmoyante

	art.	pages
(L. Brunel.)	418	184
Le Fort, Anciens membres de la Société d'hist. et d'arch. de Genève (T. de L.)	356	78
Lemaitre (Jules), Impressions de théâtre. II (F. H.)	421	190
— Corneille et la poésie d'Aristote (F. Hémon.)	610	486
Lescun (Jean-Paul de), Lettres, p. p. Communay (T. de L.)	461	257
Levertin, La farce et les farceurs en France entre la Renaissance et Molière (E. Beauvais.)	390	140
Littré, Comment les mots changent de sens, p. p. Bréal (G. P.)	566	411
Molière, p. p. Jules Favre (F. Hémon.)	417	182
Souriau, La versification de Molière (A. Delboulle.)	365	95
Tamizey de Larroque, Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, I (L. Couture.)	599	456
Vallery-Radot, Mme de Sévigné (F. Hémon.)	404	164

Géographie, ethnographie, voyages.

Baedeker, Grèce (Sal. Reinach.)	321	22
Barthélemy Saint-Hilaire, L'Inde anglaise (A. Barth.)	422	193
Berger (H.), La géographie des Ioniens (A. Hauvette.)	348	65
Haussoullier, Grèce, Athènes et ses environs (Sal. Reinach.)	322	22
Jouon des Longrais, Jacques Cartier (L. Gallois.)	462	258
Meyer, Turquie et Grèce (Sal. Reinach.)	320	21
Probst, Le climat et la formation de l'écorce terrestre (Sal. Reinach.)	317	15
Ratzel, Ethnographie, I et II (H. Gaidoz.)	325	30
Villot, Mœurs, coutumes et institutions des indigènes de l'Algérie (H. D. de Grammont.)	454	246

Histoire grecque et romaine.

Boeckh, Le gouvernement des Athéniens, 3e édit., p. p. Fraenkel (B. Haussoullier.)	334	44
Lipsius, La procédure athénienne de Meier et Schömann (A. Hauvette.)	517	337
Monceaux, Les proxénies grecques (B. Haussoullier.)	441	224
Morel (Ch.), Genève et la colonie de Vienne (R. Cagnat.)	481	283
Nocella, Les graffiti d'un corps de garde (R. Cagnat.)	457	254
Vaglieri, Les deux légions adjutrix (R. Cagnat.)	458	255
Stoffel, Hist. de Jules César, guerre civile (Lacour-Gayet.)	520	341

art. pages

Histoire du moyen-âge.

Baer, Venise et les Hohenstaufen (Ch. Pfister.). 400 159
Beaudouin (Ed.), La participation des hommes libres au jugement dans le droit franc (P. Viollet.). 572 421
Chroniques de Bâle, III p. p. Vischer (R.). 411 177
Cosneau, Le connétable de Richemont (J. Kaulek.). 372 110
Davidson, Philippe-Auguste et Ingeburge (Ch. Pfister.). . . 613 491
Espinay (d'), La coutume de Touraine au xv^e siècle (A. Delboulle.). 484 290
Felten, Robert Grosseteste, évêque de Lincoln (Georges Dalmeyda.). 410 174
Flammermont, Lille et le Nord au moyen-âge (A. Giry.). . 573 423
Giry, Les origines de la commune de Saint-Quentin (H. Pirenne.) 549 393
Jourdain, Excursions hist. et philos. à travers le moyen-âge (A. Lefranc.). 371 107
Lamprecht, Esquisses d'histoire rhénane (A. Lefranc.). . . 412 178
Lefranc, Histoire de Noyon et de ses institutions (H. Pirenne.). 550 395
Michael, Le cérémonial des empereurs allemands (Ch. Pfister.). 621 508
Musaeus, Pakourianos (Sal. Reinach.). 595 451
Spirgatis, Liste des membres de l'Université de Paris (Ω.). 482 285
Wiegand, La bataille d'Argentorat (R.). 420 202

Histoire moderne.

Aagard, La France et l'Écosse 1536-1560 (E. Beauvois.). . 363 92
Barthélemy, Papiers, p. p. Kaulek, II (A. Chuquet.).. . . 383 129
Bernhard, Recherches sur l'histoire de Ribauvillé (A. C.). 552 397
Bonneville de Marsangy, Journal d'un volontaire de 1791 (A. Chuquet.). 502 432
Brückner, Comment la Russie devint européenne (L. Leger.) 433 207
Campori et Solerti, Louis, Lucrèce et Léonore d'Este (P. de Nolhac.. . . . . 389 139
Chilly (de), L'espionnage (A. Chuquet.). 608 485
Communay, Les grands négociants bordelais au xvii^e siècle (T. de L.). 419 187
Constantinidis, Coutchouc Mechmet ou 1821 en Chypre (Em. Legrand.). 435 210

	art.	pages
DELABORDE, Charles VIII en Italie (P. de Nolhac.)	361	88
DESJARDINS (Alb.), Les sentiments moraux au XVIe siècle (A. Rebelliau.)	364	93
DIDOT et GRASSOREILLE, Le château de Bourbon l'Archambault (L. Farges.)	328	35
DUFAY, Armand Baschet et son œuvre (A. Lefranc.)	314	13
ESCANDE, Hoche en Irlande (A. Chuquet.)	585	434
FOUCART, Campagne de Prusse, Iena (A. Chuquet.)	384	130
GACHON, Les états de Languedoc et l'édit de Béziers (P. Violet.)	432	206
GAZIER, Étude sur l'histoire religieuse de la Révolution française (A. Chuquet.)	381	127
GHERARDI, Consultes de la République de Florence (Perrens.)	310	6
GREEN, Histoire du peuple anglais, p. p. Aug. et G. MONOD (A. Chuquet.)	436	212
GRIMAUX Lavoisier (A. Chuquet.)	382	128
GUILLON, La France et l'Irlande pendant la Révolution, Hoche et Humbert (A. Chuquet.)	449	239
HABASQUE, Comment Agen mangeait au temps des derniers Valois (T. de L.)	431	205
HJELT, La Suède et l'étranger après 1772 (F. Beauvois) . . .	405	165
HOCHSCHILD, Désirée, reine de Suède (A. Chuquet)	587	436
Hogendorp (Van), Mémoires (A. Chuquet)	452	242
HOLLÄNDER, Strasbourg et Henri II (R.)	537	375
HOUSSAYE (H.), 1814 (A. Chuquet)	525	353
Hyde de Neuville, Mémoires et souvenirs (A. Chuquet) . .	450	240
IRLE, La forteresse de Bitche (C.)	525	352
JOUBERT (André), Les Chivré. — Histoire de saint Denis d'Anjou. — Histoire de Menil et de ses seigneurs. — Le château de Ramefort de Gennes et ses seigneurs (Louis Farges)	413-416	180
JURIEN DE LA GRAVIÈRE, La guerre de Chypre et la bataille de Lépante (H. D. de Grammont)	362	90
— L'Amiral Baudin (A. Chuquet)	453	245
— L'amiral Roussin (A. Chuquet	588	437
LAVISSE, Trois empereurs d'Allemagne (C.)	513	331
LEVANTINI, Lucrezia Tornabuoni (P. N.)	326	34
LODS, Bernard de Saintes (A. Chuquet)	584	433
Lorraine illustrée (A. Chuquet)	488	297
LOSSEN, Lettres de Masius et de ses amis (P. de Nolhac) . . .	622	509
Lucien Bonaparte (le prince) et sa famille (A. Chuquet) . . .	586	435
MATTHIS, Les réformés du canton du Saarwerden (R.) . . .	524	351
MANDALARI, Le moine Barlaam (P. N.)	598	456
NISARD (Ch.), Du Tillot (A. Chuquet)	624	512
NOLHAC (de), Les correspondants d'Alde Manuce (Fr. Ples-		

	art.	pages
sis)	430	204
Novati, La jeunesse de Salutati (P. N.)	460	256
Pajol, Les guerres sous Louis XV, V (C.)	512	330
Pelé, Saint-Amand, 1788-1795 (A. Chuquet)	605	480
Port, La Vendée angevine (A. Chuquet)	448	236
Robiquet, Paris et la Ligue sous Henri III (L. Farges)	603	476
Rocholl, Annexion de l'Alsace à la France (Ch. Pfister)	485	291
Rosenthal, L'administration de Ferdinand I (R.)	551	396
Rosières (R.), La Révolution dans une petite ville (A. Chuquet)	606	482
Rothan, La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée (A. C.)	540	379
Sieber et Teichmann, Lettres des Amerbach (P. de Nolhac)	523	350
Stein. Un faux diplomate au xvii^e siècle (T. de L.)	327	34
Thomas (G.), Les révolut. polit. de Florence (Pélissier)	597	453
Thoumas, Le général Curely (A. Chuquet)	607	484
Thürheim, Louis Starhemberg (A. Chuquet)	604	679
Tournon (de), Notes sur l'invasion du Lyonnais en 1814 (A. Chuquet)	385	130
mann, Maximilien et la papauté (Ch. Pfister)	429	203
Vermeil de Conchard, L'assassinat du maréchal Brune (A. Chuquet)	386	131
Welschinger, Le duc d'Enghien (A. Chuquet)	451	241
Zeissberg (de), L'archiduc Charles et Hohenlohe-Kirchberg (A. Chuquet)	582	431

Théologie et histoire de l'Église.

	art.	pages
Isagoge (l') d'Adrien, p. p. Goessling (A. Sabatier)	409	173
White, Les quatre Évangiles (A. Sabatier)	398	156

Archéologie et histoire de l'art.

	art.	pages
Baye (de), Études archéologiques (A. de Barthélemy)	396	153
Bradley, Dictionnaire des miniaturistes, I et II (Ω)	529	357
Brunn et Bruckmann, Monument de la sculpture grecque et romaine, I (Sal. Reinach)	332	43
Delaborde (Henri), Marc Antoine Raimondi (P. de Nolhac)	374	112
Heydemann, Les collections parisiennes (Sal. Reinach)	309	3
Institut archéologique allemand, Monuments antiques, I, 2 (Sal. Reinach)	333	44
Müntz (Eug.), Les collections des Médicis au xv^e siècle		

art. pages
(P. de Nolhac). 373 112
NEGRONI, Un portrait de Dante (P. de Nolhac). 535 373
NÉROUTSOS, L'ancienne Alexandrie (Sal. Reinach). 570 459
SCHREIBER, Les bas-reliefs du palais Grimani (Sal. Reinach). 547 390

Linguistique et grammaire comparée.

BRADKE, La race indo-européenne et la science du langage (V. H.). 591 448
BRUCHMANN, Études psychologiques de linguistique (V. Henry). 438 213
BRUGMANN, Le genre dans les langues indo-européennes (V. H). 546 389
FALB, La langue des Andes (V. Henry). 531 361
FISCH, Le substantif latin en o-onis (A. Baudouin). 611 489
KLEINPAUL, La langue sans paroles (V. Henry). 493 309
KRUMBACHER, Une spirante irrationnelle en grec (J. Psichari). 532 367
MEYER (G.), Grammaire albanaise (V. Henry) 477 278
NADROWSKI, Étymologie grecque et latine (V. Henry). . . . 439 221
PAULI, Études italiques, V (Louis Duvau). 521 347
PSICHARI, La phonétique des patois (V. Henry). 515 335
VOELKEL, Changement de *l* en *u* (L. Duvau). 533 370

Langue et littérature allemande.

BAUMGARTNER, Gœthe, sa vie et ses œuvres (A. Chuquet) . . 507 325
CREIZENACH, Le plus ancien prologue de Faust (A. Chuquet). 500 321
DÜNTZER, Édition de la Camp. de France et du siège de Mayence (A. Chuquet). 508 327
Du Voyage d'Italie (A. Chuquet) 509 328
FISCHER (A.), Le Cantique des Cantiques de Brun de Schonebeck (A. Chuquet). 559 404
FRANCK, G. L. Kosegarten (A. Chuquet). 473 265
FROITZHEIM, Lenz, Gœthe et Cleophe Fibich (A. Chuquet). 502 322
— La période d'orage à Strasbourg (A. Chuquet). 503 324
GEIGER (L.) Firlifimini et autres curiosa (A. Chuquet). . . . 471 265
— Annnaire de Gœthe, IX (A. Chuquet). 497 319
— Gœthe et la Renaissance (A. Chuquet). 498 319
GROSS, Werther en France (A. Chuquet) 506 325
Herder, Œuvres, XIII et XVI (Ch. J.). 447 234
HELLEN (von der), Gœthe et les Fragments phys. de Lava-

art. pages
ter (A. Chuquet). 505 324
Hirzel (L.) Gœthe et Zurich (A. Chuquet). 504 324
Hirzel et Bernays, Le jeune Gœthe, 2e édit. (A. Chuquet). 501 322
Hoffmann, Correspondance de Herder et de Nicolai (A. Chuquet). 470 264
Hüffer, Annette de Droste-Hülshoff et ses œuvres (A. Chuquet). 474 267
Kluge, Littérature allemande trad. par Philippi (A. C.). . 488 299
Kohut, La Sapho allemande, Louise Karsch (A. Chuquet). 469 264
Müllenhoff, Antiquités allemandes, II (d'Arbois de Jubainville). 370 102
Müller (C.), Lohenstein (A. Chuquet). 554 402
Münsterberg-Münckenau, L'infinitif dans les épopées d'Hartmann d'Aue (A. Chuquet). 558 404
Murner, Voyage au bain spirituel, p. p. E. Martin (A. Chuquet). 464 261
Schmidt (Er.), Le Faust primitif (A. Chuquet). 499 320
Schubart, Vie et œuvres de Novalis (A. Chuquet). 472 265
Stern (A.) Gœthe (A. Chuquet). 510 329
Titz, Poésies allemandes, p. p. L. Fischer (A. Chuquet) . . 465 261
Vetter, Chronique de la Société des peintres (A. Chuquet). 467 262
— Le Spectator source des Discours des peintres (A. Chuquet). 468 263
Warnatsch, Le Mantel (A. Chuquet). 555 402
Weinhold, Grammaire du moyen-haut-allemand, 2e édit. (A. Chuquet). 560 404
— Les femmes allemandes au moyen-âge (A. Chuquet). . 561 405
— Papiers dramatiques de Lenz (A. Chuquet). 562 406
— Les Vêpres siciliennes de Lenz (A. Chuquet). 563 408
Wernigke, Poésies de jeunesse, p. p. Neubaur (A. Chuquet). 466 262
Zingerle (O.), Les sources de l'Alexandre de Rodolphe d'Ems (A. Chuquet). 556 403

Langue et littérature espagnole

Auzias March, Œuvres (Am. Pagès). 539 379
Torrents, Les mss. catalans de la bibliothèque du roi d'Espagne (Am. Pagès). 538 377

Langue et littérature italienne.

Cian, Les Motti de Rembo (P. N.). 496 318
Foscolo et la comtesse d'Albany, Lettres, p. p. Antona-

	art.	pages
Traversi (Ch. J.)	313	10
— Dernières lettres de Jacopo Ortis, p. p. Martinetti et Antona-Traversi (Ch. J.).	581	429
Léopardi, Lettres inédites, p. p. Antona-Traversi (Ch. J.).	564	408
— Documents sur sa famille, p. p. Antona-Traversi (Ch. J.).	565	408
Pélissier, Aleandro le Jeune (T. de L.).	553	398
Promis, La Passion du Christ (Em. Picot).	614	493
Zardo, Pétrarque et les Carrare (P. de Nolhac).	536	374

Langue et littérature slave.

Perwolf, Les Slaves et leurs relations réciproques (L. Léger).	403	162

Philosophie.

Bertrand (A.), Science et psychologie (F. Picavet).	567	414
Carlyle, Culte des héros, trad. par Izoulet (L. Marillier).	406	166
Carrau, La conscience (F. Picavet).	543	383
— La philosophie religieuse en Angleterre (F. Picavet). . .	544	383
Dreyfus (Cam.) L'évolution des mondes et des sociétés (L. Herr.).	420	189
Eucken, La vie de l'esprit (L. Herr).	408	168
Hartmann (Ed. de). Problèmes modernes (L. Herr).	367	96
Notovitch, La liberté de la volonté (L. Herr).	316	15
Picavet, L'histoire de la philosophie (A. C.).	628	518
— Nouv. trad. franç. de la Critique de la raison pratique (A. C.).	629	518
Piderit, La mimique et la physiognomonie, trad. par A. Girot (L. Herr).	315	15
Pluzanski, Ce que les philosophes anciens ont pensé des astres (F. Picavet).	574	423
— Essai sur la philosophie de Duns Scot (F. Picavet). . . .	575	424
Preyer, L'âme de l'enfant (Th. Reinach).	542	381
Schopenhauer trad. par A. Burdeau, I (Lucien Herr).	366	96
Stein, La théorie de la connaissance chez les stoïciens (T. R.).	440	224
Veeck, Les théories de Trendelenburg (L. Herr).	395	146
Weber, Métaphysique, I (L. Herr).	407	168

art. pages

Droit et politique.

Beaussire, Les principes du droit (F. Picavet).......... 346 56
Novicow, La politique internationale (Eug. d'Eichtal)... 354 72
Représentation (la) *proportionnelle* (Th. Reinach)....... 330 37
Rümelin, Le contrat du mandataire (E. C.)........... 620 507
Wlassak, La procédure formulaire chez les Romains, I (E. Cuq)................................ 359 85

Numismatique et sigillographie.

Broussillon (de) u Farcy, Sigillographie des seigneurs de Laval (A. de Barthélemy)........................ 459 255
Poole, Catalogue des monnaies musulmanes de la Bodléienne (E. Drouin)........................ 568 417
Sceaux gascons du moyen-âge, I (A. L.)............... 401 160

Flore et folklore.

Jahn, Offrandes de sacrifices dans les travaux des champs (A. Chuquet)................................ 556 402
Haillant, Flore populaire des Vosges (Ch. J.).......... 545 384
Lange, Flore danoise (Ch. J.)...................... 530 358

Paléographie.

Arndt, Paléographie latine I et II (A. Baudouin)......[. 522 349
Posse, La diplomatique des documents privés (H. Pirenne). 388 136
Paoli, Paléographie latine (A. Giry)............... 377 321

Bibliographie.

Bibliographie Lipsienne (T. de L.)................ 446 232
Chevalier (Ul.) Répertoire des sources historiques du moyen-âge, V (T. de L.)........................ 360 86
Jewett, Les catalogues des bibliothèques, trad. par Biagi (A. Giry)................................ 377 321
Stein, Bibliographie des bibliographies (T. de L.)....... 318 18
— Inventaire sommaire des Tables des périodiques histo-

art. pages
riques en français (T. de L.)........................ 319 18
Monod (G.), Bibliographie de l'histoire de France (A. Chuquet)................................ 437 213

Pédagogie et histoire de l'éducation.

Droysen, Précis de la science de l'histoire, trad. par Dormoy (A. Lefranc)........................ 487 295
Lagrange, Physiologie des exercices du corps (L. Herr)... 329 36
Liard, L'enseignement supérieur en France, I (F. Picavet)................................ 528 356
Moeller, Traité des études historiques (Sal. Reinach)... 444 228
Prarond, Les grandes écoles et le collège d'Abbeville (T. de L.)................................ 541 380
Rethwisch, Le baron de Zedlitz (A. C.)............. 618 503

CHRONIQUE

Académie royale de Belgique, Programme des concours pour l'année 1890........................ 150
Annales de l'Est........................ 150
Arbois de Jubainville (d'), Résumé d'un cours de droit irlandais........................ 59
Barbier de Meynard, Supplément aux Dictionnaires turcs, VII........................ 114
Bergaigne, not. nécrol........................ 149
Caro, Poètes et romanciers........................ 303
Castellani, Chant en l'honneur de la princesse Théodora. 275
Clédat, Collection de reproductions photolithographiques intégrales de mss. français, latins et provençaux....... 79
Condamin, Rome et Léon XIII........................ 487
Darmesteter (James), Rapport à la Société asiatique..... 248
Delattre, Deux brochures........................ 519
Dictionnaire de la France, 3e édit........................ 59
Du Boys, Un homonyme de Montaigne, nain de la reine d'Espagne........................ 79
Egelhaaf, Littérature allemande........................ 172
Gazier, Lettre inédite de Racine à d'Andilly, du 26 janvier 1659........................ 79
Gherardi, 6e fascicule des Consulte della repubblica fiorentina........................ 115

Pages

Gipsy Lore Society. 19
Grèce, publications nouvelles. 39
GUBERNATIS (de), Dictionn. internat. des écrivains du jour, III[e] livr. 115
HARTMANN (Mart.), Éditions allemandes. 274
ILOVAÏSKY, Opuscules, articles et lettres. 99
LEFRANC, La jeunesse de Calvin. 79
MAILLY, La Société de littérature de Bruxelles. 331
MERLO (not nécrol.). 359
MORLEY, Série de monographies, « English men of letters ». 19
MODESTOV, Leçons sur l'histoire de la littérature romaine. . 99
— L'Allemagne contemporaine. 99
MÜNTZ (E.), l'Antipape Clément VII. 59
— Giovanni di Bartolo. 275
Nebraska (Université de), University studies, 1[er] fascicule. 519
NOLHAC (de), Études grecques de Pétrarque. 59
Nouveau Pétrarque (le). 275
OMONT, Inventaire sommaire des mss. grecs de la Bibliothèque nationale, III. 470
OSOKINE, Histoire du moyen-âge 332
Paléographie musicale en préparation chez les Bénédictins de Solesmes. 359
PARIS (G.), Manuel d'ancien français, I, *La littérature française au moyen-âge*. 59
PARRY, Lettres de Dorothée Osborne à sir William Temple. 19
POUY, Notes relatives à l'industrie d'Amiens à diverses époques 79
RAVAISSON-MOLLIEN, I[er] vol. des mss. de Léonard de Vinci. . 149
RISTELHUBER, Contes en dialecte alsacien d'Aug. Stöber. . . 98
SATHAS, Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen-âge, VIII. 331
SCHLOSSBERGER (de), Correspondance du roi Jérôme, de la reine Catherine et de l'empereur Napoléon I[er], avec le roi Frédéric de Wurtemberg. 98
SCHOLARIOS (Mgr. Dorothée), not. nécrol. 114
Séminaire pour l'étude des sciences pénales. 503
Société pour la littérature allemande à Berlin. 487
VENGEROV, Dict. crit. et biograph. des écrivains russes. . . 218
VIOT, Traité élémentaire d'accentuation latine, 4[e] édit., p. p. P. VIOLLET. 132
Zunz (prix décerné à l'auteur du meilleur travail sur). . . . 151

CORRESPONDANCE, COMMUNICATION ET NOTICE

FOY, Réponse à M. Psichari. 299
HALÉVY, L'inscription phénicienne d'Athènes. 38

Pages
P. M., Les examens de langues romanes à l'Université de Cambridge. 147
— Arsène Darmesteter. 468
SCHERER (Edmond), Melchior Grimm, paralipomènes. . . . 168

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

ANGLAIS

The Academy, n° 840, 9 juin 1888 — n° 866, 8 déc. 1888.
The Athenaeum, n° 3163, 9 juin 1888 — n° 3189, 8 déc. 1888.
Journal of the Gipsy Lore *Society*, n^{os} 1 et 2.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift, III et IV, V et VI.
Berliner Philologische Wochenschrift, n° 23, 9 juin 1888. — n° 49, 8 déc. 1888.
Deutsche Literaturzeitung, n° 23, 9 juin 1888 — n° 49, 8 décembre 1888.
Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 11, 1er juin 1888 — n° 25, 1er déc. 1888.
Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenchaft IV, I.
Literarisches Centralblatt, n° 24, 9 juin 1888 — n° 50, 8 déc. 1888.
Theologische Literaturzeitung, n° 12, 6 juin 1888 — n° 24, 1er déc. 1888.
Zeitschrift für katholische Theologie, III et IV fasc. 1888.

BELGES

Revue de Belgique, 15 juin — 15 nov. 1888.
Revue de l'Instruction publique en Belgique IV, V et VI.

ITALIENS

La Cultura, n^{os} 1-16 1er janvier 1888 — 15 août 1888.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 2 juillet — 1888

Sommaire : 306-307. De Harlez, Deux traductions du mandchou. — 308. Bargès, Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan. — 309. Heydemann, Les collections parisiennes. — 310. Les consultes de la République de Florence, p. p. Gherardi. — 311. De Nolhac, Le grec à Paris sous Louis XII. — 312. Œuvres choisies de Buffon, p. p. Hémon. — 313. Lettres de la comtesse d'Albany et d'Ugo Foscolo, p. p. Antona-Traversi. — 314. Dufay, Armand Baschet et son œuvre. — 315. Piderit, La mimique et la physiognomonie, trad. par A. Girot. — 316. Notovitch, La liberté de la volonté. — 317. Probst, Le climat et la formation de l'écorce terrestre. — 318-319. Stein, Bibliographie des Bibliographies et Inventaire sommaire des Tables des périodiques historiques en français. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

306. — I. **Histoire de l'Empire de Kin** ou Empire d'or (*Aisin guru-i suduri bithe*), traduite du mandchou, par C. de Harlez, avec une carte. Louvain, Charles Peeters, 1887, xvi, 288 pp. Grand in-8.

307. — II. **La Religion nationale des Tartares orientaux** mandchous et mongols, comparée à la religion des anciens Chinois d'après les textes indigènes, avec le **rituel tartare de l'empereur Kien-long**, traduit pour la première fois par Ch. de Harlez. Bruxelles, F. Hayez, 1887, 216 pp. in-8.

Ces deux publications de M. de Harlez, qui portent le même millésime et se suivent à une année de distance à peine, sont une très utile contribution à l'histoire civile et religieuse des Tartares orientaux, principalement des Mandchous, dont elles nous font connaître deux ouvrages originaux, non empruntés à la littérature chinoise.

I. — Le premier de ces volumes est la traduction pure et simple d'un livre mandchou renfermant l'histoire de l'empire fondé par les tribus mandchoues appelées Niu-tchi, puissance qui subsista environ un siècle avant l'invasion mongole et disparut lors des conquêtes de Gengis-Khan. Cette histoire n'était qu'imparfaitement connue et par des sources chinoises qui ne méritent pas toujours une entière confiance. Le travail de M. de H. complète et contrôle les renseignements auxquels nous avons été réduits jusqu'ici.

II. — L'ouvrage mandchou traduit dans le second volume, le *Manjusa-i wecere metere doro-i bithe*, rituel mandchou publiée par ordre de Kien-long, occupe moins de place (p. 61-172). L'auteur l'a fait précéder d'un exposé systématique de la religion mandchoue, d'après le *rituel* pour les xvi et xvii^e siècles, d'après les renseignements épars dans l'*Histoire de l'empire de Kin* pour les temps antérieurs. Il l'a fait suivre d'un exposé de la religion primitive des Mongols d'après les rares documents que nous possédons et d'une comparaison avec la reli-

gion primitive des Chinois. Il conclut avec raison à l'indépendance mutuelle et primordiale de la religion chinoise et des cultes tartares.

Le mandchou n'est pas très cultivé; la littérature mandchoue originale est très pauvre. Les exemplaires des ouvrages qui existent ne sont pas communs. Il faut savoir gré à M. de Harlez de nous avoir fait connaître ces deux productions du génie mandchou.

L. Feer.

---

308. — **Complément de l'histoire des Beni-Zeiyân, rois de Tlemcen,** ouvrage du Cheikh Mohammed Abd'al-Djalil al. Tenessy, par M. l'abbé J.-J. L. Bargès. Paris, E. Leroux, MDCCCLXXXVII. In-8, XIV-612 p.

La dynastie des Beni-Zeiyân ou Abdelouadites a régné de 1240 à 1553 sur un empire assez vaste dont Tlemcen a été la capitale. Ces souverains africains, sur l'histoire desquels Ebn Khaldoun n'a pu nous fournir qu'un récit incomplet ont déjà été, en 1852, l'objet d'une première étude de M. l'abbé Bargès qui a donné sous le titre de : *Histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen*, la traduction d'un fragment de l'ouvrage inédit intitulé : *Nadhm ed-dorr ou'loqiân*. Mais les documents originaux que l'on possédait à cette époque étaient rares et M. B. ne put qu'esquisser les principaux événements politiques qui s'étaient accomplis dans l'ancien royaume de Tlemcen. Aujourd'hui, grâce à des matériaux plus nombreux, il lui a été possible de compléter cette première ébauche et principalement de faire connaître le mouvement littéraire et intellectuel dont Tlemcen a été le théâtre du XIIIe au XVIe siècle. C'est surtout cette sorte de renaissance littéraire que M. B. s'est attaché à exposer dans le *Complément* qu'il vient de publier. Tous les savants musulmans qui, soit par leur enseignement, soit par leurs écrits, ont illustré la capitale des Beni-Zeiyân, ont été de la part de M. B. l'objet de biographies très détaillées, et non content d'indiquer avec soin la liste des ouvrages par eux composés, il en traduit de nombreux passages qui permettent de se faire une idée exacte des sentiments qui agitaient les esprits d'élite du monde musulman d'alors et de la manière dont ils les exprimaient. En outre, l'histoire des souverains de Tlemcen a été complétée et éclaircie sur bien des points par des extraits empruntés à divers auteurs arabes et aussi à l'aide des renseignements fournis par les excellents travaux de M. Brosselard. On serait presque tenté de regretter la surabondance des détails qui nuisent à la clarté d'une vue d'ensemble; toutefois ces regrets seront tout au moins exagérés, si l'on veut considérer que l'œuvre de M. B. est non point un véritable ouvrage historique, mais une simple histoire documentaire à la façon de ces récits dits « Mémoires intimes » ou « Correspondances » qui facilitent la tâche de l'historien et dont la valeur est d'autant plus considérable qu'ils sont nourris d'un plus grand nombre de faits. On sait que les orientalistes français ne se

sont point entendus pour adopter un moyen uniforme de représenter les mots arabes en caractères français; il serait donc puéril de chercher chicane à M. Bargès sur le système de transcription qu'il a adopté, mais il est permis de s'étonner de la présence par trop fréquente de fautes typographiques qui dénaturent certains noms propres et qu'une correction plus attentive aurait fait disparaître. On rencontre par trop souvent des erreurs du genre de celles-ci, par exemple : *Ibn-el-Khatlf* pour *Ibn-el-Khatib* (p. 105); *al-Racheld*, pour *al-Rached* (p. 466), etc...

O. Houdas.

---

309. — H. Heydemann. **Pariser Antiken.** Zwælftes Hallisches Winckelmanns-programm. Halle, Max Niemeyer, 1887. In-4 de 90 p., avec 2 planches et 8 vignettes.

M. Heydemann a visité les collections parisiennes en 1883; il nous offre aujourd'hui la mise au net de ses notes, augmentée de nombreux *post-scriptum* entre crochets. Dans une préface écrite de méchante humeur, l'auteur se plaint d'avoir été mal reçu au Louvre, mais il le fait en termes à la fois emphatiques et vagues, sans articuler un seul grief précis. Ce qu'il croit devoir signaler, c'est — je ne me charge pas de traduire — « *die Engherzigkeit welche dem Archäologen, vor dessen soldatischen Landsleuten nicht einmal die hohe Frau von Milo gesichert gewesen sein sollte, im Louvre entgegengebracht wurde.* » Cette phrase est assez obscure; mais, si j'y entends quelque chose, elle est, par surcroît, peu convenable. Comme M. H., immédiatement après, rend hommage au bon vouloir et au tact de MM. Heuzey et de Villefosse, c'est donc au conservateur de la sculpture antique qu'il en veut : or, il reconnaît, à la page suivante, que ce département était alors peu accessible, à cause des travaux de réparation qu'on poursuivait dans les salles du rez-de-chaussée. M. H. s'est-il imaginé qu'on allait interrompre ces travaux urgents pour faciliter ses promenades? Je ne sais, mais ce dont je suis certain, c'est que M. H. a attendu quatre ans avant de se plaindre : il aurait pu, sans le moindre inconvénient, continuer à se taire. Son livre atteste la complaisance qu'il a rencontrée au département de la céramique, puisqu'il a pu décrire et dessiner une centaine de vases; et pourtant, il trouve à propos d'écrire (p. 37) que l'absence d'un catalogue des vases du Louvre est une chose peu honorable pour l'archéologie française. Il ajoute que la collection céramique de notre musée est la seule qui n'ait pas encore été l'objet d'un inventaire scientifique; M. H. voudrait-il me faire le plaisir de m'indiquer un « *wissenschaftlicher Verzeichniss* » des vases du Vatican? Si ce catalogue existe, je regrette de n'en point connaître l'auteur [1].

---

1. M. H. ne montre pas beaucoup de goût lorsque, dans la même page, il appelle Napoléon III « *der vorlæufig letzte Napoleonide.* » Peut-être cela passe-t-il pour spirituel à Halle?

Il y a, dans le programme de M. H., de bonnes observations et des idées justes ; mais, quand on croit devoir communiquer au public des notes prises *in transitu,* on s'expose à commettre des erreurs que la critique a le droit de relever. Là même où M. H. étudie les choses par le menu, à grand renfort de citations et de *confer,* il est loin d'être toujours heureux, témoin les pages qu'il consacre à la Vénus de Milo (p. 1-9). A son avis, la statue a été faite pour Milo, « l'île de la pomme », vers l'an 100 av. J.-C. ; la main avec la pomme et le fragment d'inscription aujourd'hui disparu lui appartiennent sans conteste. Ces opinions, qui ne sont pas les nôtres, ont été déjà soutenues et sont peut-être soutenables ; mais il ne faut pas dire que l'appartenance de la main avec la pomme et du fragment d'avant-bras soit attestée « par les relations de Dumont d'Urville, Brest et Marcellus », sous peine de renoncer à la critique de ces documents [1]. L'essai de restitution de M. H. — la Vénus appuie sa main gauche avec la pomme sur un trophée, et, de la main droite, elle tient une arme qu'elle va ajouter à ce trophée — est certainement un des plus malencontreux qu'on ait tentés :

Spectatum admissi, risum teneatis amici.

Parlant du prétendu Germanicus (p. 12), M. H. émet la singulière hypothèse que ce personnage n'est pas représenté en Hermès λόγιος, mais, bien au contraire, en dieu de la réflexion et du silence ! Il avoue, à ce propos, n'avoir pas eu à sa disposition les *Monuments de l'art antique* de Rayet : c'est une étrange lacune dans une bibliothèque archéologique. L'idée que la tête du prétendu Hélios serait celle d'un Dionysos (p. 16), méritait d'être laissée à M. Wieseler, qui l'a émise le premier. Ce qui est dit du prétendu *Inopos* (p. 18) n'est pas moins surprenant : M. H. refuse d'y reconnaître un Alexandre idéalisé, comme l'a voulu, avec raison selon nous, M. Ravaisson, et il maintient, en la qualifiant d'*unverwerflich*, l'ancienne dénomination de *dieu fluvial.* Que fait-il alors du diadème ? Et que fait-il de la tête trouvée à Délos par M. Homolle *(Bulletin de Correspondance Hellénique,* 1885, pl. XVII), document capital dans la question et qu'il n'a pas même mentionné ? P. 22, M. H. qualifie de *provincial* le travail de la Vénus de Vienne et prétend que la peau de la déesse *fait l'effet de cuir ;* je doute qu'il se trouve un sculpteur pour approuver une pareille hérésie.

Plus loin, s'occupant des statuettes où M. Ravaisson a cru reconnaître des répliques de l'Héraklès Ἐπιτραπέζιος, M. H. ignore : 1° Que la statuette *a* provient de Smyrne, où elle a été achetée à Borrell par Le Bas, comme l'a dit expressément Le Bas dans l'*Avant-propos* de son

1. M. H. ne dit rien du document Matterer, publié par M. Aicard, *La Vénus de Milo,* Paris, 1874. Je profite de l'occasion pour exprimer le désir que la lumière soit enfin faite sur cette singulière publication. Que M. Aicard produise son manuscrit, ce que, dit-on, il a refusé de faire jusqu'à présent : les archéologues sont en droit de l'exiger.

Itinéraire [1]; 2° Que cette statuette a été publiée par Le Bas, *Monum. Figurés* pl. 144, avant d'être découverte par M. Ravaisson dans les magasins du Louvre; 3° Que l'hypothèse d'après laquelle ce type serait celui de l'Ἐπιτραπέζιος n'est point nouvelle, puisqu'elle est déjà qualifiée d'ancienne par Sacken dans ses *Antike Bronzen* (1868, p. 101), ouvrage bien connu où l'archéologue viennois a publié (pl. XXXVII) une importante statuette en bronze d'Hercule assis, que M. H. n'a pas énumérée parmi les répliques venues à sa connaissance.

Les pages relatives aux vases peints sont de beaucoup les meilleures; l'érudition de M. H. dans ce domaine est aussi incontestée qu'incontestable, et le rédacteur du catalogue des vases du Louvre, actuellement en préparation, trouvera sans doute à en tirer profit. Notons aussi quelques remarques judicieuses dans la description du *Cabinet des Antiques* (p. 66-79), non sans regretter encore, à propos du nègre de Châlon-sur-Saône (p. 69), que M. H. ignore les *Monuments* de Rayet (t. II, pl. 58), qui lui auraient suggéré une interprétation de cette statuette moins invraisemblable que celle de Caylus.

M. H. a également visité les collections particulières. Écrivant en 1887, il pouvait savoir que la base de l'Apollon Piot (aujourd'hui au Musée Britannique) a été publiée par moi dans l'*American Journal of Archaeology*, 1885, pl. X, p. 358; il pouvait se dispenser surtout d'en donner une copie inexacte et une transcription de fantaisie. L'explication définitive des deux derniers mots reste encore à découvrir; je crois que M. Meister (de Leipzig) n'en est pas loin, mais M. H., avec son ὁ παρα(ι)πλέ(ι)ων, s'écarte à la fois du vrai et du vraisemblable.

En présence du célèbre groupe en terre cuite de Charon, alors dans la collection Lecuyer (aujourd'hui à Vienne chez le prince Lichtenstein), M. H. a éprouvé des scrupules qui, à mon sens, lui font honneur; après les avoir exprimés avec réserves (p. 86), il ajoute entre crochets : « Furtwängler (*Kunstchronik*, XXII, p. 652) considère cette terre cuite tout entière comme moderne, ce en quoi je lui donne raison. » Ainsi, c'est M. Furtwängler qui aurait reconnu la fausseté du groupe de Charon! Une telle assertion, sous la plume de M. H., est d'autant plus surprenante que M. Furtwängler, en savant loyal qu'il est, a pris soin de déclarer à la *Société archéologique* de Berlin, le jour où il a condamné publiquement le groupe de Charon (15 juin 1887), qu'il ne faisait que se ranger à l'opinion exprimée et imprimée par moi depuis longtemps (*The Nation*, 24 septembre 1885; *Revue archéologique*, 1886, I, p. 159.) En 1885, M. Furtwaengler ne mettait pas en doute l'authenticité du groupe de Lichtenstein et de la réplique acquise par le Musée de Berlin (*Archaeol. Zeit.*, 1885, p. 153); il la soutenait encore au mois d'octobre 1886, époque à laquelle je m'en expliquai

1. Cet *Avant-propos* a été publié en 1856 et plusieurs archéologues allemands en ont eu connaissance; je me contente de renvoyer à Stark, *Handbuch der Archaeol.*, p. 329.

avec lui à Berlin. Ce n'est qu'au mois de janvier 1887, comme je l'ai raconté ailleurs (*Rev. archéol.*, 1887, I, p. 363), que M. Furtwaengler me fit connaître par lettre son changement d'opinion. Je dois dire que Rayet, dès 1881, considérait le groupe de Charon comme faux, bien qu'il ne communiquât sa manière de voir qu'à ses amis. M. H. trouvera ce détail et quelques autres dans l'histoire de la « querelle des groupes » que j'ai publiée récemment (*Classical Review*, 1888, p. 121 et suiv.); mais, dès 1887, il avait entre les mains tous les éléments essentiels du débat et je m'étonne à bon droit qu'il n'en ait point fait usage, à moins que la *Revue archéologique*, comme les *Monuments* de Rayet, ne soit une publication inconnue à Halle.

La brochure de M. H. se termine par deux photographies tirées aux encres grasses : la première, d'après le buste d'Hélios, est bien mal venue; la seconde est la répétition pure et simple de la pl. 8 du tome I des *Monuments* de Rayet = *Gazette des Beaux-Arts*, 1880, t. II, p. 274, sauf que le procédé employé par M. Heydemann est fort inférieur à l'héliogravure. La première planche est donc mauvaise, et la seconde inutile.

Salomon Reinach.

---

310. — **Le consulte della Repubblica fiorentina** per la prima volta pubblicate da Alessandro Gherardi, archivista nel R. Archivio di Stato di Firenze. Florence, Sansoni, 1887-1888. Fascicules 1-5, 200 p. in-4.

L'éditeur Sansoni, de Florence, a entrepris, au mois de mai 1887, une publication très importante, que dirige M. Alessandro Gherardi, archiviste aux Archives nationales du Royaume d'Italie à Florence, un des savants les plus précis et les plus exacts de ce pays, tout ensemble très habile paléographe et très au courant des moindres détails de l'histoire florentine. Ce sont les registres des *Consulte* de la vieille République, c'est-à-dire les cahiers de notes que prenaient, au cours des séances dans les offices publics, les notaires qui y remplissaient les fonctions de secrétaires. De ces notes mises en ordre, complétées sur certains points, abrégées sur d'autres, ces plumitifs faisaient les registres définitifs, dits des *Provvisioni* ou *Riformagioni*.

A ces derniers registres se tenaient d'ordinaire les érudits et les historiens. C'était déjà beaucoup, car ils y trouvaient ce qui manque dans les auteurs. Mais les provisions, précisément parce qu'elles sont arrangées, ne sauraient tenir lieu des *Consulte*, où la vérité est prise sur le vif, où l'on voit la vie même, avec toutes ses agitations et ses incohérences. En outre, les unes ne commencent qu'en 1285, tandis que le point de départ des autres est en 1280. C'est donc cinq années pour lesquelles, tout au moins, il n'y a pas même l'ombre d'un double emploi. Fort rares, quand il y en a, sont les provisions pour ces temps reculés : beaucoup ont été négligées ou perdues. Les suppressions opérées

par le notaire sont vraiment trop nombreuses et trop fortes. De plusieurs citoyens qui ont nécessairement pris la parole dans une séance, le notaire n'en mentionne qu'un, quelquefois même pas un. Il y a des lacunes tout à fait inexplicables. M. Gherardi, dans un travail préliminaire qu'il mettra plus tard en tête du volume, nous promet d'élucider autant que possible ces questions. Dans les *Consulte* on a du moins l'avantage de voir toute la marche qu'ont suivie les affaires, les péripéties par où elles ont passé, alors même qu'elles n'ont point passé par toute la filière et abouti à un vote définitif. L'utilité, l'importance même de cette publication ne sauraient donc être contestées. Les vers et l'humidité rongent de plus en plus ces précieux parchemins.

M. Gherardi reconnaît que les *Consulte*, trop longtemps négligées, avaient, dans la seconde moitié de notre siècle, attiré l'attention de quelques-uns. Il nomme M. Isidore Del Lungo et moi-même, comme nous étant servis de ces précieux registres. Il ajoute que beaucoup de mots y étant indéchiffrables, tous ceux qui ont essayé de les déchiffrer, ont dû plus d'une fois jeter le manche après la cognée, ce qui est la vérité même. Plus habile que personne à cet égard, il est, lui aussi, quelquefois en défaut, comme on le voit dans ses notes destinées à tenir ses lecteurs au courant de ses inévitables incertitudes, sans parler des blancs qui ne sont pas rares et que le notaire laissait quand sa plume ne courait pas aussi vite que la parole. Personne n'était plus en état que M. Gherardi de suppléer à quelques-uns de ces blancs par la divination historique, comme de bien lire ce qui a été mal ou incomplètement lu. L'exactitude de la transcription est digne de tous les éloges : on ne saurait apporter à un si minutieux travail plus de conscience.

Je ne ferai à ce sujet qu'une réserve. De courtes notes sont destinées à indiquer certains mots du texte tels qu'il sont au manuscrit. Donc dans le texte même M. Gherardi a introduit ses corrections, quand il les juge nécessaires et évidentes. On peut se demander si ce n'est pas la méthode inverse qu'il eût mieux valu suivre, c'est-à-dire imprimer le texte tel quel, sauf à dire dans les notes : l'erreur est manifeste, il faut lire comme suit..., ou quelque formule semblable, en un mot rejeter dans les notes toute correction.

Certains signes sont employés, notamment de doubles barres verticales. On croit bien comprendre ce qu'elles signifient, ainsi que les astérisques, les parenthèses etc. Il est désirable cependant que M. Gherardi, à la suite de son travail préliminaire, nous en donne la clef.

Le prospectus promettait pour chaque mois un fascicule de 40 pages. En un an, il n'en a pourtant été publié que cinq. Ne nous en plaignons pas : mieux vaut faire bien que faire vite.

Ces 200 pages in-4° nous conduisent du 8 janvier 1279 (style florentin, c'est-à-dire 1280, l'année florentine commençant au 25 mars) au mois d'avril 1885. On voit quelle riche mine de renseignements s'ouvre à l'historien.

F. T. PERRENS.

311. — **Le grec à Paris sous Louis XII.** Récit d'un témoin, par P. de NOLHAC. Paris, E. Leroux, 1888, grand in-8 de 7 p.

M. de Nolhac rappelle que le véritable enseignement du grec, à Paris, n'a commencé que sous le règne de Louis XII, et que le maître qui l'a institué d'une manière suivie et régulière est un Italien, Girolamo Aleandro, helléniste et hébraïsant, ami et collaborateur d'Alde Manuce. Ce personnage, dit-il, est devenu plus tard célèbre comme nonce en Allemagne et en France, archevêque de Brindisi, bibliothécaire de l'Église Romaine et cardinal ; mais les premiers honneurs qu'il ait reçus datent de son séjour à l'Université de Paris, dont il fut recteur. Il était venu chercher fortune en cette ville au printemps de 1508. Peu de temps après son arrivée (le 23 juillet), il adressait à Alde Manuce « une lettre (conservée à la Bibliothèque Vaticane), qui nous introduit dans le monde littéraire du temps. Le jeune helléniste confie ses projets, ses inquiétudes, ses espérances ; il nous renseigne sur les dispositions du public en face des études nouvelles qu'il représente; il mentionne les essais d'imprimerie grecque qui se font autour de lui et auxquels il va bientôt donner lui-même une vive impulsion. » Cette lettre, dont le texte sera publié prochainement dans le recueil de pièces inédites préparé par M. de N. et qui sera intitulé *Les correspondants d'Alde Manuce*, lui a paru assez curieuse pour mériter l'honneur d'être traduite. Avant de nous donner une version très bien annotée de ce document, M. de N. nous annonce la prochaine publication d'une étude complète sur la carrière littéraire d'Aleandro par M. Ernest Jovy, lequel a réuni d'abondants renseignements au sujet du rôle de l'ami de Manuce à Paris, à Orléans, ainsi qu'au sujet de ses élèves. Son travail, ajoute-t-il, corrigera les inexactitudes des précédents historiens [1] et sera une contribution de haute valeur à l'histoire de l'hellénisme; nous voudrions que notre petite publication eût pour résultat de faire désirer la sienne. » Quelque soit le mérite du livre de M. Jovy, il ne fera pas oublier la plaquette de M. de Nolhac.

T. DE L.

---

312. — **Œuvres choisies de Buffon,** par Félix HÉMON, professeur de rhétorique au Lycée Louis-le-Grand, ap. Ch. Delagrave. Paris, 1888.

« Les longs ouvrages me font peur », disait La Fontaine : ils font peur à beaucoup d'autres, et c'est pourquoi, sans doute, on ose à peine aborder la lecture de l'œuvre immense de Buffon. Composer un recueil

1. Reproduisons une des notes du docte traducteur : « Le livre si connu de mon regretté maître, Emile Egger (l'*Hellénisme en France*, Paris, 1869, I, p. 159), ne consacre à Aleandro que dix lignes, où se trouvent répétées les inexactitudes de Crevier, Chevillier, Rebitté, Didot, etc. On fait venir Aleandro à Paris *en* 1509, *appelé par Louis XII;* notre document suffit, dès à présent, à réfuter cette double erreur ».

d'extraits du grand naturaliste n'est donc pas seulement rendre service aux jeunes gens qui font leurs humanités, mais encore à ceux qui les ont faites. M. Hémon connaît à merveille l'auteur dont il nous présente les œuvres choisies; on peut s'en convaincre en lisant en tête de ce Recueil son *Eloge de Buffon*, qui lui a mérité le prix d'éloquence décerné par l'Académie française en 1878. Cet éloge n'est pas un panégyrique, comme on en écrivait encore il n'y a pas de longues années, mais une étude fine et pénétrante qui nous fait mieux connaître le caractère de l'homme, le système du savant, le style de l'écrivain. On a des préjugés sur Buffon : le plus grand nombre se le représente majestueux, solennel, avec une impassibilité olympienne, au lieu qu'en réalité l'homme était plutôt simple, bienveillant, généreux et sensible à l'amitié. « Il se préoccupe du peuple et de son bien-être, » écrit M^me^ Necker dans une lettre citée par M. Hémon. C'est dire qu'il ne demeura pas étranger aux idées de son temps, mais il eut toujours en horreur les fanatiques et tout ce qui sentait le prosélytisme. « La première de toutes les religions, dit-il à M. Necker, est de garder chacun la sienne ». On comprend qu'avec de telles idées il n'ait jamais pu faire bon ménage avec Voltaire et les Encyclopédistes. Le savant dans Buffon n'a pas échappé plus que l'homme à la critique. Cette imagination puissante qui lui rendait comme visibles les âges et les mondes disparus, l'a parfois entraîné dans la région des hypothèses, pour me servir de ses propres expressions, et a été cause que Marmontel a pu l'appeler non pas l'historien, mais le *physicien romancier* de la nature. On ne voyait pas que ses erreurs mêmes étaient grandioses et fécondes, qu'il éveillait la curiosité, qu'il passionnait les esprits pour les hautes spéculations scientifiques. « Ce sont là des services, dit Cuvier, et son témoignage vaut bien celui de Marmontel, dont le souvenir s'attachera à son nom ». Ce n'est pas davantage avec un bon mot de Dalembert, ni d'après une plaisanterie de Voltaire qu'il faut juger le style de Buffon. Dans les *Epoques de la Nature* (M. H. donne la septième tout entière), il est toujours noble, grave et ferme : la langue ressemble partout à la pensée. Tout se tient, tout s'enchaîne avec un art merveilleux dans cette magnifique exposition des origines et des transformations successives de la terre, parce que l'auteur, fidèle aux préceptes qu'il donne dans son *Discours sur le Style*, « a pénétré en entier son sujet d'un seul et premier effort de génie. » Après le théoricien vient le peintre des animaux. Quelle souplesse de ton, quelle variété de langage, et parfois quelle grâce légère dans les portraits des quadrupèdes et des oiseaux ! Cela a été dit maintes fois, et M. H. a bien fait de le redire à sa manière, car il y a des vérités qui ne s'enfoncent dans les esprits qu'à force de les répéter. Si Buffon eût écrit avec moins de perfection, s'il eût été moins clair, moins net, si sa langue eût été hérissée de termes scientifiques, peut-être les contemporains l'auraient-ils considéré comme un savant, tant on se laisse piper aux apparences ! Seulement il y aurait

de belles années que son nom serait tombé dans l'oubli. Sainte-Beuve a raison : « Le style est un sceptre d'or à qui reste, en définitive, le royaume de ce monde ». Ce sceptre d'or, Buffon l'a eu dans les mains.

Le discours sur le Style termine ce recueil. Il est précédé d'un intéressant historique, et d'une analyse qui en fait ressortir les passages les plus saillants. Des notes grammaticales et littéraires, des rapprochements ingénieux en facilitent l'intelligence aux élèves. N'oublions pas de faire remarquer que M. Hémon a banni de son livre tout ce qui n'était point de Buffon; par conséquent, on n'y trouvera aucun morceau ni de l'abbé Bexon, ni de Guéneau de Montbeillard.

A. Delboulle.

---

000. — **Lettere inedite di Luigia Stolberg** contessa d'Albany a Ugo Foscolo e dell'abate Luigi di Breme alla contessa d'Albany publicate da Camillo Antona-Traversi et da Domenico Bianchini. Roma, Molino, 1887. In-12, CXVIII 275 pages. 4 francs.

C'est au mois d'août 1812 que remontent les premières relations d'Ugo Foscolo et de la comtesse d'Albany ; l'auteur des *Sépulcres* et de *Jacopo Ortis* était alors dans toute sa gloire ; atteint à Milan d'une fièvre intermittente, dont il ne pouvait se débarrasser, il résolut de chercher la guérison dans le changement d'air et de résidence.

D'autres raisons le déterminaient à quitter Milan : sa passion orageuse pour la Bignami et l'hostilité de ses adversaires politiques. Il vint à Florence. Il ne pouvait manquer d'être bien accueilli de la veuve du Prétendant ; beau, jeune encore, déjà illustre, il vit s'ouvrir devant lui ce salon qui, depuis un quart de siècle, avait vu passer quelques-uns des hommes de l'époque les plus célèbres dans la littérature et dans les arts, Alfieri, Chateaubriand, Canova, Sismondi, Byron, Roscoe, le cardinal Consalvi. Il en devint un des hôtes assidus, et l'intimité la plus grande s'établit entre lui et la comtesse d'Albany.

Quelle fut la nature de ces relations? M. Antona-Traversi parle d'un *pizzicor d'amore* qu'aurait éprouvé la comtesse pour Foscolo, bien plus que Foscolo pour la comtesse. Si inflammable que fût le cœur du poète, il est peu probable qu'il ait eu pour Mme d'Albany un autre sentiment que l'amitié, tout au plus avec ce caractère de tendresse qu'elle prend presque forcément, lorsqu'une femme en est l'objet ; quant à la comtesse, sa liaison avec le peintre Fabre de Montpellier, la connaissance qu'elle avait des nombreux amours de Foscolo, son âge enfin, l'empêchaient d'avoir autre chose qu'une affection mêlée d'estime pour l'auteur de *Jacopo Ortis*. « A mon âge, lui écrivait-elle, le 19 novembre 1813, l'amitié est un sentiment si pur qu'on ne doit pas rougir d'aimer ce qui mérite de l'être ». Voilà, défini par elle-même, le sentiment que Foscolo lui avait inspiré. « Je vous regrette de tout mon cœur, lui mandait-elle quelques jours après, vous réuniss(i)ez mille qualités qui convenaient à

mon âme et à mon esprit ». Ce sont ces qualités, qui ont séduit et charmé la comtesse, qui l'ont « gâtée », suivant son expression ; elle est au courant de toutes les affaires, de toutes les passions du poète ; elle s'en entretient avec lui et le fait avec une franchise de langage qu'autorisaient les mœurs de l'époque. C'est là un des côtés piquants de la correspondance publiée par MM. Antona-Traversi et D. Bianchini.

Ugo Foscolo était une nature non moins faible qu'exaltée, dominée par la passion, dénuée de tout esprit pratique. La comtesse n'hésite pas, à l'occasion, à le railler sur les erreurs de son cœur, à lui donner des conseils sur ses affaires qu'il néglige ou sur la conduite qu'il devrait tenir [1]. Ces conseils peuvent paraître parfois peu généreux. Mais la comtesse était étrangère, et elle vivait à une époque de dégradation politique et morale. Doit-on s'étonner qu'elle ait tant de mépris pour l'Italie contemporaine, qu'elle reproche même à Foscolo de se dévouer pour sa patrie ? M. A. T. l'accuse de n'avoir eu ni esprit ni cœur pour comprendre Foscolo. C'est pousser la sévérité trop loin, quand il s'agit de celle qui pendant plus de trente ans resta si fidèlement attachée à Alfieri. Tout au plus peut-on lui reprocher un peu d'égoïsme, une misanthropie [2], un scepticisme et un réalisme pratique, qui surprennent chez une femme. Mais jugeait-elle si mal Foscolo, quand elle lui écrivait : « Votre esprit est aussi inconstant que votre cœur. Vous cherchez la gloriole du moment »? Le fait est que Foscolo paraît avoir porté dans le patriotisme plus d'exaltation que de conviction réfléchie ; la comtesse le sentait bien, et c'est son excuse.

Mais quoi qu'on pense du caractère de Mme d'Albany, ses lettres — si elles ne se recommandent ni par le charme du style, ni par l'élévation de la pensée — sont curieuses. Elles jettent un jour nouveau sur la vie d'Ugo Foscolo qui, comme homme, était bien loin d'être irréprochable. Si grande que fût alors la liberté des mœurs italiennes, les amours sans nombre du poète ont quelque chose qui révolte et qui ne donne pas une haute idée de sa dignité morale. La comtesse a bien raison de lui écrire que « les muses demandent la continence » [3]. On s'étonne seulement de trouver cette remarque sous sa plume de femme; on s'étonne encore plus qu'après avoir engagé Foscolo « à se remettre à l'étude et à donner quelque bon ouvrage », elle ajoute : « et à varier votre vie par le papillonnage de la blonde à la brune ». On a là un exemple du ton de liberté et d'intimité qui règne dans les lettres de la comtesse à Foscolo.

Toutefois il n'est pas seulement question du poète ; de ses « belles » [4]

1. « Vous n'avez pas de jugement; pardonnez-moi de vous le dire ; vous vous laissez conduire par votre imagination. On ne vous refusera pas beaucoup d'esprit ; ma, ma, l'esprit de conduite, vous ne l'avez pas » (20 mai 1814).

2. « Je méprise souverainement la race humaine ; il n'y a que des vils et des sots » (8 novembre 1814).

3. 15 juillet 1813. « Je crains bien que vous ne brûliez la chandelle par les deux bouts ».

4. C'est le mot de la comtesse. « Votre belle est revenue plus jolie que jamais »,

et de ses affaires fort embrouillées [1], dans cette correspondance. Les lettres de la comtesse, écrites pour la plupart pendant les années terribles de 1813 et 1814, renferment de nombreuses allusions aux événements contemporains. Les revers et la chute de Napoléon allaient rendre l'Italie à elle-même. Qu'allait devenir ce pays divisé? La comtesse d'Albany n'augure rien de ses habitants. « Les Italiens ne sont pas assez mûrs ou sont trop corrompus pour faire une nation..... Ils ont en général l'âme vile, ne connaissent pas la gloire et ne sont pas capables de sacrifier la moindre chose... Vous dev[i]ez vous être aperçu depuis longtemps que l'Italie était moisie, pour ne pas dire plus... D'ailleurs les princes restaurés ne sont point à la hauteur de leur tâche. » Il me paraît que les revenants, à l'exception du 18e (Louis XVIII), font de grandes bêtises... ils sont arriérés de quinze ans [2].... »

Cette correspondance est suivie de 24 lettres adressées par l'abbé Louis de Brême à la veuve du Prétendant. L'ami d'Alfieri, de Pellico et de Foscolo n'est point tellement connu qu'on eût été heureux d'avoir quelques renseignements sur sa vie. M. A. T. a oublié de nous les donner. Nature noble, généreuse, aimante, Louis de Brême écrit avec charme; mais ses lettres n'offrent aucun intérêt supérieur; elles ne font que confirmer parfois celles de la comtesse d'Albany [3]. Il est vrai que par là même elles méritent de fixer l'attention.

On le voit, la publication, que M. Antona-Traversi vient d'entreprendre, en collaboration avec M. Bianchini, ne le cède pas en à-propos à celles qui l'ont précédée, et en la faisant, il s'est acquis de nouveaux droits à la reconnaissance des amis de la littérature italienne [4].

Ch. J.

(13 septembre 1814), M. A. T. suppose sans l'affirmer, qu'il s'agit ici de la Nencini; on se perd, en effet, au milieu des nombreux amours de Foscolo. Dans la lettre du 13 février, il s'agissait de la Bignami.

1. « Il faut commencer par arranger vos affaires pécuniaires, savoir ce que vous pouvez dépenser et ne pas faire la folie de jeter votre argent sans rime ni raison » (13 février 1814).

2. « Les revenants, dit-elle encore (8 juillet), n'ont pas acquis une idée de plus depuis quinze ans ». — « *Che sciocchi!* que les revenants, écrivait-elle le 13 septembre; il leur sera impossible de faire subir certaines idées. Le R. de France se conduit différemment ».

3. « Ils sont corrompus, écrivait-il, le 1er décembre 1814, en parlant des Italiens, de cette corruption précisément qui mène droit au bigotisme et à la cagoterie ». Et dans une lettre du 9 octobre : « Avez-vous jamais cru, Madame, qu'on allait être replongé dans une aussi profonde et avilissante barbarie ».

4. Parmi les lettres de la comtesse, il s'en trouve une du peintre Fabre à Ugo Foscolo. Les éditeurs ont fait suivre celles de l'abbé de Brême d'une lettre inédite de Silvio Pellico, qui raconte la mort d'un frère de l'abbé, noyé en traversant le Tessin. Ils ont reproduit les lettres de la comtesse telles quelles; je comprends qu'on ne change rien au style, mais est-il aussi nécessaire de respecter les fautes d'orthographes, et de laisser, par exemple, je m'apercoi*t*, mou, etc.? On pourrait se demander parfois, en présence de ces bizarreries orthographiques, si ce sont bien des lapsus et non des fautes d'impression.

314. — **Un érudit du XIX[e] siècle.** Armand Baschet et son œuvre, par le D[r] Ch. Dufay, sénateur. Paris, Rouquette, 1888. In-8, 304 pages.

Il est fâcheux que M. Dufay n'ait pas donné à son ouvrage une disposition plus claire. Il l'a entrepris et exécuté sans plan bien défini, à un point de vue plus biographique que critique.

Il est vrai que c'était là peut-être la meilleure manière de peindre Baschet, cet insatiable curieux, ce dilettante de la recherche historique. Un aperçu de son œuvre devait être tracé un peu au hasard, comme lui-même travaillait, entraîné sans cesse par les découvertes qui le sollicitaient. Personne n'a joui plus que lui de l'histoire. Personne n'en a mieux connu les raffinements délicats, n'a mieux senti les joies de l'heureuse trouvaille. Il est parti sans avoir donné toute sa mesure, sans avoir produit les grandes œuvres qu'on était en droit d'espérer. Mais l'ensemble des ouvrages qu'il a laissés, depuis la *Diplomatie vénitienne*, son œuvre capitale, jusqu'à ses charmantes nouvelles historiques, *Le Roi chez la Reine* ou *Les comédiens à la cour de France*, présente des qualités remarquables de finesse et de sagacité.

Le livre de M. Dufay offre quelques erreurs de détails [1], quelques hors-d'œuvre et des lacunes importantes. Dans un travail du genre de celui-ci, la partie bibliographique aurait dû être tout particulièrement développée. Pourquoi lui avoir donné si peu de place et l'avoir divisée aussi arbitrairement? En effet, M. D., sous la rubrique *Résumé bibliogr. des œuvres d'A. Baschet*, donne d'abord les titres des différents volumes publiés par l'historien et ce n'est que dix pages plus loin, dans un appendice, qu'il complète ces indications par une liste chronologique des articles de journaux et de revues, liste très sommaire et très rapide, où certaines des études les plus considérables de Baschet sont mises sur un même plan avec des variétés de journaux quotidiens. Dans une œuvre aussi étendue, qui touche aux sujets les plus variés, il était nécessaire de classer ces articles et de les grouper méthodiquement. L'ensemble des travaux de Baschet dans tel ou tel ordre d'étude aurait été de cette manière plus aisément appréciable. C'est ainsi que ses recherches, pourtant si curieuses, sur l'histoire de l'art, sont à peine indiquées. M. D., qui raconte en cinquante pages l'histoire du dépôt des Affaires étrangères, s'est contenté de consacrer quelques lignes aux découvertes faites à Mantoue. Les articles sur Mantegna, Pourbus, Rubens, signalés seulement dans l'*Index*, méritaient mieux qu'une simple allusion. C'est tout un côté, et non le moins original, de l'activité historique de Baschet. Les articles sur Rubens, en particulier, sur son séjour en Italie, à Mantoue, à Gênes, à Rome, sur son premier voyage en Espagne, ont été en leur temps presque une révélation. Ils forment toujours pour

1. Par ex., p. 70, M. D. donne Catherine de Médicis comme la fille de François I[er], grand duc de Toscane. Catherine était fille de Laurent, duc d'Urbin. L'auteur a confondu Catherine avec Marie de Médicis.

l'histoire du grand peintre flamand, une source essentielle à consulter. Il serait même à souhaiter qu'on les réunît en un volume. Pareillement, d'autres articles, à peine indiqués d'un mot, offrent pour la critique un intérêt historique plus grand que tel gros livre de Baschet. En insistant sur toutes ces études, dispersées, parfois même oubliées, l'auteur eût rendu un véritable service. Un travail de ce genre aurait avantageusement suppléé certains appendices inutiles, tels que l'extrait du rapport annuel de 1886 sur les concours de l'Académie française (Annexe 6) ou la triple liste de la commission des Archives diplomatiques des affaires étrangères (Annexes 13, 14, 15)[1]. Si ces nombreuses pages avaient été remplacées par des extraits d'études peu connues de Baschet, par des passages de sa correspondance, sûrement très intéressante — et que M. D. doit connaître mieux que personne, — l'ouvrage y eût certainement gagné. Le Baschet intime, le chercheur se serait mieux révélé à nous; nous aurions assisté à la conduite de ses investigations, saisi sur le vif son habileté singulière à découvrir et à suivre les pistes les plus compliquées. Nous ne parlons pas de cette quantité considérable de matériaux amassés par Baschet et qui ne sera jamais connue. M. D. aurait pu glaner dans tous ces travaux incomplets et restés inédits. En somme, Baschet n'a pas écrit les grandes œuvres qu'il méditait. Il annonçait dès 1862, dans la préface de la *Diplomatie vénitienne,* toute une série de travaux en préparation qui devaient former les étapes de sa carrière. Il est bien regrettable qu'il n'ait pas suivi ce plan primitif. Qui peut dire tout ce que la science y a perdu? *Les comédiens à la cour de France* ne remplaceront jamais le *Henri IV et Venise* qui promettait d'être si piquant. Quoi qu'il en soit, on ne saurait blâmer M. Dufay. En respectant le secret des travaux de son ami, il a obéi à un sentiment de réserve facile à comprendre : Baschet aimait trop polir, à parfaire ses œuvres, pour qu'il n'y ait point quelque témérité à livrer au public des morceaux inachevés.

Malgré tout, M. Dufay a fait œuvre utile et intéressante à la fois. Il a introduit dans son étude nombre de souvenirs personnels qui lui donnent beaucoup de vie. Son livre, écrit d'une manière attrayante, est une juste protestation, dictée par l'amitié, contre l'oubli immérité du nom de Baschet, et contre la place par trop insuffisante qui lui a été faite parmi les historiens de notre temps.

A. LEFRANC.

---

1. M. D. insiste trop là dessus. Bien que Baschet ait écrit tout un volume sur ce sujet et qu'il ait été mêlé très activement à la campagne qui fit ouvrir au public nos Archives diplomatiques, il n'y avait pas lieu de parler aussi longuement de cette affaire. Les péripéties en sont assez récentes et assez connues du public savant pour qu'il soit utile de les rappeler dans leurs détails.

315. — Th. Piderit. **La mimique et la physiognomonie,** trad. par A. Girot. Alcan, 1888, 280 p. in-8. 5 fr.
316. — O. K. Notovitch. **La liberté de la volonté.** Alcan, 1888, 256 p. in-12. 3 fr. 50.

I. — Le livre de M. Piderit est assez connu pour que l'on n'ait besoin ni de le présenter ni de le recommander. La traduction de M. Girot est faite avec soin et exactitude [1]. Il est permis de penser que le traducteur, qui trouve bon de nous dire ce que c'est que J. Müller, que Lotze et que Charles Bell, eût pu trouver des additions plus utiles. Peut-être pouvait-il, à la p. 6, insister sur l'œuvre à peine indiquée de Duchenne de Boulogne, qui fut chez nous un créateur, et, à la p. 204, signaler tout au moins le nom de Broca, dont l'omission est à peine excusable. Il pouvait encore nous dire que la Physiognomonique attribuée à Aristote aux pages 180 sqq. n'est certainement pas authentique; il pouvait écrire Trogue-Pompée au lieu de Trogus, (!) et Adamantios au lieu d'Adamante (p. 183). — L'exécution matérielle est bonne, sauf les figures 46 et 47 (p. 150 sq.) qui font peur, et la qualité du papier, qui rend à peu près impossible le déchiffrement de certaines pages.

II. — Y avait-il urgence à mettre en français le présent ouvrage de M. Notovitch? Beaucoup, et j'en suis, penseront que son précédent opuscule donnait une idée suffisante de sa manière.

Lucien Herr.

---

317. — J. Probst, **Klima und Gestaltung des Erdoberflæche in ihren Wechselwirkungen.** Stuttgart, E. Schweizerbart'sche Verlagshandlung, 1887. In-8 de viii-173 p.

Bien que ce livre soit écrit par un géologue pour des géologues, il mérite d'être signalé ici, parce qu'il développe une hypothèse nouvelle sur la plus récente des périodes de l'histoire du globe, celle qui, dans l'état actuel de nos connaissances, a fourni les plus anciens vestiges du travail humain. On sait que cette époque, dite quaternaire, présente, au point de vue géologique, deux séries de phénomènes connexes: l'extension et le recul des glaciers, qui constituent l'*époque glaciaire,* et le dépôt des anciennes alluvions ou terrains de transport (le *diluvium* de Cuvier). Les causes de l'extension des glaciers sont restées très obscures malgré un grand nombre d'hypothèses : on a fait intervenir successivement, pour l'expliquer, diverses considérations astronomiques ou cosmiques dans le détail desquelles il est inutile d'entrer ici. M. Probst s'est efforcé d'établir, à la suite des *Untersuchungen* de Sartorius (1865), que les révolutions climatériques du globe,

1. Je ne relève qu'une expression malheureuse. P. 191, l. 20, M. G. écrit « les soi-disant cavités frontales »; le texte porte sans doute « die sogenannten... » — On lit encore p. 199 « La grandiose femme-homme (Catherine II) portait un front qui... »; c'est trop d'exactitude.

entre autres le phénomène glaciaire, peuvent se justifier par la seule histoire de l'écorce terrestre, sans faire appel à des facteurs d'ordre cosmique qui ont besoin d'être expliqués à leur tour.

La paléontologie végétale démontre que les premières périodes géologiques ont été caractérisées par un climat chaud et presque uniforme. Au début de l'époque tertiaire (miocène de Lyell), la flore fossile de la zone arctique témoigne encore d'une température moyenne bien supérieure à celle qui règne aujourd'hui dans ces latitudes. Pendant les longs siècles de l'époque tertiaire, l'inégalité des zones climatériques commence à se dessiner : les glaces polaires et la neige font leur apparition au pliocène (fin du tertiaire), époque dont le climat est fort analogue au climat actuel. Mais, entre le pliocène et le récent, se place l'époque quartenaire, avec le développement prodigieux et le recul non moins surprenant de ses glaciers. Il y a donc, à prendre les choses de haut, deux grosses difficultés : 1° comment expliquer le climat doux et égal des périodes antérieures au pliocène? 2° comment expliquer l'extension des glaciers et leur recul, le commencement et la fin de la crise glaciaire?

Dans sa réponse à la première question, M. P. n'est pas original : du moins ne fait-il qu'adopter, en l'améliorant dans le détail, une solution déjà exposée par ses prédécesseurs. A l'exemple de Sartorius, il se fonde sur la différence frappante que présentent encore aujourd'hui le climat maritime et le climat continental. Ainsi les îles Féroë ont, par 62° 3 de latitude nord, une température moyenne annuelle de 7° 3, tandis que Jakoutsk, en Sibérie, par la même latitude, a une moyenne de — 10° 3 seulement. De même, aux îles Féroë, le mois le plus froid et le plus chaud ont pour moyennes 2° 7 et 12° 3, tandis qu'à Jakoutsk les chiffres correspondants sont — 43° et + 20°, 4 (différence : 9° 6 aux Féroë, 63° 4 à Jakoutsk). L'égalité et la douceur du climat maritime ou insulaire ont pour cause première les propriétés physiques de l'eau, celui de tous les corps qui possède la plus grande chaleur spécifique. Comme, dans la mobilité incessante de la mer, l'eau réchauffée monte toujours à la surface tandis que l'eau froide gagne le fond, la température des îles, influencée par les couches supérieures du liquide, se trouve, par suite, notablement augmentée. Ainsi le climat égal et doux de l'époque tertiaire présente de l'analogie avec le climat insulaire actuel. Or, la géologie a montré qu'antérieurement au pliocène il n'existe pas, à proprement parler, de continents, et que l'Europe — pour ne parler que d'elle — est un archipel, dont les îles sont de plus en plus clair-semées suivant que l'on remonte plus loin dans le cours des âges. Les particularités du climat ne suffisent cependant point pour expliquer la température élevée des premières périodes géologiques et surtout la répartition presque uniforme de cette température. Il faut alléguer d'autres considérations, en premier lieu la chaleur interne du globe, qui, toutefois, ne rend pas

compte de l'absence des zones climatériques, puisque son influence doit se faire sentir également partout; en second lieu, l'existence d'une atmosphère terrestre chargée de nuages, s'opposant aux pertes de chaleur par rayonnement. Cette atmosphère préservait aussi la chaleur des eaux superficielles, dans leur mouvement vers les latitudes élevées : aussi contribuait-elle à égaliser la température. L'évaporation des eaux, occupant alors une étendue bien plus grande qu'aujourd'hui, et l'absence des vents de terre, produits par les montagnes dans les continents, expliquent l'atmosphère nuageuse des époques qui ont précédé le pliocène et, par suite, les particularités de leur climat.

Avec la formation des continents et l'exhaussement des chaînes de montagnes, qui deviennent des dépôts de neiges et donnent naissance à des courants d'air réfrigérants, commence une période de froid et de sérénité atmosphérique relative qui est le début de l'époque glaciaire. On n'explique guère comment cette époque a pris fin. M. Probst, dès 1875, avait indiqué une solution du problème dans les *Würtembergische naturwissenschaftliche Jahreshefte*; il la reprend avec plus de développement dans le présent travail. Suivant son expression, ce sont les montagnes qui sont également *responsables* du commencement et de la fin de la phase glaciaire. De quelque manière que leur soulèvement se soit opéré, elles ont présenté, à l'origine, l'aspect de hauts plateaux, sur lesquels la neige s'accumulait en quantités énormes. Bientôt, par l'action des eaux et des frimas eux-mêmes, il se produisit de puissantes érosions; des vallées transversales *(Querthäler)* se creusèrent entre le pied des montagnes, les chaînes secondaires et les massifs dominants. Les glaciers, formés de neiges accumulées et condensées, purent alors descendre vers les plaines, au lieu de rester sur d'inaccessibles hauteurs : c'est la période glaciaire proprement dite. Mais, une fois parvenus dans les plaines, les glaciers se trouvèrent exposés à l'influence de la chaleur des bas-niveaux qui les obligea finalement à rebrousser chemin, non sans avoir laissé des traces irrécusables de leur invasion sous forme de moraines, de stries et de blocs erratiques. Tel est le dernier épisode de l'époque glaciaire. Produites par l'accumulation et la fonte des glaces, les vallées et les érosions ont été la cause déterminante de leur recul.

Cet essai de synthèse pourra être qualifié de « roman géologique »; il n'en est pas moins fort intéressant, et contient sans doute une bonne part de vérité. M. P. en a conduit l'exposition avec beaucoup de méthode et a fourni, chemin faisant, des éclaircissements précieux sur le soulèvement des montagnes, le creusement des abîmes de l'Océan et les particularités climatériques de l'hémisphère austral [1]. Il est pourtant

1. Signalons aussi, p. 99 et suiv., une réfutation de l'hypothèse d'Adhémar sur la périodicité des époques glaciaires. Quant à la pluralité, admise par Penck, des crises glaciaires à l'époque quaternaire, l'auteur croit, avec plusieurs géologues français, qu'il faut y voir seulement des oscillations locales des glaciers; ces oscil-

une question essentielle dont il n'a point fait mention : c'est celle de l'intensité des précipitations atmosphériques à l'époque quaternaire. Certains fleuves comme la Somme, qui ne descendent point de glaciers, roulaient alors un volume d'eau bien supérieur à leur volume actuel. L'accroissement des glaciers suffit-il à expliquer ces pluies diluviennes, favorables à la végétation dont se nourrissaient les grands pachydermes quaternaires, ou ne faut-il pas plutôt, avec MM. de Saporta et de Lapparent, considérer ce régime de pluies comme le facteur principal de l'extension des glaciers? Avant la fin de l'époque glaciaire, il semble que la phase *pluviaire*, comme l'a appelée M. Chambrun de Rosemond, ait été suivie d'un régime de froid sec, pendant lequel le volume des cours d'eau diminua dans de fortes proportions : c'est ainsi que des cavernes, habitées par l'homme à l'époque du renne dans le Périgord, ne sont qu'à une hauteur de quelques mètres au-dessus des rivières actuelles. L'essai de M. Probst aurait encore gagné en intérêt s'il avait envisagé sur toutes ses faces la météorologie de l'époque quaternaire ; nous souhaitons qu'il ait bientôt l'occasion d'y revenir.

Salomon Reinach.

---

318. — **Bibliographie des bibliographies** (à propos du supplément publié par M. Léon Vallée, par Henri Stein. Paris, imprimerie Deslis, 1888, in-8 de 8 p.

319. — **Inventaire sommaire des Tables générales des périodiques historiques en langue française**, par le même. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1888, in-8 de 38 p.

M. H. Stein avait publié dans le *Bulletin critique* du 15 juillet 1883, un compte-rendu sévère, mais juste, de la *Bibliographie des Bibliographies*. Son compte-rendu du *Supplément* à cet ouvrage n'est ni moins sévère, ni moins juste. M. Stein, dont toutes les critiques sont fortement motivées, regrette que l'auteur n'ait presque pas profité des observations qui lui ont été soumises. Espérons que M. Vallée ne voudra pas mourir dans l'impénitence finale et qu'il se décidera, en refondant son recueil et le supplément, à ne négliger aucune des améliorations signalées par M. Stein dans des pages à la fois instructives et piquantes.

L'*Inventaire sommaire* sera consulté avec reconnaissance par tous les chercheurs. M. Stein n'indique pas moins de 170 répertoires munis de tables générales. Il se propose de continuer un aussi utile travail en s'occupant des périodiques de langue française non historiques, et ensuite des périodiques en langue allemande, anglaise, italienne, etc. Patience, activité, exactitude, M. Stein possède ces trois vertus théologales du bibliographe, ce qui permet d'attendre beaucoup de lui.

T. de L.

---

lations seraient en rapport, suivant M. P., avec les vicissitudes, encore si obscures, des phénomènes orogéniques (p. 57).

CHRONIQUE

ANGLETERRE. — M. Edouard Abott PARRY vient de publier les Lettres adressées par Dorothée Osborne à Sir William Temple, de 1652 à 1654, avant qu'elle épousât le célèbre homme d'État. Le volume (prix : une guinée) a paru à Londres, chez Griffith, Farran, Okeden et Welsh ; il est imprimé avec beaucoup de luxe et d'élégance, et contient de bons portraits de Dorothée et de Sir William. Nous reviendrons prochainement sur cette curieuse publication.

— M. John MORLEY, créateur de la collection *English Men of Letters*, a commencé, il y a peu de temps, la publication d'une nouvelle série de monographies. Cette série doit comprendre douze volumes consacrés à douze hommes d'État célèbres de l'Angleterre. Trois études ont paru jusqu'ici et sont consacrées à *Guillaume le Conquérant*, le cardinal *Wolsey* et *Guillaume III*. Une quatrième étude est sous presse; elle a pour sujet *Henri II* et pour auteur Mme John Richard GREEN.

— Le Dr Richard GARNETT, du British Museum, vient de faire paraître une vie d'*Emerson* depuis longtemps attendue (Londres, Walter Scott, in-8º).

— Il vient de se former en Angleterre et en Écosse une Société qui a pris le titre de *Gypsy Lore Society*, et qui a « pour but de faire des recherches aussi étendues et aussi variées que possible sur la question tsigane ». Elle se propose de publier « un Journal trimestriel (*Quarterly*), dont les articles traiteront de l'histoire de la langue, des coutumes et du *folk-lore* des Tsiganes, et où l'on recueillera aussi les morceaux, souvent curieux, concernant les Tsiganes, qui se trouvent épars dans les histoires locales, dans les vieux journaux, dans les vieux *magazines*, dans les vieux livres de voyages, et autres ouvrages peu connus ou peu accessibles à la généralité des travailleurs. » — Le président de la Société est M. C.-G. LELAND, le vice-président M. H.-C. CROFTON, et le secrétaire-trésorier M. David-Mac Ritchie. Les articles du journal seront en anglais; mais la Société comprendra des membres de toute nationalité, et elle fait appel à tous ceux que le sujet intéresse. Pour être membre et recevoir le journal, il suffit de payer une souscription annuelle de 25 fr., qui doit être adressée à M. David-Mac Ritchie (4, Archibald Place, Edimbourg). Après l'apparition du premier numéro, qu'on espère publier le 1er juillet, aucun exemplaire du Journal ne sera fourni à d'autres qu'aux membres.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 juin 1888.

M. Ravaisson met sous les yeux de ses confrères le moulage d'une belle tête de marbre du musée du Louvre, qui a passé jusqu'ici à tort pour un Ptolémée. C'est en réalité, dit-il, une copie, et la plus belle qu'on connaisse, de la tête d'une célèbre statue de bronze de Polyclète, le Diadumène. Une reproduction en marbre du torse de la même statue se trouve aussi au Louvre. L'ensemble de l'œuvre n'est connu que par une copie médiocre qui a été trouvée à Vaison et qui appartient aujourd'hui au musée britannique. Deux moulages du Diadumène de Vaison existent en France, l'un au musée de Saint-Germain-en-Laye, l'autre à l'Ecole des Beaux-Arts.

M. Georges Perrot signale, d'après un renseignement qui lui a été transmis par M. Guillaume, une œuvre probablement originale de Polyclète, qui vient d'être découverte à Epidaure. C'est un chapiteau, trouvé sur l'emplacement d'un temple, construit, selon un témoignage antique, par Polyclète, qui était à la fois sculpteur et architecte. Ce fragment est, paraît-il, assez beau pour qu'on puisse le juger digne du ciseau du grand statuaire.

M. Heuzey communique de nouveaux renseignements sur les antiquités chaldéennes du Louvre.

M. Amiaud, de l'Ecole pratique des hautes études, a réussi à déchiffrer une inscription très fruste qu'on avait cru jusqu'ici illisible. Il y a lu le nom d'Ourou-Ka-

ghina, roi de Sirpourla, qui n'était connu jusqu'ici que par deux autres monuments

Les études de M. Amiaud sur les inscriptions de Tello lui ont permis d'arriver à des conclusions précises sur quelques points qui étaient restés douteux. Ainsi, on avait remarqué dans plusieurs textes les mentions des sanctuaires de certaines divinités, indiqués comme situés dans des localités autres que Sirpoula, telles que Ghirsou, Nina-ki, Ourou-azagga. On était porté à croire que ces noms représentaient autant de villes distinctes : on avait même proposé d'identifier Nina-ki avec Ninive. M. Amiaud est arrivé à la conclusion que tous ces noms ne représentent, au contraire, que des faubourg ou des quartiers de la ville de Sirpoula.

A titre de curiosité, M. Heuzey cite particulièrement un passage d'une inscription de Goudéa, lue par M. Heuzey, où il est question d'une fête instituée par ce roi. « Pendant sept jours, dit le texte, la servante esclave était l'égale de sa maîtresse, le serviteur esclave était l'égal de son maître. » On reconnaît là les Saturnales romaines, dont les anciens eux-mêmes avaient entrevu l'origine orientale et signalé la ressemblance avec la fête asiatique des Sacées.

M. Oppert signale une publication de M. Erman, conservateur du musée égyptien de Berlin, qui annonce des découvertes d'inscriptions cunéiformes en Egypte. Les textes trouvés sont des rapports adressés de Byblos, d'Acco, d'Ascalon, aux rois Aménophis III et Aménophis IV : ces rois sont appelés Nimmuriya et Naphuriya. Il y a aussi cinq lettres de Purnapuriyas, roi de Chaldée, adressées au souverain de l'Egypte.

M. Georges Perrot, après avoir rappelé le don que M[me] veuve Ernest Desjardins a fait à l'Institut des collections d'estampages d'inscriptions romaines rassemblés par son mari, annonce que cet exemple vient d'être suivi par la fille de M. Desjardins. M[me] veuve Rayet, née Desjardins, a déposé à la bibliothèque de l'Institut les estampages d'inscriptions grecques recueillis par M. Olivier Rayet, son mari. Cette collection qui comprend plusieurs centaines de pièces, est accompagnée d'un catalogue détaillé, dressé par M. Homolle.

M. Philippe Berger présente un essai d'interprétation d'une inscription néo-punique qui a été trouvée à Cherchell et donnée au Louvre, il y a une dizaine d'années, par M. Schmitter. Elle est gravée sur la base d'une statue du roi Micipsa. Elle se compose de onze lignes. M. Berger n'a réussi jusqu'ici à déchiffrer que le commencement et la fin, qu'il propose de traduire ainsi :

« Sanctuaire [de Khnoum], vie des vivants.

« Mikispa, roi des [Ma]ssyliens, le glorieux dominateur de pays nombreux, Roi, bienveillant.

« Lui a érigé cette statue pour..... son tombeau, Iaazam, fils de Iasgugtân, fils de Bogut, fils de Masinissa, préposé aux choses sacrées. »

A la fin : « *Fecit* Gaius, fils de N..... »

M. Maspero émet des doutes sur le nom du dieu égyptien Knoum, que M. Berger a cru reconnaître à la première ligne de ce texte. Khnoum était un dieu local des Cataractes, qui ne prit d'importance qu'à l'époque chrétienne. Il semble étrange de rencontrer son nom en Numidie, plus d'un siècle avant notre ère. Il est plus probable qu'il faut chercher là le nom de quelque divinité libyenne.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : F.-G. Duckett, *Charters and Records among the archives of the ancient abbey of Cluni, from 1077 to 1534* ; — par M. de Boislisle : Decrue (Francis), *la Cour de France et la société au* XVI[e] *siècle* ; — par M. Georges Perrot : Müntz (Eugène), *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, tome I, livraisons 1-5 ; — par M Maspero : Hyvernat (H), *Album de paléographie copte, pour servir à l'introduction paléographique des Actes des martyrs de l'Égypte*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 13 juin 1888.

La question des représentations de la légende des quatre fils tirant sur le cadavre de leur père est reprise et traitée de nouveau par MM. Lecoy de la Marche, Gaidoz, Muntz et Durrieu.

M. Mowat retrouve le nom Quiddila, qui figure sur une fibule présentée à l'une des dernières séances, dans celui d'un fonctionnaire ostrogoth du temps de Théodoric.

M. Gaidoz signale une peinture sur verre conservée à Nuremberg et représentant le lai d'Aristote.

M. Durrieu lit un mémoire sur un manuscrit peint, contenant les statuts de l'ordre de Saint Michel. Il y reconnaît l'exemplaire exécuté pour le Duc de Guyenne et illustré par Jean Fouqué, qui nous y a conservé les portraits de plusieurs grands personnages du temps.

Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 9 juillet — 1888

Sommaire : 320. Meyer, Turquie et Grèce. — 321. Bædeker, Grèce — 322. Guide Joanne (Isambert et Haussoullier), Grèce, Athènes et ses environs. — 323. Hartman, Sur le texte de Xénophon. — 324. Horace, p. p. Waitz. — 325. Ratzel, Ethnographie, I et II. — 326. Levantini-Pieroni, Lucrezia Tornabuoni. — 327. Stein, Un faux diplomate au XVII° siècle. — 328. Didot et Grassoreille, Le château de Bourbon l'Archambault. — 329. Lagrange, Physiologie des exercices du corps. — 330. La représentation proportionnelle. — Lettre de M. Halévy : L'inscription phénicienne d'Athènes. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

320. — Meyers Reisebücher. **Türkei und Griechenland.** Untere Donaulænder und Kleinasien. Zweite Auflage, mit 9 Karten, 27 Plænen und Grundrissen. Leipzig, Bibliographisches Institut, 1888. In-16, 659-XII pages.

321. — Karl Baedeker. **Griechenland.** Handbuch für Reisende. Mit einem Panorama von Athen, 6 Karten, 14 Plænen und andern Beigaben. Zweite Auflage. Leipzig, K. Bædeker, 1888. In-16, 389-CXXII pages.

322. — Guides Joanne. **Grèce. Athènes et ses environs,** avec 4 cartes et 10 plans. Paris, Hachette, 1888. In-8, 216-LXXXIII pages.

I. La première édition du *Guide* de Meyer a paru en 1882 ; celle du *Handbuch* de Baedeker est de 1883. C'est un heureux indice de la fréquence des voyages d'étude en Orient que des éditions nouvelles de ces deux livres soient devenues nécessaires après un petit nombre d'années. Ce ne sont pas, hâtons-nous de le dire, des réimpressions ; on s'aperçoit presque à chaque page, dans l'un et l'autre Guide, du soin avec lequel le texte primitif a été revu et mis au courant. Le livre de Meyer a même subi une transformation complète : alors que la première édition (623 p.) comprenait la Palestine et la Syrie, la Grèce, la Turquie et quelques districts de l'Asie-Mineure, la seconde se contente de décrire, mais avec plus de détail, la Turquie d'Europe et la Grèce, en y ajoutant Brousse, Troie, Pergame, Smyrne et les environs de ces villes. L'archéologie, en particulier la description des musées d'Athènes et celle d'Olympie, a été l'objet de toute l'attention désirable ; on regrette de ne pas apprendre, dans la préface, les noms des collaborateurs à qui l'on doit ces chapitres. Les pages consacrées à l'Acropole d'Athènes sont au courant des dernières découvertes de M. Cavvadias et des dernières hypothèses de M. Doerpfeld ; celles-ci, comme il convient, sont présentées avec circonspection, notamment en ce qui touche la reconstruction du *Vieux Parthénon* au IV° siècle. Presque partout, et c'est là une qualité rare dans ces sortes de livres, on reconnaît non pas les ciseaux d'un compilateur, mais la

plume d'un homme du métier qui parle de ce qu'il a vu. Je dois pourtant faire une réserve, à cet égard, pour le petit catalogue du musée de Tchinly-Kiosk à Constantinople (p. 223-226). Cette notice est traduite littéralement de celle du *Guide-Joanne* (Léon Rousset, *De Paris à Constantinople*, 1886), qui n'est elle-même qu'un extrait de mon *Catalogue du Musée Impérial*, 1882 ; mais, tandis que M. Rousset a nommé sa source, le *Guide-Meyer*, démarquant le *Guide-Joanne*, ne mentionne ni l'ouvrage français ni mon catalogue. Même entre *ciceroni* qui se font concurrence, un peu plus d'égards ne seraient pas superflus.

II. Le *Handbuch* de Baedeker contient seulement la description de la Grèce propre, due en majeure partie au bibliothécaire de l'Institut allemand d'Athènes, M. Lolling; le chapitre sur Olympie est l'œuvre de MM. Doerpfeld et Purgold ; ce dernier a décrit en outre les musées de Sparte, de Piali et de Dimitzana. Enfin, M. Kekulé a donné, en manière de préface, une histoire sommaire de l'art grec (p. LXVII-CXIX), qui est sans doute un des meilleurs résumés que nous possédions. Cette nouvelle édition d'un livre qui, sous sa première forme, était déjà appelé à rendre de grands services, mérite de figurer sur la table des archéologues non moins que dans la valise des voyageurs. Parmi les additions heureuses qui la distinguent, nous signalerons surtout cinq pages sur Délos (p. 143-148), où les fouilles de l'École française d'Athènes sont, pour la première fois, résumées avec autant de concision que d'exactitude : le plan de Délos, placé en regard de la p. 143, est très bien fait et comprend la région de l'Inopus, avec le théâtre et les sanctuaires des dieux étrangers et des Cabires, indications qu'on ne trouvait sur aucun des plans publiés jusqu'à ce jour. Dans la première édition, le nom seul de Délos était mentionné : M. Lolling a droit à nos remerciements pour avoir donné cette fois l'attention qu'elles méritent à des ruines très intéressantes, qu'il n'est pas difficile, même pour un simple touriste, de visiter aujourd'hui.

Les plans nouveaux du hiéron d'Épidaure et de l'acropole de Tirynthe (p. 257) sont des modèles de bonne exécution et de clarté ; celui d'Olympie (p. 337) a subi des modifications qui le mettent au courant des découvertes les plus récentes : ainsi le grand bâtiment du Sud-Ouest a reçu, conformément à l'hypothèse de M. Hirschfeld vérifiée par une découverte de M. Treu, le nom de *Leonidaion*, et la porte du Sud-Ouest, *Westthor* sur le plan de 1883, s'appelle *Festthor* dans celui de 1888. Quelques corrections seraient encore nécessaires. Ainsi le nom du *Leonidaion* n'a pas été effacé à l'endroit où il figurait dans la première édition et le *nouveau pont* indiqué sur la carte n'existe plus, comme me l'apprend M. Cecil Torr, depuis deux ans. Il y aurait aussi à modifier la carte générale de Grèce, que l'indication exagérée des accidents de terrain rend un peu obscure.

III. -- L'*Itinéraire en Orient* du D^r^ Isambert, faisant partie de la

collection Joanne, était épuisé en librairie et avait depuis longtemps cessé d'être au courant. La maison Hachette a confié la refonte de cet ouvrage, du moins en ce qui concerne la Grèce propre, à M. B. Haussoullier, un des anciens membres de l'Ecole d'Athènes qui connaissent le mieux la Grèce continentale. Le Ier volume de cette refonte, contenant une introduction générale, Athènes et l'Attique, est en vérité un ouvrage nouveau : on n'a guère conservé de l'ancien *Itinéraire* que le plan et un petit nombre de descriptions. Le travail de M. Haussoullier est excellent : entrant dans plus de détails que les guides Meyer et Baedeker, il sait, mieux que les *ciceroni* allemands, éviter la sècheresse, et il n'est ni moins exact, ni moins bien informé que ses devanciers. Les catalogues qu'il publie des musées d'Athènes sont les premiers qui aient paru en français et rendront service aux archéologues ; ce ne sont point de simples énumérations, mais des notices raisonnées, où l'appréciation du style des œuvres n'est pas négligée. Que n'en avons-nous autant pour le musée des Antiques du Louvre !.. L'introduction contient des renseignements généraux sur la Grèce, un petit précis de la langue néo-hellénique, et des notions d'archéologie où les éléments de l'architecture sont fort clairement exposés. La seule critique générale que nous suggère ce livre s'adresse plutôt à l'éditeur qu'à l'auteur : les cartes, quoique exactes, ne sont pas bien gravées et l'impression laisse à désirer, surtout dans l'introduction, où bon nombre de lettres sont mal venues ou même ne sont pas venues du tout au tirage. On peut regretter aussi que ce volume ne contienne pas moins de 127 pages d'annonces contre 300 de texte : la proportion est véritablement un peu forte [1] !

Salomon REINACH.

1. Voici quelques observations de détail. P. XL « les gardiens des ruines sont le plus souvent de vieux soldats, vétérans de la guerre de l'Indépendance. » Combien existait-il, en 1887, de vétérans d'une guerre terminée en 1829 ? — P. XLIII. On voudrait quelques notes sur la géologie de l'Attique. — P. LIII, le vocabulaire français-grec est incomplet : on ne trouve pas des mots indispensables tels que *allumettes*, *enfant*, *femme*, *selle*. — P. LXXIII, il n'est guère sérieux de recommander aux touristes « de glisser au fond de leur malle une petite édition [laquelle ?] de Pausanias »; il est également chimérique (p. LXXVII) de renvoyer les mêmes touristes à l'étude des restaurations architecturales dues aux pensionnaires de la villa Médici. M. Haussoullier oublie quelquefois qu'il n'écrit pas pour des Normaliens. — P. LXXX. Après un coup de patte fort inutile à la bibliographie, M. H. donne une bibliographie hellénique qui laisse à désirer : il signale l'édition allemande de la *Topography of Athens* et oublie l'édition française publiée par Rocques ; il renvoie à l'ouvrage de Laborde sans avertir le lecteur qu'il est rarissime et, après avoir énuméré les publications de Ross sur l'Acropole, il ne mentionne pas (du moins à cette place) le bel ouvrage de Michaelis. Il a tort également de citer l'*Athen* de Hertzberg, qui n'a aucune espèce de valeur. — P. 31, la frise de la Panagia Gorgopiko n'est pas un zodiaque, mais un calendrier liturgique. — P. 53, M. H. a malencontreusement respecté une phrase ridicule d'Isambert sur Byron et Elgin. — P. 55, il ne fallait plus parler de la restitution de l'Athéné de Phidias par Simart ; elle ne peut qu'induire en erreur le public et égayer les archéologues. — P. 56, on ne doit pas dire que la tête de Thétis du Parthénon soit à la Bibliothèque nationale ; la tête conservée à la Bibliothèque ne vient pas du Parthé-

323. — **Analecta Xenophontea** scripsit J.-J. HARTMAN, lit. hum. Dr. Leyde, van Dœsburgh. Leipzig, Harrassowitz, 1887. In-8, 405 pp. 12 fr. 50.

L'ouvrage de M. Hartman n'est pas seulement un recueil d'observations grammaticales, de corrections ou de conjectures, il offre encore aux humanistes sur l'*Anabase*, les *Mémorables*, l'*Économique*, le *Banquet*, l'*Agésilas*, une série d'études pleines d'idées personnelles et d'une lecture attachante.

Dans le premier chapitre, M. H. combat les opinions de Cobet et de Croiset au sujet de la naissance de son auteur et la rapporte à la quatrième année de la LXXXVIIIe Olympiade (425/424 avant J.-C.). Puis il traite, un peu rapidement, la question du livre *de Vectigalibus* dont il place, avec Adalb. Roquette, la composition vers l'an 355. M. H. n'a pas de doute sur l'auteur de cet ouvrage; j'avoue qu'ici je ne suis pas convaincu par son argumentation et ne puis trouver dans le passage des *Mémorables* (III, 6, 12) cité par lui, même en adoptant l'interprétation bien douteuse, selon moi, qu'il en donne, une raison d'attribuer cet opuscule à Xénophon.

Le chapitre II contient une étude de l'*Anabase*. Elle a pour préambule une comparaison entre Platon et Xénophon, dont la conclusion est que l'un et l'autre avaient puisé dans l'enseignement de Socrate l'idée de la division du travail. L'*Anabase* est rattachée aux écrits philosophiques sortis de l'École de Socrate; la raison de cette classification M. H. la trouve dans les discours que renferme l'ouvrage et il insiste particulièrement sur celui du livre V, c. 7. L'*Anabase*, selon lui, n'est pas seulement une narration, c'est un ἐγχειρίδιον philosophique éclairé par des faits. Mais à quel moment a-t-elle été écrite? M. H. distingue deux parties, d'époques différentes : la première comprend les quatre premiers livres; ceux-ci ont dû être composés de bonne heure pour être lus par les compagnons d'armes de Xénophon, par ceux qui avaient partagé les périls de l'expédition et parcouru les pays qu'il décrivait. Bien différent est le ton des trois derniers où l'on voit que l'auteur sent le besoin de repousser des accusations dirigées contre lui; lorsqu'il les écrivit il devait être, depuis longtemps déjà, retiré à Scillunte. Enfin, d'un passage des *Helléniques*, (III, 1, 2) M. H. tire cette conclusion que les quatre premiers livres auraient été publiés sous le pseudonyme de Themistogènes. Que l'on adopte ou que l'on repousse son opinion, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que sa discussion est nette et bien conduite.

Adalbert Roquette avait cru trouver dans l'emploi des particules et notamment dans celui de μήν un indice pour la date approximative ou

non. — P. 63, l'hypothèse de M. Doerpfeld sur l'ancien temple d'Athéna est trop facilement acceptée; on peut en dire autant (p. 141) pour celle de M. Furtwaengler relative aux groupes de Délos. — Tout cela n'est presque rien et peut être aisément corrigé sur les clichés; souhaitons que les volumes suivants ne comportent pas de critiques plus sérieuses.

au moins l'ordre chronologique des ouvrages de Xénophon. M. H. a réuni, dans son chapitre III, tous les passages de l'*Anabase* et des *Mémorables* où se trouve μήν et l'examen de ces passages l'amène à conclure *particularum istam collectionem nullius esse pretii et Roquettium tabulis suis componendis operam perdidisse*, ce qui est bien vraisemblable. Quelle que soit la conclusion à laquelle s'arrête le lecteur, ces pages du livre de M. H. rendront de grands services à ceux qui s'occupent de l'étude des particules grecques.

Le chapitre suivant (IV) commence par un procès en règle aux mss. de Xénophon. L'auteur fait peu de cas de ces mss., et il a raison. Mais tout en admettant avec lui la nécessité de recourir à la conjecture, je ferai quelques réserves sur ses principes ; car lorsqu'il dit (p. 59) : *Nostrum ergo est, non, quid in melioribus, quid in deterioribus libris legatur, magis curare (deterrimi enim meliores isti sunt), quam quid Xenophonte dignum, quid indignum, quid eleganter, quid inepte dictum sit*... ne risque-t-il pas de donner beau jeu aux adversaires de la critique verbale (elle en a encore), qui la considèrent comme un amusement de dilettantes, surtout quand il ajoute : *Nostro hac in re standum est judicio et audendum est aliquid*. Oui, certes, il faut oser ; mais il y a quelque danger à paraître prendre son goût personnel pour guide. Je ne dis pas que M. H. le fasse ; mais il court le risque d'en être accusé ; d'autant plus qu'il ne donne pas assez souvent la justification de ses conjectures et laisse trop fréquemment au lecteur le soin de trouver lui-même comment la faute a pu se produire.

Au sujet des *Mémorables*, auxquels sont consacrés les chapitres V et VI. M. H. ne partage pas l'opinion de Cobet et ne croit pas que cet ouvrage ait été composé dans le dessein de réfuter une déclamation du sophiste Polycrate. Il s'appuie principalement sur le contenu du quatrième livre pour réfuter cette opinion. Dans cette partie il ne laisse tout d'abord pas assez voir que certains chapitres de ce livre lui paraissent suspects, comme il le dit plus loin, ce qui le force de s'expliquer deux fois sur le dessein des *Mémorables* (p. 112 et 153 sq.). Selon lui Xénophon a voulu surtout conserver à la postérité le souvenir de son maître et a écrit tout ce qui lui est revenu à la mémoire et lui a paru digne d'être mentionné. Il l'a fait comme on pouvait l'attendre d'un homme pratique « *cui vitae usus potior esset quam subtile philosophiae studium*. » D'ailleurs M. H. convient que Xénophon ne pouvait pas ne pas tenir compte des accusations contenues dans la déclamation de Polycrate qui était alors fort répandue. Les *Mémorables*, comme d'autres écrits du même auteur, ont dû être aussi publiés en plusieurs fois ; cette hypothèse de M. H. explique pourquoi l'ouvrage est si décousu et reste tel, même après la surpression des intrusions évidentes.

L'examen des chapitres et des paragraphes du quatrième livre que Dindorf et Schenkl ont considérés comme des intrusions, conduit M. H. à examiner l'authenticité d'un assez grand nombre de passages

des *Mémorables* (p. 121-152). On trouvera dans ces pages des discussions approfondies, qui dénotent une connaissance intime de l'auteur et seront lues avec intérêt et profit même par ceux qu'elles ne convaincront pas. Il en est peu qui n'adhéreront pas aux conclusions de M. H. sur l'*Économique* et qui ne conviendront pas avec lui que ce ne peut être le cinquième livre des *Mémorables*. Tout le monde aussi lui saura gré d'avoir résumé dans son chapitre IX les discussions auxquelles a donné lieu la comparaison des deux *Banquets* de Xénophon et de Platon. Pour lui, il admet avec Hug l'antériorité de celui de Xénophon et apporte à l'appui de sa thèse six arguments très sérieux et très bien choisis parmi toux ceux que Hug avait amoncelés.

L'avant-dernier chapitre traite de l'*Agésilas* qui, aux yeux de l'auteur, n'est autre chose que l'œuvre d'un écrivain de l'école d'Isocrate. Enfin le douzième contient des *annotationes* aux *Helléniques*.

Chacun des chapitres que nous avons brièvement analysés plus haut est suivi de notes critiques, dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer; il faut nous résoudre à n'en citer que quelques-unes : *Anab*. I, 3, 15 : ὡς μὲν στρατηγήσοντα ἐμὲ ταύτην τὴν στρατηγίαν μηδεὶς ὑμῶν λεγέτω, (πολλὰ γὰρ ἐνορῶ δι' ἃ ἐμοὶ τοῦτο οὐ ποιητέον) ὡς δὲ τῷ ἀνδρὶ ὃν ἂν ἕλησθε, π ε ί σ ο μ α ι ᾗ δυνατὸν μάλιστα ἵνα εἰδῆτε κτλ. M. H. propose d'écrire πεισόμενον.

Anab. I, 4, 4 : ἐπὶ δὲ τοῖς τείχεσιν ἀμφοτέροις ἐφέστασαν π ύ λ α ι est une leçon absurde que M. H. amende en remplaçant le dernier mot par πύργοι.

Ibid., I, 4, 18 ἐδόκει δὴ θεῖον εἶναι κ α ὶ σ α φ ῶ ς ὑποχωρῆσαι τὸν ποταμὸν Κύρῳ ὡς βασιλεύσοντι. L'adverbe σαφῶς va assez mal avec le verbe qui le suit; si l'on transpose avec M. H. σαφῶς καὶ la pensée prend un tour tout à fait naturel.

Voici maintenant deux athétèses auxquelles je souscrirais volontiers : *Mém*. III, 6, 13 : 'Αλλ' ἐκείνου γέ τοι οἶδ'ὅτι οὐκ ἠμέληκας [ἀλλὰ ἔσκεψαι] *Ibid*. 6, 16 ἢ οὐχ ὁρᾷς ὡς σφαλερόν ἐστι τὸ ἃ μὴ οἶδέ τις ταῦτα ἢ λέγειν ἢ πράττειν; ἐνθυμοῦ δὲ τῶν ἄλλων, ὅσους οἶσθα τοιούτους [οἷοι φαίνονται καὶ λέγοντες ἃ μὴ ἴσασι καὶ πράττοντες] πότερά σοι κτλ. Le passage mis entre crochets paraît bien évidemment une glose de τοιούτους.

En somme, les *Analecta* de M. Hartman, composés avec beaucoup de science et de modestie, font faire un progrès notable au texte de Xénophon et tiendront une place honorable à côté des ouvrages de ses devanciers On n'adoptera certainement pas toutes ses vues, mais on lui rendra toujours cette justice que là même où il se laisse un peu trop aller à la divination, il fait réfléchir et étaye son opinion d'exemples instructifs.

Alf. Jacob.

324. — **Œuvres d'Horace,** édition classique publiée par A. WALTZ; in-18 jésus cart. Paris, Garnier, 1887, VIII-512 p.

Par ce nouveau livre, M. Waltz comble d'une manière honorable une lacune grave et trop ancienne : grâce à lui, nous avons maintenant en France une édition classique d'Horace au courant de la science et faisant bonne figure à côté des éditions scolaires allemandes et anglaises. Le texte est en général conforme à celui de l'édition minor de Keller et Holder : mais M. W. n'a pas, selon le système commode de l'indifférence, reproduit son modèle sans contrôle ; il ne l'a suivi qu'en connaissance de cause ; quand un examen impartial ne l'a pas convaincu que son guide eût raison, il l'a abandonné.

Ce qui mérite particulièrement d'être loué, c'est la mesure et le caractère substantiel du commentaire explicatif. Après cela, qu'on puisse ici contester une interprétation, là en désirer une qui est absente, de loin en loin trouver une note un peu longue ou plutôt telle autre un peu brève, il en est de même dans toutes les éditions, et c'est sur l'ensemble qu'il convient de juger de ces choses-là. Je ne m'arrêterai donc pas à des querelles de détail : quelle conclusion intéressante, quant à la valeur du livre, y aurait-il à tirer de ce que, *Carm.* II 1, 37, M. W. n'aurait pas dû se séparer de K. et H. en mettant une virgule après *procax,* ce qui rattache ce mot à *Musa,* alors qu'en réalité il porte adverbialement sur *retractes* (Cf. en effet III 3, 70) ; de ce qu'il eût bien fait, II 3, 18 de nous dire que *lavit* était la forme ancienne (Afranius, Varron) ou, III 4, 6, d'observer qu'en prose on n'eût pas écrit *videor* tout court, mais *mihi videor?* Rien de plus facile que de multiplier ces critiques et d'autres du même genre, d'où il résulterait qu'on n'est pas de l'avis de M. W. sur des points plus ou moins contestés, ou qu'on peut trouver matière, en commentant Horace, à des remarques intéressantes qu'il n'a point faites. Il ne pouvait ni ne voulait les faire toutes. Son commentaire, je le répète, est, dans l'ensemble, bien conçu et bien rédigé.

L'étude sur la langue et la métrique d'Horace, placée dans l'introduction, m'a paru moins satisfaisante : on était en droit de l'attendre plus développée et surtout plus personnelle de la part d'un horatien comme M. W. Mais, où j'ai éprouvé une véritable déception, c'est en ne découvrant aucune explication sur les motifs qui ont déterminé l'auteur à adopter la loi de Meineke. Voici, en effet, tout ce qu'on lit à ce sujet (p. 25) : « La plupart des savants considèrent aujourd'hui toutes les Odes d'Horace (non compris les Épodes), comme partagées en quatrains de quatre vers semblables (od. I, 1) ou de deux distiques répétés (od. I, 7) ou de vers différents de deux ou trois espèces groupés quatre par quatre. Une seule ode (IV, 8) ne se prête pas à cette division ; mais elle est apocryphe ou altérée par des interpolations. » Tout d'abord, ainsi posée, l'assertion n'est pas exacte : *aujourd'hui,* sinon la majorité, au moins un très grand nombre de savants attaquent la *lex*

Meinekiana, même en Allemagne où elle a pris naissance [1]; en outre, il eût été intéressant de connaître les raisons de M. W., qui a spécialement étudié la métrique d'Horace dans une de ses thèses de doctorat, surtout puisqu'il s'agit de l'introduction d'une nouveauté en France. Jusqu'à présent, aucun éditeur français n'avait appliqué la loi de Meineke : on a attendu pour l'adopter chez nous le moment où on l'abandonne ailleurs. Singulière manière de se mettre au courant et résultat d'une disposition d'esprit dont il faudrait pourtant nous défaire! Nous répugnons à ce qui est nouveau, justifié ou non; une fois le nouveau devenu vieux, nous le voulons et nous y tenons, toujours sans plus d'examen.

Revenons à la question. Si cette division par quatrains des Odes monostiques ou en distiques (les autres sont hors de cause) eût jamais existé, eût-elle pu être oubliée du temps de Néron ? Or, Caesius Bassus n'en a point connaissance, non plus qu'aucun scoliaste ou grammairien. Il est vrai que les odes de Sappho offraient, paraît-il, toutes ou presque toutes (?) un nombre de vers divisible par quatre (Héphest. p. 116 et 117); mais, d'une part, ce fait n'avait point passé inaperçu, l'attention des métriciens latins était éveillée sur ce point quand ils étudiaient les mètres d'Horace ; d'autre part, les métriciens grecs, loin d'en tirer une loi certaine, se demandaient s'il n'y avait pas là un simple effet du hasard, si cela n'était point arrivé κατὰ τύχην τινά.

C'est peut-être, tout simplement, dans ce fait sans conséquence bien claire, constaté chez Sappho et naturellement connu d'Horace, qu'il faut chercher la cause pour laquelle le poète latin aurait eu soin de composer ses odes d'un nombre de vers divisible par quatre; nous serions en présence d'une imitation scrupuleuse de forme, d'un procédé artistique un peu raffiné et d'ailleurs sans portée, à moins qu'il n'y ait là, non plus, qu'un effet du hasard, lequel en fait bien d'autres [2].

En l'absence de raisons extrinsèques, l'étude du texte lui-même est loin d'être favorable au partage en quatrains : ni la construction métrique, ni la division des phrases ne le confirment, bien au contraire. En dépit de tous les exemples de rejets que l'on pourra citer dans les Odes formées de strophes de quatre vers (str. alcaïque, saphique, petit asclépiade avec d'autres vers), on ne saurait admettre, sans une preuve positive, formelle, incontestable, que la première Ode, par exemple (*Maecenas atavis*, etc.....), supporte une pareille opération. Cela est

1. Keller et Holder, Ritter, Dillenburger, Schütz, Petschenig, Düntzer, et d'autres encore n'ont jamais admis cette loi. Voy. Petschenig *praef.* p. 2 suiv.; Dillenburger *præf.* edit. II; surtout, Bock de metris Hor. lyr. p. 41 suiv.; Gleditsch Handb. Iw. Müller vol. II, p. 604.

2. Le nombre des Odes en question est de 23 (5 monost, 18 en dist.), parmi lesquelles une n'est pas divisible par quatre (IV 8; on dit le texte interpolé, mais cela n'est pas aussi certain qu'on le croirait au premier abord, puis de quelle nature sont ces interpolations? changent-elles le nombre de vers?); une autre (III 12) est incertaine, donnant lieu à différentes scansions possibles.

tellement vrai que G. Hermann, qui était partisan de la division en quatrains, avait senti la nécessité de recourir pour cette ode à un subterfuge, ingénieux en lui-même, mais qui fait apparaître d'autant plus clairement la dislocation infligée par le partage selon Meineke. Il retranche les deux premiers vers et les deux derniers, qu'il n'est pas loin de tenir les uns et les autres pour interpolés [1], dont il fait en tout cas, suivi en cela par Nauck [2] et par Stallbaum [3], un début et une clausule à part : de cette façon, chaque strophe est formée des deux derniers vers d'une strophe de Meineke et des deux premiers de la suivante ; or, la concordance entre les coupes des strophes d'une part, et de l'autre celles du mètre et de la syntaxe devient alors satisfaisante sans monotonie ; on peut juger d'après cela combien elle l'est peu avec les quatrains vulgaires.

M. Gleditsch (*Handb.* d'Iw. Müller, § 146 *Anm.*), fait aussi une observation très juste : il est particulièrement invraisemblable qu'on ait groupé en strophe quatre grands asclépiades pour un système de lyrique éolienne. Je crois bien que, dans cette question comme trop souvent en métrique, les préoccupations musicales ont une part de responsabilité : Kirchner prétend que toutes les Odes d'Horace étaient faites de manière à pouvoir être chantées avec accompagnement ; on préludait par la lyre et on plaçait le jeu des flûtes entre chaque strophe. Dillenburger fait en quelque sorte toucher du doigt l'inconséquence d'une pareille idée : même en laissant à part l'Ode I, 1, qu'on prenne par exemple III 30, et qu'on imagine l'effet de ces airs de flûtes intervenant après le v. 4 (entre *innumerabilis* et *Annorum series*), après le v. 8 (entre *dum Capitolium* et *Scandet*) etc. ! — Quand se convaincra-t-on que la musique n'a rien à faire avec la poésie latine, pas plus qu'avec la poésie française, l'une ou l'autre se suffisant parfaitement à soi-même ?

Mais nous voici un peu loin de l'édition de M. Waltz. L'auteur, dans la préface p. VIII, dit quelques mots des dispositions typographiques que son éditeur et lui ont cru devoir adopter. Elles sont bonnes en général, le caractère du texte est agréable, l'index bien fait, les cartes et les plans (*Rome*, *Voyage à Brindes*, *Villa d'Horace*), clairs et très utiles. J'avoue que j'apprécie beaucoup moins les figures qui interrompent le texte de place en place, d'après une mode, à mon avis fâcheuse, qui tend à s'établir dans nos éditions de classe. Je regrette aussi que M. W. renvoie aux notes par des chiffres spéciaux, au lieu de le faire, selon l'habitude, par le chiffre du vers. Enfin, M. W. ne m'a pas converti à l'usage des arguments, que j'attaquais ici même, il y a deux ans environ, au sujet de l'*Horace* de Kiessling : au lieu d'une analyse de la pièce que l'on va lire, j'aimerais mieux plus de renseignements sur les amis du poète, sur l'histoire littéraire contemporaine, sur les mœurs, sur la date

1. G. Hermann, *Epit. doctr. metr.*, § 578, p. 2104 (4e édit.).
2. C. W. Nauck, *des Hor. Od. u. Epod.*, Teubner.
3. G. Stallbaum *Hor. op. omn.*, Bernh. Tauchnitz.

du poème et sur ce qui permet de l'affirmer ou de la supposer, des considérations plus personnelles sur la composition et le style. Après ces graves critiques (heureux les livres qui n'en soulèvent pas d'autres!) je veux terminer en rappelant ce que j'ai dit, au début, de la rédaction mesurée et substantielle du commentaire appliqué à un texte très convenable, et comme c'était là principalement ce que se proposait M. Waltz, on peut dire qu'il a atteint son but et que son édition, la meilleure que nous ayons [1], mérite le succès qui l'a accueillie.

Frédéric Plessis.

---

325. — **Vœlkerkunde**, von Dr Friedrich Ratzel. Erster Band : Die Naturvoelker Afrikas, x-96-660 p. grand in-8, avec 2 cartes, 10 planches en chromolithographie et 494 gravures. — Zweiter Band : Die Naturvœlker Ozeaniens, Amerikas und Asiens, x-815 p. grand in-8 avec 2 cartes, 11 planches en chromolithographie et 391 gravures. Leipzig, Verlag des Bibliographischen Instituts, 1887. Prix de chaque volume relié : 16 mk. (20 fr.)

L'auteur de cette *Ethnographie*, M. Ratzel, est déjà connu par d'importants ouvrages de géographie, et son nom est pour le lecteur une garantie de compétence et de conscience scientifiques. Le sujet qu'il aborde aujourd'hui est du reste de ceux qui demandent une longue et patiente préparation.

C'est un ouvrage d'ethnographie descriptive et s'adressant au grand public; les peuples civilisés sont intentionnellement laissés de côté, et l'auteur décrit ce qu'on appelle le plus souvent chez nous les non-civilisés, ce qu'il préfère appeler *Naturvölker* « peuples de la nature ». Dans une longue introduction, M. R. définit le caractère et le rôle de l'ethnographie, la place des « peuples de la nature » dans l'humanité et le développement de la civilisation. Son point de vue est celui d'un philosophe qui voit chez tous les hommes, même chez ceux qui sont le moins dégagés de la nature, un rudiment de civilisation, et qui montre la présence chez eux de coutumes et d'institutions traditionnelles, en rapport avec les circonstances physiques et naturelles où ces hommes se trouvent. En lisant cette introduction, pleine de sympathie pour les races pauvres et malheureuses, nous nous rappelions un tableau où M. Boutmy mettait récemment en contraste la différence, même physique, établie progressivement par la lutte de la vie entre les hommes d'une même race [2].

---

1. M. W. a un peu trop négligé, pour l'interprétation, la petite édition de Fr. Dübner, les éditions anglaises de Wickham, Page et Palmer, l'édition, toujours importante, de Ritter, et l'*Art poétique* de P. Lallemand; pour le texte, l'excellente édition de Petschenig (collect. Kvicala et C. Schenkl, 1883), et celle, *Schol. in us.*, de Keller et Haeussner (Leipzig et Prag., 1885).

2. « En Angleterre, le faible, l'infirme, le timide, l'indolent sont perdus.... Les indigents sont recueillis, enfermés dans des maisons désertes; on ne les voit plus. Des générations s'éteignent là sans bruit... Tous ont remarqué ces deux races...

La sympathie de M. R. va peut-être un peu loin, car elle suppose (sans que l'auteur s'exprime à ce sujet) l'égalité des races humaines; mais elle est de bon augure dans un ouvrage de ce genre, car elle montre que l'auteur aime son sujet. Du reste, si certaines races nous paraissent hors d'état de s'élever au-dessus d'un certain niveau intellectuel (et encore n'y arrivent-elles pas d'elles-mêmes), nous n'en sommes pas moins convaincu, comme M. R., que les premières périodes du développement de l'humanité ont été les mêmes dans toutes les races. Le peuple le plus civilisé des temps modernes a eu des origines aussi humbles que l'état présent de telle race africaine, et comme on peut voir par maint rapprochement, sa psychologie était au même niveau. Sans entrer dans les détails de cette comparaison, M. R. le constate d'une façon générale : « Les peuples de la nature, dit-il, sont des peuples pauvres en civilisation, et il peut arriver que des peuples de même race ou ayant les mêmes dispositions naturelles ou bien n'arrivent pas à la civilisation, ou bien reculent de la civilisation. Les Germains et les Gaulois de l'antiquité, en face de la civilisation romaine, n'étaient pas moins pauvres en civilisation que les Cafres ou les Polynésiens le sont à notre égard, et beaucoup de ce qui forme aujourd'hui la nation civilisée des Russes, n'était guère, au temps de Pierre le Grand, autre chose qu'un peuple de la nature. »

Les voyageurs jugent trop souvent les sauvages ou « peuples de la nature », avec dédain, parce que le contraste les frappe, et que le plus souvent ils ne connaissent pas les humbles origines de notre propre civilisation. Souvent même le voyageur ne connaît pas ou ne comprend pas les usages du pays et crie à la barbarie ou au brigandage, quand ces usages sont en conflit avec ses idées européennes ou son intérêt personnel. Qu'un Européen meure dans l'Afrique centrale, et qu'un de ses compagnons de voyage arrive bientôt après, et s'indigne que le roi du pays se soit emparé de ce que possédait le défunt, on lui explique que d'après les usages du pays le roi hérite de tout étranger mort sur son territoire; mais lui, homme blanc, veut être au-dessus de la loi du pays; *Jura negat sibi nata*... Nous avons lu un récit de ce genre dans un des volumes des *Annales de la Propagation de la Foi;* mais le missionnaire était, par son caractère religieux, un homme modéré et diplo-

---

L'un, élancé, vigoureux, agile, aux couleurs fraîches, à la physionomie animée; l'autre, au teint terreux, aux yeux sans rayons, ramassé ou plutôt affaissé sur lui-même; le premier, entretenu avec des soins infinis, grâce à une nourriture copieuse et saine, à d'incessants exercices, à des habitudes de dignité et de réserve; le second, déformé, miné, ruiné en moins d'une génération par la pénurie de l'alimentation, l'abus des liqueurs fortes, par un travail sans relâche ou sans réparation suffisante, à quoi il faut ajouter cet abandon de soi-même, cette sorte d'endurcissement dans l'indifférence, vices communs à tous les misérables, et qui laissent l'homme retomber sans défense sous l'action destructive des causes naturelles. » E. Boutmy, *L'État et l'individu en Angleterre*, dans les *Annales de l'École Libre des Sciences Politiques*, t. II. p. 502 (nº d'octobre 1887).

mate ; le roi était bienveillant et ami des blancs ; l'héritage du missionnaire mort fut rendu. En lisant cette histoire, nous nous disions que nos rois du moyen âge ne renonçaient pas aussi volontiers au « droit d'aubaine » et que, dans un parallèle moral à la façon de Plutarque, la belle place appartiendrait au pauvre roi nègre qui renonçait si débonnairement à cette « aubaine »

Cette anecdote ne nous éloigne pas du livre de M. R., car c'est une anecdote ethnographique, et peut-être même M. R. nous l'enviera-t-il, car elle est dans l'esprit de son livre, et ce livre doit une bonne partie de son intérêt à la sympathie intelligente et curieuse avec laquelle M. R. étudie le développement de la civilisation intellectuelle et matérielle chez les peuples de la nature.

Un ouvrage de ce genre ne peut ni s'analyser ni se résumer ; aussi en donnerons-nous seulement le plan :

Tome I. Introduction d'une centaine de pages sur le rôle et la tâche de l'ethnographie, et les résultats généraux de cette étude. — Description générale de l'Afrique. — Peuples de l'Afrique, partagés en trois grands groupes : le sud, le centre et l'ouest.

T. II. Les peuples de l'Océan Pacifique et de l'Océan Indien partagés en Australiens ; — Polynésiens et autres Océaniens ; — Malais ; — Madécasses ; — les peuples de l'Amérique ; — les peuples des régions polaires.

Dans l'intérieur de chacune de ces divisions, M. R. esquisse d'abord le tableau géographique de la région, son climat, sa flore, sa faune, en mettant en relief les faits de nature qui exercèrent une influence sur l'homme placé dans ce milieu. Il détermine la race des peuples de cette région, leurs affinités et leur origine probable ou possible. Chaque peuple ensuite est décrit en détail : caractère, physique, habillement, parure, instruments, habitation, culture, industrie, nourriture, arts, genre de vie, croyances, organisation politique. Tels sont en général les points traités ; M. R. donne souvent aussi, lorsque cela est possible, des spécimens de la littérature de ces peuples, proverbes, chansons, contes, légendes cosmogoniques. M. R. écrivant un livre de vulgarisation, s'est abstenu d'indiquer ses sources qui auraient en effet occupé trop de place ; mais, pour les parties que nous pouvions contrôler avec nos lectures personnelles, nous n'avons pas relevé d'inexactitude appréciable.

M. R. s'étend beaucoup, et avec raison, sur l'état religieux et les croyances des peuples dont il s'occupe. Nous avons vu avec satisfaction l'esprit critique avec lequel dans son introduction (p. 40) il classe les faits de religion, quoiqu'il eût pu insister davantage sur la classification *psychologique* de ces faits. Nous devons aussi le louer, lorsqu'il est arrivé aux peuples de la Côte de Guinée, d'avoir rejeté toutes les conceptions fausses résumées dans le nom de *fétichisme* que les voyageurs portugais ont laissé derrière eux avec leur mot portugais *feitiço*. Le récent ouvrage du major Ellis, *The Tshi-speaking Peoples of the*

West-Coast of Africa, réduit le prétendu fétichisme (particulier, disait-on, à l'Afrique occidentale) à sa juste valeur. On pouvait du reste déjà le faire sans étudier sur place les nègres de Guinée ; il suffisait pour cela de se représenter ce que des voyageurs étrangers à nos usages et à nos langues, pourraient penser de ce qu'ils verraient pratiquer chez nous [1]. Malgré ses idées critiques à ce sujet, M. R. s'est pourtant laissé aller, sans doute par la force instinctive de l'usage, à employer le mot *fétiche* dans des expressions où il est sans raison d'être. Ainsi dans une gravure figure un « bâton-fétiche » *(Fetischstab)*. En quoi ce bâton est-il plus « fétiche » que les crosses de nos évêques ou les cannes de nos suisses d'église? Il ne l'est pas plus, et peut-être est-il moins « fétiche » que le « bâton de Jésus » *(Bachall Isa)* que l'on conservait comme grande et puissante relique dans l'ancienne Irlande. La même gravure nous offre un « siège fétiche » *(Fetischstuhl)* du Dahomey. En quoi est-il plus « fétiche » que la *sedia gestatoria* des grandes cérémonies vaticanes ? Il fallait simplement dire « bâton sacré » *(heiliger Stab)* et « siège sacré » *(heiliger Stuhl)*.

Un des mérites du livre de M. R. est dans le nombre considérable de gravures dans le texte, outre des cartes et des planches en chromolithographie. A de très rares exceptions près, ces gravures sont toutes choisies pour leur caractère instructif et elles représentent des types ethnographiques, des armes, des instruments, des parures, des vêtements, des objets d'art, des habitations, etc. C'est un luxe fort bien entendu et des plus utiles. — Dans le chapitre consacré à la région du Sénégal figurent les portraits (en demi-buste) de plusieurs nègres, d'après des photographies de la collection de Pruner-Bey. M. Ratzel ne paraît pas s'être aperçu que ces nègres portent l'uniforme de nos tirailleurs sénégalais. L'un d'eux même (t. I, p. 646) porte sur la poitrine une médaille attachée à un ruban aux bandes parallèles : c'est notre décoration de la « médaille militaire ». Il eût été bon d'en prévenir le lecteur allemand afin qu'il ne prenne pas « un fétiche de civilisation » (le mot est de Stanley) pour un ornement ou une « amulette » indigène.

Un index fort étendu termine chaque volume ; il n'est pourtant pas absolument complet : ainsi dans le t. I, nous avons remarqué que les articles *Regenmacher* et *Schlangenaberglaube* ne renvoient pas à toutes les pages qui traitent ce sujet. Mais ce sont là des taches plus que légères dans un ouvrage où les matériaux sont bien choisis, où l'exposition est intéressante, et qui, sous une forme attrayante, répand un grand nombre de connaissances utiles.

H. GAIDOZ.

---

1. A propos du livre du major Ellis, notons au passage que le dieu Nyan-Kupon ou « Seigneur du ciel » de la Guinée (Ratzel, I, 607) y paraît comme une importation européenne du XVIe siècle. La « représentation d'un être suprême » comme dit M. R., disparaît donc des conceptions purement indigènes.

326. — **Lucrezia Tornabuoni,** studio fatto sui documenti dell' Archivio Mediceo ed altri da G. Levantini-Pieroni. Florence, succ. Le Monnier, 1888, in-12, 89 p. 2 fr.

Ce travail met en lumière une de ces femmes florentines de la Renaissance, auxquelles leurs compatriotes ont aimé, ces derniers temps, à consacrer quelques études. Elle n'est pas une des moins intéressantes de son temps, cette Lucrezia, qui fut la femme de Pierre de Médicis, fils de Cosme, la mère de Laurent le Magnifique, l'aïeule de Léon X et de Clément VII. Son talent de poète a été loué, ses vertus domestiques reconnues par les historiens. Parmi les documents cités par son biographe, il en est un surtout qui nous éclaire sur son caractère et sur son rôle. Le 25 mars 1482, jour de la mort de sa mère, Laurent fait d'elle un éloge touchant, quand il écrit qu'il a perdu « non solamente la madre, ma un unico refugio di molti mia fastidia et sublevamento de molte fatiche. » Ce petit livre est intéressant. S'il faut lui faire une critique, au point de vue de l'érudition, on peut regretter le ton déclamatoire de certaines pages et la place excessive qu'y tient le souvenir de la reine Marguerite de Savoie; quelques documents de plus eussent occupé la place avec avantage.

P. N.

---

327. — **Un faux diplomate au XVIIe siècle,** par Henri Stein, archiviste aux Archives nationales. Paris, E. Leroux, 1888. Grand in-8 de 18 p.

Les premières lignes de la brochure de M. Stein en disent assez le piquant intérêt : « Imaginez un homme qui se dit envoyé de l'empereur du Maroc en France, fait signer un prétendu traité d'alliance entre les deux puissances, et se laisse couvrir de présents en récompense de sa soi-disant intervention ; imaginez un homme qui se joue de la politique du roi de France à une époque où Richelieu gouverne, et qui juge prudent d'éviter ses foudres en gagnant promptement un pays étranger, sans qu'on puisse suivre sa trace, voilà le *faux diplomate* qui s'appelle David Palache ». Ce Palache était un Juif ; son père, Joseph, était agent de l'empereur du Maroc aux Pays-Bas depuis 1616, et son oncle, Samuel, mort au mois de février de cette même année, avait été ambassadeur [1]. M. Stein publie six documents relatifs à cette singulière affaire : I. Une *lettre du roy du Maroc au roy, rendue à Sa Magesté par David Palache, au mois de may 1731*, lettre fabriquée par le faux diplomate (Archives du Ministère des affaires étrangères, Maroc; II. *Lettre de Louis XIII aux États-généraux des Pays-Bas*, du 25 octobre 1634, pour demander l'arrestation du « nommé David

1. La description et l'inscription de la tombe de Samuel Palache sont reproduites dans l'ouvrage en langue hollandaise de B. Henriques de Castro (Leyde, 1883). Il est regrettable, dit M. S., que l'auteur de cette publication ait commis quelques erreurs dans la notice qu'il a consacrée à cet ambassadeur.

Pallache, juif retiré dans vostre Estat, lequel par sa perfidie et suppositions a esté cause de grands inconvénients préjudiciables au bien de nostre service » (Archives royales de la Haye. France); III. *Mémoire au Secrétaire Brasset estant pour le service du roy en Hollande*, du 30 octobre 1634, acte d'accusation complet contre le fourbe Pallache (Bibliothèque nationale. Collection des autographes de Saint-Pétersbourg); IV. *Rapport du secrétaire Brasset aux États généraux des Pays-Bas*, du 12 novembre 1634 (Archives royales de la Haye. France); V. *Second mémoire au secrétaire Brasset*, du 9 février 1635 *(Ibid); Lettre des États généraux des Pays-Bas à l'empereur du Maroc*, du 24 février 1635, pour lui faire part de la requête du roi de France *(Ibid.)*. M. Stein a joint de bonnes notes à son petit recueil [1].

T. DE L.

---

328. — **Le château de Bourbon l'Archambault**, par Gélis DIDOT, architecte et G. GRASSOREILLE, ancien archiviste de l'Allier. Paris, G. Chamerot, 1887, 1 vol. in-4, 106 pages (avec gravures).

Le livre de MM. Didot et Grassoreille se divise naturellement en deux parties : l'historique (pp. 1-34) et la description (pp. 35-59) du château. Un appendice sur la relique de la croix de Bourbon (pp. 60-65) et neuf pièces justificatives complètent le volume.

Que Bourbon l'Archambault ait été habité ou non à l'époque gallo-romaine, toujours est-il qu'au temps des Carolingiens il y avait là une ville qui fut prise et brûlée complètement par Peppin dans sa campagne contre Waïfer. « Ce dut être Guy de Bourbon qui éleva un nouveau château au IXe siècle », château habité certainement en 947. On sait peu de chose sur son histoire jusqu'au XIIe siècle. A cette date il devint la résidence favorite des sires de Bourbon et l'auteur anonyme du roman provençal de *Flamenca* l'a choisi pour théâtre de l'action de son œuvre. Après le mariage de l'héritière du Bourbonnais avec Robert de Clermont, fils de Saint-Louis (1288), le château cessa d'être habité par ses seigneurs qui n'y résidèrent plus qu'à de rares intervalles. A partir du duc Louis II, il ne servit que de forteresse et dut être attaqué à maintes reprises par les Anglais. Incendié à cette époque et réparé par le duc Louis II, qui revint s'y reposer vers la fin de sa vie, Bourbon redevint une forteresse pendant tout le XVe siècle et le duc Jean II en fit reconstruire la Sainte-Chapelle, qui fut achevée par Pierre II et sa femme Anne de France. Confisqué sur le connétable de Bourbon, le château vit sa Sainte-Chapelle en partie détruite par un orage au mois d'août 1589. La foudre le frappa encore le 27 mai 1641. Rien de particulier ne se passa à Bourbon aux XVIIe et XVIIIe siècles. En 1792, les chanoines furent

---

1. Voir, par exemple, p. 13, une note sur l'orientaliste Jacques Golius, mentionné comme « professeur en langues étrangères à Leyden » dans le *Mémoire au secrétaire Brasset* (p. 11).

expulsés et le 13 octobre 1793, on y célébra une fête dans laquelle la vieille demeure féodale reçut d'assez graves dommages. En notre siècle, un maçon, ayant obtenu de démolir les vieux murs pour y trouver les trésors qu'on y croyait cachés, fit de Bourbon une ruine qui a été rachetée par le duc d'Aumale.

Nous ne pouvons refaire ici par le menu la description du château. Contentons-nous de dire qu'il se composait de trois parties essentielles, le moulin situé sur l'étang, la basse-cour et ses dépendances, enfin le réduit où se trouvait la Sainte-Chapelle et de renvoyer poûr le surplus à la description qu'en a faite Dubuisson-Aubenay, qui avait vu le monument debout, et que MM. D. et G. ont reproduite parmi leurs pièces justificatives.

Bien que le livre de MM. Didot et Grassoreille soit un livre de luxe, il se recommande à l'attention des archéologues et des historiens par le soin et la précision qui ont présidé à sa composition pour laquelle les Archives de la maison de Bourbon conservées au Palais-Soubise ont été consultées avec fruit. Les pièces justificatives sont inédites sauf les extraits d'Eginhard relatifs au passage de Peppin à Bourbon et le fragment du journal de Dubuisson-Aubenay (n[os] 1 et 7). Nous n'avons pas qualité pour parler des nombreux dessins qui ornent le volume, mais ce que nous en pouvons dire, c'est que leur netteté rend très claire l'intelligence du texte et que, dans leur grâce un peu sèche, ils nous ont fait le plus grand plaisir.

Louis FARGES.

---

329. — F. LAGRANGE. **Physiologie des exercices du corps.** (Vol. LX de la Biblioth. scientif. internationale). Paris, Alcan, 1888, 363 p. in-8. 6 fr.

L'intérêt de ce livre est moins dans les théories, qui ne me paraissent pas toutes également satisfaisantes [1], que dans la série d'expériences personnelles et d'observations directes qui y sont décrites. Il est encore, et peut-être surtout, dans la classification qu'il donne des exercices du corps au point de vue de la pédagogie et de l'hygiène, et dans la critique, de ce point de vue, de notre gymnastique « officielle ». Il est grand temps, en effet, de procéder à une révision critique et scientifique des programmes actuels. L'ouvrage de M. Lagrange fournit à cette réforme une série d'heureuses indications.

Lucien HERR.

---

1. Pour ne citer qu'un exemple, M. L. imagine une classe de fatigues *dynamiques*, sans explication physiologique possible, et il donne comme type de cette classe la fatigue de l'extension horizontale du bras (p. 153 sq.). Or ce fait s'explique tout naturellement par le travail parfaitement normal du deltoïde, et la facilité avec laquelle survient la fatigue est due, comme chacun sait, à la somme considérable de travail exigée en raison de la direction constamment oblique du muscle par rapport à l'humérus. — Trois vétilles : p. 290, ligne 11 *ampliation* n'a pas ce sens ; p. 363, on écrit *saut-de-mouton*, et non « saute-mouton » ; p. 188, *une chimère de l'esprit* est bizarre.

330. — **La représentation proportionnelle.** Etudes de législation et de statistique comparées publiées sous les auspices de la Société pour l'étude de la représentation proportionnelle (avec 6 cartes en couleur). Paris, Pichon, 1888. In-8 de 524 p. 12 francs.

Les auteurs de ce volume ont pris pour épigraphe une phrase significative d'un discours de Mirabeau : « Les Assemblées sont pour la nation ce qu'est une carte réduite pour son étendue physique ; soit en partie, soit en grand, la copie doit toujours avoir les mêmes proportions que l'original. » Cette phrase résume en effet toute la théorie de la *représentation proportionnelle.* Le système représentatif, base de toutes les constitutions modernes, part de cet axiome que les Chambres *représentent* la nation ; pour qu'il soit une vérité, il faut donc que les partis soient *représentés* dans la Chambre exactement dans les mêmes proportions qu'ils le sont dans le pays. Or, ni le scrutin d'arrondissement, ni le scrutin de liste tel qu'il est pratiqué actuellement en France, ne réalisent cet idéal ; de fortes minorités sont écrasées dans beaucoup de collèges électoraux, et si dans d'autres collèges ces minorités, grâce à l'inégale répartition des courants physiques dans le pays, se transforment en majorité, il en résulte bien, au total, une représentation telle quelle des minorités à la Chambre, mais non pas une représentation *proportionnelle :* un simple coup-d'œil jeté sur une des cartes statistiques qui terminent le volume suffit pour s'en convaincre. On a imaginé de nombreux systèmes plus ou moins compliqués pour réaliser cette *représentation proportionnelle* qui, pour M. Vernes et ses amis, est la condition *sine qua non* d'un gouvernement sincère du pays par le pays : système du quotient, vote cumulatif, vote limité, concurrence des listes, etc. Tous ont leurs avantages et leurs inconvénients ; plusieurs ont fait l'objet de discussions approfondies à l'étranger, quelques-uns même ont subi l'épreuve de la pratique. Le volnme que nous annonçons, œuvre d'une société qui se propose de faire en France une propagande active en faveur de l'idée de la *représentation proportionnelle*, résume avec une parfaite clarté tous les éléments du problème et rend compte de toutes les tentatives de solution dont il a été l'objet jusqu'à ce jour. On peut différer d'avis avec les auteurs sur l'efficacité pratique de la réforme qu'ils soutiennent (dans un pays aussi morcelé que le nôtre, par exemple, une Chambre, photographie du corps électoral, pourrait-elle constituer jamais une majorité durable ?) ; mais on doit rendre hommage au zèle et au talent avec lequel ils ont réuni et classé les documents qui permettent désormais à tout lecteur éclairé de se faire une opinion personnelle sur la question.

Théodore Reinach.

LETTRE DE M. HALÉVY

L'inscription phénicienne d'Athènes.

Le n° 24 de la *Revue critique* contient une note de M. S. Fraenkel sur deux passages de l'inscription phénicienne d'Athènes. Ayant publié depuis deux mois cette même inscription avec un commentaire assez complet [1], je me suis empressé d'examiner attentivement les nouvelles interprétations proposées par M. S. Fraenkel.

M. S. Fr. n'a certainement pas lu mon travail cité ci-dessus, puisque sa traduction de *leshallêm 'haliphôt* (ligne 7) par « rémunérer » répond exactement à l'expression de « récompenser » que j'ai employée dans la mienne. Le renvoi au passage Nombres XVIII, 21 se trouve aussi dans mon commentaire. La remarque de M. Fr. ne contient donc rien de nouveau à ce sujet.

Plus importante est l'explication que M. Fr. propose pour le passage difficile de la première ligne. Les groupes consonnantiques *tm bd çdnm bn'sft* ont été lus par moi *tammu baddê Çidônîm bane'sâphôt*. « Les administrateurs sidoniens réunis en assemblée, ont décidé », mot-à-mot : « ont décidé les administrateurs sidoniens en assemblée. » M. Fr. y trouve au contraire une phrase passive ainsi conçue : *tam bîd* (ou *bîdê*) *Çidônîm benê asuppat*. « Il a été décrété par les Sidoniens, fils de l'Assemblée ». Le mot *bîd*, comme l'hébreu *beyad* signifierait au propre « par la main » et *benê asuppat* désignerait « les membres de l'assemblée municipale ». Cette qualification est un peu vague, mais au fond, l'idée de M. Fr. coïncide avec la mienne en ce point principal que la décision ne fut pas prise par tous les Sidoniens, mais par les membres du consistoire seulement. Quant à la séparation des mots et à l'interprétation philologique de l'ensemble, je regrette de dire que, tout ingénieuses qu'elles soient, elles sont loin de satisfaire aux exigences rigoureuses de la science :

1. Rien ne fait croire que « la main » se disait en phénicien *id* et non *yad* comme en hébreu et en arabe ; le *yod* n'a donc pas pu être supprimé devant la proposition *be*. D'autre part, la lecture *bîdê*, quoique possible au point de vue de l'orthographe, ne saurait être admise dans ce cas particulier, puisque cette forme plurielle n'exprime *jamais* la préposition « par ».

2. La préposition *beyad* « par » régit des verbes qui, s'ils sont passifs, dérivent toujours des verbes transitifs. Il faudrait donc ici une des trois formes dérivées *nittam, tummam* ou *hûtam* ; la forme simple *tam*, peut d'autant moins régir la préposition « par » que ce verbe est intransitif en hébreu et rien ne fait supposer qu'il en fût autrement en phénicien.

3. Cette même préposition *beyad* désigne, non le sujet du verbe, mais exclusivement l'intermédiaire de l'action effectuée par le sujet. Dans le passage *Nombres* XV, 23 auquel renvoie M. Fr., *çiwwâ Iahwe alêkem beyad Môshé* « Iahwé vous a recommandé à vous par la main de Moïse », dans ce passage, il est facile de le voir, le sujet est *Iahwé*, le complément indirect *à vous* et Moïse n'est que l'intermédiaire, le porte-parole de Iahwé. Dans notre passage phénicien de même, si la préposition *beyad* y est, les « Sidoniens, fils de l'Assemblée » ne peuvent être que des intermédiaires chargés d'exécuter le décret ordonné par un sujet non mentionné, mais aucunement les ordonnateurs mêmes du décret, comme l'entend M. Fraenkel. Pour exprimer cette pensée, il faut remplacer *beyad* par *'al-pî*. Comparez *Nombres* III, 16 *wayyiphqôd ôtâm Moshé 'al-pî Iahwé* « Moïse les dénombra sur l'ordre de Iahwé. » Au lieu

1. *Revue des études juives*, 1888, p. 140-144.

de *'al-pi* on pourrait aussi faire usage d'expressions telles que *bidebar*, *biphqudat*, *bemiçwat*, etc. mais jamais de *beyad*.

4. L'expression *bd Çdnm* figure assez souvent dans les inscriptions phéniciennes comme un titre honorifique attaché à certains personnages. Le second fascicule du *Corpus inscriptionum semiticarum* en fournit plusieurs exemples. Ce fait défend absolument de penser à la préposition *beyad*.

5. L'idée de lire *benê assuppat* par rapport à *ba'alé asuppot* d'Ecclésiaste XII, 11 s'est présentée tout d'abord à mon esprit et j'en ai fait part à M. Noeldeke avant de conanître l'opinion de M. Fraenkel. J'avais même un séduisant parallèle dans l'expression talmudique *benê habûrâ* (*Pesahim* 85 *a*) pour « membres de l'association ». J'ai toutefois dû renoncer à cette idée par cette raison que le terme « fils » ne saurait désigner les assistants à une réunion momentanée qu'indique toujours le verbe *asaph* se rapportant aux personnes.

6. Si l'expression *benê asuppat* se rapportait à *Çidonim*, non seulement l'article ne manquerait probablement pas, mais l'ordre des mots aurait été *benê assuppat haç-Çidônîm*, puisqu'il ne s'agit que des Sidoniens qui prirent part à l'assemblée.

7. Enfin, la construction passive de la phrase entière est trop recherchée et il aurait été plus naturel d'écrire simplement *tammu Çidônîm benê assuppat* « les Sidoniens, fils de l'assemblée ont décrété » en supprimant la préposition *beyad*.

J. Halévy.

CHRONIQUE

GRÈCE. — L'éphorie générale des antiquités vient de commencer la publication d'un *Bulletin* (Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον). Ce bulletin ne fera pas double emploi avec l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική ; il n'est que l'organe de l'administration archéologique.

— Parmi les nouvelles publications parues en Grèce ou publiées par des Grecs, nous signalons : 1° *A collation of the Athos codex of Shepherd of Hermas together with an introduction by Spyr.* P. Lambros, translated and edited with a preface and appendices by J. Armitage Robinson (Cambridge, at the University Press); 2° *Un dictionnaire archéologique*, par A. R. Rangabé (Constantinides ; deux livraisons ont déjà paru ; 3° Μελέται, par A. Diomède Kyriakos, professeur de théologie (Athènes, Constantinides, 1888); 4° L'édition des *Phéniciennes* d'Euripide, par D. Bernardakis (fait partie de la bibliothèque Zographos ; Athènes, Perris); 5° Πλάτωνος Εὐθύφρων, Ἀπολογία, Κρίτων *μετὰ κριτικῶν καὶ ἑρμηνευτικῶν σχολίων ἐκδιδόμενοι ὑπὸ* Γ. ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΙΔΟΥ, etc. (Athènes, Constantinides); 6° Παίδων ἀγωγὴ καὶ παιδεία παρὰ τοῖς Ἕλλησι καὶ Ῥωμαίοις (traduction grecque de l'ouvrage de Ussing publiée à Odessa, par Lysandros Hadji-Konstas); 7° Τὸ *χιακὸν γλωσσάριον ἤτοι ἡ ἐν Χίῳ λαλουμένη γλῶσσα μετά τινων ἐπιγραφῶν ἀρχαίων τε καὶ νέων καὶ τοῦ χάρτου τῆς νήσου*. Συνέγραψεν Α. Γ. Πασπάτης (Athènes, Perris) ; 8° Ἀδαμαντίου Κοραῆ *τῶν μετὰ θάνατον εὑρεθέντων τόμος ἕκτος περιέχων* Ἀπολλωνίου τοῦ Δυσκόλου *τὰ περὶ συντάξεως βιβλία δ' μετὰ τῶν εἰς ταῦτα ἐξηγήσεων* τοῦ Κοραῆ *καὶ τὴν γραμματικὴν αὐτοῦ τῆς κοινῆς (γραικικῆς) γλώσσης μετὰ καὶ τινων παρατηρήσεων αὐτοῦ*. Πρῶτον *νῦν ἐκδιδόμενα ἐπιμελείᾳ*. Ν. Μ. Δαμαλᾶ (Athènes, Constantinides).

— Au nombre des publications de l'éditeur A. Constantinides mentionnons encore : une grammaire espagnole par Antoine Frabasile (la première parue en Grèce) ; une traduction du *Koran* par G. J. Pentakis (2° éd. 1887) ; une traduction en grec moderne des *tragédies de Sophocle*, par G. P. Coronéos (2° éd. 1888).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 juin 1888.

M. Ravaisson lit un mémoire qui porte pour titre : *Deux statues de Polyclète.*

Ces deux statues sont le Doryphore et le Diadumène, deux jeunes gens, dont l'un portait une lance sur l'épaule et l'autre se ceignait le front d'un large bandeau. Les originaux ont péri, bien entendu, mais il nous est parvenu un assez grand nombre d'imitations antiques, totales ou partielles, pour nous permettre de nous faire une idée des deux figures. M. Ravaisson signale ces diverses imitations et indique les musées où elles sont conservées.

Il développe les raisons qui lui font supposer que ces deux figures étaient des représentations des génies de la Mort et du Sommeil. Sur beaucoup de monuments des hautes époques de l'art, ont voit ces deux génies, transportant au séjour de la vie éternelle des héros et des héroïnes. Les deux statuettes servaient probablement, ajoute M. Ravaisson, à la décoration, soit d'un gymnase ou d'une palestre, soit d'une nécropole.

M. Gaston Paris communique une note de M. l'abbé Pierre Batiffol sur le manuscrit grec n° 2098 du Vatican, qui contient la version grecque du livre de Kalila et Dimna, connue sous le nom de Stefanitis. C'est une copie exécutée en 1629, par un moine de l'ordre de Saint-Basile, ami de Léon Allatius, le P. Néophytos Rhodinos, d'après un manuscrit plus ancien : « L'esemplare di questo libro, » écrit le P. Néophytos, « l'ho trovato alla cità di Jannina in Grecia, ann. sal. 1620. » On y trouve un texte plus complet que dans les autres manuscrits du même ouvrage, qui avaient été signalés jusqu'ici.

M. Arthur de la Borderie lit un travail intitulé *Le Machtyern breton et l'organisation primitive des Bretons émigrés en Armorique.*

On possède, dit M. de la Borderie, dans le *Cartulaire de Redon*, une source des plus importantes pour l'histoire de la Bretagne Armorique du VI[e] au X[e] siècle; on n'en a pas encore tiré un parti suffisant. Parmi les institutions que ce document précieux nous fait connaître, on remarque celle du *machtyern* ou prince de paroisse. C'est un officier ou fonctionnaire civil, inférieur au comte et placé à la tête d'une circonscription appelée *plebs*. Ce mot répond au breton *plou*, qui figure dans un grand nombre de noms de lieu ; il désigne un ensemble de paroisses voisines les unes des autres, analogue à ce qu'on a appelé plus tard un archiprêtré ou un doyenné rural.

Recherchant les origines de cette institution, M. de la Borderie est porté à croire qu'elle n'a rien de commun avec le régime féodal Elle se rattache aux institutions de la Grande-Bretagne, que les envahisseurs insulaires avaient apportées avec eux lors de la grande invasion bretonne en Armorique, au V[e] siècle. Le *plou* représente le clan ou la tribu des Bretons insulaires, et le *machtyern* est le successeur du chef de clan ou de tribu.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : CHARIER-FILLON, *l'Ile de Noirmoutier*, II, *contribution à l'étude des mouvements du sol*; — par M. Paul Meyer : MURRAY (J.-A.-H), *A New English Dictionary on historical principles*, part. IV, *Bra-Cass*; — par M. Heuzey : DUMONT (Albert), *les Céramiques de la Grèce propre*, t. I[er], 5[e] fascicule; — par M. Barbier de Meynard : 1° EBN-ACEM, *Traité de droit musulman, le Tohfat*, texte arabe avec traduction, commentaire, etc., par O. HOUDAS et F. MARTEL, 4[e] et 5[e] fascicules; 2° BASSET (René), *Essai sur l'histoire et la langue de Tonboukiou et des royaumes Songhaï et Melli*; 3° *Revue africaine*, n° de septembre-octobre 1887.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 20 juin.

M. Müntz étudie les origines du réalisme dans l'art italien du XIII[e] et XIV[e] siècle. Il établit que les artistes qui se sont le plus inspirés de l'antiquité, les Pisans, Giotto, Lorenzotti, etc., sont aussi ceux qui ont le mieux su copier la nature.

M. Homolle communique une base archaïque, trouvée par lui à Délos. Ce monument, de forme triangulaire, présente aux angles deux gorgones et une tête de bélier. Sur la face supérieure on voit encore les pieds de la statue qui devait être une statue d'Appolon. Le marbre porte la signature du sculpteur Iphicartidès, de Naxos, du VII[e] siècle avant J.-C. C'est la plus ancienne signature d'artiste que l'on connaisse.

M. Vauvillé présente des objets préhistoriques découverts à Montigny-l'Engrain (Aisne).

DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 16 juillet — 1888

Sommaire : 331. SCHWAB, Le sacrifice dans l'Inde antique. — 332. Monuments de la sculpture grecque et romaine, p. p. BRUNN et BRUCKMANN, I. — 333. Monuments antiques, p. p. l'Institut archéologique allemand, I, 2. — 334. BŒCKH, Le gouvernement des Athéniens, 3e édit., p. p. M. FRÆNKEL. — 335. Sénèque, p. p. H. J. Müller. — 336. Tite Live, p. p. ZINGERLE. — 337. César, p. p. PRAMMER. — 338. Cornelius Nepos, p. p. WEIDNER. — 339. Ovide, p. p. SEDLMAYER. — 340. Cicéron, Caton l'Ancien et Lelius, p. p. SCHICHE. — 341. Cicéron, discours choisis, p. p. NOHL. — 342. La chanson de Roland, p. p. W. FŒRSTER. — 343. Adgar, Légendes de la Vierge, p. p. NEUHAUS. — 344. KOSCHWITZ, Commentaire des plus anciens monuments de la langue française. — 345. Œuvres d'At de Mons, p. p. W. BERNHARD. — 346. Em. BEAUSSIRE, Les principes du droit. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

331. — Julius SCHWAB. **Das Altindische Thieropfer.** Erlangen, 1886, in-8 XXIV et 168 pages.

Les grandes religions nées dans l'Inde ont unanimement prescrit le respect de la vie, et parfois même elles ont exalté ce sentiment jusqu'à de ridicules exagérations. L'Inde antique a pourtant connu les sacrifices sanglants; les rituels védiques en imposent l'obligation au fidèle qui entretient les trois feux sacrés; on doit les offrir à des intervalles réguliers, tous les ans pour le moins; ils figurent en outre comme accessoire dans nombre d'autres sacrifices. L'importance de cette cérémonie permet donc de la placer au premier rang après celles de la Nouvelle et de la Pleine lune qui précèdent nécessairement toutes les autres. M. A. Hillebrandt a exposé dans une admirable monographie le rituel de ces deux cérémonies (*Das altindische neu-und Vollmonddsopfer*, *Iena*, 1879); cette étude a servi de modèle à M. Schwab; hâtons-nous de dire qu'il a égalé son modèle. La méthode est sûre, l'érudition abondante, la disposition claire, l'exposition nette. Ces mérites doublent encore de prix si on connaît les difficultés d'un tel travail. Les vieux traités canoniques des brahmanes, Brâhmaṇas et Sûtras, ne sont rien moins qu'un guide commode; les uns sont encombrés de spéculations, de dissertations exégétiques, d'explications fantaisistes; les autres, écrits dans un style serré et touffu, accumulent une infinité de détails et des formules pour ainsi dire algébriques. En outre, comme les uns et les autres embrassent l'ensemble du rituel, ils n'ont garde de répéter à plusieurs reprises les parties du rituel communes à plusieurs sacrifices; ils les enseignent une fois pour toutes et se contentent ensuite d'y ren-

voyer par de brèves indications qui obligent parfois à de longues recherches. L'inconvénient de ce système se fait particulièrement sentir quand, au lieu de volumes clairs et faciles à manier, il faut dépouiller des manuscrits. Sur les vingt-huit textes relatifs au sacrifice d'animaux que M. S. a étudiés, dix-sept sont encore inédits. La plupart de ces mss. viennent de la belle collection védique recueillie par Haug et maintenant conservée à la bibliothèque de Munich. Les matériaux péniblement amassés, reste encore à les coordonner, car aucun des traités ne donne la physionomie complète du sacrifice; chacun indique seulement le rôle du prêtre auquel il est destiné. Les ouvrages qui se rattachent au Rig-Veda donnent le rôle du hotar et du maitrâvâruṇa; au Yajur-veda, ceux de l'adhvaryu, de l'âgnîdhra, et du pratiprasthâtar; à l'Atharva-veda, celui du brahman. La cérémonie est ainsi comme un drame dont on aurait conservé isolément chacun des rôles. Et quel imbroglio que ce drame! Les introductions s'insèrent dans les introductions, les conclusions dans les conclusions; les personnages se croisent perpétuellement. M. S. a partagé son ouvrage en trois grands chapitres répondant à chacun des actes : 1° la préparation du sacrifice (on coupe le bois pour le poteau, on dispose l'autel et on apporte le feu); 2° les apprêts immédiats (on met en état les ustensiles, on dresse le poteau, et on amène l'animal); 3° le sacrifice proprement dit (on met à mort la victime, on la dépèce, on offre des libations, etc.) Chacun des chapitres est divisé en paragraphes courts, classés numériquement, et précédés d'un intitulé. Les textes traduits et coordonnés sont transcrits au bas des pages correspondantes. Quelques exemples permettront de juger le formalisme minutieux de ce rituel. Le bouc choisi pour le sacrifice (c'est la victime le plus communément offerte) doit être tiré d'un troupeau, avoir un jumeau; ses parents, son frère et des boucs de son âge doivent être en vie; il doit être arrivé à sa seconde dentition et n'avoir pas de défauts physiques; s'il a la corne cassée ou atrophiée, les oreilles trop courtes, un sabot non fendu, s'il est borgne, aveugle ou boiteux, il est impropre au sacrifice. Le bois du poteau doit être approprié à l'objet des vœux du sacrifiant (de khadira, p. ex. s'il désire le ciel ou la virilité); il doit avoir poussé sur un sol uni, être directement sorti de la terre, avoir beaucoup de feuilles et de branches, être encore vert à l'extrémité, incliné vers l'ouest, plein, sans repli à l'extrémité, sans piqûres de ver, tout droit, vertical, avec des branches et des rameaux poussés en l'air, légèrement courbé du bout.

M. S. a restreint son étude à l'exposition du rituel. Il annonce un prochain travail où il se propose de rechercher le sens des sacrifices d'animaux dans l'Inde et d'en suivre le développement. Les brèves indications que M. Schwab donne sur ce sujet dans son Introduction sont de nature à nous faire désirer vivement la publication du supplément annoncé.

Sylvain Lévi.

332. — I. **Monuments de la sculpture grecque et romaine,** disposés dans l'ordre historique, publiés sous la direction de Henri BRUNN, par Frédéric BRUCKMANN. Phototypies inaltérables d'après les originaux. Format impérial. 1re livraison. Munich, Verlagsanstalt für Kunst und Wissenschaft, 1888 (en dépôt à Paris chez Vieweg).

333. — II. **Antike Denkmæler** herausgegeben vom kaiserlich deutschen archæologischen Institut. Band I. Zweites Heft. Berlin, Georg Reimer, 1888.

I. — *Ecce iterum in folio!...* Et je puis bien ajouter avec Juvénal :

..... Est mihi saepe vocandus
Ad partes, monstrum nulla virtute redemptum !

Voici un recueil de planches sur bristol dont la dimension atteint o m. 63 sur o m. 47, avec des marges aussi énormes qu'inutiles ; l'ouvrage doit se composer de 80 livraisons à 5 planches chacune, soit au total de 400 planches, accompagnées d'un texte de M. H. Brunn. L'éditeur ne se charge pas de fournir aux souscripteurs la place nécessaire pour loger cette montagne de carton ; en revanche, il déclare qu'aucune planche, aucune livraison ne sera vendue séparément : il faut souscrire à l'ouvrage tout entier — édition allemande ou française — et le prix de souscription atteint le chiffre de *deux mille francs!* Si quelque université acquiert cette collection d'images pour servir de *Vorlegeblätter* à un cours d'histoire de l'art, elle devra bien se dire qu'au cas où une planche viendrait à s'égarer ou à se détériorer sérieusement, c'est deux mille francs encore qu'il lui en coûtera pour la remplacer. Franchement, ceux qui ont à cœur les intérêts du public, ceux qui se préoccupent de la diffusion des chefs d'œuvres de l'art ancien, n'ont-ils pas le droit de s'insurger contre de tels procédés et de souhaiter le moins de souscripteurs possible à une publication entreprise dans ces conditions ? Notre seul regret, en usant de ce droit, c'est que le nom respecté de M. Brunn, un des maîtres et un des glorieux vétérans des études archéologiques, se trouve mêlé à une pareille spéculation.

Les héliotypies publiées dans la première livraison ne sont pas mauvaises, mais elles sont bien loin d'avoir la finesse des héliogravures Dujardin que l'on peut admirer — à si bon compte — dans les *Monuments de l'art antique* d'O. Rayet. Les encadrements noirs qu'on leur a donnés sont de mauvais goût, et la *lettre* imprimée au bas est d'un aspect aussi déplaisant que lourd. Une des planches, pourtant, est fort remarquable, d'autant qu'elle reproduit pour la première fois un chef d'œuvre encore peu connu, l'Esculape en relief découvert à Épidaure et conservé aujourd'hui au Musée central d'Athènes.

Parmi les œuvres d'art qui doivent figurer dans la seconde livraison, je vois annoncer une statue de guerrier découverte à Délos ; j'avoue que ce n'est pas sans quelque surprise. J'ai déterré cette statue en 1882, au cours de fouilles entreprises pour le compte de l'École Française d'Athènes, et j'en ai donné un rapide croquis dans le *Bulletin de Corres-*

pondance hellénique de 1884 (p. 179). La statue ayant été transportée au Musée central d'Athènes, alors que l'inscription de la base restait à Délos, il a fallu attendre plusieurs années avant d'en obtenir une photographie complète qui pût être publiée dans le *Bulletin*. Mais ce retard, facilement justifiable, n'enlevait pas au *Bulletin* le droit de donner l'héliogravure *princeps* d'après une belle statue découverte aux frais de l'École française. Ce droit, consacré par de nombreux précédents, subsistait si bien qu'un archéologue de l'Institut allemand, désireux de publier le marbre de Délos, crut devoir m'écrire il y a quelques mois pour m'en demander l'autorisation. Cet archéologue faisait preuve de courtoisie.

II. Nous avons annoncé, dans la *Revue* du 13 février dernier, la 1re livraison des *Antike Denkmäler* [1]. La seconde contient les planches 13-24 et surpasse encore la précédente en intérêt. Nous y trouvons d'abord une vue d'ensemble et les détails du célèbre *Tombeau des Jules* à Saint Rémy (pl. 13-18); on peut vraiment regretter que la première publication exacte de ce monument ait été faite ailleurs qu'en France. Viennent ensuite des chapiteaux ioniques polychromes d'Athènes (pl. 18), une admirable planche en polychromie reproduisant deux statues archaïques de l'Acropole (pl. 19), une mauvaise planche en couleurs d'après un sarcophage de Chiusi (pl. 20), une gravure d'après une plaque de bronze de Bomarzo (pl. 21), la curieuse amphore de Corneto avec les Niobides (pl. 22), une bonne planche d'après des lécythes blancs avec la représentation de Charon (pl. 23), enfin une gravure un peu maniérée et froide d'après une peinture murale romaine de Primaporta. On le voit, il n'y a qu'une seule planche qui soit mal venue : les autres sont satisfaisantes ou même très bonnes.

Dans notre article sur la 1re livraison, nous regrettions l'extrême concision du texte. Cette fois, le texte est un peu moins laconique, mais il faut chercher les commentaires développés des planches dans le *Jahrburch des Instituts* et dans les *Römische Mittheilungen*. On semble donc être revenu au mauvais système qui rendait l'emploi des *Monumenti* si incommode : espérons qu'on n'y persistera pas.

Salomon Reinach.

---

334. — A. Bœckh. **Die Staatshaushaltung der Athener.** Dritte Auflage herausgegeben und mit Anmerkungen begleitet von Max Frænkel. 2 vol. in-8. Berlin, G. Reimer, 1886. Prix : 30 mark.

La troisième édition de l'ouvrage capital de Böckh comprend seulement deux volumes. L'éditeur n'avait pas à reprendre le troisième *(Les inscriptions de la marine athénienne)*, qui n'est pas encore épuisé. Il a

1. L'éditeur n'a pas jugé à propos de nous adresser la seconde, ce qui ne nous empêche point de la signaler à nos lecteurs.

également laissé de côté l'atlas qui contenait le texte en caractères épigraphiques des inscriptions étudiées dans le second volume : le C. I. A. l'a rendu inutile.

Pour le premier volume, l'auteur a scrupuleusement respecté le texte de B., n'en retranchant rien, n'y ajoutant rien. Les seules additions, dans les notes, sont de B. même : ce sont d'une part les additions et corrections que B. avait imprimées à la fin de son troisième volume sous le titre de *Verbesserungen und Nachträge*, — de l'autre, les observations que B. avait inscrites en marge de son exemplaire : tantôt l'indication de textes épigraphiques récemment découverts (p. 152, p. ex.), tantôt l'avis du maître sur des critiques formulées dans des comptes-rendus (p. 309, 310, 323, etc.,) ou sur des théories différentes soutenues depuis l'apparition de son livre (p. 414) La seule liberté que l'éditeur ait prise avec le texte — et tous les lecteurs l'en féliciteront — a été de multiplier les alinéas. Les longues pages si serrées et si pleines de l'*Economie politique des Athéniens* rendaient les recherches assez difficiles. Mais c'était surtout dans les notes de l'ancienne édition que le lecteur perdait le plus de temps : sans parler des renvois aux auteurs, qui parfois étaient incomplets, parfois étaient faits d'après des éditions différentes, il n'existait pas, à l'époque où B. publia sa seconde édition (1851), d'autre recueil d'inscriptions grecques que le C. I. G., et B. renvoyait constamment à ses *Beilagen*, à l' Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική. L'éditeur a revisé tous ces renvois et toutes les citations, avec un soin scrupuleux, indiquant entre crochets le numéro correspondant du C. I. A. pour les inscriptions attiques. Ce travail très long, très minutieux et très pénible suffisait presque pour donner à cette nouvelle édition une valeur considérable.

L'éditeur a fait plus et le second volume contient une partie nouvelle, originale, qui nous donne l'état de la science à l'époque actuelle. A la suite des *Beilagen* que l'éditeur a su fort à propos alléger (*V.* p. 133 et 338 note), il a placé 133 pages d'observations *(Anmerkungen)* auxquelles renvoient des chiffres intercalés dans le texte du premier volume. Ces observations sont destinées à compléter et rectifier le détail du texte de Böckh. L'éditeur nous avertit dans sa préface qu'il n'y faut pas chercher de vues d'ensemble : nous y trouvons mieux, nous y trouvons sur beaucoup de points le résumé d'études personnelles, partout des renvois aux travaux les plus récents. Le livre de B. est ainsi mis au courant et c'est le premier mérite de ces observations si précises, si mesurées et si nettes.

Le nom de l'auteur suffisait d'ailleurs à les recommander : les travaux de M. Max Fränkel sont connus de tous ceux qui étudient l'antiquité grecque. Tel de ses mémoires sur les jurés attiques, dont j'ai eu ailleurs l'occasion de faire l'éloge, — tel de ses articles sur le sens du mot τίμημα dans le système des contributions athéniennes, et sur l' Ἀντίδοσις nous avaient appris déjà que M. Kirchhoff était bien inspiré en le dési-

gnant pour publier cette 3ᵉ édition de l'*Economie politique des Athéniens*. Ses 133 pages d'observations comptent 896 notes dont plusieurs résument de longues recherches et des travaux personnels. Signalons les suivantes : 89 sur le commerce des livres ; 170 sur le prix des esclaves ; 211 sur l'instruction publique ; 250 et 317 sur les apodectes et les fonds de guerre ; 340 sur les γραμματεῖς athéniens ; 821 sur un passage du discours contre Androtion (606, 44) ; 823 sur le τίμημα ; 883 sur l'ἀντίδοσις.

Dans le *Register* est compris le troisième volume, les *Inscriptions de la marine athénienne*.

Ainsi rajeuni et armé, l'ouvrage de Böckh fournira de nouveau une longue carrière. L'éloge n'en est plus à faire : il faut seulement féliciter et remercier M. Fränkel d'avoir su mener à bonne fin cette nouvelle édition et rendre justice à sa science, à ses qualités de mesure et de netteté non moins qu'à sa patience.

B. HAUSSOULLIER.

---

335. — **Bibliotheca scriptorum Græcorum et Romanorum edita curante Carolo Schenkl.** L. Annæi Senecæ patris scripta quæ manserunt edidit H. J. MÜLLER. Vienne et Prague, F. Tempsky ; Leipzig, G. Freytag, 1887. 14 M. Præf. I-XLIV. Controversiæ, Suasoriæ, Index, 628 p. in-12.

Autre partie de la même collection chez les mêmes éditeurs. *Editiones scholarum in usum*, et, sauf pour le premier ouvrage cité, partout : *Editio altera correctior* :

336. — T. LIVI, Ab urbe condita libri. Ed. Antonius ZINGERLE. Pars I, lib. I-V. Ed. Major, 1 m. 20, 288 p. ; ed. minor 1 m. ; les deux éditions de 1888.

T. LIVII, Ab urbe condita libri, I, II, XXI, XXII. Adjunctæ sunt partes selectæ, ex libris III, IV, VI ; ed. Ant. ZINGERLE. Accedunt quinque tabulæ geographicæ et indices. 1887. 1 m. 10 pf. Præfatio p. V-VII. De Livii vita et scriptis, p. VIII-X. Texte, p. 1-247. Index geographicus, p. 248-259. Discrepantia scripturæ ab editione Weissenborniana, p. 259-267.

337. — C. JULII CÆSARIS COMMENTARII, de bello gallico, ed. Ignatius PRAMMER. Adjecta est tabula qua Galliæ antiquæ situs describitur. 1887. 80 pf. Præfatio (avec notes critiques), I-XX. Argumenta, XXIII-XXX. De vita et scriptis Cæsaris, XXXIII-XLII. Texte des livres I-VIII, 1-164. Index nominum 165-208.

338. — CORNELII NEPOTIS VITÆ rec. et emendavit Andreas WEIDNER. 1888. 60 pf. Præfatio, p. III-IV. Texte p. 1-86. Memorabilium rerum temporumque notitia (en tableaux), p. 87-90. (Aucune note critique.)

339. — P. OVIDI CARMINA SELECTA, ed. H. Steph. SEDLMAYER. 1888. 80 pf. Præfatio, p. III-IV. Varietas lectionum, p. V-VIII. De Ovidi vita et scriptis, p. IX-XIII. Texte p. 1-139. Index nominum p. 140-159.

340. — CICERONIS, libri qui ad rem publicam et ad philosophiam spectant. Ed. Theod. SCHICHE. vol. IX. *Cator major*, *Lælius*. 1888. 50 pf. Præfatio, p. V-VIII. Texte, p. 1-56 (notes critiques au bas des pages).

341. — CICERONIS ORATIONES SELECTÆ, ed. H. NOHL. vol. III. De imperio Cn. Pompei oratio. In L. Catilinam orationes IV. 1888. 50 pf. Præfatio (avec un classement et un stemma des mss. p. V-VII.) Argumentum, p. VIII-XIII. Texte, p. 1-65 (les notes critiques au bas des pages).

A la fin d'un article sur le Virgile de la Bibliothèque de Schenkl [1],

1. Voir le nº 11 du 12 mars 1888, p. 204.

on regrettait récemment ici-même que cette bibliothèque fût peu connue en France et que « ces jolies éditions y fussent même introuvables ». Le regret me paraît exagéré et je sais par expérience qu'on « trouve » chez nous ces éditions. Je n'en saisis pas moins avec empressement une occasion de les faire mieux connaître. Leur mérite est très réel et je puis bien promettre à nos professeurs et à nos étudiants qu'ils les pratiqueront, s'ils le veulent, avec plaisir et non sans profit. Ces petits livres ont trouvé au-delà de la frontière un rapide succès puisqu'on les réimprime presque tous au bout d'un ou deux ans. Ce qu'on s'explique à merveille en songeant à la modicité des prix, à la forme correcte des textes, mais surtout à l'heureux choix des personnes chargées de ces éditions. Tous les noms sont ceux de savants connus par des travaux spéciaux, dès longtemps remarqués. Quand on sait que la plupart de ces petits livres ont leur originalité propre, les uns contenant la collation de manuscrits mal connus, les autres proposant un classement nouveau des manuscrits, tous, sous leur forme facile et attrayante, témoignant également d'une étude solide de l'auteur et de la connaissance exacte des derniers travaux, comment s'étonner qu'ils aient été si bien accueillis du monde savant ?

Au point de vue de l'ensemble de la collection, il y a cependant entre les divers ouvrages des inégalités qu'on s'expliquera chez nous malaisément. Nous comprenons qu'on ait distingué les livres destinés aux élèves *(editiones minores* ou encore : *editiones scholarum in usum),* qui ne donnent que le texte, des livres destinés aux maîtres *(editiones majores)* [1], qu'accompagne un apparat critique, plus ou moins long ou tout au moins en tête, un choix de notes critiques. Nous admettons que la règle ait dû varier d'un auteur à l'autre ; qu'on l'ait même pliée suivant les préférences des divers éditeurs. Mais en fait, les différences sont telles qu'on ne saura parfois qu'après l'avoir feuilletée, ce que contient l'édition qu'on a choisie, ou qu'autrement on aura acheté, comme on dit, chat en poche. Cela ne va pas sans inconvénient. On est encore plus déçu quand on est renvoyé d'un ouvrage à un autre pour des renseignements dont on ne peut se passer, par exemple pour des sigles [2]. Il est cependant évident qu'en pareil cas une répétition n'avait que des avantages et que tous les volumes devraient être tels qu'on pût les lire, les comprendre séparément et les employer dans une entière indépendance les uns des autres.

Examinons-les ici séparément en disant un mot de chacune des éditions que nous avons citées en tête de l'article.

1. Ces éditions diffèrent des *minores* non par le format, mais uniquement par le nombre et la disposition des pages.

2. Par exemple : à la fin de la préface de la première partie du Tite-Live livres I-V, p. IX, on est renvoyé pour les sigles aux parties III et IV, ce qui n'empêche pas qu'à la partie III, p. III, note, on sera renvoyé à des abréviations expliquées dans un fascicule précédent. Quand on est une fois engagé dans la suite de ces renvois successifs et réciproques, il n'y a plus de fin.

Et d'abord mettons à part celle de Cornélius Nepos. Je crois bien que beaucoup de lecteurs français n'apprendront pas sans étonnement que la bibliothèque contient non pas deux éditions, mais deux recensions distinctes de cet auteur, l'une faite d'après les manuscrits, l'autre dégagée, autant qu'il a paru nécessaire, de la tradition et offrant aux élèves un Cornelius dont les grosses fautes d'histoire et les étrangetés de latin ont disparu ou sont atténuées. Quelque bonnes raisons que donne la pédagogie, on ne peut s'empêcher d'être défiant à l'égard de ces adaptations, et si discrète que soit celle de M. A. Weidner, je doute fort qu'elle soit beaucoup demandée chez nous.

M. Zingerle croit avec M. H. J. Müller qu'on a jusqu'ici accordé trop d'importance au *Mediceus* et qu'on a tort de le prendre comme base de la critique [1] pour la première décade de Tite-Live. Il convient au contraire de lui préférer, en cas de désaccord, les leçons des autres mss. Alors même que ce ms. donne une leçon qui mérite la préférence, il n'est presque jamais seul à la donner. Pour le *Veronensis*, M. Zingerle, d'accord ici encore avec M. H. J. Müller, ne préfère ses leçons à la recension des mss. de Nicomaque que lorsque celle-ci est évidemment fautive. M. Z. s'est reporté plus qu'on ne le faisait aux anciennes éditions et il en tire parti. Enfin, aux collations dues à Frigell et à Mommsen, il ajoute celle d'un ms. du XIII[e] siècle du couvent des bénédictins de Saint-Paul en Carinthie. Malheureusement, ce ms. n'a pas de caractère bien distinct. Il réunit souvent des emprunts aux deux principales recensions et mêle à de bonnes leçons d'autres leçons venues des *cod. deteriores*. Les collations contenues dans les notes mises au bas des pages ne sont pas et ne pouvaient être complètes. Mais ces notes judicieusement choisies permettent de se faire une idée exacte du caractère des divers mss., des fondements du texte et de l'état présent de la critique de Tite-Live.

On a réuni en un volume les livres I, XXI-XXII et des extraits d'autres livres de Tite-Live, afin de répondre aux prescriptions d'une circulaire ministérielle de l'Autriche-Hongrie, qui recommande la lecture de ces parties de l'auteur dans les gymnases.

M. Ign. Prammer a fondé le texte de son *De bello gallico* sur la recension de Dübner et sur celle de Holder. Les notes critiques de la préface indiquent les endroits où il s'est écarté de ces guides et les raisons qui l'ont déterminé. On voit que l'éditeur a évité, comme il le dit lui-même, d'être ultra-novateur ou ultra-conservateur de la tradition. Ce qui n'empêche nullement qu'on doive à M. Pr. d'excellentes corrections. On trouvera aussi dans ces notes des conjectures inédites dues à MM. Kvicala et Schenkl. Nous signalerons seulement en tête des notes critiques une phrase qui nous paraît malheureuse et qui, suivant nous, devrait plus tard être modifiée [2].

1. Voir Teuffel, 256, Rem. 12, au milieu.

2. « Scripturam meliorum codicum quos *lacunosos vel integros* docti viri vocant,

Un recueil d'extraits d'Ovide destiné aux classes ne comportait pas de recherches originales comme celles qu'a faites M. Sedlmayer pour sa grande édition des Héroïdes (Vienne 1885). Il marche ici sur la trace d'autres éditeurs, Korn pour les Métamorphoses et pour les Pontiques; Riese pour les Fastes et pour les Tristes; mais il les suit en homme qui pourrait marcher seul, et parfois il quitte ses guides sauf à indiquer dans des notes critiques très courtes ses raisons ou les autorités auxquelles il a donné la préférence. Un certain nombre de conjectures de M. Schenkl sont reçues dans le texte.

M. Théod. Schiche qui avait donné en 1885 dans la même collection une bonne édition du *De Officiis*, vient de publier une seconde édition du *Cato* et du *Lælius*. Après les excellents travaux de Mommsen et de Müller sur les mss. de ces deux traités, on ne pouvait attendre ici qu'une bonne exposition des sources du texte. Celle qu'on nous donne m'a paru très claire et tout à fait satisfaisante. Il m'a semblé que pour le *Cato*, M. Schiche inclinait à donner la préférence au *Leidensis*.

Les deux discours de Cicéron publiés par M. Nohl offrent tous deux cet avantage, qu'outre les collations qui courent au bas des pages, ils contiennent dans la préface un essai de classement des mss. Pour le *De Imperio Cn. Pompei*, la nouveauté consiste surtout à ramener au rang qui lui convient le *Tegernseensis* sur lequel M. Nohl a publié une étude spéciale dans l'*Hermes*, t. XXI. Mais l'avantage est considérable pour les Catilinaires où l'on n'avançait qu'à tâtons à travers le dédale des collations de Halm dans Orelli, alors surtout qu'on savait que Halm dans ses éditions successives avait souvent varié. Le classement proposé par M. Nohl paraît très vraisemblable; il jette une vive lumière sur un sujet obscur; ses collations sont d'autant plus précieuses qu'on nous assure que la collation de *a* par M. Paul Vollert dans l'édition Müller est incomplète et fautive, et que M. Müller en raisonnant *ex silentio* sur cette collation s'est souvent trompé. Au stigma (ϛ) par lequel on désigne ordinairement le ms. dont s'est servi Ch. Estienne, substituons une indication plus précise. J'ai trouvé à Paris un ms. qui, sauf de rares exceptions, représente avec exactitude, mais malheureusement aussi noyée parmi des altérations de toute sorte, la recension d'Estienne : c'est le ms. en parchemin du xv^e s. qui, à la Bibliothèque nationale, a le n° 6095.

L'ouvrage le plus considérable de la Bibliothèque de M. Schenkl est certainement celui que j'ai cité en tête, le Sénèque de M. Hermann Joh. Müller [1]. Je sais bien que chez nous, plus d'un savant, surtout

litteris *codd.* designo. » Inintelligible pour ceux qui ne connaissent pas la question, la phrase n'est pas des plus claires pour ceux-là mêmes qui sont au courant. Ils trouveront sûrement qu'il est par trop commode d'éviter ainsi d'opter entre les deux classes α et β. Voir les articles de M. Meusel dans les *Jahresberichte des phi-lol. Vereins*, de 1885, p. 174 et suiv.

1. Le même savant avait déjà publié sur l'œuvre de Sénèque le rhéteur plusieurs articles dont on trouvera l'indication dans Teuffel.

plus d'un humaniste contestera les titres que peut avoir Sénèque le père à conserver de nombreux lecteurs et à garder presque intact ce renom qui depuis le moyen âge l'a suivi jusqu'en notre temps. Ce n'est pourtant pas sans raison que les mss. des *Excerpta* (voir ici p. XXVIII, note 2) se sont autrefois multipliés; ce n'est pas sans raison non plus, quoique celles-ci soient toute différentes, que nous avons vu se succéder dans l'espace de trente ans trois excellentes éditions critiques, celle-ci après celle de Conr. Bursian en 1857 et celle de Kiessling en 1872, chacune ajoutant à la précédente et se rapprochant un peu plus près de la forme primitive de l'œuvre.

Mais si méritantes et si utiles qu'aient été, à l'heure où elles ont paru, les deux éditions précédentes, et M. M., tout en les rectifiant[1] et les complètant, a très loyalement reconnu (p. XXXVIII), quel avait été leur mérite, il n'y a aucune comparaison à faire entre elles et l'édition présente. L'index dont on sent l'importance dans un tel auteur, n'avait que 10 p. dans Bursian, 30 dans Kiessling; il remplit ici 40 pages d'un plus grand format. Quoiqu'au fond les sources véritables du texte soient toujours pour les Controverses et les *Suasoriæ*, les mss. d'Anvers et de Bruxelles et, pour les *Excerpta* et les préfaces, le ms. de Montpellier, l'étude de l'éditeur s'est portée sur un bien plus grand nombre de sources manuscrites. Il a classé (p. XII et suiv.) celles qu'il recommande. Les collations sont ici si complètes qu'on souhaiterait quelque retranchement et des omissions plutôt qu'aucune addition. Enfin et surtout on trouvera réunis dans l'édition Müller les résultats des derniers travaux sur Sénèque; par là M. M. complète Kiessling comme celui-ci (voir sa p. x), avait rectifié et complété Bursian. On trouvera ainsi, à leur place, sous le texte beaucoup de conjectures que leurs auteurs avaient dispersées dans les recueils, dans les années qui ont suivi la publication des livres de Bursian et de Kiessling; d'autres et en grand nombre (voir p. XXXIX), qui ont été communiquées par lettres à l'auteur. Il n'est presque aucune page qui ne nous offre ainsi quelque précieux renseignement ou peu abordable jusqu'ici ou tout à fait inédit. Aussi devons-nous être particulièrement reconnaissant à M. Schenkl d'avoir provoqué (p. XXXVIII), la publication d'un travail aussi important et aussi soigné.

L'impression en est si correcte, les détails en ont été si bien revus que la critique la plus méticuleuse ne trouve guère à reprendre sur aucun point. Tout au plus relèverait-on quelque défaut de netteté dans l'emploi des signes typographiques. Les astérisques signalent d'une manière très commode les conjectures dûes à M. M.; mais elles sont aussi employées dans le texte pour marquer une lacune, ainsi p. 19, 5, tandis qu'ailleurs, p. 29, 1, 7, 9, l'auteur se contente de plusieurs points. Les italiques servent généralement à faire ressortir dans le texte ce que les

1. Ainsi pour les collations de Bursian, voir p. XXVI, note 2. Cf. encore p. VIII, note 1 fin; p. XX. note 2; etc.

éditeurs ont ajouté à la recension des mss. Mais elles servent aussi à marquer dans la préface du livre des Controverses ce qui manque dans le ms. M. Les crochets [ ] enferment les additions contestables ou interpolées des mss.; mais ils enferment aussi, et souvent tout à côté, ce que les éditeurs ont cru avec raison devoir ajouter au texte. Avec quelque attention on ne fera certainement pas confusion. Mais on pouvait peut-être, et très facilement, empêcher toute équivoque et même toute hésitation.

Enfin, quoi que je comprenne pourquoi M. M. les a adoptées, je ne crois pas légitimes les formes : p. 22, 17, *quæsit*; p. 560, 2, *perit;* p. 563, 2, *quom*.

E. Thomas.

Altfranzœsische Bibliothek, herausgegeben von Dr Wendelin Fœrster. Heilbronn, Henninger, 1886-1887, t. VII, IX, X, XI, 4 vol. in-12.

La *Revue critique* a déjà consacré deux articles, par la plume de M. Arsène Darmesteter, à l'*Altfranzösische Bibliothek*. Depuis qu'a paru le deuxième de ces articles (1884, 2e sem. p. 149), la collection dirigée par M. Foerster s'est augmentée de quatre nouveaux volumes que nous allons rapidement passer en revue.

342. — I. *Das altfranzœsische Rolandslied,* text von Paris, Cambridge, Lyon und den sogen. lothringischen Fragmenten, mit R. Heiligbrodt's concordanz-tabelle zum altfranzœsischen Rolandslied, hgg. von W. Foerster. 1886, XXII et 377 pages. (Tome VII de la collection.)

M. Darmesteter, dans l'article visé plus haut, a exposé le but poursuivi par M. F. par la publication diplomatique des différents manuscrits du *Roman de Roncevaux :* il s'agit de réunir et de mettre à la disposition des philologues tous les matériaux pouvant servir à une édition critique définitive de la chanson de *Roland*, édition que le savant professeur de Bonn nous fait prochainement espérer [1]. Les textes publiés dans ce volume viennent s'ajouter à ceux qui figuraient déjà dans le tome VI de l'*Altfranzösische Bibliothek* pour nous mettre en possession des plus importants remaniements et rajeunissements français de la chanson de *Roland*. La table de concordance due à M. Heiligbrodt, qui se présente sous l'aspect sévère d'une véritable table de logarithmes, rendra assurément des services : prenant pour base le texte du ms. d'Oxford, elle permet de retrouver facilement les passages correspondants, non-seulement dans les rajeunissements fran-

1. En même temps que le tome VII de l'*Altfranzœsische Bibliothek* a paru un fascicule supplémentaire de l'*Altfranzœsisches Ubungsbuch* (voyez sur cet ouvrage *Rev. crit.*, 1884, 2e sem. p. 288) intitulé *Rolandmaterialen*, où M. F. dispose en tableaux synoptiques les variantes des vers 1851-2396 et 3265-3395 de la chanson de *Roland*.

çais, mais dans les versions allemandes, néerlandaises, scandinaves et anglaise, dans le Pseudo-Turpin et le *Carmen de prodicione Guenonis*. Comme nous n'avons pas sous la main les manuscrits reproduits dans ce volume, il nous est impossible de nous prononcer en pleine connaissance de cause sur le mérite de l'édition de M. F.; empressons-nous d'ajouter que son nom nous est une garantie de soin et d'exactitude, et que nous croyons que l'on peut faire fond sur son texte comme si l'on avait les originaux sous les yeux. Notons cependant une petite erreur dans la préface, erreur déjà relevée par M. G. Paris dans la *Romania* : le manuscrit 55 de la collection Savile, vendue à Londres en 1861, dont M. F. déclare n'avoir pu retrouver la trace, a été signalé dans la bibliothèque de Cheltenham et la *Romania* en a donné de courts extraits dans son premier numéro de 1883. Il serait à souhaiter que M. F. pût se procurer les passages du manuscrit Savile relatifs à l'épisode de Roncevaux pour les faire figurer dans le troisième volume de matériaux dont il nous fait la demi-promesse, volume qui contiendrait le *Galien*, la *Spagna* en vers et en prose et les versions suédoise et norvégienne, qui sont difficilement accessibles.

343. — II. *Adgar's Marien-legenden* nach der Londoner Handschrift Egerton 612 zum ersten Mal vollstændig hgg. von Carl Neuhaus. 1886, xvi, xlviii et 259 pages. (Tome IX de la collection).

On a fort peu de renseignements sur l'auteur des miracles de la sainte Vierge publiés par M. C. Neuhaus. Il nous apprend lui-même qu'on l'appelait indifféremment Adgar et Willame, que c'est à la prière d'un de ses amis nommé Grégoire, « bel bacheler et enseignié », qu'il a composé son ouvrage, et qu'il en a trouvé les éléments dans la riche bibliothèque du monastère de Saint-Paul de Londres : il est donc certain qu'Adgar écrivait en Angleterre; de plus, il est vraisemblable qu'il vivait dans la seconde moitié du xii^e siècle. Les récits miraculeux qu'il nous a transmis se retrouvent, pour la plupart, chez d'autres auteurs ecclésiastiques : Adgar s'est généralement borné à mettre en vers français ce qu'il avait lu en latin et presque toujours l'éditeur est arrivé à retrouver sa source. C'est là, à vrai dire, le principal mérite de M. C. N., à la science bibliographique duquel il n'y a qu'à rendre hommage [1]. Je crois pourtant que le lecteur aurait su gré à l'éditeur de se montrer moins avare de notes explicatives au bas des pages : quand Adgar parle de « Ramulei » (p. 211), on aimerait à apprendre qu'il s'agit de l'ancienne ville de Rama en Palestine, auj. Ramleh, et ce renseignement, on voudrait le trouver sous la main et non à la p. xlvii de l'introduction, où l'on n'ira pas le chercher, d'autant plus que l'édition ne contient pas d'index des noms propres. Je crois aussi qu'une note aurait été la bienvenue pour indiquer que la cité de « Biture » (p. 19) n'est

1. Déjà en 1882, M. C. N. avait présenté à l'université d'Erlangen une dissertation de doctorat sur les sources des miracles de la Vierge d'Adgar.

autre que Bourges, dont Adgar, en ignorant qu'il était, a transcrit littéralement le nom sous la forme latine. Je ne sais jusqu'à quel point le lecteur connaît « l'eglise renumée... Cluse numée »[1] : il y a beaucoup à parier qu'il ne saura où la placer et qu'il accusera M. C. N. de partager son ignorance, puisque nulle part, sauf erreur, il ne s'explique à ce sujet.

Dans ce volume, qui ne porte pas son nom, M. Foerster a pourtant mis beaucoup du sien : sans parler des remarques et du glossaire, c'est à lui qu'on doit le système de publication suivi par l'éditeur et qui consiste à reproduire exactement le ms. sans faire aucune correction ayant pour but de régulariser la versification. Adgar écrit en vers de huit syllabes rimant deux à deux, mais chez lui comme chez la plupart des poètes anglo-normands, les vers ont souvent plus ou moins que le compte exact des syllabes qu'il leur faudrait. M. F., à la suite de MM. Atkinson, Suchier et autres philologues, croit voir dans ces fréquentes irrégularités une influence germanique, ou plus exactement anglo-saxonne. Ce n'est pas le lieu d'examiner ici cette théorie, vivement combattue en France par MM. Gaston Paris et Paul Meyer : en tout cas, le système de publication que M. F. a imposé à son collaborateur ne pourra qu'être bien accueilli de tous, amis ou ennemis, puisqu'il ne préjuge en rien le fond de la question. En fait de corrections la plus grande prudence est de mise, et il est sage de pratiquer la maxime : *in dubio abstine.*

344. — III. *Commentar zu den ælteslen franzœsischen Sprachdenkmælern* hgg. von Dr Eduard Koschwitz, I, 1886, 227 pages (tome X de la collection).

M. Koschwitz a publié, il y a quelques années, (1879) un recueil intitulé *Les plus anciens monuments de la langue française* destiné aux cours universitaires ; ce recueil a été le bienvenu, car il en est aujourd'hui à sa quatrième édition et il figure dans les programmes de notre agrégation des lettres. Le commentaire ne sera pas accueilli avec moins de faveur par les étudiants et les professeurs français : sans parler de sa valeur propre, qui est considérable, il a le grand mérite de l'opportunité. Il arrive à un moment où l'étude de l'ancien français commence à jouir chez nous d'une véritable faveur, mais avant que les maîtres français aient encore eu le temps de créer, en vue de leurs élèves, un outillage scientifique complet. M. Gaston Paris écrit avec mélancolie dans la *Romania*, à propos du volume même de M. Koschwitz : « Les Allemands s'emparent de plus en plus du terrain des études romanes et spécialement du domaine de l'ancien français. C'est en vain que nous essayons de marcher au moins de conserve avec eux ; nous sommes vaincus par le nombre... J'ai annoncé, il y a dix ans, un commentaire

1. Cette abbaye est mentionnée dans les miracles 4 et 5 ; il s'agit de san Michele della Chiusa en Piémont.

aux plus anciens monuments de la langue française ; j'en ai écrit depuis longtemps une bonne partie, mais je ne l'ai pas terminé, et voici qu'il nous arrive de Greifswald et de Heilbronn. » Hélas ! oui, mon cher maître, nous sommes vaincus par le nombre, mais aussi, il faut bien le reconnaître, par le *furor teutonicus* que presque tous les savants de là-bas apportent à leurs études scientifiques, poussant droit devant eux, sans disperser leurs efforts à droite et à gauche, comme nous aimons tant à le faire, pauvres Velches que nous sommes ! Résignons-nous donc pour le moment à les voir passer devant ; nous les rattraperons vite le jour où nous le voudrons résolument.

Les textes commentés dans ce premier volume sont : les *Serments de Strasbourg*, *Sainte Eulalie*, *Jonas*, le *Cantique des Cantiques*, *Saint Étienne*. Pour chaque texte le commentaire présente les mêmes divisions : *manuscrit*, *éditions*, *source*, s'il y a lieu, *particularités linguistiques (voyelles, consonnes, flexion)*, *dialecte*, *remarques détachées* et *versification*, s'il y a lieu. Tout cela est sérieusement traité, avec plus d'érudition peut-être que de science proprement dite. M. K. connaît admirablement tous les travaux publiés jusqu'à ce jour sur les textes qu'il commente et il les analyse consciencieusement ; il est juste aussi de dire qu'il sait, le cas échéant, donner son avis personnel au milieu de la mêlée des opinions contradictoires de ses devanciers. Il me semble toutefois que cette note personnelle n'est pas assez fortement indiquée pour imprimer à l'ensemble du commentaire un cachet original. Cela tient peut-être surtout à l'absence d'art dans l'exposition et dans la disposition typographique : au lieu d'un exposé un peu diffus, où tout est sur le même plan, où pendant vingt et trente pages pas une note ne vient reposer l'œil, on eût aimé à avoir un texte plus sobre, donnant la pensée propre de l'auteur, et à voir rejeter dans les notes la discussion des opinions des autres. M. Gaston Paris n'a pas, heureusement, renoncé à publier le travail dont il a été question plus haut : nous sommes sûr, pour ne parler que de la forme, qu'il se présentera tout autrement, et cela pour le plus grand avantage du lecteur [1].

1. Voici quelques menues observations faites au courant d'une lecture rapide : P. 14. M. K. constate (ce qui est juste) que le provençal dit *senher* (seigneur) au nominatif : pour expliquer que l'*e* bref du latin *senior* ne se soit pas diphthongué en *ié* il a recours à l'influence analogique du cas oblique *senhor*, où l'*e* bref, étant atone, ne pouvait pas subir la diphthongaison. Voilà une singulière explication. En réalité, l'*e* bref de *senior* ne s'est pas diphthongué parce que jamais, en provençal, l'*e* ne se diphthongue devant un *n*.

— P. 41. A propos du début des *Serments : Pro Deo amur*, il eût été intéressant de noter que cette construction très archaïque s'est cependant conservée, sans qu'on n'en ait plus conscience depuis longtemps, dans le français actuel : *Dieu merci*.

— P. 69. La supposition que dans *bellezour* de *Sainte Eulalie* les deux *l* pourraient indiquer le son de *l* mouillé est des plus étranges.

— P. 70. A propos de ce même mot, M. K. examine l'histoire phonétique du groupe latin *ti* suivi d'une voyelle et il repousse délibérément les généalogies indiquées jusqu'ici et par M. Arsène Darmesteter (*ratyone, raytyon, raytzon, raiçon, raison*) et par M. Schuchardt (*rait'xone*) et par M. Horning (*ratjonem, ratsonem*,

345. — IV. *Die Werke des Trobadors N'At de Mons* zum ersten Mal hgg. von Wilhelm Bernhard. 1887, xliv-169 pages. (Tome XI de la collection.)

At de Mons est un troubadour de la décadence sur lequel on possède bien peu de détails biographiques. On sait cependant qu'il appartenait à une famille de la haute bourgeoisie toulousaine et qu'il écrivait dans la seconde moitié du xiiie siècle. Le roi de Castille, Alphonse X, et le roi d'Aragon, Pierre III, durent être ses protecteurs, puisque quelques-unes de ses poésies leur sont adressées; mais il serait téméraire d'affirmer qu'At de Mons a séjourné à la cour de ces princes. Des six poèmes qui forment l'édition de M. W. B. un seul, de beaucoup le plus court, avait été publié jusqu'ici : ce volume nous apporte donc beaucoup d'inédit, et à ce titre, nous devons l'accueillir avec reconnaissance, car une histoire complète de la littérature provençale ne pourra être écrite que le jour où tous les monuments de cette littérature auront été publiés. Dans cette histoire complète, At de Mons, j'en ai bien peur, ne fera pas une brillante figure, car ses poésies ne sont que des lieux communs de morale qui traînent partout au moyen âge et qu'il n'a su rajeunir ni par le charme du style ni par la personnalité de l'accent. On ne s'explique guère la célébrité relative dont ont joui ses productions, qui sont plusieurs fois citées avec respect dans les *Leys d'Amors*, ou plutôt cette célébrité même en dit long sur la pauvreté de la poésie provençale au commencement du xive siècle.

Pour un travail de débutant, l'édition de M. W. B. est en somme assez satisfaisante. Il a pu, il est vrai, profiter des observations d'un de nos meilleurs provençalistes, M. Chabaneau [1], et son texte a beaucoup gagné à cette amicale révision, encore qu'il y reste plus d'un passage obscur. L'introduction contient une bonne étude phonétique sur la langue du poète. Çà et là, on peut noter quelques distractions ou quelques traces d'inexpérience. La particule *en* est fréquemment

ratsonem, *radȥon*, *raison*) pour en établir une nouvelle qu'il déclare naturellement la seule possible : *ratyone*, *radyone*, *radȥone* (ital. *ragione*), *radȥon* (prov. *raȥo*), *raison*. Je crois bien que cette explication n'explique pas grand'chose : comment en effet admettre, avec M. K., que de la forme *radȥon*, presque contemporaine de *Sainte Eulalie* (xe s.), on ait passé à *raison* par un changement de *d* en *i* dont le français n'offre pas d'exemple? Si je repousse pour mon compte l'opinion de M. K. ce n'est pas qu'aucune de celles de ses contradicteurs me satisfasse pleinement. Je crois que dès le ve siècle le latin vulgaire prononçait *radȥione*, c'est-à-dire que l'*i* avait changé le *t* primitif en *dȥ* tout en gardant son existence propre et que c'est cet *i*, passé par métathèse dans la première syllabe, que nous avons encore aujourd'hui dans *raison*.

— P. 90. Les formes vulgaires *Sainte Eulaye*, *Sainte Aulaye* ne sont pas, comme on pourrait le penser d'après ce que dit M. K., des altérations récentes d'une forme régulière *Sainte-Eulaille*, dérivée d'*Eulalia*. Elles proviennent directement d'une forme latine *Euladia* qui a coexisté avec *Eulalia*.

1. Notons toutefois que dans un compte-rendu bienveillant publié dans la *Revue des langues romanes*, M. Chabaneau se plaint que M. W. Bernhard n'ait pas toujours sainement compris les observations qu'il lui avait communiquées.

employée devant les noms de simples bourgeois, et il est inexact de dire (p. VII) qu'elle ne s'applique ordinairement qu'aux princes et aux nobles. Le *Parnasse occitanien*, qui est, comme on sait, de Rochegude, est attribué à Raynouard, dans une note de la p. XI. Il est tout à fait inutile, pour expliquer la forme provençale *aiga*, de supposer un latin populaire **acqua*, comme on le voit à la p. XXV. N'insistons pas. Nous le répétons, cette édition est un bon début. Souhaitons que le jeune éditeur nous en donne bientôt d'autres et qu'il choisisse des œuvres offrant par elles-mêmes un plus vif intérêt que celle de l'honnête et médiocre moraliste toulousain At de Mons.

Ant. THOMAS.

---

346. — Emile BEAUSSIRE. **Les principes du droit.** Paris, Alcan, 1888, in-8, VI-428 p. 7 fr. 50.

Voici un bel et bon ouvrage dont on peut dire en toute justice, qu'il fait honneur à la philosophie française. Agrégé de philosophie en même temps que M. M. Renan et Caro, longtemps professeur de littérature étrangère et de philosophie, député assidu et fort écouté dans les commissions parlementaires, membre du conseil supérieur de l'Instruction publique et de l'Institut, M. Beaussire a condensé, dans les *Principes du droit*, tous les résultats auxquels l'ont conduit des études poursuivies pendant de longues années et une observation pénétrante et impartiale des institutions, des hommes et des choses.

La méthode suivie par M. B. est de tous points excellente. Tout en affirmant nettement ses convictions spiritualistes toutes les fois que l'occasion s'en présentait d'elle-même, M. B. n'a pas écrit uniquement pour ceux qui partagent les mêmes croyances ; voyant dans les idées métaphysiques et religieuses non le fondement, mais le couronnement des idées morales, persuadé que la question du couronnement métaphysique ne s'impose pas nécessairement au droit comme à la morale, il a composé son ouvrage de telle façon que quiconque croit au devoir, qu'il soit spiritualiste ou matérialiste, théiste ou athée, chrétien ou libre-penseur, quiconque ne croit même au devoir que pour l'état actuel de l'évolution morale, comme M. H. Spencer, peut entendre et accepter toutes ses démonstrations (p. III). Il écarte les controverses sur le libre arbitre, parce que ceux qui le rejettent, comme ceux qui l'admettent, sont d'accord pour distinguer, d'après les mêmes signes, les actes volontaires des actes involontaires et qu'une telle distinction suffit pratiquement au jugement moral et à plus forte raison au jugement pénal (p. 145). Aussi fait-il appel, pour chacune des questions qu'il examine successivement, à l'étude de la réalité historique, sociale et psychologique : il cherche à connaître, non l'homme abstrait de l'ancienne psychologie (p 30), mais l'homme réel, le produit d'une race, d'une civilisation, d'une société particulière, et il complète cette étude psychologique

par l'examen approfondi des institutions, des lois, des traités. La sociologie est pour lui l'histoire naturelle des sociétés et, le droit naturel, comme la morale et l'économie politique, doit user, à l'égard des faits sociaux, des mêmes procédés d'abstraction que la physique, la chimie, la biologie à l'égard des phénomènes de la nature (p. 11). La voie la plus sûre, dit-il avec raison, pour s'élever dans toutes les questions juridiques à l'intelligence du droit idéal, est de suivre le droit réel dans toutes ses vicissitudes et tous ses progrès, car si l'idéal est la réalité d'aujourd'hui, si l'idéal d'aujourd'hui est peut-être la réalité de demain, si d'une manière générale, le droit naturel est un idéal qui dépasse la réalité, il est toujours suggéré par elle.

On comprend sans peine qu'en s'imposant une telle méthode, un philosophe s'oblige à avancer fort lentement dans ses recherches, que quelquefois même il court le risque de ne pas atteindre, dans le cours d'une existence cependant bien remplie, le but qu'il s'est proposé. Il est plus facile assurément de poser *à priori* un certain nombre de principes, plus ou moins arbitrairement choisis, puis d'en déduire des conséquences aussi rigoureuses que peu appropriées aux hommes et aux choses. Mais on ne produit ainsi que des œuvres éphémères et sans valeur, tandis qu'en partant des faits, en les étudiant avec soin, on arrive, quand on est, comme M. B., un esprit libre et juste, fin et réfléchi, à des résultats aussi intéressants par les détails que féconds en vues nouvelles et en généralisations d'une grande portée; par cela même aussi, le critique est obligé de renvoyer le lecteur au livre, dont il ne peut jamais, en ce cas, mettre en relief toute l'originalité et la valeur.

Le plan en est bien conçu. Après une introduction destinée à montrer ce qu'on peut et doit entendre par le droit naturel, viennent trois livres qui traitent de la théorie générale du droit, du droit public, du droit privé. Dans le premier, M. B. examine successivement le fondement du droit, la division des droits, les rapports du droit naturel et du droit positif; dans le second, la théorie générale de l'État et les principes du droit politique, les principes du droit civil dans ses rapports avec le droit public, les principes du droit pénal, les services publics et les principes du droit des gens; enfin dans le troisième, la famille, la propriété matérielle, la propriété intellectuelle, l'honneur, la vie et la liberté. Sur les questions soulevées dans chacun de ces livres, M. B. accepte quelquefois les solutions de ses prédécesseurs auxquelles il imprime néanmoins par quelque côté sa marque personnelle, plus souvent il en donne d'originales qui dénotent tout à la fois une grande élévation et un sens éminemment pratique. Nous nous bornerons à mentionner spécialement les considérations sur l'état de nature et l'état social, sur la limite des droits de l'individu, sur la souveraineté du peuple ramenée à son principe, la souveraineté du droit (p. 78), l'examen de l'importante discussion qui a eu lieu récemment à l'Académie des sciences morales et politiques, sur les attributions de l'État, entre MM. Léon Say, Paul

Leroy-Beaulieu, Courcelle-Seneuil, Frédéric Passy, Levasseur, Baudrillart, Aucoc, A. Desjardins, Glasson, Picot, Paul Janet et Franck (p. 98), les réflexions sur le jury, que M. B. voudrait voir instituer en matière civile (p. 118) et maintenir en matière pénale, contrairement à l'avis de ceux qui oublient la douleureuse et effrayante série des erreurs de la magistrature ordinaire, alors qu'elle disposait seule de la justice criminelle (143), sur le Code pénal, dont il demande la réforme, et la classification aussi juste que simple des faits qualifiés délits ou crimes (149,) sur le service militaire, sur les fonctionnaires, sur le droit d'intervention et l'établissement d'une législation, d'une justice, d'une puissance exécutive internationales (p. 189), les admirables pages sur le mariage et la famille, les considérations judicieuses et hardies sur le droit d'hérédité, les fines et justes réflexions sur la dignité et l'influence morale des lettres, qui ne doivent pas devenir un métier dont on ait besoin pour vivre (p. 356).

Le style est clair, précis, vivant. Des formules heureuses donnent souvent à la pensée plus de netteté et de relief : « Nous répudions sans vergogne les principes du droit naturel quand nous sommes les plus forts et leur évidence ne nous apparaît que lorsque nous nous sentons les plus faibles » (p. 17). — « J'exige qu'on me respecte, je demande qu'on me secoure » (p. 55). — « Quand il s'agit de lire dans les âmes, les magistrats institués par l'État doivent déclarer leur incompétence, en se renfermant dans leur rôle naturel, qui est de lire dans la loi. » — « Après une séparation soit volontaire, soit juridique, je doute qu'il y ait un seul homme et je ne sais s'il y a la moitié des femmes qui aient la force de garder la fidélité conjugale » (p. 232). — « A entendre les maximes professées dans beaucoup de familles, on croirait que Malthus a écrit son livre en France et pour la France » (p. 270).

Ce beau livre mérite d'attirer, comme le souhaite M. Beaussire, l'attention des esprits réfléchis, qui en discuteront quelques-unes, mais en accepteront, pour un certain temps du moins, la plupart des conclusions. Il sera lu avec profit par les étudiants en philosophie ; il fournira matière à réflexion aux étudiants en droit qui, si nous en jugeons par une thèse, récente et remarquable à plus d'un titre, de M. Greif sur l'*Origine du testament romain et les droits de l'État en matière de succession,* cherchent à éclairer leurs recherches par les indications que leur fournissent les historiens, les économistes, les philosophes. Ajoutons-y tous ceux qui, s'occupant de l'histoire des institutions et des hommes, aiment à philosopher de temps à autre sur les faits positifs qu'ils ont réussi à réunir.

F. Picavet.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, vient de publier le « *Résumé d'un cours de droit irlandais*, professé au Collège de France pendant le premier semestre de l'année 1887-1888. (Paris, Thorin. In-8°, 26 p). Il y parle, d'abord des sources du droit celtique, puis du plus considérable des monuments du droit irlandais, le *Senchus Mór* et de ses divisions, enfin du chapitre Ier du *Senchus Mór* (origine de la saisie mobilière et combien d'espèces de saisies mobilières il faut distinguer) et du chapitre II. (Recueil de principes généraux applicables aux différentes espèces de saisies mobilières). Ce cours de droit irlandais sera, croyons-nous, continué l'année prochaine.

— Le tome I du *Manuel d'ancien français*, que prépare M. Gaston PARIS, vient de paraître chez Hachette. (In-8°, VII et 292 p.). Ce tome est intitulé *La littérature française au moyen âge*. Il a pour but de « donner à ceux qui veulent aborder l'étude de l'ancienne littérature française, une orientation générale et une indication de l'état actuel de nos connaissances ». L'auteur vise surtout à « faire comprendre l'évolution générale de la littérature du moyen âge dans ses différentes formes » et à « signaler, avec des renseignements de tout genre, aussi précis et concis que possible, toutes les œuvres de cette littérature qui, à un titre quelconque, méritent l'attention. » Ce tableau de la littérature s'arrête à peu près à l'avènement des Valois (1327), au moment où va s'ouvrir la guerre de Cent ans. Nous y reviendrons plus longuement. Disons encore, pour l'instant, que trois volumes sont en préparation et compléteront le *Manuel d'ancien français*; ce sont : une *Grammaire sommaire de l'ancien français*; un *Choix de textes français du moyen âge*; un *Glossaire*.

— Sous le titre *l'Antipape Clément VII*, M. Eug. MÜNTZ a fait tirer à part de la « Revue archéologique » une étude de 26 pages, accompagnée de planches, sur les artistes qui se groupèrent autour de cet antipape. On croit ordinairement qu'après le retour de la papauté à Rome, toute culture d'art, tout mouvement intellectuel a disparu d'Avignon. M. E. Müntz montre que Clément VII — comme Benoît XIII — continua les traditions des premiers pontifes d'Avignon. Il fait connaître, d'après les archives secrètes du Vatican, la phalange d'architectes, de sculpteurs, de peintres, d'orfèvres, de brodeurs dont Clément anima l'activité.

— On lira avec intérêt la courte notice (15 pages), que M. P. DE NOLHAC vient de publier sur les *Études grecques de Pétrarque*, dans les comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. On y verra comment Pétrarque n'aborda que sur la fin de sa vie l'étude du grec ; c'est « l'annotation d'Homère qui a été le dernier travail de longue haleine de ce grand homme, et il est mort en cherchant à comprendre l'Odyssée ».

— La 3e édition, depuis si longtemps attendue, du *Dictionnaire de la France* de Joanne paraît chez Hachette, par livraisons mensuelles de 1 fr. Les éditeurs ont réalisé un grand progrès en substituant à l'ancien volume in-8°, véritable cube, d'un poids incommode, le format in-4° à 3 colonnes. Mais surtout ils ont ajouté au texte de bonnes cartes départementales, les plans de toutes les villes importantes et de nombreuses vues de monuments. La partie archéologique est en effet un des mérites les plus originaux de ce dictionnaire. Elle est traitée sobrement, mais avec des documents précis, exacts et présentés d'une façon qui n'est pas banale. Nous reviendrons sur cette publication quand elle sera plus avancée.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 juillet 1888.

Le conservateur du Musée Guimet invite l'Institut à visiter le Musée nouvellement installé, le mardi 10 ou le jeudi 12 courant.

M. Clermont-Ganneau adresse à l'Académie la copie d'un fragment d'inscription française du XIIIe siècle qui vient d'être trouvé à Saint-Jean-d'Acre. Ce fragment est trop mutilé pour qu'on puisse, dans l'ensemble, en tirer un sens. Toutefois, on y distingue nettement le nom de Hugue Revel, qui fut, entre les années 1258 et 1273, grand-maître de l'ordre de l'Hôpital et qui mourut en 1278.

M. Héron de Villefosse, au nom de la commission des antiquités de la France, annonce que les récompenses dont cette commission avait à disposer pour 1888 sont décernées aux auteurs des ouvrages suivants :

Première médaille : M. Léon Cadier, *les États de Béarn depuis leurs origines jusqu'au commencement du* XVIe *siècle*;

Deuxième médaille : MM. Allmer et Dissard, *Trion, antiquités découvertes en* 1885, 1886 *et antérieurement au quartier de Lyon dit de Trion ;*

Troisième médaille : M. Léon Legrand, *les Quinze-Vingts depuis leur fondation jusqu'à leur translation au faubourg Saint-Antoine ;*

Première mention honorable : M. Félix Aubert, *le Parlement de Paris de Philippe le Bel à Charles VII;*

Deuxième mention : M. Lebègue, *Recueil des inscriptions antiques de Narbonne;*

Troisième mention : M. Louis Guibert, *Chalucet ;*

Quatrième mention : MM. les abbés Dehaisnes et Bontemps, *Histoire d'Iwuy ;*

Cinquième mention : M. l'abbé Douais, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse*;

Sixième mention : M. l'abbé Guillotin de Corson, *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes.*

La Commission a décidé, en outre, de consacrer dans son rapport définitif une mention hors rang aux belles publications que M. le duc de la Trémoille a tirées des archives de sa maison.

M. Georges Perrot annonce que la commission du prix Delalande-Guérineau a décerné ce prix à MM. Pottier et Salomon Reinach pour leur ouvrage : *la Nécropole de Myrina.*

M. Gustave Schlumberger annonce que le prix de numismatique Duchalais est décerné à MM. A. Engel et E. Lehr, pour leur ouvrage intitulé : *la Numismatique d'Alsace.*

M. Ravaisson met sous les yeux de ses confrères le moulage en plâtre d'un torse du Musée du Louvre, qui provient, selon lui, d'une très belle reproduction du Dyadumène de Polyclète. S'il était resté jusqu'ici inaperçu, c'est qu'il avait été défiguré par une restauration maladroite, qui avait joint au torse grec une tête romaine, des bras et des jambes modernes. M. Ravaisson saisit cette occasion de blâmer énergiquement l'usage des restaurations, appliqué aux monuments, soit de l'antiquité, soit du moyen âge.

M. Héron de Villefosse communique deux inscriptions découvertes au Maroc, à Ksar-Faraoun, l'antique Volubilis, par M. de la Martinière. Il donne ensuite des détails sur les excursions archéologiques qu'il a faites en Algérie et en Tunisie à la suite des fêtes de l'inauguration du Musée du Bardo. Il a visité successivement l'édifice considérable mis au jour, à Cherchell, l'antique Caesarea, par M. Victor Waille, et M. le capitaine Boutron-Damargy ; le jardin de M. Trémaux, à Tipâsa, où ont été réunies un grand nombre de bornes milliaires ; les ruines d'El-Kantarah, près de Biskra ; le musée de Saint-Louis, formé à Carthage par les soins du R. P. Delattre ; les ruines de Chemtou ; l'antique Simitthu, dont les carrières ont fourni, sous Hadrien, les marbres des villas et des grands édifices de Rome ; enfin les monuments rassemblés à Tébessa, notamment une importante inscription découverte dans le Djebel Tasbeut par le capitaine Farges et qui renferme les noms de cinq divinités numides inconnues jusqu'ici.

M. le baron Abel des Michels continue la lecture de son mémoire intitulé : *Une capitale des Huns en l'an 336 de l'ère chrétienne, d'après les documents chinois*

Ouvrages présentés : — par M. Siméon Luce, de la part de M. le comte Riant : PASTOR (L.), *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge*, traduite par Furcy RAYNAUD, t. I et II ; — par M. Ravaisson : *les Manuscrits de Léonard de Vinci, manuscrits C, E et K de la bibliothèque de l'Institut*, publiés par Charles RAVAISSON-MOLLIEN.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 23 juillet — 1888

Sommaire : 347. Abou-Hanifa, Les longues histoires, p. p. Guirgass. — 348. H. Berger, La géographie des Ioniens. — 349. De Hartel, Abrégé d'une grammaire des dialectes d'Homère et d'Hérodote. — 350. Scheindler, L'enseignement grammatical en grec. — 351. Gerth, Grammaire grecque abrégée. — 352. De Hartel, Grammaire grecque de Curtius — 353. Ausone, Sidoine Apollinaire et Fortunat, trad. par Corpet, Eug. Baret, Ch. Nisard. — 354. Novicow, La politique internationale. — 355. Brachet et Dussouchet, Cours supérieur de grammaire française. — 356. Le Fort, Anciens membres de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

347. — Abû Hanîfa Ad-Dînaweri. **Kitâb al-ahbâr at-tiwâl**, publié par Vladimir Guirgass, ci-devant professeur d'arabe à l'Université Impériale de St-Pétersbourg. Leide, E. J. Brill, 1888. 402 pages de texte arabe; prix, y compris les index et la préface « qui paraîtront plus tard », 20 francs.

Jusque dans ces dernières années, on ne connaissait qu'un seul manuscrit des « Longues histoires », par Aboû Hanîfa Ahmad ibn Dâwoud ibn Wanand, de Dînawar. Ce manuscrit, copié par l'illustre historien d'Alep, Kamâl ad-Dîn Ibn Al-'Adîm, appartient à l'Institut des langues orientales de Saint-Pétersbourg et a été soigneusement décrit par M. le baron de Rosen dans son catalogue des manuscrits arabes de cet établissement (Saint-Pétersbourg, 1877, p. 14-17). Il avait copié en 1875 et se proposait alors « de publier cet ouvrage ». Dès l'année suivante, le chapitre sur la chute des Omaiades paraissait dans la *Chrestomathie arabe* de Guirgass et Rosen. Le long morceau consacré aux Sâsânides a depuis lors été communiqué par M. le Baron de Rosen à M. Nöldeke qui a pu l'utiliser dans sa monographie de cette dynastie. Mais le projet d'une édition complète paraissait momentanément abandonné, lorsque l'acquisition d'un second exemplaire par la Bibliothèque de l'Université de Leide permit de le reprendre dans des conditions plus favorables. M. Guirgass avait assumé cette tâche, et l'impression du texte était terminée, lorsque la mort le frappa dans la force de l'âge. C'est à M. le Baron de Rosen qu'incombe maintenant le soin de terminer ce qu'il avait autrefois commencé et de reprendre en sous-œuvre l'étude d'un auteur vers lequel il s'était senti attiré au début de sa carrière.

Aboû Hanîfa de Dînawar est loin d'être un auteur indifférent. Il a eu le bonheur de vivre à une époque où l'on pouvait se partager entre plusieurs sciences sans être superficiel ni banal dans aucune d'elles. Il naquit à Dînawar au commencement du IXe siècle (nous ignorons la date exacte), vécut vers 850 à Ispahan, où il s'occupa d'observations

astronomiques, et mourut, en Perse sans doute, pendant l'année 895. L'auteur du *Fihrist*, Ibn Abî Ya'koûb An-Nadîm qui écrivait en 987 probablement à Bagdâd, nous apprend qu'Aboû Hanîfa « était versé dans des sciences nombreuses, parmi lesquelles la syntaxe, la linguistique, la géométrie, l'arithmétique, les sciences de l'Inde ». Cette dernière rubrique comprend l'astronomie, l'algèbre et l'histoire naturelle. Bien que le droit manque à cette nomenclature, nous sommes informés, d'autre part, qu'Aboû Hanîfa justifiait son prénom par sa compétence de jurisconsulte Hânifite. Le catalogue varié de ses vingt écrits comprend un commentaire du Coran et un traité des héritages.

Mais le chef d'œuvre d'Aboû Hanîfa, le traité qui a fait sa réputation et qui passe pour son principal titre de gloire, c'est son « Livre des plantes ». Son nom est presque toujours suivi de la mention qu'il en est l'auteur [1]. La vogue s'en était répandue en Syrie, en Égypte, en Espagne. Ce manuel de terminologie, de géographie et de description botaniques est allégué comme une autorité par les deux Sérapion, deux Syriens, [2] par le géographe Yâkoût de Hamâ [3], sert de répertoire au célèbre médecin de Damas Ibn Ad-Dakhwâr qui le consulte sans cesse, [4] est mentionné plusieurs fois dans la Relation de l'Égypte du médecin de Bagdâd 'Abd el-Latîf qui en a même rédigé un abrégé [5], dans la *Vie des animaux*, par Ad-Damîrî qui vivait au Caire [6], dans la description de l'Égypte d'Al-Makrîzî [7]. En Espagne, on ne se contente pas de l'étudier : [8] Ibn-Al-Awam de Séville le cite sans cesse dans son *Livre de l'agriculture* [9], Ibn Al-Baitâr de Malaga, dans son Traité des simples, ne lui fait pas moins de cent vingt emprunts. [10] Enfin Aboû

1. Ibn Al-Athîr (ed. de Tornberg), III, p. 329; Abulfedæ *Annales* (ed. Reiske), II, p. 276. Parfois même, Aboû Hanîfa est simplement appelé, sans autre désignation, « l'auteur du livre des plantes »; cf. Yâkoût, *Mou'djam*, III, p. 715; IV, p. 735.

2. Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke* (Gœttingen, 1882), p. 27. Sérapion l'ancien est, comme l'on sait, Jean, fils de Sérapion. Quant à Sérapion le jeune, je crois retrouver son nom en tête du manuscrit 876 du Supplément arabe, où une traduction du traité des pierres attribué à Aristote est donnée comme de Loûkâ, fils de Sérapion.

3. Aux deux passages donnés plus haut, ajoutez III, p. 755; IV, p. 23, 209, 637, 943.

4. Ibn Abî Ousaibi'a, *Classes des médecins* (éd. Aug. Müller), II, p. 243.

5. Silvestre de Sacy, *Relation de l'Égypte, par Abd-allatif* (Paris, 1810), p. 18, 56, 58, 64, 75, 78, 116. Sur l'abrégé du livre des plantes, voir Ibn Abî Ousaibi'a, *ibid.*, p. 545 et dans l'édition de A. Müller, II, p. 211; Hâdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, V, p. 162.

6. Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber*, *loc. cit.*

7. Silvestre de Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 58.

8. Ibn Abî Ousaibi'a, *classes des médecins*, II, p. 74.

9. *Le livre de l'agriculture* d'Ibn-Al-Awam, traduit de l'arabe par Clément-Mullet (Paris, 1864-1867), I, p. 76.

10. Ce dénombrement a été fait par le traducteur français du *Traité des simples*, M. le Dr Leclerc. Voir son *Histoire de la médecine arabe* (Paris, 1876), I, p. 299. Remarquons seulement qu'Ibn Al-Baitâr quitta de bonne heure l'Espagne pour aller s'établir en Egypte.

'Abd Allâh Mohammad, également natif de Malaga, écrit, au commencement du XII[e] siècle, un commentaire sur le Livre des plantes en trente volumes, dit Hâdjî Khalîfa, [1] en soixante, dit Al-Makkarî [2].

Lorsqu'un auteur a été identifié avec l'un de ses ouvrages, ses autres productions, pour remarquables qu'elles soient, n'obtiennent pas qu'on leur rende justice. L'herboriseur, comme Aboû Hanîfa a été surnommé [3], a accaparé la renommée qui aurait dû s'étendre à l'astronome, au linguiste, à l'historien. C'est une loi de perspective que cette lumière concentrée ainsi sur une des faces d'un homme supérieur, tandis que les autres sont rejetées dans l'ombre. Les « Longues histoires » nous montrent qu'on a eu tort de vouloir parquer Aboû Hanîfa dans un genre unique, tandis que ce novateur mettait sa marque particulière à tout ce qu'il touchait. Je ne sais si des relations personnelles s'établirent entre lui et l'historien Ibn Kotaiba, son contemporain, qui fut pendant un certain temps kâdî à Dînawar. Mais qu'Ibn Kotaiba ait ou non connu l'homme, il n'a que trop bien connu ses écrits, qu'il a pillés en plagiaire audacieux [4].

L'originalité des « Longues histoires » réside d'abord dans le titre qui paraît s'appliquer plutôt à un ouvrage développé remplissant une longue série de volumes qu'à un résumé tenant tout entier dans quatre cents pages d'une impression peu compacte. Aboû Hanîfa, en intitulant ainsi son opuscule, a voulu indiquer le contraste entre la brièveté de l'ensemble et l'étendue disproportionnée donnée à certains articles. Or c'est bien là le caractère qui distingue les « Longues histoires », véritable recueil de mélanges avec des soudures pour dissimuler les lacunes, sans aucune prétention de la part de l'auteur à les combler ou à raconter l'ensemble des faits en se contentant de copier ses devanciers [5]. Il ne veut parler que des événements sur lesquels il s'est fait une opinion et qu'il a étudiés en s'abandonnant à ses prédilections pour son pays d'origine, à ses tendances schî'tes en faveur d'Ali et des Alides. Même dans l'histoire ancienne, qui ouvre le récit, ce sont les Persans qui occupent le premier plan. La dynastie des Sasânides, le khalifat d'Ali, la mort de Housain, les menées des Alides surtout dans le Khorâsân, la chute des Omaiades, voilà les sujets qui sont traités successivement dans des

1. Hâdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, V, p. 103, où il faut, avec un simple changement des points diacritiques, substituer *an-nabât* « les plantes » à *al-bayân* « l'éloquence ».

2. Al-Makkarî, *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne* (texte arabe), II, p. 270, et dans Gayangos, *History of the Mohammedan dynasties in Spain*, I, p. 147.

3. Manuscrit 1022 du supplément arabe, dans Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, I, p. 298.

4. Maçoudi, *Les prairies d'or*, texte et traduction par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, III, p. 442.

5. M. le baron de Rosen, dans son *Catalogue*, (p. 15), donne une ligne et demie comme étant tout ce qu'Aboû Hanîfa « dit du Prophète ». Ajoutez cependant un autre passage, p. 75 de l'édition, l. 17 — p. 76, l. 6.

narrations vives, entrant dans le détail sans s'y perdre, bien informées sans être encombrées de documents. En général Aboû Hanîfa est très sobre dans l'indication de ses sources : il se borne à introduire ses divers paragraphes par ces mots : « On a dit », ou encore : « On dit ». Je n'ai remarqué d'exception qu'en faveur d'Ibn Al-Moukaffa 'et d'Ibn Al-Kayyis An-Namarî (tous deux à la p. 9), d'Al-Kalbî (p. 332), enfin d'Al-Haitham ibn 'Adî (p. 357, 369, 372). Alors même que quelque mention m'aurait échappé, mon impression subsisterait d'une abstention systématique d'Aboû Hanîfa, qui préfère ne point révéler la provenance des documents qu'il met en œuvre. Il s'arrête brusquement à la mort du huitième Khalife 'Abbaside, Al-Mou'tasim Billâh, survenue au mois de rabî' 227, c'est-à-dire dans les premiers jours de janvier 842. Un scrupule l'arrête sur le seuil de l'histoire contemporaine : il n'ose pas y pénétrer, comme s'il se défiait lui-même de sa partialité.

L'édition de M. Guirgass est remarquablement correcte. Elle lui fait grand honneur et redouble les regrets que sa mort a universellement provoqués. Doit-on le rendre responsable de deux vétilles que je relève sur le titre arabe, ou bien sont-elles imputables à M. le baron de Rosen ? Au lieu de *Ad-Dînawerî*, comme porte avec raison le titre français, on lit sur le titre arabe *Ad-Dainawerî*. C'est là une contradiction d'autant moins justifiée que la prononciation Dainawar est blamée comme une incorrection par les juges les plus compétents en ces matières [1]. D'autre part, à la dernière ligne, l'omission de l'article devant l'adjectif *masîhiyya* me paraît inadmissible après que le mot *sana* « année » a été déterminé par l'addition de la date de 1888, avec laquelle il est relié par l'état construit. Dans le texte, en dehors des bagatelles réunies dans l'*Errata* (au verso du titre français), je n'ai noté, dans une lecture rapide, que *fîmâ* pour *fîma*, sans *alif* de prolongation (p. 151, l. 15).

Je termine par une critique de nature plus générale. Pourquoi mes confrères prennent-ils l'habitude de publier d'avance et séparément les textes sans attendre qu'ils aient rédigé la préface et composé les *Indices?* Cette situation provisoire risque ensuite de se prolonger au delà de toutes les prévisions. Ce sont les *Indices* surtout qui forment le complément indispensable au maniement d'une édition. Quand M. D. H. Müller nous les donnera-t-il pour la *Description de la presqu'île arabique* d'Al-Hamdânî [2], M. Brünnow pour le *vingt et unième volume du Kitâb al-agânî*, M. le comte de Landberg pour la *Conquête de la Syrie et de la Palestine* de 'Imâd ed-Dîn Al-Kâtib, enfin M. le baron de Rosen pour les « Longues histoires » d'Aboû-Hanifa-Ahmad ibn Dâwoud, le polygraphe éminent de Dînawa?

Hartwig Derenbourg.

---

1. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary* (tr. de Slane), I. p. 625 ; II, p. 53.
2. Le texte a paru à Leide en 1884.

348. — Berger (Dr. Hugo). **Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen.** I Abth. *Die Geographie der Jonier*. Leipzig, Veit und comp. 1887, in-8, xii-145.

M. Hugo Berger, déjà connu par de savants ouvrages sur la géographie d'Hipparque et d'Ératosthène, publie le premier volume d'une histoire de la science géographique chez les Grecs : *La géographie des Ioniens*. Nous aurons à faire nos réserves sur le fond même de cette étude ; mais nous nous plaisons à en reconnaître d'abord le rare mérite. C'est un exposé complet des connaissances géographiques des Ioniens, une analyse détaillée des éléments qui composaient la carte d'Anaximandre, revue et augmentée par Hécatée de Milet. On imagine sans peine la difficulté d'un pareil travail, quand on pense à l'insuffisance et à l'obscurité des documents. M. B. a une érudition étendue et solide ; sa longue pratique des géographes grecs de basse époque lui suggère presque à chaque page un rapprochement, une comparaison, qui éclaire le sujet ; il étudie et discute les textes avec un soin irréprochable.

Voici les principales divisions de ce livre : après une introduction substantielle, où l'auteur résume par avance les faits que la discussion doit établir, le premier chapitre a pour objet de déterminer les limites extérieures de la carte ionienne : dans le système d'Anaximandre, la terre habitée (ἡ οἰκουμένη) est une île, entourée de tous les côtés par l'Océan ; cette île est elle-même divisée en deux continents par une mer intérieure, qui, s'ouvrant à l'ouest, pénètre très loin vers l'est dans l'intérieur des terres, mais sans avoir aucune autre communication avec la mer du dehors. Dans le chapitre II, M. B. recherche l'origine de la division de la terre en trois parties, Europe, Asie et Libye ; puis il aborde (ch. III) la question du tracé des côtes ; mais sur ce point il estime que les données manquent pour la restitution exacte de la carte ionienne. Des renseignements plus précis permettent d'apprécier les idées des Ioniens sur la géographie physique, le climat, les vents, les inondations du Nil, les phénomènes volcaniques et l'hydrographie (ch. IV). Enfin, dans la conclusion, M. B. indique les causes de la décadence de la géographie ionienne au v[e] siècle.

Malgré la sage réserve que s'impose ordinairement M. B. en face des questions qui lui paraisssent insolubles, lui-même ne dissimule pas le caractère hypothétique de toute sa théorie. Nous ne lui reprocherons pas ses hypothèses : comment donner quelque intérêt aux fragments épars de la géographie ionienne, si on ne les classe pas suivant un ordre systématique ? Mais l'esprit de système nous semble avoir un peu égaré M. B. dans son jugement sur Hérodote ; c'est la bonne renommée d'Hérodote comme géographe que nous voudrions défendre ici contre l'historien, peut-être un peu partial, de la géographie ionienne.

M. B. ne se propose d'étudier, dans l'histoire de la géographie grecque, que la géographie scientifique, et, comme il ne s'occupe pas de rechercher les notions géographiques d'Homère, d'Hésiode ou des

tragiques, il ne compte pas davantage Hérodote au nombre des géographes. Suivant lui, la science géographique prend naissance, au VI[e] siècle, sur deux points opposés du monde grec, en Ionie et en Grande-Grèce. Mais, tandis que les Ioniens s'appliquent dès le principe à l'étude de la géographie comme à l'étude d'une science distincte de la physique générale et de l'astronomie, les philosophes grecs qui découvrent en Italie la forme sphérique de la terre ne séparent pas la géographie de leurs spéculations astronomiques et cosmologiques. Il en résulte que la géographie des Ioniens se développe dès le temps d'Anaximandre, et se fixe dans une carte, que les successeurs du philosophe de Milet ont moins à changer qu'à augmenter dans le détail; au contraire, il faut environ deux siècles avant que la théorie nouvelle de la sphéricité du globe terrestre entre dans le domaine de la géographie pratique : au temps d'Aristote, les cartes en usage sont encore telles que les Ioniens les avaient faites. Entre ces deux époques, c'est-à-dire entre le VI[e] et le IV[e] siècle, se place une période de transition, représentée pour nous par Hérodote, et qui marque, suivant M. B., la décadence de la géographie scientifique. Tout l'effort des Ioniens s'était porté vers une conception géographique qui conciliât les faits avec les hypothèses de la science; le même Anaximandre qui entreprenait de tracer la carte de la terre avait une théorie sur le système général du monde; de là, dans les connaissances géographiques des Ioniens, une rigueur et une hardiesse de méthode, qui pouvait parfois suppléer aux données mêmes de l'expérience. Mais voilà que peu à peu les doctrines philosophiques des Ioniens perdent du terrain; un siècle nouveau paraît, que bien des causes politiques et morales détournent et éloignent de l'Ionie. Depuis les guerres médiques, la Grèce, prenant possession d'elle-même, redoute et repousse tout ce qui lui vient de l'Asie, c'est-à-dire de l'Orient. Elle rejette, en même temps que les mœurs efféminées des Asiatiques, les conceptions hardies de la science ionienne. La réaction l'emporte : des hommes prudents essaient à leur tour de décrire la terre; mais ils se bornent à un empirisme mesquin, qui ne croit qu'au témoignage des yeux; ils vont çà et là recueillir, de la bouche des peuples qu'ils visitent, des traditions incomplètes dont ils se font une arme contre les affirmations des Ioniens; ils restreignent le domaine de la géographie au lieu de l'étendre, et la ramènent à une simple description des pays et des mœurs. Habiles à douter, à attaquer, à détruire, ils ne sont pas capables de renouveler la science et de la reconstruire sur une base solide. Hérodote est pour M. B. le représentant de cet esprit antiscientifique. Aussi, loin de lui accorder le titre de *père de la géographie,* M. B. lui refuse-t-il même le nom de *géographe*, que personne, dit-il, dans l'antiquité n'a songé jamais à lui attribuer (p. 145).

Disons tout d'abord que sur ce dernier point l'autorité des anciens, j'entends des géographes alexandrins, nous touche peu : qu'Agathémère compte au nombre des géographes Hellanicos et Damastès, et qu'il

refuse ce titre à Hérodote, j'explique cette manière de voir par ce fait, qu'on attribuait à Hellanicos et à Damastès des ouvrages purement géographiques; Hérodote, lui, n'a laissé qu'un livre, et ce livre est avant tout historique; les amateurs de classifications et de catalogues le rangeront toujours parmi les historiens. Est-ce à dire pour cela qu'il ne soit pas géographe?

Mais M. B. ne se contente pas d'invoquer contre Hérodote l'autorité des géographes anciens : il sait trop bien que, dès le temps d'Aristote et de ses successeurs, Hérodote passait pour un conteur de fables et de romans, tandis que la science moderne accorde plus de créance à son témoignage. L'opinion exprimée par M. B. paraît longuement mûrie; elle ressort de toute son étude sur la géographie d'Hérodote, et cette étude remplit presque tout son livre; car, comme il le dit lui-même (p. 4), la géographie des Ioniens, c'est la géographie qu'Hérodote trouvait établie de son temps, et qu'il se donna pour tâche de contredire et de combattre.

Voyons donc, par quelques exemples, si le jugement de M. B. peut être accepté sans réserve. Hérodote se moque des géographes qui représentent la terre comme un disque tout rond, qu'on dirait fait au tour, avec le fleuve Océan pour ceinture (IV, 36). Lui-même n'admet pas l'existence de ce fleuve, inventé par les poètes, et il ne croit pas qu'on puisse affirmer que la terre est entourée d'eau de toutes parts. Il connaît la mer du sud-ouest, du sud et du sud-est; mais l'existence d'une mer extérieure dans la direction du nord-ouest, du nord et du nord-est lui échappe. Que vaut cette critique dirigée contre les géographes ioniens? M. B. parle avec dédain de l'erreur où est tombé Hérodote en supposant que la carte ionienne représentait le fleuve Océan : ce n'est pas, dit-il (p. 16), du fleuve Océan qu'il s'agit, mais de la mer extérieure, à laquelle les Ioniens avaient conservé son nom poétique. A l'appui de cette affirmation, il cite un texte de Pausanias : ὠκεανῷ γὰρ οὐ ποταμῷ, θαλάσσῃ δὲ ἐσχάτῃ τῆς ὑπὸ ἀνθρώπων πλεομένης προσοικοῦσιν Ἴβηρες (I, 33, 4). En quoi ce texte regarde-t-il les Ioniens? J'admets volontiers qu'Anaximandre n'ait pas cru comme Homère à l'existence du fleuve Océan; mais, d'après M. B. lui-même, la carte ionienne reproduisait la disposition extérieure de la carte homérique, et c'est précisément ce qui provoque la critique fort juste d'Hérodote. Dira-t-on que la confusion n'était pas possible, parce que les Ioniens expliquaient par des considérations scientifiques la forme donnée à la terre sur leur carte? C'est ce que M. B. croit vraisemblable, mais il n'apporte aucune preuve : comment comprendre, dit-il, qu'un physicien comme Anaximandre, n'ait pas rattaché la géographie à son système général du monde? Sans doute; mais le témoignage le plus précis que nous ayons sur la carte d'Anaximandre, je dis même le seul, prouve au contraire que le savant physicien avait tout simplement suivi sur ce point la tradition mythologique et poétique.

Laissons de côté l'Océan, et ne parlons que de la mer extérieure : les Ioniens en prouvaient-ils l'existence par des raisons scientifiques ? S'il en est ainsi, Hérodote a eu tort de la nier. Mais ces raisons, nous les cherchons en vain, et M. B. se contente de dire en propres termes : « *Il est possible* qu'Anaximandre ait eu des raisons météorologiques pour admettre une mer extérieure, et que ces raisons météorologiques aient suppléé d'abord au défaut de données fondées sur l'expérience (p. 15). » En vérité, voilà une affirmation bien timide, et qui ne justifie guère le reproche fait à Hérodote de manquer d'esprit scientifique quand il combat une théorie dont on connaît si mal les principes.

Mais, continue M. B., les géographes ioniens ont eu, sur la mer du nord-ouest et du nord, des renseignements que les hommes du v° siècle avaient oubliés. L'épanouissement des colonies ioniennes d'Asie avait ouvert vers l'ouest des voies de commerce que plus tard les progrès de la puissance carthaginoise fermèrent aux Grecs. On perdit pendant quelque temps le souvenir des lointaines expéditions qui avaient conduit les Phocéens, par exemple, sur la côte occidentale de la péninsule ibérique, et voilà pourquoi Hérodote déclare qu'il ne peut pas admettre l'existence des îles Kassitérides et du fleuve Éridanos (III, 115). Le fait signalé ici par M. B. est incontestable; mais qu'en résulte-t-il? Une simple présomption en faveur des connaissances géographiques des Ioniens. Est-ce assez pour soutenir que l'existence de la mer extérieure ait été sûrement établie par eux ? M. B. lui-même ne va pas jusque là ; et quant à Hérodote, nous concevons fort bien que son esprit chercheur ne se soit pas contenté d'indications vagues, comme celles qu'il trouvait, par exemple, au sujet de la mer du nord, dans les récits légendaires du fameux poète Aristéas de Proconnèse. La prudence et le doute sont aussi des conditions de l'esprit scientifique, et on ne peut, ce me semble, qu'approuver l'attitude d'Hérodote, quand, après s'être tenu sur la réserve à l'égard de traditions douteuses, il affirme énergiquement, contre les Ioniens, que la mer Caspienne est, non pas un golfe ouvert sur la prétendue mer du dehors, mais une mer fermée et indépendante (I, 203).

Chose singulière ! Quand il s'agit de la mer du nord et de l'ouest, M. B. en admet l'existence, avec les Ioniens, d'après les plus faibles indices. Mais, quand Hérodote, cette fois d'accord avec les Ioniens, déclare, suivant le récit des prêtres égyptiens, que les Phéniciens ont fait par le sud le tour de la Libye (IV, 42), M. B. rejette ce témoignage, et voit là une légende (p. 37-40). Ce n'est certes pas le désir de contredire Hérodote qui conduit M. B. ; mais, qu'Hérodote se prononce pour ou contre les Ioniens, c'est toujours contre lui que se prononce M. Berger. Ainsi, d'une part, il croit que les Ioniens ont connu au vi° siècle des voies de commerce au nord-ouest jusque vers l'embouchure de l'Eridanos, bien que ces voies aient été dans la suite totalement perdues pour les Grecs, et, d'autre part, un de ses plus forts arguments pour nier le

voyage des Phéniciens autour de la Libye, c'est précisément que ce prétendu voyage n'aurait eu aucune conséquence commerciale, et que cette entreprise n'aurait pas été renouvelée dans la suite. Le même argument devrait être, ce me semble, bon dans les deux cas. Nous reconnaissons volontiers que M. B. apporte, dans la discussion de ce problème, une grande abondance de matériaux; il donne une excellente bibliographie de cette question, qui a préoccupé tous les géographes (p. 37-38), et il a pour lui d'importantes autorités quand il rejette le récit des prêtres égyptiens. Mais son hypothèse me paraît plus difficile à justifier, quand il suppose que cette fable égyptienne venait des Ioniens : ce serait, suivant lui, une idée ionienne que ce voyage de circumnavigation autour de la Libye, et c'est de l'Ionie que serait venue la légende recueillie par Hérodote (p. 46).

M. B. poursuit la critique d'Hérodote à travers tous les chapitres de son livre, et je ne puis songer à le suivre pas à pas. Une des discussions les plus curieuses à cet égard me paraît être celle où l'auteur examine dans Hérodote les hypothèses proposées pour expliquer les inondations du Nil (p. 104-120). On sait qu'Hérodote repousse les théories de Thalès et d'Anaxagore, mais en les discutant, tandis qu'il ne daigne même pas réfuter celle qu'on attribue généralement à Hécatée, et d'après laquelle la crue du Nil viendrait de l'Océan (II, 21 et 23). Or, suivant M. B., Hérodote serait ici encore dupe d'une illusion; il n'aurait pas compris la pensée du savant ionien : l'Océan, c'était la mer extérieure, et Hécatée ne disait pas que le Nil venait de l'Océan (ἐκ τοῦ ὠκεανοῦ); mais il prétendait que l'inondation se produisait par suite de l'évaporation des eaux de la mer extérieure, attirées par le soleil, et qui se répandaient ensuite en pluies aux environs des sources du Nil (ἀπὸ τοῦ ὠκεανοῦ). De cette manière la théorie d'Hécatée, rejetée avec tant de mépris par Hérodote, ne serait autre que la sienne propre, puisqu'Hérodote, lui aussi, expliquait la crue du Nil, ou plutôt l'abaissement des eaux, par l'évaporation. Voilà qui est fort ingénieux; mais ne serait-il pas plus scientifique de croire qu'Hérodote a pu connaître et comprendre Hécatée un peu mieux que nous-mêmes, et ne lui fait-on pas injure en supposant qu'il ait réfuté sans s'en douter, ou même dédaigné de réfuter, une opinion qui se trouvait n'être autre que la sienne?

Nous en avons dit assez pour faire comprendre quelle tendance a M. Berger à chercher toujours chez les Ioniens des théories scientifiques, ignorées d'Hérodote, inintelligibles même pour un esprit aussi peu préparé que lui aux spéculations de la science. Au lieu d'opposer ainsi et de sacrifier Hérodote à des prédécesseurs que nous connaissons en somme assez mal, il eût mieux valu peut-être mettre en lumière tout ce que la science géographique elle-même a dû gagner aux enquêtes laborieuses d'un voyageur infatigable qui a pu sur plusieurs points rectifier la carte ionienne, mais qui surtout a singulièrement étendu le domaine de la géographie en l'associant aux destinées de l'histoire.

Am. Hauvette.

349. — **Abriss der Grammatik des homerischen und herodotischen Dialects,** bearbeitet von Dr. W. von Hartel.

350. — **Methodik des grammatischen Unterrichts im Griechischen,** verfasst von Dr, Aug. Scheindler.

351. — **Kurzgefasste griechische Schulgrammatik,** bearbeitet von Dr. B. Gerth. 2[e] edit.

352. — **Dr. G. Curtius' griechische Schulgrammatik,** bearb. von Dr. W. von Hartel. 18[e] edit.

Ces quatre volumes, parus à la même librairie (Freytag, Vienne et Prague) n'ont pas assez d'originalité pour mériter un compte rendu détaillé.

L'*abrégé d'une grammaire des dialectes d'Homère et d'Hérodote,* de M. W. Hartel, est, à peu de choses près, la publication à part, sous une forme systématique, des données éparses renfermées dans les premières éditions de Curtius sur ce sujet.

La *Methodik* de M. Aug. Scheindler complète et éclaire l'ouvrage de M. W. Hartel par des indications et des conseils sur la façon de l'employer *dans les classes.*

Les deux *Grammaires grecques* de M. W. de Hartel et de M. Gerth ne sont, à proprement parler, l'une et l'autre, que des remaniements de Curtius, inspirés par le désir de réduire au strict nécessaire, *dans les classes,* l'enseignement de la grammaire grecque. On peut se demander si elles ne font pas trop souvent double emploi.

Ch. C.

---

353. — **Ausone,** traduction par E.-F. Corpet; **Sidoine Apollinaire,** trad. par Eugène Baret; **Venance Fortunat,** trad. par Charles Nisard. 1 vol. in-8, vi-197-304-295 pp. Paris, Didot, 1887. (Collection des auteurs latins publiée sous la direction de M. Nisard) [1].

Il est difficile de parler longuement de deux premières parties de ces volume. La traduction d'Ausone, faite en 1842 par Corpet, pour la collection Panckouke, a été bonne en son temps. A cette époque la dernière édition était celle de Souchay (1730). Mais depuis, il en a été donné deux nouvelles, qui ont complètement annulé les précédentes [2].

1. Ces traductions ne comprennent pas le *Technopaegnion* et le *Cento nuptialis* d'Ausone; quelques pièces de Fortunat, comme le morceau relatif au signe de la croix (I, 4) et la *Vie de saint Martin,* traduite par Corpet dans la collection Panckouke.

2. Celles de M. Peiper, dans la *Bibliotheca Teubrneriana* (1886) et de M. C. Schenkl, dans les *Monumenta Germaniae historica* (*Auct. antiq.*, V, 2; 1883). — On me permettra à ce propos de rectifier une erreur des deux éditions. Le principal manuscrit d'Ausone, provenant de l'île Barbe à Lyon, aujourd'hui à Leyde (*Vossianus* fol. 111), n'est pas en écriture lombarde, mais en wisigothique. L'aspect général de l'écriture conduit à cette conclusion, notamment la forme du *G*, la présence du tilde ponctué et l'abréviation de pro pour *per*. J'en juge par les fac-similès des deux éditions, qui se rapportent malheureusement tous deux à la première partie du ms. Je pense néanmoins que la seconde partie, bien que d'une autre main, est de la même écriture.

Malheureusement, la traduction de Corpet n'a pas été mise au courant des progrès réalisés, et on peut se demander s'il était utile de la réimprimer sans changement. On aurait pu tenir compte au moins des travaux faits en France sur Ausone, par exemple de la correction de M. Weil, *Ep.*, X, 42, pour le texte, ou de l'identification de la *uillula* d'Ausone avec Loupiac, pour le commentaire [1]. Quant à la traduction de Sidoine Apollinaire, son auteur, M. Baret, vient de mourir et il serait malséant de répéter, au sujet du texte et de l'ordre des pièces, les critiques que son édition mérita jadis. La traduction constitue un progrès réel sur celle de Grégoire et Collombet que M. B. a utilisée et qu'il a oublié de mentionner dans sa bibliographie.

La traduction de Fortunat est une œuvre entièrement nouvelle, et pour cause : c'est, comme M. Nisard en est justement fier, la première traduction complète des œuvres mêlées de Fortunat dans une langue moderne. Elle fait d'autant plus d'honneur à celui qui a eu le courage de l'entreprendre et de la mener à bonne fin [2]. Le travail était fort ardu, mais le résultat doit satisfaire l'auteur. La traduction est très fidèle, aussi serrée qu'il est possible pour un texte qui réclame plutôt un commentaire qu'une traduction. Elle se lit avec agrément, je dirais même qu'elle est trop élégante. Quelques-uns des défauts de Fortunat, son affectation, son obscurité, sont un peu atténués par les soins pieux du traducteur. Mais pour qui lit en consultant le texte latin, cette légère infidélité disparaît et le travail de M. N. rendra un véritable service à ceux qui voudront étudier Fortunat.

M. Nisard ne s'est pas contenté de traduire, il a essayé de corriger le texte. Bien qu'il se fasse une idée assez singulière de la critique des textes (cf. p. 32 l'appréciation de l'édition Leo), un certain nombre de ses conjectures paraissent certaines [3]. Voici quelques points où on pourrait être d'une autre opinion. I, *praef.*, Leo l. 17 : avec *augeretur*, *peragrantes omnia* ne peut plus se construire; le texte *egerit*, donné par un manuscrit de la meilleure famille et un autre moins bon, parait préférable; II, 15 : il semble bien que cette pièce est interpolée; elle a dû être composée pour servir d'introduction aux œuvres de saint Hilaire. II, 16, 12 : le texte *cremans* me paraît aussi difficile à accepter que sa justification d'après une inscription de 1494; c'est sans doute une altération de *premens*. IV, 28, 15 : les mss. ne donnent pas *sacer*, mais *socer*, ce qui peut à la rigueur se comprendre : « le beau-père d'Eusèbe » dont il vient d'être question; *socer* s'oppose à *gener* dans le même vers. V, 14, 7 : le vers est faux; il est manifestement corrompu, comme le prouvent le désaccord des mss. et la leçon *puella*. M. N. aurait pu accepter provisoirement le texte *affuit huc* des *deteriores*. VII, 12,

1. *Revue épigraphique du Midi de la France*, I, 26.
2. Avec le concours de M. Rillet, professeur au lycée Saint-Louis.
3. Notamment III, 3, 10 *uir es*; *App.*, 1, 72 : *quae*; *App.* 21, 14 : *natas* (*natos* est sans doute une faute d'impression, p. 278.)

3 : dans la discussion de ce passage, M. N. commet une légère erreur) : *sine fine* est la leçon de tous les mss., sauf M (Ambrosianus) qui donne *sine fune*. Du reste, la confusion des deux mots est si facile, que les variantes n'ont pas d'importance. Le texte proposé par M. Reinach me paraît le meilleur ; mais il faut joindre ensemble les vers 3 et 4, *rotas rapidas* étant le complément de *trahit* et de *retinet*. *Append.*, 18, 6 : je ne vois pas pourquoi il doit être question de *mûres* dans cette pièce ; la conjecture de M. Leo me paraît bien préférable, mais la faute ne peut guère s'expliquer paléographiquement. Il serait facile, mais injuste, de multiplier ces remarques. On pourrait faire de même des réserves sur certaines parties du commentaire : I, 8, note 1 : il est infiniment peu probable que le nom de *Pompeiacum* soit antérieur à celui de Vernémète. J'aime mieux terminer en rendant hommage au soin avec lequel M. N. a accompli sa tâche difficile.

P. A. L.

---

354. — **La Politique internationale**, par M. J. Novicow, précédé d'une introduction par M. Eug. Véron, et accompagné d'une carte ethnographique de l'Europe. Paris, Alcan, 1886, in-8, I-XXVIII, 1-395 p.

« Deux grandes questions causent aujourd'hui le malaise des sociétés civilisées : à l'intérieur, la question sociale ; à l'extérieur, celle des nationalités. A aucune époque de l'histoire, l'Europe n'a été aussi longuement troublée que de nos jours... Six millions d'hommes sont sous les armes... Qu'est-ce donc que ce formidable principe qui a fait verser tant de larmes et de sang ? Pourquoi n'est-il pas encore admis et accueilli dans le monde entier ? Tout simplement parce que la véritable nature de l'organisme social n'a pas été scientifiquement établie... La politique internationale reste vouée à l'empirisme et à la routine... C'est à la sociologie qu'il appartient désormais de jeter sa vive lumière sur les questions qu'elle soulève. »

Ces lignes écrites par l'auteur, au début de son livre, indiquent dans quel esprit il aborde son sujet. Doué d'une confiance entière dans la science, et rempli d'un juvénile enthousiasme pour ses conquêtes dans tous les domaines [1], il veut montrer comment doit se résoudre scientifiquement l'un des problèmes les plus complexes qui s'imposent aux préoccupations du penseur.

Pour sortir des difficultés internationales, dit M. Novicow, il faut étudier les lois de la biologie et de la sociologie. Alors seulement on comprendra ce que c'est qu'une nationalité. « La science prononcera son jugement sur elle ; si ce jugement lui est favorable, les hommes d'Etat ne devront pas plus le contester que les géomètres ne contestent le théorème du carré de l'hypothénuse. »

---

1. La préface de M. Véron nous apprend que M. N. est un jeune homme et que son livre est un livre de début. On ne le croirait pas à la masse des faits condensés par l'auteur et à la force de la pensée en mainte page.

Le malaisé est précisément d'arriver en ces matières à une certitude qui approche de celle des géomètres ou même de celle des physiciens et des naturalistes. C'est là du moins l'opinion habituelle. Tout en posant les bases de la sociologie, ses fondateurs, les Comte et les Herbert Spencer, ont prévu de quelle difficulté il serait d'asseoir sur des séries de faits observés et incontestables la science nouvelle, et notamment combien il faudrait se défier de l'analogie apparente des phénomènes sociologiques et des faits biologiques dans les conclusions qu'on voudrait tirer de leur comparaison [1].

Cette objection n'arrête pas M. Novicow. Les sociétés, pour lui, sont des organismes et dès lors tombent sous les lois de la biologie. Aux différentes phases de leur évolution, elles offrent tous les mouvements primaires de l'être vivant; elles se nourrissent, s'accroissent, se reproduisent, sentent et pensent; puis, passant aux mouvements du 2e degré, elles luttent pour l'existence : « Seulement, en matière sociologique, l'enchevêtrement des faits est presque inextricable; il faut considérer un très grand nombre de facteurs à la fois. » Tout en se défendant d'écrire un traité de sociologie, l'auteur croit devoir passer en revue la plus grande partie de ces facteurs et les comparer aux phénomènes analogues de l'évolution des êtres vivants. Le point de départ est la *horde*, la tribu rudimentaire, et le point d'arrivée, la *nationalité* qui est présentée comme l'épanouissement de l'association parvenue à l'âge adulte, pourvue de tous ses organes physiologiques, intellectuels et moraux, et destinée à vivre d'une vie autonome. Plus de la moitié du volume de M. N. est consacrée à cet examen, et, malgré les objections que soulève sa méthode, on ne peut nier l'ingéniosité de plusieurs des analogies qu'il établit et des conclusions qu'il en tire.

Dans les chapitres consacrés à la lutte pour l'existence entre les groupes sociaux rapprochée du *struggle for life* des individus, lutte où les groupes les mieux doués triomphent, l'auteur, montre, par une série de considérations assez subtiles, la conscience des sociétés subsistantes s'élevant constamment, et par suite, à mesure que la complexité de leur organisation augmente, les sociétés elles-mêmes plus près de comprendre l'accord de leur intérêt particulier avec l'intérêt général. De là M. N. tire pour l'avenir des espérances de paix. Si le tigre, dit-il, était conscient que son intérêt est de servir l'homme, il ne le menacerait plus et lui obéirait. « La subordination hiérarchique des organismes individuels et collectifs les moins aptes aux organismes individuels et collectifs les plus aptes, c'est la justice dans la nature ». C'est aussi la justice dans l'huma-

1. « Comte, dit M. de Roberty (*Sociologie*, p. 148), observe que les différences entre le mode individuel et le mode collectif de l'existence organique, sont profondes et tout aussi nombreuses pour le moins que les points de contact. » — « L'organisme social, dit Herbert Spencer, n'est comparable à aucun type particulier d'organisme individuel animal ou végétal. Je me suis servi d'analogies péniblement obtenues, mais seulement comme d'un échafaudage qui m'était utile pour édifier un corps cohérent d'inductions sociologiques. » (*Sociologie*, trad. fr. II, p. 191).

nité, la seule du moins qu'il nous soit donné d'atteindre ici-bas, et c'est celle que l'histoire se charge de réaliser. L'homme qui, seul parmi les animaux, parvient à la conscience des lois de la nature, peut appliquer cette conception à ses besoins, et par là fonder une politique internationale rationnelle.

M. N. arrive ainsi au cœur même du sujet qui sert de titre à son ouvrage. La nationalité, dernière et définitive étape de l'évolution des groupes sociaux, n'est pas l'État politique tel qu'il résulte du processus historique; l'Etat exerce une influence considérable sur la formation de la nationalité, mais ce sont choses qui restent distinctes.

Comment l'observateur politique, en face d'un groupe social, reconnaîtra-t-il s'il est en présence d'une nationalité, ou d'un Etat, ou des deux confondus, et, pour cela, comment définira-t-il chacun d'eux? Pour l'Etat, la chose est simple : l'unité de gouvernement le constitue. Mais, pour la nationalité, la chose est moins aisée. M. N. essaye plusieurs définitions, sans parvenir à un résultat satisfaisant. Voici une de ses formules : « Les frontières de la nationalité sont déterminées par l'unité de circulation vitale », d'où un rapport étroit et facile à apercevoir entre le corps vivant et le corps social. Mais, après avoir posé cette définition, l'auteur se demande où s'arrête la circulation. Le degré d'intensité des relations entre les hommes varie à l'infini. « Quel est le degré de relations indispensable pour constituer l'unité de circulation vitale? Voilà ce qu'il est très difficile de dire. » Le sang, la race, la langue, la religion, offrent autant de difficultés si l'on y cherche des indices absolus de la nationalité. M. N. ne le cache pas. Cependant il ne se décourage point, et après avoir déclaré « qu'il est impossible de dire quand et où commence une nation », il suppose néanmoins les nations existantes comme des unités incontestables, et il cherche à établir leurs droits.

Leurs droits : ils ne se confondent pas, nous venons de le voir, avec ceux des Etats où elles sont englobées. Parfois l'Etat est adéquat à la nationalité : ainsi en France, en Angleterre, dans l'Italie et l'Allemagne actuelles; mais, dans d'autres cas, l'Etat cherche à absorber plusieurs nationalités : l'Autriche, la Russie avec la Pologne; ou bien la même nationalité se trouve répartie entre plusieurs Etats : la Grèce ancienne, l'Italie et l'Allemagne avant leur unité, les Slaves d'aujourd'hui. De là des différences considérables dans les conditions d'existence de ces peuples. Les uns sont pourvus d'une centralisation définitive, d'une capitale où vient aboutir et d'où reflue tout leur système nerveux et intellectuel, d'une affinité stable entre les molécules composantes qui les relie en une indestructible unité. Les autres, au contraire, sont toujours prêts à se dissoudre : la circulation vitale se fait mal entre des organes rapprochés par la force, mais hétérogènes; là où deux ou plusieurs nationalités constituent le même Etat (comme en Autriche) des conflits surgissent perpétuellement entre ces éléments rivaux, des influences hostiles se nuisent mutuellement et empêchent cette formation d'un

centre unique, surtout intellectuel, qui répond à l'existence du cerveau dans l'être vivant. Lorsque, par contre, un Etat unitaire s'est adjoint une nationalité mûre pour l'indépendance, la paix et la stabilité sont également bannies de l'association : l'élément hétérogène trouble constamment l'existence des autres membres, et l'Etat conquérant risque sa sécurité en abusant de sa force pour retenir le groupe qui veut se séparer. Exemples : Russie et Pologne, Allemagne et Alsace-Lorraine. Enfin un groupe de populations qui n'a jamais su constituer une nation, peut tenir asservies des nationalités trop faibles physiquement pour échapper à son joug, mais qui ne s'associeront jamais au vainqueur qui s'impose à elles (tels les Turcs à l'égard des Grecs, Serbes, Roumains tant qu'ils les ont assujettis, tels encore ces mêmes Turcs vis-à-vis des populations qui n'ont pu s'affranchir de leur joug). Là la solution est toute indiquée: l'expulsion du groupe conquérant qui ne justifie pas sa domination par son aptitude à *nationaliser* et l'émancipation des peuples comprimés.

Sur beaucoup de points, la classification de M. N. est juste. Mais à quelle époque remonte la situation actuelle des états qu'il considère comme devenus de véritables nations? Depuis quand ces puissances qui nous apparaissent aujourd'hui indestructibles dans leur unité, sont-elles ce que nous les voyons et par quels moyens s'est réalisée cette unité inébranlable? C'est ce que M. N. n'examine pas assez.

L'histoire est un cimetière de nationalités naissantes qui ont dû par la force des choses se fondre dans des groupes plus étendus, lesquels les ont défendues d'abord contre un danger extérieur, puis les ont absorbées. Ainsi se sont faites la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie. Il a fallu, pour les constituer, deux conditions : 1° un élément de groupement, un *cristallisateur,* assez fort à un moment donné pour faire la loi aux éléments particularistes; 2° la crainte d'un péril commun qui a rapproché sous un commun drapeau, passagèrement d'abord, puis d'une façon permanente, des populations voisines par le territoire.

Dans cette constitution des états modernes, née du fer et du sang, combien de groupes ont disparu qui, à un moment de l'histoire, ont semblé tout aussi aptes à nationaliser que les nations opprimées d'aujourd'hui! Provençaux, Gascons, Bretons, Toscans et tant d'autres n'étaient-ils pas clairement désignés il y a quelques siècles pour constituer des centres indépendants? Ils ont, par l'effet d'une sorte de loi dynamique, été sacrifiés à des conditions supérieures, et cela probablement au profit général de la civilisation, puisque un nouveau pattiotisme, plus large et plus fécond, a remplacé leur ancien particularisme et les a reliés étroitement à une portion plus vaste de l'humanité dans laquelle ils se sont fondus corps et âme : mais pensera-t-on qu'au moment où ils défendaient leur indépendance, ces petits peuples ne se sentaient pas aussi sûrs de leur droit que tel ou tel groupe ethnique d'aujourd'hui?

Appliquer une formule catégorique à la répartition future des populations entre les états européens, est à la fois contradictoire aux faits historiqnes et gros de dangers en même temps que d'injustices [1]. La science, une science imparfaite, a déjà sur ce terrain semé bien des germes de conflits : on a créé des droits à la race, à la langue, à la religion. Puis les progrès de l'investigation scientifique ont amené à nier la valeur absolue de chacun de ces criterium; aujourd'hui, sans pouvoir définir la nationalité, on voudrait proclamer qu'elle est aisée à reconnaître, pour peu que l'on soit de bonne foi.

C'est en partant de cette affirmation que M. N. établit péremptoirement que dix-huit sociétés en Europe sont arrivées à la phase adulte de l'évolution sociale (ni les Belges ni les Suisses n'en font partie étant des états et non des nationalités); il indique même l'âge approximatif de chacun de ces êtres sociaux : l'Allemagne a 27 ou 28 ans, l'Angleterre 35 ans, la France 40 ou 45, la Russie 19 ou 20 ans. Ces dix-huit nationalités sont loin d'être pourvues de leurs moyens d'existence définitifs; celles du rameau latin et germanique qui s'approchent le plus de l'équilibre permanent, n'y sont pas encore complètement parvenues ; il manque le Trentin et la Corse à l'Italie, les provinces de l'Autriche à l'Allemagne, la Transylvanie à la Roumanie, etc... Quant aux nations Slaves, elles ont tout à obtenir : la Pologne est coupée en trois tronçons : les Tchèques gémissent sous le joug autrichien ; sur sept millions de Serbes (y compris les Croates) deux millions à peine sont indépendants, les autres sont asservis par les Turcs et les Hongrois.

Il est inutile de poursuivre plus loin cet examen ; toute la carte de l'Europe est à refaire, si l'on veut se conformer aux suggestions de l'auteur, et on voit à quelle nouvelle mêlée de peuples nous sommes près d'assister, avant qu'il en résulte l'indépendance définitive et complète des 18 nationalités européennes. « Souhaitons, s'écrie M. N. en présence de ces terrifiantes perspectives, souhaitons que les enseignements de la sociologie puissent se répandre rapidement. Ils épargneraient des flots de sang à notre génération. Ils tireraient l'Europe de cet affreux accablement qui pèse d'un poids si lourd sur nos âmes, qu'il fait prendre en dégoût jusqu'à notre existence elle-même. »

Mais ne faut-il pas voir le danger là où M. Novicow place le remède? N'est-il pas à craindre qu'une sociologie incomplète, trop ambitieuse et hâtive en ses conclusions, ne contribue à jeter l'Europe dans de terribles complications d'où pourrait naître tout autre chose que le pacifique équilibre de nationalités qu'on rêve?

« Le système des grandes puissances, écrivait récemment M. Lavisse, parce qu'il a été porté à la perfection, est près de la décadence. » Nous ne serons pas aussi affirmatif: mais rien ne prouve que la division de l'Europe en états antagonistes renferme l'avenir de notre civilisation, ni surtout

1. C'est, on s'en souvient, la conclusion de M. E. Renan dans sa belle conférence sur cette question « Qu'est-ce qu'une nation? »

que le mouvement des idées et des mœurs et les changements qui en résultent dans les institutions politiques, ne doivent modifier singulièrement les conditions de coexistence des divers groupes sociaux juxtaposés ou entremélés. Déjà la Suisse et même l'Autriche constituent à ce point de vue d'intéressants exemples. Le système de coordination qui a cimenté la fédération des Etats-Unis d'Amérique, est encore plus différent de ceux qui ont produit en Europe presque toutes nos unités nationales. Il y a là un champ d'études essentiel et fécond pour la sociologie; peut-être pourrait-elle en déduire scientifiquement une politique qui, mieux que celle des nationalités, devrait assurer la paix de l'Europe.

Eugène d'Eichthal.

---

355. — **Cours supérieur de Grammaire française à l'usage de l'Enseignement secondaire,** par A. Brachet et J. Dussouchet. Paris, Hachette, 1888. In-8, 500 p.

On dit partout, et je le crois puisque j'en ai trop de preuves, que les écoliers d'aujourd'hui ne valent pas ceux d'autrefois. Je ne veux pas rechercher, ni même aborder les causes de cet abaissement des études classiques ; en tout cas, ce n'est pas la faute des maîtres qui s'appliquent plus que jamais à faire pour leurs élèves d'excellents ouvrages, ni celle des éditeurs qui les publient dans le format le plus agréable, sur beau papier, et avec des caractères d'une admirable netteté : témoin cette nouvelle grammaire de MM. Brachet et Dussouchet. Nous voilà bien loin de ces vieilles publications classiques dont la librairie Delalain a gardé encore quelques vénérables échantillons. Je me souviens que nous en arrachions des feuilles qui nous tenaient lieu d'excellent papier buvard.

Il est très difficile de faire une bonne grammaire française, surtout pour les classes supérieures. On risque d'être trop simple ou trop savant, par conséquent d'ennuyer ou de ne pas être compris. Ce double écueil, MM. B. et D. ont su l'éviter. Ce cours étant destiné à des jeunes gens de 15 à 18 ans, ils en ont banni la forme purement didactique; ils ont voulu faire et ont fait une véritable histoire de notre langue et des diverses évolutions de la syntaxe française. Il fallait donc nécessairement commencer par un peu de philologie ; c'est pourquoi l'Introduction contient : 1° une histoire détaillée de la langue française, et quelques notions indispensables sur les principaux dialectes ; 2° une étude complète sur les doublets ; 3° l'histoire de l'orthographe avec les changements qu'elle a subis et ceux qu'elle devrait subir. Ces trois chapitres sont très succincts, et pourtant rien de ce qui était nécessaire n'a été passé sous silence. Il me semble aussi que tout y est très clair, et qu'on ne saurait résumer avec plus d'exactitude, d'une façon plus substantielle, les travaux de la philologie moderne. Les trois autres parties qui suivent l'Introduction, la Phonétique, la Lexicologie, la Syntaxe, sont

traitées avec la même netteté : en enseignant eux-mêmes, MM. B. et D. ont appris à être clairs et méthodiques. Leurs définitions, comme il convient dans un ouvrage de ce genre, sont exactes, précises, et faites en des termes connus : on voit qu'ils se sont plus préoccupés d'être intelligibles que de paraître savants. Cela ne veut pas dire que la science soit absente de cette grammaire. Le commentaire historique, imprimé en petit texte, qui accompagne dans la Syntaxe « chaque groupe de règles et compare l'usage ancien à l'usage moderne », démontre amplement que MM. B. et D. connaissent à fond le vieux et le moyen français. Rien n'est plus instructif que ces rapprochements, que ces comparaisons de la langue de nos pères avec celle que nous parlons aujourd'hui. Remonter ainsi aux sources, opposer l'antiquité à la mode, c'est, disait Joubert, piquer et réveiller le goût. C'est encore la meilleure façon de nous montrer aux yeux jusqu'à quel point l'ingéniosité des grammairiens s'est donné carrière pour établir trop souvent des règles qui ne reposent que sur le caprice et la fantaisie. Aussi j'approuve fort MM. Brachet et Dussouchet de n'avoir pas trop insisté sur les subtilités grammaticales, et sur ce que l'on a appelé fort justement les *chinoiseries* de l'orthographe.

Cette grammaire finit par un chapitre intitulé « Notions de Prosodie. » Il est bon que nos élèves connaissent la structure et le mécanisme du vers français, mais qu'ils aient toujours présent à l'esprit ce proverbe espagnol : « Il faut être bien sot pour ne savoir pas faire deux vers, et bien fou pour en faire quatre ».

A. Delboulle.

---

356. — **Notices sur d'anciens membres de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève,** par Charles Le Fort. Réimprimé à l'occasion du cinquantenaire de la Société 2 mars 1888. Genève, imprimerie Jules Guillaume Fick, in-4 de 80 p.

M. Le Fort a eu la généreuse et pieuse pensée de réunir en un volume, dont je n'ai pas à louer la bonne mine — le nom de l'imprimeur m'en dispense — des notices qu'il avait eu l'occasion de consacrer à d'anciens confrères. Le recueil commémoratif renferme les éloges d'Edouard Mallet (1805-1856), qui s'occupa si activement de statistique, de jurisprudence et d'histoire ; de Pierre Odier (1803-1859), qui fut surtout un savant jurisconsulte ; de Georges Mallet (1787-1865), auteur de *Genève et les Genevois*, du *Tour du lac Léman*, de *Bonivart à Chillon;* du docteur J.-J. Blumer (1819-1875), à la fois jurisconsulte et historien ; de Louis Sordet (1795-1878), l'infatigable archiviste ; enfin d'Amédée Roget (1825-1883), un des meilleurs de tous les historiens de Genève. Les trois premiers éloges et le dernier (qui est un compte-rendu du tome VII de l'*Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade*), sont extraits du *Journal de Genève;* le quatrième est la reproduction

d'une brochure spéciale imprimée en 1875; le cinquième est tiré du tome XX des *Mémoires et documents* publiés par la Société d'histoire. M. Le Fort a rendu hommage, avec autant de simplicité que de cordialité, aux six vaillants travailleurs dont il a été le confrère et l'ami, et, en lisant les pages où il loue leur vie et leurs œuvres, on éprouve une égale estime pour eux et pour leur biographe.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. A. GAZIER a fait tirer à part la *lettre inédite* de Racine qu'il avait publiée, avec une introduction et des notes, dans le nº du 15 juin de la « Revue internat. de l'enseignement ». Cette lettre qu'il a trouvée transcrite dans les Mémoires manuscrits de Godefroi Hermant, a été adressée par Racine à M. d'Andilly, le 26 janvier 1659. Le jeune homme raconte qu'accompagné de Thomas Du Fossé, il est allé assister à une petite fête donnée par les jésuites dans une église; cette lettre, vive, alerte, malicieuse, mérite, dit M. Gazier, de figurer à la suite des dix-huit *Petites lettres.*

— *La jeunesse de Calvin,* tel est le titre d'un nouvel et très intéressant ouvrage p. M. Abel LEFRANC (Fischbacher. In-8º, 228 p.). Disons, en attendant un compte-rendu plus complet, que le livre se compose de trois parties : I. *Les origines de Calvin;* II. *Les études de Calvin, séjour aux universités;* III. *Noyon et Genève;* d'appendices (légendes sur Calvin, la prison de Calvin, sur la famille de Calvin, Laurent de Normandie à Genève, etc.), des pièces justificatives, d'un index.

— Dans ses *Notes relatives à l'industrie d'Amiens à diverses époques* (in-8º, 6 p.), M. F. POUY réunit quelques documents sur l'histoire — qui n'existe pas encore — du commerce et de l'industrie d'Amiens. Il montre, entre autres points intéressants, que la ville était pourvue, sous le règne de Charles VI, d'une artillerie assez importante et qui servit dans la guerre contre les Anglais. Il prouve qu'Amiens ne se contentait pas à cette époque de fabriquer des engins de guerre, mais confectionnait des vêtements et des harnais, faisait avec les toiles du pays des tentes pour l'armée et des objets de campement de toute espèce, etc. Ces détails curieux seront bien accueillis de tous ceux qui étudient l'histoire de la France et en particulier de la Picardie au XIVe et au XVe siècle.

— La *Revue* a mentionné en son temps l'article du *Bulletin du bibliophile* de janvier-février 1886, sur *Une nouvelle lettre de Montaigne.* M. E. DU BOYS établit aujourd'hui que cette lettre n'est point de l'auteur des *Essais,* mais d'un homonyme, qui fut nain de la reine d'Espagne et vécut à la cour des derniers Valois (*Bull. du biblioph.*, 1888, pp. 128-131).

— M. CLÉDAT, avec le concours de MM. Lumière, de Lyon, entreprend la publication d'une *Collection de reproductions photolithographiques intégrales de manuscrits latins, français et provençaux.* Chaque volume sera précédé d'une introduction, qui sera confiée au savant le plus compétent. Les personnes qui désireraient recevoir régulièrement les prospectus de cette publication, afin de pouvoir souscrire en temps utile aux volumes qui leur conviendraient, sont priées de se faire connaître à M. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 juillet 1888.

M. Abel des Michels termine sa communication intitulée : *Une capitale des Huns en l'an 336 de notre ère, d'après les documents chinois.*

M. d'Arbois de Jubainville communique une note intitulée : *De l'emploi des bijoux et de l'argenterie comme prix d'achat en Irlande dans le haut moyen âge.*

M. Alexandre Bertrand, conservateur du Musée des antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye, a signalé à l'attention de M. d'Arbois de Jubainville un vieux bijou d'origine irlandaise. C'est un bracelet d'or qui paraît trop lourd pour avoir pu être porté ; on suppose qu'il avait été fondu pour être employé comme monnaie. En effet, on a ailleurs d'autres traces de cet emploi des bijoux. Un manuscrit irlandais du IXe siècle contient la notice d'une vente où le prix d'achat comprend : un collier du poids de trois onces, une roue d'or et une tasse d'argent. Cet acte est sans doute antérieur à l'introduction du monnayage en Irlande ; mais il est postérieur à l'époque primitive où les prix de vente consistaient en femmes esclaves et en bêtes à cornes.

M. Jules Baillet, membre de la mission archéologique française au Caire, lit une notice sur quelques textes grecs relatifs à l'histoire des Blémyes.

Les Blémyes sont un peuple de l'ancienne Ethiopie. Dans ce qu'on savait jusqu'ici de leur histoire, il ne paraissait pas qu'ils eussent jamais subi l'influence grecque, ni que le christianisme eut pénétré parmi eux. Ces deux faits nous sont révélés par les documents qu'étudie M. Baillet ; ce sont des actes en langue grecque qui proviennent de Gébeleïn, dans la Haute-Egypte, et qui appartiennent aujourd'hui au musée de Boulaq. Il y est question du gouvernement de l'île de Tanaré ou Tensir, île sainte consacrée à Osiris, comme Philé à Isis. On y lit le nom d'un roi d'Ethiopie inconnu jusqu'ici, nommé Kharakhen.

M. Théodore Reinach lit un mémoire intitulé : *les stratèges sur les monnaies d'Athènes.*

Les monnaies athéniennes du nouveau style, du IVe au Ier siècle avant notre ère, portent des noms de magistrats sur l'interprétation desquels les avis sont partagés. Les uns y ont vu des archontes, les autres de simples officiers monétaires. M. Th. Reinach repousse également ces deux opinions. Selon lui, les noms qu'on inscrivait sur les monnaies étaient ceux des deux premiers stratèges de la République. Ces magistrats avaient entre les mains le gouvernement effectif de l'Etat athénien, où ils occupaient une place analogue à celle des consuls à Rome.

M. Delaville Le Roulx lit une étude sur les origines de l'ordre Teutonique. Le berceau de cet ordre fut un hospice allemand établi à Jérusalem. M. Delaville Le Roulx a découvert aux archives des Bouches-du-Rhône deux bulles de Calixte II, de 1143, qui prouvent que cet hospice était, à l'origine, subordonné à l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : VALENTIN-SMITH et C. GUIGUE, *Bibliotheca Dumbensis ;* — par M. Weil : NOLHAC (P. DE), *les Correspondants d'Alde Manuce, matériaux nouveaux d'histoire littéraire ;* — par M. Maury : CHARNAY (Désiré), *Une princesse indienne avant la conquête, roman historique ;* — par M. de Barthélemy : LA NOË (le lieutenant-colonel G. DE), *Principes de la fortification antique, depuis les temps préhistoriques jusqu'aux croisades.*

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 27 juin.

M. de Baye communique des dessins de carreaux émaillés du XIVe siècle récemment découverts à Reims.

M. Nicaise présente un sceau trouvé par lui à Fontaine-sur-Cool (Marne).

DUCHESNE.

Séance du 4 juillet.

M. Letaille présente des photographies de sculptures de l'époque romaine, récemment découvertes à Philippeville. M. Babelon lit un mémoire sur les monnaies d'or d'Athènes.

M. Vauvillé communique une étude sur l'oppidum gaulois de Saint-Thomas, Aisne. M. de Villefosse communique des notes sur des inscriptions de Ténès, recueillies dans la correspondance de Berbrugger ; il annonce ensuite la découverte d'un certain nombre d'objets antiques au fond d'un puits romain à Néris.

M. Mowat présente une plaque de bronze trouvée au Hiéraple, près Saint-Avold. C'est une tablette votive percée de trous. M. Mowat pense que dans ces trous étaient serties des médailles représentant les divers membres de la famille impériale en l'honneur de laquelle la tablette était dédiée. DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 30 juillet — 1888

Sommaire : 357. De Landberg, Critica arabica. — 358. M. Mayer, Titans et Géants. — 359. Wlassak, La procédure formulaire chez les Romains, I. — 360. U. Chevalier, Sources historiques du moyen-âge. — 361. Delaborde, Charles VIII en Italie. — 362. Jurien de la Gravière, Chypre et Lépante. — 363. Aagaard, La France et l'Ecosse, 1536-1560. — 364. A. Desjardins, Les sentiments moraux au XVI° siècle. — 365. Souriau, La versification de Molière. — 366. Schopenhauer, Le monde comme volonté et représentation, trad. par Burdeau, I. — 367. Ed. de Hartmann, Problèmes modernes. — 368. Ed Brissaud, Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, la physiologie et la médecine. Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

357. — **Critica arabica**, par le comte Carlo de Landberg. Fasc. I et II. Leyde, E. J. Brill, 1887-88.

Dans la publication qu'il a entreprise sous ce titre de *Critica arabica*, M. le comte de Landberg s'est proposé de passer en revue tous les travaux en langue arabe qui se publient en Europe et d'en faire la critique « sans arrière-pensée, sans amertume et sans parti pris », c'est lui-même qui se sert de ces expressions dans un très bref avant-propos. Des deux fascicules qui ont paru jusqu'à ce jour, le premier est consacré à l'examen des ouvrages suivants : El-Hamdanî's Geographie de M. D. H. Müller, Ibn-el-Faqîh de M. J. de Goeje, El-Ia'qûbi de M. Th. M. Houtsma et Mekkanische Sprichwörter de M. C. Snouck Hurgronje; quant au second fascicule, il ne contient que l'appréciation de diverses œuvres d'Ousâma Ibn Mounqid, éditées par M. H. Derenbourg.

Ainsi qu'il le dit (fasc. I, pp. 32 et 33), et sur ce point, je suis complètement d'accord avec lui, M. C. de L. pense que l'éditeur d'un texte arabe doit corriger toutes les fautes qui peuvent être attribuées à l'ignorance ou à la négligence du copiste sans qu'il soit besoin de les noter en manière de variantes, mais j'estime que sa théorie est par trop inflexible quand il exige qu'on s'en tienne toujours aux dictionnaires indigènes ou aux glossaires européens si l'on n'a pas à sa disposition une rédaction autographe ou une copie émanée d'un scribe consciencieux et docte. Sans aucun doute il faut y regarder à deux fois lorsqu'on rencontre un mot nouveau ou une forme nouvelle, mais du moment que le sens est clair et ne prête à aucune double interprétation, est-il bien dangereux de supposer que le copiste ne s'est pas trompé et que c'est le dictionnaire qui est en défaut ? Je ne le crois pas et l'orthographe chez tous les peuples étant chose fragile et variable, je ne vois aucun inconvénient à noter ces modifications, au risque même de commettre quel-

quefois des erreurs. Faudrait-il en français, par exemple, si l'on éditait un ouvrage moderne, rejeter le mot *septennat*, parce qu'il ne figure dans aucun dictionnaire, et cela, parce que le copiste serait peu instruit et commettrait de nombreuses fautes d'orthographe ou autres ; il me semble que ce serait un peu exagéré.»

M. C. de L. lit avec grand soin les ouvrages qu'il apprécie ; il note au fur et à mesure qu'il les rencontre, toutes les fautes qui frappent ses yeux et il propose presque toujours une leçon meilleure que celle qui a été adoptée. Mais en ne groupant point ensemble les fautes de même importance et en laissant figurer au même plan dans sa liste les erreurs légères et celles qui sont grossières, M. de L. oblige le lecteur à établir lui-même cette classification et ne lui permet ainsi de se faire une opinion exacte sur la valeur d'une édition qu'avec un certain effort. Il ne lui en eût pas coûté beaucoup plus de faire ce travail qui aurait permis au lecteur moins savant que lui de juger plus sûrement le travail critiqué. La plupart des lecteurs, sinon tous, auraient aussi préféré qu'aucune personnalité ne vînt faire tache dans une œuvre excellente et d'un caractère purement scientifique.

Si j'ai reconnu que le plus grand nombre des corrections proposées par M. de L. sont exactes, il n'en faut pas conclure que je les accepte toutes sans réserves. Je dépasserais le cadre des articles de cette Revue, en discutant tous les points controversés ; je me contenterai donc d'en signaler quelques-uns qui me paraissent plus spécialement contestables. Dans le fasc. I, p. 19, M. de Goeje et à bon nombre de savants d'écrire le mot *chayhan* [1], sans donner un *kursî* au *hamza*. Si l'on en juge par l'analogie, l'orthographe de M. de Goeje me paraît être la bonne : en effet, le *hamza* final précédé d'une lettre quiescente ne doit jamais avoir de kursî et l'on ne saurait considérer l'alif orthographique du tanouïn comme faisant cesser le *hamza* d'être final. M. C. de L. n'écrit-il pas lui-même *djozhan* sans kursî pour l'alif, ainsi que le fait Fluegel dans son édition du Coran, S. II, v. 262 et S. XLIII, v. 14. Fluegel, qui avait sûrement à sa disposition d'excellents manuscrits, orthographie de même sans kursî *souhan*, S. IV, *v*. 110, 122, etc., *ridhan*, S. XXVIII, *v*. 34. Il est bien vrai qu'il écrit *khithan* S. XVII, *v*. 33 avec un kursî, mais alors il supprime l'alif orthographique. Ce qui a amené une confusion à ce sujet parmi les Arabes eux-mêmes, c'est que dans les mots comme *khithan* et *chayhan* l'alif orthographique est joint dans l'écriture à la lettre qui précède, tandis que dans les autres mots cités plus haut l'alif restait isolé par suite d'une particularité purement graphique. Je m'appesantirai pas davantage sur cette discussion presque byzantine et terminerai en relevant deux ou trois légères erreurs contenues dans le fasc. II. Page 6, dernière ligne : *mohayasa* signifie révolte ; page 15, l. 19 : il faut lire *fa'alta hama* (c'est mal ce que tu as

1. N'ayant point de caractères arabes à ma disposition, je suis obligé de me servir d'une transcription. Je représente le *hamza* par *h*.

fait. L'atabek ne te dira-t-il pas, etc...]. Ibid. l. 23 : je lis *iqâmatî* avec le suffixe de la première personne, le copiste négligeant souvent d'écrire les lettres de prolongation. Page 16, l. 14 : il y a ici, je crois, une simple erreur typographique. Il faut lire les deux verbes *'ânada* et *châqaqa* à la IIIe forme verbale et à l'aoriste; on ne peut les lire tous deux au prétérit et à la VIe forme, comme l'indiquerait la leçon du copiste, etc.

Ces légères taches que je signale et quelques autres d'aussi peu d'importance qu'il est inutile de faire figurer ici, n'ôtent rien au mérite du travail de M. de Landberg qui, sauf dans ses personnalités, justifie les termes dans lesquels il l'a conçu.

O. Houdas

---

358. — **Die Giganten und Titanen in der Antiken Sage und Kunst,** von Maximilian Mayer. Berlin, Weidmann, 1887. In-8, 414 pp. 2 planches.

Les manuels de mythologie grecque ne traitent qu'en passant, et d'ordinaire à propos de la Théogonie hésiodique, l'histoire des Titans et celle des Géants. Ces deux intéressantes familles mythologiques, sur lesquelles les sculptures de Pergame ont, dans ces dernières années, ramené l'attention, méritaient une étude spéciale, qu'il faut savoir gré à M. Max. Mayer d'avoir entreprise.

L'ouvrage est composé de deux parties. Les mythes sont étudiés d'abord, les monuments ensuite. Nous ne reprocherons pas à l'auteur cette division, qui semble rompre l'unité de la composition : elle lui a permis d'être complet. En ce qui est des légendes, il examine d'abord les fables qui concernent les Géants; puis celles qui ont rapport aux Titans et à la Titanomachie; enfin la Gigantomachie. On ne s'étonnera pas de ce plan, si l'on songe que la Gigantomachie, dont on ne trouve pas de traces avant le vie siècle, devait nécessairement être étudiée après la Titanomachie dont elle est une imitation, tandis que la conception même des Géants paraît plus ancienne que le mythe des Titans. L'auteur a donc suivi l'ordre chronologique.

Il a étudié les sources avec un tel soin qu'il serait difficile de le prendre en défaut et que l'on ne peut être en désaccord avec lui que sur quelques points d'interprétation. Mais pourquoi n'a-t-il presque rien dit [1] au sujet d'Orion? Sans doute Orion ne peut être complètement assimilé aux Géants tués et détruits par les Olympiens, puisqu'après sa mort, il vit dans le ciel sous la forme d'une constellation. Mais, comme les Géants, il est γηγενής et de taille énorme [2]. Comme eux, il entre en lutte avec des divinités : il provoque Artémis, qui le perce de ses flèches [3]. On ne voit donc pas pourquoi M. M. a renoncé à parler de la

1. Il n'en parle qu'en passant, p. 41.
2. Apollod. I. 4, 3.
3. De même, l'épouse d'Orion, Sidè, est précipitée dans l'Hadès par Hèra, avec qui elle avait prétendu rivaliser pour la beauté (Apollod. *ibid.*).

légende très curieuse d'Orion. D'une façon générale, il est permis de regretter qu'il ait limité trop rigoureusement son sujet, et qu'il n'y ait pas fait entrer, avec les Titans et les Géants proprement dits, tous les êtres gigantesques de la mythologie grecque.

La seconde partie ne tient pas toutes les promesses du titre de l'ouvrage. On y chercherait vainement la mention des monuments relatifs à Cronos et à Rhéa, à Prométhée et à Atlas, qui pourtant sont de race titanesque. Il est évident que, dans le mythe des Titans, l'auteur a résolu de s'en tenir aux éléments qui ont fourni la matière de la Titanomachie, de la Gigantomachie surtout, car la première n'est représentée dans l'art que par l'épisode du combat de Typhon contre Zeus. S'il a volontairement restreint son domaine d'étude, du moins l'a-t-il exploré avec le plus grand soin. On imaginerait difficilement un catalogue plus méthodique, des énumérations plus complètes, des descriptions plus exactes. Après un chapitre consacré aux monuments signalés par les anciens, mais aujourd'hui perdus, et un autre qui a pour objet les représentations de Typhon, l'auteur étudie les gigantomachies les plus anciennes, et ensuite les vases attiques, si riches en images de ce genre [1]. Une série postérieure est formée par les monuments où l'on voit les dieux, montés sur des chars ou à cheval, dirigeant d'en haut leurs armes vers les Géants qui se meuvent dans un plan inférieur. L'œuvre principale de cette série est la belle amphore du Louvre, publiée et étudiée par M. Ravaisson dans le quatrième fascicule des *Monuments grecs*. Vient ensuite la description des sculptures (Parthénon, Ilion novum, autel de Pergame) et des monuments de basse époque et de petite dimension : miroirs, gemmes, monnaies.

L'ouvrage est accompagné de deux planches. La première reproduit, avec un bas-relief de bronze, provenant de l'Étrurie, un fragment de vase à figures noires, déjà publié dans l'*Éphéméris archéologique* d'Athènes (1886, VII, 1). La seconde, faite d'après un dessin dont M. Mayer se déclare peu satisfait [2], nous donne un vase d'Orvieto, où l'on voit Bacchus combattant un Géant, avec l'aide des Satyres. Ces planches font désirer d'autres représentations. Quelques figures au simple trait, dans le genre de celles qu'on trouve à la page 395, eussent été utiles pour fixer, au moyen des yeux, dans l'esprit du lecteur, les scènes les plus caractéristiques de la Gigantomachie. La partie des *Bildwerke* eût été ainsi plus intéressante, plus vivante. Quoiqu'il en soit, ce travail si exact, si approfondi sur un sujet qui jusqu'alors n'avait été traité qu'incomplètement, rend aux études d'archéologie grecque un incontestable service.

P. DECHARME.

1. Le chapitre consacré aux vases attiques n'a pas moins de 60 pages.
2. P. 324, note 105.

359. — Moriz Wlassak. **Rœmische Processgesetze.** Ein Beitrag zur Geschichte des Formularverfahrens. Erste Abteilung. Leipzig, Duncker & Humblot, 1888. 1 vol. in-8, 276 p.

On connaît les ingénieuses études publiées sur la gestion d'affaires et sur l'édit prétorien par M. Wlassak, actuellement professeur à Breslau. Le travail que nous annonçons est une contribution à l'histoire des lois qui ont substitué, chez les Romains, la procédure formulaire à celle des actions de la loi.

Les dispositions de la loi Æbutia et des lois judiciaires, désignées sous le nom de *Juliae*, sont imparfaitement connues. Les renseignements directs que l'on possède sont peu nombreux. W. pense qu'on peut les compléter, à certains égards, à l'aide des indications fournies par les textes sur les *judicia legitima*. L'expression *judicium legitimum* désigne, en effet, d'après W., une instance organisée conformément à la procédure consacrée soit par la loi Æbutia, soit par les lois *Juliae*, suivant qu'il s'agit de la République ou de l'Empire. La première partie du travail de W., la seule qui ait été livrée à la publicité, a pour objet d'établir cette thèse. Ce n'est pas ici le lieu de suivre l'auteur dans les détails de son argumentation. Je me contenterai de signaler quelques-unes de ses conclusions sur un sujet où il y a encore une place assez grande pour les conjectures.

La distinction du *judicium legitimum* et du *judicium imperio continens* est jusqu'ici restée assez obscure. Elle a cependant une grande importance; M. Mommsen s'en est occupé dans plusieurs de ses travaux, sans arriver, semble-t-il, à une solution qui le satisfasse entièrement. La difficulté tient, d'après W., à ce que les auteurs modernes, en décrivant les pouvoirs du Préteur, s'attachent d'ordinaire à mettre en relief la faculté qui lui appartient de suppléer et de corriger la loi par son édit; on dirait qu'il a été institué tout exprès pour tourner la loi ou pour en paralyser les effets. On oublie que le Préteur était, en même temps, comme magistrat de l'ordre judiciaire, le gardien et le serviteur de la loi. C'est pour avoir méconnu le double aspect sous lequel il se présente, qu'on n'a pas réussi à rendre compte de la distinction du *judicium legitimum* et du *judicium imperio continens*. Ces deux sortes d'instances sont organisées par le Préteur, mais dans l'une il agit en exécution de la loi, dans l'autre en vertu de son *imperium*. Cette dualité de la procédure n'a rien d'étrange dans une législation qui admet la dualité de la propriété et la dualité des successions : il y a une procédure légitime et une procédure prétorienne, de même qu'il y a la propriété quirtairie et la propriété bonitaire, la succession légitime et la succession prétorienne.

La première loi qui ait réglementé les *judicia* est la loi Æbutia; elle a introduit, à une époque antérieure à Cicéron, une nouvelle forme de procédure. L'effet de cette loi a été, suivant W., de rendre facultatif l'usage des actions de la loi qui jusque-là était obligatoire. Les lois *Ju-*

liae ont définitivement écarté la procédure antique, sauf dans quelques cas où elle offrait des avantages que la procédure formulaire ne pouvait procurer. Les *duae Juliae* qui, d'après Gaius, ont supprimé les actions de la loi, ont été proposées par Auguste : ce sont les *leges privatorum* qu'il ne faut pas confondre avec la *lex publicorum* due également à cet empereur. Il y aurait eu trois lois *Juliae*, au lieu de deux suivant l'opinion commune. La première loi *privatorum* aurait réglé la procédure devant le Préteur urbain ; quant à la seconde, W. pense qu'elle a dû fixer la compétence des magistrats et la forme de la procédure dans les municipes et dans les colonies de citoyens romains.

Que les lois judiciaires d'Auguste aient été étendues à ces colonies, c'est une conjecture que j'ai moi-même proposée, il y a plusieurs années (*Mélanges d'arch. et d'hist.* de l'Ecole de Rome, 1881, p. 298). Elle me paraît confirmée par une inscription célèbre, gravée sur l'autel de Narbonne, et qui a sans doute échappé à M. Wlassak. Il y est dit que Auguste *judicia plebis decurionibus conjunxit*. Il s'agit ici de l'application à Narbonne de l'une des dispositions des lois judiciaires d'Auguste qui avait le plus d'intérêt pour les plébéiens : celle qui, élargissant le cadre des juges, avait conféré le pouvoir de juger à des citoyens d'un cens inférieur. Les plébéiens de Narbonne reçurent le pouvoir de juger concurremment avec les décurions ; peut-être leur réserva-t-on, comme à Rome, les affaires de minime importance.

Cette interprétation est, il est vrai, contestée ; mais les raisons d'ordre philologique qu'on a invoquées ne me semblent pas décisives. Le seul argument nouveau produit par M. Mommsen (*Corp. Inscr. Lat.*, XII, p. 531) est un texte de Sidoine Apollinaire, qui, on en conviendra, est peu probant pour fixer le sens du mot *judicia* au temps d'Auguste. L'expression *judicia plebis*, prise dans le sens d'instances confiées à des juges plébéiens, n'est pas inusitée : elle a son analogue dans celle de *judicia primae classis*, qu'on lit dans la lettre de Salluste à César (I, 7) et qui désigne les instances organisées devant les citoyens de la première classe. La construction de la phrase n'a d'ailleurs rien d'insolite : on rencontre une tournure semblable dans Gaius, IV, 172 (*actionis periculum alicui conjungere*). Cette interprétation, si elle est exacte, permet de fixer la date de l'extension des lois judiciaires d'Auguste à la colonie de Narbonne : c'est le 31 mai 764.

Edouard CUQ.

---

360. — **Répertoire des sources historiques du moyen âge**, par Ulysse CHEVALIER. Bio-bibliographie. Cinquième fascicule A-Z. Paris, bureaux de la Société bibliographique, 1888, in-4.

M. l'abbé Chevalier, en tête de ce cinquième fascicule qu'il intitule *Complément-Supplément*, rappelle que l'impression du premier volume du *Répertoire*, commencée en juillet 1876, a été achevée à la fin de

l'année 1883. Il ajoute que le public auquel s'adresse un tel travail « eût trouvé plus d'inconvénients que d'avantages à ce que l'auteur immobilisât ses recherches primitives, et se refusât de faire profiter son recueil des découvertes récentes et des publications nouvelles au fur et à mesure de leur apparition. D'autre part, comme il était inévitable, bien des ouvrages avaient échappé à ses investigations. Un *Supplément* devenait absolument nécessaire. » Dans ce supplément une plus large part a été faite aux périodiques anglais, italiens et hollandais. Le dépouillement des autres périodiques et la mention des monographies ont été poussés jusqu'à la date du 31 décembre 1886. L'auteur estime que la somme des ouvrages dépouillés s'est accrûe d'un bon quart [1].

Parmi les plus riches des nouveaux articles, on remarque les articles *Abailard* [2], *Adrien IV*, *Sainte-Agnès*, *Albert-le-Grand*, *Alain*, les Papes *Alexandre III* et *IV*, *Alfred-le-Grand*, *Alphonse X*, *Saint-Ambroise*, *Amédée de Savoie VI* et *VIII*, *Améric Vespuce*, *Ammien Marcellin*, *Anne de Bretagne*, *Saint-Anselme*, *Saint-Antoine de Padoue*, *Arnaud de Brescia*, *Arnaud de Villeneuve*, *Arthur de Bretagne*, *Saint-Athanase*, *Attila*, *Saint-Augustin*, *Ausone*, *Saint-Avit de Vienne*, Roger *Bacon*, *Saint-Basile*, *Bayart*, *Bède*, *Saint-Benoît*, *Saint-Bernard*, *Boccaccio*, *Boece*, *Saint-Bonaventure*, *Saint-Boniface*, le Pape *Boniface VIII*, les *Borgia*, les *Cabot*, *Sainte-Catherine de Sienne*, *Sainte-Cécile*, *Charlemagne*, *Charles de Bourgogne*, nos rois *Charles V*, *Charles VII*, *Charles VIII*, *Chaucer*, le *Cid*, les papes *Saint-Clément* et *Clément V*, *Colomb* (Christophe), *Commynes*, *Compagni* (Dino), l'empereur *Constantin*, *Saint-Cyprien*, *Saint-Cyrille*, *Dante* [3], les deux *Saints-Denys*, *Saint-Dominique*, *Dürer* (Albert), *Eginhard*, *Saint-Eloi*, *Saint-François-d'Assise*, les empereurs *Frédéric*, *Froissart*, *Geneviève de Brabant*, *Gersen*, *Gerson*, *Godefroy de Bouillon*, les Papes *Saint-Grégoire* et *Grégoire VII*, *Grégoire de Tours*, *Gutenberg*, les empereurs du nom d'*Henri*, les papes *Honorius*, *Hus* (Jean), *Saint-Ignace d'Antioche*, *Innocent III*, *Jeanne d'Arc*, *Saint-Jérôme*, *Josèphe*, l'empereur *Julien*, *Léonard de Vinci*, *Saint-Louis*, *Saint-Martin de Tours*, *Origène*, *Saint-Paul*, *Pie II*,

---

1. Voir l'effrayante liste des *principaux ouvrages cités*, laquelle n'occupe pas moins de 40 colonnes (XXII-XLII). Les recueils académiques et les recueils périodiques de l'Europe sont là au grand complet.

2. La *Revue critique* est mentionnée là au sujet d'un compte-rendu de M. P. Viollet. Plus de cent autres citations de notre recueil se rencontrent dans le nouveau fascicule.

3. Cet article, comme l'article *Jésus-Christ*, se développe en sept colonnes. L'article *Jeanne d'Arc* fournirait de notables additions au curieux volume que vient de publier M. P. Lanéry d'Arc : *Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc* (Paris, L. Techener, 1888, in-8°). Une lettre encore inédite de Peiresc à Dupuy m'aide à relever dans le *Supplément* un petit péché d'omission : M. C. n'a pas songé, dans l'article sur le Pape Sylvestre II, à indiquer l'ouvrage d'Abraham Bzovius : *Silvester II, pontifex maximus* (Rome, 1629).

Pétrarque, Polo (Marc), *Roland, Savonarole, Tertullien, Saint-Thomas-d'Aquin, Wiclef.*

Le précieux *Répertoire* de l'abbé Chevalier a reçu déjà trop d'éloges pour que je joigne mon humble témoignage à tant d'autres des plus considérables et des plus autorisés. Je dirai seulement que si le second volume, « dont le travail préparatoire est terminé et qui pourra être livré à l'impression dans quelques mois, » égale, comme j'en ai la certitude, le mérite du premier, l'ouvrage prendra rang parmi ceux qui font honneur à l'érudition française.

T. de L.

---

361. — **L'expédition de Charles VIII en Italie,** histoire diplomatique et militaire, ouvrage publié sous la direction et avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes et de Chevreuse, duc de Chaulnes, par H.-François Delaborde, et illustré de 3 photogravures, 2 chromolithographies (et de 143 bois). Paris, Firmin-Didot, 1888, in-4 de VIII-699 pages.

On a dit, dans la *Revue* [1], à propos d'un livre de M. Müntz, l'origine des récentes études faites en France sur l'expédition de Charles VIII et l'influence de cet épisode sur les destinées de la Renaissance. Ne disposant aujourd'hui que d'une courte place, nous renvoyons le lecteur à ce compte-rendu. La partie artistique du travail a été déjà traitée par M. Müntz dans l'ouvrage intitulé : *La Renaissance en France et en Italie à l'époque de Charles VIII*, dont celui de M. Fr. Delaborde forme le digne pendant. M. D. s'est occupé exclusivement de l'histoire diplomatique et militaire de l'expédition de 1494, en la faisant précéder d'une introduction sur les origines des intérêts français en Italie. Ce sujet, si important pour l'Italie comme pour la France, n'avait jamais été étudié dans son ensemble avec l'ampleur et le détail nécessaires ; on est tenté de dire qu'il vient de l'être d'une façon définitive.

Dans la première partie du livre, celle que M. L. a consacrée à expliquer les vicissitudes de l'influence de la France en Italie, depuis saint Louis et Charles d'Anjou, le lecteur est parfois surpris de lui voir négliger certains détails qui donneraient de la vie et du pittoresque à son récit. On sent trop qu'il sacrifie au souci de l'ensemble et au désir d'atteindre au plus vite son sujet principal. Ces cinq premiers chapitres, un peu secs à la lecture, à cause de l'encombrement des faits, ne sont pas ceux qui ont dû coûter le moins de peine à l'auteur [2]. On remarquera celui qui est consacré à montrer comment Louis XI est devenu, par la seule force de sa diplomatie, l'arbitre absolu de l'Italie, et on regrettera avec l'historien que son fils ne se soit pas borné à conserver ce rôle, au lieu d'intervenir à main armée au delà des Alpes. A partir de l'avènement de Charles VIII, dès que s'éveillent dans l'es-

1. 1885, II, p. 51.

2. M. D. y a rencontré les travaux de deux de ses confrères de l'École française de Rome, M. Maurice Faucon et surtout M. Paul Durrieu.

prit du roi les premiers désirs de la conquête de Naples, toujours unis à ceux de la guerre contre les Turcs, tout le récit converge sur « l'Entreprise. » Dès le séjour à Lyon [1], le livre, sans rien perdre de la sévérité de l'histoire, prend tout l'attrait d'une épopée. Négociations, intrigues de cour, préparatifs, puis marche triomphale de l'armée à travers l'Italie, villes ouvertes sans résistance, troupes ennemies disparaissant sans combattre, fêtes et tournois, voilà les épisodes du poème. La personne du jeune roi, à la fois hardi et sage, et occupé d'une pensée unique, voilà le lien des événements. L'intérêt va croissant jusqu'au dénouement; on suit cette armée française trahie par ceux-là même qui l'avaient appelée, menacée d'être écrasée avant de pouvoir repasser les Alpes, épuisée de marche et de fatigue, mais toujours disciplinée et confiante, et ne craignant pas de se mesurer avec les troupes trois fois plus nombreuses qui barrent la route; cette belle audace est récompensée, et la bataille de Fornoue ouvre aux vainqueurs le chemin de la patrie.

Le récit de M. D. est d'une minutie extrême; chaque renseignement est appuyé sur des documents sûrs, souvent inédits. Mais cette précision, qui donne une grande sécurité à l'esprit du lecteur, ne nuit pas à la composition générale. Les considérations morales sont fort rares, parce que les conclusions de cet ordre se dégagent naturellement de la narration et des faits. Ainsi, tout le livre met en relief, dans le caractère de Charles VIII, dont on a souvent médit, deux traits principaux, qui sont deux des grandes vertus d'un souverain, la volonté et la droiture. La loyauté de la politique française d'alors et l'esprit chevaleresque de l'homme qui la représente, prennent une valeur très grande en présence de la tortueuse diplomatie de la Péninsule, où Ludovic le More, la République de Venise, Alexandre VI, semblent rivaliser dans le mensonge et ne prêtent de serments que pour les violer. Cette bonne foi était si étrangère aux Italiens du XV^e siècle, qu'ils ne parvenaient pas à la comprendre et donnaient à l'attitude du roi les plus étranges interprétations. Chemin faisant, sur beaucoup de points, M. D. signale les erreurs des historiens précédents, contrôle les chroniqueurs italiens ou français, rectifie les dates, etc. Citons quelques exemples entre mille. L'auteur met en garde, à plusieurs reprises, contre les renseignements de Commines, dont la malveillance a souvent égaré le jugement ou la mémoire (pp. 161, 204, et *passim*). Il réfute l'accusation que des historiens italiens portent encore aujourd'hui contre Charles VIII, « d'avoir mis à sec les trésors d'art et les richesses réunies dans le palais Médicis » (p. 444). Il montre clairement quelle fut la conduite du roi à l'égard des Pisans, qui sollicitèrent en vain son appui dans leur révolte contre Florence, et combien les Florentins eurent tort de se méfier de cette affaire (p. 450 et *passim*). Il met à néant la légende de Piero di

1. Nous ne voyons pas cité le travail de Gonon, *Séjours de Charles VIII et de Louis XII à Lyon sur le Rosne*, Lyon, 1851, in-8°.

Gino Capponi, déchirant le projet de traité devant Charles VIII occupant Florence, et s'écriant : « Sonnez vos trompettes, sire, nous sonnerons nos cloches! » (pp. 372-375). On a quelque plaisir à voir réduire à de justes proportions les accusations abominables portées par les chroniqueurs vénitiens, par Sanuto tout le premier, contre la conduite des Français en Italie (pp. 560, 574, 655, et *passim*). Les compagnons de Charles VIII n'eurent décidément rien de commun avec ces « sauvages » dont la politique de la Ligue de Venise cherchait à effrayer les Italiens. Les fabricants de nouvelles à sensation sont pris par M. Delaborde en flagrant délit de contradiction et de calomnie; il renvoie aux troupes suisses les excès, d'ailleurs fort rares, qui ont marqué la première expédition française et qui ne sont rien auprès de ceux dont le gouvernement vénitien se fit officiellement le complice (cruautés des Estradiots, p. 634). Il faut reconnaître aujourd'hui que les Français de 1494 ont traversé l'Italie et occupé Naples sans cesser de respecter les femmes et même les biens du vaincu; ces conquérants — si pacifiques et si disciplinés que, suivant le mot d'un italien, « on aurait dit des religieux », — ont donné au monde, peut-être pour la dernière fois, le spectacle d'une armée de chevaliers. Quant à l'écrivain, qui a raconté leurs prouesses avec tant d'art et de critique, il a fait à tous égards œuvre d'historien [1].

P. de Nolhac.

---

362. — **La guerre de Chypre et la bataille de Lépante,** par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. (Paris, Plon, 1888, 2 vol. in-18, avec cartes).

M. l'amiral Jurien de la Gravière continue ici l'histoire des guerres maritimes qui ensanglantèrent la Méditerranée pendant presque tout le xvi[e] siècle [2]. En parlant, dans cette Revue, de quelques-uns des ouvrages précédents, nous avons eu l'occasion de rendre hommage aux mérites de l'auteur, et nous ne ferons que nous répéter en rappelant l'attention du lecteur sur l'agrément du style, la netteté de l'exposition, et la clarté du récit.

L'œuvre se divise en deux parties principales; la conquête de Chypre par les Turcs, et la glorieuse campagne qui se termina par la bataille de Lépante. Presque dès le début, on voit Euldj-Ali ravageant l'Adriatique, écrasant la marine de Malte, forçant l'amiral San-Clemente à une fuite qui fut punie de mort; nous assistons ensuite au désarroi des

1. L'illustration est intéressante; l'iconographie y tient une grande place. Le buste de Béatrice d'Este, au Louvre (p. 271) vient d'être attribué par M. A. Venturi à Cristoforo Romano (*Arch. stor. dell'arte*, 1888, p. 51); on regrette l'absence d'une carte; le curieux bois de Jacques Signot (1515), représentant l'Italie à vol d'oiseau, ne suffit pas pour suivre les opérations militaires.

2. Voir *Les Corsaires barbaresques et la Marine de Soliman le Grand, Doria et Barberousse, les Chevaliers de Malte et la Marine de Philippe II.*

Vénitiens, à la rivalité de Doria et de Colonna, à la prise de Nicosie et de Famagouste, et aux barbares supplices par lesquels les Turcs se vengèrent des pertes que leur avait infligées l'héroïsme de la défense. La seconde partie nous montre les débuts de la croisade prêchée par Pie V, la discorde des alliés, et nous fait assister au succès final d'une campagne souvent compromise par des méfiances réciproques; la bataille de Lépante est décrite de main de maître, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un homme de mer tel que l'auteur, et les cartes jointes à l'ouvrage permettent de suivre les opérations jusque dans les plus petits détails.

Nous avons cependant quelques réserves à faire, en ce qui concerne le blâme infligé à l'alliance conclue entre la France et la Porte (I, p. 13; II, 192, 251, etc.) Nous avons déjà montré, ici même [1], combien cette combinaison politique fut rendue indispensable par l'ambition de Charles V, et nous eussions pu nous contenter de renvoyer le lecteur à la magistrale introduction de Charrière [2]. La lettre de Charles IX à François de Noailles, citée par M. l'Amiral, est l'expression exacte de la vérité (II, p. 254) et démontre que les Valois n'eussent délaissé l'amitié du Grand-Seigneur que pour le jeter dans les bras de leurs pires ennemis [3].

Les conséquences de la victoire de Lépante nous semblent moindres que M. J. de la G. ne nous les décrit; la puissance ottomane n'en subit qu'une bien courte éclipse; on chanta beaucoup de *Te Deum* en Espagne et en Italie, et ce fut tout. On ne saurait trop remarquer que ce fut précisément à partir de ce moment que l'Espagne abandonna la Méditerranée sans défense aux ravages des Reïs, et que le pavillon de l'Islam y flotta en maître. Moins de huit mois après la bataille, Euldj-Ali prend la mer avec deux cent cinquante galères mieux armées que jamais, fait reculer Colonna devant Cerigo, bloque Cattaro, ravage la Dalmatie; l'année suivante, il pille impunément la Sicile; en 1574, il reprend Tunis, et l'Espagne demande en vain la paix; en 1578, Hassan-Veneziano ravage les Baléares et les côtes; de 1585 à 1588, c'est au tour de la Corse, de la Sardaigne, et de tout le littoral de Gênes et de Barcelone; en même temps, Morat-Reïs pille celui d'Alicante; Dely-Ahmed, ceux de Naples, des États Pontificaux, des Iles, et de l'Espagne. Voilà des vaincus qui ne se ressentent guère de leur prétendu anéantissement [4]!

1. V. *Rev. crit.*, 1888, p. 133.

2. *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. XXII et suiv.

3. Nous sommes personnellement forcés de faire cette rectification; car M. l'Amiral, en nous faisant l'honneur de nous citer, à deux reprises différentes (I, 65, 66, et II, 255), avec une très bienveillante courtoisie, nous attribue une opinion qui n'est pas tout à fait la nôtre. Nous avons dit, en effet, que la réunion de l'Afrique du Nord en un seul empire eût pu faire courir à l'Europe de sérieux dangers; mais nous avons ajouté que cette épreuve lui fut épargnée par la sagesse des Valois, qui s'opposèrent toujours à la formation de cet Empire.

4. En vérité, ce qui tua la marine turque, ce fut l'ivrognerie de Sélim, la paresse et

Nous nous bornerons à ces observations, après avoir signalé à l'auteur quelques légères incorrections; *Oulouch Ali* traduit par *le maraudeur Ali,* alors que *Oulouch* n'est que la transcription vicieuse de *El Euldj, le rénégat:* [1] *Rossel*, dont le prénom est donné tantôt sous la forme de *Gaëtano*, tantôt sous celle de *cayetano; Gabrio* et *Gabriel* Serbelloni; la présence d'Hassan-Pacha à la bataille de Lépante [2]. Mais ce sont là des vétilles, qui n'enlèvent presque rien au mérite très sérieux de la nouvelle œuvre de M. l'amiral Jurien de la Gravière.

H. D. DE GRAMMONT.

---

363. — O. H. AAGAARD. **Frankrig og Skotland.** Fragmenter af de tvende Staters Alliancepolitik i Aarene 1536-1560. Copenhague, And. Fred. Hœst et fils, 1887, v-226 p. in-8.

Avant que les petits successeurs de nos grands et profonds politiques des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles eussent pris à tâche de favoriser la formation de grands États aux dépens des petites nations qui jouaient un rôle actif dans l'équilibre européen, la France trouvait facilement des alliés sur tous les points de l'Europe, et au nombre de ceux qui lui furent le plus utiles était l'Écosse, si bien placée pour tenir en échec les successeurs d'Édouard III, longtemps maîtres de la moitié de notre territoire et qui, après en avoir été expulsés, ne continuèrent pas moins à s'intituler rois de France. Pour que l'Écosse cessât de s'appuyer sur la France et que celle-ci négligeât de soutenir une aussi précieuse alliée, il fallait une fatale coïncidence d'évènements qui se produisirent dans le troisième quart du XVI^e siècle. D'abord les deux couronnes étaient l'une et l'autre en butte aux attaques des Réformés et de prétendants qui avaient un commun protecteur, la grande Élisabeth; ensuite le véritable pouvoir dans les deux pays était entre les mains de partis hostiles à l'alliance des Stuarts et des Valois. La France notamment était tiraillée entre une Italienne, des Lorrains et un Béarnais qui, étant seulement sur les marches du trône, devaient être indifférents à la politique traditionnelle de la seconde branche des Capétiens. Ces causes réunies expliquent comment une régente écossaise de la maison des Guise fut si mal soutenue par eux et comment sa fille Marie Stuart,

---

l'avarice de ses successeurs, le mauvais choix des grands-amiraux, l'indiscipline des Reïs, la dilapidation du Trésor, et par-dessus tout, la désaffection des Barbaresques, dont les flottes impériales tiraient jusque-là leurs meilleurs marins et leurs plus énergiques combattants.

1. Peu de noms ont été aussi défigurés; on le rencontre sous les formes *Aluch-Ali, Louchaly, Luccioli, Luccioni*, etc., etc.

2. Il était mort en 1570. (V. Haëdo, Épitome de los Reyes de Argel, cap. XVI, 53.) Ses galères étaient au combat, commandées par son fils, Mehemed-Bey; au moment où il attaquait le marquis de Santa-Cruz, la chiourme, qu'il avait exaspérée par sa cruauté, se révolta, et le tua, à coups d'anspects, disent les uns, à coups de dents, disent les autres.

fut tout à la fois délaissée par la France, par Catherine de Médicis sa belle-mère et même par les Guise ses oncles.

C'est de sa mère, Marie de Guise, qu'il est surtout question dans le présent ouvrage. Le récit commence en 1536, l'année où Jacques V, père de Marie Stuart, vint chercher en France Marie de Vendôme, sa fiancée, mais c'est la princesse Madeleine, fille de François I[er], qu'il emmena comme reine d'Écosse. Après la mort de celle-ci, il épousa Marie de Guise, veuve du duc d'Orléans et de Longueville (1538). Tel est le sujet du livre premier. Le second a trait à la guerre que l'Écosse eut à soutenir, de 1547 à 1550, contre les envahisseurs anglais. Ceux-ci, d'abord victorieux à Pinkie-Cleuch (1547), furent bientôt tenus en échec, grâce surtout à un contingent de 5 à 6,000 Français (1548), puis repoussés et enfin réduits à signer le traité du 24 mars 1550, pour lequel ils cédèrent à la France la ville de Boulogne. Le troisième et dernier livre, beaucoup plus long que les deux autres ensemble, conte la lutte de la royauté écossaise contre la féodalité coalisée avec les Presbytériens (1559-1560). Dans ces années où les discordes politiques et religieuses affaiblissaient la France aussi bien que l'Écosse, l'Angleterre habilement gouvernée par Élisabeth attisait le feu dans ce dernier royaume ; l'appui qu'elle donna aux chefs de clans et aux Réformés les rendit plus agressifs et, malgré les exploits de ses auxiliaires français, Marie de Guise était sur le point d'être complètement vaincue lorsqu'elle mourut le 11 juin 1560. Le traité de paix signé quelques semaines après laissait bien au roi de France et d'Écosse la ville de Calais reconquise en 1558, mais lui interdisait d'entretenir en Écosse des garnisons françaises (sauf 60 hommes à Dunbar et autant à Inchkeith) et laissait à l'Angleterre la faculté d'intervenir dans les affaires d'Outre-Tweed. C'était en réalité la fin de l'alliance franco-écossaise. Aussi est-ce là que s'arrête M. Aagaard. Ayant à sa disposition un nombre considérable de sources imprimées, il a eu le talent d'en tirer un récit fort lisible et partout documenté. Dans la vivacité de ses sympathies pour la France, il parle souvent de notre pays sur un ton de panégyrique qui ne convient pas à l'histoire et qui l'a fait accuser de partialité. C'est bien gratuitement qu'il a exposé à ce reproche un travail aussi sincère que sérieux.

E. Beauvois.

---

364. — **Les sentiments moraux au XVI[e] siècle,** par Albert Desjardins, professeur à la Faculté de droit de Paris. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1887, in-8 de 486 pp.

M. Albert Desjardins qui, dans un précédent ouvrage, avait exposé les doctrines des *moralistes français au* xvi[e] *siècle*, s'est proposé d'étudier, dans celui-ci, les sentiments moraux « chez ceux qui ont vécu et qui ont agi dans le même temps et dans le même pays. » (Introd., p. 1.)

Il serait assurément très utile d'instituer, pour toutes les époques importantes de l'histoire, des enquêtes de ce genre. L'histoire de la civilisation ne pourra sortir des généralités fort peu instructives où elle se tient d'ordinaire sur le chapitre des mœurs, que lorsqu'on aura dressé d'abord, pour chaque peuple et sur les divers moments de son passé, une suite d'inventaires particuliers de sa richesse morale.

Dans ce genre de recherches, les Mémoires et les Correspondances, particulières ou diplomatiques, sont les sources principales, et M. D. les connaît bien. N'y aurait-il pas eu, cependant, plus de renseignements à prendre dans le vaste recueil des *Relations des Ambassadeurs vénitiens* dont M. D. ne semble se servir qu'à travers la traduction très abrégée de Tommaseo? (p. 2, n. 1 et passim.) Malgré leur forme trop disserte et trop littéraire, ces mémoires diplomatiques sont parfois très précis sur l'état de la société française, au moins dans le monde officiel. — M. D. ne s'est-il pas fait aussi trop de scrupule d'user des documents législatifs et judiciaires? N'aurait-il pas pu légitimement tirer parti des préambules des Édits et des ordonnances? Les plaidoyers qui nous restent des avocats du xvi[e] siècle (Pierre Ayrault, Louis Servin, Claude Expilly, etc.) lui pouvaient fournir des informations précieuses. Comme l'écrivait récemment M. Brunetière, « ce serait une mine à creuser, un trésor à exploiter peut-être, que les annales de l'éloquence judiciaire », tant pour « la peinture anecdotique des mœurs du passé » que pour la détermination des changements de la conscience publique et des variations de l'opinion morale. A condition de tenir compte de la sincérité « relative » des avocats et des exagérations de leur parole, l'histoire peut parfaitement les admettre en témoignage. J'en dis autant des poètes : M. D. cite plusieurs fois quelques uns d'entre eux, et avec raison. Je pense que Ronsard et d'Aubigné, entre autres, employés avec discrétion et critique, auraient pu l'éclairer, sur plusieurs points, encore davantage.

M. D. connaît bien aussi et met à profit les études d'histoire et de critique, les plus récemment parues avant son livre. Voici cependant un chapitre assez sec, — celui des « *Sentiments de famille* »; pour le nourrir un peu plus, n'y aurait-il rien eu à glaner dans les intéressantes publications de M. Ch. de Ribbe?

Pour ce qui est du plan de son ouvrage, M. D. étudie successivement : *la morale et la religion, les sentiments moraux en général, les sentiments moraux propres à la vie publique, les sentiments moraux propres à de certaines situations.* C'est un cadre convenable, et je n'y trouverais rien à redire, sinon qu'il fait trop peu de place à la chronologie et au développement historique. Le xvi[e] siècle ne se ressemble pas d'un bout à l'autre, et sans se faire d'illusions sur le progrès des mœurs, ou même sur la rapidité avec laquelle peut se modifier l'âme humaine, il est permis de croire que la conscience d'un contemporain d'Henri IV est assez sensiblement différente de celle d'un contemporain de Louis XII.

Entre 1500 et 1600, il s'est passé assez de faits importants, pour que les mœurs aient pu s'en ressentir : les rapports intellectuels de la France avec l'Italie, le progrès des arts, l'humanisme, la Réforme, les relations politiques avec l'Espagne, etc. Il serait bon qu'on nous montrât, à propos de tels ou tels « sentiments moraux », l'influence que ces causes diverses ont pu avoir. Voici par exemple la Réforme : j'aurais préféré que ce grand fait, au lieu d'être étudié isolément (I, 2), se retrouvât dans chacun des chapitres de l'ouvrage, et que, dans chacune des « enquêtes » particulières qu'il entreprend, M. D. nous fît voir précisément si, oui ou non, l'acceptation ou le voisinage du protestantisme ont modifié en quelque façon l'âme française.

J'ajoute que l'ouvrage y eût peut-être gagné en agrément. Sans doute des études de ce genre, pour être précises, doivent avant tout garder la forme sèche d'un catalogue ; néanmoins l'introduction, dans chaque chapitre, de considérations historiques, serait propre, sans rien ôter à l'exactitude, à introduire un peu de vie dans ces répertoires de faits.

Tel qu'il est, le livre de M. Albert Desjardins est d'un fort bon exemple. On ne saurait trop recommander aux personnes cultivées qui, sans faire de l'histoire leur métier, ont le goût et le loisir de lire beaucoup, et l'ambition d'écrire un peu, de travailler sur ce modèle et de s'engager dans des études de cette nature. Cela vaudrait assurément mieux que de traduire Horace en vers français.

A. RÉBELLIAU.

---

365. — **La Versification de Molière,** par M. SOURIAU, maître de conférences à la Faculté des lettres de Caen. Paris, A. Lanier, 1888. In-4.

Ce travail fait avec beaucoup de soin et d'intelligence apporte une contribution importante à l'histoire de la versification française. Il se compose de dix chapitres intitulés : 1° Quantité syllabique ; 2° Hiatus ; 3° Rime ; 4° Césure ; 5° Enjambement ; 6° Licences poétiques ; 7° Les Chevilles ; 8° Le vers libre et la prose dans les vers ; 9° Les vers dans la prose ; 10° Inconvénients et avantages des vers chez Molière.

La conclusion que l'on peut tirer, il me semble, des nombreuses citations faites dans les quatre premiers chapitres est celle-ci : que Molière ne connaissait pas les règles imposées par Malherbe à la poésie nouvelle, ou qu'il s'est peu soucié de s'y conformer. « Sa verve quelquefois s'esgaye en la licence », tout comme celle de Régnier. Obligé, d'ailleurs, de travailler vite, il se contente souvent, surtout dans ses premières pièces, de rimes que l'on qualifierait presque d'assonances, comme *ducats* et *appas*, *frais* et *valets*, *gens* et *galans*, etc. Les Parnassiens de nos jours, pour qui la rime est tout et l'idée rien, doivent faire peu de cas de Molière, comme rimeur j'entends. Il y a pourtant dans ses vers une variété de coupes extraordinaire, et qui dépend toujours de la place irrégulière des mots de valeur. M. Souriau a fait là-dessus des remarques ingé-

nieuses auxquelles je suis forcé de renvoyer le lecteur, faute de place. « Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber », voilà encore un précepte dont Molière n'a pas toujours tenu compte, même dans ses comédies les plus travaillées, telles que le *Misanthrope* et les *Femmes savantes*. S'il conservait l'enjambement, ce n'était pas tant pour en tirer des effets et surprendre l'oreille que pour donner plus de naturel et de vivacité à son dialogue. Il n'y a point chez Molière de licences poétiques : les singularités de syntaxe et d'orthographe, les formes vieillies qu'on rencontre dans ses œuvres, appartiennent toutes au XVIe siècle. Si l'on en croit M. S., qui n'est pas ici de l'avis de Fénelon, Molière est plus correct dans ses vers que dans sa prose. Plus correct peut-être, mais non plus clair. Dans le dernier chapitre de ce travail, M. S. cite des passages si entortillés qu'on n'est pas bien sûr de les avoir compris après une double et même une triple lecture. On en trouve de cette espèce jusque dans le *Misanthrope* et le *Tartufe*. Il n'est pas étonnant que les délicats du XVIIe siècle aient vu là du jargon et du barbarisme. De nos jours encore un critique qui n'est pas sans autorité lui a reproché de cheviller « comme le dernier des humains » : M. S. démontre que ce qui, séparé du contexte paraît une cheville, est souvent un trait, un mot qui renforce l'idée, et il a raison. Cependant il est certain que Molière est plus à son aise dans le verbe libre que dans l'hexamètre, et qu'il le manie, comme La Fontaine, avec une merveilleuse dextérité. Sa pensée revêtait si naturellement la forme poétique, que ses comédies en prose sont parsemées de vers étincelants, admirablement frappés : ce qui serait un défaut chez un autre [1], est une beauté chez lui, car il ne les cherche pas, ils coulent sous sa plume :

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

Je recommande, pour finir, cette étude de M. Souriau à tous ceux qui voudront relire Molière avec plus de profit.

A. Delboulle.

---

366. — **Schopenhauer.** Le monde comme volonté et représentation, trad. par M. A. Burdeau, Tome I. Paris, Alcan, 1888, XXIV et 438 p. in-8. 7 fr. 50.

367. — Ed. von Hartmann. **Moderne Probleme.** 2e Aufl. Leipzig, Friedrich, 1888, 277 p. in-8. 5 m.

I. — M. Burdeau, l'un de nos députés philosophes (il en est plusieurs) nous donne en bon français le premier volume de l'œuvre prin-

1. Chez P. L. Courier, par exemple, qui use et abuse des vers blancs. A la page 73 de ses œuvres, je relève ceux-ci :

Rappelez-vous l'avis que je vais vous donner.
Lorsque vous marcherez en Lorraine, en Alsace,
Evitez les fossés.
Gardez-vous des buissons, des arbres, des taillis,
Ne passez pas trop près des fermes, des hameaux...
Apportez de quoi vivre ; amenez des moutons
Des vaches, des cochons. (Et) puis n'oubliez pas
De les bien escorter, ainsi que vos fourgons, etc.

cipale de Schopenhauer. Il nous avertit qu'il faut faire trois parts de nos éloges, l'une pour lui-même, l'autre pour M. Dubuc, et la troisième, qui vient trop tard, pour M. Blerzy, un jeune normalien, mort tout récemment, et qui promettait d'être quelqu'un. Mes quelques critiques, qui ne sont guère que des chicanes, s'adressent presque toutes au correcteur un peu négligent des épreuves [1].

J'espérais trouver une introduction en tête de cette traduction d'un livre qui est aussi obscur lorsqu'on y regarde de près qu'il est clair à première vue ; je la souhaitais d'autant plus vivement qu'aujourd'hui seulement il est possible d'apprécier l'œuvre dans son ensemble, et d'en évaluer l'influence. Peut-être cette étude nous sera-t-elle donnée dans l'un des deux volumes qui doivent compléter l'ouvrage.

II. — Après le maître, dont la renommée n'a fait que grandir, voici le disciple, dont la vogue n'a fait que tomber. M. de Hartmann n'a pas su ménager la fortune; il a eu un jour trop de succès pour ne pas rêver mieux; il a trop écrit; les lecteurs s'en sont allés à mesure que les volumes s'ajoutaient aux volumes. Aujourd'hui, il a le triste privilège d'assister, dans toute la force de l'âge, à la décrépitude d'un talent qui fut quelque chose, et qui n'est plus rien. L'orgueil et la réclame l'ont tué.

Le lecteur curieux des « Problèmes modernes » apprendra qu'une bonne alimentation comporte des légumes, mais comporte aussi de la viande; qu'une femme peut fort bien épouser un veuf, mais qu'il y a peu de charme pour un homme à épouser une veuve; que si les jeunes gens consentaient à se marier dès la vingtième année, ils arriveraient sans trop de peine à avoir onze enfants; que le dîner du soir doit être frugal, et qu'il est peu distingué d'emmener à la brasserie femme et enfants; qu'il est d'une hygiène déplorable d'habiter un quatrième étage, que le premier vaut mieux, mais que, tout compte fait, il vaut bien mieux encore avoir une maison à soi; que la mode d'offrir des bouquets et des fleurs coupées dénote une sensibilité bien obtuse; que

---

1. P. 7, note. Il convenait de traduire *Grund probleme* par *problèmes fondamentaux* (comme il est fait aux pages 89 et 312). P. 19, au lieu d'écrire Pindare, II, v. 135, qui ne veut rien dire, il fallait écrire Pindare, Pyth. VIII, 135 (95), et, 3 lignes plus bas, ἡ au lieu de ἠ. P. 78, ligne 4, écrire προτέρα au lieu de πρότερα ; p. 94, ἀρετὴν au lieu de ἀρέταν et ψυχᾶς au lieu de ψύχας ; p. 113, au second des quatre vers cités, παρίσταται au lieu de παρεστηκεν ; p. 151, l. 33 et 34, ἦν au lieu de ἥν, et l. 34, ἐν au lieu de ἐν ; p. 171, à la seconde ligne de la citation (qui n'est pas exacte, cf. *Tim.* 27, d) τί au lieu de τι ; p. 176, à l'avant-dernière ligne, soit ὡσαύτως en un seul mot, soit ὡς αὐτῶς en deux mots, mais non pas ὡς αὔτως ; p. 178, γνησίους et non γνήσιους ; p. 219 ὁρίζονται, εἶναι, ὑπερέχοντος et αἰωνίους ; p. 254 *sanfter* au lieu de *saufter* ; p. 271 ψυχὴ et διὰ τί ; p. 276 *se philosophari* est étrange ; p. 306, écrire ἦθος au lieu de ἧθος et ἤθη au lieu de ἦθη ; p. 308, note 1, διδακτὸν au lieu de διδακτὴν (!) ; p. 344, οὐρανῶν au lieu de οὐράνων ; p. 367, note, il est d'usage constant de désigner la tragédie en question sous le nom de Mélanippe *la sage* (ἡ σοφή) ; p. 395 « à quoi je n'avais pas coutume » (pour traduire ch'i non soleva) est toût-à-fait bizarre.

la jeunesse devrait prendre la fière résolution de ne plus fumer, et qu'un grand peuple pourrait consacrer à la solution de la question sociale un argent si mal dépensé; que les professeurs de philosophie ne servent pas à grand chose, et que le surmenage est une grave question, etc.

Et voilà tout ce qui reste d'un homme qui jadis eut de l'esprit.

Lucien HERR.

---

368. — **Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, à la physiologie et à la médecine**, par Édouard BRISSAUD, professeur agrégé à la Faculté de médecine. Paris, Chamerot. Un vol. in-12 de 346 pages.

Ce livre est d'une lecture agréable et instructive. L'auteur, parcourant méthodiquement le corps humain et les diverses affections qui peuvent l'atteindre, rappelle, commente et élucide, si possible, les expressions de la langue populaire qui les désignent, expressions que la terminologie officielle, dans son mépris souverain, se décide à ignorer, qui jadis furent elles-mêmes scientifiques, exacts représentants de théories admises comme incontestables, et qui parfois même sont encore aujourd'hui plus justes que « tant de noms en *us* qu'une langue qui se respecte devrait rayer de son dictionnaire. » Telle est la conclusion de M. Brissaud. L'ouvrage n'a pas de prétention à l'érudition linguistique, historique ou même médicale. Aussi les linguistes et historiens auraient sans doute à faire çà et là quelques réserves : assertions mal démontrées, étymologies contestables; mais, malgré tout, ils y trouveraient aussi leur profit. La lecture de ce livre a éveillé parfois en nous des doutes, parfois elle a suscité des protestations; souvent elle nous a instruit; elle nous a toujours intéressé.

D.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Paul RISTELHUBER vient de publier dans le n° de mai de la « Revue des traditions populaires » (tome III) et de tirer à part une traduction des contes en dialecte alsacien qu'Auguste Stoeber avait publiés à Strasbourg en 1842, sous le titre *Elsæssisches Volksbüchlein*. Ces contes sont au nombre de dix. M. Paul Ristelhuber les a fait précéder d'une vie d'Auguste Stoeber.

ALLEMAGNE. — Le *Literaturblatt für germ. u. rom. Philologie* annonce que M. O. BREMER prépare un travail sur la langue écrite des îles d'Amrum et de Fœhr; M. E. Théodore WALTER, une *Ausführliche Geschichte des deutschen Tageliedes mit besonderer Berücksichtigung der ausserdeutschen Literaturen*; M. PASQUET, un recueil de sermons wallons du XIIIe siècle (d'après un ms. de Gand).

— M. A. de SCHLOSSBERGER a reçu du prince Jérôme-Napoléon communication d'un certain nombre de lettres du roi Frédéric de Wurtemberg à sa fille Catherine, qui lui ont permis de donner un volume de supplément à la correspondance dont nous avons précédemment rendu compte (*Briefwechsel der Kœnigin Katharine*

und des Kœnigs Jerome von Westphalen sowie des Kaisers Napoleon I mit dem Kœnig Friedrich von Württemberg, volume III. Stuttgart, Kohlhammer, 1887). Ces additions n'ajoutent rien d'essentiel à ce que nous avaient appris les deux premiers volumes. Cependant on y voit mieux encore à quel point le roi Frédéric s'était inféodé à la politique napoléonienne, dans l'intérêt d'ailleurs tout pratique de faire agrandir ses États aux dépens de ses voisins les Bavarois. D'ailleurs il se plaint constamment d'avoir été mal récompensé de sa fidélité; il n'a obtenu que 110,000 âmes au lieu de 300,000 qu'on lui avait promises. On trouve dans ces lettres de nouveaux et curieux témoignages de l'état moral des cours allemandes au commencement du siècle.

— La 5e livraison du *Dictionnaire étymologique de la langue allemande* (4e édition, à Strasbourg, chez Trübner), de M. Fr. Kluge, vient de paraître; elle va de *Küchlein* à *müssen* et comprend les pages 193-240.

RUSSIE. — M. Modestov, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, vient de faire paraître dans cette ville un volume de *Leçons sur l'Histoire de la littérature romaine* (un vol. grand in-8°). C'est l'ouvrage le plus complet qui ait été écrit en Russie sur la matière. Le même auteur vient de publier un livre sur l'*Allemagne contemporaine*; c'est un recueil d'études dont quelques-unes sont consacrées à des livres français (par ex. à celui de M. Lavisse sur l'Allemagne impériale). Nous y reviendrons.

— M. Ilovaïsky vient de réunir en un volume un choix d'articles et de variétés sous ce titre : *Opuscules, articles et lettres*. Les articles sont relatifs aux sujets les plus variés, études politiques, souvenirs de voyages, notes pédagogiques. L'un d'entre eux traite de l'enseignement de l'histoire en France dans les lycées.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 juillet 1888.

M. Deloche, au nom de la commission chargée de juger le concours ouvert pour le prix Bordin, sur *la législation des Capitulaires*, annonce que le prix n'est pas décerné. La commission accorde à l'auteur du seul mémoire déposé, s'il juge à propos de se faire connaître, une récompense de la valeur de la moitié du prix.

M. Pavet de Courteille, au nom de la commission de la fondation Benoît Garnier, propose de répartir, cette année, les intérêts de la fondation entre trois missionnaires de l'Afrique centrale, savoir : le R. P. Livinhac, vicaire apostolique du lac Nyanza; le R. P. Coulbois, provicaire apostolique de la mission du haut Congo, sur la rive ouest du Tanganika; le R. P. Hauttecœur, supérieur de la mission de l'Ounyanyembé, à Tabora. Ces missionnaires seront invités à recueillir tous les renseignements géographiques, ethnographiques et linguistiques qui peuvent intéresser la science.

L'Académie adopte ces conclusions.

M. René de la Blanchère communique une observation sur une inscription des thermes romains d'Orléansville, ainsi conçue :

SILIQVA FREQVENS FOVEAS MEA MEMBRA LAVACRO.

On s'est demandé ce que pouvait signifier dans ce vers le mot *siliqua*. On a supposé que c'était un nom propre, peut-être celui de la source qui alimentait les thermes. M. de la Blanchère fait observer qu'on trouve assez souvent dans les thermes romains d'Afrique des bassins et des baignoires dont la forme rappelle celle d'une gousse, d'un haricot : il pense que c'étaient les bassins ou les baignoires de cette forme qu'on appelait des *siliquae*.

M. Héron de Villefosse met sous les yeux de ses confrères la photographie d'une belle tête de bronze qui vient d'être découverte à Lezoux (Puy-de-Dôme), par M. le Dr Plicque. Cette tête est d'une exécution tout à fait remarquable et d'un style vraiment surprenant. Elle est barbue et surmontée de deux courtes cornes, analogues à celles d'un jeune taureau. C'est probablement l'image d'un fleuve divinisé.

M. Gaston Paris présente des observations sur deux mots d'origine germanique qui se rencontrent dans la chanson de Roland, *elme* et *osberc*.

En règle générale, dit M. Gaston Paris, les mots d'origine germanique qui commencent par une *h* et qui ont passé dans notre langue ont gardé l'*h* dans le français du Nord ou langue d'oïl et l'ont perdue dans le provençal ou langue d'oc. Ainsi les mots allemands *helm* et *halsberc* ont donné, en français normal, *heaume* et *haubert*. Comment se fait-il qu'on trouve ces mêmes mots sans *h* dans la chanson de Roland? Il faut qu'ils aient été empruntés au provençal. Or, quand le nom d'un objet fabriqué est emprunté d'une langue à une autre, c'est que le pays qui emprunte le mot emprunte aussi l'objet. Il est donc permis de croire qu'à une certaine époque les habitants du nord de la France ont fait venir leurs heaumes et leurs hauberts du midi, soit que là on les fabriquât, soit que le commerce les y amenât, d'une autre contrée.

Cette époque remonte au moins aux temps mérovingiens. En effet, dans *osberc*, de *halsberc*, *al* est devenu *au* et *au* est devenu *o*. Or, ce dernier changement n'a pu se faire qu'en français, car en provençal il n'a jamais eu lieu et en français on a des raisons de croire qu'il s'est fait vers le VIIIe siècle. Ainsi, dès le VIIIe siècle au plus tard, le provençal *ausberc* avait passé dans la langue française du Nord.

M. Moïse Schwab communique une note sur deux lexiques hébreux-romans du moyen âge.

Ces lexiques, conservés l'un à la Bibliothèque nationale à Paris, l'autre à la Bibliothèque de l'Université de Turin, contiennent des gloses françaises écrites en caractères hébreux. Ils fournissent des renseignements précieux pour l'histoire de la langue et de la prononciation française au moyen âge. Des gloses analogues, mais corrompues par les copistes et devenues méconnaissables, se trouvent dans un lexique italien de la fin du XIVe siècle, écrit en hébreu cursif par un juif de France émigré en Italie.

M. J. Halévy présente de nouvelles observations sur l'inscription de la statue du roi Micipsa, à Cherchell, qui a fait, à l'une des dernières séances, l'objet d'une communication de M. Philippe Berger.

M. Halévy propose de traduire ainsi cette inscription :

« Sanctuaire de l'Osiris vivant de vie : Micipsa, roi des Massyliens, le Glorieux, le Dominateur de nombreux pays, le Noble, le Bienveillant.

« Lui a érigé cette statue, le jour du pèlerinage, le gardien de son tombeau, Yasam, fils de Yasgugsan, fils de Bagut, fils de Masinissa, flamine (?), prophète de Karbaal. Il a aussi fait faire la réparation du temple. Kimat, fils de ...watan l'a embelli de colonnes de toutes parts; il lui a offert une libation afin qu'il ..... enfants éternellement. Il l'a aussi prié (?) de favoriser toute sa famille...

. . . .

« A fait ceci Arris, fils d'Abdar. »

Ouvrage présenté, de la part de l'imprimeur-éditeur, par M. Bergaigne : — *Recueil de textes étrangers* (spécimens de textes polyglottes, imprimés et publiés par A. Lanier).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 11 juillet 1888.

M. l'abbé Pierrot Deseilligny présente, de la part de M. l'abbé Sauvage, un dessin sur parchemin, du XVIe siècle, qui semble avoir rapport à des projets de flèche pour la cathédrale de Rouen. M. Babelon continue la lecture de son mémoire sur les monnaies d'or d'Athènes.

M. Gaidoz présente le dessin d'une (pince à chiens), objet qui servait aux sacristains du pays de Galles à saisir les chiens et à les expulser de l'église quand ils s'y conduisaient mal.

M. Courajod communique la photographie de pièces d'orfévrerie d'église conservés au musée de Copenhague et datées de 1333. C'est le plus ancien spécimen daté d'émail translucide.

M. Durrieu signale une miniature d'un manuscrit exécuté à Paris entre 1401 et 1404 : on y voit un atelier de peinture où l'artiste est occupé à polychromer une statue.

M. Blanchet communique un dessin inédit, copie d'un bas-relief de Toul, représentant le dieu au marteau. M. Vauvillé lit un mémoire sur l'oppidum gaulois de Martigny-l'Engrain (Aisne), et un autre sur le camp d'Epagny, dans le même département.

M. de Villefosse présente divers petits objets d'antiquités.

DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 6 août — 1888

Sommaire : 369. Commentaire d'Asclépius, p. p. Hayduck. — 370. Müllenhoff, Antiquités allemandes, II. — 371. Jourdain, Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen-âge. — 372. Cosneau, Le connétable de Richemont. — 373. Eug. Müntz, Les collections des Médicis au xv[e] siècle. — 374. Delaborde, Marc-Antoine Raimondi. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

369. — **Asclepii in Metaphysica Commentaria,** ed. M. Hayduck (Comment. in Aristotelem græca. Vol. VI, pars 2). Berlin, Reimer, 1888, 506 p. gr. in-8. 19 mark.

Bonitz, qui s'y connaît, écrivait il y a quarante ans que la lecture des fragments du commentaire d'Asclépius publiés par Brandis dans le 4[e] volume de l'*Aristote* de Berlin ôtait toute envie d'en lire davantage. Je ne vois, aujourd'hui que le commentaire nous est donné dans son entier, aucune raison de revenir sur ce jugement. Il paraît difficile de tirer de cette lecture d'un des plus inintelligents commentateurs d'Aristote (ce qui n'est pas peu dire) autre chose qu'un insurmontable ennui. L'Académie de Berlin s'est donné comme tâche de tout publier intégralement. C'est de l'héroïsme : était-ce bien nécessaire?

Il faut d'ailleurs rendre à M. Hayduck cette justice, qu'Asclépius ne paraît pas lui avoir pris beaucoup de son temps ni de sa peine [1]. Mais je comprends peu qu'il ait poussé cette légitime froideur jusqu'à négliger de faire le travail qui eût permis de tirer d'Asclépius l'unique profit qu'on peut attendre de lui. L'on voit à première vue que le texte qu'Asclépius avait sous les yeux, et qu'il transcrit, différait de notre Aristote; un peu d'attention montre qu'il différait sur plus d'un point important de celui d'Alexandre. Ce que Diels et Vitelli ont fait pour la physique, M. H. a omis de le faire pour la métaphysique. Je crois qu'il était possible de tirer de cette collation quelque bénéfice pour la constitution du texte, qui est encore bien loin d'être établi. Je me contente de donner en note les divergences capitales pour quelques passages du livre A [1].

1. αἰτίαν *(sic)* dès la seconde ligne de la première page est un indice fâcheux; p. 4, 6 sqq. la leçon de Brandis (que M. H. paraît éviter de citer) me semble plus satisfaisante; p. 4, 15 la virgule est mieux à sa place avant ἁρμόσαντες; p. 6, 15 il était bien permis de corriger vigoureusement ce passage inintelligible, en se servant d'Alexandre (3, 17 sqq. Bonitz) : lire peut-être τὰς μεταξὺ τῶν ἄκρων αὕτη...; etc., etc...

1. P. 18, 32. Asclépius donne, avec le ms. E d'Aristt. φιλόμυθος ὁ φιλόσοφος; Alexandre et notre A[b] ont ὁ φιλόμ. φιλόσοφός, qui est la bonne leçon. P. 20, 18 con-

Ce qui est peut-être plus misérable encore que la paraphrase qu'Asclépius nous donne de son texte, ce sont ses réponses aux critiques adressées par Aristote à Platon. Il est curieux de voir comme elles sont appréciées par un lecteur exaspéré, dans une note écrite en marge d'un manuscrit, et citée par M. Hayduck au bas de la page 408. C'est vif, mais c'est mérité.

Lucien Herr.

---

370. — **Deutsche Altertumskunde** von Karl Müllenhoff. Zweiter Band mit vier Karten von Heinrich Kiepert. Berlin, Weidmann, 1887. Gr. in-8, xvi-407 p.

Pour les études sur les origines celtiques il y a aujourd'hui deux ouvrages fondamentaux : l'un qui a paru en 1837 est celui que Zeuss a intitulé : *Die Deutschen und die Nachbarstämme;* l'autre est celui de Müllenhoff dont nous venons de donner le titre et dont le premier volume a été publié en 1870. Ces deux ouvrages, dont la grande valeur est reconnue dans le monde entier, n'ont eu en France qu'un nombre de lecteurs excessivement restreint. La plupart des notions répandues en France sur les origines celtiques sont empruntées à l' « Histoire des Gaulois », d'Amédée Thierry, livre élégant, mais superficiel et arriéré, dont les doctrines fausses, universellement admises par notre littérature, nous ridiculisent aux yeux de nos voisins depuis plus de cinquante ans.

Le second volume de M. est divisé en deux livres : les troi-

---

firme la leçon *τῶν πρὸς ῥᾳστώνην*, qui est aussi celle d'Alex., et qui est la bonne. P. 22, 1 *τάξιν*, Aristt. *κτῆσιν*. P. 22, 16, la leçon *τῶν οὐκ ἐλαχίστων*, que donnent Ascl. et trois mss. d'Aristt., mérite d'être examinée. P. 32, 1 est inintelligible; le passage est controversé. P. 37, 18 marque clairement que *ἐν ἑτέροις* (986 a 12) renvoie au Π. *οὐρανοῦ*, plutôt qu'à un traité spécial. P. 48, 15 Ascl. n'a pas compris son texte, qui diffère de celui d'Alex.; le passage est très controversé; je crois qu'il faut supprimer *καί*, et faire de *τοὺς ἀριθμούς* une apposition. P. 48, 19 *τὸ ἕν* est inadmissible; le texte doit être corrompu. P. 57, 17, ni Ascl. ni Alex. n'ont *καὶ φθορᾶς*, que donnent nos mss. P. 60, 25, *ἀλόγως* est une mauvaise variante pour notre *εὐλόγως*, qui est bon. P. 63, 3 concorde avec la leçon d'Alex. *τοῖς φαινομένοις*; mais la leçon de nos mss. est certainement meilleure (je ne sais pourquoi Christ préfère celle des commentateurs). P. 66, 19 *περὶ τὰ ἔργα* ébranle fortement la conjecture de Christ, qui se fondait sur Alex. P. 67, 4 sq. semble bien indiquer que *καὶ περίττου καὶ ἀρτίου* (990 a 9) est une glose à supprimer, comme pense Blass. P. 68, 12 paraît donner raison à la leçon courante *καὶ καιρός*; toutefois le commentaire, l. 18, indique bien qu'il y a là une erreur; peut-être faut-il lire *ἐκεῖ δέ*, comme le propose Luthe (Hermès XV, 193 sqq.). P. 69, 6 *οὕτως* est bien bizarre, et le passage reste suspect; le commentaire semble indiquer qu'Ascl. a dû lire quelque part *ὁ αἴτιος* (l. 9 et 11) et que l'élégante conjecture de Luthe n'est pas sans valeur. Même page, l. 13, peut-être Ascl. a-t-il lu dans son texte *αἰτιώτους*. P. 82, 18 confirme nettement la conjecture de Bonitz *οὐσιῶν* (990 b 34). P. 95, 23 *ἀριθμῶν*, qui n'éclaire nullement le passage. P. 110, 27. Ascl. a lu *σμα*, contrairement à ce qu'avance Christ; c'est la leçon de nos mss. d'Aristt.; Alex. a *ζα*. P. 111, 6 *τῶν ὄντων*, Aristt. *ἐξ ὧν*. P. 111, 33 confirme la conjecture de Blass (*Rh. Mus.* XXX, 493) *διὰ τὸν λόγον*; le passage très confus de notre Aristt. paraît avoir eu dans l'exemplaire d'Ascl. une forme très abrégée. P. 112, 17 confirme la leçon *τούτων* de l'un de nos meilleurs mss.

sième et quatrième de l'ouvrage. Le troisième livre a pour objet les voisins septentrionaux et orientaux des Germains c'est-à-dire le groupe lettique (prussien, lituanien et lette proprement dit), les Slaves et les Finnois. Les questions traitées dans ce livre, quoique fort intéressantes, nous touchent de moins près que celles qui font l'objet du quatrième livre intitulé : *Les Gaulois et les Germains*.

Dans ce livre, M. parle d'abord des Bastarnes. La grande question au sujet de ce peuple est de savoir s'il doit être rattaché aux Celtes ou aux Germains. Les anciens ne sont point d'accord à ce sujet. M. prétend que les Bastarnes sont Germains. Les preuves qu'il en donne ne nous paraissent pas suffisantes, et une des conséquences qu'il tire de sa thèse semble faite pour la compromettre : c'est que les Galates, qui ont assiégé Olbia au second siècle avant notre ère suivant l'inscription du *Corpus inscriptionum graecarum*, n° 2058 [1], seraient des Germains. Olbia était située à l'embouchure du Bug sur la côte septentrionale de la mer Noire [2]. Elle était par conséquent dans le voisinage des Bastarnes. Or, précisément le nom de *Carrodunum* que portait une ville bâtie non loin d'Olbia sur le Dniester [3] est gaulois. C'est de régions gauloises, c'est de la Vindélicie [4], de la Pannonie supérieure [5] et des rives du haut Oder [6] que ce nom a été porté par la conquête gauloise, probablement au troisième siècle av. J. C., dans les contrées méridionales de la Russie moderne. Le fait ethnographique dont il s'agit ici était connu d'auteurs grecs que Plutarque cite sans donner leur nom. « Il y a, » dit-il, « des gens qui prétendent que la Celtique est un pays assez étendu et assez grand pour s'étendre de la Mer extérieure (Mer du Nord, Manche, Océan) et des climats septentrionaux jusqu'aux régions orientales où se trouve le *palus Maeotis* (Mer d'Azof) et qu'ainsi la Celtique touche à la Scythie Pontique, où les Celtes et les Scythes se mêlent [7] ».

Ici donc M. ne me semble pas avoir démontré la thèse qu'il soutient. Mais voici d'autres points sur lesquels sa doctrine, quoique nouvelle, me paraît devoir être admise.

M. croit que le nom des Germains est gaulois d'origine; il n'a pas eu le premier cette manière de voir, mais, ce qui au sujet de ce mot est une nouveauté, c'est l'opinion du savant allemand sur la date où pour la première fois ce mot aurait fait son apparition à Rome avec le sens ethnographique qu'il a depuis gardé. Ce serait pendant la guerre

1. Comparez l'inscription de Létée en Macédoine publiée, en 1875, dans la *Revue archéologique*, t. XXIX, p. 6-21, avec commentaire par l'abbé Duchesne sous ce titre : « Une invasion gauloise en Macédoine. »

2. Ptolémée, livre III, c. V, § 14; édition Didot-Müller, t. I, p. 433, l. 4-5.

3. Ptolémée, livre III, c. V, § 15; éd. Didot-Müller t. I, p. 434, l. 4.

4. Ptolémée, livre II, c. XII, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 284, l. 3.

5. Ptolémée, livre II, c. XIV, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 294, l. 5.

6. Ptolémée, livre II, c. XI, § 14; éd. Didot-Müller, t. I, p. 274, l. 3.

7. Plutarque, *Marius*, c. XI, § 6.

servile de 73 à 71 av. J. C. (p. 155, 161), c'est-à-dire plusieurs années avant les premières relations des Romains avec Arioviste (61, av. J.-C.)

Un travail très curieux de M. est son étude sur les noms des rivières de l'Allemagne septentrionale (p. 207-236). Suivant lui les plus anciens noms de l'Oder, *Viadua*, de l'Elbe, **Albia* (et non *Albis*),[1] du Weser, **Visuria* (et non *Visurgis*), probablement de l'Ems, *Amisia*, sont germaniques, et la partie inférieure de leur bassin a été occupée par les Germains dès l'époque la plus ancienne à laquelle on puisse remonter, tandis que le nom de la Vistule serait slave ou lituanien, celui du Rhin gaulois[2]. La plupart des affluents de droite du Rhin porteraient des noms gaulois, et on pourrait déterminer les limites septentrionale et orientale du domaine celtique dans l'Allemagne du Nord en relevant sur la carte les noms composés de rivières dont le second terme est *apa* en vieux bas allemand, *affa* en vieux haut allemand. Ce terme serait d'origine celtique, aurait été en Gaulois **aba*, et aurait signifié « rivière » en cette langue[3]. On trouve un grand nombre de noms de cours d'eau dont le second terme est *apa* ou *affa*, non seulement dans le bassin du Rhin, mais dans celui du Weser. L'exemple le plus éloigné au nord-est nous est donné par la Wörpe, au XIIIe siècle *Werepe*, nom dont la forme germanique la plus ancienne serait probablement **Wērapa;* cette rivière coule au Nord-Est de Brême. A l'époque où les Gaulois dominaient dans le bassin du Weser jusqu'au Nord-Est de Brême, et où ils possédaient d'une part la Bohême, c'est-à-dire le haut Elbe, d'autre part le haut Oder jusqu'aux environs de Breslau[4], la Germanie était un fort petit pays. Pour la clarté de l'exposition, il est regrettable que M. Kiepert, qui a joint quatre cartes à l'ouvrage de M., n'en ait point fait pour la période reculée, où les Gaulois avaient, dans le pays qui fut plus tard la Germanie, la grande puissance attestée par les noms de rivières en *apa* qu'a relevés M. et par les noms celtiques de villes qu'a recueillis Ptolémée. Sa première carte se rapporte à la période où les Germains conquérants avaient déjà enlevé aux Gaulois toutes leurs possessions dans le bassin du Weser et une partie du bassin du Rhin.

---

1. Elbe, nom propre, est identique au vieux scandinave *elfa* « cours d'eau », en suédois *elf*. Grimm, *Grammatik*, t. III, p. 384-385.

2. Les Gaulois ont porté le nom de *Rhenus* en Italie, près de Bologne. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. III, p. 508.

3. L'irlandais a : 1° un thème *abu-* « fleuve ou rivière », au nominatif singulier *aub* (Livre de Leinster, p. 13, col. 2, l. 7), au génitif *aba* (Lebor na h-Uidre, p. 16, col. 2, l. 39) ou *abae* (Adamnan, *Vie de saint Colomba*, publiée par Reeves, p. 60, l. 4); — 2° un thème *abanna-*, sur lequel on peut voir l'index placé par M. Whitley Stokes à la suite de son édition du *Felire Oenguso*. Les Bretons possédaient un thème *abo-* que l'on reconnaît chez Ptolémée Ἄβου ποταμοῦ ἐκβολαί (l. II, c. 3, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 90, l. 5). Le *b* de ces mots tient lieu d'un *bh* primitif comme le prouve la comparaison par exemple avec le grec ἀφρός.

4. Λουγίδουνον qui paraît être aujourd'hui Liegnitz, (Ptolémée, livre II, c. II, § 14; éd. Didot-Müller, p. 270, l. 7) semble porter un nom celtique. On peut faire la même observation sur Καρρόδουνον aujourd'hui Krappitz (Ptolémée, *ibid.* p. 274, l. 3).

Si l'on croit Müllenhoff, les premières conquêtes des Germains sur les Gaulois auraient été contemporaines de l'invasion celtique en Italie, au commencement du IVe siècle : elles seraient la cause de cette invasion. Ce seraient des Gaulois fugitifs, des Gaulois vaincus et expulsés par les Germains qui auraient traversé en vainqueurs toute l'Italie du Nord et du centre et qui seraient entrés triomphants dans Rome, l'an 390 avant J.-C. Cette doctrine ne sera peut-être pas universellement admise. Il n'y a aucune raison pour rejeter la tradition gauloise qui associe la conquête de l'Italie du Nord au nom d'un grand roi, *Ambigatos*, et qui fait de cet agrandissement du territoire celtique au sud un événement contemporain de son agrandissement à l'est par la conquête de la Bohême, attribuant l'honneur du premier à *Bellovesos*, le second à *Sigovesos*, tous deux neveux d'*Ambigatos* et envoyés par lui. La première fois que nous trouvons une preuve de l'affaiblissement et de la dislocation de l'empire d'*Ambigatos*, c'est un peu plus d'un siècle après la prise de Rome, quand en 283 le petit peuple qui devait plus tard fonder l'empire romain conquit sur les Gaulois le territoire des Sénons vaincus [1].

Suivant M., le point de départ des deux expéditions de *Sigovesos* et de *Belovesos* aurait été vers le milieu du cours du Rhin, c'est-à-dire approximativement dans les environs de Mayence. Peut-être pourrait-on plutôt croire que le centre de gravité de l'empire celtique aurait été sur les bords du haut Danube, c'est-à-dire dans la Vindélicie des Romains et dans la portion de la Germanie méridionale qui appartient au bassin du Danube, mais le bassin du Main [2] qui est une subdivision de celui du Rhin, touche celui du haut Danube, en sorte que la thèse de M. et celle-ci se fondent facilement en une seule.

L'administration romaine ne pouvait régulièrement exister sans des circonscriptions géographiques nettement déterminées. De là, à partir de César, une Gaule administrative qui ne tient aucun compte ni de l'ethnographie, ni des faits politiques antérieurs à la conquête romaine. Elle est une conception du génie romain. Fondée sur des phénomènes qui appartiennent à la géographie physique, elle a été probablement figurée sur les cartes dès les premiers temps de la domination romaine ; elle a trompé tout le monde sur la véritable origine de la race celtique et sur le point de départ comme sur la date de ses diverses conquêtes. L'élément celtique dans la Gaule administrative aux temps qui ont immédiatement suivi la conquête romaine, était plus aristocratique que nombreux et semble y avoir laissé moins de traces épigraphiques que dans la vallée du haut Danube : c'est dans cette vallée, et peut-être aussi dans le bassin du Main qu'était le vrai centre de gravité de la Gaule.

1. Polybe, livre II, c. 19; 2e éd. Didot, t. I, p. 81-82. Florus, I, 8.

2. Dans le bassin du Main se trouve une rivière qui a un nom celtique, Tauber-Dubra. On peut en rapprocher les noms de rivière ou *apa, affa : Olaffa* aujourd'hui Ulf (p. 231), Aschaff (p. 235).

L'expédition des Gaulois en Grèce et de là en Asie-Mineure, au IIIe siècle avant Jésus-Christ, est contemporaine de la conquête du territoire des Sénons par les Romains. Ici il n'y a aucune raison pour refuser d'accepter la doctrine de M.; il faut admettre avec lui que cette expédition désordonnée est une conséquence des conquêtes germaniques dans la partie septentrionale du territoire gaulois au nord du Danube. L'établissement des *Volcae* sur les bords de la Méditerranée, celui des Helvètes et des Allobroges dans le bassin du haut Rhône, la conquête de Théliné, ville grecque, par les Gaulois qui changent son nom grec en celui d'*Arelate,* Arles, sont autant de conséquences du progrès des Germains au IIIe siècle avant notre ère. A la fin du siècle suivant, l'expédition des Cimbres et des Teutons est comme un coup de foudre inattendu qui révèle la puissance germanique au monde romain surpris. « Telle la guerre des géants apparaît au début de la mythologie grec« que, telle est, dit Müllenhoff, la guerre des Cimbres au commence« ment de notre histoire. Elle est le commencement de notre lutte avec « la Gaule et avec Rome. Depuis, cette lutte s'est continuée sans inter« ruption ; et sa durée, depuis la première rencontre des Cimbres avec « une armée romaine dans les Alpes Juliennes et Noriques l'an 113 avant Jésus-Christ, aura bientôt atteint vingt siècles (1887) ». (p. 112)[1].

Il nous est impossible de laisser passer cette phrase sans protester. L'invasion germanique, dont la guerre des Cimbres est un début avorté, et qui réussit au ve siècle de notre ère, n'a aucun rapport avec les luttes déplorables qui ont été l'inévitable résultat du bizarre partage de l'empire carlovingien en 843. Rien ne prouve qu'il y ait plus de sang gaulois aujourd'hui à l'Ouest du Rhin qu'à l'Est de ce fleuve. On ne parle pas plus gaulois à gauche du Rhin qu'à droite. Ce qui fait les peuples, c'est l'éducation. Or, en France comme en Allemagne, l'éducation est chrétienne, grecque et romaine : toute trace des enseignements gaulois et germaniques a depuis longtemps disparu : les guerres entre Français Allemands n'ont d'autre cause qu'une rivalité moderne et dont les prétendues causes ethnographiques sont purement apparentes.

Avant de terminer, nous signalerons le remarquable travail de Müllenhoff sur Posidonius et sur les traces de cet auteur chez Diodore, chez Strabon et même chez César. On ne peut trop féliciter M. Max Rödiger du zèle pieux avec lequel il a mis à la disposition des érudits les savantes recherches du maître que la mort nous a enlevé.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

1. Cette date de 1887 est une addition de M. Rœdiger au texte de Müllenhoff mort en 1884.

371. — **Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen âge**, par Charles Jourdain, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (publication posthume). Paris, Firmin-Didot, 1888, in-8, 639 pages.

Ce volume se compose de vingt-deux notices se rapportant aux sujets les plus divers de l'histoire du moyen-âge. La plupart de ces études ont paru, du vivant de l'auteur, dans divers recueils scientifiques et littéraires, en particulier dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles lettres [1]. Le ton en est grave et mesuré, l'allure discrète, le style sobre et sans éclat. La recherche est consciencieuse mais parfois aussi peu profonde, l'information n'est pas toujours suffisante. Beaucoup de renseignements sont arriérés, et certaines de ces études, bien que remaniées par l'auteur sur la fin de sa vie, ne sont plus aujourd'hui au courant de la science. C'est là, pour le dire en passant, le principal inconvénient de ces mélanges posthumes actuellement très en faveur, qui contiennent souvent des travaux rédigés à des époques fort différentes et qui, présentant comme nouveaux des résultats dépassés depuis longtemps, risquent de compromettre la réputation de l'auteur au lieu de la servir.

Les deux premières notices traitent de l'origine des traditions sur le christianisme de Boèce et des commentaires inédits de Guillaume de Conches et de Nicolas de Triveth sur la *Consolation de la philosophie*. Elles figurent parmi les plus solides et les plus intéressantes du volume. L'auteur (page 7) ignore qu'un fragment donné comme étant de Cassiodore contemporain de Boèce, publié en 1877 par Usener, attribue à l'auteur de la *Consolation* les écrits chrétiens que M. J. prétend n'avoir pu être écrits par Boèce. L'authenticité du fragment en question n'a pas été, il est vrai, complètement établie, mais le problème tranché par M. J. n'en reste pas moins douteux. La thèse 1re exposée à la page 24 se présente par là même comme très discutable [2].

Le troisième mémoire a trait à la philosophie des Arabes et des Juifs. C'est un résumé des travaux spéciaux, notamment de ceux de Munk sur la matière, plutôt qu'une œuvre originale. Il est certain que l'opinion de M. J. touchant cette philosophie qu'il apprécie dans cette étude avec quelque sympathie, a dû varier d'une manière notable, puisqu'il parle ailleurs (page 603) de la *mauvaise philosophie* dont les ouvrages d'Averroës sont remplis.

Il est à regretter que, dans la notice sur les sources philosophiques des hérésies d'Amaury de Chartres et de David de Dinan, l'auteur n'ait pas rapproché les opinions d'Amaury du mouvement joachimite [3]. Évi-

1. Il est fâcheux que les éditeurs n'aient pas jugé à propos d'indiquer pour chacune de ces notices la date de la première publication et le titre du recueil où elle a primitivement paru. Cela était indispensable. Au lieu du titre courant qui se répète, identique durant 640 pages, on aurait préféré également trouver le titre des différentes notices. Les recherches n'en eûssent été que plus faciles.

2. Page 26. Proclus est mort en 485 et non en 480.

3. V. à ce sujet Meyenberg, *De pseudo evangelio ætermo* § 2 et § 3.

demment, les deux doctrines ne doivent pas être confondues. On ne saurait dire si les disciples d'Amaury, brûlés en 1210, ont connu les doctrines de Joachim, mais, en tout cas, l'apparition presque simultanée d'idées analogues dans des milieux tout-à-fait différents est un fait qui mérite d'être remarqué [1].

Le mémoire sur quelque points obscurs de la vie de Roger Bacon, écrit sans prétention, renferme d'ingénieuses recherches qui fournirent, au moment où elle parurent, certaines données nouvelles sur la vie du célèbre philosophe. Depuis, plusieurs dates ont pu être fixées avec plus de certitude [3]. Il nous faut passer rapidement sur les études relatives à Robert Grosse-Tête et à Gilles de Rome qui donnent d'importants renseignements sur la question capitale dans l'histoire du moyen âge, des rapports du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Page 178 et suiv., il a été établi depuis par Riezler que le traité *de Utraque potestate* ou, comme on l'appelle, la *Quæstio in utramque partem* fut traduite par Raoul de Presles, sur l'ordre de Charles V, et que Raoul lui-même en est peut-être l'auteur (fait contesté par Scheffer-Boichorst). De toutes manières d'ailleurs, la conjecture de M. J. est exacte, Gilles de Rome n'y fut pour rien.

Les huit mémoires qui suivent ont trait à l'histoire de l'enseignement au moyen âge ou plus spécialement à l'histoire de l'Université de Paris que M. J. connaissait mieux que personne. L'auteur montre que l'étude de l'hébreu ne fut pas tout-à-fait négligée au xv^e^ siècle, mais il est bien évident par les preuves mêmes qu'il apporte que la situation des maîtres chargés de l'enseigner était des plus précaires. La division donnée page 262, des étudiants de Paris au xvi^e^ siècle n'est pas entièrement exacte [2]. La notice sur le collège du cardinal Lemoine est un des morceaux les plus complets et, si l'on peut dire, définitifs du volume, bien qu'en somme l'histoire de cet établissement n'ait qu'une importance secondaire, nullement comparable à celle de certaines institutions analogues, Sainte-Barbe et le collège de Navarre, par exemple. Malgré les nombreux textes groupés dans le mémoire sur l'éducation des femmes,

---

1. Page 117. Il n'est pas aussi évident que l'affirme l'auteur que les *tomi* dont parle David de Dinan soient des ouvrages de Scot Erigène. On a pu soutenir avec quelque vraisemblance qu'il s'agissait de commentaires arabes d'Aristote.— Page 121 et suiv. Il est assez probable, ainsi que l'a établi M. Hauréau, que le traité d'Alexandre dont parle Albert le Grand est simplement le *de Unitate et uno* publié sous le nom de Boèce et que la plupart des mss. attribuent à Alexandre.— Page 127. On admet aujourd'hui assez généralement que David de Dinan dût connaître le *Fons vitæ* d'Ibn Gébirol.

2. L'auteur les présente comme partagés en deux classes : les *pensionnaires* ou *cameristes* et les *martinets* ou *galoches*. Il est nécessaire de distinguer. Les étudiants pensionnaires se subdivisaient en *boursiers*, *convicteurs* ou *portionistes* et *cameristes*. Ces derniers vivaient en chambre, sous la direction d'un pédagogue particulier. Pour ce qui concerne les externes, les *martinets* doivent être distingués des *galoches*.

3. Page 141. C'est plutôt 1257 que 1256. Page 145, il quitta Paris avant 1268.

l'auteur est amené à reconnaître « que de Charlemagne à Louis XI cette éducation laissa beaucoup à désirer ». Tout au plus peut-il conclure en disant « qu'elle ne fut pas aussi nulle qu'on le croit généralement ». C'est là une réserve que les panégyristes de l'instruction publique au moyen âge devraient plus souvent imiter.

L'étude sur la royauté française et le droit populaire d'après les écrivains du moyen âge, manque de conclusions fermes. On y voudrait une appréciation plus personnelle. C'est plutôt une énumération de textes qu'une critique raisonnée des doctrines. En empruntant ses témoignages à une catégorie de sources provenant toutes du même milieu, l'auteur risquait de n'exposer qu'un des côtés de la question. Il était à propos de l'élargir, en tenant un compte plus grand des autres documents et aussi des faits historiques. Les excès momentanés de la démocratie ne suffisent pas à légitimer les réactions. Dans toutes ces considérations, le sentiment du peuple à l'égard de la royauté tient une place bien secondaire. Il eût été intéressant de le définir, en l'opposant aux conceptions théoriques, souvent étroites, des légistes et des philosophes.

L'étude sur Jordano Bruno forme la XXII^e et dernière étude. C'est assurément l'un des morceaux les plus contestables du livre. Si les éditeurs l'avaient laissé dans la *Revue nouvelle* où il parut en 1846, personne n'eût songé à le regretter. L'auteur débute par quelques considérations qui, interprétées littéralement, seraient la négation de toute philosophie (p. 619 et 620)[1]. Plus loin (pages 621 et 623), les jugements émis sur le compte de la Réforme sont à l'avenant. L'auteur rappelle avec une évidente satisfaction le supplice de Servet et conclut de sa fin lamentable que « la métropole du calvinisme ne le cédait pas en intolérance à l'Inquisition[2] ». Il y aurait à résoudre, à ce sujet, une question de statistique que M. J. a eu le tort de négliger. Nous ne parlons point des différentes appréciations émises sur le novateur, objet de l'article. La seule influence que l'auteur reconnaisse au philosophe de Nola « est purement négative » (page 638). L'ardente foi

---

1. « Sous la discipline sévère de la foi..... l'esprit le plus rebelle, s'il avance peu, ne s'égare pas » (p. 619). Le croirait-on ? « Le véritable écueil pour les philosophes, c'est cette liberté séduisante et mensongère, mélange d'esclavage et d'anarchie, qui est propre aux âges où se prépare et s'annonce, mais où ne se consomme pas l'émancipation définitive des intelligences » (p. 620). « Bruno est le type achevé de ces martyrs de l'indépendance philosophique qui sont morts *victimes de leurs erreurs* et des passions humaines exaltées par le désordre des temps ». Cette inflexibilité dogmatique, ce respect rigoureux de la doctrine qui éclatent à chaque ligne, amènent l'auteur à des affirmations contradictoires du genre de celle-ci (p. 620) : « Cependant rien n'était changé dans la constitution de la société chrétienne, sinon que les fondements se trouvaient ébranlés, que l'ordre avait fait place à l'anarchie, la paix à l'agitation, que les esprits ne savaient où se prendre, et que le pouvoir irrité de ses pertes venait de passer de l'indulgence à la plus extrême rigueur ». Tout cela n'est guère logique.

2. Il avait cependant dit, à la page 621, en parlant de cette même inquisition : « En moins d'un siècle, de 1560 à 1600, que d'accusés, que de victimes ! »

religieuse de l'auteur, sentiment fort respectable assurément, l'amène quelquefois à faire preuve de partialité [1].

En résumé, si l'on ne peut qu'approuver la réédition récemment donnée de l'*Histoire de l'Université de Paris au* XVII[e] *et au* XVIII[e] *siècle*, fruit d'immenses recherches, on ne saurait à aucun point de vue porter le même jugement sur la publication que nous venons d'analyser. Le renom très légitime qui s'attache au grand travail de M. Jourdain, n'eût assurément rien perdu à ce que ces divers mémoires fussent restés dispersés dans les recueils où ils parurent primitivement.

A. LEFRANC.

---

372. — **Le Connétable de Richemont.** Arthur de Bretagne, 1393-1458, par E. COSNEAU, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri IV, docteur ès-lettres. Paris, Hachette, 1886, in-8, XV et 712 p.

Ce livre est un résumé consciencieux mais assez terne de ce que les sources imprimées nous apprennent sur Arthur de Bretagne. L'auteur a dépouillé avec soin les chroniques, les collections de pièces, les travaux de seconde main. Les indications qu'il a recueillies, il les présente dans l'ordre chronologique. Seuls quelques sujets plus spéciaux, les réformes militaires, certains épisodes de l'histoire de Bretagne, sont traités dans des chapitres à part.

Si M. Cosneau a puisé dans les imprimés les éléments principaux de son livre, il n'a pas négligé les sources inédites. Il a exploré nombre de manuscrits et cite à chaque page les fonds de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales, d'autres dépôts encore; il les cite même un peu trop. Les notes et les références vraiment intéressantes sont noyées dans un appareil d'érudition qui eût pu facilement être réduit de moitié. Cette intempérance de renvois est la suite d'un entraînement auquel il n'est que trop facile de céder, quand on est plein de son sujet. Elle est inutile, gênante même, mais elle ne serait véritablement blâmable que si elle avait pour but — qu'on me passe l'expression — de jeter de la poudre aux yeux du lecteur candide. On ne saurait soupçonner M. C. d'un aussi noir dessein :

« L'auteur, dit-il en effet dans sa préface (p. VIII), n'a pas la satisfaction d'avoir trouvé tous les renseignements dont il avait besoin, ni la prétention d'avoir dit le dernier mot sur un sujet aussi important. Il s'estimera heureux si, par ses efforts, il a fourni un utile contingent à l'histoire d'un prince trop peu connu et d'un règne qu'on ne pourra jamais trop connaître. »

Ce programme modeste, M. C. l'a assez bien rempli. Il y aurait

---

1. P. 627, l'auteur cherche à déterminer les motifs du voyage de Bruno en Angleterre, qui n'a pu être inspiré que par « la curiosité, l'amour du bruit, le désir de paraître » et ainsi pour tout le reste, la même méthode de raisonnement. — P. 622, Bruno est né en 1548. — P. 636, il fut arrêté le 23 mai, et non en septembre, livré par un dénonciateur du nom de Mocenigo.

mauvaise grâce à reprocher à un écrivain de n'avoir pas fait plus qu'il n'a voulu faire. On ne saurait pourtant s'empêcher de regretter que M. C. n'ait pas cherché, au prix de quelques efforts, à rendre son œuvre meilleure. Il ne fallait pour cela qu'un peu plus de vie et de couleur dans le récit, de critique dans le choix et l'interprétation des faits.

La base fondamentale d'une étude sur Arthur de Richemont est nécessairement un examen approfondi et sévère de la chronique de Guillaume Gruel [1]. Si M. C. avait apporté à ce travail préliminaire toute l'attention qu'il méritait, il se serait tenu en garde plus encore qu'il ne l'a fait, contre la partialité évidente du chroniqueur. Gruel était Breton, il était attaché au service du connétable. On admettra volontiers avec M. C. qu'il fut sincère dans ses appréciations, mais n'est-il pas naturel qu'aveuglé sur les défauts de ses compatriotes et de son maître, il ait — peut-être même à son insu — exagéré leurs mérites et dissimulé leurs torts ?

Plus d'un détail rapporté par les documents contemporains et par Gruel lui-même nous porte à modérer un peu notre admiration pour les talents militaires et diplomatiques de Richemont. Pour n'en citer qu'un exemple, « l'idée malheureuse » d'imposer à Charles VII pour remplacer le Camus de Beaulieu, son favori assassiné, un homme tel que Georges de la Trémoille, dénote-t-elle un sens politique bien délié ?

Les grandes réformes militaires soulèvent aussi des difficultés au point de vue spécial qui nous occupe. « Il y aurait injustice à dire que Richemont fut le seul auteur de toutes ces réformes, mais on a le droit d'affirmer qu'il y eut la plus large part » (p. 375). Cette affirmation demanderait à être prouvée. Il est fâcheux que sur ce point comme sur d'autres, M. C n'ait pas pris plus de peine pour faire passer sa propre conviction dans l'esprit du lecteur. Disserter est ennuyeux, mais parfois nécessaire. D'ailleurs, quoi de plus facile que de rejeter dans les notes ou en appendice les preuves dont on ne veut pas encombrer le récit ? Mais l'auteur avait peut-être, après tout, pour se montrer aussi sobre d'excellentes raisons qu'il a jugé inutile d'indiquer.

Peu de temps après l'apparition du livre de M. C., M. Achille Le Vavasseur publiait dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* [2] une étude minutieuse sur la *Valeur historique de la chronique d'Arthur de Richemont par Guillaume Gruel*. Après avoir soumis à une critique rigoureuse toutes les assertions du chroniqueur, M. Le Vavasseur résume en ces termes l'opinion qu'il s'est faite au cours de ce travail.

« Richemont rendit certainement à la France d'éminents services, mais il lui arriva aussi de compromettre la cause royale par ses violences, son incapacité militaire et diplomatique et, ce qui est plus grave,

1. Histoire d'Arthur III duc de Bretagne, comte de Richemont par Guillaume Gruel (collections Michaud et Poujoulat, Petitot etc.).

2. Vol. XLVII, p. 525 et XLVIII, p. 248.

par ses variations politiques. Il fut dominé par une ambition qui ne reculait devant aucun moyen pour arriver à son but. Les circonstances bien plus que son mérite personnel, le firent connétable de France [1]. »

Ce jugement est sévère, peut-être même un peu trop. Il n'en résume pas moins fort exactement l'impression que laissent l'examen des faits et la lecture même du livre de M. C. dont les conclusions sont pourtant bien différentes.

Somme toute, plus d'une ligne de cette grande figure de Richemont demeure encore indécise. On a vu d'ailleurs que M. Cosneau ne prétend pas avoir tracé un portrait définitif. Mais en dépit des critiques qui viennent de lui être adressées, son volume reste le travail le plus étendu et le plus complet qui existe sur Arthur de Bretagne. Les matières y sont judicieusement ordonnées et l'auteur a été assez heureux pour préciser à l'aide de documents nouveaux quelques points de la vie de son héros. Il est juste de ne pas l'oublier.

Le volume se termine par des pièces justificatives nombreuses et intéressantes, des tableaux généalogiques commodes et un bon index [1].

Jean KAULEK.

---

373. — **Les Collections des Médicis au XV^e siècle,** le Musée, la Bibliothèque, le Mobilier, par Eugène MÜNTZ. Paris, librairie de l'art, 1888, in-4 de 112 p. Prix : 10 fr.

374. — **Marc-Antoine Raimondi,** étude historique et critique, suivie d'un catalogue raisonné de l'œuvre du maître, par le vicomte Henri DELABORDE. Paris, librairie de l'art, 1888, in-4 de 319 p. Prix : 40 fr.

Deux volumes viennent d'enrichir la *Bibliothèque internationale de l'art*. Le premier est dû au directeur de cette importante collection, M. Eug. Müntz. Il est exclusivement documentaire, mais l'intérêt des textes qu'il apporte, en justifie la publication sous forme d'ouvrage isolé. Ce sont les inventaires des collections d'art les plus célèbres du XV^e siècle, celles de Cosme de Médicis, de son fils Pierre et de son petit-fils Laurent le Magnifique. Suivant l'usage de M. M., de nombreux témoignages inédits ou peu connus sont mis en lumière autour des inventaires. Un index très complet permet de se retrouver facilement dans le recueil. Pour l'histoire de la « librairie » de Pierre de Médicis on aura peu de choses nouvelles à recueillir, l'inventaire de 1464, ici donné, n'étant pas sensiblement différent de celui de 1456 publié par M. Enea Piccolomini ; mais les érudits qui s'intéressent aux humanistes seront heureux de trouver réunis les textes relatifs aux collections de

1. Bibl. de l'Ecole des Chartes, vol. XLVIII, p. 277.

2. Dans cet index, M. Cosneau a eu l'idée singulière de ranger les dauphins et les rois, même les rois d'Angleterre, sous la rubrique *France*. Les avantages de ce système ne sont pas bien clairs ; il n'aurait du moins aucun inconvénient si aux mots *Charles*, *Louis*, *Henri*, des articles de renvoi avertissaient le lecteur de cette disposition imprévue.

Niccolò Niccoli et de Poggio [1]. Pour ceux qui font l'histoire des objets d'art, cette publication est d'un intérêt inappréciable : les conservateurs de galeries publiques, les propriétaires de collections privées vont pouvoir identifier de nombreuses pièces, dont la provenance est ignorée et qui prendront une valeur plus grande, quand on les aura retrouvées sur un des inventaires des Médicis. Les curieux du mobilier et du costume consulteront aussi ce volume avec avantage. Il a sa place marquée dans les bibliothèques où figurent déjà *Les précurseurs de la Renaissance*, du même auteur.

C'est encore en Italie, mais au xvi[e] siècle, que nous conduit M. H. Delaborde, avec son volume sur *Marc-Antoine Raimondi*. Ce travail se rattache, comme celui de M. M., à un précédent volume de la même collection : M. D. prend le sujet au point où il l'avait laissé dans *La gravure en Italie avant Marc-Antoine*, et après avoir exposé les origines de l'art dont il s'est fait l'historien, il s'arrête à loisir sur la période la plus glorieuse de son développement en Italie. Il consacre tout un livre à l'artiste qui en est la brillante personnification. Le rôle et l'œuvre de l'éminent graveur, qui fut l'élève et l'interprète de Raphaël, sont assez connus dans l'ensemble pour qu'on n'ait pas à les rappeler ici. Mais le biographe de Marc-Antoine a apporté des renseignements nouveaux, et une mise en-œuvre toute personnelle des faits déjà acquis [2]. La notice est terminée par des aperçus généraux sur le talent et les procédés du maître. Vient ensuite le catalogue raisonné de son œuvre, qui occupe les deux tiers du volume, et rendra de grands services aux travailleurs. Quoiqu'il présente moins de numéros que celui de Bartsch, il l'annule cependant, en tant que catalogue. L'auteur écarte les attributions fausses ou les parties étrangères au sujet ; il ajoute au contraire l'indication et la description complète des pièces qui n'ont pas été connues de Bartsch ; pour celles qui figurent à la fois dans les deux catalogues, il se contente d'une description sommaire et renvoie le lecteur au travail de son prédécesseur [3]. Tout ici est précis et consciencieux. Il est superflu de louer la compétence et l'excellente information du secrétaire perpétuel de notre Académie des Beaux-Arts. L'illustration, toute de fac-similés et qui porte sur 63 pièces, est digne du texte.

P. N.

---

1. P. 94, est publiée une lettre curieuse d'un certain Cantalycius, écrite de San Gimignano, en 1475, à Laurent de Médicis, et accompagnant l'envoi des *Priapea* mis sous le nom de Virgile.

2. M. D. propose et appuie fortement la date de 1480 pour la naissance de Marc-Antoine.

3. A propos de la célèbre gravure de la *Peste de Phrygie*, reproduite en fac-similé p. 215 et étudiée p. 216, peut-être aurait-il été utile de renvoyer à un article sur *Raphaël et le Virgile du Vatican* paru dans le *Courrier de l'art* (mars 1887).

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Barbier de Meynard poursuit activement la publication de son *Supplément aux Dictionnaires Turcs* dans la collection de l'École des langues orientales. Il fait paraître aujourd'hui, chez E. Leroux, le 7e et avant-dernier fascicule presque entièrement consacré à la lettre *qaf*, une des lettres les plus riches du vocabulaire des langues tartares A la suite du dictionnaire proprement dit qui sera certainement achevé avant un an, M. Barbier de Meynard se propose de donner un *Dictionnaire géographique de la Turquie d'Europe et d'Asie*, pour lequel il a réuni de nombreux matériaux entièrement inédits, et il espère couronner sa longue et méritoire entreprise par une *Étude historique sur la langue et la littérature des Ottomans*. Puisse-t-il achever prochainement de si nombreux et importants travaux, qui lui vaudront la plus vive reconnaissance de tous les amis des langues et littératures orientales !

ALLEMAGNE. — Paraîtront prochainement à la librairie Teubner, de Leipzig : *Die griechische Bedeutungslehre, eine Aufgabe der klassischen Philologie*, par M. Max Hecht ; — *Neue Beitræge zur Verwaltungsgeschichte des rœmischen Kaiserreichs*, I. *Die Legaten in den rœmischen Provinzen von Augustus bis auf Diocletian*, par M. W. Liebenam ; — *Nemesii Emeseni* περὶ φύσεως ἀνθρώπου, p. p. C. Im. Burkhard ; — *Sexti Amarcii Galli Piosistrati sermonum libri quattuor* e cod. Dresd. A. 167 a p. p. M. Manitius ; — *Apollonii Pergaei conicorum quae graece extant cum Eutocii commentariis* p. p. J. L. Heiberg.

— M. Max Rœdiger dirige une nouvelle collection qui paraît à la librairie Weidmann, de Berlin, sous le titre : *Schriften zur germanischen Philologie*. Le 1er fascicule de la collection vient d'être publié : *Karolingische Dichtungen*, (Aedelwulf, Alchuine, Angilbert, Rhythmen), *untersucht*, par L. Traube (in-8o, 162 p. 5 mark), Trois autres fascicules sont annoncés : *Der Satzbau des althochdeutschen Isidor im Verhæltnis zur lateinischen Vorlage*, par Max Rannow ; *Verbum und Nomen in Notkers Psalmen*, par J. Kelle ; *Servatius, eine ober-deutsche Legende des XII Jahrhunderts*, par O. Griefeld.

— M. O. Behaghel quitte Bâle pour Giessen, et M. W. Braune, Giessen pour Heidelberg ; M. R. Kœgel a été nommé professeur extraordinaire à Leipzig ; MM. Siebs et Golther se sont « habilités », l'un à Breslau, l'autre à Munich pour la philologie germanique.

GRÈCE. — Mgr Dorothée Scholarios, ancien métropolitain de Larisse, vient de mourir. Né à Védista de Calambaca en 1812, il avait fait ses études à l'université d'Athènes et avait, durant de longues années, professé en Crète et ailleurs. En 1852, il fut créé métropolitain de Sozopolis et transféré, en 1860, au siège de Démétriade. En 1874, étant alors membre du S. Synode, il fut promu à l'archevêché de Larisse ; mais il ne prit pas possession de son diocèse. L'année suivante, il se rendit en Grèce et se fixa à Athènes. Il y vécut, depuis cette époque, honoré de tous, et considéré, à juste titre, comme un des prélats les plus distingués de l'Église orientale. Il avait fondé différents établissements de bienfaisance ; il subvenait à l'entretien de deux écoles importantes : l'une à Sozopolis, l'autre à Triccala (cette dernière porte son nom). Très laborieux, il étudiait de préférence les Pères de l'Église. Le monde savant lui doit une Κλεὶς τῆς Πατρολογίας, et le premier volume du Ταμεῖον τῆς Πατρολογίας comprenant les trois premières lettres de l'alphabet grec. On a fait à Mgr Scholarios de magnifiques funérailles.

ITALIE. — Le neuvième fascicule du *Dizionario epigrafico* de M. de Ruggiero vient de paraître. Il va du mot *Aedilis* au mot *Aegyptus*. Nous nous réservons de revenir postérieurement sur cette importante publication.

— Dans sa brochure *La vera autrice dei « Rifiuti di Pindro », nota illustrativa ad un passo del Quadrio* (Florence, 1888, 12 p. extr. de la *Rassegna Nazionale)*, M. G. Martucci, étudie Aurelia Fedeli (= Brigida Bianchi), actrice de la comédie italienne, auteur d'un recueil de poésies dédiées à Louis XIV et imprimées à Paris en 1666.

— Nous avons reçu la 3e livraison du *Dictionnaire international des écrivains du jour*, que M. A. de Gubernatis publie à Florence chez Louis Niccolai. On sait que l'ouvrage complet comprendra douze livraisons (prix de chaque livraison séparée : 5 fr.; prix de l'abonnement anticipé : 20 fr.; prix du *Dictionnaire* achevé : 25 fr.). La troisième livraison commence à Aloïs *Becker* et finit à Romuald *Bobba* (p. 225-336). Les notices qu'elle renferme nous ont paru exactes et complètes : quelques remarques en passant : lire, au lieu de « Behaguel », *Behaghel*, et au lieu de « Valdecke », *Veldeke* (p. 231); se garder de dire que Mme de Blocqueville a élevé au maréchal Davout « un véritable monument » (p. 331) et de nommer M. Georges Berry un « éminent écrivain et homme politique »; ajouter à la notice sur M. Beljame qu'il enseignait à la Faculté des Lettres de Paris bien avant 1887.

— Vient de paraître chez l'éditeur Sansoni, à Florence, le 6e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées pour la première fois par M. Alissandro Gherardi. Ce fascicule va de la p. 201 à la p. 240, et du 5 avril au 8 juin 1285. C'est par erreur que nous avons attribué à l'éditeur le dessein primitif de publier un fascicule par mois. Le prospectus, que nous n'avions pas sous les yeux, annonce que cette publication a toujours dû avoir lieu tous les deux mois. Il est vrai qu'une fois on a mis entre deux fascicules trois mois d'intervalle, mais c'est par suite de circonstances qui ne se renouvelleront pas. Nous avions exprimé le regret que la clef des abréviations ne fût pas donnée. M. Gherardi veut bien nous faire remarquer que cette clef se trouve au verso de la couverture en forme de gaîne. Cela est vrai. L'idée ne nous était pas venue qu'il fallût déchirer la gaîne ; la conserver intacte étant le meilleur moyen de ne pas perdre les feuilles dont se compose chaque fascicule. Il était impossible, dans ces conditions, de s'apercevoir de ce qu'il y avait d'écrit au verso. On aurait pu moins bien cacher ce qu'on avait tout intérêt à mettre en vue, mais ce n'était pas l'affaire du savant M. Gherardi, dont l'exactitude, cette fois comme toujours, est impeccable.

SUISSE. — Le XIIIe fascicule (IVe fascicule du 2e volume) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache*, auquel collaborent maintenant MM. Fr. Staub, L. Tobler, R. Schoch et H. Bruppacher (Frauenfeld, Huber) vient de paraître; il va de *got* à *grob* (p. 530-688).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 juillet 1888.

L'auteur du mémoire sur la *Législation des capitulaires* auquel la Commission du prix Bordin a décerné une récompense de la valeur de la moitié du prix, se fait connaître par une lettre adressée au secrétaire perpétuel. C'est M. Louis Clotet, docteur en droit, à Paris.

M. d'Arbois de Jubainville communique des observations sur la chronologie étrus-

que. Un passage de Diodore de Sicile, qui ne nous a pas été conservé textuellement, mais qu'on peut restituer d'après les emprunts que lui ont faits d'autres auteurs, fournit sur la chronologie des Etrusques des indications diversement interprétées par les auteurs modernes. Suivant un système soutenu jadis par Fréret, la fondation de l'Etat étrusque, d'après ces données, aurait eu lieu au plus tôt en 972 et au plus tard en 949 avant notre ère. Un autre système, défendu par K.-Otfried Müller, la ferait remonter à l'an 1025 avant notre ère. M. d'Arbois de Jubainville croit qu'il faut s'en tenir au système de Fréret. En effet, d'après Diodore, l'an 88 avant notre ère marquait la fin du VIIIe siècle de l'Etat étrusque, et les sept premiers siècles de cet Etat, selon le calcul étrusque, avaient eu une durée variant de 100 à 123 ans et ensemble une durée totale de 761 ans. Selon qu'on voudra attribuer au VIIIe siècle étrusque une durée égale au minimum ou au maximum de celle des siècles précédents, on obtiendra pour le total des huit siècles un total de 861 ou de 884 ans, qui, ajouté à 88, donne pour le point de départ 972 ou 949 ans avant notre ère.

M. d'Arbois de Jubainville explique incidemment comment les Etrusques admettaient des siècles de longueur variable. Un siècle, selon eux, était le temps qui s'écoulait depuis un moment donné jusqu'à la mort du dernier des hommes vivants à ce moment initial. Ils croyaient, en outre, que les dieux eux-mêmes prenaient soin de les avertir, par des prodiges, de la fin d'un siècle et du commencement du suivant.

Le mot employé par Diodore et que M. d'Arbois de Jubainville traduit par « siècle » est γένος, « génération ». MM Maury, Boissier et Bréal font remarquer que le latin *seculum* a eu aussi, à l'origine, le sens de « génération ». Malgré ce rapprochement, M. Weil trouve surprenant qu'un auteur grec ait pu dire γένος pour « un siècle ».

M. Halévy communique des essais de traduction de plusieurs inscriptions de la Chaldée, recueillies par M. de Sarzec et publiées par M. Heuzey. Il affirme de nouveau que ces textes sont écrits, non dans une langue différente de l'assyro-babylonien, mais dans cette langue même, à l'aide de caractères idéographiques. Le roi dont le nom est écrit, en idéogrammes, Goudéa, et que les érudits modernes appellent ordinairement ainsi, se nommait en réalité Nabou ou Mounambou; la ville où il régnait s'appelait Lagasch, et non Sirpourla, etc. M. Halévy pense que la date de ces textes est comprise entre les années 3000 et 2000 avant l'ère chrétienne.

M. Heuzey rappelle que M. Amiaud a le premier reconnu, dans les inscriptions dont il s'agit, quelques-uns des faits historiques aujourd'hui signalés par M. Halévy.

M. Menant fait ses réserves sur la question de savoir si les inscriptions chaldéennes diffèrent des textes babyloniens par l'écriture seulement ou aussi par la langue.

M. Heuzey offre à l'Académie, au nom du Syllogue littéraire grec de Constantinople, un exemplaire de la médaille que cette société vient de faire frapper en mémoire du 25e anniversaire de sa fondation. Cette médaille a été gravée par M. Jules Chaplain, membre de l'Institut de France. Elle porte l'effigie de M. Christakis Zographos, bien connu, en France comme en Orient, par la libéralité dont il a fait preuve en faveur des institutions qui ont pour but le développement des études grecques.

Ouvrages présentés : — par M. Maury : 1° Des Michels (Abel), *Manuel de la langue chinoise écrite;* 2° Ruelle (Ch.-Em.), *Collection des anciens alchimistes grecs,* 1re et 2e livraisons; — par M. Héron de Villefosse : *Mosaïques de Tébessa : mosaïque de l'Oued-Athménia,* publiée par la Société archéologique de Constantine; — par M. Gaston Paris : Ploix (Charles), *la Nature des dieux, études de mythologie gréco-latine ;* — par M. Delisle : Robert (Ulysse), *Monographie du prieuré de Vaucluse.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 18 juillet.

M. Babelon présente une améthyste gravée, du cabinet des médailles, signée du nom de Pamphile, et représentant la Méduse.

M. Mowat communique un dessin d'une tessère en bronze, également du cabinet des médailles, portant le nom Uxellus, qui est celui d'un dieu gaulois. Ce nom s'est déjà rencontré dans une inscription d'Hyères, et sous la forme Uxellimus, dans une inscription de Norique, où M. Gaidoz l'avait signalé, il y a trois ans, comme celui d'une divinité gauloise.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 13 août — 1888

Sommaire : 375. Petrie, Voyage en Egypte. — 376. Commentaire de Philopon sur Aristote, p. p. Vitelli. — 377 Paoli, Paléographie latine. — 378. Jewett, Les catalogues des bibliothèques, trad. par Biagi. — 379. D'Ardenne de Tizac, Vital d'Audiguier. — 380. Aulard, Les orateurs de la Législative et de la Convention. — 381. Gazier, Etudes sur l'histoire religieuse de la Révolution française. — 382. Grimaux, Lavoisier. — 383. Papiers de Barthélemy, p. p. Kaulek, II. — 384. Foucart, Campagne de Prusse, Iena. — 385. De Tournon, Notes sur l'invasion du Lyonnais en 1814. — 386. Vermeil de Conchard, L'assassinat du maréchal Brune. — Chronique.

375. — W. M. Flinders Petrie. **A Season in Egypt, 1887,** by W. M. Flinders Petrie, author of « Pyramids and Temples of Gizeh, Tanis I and II, Naukratis, » etc., Illustrated. London, 1888, Field and Tuer, Trübner and C°, in-4, 42 p. et xxxii pl. autographiées.

M. Petrie, après avoir travaillé plusieurs années de suite pour le compte de l'*Egypt Exploration Fund*, a travaillé pour son compte l'hiver dernier, et le volume dont j'ai à parler ici, nous présente les résultats de sa campagne. M. Petrie n'est pas un voyageur à *dahabiéh* ni à grands fracas ; il a remonté le Nil, partie sur un des vapeurs de la poste égyptienne, partie sur un bateau si petit que c'est à peine s'il a eu la place d'y loger son compagnon M. Griffith, un jeune Egyptologue d'espérance. Le voyage, entrepris avec des ressources plus que médiocres, a été des plus fructueux. Après avoir estampé, à Thèbes, un grand nombre de figures représentant les types variés des Egyptiens et des nations étrangères avec lesquelles les Egyptiens ont été en rapports, M. P. a consacré ce qui lui restait de temps disponible à copier des graffiti tracés sur les rochers, à relever des mesures de monuments, à rassembler une collection de poids Memphites, et de cones funéraires. L'Egypte est si riche que les Egyptologues ont presque tous dédaigné jusqu'à présent d'étudier certaines catégories d'inscriptions ou de petits objets que les archéologues classiques recherchent avec soin. M. Petrie s'est attaché de préférence à ces monuments trop négligés, et les résultats qu'il en a tirés montrent combien il a eu raison de s'occuper d'eux.

Les scribes égyptiens avaient la manie d'écrire leurs noms sur les monuments ou sur les rochers, partout où ils passaient. Un certain nombre de ces graffiti a déjà été copié par Lepsius, par Mariette, par Stern et a fourni des renseignements importants pour l'histoire. Deux localités ont rendu cette année une récolte abondante à M. P., les rochers d'Assouan et d'Eléphantine, ceux de la vallée de Saba Rigalèh

(Shutt er-ragel) près de Silsilèh. Les inscriptions recueillies en ces deux endroits sont au nombre d'environ six cent trente, auxquels il faut joindre plus de soixante-dix inscriptions prises pour la plupart à Thèbes. Les plus anciennes remontent à la V^e dynastie; les plus modernes appartiennent à l'Egypte chrétienne. Elles nous montrent les rois de Memphis Ounas (n° 312), Pepi I^er (n^os 309, 539, 630), Mirinrî (n^os 81, 338), Pepi II (n° 311), maîtres d'Assouan et probablement d'une partie de la Nubie. Les Pharaons thébains de la XI^e, les Entef et les Montouhotpou, paraissent avoir déployé une grande activité dans leur domaine restreint, s'il faut en juger par le nombre considérable de graffiti qui datent de leur règne. M. P. en a tiré motif de discuter quelques points de leur chronologie, encore assez obscure : leur succession telle qu'il l'a établie (p. 18-19) n'est pas encore bien certaine, mais l'ordre en est mieux prouvé qu'on n'avait pu le faire jusqu'à présent. Les années de règne de tous ces princes sont encore moins nettement déterminées que leur ordre. Une observation ingénieuse de M. P. nous permettra peut-être d'arriver à connaître la date probable de plusieurs d'entre eux. Les grands convois de pierres qu'ils étaient obligés d'organiser pour les besoins de leurs constructions, ne pouvaient être mis à flot qu'au temps de l'inondation, tant à cause des facilités de transport, qu'à cause du nombre d'hommes qui sont libres en cette saison. D'un passage de l'inscription d'Ouni, d'où il semble résulter qu'un bloc de pierre destiné à la pyramide de Mirinrî fut extrait de la carrière en dix-sept jours, pendant le mois d'Epiphi, mais ne put arriver à temps à Memphis, faute d'eau dans le fleuve, M. P. tire la conclusion qu'Epiphi coïncidait à peu près à notre septembre sous le règne de Pepi I^er et de ses successeurs, et, par suite, qu'il faut placer ce règne vers 3420 av. notre ère, avec une erreur possible de soixante ans. Le calcul n'est peut-être pas aussi rigoureux qu'on le désirerait, mais l'observation de M. P. est juste, et la méthode qu'il a suivie nous donnera probablement d'excellents résultats, le jour où nous posséderons plus d'inscriptions datées et nous fournissant l'indication de la crue de Silsilis que nous n'en avons jusqu'à présent.

M.P. a consacré un chapitre entier de son ouvrage, le IV^e (p. 21-22), à l'examen de ce qu'on appelle ordinairement *le nom de bannière* des rois égyptiens. Le protocole des Pharaons commence par l'image d'un épervier, posée sur un cartouche oblong rectangulaire terminé par un ensemble de lignes croisées à angles droits : on a pris ce cartouche pour une bannière, les lignes pour les franges de l'étoffe, et le nom tracé à l'intérieur pour un surnom guerrier du souverain. M. P. a démontré d'une manière irréfutable que cette prétendue bannière est un plan d'édifice. Les dessins qu'il a accumulés sur la planche XX, en donnent le détail très complet. Les lignes qu'on a prises pour la frange ne sont que la représentation abrégée d'une façade de maison ou de tombeau, identique à celles qu'on rencontre sur les stèles et sur les sarcophages des an-

ciennes dynasties : sur certaines représentations très soignées on distingue jusqu'aux gonds et aux verroux qui maintiennent les deux battants de la porte. J'avais déjà indiqué le fait aux personnes qui suivent les cours de l'École des Hautes-Études, et, je leur avais montré que ce nom de bannière était spécialement réservé au *ka* ou *double* du souverain. Sans rien connaître de ces recherches, qui sont demeurées presque inédites, M. P. est arrivé aux mêmes conclusions de son côté et a proposé de substituer à l'expression *nom de bannière*, l'expression *nom de ka*. « C'est le nom du roi en tant que défunt;..... et par suite le nom de son « *ka*. Les particuliers n'avaient qu'un seul nom et leur *ka* avaient le « même nom. Mais le roi, qui prenait un second nom en montant sur « le trône, prenait aussi un troisième nom pour son *ka*. » Les conclusions de M. P. sont fort bonnes, et je crois qu'on peut les accepter en toute sûreté. Je les modifierai pourtant sur un point. M. P. voit surtout dans le *ka* ce qui survit de l'homme après la vie, et dans le nom de *ka* un nom propre à l'âme désincarnée. Mais le *ka*, le double, n'était pas seulement une survivance : à chaque fois qu'un être naissait au monde, un *ka* naissait avec lui qui le suivait jusqu'à la fin de ses jours, et dont l'existence posthume pouvait se prolonger indéfiniment pourvu qu'on prît en sa faveur les précautions nécessaires. Les monuments nous montrent le *ka* du roi Amenhotpou III venant au monde avec lui ; et la forme même du nom que portent les *kas* royaux nous apprend l'idée qu'on se faisait d'eux. Le nom de *ka* est toujours précédé de l'image de l'épervier, accompagnée ou non du signe de la vie. Or, nous savons que les rois d'Egypte descendaient du soleil, et se rattachaient par le sang au dieu qui représentait le soleil, au dieu épervier : le *totem* de la famille pharaonique était l'épervier, et cela nous explique pourquoi le roi mettait en tête de son protocole ce titre d'*épervier* ou d'*Epervier vivant*. D'autre part, il n'était pas tout Dieu, mais il avait en lui de l'homme et du dieu : il était comme la statue, l'image *(Toutou)* du Dieu sur la terre. Les statues des dieux égyptiens se composaient d'un corps de pierre, de métal ou de bois auquel la consécration avait attaché un *double*, un *ka*, du dieu qu'elles représentaient : le roi, cette statue du dieu Soleil, se composait d'un corps de chair et d'un *ka* emprunté au dieu Soleil vivant ou mort. Chacun de ces *ka* successifs, qui montaient l'un après l'autre sur le trône des Pharaons et qui représentaient l'incarnation actuelle du dieu épervier, devait avoir son nom spécial. Le *ka* d'Amenemhâït I^er^, par exemple, s'appelait l'*épervier qui renouvelle ses naissances*, et à partir des grandes dynasties thébaines, l'assonance entre KA, *double* et KA *taureau*, détermina les Egyptiens, amis du calembourg, à introduire dans le *nom de ka*, l'épithète *ka* taureau, plus ou moins modifiée : Toutmos I^er^ est *Kanakhtou miri-maït*, « le taureau vigoureux, ami de vérité », Thoutmos II, *ka-nakhtou ousir pahouiti* « le taureau vigoureux, riche en vaillance », Thoutmos III *ka-nakhtou khâ-m-oïsit*, « le taureau vigoureux qui paraît en Thèbes », et

ainsi de suite. Le double d'un roi recevait donc, au moment de sa naissance, le nom qui devait le distinguer désormais de tous les autres doubles pharaoniques; en se séparant du corps, il emportait ce nom avec lui dans le tombeau, et voilà pourquoi le cartouche dans lequel on l'inscrivait reproduit l'aspect général d'une chambre de tombeau munie de sa porte. De ce double procédaient, pendant la vie et après la mort, les doubles secondaires qui animaient les statues du roi, et rendaient au besoin des oracles, comme les statues des dieux. Cette conception, très simple pour les Egyptiens, nous rend compte de certains faits inexpliqués. Croyant que le *double* est nécessairement une *survivance*, on s'était demandé pour quelle raison, Amenhotpou III par exemple, lorsqu'il construisit le temple de Soleb et s'y fit adorer parmi les dieux locaux, se qualifie lui-même de « double d'Amenhotpou » et non pas simplement d'Amenhotpou. C'est que son double encore incarné pouvait fournir et attacher à ses statues autant de doubles que le dieu Phtah ou le dieu Amon. De même le roi pasteur Lanrî (Iambrîs, Annas) s'intitule *aimé de son double*, c'est-à-dire aimé de sa propre statue consacrée par lui et adorée dans le temple de Bubaste. Ajoutons que les rois grecs et les empereurs romains eurent leur nom de *ka* tout comme les Pharaons indigènes : les prêtres égyptiens leur firent une place dans la famille de l'*Epervier* solaire.

G. Maspero.

---

376. — **Commentaria in Aristotelem Græca.** Vol. XVI. Joannis Philoponi in Physicorum Libros tres priores Comm. ed. H. Vitelli. Berlin, Reimer, 1887, xx et 495 p. Gr. in-8. 20 m.

Ce premier volume du commentaire de Jean Philopon à la Physique d'Aristote tient honorablement sa place dans la collection que publie l'Académie de Berlin; je ne connais point de plus bel éloge à faire du travail de M. Vitelli. Je ne sais qu'une chose à lui reprocher, c'est une sorte de réserve un peu timide, charmante sans doute chez un tout jeune homme (il dit être *adolescentulus)* mais qui a ses inconvénients lorsque l'on collabore à une publication qui sera chose unique, et vraisemblablement définitive. Je pense qu'un éditeur intelligent a, plus que sur tout autre texte, un droit très étendu de conjecture et de correction sur l'insipide et infatigable bavardage d'un homme comme Philopon. M. Diels a largement usé de ce droit dans son Simplicius, et il a bien fait. M. Vitelli a laissé dans le texte un certain nombre d'absurdités qu'il est injuste de mettre au compte de l'auteur, si mauvaise opinion que l'on ait de son esprit; il a rejeté en note bien des corrections qui s'imposent à première vue; il y en a un certain nombre d'autres qu'il n'a point faites, et qui me paraissent probables [1].

Lucien Herr.

1. P. 2, l. 34, ἔστι est absurde, et εἶναι s'impose. 9, 14, il faut προτέρων (cf. même page l. 16, 17, 28). 10, 1, τὸ que donnent les mss. vaut mieux que la correction τῷ.

377. — **Biblioteca di Bibliografia e Paleografia.**

Ces. Paoli, Programma scolastico di paleografia latina e di diplomatica. I. Paleografia latina. Florence, Sansoni, 1888, 1 vol. in-8, VII-60 pp.

378. — Ch. C. Jewett, Della compilazione dei cataloghi per biblioteche et de modo pubblicarli per mezzo di titoli separati stereotipati. Regole ed esemp. Prima versione dall'inglese a cura del Dr G. Biagi. Florence, Sansoni, 1888, 1 vol. in-8, IX-120 pp.

Les deux publications dont je viens de transcrire les titres et qui font partie de la même collection, ne sont pas des ouvrages nouveaux : l'une est une 2e édition, l'autre la traduction d'un ouvrage américain vieux d'environ 35 ans.

En 1883, M. Ces. Paoli avait publié, spécialement à l'usage des élèves de l'Institut d'études supérieures de Florence, un résumé ou plutôt un sommaire de son enseignement de la paléographie et de la diplomatie [1]. Cet opuscule fut favorablement accueilli et eut même l'honneur d'une traduction allemande [2]. Ce succès justifié a donné à M. P. l'idée de rééditer ce *Programme* en le développant et de le faire suivre de quelques autres analogues. Il en publie aujourd'hui la première partie et en annonce d'autres qui comprendront la diplomatique, les matériaux de l'écriture et du livre, la chronologie du moyen âge et la science des archives.

Dans le présent travail, M. P. indique brièvement les principaux caractères des écritures en usage au moyen-âge, depuis la capitale et la cursive romaines jusqu'aux écritures de la Renaissance; il donne de rapides notions sur les sigles, les notes tironiennes, les abréviations, les écritures secrètes et chiffrées, les signes numéraux et termine par un chapitre sur la notation musicale. Les principales modifications appor-

12, 23, καὶ n'a pas de sens. 19, 17, εἴποις et 22, 15 ἐκείνας sont dans le même cas. 22, 17 ἄπειρον, que propose M. V. n'est pas justifié, et n'a sa place qu'à la restriction de la ligne suivante; au même endroit, il faut lire καὶ αὐτῶς ou ὡσαύτως. 22, 26 la leçon τὰ ἀπὸ (du ms. K qui en donne souvent d'excellentes) est la bonne (cf. 28, 11). 27, 22 φυσικῶς est absurde. 40, 16 οὐδὲ est nécessaire (de même 144, 4). 65, 7 τε καὶ s'impose; Philopon n'a pu écrire un vers faux. 86, 29 Θαλῆς est absurde, et la divergence des mss. justifie la correction, en dépit des passages similaires, 132, 30 τῷ (sous-ent, κοινῷ) est plausible. 137, 4 ὄντων contredit l'usage constant. 153, 1 écrire τὸ μὴ μουσικόν (cf. l. 10). 177, 9 sq. μόνον ἕτερον est trop manifestement absurde pour demeurer dans le texte. 187, 11 il faut ou bien οὐδὲν (que donnent les mss.) et supprimer τὸ, ou bien οὐδὲ et écrire τι. 229, 13 ὥσπερ est absurde; lire ἅπερ ou ὅπερ. 236, 10 probablement τὸ ἔσχατον τέλος τέλος καὶ οὗ ἕνεκα (cf. l. 12). 242, 18 effacer αὐτῇ (un des mille cas où K a raison). 290, 10 sq. peut-être λέγεται αὖ ταὐτόματον, ou ἀπὸ ταὐτομάτου. 296, 30 parfaitement absurde. 297, 11 καὶ est à effacer (cf. 298, 19). 301, 1 οὐρανικοῦ est inutile. 360, 14 εἰς ταῦτα (cf. 364, 5). 438, 8 εἰπεῖν est inintelligible. 465, 6 'Αναξαγόραν est absurde. 485, 16 ἔχει τι est indispensable.

1. *Publicazioni del reale istituto di studi superiori... in Firenze. Sezione di filosofia e filologia. Programma di Paleografia latina e di diplomatica*, Florence, 1883, in-8°, 67 pp.

2. *Grundriss der latein. Palæographie und der Urkundenlehre* von C. P, traduit par le Dr Karl Lohmeyer. Innsbruck, Wagner, 1885, in-8°.

tées à sa première édition portent sur le chapitre relatif aux écritures nationales; les notes sont aussi plus abondantes et donnent de plus nombreuses indications bibliographiques; l'auteur en avait été trop avare dans son premier travail. Au point de vue de la doctrine, M. P. suit en général Wattenbach (*Anleitung zur lateinischen Palæographie*, 4e éd. Leipzig, 1886); son information est excellente, ses renseignements sûrs, ses exemples bien choisis.

En se proposant de mettre à la portée des étudiants sous une forme commode une sorte de manuel élémentaire destiné à les guider dans leurs études, M. P. a eu une intention excellente et dont il convient de le louer sans réserve. Ces sortes de livres, nombreux pour l'antiquité, nous manquent encore pour le moyen âge, et les essais qu'on a tentés sont presque tous dépourvus de valeur et d'autorité. Ces qualités ne feront pas défaut au *Programme* de M. P., mais je me demande s'il a réussi à donner à son œuvre toute la valeur pédagogique qu'elle pourrait avoir. J'y vois en effet un précis plutôt qu'un manuel, un bref résumé de la doctrine plutôt qu'un guide. Un tel ouvrage donnera assurément aux lecteurs, sur l'histoire de l'écriture ou plutôt des écritures latines, un ensemble de notions dont les paléographes déjà exercés pourront apprécier l'exactitude, mais il me paraît moins susceptible de rendre beaucoup de services aux étudiants qui y chercheraient une préparation à l'étude pratique de la paléographie.

La faute en est, à mon avis, à la distribution des matières et surtout au caractère trop théorique de l'exposition. Les connaissances que j'appellerais volontiers de luxe y tiennent autant et plus de place que celles qui sont indispensables à quiconque veut se servir des documents du moyen-âge et l'importance respective de ces deux ordres de connaissances n'est nulle part indiquée. C'est ainsi que les écritures désignées par M. P. sous le nom d'écritures de la première période (ve-xiie s.) occupent 22 pages, et celles de la 2e période (xiiie-xve s.) 4 pages seulement! Il est question des abréviations pour la première fois à la p. 31; et comme, pour plus de rigueur historique, il est parlé d'abord des sigles épigraphiques, des abréviations juridiques, des notes tironiennes et des tachygraphies en général, il est bien à craindre que le paléographe novice ne discerne pas aisément dans les quelque douze pages consacrées à tout cela, les deux pages qui seront directement utiles à sa pratique journalière. De plus, en séparant ainsi l'étude des écritures de celle des abréviations, M. P. s'est privé des éléments que celles-ci pouvaient lui fournir pour caractériser les diverses écritures.

Je ne veux pas insister davantage sur ce point et terminerai par quelques observations. Déterminer à l'inspection de l'écriture la date et la provenance d'un document est un problème, toujours difficile, qui se présente très fréquemment aux paléographes. On peut regretter que M. P. n'ait rien dit ou à peu près des éléments dont il faut tenir compte pour arriver à quelque approximation. — Entre les écritures

des mss. et celles des actes il y a des différences, presque toujours assez marquées, sur lesquelles il me paraît qu'il y avait lieu d'insister davantage. — M. P. croit avec Wattenbach et les savants allemands à l'authenticité des tablettes de cire de Transylvanie publiées en 1841 par Massmann; elle a été contestée avec beaucoup d'autorité par N. de Wailly dans un très remarquable article publié la même année dans le *Journal des savants* (p. 555-566), et je suis très disposé à me ranger à son avis. — A propos de l'écriture Lombarde, M. P. aurait dû dire un mot de l'écriture des bulles pontificales qui en a conservé plusieurs caractères jusqu'au XII^{e} s. On s'étonne de ne pas voir citer à propos des écritures irlandaise et anglo-saxonne les beaux recueils de fac-similés intitulés *Fac-similes of national mss. of Ireland*, Londres, 1874-1884, 5 vol. in-fol. max. et *Fac-similes of Anglo-Saxon mss.*, Southampton, 1878-1884, 3 vol. in-fol.

J'ai dit au début de cet article que l'ouvrage de Jewett dont M. Biagi nous donne une traduction italienne est déjà vieux; la 2^{e} édition a, en effet, été publiée en 1853 [1]; il faut cependant savoir gré à M. Biagi de l'avoir traduit, car il a été peu répandu en Europe et les idées qui y sont exprimées sont loin d'être suffisamment connues, encore qu'elles n'aient pas été sans influence sur la publication des catalogues du Musée britannique et de notre Bibliothèque nationale.

En 1850, la *Smithsonian institution* avait eu l'idée grandiose de dresser et de publier un catalogue général des principales bibliothèques des Etats-Unis et avait confié la direction de l'entreprise au professeur Ch. Coffin Jewett. Chacune des bibliothèques associées devait rédiger son catalogue d'après des règles uniformes; la *Smithsonian institution* offrait de faire composer et clicher à ses frais chaque carte bibliographique dont le cliché devait demeurer sa propriété. Une salle de 15 m. sur 12, devait, d'après les calculs de Jewett, suffire à contenir plus d'un million de ces clichés classés en bon ordre dans des boîtes et facilement accessibles. La réunion de ces clichés constituait le catalogue général, mais chaque bibliothèque en conservait la disposition pour composer et faire imprimer son catalogue particulier. En outre, on pouvait en tirer des catalogues spéciaux pour les diverses sciences. Enfin, un bulletin périodique, dont chaque article devait être aussitôt cliché séparément, devait sans cesse compléter ce catalogue et le tenir au courant des nouvelles acquisitions. C'était, d'après Jewett lui-même, un acheminement au rêve d'une bibliographie universelle.

Le présent ouvrage de Jewett n'est autre que le manuel rédigé pour

1. *Smithsonian report. On the construction of Catalogues of Libraries and their publication by means of separate stereotyped titles, with Rules and Examples by Chas. C. Jewett, librarian of the Smithsonian institution*, Washington, 1850, in-8. La première édition tirée à très petit nombre avait paru l'année précédente.

guider les collaborateurs de cette immense entreprise avortée [1]. Outre l'explication détaillée du système adopté pour rédiger ce vaste catalogue, il contient une série des règles minutieuses pour la rédaction des cartes bibliographiques. Ces règles très précises et très sages, calquées en partie sur celles du musée britannique, sont groupées sous cinq rubriques : *Titres ; — mot à mettre en vedette ; — renvois ; — dispositions de la carte ; — cartes géographique ; estampes, musique.* Elles méritent d'être étudiées par tous les bibliographes.

A. GIRY.

---

380. — **Etude historique et littéraire sur Vital d'Audiguier, seigneur de La Menor au pays de Rouergue,** par GASPARD d'ARDENNE DE TIZAC. Villefranche-de-Rouergue, P. Dufour ; Paris, A. Dupret, 1887, in-16 de 146 p.

Le biographe de Vital d'Audiguier a cru « faire œuvre utile en secouant la poussière des bibliothèques où semblent classés définitivement les ouvrages de cet écrivain, pour rappeler au public ses mérites. » Il me paraît exagérer singulièrement lesdits mérites, en ajoutant : « Vital d'Audiguier fut un poète vraiment original ; la preuve en est en [*sic*] ce que plusieurs de ses poésies figurent dans le *Recueil des meilleurs vers de ce temps*, imprimé par l'ordre et avec privilège du roi en 1620. Il fut un prosateur d'élite ; car nous trouvons des extraits de ses œuvres dans *Le Bouquet des plus belles fleurs d'éloquence recueillies dans les jardins de Du Perron*, etc. » M. d'Ardenne de Tizac continue avec un enthousiasme qui fera sourire : « Il est encore un titre qui est pour nous très grand : c'est que cet écrivain poète est un compatriote ; il est Rouergat, peut-être même Villefranchois » [2].

L'opuscule se divise en cinq chapitres *(biographie, le poète, le prosateur,* [3] *d'Audiguier et son pays natal, bibliographie).* M. d'A. de T.

---

1. On peut voir comment il se fait qu'elle n'ait pas abouti dans la biographie de Jewett, mort en 1868 directeur de la bibliothèque publique de Boston, écrite par Reuben A. Guild. (*Library Journal*, novembre 1887, p. 507.)

2. M. G. d'A. de T., quelques lignes plus loin, abandonne Villefranche pour Najac. Voici ses observations à cet égard : « On discutait au siècle dernier dans le monde des érudits, pour savoir quel était réellement le lieu de sa naissance. Les uns le faisaient naître à Villefranche, les autres à Najac, d'autres enfin à Menor. Des investigations nombreuses, des recherches particulières n'ont pu nous permettre, comme nous l'avions espéré, de liquider cette question d'une manière péremptoire. Pour nous cependant il est très probablement natif de Najac. A l'appui de notre affirmation, nous présenterons, en l'absence d'un acte de naissance en due forme, les archives de Najac qui renferment à maintes reprises le nom de d'*Audiguier*, plusieurs passages de ses ouvrages... ». Tout cela est bien vague et décidément on ne sait où placer le berceau de l'auteur de l'*Histoire des amours de Lysandre et de Caliste*.

3. Dans le prosateur est étudié, en cinq sous-divisions, le *philosophe*, le *littérateur proprement dit*, le *chroniqueur*, le *critique historique* et le *romancier*.

n'ajoute pas grand chose aux récits des biographes, ses devanciers [1]. Plusieurs de ses lecteurs estimeront, comme moi, qu'il eût mieux valu chercher des renseignements nouveaux, que nous présenter des réflexions aussi peu dignes d'attention que celles-ci (p. 13), au sujet d'un projet de voyage à l'étranger auquel d'Audiguier avait renoncé : « Pourquoi l'en blâmer, ou plutôt s'en étonner? D'Audiguier n'était pas Annibal et cependant Annibal, si grand héros, si grand homme qu'il fût, ne put résister à jouir des délices que lui offrait Capoue [2]. L'homme est ainsi fait, tour-à-tour bouillant et tranquille, fanatique et tolérant, ambitieux et désintéressé, etc. »

Dans le chapitre sur le *poète*, ont été reproduites diverses pièces peu connues : une ode au roi qui, selon une intrépide affirmation de M. d'A. de T., « ne pâlit pas à côté de celles de Malherbe, ou de J.-B. Rousseau, » une ode sur la mort du baron de Frican, [3] des élégies *Aux ombres de Mlle de Masayrolles*, *sur le trespas de Mme de Sainct-Proget*, des vers à *Madame de Rez sur sa profession religieuse à Poessy*, des « stances sur des sujets érotiques, » qui semblent très belles au compatriote du poète, et qui me semblent déplorablement médiocres; des sonnets *Au feu Roy* et *pour Monsieur de Guise*, une pièce « imprégnée de l'esprit gaulois » intitulée : *Mort facétieuse de Maillard*. Parmi les extraits des ouvrages en prose dont les chapitres suivants sont plus ou moins ornés, on remarque des pages intéressantes tirées des *Epistres françoises et libres discours* sur divers évènements militaires dont V. d'Audiguier fut témoin en 1621 (succès de l'armée royale à Saint-Jean d'Angély, à Bergerac, à Nérac, à Clairac, etc.) Mentionnons encore de curieux et abondants détails sur le siège de Montauban (p. 105-119). Un des meilleurs morceaux de l'étude est la *Bibliographie* où sont énumérées vingt publications de V. d'Audiguier (la première en date — 1604 — étant *La Philosophie Soldate*, et la dernière — 1625 — portant ce titre singulier : *Diverses affections de Minerve, avec une apologie d'elle-mesme et une palinodie de l'auteur*.) Je suppose que M. d'A. de T. a pris pour guide, dans cette partie de son travail, le bibliographe Barbier dont l'article *Audiguier (Examen critique et complément des Dictionnaires historiques les plus répandus*, 1820, p. 55-58) est d'autant plus précieux, qu'il nous a conservé un assez grand nombre de particularités tirées du ms. de Colletet.

1. Un des meilleurs de ces biographes est Walckenaer *(Biogr. Univ)*. Guillaume Colletet avait écrit sur V. d'Audiguier une notice très développée et très curieuse dont il ne nous est malheureusement resté que des extraits. C'est une de celles que je regrette le plus de n'avoir pas eu le temps de transcrire *in extenso*.

2. Cela ne fait-il pas penser à la jolie épigramme de Martial contre un avocat qui, à propos de chèvres, avait fait intervenir dans son plaidoyer le souvenir du général carthaginois?

3. Indiquons (p. 24) des fragments d'une ode à l'évêque de Rodez, lequel est appelé par M. d'A. de T. François de Cornélian. La forme réelle du nom est *Corneillan*.

Ajoutons que ceux qui voudraient avoir sur des points particuliers quelques indications qui manquent dans le recueil de Barbier et dans l'opuscule de M. d'Ardenne de Tizac, les trouveraient dans deux des meilleurs recueils bibliographiques que je connaisse, les *Elzevier* de M. Alphonse Willems *(Bruxelles*, 1880, p. 331) et le *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu le baron James de Rothschild* (Paris, 1887, p. 77, *passim*.)

T. de L.

---

381. — Aulard. **Les orateurs de la Législative et de la Convention.** Paris, Hachette. 1885-1886. 2 vols. in-8, 564 p. et 591 p. 15 fr.
382. — A. Gazier. **Etudes sur l'histoire religieuse de la Révolution française,** d'après les documents originaux et inédits, depuis la réunion des États Généraux jusqu'au Directoire. Paris, Colin, 1887. In-8, xi et 424 p. 3 fr. 50.
383. — Ed. Grimaux. **Lavoisier,** 1743-1794. Paris, Alcan, 1888. In-8, vii et 398 p. 15 fr.
384. — **Papiers de Barthélemy,** par Jean Kaulek. II. Paris, Alcan, 1887. In-8, 527 p. 15 francs.
385. — P. Foucart, **Campagne de Prusse,** 1806 (Iena). Paris, Berger Levrault, 1887. In-8, xv et 730 p.
386. — Comte de Tournon, **Notes sur l'invasion du Lyonnais en 1814.** Paris, Champion, 1887. In-8, 72 p.
387. — Commandant Vermeil de Conchard. **L'assassinat du maréchal Brune.** Paris, Perrin, 1888. In-8, 187 p. 3 fr. 50.

1. — Nos lecteurs nous permettront d'être court sur les deux gros volumes de M. Aulard, dont nous aurions dû rendre compte depuis longtemps. Ils sont très remarquables. On peut critiquer le plan (l'auteur examine chaque parti dans son développement historique, d'abord les royalistes, puis la Gironde, enfin la Montagne et le Centre). On peut n'être pas d'accord avec lui sur quelques points, et lui reprocher d'être trop sévère pour Mme Roland, trop indulgent pour Danton, trop tranchant dans certaines de ses affirmations. Mais il a su replacer dans leur cadre les orateurs et les groupes; il a su, pour lui prendre ses propres expressions, « rétablir des figures d'orateur travesties par la fantaisie ou effacées par la négligence », analyser avec justesse et pénétration les talents divers des deux assemblées, trouver, grâce à de patientes recherches, plus d'un fait nouveau pour les portraits de Vergniaud, de Ducos, de Louvet, de Couthon, et d'autres encore; enfin, il a su appliquer une saine et scientifique méthode aux discours des orateurs qu'il étudie, reconstituer en maint endroit par le rapprochement des comptes-rendus le texte authentique des discours, et l'un des meilleurs chapitres de son ouvrage est celui qu'il a consacré à l'indication de ses sources et à sa méthode. Bref, M. Aulard joint à la finesse du critique et au talent de l'écrivain, le savoir consciencieux de l'érudit, l'exactitude dans le choix des sources et la critique des textes. Son ouvrage sur l'éloquence parlementaire pendant la Révolution française est infini-

ment supérieur aux études de Geruzez et de Maron, et l'auteur de cette *galerie des orateurs* de la Législative et de la Convention était tout désigné par cet ouvrage pour l'enseignement qu'il donne aujourd'hui en Sorbonne [1].

2. — Le livre de M. Gazier est en réalité un exposé de la politique religieuse de Grégoire pendant la Révolution; on y trouve, dès les premières pages, nombre de détails neufs et très curieux, par exemple, que Grégoire n'est pas l'auteur de la constitution civile du clergé, puisqu'il demanda le maintien de l'autorité pontificale et le droit pour les catholiques *seuls* d'élire leurs prêtres. Les pages consacrées à Grégoire, évêque de Blois, sont également pleines de particularités intéressantes. M. G. raconte l'arrivée de Grégoire à Blois, la lutte de ce *Fénelon montagnard* contre son prédécesseur Thémines, le zèle qu'il montra dans l'administration de son diocèse et le recrutement du nouveau clergé. On n'a plus malheureusement la correspondance de Grégoire avec le département jusqu'au neuf Thermidor. Mais M. G. a su recueillir une foule de faits inédits et peu connus qui jettent une vive lumière sur « ce que les historiens de la Révolution ont malheureusement laissé dans l'ombre : l'esprit public et les sentiments de la nation française. » Il montre comment, au commencement de 1795, le catholicisme se réorganise spontanément en différents endroits du Loir-et-Cher; comment, dès le 17 ventôse, il y avait à Blois plus de cinquante prêtres; comment, lorsque la Convention se sépara, le culte était réintégré dans le département aussi complètement que possible, si bien que Grégoire, rentrant dans son diocèse en 1796, confirma plus de cinq mille personnes. Ce ne fut pas le concordat qui rétablit la religion en France; le 20 juillet 1800, s'assemblait, à Blois, un synode de cinquante curés, présidé par Grégoire (et, dit M. G., il y eut alors trente ou quarante assemblées analogues), et le 29 juin 1801, un concile national, composé d'évêques constitutionnels, se réunissait librement à Saint-Sulpice. Mais la religion, ainsi relevée par le clergé constitutionnel, était celle de Bossuet et des gallicans de 1682. Bonaparte tenait pour l'ancien clergé, nullement républicain, très maniable et dressé à la servitude. Le préfet de Loir-et-Cher, Corbigny, combattit Grégoire, et, après le Concordat, lorsque l'évêché d'Orléans fut réuni à celui de Blois, ce fut l'abbé Bernier, l'ancien aumônier des Chouans, qui succéda à l'ancien conventionnel! Nous avons jusqu'ici résumé à très grands traits la première partie du livre de M. G. qui retrace l'histoire du diocèse de Loir-et-Cher de 1791 à 1802. La seconde partie expose

1. Je rejette en note quelques remarques insignifiantes. I, p. 77, à propos du bonnet rouge, rappeler Armonville à la Convention et Dumouriez aux Jacobins; — p. 78, remarquer que l'art. du *Patriote* sur les mots « monsieur » et « citoyen » a paru en extrait dans le *Monit.* du 26 sept. 1792; — p. 85, citer sur Ramond l'étude de Sainte-Beuve, *Caus. du lundi*, X; — p. 403, le mot *plus grande que Brutus* est d'Adam Lux; — p. 527, on disait le *roi Buzot*, non seulement dans les journaux et les clubs, mais sur le théâtre *(Buzot, roi du Calvados)*.

l'histoire de l'église de France sous la Convention ; « après avoir, en nov. 1793, laissé détruire toute espèce de culte autre que celui de la Raison, la Convention proclama la liberté des cultes en février 1795 ; elle donna les mains à l'organisation d'une Eglise orthodoxe et nationale, désireuse de vivre en parfaite intelligence avec la cour de Rome, mais profondément respectueuse des droits imprescriptibles de l'État, et ne lui demandant ni budget des cultes, ni privilèges, ni faveurs d'aucune sorte. » Mais le Directoire n'eut pas la sagesse de continuer l'œuvre réparatrice de la Convention ; il persécuta cette église qui « *christianisait* la Révolution et faisait pénétrer presque dans les plus petits hameaux l'amour de la patrie républicaine, et voilà pourquoi la France de l'an VII acclama Bonaparte qui chassait les persécuteurs. » Chemin faisant, M. G. prouve que les églises ne furent fermées à Paris que pendant quatorze mois et que même en décembre 1793 deux ou trois chapelles étaient ouvertes ; qu'en avril 1795 les évêques, réunis au nombre de trente, avaient groupé autour d'eux plusieurs milliers d'ecclésiastiques ; qu'en 1796, il y avait 36,000 paroisses desservies par 25,000 curés ; que les prêtres mariés n'étaient que *deux mille* (et non *dix mille*, comme l'a dit Thiers) et que Grégoire les réprouvait hautement, leur « fermait la porte du sanctuaire » [1]. Un appendice du volume contient, d'après les registres de la société catholique, l'histoire de Notre-Dame sous le régime de la séparation de l'Église et de l'État organisée par les décrets du 3 ventôse et du 11 prairial. A ce sujet, M. G. nous apprend que Saurine avait déjà rouvert Saint-Médard le 1er mai 1795. Ce fut le 15 août suivant que la Société catholique, composée de 63 membres prêtres ou laïcs, prit possession de Notre-Dame qui avait jusque-là servi d'entrepôt pour le vin des armées de la République ; il est vrai qu'elle dut partager l'Église avec les Théophilanthropes, mais elle y exerça son culte jusqu'au Concordat. On pourra reprocher à M. Gazier de n'avoir guère consulté que les papiers de Grégoire. Mais ces papiers qu'il a entre les mains, sont, comme il dit, les archives de l'Église gallicane pendant la Révolution. Son ouvrage est un des plus remarquables que nous ayons sur l'histoire ecclésiastique de cette époque, et il renferme une moisson de détails attachants et de traits caractéristiques sur l'esprit religieux pendant les douze années de 1790 à 1802.

3. — Aidé des documents conservés par les descendants de Mme de Lavoisier et de ses propres recherches dans les Archives, M. Édouard Grimaux a composé une biographie de Lavoisier qui intéressera non seulement les chimistes, mais tous les amis de l'histoire. Il ne se borne pas à exposer la vie scientifique de son héros et ses grandes découvertes, à analyser ses rapports à l'Académie des sciences (sur le froid de 1776, sur les prisons, sur le mesmérisme, sur les aérostats). Il trace le tableau

1. « Qu'on ne souffre pas que de tels *êtres* disent la messe dans les églises des catholiques ».

de la vie d'une famille au XVIIIe siècle. Il décrit l'organisation de la ferme générale et les travaux de Lavoisier chargé de la régie des poudres. Il montre Lavoisier physiocrate, membre et secrétaire du Comité d'agriculture, tentant des expériences sur son domaine de Fréchines, rédigeant dans l'assemblée provinciale de l'Orléanais de sérieux mémoires sur les questions agricoles et économiques. Il le montre enthousiasmé par les débuts de la Révolution, nommé suppléant aux États-généraux et membre de la commune et du club de 89, adressant à l'Assemblée nationale une brochure sur la richesse territoriale de la France, devenant commissaire de la Trésorerie nationale, entrant dans la commission des poids et mesures, prenant avec ardeur la défense de l'Académie, exposant dans le bureau de consultation des arts et métiers un plan complet d'organisation de l'instruction publique. Le volume de M. Grimaux se termine par un chapitre intéressant sur le procès des fermiers-généraux et l'exécution de Lavoisier. Il est imprimé avec luxe, illustré de plusieurs gravures, portraits et fac-similés, accompagné d'une bibliographie complète de Lavoisier et d'un recueil des jugements portés sur son œuvre [1].

4. — Le second volume des *Papiers de Barthélemy*, que M. Kaulek édite sous les auspices de la commission des archives diplomatiques, est aussi important que le précédent. Il comprend la correspondance de Barthélemy, de janvier à août 1793, et on y trouvera sur des points de détail un grand nombre de renseignements précieux. En somme, il traite surtout des affaires de Bâle, de l'Erguel et du Munsterthal, de la république de Rauracie, de l'arrestation de Sémonville et de Maret. Comme dans le premier tome, M. Kaulek cite les textes en entier, lorsqu'ils sont intéressants, ou les analyse brièvement, lorsqu'ils n'ont qu'une médiocre importance. Mais pourquoi a-t-il négligé de nous donner une introduction, d'éclairer de ci de là ses documents par quelques notes indispensables, de résumer en plusieurs endroits les affaires et négociations parfois obscures dont il est question dans cette correspondance [2] ?

---

1. P. 198, il faut dire que Beauharnais a remplacé dans son commandement Custine qui partit le 19 mai 1794 pour l'armée du Nord. P. 203, l'expression « le *libérateur* de la Corse », appliquée à Paoli, me semble inexacte.

2. On louera surtout la table analytique des matières qui épargne de la peine aux travailleurs et facilite singulièrement les recherches. Voici, au passage, quelques menues corrections à faire. Il faut écrire *Devaux* et non « Deveaux », *Stengel* et non « Stingel » (p. 290, voir sur tous deux *Valmy*, p. 63 et *Retraite de Brunswick*, p. 131); *Hochheim* et non « Hocheim » (p. 31 et 514). — P. 514, table, sous le seul nom de prince de *Hohenlohe* sont groupés plusieurs Hohenlohe. — P. 235, qu'est-ce qu'une localité de *Kuntesplomb?*(!!) C'est évidemment *Guntersblum*. — P. 390 et 521 lire *Ronsin* et non « Rousin ». — P. 12, etc., *Seewis* et non « Scewis ». — P. 331, *Schawelitzky* et non « Schaffalitzky » (telle est l'orthographe du nom chez le plus récent historien de Bernard de Saxe-Weimar). — P. 497, ce *Schweizer* a déjà été mentionné par la *Revue crit.*, à propos du livre de Hess, et c'est le même qui est nommé p. 286-287; pourquoi le dédoubler et citer à la table des matières et

5. — Nous n'avons pas de relation militaire de la campagne de Prusse. M. Foucart a voulu combler cette lacune, et, pour composer cette relation exacte et vraie qui nous manque, il publie tout simplement les ordres et les rapports. Son but principal, dit-il lui-même, est de dégager la figure du général en chef; il veut le montrer organisant l'armée, la rassemblant, la mettant en marche, la concentrant pour livrer bataille, la lançant à la poursuite de l'ennemi battu, tirant de la victoire tout le parti possible, réparant ses pertes pour être prêt à de nouveaux événements. M. F. donne donc les *ordres* écrits et expédiés par le chef d'état-major aux commandants des corps d'armée, ainsi que les *instructions* adressées par Napoléon lui-même pour expliquer les ordres. Il donne les rapports écrits des commandants des corps d'armée, les rapports de la cavalerie et des émissaires, les interrogatoires des prisonniers; « la publication de ces pièces permet de vivre de la vie du commandant de l'armée et de suivre le développement de sa pensée ». M. F. se borne à Napoléon, et à Napoléon seul; il ne veut savoir de l'armée prussienne que ce que Napoléon en a su lui-même, au jour le jour, par les renseignements qu'il recevait; il fait, non pas un travail de critique historique, mais un travail exclusivement militaire. On voit tout l'intérêt et toute l'originalité de cette publication. M. F. a joint d'ailleurs aux documents qu'il édite, ses observations personnelles, particulièrement celles que lui ont suggérées les instructions de Napoléon (notamment p. 318-323 et p. 546-569) et en appendice quelques remarques sur les marches et le combat. Enfin, il est au courant, car il cite (p. 629) une traduction du combat de Vierzehnheiligen d'après le *Rossbach und Iena* de von der Goltz. On ne saurait trop recommander la lecture attentive de cet ouvrage à nos officiers, même à nos officiers généraux. Quant aux historiens, ils sauront le plus grand gré à M. Foucart d'avoir mis à leur disposition cette suite de documents importants et de les avoir accompagnés de réflexions instructives très clairement exprimées [1].

6. — M. de Tournon raconte (d'après le *Précis* du commandant du Casse, l'ouvrage de Koch et celui du général de Vaudoncourt, les revues militaires allemandes, les documents du ministère de la guerre, et des archives du Rhône), les événements dont le Beaujolais, le Lyonnais et la Bresse furent le théâtre en 1814. Il a raison de dire que ces événements n'ont rien ajouté à la réputation d'Augereau, mais qu'ils sont honorables pour les chefs subalternes et les soldats. On lira avec un

Schweizer et un *Schweiger* qui n'existe pas? — La véritable orthographe du nom de « Wilzeck » est *Wilczek*. — Pour tout ce qui concerne l'affaire Sémonville et Maret, et me référant aux documents de Zeissberg-Vivenot, j'écrirais *Traona* et non « Trahona », *Kœhl* et non « Kol » (p. 420), *Conradi* et non « Conrado ». — Ajoutons que le docteur *Bansi* et Henri *Bansi* sont sûrement le même personnage (voir le livre de Hess sur Schweizer).

1. Citons encore deux cartes, trois croquis et une table analytique technique (*ambulances, équipages, reconnaissances*, etc.)

intérêt très vif, dans l'étude minutieuse et complète de M. de T., le récit de l'attaque de Mâcon et du brillant fait d'armes d'Alphonse de Colbert, du combat de Saint-Georges où les troupes d'Ordonneau et de Pannetier se signalèrent par leur vaillance et leur ténacité, de la bataille du 19 mars où l'absence d'Augereau avait « ôté tout ensemble aux mouvements, mais où grâce à Digeon, à Bigarré, à Colbert, un peu de gloire consolait nos héroïques soldats ». M. de T. prouve qu'Augereau n'a pas trahi, mais qu'il a commis des fautes inexcusables, et que Napoléon eut tort de mettre à la tête de l'armée de Lyon ce bravache à l'intelligence bornée. Il termine son travail par un résumé des opérations qui eurent lieu dans la région lyonnaise en 1815. Cette étude historique, accompagnée de trois bons croquis, a été faite avec grand soin; l'auteur apprécie justement les hommes et les événements; il n'a négligé aucune source, et, au point de vue topographique, il précise les lieux avec plus d'exactitude que ses devanciers [1].

7. — M. le commandant Vermeil de Conchard a retracé l'assassinat du maréchal Brune d'après des pièces qu'il a tirées des archives de la cour d'appel de Riom et qu'il reproduit à la fin de son volume : procès-verbal de la mort du maréchal, requête de la maréchale au roi et plainte contre les assassins, note adressée au garde des sceaux, arrêts de la chambre d'accusation et de la cour d'assises. Le récit, plein de navrants détails, montre bien quels furent les assassins (le taffetassier Louis Farge et le portefaix Roquefort), les instigateurs, les véritables auteurs du crime (Soullier, Lambot, Hugues). Mais on reprochera à M. V. de C. d'avoir esquissé si brièvement, et non sans lacunes, la carrière de Brune (p. 61-63). Il passe sous silence le rôle du futur maréchal en septembre 1792 [2], son amitié avec Danton, ses débuts dans l'armée, sa mission en Normandie après le 2 juin, les causes de sa disgrâce après 1807. Il fait un éloge excessif de Brune [3]; M. de Sybel dit du vainqueur de Bergen que c'était un démagogue sans conscience, un spéculateur avide et un mauvais général ; ce jugement sévère de l'historien allemand est plus près de la vérité que l'appréciation presque enthousiaste de M. V. de C.; Marmont et d'autres encore ont vu en Brune un général plus heureux qu'habile, et le duc de Raguse le juge nettement « médiocre et incapable ». Enfin, pourquoi M. Vermeil de Conchard qui cite en un endroit la *Terreur blanche* de M. Ernest Daudet, n'a-t-il

1. On lui reprochera pourtant de laisser échapper des fautes d'impression (surtout dans les noms allemands), de ne pas citer assez minutieusement ses sources au bas des pages, enfin de numéroter par des chiffres romains les six chapitres de son étude, au lieu de leur donner des titres, d'ailleurs faciles à trouver, et qui auraient mieux marqué les divisions du sujet.

2. Les assassins criaient — ce qui était faux — que Brune avait porté au bout d'une pique la tête de la princesse de Lamballe.

3. « L'héroïsme de ses actions ne pouvait être égalé que par la franchise et la loyauté de son caractère. » Pourquoi l'auteur ne dit-il pas que cette phrase est transcrite mot pour mot de la requête de la maréchale Brune au roi (comp. p. 63 et p. 136)?

pas consulté l'*Histoire des deux Restaurations* d'Ach. de Vaulabelle (vol. III, p. 5-16) et tiré de cet ouvrage, aujourd'hui trop dédaigné, comme du livre de M. E. Daudet, quelques détails curieux qui auraient complété son récit? Il y aurait vu, par exemple, que les accusations répandues par les royalistes du Midi contre Brune venaient des pamphlétaires anglais; que le corps du maréchal fut retiré du Rhône, non seulement par un pêcheur, mais par un jardinier du nom de Berlandier; que le propriétaire du domaine où eut lieu la première inhumation, se nommait M. de Chartrouse, et non Cartousse (ce qu'il aurait vu même dans le *Guide Joanne*), que la maréchale Brune, au bras de Suchet, parut devant le roi pour demander justice, etc.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Klincksieck publie le xv^e volume de sa « Nouvelle collection à l'usage des classes ». C'est le *Traité élémentaire d'accentuation latine* de l'abbé VIOT qui paraît, en quatrième édition, par les soins de M. Paul VIOLLET (v et 64 p.). M. Viollet a soumis l'opuscule à M. Émile Chatelain dont le jugement a été favorable; aussi a-t-il « donné avec une entière tranquillité de conscience, le bon à tirer, après n'avoir changé que quatre ou cinq mots aux éditions antérieures. Tout professeur, dit M. Viollet, appelé à donner aux enfants quelques notions sur l'étymologie des mots français, devra s'assurer qu'ils connaissent les règles de l'accent latin; l'abbé Viot sera pour eux un guide très sûr. »

— Annonçons, pour en parler bientôt plus longuement, un ouvrage qui rendra de très grands services: la *Bibliographie de l'histoire de France, catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages relatifs à l'histoire de France depuis les origines jusqu'en 1789*, par M. G. MONOD (Hachette. In-8., xi et 420 p.)

HOLLANDE. — La Société hollandaise des Sciences vient de publier le premier volume des *Œuvres de Chrestien Huygens*; ce premier volume ne renferme que de la Correspondance, presque entièrement inédite et du plus haut intérêt non seulement pour l'histoire de la science, mais même pour l'histoire générale (Gauthier-Villars).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 34-35 — 20-27 août — 1888

Sommaire : 387. Lieblein, Le commerce antique de la Mer Rouge. — 388. Posse, La diplomatique des documents privés. — 389. Campori et Solerti, Louis, Lucrèce et Eléonore d'Este. — 390. Levertin, La farce et les farceurs en France entre la Renaissance et Molière. — 391. Discours de M. Espagne, 3 janvier 1782, p. p. Léotard. — 392. Antistius, Relation d'un petit voyage, de Montpellier à Milhau. — 393. Falgairolle, Le marquis d'Aubais. — 394. Doncieux, Le père Bouhours. — 395. Veeck, Les théories de Trendelenburg. — Les examens de langues romanes à l'Université de Cambridge (P.M.). — Chronique. — Académie des Inscriptions.

387. — J. Lieblein. **Handel und Schiffahrt auf dem Rothen Meere in alten Zeiten,** nach ægyptischen Quellen (herausgegeben von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Christiania), Kristiania, in Commission bei Jac. Dybwad, 1886, in-8, 151 p.

C'est un chapitre de l'histoire du commerce antique, celui qui traite des rapports de l'Egypte avec les tribus qui habitaient les côtes de la Mer Rouge. Dans les premières pages (11-51), M. Lieblein cite, analyse ou traduit les monuments égyptiens qui mentionnent des expéditions dans ces régions, il cherche à déterminer quelle est la position de la plus importante des contrées mentionnées, celle que les textes nomment le *pays de Pount,* ou plus exactement, le *pays de Pounit* (p. 52-75). Il a résumé le résultat de ses recherches, en trois propositions que voici (p. 74-75) :

1° Le nom le plus ancien de l'Arabie méridionale était *Ben* ou *Boun ;*

2° La partie de l'Arabie qui est au nord du *Boun* s'appelait à l'origine *To-noutri* « la terre divine » ; comme cette région comprenait la majeure partie de la péninsule, le nom qu'elle portait s'étendit promptement à l'Arabie entière ;

3° Les Egyptiens appliquèrent plus tard aux deux contrées situées à droite et à gauche du Bab el Mandeb la qualification de *Pount (Pounit),* qui n'était qu'une forme dialectale de *Boun :* une étymologie populaire donna à ce mot la signification de *pays des Portes. Pount (Pounit)* est le plus ancien marché connu à l'histoire : le centre de la région est l'Arabie Méridionale, l'Arabie Heureuse, mais elle s'étendait aussi le long de la côte africaine jusqu'aux environs du cap Guardafui, et son nom fut donné par abus à l'Arabie entière.

Ces trois propositions ne me paraissent pas également importantes ni également bien établies. La première ne s'appuie que sur un fait isolé, la présence dans une inscription de la VIe dynastie d'un mot *Benou* (Lepsius, *Denkm.* II, 115, Lieblein, *op. l.*, p. 14) que, pour mon

compte, je ne sais comment traduire. M. L. le compare au nom *Bonou* de l'oiseau Phénix, au nom de *Bonrou*, *Bonou*, *benne*, du palmier φοίνιξ, et, en dernier lieu, identifie les gens qui sont désignés de la sorte aux Phéniciens de l'époque classique. C'est aller bien loin, et je ne pense pas que beaucoup d'égyptologues acceptent le premier axiome de M. L., tant qu'ils n'auront pour l'établir que le passage de l'inscription très obscure où les *bonou* sont cités. Le second axiome est formulé d'une façon trop précise. Le nom de *Terre-divine* est un nom mythologique appliqué par les Egyptiens aux pays du soleil levant. Au temps où le langage des hiéroglyphes a pris la forme que nous lui connaissons, l'horizon des tribus qui vivaient dans la vallée du Nil était fort restreint : les marais du Delta et la Méditerranée le fermaient au Nord, les cantons voisins de la première cataracte *(Kenousit, To-Kenousit)* le fermaient au Sud, le désert arabique à l'Est, et c'est à cette région où le soleil et ses dieux comparses naissaient chaque matin qu'on donnait l'épithète de *Terre-divine (To-noutri)*. Plus tard, quand l'horizon s'élargit, les noms reculèrent, les marais du Delta (les champs d'Ialou) aux limites extrêmes du Nord, le pays de Kenousit aux limites extrêmes du Sud, au point où le Nil quittait le ciel pour descendre sur la terre, la *Terre-divine* aux limites extrêmes de l'Est. On comprend que la Terre-divine, après avoir été le désert entre le Nil et la Mer Rouge, soit devenue, vers la XII^e^ dynastie, l'Arabie, et plus tard les régions situées au delà du Golfe Persique. Le nom de Pounit me paraît n'avoir pas été moins vague que les précédents. Je ne sais où était placé le canton qui le portait à l'origine ; les Egyptiens y voient un terme général qui désignait tous les pays maritimes situés au Sud-Est de l'Egypte. Ces réserves faites, les pages que M. L. a consacrées à l'histoire des rapports de l'Egypte et du Pounit sont fort intéressantes. Ils sont fréquents dès la XI^e^ dynastie, pendant le quatrième millénaire avant notre ère. Les parfums, l'encens, dont les dieux étaient si gourmands en Egypte, l'or, l'ébène et les bois précieux, l'ivoire, les pelleteries attiraient les marins Egyptiens sur les côtes inhospitalières de l'Yémen et des Somalis. Les Pharaons suivirent l'exemple que leur avaient donné les particuliers : Sônkhkarî sous la XI^e^ dynastie, envoyèrent des navires isolés aux *Echelles de l'Encens*. La plus célèbre de ces expéditions, entreprise par ordre de la reine Hatshopsitou, sœur de Thoutmos III, comptait cinq grands navires de guerre, et donna lieu aux souverains des dynasties thébaines de ranger Pounit et les Pounitiou au nombre des nations tributaires. Harmhabi, Ramsès II, Ramsès III, se vantent d'avoir eu des flottes en Pounit. Les rapports continuèrent malgré la décadence de Thèbes, et, quand les Ptolémées succédèrent aux Pharaons indigènes, les pilotes grecs n'eurent qu'à suivre la voie des pilotes égyptiens pour aller en Arabie Heureuse ou aux régions des parfums. M. L. a exposé avec beaucoup de clarté et de simplicité ce que nous connaissons jusqu'à présent de cette histoire.

Ce n'est là que la première partie du mémoire. Dans la seconde, M. L. se demande ce qu'étaient les peuples de Pounit, et répond sans hésiter qu'on doit reconnaître en eux les Phéniciens. Le rapprochement entre la racine *Poun* de *Pounit* et *Pœnus, Punicus, Phœnix*, a été fait de longue date. Il s'agissait ici, bien entendu, des Phéniciens établis primitivement, selon la tradition recueillie par Hérodote (VII, LXVXIX), aux bords de la mer Erythrée. Dès l'antiquité, on avait interprété le témoignage d'Hérodote de telle façon qu'on plaçait dans le golfe Persique cette première patrie des Phéniciens (Strabon, XVI, 4, 27). M. L. pense que, par les mots de *mer Erythrée*, Hérodote entendait la mer Rouge et les côtes qui avoisinent le détroit de Bab-el-Mandeb, c'est-à-dire, les lieux mêmes où nos monuments égyptiens placent Pounit. Il apporte à l'appui de son dire, et plusieurs passages du x^e chapitre de la Genèse (v, 6, 13), et surtout l'interprétation que divers commentateurs modernes en ont donnée. Dillmann *(Die Genesis erklärt von A. Dillmann*, 1882, p. 170), entre autres, a fait remarquer que, si l'écrivain sacré a placé Chanaan parmi les Chamites, c'est moins peut-être haine nationale que souvenir d'une différence d'origine entre les Chananéens et les autres Sémites. « C'est un fait prouvé historiquement, dit-il, que les Chana- « néens vinrent de la mer Erythrée : les arguments qu'on a soulevés « contre ce témoignage ne tiennent pas. Il est confirmé par les monu- « ments égyptiens où les Kefa (lisez *Kafiti*, *Kafti)* sont représentés « tantôt identiques aux Pouna (lisez *Pouniti*, *Pounti)* pour le teint, la « coiffure et le costume, tantôt semblables en tout aux autres Sémites, « d'où il faut conclure que les Pouniti, venus du Sud-Ouest, formaient « à proprement parler le noyau des Kafti ; se mêlant aux peuples qu'ils « rencontrèrent dans leurs colonies nouvelles, ils se sémitisèrent entiè- « rement de type et de langage. » M. L. croit de même que les Sidoniens mentionnés dans l'Odyssée à propos du voyage de Ménélas (IV, 84) ne sont pas les Sidoniens de la Méditerranée, mais les *Pouniti*, les Phéniciens de la mer Rouge. Le problème qu'il résout de la sorte, est un des plus graves qui aient été posés à propos de l'histoire ancienne. L'opinion qu'il professe à été défendue avec beaucoup d'ardeur, au moins dans ses parties principales, par plusieurs savants fort compétents, parmi lesquels je me bornerai à citer Lepsius. Elle se rattache à une question plus générale. Où est le berceau de la race sémitique? On sait que plusieurs n'ont pas hésité à le placer en Arabie, et même dans l'Arabie Méridionale, aux lieux mêmes où les Egyptiens connaissent le pays de Pounit.

M. L., après avoir tranché à son gré la question d'origine, essaie de suivre la trace des Pouniti hors de leur pays. Il pense trouver de leurs colonies dans l'Egypte moyenne, dans le Delta, en Idumée. Ici encore, je relève la même confusion entre *Boun* et *Poun* que j'ai signalée plus haut, et la tendance à tirer des conclusions extrêmes de cette comparaison douteuse. Je ne crois pas que l'argumentation de M. L. convainque

ses lecteurs aussi complètement qu'il semble l'espérer de l'origine protophénicienne de villes comme Hipponon *(Ha-bonou)* ou Coptos, non plus que de l'identité d'Ophir avec le mot Afer qui désigne aujourd'hui quelques-unes des tribus Danakil, et avec ces Apiriou des monuments égyptiens où Chabas avait vu les Hébreux. Il faut cependant savoir gré à M. L. d'avoir réuni tant de petits faits épars, de les avoir classés et d'avoir essayé d'en donner une explication convenable. Comme il le dit lui-même en terminant, *citius ex errore quam ex confusione veritas emergit.* Ce qui nous manque encore pour décider ce que son mémoire renferme de vérité et d'erreur, ce sont les monuments : ceux que nous connaissons ne sont pas très nombreux, et je crains que M. Lieblein n'ait parfois essayé de tirer d'eux plus qu'ils ne renferment.

G. Maspero.

---

388. — O. Posse. **Die Lehre von den Privaturkunden mit vierzig Tafeln.** Leipzig, Veit et Cᵒ, 1887.

Si la diplomatique pontificale, impériale et royale, si, en un mot, la diplomatique des documents publics a fait en notre siècle d'étonnants progrès, la diplomatique des documents privés est restée bien en arrière. Sur ce terrain, il n'y avait guère à citer jusqu'aujourd'hui que les recherches si pénétrantes et si fécondes de Ficker *(Beitræge zur Urkundenlehre)* et le livre inégal de von Buchwald *(Bischofs-und Fürsten Urkunden des* XII *u.* XIII *Jahrhunderts).* M. Posse, l'un des éditeurs du *Codex diplomaticus Saxoniae regiae*, a donc été bien inspiré en publiant sa *Lehre von den Privat-Urkunden.*

A vrai dire, ce titre est quelque peu ambitieux et promet plus que le livre ne donne. Le mot *Beitræge*, si en faveur dans la science allemande, aurait été ici parfaitement à sa place. M. P. n'a pas écrit, en effet, une doctrine de la diplomatique des document privés, mais seulement des contributions, excellentes d'ailleurs, à cette doctrine qui reste à faire. Au surplus, ses recherches, comme il est naturel, n'ont porté que sur un seul territoire : la Saxe.

L'ouvrage est divisé en deux grandes parties : Paléographie et Diplomatique.

Paléographie. Partant du fait déjà signalé par Ficker, que la grande majorité des documents privés ne sont pas, pendant la plus grande partie du moyen âge, à peu près jusqu'au XIIIᵉ siècle, écrits par le concédant *(Aussteller)*, mais par le destinataire *(Empfænger)*, M. P. s'applique à démontrer que dans la diplomatique privée, l'étude de l'écriture doit procéder autrement que dans la diplomatique publique. Ici, la connaissance des écritures des chancelleries est essentielle, là l'écriture des documents émanés d'un même prince n'aboutit à aucun résultat, puisque dans la plupart des cas, ces documents n'ont pas été dressés dans une chancellerie, comme ceux des empereurs, par exemple, ou des papes,

mais par des scribes privés au service des destinataires de ces documents. C'est à l'écriture de ces scribes qu'il importe donc de s'attacher. Or, les plus anciens documents privés du moyen-âge parvenus jusqu'à nous, se rapportent presque tous à des corporations ecclésiastiques ; M. P. applique à l'écriture monacale les mêmes procédés de critique que l'école de Sickel applique à l'écriture des notaires impériaux. Il établit de la sorte la filiation des écritures des couvents d'un même territoire ; il montre comment le *ductus* propre à une abbaye passe aux filiales de celles-ci ; il distingue dans chaque groupe d'abbayes et dans chacune d'elles, les diverse écoles de calligraphie et même les scribes employés aux différentes époques. Il y a là une dépense extraordinaire de travail et de recherches, et le résultat obtenu est des plus intéressants. On peut se demander pourtant s'il est bien décisif. Si l'on admet, en effet, avec M. P., que telle charte d'un margrave de Misnie pour l'abbaye de Riesa, par exemple, ait été écrite par un moine de cette abbaye, s'en suivra-t-il fatalement que cette charte doive présenter les particularités calligraphiques du *ductus* de Riesa, sous peine d'être rejetée comme apocryphe ? Evidemment non. Un moine étranger, entré tard au couvent et élevé par conséquent dans une autre école, peut fort bien avoir été chargé d'écrire la charte en question et, dans ce cas, la présence d'une écriture anormale ne serait aucunement la preuve d'une falsification. Quoi qu'on fasse, on n'arrivera jamais à établir pour cette partie de la diplomatique privée, des règles aussi précises que celles auxquelles est arrivée, soit la diplomatique pontificale, soit la diplomatique impériale. Cela n'empêche pas M. P. d'avoir excellemment montré la différence radicale qui existe au point de vue paléographique entre les documents publics et les documents privés et d'avoir mis en lumière maintes particularités importantes de ces derniers.

Diplomatique. C'est des *Beitræge* de Ficker, cités presque à chaque page et à l'auteur desquels le livre est dédié, que dérive cette seconde partie de l'ouvrage. Après un rapide historique de la consignation par écrit des contrats depuis la période franque jusqu'au XIII[e] siècle, l'auteur aborde le détail de son sujet.

Il s'attache d'abord longuement à l'étude des deux moments diplomatiques que la science allemande désigne depuis Ficker par les mots de *Handlung* et de *Beurkundung*. On entend par là, comme on sait, d'une part le contrat lui-même, l'accomplissement de l'acte juridique, de l'autre, la consignation par écrit de cet acte juridique. Les rapports de ces deux moments, l'un avec l'autre, peuvent être fort divers et la connaissance du rapport, dans chaque cas particulier, est d'une importance capitale. Il peut arriver, en effet, que la rédaction du document précède la conclusion du contrat qui y est mentionné (par exemple en cas de blanc-seing), ou que la rédaction et le contrat soient faits le même jour, ou encore qu'un espace de temps plus ou moins long sépare l'une de l'autre. Dans ces diverses occurences, auquel des deux moments

se rapportent et les témoins et la date ? M. P. se livre à une étude minutieuse des différents cas, basée sur l'examen d'un nombre énorme d'originaux. Ses observations sur les différences d'encre et d'écritures, sur les blancs, les surcharges, les ajoutes, surtout à la date, rectifient et corroborent en bien des cas les remarques de Ficker, qui a travaillé surtout, semble-t-il, sur des documents imprimés.

En résumé, l'auteur, comme Ficker, arrive à la conclusion que, jusqu'au XIIIe siècle environ, la plupart des documents privés sont datés d'après la *Handlung* et introduisent par *Actum* la formule de la date. Au XIIIe siècle, se forment des chancelleries qui datent de préférence avec *Datum* et du jour de la remise du document au destinataire. Pendant un certain temps, les deux usages se maintiennent concurremment. Peu à peu, *Actum* et *Datum* perdent leur sens technique et sont employés l'un pour l'autre ou tous deux à la fois. Enfin, des règles fixes s'établissent le jour où les princes ont organisé régulièrement, à l'exemple de l'empereur, des chancelleries où sont dressés tous les documents émanés d'eux.

Toute cette partie du livre montre combien est féconde la distinction établie par Ficker entre la *Handlung* et la *Beurkundung*. Appliquée à des documents français, elle donnerait certainement des résultats aussi intéressants que ceux auxquels est arrivé M. P.

Le chapitre consacré au sceau contient bon nombre d'observations intéressantes. Les diplomatistes liront surtout avec profit les remarques sur l'apposition du sceau, soit avant, soit après le jour marqué à la date.

Les dernières pages du livre s'occupent des itinéraires diplomatiques. Jusqu'à l'apparition des *Beitræge* de Ficker, l'opinion courante était que l'itinéraire diplomatique correspondait parfaitement à l'itinéraire réel des princes ; on admettait que ceux-ci s'étaient trouvés régulièrement dans les localités indiquées à la date des documents émanés d'eux et le jour mentionné par ces documents. La théorie de la distinction de la *Handlung* et de la *Beurkundung* a fait abandonner aujourd'hui cette idée. Puisqu'il arrive que la date se rapporte tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces deux moments, il est évident que l'itinéraire diplomatique ne donne pas *toujours* l'itinéraire vrai. M. P., après Ficker, montre par un grand nombre d'exemples que plusieurs documents du même prince, portant la même date, mentionnent des endroits différents et que, réciproquement, des documents portant des indications chronologiques très diverses, se rapportent tous au même lieu.

Les quarantes planches photographiques qui terminent le volume sont toutes fort belles et pour la plupart très bien choisies. Je ne puis m'empêcher cependant de trouver que M. P. a été trop prodigue d'exemples qui n'ont d'autre but que de montrer des ajoutes, des surcharges ou des différences que la photographie ne rend même pas (pl. XXIX, XXX, XXXI, XXXII). N'eût-il pas mieux valu augmenter le

nombre des planches consacrées à servir de preuves aux remarques de l'auteur sur la filiation des écritures dans les documents privés ?

H. PIRENNE.

---

389. — **Luigi, Lucrezia e Leonora d'Este,** studi di Giuseppe CAMPORI e Angelo SOLERTI. Turin, Loescher, 1888, in-8 de 211 p. Prix : 6 fr.

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur;
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure;
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Éléonore.....

Hélas! si nous en croyons M. Solerti, les échos de Ferrare doivent se taire et le nom d'Éléonore d'Este disparaître de la liste charmante. La princesse n'a point été chantée par Tasse sous un nom supposé; il n'a point levé les yeux vers son amour; il n'a point été châtié par un chef de famille irrité; elle n'a point pleuré en silence dans un coin retiré du château ducal, tandis que son poète audacieux gémissait à l'hospice Sainte-Anne devenu pour lui une prison. La légende des amours de Tasse s'écroule définitivement sous le choc des documents authentiques, et la figure d'Éléonore ne conserve même pas le prestige de celles des amies et des protectrices des poètes; elle n'a fait pour l'auteur de *Rinaldo* rien de plus que les autres membres de la famille d'Este, à la cour desquels il a si longtemps vécu : elle n'a même pris aucun intérêt à ses malheurs. Son souvenir et celui du *savio pazzo* doivent être désunis et voici à jamais détruite une autre de ces traditions fausses dont l'imagination poétique s'est longtemps bercée.

M. S. nous explique dans son introduction comment cette légende a pris naissance, quelles confusions, quelles falsifications même l'ont aidé à grandir. Mais son récit biographique, composé d'après des correspondances empruntées pour la plupart aux archives d'Este, constitue à lui seul la rétutation la plus complète des erreurs accréditées. Il n'y a rien de moins romanesque que la vie de la dernière fille du duc Hercule II. Cette princesse, qu'on nous représente comme le type idéal de la femme italienne du XVIe siècle, est aussi étrangère que possible à l'esprit de son temps; elle n'a de goût ni pour les fêtes, ni pour les arts, ni pour la poésie. Souvent malade et reconnue impropre au mariage, elle vit retirée, s'occupant beaucoup de sa maison, qu'elle dirige fort bien, et c'est à peine si ses facultés de ménagère trouvent un jour à se développer sur un plus grand théâtre, pendant une absence de son frère, le duc Alphonse, qui lui confère quelque temps le gouvernement de l'État. Sa vie, très bourgeoise, s'écoule sans autre événement, au milieu des discordes de sa famille, des cancans de la cour et des parties d'échecs. Jamais ces coups de passion, qui retiennent l'attention dans la vie de sa sœur aînée, Lucrèce, duchesse d'Urbin. Elle n'a même pas profité de la culture littéraire que sa mère, Renée de France, lui a fait donner et de

l'éducation princière de la Renaissance qu'elle a reçue. Elle est pour toutes choses d'une indifférence, d'une passivité, que sa mauvaise santé ne suffit pas à expliquer. Honnête sans doute, et digne d'estime, elle se fait plutôt remarquer, en un temps fort corrompu, par l'absence des vices que par des qualités précises.

La première partie du volume est occupée par la biographie d'un frère et d'une sœur d'Éléonore, qui ont eu avec Tasse plus de relations qu'elle, le cardinal Louis et Lucrèce d'Este. Quelques pages intéressent la France; elles sont relatives à la duchesse Renée, femme d'Hercule II, la célèbre amie de Calvin, et aux voyages en France de son fils Louis, ce prince plus malheureux encore que coupable, qui fut fait prêtre par politique et cardinal malgré lui. Ce travail, dû au savant et regretté marquis Campori, avait déjà paru dans les *Memorie delle Deputazioni di storia patria per le Provincie Modenesi e Parmensi*. Il convenait ici d'insister surtout sur la biographie inédite d'Éléonore d'Este, digne en tout point, pour la composition et la méthode, du travail de Campori et d'un intérêt plus grand par le problème historique qu'elle résout [1].

P. de Nolhac.

---

390. — **Studier œfver fars och farsœrer i Frankrike mellan Renaissancen och Molière.** Etudes sur la farce et les farceurs en France entre la Renaissance et Molière. Akademisk Afhandling af Oscar Levertin. Upsala 1888. Akademiska boktryckeriet, Edv. Berling, 178 p. in-8.

Notre littérature est de vieille date, fort appréciée des Français du Nord et même, depuis que la leur est devenue originale et que beaucoup de leurs écrivains édifient sur leur propre fonds, ils n'ont pourtant pas cessé d'étudier nos auteurs modernes. Quelques-uns ont aussi commencé, dans ce siècle d'érudition philologique, à remonter jusqu'à notre moyen âge. Il ne se passe guère d'années sans qu'il sorte des presses universitaires de Lund, d'Upsala ou de Helsingfors, quelques dissertations sur les lettres françaises, dues à des maîtres ou à des étudiants. Celle que vient de nous donner M. O. Levertin, atteste des connaissances fort étendues. Il est au courant, non seulement des textes publiés et des grands travaux dont ils ont été l'objet en France, en Allemagne et en Italie, mais encore de maintes monographies peu accessibles. Les patois eux-mêmes n'ont pas échappé à ses investigations. Les lacunes que l'on peut signaler au milieu de son énumération de paysanneries languedociennes, provençales, dauphinoises et autres, tiennent moins à un manque de diligence de sa part qu'à l'obscurité ou à la difficulté de la matière. Nous ne lui ferons donc pas un grief d'avoir

---

1. M. Solerti prépare une grande biographie critique de Tasse et une édition des *Opere minori*; les spécimens de ses travaux qu'il a déjà donnés au public font vivement désirer de les voir promptement paraître.

ignoré le *Théâtre de l'infanterie dijonnoise,* recueil de six pièces des XVIe et XVIIe siècles (Dijon, 1887, pet. in-8), qui sont bien de vraies farces, étant farcies de patois. A la vérité, quatre d'entre elles étaient inédites, mais la plupart étaient citées depuis 1856 par Mignard dans son *Histoire de l'idiome bourguignon* (Dijon, in-8°). — On lui reprocherait avec plus de raison de n'avoir pas expliqué certains mots tombés en désuétude [1] qu'il cite dans des passages reproduits en général avec assez de correction [2], et dont quelques-uns, peu familiers à nos compatriotes, sont certainement inintelligibles pour les siens. Mais tel quel, ce livre est un utile résumé de ce que l'on sait sur la matière, et nous aurions mauvaise grâce de ne pas remercier cordialement l'auteur d'avoir vulgarisé dans son pays les nombreuses recherches relatives aux origines de notre scène comique. C'est son premier travail; nous souhaitons qu'il lui donne bientôt quelque pendant.

E. BEAUVOIS.

---

391. — **Discours prononcé le 3 janvier 1782 dans la séance publique de la Société des Beaux-Arts pour la distribution des prix par M. Espagne,** avocat, associé honoraire de la dite Société et associé correspondant de l'Académie royale des belles-lettres de Montauban, publié par S. LÉOTARD. Clermont-L'Hérault, Saturnin Léotard, libraire, 1887, in-18 de 31 p.

392. — **Relation d'un petit voyage (de Montpellier à Milhau) ou lettre à mon ami** publiée par S. LÉOTARD, introduction par E. B. ANTISTIUS, bibliophile. *Ibid.*, 1887, in-8 de 96 p.

393. — **Le marquis d'Aubais, célèbre érudit du XVIIIe siècle et ses lettres autographes inédites** par Prosper FALGAIROLLE, membre de la Société française d'archéologie et de l'Académie de Nîmes. *Ibid.*, 1887, in-8 de 131 p.

M. S. Léotard, ancien sous-bibliothécaire de la ville de Montpellier, auteur d'une *Notice* sur la bibliothèque de ladite ville (1867), éditeur des *Lettres inédites du baron Fabre, d'Alfieri et de la comtesse d'Albany* (1884), imprime avec beaucoup de soin et de goût à Clermont-l'Hérault une collection qui mérite les encouragements des bibliophiles. Je dirai quelques mots seulement des deux premiers fascicules dont on vient de lire le titre et je m'arrêterai un peu plus devant le troisième fascicule, qui est beaucoup plus important.

Le *Discours* de Pierre Espagne (né à Montpellier le 17 avril 1747, mort dans la même ville le 17 janvier 1791), aide à faire connaître la Société des Beaux-Arts fondée en 1778 à Montpellier par divers amateurs, notamment par le peintre Jean Coustou, société que les États du Languedoc prirent sous leur protection et dont ils firent une école publique de dessin.

La *Relation d'un petit voyage* est publiée d'après un manuscrit inédit portant la date de 1800. C'est un badinage en prose et en vers qu'on

1. *Ord*, p. 8; *empreniayre*, p. 84; *bren*, p. 125; *guiller*, p. 127; *bringuières*, p. 157.

2. *Rien c'est* pour *rien n'est* (p. 33); — *parsetemps* pour *passe-temps* (p. 61).

ne lira point sans agrément. Le bibliophile Antistius, dans son *Introduction*, ne dit rien de la provenance du manuscrit, ni de l'auteur anonyme. Il a mieux aimé prodiguer les éloges à l'opuscule, disant, par exemple (p. 3) : « L'esprit le plus charmant, la malice la plus piquante courent et se jouent à travers cette prose bien troussée où s'entremêlent les gambades de petits vers alertes et court-vêtus. » Antistius dit encore (p. 4), avec une exagération qu'il faut pardonner à un Languedocien : « Le *petit voyage* est une œuvre pleine d'originalité et non point, comme on pourrait aisément s'y attendre, un réchauffé de Chapelle et Bachaumont. Il peut soutenir la comparaison avec l'œuvre fameuse des deux poètes... »

M. Falgairolle déclare que « parmi les célèbres collectionneurs du XVIII^e siècle, il faut placer en première ligne le marquis d'Aubais, historien, géographe et généalogiste, » et « qu'on n'a rien écrit de précis sur sa vie, son caractère, ses travaux », ajoutant que « les recueils biographiques les plus complets lui consacrent à peine quelques lignes » [1]. Il aurait voulu « combler cette lacune » à l'aide des documents conservés par la famille de son héros, mais n'ayant pu puiser à cette source d'informations, il a dirigé ses recherches d'un autre côté et il a recueilli (principalement à la Bibliothèque nationale) un certain nombre de lettres autographes écrites par le marquis à plusieurs savants de ses amis. Avant de reproduire ces documents, il esquisse la vie de leur auteur, Charles de Baschi, né au château de Beauvoisin, le mercredi 20 mars 1686 [2], mort au château d'Aubais, le 5 mars 1777 [3], à l'âge de 91 ans, ce qui doit encourager les grands travailleurs; il décrit, ensuite, ce château, qu'un écrivain contemporain, Poncet, appelle « le trésor des belles-lettres de la province de Languedoc » [4], château où l'on remarquait surtout l'escalier, une des merveilles du midi de la France, et la bibliothèque, « la plus belle que jamais particulier ait possédée [5] »;

1. Je n'aime pas l'expression dont se sert M. F. (p. 9) : « En exhumant aujourd'hui cette figure si originale ». *Exhumer une figure!* Je regrette aussi de trouver (p. 15), le néologisme *démissionner* repoussé par le *Dictionnaire de l'Académie* et aussi par le *Dictionnaire de Littré*. Notons encore une malencontreuse locution dans cette phrase (p. 15) : « Rentré dans son château d'Aubais, il voulut animer cette résidence somptueuse par la présence d'une femme; et *dans ce but* il se maria à Castres, le 5 juin 1708, avec Diane de Rozel ».

2. L'acte de baptême est reproduit (p. 13), d'après le registre de la paroisse de Beauvoisin (canton de Vauvert, arrond. de Nîmes).

3. L'acte de décès (p. 20), est emprunté aux archives communales d'Aubais (canton de Sommières, arrond. de Nîmes).

4. Ce Poncet n'a pas loué avec moins d'enthousiasme (p. 18), le marquis d'Aubais, auquel il attribue « un esprit sublime » et qu'il proclame un des hommes « les plus accomplis de ce siècle ».

5. C'est ce qu'avait déjà dit à peu près textuellement un devancier de M. F., M. Anatole de Gallier (*Le Marquis d'Aubais*) Marseille, 1870, in-8°, p. 13 : « Une des plus précieuses (collections) qu'ait jamais rassemblée un particulier ». M. F. n'a eu connaissance du travail de M. de Gallier qu'au moment où il achevait de corriger les épreuves de son propre travail. Les deux notices se complètent l'une l'autre.

il énumère, enfin, les ouvrages, tous anonymes, de Ch. de Baschi, la *Généalogie de la maison de Genas*, la *Généalogie de la maison de Narbonne-Pelet* [1], les *Pièces fugitives* (en collaboration avec Léon Ménard), la *Géographie historique*.

Les trente-neuf lettres du marquis d'Aubais, écrites de 1715 à 1769, et qui étaient inédites (moins une publiée dans le *Cabinet historique)*, sont adressées à Ch. René d'Hozier, à Dom Vaissète, à Dom Bernard de Montfaucon, à Dom Claude de Vic, au marquis de Caumont, à J.-Fr. Séguier, au comte Fr.-Marie de Baschi, au poète italien P.-Ant. Rolli, à Dom Bourotte. Quelques-unes de ces lettres sont curieuses, soit au point de vue autobiographique, soit au point de vue bibliographique. Ch. de Baschi y mentionne les principaux travaux de l'époque, notamment l'*Histoire générale de Languedoc,* à laquelle il s'intéressait tant (p. 37), et à laquelle il fournit tant de précieux documents (pp. 39, 41, etc.). Parmi les érudits dont il est question en cette correspondance, signalons Dom Martenne, Dom Durand, Dom de Lobineau, Dom de Ste-Marthe, Dom Bouquet, le géographe Delisle, le marquis Scipion Maffei, Astruc, Graverol, Dodwel, Samuel Petit, etc. Une des lettres les plus dignes d'attention est celle qui concerne (nº XI) le président de Thou « le plus grand historien que nous ayons. » Ch. de Baschi avait entrepris un travail considérable destiné à complèter et à rectifier l'histoire de J. A. de Thou (pp. 58-61). On lira encore avec plaisir la description de l'escalier d'Aubais (lettre VII, p. 49-51) [2] et surtout celle de la bibliothèque (lettre XXVI, p. 105). Le recueil est terminé par deux pièces tirées d'un manuscrit de la bibliothèque de Nîmes : *Satire à M. le marquis d'Aubais sur la manie de certains nobles* et *Compliment fait* [au même] *par Monsieur de Massilian, curé de Junas, accompagné de Mrs les consuls et habitants dudit lieu, le 1er janvier 1736.*

Quelques mots, dans les *lettres*, n'ont pas été bien lus [3]; quelques notes sont insuffisantes [4], mais l'éditeur, qui paraît un peu inexpéri-

---

1. Le marquis laissa inédite une *Histoire de la maison de Baschi* dont il parle à plusieurs de ses correspondants (pp. 105, 106, 109).

2. Le propriétaire de cet escalier « que l'on dit être un des plus hardis et des plus singuliers qu'il y ait dans le monde » (lettre XVII, p. 81), regrette de n'avoir pu montrer un monument dont il était si fier, à un voyageur tel que Maffei « qui tient un si haut rang dans la république des lettres. »

3. Par exemple, un nom propre dans cette phrase (p. 73) : « Un combat donné au *Bergaing* entre Lectoure et Agen ». Il s'agit là de la localité appelée *Pergain* (Gers), à 21 kil. de Lectoure.

4. Dans une note sur la *Collection des historiens de France* commencée par D. Bouquet, nous lisons (p. 57) : « Ouvrage en 20 vol. in-fº. Nous en possédons un peu plus, Dieu merci ! — Le marquis de Caumont (p. 64), nous est présenté comme un *homme de lettres* : ce n'est pas assez dire. — Il y a trop de vague dans cette indication sur les jésuites d'Avrigny et Buffier : « Vivant vers la fin du XVIIe siècle, et au commencement du XVIIIe ». Il était si facile de donner les dates précises! — Des notes qui auraient été nécessaires font défaut : M. F. ne dit rien sur l'abbé de Seguenville et sur la généalogie de Faudoas (cités p. 47). Il suffisait de consulter la *Bibliothèque héraldique de la France* de J. Guigard (articles 3942, 3943) pour rédiger à ce sujet une bonne petite note.

menté, nous donnera bientôt de son agréable petit volume, une nouvelle édition qui, j'en ai l'espérance, ne laissera rien à désirer.

T. DE L.

---

394. — **Un jésuite homme de lettres au XVII[e] siècle.** Le P. Bouhours, par Georges DONCIEUX. Paris, Hachette, 1887, in-8.

La thèse de M. Doncieux, il faut en convenir, nous effarouche un peu d'abord. Elle est trop soignée et peignée. On y sent la volonté arrêtée de « bien écrire », et d'être plus ou moins, pour un moment, du grand siècle. Ainsi, M. D. dira de son héros : « Tournant son plaisir en obligation personnelle, il s'embarqua à voir le monde. Déjà ses hantises chez les Longueville, chez Colbert, lui y donnaient d'assez larges ouvertures. » Voilà pour le style noble ; voici pour le précieux (ce serait même chose, à en croire M. D., qui caractérise d'une manière toute nouvelle « les grâces *pompeuses, empesées* de l'hôtel de Rambouillet », p. 31) : « Il eût siégé l'un des quarante, sans la coutume de son ordre, qui n'y permet d'autre fauteuil que le quarante-et-unième. » Mais voici maintenant l'horrible style moderne : « Son nom est quasi célèbre et comme passé dans la circulation littéraire... Il est trop occupé de spéculation pour être *applicable* à la pratique... La douceur des lettres de M[lle] de Scudéry est relevée d'une pointe de mondanité permise... Bouhours et Rapin (ce Rapin dont M. D. parle si souvent d'après l'excellente thèse de M. Dejob), étaient tout sémillants d'une mondanité naïve... Les deux systèmes de critique (ceux de Fénélon et de Bouhours) coïncident sur une certaine étendue, mais ne se touchent plus par les points extrêmes. » Arrêtons-nous et observons seulement qu'il faudrait opter.

C'est la faute du sujet peut-être. M. D. est de son temps, quoi qu'il en soit, et il écrit mal, à force de vouloir écrire trop bien; mais, d'autre part, il a été séduit par cette physionomie, qu'il déclare « singuliérement attrayante », par « ce bel esprit revêtu de formes ecclésiastiques, ce mélange de sacré et de profane », et l'on n'est pas impunément séduit par Bouhours. J'entends bien qu'il ne reconnaît à son héros « d'autre défaut que de vouloir quelquefois être trop aimable » ; je n'aurai pas la sottise pédantesque de trouver suspecte cette « aménité mondaine », qui permettait à ce jésuite d'esprit large, de vanter le *Tartuffe* en écrivant l'épitaphe de Molière, et je suis pleinement de l'avis de M. D. : ce n'est pas en Bouhours que Molière eût trouvé de quoi composer le personnage de Tartuffe. Mais je me demande pourquoi l'auteur s'étonne parfois, en cherchant le jésuite, de ne plus rencontrer que l'homme du monde. Il savait bien d'avance qu'il ne trouverait pas autre chose. Bouhours est tantôt religieux, tantôt savant, toujours mondain, de par la règle même de l'ordre, à laquelle on ne se soustrait guère que si

l'on est Bourdaloue. Avait-il si tort, l'auteur de l'épigramme citée en appendice, d'écarter en Bouhours le théologien, et de dire :

> Il vaut mieux commenter Ovide et La Fontaine,
> Et les plus beaux endroits de Bussy-Rabutin ?

M. D. ne parle-t-il pas lui-même des « rabutinades » de Bouhours, de ses allusions cavalières à la galante expérience de Bussy ? On a pu calomnier les mœurs, on n'a pas pu calomnier le goût du directeur qui écrivait à sa pénitente, par un souvenir singulièrement placé des missions d'Orient : « Vous êtes ma Chine et mon Japon ! » Peindre le portrait d'un homme qui a servi le monde et le ciel par semestre, sans préférence marquée, c'est chose bien difficile, et le moindre risque que le peintre puisse courir, c'est de devenir un peu trop semblable au modèle.

Jamais, il faut le reconnaître, cette complaisance naturelle n'altère absolument l'impartialité de M. D. ; mais elle donne à son livre je ne sais quoi de fuyant. S'agit-il, par exemple, de juger le talent du polémiste chez l'homme qui a eu l'audace de demander, et la triste fortune d'obtenir la suppression du portrait de Pascal dans les *Hommes illustres* de Perrault, il se défendra de vouloir comparer à l'auteur des *Provinciales* le « Révérend Père goguenard », comme le définit Ménage. Il remarquera que Bouhours manque de passion communicative, qu'il persuade seulement ceux qui sont déjà persuadés, tandis que « Pascal est compris partout où pense un honnête homme », et il se rabattra sur Nicole, ce qui est trop encore. Mais voici qu'une esquisse satirique le ravit. « Cela est trouvé », s'écrie-t-il, et il songe à Pascal alors, malgré lui, et il se demande si Bouhours n'eût pas pu donner là « un pendant au Révérend Père que l'on sait, celui des Petites-Lettres. » Oh ! que non pas ! Pour emprunter à M. D. une de ses expressions, je dirai : Bouhours n'était pas de force. N'est point Pascal qui veut. Or, ce qui fait surtout un Pascal, c'est la hauteur d'âme et la profondeur de sincérité jusque dans l'erreur. M. D. le sent, mais ne le fait pas assez sentir, lorsqu'il assimile avec éclectisme les exagérations inévitables de toutes les polémiques, et conclut qu'en ce genre l'impression produite est tout. L'argument est-il « insidieux et insinuant », cela suffit, « le reste n'importe guère » (p. 159). L'exemple de Pascal montre, au contraire, que c'est « le reste » qui importe le plus.

C'est la comparaison avec les vrais écrivains qui écrase toujours Bouhours, écrivain de troisième ou de quatrième plan. Ainsi, M. D. consacre à Bouhours critique ses deux derniers chapitres (2° partie, ch. V, *Bouhours critique ;* ch. VI, *suite du précédent ;* entre parenthèses, pourquoi ces trois chapitres naïvement intitulés : *Suite du précédent ?)*. On est tenté de prendre contre M. Nisard la défense du critique qui a défini l'esprit « le bon sens qui brille », qui a entrevu la théorie de l'influence des climats ; mais ces vues isolées, incomplètes

ou superficielles, pâlissent dès qu'on évoque les grands souvenirs, que M. D., toujours loyal, n'écarte pas. Ah ! Boileau abuse peut-être de la raison, Fénelon de la simplicité. Mais on aime cette raison austère et cette simplicité aux grâces un peu molles, lorsqu'on lit ce chapitre des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, le plus long, consacré tout entier à l'art des devises, à cet art qui embrasse tout, l'histoire héroïque et l'histoire naturelle ; lorsqu'on réfléchit sur l'admiration enthousiaste du bon père pour Voiture (« Cette admiration est une pierre de touche pour juger le goût de Bouhours », dit très bien M. D.); lorsqu'on le voit mettre au même niveau Despréaux et Corneille d'un côté, de l'autre, Costar, ce sous-Voiture, et le chevalier de Cailly. M. D. prononce le nom de l'abbé Cotin. Je n'aurais pas été si sévère et me serais contenté de dire qu'il faut laisser le beau nom de critique à un La Bruyère.

Ainsi, l'homme ne nous inspire pas une sympathie sans mélange, car il lui manque les qualités viriles ; le polémiste n'a guère que le mérite relatif d'avoir appris aux jésuites de la jeune école à discuter en honnêtes gens ; le critique a la finesse plus que la sûreté du goût. Reste le grammairien ; c'est le fort de la thèse de M. D. et il faut lire les ch. III et IV de la seconde partie. Bien que ce grammairien ne soit, après tout, qu'un bon disciple de Vaugelas ; bien que même il outre la doctrine de l'usage, attende le cri public pour se prononcer en faveur d'un mot, condamne aussitôt en revanche ceux qui ont cessé de plaire ; bien que l'abbé de la Chambre ait pu l'appeler « l'empereur des Muses », c'est surtout comme grammairien que Bouhours vivra. Sans doute, en épurant la langue, il l'appauvrit ; sans doute elle se fait, cette langue, plus délicatement nuancée que colorée et forte. Il est un styliste et un puriste, dans le bon et dans le mauvais sens du mot. Mais l'homme que Boileau, Racine, La Fontaine ont salué du nom de « maître », méritait au moins une thèse ; peut-être même le grammairien méritait-il à lui seul une étude qui, plus particulière, eût été plus profonde.

Félix Hémon.

---

395. — O. Veeck. **Darstellung und Erœrterung der religionsphilosophischen Grundanschauungen Trendelenburgs.** Gotha, Behrend, 1888, 93 p. in-8. 2 mark.

L'histoire n'est pas toujours injuste. Elle sait rendre hommage aux travaux érudits de Trendelenburg, qui fut un savant intelligent et laborieux ; elle se soucie assez peu de l'ensemble terne et incolore de ses ouvrages théoriques. Plus que les autres peut-être, ses idées en matière de philosophie de la religion méritaient qu'on les laissât dormir. L'exposé que nous en donne M. Veeck rentre dans la très nombreuse catégorie des livres soigneusement faits et inutiles. Une réédition des *Beiträge* ou des *Elementa* ferait bien mieux notre affaire.

Lucien Herr.

Les examens de langues romanes à l'université de Cambridge.

L'étude scientifique des langues et des littératures modernes commence à prendre place dans le cadre de l'enseignement universitaire en Angleterre. A Cambridge du moins il a été institué récemment un examen d'ordre supérieur pour cette branche de la philologie. Nous avons sous les yeux les questions et les textes proposés en 1887[1] et nous sommes en état de nous former une idée, sinon tout à fait de l'enseignement, du moins de ce qu'on exige des candidats. Pour les langues germaniques, l'examen porte non seulement sur l'allemand et l'anglais depuis le moyen âge mais encore sur l'ancien saxon, le gothique, l'islandais. Les langues romanes sont représentées par le français ancien et moderne, l'italien depuis Dante, et l'ancien provençal. C'est sur la partie romane du programme que nous désirons appeler l'attention et présenter quelques remarques.

Le but des hautes études universitaires, en ce qui touche les langues romanes, étant de procurer une connaissance de ces langues aussi complète et aussi raisonnée que possible, la méthode historique s'impose, et, par conséquent, il y a lieu d'exiger des étudiants une solide instruction en ancien français et en ancien italien. Pour l'italien on ne concevrait pas qu'il en fût autrement, et quant à l'ancien français, il est d'autant plus nécessaire de l'enseigner dans les universités anglaises que cette langue a été longtemps le principal idiome littéraire du pays. Je me garderai bien, quant à moi, d'élever aucune objection contre l'étude du provençal : cependant, s'il me fallait opter entre cette langue et l'espagnol, qui ne figure pas dans le programme, je préférerais certainement l'espagnol, me bornant à donner au provençal la place qui lui est due dans un cours de grammaire comparée des langues romanes.

Pour l'examen d'ancien français, les candidats ont eu à répondre à certaines questions et à traduire vingt vers du *Voyage de Charlemagne à Jérusalem* et trois courts passages de la vie de saint Gilles, remplis de termes techniques (ce sont des termes de marine) qu'ils ont eu à expliquer. On devine sans peine le motif qui a déterminé le choix des examinateurs. Le *Voyage de Charlemagne* a été, en ces dernières années, l'objet de travaux très approfondis. Quant à la vie de saint Gilles, il en existe une très bonne édition publiée pour la Société des anciens textes français par MM. G. Paris et A. Bos. Les examinateurs ont donc en quelque sorte leur corrigé sous la main. Il n'en est pas moins vrai que les morceaux de la vie de saint Gilles sont d'une difficulté excessive. Ils abondent en mots qu'aucun romaniste ne pourrait expliquer à première vue. Dira-t-on qu'on a eu soin de faire apprendre par cœur aux élèves le glossaire que MM. Paris et Bos ont joint à leur édition? Mais alors c'est un examen de mémoire! Il eût été plus judicieux d'interroger les candidats sur des textes moins difficiles, mais non préparés. Parmi les questions de philologie française il en est plusieurs qui me semblent bien peu proportionnées au but qu'on doit se proposer, celle-ci par exemple : « Classer les chansons de geste chrono- « logiquement et selon les sujets et la forme. A laquelle de ces classes appartient le « *Voyage?* » C'est beaucoup trop vaste, sans compter que le *Voyage* est tout à fait *sui generis* et n'entre réellement dans aucune catégorie. Voici une question d'étymologie : « Donner les étymologies connues ou supposées des mots suivants, « avec leurs équivalents anglais et des commentaires critiques : *clocher*, *drille*, *flam- « berge*, *liège*, *maille* (quel *maille?* est-ce *macula* ou *medallia?*) *nocher*, *oripeau*,

1. *Cambridge University examination papers*. Easter term 1887. N° 54, containing the examination for the medieval and modern languages tripos. Cambridge, University press. In-4, paginé 275-314.

« *pépinière, charcutier, andouiller.* » Il était difficile de faire un choix plus malheureux. Ces mots se présentent presque tous en des conditions exceptionnelles et par conséquent ne sont pas propres à montrer si le candidat sait véritablement les règles de la dérivation française.

L'examen provençal est encore plus sujet à la critique. Il se compose essentiellement de neuf morceaux de Bertran de Born, choisis parmi les plus obscurs et les plus corrompus, et donnés d'après le texte très souvent fautif de M. Stimming, la difficulté étant encore accrûe par le peu d'étendue des morceaux : l'un n'a que deux vers! Comment se rendre compte de la suite des idées? On livre aux candidats des passages à peu près inintelligibles, et on leur dit de les corriger, de les ponctuer et de les traduire : *Emend, punctuate, and translate this.* Les examinateurs qui nous sont inconnus, savent fort bien que s'ils n'avaient pas le secours de quelques corrections proposées par M. Tobler dans les notes de l'édition Stimming, et celui surtout de l'édition récente de M. Thomas, il leur serait parfaitement impossible de tirer de ces textes aucun sens. Et le candidat? Comment devinera-t-il que dans ces vers *Mariniers ges pels Chanzis* Λ *Sils albergan malmeiros,* il faut faire du dernier mot un nom propre? Et de même pour ce vers *Coma vivian de cors*, où *vivian* paraît être non pas l'imparfait du verbe *viure*, mais le Vivien des chansons de Guillaume d'Orange. Et même avec l'édition de M. Thomas sous les yeux, il me serait impossible de donner (les examinateurs de Cambridge sont probablement plus habiles) de tous ces morceaux une traduction qui ne fût pas en grande partie conjecturale. Ou bien les candidats voient pour la première fois ces textes, et alors on les suppose beaucoup plus forts que les deux éditeurs de Bertran de Born, ou ils les ont spécialement étudiés sous la direction de leur professeur, et n'ont plus qu'à se rappeler les solutions données, et alors l'examen n'est plus qu'une comédie, ce qu'on appelle en anglais *a farce*.

Mais voici qui est plus singulier encore. Entre les questions posées, il en est une, la dernière, qui est ainsi conçue : « Raconter la vie de Bertran de Born en prose « provençale, dans le style des biographies ». Assurément on peut écrire en provençal aussi bien qu'en latin ou en quelque autre langue morte que ce soit. On l'a fait, et les anciens abonnés de la *Revue critique* retrouveront dans leur collection, sinon dans leur mémoire, le corrigé, fait ici même, de thèmes provençaux exécutés avec plus ou moins d'habileté par des professeurs en renom d'Outre-Rhin [1]. Mais un exercice de ce genre est il à sa place dans un examen? En fait, étant donné le sujet, les candidats n'avaient qu'à reproduire de mémoire l'ancienne biographie provençale de Bertran de Born. C'était une vingtaine de lignes à savoir par cœur. Envisagé dans son ensemble, tout l'examen, qui à première vue semble d'une difficulté exagérée, est un trompe-l'œil. C'est une composition de récitation [2].

P. M.

---

1. Voy. *Revue critique*, 1872, I, 284.
2. Je ne veux pas entrer dans la critique de l'examen de français moderne. Je ne puis toutefois m'empêcher de trouver excessif qu'on donne à traduire aux candidats des phrases aussi baroques que celle-ci. « Pour démentir les niaiseries philosophiques dont s'occupent ceux qui aiment à vanner « les épluchures des mots primitifs » ; ou cette autre : « Ses paroles étaient toutes déroutées, bigles « comme ses regards. »

CHRONIQUE

FRANCE. — Nos lecteurs connaissent déjà la mort d'Abel BERGAIGNE. Il était né en 1838, à Vimy (Pas-de-Calais). Ses parents le destinaient à la carrière administrative. Mais, sentant en lui la vocation littéraire, il compléta, à force de travail, son éducation, se jeta dans les études de linguistique et y fit de tels progrès, qu'à la fondation de l'École des hautes études, en 1868, il put déjà être nommé répétiteur pour le sanskrit à cette école. Son ouvrage capital est un grand travail sur la religion védique, dans lequel il a émis des vues entièrement nouvelles sur la littérature sacrée de l'Inde. Il a ensuite pris part au déchiffrement des inscriptions du Cambodge. Une chaire de sanscrit fut créée pour lui à la Sorbonne. Il était membre de l'Institut depuis 1885. M. Michel Bréal a consacré à Bergaigne, dans le *Temps* du 10 août 1888, quelques lignes qu'on nous permettra de reproduire; elles expriment parfaitement ce qu'était Bergaigne : « Une funèbre nouvelle nous arrive des Hautes-Alpes. M. Abel Bergaigne, le professeur bien connu de la Sorbonne, partait il y a quelques jours pour trouver dans la montagne la solitude dont il avait besoin pour ses travaux et l'air vivifiant qu'il avait pris l'habitude d'aller chercher tous les ans sur les hauteurs. Une dépêche nous apprend laconiquement qu'il vient de mourir par accident. La perte est immense pour la science. M. Bergaigne s'était fait une place éminente parmi les indianistes, et les travaux qu'il préparait devaient encore ajouter à la réputation qu'il avait acquise en Europe. Quoique jeune encore, il était le chef reconnu et respecté de toute une école de savants qui s'était formée à ses leçons et qui s'inspirait de son esprit. A la Sorbonne, à l'École des hautes études, à l'Institut, il jouissait de la plus haute et de la plus légitime autorité. Mais ce n'est pas seulement la science française qui est atteinte. Bergaigne était un noble cœur, et la nouvelle de cette mort inattendue portera le deuil chez tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. Rien de mesquin ni de bas n'avait accès dans son âme : il voyait au contraire les hommes et les choses à travers un idéalisme qui n'excluait nullement la sagacité et la pénétration. On peut se figurer difficilement le dévouement qu'il mettait au service de ses élèves, de même qu'il avait pour ses anciens maîtres un attachement filial. Une grande douleur, qui l'avait frappé dans sa plus chère affection, et qui était restée chez lui comme une blessure toujours ouverte, l'avait en quelque sorte enlevé au-dessus de toutes les préoccupations vulgaires : il ne vivait que pour l'amitié et l'étude, et les témoins de cette vie si élevée et si belle ne se consoleront pas de la voir brusquement interrompue. »

— Le troisième volume des *manuscrits de Léonard de Vinci* que vient de publier M. Ch. RAVAISSON-MOLLIEN avec transcription littérale, traduction française, avant-propos et table méthodique (Paris, Quantin, 1888), contient : 1° le plus grand mss. de la collection de l'Institut, marqué C, dont Trichet Dufresne fit des extraits; 2° le manuscrit in-8° F, remarquable par ses croquis; 3° le petit livret K, sorte de carnet de poche de Léonard; en tout 460 fac-similés. L'impression qui ressort de ce volume, encore plus fortement motivée que les précédents, est que Léonard doit être considéré comme le véritable initiateur de la méthode scientifique moderne : expérience et calcul. Les textes sont décisifs à cet égard. Les sujets traités se rapportent plus spécialement à l'optique, l'hydraulique, l'art militaire, la théorie des couleurs, l'arithmétique, l'algèbre, l'anatomie, la pneumatique; ils embrassent presque en entier le vaste champ des sciences appliquées. L'éditeur s'est acquitté de sa tâche dif-

ficile avec une scrupuleuse exactitude et a su réduire au minimum le nombre des passages incertains ou douteux.

— Les *Annales de l'Est*, qui sont décidément en train de devenir l'une des meilleures, sinon la meilleure de nos revues de province, contiennent, dans leur n° 3 (juillet 1888), les articles suivants : 1° suite de l'étude de M. A. Debidour sur *le général Fabvier ;* 2° *Cérutti et le salon de la duchesse de Brancas à Fléville*, par V. Jacques ; 3° *Wilhelm Scherer et la philologie allemande*, par V. Basch (suite) ; 4° deux lettres de Marceau au commissaire des guerres, Robert, inédites et communiquées par M. A. Collignon ; 5° des articles de bibliographie, entre autres, de M. Debidour, sur la *Vendée angevine* de M. Célestin Port.

BELGIQUE. — Voici le programme des concours de l'Académie royale de Belgique (classe des lettres) pour 1890 : 1° Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le XV[e] siècle jusqu'à la fin du XVIII[e] ; 2° Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIII[e] et XIV[e] siècles ; 3° Faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend depuis le couronnement de Pépin le Bref jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet en France et par Conrad le Salique en Allemagne ; 4° Étude sur les *mystiques* des anciens Pays-Bas (y compris la principauté de Liège) avant la Réforme religieuse du XVI[e] siècle ; leur propagande, leurs œuvres, leur influence sociale et politique ; accorder une attention toute particulière à Jean Ruysbroeck ; 5° Étude sur les humouristes et les pamphlétaires en langue française en Belgique, de 1800 à 1848 ; 6° Étudier, au point de vue historique et au point de vue dogmatique, la nature et les effets des traités de garantie, et spécialement des traités qui ont pour objet la garantie, par un ou plusieurs États, du territoire, de l'indépendance, de la neutralité d'un autre État (1,000 fr. pour la 1[re], 4[e] et 6[e] questions ; 800 fr. pour la 1[re] ; 600 fr. pour les 2[e] et 5[e]). — Programme des concours pour 1889 : 1° Faire l'histoire des relations politiques du pays de Liège au XVII[e] et au XVIII[e] siècle avec la France, les Pays-Bas espagnols et les Pays-Bas autrichiens ; 2° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Guy de Dampierre, l'influence politique des grandes villes, et de quelle manière s'est-elle exercée ? 3° Faire l'histoire de la littérature française dans les livres et dans les publications périodiques belges de 1801 à 1830 ; 4° On demande une étude sur Jean Van Boendale au point de vue de l'état social du Brabant à son époque ; 5° Quel est l'effet des impôts de consommation sur la valeur vénale des produits taxés ? En d'autres termes, dans quelle mesure cet impôt pèse-t-il sur le consommateur ? Exposer et discuter, à l'aide des documents statistiques, les résultats des expériences récemment faites à cet égard dans les divers pays et plus spécialement en Belgique ; 6° Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains (800 fr. pour chaque question). — *Prix perpétuels : prix de Stassart* pour une notice sur un Belge célèbre. La classe des lettres offre un prix de 1,000 fr. à l'auteur de la meilleure notice consacrée à la vie et aux travaux de Lambert Lombard, peintre et architecte à Liège (1506-1556). — *Grand prix de Stassart* pour une question d'histoire nationale. La classe offre un prix de 3,000 fr. à l'auteur du meilleur travail sur la question suivante : Faire l'histoire du Conseil privé aux Pays-Bas, à partir de son origine jusqu'en 1794 ; examiner les attributions de ce corps, ses prérogatives et sa compétence en matière politique, d'administration et de justice (jusqu'au 1[er] février 1894). — *Prix de Saint-Genois* pour une question d'histoire ou de littérature en langue flamande. La classe des

lettres offre un prix de 1,000 fr. à l'auteur du meilleur travail, rédigé en flamand, sur la question suivante : « Caractériser l'influence exercée par la Pléiade française sur les poètes néerlandais du XVIe et du XVIIe siècle » (jusqu'au 1er février 1897). — *Prix Teirlinck* de 1,000 francs : Faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde (jusqu'au 1er février 1891). — Pour tous renseignements, s'adresser à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel au palais des Académies.

ÉTATS-UNIS. — Nous rappelons qu'une Société juive d'Amérique doit décerner un prix de 1,000 francs à l'auteur du meilleur travail sur *Leopold Zunz*, et l'importance de son rôle pour la littérature tant juive que générale. Les travaux doivent être envoyés avant le 1er avril 1889 au président de la Société, M. Gustave Gottheil, New-York, 681, Madison Ave. Ils peuvent être rédigés en hébreu, en allemand, en français ou en anglais.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 août 1888.

M. Edmond Le Blant communique des remarques sur quelques inscriptions du VIIe siècle dont le texte nous a été conservé par l'auteur anonyme de la vie de saint Didier, évêque de Cahors. Elles étaient gravées sur les vases sacrés et autres objets de prix dont ce prélat, évêque de 629 à 652 ou 653, fit présent à son église cathédrale. Le biographe ne désigne pas précisément les objets sur lesquels chacune était inscrite ; il dit seulement que les diverses légendes qu'on y remarquait (répétées probablement chacune sur plusieurs objets) étaient les suivantes :

DESIDERII VITA CHRISTVS.
DESIDERII TV PIVS CHRISTE SVSCIPE MVNVS.
ACCIPE CHRISTE MVNERA DE TVIS TIBI BONIS OBLATA.
SVSCIPE SANCTE DEVS QVOD FERT DESIDERIVS MVNVS
VT MAIORA FERAT VIRIBVS ADDE SVIS.

HAEC EST SAPIENTIA SAPIENTVM PROFVNDI SENSVS.
SAPIENS VERBIS INNOTESCIT PAVCIS.

Ces sentences rappellent, soit des textes bibliques, soit des formes liturgiques déjà connues. Quant au distique *Suscipe, sancte Deus*, etc., il faut, pour le scander, admettre qu'on a fait brèves les deux premières syllabes de *Desiderius* et qu'on n'a pas tenu compte de l'*s* finale du même nom, double licence assez grave.

M. Bréal communique diverses remarques sur des points de détail qui touchent à l'histoire du langage :

1° M. Héron de Villefosse a récemment entretenu l'Académie d'une *tabula lusoria*, sorte de damier ou d'échiquier, trouvé en Afrique. La surface en est divisée en cases, et sur quelques-unes de ces cases on lit CVRIS, c'est-à-dire *curris* : le joueur dont le pion ou le dé arrivait sur cette case ne devait pas l'y laisser, mais se transporter plus loin. M. Bréal rapporte qu'une autre table analogue a été trouvée aussi en Afrique, il y a quelques années. On y lit, dans le haut, une inscription, séparée en deux parties par une tête d'âne surmontée de l'image d'un coq :

VENARI	LAVARI
LVDERE	RIDERE
OCC EST	VIVERE

Au-dessous de ces mots est un champ divisé en cases carrées, et, dans l'angle supérieur de droite, le mot SINVSO. M. Bréal pense que ce mot est formé du substantif *sinus* et de la terminaison *rsum*, qui a donné *dextrorsum*, *deorsum*, etc. L'*r* des mots de cette classe est souvent tombée en latin populaire : c'est ainsi que *sursum*, *deorsum*, sont devenus en français *sus* et *jus*. *Sinuso* signifie : « dans le coin » ; c'est une indication relative à la marche des pièces du jeu, et toute comparable au *curris* du monument signalé par M. Héron de Villefosse ;

2° On sait qu'il subsiste en latin et en grec quelques débris d'un ancien cas appelé locatif, comme *humi*, *domi*, οἴκοι, χαμαί, etc. Les mots qui ont conservé ce cas sont parfois les mêmes en grec et en latin, comme on le voit par l'exemple de *humi* et χαμαί. On doit donc se demander s'il n'y a pas en latin un locatif correspondant à οἴκοι. Comme la forme latine qui répond à οἶκος est *vicus*, ce locatif serait *vici*.

M. Bréal pense qu'il en existe une trace dans l'adjectif *vicinus*, formé à l'aide du suffixe *nus* qui est dans *Roma-nus*, *exter-nus*, etc.

3° On s'est étonné de la double valeur de la lettre grecque H : dans les plus anciennes inscriptions elle représente un *h* (HIEPOΣ, HOΔOΣ), plus tard elle a servi à exprimer l'*e* long; comment expliquer ces deux emplois, entre lesquels on n'aperçoit à première vue aucun rapport? M. Bréal pense que primitivement la lettre H avait une valeur syllabique et équivalait à *he*; on la rencontre encore avec cette valeur dans quelques inscriptions, où on lit : HKABOΛOΣ, HPAKΛEΣ (à côté de ΔEME-TEP par des E), etc.

4° Dans la *Chanson de Roland*, les Sarrasins sont représentés comme des païens qui adorent quatre dieux, Mahomet, Apollin, Jupin et Tervagant. Ce dernier nom n'a pu être expliqué jusqu'ici. M. Bréal, ayant remarqué dans certains textes anglais du moyen âge la variante *Termagaunt*, demande s'il ne faudrait pas voir dans ce nom une corruption de celui d'Hermès Trismégiste. — M. Paul Meyer objecte à cette hypothèse que la forme *Termagaunt* ne se trouve que dans des textes de la fin du moyen âge et que la forme la plus ancienne est certainement Tervagant.

5° On a laissé jusqu'ici indécise l'étymologie du mot *grimaud*. M. Bréal cite des textes où le féminin *grimaude* est employé comme synonyme de « grammaire » : *étudier en grimaude*, *lecteur en grimaude*, etc. Il rappelle que, dans les anciens collèges, les élèves se divisaient en deux catégories, ceux des basses classes ou *grammairiens* et ceux des hautes classes ou *artiens*. Il pense que *grimaud* signifie un écolier commençant et représente le latin *grammaticus; grimaude* représente *grammatica* : c'est un nouveau doublet de *grammaire* et de *grimoire*.

M. Philippe Berger met sous les yeux des membres de l'Académie une rondelle de plomb qui lui a été communiquée par M. René de la Blanchère. Elle a été trouvée en Afrique, à Bulla Regia, dans une tombe romaine, par M. le Dr Carton. Elle est couverte de caractères qui paraissent phéniciens, mais dont il est impossible de tirer un sens. M. Berger suppose que celui qui a tracé ces caractères en ignorait le sens et n'y attachait qu'une sorte de valeur magique. « Qui sait, ajoute-t-il, si l'alphabet phénicien n'a pas joué à certaine époque en Afrique un rôle analogue à celui de l'hébreu au moyen âge? »

M. Anatole de Barthélemy commence, au nom de M. Blancard, la lecture d'un mémoire intitulé : *Un millarès inédit d'Arcadius, étude sur les millarès de Constantin et d'Arcadius*.

M. Holleaux communique une inscription grecque, découverte par lui et M. Pierre Paris, à Chorzoum, l'emplacement de l'ancienne Cibyra, en Lycie. Cette inscription date du règne de l'empereur Claude. Elle est relative à un personnage du nom de Quintus Véranius, qui fut envoyé par l'empereur pour achever la reconstruction de la ville de Cibyra. Elle se termine par un nom qui a été martelé : M. Holleaux donne des raisons de croire que ce nom était celui de l'impératrice Messaline.

Julien Havet.

Séance du 11 août 1888.

M. Maury, faisant fonctions de président, annonce à la Compagnie la perte soudaine et inattendue qu'elle vient de faire. M. Bergaigne, membre de l'Académie, a péri victime d'un accident, dans une excursion de montagne, à la Grave (Hautes-Alpes). La séance est levée en signe de deuil.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36-37 — 3-10 septembre — 1888

Sommaire : 396. De Baye, Etudes archéologiques, époque des invasions barbares, industrie longobarde. — 397. Keseberg, La religion dans Plaute et Térence. — 398. Les quatre Evangiles, p. p. Withe. — 399. Poésies complètes de Bertran de Born, p. p. Ant. Thomas. — 400. Baer, Venise et les Hohenstaufen. — 401. Sceaux gascons du moyen-âge. — 402. Franck et Chenevière, Lexique de la langue de Bonaventure des Périers. — 403. Perwolf, Les Slaves et leurs relations réciproques. — 404. Vallery-Radot, Mme de Sévigné. — 405. Hjelt, La Suède et l'étranger après 1772. — 406. Carlyle, culte des héros, trad. par Izoulet. — 407. Weber, Metaphysique, I. — 408. Eucken, La vie de l'esprit. — Melchior Grimm, Paralipomènes (Edmond Scherer). — Chronique.

396. — Baron J. de Baye. **Etudes archéologiques.** Epoque des invasions barbares; industrie longobarde. Paris, 1888, Nilsson, in-4 de 145 pages et 16 pl.

Depuis plusieurs années, des fouilles multipliées ont fait sortir de terre, dans l'Europe occidentale, une notable quantité d'objets, armes, bijoux, poteries, instruments de toute sorte, qui sont généralement désignés sous le nom d'antiquités mérovingiennes ou franques. Ces dénominations sont, à notre avis, vagues et mêmes inexactes. Le mal, à la rigueur, ne serait pas très grand, en présence de tant d'expressions qui offrent le même caractère ; toutefois, il est à remarquer qu'avec ces mots on semble ne pas songer à établir une classification scientifique parmi ces objets qui, certainement, doivent fournir quelques groupes distincts. Dans le nombre des antiquités dites mérovingiennes, il s'en trouve qui appartiennent à la basse époque romaine ; sur tel point, on rencontre plus fréquemment des bijoux qui, par leur analogie de forme et d'ornementation, paraissent indiquer une circonscription délimitée. Beaucoup de personnes semblent oublier que les mots Francs, Alamans, indiquaient, dans le principe, des sortes de confédérations dans lesquelles figurent les Vandales, les Lombards, les Wisigoths, les Ostrogoths, les Burgundes, etc.

Les antiquités auxquelles nous pensons en ce moment, se rattachent à une période comprise entre le milieu du IVe et le milieu du VIIIe siècle. La date la plus ancienne exclut la dénomination *mérovingienne*, puisque la dynastie de ce nom ne commença que vers la fin du Ve siècle. Les épithètes *franque* et *alamanne* sont bien vagues, je le répète, si comme le mot *Kymri*, en Bretagne, elles ne désignent que des associations.

Il faut cependant un nom générique pour l'ensemble de ces objets ; j'avoue que je ne vois pas de solution plus satisfaisante que de suivre l'exemple des Romains. Pour ceux-ci, tout ce qui n'était ni grec ni romain

était *barbare ;* pourquoi ne pas appeler simplement *barbares* les antiquités du IV[e] au VIII[e] siècle ?

Mais cela ne suffit pas au point de vue scientifique ; l'archéologue doit chercher à établir un certain ordre parmi tous les objets compris dans la dénomination générale de *barbares* et essayer de faire des classifications. Dans la région où les Saliens s'établirent ; dans la Séquanaise où les Burgundes s'installèrent avec l'agrément d'Honorius (395-423) ; dans l'Orléanais, où nous trouvons des Alains, etc., il semble qu'il y ait lieu de chercher parmi les bijoux, dans les ciselures des plaques de ceinturons, dans la forme des armes, quelques détails particuliers à chacun de ces peuples. C'est dans cette voie que M. de Baye s'est engagé.

C'est ainsi qu'il a proposé d'attribuer aux Vandales des fibules, d'un type inédit jusqu'à ce jour, recueillies dans des sépultures, en Afrique. Ces bijoux sont incontestablement *barbares* et comme les seuls barbares qui aient occupé l'Afrique assez longtemps sont les Vandales, la conjecture mérite d'être prise en considération. Il appartient aux archéologues espagnols de chercher s'ils rencontrent des objets analogues dans la péninsule ibérique et particulièrement en Andalousie.

L'ouvrage dont nous avons à parler aujourd'hui, a pour but de chercher les antiquités qui se rattachent à la domination lombarde en Italie; elle dura deux siècles.

Le point de départ de l'auteur est l'étude de tout ce qui a été recueilli dans les sépultures de la haute Italie et principalement à Testona. En comparant ces objets si divers à ceux qui ont été trouvés en France, en Suisse et en Allemagne, à ceux qui sont conservés dans tous les musées, M. de Baye fait des comparaisons et des rapprochements curieux. On avait avancé avec timidité que la nécropole de Testona pouvait être lombarde : M. de B. conclut en l'affirmant. Il considère comme lombards certains fers de lance ajourés ; il attribue la même origine à certaines croix formées de minces lames en or, et son hypothèse est confirmée par un exemplaire portant le nom *Iffo*, homonyme de IFFO GLORIVOSO DVX, qui paraît sur les monnaies d'un roi Aribert ; l'ornementation de quelques umbos de boucliers offre un caractère tout particulier, ainsi que les formes de certaines flèches et fibules. Notons, en passant, la nombreuse série de boucles de ceinture, représentant un griffon s'abreuvant dans un vase ; M. de Baye en reproduit cinq planches, une véritable collection, indiquant la dégradation du type jusqu'à la dernière période ; il attribue à cette ornementation une origine orientale et constate la présence multiple de ce type en Italie.

On lira avec intérêt le chapitre dans lequel M. de Baye examine si l'industrie des peuples barbares renferme un élément oriental ; il est porté à penser que l'art dont on trouve des traces dans les nécropoles barbares a une origine gothique ou scythique. Ainsi que M. S. Reinach dans son excellent *Catalogue* du Musée de Saint-Germain, M. de B.

ne veut pas voir dans l'art barbare une simple imitation de l'art byzantin.

Le premier n'est pas issu du second, mais tous deux procèdent d'une origine commune qui doit être cherchée en Orient ; on peut reconnaître quelques-unes des étapes que cet art a suivi, mais le point de départ n'est pas encore bien déterminé. Ces deux archéologues ne sont pas très éloignés de M. Odobesco, qui pense que l'orfèvrerie cloisonnée, en grande faveur à l'époque dont nous nous occupons, dans l'Europe occidentale, n'est pas un produit de la décadence des arts grec et romain. Mais ils ne sont pas aussi affirmatifs que le savant roumain, lorsque sans aller jusqu'en Orient, il paraît persuadé de l'existence d'un art *scythique* pratiqué depuis de longs siècles.

Du moment que M. de B. s'est imposé la tâche très méritoire d'essayer de classer les antiquités de l'époque barbare, il ne nous en voudra pas si nous nous permettons de lui soumettre quelques observations de détail. Nous apprécions trop son zèle archéologique, sa patience infatigable pour recueillir partout des documents, ainsi que les services déjà rendus par lui pour qu'il ne voie ici que la bienveillance d'un confrère qui a le triste privilège d'être son aîné.

M. de B. fait une place trop large aux citations ; lorsque l'on tient à s'appuyer sur le témoignage d'autrui, je crois, à moins qu'il ne s'agisse d'un de ces rares auteurs qui font autorité, qu'il faut s'attacher à résumer clairement et succinctement, en renvoyant au texte publié. Puis, si on veut emprunter à un auteur étranger, il est indispensable, en cas de citation textuelle, de fournir une traduction correcte. J'ai remarqué, par exemple, un très long passage fourni par M. Odobesco, qui a bien voulu donner à M. de B. un fragment de son travail important en cours de publication. Cette traduction aurait beaucoup gagné en clarté si elle avait été faite par une personne aussi versée en français qu'en langue roumaine.

Le livre de M. de B. est accompagné de très bonnes planches, véritable album archéologique gravé d'après ses dessins ; ce recueil, à lui seul, est précieux pour tous ceux qui s'occupent de l'art barbare ; il n'est que l'accessoire d'un texte qui donne une idée exacte de nombreux objets peu connus en France jusqu'à ce jour. Nous souhaitons que l'auteur continue ; il acquérera très vite une expérience complète d'exposition et de méthode ; il verra combien, pour les lecteurs, des tableaux peuvent être utiles pour énumérer des trouvailles d'objets analogues ; il s'apercevra que si, pour rédiger quelques lignes, il faut réunir des notes nombreuses, il y a une certaine coquetterie à ne pas laisser voir la peine que l'on se donne. M. de B. peut être certain que, dans cet ordre de travaux, il intéressera un nombre de lecteurs bien plus considérable qu'avec les recherches préhistoriques par lesquelles il avait débuté.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

397. — A. Keseberg, **Quæstiones Plautinæ et Terentianæ ad religionem spectantes.** Lipsiæ, Gessner et Schramm, 1884, 60 p.

Sous ce titre un peu vague, M. Keseberg a entrepris de traiter une question des plus intéressantes ; il a voulu rechercher quelles étaient les traditions religieuses suivies par Plaute et par Térence, fixer la mesure dans laquelle les deux poètes avaient mêlé aux légendes grecques les légendes romaines. L'exécution laisse malheureusement à désirer ; je ne parle pas des fautes d'impression (*am* p. 25; *abhorcuisse* p. 41 ; *niminatur* p. 57 note, etc.), des incorrections de style (*crimen* p. 39; *capitulum* p. 52 ; *etymologi* p. 13), je veux faire à M. K. un reproche plus grave. Les dissertations du genre de celle-ci ne valent qu'autant qu'elles sont d'un usage commode, qu'elles sont complètes, qu'elles dispensent de recommencer de longues et minutieuses recherches. Or le travail de M. K. ne remplit guère ces conditions. Il n'est pas d'un usage commode, M. K. n'ayant pris la peine ni de formuler une conclusion, ni de dresser la table des questions qu'il a étudiées. Il est incomplet ; en effet M. K. a négligé de parti pris certaines questions dont l'étude, dit-il avec désinvolture (p. 60), aurait tenu trop de place ; enfin, malgré sa promesse, M. K. ne s'est occupé que très incidemment de Térence, dont les comédies ne lui semblaient pas devoir fournir d'utiles renseignements ; il a été ainsi amené à omettre des passages qu'il eut dû mentionner, par exemple les vers de l'Andrienne (v, iv, 38) et de l'Heautontimorumenos (ii, i, 16) qui auraient cependant facilité l'explication qu'il a tenté de donner du mot *religio* (p. 14).

Il est à craindre que la dissertation de M. Keseberg n'atteigne pas le but que son auteur s'était proposé.

S. Dosson.

---

398. — **The four Gospels** from the Munich Ms. (*q*) now numbred lat. 6224 in the royal Library at Munich with a fragment from S^t-John in the Hofbibliothek at Vienna (cod. lat. 502) edited with the aid of Tischendorfs transcript by Henry J. Withe. With facsimile. — Oxford at the Clarendon press, 1888. Price : twelve schill. and six pence. 1 vol. petit in-4, pag. lv + 167.

C'est le troisième fascicule ou volume d'une collection de textes bibliques latins non encore édités ou édités imparfaitement qui se poursuit sous le patronage et la direction de l'évêque de Salisbury. Le premier fascicule, dû aux soins de M. John Wordsworth, nous avait donné l'évangile selon saint Mathieu d'après le manuscrit de saint Germain, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale sous le n° 11553. Le second contenait des portions des Évangiles selon saint Marc et saint Mathieu, d'après le manuscrit de Bobbio, aujourd'hui à la Bibliothèque de Turin, avec des fragments tirés de six autres manuscrits de Saint-Gall, Coire, Milan et Berne. Enfin le troisième dont nous venons de transcrire le titre, est la reproduction exacte d'un manuscrit bien connu provenant

de l'ancienne abbaye de Freising et aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Munich. C'est un manuscrit souvent décrit, copié déjà par Tischendorf qui le cite dans son appareil critique du N. T. sous la lettre *q*. Il est écrit en lettres semi onciales et date du VII[e] ou VIII[e] siècle ; mais il renferme une traduction des quatre Évangiles antérieure à la revision de saint Jérôme et très précieuse pour aider à établir le texte ou plutôt les textes de ce que l'on a appellé la Vetus Itala. Les Évangiles y sont dans l'ordre suivant : d'abord les deux évangiles qui portent des noms d'apôtres : Mathieu et Jean ; puis ceux qui portent les noms de disciples d'apôtres : Luc et Marc. C'est à peu près l'ordre dans lequel les évangiles sont rangés dans la stichométrie qui se trouve à la fin du fameux codex Claromontanus avec cette différence que Marc y vient avant Luc. Il n'est pas nécessaire d'insister ici. Dans une introduction très bien informée, l'éditeur décrit soigneusement ce manuscrit, en fait l'histoire et établit dans quelles relations il se trouve exactement avec les autres anciens textes latins parallèles. Puis il donne le texte en gardant la disposition en quatre colonnes du ms. et en reproduisant toutes les particularités. Un fac-simile placé en tête du volume permet de se rendre compte avec quelle fidélité scrupuleuse M. W. s'est acquitté de sa tâche. De pareilles publications sont à louer hautement ; elles serviront à reconstituer, ce qui est encore bien loin d'être fait, les diverses formes de textes de l'ancienne traduction latine et permettront peut-être un jour d'en suivre l'histoire dans les diverses contrées de l'Occident chrétien. Ajoutons qu'au texte du manuscrit de Munich, M. White a joint un court fragment de l'évangile selon saint Jean tiré d'un manuscrit latin de la Bibliothèque de Vienne.

A. SABATIER.

---

399. — Antoine THOMAS. **Poésies complètes de Bertran de Born,** publiées dans le texte original, avec une introduction, des notes, un glossaire et des extraits inédits du cartulaire de Dalon. Toulouse, E. Privat, 1888, LIII-212 p., petit in-8.

Ce livre est le premier volume de la première série d'une « Bibliothèque méridionale » publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse, et à laquelle doivent collaborer, entre autres savants, MM. Camille Chabaneau, Charles Molinier et Paul Dognon. La nouvelle collection ne pouvait débuter plus heureusement. M. Thomas a fait, ce qui n'avait pas encore été fait en France, une édition *classique* d'un auteur provençal, édition classique, c'est-à-dire à l'usage des étudiants de nos Universités, où l'enseignement du vieux provençal a sa place marquée à côté de l'enseignement du vieux français. L'édition savante de M. Stimming [1] a servi de base au travail de M. Thomas, qui a amélioré le texte en corrigeant diverses leçons, en unifiant l'ortho-

1. Voyez *Revue Critique*, 1879, art. 119, et 1880, art. 97.

graphe et en donnant les formes de la langue provençale telle qu'on la parlait sur les frontières du Limousin et du Périgord à l'époque de Bertran de Born. Une introduction de quarante pages résume, sous une forme agréable et intéressante, ce qu'on sait du célèbre troubadour. Les poésies de Bertran sont divisées en trois séries : 1° Vingt-sept poésies politiques, rangées dans l'ordre chronologique probable ; 2° Sept poésies amoureuses ; 3° Huit poésies diverses. Chaque poésie est précédée, quand il y a lieu, d'un commentaire historique et accompagnée de notes historiques et philologiques. M. Thomas a eu l'heureuse idée de publier en appendice tous les actes du cartulaire de Dalon qui peuvent nous fournir des renseignements sur Bertran de Born ou sa famille. Enfin, cet élégant volume se termine par un glossaire qui contient en particulier tous les noms propres, avec renvoi aux passages de Bertran de Born, où ils figurent.

Je n'ai à faire qu'un petit nombre de réserves. Les arguments de M. Thomas contre la date de 1177 que j'avais proposée pour le sirventès *Lo coms m'a mandat* ne me paraissent pas concluants. Rien ne prouve que le Bernard qui est cité à l'avant-dernière ligne de la strophe 7 soit Bernard IV de Comminge qui succéda à son père en 1181 et, d'ailleurs, il aurait pu être mêlé, avant la mort de son père, aux ennemis du comte de Toulouse. Les strophes 3-6 n'indiquent pas que les Aragonais se sont avancés jusque sous les murs de Toulouse, mais simplement que le comte s'apprête à repousser leur invasion. La pièce de Bertran de Born ne fait aucune allusion à des hostilités antérieures, et elle a au contraire le ton d'un manifeste lancé à la veille de la guerre : elle doit donc être de l'année même où les hostilités ont commencé, c'est-à-dire de 1177. Je ne crois pas devoir abandonner non plus la date de 1176 que j'avais proposée pour la pièce : *Un sirventes cui motz no falh*. Loin que cette pièce implique l'intervention du comte de Périgord dans la guerre, Bertran y reproche à Talleyrand (strophe 6) de ne pas bouger, et il manifeste l'intention (strophe 7) de se substituer au comte pour repousser l'attaque possible de Richard. En ce qui concerne la pièce *Pois Ventadorns*, je ne puis que renvoyer à mon article de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (XL, 646).

M. Thomas est infiniment trop sévère pour la traduction du planh *Si tuit li dol* faite par M. Eugène Magne, professeur au lycée de Périgueux : « Nous souhaitons, dit-il, que quelque jour les élèves du lycée de Périgueux puissent goûter la pièce dans le texte original. » Nous doutons, quant à nous, qu'à l'époque où cette traduction a été composée, et même depuis, les élèves de nos lycées aient entendu parler avec autant d'enthousiasme communicatif de la vieille poésie provençale et des belles œuvres qu'elle nous a laissées.

A propos du célèbre sirventès *Bem platz lo gais temps*, il est bon de rappeler que M. Chabaneau soutient aussi très énergiquement l'attribu-

tion de cette pièce à Bertran de Born[1] (voy. *Revue des langues romanes*, XVI, 86, et XXV, 234). Plusieurs des modifications apportées au texte de M. Stimming concordent avec les corrections récemment proposées par M. Chabaneau (*Revue des langues romanes*, XXXI, 603), ce qui leur donne assurément beaucoup de force. Un bon nombre d'autres ne sont pas moins plausibles, et toutes sont ingénieuses. M. Thomas est donc trop modeste en présentant simplement son livre comme une œuvre de vulgarisation : son édition marque un progrès sensible sur l'édition antérieure qui lui a servi de base, et nous fait attendre avec impatience les études semblables que l'auteur se propose d'entreprendre sur les principaux troubadours.

L. Clédat.

---

400. — August Baer. **Die Beziehungen Venedigs zum Kaiserreiche in der staufischen Zeit.** Innsbruck, Wagner, 1888, 1 vol. in-8, 126 pages.

L'ouvrage de M. Baer est une excellente monographie, couronnée par la Faculté de philosophie de Heidelberg. Elle est écrite dans un style très clair et d'une lecture agréable : — ces qualités sont assez rares chez ses compatriotes pour que nous les signalions. L'auteur connaît bien les sources de son sujet, et, s'il ne va pas toujours au fond des choses, s'il s'attache trop étroitement aux opinions de ses maîtres, en particulier de Winkelmann[2], du moins adopte-il en général des conclusions sages, amenées par de justes raisonnements. Il montre qu'à l'époque des Hohenstaufen Venise était indépendante en fait et en droit de l'Empire; mais, que, par sa situation, elle fut contrainte de jouer un grand rôle dans la politique allemande et italienne. Elle fit tous ses efforts pour empêcher les souverains allemands de subjuguer l'Italie. Ce fut en partie elle qui suscita en 1167 contre Frédéric Ier la ligue lombarde ; ce fut elle qui empêcha, en 1237, les cités italiennes de s'accorder avec Frédéric II, maître au nord de l'Allemagne, au sud de Naples et de la Sicile. Mais Venise ne s'acharna point à la ruine des Hohenstaufen. Quand ces princes ne menaçaient pas directement l'indépendance de la péninsule, elle n'hésitait pas à s'allier à eux et à leur demander des privilèges pour son commerce et pour ses négociants. Bien plus, toutes les fois que les cités lombardes étaient à même de repousser toutes seules les prétentions impériales, elle se retirait discrètement de la lutte; en 1173, elle signa avec Barberousse un traité séparé, violant toutes ses conventions avec la ligue lombarde ; en 1245, elle fit de même sa paix à part avec Frédéric II. Tous ces changements dans la

1. Pour cette pièce, deux classements des manuscrits sont en présence : celui de M. Stimming et celui que j'ai proposé dans la *Romania* (VIII, 268). Le texte de M. Thomas n'est entièrement conforme ni à l'un ni à l'autre de ces classements.

2. Voir le chapitre III sur le changement de direction de la quatrième croisade.

politique vénitienne sont bien exposés et expliqués par M. Baer. Il est seulement à regretter que l'auteur n'ait pu mettre à profit le volume de Giesebrecht, qui vient de paraître. S'il l'avait lu, il aurait sans doute exposé d'une manière différente l'histoire de la trêve de Venise en 1177, et il n'aurait pas accepté sans réserve le récit de Romuald, au sujet de la révolte des « populares » de cette ville.

Ch. Pfister.

---

401. — **Sceaux gascons du moyen-âge,** publiés pour la Société historique de Gascogne par la commission des Archives historiques. 1re partie. Paris, Champion et Auch, Cocharaux. 1888. 1 vol. in-8 de XXVII-196 pages.

Nous ne pouvons qu'annoncer ici cette nouvelle publication entreprise par la *Société historique* de Gascogne et dont la première partie seule a paru. Ce fascicule contient la description de 239 sceaux, sceaux ecclésiastiques, des rois de Navarre et des grands feudataires, relatifs à l'Agenais, au Condomois, à la Gascogne, au Bigorre, au Béarn, à la Navarre et aux Landes. Il ne faut pas chercher dans cette publication un ensemble méthodique ayant la prétention d'être complet. Les figures exécutées sans luxe semblent assez fidèles. Les notices qui les accompagnent, témoignent de recherches consciencieuses; mais elles ont le tort d'être rédigées un peu au hasard, sans plan uniforme bien défini. Les renseignements sont groupés d'une façon arbitraire. On peut reprocher aussi à l'*Introduction* de renfermer beaucoup trop de considérations inutiles ou étrangères au sujet (p. XII et suiv.). L'auteur s'est cru obligé à faire des professions de foi anti-démocratiques, à soutenir que le bourgeois et le peuple ont eu au moyen âge un rôle très piteux au point de vue patriotique, que la noblesse a tout fait, etc. Toutes assertions qui n'ont rien de commun avec la sigillographie et qui, partout ailleurs, auraient été mieux placées.

A. L.

---

402. — Félix Franck. Adolphe Chenevière. **Lexique de la langue de Bonaventure Des Périers.** Paris, Léopold Cerf, 1888, grand in-8 de XI-237 p.

MM. Frank et Chenevière, qui sont de fervents amis des livres du XVIe siècle et qui ont fait l'un et l'autre une étude approfondie des œuvres de B. Des Périers, constatent (*Avertissement*, p. V) que l'on n'a plus à démontrer l'importance littéraire de cet écrivain « tour à tour conteur pittoresque et plein de verve, satirique mordant, poète ingénieux et délicat, d'un sentiment souvent exquis, parfois vigoureux jusqu'à l'éloquence. » Ils ajoutent qu'il a laissé « une langue bien à lui, née de sa forte érudition et de son génie inventeur. » De cette langue, ils ont voulu nous faire connaître les plus petits détails, les plus légères nuances. Procédant avec autant de soin que de sagacité à un dépouillement complet de toutes les œuvres de leur auteur, y compris quelques

poésies à peu près inédites, puisqu'elles sont tirées d'un volume unique de la bibliothèque James de Rothschild [1], ils ont relevé « tout mot, toute locution qui n'existe plus dans la langue moderne, ou qui s'en éloigne, soit par la physionomie extérieure, soit par le sens. » C'est ainsi que l'on trouve dans leur riche *Lexique* : 1° des mots aujourd'hui tout à fait perdus; 2° des locutions que le langage populaire a seul conservées, ou qui ont subi un changement partiel; 3° des mots que la langue moderne a retenus, mais dont le sens n'est plus celui qu'ils avaient autrefois; 4° des mots dont le genre a changé; 5° des mots dont l'emploi diffère aujourd'hui par le choix de la préposition ou de la conjonction qui les accompagne; 6° des adverbes, comme *assez* et *beaucoup,* placés après le substantif ou l'adjectif, contrairement à notre usage actuel; 7° des verbes neutres, actifs ou réfléchis, qui ont changé de nature; 8° des désinences curieuses dans la conjugaison de certains verbes.

Les auteurs — et il faut les en louer — n'ont pas craint de multiplier les citations au sujet desquelles ils s'expriment ainsi (p. IX) : « Les exemples sont même la majeure et la plus attachante partie de notre travail dont le mérite revient ainsi foncièrement au maître écrivain que nous étudions. D'ailleurs, si nous n'avions eu d'autre but, que d'indiquer la place exacte, dans les œuvres de B. Des Périers, de chacun des mots cités par nous, un simple renvoi aurait suffi. Mais nous voulions montrer ce mot encadré, le plus fréquemment possible, dans une phrase ou un membre de phrase donnant par son ensemble ou par ses détails un supplément de renseignements sur la langue de notre auteur. C'est la méthode suivie et conseillée par un maître qui fait autorité, le savant éditeur de Brantôme, M. Ludovic Lalanne. Nous l'avons adoptée de si grand cœur que, plus d'une fois, nous avons reproduit un passage comme exemple, moins pour le mot en vedette, que pour le tour de la phrase ou une alliance de mots piquante. »

A côté des exemples qui, grâce à leur abondance, permettent, en quelque sorte, de relire fragment par fragment B. Des Périers presque entièrement, on trouve dans le *Lexique* un autre attrait, un autre profit. Je veux parler des comparaisons avec les écrivains contemporains, notamment avec Henri Estienne, Marguerite de Navarre, Clément Marot, Michel de Montaigne, Rabelais. Peut-être MM. F. et C. ont-ils été, à cet égard, trop discrets et ont-ils eu trop peur d'abuser des rap-

1. Voir sur ces pièces, outre le beau *Catalogue* de M. Em. Picot, l'ouvrage de M. Chenevière sur *Bonaventure des Périers, sa vie, ses poésies* (Plon, 1886, in-8°, p. 73-87). Les auteurs ont cru devoir laisser de côté la très médiocre traduction de l'*Andrée* et les *Discours non plus mélancoliques que divers*, qu'on avait eu le tort d'attribuer à Des Périers, comme M. Chenevières l'a parfaitement établi (p. 153-257 et 241-249). Mais ils ont mis à contribution, sans expliquer pourquoi, les *Devis supplémentaires*, postérieurs à 1558, et que l'on peut à coup sûr considérer comme apocryphes. Seulement ils ont pris la précaution de placer les mots de cette dernière provenance dans un *Appendice* au lexique principal (p. 207-227).

prochements. Je n'ose insister sur ce demi-reproche, car ils y ont répondu d'avance en ces termes (p. IX) : « C'est Des Périers lui-même que nous avions en vue ; à lui seul il fournissait un ample sujet d'études. »

Le travail de MM. Frank et Chenevière rectifie souvent et complète plus souvent encore les vocabulaires de nos vieux philologues, principalement celui de la Curne de Sainte-Palaye, et aussi sans parler de récents glossaires particuliers [1], le *Dictionnaire* de Littré [2]. Ce travail, si bien fait de la première à la dernière ligne, restera un des documents les plus utiles qu'auront à consulter les historiens de la langue française.

T. DE L.

---

403. — J. PERWOLF. **Slaviane,** ikh vzaimnya otnochenia i sviazi. 2 vol. in-8. Varsovie, 1886-88. (Les Slaves et leurs relations réciproques).

M. Perwolf est tchèque d'origine et professeur à l'Université russe de Varsovie. Depuis de longues années il a vécu constamment en rapport avec trois peuples slaves et si on lui adresse l'épithète de panslaviste, il ne sera tenté ni de s'en irriter, ni de s'en étonner. Mais c'est surtout au point de vue scientifique que M. P. a la prétention d'être panslaviste ; ses travaux sur les rapports des peuples slaves ne sont pas des improvisations d'un publiciste de rencontre. La plupart des slavophiles ou panslavistes russes sont des fanatiques ignorants. M. P., lui, est un savant. Le travail qu'il nous offre aujourd'hui est le fruit de longues études et atteste des recherches immenses. Il était déjà en germe dans les études sur les Slaves que l'auteur a publiées il y a plus de vingt ans dans l'Encyclopédie éditée à Prague par les soins de M. Rieger. *(Naucny Slovnik.)* Il a été développé dans les articles que l'auteur a donnés en

---

1. Par exemple, le *Glossaire* de M. L. Lacour dans son édition des *Nouvelles Récréations et Joyeux devis* (P. Jannet, 1865). Voici une observation qui me paraît devoir être favorablement accueillie (p. 140) : « *Perot* (Gai comme). Perot est une forme abrégée de *Pierrot*, nom donné au moineau franc ; et *gai comme Perot* doit signifier *gai comme un moineau*. M. L. Lacour traduit *gay comme Perot* par l'expression de Rabelais : *Gaillard comme un père*, c'est-à-dire comme un moine. Mais la forme *Perette*, par abréviation, de *Pierrette*, exclut cette explication. Le *Perot* des contes et la *Perette* de nos campagnes (adoptée par La Fontaine) sont un *Pierrot* et une *Pierrette* paysans, en qui frétille une gaîté de moineaux francs. »

2. MM. F. et C. disent (p. 138) au sujet du mot *patrie* : « Contre ceux qui ont prétendu que ce mot datait de François Ier, on cite un exemple du XVe siècle. Cependant, l'exemple suivant prouve que ce terme n'était pas encore fort usité dans la première moitié du XVIe siècle : *et aymera mieux abandonner sa patrie* (comme dict M. du Bellay) que d'y vivre en nécessité. » (*Discours du chancelier Du Prat*, cité par Le Roux de Lincy, *Heptaméron*, t. I, p. XIV). — Un peu plus loin (p. 146, article *Poille d'airain*), MM. F. et C. observent que Littré n'a pas cité les formes *paele, paelle, poille*, et ils ajoutent : « Il nous paraît évident que Littré s'est mépris sur le sens du mot auquel les *nues* sont comparées dans le proverbe transmis de Villon à Rabelais et Des Périers. »

2873-1874 dans la *Revue (russe) du ministère de l'Instruction publique*, dans le *Recueil slave* de Prague et dans l'*Archiv für Slavische Philologie*. Le premier volume est consacré à une histoire générale de la race slave ; c'est un résumé sans notes, destiné surtout au grand public. Il a paru avant la deuxième édition du beau livre de M. Krek : *Einleitung in die Slavische Literaturgeschichte* qui le complète à plus d'un égard [1]. Le second volume est particulièrement intéressant. Il ne compte pas moins de 600 pages, et il est bourré de faits et de textes. L'auteur y étudie l'histoire de l'*idée slave* depuis les origines jusqu'à la fin du xviii^e siècle, c'est-à-dire qu'il recherche dans les chroniques, dans les historiens, dans les discours des orateurs, dans les chants des poètes, tous les textes qui attestent que les Slaves avaient conscience, soit d'une certaine solidarité morale, soit de la communauté des intérêts politiques. Un certain nombre de ces textes sont fort curieux, ceux notamment qui attestent la répulsion des Slaves pour les Allemands ; ils sont surtout nombreux en Pologne et en Bohême. Voici, par exemple, une chanson latine qui se chantait à Cracovie au commencement du xiv^e siècle :

Quæ est Alamanorum cura ?
Ut quocumque veniunt
Semper volunt primi esse
Et nulli prorsus subesse.
Sic Bohemi sunt delusi,
De bonis suis detrusi
Ab ipsis Teutonicis.

Quelques années auparavant le roi de Bohême Premysl Otakar (1278), demandait secours aux Polonais et leur dénonçait « les *insatiabiles hiatus Teutonicorum* ». Des chapitres particulièrement intéressants sont ceux que M. Perwolf consacre à l'histoire des rapports entre la Pologne et la Russie; ces rapports n'ont pas toujours été aussi hostiles qu'on se l'imagine, et il y a eu des moments où les *pans* (seigneurs) de Varsovie et les boïars de Moscou ont rêvé l'union personnelle de leurs deux pays sous le sceptre d'un même souverain. Je signale encore des renseignements fort précieux sur la politique polonaise et russe dans la question d'Orient, une notice très bien faite sur le grand panslaviste du xix^e siècle Georges Krijanitch. M. Perwolf émet le vœu que l'Académie sud-slave d'Agram et l'Académie de Saint-Pétersbourg unissent leurs efforts pour publier une œuvre complète et vraiment critique des œuvres de ce curieux personnage. Je me joins à lui de grand cœur ; il est absolument honteux qu'un publiciste aussi original, un penseur aussi profond soit aussi négligé. Pourquoi M. Perwolf ne se chargerait-il pas de

---

1. En rendant compte récemment, ici même, du livre de M. Krek (voir *Rev. crit.* du 22 août 1887, j'exprimais le regret que l'auteur ne fût pas encore correspondant de l'Académie des sciences de Pétersbourg. Cet oubli vient d'être réparé ; je suis heureux d'en féliciter le savant professeur.

cette édition ? nul ne me paraît plus préparé que lui à l'entreprendre. Mais il faut qu'elle soit complète, critique et définitive [1].

L. LEGER.

---

404. — **Mme de Sévigné,** par R. VALLERY-RADOT; Lecène et Oudin, 1888. 1 vol. in-12 de 310 pp. 3 fr. 50.

Le livre de M. Vallery-Radot est une causerie rapide, semée de digressions et de citations nombreuses, dont la lecture n'est pas plus laborieuse que n'en a été sans doute la composition. C'est le livre d'un homme de goût qui redit avec agrément ce que chacun sait sur Mme de Sévigné. Ce que chacun sait ? l'auteur le conteste : il écrit, dit-il, pour ce « grand public » qui n'a jamais pénétré dans l'intimité de la marquise, et il essaye de l'y faire pénétrer « à l'aide d'un récit continu, et, çà et là, d'un choix de textes munis d'un commentaire » (p. 6).

Nous serions donc en présence d'un livre de vulgarisation, d'enseignement pratique, comme les excellents petits livres de M. Faguet, publiés à la même librairie. Mais précisément, ici, ce qui manque le plus, ce sont les contours arrêtés, qui permettent d'embrasser d'un coup d'œil les parties essentielles, et laissent à l'esprit (surtout à l'esprit de ces ignorants qui ont besoin qu'on les fournisse d'idées générales) l'impression nette d'un ensemble. Rien n'est fortement détaché. La proportion même est absente d'un entretien qui s'épanche un peu au hasard : ainsi, le premier chapitre, *la Jeunesse de Mme de Sévigné*, préparation indispensable de ce qui suit, a vingt-deux pages, et l'on y peut noter plus d'un trait contestable dans les portraits de Chapelain et de Ménage. Le second, *les Amis de Mme de Sévigné*, en a quatre-vingt-six; le troisième, *Mme de Sévigné mère, belle-mère et grand'mère*, n'en compte pas moins de cent trente, plus du tiers du livre. Ces deux derniers chapitres sont plus approfondis, et plus utiles malgré un certain parti pris d'optimisme. J'y louerai en particulier les portraits de Corbinelli et de Mme de Grignan, mais j'y critiquerai presque tout ce qui est dit du « jeu de salon » d'où seraient sorties les *Maximes* (que les légendes ont la vie dure !) de la Rochefoucauld, qui aurait, selon un mot plus que problématique « donné de l'esprit » à cette pauvre Mme de la Fayette, et qu'en revanche elle aurait peint, dans la *Princesse de Clèves*, sous les traits du duc de Nemours.

Une dernière partie s'intitule *Publication des lettres de Mme de Sévigné*. A l'histoire des éditions s'ajoutent des réflexions littéraires souvent

1. J'exprimais le même vœu que M. Perwolf dans un article publié en 1877 par la *Bibliothèque universelle* et réimprimé en 1880 dans mes *Nouvelles études slaves* (Paris, Leroux) : « Les Slaves, disais-je, ont montré une blâmable négligence envers ce grand précurseur des idées modernes... Est-ce trop exiger que de réclamer dès aujourd'hui un tableau complet de sa vie et une édition sérieuse de ses œuvres? » Récemment, M. Brückner, de Dorpat, a publié dans le *Rousky Viestnik* une série d'articles sur Krijanitch.

fines, par exemple sur le sentiment de la nature au XVII^{e} siècle. Mais la partie littéraire proprement dite n'existe pas, ou plutôt est mêlée à tout le reste. Ainsi dans le ch. II on encadre deux lettres, celle du mariage de Mademoiselle, qu'on critique, celle de la prairie, qu'on admire sans réserve. M^{me} de Sévigné écrivain méritait mieux peut-être. Il est vrai que M. Vallery Radot est gêné par le souvenir tout récent du livre de M. Boissier. Pourtant après M. Boissier même, il sera lu sans ennui, mais n'apprendra rien au public lettré.

Félix Hémon

---

405. — **Sveriges ställning till utlandet närmast efter 1772 års statshvälfning** (Situation de la Suède vis-à-vis de l'étranger immédiatement après le coup d'Etat de 1772) af Aug. J. Hjelt, filosofie magister. Helsingfors. Finska litteratur-sällskapets tryckeri, 1887, x-222-34 p, in-8.

Le doctrinaire Mably, aveuglé par l'esprit de système, regardait la Constitution suédoise de 1720 comme « le chef-d'œuvre de la législation moderne. » (*De la manière d'écrire l'histoire.* Premier entretien, 2^{e} part. ch. VI, t. XII, p. 257 des *Œuvres complètes,* 1794, in-8°). S'il avait pu lire le présent ouvrage, il aurait vu qu'il en fallait rabattre. Le parlementarisme en effet, qui avait supprimé les plus légitimes prérogatives de la couronne, ruinait la Suède en la livrant aux intrigues et à la vénalité des factions. Aussi le Tsar et les rois de Prusse et de Danemark, appréciant les facilités qu'ils avaient d'influer par des moyens inavouables sur les résolutions de la diète, tenaient-ils beaucoup au maintien d'un régime qui affaiblissait leur voisine et la mettait à leur merci. En 1769, ils s'engagèrent par des traités secrets à soutenir en Suède un système politique dont ils n'auraient à aucun prix toléré l'application dans leurs États et, dans le cas dès lors prévu, où le pouvoir royal eût été restauré en Suède, les trois puissances devaient attaquer ce royaume et se partager ses provinces. La Russie devait avoir la Finlande ou la constituer en duché indépendant, et garantir la Poméranie suédoise à la Prusse, et au Danemark tout ce qu'il pourrait conquérir dans la péninsule scandinave. Mais Gustave III, ayant eu vent de ces menées, s'assura l'appui du gouvernement français qui sut concilier son intérêt avec ses principes en encourageant le roi de Suède à sauver par un coup d'État son royaume menacé du triste sort de la Pologne. Quelques jours après le premier partage de cette dernière, le jeune roi accomplit la révolution du 19 août 1772, sans avoir à verser une goutte de sang. Ce changement fut bien accueilli par la nation et même par les trois ordres plébéiens, quoique leur pouvoir en fût sensiblement diminué.

Le danger d'une guerre civile étant conjuré, il fallait parer aux complications extérieures. C'est ce que le jeune roi fit avec beaucoup d'habileté, en mettant à profit les circonstances favorables que lui offrait la situation européenne : la Russie était absorbée par sa guerre

avec la Turquie; la Prusse, tout en avouant le projet de démembrement de la Suède et en s'en servant comme d'un moyen d'intimidation, n'était pas en mesure de le réaliser à elle seule; le Danemark se borna à activer ses armements; l'Angleterre refusa de faire cause commune avec les coalisés, tandis que la France, l'Espagne et la Porte soutenaient franchement Gustave III et que l'Autriche, craignant un nouvel agrandissement des Hohenzollern aux dépens d'un prince de l'empire, offrait sa médiation. Dans ces conjonctures la Suède, qui était naguère le jouet de ses voisins, vint à leur inspirer de la crainte : le Danemark et Frédéric II appréhendaient qu'elle n'envahît la Norvège. Notre ministre des affaires étrangères, le duc d'Aiguillon, secondé par d'habiles diplomates, Vergennes à Stockholm et un autre bourguignon, Abraham Durand d'Aubigny, seigneur de Montmain près Seurre, considéré par Frédéric le Grand comme « l'homme le plus fin et le plus rusé qui soit sorti du cabinet de France...; comme un des négociateurs des plus habiles et des plus adroits que la France ait aujourd'hui, » avait réussi, en maintenant la paix dans le Nord, à prévenir une conflagration générale; et, en préservant la Suède de l'intervention de ses ennemis, à lui permettre de vivre sous un meilleur régime qui la rendait précieuse comme alliée. L'affaire nous touche donc de près et c'est en partie dans les archives de notre ministère des affaires étrangères que le jeune historien finlandais a puisé ses documents. Il a également eu accès aux archives de l'État à Berlin et à Stockholm et s'est servi des papiers de Gustave III déposés à la bibliothèque de l'Université d'Upsala, et de la correspondance d'Osterman, ministre de Russie en Suède (1772-1773). En appendice il a donné *in extenso* ou par extrait vingt-six pièces inédites qui, sauf trois, sont toutes en français. Quant à son exposé de négociations qui s'entrecroisaient, il est distribué et condensé de façon à laisser au lecteur une idée nette, ce qui n'est pas un mince mérite dans les travaux de ce genre. Nous saluons donc dans l'auteur un écrivain qui rendra probablement d'autres services à l'histoire diplomatique de l'Europe.

E. Beauvois.

---

406. — **Les Héros**, le Culte des Héros et l'Héroïque dans l'Histoire, par Th. Carlyle, traduction et introduction par Izoulet-Loubatières. Paris, Colin, 1888. In-8, xli et 381 p. 3 fr. 50.

L'influence de Carlyle sur la pensée anglaise a été grande; il a fait école, et parmi les écrivains qui ne se réclament pas de lui, il en est plus d'un qui presque à son insu, est à demi son disciple. Aujourd'hui encore en Angleterre son génie exerce un puissant attrait sur les hommes qui, à demi détachés du christianisme, restent pénétrés de l'esprit chrétien et conservent dans leur cœur une foi ardente à l'âme et à Dieu. En France, C. a été peu goûté, son esprit différait trop du nôtre; mais

la vérité, c'est qu'on l'a peu lu : son style étrange, très personnel, semé d'expressions familières et de métaphores inattendues, ses longues périodes, coupées par de courtes phrases brusquement jetées, les mots qu'il crée à son gré, son vocabulaire même si profondément anglais et si pauvre en mots de racine latine, toute sa manière de composer et d'écrire le rend quelque peu difficile à comprendre pour les lecteurs français. Et cependant tout cela, c'est C. même : ses idées sont de celles qu'on n'analyse qu'à grand'peine, elles valent surtout par le détail, par la forme dont il a su les revêtir. Il n'a pas de système à proprement parler : ce sont ses réflexions, ses joies, ses douleurs au contact du monde, en présence de Dieu qu'il vient dire comme il les éprouve. Il est peu de livres où l'on sente comme en ceux-là vivre un homme : il semble qu'on l'entende parler, prendre le lecteur à partie. C'est cette impression de « sincérité » profonde qui donne aux œuvres de C. tout leur prix. Pour nous la faire sentir, M. Izoulet a entrepris de traduire un de ses livres et de le traduire comme il a fait. Il ne pouvait mieux choisir : sauf peut-être le *Sartor Resartus*, il n'est pas d'œuvre de C. où sa pensée se montre plus à découvert, où il soit plus complètement lui-même, et les étrangetés de la « philosophy of Clothes » pouvaient empêcher plus d'un lecteur de saisir l'idée profonde qui se cache derrière tous ces symboles. M. Iz. a cherché avant tout à donner au lecteur l'impression même qu'il aurait en lisant le texte et il y a réussi dans une large mesure : sa traduction est un décalque du texte anglais; souvent au lieu de traduire un mot par un équivalent français de même sens, il le fait passer encore anglais à demi dans la phrase qu'il écrit. C'est ainsi qu'il traduit *teacher* par « enseigneur », *learner* par « appreneur », *non-entity* par « non-entité » *no-world* par « Nul-Monde », etc., qu'il emploie des mots comme *vivide*, *visualité*, *pontificalités*, *fantasticalités*, etc. La construction de la phrase anglaise est suivie de très près; c'est à peine si l'ordre des mots est parfois changé. Le résultat, c'est que cette traduction est pénible à lire; elle n'est ni élégante, ni même toujours correcte, mais en revanche elle nous met en présence de C. même; le traducteur disparaît, il a assez profondément compris son texte pour ne l'interpréter point et nous le rendre comme ferait un miroir fidèle. Je ne connais qu'une traduction qui donne une impression analogue à celle-là, c'est celle du *Paradis perdu* par Chateaubriand. M. Izoulet a mis en tête de son livre une introduction où il expose rapidement la philosophie religieuse de C. : cette philosophie, c'est la croyance à la révélation permanente de Dieu dans l'humanité par les héros, c'est-à-dire par les grands hommes « *sincères* », qui croient en eux, qui croient à leur mission, qui croient à la vérité. C'est la grande originalité de Carlyle que sa foi ardente dans le prophétisme universel, et M. Izoulet a rendu un véritable service aux études religieuses en attirant l'attention sur cette conception de la révélation.

L. MARILLIER.

407. — Theodor Weber. **Metaphysik.** Erster Band. Gotha, Perthes. 1888, 424 p. in-8. 8 mark.

408. — Rudolf Eucken. **Die Einheit des Geisteslebens in Bewusstsein und That der Menschheit.** Leipzig, Veit, 1888, 499 p. in-8. 11 mark.

I. Il y a un degré où la banalité, à force d'être banale, finit par ne plus l'être. La lecture de 420 pages où tout est connu, où tout est prévu, où tout est très vieux et très mort, n'est pas sans quelque charme, le charme d'un ennui indifférent et doux, et sans passion, et sans fatigue. Mais 420 pages d'ennui sont bien de l'ennui.

Pourquoi troubler la quiétude de M. Weber ? Voilà des années qu'il jouit de la paix de son âme dans la petite chapelle ortho-hétérodoxe de Günther, ce timide à qui l'on a su faire croire un jour qu'il était un téméraire. Ne vaut-il pas mieux le laisser à son rêve et à son demi-sommeil ? Et puis, que lui objecter ? Que son héros, qui est à la fois son Platon et son Descartes, fut un esprit de quinzième ordre ? Il sourira, et ne nous croira pas. Que toutes ses chères idées et tout son beau système ne sont qu'une très vieille histoire de revenants ? Il sourira encore, et nous plaindra. Ne vaut-il pas mieux le laisser, dans la toute petite chapelle où il officie avec M. Knoodt, chanter les louanges de son héros, et faire les yeux doux à M. Reinkens?

N'importe, 420 pages d'ennui sont bien de l'ennui.

II. M. Rudolf Eucken est déjà connu et le sera davantage. Ses précédents travaux, surtout peut-être l'étude sur Comte qu'il donna dans le volume collectif dédié à Zeller, et les *Prolegomena* qu'il publia en 1885, promettaient beaucoup. Le présent volume tient plus. Il importe peu que l'on partage ou non ses idées ou ses sympathies ; l'on est séduit et conquis par la réelle distinction d'un esprit à la fois largement ouvert et richement instruit, et aussi par ce beau style philosophique, élégant et précis, que l'on ne connaissait plus en Allemagne depuis la mort de Lotze.

Lucien Herr.

MELCHIOR GRIMM

Paralipomènes.

En publiant, en 1886, une biographie de Melchior Grimm, je me suis attaché à recueillir jusqu'aux moindres documents de sa vie, je pourrais presque dire jusqu'aux simples mentions de son nom dans les écrits de ses contemporains. Il va de soi que, malgré tous mes soins, je n'ai pas réussi à être complet. Quelques pièces, quelques renseignements sont venus trop tard à ma connaissance, ou n'ont vu le jour que depuis ma publication. D'autres m'ont été signalés par une critique bienveillante. Parmi les informations que j'ai ainsi rassemblées, il en est qui n'ont pas seulement le mérite d'épuiser les sources aujourd'hui accessibles d'une biographie de Grimm, mais qui ont quelque intérêt par elles-mêmes, qui jettent quelque lumière sur tel

ou tel point de la vie du personnage que j'ai entrepris de faire connaître. Je ne crois donc pas être trop indiscret en demandant à la *Revue critique* de vouloir bien accueillir ces bribes d'histoire littéraire.

Grimm était arrivé à Paris au commencement de l'année 1749 ; dès l'année suivante, en octobre 1750, il publia son premier écrit en français, une lettre au *Mercure* sur la littérature allemande. La *Lettre sur Omphale* est de 1752, et le *Petit prophète* de 1753. Il ne faut pas croire, cependant, que Grimm fût si vite parvenu à la connaissance et à la pratique de notre langue que le suppose ce dernier ouvrage. Loin de là. M. L. Hirzel, professeur de littérature allemande à Berne, a publié une lettre de Grimm à Haller, du 7 septembre 1752, qui renferme des fautes de langue aussi bien que d'orthographe. Rappelant à Haller qu'il avait fait l'éloge de ses poésies dans la seconde de ses Lettres au *Mercure*, et parlant d'une traduction française de ces mêmes poésies qui venait de paraître : « Quelque faible et *défectueux*, dit-il, quelque éloignée que soit cette traduction de son original, elle a suffi aux Français pour les convaincre que les éloges que les Allemands donnent à leur poète philosophe ne sont *que trop justes et trop mérités*. Vous avez eu, Monsieur, un succès très brillant à Paris : jugès de ce qu'il aurait été si l'on avait pu lire l'original. J'ai osé soutenir qu'aucune nation n'avait un morceau tel que votre poème des Alpes, et l'on n'a pu me le *contendre*. Jettès quelquefois des regards complaisans sur ces enfants de votre jeunesse et souffrès les caresses qu'on leur fait *sourtout* chez un peuple où les talents agréables sont plus estimés qu'en Allemagne et où la poésie et tous les arts ont trouvé un asile honorable. Je laisse à ma patrie à admirer, à louer le commentateur de Boerhave; moi je m'associe avec les Français pour célébrer les talents du *chanteur* des Alpes et de l'époux de Marianne. Les premiers ne verront qu'un homme savant et profond, moi je verrai l'homme, le philosophe, l'ami de la vérité et du vrai bonheur de l'homme qui est la véritable liberté. Si pour aimer l'ami de l'humanité on *n'ose* se flatter de quelque amitié de sa part, je suis sûr du moment où vous recevrès cette lettre d'être dans le nombre de vos amis. J'y suis depuis longtemps par les sentiments de *vénérations* et par l'attachement inviolable avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur Grimm. »[1]

Je suppose naturellement que M. Hirzel a scrupuleusement transcrit l'original qu'il avait entre les mains. La lettre de Grimm n'est pas seulement curieuse, du reste, par la langue dans laquelle elle est écrite, mais aussi par la platitude et l'exagération dont l'écrivain ne sut jamais se défaire lorsqu'il faisait l'éloge de quelqu'un.

Nous conclurons de cette lettre que les premiers écrits de Grimm étaient soumis à des amis et fortement corrigés par eux.

Après la mort de la duchesse Louise Dorothée, de Saxe-Gotha, la correspondante et la protectrice de Grimm († 1767), ce fut le prince Auguste, le plus jeune de ses fils, qui reçut la Correspondance littéraire, *die Meistersche Blætter* comme il l'appelle. Lié avec Gœthe et Herder, le prince leur en communiquait des morceaux, en particulier les écrits de Diderot qui en faisaient partie, et dont tout ce cercle littéraire paraît avoir été très friand. Dans une lettre à Herder, de 1780, le prince, en lui envoyant *Jacques le fataliste*, fait connaître qu'il recevait ces feuilles, ainsi que quelques autres personnes, sous la condition de n'en donner ni copie ni extrait. On voit qu'il n'observait pas le secret d'une manière absolue. En 1784, il envoie le *Rêve de d'Alembert*. Herder eut un moment, en 1794, la pensée de publier un volume de

1. *Albrecht von Haller's Gedichte, herausg. und eingeleitet von* Dr *Ludwig* HIRZEL. Frauenfeld 1882 p. CCCLXI et suiv.

ces opuscules de Diderot, dont plusieurs, comme il le fait observer, n'avaient pas encore été imprimés en France. Outre ces pièces détachées, on a trouvé dans les papiers de Herder quatre années complètes de la *Correspondance* (1775, 1784, 1786 et 1787), une copie probablement faite par quelque employé de la Chancellerie de Gotha. [1]

Le catalogue de la collection d'autographes de M. Alfred Bovet, p. 275, mentionne une lettre de Grimm à un inconnu, du 24 janvier 1756. Il y parle de la Correspondance littéraire et de la santé de Diderot. « Superbe lettre », dit le catalogue.

Il a été vendu à l'Hôtel Drouot, le 23 mars 1888, parmi d'autres autographes, une lettre de Grimm à la princesse Galitzin, datée de Parme, 16 décembre 1775. Grimm passait par l'Italie en route pour Saint-Pétersbourg, avec les deux jeunes Romanzoff auxquels il servait de mentor. Il en parle dans cette lettre comme de ses enfants. Quant à la princesse Galitzin, M. Tourneux a publié deux autres lettres de Grimm à elle. Diderot, qui la connaissait beaucoup et avait demeuré chez elle à la Haye, en fait un portrait charmant dans sa correspondance avec Mademoiselle Volland. « Elle dispute comme un petit lion, dit-il; je l'aime à la folie. » On la retrouve plus tard, grave et studieuse, s'occupant de l'éducation de ses enfants. Le ton de Grimm avec la princesse est affectueux jusqu'à la tendresse, il la traite de fille adoptive. La lettre inédite que je signale la remercie d'une commission de couvertures qu'elle a faite pour une amie malade (M^me^ d'Épinay), au sujet de laquelle il a « une inquiétude habituelle. »

J'arrive au second séjour que Mozart fit à Paris, en 1778. J'ai dit l'accueil qu'il trouva de nouveau, à cette époque, près de Grimm, et comment, lorsqu'il eut perdu sa mère, il alla demeurer chez ce généreux protecteur. Ce que je n'ai pas dit, parce que je l'ignorais, c'est que ces relations finirent par subir un refroidissement. Je m'étais trop fié à Nissen, qui avait eu les papiers de Mozart à sa disposition, mais qui avait volontairement jeté un voile sur les torts de Wolfgang, et avait supprimé les lettres relatives à ce fâcheux incident. Jahn, qui a travaillé sur les mêmes papiers de famille, ne devait pas avoir et n'a pas eu les mêmes scrupules. Sans donner en entier la correspondance de Mozart avec son père pendant ce séjour de Paris, il en cite plus d'un passage révélateur. Il donne en outre, et dans l'original français, une partie d'une lettre dans laquelle Grimm rend compte au père du jeune homme des difficultés qui empêchaient celui-ci de réussir [2]. Il est fort probable que les papiers de la famille Mozart renferment d'autres lettres de Grimm.

La correspondance dont je parle rend témoignage à la générosité de Grimm envers le jeune musicien. Il lui ouvrait sa bourse, lui avait prêté en petites sommes jusqu'à quinze louis, et faisait entendre que le remboursement ne pressait pas. Wolfgang, en revanche, ne se gêne pas, dans ses lettres à son père, pour se plaindre de celui qu'il avait d'abord regardé comme un bienfaiteur. La maison ne lui plaisait point; le ton lui en paraissait niais et sot *(einfæltig und dumm)*; on ne lui rendait pas un service sans le faire valoir; Grimm le traitait comme un enfant, et, de plus, il était entiché des Italiens. « Bref, écrit Mozart, il est faux et cherche à me déprimer. Je voudrais écrire un opéra, ne fût-ce que pour lui montrer que je puis en faire autant que son Piccini, bien que je ne sois qu'un Allemand ». (11 septembre 1778). Grimm, de son côté, ne cachait pas au père de Wolfgang les difficultés que son fils devait rencontrer s'il voulait se fixer à Paris. Il manquait d'entregent. Il n'y avait, pour se faire un

1. Voy. l'article de M. Bernard Suphan, intitulé *Gœthe und Prinz August*, dans le *Gœthe Jahrbuch* de 1885.

2. Voy. Otto Jahn, *W.-A. Mozart*, 2ᵉ édit, Leipzig, 1867. t. II p. 691-697.

sort, que l'une de ces deux voies à suivre : les leçons de clacevin, métier fatigant et où il faut de la charlatanerie, ou bien écrire de la musique pour un public qui n'y entendait rien et qui était ridiculement partagé entre Gluck et Piccini. « Je crains fort, concluait Grimm, que dans un pays où tant de musiciens médiocres et détestables même ont fait des fortunes immenses, monsieur votre fils ne se tire pas seulement d'affaire. »

Les causes du dissentiment sont faciles à démêler. Grimm trouvait que le jeune Mozart ne se donnait pas assez de peine pour réussir; il lui faisait la leçon à ce sujet, lui reprochait du laisser-aller. Il n'avait probablement pas, d'ailleurs, autant de confiance dans le génie de son protégé que celui-ci ne s'en sentait lui-même. Grimm, enfin, ne voyait de salut que dans la musique italienne, tandis que Wolfgang avait déjà l'instinct, la conscience d'un nouvel art.

Vers la fin de 1790, Merck, l'ami méphistophélique de Gœthe, le protégé de la landgrave Caroline, fut envoyé à Paris par le landgrave de Hesse. Grimm le connaissait déjà ; il l'avait certainement vu à Darmstadt, où Merck avait une place de conseiller militaire, et il l'avait rencontré en 1773, à Saint-Pétersbourg, où Merck avait accompagné la landgrave dans le voyage qui se termina par le mariage de la princesse Wilhelmine avec le czarowitz. Ruiné et malade, Merck apportait à Paris les dispositions à l'hypocondrie qui, dix-huit mois plus tard, le conduisirent au suicide. C'est ainsi que je m'explique le ton d'humeur qui règne dans la lettre suivante, la seule, parmi celles dont j'ai eu connaissance, qui attaque véritablement la réputation de Grimm. Merck écrit de Paris à Schleiermacher, le 23 janvier 1791 (en un allemand mêlé de français) : « Le baron de Grimm m'a laissé quatre fois passer mon chemin sans me recevoir, bien qu'il eût su, par une première carte de visite, que j'étais le porteur d une lettre du landgrave. Monsieur Wille (le graveur bien connu, qui était hessois comme Merck, mais qui vivait depuis longtemps à Paris) est tout aussi inaccessible. On appelle Grimm ici *il barone*, ce qui, en bon italien, signifie *le coquin*. J'ai entendu des choses tout à fait pendables sur son compte. Ce qui m'en console, c'est que j'ai rencontré dans la personne de Clérisseau (le peintre et architecte dont le nom revient si souvent dans la correspondance de Catherine avec Grimm) un aussi bon ami que l'est Camper (l'anatomiste hollandais, intimement lié avec Merck), et un homme tout à fait du même caractère [1]. »

Un témoignage tout différent est celui de Jacobs, le célèbre philologue. Déjà professeur au gymnase de Gotha, sa ville natale, Jacobs fut, en 1802, nommé en outre bibliothécaire de la ville. Il étendit, dès lors, le cercle de ses relations. De ce nombre fut Grimm, homme fort calomnié pendant sa vie, dit-il, traduit devant le public par les rapports très peu dignes de foi de Rousseau, mais qui ne s'était fait connaître à Gotha que par l'agrément de son commerce, par sa bonté désintéressée et ses nombreux actes de bienfaisance. Sa maison, continue Jacobs, animée et embellie par la famille de Bueil, était ouverte à tous les étrangers de quelque importance. La comtesse de Bueil prit Jacobs pour maître d'allemand, et, dit-il, l'élève devint bientôt une amie. Leurs relations continuèrent par correspondance lorsque les de Bueil retournèrent en France, et elles ne cessèrent qu'à la mort d'Émilie [2].

Ma reconnaissance pour les secours que j'ai dus à la science allemande ne m'a pas empêché de signaler là aussi des légèretés et des inexactitudes. Je regrette d'avoir à ranger parmi les pires négligences l'article consacré à Grimm dans le grand dic-

1. Voy. *Briefe an und von Merck, herausg. von Dr Karl Wagner*. Darmstadt, 1838.

2. Voy. l'autobiographie de Jacobs qu'a publiée Hoffmann, dans ses *Lebensbilder berühmter Humanisten*, Leipzig, 1837.

tionnaire biographique intitulé *Allgemeine deutsche Biographie*, qui se publie à Leipzig, et qui en est aujourd'hui à son vingt-sixième volume (à la lettre P). L'article dont je parle fourmille d'erreurs; il ne connaît l'existence ni de la correspondance de Grimm avec Frédéric, ni des lettres de Catherine à Grimm; il attribue à ce dernier la *Lettre sur la musique française* qui est de Rousseau; il fait naître le père de Grimm en 1716, tandis que Grimm lui-même naquit en 1723, et il le fait mourir en 1778, tandis que les lettres conservées à la Bibliothèque nationale prouvent qu'il n'était plus de ce monde en 1758. Tout ce travail est indigne de la belle collection dans laquelle il a paru.

Ed. SCHERER.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — M. Ewald FLÜGEL prépare une édition de la *Correspondance* de Sir Philipp Sidney (1554-1586). Il regrette de ne pas trouver diverses lettres écrites par Sidney à Hubert Languet et prie les archivistes et bibliothécaires de le renseigner au besoin sur les *Sidneyana* inconnus jusqu'ici.

— La sixième édition d'un excellent précis de littérature allemande, les *Grundzüge der deutschen Litteraturgeschichte*, de M. Gottlob EGELHAAF, vient de paraître à la librairie Henninger, de Heilbronn. L'auteur y a fait quelques changements de mince importance, surtout aux p. 150-155, d'après les observations que lui ont faites M. Haug de Mannheim, et M. Gotthold Klee (ce dernier dans la *Zeitschrift für deutschen Unterricht*, I, 277-281).

ANGLETERRE. — M. Edward DOWDEN prépare une édition à bon marché de sa *Life of Shelley*, en un seul volume.

— Le prochain volume de la collection des « *Historic Towns* » sera intitulé *The Cinque Ports*; l'auteur est M. Montagu BURROWS.

— Dans la collection des *Great Writers*, le prochain volume sera consacré à *Bunyan*, par M. VENABLES.

— Paraît au 1er octobre, chez David Nutt, une nouvelle revue, le *New Jewish Quarterly*, dont les directeurs sont MM. I. ABRAHAMS et C.-G. MONTEFIORE. La revue traite de tout ce qui intéresse l'histoire, la philosophie et la religion des Juifs. Elle fera une très grande place aux articles relatifs à la Bible. Elle compte parmi ses collaborateurs MM. GRAETZ, NEUBAUER, FRIEDLÆNDER, LOEWY, JACOBS, ALEXANDER, CHEYNE, etc.

— Le plus récent volume de la collection Bohn (*Bohn's Select Library*) est *Waterloo Days*, récit d'une Anglaise qui habitait Bruxelles en 1815; cette Anglaise, Miss Charlotte Waldie, plus tard Mrs. Eaton, est plutôt connue par son ouvrage sur *Rome in the nineteenth century*, qui parut en 1820, et, comme *Waterloo Days*, sous l'anonyme. M. Edward BELL accompagne d'une préface et de notes la réimpression de ce petit livre. Le prochain volume de la collection renfermera la traduction du *De Corona* de Rann Kennedy.

— Lord Stanhope a permis à M. Murray de publier les *Notes of conversations* de son père avec Wellington, 1831-1851.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38-39 — 17-24 septembre — 1888

Sommaire : 409. L'Isagoge d'Adrien, p. p. Gœssling. — 410. Felten, Robert Grosseteste, évêque de Lincoln. — 411. Chroniques de Bâle, III. p. p. Vischer. — 412. Lamprecht, Esquisses d'histoire rhénane. — 413-416. A. Joubert, Les Chivré; Histoire de Saint-Denis d'Anjou; Histoire de Menil; Le château de Ramefort de Gennes. — 417. Molière, p. p. J. Favre. — 418. Lanson, Nivelle de la Chaussée et la comédie larmoyante. — 419. Communay, Les grands négociants bordelais au xviie siècle. — 420. Cam. Dreyfus. L'évolution des mondes et des sociétés. — 421. J. Lemaitre, Impressions de théâtre, II. — Académie des Inscriptions.

409. — Adrians ΕΙΣΑΓΩΓΗ ΕΙΣ ΤΑΣ ΘΕΙΑΣ ΓΡΑΦΑΣ aus neue aufgefundenen Handschriften herausgegeben übersetzt und erlæutert von Dr F. Gœssling, in-8. Berlin, H. Reuther's Verlagsbuchandlung, 1887, pag. xii + 140.

Nous ne possédions ce curieux traité d'herméneutique et de rhétorique biblique qui date du ve siècle, que sous la forme la plus défectueuse, au point que la lecture en était très difficile. Il avait été imprimé pour la première fois en 1602, à Augsbourg, par David Hœschel, d'après deux manuscrits très imparfaits qui sont encore dans la Bibliothèque de Munich. Les textes qu'on trouve dans les *Critici sacri* de Jean Pearson, (éditions de Londres, d'Amsterdam et de Francfort), comme celui qu'a donné Migne dans sa Patrologie (tome 98) n'est que la reproduction pure et simple du travail du premier éditeur allemand. Il était d'autant plus nécessaire de reprendre à nouveau cette œuvre qu'une traduction latine due à l'évêque Aloysius Lollin, de Bellune (1630), et faite sur des manuscrits autres que ceux que Hœschel avait eus à sa disposition, prouvait surabondamment combien le texte, dans la suite des temps, avait souffert et avait varié. Ajoutons que ce traité, encore plus intéressant pour les grammairiens que pour les exégètes de la Bible, a les origines les plus obscures. On ne sait positivement ni l'époque, ni la profession, ni la nationalité, ni même le nom exact de l'auteur que les uns nomment Adrianus, d'autres Africanus, et d'autres Andronicus. La seule donnée un peu sérieuse est celle de Cassiodore qui, dans ses *Instit. div.* cap. x, nomme, dans la série des premiers *introductores in scripturam sacram*, Adrianus après Saint-Augustin et avant Euchère et Janilius, ce qui permet de le faire vivre dans la première moitié du ve siècle. Il y avait donc deux choses à faire. Reconstituer aussi exactement que possible le texte de l'*Isagoge* et ensuite déterminer sa place dans l'histoire de la littérature biblique en éclairant autant que possible le problème de ses origines. C'est cette double tâche que M. G. nous

paraît avoir heureusement remplie dans la mesure permise par l'état des documents.

Pour l'établissement du texte, il a d'abord recherché tous les manuscrits pouvant subsister encore de cet opuscule. Il en a découvert huit dont deux à Munich, un à Florence et cinq au Vatican, auxquels il faut ajouter la traduction latine de Lollin qui représente deux autres manuscrits qui malheureusement ne se retrouvent plus. Avec l'aide de ces documents et grâce à une méthode critique saine et sûre, M. G. n'a pas rétabli sans doute le texte primitif d'Adrien, qui a trop souffert, mais il en a donné une forme approximative bien supérieure à ce qu'on avait jusqu'ici. Ajoutons qu'il a accompagné ce texte d'une traduction allemande claire et exacte : deux mérites qui, dans le cas présent, n'étaient pas faciles à concilier.

M. G. n'a pas fait preuve de moins de soins et de sagacité dans l'étude historique et critique sur le livre et sur son auteur dont il a fait précéder son édition nouvelle. Il nous paraît avoir à peu près démontré que l'œuvre est bien d'Adrien et d'aucun autre; que cet Adrien était un moine ou un prêtre syrien, et, au point de vue des tendances théologiques, appartient à l'école d'Antioche et est dans la dépendance de Théodore de Mopsueste, de Théodoret et de Chrysostome. Le caractère de son herméneutique confirme pleinement ces conclusions. Voilà donc à la fois un document situé d'une façon précise à sa vraie place dans l'histoire de la littérature biblique, et, par cela même, reprenant sa signification véritable, et d'autre part, un texte singulièrement imparfait amendé autant qu'il était possible : c'est un double service dont il convient d'être reconnaissant à M. Gœssling.

A. Sabatier.

---

410. — Dr Joseph Felten. **Robert Grosseteste** (Bischof von Lincoln) ein Beitrag zur Kirchen-und Culturgeschichte des 13 Jahrhunderts. Freiburg im Br. Herder, 1887.

C'est avec une profonde sympathie et une sorte de dévotion pour son héros que M. J. Felteln nous a parlé de la vie et des écrits de Robert Grossetête. Dans une préface pleine d'un sentiment très sincère, il regrette que l'évêque de Lincoln soit tombé depuis longtemps dans l'oubli : « on devait, dit-il, traiter avec plus de justice celui que Roger « Bacon estimait plus que personne et que ses contemporains vénéraient « comme un saint. » L'ouvrage de M. F. est donc inspiré par un sentiment de piété — là n'est pas son moindre mérite — mais il offre surtout un réel intérêt historique. On attribue généralement à Grossetête un rôle d'opposant vis à vis de l'Eglise : cette opinion ne s'accorde pas avec les faits, l'auteur a pu s'en convaincre en étudiant la vie du pape Grégoire IX. La correspondance de l'évêque nous montre un personnage assez peu ressemblant à celui de la légende, mais dont la physio-

nomie n'est pas moins attachante ni l'originalité moins profonde. Grossetête n'est pas un adversaire du pape pour avoir refusé d'accorder à Frédéric de Louvain, neveu d'Innocent IV, une prébende à Lincoln; il n'est pas un ennemi du roi pour avoir interdit à des religieux d'accepter les fonctions de « Juges itinérants ». Grâce à sa connaissance approfondie des sources, M. F. a pu mieux définir le rôle de l'évêque : il l'a fait avec une critique assez pénétrante, en usant avec précaution de la « Grande Chronique » de Mathieu Paris, en étudiant la correspondance d'Adam de Marsh et surtout celle de l'évêque : c'est là que le caractère et la physionomie du « Lincolniensis » apparaissent le plus clairement : la plupart de ses œuvres traitent de matièree théologiques et n'offrent qu'un intérêt très spécial : dans ses lettres, au contraire, nous le voyons en relations constantes avec le pape, le roi, l'archevêque de Cantorbéry, les légats : elles enveloppent son rôle public tout entier : c'est surtout l'érudit et le savant que nous montrent ses autres ouvrages.

Après avoir trouvé dans l'étude de M. Felten tant de mérites essentiels — une conscience d'historien très scrupuleuse, un jugement très sûr, une critique clairvoyante, un style assez vif et non sans agrément dans son absolue simplicité, on peut, sans faire tort à ces qualités d'ensemble, relever dans le détail quelques erreurs et quelques omissions. Nous ne lui ferons pas de petite chicane en nous demandant si — comme il l'affirme — Simon de Monfort a vraiment créé la chambre des communes. Nous lui reprocherions plutôt d'avoir trop brièvement parlé des relations de l'évêque de Lincoln avec le comte de Leicester : la question est très obscure : M. F. pouvait au moins la poser. En lisant avec attention la correspondance d'Adam de Marsh, on croit surprendre sous des allusions voilées un accord tacite entre Robert Grossetête et Simon de Montfort, une collaboration secrète à des réformes politiques ou religieuses. Adam parle souvent de « cette œuvre de salut » : il souhaite ardemment qu'elle s'accomplisse, mais son dévouement au comte et à l'évêque lui fait craindre pour leur sécurité. Il les supplie d'agir avec prudence, et lui-même garde assez bien le secret pour que nous puissions seulement l'entrevoir. M. F. nous parle sans doute des sentiments de Robert Grossetête à l'égard du comte de Leicester : il nous montre l'évêque consolant son ami dans sa disgrâce et lui conseillant plus tard d'oublier l'injustice du roi : ce sont là des faits connus et qu'il peut être utile de rappeler, mais il y avait dans ces efforts communs pour une réforme du royaume une question d'un intérêt plus nouveau.

Quand M. Felten recherche s'il est juste de considérer l'évêque de Lincoln comme un précurseur de la Réforme et conclut qu'il ya là une grande méprise ou un étrange abus de mots, on ne peut que souscrire à ce jugement, qui est d'ailleurs celui de M. R. Luard [1]. Si l'on donne ce

1. Rob. Grosseteste Epistolæ, R. Luard. Londres 1861.

titre à Grossetête pour rappeler son ardeur à la réforme de son diocèse, on peut l'accepter avec quelques réserves, mais l'idée d'une rupture entre l'Église d'Angleterre et celle de Rome ne s'est jamais présentée à l'esprit de l'évêque. M. Felten le fait observer avec raison, mais il se montre injuste envers G. Lechler [1] en lui reprochant de ranger Grossetête parmi les précurseurs de Wiclif en Angleterre : il a trop facilement raison d'une erreur que Lechler n'a pas commise : le mot employé par ce dernier n'est pas « *Vorlæufer* », mais « *Vorgeschichte* », et la critique de M. Felten vient elle-même d'une erreur.

Sur l'authenticité des écrits attribués à Grossetête l'appendice ajouté par M. Felten est trop bref et trop superficiel : l'auteur donne son opinion sans l'appuyer sur aucune preuve et ne fait que nier les conclusions de Jourdain. Son étude a d'ailleurs assez peu d'étendue pour qu'on l'excuse d'avoir sacrifié cette question. On peut lui faire un reproche plus grave et qui touche au plan même de son ouvrage. En traitant son sujet — ainsi qu'il l'annonce — « en forme de monographie », M. Felten ne fait que suivre l'ordre chronologique et se condamne à certaines redites : au troisième chapitre, il nous parle d'une demande de subsides faite par le roi, et la même question se retrouve encore au cinquième chapitre. La question des Juifs est mise en quelque sorte en marge du livre, dans l'étude de « Grossetête considéré comme écrivain », et nous devons remonter quatre chapitres plus haut pour trouver celle des Bâtards, alors que toutes deux se rapportent au rôle social de l'évêque. Un plan logique eût été bien préférable. Dans l'ordre ecclésiastique on pouvait nous montrer l'évêque, réformateur attentif et ferme des abus de son diocèse, essayant de ramener l'Église à sa simplicité primitive ou plutôt à l'organiser selon l'esprit de la Bible ; dans l'ordre politique, il se présentait comme un défenseur des libertés de l'Église contre les empiètements du pouvoir royal : ainsi pouvait s'obtenir cette unité qui fait parfois défaut à l'ouvrage de M. Felten.

Peut-être aussi peut-on reprocher à l'auteur d'avoir interprété moins justement que Lechler l'attitude de l'évêque vis-à-vis du pape. Il attribue sa franchise à un certain manque de mesure : il y faut voir plutôt un profond sentiment des droits et de la responsabilité d'un prélat. Grossetête parle souvent de la gravité d'une charge d'âmes : il le fait parfois avec emphase, mais sous ces images bibliques qui semblent un langage convenu, se découvre une conviction ardente. On peut s'étonner que M. Felten qui rend pleine justice au caractère et à l'esprit de l'évêque ait eu cette fois moins de piété pour lui, mais c'est là un des légers défauts de ce livre qui n'en a pas moins de grands mérites.

Georges Dalmeyda.

---

1. Gotth. Lechler, Johann v. Wiclif. Leipzig 1873.

411. — **Basler Chroniken,** herausgegeben von der historischen und antiquarischen Gesellschaft in Basel, Bd III, herausgegeben durch Wilhelm Vischer. Leipzig, Verlag von S. Hirzel, 1887, x, 685 pages, in-8.

On a déjà deux fois entretenu les lecteurs de la *Revue* de cette collection de chroniques bâloises, publiées par la *Société historique et archéologique* de cette ville [1]. Voici sept ans que le second volume avait paru, contenant la première moitié de la *Chronique des guerres de Bourgogne*, du chapelain Jean Knebel, et l'on attendait avec impatience la suite de cette source si importante pour l'histoire de Charles-le-Téméraire, et connue jusqu'ici seulement par l'adaptation allemande, passablement écourtée, de M. Buxtorf-Falckeisen. La maladie, puis la mort du savant bâlois, dont le nom figure encore sur la couverture de ce troisième volume, ont malheureusement empêché qu'il ne fût mis au jour plus tôt. Le nom de M. le professeur D. Vischer n'en reste pas moins attaché, de plein droit, à cette œuvre de patriotisme helvétique et de science solide ; s'il n'a pu la mener à bonne fin, il en avait conçu le plan, il en avait surveillé l'exécution et réuni même la plupart des matériaux mis en œuvre dans le présent volume. M. C. C. Bernoulli s'est chargé de surveiller l'impression de ce qui n'était pas encore sous presse, de réunir et de reviser les appendices et de résumer ce que l'on sait de Knebel, dans une notice finale qui remplace la grande introduction que D. Vischer projetait d'écrire lui-même et à laquelle la mort [2] l'a empêché de mettre la main.

Le tome III des *Chroniques bâloises* contient donc : 1° La continuation du *Diarium* de Jean Knebel, dans le texte latin original, de juin 1476 à juillet 1476, avec de copieuses annotations historiques ; 2° La *Description des guerres de Bourgogne* de Nicolas Rusch, secrétaire de la ville, après avoir été celui de la ville de Mulhouse ; c'est une pièce d'un caractère officiel, envoyée après la victoire de Nancy aux alliés et amis de la république bâloise ; 3° Un compte-rendu de l'entrevue de l'empereur Frédéric III avec le duc Charles, à Trèves, qui eut lieu en 1473. Le *Libellus de magnificentia ducis Burgondiae in Treveris visa conscriptus*, était connu déjà dans différentes recensions latines, allemandes et hollandaises, imprimées en partie dès le XVIII^e siècle. M. Bernoulli nous en donne le texte latin, suivi d'une vieille traduction allemande empruntée à un manuscrit de la bibliothèque de Bâle. Une vingtaine d'appendices renferment soit des documents inédits, relatifs à des épisodes contemporains [3], soit des recherches linguistiques, comme le curieux mémoire de M. Albert Socin sur le *Rothwelsch*, le jargon des

1. Voy. *Revue critique*, 18 avril 1874 et 12 septembre 1880.
2. M. D. V. est mort le 30 mars 1886.
3. Nous signalerons comme plus particulièrement intéressants pour des lecteurs français, les n^os XV : (Ulrich Traber et la prise de Gray, 1417) ; XVII (Trêve entre Louis XI et Maximilien I^er, du 11 juillet 1478) ; XIX (Dôle et les Français en mai 1479.)

vagabonds de l'Allemagne au moyen âge (p. 552-568). Un résumé, chronologique et systématique à la fois, des faits mentionnés dans le *Journal* de Knebel, occupe les quarante dernières pages et sera très commode pour orienter l'historien qui ne veut pas étudier, la plume à la main, le récit un peu touffu du bon chapelain de la cathédrale bâloise. Une table très copieuse des noms de personnes et de lieux a été ajoutée par M, Adolphe Socin pour le tome I et III des *Chroniques*. Après tout ce qu'on a dit autrefois de cette collection ici même, nous n'avons pas besoin d'insister sur l'érudition de bon aloi dont témoigne chaque page du présent volume et qui fait grand honneur à la Société savante, sous les auspices de laquelle les *Chroniques* paraissent. Un quatrième volume doit suivre dans un temps indéterminé ; espérons que nous ne l'attendrons pas sept ans !

R.

---

412. — **Skizzen zur Rheinischen Geschichte** von Karl Lamprecht. Leipzig, Alphons Dürr, 1887, in-8, 245 pages.

Ce volume se compose de sept études, toutes relatives à l'histoire des pays rhénans, déjà publiées pour la plupart dans diverses *Revues* et que l'auteur a réunies, après les avoir notablement remaniées [1]. Ce ne sont point des dissertations sur des sujets d'érudition pure, mais plutôt des articles écrits à un point de vue assez général, d'une manière très vivante, en un style facile et agréable, sur quelques-unes des questions les plus attachantes de l'histoire économique du moyen âge. La haute compétence de l'auteur du *Deutsches Wirthschaftsleben im Mittelalter* en ces matières est reconnue de tous. Il figure actuellement en Allemagne, comme l'un des chefs les plus accrédités du mouvement qui s'est produit, dequis quelques années, en faveur de l'histoire économique. Les qualités remarquables de clarté et de précision qu'il sait mettre dans les sujets les plus complexes entrent assurément pour beaucoup dans le succès des nouvelles tendances historiques qu'il représente. Nous ne pouvons examiner ici en détail chacune des études qui composent le nouveau volume de M. Lamprecht. Il faut signaler, parmi les plus intéressantes, l'histoire des tentatives de réforme dans les couvents du pays de Moselle au xe siècle (no 3), celle du développement économique de Cologne (nos 4 et 5), et surtout les recherches sur la condition des classes agricoles au moyen âge et en particulier à la fin du xve siècle (no 6). La grande prospérité des paysans allemands, leur « âge d'or », se place suivant M. L. du xe au xiiie siècle. Cette situation florissante, dont l'auteur explique avec beaucoup de sagacité les causes, dure pour certaines régions jusqu'au xive siècle. Mais à dater de cette

---

1. Les études sur le pays rhénan en tant que lieu d'ancienne civilisation (no 1) et sur la situation économique de la ville de Cologne à la fin du moyen âge (no 5, sont seules inédites.

époque, les progrès matériels cessent et une décadence continue se manifeste, dont on aperçoit très clairement le point de départ. M. L. en attribue l'origine á l'accroissement des villes, à l'augmentation générale de la population, à l'apparition d'un *prolétariat* agraire et surtout au morcellement toujours croissant du sol. Selon lui, la situation des campagnes était au moment de la Réforme plus misérable et plus précaire que jamais. Ce sont là, comme on le voit, des conclusions absolument opposées aux théories dont M. Jannsen s'est fait le champion. Il n'est assurément pas douteux que dans le tableau si séduisant tracé par le célèbre historien catholique, de l'état des paysans à la fin du xv^e^ siècle, la fantaisie a joué un grand rôle. Mais encore voudrions-nous que M. L. ait apporté à l'appui de son opinion, qui semble évidemment mieux fondée, des textes d'une plus grande portée en même temps que des preuves plus précises. Il reconnaît d'ailleurs lui-même que la question ne saurait être encore tranchée dans l'état actuel de la science (page 207). Il faut espérer qu'il reviendra un jour sur cet important sujet qu'il serait apte, mieux que personne, à traiter d'une manière définitive.

L'étude relative à la cathédrale de Cologne qui termine le volume donne lieu à plus d'une réserve. A propos du grand monument, *symbole de l'unité allemande*, M. L. se livre à des effusions de lyrisme qui contrastent avec le ton, toujours grave et mesuré, des pages précédentes. Son enthousiasme l'amène souvent à commettre des inexactitudes et à perdre le sens de la comparaison. Est-il aussi incontestable qu'il le prétend, que la cathédrale de Cologne soit l'un des plus anciens et *le plus* important des monuments du style gothique? que ce dernier style, né dans le nord de la France ait trouvé seulement en Allemagne sa plus haute perfection et son dernier développement (page 215)? M. L. n'a apparemment jamais visité Reims, Amiens et Paris. Il y aurait vu que les Français du moyen âge s'entendaient aussi bien à perfectionner qu'à créer. Ils savaient de plus terminer les constructions commencées. Leurs grandes cathédrales n'ont pas attendu six siècles avant d'arriver à complet achèvement : c'est bien quelque chose. Toutes les considérations exposées page 233 sont de même parfaitement fantaisistes. Personne, à part M. L., n'a jamais constaté dans nos grands édifices gothiques cette disproportion entre le chœur et la nef qui est d'après lui leur caractéristique et constitue une imperfection choquante, que les architectes de Cologne ont seuls réussi à éviter. (page 234) Il ne faut point juger les monuments par leurs dimensions ou par la hardiesse de leurs proportions : à ce compte, le Parthénon viendrait en un rang bien modeste dans la liste des chefs-d'œuvre de l'architecture. Mais nous ne pouvons suivre l'auteur pas à pas dans toutes ses conclusions. Disons-lui, en terminant, qu'il est très permis de ne pas voir avec lui dans le *Dom* de Cologne « le type idéal de l'église gothique » (p. 235). Ces réserves faites, nous ne faisons pas difficulté de reconnaitre que les péri-

péties de la construction sont exposées d'une manière très attachante. Seulement, grâce aux considérations philosophiques qui l'alourdissent, son article tourne un peu trop au *Vortrag* patriotique. Il ne faut pas abuser du symbolisme.

A. Lefranc.

---

413. — 1. **Une famille de seigneurs calvinistes du Haut-Anjou.** Les Chivré, marquis de la Barre de Bierné (xvi[e]-xviii[e] siècles), par André Joubert, orné de sept gravures. Nantes, E. Grimaud et Paris, E. Lechevallier, 1887. 1 vol. in-8 de 234 pages.

414. — 2. **Histoire de Saint-Denis d'Anjou** (x[e]-xviii[e] siècles), par André Joubert, avec 16 dessins par Tancrède Abraham. 2[e] édition. Laval, L. Moreau et Paris, E. Lechevallier, 1887, 1 vol. in-8 de 178 pages.

415. — 3. **Histoire de Menil et de ses seigneurs** d'après des documents inédits (1040-1885), par André Joubert, orné de huit gravures. Paris, E. Lechevallier, 1888, 1 vol. in-8 de 200 pages.

416. — 4. **Le château de Ramefort de Gennes et ses seigneurs aux XIV[e] et XV[e] siècles,** d'après des documents inédits par André Joubert. Mamers, G. Fleury et A. Dangin, 1888, 1 brochure in-8 de 17 pages.

1. Ce livre n'est pas, comme le titre pourrait le faire supposer, une étude sur les guerres religieuses en Anjou. Il se compose d'abord d'une généalogie rapide de la famille des Chivré d'Anjou, que l'auteur suit depuis Geoffroy I[er] de Chivré, vivant en 1248, jusqu'à Jacques II de Chivré, tige de la branche de la Barre de Bierné, qui embrassa le protestantisme. Le reste du livre est consacré en entier à l'histoire de cette famille jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes et jusqu'à la mort du dernier des Chivré, marquis de la Barre de Bierné, Henry, décédé sans alliance en 1699. Après lui, le titre de marquis de la Barre de Bierné revint aux Chivré de Marencin établis en Normandie. La Barre fut achetée par Torcy en 1720. En 1787, Olivier-Ambroise Dubois, contrôleur ordinaire des guerres, était seigneur de la Barre de Bierné. Sa fille unique, Thérèse, apporta en dot cette terre au marquis d'Argentré (1792), d'où elle passa, par le mariage de Caroline du Plessis d'Argentré avec Paul-René,, comte de Robien, dans la famille de Robien, qui le possède encore aujourd'hui.

Les Chivré d'Anjou n'ont pas joué un grand rôle politique ; mais le livre de M. A. Joubert n'en contient pas moins des détails très intéressants en ce qu'ils montrent quelle était la vie d'une famille de gentilshommes en province au xvii[e] siècle, et aussi par quelle série de mesures souvent vexatoires, par quelle interprétation subtile et détournée des textes on prépara la révocation de l'édit de Nantes. Les pièces justificatives n[os] 2 et 4 sont à cet égard particulièrement curieuses.

2. La commune de Saint-Denis d'Anjou est située dans le canton de Bierné, arrondissement de Château-Gontier (Mayenne). Saint-Denis d'Anjou forma, au moyen âge, un des domaines du chapitre de Saint-Maurice d'Angers. En 1441, les Anglais y furent battus par les cheva-

liers angevins et manceaux. Il ne s'y passa rien de bien intéressant jusqu'à la Révolution. A cette époque et même plus tard, en 1815 et en 1832, beaucoup des habitants de Saint-Denis d'Anjou prirent part aux insurrections royalistes.

M. A. Joubert a partagé son ouvrage en deux parties, qui ne répondent à aucune division logique ou chronologique. Il aurait mieux fait de grouper ensemble tous les renseignements relatifs à l'histoire de la commune de Saint-Denis d'Anjou et de réserver pour une autre partie tous les détails complémentaires. De plus, il était inutile de grossir le volume par le résumé de procès (V, 1re partie. Ch. VI et VII) dont l'auteur avait déjà parlé avec plus de détails dans son *Étude sur les misères de l'Anjou.* [1]

3. Après un chapitre de description géographique et topographique, M. A. Joubert aborde l'histoire de Menil. En 1040, Geoffroy Martel, comte d'Anjou, donna au monastère de Vendôme les églises de Menil. Au moyen âge, la seigneurie de Menil relevait pour partie des baronnies et seigneuries de Craon et de Château-Gontier. Certains fiefs, situés sur son territoire, appartenaient à la fin du XIIIe siècle à la famille de Quatrebarbes. A la fin du XIVe siècle et jusqu'au milieu du XVe, la terre de Menil appartint à la famille de l'Epervier. Le sieur de la Roche-Corbon en était seigneur en 1461 et H. de Montalais en 1470. « Au XVIe siècle, la seigneurie est divisée en plusieurs parties. Les unes appartiennent aux seigneurs de la Porte, les autres aux familles de Villebranche et de Bellebranche » [2]. Au XVIIIe siècle, les Racappé étaient seigneurs de Menil.

L'histoire de Menil n'offre rien de bien intéressant. Le bourg fut probablement occupé par les Anglais vers 1368. A l'époque des guerres religieuses son territoire fut dévasté à plusieurs reprises, soit par le calviniste René de la Rouvraye, sieur de Bressault, soit par les troupes de la Ligue. La peste, qui l'avait déjà éprouvé en 1485, le désola encore en 1627, 1631 et 1707. Durant la Révolution, des partis de Bleus se rencontrèrent à diverses reprises sur le territoire du Menil avec les bandes du chouan Joseph Coquereau, qui fit fusiller plusieurs habitants du pays, suspects de dévouement aux idées républicaines. Menil fut occupé par les troupes françaises pendant la guerre de 1870.

Le reste du volume est consacré aux églises et chapelles (ch. III), au prieuré de Saint-Georges de Menil (ch. IV), aux terres, fiefs et seigneuries (ch. V), puis enfin, au château de Magnannes et à ses possesseurs, les Racappé, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, et les la Tullaye qui en héritèrent au XVIIIe siècle par suite du mariage d'Anne-Thérèse-Henriette de Raccappé avec Salomon-François de la Tullaye (1715) (ch. VI-VIII). Ces détails, curieux d'ailleurs et intéressants pour l'histoire locale,

1. V. *Rev. Crit.*, 10 octobre 1887.
2. P. 17.

auraient gagné à terminer le volume. Après avoir étudié l'histoire de Menil sous l'ancien régime, on attendait naturellement le récit des événements dont ce pays a été le théâtre sous la Révolution et au XIXe siècle. C'est un défaut de méthode que d'avoir rejeté ce récit à la fin du livre et d'avoir ainsi coupé en deux la suite chronologique des événements.

4. Le château de Ramefort (commune de Gennes, canton de Bierné, dans la Mayenne) devint au XIVe siècle la propriété de la famille de Clisson par le mariage d'Isabeau de Ramefort avec Amaury I de Clisson, oncle du fameux connétable. Leur petite-fille, Isabeau d'Ancenis, épousa Bertrand II du Guesclin et sa fille, Catherine, Charles de Rohan. Ce dernier était donc seigneur de Ramefort quand le château fut détruit, probablement en 1434, et la terre resta longtemps dans sa famille.

Nous n'avons rien à ajouter aux critiques que nous avons formulées à l'égard de chacun de ces ouvrages. M. A. Joubert conserve toujours la même ardeur de production et la même méthode de travail défectueuse. Il fouille avec une persévérance passionnée les archives du Maine et de l'Anjou et il y fait parfois de très heureuses trouvailles ; on ne peut que l'en remercier. Il ne se résigne pas à sacrifier des documents d'un intérêt médiocre, parfois même fastidieux ; à donner à ses travaux à la fois plus de concision, de clarté et d'intérêt ; on est bien forcé de lui en faire un reproche.

Louis FARGES.

---

417. — **Molière.** Les Précieuses ridicules. Le Misanthrope. L'Avare. Les femmes savantes. Le bourgeois gentilhomme. Le malade imaginaire, par Jules FAVRE. Librairie générale de vulgarisation (Degorce).

C'est très sincèrement que nous accorderons au *Molière* de M. Favre les mêmes éloges qu'à son *Corneille* et à son *Racine*. Cette fois encore, l'exécution en est très soignée. On n'y compte pas moins de trente portraits d'acteurs, la plupart représentés dans leurs rôles principaux ; mais je remarque de nouveau que, sur ce chiffre, il n'y a pas moins de vingt portraits appartenant au XIXe siècle. Au XVIIe, je trouve seulement Madeleine Béjart (Madelon, des *Précieuses)*, Amande Béjart, en toilette de ville, Lulli (Mufti, dans le *Bourgeois)*, La Grange (Clitandre), Mlle Beauval (Nicole) ; au XVIIIe, Grandval (Alceste), Grandmesnil et Duparai (Harpagon), Préville (M. Jourdain). On me permettra de regretter cette disproportion.

Le volume comprend les *Précieuses*, le *Misanthrope*, l'*Avare*, le *Bourgeois gentilhomme*, les *Femmes savantes*, le *Malade imaginaire*. S'adressant à de tous jeunes gens, M. F. n'a pas voulu y faire entrer l'*Ecole des femmes*, ni *Don Juan*. Mais n'est-il pas bien dur de proscrire en même temps le *Tartuffe*, qu'on déclare pourtant la plus populaire des comédies de Molière, le *Tartuffe* qui figure sur nos program-

mes universitaires ? Quoi qu'en dise l'auteur, ce scrupule semble un peu exagéré. De deux choses l'une : ou Molière sera présenté au public sous ses traits essentiels, et l'on n'imagine pas Molière sans *Tartuffe ;* ou on l'expurgera, mais on trouvera partout alors des coupures à pratiquer, par exemple dans les *Précieuses*, qui sont données intégralement. Ajoutez que la préoccupation de la jeunesse se trahit plus ici au point de vue moral qu'au point de vue littéraire : ainsi les détails minutieux sur les acteurs de tous les temps sont prodigués, comme dans une édition érudite, et c'est à coup sûr un des côtés les plus curieux de l'ouvrage ; mais l'étude littéraire proprement dite, l'étude approfondie de la pièce en elle-même (car les origines et les comparaisons sont traitées avec ampleur) n'est presque jamais aussi développée que l'histoire de la pièce au théâtre. On est donc tenté de croire que ce livre de « vulgarisation » servira surtout aux lettrés, et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

Dans ces excellentes notices, je signalerai seulement quelques assertions contestables. Pourquoi dit-on qu'à la fin du siècle « Boileau, qui avait été l'auxiliaire de Molière, se taisait et enhardissait l'ennemi par son silence ? » (p; 17) Si j'ai bien compris, on caractérise ici un retour offensif de la préciosité, de 1680 à 1701. Mais, de 1680 à 1692, Boileau historiographe, chevauche à l'armée du mieux qu'il peut, conquiert l'Académie, soigne sa santé compromise, ouvre la guerre contre les partisans des Modernes, et si, en 1692, il revient à la satire, c'est précisément pour tracer le portrait de la précieuse devenue femme savante. Ce portrait, le meilleur peut-être de la satire X, M. Larroumet, que M. F. cite souvent avec raison, n'a eu garde de l'oublier dans sa remarquable édition des *Précieuses*. Pourquoi affirmer que l'*Avare* ne saurait être mis au rang du *Misanthrope* et de *Tartuffe ?* Je n'aime pas ces classifications, mais j'avoue ne pas comprendre même celle-ci. Pourquoi s'écrier : « Molière appartient au monde entier *au moins autant* qu'à la France » (p. XXXIII) ? C'est, dans la forme, faire tort à la France, qui salue en Molière un génie *avant tout* national. « Molière n'a pensé ainsi, a dit M. Taine (*Histoire de la litt. anglaise*, t. III), qu'à titre de Français, pour un auditoire de Français gens du monde. » Pourquoi telle épigramme contre les femmes savantes modernes ? Je n'en vois pas la nécessité, et j'en vois l'injustice. Parmi les précurseurs chez qui Molière a repris son bien, et dont l'énumération serait longue, je ne rencontre pas Rotrou, dont Molière s'est bien des fois souvenu.

Ce livre sera particulièrement utile aux amateurs de théâtre, qui pourront rectifier à leur gré certains jugements, mais ne trouveront pas ailleurs une somme plus considérable de renseignements précis.

Félix Hémon.

---

418. — G. Lanson. **Nivelle de La Chaussée et la Comédie larmoyante.** Paris, Hachette, 1887. In-8, 295 p.

C'est une thèse de doctorat, fort bien accueillie en ces derniers temps par la Faculté de Lettres de Paris. On ne s'étonnera pas que le sujet en soit un peu surfait et l'argumentation conduite en vue d'une conclusion neuve jusqu'au paradoxe. Qui dit thèse dit ordinairement cela. C'est presque une loi du genre, fâcheuse pour qui la subit à son corps défendant, très favorable à qui s'en fait honneur et va bravement au but. M. Lanson s'est senti assez habile pour soutenir avec opiniâtreté cette étrange proposition : Nivelle de la Chaussée, « écrivain médiocre, sans génie, sans chefs-d'œuvre », est l'auteur d'une des « révolutions » les plus considérables qui soient dans notre littérature ; la « comédie larmoyante » du dernier siècle, qui passe généralement pour une tentative manquée, sans valeur propre et sans conséquences, est au contraire, dans l'histoire de notre théâtre, une très grande date, — « l'apparition sur la scène de la comédie moderne ; » il y a loin sans doute des pièces de La Chaussée aux belles œuvres du théâtre contemporain ; mais il a frayé la voie, c'est un précurseur ; il est le premier qui ait fait des comédies sérieuses, ou, si l'on veut, des tragédies sans rois et sans héros ; ce genre nouveau, si florissant aujourd'hui, nous vient de lui ; M. Feuillet, M. Augier, M. Alexandre Dumas fils sont, à leur insu, ses successeurs et ses héritiers.

A leur insu, très certainement ; ils sont si peu ses disciples que peut-être ne l'ont-ils pas lu ; eux seuls pourraient nous le dire. Il est vrai qu'ils peuvent ignorer ou méconnaître les origines d'une tradition qu'ils ont suivie. Aussi bien M. L. ne dit-il pas cela : il constate que le genre inauguré par La Chaussée sombre pendant la Révolution, que l'ancienne tragédie (ou soi disant telle) lui survit pour se transformer bientôt elle-même en drame romantique, et qu'enfin la prompte décadence du drame romantique laisse la place libre à la comédie moderne. De là, suivant M. L., la renaissance de la comédie larmoyante. Mais la tradition, de fait, interrompue, comment s'est-elle renouée ? Par un retour conscient et réfléchi à des modèles injustement déchus ? Et c'est vers La Chaussée que nos auteurs se seraient tournés pour lui emprunter un type de pièces approprié au goût et aux besoins de l'époque nouvelle ? M. L. n'a garde d'émettre une hypothèse si peu vraisemblable. Il laisse même fort bien entendre, à l'éloge de la comédie moderne dont il est grand amateur, qu'elle est une création tout originale, venue à son heure, déterminée et favorisée par l'évolution démocratique de notre société, rendue nécessaire par l'épuisement ou le caractère artificiel des formes qui l'avaient immédiatement précédée, parfaitement appropriée enfin aux idées qui agitent le temps présent, dont elle fait sa matière et qu'elle contribue à répandre. Mais s'il en est ainsi, de quoi sommes-nous aujourd'hui redevables à La Chaussée ? De ce qu'il a

tenté — sans style, sans génie, sans psychologie, sans connaissance profonde des aspirations de son temps, sans rien que le « sens dramatique », habileté de métier bonne tout au plus à assurer le succès du jour, — une réforme pleine de compromis et d'incertitudes ? Quel bénéfice en avons-nous tiré ? On peut sans doute faire des rapprochements entre la « comédie larmoyante » et certaines pièces brillantes du théâtre contemporain, trouver dans les unes et dans les autres quelques scènes, quelques situations analogues (p. 259), remarquer même (c'est le grand point) qu'ici et là des personnages empruntés à la vie ordinaire nous donnent un spectacle sérieux et même pathétique ; mais si, de nos jours, ce genre, né viable et pourvu de toutes ses ressources, a conquis une prospérité durable, l'entreprise de La Chaussée n'en reste pas moins un avortement. L'expérience était à refaire, et si cette fois elle a réussi, c'est justement parce qu'elle a été refaite sur nouveaux frais, sans contact avec un genre né vieillot et difforme.

M. L., qui n'admire qu'à bon escient, ne fait pas de La Chaussée un écrivain au-dessus du médiocre. En dernière analyse, il réduit son mérite à ceci : « Il a eu une *idée* » Mais l'a-t-il vraiment eue ? Elle me paraît bien vieille ; elle est dans Ménandre, elle est dans Térence (dans l'*Hécyre* que cite M. L. et plus encore peut-être dans l'*Heautontimorumenos*). Chez nous, Corneille l'avait eue (voy, l'épître dédicatoire de *Don Sanche*) et n'en revendiquait pas la primeur. Il reste à La Chaussée de l'avoir appliquée ; c'est quelque chose. Pour le public ce fut bien une nouveauté ; la mode l'adopta, et les imitateurs s'en emparèrent. Mais cette nouveauté, si La Chaussée l'avait risquée, il n'y mit pas son empreinte [1], et ses imitateurs, Voltaire, Diderot, Sedaine, purent sans scandale, le « reléguer dans l'ombre » ; ils le surpassèrent en effet, soit par les qualités d'exécution, soit par la hardiesse du parti pris et par l'esprit véritablement réformateur. Malgré leurs défectuosités, les deux drames de Diderot et les théories qui les accompagnent ont une bien autre portée que toute la comédie larmoyante de La Chaussée. Quant au chef-d'œuvre du genre, M. L. a raison de le dire, c'est le *Philosophe sans le savoir*.

L'exagération de la thèse a du moins cette heureuse conséquence : elle nous intéresse à La Chaussée comme s'il était quelqu'un. Tout ce livre est d'une lecture très attachante, tout plein de science et d'aperçus ingénieux ou profonds. Il est difficile de traiter un sujet de haute critique à la fois avec plus de sérieux et d'agrément, de dominer plus complètement sa matière, d'apporter dans le détail une érudition plus scrupuleuse et plus sobre. Une biographie de quelques pages, nourrie

---

1. Il est assez curieux (c'est une remarque de M. L., p. 72) que La Chaussée, un an avant sa mort, paraisse blâmer le genre auquel il a dû sa réputation :

Il n'est qu'une Thalie... (dit-il)
On a gâté son genre en le faisant pleurer.

de documents inédits, nous fait connaître pour la première fois le véritable caractère de La Chaussée, ses relations, son rôle académique. Le premier chapitre de la seconde partie (Origines de la comédie larmoyante) contient une sorte de philosophie de notre théâtre classique tout à fait personnelle et suggestive. Il est seulement regrettable qu'on y songe trop à nous présenter l'avènement de La Chaussée comme une époque décisive et nécessaire : « L'évolution du théâtre, dira-t-on plus loin (p. 136), semblait ne s'être faite que pour lui, afin qu'il fût auteur dramatique. » Voilà l'excès : tout ce qui le suit vient de lui, tout ce qui le précède le prépare. Tout cela pour un homme sans initiative, qui ne créa que par expédient, par un « coup de fortune », et « faute de génie. »

M. L. a d'ailleurs déterminé parfaitement la valeur intrinsèque de son auteur. Au fond, il pense exactement comme Voltaire qui dit de La Chaussée : « Il a fait quelques comédies dans un genre nouveau et attendrissant, qui ont eu du succès. Il est vrai que, pour faire des comédies, il lui manquait le génie comique... Mais il y a du mérite à savoir toucher, à bien traiter la morale, à faire des vers bien tournés et purement écrits (M. L. ne lui accorde même pas cela, et il a bien raison) : c'est le mérite de cet auteur... On lui a reproché que ce qui approche du tragique dans ses pièces n'est pas toujours intéressant, et que ce qui est du ton de la comédie n'est pas plaisant... On croit que La Chaussée est un des premiers après ceux qui ont eu du génie. » M. L. trouve cela très « méchant. » Mais lui-même, que dit-il de plus ? — Que La Chaussée a eu son « idée », et qu'il est, à ce titre, le fondateur du théâtre moderne. Voltaire ne pouvait pas s'en douter. En revanche, ce que M. L. a montré, et ce qui caractérise La Chaussée, c'est, dans ses pièces, l'indigence de l'invention, l'abus de procédés d'écolier pour en tenir lieu et pour étendre une action presque nulle, c'est le plagiat maladroit dans l'ensemble et dans le détail, c'est l'émotion factice, c'est la fausse élégance d'un style ultra-prosaïque et plat. Il est la preuve qu'on peut faire du nouveau sans la moindre trace d'originalité.

Oserai-je, dans ce livre fait cependant avec tant de soin, signaler quelques menues fautes éparses çà et là ? D'abord une certaine tendance à la subtilité dans l'interprétation des textes. Ainsi, p. 219 et 220, M. L. extrait de La Chaussée quelques sentences absolument banales dans lesquelles il reconnaît « l'esprit du siècle », du Rousseau avant Rousseau : ce sont des aphorismes de sens commun. P. 229, il cite une tirade déclamatoire de la *Valérie* de La Fosse ; c'est le vieux lieu commun sur la soldatesque en fureur dans une ville prise d'assaut *(rapi virgines, pueros, divelli liberos...)* : M. L. veut y pressentir la fausse sensibilité qui menace d'envahir la littérature française. P. 70, un couplet de comédie sur l'âge qui « ne fait que trop vite envoler les Amours » est, nous dit-on, l'expression d'un regret personnel au poète ; p. 74, un couplet d'un sens absolument opposé est encore une confidence, mais ici le vieillard

épicurien est devenu raisonnable : ce sont interprétations arbitraires. — P. 101, M. L. nous dit que la *Princesse de Clèves,* de Boursault, « réussit », et p. 106, qu'elle « tomba » — L'*Épître de Clio*, dont le titre exact est cité p. 21, est appelée presque partout ailleurs l'*Épître à Clio.* — Le nom de Titon du Tillet est deux fois écorché (p. 267 et 277).

M. Lanson se défend d'avoir voulu réhabiliter La Chaussée ; je doute en effet qu'il y soit parvenu, mais on dirait bien qu'il l'a essayé. L'essentiel est qu'il nous le fait bien connaître, et qu'à cette occasion il nous a ouvert dans tous les sens de très belles et lointaines perspectives. Son livre est à consulter et à méditer pour tous ceux qui ont souci de la poétique dramatique et de l'histoire de notre théâtre.

L. Brunel.

---

419. — **Esquisses biographiques. Les grands négociants bordelais au XVIIᵉ siècle,** par A. Communay, correspondant du Comité des travaux historiques, président de la Société des Archives historiques de la Gironde. Bordeaux, Vᵉ A. Moquet, 1888. Grand in-8 de 140 p.

La chambre de commerce de Bordeaux a mis au concours une Histoire générale du commerce de cette ville. M. A. Communay n'a pas voulu traiter un aussi vaste sujet : il s'est contenté de nous donner un chapitre de l'ouvrage, mais un chapitre excellent et composé presque en entier à l'aide des documents inédits conservés aux archives départementales de la Gironde ; les uns ont été fort bien résumés comme, par exemple, dans l'état comparatif, de 1761 à 1755, du mouvement du port de Bordeaux et de celui des principales villes de France (p. 9-12) ; dans le tableau comprenant, pendant la même période, les importations et exportations faites directement (p. 12-17) ; dans l'état des navires du port de Bordeaux destinés tant au commerce des colonies qu'à la traite des nègres en 1788 (p. 23-29) ; les autres, les plus importants, ont été reproduits *in-extenso.* Parmi ces derniers, signalons un mémoire du parlement de Bordeaux (juillet 1714), où sont décrites en un style bien chaleureux pour une pièce officielle, les diverses productions de la Guyenne, « cette belle province, la plus étendue du royaume, la plus féconde en toutes sortes de biens », dont les *minots* sont les premières farines du monde ; les *vins*, « si renommés, se transportent dans les régions les plus éloignées » ; les *eaux-de-vie*, le *chanvre,* le *lin,* les *sels*, « sont des premières qualités en chaque genre [1] ». Signalons aussi une lettre du célèbre intendant, le marquis de Tourny, « à messieurs

---

1. Voici les dernières lignes de l'enthousiaste rédacteur du *Mémoire* (p. 8) : « Que le digne rejetton du Grand Henry daigne jetter un œil favorable sur des peuples fidelles et chéris de son ayeul, sur des lieux où *fut conçu le plus grand des mortels,* et nos malheurs sont finis, la prospérité va renaître dans ces climats fortunés, notre commerce sera bientôt supérieur à celui de toutes les nations, et Bordeaux deviendra le *magasin de l'univers.* »

les maire, sous-maire et jurats de Bordeaux », du 15 septembre 1750, au sujet de ce que l'on a appelé l'affaire des farines [1], et plusieurs lettres-patentes portant anoblissement pour notables services rendus à l'Etat, en faveur de divers négociants d'Agen, de Bayonne, surtout de Bordeaux (ce sont ces derniers qui ont fourni à M. C. le titre de sa publication) : Fénelon, Fort, Dubergier, Fouques, Saincric, Kater, Roche, Castaing, Barreyre, Maisonneuve de Casaubon, Poncet, Béhic, Roux, etc.

Dans sa seconde partie du volume, M. C. a réuni plusieurs pièces relatives à l'histoire particulière de la chambre de commerce de Bordeaux, créée le 26 mai 1705, et qui mérita cet éloge du contrôleur général Orry, qu'elle était *la plus éclairée de toutes les Compagnies de de ce genre*. Ces pièces (1721-1791) qui, selon la juste remarque de M. C., jettent la lumière sur plusieurs faits peu connus du siècle dernier, sont signées Amelot, Orry, de Moras, duc de Choiseul, duc de Praslin, abbé Morellet, de Boynes, de Sartines, de Vergennes, maréchal de Castries, maréchal duc de Mouchy, de Calonne, Chastenet-Puységur, Noailles, de La Touche, de Kergariou-Locmaria, Du Pavillon, de Jassaud, de Montbas, Barras, Estaing, Coriolis, Suffren, etc.

L'auteur, en tête de son étude si substantielle, si nouvelle et qui, ne l'oublions pas, est enrichie de notes fort dignes d'attention [2], exprime des plaintes et des vœux trop légitimes pour que tous les lecteurs ne s'y associent pas. Il constate (p. 3) que les archives de l'ancienne amirauté de Guyenne « dont le siège principal était à Bordeaux, et dont la juridiction s'étendait sur toute la côte baignée par l'Océan, depuis les villes de Hendaye et de Saint-Jean de Luz jusques et y compris la Saintonge », sont « déposées sans ordre, sans soin, sans classement, dans une salle quelconque du greffe du tribunal de commerce de Bordeaux, absolument inabordables. Non seulement il n'est pas permis de les consulter, mais il est même défendu d'en solliciter la communication. C'est un trésor, caché à tous, que l'on tient à transmettre dans toute sa virginité aux générations futures. » Si ces précieuses liasses étaient cédées à la chambre de commerce de Bordeaux et devenaient le noyau d'archives qui seraient annexées à la belle bibliothèque de cette compagnie, com-

1. M. Henri Barckhausen, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux et correspondant de l'Institut, nous promet depuis longtemps une étude développée sur l'éminent administrateur. Puisse-t-il la mettre bientôt en nos impatientes mains !

2. Mentionnons particulièrement une note (p. 68) sur le comte François Cabarrus, né à Bayonne le 15 octobre 1752, mort à Séville le 27 avril 1810, d'après tous les recueils biographiques (y compris le *Dictionnaire historique de la France*), et en décembre 1815, suivant le *Moniteur universel*, qui rapporte une lettre datée de Tolose le 3 janvier 1816, contenant des détails intéressants sur les derniers moments du grand financier. » D'autres notes renferment des extraits de documents émanant du ministre de la marine, Moras (p. 18), de Tourny (p. 42-58), de Beaujon (p. 48), du contrôleur général Desmarets (p. 54), du comte de Saint-Florentin (p. 63), de l'intendant Esmangart (p. 73), de l'abbé de Polignac (p. 78), de Lafayette (p. 95), etc.

bien serait facilitée la tâche de celui qui voudrait compléter la remarquable esquisse de M. Communay !

T. DE L.

---

420. — Camille DREYFUS. **L'Evolution des mondes et des Sociétés.** (Biblioth. scient. internationale, vol. LXI). Paris, Alcan, 1888, 338 p. in-8. 6 fr.

Ceux qui ont un peu lu la *Nation* ou l'*Officiel* savent que la caractéristique de M. Camille Dreyfus est une certaine fantaisie un peu rêveuse, une certaine confiance généreuse dans la bonté des choses et des hommes, une certaine ardeur de tendresse pour tout ce qui est vie, vérité et progrès, ou pour tout ce qui lui paraît être tel. C'est un imaginatif exact, comme Quinet, qu'il cite et qu'il aime. Ce sont là des qualités aimables et séduisantes, et qui communiquent quelque chose de leur charme à la confession philosophique et scientifique qu'il nous donne aujourd'hui. — Est-ce bien « philosophique » qu'il faut dire, et les philosophes n'auraient-ils pas toutes prêtes certaines questions de principe et de méthode restées sans réponse dans cette synthèse rapide, dont s'accommoderait volontiers mainte philosophie ? Et est-ce bien « scientifique » qu'il faut dire, et les savants n'auraient-ils pas bientôt fait d'insinuer quelques points d'interrogation perturbateurs dans la paisible continuité de l'évolution qu'il nous retrace ? M. Dreyfus connaît-il un savant qui doute aussi peu que lui de l'entière validité de l'hypothèse de Laplace ? En connaît-il deux qui soient aujourd'hui d'accord sur l'idée de la fin des mondes, et sur la doctrine de l'entropie ? En connaît-il beaucoup qui reconnaissent une valeur démonstrative à l'hypothèse actuelle des états primitifs et du refroidissement graduel de la terre ? Ignore-t-il les efforts héroïques tentés par les chimistes pour donner seulement un air de vraisemblance à la série des combinaisons chimiques qui durent historiquement précéder et préparer l'apparition du protoplasma vivant ? Ignore-t-il encore que de jour en jour une plus prudente réserve est de mise lorsque l'on traite du parallélisme de l'embryogénie et de l'évolution phylogénique? Et ainsi à chaque étape de l'évolution, à chaque progrès nouveau de la synthèse. Toutes ces choses, je ne prétends pas qu'il eût dû leur faire une place dans son livre, qu'elles eussent rendu impossible. Mais il en est d'autres que je m'étonne davantage de n'y point voir. J'aurai cru qu'un homme politique aux idées nettes et décidées ne pouvait pas conduire jusqu'à l'heure actuelle l'évolution politique et sociale sans laisser entrevoir, ne fût-ce que sous forme de conclusion hypothétique et conjecturale, ce qu'il considère comme étant la tâche de demain, et ce qu'il attend de l'avenir. Je ne pense pas que l'organisation actuelle de la famille et de la société réalise pleinement l'idéal de M. Dreyfus, et la conclusion à

demi et très vaguement collectiviste du chapitre relatif à la propriété est à peine une indication, qui ne suffira à personne [1].

Je ne voudrais pas, en terminant, contrarier M. Dreyfus ; mais pourquoi donc écrit-il dans sa Préface (p. VII-VIII) : « L'homme qui....., aux heures où la lutte fatigue, cherche à se reposer et à se retremper au commerce des grands esprits, celui-là me lira..... » ? Sans doute ce qu'il dit n'est pas ce qu'il veut dire, mais je voudrais qu'il ne l'eût point dit si mal. La malice des hommes est si grande !

Lucien Herr.

---

421. — **Impressions de théâtre**, par Jules Lemaitre ; 2e série. Paris, Lecène et Oudin, 1888, 1 vol. in-12 de 392 pp. 3 fr. 60.

Il est à peine utile d'ajouter un post-scriptum à l'article publié récemment ici sur la première série des *Impressions de théâtre*. Non que M. Lemaître se répète : ce volume est plus varié peut-être encore que le précédent. Voici le feuilleton parodie (*Une conférence de Sarcey*), le feuilleton compte-rendu, aimablement cruel (*A l'Académie*, *au Conservatoire*), le feuilleton récit et causerie parisienne (*Pantomime*, *Physique amusante*, *Cafés-concerts*, *Foire de Neuilly*) le feuilleton hypothèse (lisez la fine analyse conjecturale sur la retraite et le « sacrifice » de Racine après *Phèdre*), le feuilleton étude tantôt sur la pièce même (Voltaire précurseur du mélodrame, Ponsard et son théâtre mi-héroïque, mi-bourgeois), tantôt et plus souvent, sur l'œuvre générale de l'écrivain à propos de la pièce (Marivaux romancier, Musset poète lyrique). Que sais-je encore ? tous les cadres, tous les tons, tous les vêtements sont pris et quittés tour à tour. C'est le maître Jacques du feuilleton.

Seulement, la part des études très contemporaines est ici bien large, et nous n'introduirons pas au « Chat Noir » les lecteurs de la *Revue critique*. Puis, si les formes varient, si M. L. est le plus amusant montreur de lanterne magique, il reste bien particulier, ce *moi* tout ensemble ému et sceptique, sincère et coquet, ce *moi* aux fuites savantes, ce *moi* d'un Parisien qui se souviendrait d'Athènes, qui ne consentirait jamais à passer pour dupe, mais ne renoncerait pas volontiers à se duper lui-même. Le Parisien dit : « Qu'est-ce que Voltaire tragique ? Eschyle perfectionné par Ponson du Terrail. Qu'est-ce qu'Alexandre Dumas fils ? Un prophète d'Israël qui fait des mots, Jérémie boulevardier. » Mais l'Athénien ajoute aussitôt : « Ce Dumas pourrait bien n'être que le « misogyne » Euripide habillé par un tailleur moderne. Ses raisonneurs souvent bien froids, ses hommes forts, souvent si faibles, je les reconnais : c'est le dernier souvenir qui nous reste du chœur anti-

---

1. M. Dr. veut-il quelques preuves de la scrupuleuse attention avec laquelle son livre se fait lire ? P. 177, il faut ἕως ou ἠώς, mais non ἔως ; καινός et non καῖνος ; p. 136, la première lettre de la première ligne à partir du bas et la première lettre de la quatrième ont échangé leurs places ; p. 264, en haut, jungebat ; p. 278, écrire cognats, et non cagnats ; p. 285, Viollet, et non Violet.

que. » — « Ne me parlez pas de *l'Horace* cornélien, s'écrie le feuilletoniste on ne peut plus moderne. M. Sardou a fait une œuvre autrement forte en écrivant *Patrie.* » Mais l'homme qui sait, qui juge et qui sent, tout en goûtant beaucoup Marivaux, avoue que sa fantaisie est peu de chose près de celle de Shakspeare.

Ces perpétuelles comparaisons en sens divers, ces excursions de bas en haut et de haut en bas éclairent le présent et le passé l'un par l'autre. Ainsi nous nous acheminons vers cet état paisible de l'esprit affranchi de toute superstition littéraire; ainsi nous découvrons de nouvelles raisons d'admirer ou de critiquer, c'est-à-dire de nouvelles sources de jouissances. Mais la jouissance la plus délicate, c'est celle qu'on trouve dans le spectacle de ces petites perfidies enveloppées de candeur. M. L. avouera, par exemple, qu'il a outré la vérité, mais il se hâtera de dire : « Qu'importe, puisque je l'avoue. » (p. 20). Cela importe beaucoup, car il est bien tard pour prévenir votre lecteur devenu votre complice.

F. H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 août 1888.

M. Édon, professeur au lycée Henri IV, propose une nouvelle interprétation d'une très ancienne inscription latine, gravée sur une lame de bronze, qui appartient au prince G. Torlonia. Cette inscription, trouvée en 1877 dans le lac Fucin, n'a pas encore été expliquée d'une façon satisfaisante. Selon M. Édon, il faudrait la lire et la traduire ainsi :

CAiSO CANTOVIOS A DRVE(*ntiad*) CLANO(*m*) CEIP(*it*)
APVR FINEM E(*xtremom*) SALICON. — EN VRBID
CASONTONIO(*s*) SOCIEQVE DONOM ATOLER(*ont*) PACTI
A(*iris*) PRO Le*cio*NIBVS M(*ile*) A(*seis*) ET SES(*centos*)

« Céson Contovius prit, par le côté qui regarde la Durance, Glanum, à l'extrémité du territoire des Salices. — Dans la ville, Casontonios et ses compagnons apportèrent comme récompense (à Cantovius), sur la somme promise en présence des légions, 1,600 as. »

Cantovius, pense M. Édon, était un soldat marse au service de Rome; il faisait partie du détachement de trois cents cavaliers que Scipion envoya en reconnaissance le long du Rhône, à l'époque où Annibal passa ce fleuve, c'est-à-dire en 218 avant notre ère. Glanum est aujourd'hui Saint-Rémy, près du confluent du Rhône et de la Durance; cette ville appartenait aux Salices ou Salyes, peuple gaulois ennemi de la cité grecque de Marseille, et Casontonios et ses compagnons appartenaient sans doute à cette dernière cité.

MM. Boissier, Héron de Villefosse et Deloche estiment que l'explication de M. Édon fait une trop large part à l'hypothèse et ne peut être acceptée.

M. Héron de Villefosse communique :

1° De la part de M. Berthomieu, conservateur du musée de Narbonne, la copie d'une inscription milliaire, trouvée entre Narbonne et Carcassonne, qui porte le nom de l'empereur gaulois Tétricus;

2° De la part de M. de la Martinière, les estampages de douze inscriptions découvertes au Maroc, dans les ruines de la cité romaine de Volubilis;

3° De la part de M. l'abbé Le Louët, les copies de deux inscriptions trouvées à Rome, dans les ruines de l'ancienne basilique de Saint-Valentin, en dehors de la porte du Peuple.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Pavet de Courteille : CLERMONT-GANNEAU, *Recueil d'archéologie orientale*, fascicule IV.

Séance du 24 août 1888.

M. Clermont-Ganneau, correspondant de l'Académie, adresse au président deux lettres. Dans la première, il étudie l'un des carreaux de terre cuite découverts en Tunisie, qui ont fait à l'Académie, il y a quelques mois, l'objet d'une communication de M. de la Blanchère : il pense que le sujet représenté sur ce petit monument est *Pégase soigné par les nymphes ou naiades ;* c'est un motif assez fréquemment traité par l'art antique. Dans l'autre lettre, il complète la lecture d'une inscription française de Saint-Jean d'Acre, du XIII^e siècle, qu'il avait signalée dans une lettre précédente. On reconnaît dans cette inscription, à côté du nom de Hugues Revel, grand-maître des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, celui de Josseaume Destornel, commandeur du même ordre.

MM. Alfred Croiset et Anatole de Barthélemy sont élus membres de la commission chargée de vérifier les comptes de l'Académie.

M. Anatole de Barthélemy continue la lecture du mémoire de M. Louis Blancard, intitulé : *Un millarès inédit d'Arcadius ; étude sur les millarès de Constantin et d'Arcadius* Le millarès est une monnaie créée par Constantin. A l'origine, elle était de mille féronces et représentait le sixième du sou d'or. Plus tard, la valeur en fut altérée. Au moyen âge, on en vint à donner ce nom à des pièces byzantines ou musulmanes qui n'avaient plus aucun rapport avec le millarès primitif.

M. Maurice Croiset lit un mémoire sur la valeur dramatique des seconds rôles dans le théâtre d'Eschyle. D'après Aristote, ce fut Eschyle qui introduisit sur la scène grecque le rôle du second acteur ou deutéragoniste. M. Maurice Croiset montre, par la comparaison des diverses pièces subsistantes du poète, qu'il donna, à mesure qu'il avança en âge, de plus en plus d'importance à ce rôle

MM. Jules Girard et H. Weil sont chargés d'examiner le mémoire de M. Maurice Croiset, en vue de l'insertion dans le recueil des *Mémoires présentés par divers savants*.

M. Salomon Reinach communique une étude sur les antiquités découvertes par lui au théâtre de Délos en 1882. Il signale particulièrement :

1° Une dédicace à Dionysos et aux muses, faites par un poète dramatique athénien, Dionysios, fils de Démétrios, qui avait renporté le prix au concours des tragédies et des drames satiriques.

2° Une collection de dessins à la pointe, dus aux spectateurs qui fréquentaient le théâtre et exécutés avec une perfection des plus remarquables.

Séance du 31 août 1888.

M. Deloche donne une seconde lecture de son mémoire intitulé : *la Procession de la Lunade et les Feux de la Saint-Jean à Tulle en Bas-Limousin.*

M. Oppert communique une note sur la fixation du point de départ de l'ère des Arsacides. Un texte déchiffré par M. Oppert mentionne une éclipse de lune au mois de Nisan ou mars de l'an 232 d'Arsace, à minuit ; c'est celle que nos tables astronomiques marquent au 23 mars de l'an 24 avant notre ère, à 21 h. 18 m., temps de Greenwich. Par suite, le point de départ de l'ère d'Arsace peut être fixé à mars 255 avant notre ère.

Ouvrage présenté par M. de Boislisle : Fortin de la Hoguette (Philippe), *Lettres inédites* publiées et annotées, pour la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, par Ph. Tamizey de Larroque.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 1 octobre — 1888

Sommaire : 422. Barthélemy-Saint-Hilaire, L'Inde anglaise. — 423. Leeuwen et da Costa, Grammaire de la langue d'Homère, trad., par Keelhoff. — 424. E. de Stern, Les Helléniques de Xénophon. — 425. Plaute, Aulularia, p. p. Blanchard. — 426. Espagnolle, L'origine du français, II. — 427. Gasté, Les serments de Strasbourg. — 428. Wiegand, La bataille d'Argentorat. — 429. Ulmann, Maximilien et la papauté. — 430. De Nolhac, Les correspondants d'Alde Manuce. — 431. Habasque, Comment Agen mangeait au xvi^e siècle. — 432. Gachon, Les Etats de Languedoc et l'édit de Béziers. — 433. Brückner, Comment la Russie devint européenne. — 434. Œuvres et correspondances inédites de d'Alembert, p. p. Ch. Henry. — 435. Constantinidis, Coutchouc Mechmet ou 1821 en Chypre. — 436. Green, Histoire du peuple anglais, p. p. Aug. et G. Monod. — 437. G. Monod, Bibliographie de l'histoire de France. — 438 Bruchmann, Etudes psychologiques de linguistique. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

422. — J. Barthélemy-Saint Hilaire. **L'Inde anglaise.** Son état actuel. Son avenir, précédée d'une introduction sur l'Angleterre et la Russie. Paris, librairie académique Didier, 1887, pp. 484, in-8.

Ce livre répondrait mieux à son titre, s'il était intitulé : Etudes sur l'Inde anglaise. Ce n'est pas que les divers morceaux dont il est composé, manquent d'une certaine unité de dessein. On y sent au contraire, d'un bout à l'autre, la même main et la même pensée, la même inspiration surtout, procédant des sentiments les plus généreux, d'une vive admiration et d'un amour profond pour tout ce qui est grand, juste et bon. C'est éminemment un livre de bonne foi et l'œuvre d'un homme de bien. Mais il n'en porte pas moins la marque de son origine et les diverses parties gagnent à être appréciées séparément. Ecrits pour le *Journal des Savants* à diverses dates de 1867 à 1886, et à propos d'ouvrages de nature et de portée bien différentes, ces morceaux n'ont pas été mis au courant pour une date commune, et il leur est resté aussi un certain défaut de proportion. C'est ainsi que l'auteur, à la suite de M. Garcin de Tassy, descend parfois jusqu'à de menus détails, tandis que des portions entières et très importantes de son sujet sont omises ou à peine effleurées. C'est ainsi encore que, dans la dernière section, nous avons 70 pages, presque le cinquième du livre, consacrées au récit de l'abolition des sacrifices humains chez les Khonds, un épisode assurément très intéressant, mais un simple épisode après tout de ce vaste ensemble, l'Inde britannique.

Le premier morceau, la description de l'Inde actuelle et de son gouvernement, est la partie du livre la plus nourrie de faits et aussi la mieux

tenue au courant, bien que les documents mis en œuvre, remontent en réalité à l'année 1883. C'est un excellent résumé de ce régime à la fois si compliqué et si pratique, l'opposé en tout de ce que nous-mêmes essayons et obtenons ailleurs. La leçon, toutefois, eût été encore plus efficace, si l'appréciation de l'auteur, notamment dans la partie rétrospective, eût été moins uniformément optimiste. Les documents officiels anglais, surtout quand ils sont de la nature de ceux qui ont été consultés ici, des rapports parlementaires sur des affaires exclusivement britanniques, méritent en général une confiance exceptionnelle. Ce n'en sont pas moins des pièces officielles, où sont laissées dans l'ombre, le plus possible, ces vérités qu'on n'aime pas se dire à soi-même. Si l'auteur, en exposant par exemple le budget indien, avait bien voulu analyser les origines de ce budget, celles notamment de la dette et, tout particulièrement, de la dette du Bengale, il eût été certainement amené à ajouter quelques touches plus sévères à son tableau.

Le deuxième article, qui traite de la vie intellectuelle et de la question des langues dans l'Inde du Nord, est beaucoup plus *out of date*. D'abord, parce qu'il remonte à 1875 et, ensuite, parce que le guide que suit ici M. Barthélemy-Saint Hilaire, M. Garcin de Tassy, si admirablement informé d'ailleurs, avait à cet égard une manière de voir un peu particulière. Dès ce temps, son enthousiasme exclusif pour l'Ourdou ne correspondait plus exactement à la réalité des choses. A plus forte raison n'est-ce plus ainsi que se pose actuellement, dans l'Inde du Nord, la question des *vernaculars*, ni dans l'école, ni dans la presse, ni dans les bureaux du gouvernement. Quant à l'Inde du Sud, l'auteur n'y a pas touché.

Le troisième article, intitulé « les mœurs indigènes », est un résumé intéressant et instructif de l'histoire littéraire et religieuse de l'Inde, avec référence spéciale au récent ouvrage de M. Monier Williams, *Religious Thought and Life in India*. Quant au quatrième, on a déjà vu qu'il a pour sujet l'abolition du sacrifice des *Mériahs* chez les Khonds des forêts d'Orissa [1].

---

1. Je ne comprends pas bien la note de p. 446. Veut-elle dire simplement que les hindous civilisés n'ont pas pratiqué le sacrifice humain et l'infanticide comme les Khonds, c'est-à-dire au même degré et d'une façon identique? Dans ce cas, elle était parfaitement inutile. Doit-elle, au contraire, nier l'existence de ces deux coutumes dans l'Inde brahmanique? Dans ce cas, elle est bien risquée. La légende de Hariçcandra n'est pas un fait isolé; elle est doublée, dans le rituel, des prescriptions relatives au *purushamedha* et, si celles-ci peuvent-être à bon droit suspectées, on ne se débarrassera pas aisément des nombreuses traditions de victimes humaines immolées pour assurer la solidité d'une bâtisse ou d'une levée d'étang ; moins aisément encore des exemples contemporains que nous avons de sacrifices humains dans diverses contrées de l'Inde et jusqu'aux portes de Calcutta. Quant à la suppression des filles, déjà mentionnée dans les écrits védiques, on sait qu'elle était pratiquée largement, qu'elle l'est peut-être encore, parmi la noblesse sikhe et rajpoute. Les Sirdars du Penjab, encore récemment, avaient des fils parfois par douzaines; mais rarement plus d'une ou deux filles. Les brâhmanes eux-mêmes n'étaient pas restés

J'ai déjà rendu hommage aux sentiments élevés, à la généreuse et sereine bienveillance que respirent ces études. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles sont faites en général avec soin. On regrettera pourtant que l'auteur n'ait pas, à l'aide de notes plus copieuses, mis au courant les parties où le texte était en retard. Ainsi, bien qu'il soit question à deux reprises et chaque fois assez longuement, du Brahmasamâj, il n'est pas dit un mot des singuliers écarts de doctrine et de conduite qui ont marqué les dernières années de Keshab Candr Sen et amené la décomposition de son église. Quelle leçon pourtant dans ces faits pour qui veut comprendre le présent de l'Inde et entrevoir quelque chose de son avenir! On désirerait aussi parfois une appréciation plus fine et plus pénétrante, s'arrêtant moins à la surface des choses et en saisissant mieux la juste nuance. Enfin on y voudrait moins de menues inexactitudes. Dès 1885, les *Darçanas* étaient tous publiés (p. 328). Madras n'a été ni la première, ni la seule province à répondre à l'appel du gouvernement pour dresser l'inventaire des manuscrits (p. 314), et le catalogue de M. Gustave Oppert (dont un second volume a paru en 1885) a été devancé par des publications semblables à Bombay, dans les N.-W. Provinces et au Bengale. Les *Indische Studien* ont 17 volumes et non 22 (p. 343). Les noms propres sont trop souvent estropiés : *Jules Muir* pour *John Muir* (p. 201), *Bourdvar* pour *Bourdvan* (p. 283), *Bimbârka* pour *Nimbârka* (p. 348), *Madhvâchrâva* pour *Madhvâchârya* (ibidem), *Sindh* pour *Sindhia* ou plutôt les *états de Sindhia* (p, 397). Pourquoi créer des expressions telles que *l'Hyderabad, le Manipoura, le Travancore, le Bhopal, le Tipperah* (ibidem et p. 105), qui ne sont pas même anglaises, ou enrichir notre langue de dénominations contraires à toute analogie, comme le *Birman* pour la Birmanie (p. 99)? On connaît des tribus Bhiles, un territoire Bhil, une Bhil Agency ; on ne sait pas ce que c'est que *le Bhil* (p. 105). De même on chercherait vainement sur la carte ou dans la nomenclature administrative le *Mahârâshtra* de p. 397. S'agit-il de l'état de Baroda ou de celui de Kolhapura avec les petites principautés mahrattes qui l'avoisinent? [1] Mais ce sont là des taches légères, qui n'empêcheront pas les aperçus justes, les notions saines et utiles dont le livre abonde, de faire leur chemin.

Avant de finir, je suis obligé de dire quelques mots de l'Introduction, le morceau le plus récent du livre et celui de tous qui a l'air le plus vieux. C'est une charge à fond contre l'ambition de la Russie, comme on en faisait du temps de l'empereur Nicolas, et qui surprend de la part d'un ancien ministre des affaires étrangères. Certes, tout homme, pour

étrangers à la pratique. Autrefois, chez les brâhmanes Nâgars de Nadiad, le rapport des filles aux garçons était comme 30 à 70. Aujourd'hui, ce rapport est comme 50 à 50. Govardhanram M. Tripathi, ap. *Journ. of the Anthropolog. Soc. of Bombay*, I, 140, 1887.

1. La transcription aurait aussi pu être mieux revue. L'auteur met un *n* cérébral à *Darçana*, où il n'en faut pas. Ailleurs, où il en faudrait un, il le supprime : *Moundaka, Aranyaka*, etc. (p. 327).

peu qu'il soit instruit, sera d'accord avec M.-B. S. H. pour admirer la grandeur incomparable de l'œuvre poursuivie dans l'Inde par l'Angleterre, et pour en souhaiter ardemment la durée et la pleine réussite. Ce serait un malheur et une honte pour l'humanité entière, si cette magnifique expérience venait à être brutalement interrompue. Mais faut-il pour cela voir les choses autrement qu'elles ne sont au temps actuel? M. Barthélemy-Saint Hilaire nous montre la Russie menaçant à la fois Constantinople, Smyrne, Alexandrie, Bagdad et Calcutta, les bouches des Dardanelles, du Nil, de l'Euphrate et du Gange. Est-ce là vraiment la situation présente en Europe et en Asie? Pour l'Asie, on sait quelle est la puissance qui domine à Hérat, sous prétexte d'en assurer l'indépendance. Pour l'Europe, on n'a qu'à se demander qui a recueilli les fruits de la dernière guerre, du vainqueur ou d'un tiers qui n'y a pas dépensé un soldat ni un écu. Dans cette vision où l'on nous fait voir le vieux monde s'effondrant sous les coups de la Russie, l'empire allemand n'est pas même nommé. Je ne dis pas que l'auteur n'y ait pas pensé. Il ne sait que trop combien nous sommes les premiers intéressés au maintien du *statu quo* et de quels malheurs nous serions menacés, s'il venait à être rompu. Mais que n'adresse-t-il pas aussi et surtout ses conseils à l'Angleterre? Car c'est bien elle qui tient le sort de son empire indien et du monde civilisé en ses mains. Visiblement elle est inquiète et nerveuse. Elle a déjà commis bien des fautes en Asie [1], et on dirait que son mauvais génie la pousse à en commettre de plus grandes en Europe. C'est là qu'elle espère frapper sa rivale et que, se rappelant d'autres temps où pareil jeu lui a réussi, elle cherche des alliés qui voudront bien faire son œuvre. Qu'elle cède à la tentation, qu'elle réussisse, en infligeant à la Russie une humiliation décisive en Occident, à la rejeter en Asie, et ses alliés d'aujourd'hui se chargeront, à la première occasion, de lui apprendre ce qu'elle y aura gagné. C'est alors, et alors seulement, qu'elle fera bien de blinder les passes qui mènent à Peshawar et à l'Indus.

A. Barth.

---

423. Dr. J. van Leeuwen, jr, et M. B. Mendes da Costa. **Grammaire de la langue d'Homère,** traduit du néerlandais par J. Keelhoff, dr. phil. Mons, H. Manceaux et Paris, Ch. Delagrave, 1887, 198 pages in-8.

La grammaire de la langue d'Homère, de MM. Van Leeuwen et Mendes da Costa, est employée en Hollande dans les gymnases, pour lesquels elle a été spécialement écrite. En la traduisant, M. Keelhoff l'a augmentée de quelques notes, pour qu'elle pût servir aussi à l'enseigne-

1. La seule mesure de défense vraiment efficace prise par l'Angleterre dans ces dernières années, a été l'occupation définitive récente de Quetta, qui lui assure la possession du plateau de Candahar. Le reste n'est qu'une série d'inutiles provocations.

ment supérieur. De plus, depuis la publication de l'ouvrage original, en septembre 1883, jusqu'à la traduction de M. K., la littérature homérique s'est enrichie de plusieurs ouvrages importants, dont les résultats ont pu être utilisés dans une large mesure par le traducteur. Sous sa forme actuelle, cette grammaire représente donc assez exactement l'état où en sont maintenant les multiples questions relatives à la langue d'Homère.

L'introduction, un peu écourtée, traite de l'origine des poésies homériques, du texte et de la versification. Cette dernière division, en particulier, est insuffisante. Le corps même de l'ouvrage se divise en quatre chapitres, traitant successivement de la phonétique, des noms, des verbes, des particules. Un appendice donne enfin le texte du premier livre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, plus une bibliographie, qui va des Prolégomènes de Wolff, jusqu'aux plus récentes publications.

Le chapitre consacré à la phonétique ne nous paraît pas très heureux ; c'est, en somme, une série d'observations, justes en elles-mêmes, mais dont la place naturelle eût été plutôt dans d'autres subdivisions. Par exemple, le § 5, qui traite en détail de la « règle de position», dépend de la métrique plutôt que de la phonétique.

Dans le chapitre des noms, nous trouvons à la fois la morphologie et la syntaxe. L'étude des cas précède le tableau des déclinaisons. Pour ces dernières, les auteurs prennent comme point de départ les formes attiques, en s'attachant surtout à marquer les différences qu'offre le dialecte d'Homère par rapport à l'attique. Dans le chapitre des verbes, même plan. Quelques remarques de syntaxe sur l'emploi des modes et des temps, classées sous la rubrique : généralités, précèdent l'étude des désinences personnelles et la formation des temps. Dans l'un et l'autre chapitre, la traduction a constamment fait usage du mot « radical ». Cette expression étant complètement abandonnée par les grammairiens, il aurait dû lui substituer celle de « thème », seule usitée maintenant. D'ailleurs, nous lisons, page 101, le titre : Radicaux en — ι, — υ, — ω, et, page 103, le titre : Thèmes en — α, — ε, — ο. Pourquoi cette double désignation ?

Le § 23, un des plus longs de l'ouvrage (p. 101 à 134), offre un réel intérêt, en ce qu'il donne une liste de plus de 200 verbes, classés méthodiquement d'après les particularités que présente la formation de leurs temps. Un court chapitre sur les particules, prépositions, adverbes et conjonctions, termine la partie grammaticale du livre.

En Allemagne, de tels ouvrages sont nombreux, et les élèves des gymnases n'ont que l'embarras du choix. Un livre de cette nature manquait encore, sauf erreur, en français. C'est à ce titre que la tentative de M. Keelhoff est intéressante et que son travail peut rendre des services.

Emile Baudat.

---

424. — STERN (Dr E. von), **Xenophons Hellenika und die bœotische Geschichtsüberlieferung.** Dorpat, 1887, in-8, 71 p.

La *Revue* a rendu compte naguère (3 août 1885) d'un livre de M. E. von Stern, intitulé *Histoire de l'hégémonie lacédémonienne et de l'hégémonie thébaine depuis la Paix du Roi jusqu'à la bataille de Mantinée.* L'auteur se prononçait déjà dans cette étude en faveur de Xénophon, contre l'autorité de Plutarque et de Diodore. Il s'attache aujourd'hui à justifier cette opinion, en recherchant les sources des deux versions en présence, en montrant surtout la pensée maîtresse qui lui paraît avoir inspiré Xénophon dans la composition de la seconde moitié des *Helléniques*.

Voici en quelques mots sa thèse : on sait que le ch. 2 du livre V des *Helléniques* marque, dans le plan général de cette histoire, une division essentielle ; on s'accorde même à admettre que la seconde partie de cet ouvrage (l. V-VII) a dû être écrite par Xénophon assez longtemps après la première, et l'on y reconnaît généralement, plus que dans les livres précédents, tous les défauts de l'historien : c'est là qu'éclatent surtout, dit-on, sa partialité pour Sparte, sa malveillance à l'égard de Pélopidas, d'Épaminondas et de Thèbes, son manque de sens historique. M. E. von St. n'accepte pas ces reproches : pour lui, cette partialité apparente s'explique par ce fait, que Xénophon réfute une tradition béotienne. Cette tradition, en tout favorable aux patriotes thébains, dut se développer dans les années qui suivirent la première rédaction des *Helléniques* (jusqu'au livre V), et c'est pour y répondre, pour en corriger les erreurs ou les mensonges, que l'historien se remit à écrire. Mais dès lors il n'avait plus à rappeler des faits connus, et voilà pourquoi il insiste fort peu sur les grands évènements de l'hégémonie thébaine. D'ailleurs, quand il touche à ces évènements, il rapporte des témoignages d'une incontestable valeur : dans le récit de l'affranchissement de Thèbes, par exemple, le meurtre des Polémarques ressemble bien plutôt à une ruse qu'à un acte héroïque; mais n'est-ce pas là même ce qui trahit la vérité? M. E. von St. recherche alors les auteurs que Xénophon a voulu réfuter; ce sont ceux-là mêmes que Plutarque a suivis dans son traité Δαιμόνιον Σωκράτους; ils sont cités dans Diodore, et se nomment Anaxis et Dionysodoros.

M. E. von St. ne prétend pas démontrer sa thèse d'une manière rigoureuse; il sera content si la critique en reconnaît seulement la vraisemblance (p. 71). C'est peut-être encore beaucoup demander, au moins en ce qui regarde l'hypothèse fondamentale. Dans le détail, nous accorderons volontiers à M. E. von St. que le témoignage de Xénophon doive être préféré à tel ou tel autre de Diodore ou de Plutarque; mais nous ne voyons pas de raison décisive pour admettre que la seconde partie des *Helléniques* soit une réfutation des *historiens de cour* (Hofhistoriker) Anaxis et Dionysodoros. Toute cette hypothèse repose sur une seule allusion, un seul texte, qu'il nous suffira de citer, pour montrer

l'abus qu'en fait l'auteur : οἱ μὲν δὴ οὕτω λέγουσιν αὐτοὺς ἀποθανεῖν, οἱ δὲ ὡς κωμαστὰς εἰσελθόντας τοὺς ἀμφὶ Μέλωνα ἀποκτεῖναι τοὺς πολεμάρχους (V, 4, 7). M. E. von Stern a beau rappeler l'usage des historiens anciens, qui discutent volontiers avec leurs adversaires sans les nommer. Quand Hérodote combat une opinion d'Hécatée, ou quand Thucydide prend à parti Hérodote, personne ne méconnait dans ces passages le ton d'une critique peu bienveillante ; rien de pareil ne nous frappe dans la phrase de Xénophon.

Am. HAUVETTE.

---

425. — Alexandre BLANCHARD. **T. Macci Plauti Aulularia**, texte latin, publié d'après les travaux les plus récents, avec un commentaire critique et explicatif, et une introduction. Paris, Klincksieck, 1888, XII-82 pp. in-8.

Le titre de cette édition annonce qu'elle est destinée aux philologues, c'est-à-dire, — en France, — aux étudiants des Facultés et aux professeurs. Il est peu probable qu'ils en soient satisfaits, car ils n'y trouveront pas ce qu'ils y chercheront. Le commentaire et l'introduction sont beaucoup trop sobres, si sobres que l'édition Benoist, pourtant publiée en vue de l'enseignement secondaire, fournit autant et souvent plus de renseignements. M. Blanchard a divisé son commentaire en deux parties ; *Notes relatives à la constitution du texte, à la Métrique et à la Prosodie* et *Notes explicatives*. Celles-ci sont rares et très brèves ; celles-là sont en réalité bornées à la métrique et consistent surtout dans l'indication des longues abrégées par la brève précédente [1]. La critique du texte est complètement absente : il est difficile de considérer comme *notes critiques* des indications du genre de celle-ci : « vers altéré » (p. 4) ; « passage très altéré » (p. 17) ; « le vers n'est pas sûr » (p. 22), etc. L'introduction est rédigée avec la même parcimonie de détails : elle contient en deux pages des indications sur le nom et le sujet de la pièce, l'état du texte, la date de la composition et les manuscrits [2]. Il eût mieux valu

---

1. Ces notes sont en général fort exactes. Cependant, p. 21, v. 20 : *zamia* ne vient pas de Ζημία, mais comme un grand nombre de mots latins d'emprunt grec, du dorien Ζαμία (cf. *polypus* du v. suiv., *machina*, etc.) : p. 23, v. 36, cf. Cic., *de signis*, § 127 et la note de l'éd. de M. Thomas; rapprocher *ludos facere* + acc. (p. 27, 76) de *haud falsa sum* + prop. infin. (p. 14, 4.) Je ne sais pourquoi les « vers de Reiz » indiqués nettement dans l'introduction, p. VII, dern. l., sont mentionnés d'une manière si vague dans le commentaire, pp. 15 et 42 : un développement à leur sujet aurait remplacé à propos l'exposé des lois de l'abrègement. P. 50, v. 34, *linarius* avec raison contre Benoist et les anciens éditeurs; mais une note sur ce mot rare était nécessaire; on peut ajouter à l'inscr. citée par Gœtz : Jullian, *Inscr. de Bordeaux*, n. 77. Parmi les notes que leur brièveté rendra inutiles pour un grand nombre de lecteurs, je citerai les notes de prosodie de la p. 6, v. 13 *ei;* de la p. 47, v. 9 *ego*.

2. Un renvoi au premier fascicule de la *Paléographie des classiques latins* de M. Chatelain était indispensable : l'étude d'une page au moins des principaux manuscrits d'un auteur est une initiation très désirable, sinon nécessaire. Ce renvoi aurait épargné à M. B. lui-même le désagrément de reproduire les erreurs ordinaires en l'espèce : B est du X[e] siècle, non du XI[e] siècle ; D, du commencement du XI[e] siècle, non du XII[e] siècle, et E dont M. B. n'indique pas la date, de la fin du XII[e] siècle.

développer ces considérations que de reproduire dans les cinq pages suivantes un chapitre de la *Métrique* de M. Havet. C'est bien trop de papier perdu, tout le monde ayant en main cet excellent manuel.

Pour la constitution du texte, M. B. avertit laconiquement (p. XII), qu'il s'est tenu « le plus près possible des manuscrits ». C'est trop de prudence et aussi de modestie. Car le texte qu'il publie est le résultat d'un travail personnel. M. B. a su profiter de l'édition Gœtz sans s'y asservir. Ainsi il reprend le texte des manuscrits p. 11, v. 9, *mihi ego*; p. 17, v. 42 *fortuitu*; p. 18, v. 47 *eburata*; p. 31, v. 14 *domi*; p. 45, v. 28 *iussero*, v. 29 *uti*. Cependant la méthode de M. B. n'est pas encore très sûre d'elle-même. En bien des cas, le texte des manuscrits est abandonné à tort, notamment p. 15, pour la distribution des vers 15 à 31; p. 29, v. 4 *nuptum huic*; p. 30, pour l'ensemble du v. 12; p. 44, 10 *me aequom*.

Sous ces réserves, l'édition de M. Blanchard rendra des services en offrant aux lecteurs français un texte en progrès sur celui de Benoist.

Paul Lejay.

---

426. — **L'origine du français**, par M. l'abbé Espagnolle, du clergé de Paris. T. II, Paris, Ch. Delagrave, 1888.

Ce second volume sur l'origine du français est digne du premier [1]: il lui est même supérieur. Les Trois (M. l'abbé Espagnolle entend par là Littré, Brachet, Scheler) y sont arrangés de la belle manière; le premier (p. 321), pour expliquer les noms de « bougie, de baïonnette, d'assassin et une foule d'autres mots, a fait de vrais contes de bonnes d'enfants; Ménage était moins audacieux que lui (p. 34). On peut relever (p. 18) mille erreurs dans l'historique de ses étymologies. Son dictionnaire de l'ancienne langue française n'a-t-il pas été fait à la hâte, et comme disaient les Grecs, ἀκρίτως καὶ ἀτάκτως? » Le second, Brachet, fait lui-même ses étymologies (P. 16) et il en donne qui échappent à toute discussion (p. 20) tant elles sont étranges. Le troisième, Scheler, en forge qui sont pour le moins aussi plaisantes (p. 25) que celles de Littré et de Brachet. M. l'abbé Esp. cite de nombreux exemples de l'ignorance de « ces grands linguistes » qu'il démolit pièce par pièce. Ainsi les Trois (p. 89) étant fort embarrassés pour trouver une étymologie au mot *essieu*, ont forgé sans gêne aucune *axiculus*. « *Axiculus* est un barbarisme; mais s'il avait existé en latin, il aurait donné *axicle*, et non pas *essieu*. » Est-ce que M. l'abbé Esp. à force d'étudier le grec éolien et dorien, serait brouillé avec le latin? Il est certainement brouillé avec l'ancien français quand il cite cet exemple du *Dict.* de Godefroy:

J'estoie *moine* que moisson
Qu'aloue ne que pinçon,

pour prouver que les anciens Grecs *devaient* appeler les passereaux

1. Voir la *Revue critique* du 20 septembre 1886.

μόνοι, puisque le vieux français les nomme *mones* et *moines*. Il n'a pas vu que ce passage ne signifie rien du tout, à moins qu'on ne rétablisse *moindre* au lieu de *moine*, ce qu'a fait du reste Godefroy dans l'Errata de son Ve volume. M. l'abbé Esp. (p. 348) « reste confondu en voyant des hommes comme Diez et Littré aller chercher midi à quatorze heures pour trouver les étymologies les plus simples. » Ce n'est pas lui du moins à qui on peut faire ce reproche. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus simple, de plus naturel que de tirer *mazette* du dorien δμασός pour δμητός, de δαμάζω, dompter? *Ménage* de μιμνάζω, habiter, midi de Ἡμι-δίς, *mie* (parcelle) de μεῖον, *mignon* et *menuet* de μινυός, petit? Les Trois ne donnent point d'étymologie à *mirliton*, qui dérive le plus naturellement du monde, selon M. l'abbé Esp. de μυρόλωτον, flûte, chalumeau. « Ce mot est expliqué par λωτὸς et γλυκυκάλαμον. » Et l'auteur ajoute en note afin d'expliquer clairement la chose : « L'étymologie de μυρόλωτον, mirliton est λωτός, flûte et μύρω, pleurer, c'est-à-dire, flûte aux sons doux et plaintifs. » La locution *à gogo* vient de ἀγωγός, ruisseau, transport de marchandises, et par extension, grandes provisions, abondance; *goinfre* de γομφηλή, mâchoire; *flic-flac* de φλίκα φλάκα, parfait des verbes φλίγω, φλάω : il paraît que φλίγω est dorien. M. l'abbé Esp. a découvert qu'un grand nombre de verbes et de substantifs français dérivent de parfaits ou d'aoristes grecs, comme *écacher* de κάχα, dorien, pour κῆχα de κάσσω, *écarter* de σκάρθην (σκαίρω), *éclater* de ἐκλάσθην, *écobuer* de κόπα pour κέκοπα (ce κόπα a aussi donné *escopette*), *érafler* de ἔρραφα (ράπτω), *estacade* de ἔστακα, *étiquette* de ἔστιχα (στίζω), *flache* de φλάκα qu'on a déjà vu, gravir de χρίμφα, parfait de χρίμπτω, lequel est d'une mirifique fécondité, car il est aussi le père de *grimper* et de *dégringoler*. Une délicieuse étymologie est celle de *frusquin*. « Ce mot vient de φρύσκος, dorien, pour φρύκτος, fève grillée. Mais comment *frusquin* qui signifie *fève grillée*, a-t-il pu prendre le sens de bien et de fortune? « Parce que les fèves et les autres légumes étaient dans les premiers temps la principale nourriture de l'homme, c'est-à-dire, son bien, sa fortune. » J'ai bien envie encore de citer *ergot* qui dérive de ἄργος, inutile. « En effet, remarque notre auteur, l'*ergot* paraît inutile, il est comme une partie parasite. » — *Ergo gluc,* comme dit dans Rabelais Janotus de Bragmardo.

La langue du xvie siècle me fournit une épithète pour qualifier dignement M. l'abbé Espagnolle : c'est un étymologiste *portentueux*.

A. Delboulle.

---

427. — **Les Serments de Strasbourg,** étude historique, critique et philosophique, par Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Deuxième édition, revue et corrigée. Paris, veuve Eug. Belin et fils. 1888, in-8 de 38 pages.

C'est vraiment une « édition revue et corrigée » que nous offre ici M. A. Gasté ; désireux de donner à l'étude, qu'il a eu l'heureuse idée

d'entreprendre sur les Serments de Strasbourg, toute la perfection possible, le savant et consciencieux professeur de la Faculté des lettres de Caen a mis à profit avec le plus grand soin les critiques et les observations qui lui ont été adressées; son travail, sous sa première forme, était déjà une œuvre d'un grand mérite, il est bien près d'être irréprochable aujourd'hui [1]; aussi il est appelé à rendre aux élèves de nos facultés et en particulier aux candidats à l'agrégation de grammaire, auxquels il est dédié, les plus grands services. J'ajouterai, pour compléter mon éloge, qu'une photographie des Serments, que ne donnait pas la première édition, est jointe à celle-ci; mais était-il bien nécessaire d'y laisser la traduction si peu utile de ces Serments en latin soi-disant vulgaire?

Ch. J.

---

428. — **Die Alamannenschlacht vor Strassburg,** 357 n. Chr. Eine kriegsgeschichtliche Studie von Wilhelm Wiegand, Archiv-Direktor. Mit einer Karte. Strassburg, Heitz und Mündel, 1887, 46 p. in-8. Prix : 1 fr. 25.

La bataille d'Argentorat, livrée par Julien en 357, la dernière grande victoire que la tactique romaine devait remporter sur les masses indisciplinées de l'invasion germanique, a souvent occupé déjà les historiens. Sans remonter aux érudits du xviiie siècle, comme Schoepflin et Grandidier, à Strobel ou Wietersheim, on peut citer le mémoire de M. Louis Spach, archiviste du Bas-Rhin, et prédécesseur immédiat de M. Wiegand [2], et l'étude de M. Félix Dahn, parue il y a quelques années seulement [3]. Tous ces écrivains d'ailleurs ont travaillé sur les mêmes textes, fort peu explicites, et comme il n'est guère probable que le nombre ou l'importance des documents à consulter s'accroisse jamais, il restera toujours à l'historien moderne une certaine latitude pour leur interprétation subjective. Ces textes, on le sait, consistent avant tout dans le récit d'Ammien Marcellin et dans un passage du panégyrique de Libanius; toutes les autres indications glanées chez les historiens et les rhéteurs anciens, comme Socrate, Sozomène, Zozime, ou chez l'empereur Julien lui-même, sont si peu développées, et d'un vague si désespérant, qu'on ne saurait les utiliser pour trancher les problèmes chronologiques et topographiques qui restent en suspens. M. Dahn avait récemment exposé les péripéties de la bataille avec une précision dans les détails et une richesse de couleurs, qui décidèrent alors plus

---

1. Je crois que M. A. Gasté fera bien d'omettre dans une nouvelle édition l'hypothèse qui ferait venir *savir* de *savirom*; elle n'explique rien et soulève une difficulté là où il n'y en a pas; *savir*, pour *savèr*, vient tout simplement de *sapēre*, comme *podir*, pour *podèr*, de *potēre*.

2. Mémoire sur la bataille d'Argentorat, Congrès scientifique de France, dixième session, Strasbourg, 1843, t. II, p. 331-339.

3. *Die Alammannenschlacht bei Strassburg*, Braunschweig, Vieweg, 1880, 1 vol. in-18.

d'un critique, pressé de conclure, à regarder comme acquises à la science les conclusions du brillant professeur et romancier de Kœnigsberg. M. W. a cru devoir s'inscrire en faux, dès ce moment, contre certaines des assertions de M. Dahn. Il a repris depuis l'étude des sources d'une part — ce qui, vu leur nature, n'était pas très long — et d'autre part l'examen détaillé du terrain que les légions romaines avaient dû parcourir pour arriver depuis Saverne jusque sur les hauteurs de Hausbergen, en face des phalanges de Chonodomar et de ses collègues germains. C'est là le travail original de M. W. et les conclusions qu'il tire de ses recherches nous paraissent inattaquables. Après avoir lui-même relevé le tracé de l'ancienne voie romaine qui coupait la plaine d'Alsace, après avoir refait les étapes des légionnaires de Julien, en compagnie de gens du métier, et avoir interprété prudemment, sans sacrifier à l'imagination, les rares données topographiques des textes, il fixe le lieu de la rencontre des deux armées sur les collines en arrière du ruisseau de la Musau, entre Ittenheim et Oberhausbergen, et la fixe à la seconde moitié du mois d'août. On objectera peut-être que cette position est éloignée de douze kilomètres environ des bords du Rhin et que le récit d'Ammien Marcellin nous conduit bien plus près du grand fleuve. Mais M. W. répond, non sans raison, que le cours du Rhin s'étendait alors bien plus largement dans la plaine, ainsi que le démontre l'examen géologique du sol. Bien que M. Niessen, de Bonn, ait vivement attaqué, depuis, les conclusions de l'auteur, les arguments mis en avant par lui ne nous semblent avoir infirmé aucun de ceux de M. Wiegand.

R.

---

429. — Heinrich Ulmann. **Kaiser Maximilian's Absichten auf das Papstthum in den Jahren 1507-1511.** Stuttgart, 1888. 1 broch. in-8, 74 pages.

En 1511, Marguerite, fille de Maximilien et régente des Pays-Bas, engagea son père à se remarier; elle le pria de demander la main de Marie, sœur du roi d'Angleterre, Henri VIII. Le 18 septembre, Maximilien lui répondit, en annonçant sa ferme volonté « de jamès plus hanter faem nue. » Et il ajouta : « Et envoyons demain Monsieur de Gurce, évesque, à Rom devers le pape pour trouver fachon que nous puyssons accorder avec ly de nous prenre pour un coadjudateur, affin que après sa mort pouruns estre assuré de avoer le papat et devenir prestre et après estre saint, et que il vous sera de nécessité que, après ma mort, vous serés contraint de me adorer. » Cette plaisanterie a été prise au sérieux par beaucoup d'historiens allemands; ils ont rapproché cette lettre d'une autre, adressée le 10 juin 1507, à l'évêque de Trente, Georges de Neideck et d'une troisième, écrite le 16 septembre 1511 à Paul de Lichtenstein; dans toutes deux, il est question des prétentions

de Maximilien « au sujet de la papauté. » Là-dessus l'imagination s'est donné carrière; on s'est demandé ce qui serait advenu si, quelques années avant Luther, les deux pouvoirs spirituel et temporel avaient été confondus entre les mêmes mains. M. Ulmann, qui a déjà publié un volume très érudit sur l'empereur Maximilien [1], réduit les choses à leur réelle valeur; il démontre que la lettre à Marguerite n'est qu'un badinage; — certes, pour nous Français, une semblable démonstration était inutile; — puis il recherche quelles étaient ces prétentions de l'Empereur « au sujet de la papauté. » Maximilien n'a pas voulu se faire nommer lui-même pape; en 1511, à un moment où Jules II était gravement malade, il ne songeait qu'à assurer le trône pontifical à une de ses créatures, le cardinal Adrien de Corneto. Il cherchait aussi à établir sa souveraineté temporelle sur les Etats de l'Eglise et à faire du pape le premier évêque de l'empire, comme il l'était aux temps carolingiens. Mais son ambition n'est jamais allée plus loin. M. Ulmann apporte quelques documents inédits à l'appui de cette conclusion sage à laquelle conduit naturellement son récit, plein de faits, mais un peu confus.

Ch. Pfister.

---

430. — P. de Nolhac. **Les correspondants d'Alde Manuce,** matériaux nouveaux d'histoire littéraire (1483-1514). Rome, impr. Vat, 1888, in-4, 104 p.

Après avoir apporté, dans un des plus curieux chapitres d'*Érasme en Italie* [2], beaucoup de renseignements nouveaux sur Alde Manuce et son groupe littéraire, M. de Nolhac publie aujourd'hui tout un recueil de documents inédits sur le même sujet. On sait que les correspondances érudites de cette époque offrent toutes quelque intérêt pour l'histoire. Voici les noms des principaux personnages dont M. de N. a recueilli les autographes pendant son séjour en Italie : Marsile Ficin, Pontano, le prince de Carpi, Jean Lascaris, Reuchlin, J. Cuspinianus, Cartéromachos, Colocci, Aleandro, Summonte, Laz. Bonamico, Musurus, Bombasio, fra Giocondo de Vérone, etc. Les lettres publiées *in-extenso* sont au nombre de 88, dont 12 seulement avaient déjà paru, et qui sont toutes demeurées inconnues à Didot quand il a composé *Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise* (Paris, 1875). On voit que le livre de Didot est entièrement à refaire après celui de M. de Nolhac. La France, à vrai dire, se trouve peu représentée dans le nouveau recueil; mais l'histoire littéraire de la Hongrie, de la Pologne, de l'Allemagne n'y est pas moins intéressée que celle de l'Italie : il y a, en effet, 13 lettres écrites de Cracovie, de Buda, de Vienne, etc., au grand imprimeur Vénitien. On nous saura gré de signaler promptement ce livre, destiné à devenir une rareté bibliographique, et qui est si hautement curieux

1. *Kaiser Maximilian I.* Stuttgart, 1884.
2. Cf. *Rev. crit.*, 1888, I, p. 91.

pour quiconque s'occupe de l'histoire de l'imprimerie ou des origines de la philologie en Europe. M. de Nolhac, en le publiant, vient d'affirmer une fois de plus son infatigable ardeur d'érudit et son goût de lettré : il a tant et si bien produit en ces dernières années que, venant de lui, les plus intéressantes découvertes, même coup sur coup, ne sont plus pour nous surprendre.

Frédéric PLESSIS.

---

431. — **La vie en province au XVI[e] siècle.** Comment Agen mangeait au temps des derniers Valois, par Francisque HABASQUE. Agen, imprimerie Lamy, 1887, grand in-8 de 145 p.

En fouillant les riches archives de l'Hôtel-de-Ville d'Agen, M. Habasque a patiemment recueilli de nombreuses notes sur la vie des Agenais au XVI[e] siècle. Il a voulu résumer d'abord celles de ces notes qui, de près ou de loin, touchent à l'alimentation. Son travail, ingénieux et piquant, nous apprend beaucoup de choses, non seulement en ce qui regarde la gastronomie d'autrefois, mais en ce qui regarde les habitudes provinciales en général au XVI[e] siècle. Les détails si variés donnés par M. H. sur la vie de nos pères ne sont pas moins fidèles que pittoresques, l'auteur ayant emprunté tous les traits du tableau à des documents authentiques consultés avec autant de conscience que de sagacité [1]. On trouve un peu de tout dans l'appétissante étude du spirituel magistrat : une description du vieil Agen faite pour réjouir les archéologues, des anecdotes gaiement contées comme l'*aventure de madamoyselle Françoise Jauffrion*, des particularités sur les marchés, les blés, les moulins, les fours, le pain, la viande, les bouchers, le poisson, la volaille, le gibier, la charcuterie, les taxes, l'eau, le vin [2], les sauces, les épices, les gâteaux, la vaisselle, le linge, les hôtelleries, etc. A tant d'indications qui complètent les meilleurs travaux publiés jusqu'à ce jour sur la vie privée dans l'ancienne France, se mêlent divers souvenirs

1. Voici la liste des pièces justificatives : I. *Procès-verbal du serment des bouchers* (31 mars 1584) ; II. *Commission de boucher du carême* (1586); III. *Procès-verbal des afermes des émoluments de la ville d'Agen. Extrait concernant les droits sur les denrées* (8 janvier 1584); IV. *Prix des vivres à Agen d'après des taxes et des comptes du commencement du* XVI[e] *siècle aux premières années du* XVII[e] ; V. *Ordonnance sur le pain* (3 juillet 1584); VI. *Conflit entre les consuls et le présidial d'Agen au sujet de la taxe d'un esturgeon* (14 juillet 1583) VII. *Mission du sommelier d'échansonnerie de François I*[er] *en Guyenne et Gascogne* (2 août 1531) ; VIII. *Autorisation à Jehan Escalyer de tenir un jeu de billard* (5 mars 1580) ; IX. *Suppression du jeu de billard tenu par Jean Escalyer* (29 janvier 1585) ; X. *Permission donnée par les consuls aux religieux carmes de vendre quinze pipes de vin gras et gâté et d'introduire en ville dix pipes de bon vin acheté avec le produit de la vente du premier* (26 novembre 1533) ; XI. *Dépenses faites le jour de la pentecôte de l'année 1503. Dîner des consuls.* XII. *Etat des gages et pensions des consuls et officiers de la ville d'Agen* (1580).

2. On remarque dans le chapitre consacré aux boissons une abondance particulière de curieux renseignements.

historiques relatifs à François Ier, le maréchal de Monluc, Henri IV, Marguerite de Navarre, le duc d'Épernon, le premier président du Parlement de Bordeaux, Guillaume Daffis, etc. L'ouvrage, muni d'un copieux index, est écrit tout entier avec la verve la plus heureuse, et, pour que rien ne manque à son succès [1], on l'a imprimé (à cent exemplaires seulement) avec beaucoup de soin sur du très beau papier, si bien que c'est déjà un régal pour les yeux avant d'être un régal pour l'esprit.

T. de L.

---

432. — **Les états de Languedoc et l'édit de Béziers** (1632), par P. Gachon, chargé d'un cours d'histoire à la Faculté des lettres de Montpellier, docteur ès-lettres. Paris, Hachette, 1887, 1 vol. in-8 de xviii-300 pages.

Etude consciencieuse et très intéressante : l'auteur décrit l'organisation des Etats du Languedoc au commencement du xviie siècle et marque avec sûreté la position respective du clergé, de la noblesse et du tiers-état en Languedoc ; celle des Etats vis-à-vis des officiers royaux et vis-à-vis de la couronne elle-même. M. G. aborde ensuite l'histoire de l'insurrection de 1632 : je rappelle les phases principales de ce douloureux épisode de notre histoire : établissement, par édit royal, d'élus en Languedoc ; entente momentanée du parlement et des Etats dont les intérêts et les droits sont également lésés ; résistance légale des Etats ; enfin, prise d'armes des évêques et des seigneurs, reliée à l'intrigue menée par Gaston et la reine-mère contre Richelieu. On sait l'issue désastreuse de cette insurrection. Voici quelles furent, pour le Languedoc, les conséquences du triomphe de Richelieu. Quatre baronnies furent supprimées ; deux autres furent privées de l'entrée aux Etats. Le régime financier de la province fut bouleversé ; elle dut désormais voter les contributions sans examen et subit une surcharge énorme. Le Languedoc perdit, avec le droit de discuter sa part de contributions directes, celui de nommer un agent financier. Le banquier ou trésorier des Etats fut désormais un fonctionnaire royal. Ses comptes, vérifiés par une Commission de l'assemblée provinciale, furent contrôlés, en dernière analyse, par la Cour des comptes de Paris. Les assemblées dites d'assiette furent soumises à la surveillance directe du gouvernement royal ; la présidence effective de ces assemblées fut attribuée à un trésorier de France, fonctionnaire royal. « Le pouvoir central pénétra jusque dans la comptabilité de chaque paroisse. » Ces trésoriers de

1. Comme le *critique* ne doit jamais disparaître entièrement, j'adresserai deux très petits reproches à M. H. au sujet de cette phrase qui n'est pas assez précise (note 1, p. 91) : « Bernard Palissy dans ses mémoires donne la recette d'un beignet qui semble plus du domaine de l'apothicaire que de celui du pâtissier. » Le titre attribué à l'ouvrage de Palissy n'est qu'un titre par à peu près. Pourquoi ne pas indiquer, avec le titre réel de l'ouvrage, la page même où Palissy a mentionné les beignets à l'absinthe ?

France furent chargés de vérifier ces comptabilités locales, au cours de leurs inspections ou chevauchées. Telles sont les causes principales de l'édit de Béziers, « qui atteignait à tous les degrés la représentation du pays » et portait aux libertés locales un coup cruel.

Je viens de résumer en peu de mots un ouvrage important, nourri de faits puisés en grande partie à des sources inédites et riches d'observations nouvelles.

Voici quelques *desiderata*. Ce qui est dit pages 11, 12 des vieilles familles aristocratiques du Languedoc, les unes puissantes encore et fort riches, les autres misérables et pauvres, eût pu, ce semble, être éclairé et vivifié par quelques allusions au droit successoral ou plutôt au régime des substitutions, si usité dans le Midi.

A dater du mois de septembre 1631, le parlement de Toulouse cesse de jouer aucun rôle : ce changement d'attitude voudrait être expliqué.

On souhaiterait plus de détails sur la révocation de l'édit de Béziers en 1649 et sur les démarches qui préparèrent cette mesure.

Paul VIOLLET.

---

433. — A. BRÜCKNER. **Die Europæisirung Russlands.** Land und Volk, un vol. in-8 de 598 pp. Gotha, F. A. Perthes, 1888.

J'ai déjà eu occasion de signaler ici même les travaux de M. Brückner. Depuis de longues années professeur à l'Université de Dorpat, il s'est donné pour tâche de faire connaître en Allemagne l'histoire de la Russie, non pas cette histoire de convention que les publicistes exploitent dans l'intérêt de telle ou telle cause, mais l'histoire vraie appuyée sur une étude consciencieuse des documents originaux et sur la connaissance du pays. M. B. écrit également les deux langues, l'allemand et le russe. S'il paraît préférer la première, nous ne pouvons que lui en être reconnaissants. Elle met à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs le résultat de ses recherches. Le volume qu'il nous offre aujourd'hui, complète ce que nous avaient déjà appris ses études sur l'histoire de la culture en Russie, sur Pierre-le-Grand, sur Catherine II et les curieux *Tableaux du passé de la Russie* (Bilder aus Russlands Vergangenheit) qui ont paru l'année dernière à Leipzig. Le titre de l'ouvrage actuel dit assez nettement quel sujet M. B. a voulu traiter cette fois-ci ; il s'est efforcé d'expliquer comment la Russie a cessé d'être barbare pour devenir civilisée, d'être asiatique pour devenir européenne. On croit volontiers que cette transformation date de Pierre-le-Grand. C'est une erreur, elle a commencé deux siècles plus tôt et elle se serait sans doute accomplie sans lui, plus lentement il est vrai. D'ailleurs, M. Brückner n'expose pas seulement le développement de la civilisation ; il étudie aussi la formation territoriale de la Russie. L'Eu-

rope a d'autant plus aisément pénétré dans la Moscovie que la Moscovie s'est plus rapprochée de l'Europe.

De là tout un chapitre fort intéressant de géographie historique ; M. B. a réuni des chiffres qui sont de nature à frapper le lecteur ; en 1505, la surface de la Russie était de 40,000 milles carrés ; elle est aujourd'hui de 400,000 ; au XIV^e siècle, la frontière occidentale de la Moscovie était à 150 kil. de Moscou. Aujourd'hui, cette frontière est à plus de 1,500 kilom. Pour que les idées et les progrès se répandent, il faut que les communications deviennent plus faciles et se multiplient ; un chapitre intéressant nous initie à l'établissement des routes, des canaux et du système des postes ; un autre raconte comment les villes se sont fondées et sont devenues des centres d'attraction pour les étrangers. L'auteur explique ensuite le rôle que les allogènes *(inorodtsy)* ont joué dans la formation de la haute société russe qui s'est recrutée en partie parmi les Tartares, les Tchérémisses, les Mordvines, etc. Ces mariages ne pouvaient exercer une action civilisatrice ; cette action devait nécessairement venir de l'Occident : au XVI^e et au XVII^e siècle, les mœurs polonaises commencèrent à exercer chez les Russes une influence considérable : leurs compatriotes Petits Russes mirent en quelque sorte à leur portée les raffinements de la culture classique. Dès le XVI^e siècle, des Allemands des provinces baltiques transportés en Moscovie comme prisonniers de guerre, devinrent les instituteurs de leurs vainqueurs ; plus tard, les Biren, les Munich, les Ostermann devaient régenter l'empire, et tout en lui inspirant la haine des Allemands, lui inculquer des leçons dont la Russie a, en somme, profité. Ceux-là mêmes qui protestaient le plus contre l'intrusion des étrangers dans le pays, étaient les premiers à reconnaître qu'on ne pouvait s'en passer. Sous Catherine II commença à se produire l'influence française, déjà étudiée par M. Pingaud, à qui M. Brückner se plaît à rendre hommage. D'autre part, les Russes s'instruisaient non seulement par leur contact avec les étrangers qui venaient vivre chez eux, mais aussi par leurs séjours chez les peuples de l'Occident. M. Brückner a retracé avec beaucoup d'intérêt l'histoire de ces voyages, depuis les premières ambassades en Italie, sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch, ambassades où les Russes se montrèrent si grossiers et si ignorants, jusqu'aux voyages d'une princesse Dahckov et d'un Karamzine. Un chapitre sur les réformes concernant la mode, la vie sociale des femmes, l'éducation des enfants termine ce très substantiel volume.

L. LEGER.

---

434. — **Œuvres et correspondances inédites d'Alembert**, publ. avec introduction, notes et appendice, par M. Charles HENRY. Paris, Perrin, 1887. Un vol. de XIX, 352 p. in-8.

Ce volume est pour faire suite aux *Mélanges* et à la *Correspondance* de d'Alembert ; il est lui-même complété par deux autres publications

du même auteur : la *Correspondance inédite de d'Alembert* avec Cramer, Lesage, etc. (Paris et Rome, 1886), et les *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse à Condorcet*, etc. (Paris, Dentu, 1887).

Les opuscules qui composent la première moitié du présent volume se rapportent à des sujets variés : religion, philosophie, littérature, musique; il sont passés des mains de Condorcet à la bibliothèque de l'Institut. Condorcet nous apprend que d'Alembert avait eu le projet de laisser un testament littéraire, et donnait volontiers le même conseil à ceux de ses amis que le souci de leur sécurité personnelle empêchait de dire toute leur pensée de leur vivant. Est-ce donc, comme M. Ch. Henry incline à le croire, le testament littéraire de d'Alembert, que contient ce volume? Nous ne le pensons pas, car le même Condorcet dit, quelques lignes plus loin : « Nous devons regretter que d'Alembert n'ait pas exécuté ce projet. » Nous sommes donc en présence, non d'un testament qui doive nous apporter quelques révélations importantes, mais tout simplement d'un fond de tiroir où se trouvent d'aventure quelques pièces curieuses. Il y a là des morceaux d'une certaine hardiesse *(sur la véritable religion, troisième et dernière lettre sur la destruction des jésuites)*, que d'Alembert, tout bien pesé, put croire prudent de garder en portefeuille, ou qu'il n'eut pas l'occasion de publier : c'est certainement ce qui est arrivé, pour des circonstances particulières que j'ai indiquées ailleurs, aux *Réflexions sur l'état de la République des Lettres en 1760*. Au reste, tout ce qu'on nous donne ici n'était pas, dans l'opinion de d'Alembert, en état d'être publié, et le morceau *sur la Presse*, par exemple, intéressant témoignage sur les idées régnantes en matière de liberté dans le monde des encyclopédistes, est un brouillon incohérent : on s'en aperçoit à la lecture, et l'état du manuscrit ne peut laisser sur ce point aucun doute. J'en dirai autant des vers, qui sont de faibles amusements, sur la valeur desquels d'Alembert ne pouvait se faire illusion.

La *Correspondance* est d'un bien plus grand prix. Ce sont d'abord les lettres de d'Alembert, de Catherine II et autres, relatives en particulier à la proposition, faite par la tsarine au philosophe, de venir à Saint-Pétersbourg pour y diriger l'éducation du prince héritier. Ce sont ensuite des fragments de lettres adressées de Prusse à Mlle de Lespinasse pendant le séjour de d'Alembert auprès de Frédéric II, en 1763 : ces lettres avaient été déjà publiées et encadrées dans un commentaire explicatif, par M. Gaston Maugras, dans la brochure intitulée : *Trois mois à la cour de Frédéric* (1886). Enfin, quinze lettres de Voltaire, élaguées par les éditeurs de Kehl, offrent un intérêt historique et littéraire de premier ordre.

Peut-être M. Ch. H. simplifie-t-il outre mesure son rôle d'éditeur : on voudrait des notes plus nombreuses et plus exactes. Ainsi, p. 85, dans le morceau *sur la Presse*, d'Alembert rappelle qu'il eut l'occasion de calmer « un célèbre philosophe » irrité contre « un auteur estimé par

la chaleur de son style » : « C'est un homme de beaucoup d'esprit, lui dit-il, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre : il ne faut ni le guérir ni l'outrager. » Il y aurait lieu de nous avertir qu'il s'agit, dans cette anecdote, de Voltaire et de Rousseau (voy. la lettre de d'Alembert à Voltaire, du 9 avril 1761). — P. 309, d'Alembert parle à Mlle de Lespinasse du « sermon de l'abbé Rousseau » : « Il est vrai, dit-il, que j'ai reçu sa première partie où j'ai peu ajouté, mais à la vérité retranché beaucoup. A l'égard de la seconde, je ne crois pas y avoir mis la valeur de dix lignes. » (Francfort, le 3 septembre [1763]). M. Ch. H. pense qu'il s'agit « sans doute » de la *Lettre sur les spectacles*, réimprimée cette année-là, et que « l'abbé Rousseau signifie Jean-Jacques. » Rien de cela ne peut se comprendre. Il s'agit très certainement du Panégyrique *de Saint-Louis* prêché devant l'Académie, le 25 août, par l'abbé Rousseau.

Le texte n'est pas toujours d'une correction suffisante. P. 81, dans le § IV du morceau *sur la presse*, il faut lire : « Le silence par les loix du jeu est *imposé* (et non *interdit*) à ces sortes de gens... » — P. 59, dans le portrait de Mlle de Lespinasse, le vers exige :

Des préjugés elle connut l'erreur ;
Un seul *lui* reste. Amour, Julie est tendre et sage...

M. Ch. H. est un investigateur heureux, il a la passion de l'auteur qu'il nous aide à connaître par des publications ininterrompues ; mais on pourrait lui reprocher d'aller trop vite et de ne pas aider assez son lecteur.

L. Brunel.

---

435. — Ὁ Κουτσοὺκ Μεχεμὲτ ἢ τὸ 1821 ἐν Κύπρῳ, δρᾶμα ἱστορικὸν εἰς πράξεις πέντε ὑπὸ Θεοδώρου Φ. Κωνσταντινίδου, διευθυντοῦ ἰδιοσυντηρήτου ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ἑλληνικοῦ λυκείου. Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ἐκ τῆς τυπογραφίας ἡ Ὁμόνοια Βιτάλη καὶ Μανουσάκη. 1888. In-8° de 4 ff., 12 et 126 pp.. Prix : 5 fr.

Les tentatives faites par les Grecs en 1821 pour soulever l'île de Chypre contre la domination ottomane et la sanglante répression dont elles furent l'objet de la part des autorités turques ont inspiré à M. Théodule Constantinidis, directeur d'un lycée grec à Alexandrie d'Égypte, l'idée d'écrire sur ces événements un drame en cinq actes et en prose où n'entrerait pas un fait, ne se prononcerait pas une parole qui ne fût strictement conforme à la vérité historique. Une tentative pareille semble, de prime abord, à peu près irréalisable; mais M. C. ne l'a pas jugée au-dessus de ses forces, et la façon dont il l'a conduite à bonne fin est une preuve qu'il n'avait pas trop présumé de ses aptitudes d'historien ni de son talent de dramaturge. Il a, d'ailleurs, été admirablement servi par les circonstances ; des documents restés inconnus ont été mis à sa disposition et il a surtout tiré grand profit des récits qu'il a pieusement recueillis de la bouche d'un vieux médecin chypriote, le docteur Paul Valsamakis, témoin oculaire des événements de 1821.

Cela lui a permis de reconstituer dans leurs moindres détails des faits qui, par un pur hasard, se sont trouvés rentrer admirablement dans le cadre d'une tragédie et présenter un intérêt assez puissant et assez soutenu pour que le dramaturge n'eût pas besoin de faire appel à son imagination.

Les historiens de la guerre de l'Indépendance hellénique ne racontent que très succinctement cet épisode chypriote de la lutte que les Grecs soutinrent avec tant d'énergie pour reconquérir leur nationalité. On sait seulement que, dès le début du soulèvement hellénique, les Turcs envoyèrent à Chypre quelques troupes et donnèrent à Coutchouc Mechmet, moutésélim de l'île, plein pouvoir de traiter les primats grecs comme il le jugerait nécessaire pour assurer la tranquillité publique. Les agas turcs, auxquels cet ordre avait été communiqué dans une réunion secrète, présentèrent une liste de proscription d'après laquelle toutes les personnes qui excitaient leur vengeance particulière ou leur cupidité devaient être immolées. Le moutésélim hésitait; il était, paraît-il, amoureux de la fille d'un des primats voués à l'extermination ; mais, quand on lui remit les proclamations appelant aux armes la population grecque et répandues dans l'île par l'archimandrite Thésée, la crainte d'encourir la colère du sultan l'emporta sur la passion qui l'avait jusqu'alors empêché de sévir. Il se décida à frapper un grand coup lorsque furent arrivés les renforts que l'on attendait. Il convoqua tous les Grecs riches à Leucosie ; les uns répondirent à son appel; les autres, plus prudents, se réfugièrent à Larnaca et cherchèrent un asile dans les consulats. Alors le moutésélim jeta le masque ; le métropolitain fut pendu, trois évêques furent décapités et deux cents notables périrent de différentes façons. Cette horrible boucherie ne dura pas moins de trente jours. Méchain, consul de France, et l'amiral français Halgan vinrent au secours des malheureux chrétiens fugitifs et leur distribuèrent de nombreuses rations de biscuit envoyées de Toulon. Tels sont, en résumé, les faits qui constituent l'œuvre dramatique de M. Constantinidis. La pièce, représentée pour la première fois le 2 février 1887, au Polythéama égyptien à Alexandrie, a obtenu un succès des plus vifs. M. C. doit avoir entre les mains une foule de documents qu'il n'a pu utiliser; il serait à souhaiter qu'il en fît l'objet d'une publication spéciale, qui formerait en quelque sorte *les preuves* de son drame. De cette façon, nous posséderions, sur le mouvement insurrectionnel en Chypre, une relation d'autant plus recommandable que peu de personnes échappées au massacre de 1821 étaient en état de retracer les péripéties de cette horrible tragédie avec la précision et la véracité que M. Paul Valsamakis a dû apporter dans ses récits à M. Constantinidis.

Émile LEGRAND.

---

436. — **Histoire du peuple anglais,** par John Richard GREEN, traduite de l'anglais par Auguste MONOD et précédée d'une introduction par Gabriel MONOD. Paris, Plon, 1888. 2 vols. in-8, p. XXVIII et 520 p. + 465 p. 15 fr.

437. — **Bibliographie de l'histoire de France,** catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages relatifs à l'histoire de France depuis les origines jusqu'en 1789. Paris, Hachette, 1888. In-8, XI et 420 p. 8 fr.

La meilleure histoire du peuple anglais est celle qu'a composée Richard Green, celle que M. Aug. Monod vient de traduire et que M. Gabriel Monod présente au public français. L'auteur connaît parfaitement et les textes et les faits; il traite avec le même soin et la même science toutes les parties de son sujet, sans qu'on puisse remarquer en un seul endroit des traces de fatigue. Mais ce n'est pas là son unique mérite : Green est écrivain; il conte avec vivacité, il sait décrire, il sait faire vivre ses personnages, il apprécie finement les œuvres de l'esprit; son récit est toujours animé, toujours plein de mouvement et de couleur. Ajoutez qu'il juge nettement les choses, et qu'il a fait l'histoire, non de l'Angleterre, mais du *peuple* anglais, car c'est le peuple qui est le héros du livre, et, comme dit Green lui-même, il parle plus longuement de Chaucer que de Crécy et place la *Faerie Queen* et le *Novum Organum* au nombre des exploits des Anglais, Shakspeare parmi les héros du siècle d'Elisabeth et les investigations scientifiques de la Société royale à côté des victoires de Cromwell; « si, écrit-il encore, quelques-unes des figures traditionnelles de l'histoire politique et militaire occupent dans mon livre moins de place qu'on ne leur en donne souvent, c'est que j'avais à y faire figurer des personnages dont les ouvrages d'histoire se soucient peu d'ordinaire : des prédicateurs, des poètes, des imprimeurs, des négociants ou des philosophes ». Enfin, Green est aussi impartial que possible. Il nomme Jeanne d'Arc la seule figure vraiment pure d'une époque d'égoïsme, de rapacité, de corruption et d'incrédulité (I, p. 313); malgré ses sympathies pour la Réforme, il révère les martyrs catholiques à l'égal des martyrs protestants. Dans l'admirable portrait qu'il trace d'Elisabeth (I, p. 417-424), il ne dissimule pas les défauts de la reine, sa sensualité, son indifférence morale. « Il réfute avec indignation, dit M. G. Monod, l'audacieuse apologie de Henri VIII tentée par Froude, mais il met en lumière l'habileté diplomatique du roi et les services rendus par lui à la renaissance des lettres. Dans la grande lutte de Pitt et de Fox, il ne diminue aucun des deux adversaires, mais fait comprendre comment ces deux hautes intelligences ont pu suivre deux politiques aussi opposées. Son ardent libéralisme ne le rend pas aveugle aux fautes des whigs, bien qu'il lui inspire peut-être une sévérité excessive à l'égard des Stuart. » (I, p. XII-XIII). On devra donc savoir le plus grand gré à M. Auguste Monod d'avoir pris la peine de traduire avec autant d'exactitude et en un style aussi aisé, aussi français, ces neuf cents pages de Green où nous trouverons tous à apprendre. On ne sera pas moins reconnaissant à M. Ga-

briel Monod d'avoir écrit l'*introduction*, si remarquable, où il explique les divergences profondes qui séparent l'histoire de France de l'histoire d'Angleterre et montre comment, à travers les siècles, « deux peuples dont la constitution ethnique n'est pas essentiellement différente, sont devenus aussi profondément opposés de mœurs, de caractère et d'institutions »[1].

Ce n'est pas le seul service que M. G. M. ait rendu cette année aux études historiques. Il vient encore de nous donner une très utile *Bibliographie de l'histoire de France*. M. G. M. a voulu faire pour l'histoire de France antérieure à 1789 ce que le Dahlmann-Waitz a fait pour l'histoire d'Allemagne : un répertoire méthodique, facile à consulter et indiquant, le plus brièvement possible, les livres essentiels sur telle ou telle époque. Il n'y a encore aucun répertoire aussi vaste et aussi commode à la fois que celui de M. G. Monod. Il offre deux grandes divisions : une partie méthodique où figurent les ouvrages auxiliaires (bibliographie, chronologie, diplomatique), les recueils de sources, les histoires générales, les périodiques, et une partie chronologique qui comprend des périodes divisées à leur tour en paragraphes, où M. G. M. indique les sources d'abord, les travaux de seconde main ensuite. Un astérisque précède les titres des ouvrages qui méritent d'être signalés particulièrement et consultés avant tous les autres. Cette *Bibliographie* n'est pas évidemment complète, et l'auteur, avec beaucoup de franchise et de bonne grâce, reconnaît que cette première édition contient des erreurs de titre ou de date et omet des livres importants. Mais, dit-il fort bien, un livre semblable ne peut devenir un bon livre que par la collaboration de tous ceux qui sont appelés à s'en servir. En tout cas, telle qu'elle est dès à présent, comme dans les éditions postérieures, la *Bibliographie de l'histoire de France* facilitera au plus haut point les recherches des historiens. Elle augmente notre dette envers M. Gabriel Monod à qui, tous, tant que nous sommes, nous devons déjà tant.

A. Chuquet.

---

438. — (Einzelbeitræge zur allgemeinen und vergleichenden Sprachwissenschaft. Drittes Heft :) **Psychologie Studien zur Sprachgeschichte**, von Dr. Kurt Bruchmann in Berlin. Leipzig, Wilhelm Friedrich, 1888. In-8, x-358 pp.

L'étude psychologique à laquelle nous convie M. Kurt Bruchmann, un peu prolixe et surchargée de détails par endroits, mais conduite avec méthode et sagacité, bien au courant de la plupart des travaux antérieurs, foisonnant d'exemples empruntés à la langue populaire la plus vivante, ainsi qu'à l'expression littéraire la plus raffinée, est de celles qu'on n'oublie plus lorsqu'on les a lues attentivement, et qui

1. Un très utile index de tous les noms de personnes et de lieux termine le deuxième volume de la traduction.

laissent dans l'esprit une trace profonde. Rien n'est plus intéressant que le sujet de cette recherche, s'il est vrai, comme le rappelle l'auteur (p. 2), que l'homme même est pour l'homme l'objet suprême de la connaissance. Atteindre la pensée à travers la déviation forcée et souvent énorme que lui fait subir le langage, c'est, depuis que l'homme pense, le but que s'est proposé toute philosophie; mais ce qui trop longtemps ne fut que spéculation pure, arbitraire et vague, traversée çà et là de quelques éclairs de génie, est désormais entré dans le domaine des faits et de l'expérience, par les progrès de la linguistique, qui fournit au philosophe des matériaux pris à tous les domaines si variés du langage humain, et par l'observation plus rigoureuse des éléments de l'expression littéraire, qu'on ne se contentera plus de classer sommairement et artificiellement en figures de mots et figures de pensées, dont on recherchera l'origine, la valeur réelle, le sens intime, en remontant aux concepts primitifs, aux mythes populaires, ou tout simplement aux faits du langage vulgaire qui leur ont donné naissance [1].

Il n'est personne qui n'ait remarqué que les mots même les plus usuels n'ont point dans notre bouche une valeur de signification précise et constante : tantôt ils équivalent à une représentation définie et concrète, « la Liberté de Bartholdi est une statue *colossale* » ; tantôt ils traduisent tant bien que mal une simple impression que le sujet parlant veut faire partager à celui qui l'écoute, « cet homme est vraiment d'une bêtise *colossale* », et les métaphores usées dont se compose la langue relèvent toutes de ce procédé incessamment renouvelé. Or, dans quelle mesure le premier qui a prononcé cette phrase s'est-il représenté l'homme dont il parlait comme un colosse (de bêtise), ou sa bêtise elle-même comme un colosse humain? L'un et l'autre concept, remarquons-le, exclut toute représentation autre qu'intellectuelle et purement abstraite. Mais ce qu'il y a de sûr tout au moins, c'est que, si le mot, à la première fois qu'il a été prononcé, a éveillé une représentation quelconque, il n'en n'éveille plus à présent, et, devenu monnaie courante, circule de main en main sans que personne désormais s'avise d'en vérifier ou le titre ou l'empreinte.

Prenons une phrase aussi courte et simple que celle-ci : « Il fait aujourd'hui une chaleur *tropicale*. » N'est-il pas évident qu'elle équivaut, dans l'esprit du sujet parlant, à des représentations bien différentes, suivant qu'elle est prononcée par un voyageur qui revient des tropiques et fait mentalement la comparaison, ou seulement par un homme instruit, qui connaît par ses lectures le climat tropical, mais n'en a point fait l'expérience personnelle, ou enfin par un illettré répétant une phrase toute faite qu'il a un jour happée au passage? Soit une légère modification : « Il fait une chaleur *infernale*. » La représentation devient de moins en moins nette ; car nul de nous n'est allé

1. Cf. G. Gerber, *die Sprache als Kunst* (Berlin, 1885), et *Revue critique*, XX (1885), p. 269, où j'ai essayé d'analyser cet excellent et substantiel ouvrage.

en enfer, beaucoup ne sont pas sûrs que l'enfer même existe, et ceux qui y croient, si on les pressait, conviendraient que c'est de leur part une façon de parler, puisqu'en tout cas la chaleur de l'enfer doit excéder de beaucoup la plus chaude température qu'on se puisse représenter sur terre. Disons maintenant : « Il fait une chaleur *de tous les diables.* » Ici les mots soulignés ne représentent plus rien du tout; car celui qui les prononce n'a plus rien dans l'esprit qui corresponde même au concept tout imaginatif de la chaleur de l'enfer. Il dira tout aussi bien « un froid de tous les diables », alors que le mot *diable* ou *enfer*, s'il évoque à l'esprit une image quelconque, en évoque du moins une tout autre que celle du froid. Voilà ce que deviennent à l'user les mots et les locutions. Donnez à un enfant un jeu de fiches et de jetons : il s'amusera indéfiniment de la variété de leurs formes, de leurs couleurs et des dessins qu'il en pourra former. Donnez-le à un joueur de whist : chacune des pièces, ronde, oblongue ou carrée, jaune, verte ou rouge, ne représentera à ses yeux qu'une de ces levées dont cinq lui assureront le gain de la partie. La langue est pleine de ces signes, dont la forme et la couleur passent inaperçues, et qui n'ont plus que la valeur uniforme que leur assigne une tacite convention.

Telles sont, avec bien d'autres, les considérations que développe ou que suggère la partie dite historique (pp. 5-173) du livre de M. K. Bruchmann. Les faits et les citations s'y accumulent et s'y pressent, empruntés successivement à diverses littératures, à diverses mythologies anciennes et modernes : au lecteur de les méditer et d'en faire son profit. En tenter l'analyse est impossible. La partie psychologique (pp. 174-354), moins touffue et naturellement plus profonde, roule essentiellement sur l'application au langage du principe de moindre action, qu'on peut formuler en ces termes « le sujet pensant (et par suite le sujet parlant) va toujours à l'épargne », ou « toute aperception tend à se faire avec la moindre dépense possible de force intellectuelle » (p. 177). Tout de même que les Romains nommèrent les éléphants « bœufs de Lucanie », que nous appelons « vif-argent », un métal blanc et fluide, ainsi toute aperception nouvelle, si l'esprit ne l'écarte immédiatement comme intruse et troublant sa quiétude, ne s'y maintient qu'en se déformant et se reformant sur le moule d'une ou de plusieurs aperceptions anciennes rendues familières par l'habitude. Ce principe explique en effet la plupart des phénomènes du langage : en grammaire, l'analogie grammaticale [1]; en syntaxe, la contamination [2]; en rhétorique, soit usuelle, soit littéraire, les figures de toute sorte; dans le déve-

1. Quand je... (hésitation de quelques secondes)... *suirai* grande », me disait l'autre jour une enfant de quatre ans. Évidemment, pendant la pause, elle avait construit tout bas — *suirai : suis = mangerai : mange.*

2. « Il est meilleur que je *ne* croyais », produit de la confusion de deux moules syntactiques : « Il est meilleur que *ce que* je croyais » *(quam quod existimabam)*, et « je *ne* le croyais pas aussi bon ».

loppement de la pensée, les lieux communs. Le pléonasme même et l'hyperbole en relèvent, qui semblent y contredire au premier abord : l'homme du peuple qui dit « *plus pire*[1] » songe à ce moment même aux locutions « plus grand » ou « plus fort », et l'emploi pléonastique de ce *plus* correspond dès lors au moindre effort possible de sa pensée en vue de la formation d'un comparatif; le premier qui a dit « il vente *à décorner des bœufs* »[2] songeait à l'effet le plus ordinaire du grand vent, qui est de déraciner les arbres, et, de ce concept, le chemin était tout tracé vers quelqu'autre impliquant le fait d'arracher un objet fiché plus solidement encore. Mais ce n'est pas à dire pourtant que le principe de moindre action soit l'alpha et l'oméga de la psychologie linguistique, non plus que de l'esthétique (p. 335) : l'esprit humain, parfois, semble se plaire à un déploiement de force en apparence inutile, comme l'enfant ou l'animal qui joue exécute des mouvements coördonnés dans un but fictif[3]. Le départ de tous les éléments qui concourent à la production du réflexe du langage est bien loin d'être tracé; mais c'est déjà quelque chose de savoir qu'ils sont multiples, et la pénétrante analyse de M. K. B. nous en fait entrevoir le rôle respectif.

Que le goût et la critique littéraire ne perdent rien à s'appuyer sur ces données quasi-scientifiques, on en jugera, si l'on le veut bien, par une citation, un peu longue, mais la seule que je me permette (p. 337) : « Quand Schiller, dans son admirable chef-d'œuvre, voulait nous dépeindre l'odieuse et barbare oppression dont gémissait tout un peuple, il eût pu mettre immédiatement sous nos yeux quelque exemple de cette tyrannie », — ce qui semblerait conforme au principe de moindre action —. « Mais combien l'impression ne ressort-elle pas plus forte et plus profonde de ce que soixante-quatre vers se passent avant l'entrée précipitée de Baumgarten ! Ces vers respirent la paix la plus suave : le spectateur jouit sans arrière-pensée de l'aspect enchanteur du lac et des montagnes; il écoute des chants qui lui rappellent les travaux familiers au peuple suisse; il pénètre dans le cœur de ces doux bergers qui admirent, non sans quelque complaisance, l'intelligence de leurs animaux favoris, comme les parents celle de leurs enfants; et, comme le pâturage alpestre est épuisé, la pensée lui vient que l'automne et l'hiver, comme un soir paisible, vont clore le rude labeur de l'année. Soudain un coup de foudre! Baumgarten tombe sur la scène[4]. Ainsi ce début

---

1. « Je vous ai trouvé beaucoup *plus moindre* et plus fluet. » (Beaumarchais, *Mariage de Figaro*, II, 21.)

2. Le premier, car nous répétons cette phrase machinalement sans plus y voir ni bœufs ni cornes.

3. Pourtant l'importun qui nous assomme de ses digressions et de sa verbosité obéit encore au principe de moindre action. Rappelons-nous le mot de Pascal : « Je n'ai pas eu le temps de faire plus court. »

4. Je rappelle que, dans un autre ordre d'idées et dans d'autres termes, on a fait depuis longtemps les mêmes réflexions sur l'entrée en scène de Tartuffe différée jusqu'au début du IIIe acte.

n'est point un vain détour, mais un trait de génie. Et dans ce début même éclate le principe de moindre action, en ce que ses soixante-quatre vers dépeignent tant de choses sous une forme si simple et si peu forcée, qu'on n'y trouverait ni une parole de trop ni un mot à changer. »

Je dépasserais la mesure d'un compte-rendu, si je m'arrêtais à tous les points auxquels M. K. B. a touché pour les renouveler ou les éclaircir, à plus forte raison si je lui exposais tous mes doutes — mais en matière aussi subtile, les doutes du lecteur ne font-ils pas à l'écrivain autant d'honneur que son assentiment? — si je soulevais les questions de détail perdues dans les grandes lignes de sa synthèse. Les dieux de la mer, par exemple, sont-ils *caerulei* (p. 251) parce que la mer est de cette couleur et qu'on leur a naturellement attribué la nuance de leur élément? ou — bien plutôt — Glaucos, Protée, les Néréides, les Tritons ne sont-ils pas des personnifications des vagues bleuâtres et multiformes, de leurs volutes gracieuses, de leurs bonds désordonnés, de leur sourde mélodie? Là où l'explication naturaliste se présente si naturellement à l'esprit, il y a péril à en chercher une autre. J'aime moins encore, je l'avoue, les généralisations trop vastes : ce sont des filets dont les mailles lâches laissent échapper trop de poissons. A-t-on parfaitement caractérisé quatre inspirations littéraires, en disant (p. 274) que celle des Indiens est démesurée, celle des Grecs plastique, celle des Latins rhétorique, celle des Germains intérieure *(innig)*? Il y a fort à dire: le conte sanscrit est la petite composition la mieux équilibrée, la plus parfaite en son genre qui se puisse imaginer; la métaphysique néo-platonicienne est aussi dépourvue de plasticité que les rêves panthéistes de l'Inde; nul ne déniera à Lucrèce ou au Virgile des *Géorgiques* un très vif sentiment intérieur, ni à Gœthe un génie aussi voisin que possible du génie grec. Et que deviennent, sur ce lit de Procuste, la littérature et l'art des nations romanes? les y jettera-t-on pêle-mêle avec ceux des Latins? l'*Enfer* de Dante ne serait-il autre chose qu'une très belle amplification de rhétorique? la littérature française, à laquelle M. K. B. ne semble pas faire la place qui lui convient, ne tranche-t-elle pas nettement sur toutes ces catégories, au moins comme type d'inspiration logique? Car nous souffrons assez de l'excès de notre logique pour avoir le droit d'en revendiquer le mérite. Mais voici que je me lance à mon tour dans les généralisations périlleuses... En vérité, *tutto 'l mondo è come la nostra famiglia*.

Ce n'est pas seulement à notre littérature, c'est à la science française aussi que j'aurais voulu voir l'auteur faire de plus fréquents emprunts. Il a consulté nombre d'autorités allemandes, et parmi nos maîtres il ne paraît connaître que M. Bréal (p. 302). Certes, n'en nommant qu'un seul, c'était lui qu'il devait nommer, mais son choix eût pu être moins exclusif. Alors, par exemple, qu'il traitait du changement de signification des mots (p. 306), étudié d'après MM. Paul, Schrader et Tobler,

il eût pu trouver dans *la Vie des mots,* de M. A. Darmesteter, non seulement des documents précis et nombreux, mais des aperçus psychologiques du plus haut intérêt. Je ne vois pas non plus mentionnée, même dans la bibliographie, la belle et suggestive étude de M. V. Egger, sur la parole intérieure et ses relations avec la pensée. Ajouterai-je que M. Bruchmann, naturellement beaucoup plus philosophe que linguiste, ne semble pas tout à fait au courant des plus récents travaux linguistiques, et notamment cite les racines indo-européennes sous une forme que presque personne — et M. Fick lui-même, sa principale autorité — ne leur attribuerait plus? Il en pourrait résulter des conséquences fâcheuses, puisque plusieurs racines d'origine et de prononciation probablement toutes différentes (p. 299 sq.) se trouvent rapprochées et plus ou moins identifiées, à raison de l'uniforme vocalisme en *a* bref qui leur est imposé. Mais, somme toute, l'inconvénient est ici fort médiocre, la phonétique proprement dite étant presque entièrement étrangère à cette étude du travail de la pensée [1].

V. Henry.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Va paraître un ouvrage dont les revues allemandes annoncent à l'avance « l'intérêt extraordinaire » : l'Histoire de la fondation du nouvel empire allemand, *Geschichte des neuen deutschen Reiches*, par M. de Sybel.

BELGIQUE. — M. Em. de Laveleye vient de publier (Paris, Alcan) une deuxième édition de son livre sur la *Péninsule Balkanique*. Une édition anglaise de ce remarquable ouvrage a paru récemment.

RUSSIE. — M. S. A. Vengerov a entrepris un grand *Dictionnaire critique et bibliographique des écrivains russes*. Cet ouvrage, rédigé avec le concours de nombreux collaborateurs, doit avoir environ 200 livraisons de 3 feuilles chacune. Pour donner une idée des proportions de l'entreprise, il suffit de dire que la page 558 est consacrée à l'article *Andreev*. Il s'agit d'une œuvre sans précédent dans la littérature russe et qui est appelée à rendre les plus grands services. Le prix de la livraison franco est de 45 kopeks, soit environ 1 fr. On souscrit directement chez l'auteur, Saint-Pétersbourg, Ligovka, n° 47. Nous souhaitons à son œuvre le plus vif succès.

---

1. Je relève en note quelques minuties. — P. 59, l. 22, le vers est faux, lire *Benedictus*. — Dans quel dialecte ou jargon de la France dit-on « un chien *ragé* » (p. 83)? — P. 113. l. 10, lire *renarro*. — La preuve que le Dieu Sôma et le sôma terrestre sont en effet conçus comme parfaitement distincts (p. 214), c'est que, du haut du ciel, l'un regarde l'autre passer à travers la laine du filtre (*Rig-Véda*, IX, 38, 5):

esha sya madyo raso 'va cashte divah çiçuh
ya indur vâram âviçat.

— Mais πεῖνα (la faim) et πενία (la pauvreté) sont deux entités encore plus différentes qu'il importerait de ne pas confondre (p. 203). — Enfin il doit être permis à un Lillois de revendiquer la majuscule de Alanus ab *Insulis* (p. 77, l. 8).

— La *Revue du Ministère de l'Instruction publique* commence la publication d'un *Dictionnaire bibliographique des Femmes écrivains russes*.

— M. Polivanov publie une édition classique des *Œuvres de Pouchkine* avec notes et commentaires : cinq volumes ont déjà paru.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 septembre 1888.

M. Edmont Le Blant lit un fragment intitulé : *Quelques notes d'archéologie sur la chevelure féminine*. Il signale l'ancienneté des procédés employés pour la teinture des cheveux et mentionne diverses superstitions païennes et chrétiennes relatives à la chevelure.

M. Héron de Villefosse communique :

1° Une inscription découverte à Césarée de Cappadoce par un missionnaire français, le P. Brunel, et transmise par le P. Brücker :

SOLEM
SOLI · INVICTO
MYTHRAE
PROSALVTEETINCOLV
MITATECHRESIMIAVGG
NNDISPENSATORIS
CALLIMORPHVSARKA
RIVS · EIVSDEM
VOTVMSOLVI
LIBENS · ANIMO

2° De nouveaux renseignements sur le voyage d'exploration que M. de la Martinière poursuit au Maroc, dans l'ancienne Maurétanie Tingitane ;

3° Deux fragments d'une inscription trouvée à Boulogne-sur-Mer et transmise par M. le Dr Hamy ; elle concerne un officier de la marine romaine qui avait servi dans la flotte de Bretagne, *classis Britannica*.

M. Siméon commence la lecture de l'Introduction d'un travail qu'il se propose de publier. C'est la traduction d'un ouvrage historique écrit en idiome nahuatl ou mexicain, les sixième et septième relations de l'Indien Domingo Chimalpahin, né en 1579. L'étude de cet ouvrage permet de rectifier plusieurs points de l'histoire du Mexique avant la conquête espagnole.

M. Clermont-Ganneau lit la première partie d'une étude sur Mont-Gisart, lieu de Palestine célèbre par une victoire qu'y remporta le roi de Jérusalem, Baudouin IV, sur le sultan Saladin, le 28 novembre 1177. M. Clermont-Ganneau pense que ce lieu doit être reconnu dans celui qui porte aujourd'hui le nom de Tell-Djezar et qui s'est appelé, dans l'antiquité, Gezer ou Gazara. Les croisés ont traduit par *Mont* le mot *Tell*, qui signifie colline.

Séance du 14 septembre 1888.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par le décès de M. Bergaigne. L'époque de l'élection sera fixée ultérieurement.

M. Siméon Luce lit un mémoire intitulé : *Louis XI et les grands chiens du Mont-Saint-Michel*. Il analyse un mandement royal, du 28 janvier 1475, qui assigne une rente annuelle et perpétuelle de 24 livres tournois pour l'entretien et la nourriture des grands chiens employés pendant la nuit à la garde de la place du Mont-Saint-Michel. Il résulte des termes de l'acte que l'usage de faire garder la place par des chiens était ancien au Mont-Saint-Michel, et que Louis XI, dans un pèlerinage qu'il avait accompli en 1473, s'était convaincu par lui-même de l'aide efficace que ces animaux prêtaient à la garnison du Mont.

M. Siméon termine sa lecture sur les Annales de Chimalpahin. Parmi les faits nouveaux que ce livre apporte à l'histoire, il signale notamment le renseignement qu'il fournit sur la mort de Montézuma : ce prince fut étranglé par les Espagnols, et non, comme l'a prétendu Bernal Diaz del Castillo, tué par ses propres sujets.

M. Clermont-Ganneau termine sa lecture sur l'emplacement de Mont-Gisart en Palestine.

Séance du 21 septembre 1888.

M. Joseph Audiffred écrit à l'Académie, à propos de la dernière communication de M. Siméon Luce, sur les grands chiens employés, au temps de Louis XI, à la garde du Mont-Saint-Michel. Il signale l'emploi qui a été fait des chiens, jusqu'à une époque relativement récente, pour la garde de la place de Saint-Malo, et le nom de *venelle aux chiens*, qui est restée à une ruelle de cette ville où se trouvait le chenil de ces animaux

M. Barbier de Meynard donne de meilleures nouvelles de M. le général Faidherbe, membre libre de l'Académie, dont la santé avait inspiré quelques inquiétudes.

M Delisle lit un extrait de la préface d'un volume qu'il compte faire paraître prochainement et qui sera consacré à la description des manuscrits volés par Libri, vendus par lui en Angleterre et rachetés en février dernier par la Bibliothèque nationale. Le morceau que M. Delisle communique aujourd'hui à ses confrères est une notice sur Peiresc, conseiller au parlement d'Aix-en-Provence, mort en 1637, « l'un des hommes du XVII^e siècle, dit-il, qui ont le mieux mérité des sciences et des lettres. » C'était un amateur éclairé, doué d'une infatigable curiosité, qui s'étendait à toutes les branches du savoir humain, depuis l'histoire naturelle jusqu'à la philologie orientale. Il ne cessa d'employer son temps et son argent à former des collections, qu'il ne composait pas dans une vue d'ostentation ou de satisfaction égoïste, mais pour en faire part, de la façon la plus libérale, aux savants et au public. M. Delisle cite de nombreux extraits de sa correspondance, qui avait été mise au pillage par Libri et dont les débris viennent de rentrer en France. Ces extraits font connaître dans toute sa sincérité le caractère de Peiresc et inspirent pour lui autant d'estime que de sympathie.

L'Académie témoigne, à l'unanimité, de l'intérêt avec lequel elle a entendu la lecture de M. Delisle.

M. Joseph Halévy lit un mémoire sur le peuple cimmérien, qui est identique, selon lui, au *Gomer* de la Genèse et aux *Gimir* des Assyriens. Contrairement à l'opinion reçue, qui veut que les Cimmériens soient originaires d'Europe et aient passé de là en Asie-Mineure, M. Halévy reconnaît le berceau de cette nation dans une ville de la Cappadoce centrale, *Chamané* ou *Chammanéné*, qu'un texte du roi Sargon désigne sous le nom de *Kimir*. Si les Grecs, à partir d'Hérodote, ont cru les Cimmériens originaires des côtes nord-est de la mer Noire, c'est qu'ils rencontraient sur ces côtes diverses localités du nom de Cimmeris ou Cimmerium, tandis que le nom de Kimir ou Gimir avait disparu de la nomenclature géographique de l'Asie-Mineure avec l'avènement des Mèdes. Mais ces villes cimmériennes de la mer Noire étaient, dit M. Halévy, des colonies fondées, antérieurement au VIII^e siècle avant notre ère, par les habitants de la Cappadoce.

M. Menant fait quelques réserves sur les conclusions de M. Halévy, qu'il ne peut, pour le moment, discuter en détail.

M. Edmond Le Blant annonce la découverte d'une urne de marbre qui vient d'être trouvée près de Sinigaglia, sur la rive droite de la Misa, et qui porte une inscription grecque gravée avec beaucoup de soin, ainsi conçue :

ΘΕΟΙϹ · ΚΑΤΑΧΘΟΝΙ
Λ · Π · ΚΕΛΕΡ · ΜΑ
ΤΗΙΛΙΑ · ϹΥΝΒΙΩ
ΜΝΗΜΗϹ · ΕΝΕΚΑ

M. C.-C. Casati communique une notice sur les musées étrusques récemment formés en Italie et sur les œuvres d'art qu'ils renferment. Ces musées sont : celui de Chiusi, dont l'installation est provisoire et qui, par le petit nombre des objets d'art qu'il possède actuellement, ne donne qu'une idée très imparfaite de l'importance du Chiusi étrusque, l'antique Camars ; celui de Pérouse, le plus riche et le mieux disposé, qui renferme tous les sarcophages trouvés au lieu dit le Palazzone, sous les murs de la ville ; ceux de Corneto et de Viterbe, où se trouvent les tombes de plusieurs grandes familles étrusques. M. Casati met sous les yeux des membres de l'Académie un très petit sarcophage provenant de Chiusi et indique à ce propos les caractères particuliers qui distinguent l'art étrusque de cette ville.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 8 octobre — 1888

Sommaire : 439. Nadrowski, Etymologie grecque et latine. — 440. Stein, La théorie de la connaissance chez les stoïciens. — 441. Monceaux, Les proxénies grecques. — 442. Lysias p. p. Weidner. — 443. Tschiedel, Questions relatives à Eschine. — 444. Moeller, Traité des études historiques. — 445. Les chansons crétoises de Maître Jean et d'Alidakis, p. p. Vardidis. — 446. Bibliographie Lipsienne. — 447. Herder, Œuvres, xiii et xvi, p. p. Suphan. — 448. Port, La Vendée angevine. — 449. Guillon, La France et l'Irlande, Hoche et Humbert. — 450. Souvenirs de Hyde de Neuville. — 451. Welschinger, Le duc d'Enghien. — 452. Mémoires de Van Hogendorp. — 453. Jurien de La Gravière, L'amiral Baudin. — 454. Villot, Les indigènes de l'Algérie. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

439. — **Neue Schlaglichter auf dunkeln Gebieten der griechischen und lateinischen Etymologie,** von Richard Nadrowski, Lehrer am Kgl. Gymnasium zu Thorn. Zweite gænzlich umgearbeitete und stark vermehrte Auflage. Berlin, 1888, W. Issleib (G. Schuhr). In-8, v-134 pp.

L'auteur de ce livre est assurément un amateur éclairé, auquel n'a manqué ni la conscience ni le bon vouloir, ni même une large part des connaissances nécessaires pour l'écrire. Il ne s'en fait point accroire, au surplus, et connaît les lacunes de son érudition. Lui-même nous avertit loyalement (p. v) qu'il ne cite que de seconde main le celte, le lithuanien, le zend et — ce qui est plus grave — le sanscrit. Aussi ne manque-t-il pas (p. 100) de prendre pour une divinité réelle du panthéon indou l'Ahanâ créée par la vive imagination de M. Max Müller. S'il s'autorise du grand linguiste d'Oxford pour porter dans le domaine de ses recherches la torche de la fantaisie (p. 84), c'est sans doute qu'il a conscience de ce que pourraient perdre ses théories examinées à la lueur sereine et sévère de la lampe scientifique. Mais, de l'épigraphe modeste qu'il emprunte à Hamlet, « *ist dies schon Tollheit, hat es doch Methode* », nous ne retiendrons que la moitié : folie, non certes; méthode à coup sûr, mais méthode fort difficile à caractériser, à la fois arriérée et téméraire, renouvelée des premiers travaux linguistiques du début de ce siècle, et pourtant très personnelle à l'auteur dans ses résultats inattendus.

La méthode de M. Nadrowski consiste tout d'abord à réunir et à comparer un certain nombre de mots pris dans diverses langues indo-européennes, à en constater la synonymie approximative, et à induire de cet examen quelque équivalence phonétique. Bref, c'est l'étymologie pure, sans aucun des adjuvants qu'elle a, depuis vingt ans surtout, demandés à la phonétique physiologique; c'est un catalogue plus qu'un

corps de doctrine, et, pour corser ce catalogue, tout semble bon à M. Nadrowski, jusqu'aux mots obscurs, tronqués peut-être par cent copistes successifs, qui émaillent le glossaire d'Hésychius, jusqu'à la confusion graphique du digamma et du γ [1], simple lapsus du scribe élevé ici à la hauteur d'une permutation phonétique (p. 8). Tout cela pour aboutir à démontrer que le ϝ grec, capricieux Protée, est sujet à s'échanger, sans loi ni règle, contre φ, μ, ν, λ, ρ, γ, et qu'à leur tour les liquides et les nasales peuvent se résoudre en un ϝ (p. 25). A la faveur de quelles circonstances? en passant par quels stades intermédiaires, au moins hypothétiques? C'est malheureusement ce qu'on nous laisse ignorer, et, faute de ces données aujourd'hui indispensables, la science se verrait, si je ne me trompe, contrainte de récuser les exemples colligés par M. N., fussent-ils même plus nombreux et plus spécieux. En fait, presque aucun ne s'impose avec certitude, et plusieurs sont franchement invraisemblables : le rapprochement de sk. *vári* (eau), lat. *mare* (p. 20) et gr. Νηρεύς (p. 23) a traîné un peu partout, mais n'en est pas plus sûr ; celui de *volô* et φιλέω (p. 3) est de pure fantaisie ; et, quant à l'identité de *luscus* et *vesper* (p. 13), elle n'apparaît bien nettement qu'à la condition de changer toutes les lettres, moins l'*s* médiale. Serions-nous revenus au temps où Voltaire condamnait l'étymologie à cette tâche ingrate ?

Cette tendance de l'auteur à admettre des métamorphoses qui ne sont aisées que sur le papier peut servir à expliquer sa prédilection pour la métathèse, à laquelle il consacre un grand chapitre (pp. 43-84) et assigne un rôle absolument prépondérant dans la formation des racines indo-européennes. Cette idée non plus n'est pas très neuve : Schleicher l'avait émise, sans y trop insister [2], et M. J. Schmidt en a fait une application célèbre dans son étude sur la racine **ak;* mais ces deux illustres maîtres n'étaient point de ceux que l'esprit de système égare et mène à l'outrance. Autant la métathèse est, en linguistique et dans toutes les langues du monde, un phénomène incontestable, encore que sporadique, autant ce phénomène est mobile, fuyant, difficile à expliquer, impossible à traduire en une loi fixe. De *parábola* l'Espagnol a fait *palábra*, et le Français *trouver* de *turbâre*. Nos ancêtres indo-européens avaient deux racines quasi-identiques, **skep* et **spek*, signifiant « voir, regarder ». Voilà deux faits, l'un certain, l'autre probable. Mais, pour être constatés et concevables, ils n'ont pas néanmoins le caractère de généralité qui seul pourrait leur donner droit de cité dans la science : ce sont des curiosités, rien de plus, non des données scientifiques. Libre dès lors à M. N. de croire que, de la même façon, une racine **skav* est devenue **kvas* (p. 73) ; mais libre à tout autre de ne le point croire, et entre cette affirmation et cette négation la science pourrait osciller pendant des siècles sans avancer

1. Cf. G. Meyer, *Griech. Gramm.*, § 237.
2. *Compendium* [4], p. 333.

d'un pas. Le terrain manque sous les pieds, et pour s'en convaincre il suffit de voir un savant qui évidemment a médité sur la nature et les causes de la métathèse, confondre avec elle le cas où, comme dans l'allemand *herum* et *umher* (p. 79), deux particules originairement indépendantes ont formé entre elles deux groupements syntactiques différents. Autant vaudrait appeler métathèse l'équivalence algébrique *ab* = *ba*.

Certaines parties, auxquelles pourtant l'auteur attache sans doute moins d'importance, sont moins conjecturales et inspirent plus de confiance : ainsi la théorie du redoublement spontané des nasales et liquides (p. 27), celle de la prothèse vocalique (p. 29), bien que peu approfondies, n'ont rien que d'admissible, et il y a davantage encore à prendre dans la restitution d'un préfixe proethnique **av* (p. 35), encore qu'on n'en concède pas volontiers l'identité avec ἀνά. L'étymologie de *prôlêtârius* (p. 115), dérivé de *prô ratâ* [*parte*] est ingénieuse et plausible; mais on attendrait alors **prôritârius *prôlitârius* (cf. *irritus*), et le passage d'*i* bref à *e* long ne peut guère s'expliquer que par l'étymologie populaire qui rattachait le mot à *prôlês*. Enfin plusieurs dérivations de noms propres, quoique toujours incertaines, présentent un sérieux caractère de vraisemblance.

Mais ce qu'on ne saurait trop regretter, c'est que M. N. ait cru pouvoir rééditer son livre sans tenir le moindre compte des progrès accomplis par la linguistique indo-européenne pendant les dix années écoulées depuis la première publication, sans consulter même aucun des ouvrages qui ont, sur certains points, entièrement renouvelé la face de la science. En vain s'excuse-t-il, assez naïvement (p. IV), en demandant ce qu'il aurait gagné à la consultation d'ouvrages qui méconnaissent ou ignorent le grand principe de la métathèse des racines. Ce qu'il y aurait gagné? Mais d'abord, je pense, de ne point s'exagérer à lui-même la valeur de ce principe, de ne pas prendre pour un passe-partout une clef bonne tout au plus à quelques serrures. Ensuite et surtout, de se débarrasser de quelques illusions phonétiques un peu trop choquantes ou surannées : de corriger le début malheureux où le φ grec nous est donné pour un *f* (p. 1); de ne pas voir une métathèse dans le rapport δέρκομαι ἔδρακον (p. 79); de ne pas confondre constamment et systématiquement l'*e*, l'*o* et l'*a* indo-européens, sans parler des autres voyelles (on en a vu des exemples); de ne pas restituer l'étonnant **kamt-kamt* (p. 105) pour le nombre « cinq », qui se disait tout uniment **penqe;* de ne pas objecter contre le rapprochement de *Venáfrum* et *vênârî* la quantité différente des deux *e*, alors que lui-même identifie *Venáfrum* à Ἀθῆναι = **(Ath-)wan-ay* (p. 75), c'est-à-dire un *e* bref à un *â* long par l'intermédiaire d'un *a* bref. Je m'arrête : il n'y a presque point de page où l'on ne puisse relever une incorrection de ce genre. Que les méthodes auxquelles se rallient aujourd'hui presque tous les indogermanistes ne soient pas du goût de M. Nadrowski, que la

phonétique simpliste de Curtius lui agrée davantage, cela est possible et, après tout, légitime; mais tout au moins nous devait-il les raisons de ses préférences.

V. Henry.

---

440. — Ludwig Stein. **Die Erkentnissstheorie der Stoa**, 2ter Band der Psychologie. (Berliner Studien, VII). Berlin, Calvary, 1888. In-8, 389 p.

Il y a deux ans, je signalais avec éloge aux lecteurs de la *Revue critique* la première partie de cette remarquable étude sur la psychologie stoïcienne [1]. Le deuxième volume, qui s'occupe de la théorie de la connaissance, témoigne des mêmes qualités que le premier : érudition sûre et abondante, critique sagace, exposition claire et méthodique. Toutefois, je ne dissimulerai pas à M. Stein qu'un peu plus de concision ne me déplairait pas : 389 pages sur la théorie de la connaissance, qui n'est qu'une partie de la dialectique stoïcienne, voilà de quoi effrayer la patience la plus robuste. Il est vrai que sur ces 389 pages, 85 sont consacrées à un « résumé des théories sur la connaissance chez les Grecs jusqu'à Aristote », mais je ne vois pas très bien l'utilité de ce résumé qui, de l'aveu même de l'auteur, n'apporte rien de bien nouveau; une introduction très serrée, de quelques pages, mettant en lumière les points essentiels et les étapes successives de la pensée grecque, aurait mieux atteint le but. Ajoutons enfin que les notes de M. Stein, très nourries, très intéressantes, prennent parfois des proportions exagérées, et que, sans être teutomane, on peut trouver qu'il abuse du droit de parler français en allemand.

T. R.

---

441. — P. Monceaux. **Les Proxénies grecques.** Paris, E. Thorin, 1886. 1 vol. in-8, VIII-331 p.

L'ouvrage de Monceaux comprend trois parties : 1° une partie juridique où sont étudiés les principes et les caractères généraux de l'institution de la proxénie (liv. I); 2° une partie historique où sont exposés le rôle et l'action des proxènes aux différentes époques, d'abord à Athènes (liv. II), puis en dehors d'Athènes (liv. III); 3° une série de chapitres consacrés aux proxènes des associations et des temples, à la proxénie religieuse (liv. IV). Enfin une conclusion très complète montre les divers aspects de la proxénie, en fait ressortir l'importance et indique les causes de la disparition ou plus exactement de la transformation de cette institution qui a si longtemps duré dans toute la Grèce (liv. V). En appendice, l'auteur a donné deux listes : 1° une liste des proxènes athéniens connus; 2° une liste des représentants des villes étrangères à Athènes.

---

1. *Revue critique*, 1886, n° 52, art. 302.

Tel est le plan suivi par M., tel est le cadre dans lequel il a su grouper les renseignements que lui ont fournis les auteurs anciens et surtout les inscriptions, au nombre de près de 1,500 ! Si l'on compare son livre aux mémoires de M. H. E. Meier (1843) et de C. Tissot (1863), on reconnaîtra vite que c'est surtout dans la deuxième et la troisième parties que le progrès est sensible. Toute la partie historique est excellente, et cela non seulement parce qu'elle est plus complète, mais parce que M. a su la traiter avec beaucoup de talent. Plus de ces longues listes de noms de villes, comme on en trouve dans Meier (p. 3) et dans Tissot (p. 93), plus de statistique, mais un voyage bien ordonné dans les différentes contrées de la Grèce et dans les colonies : à chaque halte, l'auteur s'efforce de marquer le caractère particulier de l'institution et, quand il le peut, il nous fait connaître le proxène même et nous le montre à l'œuvre. Tous ses portraits sont bien vivants, tous ses tableaux sont bien éclairés [1]. Rien de plus intéressant et de lecture plus agréable que cette partie de l'ouvrage où la verve et l'esprit de l'auteur ne font pas tort à son érudition. Peut-être M. est-il trop préoccupé de marquer partout l'influence d'Athènes sur le développement des proxénies grecques : les Athéniens se flattaient volontiers de servir de modèles à tous les Grecs, mais la proxénie répondait à un besoin général en Grèce, et des contrées qui restèrent longtemps étrangères à l'influence athénienne, — l'Arcadie par exemple, — la pratiquèrent sans doute avant Athènes (p. 4). Sparte elle-même (et le chapitre que lui consacre M. est des plus instructifs), Sparte a su dès le VI[e] siècle se servir de la proxénie pour étendre son influence politique (p. 151, 153). Cette réserve faite, je n'ai que des éloges à adresser à la seconde et à la troisième parties : c'est sur la partie juridique, la première, que porteront les observations suivantes.

M. a raison d'écarter d'abord la distinction trop vite acceptée par Meier et Tissot entre les proxènes ordinaires et les proxènes-magistrats (p. 6) : la proxénie présente dans toutes les cités grecques les mêmes traits essentiels. C'est, dit M. (p. 12), « un véritable contrat entre un État et un particulier, citoyen d'une ville étrangère. » Cette définition, nous ne saurions l'admettre : la proxénie n'est ni un contrat ni un traité. Chacune des deux parties, dit M. (p. 14) a « des obligations en même temps que des droits » : c'est précisément ce que nous nions. Oui, l'État s'engage envers le proxène à lui assurer les avantages stipulés dans le décret, mais où est-il parlé des obligations du proxène, des « fonctions » qu'il serait tenu de remplir? La proxénie est avant tout un honneur, donné à titre de récompense et aussi à titre d'encouragement. Comme par le passé, le proxène rendra des services aux citoyens de l'État qui lui a conféré ce titre : il se montrera digne et de ce premier honneur et de ceux qui lui seront décernés dans la suite. D'obligations

1. Portraits de Kallippos, p. 128 ; de Kallias, p. 136 ; de Lichas, p. 147 ; de Kléarchos, p. 149, etc.

strictes, de fonctions, il n'en a pas : nous avons vu qu'aucune n'était inscrite dans le prétendu contrat et nous demandons, au cas où le proxène n'aurait pas rempli ses obligations, quel recours pouvait avoir contre lui la cité qui l'avait nommé. C'est que la cité n'a pas de droits, c'est qu'elle ne peut rien exiger de son proxène et qu'au contraire elle lui doit de la reconnaissance : aussi le ménage-t-elle et entretient-elle son zèle par de nouveaux honneurs [1].

Si le proxène ne *doit* rien à la cité qui le nomme [2], celle-ci au contraire lui assure de nombreux avantages, et dans certaines contrées elle lui fournit des garants (ἔγγυοι). Nous admettons en effet, comme Böckh le proposait, que les ἔγγυοι τᾶς προξενίας sont les répondants de la cité devant le proxène. Selon M., ils répondaient à la fois de la ville devant le proxène et du proxène devant la ville. Ce cumul nous semble impossible : les garants ne répondaient que de l'un des deux intéressés, et comme ce sont toujours des citoyens de l'État qui nommait le proxène, comme le plus souvent ce sont des magistrats (p. 54 ; p. 172, 177), ils ne répondaient que de la ville.

Le proxène est donc une sorte de correspondant public, auquel sont libres de s'adresser les citoyens de l'État qui lui a conféré ce titre [3], auquel s'adresseront naturellement ses magistrats et ses envoyés : il leur servira d'intermédiaire, de προστάτης comme le dit justement M. (p. 14) en rappelant les définitions des grammairiens. Mais le proxène n'est pas et ne peut pas être le représentant de la cité qui l'a nommé.

Que ce titre fût partout considéré, souvent recherché, c'est ce qui n'est pas douteux, et les privilèges multiples qui leur étaient réservés justifiaient suffisamment le zèle de ceux que M. appelle très justement les candidats à la proxénie. Ces privilèges bien connus, bien étudiés par Meier (p. 17 et suiv.) sont soigneusement énumérés et expliqués par M. : peut-être eût-il pu insister sur l'ἀσυλία (p. 29 et 36) et montrer comment en temps de paix on pouvait risquer d'être victime d'une saisie. Je ne connais pas d'ouvrage où il soit traité en détail du droit de prise et c'est dans un article de M. Dareste qu'est le plus nettement exposée cette coutume singulière [4].

---

1. Décrets d'Erythrées d'Ionie en l'honneur de ses proxènes. E. Curtius, *Anecdota Delphica*, nos 68-69.

2. Meier dit excellemment p. 25 : « Iam erit explanandum, quid civitatibus proxeni conferre soliti sint; nolo enim dicere quid *debuerint*, ne quis eos credat necessitate muneris fecisse, quæ officii, quæ consuetudinis rationi tribuerint. » — Quand Kallippos (*C. Kallippos*, 1237, 5), se présentant à la banque de Phormion, lui demande ses livres pour voir si Lykon d'Héraklée n'a pas de fonds en dépôt, il dit au banquier : « Je suis proxène des Hérakléotes et *ἐξ ἀνάγκης μοί ἐστιν ἁπάντων Ἡρακλεωτῶν ἐπιμελεῖσθαι*. « Mais ce n'est là qu'une exagération de langage : le bon apôtre ne déployait tant de zèle que pour mettre la main sur les fonds de Lykon et M. généralise trop vite en disant (p. 33) que le proxène surveillait les registres chez les banquiers !

3. Les Hérakléotes ont un proxène à Athènes, Kallippos, mais Lykon d'Héraklée n'en est pas moins l'hôte de deux simples citoyens d'Athènes, Aristonous et Kallibiadès (*C. Kallippos*, 1236, 3).

4. Mémoire sur les entreprises de travaux publics chez les Grecs, dans l'*Annuaire de l'Associat. pour l'enc. des Études gr.*, 1877 (p. 9 du tirage à part).

Le chapitre sur la condition légale des proxènes athéniens (p. 102) renferme quelques inexactitudes. L'action ἀποστασίου n'était pas donnée contre les métèques, mais contre les affranchis. Pour le décret qui confère l'isotélie à un proxène (CIA., II, 48), il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de rejeter la restitution de Köhler : l'inscription est gravée στοιχηδὸν et du mot [ἰσ]οτέλε[ιαν il ne manque au début que les deux premières lettres qui trouvent leur place à la ligne suivante. L'isotélie était un privilège important et le texte des *Revenus* (IV, 12) sur lequel se fonde M. pour soutenir l'opinion contraire n'a pas le sens qu'il lui donne. M. traduit : « On accordait l'isotélie à tout étranger qui avait travaillé dans les mines » et dans la phrase suivante il parle d'ouvriers libres employés dans les mines. Mais il n'est pas ici question d'ouvriers : ἐργάζεσθαι ἐν τοῖς μετάλλοις est l'expression consacrée pour désigner l'exploitation des mines par ceux qui les ont affermées [1]. Les seuls ouvriers employés dans les mines étaient des esclaves.

Ces observations et ces critiques n'atténuent en rien les éloges que j'ai adressés au livre de Monceaux. Sa thèse, l'une des meilleures qui soient sorties de l'École d'Athènes, n'est pas seulement une sorte de *Corpus* des décrets de proxénie : l'auteur a su élargir son sujet et désormais il sera impossible de traiter des relations internationales des Grecs, des affaires étrangères dans Athènes et Sparte, sans recourir à ce travail si solide et si complet. Je termine par un souhait : on a découvert, depuis la publication du livre de Monceaux, et l'on découvrira encore de nombreux décrets de proxénie. L'auteur ne pourrait-il, régulièrement, nous les signaler avec des observations dont nous profiterions tous [2] ?

B. HAUSSOULLIER.

---

442. — I. **Lysiæ orationes selectæ...** für den Schulgebrauch herausgegeben von Andreas WEIDNER. Leipzig, G. Freytag, 1888, VI-168 pp. in-16.

443. — II. **Quæstiones Æschineæ.** De verborum insiticiorum quodam genere. Diss. inaug.... Johannes TSCHIEDEL. Berolini, 1887, typis Trowitschiorum, 56 pp. in-16.

I. L'édition de M. Weidner contient 14 discours de Lysias (I, VII, X, XII, XIII, XVI, XIX, XXII-XXV, XXX-XXXII). Ces discours sont rangés non par

1. Bœckh, *Kleine Schriften*, V, p. 37; 34, note 106; 42. Cf. *Bull. de Corr. hellén.*, XII (1888), p. 247.

2. J'ai noté les corrections suivantes. P. 17. Au lieu d'une convention entre les Achéens et une femme du nom de Drymæa, lire : entre les Œtéens et la ville de Drymæa. — P. 110. Du deuxième décret en l'honneur d'Evénor (CIA., II, 186), M. peut-il conclure que le peuple athénien donnait des instructions à ses proxènes ? Il y est dit qu'Evénor ἅπαντα ὅσα προσέταξεν αὐτῷ ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων καὶ ἰδίᾳ καὶ κοινῇ ἐπιμέλεται, mais Evénor est médecin et c'est à Athènes même *où il habite* (CIA., II, 187) qu'on a fait appel à son zèle et à sa science. — P. 168. L'approbation du sénat est mentionnée ailleurs qu'à Akræphia et à Thisbé : ajouter Chéronée (Larfeld, SIB., 53a), Tanagre (*ibid.*, 501 ; 506). Je croirais volontiers que, même dans les cas où il n'en est pas fait mention, le sénat avait apporté son avis. P. 207. Lire Anthémonte au lieu d'Anthémos. Les fautes d'orthographe sont d'ailleurs très nombreuses et très excusables dans un livre où sont cités tant de noms propres.

ordre chronologique, mais par ordre de difficulté, disposition qui surprend un peu, et est justifiée aux yeux de l'auteur par la destination purement scolaire de l'ouvrage. Chaque discours est précédé d'une courte notice explicative. M. Weidner a ajouté à son ouvrage, pour faciliter l'intelligence des discours XII et XXV, un long fragment des Helléniques de Xénophon (II, III-IV). Un index des noms et des faits principaux complète l'édition. Le texte a été établi avec soin après une nouvelle collation du *Palatinus*. M. Weidner n'a négligé aucune des ressources que lui offrait la critique de textes pour rendre Lysias « plus facile et plus clair ». Il y a réussi en général, et on doit lui en savoir gré dans une édition à l'usage des classes. Peut-être s'est-il trop laissé aller parfois à la tentation d'introduire sans nécessité dans son texte des corrections dues à d'autres critiques ou tirées de son propre fonds. Dans bien des cas, semble-t-il, il aurait pu conserver sans inconvénient la leçon du manuscrit. Quoi qu'il en soit, cette édition, utile aux élèves, sera souvent consultée avec fruit par les maîtres.

II. Dans sa dissertation, M. Tschiedel étudie un certain nombre de passages du discours d'Eschine contre Ctésiphon où divers critiques croient trouver des traces d'interpolation. Il essaie de montrer qu'une interprétation rigoureuse du texte permet de considérer comme authentiques les mots suspectés. La démonstration est probante pour certains cas, spécieuse et subtile le plus souvent; l'argumentation est lourde et diffuse; le latin, fatigant et obscur. Peut-être aussi M. Tschiedel a-t-il eu tort de prendre au sérieux un certain nombre d'athétèses inspirées sans doute aux critiques par le désir de faire briller leur esprit.

Ch. CUCUEL.

---

444. — **Traité des études historiques**, par Jean MŒLLER, professeur d'histoire générale à l'université catholique de Louvain, publié avec des additions, par le prof. Ch. MŒLLER. Paris, Thorin, 1888. 1re partie et 2e livraisons. In-8 de XIII-355 pages.

Le résumé d'un cours fait il y a quarante ans par un professeur de mérite peut servir de canevas à un ouvrage d'enseignement destiné aux étudiants d'aujourd'hui; mais si l'on se contente de l'imprimer avec quelques suppressions et « additions entre guillemets », en « rafraîchissant çà et là les citations et en complétant la littérature » (p. VII), on s'expose à grossir la liste déjà longue des livres inutiles. Tout en rendant hommage au talent de feu J. Mœller et à la piété filiale de son éditeur, je ne puis m'empêcher d'exprimer l'avis que le *Traité des Études historiques* ne rendra pas les services que son titre un peu ambitieux ferait espérer.

D'abord, la disposition est mauvaise et l'on ne saisit pas l'enchaînement des chapitres. Les cinquante premières pages sont consacrées à des généralités touchant les sources et la critique historique; puis vient un singulier aperçu de géographie, de géologie, de paléontologie, de mé-

téorologie, etc. Non seulement la *littérature* est partout défectueuse — une bonne moitié des ouvrages cités n'ont plus aucune valeur aujourd'hui — mais il y a des erreurs énormes, par exemple lorsqu'on nous dit (p. 28) que les « espèces actuelles » de mammifères paraissent à *l'époque tertiaire*. Un historien peut faire abstraction de la paléontologie, mais, lorsqu'il se mêle d'en parler, il ne doit le faire qu'à bon escient. On n'instruit guère les étudiants d'un cours d'histoire en leur disant (p. 39) : « La grêle n'est que de la pluie ou des gouttes gelées ; l'électricité en est la principale cause ». Cela n'est ni exact, ni précis, et, de plus, est complètement inutile. Ce qui touche à l'ethnographie (p. 51 et suiv.) n'est pas moins vague et insuffisant ; les indications bibliographiques sont à peu près nulles, alors que les bons ouvrages de date récente ne font pas défaut sur ces questions.

Le reste du volume se divise en cinq séries de conférences : sur la chronologie, sur l'histoire ancienne de l'Orient, sur l'histoire grecque, sur l'histoire romaine et sur l'histoire du moyen âge. Partout la même insuffisance d'informations se fait sentir. Sur la chronologie, le dernier ouvrage signalé est de 1859 ; l'ouvrage de Hehn, *Kulturpflanzen*, est recommandé « pour la philologie » (p. 107), ce que je renonce à comprendre ; toutes les recherches modernes sur la chronologie orientale sont ignorées (p. 111) ; pour l'épigraphie égyptienne, Rosny et Ebers sont les seuls auteurs cités (p. 150). Je ne parle pas de l'esprit dans lequel sont rédigés les jugements portés sur les auteurs, mais il est curieux de lire (p. 162) que M. Maspero « accepte aveuglément les hypothèses les plus téméraires de l'école rationaliste, en désaccord en cela avec les plus grands égyptologues de l'Allemagne et de l'Angleterre. » Il arrive aussi que l'auteur, ou plutôt l'éditeur, parle de livres qu'il n'a certainement jamais vus : ainsi il est dit (p. 170) que le *Voyage* de Le Bas comprend « trois volumes parus » donnant « la topographie et les inscriptions de l'Attique, etc. » Le Bas n'a pas publié une ligne concernant « la topographie » de l'Attique. P. 201, il ne fallait pas renvoyer à *Vossii, De historicis graecis*, mais à Vossius ; la même faute, qui n'est pas d'ordre typographique, reparaît à la p. 230, où il est question de *De historicis latinis* du même auteur. Mais on irait vraiment trop loin si l'on voulait relever toutes les erreurs de ce volume. Une seule citation, pour terminer, caractérisera la manière de l'éditeur. Il s'agit (p. 283) des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de France : « Michelet, *Histoire de France*, Paris, 1833-46. Plusieurs éditions, la dernière en 5 vol. *Le moyen âge seul a paru.* » M. Ch. Mœller a pris pour épigraphe : *Intelligenti pauca*. N'est-ce pas le cas de répéter cette épigraphe en manière de conclusion ?

Salomon REINACH.

---

445. — Κρητικαὶ ῥίμαι. Τὰ τραγούδια Δασκαλογιάννη καὶ Ἀλιδάκη ἐκδίδονται ὑπὸ Ἐμμανουὴλ Βαρδίδη Κρητὸς ἐν Ἀθήναις, βιβλιοπωλεῖον τῆς Ἑστίας, 1888. — In-8° de 62 p. Prix : 1 fr.

Les deux poèmes que vient de publier M. Emmanuel Vardidis apportent une contribution d'autant plus précieuse à l'histoire de Crète pendant le dernier tiers du XVIIIe siècle, qu'ils constituent actuellement les seuls documents que nous possédions concernant cette période. Ajoutons que, au double point de vue linguistique et littéraire, ils sont tout à fait dignes d'attirer l'attention. Comme toutes les productions de cette nature, le premier de ces poèmes a pour auteur un paysan illettré, un fromager nommé Batzélios, témoin oculaire des tragiques événements qu'il raconte. Dicté par lui à un de ses compatriotes (Anagnostis, fils de Papas Siphis Scordylis), le poème de Batzélios forme une relation très circonstanciée de l'insurrection des Sfakiotes contre les Turcs, en 1770, insurrection fomentée par la Russie et dirigée par Jean Vlachos, primat intelligent et riche, plus connu sous le nom de Maître Jean. Nous avions nous-même publié ce document deux fois déjà [1] d'après une copie, comprenant comme celle de M. V. 1032 vers et qui nous avait été obligeamment fournie par M. Joseph Manousogiannakis de Sfakia. Suivant M. V., le texte publié par lui présente avec le nôtre environ deux cents variantes, qui portent pour la plupart sur l'orthographe et le rythme, mais dont aucune n'offre une bien réelle importance. M. V. fait aussi allusion dans sa préface (p. 5) à certaines divergences chronologiques, mais sans les signaler. Nous avons cru devoir les rechercher. Elles sont au nombre de deux, et encore la seconde n'est-elle qu'apparente. Dans le premier cas, la version publiée par M. V. fixe la date d'un fait (voy. vers 239) au 26 avril, tandis que la nôtre le place au 25 du mois. Si le 26 est la vraie date, comme semble le donner à entendre M. V., il aurait dû nous dire sur quoi il appuie son assertion. Dans le second cas, les vers 1015-1016 sont ainsi conçus dans le texte mis au jour par M. V. :

Στὰ χίλια ἑφτακόσια ὀγδοηνταέξε ἔτος
ποῦ τοῦ Δασκάλου τὸ γκαιρὸ δεκάξι χρόν' ἐφέτος.

C'est-à-dire : *En la présente année mil sept cent quatre-vingt-six, il y a seize ans écoulés depuis l'époque de Maître Jean.*

Dans la version publiée par nous :

Τὰ χίλια ὀχτακόσια δὲν ἔφταξε τὸ ἔτος,
ἐκ τοῦ Δασκάλου τὸ καιρὸ δεκάξι χρόν' ὀφέτος.

C'est-à-dire : *On n'a pas encore atteint l'année 1800 ; il ne s'est écoulé que seize ans depuis l'époque de Maître Jean.* Comme on le voit, la version de M. V. a sur la nôtre l'unique avantage d'indiquer d'une fa-

1. Dans l'*Annuaire pour l'encouragement des Études grecques en France* (Paris, 1879, 8°), pp. 200-229, et dans le tome Ier des *Éphémérides daces* (Paris, 1880, 8°), pp. 515-559.

çon plus précise que les événements ont eu lieu en 1770; mais elle ne saurait rectifier une erreur chronologique qui n'existe pas.

Le second poème, *la Chanson d'Alidakis* (τὸ τραγούδι τοῦ Ἀληδάκη), raconte succinctement l'attaque dirigée par les Turcs contre Sfakia, en 1770, et relate d'une façon plus spéciale les querelles survenues quelque temps après entre les Sfakiotes et un grand feudataire ottoman nommé Alidakis, lesquelles se terminèrent par la mort de ce personnage. Le voyageur anglais Pashley, qui a consacré quelques lignes à cette insurrection dans ses intéressants *Travels in Crete* (Cambridge, 1837, 8°), t. II, p. 169, donne dans ce même volume (p. 159) le dessin du πύργος ou château-fort qui servait de résidence à Alidakis et où il fut assiégé par les Grecs. Ce poème n'était pas inédit, comme le suppose à tort M. Vardidis. Nous l'avions déjà publié, il y a une douzaine d'années, accompagné d'une traduction française, dans notre *Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire* (Paris, 1877, 8°), pp. 259 et suiv., d'après une copie trouvée dans les papiers d'Anagnostis Papapolidis d'Anopolis de Sfakia et communiquée par M. Joseph Manousogiannakis. Notre texte compte même huit vers de plus que celui de M. Vardidis. Les variantes que présentent entre elles les deux versions sont, d'ailleurs, assez nombreuses, chose d'autant plus surprenante qu'à la fin de l'une et de l'autre copie on lit une souscription attestant que chacune d'elles a été prise sur l'original (ἐκ τὴ πρώτη κόπια τοῦ ῥιμαδώρου). Ces variantes n'affectant que le lexique, la scrupuleuse précision avec laquelle ce document a été rédigé se retrouve dans les deux textes.

M. V. déclare dans sa préface (p. 6) qu'il n'a aucune prétention philologique : il a mis la main sur une copie de ces deux poèmes et il l'a livrée telle quelle à l'impression. Nous aurions donc mauvaise grâce, après un tel aveu, à lui chercher chicane sur certaines inconséquences orthographiques, qui lui font écrire le même mot jusqu'à de trois façons différentes. Nous nous bornerons à lui soumettre quelques observations relativement au petit vocabulaire qui termine sa publication. Et d'abord, on y remarque le défaut commun à tous ou presque tous les vocabulaires de ce genre élaborés par des Grecs : les termes que tout le monde connaît y abondent, mais on y cherche vainement ceux qui ne figurent dans aucun dictionnaire. Ensuite, à quoi bon, pour expliquer βορδονάρης (que donne d'ailleurs le *Tesoro* de Somavera), aller exhumer un mot aussi suranné que ἀστραβηλάτης? Le grec commun μουλαρᾶς ne suffisait donc pas? M. V. s'imagine-t-il nous renseigner sur l'ustensile de ménage que les Crétois appellent κουλουκουτερὸ en traduisant ce mot par une expression aussi vague que ῥῶπος? Si ce terme n'a pas, comme cela paraît probable, son équivalent en grec ancien ni en grec commun, mieux eût valu expliquer par une périphrase la nature de l'objet ainsi appelé. M. V. voit dans Κόκκινη μηλιὰ *(le Pommier rouge)* une expression métaphorique pour indiquer τὰ ἐνδότερα τῆς Ἀσίας εἰς Μέκκαν. C'est une erreur. La Κόκκινη μηλιὰ répond au Μονοδένδριον des Byzantins et dé-

signe, dans les croyances populaires, l'endroit imaginaire jusqu'où les Grecs poursuivront les Turcs le jour où ils les chasseront de Constantinople. A propos du mot σφάκα, qui est le nom crétois du *laurier-rose* et que M. V. traduit par πικροδάφνη, on me permettra de citer un passage du Glossaire botanique inédit qui se trouve dans un manuscrit grec du xv[e] siècle, le *Parisinus n° 2294;* on y lit (au fol. 99 r°) : « Νήριον, ἡ ῥοδοδάφνη (et en marge, d'une autre main), *id est* σφάκα. »

Malgré les légères imperfections que nous avons signalées et quelques autres sur lesquelles il serait superflu d'insister, le petit travail de M. V. est tout à fait digne d'éloges. Il est du nombre de ceux qu'on aimerait à voir se multiplier en Grèce et qui pulluleraient si l'on y encourageait comme elles le méritent les recherches désintéressées de savants modestes comme M. Vardidis. Combien de documents pareils gisent encore ignorés, sans le secours desquels on ne saurait écrire l'histoire douloureuse des précurseurs de la guerre de l'Indépendance, de ces héros obscurs qui, comme Maître Jean de Sfakia, ont versé leur sang pour le rétablissement de la nationalité hellénique, νὰ γίνῃ Ῥωμιοσύνη ! Nous faisons des vœux sincères pour que l'exemple donné par M. Vardidis trouve de nombreux imitateurs.

Émile LEGRAND.

---

446. — **Publication de l'Université de Gand. Bibliographie Lipsienne.** Gand, C. Vyt, 1886-1888. 3 vol. in-16 de xxviii-598, 708 et 415 p.

La *Bibliographie Lipsienne* est extraite de la *Bibliotheca Belgica* ou *Bibliographie générale des Pays-Bas* publiée par MM. Ferd. Vander Haeghen, Th. J. I. Arnold et R. Vander Berghe. L'éloge de ce dernier recueil n'est plus à faire, mais à ceux qui, par hasard, ne le connaîtraient pas, il suffirait de montrer le beau travail qui en est tiré, pour que cet échantillon leur donnât une juste idée de l'ouvrage même.

La *Bibliographie Lipsienne* se divise en deux séries, la première (t. I et II) consacrée aux œuvres proprement dites de Juste Lipse, la seconde (t. III) : 1° aux auteurs latins anciens publiés ou annotés par cet érudit ; 2° aux pièces que l'on possède de lui disséminées dans divers recueils; 3° à quelques-uns des ouvrages qui le concernent. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus en ces deux séries, de la parfaite exactitude ou de la magnifique richesse des informations. Pas une des 1750 pages de la monographie qui n'ait été de la part de M. Vander Haeghen et de ses dignes collaborateurs, l'objet de recherches minutieuses! C'est avec la plus irréprochable précision que tour à tour ils racontent la vie de Juste Lipse (t. I, p. I-xvii) [1], indiquent les sources à consulter (*Ibid.*

1. Au dernier moment, les biographes, ont pu, d'après des communications qui leur avaient d'abord fait défaut, compléter leur notice en deux points importants t. III, p. 366 et p. 417) : ils ont trouvé dans le *Lipsius Proteus* de Thomas Sagittarius (1614), la preuve décisive que Lipse s'était rallié au luthéranisme à Iéna, et, dans un ancien catalogue des membres de la compagnie de Jésus en la province

p. XVII-XXIV), énumèrent les portraits du grand humaniste (*Ibid.* p. XVII-XVIII), décrivent, en y mettant un luxe infini de détails, ses œuvres en toutes leurs éditions et en toutes leurs traductions, analysent les épitres dédicatoires, les préfaces, les pièces liminaires et autres, les témoignages hostiles ou favorables des écrivains du XVIe siècle et des siècles suivants, etc. (t. I, II, III, *passim*).

Une des parties les plus curieuses de l'ouvrage est celle où les savants bibliographes s'occupent des divers recueils épistolaires de Lipse : non seulement ils passent en revue tous ses correspondants nationaux et étrangers, mais encore ils nous font connaître le contenu, de chaque lettre intéressante, tantôt en résumant le texte, tantôt en le reproduisant [1]. Ce que l'on goûtera beaucoup aussi dans la *Bibliographie Lipsienne*, c'est une foule de particularités sur l'émule de Casaubon et de Scaliger [2], sur ses amis, sur ses adversaires, sur ses éditeurs, sur ses traducteurs, sur ses biographes. Parmi ces derniers figure le baron de Reiffenberg, auteur d'un mémoire spécial qui fut couronné par l'Académie de Bruxelles (*De Justi Lipsii v. inl, vita et scriptis commentarius*, 1823, in-4°). Après avoir souvent critiqué ce mémoire, où plusieurs fois sont citées des éditions qui n'ont jamais existé [3], les judicieux critiques ont imprimé (t. III, p. 338-343) un bien piquant tableau présentant en trois colonnes les extraits comparatifs de l'autobiographie de Lipse adressée sous forme de lettre à Jean Wowerius (1600), de l'éloge du célèbre professeur de Louvain par Aubert le Mire (*elogia Belgica*, 1600), enfin du mémoire de Reiffenberg. De toutes ces citations malicieusement rapprochées, il résulte que si le Mire a copié sans le moindre scrupule l'autobiographie, Reiffenberg a copié le Mire avec non moins d'intrépidité, seulement, à l'encontre du bon chanoine, il a dissimulé la source où il a tant puisé [4].

---

belge admis de 1542 à 1612, la preuve non moins décisive que Lipse était entré au noviciat le 29 septembre 1562. On sait que l'ondoyant personnage mourut ultra-catholique. Ses biographes disent, à ce sujet (t. I, p. XVI-XVII) : « Il péchait par excès plus que par insuffisance de dévotion... Sa mort eut quelque chose de théâtral. A son chevet parurent cinq ecclésiastiques, un chanoine, trois jésuites et un récollet. »

1. Voir t. I, p. 248-258, 271-274, 301-304, 334-339, 376-380, 465-468, 473-478, 493-495.

2. Nous lisons (t. I, p. 76) : « Le magistrat de la ville d'Anvers, à qui l'ouvrage [*De constantia libri duo*] vota, en séance du 3 novembre 1583, à l'illustre auteur, à titre de récompense, une coupe en vermeil de 100 florins Carolus. Quelques jours après, le 28 novembre, il fit don d'une coupe 50 florins à la femme de Justi Lipse. » Plus tard, la ville de Leyde offrit à Lipse une coupe d'argent (*Ibid.* p. 495).

3. T. I, p. 354, 580; t. II, p. 8, 57. D'après nos trois auteurs (t. III, p. 414), des bibliographes d'un tout autre mérite que Reiffenberg, les pères de Backer ont cité (qui donc ne pêche pas?) une édition imaginaire (1607) d'un livre de Ch. Scribani en faveur de Lipse.

4. Ai-je besoin de dire que les rectifications abondent dans la *Bibliographie Lipsienne*? Voir, par exemple (t. I, p. 224-225) la discussion d'un récit de Collin de Plancy (*Une leçon de Juste-Lipse*, dans les *Archives historiques* d'A. Dinaux, t. IV).

Il faut encore signaler dans la *Bibliographie Lipsienne* divers documents inédits (notamment t. I, p. 539; t. II, p. 82-83), un très utile travail récapitulatif intitulé : *liste sommaire des œuvres de Juste Lipse* (t. II, p, 597-698), un portrait de Juste Lipse (en tête du t. I), le fac-similé (à la suite du portrait) d'une des lettres du docte philologue dont l'autographe est conservé en la bibliothèque royale de Bruxelles, une image (à la fin du même tome), représentant Notre-Dame de Hal, image qui était distribuée aux pèlerins, pendant le xviii^e siècle, et qui est tirée sur le bois original appartenant à la bibliothèque de l'Université de Gand. Il faut surtout y signaler près de cent cinquante marques typographiques, qui décorent admirablement les trois volumes et qui achèvent de les rendre précieux pour tous ceux qui méritent véritablement le titre de bibliophiles.

T. de L.

---

447. — **Herders sæmmtliche Werke** herausgegeben von Bernhard Suphan. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, in-8, 1887, xiii^er and xvi^er Band.

L'édition des œuvres complètes de Herder que publie M. Bernhard Suphan vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes, le XIII^e et le XVI^e ; le XIII^e renferme les deux premières parties des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité,* attendues depuis plus de trois ans; comme je me propose de revenir en détail, quand il aura paru en entier, sur cet important ouvrage, le plus célèbre que Herder ait composé, je me bornerai à dire aujourd'hui qu'il est donné ici avec le même soin, la même correction de texte que les autres œuvres du grand écrivain. Divers chapitres, ajoutés en appendice sous une forme différente de celle qu'ils avaient dans les éditions précédentes, en nous faisant assister aux changements subis par la pensée de Herder, au milieu même du travail de composition, augmentent encore la valeur et le prix de ce volume.

Quant au XVI^e, il contient les trois dernières parties du recueil publié sous le nom des *zerstreute Blätter*, p. 1-401 ; les « dialogues » sur *Dieu*, p. 401-583, et divers petits traités qui parurent en 1786 et 1787. Les *zerstreute Blätter*, en dépit de leur forme fragmentaire, forme qui convenait si bien, d'ailleurs, au talent prime sautier de Herder, sont un des ouvrages les plus considérables du grand écrivain, et c'est une vraie satisfaction de les retrouver ici sous leur forme première et définitive ; je regrette seulement que les exigences du plan qu'il s'est imposé aient empêché M. B. S. de nous les donner en entier et que quelques fragments en soient relégués dans le 26^e, le 27^e, le 28^e et le 29^e vo-

récit qui, pour les trois avisés critiques « a toutes les apparences d'une légende. » Plusieurs erreurs des principaux recueils biographiques et bibliographiques, depuis celui de Niceron jusqu'à celui de Barbier, sans parler de la *Biographie universelle* et de la *Nouvelle biographie générale*, sont indiquées çà et là. Il serait trop long de relever ici tant de sûres corrections.

lumes. Les trois « recueils » *(Sammlungen)* des *zerstreute Blätter* offrent l'intérêt le plus varié ; Herder y apparaît dans toute l'étendue et la curiosité de son esprit, et avec cette intuition si merveilleuse du passé, qui en ont fait un écrivain et un penseur si dignes d'admiration. C'est en Orient que nous conduit le premier recueil, dans cette contrée qui offrait par son passé mystérieux, un si grand attrait à l'historien-philosophe ; les découvertes récentes, qui venaient de révéler l'Inde ancienne à l'Occident, ne pouvaient laisser Herder indifférent ; ses poètes qu'on commençait à connaître, ses documents littéraires, qui apparaissaient à son regard surpris dans leur grandeur originale, le drame si gracieux de Sacontala, en particulier, enfin la « sagesse » des Brahmanes, tels sont les sujets que le grand écrivain étudie successivement, et ils lui ont inspiré des vues et des réflexions profondes, qui n'ont pas perdu aujourd'hui encore toute leur nouveauté et tout leur intérêt.

Le recueil suivant s'ouvre par des « paraboles », genre où se complaisait l'imagination vive et le symbolisme de Herder ; dans les « Dialogues patriotiques » qui viennent après, il nous fait passer tour à tour de Machiavel aux Vaudois, de Néron à la Réforme, d'une étude sur les orateurs à une autre sur la politique ou la fable, etc. Mais le morceau capital de ce recueil, ce sont les « Lettres » consacrées à « quelques vieux poètes de l'Allemagne », Ottfried et le *Ludwigslied*, l'éloge de de Saint-Anno, les poètes souabes, Reineke Fuchs, les anciens fabulistes allemands, les maîtres-chanteurs, enfin J. Andrea et Weckherlin, tels sont les sujets ou les hommes dont parle Herder ; il y a là comme une esquisse, semée des vues les plus ingénieuses, de la littérature allemande, depuis ses origines jusqu'au XVII^e siècle. Une étude curieuse sur Sainte-Cécile et la musique, avec le « Monument » d'Ulrich de Hutten, portrait original et ressemblant d'un des champions les plus ardents de la Réforme, termine ce recueil.

Le suivant et le dernier s'ouvre par des « vers et rimes » rejetés dans le 27^e et le 29^e volumes ; il s'agit des poésies de l'italienne Faustina Maratti-Zappi ; les légendes qui le terminent dans l'édition originale ont été aussi renvoyées dans le 28^e volume ; ce recueil se trouve ainsi réduit, dans l'édition de M. B. S., à quatre études d'un caractère philosophique sur « le pays des âmes », « la Palingénésie », « la connaissance et l'ignorance de l'avenir », enfin « la science, le pressentiment, le désir, l'espérance et la foi. » Elles n'offrent qu'un intérêt secondaire.

Il n'en est pas de même du traité suivant, intitulé dans l'édition de 1787. « Dieu, quelques dialogues », et plus exactement dans l'édition de 1800 : « Quelques dialogues sur le système de Spinoza, suivis de l'hymne à la nature de Shaftesbury ». Cet hymne, étant en vers, à été reporté dans le volume 27^e, nous n'avons donc ici que les dialogues sur Spinoza ; mais ils suffiraient pour donner au volume qui les contient une importance exceptionnelle ; on y trouve l'exposé fidèle, approfondi

de ce que Herder pensait du système philosophique de Spinoza; après une longue étude, le grand penseur allemand, était, sinon comme son disciple Gœthe le faisait à la même époque, devenu un partisan déclaré de Spinoza, mais mécontent des jugements erronés portés sur le philosophe hollandais, plus mécontent encore des attaques, dont celui-ci n'avait cessé depuis près d'un siècle d'être l'objet, il avait formé le projet généreux, non pas de le justifier en entier ou d'en faire l'apothéose, mais, comme il le dit lui-même, « de faire comprendre où Spinoza en avait voulu venir ». Tel est le but poursuivi par Herder avec autant de perspicacité que de finesse et de netteté, dans cinq dialogues écrits en 1787, et que grâce à M. Bernhard Suphan, nous pouvons lire sous leur forme définitive et complète.

Après ces dialogues viennent quelques « petits écrits » publiés à la même époque; ils n'ont rien sans doute de cet intérêt; mais l' « idée d'un premier institut patriotique pour former l'esprit général de l'Allemagne » nous révèle en Herder le patriote à la fois et le penseur clairvoyant; à ce titre ce traité mérite encore d'être lu et médité et termine dignement un volume qui renferme tant d'œuvres considérables

Ch. J.

---

448. — 1. **La Vendée angevine**, les origines, l'insurrection (janvier 1789-31 mars 1793), d'après des documents inédits et inconnus, par Célestin PORT, membre de l'Institut, archiviste de Maine-et-Loire. Paris, Hachette, 1888. Deux volumes in-8, XV et 447 p., 409 p. 15 fr.

449. — 2. **La France et l'Irlande pendant la Révolution**, Hoche et Humbert, d'après les documents inédits des archives de France et de l'Irlande, par E. GUILLON. Paris, Colin, 1888. In-8, 486 p. 3 fr. 50.

450. — 3. **Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville.** La Révolution. Le Consulat. L'Empire. Paris, Plon, 1888. In-8, XI et 538 p. 7 fr. 50.

451. — 4. **Le duc d'Enghien**, 1772-1804, par Henri WELSCHINGER. Paris, Plon, 1888. In-8, II et 498 p. 7 fr. 50.

452. — 5. **Mémoires du général Dirk van Hogendorp**, publiés par son petit-fils. La Haye, Nijhoff. Paris, Pedone Lauriel, 1887. In-8, XIV et 416 p. 7 fr. 50.

453. — 6. **L'amiral Baudin**, par JURIEN DE LA GRAVIÈRE. Paris, Plon, 1888. In-8, 172 p. 3 fr. 50.

1. — M. Port a recherché dans deux volumes, pleins de choses, l'origine de la grande insurrection de la Vendée ou mieux de cette partie de Maine-et-Loire qu'on nomme encore les Mauges (Saint-Florent et Châlonnes au nord, Beaupréau et Chemillé au centre, Cholet et Vihiers au sud). Les archives d'Angers lui ont fourni les éléments de son travail et grâce à elles, il détruit une légende qui date d'un siècle déjà, la légende de l'attachement des populations à l'ancien régime. Que de fois on a dit que l'Ouest s'était levé lui-même comme dans une sorte de croisade ! M. P. montre qu'il n'en est rien. Non pas que la Révolution ait été impeccable; il n'hésite pas à dire qu'on a levé trop de contributions dans les Mauges, et imposé des « charges désastreusement inéga-

les », qu'on a trop tardé à laïciser les registres de l'état civil, qu'on a trop abandonné aux corps administratifs et à la garde nationale le soin de défendre la paix publique, enfin et surtout qu'on a commis la « faute irremédiable de demander à la masse électorale la nomination des ministres du culte. » Mais, malgré ces graves erreurs de la Révolution, les Mauges seraient restées tranquilles sans les prêtres réfractaires. Dans les premiers et très saisissants chapitres où il décrit le pays et les mœurs, M. P. montre très bien que là, de même qu'ailleurs, le peuple accueillit la Révolution avec enthousiasme, comme la fin de toutes les iniquités et de toutes les oppressions. C'est le clergé qui a fanatisé les esprits et semé l'irritation. M. P. en donne les preuves les plus complètes et les plus décisives. On voit dans son livre ceux qu'on appelait les *ci-devant pasteurs* parcourir les campagnes, répandre les mauvaises nouvelles, organiser des attroupements, des rassemblements considérables, des pèlerinages, des processions. Quant aux *intrus*, aux « voleurs de cure », on les injurie, on les accable d'outrages, on leur jette des pierres, on les menace de mort (cp., par ex., à l'appendice du tome premier, les tribulations de Coquille, curé de Beaupréau). Toutefois les paysans n'eussent peut-être pas couru aux armes sans les nobles de la province. Ces gentilshommes avaient, en assez grand nombre, salué la Révolution avec autant de joie que la bourgeoisie et les paysans. Bonchamps et d'Elbée — M. P. le prouve — achetaient en 1790 des biens nationaux. Mais les émigrés rentrent bientôt dans les Mauges; beaucoup d'entre eux quittent les bords du Rhin et reviennent en 1792 se concerter avec le clergé; le lieutenant Boisard, l'infatigable soldat qu'on trouve prêt à tous les coups de main, à toutes les expéditions, devine leurs desseins, mais n'a pas assez de monde pour les prévenir et les ruiner. Déjà, dit M. P., «un mot d'ordre nouveau circule qui les trahit. Tuer comme des chiens, piller, pendre, brûler à petit feu les patriotes, mettre à sac leurs maisons et leurs villes, ce cri-là ne sort pas des prêches, mais de tous les libelles, de toutes les correspondances qui s'abattent des bords du Rhin, et aussi de tant de journaux bien hantés où l'on débite galamment ces gentillesses sanglantes » (I, p. XIII-XIV). Aussi Bonchamps et d'Elbée acceptent-ils, sans feindre de longs scrupules, le commandement des paysans révoltés. Ce sont les gardes-chasses, les fermiers des gentilhommes qui partout donnent l'impulsion, et cette impulsion, eux-mêmes la reçoivent des châteaux (voir le rôle de René Forest, valet de chambre des Gourreau, qui a suivi ses maîtres au-delà des frontières et qui revient pour donner le mot d'ordre et prendre part à l'action, II, p. 99). On a longtemps attribué à Cathelineau, le voiturier-aubergiste, la pensée première, irréfléchie, et l'initiative personnelle du soulèvement. Encore une légende que renverse M. Port. Il démontre, qu'au moins pour cette période de la Vendée angevine, Cathelineau qui, d'après tous les historiens, la remplirait seul, n'y a joué aucun rôle; qu'il n'intervient tout au plus qu'en sous-ordre et pas

avant la prise de Chalonnes; qu'il n'a pas fait la première campagne de Chemillé, Chollet, Vihiers; que s'il a été plus tard généralissime, ce fut sans doute, non par une élection réfléchie, mais par un simple tirage au sort. En revanche, le rôle de Stofflet a été plus considérable qu'on ne l'a dit; durant quelques jours il a été le seul chef connu, déclaré. M. Port a fait de ce personnage un portrait vigoureux et bien frappant. C'est le principal garde des bois et commis facteur du comte de Maulevrier; « vif d'allure, rude de parole et de façons, conservant, après dix-sept ans de service dans Lorraine-Infanterie, ses manières de caporal instructeur, il menait les paysans, comme ses anciens conscrits, à la baguette. A peine habite-t-il depuis deux ou trois ans dans le pays; mais il en impose doublement aux nombreux tenanciers du comté par l'autorité de ses maitres et par sa pratique du commandement. Il est dès la rencontre et sans conteste acclamé. *Monsieur Stoufflète*, comme disaient les paysans, était déjà pour eux, avec son accent tudesque, ses mœurs assez vulgaires, son entrain de bon compagnon à demi-dominateur et populaire, une sorte de seigneur étranger, un représentant, un avant-coureur de l'émigration, dont l'aide était si bien promise » (II, p. 120). Bref, l'insurrection n'a pas eu lieu par hasard et seulement à Saint-Florent dans la journée du 12 mars. Dès les premiers jours du mois, elle tâtonnait ici et là pour tromper les autorités; puis, le 12, le 13, sur tous les points en même temps, elle éclatait; dix jours lui suffisaient pour s'emparer des Mauges et « à la levée si subite de tant de groupes disséminés, si facilement pourvus d'armes, si promptement reliés par une organisation commune, à l'habileté de toutes les manœuvres d'ensemble, le Directoire du département reconnaissait que des chefs expérimentés avaient combiné depuis longtemps ce soulèvement des populations » (II, p. 151). C'est là que s'arrête le récit de M. P., au moment où les deux partis sont aux prises, où retentit le canon, où les insurgés marchent en poussant les prisonniers, liés deux à deux, en tête de leurs colonnes. Il s'en tient là, et il a bien fait. Il fallait retracer d'abord, avec tout ce luxe de détails — détails jusqu'ici entièrement inconnus et presque tous tirés des lettres et dépositions du temps — le pays des Mauges, et sa misère, ses espérances de la première heure, puis ses désillusions, sa patience s'épuisant et finalement à bout, les excitations ardentes de la noblesse et du clergé, la guerre qui couve sourdement et se produit tout à coup aux cris de « vivent les bons aristocrates! » et « vivent les bons prêtres! » Ce récit si neuf, si intéressant, plein de cette chaleur et de cette verve que M. P. met en toutes choses, impartial d'ailleurs et très exact — quoique M. Port ne cache pas son amour pour la Révolution, cette « maîtresse de justice » qui a « renouvelé le monde » — sera-t-il suivi plus tard d'un récit de l'insurrection? N'est-il qu'une introduction à un grand ouvrage qui manque encore sur la guerre de Vendée? Nous le souhaitons [1].

1. I, p. 370, au lieu d'Eudoxe, lisez *Euloge*.

2. — On trouvera dans l'ouvrage de M. E. Guillon des informations très importantes et très neuves sur l'expédition de Hoche en 1796, et sur les relations du Directoire avec l'Irlande. Cet épisode de notre histoire révolutionnaire était assez peu connu jusqu'ici; on saura gré à M. G. de le mettre en lumière, de le tirer, pour ainsi dire, de son isolement et de le rattacher à l'ensemble des évènements militaires et politiques de l'époque [1]. Mais l'auteur n'a-t-il pas fait un trop gros livre? N'a-t-il pas eu tort de bourrer son récit de documents, de rapports, de mémoires, de dépêches qui alourdissent son récit? N'y a-t-il pas dans cette narration d'un si dramatique épisode, qui ressemble à un véritable roman d'aventures, trop peu de mouvement, d'animation, de vie? Le jeune historien n'a-t-il pas accordé une importance excessive à cette expédition d'Irlande qui ne devait, après tout, comme le disait Carnot, qu'*inquiéter* l'Angleterre? Mais on lira avec profit les pages que M. G. consacre aux patriotes irlandais et au plus noble d'entre eux, Wolf Tone dont « l'initiative personnelle obtint plus d'effet que la mission officielle de Fitz Gerald et de O'Connor », à Hoche préparant avec une fébrile ardeur l'expédition de la baie de Bantry. Le chapitre *Bantry* est attachant; M. G. prouve que l'échec doit être attribué non à Grouchy mais, à l'amiral Bouvet, à la marine inexpérimentée et pleine de mauvais vouloir; il reproduit des extraits du *Journal* de Cherin : « Quel tableau que celui qu'évoque un pareil journal! Il semble qu'on voit l'expédition dispersée et battue par les vents, ces navires qui se cherchent, se trouvent et se perdent encore, isolés sur l'Océan, sans chef, sondant l'horizon toujours noir, ballottés entre l'Irlande où ils n'ont pu s'accrocher et la France qui semble fuir devant eux. » Après Bantry, Killala; là échoue Humbert, dans cette expédition de 1798 qui est « comme le prolongement de celle de 1796 »; Humbert est « l'héritier et l'exécuteur des desseins de Hoche qu'il avait partagés. » (p. 366.) Nous désirons que M. Guillon, qui a de sérieuses qualités, qui sait écrire, qui sait fouiller les archives et y trouver des choses à la fois inédites et importantes, puisse nous donner prochainement d'autres travaux du même genre, un peu allégés toutefois, mieux composés et mieux ordonnés [2].

1. Onze chapitres : La Révolution et l'Angleterre. — Les projets contre l'Angleterre au XVIIe et au XVIIIe siècle. — Les projets du directoire. — L'Irlande au XVIIIe siècle. — Les Irlandais-Unis et la France. — Brest. — Bantry. — Les projets de 1797 et 1798. — La révolte de l'Irlande. — Killala. — L'Irlande fermée. — Conclusion.

2. Menues observations. Humbert — dont M. G. aurait dû tracer un vivant portrait — est né le 22 août 1767 à la ferme de la Couare, commune de Saint-Nabord (et non à Rouvroy) et fut élu d'abord capitaine (21 août 1792), puis lieutenant-colonel. — Jean Hardy est, non pas Lorrain, mais Champenois; il naquit, non à Pont-à-Mousson, mais à Mouzon, dans les Ardennes, le 19 mai 1762; il eût fallu citer sa lettre à Cornwallis en faveur de Wolf Tone qui, comme citoyen français, soldat français et prisonnier de guerre, avait « sous ce triple rapport, droit à des égards et du respect ». — Sur La Barolière (et non La Barollière) voir *Retraite de Brunswick*, p. 189. — A propos de Kilmaine, Beurnonville, dans une lettre inédite du 2 octobre 1792, dit qu'il est « on ne peut plus

3. — Le volume qui porte le nom de Hyde de Neuville, ne contient pas de *Mémoires*, à proprement parler. H. de N. dit lui-même qu'il n'a voulu écrire que des notes sans suivre un ordre méthodique. Ces notes sont publiées par une nièce de H. de N., Mme la vicomtesse de Bardonnet, qui les a reliées par de courts exposés afin « de suivre la pensée de l'auteur dans sa rédaction ». H. de N. raconte d'abord son séjour à Paris, son enthousiasme pour la cause royale qui le pousse à quitter la salle où enseigne un prêtre *jureur* et à jeter bas le chapeau de Ducos qui refuse de se découvrir devant la reine, le procès de Louis XVI auquel il assiste [1], son arrestation à Cosne, son retour à Paris où il tente de sauver Marie-Antoinette et se lie avec Michonis et Jobert, son rôle à la tête de la *jeunesse dorée* et des bandes *thermidoriennes*, ainsi qu'à la journée du 13 vendémiaire et dans l'insurrection sancerroise commandée par Phélippeaux. H. de N. était alors un acharné conspirateur ; il essaya de faire évader Sidney Smith incarcéré au Temple, et, lors du coup d'état de Fructidor, il dut se cacher pendant neuf mois sous le nom de Roger. Un des passages les plus intéressants de ses mémoires est consacré à Semonville et à son projet de trouver parmi les généraux républicains un « instrument bénévole de son ambition personnelle » (p. 230). Mais, où on l'attend, c'est à ses relations avec Cadoudal et le comte d'Artois. Il assure qu'il croyait « arriver à des négociations fructueuses » avec Bonaparte (p. 263) et l'on sait que, par l'entremise de Talleyrand qui lui donna, outre un sauf-conduit, des *semi-espérances*, il vit deux fois (la deuxième fois, avec d'Andigné) le premier consul. « Les Bourbons n'ont plus de chance, dit Bonaparte dans la seconde entrevue, vous avez fait pour eux tout ce que vous deviez faire, vous êtes brave, rangez-vous du côté de la gloire! » La voie des négociations était fermée, ajoute H. de N.; restaient les *moyens d'action*, des *moyens plus agressifs*. Mais — en admettant qu'il n'ait pris aucune part au « crime épouvantable » de la machine infernale — comment peut-il dire que Limoelan, Saint-Réjant, Carbon et deux ou trois autres ont seuls comploté l' « exécrable lâcheté » du 3 nivose et que Georges n'a nullement participé à l'attentat? (p. 360-362). Comment ose-t-il se nommer un conspirateur « modeste »? N'a-t-on pas de lui des lettres au

adroit, ni plus ferme, ni plus intelligent ». — La notice de Le Veneur (p. 101) était assez inutile; voir sur lui *Valmy*, p. 51, et ne point parler de l'évacuation de Maestricht, en mars 1793, mais de l'évacuation des magasins établis devant Maestricht. — P. 102. Hoche, dont la grande figure ne se détache pas assez au cours du récit, n'a pas été chargé d'aller rendre compte à Paris des combats qui marquèrent la retraite de l'armée du Nord; il alla porter à la Convention une lettre de Le Veneur qui dénonçait Dumouriez. — P. 63. Il ne fallait pas oublier dans les projets de descente en Angleterre celui de Maillebois qui offrit à Duverney (lettre du 4 mai 1758) de mener 25,000 hommes en Grande-Bretagne.

1. Voir son intervention auprès de Coffinhal, couché dans son alcôve avec une femme qui se fait l'auxiliaire de Hyde de Neuville.

comte d'Artois (volume publié par le gouvernement) où il écrit en propres termes qu'il faut ne *frapper* Bonaparte qu'au moment opportun, que *l'exécution sera prompte*, qu'on le traitera comme on eût traité Barras et ses complices? N'écrit-il pas qu'il *mettrait sa gloire à poignarder ce vil brigand* et ne promettait-il pas au comte d'Artois *d'attaquer avec succès le monstre dans son repaire?* N'y a-t-il pas enfin un billet de Georges qui « insiste auprès de Monsieur pour qu'il fasse partir M. Laneuville pour *disposer le coup essentiel* à Paris »? H. de N. est donc mal venu à dire que l'Empire ne l'a proscrit qu'à cause de la noblesse de son caractère (p. 371). Le reste des notes retrace les efforts de H. de N. pour se soustraire aux poursuites de Fouché; son séjour à Couzan (où il exerce la médecine sous le nom de Roland) à Barcelone, à New-York, sa liaison avec Moreau. Les *Mémoires et Souvenirs* s'arrêtent au 10 juillet 1814, lorsque H. de N. apprend le retour de Louis XVIII et le départ de Bonaparte pour l'île d'Elbe. Au demeurant, ils méritaient d'être publiés et on y trouvera nombre de détails curieux [1]. Il y aurait toutefois des erreurs à signaler — outre celle que nous avons mentionnée plus haut, — nous les rejetons en note [2].

4. — Le volume de M. Welschinger sur le duc d'Enghien compte près de cinq cents pages, et c'est beaucoup, c'est même un peu trop. L'auteur aurait pu insister moins longuement sur les évènements généraux et, par exemple, supprimer quelques détails connus et d'ailleurs superflus dans le tableau de l'émigration, supprimer la tirade sur le scepticisme de notre siècle (p. 26). On trouvera également qu'il surfait

1. Je ne citerai que ce mot : « pas plus que les républicains exaltés, l'émigration n'eut accepté l'idée du morcellement de la France » (p. 173).

2. P. 19, le compte-rendu de la séance de la Commune est très inexact, et l'on n'y fit pas de si *atroces* propositions. — P. 24, Grégoire n'a pas été « un des plus violents » dans le procès du roi. — P. 29, la citoyenne de *Ganges* (!!); tout le monde sait que ce fut Olympe de Gouges qui se proposa pour défendre le roi voir) le *Monit.* du 17 décembre). — P. 34. *L'ami des Lois* n'a pu être joué le 14 décembre 1792 puisqu'il fut représenté pour la première fois le 2 janvier 1793. — p. 36, Dugenne a voté la détention, non le bannissement. — P. 106, *Roulin* ne peut être que « Ronsin ». — P. 107, il n'y avait pas d'*empereur* de Russie « au moment où le calendrier républicain parut ». — P. 132, lire « Danican » et non *Donican;* p. 159 « La Villeurnoy » et non *Laville-Heurnois*, p. 183 « Sotin » et non *Sottin ;* p. 227 « Lecoulteux » et non *Lecouleux*. — P. 204-220, à quoi bon avoir reproduit une partie de la relation de M. de Larue? — P. 231, Joubert partit pour l'armée, non pas *deux jours*, mais quelques semaines après son mariage. — P. 300, lire « Chambarlhac » et non *Chamberlac* et « Lefebvre » au lieu de *Lefèvre ;* quant à la mort de Frotté, c'est encore M. de Martel qui en a retracé les incidents avec le plus d'exactitude (ainsi, du reste, que les relations de H. de N. avec Georges). — P. 389, lire « Léridant » et non *Lérident*. — P. 396, comment H. de N. peut-il dire qu'en 1804 outre Hoche, Kléber, Desaix, Pichegru et Moreau, *Masséna* et *Jourdan* avaient disparu de la scène? — P. 403-414, lettres intéressantes de Mme Hyde de Neuville, courant après Napoléon à travers l'Allemagne pour lui demander la grâce de son mari : lire « Mœlk » pour *Molk* et « Krems » pour *Kreans*. — P. 420 « leur *empereur* Charles-Quint », en parlant des Espagnols, est inexact. — P. 504 lire « Laun » et non *Lauen* ; p. 288 « Législative », non *Convention*.

le duc d'Enghien; le jeune prince, dit M. W., « avait l'enthousiasme et les appétits d'un héros »; « s'il eut vécu, la France eût trouvé en lui un de ses grands capitaines ». Mais M. W. a su peindre l'esprit [1], la bravoure et les qualités brillantes du soldat que ses adversaires, les républicains, avaient surnommé *le duc Va-de-bon-cœur*, et grâce au dossier Surval que Crétineau-Joly n'a pas épuisé et qui contenait encore de nombreuses et curieuses lettres inédites, grâce à d'autres pièces trouvées aux archives, il a retracé d'une façon complète l'existence entière du duc d'Enghien. Mais ce qui, naturellement, offre le plus vif intérêt, ce n'est pas la jeunesse du duc, sa conduite à l'armée de Condé et pendant l'émigration, son mariage secret avec la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort; c'est le triste épisode de l'enlèvement et de l'exécution du prince. M. W. plus sévère et plus juste que M. Boulay de la Meurthe, ne cherche pas les circonstances atténuantes en faveur de Bonaparte. Il entre dans de minutieux détails et mène l'enquête avec un rigoureux scrupule. Après avoir raconté l'arrestation — en ajoutant aux témoignages déjà connus celui du général Fririon, — la translation à Vincennes, le jugement de la commission militaire, il prouve que Bonaparte n'avait nullement l'intention de faire grâce au duc d'Enghien et que le sommeil prématuré de Réal et son réveil tardif ne sont que des inventions. Il établit nettement la part de responsabilité de Talleyrand; « le premier consul a bien pour lui l'initiative de l'enlèvement et de l'exécution; mais Talleyrand est son premier complice; tout le démontre : actes, paroles, écrits. » A ces jugements sur l'attentat du 18 mars succèdent quelques pages sur l'exhumation du duc, sur les hommages rendus à sa mémoire et sur les dernières années de la princesse Charlotte. Malgré des longueurs, le livre de M. Welschinger a donc une valeur durable, et par le style comme par l'ordonnance du récit et l'étendue des recherches, comme par une large et habile mise en œuvre des documents, il est bien supérieur à ses œuvres précédentes [2].

5. — Dirk van Hogendorp, fils d'un membre de la régence de Rotterdam, qui alla aux grandes Indes rétablir sa fortune, entra, grâce à la princesse d'Orange, au corps des cadets, à Berlin, et, au bout de quatre ans d'école, fut nommé porte-enseigne du régiment de Steinwehr.

1. D'une tourelle de Carlsruhe, il voit la cathédrale de Strasbourg; il était à côté du margrave : « Si je n'avais pas craint d'être impoli, je me serais mis à crier *Terre!* » (p. 33).

2. Lire p. 35, Schœnbornlust et non « *Schœnburlust* »; p. 44, « Renchen » et non *Reschen*; « Sassbach » et non *Saltzbach*; — p. 49, il n'y eut jamais *douze mille* gentilshommes français à l'armée du centre; — p. 51, Verdun s'est rendu le 2 et non 1er septembre; — p. 56, « Cobourg débloqua Aix-la-Chapelle et *Miranda* »; Aix-la-Chapelle n'étant pas assiégée, ne pouvait être débloquée, et, M. W. veut dire sans doute, au lieu du général Miranda, la ville de Maëstricht; — p. 70, note, lire 1709 et non 1769; — p. 79, la phrase « avait fait quelques incursions sur le territoire français » est bien vague, voir *Valmy* (p. 251); — p. 212, « jusqu'au pied de *Finster-Horn* », lire du Finsteraarhorn; — p. 224, n'est-il pas inexact de dire que Haugwitz était « vendu à la France »?

Après avoir pris part à la campagne de 1778, il se rendit à l'académie militaire de Königsberg et suivit dans cette ville les cours de Kant; « c'était un homme simple et aimable; sa conversation, sans pédanterie et sans prétention faisait oublier l'homme de génie » (p. 15). Un duel força Van Hogendorp de quitter le service de Prusse. Il revint en Hollande et obtint le grade de capitaine et de commandant en second des troupes de l'escadre de l'amiral Van Braam. Il relâcha au Cap et y trouva le régiment suisse de Meuron où servait son ami, York, le futur vainqueur de la Katzbach. York, après avoir été emprisonné dans une forteresse à la suite d'un acte d'insubordination, s'était expatrié et Van Hogendorp lui avait procuré sa commission d'officier (p. 29). L'auteur de nos *Mémoires* fit la guerre aux indigènes qui assiégeaient Malacca et à Radja Ali; mais « l'état militaire était trop avili pour lui plaire » (p. 59). Il entra dans le civil et devint second résident de la factorerie de Patna, au Bengale, puis administrateur de l'île d'Onrust, enfin résident de Japara; il compare, en cet endroit de ses *Mémoires*, le système commercial des Anglais avec celui de la compagnie des Indes néerlandaises : « Personne ne remontait à la source du mal, l'existence d'une compagnie marchande, souveraine d'énormes possessions territoriales, dont elle prétendait faire exclusivement le commerce pour son compte et par ses agents » (p. 81). Nommé sous-gouverneur de la partie orientale de l'île de Java, à Sourabaya, il apprend, en juillet 1795, l'invasion de la Hollande, la fuite du stathouder, l'avènement des *patriotes* au pouvoir, et se déclare contre la maison d'Orange; arrêté et transporté à Batavia, il s'échappe, arrive à Bombay, « où on ne négligeait rien pour se mettre en défense, craignant que Bonaparte ne vînt par la mer Rouge » (p. 112), puis de là à Portsmouth et à Hambourg. Enfin, le voilà en Hollande, après treize ans de séjour aux Indes, sans fortune aucune. Il se justifie, gagne sa cause, obtient le poste de ministre en Russie, et part pour Pétersbourg (1803), où Alexandre le reçoit gracieusement et tient, comme parrain, son fils sur les fonts de baptême [1]. A son retour en Hollande, deux ans après, le roi Louis le nomme conseiller d'État et président de la section de la guerre, puis (nov. 1806) ministre de la guerre, et, lorsqu'on redoute l'invasion anglaise, commandant en chef de toutes les troupes du royaume avec le grade de lieutenant-général. Van Hogendorp est très sévère pour le roi Louis; il se plaint des « difficultés » et des « dégoûts » que lui aurait causés le

1. Van Hogendorp raconte dans ce chapitre l'impression que fit sur la cour de Russie la nouvelle de la mort du duc d'Enghien et l'hostilité qu'on témoigna à l'ambassadeur de France Hédouville et à sa femme. Citons ce qu'il dit de Pozzo di Borgo « l'ennemi le plus invétéré, le plus implacable de Napoléon. Il débitait, sous la forme d'anecdotes, tout ce que la calomnie et la méchanceté pouvaient inventer de plus atroce contre son ennemi qu'il prétendait avoir beaucoup connu, dans son jeune âge, dans leur commune patrie. Ce poison n'a pas manqué d'opérer dans la fermentation de cette époque » (p. 156) et, plus loin, le portrait très défavorable de Sémonville (p. 169) et l'origine de la fortune de Verhuel.

caractère du roi; il reproche à Louis Bonaparte d'avoir « détruit sans cesse pour créer », d'avoir nommé six maréchaux de terre et de mer, transféré à Utrecht la résidence de la cour, réuni le génie et l'artillerie en un seul corps dirigé par un colonel Demarçay, qui ne tarda pas à se démettre, etc. A la fin de 1807, Louis nomma Van Hogendorp ministre de Hollande à Vienne. L'auteur des *Mémoires* passa par Cassel et décrit à ce propos l'aspect de la cour du roi Jérôme. Il vit à Vienne le spirituel prince de Ligne, Madame de Staël qui « suppliait Andréossy d'écrire en sa faveur à Napoléon et faisait l'éloge le plus pompeux de l'empereur », Wilhelm Schlegel qui « dénigrait tout ce qui était français » (p. 236-237). Après l'abdication du roi Louis, il fut un des membres de la députation qui vint offrir à Napoléon la soumission de la Hollande. L'empereur le nomma général de division, puis aide-de-camp et comte avec un majorat dans le Brunswick. Comme tous les aides-de-camp de Napoléon, Van Hogendorp fut chargé de missions; il alla présider à Wesel l'organisation et le départ des conscrits réfractaires; il accompagna son souverain dans le voyage de Hollande et lui servit d'interprète. Lorsqu'eut lieu la guerre de Russie, il fut nommé gouverneur général de la Prusse orientale, puis de la Lithuanie, et il eut alors de violents démêlés avec Jomini. Il croyait au succès de l'entreprise; « je ne me souviens pas d'avoir entendu dans le temps proférer une seule crainte; j'étais rassuré par le génie de Napoléon et sa fortune » (p. 322). Après le grand désastre de Moscou et lorsque s'opéra la retraite, Van Hogendorp alla au-devant de Napoléon jusqu'à Smorgoni, et prépara le passage de l'empereur de Wilna à Kowno. Il suivit les débris de l'armée commandée par Murat, dont il juge le caractère « faible et vacillant » (p. 353), puis par Eugène « jeune homme aussi aimable qu'héroïque, vrai chevalier français, faisant tous ses efforts pour remettre de l'ordre aux affaires » (p. 355). En 1813, après avoir assisté à la bataille de Bautzen, il fut nommé par Napoléon gouverneur de Hambourg. Il partit inquiet, car il connaissait Davout et son caractère « difficile et ombrageux » (p. 373). C'est là que s'arrête le manuscrit des *Mémoires*. Mais Van Hogendorp a fait paraître en 1814 un *Mémoire pour servir de réfutation des bruits injurieux et des calomnies répandues contre lui pendant qu'il était gouverneur de Hambourg*, et ce « mémoire » a été publié à la suite de ses souvenirs. Van Hogendorp assure avoir été très doux et très humain envers la population de Hambourg, mais se plaint de Davout qu'il charge d'épithètes fort malsonnantes : ombrageux, défiant, impérieux, grossier, versatile. Voilà, résumés à grands traits, les Mémoires de Van Hogendorp. On a bien fait de les publier et pour témoigner notre gratitude aux éditeurs, nous nous garderons de relever les fautes d'impression qu'ils y ont laissées [1]. Toutefois, ils nous permettront de leur signaler en passant quelques menues erreurs à effacer dans une édition prochaine.

1. Par exemple, astromomique (p. 33), *byoux* (p. 56, pour « bijoux »), etc.

C'est ainsi qu'il faut lire *Soreze* (p. 135) au lieu de « Soneze » ou « Sorège », *Grawert* (p. 302) au lieu de « Grauwert », *Chaban* au lieu de « Chuban » (p. 391), écrire désormais *Davout* et non « Davoust », mais on remerciera les éditeurs d'avoir joint au volume un index des noms propres et de l'avoir fait précéder d'une introduction où ils reproduisent le récit de l'entrevue de Jacques Arago avec Van Hogendorp réfugié au Brésil. Ils ont vainement cherché dans l'ouvrage de Mme de Blocqueville des traces du dissentiment qui avait éclaté entre Davout et Van Hogendorp ; j'ajouterai que ni les *Lebenserinnerungen* de Rist, ni les Souvenirs du comte de Puymaigre ne font mention de cette querelle.

6. — M. Jurien de la Gravière a eu entre les mains le manuscrit des *Souvenirs* de l'amiral Baudin (357 pages in-folio). L'amiral avait déposé la plume lorsqu'il était arrivé à l'année 1815 : « On eût dit qu'à partir de ces jours néfastes, l'histoire cessait d'offrir quelque intérêt et ne méritait plus d'être racontée ». M. J. de la G. n'a pas voulu reproduire intégralement ce manuscrit ; ce qui est peut-être dommage. Il a cru qu'il suffisait de *condenser ce travail* et, dit-il, il laisse autant que possible la parole à l'amiral Baudin, en n'interrompant que par de rares réflexions ce récit où revit toute une marine depuis près d'un demi-siècle disparue. On trouvera, en effet, dans ce volume, bien des pages intéressantes. L'amiral, fils du représentant Baudin des Ardennes, devint aspirant en 1800, fit campagne comme enseigne, sur la *Piémontaise* qui s'empara, dans la mer des Indes, du *Warren Hastings*, puis sur la *Sémillante*, reçut le commandement du *Renard* avec lequel il prit le vaisseau anglais *Swallow*, et, à la suite de ce beau combat, fut nommé capitaine de la frégate *la Dryade*. Il était sur la *Bayadère* lorsque Napoléon lui fit demander s'il voulait le conduire aux Etats-Unis; Baudin, alors en rade du Verdon, accepta, et il aurait réussi à passer, à détourner l'attention de la croisière anglaise ; mais Napoléon préféra aux Etats-Unis le foyer britannique. A partir de ce moment, M. Jurien de la Gravière n'a plus les *Souvenirs* de Baudin à sa disposition ; mais il raconte d'une façon intéressante, avec cette manière chaleureuse et familière qu'on lui connaît, et non sans nombreux rapprochements avec l'époque contemporaine, la carrière de Baudin ; il montre l'amiral rentrant en 1830 au service, commandant en chef cette expédition du Mexique où le prince de Joinville fait ses débuts, se dressant une fois sur les bancs de son canot pour menacer du doigt, comme des écoliers pris en faute, les Mexicains qui tirent sur lui, déployant autant de prudence que de bravoure, n'ouvrant les hostilités qu'à la dernière extrémité, s'emparant de Saint-Jean-d'Ulloa, ce Gibraltar des Indes, et désarmant Vera-Cruz. Sept cartes accompagnent le volume et le grossissent assez pour donner à cette notice l'apparence d'un livre de dimension ordinaire.

A. Chuquet.

454. — **Mœurs, coutumes et institutions des Indigènes de l'Algérie,** par le lieutenant-colonel Villot, ancien chef de bureau arabe. Alger, Jourdan, 1888, in-12, x, 521 p.

Le livre de M. Villot en est à sa troisième édition [1], et ce succès est mérité; on a déjà écrit une assez grande quantité d'ouvrages publiés sous le même titre, ou à peu près; mais les uns sont des romans, et les autres des amas de banalités, où l'on ne trouve rien à apprendre, semblables à ce célèbre rapport d'un inspecteur de colonisation (l'auteur le cite plaisamment, p. 13), qui, après dix ans de travail, parvint enfin à affirmer *que l'Algérie produit à la fois le raisin noir et le raisin blanc*.

Cette fois, nous avons une étude sérieuse, et, comme le dit M. V. lui-même, *une photographie écrite des scènes et des tableaux qui, chaque jour, à chaque heure, se déroulaient devant lui* (Préf., p. I). Nos observations personnelles, faites pendant les longues années que nous avons passées dans le pays, se trouvent parfaitement d'accord avec les allégations de l'auteur; mais nos conclusions ne sont pas les siennes, quoique dérivant des mêmes prémisses.

L'ouvrage se divise en vingt chapitres, traitant de : *l'Habitation; les Conditions d'existence; le Mariage et le divorce; la Famille; l'État social; la Propriété; la Constitution politique de la Société; l'Agriculture; l'Industrie; le Commerce; la Loi; la Religion; la Guerre sainte*. Tout est décrit avec talent et vérité, et donne une idée très exacte de la vie indigène; depuis les beaux ouvrages, trop peu lus, de M. le commandant Richard [2], c'est la première fois qu'on ose déchirer complètement le voile qui cache les misères et les hontes de cette société si profondément gangrénée. Les voyageurs européens, qui ne font que passer, les habitants mêmes des villes, se laissent trop facilement tromper par les surfaces; pour bien connaître l'Arabe ou le Berbère, il faut avoir vécu avec lui, lui avoir servi de chef, en paix et en guerre; on peut alors parler en connaissance de cause, comme l'a fait M. V., et prononcer un jugement motivé. Ici, nous lui laissons la parole, et nous nous contentons de citer :

— Les Arabes et les Berbères sont également déchus, également pervertis (p. 13).
— C'est le mensonge coulant à pleins bords (37).
— Surtout, il vole;... le produit est partagé en famille (42).
— Il déteste tout ce qui n'est pas lui; pour lui, l'intérêt est la mesure de toutes les actions de l'homme (46).
— Il est d'une immoralité sans bornes (98).

---

1. La première est de 1871 et la seconde de 1875; la troisième (1888) est complétée par deux chapitres nouveaux : *la Guerre sainte*, et *la Polygamie*.

2. Voir entre autres, *Scènes de la vie arabe* et *Mystères du peuple arabe*.

— La dépravation des jeunes garçons les rapproche beaucoup des animaux (109).
— Il n'est pas une tente que l'adultère ne trouble (113).
— L'adultère est journalier (170).
— Il est voleur, menteur, traître, emporté, vindicatif (138).
— Dur, capricieux, volontaire, égoïste surtout (165).
— Il n'a pas même l'idée de la vertu (245).
— La guerre sociale est en permanence chez eux (260).
— Faux, cruels, sensuels, dissimulés (318).
— Sa mauvaise foi est notoire (390).
— Menteurs, cruels, voleurs, fanatiques, personnels, rongés de vices, et, pour ainsi dire, incapables d'une vertu quelconque (426).

Je pourrais multiplier ces citations; mais le dossier me paraît suffisamment chargé. Il en résulte que cette race est une des plus corrompues et des plus détestables qui soient sur la terre; il ne leur reste qu'une qualité, le courage militaire. Et ce n'est pas, comme on l'a dit trop souvent, l'oppression des Turcs qui les a rendus tels; ils ont toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui, comme on peut s'en assurer par la lecture des vieux auteurs musulmans [1].

Une fois ces prémisses admises (et il est juste de les admettre, parce qu'elles sont vraies), il semble qu'il n'y aurait que deux conclusions à en tirer; ou bien guérir le malade, dût-on employer pour cela un traitement énergique; ou bien l'abandonner à la fin que lui préparent sa paresse, son imprévoyance, ses vices, les virus dont il est infecté, et le flot toujours montant de l'immigration européenne. M. V. ne veut aucune de ces solutions; il admire le sénatus-consulte de 1863 (p. 285, 488), qui eût rendu la colonisation impossible, et, par suite, l'action civilisatrice nulle; en revanche, il flétrit les mesures de cantonnement et de séquestre (p. 287, 490); enfin, tout en jugeant ce peuple et ses institutions comme il le fait, il voudrait qu'on ne procédât à la cure qu'avec une grande lenteur (p. 489). Ici, nous ne saurions partager son avis; mais, comme il le dit lui-même, *la discussion dure encore, et n'est pas près de finir* (p. 489).

En résumé, ce livre sincère a sa place entre les mains de tous ceux qui s'occupent de l'Algérie; tous y trouveront quelque chose à apprendre. M. Villot se plaint d'avoir été déjà beaucoup pillé (Préf., VII); c'est très vrai; il s'en console sans doute en répétant le vieux dicton arabe : « *Où il n'y a pas de miel, les frêlons ne viennent pas.* »

H. D. de Grammont.

---

1. Voir *Les Arabes d'Afrique jugés par les auteurs musulmans*, par M. E. Mercier (*Rev. Afr.*, 1878, p. 43).

CHRONIQUE

FRANCE. — M. James Darmesteter a fait tirer à part le *Rapport* qu'il a fait à la Société asiatique dans la séance du 21 juin 1888. (Extrait du « Journal Asiatique ». Paris, Imprimerie nationale. In-8°, 159 p.). Il y rend compte des travaux qui se sont produits en France sur le champ des études orientales pendant les trois dernières années. Nous n'avons pas besoin de recommander à nos lecteurs ce brillant et instructif bulletin où le nom de la *Revue critique* revient plusieurs fois.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 septembre 1888.

L'Académie décide que sa séance publique aura lieu, cette année, le vendredi 23 novembre.

M. Siméon Luce communique un mémoire intitulé : *Jean, duc de Berry, d'après deux registres de sa chambre aux deniers.* Les deux registres dont il s'agit sont conservés aux Archives nationales; mais une erreur de reliure, qui n'a été réparée que tout récemment, par les soins de M. A. Longnon, avait empêché jusqu'ici les érudits d'en comprendre exactement la nature et d'en reconnaître tout l'intérêt. Ils fournissent, pour les années 1370 à 1378, le détail de toutes les recettes et dépenses de la maison de Jean, duc de Berry, frère du roi Charles V. On sait que le duc de Berry était doué d'une grande curiosité et avait un goût très vif pour la littérature et les arts. M. Luce a relevé dans les registres de sa chambre aux deniers une foule de mentions qui, en nous éclairant sur ses dépenses habituelles et sur les objets qu'il recherchait de préférence, jettent un grand jour sur l'histoire des mœurs et de la civilisation au XIVe siècle. Parmi les traits les plus saillants du mémoire, on remarque surtout les suivants :

1° Le duc de Berry introduisit, l'un des premiers, dans les églises de notre pays, l'orgue à pédales, inventé par le Brabançon Louis van Vaelbeke, mort en 1358;

2° Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à mettre en honneur l'emploi alimentaire de la truffe, à peu près inconnu, avant lui, en dehors des provisions où l'on récolte ce tubercule;

3° Il recherchait avec un soin tout particulier une certaine race de chiens, les mâtins d'Auvergne: c'était l'un des présents les plus agréables que pussent lui faire les seigneurs de cette province;

4° Il se faisait également envoyer d'Auvergne de jeunes ours, ou, comme écrit le rédacteur du registre, de « petis hours », ce qui prouve que ces animaux existaient encore alors en assez grande abondance dans le massif montagneux de la France centrale.

5° Enfin, pour citer, dit M. Luce, « un dernier trait qui achève de peindre l'universelle curiosité de ce prince », ses comptes nous apprennent qu'en 1378 il envoya tout exprès un messager à Lyon « pour avoir des ossemens d'un joyant (géant) qui a esté trouvé en terre coste (près de) Lion ».

M. Levasseur lit un mémoire sur la population probable de la France à l'époque de Louis le Débonnaire. D'après le Polyptyque d'Irminon, qui donne un inventaire détaillé des biens de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à cette époque, avec le nombre et le nom de tous les individus qui composaient la population agricole du domaine, M. Levasseur croit pouvoir affirmer que la densité moyenne de la population française ne dépassait pas alors 8 à 10 habitants par kilomètre carré. C'est un chiffre bien inférieur à celui de la population actuelle, qui est de 72 habitants par kilomètre carré : la différence tient à ce qu'au temps du Polyptyque une très grande partie du territoire (environ les neuf dixièmes) était occupée par des forêts.

MM. de Boislisle, Siméon Luce, Longnon, Maury, Deloche et Viollet croient devoir faire des réserves sur les conclusions de M. Levasseur, qui, reposant sur l'examen d'un seul document, ne leur paraissent pas offrir une certitude suffisante.

M. Clermont-Ganneau annonce qu'il a pu acquérir le fragment d'inscription française du XIIIe siècle, trouvé à Saint-Jean-d'Acre, dont il a deux fois entretenu l'Académie cet été. Il met sous les yeux des membres de la Compagnie ce fragment, qui va être déposé au Musée du Louvre. On y lit le nom d'un grand-maître et d'un commandeur de l'ordre de l'Hôpital, Hugues Revel et Josseaune d'Estornel, l'un et l'autre connus déjà par divers documents.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 15 octobre — 1888

Sommaire : 455. Nelson, Le droit hindou et la cour de Madras. — 456. Pecz, Les tropes des tragiques grecs. — 457. Nocella, Les graffiti d'un corps de garde. — 458. Vaglieri, Les deux légions adjutrix. — 459. De Broussillon et de Farcy, Sigillographie des seigneurs de Laval. — 460. Novati, La jeunesse de Salutati. — 461. Lettres de Jean-Paul de Lescun, p. p. Communay. — 462. Jouon des Longrais, Jacques Cartier. — 463. Bouquet, Points obscurs et nouveaux de la vie de Corneille. — 464. Murner, voyage au bain spirituel, p. p. E. Martin. — 465. Poésies allemandes de Titz, p. p. L. Fischer. — 466. Poésies de jeunesse de Wernigke, p. p. Neubaur. — 467. Chronique de la société des peintres, p. p. Vetter. — 468. Vetter, Le Spectator, source des Discours des peintres. — 469. Kohut, La Sapho allemande, Louise Karsch. — 470. Correspondance de Herder et de Nicolai, p. p. Hoffmann. — 471. Geiger, Firlifimini et autres curiosa. — 472. Schubart, Vie et œuvres de Novalis. — 473. Franck, G. L. Kosegarten. — 474. Hüffer, Annette de Droste-Hülshoff et ses œuvres. — 475. Bettelheim, Beaumarchais. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

455. — J.-H. Nelson. **Indian Usage and Judge-Made Law in Madras.** London, Kegan Paul, Trench and Co. 1887. pp. 386, in-8.

Ce nouveau volume de M. Nelson est le troisième épisode de la campagne entreprise par lui contre la jurisprudence de la haute Cour de Madras et en faveur d'une réforme générale du droit hindou, tel qu'il est administré aux indigènes par les tribunaux anglais. La *Revue* a rendu compte des deux précédents volumes et, comme dans celui-ci l'auteur n'apporte rien d'essentiellement neuf au fond du débat, je n'ai pas, pour la troisième ou la quatrième fois [1], à entrer dans le détail de la question. Je dois pourtant, au risque de me répéter, rappeler en quels termes elle est posée.

M. N. dénie à la littérature juridique de l'Inde le caractère d'une loi positive, telle qu'on l'entend en Occident depuis l'antiquité gréco-romaine. Il soutient qu'en tout cas, cette législation n'est point applicable indistinctement à toute la population comprise sous la dénomination vague d'Hindous; que la véritable loi de l'Inde a toujours été la coutume; que les variations locales de cette coutume ne sont que très imparfaitement représentées par les différentes doctrines, désignées communément sous le nom d'écoles, qu'on a théoriquement déduites de l'interprétation de la loi écrite [2], et que, de l'aveu même de cette der-

1. Voir la *Revue critique* des 29 juin 1878, 28 août 1882 et 24 octobre 1887.

2. Sur ce point, je force peut-être un peu les rectifications apportées par M. N. à la première expression de ses vues. Mais ce n'est que dans cette mesure que ces vues me paraissent acceptables.

nière, ces variations de la coutume doivent être reconnues valables en justice. Sur ces différents points, j'ai déjà donné et je persiste à donner raison à M. Nelson. Enfin M. N. attaque comme faux quinze principes qui ont passé dans la jurisprudence de la haute Cour et, sur ce point encore, autant que me le permet mon incompétence en fait de procédure, je crois que sa critique est fondée. D'ailleurs elle paraît déjà avoir porté fruit à Madras même, et il en a été tenu compte par la Cour dans un certain nombre d'arrêts récents.

Mais où je cesse d'être d'accord avec M. N., c'est quand il s'improvise archéologue et historien. En mettant le pied sur ce nouveau domaine, il perd une partie de ses avantages. Il est obligé de se servir de témoignages qu'il ne peut ni contrôler ni même toujours interpréter d'une façon exacte. Il est ainsi amené à forcer la note et, comme on dit, à faire flèche de tout bois. Et c'est là ce qui, bien plus qu'une certaine vivacité de forme et de langage, donne à ses écrits un air de plaidoirie et de pamphlet. Sous ce rapport, le nouveau volume, bien que plus mesuré, ne diffère pas beaucoup des précédents. On le réduirait d'un bon tiers, si l'on en retranchait toutes les spéculations d'ordre archéologique étrangères au débat par lesquelles l'auteur compromet gratuitement sa thèse. Etant donnée l'opinion de M. N. sur le caractère général de la loi écrite hindoue, quel intérêt peut-il y avoir pour lui à ce que tel de ces écrits soit plus jeune ou plus vieux, que Nârada, par exemple, ne remonte pas plus haut que le XII[e] siècle ? Que lui importe-t-il que la langue sanscrite ait ou non une expression consacrée répondant à la *joint family* des tribunaux anglais, du moment que l'existence du fait n'est ni contestable, ni contestée et que le fait en lui-même est suffisamment défini : l'absence d'un partage intervenu entre les *dâyâdas*, les ayants-droit? Disserter à ce propos sur ce qu'a pu être le patriarcat aryen primitif, c'est bien inutilement prêter le flanc. Que lui importe-t-il même que Vijñâneçvara, l'auteur de la *Mitâksharâ*, ait écrit dans le Nord (en réalité il était du Sud et paraît avoir écrit son commentaire dans le Mysore), une fois qu'il est établi que lui et ses confrères sont des théoriciens qui ne se soucient que médiocrement de la réalité qui les entoure? M. N. s'imagine que les pandits qui ont composé le Code de Halhed, ne connaissaient pas même le nom de cet auteur, parce qu'ils l'appellent simplement *Mitâksharâkâra*, l'auteur de la Mitâksharâ. Et quand cela serait? Ils connaissaient son œuvre apparemment, comme la connaissent tous les çâstrins qui ont écrit après lui et qui, d'ordinaire, ne le désignent pas autrement. Et que penser de morceaux de critique historique comme celui où l'auteur dénie toute autorité à ce traité, parce que ce n'est qu'un commentaire sur le code de Yâjñavalkya, et que Yâjñavalkya lui-même appartient au Yajus Blanc et, en cette qualité, est véhémentement suspect d'hérésie bouddhique? Les brâhmanes du Sud étant en majorité sectateurs du Yajus Noir, il faudrait, selon M. N., pour leur rendre la justice, remonter aux

sûtras d'Apastamba. M. N. ne se doute pas que ce n'est plus du droit qu'il fait là, mais tout au plus de l'archéologie juridique, de même qu'il fait de l'ethnographie et de la linguistique, en repoussant la loi sanscrite comme valable pour le Sud, parce que les populations du Sud sont dravidiennes. On ferait ainsi une longue liste des cas où M. N. s'enferre comme à plaisir, quand il eût été si simple de n'y pas toucher. Je n'en relèverai plus qu'un seul. M. N. a reproché avec raison à la haute Cour de Madras d'avoir adopté, sur la seule autorité d'un passage de la Mitâksharâ, la doctrine subversive que les enfants peuvent obliger le père à procéder malgré lui au partage de ses biens. Selon son habitude, il ne ménage pas à cette occasion le malheureux auteur du traité, rendu bel et bien responsable de cette doctrine que, s'armant d'une expression de M. Jolly, M. N. considère comme « un de ses développements théoriques ». Ce n'est pas précisément ce qu'avait pensé dire M. Jolly, qui a trop l'expérience de la littérature juridique pour ne pas savoir combien c'est chose risquée d'attribuer la paternité d'un de ces « développements » à tel ou tel écrivain en particulier. Et, de fait, il signale la même doctrine chez Aparârka [1], et il ne faudrait pas beaucoup chercher pour en trouver la trace encore ailleurs. En réalité, Vijñâneçvara n'a pas été aussi original et aussi coupable que le suppose M. N., et je m'étonne que celui-ci, qui a tant de fois et si bien caractérisé le droit écrit hindou (voir entre autres à la page 120), n'ait pas vu de suite combien l'explication cherchée est simple et découle pour ainsi dire de la nature même de ce droit, qui s'adresse à des arbitres plutôt qu'à des juges et contient pour le moins autant de recommandations que de prescriptions. La coutume brâhmanique conseillait au père de se retirer du monde aux approches de la vieillesse et de procéder par conséquent de son vivant au partage de ses biens. Ainsi se propageait le dharma, se multipliaient les actes religieux. Quoi d'étonnant qu'il soit parfois sorti de là une injonction et que, sous un régime qui n'admet pas la faculté de tester, où les héritiers sont déjà en quelque sorte co-possesseurs, le droit d'exiger ce partage ait été reconnu par quelques-uns aux enfants, *dans certains cas;* car c'est là une incidente qu'il faut presque toujours sous-entendre, même chez les écrivains les plus systématiques? En rédigeant une pareille décision, un juriste ne faisait que ce que l'opinion des voisins ne manquait pas de faire en présence d'une obstination sénile injustifiable, et cela n'empêchait nullement ce même juriste d'exalter ailleurs la puissance paternelle. De semblables contradictions n'étaient pas faites pour embarrasser un *pancayat,* qui jugeant suivant l'équité, pouvait se prononcer selon les cas, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. Un tribunal anglais n'a pas la même latitude. Mais de ceci Vijñâneçvara n'était pas responsable, et on l'eût fort étonné sans doute, si on lui avait montré le beau principe

1. M. Jolly *cite* les paroles d'Aparârka; *Tagore Law Lectures*, p. 283 *infra*.

général que la haute Cour de Madras devait un jour tirer de sa sentence.

Enfin, il est deux autres points encore où les conclusions de M. N. me paraissent singulièrement risquées : la mesure dans laquelle il juge une réforme nécessaire, et la facilité qu'il y aurait selon lui, à accomplir celle qu'il propose. Il me semble qu'il exagère la gravité et l'étendue du conflit entre la loi écrite et la coutume. Du moins, dans les cas analysés par lui, je n'en vois pas que cette loi sainement interprétée n'eût suffi à résoudre. Il ne s'agit que de bien l'appliquer et de faire usage résolument de la faculté qu'elle accorde elle-même, c'est-à-dire reconnaitre comme valable toute coutume bien établie, à condition qu'elle soit moralement acceptable, bien entendu. Et l'homme le mieux qualifié pour s'enquérir de cette coutume et pour l'apprécier, sera le juge lui-même, le magistrat de première instance, qui vit au milieu de ses administrés. Cela ne simplifiera pas sa tâche, tant s'en faut. Mais que deviendrait-elle avec la réforme radicale de M. N., qui fait table rase de tout ce qui s'est pratiqué jusqu'à présent et qui, après une enquête générale de toutes les coutumes, irait jusqu'à charger un indianiste d'Europe, M. Max Müller ou M. Jolly, du soin de les codifier! On sait ce qui sort d'ordinaire de ces enquêtes générales. Quant au projet de codification, j'ai peine à croire qu'il soit proposé sérieusement. Au siècle dernier, il s'est trouvé des têtes couronnées pour demander pareil service à des philosophes. Mais il semble qu'on soit revenu depuis de ces pastiches de Platon et d'Epiménide. Le résultat de toute tentative semblable ne pourrait être que le chaos, selon le mot fort juste d'un adversaire de M. N., M. Innes, juge à Madras. A supposer même que, par exception, l'enquête fournit des données irréprochables, comment M. N. n'a-t-il pas vu que cet ensemble de coutumes réunirait à un bien plus haut degré encore les principaux défauts inhérents à la loi écrite, son manque de précision, ses inconséquences et ses accommodements, ses contradictions implicites et formelles, toute l'indétermination enfin d'un droit d'usage et d'arbitrage, fait pour une juridiction radicalement différente de celle qui devrait l'appliquer, et que, s'il est impossible aux tribunaux anglais d'administrer aux populations le droit écrit dans le même esprit que l'administraient les *pancayats*, la difficulté se retrouverait la même, se retrouverait bien plus forte avec le droit coutumier? Bref, M. N. propose de renverser pour édifier à neuf. Je comprends que, dans l'Inde, on hésite et qu'on préfère réparer et améliorer, solution qui doit paraitre mesquine à M. N. et à laquelle il aura pourtant beaucoup contribué.

J'ai dit que M. Nelson, dans ce volume, n'apportait rien d'essentiellement neuf au débat. Je dois pourtant, avant de finir, signaler ses deux chapitres sur le *Code des lois des Gentoux* [1] et sur le *Kâmasûtra* de Vâtsyâyana. Je ne puis voir, comme lui, dans le premier « the most

1. Traduit en français, Paris, 1778, in-4°.

important work on Indian usage ». C'est une compilation faite exactement avec les mêmes matériaux littéraires que toutes celles qui ont suivi. Mais l'analyse en est intéressante, surtout parce qu'elle montre par un exemple non suspect, l'idée que se faisaient, il y a plus d'un siècle, de la législation de leur pas, une élite de lettrés indigènes. A ce point de vue, une liste des autorités invoquées dans l'ouvrage, où les poèmes tiennent presqu'autant de place que les traités juridiques, aurait été une addition utile. Quant au *Kâmasûtra,* l'idée de le mettre en ligne et de montrer qu'il est un *çâstra* au même titre que celui de Manu, est un excellent moyen de plaidoirie, à la condition toutefois qu'on veuille bien sous-entendre qu'il y entre un grain de paradoxe.

A. Barth.

---

456. — Wilhelm Pecz. **Beitræge zur vergleichenden Tropik der Poesie.** 1ter Theil : Systematische Darstellung der Tropen des Aeschylus, Sophocles und Euripides. (Berliner Studien, 3ter Band, 3tes Heft). Berlin, Calvary, 1886. In-8, 172 p. (prix : 6 mcs.)

La poésie est une vision rythmée. Et comme chaque poète a ses rythmes particuliers, ou du moins sa manière particulière de traiter les rythmes communs, de même les grands artistes diffèrent essentiellement les uns des autres par l'abondance, la nature, les sources de leur imagerie. On peut même dire que chaque siècle, chaque littérature, chaque genre littéraire a son répertoire d'images préféré et puise à sa façon dans la boite à couleurs et dans la boîte à musique de la nature.

L'étude minutieuse de ces procédés caractéristiques — ce qu'on appelle en Allemagne la *tropique* des poètes — a peu d'utilité pratique. L'image est un don et bien fou qui cherche à imiter les images d'autrui : son œuvre ne sera jamais que la pâle copie d'une copie. En revanche, ces recherches offrent un intérêt psychologique et littéraire réel ; rien ne fait pénétrer plus avant dans le laboratoire intime où la sensation se fait impression, et l'impression expression ; rien ne nous ouvre davantage les replis de l'âme poétique. Quelqu'un a dit qu'il ne fallait pas mettre les papillons sur la roue ; du moins est-il permis de les épingler. Dis-moi ce que tu réflètes, dis-moi à quoi tu vibres, je te dirai qui tu es. M. Brunetière donnait récemment aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* un intéressant exemple des conclusions qu'on peut tirer d'une analyse de ce genre, à propos d'un dictionnaire assez médiocre des métaphores de Victor Hugo. Le livre que nous annonçons est une curieuse tentative d'appliquer à un sujet analogue — les tropes des tragiques grecs — les procédés rigoureux de la statistique comparative.

Tout n'est pas à louer sans réserve dans ce volume d'aspect un peu pédantesque. M. Pecz abuse des classifications, des chiffres et des formules. Nous nous permettons de douter que l'humanité ait attendu le

livre de M. Gerber (*Die Sprache als Kunst*, Bromberg, 1874) pour reconnaître la véritable nature de la métaphore (p. 8) et il n'est pas prouvé que l'imagination d'Euripide « considérée dans l'ensemble chronologique de son œuvre, ait eu quatre périodes alternatives d'ascension et de descente » (p. 169). Mais, débarrassé de quelques puérilités de ce genre, le travail de M. Pecz ne se lit pas sans intérêt. D'abord les centaines de fleurs qu'il a cueillies, quoique trop bien étiquetées, n'ont pas perdu tout leur parfum; puis, comment ne pas souscrire aux conclusions d'une statistique intrépide, qui confirme, en somme, les intuitions du sens littéraire? Comparez, dit M. Pecz, la proportion des figures *réflectives* (synecdoque, métonymie) aux figures *imaginatives* (métaphore, comparaison) chez nos trois poètes, et vous reconnaîtrez que le rapport est plus fort chez Euripide que chez Sophocle, chez Sophocle que chez Eschyle. Or, le sentiment littéraire nous avait enseigné depuis longtemps qu'Eschyle est le plus imagé, le plus « polychrome » des tragiques, et Euripide le plus philosophe. Cela n'est-il pas admirable et la statistique littéraire n'est-elle pas une belle chose? Hâtons-nous d'approuver ses résultats de peur d'être condamnés à les vérifier.

Théodore Reinach.

---

457. — C. Nocella. **Le iscrizioni graffitte** nell'escubitorio della settima Coorte dei Vigili. Roma, 1887, in-8, 29 pages (chez Forzani).

458. — D. Vaglieri. **Le due legioni Adiutrici.** Roma, 1887, in-8, 23 pages (chez Pasqualucci).

Les *graffitti* que les pompiers de Rome ont laissés sur les murs de leurs corps de garde renferment de nombreuses obscurités, mais aucune peut-être n'a autant exercé la patience des savants, ces dernières années, que celles auxquelles M. Nocella s'est attaqué dans sa brochure. Est-il parvenu à élucider le sens de l'expression *sebaciaria facere* et du mot *emitularius*? Je n'oserais pas l'affirmer, ou plutôt il y a lieu de faire une distinction. On peut admettre, comme il le propose, que *sebaciaria facere* soit une expression de soldat pour signifier : *circuitiones nocturnas facere, sebaciariis adhibitis* et que ces *sebaciaria* soient les lanternes dont parle Jules l'Africain, entourées, de trois côtés, de peaux noircies pour intercepter la lumière et, du quatrième, d'une peau blanche faisant l'office de nos verres; ces sortes de lanternes sourdes étaient très bonnes pour surprendre les voleurs et les tapageurs de nuit dont les vigiles avaient à débarrasser la ville de Rome. Mais je ne puis admettre que M. N. ait trouvé la vérité pour le mot *emitularius*, qui signifierait, selon lui, « armé d'un bâton revêtu de fer à partir de la moitié », *fuste emitulio* (ἡμι et τύλος = callum, nodus, durities). Pourquoi ce mot grec dans la langue des vigiles? L'auteur répond qu'il viendrait de la Grèce et peut-être de l'Egypte à laquelle l'empire romain a fait de nombreux emprunts, ce qui n'est qu'une hypothèse discutable. Pourquoi

surtout cette transcription fautive du mot grec, et l'aspiration omise au début du mot?

M. Vaglieri a abordé, lui, une question plus générale en retraçant l'histoire des deux légions *I* et *II Adjutrix* (le travail inséré d'abord dans l'excellent dictionnaire épigraphique de M. de Ruggiero a été ensuite tiré à part en une petite brochure). Sauf de légers détails, je n'ai pas remarqué de vues nouvelles sur la question — il était difficile, d'ailleurs, qu'il en fût autrement, faute de documents —; mais c'est un bon résumé de faits déjà connus. Pourtant on aurait pu puiser dans les inscriptions postérieures à la Colonnette Mafféienne un certain nombre de renseignements intéressants peu connus; c'était la partie neuve du sujet; elle a été écourtée. La liste des officiers et sous-officiers des deux légions est assez complète, mais elle n'est pas irréprochable. Il y a d'abord des inadvertances; par exemple dans la place attribuée à A. Larcius Lepidus, lequel n'a jamais été légat, mais tribun de la légion. De plus, il est regrettable que l'auteur n'ait pas précisé, quand cela était possible, l'année au moins approximative où chaque personnage a servi dans les légions. Il eût été facile d'indiquer à côté du nom de Claudius Pison l'année 207, l'année 68/69 à côté de celui de Larcius Lepidus, l'année 115 (?) à côté de celui de Platorius Nepos, l'année 135 (?) à côté de celui de Statilius Maximus, etc.

R. CAGNAT.

---

459. — **Sigillographie des seigneurs de Laval,** par Bertrand de BROUSSILLON et Paul de FARCY. Paris, A. Picard, 1888, in-8, 152 pages.

Les auteurs de ce livre, orné de 209 gravures intercalées dans le texte, d'après des dessins très exactement exécutés, ont voulu réunir dans un corps d'ouvrage tous les sceaux des anciens seigneurs de Laval; ils ont même singulièrement élargi le cadre de leur étude en y faisant entrer des sceaux de familles directement alliées aux Laval, même de personnages historiques contemporains de quelques-uns d'entre eux. Ils ont peut-être donné une trop grande place aux sceaux du roi René, parce que la seconde femme de ce prince était fille de Gui XIV de Laval. Je note aussi quelques pages consacrées à des branches cadettes, Laval-Lezay, Laval Boisdauphin, qui n'ont pas de lien avec le fief de Laval. Mais on ne peut chercher querelle à MM. de Broussillon et de Farcy : ce qui abonde ne nuit pas, surtout lorsque c'est un prétexte à donner de bons dessins.

Nous notons une rectification très judicieuse qui donne à Gui V, milieu du XIIe siècle, un sceau attribué à Gui IV, fin du XIe; M. de B. et de F., à cette occasion, reproduisent la tombe attribuée à Raoul II de Beaumont, beau-frère de Gui IV; ils auraient rendu service à leurs lecteurs en mettant sous leurs yeux cette statue, *telle qu'elle est aujourd'hui;* restituée d'après les dessins de Gaignières, elle ne

donne pas l'idée d'une sculpture funéraire de 1095; si ce dessin est fidèle, on n'a pas là la représentation du beau-frère de Gui IV, mais un Beaumont de la fin du XIIIe siècle. — A la page 48, nous remarquons un sceau et un contre-sceau d'Alix de Vitré, qui eut pour époux Foulques III de Mathefelon; M. de B. et de F. paraissent embarrassés pour expliquer le blason du contre-sceau qui porte une croix, chargée de cinq coquilles et cantonnée de quatre alérions.

La solution de ce problème est peut-être facile à trouver, si l'on parvient à éclaircir la question assez embrouillée des alliances des Mathefelon, des Laval et des Vitré; entre les opinions du P. Du Paz, du P. Anselme et de Douët d'Arcq, il appartient aux savants de Bretagne de trouver la vérité. Pour moi, je suis porté à croire que Elisabeth (*alias* Alix), veuve de Foulques de Mathefelon, aurait épousé en secondes noces, vers 1255, Gui VII de Laval, veuf lui-même en 1254 de Philippe de Laval, héritière de son frère André IV. Dans cette hypothèse, il devient tout naturel que Elisabeth (*alias* Alix) ait porté sur son sceau et son contre-sceau les armes de Mathefelon, de Vitré et de Laval; on expliquerait en outre qu'elle portait la qualification de *dame de Matefelon*, alors qu'il existait un héritier de son premier mari, si elle avait un douaire ou le bail des enfants du premier lit. Pendant que je parle de blason, je ferai observer que les armes de Mayenne sont blasonnées quelquefois comme portant six écus chargés chacun d'une étoile : je crois que cette étoile n'existait pas, au moins à l'origine, et que l'on doit y voir seulement l'armature du bouclier qui a donné naissance à ce que l'on a appelé l'escarboucle des armes de Navarre.

La sigillographie des seigneurs de Laval est, en résumé, un recueil fait avec soin; il est à souhaiter que MM. de Broussillon et de Farcy trouvent des imitateurs. Ces travaux détachés permettront un jour de continuer les précieux inventaires de Douët d'Arcq et de Demay, si utiles aux archéologues et aux historiens. A ceux qui entreront dans cette voie, nous recommandons de multiplier les bons dessins. En matière de sigillographie, de simples descriptions ne suffisent pas.

A. DE BARTHÉLEMY.

---

460. — Francesco NOVATI. **La giovinezza di Coluccio Salutati** (1331-1353). Saggio di un libro sopra la vita, le opere, i tempi di C. Salutati. Turin, Lœscher, 1888, VIII-123 pp. in-8.

Parmi les humanistes de la Renaissance, le plus illustre de la fin du XIVe siècle, celui qui tient la plus grande place sur la scène littéraire après la mort de Pétrarque et de Boccace, est certainement le chancelier de la République florentine, Coluccio Salutati. M. F. Novati prépare depuis dix ans, sur Salutati, un grand ouvrage qu'il doit faire paraître en même temps que la correspondance complète de l'humaniste de

Stignano. Le travail, déjà fort étendu, qu'il imprime aujourd'hui à 150 exemplaires, est comme un spécimen de l'œuvre prochaine et se rapporte aux premières années de Salutati, à sa famille, son éducation, son séjour à Bologne et son entrée dans le notariat. L'auteur examine une foule de questions de détail et se livre à quelques discussions nécessaires, qui seront sans doute élaguées dans sa rédaction définitive. Les principaux points abordés sont relatifs à la naissance de Salutati, que M. N. fixe au 16 février 1331, à ses rapports avec le fameux professeur bolonais Pietro da Muglio, à l'époque de son retour en Toscane, etc. Le dernier chapitre est consacré à la profession qu'avait embrassée Coluccio et qu'un document découvert par l'auteur atteste dès l'année 1353; c'est une étude curieuse et fouillée sur le rôle, la culture et le genre de vie des *notaires* italiens, chez les princes et chez les podestats. Ces années qui ont précédé la venue de Salutati à Florence, où l'attendait une si brillante destinée, étaient jusqu'à présent fort obscures et on est heureux de la lumière qu'y jette à flots M. Novati; mais ce sont aussi les moins intéressantes de sa vie, et le brillant parti que son biographe a su en tirer, ne fait qu'augmenter le désir de posséder le tableau complet qui nous est promis.

P. N.

---

461. — **Jean Paul de Lescun, seigneur de Plets.** Lettres inédites (1617-1618) publiées et annotées par A. Communay. Auch, Foix, 1888, brochure gr. in-8.

Jean-Paul de Lescun, fils unique de Raymond de Lescun, seigneur de Castéra d'Argagnon, et de sa seconde femme, Catherine d'Antist, naquit vers 1576, fut membre du conseil souverain de Bearn, devint un des chefs du parti réformé en cette province, présida l'assemblée de La Rochelle (décembre 1621), prit une grande part à la révolte de 1622, fut fait prisonnier près de Cozes (Charente-Inférieure), et fut décapité à Bordeaux, sur la place du palais de l'Ombrière, le 19 mai 1622. M. Communay a retrouvé aux Archives nationales de curieuses lettres de Lescun adressées « à Monsieur de la Force, gouverneur et lieutenant-général pour le Roy en ses royaumes de Navarre et souveraineté de Béarn. » (13 janvier 1617, 20 et 21 du même mois, 11 et 25 février 1617), et à « Madame de la Force » (25 octobre 1617). A ces documents il a joint divers autres documents également inédits (moins un) [1], qui sont relatifs à l'histoire du Béarn et de Lescun : Lettre de la Force au roi, du 7 février 1617; lettres du même à Mme de la Force, du 26 juin, 28 juin, du 30 juin, du 8 août et du 28 août 1617; lettre de Du Plessis-Mornay à la Force, du 21 septembre 1617; lettre des députés du Conseil de Poitou, à Messieurs du Conseil de Béarn (de Saint-Maixant,

---

1. Lettre de Marca, du 5 octobre 1618, déjà publiée dans la *Revue de Gascogne*. M. Communay justifie très bien (p. 48, note 1) la seconde édition qu'il donne de cette lettre du grand historien béarnais.

22 novembre 1617); l'arrêt du parlement de Bordeaux contre Lescun, du 18 mai 1622, extrait du Registre secret de cette compagnie conservé à la Bibliothèque nationale sous le nº 22,374 du fonds français. Mentionnons encore d'autres pièces insérées dans les notes, telles qu'une lettre de Raymond de Monlezun, seigneur de Montcassin, sur le duc de Rohan, du 1er octobre 1615 (p. 19-20) et qu'une lettre du comte Antoine de Gramont sur le duc de la Force, du 19 avril 1617, au sujet de laquelle l'éditeur nous fait cette demi-promesse (p. 29) : « Nous reviendrons peut-être un jour sur ses démêlés [entre Gramont et la Force] et sur la singulière physionomie de ce grand seigneur béarnais [le comte Antoine]. » Le recueil de M. Communay, très richement annoté, complète non-seulement les travaux particuliers sur le seigneur de Piets, et par exemple, la notice de Paul Raymond sur la famille de Jean-Paul de Lescun (*Bulletin de la Société des sciences de Pau*, 1876-77, p. 293-308), mais encore des recueils généraux, comme l'*Histoire des troubles survenus en Béarn*, par Poeydavant (1819), *Louis XIII et le Béarn*, par l'abbé Puyol (1872), les *Mémoires du duc de la Force* publiés en 1843 par le marquis de la Grange.

T. de L.

---

462. — F. Joüon des Longrais. **Jacques Cartier**, documents nouveaux. Paris, Alphonse Picard, 1883, 219 pp.

M. Joüon des Longrais publie dans ce livre une série de documents inédits, pour la plupart, tirés des archives de Saint-Malo et relatifs à Jacques Cartier. Il en est peu qui intéressent l'œuvre même de Cartier : les expéditions faites au Canada. Mais ils permettent de constater sa présence à Saint-Malo à de nombreuses dates et par conséquent d'établir la chronologie de plusieurs de ses voyages. M. J. des L. rectifie la date de la naissance de Cartier, qui doit être placée en 1491 et non le 31 décembre 1494, comme on l'admettait généralement. Il a trouvé la date exacte de sa mort, date ignorée jusqu'ici, en marge d'un registre de procédure : 1er septembre 1557. Il reproduit deux lettres très intéressantes de Jacques Nouel de Saint-Malo, petit-neveu de Cartier, insérées par Hackluyt dans sa collection, et qui montrent qu'à la fin du xvie siècle déjà, presque tous les manuscrits, cartes, livres de bord de Cartier étaient perdus. La fin du livre est consacrée à des documents sur la pêche de la morue, que les Malouins allaient faire sur le banc de Terre-Neuve dès le commencement du xvie siècle et peut-être avant. Les pièces réunies par M. J. des L. permettent d'ailleurs de retracer d'une façon fort intéressante la vie de Cartier à Saint-Malo. On le voit assister à de nombreux baptêmes, avec d'autres « bons biberons », intervenir dans des « noises », figurer comme témoin dans des procès. L'un des plus curieux est celui d'un nommé Pasdalot, voleur et assassin de profession, qui avait trouvé un moyen commode d'éloigner ceux qui le sur-

prenaient en flagrant délit : « N'approchez pas, criait-il, j'ai vu des contagiez. » Jacques Cartier sert une fois d'interprète à des marins portugais. M. J. des L. rapprochant ce fait du baptême d'une enfant « Catherine du Brezil », évidemment ramenée du Brésil, et à laquelle des parents de Cartier servent de parrain et marraine, en infère que Cartier avait dû se mettre dans sa jeunesse au service des Portugais et aller au Brésil. Cette hypothèse est très plausible, mais pourquoi voir là « autre chose qu'un voyage de commerce à la recherche du bois de Brésil, une tentative française pour reconnaître la contrée »? Pourquoi attacher une importance aussi grande à un voyage de ce genre? Il y eut au commencement du XVIe siècle des navires français qui vinrent au Brésil [1], et l'expédition de Cartier, si elle a eu lieu, n'a pas été une tentative isolée. Des recherches méthodiques d'archives, comme celles de M. Joüon des Longrais, peuvent rendre d'importants services à l'histoire et à la géographie. Souhaitons que cet heureux exemple soit suivi.

L. GALLOIS.

---

463. — **Points obscurs et nouveaux de la vie de Pierre Corneille,** par F. BOUQUET. Hachette, 1888. Prix : 7 fr. 50.

Le titre de ce livre est alléchant et plein de promesses, mais, comme dit le proverbe, promettre et tenir sont deux. Sauf quelques menus détails, dont beaucoup sont insignifiants, M. Bouquet n'ajoute rien à ce que l'on sait sur Corneille, sur l'homme et ses œuvres. Il ne fait que délayer dans ce volume d'environ 400 pages ce que l'on trouve partout, sans se douter que cela a été dit dans un style autrement vif et alerte que le sien. Il y a longtemps, par exemple, que l'on a remarqué et fait remarquer qu'il y a de véritables scènes d'audience dans quelques pièces de Corneille, et il était inutile, croyons-nous, de revenir là-dessus après Nisard, Sainte-Beuve, Taine et bien d'autres. Une découverte qui semble appartenir à M. B. est celle-ci : il paraît que si Corneille n'était pas né à Rouen, non loin des bords de la Seine, nous n'aurions jamais eu l'admirable tableau du combat que le Cid livre aux Mores à peine débarqués. L'action, dit-il (on remarquera cet aperçu nouveau), n'a pas lieu à Séville, mais « dans l'espace compris entre le Vieux-Palais et les ruines du Pont de Mathilde, aux pieds des remparts de la ville. » Voilà, pour me servir d'une expression qui revient fréquemment dans ce livre, *un point obscur de moins* dans l'historique du Cid. Une preuve encore que « Rouen et la Normandie tiennent une grande place dans la révélation et dans le développement du génie de Corneille », est la description de cette fête en cinq bateaux que Dorante, dans *Le Menteur*, donne à sa maîtresse imaginaire : tout cela n'a pu avoir lieu que sur la Seine, et à Rouen. M. Viguier, tout au contraire,

1. Voir Vanhagen. *Historia geral de Brazil.*

a vu dans ce tableau une fête toute parisienne, mais il se trompe. Pour M. B., il est évident, il saute aux yeux que c'est bien plutôt une fête rouennaise, et qu'elle se passe « à Lescure, à la Mi-Voie, à Croisset, à Dieppedalle, au Val-de-la-Haye. » M. B. va plus loin : en 1618, la ville de Rouen offrit une collation au jeune roi Louis XIII, et fit tirer sur la Seine en son honneur un feu d'artifice. Corneille, alors âgé de 12 ans, fut tellement frappé de ce spectacle qu'il s'en souvint trente ans plus tard dans *Le Menteur*, sans quoi il n'eût jamais écrit ces vers :

> Après qu'on eût mangé, mille et mille fusées
> S'élançant vers les cieux ou droites ou croisées
> Firent un nouveau jour, etc.

Et qu'on aille dire maintenant que les feux d'artifice ne laissent rien après eux ! M. B. fait songer involontairement à ces commentateurs, indulgents à leur esprit qui, comme le dit Balzac, cherchent un sacrement sous chaque syllabe et un mystère sous chaque point. Il s'est donné beaucoup de peine pour trouver l'orthographe d'un fief seigneurial que possédait Corneille. On le rencontre écrit de huit manières différentes : *Douille*, d'*Oville*, *Douville*, *Dauville*, *Danville*, d'*Auville*, d'*Amville*, *Damville*. Par bonheur une neuvième forme, *Hauville* (et c'est la bonne, M. B. en est certain), a été trouvée dans un acte authentique que Corneille aurait dicté lui-même à je ne sais quel notaire d'Alençon, de manière que voilà encore *un point obscur de moins*. Mais il reste du noir, néanmoins : M. B. n'a pu déterminer dans quel canton, dans quel arrondissement, dans quel département, était situé ce fief seigneurial, et c'est avec douleur qu'il s'est résigné à cette ignorance. Deux chapitres seuls dans ce gros volume offrent, à mon avis, quelque intérêt : l'un intitulé *La Légende sur la misère de Corneille*, l'autre *Ressources des dernières années*. Il résulte des recherches de M. B. que Corneille n'a jamais été dans la gêne : son père lui avait laissé plus que de l'aisance, et le poète, en sa qualité de normand, ne laissa point péricliter sa petite fortune. D'ailleurs comme Voltaire, comme Victor Hugo, il s'entendait aux affaires commerciales, et il sut faire *fructifier ses vers*. La fameuse anecdote du soulier, qui a inspiré tant de tirades déclamatoires contre Louis XIV est une invention faite à plaisir, sur laquelle on ne reviendra plus. M. Bouquet aura le mérite d'avoir anéanti cette légende, et rien que pour cela je ne regrette pas trop d'avoir acheté son livre.

A. Delboulle.

---

464. — 1. **Badenfahrt von Thomas Murner,** Neudruck mit Erlæuterungen über das altdeutsche Badewesen, von Ernst MARTIN. (mit 6 Zinkætzungen). Strassburg, Heitz, 1887. In-8, XXII et 44 p. 2 mark.

465. — 2. **Johann Peter Titz' deutsche Gedichte,** p. p. L. FISCHER. Halle, Waisenhaus, 1888. In-8, LXXVIII et 304 p. 6 mark.

466. — 3. **Jugendgedichte von Christian Wernigke,** p. p. L. NEUBAUR. Kœnigsberg, Beyer, 1888. In-8, 44 p.

467. — 4. **Chronick der Gesellschaft der Mahler,** p. p. Th. VETTER. Frauenfeld, Huber, 1887. In-8, 117 p. 2 mark 60.

468. — 5. **Der Spectator als Quelle der Discurse der Maler,** von Th. VETTER. Frauenfeld, Huber, 1887. Gr. in-4, 34 p. 1 mark 60.

469. — 6. **Die deutsche Sappho,** Anna Luise Karschin, ihr Leben und Dichten, von Ad. KOHUT. 2e édit. Dresden u. Leipzig. Pierson, 1888. In-8, 180 p. 2 mark 50.

470. — 7. **Herder's Briefwechsel mit Nicolai,** p. p. O. HOFFMANN. Berlin, Nicolai (Stricker), 1887. In-8, VIII et 144 p. 3 mark.

471. — 8. **Firlifimini und andere Curiosa,** p. p. L. GEIGER. Berlin, Oppenheim, 1885. In-8, V et 168 p. 4 mark.

472. — 9. **Novalis' Leben,** Dichten und Denken, von A. SCHUBART. Gütersloh, Bertelsmann, 1887. In-8, XII et 466 p. 5 mark.

473. — 10. **Gotthard Ludwig Kosegarten,** ein Lebensbild, von H. FRANCK. Halle, Waisenhaus, 1887. In-8, VIII et 467 p. 6 mark.

474. — 11. **Annette von Droste-Hülshoff und ihre Werke,** von Hermann HÜFFER. Gotha, Perthes, 1887. In-8, XII et 368 p. 7 mark.

1. — Dans sa belle *Histoire littéraire de l'Alsace*, Charles Schmidt apprécie justement le poème de Murner, la *Badenfahrt*, que M. E. Martin vient de réimprimer. Ce n'est pas une satire; c'est une œuvre du genre édifiant, et fort ennuyeuse. Toutefois on y remarque de bons vers, et même quelques-uns des meilleurs que Murner ait jamais faits : ceux où il rend grâce à la baigneuse, c'est-à-dire à la Vierge, et ceux où il parle avec émotion de la cathédrale de Strasbourg *desgleichen nit ist in cristenheit*. La réimpression, due aux soins de M. E. M., forme le deuxième fascicule d'une collection connue de nos lecteurs [1]. Elle a été faite d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Göttingue (édition de 1514, Strasbourg); mais l'éditeur s'est permis quelques utiles changements, comme de corriger les fautes d'impression, de supprimer les abréviations, de mettre les majuscules aux noms propres, etc. On regrettera qu'il n'ait pas donné les passages latins de la Bible que Murner avait écrits en marge, ainsi que les renvois aux pères, aux docteurs et à des classiques (Aristote, Ovide, Cicéron). Mais on lit avec intérêt et profit l'introduction où M. Martin s'est assez longuement étendu sur les *Badealtertümer* germaniques (p. VI-XII); il y a là, en grand nombre, des particularités curieuses sur les bains de l'ancienne Allemagne et des témoignages qui concordent avec les détails donnés par Murner dans son singulier *Voyage au bain spirituel*.

2. — Jean-Pierre Titz est un *Opitzianer*, un des poètes de Danzig qui furent soumis à l'influence d'Opitz (il composa à l'exemple de son

1. Les *Beitræge zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen.*

maitre, une poétique, *Kunst hochdeutsche Verse und Lieder zu machen*). Il naquit à Liegnitz le 10 janvier 1619, mais il se rendit de bonne heure à Danzig où il connut Opitz « le phénix de ce temps, celui qu'Apollon a tant aimé » (p. 181), le *werther Printz der Poesy*. Après avoir terminé ses études à Rostock et fait un voyage en Hollande, Titz devint professeur à Danzig; il y exerça ses fonctions pendant plus de quarante ans et y mourut le 6 septembre 1689. Il n'a guère d'autre mérite que d'avoir été l'un des élèves les plus brillants d'Opitz; mais il n'est pas aussi *zaghaft* et *unbedeutend* que l'assure Gervinus, et, dit son biographe et éditeur, M. L. H. Fischer, « ses vers coulent avec aisance; il montre dans son épopée de *Lucrèce* un certain talent à décrire les émotions de l'âme; ses épithalames sont souvent inspirés par une pensée originale, il s'y abstient complètement d'allusions indécentes; Titz est donc, quoique plusieurs de ses contemporains méritent la préférence, un poète remarquable du XVII^e siècle et ses poésies devaient être arrachées à l'oubli » (p. CXXVIII). Ces poésies, M. F. les a rangées sous six chefs : I. Épopées *(Lucretia, Leben aus dem Tode, Knemons Sendschreiben an Rhodopen)*; II. Poésies lyriques; III. Epithalames; IV. Poèmes funèbres; V. Poésies mêlées; VI. Traductions du latin. En éditeur consciencieux, il n'a pas ménagé sa peine pour retrouver tant et tant de pièces de vers aujourd'hui éparses. Il les accompagne de notes qu'on trouve à la fin du volume (p. 271-296) et d'une table des matières. C'est donc un travail complet à tous égards; il faut y louer et le texte auquel M. Fischer a donné de grands soins, et le commentaire, et surtout l'introduction qui est fort étendue et pleine de détails puisés dans les œuvres de Titz, particulièrement dans ses œuvres latines.

3. — M. Neubaur a publié des poésies de jeunesse, inédites, de Christian Wernigke. Elles sont peu remarquables, [1] mais elles servent à faire mieux connaître et juger un homme qui « a été plus tard nommé si souvent dans la littérature allemande ». La valeur de cette publication est d'ailleurs rehaussée par les notes biographiques qu'y joint M. Neubaur. On ne connaissait guère la vie de l'auteur des *Ueberschriften*, et ce fut Lessing qui, le premier, découvrit son prénom. M. Neubaur nous renseigne sur la famille du poète, sur sa naissance (on saura désormais que Wernigke est né à Elbing en janvier 1661), sur ses études, qu'il fit au gymnase de sa ville natale et à celui de Thorn qui « tenait alors le milieu entre un pädagogium et l'université » [2].

4. — M. Vetter a trouvé dans les papiers de Bodmer, à la Bibliothèque municipale de Zurich, le manuscrit de la « Chronique de la Société des peintres » *(Chronick der Gesellschaft der Mahler)*. Tout le monde sait ce qu'étaient ces « peintres » : Bodmer, Breitinger et quelques

---

1. M. Neubaur reconnaît que le style est « rauh und unbeholfen » (p. 17).
2. Voir l'épigramme de Wernigke sur « la belle ville de Thorn »; la Vistule, reine des fleuves a choisi Thorn comme trône « *Thorn zum Thron* ».

autres, Zellweger, Zollikofer, J. Meister, avaient en 1719 fondé une société littéraire qui publia en 1721, sur le modèle du *Spectator* de Steele et d'Addison, une revue hebdomadaire, *die Discourse der Mahlern,* « les discours des peintres », ainsi nommés parce que les auteurs des articles prétendaient être des *Sittenmaler* ou peintres de mœurs et signaient des noms de peintres célèbres, Rubeen (ou Rubens), Dürer, Holbein, Raphaël. Le secrétaire de la Société était Jean Meister; c'est lui qui a rédigé, en 122 pages, le manuscrit trouvé par M. V. et qui retrace les débats et la correspondance de la Société. Ce manuscrit était assez important pour mériter l'honneur de l'impression; il éclaire d'une vive lumière les commencements de l'activité littéraire des « Suisses », de Bodmer et de Breitinger; il offre en même temps un intéressant tableau de la vie intellectuelle de ce Zurich du XVIII^e siècle qui comptait en 1752, selon un mot d'Ewald de Kleist, plus de vingt à trente personnes de génie et de goût, et où, disait Heinse en 1780, vivaient au moins huit cent personnes qui avaient fait imprimer quelque chose. On feuilletera donc avec intérêt la *Chronique des peintres*, si pédantesque qu'elle soit, et en dépit de ses longues périodes entortillées, et de son style barbare tout plein de mots français. On y verra le culte des membres de la Société pour Opitz, qu'ils nomment le plus grand philosophe et poète allemand (p. 13), pour Canitz, pour Besser, l'aversion que leur inspiraient et Hoffmannswaldau, et Lohenstein, et Neukirch qu'ils accusent de phébus et de galimatias (p. 41), l'admiration qu'ils ressentaient pour le *Spectator* qu'ils se vantaient de savoir par cœur et d'adorer, comme Stace adorait l'*Eneide.* Ce qui est assez curieux, c'est que les censeurs furent choqués *(choquirt)* des premiers numéros du journal; ils se radoucirent lorsqu'on leur envoya une demi-douzaine de pains de sucre (p. 21). Et, à vrai dire, Zurich n'était pas encore aussi cultivé qu'il devait l'être vers le milieu du siècle, et les « peintres » se plaignent que leurs compatriotes « soient enveloppés dans une nuit grossière et puante de mauvais goût et d'ignorance ».

5. — Outre la *chronique* de la « Société des peintres » M. Vetter a fait paraitre encore une étude personnelle sur le *Spectator*, considéré comme source des *Discourse der Mahlern.* Il compare minutieusement les articles de la revue suisse avec ceux du journal anglais, et après ce contrôle qui témoigne de beaucoup de patience et de conscience, il arrive à la conclusion suivante. Sur 94 *Discourse,* 20 sont sûrement empruntés au *Spectator* et ce sont les plus importants, ceux qui ont eu influence et action sur la critique littéraire de l'Allemagne, ceux qui traitent de l'imagination et des différences entre la poésie, la peinture et la sculpture : « ils renferment, dit M. V. (p. 18), les commencements de ces théories poétiques qui ont été reprises plus tard et développées avec tant d'applaudissement et de succès par les deux Zurichois ». Mais le *Spectator* n'a pas été l'unique source des « peintres », et si les morceaux les plus considérables des *Discourse* respirent l'esprit d'Addison et reproduisent souvent ses expressions, M. Vetter observe que Bodmer

et ses amis ont également mis à contribution Locke, parmi les Anglais, et Fontenelle, La Bruyère, surtout Du Bos *(Réflexions critiques sur la poésie et la peinture)*, parmi les Français. Bref, lorsqu'on a lu les « Discours », on trouve qu'il y reste bien peu de chose qui appartienne en propre aux Zurichois (p. 34).

6. — Il y a peu de bien à dire du travail de M. Kohut sur *la Sapho allemande*, c'est-à-dire sur Louise Karsch. L'auteur raconte la jeunesse de la « Karschin », son premier et son second mariage, son séjour à Berlin, et tous les incidents de cette malheureuse existence, tels qu'on les connaissait déjà par le programme de Heinze (Anclam, 1866) et par l'introduction de l'édition donnée par la fille de la Karsch, Mme de Klenke. Il partage l'enthousiasme naïf du xviiie siècle pour les poésies de Louise Karsch; lui aussi y trouve, comme Sulzer, des *impetus ingenii vividissimi*, et prétend que cette « laide et inculte femme de tailleur avait animé le chant populaire d'un véritable élixir de vie »; il affirme même que les odes de la Karsch ont dépassé les *Chants de guerre du grenadier prussien*, et il voit en elle la Bettina d'Arnim de l'Allemagne du xviiie siècle, mais une Bettina véridique, ennemie de tout mensonge et de toute mystification. Ces jugements suffisent. Ajoutons seulement qu'on trouvera p. 127-176 un choix des poésies de Louise Karsch qui justifie malheureusement, non pas l'appréciation de M. Kohut, mais le mot de Gervinus : « *die platteste Gelegenheitspoesie.* » Le Karsch fut la Sapho d'un temps dont Willamow était le Pindare, et Gleim, le Tyrtée.

7. — On sait que Herder recommandait avec soin à Nicolai de brûler ses lettres, et non seulement de les brûler, mais de les brûler *mit Schwefelfeuer*. Nicolai s'en garda bien; c'était un libraire, un homme d'affaires, qui conservait ses petits papiers et qui, à la fin de sa vie, avait plus de 20,000 lettres, classées par ordre alphabétique, dans 97 in-folios. Toutes celles que Herder lui avaient envoyées, y figuraient, sauf la première. De son côté, Herder garda toutes les lettres de Nicolai. On a donc pu depuis longtemps publier la correspondance de ces deux hommes, et c'est ce que firent le fils de Herder dans le *Lebensbild* et Düntzer dans *Von und an Herder*. Mais le texte de cette correspondance a été tellement défiguré qu'une nouvelle édition était nécessaire; on avait imprimé, par exemple, *Schmiederei* pour « Scheideweg », *Verfassern* pour « verstossen », *grell* pour « krall », etc., etc., et bien des passages avaient été supprimés. C'est M. Otto Hoffmann qui fait paraître cette nouvelle édition des lettres de Herder et de Nicolai; il a eu entre les mains les originaux qui sont à la bibliothèque de Berlin; il a corrigé le texte en 400 endroits, rétabli 24 passages, reproduit 4 lettres inédites; il y a joint — malheureusement, et selon la coutume allemande, à la fin du volume — un grand nombre de remarques qui sont utiles et témoignent d'une rare connaissance du xviiie siècle littéraire. Aussi souhaitons-nous que le *Nachlass* de Nicolai lui fournisse la matière de publications nouvelles.

8. — La réimpression qui porte le titre de *Firlifimini und andere Curiosa* a été faite avec goût par M. Ludwig Geiger. Le jeune et infatigable éditeur y reproduit : 1° après une très claire analyse de l'ouvrage, tous les passages du *Firlifimini* qui ont une importance littéraire, car l'auteur est « un partisan enthousiaste de Wieland », « un cruel ennemi de Nicolai » et en même temps un adversaire du *Geniewesen* (p. 78) [1]; 2° des extraits d'un recueil intitulé *Verkappter Recensenten und Pasquillanten Jagd* et dirigé par Heinicke, Kludt et d'autres contre les revues de l'époque, ainsi qu'un fragment poétique où Blumauer s'attaque à Nicolai ; 3° une satire qui a pour titre *die ästhetische Prügelei* (elle prend à partie et les romantiques et Gœthe ; Schütz en serait l'auteur) ; 4° *Der verfrorene Kapuziner*, parodie, sous forme de *Bänkelsängerlied*, du fameux roman de Miller, ce *Siegwart* qui fit couler tant de pleurs; mais M. L. Geiger aurait dû dire que Prutz avait déjà publié dans son *Göttinger Dichterbund* (p. 373-374) quelques strophes de cette romance comique dont l'auteur est Frédéric Bernritter.

9. — Le nouveau biographe de Novalis, M. A. Schubart, éprouve un profond enthousiasme pour son héros. Il analyse avec émotion les *Geistliche Lieder* de Hardenberg, ces poésies dont le fond, et, comme il dit, le *Kern und Stern* est l'amour de Jésus dans lequel le poète s'enfonce et s'abîme. Le but de son ouvrage, écrit-il, c'est de montrer en Novalis celui que Jésus avait retrouvé avant beaucoup d'autres dans une époque incrédule. Mais, quel que soit le point de vue auquel s'est placé M. S., il faut reconnaître son savoir, sa pénétration, le soin dont témoigne chaque page du volume. M. S. a su expliquer plus d'un passage obscur des poésies de Hardenberg, fixer des dates, éclairer quelques épisodes. Il connaît et remplit tous les devoirs du biographe littéraire. Il mêle habilement l'appréciation des œuvres de Novalis au récit de sa vie. On remarquera surtout les pages consacrées aux *Hymnes à la nuit* et à *Henri d'Ofterdingen*. Bref, il est regrettable que M. A. Schubart, qui sait travailler — quoiqu'il abuse un peu des parenthèses et des tirets — et qui a sûrement traité son sujet avec joie et passion, n'ait pas composé un ouvrage plus étendu encore. Il a consulté tout ce qui était imprimé, non seulement Tieck, Dilthey et Haym, mais les récentes publications de Waitz et de Raich [2]. On aurait voulu qu'il prît connaissance de tous les papiers encore inédits de Novalis.

10. — C'est encore un très bon travail que celui de M. H. Franck sur Kosegarten. On a là une biographie exacte, composée d'après les meilleures sources (journaux, lettres, et œuvres de Kosegarten, archives de l'université de Greifswald et des ministères) et du reste très im-

1. Cet auteur est, non pas comme le croit M. G., Blumauer, mais Frédéric Schulz (*Deutsche Literaturz.*, VI, n° 43, p. 1518 et *Archiv für Literaturgesch.*, 1887, p. 448).

2. Le sous-titre de l'ouvrage est très juste « auf Grund neuerer Publicationen im Zusammenhang dargestellt. »

partiale. Après avoir retracé l'enfance de son héros, M. F. l'accompagne à l'université de Greifswald, puis en Poméranie et à Rügen où le jeune étudiant exerce les fonctions de précepteur, à Wolgast où il dirige, comme recteur, l'école de la ville pendant sept ans, à Altenkirchen où il est pasteur de 1792 à 1808, à Greifswald où il professe de 1808 à 1818. Le livre est attachant. et on y lira avec intérêt, entre autres passages, ceux qui traitent du séjour de Kosegarten à Bergen et de sa liaison avec Caroline de Wolffradt, de l'influence qu'exercent sur son esprit les odes de Klopstock et le *Werther* de Gœthe. Un des chapitres les plus curieux est celui qui a pour titre « *die Franzosenzeit* »; l'île de Rügen est occupée par les Français en 1807; le maréchal Soult déjeune chez Kosegarten, s'entretient avec lui — qui le croirait? — du *Génie du christianisme*, et quelque temps après, lui fait donner la chaire d'histoire à l'Université de Greifswald, sans même consulter la Faculté. On a fait, en Allemagne, beaucoup de bruit de cette nomination; on oublie, comme l'observe M. F., que Jean de Müller et même Jacob Grimm ont accepté un emploi du gouvernement français (p. 297). Ce qui est plus grave, c'est le discours que Kosegarten prononça le 15 août 1809 et que M. F. reproduit à la fin de son volume (p. 437-467) [1], c'est un panégyrique de Napoléon; « la nature a travaillé cinq siècles avant de réussir à produire cet homme unique ». M. F. essaie de justifier Kosegarten; il aurait pu dire, ce nous semble, que son héros était ébloui, comme tant d'autres, par les prodigieuses victoires de Bonaparte et qu'après tout, il n'était Allemand que par la langue; né dans le Mecklenbourg, élevé dans une université suédoise, ayant toujours vécu dans l'île de Rügen et en Poméranie, c'est-à-dire sur terre suédoise, songeant un instant à se fixer en Suède (p. 289), Kosegarten est très excusable d'avoir salué avec tant d'enthousiasme le vainqueur d'Austerlitz et d'Iena. D'ailleurs, en 1813, il se sentit allemand et composa des *chants patriotiques*, qu'on ne peut, il est vrai, comparer aux ardentes poésies d'un Arndt, d'un Körner et d'un Schenkendorff; mais il était hostile à toutes les exagérations de l'époque, à ce que son biographe nomme les *Uebertreibungen des Franzosenhasses und der Deutschthümelei* (p. 318). Ce que je reprocherais surtout à M. Franck, c'est d'avoir accumulé les détails dans la première partie de son étude; il ne nous fait pas grâce de la moindre promenade ou du moindre sermon de Kosegarten. Enfin, il ne met pas assez en relief le poète, et il accorde trop d'importance au théologien; il ne développe pas suffisamment l'influence du *Hain* de Göttingue sur le talent de Kosegarten [2], talent d'ailleurs assez mince et de troisième ordre.

---

1. Avec un mémoire *über die Einführung des neuen Gesangbuches*. M. Franck a joint, en outre, à son étude une notice sur Hermann Baier, gendre de Kosegarten, et des *Remarques* où il indique ses sources et nous donne une foule d'informations bibliographiques.

2. Remarquez qu'il est Mecklenbourgeois, comme Voss, et ami de Brückner.

11. — La biographie que M. Hermann Hüffer consacre à Annette de Droste-Hülshoff est sur un monument digne du poète, de ce poète souvent nommé et cité, mais si peu connu à l'étranger et en Allemagne même. C'est la première biographie complète d'Annette de Droste. M. H. avait, dans sa jeunesse, entrevu la noble femme et recueilli sur elle quelques détails dans son intime entourage. Il a eu, en outre, la bonne fortune d'avoir entre les mains des papiers de famille, confiés à lui très libéralement par Mmes Hildegonde et Hildegarde de Lassberg. Il a eu enfin à sa disposition les lettres d'Annette à la baronne de Lassberg, sa sœur, et le journal de cette dernière. Grâce à ces documents et à d'autres, M. H. a retracé — en onze chapitres — la vie et l'œuvre d'Annette de Droste Hülshoff, comme personne ne l'avait fait avant lui et ne le fera peut-être désormais. Il transporte son héroïne, comme il dit, d'un nébuleux lointain sur le sol ferme de la réalité ; il la montre passant sa jeunesse à la campagne, « ce qui est toujours un avantage pour une nature poétique » (p. 13), se liant avec des talents distingués, faisant des voyages sur le Rhin et en Suisse, vivant dans son Rüschhaus avec Levin Schücking auquel elle a voué une maternelle, ou plutôt encore fraternelle affection, allant passer d'heureux jours sur le lac de Constance dans ce château de Meersburg qui est pour elle une seconde Westphalie. M. H. a su rendre attachant le récit de cette simple existence, très difficile à faire, et qui pouvait aisément devenir monotone ; il a su y mettre, comme on dirait en allemand, *Abwechslung und Steigerung*. Il analyse d'ailleurs et il apprécie avec beaucoup de finesse et de juste pénétration les poésies d'Annette ; les jugements littéraires se mêlent sans confusion et d'une façon très attrayante à l'exposé biographique ; on voit nettement sous quelles influences Mlle de Droste-Hülshoff compose ses poèmes. Après deux récits qui l'ont conduite sur le Saint-Bernard et dans les montagnes de Bohême *(das Hospiz auf dem Sankt Bernhard* et *das Vermächtniss des Arztes)*, elle veut traiter un sujet tiré de l'histoire de son sol natal, du pays de Münster, prend pour héros un des personnages les plus remarquables de la guerre de Trente-Ans, Christian de Brunswick, et peu à peu développant son œuvre, écrit cette bataille, cette *Schlacht im Loener Bruch* qui compte plus de deux mille vers et qui offre tant de beaux passages pleins de vigueur et d'une frappante vérité, le duc et son camp, Tilly et ses lieutenants, les fureurs des partis, les horreurs qu'ils exercent, le contraste que forment avec les excès d'une sauvage soldatesque de nobles passions et l'amour de deux fiancés fidèles l'un à l'autre. Mais M. H. n'est pas moins attentif aux moindres poésies d'Annette. Il fait bon marché des histoires de spectres, des *Spuk* — et *Gespenstergeschichten*. Il ne méconnaît pas ce que l'expression d'Annette a trop souvent de dur, même de défectueux et de languissant (p. 171) ; il ne désapprouve pas les critiques de Lassberg qui trouvait dans les poésies de sa belle-sœur une « armée de provincialismes

westphaliens » et y cherchait vainement « la pureté classique de la langue » (p. 349). Il remarque toutefois que son héroïne s'entendait admirablement à décrire le mystère des landes de Westphalie, le voile de nuages qui les couvre, les marais et la couche de vapeurs légères qui les enveloppe, la nappe d'eau des étangs et leurs plantes qui rampent et se ramifient à l'infini. Tout en reconnaissant ce qu'Annette doit à d'autres poètes, surtout aux Anglais, à Byron et à Walter Scott, il proclame avec raison l'originalité de son héroïne, ce que Lassberg nommait *Originalität*, *Erfindung*, *dichterischer Schwung*, et il déclare que rarement une femme a réussi à faire des poésies aussi pleines de grâce et de sentiment, et en même temps de passion et de pensée profonde. Toute la conclusion du livre, le chapitre onzième et dernier que M. Hüffer intitule *Gesammtbild*, est du reste un excellent morceau de critique littéraire.

A. CHUQUET.

---

475. — **Beaumarchais.** Eine Biographie von Dr Anton BETTELHEIM, Frankfurt a/M, Litterarische Anstalt, Rütten & Lœning, 1886. 1 vol. in-8, 659 p. 10 mark.

Une séduisante exécution typographique; un étalage imposant de sources plus ou moins inédites et de notes plus minutieuses que nécessaires; mille et un détails égrenés à l'allemande, sans aucun fil de vive narration; la grimace du gallophobe sous l'épais bonnet du docteur d'outre-Rhin; l'inintelligence la plus laborieuse et partant la plus comique de l'esprit français en général, et de celui du père de Figaro en particulier; enfin, çà et là, l'accent du mépris et même de la haine détonnant en brusques apostrophes, en âpres épithètes à travers le patelinage ordinaire du ton; telle est pour le fond et pour la forme, cette biographie de Beaumarchais que son auteur croyait et croit encore devoir être définitive.

Au demeurant, elle n'est qu'une adaptation au goût allemand du « *Beaumarchais et son Temps* » de M. de Loménie : c'est-à-dire que le panégyrique y est tourné en satire, grâce à certains procédés que nous nous contenterons, pour cette fois, d'analyser, sans trop les qualifier. L'auteur a d'abord ramassé, soudé, insinué dans son œuvre les calomnies dont les tronçons rampaient encore dans les dossiers des trente et quelques procès essuyés par Beaumarchais; dans les factums des Gorsas, des d'Eon, des Bergasse, des Mirabeau; dans les feuilles venimeuses des Bachaumont et compagnie, dans les innombrables pamphlets en prose et en vers des ennemis de tout acabit que firent au fils Caron sa prodigieuse fortune, ses petits vices et ses grands talents. Il s'agissait ensuite d'accommoder ces restes à la sauce piquante, en leur donnant le double caractère de l'authenticité et de l'inédit. Nous ne saurions trop engager le lecteur français à observer ici le tour de main du critique allemand.

M. B. boucle sa valise, passe le Rhin, et vient frapper à la porte de M. Louis de Loménie, puis à celle de M. Maurice Tourneux. [1] Ces deux galants hommes font un accueil courtois et ouvert à ce visiteur inconnu. Comment s'en défier? Il baragouine si ingénument son pardon de la liberté grande. Dès lors, ils n'ont plus de secret pour lui : l'un lui prête le manuscrit de la Biographie de Beaumarchais, par Gudin, dont il a une copie et qu'il va publier incessamment; l'autre lui livre pour huit jours un résidu des documents jadis utilisés par son père et qu'il allait justement restituer à la famille. Pareille manœuvre aux Archives de la Comédie-Française, pareil accueil et pareil succès. Et M. B. repasse le Rhin. Certes le pseudo-biographe de Beaumarchais n'a réussi à dériver que des filets bien minces de la source profonde dont l'accès lui reste interdit; mais qu'importe? N'en est-ce pas assez pour en imposer au public et crier bien haut qu'on a puisé aux sources ultimes et qu'on va dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, après avoir passé sur ses lèvres le charbon de feu? Ahi! povero Beaumarchais! Ecoutez le réquisitoire.

Insulté par un courtisan, le favori de Mesdames amène son homme sur le pré, le dépêche du tac au tac et le blessé rend hommage devant témoins, avant d'expirer, à la loyauté de son adversaire. C'est ce qu'on appelle avoir fait ses preuves, et notre auteur, qui n'est pas un buveur de sang, peut se croire dispensé désormais d'estocader autrement que de la langue contre tous les étourneaux qui viendront le frôler. D'ailleurs ne montrera-t-il pas autant de vigueur que de sang-froid dans cette folle équipée dont le duc de Chaulnes fut le brutal héros et dont le n° 26 de la rue de Condé a été le théâtre? Et combien d'autres sortes de courage n'aura-t-il pas en face des Grippeminauds du Parlement Maupeou, de ses insulteurs anonymes de la Commune, de Danton, de Marat? N'importe; il n'en reste pas moins convaincu de lâcheté (p. 49) aux yeux de M. B., qui nous paraît avoir raffiné le point d'honneur comme les Gascons dont parle Régnier.

Quel haineux procès de tendance que toute l'enquête sur l'affaire des lettres de l'abbé Arpajon de Sainte-Foix, présentée par le biographe allemand comme un odieux chantage, alors qu'il s'agissait d'une ruse picaresque pour rentrer dans son dû! Certes, le dû n'était qu'un revenant-bon et le procédé n'était pas irréprochable, mais « n'ayant point eu d'exécution », comme le prouve le document n° 32 de notre « *Beaumarchais* », il mérite au moins les circonstances atténuantes que nous avons plaidées (p. 112).

Toute l'affaire d'Amérique est exposée avec une ignorance des faits et une partialité que M. Doniol, dans son récent ouvrage sur l' « *Histoire de la Participation de la France à l'Indépendance des Etats-Unis* », a

1. Voir dans la *Deutsche Litteraturzeitung* du 7 juillet 1888, en quelle monnaie M. Bettelheim paie l'hospitalité de M. Tourneux. Entre autres aménités, il déclare ne trouver rien de neuf dans le livre dont M. Tourneux lui avait donné la primeur!

tancées au passage (t. II, p. 613). M. B. ignore absolument l'efficacité du rôle joué par Beaumarchais pendant toute la période qui précéda et prépara le traité du 6 février 1778 entre la France et les Etats-Unis et que nous avons prouvée par des documents sans réplique. Apprenons-lui donc qu'au moment le plus critique de la guerre de l'Indépendance, Gates et Arnold furent ravitaillés par dix vaisseaux de Beaumarchais qui leur fournirent les instruments très nécessaires de la victoire de Saratoga et de la campagne de 1777. Il ne devra plus ignorer qu'après la disgrâce apparente qu'il commente avec tant de malignité, Beaumarchais ne cessa d'être consulté assidûment en haut lieu ; qu'il continua de faire négoce avec chacun des Etats et d'en tirer légitimement cette grosse fortune que le biographe allemand calomnie, après tant d'autres.

En revanche, M. B., si incomplet sur l'affaire d'Amérique, et qui escamote si lestement la dernière période de la vie de son auteur, ne tarit pas en détails oiseux sur les négociations de Beaumarchais avec le margrave de Bade, pour l'impression de ce *Voltaire,* qu'il juge si étourdiment. Mais passons : ce vice de composition est inhérent à la manière discursive de M. B., et il est, d'ailleurs, le moindre défaut de son ouvrage.

S'il vient à être traduit en français, il n'en est pas une page au bas de laquelle l'éditeur ne doive protester, au nom de la vérité et pour l'honneur des lettres françaises. Nous nous offrons pour cette besogne, le cas échéant. Mais ici, nous ne pouvons déjouer en quelques mots toute cette tactique de demi-vérités captieuses, de réticences perfides, d'inductions envenimées ; nous nous bornons à les dénoncer et à offrir aux lecteurs français quelques échantillons des paralogismes, des contradictions et des singuliers aperçus du biographe viennois. Deux exemples pour en finir d'abord avec la partie purement biographique

M. B. fait allusion (p. 578), à la correspondance échangée entre Beaumarchais et la comtesse Houret de la Marinaie. Il affecte d'imiter la réserve de ceux de ses prédécesseurs qui ont pénétré « dans ce cabinet secret », comme l'appelle Sainte-Beuve dans une note perfide. Un mot, un seul petit mot en sera divulgué par le visiteur ; ce mot a été lâché par la dame de la Marinaie ; ce mot, redit par notre biographe, expliquera au public ses pudiques réticences ; ce mot mettra les scellés sur « le cabinet secret où le public n'entrera pas » ; ce mot doit faire reculer la critique la plus scientifique ; ce mot c'est « seine Tiberiaden ». *Tibériades !* et vous voilà, brave lecteur, évoquant, le rouge au front, vos pires souvenirs de Suétone. Eh bien ! nous déclarons qu'une pareille réticence est cent fois plus cruelle que la vérité vraie. Nous avons le fac-similé de cette correspondance, nous en avons offert la lecture à des personnes graves, et elles sont tombées d'accord avec nous qu'on pouvait entre hommes, au fumoir, vider la question ; que le cynisme des termes y était encore pire, selon la mode du temps, que celui des choses ; mais que le mot de Tibériades appliqué à l'espèce était

absolument impropre et tout à fait calomnieux, n'en déplaise à la jolie personne qui enrichit la langue de ce néologisme. M. B. n'a pas compris, et je l'en féliciterais s'il n'était un biographe et, comme tel, obligé de tout comprendre. Tout en respectant, comme il convient, la pudeur de Sainte-Beuve ou la sienne, nous lui affirmerons qu'il y a chez Beaumarchais, non pas un « cabinet secret », mais simplement une alcôve secrète. La différence est ici tout à fait notable, car la porte close, le reste est affaire entre sa maîtresse et lui. Tant pis pour qui convierait les passants à regarder au trou de la serrure; c'est là une joie de laquais ou de pornographe.

Le second point que nous voulons relever, paraîtra au lecteur français plus moquable de sa nature. On sait avec quelle délicieuse ironie Beaumarchais, tracassé sur l'origine de sa noblesse, répondit qu'elle était à lui, puisqu'il en avait la quittance. M. B., avec un sérieux déplorable, se méprend sur le ton de cette répartie et en conclut doctoralement que Beaumarchais adorait le veau d'or *per fas et nefas!* (p. 242.) Il faut le voir pousser sa thèse jusqu'à l'absurde et déduire de ce « hideux trait caractéristique » (p. 243) par exemple, que, dans l'affaire Gœzman, Beaumarchais paraît aussi préoccupé du prix de vente de ses *Mémoires* que de sa réhabilitation (pp. 237-259). La même déduction l'amènera à considérer toute la polémique littéraire soutenue par Beaumarchais en faveur de son *Barbier de Séville,* y compris la fameuse préface, comme un trompe-l'œil, tandis que la grande affaire est pour lui de toucher ses droits d'auteur qui le consolent *in petto* de toutes les critiques et de toutes les cabales (p. 349).

Quelle terrible logique! Mais pourquoi abandonne-t-elle M. B. quand il traite çà et là Beaumarchais comme la mouche du coche dans l'affaire d'Amérique, tandis qu'ailleurs il reconnaît en lui notre véritable ambassadeur à Londres (p. 386), si sagace que ses prévisions devancent les faits de dix ans (p. 376). Mais que de contradictions, que de demi-vérités à la file! Et que de gentillesses sur « la crasse ignorance » du père de Figaro (p. 138); sur « ses consolations de laquais » (p. 75) et ses « sales histoires » d'espionnage (p. 274), etc..., etc..! Mais tout cela, pour qui veut voir les faits sous leur vrai jour, n'est-il pas bien plaisant, et ne faut-il pas se hâter d'en rire de peur d'être obligé de se fâcher?

Au reste, on trouverait une ample matière à se distraire des amertumes de cette biographie dans toutes les dissertations littéraires dont son auteur l'a entrelardée. « Nous avons toujours traité, déclare M. B. avec Gœthe, la littérature française avec trop de roideur, soit comme modèle, soit comme ennemie » (p. 341). Il va donc rouvrir l'ère de la mansuétude, en nous apprenant coup sur coup que nous admirons à côté et que le IV[e] Mémoire de Beaumarchais n'est pas le meilleur, comme il nous semble à nous, Français, mais que c'est le III[e] (p. 239); que Beaumarchais qui a mis huit ou neuf ans à écrire *Eugénie,* qui a

donné trois formes successives au *Barbier de Séville*, qui a remanié pendant neuf ans le *Mariage de Figaro*, qui a écrit cinq à six fois chacun de ses *Mémoires* du procès Goezman, est un improvisateur incapable de réflexion (pp. 151, 224), et enfin qu'on chercherait en vain chez « quelqu'un des nouveaux Français », « le trait aristophanesque » de la *Folle Journée* ou « la fraîche gaîté » du *Barbier* (p. 586). Sont-ils nombreux les riverains du Danube qui lisent Augier, Sardou et Labiche avec cette clairvoyance?

Mais il serait cruel d'insister sur les bévues littéraires de M. B. qui invente Panard et rêve même, nous assure-t-on, de nous révéler Sainte Beuve. Un dernier mot caractérisera sa manière critique. Savez-vous quel est le plus précieux gage d'indulgence pour sa mémoire et de durée pour ses œuvres qu'ait conquis Beaumarchais? C'est d'avoir inspiré à deux Allemands, Mozart et Gœthe, un bon opéra-comique et un drame médiocre. Et si vous voulez une exacte mesure de sa gloire, apprenez de M. B. qu'elle durera autant que la littérature...... *allemande*. Voilà le dernier mot de cette biographie critique. N'y ajoutons qu'un aperçu qui achève la pensée de son auteur. Placé comme il l'est dans « un couloir sombre (?) de la Comédie française [1], le buste de Beaumarchais lui a paru « plutôt caché que mis en évidence » (p. 580), comme s'il faisait tache dans la maison de Molière!

M. Bettelheim qui, çà et là, attache brusquement à sa prose trotte-menu les ailes d'un lyrisme très imagé, dit quelque part que ni la veuve de Beaumarchais ni ses amis n'ont pu empêcher ses détracteurs de tournoyer au-dessus de son cadavre « comme les esprits de la bataille des Huns » (p. 544). Songeait-il bien, en écrivant cela, que sa conclusion le sacrait l'Attila, l'Etzel de ces Huns-là?

Eugène Lintilhac.

— *P. S.* Avec l'autorisation du directeur de la *Revue*, nous demandons au lecteur la permission de reprendre la plume pour un fait personnel. Nous avions eu cent fois, au courant de notre thèse sur Beaumarchais, l'occasion et le devoir de rectifier la biographie allemande que nous venons de critiquer et nous ne nous étions pas départis une seule fois de la courtoisie que commandaient les circonstances. La *Deutsche Litteraturzeitung* du 7 juillet 1888 nous apporte une réplique de M. Bettelheim. La fureur toute nationale qui l'a dictée s'explique aisément, mais elle fait

---

1. Il y a dans la salle du comité de lecture, à la place d'honneur, un buste de Beaumarchais aussi peu authentique d'ailleurs que la gravure qui décore le livre de M. B. et qu'il donne pour un portrait de famille. Nous avons sous les yeux le portrait qui était accroché dans la chambre même de Beaumarchais, c'est une belle épreuve du dessin de Cochin, gravé par Saint-Aubin, dont tous les autres qu'on peut voir à la Bibliothèque nationale, y compris celui que reproduit M. B., ne sont que des variantes faites *de chic*. Il existe deux autres portraits authentiques de Beaumarchais : le pastel de Perronneau que nous avons découvert et reproduit; et le portrait de Nattier, décrit au nº 581 de la notice sur l'Exposition rétrospective du Trocadéro, que nous sommes en mesure de reproduire incessamment.

le plus plaisant contraste avec l'obséquiosité du personnage quand il vint naguère butiner à Paris. Le pseudo-biographe de Beaumarchais s'embusque d'abord cauteleusement derrière l'arrêt d'un critique « sagace et sincère » sans doute, mais qui a ignoré ou bien oublié, en nous entrelisant, ce que M. Monod a si courtoisement relevé dans la *Revue historique*, à savoir qu'il avait sous les yeux une thèse où la nécessité de porter l'effort d'une démonstration serrée sur chacun des points en litige, tyrannisait les développements et leur commandait cette inégalité apparente dont la raison suffisante est dans la loi même du genre et dans la nature du sujet. Quoi qu'il en soit, des différents accueils faits par le public et par la presse à notre thèse, M. B. n'en a retenu qu'un qui fût digne d'être porté à la connaissance de ses compatriotes : c'est que nous avons senti rudement la férule de M. Sarcey, « un critique, dit-il, dont nous-même avons loué « la sagacité et la sincérité ». Bien joué, M. Bettelheim! Ses batteries ainsi masquées, notre contradicteur ouvre sur nous un feu nourri de..... disons d'inexactitudes, pour rester poli.

Bornons-nous aux faits. M. B. se targue d'avoir découvert un texte du *comte de Belflor* de Panard, que nous n'avons pu nous procurer ; mais en quoi cela l'excuse-t-il d'y avoir vu le premier modèle du *Barbier de Séville*, et de s'être mépris aussi lourdement que nous le lui prouvons p. 227 ? M. B. croit nous apprendre que *Jean-Bête à la Foire* n'est pas inédit ; voilà qui mesure l'attention avec laquelle il nous a lu. Nous lui répèterons donc que le manuscrit de Jean-Bête qui est à la Comédie-Française et qu'a édité M. Fournier, est plus court d'un grand tiers que chacun de nos deux manuscrits et ne contient aucun des passages si piquants que nous visons (p. 216 sqq.) et condamnons à l'inédit.

Relativement à la biographie de Beaumarchais, M. B. a beau le prendre sur le mode ironique, il n'infirme aucune de nos assertions. Nous n'avons apporté, à son dire, « aucune démonstration pour l'éclaircissement des points obscurs de la vie de Beaumarchais ». Qui donc a découvert le document que nous publions sous le n° 20 et qui démontre toute l'importance du rôle de Beaumarchais dans les préliminaires de la guerre d'Amérique [1] ? Qui, de M. B. ou de nous, a noté le caractère confidentiel de la lettre que nous citons (p. 63 sqq.) et prouvé ainsi l'existence d'Angelucci, éclairci l'origine du fameux pamphlet de Vienne et restitué aux faits leur véritable caractère, communiqué à M. Tourneux les lettres qui, jointes à notre document n° 31, tirent au clair les menées des Aubertin, prouvé par le menu la sincérité et la délicatesse des sentiments affectueux de Beaumarchais envers ses amis et ses proches, son patriotisme, sa générosité en cent occasions et la légitimité de sa fortune, analysé de plus près son libéralisme, indiqué le vrai sens de sa conduite politique sous tous les régimes et démontré que ses actes pendant et après la Révolution n'avaient donné aucun démenti à ses écrits antérieurs, quoi qu'ait hasardé là-dessus M. Paul Albert ? Qui enfin a raconté la dernière période de sa vie si mal connue, et réduit à néant le soupçon de suicide, pour cause de misère, en retrouvant et publiant le chiffre officiel de sa fortune?

Et maintenant, pour le faire court, si l'on veut être vite renseigné sur l'intelligence que M. B. a de nos usages, de notre langue et de notre esprit ou sur son honnêteté littéraire *(le dilemme est inévitable)*, on lira son appréciation sur nos publications de la lettre si correcte à Miron (p. 23) où il découvre je ne sais quel maquignonnage de fiancés ; de la lettre où Sedaine (p. 82) appelle si sérieusement et

1. M. Doniol qui avait deviné l'absence et l'importance de ce document capital (t. I, p. 253, de son *Hist. de la Participation*, etc...) nous exprime ses regrets de ne l'avoir pas connu plus tôt et nous annonce qu'il l'insèrera dans son tome III.

si modestement Beaumarchais son « maître », et où M. B. voit Sedaine « remettre durement et spirituellement Beaumarchais à sa vraie place comme homme et comme auteur. « Voici qui est encore plus fort. Nous avons prouvé (p. 96), que *Tarare* est contemporain du *Barbier de Séville*. Voulant contester la découverte de ce fait, fort important pour l'histoire de l'esprit de Beaumarchais, qui est le vrai sujet de notre thèse, notre contradicteur nous oppose d'abord l'ignorance où Gudin est resté sur ce point, puis un témoignage contradictoire que nous-même apporterions, dit-il, p. 96. Nous avons scruté en vain ladite page, notre contradiction nous paraît aussi imperceptible que la susdite mercuriale de Sedaine à Beaumarchais. Quant à l'insuffisance des renseignements de Gudin, étonnera-t-elle ici quelqu'un, puisque ce même Gudin avoue (*Œuvres* de Beaumarchais, VII, 153 et notre *Beaumarchais*, p. 221) n'avoir pu retrouver du *Barbier de Séville*, opéra comique, qu'un couplet, tandis que nous avons pu en exhumer plusieurs pages ensevelies dans les paquets de factures de la maison Roderigue et Cie (pp. 221 sqq)? Plus heureux ou plus consciencieux que lui sur ce point, pourquoi ne l'aurions-nous pas été sur d'autres? D'ailleurs ici la parole est aux documents que nous avons publiés ; c'est à eux de répliquer, si besoin est, aux critiques de Beaumarchais, derrière lesquels M. Bettelheim bat en retraite, non sans insinuer que désormais (c'est-à-dire après lui), il faut laisser là Beaumarchais et que tout l'effort des monographistes doit porter sur Lesage, etc.

Eh bien! n'en déplaise à M. B., il y a lieu, après son livre, comme après le nôtre, de tracer brièvement et clairement pour le grand public un portrait en pied de Beaumarchais où la véritable physionomie de l'homme et de l'écrivain apparaisse en pleine lumière, au-dessus du fracas et du fatras de tant de polémiques historiques et littéraires que notre thèse a eu l'ambition d'apaiser, sinon d'épuiser. C'est à quoi nous travaillons présentement, avec une sérénité dont notre auteur nous donne l'exemple et que ne troubleront ni M. Bettelheim, ni les susdits « esprits des Huns », qui ne sont pas des Huns d'esprit, mais qui, des deux côtés du Rhin, de la Manche et de l'Atlantique ont plus d'un intérêt manifeste à envenimer le débat, et à calomnier une mémoire que nombre de bons Français, à l'exemple de l'Académie, ne cesseront de pousser gaillardement à l'immortalité et même à la réhabilitation.

E. L.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Vont paraître chez Teubner, à Leipzig : 1° *Aristotelis quae vulgo feruntur de plantis, de mirabilibus auscultationibus, Mechanica, Ventorum situs et nomina, de lineis insecabilibus, de Melisso, Xenophane, Gorgia*, p. p. O. Apelt; 2° *Beitræge zur Textesgeschichte der griechischen Bukoliker*, par E. Hiller; 3° *Die Aussprache des Griechischen*, conférence faite à Breslau par M. Konrad Zacher.

— Une jolie collection d'éditions classiques à laquelle nous souhaitons bon succès, paraît à Leipzig, chez Seemann. C'est M. Mart. Hartmann qui l'a entreprise, le même qui publiait naguère un excellent choix des *Poésies* de Victor Hugo. M. H. vient de donner les deux premiers volumes de cette collection : 1° *Mademoiselle de La Seiglière*, de Jules Sandeau (qui compte déjà en Allemagne six éditions!); 2° *Bé-*

ranger, Auswahl seiner Lieder (Béranger, lui aussi, a déjà en Allemagne quatre éditions classiques). Chaque volume est précédé d'une introduction biographique; les notes sont à part dans un petit cahier de même format que le volume; ces notes témoignent d'ailleurs d'une très solide connaissance de la langue et aucune n'est inutile. Ajoutons que M. Hartmann veut faire lire en une année à ses élèves Sandeau et Béranger; à chacun son semestre; « l'écolier alternera entre la prose et la poésie; il enrichira ses connaissances sur un domaine déterminé de l'histoire de France; une lecture sera complétée et appuyée par l'autre. »

— Le douzième volume du *Nouveau Plutarque* vient de paraître à la librairie Brockhaus, de Leipzig. Ce volume renferme trois études : *Marie Stuart*, par M. W. FRIEDENSBURG; *Frédéric-Guillaume IV*, par M. Th. FLATHE; *Gœthe*, par M. Ad. STERN. La *Revue* n'a pas encore entretenu ses lecteurs de cette collection, et nos lecteurs nous sauront gré peut-être de donner le sommaire des onze volumes précédents : I. *Luther* (Rückert), *Cromwell* (Pauli), *Henri IV* (Philippson), *Voltaire* (Rosenkranz). II. *Robespierre* (Gottschall), *Marie-Thérèse* (Beer), *Cavour* (Speyer). III. *Philippe II* (Philippson), *Fox* (Althaus), *Schiller* (Gottschall). IV. *Hutten* (Prutz), *Ekhof* (Uhde), *Byron* (Gottschall). V. *Eugène* (Rogge), *Rousseau* (Brockerhoff), *Metternich* (Beer). VI. *Le grand Electeur* (Erdmannsdœrffer), *Wellington* (Pauli), *Herder* (Bœrenbach), *Russell* (Althaus). VII. *Napoléon* (Kleinschmidt), *Cornelius* (Carrière). VIII. *Sickingen* (Prutz), *Nelson* (Althaus), *Mozart* (Reissmann). IX. *Maurice de Saxe* (Prutz), *Joseph II* (Beer). *Disraeli* (Althaus). X. *Wallenstein* (Kugler), *Tasso* (Speyer), *Napoléon III* (Gottschall). XI. *Frederic II* (Philippson), *Lessing* (Jul. Schmidt).

— Encore une nouvelle revue de folklore. Elle paraît tous les mois à Berlin, chez l'éditeur Hettler, (15 mark par an), sous le titre *Zeitschrift für Volkskunde*. Le directeur est M. Edmond VECKENSTEDT, Leipzig, Dufourstrasse, 15.

— Un fascicule nouveau de la 4e édition améliorée de l'*Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache* de M. Fr. KLUGE, vient de paraître (Strasbourg, Trübner). Il contient les livraisons VI et VII de l'ouvrage, et va de *Musteil* à *Staat*, p. 241-336.

ITALIE. — M. C. CASTELLANI, préfet (directeur) de la Bibliothèque royale de Saint-Marc à Venise, a publié récemment un épithalame en vers politiques de Théodore Prodrome, avec une traduction italienne et une savante annotation continue, qui fait de ce petit travail une œuvre d'érudition. Il est intitulé *Chant en l'honneur de la princesse Théodora* fille de l'empereur et de la princesse Marie, l'aînée de l'empereur défunt des Romains Jean Comnène. Nous y relevons comme *addenda lexicis* les mots φωτάρχης, ὁλοπύρσευτος, ἀκτινοβρύτης, σελάγημα. Ces quelques pages apportent une contribution sérieuse à l'histoire byzantine du XIIe siècle.

— M. Eugène MÜNTZ a fait tirer à part l'étude qu'il a publiée récemment en italien dans l'*Archivio storico italiano* (4e fasc.) sur *Giovanni di Bartolo*, de Sienne, orfèvre de la cour d'Avignon au XIVe siècle et qui « joua un rôle considérable sous les papes Urbain V et Grégoire XI, et sous l'antipape Clément VII. »

SUISSE. — La librairie Huber, de Frauenfeld, vient de publier la deuxième livraison du *Schachzabelbuch* de Kunrat d'Ammenhausen qu'édite M. Ferdinand VETTER (in-8°, p. 225-431. v. 5849-10994), et le XIVe fascicule de l'excellent *Schweizerisches Idiotikon* de MM. STAUB, TOBLER, SCHOCH et BRUPPACHER; ce dernier fascicule du « Dictionnaire du suisse-allemand, va de *grab*, *grob* à *jû* (p. 689-848) ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 octobre 1888.

M. Gaston Boissier annonce une découverte importante, due à M. Maurice Holleaux, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon, ancien membre de l'École française d'Athènes, actuellement chargé d'une mission archéologique en Béotie. Dans une lettre datée du couvent de Pélagia, le 24 septembre 1888, M. Holleaux écrit : « Dans un mur d'une vieille église de Béotie, j'ai retrouvé sur une stèle de marbre le texte officiel et complet du discours que prononça Néron aux jeux isthmiques, quand il rendit la liberté aux Grecs. Le discours, assez bref, fort clair, est rédigé dans une langue étrange, emphatique et précieuse, le premier échantillon, je crois, que nous possédions du style de Néron. »

M. Boissier, en communiquant cette nouvelle, fait remarquer que ce n'est pas la première fois qu'on trouve un acte officiel d'un empereur romain, rédigé, non par un employé de chancellerie, mais par l'empereur lui-même. On croit qu'Auguste est l'auteur du document connu sous le nom de testament d'Ancyre, et l'on ne peut douter que le discours de Claude, conservé à Lyon, ne soit l'ouvrage de ce prince : il est d'un style singulier et bizarre, et le même style se retrouve dans une lettre de Claude, qu'on a découverte aux environs de Trente.

M. Deloche présente des observations au sujet de la communication faite par M. Levasseur, à la dernière séance, sur la population en Gaule au temps de Louis le Débonnaire. M. Levasseur, d'après des calculs fondés sur les indications du Polyptyque d'Irminon, abbé de Saint-Germain-des-Prés, avait conclu que la densité de la population de notre pays, à cette époque, était extrêmement faible. M. Deloche fait valoir contre cette thèse les considérations suivantes :

1° Tandis que le Polyptyque d'Irminon ne donne qu'une moyenne de deux enfants par ménage, un autre document du même temps, mais d'une autre région, l'état des serfs de Saint-Victor de Marseille, indique près de quatre enfants par ménage : les chiffres qui pouvaient être vrais pour une partie de la Gaule ne sont donc pas applicables pour les autres parties ;

2° Le document unique dont s'est servi M. Levasseur ne concerne qu'un territoire de deux cent mille hectares et l'auteur a voulu en tirer des conclusions pour la France entière, c'est-à-dire pour plus de cinquante millions d'hectares : en multipliant ainsi par 250 environ les résultats de ses calculs, il a dû multiplier dans la même proportion les erreurs qui pouvaient s'y trouver ;

3° Le Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés indique pour chaque famille un nombre d'enfants inférieur à la réalité, parce qu'il passe sous silence les enfants fixés hors des terres de l'abbaye ;

4° Et surtout, le Polyptyque ne mentionne que des populations rurales, et il y avait dans la Gaule une quantité de villes, où la densité de la population était évidemment beaucoup plus grande que dans les campagnes. La densité moyenne, pour l'ensemble du territoire, était donc nécessairement très supérieure à celle qui résulte des chiffres du Polyptyque.

M. d'Arbois de Jubainville fait remarquer que la plupart des noms de lieux habités de la France sont de formation relativement récente. Il n'y en a guère qu'un dixième dont l'étymologie indique une origine gauloise, romaine ou franque. Ne peut-on en conclure que la population s'est augmentée d'une façon considérable postérieurement à l'époque franque?

M. Longnon, en réponse à cette remarque, fait observer que les noms de formation récente sont ceux des écarts ou hameaux de peu d'importance tandis que tous les centres de population quelque peu considérables, tels que les villes ou les bourgs, portent des noms d'origine gauloise ou romaine. Il ajoute que le Polyptyque de Saint-Germain des Prés doit indiquer une population de densité inférieure à la moyenne, car le territoire qu'il concerne principalement, la Beauce, est encore aujourd'hui relativement peu peuplé.

M. Levasseur se réserve de revenir sur ces diverses questions dans une prochaine séance.

Ouvrage présenté part l'auteur : Menant (Joachim), *Ninive et Babylone* (1 vol. de la *Bibliothèque des merveilles*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 22 octobre — 1888

Sommaire : 476. EGGELING, Catalogue des manuscrits sanscrits de l'India Office. — 477. G. MEYER, Grammaire albanaise. — 478. GRÜNENWALD, L'infinitif absolu à valeur restrictive en grec. — 479. BIRKLEIN, L'infinitif substantif. — 480. SABBADINI, Le texte du De Officiis et des poésies pseudo-vigiliennes. — 481. Ch. MOREL, Genève et la colonie de Vienne. — 482. SPIRGATIS, Liste des membres de l'Université de Paris. — 483. E. MARTIN, Observations sur le Roman de Renart (premier article). — 484. D'ESPINAY, La coutume de Touraine au XVe siècle. — 485. ROCHOLL, Annexion de l'Alsace à la France. — 486. ARNAUD, L'abbé d'Aubignac. — 487. DROYSEN, Précis de la science de l'histoire, trad. par DORMOY. — 488. La Lorraine illustrée. — 489. KLUGE, Littérature allemande, trad. par PHILIPPI. — Réponse de M. Karl Foy à M. Psichari. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

---

476. — Julius EGGELING. **Catalogue of the Sanskrit Manuscripts in the Library of the India Office.** Part I. Vedic Manuscripts. London. Printed by Order of the Seculary of State for India in Council. 1887. pp. VII-155, in-4.

Voici une publication qui, pour s'être fait longtemps attendre, n'en sera que la mieux venue auprès du public spécial auquel elle s'adresse. Comme l'indique le titre, elle contient l'inventaire de la partie védique de l'incomparable collection de manuscrits sanscrits déposée à l'India Office, sur laquelle on pourra enfin se renseigner directement, sans tirer à vue sans trêve ni merci sur l'inépuisable obligeance du savant qui en a la garde, le modèle des bibliothécaires, le Dr R. Rost. Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'on parcourt la liste de ces vénérables codex, dont bon nombre ont leur histoire, à commencer par ceux de Colebrooke, et qu'on se représente la somme de labeur qui s'y est dépensé et de travail utile qui en est sorti depuis un siècle. Que savait-on de l'Inde et de ses plus anciens monuments, à l'époque où l'illustre vétéran, jeune alors, réunissait patiemment les restes de la vieille littérature, non en simple collectionneur, mais en ardent pionnier, et pour les soumettre aussitôt à la plus pénétrante, la plus fructueuse analyse?

La collection comprend 566 numéros, dont quelques-uns, notamment pour les Upanishads, correspondent eux-mêmes à de véritables collections. Elle est divisée en quatre sections : A, les *Samhitâs* et les *Brâhmanas* avec leurs commentaires. B, le *Rituel*, comprenant : 1° les *Sûtras* et leurs commentaires ainsi que les traités qui s'y rapportent directement; 2° les *Manuels*, qui traitent du rituel ou de tel point du rituel, sans se rattacher spécialement à une autorité particulière. La li-

gne de démarcation entre ces deux subdivisions est un peu flottante et, pour se renseigner, il faudra chercher dans les deux. Mais c'est là une difficulté qu'on ne pouvait guère éviter, pour le présent du moins. C, les *Upanishads*, parmi lesquelles on remarquera surtout la collection formée par Sir Walter Elliot de toutes les Upanishads, au nombre de 129, connues des brâhmanes Andhras. Une observation toute semblable s'applique à cette section : quelques-uns de ses numéros, par exemple l'*Içâvâsya*, auraient été tout aussi bien à leur place dans la section A, et réciproquement. D, les *Vedângas*, c'est-à-dire *çikshâ*, *nighantu*, *jyotisha* et *chandas*, avec leurs commentaires.

Le nom de M. Eggeling est une garantie que le travail a été fait avec soin, et le fascicule répond en effet à toutes les exigences, tant sous le rapport de la sûreté et de l'abondance des renseignements, que sous celui des conditions matérielles. Le format est ce qu'il doit être, assez réduit pour être maniable, assez grand pour permettre au regard d'embrasser beaucoup à la fois. Le papier est beau et fort, l'impression élégante et très correcte. Il n'y a que le choix des types et certains détails de la disposition typographique, pour lesquels ce catalogue, comme presque tous les autres d'ailleurs, reste inférieur à celui de la Bodléienne publié par M. Aufrecht, où chaque page s'explique et se détaille en quelque sorte sans le moindre effort, au premier coup d'œil. — Voici quelques menues observations : n° 55, la notice ne se comprend que si on se rappelle que l'ancien numéro 132[b] est décrit sous le n° 3-6. Pour cela, il sera bon d'ajouter à la fin une concordance des anciens et des nouveaux numéros. — De même, n° 122, on ne voit pas immédiatement ce que signifie le sigle (A). — N° 52-58, un renvoi à n° 1-2 eût été utile. — N° 128, la publication de l'*Adbhutabrâhmana* par M. Weber aurait dû être indiquée. — Même observation au n° 89 pour l'édition du *Kaushîtaki-brâhmana* de M. Lindner (1887), et au n° 273, pour la traduction du *Gobhila-grihyasûtra* par M. Knauer (1885), qui auraient dû être mentionnées du moins dans les Additions. — P. 8[b], l. 12, il faut lire *asyavâmîya*° en un seul mot.

A. Barth.

---

477. — **Kurzgefasste Albanesische Grammatik**, mit Lesestücken und Glossar, von Gustav Meyer. Leipzig, Breitkopf und Hærtel, 1888. In-8, xij-105 pp

M. G. Meyer, chargé à plusieurs reprises, par le gouvernement autrichien, de missions scientifiques en Albanie, en a rapporté une riche moisson de documents linguistiques, qu'il a déjà mis en œuvre en publiant une série de monographies du plus haut intérêt [1]. Il les utilise aujourd'hui pour la rédaction d'une grammaire abrégée, où il n'a

1. *Albanesische Studien*, I-II (1883-84), cf. *Revue critique*, XIX, p. 73 ; plus récemment, *das Verbum substantivum im Albanesischen*, et *das Lateinische Element im Albanesischen*, dans le *Grundriss der Romanischen Philologie*, I, p. 804.

ad mis, comme il nous en avertit lui-même, que les notions strictement nécessaires au débutant qui veut se rendre compte de la structure et des particularités de la langue albanaise, sans les comparer à celles de l'indo-européen commun, dont elles relèvent, ni à celles des idiomes circonvoisins, auxquels l'albanais a fait de si larges emprunts. Cependant le savant linguiste ne s'est pas interdit, comme de raison, les rapprochements très courts, surtout étymologiques, qui sont de nature à faire réfléchir l'élève, ou à aider sa mémoire en y fixant, à la faveur d'un mot grec ou latin, le souvenir d'une forme albanaise trop dépaysante à première vue. Manuel pratique avant tout, ce petit livre pourra donc aussi tenir lieu à l'indogermaniste d'une grammaire scientifique et raisonnée, en attendant le grand ouvrage que M. G. M. nous promet et qui paraîtra chez les mêmes éditeurs.

La grammaire proprement dite (pp. 1-53) comprend neuf grandes divisions en 135 paragraphes : 1° phonétique (très sommaire); 2° substantifs; 3° article (postposé au nom, comme on sait, ainsi qu'en danois, en bulgare et en roumain); 4° adjectifs; 5° numéraux; 6° pronoms (et possessifs); 7° verbes (la conjugaison notablement détaillée); 8° prépositions; 9° conjonctions. Le dialecte visé est le tosque septentrional (Albanie centrale), sans exclusion absolue des autres dialectes tosques ni du guègue, mais presque sans références au calabrais, qui forme un petit domaine à part. L'exposition est claire et précise, les paradigmes en nombre fort suffisant pour qui voudra bien les étudier avec attention; quant aux minuties de grammaire et de syntaxe qui n'ont pu y trouver place, l'auteur s'en est sagement remis à l'usage de la langue, c'est-à-dire ici à la pratique des textes accompagnés de glossaire qu'il propose à ses lecteurs comme exercices d'analyse et de traduction.

Ces textes (pp. 55-77) sont au nombre de onze : 1° « la dispute des deux sœurs, » conte tosque; 2° « le vieillard vendeur de conseils », conte tosque; 3° « le teigneux », conte tosque; 4° la parabole de l'enfant prodigue (Luc, XV, 11-32), en tosque; 5° la même, en guègue; 6° la même, en calabrais; 7° le miracle du centurion (Matth. VIII, 5-13), en guègue commun; 8° le même, en guègue de Scutari; 9° le même, en tosque de Corfou; 10° le même, en albanais de Grèce (Poros); 11° vingt-et-un épithalames recueillis à Korytsa (tosque). Ces textes, étant empruntés à diverses autorités, n'ont pas tous rigoureusement la même orthographe phonétique que celle de la grammaire; mais c'est là une bien légère difficulté, dont un esprit réfléchi se rend maître sans peine, et qui subsidiairement se tourne pour lui en avantage, en l'initiant par la pratique même au vocalisme fuyant et mobile de l'albanais.

A ceux qui voudraient, le plus rapidement possible, tirer parti de ces textes, je recommanderais de commencer par les passages des Evangiles *en tosque*, et de les traduire au moyen du glossaire, en ne s'aidant qu'à la dernière extrémité d'une traduction française. Maîtres dès lors

de la grammaire et du vocabulaire tosques, ils pourraient aborder avec fruit les contes et les épithalames, et réserveraient pour la fin de leur tâche les textes en guègue et autres dialectes. Pour toutes ces recherches, le glossaire (pp. 79-105), parfaitement disposé, leur sera d'un excellent secours. Je me demande seulement si les formes *pat* (il eut), *pâ* (il vit), *râ* (il tomba), etc., aoristes respectifs des verbes *kam, shoh, bie,* etc., n'auraient pas dû être reprises à leur rang alphabétique avec renvoi au § 103 : l'étudiant qui commence la traduction ne peut avoir d'un seul coup toute la grammaire dans la tête, et ces quelques indications, tout en lui épargnant un long embarras, n'auraient pas même comblé le blanc de la p. 105. Je supprimerais le point d'interrogation après *kur* (quand) et similaires, puisque les pronoms et conjonctions interrogatifs sont en même temps relatifs (cf §§ 75 et 135). Le mot guègue *nap* (donner) renvoie au tosque *ap,* qu'on ne trouve pas au glossaire. Enfin, il serait bon de rencontrer le verbe *vesh* (vêtir) ailleurs que sous *véshure* (vêtement), puisque les formes d'impératif *vishni* (tosque), *veshni* (guègue), se lisent p. 69, Luc, XI, 22.

Tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la linguistique indo-européenne sauront gré à M. G. Meyer d'avoir condescendu à écrire ce livre élémentaire, et d'avoir mis entre leurs mains un instrument d'étude et de consultation aussi commode et aussi sûr.

V. Henry.

---

478. — I. L. Grünenwald. **Der freie formelhafte Infinitiv der Limitation im Griechischen.** Würzburg, Stuber, 1888, 37 pp. gr. in-8.

479. — II. Franz Birklein. **Entwickelungsgeschichte des substantivierten Infinitivs.** Würzburg, Stuber, 1888, 109 pp. gr. in-8.

Ces deux ouvrages continuent heureusement la série des *Contributions à la Syntaxe historique de la langue grecque* dont M. Schanz dirige avec tant d'autorité la publication.

I. — L'étude de M. Grünenwald sur l'*Infinitif absolu à valeur restrictive* comprend trois parties. Dans la première, l'auteur examine les formules à l'infinitif absolu qui *limitent* le sens de toute une phrase (ἑκὼν εἶναι, τὸ νῦν εἶναι, etc.), et montre nettement que dans ces locutions l'article ne doit pas se joindre à l'infinitif, mais à l'adverbe ou à la locution prépositionnelle. — Dans la deuxième partie, M. G. s'occupe des infinitifs absolus qui ajoutent à l'idée de *restriction* une idée de *comparaison,* exprimée ou non par ὡς, (δοκεῖν ἐμοί, εἰκάσαι, etc.). — Le troisième chapitre roule sur la formule [ὡς] ἔπος εἰπεῖν et sur les formules équivalentes ou analogues. L'étude de M. G. fixe définitivement le sens de ὡς dans ces locutions. La substitution de ὅσον à ὡς dans des formules à l'infinitif absolu montre nettement que ὡς ne signifie pas *pour*, mais *dans la mesure où ;* ainsi ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν = à parler simplement, *dans la mesure où* [on peut le faire].

L'exposition est toujours claire, l'explication des formules ingénieuse et généralement satisfaisante. Le texte des auteurs a été étudié avec soin. M. Grünenwald apporte enfin beaucoup de méthode et de prudence dans le choix de ses exemples, et on doit lui savoir gré de ne pas *forcer* la leçon des manuscrits pour les besoins de sa cause.

II. — L'impression laissée dans l'esprit par le travail de M. Birklein est moins forte et moins nette. Non que les exemples soient insuffisants, ou que l'auteur ait apporté moins de soin à la rédaction de son ouvrage. Tous les auteurs grecs de l'époque classique ont été dépouillés scrupuleusement. L'exposition, d'autre part, est généralement simple et claire. Mais le plan même me paraît défectueux. M. B. étudie successivement, dans chacun des auteurs sur lesquels portent ses recherches, les diverses constructions de l'*infinitif précédé de l'article*. Il en résulte des répétitions, la nécessité de revenir constamment en arrière, ou au contraire de faire pressentir ce qui va suivre, de remettre à plus tard des développements sur tel ou tel point. Par suite aussi, le résumé final, qui condense un trop grand nombre de résumés partiels, est souvent obscur. Les exemples sur lesquels s'appuient les règles données ne sont plus présents à l'esprit, et il faut perdre beaucoup de temps pour les retrouver. Mieux aurait valu, ce semble, suivre dans la série chronologique des auteurs le développement de chacun des emplois de l'infinitif-substantif. Un résumé très court, sous forme de tableau même, eût suffi dès lors pour marquer le rang occupé par chaque auteur en ce qui concerne la fréquence de l'un ou l'autre de ces emplois.

L'étude de M. Birklein est d'ailleurs le plus souvent concluante; elle rectifie ou précise, sur un certain nombre de points, des règles à peu près généralement adoptées dans les grammaires.

Ch. Cucuel.

---

480. — R. Sabbadini. **La Critica del testo del de Officiis di Cicerone e delle poesie Pseudo-Vergiliane secondo due nuove codici.** Dissertatione letta il 16 nov. 1887 nella R. Università di Catana per l'inaugurazione dell' anno scolastico 1887-88. Catana, tip. Galati, 1888. In-8, 64 pp.

La brochure de M. Sabbadini contient d'abord le discours lu à la séance de rentrée de l'Université de Catane. Il roule sur la question du latin. On peut voir que M. S. a eu le temps, avant l'impression, de prendre connaissance de l'art. publié ici-même par M. Th. Reinach. Son discours même pourra s'ajouter à la bibliographie déjà si longue de la question. M. S. conclut en conseillant aux jeunes latinistes les études de critique de texte [1].

1. Je ne résiste pas au plaisir de citer un passage de ce discours. « Il règne en Allemagne un formalisme décourageant, qui ronge, hache en menus morceaux et réduit en poussière les questions de critique et de littérature. Il suffit qu'un demi-dieu mette en avant une idée nouvelle, même par pure manie de la nouveauté, pour qu'une nuée d'épigones se lance sur cette découverte, la dépèce et la démem-

Suit un travail sur le ms. Ambrosien F 42 sup. du *De officiis (M)*. M. S. essaye d'établir que ce ms., du XII^e s., appartient à la meilleure classe désignée par *Z* et que les mss. connus de cette classe, *B H b*, forment une sous-famille distincte de *M*. Dans le détail, la démonstration n'est pas toujours très nette. M. S. commence par démontrer la seconde partie de la proposition (p. 17); mais, dans sa liste de variantes, il introduit de bonnes leçons de *B H b* qui ne prouvent rien. Si, en effet, *B H b* ont une bonne leçon contre une faute ou plutôt une innovation de *M*, cela ne peut prouver seulement que le copiste de *M*, comme tout autre, a ses fautes personnelles. En éliminant ces variantes, et plusieurs cas douteux, on arrive à un total de 13 variantes [1] probantes sur la liste de 26 donnée par M. S. : il y en a exactement la moitié qui ne peuvent entrer en ligne de compte. Il en est de même pour la parenté de *Z* et de *M*. La liste de M. S. comprend 25 cas dont 8 seulement sont probants [2]. M. S. veut ensuite établir qu'il y a un rapport entre *M* et *c*, ms. de l'autre famille. Mais en y regardant de près, il n'y a guère que quatre variantes recevables [3] dans la liste de M. S., et il ne serait pas impossible de les récuser : c'est en tout cas bien peu de chose pour un texte aussi long que celui du *De Officiis* et bien peu de chose aussi contre ce fait que I, 40 manque dans *M* et se lit dans *c*. Il résulte du travail de M. S. la connaissance d'un nouveau ms. de Cicéron, mais les conclusions qu'il en tire pour la classification paraissent prématurées. Toute classification est d'ailleurs impossible pour le moment. Il faudrait connaître les ms. du IX^e s. qui n'ont pas encore été collationnés, notamment celui de Paris 6601 et celui de Leyde Vossianus Q 71 signalés par M. Chatelain [4] et tenir compte du fragment de Paris 6347 [5]. On arrive donc à constater une fois de plus [6] l'incertitude du texte actuellement adopté, et, si l'on songe que l'on n'a que des notions fragmentaires sur la langue et la syntaxe de Cicéron, on est amené

---

bre misérablement. Ces gens-là attendent avec anxiété qu'un de ces maîtres fasse quelque hypothèse pour fonder dessus une deuxième hypothèse, et puis une troisième hypothèse, avec une conviction digne de compassion. Ils s'imaginent résoudre des problèmes de haute critique littéraire en faisant le compte des conjonctions, des adjectifs, des adverbes d'un, de deux, de cinq auteurs. Ils croient trancher des questions métriques d'un intérêt capital en calculant le nombre de dactyles ou de spondées d'un poète. » P. 7.

1. Leçon de *M* : I, 160 *considerata actio* (contestable); — II, 14 *et ea quae*; 43 *numerum*; 69 *reddidit*; 80 *malorum*; — III, 89 *alere*; 91 *sicui*; 102 *habebat*; 108 *scite*; 114 *a Varrone*; 115 *Acilius*; 116 *uiris*.

2. Leçons de *M* : I, 112 *alius... debeat* om.; 119, *est rei*; 139, *modi* om ; 157, *congregandique*; 158, *istam*; — II, 4, *molestias* om.; 17, *usu et* om.; 53, *sperent... praebitorem* om.

3. I, 29, *quoniam*; 144, *dignum*; — III, 58, *tempore*; 99, *neget*.

4. *Paléographie des Class. lat.*, pl. XLV, 2° et 4°.

5. *Ib.*, pl. XLIV, 2° et *Rev. de phil.*, V, 1881, p. 135.

6. *Rev. crit.*, 1888, I, p. 362.

à conclure que Cicéron est le moins connu des auteurs latins [1].

Dans la dernière partie de sa brochure, M. Sabbadini publie la collation d'un manuscrit des poésies pseudo-virgiliennes (Ambr. D 267 inf., xv[e] s.) qui a appartenu à Guarino. Il complète ou rend inutiles les mss. *H* et *V*. On devra désormais en tenir compte pour l'établissement du texte.

Paul Lejay.

---

481. — Ch. Morel. **Genève et la colonie de Vienne.** Etude sur une organisation municipale à l'époque romaine, 1888, in-8, 227 pages et une carte. Genève, librairie Jullien; Paris, librairie Fischbacher.

M. Morel est un des fondateurs de la *Revue critique* où il a laissé les meilleurs souvenirs; à ce titre seul, ce serait une bonne fortune pour un de ses successeurs d'avoir à parler d'un de ses livres; c'en est une plus grande encore, quand ce livre est tel que celui qui fait le sujet de cet article.

Et pourtant la matière en était quelque peu ingrate : l'histoire et l'administration de Genève à l'époque romaine n'ont laissé que quelques souvenirs épars çà et là, dont il n'est guère facile de tirer un tout; de plus, ce n'était point, au moins pendant les premiers siècles de l'empire, une municipalité autonome, mais bien une brigade dépendant d'une ville plus importante, Vienne; étudier Genève c'était donc étudier Vienne. Mais Vienne elle-même, sauf quelques légères particularités, ressemble à toutes les colonies romaines du monde romain; on était, par suite, amené à traiter un sujet plus vaste encore, l'organisation municipale dans l'empire. Or, un semblable travail est fait depuis longtemps; Marquardt et d'autres ont donné, dans leurs manuels, tous les détails possibles sur la question. M. M. ne s'est pas laissé effrayer par ces considérations; il a repris l'examen du régime municipal après tant de devanciers, et celui de Vienne après M. Allmer. Naturellement, il a eu soin de n'indiquer les faits connus qu'en quelques mots, se réservant d'insister sur ceux qui demandent encore à être élucidés. Nous ne suivrons pas l'auteur dans cette partie de son livre, la plus considérable (178 pages); nous aurions pourtant beaucoup à louer : la façon habile dont l'organisation de Vienne est ramenée à la théorie générale; le tact avec lequel certains détails sont élucidés, par exemple la date de la fondation de Vienne comme colonie romaine.

---

1. A la suite de son étude, M. S. étudie le texte de 95 passages du *de Officiis* dont 57 du liv. I. M. S. fait preuve d'une méthode très sûre. Il n'est pas de ceux qui font de la critique verbale sans tenir compte des données paléographiques. Je doute néanmoins que l'archétype de *M*, à plus forte raison que *Z* ait présenté les abréviations *oi (omni)*, *na (natura)*, *coitas (communitas)* (pp. 25 et 27). Un certain nombre des passages étudiés, notamment I 8, ont été discutés par M. Beldame, *Rev. de phil.*, V, p. 85, d'après un ms. de Nice du xii[e] s. : M. S. semble avoir ignoré ce travail.

(35/40 ap. J.-C. : p. 45 et suiv.) et la question des *III viri locorum publicorum persequendorum* (p. 84), enfin, d'une façon générale, la méthode de l'auteur; nous aurions aussi à regretter quelques lacunes et à demander à M. M. sinon la connaissance, au moins la mention de livres français récents qu'il semble avoir négligés, peut-être à dessein. Certain travail sur le *portorium* étant de ce nombre, on nous permettra de ne pas insister sur cette critique. Nous insisterons, au contraire, sur la fin du livre, relative à Genève, qui est la plus originale. Il paraît que la ville romaine est à 3 m. 15 au-dessous du sol actuel; aussi ne fait-on que de loin en loin des trouvailles intéressantes. Le nombre en a été néanmoins suffisant pour que l'auteur ait pu établir l'existence de deux temples au moins, d'un arc de triomphe, d'un cimetière, d'un aqueduc, et de nombreuses maisons particulières, où l'on a découvert des poteries de toute sorte et de toute taille. Il faut lire ce chapitre de M. M. pour se rendre compte de l'importance véritable de Genève à l'époque romaine. Avec les soixante et quelques inscriptions génevoises que l'on connaît, on pénètre plus avant dans la connaissance des anciens habitants; on se rend compte des noms et de la qualité d'un grand nombre de citoyens, de leur profession — on trouve surtout des bateliers et des faux monnayeurs — de leurs dieux favoris, de leurs magistrats, des voies de communication qui les mettaient en rapport avec leurs voisins. Malheureusement les inscriptions deviennent muettes au moment où Genève se transforme en une cité romaine autonome et l'on n'a, sur ce point, que des données très vagues; on sait qu'il faut placer l'évènement au IVe siècle, mais on ne saurait affirmer s'il a eu lieu au début ou à la fin de cette période. L'auteur a consacré tout un paragraphe à l'étude de cette question et des questions accessoires qu'elle soulève [1].

Il faut citer aussi les deux appendices, le second surtout, consacré à l'inscription de L. Julius Brocchus (*Insc., conf. helvet.*, n° 83). M. M. soutient avec beaucoup de raison, contre M. J. J. Müller, de Zurich, que cette inscription ne prouve nullement la division de Genève en deux parties, l'une dépendante de Vienne et l'autre de Nyon.

On nous représentait M. Morel comme ayant abandonné l'étude des antiquités romaines pour la tâche, plus absorbante, de journaliste; la traduction du manuel de Madvig et le travail sur Genève dont nous venons de parler, trop brièvement pour notre désir, nous prouvent qu'il n'en est rien et nous nous en félicitons.

R. Cagnat.

---

1. A signaler la correction que propose l'auteur (p. 209) pour un passage d'Ammien Marcellin (XV, 11). Les mss. portent *perpensa paudium fertur;* on avait proposé de lire : *per Sapaudiam fertur* ou *praeter Sapaudiam fertur*. M. M. a songé à : *pergens in Sapaudiam*.

---

482. — **Beihefte zum Centralblatt für Bibliothekswesen.** I. Personalverzeichniss der Pariser Universitæt von 1464 und die darin aufgeführten Handschriften und Pergamenthændler, von Dr. Max SPIRGATIS. Mit einer Facsimiletafel : Leipzig, O. Harrassowitz, 1888, in-8, 52 pages.

M. Spirgatis a retrouvé dans une reliure du XVIe siècle des fragments de deux registres des receveurs de l'Université de Paris. Y sont inscrits les noms des maîtres, écoliers et suppôts de ce corps ayant acquitté une taxe levée sur tous les membres de l'Université. Le pape Pie II venait, par une bulle, d'enlever à tous les ecclésiastiques le droit de tester et voulait faire exécuter sa bulle en France. L'Université de Paris protesta contre ces agissements et décida d'envoyer à cet effet une ambassade au roi, cette ambassade réussit, et le 17 février 1464 (n. st.), Louis XI rendait un édit publié par Du Boulay, *Contra exactiones curiae Romanae*. La longue liste publiée par M. Spirgatis est d'autant plus intéressante pour nous que les anciennes archives de l'Université de Paris sont des plus pauvres ; on y trouve les noms de tous les maîtres et de quelques-uns des libraires qui, quelques années plus tard, devaient introduire l'imprimerie dans la capitale du royaume; nous citerons seulement Pasquier Bonhomme. Tous les érudits qui s'occupent de bibliographie et d'histoire littéraire sauront beaucoup de gré à l'éditeur de cette intéressante publication.

Ω.

---

483. — **Observations sur le Roman de Renart,** suivies d'une table alphabétique des noms propres. Supplément de l'édition du Roman de Renart, par Ernest MARTIN. Strasbourg, Trübner, 1887, in-8.

Après nous avoir donné une bonne édition (texte et variantes) de toutes les branches de la collection connue sous le nom de *Roman de Renart,* M. E. Martin vient de publier cette brochure substantielle où sont réunies en une centaine de pages les observations sur les manuscrits, les branches et l'ensemble du *Roman de Renart*.

Le premier volume de l'édition de *Renart* (voir *Revue critique,* 1884, art. 210, p. 472), parut en 1882, le second en 1885 et le troisième, contenant les variantes, en 1887. Cinq années ne nous semblent point, comme à l'éditeur, un trop grand espace de temps pour mener à fin une œuvre aussi considérable et M. E. M. n'a pas besoin de s'excuser. La valeur de sa publication et la richesse des variantes, qui occupent tout le troisième volume (plus de 600 pages), justifient pleinement le temps qu'il a mis à terminer cette œuvre de patience. Grâce à lui, nous possédons maintenant, sinon une édition critique, au moins un bon texte de toutes les branches de *Renart* d'après un manuscrit, ainsi que les variantes des autres mss.

Les mss. que M. E. M. a mis à contribution, sont au nombre de vingt-trois, et il est peu probable qu'après les recherches de l'infatiga-

ble éditeur, on en trouve d'autres. Ils se trouvent en France, en Angleterre, en Italie, et montrent par leur nombre et leur dispersion la grande vogue qu'a eue le *Roman de Renart*. Ils n'ont pas la même valeur, on peut les classer suivant leur ancienneté, leur dialecte, le plus ou moins d'affinité qu'ils ont entre eux pour former une ou plusieurs familles, etc. Une première classification les divise en deux catégories : 1° les mss. complets, c'est-à-dire ceux qui contiennent les plus anciennes branches, réunies probablement vers la fin du XIIe s. ou au plus tard vers le commencement du XIIIe s., et formant une collection consacrée par le temps et l'usage, à laquelle sont venues s'ajouter d'autres branches dans le courant du XIIIe s.; 2° les mss. fragmentaires, qui ne contiennent qu'une seule branche ou même de simples fragments. Nous les laisserons de côté, pour ne retenir que les quatorze mss. contenant les plus anciennes branches, et cotés par M. M. : A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O.

Après avoir complété, par de nombreux détails sur l'orthographe et le dialecte, la description de chacun de ces mss. donnée dans la préface du premier volume, M. M. conclut ainsi (p. 9) : « Je comprends sous la lettre α le texte qui est conservé dans AE (F) G et qu'on retrouve encore, mais avec de légères altérations dans DN ; la lettre β désignera le texte commun aux mss. BKL, quoique ce dernier ms. paraisse en même temps remonter à une source plus pure et avoir souffert plus d'altérations particulières que les autres de la classe β; enfin je donne la lettre γ au texte qui est reproduit par les mss CM*n* [1] et dans lequel les deux textes α et β ont été combinés en quelques sorte... Le ms. H appartient de même à la classe γ, mais il en représente une forme plus ancienne, tandis que le ms. I, copié sur un texte très ressemblant à celui du ms. H, l'a abrégé d'une manière intolérable... » Le ms. O représente une combinaison de α et de β autre que γ qui se distingue par la foule de changements tout à fait arbitraires qu'elle a fait subir au texte commun; il y a un grand nombre d'interpolations dont quelques-unes ont passé dans le texte de Méon. En outre, les omissions sont aussi fréquentes que les interpolations; et pour toutes ces raisons M. M. rejette O de ce tableau des mss. Mais le tableau ne peut-il être encore simplifié? F n'est qu'une mauvaise copie de E; G, tout en étant meilleur, n'est que la reproduction de E, et répète, comme E, presque toutes les fautes de A. F et G peuvent donc être éliminés. De même I qui ne contient qu'un texte remanié [2]. Restent donc dix mss. sur quatorze. Mais ce nombre peut être encore réduit. DN sont encore plus éloignés que E de A, qui dans le groupe α représente la rédaction la plus voisine du texte primitif X; ils peuvent être éliminés. M et *n*

1. *n* représente les parties de la rédaction de N se rapprochant de C.

2. « C'est plutôt, dit M. Martin (t. I, p. XXIV) un poème nouveau qu'on pourrait bien, si toutefois cela en valait la peine, publier en entier au lieu de le confondre avec le reste des variantes. »

ont la plus grande affinité avec C, et font pour ainsi dire double emploi avec lui ; on peut donc ne garder que les deux mss. CH pour représenter la famille γ. LK, rendant en général le texte de B, ce dernier peut représenter seul la famille β. Ce qui réduit à cinq les quatorze mss.: deux, AE, pour le groupe α; un, B, pour β et deux, CH, pour γ.

Une édition critique devrait tenir compte de ces trois familles α, β, γ, pour la constitution du texte. Mais telle n'a pas été l'intention de M. M. en publiant le *Renart*. Son édition n'est, pour ainsi dire, que la reproduction du ms. A, les autres mss. ne servant qu'à remplir les lacunes de A.

Quoique l'ancienneté ne soit pas toujours un signe de bonté pour les mss., il n'en est pas moins vrai qu'il y a au moins présomption pour que le meilleur texte se trouve dans les plus anciens mss.

Les mss. de *Renart* ne remontent pas plus haut que le XIII^e s.; les plus anciens sont de la fin de ce siècle et même du commencement du XIV^e. Ce sont ABCHIK. Si, suivant toute probabilité, la collection de *Renart* était constituée dès la fin du XII^e s., ces six plus anciens mss. ne nous la représentent qu'à un siècle de distance ; et pendant un siècle que de changements, que d'interpolations elle a dû subir en passant de mss. à mss. !

Dès le XIII^e s., les trois grandes familles α, β, γ, étaient déjà constituées, et représentées α par A, β par BK, γ par CH. La classification des mss. par ancienneté nous mène donc au même résultat que celle qu'a dressée M. M. pour établir la filiation des textes. Les plus anciens mss. donnent donc la meilleure rédaction, A pour la famille α, B pour β et C pour γ ; et tous les trois contiennent les onze branches de l'ancienne collection.

L'examen de ces même mss. nous donne-t-il également quelques lumières sur le dialecte dans lequel ont été écrites les branches de *Renart*? Sur les six mss. du XIII^e s., trois, BCK, représentent le dialecte de l'Ile-de-France, deux, HI, sont picards, enfin A, celui que M. M. reproduit dans son édition, est un mélange des trois dialectes picard, français et normand. Cette diversité dans les mss. ne nous éclaire pas sur le dialecte employé primitivement dans le texte des branches, mais nous montre la popularité de *Renart* dans les diverses provinces de langue française, alors qu'au XIII^e s. les dialectes étaient en pleine vie.

Il n'en est plus de même au XIV^e s., alors que le parler de l'Ile-de-France prend le dessus sur les autres dialectes. En effet, sur les sept mss. du XIV^e s., DEGLMNO, il n'y en a que deux, NO, qui conservent encore des traces de picardismes. Tous les autres sont écrits en dialecte de l'Ile-de-France, nouvelle preuve que les dialectes provinciaux se retiraient devant celui de la capitale qui tendait à devenir de plus en plus la langue officielle et littéraire, en un mot le français.

Mais ces mss. de *Renart*, si divers de dialectes au XIII^e s. si uniformes au XIV^e, ne nous éclairent pas sur le dialecte dans lequel a été primiti-

vement écrite telle ou telle branche. En effet, un scribe était-il picard, quel que fut le dialecte du ms. qu'il copiait, il écrivait le sien en picard, laissant échapper par ci par là des graphies du ms. modèle, en sorte que les mss., à force d'être copiés par des scribes de différentes provinces, contenaient côte à côte des françaisismes, des picardismes et des normandismes. La plus belle salade de ce genre est le ms. A qui a été écrit par plusieurs scribes et qui contient à chaque page les mêmes mots écrits à la française, à la picarde et à la normande [1].

Ce n'est donc pas dans les mss. qu'il faut chercher le dialecte dans lequel ont été écrites les diverses branches, mais plutôt dans les branches elles-mêmes, dans leur contenu. Peut-être quelque indication géographique ou linguistique pourrait-elle nous faire supposer, avec plus ou moins de probabilités, dans quelle province et par conséquent dans quel dialecte et à quelle époque telle ou telle branche a été composée? Examinons rapidement chacune d'elle à ce point de vue, en nous guidant sur les précieuses données de M. Martin. Les branches du *Roman de Renart* sont au nombre de vingt-sept, plus trois sous-branches. Ces trente branches n'ont pas la même valeur, il s'en faut de beaucoup. Les unes, les plus anciennes et les meilleures, forment comme un corps, dont on a essayé de réunir les membres tant bien que mal dès la fin du XII^e^ s. Ce sont les onze premières que M. M. a imprimées dans le premier volume de son édition. Ces onze premières branches se trouvent de quatorze à onze fois dans les quatorze mss. donnant la collection. Elles se trouvent toutes dans les trois mss. ABC qui datent du XIII^e^ s. La disposition de ces onze branches a dû probablement subir des changements. Quelques mss. les donnent dans un ordre différent de A, ainsi que le poème allemand de *Reinhart Fuchs* de Henri le Glichezare, composé vers la fin du XII^e^ s. Quant aux autres branches, elles se trouvent beaucoup plus rarement dans les mss. Les XXIII^e^, XXV^e^ et XXVI^e^ ne nous sont même parvenues que dans un seul ms. Le succès des anciens contes de *Renart* fit naitre ces nouvelles branches qui vinrent grossir l'ancienne collection sans l'enrichir. Car, pour la plupart, ce ne sont que plates imitations ou d'insipides amplifications. Toutes les branches sont anonymes, à l'exception de trois : la IX^e^, *Liétard,* par un prêtre de la Croix en Brie; la XII^e^, *Renart et Tibert*, par Richard de Lison ; la XVI^e^, le *partage du Lion,* par Pierre de Saint-Cloud. Ces trois branches sont loin d'être parmi les meilleures; une seule, la IX^e^, fait partie de l'ancienne collection, et encore

1. *eschame* à côté d'*escame*, *force* à côté de *forche*, *chaoir* et *caoir*, *chastel* et *castel*, *eschaper* et *escaper*, *cuart* et *coart*, *nus* et *nos*, *arere* et *ariere*, *sege* et *siege*, etc., etc. A offre même comme vers ceux-ci :

> Quant *che* virent, *chascun* le huie, I^a^ 2190.
> Et lez lui se jut *fache* a face, I^b^ 2632.

C'est le comble du galimatias dialectal, en écriture, bien entendu, car un lecteur français aurait dit : *face a face*, et un picard : *fache a fache*.

est-elle une nouvelle branche, comme le déclare l'auteur (vers 5).

Branche I. *Le jugement.* — Cette branche qui commence la collection dans dix mss., traite de l'appel que Noble le Lion fait signifier à Renart pour répondre de ses nombreux crimes, des mésaventures qui, par la ruse de Renart, arrivent aux messagers du roi, du jugement et de la condamnation à laquelle échappe Renart. C'est une des plus anciennes branches et des meilleures. Quant à la fixation plus précise de l'époque de sa composition, M. Martin cite ces paroles de Hersent la louve :

> Dan le premier jor d'avril
> Que pasques fu, si con or sist,
> Ot dix anz qu'Isengrin me prist (I, 162).

faisant remarquer que le jour de Pâques tombait le 1er avril en 1179, 1184 et 1263, et que la première date conviendrait, mais il ajoute avec raison : « Peut-on prendre au sérieux les indications de dame Hersent ? » (p. 14). Une autre indication peut-être plus sérieuse est donnée au vers 1521. Renart, après avoir jeté le bourdon et l'écharpe de pèlerin, crie au roi pour se moquer de lui : « Saluz te mande *Coradins* Par moi qui sui bons pèlerins ». Coradin, c'est-à-dire Malek Moaddam, fils de Malek Adel, sultan de Damas, assiégea Acre en 1204, fit abattre les murs de Jérusalem en 1219 et mourut en 1228. Mais d'autres mss. ne donnent pas *Coradins*, mais bien *Loradins* ABHL, et *Noradins* CM ou *Noraudins* O. Le fameux Noureddin mourut en 1173. Il est probable que *Noradins* est la bonne leçon ; l'assertion de Hersent et le salut ironique de Renart indiqueraient le dernier quart du XIIe siècle comme époque de la rédaction de la branche I. Quant au dialecte, M. Martin cite le mot *welcome*, v. 777, bonjour, qui n'appartient qu'aux dialectes normand et picard, et comme la br. I. fourmille de picardismes, il est probable qu'elle a été écrite primitivement en picard. — Les sous-branches Ia *Le siège de Maupertuis* et Ib *Renart teinturier*, suivent et imitent la br. I, sont également picardes et furent probablement composées peu de temps après la première, vers la fin du XIIe siècle. Les vers 2435-6 :

> Toi que devez le seint martir
> Et seint Tomas de Cantorbir.

portent la composition de la br. Ib après 1173, date de la canonisation de S. Thomas de Cantorbéry.

Branche II. *Chantecler*. La mésange. Tibert. Tiécelin. L'adultère. — Le texte de la br. II, dit M. Martin (p. 32), se compose de plusieurs récits qui diffèrent quant à l'étendue et quant au style, et dont les formules d'introduction, identiques dans le 2e et le 3e récit (469 = 665), font supposer qu'ils ont été composés à des époques différentes, sinon par différents poètes. Toutefois, ils ne laissent pas de se lier l'un à l'autre de manière à former un tout, dont la conclusion répond à ce que le poète a promis dans son prologue. Peut-être ce prologue a-t-il été

ajouté lorsque les différents récits furent rassemblés, dont quelques uns du moins avaient déjà existé auparavant. » C'est encore une des plus anciennes branches et des meilleures. Dans quatre mss. elle figure la première ; le poème de Glichezare commence également par elle, en mettant l'aventure du corbeau Tiécelin avant celle du chat Tibert, ce qui tend à prouver que les divers récits qui composent la br. II étaient primitivement détachés [1]. Quant au dialecte on peut le supposer picard, comme pour la plupart des autres, et quant à l'époque, tout ce qu'on peut dire, c'est que la br. II se trouve dans *Reinhart Fuchs*, composé vers 1180, que les romans de Troie et de Tristran y sont cités, et qu'au commencement du XIII[e] siècle elle était en vogue, Guillaume le clerc de Normandie y faisant allusion dans son *Besant de Dieu* en 1211.

Branche III. *Les poissons*. — Une des meilleures et des plus anciennes, écrite probablement en picard au XII[e] s. M. Martin (p. 36) donne comme preuve la rime 239-240 *eus : leus (illos) : lupus*. L'ordre de Tiron, cité au vers 237, fut établi en 1113 et se fondit vers la fin du siècle avec celui des Cisterciens. La Br. III ne fait aucune allusion aux autres branches, signe probable d'antiquité. *(à suivre)*.

A. Bos.

---

484. — **La Coutume de Touraine au XV[e] siècle**, par G. d'Espinay, ancien conseiller à la cour d'appel d'Angers. Tours, Deslis frères, 1888.

Je prends un plaisir extrême à lire nos vieux Coutumiers, et j'admire presque les vieux praticiens qui les ont rédigés. Ce sont eux qui pour exprimer des idées nouvelles ont créé des mots nouveaux; ce sont eux qui ont enrichi notre langue de ces termes précis, de ces locutions originales dont un grand nombre n'ont pas encore été vaincues du temps. Autant que les traducteurs des XIV[e] et XV[e] siècles, ils ont contribué à former la prose française. Ils sont graves, austères, comme il convient à des hommes qui prennent en main les intérêts de leurs semblables. Quelquefois pourtant, à côté ou à la suite d'un article sérieux se glisse une glose plaisante qui vient, tel qu'un rayon de soleil, égayer le sujet, comme dans ce passage : « Icy poez veoir que gentil homme n'a aage a tenir terre jusques il ait atouchié à XXI an. Mès la fille si a aage de XV ans. *Ainsi poez veoir que mauvaise herbe croist assez plus tost que la bonne* ». En cet endroit le vieux jurisconsulte s'est déridé, et il n'a pu retenir une malicieuse raillerie. On peut supposer qu'en écrivant ces lignes, il venait de lire un de ces bons contes d'autrefois où triomphe l'astuce féminine. Mais ces traits fréquents sont rares dans nos anciens coutumiers, et je préviens le lecteur qu'il n'en rencontrera aucun de cette espèce dans celui de Touraine.

1. Plusieurs mss. donnent aussi séparément les épisodes de cette br. (Voir Martin, t. III, p. VI).

Les *Stilles et la Coutume* de Touraine commencèrent à être rédigés en 1453 par Baudet Berthelot, conseiller du roi Louis XI, et commissaire délégué à cet effet; ils furent achevés en 1460 ou 1461. M. D'Espinay publie aujourd'hui cette première rédaction d'après un incunable très rare que possède la ville de Tours. Il a pu se procurer aussi à la bibliothèque de Rouen un manuscrit du xv[e] siècle, qui contient, à quelques variantes près, un texte semblable à celui de l'incunable. Sous le règne de Louis XII qui s'efforça, comme ses prédécesseurs, « de simplifier les usages qui étaient aussi divers que la diversité des provinces de son royaume », cette coutume fut réimprimée en 1507 par Ant. Vérard avec quelques articles additionnels, et plus tard par Mathieu Chercelé, en 1523 et en 1536. Une autre édition qui paraît avoir échappé à M. d'Espinay est celle qui a été donnée en 1546 « à Paris en la grand salle du Palais, au premier et second pilliers par Arnoul et Charles, les Angeliers frères. » C'est la Coutume réformée de 1507, mais si l'on ôte les articles qui y ont été ajoutés, on a absolument, sauf quelques variantes de peu d'importance, le texte que publie M. d'Espinay. J'ai comparé avec attention les deux textes : on ne peut mettre en doute que les Angeliers n'aient eu sous la main soit la première édition de la coutume de Touraine, soit une copie très correcte de cette édition. Dufrémentel, qui publia en 1786 *La Conférence* de la Coutume de Touraine en 1460 et de ses deux réformations en 1507 et 1559, est moins exact. Là où il rajeunit le texte comme dans cet endroit : « le moyen justicier prend les épaves... en gardant les *formalités* déclarées au chapitre des épaves », les Angeliers impriment « en gardant les solempnités », comme dans la rédaction originale. J'ai noté dans les *Coutumes localles de Soesmes*, publiées aussi, en 1546, par les célèbres imprimeurs parisiens, ce passage : « lesquelles autres années les chaulmes *millerins* et *avenerig* ne sont aucunement de garde, sinon tant que le fruict est dedans les dictes terres. » Il saute aux yeux que ces mots *millerins* et *avenerig* sont des adjectifs. Une mauvaise leçon du Nouveau Coutumier général porte : *chaulmes, millerines et aveneris*, ce qui a fait croire à La Curne et à Godefroy que ces deux derniers mots, qu'il est impossible de rencontrer ailleurs, étaient des substantifs signifiants l'un *champ semé de millet*, l'autre *champ où l'on a semé de l'avoine.*

A. DELBOULLE.

---

485. — H. ROCHOLL. **Zur Geschichte der Annexion des Elsass durch die Krone Frankreichs.** Gotha, Perthes, 1888. 1 vol. 160 p. in-8.

M. Rocholl, aumônier militaire allemand, a réuni dans ce petit volume dix articles détachés sur l'histoire d'Alsace, dont quelques-uns avaient déjà paru dans différents journaux ou revues. En voici les sujets. — I. *La préfecture des dix villes depuis l'origine jusqu'à la Réforme.* — Les dix villes déclarent, dans divers actes, qu'elles veulent

rester membres immédiats de l'Empire germanique; elles revendiquent, par de semblables déclarations, leur pleine indépendance. L'auteur détourne tous ces textes de leur signification : son étude est bien enfantine. — II. *Efforts de la France, pour s'emparer de l'Alsace lors de la conclusion de la paix de Westphalie.* — M. R. est allemand; mais il est protestant. En conséquence, il accable la France d'injures, mais il couvre de fleurs le grand roi de Suède, Gustave-Adolphe, « qui trouva sur le champ de bataille la mort du héros. » Pourtant les deux puissances ont suivi une politique tout à fait analogue et les Français ont fait supporter à l'Allemagne moins de maux que les Suédois. — III. *La préfecture des dix villes et la diète de Ratisbonne de 1648 à 1673.* IV. *Les dix villes sous le commandement des deux premiers baillis, le comte d'Harcourt et le duc de Mazarin.* — V. *Entretien des députés alsaciens avec M. de Gravel, délégué à la diète de Ratisbonne, le 1er janvier 1673.* — Ces trois études roulent sur le même sujet et auraient gagné à être fondues ensemble. M. R. y publie quelques pièces, tirées des archives municipales de Colmar; il les relie tant bien que mal par des réflexions personnelles où il ne faut chercher ni la justesse, ni la mesure, ni la connaissance précise des faits. — VI. *Comment les Alsaciens ont protesté, en 1658, contre la création du conseil souverain, établi à Ensisheim.* — M. R. édite un récit où est racontée la réception faite par le magistrat de Colmar au procureur général Colbert et à l'avocat Bassan, lorsque ceux-ci lui vinrent signifier le premier arrêt de la cour souveraine. — VII. *Le grand électeur Frédéric-Guillaume et la vieille cité libre de Strasbourg 1674-1675.* — VIII. *La bataille de Türckheim.* — Nous répétons de ces articles ce que M. Legrelle a dit de l'ouvrage qu'ils résument *(Der grosse Kurfürst im Elsass.* Strasbourg, 1877). « Ce n'est qu'un livre de corps de garde, plein de gros mots et de haine médiocrement évangélique, mais où se trouvent quelques textes intéressants. » — IX. *Paris et la Haute-Alsace pendant les années de la Terreur.* 1789 (sic) — 1795. — M. R. n'a que paroles de haine pour la Révolution dont il ne connaît l'histoire qu'imparfaitement. Il écrit par exemple (p. 131): « Le 6 mars 1791 les Colmariens élurent comme suffragant de l'évêque de Bâle, Gobel; c'était l'un des premiers prêtres qui eût prêté le serment et poussé les autres à jurer fidélité à la République (!) » — X. *La langue allemande en Alsace.* — L'auteur s'efforce de montrer que l'Alsace a toujours parlé l'allemand; selon lui, les mesures qu'on prit vers 1860 pour fortifier l'enseignement du français dans les écoles primaires auraient été mal accueillies par la population; il cite, pour appuyer sa thèse, de longs extraits d'une brochure de Cazeaux, curé de Saint-Jean de Strasbourg et des lettres du pasteur Baum.

Toutes ces dissertations tendent à une seule fin : montrer que l'Alsace a toujours été un pays allemand, que la France n'a fait que du mal à cette province, qu'en 1871 le fleuve a repris son cours naturel. M. Ro-

choll est pourtant obligé d'avouer que certains Alsaciens ne sont pas de son avis et sur eux il appelle toutes les sévérités du gouvernement allemand (p. x). Sans de pareilles insinuations, nous aurions beaucoup pardonné à l'auteur et nous nous serions borné à déclarer son livre mauvais; force nous est maintenant de dire qu'il y a là plus qu'un mauvais livre : c'est un méchant livre.

Ch. PFISTER.

---

486. — **Les théories dramatiques au XVII siècle.** Etude sur la vie et les œuvres de l'abbé d'Aubignac, par Charles ARNAUD, docteur ès-lettres, professeur à la Faculté libre des lettres de Toulouse. Paris, Alph. Picard, 1888, grand in-8 de 364 pages.

M. Ch. Arnaud reconnait avec une sincérité charmante que l'abbé d'Aubignac a mauvaise réputation, que c'est un *dédaigné*, un *grotesque*, que son nom est synonyme de pédantisme et d'étroitesse d'esprit. Il se hâte d'ajouter qu'il n'a pas voulu le réhabiliter et il explique ainsi les développements donnés à son étude : « Elle ne devait être d'abord qu'un épisode d'une histoire de la critique en France, à laquelle je pense depuis quelques années. Si elle s'est étendue jusqu'à devenir elle-même un ouvrage particulier, c'est que j'ai été frappé de l'importance que prennent, au commencement du XVII siècle, les théories dramatiques, et que j'ai été poussé à les examiner de près en elles-mêmes et dans leurs interprètes officiels. Ces interprètes sont au nombre de six, et s'appellent Chapelain, Mairet, Sarrasin, Scudéry, La Mesnardière et d'Aubignac. Or, Chapelain n'a laissé que trois courtes dissertations inédites, Mairet n'a fait qu'une préface, Scudéry qu'un pamphlet, Sarrasin qu'un quart de poétique; La Mesnardière qu'une moitié; d'Aubignac seul a fait une œuvre complète : c'est ce qui lui a valu l'honneur de servir de centre à une histoire des théories dramatiques de son époque. » M. A., rappelant les jugements exprimés sur d'Aubignac par plusieurs contemporains tels que Corneille, Boileau, Racine, Dacier, Perrault, Tallemant des Réaux, Donneau de Vizé dit, à propos de ce dernier qui, se préparant à combattre l'abbé, se comparait à un petit David attaquant Goliath : « On peut étudier un homme qui a été comparé à un géant, bien qu'il fût peut-être un nain, ne serait-ce que pour comprendre comment cette comparaison a pu être faite, et paraître juste à d'autres qu'à celui qui en était l'objet. » D'Aubignac, ajoute-t-il, eut une académie à lui ; il fut un critique considéré, un prédicateur écouté, un directeur de poètes et de femmes du monde; il faillit être le directeur de tous les théâtres de France, il fut le délégué de Richelieu au département des affaires dramatiques avec mission d'indiquer toutes les réformes dont elles étaient susceptibles. Son histoire, conclut-il, « n'est donc pas dénuée d'intérêt; elle soulève les plus graves problèmes de la critique littéraire et de l'art dramatique; elle se confond avec l'histoire même du goût et des idées à une des époques les plus curieu-

ses et les plus fécondes de notre littérature ; c'est pourquoi nous n'avons pas craint de la faire aussi complète que possible. »

Rien ne manque, en effet, à cette histoire qui, précédée d'une *notice bibliographique* composée : 1° de la liste des écrits de François Hédelin, abbé d'Aubignac ; 2° de la liste des écrits sur sa vie, sur l'ensemble de ses œuvres et sur quelques-uns de ses ouvrages particuliers, se divise en deux parties : une comprenant la biographie de l'écrivain et l'analyse de celles de ses œuvres qui sont étrangères au théâtre, une autre consacrée à d'Aubignac homme de théâtre, théoricien, auteur et critique dramatique.

La notice biographique contient en deux chapitres les détails les plus exacts sur Fr. Hédelin, sur sa famille, sur son éducation, sur son séjour dans la maison de Richelieu comme précepteur du duc de Fronsac, sur ses démêlés avec Condé, sur ses relations avec les hommes de la Fronde, sur ses succès dans la société précieuse, sur ses relations littéraires, sur ses amis et sur ses adversaires [1], sur son Académie, sur ses dernières années [2].

M. A. partage en quatre classes celles des œuvres de l'abbé d'Aubignac qui ne se rapportent pas à l'art dramatique : Œuvres d'érudition *(Les Satyres. — Conjectures académiques)* ; œuvres de salon (vers : *sonnets. — Le trio de la médecine.* Prose : *Discours. — Portraits égarés. — Royaume de coquetterie)* ; œuvres de direction et d'éducation *(Conseils d'Ariste — Macarise* [3]) ; *Œuvres de prédication (Sermons, oraisons funèbres, panégyrique)*.

On remarquera dans la seconde partie de l'ouvrage le chapitre sur

1. Parmi les amis on distingue surtout Gabriel Guéret, disciple et défenseur de l'abbé (voir p. 48-52), et, parmi les adversaires, on distingue surtout Ménage. M. A. raconte fort bien (seconde partie, p. 179-183) la *fameuse querelle* de d'Aubignac avec Ménage, laquelle « commencée en 1640, se prolongea jusqu'en 1687, onze ans après la mort de l'auteur de la *Pratique*, et tint en suspens, pendant un demi-siècle, l'attention du *pays latin*, » comme s'exprimait Racan.

2. Le guide principal de M. A. est le P. Niceron, qui lui-même avait eu sous les yeux *(Mémoires*, t. IV) des notes fournies par la famille. Il a eu un autre bon guide en M. Ch. Livet, qui a donné sur Aubignac une notice spéciale très fouillée, réimprimée dans *Précieux et précieuses*. M. A. s'est servi (p. 19-20) d'un document négligé par ses devanciers, une *requête à M. le Prince* par l'abbé d'Aubignac. Cette requête, dit-il, « qui avait échappé à M. Livet, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. » Cette dernière indication est trop vague. Il faut, en pareil cas, avoir soin de préciser.

3. Voir (p. 94) une piquante critique de ce roman : « On ne peut rien rêver de plus faux, de plus froid, de plus ennuyeux que cette histoire :

Je bâille en vous contant la chose seulement !

C'est un rêve de pédant, malade de grec et de philosophie. On sort de cette lecture comme d'un cauchemar, avec le besoin de respirer et de se rafraîchir... » M. A., à la suite de sa vive tirade, signale un phénomène invraisemblable : *Macarise* a été imitée par un anonyme *(Histoire de la princesse Macarie*, 1747), et il se demande « quel a pu être cet homme étonnant, que les lauriers de l'auteur de *Macarise* ont empêché de dormir. »

les théories dramatiques en France avant d'Aubignac et au temps de d'Aubignac (p. 115-174). L'auteur ajoute beaucoup de choses à ce qu'ont écrit sur le sujet les meilleurs critiques. Dans les chapitres suivants, il retrace le rôle de d'Aubignac, théoricien dramatique, avant la publication de la *Pratique du théâtre*; il examine à fond cet ouvrage « passionnément souhaité » par Richelieu, selon l'expression de Niceron; il analyse *Cyminde*, la *Pucelle d'Orléans*, *Sainte-Catherine* et *Zénobie*, et enfin il étudie en d'Aubignac le critique dramatique et principalement le critique de *Sertorius* et de *Sophonisbe*.

Ne négligeons pas les *Appendices* où M. A., réunissant diverses curiosités, emprunte aux préfaces de *Macarise* quelques passages relatifs à la théorie et à l'histoire du roman en général, reproduit le plaidoyer de Grévin (préface de *Jules César)* en faveur de la liberté des faiseurs de tragédies, résume l'*Art poétique* de P. Delaudun d'Aigaliers, publie les trois dissertations de Chapelain que l'on avait fait qu'indiquer jusqu'à ce jour (I. *Démonstration de la règle des vingt-quatre heures et réfutation des objections*, II. *Sommaire d'une poétique dramatique;* III. *Variante du sommaire précédent)*, réimprime les remarques de Racine sur un exemplaire de la *Pratique* appartenant à la bibliothèque de la ville de Toulouse, tire du *Journal littéraire* deux observations sur ce que dit d'Aubignac touchant la question des Unités, enfin énumère quelques vers imités de Corneille dans le *Manlius* de M^lle^ Desjardins, dont l'abbé d'Aubignac fut le collaborateur, j'allais dire le complice [1].

M. Arnaud a pu se rendre cette justice qu'« il n'a fait ni une satire ni un panégyrique en essayant de faire revivre un homme qui fut quelque chose dans notre grand XVII^e^ siècle. »

T. DE L.

---

487. — J.-G. DROYSEN. **Précis de la science de l'histoire,** traduit de l'allemand sur la 3^e^ édition, par P.-A. Dormoy, professeur à l'école Colbert. Paris, Leroux, 1888, in-8, IX, 110 pages.

On peut dire, en thèse générale, que les traités de ce genre sont forcément à la fois obscurs et inutiles : obscurs, puisqu'il n'est rien de

1. Citons, à ce propos, une note rectificative (p. 45) : « Trompés par un mot de Tallemant *(d'Aubignac, son précepteur)*, quelques critiques ont dit que M^lle^ Desjardins avait été élevée par notre abbé. Elle n'avait été son élève qu'une fois et qu'un moment, à l'occasion de la tragédie de Manlius. » Puisque nous en sommes aux rectifications, reproduisons cette autre note sur la paternité des trois unités (p. 262) : « Andrieux *(Revue encyclopédique*, tome XVII, p. 362), a parfaitement démontré, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire (préface de la *Poétique* d'Aristote), qu'Aristote n'avait point établi les trois unités, et que l'abbé d'Aubignac, à peu près seul, en était responsable. Déchargeons la mémoire d'Andrieux d'une erreur qu'il n'a pas commise. Il n'attribue pas l'invention des unités à d'Aubignac; il dit seulement que d'Aubignac se l'attribue, ce qui est parfaitement juste. » Conférez l'*Essai sur les théories dramatiques de Corneille*, par J. A. Lisle, 1852, où (p. 68 et suiv.), au sujet des unités de temps et de lieu, l'on trouvera de fines et judicieuses remarques sur les précurseurs au XVI^e^ siècle de l'abbé d'Aubignac et sur l'abbé d'Aubignac lui-même.

plus vague ni de plus incertain que leur objet ; inutiles, puisqu'on peut être historien sans se préoccuper des principes de la *méthodologie* historique qu'ils ont la prétention d'exposer. Le *Précis* de Droysen, dont on vient de donner une traduction, est bien la démonstration la plus évidente de ce fait. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus nébuleux et de plus confus. Les seules idées claires qui se rencontrent dans cet ouvrage sont des vérités rudimentaires du genre de celles-ci : « L'essence de la méthode historique est de comprendre en cherchant » (page 13). « Le point de départ de la recherche, c'est la question historique (page 18). « Appliquer aux sources l'art de démêler le vrai, c'est la critique des sources » (page 24). Mais des principes aussi simples et aussi facilement accessibles ne sont malheureusement que l'exception. Il faut renoncer à indiquer même sommairement tout ce qu'il y a dans ces pages d'étrange et d'incompréhensible. De telles conceptions ne sauraient être discutées ; elles échappent à la critique en raison même de leur obscurité [1]. Le but que s'est proposé le traducteur, en les faisant connaître au public français, a pu être excellent, mais, franchement, était-il bien nécessaire d'entreprendre cette tâche ingrate ? M. Dormoy s'est astreint à une exactitude presque littérale qui souvent frise le mot à mot. C'est là une réserve qu'il est permis de trouver excessive. Le style bizarre et compliqué qui est la caractéristique des écrits de Droysen, peut être souvent, à la rigueur, supportable dans l'original allemand, mais le lecteur français a le droit de réclamer une forme plus intelligible qu'il n'était pas impossible d'obtenir sur bien des points [2]. M. D., trop scrupuleux, a pensé qu'en rendant le texte plus clair, il risquerait de le dénaturer. Puisque, d'un côté comme de l'autre, la difficulté était égale, il me semble qu'il eût été préférable de ne pas tenter l'entreprise et de ne pas toucher à cette œuvre qui n'ajoute rien à la gloire de Droysen.

En résumé, je vois là bien des assertions banales, des principes évidents présentés sous une forme contournée, des idées singulières et nuageuses, mais rien qui ait le mérite de la nouveauté ou de l'originalité. La *méthodologie* de l'histoire n'est pas encore près d'être constituée.

A. Lefranc.

---

1. Le traducteur le reconnaît lui-même dans l'avant-propos. — Voir en particulier p. 13, 14, 31, 34, etc. Il est juste de constater que les morceaux qui terminent le volume, l'étude sur Buckle, *Nature et histoire*, *Art et méthode*, sont à la fois plus clairs et plus intéressants.

2. Il y aurait à signaler également bien des passages où la forme laisse trop à désirer : « Tout *point* du présent est une *évolution* accomplie » (page 12). « Ce qui s'y passe journellement (dans le monde moral) n'est ni fait ni voulu comme de l'histoire par aucun être raisonnable » (page 33), etc. Il y a aussi des notes ajoutées par le traducteur d'une forme peu heureuse, celle par exemple de la page 20... « je deviens pragmatique », sans parler de cette phrase qui termine l'avant-propos (page IX) : « Que de fois, en cotoyant les aspérités de sa pensée... », etc.

488. — **La Lorraine illustrée.** Paris, Berger-Levrault et Cie, 1887. In-4, 470 p. 50 fr.

La rédaction de ce volume superbe — grand in-4°, et 445 gravures! — a été confiée à six auteurs.

M. Prost a fait l'introduction historique, sur laquelle nous n'insisterons pas, car la *Revue critique* en a déjà rendu compte.

M. Lorédan Larchey a décrit le pays messin, et l'a décrit avec charme dans une capricieuse causerie, pleine d'anecdotes piquantes. Il butine parfois, comme il dit lui-même, loin de sa ruche. Il n'a pas suffisamment utilisé les études de Klippfel sur la république messine. Il aurait pu citer, outre les lettres des commissaires de 1791, les mémoires de Mathieu Dumas et des extraits de la correspondance de Dommartin; et, pour le siège de Thionville en 1792, je me permettrai de le renvoyer à la *Retraite de Brunswick* (p. 235-242). Mais que de souvenirs aimablement contés, et, de tous les Messins aujourd'hui épars un peu partout, qui ne lira avec un mélancolique sourire les pages de M. Larchey sur le *tataï* et la *beuye?* L'auteur a su faire d'heureuses citations. Il emprunte à Charles Robert le récit du siège de 1552, et lorsqu'il parle de l'École d'application et de l'*artilleur de Metz*, il cite une lettre du futur maréchal Bosquet; il reproduit un saisissant passage de la chronique de Philippe de Vigneulles, une note secrète, très intéressante, envoyée en 1663 à Colbert par l'intendant sur le personnel du parlement de Metz, et cette scène saisie au vol par Rœderer qui rend si bien la physionomie de Lasalle et des jeunes généraux de l'Empire.

C'est M. André Theuriet qui s'est chargé du département de la Meuse. Il est malheureusement aussi court que M. Larchey est longuet. Il ne se laisse pas aller à conter ses souvenirs d'autrefois. Il décrit brièvement, rapidement, comme un voyageur qui n'a que le temps de jeter un regard fugitif sur le pays. On attendait de M. Theuriet plus de brillant, plus de pittoresque. Sa description de l'Argonne contient, il est vrai, quelques traits charmants; mais le tableau qu'il trace ici, n'a pas la même fraîcheur que dans ses romans, ni la même senteur forestière.

Aux 22 pages de M. Theuriet sur la Meuse succèdent 110 pages de M. Jouve sur les Vosges. Ce n'est pas trop, et on les parcourt sans ennui. On sent que l'auteur est Vosgien de cœur et d'âme, qu'il aime passionnément ses Vosges — il n'a pas le courage, dit-il, de leur reprocher de n'avoir pas brillé dans les arts. Sans doute, on voudrait par instants qu'il ait le style moins fleuri, moins émaillé d'épithètes. Mais il décrit d'une façon intéressante Gerardmer et La Bresse, les *Granges* vosgiennes, les mœurs et les croyances superstitieuses des habitants. Le chapitre consacré à Remiremont est un des meilleurs de l'ouvrage : paysage, histoire de la ville, existence des chanoinesses, tout cela est fort bien retracé par M. Jouve.

M. Liétard a composé sur Plombières une notice de 17 pages où l'on remarque de curieux détails sur les bains, sur leur clientèle d'autrefois, sur la vie joyeuse et libre qu'on y menait dès le XVI[e] siècle.

L'écrivain chargé de décrire la Meurthe, M. Edgard Auguin, mérite la palme. Il se livre de temps en temps à des exagérations de patriotisme qui font sourire, soit qu'il reconnaisse à Nancy tous les caractères d'une ville capitale, soit qu'il proclame l'écu de Nancy le plus beau du monde. Notons aussi qu'il donne bien moins d'importance que ses collaborateurs à la description des coutumes. Mais il est maître de sa matière ; il la connaît dans tous ses détails, même les moindres, et il sait exposer avec clarté, avec précision, avec agrément, et en bon style, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a vu, observé et recueilli. On a rarement fait, croyons-nous, un tableau à la fois aussi vivant et aussi complet de Nancy et de ses différents aspects. M. Auguin a décrit tout, les monuments, les richesses des musées, la physionomie des places et des rues (place Stanislas, place d'Alliance, les faubourgs, etc.). Mais il faut citer encore, outre Nancy, Toul et sa cathédrale, Liverdun et Lunéville, les arrondissements de Sarrebourg et de Château-Salins, Phalsbourg. Là aussi, M. Auguin montre la même conscience, le même souci de l'exactitude; il retrace à grands traits tous les souvenirs qui s'attachent aux villes et villages de la Meurthe, mais il n'en oublie aucun. Ajoutez que cet historien de la Lorraine est en même temps artiste; il illustre le livre qu'il écrit, manie avec la même habileté le crayon et la plume.

On pense bien que nous n'irons pas faire le pédant ni relever dans ce magnifique volume quelques erreurs de détail. Ferons-nous observer que Napoléon n'a jamais été à Metz comme lieutenant d'artillerie (p. 60); que le récit de l'expédition d'Irlande est légèrement inexact (p. 357); qu'on a oublié de dire que Paul Albert est né à Thionville, Edmond About à Dieuze, James Darmesteter à Château-Salins; qu'on cherche vainement le nom de Manheulles et du général Margueritte; qu'il ne faut pas dédoubler le général Lauthier-Xaintrailles en Lauthier et Xaintrailles, etc. ?

Mieux vaut dire que ce volume a été édité avec le plus grand soin et un goût fort délicat. On louera surtout les illustrations. Estampes, esquisses, dessins, tout a été réuni pour le plaisir des yeux; monuments, œuvres d'art, vues des villes ou des campagnes, d'après les artistes du bon vieux temps, costumes de la population à toutes les époques, armoiries, monnaies et médailles, que de choses qui flattent le regard, tout en nous instruisant, tout en nous renseignant sur le présent et le passé!

A. CHUQUET.

---

489. — **Histoire de la littérature allemande,** d'après le Dr Hermann Kluge, par J. PHILIPPI, avec une préface de L. Crouslé. Paris, Bonhoure (sans date). In-8, v et 340 p.

« Une personne — dit élégamment M. Crouslé — à qui, par sa double origine, la langue allemande est aussi familière que la langue française, s'est emparée du manuel de Kluge. Elle l'a en partie analysé, en partie traduit; elle a pensé qu'elle pourrait ainsi accommoder cet excellent manuel à l'usage des Français de tous états. » L'œuvre de J. Philippi est, en effet, une traduction libre de la *Geschichte der deutschen National-Literatur* de Kluge, et nous n'hésitons pas à la recommander. Même pour celui qui sait très bien l'allemand, le français est toujours plus clair. Seulement, J. Philippi ne devrait pas oublier certains noms cités par Kluge, comme ceux de König et de Neukirch (p. 104), ni traduire *hochgehörnt* par « encorné » (p. 23), *Spielmann* par « chanteur » (p. 32), *Gauchmatte* par « prairie des corneilles » (p. 82), *bedrängt* par « affligé » (p. 117), *Rosen auf den Weg gestreut* par « roses semées sur le chemin » (p. 146 : « semez des roses... »), *Quintus* par « élève de cinquième » (p. 253), *Reise nach Fläz* par « voyage jusqu'à Flaez » (p. 255). On sent d'ailleurs que J. Philippi est moins familier avec la littérature qu'avec la langue. Dans son analyse du *duc Ernest*, il traduit *Lebermeer* par « la Mer du Foie » ! (p. 33) et il connaît si peu les germanistes contemporains qu'il nomme (p. 41-42) Max Rieger « *Ringner* », Zarncke « *Zwecker* », Bartsch « *Barsch* », Fr. Pfeiffer « *madame Pfeiffer*, » (prenant sans doute Fr. ou Franz pour le mot Frau). Ajoutez qu'il écrit *Weldecke* au lieu de « Veldeke », *Sigime*, au lieu « Sigune » (p. 55), *Jacob* au lieu de « Jacobi » (p. 118), *Enée* au lieu de « Cnäus » (p. 126), *Trauenzien* au lieu de « Tauenzien » (p. 151); qu'il fait naître Hartmann d'Aue en *France* (pour Franconie « Franken »); qu'il attribue au même Hartmann un « Dialogue entre le cœur et la *lèvre* » — sans savoir que *lip* signifie « corps » — et une *Lettre d'amour* — en prenant le mot « Liebesbrief » de Kluge pour le titre du poème, qui est *Büchlein* (p. 49); qu'il dit Hagen *de Troie* au lieu de Hagen de Tronege (p. 25).

A. C.

Réponse de M. Foy à l'article de M. Jean Psichari, *Revue Critique*, 1888. N° 17, p. 329-333.

[M. Foy nous envoie aujourd'hui un long article en français : nous respectons sa langue et son orthographe. Malheureusement cette réponse ne répond à rien. Nous avions précédemment établi : 1° que M. F. avait pris le duc de Coislin pour un manuscrit; 2° qu'il empruntait, sans citer ses sources, des renseignements paléographiques aux Essais de gramm. hist. néo-gr.; 3° qu'il se trouvait obligé de reconnaître à la fin

de sa brochure les monosyllabes dont il niait l'existence au commencement; 4° que la règle du maintien de l'α initial dans ἁμάξι, établie comme un dogme, était réduite à zéro par l'observation de faits inconnus à l'auteur; 5° que υ et ι sont confondus dans l'écriture dès le 1er mars 261 ap. J.-C. (M. F. affirmait qu'il n'y avait pas d'exemples *certains* de cette confusion avant le xe s.); 6° que l'étymologie γρεικῶ = *orecchio* est inadmissible; 7° que les terminologies grammaticales ne sont pas des *explications*; 8° que l'influence de ὥρισα sur ὁρίζω est dénuée de fondement; 9° que la disparition de l'accent et de la voyelle initiale sont des phénomènes simultanés; 10° que la transcription phonétique de M. F. est d'une complicaton inutile et que l'arabe doit être laissé de côté; 11° qu'il ignore les Italo-graeca II et les collections de Papyrus des *Essais (Index Auctorum)*; 12° que l'aphérèse est un phénomène purement *phonétique*. Tant que M. F. n'aura pas répliqué d'une façon catégorique à chacun des chefs ci-dessus, en les reproduisant scrupuleusement, ainsi que les observations contenues dans notre commentaire, nous ne répondrons à aucune attaque ultérieure de sa part. Les controverses de M. F. n'apprennent rien à la science : aucune question d'intérêt général n'y est touchée. Il est donc indispensable d'y mettre terme. Jean Psichari].

M. Psichari écrit p. 331, 1 : il (c'est à dire M. Foy) s'étonne qu'on ne distingue nulle part entre la disparition instantanée et la disparition graduelle des voyelles. A la page 51 de mes Vocalstudien (M. Ps. m'a mal cité) je ne parle point du tout de la disparition des voyelles, mais exclusivement de leur changement (voy. Ἔλυμπος = Ὄλυμπος), ce qui est tout autre [1]. Je n'emploie pas, non plus, l'expression « nulle part », mais je dis tout simplement que c'est un défaut de la plupart des travaux écrits sur le vocalisme de ne pas avoir observé cette différence dans le changement des voyelles [2]. Toute la note de mon censeur est donc bien superflue. — A la même page, M. Psich. prétend avoir lu dans mes études, que l'aphérèse néo-grecque comme dans δόντι = ὀδόντιον est verschwunden und vergessen = disparue et oubliée. Mais une aphérèse comment peut-elle disparaître ou s'oublier ? Je ne suis pas l'auteur de cette confusion. Je ne parle pas de l'aphérèse, je parle des voyelles o e i, ce qui est bien différent [3]. Voy. Vocalst. 44. — Malgré tout cela M. Psichari a encore le courage de critiquer les expressions allemandes que j'emploie et de m'accuser de gaucherie!! [4]. — P. 333 M. Psich. me fait dire qu'on ne connaît les documents gréco-

[1. Il n'y a pas ici de changement *phonétique* possible de *o* en *e*. Voir note 2.

2. La question ainsi posée n'existe pas. Dans l'hypothèse même de M. F., il faudrait encore admettre entre *o* et *e* le degré intermédiaire $\ddot{e}$. Personne ne considère aujourd'hui les *changements* de voyelles comme *instantanés*. L'ouvrage auquel je renvoyais traite précisément du même phénomène pour les consonnes. M. F. est rarement au courant.

3. Jeu de mots. Le terme aphérèse désignait ici par extension les voyelles initiales. Il est évident qu'un terme abstrait n'est pas un phénomène linguistique.

4. M. F. ferait mieux de justifier la propriété des expressions qu'il emploie : on ne peut guère dire d'une voyelle qu'elle est *oubliée*, en allemand pas plus qu'en français. C'est un détail, je le sais; mais il avait quelque valeur à cette place (R. C., 331, 1). Le seul mot propre était *verhauchen*. Que M. F. veuille bien le nier expressément.

latins de l'Italie méridionale que par l'édition défectueuse de M. Zambélios. Si l'on compare mon travail, p. 57, 2, on trouvera que M. Psich. a supprimé le mot « meist [1] », mot court, mais très significatif à l'endroit, où il se trouve. C'est la même méthode, d'après laquelle M. Psich., dans la reproduction d'un passage de M. Hatzidaki, avait également omis le mot, court aussi, « fast [2] ». — En révanche M. Psich. me renvoie à la page 13 de ses *Essais*, mais là je ne trouve aucune des collections de M. Spata, collections très-riches et très-importantes [3]. — P. 333 M. Psich. prétend que je recommande beaucoup les papyrus (sic) de Trinchera. Je déclare que je n'ai jamais pris les documents de Trinchera pour des papyrus et que je ne les ai jamais appelés ainsi : ce sont des membranes [4]. — P. 332 M. Psich. se plaint que je ne cite nulle part ses Essais. Mais c'est déjà à la troisième page de mon travail que je les cite en y ajoutant le titre complet. M. Psich. avait constaté contre moi dans ces mêmes Essais p. 45 que la forme de l'article αἱ est en même temps monosyllabique et accentuée (sic). Je montre justement Vocalst. 40, que ni l'une ni l'autre de ces assertions n'est juste. Comment peut-il donc dire que je ne renvoie nulle part à son ouvrage [5] ? — P. 333 M. Psich. se fâche [6], parce que j'ai indiqué l'âge des mss. de Prodrome sans renvoyer à ses Essais. Mais est-ce que je fais des recherches sur les manuscrits [7] ? Au contraire, mon travail étant exclusivement grammatical, je ne parle que des formes du numéral 4, comme elles se présentent chez Prodrome, et j'ajoute la date des mss. pour ceux qui ne sont pas au courant, mais je ne disserte point du tout longuement là-dessus, comme M. Psich. le prétend. Est-ce dans ces circonstances un crime de lèze-majesté que de ne pas avoir mentionné en même temps ceux qui ont indiqué ces dates pour la première fois ? D'ailleurs, ce qu'on lit dans les Essais sur les mss. de Prodrome, sont des renseignements de M. Omont et non des découvertes de M. Psichari [8]. — P. 332 M. Psich. prétend que j'aime à répéter que la syllabe accentuée ne tombe pas, à moins que l'accent ne se soit d'abord déplacé. Mais je ne parle nulle part d'une syllabe ; on voit bien que dans βρῶ = εὑρῶ (εὕρω) ce n'est pas une syllabe qui est tombée, mais seulement une voyelle. Puis je n'ai point du tout enseigné que chaque chute de la voyelle initiale suppose nécessairement une transposition de l'accent ; je ne parle que de la perte de l'accent. S'il y a en même temps transposition (comme dans δῶ = ἴδω) ou non (comme dans να = ἵνα), c'est une question à part. — Pour expliquer να = ἵνα, M. Psich. nous renvoie à l'allemand « *nen Apfel* = *éinen Apfel* », mais il se trompe. Les deux mots ἵνα et éinen faisant corps

---

1. Soit : que M. F. se donne la satisfaction d'ajouter aux listes des livres dont il n'a pas fait usage un document dont il n'a établi ni l'autorité ni les sources.

2. Nous attendons que M. Chatzidakis ait précisé les limites grammaticales que cet adverbe prétend déterminer.

3. Même défaut de méthode et mêmes sophismes, cf. R. C., 333, 1, l. 2-3.

4. M. F. veut dire sans doute *parchemins*. Je ne faisais pas de description bibliographique et le mot *papyrus*, entraîné par le contexte, est inexact. La découverte de ce *lapsus* ne détruit en rien le fond de ma critique, qui subsiste.

5. Voici comment : M. F. emprunte aux *Essais*, sans les citer une seule fois, les dates des mss., la chronologie des textes (Infort.) et les théories relatives au style médiéval. Il lui paraît sans doute plus commode de ne mentionner les *Essais* qu'à propos de vétilles : je les lui abandonne bien volontiers.

6. M. F. fait confusion entre sa réponse et mon article, écrit sur le ton d'une pure controverse scientifique.

7. Sûrement non. Voyez à ἄρξαι.

8. Encore un renseignement que M. F. prend dans mes *Essais*, toujours sans me citer.

avec le mot suivant ont perdu complètement leur accent propre : ἕνα κάμω est devenu inakámo et éinen Apfel einenápfel [1]. — M. Psich. enseigne que la disparition de la voyelle initiale et la perte de l'accent sont deux phénomènes simultanés (!?) et il cherche à le prouver par κοσιένα = εἴκοσι + ἕνα. Malheureusement cette forme ne se trouve que dans quelques dialectes, tandis que εἰκοσιένα, avec son εἰ- non accentué, est la forme la plus répandue [2]. Pas de doute qu'il s'agit ici également tout simplement de la chute d'une voyelle atone. — P. 330 M. Psich. me blâme, en termes assez violents [?], de ne pas employer une explication unique pour les différents cas, où la voyelle initiale est tombée. Mais malheureusement il n'y a pas de phénomène unique ici : c'est précisément la raison, pour laquelle j'ai écrit mes études. Pourquoi y a-t-il dans tant de dialectes conservation de l'initiale dans ἑφτά ὀχτώ ἐννιά ἑβδομῆντα ὀγδῶντα ἐννενῆντα ἑκατό et malgré cela disparition constante de ces mêmes initiales dans λάδι τέρι χέλι δόντι μάτι φρύδι ? Je crois, parce que les noms de nombre ont été traités autrement que les noms neutres. Est-ce là un phénomène unique [3]?

P. 332 M. Psich. écrit : Le type de la règle populaire nous est offert par le paradigme de ἔκαμα ἔκαμες ἔκαμε ἐκάμαν et malgré cela κάμαμε κάματε. Mais ce paradigme n'appartient qu'à certains dialectes [4]. Dans beaucoup de contrées ont dit aussi ἐκάμαμε et ἐκάματε. D'ailleurs, si ce principe est général et ne se borne pas à l'augment, comment expliquer ἐλᾶτε, dont l'initiale se conserve constamment? Voy. ἔλα. — Une de mes observatious concernant les masculins et les neutres est contredite, d'après M. Psich., par la forme ῥῆκεν Georg. Rhod. 29 = ἀρῆκεν. Ici mon censeur fait trois [5] fautes à la fois. 1. Il prend une forme verbale pour un nom ; 2. il n'a pas remarqué que dans ce texte l'aoriste fait ἐρῆκα au lieu de ἀρῆκα voy. v. 45 ἐρῆκες; 3. il n'y a pas même chute de ε ici, cette chute n'existe que sur le papier, comme ῥῆκεν est précédé par καί, et on sait que deux voyelles semblables se combinent à une seule. — Quant aux exemples des papyrus où il y a confusion entre υ et ι η ει, de pareils exemples étaient connus depuis longtemps, voy. Hatzidaki, Ἀθήναιον 1882 p. 427-28. Je pourrais y ajouter beaucoup d'autres empruntés aux inscriptions, dont M. Psich.

---

1. Aucune réponse topique, dans tout cet alinéa, à notre numéro 9°, ci-dessus; cf. aussi R. C., 332.

2. Κοσιένα est constant à Constantinople, dans la rapidité, c'est-à-dire le naturel de la conversation. Cf. S. Portius, éd. W. Meyer, IX (va paraître).

3. L'aphérèse ne peut être à la fois phonétique et analogique. Ce sont des principes qu'on ne discute plus. Il y a là probablement des traitements divers suivant les dialectes.

4. Erreur absolue. C'est le paradigme de la langue commune. Il faut songer que nous n'avons pas aujourd'hui de monographies dialectales sérieuses, que les dialectes ne sont pas connus et que la méthode d'investigation dialectale n'est seulement pas établie pour nos études. L'assurance avec laquelle M. F. nous donne des renseignements aussi vagues est surprenante.

5. Il y en a davantage dans ces lignes : 1° La citation Georg. Rhod. 45 est fausse; lisez 455 ou 451; 2° Georg. Rhod. 195 on lit ἀρῆκε, cf. aussi 203, 238, etc., forme *dominante*; 3° Georg. Rhod. 229, on lit ἂν ῥήσῃς, donc après consonne et sans le moindre καί; 4° la forme ἐρῆκα ne peut reposer que sur ῥῆκα ῥίνω; donc il y a aphérèse de α; 5° je n'ai jamais pris un verbe pour un subst., ayant quelque habitude naturelle du grec moderne; 6° M. F. persiste à séparer le traitement phonétique des verbes de celui des subst.; aussi ne voit-il pas que ῥῆκες est un exemple aussi concluant que ῥίντες; 7° le ms. écrit καὶ ῥῆκεν, parce que le scribe part de ῥῆκα et n'orthographie pas, comme ailleurs, καὶ ἐρύρθηκα 52 (Bibl. Nat., grec 2909, fol. 71 *a*, l. 2), etc., etc.

ne s'occupe pas beaucoup νυν = νῦν Dittenberger : Sylloge 138. 3, δωστίλιος CIA. 170, 23, λυσει = λύσει Carapanos : Dodone Pl. XXVII 2, 2 etc. etc. Mais malheureusement tous ces cas ne prouvent pas que υ avait déjà la prononciation moderne à l'époque de la rédaction de ces textes, comme d'autres [1] ont déjà vu et comme je le montrerai plus spécialement ailleurs. — Si l'expression *Spirantisirung* (spirantisation) n'est qu'un simple mot qui n'explique rien, je crains que tous les termes grammaticaux sans exception ne soient au même cas. Cependant tout le monde dit que αυ dans αὐτός est devenu af par *Spirantisirung*, et c'est encore par *Spirantisirung* que ἰατρός est devenu jatrós [2]. — Quant à l'alphabet simplifié que M. Psich. propose, j'aimerais bien à savoir, comment il sera possible d'écrire tous les sons de tous les dialectes avec les 25 lettres grecques sans les modifier beaucoup et sans y ajouter des signes diacritiques [3] ?

Une réponse vraiment suffisante serait une analyse de la méthode et des théories de M. Psichari, analyse que je ne puis donner ici, mais que j'ai déjà écrite et envoyée à la rédaction des *Beitræge* de M. Bezzenberger, où on la lira probablement en peu de temps [4].

Quant aux observations générales de M. Psichari et surtout à celles qui ne regardent que ma personne et mes publications non grammaticales, je me crois dispensé de devoir y répondre [5].

Dr. KARL FOY.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. TAMIZEY DE LARROQUE nous écrit que le vœu, exprimé par lui (n° 38-39, art. 419, p. 188), au sujet des anciennes archives de l'amirauté de Guyenne, vient d'être exaucé, et qu'il était même exaucé lorsque son article a paru. « On doit ce résultat, nous écrit-il, à l'initiative ardente de M. R. DEZEIMERIS ; que l'administration et M. Dezeimeris soient loués ensemble pour la libérale décision qui rend aux travailleurs des documents sur la virginité desquels ont veillé avec un soin jaloux plusieurs générations de greffiers ! » — Notre collaborateur nous prie de dire en même temps, à propos du même article sur les *Grands négociants bordelais* de M. Communay que, d'après le travail récemment publié par M. Nauroy, dans le *Curieux*, sur Cabarrus et sa famille, Cabarrus est réellement mort en 1810 ; la lettre reproduite par le *Moniteur universel* est postérieure de plusieurs années au décès du père de Mme Tallien.

— Les héritiers de M. E. CARO ne veulent pas décidément laisser perdre une seule des pages qu'il a écrites. Après les *Mélanges et portraits* parus en deux tomes dans le courant de l'année, voici que la librairie Hachette publie un troisième volume

1. Ce n'est pas là ce que les *autres* ont vu, cf. Blass,Ausspr., éd. 3, 42, 108 *a* ; Athen., X, 428 ; Krumbacher, Irrat. Spir., 444 ; ils ont dit que des exemples extra-byzantins n'étaient pas assez concluants. Mais c'est un point où la controverse est encore permise ; quand il s'agit du grec moderne, ces documents ont leur importance, car le néo-grec se formait partout où il était parlé. M. F. disait tout autre chose (*Initio*, 5[o]).

2. Il n'y a jamais eu, d'ailleurs, la moindre *spirantisation* de o en υ.

3. Contre-sens. M. F. n'a pas compris : j'ai dit sur la *base* de l'alphabet grec. Les romanistes prennent pour base l'alphabet latin, ce qui ne veut pas dire qu'ils excluent les signes diacritiques.

4. M. F. aurait peut-être mieux fait de consacrer son temps à un sévère examen de sa propre méthode, qui pèche surtout par la précipitation. J'ai essayé, dans la mesure de mes forces, de contribuer à cet examen.

5. Allusion au dernier paragraphe de mon article : M. F. est poète. J. P.]

de Caro, intitulé *Poètes et romanciers* (in-8°, 369, p., 3 fr. 50). On y trouve les portraits littéraires de : Alfred de Vigny, Victor de Laprade, Victor Hugo, Béranger, Eugène Manuel, Sully-Prudhomme, Octave Feuillet, Gustave Flaubert, Balzac et une étude sur *Paul et Virginie*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 octobre 1888.

L'Académie désigne M. Léopold Delisle pour faire une lecture à la séance publique de cette année. Il lira sa notice sur la vie et les travaux de Peiresc.

M. Siméon Luce communique un mémoire intitulé : *Du Guesclin, dixième preux*.

On sait qu'une tradition littéraire et artistique, qu'on trouve établie à partir du commencement du XIVe siècle, consacrait une liste de neuf héros, qu'on honorait entre tous comme des modèles de vertu militaire et qu'on appelait les neuf Preux. Trois d'entre eux appartenaient à l'antiquité païenne, c'étaient Hector, Alexandre et Jules César ; trois à l'histoire des Juifs, Josué, David et Judas Macchabée ; trois au monde chrétien, Arthur, Charlemagne et Godefroi de Bouillon. Il y avait aussi, en parallèle à la liste des Preux, une liste de neuf Preuses.

Au XVe siècle, on trouve quelquefois le nombre des Preux portés à dix : le dixième nom est celui de Bertrand du Guesclin, connétable de France. L'auteur de cette innovation fut Louis d'Orléans, mort en 1407, filleul du connétable. Dans la grande salle du château de Coucy, qu'il avait achetée en 1400, il fit placer les statues des neuf Preux et avec elles celle de son illustre parrain. Le poète Eustache Deschamps célébra, dans une ballade, l'adjonction du grand connétable aux neuf héros de la tradition. Si les neuf Preux, dit-il,

Estoient tuit au monde revenuz
Pour faire bien, pris, honneur et vaillance,
Seroit entr'eulx bien amez et venuz
B. du Guesclin, connestable de France.

MM. Deloche, d'Arbois de Jubainville et Levasseur continuent la discussion commencée aux séances précédentes sur la densité de la population en France au IXe siècle.

M. Deloche présente, avec de nouveaux développements, les objections qu'il a déjà faites à la thèse de M. Levasseur, qui veut fixer la densité de la population, au IXe siècle, à environ 10 habitants par kilomètre carré. Il insiste sur l'insuffisance des documents et il estime que la question est de celles sur lesquelles il faudrait se résigner à avouer qu'on ne peut rien savoir.

M. d'Arbois de Jubainville explique une remarque qu'il a faite à la séance précédente, au sujet des noms des lieux habités de la France. Il a dit que les noms de création relativement moderne sont beaucoup plus nombreux que ceux qui remontent aux époques gauloise, romane et franque. Son calcul n'est pas fondé sur l'étude des documents de ces diverses époques et sur le relevé des noms qu'on y lit; il repose uniquement sur l'examen des noms de lieu actuellement en usage et sur la considération de l'étymologie de ces noms. C'est d'après cette méthode qu'on peut distinguer les noms de formation celtique, latine, franque ou française et reconnaître que les noms des trois premières catégories sont relativement très peu nombreux. Il est permis d'en conclure que, jusqu'à la fin de la dynastie carolingienne, les lieux habités ont été rares et par conséquent la population peu dense.

M. Levasseur répond principalement au reproche qui lui a été fait de n'avoir pas tenu compte de la population urbaine. Il en a tenu compte, mais non dans la proportion qu'aurait voulu M. Deloche. S'il est vrai que dans la France actuelle la population des villes forme 36 p. 100 de la population totale du pays, il suffit de remonter à 1846 pour trouver un tout autre chiffre, 24 p. 100 seulement. En Russie, la population urbaine compte aujourd'hui pour 15 p. 100, et, si l'on défalque les provinces polonaises, pour 10 p. 100 seulement de la population totale. La situation économique de la France de Charlemagne devait plus ressembler à celle de la Russie qu'à celle de la France actuelle.

M. Levasseur ajoute encore trois considérations :

1° Pour que la population fût dense, il aurait fallu que le sol pût nourrir de nombreux habitants. Or, au IXe siècle, d'après le Polyptyque d'Irminon, un dixième seulement des terres étaient cultivé, le reste était couvert de bois. (En réponse à cette remarque, M. d'Arbois de Jubainville fait observer qu'à cette époque les bois n'étaient pas improductifs pour l'alimentation, parce qu'on y faisait paître des troupeaux de porcs et de bœufs.)

2° Il est certain que la population de la France s'est considérablement accrue à l'époque féodale. Pour qu'elle ait pu subir cette augmentation, il fallait bien qu'elle fût primitivement faible.

3° Les résultats auxquels M. Levasseur est arrivé pour la France sont confirmés par ceux qu'un savant allemand, M. Lamprecht, a obtenus pour la Prusse rhénane. Selon M. Lamprecht, cette région, vers l'an 900, aurait été vingt fois moins peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 29 octobre — 1888

Sommaire : 490. Merx, Chrestomathie targoumique.—491. Nestle, Grammaire syriaque. — 492. Aboda Zara, p. p. Strack. — 493. Kleinpaul, La langue sans paroles. — 494. Bréal et Person, Grammaire latine. — 495. E. Martin, Observations sur le Roman de Renart (second article). — 496. Cian, Les Motti de Bembo. — 497. Annuaire de Gœthe, IX. — 498. Geiger, Gœthe et la Renaissance. — 499. Le Faust primitif, p. p. Schmidt. — 500. Creizenach, Le plus ancien prologue de Faust. — 501. Le jeune Gœthe, p. p. S. Hirzel et Bernays. — 502-503. Froitzheim, Lenz, Gœthe et Cleophe Fibich; La période d'orage à Strasbourg. — 504. L. Hirzel, Gœthe et Zurich. — 505. Von der Hellen, Gœthe et les Fragments physionomiques de Lavater. — 506. Gross, Werther en France. — 507. Baumgartner, Gœthe, sa vie et ses œuvres. — 508-509. Gœthe, Campagne de France, Siège de Mayence et Voyage d'Italie, p. p. Düntzer. — 510. A. Stern, Gœthe. — 511. La Hoguette, Lettres, p. p. Tamizey de Larroque. — 512. Pajol, Les guerres sous Louis XV, V. — 513. Lavisse, Trois empereurs d'Allemagne. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

490. — 1. **Chrestomathia targumica** quam collatis libris manu scriptis antiquissimis Tiberiensibus editionibusque impressis celeberrimis ad codices vocalibus Babylonicis instructos edidit, adnotatione critica et glossario instruxit Adalbertus Merx. *Porta linguarum orientalium*, inchoavit J. H. Petermann, continuavit Herm. L. Strack, pars VIII; 1888, Berlin (Reuther), Londres, New-York, Paris (Maisonneuve et Ch. Leclerc), in-12, p. xvi et 300.

491. — 2. **Syrische grammatik** mit Litteratur, Chrestomathie und Glossar von Dr Eberhard Nestle, zweite vermehrte und verbesserte Auflage der **Brevis linguæ syriacæ grammatica.** *Porta linguarum orientalium*, inchoavit J. H. Petermann, continuavit Herm. L. Strack, pars V; 1888, Berlin (Reuther), Londres, New-York, Paris (Maisonneuve et Ch. Leclerc), in-12, p. xiv, 72 (grammaire) et 195 (littérature, chrestomathie et glossaire).

492. — 3. **Aboda Zara,** der Mischnatraktat « Gœtzendienst » herausgegeben und erklært von Prof. Hermann L. Strack, Berlin, Reuther, 1888, in-8, p. 38.

La *Revue critique* a déjà fait connaître (n° 3, 1886) la collection de manuels élémentaires publiée sous le titre de *Porta linguarum orientalium*. L'éditeur, M. Reuther de Berlin, annonce l'achèvement complet de cette collection pour l'année prochaine; dans le courant de cette année-ci, outre la chrestomathie et la grammaire dont nous rendons compte, trois autres volumes doivent paraître.

1. — Ce qui double la valeur de la chrestomathie targoumique de M. Merx, c'est le caractère original et scientifique de ce recueil qui s'adresse non seulement aux élèves mais aussi aux orientalistes que les dialectes araméens intéressent. Les textes vocalisés des targoums publiés jusqu'à ce jour, provenaient de manuscrits modernes dans lesquels la vocalisation palestinienne avait été substituée à la vocalisation baby-

lonienne, après avoir été corrigée avec peu de critique; les scribes étaient préoccupés de conformer la vocalisation des targoums à celle de l'araméen biblique, mais ils avaient perdu tout sentiment de la prononciation exacte du judéo-araméen.

Ces textes étaient donc remplis d'inconséquences grammaticales qui déroutaient les esprits les plus persévérants, et on aurait dû renoncer à établir d'une manière certaine les phénomènes linguistiques de l'idiome des targoums, si une heureuse circonstance n'était venue modifier cet état de choses. Il y a quelques années, le British Museum faisait l'acquisition d'une importante collection de mss. du XII[e] siècle qui provenaient du Yémen et qui ont conservé la vocalisation babylonienne. Ces mss. reproduisent vraisemblablement la prononciation babylonienne du VII[e] siècle, comme l'estime M. Merx. Celui-ci en a extrait des morceaux choisis dans les livres du Pentateuque, le chant de Débora, quelques chapitres de Samuel et des Prophètes. Les variantes des principaux mss. palestiniens et des anciennes éditions sont notées au bas des pages. Comme tous ces textes proviennent de targoums babyloniens, l'éditeur, pour donner un spécimen des targoums palestiniens, a ajouté à la fin le Songe de Mardochée sans voyelles. Le chapitre 49 de la Genèse et le chapitre 5 des Juges sont suivis du commentaire de Buxtorf sur ces deux chapitres extrait du livre intitulé Babylonia.

Le glossaire que M. M. a joint à la chrestomathie occupe près de la moitié du volume. L'auteur, pour faciliter la tâche du maître et de l'élève, a expliqué les formes des mots, indiqué les radicaux propres aux targoums et comparé avec les autres langues sémitiques les vocables qu'ils ont de commun avec elles. Cette partie, comme la chrestomathie, mérite les éloges dus à un travail fait avec conscience et rempli d'érudition, mais il prête aussi davantage le flanc à la critique : — p. 68. 16 et 217. 1, il est peu vraisemblable que le *kaf* de la comparaison et l'adverbe *ke(i)n* viennent d'une racine *kun* avec le sens de οὐσία, « modus vivendi »; — p. 170. 6, *ille(i)n* signifie « hi » et non « illi », c'est le pluriel de *hû;* — p. 171. 14, en sens inverse, *hâinûn*, syr. *hânûn*, signifie « illi » et non « hi », c'est le pluriel de *hau* « ille »; — p. 175. 17, le pl. *bîrânyât^{h}â* suppose un sing. bîrânît^{h}â et non pas bîrânt^{h}â; — p. 182. *fin*, *dâ* n'a jamais le sens de « hic », c'est le féminin de *de(i)n*, sous lequel il devait figurer p. 187. 11, en araméen archaïque correspond *ζâ;* — p. 183. 3, *ad^{h}'et* n'est pas pour *ad^{h}t'et^{h}*, mais, par métathèse, pour *ad^{h}te'*; — p. 183. 7, l'explication de *be'ld^{h}b^{h}âb^{h}â* « ennemi » est peu satisfaisante, il est bien difficile de séparer ce mot du *Ba'alζebûb* biblique (βεελζεβούλ du Nouveau-Testament) devenu, au commencement de l'ère chrétienne, synonime de διάβολος et ensuite d'ennemi en général; — p. 206. 25, l'étymologie de *mâmônâ* est surannée et insoutenable, v. *Revue des Études juives,* juillet-septembre, 1884, p. 143; — p. 215. 7, l'analyse de *kîd^{h}* en *k* « sicut » et *d* « quod » est à rejeter, car *k* + *d* donne *kad^{h}*, p. 215 *ult.*, et signifie

« lorsque » ; « sicut quod » ne peut pas être la même chose que « sicut » ; *kîd*^{h} est un composé de *k* et de *îd*^{h} « main, côté » que l'on retrouve dans la composition du palestinien *dîd (dîd*^{h}*î* « mon »); — p. 230. 25, le pl. construit hébreu *mal'k*^{h}*ê* est influencé par l'â du pluriel absolu *m'lâk*^{h}*îm* et non par un *i* du singulier; — p. 252. 31, m'ârt^{h}â devait figurer sous la racine *'rr* et non sous la racine *'ur*, v. Nœldeke, ZDMG, xxxii, 404; — p. 206. 28, l'arabe *t*^{h}*og*^{h}*our* n'a rien de commun avec *çyârâ;* à l'arabe *t*^{h}*ag*^{h}*r* « frontière ouverte » correspond l'hébreu *s*^{h}*a'ar* « porte », araméen *tar'â,* par métathèse pour *ta'râ;* — p. 275. 24, il est douteux que *qes*^{h}*tâ* « arc » vienne d'une rac. *yqs*^{h}, à cause de l'arabe *qaus;* les différentes formes de ce mot et de son dérivé *qass*^{h}*ât*^{h}*â* « archer » (écrit aussi *qass*^{h}*âtâ, kass*^{h}*âtâ)* feraient plutôt supposer un mot importé avec son objet d'un pays étranger; — p. 282. 8, l'hébreu et l'arabe ont, pour les sens de « paître » et « plaire », deux racines distinctes que l'araméen confond; ces deux sens ne doivent donc pas être tirés de la même racine.

Cette chrestomathie devrait servir de modèle pour une édition critique des targoums babyloniens. Nous espérons que M. M. réalisera bientôt le projet qu'il annonce de publier le targoum du Cantique des Cantiques dont il a réuni tous les matériaux.

La composition des voyelles babyloniennes offrait des difficultés dont l'imprimerie Drugulin a su triompher.

2. — Conformément au plan adopté en dernier lieu par l'éditeur des manuels de la *Porta linguarum orientalium,* la seconde édition de la grammaire syriaque de M. Nestle est rédigée en allemand, excepté le chapitre consacré à la littérature syriaque qui demeure en latin avec une pagination spéciale. Cette disposition a permis de tirer à part ce chapitre et d'en former un petit volume qui se vend séparément. Une édition anglaise devant suivre de près l'édition allemande, le glossaire de la chrestomathie est en allemand et en anglais pour servir à chacune de ces éditions. M. N. a refait la grammaire de fond en comble et il l'a mise au courant des travaux qui ont paru sur ce sujet depuis 1881. Elle comprend non seulement les éléments nécessaires à l'étude de la langue, mais aussi un résumé de l'histoire de la grammaire syriaque. La syntaxe, exclue de la première édition, occupe quelques pages. Nous avons trouvé peu à reprendre dans cette partie faite avec soin; — p. 9, dans le mot Peschîtto (et non Peschîttho) le taw était dur; — p. 26, note 1, l'étymologie de *mâmônâ* proposée par M. de Lagarde nous paraît toujours inadmissible, v. *Revue des Études juives,* juillet-septembre, 1884, p. 143; — p. 32. 7, lire *yîd*^{h}*'â* et *yîd*^{h}*a't*^{h}*â* au lieu de *yad*^{h}*'â* et *yad*^{h}*a't*^{h}*â;* p. 29, parmi les pluriels irréguliers on aurait dû signaler ceux en *âyê*, comme t*lâyê*, pluriel de t*alyâ* « enfant ».

La bibliographie, si complète dans la première édition, s'est enrichie des publications parues depuis 1881; signalons quelques omissions : — *Analecta orientalia ad Poeticam Aristoteleam,* renfermant la Poé-

tique syriaque de Bar Hebræus et la définition de la tragédie de Severus, par M. Margoliouth, 1887, comp. *Revue critique*, 1888, n° 147; — *Breviarium Chaldaicum*, Paris, 1887, 3 gros vol. in-8, par M. Bedjan; comp. *Revue de l'histoire des religions*, janvier-mars 1888; — *Histoire de Joseph par saint Ephrem, poème inédit en dix livres*, Paris, 1887, in-12, publiée par M. Bedjan; comp. *Litt. Centralblatt*, janvier 1888, n° 1, et *Revue de l'histoire des religions*, janvier-mars 1888.

La chrestomathie a subi, de son côté, quelques modifications. M. N. a eu raison de conserver les morceaux extraits de la Peschitto. Nous avons approuvé l'exclusion des versions de la Bible, quand il s'agit d'une langue musulmane, car les traductions sont faites par des chrétiens qui possèdent à un faible degré le génie de la langue dont ils se servent. La Peschitto, au contraire, est le monument le plus ancien et le plus important de la littérature syriaque, et il a exercé une influence prépondérante sur la culture intellectuelle des Syriens. Ces morceaux sont ponctués correctement; le premier mot *b‘râs^{h}îth*, portant des voyelles jacobites, exprime la prononciation nestorienne; il aurait été utile de remarquer que les Jacobites prononçaient *b‘rês^{h}ît^{h}*. Les derniers textes, contenant la Vie des Prophètes et l'Invention de la Croix, dénotent une certaine précipitation dans l'impression : les deux points du pluriel sont souvent omis [1]; ou un seul des deux points est marqué [2]; le point diacritique du suffixe de la 3e pers. fém. sing. manque plus rarement [3]; le même mot est imprimé deux fois [4]; p. 124, l. 222, lire le 2e mot *qaisâ*; p. 131, l. 76, lire le 3e mot *met^{h}ît^{h}eh*.

Le glossaire renferme quelques lacunes : les noms propres semblent omis à dessein; ils ne sont pas cependant toujours aisés à reconnaître; parmi les quelques mots que nous avons cherchés, nous n'avons pas trouvé les suivants : *argûlâ (regulus)* serpent basilic, p. 89, l. 60 et 62; — *s^{h}fa‘*, p. 91, l. 111; *s^{h}fî‘tâ*, p. 92, l. 118; — *s^{h}qîfâ*, p. 97, l. 219; — *b‘lûtâ*, p. 98, l. 252; — *neg^{h}n‘b^{h}ûn*, p. 105, l. 384.

3. — M. Strack qui, après la mort de Petermann, a pris la direction de la *Porta linguarum orientalium* et a publié dans cette collection la grammaire hébraïque et, en collaboration avec M. Siegfried, la grammaire néo-hébraïque, édite, à l'usage des hébraïsants, des traités détachés de la Mischna. Après Yoma et Pirqê-Abôth, il donne Abôda-Zâra qui se recommande par le grand nombre de termes techniques qu'il renferme. Le texte entièrement vocalisé est établi d'après de bons manuscrits et d'ancienne éditions; on trouve au bas des pages les variantes et des extraits des commentaires de Maimonide et de Raschi. C'est peut-être pousser un peu loin le désir de la clarté que d'introduire

1. N° III, lig. 60, 119, 143, 172, 211, 220, 230, 307, 308 *bis*, 412, 420, 426, 429, 431.

2. N° IV, lig. 26, 57, 81, n° suivant, lig. 24, 50, etc.

3. N° IV, lig. 8, *kullâh lebbeh* pour *kulleh lebbâh*, id. lig. 13 *lur‘eh* pour *lur‘âh*.

4. P. 111, l. 69-70; p. 112, l. 93.

la ponctuation latine dans un texte hébreu. Un vocabulaire renfermant les mots qui ne se trouvent pas dans l'hébreu biblique, vient presque toujours au secours de l'élève embarrassé; cependant, II. 4, où M. Strack préfère avec raison la leçon *vʿhaggʿbhînâh vʿthînyâqî* à la leçon courante, *vʿhhaggʿbhinôth beith-ûnyâqî*, seule expliquée par les anciens commentateurs, il eut été préférable d'omettre au lexique le mot *gʿbhînâh* qui est hébreu, et d'y insérer le mot *tînyâqî* (sans doute le grec θηνιακή, espèce de fromage, comp. dans Hesychius θήνιον, lait), qui n'y figure pas.

Rubens DUVAL.

---

493. — **Sprache ohne Worte.** Idee einer allgemeinen Wissenschaft der Sprache, von Rudolf KLEINPAUL. Leipzig, W. Friedrich, 1888. In-8, xxviij-456 pp.

Les faits très nombreux que M. Kleinpaul a consignés dans son curieux ouvrage n'ont en eux-mêmes rien de bien nouveau ; mais ils sont présentés et groupés avec tant d'agrément, le cadre qui les entoure est si original, l'auteur les entremêle si à propos de souvenirs personnels et d'anecdotes rapportées de ses lointains voyages, que son livre, tout en s'imposant à la méditation des psychologues, est encore de nature à charmer et à instruire le grand public. On suit sans effort le développement de sa pensée, parfois un peu subtile, rarement paradoxale, toujours ingénieuse. On parcourt sur ses pas un univers muet et pittoresque, où les sons absents sont remplacés par les formes, les mouvements et les couleurs, et, devant la pantomime taciturne et expressive qu'il déroule à nos yeux, on se prend à répéter — mentalement, de peur d'en troubler l'effet — le dernier quatrain du rêve halluciné de Baudelaire :

Et sur ces mouvantes merveilles
Planait (terrible nouveauté!
Tout pour l'œil, rien pour les oreilles!)
Un silence d'éternité.

La « langue sans paroles » de M. K., ce sont toutes les manifestations extérieures par lesquelles la nature ou l'homme communique à l'homme sa pensée [1] sans le secours des sons articulés. Le domaine de ce langage est vaste, bien plus vaste qu'on ne s'en douterait avant de l'avoir exploré à la suite d'un guide aussi disert que sagace. Trois lignes, tantôt nettes, tantôt estompées et fuyantes, en esquissent les contours : nous y distinguons successivement le langage — sans communication intentionnelle ni échange de pensée (pp. 1-208) — avec communication intentionnelle, mais sans échange de pensée (pp. 209-353) — avec communication intentionnelle et échange de pensée (pp. 355-448). Je ne

---

1. Je fais tout de suite mes réserves en ce qui concerne « la pensée de la nature », car il ne me semble pas qu'elle en ait d'autre que celles que l'homme lui prête. Mais, après tout, je n'en suis pas assez sûr pour discuter contre M. K., qui, lui d'ailleurs, ne paraît pas absolument sûr du contraire (p. vi).

saurais mieux faire que de résumer rapidement les faits classés par l'auteur sous ces trois chefs essentiels.

I. — C'est d'abord la « langue de l'univers », bien différente, dans la pensée de M. K., de la « langue universelle », cette espèce d'algèbre jargonnante qui, sous le nom de volapük ou tout autre, eut son heure de célébrité : sous ce titre il ne vise rien moins que la symbolique (phénomènes naturels en tant que symboles de réalités existantes), la divination (phénomènes naturels en tant que présages de réalités futures [1]), le langage des songes [2], celui des apparitions et des visions. Puis vient le langage muet de la physionomie, la symbolique humaine, les correspondances corporelles, celles de l'âme et du corps, les particularités qui dénoncent à un œil exercé la nationalité, la race, l'état, la profession, les mœurs, la vie d'un sujet; et, si le corps voilé ne peut parler aux yeux, c'est son vêtement même qui parle pour lui, trahissant ses secrets et ceux de l'âme qu'il enveloppe. Au sommet de l'échelle, les réflexes extérieurs, les gestes et les cris, le rire et les pleurs, le baiser, cette langue de l'amour, de l'amitié ou du respect, parlée et comprise sous toutes les latitudes, établissent la transition entre la communication involontaire et la communication intentionnelle, dont il va être question. Car l'auteur nous avertit, avec grande raison (p. 170), de ne point confondre, comme le font toutes les grammaires, l'interjection et le cri d'appel : l'une se composât-elle d'un chapelet de mots « par la double triple corne du diable! » n'est encore qu'un monologue; l'autre, fût il monosyllabique « hé! » est un commencement de dialogue; et à ce propos je dois lui faire observer que les Anglais (p. 167) ne sont pas les seuls à distinguer par l'orthographe l'*oh!* interjectif de l'*o!* vocatif.

II. — La seconde division comprend : 1° les signaux; 2° les gestes, non plus à l'état instinctif et réflexe, mais consciemment et volontairement répétés en vue d'une certaine signification; 3° les gestes en tant qu'accompagnement plus ou moins obligé de la rhétorique littéraire ou usuelle et de certains actes officiels; 4° la langue par images, destinée, soit à rendre l'expression plus pénétrante et plus forte, soit à faire

1. Sur la légitimité des superstitions populaires, envisagée à un tout autre point de vue que le sien, je signalerai à M. K. une bien charmante fantaisie de Ch. Nodier, *Monsieur de Lamétrie*, dans les *Contes de la Veillée*. On sait que le bon Nodier, esprit distingué s'il en fut, n'aurait jamais souffert qu'on s'assît à treize autour de sa table hospitalière et ne pouvait s'empêcher de regarder de travers le convive qui y renversait une salière.

2. Pour faire du songe un langage, il y avait, ce semble, un chemin plus court que celui de l'auteur, et acceptable, si je ne me trompe, pour tout le monde, même pour ceux qui, comme moi, seraient réfractaires aux voix mystérieuses de la nature : le rêve est la pensée de l'homme endormi, et toute pensée est une parole intérieure. Tout songe est donc une parole muette, que l'homme, à son réveil, interprète comme un oracle, d'autant plus pleine de sens à ses yeux qu'elle est plus vague, plus noyée dans les brumes du sommeil, moins semblable à sa pensée normale et habituelle; de là, l'éternelle légitimité et aussi l'éternelle illusion de l'oniromancie.

comprendre une pensée sans la dire de vive voix (langage des fleurs, etc.); 5° le langage par insignes et vêtements (langue de l'éventail ou du gant, signes de ralliement, uniformes, insignes, armoiries, etc.).

III.—Certaines variétés de la classe précédente pourraient rentrer dans celle-ci : ainsi le langage des fleurs, très perfectionné, est déjà un échange de pensée. Mais l'auteur réserve ce nom à la langue des gestes et des signes qui est à la portée de tout homme et ne requiert qu'à peine l'emploi d'un instrument étranger : ce sont les pantomimes et les hiéroglyphes populaires, la langue des sauvages, des mimes habiles [1], des sourds-muets, des moines condamnés au silence, puis encore l'alphabet et la numération, qui, bien qu'ils servent de traduction à la langue parlée, se rattachent à la langue sans paroles par leurs origines hiéroglyphiques, certaines pour l'un, probables pour l'autre. Ce dernier chapitre, bien conçu et écrit de verve, se lirait avec plus de plaisir, s'il n'était malheureusement gâté par des vues fort inexactes sur l'histoire de l'alphabet grec [2] (p. 413) et par un développement inutile et banal sur la prononciation latine (p. 416) : la véritable prononciation du *c* latin est trop connue pour mériter une pareille digression, et les anomalies, si souvent dénoncées, de l'orthographe allemande (p. 426) ne rentraient que très imparfaitement dans le sujet.

Tel est le plan de cette œuvre intéressante, où la science n'offre rien de rebutant, et la libre causerie, en général, rien de superficiel. Je me permets d'y relever encore quelques inadvertances : les comparaisons physiognomoniques que l'antiquité a mises sur le compte d'Aristote (p. 98) sont assez généralement regardées comme apocryphes; Antisthène (p. 155) était le disciple, et non le maître de Socrate; le mot hébreu « souffle » doit être corrigé en *ruach* (p. 180), et l'homophonie apparente des deux racines indo-européennes *gen* (engendrer) et *gnô* (connaître) ne prouve point du tout qu'elles soient apparentées (p. 183). Il faut lire « l'Isle de *la* Conférence » (p. 298) et *dévanâgari* (p. 442). Au surplus, la comparaison directe des chiffres indous aux lettres de l'écriture dêvanâgari semble un contre-sens historique, puisque cette dernière n'est qu'une variété particulière, et non le type originel de l'écriture indoue. L'étymologie du verbe latin *oblîvîscî* (p. 186) est peu creusée : comparez *lîvor* et *lîvêre*, et traduisez « se ternir ». Je

1. J'aurais aimé à voir rappeler ici (p. 384) le chapitre XIX du livre II de Rabelais. « Comment Panurge feit quinault l'Angloys qui arguoyt par signes », bien que, peu versé dans cette langue, j'ignore si cette dispute n'est pas un pur galimatias, au même titre que la dispute parlée des sieurs de B... et de H... et l'arrêt de Pantagruel (même livre, ch. XI-XIII).

2. Le fabuleux Palamède n'a pas eu à inventer la lettre θ, puisqu'elle existait de longue date et faisait partie de l'alphabet cadméen (*theth* hébreu); mais en revanche il faut lui rapporter l'introduction du φ, à moins que M. K. ne préfère suivre la tradition qui l'attribue à Epicharme, auquel cas le ξ, à titre de lettre double, reviendrait également à ce dernier; enfin l'alphabet ainsi réformé par Palamède ne fut point définitif, puisqu'il restait à y introduire l'η voyelle et l'ω attribués à Simonide.

ne crois pas que l'exclamation française *ta ta ta ta* ait pour but d'« avertir un homme qui s'égare » (p. 263) : c'est bien plutôt une onomatopée plaisante, par laquelle on raille, en le contrefaisant, un verbiage fatigant et vide [1]. Enfin il faudrait éviter, à propos d'une anecdote plus plaisante qu'authentique [2] (p. 392), de mettre gravement deux nations en cause et de se livrer à des réflexions d'une portée aussi générale et désobligeante que celle-ci : « Les Russes devraient savoir ce que leur ont toujours valu les bons offices des Français. » Outre que ces leçons internationales ne vont pas sans quelque pédanterie, M. Kleinpaul est-il bien sûr que d'autres n'aient jamais joué à la Russie un tour plus pendable ?

V. Henry.

---

494. — **Grammaire latine élémentaire**, par M. Bréal, professeur au Collège de France et Léonce Person, ancien professeur au Lycée Condorcet. Paris, Hachette et Cie, 1888.

Si l'on veut que nos élèves sachent encore un peu de grec et de latin, il est temps de revenir aux grammaires simples et élémentaires comme celle-ci, commencée par le regretté Léonce Person et achevée par M. Bréal. Déjà MM. Salomon Reinach et L. Havet ont donné l'exemple, et pour mon compte je leur en sais beaucoup de gré. Dans ces dernières années, on a méconnu à plaisir la portée de l'intelligence des enfants : sous le beau prétexte de leur enseigner *mieux et plus vite* les langues anciennes, on a fabriqué pour eux à la hâte des livres classiques bourrés d'érudition, et d'une érudition aussi indigeste qu'*indigestible* : qu'on me passe le mot, il n'y en a pas d'autre qui rende mieux ma pensée. J'ai là sous les yeux une grammaire latine dont la vogue heureusement commence à décroître : elle renferme à chaque page un pêle-mêle, un fouillis de règles et d'exceptions tirées des anciens comiques latins, d'Ennius, de Plaute, Cicéron, Tacite, Pline l'Ancien, Aulu-Gelle : c'est un labyrinthe où les maîtres peuvent à peine se reconnaître, et où pour les élèves il n'y a que des ténèbres visibles. Quelques règles nettement énoncées, appuyées d'exemples qui se gravent aisément dans la mémoire, et choisis dans les écrivains de la

---

1. Cf. Racine, *Plaideurs*, III, 3, après que l'Intimé a bredouillé huit vers sans reprendre haleine :

> Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire !
> Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
> Et court le grand galop quand il est à son fait.

2. Les inexactitudes matérielles y fourmillent : l'Académie des sciences n'y saurait être en cause, mais bien celle des inscriptions ; l'académicien Etienne Fourmont ne s'appelait pas *de* Fourmont ; le caractère de ce laborieux et estimable orientaliste, l'un des créateurs de la sinologie en France et en Europe, est travesti de la façon la plus grotesque, et du reste Klaproth lui-même, qui n'est pas suspect de bienveillance outrée, a excusé Fourmont sur l'insuffisance des documents dont il disposait pour son étude.

bonne époque, « une rédaction serrée* », voilà ce qui est surtout nécessaire à des enfants de dix à treize ans. De mon temps, nous commencions par Lhomond et nous finissions par Burnouf ; on s'adressait d'abord à notre mémoire, ensuite à notre raison : on laissait croître l'arbre avant d'exiger de lui des fruits. C'est encore et toujours ainsi qu'il faut procéder si l'on veut ne pas inspirer aux écoliers la satiété de l'étude, si l'on désire que plus tard ils prennent quelque intérêt à l'explication des faits grammaticaux, si l'on tient enfin à ce que ce mot de « philologie » ne soit pas pour eux une sorte d'épouvantail. Cela ne veut pas dire que je conseille de revenir à Lhomond ; non. Je souhaite seulement que ceux qui font des grammaires pour les enfants se souviennent un peu de leur enfance : qu'ils les fassent courtes, simples, méthodiques, et qu'ils se rappellent bien que si « la clarté est le vernis des maîtres », elle est aussi la principale qualité des grammairiens. C'est ce que M. Bréal a bien compris, et c'est pourquoi je recommande sa grammaire latine aux professeurs de l'Université [1].

A. Delboulle.

---

495. — **Observations sur le Roman de Renart**, suivies d'une table alphabétique des noms propres. Supplément de l'édition du Roman de Renart, par Ernest Martin. Strasbourg, Trübner, 1887, in-8.

(Second article).

Branche IV. *Le puits.* — Contient (vers 285-465) une allusion à la Br. II, 1032; est imitée par Glichezare, et fut composée après 1165, date de la capture par Noureddin de Boémond, prince d'Antioche et de Raimond, comte de Tripoli, auprès d'Halape, évènement auquel fait allusion le v. 366.

Ysengrins est en male trape :
Se il fust pris devant *Halape*
Ne fust il pas si adoulez
Que quant ou puis fu avalez.

Aucun indice qui puisse faire attribuer cette branche à un dialecte plutôt qu'à un autre.

---

1. J'ajoute quelques remarques qui ne sont peut-être pas sans importance. Il est dit p. 77 que « du supin se forme le participe futur en changeant *um* en *urus* ». Il eût été bon de signaler tout de suite les exceptions *moriturus*, *nasciturus*, *oriturus*, *juvaturus*, et quelques autres qui sont formées du radical verbal — P. 140. « On peut donner à un adjectif le sens d'un superlatif absolu en le faisant précéder des préfixes *per* ou *prœ* ». L'enfant qui lit ceci croira qu'on peut dire *perlœtus*, *perinjustus*, *persanctus*, etc. — P. 139. « Les participes présents et passés, quand ils sont employés adjectivement, peuvent avoir un comparatif et un superlatif ». Ne valait-il pas mieux dire : « Un certain nombre de participes présents et passés, etc. » Parmi ces participes, d'ailleurs les uns ont un comparatif et n'ont point de superlatif, les autres ont un superlatif et n'ont point de comparatif. — P. 177. J'aurais voulu qu'on signalât la différence de sens entre *timeo*, *vereor ne* et *timeo*, *vereor ut*. — P. 59. Le génitif *neutrius* est très rare : Priscien (Liv. VI, ch. 1 et VIII) donne *neutri* pour ce cas.

Branche V. *Le jambon*. Br. Va. *Le serment de Renart.* — Dans la longue énumération des chiens qui poursuivent Renart, la Br. Va en cite un qui vient de Pont-Audemer (v. 1230). Cela peut-il faire présumer que l'auteur habitait la Normandie? Nous en doutons. Le vers 1031 cite la forêt de Joenemande, le repaire d'Isengrin. *Joenemande* est inconnu.

Branche VI. *Le combat judiciaire.* — Cette branche ne se trouve point dans le poème de *Reinhart Fuchs,* et ne fait donc point partie de la plus ancienne collection. Elle imite et répète les branches précédentes I, II, III, IV et même la Xe, et leur est bien inférieure. Frère Bernard de Grandmont, à l'intervention duquel Renart doit la vie, a été prieur de Grandmont de 1161 à 1170, et correcteur de la même abbaye jusqu'en 1190; ce qui met la rédaction de cette branche vers la fin du xiie s.

Branche VII. *La confession de Renart.* — Cette branche est une des meilleures. On ne la trouve point cependant dans Glichezare. De nombreuses indications locales (Compiègne v. 76, l'Oise v. 210, Chambly v. 502, Ronqueroles v. 503, et Puiseux v. 612, trois villages près de Beaumont-sur-Oise, Mareuil v. 724, au nord de Compiègne) donnent la Picardie comme province d'origine de cette branche. Il est plus difficile d'indiquer l'époque précise de sa composition. La mention d'une inondation qui fit hausser le prix du blé (v. 301-304), celle d'un grand nombre de ribaux (v. 687-703) permettront peut-être de mieux fixer la date qui nous semble devoir être cherchée vers la fin du xiie s.

Branche VIII. *Renart pèlerin.* — Cette branche, une des meilleures et des plus anciennes, se trouve, non seulement dans tous les mss. contenant la collection, mais encore dans 3 mss. fragmentaires. Elle figure dans le poème de Glichezare. On ne peut donner de date précise, mais elle est au moins du xiie s., comme les plus anciennes. On ne peut en fixer le dialecte d'une manière précise, le récit ne contenant aucune mention de localité. Il est peut-être permis de supposer que ce joli conte de Renart est né en Picardie, comme tant d'autres, d'après les rimes *sache : place* (lisez *plache*) v. 68; *alasche* (lisez *alasque) : pasque* v. 202.

Branche IX. *Liétard,* par un prêtre de la Croix en Brie. — Cette *nouvelle* branche (vers 5) est postérieure aux précédentes qui remontent toutes au xiie s. Elle fait des allusions aux branches II, III, IV. Les vers 820-821 :

> C'est la gent au conte Tebaut
> Par qui la terre est meintenue

désignent Thibaut, comte de Champagne de 1201 à 1253, et roi de Navarre à partir de 1234. C'est probablement avant cette date que la br. IX fut composée, car l'auteur aurait probablement donné à Thibaut le titre de roi. Notre branche fut donc très probablement composée dans le premier tiers du xiiie s. et en dialecte de l'Ile-de-France. C'est, avec la VIe et la XIe, la plus faible de l'ancienne collection.

Branche X. *Renart médecin.* — Une des plus anciennes (elle se trouve dans Glichezare) et des meilleures, au moins dans la seconde partie qui raconte la maladie de Noble le lion, et sa guérison par Renart, car la première partie est une imitation de la Br. I. C'est la branche à laquelle font le plus souvent allusion les branches postérieures. Le château de Renart, nommé Valgris (v. 28), situé aux environs de Thérouanne (v. 284, 1696) au sud de Saint-Omer ; la réflexion du mâtin Roonel qui, pour prouver que Renart n'est allé ni à Montpellier ni à Salerne, dit qu'il ne passa jamais Mantes (v. 1442), placent notre branche dans le nord de la France, et font supposer qu'elle a été primitivement écrite en picard. Aucune indication précise sur l'époque, qui doit être celle des anciennes branches, le XII[e] siècle.

Branche XI. *Renart empereur.* — La dernière, et sans contredit la plus mauvaise de toutes les branches de l'ancienne collection. Elle se divise en deux parties bien distinctes : dans la première, l'auteur raconte plusieurs aventures où Renart joue encore le rôle d'un animal. Parmi ces récits, celui du moineau Drouin est peut-être le seul qui appartienne à la légende de Renart. Dans la seconde partie, d'une prolixité fastidieuse, Renart n'est plus qu'un chevalier révolté qui s'empare du royaume de son suzerain, épouse sa femme, et lui fait une longue guerre, imitation insipide des chansons de geste. L'auteur de la Br. XI semble l'avoir composée pour mettre une fin au *Roman de Renart.* Il y fait mourir un grand nombre de personnages : Tardif le limaçon, Hermeline la femme de Renart, Chantecler, Espinart, Tibert le chat, Roonel, Brichemer, Bruiant, Malebranche, Belin, Ferrant. C'est comme au dernier acte d'un mélodrame. Enfin sur les 11 mss. qui donnent cette branche, 6 le placent à la fin ; ce sont A E F G de la famille α et B L de la famille β. On a essayé de chercher une allusion historique dans l'usurpation de Renart. M. Martin suppose qu'il pourrait être question de Jean-sans-Terre qui s'empara, en 1193, du royaume de son frère Richard Cœur-de-Lion. Cette supposition ingénieuse reporterait la composition de la Br. XI à la fin du XII[e] siècle. Le nom de *Choisi*, v. 1608, employé pour rimer avec le verbe *choisi*, indique-t-il un des bourgs des environs de Paris, et la XI[e] Br. était-elle en dialecte de l'Ile-de-France ?

Ces onze branches forment l'ancienne collection du *Roman de Renart.* Elles ont été composées, au XII[e] siècle, à l'exception de la Br. IX qui est du commencement du XIII[e] siècle et qui seule n'est pas anonyme. C'est vers cette époque qu'elles ont été réunies en corps, et ce n'est que plus tard que d'autres branches sont venues s'ajouter à l'ancien fonds. Sur ces onze branches, six sont probablement picardes, ce sont les I, II, III, VII, VIII et X ; trois sont probablement françaises, les VI, IX et XI ; il est difficile d'indiquer l'origine des deux autres, les IV et V.

Nous serons plus bref sur les autres branches.

Branche XII. *Renart et Tibert, par Richart de Lison.* — Province :

Normandie. Les localités citées sont pour la plupart aux environs de Bayeux, y compris Lison, la patrie de l'auteur. Epoque : commencement du xiii^e siècle. L'auteur est clerc, et cette branche se distingue par un appareil savant.

Branche XIII. *Renart le Noir*. — Les 7 mss. qui donnent cette branche sont de la famille α, à l'exception de I qui appartient à γ. Longue et ennuyeuse histoire de la chasse de Renart, et puis imitation assez plate des Br. VII et I^b. Province : Picardie? Epoque : xiii^e siècle.

Branche XIV. *Primaut*. — Manque dans la famille β. Imitation des anciennes branches. Province : Picardie. Epoque : xiii^e siècle.

Branche XV. *L'andouille*. Province : Picardie. Epoque xiv^e siècle. Le ms. A ne contient pas cette branche; tous les autres mss. l'insèrent après la Br. II. C'est une des meilleures branches, et bien supérieure à celles de la nouvelle collection XII-XXVII.

Branche XVI. *Le partage du lion, par Pierre de S. Cloud*. — Cette branche, une des plus mauvaises, n'est pas dans A; elle imite les Br. II, VIII, IX, I. Epoque : commencement du xiii^e siècle. L'auteur, Pierre de S. Cloud, était un hérétique brûlé en 1209. Dialecte : Français.

Branche XVII. *La mort ou la procession de Renart*. Comme la Br. XI, cette branche semble avoir été composée pour terminer le Roman de Renart, et sur les cinq mss. qui la contiennent, quatre la donnent à la fin, CMH de la famille γ et D de α. Epoque : légende en vogue au xiii^e s. Philippe le Bel la fit jouer en 1300 dans les rues de Paris, et une sculpture de la cathédrale de Strasbourg, disparue en 1685, représentait la procession de Renart. Dialecte : peut-être Français.

Les branches XVIII à XXI ne sont que de courts récits, de simples fables concernant seulement Isengrin le loup. Quatre mss., BCLM, les ont seuls conservés. Epoque : xiii^e s. Dialecte : peut-être français.

Les branches XXII à XXVI ne sont que des imitations quelquefois bien ennuyeuses des anciennes branches. Elles ne se trouvent que dans un bien petit nombre de mss., XXII et XXIV, dans quatre mss., XXIII, XXV, et XXVI dans un seul. Elles sont du xiii^e s.; et les trois premières en Picard.

La branche XXVII est en franco-vénitien et montre la vogue de Renart même à l'étranger. Ces nouvelles branches (VII-XXVI) datent toutes du xiii^e s. Huit (XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXV, XXVI) sont probablement françaises; six (XIII, XIV, XV, XXII, XXIII, XXIV) picardes; une seule, la XII^e, normande.

Telles sont les trente branches de Renart que M. E. Martin a publiées d'après le ms. A, en en remplissant les lacunes par les mss. DNB. (MH et L. pour la branche qu'ils ont chacun conservée).

Comme on le voit, la valeur de ces trente branches est bien diverse à bien des points de vue. Les unes remontent au xii^e s. et constituent

un ancien fonds auquel sont venus s'ajouter au XIII^e siècle d'autres récits qui, pour la plupart, n'ont fait qu'imiter les anciennes branches. Toutes, à l'exception de trois, sont anonymes. La légende de Renart a été surtout féconde en Picardie. Après les picards viennent les trouvères de l'Ile-de-France. On ne peut attribuer à la Normandie qu'une seule branche, la XII^e.

L'ancienne collection contenant les onze premières branches dans l'ordre donné par l'édition de M. Martin, qui est celui de A, n'était probablement pas le seul essai qu'on eût fait au XII^e et au XIII^e s. de réunir en un corps les contes de Renart. Sur les quatorze mss. donnant la collection, quatre, KLCM, appartenant à β et γ, commencent par la br. II. Tandis que la Br. I fait des allusions à la Br. II, celle-ci n'en contient point. Enfin le poème de Glichezare, composé vers 1180, développe les branches de l'ancienne collection dans l'ordre suivant : II, VIII, III, IV, V, I, X. Il est donc présumable qu'une première collection ne contenait que ces sept branches, et qu'un autre compilateur y a ajouté les Br. VI, VII, IX et XI. La VI^e, en effet, n'est qu'une mauvaise imitation des Br. I, II, III, IV. La IX^e signée s'appelle elle-même une nouvelle branche et ne date que du commencement du XIII^e siècle. La XI^e n'a été écrite que pour donner une fin à la collection. La VII^e, *La procession de Renart*, semble seule mériter la place d'honneur qu'on lui a faite dans l'ancienne collection, qui, primitivement, ne devait contenir que les sept branches où Glichezare a puisé.

Nous ne saurions trop remercier M. Martin de nous avoir donné une édition complète du Roman de Renart, la meilleure que nous possédons. Elle reproduit, comme nous l'avons dit, le ms. A, et ne fait appel à d'autres mss. que pour en combler les lacunes, et non pour le corriger. Mais M. Martin nous doit une édition critique au moins de l'ancienne collection. Ses travaux sur le *Roman de Renart* remontent à 1868 ; nous ne pouvons être privés du fruit de ces 20 années d'études approfondies faites par un philologue des plus savants et des plus compétents. Mieux que personne, M. Martin est à même de nous donner cette édition critique qu'attendent encore sinon toutes les branches de Renart, au moins les meilleures de l'ancienne collection ; car des onze premières branches je retrancherais volontiers les VI^e, IX^e, XI^e et, quoique à regret, la VII^e, ne laissant subsister que la plus ancienne collection, celle qu'a imitée le Glichezare vers la fin du XII^e s. et ne contenant que 7 branches, les II, VIII, III, IV, V, I et X. Que M. Martin fasse donc violence à sa trop grande modestie. Il mettra ainsi le sceau à tous les titres qu'il s'est acquis à la reconnaissance des philologues et des admirateurs de Renart le *goupil*, ce type immortel du triomphe de la ruse sur la force, de l'esprit sur la bêtise, et un peu du vice sur la vertu.

A. Bos.

496. — « **Motti » inediti e sconosciuti di M. Pietro Bembo** publicati e illustrati con introduzione da Vittorio Cian. Venise, I. Merlo, 1888, in-8 de 107 p. Prix : 2 fr.

M. Cian a découvert des compositions inédites de Bembo portant dans le manuscrit le titre de *Motti,* qu'il a conservé en les publiant. Ce sont 312 vers italiens, en distiques indépendants les uns des autres, qui devaient servir dans des jeux de société assez semblables aux *giochi di sorte*, qui eurent tant de vogue au xvie siècle : le joueur posait une question et on en cherchait la réponse, donnée par le sort, dans des vers écrits sur des papiers volants ou réunis dans un livre spécial. M. C. établit que les vers de Bembo, qui sont un recueil de réponses de ce genre, ont été composés par le futur cardinal pour l'amusement de cette élégante cour d'Urbin, où il a vécu les années les plus mondaines de sa jeunesse. Ils roulent presque tous sur des sujets galants et amoureux, préoccupation ordinaire du brillant milieu que nous décrit Baldassare Castiglione; quelques-uns cachent un sens nettement licencieux. M. Cian, qui les fait précéder d'une introduction bien savante pour un sujet si léger, y retrouve les éléments de genres littéraires variés, le centon, le proverbe, la *frottola*, si voisine de notre *fatrasie*. Il éclaircit par des notes et des appendices étendus toutes les questions qui peuvent se rattacher au texte qu'il publie. Ce texte n'ajoutera rien à la renommée d'écrivain de Bembo; mais le travail de l'éditeur devra être consulté par quiconque s'occupe de l'histoire des proverbes et des jeux de société et aussi de l'histoire des mœurs à la Renaissance.

P. N.

---

497. — 1. **Gœthe Jahrbuch,** hrsg. von Ludwig Geiger. IX Band. Frankfurt am Main, Lit. Anstalt, Rütten u. Lœning, 1888. In-8, xv et 381 p. 10 mark.

498. — 2. **Gœthe und die Renaissance,** von Ludwig Geiger. Vortrag. Berlin, Haack, 1887. In-8, 40 p.

499. — 3. **Gœthes Faust in ursprünglicher Gestalt nach der Gœchhausenschen Abschrift herausg.** von Erich Schmidt. Weimar, Bœhlau, 1888. In-8, xxxviii et 110 p. 1 mark 60.

500. — 4. **Der ælteste Faustprolog,** von Wilhelm Creizenach. Krakau, Kosterkiewicz, 1887. In-8, 19 p.

501. — 5. **Der junge Gœthe,** seine Briefe und Dichtungen von 1764-1776, hrsg. von Salomon Hirzel, mit einer Einleit. von M. Bernays. Zweiter, unverænderter Abdruck. Leipzig, Hirzel, 1887. 3 vols. in-8, cvii et 411 p. 507 p. 720 p.

502. — 6. **Lenz,** Gœthe und Cleophe Fibich von Strassburg von Joh. Froitzheim. Strassburg, Heitz, 1888. In-8, 96 p. 3 mark.

503. — 7. **Zu Strassburg Sturm=und Drangperiode 1770-1776,** urkundliche Forschungen, von Joh. Froitzheim. Strassburg, Heitz, 1888. In-8, 87 p. 2 mark.

504. — 8. **Gœthe's Beziehungen zu Zürich und zu Bewohnern der Stadt und Landschaft Zürich,** von Ludwig Hirzel. Leipzig, Hirzel, 1888. In-4, 56 p. 1 mark 60.

505. — 9. **Gœthe's Antheil an Lavaters Physiognomischen Fragmenten,** von Eduard von der Hellen. Frankfurt am Main. Liter. Anstalt, Rütten u. Lœning, 1888. In-8, 255 p.

506. — 10. **Gœthe's Werther in Frankreich,** eine Studie von Ferdinand Gross. Leipzig, Friedrich, 1888. In-8, 84 p.

507. — 11. **Gœthe, sein Leben und seine Werke,** von Alex. Baumgartner, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1885 et 1886, 2ᵉ edit. Trois vols. xxviii et 676 p. (Jugend-Lehr-und Wanderjahre, 1749-1790); 467 p. Die Revolutionszeit, Gœthe u. Schiller); 456 p. (Deutschlands Nothjahre. Der alte Gœthe. Faust).

508. — 12. **Gœthes Werke,** XXII Teil. Campagne in Frankreich. Belagerung von Mainz, hrsg. von H. Düntzer. Berlin u. Stuttgart, Spemann, 1888. In-8, xi et 241 p. 2 mark 50.

509. — 13. *Id*. XXI Teil, I et II. Italienische Reise, hrsg. von H. Düntzer. Berlin u. Stuttgart, Spemann, 1888. 2 vols. in-8, xxiii et 396 p.; 344 p. 5 mark.

510. — 14. **Der Neue Plutarch,** Biographien hervorragender Charaktere der Geschichte, Literatur und Kunst, hrsg. von Rudolf von Gottschall, xiiᵉʳ Theil. Leipzig, Brockhaus, 1888, In-8, vii et 374 p.

1. — L'*Annuaire de Gœthe*, de cette année, débute par un poème de Paul Heyse sur la maison de Gœthe qui, « sévèrement fermée, s'ouvre enfin au bout d'un demi-siècle ». Parmi les *communications*, on remarquera un fragment d'une lettre de Klinger à Lenz; l'auteur de *Sturm und Drang* raconte son enfance, sa misère et l'appui généreux que Gœthe lui a prêté; « le grand Gœthe insista près de moi, me fit des reproches et voici toute une année que je vis de sa bonté. ». Citons encore des lettres de Jacob et de Wilhelm Grimm, de Schopenhauer, de Cornélie Schlosser et particulièrement l'article de M. Burkhardt sur les lettres écrites par Gœthe du 1ᵉʳ avril au 18 octobre 1775; M. B. a trouvé que, durant cet espace de temps, Gœthe avait envoyé 194 lettres dont 50 seulement nous sont connues. Sous la rubrique *Abhandlungen*, on devra consulter l'étude de M. Minor sur les commencements du *Wilhelm Meister* où il y a beaucoup de réflexions suggestives, et celle de M. G. Ellinger sur ce même roman et l'influence qu'il reçut du *Roman comique* de Scarron. Mais on tirera, ce nous semble, un mince profit de l'article de M. K. Borinski sur le *Faust* de Gœthe et Hegel. La partie de l'Annuaire relative aux mélanges, à la chronique, à la bibliographie est, comme toujours, très soignée; on notera dans les mélanges les observations et communications de M. Erich Schmidt ainsi que de M. Burkhardt, déjà nommé; dans la Chronique, les nécrologes de W. Scherer, de Vischer, de Gœdeke; dans la Bibliographie, une foule d'articulets et d'analyses dus à l'habile et infatigable directeur du *Jahrbuch*, M. Ludwig Geiger.

2. — M. L. Geiger a fait en même temps paraître une étude sur *Gœthe et la Renaissance*. Le voyage de Gœthe en Italie, l'enthousiasme ardent du poète pour Raphaël, ses collections qu'il ne cessa d'augmenter sous la direction de Henri Meyer (voir p. 14-15 un très joli passage sur les jouissances du collectionneur), les descriptions d'œuvres d'art qu'il mêle à ses œuvres (au *Faust* surtout), son goût pour les humanistes et les poètes de la Renaissance, pour Jean Second, Boccace et Pétrarque, sa sympathie pour Hans de Schweinichen, les hommages qu'il rend à

Hans Sachs, la traduction de Benvenuto Cellini, les figures de Götz de Berlichingen, d'Egmont, du Tasse, de Faust, tout cela, finement exposé par M. L. Geiger, nous montre dans Gœthe un « *Träger der Renaissancegedanken* » ; après qu'on avait tant de fois retracé les rapports du poète avec l'antiquité et le christianisme, il était temps qu'un homme qui connaît très bien et Gœthe et l'humanisme, nous donne une étude aussi pénétrante, aussi précise, suivie au reste de notes copieuses, sur les rapports du plus grand écrivain de l'Allemagne avec la Renaissance.

3. — J'ai eu, dit M. Erich Schmidt, le même sort que Saül, fils de Kis, qui allait chercher les ânesses de son père et qui trouva un royaume (p. vii). Il était allé à Dresde fouiller les papiers de Louise de Göchhausen, et il voulait abandonner ses recherches lorsqu'il rencontra dans le *Nachlass* de la très écrivassière fille d'honneur de Weimar un gros in-quarto qui contenait « des extraits, copies, etc. ». C'est dans ce volume qu'il trouva, fort nettement copié, ce qu'il nomme l'*Urfaust*, un *Faust* primitif, fort intéressant par la comparaison qu'il offre avec le *Faust* postérieur. Cet *Urfaust* contient vingt et une scènes qui diffèrent du poème, tel que nous le connaissions jusqu'ici, soit entièrement, soit par quelques variantes insignifiantes et deux ou trois détails peu importants. Après le premier monologue de Faust, l'apparition de l'Esprit et l'entrée de Wagner (qui est appelé ici *der trockne Schwärmer* et non, comme plus tard, *der trockne Schleicher*), vient le dialogue entre Mephistophélès et l'écolier, ou mieux entre Behrisch et Gœthe lui-même, entre le « diable sec » qui donnait des leçons au fils du comte de Lindenau et le *Fuchs* de Leipzig, qui brûle les cours, s'amourache follement, aime les bons dîners; aussi, cherchera-t-on vainement dans ce passage la tirade contre l' « éternelle maladie des lois qui se traînent de race en race » ; Méphisto cause longuement avec l'étudiant du logis qui convient à un *studiosus* et l'engage à demeurer chez dame Spritzbierlein et à faire sa cour une fois la semaine au professeur qu'il n'oubliera pas de payer, non plus que le propriétaire et le tailleur. — Suit immédiatement la scène de la cave d'Auerbach. Faust y joue, selon la tradition populaire, le rôle principal ; c'est lui, et non Méphisto, qui perce le trou dans la table et fait couler le vin. Toute la scène, à l'exception des chants des étudiants et des huit premiers vers, est en prose. Elle abonde en lazzi grossiers, en *quibbles*, et en la comparant avec la rédaction postérieure, on admire avec quelle habileté Gœthe a su plus tard transformer cette prose en poésie, éliminer les sottes plaisanteries et les saillies brutales, ôter à cet épisode ce qu'il avait de trop *burschikos*. — La quatrième scène, composée de quatre vers seulement, représente Faust et Méphisto devant une croix, sur le bord d'un chemin ; Méphisto baisse les yeux. — Tout ce qui suit, est consacré aux amours de Faust et de Marguerite : V première rencontre ; VI chambre de la jeune fille ; VII conversation entre Faust et Mephisto sur le *Pfaff*

qui a pris la parure; VIII chambre de dame Marthe; IX nouvel entretien de Faust et de Méphisto *(Wie ist's? will's fördern?)*; X scène du jardin; XI scène du pavillon; XII Gretchen, dans sa chambre, chantant *Meine Ruh ist hin;* XIII nouvelle scène dans le jardin ou, comme disent les critiques allemands, scène de la catéchisation, *(« wie hast dus mit der Religion »?)*; XIV Gretchen causant avec Lieschen à la fontaine; XV scène du « Zwinger » (la jeune fille devant l'image de Marie et disant *ach neige, du Schmerzenreiche)*; XVI scène du *Dom* (avec le sous-titre « *Exequien der Mutter Gretgens* », ce qui donne raison et à Düntzer et au prince Radziwill qui, dans son opéra, avait introduit une messe de requiem pour la mère de Gretchen); XVII monologue de Valentin (mais sans les quatre vers de la fin, *was kommt heran?);* XVIII Faust et Méphisto (à remarquer que les dix premiers vers sont suivis de vingt-huit vers qui prirent place plus tard dans la scène « *Wald und Höhle* »); XIX la scène, intitulée postérieurement *Trüber Tag. Feld*, et ici, sans titre aucun; XX, la scène *Nacht. Offen Feld;* XXI la scène de la prison, en prose, comme on devait s'y attendre (manquent les mots *ist gerettet*, prononcés par la voix d'en haut). — Comme le conjecture très ingénieusement M. E. S. dans son introduction, il est très probable que Mlle de Göchhausen a copié ce *Faust* sur un manuscrit que le poète lui aurait prêté après une lecture chez la duchesse Amélie. Mais cet *Urfaust* est-il le « Faust » des années 1773-1775, le « Faust » de Francfort, dont parlait Gotter et que le jeune poète n'avait pas encore « ausgebraust », le « Faust » que Merck voyait avec admiration naître et grandir, que connaissaient Jacobi et Wieland, que Boie jugeait si vigoureux et si original, que Knebel avait copié en partie, que Gœthe apportait avec lui à Weimar? Il nous semble évident que cet *Urfaust* ne renferme pas tout ce que Gœthe avait alors composé. Pourquoi n'aurait-il pas, dans la copie de Mlle de Göchhausen, laissé de côté plusieurs scènes déjà faites qu'il ne voulait pas lire devant la duchesse? La scène « *vor dem Thor* » avec son moulin, son *Jägerhaus*, son *Wasserhof*, tout ce qu'elle a de francfortois, n'était-elle pas déjà rédigée? Mais il est inutile de raffiner là-dessus, et il vaut mieux remercier M. E. S. de sa trouvaille, ainsi que du soin extrême qu'il a mis à la publication de l'*Urfaust*. Son introduction est fort attachante et renferme, outre le récit de la découverte et un pieux hommage rendu à Scherer, tout ce qu'on sait à l'heure actuelle de l'origine du *Faust* gœthéen. En appendice, M. Erich Schmidt a donné des extraits du *Journal* de Gœthe dans les années 1797-1832; on y trouve tous les passages où il est question de la composition du *Faust*.

4. — La brochure de M. Creizenach est une « contribution » excellente à l'histoire du drame de *Faust*. Le professeur de Cracovie démontre que le plus ancien prologue du *Faust*, représentant une assemblée de démons, est en réalité le prologue d'une comédie de Thomas Dek-

ker[1], prologue que les comédiens anglais ont tout simplement cousu et rapporté, *angeflickt*, au drame de Marlowe. On ne saurait dire à quelle époque eut lieu l'adaptation de ce prologue au remaniement allemand du *Faust* de Marlowe. Mais sûrement le texte dit d'Ulm est le plus ancien, et son prologue se rapproche le plus de l'original de Dekker. Chose curieuse, l'influence du drame de Dekker s'est étendue jusqu'au nom d'un des diables; le texte d'Ulm le nomme *Krummschal* (d'où plus tard *Krumpschnabel); c*'est le *Grumshall* de Dekker. Pareillement, la déclinaison, avec rimes, des pronoms *hic, hæc, hoc* (« Puppenspiel » d'Augsbourg) est déjà dans Dekker. M. Creizenach observe que ce prologue de Dekker a plus d'importance qu'on ne le croit d'ordinaire : le *Faust* de Lessing s'ouvre par un prologue qui représente les diables assemblés dans une vieille église.

5. — Il est inutile de parler longuement de la réimpression du *Jeune Gœthe* de Hirzel — Bernays. On trouve dans les trois volumes le texte original des œuvres de la période de 1764-1776, celle qui a été décisive pour Gœthe et qui est, comme on l'a dit ici même lorsqu'a paru la première édition (1876, art. 43), la plus intéressante peut être à étudier. La *Revue* louait alors tout ce que la publication contenait de neuf, le soin qui avait présidé à la disposition des tomes, la table alphabétique qui donne le début de chaque poésie, la scrupuleuse indication des sources rejetée à la fin du troisième volume, l'élégance de l'exécution matérielle. La réimpression dont la librairie Hirzel nous a gracieusement envoyé un exemplaire, mérite les mêmes éloges.

6. — M. Froitzheim a découvert *Araminte;* il a trouvé le nom de cette aimable personne, trouvé ses parents, trouvé sa miniature que, sans nulle jalousie, il reproduit en tête de son volume; cette Araminte qu'il a reconquise, il nous la fait voir gracieuse, ravissante, dans son charme coquet et piquant, si piquant qu'on ne se lasse pas de la regarder. Mais qui est Araminte? Ouvrez *Poésie et vérité* de Gœthe, XIVe livre, et lisez le portrait de Lenz, un des plus bizarres talents de la période d'orage et un des amis de Gœthe à Strasbourg. Lenz, dit le poète, était le gouverneur d'un officier au service de France; l'officier dut se séparer d'une belle Strasbourgeoise dont il était épris, et la confia à son mentor qui, au lieu de faire bonne garde, devint, à son tour, amoureux de la demoiselle. Les critiques se sont efforcés d'éclaircir cet épisode de l'existence de Lenz; ils ont prouvé que cet épisode était authentique, que l'officier se nommait le baron de Kleist et qu'il venait de Courlande, que Lenz avait retracé l'aventure dans ses *Soldats* où l'officier Desportes laisse à sa fiancée Marie Wesener une promesse de mariage qu'il dépose chez le notaire. Le *Journal* de Lenz, publié

1. Dekker dont Webster a loué l'*industry*, vivait de 1570 à 1640; la comédie dont il s'agit ici, a pour titre *If this play be not good, the Devil is in it;* elle s'ouvre par un entretien entre Pluton et Charon et une assemblée des démons; c'est la vieille légende de Bruder Rausch dramatisée.

en 1877 par Urlichs dans la *Deutsche Rundschau,* a fourni quelques autres détails : Lenz y nomme le baron, Scipion, et la jeune Strasbourgeoise, Araminte; il y dit que les parents d'Araminte demeurent sur la place d'Armes, et l'on voit, d'après ses notes, que l'événement se passa en septembre et octobre 1774. Voilà tout ce qu'on savait d'Araminte jusqu'à M. F., et, d'après ces données, comment résoudre le problème, comment lever le masque de l'inconnue? M. F. s'y prit de la façon suivante. Lenz écrit dans son *Journal* qu'il a rencontré le père d'Araminte et lui a fait compliment du plaisir que sa fille aînée lui avait causé la veille dans un concert de société où elle avait chanté pour la première fois en public. M. F. se souvint de ce passage en lisant le *Journal* d'Auguste de Saxe Meiningen qui raconte avoir entendu, le jour de Pâques 1775, la fille d'un orfèvre, Mlle Fibich, chanter un air de Piccinni. M. F. se mit aussitôt en quête; il trouva qu'un joaillier, du nom de Fibich, demeurait sur la place d'armes, au coin de la rue de l'Outre; il fouilla les actes de l'état civil; il reconstitua la famille Fibich. Le joaillier avait un fils [1] et deux filles dont l'une se nommait Louise-Catherine et l'autre, Suzanne-Cleophé. Mais, par inadvertance, en un endroit de son *Journal,* Lenz nomme Araminte « Clephchen »; Cleophé Fibich était donc la fiancée du gentilhomme courlandais. M. F., encouragé, alla plus loin encore. Il fureta dans les papiers du notaire royal Lacombe et y trouva la promesse de mariage datée du 27 octobre 1773 et faite devant témoins par le baron Frédéric Georges de Kleist, officier de Schomberg dragons, à Cleophé Fibich. Le contrat est curieux : Kleist promet de partir bientôt pour la Courlande et de demander le consentement de sa famille; si dans quinze mois, il n'a pas tenu sa parole, il s'engage à payer aux Fibich 15,000 livres. Kleist ne tint pas sa parole, ne paya rien et se maria dans l'année 1776 en Courlande. Quant à la belle Cléophé, elle mourut « non mariée » le 24 déc. 1820. Les petits-neveux et petites-nièces d' « Araminte » habitent Strasbourg à l'heure actuelle. Ils ont assuré à M. F. que leur grand'tante était amie de Frédérique Brion et, à ce sujet, M. F. fait sur le séjour de Gœthe à Strasbourg quelques remarques intéressantes. Le poète demeurait au Vieux Marché aux Poissons, non pas n° 16, mais n° 36 — voilà une plaque commémorative à déplacer — et il eut sans doute des lettres de recommandation pour Schlag, son propriétaire, fils d'un bourgeois de Francfort [2].

1. Voir sur ce fils, joaillier, lui aussi, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Fibich, peintre et grand terroriste, *Revue d'Alsace*, 1880, p. 133.

2. Ce curieux travail est vraiment, comme dit le sous-titre, un « Urkundlicher Commentar » de *Poésie et vérité.* Mais il est un peu long et manque de clarté par endroits. Quelquefois aussi, M. F. prend un ton triomphant qui lui messied. Pourquoi blâmer Lenz et H. L. Wagner d'avoir retracé dans leurs œuvres des circonstances de la vie réelle ? D'ailleurs, il ne faut pas exagérer les choses; le bon Lenz avait de folles terreurs lorsqu'il s'imaginait que nos officiers de Strasbourg liraient ses *Soldats* et y verraient des allusions. Salzmann, à qui M. F. reproche de repro-

7. — M. Froitzheim ne s'est pas contenté de nous révéler Cléophé Fibich. Dans un autre opuscule, il a recueilli, à force de recherches patientes dans les archives publiques et particulières, quelques détails curieux sur le *Sturm und Drang* ou la *Geniezeit* à Strasbourg. On y trouvera des études : 1° sur l'excursion de Gœthe à Sarrebrück et sur les examens qu'il soutint à Strasbourg; 2° sur la pension des demoiselles Lauth; 3° sur le séjour de Jung Stilling à Strasbourg; 4° sur Lenz et la « Société allemande »; 5° une réimpression, plus exacte que celle de Stoëber, du *Protokoll* de la société, la liste des membres de cette société (avec notices biographiques), et une lettre de Lenz à Haffner; 6° une note sur les amis que Lenz et Gœthe avaient à Bouxwiller; 7° des lettres de la Strasbourgeoise Louise König et de Caroline Herder. Tous ces documents sont, comme dit M. Froitzheim, le glanage d'une grande époque, et nous en recommandons la lecture à tous les curieux de l'histoire de la période d'orage et de l'histoire de l'Alsace. Toutefois, un bon conseil à l'auteur; qu'une autre fois, il ne se contente pas à si bon marché; qu'il ne se borne pas à chercher et à publier à la suite les uns des autres ses documents, d'ailleurs si intéressants; qu'il apprenne à les unir mieux et avec plus d'art, à faire un livre, et non un simple recueil.

8. — Le travail de M. L. Hirzel sur *Gœthe et Zurich* est précédé d'un beau portrait de « Bäbe » ou Barbara Schulthess, l'air pensif, le coude appuyé sur le troisième volume de la *Physiognomik*. On le trouvera aussi attachant que complet. M. Hirzel retrace les trois voyages de Gœthe 1775, 1779, 1797, et nous présente, à chacun de ces voyages, les personnages avec lesquels le poète fit amitié et connaissance : avant tous les autres, Lavater, puis H. C. Hirzel, Pfenninger, le musicien Kayser, le peintre et graveur Lips, l'apôtre Kaufmann, Bodmer, Henri Meyer, etc. Bref, on a là tout un morceau de l'histoire littéraire et artistique de Zurich et un des épisodes les plus considérables de la vie de Gœthe, accompagné de nombreux renvois et témoignages, raconté avec le plus grand détail et non sans agrément. C'est une des meilleures publications annuelles *(Neujahrsblätter)* que la bibliothèque municipale de Zurich fait paraître depuis 1842.

9. — Dans son étude, M. L. Hirzel examine en quelques lignes ce que fut la collaboration de Gœthe à la *Physiognomik* de Lavater. Ce sujet a été traité plus complètement par M. Edouard von der Hellen, et l'on ne saurait croire ce que le jeune auteur a dépensé de soin, de sagacité, de

duire dans sa revue un extrait des *Soldats*, savait bien que tous les Strasbourgeois ne connaissaient pas la promesse du baron de Kleist à Cleophé. M. F. prétend même que M. L. Wagner a, dans sa *Kindesmœrderin*, dont la scène est à Strasbourg, « prostitué » une brave famille bourgeoise. Et pourquoi? Parce que le père d'Eve, l'infanticide, est boucher et se nomme Humbrecht. Or, M. F. sait pertinemment qu'à l'époque où M. L. Wagner fit son drame, il y avait à Strasbourg un boucher, nommé Humbert, lequel avait deux filles, Marie-Madeleine et Suzanne Dorothée. Mais cela suffit-il pour accuser M. L. Wagner d'avoir mis sur la scène ce boucher strasbourgeois et sa fille?

méthode philologique en un sujet qui, après tout, est d'assez mince importance. Avec une exactitude minutieuse et une subtilité parfois excessive il recherche quelles étaient, à l'époque de ses intimes relations avec Lavater, les pensées de Gœthe, les couleurs de son style, son *Anschauungs-und Ausdrucksweise*, les expressions et les tournures qu'il aimait, ses mots favoris, ses façons d'orthographier tel ou tel terme, et, fort de ces arguments si patiemment, si consciencieusement amassés, il prononce ses arrêts, donnant à Gœthe certains articles de la *Physiognomik*, lui enlevant certains autres et attribuant à Lavater ou à Lenz ceux qu'il ôte à Gœthe. Nous ne le suivrons pas dans ses démonstrations ou mieux dans ses commentaires. Bornons-nous à dire qu'ils sont très souvent convaincants, par exemple, à propos des portraits de Brutus et de César, qui nous avaient depuis longtemps paru tout à fait dans le style de Gœthe, — et félicitons M. von der Hellen d'avoir, au cours de sa laborieuse enquête, trouvé dans la *Physiognomik* trois ou du moins deux portraits de Gœthe jusqu'ici inaperçus.

10. — Le *Werther en France* de M. Ferdinand Gross est écrit dans un style aisé, libre, familier, parfois même trop familier et trop *flott*. Il renferme une analyse, légère et sans vues d'ensemble, des *Aventures du jeune d'Olban* de Ramond, du *Sainte-Alme* de Gorgy, de la *Werthérie* de Pierre Perrin, du *Stellino* de Gourbillon, du *peintre de Saltzbourg* de Nodier, de l'*Obermann* de Sénancourt, du *René* de Chateaubriand, du *Joseph Delorme* de Sainte-Beuve (avec une traduction en vers du « Premier amour »), des *Lettres de Charlotte à Caroline, son amie, pendant ses liaisons avec Werther* (1797). Mais à quoi bon les remarques de M. G. sur l'indifférence actuelle de la France pour la littérature allemande? Il reproche à notre pays de ne pas « accueillir » Gœthe et à la « génération aujourd'hui vivante » de ne pas ressembler à la génération précédente qui, elle du moins, s'efforçait de comprendre *Werther* et de l'imiter. Singulier reproche, et qui prouve l'ignorance de M. Gross! La génération actuelle, dont il dit tant du mal, n'imite pas *Werther*, et elle a raison; mais elle apprend et sait l'allemand; ce qu'on ne peut dire de la génération précédente. M. G. assure que Gœthe n'est plus pour les Français qu'un nom auquel s'attachent de vagues idées de grandeur et de célébrité, et que sa situation en France est bien plus faible que dans les vingt dernières années du XVIII^e siècle. Encore une erreur de M. Gross. Jusqu'à la « génération actuelle », Gœthe n'était guère aux yeux des Français que l'auteur de *Werther* [1].

11. — Les trois gros volumes du Père Baumgartner sur Gœthe mériteraient un compte-rendu fort détaillé qui tiendrait, si l'on voulait, tout un numéro de cette *Revue*. Il nous suffira d'en indiquer l'esprit général en ajoutant quelques exemples. Le P. B. est fort instruit; il a lu à peu près tout ce qu'on a publié sur Gœthe; il a lu Gœthe lui-même avec beaucoup de soin et d'attention; il a écrit sur les œuvres et l'exis-

1. M. Gross l'avoue lui-même (p. 19).

tence du poète plus de 1,600 pages serrées. Mais il les a écrites de parti-pris; Gœthe est pour lui « le prophète le plus puissant de l'indifférentisme et du naturalisme moderne »; Gœthe a appris à trop de gens à « traiter l'Eglise comme une belle antiquité et à passer devant elle avec une révérence esthétique ». Le P. B. combat donc Gœthe de toutes ses forces, lui et ses « admirateurs incrédules »; il déplore ce *culte de Gœthe* auquel « l'école ne doit point participer, si elle veut rester chrétienne ». « Pourquoi Gœthe, Gœthe, rien que Gœthe? On le compare à Dante, à Shakspeare et à Calderon; mais il n'a pas compris la *Divine comédie*, il n'a pas écrit une seule tragédie qui puisse se comparer aux chefs-d'œuvre de Shakspeare et de Calderon. Ah! qu'on dise à la jeunesse combien Gœthe, comme homme, était tombé bas; combien creuse et superficielle est sa philosophie; combien immoraux et funestes sont ses principes; combien peu d'importance il a dans les sciences naturelles et dans l'art! Qu'on dise à la jeunesse comment après trente ans de folles erreurs il revint à la Poétique d'Aristote! Qu'on explique à la jeunesse l'activité inquiète, fragmentaire du jeune Gœthe et le mal immense que lui fit l'éparpillement de ses forces! Qu'on explique à la jeunesse les faiblesses et les défauts de la poésie de Gœthe en opposition avec les anciens, avec Shakspeare et Calderon! Il n'y a pas une citation de Gœthe qui ne se remplacerait aussi bien par une citation des classiques ou des plus excellents écrivains catholiques! » (III, p. 437). On voit que l'ouvrage du P. B. est, dans le vrai sens du mot, une *Tendenzschrift*. On y trouvera toutefois, et en grand nombre, d'heureuses citations, des réflexions justes, de bons aperçus, et le livre, appuyé, comme nous l'avons dit, sur une considérable lecture, animé par la passion, écrit avec vivacité, avec verve, avec esprit même, a je ne sais quoi de piquant, d'original qui frappe et intéresse. Mais pourquoi le P. B. croit-il le mal qu'on a dit de Gœthe plutôt que le bien? Pourquoi ne cherche-t-il à trouver dans la vie et l'œuvre du poète que des petitesses et des défauts? Dans son récit de la *Campagne de France* ne s'avise-t-il pas, à l'heure qu'il est, de répéter, non seulement tout ce qu'a dit là-dessus l'auteur des *Mémoires d'un homme d'État*, mais encore les racontars des émigrés et les absurdités de Stramberg?[1] Ne dit-il pas que, durant toute cette expédition, Gœthe n'a « pas aidé un malade, pas soigné un blessé, pas consolé un mourant »; qu'il ne songeait qu'à recueillir des notes, qu'il pensait, non à un roi détrôné, mais à détrôner Newton? Aussi, ajoute le P. B., il est honoré, adoré aujourd'hui comme le plus grand Allemand de cette époque et des centaines de reli-

1. Le P. Baumgartner aura à rectifier, dans une troisième édition, les erreurs suivantes. I, p. 117, Clerfayt emporta, non pas le défilé du Chêne populeux, mais celui de La Croix-aux-Bois; — p. 118. Il s'imagine que le 15 septembre, les Prussiens auraient pu faire monts et merveilles; qu'il lise notre *Valmy*, p. 169; — p. 128, il rabaisse trop l'importance de la canonnade et se livre à des réflexions absolument inutiles sur le rôle diplomatique qu'auraient pu jouer le duc de Weimar et Gœthe.

gieux qui, 80 ans plus tard, en pareil cas, avaient exposé leur propre vie pour le service et le salut des guerriers allemands, furent, après la victoire, chassés au delà de la frontière comme ennemis de l'empire et exclus de leur patrie par la loi!! (II, p. 131.) Lorsqu'il raconte le voyage d'Italie (I, p. 574), le voilà qui compare Gœthe et Rome : « Qu'est-ce que ce Monsieur le conseiller intime avec son *Götz*, son *Werther*, ses fragments inachevés, sa confusion géologique, ostéologique, botanique et esthétique, avec son superflu ministériel et ses soupirs d'amour à la vieillotte Mme de Stein en face de cette Rome, le siège d'une civilisation et domination séculaires, la plus remarquable de toutes les capitales, la métropole de la papauté et de l'empire, Rome l'éternelle! ». Lorsqu'il apprécie *Egmont*, il retrouve dans cette pièce, comme dans *Clavigo*, *Werther* et *Stella*, « la dégradation du caractère de Gœthe, le fruit des heures géniales du berger et d'un frivole badinage d'amour » (I, p. 604). Nul, aux yeux du P. B., n'a loué Napoléon plus servilement que l'a fait Gœthe (III, p. 122); Gœthe s'est très mal conduit à l'égard de Schiller; il a été un tyran pour son fils, etc. Peu s'en faut que le P. B. ne le mette bien au-dessous de Frédéric Schlegel et de Frédéric Stolberg, ces deux hommes « qui pouvaient se mesurer en esprit et en science, sinon en génie poétique, avec Gœthe, et qui sont rentrés dans le giron de l'église catholique, d'où était sortie autrefois la grandeur de l'Allemagne ». *Sapienti sat*. Mais quel dommage que l'ouvrage du docte et spirituel jésuite soit gâté par l'esprit de secte! Gageons que, si Gœthe avait recouvré à la fin de sa vie « la foi chrétienne de sa jeunesse », le Père Baumgartner aurait pour lui et pour tout ce qu'il a fait les mêmes complaisances, les mêmes louanges que pour Frédéric Schlegel et Frédéric Stolberg, ces « grands et nobles caractères qui sont à tous les égards les antipodes de Gœthe ».

12. — Le Nestor des études gœthéennes, M. H. Düntzer, poursuit dans la collection Kürschner la publication de ses éditions de diverses œuvres de Gœthe. C'est ainsi qu'il vient de nous donner une édition nouvelle de la *Campagne de France* et du *Siege de Mayence*. On retrouvera dans les introductions tout ce que M. D. avait déjà publié sur le sujet dans de précédents articles et ouvrages, en particulier dans les deux tomes de son *Gœthe und Karl August* (qu'il vient de réimprimer en un volume), c'est-à-dire nombre de renseignements puisés aux sources et qui témoignent d'une lecture fort étendue. Le commentaire est un peu mince et l'on souhaiterait, au bas des pages, un peu plus d'explications. Il y avait, par exemple, puisque M. D. insiste, et avec raison, sur la véracité de Gœthe, à faire de plus larges rapprochements avec le récit du Témoin oculaire et les *Reminiscences* du prince royal. Même des faits de minime importance ont été racontés par le poète avec une grande exactitude. Je lisais récemment dans une *Histoire de Longwy* l'anecdote suivante : « Six bombes tombèrent presque au même instant chez madame Lahure; une de ces bombes renversa et

brisa le lit dans lequel étaient couchés deux de ses enfants qui pourtant n'éprouvèrent aucun mal [1] ». Gœthe connaissait ce fait et en avait pris note (voir p. 11 de l'édit. Düntzer) [2].

13. — Le vénérable bibliothécaire de Cologne publie, en outre, dans cette même collection Kürschner le *Voyage en Italie* de Gœthe. Il a consacré deux volumes à cette publication, et, en effet, les notes y sont plus copieuses et plus longues que dans le tome consacré aux aventures de guerre de 92 et de 93. M. D. a reproduit surtout, dans ce commentaire, les passages correspondants des documents, journaux, lettres et notices, tout récemment publiés par M. Erich Schmidt dans le deuxième volume des *Schriften der Gœthe-Gesellschaft in Weimar* [3]. L'intro-

1. *Essai sur l'histoire de Longwy* par M. C*** (Clauteaux), Metz, 1829, p. 43.

2. Je rejette en note quelques menues observations sur le commentaire de la *Campagne de France*. — P. 3. Le duc d'Orléans, à cette date du 27 août, ne s'était pas « attaché à Danton »; — p. 6 pourquoi supposer *wæren*, on peut dire très bien *wære Zeit und Ort;* — p. 11 pourquoi ne pas mettre de note aux mots « *Deutschen ohne Tournûre* »; voir là-dessus, dans les *Maximes* de Gœthe, ce qu'il entend par *Tournûre*; — p. 15 pourquoi dire que *Elemente gleicher Art* signifie *tüchtige Generæle*, dire tout simplement *ein langes Gefolge;* — p. 16, c'est le 29, et non le 23 août que Thionville a été investi (voir *Retraite de Brunswick*, p. 237); — *id. ihnen zum Theil*, c'est-à-dire, écrit M. D., *dem deutschen Reiche*, pas du tout, la guerre avait été déclarée par la législative au roi de Hongrie; — p. 20 a-t-on nommé les révolutionnaires *sans-culottes* « infolge der Art des Erscheinens ihrer Soldaten »?; — p. 24 *Aufklærungen :* Gœthe emploie ici le pluriel au sens d' « informations, renseignements, éclaircissements »; — p. 26, au lieu de « einer der ælteslen », écrire « der aelteste » et ne pas dire que le cœur de Beaurepaire a été déposé au Panthéon (voir *Valmy*, p. 68); — p. 29 la jeune dame se nommait Suzanne Henry, et non Suzanne *Barbe* (Barbe est le prénom de sa sœur); — p. 32 Glorieux et Regret sont des faubourgs de Verdun, des hameaux, non des châteaux; — p. 36, M. D. ne semble pas avoir connu le plan à la fois simple et habile du généralissime; en réalité, on n'a pas perdu « temps, peines et forces » à vouloir tourner le défilé; ajouter que Clerfayt venait, non des Pays-Bas, comme dit Gœthe, ou de Belgique, comme écrit M. D., mais de Longwy par Stenay, et (p. 37) il n'avait pas été au siège de Verdun; — p. 40 la citation du *Moniteur* que m'emprunte M. D., est un peu défectueuse; il faut lire « soient prêtes à subir le joug » (l'Alsace et la Lorraine) et non « *soit prêts à salir le joug* »; — *id.* quoi qu'en dise M. D., je persiste à croire que *die oberen Gewalten* signifie ici « *die Kriegsobersten* », le duc de Brunswick et Frédéric Guillaume II, les *beiden Gewalten* dont il est question p. 15; cp. p. 71, ligne 5 « *Dumouriez und den hœchsten Gewalten* »; — *id.* à propos des mots « die schreckliche Lage » M. D. ne remarque pas que Gœthe dit vrai et fait allusion à la pluie et à la boue; — p. 41, la note sur les hussards qui auraient pris « einen der beiden linken Pæsse » des Islettes, est inexacte et même inintelligible; — id. *durch den engen Pass* ne signifie pas « au sud-ouest de Trèves », mais « par le défilé de Grandpré »; p. 51 lire « Boguslawski » et non *Bojulawski;* — p. 63 Luckner n'était pas commandant de l'armée du Nord; il avait le vain titre de généralissime (cp. *Première invasion prussienne*, p. 205); — p. 82 le commandant dont il est ici question, ne peut être le prince de Condé qui se trouvait alors dans le Brisgau; — p. 124, les députés arrêtés par Lafayette (Antonelle, Kersaint, Peraldi) étaient *trois*, et non deux, et à ce moment Luckner commandait non l'armée du Nord, mais celle du Centre ou de Metz, la *Mittelarmee* où le remplaça Kellermann.

3. I, p. 308, pourquoi ne pas remarquer à propos du mot du Maltais sur l'homme qui, de son temps, faisait à Weimar la pluie et le beau temps, non pas que c'est là

duction que M. D. a mise en tête du premier volume de *Italienische Reise* est instructive et rend très bien compte de l'origine du livre; ce Voyage est en somme une suite des « mémoires »; lui aussi peut s'intituler « Poésie et vérité » et vraiment, M. Dünker a raison de ne pas le regarder comme « entièrement réussi », *durchaus gelungen;* il nous paraît, comme à lui, que « les lettres, dans leur forme originale — après qu'on aurait retranché les répétitions, les rapidités et les négligences de la plume qui court à bride abattue — auraient produit une plus vive impression que leur remaniement qui a transformé et omis tant de choses ».

14. — Nous terminerons cette revue des publications relatives à Gœthe par l'analyse du douzième volume du *nouveau Plutarque* [1]. Ce douzième volume renferme trois études : *Marie Stuart*, par M. W. Friedensburg. *Frédéric Guillaume IV*, par M. Th. Flathe; *Gœthe*, par M. Ad. Stern, L'étude sur Gœthe est digne d'éloges. Ce n'est pas, il est vrai, une étude littéraire; à l'exemple de Schaefer et d'autres, l'auteur fait une trop grande place au récit de l'existence du poète, et ne juge pas assez longuement les œuvres. Mais il est au courant; il donne au lieutenant de roi son vrai nom de Thorenc; il tire parti, dans la narration du séjour de Gœthe à Leipzig, des lettres publiées récemment par le *Jahrbuch*; il cite déjà l'*Urfaust*. Bref, cette étude n'a rien de banal; et, écrite aisément, sans prétention, en un style rapide, elle se lit avec intérêt; ce n'est qu'une biographie, mais qui ferait bonne figure en tête d'une édition des œuvres complètes.

A. Chuquet.

---

511. **Lettres inédites de Philippe Fortin de La Hoguette,** publiées et annotées par Ph. Tamizey de Larroque. La Rochelle, Texier, Paris, Picard, 1888. In-8, 215 p. (tiré à cent exemplaires et extrait du tome XVI des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis). 10 fr.

Une des meilleures, des plus instructives, des plus attachantes publications de l'infatigable chercheur. L'introduction, très fouillée, très complète, contient 19 pages sur un homme de plume et d'épée qui n'a que six lignes et même rien du tout dans les biographies; on y remarquera l'excellente appréciation du *Testament* et la liste des éditions de cet ouvrage aujourd'hui oublié. Viennent ensuite les lettres de la Hoguette (p. 20-215). M. Tamizey de Larroque donne les plus intéressantes, et, comme Peiresc, on y prendra « grand plaisir ». Nous citerons la lettre éloquente sur la naissance de l'homme (p. 73), une

---

une expression française, mais que c'est la phrase même employée par Wieland « Gœthe lebt und regiert und wüthet und giebt Regenwetter und Sonnenschein »?; II, p. 59. une note comme « *attent*, attento » n'apprend rien au lecteur; p. 80, la note sur l' « Accademia di Francia » est légèrement inexacte; *id.* et p. 85, opter entre les deux orthographes « Desmarées » et « Desmarets ».

1. Cp. *Revue crit.* n° 42, p. 275.

autre, légère et vive, sur les aventures d'un pendu ressuscité (p. 188), et, en particulier celles où La Hoguette décrit les péripéties du siège de La Rochelle, la résistance des habitants qui « ont sucé dès la mamelle le lait de la rébellion » et « se jettent dans la protection des Anglais », les travaux de la digue, l'échec de la flotte anglaise, les impressions des assiégeants qui voient et apprennent chaque jour la misère croissante des assiégés et leur « extrême nécessité », la reddition de l'opiniâtre cité, de la race maudite, comme la nomme notre soldat, de la canaille, de ces *enragés* qui tiennent même lorsqu'ils n'ont plus de pain. On trouvera pareillement dans ces lettres divers détails sur le duc d'Epernon, Comminges, Jean Guiton « homme d'audace et d'industrie » (p. 141), Richelieu, Sourdis, Toiras, Balzac, Corneille même (à propos d'une représentation du *Cid* [1] que La Hoguette donna à Blaye et dans laquelle il joua le rôle de don Diègue, p. 162).

A. C.

---

512. — **Les guerres sous Louis XV**, par le comte Pajol, général de division. Tome V. Guerre de sept ans, 1759-1763, de la paix de Paris à la mort du roi, 1763-1774. Paris, Firmin-Didot, 1886. In-8, 537 p.

Ce cinquème volume des *Guerres sous Louis XV* comprend quatorze chapitres; les treize premiers traitent de la guerre de Sept ans, depuis la fin de 1759 jusqu'à la paix; le quatorzième chapitre, qui n'est pas le moins utile, est consacré aux essais de réforme militaire tentés dans les dix années qui suivirent la désastreuse paix de Paris. On remarquera particulièrement, dans ce dernier chapitre, les pages consacrées à l'armée de Frédéric II (p. 487-490) où l'on sent l'expérience d'un homme du métier. Il est inutile d'insister sur les chapitres précédents qui retracent les campagnes; c'est toujours la même abondance de détails techniques : escarmouches, petits combats, mouvements de troupes, quartiers et cantonnements; ce récit, complet et minutieux, ne peut intéresser que les hommes de guerre et laisse le grand public absolument froid; pour mon compte, je préfère le récit de Closter-camp, tel qu'il est dans Rochambeau, à la narration de M. Pajol [2].

C.

---

1. Quel enthousiasme pour le *Cid* ressent le vaillant La Hoguette! Le Cid est si beau qu'il « surpasse de bien loin tout ce qui a jamais été écrit par les anciens et par les modernes en ce genre. Il faut lire la pièce tout du long afin d'en voir, outre la diction, la tissure qui en est miraculeuse. Je l'ai lue trente fois et en suis encore en appétit. » (8 avril 1637).

2. Toujours aussi des fautes dans les noms propres : *Kilmansegg* pour « Kielmannsegge »; *Gottingen* pour « Gœttingue »; *Fouquet* pour « Fouqué »; etc.

513. — **Trois empereurs d'Allemagne,** Guillaume I, Frédéric III, Guillaume II, par Ernest Lavisse. Paris, Colin, 1888. In-8, 295 p. 3 fr. 50.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà le nouveau livre de M. Lavisse, ne serait-ce que pour avoir lu dans les *Débats* et la *Revue bleue* les chapitres qui le composent. Il est bien difficile de parler en historien de ses contemporains ; M. L. y réussit presque toujours, parce qu'il est à la fois pénétrant et impartial. L'étude qu'il consacre à Guillaume Ier est en réalité une histoire, à grands et vigoureux traits, de l'Allemagne et de la Prusse dans ce siècle. Ce morceau remarquable est suivi d'une étude sur Frédéric III ; M. L. étudie et expose très finement le caractère de ce souverain qui eut la conscience plus difficile que son père. Enfin, M. Lavisse retrace l'avènement de Guillaume II et son attitude, essaie de découvrir les intentions du nouvel empereur d'après son éducation et sa jeunesse, ses actes, ses paroles. Quelle que soit la part faite dans ces études à l'imagination, ou mieux à la conjecture, elles seront lues et consultées ; leur auteur joint à une profonde connaissance des hommes et des choses d'Allemagne un esprit perçant qui voit et prévoit ; il a non seulement utilisé les documents officiels et les monographies allemandes, cherché et trouvé des renseignements partout où il l'a pu, mais, pour lui prendre ses propres expressions, il a encadré les trois empereurs dans l'histoire ; il sait que « les princes font l'histoire, mais que l'histoire ou la puissance de l'antérieur et les circonstances environnantes font les princes » (p. 141).

C.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — A la dernière réunion annuelle des *Neuphilologen*, à Dresde (29 septembre 1 octobre) M. Locella a parlé de *Dante en Allemagne* ; M. Kœrting, des *devoirs et buts de la philologie romane;* M. Mahrenholtz, de *Melchior Grimm*; M. Dœrr, de *la réforme de l'enseignement des langues vivantes* ; M. Stengel, de la publication d'une *Histoire de la grammaire française en Allemagne.*

BELGIQUE. — M. Ed. Mailly, membre de l'Académie royale, a publié une nouvelle et intéressante étude sur le Bruxelles littéraire dans les premières années de ce siècle. Elle est intitulée : *La Société de littérature de Bruxelles*, 1800-1823 (Bruxelles, Hayez, 78 p. in-8°). Elle comprend deux parties : M. Mailly fait, dans la première, l'histoire de la Société ; il examine, dans la seconde, les recueils de poésies que la Société a publiés ; il donne ensuite une table alphabétique des auteurs, indique les volumes où l'on trouve leurs écrits, consacre une très brève notice à chacun d'eux dans un *Dictionnaire biographique*, analyse les trois volumes des années 1824, 1825, 1826, qui parurent après la suppression de la Société et l'*Annuaire de la littérature et des Beaux-Arts* publié à Liège en 1830 par L. Alvin. Ce travail de bibliographie ne peut manquer d'être accueilli avec reconnaissance pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des lettres françaises en Belgique.

GRÈCE. — M. Constantin Sathas vient de faire paraître le 8e volume des *Docu-*

ments inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen-âge. Ce volume continue la série des archives de Venise commencée dans le tome 7e annoncé ici (Documenta feudatarios graecos, *Strathiotas* dictos illustrantia). Un appendice de 150 pages contient les poésies des Stratiotes, les unes devenues introuvables, les autres inédites.

RUSSIE. — M. N.-A. Osokine, professeur à l'Université de Kazan, vient de faire paraître à l'imprimerie de l'Université de cette ville le premier volume d'une « Histoire du Moyen-Age « *(Istoria srednikh viekov*. in-8°, de près de 800 p.). Ce volume, qui va jusqu'au XIIIe siècle, embrasse toute l'Europe, y compris les pays slaves, sauf la Russie. Il est accompagné d'un appendice d'une centaine de pages sur les sources historiques du moyen âge.

— M. N. Boubnov a fait paraître à Saint-Pétersbourg une dissertation importante (en russe) sur les *Lettres de Gerbert* considérées comme source historique.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 octobre 1888.

M. le Dr Carton adresse à l'Académie une note sur un miroir antique découvert en Tunisie, dans les ruines de Bulla Regia. Renvoi à la commission des études du Nord de l'Afrique.

L'Académie nomme trois commissions chargées de lui proposer des sujets à mettre au concours. Ces commissions sont ainsi composées :

Pour le prix Bordin (études du moyen âge), MM. Hauréau, L. Delisle, Paul Meyer, Siméon Luce ;

Pour le prix ordinaire et le prix Brunet (antiquité classique), MM. Jules Girard, Georges Perrot, H. Weil et Alfred Croiset ;

Pour le prix Delalande-Guérineau (études orientales), MM. Renan, Derenbourg, Maspero et Senart.

M Charles Nisard fait une nouvelle communication sur les poésies de Fortunat. Il s'attache à laver Fortunat du reproche d'avoir eu un penchant excessif à la flatterie et de s'être laissé entraîner à louer des princes qui ne méritaient pas ses louanges, tels que le roi Chilpéric, le trop fameux mari de Frédégonde. Selon M. Nisard, ces éloges avaient été commandés à Fortunat par sainte Radegonde, qui était reconnaissante à ces princes de l'avoir aidée à fonder et à enrichir le monastère de Sainte-Croix, à Poitiers. Le poète n'est coupable que d'avoir trop bien obéi aux ordres de la princesse dont il était l'intendant et l'ami.

M. Robert de Lasteyrie communique des observations sur l'âge de deux églises de la ville de Vaison (Vaucluse).

L'église de Saint-Quinin, à Vaison, a passé autrefois pour une construction de l'empire romain. Aujourd'hui, les archéologues s'accordent généralement à y voir une œuvre soit mérovingienne, soit carolingienne. M. de Lasteyrie combat ces diverses opinions et soutient que l'église de Saint-Quinin a été bâtie à la fin du XIe siècle ou au commencement du XIIe.

Il reconnaît, au contraire, une construction de l'époque carolingienne, défigurée seulement par des remaniements successifs, dans l'église Notre-Dame, l'ancienne cathédrale de Vaison. Il croit pouvoir affirmer que la partie la plus ancienne de cette église remonte à l'an 910.

Ouvrages présentés : — par M. Joachim Menant : Sayce (A.-H.), *Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by the religion of the ancient Babylonians*, 2e édition *(the Hibbert Lectures*, 1887) ; — par M. de Barthélemy : Chassaing (Augustin), *Cartulaire des hospitaliers (ordre de Saint-Jean de Jérusalem) du Velay* et *Cartulaire des Templiers du Puy-en-Velay* ; — par M. Paul Meyer : Lavocat, *Procès des frères et de l'ordre du Temple.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 5 novembre — 1888

Sommaire : 514. La caverne des trésors, p. p. Bezold. — 515-516. Psichari, La phonétique des patois; Quelques phénomènes néo-grecs. — 517. Meier et Schœmann, La procédure athénienne, p. p. Lipsius. — 518. Gomperz, Fragments des tragiques grecs. — 519. Longo, Lucrèce. — 520. Stoffel, Histoire de Jules César, guerre civile. — 521. Pauli, Etudes italiques, V. — 522. Arndt, Paléographie latine, I et II. — 523. Sieber et Teichmann, Lettres des Amerbach. — 524. Matthis, Les réformés du canton de Saarwerden. — 525. Irle, La forteresse de Bitche. — 526. De Greyerz, Muralt. — 527. H. Houssaye, **1814**. — 528. Liard, L'enseignement supérieur en France, I. — 529. Bradley, Dictionnaire des miniaturistes, I et II. — 530. Lange, Flore danoise. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

514. — **Die Schatzhœhle** nach dem syrischen Texte der Handschriften zu Berlin, London und Rom, nebst einer arabischen Version nach den Handschriften zu Rom, Paris und Oxford, herausgegeben von Carl Bezold. Leipzig, Hinrichs, 1888, in-8, p. xx et 273.

En 1883, M. Carl Bezold publiait une traduction allemande du livre apocryphe intitulé *la Caverne des trésors*. La seconde partie qu'il vient de faire paraître comprend l'original syriaque et la version arabe. La traduction allemande avait été faite sur les manuscrits syriaques que M. B. avait alors à sa disposition; depuis il a pu utiliser pour la constitution du texte syriaque un ms. du Vatican qu'il n'avait pas consulté pour la première partie; bien que peu importantes, les variantes de ce ms. font regretter que l'édition du texte original n'ait pas précédé la traduction. L'ouvrage doit être complété par une troisième partie qui renfermera une étude critique du livre comparé avec les autres apocryphes du même genre, notamment avec le Livre d'Adam. En effet, quoique la littérature du Livre des jubilés serve de modèle à *la Caverne des trésors*, celui-ci cependant se rapproche beaucoup plus du Livre d'Adam qui, dans ses deux dernières parties, remarque M. B., semble n'être qu'une recension de notre livre. La première partie du Livre d'Adam, au contraire, lui est étrangère; ici *la Caverne des trérors* suit l'Hexaméron du Pseudo-Epiphane. Les légendes qui composent ces livres apocryphes, proviennent généralement des mêmes sources et portent une empreinte facile à reconnaître. Ainsi le Livre de l'Abeille, composé par Salomon de Basra, a fait de larges emprunts à *la Caverne des trésors* [1]. Une étude bien intéressante, mais qui demande une connaissance approfondie de la littérature juive, c'est de rechercher les lé-

1. V. *Revue critique*, 2 mai 1887, n° 93.

gendes d'origine juive qui ont passé dans les apocryphes chrétiens, soit dans leur intégrité, soit en se transformant suivant la tendance du livre. Si la dogmatique syriaque est tributaire de l'Eglise grecque, l'apocryphe chrétien découle directement de l'aggada juive.

Outres les traditions généalogiques qui forment les chaînons auxquels viennent se rattacher les légendes, l'objectif de *la Caverne des trésors* est de montrer dans Adam le prototype de Jésus. Cet apocryphe est placé sous l'autorité de saint Ephrem auquel il est attribué; M. B. en fixe la rédaction au vie siècle; l'auteur était certainement syrien et vraisemblablement nestorien [1].

Si le fond des légendes est le même, les motifs et les noms propres varient souvent. La fille de Pharaon qui sauva Moïse des eaux, est appelée ici, 172. 7, Makri et Schippour; elle est nommée Thermoutis dans Josèphe et Reᶜosa ailleurs (*Opuscula Nestor*, 86. 13; BH., *Chron. syr.* 14), comp. *The Book of the Bee*, chap. 29. Les noms des père et mère de Mélchisédec sont Melek et Yozedeq, 116. 5, 152. 10, mais Héraclim et Salathiel, suivant Epiphane de Chypre, v. Bar Bahloul, 261. 2. On comparera aussi les noms des rois Mages, 236. 9 avec ceux donnés par Bar Bahloul et Salomon de Basra, (*The Book of the Bee*, chap. 30).

Au point de vue de l'esthétique, on remarquera l'horreur de notre auteur pour les instruments de musique, tels que les flûtes et les cithares, p. 60 et 106. Cette horreur lui était sans doute inspirée par le souvenir des Saturnales, dans lesquels ces instruments jouaient un rôle; comp. *La Chronique de Josué le Stylite*, éd. Wright, chap. 27. Notons aussi une légende qui a encore cours aujourd'hui et d'après laquelle les *tells* de la Babylonie et de la Mésopotamie auraient été formés par les idoles païennes entraînées dans les tourbillons d'un ouragan et entassées en monticules, p. 134 et 136.

Parmi les rares mots intéressants, nous signalerons le mot *qâmouç*, 251. 2, sorte de racine comestible, dont saint Jean-Baptiste se serait nourri dans le désert, au lieu des sauterelles, *qamçê*, que porte la Pechitto, Math., 3. 4, Marc, 1. 6. Salomon de Basra (*The Book of the Bee*, 102. 5) explique ce mot comme étant une espèce de carotte. Bar Bahloul, tenant compte de cette interprétation, donne également un second sens au mot *qamçâ*, celui d'une plante qui ressemblerait à une sauterelle, v. Immanuel Löw, *Die Pflanzennamen*, p. 340, n° 289. Mais il est probable que le mot *qamouç* et le sens de carotte sont purement imaginaires.

---

1. L'objection tirée de la chronologie relative aux premiers patriarches, laquelle se rapproche des Septante et s'écarte de la Pechitto (V. Nœldeke, *Litt. Centralblatt*, 1888, n° 8) ne nous paraît pas péremptoire. Les dates ne sont pas nécessairement empruntées à l'Hexaplaire dont les Nestoriens ne faisaient pas usage; elles peuvent venir d'une chronique quelconque, par exemple, des Antiquités de Josèphe que notre auteur semble connaître; la légende de Rébecca allant consulter Melchisédec. 156. 12, est tirée des Antiquités, suivant Bar Bahloul, 261. 12.

Le texte syriaque est correct et se lit facilement. Les quelques fautes d'impression qui sont demeurées, ont été relevées à la fin de la préface. Nous avons peu à ajouter aux errata : p. 6. 3 et 15, *d*^{h}*t*^{h}*lât*^{h} aurait dû être corrigé en *d*^{h}*t*^{h}*lât*^{h}*â*, comp. 8. 8 ; — p. 116. 17, lire *m*^{e}*ça'*t^{h}*âh*, comp. 126. 11 ; 146. 16 ; 254. 13 ; 255. 3 ; la lecture *meç'â'âh* pour *meç'âyâ* proposée par M. Nœldeke (*Litt. Centralblatt*, 1888, p, 235), nous paraît inadmissible ; — p. 174. 7, pourquoi M. B. a-t-il préféré la leçon *Matanél* à la leçon *'Othniêl* qui est la seule vraie?

La version arabe diffère souvent du texte syriaque ; elle est généralement plus courte ; dans les dernières pages cependant, elle est plus étendue. Les noms propres ont subi de notables altérations, qui proviennent en grande partie de la confusion des lettres pointées. M. B. a conservé à la langue le caractère vulgaire qu'elle affecte dans cette version ; il s'est borné à corriger les fautes grossières. Il se propose d'en faire une analyse au point de vue de la connaissance de l'arabe médiéval. Il devra tenir compte dans cette étude de la nationalité de l'auteur, un Syrien chrétien, dont le style et l'orthographe peuvent difficilement donner une image exacte de la langue parlée par les Arabes eux-mêmes.

Le soin consciencieux avec lequel M. Bezold a traité les deux première parties, fait désirer vivement que la troisième ne tarde pas à paraître.

Rubens Duval.

---

515. — Jean Psichari. **Quelques observations sur la Phonétique des Patois et leur influence sur les langues communes.** (Extrait de la *Revue des Patois Gallo-Romans.*) Paris, Leroux, 1888. Gr. in-8, 42 p.

516. — **Observations phonétiques sur quelques phénomènes néo-grecs,** par Jean Psichari. (Extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*). Paris, Imp. Nat. MDCCCLXXXVIII. In-8, faux-titre, titre, dédicace et pp. 303-323.

Ces deux études sont d'un adepte très ferme et très convaincu des enseignements de la nouvelle école linguistique, et marquent un pas considérable vers la solution d'une question longtemps et vivement débattue, en substituant l'étude sincère et minutieuse des faits aux affirmations et aux négations gratuites sur lesquelles la science a trop vécu jusqu'à présent. Nulle part peut-être les mille causes qui semblent porter atteinte à la constance des lois phonétiques n'ont été plus finement analysées que dans la première de ces brochures ; nulle part on n'a mieux fait voir l'extrême difficulté d'isoler une langue à l'état pur : c'est à désespérer ceux qui se proposeraient de réunir sur un patois quelconque des documents parfaitement authentiques (p. 25). Mais, mieux sont détaillés les accidents qui voilent le principe, plus le principe demeure entier, base nécessaire de toutes nos méthodes : les dérogations apparentes n'empêchent pas le postulat linguistique d'être légitime, car qui dit exception dit règle (p. 10) ; l'hybridation universelle ne s'op-

pose pas à la possibilité de langues pures, puisqu'au contraire elle en suppose l'existence à l'origine (p. 34).

M. Psichari va plus loin encore : puisque la contamination des dialectes les uns par les autres ne résulte que des rapports accidentels entre sujets parlants de divers lieux, elle n'est jamais nécessaire. « Ces rapports auraient pu tout aussi bien ne pas se produire : il y a même un moment où il faut bien admettre qu'ils n'existaient pas. *Ce moment doit être encore aujourd'hui celui de bien des villages dans le monde...* » Voilà ce que d'aucuns concèderont peut-être difficilement à l'auteur, sauf pour des idiomes sauvages et sans passé, dans lesquels par conséquent aucune loi phonétique n'est immédiatement vérifiable. On peut dire que, dès qu'une langue pure commence à exister, elle commence aussi à se mélanger; car il n'y a de langue absolument pure que celle de l'individu, laquelle suppose à son tour la langue d'un autre individu au moins, et entre les deux il faudra de nécessité qu'il s'établisse une moyenne. Mais là, encore une fois, n'est pas la question : peu importe que chaque langue soit un agrégat confus d'éléments disparates, si à chacun de ces éléments pris à part et isolé par l'analyse nous voyons et comprenons qu'il faut appliquer rigoureusement le grand principe d'inertie qui domine toute la nature : « Toute cause va au bout de son action s'il n'intervient pas de cause contraire. » De là la formule de conciliation que je proposais ici même, il y a trois ans [1], et qu'après la pénétrante argumentation de M. Ps. je maintiens plus que jamais : « Au point de vue de la méthode du linguiste, traiter toujours les lois phonétiques comme si elles étaient constantes, encore bien que dans la pratique on ne puisse démontrer qu'elles le soient. »

L'auteur a d'ailleurs sur nous tous un avantage qui lui confère en ces sortes de questions une autorité exceptionnelle. Il a étudié par lui-même, ne s'en rapportant qu'à son ouïe et à des témoins qui témoignaient sans le savoir, plusieurs patois néo-grecs, de cette Grèce montagneuse et âpre, où les communications furent de tout temps, sont encore aujourd'hui particulièrement difficiles : il a donc pris sur le fait, et au prix de quelle patiente enquête [2] ! nombre de traits locaux qui ont toute chance de n'avoir point été adultérés. Quant à sa langue maternelle, il l'a surprise au moment où, bien vivante encore et bien populaire, fleuve où cent patois avaient versé leurs eaux, et non pas étang endigué par la tradition littéraire, elle commençait à peine à s'encombrer des mots et des formes que les néo-atticisants empruntaient à Démosthène et à Platon. Imaginez un érudit de la Renaissance étudiant le français à l'heure où ses confrères les « escholiers limosyns » y ver-

1. *Revue critique*, XXI (1886), p. 224.

2. Il est allé jusqu'à noter des variétés individuelles de prononciation dans une même unité dialectale (p. 23 i. n.). C'est l'infiniment petit de la linguistique, le grain de sable dont l'écroulement fait changer le cours de la rivière. Mais qui jamais parviendra à intégrer ces différentielles?

saient à grands flots leur « faconde latiale ». Les deux courants, populaire et savant, ne se sont pas encore mêlés, le départ est tout fait entre les divers éléments du langage : quel document qu'une langue saisie à ce point précis de son évolution! Aussi M. Psichari ne se trompe-t-il pas en assignant à ses vues sur les patois néo-grecs une portée plus générale : le néo-grec n'est ici qu'un miroir, où se reflètent, puissamment condensés, les phénomènes qui doivent être médités et compris de tout linguiste, sur quelque domaine que s'exerce son activité.

L'autre brochure s'inspire du même esprit, mais procède par étymologies isolées qui naturellement défient l'analyse. L'article ἄσπρος est un chapitre bien intéressant de la vie des mots, et l'article « Pluriel de noms de ville » est un exemple curieux des difficultés et des ressources que peut rencontrer l'étymologie dans l'explication des termes géographiques [1]. Quant à la transcription phonétique du néo-grec, puisque l'auteur veut bien la soumettre à ses lecteurs, je lui soumettrai à mon tour une observation : pense-t-il que les lettres γ δ β en caractères gras se distingueront toujours assez nettement des mêmes lettres en caractères ordinaires, pour faire reconnaître à première vue les explosives et les spirantes? Sans doute ceux qui sont habitués à prononcer le néo-grec ne s'y tromperont jamais; mais c'est pour les profanes que sont faites les transcriptions.

V. Henry.

---

517. — Meier u. Schœmann, **Der attische Process**, neu bearbeitet von J. H. Lipsius, 2 Bænde, xx und 1060 S. 8°. Berlin, Calvary, 1883-1887, 20 mark.

Le livre classique de Meier et Schœmann sur la *Procédure athénienne* était devenu si rare qu'il manquait même dans nos meilleures bibliothèques, à la Sorbonne, par exemple. Une simple réédition de cet ouvrage eût été la bienvenue ; M. J.-H. Lipsius nous a donné mieux : il a voulu mettre au courant des nouvelles découvertes le mémoire couronné jadis par l'Académie de Berlin. On ne pouvait rendre un hommage plus mérité à une œuvre de premier ordre, qui a marqué, au début de ce siècle, la renaissance des études sur le droit grec.

Grâce à M. L., on continuera longtemps encore à citer Meier et Schœmann, bien qu'en réalité leur travail ait subi des remaniements considérables. M. L. s'efface devant des maîtres incontestés ; mais, comme la science a marché depuis soixante ans, il ne manque aucune occasion de corriger, de remanier, de développer l'édition primitive. Nul mieux que lui n'était préparé à cette tâche : on sait avec quel zèle et quelle compétence il a fait longtemps, dans le *Jahresbericht* de Bursian, le compte-rendu des travaux relatifs aux antiquités grecques. Il n'a donc pas eu de peine à ramasser dans des notes abondantes les titres

1. Je rappelle que j'ai proposé d'interpréter le pluriel Θῆβαι par « les Ateliers », cf. lat. *faber*. — *Mém. Soc. Ling.*, vi, p. 95.

de tous les ouvrages récents qui intéressent la procédure athénienne; mais, de plus, il s'est lui-même acquis, par l'étude de ces ouvrages, une opinion personnelle qui compte au nombre des plus autorisées, et il a pu sans crainte changer, partout où il l'a cru nécessaire, le texte même de Meier et Schœmann. Ces changements, d'ailleurs, sont indiqués soigneusement par des signes conventionnels, étoiles et crochets, suivant qu'il s'agit de remaniements ou d'additions. On n'oserait pas dire que cette manière de procéder ne trouble pas parfois le lecteur. Mais elle a de réels avantages : tel chapitre de la première édition, que des découvertes épigraphiques n'ont presque pas modifié, a pu être transcrit intégralement; je citerai, par exemple, le quatrième livre tout entier, sur la procédure proprement dite, où les parenthèses sont relativement fort rares. Dans d'autres cas, M. L. a pensé qu'il y avait lieu, non de corriger, mais de développer : c'est ce qu'il a fait pour le long chapitre consacré aux actions privées qui relèvent de la juridiction de l'archonte. Le second volume nous paraît en général se rapprocher, plus que le premier, du texte original; et c'est naturel : l'épigraphie (surtout avant la découverte de la loi de Gortyne) n'éclairait encore que faiblement les questions relatives aux actions privées. Au contraire, tout ce qui regarde les actions publiques touche de près à la constitution athénienne elle-même, qui a donné lieu, depuis un demi-siècle, à tant de travaux et de discussions. L'histoire des tribunaux athéniens, par exemple, esquissée par Meier et Schœmann dans leur introduction, a dû être entièrement revisée par M. L. dans une note additionnelle. La question de l'Aréopage et des Ephètes ne pouvait pas être traitée sans qu'une assez large place fût faite aux belles études de MM. Lange et Philippi. Il serait trop long de signaler ici tous les points que M. L. a particulièrement étudiés : je ne citerai que le chapitre sur la juridiction du conseil et de l'assemblée du peuple (p. 133-142), quelques pages nouvelles sur la δοκιμασία (p. 253-257) et sur l'ἀντίδοσις (p. 737-744). En outre, M. Lipsius a joint au second volume deux appendices, l'un sur la compétence et l'organisation des arbitres publics, l'autre sur la discussion de deux passages de Démosthène et d'Hypéride. Quelques pages de rectifications et d'additions précèdent l'index des textes corrigés et la table des matières, faite avec le plus grand soin.

Am. Hauvette.

---

518. — **Nachlese zu den Bruchstücken der griechischen Tragiker.** Kritische und exegetische Bemerkungen von Theodor Gomperz. Wien, F. Tempsky, 1888, in-8, 52 p.

Ces pages se recommandent assez par le nom de l'auteur : tous ceux qui s'intéressent à la philologie grecque connaissent l'excellente méthode, la science et le goût que M. Gomperz porte dans la critique des textes, et ils s'empresseront de faire leur profit de ses nouvelles obser-

vations sur les fragments des tragiques grecs. Nous leur signalons particulièrement les pages 12-14, où ils trouveront, ce qu'ils n'auront pas cherché dans cette brochure, un morceau, restitué par l'auteur des *Herculanensia Volumina*, qui jette un jour nouveau sur le système allégorique d'un disciple d'Anaxagore, Métrodore de Lampsaque. A l'entendre, Hélène représente la terre, Pâris l'air, Hector la lune, Achille le soleil, Agamemnon l'éther. Jusqu'ici, on n'avait connu que cette dernière assimilation; on voit aujourd'hui jusqu'où pouvaient s'égarer, dès les premiers essais, les adeptes de la science mythologique. La guerre de Troie devient l'image de la lutte du jour contre la nuit. Voilà un amusant exemple des interprétations dont Platon se moque si agréablement dans le *Phèdre*.

Soumettons maintenant à M. G. quelques conjectures que ses remarques nous ont suggérées : ce sera une manière de le remercier de son envoi. Euripide, frg. 221 :

> Πολλοὶ δὲ θνητῶν τοῦτο πάσχουσιν κακόν·
> γνώμῃ φρονοῦντες οὐ θέλουσ' ὑπηρετεῖν
> ψυχῇ, τὰ πολλὰ πρὸς φίλων νικώμενοι.

Le sens général de ces vers doit être : « Video meliora proboque, deteriora sequor ». C'est là, M. G. le fait observer avec raison, une des thèses favorites d'Euripide. Mais est-il possible de prendre φίλων pour un neutre, et d'interpréter πρὸς φίλων νικώμενοι par πρὸς ἡδονῶν ἡττώμενοι? Nous en doutons fort. Ecrivons plutôt προσφιλῶν, et construisons avec cet adjectif le datif ψυχῇ, au lieu de le faire entrer dans le membre de phrase précédent, où il ferait double emploi avec γνώμῃ. Voici ce que dit le poëte «Tout en comprenant, les hommes ne veulent pas obéir à la raison, entraînés qu'ils sont d'ordinaire par ce qui flatte leur désir ». Cf. *Rhésus*, 345 : Ψυχᾷ προσφιλὲς ἐστιν εἰπεῖν. Ici le penchant naturel, ψυχή, est opposé à la raison, γνώμη.

Euripide, fr. 362 :

> Τὰς χάριτας ὅστις εὐγενῶς χαρίζεται,
> ἥδιον ἐν βροτοῖσιν, οἳ δὲ δρῶσι μέν,
> χρόνῳ δὲ δρῶσι, δυσγενέστερον <κλύει>.

Ce supplément a l'avantage de convenir également aux deux membres de phrase : ἥδιον κλύει et δυσγένεστερον κλύει. Cependant le passage du pluriel au singulier ne laisse pas d'être choquant. J'aimerais mieux δυσγενέστερον κλέος (sous-ent. τούτων).

Euripide, fr. 620 :

> Οὐκ ἔστιν ἀνθρώποισι τοιοῦτος σκότος,
> οὐ χῶμα γαίας κληστὸν, ἔνθα τὴν φύσιν
> ὁ δυσγενὴς κρύψας ἂν εἴη σοφός.

Le sens que M. G. réclame avec raison y sera si nous écrivons ἂν οὐκ εἴη σαφής.

Euripide, fr. 287, v. 11-14 :

Ὅστις δὲ γαῦρον σπέρμα γενναῖόν τ' ἔχων
Βίου σπανίζει, τῷ γένει μὲν εὐτυχεῖ,
13. πενίᾳ δ' ἐλάσσων ἐστὶν, ἐν δ' ἀλγύνεται
14. φρονῶν δ' ὑπ' αἰδοῦς ἔργ' ἀπωθεῖται χερῶν.

Le dernier vers figure une seconde fois dans Stobée avec la variante φρενῶν ὑπ' αἰδοῦς δ'. On voit qu'il s'agit de la misère de l'homme bien né, mais pauvre, qui croirait déroger en faisant œuvre de ses dix doigts ; mais les vers 13 et 14 ne marchent pas. Faut-il écrire καὶ βαρύνεται pour ἐν δ' ἀλγύνεται ? Nous pensons qu'il suffit d'une correction plus facile ; pour le reste, nous adoptons la rédaction de M. Gomperz, et nous lisons :

Πενίας δ' ἐλάσσων ἐστὶν, ἔνθ' ἀλγύνεται,
φρενῶν δ' ὑπ' αἰδοῦς ἔργ' ἀπωθεῖται χερῶν.

Ἔνθα veut dire ici « par cet endroit, de ce côté. »

Henri Weil.

---

519. — Avv. Michele Longo. **Lucrezio**, Saggio critico filosofico-letterario. Sansevero, 1887, in-8, 154 pages. Prix : 2 fr.

Lucrèce a été, et avec raison, remis en honneur depuis un demi-siècle ; ses descriptions, pleines de vie et du sentiment le plus profond, cette sympathie ardente qu'il porte à la nature entière, tout, jusqu'à la tristesse répandue sur tant de pages de son poème, en font déjà, malgré l'aridité du sujet, une lecture attachante ; les ressemblances que les théories du poète latin offrent avec celles de plus d'un philosophe contemporain donnent encore à son œuvre un intérêt d'actualité tout nouveau. M. M. Longo a donc eu une heureuse idée de prendre le *De natura rerum* pour objet de ses études ; il l'a fait avec une grande compétence et avec l'ardeur de conviction d'un admirateur passionné.

Je n'examinerai pas dans le détail les neuf chapitres — dix en comptant la conclusion — qu'il a consacrés à son auteur favori : le scepticisme de Lucrèce et le but qu'il s'est proposé, son système philosophique, en particulier sa théorie des atomes et de la double âme de l'homme, l'explication de nos perceptions sensibles et de nos idées, enfin cette histoire ingénieuse des commencements et des progrès de la civilisation, tout cela est l'objet d'un examen attentif et approfondi. Mais ce qui augmente l'intérêt de l'étude de M. M. L., ce sont les rapprochements incessants qu'il établit entre Lucrèce et les plus grands poètes ou penseurs de l'antiquité et des temps modernes ; on comprend que Vico et Leopardi y figurent au premier rang ; mais que d'autres noms on rencontre dans cet essai ! Ils témoignent hautement de l'étendue des connaissances littéraires de M. M. L. ; je ne lui reprocherai qu'une chose, c'est

d'avoir parfois abusé des citations. Mais quand il s'agit de Catulle, d'Horace, de Platon, etc., ne faut-il pas être indulgent?

« L'âme de Lucrèce, lit-on, p. 153, a peine à se soumettre à l'analyse patiente du philosophe; elle nous échappe parce qu'elle est moins épique que lyrique; elle veut être admirée dans son ensemble, comprise par le sentiment, et non par la raison; » on ne pouvait mieux s'exprimer, et c'est parce qu'elle a été faite d'après cette méthode que l'étude de M. M. Longo offre tant d'attrait et nous rend si bien quelques-uns des aspects du grand poète de Rome.

Ch. J.

---

520. — Le colonel STOFFEL. **Histoire de Jules César, Guerre civile.** Deux volumes in-4, VIII-387 pp., 460 pp., avec un volume de 24 planches in-folio. Paris (Imprimerie Nationale), 1887. 100 fr. (en vente chez Plon).

M. le colonel Stoffel expose dans une courte préface comment il a été amené à écrire l'histoire de la guerre civile entre César et Pompée. Chargé par Napoléon III, de 1862 à 1866, de diverses missions topographiques sur la guerre des Gaules et la guerre civile, il avait eu l'occasion de réunir un grand nombre de notes et d'études; toutes n'avaient pu être utilisées par l'empereur, qui n'avait pas poussé l'*Histoire de Jules César* au-delà de la rupture entre le conquérant des Gaules et le sénat. Dans ces conditions, M. St. a songé à utiliser des recherches déjà anciennes, à les compléter par de nouveaux voyages, pour écrire une histoire des guerres civiles et de César jusqu'à la fatale journée des ides de mars.

Le récit est avant tout un récit militaire. La préoccupation constante de l'auteur a été de reconstituer presque jour par jour et même heure par heure les diverses campagnes de Jules César, en éclairant le texte des *Commentaires*, souvent plein d'obscurités, par une étude minutieuse des pays et des champs de bataille. Il prend son récit au passage même du Rubicon. La conquête de l'Italie et de l'Espagne, le siège de Marseille, la conquête de la Sardaigne et de la Sicile, la guerre d'Afrique, les opérations autour de Dyrrachium remplissent les cinq premiers livres (I, 1-192); les cinq derniers (II, 1-232) racontent la campagne de Pharsale, les guerres d'Égypte, du Pont, d'Afrique, d'Espagne. Mais à côté de l'histoire militaire des cinq dernières années de César, M. St. a placé le tableau des évènements de son histoire politique, réorganisation du gouvernement à Rome, réformes de tout genre. Aussi son livre est une histoire complète de César de 705 à 710, qui termine l'*Histoire de Jules César* sur le vaste plan que Napoléon III avait tracé.

Deux volumes de ce genre, environ huit cent cinquante pages in-quarto, ne sont pas destinés à trouver beaucoup de lecteurs dans ce qu'on appelle le grand public; évidemment, ces laborieuses études ont

été composée en vue des érudits, écrivains militaires ou professeurs d'histoire. Puisqu'il en est ainsi, puisque ce livre d'érudition s'adresse aux érudits, pourquoi ne pas lui avoir donné tous les caractères de l'érudition ? On sera sans doute étonné d'apprendre que le récit de M. St. est à peu près vierge de notes : jamais une référence, un texte, une justification ; il ne faut pas songer à contrôler, il faut tout admettre de confiance. L'auteur expliquera peut-être le manque de tout appareil scientifique, en disant qu'il a suivi presque partout dans son récit le texte du *De bello civili* et qu'il a rejeté à la fin de chaque volume, dans les « Explications et remarques, » la discussion ou l'éclaircissement des principaux points de controverse. Je répondrai d'abord qu'il arrive souvent à M. St. de coudre ensemble des passages de plusieurs auteurs, sans nous en avertir jamais. On suit le récit, les *Commentaires* sous les yeux, et l'on relève tout à coup un détail qui n'est plus dans César ; il faut en chercher l'origine dans Appien, dans Plutarque ou autre part. Ainsi, M. St. raconte la prise et le sac de Gomphi en Thessalie par les troupes de César (t. II, p. 13). Le lecteur qui aime à se rendre compte voit que le récit est conforme à la *Guerre civile*, livre III, § 80 ; mais il chercherait en vain dans César la mention du suicide de vingt habitants de la ville : elle est, en effet, dans Appien, *Guerres civiles*, II, 64. Il eût été si simple de citer les sources, de « rendre à César ce qui est à César, » à Appien, Plutarque ou autres ce qui leur appartient. — J'ajouterai que la méthode suivie par l'auteur dans la composition de son livre paraît offrir plus d'inconvénients que d'avantages. Chaque volume se divise en deux parties, de proportions à peu près égales : d'abord, l'histoire même de Jules César, exposée, comme on l'a dit, sans une seule justification ; ensuite, sous le titre d'« Explications et remarques », un grand nombre de notes. Parmi ces notes, les unes sont de véritables dissertations que l'auteur a bien fait de rejeter à la fin ; mais beaucoup d'autres auraient pu être abrégées et mises au bas des pages dans le corps même du récit. Les lecteurs de M. St. lui auraient su gré de ne pas les avoir contraints, pour pouvoir le suivre, à compulser les textes classiques et à tourner les pages de son propre livre.

On pourra reprocher encore à M. le colonel St. d'avoir laissé percer dans son livre trop de préoccupations modernes, soit en voulant assimiler les opérations de César à des opérations de nos jours, soit en exprimant sur tel ou tel des sentiments personnels qu'il importe peu de connaître pour l'histoire de Jules César. Il n'y a pas beaucoup d'historiens qui auraient songé à rapprocher la capitulation de Corfinium et la capitulation de Metz (I, p. 225), la conduite de Pompée, quand César envahit l'Italie, et la conduite du maréchal de Mac Mahon, quand l'invasion prussienne écrase ses troupes à Wörth ou à Sedan (I, p. 237)[1]. Je ne suis pas frappé davantage des analogies entre

1. Ce rapprochement si peu attendu ne semble avoir eu d'autre but que de permettre à M. le colonel Stoffel de décharger sa mauvaise humeur contre le maréchal

la tentative de révolte de Cælius contre César et la conspiration de Malet en 1812 (II, p. 89), entre l'œuvre intérieure de César et la réorganisation de la France par le Premier Consul (II, p. 161), etc. La manie des parallèles historiques, la préoccupation de retrouver les faits présents dans les faits passés, n'ont d'autre résultat, croyons-nous, que d'altérer les évènements, soit antiques, soit modernes, et de fausser les idées.

Nous parlions des sentiments personnels de M. St. sur tel de ses contemporains; il les exprime parfois un peu longuement. Une grande note de plus de trois pages (I, pp. 198-202) est consacrée à établir contre M. de Göler fils « l'honnêteté scientifique » de Napoléon III; c'est une question de fait facile à vider, sans qu'il y ait à louer dans un livre de ce genre « les sentiments élevés » de l'empereur, « la douceur infinie de Sa Majesté qui, assaisonnée d'un grain de malice toujours bienveillante, formait le fond de son caractère, » « sa bienveillance sans bornes jointe aux plus nobles sentiments d'équité. » De même, à quoi bon faire deux notes spéciales sur M. Mommsen : l'une (I, p. 211), pour déclarer « qu'on reconnaît trop facilement chez lui le professeur de gymnase ou d'université, ignorant du jeu des passions humaines [1]; ... qu'il n'a pas été en situation d'observer les hommes et les évènements; ... qu'il cède à la fantaisie; » l'autre (II, p. 252), pour relever une douzaine de faits inexacts et de jugements erronés dans son récit de la campagne de Grèce? Je doute que ces remarques diminuent beaucoup la valeur de l'œuvre historique de M. Mommsen, et je ne crois pas que M. Mommsen ou d'autres feraient à leur tour une critique décisive du livre de M. St., s'ils reprochaient à l'auteur le ton d'assurance et de dédaigneux mépris qu'il lui arrive de prendre à l'égard de ceux dont il combat les opinions, ou encore s'ils lui faisaient remarquer qu'on dit *le* Norique (I, p. 20), la *Galice* (I, p. 46), que César ne s'est jamais opposé, en 59, à la loi de Clodius sur le rétablissement des collèges (II, p. 162), etc.

Fidèle à la pensée de l'empereur dont il a continué l'œuvre, M. St. fait un éloge à peu près sans réserves de Jules César comme général et comme homme d'État. Il lui reproche, au point de vue militaire, de s'être laissé entraîner à la guerre d'Égypte sans motif valable (II, p. 67); au point de vue moral, d'avoir affiché à Rome sa liaison avec

de Mac Mahon, seul responsable à ses yeux du désastre de Sedan. On n'a pas à instruire ici le procès de Sedan; mais on ne peut s'empêcher de trouver hors de propos et singulièrement passionnées, des paroles comme celles-ci : « Elle [la conduite du maréchal de Mac Mahon] ne peut s'expliquer que par la plus entière incapacité jointe au manque absolu de caractère; » ..... « cas sans précédent,... étant du ressort de la pathologie mentale... » « Il [le maréchal] restera responsable des désastres de Wœrth et de Sedan envers la France et à (*sic*) la postérité. » (I, p. 239-240). N'y a-t-il pas dans ces jugements un peu de ce « venin des personnalités blessantes » dont l'auteur a parlé quelque part (I, p. 202)?

1. On peut encore déduire d'une autre phrase (II, p. 224) que « la connaissance du jeu des passions humaines » manque « aux professeurs d'histoire. »

Cléopâtre (II, p. 167) ; au point de vue politique, de n'avoir pas su inspirer la crainte (II, p. 232 et la curieuse note de la page 320 : conversation de Napoléon Ier et de la reine Hortense) : c'est tout, croyons-nous. Du moment que la république devait périr ou, si l'on aime mieux, se transformer, le mieux était qu'elle tombât aux mains de César ; il serait difficile de soutenir sérieusement le contraire. Mais s'ensuit-il que César ait été un héros désintéressé, une sorte de Washington, exempt de toute ambition personnelle, qui a négligé de faire ses affaires personnelles, en faisant celles de sa patrie? M. St. disserte longuement (II, p. 223 et suiv.), en s'appuyant sur l'opinion de Napoléon Ier, pour établir que César n'a jamais eu l'intention de se faire roi. N'est-ce pas là une simple discussion de mots? Quelque titre que César portât ou voulût porter, il est bien certain qu'il exerçait à lui seul la toute-puissance que la constitution avait répartie entre le sénat et les magistrats. M. St., si sévère « pour ces ambitieux qui... changent d'opinion selon leur intérêt, ne croient ni à la justice ni à la morale » (II, p. 91), aurait pu atténuer par quelques réserves les grands éloges qu'il donne à son héros. D'autre part, il aurait pu être moins dur pour les vaincus : Cicéron était « égoïste, pusillanime, sans convictions arrêtées ; ... son unique crainte était de ne jamais se compromettre » (II, p. 97). Cicéron n'a donc pas triomphé de la conjuration de Catilina par un acte qui lui a coûté cher? Il n'a pas écrit les *Philippiques*? Il n'a pas su mourir? Pour Caton, ses qualités étaient gâtées par « une déplorable médiocrité d'esprit ; » M. St. lui fait assez durement la leçon pour n'avoir pas compris que « si un pareil rigorisme est possible et méritoire dans la vie privée, il ne saurait en être de même dans la vie publique, où celui qui prétend à la conduite des hommes ne peut pratiquer ces vertus d'une façon salutaire qu'à la condition de laisser au cadre qui les contient une flexibilité indispensable. Qui n'accepte point cette vérité n'est pas fait pour jouer un rôle actif et utile dans les grandes affaires de l'État » (II, p. 152). Avis aux hommes politiques qui voudraient imiter Caton.

On a pu voir à ce qui précède l'esprit général du livre de M. St. et les critiques auxquelles sa méthode peut donner lieu. Il reste à louer la somme énorme de travail que présentent ces deux gros volumes, la nouveauté d'une foule de détails topographiques, la précision de ces études de stratégie faites d'après les textes et d'après le terrain, l'allure entraînante et la clarté du style. L'histoire de la guerre civile entre César et Pompée est fixée d'une manière qui paraît définitive ; ce livre restera comme l'un des meilleurs et des plus complets qui aient été consacrés à l'art de la guerre dans l'antiquité. Les parties les plus remarquables et les plus neuves sont le livre II : opérations de César dans la vallée du Sègre ; le livre III : siège de Marseille ; le livre VII : guerre d'Égypte, avec une description topographique de l'antique Alexandrie ; le livre VIII : opérations en Afrique, à Ruspina et à Thapsus ; le li-

vre IX : opérations dans l'Espagne méridionale, en particulier à Munda, dont l'auteur identifie l'emplacement avec la plaine de Vanda (vallée du Guadajoz, au sud de Cordoue). Dans les « Explications et remarques, » on relèvera plusieurs notes intéressantes, ainsi sur les dates des opérations militaires, le sens de certaines expressions des *Commentaires,* la composition de l'armée de César à tel moment, les travaux techniques du siège de Marseille, la réforme du calendrier, etc. A la fin du second volume, M. St. a placé des « Remarques générales, » accompagnées de figures : de la légion, de la cohorte, de leur ordre de combat ; des *antesignani ;* de la tactique romaine ; exposé sommaire de l'art des sièges chez les Romains. Viennent encore trois « Appendices ; » le dernier est une chronologie très détaillée de la guerre civile. Un « Supplément » se rapporte à la découverte du champ de bataille de Montmort (département de Saône-et-Loire), où César remporta sa première victoire sur les Helvètes. Enfin ces deux volumes se complètent par un atlas de vingt-quatre planches en couleur, admirablement gravées, cartes de pays, plans de villes, vues panoramiques, plans théoriques de batailles, reproductions de machines. L'*Histoire de Jules César* de M. St. sort, comme les deux volumes de Napoléon III, des presses de l'Imprimerie nationale : c'est dire qu'elle est typographiquement irréprochable [1].

Quelques mots, pour finir, sur les livres V et VI relatifs aux opérations autour de Dyrrachium et à la bataille de Pharsale. Nous étions curieux de connaître comment M. St. les avait exposées, après les excellents travaux que M. Heuzey venait de publier sur ce sujet [2]. Nous nous sommes bientôt convaincu que M. St. avait eu constamment sous les yeux les chapitres de M. Heuzey et que, désespérant sans doute de faire mieux, il y avait largement puisé. Pour faire passer notre conviction dans l'esprit des lecteurs de la *Revue critique*, on nous permettra d'indiquer quelques rapprochements assez probants.

L. Heuzey, *Les opérations militaires de Jules César* (1886) :	Colonel Stoffel, *Histoire de Jules César* (1887) :
P. 11-12. Au nord s'avance un haut promontoire, dont les versants inhabités et presque inaccessibles séparent, comme un épais mur de pierre, les eaux de la baie d'Avlona et celle du large. C'est une succession de pentes raides, uniformes, bordées partout d'une longue ligne de falaises rougeâtres, véritables précipices au bord de la mer, qui plongent à	I, p. 137-138. Dans la partie septentrionale de la chaîne, ils présentent d'abord... un haut promontoire à versants infranchissables, qui limite à l'ouest la baie d'Avlona comme ferait une immense muraille ; puis ils se continuent par une ligne de falaises nues et rougeâtres qui plongent verticalement dans les eaux de la mer. Cette région des monts de Chi-

1. Ajouter aux « Rectifications » : *tyranie*, II, p. 224, dernière ligne.
2. Léon Heuzey, membre de l'Institut. *Les opérations militaires de Jules César étudiées sur le terrain par la mission de Macédoine*, Paris, 1886. Voyez notre compte-rendu dans la *Revue critique*, n° du 14 mars 1887. On sait que les mémoires de M. Heuzey remontent en réalité à 1861 et qu'ils devaient servir de documents à l'*Histoire de Jules César* que préparait alors Napoléon III.

pic jusque dans ses profondeurs. Toute cette côte, qui offre l'aspect d'une nudité imposante, s'appelle aujourd'hui le *Désert (Érimo)*. Ce sont les fameuses roches Acrocérauniennes de l'antiquité...	mara correspond aux roches Acrocérauniennes des anciens; elle est inhabitée et se nomme aujourd'hui le Désert *(Erimo)*.
P. 12. Des plantations d'oliviers, de cyprès, d'orangers, qui montrent combien toute cette côte est abritée contre les vents du nord, marquent quelques taches de verdure sur l'immense surface des rochers.	P. 138. La côte... est... à l'abri des vents du nord, comme en témoignent les villages suspendus aux flancs des montagnes et les plantations d'orangers et d'oliviers qui tapissent çà et là d'un peu de verdure les rochers nus.
P. 39... la configuration de cette anse, ouverte au sud, fermée à l'ouest par une pointe légèrement recourbée...	P. 153. Ouverte au midi, et fermée au couchant par une pointe légèrement recourbée, cette anse est exposée...
P. 39. La flotte de Brindes, poussée par le vent du sud..., [avait] été aperçue... de l'acropole d'Apollonie par les guetteurs de César, et, par ceux de Pompée, des hautes collines d'Ardenitza.	P. 155... [La flotte de Marc Antoine] avait été signalée en même temps par les guetteurs de Pompée du sommet des collines d'Ardenitza, et par ceux de César, placés en vigie dans la citadelle d'Apollonia. On l'avait aperçue.. poussée par un fort vent du sud...
P. 51. C'est comme la façade de tout un canton montueux, véritable entassement de cimes pointues... Ces hauteurs sont formées, comme toute la contrée, d'épaisses couches de terre glaise... Les eaux... y ont creusé un véritable labyrinthe de gorges tortueuses, ouvertes comme des ruelles entre des précipices de terre glissante.	P. 163. C'est un chaos de cimes pointues, de collines aux formes irrégulières... Le terrain est formé d'épaisses couches de glaise : aussi les eaux y ont-elles creusé partout des gorges étroites et tortueuses, des déchirures, des ravins profonds, qui sont pour la plupart de véritables précipices.
P. 75... les chevaux n'étaient plus nourris qu'avec des feuilles d'arbres et avec les filaments herbacés des roseaux...	P. 179... il fallut nourrir les chevaux de feuilles d'arbres et de filaments herbacés des roseaux.
P. 102... le pillage [était] accordé aux soldats, autant pour faire un exemple, que pour dédommager l'armée... des privations qu'elle venait d'endurer en Épire.	II, p. 13. César accorda le pillage, tant pour donner un exemple sévère que pour dédommager ses soldats des privations dont ils avaient souffert à Dyrrhachium.

On pourrait allonger la liste de ces ressemblances, on pourrait remarquer encore l'identité de plusieurs cartes et plans [1]; mais il y a plus que des ressemblances matérielles entre les deux ouvrages. Qui a lu les résultats de l'exploration archéologique de M. Heuzey en Épire et en Thessalie, et qui lit ensuite les livres V et VI de l'ouvrage de M. le colonel Stoffel, reconnaîtra sans hésiter que les rapports de M. Heuzey sont passés presque en entier dans les chapitres de M. Stoffel : les relevés topographiques de M. Heuzey, les itinéraires qu'il a tracés, ses nombreuses découvertes, ses identifications entre les noms géographiques de l'antiquité et les lieux modernes, M. Stoffel les accepte et les reproduit sans les modifier en rien; il ne s'en écarte d'une manière

1. M. Stoffel dit simplement de ces cartes « qu'elles lui furent remises par Sa Majesté, » et qu'il les a « complétées et corrigées sur plusieurs points » lors d'un voyage récent en Albanie (I, p. 357).

sérieuse qu'une fois, pour placer le champ de bataille de Pharsale, sur la rive gauche de l'Énipée, à cinq kilomètres plus à l'est environ que l'un des champs de bataille proposés par M. Heuzey [1]. On pouvait donc croire que M. St. rendrait hommage aux travaux de son prédécesseur, comme il a cité les mémoires rédigés pour Napoléon III par MM. Locquessye, Rouby, Daux, Mahmoud Bey, dans ses notes sur Brindisi, Marseille, la Tunisie, Alexandrie. Il n'en a rien fait; bien que deux chapitres entiers de son livre aient pour source les rapports de M. Heuzey, il n'a cité le nom de ce savant éminent qu'une seule fois, comme par hasard, à propos de la bataille de Pharsale (II, p. 240), en le faisant suivre dans le texte et dans une longue note d'expressions qu'il ne nous convient pas de qualifier. Les expressions de M. Stoffel ne sont pas ce qui nous touche, pourrions-nous dire en nous servant d'une phrase de cette note; la chose vraiment choquante, c'est son sans-gêne : il n'eût été que loyal en reconnaissant les emprunts qu'il n'a cessé de faire pendant quatre-vingts pages aux beaux mémoires de M. Heuzey.

G. Lacour-Gayet.

---

521. — **Altitalische Studien** herausgegeben von Dr. Carl Pauli, V. Heft; 161 p. in-8 et 2 pl.; Hannover, Hahn, 1887 : 8 mark.

Le cinquième fascicule de cette excellente publication, à la différence des quatre premiers, est rempli tout entier par un seul travail de M. Pauli, intitulé : *Das sogenannte Weihgedicht von Corfinium und die Sprache der Päligner*. Cette « soi-disant inscription votive en vers » trouvée en 1877 près de Pentima (l'antique Corfinium) a déjà été éditée plusieurs fois. Elle se trouve entre autres dans les deux recueils de M. Zvetaieff, *Inscriptiones Italiae mediae dialecticae* (n° 11) et *Inscr. It. inferioris dial.* (n° 13); mais M. P. en établit le texte d'une façon définitive d'après deux estampages et un moulage. Une circonstance importante, soupçonnée dès le premier jour par M. Bréal [2], se trouve confirmée par les recherches de M. P. : l'inscription de Pentima est beaucoup plus mutilée que ne l'avaient supposé les premiers éditeurs; il manque au commencement de chacune des six lignes conserservées, non pas une ou deux lettres, mais deux ou trois mots. Cette simple constatation suffit à ruiner le système de ceux qui, comme MM. Bücheler, Bugge et Deecke, ont scandé ces lignes en vers saturniens comme s'il n'y eût rien manqué, et il faut renoncer à voir dans cette inscription une confirmation du passage souvent cité de Cae-

1. Stoffel, II, p. 17, 240-245. Notons encore que M. St. place Asparagium non sur la rive droite du Shkoummi (« cette identification n'a pu être faite que par des ignorants »), mais sur la rive gauche (I, p. 348).

2. *Revue archéologique*, t. XXXIV (1877), p. 413 ss.

sius Bassus[1] sur le vers saturnien « *quem nostri existimauerunt proprium esse* Italicae *regionis.* »

Une étude détaillée de la langue des inscriptions péligniennes qui nous ont été conservées (Zvet., *Inscr. It. inf.*, nos 12-38) amène M. P. à cette conclusion, qu'il nous semble avoir démontrée d'une façon évidente, et où il se rencontre encore une fois avec M. Bréal : le pélignien n'est nullement un dialecte intermédiaire entre l'osque et l'ombrien ; il possède tous les caractères propres à l'osque, et aucun de ceux qui caractérisent l'ombrien ; quelques légères différences le séparent à peine de l'osque tel que nous le connaissons par les inscriptions de la Campanie. Quant à l'inscription de Pentima, ce n'est ni une inscription votive, ni un texte versifié : c'est un fragment de rituel tout à fait comparable pour le style et les allitérations aux rituels ombriens des Tables Eugubines. Sans doute quelques-unes des étymologies et surtout des restitutions proposées par M. P. peuvent sembler hasardées : mais le sens général au moins est assuré, et c'est là un résultat important pour l'étude des rituels italiques.

Une partie également fort intéressante du travail de M. P. est l'étude qu'il a faite de deux autres inscriptions pélignienncs, dont la première (Zvet., *Inscr. It. inf.*, n° 14 : *pes. pros. ecuf. incubat* || *casnar. oisa. aetate.* || *c. anaes. solois. des. forte* || *faber*) a été également trouvée sur le territoire de Pentima, et qu'il traduit ainsi : *qui adstas, hic cubat senex — uota agitate — C. Annaeus, omnibus (rebus) diues, fortis, sollers.* M. Bücheler, qui traduisait les premiers mots de ce texte par *pedes paucos hos* avait le tort de ne tenir compte ni de la phonétique (*ecuf* ne pourrait être un acc. plur. qu'en ombrien, et *pes* = lat. *pedes* serait inouï dans tout le domaine italique), ni de l'analogie des autres inscriptions funéraires connues : au contraire, rien n'est plus commun dans l'épigraphie latine que cette invocation au passant, et, au point de vue grammatical, l'explication ne soulève pas la moindre difficulté. — Contre l'interprétation traditionnelle de *oisa aetate* par *usa aetate*, M. P. objecte que l'on attendrait *oitta(d) aetati(d)* ; mais je ne sais si le substantif osque *úittiuf* connu par ailleurs nous autorise à admettre la conservation du groupe *tt* indo-européen sous sa forme primitive : *úittiuf* est peut-être pour **úiti-tiuf*[2], tandis que *oisa* serait le représentant de ** oit-ta* sans voyelle thématique. L'argument tiré de l'*ae* (non *ai*) de *aetate* et le rapprochement de la forme *aetatu* de la grande inscription a infiniment plus de valeur et nous porterait à voir par suite dans *oisa*, malgré la possibilité du contraire, non plus l'ablatif féminin d'un participe, mais, avec M. P., un acc. plur. neutre ayant le sens de « vœux » (thème italique *oiso-* = th. indien *esha-* dans *esha-s* « vœu ».)

L'autre inscription (Zvet., n° 35) trouvée autrefois à Solmona (l'antique

1. T. VI, p. 265 Keil.

2. Ou même pour **uit-iuf* avec doublement du *t* : c'est ce qu'a soutenu, non sans vraisemblance, M. Danielsson dans un des précédents fascicules des *Altit. Studien.*

Sulmo) ne nous a été conservée que par deux copies qui se trouvent aujourd'hui l'une à Wolfenbüttel, l'autre à Bologne : cette dernière n'a aucune valeur critique, étant elle-même, comme le montre M. P., une copie de celle de Wolfenbüttel. Un mot intéressant de cette inscription est *bratom* qui se trouve avec le sens de « imperium, iussum » à la fois dans les langues celtiques et dans les langues italiques (osque *brateis* et βρατωμ, gaulois βρατουδε, v. irlandais *bráth) :* on y voit ordinairement un dérivé de la racine *bher* « porter » sous sa forme faible. Mais M. P. fait remarquer fort justement que l'on attend comme forme faible de *bher* en celtique *bri-* ou *bre-*, en italique *for-*, et non *brâ- ;* et on a, en effet, la forme régulière dans le nom de magistrat gaulois *uergo-bretus,* dans le vieil irlandais *breth* « jugement », et en latin dans *fors* (pour **fortis).* La syllabe *râ* doit s'expliquer comme celle de *stratus* opposé à *sterno;* et un *b* commun aux langues italiques et aux langues celtiques ne peut venir que d'un *b* indo-européen, ou d'un *m* devant *r*. Bien qu'elle laisse encore subsister quelques difficultés phonétiques [1], c'est à cette dernière hypothèse que s'arrête M. P., en rapprochant la racine italo-celtique *mer*, *mrâ* ainsi obtenue de celle qui, en zend, a la forme *mrû,* en sanscrit *brû* avec le même changement de *m* en *b* devant *r (brávîti* « il dit »); pour le sens, cf. en latin l'emploi de *dictum* pour « ordre ».

En résumé, dans ce travail, M. Pauli donne généralement l'exemple de la méthode la plus sévère, qui n'exclut pas quelques heureuses hardiesses : et sur beaucoup de points importants, il fait faire de sérieux progrès aux études italiques.

Louis Duvau.

---

522. — **Schrifttafeln zur Erlernung der lateinischen Palaeographie.** IIe Auflage. Erstes Heft. von Wilhelm Arndt. Berlin, Grote.

Voici la deuxième édition d'un excellent répertoire des différentes écritures employées pour la transcription des manuscrits depuis l'empire romain jusqu'au XIIIe siècle. Un second fascicule, consacré aux XIVe et XVe siècles, paraîtra prochainement. M. Arndt a voulu mettre sous les yeux des étudiants non pas « l'innombrable variété des écritures du moyen âge », mais seulement un spécimen des divers genres, et à chacun d'eux il a mesuré la place, suivant l'importance qu'il avait eue sur

1. Outre la question du vocalisme de la racine que le rapprochement des formes germaniques analogues ne suffit pas à élucider complètement, il reste une grave difficulté : c'est que jamais en irlandais on ne trouve pour *brath* « jugement » la variante *mrath,* tandis qu'on voit généralement *m* et *b* alterner devant *r* quand la forme par *m* est la plus ancienne; cf. *mrath* et *brath* dans le sens de « trahison », et, devant *l*, *mligim* et *bligim* qui ont la même racine que ἀμέλγω. — Il est possible que le mot italique soit emprunté au celtique : la possibilité d'une racine *bher* par *b* aspiré cesse alors d'être exclue; mais, en tout cas, il faudra continuer à distinguer cette racine disyllabique de la racine monosyllabique qui se trouve dans *fero*, *fors* et *breth*.

le développement général de l'art d'écrire. Ce n'est pas un traité de paléographie (et l'auteur a raison de nous renvoyer aux ouvrages de Zangemeister et Wattenbach), mais c'est le commentaire indispensable de tout traité; ce sont des exemples auxquels l'élève devra se reporter sans cesse. Quelques lignes à peine sont consacrées à l'ancienne écriture cursive, et une page et demie à la nouvelle; puis, de la demi-onciale, on passe aux écritures nationales et enfin aux divers genres usités du VIIIe au XIIIe siècle. On saura gré à M. A. de s'être attaché aux manuscrits datés pour une époque où il est si difficile de déterminer l'âge d'un ms. par la seule forme des lettres.

Trop préoccupé de son but exclusivement pratique, l'auteur n'a reproduit aucun modèle de la cursive impériale ou moyenne cursive, par le motif qu'elle avait été sans influence sur le développement de l'écriture. Il eût été bon, cependant, d'en donner au moins quelques lignes. Le mérite d'un ouvrage semblable est d'offrir un type caractéristique pour chacun des genres, et l'auteur a eu la main généralement heureuse dans ses choix. Sous ce rapport, la deuxième édition présente une notable amélioration. Cependant, pour l'écriture onciale, il y avait mieux que le Parisinus de Tite-Live, ne serait-ce que le beau palimpseste de Vérone du même auteur ou l'Évangéliaire d'Aquilée. L'auteur qui reproduit des fac-similés déjà publiés dans d'autres ouvrages, aurait pu utiliser la splendide collection de M. Chatelain, dont il a l'air de ne pas soupçonner l'existence. Lui ferai-je un reproche d'avoir multiplié le nombre des textes puisés dans les historiens? M. Arndt donne pour excuse qu'il est lui-même historien. C'est tout au plus une circonstance atténuante. Bien des passages de saint Grégoire le Grand ou de saint Grégoire de Tours eussent pu être avantageusement remplacés.

A. Baudouin.

— L'article qu'on vient de lire était à l'impression lorsqu'a paru le deuxième cahier. En le comparant avec celui de la première édition, on peut juger des améliorations que l'auteur a apportées à son ouvrage. Les planches sont expliquées avec plus de détail, les diverses écoles d'où proviennent les manuscrits sont toujours indiquées, en même temps des spécimens nouveaux augmentent le nombre des planches. On sera reconnaissant à M. Arndt de nous avoir donné un ouvrage qui a sa place assurée dans toute bibliothèque de professeur et d'étudiant.

A. B.

---

523. — **Universitati litterarum et artium Bononiensi... Universitatis Basiliensis rector et senatus. Insunt Amerbachiorum epistolæ mutuæ Bononia et Basilea datæ.** Bâle, typ. Acad., 1888, in-4 de 54 pp. (avec portrait de Bas. Amerbach).

L'Université de Bâle a célébré le huitième centenaire (?) de la fondation de l'Université de Bologne en offrant à cette illustre école une pu-

blication pleine d'à-propos. C'est une collection de vingt-huit lettres latines échangées par Boniface Amerbach et son fils Basile, pendant le voyage de celui-ci en Italie (1555-56). Elles sont extraites de la volumineuse correspondance des Amerbach que conserve la bibliothèque universitaire de Bâle. Le savant M. L. Sieber, gardien de ces richesses, est l'un des deux éditeurs du recueil, dont la préface est signée par M. A. Teichmann. L'appendice contient des notes fort utiles et des lettres inédites d'Aonio Paleari, recommandant le jeune Amerbach. Dans les lettres du père et du fils, abondent les allusions aux événements de l'époque et aux savants contemporains; leur caractère moral s'y montre d'une façon très attachante. Malgré le petit nombre des documents, cette correspondance d'humanistes est une des plus intéressantes qu'on ait publiées depuis longtemps.

P. de Nolhac.

---

524. — **Die Leiden der Evangelischen in der Grafschaft Saarwerden** (Kantone-Saar-Union und Drulingen im Elsass), Reformation und Gegenreformation, 1557-1700, nach den Quellen erzaehlt von Gustav Matthis, Pfarrer zu Egweiler. Strassburg, Heitz und Mündel, 1888, viii, 272 p. in-8.

Le livre de M. Matthis est une utile contribution à l'histoire ecclésiastique des pays situés sur le versant occidental des Vosges inférieures, entre l'Alsace, la Lorraine proprement dite et le pays-messin. Arrosé par la Sarre et ses tributaires, ce coin du haut plateau vosgien a fait partie de l'ancien *Westrich* au commencement du moyen âge et a été gouverné depuis le xv^e siècle par de petits dynastes, appartenant presque tous à la famille des Nassau. Ainsi que le titre de son ouvrage l'indique, l'auteur ne s'est occupé que des vicissitudes de la Réforme dans ces parages, peu étudiés jusqu'ici et rattachés, jusqu'au moment de l'annexion, à l'ancien département du Bas-Rhin. Son travail se divise en trois chapitres. Le premier traite de l'introduction du luthéranisme dans le pays, par les comtes de Sarrebrück, et de la création des premières paroisses réformées, fondées, vers 1559, par des Huguenots fuyant les terres de France ou de Lorraine. Le second chapitre est consacré aux souffrances et aux persécutions subies par ces diverses églises à partir du moment où la maison de Lorraine, vers 1629, a fait valoir ses droits de suzeraineté sur les contrées de la Sarre, et durant les terribles années de la guerre de Trente Ans. Le dernier enfin comprend l'histoire des communautés protestantes de ces districts, après leur prise de possession par Louis XIV, et jusqu'au moment où le traité de Ryswick les rend pour un siècle à leurs anciens possesseurs. C'est une continuation lugubre du martyrologe commencé durant la période lorraine, et qui ressemble trop à tant de chapitres également douloureux, que les différentes provinces de France retrouvent, elles aussi, dans leurs annales particulières, immédiatement avant, comme longtemps après la révocation de l'Edit de Nantes.

L'auteur, que son ministère attache depuis de longues années à l'une des paroisses protestantes dont il a raconté l'histoire, connaît à fond son sujet. Il a fouillé non seulement les principaux dépôts publics où il pouvait espérer trouver des matériaux pour son travail, mais encore les modestes archives communales et paroissiales de tous ces bourgs et hameaux dont il s'est constitué le chroniqueur. Il en a tiré une abondante moisson de faits inconnus, de détails intéressants pour l'histoire des mœurs et des idées, comme pour l'histoire ecclésiastique, et il a su les mettre en œuvre avec talent. En le comparant avec les travaux de Boos *(Introduction de la Réforme dans le comté de Saarwerden*, Strasbourg, 1838) et de Schmitz *(Die Reformation u. das kirchliche Leben in den Nassau-Saarbrückschen Landen)*, ou bien avec les études de feu F. G. Roehrich, le savant historien de la Réforme en Alsace, on se rend mieux compte de tous les éléments nouveaux fournis à l'histoire générale par le dépouillement fatigant et minutieux de tant de dossiers auquel s'est astreint M. Matthis. Naturellement son récit porte les traces de son origine, et l'on ne saurait s'en étonner. Destiné tout d'abord au public protestant des pays de la Sarre, il ne saurait être une apologie de tant d'actes de violence dont le souvenir n'est pas encore effacé là-bas, parce qu'ils se sont reproduits parfois même après 1700 et jusqu'à la veille de la Révolution française. Mais on ne trouvera pas, je pense, dans ce volume, de faits volontairement obscurcis ni de récriminations passionnées, et s'il est destiné peut-être à rencontrer des critiques acerbes, à des points de vue divers, il sera difficile de nier les efforts sérieux de l'auteur pour arriver à la vérité historique ou de mettre en doute sa bonne foi.

R.

---

525. — **Die Festung Bitsch**, von H. Irle. Strassburg, Heitz, 1888, in-8, 48 p.

Cet opuscule est, nous dit l'auteur, une partie d'un grand travail sur le comté de Bitche. On y trouvera, résumée à grands traits, l'histoire de la forteresse, et en particulier de la surprise de 1793 et du siège de 1870. Une vue, assez joliment dessinée, de Bitche, accompagne cette intéressante plaquette, remplie de détails et faite avec soin. Mais M. Irle aurait dû placer en 1679 et non en 1680 l'occupation définitive de Bitche et ajouter, pour être complet, que le gouverneur, qui commandait au nom de l'Électeur de Mayence, se rendit à cinq cents dragons envoyés par le maréchal d'Humières.

C.

---

526. — **Beat Ludwig von Muralt**, 1665-1749, eine literar-und kulturgeschichtliche Studie, von Otto von GREYERZ. Frauenfeld, Huber. In-8, 112 p.

On lit avec intérêt cette étude sur Muralt, le sage et ingénieux Muralt, comme disait Voltaire, l'auteur de ces *Lettres sur les Anglais et les Français* que Sayous a remises en honneur et que Sainte-Beuve trouvait si remarquables de justesse et d'esprit. M. de Greyerz retrace l'existence de Muralt, analyse ses ouvrages, surtout les *Lettres sur les Anglais et les Français* et la *Lettre sur les voyages*, reproduit les jugements dont ces *Lettres* furent l'objet. Son travail lui a coûté de longues recherches. Mais il n'est pas habilement composé. Biographie, analyses, citations, critique littéraire, tout cela est jeté un peu pêle-mêle. M. de Greyerz aurait dû diviser son étude en quatre chapitres : I. Vie de Muralt ; II. Lettres sur les Anglais et les Français ; III. Lettres sur les voyages ; IV. Autres ouvrages de Muralt [1]. Il aurait pu, en outre, comparer les *Lettres sur les Anglais et les Français* à quelques passages de Zimmermann, *Vom Nationalstolze*, et les *Lettres sur les voyages* aux pages piquantes de Sturz, et à propos de Desfontaines, citer l'étude de M. Charles Nisard. Il écourte le récit des dernières années de Muralt et ne tire pas au net les mots de Rousseau *(Nouv. Héloïse*, VI, lettre 7) et de Haller (p. 75). S'il reprend jamais son sujet, qu'il esquisse le caractère de Muralt que les critiques des *Lettres* ne nomment pas sans raison « triste, mélancolique, sombre, atrabilaire », qu'il revienne plus longuement sur le piétisme de son héros, et qu'il essaie de marquer plus hardiment (p. 53) l'influence de ses écrits sur le mouvement intellectuel du XVIII[e] siècle.

A. C.

---

527. — **1814**, par Henri HOUSSAYE. Septième édition. Paris, Perrin, 1888. In-8, 647 p. Prix : 7 fr. 50.

L'auteur de ce livre aborde aujourd'hui l'histoire moderne avec autant de talent et de succès qu'il abordait, il y a quelques années, l'histoire de l'antiquité. Il sait écrire, il sait narrer, il a de la chaleur, parfois de l'éloquence, et on ne lira pas sans émotion les pages qu'il consacre aux Maries-Louises, ces jeunes conscrits qui rivalisèrent de vaillance avec les grognards, et, entre autres endroits remarquables de son livre, le désastre si héroïque de la division Pacthod, les derniers jours de Napoléon à Fontainebleau, la revue dans la cour du Cheval-Blanc, les perplexités de Marmont, la froide résolution des maréchaux qui exigent l'abdication, l'entrée des alliés à Paris, le triomphe que leur ménagent les royalistes et qui « fait de ce jour de

---

1. P. 3, le « 2[e] *Raubkrieg* » est évidemment la guerre de Hollande ; pourquoi ne pas dire « der hollændische Krieg. » ? ; — p. 105, dans la lettre curieuse où l'on voit Muralt si tristement dominé par dame Dorothée, lire *voir terre* (et non « voir Tene »).

deuil un jour de honte », toute la dernière époque de *1814*, la moins connue et la plus saisissante, la plus dramatique. Il s'est servi exclusivement de documents originaux pour composer son livre et il a fouillé dans les archives de Paris et de province, consulté les historiens allemands et russes ; il choisit très bien entre les témoignages et voit aisément où est la vérité ; il a mis en relief et raconté avec de très copieux mais très clairs développements quelques incidents, jusqu'ici sacrifiés, de cette campagne de France (par exemple les opérations de Napoléon du 22 au 28 mars et sa marche sur Bar-sur-Aube et, un peu auparavant, les mouvements préparatoires de la bataille d'Arcis-sur-Aube). L'ouvrage est d'ailleurs ordonné avec art. Le premier livre est un tableau de la France au commencement de 1814 ; on y notera les nombreux témoignages de l'affection populaire pour Napoléon, les espérances de Paris, et à côté des menées des mécontents et des conspirateurs, les « colères vengeresses » qu'excitaient dans les départements envahis les déprédations et les excès de tout genre commis par les Prussiens et les Cosaques : on a là, d'après les rapports, les dépositions et les lettres du temps, un tableau fidèle et le plus complet qu'on possède jusqu'ici, de l'invasion étrangère en 1814, de ses horreurs, de la résistance qu'elle trouva chez les paysans qui criaient en même temps « à bas les droits réunis ! » et « vive l'empereur ! » Viennent ensuite les premières batailles — que M. Houssaye a tort de retracer très brièvement, car Brienne, La Rothière, Champaubert, Montmirail, Vauchamps appartiennent à 1814 et méritaient mieux qu'une courte mention ; — le congrès de Châtillon ; le combat de Bar-sur-Aube où la division Leval fait de si belles charges, mais où le maréchal Oudinot se montre imprévoyant et indécis ; Blücher menacé, sentant déjà l'étreinte de l'armée impériale, sauvé d'un grand péril par la reddition de Soissons ; la bataille si acharnée et si meurtrière de Craonne ; celle de Laon où deux jours durant, une poignée de soldats impose à l'ennemi ; la prise de Reims ; le retour offensif de Napoléon sur l'Aube ; les combats d'Arcis où, deux fois, par ses plans vicieux et son irrésolution, Schwarzenberg manque la victoire décisive. C'est alors, comme on sait, que Napoléon se porte sur les lignes de communications des alliés, et, à cette nouvelle, après le conseil de guerre de Pougy, — que M. H. retrace d'après la relation de Diebitsch et les lettres de Schwarzenberg citées par Schels — les alliés se portent sur Châlons. Mais le tsar arrête ce mouvement ; un nouveau conseil de guerre, celui de Sommepuis — que M. H. expose surtout d'après la relation de Toll — décide la marche en avant, la marche sur Paris, et bientôt, après les deux combats de Fère-Champenoise, dont le malheur doit être imputé à Marmont (non pas à sa lenteur, mais à sa mauvaise direction, p. 381), les alliés sont aux portes de la capitale. M. H. décrit avec beaucoup de vivacité ce dénouement de la campagne : d'une part Napoléon hésitant, songeant un instant à poursuivre le mouvement commencé et à organiser dans l'Est une « Vendée

nationale (p. 406), puis revenant à marches forcées sur Paris ; d'autre part Talleyrand « se complaisant dans le rêve d'une régence » et voyant dans la royauté, si la régence échoue, un « pis-aller sortable », les royalistes multipliant leurs intrigues, le tsar arrivant à Bondy, les ducs de Raguse et de Trévise défendant les approches de la capitale, Joseph « défaillant devant le mâle et terrible devoir de la responsabilité » (p. 494). Cette *bataille de Paris* est encore un des beaux passages du livre ; l'auteur y a, en particulier, donné avec une extrême exactitude les indications horaires qui sont si importantes, et tiré grand parti du *Journal* de Barclay de Tolly, d'un fragment des mémoires de Michel Orlov et des mémoires de Langeron. Paris capitule ; Marmont est, comme écrit M. H., arbitre de la France et tient dans ses mains les destinées de l'empereur (p. 530); Napoléon, qui avait « abandonné Paris à la routine de Clarke et à la faiblesse de Joseph », espère pourtant encore, mais il compte de nouveau sans Marmont; le voilà soudain « désarmé physiquement et moralement » par la défection du 6e corps, et, après tant de manœuvres admirables et de sublimes efforts, tant de savantes retraites et de retours foudroyants, après une campagne où son indomptable génie n'a été égalé que par l'intrépidité de ses soldats, il se retire devant les Bourbons, les Bourbons, dit Châteaubriand, qui étaient aussi inconnus de la génération nouvelle que les enfants de l'empereur de la Chine! — Tel est, en gros traits, le *1814* de M. Henri Houssaye. Nous aurions voulu, avouons le, qu'il fût moins compacte. Un volume de 640 pages serrées ne se lit pas aisément, si intéressant qu'il soit, et l'auteur, croyons-nous, eût mieux fait de diviser son livre en deux tomes. Peut-être aussi aurait-il dû condenser son récit et le resserrer en maint endroit, sacrifier ici et là les passages un peu techniques et les longues notes explicatives qui ont parfois l'allure d'une dissertation, les jugements stratégiques à la Jomini. Enfin, il n'a pas tout consulté, ni, par exemple, le *Gneisenau* de Delbrück, ni le *Journal* du comte de Nostitz. Mais à quoi bon ces critiques? Il vaut mieux reconnaître et louer encore une fois le talent et le savoir de l'auteur ; bien rares les livres comme ceux-ci, où les événements, étudiés de très près et avec un soin scrupuleux, d'après les documents authentiques, sont racontés en un style aussi clair, aussi rapide, aussi français [1].

A. Chuquet.

1. P. 47, lire *Tugendbund* et non « Tugen Bund » ; p. 84 et 85, lire *Wallmoden*, *Würzbourg*, *Wesel*, *Sarrelouis* et non « Valmœden, Würsbourg, Wezel, Saarlouis » ; — p. 119, *Volkmann* et non « Wolkmann », *Wittgenstein* et non « Wiggenstein » ; — p. 214, *Zieten*, et non « Ziéthen » ; — p. 220, *le comte Brandenburg* et non « Brandeburg » ; — p. 237, *Wimpfen* et non « Wimfenn » ; — p. 63, Blücher avait été colonel de hussards, non de dragons ; — p. 274, il fallait dire que le corps Rajewsky était l'ancien corps Wittgenstein ; — p. 616, si Souham s'est conduit ainsi, ne pas oublier que Napoléon l'avait toujours tenu à l'écart et que Souham, compromis dans l'affaire de Pichegru et de Moreau, fut arrêté à Périgueux et détenu assez longtemps à Paris.

528. — Louis Liard. **L'enseignement supérieur en France**, 1789-1889, Tome I, Paris, A. Colin, 1888, 1 vol. in-8, 474 pages, 7 fr. 50.

On a beaucoup écrit sur l'Instruction publique en France pendant la Révolution : ses partisans comme Despois, Michelet, etc., ses adversaires, A. Duruy, l'abbé Sicard, ont tour à tour utilisé les documents qui leur fournissaient les conclusions auxquelles ils désiraient aboutir. M. Liard, qui est doublement qualifié pour parler de l'enseignement supérieur, a entrepris d'en donner l'histoire depuis 1789. Le premier volume, qui traite des Universités en 1789, de la Révolution, Constituante, Législative, Convention, Directoire, et contient des pièces justificatives d'une importance considérable, nous permet d'espérer une œuvre qui mettra en lumière la marche qu'a suivie depuis 1789 le développement du haut enseignement et les principes qui doivent aujourd'hui présider à sa direction et à son extension. M. L. n'a négligé aucune source d'informations ; les Archives de l'Université, les Archives nationales, départementales et même municipales, les travaux généraux et les notices locales lui ont fourni des documents peu connus ou d'une valeur incontestable [1]. Nous savons d'une façon fort précise quels étaient en 1789 les enseignements et les maîtres, les élèves et les grades, les droits d'études et d'examens, les émoluments des professeurs, les biens des Universités et des Facultés, leur installation matérielle, les ressources de l'enseignement, quelles étaient les études à la facultés des Arts, à la faculté de théologie, aux facultés de droit et de médecine, quels projets de réforme avaient successivement élaborés les Parlementaires, les Encyclopédistes et la nation tout entière dans les Cahiers de 1789. Dans l'œuvre pédagogique de la Révolution, plus souvent exposée, sinon mieux connue, M. L. distingue une partie théorique, une partie pratique, et signale deux tendances, les uns voulant former l'esprit, le cœur, éveiller le sentiment national, les autres, instruire l'individu et sauvegarder les intérêts de la science. Il expose avec précision, avec clarté et sobriété, le rapport de Talleyrand, le projet de Condorcet, le rapport de Daunou en l'an IV, pour ne citer que les points principaux, les éclaire par l'examen de projets et de rapports moins importants, les apprécie impartialement et en signale les côtés défectueux comme les parties par lesquelles ils se recommandent à l'attention des pédagogues. Les Écoles spéciales, Muséum, École centrale des travaux publics devenue bientôt École polytechnique, École normale, Écoles de santé, les projets et les rapports de l'époque du Directoire forment l'objet des deux derniers chapitres.

1. Un seul document important nous paraît avoir échappé à M. L., ce sont les *Observations de D. de Tracy sur le système actuel d'Instruction publique*, qui lui auraient permis de montrer comment un des hommes qui avaient beaucoup contribué au bon fonctionnement des Écoles centrales, avait songé à les compléter en organisant au-dessus de ces écoles un enseignement véritablement supérieur. Signalons encore, pour ne rien omettre, un *Larroumiguère* qui doit être notre Laromiguière (p. 396).

L'humanisme universitaire, dit M. Liard, n'est qu'une forme de la scolastique, qui interpose entre la pensée et la réalité un monde d'entités et de notions conventionnelles (p. 63), le XVIII[e] siècle savant s'est fait en dehors des Universités et sans elles, elles ne sont presque pour rien dans le mouvement scientifique du XVIII[e] siècle et ce mouvement n'est presque rien pour elles (p. 83). La Révolution a introduit dans notre pays, sous l'inspiration de la philosophie du XVIII[e] siècle, une conception de l'enseignement supérieur, producteur et propagateur des sciences, dont dérive et relève tout ce qui s'est fait depuis lors en cette matière sous tous les régimes, et qui est loin d'être épuisée (p. 310).

F. PICAVET.

---

529. — BRADLEY (J.-W.) **A Dictionary of Miniaturists, Illuminators, Calligraphers, and Copyists,** with References to their Works, and Notices of their Patrons, from the Establishment of Christianity to the Eighteenth Century, compiled from various Sources, many hitherto inedited, by John W. Bradley, B. A. Lond., Author of *A Manual of Illumination*, etc., etc. In three Volumes. Vol. I. [A-F.] London, Bernard Quaritch, 1887, in-8, XI-363 pages.

Un dictionnaire des miniaturistes, enlumineurs, calligraphes et copistes de manuscrit, jusqu'au XVIII[e] siècle, est appelé à rendre service à toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire de l'art ou de la philologie. La matière était immense; faut-il louer ou critiquer M. Bradley de n'avoir point reculé devant l'entreprise? Les miniaturistes et les enlumineurs ont eu toutes ses préférences, et c'était la partie qui prêtait le plus à des recherches instructives et savantes. Les copistes de manuscrits qui ne sont pas indifférents aux philologues ont été plus négligés, et le dépouillement des ouvrages et catalogues de manuscrits anciens et récents, qui pouvaient fournir d'utiles renseignements sur la matière, ne semble pas avoir été fait avec toute l'exactitude qu'on aurait pu souhaiter. Voici quelques additions et corrections portant sur la seule lettre A du *Dictionnaire*, et exclusivement pour les copistes de manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale de Paris [1].

Acacius, copiste en 1567, et non 1467. — *Alexios*, copiste en 1540, et non 1430. — *Alphonse*, d'Athènes (XV[e] siècle), copiste du ms. Paris. gr. 2161. — *Ambroise*, hiéromoine et abbé du monastère τῶν Ἀνδρείων, copiste en 1558 du ms. Paris. gr. 872. — *André* ταβουλλάριος, copiste en 1404 du ms. Paris. gr. 1574. — *André* ὁ Ἄρνης, de Naupacte

---

1. Le catalogue des manuscrits du *British Museum* permet de faire aussi les additions suivantes : *Alphonse* d'Athènes, Harley, 5599 (aussi à Paris). — *André*, moine, en 1111, Addit. ms. 28816 (*Palaeogr. Society*, pl. 84). — *André*, *Darmarios*, on a au *British Museum* onze mss. copiés par lui : sept dans le fonds Royal, trois dans le fonds Harley, et un Additional. — *Angelus*, Harley, 5601. — *Antoine Éparque*, 1560 (?), Harley, 5736. — *Antoine Episcopopoulos*, plusieurs mss. Harley et Additional. — *Arsène* de Monembasie, Arundel, 530 et Addit. ms. 5108. — *Athanase*, 1437. Addit. ms. 21259. — *Auer* (Christophe), 1546, Addit. mss. 8222, et 27863-64. (Voy. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1884, t. XLV, p. 333-336.)

(xv^e siècle), copiste du ms. Paris. gr. 2982. — *André Darmarios* (il n'y a pas d'art. *Darmarios*), l'un des plus féconds copistes de mss. grecs au xvi^e siècle (voy. le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1886, p. 129-136). — *Anthime* (xiv^e siècle), copiste du ms. Paris. gr. 1233. — *Antoine*, moine (xi^e siècle), copiste du ms. Paris. gr. 1062. A. — *Antoine Damilas* (il n'y a pas d'art. *Damilas*), copiste en 1480-1491 des mss. Paris. gr. 1960, 2245, 2861, 2938. — *Antoine Episcopopoulos* (même observation), copiste en 1569 des mss. Paris. gr. 1746, 2300, 2869, etc. — *Apostolios* (Michel), copiste dans la seconde moitié du xv^e siècle de très nombreux mss. grecs, dont vingt-deux à Paris. — *Arsène* de Monembasie, fils de Michel Apostolios; il y a plus de vingt mss. grecs copiés par lui à Paris, M. B. n'en cite qu'un seul. — *Athanase*, de Constantinople (xv^e siècle), copiste du ms. Paris. gr. 2788. — *Athanase*, du monastère τοῦ Γενεσίου, copiste en 1261 du ms. Paris. gr. 857. — *Athanase*, moine, copiste en 1273 (et non 1270) du ms. Paris. gr. 2654 et des fol. 142-165 du ms. 2408 (et non 2508). — *Athanase*, n'est pas le copiste du ms. Paris. gr. 351, qui a été écrit en 1389 (et non 1397) par le hiéromoine *Sophonias*. — *Auer* (Christophe) en dehors des trois mss. cités, a copié à Rome, entre les années 1541 et 1550, une quarantaine de mss. grecs, aujourd'hui à Paris.

Le second volume du *Dictionary of Miniaturists* vient de paraître; il contient les lettres G-N (372 pages) et les précédentes observations lui sont applicables. M. Bradley annonce en tête de ce volume qu'il a reçu de nombreuses additions au premier volume de MM. L. Delisle, C. Bruun, Frimmel, Weale, etc., et qu'il les publiera en Appendice.

Ω.

---

530. — **Nomenclator « Floræ danicæ »** sive index systematicus et alphabeticus operis, quod « Icones floræ danicæ » inscribitur, cum enumeratione tabularum ordinem tempore habente, adjectis notis criticis, auctore Joh. Lange. Hauniæ-Lipsiæ, 1887, in-8, viii, 354 pages.

Commencée en 1761 par Oeder, achevée seulement en 1883, la publication des *Icones florae danicae* est une des plus importantes dont la botanique d'une région ait été l'objet depuis un siècle. Mais ce vaste ouvrage, — il ne contient pas moins de 51 fascicules — ne peut être vraiment utile sans un index général qui fasse connaître toutes les richesses qu'il renferme et donne en même temps les corrections et les additions rendues nécessaires par les découvertes modernes. Tel est l'objet du « Nomenclateur », dont nous annonçons l'apparition. Il se compose de trois parties; d'abord une « énumération suivant l'ordre chronologique, des divers fascicules de la flore danoise » avec les noms de plantes employés par les éditeurs de cet ouvrage et les corrections ou synonymies nécessaires; le tout est suivi de 237 notes qui éclaircissent les questions douteuses relatives à l'identification des plantes

dans ce grand ouvrage. Puis vient un « Indexsystématique », accompagné de la répartition des espèces végétales dans les diverses contrées du territoire danois, index précieux, il est à peine besoin de le dire, au point de vue de la géographie botanique. Enfin, un troisième Index, renfermant, par ordre alphabétique, les noms de toutes les espèces des *Icones*, complète cette curieuse et savante publication. Rien n'y manque, on le voit, pour la rendre d'un usage facile et commode ; c'est dire qu'elle ne saurait manquer d'être aussi bien accueillie au-delà qu'en deçà des frontières du Danemark.

Ch. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les Bénédictins de Solesmes préparent pour 1889 un recueil de *Paléographie musicale* contenant des fac-similés phototypiques d'anciens manuscrits de chant liturgique. Ces fac-similés, empruntés aux diverses époques du moyen âge et aux écoles de chant les plus autorisées, seront accompagnés d'introductions et de notes qui fixeront l'âge du manuscrit et indiqueront les particularités paléographiques, archéologiques ou liturgiques de nature à intéresser tous les amis des sciences historiques. Les éditeurs envoient un prospectus spécial, avec un spécimen des reproductions phototypiques, à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie. S'adresser à l'imprimerie Saint-Pierre, Solesmes, par Sablé (Sarthe).

ITALIE. — En août dernier a paru chez l'éditeur Sansoni, à Florence, le 7e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentine* que publie M. Alessandro Gherardi. Ce fascicule de 40 pages in-4°, va du 11 juin 1285 au 25 août de la même année.

— Les journaux italiens nous ont apporté récemment la triste nouvelle de la mort de M. Pietro Merlo, professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université de Pavie. Comme notre regretté Bergaigne, et deux mois seulement après lui, M. Merlo meurt victime d'une catastrophe alpestre. Passant l'été à Porto Valtravaglia, il y faisait bâtir à mi-côte d'un mont voisin une maison d'où se découvrait l'ample horizon du lac Majeur. Le 12 octobre dernier, en gravissant cette montagne pour aller visiter les travaux, il s'égara à travers des sentiers escarpés et tomba au fond d'un précipice, d'où ses derniers gémissements ne parvinrent plus à aucune oreille humaine. On releva le corps le lendemain matin. Jeune encore, M. Merlo s'était fait un nom parmi les représentants les plus distingués de l'école linguistique contemporaine. Ses essais, malheureusement dispersés dans divers recueils, portent la marque d'un esprit tout à la fois sagace et hardi et témoignent d'une connaissance approfondie des langues et des littératures classiques. La question qui l'attirait le plus était celle de l'origine de la flexion indo-européenne et des rapports primitifs de la racine et des suffixes dans la phase agglutinante qui a précédé l'état flexionnel du parler préâryen. Peut-être se faisait-il quelque peu illusion sur la facilité de la tentative ; mais, tandis qu'il poursuivait ce but lointain, il rencontrait, chemin faisant, nombre de belles découvertes d'un intérêt immédiat, dont la science a fait ou fera son profit. Elle perd en lui un travailleur infatigable, un professeur éminent, une âme d'élite.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 octobre 1888.

Une lettre de M. Vivien de Saint-Martin, adressée à M. Wallon, secrétaire perpétuel, et une communication de M. Bréal font connaître un présent de valeur peu ordinaire qui est offert à l'Académie.

« Un vénérable savant, dit M. Bréal, M. Vivien de Saint-Martin, le géographe bien connu, fait don à l'Institut du manuscrit d'un grand *Dictionnaire de géographie ancienne*, auquel il a consacré vingt années de travail. C'est le dépouillement complet de tous les renseignements géographiques qui se trouvent chez les auteurs anciens, tant européens qu'orientaux, depuis les commencements de l'histoire jusqu'à la fin de la période byzantine. Une moitié de ce travail est entièrement rédigée; une autre moitié est encore en fiches. Pour donner une idée de l'étendue de ce grand ouvrage, nous dirons seulement que la portion relative à l'Asie, qui est terminée, formerait trois volumes in-4°.

« Tout le monde doit souhaiter que ce *Dictionnaire*, pour lequel l'auteur renonce généreusement à ses droits de propriété littéraire, ne reste pas sans emploi. Non seulement il sera souvent consulté, mais nous espérons qu'il se trouvera, soit à l'Académie, soit au dehors, un savant pour en entreprendre la publication, en le mettant au courant des nouveaux progrès de la science. C'est le vœu de M. Vivien de Saint-Martin et la raison de son présent. »

Plusieurs membres insistent sur l'importance du don fait à l'Académie. M. d'Hervey de Saint-Denys, président, exprime, au nom de ses confrères, la reconnaissance de la Compagnie envers M. Vivien de Saint-Martin. Des mesures seront prises pour que le manuscrit soit mis, le plus tôt possible, en état d'être communiqué aux personnes qui fréquentent la bibliothèque de l'Institut.

Après discussion en comité secret, l'Académie décide de mettre au concours les questions suivantes :

Prix Bordin, 1890 (concours prorogé) : « Étude sur les ouvrages en vers et en prose connus sous le titre de Chronique de Normandie. »

Prix ordinaire, 1891 : « Etudier la tradition des guerres médiques, déterminer les éléments dont elle s'est formée, en examinant le récit d'Hérodote et les données fournies par d'autres écrivains. »

Prix Bordin, 1891 : « Etude sur les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible. »

L'Académie fixe au 30 novembre l'examen des titres des candidats à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Bergaigne.

M. Siméon Luce lit une note sur *la Nationalité et l'Origine provinciale de Jeanne d'Arc*.

M. Luce commence par écarter l'opinion des historiens qui veulent que Jeanne d'Arc soit née en Lorraine ou en Barrois. Il rappelle les raisons qui tendent à établir qu'elle doit être considérée comme Champenoise, car la partie du village de Domrémy où elle naquit faisait partie, ainsi que le reste de la châtellenie de Vaucouleurs, du domaine du roi de France et du baillage de Chaumont-en-Bassigny. Il cherche ensuite depuis quelle époque le lieu de naissance de la Pucelle faisait partie du domaine royal. On a cru que c'était depuis 1335, parce qu'en cette année le roi Philippe VI acquit par échange, de Jean de Joinville, la seigneurie de Vaucouleurs. Mais un document découvert aux Archives municipales de Vaucouleurs par M. Chevelle, maire de cette ville, prouve que le village de Domrémy n'était pas compris dans cette cession. Il reste donc là une question qui n'est pas encore résolue.

M. Edmond Le Blant communique les photographies de quatre lampes de terre, des premiers siècles du christianisme, qui ont été découvertes dans ces derniers temps à Carthage. Ces photographies lui ont été envoyées par le R. P. Delattre. On y voit des sculptures qui représentent des sujets nouveaux dans l'iconographie chrétienne antique.

M. A. Heiss commence une communication intitulée : *Essai sur les monnaies frappées en Espagne par les Suèves.*

Ouvrages présentés : — par M. Senart : Oppert (Gustav), *On the original inhabitants of India ;* — par M. Georges Perrot : Rayet (Olivier), *Etudes d'archéologie et d'art* (publication posthume, par les soins de M. Salomon Reinach) ; — par M. Paul Meyer : Joret (Charles) *les Incantations botaniques des manuscrits 277 de la bibliothèque de l'Ecole de médecine de Montpellier et F. 19 de la bibliothèque académique de Breslau* (extrait de la *Romania) ;* — par M. Delisle : Castan (Auguste), *les Noces d'Alexandre Farnèse et de Marie de Portugal.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 12 novembre — 1888

Sommaire : 531. Falb, Les langues des Andes.— 532. Krumbacher, Une spirante irrationnelle en grec. — 533. Vœlkel, Changement de L en U. — 534. Ebert, Histoire générale de la littérature du moyen-âge, III. — 535. Negroni, Un portrait de Dante. — 536. Zardo, Pétrarque et les Carrare. — 537. Hollænder, Strasbourg et Henri II. — 538. Torrents, Les mss. catalans de la Bibliothèque du roi d'Espagne. — 539. Œuvres d'Auzias March. — 540. Rothan, La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée. — 541. Prarond, Les grandes écoles et le collège d'Abbeville. — 542. Preyer, L'âme de l'enfant. — 543-544. Carrau, La conscience psychologique et morale; La philosophie religieuse en Angleterre. — 545. Haillant, Flore populaire des Vosges. — — Académie des Inscriptions.

531. — (Urgeschichte der Sprache und Schrift. I.) **Die Andes-Sprachen in ihrem Zusammenhange mit dem Semitischen Sprachstamme,** von Rudolf Falb. Leipzig, W. Friedrich, s. d. (1888). In-8, viij-88 pp.

L'auteur de ce livre a-t-il lu, ne fût-ce qu'à titre de document, un volumineux mémoire [1] où un estimable professeur de Montevideo s'efforçait, il y a quelque dix ans, de démontrer l'identité radicale du quichua et du sanscrit ? Il n'y paraît point, car je ne vois pas qu'il le cite, et c'est tant pis : peut-être la lecture de ce livre l'aurait-elle détourné d'écrire le sien, en lui montrant combien sont à la fois aisés et chimériques les rapprochements du genre de ceux qu'il a imaginés. A moins pourtant qu'elle ne l'eût confirmé dans son dessein, et qu'il n'eût construit, sur cette base toute prête, un système complet hébréo-sanscrito-andin ; car déjà l'égyptien et l'éthiopien, l'hébreu et l'arabe, le sanscrit, le zend, le grec et le latin, le quichua et l'aymara, se coudoyant pêle-mêle dans son ouvrage, semblent dénoncer l'ambition de jeter entre la famille khamito-sémitique(?) et la famille indo-européenne le pont si longtemps et vainement cherché par la science. Ce pont mystérieux, M. Falb l'aurait trouvé au pied de l'Illimani et au bord du lac Titicaca (p. 4).

Je ne plaisante pas, et je me ferais scrupule de blesser par un seul mot déplacé un éminent explorateur dont la conviction est aussi sincère que d'ailleurs peu contagieuse. Ses intentions sont excellentes, son zèle fort louable ; mais le critérium de certitude linguistique qu'il emprunte à une autorité quelque peu surannée (1819), laisse vraiment trop à dé-

1. *Les Races Aryennes du Pérou, leur langue, leur religion, leur histoire*, par V. F. Lopez. Paris (Vieweg) et Montevideo, 1871. Cf. *Congrès des Américanistes de Luxembourg*, II, p. 75-157.

sirer. Le voici en propres termes (p. 77) : « Si *trois* mots apparaissent identiques au double point de vue du son et de la signification, la probabilité d'une corrélation historique est comme 10 : 1 ; avec *six* mots, elle devient 1700 : 1 ; avec *huit* mots, déjà 100000 : 1 ; en sorte que dans ce cas elle équivaut presque à la certitude absolue. »

J'en demande pardon à M. F.; mais, avec une pareille formule, il n'y a pas dans le monde entier deux langues prises au hasard, dont je ne me charge de dégager l'affinité radicale avec une probabilité égale à 100000 : 1, ou même plus approchée encore. Pour la curiosité du fait je me borne ici à lui soumettre la statistique suivante, dressée en quelques minutes et bien aisée à grossir [1] :

1.	Chinois	*mù* (mère)	=	allemand	*Mutter ;*
2.	—	*thsi* (sept)	=	—	*sieben;*
3.	—	*thsiân* (mille)	=	—	*tausend ;*
4.	—	*khiuán* (chien)	=	—	*Hund ;*
5.	—	*te* (faire)	=	—	*(ich) thue;*
6.	—	*öll* (oreille)	=	—	*hören;*
7.	—	*sîn* (cœur)	=	—	*Sinn;*
8.	—	*shén* (bon)	=	—	*schön.*

L'auteur ignorerait-il que la linguistique n'en est plus à rapprocher des mots, tâche aussi ingrate que décevante? M. Anderson a multiplié les observations sur les affinités lexiques du finnois et de l'indo-européen, sans parvenir à convaincre ses confrères d'une identité proethnique entre ces deux domaines. Le fond d'une langue, c'est sa grammaire; tout le surplus n'est qu'accident, ou ne mérite en tout cas qu'une attention subsidiaire. Or les comparaisons grammaticales font absolument défaut à la tentative de M. F., et cette considération seule la condamne à l'oubli. Il est même surprenant que le pays des Bopp, des Grimm et des Schleicher, pour ne nommer que les morts illustres, en voie encore se produire de pareilles; mais M. F. semble bien confesser lui-même (p. 1) que rien ne le préparait à la tâche qu'il a assumée.

L'on s'en aperçoit malheureusement à un autre critérium de sa propre invention, la décomposition des racines et ce qu'on pourrait nommer la « métathèse significative ». M. F., je suppose, dit « *tag* » pour exprimer l'idée de jour : lui est-il jamais arrivé de dire «* *gat* » pour exprimer l'idée de nuit? Non, je pense. C'est pourtant le procédé de langage qu'il assigne aux races primitives, qui apparemment formaient leurs mots avec une rigueur tout algébrique et une conscience parfaite de tous les phonèmes qu'ils y inséraient. Etant donné, en effet, un groupe significatif * *hva-ra*, s'il devient * *ra-hva*, il signifiera précisé-

1. Je prie le lecteur de croire qu'en fait d'équivalences phonétiques, je n'ai admis que les moins forcées de celles qu'enseigne M. F. lui-même (p. 82), et que mes rapprochements de sens sont beaucoup plus spécieux (cf. p. 28-29).

ment le contraire : on posera donc sans hésiter l'équation suivante (p. 16) :

« hvara	+	rahva
serpent	+	serpent opposé
main	+	main opposée
lumière	+	obscurité. »

C'est pourquoi le sk. *kara* (main) et son similaire le zd. *hvare* (soleil, s'opposent respectivement au slave *ruka* (main) et au sk. *rahu*[1] (nom du démon qui produit les éclipses). Que de belles découvertes insoupçonnées des linguistes vulgaires, peseurs jurés de voyelles et de consonnes, incapables de s'élever d'un bond jusqu'à ces puissantes synthèses! N'objectez pas à M. F. que le sl. *ruka* (lith. *rankà*) suppose un prototype **ronkâ* — ce détail ne serait point pour gêner sa phonétique complaisante — ni que le zd. *hvare* est depuis longtemps identifié au sk. *svàr* (ciel), qui n'a rien de commun avec la racine *kar* (faire); car il demanderait de quel droit l'on préfère cette étymologie à la sienne, et l'on serait fort empêché de lui répondre sans lui donner à entendre ce que la courtoisie scientifique interdit d'imprimer.

Combien d'autres erreurs! Le mot *Ahriman* expliqué par **Ahi-man* (p. 21), comme si l'on n'en connaissait pas l'ancêtre zend *Anrô-Mainyu;* le grec λόγος et λόχος, le latin *labium* et *lûcus*, réunis on ne sait comment dans le même casier (p. 25); le rapprochement vraiment monstrueux d'*âgnus* et *îgnis* (p. 56), de *flôs* et de φλόξ (p. 62), de *vier* et de *voll* (p. 75), de *quînque* et *cunctî* (ibid.), d'autres encore : voilà pour les langues classiques. Des sémitiques, je ne dirai rien, puisqu'il est convenu que la phonétique n'y est pas à beaucoup près aussi fixée que dans le domaine indo-européen. Cependant elle n'est pas non plus aussi flottante que l'auteur paraît se la représenter: l'alef et l'aïn n'y permutent pas avec cette merveilleuse facilité, la métathèse « énantiosémique » n'y est pas plus de mise qu'en sanscrit; et en tout cas il aurait fallu éviter de la simplifier outre mesure en confondant des phonèmes différents, en transcrivant uniformément par un *ẓ* le zaïn et le tsade hébreux, par un *k* le qâf et le kef arabes[2].

M. Falb, visitant la région andine pour étudier les effets des convul-

1. Il faut lire *râhu*, mais l'orthographe de l'auteur est partout assez sommaire.
2. Le même mot arabe (hutte de roseau) est écrit *has* (p. 29) et *chaẓ* (p. 60). — Il est vraiment abusif de rattacher le qch. *tucu* (achever) à *thav*, sous prétexte que le thav est la dernière lettre de l'alphabet hébreu (p. 29). — L'arabe *chômæ* ne signifie « femme » qu'en passant par le sens de « sacré, qu'on doit défendre, inviolable » : le rapprochement avec *huarmi* (p. 50) pèche donc par la base. — Le sens de « mamelle » pour *ẓîẓ* (p. 41) est douteux : le passage Is. 66. 11., sur lequel il reposerait, est interprété différemment par Fürst et Gesenius. — Le qch. *tuta* (p. 73) a un doublet *timpta* (Tschudi) : que devient alors l'analogie avec l'arabe *dûd*? — Enfin, M. F., qui connaît et invoque la haute autorité de M. de Tschudi (p. 27), ne saurait ignorer que l'éminent américaniste n'admet pas même l'affinité du quichua et de l'aymara.

sions volcaniques et des tremblements de terre, a fort bien fait d'interroger les voix de la nature, les étoiles, les laves, les trombes et les cataractes (p. 26); mais peut-être a-t-il eu tort de leur demander ce qu'elles ne pouvaient lui apprendre.

V. Henry.

---

532. — **Ein irrationaler Spirant im Griechischen**, von Dr Karl Krumbacher. (Separat-abdruck a. d. Sitzungsberichten d. philos.-philol. u. hist. Classe der K. bayer. Akad. d. Wiss.), 1886, Heft III, p. 359-444. München, Akademische Buchdruckerei von F. Staub.

Il y a plaisir et profit à lire les travaux de M. K. Krumbacher. On y retrouve toujours le soin admirable que l'auteur apporte à tout ce qu'il écrit. Même si l'on n'est pas de son avis, on apprend dans ces analyses une quantité considérable de faits nouveaux. La présente étude est fortement documentée; elle ne contient que des informations de première main [1]. De plus, elle est d'un style facile et agréable.

La partie vraiment originale de ce travail, c'est l'essai qui est fait ici pour la première fois d'une classification géographique dialectale de la Grèce, d'après la distribution suivant les diverses régions du γ intervocalique (ἀκούγω, θεγός). Conformément à des renseignements pris sur place par lui-même, ou réunis grâce à des questionnaires adressés à des indigènes dont nous lisons les noms p. 384-385, M. K. établit trois groupes principaux : 1° le *Continent*, comprenant Constantinople, Trébizonde, la Macédoine, la Thessalie, Corfou, etc., etc. Ce groupe ne connaît que la combinaison *voyelle* + γ, c'est-à-dire, κλαίγω ἀκούγω; 2° les *Sporades*, y compris Chypre, etc., etc. Celui-ci n'admet que la combinaison *spirante* + γ, c'est-à-dire, δουλέβγω, παρασκεβγή; 3° les *Cyclades*, y compris la Crète. Ici dominent à la fois les deux combinaisons : *voyelle* + γ, et *spirante* + γ.

Le désir d'éviter l'hiatus, telle est, selon M. K. (p. 402 suiv.), l'explication du γ intervocalique. Il croit saisir les premiers symptômes de cette crainte de l'hiatus chez les orateurs attiques (p. 405). Le tableau chronologique que M. K. dresse de l'hiatus est intéressant. Il distingue une première époque préhistorique sans hiatus : *κλαϜιω, κλαιϜω; à la seconde époque, le grec ancien accueille l'hiatus : κλαίω; survient une période plus récente qui supprime l'hiatus κλαίγω; enfin, des formes telles que πηαίνω (πηγαίνω), λέω ont frappé l'auteur et il retrouve une quatrième époque où l'hiatus réapparaît, c'est-à-dire où nous devons avoir de nouveau κλαίω (429, 1). Il résume sa théorie dans ces lignes : « Plus on parle majestueusement et lentement, plus les distances sont grandes entre les syllabes et les mots; on est alors d'autant moins troublé par

1. Voyez entre autres, p. 368, un excellent historique relativement au γ intervocalique; p. 371, 373, le dépouillement si scrupuleux et si instructif des auteurs médiévaux.

l'hiatus », p. 429. Mais bientôt on commence à parler plus vite : alors on évite instinctivement l'hiatus, *ibid.* Puis il vient une époque « où, par suite de la ruine totale en Grèce de la vie politique et sociale, le sentiment rigoureux des formes belles et intelligibles vient à s'éteindre; on parle... de façon plus molle et plus traînante », p. 430. La conséquence de ce nouvel état des esprits est qu'on se dégoûte facilement du travail mécanique nécessaire à l'articulation des consonnes : on préfère aligner les voyelles les unes après les autres d'une façon indécise et flottante p. 430 [1]). On en arrive à dire *pao*, *pau* pour *pago* (lisez *paγo).* Bien plus : les voyelles n'ont plus cette prégnance qu'elles avaient à l'époque classique de la production de l'hiatus : quand la première est accentuée, la seconde ne se montre plus que comme une résonance (Nachklang) faible, indistincte et hésitante : dans πάω, par exemple, la seconde voyelle flotte entre *o* et *u pao pau ;* ou bien les deux voyelles se contractent même en une seule et c'est ainsi qu'on a à Calymnos pārʒa, paárʒa pour παάρια ποάρια ποδάρια. Très souvent, la deuxième voyelle disparaît entièrement : *pas* = πάεις, πάγεις, *les* = λέεις, λέγεις, *leme* = λέομε, λέγομεν, p. 430. (Voir sur ces formes Observ. sur la langue littér. mod. 196, 197).

Il y aura plus d'une réserve à faire à l'exposé qu'on vient de lire. L'hypothèse que les anciens Grecs parlaient avec calme et majesté n'est guère admissible [2]. D'ailleurs, p. 383, nous lisons qu'à Patmos les gens parlent avec une lenteur extrême : il n'y aurait donc rien de changé à cet égard. La lenteur du débit ne tient ni à l'état politique d'un pays ni à la marche du temps : à toute époque, les gens ont un même besoin de se comprendre : par conséquent, le sentiment des formes belles et intelligibles — idées d'ailleurs toutes relatives — ne saurait jamais se perdre, qu'il y ait décadence politique ou non. Au point de vue même de l'auteur, la forme πηαίνουν devrait marquer un progrès, puisque cette forme reviendrait justement aux habitudes de la belle époque classique où la majesté du discours rendait l'hiatus insensible. L'époque classique elle-même marque, par rapport à l'époque préhistorique, la même décadence que l'époque πηαίνουν comparée à l'époque πηγαίνουν, puisque l'époque classique reprenait l'hiatus dans κλαίω pour κλαιFω. La paresse des organes rebelles à la prononciation des consonnes éclaterait déjà, à ce compte, dès la période μουσάων pour *μουσασων, γένεος pour *γενεσος. D'autre part, φιλῶ, τιμῶ en regard de φιλέω, τιμάω attesteraient un état des voyelles très flottant et très indécis. Les formes ποάρια etc., recueillies par M. K., sont très intéressantes; mais elles sont loin de prouver que les voyelles ont perdu de leur *relief* : c'est seulement dans les livres imprimés que les voyelles anciennes ont ce caractère im-

1. Cf. p. 410 : « Als die Sprache zur Vermeidung des Hiatus einen neuen Laut schuf, war sie jugendkræftiger als in der Zeit, da die Bequemlichkeit der immer schneller sprechenden Generationen denselben Laut verklingen liess. »

2. Voyez, au contraire, L. Havet, *Mém. Soc. de Ling.*, t. VI, Fasc. 1, p. 11-17.

muable que nous sommes tentés de reporter dans la réalité. Les faits cités par l'auteur ne témoignent pas d'une *dégénérescence;* ils nous montrent, au contraire, la délicate richesse du vocalisme moderne. C'est tout profit pour la science que ces mille nuances puissent aujourd'hui être observées par le linguiste. Il y en avait tout autant à la plus belle époque classique; seulement, nous n'étions pas là pour les noter; c'est en constatant de nos jours les nuances nombreuses du vocalisme populaire, que nous sommes amenés à retrouver par contre-coup dans les voyelles anciennes des colorations tout aussi légères, quelquefois beaucoup plus fines. (Voyez, entre autres, un exemple, chez Brugmann, Gr. Gramm., 1885, p. 23, note 1 [1]). Dans les diphtongues anciennes (οι, αι), le son de chaque voyelle était bien loin d'être fortement accusé; or, nous n'avons pas autre chose qu'une diphtongue dans ce ποάρια πάρια dont la notation embarrasse l'auteur. Disons-le, M. K. a obéi à un préjugé plus courant qu'on ne pense et qu'il a lui-même si brillamment attaqué. La beauté littéraire et artistique de la Grèce ancienne nous fait toujours illusion : nous supposons les anciens impeccables en tout, dans la production psychologique et physiologique du langage, aussi bien que dans la création du Parthénon ou des poèmes homériques. C'est parce que M. G. Curtius voyait dans l'analogie une espèce de maladie ou de difformité (Zur Kritik d. n. Spr., 1885, p. 44), qu'il avait tant de peine à admettre l'analogie dans le langage en général et dans les langues anciennes en particulier. Mais la réalité est au-dessus de toutes les théories. L'homme crée toujours et partout le langage de la même façon et, en pareilles matières, toute considération esthétique doit être écartée.

La crainte de l'hiatus et le désir de l'éviter ne nous offrira donc pas une explication suffisamment claire du γ intervocalique (cf. l'excellente observation de M. Schuchardt, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, VI, 120; *Lit. bl. f. germ. u. rom. Philol.*, 1887). Il resterait toujours à expliquer pourquoi c'est précisément un γ, *j*, et non toute autre consonne, qui pare à l'hiatus. A Constantinople, on entendra chez quelques individus un χ dans πλέχω = πλέω (dans la locution τὰ χουλάρα πλέχου[2]) et ce χ n'est pas un développement du γ, car, si cela était, nous aurions également λέχω = λέγω. Ailleurs, on rencontre les formes *klivo* = κλείω (p. 421), *evó* = ἐγώ Otr. 116 (p. 420); de même *ivata* = ἴδατα *Curt. Stud.*, IV, 2, 256. Ces phénomènes rapprochés les uns des autres nous montrent à l'évidence qu'il faut partir des formes *klío*, *eó*, *íata*, car *v* ne peut provenir à la fois de δ et surtout de γ. D'autre part, il faut pen-

1. Φιλέω lui-même, avant d'arriver à φιλῶ suppose des degrés intermédiaires où la voyelle prend ces nuances variées qui sont pour M. K. un trait de désorganisation sociale. La phonétique indo-européenne s'appuie, avec son y, sur des phénomènes vocaliques plus insaisissables encore.

2. Pour χουλάρjα, comme σάπα = σιάπα, formes provenant d'une région phonétique où *j* est inconnu et où, par conséquent, *i* devant voyelles se *réduit* avant de disparaître.

ser à des formes pyrgousaines telles que κκένας (κανένας), κάω (κάτω), ἀάπη (ἀγάπη) *náetsi* (νὰ εἶμαι ἐκεῖ), *liái* (trois voyelles consécutives !). Ces formes ne manifestent pas la moindre crainte de l'hiatus. La crainte de l'hiatus, nous conduirait en outre à nier pour le grec le principe de la diphtongaison, qui repose sur un hiatus initial : une langue qui ne veut pas d'hiatus sera incapable de produire une diphtongue ; or, la langue médiévale est d'une richesse extrême en diphtongues et les formes modernes telles que τὄκαμε, etc., proviennent toutes d'une forme diphtonguée τοέκαμε, etc.

La solution du problème est peut-être ailleurs (voyez *Phonétique des patois*, Paris, 1888, p. 22 et suiv.; *Observ. sur la langue littér.*, p. 196). En effet, il paraît difficile de séparer, le traitement des formes ἀκούγω, κλαίγω du traitement des formes *connexes* λόγος, λέγω. Là où l'on dit ἀκούγω, on doit dire λέγω et où l'on dit ἀκούω, on dit aussi λέω. J'ai fait moi-même cette vérification pour une région *(loc. cit.)* : si elle avait été faite pour d'autres régions, pour toutes celles où se manifeste ce γ intervocalique, cette expérience modifierait vraisemblablement nos points de vue. L'absence du γ originaire ou la présence du γ hystérogène ne sont point en Grèce des raretés ; il est des pays entiers où ἐώ abonde (Chio), d'autres où θεγός est de règle (Macédoine). Dans la langue commune nous trouvons à la fois λέμε, κλαίμε (ci-dessus) et μῖγα (μυῖα), cf. p. 400. Il semble donc qu'il y ait à l'origine de ces divers phénomènes une cause analogique : telle zone prend l'habitude de dire κλαίω, κλαίει θεός ; elle dira de même λέω, λέει, λόος ; telle autre part de λέγω, λέγει, λόγος, et dit partout κλαίγω, κλαίγει, θεγός, suivant que les organes avaient la tendance au début à garder ou à rejeter le γ. Je ne prétends guère, avec cette explication, rendre compte de toutes les difficultés ; mais il me paraît certain que la question du γ devra prendre pour base le système comparé de Mesta et de Pyrgi (*Phon. des patois*) ou des monographies dialectales du même genre. En revanche, on peut conjecturer dès maintenant que les zones *ívata, klívo, evó* ne connaissent pas de γ intervocalique. Il serait facile de vérifier tous ces faits en Grèce même.

Mais, dans ce genre d'enquêtes, il faudrait prendre des précautions infinies : il s'agirait de remonter à la *source* même des phénomènes, c'est-à-dire aux patois des villages. Les renseignements de M. K. proviennent tous des *centres*. Je regrette de ne pouvoir insister [1] ; je voudrais au moins effleurer la question.

J'ai déjà parlé ailleurs de l'influence des patois sur les langues com-

1. C'est la raison pour laquelle j'ai tellement tardé à parler du livre de M. K. : un article de Revue ne se prête guère à des expositions de principes et j'espérais toujours pouvoir renvoyer l'auteur à un ouvrage spécialement consacré à ce que nous pourrions appeler la méthodologie dialectale ou les moyens de conduire son enquête dans les villages mêmes. Mais je dois encore me borner à renvoyer au peu que j'en ai dit dans les *Observ.* citées ci-dessus. (Voyez prochainement Essais, II, Avertissement).

munes et réciproquement *(op. cit.)*. Je n'ai donc plus à revenir ici ni à répéter les réflexions que j'avais d'abord destinées à ce compte-rendu (cf. *Phonét. des patois*, p. 28, note 1) : quelques expériences personnelles m'ont, en effet, profondément convaincu de ce principe, c'est que l'étude du grec moderne ne se laisse guère aborder sans l'étude des patois et que bon nombre de phénomènes de la langue *commune* nous surprendront toujours, tant que nous ne les aurons pas vérifiés et retrouvés dans les villages où ils nous apparaîtront à l'état de phonétique régulière et constante. Mais ce sont d'autres considérations que je voudrais ici présenter au lecteur.

Je ne suspecte nullement la bonne foi des personnes qui ont fourni à l'auteur des renseignements dialectaux (p. 385). Mais nous nous doutons à peine des innombrables obstacles que rencontre forcément l'étude d'un dialecte sur place. Elle est déjà des plus ardues pour un linguiste de profession, tant il doit exercer son oreille et choisir avec soin ses témoignages. Peu de gens savent au juste comment ils parlent : l'observation du langage sur soi-même est une première difficulté. Deux circonstances frappantes se reproduisent surtout dans ces recherches; dès qu'une forme nous est certifiée par *écrit*, nous pouvons être sûrs que la plupart du temps elle est inexacte. Les formes vraiment locales demandent avant tout pour se produire l'*état d'inattention* : cet état cesse, aussitôt qu'on prend une plume à la main. D'autre part, dès que nous interrogeons directement les sujets parlants sur les formes qu'ils emploient, nous avons une chance sur mille d'obtenir la vraie réponse. *Involontairement*, le sujet interrogé se laisse influencer par le souvenir soit des formes *communes* soit des formes *écrites* : l'état d'inattention vient encore de cesser. Cela est particulièrement fréquent pour les mots qui ont dans la langue commune une forme différente ou qui, pour une raison ou pour une autre, tombent plus difficilement sous le coup de l'observation : un individu saura distinguer entre τῆς τσῆ, forme dialectale que le paysan a souvent entendu citer comme trait caractéristique et qu'il a pu voir imprimée; mais il ne distinguera pas entre νὰ κάμω et νὰ κάω, κάτω et κάω, πέσῃς et πέῃς : tout au plus, pourra-t-il se rappeler la forme locale, en essayant de dire vite des locutions qui lui sont familières. Quant aux gens instruits, il ne suffit pas qu'ils comprennent l'intérêt de la langue *vulgaire*; il faudrait qu'ils fissent leur métier de cette étude. Or, quand il s'agit de formes vivantes qui ne sont pas fixées par l'écriture, les personnes les mieux intentionnées ne soupçonnent pas la réalité de ces formes. Cette ignorance est générale; des paysans illetrés, ne sachant ni lire ni écrire, toutes les fois que je les interrogeais, niaient de la façon la plus catégorique l'existence de certaines formes dont j'étais amené à conjecturer l'emploi inévitable par une série de déductions auxquelles donnait lieu l'ensemble grammatical du patois même : peu de temps après — dès qu'ils ne se surveillaient plus — ils se servaient couramment de ces formes dans la conversation, et s'en étonnaient, quand je les en faisais apercevoir.

Il y a d'autres faits encore. Un paysan sorti de son village ne parle plus son patois. Un enfant de 14 ans à Pyrgi n'avait jamais usé, tant qu'il restait chez lui, d'autre langue que du pyrgousain : j'étais persuadé qu'il n'en savait pas d'autre. Il me conduisit un jour à une heure loin de son village : à peine avait-il fait deux pas hors de Pyrgi, qu'il se mit à me parler une langue toute différente. Je lui en fis l'observation et il en demeura lui-même tout surpris. Il y a d'autres précautions à prendre : on ne se méfie d'ordinaire que de l'influence de la langue *savante;* on traverse un village et l'on y recueille chez les témoins les moins suspects en apparence, chez les purs paysans, la forme τὶς ὥρες : aucune raison de se méfier de cet accusatif, τίς étant la forme *vulgaire* de τάς, savant. Or, il arrive que dans ce village (Pyrgi), la véritable forme *patoise* est τὰς ὥρες, où τάς coïncide justement avec la forme *savante.* Mais cet idiotisme a été signalé aux paysans de Pyrgi : on le cite comme un trait *comique* dans les villages *voisins.* Ils empruntent alors soit la forme commune (τίς), soit la forme d'un village voisin plus civilisé (τές), par pudeur et parce que cette forme leur paraît plus *noble.*

Pour ces raisons et quelques autres, j'hésite beaucoup à admettre la classification de M. K. sur la base des renseignements indigènes : quand nous lisons (p. 390 et p. 392) qu'à Céphalonie et à Siphnos ἀκούω n'a jamais de γ, mais que l'imparfait a tantôt ἄκουγα, tantôt ἄκουα, nous pouvons être sûrs ou que cette divergence doit être mise sur le compte de la langue commune ou que le fait a été mal observé, quelque affirmatif qu'ait pu être le témoin à cet égard. La distribution dialectale de la Grèce recevra ses lumières de l'étude des *villages.* Si l'on voulait classer Pyrgi dans une région morphologique quelconque, il ne faudrait pas partir de τίς, mais de τάς. La situation, en phonétique, est la même : c'est la forme authentique et locale seule qui peut servir de marque caractéristique, c'est la grammaire spéciale des patois. Nous avons donc besoin, avant tout, de monographies dialectales détaillées. Les généralités sont peut-être encore prématurées. Une cinquantaine de voyageurs devraient se mettre à la besogne et rayonner dans les diverses directions où ces études ont tout intérêt à être faites : Trébizonde, Cappadoce, Chio, Chypre, Crète, Macédoine, Épire, etc., etc. Dans tous ces pays — même dans les plus petits — il faut éviter les centres et ne considérer que la phonétique des villages, où tout l'effort de la critique devra tendre à marquer la séparation rigoureuse entre les éléments hétérogènes et les éléments locaux [1]. Nous reconnaîtrions alors en Grèce des dialectes of-

1. Je précise : à Corfou, ce n'est pas dans la capitale qu'il faut chercher des renseignements, à Chio, ce n'est pas dans la ville de Chio ; à Syra, de même, il faut laisser la ville de côté. Dans une île à village unique, il faudrait encore se demander si la situation géographique de l'île n'en forme pas un centre linguistique. Sans cela, nous courrions le risque de caractériser seulement les diverses formes que prend la langue commune dans telle ou telle région ; le fond même de la langue nous échapperait.

rant entre eux *tout autant de divergences* que nous en présentent aujourd'hui, comparés l'un à l'autre, le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, le roumain et le ladin. Une grammaire comparée du néo-grec et des langues romaïques sera possible à cette seule condition.

M. Krumbacher aime à soulever les questions de principes, et les aperçus généraux auxquels il se livre ne sont pas le moindre attrait de ses travaux. Il a raison. Il est nécessaire avant tout de se rendre compte des difficultés d'une entreprise et des conditions spéciales où elle doit être conduite. Dans toute étude, le travail matériel ne vient pour ainsi dire qu'en seconde ligne; une première reconnaissance du terrain, un premier ensemble de faits observés servent, il est vrai, de base à toute théorie; mais c'est cette théorie, c'est en un mot la méthode même qu'il importe d'établir.

Jean Psichari.

---

533. — Paul Vœlkel. **Sur le changement de l'L en U.** Programme du Collège Royal français. Berlin, 1888, 48 p. in-8.

La brochure de M. Voelkel contient un intéressant recueil des exemples de vocalisation de l'*l* dans les différents dialectes romans, germaniques et slaves. Sans être arrivé à formuler une définition parfaitement précise de l'*l* guttural (*l* barré du polonais), M. V. a pourtant montré d'une façon assez nette que ce son a été l'intermédiaire nécessaire — ce qui était admis depuis longtemps —, et unique — ce qui était plus contesté — entre l'*l* ordinaire (p. ex. du français moderne) et le son vocalique *u* auquel il a abouti dans tant de langues : la graphie *ul* quand elle n'est pas une notation imparfaite de l'*l* guttural, n'a qu'une valeur étymologique et ne prouve nullement l'existence simultanée des deux sons *u* et *l*. C'est de même que dans certains patois de l'Allemagne du sud, p. ex. à Munich, l'*l* ordinaire (dental) est évidemment devenu *i* par l'intermédiaire de l'*l* mouillé, et non par un intermédiaire *il* (allem. commun *Halm*, bavarois *Haim*).

J'indiquerai en terminant une explication intéressante de la graphie *ux* de nos pluriels français comme *chevaux*, etc. De même que la graphie *nz* a été à un certain moment la notation exacte d'une prononciation *nts*, avec développement d'un *t* entre l'*s* et un *n* fortement dental, de même, après un *l* fortement guttural comme celui qui a dû exister immédiatement avant la vocalisation de la liquide, a dû se développer plus ou moins clairement un son *k* pour servir de transition entre l'*l* guttural et l'*s*. L'*x* serait alors la notation de ce son *ks*, conservée plus tard par tradition orthographique, quand le son en question avait disparu de la prononciation. Malheureusement l'hypothèse de M. Voelkel est en désaccord avec les témoignages orthographiques les plus anciens; mais elle contient peut-être une partie de vérité, et mérite en tout cas d'être mentionnée.

Louis Duvau.

534. — **Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande,** von Adolf Ebert. Dritter Band. Die Nationalliteraturen von ihren Anfængen und die latein. Literatur vom Tode Karls des Kahlen bis zum Beginne des XI Jahrhunderts. Leipzig, Vogel, 1887. In-8, VIII et 529 p. 12 mark.

Le troisième volume, impatiemment attendu, et un peu tardivement annoncé par nous, de l'important ouvrage de M. Ebert comprend trois livres.

I. — *Les littératures nationales de l'Occident, de leurs commencements jusque vers le temps de la mort de Charles le Chauve.* (p. 1-117). M. E. a divisé en onze chapitres ce livre consacré entièrement à l'anglo-saxon et à l'ancien-haut-allemand. Après avoir brièvement exposé ce qu'était la poésie anglo-saxonne, il traite successivement de Caedmon (dont il admet l'existence, d'après Beda), des poèmes sur des sujets de l'Ancien Testament, la *Genèse,* l'*Exode*, *Daniel*, *Judith,* puis de l'épopée (le *Beowulf*), de Cynewulf et des œuvres qu'on lui attribue, enfin des autres poésies des Anglo-Saxons, élégiaques, lyriques, didactiques. Passant ensuite à la poésie populaire allemande, M. E. analyse et apprécie le *Chant d'Hildebrand,* « la griffe à laquelle on reconnaît le lion », l'*Heliand*, le *Muspilli*, l'œuvre d'Otfrid de Wissembourg.

II. — *La littérature de la mort de Charles le Chauve jusqu'au siècle des Ottons* (p. 121-256). M. E. traite d'abord de l'épopée (le *Poeta Saxo*, Abbon, — une des parties les meilleures du livre — les *Gesta Berengarii*), puis de la lyrique (Notker et école de Saint-Gall), des hymnes et autres poésies d'église, de la poésie populaire, (*Ludwigslied* et cantilène de sainte Eulalie) des Vies de saints en vers et en prose, du moine de Saint-Gall, enfin des Annales et chroniques (annales de Fulda, de Saint Vaast, Reginon, etc.), des œuvres didactiques et polémiques de la littérature latine (Remi d'Auxerre, Auxilius, Vulgarius), et, revenant à l'anglo-saxon, il nous parle des traductions d'Alfred, de l'influence du roi sur l'historiographie de son époque, et des deux poèmes qui appartiennent à cette période, la *Genèse* qu'on nomme la jeune, pour la distinguer de l'ancienne *Genèse* faussement attribuée à Caedmon et *le Christ et Satan.*

III. — *La littérature au siècle des Ottons* (p. 259-520). Après une analyse du *Waltharius,* de l'*Ecbasis captivi*, des œuvres de Hrotsvith (légendes, poèmes historiques et drames), des *Gesta Apollonii*, de la Vie et passion de saint Christophe, des poésies populaires de l'Allemagne comme le *Heriger* et *De Heinrico,* M. E. passe à la poésie latine de la France (le fragment de La Haye sur Charlemagne, le *De viribus herbarum* et l'œuvre de Flodoard, *De triumphis Christi);* il montre la poésie nationale qui déjà florit et prospère en France, « au contraire de l'Allemagne où elle se tait presque entièrement » (la *Consolation de philosophie*, la *Passion du Christ*, la *Vie de saint Léger);* puis arrivant à la prose, et après avoir passé en revue les œuvres d'Atto de Verceil, de

Gunzo de Novare, de Rather de Vérone, il consacre quinze pages à Gerbert et à Abbon de Fleury, retrace l'« essor remarquable » de l'histoire (suite de la *Chronique* de Reginon, Folcuin, Heriger, Flodoard); mais, dit M. E. (p. 414) « si Flodoard se distingue comme historien par l'objectivité et la documentation du récit, trois autres historiens célèbres de cette époque se signalent par la façon originale, plus ou moins subjective, dont ils traitent l'histoire de leur temps sous une forme plus libre que celle des Annales; et, dans leur subjectivité, ils apparaissent — ce qui ne rehausse pas peu l'intérêt littéraire de leurs œuvres — comme les représentants des trois nations les plus importantes qui décidaient alors du destin de l'Occident : l'Italien Liudprand, le Saxon Widukind et le Français Richer ». A l'appréciation de ces trois historiens succèdent quatre chapitres : les Vies de saints, Translations et Miracles d'Allemagne et de Lorraine; l'hagiographie de France et de l'Italie (Adso de Toul); la littérature latine des Anglo-Saxons (*Vita Wilfridi* de Fridegod, etc.); la littérature nationale des Anglo-Saxons (Homélies et traductions d'Aelfric, poèmes sur la victoire de Brunanburh et sur la mort de Byrhtnoth).

On retrouve dans ce volume — qui se termine par un bon index — les qualités des deux volumes précédemment publiés par M. Ebert. L'auteur juge toujours par lui-même, avec une indépendance complète, sans se soucier de ses devanciers, et en ne se fiant qu'à ses propres recherches, à son appréciation personnelle solidement appuyée sur une lecture attentive des textes et des études de la critique. Il avance méthodiquement de contrée en contrée, de genre en genre, et son œuvre se développe ainsi avec beaucoup d'ordre et de clarté. Presque toujours il commence par nous parler de l'auteur et de sa vie; si l'œuvre est anonyme, il indique avec soin l'endroit et l'époque où elle est née; puis il analyse cette œuvre avec le plus grand détail et sans diffusion; il en recherche les sources; il en examine le style, la versification, la rime; il en apprécie la valeur. Telle est, à peu près, la disposition de chacun des nombreux articles que M. E. a consacrés aux œuvres latines et autres de cette longue période carolingienne et ottonienne.

On louera donc et on admirera, comme dans les volumes antérieurs de M. E., cette belle ordonnance du sujet, ce vaste savoir auquel n'échappent pas les moindres travaux sur la matière, cette marche sûre et sage que l'éminent érudit garde d'un bout à l'autre de l'ouvrage, ce jugement si ferme, si calme, à la fois plein de bonhomie et d'impartialité, ces analyses si pénétrantes et si complètes, ces appréciations en même temps fines et sûres de tant de prosateurs et de poètes aux talents divers. Tout cela est précis et lumineux; tout cela est *sauber* au plus haut point; tout cela se lit même — non pas d'une traite — mais à doses assez fortes, avec intérêt et sans ennui.

Pourtant le procédé employé par M. E. est un procédé, et il a ses défauts. Permis à l'auteur de faire défiler devant nous, avec la même

tranquillité, cette suite de légendes, de vies de saints et d'œuvres historiques ; mais les énumérer et les juger les unes après les autres sur le même ton, sans changer, pour ainsi dire, de voix et d'accent, n'est-ce pas s'exposer à fatiguer le lecteur ? Voilà le principal reproche que nous ferons à M. E. ; il ignore que la variété est le grand secret de plaire ; il devient trop aisément monotone ; il ne sait pas animer ses analyses et ses jugements par la chaleur de l'imagination ou par l'éclat du style ; son livre est moins un tableau de la littérature, ou même, comme il dit, une « histoire générale » qu'un ouvrage à consulter, un manuel très détaillé.

J'aurais encore une autre critique à faire. En réalité, le premier livre de ce troisième volume n'est pas à sa place ; il devrait compléter et terminer le deuxième volume, et puisqu'il contient l'histoire des littératures nationales pendant la période carolingienne jusqu'à la mort de Charles le Chauve, s'ajouter à l'histoire de la littérature latine durant la même période. L'éditeur fera bien, dans une prochaine édition, d'opérer ce rapprochement et de joindre au tome II ce premier livre du tome III.

On peut aussi blâmer M. E. d'avoir fait la part si mince à la littérature allemande et, par exemple, de trop peu insister sur le *chant d'Hildebrand*. Il ne parle pas suffisamment de la veine sentimentale et mélancolique de l'anglo-saxon (p. 89), et, du reste, M. Ebert s'abstient peut-être trop souvent de réflexions générales. Il oublie de citer, à propos d'Odo de Cluny, l'étude de M. Hauréau.

Mais ces menues critiques n'amoindrissent nullement la valeur d'une œuvre excellente où il y a tant à prendre et à apprendre, où tous les chapitres sans exception témoignent d'un labeur patient et consciencieux, où l'on trouve, à côté de féconds aperçus, de si abondantes informations sur l'histoire de la littérature et de la civilisation, tant de précieux jugements, tant de minutieuses analyses, et on devra remercier l'auteur d'avoir étudié cette fois, non seulement la littérature latine, mais les littératures nationales, et le féliciter de montrer sur l'un et l'autre domaine la même compétence, la même exactitude scrupuleuse, la même critique savante et précise, le même souci d'être complet.

A. Chuquet.

---

535. — **Del ritratto di Dante Alighieri,** memoria di Carlo Negroni con documenti. Milan, U. Hœpli, 1888, in-fol. de 25 p. (avec une planche).

536. — **Il Petrarca e i Carraresi,** studio di Antonio Zardo. Milan, U. Hœpli, 1887, in-16 de 322 p. Prix : 4 fr. (*Biblioteca scientifico-letteraria*).

A l'occasion du centenaire de Dante, en 1865, le gouvernement italien fit faire des recherches pour établir quel était le portrait le plus authentique de Dante pouvant servir de document pour la médaille de Dupré. Deux rapports rédigés par MM. Milanesi et Passerini recon-

nurent la valeur particulière d'une miniature du ms. 1040 de la Bibliothèque Riccardi. Mais, après avoir été utilisée par l'artiste florentin, cette miniature resta inédite. Elle est publiée seulement aujourd'hui, à l'occasion d'une réimpression de l'édition de la *Divine Comédie*, avec le commentaire de S. Talice da Ricaldone. Cette édition, faite avec luxe en 1886, aux frais de la cassette royale, n'avait guère pénétré dans le public savant; le libraire Hoepli, qui a pris l'initiative de cette réimpression, a voulu y joindre le portrait oublié. En même temps, cette gravure était publiée à part dans la plaquette que nous avons reçue et qui est accompagnée d'une introduction due à l'un des éditeurs de Talice, M. C. Negroni, et des deux rapports officiels. Nos bibliothèques sont munies à présent d'un portrait de Dante d'une véritable valeur iconographique et reproduit excellemment; quand serons-nous aussi heureux pour Pétrarque?

Voici, en attendant, un nouveau livre sur Pétrarque, dû à M. A. Zardo, qui mérite d'être signalé. On est, il est vrai, un peu désorienté par la composition, qui tient à la fois de la vulgarisation et de l'œuvre érudite. Cette réserve faite, il faut reconnaître que c'est une bonne biographie de Pétrarque, car, malgré le caractère spécial du titre, le livre n'est guère autre chose qu'un récit de la dernière partie de sa vie. L'auteur s'est placé au point de vue particulier des relations de Pétrarque avec les Carrare qui gouvernaient Padoue et qui furent très liés avec le poète, surtout à partir du moment où il se fixa d'une manière définitive dans leur seigneurie. La figure de François de Carrare l'ancien, qui fut pour lui un véritable ami, est mise en bonne lumière. Les rapports de Pétrarque avec Venise et Padoue, de 1349 à 1374, sont minutieusement notés [1]. Le dernier chapitre résume habilement les détails déjà connus sur la bibliothèque de Pétrarque. Nous aurons l'occasion de revenir ailleurs sur le livre de M. Z.; ici, nous devons seulement le louer de la bienveillance et de l'intelligence avec laquelle il expose au grand public les arides travaux des bibliographes et des chercheurs d'autographes. A parler franc, on peut craindre que les lecteurs, attirés à son livre par le titre ou par l'aspect extérieur, ne soient surpris et même ennuyés des longues pages qu'ils y trouveront consacrées aux

1. M. Z. a tiré grand profit des recherches de M. Gloria, des publications collectives du centenaire de 1874, *Padova a Petrarca*, *Petrarca e Venezia*, etc. Pour une deuxième édition, il trouvera à glaner quelques petits détails biographiques dans deux articles récents, *Pétrarque et son jardin* et *Les scholies inédites de P. sur Homère*. Signalons-lui aussi quelques corrections à faire, dont la plupart ne sont que des fautes d'impression : P. 78, l. 1, on attend une mention du mariage de la fille de Visconti; p. 79, l. 14 et 21, lire **1364**, **1367**, **1365**; p. 137, n. 2, l'observation de M. Carducci est si bien fondée qu'il faut supprimer une ligne du texte de M. Z.; p. 142, n. 1, lire *Klincksieck*; p. 144, il n'y a pas lieu de douter que Baldelli ne confonde, comme ses contemporains, les autographes fragmentaires (*Vat.* 3196) avec le *Canzoniere* complet (3195); p. 191 note, lire *blasphèmes*; p. 200, *Miloniana*; p. 252, l. 12, *contenente : L'ILIADE E l'Odissea;* p. 258 note, *Lefebvre* et *Lemaire*; p. 316, l. 24, *Acrone*.

questions de ce genre; mais, comme nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, nous ne pouvons que souhaiter de voir ce *studio*, agréable et bien informé, dans les mains de tous ceux qui s'intéressent à Pétrarque.

P. DE NOLHAC.

---

537. — **Strassburg im franzœsischen Kriege, 1552,** von Dr Alcuin HOLLÆNDER. Strassburg, Heitz und Mündel, 1888, 67 p. in-8. Prix : 1 fr. 90.

Le présent travail examine et décrit avec plus de détails que les historiens précédents, la marche de Henri II à travers l'Alsace, en 1552, et principalement l'attitude politique de la ville libre de Strasbourg, au moment de la prise de Metz et de l'apparition du monarque français dans le voisinage de ses murs. Basée sur des documents inédits ou peu connus des archives de Strasbourg, cette étude est une utile contribution à l'histoire de l'Alsace au XVIe siècle. Malheureusement l'auteur s'est cru obligé d'établir avant tout les sentiments de patriotisme germanique des Strasbourgeois d'alors, ainsi que leur hostilité aux avances de la diplomatie française; cette préoccupation extra-scientifique nuit légèrement au mémoire, d'ailleurs consciencieusement rédigé, de M. Hollaender. A notre avis, il aurait pu se débarrasser de ce cauchemar, aucun écrivain sérieux, aucun historien de profession n'ayant encore soutenu, que nous sachions, la thèse contraire et prétendu que Strasbourg brûlait d'impatience, au XVIe siècle, d'être annexé par les Valois ou réclamait son incorporation à la monarchie française. Il se passa plus de cent ans encore, avant qu'il y eut un véritable parti français dans la vieille ville rhénane, et même alors ce fut une sage résignation, et non pas l'enthousiasme, qui dicta ses décisions au Magistrat de la petite république. Qui ne sait que ce fut le calme profond du XVIIIe siècle, et surtout la Révolution française qui ont fait succéder à la conquête matérielle la conquête des esprits et des cœurs? M. H. aurait donc parfaitement pu s'épargner de démontrer si longuement, à l'encontre de quelques affirmations fantaisistes, la non existence de sympathies françaises, plus générales, à Strasbourg, vers le milieu du XVIe siècle [1].

M. H. a-t-il été aussi heureux dans la démonstration de la seconde thèse politique qui forme la conclusion de son mémoire? Si l'on en croyait son travail, les Strasbourgeois auraient été dominés uniquement, dans ces années 1551-1552, par le sentiment profond de leurs

1. Nous disons des *sympathies générales*, car il y avait, même alors, des individualités marquantes, comme Jean Sturm, l'illustre pédagogue, qui tâchait de gagner des partisans à Henri II. Certains citoyens, malgré les mandats impériaux, recrutaient des mercenaires pour le roi, etc. Disons à propos que rien n'autorise M. H. à mettre simplement de côté la notice (dans la lettre de Heydeck à Maurice de Saxe, 19 mars 1551), qui signale l'attitude très peu aimable de la population strasbourgeoise vis-à-vis du capitaine impérial Erasme von der Hauben.

obligations envers le Saint-Empire-romain-germanique, et par un dévouement presque chevaleresque à la personne de l'empereur Charles-Quint. A l'appui de cette manière de voir, on nous cite quelques pièces officielles, adressées à ce dernier, et dans lesquelles les protestations de *loyalisme* chaleureux ne manquent pas, en effet. Mais il serait peut-être un peu naïf d'ajouter une telle importance à des phrases de chancellerie, qui sont partout de style, en pareille occurrence. C'est aux services rendus, c'est à l'attitude pratique que se reconnaissent généralement les dévouements sincères. Or, nous n'apercevons nulle part un empressement bien considérable à servir la cause impériale *d'une manière efficace*. S'ils fournissent des vivres à l'empereur, ils en fournissent aussi au roi. Quand l'envoyé de Charles-Quint, Wolfgang Haller de Hallerstein, demande aux Strasbourgeois de lui prêter de l'argent, ils refusent [1]. Quand il leur demande de renforcer ses troupes par l'envoi de Nicolas de Hattstadt et d'une partie de la garnison de la ville, ils refusent encore [2]. Comment, d'ailleurs, auraient-ils pu avoir ces sentiments qu'on leur prête, alors qu'ils détestaient au fond du cœur les Impériaux, l'Intérim, les catholiques et l'empereur? On dirait vraiment que M. H., qui pourtant a écrit une *Histoire de Strasbourg pendant la guerre de Smalkalde* — très intéressante d'ailleurs — a tout à fait oublié le rôle antérieur tenu par la ville libre vis-à-vis du souverain et la crise intense qui y suivit la défaite de Mühlberg. On dirait qu'il n'a jamais tenu dans ses mains, aux Archives de Strasbourg, les nombreuses correspondances de cette époque, anonymes et autres, qui avertissent à chaque moment les gouvernants de la cité de se tenir en garde contre les coups de main *(Anschlaege, Impresen)* organisés par les Impériaux, les Espagnols, les Lorrains, etc. contre le petit état protestant qui les gênait? Il est certes bon de consulter avec soin les documents officiels, mais il ne faudrait pas oublier pour cela les plus simples notions de psychologie et les faits les plus patents de l'histoire, quand on se met à les interpréter. La vérité historique sur l'attitude de Strasbourg, à ce moment de son histoire, tout comme au siècle suivant, est pourtant bien facile à établir, quand on la cherche sans préoccupations étrangères à la science. Le Magistrat de la ville libre a suivi forcément une politique de bascule; trop faible pour résister à aucun des adversaires puissants qui viennent lutter sans cesse dans son voisinage, il a pour principe de céder quelque chose (aussi peu que possible), à celui des deux antagonistes qui se trouve le plus près de lui, qui peut lui nuire davantage. Il se sert en même temps de la présence du second adversaire pour empêcher qu'on ne le pousse lui-même à bout, pour indiquer, à mots couverts, que si l'on ne modère pas les prétentions formulées, si l'on ravage trop cruellement ses terres, il n'aura plus qu'à se jeter, en désespoir de cause, du côté opposé. Même

1. Archives de Strasbourg, A. A. fascicule, 575.
2. A. A. fasc. 579.

à défaut des faits précis, le bon sens indiquerait que telle fut et devait être l'attitude politique de Strasbourg. Naturellement, le langage tenu officiellement aux deux belligérants se ressentait, dans la forme, du fait que Charles-Quint était le suzerain légal de la République de Strasbourg. Il y avait également à tenir compte de cet autre fait, que le roi de France ne pouvait songer alors à s'emparer effectivement de plus de territoires qu'il ne venait déjà d'en prendre ; qu'il reculerait donc à un moment donné, très proche en tout cas, et qu'on n'avait rien à craindre de lui, sinon un coup de main, facile à repousser avec un peu de vigilance, ou le pillage de quelques bourgs et hameaux de la Basse-Alsace. A quoi bon donc se montrer trop souple à son égard ? Charles-Quint, au contraire, restait le voisin dangereux et toujours puissant ; il fallait bien se garder de lui donner un nouveau prétexte d'attaque, comme en 1547. Voici l'explication très simple des faits que M. Hollaender nous raconte avec d'abondants et curieux détails [1], et dont l'étude intéressera non seulement l'historien local, mais encore tous ceux qui s'occupent de l'histoire de France au XVI[e] siècle.

R.

---

538. — I. **Manuscritos catalanes de la biblioteca de S. M.** Noticias para un catalogo razonado por J. Masso Torrents. Barcelona, Alvaro Verdaguer, 1888, 37 pages, in-8.

539. — II. **Les Obres** del valeros cavaller y elegantissim poeta Ausias March, ara novament ab molta diligencia revistes y ordenades segons les més correctes edicions antigues. Barcelona, F. Giro, 1888, 253 pages, in-12.

I. — Les catalogues imprimés des manuscrits que renferment les bibliothèques de l'Espagne sont très rares. C'est donc une entreprise louable que celle que vient de tenter M. J. Massó Torrents. Désireux de montrer au public combien ont été nombreuses et variées les productions littéraires de la Catalogne au moyen-âge, il nous donne aujourd'hui un catalogue des manuscrits catalans de la bibliothèque particulière du roi d'Espagne. Ce travail est le début d'un catalogue raisonné plus complet que publiera un jour M. J. Massó Torrents. Nous ne saurions trop le remercier d'avoir ainsi facilité le travail des érudits qui s'occupent de la Catalogne et de l'Espagne. De plus, son catalogue aura l'avantage de corriger certaines erreurs de classification analogues à celle que j'ai remarquée dans le catalogue de la Biblioteca Nacional de Madrid où un manuscrit contenant la traduction castillane des *Cants* d'Auzias March a été pris pour le texte catalan. Ajoutons que l'erreur a été reproduite dans le catalogue imprimé comme appendice à l'*Ensayo* de Gallardo.

---

1. Parmi les récits contemporains, M. H. aurait pu citer encore la *Chronique strasbourgeoise* de J. J. Meyer, p. 112-113. — Le fameux canon, la *Mésange*, n'est pas seulement *légendaire*, comme une phrase peu claire de M. H. pourrait le faire croire; il a très réellement existé. C'est son rôle seul dans l'expédition de Henri II qui est fort problématique.

Les manuscrits catalans que renferme la bibliothèque du roi d'Espagne sont peu nombreux, mais assez importants.

Outre les manuscrits de la *Chronique* de Jacques I[er] le Conquérant, de la *Vie de J.-C.* et du *Crestia* de François Eximeniz, il s'y trouve encore un manuscrit considérable de Raymond Lulle, exécuté à Paris en 1299. Ce manuscrit contient la version catalane de deux manuscrits latins du même auteur que nous signale l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXIX, p. 305) et qui ont pour titre : *Liber de quadratura et triangulatura circuli. L'incipit* des mss. latins est : *Ad investigandam quadraturam et triangulaturam circuli;* celui du ms. catalan : *A ensercar cuadratura e triangulatura de cercle.* Mais, malgré cet *incipit*, ce livre est plutôt un traité de métaphysique qu'un traité de géométrie.

La bibliothèque du roi d'Espagne possède aussi un manuscrit des poésies d'Auzias March. La notice que nous en donne M. J. M. T. présente quelques inexactitudes que je me permettrai de signaler.

Des neuf manuscrits qui nous restent d'Auzias March, le ms. 2. H. 4, de la bibliothèque du roi, est, sans aucun doute, le plus précieux par son antiquité. Il ne remonte cependant pas, comme le dit M. J. M. T., au commencement du xv[e] siècle. C'est plutôt à la fin de ce même siècle que se place son exécution, si l'on considère et son écriture et la date de la mort d'Auzias March (1459).

La pièce *Ja no esper que si'amat* que M. J. M. T. publie d'après ce manuscrit n'a jamais figuré dans les cinq éditions anciennes du poète. On peut néanmoins la regarder comme authentique, puisqu'elle nous est offerte par six manuscrits. Mais le texte que nous en donne M. J. M. T. contient quelques fautes dont je ne relèverai que les principales.

Il y a dans le manuscrit : V. 11, *fes*, au lieu de *fé*.

V. 17. *Sobre vos es tot cargat,* au lieu de *sobre de vos tot be cargat.*

V. 25. *fadat*, au lieu de *podat.*

V. 28. *en aquell,* au lieu *de aquell.*

N. 33. Cinq mss. y compris celui de la bibliothèque du roi portent : *No puch recollir lo desgrat.*

V. 41. *prech* au lieu de *prey.*

Dans le huitain de « Mosen Llois Pardo » et non de Llorens Pardo, comme écrit M. J. M. T., le sixième vers porte *davant mos ulls* et non pas *aguant mos ulls*, ce qui ne veut rien dire.

Plus loin, dans la première poésie de Jordi Centelles, M. J. M. T. imprime *coll* au lieu de *cell* et oublie le huitième vers : *Del fill de deu Molt reverent cadira.* En outre, le deuxième et le dernier vers de la même pièce renferment un mot incompréhensible. Qu'est-ce que *miga teu?* Le ms. porte *miga.cer.* Or, le point qui sépare les deux parties du mot tient lieu du signe d'abréviation de l'*n.* Il faut lire, par conséquent, *migancer* « intermédiaire. » — Enfin, pourquoi M. J. M. T., qui publie trois ou quatre pièces de la fin du manuscrit, ne signale-t-il

pas les vers castillans qui se trouvent au verso du dernier feuillet, et surtout l'*explicit* où on lit le nom d'un certain *Dominicus* qui a écrit les trois ou quatre feuillets de la fin?

Quant au sonnet castillan attribué à « *Osias March* » et que publie M. J. M. T. d'après le ms. 2. F. 5., il est évident qu'il n'est pas d'Auzias March. Dans le même manuscrit se trouvent des sonnets de D. Diego de Zuñiga et de Jorge de Montemayor, poètes castillans du XVIe siècle; il faut croire, par conséquent, qu'il appartient à un descendant d'Auzias March. (Voir, à ce sujet, Torres Amat *Memorias para ayudar á formar un diccionario critico de los Escritores Catalanes*, p. 365 et suiv.)

Ces quelques critiques n'enlèvent rien au mérite de M. J. M. T. Encore une fois, il a fait œuvre utile et nous devons l'en louer. L'amour de la littérature catalane ne doit pas seulement consister à pasticher les anciens; l'érudit qui compulse les manuscrits et les signale aux lettrés est un catalaniste à un aussi juste titre que les lauréats des Jochs Florals.

M. J. M. T. a promis de publier le catalogue des manuscrits catalans de la Biblioteca nacional de Madrid. Ce nouveau travail sera bienvenu. Espérons que M. J. M. T. ne bornera point là ses études et qu'il poura, dans quelques années, nous donner le catalogue exact et complet de tous les manuscrits catalans qui existent en Espagne.

J'espère publier moi-même quelques-unes des pièces inédites des manuscrits que M. J. Massó Torrents va nous décrire, entre autres celles que contient le ms. des œuvres d'Auzias March qui provient de la bibliothèque des Medinaceli. D'autres textes que j'ai trouvés ailleurs me permettront de donner d'intéressantes variantes.

II. — Un mot seulement de la nouvelle édition des œuvres d'Auzias March. Ce texte assez bien imprimé *(à despeses de N'Antoni Bulbena y Tusell)*, n'est que la reproduction, avec quelques accents et quelques points en plus, de l'édition de Barcelone, 1560. Certes, l'imprimeur Claudi Bornat avait donné un texte de beaucoup préférable à ceux de Pelayo Briz et de Francesch Fayos Antony. Mais est-il suffisant?

Amédée Pagès.

---

540. — **Souvenirs diplomatiques.** La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée, par G. Rothan. Paris, Calmann Lévy. 1888. In-8, 396 p. 7 fr. 50.

M. Rothan, remontant le cours de ses souvenirs, retrace dans ce volume la politique du cabinet de Berlin et le spectacle qu'offrait la Prusse sous Frédéric-Guillaume IV pendant la guerre de Crimée. Lui-même était alors à Berlin et, comme il nous l'apprend, non sans ironie, « persona grata » auprès du gouvernement prussien (p. 288, note). On lira avec intérêt dans le livre de M. Rothan les portraits de Frédéric

Guillaume IV, de Manteuffel, de M. de Bismarck : le roi hésite et, dans sa perplexité, cherche toujours à gagner du temps; M. de Manteuffel ne veut se compromettre d'aucun côté et cherche à se tirer d'affaire avec de bonnes paroles; M. de Bismarck lutte à la Diète contre la suprématie de l'Autriche, tente déjà de faire prévaloir aux dépens de son ministre une politique personnelle, se prépare à déserter l'étroite politique de la *Gazette de la Croix* et, subissant l'attraction du succès, fait des avances à Napoléon III, mais des « avances qui n'engagent à rien ». M. R. n'a pas négligé de peindre en pied les autres diplomates qu'il rencontrait sur son chemin : M. de Moustier, par exemple, qui fait une si piquante esquisse du roi Frédéric Guillaume IV (p. 51), et ce M. de Tallenay qui représentait tous les gouvernements; M. de Beust et le beau M. de Buol, si infatué de lui-même. Le livre est d'ailleurs aussi plein d'enseignements que de détails intéressants et d'informations curieuses (voir notamment l'affaire Seiffart); ce fut la France qui assura l'admission de la Prusse au Congrès, et la guerre de Crimée qui nous donnait une influence prépondérante en Europe « posait la question italienne et hâtait la solution du problème germanique en provoquant au sein de la considération l'antagonisme de Prusse et de l'Autriche »[1].

A. C.

---

541. — **Les grandes écoles et le collège d'Abbeville**, 1384-1888 contribution à l'histoire de l'enseignement, par E. Prarond, correspondant du Ministère pour les travaux historiques. Paris, Alph. Picard, 1888, in-12 de xv-574 p.

Parmi les travaux déjà si nombreux dont l'histoire de l'enseignement a été l'objet, celui-ci mérite un rang des plus distingués. M. Prarond, dans quelques pages d'introduction adressées « au collège, » et où la reconnaissance d'un ancien et excellent élève se répand en termes chaleureux, indique les sources de son livre. Pour bien montrer ce que fut l'enseignement à Abbeville pendant plus de cinq cents ans, il a étudié, sans parler de plusieurs pièces imprimées peu connues, divers mémoires manuscrits rédigés au siècle dernier et un très grand nombre de documents des archives municipales, principalement les registres de délibérations du conseil de la ville. C'est avec beaucoup de patience et de soin — et aussi de sagacité — qu'il a mené son enquête. Tirant le meilleur parti de tous les matériaux qu'il avait à sa disposition, il a reconstitué l'histoire complète et que tous ignoraient des grandes écoles et du collège de sa ville natale, consacrant un dernier chapitre à l'association amicale des anciens élèves, ce qui lui a fourni l'occasion de saluer la glorieuse mémoire de l'amiral Courbet (p. 519-520). M. P. s'est occupé tour à tour de l'origine des écoles d'Abbeville qui datent du xiv[e] siècle; de la bulle de Clément VII (1384) attribuant aux chanoines

1. Lire *Preussisches* (et non « Preussiche ») et Bethmann—*Hollweg* (et non Holveg, p. 47); *Neiss* (et non « Neisen », p. 79).

de Saint-Vulfran certains droits sur les écoles; des directeurs des grandes écoles au XV^e et au XVI^e siècles *(magistri scholarum)* [1]; des dix-sept principaux du collège qui se succédèrent jusqu'à la Révolution, dont le premier fut Maraud de Bailleul (1562-1587) [2] et le dernier Fr. Georges Delétoile (1791); des douze principaux qui ont dirigé le collège depuis la Révolution jusqu'à l'an passé. Le consciencieux historien signale à plusieurs reprises, au sujet de l'enseignement, le perpétuel antagonisme de l'échevinage et des chanoines de Saint-Vulfran, antagonisme qui apparaît déjà dans une délibération d'octobre 1564 et qui devait durer plus de deux siècles encore. On trouve çà et là de précis renseignements sur les maisons successivement occupées par les écoles et le collège, sur les gages du principal et des régents, sur la nourriture de ces derniers, sur les règlements et programmes scolaires [3], sur les distributions de prix accompagnées de représentations théâtrales, etc. Indiquons encore d'intéressantes particularités sur le chanoine François Lefebvre, auteur de la *Relation du voyage de l'isle d'Eutopie* (p. 239), sur les vers latins au collège d'Abbeville (p. 267-269), sur le vin bu à l'hôtel de ville lors de la nomination des principaux du collège (p. 365), etc.

L'instructif volume est complété par une *Table analytique des matières* très développée et très bien faite (p. 527-550), par des *Addenda et errata*, auxquels on n'ajoutera pas grand'chose (p. 551-565), enfin par le catalogue des publications de l'auteur relatives à Abbeville, à son arrondissement, à des sujets divers, à la bibliographie picarde, à la bibliophilie abbevilloise (p. 567-574), catalogue auquel l'infatigable travailleur a joint une petite liste de ses ouvrages en préparation. Parmi eux, je me contenterai de citer une *Histoire littéraire d'Abbeville* qui sera bien intéressante, si l'on en juge par le fragment que M. Prarond en a donné sous ce titre : *Biographie de M. Fr. César Louandre* (1862).

T. DE L.

---

542. — W. PREYER. **L'âme de l'enfant**, traduit d'après la deuxième édition allemande par le Dr H. de Varigny. Paris, J. Alcan, 1887. In-8, XVI-560 p.

Les recherches sur la psychologie enfantine sont à la mode depuis quelques années. Des savants de toute espèce y ont apporté leur contri-

1. M. P. a retrouvé les noms de trois de ces directeurs pour le XV^e siècle, et la série complète pour le XVI^e (p. 26-32).

2. Le troisième principal, Antoine Clugnet, dut, avant sa réception, répondre à diverses questions des échevins sur la théologie, la philosophie, la littérature ancienne, notamment sur un passage de Juvénal. M. P. fait suivre son récit de cette piquante remarque (p. 70) : « Ce plaisir m'a toujours manqué de voir un conseil municipal interroger sur les lettres grecques et latines ou simplement sur un vers de Juvénal un candidat quelconque. »

3. Voir notamment (p. 204) l'analyse du *Projet de statuts et règlement pour le collège d'Abbeville rédigé par les vice-principal et régents* (1688).

bution : physiciens comme Sigismond, naturalistes comme Darwin, linguistes comme Egger, psychologues de profession comme Taine, B. Perez et James Sully. M. Preyer est un physiologiste et c'est par la physiologie qu'il a été conduit à la psychologie; aussi la méthode est-elle plus rigoureuse, l'esprit plus scientifique chez lui que chez M. Perez, par exemple, dont les ouvrages sont en revanche d'une lecture plus facile. Une autre différence entre les deux auteurs, c'est que M. Perez a entrepris un travail d'ensemble, où il a groupé et coordonné des observations multiples, portant sur un grand nombre d'enfants ; M. P., au contraire, n'a voulu faire qu'une monographie, l'histoire de son fils depuis sa naissance jusqu'à l'âge de trois ans. M. P. père observait M. P. fils trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, et notait immédiatement les faits observés; une fois les matériaux amassés, il les a classés par ordre de matières : développement des sens, développement de la volonté (mouvements), développement de l'intelligence. Tout est à lire dans ce gros volume et beaucoup est à retenir, pourvu qu'on ne perde jamais de vue qu'il ne s'agit que d'un seul enfant, dont l'évolution psychologique peut être prise, à la rigueur, comme exemple, mais non comme règle. C'est aux physiologistes à se prononcer sur la valeur et la généralité de beaucoup d'observations du premier chapitre, relatives au développement des sens : est-il vrai, par exemple, que chez tous les enfants le couple des couleurs Rouge et Jaune soit perçu et dénommé longtemps avant le couple Bleu et Vert? Mais les chapitres suivants intéresseront surtout les psychologues, les linguistes et les éducateurs. M. P. a réuni là des faits curieux et probants qui établissent que l'enfant juge, compare et raisonne dans une certaine mesure avant de savoir parler. Sur l'acquisition du langage, il a rectifié bien des idées erronées et distingué le premier, avec netteté, les trois phases que comporte ce travail. Pendant la première, l'enfant exerce son appareil vocal, sans attacher un sens précis aux sons qu'il profère; outre les voyelles et consonnes de sa langue maternelle, il articule alors beaucoup de combinaisons qui ne lui seront jamais d'aucun usage. Pendant la seconde phase, l'enfant fait attention aux mots prononcés autour de lui, il les emmagasine dans sa mémoire, mais il les reproduit très imparfaitement parce que ses centres nerveux n'exercent pas un contrôle suffisant sur ses organes vocaux. C'est à cette époque qu'on constate chez l'enfant, à titre de faits réguliers, normaux, tous les troubles de la parole, toutes les maladies du langage qui, chez l'adulte, constituent des faits pathologiques : M. Preyer en donne une amusante nomenclature. Pendant la troisième période, le mécanisme vocal et le mécanisme auditif, qui s'étaient développés séparément, se combinent peu à peu

1. Le jugement dédaigneux que porte M. P. sur l'ouvrage de Perez (p. 497 de la trad. fr.) est beaucoup trop sévère et n'aurait pas dû être reproduit par le traducteur français, s'il est vrai, comme l'affirme M. Perez *(L'enfant de trois à sept ans*, p. IX, note) qu'il a contribué lui-même à faire traduire le livre de son rival.

sous l'influence de l'instinct d'imitation; l'empire du cerveau sur la langue s'affermit, et l'on est tout étonné d'entendre l'enfant, qui hier encore bégayait péniblement un petit nombre de mots défigurés, posséder tout à coup un vocabulaire complet : on dirait les paroles des voyageurs de Rabelais qui figées par l'hiver aux confins de la mer glaciale, se fondirent et furent « ouïes advenante la sérénité et tempérie du bon temps. » Ainsi la parole de Linné, *Natura non facit saltus*, n'est pas acceptée intégralement par la science moderne; au contraire, dans presque tous les domaines naturels, le progrès se manifeste par des changements brusques, qui sont, il est vrai, préparés par un travail intérieur, travail graduel, sourd et invisible. L'évolution est une suite de petites explosions.

T. R.

---

543. — Ludovic Carrau. **La conscience psychologique et morale dans l'individu et dans l'histoire,** 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1887, VIII-290 pages. 4 fr.

544. — Ludovic Carrau. **La philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours,** 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Alcan, 1888, VII-295 pages. 5 fr.

Dans le premier de ces ouvrages, M. Carrau expose et critique les doctrines de Lewes sur les origines de la conscience, de la pensée et de la volonté, les théories sur la folie et la responsabilité morale; il soutient que la conscience psychologique et morale dans l'individu n'est pas la résultante des actes cérébraux. Il procède de même pour les théories sur la philosophie de l'histoire et la loi du progrès, sur l'humanité primitive et l'évolution sociale, sur l'évolution de la morale et la moralité chez les sauvages : l'histoire le conduit, à propos de la conscience, à des conclusions analogues à celles qu'il avait formulées après avoir examiné l'individu. On trouve dans cet ouvrage, écrit avec bonne foi et clarté, des observations fines et judicieuses qui instruiront ceux-là même que ne satisferaient pas les arguments par lesquels l'auteur cherche à justifier les doctrines spiritualistes.

Le second ouvrage est une œuvre importante au point de vue de l'histoire de la philosophie et de la philosophie religieuse : M. C. nous fait connaître des penseurs sur lesquels on avait jusqu'ici trop peu appelé l'attention, des doctrines qu'on avait trop négligées dans l'exposition systématique de théories déjà connues; il résume, dans une substantielle conclusion, ses vues sur la méthode, les principes, les dogmes de la philosophie religieuse. De cette dernière partie, qui s'adresse surtout à la génération laborieuse et recueillie qui recevra l'héritage de la philosophie française (p. 294), nous n'avons qu'une chose à dire, c'est qu'il faut souhaiter que les spiritualistes, s'ils continuent par la suite à être en possession de l'enseignement public, soient aussi sincères dans l'expression de leur pensée, aussi respectueux pour les doctrines qu'ils com-

battent et condamnent. La première partie, qui d'ailleurs tient la place la plus considérable, nous intéresse beaucoup plus directement. Mais pourquoi M. C. commence-t-il par dire, dans une phrase qui certainement dépasse sa pensée, *que pour lui l'histoire qui n'aboutit pas à juger n'est pas digne d'occuper un philosophe?* Ne peut-on trouver dans l'exposition et l'explication des doctrines un but qui se suffit à soi-même, sans renoncer à se poser un jour et à essayer de résoudre les questions que se posent les métaphysiciens? Ne peut-on même se proposer de faire uniquement l'histoire des doctrines comme on fait l'histoire des sociétés, des institutions et des langues[1]? L'ouvrage de M. C. aurait lui-même une grande valeur encore si on en retranchait la partie métaphysique. Qu'on en juge par quelques brèves indications. Berkeley est étudié d'après les sources et on le connaît mieux, on comprend mieux la *Siris* pour laquelle M. C. propose une explication fort ingénieuse quand, après l'avoir étudié chez Fraser, Penjon et Gérard, on lit le chapitre que lui consacre M. Carrau. Butler, peu connu en France, y a trouvé pour la première fois un historien qui ait fait connaître complètement sa doctrine. Bolingbroke et les déistes sont traités un peu durement. Hume, l'adversaire le plus dangereux, le plus puissant peut-être de la théologie naturelle, est l'objet d'une étude pénétrante et impartiale; Hamilton et Stuart Mill, Spencer et sa théorie de l'inconnaissable nous apparaissent d'une façon plus nette quand leurs doctrines religieuses ont été exposées par M. Carrau. Abbot, le penseur américain, dont le théisme scientifique est, depuis les Stoïciens, la plus hardie tentative pour faire de l'univers un Dieu revêtu de justice, de bonté, de moralité, a peut-être été trop favorablement jugé par M. Carrau, qui a donné à ses doctrines une ampleur qu'elles ne semblent pas avoir chez leur auteur.

F. Picavet.

---

545. — **Flore populaire des Vosges**, par M. Haillant (ouvrage couronné du premier prix au concours de la Société nationale et centrale d'horticulture de France, séance du 22 mai 1885, et publié dans le journal de la Société). Paris, Epinal, sans date, in-8 de 220 pages.

Il serait superflu d'insister sur l'intérêt que peut présenter une Flore populaire, intérêt reconnu depuis longtemps et que la Société d'horticulture de France a hautement proclamé le jour où, sur la généreuse initiative de son président, M. Lavallée, elle a mis au concours la composition d'un ouvrage de ce genre. Avec quel empressement a-t-on répondu à son appel? Je l'ignore, ainsi que le mérite des travaux qu'il a

1. Encore une critique de détail qui porte uniquement d'ailleurs sur une faute d'impression : M. C. préfère avec raison les mots *inconditionné* et *conditionné* aux mots *inconditionnel* et *conditionnel* pour rendre les mots *conditioned* et *unconditioned* chez Hamilton ; mais son texte porte à plusieurs reprises (p. 167 et 171) les mots qu'il condamne au lieu de ceux qu'il adopte.

suscités; mais le mémoire couronné de M. Haillant nous permet de dire que ce concours n'a pas été inutile et qu'il a provoqué au moins une œuvre de valeur. Ce n'est pas que la *Flore populaire des Vosges* soit irréprochable; son auteur, et il faut le féliciter de sa franchise, a reconnu lui-même plusieurs des défauts ou des lacunes qui la déparent; mais je suis surpris qu'il ne se soit pas aperçu, dès les premiers pas, à quel point la marche qu'il a suivie était défectueuse et peu sûre.

Il existe trois grandes Flores populaires, celles des Pays scandinaves, d'Allemagne et d'Angleterre; si elles n'ont pas été faites sur le même plan, toutes se sont attachées, cependant, et cela se conçoit, à mettre en évidence les noms populaires qu'elles enregistraient; M. H., qui ne paraît avoir connu aucun de ces ouvrages, a procédé tout autrement; sans doute, il a eu le mérite, que ne peuvent revendiquer tous ses précurseurs, d'avoir adopté la méthode naturelle, mais au lieu de mettre au premier rang les noms populaires, il les a inscrits seulement après les noms des localités où ils avaient été recueillis, et ceux-ci, ce qui vient encore compliquer cette première erreur, ont été rangés par ordre alphabétique [1]; il en est résulté que les analogies dialectales n'ont nullement été prises en considération, et, chose plus grave, M. H. a été conduit à répéter plusieurs fois les mêmes dénominations populaires d'une seule plante et à donner à part des dénominations semblables ou absolument identiques. Un ou deux exemples feront voir tout ce qu'il y a de défectueux et de peu clair dans un tel procédé.

Prenons le premier article de la *Flore populaire des Vosges*, celui qui est consacré à la *Clematis vitalba;* voici ce qu'on y lit, après trois ou quatre lignes sur lesquelles je reviendrai : « Aouze : *bôs fumant;* Bainville : *bôs fumâ;* Gendreville : *trait de chin;* Lemmecours : *viecère;* Offroicourt : *bos fuma;* Totainville : *bôs fumant;* Tranqueville : *vieille;* Valfroicourt : *bôs fumant;* Virecourt : *trait d'chin.* » Ainsi la dénomination *bôs fumant* se trouve répétée *quatre* fois, et celles de *bos fuma* ou *bôs fumâ*, de *trait de chin* ou *trait d'chin*, qui ne sont que des variantes orthographiques, chacune deux fois. A l'article *Paeonia*, p. 26, la forme *pione* est donnée *trois* fois, *piône*, qui n'en est guère qu'une variante, *six* fois, et *pionne*, autre modification orthographique, *deux* fois. On trouve, p. 96, *cinq* fois *ys*, et *deux* fois *y*, noms populaires du *Sambucus ebulus*. Il en est de même pour la plupart des articles. On comprend quelle confusion ces dénominations identiques répétées jettent dans le travail de M. Haillant. Si au lieu de commencer par donner les noms de localités, il avait donné les vocables populaires des plantes, il n'aurait pas été exposé à cette erreur; on peut penser qu'il aurait aussi,

1. M. H. dit bien qu'il a ainsi procédé pour faciliter les recherches; mais personne ne s'imaginera de chercher quel nom populaire on peut donner à une plante dans une localité particulière; ce qu'on cherche avant tout dans une Flore populaire, ce sont les dénominations vulgaires des plantes; les noms de localités ne doivent venir qu'au second rang.

dans ce cas, été moins porté à regarder comme différentes de simples variantes dues à l'orthographe incertaine de ses correspondants.

Mais ce n'est pas tout; comment se faire une idée même approximative de la richesse en noms vulgaires des plantes, quand ils sont ainsi perdus au milieu des noms de localités? Comment aussi, avec la disposition adoptée par M. H., saisir l'influence que peuvent avoir sur ces noms les différences dialectales qui existent dans le patois des Vosges? Pour y parvenir il eût fallu qu'il adoptât l'ordre géographique et non l'ordre alphabétique pour les noms de localités, et qu'il eût fait suivre son travail d'une table de tous les noms populaires de plantes. Je ne puis m'expliquer que M. H., qui a proclamé lui-même la nécessité de cette table, — et même de plusieurs autres [1], — ait cru si facilement pouvoir s'en passer, et qu'il n'ait pas vu comment il enlevait par là une partie de son prix à son travail. Si ce sont là les plus grands défauts de la *Flore populaire des Vosges*, ce ne sont pas les seuls, et il en est plusieurs autres dont il me faut encore parler.

M. H. ne s'est pas borné à mentionner les noms populaires des plantes de la flore vosgienne; il en a donné encore les noms vulgaires généraux et les noms vulgaires soi-disant locaux; il est clair que la première liste était parfaitement inutile; elle se compose de vocables qu'on trouve dans les flores et les dictionnaires les plus divers; c'est donc un hors-d'œuvre, qui allonge le livre de M. H., sans y ajouter le moindre intérêt, et où ne manquent pas d'ailleurs les confusions et les erreurs. Ainsi on lit, p. 97, que les *Viburnum* porteraient, d'après Littré, le nom vulgaire de *Cheveux de la Vierge*; il est évident que cette dénomination ne saurait s'appliquer ni au V. *lantana*, ni au V. *opulus* [2], mais bien à la *Clematis vitalba*, comme on le voit d'ailleurs, p. 22. Et que dire des noms mentionnés comme usités en Bretagne, en Normandie ou dans d'autres provinces dont les dialectes offrent si peu de ressemblances avec le patois des Vosges? De quelle utilité, avec les commentaires qui parfois les accompagnent, peuvent-ils bien être dans une flore de cette région [3]? Il en faut dire d'ailleurs à peu près autant des noms vulgaires, donnés comme locaux et tirés des ouvrages sur la flore vosgienne de J. B. Mongeot, Dr. Berher et même de la flore d'Alsace de Kirschleger, noms que M. H. a recueillis, dit-il, « à raison de l'autorité et de la confiance qu'inspirent » les auteurs qui les ont donnés. J'avoue ne point partager cette estime pour « l'autorité » de ces auteurs;

1. « Il eût été de la plus haute utilité de donner plusieurs tables », lit-on p. 14.

2. Littré donne la dénomination de *Cheveux de la Vierge* comme étant celle de la *Viorne*; mais ce vocable, M. H. paraît l'ignorer, est un des noms vulgaires de la Clématite.

3. Il m'est, par exemple, impossible de comprendre ce que vient faire dans une flore vosgienne le vocable Herbe de la couaille, « nom en Bretagne des extrémités d'un étang qui restent à sec pendant la saison des eaux basses, » ainsi que l'explication donnée p. 154, d'après Littré, sur le mot *fumeler* dans les Deux-Sèvres, ou la dissertation sur le nom du potiron, etc.

il est trop évident qu'ils se sont le plus souvent bornés à reproduire des noms soi-disant vulgaires donnés dans toutes les flores, tout au plus en en ajoutant quelques-uns de leur invention [1], et la différence, qui existe entre leur forme française et la forme patoise des noms vraiment populaires, montre assez qu'ils n'ont rien de vraiment local [2].

M. H. ne s'est pas borné à donner les noms populaires des plantes indigènes, il a encore enregistré ceux des plantes cultivées. Il me semble que pour ces dernières il aurait dû se borner à celles qui sont d'un usage général et qui ont de vrais noms populaires ; il n'en est rien ; on trouve dans la *Flore populaire des Vosges* des plantes exotiques, connues des seuls jardiniers et qui dès lors n'ont point et ne peuvent avoir de dénominations populaires, tels que le *Cereus serpentinus*, le *Mimulus rivularis*, etc. ; par contre, on y cherche en vain les *Mathiola* — les giroflées — qu'on rencontre dans les jardins de tous les paysans et qui ont des noms populaires si nombreux. On voit par là à quel point le plan de M. H. est peu sûr et rationnel.

On trouve la même incertitude dans une autre partie de la *Flore populaire des Vosges ;* M. H. n'a pas donné seulement les noms populaires ou vulgaires des diverses espèces végétales, qui se rencontrent dans sa région, il a cru devoir aussi souvent donner à part les dénominations des genres communes aux différentes espèces qu'ils renferment ; rien de plus légitime, mais à certaines conditions toutefois ; il eût fallu le faire pour tous les genres qui comptent plusieurs espèces, et ne point répéter à chacune de celles-ci les noms communs des genres ; enfin, il eût fallu que les noms ainsi indiqués fussent réellement communs à toutes les espèces du genre auquel ils sont attribués ; par malheur il est loin d'en être toujours ainsi dans l'ouvrage de M. H. ; on y trouve nombre de genres qui n'ont point de dénominations communes, bien qu'ils renferment plusieurs espèces, et par contre, à des genres qui n'en ont qu'un sont atttribués de prétendus noms communs, qui font double emploi avec ceux de leur unique espèce ; enfin beaucoup de ces noms prétendus communs ne sauraient convenir à toutes les espèces d'un même genre ; ainsi le vocable vulgaire *pétards* ne s'applique pas à tous les *Silene*, on n'appelle *arabe* ni l'*Acer platanoïdes*, ni le *pseudoplatanus*, etc.

Voilà bien des critiques ; elles prouvent surabondamment que « cette esquisse, suivant l'expression même de M. H., est loin d'être aussi soignée » qu'on eût été en droit de l'exiger ; il lui a manqué d'être faite avec plus de méthode, plus de loisir surtout et de ne renfermer que ce qui a trait vraiment à la flore populaire. Si M. H. avait revu avec soin son travail, s'il en avait supprimé les longueurs, les dissertations inutiles et souvent erronées, tout en un mot, ce qui était étranger à son

1. Ainsi les noms de *fleur du soleil*, *navet galant*, etc.

2. Les seuls noms de plantes que M. H. eût dû emprunter sont ceux qui se trouvent dans les *Patois lorrains* de M. Adam.

sujet; s'il avait rangé dans un ordre méthodique les noms des plantes si curieux qu'il avait recueillis et s'il en avait dressé une liste alphabétique complète, il nous aurait donné un travail aussi utile que nouveau, aussi facile à consulter que plein d'intérêt, tandis que sous la forme où il l'a publié, les hors-d'œuvre étouffent la partie principale, et qu'à moins de relever soi-même les dénominations populaires des plantes vosgiennes [1], il est impossible de se faire une idée même approximative de ce qu'en peut être la richesse et la variété.

Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 novembre 1888.

L'ordre du jour appelle la présentation de deux candidats pour les fonctions de directeur de l'Ecole française de Rome. M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis, président, remercie M. Edmond Le Blant des nombreuses et intéressantes communications qu'il a adressées à l'Académie pendant tout le temps qu'il a rempli ces fonctions.

Après délibération en comité secret, il est procédé au vote. M. Geffroy, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, est présenté en première ligne. M. Homolle est présenté en seconde ligne.

M. Aloïs Heiss termine la lecture de son *Essai sur les monnaies frappées en Espagne par les Suèves.*

De 411 à 430, les Suèves eurent un atelier monétaire à Bracara, en Galice. A partir de 430, le siège du gouvernement suève et la fabrication des monnaies furent transportés à Emérita, en Lusitanie. On y frappa, de 430 à 457, des tiers de sou d'or. En 457, les Suèves perdirent la Lusitanie : l'atelier de Bracara reprit alors son autorité et continua sa fabrication sans interruption jusqu'en 584, terme de la puissance des Suèves en Espagne.

Jusqu'en 463, les espèces suèves eurent un type particulier, national. Des lettres isolées, marquées au revers, servaient à distinguer les villes qui avaient envoyé le métal avec lequel les pièces étaient fabriquées. De 463 à 550, les monnaies suèves furent des copies de celles de l'empire romain; à partir de 550 environ, ce furent les pièces visigothes que l'on imita. Le poids moyen des triens suèves est d'environ 1 gr. 50, c'est-à-dire le même que celui des triens impériaux.

M. G. Bénédite, attaché au département égyptien du musée du Louvre, rend compte d'une exploration archéologique de l'île de Philæ. Les études ont porté spécialement sur un pavillon heptastyle, qui, d'après une inscription, fut reconstruit ou restauré sous le règne de Nectanèbe II. Cet édifice est appelé en égyptien un *hait;* le grès de Silsileh, dont il est construit, est nommé *pierre de Rut.* Selon M. Bénédite, ce pavillon était destiné à servir d'embarcadère à la déesse His, quand elle partait pour les voyages qu'on lui faisait faire en Ethiopie. Ces voyages sont mentionnés par un texte de Priscus, par une inscription de Philæ et par de nombreux documents démotiques.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Wallon (Henri), *les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II* (1793-1794), tome I[er], *la Vendée;* — par M. Schlumberger : Blanchet (J.-Adrien) *Numismatique béarnaise, les Graveurs du Béarn;* — par M. Renan : Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale,* — par M. Gaston Paris : Des Robert (Ferdinand), *Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar,* II; — par l'auteur : Barbier de Meynard, *Dictionnaire turc-français,* tome II, 3[e] livraison.

Julien Havet.

---

1. Je me plais à reconnaître tout ce que ces noms ont de curieux, et le soin que M. H. a mis à les rassembler; je regrette seulement qu'il soit si difficile de les trouver dans son étude.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 19 novembre — 1888

Sommaire : 546. Brugmann, Le genre dans les langues indo-européennes. — 547. Schreiber, Les bas-reliefs du palais Grimani. — 548. Idylles de Théocrite, trad. par J. Girard. — 549. Giry, Les origines de la commune de Saint-Quentin. — 550. Lefranc, Histoire de Noyon et de ses institutions. — 551. Rosenthal, L'administration de Ferdinand I. — 552. Bernhard, Recherches sur l'histoire de Ribauvillé. — 553. Pélissier, Aléandro le Jeune. — 554. C. Müller, Lohenstein. — 555. Warnatsch, Le Mantel. — 556. Jahn, Offrandes et sacrifices dans les travaux des champs. — 557. Zingerle, Les sources de l'Alexandre de Rodolphe d'Ems. — 558. Münsterberg Münckenau, L'infinitif dans les épopées de Hartmann. — 559. A. Fischer, Le Cantique des Cantiques de Brun de Schonebeck. — 560-563. Weinhold, Grammaire du moyen haut-allemand ; Les femmes allemandes au moyen-âge; Papiers dramatiques de Lenz ; Les Vêpres siciliennes de Lenz. — 564-565. Antona-Traversi, Lettres inédites de Leopardi; Documents sur la famille de Leopardi. — 566. Littré, Comment les mots changent de sens, p. p. Bréal. — 567, A. Bertrand, Science et psychologie. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

546. — Karl Brugmann. **Das Nominalgeschlecht in den Indogermanischen Sprachen.** (Internationale Zeitschrift für Sprachwissenschaft). Heilbronn, Henninger. 1888. In-4, 10 pp.

Dans ce court et intéressant essai, M. Karl Brugmann s'efforce de rechercher l'origine de la catégorie du genre et de la flexion des adjectifs dans la langue primitive indo-européenne. Il repousse *a priori* l'explication par la métaphore ou la personnification des objets inanimés, et admet au contraire que, si l'Aryen s'est représenté telles ou telles entités comme des êtres mâles ou femelles, c'est tout uniment que leurs noms avaient auparavant revêtu en grammaire le genre masculin ou le genre féminin. Toute la question, à ses yeux, se réduit à une série d'associations d'idées, à un jeu d'analogies linguistiques assez compliqué, qui a attaché tel genre à telle désinence parce qu'un mot affecté par hasard de cette désinence désignait un être naturellement sexué ; par exemple, le féminin a la finale *-á* parce que le mot *gná* (femme) se terminait par un *á*. Le point de vue est peut-être un peu trop exclusif [1] ; mais l'auteur n'en a pas dissimulé les lacunes et se propose sans doute de le compléter.

V. H.

1. Dans cet ordre d'idées, cf. mon *Analogie dans la langue grecque*, p. 30.

547. — Theodor Schreiber. **Die Wiener Brunnenreliefs aus Palazzo Grimani.** Eine Studie über die bildende Kunst in Alexandrien. Leipzig, Seemann, 1888. In-4 de 103-viii p., avec trois héliogravures et vingt gravures dans le texte.

Le développement de l'art dans la capitale des Ptolémées nous est fort mal connu par les textes; à vrai dire, les renseignements qu'ils nous donnent se réduisent à presque rien. Si nous commençons aujourd'hui à nous en faire une idée un peu précise, c'est, d'une part, grâce à l'étude des peintures campaniennes, de l'autre, par l'analyse des œuvres de la plastique gréco-romaine, où apparaissent des éléments nouveaux, plus ou moins étrangers à l'ancienne Grèce, et dont on ne peut attribuer l'invention aux artistes de l'époque impériale. Ces nouveautés, communes aux peintures, aux bas-reliefs et aux sculptures en ronde bosse, on peut les caractériser d'un seul mot en les rapportant au goût du pittoresque. Paysages de composition savante, où se mêlent agréablement les arbres, les animaux, les accidents de terrain et les édicules, statues et bas-reliefs reproduisant des types ethniques, des grotesques, des épisodes de la vie familière ou pastorale, faisant une part égale à la fantaisie et au réalisme, telles sont les œuvres propres de l'art qui, après avoir fleuri sur les bords du Nil, s'est répandu d'abord dans la mer Égée, pour se continuer bientôt sur le sol de l'Italie et ailleurs encore, lorsque la civilisation romaine se fut mise à l'école d'Alexandrie.

Si l'on veut distinguer les causes auxquelles l'art gréco-égyptien doit son originalité, on en reconnaîtra aisément trois principales. La première, c'est l'influence de l'ancien art égyptien et la survivance d'une industrie indigène très habile, qui initia les artistes grecs à une perfection technique qu'ils ignoraient : de là l'usage de l'émaillerie, de l'ornementation en mosaïque, de tous les modes de décoration à l'aide de substances vitrifiées et multicolores; de là aussi une délicatesse et des raffinements parfois excessifs dans le travail des métaux et la ciselure. En second lieu, la situation physique et économique d'Alexandrie, où le monde grec confinait presque au monde barbare, *emporium* et marché d'esclaves où tant de types et de scènes pittoresques frappaient les yeux, ville de luxe et d'activité fiévreuse où le sentiment de la nature s'épanouissait par une sorte de réaction, avec la sincérité et la persistance d'un regret. Enfin, l'usage de la construction en briques, inspiré par les grandes cités de l'Orient, au lieu des édifices en marbre de la belle époque grecque, était devenu général dans l'Égypte des Ptolémées, surtout pour les luxueuses demeures, souvent élevées à la hâte, des rois et des riches particuliers que la Grèce de Périclès n'avait pas connus. De là l'emploi de plus en plus répandu des décorations intérieures, tapisseries, incrustations, [1] mosaïques, et, point

1. Des restes considérables d'incrustations ont été signalés à Alexandrie par un voyageur italien du xvi[e] siècle, dont M. Lumbroso a publié la relation (*Memorie dei Lincei*, 1879.)

important où M. Schreiber s'est arrêté, l'usage des bas-reliefs en métal ou en marbre pour orner les panneaux à l'intérieur des habitations.

Dans un précédent travail, publié par les *Mittheilungen* de l'Institut allemand d'Athènes (1885, p. 380 et suiv.), l'auteur avait très justement insisté sur l'originalité de l'art alexandrin dans la caricature et la reproduction des types ethniques [1]. Une étude antérieure, publiée dans l'*Archaeologische Zeitung* de 1880 (p. 143 et suiv.), lui avait fourni l'occasion de signaler les bas-reliefs alexandrins comme intermédiaires entre les reliefs de style hellénique et ceux de l'époque romaine. Cette fois, avec non moins de succès et plus de détails, M. S. a établi le caractère pittoresque du bas-relief alexandrin, qui semble vouloir rivaliser avec la peinture par toute une série d'innovations hardies et heureuses, telles que la multiplicité des plans, la saillie inégale des figures, la représentation des accidents du paysage et des formes du monde végétal. Ces traits se retrouvent dans l'art gréco-romain (qui les a transmis à la Renaissance), en particulier dans les bas reliefs des arcs de triomphe et des sarcophages : c'est d'Alexandrie que Rome les a reçus et il faut abandonner la théorie longtemps accréditée suivant laquelle le bas-relief gréco-romain aurait dû ses caractères à une imitation malencontreuse et comme à une déviation de la peinture. Dans le bas-relief alexandrin, ce n'est pas tant l'influence de la peinture qui est sensible que celle du pittoresque, dont peintres et sculpteurs se sont également inspirés. Quant aux particularités techniques de ces bas-reliefs, à la minutie dans l'exécution qui confine parfois à la sécheresse, il faut en chercher l'origine dans l'imitation des œuvres de la ciselure où se complaisait l'art décoratif de ce temps. L'orfèvrerie a exercé une influence analogue sur le style de plusieurs peintres de la Renaissance. C'est donc la ciselure et le travail en repoussé qui sont les vrais intermédiaires entre la peinture hellénique et le bas-relief décoratif alexandrin, le *tableau en relief*, comme M. S. a raison de l'appeler.

Les deux monuments qui servent de thème à cette intéressante étude, appartenaient autrefois au palais Grimani à Venise, d'où ils ont passé récemment dans la collection Lichtenstein et au cabinet des Antiques de Vienne. Ce sont des scènes rustiques où des paysages de caractères différents servent de cadre à deux groupes d'animaux, une brebis et un agneau dans l'un, une lionne et son faon dans l'autre. Presque tous les critique les avaient considérés jusqu'à présent comme des œuvres de la Renaissance italienne; M. Schreiber n'hésite pas à les croire antiques. En l'absence de tout certificat d'origine, je me garderai d'émettre une opinion à cet égard sur le vu des héliogravures qu'il a publiées. Ce qui est certain, c'est que le style de ces sculptures les rattache à une longue série d'œuvres incontestablement antiques — entr'autres les célèbres bas-reliefs du palais Spada — dont

1. Cf. les justes observations de M. E. Pottier sur le même sujet, dans *La Nécropole de Myrina*, p. 482 et suiv.

M. Schreiber a donné la liste et se propose de publier un recueil; son étude conserverait toute sa valeur, ses conclusions générales toute leur force, alors même que les deux bas-reliefs du cabinet de Vienne ne seraient pas antérieurs au XVIe siècle.

Aucun historien de l'art antique ne peut désormais ignorer ce livre, dont l'exécution matérielle est aussi remarquable que le fond. Je pourrais bien, après deux lectures un peu fatigantes, me plaindre de la forme, trop souvent amphigourique et diffuse, mais ce serait appliquer à une autre langue un principe qui n'est peut-être vrai que de la nôtre, où l'on n'écrit bien qu'à condition d'écrire simplement.

Salomon REINACH.

---

548. — **Idylles de Théocrite,** trad. nouvelle par Jules GIRARD; compositions de Emile Lévy; dessins de Giacomelli; Jouaust, éditeur; Paris, 1888. Collection-Bijou.

L'éditeur Jouaust a eu la bonne idée de demander à M. Jules Girard, pour sa *Collection-Bijou*, une traduction des Idylles de Théocrite. C'est assez dire que, dans ce charmant volume, le fond n'est pas sacrifié à l'apparence, et que les amateurs de l'antiquité grecque y trouveront leur compte aussi bien que les bibliophiles.

Le traducteur a fait précéder les idylles d'une courte préface, destinée à présenter Théocrite à ses nouveaux lecteurs. Ce sont quelques pages seulement, mais précises et élégantes. Sur la vie de Théocrite, sur la nature de son inspiration, sur la diversité des idylles, sur les idylles bucoliques en particulier, tout l'essentiel est dit, et bien dit.

Personne ne sent mieux que M. J. Girard la difficulté de traduire Théocrite, parce que personne ne le comprend mieux. Et je ne parle pas seulement ici de l'intelligence matérielle des mots, laquelle n'est, d'ailleurs, ni si commune ni si facile toujours à acquérir quand il s'agit de Théocrite, c'est-à-dire d'un texte parfois douteux; mais je veux dire l'intelligence poétique et fine de cet art si complexe dans son apparente simplicité. M. J. Girard sent à merveille la grâce savante et la naïveté raffinée de son texte, et c'est pour cette raison qu'il désespère de le traduire : il avoue quelque part son regret d'avoir entrepris cette tâche. Heureusement ce regret ne l'a pas conduit à y renoncer. On ne saurait analyser minutieusement une traduction. Je ne puis donc que signaler celle-ci, en disant qu'elle offre le double mérite d'être l'œuvre d'un helléniste très attentif (sans aucun appareil d'érudition) à choisir le meilleur texte, et d'un homme de goût qui a lutté souvent avec bonheur contre la difficulté de faire passer d'une langue dans une autre ce qu'il y a au monde de plus insaisissable, la grâce d'une poésie originale et pénétrante.

Alfred CROISET.

---

549. — A. GIRY. **Etude sur les origines de la commune de Saint-Quentin.** Saint-Quentin, 1887, in-4 (Extrait du tome I[er] des Archives anciennes de Saint-Quentin).

550. — A. LEFRANC. **Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du XIII[e] siècle.** Paris, 1888.

L'étude de M. Giry sur la commune de Saint-Quentin aurait pu s'appeler presqu'aussi exactement : les établissements de Saint-Quentin. C'est en effet de la propagation de la coutume de cette ville et des analogies que présentent ses institutions avec celles des communes voisines que l'auteur s'est surtout occupé. On sait avec quel bonheur il a fait jadis pour Rouen pareil travail. M. G. reprend ainsi par fragments et dans les détails la si belle, mais aujourd'hui si incomplète esquisse d'Augustin Thierry sur l'ancienne France municipale.

On ne connaît plus la charte primitive de Saint-Quentin que par une traduction française du XIV[e] siècle, insérée dans le livre rouge d'Eu. D'après les termes de ce document, c'est à un comte Herbert de Vermandois qu'il faut la faire remonter. M. G. prouve que ce Herbert, sur lequel les avis sont fort partagés, ne peut être que Herbert IV mort vers 1081. Ce serait donc aux approches de cette date que Saint-Quentin aurait reçu ses premiers privilèges. Mais quels furent ces privilèges? Voilà ce qui est plus difficile d'établir. Il est évident en effet que le texte du livre rouge d'Eu ne nous donne pas exactement la charte de Saint-Quentin. Il s'exprime tantôt à la première, tantôt à la seconde personne du pluriel ; il n'est pourvu d'aucune formule diplomatique et il est si systématiquement hostile au comte, qu'on ne peut supposer un instant que celui-ci en soit l'auteur. Aussi M. G. est-il tenté de croire que le texte d'Eu n'est rien moins qu'une traduction de la charte de Saint-Quentin. Il suppose qu'il y faut voir plutôt un record adressé par le magistrat de cette ville à celui d'Eu, lors de la constitution de la commune de cette dernière localité, en 1152. Il resterait à voir seulement, si même dans ce cas, le record nous est parvenu intact. En tout état de cause, il a dû être traduit, c'est-à-dire presque certainement interprété ou modifié [1].

Il est donc très difficile d'établir la filiation du droit municipal de Saint-Quentin, puisque les plus anciens renseignements que l'on possède sur lui sont loin d'être complètement authentiques. M. G. considère, il est vrai, une consignation du droit de Ham en 1158 comme devant représenter à cette date la coutume de Saint-Quentin. Celle-ci n'y est pourtant citée qu'une seule fois au § 2, et il me paraît hasardeux de transporter à l'ensemble ce qui ne concerne qu'une seule de ses parties.

1. Il me paraît en tous cas impossible d'admettre que le texte d'Eu donne le droit de St-Q. tel qu'il existait dans la charte d'Herbert IV. Il est bien trop développé déjà pour qu'on puisse penser à une origine aussi ancienne. Il suffit de le comparer, par exemple, avec la charte de Huy qui est de 1066 pour se convaincre qu'un long espace de temps sépare ces deux textes l'un de l'autre.

Quoiqu'il en soit, M. G. a fort bien montré que ses prédécesseurs, et particulièrement M. Gross [1], qui s'est en dernier lieu occupé de la question, avaient beaucoup exagéré la pénétration du droit de Saint-Quentin. De 27 villes dans lesquelles on prétendait le retrouver, il n'en conserve que quatre: Eu, Ham, Chauny et Roye. Peut être s'attirera-t-il le reproche d'avoir de son côté fait la mesure trop étroite. On pourra surtout lui objecter que le fait de ne pas constater, par exemple, au XIIIe siècle, dans telle ou telle ville, d'influences Saint-Quentinoises, ne prouve pas qu'antérieurement à cette époque il en fût déjà ainsi. Mais il est impossible d'aller au-delà des textes et si le droit de Saint-Quentin a eu peut-être réellement plus d'extension que ne le croit M. G., il n'en est pas moins vrai que, dans l'état actuel des sources, on ne peut constater son action que dans un nombre très restreint de localités.

L'organisation municipale de Saint-Quentin comprenait des échevins, un maire et des jurés. Ces magistratures apparaissent à des époques différentes et sont d'origine fort diverses. Les échevins, bien que formant le tribunal naturel des bourgeois dont ceux-ci ne peuvent être distraits, ne constituent pas une justice *communale*. C'est à l'origine le seigneur qui la nomme et son officier (châtelain, vicomte, maire) qui les préside. Incontestablement successeurs des *Scabini* carolingiens, il faut voir en eux un de ces tribunaux de centène qui ont quitté le *Malberg* pour s'établir dans une ville [2]. Il est intéressant de constater que jusqu'en 1215 ils devaient être pris dans le *vieux-bourg* et que plus tard seulement on les a choisis indifféremment dans l'ensemble de la bourgeoisie. Jamais ils n'ont perdu le caractère de juges de suzerain : même après leur réunion en 1362 avec le *corps de ville*, ils ont conservé le titre d'*échevins de la vicomté le roi*. Leur juridiction était surtout civile du moins à partir du XIIIe siècle.

Le maire et les jurés, au contraire, forment le vrai tribunal de la commune. Absolument indépendants du seigneur, ils sont nommés par la bourgeoisie. Leur origine ne remonte donc pas à une époque antérieure à la formation de celle-ci. Ils n'ont de raison d'être que par elle et leur juridiction n'a pour but que la paix de la ville. C'est dire qu'elle est surtout pénale : les peines qu'ils prononcent sont le bannissement, les amendes et l'abattis de maison, cette modification de l'arsin que l'on rencontre dans toute la région du nord.

En résumé, des deux juridictions de la bourgeoisie à Saint-Quentin, une seule, celle des jurés, doit son existence à la commune, l'autre lui est extérieure.

M. G. constate et étudie cette même particularité constitutionnelle à Noyon, à Laon, à Chauny, à Roye, à Corbie, à Bray-sur-Somme, à

2. Ch. Gross. *The affiliation of mediaeval Boroughs*. Londres, 1885. 4°; extrait de *The Antiquary*.

1. M. Giry cite encore comme la plus ancienne mention connue d'échevins un acte de 745 qui est considéré comme faux par Waitz, Ficker et Brunner.

Péronne, à Athies, à Ham et à Cambrai. Dans cette dernière ville pourtant la situation semble ne pas être entièrement la même que dans les autres [1]. Avec son échevinage annuel, à la fois tribunal de l'évêque et de la commune, Cambrai se rapproche fortement du type des constitutions urbaines de la Flandre où les jurés n'ont jamais été organiques et semblent s'être partout confondus de bonne heure avec les échevins.

On doit regretter que le manque de documents anciens n'ait pas permis à M. G. d'étudier en détail l'échevinage de Saint-Quentin avant le XII^e siècle. Peut-être en effet, antérieurement à l'institution de la commune, les échevins n'avaient-ils pas encore ce caractère de tribunal seigneurial qui apparaît si nettement au XIII^e siècle. Dans bien des villes de l'empire germanique les voit-on du moins, au XI^e et au XII^e siècle, constituer ce qu'on pourrait appeler déjà le conseil de la commune. C'est ce que l'on constate, par exemple, pour ne pas s'écarter trop des frontières de la France, à Liège et à Cologne.

Si M. Giry a tracé un large tableau du droit communal en Picardie, M. Lefranc s'est attaché à l'étude des institutions urbaines dans une seule ville de la même région. Son histoire de Noyon prend place dans la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Études à côté des travaux analogues dont Saint-Omer et Senlis ont déjà été l'objet.

Noyon n'a jamais eu au moyen âge, parmi les villes françaises, qu'une place de second rang. C'était avant tout une ville épiscopale, une ville de prêtres : on l'appelait Noyon la Sainte. Sa commune semble avoir eu une existence toute paisible, sauf çà et là des difficultés passagères avec l'évêque ou le chapitre. Elle ne connut pas non plus le brillant développement économique des grandes cités voisines du nord. Elle n'eut jamais qu'un commerce local. Mais les institutions d'une ville conservent leur valeur indépendamment de l'histoire de celle-ci. On doit féliciter M. L. d'avoir écrit une des rares monographies que possède la France sur ses villes épiscopales.

Pour Noyon comme pour Saint-Quentin, les sources anciennes sont bien maigres et cela est ici particulièrement regrettable. Il eut été fort instructif de savoir au juste, pour une ville française, ce que fut le gouvernement épiscopal au XI^e et au XII^e siècle. M. L. n'a pu guère — faute de renseignements suffisants — qu'effleurer cette question.

C'est à partir de la fondation de la commune, vers 1108, qu'il dispose de matériaux en assez grand nombre pour exposer en détail les institutions et l'administration urbaines jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Le type de la constitution de Noyon est analogue à celui de Saint-Quentin. Des deux côtés on constate un échevinage extérieur à la commune et un corps de ville formé d'un maire et de jurés. Il était déjà malaisé au moyen âge de connaître exactement les attributions et la juridiction de ces deux corps de magistrats. Si les jurés avaient une juridiction de

1. M. G. semble ne pas connaître la brochure de E. Hœres : *Das Bistum Cambrai und Entwickelung der Commune von 1092-1191*. Leipzig, 1882.

police qui se laisse dégager assez facilement, la compétence des échevins était au contraire fort mal fixée. Ils doivent avoir eu surtout une juridiction civile. Quant à la haute justice, elle appartenait à l'évêque. A côté de celles ci, d'autres juridictions encore existaient : c'étaient les cours ecclésiastiques et la justice de la quinzaine de Saint-Jean-Baptiste, vestige très intéressant d'un état de choses fort ancien.

Des officiers seigneuriaux dans la ville, le châtelain a surtout attiré l'attention de M. Lefranc. Le châtelain de Noyon avait en effet un pouvoir bien plus étendu que les vidames épiscopaux que l'on rencontre ailleurs à sa place. Co-seigneur de la ville avec l'évêque, sa dépendance à l'égard de celui-ci ne consistait que dans l'hommage qu'il devait lui prêter. Le châtelain est sans doute identique avec l'avoué dont le nom a disparu de bonne heure. Ce qui s'est passé à Noyon rappellerait fort dans ce cas ce que l'on constate dans bon nombre de villes épiscopales rhénanes.

Le chapitre que M. L. a consacré aux finances communales donnera surtout, me semble-t-il, à son livre sa pleine valeur pour les spécialistes. Noyon, comme presque toutes les villes du moyen âge, fut constamment en déficit. A la fin du XIII^{e} siècle, elle fut obligée de liquider. On suspendit le payement des intérêts dûs aux créanciers, on vendit les immeubles communaux, etc. On possède encore les actes relatifs à cette affaire, et M. L. en a très heureusement tiré parti pour enrichir d'un très curieux épisode l'histoire si mal connue des finances au moyen âge.

M. Lefranc a encore ajouté à la valeur de sa remarquable étude en publiant en appendice 62 pièces justificatives qui constituent un véritable cartulaire de Noyon, recueilli au point de vue des institutions de la ville.

H. Pirenne.

---

551. — **Die Behœrdenorganisation Kaiser Ferdinands I,** das Vorbild der Verwaltungsorganisation in den deutschen Territorien. Ein Beitrag zur Geschichte des Verwaltungsrechtes, nach archivalischen Quellen von D. Eduard Rosenthal, Professor an der Universitæt in Iena. Wien, Carl Gerold's Sohn, 1887, 266 p. in-8.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler, dans la *Revue*, des études de droit administratif entreprises au point de vue historique par M. Rosenthal [1]. Le présent volume, tirage à part de l'*Archiv für oesterreichische Geschichte*, continue ses savantes recherches sur l'organisation des corps politiques, territoires et municipes, au moyen âge et au commencement des temps modernes. C'est une monographie sur les différentes branches de l'administration centrale des territoires allemands de la maison d'Autriche et sur leurs attributions respectives, durant le règne du roi et empereur Ferdinand I. Elle fait suite au travail analogue publié naguère par M. Adler sur l'organisation de l'administration cen-

1. Voy. *Revue critique*, 29 juin 1885.

trale sous Maximilien I [1], et les deux études, basées sur des documents négligés jusque-là dans la poussière des archives, nous initient, pour la première fois, d'une façon satisfaisante à l'agencement des services administratifs de l'époque, au rôle joué dans l'économie générale par les différentes autorités centrales, par le Conseil aulique *(Hofrath)*, le Conseil intime *(Geheime Rath)*, la Chancellerie royale *(Hofkanzlei)*, la Chambre des comptes *(Hofkammer)* et le Conseil de guerre supérieur *(Hofkriegsrath)*. Un second chapitre du livre de M. R. s'occupe des autorités secondaires, les *régences* des différentes provinces héréditaires, les administrations des domaines *(Raitkammern)*, etc. En appendice, nous rencontrons une série de statuts et d'ordonnances fixant la sphère d'activité et la compétence de ces administrations diverses, la *Hofrathsordnung* de 1541, la *Hofkammerordnung* de 1537, les *Instructions* rédigées pour le Conseil aulique de la Basse-Autriche en 1521 et 1523, etc.

Il n'est pas possible, on le conçoit, d'entrer ici dans le détail infini de cette organisation, qui prélude à la bureaucratie moderne et la rappelle déjà par bien des petits détails. Ce serait d'ailleurs une étude plus à sa place dans un recueil juridique que dans une revue telle que la nôtre. Nous signalerons seulement ici un point curieux et sur lequel M. Rosenthal revient à plusieurs reprises. Les innovations introduites par Maximilien I dans le gouvernement de ses territoires allemands, et continuées sous le règne de Ferdinand I, ont eu leur point de départ dans les institutions administratives des pays à lui échus en partage, lors de la dissolution du duché de Bourgogne. L'organisation des provinces flamandes et bourguignonnes se rattache, à son tour, aux mesures administratives prises par la monarchie française, durant les derniers siècles du moyen âge, pour combattre, d'une façon plus efficace, les agissements de la féodalité. C'est donc, par une transmission médiate des principes nouveaux posés par la royauté capétienne, que le droit administratif de l'Allemagne se modifia si profondément à la fin du XV[e] et au commencement du XVI[e] siècle.

R.

---

552. — Bernhard BERNHARD. **Recherches sur l'histoire de la ville de Ribauvillé** publiés sous les auspices du conseil municipal, par X. MOSSMANN. Colmar, Barth; Ribeauvillé, Lebsché, 1888. In-8, XIV et 384 p.

Voilà un très beau et très instructif volume, et nous remercions de tout cœur M. le maire de Ribauvillé de l'avoir envoyé à la rédaction de la *Revue*. Le livre renferme tout ce que Bernhard a écrit sur l'histoire de sa ville natale : 1° les *Recherches sur l'histoire de Ribauvillé* dont le manuscrit a été acquis par la commune; 2° la notice sur l'ancien *pè-*

1. S. Adler, *Die Organisation der Central-Verwaltung unter Kaiser Maximilian I*, Leipzig, 1886, in-8°.

lerinage de Dusenbach; 3° la notice sur la confrérie des joueurs d'instruments d'Alsace relevant de la juridiction des anciens seigneurs de Ribaupierre. Ces deux dernières études renferment de précieuses informations et on accueillera leur réimpression avec gratitude. Quant à l'ouvrage posthume de Bernhard, il sera très utile; il a été composé avec conscience, et son éditeur, M. Mossmann, le nomme avec raison un grand répertoire de faits. Bernhard avait recueilli de précieux matériaux et colligé une quantité de textes; il connaissait bien les lieux dont il parlait et les traditions qui s'y rattachaient; il possédait à la fois la science et l'intelligence dû passé. On lit avec un vif intérêt tout ce qu'il dit des monuments, des établissement divers, de l'administration civile et judiciaire de Ribauvillé (p. 217-301). Mais ce qui nous a paru le plus attachant, c'est la monographie même du chef-lieu de l'ancienne seigneurie de Ribaupierre (p. 1-215). Nous avons remarqué surtout les pages sur la transformation du village en ville, sur le terrible brigand qui avait nom Anselme de Ribaupierre, sur l'existence des israélites, sur les concessions de privilèges faites à la seigneurie, sur la grande insurrection de 1525 à laquelle la population de Ribauvillé prit une part remarquable et qui a été racontée d'une façon naïve et saisissante par Ulric IX de Ribaupierre. Citons encore les passages qui traitent de l'invasion suédoise, de la réunion à la France, des droits seigneuriaux qui composaient l'ancien fief, du cahier des doléances de la ville (22 mars 1789). On saura le plus grand gré à M. Mossmann d'avoir pris la peine de déchiffrer, de débrouiller, de rectifier et de faire imprimer le manuscrit de Bernhard et de l'avoir augmenté d'un index des noms de lieux et de personnes ainsi que de fort jolies photogravures dues à M. Cellarius.

A. C.

---

553. — Léon G. Pélissier. **Les amis d'Holestenius. III. Aléandro le jeune** Lettres inédites publiées avec une introduction et des notes. Rome, 1888, grand in-8 (Extrait des Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'Ecole française de Rome, t. VIII, p. 107-274).

M. L. G. Pélissier, considérant que la biographie de Jérôme Aléandro est bien connue [1], a cru que, du moins, il n'était pas inutile de « retracer sa vie littéraire, d'y rappeler le commerce de lettres qu'il entretint avec les plus illustres érudits, les questions d'archéologie et d'histoire qui le passionnèrent comme eux, les services en si grand nombre qu'il reçut d'eux ou qu'il leur rendit. » C'est à sa correspon-

1. Les principaux faits de son histoire ont été rapportés exactement par Mazzuchelli (*Scrittori d'Italia*, t. I, p. 424). Rappelons que Jérôme Aléandro naquit à Terra della Mota (Frioul) le 29 juillet 1524, qu'il fut condisciple à Padoue de V. Pinelli, que de 1603 à 1623 il servit de secrétaire au cardinal Fr. Barberini et qu'il mourut à Rome le 9 mars 1629. M. P. ne manque pas d'indiquer (p. 107, note I), les meilleurs auteurs à consulter sur Aléandro.

dance, conservée à la bibliothèque Barberini, que M. P. emprunte « les éléments essentiels de ce tableau, et la peinture des aimables qualités qui lui assurèrent l'estime de ses contemporains, et par là même, ont fait de lui une manière de personnage dans la République des lettres. » On lira avec le plus vif intérêt les détails réunis, dans les trente-six pages de l'*Introduction* sur Aléandro et sur le monde littéraire au milieu duquel il brilla. M. P. a très finement caractérisé cet amateur qui « a touché à tout, n'a échoué en rien, et n'a marqué nulle part », qui « tour à tour jurisconsulte, poète, archéologue, a laissé des écrits d'érudition, des vers de circonstance, des dissertations d'apparat », qui « ne fut, en somme, qu'un homme de goût qui a eu le bonheur d'être l'ami de grands érudits ». Ce qui vaut le mieux dans tout le bagage d'Aléandro, ce sont les lettres que publie M. P., lettres écrites avec élégance, avec agrément et dont l'éditeur nous donne une spirituelle analyse (p. 113-117). Tout en étudiant à fond le caractère [1] et le talent d'Aléandro, il trace de vives et fidèles esquisses des correspondants et amis de son héros, tels que Jérôme Bignon (p. 131-132), Pierre Dupuy (p. 133-138), Holstenius (p. 138-142). Ce n'est pas seulement dans l'introduction, mais aussi dans les notes de cette introduction, qu'abondent les curieuses particularités [2].

Le recueil se compose de six lettres à Jérôme Bignon, de quatre lettres au poète marseillais Balthazar de Vias, de neuf lettres à Sigismond Boldoni (avec une lettre de ce dernier), de deux lettres à Jean-Gaspard Gevart (avec une lettre de ce secrétaire de la ville d'Anvers), de cinq lettres à Herwart de Hohenburg (avec deux lettres de ce savant Bavarois), de deux lettres à Annibale Campeggi, de deux lettres à Théodore Sevin, d'une à Gaspard Schopp, d'une au duc de Bavière, d'une série de lettres écrites à divers savants au nom du Cardinal Barberini (à Eryx Dupuy, au R. P. André Schott, au R. P. Louis Suarès, au R. P. Lemmerman (cette dernière en faveur de Holstenius). N'omettons pas deux

1. Ce qu'il y a eu de plus séduisant en lui, dit-il (p. 126), c'est le caractère. Avec quelques faiblesses et de légers ridicules, il était d'une complaisance et d'un dévouement éprouvés, ne négligeant ni démarches, ni dépenses pour satisfaire ses amis, et tous les humanistes étaient ses amis... »

2. Voir p. 111 sur l'indigne custode de la Vaticane, le P. Justinian, p. 117 sur une inscription d'Ameria où figure le nom de Pilate, p. 126 sur l'intervention d'Aléandro dans les affaires du Saint-Office pour empêcher la mise à l'index d'un livre de l'Anglais Rivius, p. 137 sur un catalogue de la bibliothèque d'Aléandro rédigé par J.-M. Suarès, etc. Signalons aussi, en ces notes de l'introduction, un billet inédit de Bolland à Raynaldi, tiré de la bibliothèque Vallicelliane, qui atteste les bonnes relations du collecteur des *Acta Sanctorum* avec le continuateur des Annales ecclésiastiques (p. 111); diverses citations de l'Oraison funèbre d'Aléandro par Gaspard de Siméonis (pp. 113, 118, 122); des vers latins de Ceccarelli, de Doni, de Guasconi, etc., en l'honneur d'Aléandro (pp. 114-115, 120-123); un fragment de lettre d'Aléandro à Pierre Alix (p. 128); des fragments de lettres écrites à Aléandro par Boutaut, abbé de Saint-Remi de Sens, par Chabert, par Cramoisy (p. 129-130); un fragment de lettre de J. M. Suarès sur les funérailles d'Aléandro (p. 141), etc.

lettres de Fr. Verthamon à Aléandro [1]. A toutes ces lettres latines succèdent vingt-sept lettres écrites en italien, vingt-six à Pierre Dupuy, une à Jacques, auxquelles sont mêlées vingt-deux lettres des deux frères, vingt-une du premier, une du second. Ces vingt-deux dernières lettres sont sans contredit les plus intéressantes de tout le recueil : Il y est parlé de mille personnages célèbres parmi lesquels nous nommerons : Peiresc, Marc Welser, auquel est attribué l'opuscule sur la liberté de Venise, connu sous le nom de *Squitinio*, Daniel Heinsius, qui compose un poème épique « où il traicte de *contemptu mortis* [2], » se promettant de faire voir « que ceux de son pays peuvent quelque chose en cette sorte d'escrime ; » Cluvier, le P. Petau, Saumaise, accusé de trop travailler et de nuire ainsi à sa précieuse santé, et proclamé « le premier de tous les critiques, » le cardinal du Perron, Servin, Bignon père et fils, Alamanni, Rigault, le Gascon, « qui invente toujours quelque gentillesse pour embellir ses relieures [3] » l'évêque de Pamiers, Henri de Sponde, Frédéric Morel, le libraire Cramoisy dont une lettre à Aléandro, du 23 avril 1627, est reproduite (p. 221, note 1), le cardinal Spada, le cardinal Fr. Barberini et leur protégé Holstenius, Grotius, le P. Sirmond, Joseph Scaliger, Fr.-Aug. de Thou, qui voyageait alors en Orient, Michel Baudier, sur lequel on peut lire (p. 240) une piquante note [4] et dont on peut lire (à l'*appendice*, p. 262) une lettre adressée (de Pignerol, le 7 juillet 1640) à Pierre Dupuy. En cet appendice on trouve encore des lettres d'Aléandro à ses neveux J. B. et Th. Rinuccini, une notice d'Aléandro sur son grand oncle le cardinal Aléandro, si savant helléniste, un fragment du *De Arte Scribendi epistolas*, ouvrage inachevé de Jérôme, ses *carmina anacreontica*, dont M. Pélissier dit (p. 123) : « Ses plus jolis vers peut-être sont demeurés inédits. Ce sont de petites pièces qui forment un recueil dédié à Peiresc. Elles sont visiblement imitées de l'antique et de certains poèmes de notre pléiade... », une lettre de M. de Belemger à Gevart, le catalogue

1. M. P. ne donne aucun renseignement sur ce conseiller au parlement de Paris qui devint maître des requêtes en 1626, conseiller d'État en 1643. Voir sur ce personnage une assez longue note des *Lettres de Jean Chapelain* (t. I, p. 194).

2. Un singulier sujet de poème épique !

3. Les frères Dupuy étaient, comme leur ami Peiresc, au nombre des meilleurs clients de l'éminent artiste. Jacques Dupuy, envoyant à Aléandro une *République* des Elzévir (16 janvier 1627), lui écrit (p. 223) : « Vous recongnoistrez la politesse de notre Gascon qui invente tous les jours quelque nouveauté, ce qui vous paroistra en la tranche de ce petit livre. » Pierre Dupuy, le 28 du même mois, redit à Aléandro (p. 223) : « Mon frère vous a envoié par la voie de M. de Peiresc un autre petit livre *De Republica Gallica* où le Guascon a bien travaillé. »

4. « La vie de cet écrivain laborieux et sensé est presque complètement inconnue. Aux détails fournis par Moréri et aux indications bibliographiques du P. Le Long, M. Hippeau a ajouté une grossière erreur en supposant une amitié étroite entre Baudier et le sculpteur Jean Bologne : Baudier ne l'a jamais connu ; à la date de sa naissance, le sculpteur avait environ 65 ans et vivait en Italie depuis longtemps. Il y mourut en 1608 et Baudier n'y alla qu'en 1628. C'est donc une légende à détruire. »

des œuvres d'Aléandro, où est complétée la bibliographie publiée par Mazzuchelli, qui a ignoré la plus grande partie des travaux inédits de l'auteur [1]. Ce catalogue si bien fait couronne à merveille (p. 264-274) un fascicule où il y a tant à prendre et si peu à reprendre [2].

T. de L.

Germanistische Abhandlungen, herausgegeben von Karl Weinhold. Breslau, Kœbner. In-8.

554. — 1. Conrad Müller. **Beitræge zum Leben und Dichten Daniel Caspers** von Lohenstein, 1882, xii et 107 p. 3 mark.

555. — 2. Otto Warnatsch. **Der Mantel,** Bruchstück eines Lanzeletromans des Heinrich von dem Türlin, nebst einer Abhandlung über die Sage vom Trinkhorn und Mantel u. die Quelle der Krone, 1883, vi et 136 p. 3 mark 60.

556. — 3. Ulrich Jahn. **Die deutschen Opfergebræuche bei Ackerbau und Viehzucht,** ein Beitrag zur deutschen Mythologie und Alterthumskunde, 1884. In-8, viii et 350 p. 9 mark.

557. — 4. Oswald Zingerle. **Die Quellen zum Alexander des Rudolf von Ems, im Anhange :** Die Historia de preliis, 1885, vii et 265 p. 8 mark.

558. — 5. Sylvius von Monsterberg-Münckenau. **Der Infinitiv in den Epen Hartmanns von Aue,** 1886, vi et 175 p. 5 mark.

559. — 6. Arwed Fischer. **Das Hohe Lied des Brun von Schonebeck** nach Sprache und Composition untersucht und in Proben mitgeteilt, 1886, vi et 126 p. 3 mark 60.

Les six travaux dont on vient de lire le titre, ont été composés par des

---

1. A propos de la dissertation : *Refutatio conjecturæ anonymi scriptoris de suburbicariis regionibus* (Paris, Cramoisy, 1619, in-4°). M. P. dénonce la double erreur d'Allacci et de Niceron, le premier attribuant à Aléandro le travail de Sirmond, le second à Sirmond le travail d'Aléandro.

2. Au sujet de la question posée (p. 197, note 2) sur certaine *absence* de P. Dupuy, on peut répondre qu'à la date indiquée (novembre 1619), le correspondant d'Aléandro était en Hollande, où il avait accompagné, à la fin de l'année précédente, l'ambassadeur Jean de Thumery, seigneur de Boissise. — Le procès mentionné dans la lettre d'Aléandro, du 28 juillet 1626 (p. 217), avait pour objet la terre de Rians.—Voir Gassendi, *de vita Peireskii*, 1651, *lib.* IV, p. 307. — Le nom lu *Haligu* (p. 234), doit probablement être lu *Haligre*. M. P. dit (p. 274) que « la Bibliothèque Méjanes possède le recueil de copies Peiresc-Aléandro exécuté par Fauris de Saint-Vincens, texte et traduction... » F. de Saint-Vincens ne s'attribue ni la transcription, ni la traduction. Voici ce qu'il déclare (*Correspondance inédite de Peiresc avec Jérôme Aléandro*, Paris, 1819, in-8°, p. 8) : « J'ai une copie authentique de toutes les lettres de Peiresc à ce savant; elle est écrite en italien, et M. de Mazaugues les avait traduites en français. Je possède la copie des originaux et la traduction elle-même. » Quelques notes utiles manquent çà et là, mais M. P. s'excuse ainsi sur ce point (p. 274) : « Le grand nombre des documents publiés ci-dessus a donné à ce travail des dimensions trop considérables pour qu'il m'ait été possible d'annoter et de commenter toutes ces lettres. J'espère pouvoir produire ailleurs les éclaircissements que j'ai dû sacrifier ici. » Nous prenons acte de cette promesse avec d'autant plus de plaisir, que M. P. sait mettre dans ses notes des choses instructives et curieuses, comme, par exemple, p. 152-153, où il reproduit une terrible tirade contre le cardinal de Richelieu, de Th. Ameiden, l'auteur des *Vitæ cardinalium* (ms. inédit de la bibliothèque Corsini), et p. 194-195, où il analyse divers documents relatifs au cardinal Baronius conservés dans la bibliothèque Vallicelliane. J'allais oublier de dire que M. P. a mis sous les yeux des lecteurs (planche XIV) le fac-similé de l'écriture d'Aléandro, qui n'avait pas encore été reproduite.

élèves du savant professeur de Breslau, M. Weinhold. Ils témoignent, eux aussi, de même que les études publiées dans les *Quellen und Forschungen* de Strasbourg, de l'ardeur laborieuse des séminaires allemands.

1. — M. Conrard Müller consacre le premier fascicule de ces *Etudes de Breslau* à un compatriote, Lohenstein, le chef de la seconde école silésienne. Il retrace d'abord la vie de Lohenstein en rectifiant quelques dates, analyse sa première œuvre, *Ibrahim Bassa*, reproduit un de ses poèmes, devenus rares, le *Denk-und Dankaltar;* puis il raconte la mission de Lohenstein à Vienne (1675) et compare très minutieusement les deux éditions de sa *Cléopatre*. On notera surtout dans le travail de M. Müller les remarques sur la langue de Lohenstein. Lui-même semble n'avoir pas lu son héros impunément; il écrit quelquefois avec recherche et recourt à des comparaisons subtiles et inattendues. Il a même trop d'indulgence pour Lohenstein qu'il nomme *ein Versifex und Sprachkünstler*; ce dernier mot est de trop. Mais l'auteur a fait dans les archives des fouilles fructueuses, et nous souhaitons qu'il nous donne bientôt un travail plus étendu sur Lohenstein.

2. — On accueillera avec reconnaissance les recherches de M. Warnatsch sur ce fragment du *Manteau* que Primisser avait cru être le commencement de l'*Erec* de Hartmann. M. W. donne, à son tour, le texte de ce fragment, le rétablit aussi bien que possible, et cite en regard les passages correspondants du *Mantel mautaillé*. Il tente de prouver que ce fragment a pour auteur Henri von dem Türlin, l'auteur du poème *die Krone;* que la langue en effet n'a pas une couleur prononcée de moyen-allemand, comme on l'avait cru jusqu'ici ; qu'on peut y trouver de nombreuses ressemblances avec la *Krone ;* que, s'il y a des différences, elles s'expliquent aisément par la maturité croissante du talent du poète. On peut se rendre à cette argumentation de M.W., appuyée de preuves tirées de la métrique et de la phraséologie de Henri von dem Türlin. Pourtant, le fragment du *Manteau* n'est-il pas plus maladroitement composé, plus lourdement écrit, et surtout, moins érudit et pédantesque que le poème de la « Couronne »? Faut-il croire, en outre, que ce fragment serait le reste d'une œuvre de longue haleine qui aurait Lancelot pour héros, serait le commencement d'un *Lanzeletroman?* La démonstration de M. W. n'est pas très convaincante sur ce dernier point. Mais ce qui fait la valeur de son travail, c'est l'étude consciencieuse qu'il a consacrée aux sources du poème de la *Couronne* et particulièrement à la légende du manteau, de la coupe, ou du gant qui fait reconnaître la fidélité des femmes; il suit à travers les diverses littératures ce *Sagenmotiv*, et ses comparaisons, ses rapprochements, ses citations sont de grand intérêt.

3. — Le travail de M. Ulrich Jahn sur les offrandes et sacrifices dans les travaux des champs et l'élève des bestiaux, est également très soigné. Il offre une foule de détails curieux, recueillis de toutes parts, et assez bien disposés. C'est un utile chapitre de mythologie allemande. Pour en donner une idée, disons seulement que dans le chapitre intitulé *Opfer*

beim Weinbau, l'auteur retrace comment on promenait à travers les vignes l'image de Saint-Urbain, couronnée de fleurs et arrosée de vin. De même, à propos de la fête de la moisson, il rappelle une foule d'usages intéressants, les cadeaux faits au batteur qui donne le dernier coup de fléau, le cochon qu'on mange à la Saint-Martin, surtout la *Martinsgans* ou *Erntegans*, etc. Il faut noter toutefois des longueurs, des exagérations, des sévérités excessives pour autrui (par exemple, pour Mannhardt) et la manie, naturelle mais insupportable, de trouver à toute force dans les usages d'aujourd'hui et les coutumes chrétiennes un dernier reste de paganisme. Si un roi de Suède dit, en 1527, que le peuple impute toujours au roi le manque de pluie ou de soleil, faut-il rappeler à ce propos que les rois étaient sacrifiés en temps de disette? (p. 63). Si l'on nomme la dernière gerbe *Wolf*, faut-il croire que ce *Wolf* n'est autre que Wuotan, en bas allemand Wode, Wôl, Wôld? (p. 179). C'est le cas de dire à M. Jahn et avec M. Jahn (p. 54) qu'« on peut ainsi tout prouver et que de semblables conclusions ne servent qu'à discréditer l'étude de la mythologie allemande ».

4. — Rodolphe d'Ems indique lui-même les principales sources qu'il a consultées pour composer son poème d'*Alexandre* où il voulait mettre tout ce qu'on avait écrit sur le héros. M. Oswald Zingerle a examiné de près ces témoignages de Rodolphe. Après quelques pages intéressantes sur la popularité de la légende d'Alexandre, il montre, avec détail et de la plus convaincante façon, que Rodolphe n'a pas toujours suivi aussi littéralement qu'il se plaît à le dire, ce qu'il nomme *wârheit*, *maere*, *schrift* ou *âventiure*, et que tous ces appels à la tradition, à la *sage der buoche*, ne sont le plus souvent amenés que par la rime (p. 14-17). Il fait voir aussi que Rodolphe a, par légèreté ou par ignorance, commis de curieux contre-sens, qu'il a pris Lesbos et Halicarnasse pour des noms d'hommes, Memphis pour une rivière, etc., (p. 88-95). On sait que Rodolphe s'est servi, non-seulement de Quinte-Curce, mais de l'*Historia de Praeliis* composée au xe siècle par l'archiprêtre Leo; c'est l'*Historia* qui lui a permis de combler les lacunes qu'offrait le texte de Quinte-Curce et de jeter dans son poème un grand nombre de détails et d'épisodes. M. O. Z. a réussi à déterminer la récension de l'*Historia* que Rodolphe avait sous les yeux; elle est représentée par un manuscrit de Seitenstetten (S.). Citons encore, dans l'examen des autres sources de Rodolphe, les pages consacrées à Methodius; l'auteur prouve que Rodolphe a utilisé les *Revelationes Methodii* (p. 106-116). L'étude de M. O. Z. se termine par une édition de l'*Historia de praeliis*, édition qu'on ne peut nommer critique, mais qui sera très utile pour l'instant, et qui repose sur les mss. G et O (Gratz et Innsbrück) tout en reproduisant les particularités du mss. de Seitenstetten. Malgré quelques longueurs et quoiqu'on désire de ci de là des affirmations plus nettes et des conclusions plus précises, ce travail de M. Oswald Zingerle est donc très recommandable.

5. — 170 pages sur l'infinitif dans les poèmes épiques de Hartmann d'Aue! C'est peut-être beaucoup, et l'auteur de ce travail, M. Sylvius de Monsterberg-Münckenau, eût bien fait d'alléger un peu son volume. On sent qu'il débute; il veut tout dire, et étale un peu son savoir. Il a d'ailleurs un style lourd, embarrassé, diffus, et il devra, dans ses études ultérieures, viser à être plus clair et plus rapide. Mais il a lu très attentivement, très patiemment les épopées de Hartmann, et avec un soin méticuleux il a rangé sous de nombreuses rubriques ses collections d'exemples et ses statistiques qui sont plus d'une fois intéressantes. Il a traité complètement le sujet, et son étude, qui prouve en outre de solides connaissances grammaticales, est d'ores et déjà une des meilleures « contributions » à l'histoire de l'infinitif en allemand.

6. — En l'an 1276, un *Constabel* ou riche et noble marchand de Magdebourg, Brun de Schonebeck, — qui était en même temps un *gelart man* quoiqu'il se nomme par modestie *ein tumber Sachse* — composa, à l'occasion de fêtes données à la Pentecôte, un poème, le *Hohes Lied*, paraphrase et commentaire, en plus de 12,000 vers, du *Cantique des Cantiques*. Ce poème n'est parvenu à nous que dans un seul manuscrit, et d'ailleurs en très mauvais état. M. Arved Fischer nous le décrit, après l'avoir débrouillé, et en apprécie le style qui est médiocre et la langue qui offre quelques traces du bas-allemand parlé à Magdebourg, mais se rapproche surtout du *hochdeutsch*. On peut dire que l'étude de M. Arved Fischer ne laisse rien ou presque rien à désirer : les citations que fait Brun, ses jeux de mots, les proverbes qu'il rappelle, sa versification, ses rimes, les termes qu'il emploie et qu'on ne trouve nulle part ailleurs ou du moins qu'on ne rencontre que très rarement (voir p. 43-67, le chapitre intitulé *Lexikalisches* et qui est d'une richesse inattendue), la preuve que le bon *Constabel* n'a pas puisé à une source unique, mais qu'il a pratiqué l'éclectisme (p. 96) et se compare justement à un chien de quête, *sô ein leitchunt nâch dem spore*, etc., tout cela est exposé avec un soin minutieux. A la fin de son travail, l'auteur a reproduit des extraits de ce long poème qui ne mérite pas, en effet, d'être imprimé en son entier.

560. — 1. Karl Weinhold. **Mittelhochdeutsche Grammatik.** Zweite Ausgabe. Paderborn, Schœning. 1883. In-8, XII et 604 p. 8 mark.

561. — 2. Karl Weinhold. **Die deutschen Frauen in dem Mittelalter.** Zweite Auflage. Wien, Carl Gerold's Sohn, 1882. Deux volumes, in-8, VI et 413 p., 375 p. 13 mark 20.

562. — 3. J. M. R. Lenz. **Dramatischer Nachlass,** zum ersten Male hrsg. u. eingeleitet von Karl Weinhold. Frankfurt am Main, Literar. Anstalt (Rütten et Lœning). 1884. In-8, 335 p. 7 mark.

563. — 4. J. M. R. Lenz. **Die Sizilianische Vesper,** hrsg. von Karl Weinhold. Breslau, Kœbner, 1887. In-8, 72 p. 1 mark 50.

Après les élèves, le maître. Tout en dirigeant son séminaire de Breslau, M. Weinhold trouve le temps de revoir ses œuvres et d'en donner

de nouvelles. On nous permettra d'analyser rapidement quatre publications qui ont paru sous son nom dans ces dernières années, et qui font le plus grand honneur au biographe de Boie, qui nous le montrent exploitant sur tout les points le vaste domaine de la langue et de la littérature allemande, aussi compétent sur la période du moyen-âge que sur l'époque dite des Génies.

1. — Nous avons rendu compte autrefois, non sans détail (*Revue crit.*, 1877, n° 40, art. 196) de la première édition de l'excellente *Grammaire du moyen-haut allemand* de M. W. Il suffit donc, pour apprécier cette deuxième édition, qui paraît six ans après la première, de renvoyer nos lecteurs à notre précédent article et de louer aujourd'hui encore l'étendue des recherches de M. W., l'abondance des exemples qu'il tire des poèmes et des écrits en prose, des documents, des chartes et des manuscrits, les détails qu'il donne non-seulement sur les deux dialectes du haut-allemand, l'alemannique et le bavarois, mais encore et principalement sur le moyen-allemand. Mais il faut ajouter que le présent travail a été remanié et transformé sur bien des points. M. W. a revu et changé, par exemple, tout le premier livre sur les voyelles, où il suit maintenant l'ordre historique. Il cite de nouvelles sources et les éditions les plus récentes. Le texte actuel compte soixante-dix pages de plus que le texte primitif et la table des matières a grossi du double. On accueillera donc avec reconnaissance ce précieux manuel, retouché et augmenté, que l'auteur, avec une juste fierté, a proclamé très utile parce qu'« il offre plus que les œuvres précédentes. »

2. — Presque en même temps M. W. donnait une deuxième édition de ses deux volumes — hélas! fort mal cousus, selon la détestable mode d'outre Rhin — sur *les femmes allemandes au moyen âge*. Il a naturellement profité des travaux qui ont paru en si grand nombre depuis trente ans que la première édition avait été publiée. C'est ainsi qu'on trouvera dans le chapitre I des listes très intéressantes des noms de femmes aux diverses époques, et dans le chapitre III de nouveaux détails tant sur les sorcières que sur les mystiques, sur Mathilde de Magdebourg, Marguerite Ebner, Adélaïde Langmann; on jugera même que M. W. a trop peu insisté sur ces femmes « remplies de l'esprit extatique » chez lesquelles, comme il dit, se manifeste le *sanctum et providum* que les Allemandes du moyen âge auraient conservé après les Germaines de Tacite (I, p. 89). Un chapitre très intéressant, le quatrième, est consacré à la jeune fille, à ses jeux, à son instruction, et, à ce propos, M. W. traite en quelques pages des femmes qui appartiennent à la littérature allemande du moyen âge. Le chapitre intitulé *Liebe und Frauendienst* n'est peut-être pas aussi nourri qu'il pourrait l'être; mais on lira avec intérêt les passages où M. W. « essaie de décrire en détail la beauté de la femme d'après les poèmes du moyen âge » et de « jeter un regard — intéressant pour l'esthétique historique — dans le cœur et le cabinet, dans la *Herzens-und Kunstkammer* des poètes du XII^e et du

XIIIe siècle » (I, p. 220). Il faut mentionner aussi les chapitres sur les fiançailles et le mariage (I, p. 293-413) sur la vie sociale, sur le costume (II, p. 112-338) : l'auteur a souvent l'occasion de citer un de ses livres les plus instructifs, l'*Altnordisches Leben*, qui ressemble à celui-ci par quelques côtés, et, surtout dans la dernière partie, le travail d'Alwin Schultz sur la « vie courtoise au temps des Minnesänger » ; mais on ne cesse d'admirer presque à chaque page la quantité de témoignages qu'il a recueillis dans les poèmes de l'époque et les recueils de documents. Tel quel, l'ouvrage, avec ses nombreuses citations, et tant de détails curieux que l'auteur a su très habilement unir et mettre ensemble, est un meilleurs livres de vulgarisation que je connaisse. Il a beaucoup gagné sous sa forme nouvelle, et par le style qui est clair, agréable, souvent animé (voir II, p. 154, la description des feux de la Saint-Jean) et par le nombre des particularités que l'auteur a ajoutées. On regrettera seulement qu'il ne soit pas illustré; il pénétrerait mieux dans le grand public. Pour les spécialistes et les lecteurs studieux, s'il leur arrive de sourire en lisant que la femme est « la lumière du paysage, la fraîche brise d'un chaud et long jour de combat en été, la pluie sur la terre desséchée » (II, 356) ils consulteront avec profit ces huit cents pages remplies d'informations de tout genre sur la *Culturgeschichte* du moyen âge et terminées par une table des matières bien utile.

3. — C'est encore M. Weinhold qui a publié naguère les papiers de Lenz, canevas, fragments, esquisses que Jegor de Sivers avait réunis à force de recherches et légués à son ami de Breslau. Le pauvre Lenz avait bien raison de dire à Mme de La Roche, en 1776, que sa tête était tiraillée par cent choses nécessaires et dix mille peu importantes. M. W. rappelle ce mot et dit justement que les choses nécessaires, pour Lenz, c'étaient les idées de réforme sociale qu'il voulait jeter dans le monde; quant aux choses peu importantes, c'étaient les plans de drames qu'il forgeait à l'aventure, et que lui fournissaient les expériences de sa propre vie. On trouvera de tout cela dans le volume qu'a fait paraître M. W. et qui éclaire d'un jour plus vif l'existence de Lenz et son œuvre, qui permet, comme dit l'éditeur, d'étudier sa pathologie et de mieux connaître son théâtre, ses procédés dramatiques, la façon dont il entendait plaire au public de son temps, grands et petits, « equites » et « pedites ». Le recueil s'ouvre par les comédies de Lenz d'après Plaute ; on en pourra suivre plus exactement l'origine ; M. W. nous communique une « défense de la défense du traducteur des comédies », et une première traduction du « Miles gloriosus » *(Der grossprahlerische Offizier*, et du « Truculentus ». — Vient ensuite une petite pièce, *Henriette von Waldeck oder die Laube*. Lenz a traité deux fois le sujet. On y reconnaît les mêmes motifs que dans le *Waldbruder*, et les noms des personnages sont transparents : Waldeck (Waldner), Kirchhayn (Oberkirch), Gangolf (*Wolfgang* Goethe), Constantin (Lenz qui prend le nom du jeune prince de Weimar, son ami), Philippe (Philippe Seidel, domes-

tique de Goethe). On y notera, surtout dans le remaniement, l'imitation de Goethe (*Erwin und Elmire*). — *Catherina von Siena* dont M. W. nous donne trois versions, pièce singulière, dont les fragments ont été rétablis tant bien que mal par Sivers. — *Die alte Jungfer* où l'on trouve les noms de personnages que Lenz avait connus à Strasbourg : Ott, son ami ; Fibich que nous connaissons maintenant depuis l'étude de M. Froitzheim[1] ; Mlle König. — *Der tugendhafte Taugenichts.* Lenz y traite déjà le sujet des *Brigands*, d'ailleurs indiqué et comme proposé par Schubart ; il représente dans le personnage du père le comte Hoditz (dont il ose produire le sérail) et le magister Leypold. — *Die Kleinen*, histoire très confuse où figurent deux frères ennemis, l'un ministre, l'autre soldat, du nom de Bismark, une lady Falmer (se rappeler Jeanne Fahlmer), un jeune Monsieur de Engelbrecht qui fuit la cour et les grands hommes, ne recherche que les petits « les pigmées, les colibris, » et veut « étudier les vertus obscures que chacun foule aux pieds » (p. 244). — *Zum Weinen*, On y retrouve Lenz (L.), Goethe (Gth), Frédérique Brion (F. que l'écrivain nomme une fois Fiekgen), Mlle de Waldner (G). G. trop riche et trop noble pour L., épouse Gth, et L. offre sa main à F. que Gth a abandonnée à cause de « son génie inquiet et d'un furieux désir de voyager. » Lenz a peint Goethe sous les plus noires couleurs ; il fait de lui un fanfaron et un débauché, un Schelmufsky, comme dit l'éditeur, et l'on voit que Goethe avait raison de dire dans ses mémoires : « Lenz m'avait choisi pour objet principal de sa haine imaginaire et pour but d'une aventureuse et fantastique persécution ». — *Graf Heinrich, eine Haupt-und Staatsaction* — *Die Familie der Projectenmacher* — *Cato* (à remarquer le monologue de Caton avant son suicide) — *Die Magisterscenen.* — « Petites esquisses et plans », (*Caroline ; die Baccalaurei* où aurait paru Abélard ; *Boris* qui date du séjour de Moscou et « montre l'intérêt de Lenz pour des sujets vraiment dramatiques ; c'est l'histoire préliminaire du faux Démétrius », etc. — Le volume se termine par la scène finale du *neuer Menoza*, plus grotesque encore que dans le texte connu ; par la dernière scène des *Soldaten*, sous la forme primitive qui avait choqué Herder (voir p. 328 la tirade du colonel sur les concubines guerrières et les femmes mèdes) ; par un nouveau plan de l'étrange comédie *Die Freunde machen den Philosophen* ; par le premier canevas de l'*Engländer.* Mais ce que ces dernières pages de la publication de M. W. renferment peut-être de plus important, ce sont ses réflexions sur la pièce des *Nuées* et sur les motifs qui déterminèrent Lenz à composer ce drame dans la manière aristophanesque et à persifler dans Wieland une sorte de Socrate allemand qui corrompait la jeunesse. M. W. a reproduit à la suite de ces considérations une scène qu'il a retrouvée et qu'il rattache aux *Nuées* ; cette scène, entre Socrate et une jeune piétiste, représente dans le philosophe « un scélérat sous le masque de la dévotion » et fait bien voir

1. Cp. *Revue critique*, n° 45.

la colère aveugle, passagère d'ailleurs, dont Lenz était animé contre Wieland.

4. — Dans les papiers que lui laissa Jegor de Sivers, M. W. avait trouvé une copie de la *Sizilianische Vesper* de Lenz. Mais d'où venait ce drame? Etait-il vraiment de Lenz? Où Sivers l'avait-il trouvé? Toutes les indications manquaient à cet égard, et M. W., ne découvrant nulle part la moindre remarque sur les *Vêpres siciliennes*, ni la moindre allusion à la pièce, eut scrupule d'en parler dans son édition du *Nachlass* dramatique de Lenz. L'éditeur des œuvres de Herder, M. Suphan, savait bien ce qu'il en était [1]. Il avait eu en 1875 entre les mains le seul exemplaire qui existe du *Liefländisches Magazin der Lektüre* (première année, premier trimestre, 1782. Mittau) où le drame de Lenz avait paru ; mais le bibliothécaire de Riga, George Berkholz, en lui prêtant ce précieux volume, l'avait prié d'en cacher l'existence, par égard pour Sivers, ce jaloux admirateur et éditeur de Lenz. Or, Sivers est mort en 1879, et Berkholz en 1885. M. W. a donc pu — *da der Bann gelöst war* (p. 38), pour employer son expression — publier le drame ou « tableau historique » que Lenz avait donné au *Magasin livonien*, alors dirigé par le candidat en théologie et professeur de français Möller. Le texte (p. 1-37) est suivi d'une notice historique et littéraire (p. 38-66) ; M. W. analyse la pièce et l'apprécie avec justesse et sans parti-pris ; il montre que là, comme ailleurs, Lenz a mêlé le bon et le mauvais, et que son œuvre est, en somme, médiocre, qu'elle fait voir peut-être des traces de génie, mais qu'elle révèle surtout un poète à l'âme malade : *krankhaft, ungesund*, telles sont les épithètes qui conviennent à Lenz, à son esprit, à tout ce qu'il fait. M. Weinhold recherche dans quelle période de sa vie Lenz a composé les *Vêpres siciliennes* et se décide pour la période rhénane, pour les années 1775-1776. Il compare la pièce à celle de Gottfried Uhlich sur le même sujet (1775 et 1794) et rappelle que Schiller avait projeté, lui aussi, une *Sizilianische Vesper* qui, si elle avait été menée à terme, « aurait brillé à l'éclat du soleil comme celle de Lenz est plongée dans l'ombre ». Le volume se termine par des remarques sur le texte (p. 66-72) ; ces observations, courtes et substantielles, témoignent d'une profonde connaissance de la langue de Lenz et du style des poètes et dramaturges de la période d'orage.

A. CHUQUET.

---

564. — I. **Lettere inedite di Giacomo Leopardi** e di altri a suoi parenti e a lui per cura di Emilio Costa, Clemente Benedettucci e Camillo ANTONA-TRAVERSI. Città di Castello, 1888, in-12, XIV, 286 pages. Prix : 3 fr. 50.

565. — II. **Documenti e notizie intorno alla famiglia Leopardi** per servire alla compiuta biografia del poeta a cura di Camillo ANTONA-TRAVERSI. Firenze, 1888, in-12, 382 pages. Prix : 4 fr.

Dès longtemps Leopardi a été dans sa patrie, qu'il a si grandement

1. *Deutsche Literaturzeitung*, 16 avril 1887, n° 16, p. 571.

honorée, ainsi qu'à l'étranger, l'objet des publications les plus intéressantes ; ses écrits, sa vie intime, sa famille ont été soumis à l'enquête la plus attentive; loin de s'épuiser, la curiosité, qu'il a ainsi excitée, est plus vive que jamais; les deux écrits dont on vient de lire le titre en sont la preuve. Ils sont dus, l'un exclusivement, l'autre presque en entier à la plume infatigable de M. Antona-Traversi, qui a déjà consacré tant de travaux importants au poète de Recanati et en prépare encore sur lui de non moins considérables.

I. — Les lettres inédites offrent une contribution utile à l'histoire de Leopardi et de sa famille; on sait avec quelle sévérité on a pendant longtemps jugé le père du poète; des recherches postérieures lui ont fait rendre la justice qu'il méritait; les lettres qui nous sont données aujourd'hui y contribueront également; si Monaldo Leopardi ne vit pas sans inquiétude la publication de quelques-unes des œuvres de son fils, il se montra toujours pour celui-ci un père tendre et dévoué; il s'intéresse sans relâche à ses études et à ses travaux, lui procure tous les livres nécessaires et n'a pas de douleur plus grande que de voir le cœur de Giacomo s'éloigner de lui.

La première partie de ce recueil se compose de dix huit lettres du poète à l'avocat Pietro Brighenti; c'est le débris d'une correspondance plus étendue, échappé comme par miracle à une destruction complète; elles ont été recueillies et publiées par M. Emilio Costa; elles vont du 11 septembre 1818 au 5 juin 1824; si elles ne sont pas, comme le remarque l'éditeur lui-même, « d'une grande importance », elles sont loin aussi d'être sans intérêt, à cause des renseignements qu'elles nous offrent sur les premières publications de Giacomo. La correspondance de Stella, l'éditeur milanais, qui suit et va du 28 février 1818 au 13 février 1830, est plus étendue et bien autrement intéressante. Elle achève de nous faire connaître le poète, pendant cette période si considérable de sa vie, et jette une vive lumière sur le caractère de son père, ainsi que sur ses goûts littéraires. Les notes dont M. A.-T. l'a fait suivre augmentent encore le prix de ces lettres curieuses. Les commentaires qui accompagnent la correspondance de Monaldo Leopardi avec Brighenti, surtout les rapprochements que le savant éditeur a faits entre les sept lettres qui la composent et des lettres contemporaines de Giacomo, donnent à ce court recueil un intérêt tout particulier et en font un des documents les plus précieux pour l'année 1820, si importante dans la vie du poète. Il montre comment l'éloignement se fait peu à peu entre Giacomo et son père.

Les quatre lettres qui suivent de Giordani n'ont rien de l'intérêt de cette correspondance; il en est de même de celles de Lemonnier, d'Antonio Gussalli et des diverses lettres qui terminent ce volume. On ne saurait dire cependant que la publication en était inutile; Giordani occupe une trop grande place dans la vie de Leopardi, dont il fut l'ami et le conseil, pour que sa correspondance avec la sœur du poète soit in-

différente pour les admirateurs de ce dernier, et les lettres de Lemonnier qui a tant contribué, en publiant ses œuvres, à la gloire de Giacomo, renferment sur ses écrits plus d'un renseignement curieux. Quant aux lettres diverses, il suffit de mentionner celle du poète-critique Carducci. Variété, exactitude, richesse et rareté d'informations, voilà ce qui caractérise cette publication nouvelle relative à Leopardi : cela suffit pour la recommander aux amis du poète et de la littérature italienne contemporaine.

II. — Les mêmes qualités distinguent le second ouvrage de M. A.-T. ; si ce n'est, comme il le dit lui-même, qu'un « simple recueil de documents, destinés à servir un jour au futur biographe de Leopardi et de sa famille », quelques-uns de ces documents sont assez curieux pour qu'on ne puisse pas être trop reconnaissant au savant éditeur de nous les avoir donnés. Ils offrent d'ailleurs la plus grande diversité et portent sur les points les plus variés.

La première partie de ce recueil se compose de documents relatifs à la famille de Leopardi, tels que actes de naissance et de décès ; on y trouve aussi des renseignements sur un premier projet de mariage de son père, sur la sépulture de divers membres de la famille, renseignements utiles, on le voit, mais d'un intérêt secondaire. Il n'en est pas de même des extraits des Mémoires inédits du comte Monaldo. Ils mettent admirablement en lumière le caractère du père de Leopardi, qu'ils nous montrent tout occupé des affaires de sa maison, aussi soigneux à noter les faits les plus insignifiants de son entourage que les événements politiques les plus importants de son pays. Il nous y apparaît en vrai chef de famille du temps passé, attentif à tout ce qui concerne les siens, homme d'affaires habile et croyant zélé. On le voit mettre tour à tour dans son journal les plantations de pommes de terre qu'il vient d'essayer, la vaccination de ses enfants, les couches de sa femme et plus tard de sa bru, la consécration de son oncle comme évêque d'Acon, le passage du pape par Recanati, le voyage qu'il fit à Rome, ainsi que son entrée dans la magistrature ; mais parfois ses vues s'étendent, comme quand il parle de Napoléon, p. 102, et de sa politique religieuse [1]. On y trouve aussi preuve de l'opulence de sa maison, l'énumération des nombreux carrosses de famille, ainsi que des chevaux de trait ou de selle que le comte Monaldo posséda. Ces extraits portent sur les années 1801-1806 et 1840-1844. Ils sont suivis de notes tirées pour les années 1846-1847 des mémoires de la comtesse Paolina, la sœur chérie du poète.

Dans la troisième partie des *Documents et notices* M. A.-T. a reproduit les testaments du comte Monaldo, de la marquise Adélaïde Antici Leopardi, sa femme, de sa fille, la comtesse Paolina, ainsi que de la comtesse Paolina Mazzagalli et du comte Carlo, belle-sœur et frère de Giacomo. Ces testaments sont précédés d'une étude explicative fort cu-

1. M. A.-T. parle, p. 120, du cardinal Flock, oncle de Napoléon, il est à peine besoin de dire qu'il faut lire Fesch.

rieuse de M. A.-T. ; il y attaque avec force la comtesse Teresa Teja seconde femme du comte Carlo, — la veuve Pautas comme il l'appelle dédaigneusement — et ses *Note biografiche*, trop vantées par « le français M. Aulard », et qui n'ont servi qu'à « jeter la division dans Recanati et parmi les admirateurs de Leopardi » ; c'est le digne préambule des documents que précède cette étude et dont l'un, le testament du comte Monaldo, est un véritable monument littéraire et historique. Si l'on est frappé du soin avec lequel ce noble hautain et austère cherche à assurer la perpétuité de son nom et de ses biens de famille, on n'est pas moins touché de le voir se préoccuper de la conservation de sa bibliothèque et en assurer la jouissance dans l'avenir non seulement à ses descendants, mais aux habitants de Recanati.

Les testaments sont suivis, p. 265-379, d'un abrégé de l'histoire de la famille Leopardi écrite par le comte Monaldo; le père du poète s'y montre érudit habile, autant que soigneux, et son récit peut offrir à l'historien politique plus d'un renseignement curieux et utile. On voit, par ce rapide aperçu, tout ce que la dernière publication de M. Antona-Traversi présente d'intérêt; elle contribuera dans une large mesure à faire connaître la famille de Leopardi; aussi ne peut-on l'accueillir qu'avec une profonde reconnaissance pour cet infatigable chercheur.

Ch. J.

---

566. — **Comment les mots changent de sens**, par E. LITTRÉ, avec un avant-propos et des notes, par Michel BRÉAL. Paris, Delagrave et Hachette, 1888, in-8, 60 p. (Mémoires de documents scolaires publiés par le Musée pédagogique, nº 45).

C'est une excellente idée d'avoir imprimé à part, pour le grand public des professeurs et des instituteurs, les pages à la fois philosophiques et familières que Littré avait réunies sous le nom de *Pathologie verbale* et mises en tête de son dernier volume, *Etudes et Glanures*. Littré n'a rien écrit de plus fin, de plus aimable et en même temps de plus instructif et de plus suggestif; ces quelques remarques, tombant sous les yeux d'un jeune homme tant soit peu disposé, peuvent suffire à déterminer une vocation. M. Bréal a joint à la réimpression quelques notes discrètement rectificatives, telles que les travaux scientifiques les plus corrects en appellent forcément après un certain temps. Je me permets de joindre à mon tour un petit nombre de notes que l'éditeur pourra, s'il le juge à propos, utiliser dans une nouvelle réimpression.

Artillerie ne vient pas d'*art*, et n'a rien à faire avec ce mot, dont on ne saurait comment le faire dériver. *Artillerie* se rattache à *articulus*, diminutif d'*artus*, et s'explique ainsi : *articulare* a donné *artillier*, « munir de ce qui est nécessaire, équiper » d'où *artilleor*, celui qui est chargé d'*artillier* une armée; et de là *artillerie*, « métier, fonction de l'*artilleor*, » et plus tard « tout ce qui sert à l'*artillement*. » Le

développement du sens est ensuite celui que Littré explique fort bien. L'anc. fr. *artillos*, qui l'a surtout déterminé (dans son *Dictionnaire)* à rattacher le mot à *ars*, est le lat. *articulosus*.

Attacher et *attaquer* sont expliqués de façon fort discutable, mais surtout l'article contient une erreur fondamentale, à savoir que le second de ces mots serait la forme « picarde » de l'autre. *Attaquer* est l'italien *attaccare*, et n'est entré dans la langue qu'au XVIe siècle, avec tant d'autres mots de guerre venus d'Italie.

Sur *grivois*, dont l'origine et les premiers sens ne sont pas ceux que donne Littré, je renvoie au *Journal des Savants*, 1887, p. 244, en y ajoutant l'indication de l'article *grive* dans le *Dictionnaire d'Argot* de Francisque Michel.

L'article *groin* est bizarre et erroné de plus d'une façon. Je ne vois pas quelle difficulté si grande trouvait Littré à la prononciation monosyllabique de ce mot. En outre il en donne mal l'histoire et l'origine : *groin* ne saurait être la première syllabe de *grun-nire*, lequel n'a pu donner *grogner*. De *grunnire* le latin vulgaire avait tiré *grannium*, d'où le fr. *groing*, signifiant à la fois le grognement du porc (voy. dans Littré un exemple du XVIe s.) et l'organe de ce grognement ; *groing* avait une *n* mouillée qui a perdu son mouillement comme il est arrivé toujours à la fin des mots. De *groing* est ensuite sorti le fr. *groignier*, *grogner*. Quant à la prononciation monosyllabique, elle s'est maintenue tard, et à mon avis elle est encore, au moins pour beaucoup de la prononciation vivante; c'est l'arbitraire des faiseurs de prosodie qui a décidé que ce mot compterait pour deux syllabes dans le vers.

L'explication donnée de *libertin* est curieuse et mériterait d'être examinée de près; Littré ne la donne pas dans le *Dictionnaire*. Il aurait dû ajouter que le mot français, quelle que soit sa première origine, a développé presque tous ses sens sous l'influence du mot *liberté*, auquel il semblait se rattacher.

L'histoire du mot *mesquin*, telle que la donne Littré, est fort contestable, et comme en somme notre mot actuel vient de l'espagnol, c'est dans une étude sur le lexique espagnol que cette histoire serait à sa place.

Dire qu'*opiniâtre* est moderne et *obstiné* ancien semble bien peu juste. *Opiniastre* paraît dès le XVe siècle (et non pas seulement au XVIe); *obstiné*, mot savant au premier chef, ne m'est pas connu plus anciennement.

Au mot *regarder*, Littré dit que *respicere* et *aspicere* auraient donné en français *respeitre* et *aspeitre;* régulièrement, ils n'auraient donné que *respeire*, *aspeire* (plus tard *répoire, âpoire);* mais la comparaison de *despire*, qui vient de *despecere* pour *despicere*, nous indique que les autres verbes auraient subi le même changement, et que, s'ils existaient aujourd'hui, ils seraient *répire, âpire*.

Tout l'article *tancer* est à rayer. Littré voit dans l'histoire de ce mot « un phénomène mental peu sain », parce qu'il aurait eu à la fois

le sens « de défendre et d'attaquer, de protéger et [de] malmener ». Mais on sait aujourd'hui que *tenser*, « protéger, » et *tencier*, « se quereller, » sont deux mots parfaitement différents. En outre, *tencier* représente bien un type *tentiare*, mais celui-ci n'a rien de commun avec *tenere : tencier*, *tençon*, sont des formes assez étrangement abrégées de *contencier, contençon*, qui se rattachent à *contendere*. Enfin *tencier* n'a jamais eu le sens d' « attaquer, » il ne signifie que « se quereller. » Le néologisme consiste d'abord à l'avoir réduit au sens de « réprimander, mais surtout à l'avoir changé d'intransitif en transitif (fait extraordinairement fréquent en français, quoi qu'en dise la *Préface* de la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*).

L'explication la plus vraisemblable de *tante (antante*, comme *mémère*, etc.), a été récemment proposée (voy. le Dict. Scheler).

Teint n'est pas un mot du XVIe siècle : il se trouve très souvent au moyen âge avec le sens de « partie peinte de l'écu ; » Littré a tort, il me semble, de faire de ce mot un mot différent du *teint* moderne.

M. Bréal a changé le titre que Littré avait donné à son recueil de cas intéressants et plus ou moins anomaux. Il lui a semblé que Littré avait trop étendu le sens du mot *pathologie*. « Il n'y a, dit-il, pathologie que là où il y a erreur et confusion, par exemple quand deux familles de mots se mêlent [1]. » Cette définition me paraît un peu trop restrictive : il y a pathologie sémantique, si je puis ainsi dire, lorsqu'un mot arrive à prendre un sens contraire à son sens primitif et à les garder l'un et l'autre, ou lorsqu'un mot en supplante un autre au détriment de la clarté, ce qui est arrivé beaucoup trop souvent en français, malgré la prétention de cette langue à être particulièrement claire (voyez les deux sens d'*hôte*, les deux sens de *louer*, les deux sens de *beau-père*, qui a supplanté à la fois *suire* et *parastre*, etc.). Je voudrais quelque jour reprendre après Littré notre dictionnaire et montrer tout ce que la fausse analogie, l'étymologie populaire, la négligence ou au contraire la recherche y ont causé de véritables lésions. Mais il est certain que Littré, dans son choix de mots intéressants, avait un peu oublié sa première idée, et qu'il trouva lui-même excellentes plusieurs des évolutions de sens qu'il passe en revue. Son habile éditeur a donc bien fait de changer le titre de ce petit recueil ; seulement celui qu'il a substitué a peut-être le tort de donner l'idée d'une théorie (dans le genre de celle de M. Darmesteter dans son livre charmant sur *La vie des mots)*, tandis qu'on n'a ici en réalité, comme le dit l'auteur lui-même, qu'une « série d'anecdotes. »

G. P.

---

1. Les deux exemples cités ne sont pas très heureusement choisis, car dans *forcené* il n'y a qu'une confusion d'orthographe, et rien n'engage à croire que *vil* soit entré pour quelque chose dans l'évolution de *vilain* : Littré, qui traite ce mot dans le présent opuscule, ne dit rien d'une telle confusion.

567. — Alexis BERTRAND. **Science et Psychologie**, nouvelles œuvres inédites de Maine de Biran, publiées avec une introduction, 1 vol. XXXIV-352 pages. Paris, Leroux, 1887.

M. Cousin, jusqu'en 1826, ne s'était réclamé que de Royer-Collard et des Ecossais; attaqué en 1828 par les derniers partisans des idéologues avec lesquels *il voulait en finir*, accusé d'avoir importé en France une philosophie allemande et anti-française, panthéistique et contraire à la foi chrétienne, il se défendit en invoquant *ses* maîtres français, Royer-Collard, Laromiguière dont relevaient plusieurs de ses adversaires, Maine de Biran mort en 1824, catholique et légitimiste. On ne connaissait alors de ce dernier qu'un Mémoire *sur l'Habitude*, imprimé en 1803, dans lequel il se présentait comme le disciple de Cabanis et de D. de Tracy, une exposition de la philosophie de Leibnitz dans la *Biographie universelle*; quelques personnes savaient qu'il avait publié un *Examen* anonyme et très sévère des Leçons de philosophie de Laromiguière. Cousin l'appela le premier métaphysicien du temps et publia 4 volumes d'*Œuvres philosophiques* qui firent de Maine de Biran le chef reconnu du spiritualisme français. M. Ernest Naville, qui avait reçu de son père, classés et prêts pour la publication, un grand nombre de manuscrits, a donné la *Vie et les Pensées* de Maine de Biran, qui ont fait connaître l'homme et lui ont attiré la sympathie de ceux que n'avaient point séduits ses doctrines, trois volumes d'*Œuvres inédites*, précédés d'une introduction où il reconnaissait trois périodes dans la vie de Biran, la philosophie de la sensation 1794-1804, la philosophie de la volonté, 1804-1818, la philosophie de la religion 1818-1824. Avec une obligeance rare, M. Naville a communiqué ses manuscrits inédits à M. Gérard, qui en a publié quelques fragments; il les a mis à notre disposition; il a autorisé M. Bertrand à en publier quelques-uns et non des moins importants, dans la *Bibliothèque*, analogue à celle des Hautes-Études, qu'a fondée la faculté des lettres de Lyon.

M. B. a donné, dans ce volume, avec un fac-similé d'une demi-page d'un des manuscrits, les *Rapports de l'Idéologie et des mathématiques* (1803); les *Observations sur le système de Gall* (1808); un *Commentaire* sur les *Méditations* de Descartes (1813); les *Rapports des sciences naturelles avec la Psychologie* (1813); des *Notes* sur quelques passages de l'abbé de Lignac (1815), sur l'*Idéologie* de M. de Tracy (1815). Les plus importants de ces opuscules, par l'étendue moins encore que par le jour curieux qu'ils jettent sur les incessants changements de la pensée de Maine de Biran, sont, comme l'a montré M. B. dans sa lumineuse et substantielle introduction [1], ceux qui concernent

1. Nous aurions quelques réserves à faire et surtout quelques questions à poser. — Nous ne croyons pas que les preuves intrinsèques doivent être préférées en aucun cas aux preuves extrinsèques (XXI). — En 1812, Mme de Staël (XXIX) n'avait pas publié l'*Allemagne*. — Pourquoi l'abbé de Lignac est-il présenté comme le défen-

les mathématiques, Gall, et les sciences naturelles. Dans le premier, Maine de Biran sacrifie la métaphysique, science *futile et ténébreuse* à la géométrie, qu'il subordonne elle-même à l'idéologie; dans le second il examine une théorie encore discutée aujourd'hui par les physiologistes et les psychologues, celle de la localisation des facultés; dans le troisième, dont M. Gérard avait déjà publié quelques fragments, il explique ce qu'il entend par la raison et nous fait comprendre le passage de sa seconde à sa troisième philosophie.

On ne saurait trop féliciter la faculté des lettres de Lyon d'avoir entrepris la publication d'une *Bibliothèque* qui compte déjà d'importants ouvrages, et M. Bertrand d'avoir contribué à nous faire mieux connaître Maine de Biran. Nous souhaitons qu'il nous donne bientôt les lettres, plus curieuses peut-être encore, de Maine de Biran et de ses correspondants et l'étude intéressante qu'il nous promet sur les rapport d'Ampère et de Maine de Biran.

F. PICAVET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Outre les compte-rendus et la chronique de la Faculté des lettres de Nancy, le n° 4 (octobre 1888) des *Annales de l'Est* renferme les art. suivants : Lucien BRUNEL, *La Nouvelle Héloïse et Mme d'Houdetot*; Ch. PFISTER, *Les revenus de la collégiale de Saint-Dié au xe siècle*; E. DUVERNOY, *Un règlement de frontières entre la France et le Barrois en 1500*.

ALSACE.—La collection des *Quellen und Forschungen*, qu'édite la librairie Trübner, de Strasbourg, s'est augmentée de plusieurs fascicules : LVII. *Der altdeutsche Exodus*, p. p. KOSSMANN; LVIII. *Grundlagen des Mittelhochdeutschen Strophenbaus*, par R. M. MEYER; LIX. *Ueber die Sprache der Wandalen*, par F. WREDE; LX. *Die Poetik Gottscheds und der Schweizer*, par Fr. SERVAES; LXI. *Der Vers in Shakspere's Dramen*, par G. KOENIG; LXII. *Beowulf, Untersuchungen*, par B. TEN BRINK.

— La même librairie vient de publier une étude de M. André HEUSLER : *Der alemanische Constantismus in der Mundart von Baselstadt*.

---

seur des droits de la conscience et de la liberté (XXXIII), ce qui semblerait indiquer que les droits de la conscience et de la liberté avaient été méconnus par Voltaire et les philosophes du XVIIIe siècle, qui ont passé leur vie à combattre l'intolérance et à réclamer la liberté civile, religieuse et politique, tandis que M. B. veut simplement parler de la conscience *psychologique* et de la *liberté*, entendue au sens *métaphysique*. — Enfin M. B. ne croit-il pas qu'il faille demander aux lectures de M. de Biran dans les années 1814-1824, qui lui servaient à *lier* ses idées, l'explication la plus vraisemblable de son évolution vers le mysticisme (XVII)? ne faudrait-il pas chercher chez Cabanis le germe de la doctrine que M. de Biran retrouve dans Bichat (III), comme semblerait l'indiquer une curieuse note des *Rapports du physique et du moral* (édition de 1805, I, p. XXV)?

ALLEMAGNE. — Vont paraître à Leipzig, chez Teubner : 1° F. HANSEN, *Lehrbuch der griechischen Metrik;* 2° A. OTTO, *Die Sprichwœrter und sprichwœrtlichen Redensarten der Rœmer*, gesammelt u. erklært; 3° *Varronis rerum rusticarum libri tres*, rec. H. KEIL; 4° H.-W. STOLL, *Wanderungen durch Alt-Griechenland* (en deux parties : I. Péloponnèse, II. Grèce du centre et du nord).

— Deux nouvelles livraisons, la 38e et la 39e de l'excellente *Encyclopædie der neueren Geschichte*, viennent de paraître à la librairie Perthes, de Gotha; elles commencent à *Schele* et se terminent à *Spanien* (p. 545-704).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 novembre 1888.

M. A. Geffroy, qui vient d'être nommé directeur de l'Ecole française de Rome, écrit à l'Académie pour la remercier de l'avoir désigné au choix du ministre.

M. A. Luchaire, par une lettre adressée au secrétaire perpétuel, se porte candidat à la place de membre ordinaire laissée vacante par le décès de M. Bergaigne.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, annonce que l'Académie, à sa dernière séance, après délibération en comité secret, a décidé de mettre au concours les deux questions suivantes :

1° Pour le prix Delalande-Guérineau, qui sera décerné en 1890 :

« Etude sur le voyageur et géographe arabe Moukaddessi. Donner une analyse détaillée de ses relations et apprécier la valeur de ses renseignements en les comparant à ceux des géographes contemporains. »

2° Pour le prix Brunet, qui sera décerné en 1891.

« Dresser le catalogue des copistes des manuscrits grecs ; indiquer les copies qui peuvent être attribuées à chacun d'eux ; ajouter les indications chronologiques, biographiques et paléographiques relatives à ces copistes. »

M. Hauvette, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, communique des fragments d'un travail qui a pour objet de défendre la science géographique d'Hérodote contre les attaques de plusieurs savants de notre temps. Hérodote, selon ces savants, a, par excès de critique, fait reculer la science; il a refusé d'admettre des faits exacts, sous prétexte qu'il ne les connaissait que par la tradition et qu'il ne les avait pas vérifiés lui-même. M. Hauvette doute beaucoup de la valeur des traditions qui avaient cours au temps d'Hérodote et estime que celui-ci a bien fait de les rejeter. Les idées des géographes ioniens sur les Hyperboréens, les monts Rhipées et la source de l'Ister n'étaient probablement ni aussi justes ni aussi précises qu'on se plaît à le dire.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Louis Havet, professeur au Collège de France, communique un travail sur l'épisode du *Supplice de Phlégyas*, au livre VI de l'*Enéide* de Virgile.

L'auteur s'attache à établir que cinq vers de ce livre, ceux qui portent, dans nos éditions, les nos 616 à 620, ont été déplacés et que leur vraie place est entre les vers qui portent actuellement les nos 601 et 602. Il montre, qu'en faisant cette interversion on obtient, tant en passant du vers 601 au vers 602 que du vers 615 au vers 621, un sens bien meilleur. Il cherche à quelle date a été commise cette transposition, et il montre que ce doit être avant le IVe siècle de notre ère, date du commentaire de Servius, mais après la fin du Ier siècle, date à laquelle écrivaient les deux poètes Valérius Flaccus et Stace : ces auteurs, en effet, ont tous deux imité le passage de Virgile dont il s'agit, et la façon dont ils l'ont imité prouvent qu'ils en lisaient le texte, non comme le donnent nos manuscrits et nos éditions, mais comme M. Louis Havet vient de le restituer.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : LE BAS (Philippe), *Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure*, planches, publiées et commentées par Salomon REINACH; — par M. Alexandre Bertrand : BALTZER, *Glyphes des rochers du Bohuslan (Suède)*; — par M. Viollet : LEBLOIS (l'abbé), *Lieu de naissance du cardinal de Richelieu, étude biographique.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 26 novembre — 1888

Sommaire : 568. Poole, Catalogue des monnaies musulmanes de la Bodléienne. — 569. Junghahn, Etudes sur Thucydide. — 570. Néroutsos, L'ancienne Alexandrie. — 571. Zander, Le Chant des Saliens. — 572. Beaudouin, La participation des hommes libres au jugement dans le droit franc. — 573. Flammermont, Lille et le Nord au moyen-âge. — 574-575. Pluzanski, Ce que les philosophes anciens ont pensé des astres; La philosophie de Duns Scot. — 576. Mann, Le Bestiaire de Guillaume Le Clerc. — 577. Jovy, Prousteau et Thoynard. — 578. Fritsche, Etudes sur Molière. — 579. Debidour, Villehardouin. — 580. Leo Claretie, Florian. — 581. Foscolo, Dernières lettres de Jacopo Ortis, p. p. Martinetti et Antona-Traversi. — 582. De Zeissberg, L'archiduc Charles et Hohenlohe-Kirchberg. — 583. Bonneville de Marsangy, Journal d'un volontaire de 1791. — 584. Lods, Bernard de Saintes. — 585. Escande, Hoche en Irlande. — 586. Le prince Lucien Bonaparte et sa famille. — 587. Hochschild, Désirée, reine de Suède et de Norvège. — 588. Jurien de la Gravière, L'amiral Roussin. — 589. Correspondance de Huygens, I. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

568. — **Catalogue of the Mohammedan coins preserved in the Bodleian** library at Oxford, by Stanley Lane Poole, 4°. Oxford. 1888, xvi, 55 p. iv pl. héliogr.

La Bibliothèque Bodleïenne, à Oxford, possède une importante collection (plus de cinquante mille pièces) de médailles antiques du moyen âge et orientales. Tous ces trésors restent malheureusement inconnus du monde savant, car, depuis 1750, aucun catalogue n'a été publié. Le bibliothécaire actuel, M. Nicholson, se propose, croyons-nous, de faire paraître successivement des catalogues partiels de cette immense collection, et il commence aujourd'hui par les monnaies musulmanes. Le travail a été confié à M. Stanley Lane Poole, le savant auteur du *Catalogue of oriental coins in the British Museum* qui en est à son onzième volume. Le choix ne pouvait être plus heureux; aussi ce premier répertoire des richesses numismatiques de la Bodleïenne est-il fait avec tout le soin et toute l'exactitude désirables. Le travail de M. S. L. P. comprend la description de plus de neuf cents pièces, toutes de premier choix et provenant de dons particuliers dont les auteurs sont soigneusement mentionnés. Presque toutes les branches de la numismatique musulmane, monnaies des khalifes orientaux et de Cordoue, dynasties anciennes et modernes de la Perse, princes turcs d'Asie-Mineure, d'Egypte et Ottomans, Nord de l'Afrique, Mongols de la Perse, du Turkestan et de la Horde d'Or, dynasties musulmanes de l'Inde, sont représentées par des spécimens la plupart inédits. Je citerai parmi les plus remarquables : un dirhem de Walid Ier de l'an 93 Hég. (c'est la

plus ancienne monnaie datée de la collection) et un de Abderrahman I[er] de l'an 171; une pièce de Mahomet II, le vainqueur de Constantinople, un très beau dinar de Mahmoud IV le Ghaznévide de l'an 414 H.; un dinar de Shir shah de Dehli, de l'an 948 H., avec légendes en arabe et dévanagari. La série des grands Moghols de l'Inde ou Babérides est la mieux représentée dans la collection Bodleïenne; on sait, du reste, que les monnaies en argent et en or de ces souverains sont généralement remarquables par la beauté de l'exécution, la finesse de la gravure et la variété des sujets. Contrairement aux prescriptions du Coran, les Babérides, comme les Ortokides et les Atabeks de la Syrie et de la Mésopotamie, ont représenté des figures sur leurs monnaies; aussi leurs pièces offrent-elles un grand intérêt historique. On peut mentionner une suite de monnaies d'or d'Akbar le Grand, de Djehan-Ghir, de Shah Djehan, datées de l'ère *ilahi* (992 H.), portant les noms des mois de l'ancien calendrier perse : Ardibehest, Farverdin, Abân, etc., ou les signes du Zodiaque; de très belles pièces d'argent d'Aureng-zeb, et une magnifique double-roupie d'Alam-ghir II de l'an 1172 H. La dynastie des Sofis de Perse est aussi représentée par quelques monnaies fleurs-de-coin, parmi lesquelles un shahi de Housein et un abbasi du fameux Nadir shah, de l'an 1148 H., avec un chronogramme en forme de *toghra*. Je n'ai constaté aucune erreur d'attribution, les lectures sont du reste relativement faciles (étant donnée une connaissance suffisante de l'épigraphie arabe et persane), par suite du bon état de conservation de ces médailles.

E. Drouin.

---

569. — E. A. Junghahn. **Studien zu Thukydides**; neue Folge. Berlin, Calvary, 1886; un vol. in-8 de 95 pages.

M. Junghahn croit que le texte actuel de Thucydide est formé d'une rédaction primitive et authentique considérablement remaniée, développée et défigurée par l'éditeur inconnu du manuscrit original. Il suppose par exemple que le récit des événements de Sphactérie appartient presque en entier à l'éditeur. La célèbre oraison funèbre de Périclès serait à peu près dans le même cas. Du haut de sa théorie, il raille amèrement les Cobet et les Classen qui croient remédier par des corrections légères à des défauts bien autrement graves selon lui. Il y a treize ans, dit-il, qu'il étudie Thucydide. Déjà en 1878 et 1879, dans les *Jahrbücher*, il avait donné quelques aperçus de sa théorie. Il y revient aujourd'hui avec un fort surcroît d'analyses minutieuses, de discussions critiques et aussi de polémiques personnelles. J'ignore si M. Junghahn a fait beaucoup de prosélytes. Quant à moi, j'avoue humblement que toute cette érudition subtile et batailleuse me semble intolérable. Prouver une hypothèse invraisemblable par une série d'hypothèses qui ne reposent sur rien, ou bien mettre en forme à la façon

scolastique dans un discours de Périclès deux raisonnements oratoires séparés par plusieurs pages, en dégager une contradiction et tirer de là cette conséquence que l'un des deux au moins n'appartient pas à Thucydide, c'est là une façon de jeu d'esprit qui peut sembler à certaines personnes amusant et ingénieux, mais que je trouve, pour ma part, aussi frivole qu'ennuyeux, ce qui n'est pas peu dire.

Alfred Croiset.

---

570. — **L'ancienne Alexandrie.** Étude archéologique et topographique par le Dr Néroutsos-Bey. Paris, Leroux, 1888. In-8, 132 p., avec 2 planches en phototypie et une carte d'Alexandrie.

Il y a bien des années que l'auteur de ce livre, membre de l'Institut égyptien et résidant à Alexandrie, note au passage les vestiges de l'ancienne ville que le hasard ramène à la lumière, le plus souvent pour être détruits sans scrupule ou dispersés aux quatre vents par les brocanteurs. De fouilles régulières, il n'a jamais été question; les seuls travaux de quelque importance ont été les sondages exécutés en 1866 par Mahmoud Bey (depuis Mahmoud Pacha) à l'instigation de Napoléon III, qui demandait un plan d'Alexandrie antique pour la seconde partie de son *Histoire de César*. M. Stoffel, en publiant la fin de ce grand ouvrage (1887), a eu sous les yeux les relevés manuscrits de Mahmoud; il les a fait servir tant à son récit de la guerre alexandrine (t. II, p. 43-69, p. 257-269), qu'à la gravure de la carte d'Alexandrie qui occupe la planche XIX de son *Atlas*. Si je mentionne ici ces publications, c'est qu'elles n'étaient pas encore connues de M. Néroutsos-Bey au moment où il a fait imprimer son étude; la carte qu'il a donnée est d'ailleurs à plus grande échelle et plus complète que celle de M. Stoffel, cette dernière ne faisant connaître, comme de juste, que l'Alexandrie contemporaine de César.

Le titre choisi par M. N. pourrait induire en erreur : il n'a pas écrit une topographie comparée d'Alexandrie, ouvrage qui reste à faire, mais réuni un certain nombre de notes, fruits de ses observations personnelles, qui seront précieuses pour les topographes de l'avenir. Les découvertes signalées par lui ont eu lieu de 1874 à 1885; elles ont trait au temple d'Isis *πλουσία*, à la rue transversale dite du *Sôma*, au Καισάρειον, au palais d'Hadrien ou de Licinius, etc. Quelques chapitres sont consacrés aux nécropoles et aux catacombes chrétiennes, qui ont été indignement saccagées dans ces derniers temps. La nécropole occidentale a fourni des figurines en terre cuite analogues à celles de Tanagra (M. N. a tort d'ajouter *et d'Ephèse*); l'auteur en publie quelques jolis spécimens appartenant à la collection Pugioli. L'un d'eux (pl. I, n° 3) est presque identique à la célèbre *Bacchante* de l'ancienne collection Rayet (*Études d'archéologie et d'art*, p. 377); nous avons là une preuve nouvelle du commerce des moules, car il ne peut s'agir d'une

exportation des figurines elles-mêmes, la terre des statuettes d'Alexandrie que j'ai eues entre les mains différant complètement des pâtes béotiennes. Une autre terre cuite (pl. II, n° 2), où M. N. reconnait avec raison Hypnos, présente des particularités fort curieuses : c'est un éphèbe nu, appuyé d'une main sur une cithare (cf. Horace, *Carm.*, III, 1, 20) et tenant de l'autre une branche chargée de pavots. On aurait voulu quelques détails sur la fabrication et le style de ces terres cuites, encore fort rares dans les collections européennes : M. N. leur consacre tout juste dix lignes, ce qui est bien peu.

Deux appendices contiennent des inscriptions grecques et latines recueillies à Alexandrie et aux environs ; ces textes ont déjà été publiés par M. N. dans la *Revue Archéologique* (1887) ; d'autres ont paru dans l'*American Journal of archaeology* (1885), ce que M. N. a omis de dire. En général, les commentaires du savant égyptien sont un peu maigres ; il ne distingue même pas, dans ses transcriptions, les épitaphes métriques de celles qui sont rédigées en prose [1]. Une des séries les plus importantes est celle qu'a fournie la Nécropole orientale ; on y a trouvé en 1885 un grand hypogée avec des centaines de *columbaria*, fermés, pour la plupart, par une tablette ou par une stèle peinte avec inscription. Parmi ces stèles, quelques-unes sont restées à Alexandrie, d'autres ont passé au Louvre, au Musée de Saint-Germain et en Amérique (voir *American Journal of archaeology*, 1887, p. 261). L'hypogée était affecté à la sépulture de mercenaires crétois, thraces et galates qui tenaient garnison, sous les Ptolémées, à l'est d'Alexandrie, ainsi qu'à leurs femmes et à leurs enfants ; nous savons par Polybe (V, 82) et par Pausanias (I, 18), que les Ptolémées avaient à leur solde un grand nombre de mercenaires galates. Les stèles de ces derniers sont précieuses à cause des enrichissements qu'elles apportent à l'onomastique gallo-grecque. Sur une de celles qui ont passé en Amérique, on lit Βίτος Λόστοιεκ(?)ὁ Γαλάτης (*American Journal*, 1887, p. 265) ; les deux spécimens que publie M. N. (p. 109) portent les inscriptions : Φιλείστα, γυνὴ Σισόνωνος Ἀναξίμου Γαλάτου et Αἰδεάρατος Αἰδοσότιος. *Bitos, Lostoiek*, *Sisonon*, *Ædearatos* et *Ædosotis* sont des noms galatiques, tous nouveaux, à ce qu'il semble, sauf le premier (Brambach, n° 855). Sur plusieurs de ces stèles, on voit des peintures représentant des guerriers debout, armés du grand bouclier ovale ; c'est là un détail important que M. N. aurait dû noter. La mention « stèle en pierre calcaire peinte » est vraiment trop sommaire et ne satisfait pas la curiosité du lecteur, d'autant plus que les stèles peintes, en elles-mêmes, sont déjà des raretés archéologiques. En résumé, ce que M. Néroutsos-Bey nous donne est intéressant et laisse regretter seulement qu'il ait été

1. Il n'est pas exact de dire (p. 124) que τὸμ βωμόν pour τὸν βωμόν soit « une variante du dialecte local » ; c'est un exemple, qu'on peut ajouter à beaucoup d'autres, des effets du *sandhi* dans l'épigraphie grecque. Il est curieux de le constater ici à une époque relativement tardive, sous le règne de Ptolémée V Épiphane.

trop sobre de détails sur les monuments, aujourd'hui dispersés ou détruits, qui ont passé sous ses yeux.

Salomon REINACH.

---

571. — **Carminis Saliaris Reliquiæ** ed. adn. duos de Iano exc. add. C. M. ZANDER. Lundæ, typis Berlingianis, mense Maio MDCCCLXXXVIII. In-4, 64 pp.

M. Zander a édité, avec des commentaires nouveaux et fort développés, tous les fragments qui nous sont parvenus du Chant des Saliens. On sait combien ce vénérable monument est mutilé et corrompu. Les conjectures de M. Zander sont en général absolument irréprochables au point de vue de la langue et de la métrique latines, ainsi que de la grammaire comparée, et quelques-unes sont vraiment séduisantes : je citerai, entre autres, l'explication de *pilumnoe poploe* par un datif singulier (cf. gr. ἵππωι), et la lecture du premier vers « *O Zaul adoriese omnia* », interprété « O Sol, oriens invade [1] omnia ». En somme, cette édition marque un réel progrès, et tous ceux qui s'intéressent aux antiquités latines sauront gré à l'auteur de sa patiente et méritoire application [2].

V. H.

---

572. — **La participation des hommes libres au jugement dans le droit franc**, par Ed. BEAUDOUIN, professeur à la Faculté de droit de Grenoble. Paris, Larose, 1888, 1 vol. in-8 de 292 pages.

Cet important travail est consacré à l'étude d'une des questions les plus compliquées de l'histoire du droit français. Quelle est précisément l'organisation judiciaire pendant la période franque? A qui appartient le droit de juger? Ce droit appartient, suivant M. Beaudouin, aux notables ou rachimbourgs et, plus tard, aux scabins; mais, à côté de ce système antique, apparaît de très bonne heure, peut-être dès le temps de Clovis, une procédure qu'on pourrait appeler en s'inspirant de la terminologie romaine, procédure extraordinaire : cette procédure se développe rapidement et joue un rôle dont il est nécessaire de tenir grand compte : dans cette procédure nouvelle, la recherche, la poursuite et la condamnation du criminel sont confiées au fonctionnaire royal, au comte.

M. B. est précis : son style simple, ses allures vives, sa connaissance des sources et de la littérature contemporaine ne laisse rien à désirer : aussi cette étude (déjà citée en Allemagne) prendra-t-elle rang parmi les meilleurs travaux qui aient été consacrés à l'histoire judiciaire de la période franque. Ce n'est pas à dire que j'en accepte toutes les conclusions. Ainsi je n'incline pas à me représenter l'historique des pouvoirs

1. Cf. le sens classique de *adorior* (attaquer).

2. Je me félicite de m'être rencontré avec M. Z. sur l'étymologie de *cōmis*, que nous nous accordons à tenir pour distinct de l'obscur COSMIS du vase de Duenos.

du comte, tel que le retrace M. Beaudouin [1]. Ce problème est délicat, mais je crois pouvoir l'exposer ici en quelques mots : les chapitres de la *Loi Salique* qui mentionnent le *grafio* ou comte ne le dessinent pas à nos yeux comme chef judiciaire à proprement parler ; il apparaît plutôt comme agent d'exécution. Mais à peine quittons-nous la *Loi Salique* elle-même et abordons-nous les premiers textes saliens que nous rencontrons un comte ou *grafio* qui est clairement et incontestablement chef judiciaire : tel est déjà l'aspect du *grafio* dans un capitulaire qui, très probablement, doit être attribué à Clovis. Du rapprochement de ces textes, M. B. conclut (d'accord, je le reconnais, avec d'excellents érudits) à une évolution constitutionnelle d'une grande importance entre la législation de la *Loi Salique* et le capitulaire que je viens de viser. Cette conclusion me paraît téméraire ; elle serait inattaquable, si la *Loi Salique* contenait un exposé complet et, pour ainsi dire, *ex professo* de la législation franque ; mais il n'en est rien : la *Loi Salique* jette simplement quelques lueurs sur les institutions franques ; une foule de traits essentiels doivent être suppléés. Or, rien de ce que nous apprend la *Loi Salique* n'est inconciliable avec l'hypothèse d'un comte agent du roi et, à ce titre, chef judiciaire aussi bien que chef administratif et chef militaire : sans doute, il y a un autre chef judiciaire qu'hypothétiquement nous croyons élu, le centenier : celui-là est sur les lieux ; il est ordinairement mis en œuvre ; mais rien n'empêche que le représentant du roi, plus gros personnage, souvent plus éloigné, ne soit aussi armé de pouvoirs judiciaires : l'hypothèse est d'autant plus facile à admettre qu'elle se change en certitude quelques années plus tard. J'aurais peine à concevoir dans les temps barbares cette division des pouvoirs, cette distinction entre le pouvoir judiciaire et les pouvoirs administratif et militaire qu'on est obligé de supposer, si on veut que le *grafio* de la *Loi Salique*, évidemment chef militaire et chef administratif, ne soit pas également chef judiciaire.

Sur un autre point, sur la composition du tribunal franc, je m'écarte des conclusions de M. B. ; il me semble que tous les hommes libres pouvaient faire partie du tribunal et avaient le droit de juger : des notables appelés rachimbourgs ou *boni homines*, plus tard scabins, étaient, en fait, les juges ordinaires. Néanmoins les assemblées plénières rendant des jugements ou paraissant rendre des jugements, ne sont pas fort rares. Telle est l'impression générale qui se dégage pour moi de la lecture des textes [2]. Suivant M. B., au contraire, les scabins sont les seuls juges (avec le comte ou ses fonctionnaires).

1. Pp. 36 et suiv. ; 55 et suiv.

2. « His auditis, sanxerunt populi Hittonem episcopum et defensorem ejus vestire « debere. » « Post sacramento juramenti dijudicaverunt populi et scabini constituti, « ut se redderet in manus Hittoni episcopi » (Meichelbeck, *Historia Frisingensis*, t. Ier, 1724, p. 194, nº 368 ; p. 258, nº 487). Joignez une charte publiée par Pérard et une formule de Saint-Emmeran consciencieusement citées par M. Beaudouin lui-même (p. 232, note 2). Les expressions très nettes de ces quatre documents ne

Je regrette que les limites restreintes de ce compte-rendu me réduisent à opposer les opinions nues d'un critique à une thèse fortement conçue et constamment appuyée sur une étude minutieuse des lois, des capitulaires, des chartes et des formules.

Paul VIOLLET.

---

573. — J. FLAMMERMONT. **Lille et le Nord au moyen âge.** Leçons rédigées par C. Buellet. Lille, librairie centrale, 1888, in-12, 348 p.

Ces leçons ont été publiées d'abord dans l'*Echo du Nord* et le présent volume paraît en être un tirage à part. M. Flammermont, dans une courte préface, explique qu'il les a réunies en volume sur le conseil de quelques amis qui avaient jugé ces articles plus exacts et plus complets que les histoires de Lille parues jusqu'à ce jour. Il faut souscrire à ce jugement, mais on ne saurait s'empêcher de regretter qu'en les publiant, M. Flammermont n'ait pas jugé à propos d'y ajouter les renvois aux sources qui en auraient beaucoup accru la valeur.

A. GIRY.

---

574. — PLUZANSKI **Aristotelea de natura Astrorum opinio ejusque vices apud philosophos tum antiquos, tum medii ævi.** Paris, Thorin, 1887. In-8, 140 p.

575. — PLUZANSKI. **Essai sur la philosophie de Duns Scot.** Paris, Thorin, 1887. In-8, 296 p.

Dans le premier de ces ouvrages, M. Pluzanski recherche ce qu'ont pensé de la nature des astres et du ciel, des lois qui régissent leurs mouvements, de la manière dont les astres règlent les choses humaines, les philosophes anciens et les philosophes chrétiens qui ont pris le plus souvent les anciens pour maîtres. Il n'a voulu faire ni une histoire de l'astronomie, ni une histoire de l'astrologie. Prenant pour centre la doctrine d'Aristote, il s'est demandé ce que ce dernier a critiqué chez ses prédécesseurs, ce qu'il leur a emprunté, ce que ses successeurs ont conservé ou rejeté des théories péripatéticiennes à ce sujet, ce qu'ils y ont ajouté, ce qu'ils ont repris chez les philosophes antérieurs. Exposer, même dans ces limites, et apprécier en 140 pages ce qu'ont pensé Thalès, Anaximandre, Anaximène, Xénophane, Diogène d'Apollonie, Héraclite, Empédocle, Anaxagore, Leucippe, Démocrite, Pythagore, Philolaus, Parménide, Platon, Aristote, Epicure, les Stoïciens, Plotin, les Pères de l'Eglise et les scolastiques, c'est s'obliger à être souvent superficiel et à porter des jugements qui ne sont pas suffisamment motivés aux yeux du lecteur. M. P. ne semble pas, en outre, avoir eu connais-

---

permettent pas, à mon sens, d'interpréter comme le propose M. Beaudouin, une quantité d'autres chartes et d'autres formules dont les termes sont un peu moins clairs.

sance des recherches récentes et notamment de celles de Sartorius, qui permettent d'exposer d'une façon plus complète et plus précise les opinions des antésocratiques. Mais il apprécie en général les doctrines avec sagacité ; il met ingénieusement en relief les mérites des unes (Ioniens, Epicuriens) et les défauts des autres (Aristote, Scolastiques) ; il affirme, en très libre esprit, que c'est l'expérience qui doit prononcer, quand il s'agit de la nature, sur chaque partie de l'univers (p. 138).

M. P. a exposé brièvement, au début de son *Essai sur Duns Scot*, ce qu'il pense de l'histoire de la philosophie et même de la philosophie. S'il croit que l'histoire de la philosophie doit s'écrire avec une grande impartialité, il estime qu'elle perdrait beaucoup de son utilité si elle n'était pas une occasion de se demander ce qu'on pense des questions que se sont posées les anciens. en s'aidant de ce qu'ont pensé les autres. Il voit en outre avec plaisir le clergé catholique revenir à la scolastique et ne le blâme point de se rattacher avant tout à saint Thomas, mais il affirme que le *Docteur subtil* est de ceux avec lesquels il peut y avoir profit à converser. Enfin, il laisse entrevoir qu'il se rattache à l'éclectisme et condamne, comme lui, les doctrines combattues sous le nom de sensualisme, de panthéisme, de scepticisme, d'ontologisme [1]. L'*Essai sur Duns Scot* est l'œuvre d'un scolastique qui, disciple de Cousin, placerait saint Thomas au premier rang, mais trouverait bon de lire Scot et chercherait à justifier sa manière de voir en exposant les opinions de ce dernier. M. Hauréau dit que la philosophie de D. Scot est, sinon la plus sage, du moins la plus originale du moyen âge ; Ueberweg, que Scot ne s'est appliqué qu'à détruire les argumentations des docteurs précédents : M. P. essaie de montrer que cette philosophie est plus sage et moins originale que ne le pense le premier, et soutient contre le second que Scot, voulant réformer et non détruire, propose des corrections souvent fort heureuses aux doctrines de saint Thomas, d'Henri de Gand et des autres docteurs. Des trois points principaux qui caractérisent la doctrine de Scot, M. P. soutient qu'il est sur le premier d'accord en général avec saint Thomas et que, sur le deuxième et le troisième, il y a divergence d'explication plutôt qu'opposition des principes fondamentaux. Sur la volonté et le libre arbitre, la doctrine de Scot diffère peu de la doctrine commune de l'école ; sur le péché, elle est la même que celle de saint Thomas ; sur l'origine de nos connaissances, l'accord est complet entre Scot, saint Thomas, saint Bonaventure. Scot s'accorde encore avec saint Thomas sur les universaux,

1. Cette tendance éclectique a fait commettre à M. P. quelques inexactitudes fort inutiles. Il a le droit sans doute de préférer M. de Biran à D. de Tracy, de trouver que saint Thomas, *à la différence des idéologues*, est un génie profond ; mais pourquoi appeler *superficiel* l'homme qui, de l'aveu du *profond* M. de Biran, lui a fourni le point capital de ses doctrines ? Pourquoi surtout parler de l'incroyable dédain où la scolastique était tenue *au temps des Daunou*, quand Degérando, dès 1804, bien avant V. Cousin, avait déjà essayé de mettre en lumière les mérites de la scolastique et de Duns Scot lui-même ?

sur le concours divin dans la connaissance et on ne saurait opposer d'une façon absolue son volontarisme à l'intellectualisme de saint Thomas. Scot n'est ni un mystique (p. 33), ni un demi-sceptique, ni un panthéiste (p. 201), ni un ontologiste (p. 91), ni un sensualiste (p. 284); il a professé un réalisme vraiment éclectique qui aurait satisfait V. Cousin.

Il y a du vrai dans cette façon de voir et M. P. a bien mis en lumière un côté souvent fort négligé du scotisme, déjà en partie indiqué par M. Rousselot; mais en même temps il en a fait disparaître l'originalité, qu'il ne laisse que trop rarement soupçonner; il rend peu intelligibles les disputes entre scotistes et thomistes. S'il avait joint l'histoire de l'école à celle du maître, il aurait été amené à restituer à Scot des doctrines dont on a pu exagérer l'importance, mais dont on ne saurait nier l'existence dans le scotisme. Tel qu'il est, le livre de M. Pluzanski, préparé avec soin, bien composé, clairement écrit, sera lu avec fruit par les néo-scolastiques [1] et par tous ceux qui veulent se rendre compte des origines de la langue, de la civilisation, de la philosophie françaises.

F. Picavet.

576.— Max Friedrich Mann. **Der Bestiaire divin des Guillaume Le Clerc.** Heilbronn, Henninger, 1888, 106 p., in-8. Prix : 3 m. 60. (Vol. VI, fasc. 2 des « Franzœsische Studien » p. par G. Kœrting et E. Koschwitz).

Ce livre est une sorte de préface à l'édition critique du Bestiaire de Guillaume, que M. Mann se propose de donner plus tard, préface incomplète d'ailleurs, car elle ne contient ni l'étude de la langue de l'auteur, ni le classement des manuscrits. En revanche, nous y trouvons une dissertation importante sur le *Physiologus*, source première des Bestiaires du moyen âge, avec un classement des diverses traductions et des remaniements successifs de cet ouvrage. M. M. nous donne en outre, d'après un manuscrit du British Museum, le texte complet de l'un des remaniements latins du *Physiologus*, qui paraît avoir été la source de Guillaume Le Clerc. Enfin il compare le Bestiaire de Guillaume à ceux de Philippe de Thaon, du normand Gervais ou Gervaise et de Pierre le Picard (ces deux derniers en appendice). La conclusion que M. M. tire de son étude, relativement à l'importance du Bestiaire divin, est un peu prématurée, et, à coup sûr, exagérée. Mais il est si naturel de se passionner pour un sujet qui vous a coûté de longs mois de travail! Encore la tâche de M. Mann est-elle loin d'être achevée : il nous doit une bonne édition du Bestiaire de Guillaume, appuyée sur une étude sérieuse de la langue [2].

L. Clédat.

1. Voyez *Philosophisches Jahrbuch* (Gutberlet et Pohle) B 1, h. 1, 1888, p. 140.

2. Signalons, en passant, quelques corrections aux extraits du Bestiaire que M. M. cite dans son livre (p. 85 et suiv.) : p. 85, 1re col., avant-dernier vers, *E tant crest li feus en graigne*, corr. : *E tant crest li feus e engraigne*. P. 89, 2e col., 3e vers avant-dernier : *Son filz, sa soer ou sa mere*, corr. : *Son filz, sa seror ou sa mere*.

577. — Ernest Jovy. **Guillaume Prousteau,** fondateur de la Bibliothèque publique d'Orléans et ses lettres inédites à Nicolas Thoynard. Paris, librairie Leroux, 1888, in-8 de 77 pp. (Tiré à 100 exemplaires).

Le juriste G. Prousteau, qui fut docteur-régent à l'Université d'Orléans, avait acquis en 1679 les livres d'Henri de Valois, en avait fort augmenté la collection et l'avait léguée aux Bénédictins de la ville, à la condition qu'elle serait accessible au public trois jours par semaine. Il fut ainsi le véritable fondateur de la bibliothèque publique d'Orléans et les érudits du pays lui ont gardé un reconnaissant souvenir. L'un d'eux, M. E. Jovy, qui a été élève de l'Ecole des Hautes-Etudes, vient de consacrer à Prousteau une brochure fort substantielle et qui dépasse les limites de l'intérêt local. Les vingt-six lettres qu'il publie, et qui vont de 1678 à 1698, fourmillent de détails sur les savants du temps, français et étrangers ; on y rencontre Ménage, Bigot, l'abbé Renaudot, l'abbé Nicaise, le P. Bouhours, les Périer, Gronovius, Græevius, Noris, etc. : M. J. y a joint quelques extraits de la correspondance manuscrite deThoynard et une annotation fort minutieuse qui n'est pas moins instructive que le texte. Après avoir donné de telles preuves d'érudition et de conscience, l'auteur a quelques droits de se montrer spirituel en choisissant pour épigraphe cette maxime profonde d'un inconnu : *Infelix eruditio est scire quod multi nesciunt, etiam periculosa scire quod omnes ignorant*. Méditons, confrères.

P. de Nolhac.

---

578. — **Molière-Studien.** Ein Namenbuch zu Molière's Werken mit philologischen und historischen Erlæuterungen von Hermann Fritsche. Zweite, verbesserte und vermehrte Auflage. Berlin, Weidmann, 1887, in-8, vii-235 p.

J'ai rendu compte ici, il y a vingt ans *(Rev. crit.*, 1868, t. II, p. 140), de la première édition du livre de M. Fritsche; j'ai indiqué le plan de l'ouvrage et j'ai dit tout le bien que j'en pensais. La seconde édition est bien supérieure à la première : l'auteur a profité des travaux considérables qui se sont faits depuis vingt ans autour de Molière, il a tenu compte des observations qui lui avaient été faites par la critique, et le travail qu'il nous donne aujourd'hui sera consulté avec fruit par tous ceux qui voudront étudier notre grand comique, non seulement en Allemagne, mais en France. Je ne reviendrai pas ici sur les idées générales à l'exposition desquelles peut donner lieu l'ouvrage de M. F. ; je me bornerai, après une lecture qui m'a intéressé tout le temps, à signaler à l'auteur quelques points qui, dans une édition subséquente que je souhaite à son livre, pourraient encore être améliorés. En fait d'observations générales, je n'en présenterai qu'une. Je regrette que M. F. ait mêlé, dans cette édition, à la liste des noms employés par Molière dans ses œuvres ceux des « acteurs, chanteurs et musiciens, danseurs et figurants » qui sont mentionnés dans les livrets (des ballets) publiés sous sa

direction : c'est là un élément tout à fait hétérogène, et dont l'adjonction ne peut que troubler l'impression que laisse le relevé de l'onomastique réellement moliéresque; ces noms auraient dû former une liste à part, et dès lors le nombre aurait pu avec avantage en être beaucoup augmenté.—Les explications que M. F. donne sur chacun des noms qu'il cite sont de plusieurs natures. Il recherche l'étymologie du nom; il se demande où Molière l'a pris, et avec quelle valeur il avait été employé avant lui; il expose la valeur qu'il a voulu lui donner lui-même; il discute la question de savoir si sous le nom de théâtre Molière a caché une personnalité réelle. Les dernières questions sont celles que M. F., en s'aidant des travaux récents, a élucidées et souvent résolues avec le plus de critique; la recherche étymologique, qui était d'ailleurs un peu en dehors de son sujet, est celle qu'il a le plus négligée; c'est surtout à cette partie du livre que s'appliquent mes remarques de détail, presque toutes de minime importance.

Sur *Amphitryon*, il eût été bon de signaler le sens que, d'après un vers de Molière, ce nom a pris en français. — La mauvaise réputation du château de Bicêtre ne vient pas de ce que son nom rappelait *bissêtre*, mais de ce que ce château en ruines passait pour être hanté. — *Cagot* ne vient pas de *canis gothus* (cf. *Rev. crit.*, l. c.). — A propos de *Chin-Quentin*, M. Fr. reproduit la note que j'avais faite sur ce mot à l'occasion de sa première édition, mais il a bien tort d'ajouter que pour étudier le patois picard le livre de l'abbé Corblet est « à recommander. » — Le mérite de *Cujas* est bien inexactement apprécié (j'en dirai autant de *Malherbe*). — *Fanchon* ne serait pas un diminutif de *Françoise*, mais de *Fanny* = *Epiphanie!* Mais *Fanny* est un diminutif anglais de *Frances* = *Françoise*. — Au mot *grec*, M. Fr. explique doctement ce que c'est que le jeu de l'oie, qu'il ne connaissait pas dans sa première édition; mais il n'a encore vu aucun exemplaire du carton qui sert à ce « noble jeu », puisqu'il ne sait pas que les mots « renouvelé des Grecs » figurent traditionnellement sur le titre. — Pourquoi le nom de *Laïs* est-il employé « très improprement » dans le fameux madrigal de Trissotin-Cotin? Une « dame » qui coûte à son amant la moitié de son bien, et se fait « de sa rente » offrir des carrosses dorés est assurément fort digne de ce nom. — Je m'étonne des incertitudes de M. Fr. au sujet du nom de *Lubin* : c'est le nom allemand *Liubin* (*Leobinus*), porté par un saint qui a été fort vénéré. — Sur *Marianne*, il aurait fallu remarquer que c'est proprement *Marie-Anne*. — *Marine* aussi est une sainte bien connue, dont le nom a été donné par dévotion. — Sur *Olybrius*, il aurait été bon de noter que ce nom a pris en français moderne un sens assez différent de celui qu'il avait au XVIIe siècle. — La dissertation sur *Pantalon* est inutilement compliquée et ne conclut pas bien : saint Pantaléon est un saint très réel, fort honoré des Vénitiens, qu'on appelait à cause de cela des *Pantaleoni* ou *Pantalons*; *Pantalon* est un Vénitien. — *Maubert* est bien un nom allemand,

mais répond à *Madelberht* et non à *Malpert*. — Sur *Péronnelle*, je renvoie à mes notes dans les *Chansons du* XV^e *siècle*, p. 41. — Il n'est pas douteux qu'en nommant *Rebuffe* Molière ait songé à Jacques Rebuffe, beaucoup plus souvent cité que l'autre. — *Robin* n'est pas « eine Possenfigur » dans Adam de la Halle; c'est le type du berger amoureux et gai, et c'est du berger que le nom a passé au mouton (pas avant le XV^e siècle, si je ne me trompe). — Le fondateur de la *Sorbonne* est Robert de Sorbon, et non de Sorbonne.

Voilà de bien petites taches. Elles n'empêchent pas que le livre de M. Fritsche ne soit un excellent répertoire. En l'abrégeant sous certains rapports, en l'allongeant sous d'autres, en le rectifiant ou complétant çà et là, on pourrait en faire pour le public français une adaptation qui, si je ne me trompe, ne saurait manquer d'avoir du succès.

G. P.

---

579. — **Classiques populaires.** Les Chroniqueurs. Villehardouin, Joinville, par A. Debidour, 1 v. de 233 pp.
580. — Florian, par Leo Claretie, 1 v. de 240 pp. Lecène et Oudin, 1888.

Présenter au public Villehardouin (car l'aimable Joinville se présente volontiers tout seul) est une tâche assez délicate. Si l'on est trop érudit, on risque d'ennuyer; si l'on veut plaire, on risque d'être superficiel. M. Debidour a évité ce double écueil : son livre est à la fois sérieux et d'une lecture agréable. Il est écrit un peu à bride abattue, et par là même vous emporte dans son mouvement allègre. On sent que ce professeur à la Faculté de Nancy n'est pas un homme du Nord.

Toutefois, on goûterait mieux les qualités vives de l'ouvrage si le cadre en était moins uniforme. Aux divers chapitres de la première étude : Vie de Villehardouin, analyse de son livre, son autorité historique, son caractère et ses idées, son mérite littéraire, s'opposent symétriquement des chapitres tout semblables pour Joinville. Ajoutez que, comme il s'agit d'historiens qui ont vécu ce qu'ils racontent, la biographie et l'analyse du livre font souvent double emploi. De là quelques répétitions nécessaires et quelques longueurs.

Si, au contraire, négligeant la forme, on va au fond des choses, on est frappé des qualités critiques dont témoigne ce travail, fort supérieur aux livres ordinaires de vulgarisation. M. Debidour a bien raison de déclarer, dans son Avant-propos, que, sans étaler un vain appareil d'érudition, il ne puisera jamais qu'aux sources les plus sûres, et se gardera des opinions toutes faites. Il combat, par exemple, et détruit l'antique lieu commun sur l'absolue sincérité et la droiture impeccable de Villehardouin : en ce prétendu naïf, il fait voir « un Champenois fort avisé, même un peu madré, fort sensible à la gloire, mais aussi aux honneurs et au profit », sachant très bien ce qu'il veut dire et ce qu'il veut taire, écartant les souvenirs qui le gênent. En regard de cette

sincérité relative d'un historien qui ne ment pas, mais ne dit pas tout, il met la franchise ingénue de Joinville, dont il signale, d'ailleurs, les fautes de mémoire, les confusions, les emprunts mal déguisés. Les chapitres IV et X sur l'autorité historique des deux chroniqueurs sont les plus nouveaux du livre, qui sera utilement consulté par tous.

Florian n'est pas un écrivain de même envergure, et M. Léo Claretie éprouve le besoin d'expliquer pourquoi on l'a compris au nombre des classiques. Je crois, avec lui, que Florian, trop admiré autrefois, est trop dédaigné aujourd'hui; mais je n'irais pas jusqu'à le placer « *non loin* de La Fontaine », et pourtant, j'essayerais, ce me semble, de montrer plus nettement par où il est original dans la fable, après La Fontaine même. M. C., qui étudie curieusement le théâtre et les romans de Florian, cite beaucoup de fables, mais les unit souvent par des liaisons factices. Cela est rapide, amusant, pittoresque, trop pittoresque peut-être, car il y a plus d'effets de détail que d'idées d'ensemble. J'ai en vain cherché dans ce livre les vers les plus émus que Florian ait écrits, *Le Voyage :* c'eût été une conclusion toute naturelle à la biographie de Florian, dont la fin, du reste, ne semble pas avoir été si misérable que M. C. la fait : il ne passa que vingt-cinq jours en prison, et dut son élargissement autant à une profession de foi écrite de civisme qu'au 9 thermidor. En somme, le *Florian* de M. Claretie est un plaidoyer habile, animé, mais plus brillant que fortement composé.

Félix HÉMON.

---

581. — **Ultime lettere di Jacopo Ortis.** Edizione critica con riscontri su tutte le stampe originali e la riproduzione della vera storia di due amanti infelici corredata di uno studio su l'origine di esse e di note bibliografiche e documenti sconosciuti a cura di G. A. MARTINETTI e Camillo ANTONA-TRAVERSI. Saluzzo-Roma, 1887, in-12 de CCXCIV, 457 pages. Prix : 6 fr.

Les « dernières lettres de Jacopo Ortis » sont non seulement l'œuvre la plus considérable d'Ugo Foscolo, elles sont encore un des documents les plus importants de la littérature italienne, je devrais dire de la littérature européenne, au commencement de notre siècle; après Werther et René et avec l'Obermann de Senancour, elles représentent la littérature sentimentale et pessimiste durant cette époque de transition; il y avait donc un intérêt tout particulier à en avoir une édition critique et définitive, et on ne peut que remercier MM. Martinetti et Antona-Traversi d'avoir entrepris de nous la donner.

Ecrites par un proscrit, pleines d'allusions à la vie politique d'Ugo Foscolo, les « Dernières lettres » soulèvent une foule de problèmes littéraires ou historiques, dont la plupart ont été examinés dès leur apparition, mais qui sont loin d'avoir été, malgré de nombreux écrits, tous résolus et qu'il importait dès lors d'étudier à nouveau. D'ailleurs les « Lettres » n'ont point été publiées en une seule fois et sous une seule forme, et si l'on doit voir dans le héros principal la personnification

fidèle d'Ugo Foscolo, on est loin d'être en état d'identifier avec sûreté les autres personnages du roman, qui a servi en particulier de modèle à la Teresa, héroïne des *Ultime lettere*. L'étude attentive à laquelle se sont livrés les savants éditeurs a beaucoup fait pour éclaircir cette question obscure; la femme de Vincent Monti, la belle Teresa Pickler, dont s'éprit Foscolo en 1797, est seule l'héroïne de la *Vera Storia*; mais d'autres amours, en traversant la vie si troublée du poète, changèrent son idéal; c'est ainsi que Teresa Pickler, l'héroïne de la *Vera Storia*, fit place, en partie du moins, à Isabella Rancioni, type de l'héroïne des *Ultime lettere*. De même le peintre Odoardo, du premier roman, fut remplacé par un jeune seigneur de l'ancienne aristocratie, héros du second.

La publication de la *Vera Storia* ne fut pas achevée par Ugo Foscolo; ce fut Angelo S. qui la continua, au grand mécontentement du poète; obligé de fuir, poursuivi par ses ennemis politiques, celui-ci porta dans l'*Ortis*, sujet transformé de la « Vraie histoire », le souvenir de ses malheurs et de ceux de sa patrie; c'est là ce qui donne à ce célèbre roman un caractère indéniable et si curieux d'actualité; tandis que l'étude de Werther, faite déjà pendant qu'Ugo Foscolo travaillait à la *Vera Storia*, rattache son œuvre à une des plus puissantes fictions de l'époque précédente. Mais ce n'en furent pas les seuls éléments; MM. M. et A.-T. ont montré par de nombreux rapprochements quelles ressemblances profondes et multiples il existait entre les *Lettere amorose* adressées par Foscolo à Antonietta Fagnani, et les *Ultime lettere*; nouvelle preuve de tout ce qu'il y a de personnel dans ce roman fameux.

Cette étude de près de cent cinquante pages sur les origines des « Dernières lettres » est suivie de la *Vera Storia di due amanti infelici*, d'après l'édition de 1799; on ne pouvait mieux mettre le lecteur en état de juger des transformations profondes que subit la pensée du poète depuis l'époque de la conception première de son roman jusqu'à l'achèvement des *Ultime lettere*. Celles-ci ont été reproduites avec un soin tout particulier; les consciencieux éditeurs ne se sont pas bornés à donner le texte de l'édition de Londres de 1817, réputée la meilleure, ils y ont joint les variantes de l'édition italienne de 1802 et de celle de Zurich de 1816. Le texte est ainsi établi avec une sûreté et une précision qui ne laissent rien à désirer.

Il est suivi de la « Notice bibliographique sur les dernières lettres » écrites pour l'édition de Londres de 1814; l'examen des diverses éditions qui l'avaient précédée, ainsi que des traductions de ce roman, des critiques dont il avait été l'objet, et de son influence morale, enfin une comparaison entre Werther et Ortis, donnent à cette notice un intérêt toujours durable et en justifient la reproduction. Quelques notes utiles et l'indication complète des nombreuses éditions et traductions des « Dernières lettres » terminent cette publication importante, qui fait

le plus grand honneur à MM. Martinetti et Antona-Traversi, ainsi qu'à MM. Lobetti-Bodetti, qui l'ont éditée.

Ch. J.

---

582. — 1. **Erzherzog Carl und Prinz Hohenlohe-Kirchberg,** ein Beitrag zur Geschichte des Feldzugs in die Champagne (1792) von Dr H. R. von ZEISSBERG. Wien, Tempsky, 1888. In-8, 77 p.

583. — 2. Louis BONNEVILLE DE MARSANGY. **Journal d'un volontaire de 1791.** Paris, Perrin, 1888. In-8, 239 p. 3 fr. 50.

584. — 3. **Un conventionnel en mission.** Bernard de Saintes et la réunion de la principauté de Montbéliard à la France, d'après des documents originaux et inédits par Armand LODS, avec un portrait de Bernard, par Louis David. Paris, Fischbacher, 1888. In-8, 301 p.

585. — 4. **Hoche en Irlande,** 1795-1798, d'après des documents inédits, par G. ESCANDE, député. Paris, Alcan, 1888. In-8, XV et 344 p. 3 fr. 50.

586. — 5. **Le prince Lucien Bonaparte et sa famille.** Paris, Plon, 1888. In-8, XV et 222 p. 7 fr. 50.

587. — 6. **Désirée,** reine de Suède et de Norvège, par le baron HOCHSCHILD. Paris, Plon, 1888. In-8, IV et 78 p. 3 fr. 50.

588. — 7. JURIEN DE LA GRAVIÈRE. **L'amiral Roussin.** Paris, Plon, 1888. In-8, 314 p. et 4 cartes. 3 fr. 50.

— 1. Nous ne dissimulerons pas le plaisir que nous a causé la brochure de M. de Zeissberg, où notre travail sur 1792 est cité presque à chaque page. M. de Z. a eu entre les mains, grâce à la libéralité de l'archiduc Albert, la correspondance de l'archiduc Charles avec son frère l'empereur et sa tante l'archiduchesse Marie-Christine; il a découvert aux archives de la guerre des rapports de Hohenlohe-Kirchberg, que Gebler n'avait pas consultés ; il a mêlé documents et récit, et nous donne, comme il dit, un exposé des opérations du corps de Hohenlohe-Kirchberg. Notre étude offre l'essentiel sur ce corps autrichien qui bloqua un instant Thionville et ne fit que d'inutiles démonstrations contre les Islettes. Mais la brochure de M. de Z. met en pleine lumière les débuts militaires de l'archiduc Charles, et cite de curieuses appréciations du jeune prince sur les émigrés dont les desseins sont « impossibles », sur le duc de Brunswick, sur Hohenlohe-Kirchberg, aussi bien que d'intéressants détails sur la marche pénible du corps autrichien à travers l'Argonne ; nos gens, dit par exemple l'archiduc, « souffrent à l'extrême,... on ne va pas à Paris aussi facilement qu'à Amsterdam », et Hohenlohe écrit que la *promenade militaire* à Paris sera plus difficile qu'on ne croit. Mêmes informations utiles à propos de la retraite des Prussiens et des négociations dont — dit M. de Zeissberg (p. 50), nous avons soulevé le voile pour la première fois — il y a là (p. 56) une lettre importante du jeune archiduc sur la campagne, lettre sévère, trop sévère pour Brunswick qui « mériterait d'être cassé ». Les lettres du 8, du 9 et du 12 octobre sont également significatives et confirment tout ce que nous avons dit des terreurs des Austro-Hessois qui craignaient d'être lâchés par les Prussiens ; nous serons, dit le prince Char-

les, victimes de leur politique. Mentionnons enfin la missive du bon Hohenlohe à l'empereur, datée du 18 octobre, où il expose les motifs qui le déterminèrent à hâter sa retraite, malgré toutes les représentations de Brunswick, et félicitons l'heureux et infatigable continuateur de Vivenot de nous avoir donné cette précieuse « contribution à l'histoire de la campagne en Champagne » [1].

— 2. Le volontaire dont M. Bonneville de Marsangy publie le *Journal*, se nommait Denis Belot; il avait à peine vingt ans, et appartenait à une des « vieilles familles honnêtes et laborieuses mi-partie d'artisans et de bourgeois d'une petite ville paisible et retirée de la Brie » — M. B. de M. ne dit pas laquelle, et aurait dû le dire. Le *Journal* se compose des lettres que Belot écrivait à son père. La première est datée du 26 août 1791 et la dernière du 21 décembre 1793. Belot fait partie du 2e bataillon des volontaires de Seine-et-Marne qui prend, en 1791, ses quartiers d'hiver à Sainte-Menehould, et en 1792, ses quartiers d'été à Verdun. De Verdun, le bataillon est appelé au camp de Fontoy, puis à Thionville et après le siège de la place, à Metz. L'année suivante (1793), il est envoyé à l'armée de la Moselle commandée par Houchard, marche — inutilement d'ailleurs — au secours de Mayence, combat à Pirmasens, et c'est alors que la correspondance du jeune Belot offre le plus vif intérêt. Notre volontaire nous fait assister à une partie de la campagne

1. P. 6. M. de Z. qui nous fait l'honneur de regarder notre travail comme le meilleur sur le sujet, semble nous reprocher d'avoir accordé plus d'attention aux Prussiens qu'aux Autrichiens. Mais qui pouvions-nous consulter, sinon Gebler? Et à quoi bon donner plus de détails encore sur les Autrichiens qui n'ont jamais donné, sauf à la Croix aux Bois? Encore notre récit de la prise de ce défilé est-il le plus complet qui existe, et M. de Z. avouera que Clerfayt a joué dans la campagne un rôle plus important que Hohenlohe-Kirchberg. — Lire p. 18, *Longeville* et non « Longueville », p. 25, *Maizières*, et non « Mézière », p. 30, *Pont-à-Mousson* et non « Pont-à-Mouzon », p. 59, *Consenvoye* et non « Consenvoy », p. 69, *Pillon* et non « Pilon », — p. 21, le général « Allemand » est le maréchal de camp *Lallemant*, qui commandait encore au 10 août l'avant-garde de l'armée de Lafayette; — p. 41, j'attendais une notice plus détaillée sur le jeune prince de Ligne; j'ai réuni ce que j'ai pu et communiqué à M. Perey, par l'intermédiaire du regretté Albert Duruy, la note que cite M. de Z., mais je ne la trouve pas suffisamment complète; — p. 52, il m'a semblé toujours étrange que Hohenlohe-Kirchberg eût négocié avec Dumouriez, et j'avais pensé plutôt à Hohenlohe-Ingelfingen dont Massenbach (voir l'entrevue de Marcq), était le chef d'état-major; mais Dumouriez écrit très nettement dans sa lettre du 24 septembre à Lebrun : « J'ai été provoqué plusieurs fois à des conférences par le prince de Hohenlohe, *général des Autrichiens* »; est ce une gasconnade? — P. 26, M. de Z. aurait mieux fait de se fier à moi qu'au capitaine Joinville; le père de Merlin était dans Thionville, et le fils, le futur défenseur de Mayence, siégeait à Paris dans les assemblées; que M. de Z. consulte le *Moniteur* du 29 août et du 29 sept., comme l'y invitait une note de la p. 240 de notre *Retraite de Brunswick*; — p. 63, la « Rectification » de Kalkreuth dans la *Minerva* m'a échappé, comme à tous mes devanciers, mais remarquons qu'elle date de 1793, que La Barolière et Galbaud envoyèrent leur rapport aussitôt après la conférence, et que sûrement Kalkreuth se mit en frais de coquetterie avec nos généraux et prodigua les paroles dorées pour sauver l'armée prussienne.

qui chasse de l'Alsace les Austro-Prussiens et les contraint à lever le siège de Landau, à la bataille de Kaiserslautern, à la retraite de l'armée, à la surprise de Bitche, à la marche qui précède la victoire remportée par Hoche le 23 décembre 1793 sur Wurmser. Les lettres de Belot ne sont pas une source historique de premier ordre; mais elles ont le mérite de décrire la vie d'un volontaire en 1792 et en 1793; elles devront être consultées par quiconque veut étudier ou écrire l'histoire de la guerre dans le Palatinat et la Basse-Alsace jusqu'au commencement de 1794. On voudrait que M. B. de M. eût prouvé incontestablement qu'elles sont authentiques. Surtout, on aurait désiré moins de détails et de documents, moins de lettres et de rapports déjà connus ou imprimés partout et qui ne servent qu'à grossir inutilement le volume et à étouffer, à écraser la correspondance du brave Belot. Il est vrai que si M. B. de M. s'était borné à publier les lettres du volontaire sans les relier, comme il l'a fait, par une sorte de récit historique, il n'aurait eu qu'une mince plaquette. Encore aurait-il dû éviter les erreurs, se tenir au courant des publications récentes, consulter d'autres sources que le *Moniteur*. C'est ainsi qu'il ignore le véritable rôle de Wimpfen à Thionville et confond Moreau et René Moreaux [1].

— 3. Sur les 300 pages du livre que M. Lods consacre à Bernard de Saintes, il y en a 200 qui sont consacrées aux pièces justificatives; c'est dire que M. Lods a fouillé les archives nationales et locales avec une ardeur et un soin qui méritent des éloges. La notice même sur Bernard de Saintes, bien ordonnée et clairement écrite, comprend 80 pages (p. 7-87). M. L. nous raconte d'abord le mariage de Bernard, son voyage à Paris en 1790, son élection à la Législative, puis à la Convention, sa nomination au comité de sûreté générale. Il reproduit le portrait de Bernard, tracé par Fauchet dans le *Journal des amis*. Il arrive enfin à la mission de Bernard en Franche-Comté. Le 10 octobre 1793, le représentant entrait à Montbéliard; il y installait

1. P. 23, à ce moment Luckner n'était pas encore maréchal; — p. 25, Le Veneur était lieutenant-général et ne commandait pas à la place de La Fayette, il envoie le bataillon à Verdun comme il y envoyait le lieutenant-colonel Galbaud, mais après autorisation du « chef de l'armée »; — p. 31, « la garnison de Sedan », lire *l'armée* de Sedan; — p. 35, Belot se trompe en citant le 1er de la Moselle et le 1er de la Meurthe, lire 3e de la Moselle et 4e de la Meurthe; — p. 75, à propos de Valmy, c'est une grosse erreur de dire que Dumouriez, dans cette journée « prit à son tour l'offensive et finit par remporter une brillante victoire »; — p. 106, lire *Kastel* et non « Kassel », *Kalkreuth* et non « Kalkreukt »; — p. 115, *Karlsberg* et non « Carousberk »; — p. 128, *Neunkirchen* et non « Newkircken », *Bliescastel* et non « Blisecastel », *Saint Ingbert* et non « St Imbert », *Ketterich* et non « Kederick »; — p. 135, *Eben* et non « Heben »; — p. 140 et 157, *Freudenberg* et non « Frandenberg »; — p. 149, à quoi bon la longue notice sur Le Veneur et Hoche?; — p. 162, Belot écrit la « Schwolbe » et l'éditeur propose « Erlbach » qui serait, dit-il, la rivière qui passe à Deux-Ponts, lire *Schwarzbach*; — p. 168, *Eben*, cité plus haut, est écrit « Fben »; — p. 185, lire *Mattstall* et non « Maltstat », *Lembach* et non « Limbach »; p. 192, *Soultz* et non « Sieltz »; p. 193, *Baudot* et non « Naudot ».

un conseil général, y organisait une société populaire; le comté de Montbéliard devenait un arrondissement du département de la Haute-Saône. Ce fut alors que Bernard substitua à ses prénoms ceux de Pioche-Fer qui, dans le calendrier républicain, avaient remplacé ceux d'André-Antoine. Un curieux incident de sa mission est sa lutte avec Robespierre jeune et la société populaire de Vesoul; il a le dessous, mais il se rend à Dijon où il agit en maître absolu et mène joyeuse vie dans l'hôtel de Micault de Courbeton, un ancien président de parlement qu'il a fait envoyer à l'échafaud. Rappelé à Paris sur les démarches de la maitresse de Robespierre jeune, Mme de La Saudraye, Bernard devint secrétaire, puis président de la Convention. Arrêté après la Terreur, il rentra à Saintes, fit partie de l'administration municipale et du conseil général de la Charente, s'expatria après la loi du 12 janvier 1816 contre les régicides et alla mourir à Madère (1819). On regrettera que M. Lods n'ait pu trouver plus de détails sur les premières et les dernières années de Bernard [1]. Mais il a bien jugé cet homme qui, après tout, « s'est montré moins cruel que certains autres conventionnels en mission ». Bernard, en effet, fit venir la guillotine à Montbéliard, mais personne ne monta sur l'échafaud et on se borna, dit la chronique locale, à exécuter un chat pour s'assurer du bon fonctionnement du couperet (p. 37). Enfin, comme dit M. Lods, nous ne pouvons oublier que Bernard a pris l'initiative de l'annexion de Montbéliard à la France.

— 4. M. Escande est député, et il faut le féliciter d'avoir l'amour de l'histoire, de se détourner du présent pour fouiller les archives et décrire studieusement le passé. Est-ce parce qu'il n'est pas universitaire? Mais son livre se lit plus aisément que celui de M. Guillon; il est plus vif, plus agréable, quoique puisé à peu près aux mêmes sources. Pourtant il offre beaucoup moins de documents que l'étude de M. Guillon, et on pourrait chercher bien des chicanes à l'auteur. Son style est quelquefois négligé, plus souvent emphatique; on lit, par

1. P. 13, si Bernard demande un décret d'accusation contre Lajard et s'il annonce que le courrier qui apporte la nouvelle de la prise de Verdun a répondu en allemand parce qu'on l'interrogeait en allemand, ce n'est pas là une raison très forte pour le juger d'emblée « haineux, soupçonneux, vindicatif ». — P. 19, j'aurais voulu que M. Lods rappelle la prise de Montbéliard par Luxembourg et les mots de Vauban sur cette « porte du Comté » (Rousset, *Louvois*, II, 269). — P. 49, note 3, citer sur Noël le livre de Bouvier, *Les Vosges pend. la Révol.*, p. 347-351. — M. L. ne dit pas que Bernard avait dénoncé Lebon et le conseil général de la commune de Beaune, dénonciation qui, sur la demande de Lebon, fut renvoyée au Comité de sûreté générale et repoussée par un décret de la Convention, après un rapport de Voulland (*Moniteur* du 20 oct. 1793). — Enfin, M. L. aurait pu voir dans la fameuse déposition de Chabot au tribunal révolutionnaire, lors du procès des Girondins, que Bernard, membre de la Législative, avait des relations avec Dumouriez, ministre. — Ajoutez que le 11 brumaire an II, des députés extraordinaires de la ci-devant principauté de Montbéliard se présentèrent à la barre de la Convention pour se plaindre de la contribution « trop forte, exigée en numéraire » par Bernard.

exemple, p. 20, que l'Irlande « est la révolte féconde » et qu' « aussitôt qu'une masure est abandonnée, deux adolescents s'y installent et y font beaucoup d'enfants, en chantant les vieilles ballades sur l'indépendance perdue » (?). Mais ce que je reproche surtout à l'auteur, c'est son enthousiasme sans mesure pour le général Hoche; il ne cesse de louer Hoche, il le glorifie avec exaltation, il le met bien au-dessus de Bonaparte, le transforme en paladin, en généreux justicier, en homme préoccupé de cette grande idée, « la réciprocité des services et le respect des contrats » (p. 17), bref en un Washington (p. 114); c'était le plus jeune (?) de son armée, et le plus digne, le plus capable, le plus pur, le plus dévoué, le plus désintéressé (p. 120). M. Escande est optimiste et il exagère à tout instant; il dit que l'Anglais nous envahissait depuis *mille* ans (p. 18); il appelle Chérin le *vertueux* Chérin (p. 14)[1]; il est sympathique à Lemoine (p. 116-117)[2], etc. Me permet-il de lui dire que le 2e bataillon de la Manche n'assista pas à Valmy (p. 111)[3]; que Gratien, le vainqueur de Schill, méritait mieux qu'une simple ligne (p. 119); qu'il y avait mieux à citer sur la « stratégie anti-anglaise » que Louvois et Vergennes[4]; que le cousin Jacques se nomme Beffroy de *Reigny* et non de « Rigny » (p. 133); que Moreau de Jonnès ne mérite aucune confiance[5]; qu'il ne faut pas écrire trois fois de suite (p. 268, 290, 291) « Sherer », mais *Scherer*, ni parler en deux endroits différents d'une façon aussi vague de la mort de Chérin (p. 115 et 292)[6]. Ces observations ne nous empêcheront pas d'encourager M. Escande à poursuivre ses études avec la même ardeur et le même sérieux. Nous doutons que ses collègues de la Chambre lui en sachent gré; mais, en dehors du parlement, il trouvera des lecteurs et, s'il serre davantage son récit, s'il écrit avec plus de soin, s'il s'efforce d'épuiser son sujet, des critiques qui n'auront que des éloges, et pas un blâme.

— 5. Le livre « *Le prince Lucien Bonaparte et sa famille* », accompagné de douze beaux portraits, est destiné à prouver que Lucien n'est

1. On ne peut nommer *vertueux* l'homme qui prit une part si considérable au coup d'Etat de Fructidor.

2. Lemoine, qui a osé dire que Beaurepaire avait été assassiné (voir *Invasion pruss.*, p. 247, et *Valmy*, p. 68), qui fut si cruel aux fusillades de Quiberon, qui pilla si odieusement en pays étranger et « spolia tant la pauvre Italie » (mot de ce Lareveillère que M. Escande aime à citer), qui dénonça Malet, etc. !

3. Voir *Inv. pruss.*, p. 210, l'ordre de bat. de l'armée de Kellermann, et *Valmy*, p. 161, l'ordre de bat. de l'armée de Dumouriez. Le 2e de la Manche, composé de 604 hommes, était à Metz au 10 août 1792; il avait 589 hommes au 1er oct. suivant et il était encore à Metz (Arch. de la guerre).

4. Voir Sorel, *L'Europe et la Rev.*, I, p. 347.

5. Il s'agit des *Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat* (1858, 2 vols.).

6. Pour rétablir les faits, il suffit de reproduire l'inscription du cénotaphe de Chérin tout près de Huningue, à côté du monument d'Abbatucci, et que j'ai copiée il y a quelque temps, avant l'époque des passeports : « *A Chérin, général de division, blessé à Riesbach, en avant de Zurich, le VII Prairial, mort à Huningue le XX Prairial an VII* ».

pas « un simple particulier sans attache avec le trône » et que Pontécoulant avait tort de lui dénier, au lendemain de Waterloo, la qualité de Français. Aussi finit-il par une lettre de M. Roland Bonaparte, affirmant, non sans raison, que Napoléon « rendit à Lucien son rang dans la famille, avec le titre de prince français et d'altesse impériale. » La biographie de Lucien, qui forme la plus grande partie du volume [1], pouvait être plus complète; on lit néanmoins avec intérêt les extraits de ses *Mémoires* et de la brochure *La vérité sur les Cent jours*, et surtout le récit de l'abdication de Napoléon: Lucien menaçant Lafayette d'envoyer à la Chambre Labédoyère avec un bataillon de la garde, sommant son frère de prendre la dictature militaire, brisant et jetant avec colère la plume qui signe l'abdication (p. 103-106). Le récit inédit, dû à M. de Châtillon, de la fuite de Lucien à travers la France, est également très attachant (p. 106-125).

— 6. La notice sur *Désirée, reine de Suède et de Norvège*, renferme quelques documents curieux. L'auteur, M. le baron Hochschild, chambellan de la reine, tient directement de sa souveraine des renseignements auxquels il ajoute les souvenirs de son père et quelques extraits des papiers conservés aux archives particulières de la famille royale. Il rappelle que Désirée Clary naquit à Marseille le 8 novembre 1781, qu'elle fut la fiancée de Napoléon Bonaparte, qui était alors « d'une gaieté bruyante et tout à fait bon enfant », mais que le futur empereur l'abandonna pour Joséphine. Désirée fut navrée; elle écrivit à Napoléon qu'il la rendait malheureuse pour le reste de sa vie et qu'elle ne souhaitait que la mort. Mais elle avait alors quatorze ans; elle oublia Napoléon, tout en gardant rancune à Joséphine « coquette sur le retour et d'une réputation notoirement douteuse ». D'autres la courtisèrent, Duphot qui ne lui « plaisait pas du tout », Junot qui « s'y prit gauchement », Marmont qu'elle aurait peut-être accepté, car il était si bel homme! (p. 32). Bernadotte fut l'élu; il était capable, disait-elle, de tenir tête à Napoléon. On a des lettres qu'il écrivait à sa femme lorsqu'il commandait en Vendée (p. 38-46); on y sent une pointe de jalousie et en même temps le désir de faire de Mlle Clary une « femme raisonnable » et qui sache « la danse, la musique et les autres talents ». Lorsque Bernadotte devint prince royal de Suède, elle le suivit, mais le quitta bientôt pour regagner Paris et vivre dans son hôtel de la rue d'Anjou, sous le nom de comtesse de Gotland, de 1810 à 1823. Au bout de ces treize années d'un éloignement dont l'auteur ne dit pas les causes, quoiqu'il semble les connaître (p. 65), elle revint en Suède, mais ne cessa de « regretter l'époque où, libre de toute étiquette, elle vivait en France, entourée de parents et d'amis dévoués ». Elle expira le 17 décembre 1860, après avoir vu mourir son fils Oscar Ier (1859) et assisté à l'avènement de son petit-fils Charles XV. Son biographe assure qu'elle donna de bons conseils à Bernadotte, qu' « en vraie

1. Le reste se compose de courtes notices biographiques et de pièces justificatives.

enfant de Marseille, elle aimait la gaieté et ne pouvait souffrir la pédanterie », qu'elle était de temps en temps capricieuse, impatiente, mais qu'elle « fut toujours digne de sa destinée » et « une femme de bien [1] ».

— 7. *L'amiral Roussin* est une de ces biographies intéressantes, pleines de curieux souvenirs, comme sait les faire M. Jurien de la Gravière. La première partie du livre retrace plutôt l'histoire du capitaine Motard et de ses croisières ; mais le commandant de la *Sémillante,* sous lequel ont servi Roussin et Baudin, était à la fois si instruit et si brave, et il a si bien soutenu dans les mers de l'Inde l'honneur du pavillon français ! On ne saurait, dit l'auteur, proposer à nos jeunes officiers un meilleur modèle (p. 94). Quant à l'amiral Roussin, il a, comme Baudin, réuni tout : « le port imposant, le geste altier, l'organe dominateur et le don beaucoup plus grand de commander aux événements » (p. 157). Nous le voyons diriger à la fin de l'Empire la frégate *la Gloire* et, sous la Restauration, remplir des missions hydrographiques, entrer au conseil d'amirauté, mouiller hardiment devant Rio-Janeiro en 1828. Mais, écrit M. Jurien de la Gravière — un peu dans le style du temps — « les lauriers conquis dans le Tage sont les seuls qui ne se faneront jamais » (p. 192). On prétend que l'entrée de l'amiral Roussin dans le Tage était un succès facile ; il fallait seulement avoir le courage de l'essayer. Notre auteur a eu raison de retracer par le menu cet épisode de notre histoire maritime, de montrer par le *journal de bord* les doutes et les scrupules qui obsédèrent l'amiral pendant un mois, d'instruire ainsi les hommes du métier qui peuvent avoir, un jour ou l'autre, une résolution à prendre. Le volume se termine par deux notices instructives sur Armand Buchet de Châteauville et Maillard de Liscourt.

A. CHUQUET.

---

589. — **Œuvres complètes de Christiaan Huygens** publiées par la Société hollandaise des sciences. Tome I[er]. *Correspondance*, 1638-1656. La Haye, Martinus Nijhoff, 1888, in-4 de XIV-621 p.

Ce magnifique volume renferme : 1° une *Préface* des directeurs de la Société hollandaise des sciences de Harlem, sous les auspices de laquelle paraissent les œuvres complètes de Ch. Huygens ; 2° un *Avertissement* de la commission chargée par l'Académie des sciences d'Amsterdam de préparer l'édition ; 3° la *correspondance ;* 4° le *supplément ;* 5° la *table par ordre chronologique des 383 documents du recueil* (365 dans la

1. Touchard-Lafosse (*Hist. de Charles XIV*, 1838, I, p. 155) rapporte que Napoléon Bonaparte disait à Désirée : « Je vous donnerai la plus belle existence ; peut-être ne ferai-je que passer comme un météore ; mais, j'ose vous l'assurer, le souvenir de mon passage restera. » — P. 10, M[me] T... doit être M[me] Tallien. — L'auteur trouvera dans les *Mém.* de M. de Falloux (I, p. 402-403) que Louis-Napoléon réunit son premier ministère pour la première fois dans l'hôtel de la rue d'Anjou, « chez la reine de Suède ».

correspondance et 18 dans le *Supplément;)* 6° la *table des correspondants de Ch. Huygens;* 7° la *table des personnes mentionnées dans les lettres;* 8° la *table des ouvrages cités dans les lettres;* 9° la *table des matières traitées dans les lettres;* 10° les *additions et corrections.*

Dans la *Préface*, signée par M. Schorer, président, et par M. Bosscha, secrétaire de la Société, est exposée l'histoire des manuscrits légués par Ch. Huygens à la Bibliothèque de Leyde. On y signale le parti qu'ont successivement tiré de ces mss. les professeurs Volder et Fullenius, éditeurs de *Christiani Hugenii opera posthuma*, Van Swinden, auteur d'un travail spécial sur *Huygens, inventeur des horloges à pendule*, Uylenbroek, qui a publié la correspondance de Huygens avec Leibniz et avec le marquis de l'Hospital [1], M. Henry (études sur *Huygens et Roberval*, sur *Pierre de Fermat*, sur *Pierre de Carcavy*), M. le professeur Le Paige, de Liège (publication sur *René François de Sluse)* etc. Dans les dernières pages de cette *Préface*, comme dans l'*Avertissement*, on trouve tous les détails désirables sur le programme, les recherches, les découvertes [2], les divers travaux de la commission, présidée par M. Bierens de Haan. A l'histoire des mss. de Huygens succède ainsi l'histoire de la préparation de l'édition définitive de ses œuvres.

Avant de m'occuper de la correspondance, je citerai un passage de la *Préface* où cette correspondance est fort bien jugée en peu de mots (p. vi) : « Il est clair qu'une collection de cette étendue, embrassant la vie tout entière de Huygens, depuis sa neuvième année, offre des matériaux aussi précieux que rares pour établir l'image de l'homme et du savant. Elle fait connaître la candeur justement louée de son caractère, l'élégance naturelle et la culture de son esprit, les premiers essais et le développement de son génie, l'origine et le progrès de ses découvertes et de ses travaux, ses sentiments sur les questions scientifiques du jour, en même temps qu'elle met devant nos yeux les mœurs du siècle, le milieu dans lequel Huygens a vécu, depuis l'humble artisan auquel il empruntait les artifices pratiques de la construction de ses instruments, jusqu'aux personnages les plus illustres de son époque. »

Les documents réunis dans le volume appartiennent à trois langues, le français, le hollandais et le latin. Les documents français sont en plus grand nombre que les documents latins et surtout que les documents hollandais [3]. Parmi les signataires des lettres, on remarque Constantin

1. *Christiani Hugenii aliorumque seculi* XVII *virorum celebrium exercitationes mathematicæ et philosophicæ*. On cite (p. ii) quelques lignes d'Uylenbroek où il loue avec enthousiasme la correspondance de Ch. Huygens.

2. On n'a pas recueilli moins de 2,600 pièces de correspondance, qui rempliront environ 8 volumes. Presque toutes ces pièces proviennent de la Bibliothèque de Leyde; quelques-unes ont été tirées des dépôts publics d'Amsterdam, de Londres, de Paris, etc.

3. Comme beaucoup de lecteurs n'entendent pas la langue hollandaise, il eût été bon, sinon de traduire en français ou en latin les documents de ce genre, du moins de les faire précéder d'un sommaire explicatif.

Huygens, le père, et son fils Constantin, le P. Mersenne [1], André Rivet, J. H. Daubert, Fr. Van Schooten, le P. Grégoire de Saint-Vincent, Kinner à Lowenthurn, les académiciens Conrart et Chapelain, P. de Roberval, Ismaël Boulliau, J. Wallis, N. Colvius, Cl. Mylon, J. Hevelius, P. de Carcavy. Il faut encore nommer Descartes dont on nous donne deux lettres qui appartiennent à la collection Huygens (Leyde), l'une en (original) adressée, le 15 juin 1646, à David Le Leu de Wilhem, l'autre (en copie), adressée, le 9 avril 1649, à Fr. Van Schooten. Le document de 1646 était connu déjà, mais imparfaitement, car V. Cousin n'a pas manqué de le dénaturer, en le publiant dans son édition des œuvres du grand philosophe [2].

Il y aurait bien des particularités curieuses à extraire des lettres de Ch. Huygens, à commencer par la première en date (14 août 1646), adressée à son frère Constantin [3], où il décrit sa vie d'étudiant en droit à la Haye. On en trouverait un certain nombre dans le récit de son voyage en Danemark, pays où, suivant lui, on se servait trop de cumin et pas assez de serviettes (p. 114; 25 décembre 1649), et plus encore dans le récit de son voyage en France, où il admire surtout les jardins des environs de Paris : « Ce qui m'a semblé, dit-il (p. 340 ; 23 juillet 1655), le plus agréable à voir, c'est le jardin de Bagnolet que nous vismes hier en revenant du bois de Vincennes [4]. » Je reproduirai un pittoresque passage d'une lettre du 6 août 1655 (p. 341-342) : « Nous venons de faire une petite course aux environs de cette ville, estans conseillé de ne laisser passer la belle saison sans voir une partie des belles maisons qui s'y trouvent en grand nombre... Le jardin de Liancourt est merveilleux pour l'abondance et diversité de fontaines, la beauté du plantage, et de de ce qu'il est si proprement entretenu... Il s'en faut beaucoup que Fontainebleau ne le soit pas tant, mais au reste il me semble plus plaisant et est sans doute beaucoup plus magnifique. Outre ces deux lieux, nous avons vu Escouen, Chantilly, Verneuil, le chasteau de Creil-Fresne, Monceaux, Colommiers et Petit-Bourg, desquels non plus que de ces autres je ne m'arresteray pas à vous faire la description, parce qu'il me semble qu'il n'y a que la veue qui en puisse donner une impression assez belle. Pour des bastiments, il n'y en a point ny dehors ny dedans la ville qui à mon advis vaille l'hostel d'Orléans ny pour le dedans et pour l'ameublement qui soit à comparer au Palais Cardinal. C'est icy un

1. Dans une note de la page 19 le savant *minime* est appelé « père Minorite .»

2. « En partie changée et augmentée, » selon la remarque des nouveaux éditeurs (p. 14). On comprend jusqu'à un certain point qu'en certaines circonstances, on abrège un document, mais l'*augmenter!*

3. Les deux frères employent habituellement, dans leur correspondance, la langue française. Ces jeunes gens ne traitent pas toujours de graves sujets ; ils s'entretiennent parfois de Mlle Mouchon, la *belle Mouchon* (pp. 343, 352, 357).

4. En cette lettre, Huygens se plaint de la cherté de toutes choses à Paris, se préoccupant principalement de la dépense à faire en fiacres. Il se plaint aussi des rats qui viennent souvent, dit-il, « me tenir compagnie, » et de certains insectes qui troublent encore plus le repos de ses nuits.

trésor inestimable de belles choses, à savoir statues antiques, beaux tableaux, riche tapisserie, tables de pierre précieuse et cabinets dont il y en a une infinité... Je n'ay peu m'empescher d'aller chercher quelques uns des fameux Mathématiciens, desquels j'ay veu Gassendi [1] et Bullialdus. Cettuy cy m'a fait voir la bibliothèque du roy et mesme auprez Monsieur du Puis, qui m'a fait la faveur de me montrer encore la sienne et son cabinet. Il demeure dans la maison où est la bibliothèque royale, et c'est là que s'assemblent tous les jours les illustres. [2] »

Tirons une autre citation d'une lettre écrite par Huygens, en mars 1656 (p. 390), à Chapelain : « Quand vous verrez le feuillet que je prends la liberté de vous envoyer [*De Saturni Lunæ observatio nova*, La Haye, 1656, in-4°], vous vous souviendrez peut estre que c'est par vostre conseil qu'il paroist au jour. Vous avez creu qu'il importoit que je fisse part aux esprits curieux de ma nouvelle découverte touchant la planete qui accompagne Saturne, et c'est au zèle que vous avez pour l'avancement des belles sciences qu'ils seront redevables d'en estre averti si tost : mon dessein ayant esté d'en différer la publication jusques à celle d'un autre ouvrage qui n'est pas encore parfait, et de me contenter cependant de la communiquer à ceux de mes amys, qui scavent gouster des semblables nouvelles. J'ose vous charger de plus d'une exemplaire de ce billet, me promettant que comme vous avez contribué à sa production, vous voudrez bien encore ayder à le débiter. En venant de vous l'on croira qu'il vaut la peine d'estre examiné, et vous estes capable de donner du lustre à cette nouvelle estoile, qui jusqu'à présent n'en a pas davantage que celuy qui le premier la descouvrit, qui est, Monsieur, vostre tres humble et tres obéissant serviteur... » [3].

1. Plus loin, Huygens mentionne encore, parmi les personnages vus à Paris, Conrart (p. 350), le musicien Lambert « et mademoiselle Hilaire, sa belle-sœur, qui chante comme un ange » (p. 367), Scarron *(ibid.)*, dont il s'était amusé, cinq ans auparavant, à composer l'épitaphe en douze vers (p. 121), auxquel l'on pardonnera de n'être pas mieux tournés, car peut-on demander de jolis vers à un mathématicien ?

2. De ces lignes sur Paris, rapprochons quelques lignes de Constantin Huygens sur Rome (p. 128) : « Je vous souhaitte bien de fois icy avec moy pour considerer ensemble tant de belles choses dont il y a icy si grande quantité qu'on s'en soule. Si vous regardez dans la moindre maison la porte estant ouverte vous verrez dans la cour de derrière des grands orangers et trois ou quatre belles statues antiques de marbre blanc. Il a trois jours que nous fusmes dans les Catacumbes .. On y entre auprès de St-Sébastien et à moins que d'avoir un bon guide on s'y esgareroit incontinent, car ces labyrinthes vont jusques dans le Royaume de Naples et par dessoubs le Tibre. Nous passons des jours entiers en pourmenades et à voir tant d'antiquités, Vignes, Palais et *quid non*? Quand on est bien las on va boire dans des maisons qui sont expressement pour cela des certaines eaux refraischissantes qu'ils font icy de toute sorte de goust comme de cerises, de fraises, de citrons, de l'ambre, de canelle, etc. Ils les font dans des certaines petites bouteilles qu'ils mettent dans la neige meslée de sel et de salpetre, ce qui les fait geler incontinent tout autour, et c'est une chose délicieuse de les boire. »

3. Dans une autre lettre à celui qu'il appelle (p. 391) « l'illustre Monsieur Chapelain, » Huygens, le 8 juin 1656, dit (p. 430) à l'auteur de *la Pucelle*, lequel dût

Il y aurait aussi bien des choses intéressantes à relever dans les lettres des divers correspondants de Ch. Huygens, notamment dans celles de Carcavy, où l'on trouve un si bel éloge (p. 418) de « ce grand Monsieur de Fermat qui est certainement un des premiers hommes de l'Europe [1] »; de Conrart, où il est très galamment parlé (p. 368) d'une demoiselle Perriquet, « merveille » fort appréciée à la fois du secrétaire perpétuel de l'Académie française et du futur membre de l'Académie des sciences; du P. Mersenne, donnant (p. 88) de curieux renseignements sur Scioppius à Padoue et sur « un pauvre garçon » qui, dans la même ville, mangeait « comme pain » araignées, lézards et scorpions; de Roberval, se déchaînant (p. 474) contre Descartes, qu'il appelle le plus jaloux de mes ennemis. Mais il faut se montrer discret au milieu de tant de richesses : je ne citerai plus que ce passage d'une lettre de Chapelain (p. 483) [2] : « La netteté, l'ordre et la modestie qui ont paru en ce petit imprimé que vous m'envoyastes, il y a trois mois, ont laissé une impression tres avantageuse de vous à tous ceux qui se connoissent en gens de cervelle, et on attend de vos Estudes en cette matiere ce qu'on n'attend aucunement des autres qui s'en sont meslés jusqu'icy. Vous avez perdu un grand admirateur en feu Monsieur Gassendi, qui faisoit desja grand cas de vous et qui eust esté ravy s'il eust veu le progrès de vos descouvertes. Autrefois Monsieur Descartes se promettoit de faire ses verres d'une fabrique si parfaitte qu'on pourroit voir par leur moyen dans le disque de la lune si elle estoit habitée et quelle seroit la forme des animaux s'il y en avoit. J'ay veu la lettre où estoient ces paroles entre les mains d'un nommé Ferrier qui estoit son amy et son ouvrier [4]. Nous nous contenterions de moins sans doute. Pour moy je vous déclare que je croy que où vous n'irés pas personne n'ira, et que vous estes né pour ce qu'il y a de plus grand en ce genre de connoissances ».

Les éditeurs ont également bien soigné le texte, l'annotation et les tables. Je n'ai trouvé dans tout l'immense volume qu'une seule phrase

---

savourer son compliment : « maintenant que vous avez parachevé vostre grand et excellent poème, vous pouvez vacquer aux estudes de philosophie et spéculations astronomiques avec plus de loisir et d'attention que par le passé ».

1. Huygens n'a pas moins d'admiration pour Fermat (p. 428) : « J'ay eu dès mon premier apprentissage une merveilleuse estime pour ce grand homme, laquelle s'est augmentée de beaucoup quand j'ay appris estant en France que de mesme qu'aux mathématiques il excelloit en toute chose où il daignoit d'appliquer son esprit ». Cf. cette phrase de Pascal sur Fermat : « Celui de toute l'Europe que je tiens pour le plus grand géomètre ».

2. Les lettres de Chapelain (du 8 avril, 23 juin et 24 août 1656) comblent une des lacunes du recueil que j'ai publié (1880-83), recueil où manquent toutes les lettres comprises entre la fin de l'année 1640 et le commencement de l'année 1659.

3. Voir sur le mécanicien Ferrier une lettre de Rivet à Const. Huygens, père, du 27 février 1647 (p. 66). Les éditeurs auraient pu compléter leur note sur le collaborateur de Descartes en citant une des lettres de Jean Chapelain, du 15 octobre 1659, lettre sous laquelle (t. II, p. 60), j'ai réuni quelques indications relatives au « célèbre ouvrier en instruments de mathématiques, » comme s'exprime le *Moréri*.

non assez fidèlement reproduite, ce qui constitue le plus flatteur des reproches [1]. L'annotation est très abondante, la Commission ayant admis comme règle de rappeler les faits biographiques nécessaires pour caractériser toute personne dont le nom figure dans la correspondance, et aussi d'indiquer le titre exact de tous les ouvrages cités, avec les détails qui permettent de reconnaître l'édition à laquelle la citation se rapporte. « Ces notes, disent les éditeurs *(Avertissement*, p. XIV), sont devenues assez nombreuses pour que la Commission ait jugé utile d'en dresser une Table spéciale, destinée non seulement à faire retrouver l'endroit où quelque ouvrage est cité, mais aussi, en raison de son extension même, à donner un aperçu des ressources littéraires que les savants du XVIIe siècle avaient à leur disposition. » M'occupant d'abord de l'annotation bibliographique, je déclarerai qu'elle est aussi exacte que complète. Là rien n'est de seconde main : les titres sont reproduits, les éditions sont décrites d'après les exemplaires mêmes. Parfois des indications particulières sont jointes aux précises descriptions, comme, par exemple (p. 8, note 20), où nous apprenons, à propos de l'ouvrage de Tycho Brahe *(Astronomiæ instauratæ progymnasmata)*, que la bibliothèque de Leyde en possède un exemplaire offert par l'auteur à Scaliger, avec cette inscription : *Josepho Scaligero Cæs. f. viro illustri et magno, amico suo honorando)* et 14 vers latins laudatifs, exemplaire orné, de plus, de deux portraits du grand astronome et de ses armoiries.

Les autres notes sont généralement très satisfaisantes. Il en est quelques-unes au sujet desquelles je présenterai des observations dont on pardonnera la minutie à un critique qui voudrait ne voir la plus légère imperfection dans un recueil destiné, selon l'expression des auteurs de la *Préface* (p. VII), à « tous ceux qui cultivent la science et honorent leurs prédécesseurs. » Pourquoi (p. 6, note 8), partager en deux le nom de Descartes et écrire *Des Cartes?* La première forme n'est-elle pas consacrée par un usage universel ? Et, d'ailleurs, n'est-elle pas justifiée par la signature même (p. 16) de l'illustre penseur ? — En rédigeant cette note de la p. 289 : « L'auteur désigne le poète latin Marcus Valerius Martialis, qui eut le surnom de Bilbilicus, du château Bilbilis, situé près de sa ville natale Calatayud, » on a oublié : 1° qu'il n'y a pas de châteaux en Espagne; 2° que le poète vit le jour, non à Calatayud, mais à Bilbilis même. — On a eu tort (p. 342) de faire naître Jacques Dupuy à *Agen*. Ce fut son frère Pierre qui naquit, en 1582, dans cette ville pendant un séjour accidentel de son père et de sa mère. Jacques, comme son frère aîné Christophe, naquit à Paris où Claude, leur père, était conseiller au parlement. — Balzac (p. 398,

1. C'est cette phrase du P. Mersenne (p. 49), au sujet de l'imprimeur parisien Robert Ballard : « Je croy qu'il commencera enfin après les Roys et que ne *toucha* (?) d'un doigt ». Il fallait évidemment lire : « et que ne *touchera* d'un doigt, » c'est-à-dire, que ne touchera négligemment. J'ajoute, pour être juste, que la détestable écriture du P. Mersenne — j'en parle par expérience, ayant été une des victimes de cette écriture — est pour les éditeurs une circonstance atténuante.

note 1) ne mourut pas à *Paris* le *18* février 1654, mais bien le *8* février de cette année à *Angoulême*[1]. Ce qui excuse les commentateurs, c'est que plusieurs de nos recueils biographiques (notamment la *Nouvelle biographie générale*, le *Dictionnaire historique de la France*) ont reproduit les trompeurs renseignements. — *L'assemblée académique de chez Monsieur le Chancelier* (p. 398, note 3) est l'Académie française qui tenait ses séances chez le chancelier Séguier. Il n'y avait donc pas à rechercher s'il s'agissait là du *chancelier de l'université*. — Gilles Ménage (p. 398, note 4) ne « décéda pas à *Rome* », mais à *Paris*[2]. — En cette même page 398 (note 5, sur L. H. Habert de Monmor), on semble n'avoir pas reconnu le titre de maître des requêtes de l'hôtel du roi dans les mots *libellorum supplicum magister*[3]. — La note 1 de la p. 431 contient à la fois une erreur et une faute d'impression à propos du poème de Chapelain : « Les autres douze chants, en 200 vers (*sic*. Hélas ! Il y en a plus de 15,000 !) n'ont jamais vu le jour. » Les douze derniers chants de la *Pucelle* ont été publiés par H. Herluison dans la *Bibliothèque orléanaise* (Orléans, 1882). — Le nom et le prénom de la mère de Joseph Scaliger ont été (p. 438, note 2) cruellement estropiés : d'Andiette de La Roque Lobejac, en a fait *Andrietta de Roques Lobieca*. — Enfin (p. 556, note 1), on a transformé en espagnol le père de Jean de Sponde, Inigo de Sponde, qui était béarnais.

Le volume, orné d'une photogravure qui représente Constantin Huygens et ses cinq enfants, justifie de la façon la plus éclatante l'éloge donné par les rédacteurs de la *Préface* (p. VIII) « à la célèbre maison Harlemoise Joh. Enschedé et fils, qui perpétue dignement les honorables traditions de l'ancienne typographie hollandaise. »

T. DE L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 novembre 1888.

L'Académie rapporte la décision par laquelle elle avait mis au concours, pour le prix Delalande-Guérineau à décerner en 1890, la question suivante : « Étude sur le voyageur et géographe arabe Moukaddessi », etc. Ce prix sera attribué au meilleur ouvrage envoyé au concours, dans l'ordre des études orientales, sans restriction à un sujet déterminé.

M. Hauréau fait une communication sur un traité de morale, intitulé *Liber de copia verborum*, qui, dans tous les manuscrits où on le rencontre, est attribué à Sénèque. Cette attribution ne peut être acceptée. L'auteur est un écrivain de la décadence, du IIIe ou IVe siècle probablement. M. Hauréau établit que cet auteur n'est autre que le faussaire qui a fabriqué les prétendues lettres de Sénèque à saint Paul et de saint Paul à Sénèque.

1. Voir l'*Avertissement* des *Lettres inédites de Guez de Balzac*, publiées en 1873 dans les *Mélanges historiques* de la *Collection des documents inédits*, tome I de la nouvelle série, p. 3, note 3.

2. C'est par une double faute d'impression que l'on a fait naître Ménage le *15* août 1613 et qu'on l'a fait mourir en 169*3*. Il fallait mettre la naissance au *24* août et la mort en 1692. Voir le *Dictionnaire* de M. Cél. Port, t. II, p. 644.

3. Ni la date de la naissance, ni la date du décès de Monmor ne sont indiquées. On pouvait, du moins, dire, d'après Pellisson (t. I, p. 261), que cet académicien mourut le 21 janvier 1679.

Le *Liber de copia verborum* se compose de deux parties. Dans la première, l'auteur a imité Sénèque, sans le copier. La seconde n'est qu'une mosaïque de fragments empruntés textuellement aux écrits authentiques du philosophe stoïque.

Il existe encore un autre opuscule que les manuscrits donnent sous le nom de Sénèque et qu'on peut attribuer au même faussaire, car ce n'est qu'un remaniement de la première partie du *Liber de copia verborum*. Il porte pour titre : *De quatuor virtutibus*. Cet opuscule est tombé entre les mains de Martin, évêque de Braga, qui n'a pas craint de se l'approprier, sans y avoir fait d'autre changement que d'y ajouter une épître dédicatoire et de lui donner un nouveau titre : *Libellus de formula honestae vitae*. C'est sous ce titre et sous le nom de Martin de Braga que l'ouvrage a été imprimé plusieurs fois et encore dans la Patrologie de M. l'abbé Migne.

Ainsi, le mémoire de M. Hauréau a pour but de dénoncer à la fois deux imposteurs : l'un, dont le nom est inconnu, fait passer sous le nom de Sénèque des écrits dont il était l'auteur ; l'autre, Martin de Braga, a réussi au contraire à se faire passer pour l'auteur d'un ouvrage qu'il n'avait pas écrit.

M. Levasseur lit un nouvel extrait de son ouvrage sur la *Population française*. Il s'agit aujourd'hui de la population de la France au XIVe siècle. On a, pour juger du nombre des habitants à cette époque, un rôle d'imposition qui date probablement de 1328. Malheureusement, il évalue la population par feux et non par individus ; or, les historiens sont loin d'être d'accord sur le nombre moyen d'habitants que représente un feu. De plus, on ne sait pas au juste l'étendue du territoire auquel se rapporte le rôle de 1328. De là des opinions très divergentes sur l'interprétation de ce texte. Selon Dureau de la Malle, la population aurait été alors beaucoup plus nombreuse qu'aujourd'hui Selon un autre auteur, M. Gaillard, au contraire, la France n'aurait eu alors qu'environ quinze à seize millions d'habitants. M. Levasseur adopte une opinion intermédiaire : il pense que le nombre des habitants de la France au XIVe siècle était d'environ vingt-deux millions, chiffre inférieur au chiffre actuel, mais supérieur, pense-t-il, à celui du commencement du règne de Louis XV.

M. Foucart, directeur de l'Ecole française d'Athènes, lit la traduction du discours grec de l'empereur Néron, que ce prince prononça à Corinthe, en proclamant la liberté de la Grèce, et qui vient d'être découvert par M. Holleaux dans les fouilles d'Acræphiæ.

M. Foucart annonce ensuite que des fouilles ont été entreprises au temple des Muses, près de Thespies, et se continuent sous la direction de M. Jamot, membre de l'Ecole française de Rome. On a déjà mis au jour les soubassements du temple, des chapiteaux ioniques, des fragments de bronze et plusieurs inscriptions.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : Toubin (Ch.), *Essai sur la dénomination aryenne ;* — par M. de Barthélemy : Thédenat (Henri), *Mémoire sur les milliaires de l'embranchement de la voie Aurélienne qui allait à Riez ;* — par M. Oppert : Strassmaier, *Babylonische Texte : Inschriften des Nabonidus, kœnigs von Babylon ;* — par M. Delisle : 1° Pitra (le cardinal J.-B.), *Analecta sacra et classica ;* 2° Du Boys (Aug.), *Un magistrat érudit du XVIe siècle, Siméon Du Bois* (1536-1581) ; — par M. Siméon Luce : Joubert (André), *Histoire de la baronnie de Craon ;* — par M. Barbier de Meynard : *Catalogue des types japonais de l'Imprimerie nationale.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 7 novembre 1888.

M. Mowat présente l'estampage d'une inscription du Musée de Saint-Quentin qui porte la date *anno sexto-centesimo*.

MM. Le Blant et de Lasteyrie déclarent que ce monument est certainement apocryphe.

M. de Laigue, lit une note sur des inscriptions romaines trouvées à Néris.

M. l'abbé Thédenat communique une inscription latine trouvée à Louqsor, qui prouve que, sous Constantin, la Thébaïde était divisée en deux provinces.

M. le marquis de Fayolle écrit pour signaler une marque en forme de main, tracée au fer rouge sur le revers d'un tableau de l'école de peinture d'Anvers. Cette marque a été déjà signalée sur d'autres panneaux et sur quelques sculptures sur bois par MM. Courajod et Corroyer.

M. Germain Bapst signale la *Notice historique sur les joyaux de la couronne conservés au Musée du Louvre ;* il y relève beaucoup d'erreurs et de plagiats. M. Saglio s'associe à la protestation de M. Bapst.

M. Julliot présente une statuette en ivoire, du XVe siècle, et deux petits bustes, également en ivoire, d'une époque un peu postérieure.

M. Durrieu donne lecture d'une note de M. de Villefosse sur la provenance d'une inscription phénicienne actuellement conservée au Louvre. Il lit ensuite deux notes, l'une de M. G. de Musset, sur divers objets antiques trouvés en Tunisie, l'autre de M. Castan sur un anneau d'or trouvé à Vair-le-Grand (Doubs).

Le Secrétaire,
Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 3 décembre — 1888

Sommaire : 590. Brugsch, Religion et mythologie des anciens Egyptiens. — 591. Bradke, La race indo-européenne et la science du langage. — 592. Newman, La politique d'Aristote. — 593. Ch. Waddington, Le Parménide de Platon. — 594. Crinagoras, p. p. Rubensohn. — 595. Musæus, Pakourianos. — 596. Sabersky, L'i parasite en provençal. — 597. G. Thomas, Les révolutions politiques de Florence. — 598. Mandalari, Le moine Barlaam. — 599. Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, I, p. p. Tamizey de Larroque. — 600. Lettres adressées à Turrettini, p. p. Budé. — Arsène Darmesteter. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

590. — H. Brugsch. **Religion und Mythologie der alten Ægypter,** nach den Denkmælern bearbeitet von Heinrich Brugsch. 1te Hælfte, mit 20 Holzschnitten und 1 Steintafel, 1884; — 2te Hælfte, mit 45 Holzschnitten. — Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1884-1888, in-8, vi-xx-758 p. — Prix : 20 fr.

La première partie a été publiée en 1884 : M. Brugsch, envoyé en Perse par le gouvernement allemand, n'a pu nous donner la seconde que cette année. Nous n'y avons rien perdu pour attendre : grâce à ce retard, M. B. a pu introduire dans le corps même de l'ouvrage plus d'un fait qui n'était pas connu, il y a quatre ans, et que les recherches et les fouilles récentes ont mis en lumière.

J'aurai occasion d'examiner tout au long la doctrine de M. B. C'est, au fond, celle que Rougé a exposée pour la première fois, avec l'autorité qui lui appartenait, dans ses études sur le Rituel Funéraire des Anciens Egyptiens, et que Pierret a développée avec méthode dans ses différents traités de mythologie. La multiplicité des dieux n'est qu'une apparence : derrière toutes les formes de physionomie individuelle, un seul dieu se cache dont les dieux ne sont que les aspects, ou, pour employer une expression égyptienne, les membres. Ce dieu est le Soleil dont les qualités, les phases, l'histoire sont symbolisées par autant de figures humaines et animales, où nous sommes tentés de voir, où la masse ignorante voyait autant de dieux, où les théologiens, les initiés anciens et modernes et M. B. lui-même reconnaissent les hiéroglyphes divers qui servent à exprimer les actes et les manifestations multiples d'un seul dieu. Il existait de toute éternité dans l'eau primitive, le Nou, qui contenait le germe des choses, et, le jour où il créa le monde, chacun de ses actes suscita comme une personne nouvelle tirée de lui-même et qui, désormais, travailla au bon ordre et au maintien de l'univers. Il fut aidé de la sorte par une ogdoade de dieux cosmogoniques, assemblés par couples,

Noun et *Nounet*, la matière primordiale qui engendre et enfante, *Heh* et *Hehet*, l'*Aiôn-Eros-Pneuma* égyptien, *Kek* et *Keket*, l'Erèbe et les ténèbres, mâles et femelles, enfin *Nenou* et *Nenout*, la force d'inertie qui tend à tout immobiliser et à tout ramener dans le chaos. Le Soleil levé au matin du premier jour, les dieux qui régissent notre monde naquirent avec lui et formèrent son corps, le corps de Toum-Râ-Harmakhis. Toum est à proprement parler un dieu triple et un : le père cosmogonique Toum, la mère du monde Hathor, et un fils Harpocrate qui est le monde rajeuni des choses sensibles. Ce dieu-triade met en mouvement une ennéade divine, dont les membres Shou et Tafnit (le Soleil et Aphrodite), Seb (Cronos) et Nout (Rhea), puis la famille de Seb, Osiris, Isis, et Horus, Set-Typhon et Nephthys. L'ennéade combinée avec la triade d'Hathor répond aux douze grands dieux qu'Hérodote signale en Égypte. Elle est d'origine héliopolitaine, mais elle s'est répandue par tout le pays, et les dieux qu'on rencontre dans les grandes villes rentrent tous plus ou moins dans l'une de ces neuf ou plutôt de ces douze personnes divines que les théologiens d'Héliopolis créèrent longtemps avant la période historique. Ainsi Thot, Onouris, Khonsou, Phtah, Aroéris, Soptou, sont des doublets locaux de Shou, le premier membre de l'Ennéade, à Hermopolis, à Thinis et Sebennytos, à Thèbes, à Memphis, à Ombos et à Létopolis, dans le nome d'Arabie. De même Horus, le septième membre de l'Ennéade, est identique à Anubis, à Min de Panopolis et de Coptos, à Amon, à Montou d'Hermonthis Ce système savant existait en Égypte aussi haut que nous remontons dans le passé, et s'applique aussi bien aux Égyptiens contemporains de la construction des Pyramides qu'aux Égyptiens d'époque grecque et romaine. Il procède probablement d'un polythéisme antérieur, mais dont on ne peut plus rétablir la nature ni même retrouver la trace indéniable.

Voilà en quelques mots le thème que M. B. a développé dans cet ouvrage. Je crois, contrairement à ce qu'il dit, que les Égyptiens ont été polythéistes avant tout, et que, s'ils sont arrivés à la conception d'un dieu un, ce n'était pas un dieu exclusif et jaloux. Amonrâ de Thèbes, dont le dogme renferme l'approximation la plus grande à la notion de l'unité divine que nous connaissions jusqu'à présent en Égypte, était *un dieu un (noutir ouâou)* comme le Pharaon régnant était un souverain unique au monde. Il n'y avait qu'un Pharaon, mais à côté de lui les rois des pays étrangers n'en étaient pas moins des rois : il n'y avait qu'un Amonrâ, mais à côté de lui d'autres dieux subsistaient, que les Thébains lui subordonnaient, que leurs fidèles mettaient au-dessus de lui, au moins dans les villes de leur origine. Le système exposé par M. B. est une tentative, après bien d'autres, pour extraire des textes polythéistes une théologie monothéiste; comme les autres, elle me paraît reposer sur un malentendu. Les mots dont nous sommes forcés de nous servir pour rendre les mots égyptiens nous font commettre nombre

d'erreurs involontaires. Le courant d'idées qui les a traversés depuis que nos langues les ont formés a été tellement fort qu'ils en sont restés comme polarisés; nous avons beau vouloir les détourner vers d'autres sens que celui auquel ils ont été pliés à la longue, ils finissent toujours par nous échapper et nous ramènent vers les idées qui prévalent aujourd'hui. Un égyptologue moderne qui parle du *noutir* égyptien, et qui est obligé de le traduire par le mot *dieu*, a toutes les peines du monde à ne pas substituer à la conception que les Égyptiens se faisaient du *noutir* une conception qui découle de l'idée que le mot *Dieu* éveille chez nous. Jamais le proverbe italien *traduttore traditore* n'a été plus vrai que dans notre école et lorsqu'il s'est agi de mettre en langage moderne les textes religieux de l'Égypte. Nous lisons dans un hymne que le *noutir* est un *noutir ouaou*, et, comme l'équivalent le plus proche de *noutir* est *dieu* et que *ouâou* signifie *un*, nous rendons mot pour mot *noutir ouâou* par *dieu un*, puis, machinalement et sans songer à mal, nous substituons aux idées que *noutir ouâou* soulevait dans l'esprit d'un égyptien du temps des Ramessides, celles que *dieu un* représente à l'européen du XIX[e] siècle, imbu de dogmes religieux ou philosophiques qui n'ont rien de commun avec les dogmes égyptiens. Cette trahison se prolonge de mot en mot, de phrase en phrase, et de même que le docteur Faust en venait naturellement à substituer *le fait* au *verbe* dans le premier chapitre de l'Evangile selon Saint-Jean, on en arrive à trouver une religion monothéiste où les monuments étalent le polythéisme le plus complet.

Je ne puis entrer ici dans le détail. Je me contenterai d'indiquer que la division adoptée par M. B. pour l'Ennéade ne me paraît pas justifiée par les monuments. Selon M. B., l'Ennéade ne comprendrait pas le dieu chef Atoumou; elle le laisserait en dehors. Or, les textes disent formellement que l'Ennéade se compose de neuf dieux dont le premier est Atoumou. Les variantes qui ont égaré M. B. s'expliquent par des motifs très simples, mais trop étrangers à nos conceptions religieuses pour être aisément compris sans de longs commentaires. De même, M. B. ne me semble pas avoir bien saisi la nature de l'Ogdoade à laquelle il attribue un rôle prépondérant dans le mystère de la création. L'Ogdoade est une conception hermopolitaine qui s'est répandue plus tard sur toute l'Égypte à côté de l'Ennéade d'Héliopolis. Les théologiens d'Hermopolis avaient adopté le concept de la neuvaine, seulement ils avaient amoindri les huit dieux qui formaient le corps du dieu principal. Ils les avaient réduits à n'être plus que des êtres presque abstraits, nommés d'après la fonction qu'on leur assignait, et agissant en masse sur l'ordre et d'après l'impulsion du dieu chef. Leur Ennéade se composait donc d'un dieu tout-puissant et d'une Ogdoade. De même M. B. ne me paraît pas avoir tenu un compte suffisant des religions locales : il les a fondues dans le corps de son système, d'une manière qui ne donne pas toujours une notion exacte de leur importance. Ceux de ses lecteurs qui ne connaî-

traient pas minutieusement l'histoire d'Égypte auraient peine à se figurer, d'après ce qu'il dit d'Amon, l'importance que ce dieu avait prise à partir de la XII^e dynastie. Cela posé, il faut proclamer hautement que son livre est rempli de faits nouveaux et d'aperçus intéressants. Nul ne connaît aussi bien que M. Brugsch la littérature égyptienne de l'époque ptolémaïque, nul n'est plus à même d'en donner des traductions exactes : l'abondance des matériaux de ce temps qu'il a su accumuler en peu de pages assure à son œuvre une valeur durable.

G. Maspero.

---

591. — **Ueber die arische Alterthumswissenschaft und die Eigenart unseres Sprachstammes.** Akademische Antrittsrede, von Dr. P. v. Bradke, a. o. Professor an der Universitæt Giessen. Giessen, Ricker, 1888. in-8, 52 pp.

Ce cours inaugural, bien composé et publié sous une forme élégante, est un excellent résumé des services que la préhistoire et particulièrement l'histoire des civilisations primitives de la race indo-européenne sont en droit d'attendre de la philologie comparée. L'auteur, au surplus, ne se fait point illusion sur la valeur du critérium linguistique : il multiplie les réserves, il énumère complaisamment toutes les chances d'erreur, et à ce titre son essai, qui naturellement ne contient aucun fait bien nouveau, peut passer pour une exacte mise au point des rapports de la science du langage avec l'anthropologie, l'ethnographie, l'histoire des religions et celle des institutions.

V. H.

---

592. — W. L. Newman. **The politics of Aristotle,** with an Introduction, two prefatory essays, and notes critical and explanatory. Oxford, Clarendon press, 1887 ; 2 vol. in-8 de xx-580 et lxvii-418 pages.

De ces deux volumes, le premier est presque entièrement rempli par l'Introduction ; le second contient le texte et les notes des livres I et II de la *Politique.* On voit combien le plan de cette publication est étendu. Inutile de dire que l'exécution matérielle, comme pour tout ce qui sort de la « Clarendon-press », est excellente. L'ouvrage est d'ailleurs fait avec beaucoup de compétence et de soin, et mérite attention. Ce qu'on pourrait être tenté de lui reprocher, c'est un peu de longueur et de surabondance.

L'Introduction seule est un ouvrage considérable (563 p. sans compter les appendices). C'est une étude complète sur la *Politique*, contenant l'exposé et la discussion des idées d'Aristote, et une foule de recherches intéressantes sur les rapports d'Aristote avec ses prédécesseurs, sur ce qu'il doit à la réalité contemporaine, sur l'influence que ses idées philosophiques en général ont eue dans la construction de son système politique. Cette Introduction est écrite avec l'ampleur aisée qui carac-

térise souvent la manière des savants anglais : on sent qu'on est dans le pays par excellence des *magazines* et des Revues. Elle est facile à lire et instructive, Peut-être aurait-elle gagné à être plus courte. Avec ses longues analyses, elle tourne presque parfois au commentaire perpétuel. Le défaut, en somme, est léger.

Je le trouve un peu plus sensible dans le commentaire critique et explicatif qui accompagne le texte. Il y a décidément là trop de choses. Reproduire, à propos de chaque difficulté, toutes les opinions qu'elle a fait naître, ce n'est plus éclairer l'esprit du lecteur, c'est le submerger et l'accabler, surtout si le dernier éditeur hésite lui-même à prendre parti et conclut avec mollesse. Parmi ces opinions des savants, il en est qui ne sont nullement plausibles : ce sont des contre sens tout simplement; à quoi bon les cataloguer? Voici par exemple, t. II, p. 177, à propos de la phrase ᾗ δεῖ χρῆσθαι etc. (p. 1256 b, 24), une note d'une page et demie pour discuter si ᾗ se rapporte à πολεμική, à θηρευτική, ou à κτητική, qui précèdent. L'éditeur rapporte une douzaine d'opinions et donne la sienne avec réserve. Je crois, pour moi, que ᾗ se rapporte à πολεμική, sans aucun doute possible. Mais peu importe : même si l'on hésite, une page et demie sur cette question, c'est trop, d'autant mieux que l'énumération de dix ou quinze noms de commentateurs ne fait pas faire un pas à la discussion. — Quelquefois aussi, au milieu de cette surabondance, on ne trouve pas tout à fait ce qu'on cherche. Par exemple, devant certain passage difficile comme celui du livre sur la légitimité de l'esclavage (p. 1255 a, et suiv.), où c'est la liaison des idées surtout qui est obscure, on aimerait à trouver quelques indications qui permissent de mieux voir l'ensemble, tandis que le commentaire vous arrête sur les détails.

Je ne voudrais pourtant pas avoir l'air de méconnaître le moins du monde ce que ces notes renferment de savoir et de pénétration. J'en ai signalé le défaut, mais j'en estime beaucoup les qualités. Au point de vue critique, le texte est établi avec un grand soin, et les notes qui se rapportent à ce sujet sont généralement très judicieuses. Au point de vue explicatif, elles donnent souvent le sens exact avec précision et indépendance. Un exemple pour finir. On lit au livre I, p. 1253 a, 34 : ὁ δὲ ἄνθρωπος ὅπλα ἔχων φύεται φρονήσει καὶ ἀρετῇ, ce que les traducteurs et éditeurs modernes, presque sans exception, entendent comme si le datif avait ici le sens d'un instrumental (« *par* la sagesse et la vertu »). Cette interprétation détruit pourtant toute la suite des idées et rend le morceau dans son ensemble inintelligible. M. Newman a vu que le datif signifiait ici « *pour* » ou « *en vue de* ». J'avais moi-même traduit, il y a quelques années, « l'homme naît armé pour la sagesse et pour la vertu ». M. Newman préfère entendre : « ayant des armes dont la sagesse et la vertu pourront un jour se servir ». Il me semble toujours, malgré la discussion de M. Newman, que l'autre sens est plus simple et plus d'accord avec l'ensemble de la phrase; quoi qu'il en soit, ce

n'est là qu'une dissidence fort légère. On trouvera, dans les notes du nouvel éditeur, beaucoup d'éclaicissements excellents.

Alfred Croiset.

---

593. — Charles Waddington. **La Parménide de Platon,** son authenticité, son unité de composition, son vrai sens. Paris, Picard, 1888.

M. Waddington, pratiquant la méthode que nous avons exposée dans la *Revue* (1887, nº 1), s'est attaqué au *Parménide*, le plus contesté et le plus énigmatique des dialogues de Platon. S'appuyant sur les témoignages anciens sur Thrasylle, Aulu-Gelle, Alcinoüs, Plutarque, Macrobe et Proclus, il en soutient, contre Socher, l'authenticité et confirme cette assertion par l'analyse de l'œuvre que Proclus et Ficin ont mal interprétée, mais qui présente une véritable unité de composition. C'est, selon M. W., un exercice dialectique, assez peu sérieux au fond, qui porte sur l'idée de l'un en soi considérée dans ses rapports avec les autres idées. Il offre à un degré éminent le caractère suggestif de l'ironie socratique et platonicienne, une analogie évidente avec les ἀπορίαι qu'Aristote met en introduction à ses grands traités, avec les objections qu'il adresse à la théorie des idées et surtout avec l'argument dit du troisième homme exposé deux fois dans le *Parménide* — ce qui fournit une nouvelle preuve de l'authenticité du *Parménide.* Il se placerait ainsi entre les dialogues socratiques et les dialogues constructifs dans un groupe qui comprendrait le *Théétète*, le *Cratyle*, le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique*, le *Philèbe* et le *Ménon*.

F. Picavet.

---

594. — **Crinagoræ Mytilenæi** epigrammata edidit... Maximilianus Rubensohn. Berolini, apud Mayerum et Mullerum, 1888, 124 p. in-8.

L'édition de Crinagoras que vient de publier M. Rubensohn comprend deux parties distinctes. La première se compose de *prolégomènes* relatifs à la vie, au style et à la métrique du poète. La partie biographique est la plus heureusement traitée. L'auteur cherche à établir que Crinagoras a vécu sous Auguste et au commencement du règne de Tibère, etc. Son argumentation, parfois assez serrée, est concluante dans la mesure où elle peut l'être, étant donné que les renseignements sur la vie du poète nous sont à peu près exclusivement fournis par des passages plus ou moins obscurs de ses épigrammes. Ce qui concerne le style de Crinagoras est écourté, et il ne suffit pas, pour s'en excuser, de renvoyer à l'*index*. Le chapitre relatif à la métrique est plus développé, et contient des indications précieuses, bien que l'exposition soit parfois trop rapide et l'observation un peu superficielle. Le latin laisse aussi beaucoup à désirer comme clarté.

La deuxième partie, imprimée quelque temps après la première, et

pour laquelle l'auteur a pu mettre à profit une collation nouvelle du *Palatinus* par M. Stadtmüller, « éditeur futur de l'Anthologie », comprend le texte et les notes critiques. Le texte est en général satisfaisant, en dépit d'une tendance à préférer les corrections modernes aux leçons, même plus claires et aussi correctes, du manuscrit [1]. Le commentaire, surtout critique, parfois explicatif, est généralement trop touffu. Quelque intérêt que puissent présenter, au point de vue du jugement à porter sur le copiste ou les copistes, les irrégularités d'accentuation du manuscrit, il était inutile de les relever toutes [2], comme aussi toutes les conjectures, même les plus fantaisistes, des critiques modernes. Enfin ce commentaire, qui rendra incontestablement des services, gagnerait beaucoup à être rédigé plus clairement. Certaines notes sont inintelligibles, du moins pour les non-initiés [3]. L'*index* renferme des mots qu'il était inutile d'y faire figurer, du moment qu'on devait le limiter aux « expressions saillantes ou particulières à Crinagoras » [4].

Ch. Cucuel.

---

595. — ΓΡΗΓΟΡΙΟΣ ΠΑΚΟΥΡΙΑΝΟΣ, *μέγας δομέστικος τῆς δύσεως, καὶ τὸ ὑπ' αὐτοῦ τυπικὸν τῆς Μονῆς τῆς Θεοτόκου τῆς Πετριτζονιτίσσης*. Dissertatio philologica, quam scripsit ad summos in phil. hon. impetrandos Georgius Musaeus Stenimachites. Lipsiæ, typis B. G. Teubneri, 1888. In-8 de 75 p.

Un des caractères de l'Empire byzantin depuis le xe siècle est le nombre croissant d'étrangers qui s'élèvent aux plus hautes fonctions de l'État. On leur demande seulement d'avoir reçu le baptême : leur pays d'origine et la langue qu'ils parlent importent peu. M. Musaeus, un Grec de Stenemachos *(Sténimak)*, a étudié la carrière d'un des plus illustres de ces étrangers, Grégoire Pakourianos, qui, apparenté à la famille royale d'Ibérie, se mit, avec son frère Apasios, au service de l'Empire et devint, sous Alexis Comnène, Grand Domestique de l'Occident. Après avoir acquis d'immenses richesses, fruits de ses services à la guerre, il mourut en 1086, dans un combat contre les Bulgares et les Comans. Deux ans auparavant, il avait fondé dans le Rhodope, à quatre heures de Philippopolis, le couvent ibérien de Pétritzos qui est encore, sous le nom de Bastkhovo, un des plus riches de la Roumélie.

La biographie de Pakourianos était déjà connue en partie, grâce aux mentions fréquentes que fait de lui Anne Comnène et à quelques lettres de l'archevêque Théophylacte. M. M. a complété ces renseigne-

---

1. Ainsi, 26, 3 *ἔπειτα* ne me paraît pas pouvoir être maintenu; — 42, 2 *σταδίους* (P) est préférable à *σταδίοις*, que le renvoi au lexique ne peut nullement justifier; — 42, 7 *ἐπεωρίσθην* (P) me paraît la bonne leçon; — 44, 1 *ἐνοσίχθονος* (P) est bon; — 18, le dernier distique forme évidemment une autre épigramme, comme l'indique P; etc. — Ep. 23, 4, je lirais volontiers *σπουδαίοις*.

2. Ainsi, 21, 3 *ἐπήματι τοῖδε*; — 25, 1 *εἴπῃς*; — 42, 3 *ἐπαύλακα*, etc.

3. Voir, p. ex. 6, 1 *ejusdem* (?) *Philippi*; — 22, 1; — 42, 7-8, je ne comprends pas du tout le raisonnement de l'éditeur ni le sens proposé par lui, etc.

4. Par exemple, *ἀγρότερος, ᾄδης, ἄπνους, ἑσπέριος, εὔδηλος, κύων, μέτρον, πείθω*, etc.

ments par la publication *princeps* de la règle (τυπικόν) du couvent de Pétritzos, ou plutôt d'une traduction de cette règle en grec vulgaire, écrite, à la fin du siècle dernier, pour les moines qui ne savaient plus le grec ancien. Le document original est rédigé en trois langues, en grec, en arménien et en ibérien ; M. M., malgré tous ses efforts, n'a pu réussir à en obtenir communication. Les renseignements qu'il donne sur le couvent de Pétritzos, autrefois visité rapidement par Albert Dumont (*Voyages*, p. 151)[1], sur les peintures anciennes et les œuvres d'art qu'il renferme, sur un vaste local (σκευοφυλάκιον), malheureusement inaccessible aux étrangers, où sont déposés les objets les plus précieux, font vivement regretter que le caractère soupçonneux des moines empêche d'examiner ces richesses, parmi lesquelles on trouverait sans doute d'autres manuscrits intéressants.

La règle rédigée par le fondateur comprend trente-trois articles, suivis de deux catalogues d'objets donnés par lui et de chrysobulles ; elle entre dans des détails minutieux sur les devoirs des moines, la nomination de leur higoumène, les garanties qui leur sont assurées pour la paisible jouissance de leurs biens. C'est un vrai tableau de la vie cénobitique au XIe siècle. Le premier chapitre comprend une sorte d'autobiographie, où Pakourianos rappelle, non sans fierté, que bien peu de membres de sa famille sont morts dans leur lit, la plupart étant tombés en combattant pour la défense de la Croix et de l'Empire. Les développements où il entre plus loin marquent la sollicitude de cet homme de guerre pour les cénobites, mais aussi le peu de confiance qu'ils lui inspirent. Aucun couvent de femmes ne doit être établi dans le voisinage; aucune femme, sous aucun prétexte, ne doit mettre les pieds à Pétritzos; bien plus, il y a défense formelle d'y laisser entrer des eunuques *et des jeunes garçons* (ἀνήλικα παιδία), défense que Pakourianos, dans sa crainte pieuse du scandale, a pris la peine de motiver longuement.

Quant à prescrire à ces cinquante et un moines une activité quelconque, matérielle ou autre, c'est ce dont le fondateur n'a cure : il ne se préoccupe que du salut de leurs âmes et des prières qu'ils devront dire pour la sienne. Voilà où passaient, au XIe siècle, les *bellorum exuviae* des Byzantins.

M. Musaeus écrit une langue élégante et claire, dans la bonne tradition de la grécité byzantine. On s'étonne seulement de le voir citer Προκόπιος ἐν *Bello gothico*, comme si le texte de l'historien de Bélisaire ne nous était pas parvenu en grec. Mais ce n'est là qu'une menue inconséquence. Sa syntaxe ne connaît ni θά ni νά; elle a résolument dépouillé toute la rouille de la barbarie romaïque. Que d'autres s'en plaignent : nous l'avons lu avec plaisir, et ne lui ferons pas un crime d'écrire un grec que les muletiers du Péloponnèse ne comprendraient pas.

Salomon REINACH.

1. *Revue des Deux-Mondes*, oct. 1871, p. 566. Cf. Isambert, *Itinéraire*, p. 647.

596. — Heinrich SABERSKY. **Zur provenzalischen Lautlehre :** Parasitisches i und die damit zusammenhængendes Erscheinungen. Berlin, Mayer et Muller, 1888. In-8, 100 p.

M. Sabersky étudie comparativement l'*i* parasite dans le provençal des troubadours et dans les patois modernes. Il a réuni un grand nombre d'exemples qu'il classe méthodiquement, et qui permettent de se faire une idée générale de cet important phénomène phonétique, des particularités qui s'y rattachent et des divergences dialectales qui s'y manifestent. Une information encore plus étendue et un plus grand souci des vues d'ensemble auraient fait de ce travail un excellent chapitre de phonétique provençale.

L. C.

---

597. — **Les Révolutions politiques de Florence** (1137-1530). Etude sur leurs causes et leur enchaînement, par Gabriel THOMAS, conseiller à la cour d'appel de Nancy. Paris, Hachette, 1887. In-8, x-443 p. 7 fr. 50.

Le livre de M. Thomas, qui est bon, serait meilleur si l'auteur avait eu, en le composant, des idées moins arrêtées et un plan mieux arrêté. Abus de système dans le fonds, manque de systéme dans la forme, voilà le double défaut de ce travail.

Où l'auteur a manqué de système, c'est en ne voulant ou ne sachant pas se décider entre la narration chronologique et la philosophie historique. Sa première pensée avait été d'écrire une histoire de Florence. La publication du travail de M. Perrens, en lui faisant craindre que le sien n'arrivât trop tard, l'a conduit à extraire sous forme d'étude philosophique la quintessence de faits qu'il avait patiemment accumulés. Mais on dépend toujours des créatures que l'on a faites; on ne se dégage pas aisément des documents qu'on a réunis. De plus illustres en ont fait l'expérience et M. T. l'a faite à son tour. *Récit* d'abord, *considérations* ensuite, son livre aboutit à être à la fois l'un et l'autre; je ne dis pas, ni l'un ni l'autre. Les deux premières parties, qui forment la moitié du volume sont surtout un commentaire sur l'histoire de Florence : la dernière, aussi longue à elle seule que celles-là, en est décidément une chronique. Les faits, qui semblaient un peu sacrifiés d'abord aux réflexions, se vengent ici d'elles en les étouffant. De ce conflit de deux tendances, de cette alternative d'aphorismes souvent fins et de détails parfois quelconques naît dans l'esprit du lecteur une très fâcheuse incertitude sur les intentions de l'écrivain.

Où l'auteur a abusé du système, c'est en cherchant à trouver la loi des révolutions florentines. Ce qui semble l'avoir conduit à étudier Florence, ç'a été « la logique exacte et la marche régulière de ses institutions. » Il a souhaité mettre en lumière « une double série de faits qui semblent contradictoires entre eux; les secousses violentes qui tour à tour préparent ou consacrent la domination d'une classe nouvelle, —

cette tradition qui, à travers de tels bouleversements, maintient des institutions gouvernementales semblables. » Il a cherché à suivre dans l'histoire de Florence « à travers les formes politiques les plus variées et les plus complètes le développement d'un organisme qui, dans son activité, réunit et groupe toutes les manifestations de la vie politique. » (Remarquons que la gravité de ce style ressemble fort ici à de la lourdeur). — Il y aurait peut-être autre chose à considérer dans l'histoire florentine : le développement de l'art, les transformations du sentiment religieux, de Dante à Savonarole, le progrès de l'économie politique; au moins ne saurait-on étudier le gouvernement florentin et ses changements sans le replacer sans cesse dans son milieu, et il faudrait se demander si la politique purement formelle a été un si puissant facteur dans les révolutions de Florence. Même au xiv[e] siècle les questions sociales me paraissent y avoir eu plus de part que ne l'indique M. T. L'histoire de ces quatre siècles se réduit en effet selon lui à cette question : par quelle série d'éliminations la république florentine s'est-elle débarrassée des classes dont l'influence la gênait pour aboutir à l'état démocratique qui a triomphé de 1500 à 1530? De là les trois grandes divisions de son travail. *Livre I :* « Divisés par une double tendance féodale ou municipale, les nobles de Florence ne parviennent point à se constituer en classe dans l'état. » *Livre II.* « A la suite d'un trlomphe révolutionnaire, la bourgeoisie est impuissante à répartir le pouvoir politique entre ses diverses classes; ce qui détermine l'hostilité des Arts Mineurs contre les Arts Majeurs. » *Livre III :* « les tendances absolues de la démocratie et la politique des Médicis sous ses formes diverses préparent tour à tour par la destruction des classes la ruine définitive de la liberté. » Voilà qui va bien, et ce plan est aussi clair que rationnel. Ne l'est-il pas trop pour être vrai? N'est-il pas à craindre qu'une histoire aussi touffue, aussi complexe, aussi riche en incidents mal connus encore que l'est celle de Florence, s'accommode mal de ce cadre traditionnel, de cette classique division en trois points? En fait, pour l'y faire entrer, M. T. l'a quelque peu violentée. Le choix du point de départ et celui du point d'arrivée me paraissent également arbitraires. L'un oblige l'auteur à négliger complètement les origines de Florence, l'autre le force à dépasser de fort longtemps la fin réelle de l'ancienne république.

M. Thomas pose à tort en principe l'existence de deux races ennemies dans la Florence primitive, comme si les noms de Guelfes et de Gobelins y avaient jamais désigné autre chose que des divisions toutes locales et municipales. Dans les républiques de l'Italie médiévale, comme dans les cités grecques ou nos communes, ce sont les questions de murs mitoyens qui ont fait naître les factions, et celles-ci, après coup, ont inventé les théories; si bien que les divergences de pure politique, conséquences des divisions des cités, ont fini par en devenir les prétextes et par en être rues les motifs. De cette erreur primordiale sur les éléments cons-

titutifs du peuple florentin en dérive une autre sur le caractère de ces premières révolutions : M. T. croit qu'elles ont eu pour but de chasser un élément étranger; elles n'ont réellement tendu qu'à neutraliser en les absorbant des éléments dangereux.

M. Thomas se trompe également, à mon avis, quand il prolonge jusqu'en 1530 l'existence de la liberté florentine et quand il fait de la destruction officielle de la république le terme de l'évolution historique qu'il décrit. Mieux valait s'arrêter aux premiers Médicis, sous qui Florence a subi une transformation bien plus profonde que sous Charles-Quint. C'est alors que s'achève la confusion des classes et l'avènement de la démocratie. Les révolutions du xv^e siècle et du début du xvi^e siècle se rattachent à d'autres principes; il ne s'y agit plus de transformer des institutions communales, mais de savoir sous quelle forme Florence sortira du monde féodal et deviendra un état moderne; et, en même temps, les factions n'y représentent plus des idées, mais des hommes. Ainsi dans cette période, les motifs des révolutions florentines s'élargissent en se précisant. Le système de M. T. est donc bien contestable.

La partie excellente du livre de M. T., c'est l'histoire de la lutte entre les partis féodaux. Il en a mis l'issue en belle lumière en montrant que la bourgeoisie a profité des querelles intestines de la noblesse pour enlever au patriciat gibelin le droit de cité, au patriciat guelfe le gouvernement et pour fonder son propre pouvoir, mais qu'elle l'a promptement compromis en donnant lieu à ces luttes de classes qui remplissent le xiv^e siècle. Peut-être M. T. eût-il pu insister davantage sur les raisons économiques et sociales de cette scission entre les Arts mineurs et les Arts majeurs. Il semble bien aussi que (sauf pour la noblesse gibeline), il y a eu, non pas élimination ou destruction des classes supérieures, mais bien absorption — parfois douloureuse — et fusion à mesure que les classes inférieures s'élevaient, éclairées et enrichies par le travail.

Il est fâcheux que M. T. ait choisi un plan aussi peu propre que le sien à contenir tout son sujet, et qu'ayant sur cette admirable matière des idées aussi personnelles et aussi intéressantes, il ne les ait pas plus fortement prouvées. On peut lui reprocher aussi, ayant voulu faire un tableau philosophique des révolutions florentines, d'avoir cru qu'il devait y joindre un lourd appareil de bibliographie et de documentation, et, l'y ayant joint, d'y être souvent incomplet et parfois inexact. Par contre, je suis heureux de signaler la correction typographique des textes italiens qu'il a cités en grand nombre, et qui est trop rare en France pour ne mériter pas d'être louée.

Le livre de M. Thomas prête donc à la discussion, mais il l'appelle, ce qui n'est pas un mince mérite. D'ailleurs l'auteur a su donner de Florence une image vivante; le souci des divisions symétriques et rationnelles ne diminue pas chez lui le talent du peintre et du psychologue; dans le cadre trop rigide de son livre, il a su introduire des morceaux achevés, tels que la description des mœurs politiques de la Répu-

blique ou le portrait de Corso Donati ; enfin, il a souvent trouvé des formules d'une observation assez pénétrante et d'une langue assez concise pour faire penser de loin à Montesquieu.

L.-G. Pélissier.

---

598. — Gianantonio Mandalari. **Fra Barlaamo Calabrese maestro del Petrarca.** Rome, typ. C. Verdesi, 1888, in-12 de 127 pp. Prix : 2 fr.

Ecrit avec une certaine inexpérience des choses de l'érudition (on le voit surtout dans la liste finale des manuscrits de Barlaam), le mémoire de M. Mandalari n'est pourtant ni ennuyeux, ni inutile. Une notice biographique spéciale méritait d'être consacrée au savant moine basilien, qui fut théologien, métaphysicien, mathématicien et poète et qui reste, dit Lenormant, « une des plus puissantes et plus originales figures de l'hellénisme du xiv^e siècle. » Sur ses relations avec Pétrarque et Boccace, il y a peu à recueillir de nouveau dans ce travail. On y trouve l'hypothèse que le traité de Barlaam sur la primauté du Pape, où il s'adresse à un personnage nommé Φραγκίσκος, a été dédié à Pétrarque (p. 54) ; mais l'œuvre était écrite en grec, et Pétrarque, même après les leçons de Barlaam, n'entendait pas cette langue. L'auteur, qui tient beaucoup à sa conjecture, d'ailleurs séduisante, n'a pu échapper entièrement à cette objection (p. 78). Il y aurait à relever des erreurs de détail : p. 116, Aurispa (appelé ici *Aurispica)* n'est pas allé à Constantinople en 1369, mais en 1422 ; p. 117, Apostolo Zeno, mort en 1750, n'a aucun droit à figurer dans une liste d'humanistes du xv^e siècle ; etc.

P. de Nolhac.

---

599. — **Lettres de Peiresc aux frères Dupuy**, publiées par Philippe Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques. Tome premier (décembre 1617-décembre 1628). Paris, imprimerie nationale, 1888. In-4 de ix-914 pages.

Le projet réalisé par M. Tamizey de Larroque, après de longues années de laborieuse préparation, est un bien vieux projet. Il date de plus de deux siècles. Peu après la mort de Peiresc, on désira voir publier l'immense correspondance qu'il avait entretenue avec une foule de savants de France, d'Italie, de Hollande, d'Angleterre et d'Allemagne. Elle ne devait être ni éditée sitôt, ni même gardée avec soin. Toutefois ce vaste recueil, disposé par Peiresc lui-même, comprenait encore six volumes in-folio contenant des lettres personnelles et deux volumes de lettres à lui adressées, lorsque son petit-neveu, Thomassin de Mazaugues, essaya de les communiquer au public. Le trésor primitif était bien diminué, s'il est vrai qu'une parente du savant conseiller eût déjà détruit, sous forme d'allumettes ou de papillottes, plus de dix mille lettres d'érudits étrangers. Mazaugues n'annonçait d'ailleurs qu'un choix de ce qui restait, et ce choix devait former six in-quarto. Mais

ni lui ni Seguier, qui reprit plus tard son projet, ne purent trouver un éditeur. Le temps devenait de plus en plus ingrat pour une si vaste publication d'éruditin pure. Puisse le nôtre lui être plus favorable!

L'intérêt en est très réel, mais ne sera peut-être pas également saisi par tous les lecteurs habituels de la collection des Documents pour l'histoire de France. Peiresc est attentif à tout; mais l'importance *objective* des choses n'est pas constamment la mesure exacte de la place qu'il leur accorde. Les grands événements ne sont pas toujours ce qui l'occupe le plus et, par exemple, le siège de la Rochelle lui donne peut-être moins d'affaires que la recherche de tous les vers latins publiés à cette occasion. Curieux universel, si l'on me passe ce terme, il a plus d'un motif de ne pas philosopher spécialement sur les affaires politiques et religieuses. Il les suit d'un œil attentif, mais il en raisonne sobrement, en bon français et en bon catholique, joignant d'ailleurs à la liberté d'esprit d'un croyant à la fois très pieux et très éclairé la prudence romaine, la circonspection qui, selon lui, manque au *Prince* de Balzac (p. 408). Mais la littérature l'attire bien davantage. Les livres et les auteurs du moment font la matière la plus ordinaire de ses lettres. Il les juge avec indulgence, non toutefois sans choix et sans critique. Il avoue au besoin lui-même ses préventions pour tel auteur qu'il a « connu et aimé » (p. 365), mais il ne confond pas les belles choses avec le menu fretin. Bien qu'il soit le plus sympathique et le plus charitable des confrères en littérature, il ne sent pas faiblement un mauvais procédé : il lui arrive de s'emporter à propos d'une lettre de Rigault (l'éditeur de Tertullien) et de lui faire « sur la chaude » une réponse un peu vive, à ce qu'il dit ; mais il la confie à Pierre Dupuy, en le laissant libre de la jeter au feu : « car je n'entends nullement, écrit-il, de perdre son amitié, étant résolu d'aimer mes amis avec toutes leurs humeurs, comme je ne voudrais pas perdre l'usage des roses pour les épines qui y sont mêlées » (p. 657).

Peiresc est curieux des vieux livres encore plus peut-être que des nouveaux. Il fait chercher des manuscrits jusqu'en Orient, avec la passion et la générosité d'un Mécène de la Renaissance. Il attend et savoure, en vrai gourmet bibliophile, les beaux volumes publiés par les meilleurs imprimeurs et surtout par les Elzévirs (voy. p. 304, 305). Et ce qui relève cet amour passionné pour les beaux et les bons livres, c'est qu'il n'a rien d'égoïste. Peiresc les veut pour lui, mais il les recherche aussi pour les autres, et il acquiert d'habitude quelque exemplaire de surplus, pour obliger à l'occasion un ami ; il prend même des séries entières pour faire plusieurs heureux, pour être utile, par exemple, à de bonnes religieuses. Ajoutons pourtant qu'il fait aussi des échanges avantageux; en retour de ces harangues latines que les imprimeries d'alors produisaient si abondamment, il lui arrive de se faire céder d'anciens manuscrits et de « bonnes médailles antiques » (p. 359). Ses goûts d'artiste en fait de livres ne se bornent pas au mérite de la typographie, il

est très soigneux des reliures. Après avoir profité des services du grand relieur Le Gascon, sur lequel on trouvera, dans ses lettres, quelques indications nouvelles, il entretient chez lui un habile maître en ce genre, dont il surveille de près le travail (p. 148, 186, 329, 382, etc.).

L'art proprement dit ne le passionne pas moins. Il est vrai que sa galerie de portraits (p. 44) intéresse encore avant tout le lettré; mais il distingue et apprécie très bien ce qui est « de bonne main » en fait de peinture, et l'on sait ses relations avec plusieurs maîtres distingués, et surtout avec le grand Rubens (p. 624). Son amour pour les curiosités naturelles n'est pas moins connu. On est agréablement surpris de rencontrer dans ses lettres, à travers mille préoccupations d'érudit et de bibliothécaire, des nouvelles d'un narcisse de choix « qui montre déjà trois boutons » et des plaintes sur « la mortalité des grands orangers » et sur la cruelle maladresse d'un jardinier qui a noyé nombre de belles anémones; « qui est une bien notable perte, car il y en avait d'excellentes et qu'on n'avait jamais vues à Paris » (p. 652). On est heureux d'apprendre que ce *procureur-général de la littérature* (c'est un mot de Bayle) est aussi celui qui a donné chez nous la vogue aux tubéreuses.

On me pardonnera le décousu de notes prises dans ce gros volume un peu au hasard de la plume. Elles donneront quelque idée de la variété qui le caractérise, et me dispenseront d'une analyse qui serait à la fois trop difficile et trop prématurée : difficile, car on ne peut guère choisir dans le nombre vraiment infini des objets qui attirent presque également l'attention de Peiresc; prématurée, car il vaut mieux attendre la fin de cette vaste correspondance pour en saisir l'ensemble d'un seul coup-d'œil, avec le secours indispensable (et qui nous manquera jusqu'au troisième volume) d'un index analytique. Au reste, l'éditeur lui-même nous promet, avec des tables complètes, une notice de sa main, et il serait inutile autant que maladroit de la prévenir. Dans l'*Avertissement* qui précède ce volume, il s'en tient aux indications nécessaires pour renseigner le lecteur sur son travail et pour le mettre en goût. Son appréciation sommaire du mérite de Peiresc et de la valeur de ses lettres est d'un vif admirateur sans doute, mais avant tout d'un juge éclairé et qui possède à fond son sujet. Il a raison de dire que presque tous les personnages célèbres et surtout les auteurs du premier tiers du XVII[e] siècle, paraissent dans ce recueil avec des détails utiles et souvent neufs pour l'histoire, mais que le mérite le plus frappant des lettres de Peiresc est de nous rendre Peiresc lui-même. « On le retrouve là tout entier avec ses belles qualités qui lui valurent l'estime, je pourrais dire la vénération de ses contemporains. Chaque page, pour ainsi parler, porte l'empreinte de sa modestie, de sa prudence, de sa sagesse, de sa bonté, de son dévouement aux intérêts de ses amis et aux intérêts de la science » (p. vij). Mais, quel que soit le mérite de Peiresc et de son style épistolaire, remarquable avant tout par la simplicité — une simplicité de

bon goût, qu'il inculquait à l'occasion à ses correspondants [1] — on entend bien que ce recueil ne va pas devenir un livre de littérateur, un recueil classique à placer auprès de ceux de Mme de Sévigné, de Voltaire et de Mme de Rémusat. Il entrera dans les bibliothèques savantes à un autre titre. On le consultera, on le lira comme un journal historique et surtout littéraire. Ce sera même, ce me semble, pour une assez longue période (1617-1637), le répertoire le plus riche et le plus sûr. Ceux qui s'occupent d'histoire littéraire savent de quel inappréciable secours leur sont les journaux des deux derniers siècles et surtout le *Journal des savants*, celui *de Trévoux*, ceux de Bayle, de Bernard et de Basnage, les trois *Bibliothèques* de Jean Le Clerc, le *Journal littéraire* de La Haye, la *Bibliothèque raisonnée des savants d'Europe* et quelques autres. C'est là qu'on est sûr de trouver, à sa date précise, chaque événement littéraire ou scientifique, chaque livre, avec la note exacte de l'impression du moment. On n'a pas la ressource des journaux pour la première moitié du dix-septième siècle. Mais les correspondances des érudits peuvent, dans une large mesure, les remplacer, surtout quand elles ont été aussi actives, aussi étendues, aussi bien informées que celle de l'excellent, du savant, du curieux Peiresc.

Je n'ajoute rien sur l'épistolier lui-même, renvoyant de nouveau à l'*Avertissement* et surtout à la future notice de son éditeur. Mais je dois dire un mot du commentaire qui s'étale au bas de chaque page et souvent monte presque jusqu'au haut. Cete annotation étendue était nécessaire. Une foule de choses sont à peine exprimées dans une lettre, parce qu'elles sont familières à l'auteur et à son correspondant; mais ces indications elliptiques deviennent souvent de vraies énigmes, au bout de deux siècles, pour les lecteurs les plus instruits et les plus attentifs, surtout lorsque d'une correspondance, qui était une sorte de dialogue, il ne reste presque plus (comme c'est le cas de celle-ci) qu'un des deux rôles. Mais si le commentaire était indispensable, il était bien difficile, Peiresc parlant de tout et presque toujours en homme du métier. Par bonheur, on a pu dire de M. T. de L., non pas que son savoir était universel, ce qui, de nos jours, n'est plus possible, mais que sa curiosité était universelle; les lecteurs de la *Revue critique* savent qu'il n'y a rien là d'exagéré; ils savent, de plus, que rien ne coûte à ce curieux pour atteindre, à force de recherches, ce qui n'est pas sous sa main. Il n'a ménagé ni son temps ni ses forces dans le travail d'annotation qui ajoute tant de prix à ce volume. Si plusieurs passages qui semblaient demander une explication ne l'ont pas obtenue, on peut croire, dans la plupart des cas, qu'elle était au moins bien difficile à trouver. De même, quand M. T. de L. dit en note : « Savait-

1. On peut voir dans une publication de M. Ant. de Lantenay (*Peiresc abbé de Guîtres*, Bordeaux, Feret, 1888, in-8°, p. 83-84) une curieuse lettre de Peiresc, donnant à un correspondant épris du grand style d'excellents avis contre le phébus et le galimatias de certains épistolaires. Cp. *Revue crit.*, n° 21, p. 412.

on?... », on peut être à peu près sûr que le renseignement qu'il signale est nouveau. La masse des indications chronologiques, biographiques et bibliographiques accumulées dans ce long travail aurait exigé, ce semble, toute une société de spécialistes en divers genres; je n'ai pas besoin de vanter la science et la constance qui ont permis à un homme d'y suffire; je me permets seulement de croire qu'à son défaut, nous ne pouvions pas compter sur un autre pour exécuter une œuvre pareille.

Voici pourtant quelques lacunes et quelques taches que j'ai cru rencontrer dans ce commentaire. Un plus habile en aurait assurément vu davantage, sans rien enlever de son mérite à ce grand travail. D'abord, dans la partie historique et critique : la vraie date de la mort de Raymond Sebunde est donnée (p. 48) d'après M. l'abbé Reulet; mais ce dernier, après M. Compayré *(De Raymundo Sebundo philosopho)*, l'avait empruntée à une notice publiée par M. le docteur Noulet dans les *Mémoires de l'Acad. des sc. de Toulouse.* — A propos de Siméon Métaphraste (p. 443), il fallait au moins citer l'édition qui fait partie de la Patrologie grecque de Migne. — L'historien de Montpellier appelé *Grefeuille* (p. 124) avait nom Ch. d'Aigrefeuille; il n'y a là sans doute qu'une faute d'impression, comme celle qui nous fait lire (p. 79) *Hæser*, au lieu de *Hœfer.* — M. T. de L. prétend que la lettre de Malherbe, qu'on avait cru dirigée contre Paul Fortia de Piles *(Œuvres de Malh.*, édit. des Grands Écrivains, t. IV, p. 72), n'est injurieuse qu'au président Thomassin; mais elle vise évidemment, outre ce magistrat, un officier qui peut bien être celui qu'a nommé M. Lud. Lalanne. — Cette lettre avait été lue par Peiresc dans le *Recueil de lettres nouvelles*, publié par Faret en 1627. M. T. de L. n'a pas eu probablement ce volume sous la main; il y aurait vu qu'une lettre de Silhon citée par Peiresc (p. 179) est celle qui occupe près de soixante pages dans ce volume (450-508) et qui promet, non (comme le conjecture le savant éditeur) le *Ministre d'Etat*, mais une apologie de la religion chrétienne qui n'a point paru. — Ce sont là des minuties. En voici une encore plus mince : pourquoi M. T. de L. a-t-il écrit *l'abbé* Barclay (p. 87), *l'abbé* Robert (p. 222)? Je le renvoie, au sujet de cette désignation, aujourd'hui appliquée par l'usage à tous les ecclésiastiques, mais qui n'avait pas autrefois cette valeur, à une note de Sainte-Beuve contre Cousin *(Port-Royal*, 3ᵉ édit., V, 105), qui avait eu le malheur de dire « l'abbé Singlin » et qui, en cela, s'était montré « un peu du dehors ». — Si l'on examinait les jugements exprimés çà et là dans ces notes, avant tout positives, on en trouverait quelques uns de contestables : les lettres de Casaubon ne valent pas tout à fait autant que le suppose M. T. de L. (p. 295); Launoy, malgré son érudition redoutable et son argumentation obstinée, est bien loin d'être « un de nos meilleurs critiques » (p. 132); le faux Dexter est trop faiblement répudié dans une note de la p. 153 : Peiresc lui-même saisit d'un coup-d'œil la vanité de cette bourde colossale (p. 326).

Je n'ai pas touché à un genre de notes qui tiennent une bonne place dans le commentaire courant de M. T. de L., savoir les notes philologiques, où sont signalés et expliqués les mots ou locutions difficiles ou dont on ne connaît pas d'exemples aussi anciens ou aussi récents que le texte de Peiresc. Peut-être M. T. de L. s'est-il un peu exagéré l'importance linguistique de ce texte, qui ne sera jamais considéré comme un *testo di lingua*. Peiresc parle assez correctement la langue de ses contemporains, mais il est provençal et d'ailleurs trop plein de latin et d'italien, pour ne pas s'écarter parfois du vrai français. Son orthographe même, quoique assez régulière pour l'époque, a des traits qui révèlent des habitudes d'outre-monts et que M. T. de L. a maintenus avec un louable souci d'exactitude (ainsi l'accent grave de la 3e personne singulière du futur et même du passé défini : *il resterà, il restà)*. De plus, M. T. de L. ne porte pas toujours la sûreté d'un philologue de profession dans ces enquêtes délicates : il a des notes de linguistique à peu près superflues, et parfois des erreurs, comme (p. 514) le mot *chère (bonne chère)* rattaché à l'adjectif latin *carus* [1].

Il ne me reste qu'à indiquer (j'aurais peut-être dû commencer par là) le contenu exact de ce beau volume. C'est le premier de la correspondance avec les frères Pierre et Jacques Dupuy, l'un avocat au Parlement de Paris et puis conseiller d'Etat, l'autre prieur de Saint-Sauveur, et l'un et l'autre gardes de la Bibliothèque du Roi jusqu'à leur mort (1651, 1656). Le commerce épistolaire de ces deux savants avec Peiresc commence en 1617 et ne se termine qu'à la mort de ce dernier en 1637. Ses lettres aux deux frères, au nombre de 485, remplissent trois volumes de la collection Dupuy à la Bibliothèque nationale (716-718) ; M. T. de L. a été autorisé à reproduire ces trois volumes manuscrits dans autant d'in-quarto de la collection des Documents pour l'histoire de France;

1. Voici encore quelques notes que nous envoie un de nos collaborateurs et dont M. Tamizey de Larroque fera son profit (A. C.) :

« P. 1. *Gouverner* ne veut pas dire *faire fête à quelqu'un*, mais causer, s'entretenir avec quelqu'un. » C'est une erreur de dire que cette expression n'a pas été recueillie par les lexicographes. Voir Godefroy. — P. 41. « *Divertissement* avec le sens de détournement n'est pas dans Littré. » M. T. de L. n'a pas lu avec assez d'attention l'historique de ce mot. — P. 70. « Le mot *rusticité* est très fréquent au XVIe s. ; par conséquent, Peiresc n'est pas un des premiers qui l'aient inventé. » — P. 95. « Le mot *progéniteur* manque dans tous les Dictionnaires. » Le contraire serait la vérité. Robert Estienne, Charles Estienne, Guil. Morelius, La Curne, etc., donnent ce mot qui, du reste, est ancien. P. 155. « La forme *gospiller* n'a pas été citée par les lexicographes » ; voir l'article 218 de la *Revue critique* du 30 novembre 1885. Ce verbe a été employé par Ronsard, Angot de l'Eperonnière, par Chapelain, par Jacques-Jacques, etc. — P. 169, 509, 593. M. T. de L. prétend que les mots *dedition*, *hommageable*, *demarcher* ou *desmarcher*, ne sont dans aucun de nos Dictionnaires : qu'il veuille bien ouvrir celui de Godefroy. — P. 290. *Escorue* n'est pas un vieux mot ; il date du XVIe siècle. — P. 662. *Fuitif* remonte plus haut que le XVIe siècle, car il est aussi vieux que notre langue ; il en est de même de se « développer » (p. 674) au sens de « se tirer, se dégager ». — P. 714. *Cuider*. « Ce mot si usité au XVIe s. » ; il fallait dire depuis le XIe siècle, etc. » — A. JACQUES.

nous n'avons encore que le premier, correspondant exactement au t. 716 de la collection Dupuy. L'éditeur aurait bien souhaité de joindre aux lettres du savant provençal celles de ses deux correspondants parisiens, mais il n'en a retrouvé en tout qu'une soixantaine, qu'il distribuera à la suite de chaque volume des *Lettres de Peiresc*, en les annotant avec le même soin; celles qui terminent ce tome premier seront lues avec beaucoup d'intérêt et feront désirer la découverte de celles qui ont disparu et qui peuvent bien subsister encore. Les amateurs d'histoire littéraire attendront avec impatience l'achèvement de cette publication, et feront des vœux pour la voir compléter par les autres parties de la correspondance de Peiresc, que M. Tamizey de Larroque est tout disposé à éditer à leur tour, et même par un ou deux volumes, où il réunirait les diverses brochures si curieuses et si savantes qu'il publie sous ce titre : *Les correspondants de Peiresc*, et qui sont déjà au nombre de quatorze. Il serait bien commode de les tenir toutes ensemble, comme un supplément indispensable à l'œuvre épistolaire du savant conseiller à la cour de Provence; le tout constituerait, pour le premier tiers du XVIIe siècle, un immense répertoire historique, littéraire et scientifique du plus grand prix [1].

Léonce COUTURE.

---

600. — **Lettres inédites adressées de 1686 à 1737 à J. A. Turrettini,** théologien genevois, publiées et annotées par E. DE BUDÉ. Paris, librairie de la Suisse française, P. Monnerat; Genève, librairie Jules Carey, 1887-1888, 3 vol. in-16 de IX-394, 399 et 464 p.

De tous les théologiens genevois du XVIIIe siècle, Jean Alphonse Turrettini (né le 24 août 1671, mort le 1er mai 1739), comme le dit M. de Budé (*Introd.*, p. V), a joué le rôle le plus considérable. L'influence qu'il exerça non seulement dans sa patrie, mais à l'étranger, la grande célébrité qui entoura son nom, ont décidé son ancien biographe [2] à livrer au public un choix raisonné de la vaste correspondance du savant professeur. Cette correspondance, dont une partie appartient aux archives particulières de l'éditeur et l'autre partie à la bibliothèque publique de Genève (fonds de Roches), est d'une incontestable valeur; elle touche aux sujets les plus divers. On trouve là mille détails sur les disputes religieuses, sur les événements politiques, sur les publications de tout genre. Aux renseignements les plus sérieux se mêlent de curieuses anecdotes sur les hommes de lettres, les académies, les salons. Cette

1. Ce complément des lettres de Peiresc formerait sept volumes, dont on peut voir le sommaire dans la *Bibliographie générale de l'Agenais* de M. J. Andrieux, t. II, p. 321.

2. M. de B. a commencé la publication d'une collection des *Vies des théologiens genevois* qui comprend déjà, outre la vie de J. A. Turrettini, celle du père de ce dernier, François Turettini (1623-1687), et celles de Jean Diodati (1576-1649), de Bénédict Pictet (1655-1724).

correspondance, qui embrasse une période de plus de 40 ans, est le complément de tous les livres relatifs aux choses du protestantisme, notamment en ce qui concerne les églises du Désert, les vallées vaudoises, les réfugiés. C'est aussi à certains égards le complément de tout ce qui a été écrit soit sur l'histoire générale, soit sur l'histoire littéraire des 15 dernières années du XVII^e siècle et des 37 premières années du XVIII^e.

Le précieux recueil renferme près de 500 lettres écrites par une centaine de correspondants dont voici la liste : Abauzit (Firmin), le bibliothécaire de Genève ; Achard (Antoine), membre de l'Académie royale des sciences de Berlin ; Ancillon (David) ; les deux frères Appia (Cyprien et Paul), pasteurs ; Arnaud (Henri), « le héros le plus populaire de l'histoire des Vaudois ; »[1] Aufrère (Israël-Antoine), agrégé à l'université de Cambridge, chapelain de l'église française de Saint-James ; Barbeyrac (Jean), professeur de droit à Lausanne, puis à Groningue ; Barnaud (de Crest, en Dauphiné), un des plus rudes adversaires du *Consensus ;* Basnage (Jacques), historiographe des états généraux des Provinces-Unies ; son frère Henri Basnage de Beauval, l'auteur de l'*Histoire des ouvrages des savants ;* Bastide (Marc-Antoine de la), un des adversaires de Bossuet ; Bastie, « un des pasteurs les plus distingués des vallées vaudoises ; » Baulacre, pasteur à Genève, et bibliothécaire de la République ; Baux (Gaspard), pasteur en Hollande ; Bayle (Pierre) ; Beausobre (Isaac de), l'historien du manichéisme ; Bénion (Louis), pasteur à Leyde ; Bergier, pasteur à Lausanne ; Bernard (Jacques), continuateur de la *Bibliothèque universelle* et des *Nouvelles de la République des Lettres ;* l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi ; Bochat (Loys de), professeur de droit et d'histoire à Lausanne ; Cartier (Pierre), pasteur à Neuchatel ; Chais (Charles), pasteur à La Haye ; Chenaud (Jacques), médecin genevois ; Chouet (Jean-Robert), professeur à Saumur, puis à Genève ; Constant de Rebecque (David), professeur à Lausanne ; le mathématicien Cramer (Gabriel) ; Crousaz (Jean-Pierre de), professeur à Lausanne, à Groningue et, de nouveau, à Lausanne ; Dautun (Jean-Antoine), précepteur de J. A. Turrettini ; le médecin Drelincourt (Antoine) ; Du Plan (Benjamin), député général des églises réformées de France ; le général Erlach (Jérôme d') ; Escher (Jean-Gaspard), bourgmestre, et ses parents Escher (Jean-Conrad, Jean et Jean-Jacques) ; Eynard (Jacques), chargé d'affaires de la république genevoise en Angleterre ; Fontenelle ; Forneret (Philippe), pasteur de l'église française de Berlin ; Gautier (Jean-Antoine), recteur de l'Académie de Genève et historien de cette ville[2] ; Graff (Auguste-Gotthelf), conseiller à la cour du duc de Gotha ; 'S Gravesande (Guillaume-Jacob), professeur à l'université de Leyde ; Frédéric, landgrave de Hesse ;

1. Voir sur cet Arnaud une plaisante anecdote (t. III, p. 140).

2. Son ouvrage, demeuré manuscrit, est conservé (en 15 volumes) aux Archives de Genève.

Hortin (Jacques), professeur de théologie à Berne; Iselin (Jacques-Christophe), professeur d'histoire à Marbourg, puis à Bâle; Jablonski (Daniel-Ernest), président de l'Académie royale de Berlin; Jahier (Jean), pasteur des vallées vaudoises; Janiçon, directeur de la *Gazette de Rotterdam ;* Jaquelot (Isaac), prédicateur du roi de Prusse, Fréderic I[er]; Jurieu (Pierre), l'ardent controversiste; Latour (Pierre de), procureur de la congrégation genevoise de Constantinople; Le Clerc (Jean), le rédacteur de la *Bibliothèque universelle*, de la *Bibliothèque choisie* et de la *Bibliothèque ancienne et moderne;* Legrand (Joachim), l'auteur d'une histoire inédite de Louis XI; Leibniz [1]; Lenfant (Jacques), l'historien des conciles de Constance, de Pise et de Bâle; L'Escot (Paul), pasteur à Douvres; l'évèque de Londres (mylord Compton); l'abbé de Longuerue; L'Oste (Charles), pasteur de l'église anglicane; Maiseaux (Pierre des), le biographe et l'éditeur de Bayle; le comte de Marsay, ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne auprès des cantons helvétiques; Matthieu (Antoine), pasteur à Francfort-sur-le-Mein; Merlat (Elie), pasteur à Saintes, puis à Lausanne; Mestrezat (Abraham), magistrat de Genève; Micheli (Barthélemy), seigneur du Crest; le prince de Nassau; l'abbé Claude Nicaise [2]; Osterwald (Jean-Frédéric), le fameux théologien neuchatelois [3]; Ostervald (Jean-Rodolphe), fils du précédent; Ott (Jean-Baptiste), le numismate zurichois; son fils, Jean-Henri, numismate aussi; le P. Panel (Alexandre), autre numismate distingué; le futur cardinal Passionei [4]; le diplomate Fr.-Louis de Pesme de Saint-Saphorin; Pfaff (Christophe-Matthieu), l'éditeur principal de la *Bible de Tubingue;* Pictet (Bénédict), professeur et recteur à Genève; Polier (Georges), sieur de Vernand, ministre à Lausanne; l'orientaliste Polier de Bottens (Georges-Pierre); Roques (Pierre), pasteur à Bâle; Rosset de Rochefort (Jean-Alph.), professeur à Lausanne; le bibliophile anglais Patrick Saint-Clair; Sarasin (Jean), pasteur à Genève; Saurin (Jacques), le Bossuet de la chaire protestante; son frère cadet, Louis, pasteur à Londres et doyen en Irlande; le duc de Saxe, Frédéric II; le diplomate Schaub (Luc); le duc de Shrewsbury; l'hébraïsant Richard Simon; le baron de Stain; Stëiger (Christophe), avoyer de Berne; le prédicateur Daniel de Superville; Auguste de Trey, pasteur à Berne; le pasteur et professeur Samuel Turrettini, cousin de

1. Les six lettres de l'illustre philosophe ont été publiées, d'après les originaux de la bibliothèque de Genève, dans l'édition des œuvres complètes donnée par M. Foucher de Careil.

2. Les seize lettres de l'abbé Nicaise avaient déjà été insérées par M. de B. dans un mémoire communiqué à l'Académie de Dijon le 7 avril 1886, mémoire dont je me suis occupé ici l'an dernier.

3. M. de B. ne nous donne pas moins d'une centaine de lettres de celui que ses concitoyens ont surnommé le *Grand* Ostervald.

4. On est agréablement surpris de voir un jésuite comme le P. Panel et un archevêque comme Passionei correspondre en termes très cordiaux avec le théologien calviniste. La lettre du P. Panel nous apprend (t. III, p. 219) que Turrettini possédait « un médailler des plus beaux et des plus curieux ».

Jean-Alphonse; Vernet (Jacob), qui surveilla la publication de l'*Esprit des Lois;* Walle (William), prélat anglican; Werenfels (Samuel), qui forme avec Ostervald et Turrettini ce qu'on a appelé le triumvirat théologique de la Suisse.

Laissant de côté tout ce qui, dans les trois volumes, regarde la théologie, j'indiquerai quelques passages particulièrement dignes de l'attention des curieux. Achard, écrivant de Berlin le 15 août 1724, juge d'une façon piquante (t. I, p. 4-5) deux hommes qu'il connaissait bien: « MM. de Beaussobre et La Croze sont aussi en travail, je ne sçai quand l'un et l'autre accoucheront; le premier a infiniment d'esprit et prêche avec tous les tons imaginables, il répand les fleurs à pleines mains; il est vrai que quelquefois la clarté du discours en souffre un peu... Quant à M. de La Croze, son mérite nous est déjà connu; j'ajouterai que c'est le plus honnête homme du monde, ayant toute la simplicité de la colombe; son érudition et sa facilité à s'énoncer rendent sa conversation aussi variée que pleine d'agrément. [1] » Un des personnages dont il est le plus souvent question dans les lettres suivantes, est Pierre Bayle. D'une tirade d'Aufrère contre ce « dangereux ennemi de la religion », (t. Ier p. 65-66), on peut rapprocher quelques lignes de Basnage sur le *Dictionnaire critique (ibid.*, pp. 125, 177) et cette remarque de Beaux (p. 217): « Véritablement Bayle jase trop, quelque agréablement qu'il jase, et jamais les juifs n'ont cherché avec tant de soin, mais dans une veüe différente, le pain levé dans tous les coins de leur maison en tems de Pasque, qu'il a fureté dans tous ceux de son cabinet et de son esprit pour en transporter toutes les pensées sur le papier. [2] » Ai-je besoin de dire que les quatre lettres de Bayle à Turretini (malheureusement il n'y en a que quatre!) sont au nombre des plus intéressantes de tout le recueil? Elles font le principal ornement du premier volume, comme les élégantes lettres de Fontenelle, et les lettres de l'abbé de Longuerue, où la verve ne brille pas moins que l'érudition, sont les perles du second volume, comme les lettres de Jacques Saurin et celles de Richard Simon sont les plus savoureuses du troisième.

Revenons au tome Ier pour y signaler ce qui est relatif au « terrible P. Burman » [3] (p. 94); à la lutte acharnée de deux savants en *us*

1. Achard dit *(Ibid.)* d'un chronologiste jadis renommé: « M. Des Vignoles, quoique septuagénaire, a tout le feu d'un jeune homme... Son exactitude va souvent au scrupule; ses connaissances sont très étendues et je sache peu de sujets sur lesquels il ne se soit pas exercé. »

2. Voir de véhémentes tirades contre Bayle et son *Dictionnaire* (t. III, p. 30-32). L'auteur de ces tirades, Ostervald, garde sa colère devant la mort même du mécréant (p. 51): « Voilà un dangereux ennemi de la religion emporté. Le voilà maintenant dans un lieu où le pyrrhonisme et le bel esprit ne servent plus de rien. » Voir, comme contre-partie (t. Ier, p. 310) un enthousiaste éloge de Bayle: « un de ces génies heureux » comme « on en rencontre si peu, » à la lecture des ouvrages duquel « on devenoit savant presque en badinant. »

3. Barbeyrac, le 23 juin 1736, accuse le docte philologue de ne cesser, sur ses vieux jours, de *mordre* tout le monde. Voir (tome II, p. 135-136) des attaques bien plus vives encore de Le Clerc contre ce « méchant homme. »

(p. 140); [1] au roi d'Angleterre, Guillaume III, auquel Turrettini, dans une oraison funèbre, avait attribué de glorieuses blessures entièrement imaginaires (p. 142); au cardinal de Noailles, « bon homme... qui n'a pas assez de sçavoir pour composer des livres... » (p. 145); au P. Hardouin qui « hasarde légèrement des conjectures; » (p. 163); [2] à Elie Benoît et à son *Histoire de l'Edit de Nantes* (p. 164); à la reine Marie d'Angleterre, qui dit un mot si plaisant sur les deux filles jumelles de l'évêque de Salisbury (p. 209); à l'abbé de Rancé, et à ses disputes avec Dom Mabillon (p. 257); au P. Kircher étudiant à Syracuse la question du miroir ardent d'Archimède (p. 296), etc. Dans le tome II, nous trouvons des détails sur la querelle du P. Malebranche et de Sylvain Régis (pp. 67, 70); sur l'emprisonnement du Marseillais Jean de la Roque, l'auteur du *Voyage de l'Arabie heureuse* (p. 104-105); sur l'*Hérodote* de Gronovius, « où il y a de méchantes notes de l'éditeur, qui n'a ni goût ni génie et qui est très brutal, selon la coutume de cette espèce de gens » (p. 142); sur les éditions *ad usum Delphini* qui, à peu d'exceptions près, sont très critiquées (p. 145); sur les travaux d'Etienne Baluze (p. 169) et sur ceux de Dom Bernard de Montfaucon (p. 170) [3]; sur les combats que se livrèrent, au sujet de l'Iliade, Mme Dacier et La Motte, ce dernier ayant pour auxiliaire « un M. Terrasson, de l'Académie des Inscriptions, qui prétendait faire voir plus de deux mille fautes dans Homère » (p. 171); sur les projets de publication de la collection des historiens de France (p. 172-173); sur l'impénitence finale en laquelle mourut le comte de Metternich (p. 179); [4] sur Richard Simon, cachant son domicile à ses amis, pour mieux travailler (p. 236); sur le P. Pagi, le P. Thomassin, B. d'Herbelot, etc. (p. 238-240); sur Dom Martianay (p. 253) et sur Grotius (pp. 294-296), l'un et l'autre fort malmenés; sur l'académicien Pavillon (p. 301), etc. Le tome III n'est pas moins riche en particularités intéressantes. Notons le récit de la tentative d'assassinat de l'hébraïsant Jacques Cappel (p. 153), d'une conversation de Bernouilli avec Ostervald touchant Leibniz et ses idées sur la fatalité (p. 184), d'une séance de l'Académie des Inscriptions (p. 215);

1. Basnage (1702) écrit ceci : « Mrs Perizonius et Gronovius s'entrebattent à fer émoulu sur la mort de Judas. Le premier veut que la douleur l'ait suffoqué, et qu'ainsi il ne se soit point pendu. La question ne vaut pas la peine de se dire tant d'injures. »

2. Le P. Hardouin est, si l'on daigne me passer la familiarité du mot, la tête de Turc des correspondants de Turrettini. Voir notamment contre les bizarres paradoxes du bon Père t. Ier, p. 281 et t. II, p. 239. En cette dernière page, le système du naïf sceptique est jugé « téméraire et scandaleux. » M. de B. n'a pas cité l'épigrammatique épitaphe composée sur Hardouin par Jacob Vernet, professeur, à Genève.

3. Voir encore (t. II, p. 254) l'hommage complet que Longuerue rend au savoir, comme au caractère, de Montfaucon.

4. Rapprochons-en (t. Ier, p. 13) le récit des derniers moments d'un libre-penseur qui résista jusqu'à la fin aux exhortations de deux ou trois pasteurs. Le narrateur voit dans cette résistance désespérée un *phénomène*.

les renseignements sur l'emprisonnement de P. Giannone, l'auteur de l'*Histoire du royaume de Naples* (p. 225); sur les leçons et les ouvrages de Frédéric Spanheim, professeur à Leyde (p. 228 229, 231-232); sur les « six à sept cents lettres, toutes pleines d'érudition » écrites par Bochart à Le Moyne (p. 230), sur le fameux critique Richard Bentley, « très savant homme, » mais « dont les manières hautaines et superbes lui attirent quantité d'ennemis, même dans son collège, » et qui cherche à « gagner un évêché que vraisemblablement il n'aura jamais » (p. 283); sur la veuve de Jurieu, Hélène du Moulin, « qui court le monde avec quatre ou cinq fanatiques » (p. 308), etc. Rappelons encore le récit des visites faites par Samuel Turrettini à Le Clerc et au P. Quesnel (p. 358-359), à l'abbé Bignon et à Fontenelle [1] (p. 370-371), et à divers autres célèbres personnages [2], ainsi que les attrayantes impressions de voyage en Italie de P. Saint-Clair (p. 274-278) [3].

M. de Budé a très bien rempli ses devoirs d'éditeur. Le texte de la correspondance a été établi d'une façon irréprochable. Toutes les précautions ont été prises pour que la lecture en devînt aussi facile que possible. Chaque première lettre des divers correspondants est précédée d'une excellente petite notice biographique sur son auteur, et toutes les lettres, a pu dire l'érudit commentateur (p. VII) « sont annotées avec le plus grand soin [4]. » Ce même *grand soin*, il l'a apporté dans la rédac-

1. S. Turrettini parle ainsi de Fontenelle (p. 370) : « Je ne puis assez admirer l'esprit, la solidité, la politesse de cet habile homme. Il n'y a pas de sçavant de cet ordre. »

2. J'ai vu M. Dacier, dit-il (p. 370), mais je n'ai pas pu trouver Madame, elle s'est toujours trouvée sortie pour aller à la messe; je n'aurais pas cru une savante et une nouvelle catholique si dévote. » Ne juge-t-on pas bien amusant le dépit du visiteur ?

3. Saint-Clair, en sa qualité de bibliophile, s'occupe beaucoup des bibliothèques italiennes. Il se plaint (p. 277) de « l'extrême ignorance » du bibliothécaire de l'Ambrosienne; en revanche, il n'a pas assez d'éloges pour le bibliothécaire de Florence, le P. Magliabecchi, qui, « avec une bonne grâce parfaite, » lui a fait les honneurs de la bibliothèque Laurentienne, la plus riche, ajoute-t-il, de toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent. » Il nous apprend que ce savant « vit seul, prend pour toute nourriture du pain et de l'ail assaisonné de sel, » qu'« on ne voit chez lui que des monceaux de livres », lesquels inondent même les escaliers, « de sorte qu'on peut à peine monter et descendre. » Il vante « la prodigieuse mémoire », de Magliabecchi, qui « n'oublie rien et n'a besoin d'aucun catalogue pour chercher un volume dans sa bibliothèque. » On trouve d'autres curieux détails sur *Magliabacchi* dans le *Mabillon* du prince Emm. de Broglie (Paris, Plon, 1888, t. Ier pp. 198-299).

4. A ces très nombreuses notes M. de B. aurait pu joindre quelques autres notes encore. C'est ainsi qu'il ne dit rien (t. Ier, p. 83), de J.-A. Smidlin, qui apparaît dans le texte comme « un furieux et enragé théologien. » Il ne dit rien non plus (t. Ier, p. 145), de « M. Boyleau de l'archevêché », en qui certains de ses lecteurs ne reconnaîtront peut-être pas le chanoine de Saint-Honoré qui avait été d'abord curé de Saint-Etienne-d'Agen. Bien peu de notes laissent quelque chose à désirer. C'est à la suite d'un *lapsus* que l'abbé Bignon (t. Ier, p. 266) nous est présenté comme ayant contribué à l'établissement de notre contemporaine, l'Académie des sciences morales et politiques. Le philosophe Régis (t. II, p. 67) ne s'est jamais appelé *Leroy*.

tion de la table chronologique des documents [1] et dans la table alphabétique. Aussi croyons-nous pouvoir déclarer que son recueil mérite à tous égards d'occuper une place des plus élevées parmi les meilleures publications dues à la laborieuse et savante ville de Genève.

T. de L.

Arsène DARMESTETER

M. Arsène Darmesteter, professeur à la Faculté des Lettres de Paris et depuis longtemps collaborateur de la *Revue critique*, est mort le 16 novembre. Sa santé était ébranlée depuis plusieurs années par une grave affection : on espérait toutefois que les soins dont il était entouré amèneraient une guérison complète, lorsqu'une congestion pulmonaire, s'étant développée à la suite d'un refroidissement, l'a enlevé en quelques jours à la science et à l'affection de ses amis. A. Darmesteter eut une carrière brillante qu'il ne dut qu'à son mérite, mais ses débuts furent difficiles. Né dans une condition modeste, à Château-Salins, le 5 janvier 1846, il fit ses études au séminaire israélite de Paris. Ayant obtenu, à force de travail personnel, ses premiers grades universitaires, il se tourna du côté des études romanes qui alors commençaient chez nous à renaître, et n'avaient guère d'autres organes que la *Bibliothèque de l'École des chartes* et la *Revue critique*. Il fut, pendant une année (1865-6) élève à l'École des Chartes, dans la promotion d'où sortirent L. Pannier, C. Pelletan, Et. Charavay, Héron de Villefosse. Lorsque l'École des Hautes-Études fut fondée, en 1868, Darmesteter s'y fit inscrire, et devint bientôt l'un des meilleurs élèves de M. G. Paris qui le fit nommer, à la fin de 1872, répétiteur pour les langues romanes à cette même école, en remplacement de M. Brachet. Il ne tarda pas à appeler l'attention sur lui par une suite de publications distinguées qui lui créèrent, parmi les érudits voués aux études romanes, une place à part.

Versé dans la connaissance de l'hébreu, il tira des livres rabbiniques de précieux renseignements, que nul autre n'eût su mettre en valeur, sur l'histoire de la langue française. Son beau mémoire, *Glosses et glossaires hébreux-français du moyen-âge* (1872, *Romania* I, 146), n'était, dans sa pensée, que l'esquisse d'une publication considérable qu'il projetait et dont il avait dès lors réuni les matériaux à la suite de recherches dans les bibliothèques de France, d'Angleterre et d'Italie pour lesquelles il avait obtenu une mission du gouvernement [2]. Vers le même temps, il

1. M. de B. dit (t. III, p. 437) : « Nos lecteurs ont dû remarquer qu'un certain nombre de lettres n'ont pas été datées par leurs auteurs. Nous avons été assez heureux pour pouvoir leur assigner des dates précises, en nous aidant des détails qu'elles contenaient, ou de certaines circonstances extérieures. En conséquence, nous les avons fait figurer dans la table chronologique. Quatre lettres seulement sont demeurées indéterminées. » Ce résultat fait honneur à la sagacité de l'éditeur.

2. Voy. *Arch. des Missions*, 2e série, VII (1872), p. 87 et suiv.

collaborait activement à la *Revue critique.* On consultera longtemps encore avec utilité ses articles sur les grammaires françaises de M. Brachet (1874, II, 384), de M. Marty-Laveaux (1875, II, 245), sur la *Phonologie française* de M. Ayer *(Ibid.*, 262), sur la thèse de M. Talbert, *Le dialecte blaisois* (1875, I, 37), etc. Sa thèse de l'Ecole des Hautes-Etudes, *sur la formation des mots composés dans la langue française* (1875) est une œuvre de premier ordre où l'on ne sait s'il faut plus admirer la belle ordonnance des matières ou l'étendue des recherches. Il la continua, pour ainsi dire, par son livre *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française* (1877), qui lui valut le diplôme de docteur ès-lettres[1], et aussitôt après, une place, créée pour lui, de maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Quelques années (1883) plus tard la chaire d'histoire de la langue française était définitivement fondée, et il en devenait le premier titulaire. Vers le même temps il fut chargé du cours de langue française à l'école normale de Sèvres. Depuis lors, le labeur régulier et absorbant de l'enseignement et la préparation d'un grand dictionnaire de la langue française qu'il composait en collaboration avec M. Hatzfeld, lui laissèrent peu de loisir pour ces dissertations si pleines de faits bien disposés, pour ces comptes-rendus si étudiés, dont il avait, pendant plusieurs années, enrichi la *Revue critique* et la *Romania.* Il fit cependant encore, comme par occasion, quelques publications qui attestèrent la variété et la profondeur de ses connaissances : *Le seizième siècle en France, tableau de la littérature et de la langue* (1878, Delagrave), avec M. Hatzfeld ; *Note sur l'histoire des prépositions* EN, ENZ, DEDANS, DANS (1885, à l'occasion du mariage de G. Paris) ; *Le démonstratif* ILLE *et le relatif* QUI *en roman* (1886, *Mélanges Renier) ; La vie des mots étudiés dans leurs significations* (1887, Delagrave) travail plein d'idées, dont certaines conclusions ont été contestées avec raison par M. G. Paris dans le *Journal des savants*, mais qui n'en est pas moins éminemment suggestif ; *La question de la réforme orthographique* (1888, fasc. 73 des *Mémoires et Documents scolaires* publiés par le Musée pédagogique). C'est, si je ne me trompe, le dernier travail qu'il ait publié, mais il s'était mis récemment à rédiger le Cours historique de langue française qu'il faisait à Sèvres. Nous pourrons donc, de ce côté encore, espérer un bon livre.

Arsène Darmesteter avait depuis longtemps donné sa mesure, mais il est de ceux, avec La Berge, avec Graux, avec Guyard, avec Rayet, avec Bergaigne, qui sont morts bien avant d'avoir achevé leur tâche. Et l'eût-il achevée, que ceux qui l'ont connu ne se consoleraient pas de la perte de cet homme si parfaitement honnête, de cet ami si franc et si dévoué.

P. M.

---

1. Sa thèse latine, sur la chanson de geste de *Floovent*, montra qu'il n'était pas moins apte aux recherches d'histoire littéraire qu'aux études linguistiques.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous venons de recevoir la troisième partie de l'*Inventaire sommaire* des manuscrits grecs de la *Bibliothèque nationale*. (Librairie Alphonse Picard.) M. Henri Omont, dans ce volume, donne, en outre de l'ancien fonds grec, série des belles-lettres (nos 2542 à 3117 et dernier), l'inventaire du fonds Coislin et une nouvelle édition de celui du Supplément grec, qu'il avait publié dès 1883, édition augmentée d'une indication fort utile, celle du nombre des feuillets écrits. Viennent ensuite les inventaires des bibliothèques de Paris autres que la Bibliothèque nationale (Mazarine, Arsenal, Sainte-Geneviève, Institut de France, Université, Faculté de médecine, Ecole des langues orientales vivantes, Imprimerie nationale, Archives nationales et Musée du Louvre). Le volume se termine par l'Inventaire des 96 manuscrits grecs contenus dans 31 bibliothèques des départements, y compris le cabinet de M. le marquis de Rosambo. Il nous suffira d'ajouter que ce volume est digne de ceux qui l'ont précédé. L'Introduction et la table alphabétique sont sous presse et paraîtront d'ici peu. M. H. Omont aura bien mérité des hellénistes par cette nouvelle publication qui remplace avantageusement le catalogue de 1740.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du vendredi 23 novembre 1888.

ORDRE DES LECTURES.

1° Discours de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, président, annonçant les prix décernés en 1888 et les sujets de prix proposés.

2° Notice historique sur la vie et les travaux de M. Natalis de Wailly, membre ordinaire de l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel.

3° Un grand amateur français du XVIIe siècle, Fabri de Peiresc, par M. L. Delisle, membre de l'Académie.

JUGEMENT DES CONCOURS.

Antiquités de la France. — L'Académie, voulant récompenser par une distinction particulière les travaux de M. le duc de la Trémoille, ainsi que le judicieux et libéral emploi qu'il fait des magnifiques archives de sa maison, a décidé qu'il serait décerné une mention hors rang aux volumes dont on lui doit la publication. — L'Académie décerne trois médailles : la 1re à M. Léon Cadier; la 2e à MM. Allmer et Dissard; la 3e à M. Léon Legrand; — et six mentions : la 1re à M. Félix Aubert; la 2e à M. Lebègue; la 3e à M. Louis Guibert; la 4e à MM. l'abbé Dehaisnes et l'abbé Bontemps; la 5e à M. l'abbé Douais; la 6e à M. l'abbé Guillotin de Corson.

Le *Prix de numismatique Duchalais*, destiné au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge, est décerné à MM. Arthur Engel et Ernest Lehr, pour leur ouvrage intitulé : *la Numismatique de l'Alsace.*

Le premier *prix Gobert* est décerné à M. Elie Berger, pour son ouvrage intitulé : Les Registres d'Innocent IV; le second prix à M. E. Cosneau, pour son livre sur le Connétable de Richemont, Arthur de Bretagne.

Le *prix Bordin*, sur cette question : « Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires », n'est pas décerné. Une récompense de 1,500 fr. est accordée à M. L.-J. Clotet.

Le *prix Brunet*, destiné, cette année, « au meilleur travail bibliographique portant sur des ouvrages d'histoire ou de littérature du moyen âge », est décerné à M. l'abbé Ulysse Chevalier, pour son Répertoire des sources historiques du moyen âge.

Le *prix Stanislas Julien*, fondé en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine, est décerné à M. G. Devéria, pour son ouvrage intitulé : la Frontière Sino-Annamite.

Le *prix Delalande-Guérineau* est décerné à MM. Edm. Pottier et S. Reinach, pour leur ouvrage intitulé : la Nécropole de Myrina.

Le *prix de La Grange*, en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France, est décerné à M. Louis Demaison, pour ses deux volumes intitulés : Aimeri de Narbonne.

Les intérêts de la *fondation* de *M. Benoît Garnier* sont attribués, cette année, à trois missionnaires, résidant dans l'Afrique centrale : le R. P. Livinhac, vicaire apostolique du lac Nyanza, le R. P. Coulbois, provicaire apostolique de la mission du haut Congo sur la rive ouest du Tanganika, et le R. P. Hauttecœur, supérieur de la Mission de l'Ounyanyembé, à Tabora.

ANNONCE DES CONCOURS DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1888, 1889 ET 1890.

Prix ordinaire. — 1889 : « Etude critique sur le théâtre hindou; en exposer l'histoire, marquer sa place dans l'histoire générale de la littérature de l'Inde, en donnant une attention particulière à la poétique dramatique des Hindous, telle qu'elle est développée dans les traités techniques. » — 1890 : « Etudier, d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abassides. » — 1891 : « Etudier la tradition des guerres médiques, déterminer les éléments dont elle s'est formée, en examinant le récit d'Hérodote et les données fournies par d'autres écrivains. » — Chacun de ces prix est de 2,000 fr.

Antiquités de la France. — Trois médailles de 500 fr. chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1887 et 1888 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1889. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — Le *prix Allier de Hauteroche* sera décerné, en 1889, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis le mois de janvier 1887. — Le *prix Duchalais* sera décerné, en 1890, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1888. — Chacun de ces prix est de 800 fr.

Prix Gobert. — En léguant à l'Académie la moitié du capital provenant de ses biens, le baron Gobert a demandé « que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix, jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication, qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. — Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. — Sont exclus les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions. Pour répondre aux intentions du baron Gobert, les concurrents doivent choisir des sujets qui n'aient pas encore été suffisamment approfondis par la science. La haute récompense instituée par le baron Gobert est réservée à ceux qui agrandissent le domaine de la science en pénétrant dans des voies encore inexplorées. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1889, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — 1889 : « Etudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses Annales et ses Histoires. » — 1890 : « Etudier la géographie de l'Egypte au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. Relever dans les vies des saints, chroniques, sermons en langue copte et grecque, les noms de lieu, nomes, villes, villages, couvents, montagnes et rivières qui y sont cités; les identifier avec les noms arabes mentionnés dans les historiens et dans les cadastres modernes de l'Egypte. » — 1890 : « Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue; insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal; s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années; indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues. » — 1890 : « Examen de la Géographie de Strabon. Les concurrents devront, après avoir résumé brièvement l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage, étudier les sources d'information et la méthode de Strabon. » — 1890 : « Etude critique sur les ouvrages en vers et en prose, connus sous le titre de Chronique de Normandie. » — 1891 : « Etudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade. » — 1891 : « Etude sur les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible. » — Chacun de ces prix est de 3,000 fr.

Prix Fould. — Le prix de 20,000 fr. fondé par M. Louis Fould, sera décerné, s'il y a lieu, en 1890, à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès. Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. Les concurrents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art, de toute nature, que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. — A défaut d'un ouvrage remplissant tout le programme, le prix sera attribué au traité le meilleur et le plus complet sur la question. — Le concours sera ouvert aux membres de l'Institut qui ne feront pas partie de la commission d'examen, et à tous les savants français ou

étrangers. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin.

Prix La Fons-Mélicocq. (1,800 fr.) en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). — L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1890 ; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1887, 1888 et 1889.

Prix Brunet. (3,000 fr.). — 1891 : « Dresser le catalogue des copistes de manuscrits grecs ; indiquer les copies qui peuvent être attribuées à chacun d'eux ; ajouter les indications chronologiques, biographiques et paléographiques relatives à ces copistes. » Les ouvrages, qui pourront être imprimés ou manuscrits, devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1891.

Prix Stanislas Julien (1,500 fr.), en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. — Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier 1889.

Prix Delalande-Guérineau (1,000 fr.). — L'Académie décernera, en 1890, ce prix au meilleur ouvrage manuscrit ou publié depuis le 1er janvier 1888, concernant les études orientales. Les ouvrages destinés à ce concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier 1890.

Prix Jean Reynaud. — Mme veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire « de son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la France », a fait donation à l'Institut d'une rente de dix mille francs, destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Ce prix sera décerné, pour la troisième fois, par l'Académie des inscriptions, en 1890.

Prix de la Grange (1,000 fr.), en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France ; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. — Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1889.

Fondation Garnier. — M. Benoît Garnier a légué à l'Académie des inscriptions un capital dont les intérêts doivent être affectés, chaque année, « aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie ». — L'Académie disposera pour la troisième fois, en 1889, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis (prix ordinaire et prix Bordin), devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours ; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen ; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

L'Académie déclare que les élèves de l'Ecole des chartes qui ont été nommés archivistes paléographes, en 1888, conformément à la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette Ecole, sont : MM. Ebel, Jacqueton, Finot, Dupont-Ferrier, Ledos, Bourgeois, Spont, Bonin ; et, hors rang, MM. Ducom, Lhermitte, Thierny, Tissier.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 14 novembre.

M. Muntz communique, de la part de M. de Laurière, un document qui fait connaître l'auteur du tombeau de Clément V, à Uzerte, un orfèvre d'Orléans, appelé Jean de Bonneval.

M. Robert de Lasteyrie lit un mémoire sur l'église de Saint-Quinin de Vaison ; il reconnaît dans cet édifice un ouvrage du milieu de l'époque romane, contrairement à l'opinion généralement admise jusqu'ici et qui en fait un édifice du VIIIe ou IXe siècle.

M. Babelon donne lecture d'un mémoire de M. Prou, relatif aux inscriptions de la crypte de Saint-Germain-d'Auxerre.

DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 10 décembre — 1888

Sommaire : 601. Pezzi, La langue grecque. — 602. A. Darmesteter, La réforme orthographique. — 603. Robiquet, Paris et la Ligue sous Henri III. — 604. Thürheim, Louis Starhemberg. — 605. Pelé, Saint-Amand de 1789 à 1795. — 606. Rosières, La Révolution dans une petite ville. — 607. Thoumas, Le général Curély. — 608. De Chilly, L'espionnage. — 609. Bonnier, Les noms propres dans la région de Douai. — 610. Lemaitre, Corneille et la Poétique d'Aristote. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

601. — **Breve enciclopedia sistematica di filologia greca e latina.** Volume VI. **La lingua greca antica, breve trattazione comparativa e storica** di Domenico Pezzi. Torino, Ermanno Lœscher, 1888. In-8, de XXIV-482 p.

La science italienne veut avoir aussi son *Encyclopédie philologique*, à l'exemple du *Handbuch* publié sous la direction de M. I. Müller. L'adjectif *breve*, qui figure à la fois au titre et au sous-titre de ce volume, ne laisse pas de paraître un peu ironique en présence d'un aussi gros travail que celui de M. Pezzi ; la partie correspondante du *Handbuch*, due à M. Brugmann, est beaucoup moins développée, bien qu'encore considérable. Le plan de la collection dont ce livre est le sixième volume — le premier publié, *more germanico* — n'est pas indiqué dans la préface ; peut-être n'est-il pas définitivement arrêté. Quoi qu'il en soit, et même si l'*Encyclopedia* devait rester encore longtemps à l'état de projet, on ne pourrait regretter que ce projet ait été conçu, puisqu'il nous vaut *La lingua greca* de M. P., le meilleur peut-être et assurément le plus commode des manuels qui puissent être recommandés aujourd'hui aux étudiants.

M. P. n'est pas un débutant dans la philologie comparée ; un de ses travaux, l'*Introduction à l'étude de la science du langage*, a été traduit en français dès 1875. Le sujet préféré de ses études est la dialectologie grecque ; on s'en apercevrait rien qu'en lisant les chapitres qu'il lui a consacrés dans son livre (p. 309-459), et qui forment l'exposition la plus complète, la seule au courant des dernières découvertes de l'épigraphie, que l'on possède actuellement sur ces questions.

La disposition des matières est excellente. Un premier livre traite des inscriptions et des manuscrits, c'est-à-dire des sources, de l'histoire de la grammaire grecque en Grèce et sous l'empire romain, enfin des études grecques dans les temps modernes. On trouve ensuite, sous le titre de *Il panellenismo glottico*, un résumé de la phonétique et un paragraphe développé sur l'accent. Il est plus facile de condamner

comme factice cette conception du « panhellénisme glottique » que d'y substituer une autre, permettant d'exposer sans confusion les phénomènes généraux de la langue grecque. A la suite de la phonétique, l'auteur étudie les éléments formatifs du langage, c'est-à-dire les racines, la composition des mots, la déclinaison et la conjugaison comparées. M. P. ne sépare point, en quoi il a bien raison, l'étude des fonctions de celle des formes ; ainsi il traite de la fonction des cas (p. 192-216) après avoir exposé la partie morphologique de la déclinaison et consacre deux longs paragraphes (p. 259-296) aux fonctions des thèmes verbaux (temps et modes), des formes personnelles du verbe et des noms verbaux (infinitif et participe). C'est la fin de la première partie. La seconde est consacrée tout entière aux dialectes et se termine par une bonne étude sur l'atticisme et l'histoire de la langue commune, sujets encore presque neufs et qu'on ne trouverait pas résumés ailleurs.

Contrairement aux savants allemands qui écrivent des manuels, M. P. a cherché la clarté jusque dans la disposition typographique; ses notes, très nombreuses, sont suffisamment distinctes du texte, qui forme lui-même un ensemble parfaitement intelligible, sans encombrement d'exemples ni de citations. Plusieurs chapitres se lisent même avec agrément, quelle que soit l'aridité de la matière, parce que M. P., sans tomber dans l'*à priori*, a l'esprit philosophique et ne néglige point d'envisager les questions de grammaire en psychologue et en logicien (cf. par exemple p. 272, à propos des fonctions des modes). Cette qualité rappellera, à plusieurs lecteurs français de M. P., l'admirable enseignement grammatical de Charles Thurot.

Il est presque superflu d'ajouter que l'auteur est parfaitement au courant des travaux modernes ; sa longue série d'*aggiunte e correzioni* (p. 475-482) témoigne de ses scrupules de bibliographe, qui tient à citer ce qui a paru pendant l'impression même de son livre. Les ouvrages écrits en notre langue, même de simples articles de Revues, sont familiers à M. Pezzi, qui ne s'est pas contenté d'en transcrire les titres. D'autres, mieux instruits que moi des controverses néo-grammaticales, porteront un jugement sur l'attitude qu'il a prise dans les questions brûlantes de la phonétique; je ne puis, pour ma part, que rendre un sincère hommage à l'étendue de ses connaissances, à ses qualités d'exposition et à la compétence dont il a fait preuve dans les questions où j'ai pu la contrôler.

Salomon Reinach.

---

602. — **La Question de la Réforme orthographique**, par A. Darmesteter. Paris, ap. Delagrave et Hachette. In-8, 30 pages.

Au lieu de cette petite brochure sur la *Réforme orthographique*, M. Darmesteter aurait pu faire un gros livre comme bien d'autres avant lui, mais il est de ceux qui savent abréger et ne dire absolument

que ce qui est nécessaire. Il commence par démontrer que les sons vocaliques manquent de simplicité, que ceux des consonnes sont encore plus incohérents. D'où vient cela? De ce que notre alphabet est latin, et que le français a créé des sons spéciaux inconnus de la langue mère. Néanmoins notre orthographe aux XIe et XIIe siècles était dans l'ensemble assez régulière, assez simple, mais au XIVe siècle et surtout au XVIe, l'influence savante prédomine : on croit ennoblir la langue française en surchargeant les mots à tort et à travers de consonnes étymologiques ou prétendues telles. Les exemples de cette orthographe capricieuse et pédantesque abondent, surtout dans les mots gréco-latins. On use et abuse surtout de l'*h* dite muette. Oresme écrivait *obtalmie* qui fut remplacé par *ophthalmie*. Les grammairiens phonétistes du XVIe siècle, en proposant des réformes radicales, contribuèrent au triomphe des latiniseurs. L'Académie ayant déclaré « préférer l'orthographe qui distingue les gens de lettres d'avec les ignorants », on s'empressa d'écrire *rhubarbe, catarrhe, rhythme*, etc. Depuis elle a fait des réformes, mais elles sont inconséquentes, contradictoires ou insuffisantes. M. Darmesteter n'est pas un utopiste; il n'est pas de ceux qui rêvent une orthographe phonétique, parce qu'elle varierait « de province à province, de ville à ville, de quartier à quartier, de sexe à sexe, d'homme à homme, et, chez le même individu, selon l'âge et l'humeur. » Il veut que l'on tienne compte de la tradition, qu'on simplifie d'une main discrète, avec tact et mesure, sans quoi les réformes ne feraient qu'augmenter les difficultés [1]. Celles qu'il propose me semblent très raisonnables; elles consisteraient (je note seulement les principales) : 1° à remplacer le *th* par le *t*, le *ch* = χ par le *c*, le *ph* par l'*f*, l'*y* (à valeur d'*i*) par *i*, et l'*x* (à valeur de sifflante simple) par *s* ou *ss*; 2° à supprimer *oeu*, *oe* au profit de *eu* dans *bœuf, sœur*, etc.; 3° à retrancher les lettres qui, dans beaucoup de mots, sont venues altérer la tradition française, par conséquent à écrire : *abé*, *nape*, *nate*, *acabler*, *domter* ou mieux encore *donter*, etc. Cette simplification de l'orthographe ferait non seulement la joie des écoliers, mais encore celle des étrangers qui s'imaginent difficilement, par exemple, qu'on doive écrire *chariot* et *charretier*, *coureur* et *courrier*, *dissonance* et *consonnance*, sans compter cent autres chinoiseries inventées par les plus perfides des grammairiens [2].

A. DELBOULLE.

---

1. Qu'on lise seulement, pour en avoir la preuve, *Le Tretté de la Grammere françoeze* par L. Meigret, récemment édité par Wendelin Foerster. Heilbronn, Henninger. 1888.

2. Lorsque j'ai rédigé cet article, j'étais loin de penser que la mort allait faucher Arsène Darmesteter en pleine moisson, sans lui laisser le temps d'achever ce Dictionnaire de la langue moderne auquel j'avais l'honneur de collaborer.

603. — **Paris et la Ligue sous le règne de Henri III**, étude d'histoire municipale et politique, par Paul Robiquet. Paris, Hachette et Cie, 1886, 1 vol. in-8 de xxxiv-596 pages.

Il faut louer d'abord M. Paul Robiquet de s'être tenu scrupuleusement dans les bornes de son sujet. La tentation était grande de refaire, après tant d'autres, l'histoire des origines de la Ligue et de sa lutte contre le pouvoir royal; M. R. a su y échapper. Il ne voulait étudier que le rôle de Paris dans les événements qui amenèrent le triomphe du parti des Politiques, le triomphe de la tolérance et de la modération, par l'avènement de Henry IV; il a su rester très habilement et très sagement dans les limites qu'il s'était tracées. Mais le rôle de Paris a lui-même beaucoup varié. Les représentants légaux de la ville ont gardé une ligne de conduite qui n'a pas toujours été celle de la population parisienne. Si, après les Barricades, ces deux lignes se sont en réalité confondues, grâce au remplacement du prévôt des marchands et des échevins en charge par des officiers dévoués à la Ligue, elles ont été séparées au début. Tandis que la population se laissait peu à peu gagner aux idées ligueuses par les prédications forcenées du clergé et les manœuvres du parti catholique, la municipalité, tout en défendant énergiquement les privilèges de Paris contre les convoitises financières de Henri III, restait en majorité dévouée à la légalité et au Roi. Tout le récit des événements de cette première période, qui va de l'avènement de Henry III (30 mai 1574) à la journée des Barricades (12 mai 1588), forme la partie sinon la plus intéressante, au moins la plus neuve du livre de M. Robiquet.

Au moment de l'avènement de Henry III, la ville de Paris ne paraissait pas mal disposée pour le nouveau roi. Elle fit les réjouissances accoutumées sans enthousiasme, mais aussi sans mauvaise humeur. Ce bon accord devait être bientôt troublé par ce qui se trouve toujours au début des grands mouvements politiques, par des questions de finances. Capricieux et débauché, passant d'une dévotion outrée à des fêtes qui ne prenaient fin que quand tous, princes et courtisans, étaient rompus de fatigue, Henry III avait continuellement besoin d'argent. Mais il était trop habile et trop fin ; à défaut de véritable esprit politique il avait trop de rouerie féminine et d'astuce italienne pour demander franchement les sommes nécessaires à ses prodigalités. A l'égard d'une ville qui, sans être ligueuse, était déjà profondément et foncièrement catholique, il usait toujours du même argument. Si on ne lui donnait pas d'argent, il ne fallait pas lui demander de faire la guerre aux huguenots appuyés sur les princes protestants d'Allemagne; si l'on voulait qu'il la fît, il fallait lui donner de l'argent. Cette duplicité fut peu à peu percée à jour. Du contraste entre la misère populaire et les folles dépenses de la cour, de l'irritation contre les promesses toujours renouvelées et jamais tenues du prince, naquit une hostilité qui, après s'être arrêtée d'abord sur les ministres et les mignons, finit par monter jusqu'à la personne royale, on pourrait dire jusqu'au principe même de la royauté. Elle couva sour-

dement, comme inconsciente encore d'elle-même, jusqu'au moment où Charles Hotman, Jean Prévost, Boucher et de Launay organisèrent à Paris le premier comité ligueur (1585), fit à partir de ce moment de rapides progrès et éclata à la journée des Barricades. Dès lors Paris devint la tête et le cœur de la Ligue. Après le drame du château de Blois, ce fut là que s'organisa la résistance. Mais la ville paya cher ce triste honneur de devenir la citadelle et la capitale de la grande conspiration espagnole et catholique contre la nationalité française. Dès que Mayenne fut venu prendre à Paris la direction de la lutte, un de ses premiers soins fut de supprimer en fait, sinon en droit, la municipalité parisienne. Paris paya ainsi de ses franchises municipales le rôle politique qu'il avait voulu jouer. Après son entrée dans la ville, Henry IV n'eut plus qu'à reprendre à son point de vue l'œuvre de Mayenne. « L'Hôtel de Ville va rentrer dans le néant, et ces registres naguère si vivants et si dramatiques ne présenteront plus à l'histoire que la monotone relation des cérémonies officielles. »

Tels sont, brièvement résumés, les événements dont M. R. a écrit le récit en un livre solide et bien composé. Peut-être y désirerait-on parfois moins de minutie dans le détail, plus d'agrément et de vivacité dans le style, mais dans l'ensemble l'œuvre est de celles qui font honneur à leur auteur. J'aurais cependant deux reproches à lui adresser. Le premier, c'est de n'avoir pas assez mis en lumière le rôle personnel joué par le duc de Guise. Certes, avant son arrivée à Paris, le 9 mai 1588, la Ligue était déjà puissante ; elle n'était pas encore maîtresse. Les mécontents étaient nombreux, mais il n'y avait pas de cohésion entre eux. Par sa prestance, par son habileté de parole, par ce don particulier qu'ont certains hommes de séduire et d'entraîner les masses populaires, Guise les groupa tous autour de lui. Ce fut sa présence qui décida tout. Il fut, si l'on me permet la comparaison, le fragment de cristal qui, tombant dans une liqueur sursaturée, en amène brusquement la cristallisation entière. Il y eut là un phénomène qui se manifeste sans doute dans toutes les grandes réunions d'hommes, mais qui, nulle part peut-être, n'est plus facile à produire qu'à Paris, et dont la population si impressionnable et si mobile de la capitale a donné des exemples à toutes les époques de l'histoire.

Le second reproche qu'il faut faire à M. R. est plus grave que le premier. Il a négligé une source de renseignements des plus importants et des plus précieux [1], les correspondances des ambassadeurs étrangers accrédités à Paris. Deux surtout auraient été particulièrement intéressantes, celle des ambassadeurs espagnols et celle des légats du Saint Siège. M. R. ne peut pas arguer des difficultés de déplacement qui ne lui auraient pas permis de les consulter, au moins pour les premières. Les dé-

1. Disons à ce propos que l'index bibliographique de M. R. est loin d'être complet. Souvent, en outre, il est peu précis. Il faudrait par exemple détailler une indication telle que celle-ci : Soc. de l'histoire de France, 1835-188.....

pêches des envoyés de Philippe II, avec de nombreux documents annexes, existent à Paris, partie en original aux Archives nationales, partie en copie aux Affaires étrangères. Quant à celles des légats, il aurait trouvé sur le rôle de ces représentants de la papauté des renseignements très concluants, sinon très impartiaux dans le livre de M. H. de l'Epinois, paru, si je ne me trompe, avant le sien, *La Ligue et les Papes*. Enfin les *Calendars of State Papers* du règne d'Élisabeth l'auraient conduit au moins jusqu'en 1577. Que M. R. ne donne pas non plus comme raison qu'il entendait écrire l'histoire de Paris sous la Ligue et rien que l'histoire de Paris. Personne n'a été mêlé à cette histoire plus que les ambassadeurs du roi catholique. Don Bernardino (et non Bernardo) de Mendoza n'a pas été seulement le conseiller de Mayenne et des chefs. Il a pris part en personne aux agitations de la démocratie ligueuse, les provoquant, les dirigeant et le plus souvent les soldant. L'étude de ses dépêches aurait permis à M. Robiquet de marquer nettement quel rôle joua l'Espagne dans la révolution parisienne et par conséquent quelle place doit avoir Paris dans le mouvement de réaction qui signala la fin du XVIe siècle et qui faillit un moment compromettre les résultats de la Renaissance et de la Réforme. Tout en accordant au rôle de la capitale l'attention qu'il mérite, il eût pu montrer que ce n'est qu'un épisode de la lutte dont les papes et le roi d'Espagne furent les directeurs, et la France le principal théâtre. Dans cette lutte, il ne s'agissait pas de savoir si la Ligue écraserait le protestantisme en France, encore moins de savoir si Paris garderait ou non ses privilèges municipaux; il s'agissait de savoir si l'on conserverait les conquêtes du commencement du siècle, et qui l'emporterait de la tolérance ou du catholicisme, de la liberté ou de l'autorité. Tout cela sans doute a été dit bien des fois, mais si l'on veut porter un jugement sérieux sur les épisodes de ce drame, il est bon qu'auteur et lecteurs en aient l'ensemble sans cesse présent à l'esprit[1].

Louis Farges.

---

1. Que M. R. me permette de lui signaler encore quelques critiques de détail, en vue d'une nouvelle édition. P. 53, devotiens pour devotieus (?); p. 87, excusez pour excuser; p. 119, de Caronges pour de Carouges (?); p. 132, ne faut-il pas Allan au lieu d'Alain, en parlant du chef du séminaire de Reims; p. 195, Pfyffer au lieu de Phifer; p. 242, le collège Forteret n'est-il pas le collège Fortet, fondé en 1391, par le chanoine Pierre Fortet d'Aurillac, et réuni depuis au collège Louis-le-Grand; p. 301, il faut lire la porte Saint-Martin au lieu de la porte Saint-Denis; p. 306, le Petremol dont il est question ne serait-il pas Antoine Petremol de la Norvoie, qui fut chargé d'affaires à la Porte en 1561 ? P. 451, il serait facile de vérifier si le discours d'Henri III aux État-Généraux de 1588, est bien, comme le prétend d'Aubigné, dans les œuvres de du Perron, etc.

---

604. — 1. **Ludwig Fürst Starhemberg,** ehemaliger K. K. A. O. Gesandter, eine Lebensskizze nach handschriftl. Quellen verfasst u. geordnet von dessem Enkel Graf Thürheim. Graz, Buchhandl. Styria. 1889. In-8, 371 p. 5 mark 40 (6 fr. 75).

605. — 2. **Saint-Amand aux derniers jours de la Monarchie et pendant la Révolution 1788-1795,** par Aug. Pelé, juge de paix. 2e édit. avec préface, par Alfred Girard, sénateur du Nord. Saint-Amand, Gouy, 1889. In-8, 249 p. 2 fr. 50.

606. — 3. **La Révolution dans une petite ville,** par Raoul Rosières. Avec une eau-forte par Félix Oudart. Paris, Laisney, 1888. In-8, 220 p. 3 fr. 50.

607. — 4. **Le général Curély.** Itinéraire d'un cavalier léger de la grande Armée, 1793-1815, publié d'après un ms. authentique, par le général Thoumas. Paris, Berger-Levrault, 1887. In-8, 436 p. 3 fr. 50.

608. — 5. **L'Espionnage,** par Numa de Chilly, capitaine d'infanterie breveté. Paris, Baudoin, 1888. In-8, 143 p. 2 fr. 50.

— 1. Le livre que M. le comte Thürheim consacre à son grand-père, le prince Louis Starhemberg, est, comme il dit, une *esquisse*, et, ajoutons-le, une esquisse faite sans art. Mais lui-même reconnaît avec bonne grâce qu'il a besoin de l'indulgence du lecteur et que « la forme devient accessoire » à côté des documents qu'il publie. Nous ne lui reprocherons donc pas d'avoir jeté un peu pêle-mêle les exposés généraux des événements, la biographie de Starhemberg, et les citations de la correspondance ou du *Journal* du diplomate. Nous ne le blâmerons pas d'avoir fait un ouvrage confus, d'avoir interrompu son récit — si récit il y a — par tout un chapitre sur George Starhemberg (p. 165-202). Nous ne nous amuserons pas à relever les fautes d'impression qui pullulent [1]. Nous insisterons, en revanche, sur les documents. Après avoir retracé la jeunesse et le mariage de Louis Starhemberg, sa mission à La Haye, ses relations avec Mercy [2], M. T. suit son héros à Londres de 1793 à 1802, et nous introduit dans le monde diplomatique de l'époque, dans « le faubourg Saint-Germain » de Londres, à Twickenham. C'est là que Starhemberg se lie avec le duc d'Orléans, le futur Louis Philippe, qui lui demande un jour de le faire entrer dans l'armée autrichienne et employer activement; il désire, écrivit Starhemberg à l'archiduc Charles, « se faire une existence militaire dans la première armée de l'Europe »; heureusement pour Louis-Philippe, l'archiduc répondit par un refus : « le duc d'Orléans aurait un jour sujet de regretter d'avoir pris un parti qui, par la sensation qu'il ferait dans l'intérieur de la France, pourrait lui ôter sans retour les moyens d'y faire du bien et d'y rendre à sa famille les services qu'elle peut en

1. Mais voici des erreurs. P. 12 et partout, lord *Aukland* est toujours nommé « Ankland »; — lire, p. 23, 8 *octobre* et non « 8 novembre »; — p. 32 *Froeschweiler* et non « Fischweiler »; — p. 89. *Malouet* et non « Mallaret »; — p. 94, *Hédouville* et non « Nedonville »; — p. 328 il s'agit, non de Hohenlohe — Oehringen, mais de Hohenlohe-*Ingelfingen*; — p. 368, Schall est Français, et non Autrichien (voir p. 40).

2. M. le comte Thürheim a publié la correspondance de Mercy et de Starhemberg, cp. *Revue critique*, 1884, n° 45.

attendre » (p. 73-75). Ce n'est pas le seul endroit du livre de M. T. où il soit question de Louis-Philippe; le duc d'Orléans écrit en 1814 à Starhemberg qu'il part pour Paris « à Paris! Il faut le voir pour le croire! » (p. 243) et, l'année suivante, après le retour de Napoléon : « je suis heureux d'avoir échappé à cette effroyable débâcle que nous venons de faire en France, mais dans toutes les révolutions, depuis qu'il y a eu des émigrés, ils ont toujours été comme le lierre qui étouffe l'arbre auquel il s'attache et périt après l'avoir fait mourir » (p. 273). Citons encore, du même, ce passage d'une lettre de 1816 : « Quant à l'avenir, tout ce que j'y vois, c'est que je n'y vois rien. Les ténèbres s'épaississent chaque jour davantage. Depuis vingt-cinq ans on n'a vu que révolution sur révolution et je crains bien qu'on ne soit pas au bout du rouleau » (p. 281). Outre Louis-Philippe, Starhemberg connut encore à Londres Sidney Smith, Pichegru, Hammer l'orientaliste, l'abbé Delille. Il ne revint qu'en 1802 sur le continent, passa par Paris qu'il nomme une *moderne Sodome*, et, après un séjour de quelques mois à Vienne, regagna l'Angleterre. Ce fut là qu'il apprit les défaites de 1805 par des lettres de Metternich, de Stadion, de Dietrichstein que nous communique M. T. et qui vilipendent à la fois Haugwitz et Mack; là qu'il apprit aussi les désastres de 1806 et la catastrophe de la Prusse qui, selon le mot de Stadion (p. 147), avait tripoté partout et faisait la politique comme les juifs font le commerce; là qu'il apprit encore la bataille d'Essling qu'on nomma la bataille d'Aspern et que Waldstein voulait appeler la bataille du Marchfeld, « parce qu'elle était la seconde fondation de la maison d'Autriche » (p. 219). Mais Wagram succéda à Essling, et, après la paix de Schönbrunn, Louis Starhemberg renonça à la carrière diplomatique pour quelque temps. M. T. publie des extraits du *journal* que son aïeul écrivait pendant le congrès de Vienne; on y remarquera les impressions produites par le débarquement de Napoléon. Le livre se termine par le récit des deux dernières ambassades de Starhemberg (à Turin et à Madrid), par des dépêches de Metternich relatives aux menées révolutionnaires en Italie et en Espagne, par un appendice qui renferme plusieurs lettres de Gentz, datées de 1805 et de 1806. Gentz, lui aussi, dit pis que pendre du pauvre Mack, de Napoléon qu'il nomme Belzebuth, de la Prusse dont il juge la conduite « atroce »; par contre, il exalte le prince Louis Ferdinand qui « est l'homme le plus intéressant et sera dans peu le plus puissant en Prusse ». La table des noms de personnes, à la fin du volume, est exacte et complète, à très peu d'exceptions près, et facilite aux historiens l'usage des documents nombreux et pour la plupart assez importants, que contient la publication de M. le comte Thürheim.

— 2. Le livre de M. Pelé sur « Saint-Amand aux derniers jours de la monarchie et pendant la Révolution » a été fait avec soin et conscience. L'auteur a fouillé les archives locales, et il retrace d'une façon intéressante les commencements de la Révolution dans le pays de Saint-

Amand. Il insiste avec raison sur les privilèges de l'abbaye qui possédait les sept huitièmes des biens, et montre que le cahier du tiers-état la visait particulièrement; il raconte la journée du 30 mars 1789 où les religieux n'échappent à l'émeute qu'en se faisant soutenir par la troupe, l'inventaire et la vente des biens de l'abbaye, le départ des moines; il passe en revue le personnel destiné à jouer un rôle dans les futurs événements : d'une part, Demolle, l'énergique et actif avocat qui servira les Impériaux, Flécher, le maître de poste Dutordoir que la foule massacre à Valenciennes, et son fils qui s'engage dans les hussards autrichiens, le notaire Massart, le faïencier Fauquez, le tanneur Descamps, Charles Bar; d'autre part, les partisans de la cause populaire, Leblanc, Dumoulin, Davaine, Naveteur, Lenglé-Dubois, etc. La guerre éclate, et le nom de Saint-Amand revient à tout instant dans les bulletins de l'armée du Nord. M. P. nous parle des demoiselles Fernig et de tous les engagements qui eurent lieu en 1792 sur la frontière (à la censé de Morlies et à Flines), de l'évacuation du camp de Maulde, de la prise de Saint-Amand, du retour des royalistes et de leur bruyant triomphe. Mais les moines et leurs partisans ne rentrent cette fois que pour trois semaines; les Impériaux reculent, ils lèvent le siège de Lille, ils évacuent après Jemappes toute la Belgique, et une administration républicaine s'établit à Saint-Amand. M. P. expose, d'après les procès-verbaux, les faits et gestes de cette municipalité, les mesures qu'elle prit pour réparer les maux de l'invasion, pour secourir les pauvres, armer la garde nationale, etc. Malheureusement, l'année 1793 réservait à Saint-Amand de cruelles épreuves; ce fut là que Dumouriez battu se prononça contre la Convention, et, quelques jours après sa défection, les Autrichiens entrèrent à Saint-Amand. C'est ici la partie la plus neuve et la plus curieuse du livre; elle retrace la domination des émigrés qui dure plus d'un an, les persécutions exercées contre les républicains par la *jointe* de Valenciennes, la réinstallation des moines qui chassent les acquéreurs de biens nationaux et font les semailles d'automne, la trahison des administrateurs royalistes qui demandent l'annexion de Saint-Amand au Tournaisis et se félicitent de rentrer sous l'obéissance de la maison d'Autriche. Fleurus ramena les républicains à Saint-Amand ou plutôt à Elnon-libre, comme la ville s'appela désormais; mais aucune exécution n'y eut lieu. M. Pelé a, chemin faisant, commis quelques erreurs [1], et on souhaiterait que son récit

1. P. 64 et 68, on ne dit pas « l'empereur d'Autriche », mais l'empereur d'*Allemagne*; — p. 71, l'armée prussienne n'était pas alors et ne fut jamais « groupée devant Sedan »; p. 79, l'auteur assure qu'après avoir causé avec un vieil ami des Fernig, il a « acquis plus de matériaux que n'auraient pu lui en fournir tous ceux qui ont écrit sur le sujet »; j'avoue n'avoir rien trouvé de nouveau dans son récit et le renvoie à *Valmy*, p. 155-158, texte et notes; — p. 88, Dumouriez avait-il déjà des « relations avec Lacroix et Danton? »; — p. 92, « un sieur Gobert », voir sur ce Gobert trop dédaigneusement traité *Valmy*, p. 54-55, 73 et 251; — p. 97-107, le récit de l'affaire de la cense de Morlies est très dramatique, mais on voudrait connaître les sources de M. Pelé, et je crains qu'il n'ait légèrement *romancé* ce petit engagement; comment

fût plus serré — à quoi bon, par exemple, la longue narration des démêlés de Lafayette et de Dumouriez? — plus avare d'allusions politiques (voir p. 6), parfois aussi plus simple dans la forme. Mais il a composé une bonne étude d'histoire locale et, en ce qui concerne l'histoire générale, on y trouvera, outre d'utiles descriptions de la contrée, d'importants détails sur l'abbaye de Saint-Amand et sur les agissements des émigrés qui revinrent par deux fois dans la ville sous la protection des baïonnettes autrichiennes.

— 3. Ce qui fait surtout l'intérêt de l'histoire révolutionnaire de Saint-Amand, c'est la frontière, c'est la proximité de l'ennemi, l'invasion étrangère, l'armée française défendant la ville. L'histoire de Meulan n'offre pas le même genre d'intérêt, et, comme le reconnaît M. Raoul Rosières, on n'y trouvera ni épisodes émouvants, ni événements mémorables. Mais elle a fourni à M. R. une étude attachante, à la fois historique et morale. L'auteur nous introduit dans un monde peu connu jusqu'ici, celui de la bourgeoisie de province; ce monde, il l'étudie patiemment, minutieusement; il note les petits faits de son existence, les moindres incidents de sa vie intime. On voit, dès le commencement de son

---

croire, par exemple, que le feld-maréchal Latour faisait, de Morlies, des « expéditions nocturnes avec ses Tyroliens » et qu'« il rôdait le soir aux environs de Mortagne dans l'espoir d'enlever les Fernig »?; — p. 118, sur le plan de campagne de Dumouriez, voir *Valmy*, p. 25-35; — p. 121 et 123, ne jamais se fier à ce hâbleur de Beurnonville; — p. 122, Labourdonnaie, et non Beurnonville, eut le commandement; — p. 182, où l'auteur a-t-il vu que Dumouriez avait « le visage dur et une forte moustache grisonnante? »; — p. 185, le général, ignorant la présence de Cochon et de Lequinio, n'a pas ordonné, comme le dit M. P., leur arrestation; — p. 196, lire *Stettenhoffen* et non Stetenhofen », *Lescuyer* et non « Lecuyer », *Pille* et non « de Piles »; dire que Lecointre fils était, non « capitaine d'artillerie », mais capitaine des canonniers d'un bataillon de volontaires de Seine-et-Oise; — p. 203, le lieutenant-colonel du 5e bat. de Saône-et-Loire se nommait, non pas « Cherpieux », mais *Chapuis*; — p. 210, Languet était *courrier*, non cocher; Saint-Georges, colonel du 13e chasseurs à cheval, et non « officier d'ordonnance »; — 214, la seconde occupation de Saint-Amand est inexactement racontée; Knobelsdorff n'a pu entrer dans la ville le 8 avril, puisqu'il signe ce jour-là le protocole des conférences d'Anvers; ce fut Clerfayt qui occupa Saint-Amand le 9 avril; Knobelsdorff n'y arriva que le 21; — p. 220, lire avril *1793* et non « 1792 » et *Lamarlière*, non « Lamorlière »; — p. 226, encore une exagération : les Autrichiens auraient perdu *20,000* hommes devant Valenciennes! Ils eurent 47 officiers et 1,708 soldats tués ou blessés, et dans ce nombre sont compris les Anglo-Hanovriens; — p. 227, n'est-ce pas une autre exagération de dire que Carnot, en 1793, *organisa seize armées à la fois?*; — *id.*, les Autrichiens n'étaient pas 80,000 à Wattignies, il faut réduire le chiffre au moins de moitié; — p. 228, Knobelsdorff se transporta à Cysoing, non pour « échapper aux obsessions des moines », mais pour suivre les mouvements de l'armée autrichienne, et le 23 août 1793, il part de Cysoing avec ses Prussiens pour rejoindre son roi sur le Rhin; son corps resta encore le 24 et le 25 à Saint-Amand pour cuire le pain, et alla camper le 26 à Quiévrain; il n'a donc pas, comme dit M. P. (p. 231) évacué Saint-Amand le 3 juillet *1794* par Leuze et Enghien; — p. 223, la nommée Dogimont n'a pas été traduite au tribunal révolutionnaire. — Je ne relève pas les fautes d'impression qui sont assez nombreuses, mais il est désagréable de lire partout « Lukner » au lieu de *Luckner*.

récit, la ville, d'abord indifférente, se jeter soudain dans la politique en constituant un comité des subsistances et en organisant une milice ; elle agit insurrectionnellement, dit notre auteur, car elle agit sans l'aveu du roi, et défère aux ordres d'un comité qui se saisit en quelques jours des fonctions municipales (p. 35-39). Cet état insurrectionnel dure six mois; mais en 1790, s'installe la municipalité nouvelle, et Meulan retombe pour cette année et la suivante dans la tranquillité, exécutant les décrets, approuvant les réformes, adoptant les usages nouveaux, procédant aux élections froidement, tout doucettement, avec la calme insouciance et le nonchaloir d'une vieillote petite ville, ne se ranimant par intervalles que pour célébrer les fêtes patriotiques, croyant même, lorsque la Constituante se sépare, que la Révolution est finie. Pendant la Législative, même quiétude, même laisser-aller, même mollesse ; il y a bien un maire remuant, pérorant toujours et toujours se démenant, le tailleur Drouet ; mais on le laisse discourir et se trémousser à son aise. La guerre éclate, l'Assemblée rend décrets sur décrets, la royauté s'écroule : Meulan ne s'émeut pas ; il faut que le 1er septembre 1792 deux commissaires se présentent, et aussitôt 85 jeunes gens s'enrôlent pour défendre la patrie et partent sous le commandement du perruquier Gency — qui reviendra vingt ans plus tard avec le grade de général et le titre de baron. La Convention, la coalition, la Vendée, les orages de Paris, rien ne semble troubler et assombrir la vie des bons Meulanais ; ils font une émeute le 9 octobre 1792, mais avec un ordre parfait, avec *décence et honneur*, disent ils eux-mêmes, pour avoir des grains sur le marché. 1793 ne secoue pas leur inertie; les treize volontaires que Meulan doit fournir ne se trouvent qu'après six jours de chaleureux appels, et ils partent lentement, après avoir essayé de revenir, et sous escorte de gendarmes. Rien ne peut « enfiévrer » la ville (p. 159), et lorsqu'on lui demande quatre autres volontaires, elle ne les trouve, cette fois encore, qu'à grand'peine. Il était temps pour les révolutionnaires d'agiter Meulan. C'est en août 1793 que l'agitation commence. L'ingénieur Grobert vient fabriquer des affûts dans le couvent de Saint-Nicaise et organise ses ouvriers ou « canonniers » en compagnie militaire. Les représentants Delacroix et Musset, chargés de révolutionner Seine-et-Oise, signifient impérieusement leurs ordres et font arrêter le nouveau maire, Challan. Dès lors Meulan déploie et prouve son civisme ; une *Société populaire* et une *Société des montagnards* se constituent, rivalisent, fusionnent ; les représentants annulent les élections, taxent les riches, font des arrestations : la *Terreur* se produit. Mais elle s'arrête bientôt. Puisque Meulan obéit toujours, pourquoi le violenter ? Les canonniers de Grobert mettent l'église Saint-Nicolas à sac ; les trois curés de la ville répondent en déposant leurs lettres de prêtrise sur le bureau du conseil et vivent en paisibles citoyens, après avoir prêté serment à la République ; les Annonciades font de même. La famine sévit, il est vrai, mais le peuple ne murmure pas. Meulan, dit M. R., garde sa physio-

nomie habituelle, son existence régulière, et bien plus, il prospère (p. 203). Les réquisitions militaires enrichissent la ville; nul ne chôme; tout le monde travaille pour fournir le nécessaire aux défenseurs de la patrie; la population augmente; le conseil « consacre son temps à toute sorte de questions locales, et, à le voir faire, on ne se douterait vraiment pas que la Terreur règne quelque part en France ». Inutile d'ajouter que Meulan ne prit aucune part à la réaction thermidorienne. « Somme toute, puisque personne n'a été guillotiné, que personne n'a émigré, que les citoyens arrêtés n'ont été retenus que quelques jours à Versailles, que seul Challan est resté en prison près d'une année, la Révolution a été clémente pour la ville » (p. 219). Ce tableau de *la Révolution dans une petite ville* n'est-il pas curieux? M. Rosières a bien fait de le tracer; il a, cette fois, abordé l'histoire locale, mais il a signalé bien des particularités importantes que dédaigne l'histoire générale — influence de la disette, recrutement des volontaires, prospérité des centres industriels — et il est bon, pour parler comme lui, qu'à côté des travaux qui décrivent la zone des orages ou des grandes villes, il y en ait d'autres qui montrent la zone des calmes, celle des campagnes, des petites villes où la Révolution ne se répand que peu à peu et toute faite.

— 4. Curély a été un de nos meilleurs généraux de cavalerie; il est Lorrain, comme Lasalle et Kellermann fils, comme Ney, Oudinot, Gouvion Saint-Cyr et tant d'autres; le général de Brack l'a nommé son maître et le regarde comme le premier cavalier de la grande armée, comme le type du cavalier léger. Engagé volontaire à 19 ans, il n'était sous-lieutenant qu'à 32 ans, mais il marcha dès lors à pas de géant; chef d'escadron en 1809, colonel en 1813, général en 1814, il fut mis en non-activité à la fin de 1815, et en disponibilité le 1er avril 1820. C'est Curély qui, en 1806, à vingt lieues en avant de l'armée, se rendait maître de Leipzig pendant toute une nuit et qui indiquait quelques jours plus tard à Murat la route de Hohenlohe. C'est Curély qui, en 1809, à la tête de cent cavaliers, et devançant de dix lieues sa division, entrait dans le village où l'archiduc Jean avait établi son quartier-général; en 1814, il sauvait à Méry-sur-Seine la cavalerie de la garde. Le général Edouard Colbert qui l'eut pour aide-de-camp, disait qu'il avait tué de sa main la valeur d'un régiment de uhlans, et Curély rapporte lui-même (p. 225), que le lendemain d'Eckmühl, il ne pouvait remuer le bras droit, tant il avait donné de coups de sabre. Or, Curély a écrit, non pas des Mémoires ou des Souvenirs, mais un journal de sa vie, depuis le 5 avril 1793 où il entrait au 8e hussards jusqu'au 18 octobre 1815 où la Restauration le renvoyait de l'armée. Ce journal, conservé dans la famille, était intitulé *Itinéraire pour mes enfants*. M. le général Thoumas l'a lu, et y a, dit-il avec raison, trouvé un tel accent de vérité, un intérêt si vif et si constant, une suite d'enseignements si pratiques, qu'il l'a publié, à peu près tel quel. Il a supprimé seulement quelques nomenclatures d'étapes un peu trop longues et donné une forme courante

aux phrases hachées de Curély. Voilà donc une nouvelle source, et non des moins importantes et des moins intéressantes de l'histoire des guerres de la Révolution de l'Empire. On saura gré à M. le général Thoumas de nous l'avoir ouverte. Lui-même a fait précéder l'*Itinéraire* d'une notice biographique qui résume très bien la vie de Curély et la rattache aux événements de l'histoire générale [1].

— 5. M. de Chilly examine l'espionnage à trois points de vue, au point de vue moral — et il conclut justement qu'avant tout, la patrie doit être défendue et qu'il y a « une pratique qui s'impose » ; au point de vue international, c'est-à-dire à la fois militaire et politique — et il retrace les curieuses aventures du P. Berthod, l'espion de Mazarin, de Fauche-Borel et d'autres encore ; enfin, au point de vue purement militaire — et il montre que l'« espionnage aux armées » est d'un usage continuel et nécessaire. On lit cette étude avec intérêt. L'auteur n'oublie aucun des côtés du sujet ; il parle des règles admises du droit des gens et du droit de la guerre, de la législation qui punit l'espionnage en temps de paix, des lois militaires qui punissent l'espionnage aux armées ; il a rassemblé de nombreux exemples à l'appui, et il fait d'heureuses citations. On lui reprochera néanmoins de n'avoir tracé qu'une esquisse ; il est vrai qu'il n'a pas voulu, dit-il, faire une histoire de l'espionnage ; il lui suffit d'exposer la question, de montrer comment elle a été envisagée jusqu'ici, de relater certains faits bien choisis [2].

A. CHUQUET.

---

609. — Charles BONNIER. **Ueber die franzœsischen Eigennamen in alter und neuer Zeit,** besonders im Gebiet zwischen Douai und Lille. Halle, 1888, in-8, 34 p.

Cette dissertation de doctorat, présentée par M. Charles Bonnier à l'Université de Halle, est intéressante. L'auteur étudie les noms propres de personnes dans la région de Douai. Mais son travail est très incomplet et un peu décousu.

L. C.

---

1. P. 4. La légion de la Moselle n'a pas été improvisée sous le canon de Valmy ; elle est bien antérieure ; — p. 8, M. Thoumas ne devrait pas commettre l'erreur commune et appeler « Cassel » le fort de Mayence ; le vrai nom est *Castel* ou *Kastel* ; — p. 16, Rapinat était parent, non de Brune, mais de Rewbell ; — p. 17, lire *Ratekau*, non « Radkau ».

2. P. 27, au lieu de dire le vainqueur de Rocroy et celui de Sinzheim, il valait mieux dire le vaincu des Dunes et celui de Rethel ; — p. 49-50, il ne faut pas ajouter foi au rapport de Saint-Just ; — p. 71, au lieu de citer Thiers, citer plutôt M. Boulay de la Meurthe *(Dern. années du duc d'Enghien*, p. 89 et suiv.) ; — p. 130, lire *Reichshoffen* ; — on s'étonne que l'auteur n'ait pas rappelé l'*Espion* de Fenimore Cooper non plus que le fameux Schulmeister.

610. — **Corneille et la Poétique d'Aristote**, par J. Lemaître. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-12 de 85 pp.

En tête de cette étude, M. Lemaître nous avertit qu'elle est la traduction « un peu développée par endroits » de sa thèse latine, et qu'il a voulu être utile aux candidats à la licence ou à l'agrégation. Je crois, en effet, qu'elle ne leur sera pas inutile, et surtout qu'elle ne leur sera pas déplaisante. Si leur attention languit parfois, ils seront réveillés par des mouvements oratoires de ce genre : « Comprenez-vous? moi, non... Bon! le voilà qui lâche la Catharsis!... Ce qu'Aristote pouvait citer ici, c'est *Lucrèce Borgia* et la *Tour de Nesle*. Mais pardonnons-lui de n'y avoir pas songé... C'est bien fait pour le Stagirite!... J'ai peur que cette définition ne vous paraisse plus flottante que les feuillages remués par le vent; mais c'est tout ce que j'ai pu trouver..... Comme c'est malin!... L'embourbement en Aristote continue. » Et si par hasard les candidats trouvent le sujet peu attrayant, le critique leur fera comprendre qu'il est de leur avis, mais qu'il faut se résigner à passer son agrégation comme à écrire une thèse. « Buvons les trois Discours jusqu'à la lie. Suivons avec résignation le grand poète dans toutes les inutiles difficultés où il s'engage et s'emberlificote » (p. 50). Il y aurait un curieux article à écrire sur la manière de franciser et de moderniser une thèse latine. Suffit-il de la saupoudrer de mots spirituels ou familiers? Je ne sais, mais le voisinage d'Aristote a gêné, ce me semble, M. L., qui a trop d'esprit pour ne pas animer et égayer les sujets les plus graves, mais qui a trop de goût pour ne pas comprendre que certains sujets veulent être traités avec un sérieux relatif. Ici, point d'alliance intime entre la gaieté de la forme et le sérieux du fond; la gaieté semble un peu factice, le sérieux un peu contraint; au lieu de se pénétrer et de se fondre, les deux éléments restent distincts, plutôt juxtaposés ou superposés qu'unis.

Si les candidats que vise M. L. ne se contentent pas du plaisir de la lecture et veulent prendre une idée nette du sujet, ils seront embarrassés peut-être, car ils auront le choix entre trois Corneille assez différents : Le « pauvre homme » à l'« incurable naïveté », à l'admirable candeur, le « malheureux partagé entre son sens propre et sa foi en Aristote..., divertissant mélange de timidité et de hardiesse, d'humilité et d'orgueil, d'inintelligence et de génie », dont les « dissentiments éplorés » avec son maître font la joie de M. L.; puis, l'avocat normand à l'« amusante rouerie », aux « trucs » multiples, un madré celui-là, non plus un naïf; enfin, le génie involontaire, spontané, instinctif, que M. L. glorifie dans sa Conclusion, et qui « *ne pouvait subir que superficiellement les influences anciennes* ». Je ne nie pas que ces éléments divers ne puissent se concilier à la rigueur; mais vraiment M. L. fait trop large la part de la crédulité ingénue et du superstitieux respect, alors que, d'autre part, il relève les endroits nombreux où le poète s'est ap-

pliqué, soit à tourner les règles, soit à les enfreindre sans éclat. La note juste me paraît être dans cette préface si fine et si fière de la *Suivante* où Corneille déclare qu'il aime à suivre les règles, mais entend ne point être leur esclave, qu'il sait les élargir ou les resserrer, les « apprivoiser », selon le besoin qu'en a son sujet, et que pour écrire un chef-d'œuvre, « ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et d'Horace. » Ne le faisons donc pas si bête, sous prétexte qu'il a eu du génie et montrons-le ingénieux au moins autant qu'ingénu. Seulement, la « comédie » sera moins piquante.

Le grand défaut du travail de M. L., c'est qu'il se limite étroitement au « duel » entre Aristote et Corneille. C'est de la critique littéraire pure, que n'éclaire point la critique historique. Dès lors, on ne comprend plus qu'à moitié pourquoi Corneille, ce grand poète provincial, se débat si désespérément contre la tyrannie des aristotéliciens de Paris. La « découverte de ce plaisant cuistre d'abbé d'Aubignac » est mentionnée (p. 62); mais Ronsard, Jodelle, Mairet, Balzac, Desmarets, etc. avaient parlé de l'unité de jour avant d'Aubignac. On essaye, à la p. 71, de distinguer dans la conduite de Corneille vis-à-vis d'Aristote deux périodes, que je ne crois pas si tranchées; mais il n'est pas exact de dire que Corneille ait « ignoré » les règles jusqu'à la *Suivante*. Tout cela est un peu rapide et trop *à priori*. Et pourtant M. Lemaître sera lu, même de ceux qui ne pensent pas que *Théodore* soit supérieur à *Horace* et à *Cinna*, et je suis ingrat en le critiquant, car je l'ai lu moi-même avec un vif plaisir.

Félix HÉMON.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Académie royale des sciences de Munich a nommé M. Eugène MÜNTZ membre correspondant de la classe historique.

— M. James CONDAMIN, docteur ès-lettres, professeur à l'Université catholique de Lyon, vient de publier, à la librairie Jules Vic et Amat, un volume d'*actualité*, sous ce titre : *Rome et Léon XIII*. Orné du portrait de Léon XIII et de six vues de Rome, ce travail touche à la fois à l'histoire des Institutions romaines (Ire partie : Rome païenne), à celle des Institutions catholiques et de la papauté (IIe partie : Rome chrétienne), et au Pontificat de Léon XIII (IIIe partie). Il se fait lire avec intérêt; on s'attardera plus volontiers à quelques chapitres, celui de la « Querelle du sacerdoce et de l'empire » (p. 206 sq.), ou celui des « Persécutions » (p. 133 sq.), qui nous ont paru traités avec une largeur de vues et une compétence particulières.

ALLEMAGNE. — Il vient de se fonder à Berlin une société pour la littérature allemande : *Gesellschaft für deutsche Literatur*. Elle a tenu sa première assemblée le dimanche 18 novembre et a reçu aussitôt près de 90 adhésions. M. Erich SCHMIDT a été nommé président; M. PILGER, vice-président; M. Fred. SPIELHAGEN, assesseur;

M. Otto Hoffmann, secrétaire; M. Meyer-Cohn, trésorier. Les réunions de la société auront lieu en hiver, le troisième mercredi de chaque mois, en été plus rarement; on y fera ordinairement une conférence qui sera suivie d'une discussion et de communications diverses.

— Le deuxième volume de l'« Histoire de la littérature anglaise » de M. B. Ten Brink vient de paraître; il traite de Wiclif, de Chaucer, de l'école de Chaucer, y compris Lydgate, du drame anglais au moyen-âge, de la prose du xve siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 novembre 1888.

M. E. Revillout dépose un pli cacheté qui sera conservé au secrétariat de l'Institut.

M. le Ministre de l'Instruction publique transmet à l'Académie, de la part du R. P. Delattre, la liste des objets qui ont été volés récemment au Musée de Saint-Louis de Carthage.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres des candidats à la place de membre ordinaire qui est devenue vacante par la mort de M. Bergaigne. Ces candidats sont : M. Louis Courajod, M. Clermont-Ganneau, M. Robert de Lasteyrie et M. l'abbé Duchesne. M. A. Luchaire, qui avait posé sa candidature, adresse à l'Académie une lettre de désistement.

M. de Vogüé annonce à l'Académie des découvertes qui ont été faites récemment à Carthage par le R. P. Delattre. Les fouilles ont porté sur deux points, la colline de Byrsa et la nécropole dite de Gamart.

A Byrsa, on a mis au jour toute une série de sépultures qu'on peut rapporter aux premiers temps de la Carthage punique. Il faut signaler surtout un tombeau d'une construction analogue à celle du tombeau qui a été trouvé précédemment près de la cathédrale, mais mieux conservé. Les cadavres étaient couchés sur leur lit funéraire, accompagnés d'armes, de bijoux, de poteries, quelques-unes de ces dernières avec des fragments phéniciens.

A la nécropole de Gamart, les fouilles ont fourni la preuve que cette nécropole, à laquelle on avait prêté une antiquité exagérée, ne remonte qu'à l'époque romaine. Elle semble avoir été destinée particulièrement à la colonie juive.

M. de Vogüé se réserve de revenir avec plus de détail, dans une prochaine séance, sur ces intéressantes découvertes

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : Mommsen, *Manuel des antiquités romaines*, traduit sous la direction de M. Humbert, tome VI; — par l'auteur : Arbois de Jubainville (H. d'), *les Premiers habitants de l'Europe*, tome I; — par M. Delisle 1° Lasteyrie (R. de) et Lefebvre-Pontalis (E.), *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes*, 4e fascicule; 2° Omont (H.), *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, tome III; 3° Babeau (Albert), *la Vie militaire sous l'ancien régime.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 21 novembre 1888.

M. Molinier communique les photographies d'un buste reliquaire de saint Baudime, conservé dans l'église de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme); il présente également les photographies des chapiteaux de l'église de Mozac.

M. Durrieu présente un précieux tableau qui vient d'être donné au Louvre par M. Maciet. C'est un volet de triptyque représentant la célèbre dame de Beaujeu, Anne de France, fille de Louis XI, et qui est le pendant d'un autre volet du même triptyque que possédait déjà le Musée. Sur celui-ci on voit le mari de la dame de Beaujeu, Pierre II, duc de Bourbon.

M. Durieu présente ensuite une petite peinture française de la fin du xve siècle, qui est aussi un don de M. Maciet.

M. de Boislisle lit un mémoire sur les statues de Louis XIV, élevées en province.

M. Bapst signale un acte notarié d'où il résulte que le cardinal de Richelieu a fait exécuter, en 1639, par le sculpteur Guillaume Berthelet, une statue de la Renommée, en bronze, destinée au château de Richelieu.

M. Ravaisson communique des observations sur l'Amazone blessée du Louvre et les restaurations dont elle a été l'objet.

Le Secrétaire : Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 17 décembre — 1888

Sommaire : 611. Fisch, Le substantif latin en o-onis. — 612. Hermes, Catulle. — 613. Davidson, Philippe Auguste et Ingeburge. — 614. La Passion, p. p. Promis. — 615. Millet, Etudes lexicographiques sur l'ancienne langue française. — 616. Goudelin, œuvres, p. p. Noulet. — 617. Kœrting, Essais de philologie moderne. — 618. Rethwisch, Le baron de Zedlitz. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

611. — **Les substantifs latins en o-onis (io-ionis)** désignant des personnes, par Richard Fisch. Berlin, Gærtner, 1888, 80 p. Prix : 1 fr. 25.

C'est une excellente monographie que nous offre M. Fisch. S'attachant exclusivement au suffixe *o-onis (io-ionis)*, il en recherche la signification, et il nous en raconte la vie à toutes les périodes de la langue. Nous voyons ce suffixe indifférent d'abord à toute signification bonne ou fâcheuse au point de caractériser les fonctions les plus nobles et de former le nom des dieux ; il est relégué ensuite dans la langue populaire, tandis que le style élevé ne l'emploie guère; plus tard avec la décadence des mœurs et la prédominance de la plèbe sous l'empire, il regagne son antique faveur. On le retrouve jusque dans les langues romanes. Toute cette partie historique est fort bien étudiée. Mais M. F. aurait dû marquer plus expressément que le suffixe *o-onis* était selon toute vraisemblance un suffixe d'adjectif. Ainsi s'explique que les mots qu'il a formés sont restés des deux genres, et cela jusqu'à l'époque des grammairiens qui notent cette particularité. C'est pourquoi Cicéron a pu dire de sa fille : « *homo erat* ». On disait également bien *Deus Semo* et *Dea Alimo, Dea Juno*. Plus tard, quand un second suffixe vint s'ajouter au premier, ce fut non pas un suffixe de substantif, indifférent au genre, mais toujours un suffixe en *-us-a*. *Pomona Bellona Averruncus Catullus* en face de *Cato* et parmi les noms communs, *patronus patrona ; colonus, colona* ; c'est ainsi encore que l'on a eu *centurionus* « *qui nunc centurio; et curionus et decurionus dicebatur*. » Je ne sais pourquoi M. Fisch qui traite des *Cognomina*, a laissé systématiquement de côté les *Gentilicia*. Je crains également qu'il ne subtilise un peu quand il parle de l'introduction des substantifs en *o-onis* dans la littérature. Il croit, par exemple, que si Térence employa un jour le terme *nebulo*, c'est parce qu'il était influencé par la famille des Scipions qui avait conservé ce mot depuis le jour où l'ancien Africain l'appliqua à M. Nœvius. Dans l'histoire des mots comme dans celle des peuples,

le hasard tient aussi sa place, et il est dangereux de vouloir tout expliquer.

A. BAUDOUIN.

---

612. — **Beitræge zur Kritik und Erklærung des Catull**, vom ord. Lehrer Fr. HERMES (im Progr. d. K. Friedrichs-gymnasiums zu Frankfurt a. O. Ostern. 1888), 24 p. in-4.

I. L'auteur combat l'identification, généralement adoptée et soutenue par le dernier éditeur de Catulle, B. Schmidt, de Lesbie et de Clodia, femme de Métellus. Ses principaux arguments sont que le témoignage d'Apulée ne repose sans doute que sur des *on-dit*, que Catulle ne dit pas positivement que Lesbie ait été noble, que les vers où il lui reproche son inconduite si souvent rapprochée des débauches de Clodia sont de simples exagérations, que l'identification de l'orateur, M. Caelius Rufus avec le Rufus des pièces 69 et 77 n'est rien moins qu'assurée, que le Lesbius de la pièce 77 n'est pas nécessairement un Clodius (il propose de lire ainsi le dernier vers : « Si tria qua joca, si seria reppererit, » correction absolument fantaisiste), etc. Rien de tout cela n'est bien convaincant.

M. Fr. Hermès adopte l'opinion de Lachmann et d'Haupt, qui font vivre Catulle de 76 à 46 av. J.-C. Il pense que si aucune des pièces de circonstance de Catulle n'est postérieure à 54, c'est qu'il « avait épuisé les motifs que lui offrait la vie réelle », p. 8; assertion singulière et qui n'a pas besoin d'être réfutée. Il aurait alors changé de manière et composé de grands poèmes. Entre Clodia, née en 95 ou 94, et Catulle né en 76, il y aurait eu alors un intervalle d'âge de 18 ans, ce qui rend la liaison très invraisemblable. Mais M. Fr. Hermès ne paraît pas s'apercevoir qu'il n'établit cette invraisemblance qu'au moyen d'une hypothèse tout-à-fait arbitraire, celle qui consiste à reculer sans preuve la naissance de Catulle de 9 à 10 ans. Il place « l'épisode de Lesbie » en 56-55, transformant ainsi en caprice éphémère une passion qui a certainement brûlé le cœur de Catulle pendant plusieurs années et se débarrasse des vers 76, 13 : « Difficile est longum subito deponere amorem » en disant p. 9 : « pour un vieillard, une année du passé est un court espace de temps, pour un jeune homme c'est une éternité. » Il n'y a rien à répondre à ce genre d'argumentation.

II. L'auteur soutient contre Fritz Schöll (Jahrb. f. kl. Philol. 1880, p. 471), par des raisons grammaticales convaincantes, la division en deux parties du poème 68, division rejetée par Schmidt. La correction des 2 v. corrompus 157-8 : « Et qui principem erae nobis ceram dedit aureae, qua mea sunt promota omine vota bono » qu'il promet de justifier ailleurs, paraît bien éloignée de la tradition du texte.

Il n'est guère vraisemblable que l'Allius de la pièce 68^b soit un pseudonyme : encore moins qu'on puisse identifier le personnage en question avec le Gellius de la pièce 116.

III. Restitution du poème 55, poème assez altéré et qui n'a jamais été complètement expliqué au point de vue du sens et de la métrique. Les corrections personnelles de M. Fr. Hermès sont loin d'être toutes approuvables. Une idée assez séduisante, déjà proposée du reste, c'est de partager le poème en strophes de deux vers dont le second est un hendécasyllabe ordinaire, tandis que le premier remplace le dactyle par un spondée.

IV. Restitution du poème 95. A la place du v. 4 disparu. M. Fr. Hermès en refait un dont il n'y a trace ni dans les mss. ni dans les autres pièces de Catulle : « Furius iste Enni simius evomuit. » Nous sommes en pleine fantaisie. La correction du v. 3 onerantia rure au lieu de Hortensius uno est d'une impropriété rare.

Appendice. L'auteur refait le poème 54 d'une façon assez ingénieuse. Il suppose que c'est une pièce écrite par Catulle après sa réconciliation avec César et dirigée contre Pompée et les Pompéiens : mais il n'arrive à ce résultat qu'au prix de bien des violences. En somme plus d'imagination que de science profitable.

A. CARTAULT.

---

613. — Robert DAVIDSON. **Philipp II August von Frankreich und Ingeborg.** Stuttgart, Cotta, 1 vol. in-8, 337 pages.

Les Annales d'Anchin rapportent qu'en 1201, au concile de Soissons où la cause d'Ingeburge devait être jugée, un pauvre clerc inconnu se leva : en rougissant, il demanda à Philippe-Auguste et aux cardinaux la permission de plaider pour la reine répudiée. La licence obtenue, il s'acquitta de son office avec une grande vigueur d'argumentation et une mâle éloquence qui venait du cœur.

M. Davidson ressemble à ce clerc. Au bout de six cents ans, il vient, lui étranger, présenter la défense de la pauvre reine de France, délaissée par son mari, au lendemain de ses noces, pour un motif mystérieux. Il a réuni un vaste dossier ; il a lu attentivement toutes les pièces du procès qui avaient déjà été publiées ; il n'a épargné aucune peine pour en découvrir de nouvelles. Il s'est rendu à Copenhague, patrie de la malheureuse Ingeburge, afin de retrouver quelque trace de son enfance ; il a séjourné longtemps en France et a multiplié ses recherches dans nos bibliothèques et dans nos archives. Il connaît fort bien toutes nos collections de la Nationale ; bien plus, il a visité Orléans, Senlis, Corbeil, Etampes, etc. : il a fait un pieux pèlerinage à presque toutes les villes où Ingeburge a séjourné, dans sa singulière existence. Partout il a recueilli de précieuses indications. Les documents sur lesquels il a mis la main, il les a ensuite examinés avec diligence ; il a essayé de lire entre les lignes et de scruter les intentions de ceux qui les avaient écrits. Il a interprété tous ces textes, la plupart du temps avec justesse, quelquefois avec une trop grande subtilité. Enfin il les a mis en œuvre dans un ré-

cit chaleureux, d'une lecture attachante; la narration gagnerait toutefois à être allégée des longs raisonnements qui souvent en interrompent le cours; la phrase serait plus alerte, si elle était débarrassée de ces fatigants tirets.

M. Davidson a certainement ajouté bien des choses à nos connaissances. Si l'on veut s'en convaincre, il suffit de comparer son travail au mémoire que Géraud a publié en 1844 sur le même sujet dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*. Notamment, il a montré quelle généalogie avait inventée la chancellerie de Philippe-Auguste, pour peser sur les prélats réunis à Compiègne le 11 novembre 1193. Au moyen de chartes inédites, il a pu soulever un coin du voile qui cachait la vie d'Ingeburge, depuis le moment où son mari lui reconnut de nouveau le titre de reine en 1213. Puis, il a fort bien mis en lumière la politique d'Innocent III. Innocent, en arrivant au pouvoir, prit fait et cause, au nom de la justice, au nom de la sainteté du sacrement, pour la reine délaissée; il alla même jusqu'à jeter l'interdit sur la France. Mais cette mesure extrême n'apporta aucun soulagement au sort d'Ingeburge et Innocent III fut obligé de biaiser. Comme il avait besoin de Philippe, comme il voulait le détacher de l'alliance du Hohenstaufen, et l'entraîner contre les Albigeois, il n'osa plus insister. Lui-même indiqua au roi de France un moyen de faire prononcer le divorce : que Philippe allègue que, par suite de sorcellerie, il ne pouvait avoir commerce avec Ingeburge. En somme, le vaincu de cette lutte, ce ne fut pas le souverain, mais le pape. Si, en 1213, Philippe-Auguste consentit à reconnaître le titre de reine à Ingeburge, les menaces d'Innocent n'y furent pour rien. A cette date, Philippe méditait une descente en Angleterre et, pour justifier cette agression, il mettait en avant les droits des anciens Danois que sa femme lui avait apportés en mariage.

Nous avons relevé dans le livre très peu d'erreurs. M. Léopold Delisle sera sans doute étonné d'apprendre (p. 6) qu'il fait partie de l'Académie française. Dans le premier chapitre, l'auteur ne juge pas Philippe-Auguste d'une manière impartiale : il est beaucoup trop sévère. Les bâtiments de l'ancien monastère de Fervaques sont encore debout, dans Saint-Quentin, quoique M. Davidson dise le contraire (p. 65, n. 1). Nous maintenons, avec les auteurs du *recueil des historiens de France*, la correction *Cisonium* au lieu de *Suessionem* dans le texte de Raoul de Coggeshale, cité p. 67, n. 2. L'abbé de *Sarnai* dont il est question p. 212 est sans doute l'abbé de *Vaux-Cernay*. En somme, c'est une excellente monographie. Nous signalons volontiers ces empiètements des érudits d'outre-Rhin sur notre histoire nationale. Nos bibliothèques et nos archives leur resteront toujours ouvertes, et nous les verrons avec plaisir se servir de nos richesses manuscrites, encore qu'on vienne de nous fermer les archives de tous les pays rhénans.

Ch. Pfister.

---

614. — **La Passione di Gesù Cristo,** rappresentazione sacra in Piemonte nel secolo XV, edita da Vincenzo Promis. Torino, Fratelli Bocca, 1888. Gr. in-4 de xxv pp., 3 ff., 532 pp. et 1 f.

Le beau volume que M. Promis vient de publier mérite de fixer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'ancien théâtre en Europe. Le mystère piémontais nous a été conservé par un manuscrit qui fait partie du fonds Libri récemment cédé au gouvernement italien par Lord Ashburnham. Ce manuscrit, daté de l'année 1490, provient de Revello, bourg du marquisat de Saluces, où avait eu lieu la représentation; il paraît y être resté au moins jusque vers la fin du XVI^e siècle, car il porte en deux endroits le nom d'un prêtre de Revello, Jean Obert, et la date de 1583. Au XVII^e siècle, il passa en France où il fut recouvert d'une élégante reliure en maroquin rouge ornée de fleurs de lis [1]; c'est vraisemblablement en France qu'il aura été acquis ou détourné. Il porte aujourd'hui, à la Laurentienne, la cote Ashb. 1190 [2].

Le manuscrit Libri n'est pas un original autographe; c'est une copie, une mise au net exécutée par une main étrangère [3]. La date de 1490 est, croyons-nous, celle de la transcription; mais la composition de l'ouvrage est très vraisemblablement du même temps.

Le mystère de Revello est écrit en italien et c'est là ce qui lui donne une valeur particulière. Au XV^e siècle, le domaine de l'italien ne commençait guère qu'à la frontière du Monferrat; le français était presque la seule langue écrite dans le marquisat de Saluces et dans la partie occidentale du Piémont. Un mystère écrit pour le peuple et joué par les bourgeois ou campagnards est l'exception la plus notable qui ait été citée jusqu'ici à l'encontre d'un fait jugé constant. Cette exception est d'autant plus frappante que la représentation de 1490 ne dut pas être unique. Le texte que nous avons sous les yeux a été en effet disposé pour servir à des représentations plus ou moins étendues, suivant le gré

1. M. P. dit simplement que la reliure est déorée de « fregi in oro a gigli araldici ». Il eût été bon d'examiner ces fleurs de lis d'un peu plus près et de voir si elles n'indiquaient pas une reliure exécutée pour le roi. La suppression du 1^er f. et l'intercalation de nouvelles gardes, que M. P. attribue au relieur du XVII^e siècle, pourraient fort bien avoir été faites par Libri en vue de dissimuler la provenance du volume.

2. M. A Tenneroni avait déjà signalé ce manuscrit dans une étude sur Jacopone da Todi (1887) et M. Roediger (*Contrasti antichi; Cristo e Satana*, Firenze, 1887, in-8, pp. 73-88) en avait extrait un long dialogue entre Jésus et Lucifer qui forme comme un hors-d'œuvre dans la première journée (v. 5532-5783).

3. A l'appui de cette opinion, émise par M. P. (p. XIII), on peut relever un détail qui n'est pas sans importance, c'est que le scribe a intercalé çà et là, dans son texte, des additions faites sur les marges de l'original, sans égard aux rimes. Ainsi, entre les vers 2038 et 2051, qui doivent rimer ensemble (*eternale-victorale*), il a placé un discours de Dieu le Père que l'on peut considérer comme interpolé.

Ajoutons, en outre, que le scribe a dû être un Italien peu versé dans la langue française, témoin la façon barbare dont sont reproduits les timbres des chansons françaises citées plus loin.

des acteurs. De même que le compilateur des mystères français réunis dans le célèbre recueil de la Bibliothèque Sainte-Geneviève a pris soin d'indiquer comment les acteurs pouvaient s'arrêter à tel ou tel chapitre en ajoutant seulement une « clause » finale, ou passer sans interruption au chapitre suivant [1]; de même le poète de Revello a voulu que les jeunes gens pour qui il écrivait pussent représenter, soit toute la Passion, soit seulement certaines parties du grand drame chrétien.

Dans son état actuel, le mystère est divisé en trois journées, dont la première compte 7,717 vers, la seconde, 2,410 vers et la troisième, 2,384 vers. Il est bien difficile d'admettre que cette proposition ait pu être observée à la représentation ; il fallait donc pratiquer des coupures dans la première partie ou la scinder elle-même en trois journées ou demi-journées. Pour gagner du temps, l'auteur a composé lui-même un mystère abrégé des prophètes du Christ, qui est transcrit en tête du volume, avant la première journée. Cet abrégé, qui ne compte que 559 vers, correspond aux vers 1 à 1046 de la première journée. On lit à la fin : *Quod scriptum est supra* [2] *est res per se, licet primum illud contineatur sub brevitate et ejusdem tenoris est. Quod est infra ad lungum sequitur*. Après avoir gagné ainsi 500 vers, on pouvait réduire encore les proportions de la première journée en jouant séparément certains épisodes. Le poète n'a prévu qu'un remaniement de ce genre, mais il est permis de supposer qu'on pouvait en pratiquer d'autres. Tout à la fin du manuscrit, après les pièces qui nous font connaître le nom de Revello et la date de la transcription, on trouve un sermon de Jésus précédé de cette indication : *Qui volesse fare la presentatione de la conversione de sancta Maria Magdalena cum la morte de Lazaro incomenza cuy*. Ce sermon, en 178 vers, sert d'introduction à un fragment de la première journée (v. 5848 et suivants) [3].

Le mystère de Revello, avons-dit dit, est écrit ou, du moins, a la prétention d'être écrit en italien ; mais il est évident que l'auteur ne s'est nullement inspiré des *rappresentazioni sacre* de la Toscane : ce sont les drames français qu'il a pris pour modèle. Bien que nous ne puissions donner son œuvre comme la traduction, ni même comme l'imitation d'aucun des mystères qui nous sont connus, l'influence est visible à chaque pas. Le poète piémontais ignore l'emploi des octaves ; il ne se sert que de rimes plates, au nombre de deux ou, plus rarement de trois. Il ne manque pas, sauf dans quelques endroits, de faire passer la rime d'un couplet à l'autre. Le développement donné au drame, la variété des

1. Voy. Jubinal, *Mystères inédits du quinzième siècle* (Paris, 1837, 2 vol. in-8).
2. P. xiv, M. P. lit dans ce même passage *superius*.
3. En corrigeant l'épreuve de cet article nous voyons que M. Gaston Paris a été frappé comme nous de l'inégalité des divisions du mystère de Revello. Il observe en outre que les 21 premiers vers de la seconde journée actuelle sont interpolés ; le vers 22 rime avec le dernier vers de la première journée (*Journal des savants*, septembre 1888, p. 515.)

épisodes, le nombre des personnages (il n'y en a pas moins de 203, sans compter les simples figurants), les noms donnés aux démons, tout rappelle notre théâtre. D'ailleurs l'auteur avoue dans une adresse finale aux spectateurs que l'italien est peu familier aux spectateurs et aux acteurs :

La Passione in tal lingua è fatta
Che da noy è poco usitata;
Imperò nonne da meraveglare
Se non l'abiamo bene saputa fare.

(P. 517, v. 2373-2376).

Revello avait de fréquents rapports avec la France ; aussi le poète se flatte-t-il qu'il sera bruit de la représentation, non seulement en Lombardie et en Piémont, mais

Ancora de là di montj (p. 520, v. 49).

Avec son éducation toute française il n'est pas surprenant que ce poète ait mis des chansons françaises dans la bouche d'un de ses personnages. Un des soldats qui insultent le Christ s'exprime ainsi :

È stato sempre fora del paexe;
Imperò sa molto bene cantar francexe.
Or dì, Christo, quella che a bon ayre :
Matre doza sor de bon ayre [1].
Forse questa ancor più t'agrea :
Obrime l'usso, ma bella desirea [2].

(P. 347, v. 806-811).

L'auteur du mystère paraît avoir été un frère Simon dont le nom se rencontre à la fin du poème : *Poy che Jhesu serà partito venga la Magdalena da frate Symone et dica* :

Bene stia tuta questa compagnia.
Christo ti manda, o frate Symone,
Che di presente faci el tuo sermone.

Alora se leva frate Symone et dica predicando..... Suit un discours en 79 vers.

Nous pensons que frère Simon est bien le rimeur à qui nous devons la composition du mystère et non un simple metteur en scène. Du reste, ce religieux est inconnu.

La place nous manque pour examiner le fonds du poème et les légendes qui y ont trouvé place. M. Promis a lui-même négligé cette étude dans son introduction, où il s'est borné à nous renseigner sur le manuscrit, sur le lieu et la date de la représentation. Il est regrettable qu'il n'ait pas cru devoir joindre à sa publication un glossaire, où les mots parfois barbares qu'emploie frère Simon, auraient été relevés. Ajoutons aussi que la table des personnages eût gagné à être dressée d'après le système ancien, c'est-à-dire en disposant les noms dans l'ordre où les acteurs paraissent sur la scène.

---

1. Ma tresdoulce seur debonnaire.
2. Ouvre moy l'uys, ma belle desirée.

MM. Bocca frères, qui ont dédié l'ouvrage à la reine d'Italie, n'ont rien négligé pour en assurer la belle exécution typographique. On trouvera peut-être que le format adopté est trop grand; les éditeurs l'ont choisi pour ne pas plier les fac-similé, d'ailleurs fort bien exécutés, qu'ils ont donnés du manuscrit.

Emile Picot.

---

615. — **Etudes lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du Dictionnaire de M. Godefroy**, par le Dr Millet. Paris, E. Lechevalier, 1888. In-8, 70 p.

Ces *Etudes* ne sont pas autre chose qu'un examen rigoureux du Dictionnaire de M. Godefroy, depuis la lettre A jusqu'à la lettre M. Quoique M. Millet n'ait pas lu les articles que nous avons publiés dans la *Revue* sur le même sujet, on ne trouvera pas étonnant qu'il se soit maintes fois rencontré avec nous dans la critique d'un ouvrage dont les défectuosités sautent aux yeux.

Le Dictionnaire de M. G. est fait sans plan, sans méthode : au lieu de finir à l'époque où la langue passe de la forme populaire à la forme savante, « l'auteur a versé dans un lexique roman des mots forgés ou refaits aux xve et xvie siècles »[1]; il a mutilé des familles de mots et en a exclu souvent celui qui commande à tous les autres. Il est rare qu'il signale ceux qui ont changé de genre en passant de la langue ancienne dans la langue moderne; parmi les vocables conservés, il en admet certains dont les formes tourmentées sont devenues méconnaissables, comme : *é* = abeille, *ée* = âge, *aigue* = eau, *ceaule* = cellule, et en recueille d'autres dont les modifications sont insignifiantes, telles que *entencion*, *aorer*, *establer*, *gravété*, *lascivité*. Il a classé les acceptions au hasard, sans tenir compte du sens étymologique. Des mots encore en usage ont été admis en faveur de certaines significations disparues, mais les omissions sont nombreuses. M. Millet en cite une centaine d'exemples, comme : *achevement* = entreprise chevaleresque, *bachelage* = âge de bachelier, jeunesse, *boutoner* = garnir de boutons, *croissance* = excroissance, *devise* = échancrure, *fastidieux* = dégoûté, *fausseté* = matière sophistiquée, etc. Un grand nombre d'autres termes restés dans la langue moderne avec des changements de sens n'ont pas été mentionnés par M. Godefroy. Tels sont : *abstraire* = retirer, ôter, *abstinence* = cessation, *blasme* = blasphème, blaspheme

---

1. Il suffira de citer les vocables grecs que je prends au hasard dans les deux derniers fascicules : *philautie*, *perittomatic*, *penthateucon*, *peripheree*, *phelandrion*, et d'autres que l'on trouve dans Littré comme *pentaphylle*, *pedagogisme*. Il y a des mots du xviie et du xviiie siècle qu'il aurait mieux valu recueillir que les précédents, tels que : *camuserie*, *feriat*, *perfunctoirement*, *parasiterie*, *assidrer*, *nasinerie*, *broussailler*, *enchauler*, *enchaulage*, *bucheresse*, *affilandré*, etc., etc. Dix in-quarto auraient suffi à contenir tous les mots disparus jusqu'à nos jours, à condition de ne pas semer les exemples à pleines mains, sans discrétion aucune.

= blâme, *frequentation* = grande quantité, et beaucoup d'autres.[1] L'ancien français avait des verbes actifs et neutres qui sont devenus inversement neutres ou actifs dans le français moderne : ils devaient avoir leur place dans le Dictionnaire. M. G. traite « les diversités dialectales du même mot comme si elles étaient étrangères les unes aux autres. Il sépare *estruire* d'*astruire*, *chaier* de *cheoir*, *hourdeis* de *hourdois*. *Apostolial* et *apostolical*, *chaiere* et *cathedre*, *esposeor* et *espositor*, *meurer* et *maturer*, c'est-à-dire les mots populaires et les mots savants, ont chacun un article distinct; il en est de même des noms à deux cas : *ante* et *antain*, *fornicaire* et *forniceor*, *goffe* et *goffon*, *guie* et *guion*. Quelquefois M. G. réunit au contraire ce qui devait être séparé, et met sous le même chef des mots qui n'ont ni la même étymologie ni le même sens; il néglige de mettre en tête de chaque article les formes les plus anciennes : par exemple, *ademplir* (Roland), *caitif* (Roland), auraient dû précéder *aemplir*, *chaitif*. Il était aussi très important d'inscrire toutes les formes de chaque mot à leur rang alphabétique avec renvoi à l'article principal. A l'article *Aigue* sur 50 formes inscrites 24 renvois sont omis; par contre, il n'en manque pas qui adressent le lecteur à des mots absents. Quant à l'historique, il n'est pas abondant, il est encombrant, ce qui n'est pas la même chose. Cette profusion de citations dissimule mal les mots absents qui sont innombrables. Si M. Millet en a relevé environ deux mille de la lettre A à la lettre M, je connais quelqu'un qui en a recueilli plus de dix mille. Telles sont les principales critiques contenues dans la première partie de ces Etudes, et si elles sont sévères, il me semble impossible de nier qu'elles soient justes.

Dans la seconde partie, M. Godefroy est accusé de n'avoir pas mis à profit les travaux de ses devanciers, de n'être pas au courant de la science moderne, d'expliquer les mots d'une manière vague et indéterminée, de les définir par des équivalents et non par des termes propres et précis. Expliquer *acutelée* par « sorte d'herbe », *arelle* par « partie de la charrue », *cruzelin* par « sorte de pot », *epilence* par « sorte de maladie », *macherel* par « sorte de poisson », est un procédé trop facile dont un bon lexicographe ne se contente pas. C'est bientôt fait de traduire *afener* par « faucher », *appigner* par « exhausser un mur » : si M. G. eût seulement songé à la composition de ces verbes, il aurait expliqué le premier par « faucher du foin », et le second par « garnir d'un pignon ». *Defiler*, *desaivié*, *descaver*, *destaier*, et une foule d'autres mots sont ainsi interprétés par des à peu près. Souvent aussi M. G. attribue aux vocables qu'il traduit des sens qui n'appartiennent

1. En général, Littré, dans l'historique des mots conservés, signale les changements de sens. Je ne ferai donc pas, comme M. Millet, un reproche à Godefroy d'avoir omis *chiffre* = zéro, *couvent* = assemblée, *debonaire* = de bonne race, *consistoire* = salle, lieu de réunion, etc., puisque ces acceptions ont été notées par plusieurs exemples dans le Dictionnaire de Littré. Si M. G. l'avait lu avec plus d'attention, il n'aurait pas farci le sien d'une multitude d'articles inutiles.

qu'aux compléments exprimés dans la proposition : c'est ce que l'on peut voir sous les mots *cymeron*, *bacul*, *escait*, *espondis*, etc. Les mots anciens refaits par la langue moderne n'avaient pas besoin d'être définis; il suffisait de les traduire par un mot moderne qui correspondît au mot ancien : *aaptation* = adaptation, *aprouveor* = approbateur, *archegaie* = zagaie, *aouiller* = ouiller, *anotable* = notable, *epelement* = epellation. Un grand nombre des mots anciens conservés aujourd'hui sous une autre forme sont définis par des équivalents, ce qui occupe inutilement de la place comme *detraieur* par « medisant, calomniateur », au lieu de « détracteur », comme *cranche* par « mal ravageur », au lieu de « chancre ». M. G. n'a pas assez évité de donner à certains termes des acceptions contradictoires; ainsi *alec* est à la fois une sardine, un anchois et un hareng; *escrache* signifie tout ensemble gale, rogne et farcin. Ce ne sont là que des demi-contresens, mais il y a des contresens complets : *assoviner* = renverser sur le dos est défini par « renverser sur le ventre »; *se bandir* = s'unir, se mettre en bande, par « se diviser », *chemin ferrin* par « chemin ferré » *carpent* = charpente, le tronc sans la tête et sans les membres par « hachis de carpes ». M. Millet donne une belle liste de ces contresens dont quelques-uns sont vraiment amusants.

La conclusion de M. Millet — comme la nôtre — est que ce Dict. de l'ancienne langue française, à cause de son plan vicieux, de son défaut de méthode, de ses omissions, de ses fautes de traduction, ne répond pas au besoin des études, et que, par suite de son prix excessif, il n'est pas à la portée des élèves et des travailleurs. Il n'est utile qu'aux érudits de profession, à ceux qui sont versés dans la connaissance de l'ancien français; ils y trouveront des exemples et des textes nombreux dont ils pourront seuls tirer profit. Avouons au moins que c'est là quelque chose : le seul mérite de M. Godefroy est d'avoir réuni un amas considérable de matériaux qu'un plus habile saura peut-être un jour mettre en œuvre. On ne rencontre pas tous les jours un Littré, je veux dire un homme qui possède toutes les qualités d'un bon lexicographe.

A. Jacques.

---

616. — **Œuvres de Pierre Goudelin** collationnées sur les éditions originales accompagnées d'une étude biographique et bibliographique, de notes et d'un glossaire par le Dr J.-B. Noulet, publiées sous les auspices du Conseil général de la Haute-Garonne. Toulouse, Edouard Privat, 1887, in-8 de LVIII-507 p.

La nouvelle édition des Œuvres de P. Goudelin est excellente à tous égards et telle, en un mot, que nous pouvions l'attendre d'un des hommes qui connaissent le mieux la langue et la littérature du Midi. Le *Ramelet moundi* (Bouquet toulousain) méritait la bonne fortune qui lui arrive enfin. Les gracieuses poésies de Goudelin n'avaient jamais été imprimées d'une façon satisfaisante. Parmi les nombreuses éditions

du célèbre recueil, depuis celle de 1617, sinon la première parue, tout au moins la plus ancienne comme, jusqu'à la dernière, celle de 1843, aucune n'est complète, les éditeurs n'ayant pas eu à leur disposition, ou ayant négligé d'utiliser plusieurs compositions de l'auteur. C'est avec un soin pieux, pour employer l'expression même du dr Noulet, que cet érudit a recueilli tout ce qui lui a paru appartenir à son cher poète, [1] et qu'il a rejeté tout ce qui lui avait été mal à propos attribué. Les cinq éditions publiées du vivant de Goudelin, les seules qui fassent autorité, les seules dont le nouvel éditeur se soit servi, offrent bon nombre de variantes qu'il n'a pas manqué de relever, en les rapportant en notes, précaution qui n'avait pas été prise par ses devanciers. Le texte, revisé avec la plus pénétrante attention, a été débarrassé des fautes qui l'obscurcissaient et le déshonoraient. D'heureuses modifications dans l'accentuation et dans la ponctuation rendent plus facile encore la lecture de ce texte qu'accompagnent, au bas de chaque page, d'abondantes notes littéraires, historiques, biographiques, mythologiques. [2] Ce qui n'est pas moins louable que ce riche commentaire, c'est le *Glossaire* qui remplit plus de 250 colonnes. Voici comment en parle le dr N. (*Avertissement*, p. XI) : « il nous reste à dire un mot du *Glossaire*... il est spécial à l'Œuvre de Goudelin et comprend tous les vocables qui s'y trouvent employés, avec les diverses acceptions simples ou détournées que le poète a voulu leur attribuer. Ce relèvement a nécessité de notre part un travail long et minutieux dont le résultat ne semblera pas, à la plupart de ceux qui en feront usage, en rapport avec le temps et les soins qu'il a exigés... » [3].

Je dois signaler encore la notice biographique, la notice iconologique et la notice bibliographique. Le premier de ces morceaux est emprunté à Germain de La Faille [4], auteur des *Annales de la ville de Toulouse*,

---

1. Le dr N. l'appelle un peu trop complaisamment, ce me semble (p. XI) « notre grand poète. » Gardons le mot pour des poètes de plus d'envergure.

2. A ceux qui seraient tentés de regarder quelques-unes de ces notes comme superflues, l'éditeur rappelle que le Conseil général de la Haute-Garonne lui a demandé une édition populaire, « c'est-à-dire accessible à toutes les éducations, » ce qui l'a obligé à multiplier les notes explicatives. C'est aussi pour répandre le plus possible la nouvelle édition parmi les lecteurs de toutes classes, que la très intelligente et très libérale assemblée en a abaissé le prix à 2 fr. La valeur réelle du volume serait, au moins, de cinq ou six francs.

3. Dans l'*Avertissement* particulier qui précède le *Glossaire*, le d N. nous apprend qu'il a simplifié dans de considérables proportions son projet primitif (p. 365) : « Afin de donner à mon *Glossaire* un caractère uniquement pratique, en conformité du programme qui m'était tracé, j'ai évité toute digression, toute trace d'érudition, non sans regretter d'avoir ainsi à renoncer à faire usage des recherches longuement accumulées qu'un Dictionnaire raisonné de l'idiome toulousain m'eût fourni l'occasion de produire. » Espérons que le vétéran des philologues méridionaux nous fera profiter du travail qu'il a si bien préparé.

4. On a eu le tort d'imprimer *Lafaille* (pp. X, XV, etc.), de même que l'on a eu le tort de mettre un accent (p. XIX) sur le premier *e* du nom de *Regnier* (Mathurin).

et contemporain du poète. C'est la seule biographie de première main et digne de foi que nous possédions de Goudelin : elle parut d'abord en tête de l'édition préparée, croit-on, par La Faille, et publiée, en 1678, par Jean Pech, imprimeur à Toulouse. Le d[r] N. a complété, sur plusieurs points, la *lettre* de La Faille *à un de ses amis de Paris*, notamment, en précisant, d'après les registres de l'église de la Daurade, la date du baptême du futur poète *(14 juillet 1580)* et en rappelant que Goudelin reçut, de son vivant, deux témoignages d'estime de l'Académie des Jeux floraux, l'*œillet* (1608) et le *souci* (1609). Dans la notice iconographique sont mentionnés le buste de l'auteur du *Ramelet moundi* [1], ses portraits peints à l'huile [2], ses portraits gravés, enfin son portrait lithographié, ce dernier, œuvre de pure fantaisie, bien digne d'*illustrer* une édition comme celle de MM. Cayla et Cléobule Paul (1843). La notice bibliographique, très développée (p. XLI-LVIII), renferme la liste des éditions originales du *Ramelet* parues du vivant de l'auteur, de celles qui furent publiées après sa mort, enfin des pièces détachées dont certaines ont trouvé place dans le *Ramelet*, et dont quelques autres ont été omises par les éditeurs qui se sont succédé.

T. DE L.

---

617. — Gustav KŒRTING. **Neuphilologische Essays.** Heilbronn, Henninger, 1887, in-8 de 184 pages.

La place qu'a prise en ces derniers temps, dans les discussions pédagogiques, la question des langues modernes et du rôle qui leur revient dans l'enseignement public, donne aux *Essais* de M. G. Körting un intérêt particulier, et son livre mérite à tous égards de fixer l'attention, non moins de ce côté-ci des Vosges que dans son propre pays ; c'est un maître autorisé qui parle de choses qu'il connaît par une longue pratique et il le fait avec une indépendance qui n'a d'égale que sa compétence, et une hauteur et une largeur de vues bien faites pour ajouter à l'autorité de ce qu'il dit.

Après quelques pages consacrées à l'expression de « philologie moderne » et à sa légitimité, ainsi qu'à l'importance des études de philologie romane et anglaise, M. G. K. aborde directement son sujet et il examine successivement ce qu'est et ce que doit être l'enseignement de la philologie moderne dans les universités allemandes, quelle est la nature actuelle de l'examen d'état et du doctorat pour les « néo-philolo-

Le d[r] N. ne sera pas étonné de ces menues observations, lui qui se plaint (p. XVI) de la transformation trop fréquente du nom de *Goudelin* en *Goudouli*.

1. Buste modelé par Marc Arcis pour la galerie du panthéon littéraire, ouverte en 1674, à l'Hôtel de Ville, sur la proposition de Germain de La Faille.

2. Un de ces portraits (du XVII[e] siècle), conservé dans le Musée de Toulouse et attribué à Nicolas de Troy, a été gravé en tête du volume où l'on trouve aussi un fac-similé de l'écriture de Goudelin (quittance aux Archives municipales de Toulouse) et une reproduction du frontispice de l'édition de 1617.

gues » et accessoirement ce qu'est la critique scientifique dans les travaux de philologie moderne; puis il étudie la question si importante de l'enseignement des langues vivantes au gymnase et subsidiairement dans les écoles supérieures de filles. On voit combien M. G. K. a agrandi son sujet et comme il en a considéré toutes les faces. Je n'ai pas l'intention de le suivre en détail dans les différents points qu'il a examinés, bien qu'on rencontre souvent sur chacun d'eux les vues les plus saines et les plus ingénieuses; je m'attacherai de préférence à la partie de son sujet qui trouve plus spécialement son application chez nous, à ce qui se rapporte à l'enseignement des langues vivantes au gymnase ou collège et aussi à l'université.

L'enseignement des langues vivantes dans nos facultés ne date que d'hier; il y a aussi un intérêt tout particulier à savoir comment on le donne à l'étranger, et, par là, ce qu'en dit M. G. K. mérite doublement de fixer notre attention. M. G. K., et en cela on ne peut que le féliciter, ne veut pas que l'enseignement de la philologie moderne soit isolé des autres enseignements; il veut que le romaniste ait une connaissance réelle et approfondie du latin, et que le futur professeur d'anglais ne soit point étranger à la philologie germanique; c'est dire déjà qu'il revendique pour le philologue moderne une préparation vraiment scientifique; l'étude pratique ne doit venir qu'après l'étude théorique et elle ne saurait se faire avec profit réel que dans le pays dont on veut apprendre la langue.

Après ces considérations sur l'enseignement des langues à l'Université, M. G. K. passe aux examens destinés à en constater les résultats; on comprend qu'il les veuille à la fois scientifiques et pratiques; mais il émet le vœu, et je crois qu'il a raison, qu'on divise en deux l'examen d'état dont la première partie porterait sur la connaissance théorique, la seconde sur la connaissance pratique de la langue. La seconde épreuve, d'ailleurs, ne serait passée qu'après un séjour indispensable à l'étranger, et la première qu'après trois ans d'études à l'université; que nous sommes loin d'en être là en France! Aussi combien nulles ou insignifiantes sont encore les études de philologie moderne dans nos Facultés!

On ne peut qu'approuver les conseils et les remarques de M. G. K. au sujet du doctorat en philologie moderne; mais comme ils s'appliquent à peine à ce qui se fait chez nous, je n'y insisterai guère; il est vrai partout qu'on ne doit pas trop se hâter de faire sa thèse, qu'on ne doit l'entreprendre qu'après avoir acquis des connaissances générales et étendues; il n'est pas moins vrai que les thèses sont et seront toujours et partout de valeur bien différente, mais qu'elles doivent toujours être jugées avec impartialité et bienveillance, non seulement par les examinateurs, mais par la critique. Rien de plus juste, en particulier, que ce que M. G. K. dit de cette dernière, et il m'est impossible de ne pas mentionner ici l'éloge qu'il fait en passant de la *Revue critique;* mais je

le répète, je ne veux pas insister sur ces différents points, et j'arrive à la question de l'enseignement des langues au gymnase ou au collège.

On sait combien cette question a occupé depuis dix-huit ans et occupe encore les esprits chez nous, — elle était inscrite au programme de la dernière session des sociétés savantes. — M. G. K. me paraît l'avoir présentée sous son vrai jour et résolue avec autant de justesse que de bon sens. Partant de ce fait que les études du collège ne sont et ne doivent être que le prélude des études de l'université, et appliquant cette vérité incontestable à l'enseignement des langues, il n'a pas de peine à montrer que c'est une erreur fondamentale — la chose fut-elle praticable, et elle ne l'est pas, — que de prétendre apprendre à parler une langue étrangère sur les bancs du collège; il n'hésite pas même à dire qu'il n'est guère plus possible d'apprendre à l'écrire. A quoi donc doit tendre l'enseignement des langues vivantes au collège? A mettre en état, répond-il, de lire couramment celles qu'on y étudie. M. G. K. ne pouvait mieux résoudre le problème et il a raison de dire qu'en atteignant ce but on a rendu aux élèves un service réel et durable.

De cette manière de voir découle la méthode qu'on doit suivre dans l'enseignement des langues : ne commencer qu'après le latin; insister d'abord sur la prononciation, mais se borner à des notions grammaticales simples et précises; faire des thèmes d'abord, puis des versions; cinq ans de cet enseignement sont assez pour arriver à une connaissance suffisante du français; M. G. K. ne demande que deux ans pour l'anglais dont il voudrait qu'on joignît l'enseignement à celui du français. Nous voilà loin des programmes français, qui font commencer l'enseignement des langues vivantes en neuvième, tandis que l'étude du latin ne commence qu'en sixième, et qui demandent qu'on fasse le plus tôt possible parler les élèves, comme si parler une langue n'en supposait pas la connaissance complète et comme si même il pouvait être question de parler dans une classe quelque peu nombreuse.

Je ne dis rien du choix des auteurs proposés par M. G. K.; il n'a guère pour nous qu'un intérêt de curiosité; je ne m'arrêterai pas beaucoup plus longtemps à examiner ce que le savant professeur dit de l'enseignement des langues vivantes dans les écoles supérieures de jeunes filles; je dois noter cependant que s'il veut bien y conserver au français sa place traditionnelle, tant qu'on y enseigne deux langues, il le remplace par l'italien, si l'on ne doit plus y apprendre qu'une seule langue. Je me borne à mentionner cette opinion, sans la discuter; quand on ne l'approuverait pas d'ailleurs, elle ne saurait empêcher que les *Essais* de M. Gustav Körting ne renferment sur l'enseignement général des langues ce qu'on a peut-être dit de plus juste et certainement de plus complet depuis que cette question est soulevée.

Ch. J.

---

618. — **Der Staatsminister Freiherr von Zedlitz und Preussens hœheres Schulwesen im Zeitalter Friedrichs des Grossen**, von C. Rethwisch. Berlin, Oppenheim, 1886. In-8, vii et 234 p. 4 mark. (5 fr.)

La première édition de cet ouvrage a paru en 1881. La seconde, publiée il y a deux ans, renferme quelques documents qui n'étaient pas dans la première. Elle témoigne du succès mérité de l'ouvrage. C'est un chapitre d'une histoire de l'instruction publique en Prusse qui manque encore, et un chapitre fort instructif. M. Rethwisch y décrit ce qu'était l'enseignement avant l'administration du baron de Zedlitz, en examinant avec un soin minutieux les diverses branches et spécialités. Puis il traite du caractère résolu de Zedlitz, de ses qualités qui le rendaient éminemment apte à sa tâche de ministre d'Etat, de ses idées pédagogiques. Enfin, il retrace les mesures prises par Zedlitz, ses réformes dans les académies, les gymnases, les séminaires de Halle et de Berlin, la création d'un *Oberschulkollegium*, l'institution de l'*Abiturientenexamen*, etc. Le livre de M. Rethwisch, puisé aux sources, se lit avec intérêt d'un bout à l'autre, et nous le recommandons vivement à ceux qui veulent connaître un des côtés les plus ignorés du règne de Frédéric II et à ceux qu'intéresse l'histoire de la pédagogie.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Berger-Levrault fait paraître *Le général Auguste Colbert 1793-1809, Traditions, souvenirs et documents touchant sa vie et son temps*, recueillis par son fils le marquis de Colbert-Chabanais (3 vols. in-12, 12 fr.) Cette nouvelle édition de l'ouvrage (paru d'abord chez Havard en 1882), sera, espérons-le, accueillie volontiers par le public.

— En vente à la librairie Firmin-Didot : *les quinze premières années du règne de la reine Victoria, souvenirs d'un témoin oculaire*, extraits du journal de Charles C. F. Gréville, secrétaire du conseil privé, traduits et annotés par Mlle Marie-Anne de Bovet. (In-8°, 485 p. 3 fr. 50).

ALLEMAGNE. — L'*Allgemeiner Deutscher Sprachverein* donnera à la Pentecôte de 1890 un prix de 1,000 mark à l'auteur du meilleur travail sur le sujet suivant : *Unsere Muttersprache, ihr Wesen* ». Le travail ne doit pas dépasser huit feuilles, et l'auteur devra insister particulièrement sur le xvie et le xviiie siècle. Juges du concours : MM. Burdach, Dahn, Launhardt, Lauser, Lyon, Pressel, Roediger, Suphan, Wackernell, Waetzoldt.

— Le *Literaturblatt* annonce que M. S. Feist prépare une *Lautlehre des Gotischen* et M. Rahstede, un exposé de l'influence française sur le hollandais ; — que MM. Al. Pogatscher et Eugène Wolff se sont « habilités », le premier à l'Université de Gratz pour la philologie anglaise, le second à celle de Kiel pour la littérature moderne.

— M. von Liszt, l'un des directeurs de la *Zeitschrift f. d. gesammte Strafrechtwissenschaft*, vient de fonder à Marbourg un séminaire consacré à l'étude des scien-

ces pénales. Il se propose de travailler à la renaissance de la science du droit criminel en Allemagne où elle est, dit-il, dans une profonde décadence et sans vie. La librairie Mohr (P. Siebeck), à Fribourg, a entrepris la publication des travaux des membres du séminaire, sous le titre de *Abhandlungen des kriminalistischen Seminars zu Marburg*. La première livraison qui vient de paraître contient un examen critique du projet de Code pénal italien (livre Ier, partie générale).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 décembre 1888.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre la lecture du procès-verbal de la partie secrète de la dernière séance

La séance étant redevenue publique, M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre par laquelle M. Louis Courajod retire sa candidature.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Bergaigne. Le scrutin donne les résultats suivants :

	1er tour	2e tour
M. l'abbé L. Duchesne....................	15 voix.	21 voix. élu.
M. Clermont-Ganneau....................	14 —	16 — —
M. R. de Lasteyrie......................	8 —	
	37 —	37 —

L'élection de M. l'abbé Duchesne sera soumise à l'approbation de M. le président de la République.

L'Académie constate qu'une place est devenue vacante cette année parmi ses correspondants ; c'est celle de M. Miklosich, qui a été élu associé étranger de l'Académie.

L'Académie désigne M. Luce pour faire une lecture, en son nom, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut.

M. Jacques Flach, professeur au Collège de France, communique une notice sur deux manuscrits de la collection Barrois, récemment recouvrés par la Bibliothèque nationale.

Ces manuscrits, qui portaient dans la collection Barrois, à Ashburnham-Place, les nos 285 et 336, ne sont en réalité (M. Flach l'a reconnu et en donne la preuve), que les deux moitiés d'un même volume, qu'on a falsifiées l'une et l'autre pour les rendre méconnaissables ; et ce volume est le manuscrit latin 4719 de la Bibliothèque nationale, dérobé à la Bibliothèque entre 1840 et 1848.

Ce manuscrit contient l'ouvrage de droit romain, du XIe ou du XIIe siècle, qu'on attribue à un certain Pierre, *Petrus*, et qu'on désigne sous le nom d'*Exceptiones legum Romanorum*. M. Flach combat l'opinion selon laquelle cet ouvrage aurait été composé en France et d'un seul jet. Il est disposé à y voir une œuvre italienne, complétée en France ou ailleurs, par une série d'additions successives

Ouvrage présenté, de la part du traducteur, par M. Edmond Le Blant : *le Talmud de Jérusalem*, traduit par Moïse Schwab, tome XI.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 28 novembre.

M. de Boislisle continue la lecture de son mémoire sur les statues de Louis XIV élevées en province.

M. l'abbé Thédenat communique les photographies de deux fragments d'inscriptions trouvés à Essarois (Côte-d'Or), d'après lesquels il établit que la divinité honorée dans ce lieu était Apollo Vindonnus

M. Ravaisson présente un buste du Musée du Louvre où il reconnaît par la comparaison avec les médailles l'image du grand Pompée.

M. l'abbé Thédenat lit un mémoire de M. Maxe Verly sur les vases à inscriptions bachiques.

M. Courajod communique des moulages exécutés sur des masques en marbre que l'on appliquait sur les statues des défunts dans les tombeaux du commencement du XVIe siècle.

Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 24 décembre — 1888

Sommaire : 619. VIERECK, Le grec officiel de la chancellerie romaine. — 620. RÜMELIN, Le contrat du mandataire. — 621. MICHAEL, Le cérémonial des empereurs allemands. — 622. Lettres de Masius et ses amis, p. p. LOSSEN. — 623. BONNEFON, La Boétie. — 624. Ch. NISARD, Du Tillot. — 625-627. BRUNETIÈRE, Etudes critiques. — 628-629. PICAVET, L'histoire de la philosophie; Critique de la Raison pratique. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

619. — **Sermo græcus quo senatus populusque romanus magistratusque populi romani usque ad Tiberii Cæsaris ætatem in scriptis publicis usi sunt examinatur.** Scripsit Paulus VIERECK, Gœttingen, Vandenhœck et Ruprecht, 1888, XIV et 122 p., in-4, prix 5 marks.

Le grec officiel de la chancellerie romaine constitue une espèce de langue à part. La faculté de philosophie (des lettres et des sciences) de l'Université de Göttingue a eu l'heureuse idée de mettre au concours l'étude de cette langue; et M. Viereck a répondu à cet appel par le présent mémoire, couronné à juste titre. L'auteur donne d'abord le texte de trente-deux documents, lettres de magistrats romains, senatus-consultes, traités de paix. Plusieurs de ces pièces, trouvées récemment, ne figurent pas encore dans les recueils d'inscriptions; les membres de notre Ecole d'Athènes y ont contribué pour une bonne part. Ces pièces sont accompagnées d'une courte notice historique, la plupart aussi d'une traduction latine. La discussion de l'orthographe, de la langue et du style de ces documents forme la deuxième et la plus importante partie de l'ouvrage. L'auteur traite ensuite des décrets conservés par Polybe et Josèphe.

Les Romains étaient un peuple bilingue; la langue grecque s'imposait à eux, et tandis qu'ils se servaient du latin dans leurs relations officielles avec les peuples de l'Occident, ils parlaient grec aux Hellènes et aux peuples hellénisés de l'Orient. On sait qu'une tradition constante et rigoureuse présidait à Rome à la rédaction des documents publics, tout y était précisé, formulé; il s'agissait donc pour les autorités de Rome d'introduire dans les traductions grecques de leurs décrets quelque chose de cette rigueur et de cette fixité, de créer un style officiel assez semblable dans les deux langues. M. V. établit très bien que toutes ces traductions grecques, sans excepter celle des *Res gestæ divi Augusti*, n'étaient pas faites dans les provinces, mais envoyées de la capitale, rédigées par des traducteurs, qui se conformaient à une espèce de glossaire et de formulaire bien arrêtés.

Si *Consulibus* est rendu par ἐπὶ ὑπάτων, *scribundo adfuerunt* par γραφομένοις παρῆσαν ou γραφομένῳ (sous-ent. τῷ δόγματι) παρῆσαν, il n'y a rien à redire. Mais souvent les magistrats romains parlent latin tout en se servant de vocables grecs. C'est ainsi qu'on trouve le datif ὑπάτοις employé comme équivalent de l'ablatif absolu *Consulibus*, et τῷ καλλίστῳ δικαίῳ ἐστίν pour *optimo jure est*. Δόλος πονηρός répond à *dolus malus*, ἐκτὸς τοῦ στίχου à *extra ordinem*, εἰς ἀκέραιον ἀποκαθιστάναι à *in integrum restituere*, διδόναι ἐργασίαν ἵνα à *operam dare ut*. La syntaxe est souvent toute latine : ὃ τὸ αὐτό veut dire *quod idem ; ut interessent decrevit* est traduit par ἵνα μετέχωσιν ἐψηφίσατο ; un pluriel neutre est quelquefois suivi du verbe au pluriel ; les particules dont les Grecs se servent avec tant de finesse, μέν, οὖν, μέντοι, μήν, etc., brillent dans les décrets par leur absence. Voici un exemple du vieux style officiel des Senatusconsultes transporté dans la langue grecque, tout étonnée d'un pareil travestissement. Περὶ ὧν Θεσσαλοί... πρεσβευταὶ λόγους ἐποιήσαντο... περὶ χώρας δημοσίας καὶ περὶ χωρίου ἐρήμου εἴπασαν, μεθ' ἧς χώρας εἰς τὴμ φιλίαν τοῦ δήμου τοῦ Ρωμαίων παρεγένοντο, ἣγ χώραν Ναρθακιεῖς μετὰ ταῦτα ἑαυτῶν ἀδίκως ἐποιήσαντο, περὶ τούτου τοῦ πράγματος ὅπως τὴν διάνοιαν πρόσσχωσιν, ὅπως τοῦτο τὸ πρᾶγμα... M. V. a bien fait de mettre en regard de ce grec inouï la traduction latine, qui en donne la clef. Les journalistes grecs me pardonneront-ils si j'ose dire que la langue de ces documents me rappelle quelque peu celle de leurs articles? En lisant un journal d'Athènes, je me trouve quelquefois embarrassé, arrêté, et je ne comprends qu'après avoir fait le mot à mot français. Pour revenir à l'antiquité, les Romains ne procédaient pas autrement quand ils s'efforçaient de rendre en latin des termes grecs, notamment des termes scientifiques : ils faisaient des calques, et ces calques n'étaient pas toujours heureux. C'est ainsi qu'ils ont traduit πτῶσις αἰτιατική par *casus accusativus*, et cet énorme contresens a passé dans toutes les langues modernes.

A côté des latinismes, il y a beaucoup de mots et de tournures qui peuvent choquer des lecteurs habitués à l'atticisme classique, et qui sont des néologismes devenus familiers aux Romains par leurs relations avec les Grecs leurs contemporains. La plupart se retrouvent en effet dans Polybe, dans Diodore de Sicile et ailleurs. Un des mots les plus singuliers de ce genre, c'est le substantif καταλογή, qui sert à rendre le latin *honor* dans la formule ἀρετῆς καταλογῆς τε ἕνεκεν *(virtutis honorisque causa)*, et qui s'applique aux honneurs dont un ambassadeur ou un autre personnage de marque est l'objet, ainsi qu'aux honneurs rendus aux dieux. M. V. fait observer (p. 73) que ce néologisme, condamné par Phrynichos, se rencontre aussi dans un passage de Polybe (XXII, 16, 10), où il a choqué les hellénistes au point que le dernier éditeur s'est cru, bien à tort, obligé de l'éliminer. L'idée attachée à ce mot n'était pas, je crois, la *notio eligendi*, mais le compte que l'on tient, le cas que l'on fait, d'une personne.

Les lettres des magistrats romains n'obéissent pas à une règle aussi

fixe que les décrets; leurs auteurs n'écrivent pas tous de la même façon; les uns s'expriment dans un grec plus vulgaire ou plus vicieux, les autres y mettent plus de correction ou d'élégance. Les lettres d'Auguste, M. V. en fait la remarque, se distinguent par une pureté de style relative, un effort pour se rapprocher de l'atticisme, et cependant on peut y relever quelques taches. Quant au style de Marc-Antoine, M.V. le juge trop sévèrement, ce me semble. On lit dans une dépêche de ce personnage ἀντιπεφωνημένα ἐκ τῶν δημοσίων δέλτων ἐξαποστεῖλαι ὑμεῖν τὰ ἀντίγραφα. Faut-il reprocher au triumvir d'avoir donné au verbe ἀντιφωνεῖν le sens insolite (disons, le sens impossible) de « copier »? Je ne le pense pas. Ἀντιπεφωνημένα est ici synonyme de παραναγνωσμένα, ἀντανεγνωσμένα, ἀντιβεβλημένα, c'est-à-dire collationnés, la copie, lue à haute voix, étant contrôlée par la lecture de l'original.

L'auteur est amené par son sujet à discuter certaines questions historiques. C'est ainsi qu'il cherche à établir, contrairement aux doutes soulevés récemment par quelques critiques, que les Romains conclurent un traité formel d'alliance avec les Macchabées dès les temps de Mattathias et de Jonathas. Nous nous bornons à citer cet exemple; disons, en finissant, que ces documents grecs pourraient aussi être utilisés pour l'étude de la langue latine. On y lit souvent ὅστις ἂν ἀεί, répondant au latin *quicunque*. Cette traduction n'indique-t-elle pas que, pour les Romains d'alors, *cunque* n'était pas encore un simple suffixe, mais se faisait sentir avec sa valeur première d'adverbe de temps, comme *quandoque?* Cela explique la tmèse : *quæ me cunque vocant terræ*, et cela peut même être allégué pour défendre contre des conjectures, d'ailleurs fort peu plausibles, l'emploi séparé de ce mot dans un passage bien connu et fort discuté d'Horace (*Odes*, I, 32, 15) : *Mihi cunque salve rite vocanti.*

H. W.

---

620. — Max RÜMELIN. **Das Selbstcontrahiren des Stellvertreters** nach gemeinem Recht. Freiburg i. B. Mohr (Paul Siebeck), 1888. 1 vol. in-8, 298 p.

La question, qui fait l'objet du travail de M. Rümelin, se recommande à l'attention des légistes. Un mandataire, ou plus généralement un représentant, peut-il, au nom du représenté, conclure un contrat à son profit? ou bien encore le mandataire de deux personnes différentes peut-il les faire contracter ensemble? On aperçoit la raison de douter : d'une part le mandataire serait placé entre son intérêt et son devoir; d'autre part le contrat supposant l'accord de deux volontés, peut-il y avoir contrat là où les deux volontés émanent de la même personne?

La question s'est présentée plusieurs fois en Allemagne devant les tribunaux, particulièrement en matière commerciale. Elle pourrait également se présenter en France. Notre code civil défend au mandataire de se rendre adjudicataire des biens qu'il est chargé de vendre;

au tuteur d'acheter les biens du mineur ou de les prendre à ferme. Que décider dans les cas non prévus par la loi ?

M. R. cherche dans le droit romain la solution de la difficulté. Le droit romain, il est vrai, fournit sur ce point des documents incomplets, car il n'admet le principe de la représentation que dans des cas exceptionnels. M. Rümelin examine ces divers cas et conclut à la possibilité pour le mandataire de contracter avec lui-même. On lira avec profit le travail consciencieux du *privat docent* de l'université de Bonn, et l'on pourra se convaincre une fois de plus que l'étude du droit romain n'est pas aussi inutile qu'elle le paraît à certains esprits pour résoudre les questions nouvelles que soulève la pratique moderne.

E. C.

---

621. — Wolfgang MICHAEL. **Die Formen des unmittelbaren Verkehrs zwischen deutschen Kaisern und souveränen Fürsten vornehmlich im X, XI und XII Jahrhundert.** Hamburg und Leipzig. Voss, 1888, 1 vol. in-8, 156 pages.

L'idée fondamentale de cet opuscule est assez intéressante. Quel cérémonial observaient les empereurs allemands dans leurs entrevues avec le pape, l'empereur grec, les rois étrangers? Quelles formules de politesse employaient-ils dans les lettres qu'ils leur écrivaient? La réponse à ces deux questions nous apprendra quelle place ils prétendaient occuper parmi les souverains de l'Europe. Mais, si l'idée première est curieuse, l'exécution n'est pas très satisfaisante. M. Michael ne va pas droit au but; il s'arrête volontiers en chemin. A quoi bon, par exemple, p. 64 et 65, cette longue digression sur les lettres de Cassiodore et le *liber diurnus?* Puis, ce qui est plus grave, les inductions de l'auteur sont souvent téméraires et ses conclusions précipitées. Voici quelques exemples empruntés au chapitre sur les rois de France. A la p. 33, il identifie l'endroit de *Veusegus*, où se rencontrèrent, en 942, Otton I[er] et Louis IV d'Outre-Mer avec Void, chef-lieu de canton du département de la Meuse. S'il avait pris la peine d'ouvrir le dictionnaire topographique de ce département (Paris, Imprimerie nationale, 1871), il aurait découvert que Void portait jadis le nom de *Noviantum super fluviolum Vidum*. Il y aurait aussi vu qu'il faut écrire *Val de Lore* et non *Val de l'One* (p. 25, n. 2). M. Michael aurait dû savoir (p. 149) que la ville d'Ivois prit le nom de Carignan, après 1661, quand Louis XIV l'eut donnée à Eugène-Maurice, prince de Savoie et de Carignan, comte de Soissons, le père du fameux Eugène de Savoie. Nous avons appris avec une véritable stupéfaction que l'entrevue du roi Robert et de Henri II, en 1006, eut lieu à Domrémy, là même où devait naître Jeanne d'Arc. Sur quelle autorité s'appuie l'auteur pour avancer un tel fait? Sur la 5[e] édition du *Manuel de géographie* de Daniel, où l'on lit : « Dans le voisinage de Domrémy, on trouve encore des bornes que Henri II et Robert

dressèrent pour marquer la frontière entre la France et l'Allemagne. » Je puis affirmer que jamais, ni de nos jours ni dans les siècles précédents, personne n'a vu ces bornes et, pourtant, avec quelle ardeur n'a-t-on pas discuté le problème de la nationalité de Jeanne d'Arc !

Ces erreurs sont graves ; mais d'autres passages sont plus heureux. Ce que l'auteur dit sur les entrevues d'Ivois et de Mouzon est fort exact. On lira aussi avec profit les chapitres consacrés aux relations des empereurs avec la papauté. Le récit du conflit qui éclata en 1159 entre Frédéric Ier et Hadrien IV, sur une question de forme, pique la curiosité. Le livre ne devra pas être négligé des historiens.

Ch. PFISTER.

---

622. — **Briefe von Andreas Masius und seinen Freunden (1538 bis 1573)** herausgegeben von Dr Max LOSSEN. Leipzig, Dürr, 1886, xx-537 pp. in-8.

L'érudit du XVIe siècle dont la correspondance a été publiée sous le patronage de la Société d'histoire rhénane, a laissé un nom honorable dans les études d'hébreu et de syriaque, et, ainsi que beaucoup de ses confrères, a été mêlé à la politique et à la diplomatie de son temps. Voici sa vie en peu de mots : né en 1514, à Lennick près Bruxelles, quelque temps professeur à l'Université de Louvain, secrétaire de l'évêque de Constance, plus tard agent du duc de Clèves-Juliers près de la cour romaine, il a collaboré à la Grande Bible polyglotte de Plantin et a publié une édition du texte hébreu et grec du livre de Josué avec commentaires. Un article étendu de la *Revue historique* (t. XXXVII, p. 188) me dispense d'insister sur les renseignements historiques qu'apporte la publication très soignée et très richement annotée de M. Lossen ; nous voulons montrer surtout ce que l'histoire littéraire peut avoir à y chercher. Le séjour de Masius à Rome et ses nombreux voyages l'ont mis en rapport avec plusieurs savants qui ont été en correspondance avec lui. On connaissait déjà, par le *Dictionnaire* de Chaufepié, sa liaison avec Guillaume Postel, qu'il avait rencontré à Rome. M. L. analyse, à leur place chronologique, les lettres de Postel à Masius et y ajoute une lettre de Masius à Postel (p. 160), espérant, dit-il, qu'on retrouvera les autres dans quelque dépôt de France. Parmi les autres documents intéressant l'érudition que j'ai notés au cours du livre, je citerai : deux lettres à Arnold Arlenius (pp. 89, 115), sur qui M. L. ne paraît pas connaître les recherches de Graux, dans l'*Essai sur le fonds grec de l'Escurial*, — une longue correspondance avec Etienne Pighius (pp. 380 sqq.), — plusieurs lettres au P. Ottavio Bagatto (*Pantagathus*, pp. 21, 147, 169) et une de lui (p. 395), — quelques fragments de correspondance avec Latino Latini (pp. 152, 172, 185, 232, 486, 495), qui complètent les lettres à Masius insérées dans les *Lucubrationes* de Latini (dont le second volume a été publié non à Rome, mais à Viterbe, en 1667), — des lettres de Jean Metellus

(pp. 310, 372), — des lettres de J. Visbroc, écrites d'Italie, et donnant à Masius des nouvelles de la vie à Rome et des amis qu'il y a laissés, — surtout une belle série des lettres de Plantin; la plupart en français (pp. 363, 374, 410, 434, 437, 441, 444, 450, 453, 454, 468, 471, 498). Il faut signaler tout particulièrement aux lecteurs français deux lettres fort curieuses de Heinrich von Camphusen sur la ville et l'Université de Douai (1565, p. 366) et sur la ville et l'Université de Bourges (1566, p. 377).

P. DE NOLHAC.

---

623. — **Estienne de La Boétie.** Sa vie, ses ouvrages et ses relations avec Montaigne, par Paul BONNEFON, sous-bibliothécaire à l'Arsenal. Bordeaux, P. Chollet, 1888, grand in-8 carré de 147 p.

M. P. Bonnefon a voulu faire mieux connaître le rôle littéraire de l'auteur du *Contr'un* et ses relations avec l'auteur des *Essais*. Pour avoir été fort courte, dit-il (p. 2), « la vie du penseur périgourdin ne renferme pas moins des obscurités et des problèmes que nous avons cherché à dissiper et à résoudre. »

La monographie se divise en quatre chapitres consacrés : 1° à la biographie de La Boétie; 2° à son *Discours de la servitude volontaire*; 3° à ses traductions et poésies; 4° à ses relations avec Montaigne. Tous ces chapitres sont très fouillés et très intéressants. Dans le récit de la vie de La Boétie, tiré tout entier des témoignages contemporains, l'auteur s'est montré bien supérieur à ses devanciers; il a surtout heureusement complété leurs recherches au sujet du séjour à Orléans de La Boétie, qui reçut en cette ville son diplôme de licencié en droit civil [1], et au sujet du séjour en Agenais [2] du jeune conseiller au parlement de Bordeaux, désigné (septembre 1561) pour accompagner et assister Charles de Coucy, sieur de Burie, lieutenant-général du roi en Guyenne, chargé de pacifier Agen et les environs de cette ville que troublaient les querelles religieuses [3].

1. M. B. n'a pas négligé les *Documents du XVIe siècle, tirés des archives orléanaises*, publiés par M. Jules Doinel (1876). Il a également su profiter de tous les travaux récents dont La Boétie a été l'objet, surtout des remarquables travaux de M. R. Dezeimeris, auquel l'ouvrage est si justement dédié.

2. M. B. a cru devoir adopter (p. 24) la forme *Agénois*. L'accent eût été mieux placé sur la dernière syllabe du nom du capitaine *Arne* (même page), lequel s'appelait François d'Arné (voir *Commentaires* de Blaise de Monluc, édition de M. de Ruble, t. II, p. 388). A propos de petites observations, notons que M. B., qui reproche (p. 29) à Th. de Bèze et à M. E. Gaullieur d'avoir métamorphosé le sénéchal *Bajaumont* en sénéchal *Béjaumont*, a oublié de dire que le véritable nom de ce personnage était François de Durfort, lequel était seigneur de Bajaumont (près d'Agen).

3. Les détails nouveaux que M. B. donne sur cette mission, sont tirés d'une lettre inédite de Burie à Charles IX (Biblioth. nat., F. Fr. vol. 15875, f. 190), lettre où « Monsieur de La Boytie » reçoit ce double éloge « lequel est fort docte et homme de bien ».

M. B., en abordant l'examen des difficiles questions soulevées par le *Contr'un*, constate (p. 41) que là tout est controversé, depuis la date de cette composition jusqu'à sa portée elle-même. Il discute avec habileté les opinions exprimées soit par les contemporains de l'auteur (Montaigne en tête), soit par des critiques tels que Prévost-Paradol, Sainte-Beuve, M. Lenient, et il cherche à montrer dans des pages ingénieuses que le *Discours de la servitude volontaire* a été composé à l'époque où La Boétie était étudiant en droit à l'université d'Orléans, et qu'il faut voir dans cette œuvre de jeunesse, non un pamphlet écrit sous l'influence de circonstances particulières, mais un simple exposé d'idées générales [1]. Il rappelle, du reste, que nous ne sommes pas assurés de posséder le véritable texte de l'auteur, la publication n'ayant pas présenté les garanties désirables [2], et qu'en tout cas ce texte a été dans la suite retouché, remanié. Tous n'accepteront peut-être pas les conjectures du jeune critique, mais tous reconnaîtront qu'elles méritent la plus sérieuse attention.

Les chapitres sur la Boétie, considéré comme traducteur et poète et comme ami de Montaigne, renferment moins de choses nouvelles. Mais M. B. a très bien apprécié l'helléniste et l'auteur des Sonnets, de même qu'il a très bien raconté la touchante histoire des relations de La Boétie avec celui qui était « son intime frère. » Il a aussi consacré d'attachantes pages à divers autres amis de son héros, notamment au conseiller Arnauld de Ferron, à la fois jurisconsulte, philologue et historien, qui appelait son collègue et collaborateur La Boétie « un homme vraiment attique et le second Budé de son siècle, » à Lambert Daneau, condisciple à Orléans de l'auteur du *Contr'un*, à Jean-Antoine de Baïf, qui lui adressa un des plus gracieux sonnets des *Quatre livres de l'amour de Francine*, au conseiller Guy de Galard de Brassac, etc.

L'appendice, très riche et très curieux, se compose des notes ou documents que voici : I. *De la véritable prononciation du nom de La Boétie*; II. *Notes généalogiques sur la famille d'Estienne de La Boétie*; III. *Des ouvrages perdus de La Boétie. Historique description du solitaire et sauvage pays de Médoc* [3]. IV. *Le Reveille-Matin*

---

1. Je tiens à reproduire une vive et spirituelle tirade de M. B. contre ceux qui ont transformé l'opuscule de La Boétie en une arme de parti (p. 66) : « Ceux qui veulent faire de La Boétie un des précurseurs des révolutions modernes, un fauteur de discordes, et voient dans son éloquent libelle le symbole des revendications sociales, méconnaissent à la fois sa vie et sa pensée. Lire ainsi *La servitude volontaire*, c'est la lire à rebours, comme les sorciers lisaient la messe quand ils la célébraient en l'honneur du diable. »

2. On sait que le *Contr'un* parut pour la première fois, en 1574, « incomplet, tronqué, mutilé, sans nom d'auteur, » dans le *Réveille-matin des François*. M. B. observe (p. 60) que le premier extrait publié du *Contr'un* le fut en latin (*Dialogi ab Eusebio philadelpho*, etc.), particularité qui n'a été mentionnée par aucun des biographes de La Boétie.

3. M. B. me paraît trop timide en disant, au sujet de la *Description du Médoc* qui, aux yeux de tant de critiques, n'a jamais existé : « Il est impossible de se

des François; V. *La Boétie philologue*; VI. *De la traduction des Economiques d'Aristote attribuée à La Boétie*; VII. *Testament d'Estienne de La Boétie*; VIII. *Notes bibliographiques*.

M. Bonnefon prépare une édition des œuvres complètes de La Boétie : son excellent travail d'aujourd'hui nous autorise à l'attendre avec une entière confiance.

T. de L.

---

624. — **Guillaume du Tillot,** un valet ministre et secrétaire d'Etat, épisode de l'histoire de France en Italie de 1749 à 1771, par Ch. Nisard, membre de l'Institut. Deuxième édition. Paris, Ollendorff, in-8, vii et 338 p. 3 fr. 50.

Le héros de ce livre est un Français de Bayonne, un valet qui devint secrétaire particulier, puis intendant, enfin ministre de l'infant don Philippe. M. Ch. Nisard retrace les réformes exécutées par du Tillot dans le duché de Parme : « entreprises généreuses, commencées pour la plupart avec précipitation, poursuivies au prix d'énormes fatigues, si ce n'est même avec violence », qui « périrent presque toutes en même temps que son gouvernement » (p. 21-22), mais qui font de lui l'ancêtre de nos assemblées révolutionnaires (p. 27). Un chapitre piquant est consacré à l'inoculation du prince Ferdinand, fils de don Philippe; Tronchin fit l'opération, et la commune de Parme lui vota une médaille d'or; mais que de façons, que de cérémonies et de salamalecs avant que Tronchin eut reçu sa médaille et son brevet de citoyen de Parme! Ce Ferdinand succéda à don Philippe en 1765; il était faible, timide, adonné aux pratiques d'une dévotion enfantine, affilié à l'ordre des dominicains; il abandonna, comme son frère, tout le gouvernement à Du Tillot qui profita de son autorité absolue pour expulser les jésuites. Mais l'infante Marie-Amélie prit le ministre en haine; c'était, comme dit M. N. qui la fait revivre en un vigoureux portrait, une méchante femme, une redoutable petite personne, chez qui l'orgueil allait jusqu'à la férocité et au mépris des plus simples convenances. Tout en disant qu'elle ne voulait se mêler de rien, elle se mêla de tout, changea tout, brouilla tout, renvoya Keralio, gouverneur de l'infant, et il fallut que M. de Chauvelin vint, au nom de Louis XV et de Choiseul, faire la leçon au prince et à la princesse. Mais à peine Chauvelin était-il parti, que l'infante recommençait la guerre contre Du Tillot; elle s'allia au ministre de France, Boisgelin, qui jalousait son compatriote; elle agita le peuple de Parme et fit demander par son mari au roi d'Espagne le rappel du secrétaire d'Etat. Le roi d'Espagne dépêcha M. de Cevallos à Parme et le roi de France adjoignit à Cevallos le comte de Durfort. Les deux envoyés assistèrent à une sorte

---

prononcer avec sûreté pour l'affirmative ou pour la négative. » Plus sceptique, plus radical que lui, j'ose déclarer que la fameuse description mérite une belle place dans les bibliothèques imaginaires.

d'émeute ; ils virent les Français insultés dans les rues et lurent d'odieux placards qui appelaient les Parmesans à prendre les armes et à se défaire de Du Tillot; ils lurent aussi des mémoires qu'on leur remit contre l'administration de Du Tillot et que Durfort jugeait dictés par une « animosité maligne ». Le ministre ne pouvait rester à son poste; il se laissa destituer le 14 novembre 1771 et fut remplacé, sur l'ordre des rois de France et d'Espagne, par M. de Llano. Il vint se fixer à Paris et y mourut en décembre 1774. On remerciera M. Ch. Nisard d'avoir publié cette seconde édition, remaniée et augmentée, de son travail sur Du Tillot[1]; il a fouillé très consciencieusement les archives de Paris et de Parme; il a mis habilement en œuvre les matériaux qu'il avait amassés ; il a su — et il dit lui-même y avoir visé — écrire dans le goût du jour, ajouter des anecdotes qui égaient le sujet, donner à son récit quelque chose de vivant et de dramatique.

A. CHUQUET.

---

625. — Ferdinand BRUNETIÈRE. **Le Roman naturaliste.** Paris, Calmann-Lévy. 1 vol. in-8, 370 p. 3 fr. 50.
626. — **Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française.** Paris, Hachette. 3 vol. in-8, VI, 380 p. et 336, 2e édit., 345 p., 326 p.
627. — **Histoire et littérature.** Paris, Calmann-Lévy. 3 vols. in-8, 372 p., 395p., 376 p. 3 fr. 50 le vol.

Nous lisons dans l'Avertissement du premier volume des *Etudes critiques,* qu'elles sont « l'expression diverse, selon les sujets et les hommes, de *quelques idées fondamentales, toujours les mêmes* »; et l'auteur ajoute : « Comme j'espère qu'on pourra le voir ». Voilà un venez-y-voir qui n'est pas négligeable. Ainsi M. Brunetière se déclare aussi délibérément dogmatiste que tel de ses confrères est empirique, ou tel autre impressionniste, et nous voilà autorisés, invités même à rechercher quelques-unes de ces « idées fondamentales » sur lesquelles reposent les arrêts du plus décisionnaire de tous les critiques. Sept volumes déjà parus sont d'ailleurs un champ assez vaste pour que nous ayons chance d'y glaner des spécimens de chacune de ces idées cardinales, au cas où elles ne seraient pas toutes en évidence dans le premier. Si, du reste, elles ont suffi à légitimer tant de jugements, il faudra convenir qu'elles sont bien solides.

M. B., qui ne dédaigne pas de jeter çà et là sur la trame tendue de sa prose les « ornements égayés » dont elle est susceptible, écrit : « Les critiques ont été créés pour monter la garde à la porte du temple, et l'incorruptibilité du factionnaire est la première de leurs vertus » (*Etudes critiques*, I, 374). Vous pensez bien qu'il s'agit là de certain Temple du goût bâti jadis par Voltaire sur les plans de Boileau. M. Désiré Nisard y montait la garde à la grande porte (car il y en a de petites et

1. M. Ch. Nisard aurait dû donner le titre et la date de la première édition, dont nous avons parlé *Revue crit.*, 1879, n° 49, p. 425.

même de secrètes, dit-on), avant que M. B. vînt le relever de faction et lui demander le mot de passe. M. Nisard, qui le tenait de ses prédécesseurs, ne lui en a pas fait mystère, et c'est ce qu'il importe précisément de constater.

M. Nisard avait défini l'art. « dans la langue des lettres » : « l'expression des vérités générales dans un langage parfait, c'est-à-dire parfaitement conforme au génie du pays qui le parle et à l'esprit humain ». (*Hist. de la Litt fr.* I, p. 4). M. B. médite cette définition et en tire directement trois de ses principes fondamentaux. Numérotons-les, car la précision chère à M. B. est ici de rigueur : 1° Ce que M. Nisard entendait par *vérités générales* (cf. I, 220 sqq. op. c.) et dont l'expression dans les écrits constituait à ses yeux le premier degré de leur dignité littéraire, s'appelle chez son disciple « cette conception de la vie..., cette philosophie de l'homme... cette vérité universellement humaine qui jugent pour ainsi dire, en dernier ressort, dans l'histoire, les œuvres et surtout les doctrines, etc..... » (*Et. crit.*, I, 54; 2e édit., 322, 329); 2° « L'*expression de ces vérités générales dans un langage parfait* » apparaît à M. B. comme une des trois conditions essentielles à l'éclosion des chefs-d'œuvre classiques dans une littérature quelconque. (*Et. crit.*, III, 304); 3° La seconde de ces *conditions essentielles*, suivant M. B. (*ib.* 307), celle que nous appellerons, pour le faire court, la *nationalisation des idées générales* dérive directement de cette *conformité du langage avec le genre du pays qui le parle et avec l'esprit humain* que prônait encore M. Nisard. Et de trois. Le compte y est. M. B. veut en outre *qu'un génie soit tout près de sa perfection* pour qu'un chef-d'œuve classique puisse s'y produire (*ib.* 310) et il fait hardiment la théorie des *bornes nécessaires* (*Et. crit.*, I, 2e édit., 331) : or, regardez-y de près et vous reconnaîtrez qu'il formule ainsi avec sa netteté habituelle, la préoccupation même qui a aiguillonné M. Nisard à travers les quatre volumes de son Histoire de la littérature française, quand il allait calculant le degré de perfection et pesant les gains et les pertes de chaque genre, à chaque époque de cette histoire. Enfin, lorsque M. B., qui n'a pas trouvé son chemin de Damas, comme jadis M. Victor Le Clerc, et qui soutient, malgré la conversion imminente de M. J. Lemaître (cf. *Impressions de théâtre*, III, 23) et les démonstratives leçons de M. J. Gaston Paris, que « *la poésie française ne date que de Ronsard et de la Pléiade* » ; lorsqu'il ajoute pour appuyer sa thèse : « Quand on veut juger d'un poète ou d'un artiste, il faut se poser une première question : si ce poète n'avait point existé, si nous ne possédions pas l'œuvre de cet artiste, que manquerait-il, soit à l'art, soit à la littérature de son temps et de son pays ? *Il n'y a pas d'autre mesure de l'originalité des œuvres et des hommes* ». (*Et. crit.*, I, 54); et lorsqu'il proteste, en vertu du principe susdit contre « l'*étrange prétention de déplacer le centre de l'histoire de la littérature française* « (*ib.* 4, 252 et 2e édit., 300), il se montre, de tous points, fidèle à l'esprit et à la lettre

des doctrines de son maître. M. Nisard ne mesure-t-il pas, en effet, œuvres et auteurs d'après leur apport dans le trésor commun de notre littérature? Et en passant tout par profits et pertes, n'échelonne-t-il pas les évolutions littéraires de l'esprit français, depuis les origines jusqu'à nos jours, sur deux versants, de pente et de longueur très inégales, mais dont le plateau *central* et culminant est le XVII^e siècle?

Nous n'avons pas fait ces rapprochements pour rabaisser l'originalité de M. B., mais simplement pour constater qu'une partie de cette originalité consiste dans la fermeté très méritoire de ses attaches à certaines traditions critiques qu'il est plus aisé de railler que d'appliquer bien. Et c'est ici justement, qu'on peut voir à plein *la caractéristique* du talent de M. Brunetière. Un fin critique faisait remarquer récemment combien l'exotisme de P. Loti l'avait affiné, et quel clair regard il avait jeté, au retour de tant de pérégrinations, sur les hommes et les choses de son pays d'origine; eh bien! M. B. nous paraît devoir la meilleure part de son originalité à un phénomène du même ordre. Par métier, il applique tous les jours à l'appréciation des productions contemporaines ses *idées fondamentales;* c'est sa manière de se dépayser; puis, quand il revient dans sa patrie intellectuelle, qui est le XVII^e siècle, il y voit plus clair que tout le monde et corrige pour nous tous cent erreurs de perspective. C'est à cet *exotisme à rebours*, qu'on nous passe l'expression, que nous devons ces rajeunissements des vieux maîtres, piquants en apparence comme des paradoxes, mais si légitimes au fond et de si bon aloi. Qu'on relise, pour s'en convaincre, la conférence sur « le naturalisme au XVII^e siècle » *(Ét. crit.*, I, 2^e édit., 304), ou bien cette considération, renouvelée avec tant de verve, du trop négligé M. Vinet, que la plupart des grands écrivains du XVII^e siècle moralisent beaucoup moins qu'il ne plaît à dire, et, en réalité, pratiquent l'art pour l'art, deux mots qui, désormais, ne paraîtront plus « vides de sens » à M. Dumas *(Ét. crit.*, I, 362 et *id.* 2^e édit. 323).

Et maintenant, pour achever l'énumération des idées fondamentales, proposées en énigmes à ses lecteurs par M. B., ne faut-il pas compter parmi elles ce culte pour le style périodique du grand siècle, dont il ne manque pas une occasion de faire l'éloge et cette défiance du *style coupé*, contre lequel il partage au fond le dédain de Bayle? Il va même, sur ce point, jusqu'à joindre l'exemple au prétexte, et il suffit de l'avoir entendu parler, de l'avoir vu, dans le feu de l'improvisation, former ses arguments en faisceaux, pour être convaincu qu'il n'y a là aucune affectation, mais une allure si naturelle ou si bien acquise, que c'est tout un. S'aperçoit-il, en pérorant, qu'il a enfilé une venelle trop longue, il est le premier à en sourire, mais il vous mène au bout, avec un joli geste désinvolte. Même sincérité dans sa phrase écrite : le lien syntaxique craque-t-il, à force d'être tendu, l'auteur y supplée aux yeux par un tiret, en guise de crampon de sûreté (Cf. *Ét. crit.* I, 131, 226, 250). Il est vrai que parfois le crampon lui-même cède et que la

phrase se disjoint, mais cet accident est rare (Notons-en pour mémoire, un exemple curieux, *ib.*, 190).

Tels sont, croyons-nous, les principes que M. B. nous invitait à démêler sous les jugements dont foisonnent ses sept volumes et sur lesquels il a fondé et fondera toute sa critique, sans afficher, d'ailleurs, la prétention de les avoir inventés. On n'en compte guère, en somme, qu'une demi-douzaine, mais c'est une assez belle plate-forme, et de plus ambitieux systèmes pyramident sur une base plus étroite. Il n'est que juste, d'ailleurs, d'appliquer ici à M. B. ce qu'il dit d'après La Bruyère et d'autres (*Ét. crit.* I, 322). « On l'a dit avant vous. Qu'importe? Si je le dis dans un ordre nouveau ». Indiquons enfin, que de ses grands principes plus ou moins dérivés d'autrui, M. B. a déduit tout un formulaire de petites règles qui font merveille dans les cas particuliers, et qu'il serait trop long d'énumérer présentement : telles que ses remarques réitérées sur « l'insignifiance des intentions en littérature », qui lui permettent de traiter de haut toute œuvre de transition ; sur le vrai « vécu » qui lui servent à faire pièce à Flaubert et aux romantiques à « bibelot » en leur opposant Pierre Loti ; sur ce fait « qu'inventer c'est faire de la psychologie », dont il prend texte pour donner une leçon de composition à l'auteur de « *mon frère Yves* », ou encore sur la nécessité de « ce rayon d'idéal », dont l'absence rend plus ingrats encore à ses yeux les « documents humains » de M. Zola, etc., etc.

Il resterait à considérer si tout cet arsenal de règles appliquées aux contemporains, voire à la littérature européenne (*Et. crit.*, III, 307, 315; *Roman natur.*, *Hist. et litt.*, passim) est aussi fécond que lorsque son auteur l'emploie à faire du vieux neuf, très neuf. C'est une question à laquelle nous répondrons provisoirement et en gros par l'affirmative. Bornons-nous aujourd'hui à constater que M. B. a accepté avec intrépidité une tâche devant laquelle M. Nisard se dérobait prudemment, celle de juger les contemporains et d'après la formule même que le maître appliquait à la seule étude du passé : « Il y a une sorte de critique, disait-il, qui s'est fait un idéal de l'esprit humain dans les livres ; elle s'en est fait un du génie particulier de la France, un autre de sa langue; elle met chaque auteur et chaque livre en regard de ce triple idéal. Elle note ce qui s'en rapproche, voilà le bon; ce qui s'en éloigne, voilà le mauvais. » (*Hist. de la lit. fr.*, IV, 540.) Quelle assurance cette critique idéaliste donne à qui la pratique ! Elle éclate dans les brusques fiertés de M. Brunetière : « Vous seriez étonné si je vous disais, etc... » ; dans cette règle constante qui consiste à rapporter imperturbablement « les talents à leurs premières origines », et que ne déconcerte aucune nouveauté, romans exotiques ou couplets de café-concert; dans ce contentement hautain de la possession de la pleine vérité; dans cette satisfaction intime de dogmatiser, sans avoir tort; dans ce ton cavalier et humoristique qui est partout dominant sans ja-

mais blesser, tant il est sincère; et aussi dans cette *crânerie* qui consiste à laisser « les principes tendre à l'extrême de leurs propres conséquences », selon une de ses expressions (*Et. crit.* III, 331), si bien qu'il est conduit à faire aussi hardiment que J.-C. Scaliger, d'obscure mémoire, la théorie du morceau choisi, en ces termes : « *Les vraiment grands écrivains sont tout entiers dans quelques pages de leur prose ou de leurs vers : disons dans quelques lignes.* » (*Et. crit.* I, 126.)

Que ce système critique ait, dans son exclusivisme, quelques vices à côté de ses difficiles et éminentes vertus, c'est ce que nous nous bornerons à montrer par un exemple tout récent et topique. C'était à une matinée classique de l'Odéon : M. B., appliquant à *l'École des Femmes* un des principes fondamentaux relevés ci-dessus, celui qui consiste à dégager d'une œuvre « la conception de la vie, la philosophie » qu'elle implique, obtenait un très grand et très légitime succès d'orateur et de critique. Pourquoi faut-il qu'il ait abusé de son triomphe (c'est son moindre défaut) jusqu'à faire applaudir cette saillie : « Mais qui donc a jamais songé à se poser sérieusement la même question à propos de Regnard ou de Beaumarchais ? » (Nous prions nos lecteurs de la Revue de vouloir bien remarquer que si Beaumarchais est dans l'affaire, nous n'en pouvons mais, et qu'il n'entre pas dans nos *idées fondamentales* de tabler sur lui à toute occasion). Passe pour Regnard, mais quoi, il serait puéril de se demander sérieusement quelle conception de la vie implique la comédie de Beaumarchais, et si Figaro a une philosophie? J'en ai rêvé, j'en ai frémi pour le Voltaire que M. B. va achever, et j'ai entrevu là, sur la scène vide de l'Odéon, comme une ombre de Boileau, très « emperruquée », n'en déplaise à l'orateur, triant et toisant des ombres d'invités pour quelque représentation de gala, la canne haute, pareil à Louis XIV à Saint-Cyr :

..... nunc hos, nunc accipit illos,
Ast alios longe summotos arcet,

comme dit M^me^ de Sévigné. Mais je me suis rassuré, en me rappelant que dans l'abandon de ces causeries où M. B. ne dédaigne jamais de s'engager à fond, (ce qui étonnera bien du monde), il est moins tranchant et conquiert à merveille les sympathies d'esprit qui ne naîtraient pas toutes de l'audition de ses éloquentes conférences ou de la lecture de certaines de ses critiques. Là vous l'entendriez dire nettement : « En littérature on a ou on n'a pas de principes, je comprends l'un ou l'autre, non l'entre-deux : et surtout, si l'on en a, il faut s'y tenir ». Vous le verriez alors se fâcher net contre Horace qui, ayant dit : « Quoi que vous écriviez, piquez-vous du moins d'unité et de simplicité » pèche cruellement contre le premier au moins de ces préceptes dans l'épître même où il le formule si catégoriquement. Il vous déclarerait d'ailleurs sans ambages que le titre de *classique* n'a jamais été à ses yeux un brevet de supériorité et qu'il connaît et aime des chefs-d'œuvre qui n'ont rien de classique. Vous apercevriez même, au courant de la conversa-

tion, qu'il goûte au moins aussi vivement que vous ou moi, la saveur du *renanisme* littéraire et des nonchalances avouées de tel ou tel de ses confrères. Après quoi, vous n'aurez plus qu'à partager votre admiration entre la force presque irrésistible et toujours si *suggestive* de ses convictions dogmatiques et l'étendue de son intelligence critique.

On dit pourtant que l'autorité de M. B. a paru parfois peser là même où elle est née. Espérons que c'est pure médisance. Qu'arriverait-il grand Dieu! si cette forte digue contre le flot montant des passe-droits et des rancunes de la camaraderie littéraire, était emportée ou seulement déplacée? Je le demande à ceux qui, n'étant d'aucune coterie, songent noblement à frapper un jour à la grande porte du Temple. Que M. Brunetière y reste en faction, pour l'honneur et la dignité de la critique et la sécurité des livres de bonne foi et de leurs auteurs!

Eugène Lintilhac

---

628. — M. F. Picavet. **L'histoire de la philosophie,** ce qu'elle a été, ce qu'elle peut être. Paris, Alcan, 1888. In-8, 48 p.

629. — **Collection historique des grands philosophes.** Critique de la Raison pratique par Emmanuel Kant. Nouvelle traduction française avec un avant-propos sur la philosophie de Kant en France, de 1773 à 1814, des notes philologiques et philosophiques, par F. Picavet. Paris, Alcan, 1888. In-8, xxxvii et 326 p. 6 fr.

Dans la brochure citée en tête de cet article, M. Picavet recherche la marche qu'on doit suivre et expose à quelles sciences il faut faire appel lorsqu'on veut faire connaître la pensée d'un philosophe, les doctrines d'une école ou la philosophie d'un peuple dans son développement à travers les siècles. Sans rien contenir de bien neuf, elle se lit avec intérêt, tant à cause des conseils qu'elle renferme et du vaste programme qu'elle esquisse qu'à cause des exemples instructifs que M. Picavet cite presque à chaque page.

La nouvelle traduction de la *Critique de la raison pratique*, donnée par M. Picavet, ne peut manquer d'être accueillie avec reconnaissance. Celle de Barni était depuis longtemps épuisée. M. P. a repris le travail, en se servant du texte de Hartenstein et en consultant les éditions de Rosenkranz et de Kehrbach ; il a eu, en outre, sous les yeux, la traduction latine de Born et la traduction anglaise d'Abbot. Il a ainsi rendu le texte d'une façon aussi exacte, aussi précise que possible, évitant d'employer le même terme pour traduire deux mots différents, remplaçant les pronoms par des noms, coupant les longues phrases chargées d'incidentes, mettant au bas des pages de courtes notes qui justifient son interprétation. D'autres notes, à la fin du volume, servent de commentaire philosophique (p. 297-323). L'introduction ne manque pas d'intérêt; elle est consacrée à la philosophie de Kant en France de 1773 à 1814, c'est-à-dire à une période de l'histoire du kantisme fort peu ou

très inexactement connue. « Le kantisme, dit M. Picavet, a été enseigné et discuté à Strasbourg dès 1773; on a songé à le transplanter en France immédiatement après la Terreur; Grégoire a encouragé ceux qui avaient conçu ce projet; Sieyès a, dès 1796, l'idée de le faire connaître; les *Mémoires* de l'Académie de Berlin ont permis, dès 1792, d'en aborder indirectement l'étude; on traduisait en 1796 les *Observations sur le sentiment du beau et du sublime;* en 1798, le *Projet d'un traité de paix perpétuelle;* deux ans plus tard, la *Religion dans les limites de la raison;* De Gérando préparait des traductions plus importantes, exposait et critiquait le kantisme en 1799, en 1801, en 1805, en 1808; B. Constant l'attaquait en 1797; la *Décade* le présentait comme digne d'être étudié. François de Neufchâteau [1] en publie une esquisse qui pourrait être acceptée aujourd'hui en grande partie par les criticistes; Villers l'oppose à la philosophie régnante et provoque un nouvel examen de la doctrine auquel se livrent la *Décade* et D. de Tracy, Gérando et Mercier. Prévost (1797 et 1805), Boddmer (1802) contribuent, comme le poète Kinker, traduit par le Fèvre, à appeler l'attention sur Kant; D. de Tracy, Laromiguière l'étudient dans les versions latines; Ampère lui fait des emprunts et engage Biran à le lire; Stapfer en fait un auxiliaire du christianisme; Châteaubriand et Gall le citent; M[me] de Staël le célèbre avec enthousiasme » (p. XXXVI).

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons reçu et relu avec émotion dans la plaquette intitulée : *Abel Bergaigne*, 31 *août* 1838-6 *août* 1888, les discours prononcés sur la tombe de notre collaborateur et ami par M. Alfred MAURY, au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par M. Aug. HIMLY, au nom de la Faculté des lettres, par M. Michel BRÉAL, au nom de l'Ecole des Hautes-Etudes, par M. L. LAZARD, au nom de l'Association générale des étudiants de Paris. La plaquette est précédée d'un très beau et ressemblant portrait d'Abbel Bergaigne.

— M. A. DELATTRE, S.-J., vient de faire paraître deux brochures intitulées, l'une, *Les travaux hydrauliques en Babylonie* (extrait de la « Revue des questions scientifiques, oct. 1888. Bruxelles, impr. Polleunis), et l'autre, *L'exactitude et la critique en histoire, d'après un assyriologue, réponse à M. Sayce* (extrait du « Muséon Louvain, Lefever.)

— ÉTATS-UNIS. — L'Université de Nebraska publie une revue intitulée : *University Studies* et dirigée par un comité de professeurs, MM. BESSEY, EDGREN, HICKS, LITTLE et SHERMAN. Le premier numéro de la revue a paru en juillet et contient les articles suivants : BRACE, *On the transparency of the ether*; EDGREN, *On the propriety of retaining the eighth verb-classe in sanscrit*; S. A. FONTAINE, *On the history of the auxiliary verbs in the Romance languages.*

1. Pourquoi M. Picavet écrit-il *Fr.* de Neufchâteau? Pourquoi ne dit-il pas que Fabre d'Olivet, dans ses *Examens des Vers Dorés de Pythagore* (1813) s'étend longuement sur le système de Kant qu'il présente comme bien connu dès lors du public philosophique français?

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 décembre 1888.

L'Académie nomme une commission de quatre membres, chargée de lui présenter des candidats pour la place de correspondant étranger qui est devenue vacante par l'élection de M. Miklosich en qualité d'associé. Sont élus MM. Delisle, de Rozière, Schefer et Weil.

M. Georges Perrot communique, de la part de M. René de la Blanchère, directeur du service beylical des antiquités et des arts, en Tunisie, un compte-rendu sommaire des fouilles faites à Aïn Tounga, l'ancienne Thignica. Cette localité possédait, à l'époque des Sévères ou environ, un sanctuaire consacré à Saturne, c'est-à-dire à l'ancien dieu phénicien Moloch, qui avait changé de nom, mais dont le culte était toujours florissant. On a trouvé jusqu'à 426 stèles votives, dont chacune contient une dédicace en latin, au nom d'un personnage qualifié *sacerdos*. Au-dessous de l'inscription est figuré, chaque fois, le sacrifice d'un bœuf.

M. Aloïs Heiss lit une étude sur les portraits de Gonzalve de Cordoue et sur la date de sa naissance. Selon Vasari, le Giorgione avait peint à Venise, en 1500 ou 1501, un portrait de Gonzalve, qui devait être âgé, à cette date, de 57 ou 58 ans. On ne sait ce que ce portrait est devenu, s'il a jamais existé Il y a un portrait de Gonzalve par le Giorgione à Vienne, mais celui-ci a été fait quand le Grand Capitaine était encore un tout jeune homme. En dehors de ce tableau, celui des portraits de Gonzalve de Cordoue qui paraît le plus digne de foi est un médaillon, de $0^{m}125$ de diamètre, exécuté quand il était âgé de 65 ans. On possède aussi un portrait peint de sa fille, qui présente avec le médaillon une ressemblance frappante.

Quant à la date de la naissance du Grand Capitaine, M. Heiss repousse l'opinion des historiens qui la placent en 1453 et se range à l'avis de ceux qui pensent qu'il naquit en 1443.

M. Salomon Reinach lit une note sur un passage de Suétone, où l'historien parle d'une collection d'ossements de grands animaux fossiles formés par l'empereur Auguste dans sa villa de Capri. Il montre qu'on a mal interprété ce texte, quand on a voulu y voir la preuve qu'Auguste avait organisé des fouilles pour la recherche des antiquités préhistoriques, qu'il avait recueilli d'anciennes armes de bronze et de pierre, qu'il avait reconnu la véritable nature des *céraunies* ou haches de pierre polie, qu'on prenait pour des projectiles lancés par la foudre. Suétone n'a rien dit de tout cela.

M. Philippe Berger communique quelques renseignements sur l'histoire de la célèbre inscription bilingue de Malte, phénicienne et grecque, qui a livré à l'abbé Barthélemy, au siècle dernier, la clef du déchiffrement de l'écriture phénicienne. Cette inscription avait été conservée, jusqu'en 1870, à la bibliothèque Mazarine et transférée à cette date au Musée du Louvre. On croyait généralement qu'elle avait été offerte par l'ordre de Malte au roi Louis XVI. M. Berger montre qu'elle fut donnée, en 1782, par le chevalier de Rohan, grand-maître de l'ordre, non au roi, mais à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui la fit placer dans sa bibliothèque particulière. C'est probablement entre 1792 et 1795 qu'elle fut transportée à la bibliothèque Mazarine.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : Nadaillac (le marquis de), *l'Origine et le Développement de la vie sur le globe ;* — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Jollivet (G.), *Recueil de formules annamites* (publication de la Société des études indo-chinoises).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 5 décembre 1888.

La Société procède au renouvellement annuel de son bureau pour l'année 1888. Sont élus :

MM. Schlumberger, président.
Gaidoz, premier vice-président.
Muntz, deuxième vice-président.
De Boislisle, secrétaire.
Ulysse Robert, secrétaire-adjoint
Pol-Nicard, bibliothécaire-archiviste.
Aubert, trésorier.
Longnon et Prost, membres de la commission des fonds.
Héron de Villefosse et Courajod, membres de la commission des impressions.

M. de Boislisle continue la lecture de son mémoire sur les statues de Louis XIV.

M. Mowat communique une inscription chrétienne trouvée à Malaga, et un sceau en bronze avec la devise *Barbarine vivas*. M. Durrieu présente la photographie d'une statuette de Vénus en albatre, appartenant à M. Em. George, juge au tribunal de Belfort.

Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27 Vingt-deuxième année 2 juillet 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 840, 9 juin 1888 : The Holy Bible, with commentary, Apocrypha, p. p. WAÇE, 2 vols. (Benn.) — FREEMAN, Four Oxford lectures, 1887. (Trop souvent injuste et partial.) — GAEDERTZ, Zur Kenntniss der altengl. Bühne, nebst anderen Beiträgen zur Shakespeare Literatur. (K. Blind : très attachant et neuf.) — The annual meeting of the Gœthe Society at Weimar. (Hewett.) — Alex. Pope and Twickenham. — The name of Moses in the cuneiform tablets of Tel el-Amarna. (Sayce.) — « The fighting Veres ». (Lupton.) — DE NOLHAC, La bibliothèque de Fulvio Orsini. (Ellis : 2e art. sur ce livre si plein de choses.) — The name of Oannès in the cuneiform texts. (Terrien de Lacouperie.) — Excavations in the Fayum. (W. F. Petrie.) — The grave of an Etruscan lady at Todi. (W. Mercer.) — « Taratha » and « Janua ». (Tomkins.)

— N° 841, 16 juin 1888 : Al. GRAHAM, Travels in Tunisia. — Henry JAMES, Partial portraits. (Noble : très instructifs essais, surtout ceux sur Emerson et G. Eliot.) — KIRBY, Winchester scholars, a list of the wardens, fellows a. scholars of Saint Mary College of Winchester. — Breviarium romanum a Francisco cardinali Quignonio editum et recognitum, 1535, p. p. LEGG. — Latin addresses at Cambridge. — The lost decades of Livy. (Haverfield.) — The punctuation of Shakspere's 129 th. sonnet. (Noble.) — PFLEIDERER, Zur Lösung der Platonischen Frage. (Richards ; cp. *Revue crit.*, n° 22, art. 234.) — Correction of a well-known passage in Gibbon. (D'après l'art. de M. Sp. Moraïtis dans le premier numéro de l' « Annuaire des études grecques ».) — The inscribed stones from Jerâbîs. (Ball.) — The etymology of « Mammon ». (Bezold.) — Philology notes : COHN, Zu den Paroemiographen ; SWOBODA, De Demosthenis quae feruntur prooemiis ; Dissert. Halenses philolog. VIII. — A. MÜLLER, Die griech. Bühnenalterthümer. (Jevons : cp. *Revue crit.*, n° 18, art. 193.) — The statue of Raian and the lion of Bagdad. (Tomkins.)

The Athenaeum, n° 3163, 9 juin 1888 : Letters from Dorothy Osborne to Sir William Temple, 1652-1654, P. PARRY. — The students' commentary on the Holy Bible, founded on the Speaker's Commentary, abridged a. edited by FULLER. — Charters a. records among the archives of the ancient abbey of Cluni, 1077-1534 ; p. p. Sir G. F. DUCKETT (deux volumes qu'on ne saurait trop louer et qu'on recommande à tous ceux qui étudient l'histoire monastique de l'Angleterre). — Selections from the letters, despatches a. other state papers preserved in the Bombay Secretariat, Home Series, p. p. G. W. FORREST, 2 vols. — The Vikrama Samvat (Grierson). — Miss Yonge's topography (Ireland : critique les détails topographiques de l'ouvrage de Miss Yonge sur Hannah More). — Recent discoveries in Jerusalem. — Greek terracottas (lettre de M. Froehner).

— N° 3164, 16 juin 1888 : TRAILL, William III (en somme, très louable ; des jugements sains et bien exprimés). — E. B. de FONBLANQUE, Annals of the house of Percy, 2 vols. — NICHOLSON, treatise on money a. essays on present monetary problems. — Life in Australia : NICOLS, Wild life in the Australian bush ; WANDERER, Antipodean notes ; J. FREEMAN, Lights a. shadows of Melbourner life. — Notes from Dublin. — The condemnation of Rosmini's doctrines (Bonghi). — W. ARMSTRONG, Scottish painters, a critical study. — Excavations in Cyprus (lettre de M. Hogarth). — Greek terra-cottas (réplique de M. Cecil Torr à la lettre de M. Froehner). — The Suse gallery at the Louvre, I. (H. Wallis.)

Literarisches Centralblatt, n° 24, 9 juin 1888 : Thiersch's Leben, p. p. WIGAND. — SCHAAFFHAUSEN, die anthropolog. Sammlungen Deutschlands. — Gregorii I papae registrum epistol. I, 1, lib. I-IV, p. p. EWALD. — HASSE, Gesch. der sächs. Klöster in der Mark Meissen u. Oberlausitz. — STIEVE, Wittelsbacher Briefe aus den Jahren 1590-1610, II. — ROTH, Aus trüber Zeit, Gesch. des Hermannstädter ev. Kapitels. 1600-1607. — Madvigii opuscula academica ab ipso iterum collecta, emendata, aucta. — Juan de la Cueva, poèmes inédits, p. p. WULFF. I, Viage de Sannio. (Très méritoire.) — RIGAL, Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris, 1548-1635 (travail soigné et bien fait : cp. *Revue critique*, n° 7, art. 70). — Bibl. span. schriftst. p. p. KRESSNER. IV, V, VI. — BRUNN, Ueber die Ausgrab. der Certosa von Bologna; P. ARNDT, Studien zur Vasenkunde. — FISCHER, Lessing's Laokoon u. die Gesetze der bildenden Kunst (pénétrant, quelquefois polémique impuissante).

— N° 25, 16 juin 1888 : FINSCHER, Reform der evangel. Kirche (insoutenable). — ARNOLD, die Neronische Christenverfolgung (manque de méthode). — SCHUBERT, Gesch. des Agathokles (très soigné). — DETTEN, Münster in Westfalen. — Léon SAY, Turgot (agréable). — DOVE, Einige Gedenkblätter aus der Gesch. der Georgia Augusta seit 1837. Ernst FÖRSTER, Aus der Jugendzeit. — WHEELER, Analogy a. scope of its application in language (cp. *Revue crit.* n° 23, art. 245). — H. SCHUCHARDT, Aus Anlass des Volapüks. — PEZZI, La lingua greca antica (sera utile). — ROBERTS, An introd. to Greek epigraphy (cp. *Revue crit.* n° 13, art. 140). — Catulli carmina, recogn. B. SCHMIDT (travail raisonnable et texte suffisant). — Poetae christiani minores (cp. *Revue crit.* n° 15, art. 163). — Wiezel's Veltlinerkrieg p. p. HARTMANN. — RUNGE, Courtilz de Sandras. (Cp. *Revue crit.* n° 18, art. 197).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23, 9 juin 1888 : HEILAND, Beitr. zur Textkritik des Euripides. (Wecklein : émendations évidentes ou très vraisemblables.) — Démosthènes de corona oratio, p. p. LIPSIUS, (Grasshoff : mérite d'être citée comme modèle.) — R. HILDEBRANDT, Studien auf dem Gebiete der röm. Poesie u. Metrik, I. Vergils Culex. (Sonntag.) — BORGEAUD, Hist. du plébiscite. (H. Schiller, commode, mais pas de résultats importants.) — MONCEAUX, De communi Asiae provinciae. (Schwartz.) — H. W. SMYTH, The dialects of Northern Greece. (Larfeld.) — W. S. TEUFFEL, Latein. Stilübungen. — KAVVADIAS, Catalogue du Musée central d'Athènes (cp. *Revue crit.*, 1887, art. 260, p. 427.) — Epistulae Gotting. a DILTHEY editae. (Hartfelder.)

N° 24, 16 juin 1888 : SITTL., Spaziergänge am Athen, I. — Programme : SWOBODA, De Demosthenis quae feruntur prooemiis. (Grashoff : solide.) — Joh. Chrysostomus περὶ ἱερωσύνης λόγοι ἕξ, p. p. SELTMANN. (Wendland : rien de bon à dire.) — De amicitia, p. p. MEISSNER. — KIRCHHOFF, Studien zur Gesch. des Griech. Alphabets, 4ᵉ Aufl. (Long art. de Cauer.) — Archiv für Gesch. der Philos. I, 1, p. p. STEIN. — Joh. Spangenbergii bellum grammaticale iterum ed. Rob. SCHNEIDER. (Dettweiler : on a plaisir à feuilleter pendant une heure ce badinage philologique d'autrefois; guerre entre les deux puissances ennemies de la grammaire, le nom et le verbe.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 11, 1ᵉʳ juin 1888 : GLASSON, Hist. du droit et des institutions de la France, tome II. (Sickel : travail très estimable et très méritoire, plein d'une critique réfléchie et circonspecte.) — BERGMANN, Ueber das Schöne (Siebeck). — WIEDERSHEIM, Der Bau des Menschen als Zeugnis für seine Vergangenheit. (Krause.)

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 840, 9 juin 1888 : The Holy Bible, with commentary, Apocrypha, p. p. Waçe, 2 vols. (Benn.) — Freeman, Four Oxford lectures, 1887. (Trop souvent injuste et partial.) — Gaedertz, Zur Kenntniss der altengl. Bühne, nebst anderen Beiträgen zur Shakespeare Literatur. (K. Blind : très attachant et neuf.) — The annual meeting of the Gœthe Society at Weimar. (Hewett.) — Alex. Pope and Twickenham. — The name of Moses in the cuneiform tablets of Tel el-Amarna. (Sayce.) — « The fighting Veres ». (Lupton.) — De Nolhac, La bibliothèque de Fulvio Orsini. (Ellis : 2ᵉ art. sur ce livre si plein de choses.) — The name of Oannès in the cuneiform texts. (Terrien de Lacouperie.) — Excavations in the Fayum. (W. F. Petrie.) — The grave of an Etruscan lady at Todi. (W. Mercer.) — « Taratha » and « Janua ». (Tomkins.)

— Nº 841, 16 juin 1888 : Al. Graham, Travels in Tunisia. — Henry James, Partial portraits. (Noble : très instructifs essais, surtout ceux sur Emerson et G. Eliot.) — Kirby, Winchester scholars, a list of the wardens, fellows a. scholars of Saint Mary College of Winchester. — Breviarium romanum a Francisco cardinali Quignonio editum et recognitum, 1535, p. p. Legg. — Latin addresses at Cambridge. — The lost decades of Livy. (Haverfield.) — The punctuation of Shakspere's 129 th. sonnet. (Noble.) — Pfleiderer, Zur Lösung der Platonischen Frage. (Richards ; cp. *Revue crit.*, nº 22, art. 234.) — Correction of a well-known passage in Gibbon. (D'après l'art. de M. Sp. Moraïtis dans le premier numéro de l' « Annuaire des études grecques ».) — The inscribed stones from Jerâbis. (Ball.) — The etymology of « Mammon ». (Bezold.) — Philology notes : Cohn, Zu den Paroemiographen ; Swoboda, De Demosthenis quae feruntur prooemiis ; Dissert. Halenses philolog. VIII. — A. Müller, Die griech. Bühnenalterthümer. (Jevons : cp. *Revue crit.*, nº 18, art. 193.) — The statue of Raian and the lion of Bagdad. (Tomkins.)

The Athenaeum, nº 3163, 9 juin 1888 : Letters from Dorothy Osborne to Sir William Temple, 1652-1654, P. Parry. — The students' commentary on the Holy Bible, founded on the Speaker's Commentary, abridged a. edited by Fuller. — Charters a. records among the archives of the ancient abbey of Cluni, 1077-1534 ; p. p. Sir G. F. Duckett (deux volumes qu'on ne saurait trop louer et qu'on recommande à tous ceux qui étudient l'histoire monastique de l'Angleterre). — Selections from the letters, despatches a. other state papers preserved in the Bombay Secretariat, Home Series, p. p. G. W. Forrest, 2 vols. — The Vikrama Samvat (Grierson). — Miss Yonge's topography (Ireland : critique les détails topographiques de l'ouvrage de Miss Yonge sur Hannah More). — Recent discoveries in Jerusalem. — Greek terracottas (lettre de M. Froehner).

— Nº 3164, 16 juin 1888 : Traill, William III (en somme, très louable ; des jugements sains et bien exprimés). — E. B. de Fonblanque, Annals of the house of Percy, 2 vols. — Nicholson, treatise on money a. essays on present monetary problems. — Life in Australia : Nicols, Wild life in the Australian bush ; Wanderer, Antipodean notes ; J. Freeman, Lights a. shadows of Melbourner life. — Notes from Dublin. — The condemnation of Rosmini's doctrines (Bonghi). — W. Armstrong, Scottish painters, a critical study. — Excavations in Cyprus (lettre de M. Hogarth). — Greek terra-cottas (réplique de M. Cecil Torr à la lettre de M. Froehner). — The Suse gallery at the Louvre, I. (H. Wallis.)

Literarisches Centralblatt, n° 24, 9 juin 1888 : Thiersch's Leben, p. p. WIGAND. — SCHAAFFHAUSEN, die anthropolog, Sammlungen Deutschlands. — Gregorii I papae registrum epistol. I, 1, lib. I-IV, p. p. EWALD. — HASSE, Gesch. der sächs. Klöster in der Mark Meissen u. Oberlausitz. — STIEVE, Wittelsbacher Briefe aus den Jahren 1590-1610, II. — ROTH, Aus trüber Zeit, Gesch. des Hermannstädter ev. Kapitels. 1600-1607. — Madvigii opuscula academica ab ipso iterum collecta, emendata, aucta. — Juan de la Cueva, poèmes inédits, p. p. WULFF. I, Viage de Sannio. (Très méritoire.) — RIGAL, Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris, 1548-1635 (travail soigné et bien fait : cp. *Revue critique*, n° 7, art. 70). — Bibl. span. schriftst. p. p. KRESSNER. IV, V, VI. — BRUNN, Ueber die Ausgrab. der Certosa von Bologna ; P. ARNDT, Studien zur Vasenkunde. — FISCHER, Lessing's Laokoon u. die Gesetze der bildenden Kunst (pénétrant, quelquefois polémique impuissante).

— N° 25, 16 juin 1888 : FINSCHER, Reform der evangel. Kirche (insoutenable). — ARNOLD, die Neronische Christenverfolgung (manque de méthode). — SCHUBERT, Gesch. des Agathokles (très soigné). — DETTEN, Münster in Westfalen. — Léon SAY, Turgot (agréable). — DOVE, Einige Gedenkblätter aus der Gesch. der Georgia Augusta seit 1837. Ernst FÖRSTER, Aus der Jugendzeit. — WHEELER, Analogy a. scope of its application in language (cp. *Revue crit.* n° 23, art. 245). — H. SCHUCHARDT, Aus Anlass des Volapüks. — PEZZI, La lingua greca antica (sera utile). — ROBERTS, An introd. to Greek epigraphy (cp. *Revue crit.* n° 13, art. 140). — Catulli carmina, recogn. B. SCHMIDT (travail raisonnable et texte suffisant). — Poetae christiani minores (cp. *Revue crit.* n° 15, art. 163). — Wiezel's Veltlinerkrieg p. p. HARTMANN. — RUNGE, Courtilz de Sandras. (Cp. *Revue crit.* n° 18, art. 197).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23, 9 juin 1888 : HEILAND, Beitr. zur Textkritik des Euripides. (Wecklein : émendations évidentes ou très vraisemblables.) — Démosthènes de corona oratio, p. p. LIPSIUS, (Grasshoff : mérite d'être citée comme modèle.) — R. HILDEBRANDT, Studien auf dem Gebiete der röm. Poesie u. Metrik, I. Vergils Culex. (Sonntag.) — BORGEAUD, Hist. du plébiscite. (H. Schiller, commode, mais pas de résultats importants.) — MONCEAUX, De communi Asiae provinciae. (Schwartz.) — H. W. SMYTH, The dialects of Northern Greece. (Larfeld.) — W. S. TEUFFEL, Latein. Stilübungen. — KAVVADIAS, Catalogue du Musée central d'Athènes (cp. *Revue crit.*, 1887, art. 260, p. 427.) — Epistulae Gotting. a DILTHEY editae. (Hartfelder.)

N° 24, 16 juin 1888 : SITTL., Spaziergänge am Athen, I. — Programme : SWOBODA, De Demosthenis quae feruntur prooemiis. (Grashoff : solide.) — Joh. Chrysostomus περὶ ἱερωσύνης λόγοι ἕξ, p. p. SELTMANN. (Wendland : rien de bon à dire.) — De amicitia, p. p. MEISSNER. — KIRCHHOFF, Studien zur Gesch, des Griech. Alphabets, 4e Aufl. (Long art. de Cauer.) — Archiv für Gesch. der Philos. I, 1, p. p. STEIN. — Joh. Spangenbergii bellum grammaticale iterum ed. Rob. SCHNEIDER. (Dettweiler : on a plaisir à feuilleter pendant une heure ce badinage philologique d'autrefois ; guerre entre les deux puissances ennemies de la grammaire, le nom et le verbe.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 11, 1er juin 1888 : GLASSON, Hist. du droit et des institutions de la France, tome II. (Sickel : travail très estimable et très méritoire, plein d'une critique réfléchie et circonspecte.) — BERGMANN, Ueber das Schöne (Siebeck). — WIEDERSHEIM, Der Bau des Menschen als Zeugnis für seine Vergangenheit. (Krause.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Vingt-deuxième année 9 juillet 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 842, 23 juin 1888 : The Ingenious Gentleman Don Quixote de la Mancha, by Miguel de Cervantes Saavedra, done into English, with notes original a selected a. a new life of the author, by H. E. WATTS, vols I a. II. (W. Webster). — The Tripartite Life of Patrick, with other documents relating to that Saint, edited, with translations, by W. STOKES (Dunlop : publication qui sera accueillie avec reconnaissance par « every student of Irish history »). — Encyclopaedia Britannica, ninth edit. vol. XXIII, art. « Temple », by W. Rob. SMITH. (Macgrigor : juste et habilement fait). — PARRY, Raynell Taylor, a biography. (Keene). — Dr. James Freeman Clarke (not. nécrol.). — The Creweian oration at Oxford. — A register of « Commoners » of Winchester School. (Holgate). — Paris and Tristran in the « Inferno » (Paget Toynbee). — « Steerman » (Palmer). — KING a. COOKSON, The principles of sound and inflexion in Greek and Latin. (Wilkins : fait avec beaucoup de soin, de jugement et de compétence; à recommander à tous ceux qui veulent connaître les derniers résultats de la philologie comparée).— Sayana's commentary on the « Rigveda » (P. Peterson). — « Mosheh » and « Mâsu » (Collins). — Philology notes (Cornell University, studies in classical philology, 1 a. 2 ; AMSEL, De vi atque indole rhythmorum quid veteres indicaverint ; CHAIGNET, Essais de métrique grecque). — W. ARMSTRONG, Memoir of Peter Dewint. (Wedmore). — « Taratha » and « Babia » (Ball). — The Hyksôs King Ra-ian and the Bagdad lion (Tomkins).

The Athenaeum, n° 3165, 23 juin 1888 : Major YATE, Northern Afghanistan, or letters from the Afghan Boundary Commission. — Ireland in 98, sketches of the principal men of the times based upon the published vols a. some unpublished mss. of the late Richard Robert MADDEN, edited by Bowles DALY (reproduit en un style diffus et peu satisfaisant, sans soin et précision, les notices de Madden sur Emmet, Fitzgerald, Rowan, Tone, Russell, Macnevin et Teeling). — The metrical chronicle of Robert of Gloucester edited by Aldis WRIGHT, 2 vols. (public. très importante et qui fera pour longtemps autorité). — BUXTON, Finance and politics, an historical study, 1783-1885. — Early prose a. poetical works of John Taylor, the water poet. — VINOGRADOV, Researches into the social history of England in the middle ages (travail très intéressant et instructif). — Cheap Shelley literature — The festival at Bologna (Kirkpatrick). — Coleridge marginalia hitherto unpublished. On Jahn's « history of the Hebrew commonwealth ». (Campbell). — Edw. BURNS, The coinage of Scotland illustrated from the cabinet of Thomas Coats, of Ferguslie, and other collections. — Lycone (Lambros : les restes d'un temple d'Artemis sur le sommet de cette colline viennent d'être découverts par M. Kophiniotis ; cp. Pausanias, II, 24, 6).

Literarisches Centralblatt, n° 26, 23 juin 1888 : BERTHEAU, Die Bücher Esra, Nehemia u. Esther ; 2ᵉ Aufl. p. p. RYSSEL. — PFLEIDERER, zur Lös. der platon. Frage (cp. *Revue crit.* n° 22, art. 234.) — RIBBECK, Seneca als Philosoph u. sein Verhältniss zu Epicur, Plato u. dem Christ. (Fidèle portrait de Sénèque, dans l'ensemble.) — ORSI, L'anno mille, Saggio di critica storica (va trop loin dans la négation). — D. SCHÄFER, das Buch des lübeck. Vogts auf Schonen. — HUMAN, Chronik der Stadt Hildburghausen. — HAEBLER, Die wirthschaftl. Blüthe Spaniens im XVI Jahrh. und ihr Verfall. (Très soigné et rempli de faits.) — LEITSCHUH, Georg III, Schenk von Limpurg. (C'est l'évêque de Bamberg, du « Götz de Berlichingen » de Gœthe ; l'auteur le réhabilite, le « sauve », avec succès.) — MÜHLENBECK, Etude sur les origines

de la Sainte-Alliance. (Assez bon.) — Servii gramm. qui feruntur in Virgilii carmina comment. rec. Thilo et Hagen. Vol. III, fasc. 1, Bucolica et Georgica. (Toujours le même savoir solide, la même méthode sûre, la même pénétration, le même soin.) — Bühler u. W. Meyer, Italien. Chrestomathie. (Sans valeur scientifique, et les textes publiés manquent de garantie.) — Haillant, Dictionn. phonét. et étymol. ; Flore populaire des Vosges. (Bon.) — Caro, G. Sand. — Friis, Lexicon lapponicum cum interpretatione latina et norvegica. — Die Miniaturen der Manesse'schen Liederhandschrift, p. p. F. H. Kraus.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 23, 9 juin 1888 : W. Felten, die Bulle Ne praetereat. — Leibniz, philos. Schriften, III. (Stein.) — Paleoethnologia, antiguidades monumentaes do Algarve, tempos preistoricos, por da Veiga. (Hübner : deux premiers volumes à recommander et qui font souhaiter l'heureux achèvement de la publication.) — Bechtel, die Inschriften des ionischen Dialects. (Dittenberger : très méritoire.) — Froitzheim, Lenz, Gœthe u. Cleophe Fibich. (Sauer : intéressant ; cp. un prochain art. de la *Revue crit.*) — G. Körting, Grundriss der Gesch der engl. Liter. (Brandl : en somme, utile aux étudiants.) – Codex diplom. Salemitanus, p. p. v. Weech, II, 2-5. — Hänselmann, Werkstücke, gesamm. Studien u. Vorträge zur braunschw. Geschichte, I, et II. (Zimmermann : très abondant.) — Böhme, die Gesch. des Oratoriums für Musikfreunde. (Bellermann.) — Landsberg, das Furtum des bösgläub. Besitzers. (Merkel.) — Generalversamml. der Gœthegesellschaft in Weimar, 26 Mai.

— N° 24, 16 juin 1888 : Die Bücher Esra, Nechemia u. Esther, p. p. Bertheau, 2e Aufl. p. p. Ryssel. — E. Müller, das Phantom der Weltsprache ; Feyerabend, der Weltspracheschwindel ; Lauda, Darf Volapük die Weltsprache werden et Näheres u. Weiteres zu unserem Weltspracheproject ; Schuchardt, Auf Anlass des Volapüks. (W. Meyer.) — — Supplementum Aristotelicum, vol. I, 1 : Excerpt. Constantini de natura anim. libri duo ; Aristophanis historiæ anim. epitome subj. Aeliani Timothei aliorumque eclogis, p. p. Lambros ; vol I, 2 : Prisciani Lydi quae extant metaphrasis in Theophrastum et solutionum ad Chosroem liber, p. p. Bywater. (Bruns.) — Puech, Prudence. (Huemer : rien d'essentiellement nouveau, mais très instructif ; l'auteur s'est fait l'avocat de Prudence, et un avocat chaud, éloquent et plein de savoir.) — Mackel, Die german. Elem. in der franz. u. provenz. Sprache ; Goldschmidt, Zur Kritik der altgerm. Elem. im Span. (Baist : le travail de Mackel est très consciencieux, presque complet et riche en résultats ; celui de Goldschmidt témoigne d'une assez grande ignorance de l'histoire de la langue et d'une polémique peu circonspecte.) — Radikofer, J. Eb. von Günsburg u. sein Vetter. Hans Jakob Wehe von Leipheim. (v. Druffel.) — Blümner, Technol, u. Terminol. der Gewerbe u. Künste bei Griechen u. Römern, IV, 2. (Hirschfeld : fin de cet ouvrage d'une utilité « éminente ».) — Rogers, A history of agriculture a. prices in England, V et VI, 1583-1702. (Inama : très important et renfermant de nombreux détails.) — *Mitteilungen* : Völker, Rhinthonis fragmenta ; Westenholz, die Griseldissage in der Literaturgeschichte.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 25, 23 juin 1888 : Roberts, An introd. to Greek epigraphy. (R. Meister : cp. *Revue crit*, n° 13, art. 140.) — De senectute, De amicitia, p. p. Schiche, 2e edit. ; p. p. Stickney. (Deiter.) — De Lisle du Dréneuc, Des Gaulois Vénètes. (R. Schneider.) — Fokke, Rettungen des Alkibiades, II. (Klatt : il faudra désormais apprécier Alcibiade avec moins de préjugés.) — Kulturhist. Atlas, Altertum, p. p. Th. Schreiber u. K. Bernhardi,

2e Aufl. — Bädekers Reisehandb. Griechenland, 2e édit. (Voir le présent n° de la *Revue crit.*) — H. BENDER, Gymnasialreden nebst Beiträgen zur Gesch. des Human. u. der Pädagogik. (Hartfelder : se lit avec un réel intérêt.)

La Cultura, Rivista di scienze, lettere ed arti, diretta da R. BONGHI. Anno VII. vol. IX. num 1; 1er janvier 1888 : *Recensioni* : ROMIZI, Compendio storico della letteratura italiana; ALLIEVO, Delle idee pedagogiche presso i Greci (Giambelli). — Manetti, Opere istoriche edite ed inedite p. p. MILANESI. — GEBHARDT, La Renaissance italienne et la philosophie de l'histoire. — Aristotelis Œconomica rec. SUSEMIHL. — *Appunti* : BIRTH, de Romae urbis nomine sive de robore romano. — Scribonii Largii compositiones, p. p. HELMREICH. — De LAGRÈZE, Une visite à Pompei. — GABOTTO e CONFALONIERI, Dodici poesie inedite di Carlo Emanuele I. — FERRIERI, Francesco de Sanctis. — BERNASCONI, Settanta documenti relativi a S. Fedele in Como. — FONTEANIVE, Guida per gli avanzi di costruzioni poligone dette ciclopiche, Saturnie o pelagische nella provincia di Roma. — Sprachwiss. Briefe, von ASCOLI, übers. v. GÜTERBOCK.

— Nos 2-3, 15 janvier et 1er février 1888 : Egloghe di Giovanni del Virgilio e di Dante Alighieri p. p. PASQUALIGO (Lubin). — PIANO, Raccolta delle frasi piu usali tradotte dall' italiano in amarico (Gallina). — De NOLHAC, Erasme en Italie. — MAHAFFY, Greek life and thought from the age of Alexander to the Roman conquest (Beloch). — BALLIEU, Une maîtresse de Henri IV, Henriette d'Entragues. — HAWEIS, Christ and christianity, the picture of Jesus (the Master). — SANESI, Stefano Porcari e la sua congiura. — *Appunti* : NOCELLA, Le iscrizioni graffite nell' escubitorio della settima coorte dei vigili. (Vaglieri.) — RAVAGLINI, I papi cultori della poesia. – A. SOREL, Montesquieu. — MASTRIGLI, G. Bizet. — CECCHI, L'Abissinia. — CAMPERIO, Da Assab a Dogali.

— No 4, 15 février 1888 : HERZOG, Gesch. u. System der röm. Staatsverfassung. — GIARDELLI, Saggio di antichuta pubbliche siracusane. — SALVAGNINI, S. Antonio de Padova e i suoi tempi. — Life of Giordano Bruno by FRITH, revised by M. CARRIERE. — *Appunti* : La giostra delle virtu e dei vizi, poemetto marchigiano del sec. XIV p. p. PERCOPO. (Garofalo). — VATOVA, La colonna di Santa Giustina eretta dai Capodistriani ad onore del loro podesta Andrea Guistinian ed a ricordo della vittoria di Lepanto. — Platonis Eutyphro p. p. SCHANZ. — La commedia di Dante, p. p. PROMIS e NEGRONI.

— Nos 5-6, 15-30 mars 1888 : UGOLETTI, Studii sui Sepolcri di Ugo Foscolo (Morici). — TOSTI, La conjiura di Catilina e la guerra di Giugurtas volgarizzate (Torelli). — COLAGROSSO, Altre questioni letterarie. (Belsani). — CARO, G. Sand. – *Appunti* : Aristophanis Acharnenses p. p. BLAYDES. — MANTEGAZZA, India. — MASI, Le due mogli di Napoleone I. — A proposito di un sonetto del Carducci (Segrè).

— Nos 7-8, 1er-15 avril 1888 : BIGG, The christian platonists of Alexandria (Chiappelli). — WYNNE, Sulla difficolta di rintracciare la verita storica (Callegari). — Flavii Josephi opera p. p. NIESE. — Antonio Marsi detto l'Epicuro napolitano, Drammi pastorali, vol. I, p. p. PALMARINI. — *Appunti* : UNGER, De antiquissima Aenianum inscriptione. — Homer's Iliad, I-III, p. p. SEYMOUR. — GABOTTO, Giason del Maino e gli scandali universitari nel quattrocento. — Neutestam. Schriften griech. mit kurzer Erklär. von GOEBEL.—VETTACH, Gli studi classici e la Chiesa primitiva (Vaglieri). — LAVISSE, Essais sur l'Allemagne impériale. — Rudens, Pseudolus, p. p. SCHOELL e GOETZ. — Longini de sublim. lib. p. p. VAHLEN. — Lettera al prof. d'Ovidio (Jaia).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 29 Vingt-deuxième année 16 juillet 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 843, 30 juin 1888 : BUXTON, Finance and politics, an historic. study, 1783-1885. 2 vols. (Arnold : œuvre utile, de grand labeur; bon livre de référence). — J. DRUMMOND, Philo Judaeus, or the Jewish-Alexandrian philosophy (Owen). — Walt Whitman, Democratic Vistas and other Papers. (W. Lewin.) — EDWARDS-MOSS, A season in Sutherland. (Watkins.) — Some books on education (entre autres COMPAYRÉ, History of pedagogy).— Prof. Kahnis (not. nécrol. sur le theologien, né à Greiz le 22 déc. 1814 et mort à Leipzig le 20 juin 1888; on cite parmi ses principaux ouvrages « Der innere Gang des deutschen Protestantismus » et « Die lutherische Dogmatik »). — The Tripartite Life of St Patrick (W. Stokes et Maccarthy). — « Steerman » (Paget Toynbee).—The American Oriental Society — Philology notes (GROFF, Etude sur le papyrus d'Orbiney). — RAYET et COLLIGNON, Histoire de la céramique grecque (Murray : livre digne du sujet; le chapitre ajouté par Collignon est très intéressant et, aussi bien que les illustrations, admirable). — King Raian and the lion of Bagdad (Naville).

The Athenaeum, n° 3166, 30 juin 1888 : Richard Chenevix Trench, archbishop, letters and memorials, edited by the author of « Charles Lowder » 2 vols. — PROTHERO, The pioneers and progress of English farming. — John HOSACK, Mary Stewart, a brief statement of the principal charges which have been brought against her, together with answers to the same. (Comble une réelle lacune dans la littérature de Marie Stuart.) — POWLES, Recollections of life in the Bahamas. — Irish history (BALL, Histor. review of the legislative systems operative in Ireland from the invasion of Henry II to the union; HESSENCAMP, the history of Ireland from the Reform to the Union). — Robert of Gloucester (Cooke). — The Roman remains recently found at Chester. (Earwaker.) — The Bankside Shakspeare, vol. I. The Merry Wives of Windsor, p. p. Appleton MORGAN for the New York Shakspeare Society.

Literarisches Centralblatt, n° 27, 30 juin 1888 : Hallevy, das Buch Al Chazari im arab. Urtext. — Leibniz, philosoph. Schriften, hrsg von GERHARDT, III. — HOLZAPFEL, Beitr. zur griech. Gesch. (N'a pas résolu les questions posées). — O. KELLER, Thiere des class. Alterthums in culturgeschichtl. Bezieh. (Important). — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, p. p. DOEBNER, III, 1401-1427. — HOENIG, Cromwell, I, 2. Der erste Bürgerkrieg, 1642-1646. (Quelques défauts et inexactitudes, mais intéressant, utile, plus clair que le premier volume). — Internationales Archiv für Ethnographie, p. p. SCHMELTZ, I, 1 et 2. — Dialogue de Curka et de Rambha sur l'amour et la science suprême p. p. GRANDJEAN, (bonne édition d'un texte d'ailleurs insignifiant). — HULTSCH, Scholien zur Sphärik des Theodosios (texte inédit publié avec soin et de justes rectifications). — EGUILOZ Y YANGUAS, Glosario etymol. de las palabras espanolas. — HOLZMANN, Ludwig Börne, sein Leben u. sein Wirken nach den Quellen dargest. (N'est qu'un utile recueil de matériaux). — Beschreib. Darstell. der ält. Bau=und Kunstdenkm. der Provinz Sachen u. angrenz. Gebiete, II, die Stadt Nordhausen. — POHL, Die altchristl. Fresco = und Mosaikmalerei. (Bon travail d'ensemble).

Deutsche Literaturzeitung, n° 25, 23 juin 1888 : Calvins christl. Glaubenslehre übers. von SPIESS. — Preller, Griech. Mythol. 4e aufl. p. p. E. ROBERT. — MÜNSTERBERG, die Willenshandlung. (cp. *Revue crit.* n° 22, art. 235). — KIELHORN, Gramm. der Sanskritsprache, übers. von SOLF (Hillebrandt : trad. d'un excellent livre qui se recommande à l'étudiant par son expression concise et sa claire ordonnance). — HEIKEL,

De Praeparationis evangelicae Eusebii ebendae ratione (Diels : à continuer!) — Engelhardt, Die latein. Konjugation (J. Schmidt : à chaque page, des fautes, des appréciations erronées; cp. *Revue crit.* n° 2, art. 14). — Mahrenholtz u. Wünsche, Deutsche Dichter in Urteilen zeitgen. Dichter. (Minor : entreprise contestable : cp. *Revue crit.*, n° 14, art. 160). — Fritsche, Molierestudien. (Koschwitz : utile et remarquable). — Degenhardt, Die Metapher bei den Vorläufern Molieres (Koschwitz : travail d'un élève de seconde). — Bonanza, Historia da Luzitania e da Iberia desde os tempos primitivos ao estabelecimento definitivo do dominio romano, 1-6. Lief. (Hübner.) — Droysen (J. G.), Vorles. über das Zeitalter der Freiheits-Kriege. (Meinecke : cp. *Revue crit.* n° 24, art. 280). — Die österr. ungar. Monarchie in Wort und Bild, auf Anreg. u. unter Mitwirk. S. K. K. Hoheit des Kronprinzen Erzherzog Rudolf. (Partsch.) — Neuwirth, Gesch. der christl. Kunst in Böhmen bis zum Aussterben der Premysliden (Kraus : très méritoire). — Wlassak, Röm. Processgesetze (L. Seuffert : bon; cp. un prochain art. de la *Revue)*. — v. Mülverstedt, Die brandenburg. Kriegsmacht unter dem Grossen Kurfürsten (intéressant et neuf). — Amerik. orient. Gesellschaft. — Vorles. zu Dorpat. — Réponse de Tolhausen et réplique de Baist.

— N° 26, 30 juin 1888 : Creighton, A hist. of the papacy during the reform. III, IV, 1464-1518. (Kolbe : très méritoire.) — Seyfarth, Louis de La Forge. — Newman, Kabail Vocabulary (cp. *Revue crit.* n° 18, art. 190.) — Fröhlich, Realist. u. Stilist. zu Caesar u. dessen Fortsetzern; Hitzig, zur Pausaniasfrage (Dittenberger). — W. Grimm, Kleinere Schriften, hrsg. von Hinrichs. IV. (Roediger.) — Susanna, ein oberengad. Drama des XVI Jahrh. (W. Meyer). — v. Kugler, Analekten zur Kritik Alberts von Aachen (Streit). — Winter, Die kriegsgeschichtl. Ueberliefer. über Friedrich den Grossen (Wiegand : assez bon travail sur la capitulation de Maxen). — Ammann, Die Schlacht bei Prag 6 mai 1757 (Wiegand : soigné). — W. Geiger, Die Pamirgebiete. — Ruggiero, Degli scavi di antichita nelle province di terra ferma dell' antico regno dal 1743 al 1876, I. (Von Duhn : commencement d'un « Urkundenbuch » archéologique pour la Basse-Italie; grand et épineux travail, mais riche en résultats). — Jurien de la Gravière, La guerre de Chypre et la bataille de Lépante. (Heyck; cp. un prochain art. de la *Revue critique.*)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26, 30 juin 1888 : Spaziergänge um Athen. (Sittl.) — Commentaria in Aristotelem graeca, vol. IV, pars 1, Porphyrii Isagoge et in Aristotelis Categorias comment. p. p. Ad. Busse. — Was, Platos Symposion, eine erotische Studie. (Troost : attachant.) — Schultz (Rud.), Quaestiones in Tibulli librum I chronologicae. (Hiller.) — Virgilii opera, edit. class. par J. Duvaux. (Kern : ne constitue pas un progrès dans l'explication du poète et n'est que peu utile.) — Königsberger Studien, hist. phil. Untersuch. I. (R. Weil : l'auteur de l'art. insiste sur le travail de Hirschfeld; cp. *Revue crit.*, n° 14, art. 156.) — Eberhardi Bethuniensis Graecismus, p. p. Wrobel. (Dettweiler.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n^{os} 12 et 13, 10 et 20 juin 1888 : Schottmüller, der Untergang des Templerordens, I u. II. (Wenck : laissons de côté le soin qu'a mis l'auteur à augmenter ses documents, l'« urkundliches Material » : pourtant il faut reconnaître qu'« il n'a ni une compétence suffisante, ni l'habitude des recherches méthodiques, nécessaires pour accomplir sa tâche difficile; que dans de très grandes parties son appréciation et son exposition sont pleines de contradictions, diffuses et sans originatité; enfin què sa sympathie pour la curie l'a

mené dans le camp des écrivains catholiques les plus étroits ».) — Sanesi, Stefano Porcari e la sua congiura. (Von Druffel.) — O. Keller, Thiere des klassischen Alterthums in culturhistor. Beziehung. (Haüssner : traité avec humour.) — Höhlbaum, das Buch Weinsberg, Kölyer Denkwürd. aus dem XVI Jahrh. II. (Kaufmann : moins de matériaux que dans le 1er volume, mais beaucoup de détails et de traits soit importants soit caractéristiques.) — Von Essen, Index Thucydideus e Bekkeri edit. (Stahl.)

La Cultura, nos 9-10, 1-15 mai 1888 : The Subhâshitâvali of Wallabhadeva, p. p. Peterson and Pandit Durgaprasada. (Morici.) — Nichol, Tables of European history, literatur, science and art. 200—1888 and of American history, literature and art ; Stokvis, Manuel d'histoire, de généalogie et de chronologie de tous les états du globe, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.—Saviotti, Pandolfo Collenuccio umanista Pesarese del sec. xv. Studi e ricerche. Pisa, Nistri. — Luigi Ferri, Della idea del vero e sua relazione colla idea dell'essere. (L. Rossi.) — Chiappelli, La studio bolognese nelle sue origini e nei suoi rapporti colla scienza pre-inneriana. (Fusinato.) — Gioda, Girolamo Morone e i suoi tempi, studio storico. — *Appunti :* Platonis Laches, p. p. Kral. (Vaglieri.) — Die Königl. Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin. — Le poesie di Alessandro Manzoni. (Collection diamant de Barbera.) — Il Paradiso di Dante dichiarato ai Giovani da Ang. de Gubernatis ; La Commedia di Dante esposta in prosa e spiegata nelle sue allegorie dal prof. Luigi de Biase con note del prof. Greg. di Siena. — Plutarchi de proverbiis Alexandrinorum, p. p. O. Crusius.

Theologische Literaturzeitung, n° 12, 16 juin 1888 : Neuere Schriften von Paul de Lagarde. (Nestle : 2e art.) — Zur Literatur der ältesten Isagogik. (E. Ranke.) — Lambros. (Spyr.), A collation of the Athos codex of the Shepherd of Hermas, transl. by J. Arm. Robinson. (Harnack.) — Jahrbuch der altevangel. Taufgesinnten oder Memnoniten-Gemeinden, p. p. Mannhardt. — Carstensen, das Leben nach dem Tode (très mauvais : cp. *Revue crit.*, n° 17, art. 189). — Stoffregen, der Tod der Unsterblichen (lamentable : cp. *Revue crit.*, n° 17, art. 190).

— N° 13, 30 juin 1888 : Erman, Aegypten u. aegypt. Leben, II. (Wiedemann : ouvrage qui marque un progrès remarquable, surtout si on le compare à celui de Wilkinson.) — Stein, Die Psychol. der Stoa, I ; die Erkenntnisstheorie der Stoa. (F. Dümmler : ne tient pas assez de compte de la chronologie des systèmes préstoïciens, mais beaucoup de soin et quelques choses nouvelles.) — Bethge, Die Paulin. Reden der Apostelgeschichte. (Wendt.) — Zosimi Historia nova, p. p. Lud. Mendelssohn. (Harnack : très bonne édition.) — Ludw. Keller, Die Gegenreform. in Westfalen und am Niederrhein, II, 1585-1609. — Pachtler, Ratio studiorum et institut. scholast. Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes, II. — Roth, Latein. Hymnen de Mittelalters, als Nachtrag zu den Hymnensammlungen von Daniel, Mone, Vilmar u. G. Morel. — Wetzstein, Das deutsche Kirchenlied im XVI, XVII u. XVIII Jahrhundert. (Köstlin : bon petit livre d'ensemble.)

Revue de Belgique, 15 juin 1888 : Coemans, La femme dans l'ancienne Egypte. — Em. Leclercq, Le champ du travail. — Louis Frank, Les recteurs flamands des universités de Bologne et le collège Jacobs. — Potvin : Chronique littéraire, La décadence latine.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Vingt-deuxième année 23 juillet 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 844, 7 juillet 1888 : K. PEARSON, The ethic of freethought. — Rev. OVERTON a. miss WORDSWORTH, Christopher Wordsworth, bishop of Lincoln. — Johannis de Capua Directorium vitae humanae, version lat. du livre de Kalilah et Dimnah p. p. J. DERENBOURG (Burton ; cp. *Revue crit.* n° 6, art. 55). — Two books on New Guinea : STRACHAN, Explorations a. adventures in New Guinea ; MACFARLANE, Among the cannibals of New Guinea. (Keane.) — Classical school books : Prometheus vinctus, p. p. GLAZEBROOK ; The Ajax of Sophocles, p. p. PALEY ; Vergili Bucolica, p. p. SIDGWICK ; Platonis Crito, p. p. J. ADAM, etc. — The Tripartite Life of St Patrick (W. Stokes et Warren). — « Bull-fight » in the New English Dictionary (Paget Toynbee). — The name of « Moses » (Sayce). — Two glosses in Dr. Sweet's « Oldest English texts » (Zupitza). — RAWLINS a. INGE, The Eton Latin grammar, for use in the higher forms, part II. (Haverfields : à critiquer vivement au double point de vue auquel il faut considérer un livre de ce caractère : « scholarship » et « practical usefulness »). — Two books relating to Pahlavi : A hymn of Zoroaster, Yasna, 31, transl. with comments by W. JACKSON ; Darab Dastur PESHOTAN SANJANA, The alleged practice of next-of-kin marriages in Old Irân. (West.) — The Babylonian origin of Chinese writing (G. Bertin). — Philology notes (annonce le premier volume d'une « Keilinschriftliche Bibliothek » publié par l'éditeur Reuther, de Berlin, et dirigée par Eberhard SCHRADER). — H. PETERSEN, Vognfundenei Dejbjerg Præstegaardsmose ved Ringkjöbing, 1881 of 1883. (G. Stephens.) — Egyptian portraiture of the Roman period.

The Athenaeum, n° 3167, 7 juillet 1888 : Continental literature, juillet 1887-juillet 1888 : Belgique (de Laveleye et P. Fredericq) ; Danemark (V. Petersen) ; France (J. Levallois) ; Allemagne (Rob. Zimmermann) ; Grèce (Lambros) ; Hollande (van Campen) ; Hongrie (Vambéry) ; Italie (Bonghi) ; Norvége (Jaeger) ; Pologne (Belcikowski) ; Russie (P. Kropotkin) ; Espagne (Riano) ; Suède (Ahnfelt). — Lord COCKBURN, Circuit journeys. — The Domesday Book in the reign of Edward III. (Tancock.) — Borough English in Genesis. (Rumsey.) — The life of Oliver Cromwell (a descendant of Cromwell). — The Situla Benvenuti. — A Roman millestone of Jerusalem. (Clermont-Ganneau.) — Notes from Munich. (Aldrich.)

Journal of the Gipsy Lore Society, n° 1, juillet 1888 : PASPATI, Turkish Gypsies. — CROFTON, Early annals of the Gypsies in England. — A Roumanian Gypsy folk-tale, translated from the Romany of Dr. Barbu CONSTANTINESCU, by Fr. H. GROOME. — R. von SOWA, Statistical account of the Gypsies in the German empire. — PINCHERLE, Illustrations of South-Austrian Romanes. — MAC-RITCHIE, The Gypsies of Catalonia. — CROFTON, Additions to Gypsy-English vocabulary. — LELAND, Review of the Archduke Josef's « Czigany Nyelvatan ». — Notes and queries.

Literarisches Centralblatt, n° 287, juillet 1888 : Gutachten Ganganelli's (Clemens XIV) in Angelegenheit der Blutbeschuldigung der Juden, aus dem italien. übers. von A. BERLINER. — Namo tassa bhagavato arahato Samma sambuddhassa, p. p. OLCOTT. — UHLIRZ, Gesch. des Erzbistums Magdeburg unter den Kaisern aus dem sächs. Hause. (Travail très important sur l'histoire de l'époque des Ottons.) — JOUON DES LONGRAIS, Jacques Cartier. (important.) — WICHMANN, Denkwürd. aus der Paulskirche. (Ce n'est pas une œuvre d'histoire ; ce n'est qu'un récit incomplet, parfois très vivant, des débats les plus importants du parlement de Francfort.) — BAUMANN, Fernando Po'o. — STENZLER, Wortverzeich-

niss zu den Hausregeln von Açvalayana, Paraskara, Çankhayana u. Gobhila (complet et de grande importance). — Athenaei dipnosophistarum libri XV, rec. KAIBEL I, 1-5. (Texte publié avec beaucoup de soin.) — TANGER, Englisches Namen-Lexicon, zusammengest. u. mit Aussprachebezeichn. versehen. (Aura du succès et a été soigné.) — Holbergs vorzügl. Komödien, hrsg. v. HOFFORY u. SCHLENTHER. I u. II. — SCHREIBER, die Wiener Brunnenreliefs aus Palazzo Grimani, eine Studie über das hellenistische Reliefbild mit Untersuch. über die bildende Kunst in Alexandrien. (Résultats qui sont « un gain durable » pour l'histoire de l'art.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 27, 7 juillet 1888 : Die christl. Welt, evangel. luther. Gemeindeblatt. — CUMONT, Alex. d'Abonotichos (Wissowa; cp. *Revue crit.* n° 23, art. 249). — Ed. von Hartmann's ausgew. Werke, 13-20. — PERSSON, Studia etymologica (J. Schmidt; cp. *Revue crit.* 1887, art. 214, p. 236). — O. KERN, De Orphei Epimenidis Pherecydis Theogoniis quaestiones criticae (Gomperz : travail qui promet, solution définitive de questions importantes et difficiles). — BURG, De M. Caelii Rufi genere dicendi (Becher : beaucoup de soin et de bon sens). — Gudin, Hist. de Beaumarchais, p. p. TOURNEUX (Bettelheim : le critique assure que l'édition n'offre rien de nouveau et d'inédit). — LINTILHAC, Beaumarchais et ses œuvres. (Bettelheim : prétend que le livre est « mauvais et mal fait »; que Beaumarchais « n'avait pas besoin d'un sauveur de cette trempe, et ne le méritait pas »). — Daniel von Soest, ein westfäl. Satiriker des XVI Jahrh. p. p. JOSTES (E. Schröder : très louable). — G. WOLF, Aus der Zeit der Kaiserin Maria Theresia (von Krones : sans prétention). — Hans Schiltbergers Reisebuch, nach der Nürnberger Handschrift hrsg. von Val. LANGMANTEL. — V. OECHELHAUSER, Die Miniaturen der Universitätsbibliothek zu Heidelberg, I. — M. PAPPENHEIM, Ein altnorweg. Schutzgildestatut. — SERING, Die landwirthschaftl. Concurrenz Nordamerikas. — D'HÉRISSON, La légende de Metz (intéressant; cp. *Revue crit.* n° 17, art. 188). — A. SCHÖNE, Ueber die Entwick. unseres Nationalbewusstseins. — WIEGAND, Friedrich der Grosse im Urteil der Nachwelt (cp. *Revue crit.* n° 19, art. 211).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 27, 7 juillet 1888 : Alexandri Aphrodisiensis scripta minora, de anima, p. p. BRUNS (Wallies.) — Mme J. FAVRE, La morale des stoïciens. (Wendland; cp. *Revue crit.* n° 24, art. 274.) — Vergils Aeneide, p. p. KAPPES, I-III, 4e verb. Aufl. (Kern : à remanier tout à fait.) — EHRISMANN, De temporum et modorum usu Ammianeo; REITER, De Ammiani Marcellini usu orationis obliquae. (Schmalz : on trouvera dans ces deux écrits de sûrs et importants résultats.) — V. DURUY, Histoire des Grecs, tome I, formation du peuple grec. — STRASSMAIER, Babylon. Texte, Inschriften von Nabonidus, König von Babylon, I-III. (Winckler.) — S. A. SMITH, Die Keilschrifttexte Asurbanipals, Königs von Assyrien. (Winckler.) — HERFORTH, De dialecto cretica. (Meister : commode, mais non tout à fait recommandable.) — APOSTOLIDÈS, Interprét. de l'inscription préhellin. de Lemnos. (Meister : aura un succès de gaieté.) — SOLTAU, Zur Erklär. der Sprache des Volkes der Skythen. (Justi : sans méthode.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Vingt-deuxième année 30 juillet 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 845, 14 juillet 1888 : MARZIALS, Victor Hugo. (Noel : récit clair et concis, appréciation critique discutable sur plusieurs points). — The « Master of the Rolls » series; Icelandic sagas, edited by G. VIGFUSSON, 2 vols; Chronicles of Robert of Brunne, p. p. FURNIVALL, 2 vols. (Elton). — Two books relating to Spain; Select plays of Calderon, p. p. MACCOLL, A. MOREL FATIO, Etudes sur l'Espagne, 1re série (W. Webster, voir sur ce dernier volume, où le critique loue surtout la première étude, *Revue crit.* n° 24, art. 277). — Ireland in 98, sketches of the principal men of the the time, based upon the published volumes and some unpublished mss. of the late Dr. R. R. Madden, p. p. J. Bowles DALY. (Fagan). — Recent theology. — Bodleian facsimiles. — Sir Edwin Arnold's « Lotus and Jewel » (P. Peterson). — The proposed Pope commemoration (Grant Duff). — St Patrick's doctrines (W. Stokes). — The meaning of the term « free thought » (Birks). — CAPPELLER, Sanskrit — Wörterbuch (Macdonnel : comble une véritable lacune). — The Babylonian origns of Chinese writing (Terrien de Lacouperie). — Die Gemälde-Galerie der Königlichen Museen zu Berlin, text by Julius MEYER a. W. BODE, parts I and II. (Conway). — The Hittite symbol of life (Th. Tyler). — What is a tragedy? (Rob. Buchanan).

The Athenaeum, n° 3168, 14 juillet 1888 : REID, Life of W. Edw. Forster. 2 vols. — BONNETAIN, le monde pittoresque et monumental, l'Extrême Orient; NETTO, Papier-Schmetterlinge aus Japan, nach Skizzen des Verfassers illustriet von P. BENDER. — Col. MALLESON, Prince Eugen of Savoy (injuste envers Marlborough). — WAKEMAN, The Church and the Puritans, 1570-1660. (« too congested to be of much service »). — Antiquarian literature. — Bibliographical literature. — Robert of Gloucester (Wright). — The Pope commemoration. — Theodor Storm (not. nécrol.). — Borough English in Genesis (J. Jacobs). — The war with the American colonies (O. Browning : lettres inédites du temps). — The Susa-Gallery at the Louvre (H. Wallis; 2e article).

Literarisches Centralblatt, n° 29, 14 juillet 1888 : LEDERER, Lehrb. zum Selbstunterricht im Babylon. Talmud, III. — Asclepii in Aristotelis metaphysicorum libros A-Z comment. p. p. HAYDUCK (utile). — ADICKES, Kant's Systematik. — BAEHR, die Oertlichkeit der Schlacht auf Idistaviso. (Trop de rhétorique.) — Der Liber cancellariae apostolicae vom Jahre 1380 u. der Stilus palatii abbrev. Dietrich's von Nieheim, p. p. ERLER. (edit. soignée.) — O. SCHWEBEL, Gesch. der Stadt Berlin, 1-3 Liefer. (jusqu'à présent, bien réussi.) — VORBERG, O. Cromwell u. die Stuarts. (obscur et très confus.) — von FREEDEN, Reise-und Jagdbilder aus Afrika. — BENTLEY, Dictionary a. Grammar of the Kongo language (étude pénétrante). — GOMPERZ, Platon. Aufsätze, I. (*Revue crit.* n° 21, art. 223.) — Th. BERGK, Griech. Literaturgesch. IV Band, p. p. PEPPMÜLLER. — Lessing's Werke, VI, p. p. BOXBERGER. — Finnische Märchen, übers. von Emmy SCHRECK, mit Einleit. von Gust. MEYER. — MAASS, das deusche Märchen, liter. Studie. (Sans valeur scientifique.) — CAGNAT, Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 28, 14 juillet 1888 : KOFFMANE, Abriss der Kirchengesch. des XIX Jahrh. (Benrath : travail original, véritable complément de l'ouvrage de Herzog.) — SCHEINDLER, Methodik des grammat. Unterrichts im Griech. (Kern : cp. *Revue crit.*, n° 30, art. 323.) — SCHEINDLER, Wörterverz. zu Homeri Iliadis A-Δ. (Kern : cp. *Revue crit.*, n° 17, art. 179.) — Festgruss an Otto von Böhtlingk. (Olden-

berg.) — G. Hofmann, De jurandi apud Athenienses formulis. (Dittenberger : bon; simples critiques de détail.) — Rossbach, De Senecae philosophie librorum recens. et emendat. (Gercke : très louable et important travail.) — Thümmel, Shakspearecharaktere, II. (Mosen : beaucoup de choses bonnes et vraies dans ces études.) — Chronique de Morée aux xiie et xive siècles, p. p. A. Morel-Fatio. (Lambros : publication importante.) — B. Auerbach, La diplomatie française et la cour de Saxe, 1648-1680. (Schirren : travail excellent; l'auteur s'est très bien acquitté de sa tâche; pourtant trop de détails.) — Hegel, Histor. Vorträge und Studien, III. (Kugler.) — von Hesse-Wartegg, Kanada und Neu-Foundland. (Rudloff : court, clair, bien fait.) — Briefwechsel zwischen Wagner und Liszt, 2 vols. Statist. Jahrbuch für das Herzogtum Anhalt, I. — Dantes Göttl. Komödie übers. von O. Gildemeister. (Tobler : très satisfaisant.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 28, 14 juillet 1888 : Sophokles, Ajas, p. p. Wecklein, 2e édition (Dettweiler : des améliorations essentielles). — Platone, il Critone, p. p. Ferrai. — Plato, Meno, p. p. Stock. — Virgilii Maronis grammatici opera p. p. Huemer; Hertz, De Virgilii Maronis grammatici epitomarum codice Ambianensi disputatio (H. Hagen). — Walz, Ueber die Erklärung der Eckfiguren am Ostgiebel des olympischen Zeustempels und am Westgiebel des Parthenon (Knapp : formule pour la première fois un problème important, et c'est déjà un mérite). — Schrader, Ueber den Gedanken einer Kulturgeschichte der Indogermanen auf sprachwissenschaslicher Grundlage (Justi). — Jeremias, Die babylonisch-assyrischen Vorstellungen vom Leben nach dem Tode. (Winckler : on ne peut approuver en aucun point essentiel les assertions de l'auteur; beaucoup d'inexactitudes; mène à des vues tout à fait fausses.) — Zu den Hymnen des Proklos (A. Ludwich).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 14, 1er juillet 1888 : Pfleiderer, das Urchristenthum, seine Schriften u. Lehren im geschichtl. Zusammenhang beschrieben. (Holtzmann.) — Koftan, das Wesen der christlichen Religion, 2e Aufl. (Lüdemann.) — Usteri, Wissenschaftl. u. prakt. Kommentar über den ersten Petrusbrief. (Jülicher.) — Pribram, Die Berichte des Kaiserl. Gesandten Franz von Lisola aus den Jahren 1655-1660. (Krebs : cp. *Revue crit.*, n° 1, art. 7.)

Theologische Literaturzeitung, n° 14, 14 juillet 1888 : Ausländ. Arbeiten zur Kirchengeschichte, vornehmliche der ältesten : Smith a Wace, A dictionary of Christian biography, literature, sects a doctrines during the first eight centuries, vol. IV, N-Z. ; Fisher, History of the Christian church. The Anti-Nicene fathers, translations, I. Bibliograph. Synopsis, by Ern. Richardson ; Massebieau, Le traité de la vie contemplative de Philon et la question des thérapeutes et l'Apologétique de Tertullien et l'Octavius de Minicius Felix; Meyboon, Marcion en de Marcionieten ; Heikel, De praeparationis evangelicae Eusebii edendae ratione; Duchesne, Le concile d'Elvire et les flamines chrétiens, Les sources du martyrologe hiéronien, Vigile et Pélage, Notes sur la topogr. de Rome au moyen âge; Zotenberg, Notice sur le livre de Barlaam et Josaphah ; L. Delisle, Mém. sur d'anciens sacramentaires : Chiapelli, Le idee millenarie dei Cristiani nel loro svolgimento storico; Loman, De oorsprong van het gelvof avan de opstanding van Jezus. (Harnack.) — Ad. Harnack Lehrbuch der Dogmengesch. I. — Agathangelus u. die Akten Gregors von Armenien, neu hrsg. v. p. de Lagarde (Nestle). — Ch. Molinier, Etudes sur quelques mss. des bibliothèques d'Italie (K. Müller : cp. *Revue crit.*, n° 9, art. 92). — Comba, Histoire des Vaudois d'Italie depuis leurs origines jusqu'à nos

jours. I. Avant la Réforme (K. Müller : beaucoup de labeur, mais trop de diffusion, et parfois un emploi trop crédule des sources). — RADE, Luthers Leben, Thaten u. Meinungen, auf Grund reichlicher Mitteilungen aus seinen Briefen u. Schriften dem Volke erzählt, 3 vol. (Kawetau : ouvrage étendu et important.)

Altpreussische Monatschrift, III et IV fasc. avril-juin 1888 : I. *Abhandlungen :* ARNOLDT, Zur Beurtheilung von Kant's Kritik der reinen Vernunft und Kant's Prolegomena, II. — BECKHERRN, Ueber die Danzker, insbes. über den des Ordenshauses Königsberg. — Lose Blätter aus Kants Nachlass, p. p. REICKE (suite). — Ein Lied auf die Fehde Danzigs mit König Stephan von Polen, 1576, p. p. BOLTE. — SEMBRZYCKI, Hat eine Colonisation Litauens durch Polen stattgefunden? — II *Kritiken und Referate :* H. BRAUN, Alte und neue Bilder aus Masuren, eine Gesch. der Stadt u. des Kreises Angerburg (Frischbier). — CARO, Gesch. Polens, V. (M. P.) — III *Mittheilungen und Anhang :* Die neue Orgel im Dom zu Königsberg i. Pr. erbaut 1888 (O. Fiebach). — Universitäts-Chronik, 1888 (suite). — Altpreussische Bibliographie, 1887 (suite). — Aufruf zur Erricht. eines Grabdenkmals für Jul. Zacher. — Aufruf für eine Hamann-Büste in Königsberg i. Pr.

Zeitschrift für Katholische Theologie, III[e] livr. 1888 : *Abhandlungen :* PESCH, Zinsgrund und Zinsgrenze. — Fr. SCHMID, die Uebernatürlichkeit der menschl. Heilsacte. — KELLNER, Die röm. Statthalter von Syrien und Judäa zur Zeit Christi u. der Apostel. — GRISAR, Sammlungen älterer Papstbriefe u. deren theolog. Verwerthung. — *Recensionen :* KLOSTERMANN, Commentar zu den BB. Samuelis u. der Könige. (Hummelauer.) — FRANTZ, Lehrb. des Kirchenrechts. (v. Lassberg.) — COSTA-ROSSETTI, Philos. mor. (Funs.) — KNABENBAUER, Comment. in Isaiam. (Flunk.) — ALLARD, Les persécutions du III[e] siècle (Kirsch.) — ADONE, synopsis canonico-liturgica. (Oberkamp.) — *Analekten :* Nachträgl. zur Erklär. des göttlichen Heilwillens bezügl. der Kinder. (Straub.) — Dämonologie. (Flunk.) — Das philos. Jahrbuch der Görresgesellchaft. (Noldin.) — Die Verurtheilung des Rosminianismus. — Ueber Sergius Paulus. — Cornely's Analyses. — Kleinere Mittheilungen, bes. aus ausländ. Literatur.

Le Puy. imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 32 Vingt-deuxième année 6 août 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 846, 21 juillet 1888 : Reid, Life of the right hon. William Edward Forster. (A. Arnold.) — Stepniak, The Russian peasantry, 2 vols. (Hodgetts). — Shortland literature; Transactions of the first international Shorthand congress; Westby-Gibson, The bibliography of Shorthand; Heffley, ancient and mediaeval Shorthand, from Ziebig's Geschichte der Geschwindschreibkunst »; Reed, a chapter in the early history of phonography (Axon). — Some foreign books : Les voyages de Balthasar de Monconys, p. p. Ch. Henry; art. de Franz Delitzsch, Two small Dante studies, dans le fasc. I de la Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft »; Lettere inedite di Antonio Canova al cardinale Ercole Consalvi, p. p. Ferrajoli; Fr. Althaus, Theodor Althaus, ein Lebensbild. — The language and literature of Georgia (Morfill). — The origin of the university of Oxford (T. E. Holland). — St Patrick's doctrines (Warren et Stokes). — « Adventures and explorations in New Guinea » (Forbes). — Victor Hugo and the Roman Republic (Karl Blind). — Two glosses in Dr. Sweet's « Oldest English texts » (Logeman). — The science of language : P. Regnaud, Origine et philosophie du langage; Karl Bruchmann, Psychologische Studien zur Sprachgeschichte; V. Henry, précis de grammaire comparée du grec et du latin (Sayce : le livre de Paul Regnaud est écrit avec clarté et intéressant, et sa critique est fréquemment juste, toujours instructive; ce qu'il dit de l'origine des suffixes, est excellent, et doit être recommandé à l'attention; on voit pas ce qu'on peut répliquer à ses arguments contre la théorie agglutinative de Bopp. Le livre de Bruchmann est suggestif. Celui de V. Henry comble une lacune; il ne pouvait être entrepris par de meilleures mains; on y trouve de vastes connaissances et un jugement sain; il est complet, et on sent que l'auteur est maître de son sujet; bref, cet ouvrage est de la plus haute valeur). — Jahavah, or Jahvah, not Jahveh. (Ball.) — Pohl, Die altchristliche Fresco=und Mosaik Malerei; Repertorium für Kunst-Wissenschaft, XI Band, 3 Heft. — Vannic monuments (Sayce : communique une lettre de M. F. C. Conybeare).

The Athenaeum, n° 3169, 21 juillet 1888 : Parry, Reynell Taylor, a biography. — Frederick Harrison, Oliver Cromwell (n'ajoute rien de nouveau, ne fait pas de découvertes, mais connait bien le sujet; quelques points contestables). — Alph. Daudet. Trente ans de Paris. — Vassili Verestchagin, painter, soldier, traveller, autobiographical sketches, 2 vols. — The Code of Manu : Mânava Dharma-s'âstra, Sanskrit text critically edited, by J. Jolly; Manu-tika-sangraha, p. p. Jolly; The laws of Manu translated with extracts from seven commentaries, by Bühler. — Emily Bowles, Madame de Maintenon (ne satisfait pas et cause une déception). — American literature-public schools in 1888. — Borough English in Genesis (Almaric Rumsey). — Literary gossip (M. Trotter travaille à une vie de Lord Dalhousie; — il y a à Berlin 621 journaux et périodiques). — Geographical literature. — Jahrbuch der königlich preussischen Kunstsammlungen, VIII Band. — Brindley a Weatherley, Ancient sepulchral monuments. — Winchester College Shakspere Society, Noctes Shakspearianae, a series of papers by late and present members, p. p. Hawkins.

Literarisches Centralblatt, n° 30, 21 juillet 1888 : Dalman, Der leidende und der sterbende Messias der Synagoge im ersten nachchristlichen Jahrtausende. — H. Koch, Hugo von Cornwall, I, 1209-1257 (l'exposition manque un peu de maturité; le jugement est, dans l'ensemble, juste et bon). — L. Hänselmann, Werkstücke, Gesammelte Studien

und Vorträge zur braunschweigischen Geschichte, 2 vols. (Etudes exactes et pénétrantes sur l'histoire de Brunswick). — Zürich in der Periode 1519-1531. (L'auteur est M. Wunderli; il prouve, en un style incorrect, que le « pseudo-historien de Francfort », — lisez M. Janssen, — a commis de très graves erreurs). — Allert's Tagebuch aus dem Jahre 1627, hrsg. von Krebs (n'est pas sans intérêt pour l'histoire des mœurs). — Von Zeissberg, Zur Geschichte der Räumung Belgiens und des polnischen Aufstandes. (D'après les rapports de Lacy; cp. *Revue critique*, n° 22, art. 242). — Von Natzmer, Unter den Hohenzollern, Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Generals Oldwig von Natzmer. 1820-1839, 2 vols. (Très remarquable, surtout à cause de l'amitié qui unissait l'auteur aux deux princes Guillaume, l'oncle et le neveu). — K. W. Schmidt, Sansibar, ein ostafrikanisches Culturbild. — H. Weissenborn, Gerbert, Beiträge zur Kenntniss der Mathematik des Mittelalters (étude soignée, très minutieuse et détaillée). — Otto, das Recht der Lehngüter in den Erblanden des Königreichs Sachsen. — Sterrett, The Wolfe Expedition to Asia Minor, Papers of the American school of classical studies at Athens, III, 1884-1885. (« Produit très estimable de la science américaine »). — C. Pauli, Das sogen. Weihgedicht von Corfinium u. die Sprache der Päligner (assertion qui, naturellement, ne sont pas toujours convaincantes; la critique des précédents commentaires est très instructive et fréquemment juste). — P. de Nolhac, La bibliothèque de Fulvio Orsini. (Une foule de détails de toute sorte, rassemblés avec le plus grand soin; bref, excellent ouvrage). — Ph. Schweitzer, Geschichte der skandinavischen Literatur, II. (Livre qui, malgré des fautes et des imperfections, surtout malgré son mauvais allemand, peut rendre des services). — Elberling, Œhlenschläger og de osterlandske Eventyr. (Etude fine et très profonde sur les sources des œuvres d'Œhlenschläger relatives à l'Orient). — W. Richter, Die Spiele der Griechen und Römer (populaire et sans prétention à une valeur scientifique). — Overberg's Anweisung zum zweckmässigen Schulunterricht, p. p. W. Erdmann.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 34-35 Vingt-deuxième année 20-27 août 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 847, 28 juillet 1888 : Dougthy, Travels in Arabia Deserta (R. F. Burton). — Fred. Harrison, Oliver Cromwell (S. R. Gardiner : étude d'un esprit vigoureux qui arrive aux mêmes conclusions que Carlyle, mais sans avoir ce « hero-worship » qui était la pierre d'achoppement de Carlyle). — Courtney, Studies new and old (onze études sur Descares, sur Hobbes, etc. ; toutes instructives). — Prothero, The pioneers and progress of English farming (Watkins). — Current literature (The old German puppet play of Dr. Faust, turned into English, with introd. a. notes, by Hedderwick. — Faligan, Histoire de la légende de Faust ; Swoboda, John Heywood als Dramatiker, ein Beitrag zur Entwickelungsgeschichte des englischen Dramas : ce dernier travail est soigné et renferme d'intéressantes remarques). — Notes and news. — St. Patrick's doctrines (Whitley Stokes). — The « heretic » Caius and the Apocalypse (Gwynn). — A Gothic loanword in Russian (Krebs : « verblyud » viendrait bien, comme le croit Miklosich, du goth. « ulbandus »). — The white race of ancient Palestine (Sayce). — Victor Hugo and the Roman republic (Roden Noel). — Explorations and adventures in New Guinea (Keane). — Two glosses in Sweet's « Oldest English Texts » (Sweet). — Science : Volapük and its rivals : Sprague, Handbook of Volapük ; Kerckhoffs, Complete course of Volapük, with grammar and exercises, and a vocabulary of 2500 words, adapted from the French by Henry Harrison, I ; Alfred Kirchhoff, Volapük or universal language, a short grammatical course, author. transl. ; Linderfell, Volapük, an easy method of acquiring the universal language constructed by J. M. Schleyer ; G. Bauer, Spelin, eine Allsprache auf allgemeinen Grundlagen der sprachwissenschaftlichen Kombinatorik, aufgebant ; Henderson, Lingua, an international language for purposes of commerce and science ; Melville Bell, Word-English, the universal language (H. Bradley). — Burlington fine arts club : Exhibition of Greek ceramic art (A. S. Murray). — The British school at Athens and the Cyprus Exploration Fund (rapport de l'Ecole anglaise d'Athènes, lu par M. G. Macmillan, le 18 juillet, à la société des antiquaires). — Was there a Babylonian Gate-God ? (W. H. Ward). — Notes on art and archaeology (Stanley Lane-Poole, Catalogue of the Mohammedan coins in the Bodleian).

— Nº 848, 4 août 1888 : A New English Dictionary on historical principles, p. p. Murray, part IV, sect. I, Bra-Byz ; part IV, section II, C-Cass (Skeat). — Bridgett, Life of John Fisher, bishop of Rochester (Gairdner : en somme, fait avec un jugement sain et à recommander à tous ceux qui voudront lire le récit d'une pure et sainte existence). — A. Bain, English composition and rhetoric, enlarged edition, part second, emotional qualities of style (Minto). — Sir Richard Temple, Palestina illustrated (Cheyne). — Some German books on primitive Christianity : Wohlenberg, Die Lehre der Zwölf Apostel ; Seuffert, Der Ursprung u. die Bedeut. des Apostolates, L. Paul, die Abfassungszeit der synopt. Evangelien ; Hermae Pastor, p. p. Hilgenfeld ; Achelis, Das Symbol des Fisches ; Arnold, Die Neronische Christenverfolgung. — A Chaucer Concordance (Graham). — The supplemental « Nights » (R. F. Burton). — The origin of the University of Oxford (Rashdall). — « Il Vecchio Alardo » in the « Inferno » (Paget Toynbee). — St Patrick's doctrines (Warren). — The Tripartite Life of St Patrick (W. Webster). — « Explorations and adventures in New Guinea » (H. O. Forbes). — Victor Hugo and the Roman Republic (Karl Blind). Bussell, Laus papae Leonis XIII. — The American Philological Association. — Corresp. of Wagner a. Liszt, translated into English by Francis Hueffer, 2 vols. (Shedlock).

The Athenaeum, n° 3170, 28 juillet 1888 : William Dillon, Life of John Mitchel. — Aucassin and Nicolete, done into English by Andrew Lang ; Euterpe, being the second book of the Famous History of Herodotus, englished by B. R. 1584, edited by Andrew Lang. (Le traducteur d'Aucassin et Nicolete, n'a pas toujours réussi à rendre le charme de l'original, la traduction du livre II d'Hérodote, qu'il réédite, est accompagnée d'une introduction sur la religion d'Hérodote ; avec une saine logique et beaucoup d'esprit M. Lang défend l'historien contre les accusations du prof. Sayce.) — The Diary of Mr. Justice Rokeby, printed from a ms. in the possession of Sir Henry Peek. — H. Sweet, A history of English sounds from the earliest period, with full word-lists. (Ce livre est, cette fois, entièrement sans défaut, et il sera de longtemps regardé comme le manuel le plus parfait de phonélogie anglaise ; « in this volume Mr Sweet has for the first time produced a work that is thoroughly worthy of his well-known ability and scholarship ».) — The Richt Vay to the Kingdom of Heuine by John Gau, edited, with introduction and notes, by A. F. Mitchell, the glossarial index by T. G. Law. (Réimpression, aux frais de la « Scottish Text Society » du catéchisme de John Gau, imprimé à Malmö, en Suède, dans l'année 1533 et l'un des premiers ouvrages publiés en écossais.) — Select Pleas of the Crown, 1200-1222, edited by F. W. Maitland for the Selden Society, vol. I. — Count Gleichen, With the Camel Corps up the Nile, with numerous sketches by the author. (Intéressant et utile récit d'un homme intelligent, instruit et qui sait observer.) — Encyclopaedia Britannica, vols XXII-XXIII, Sib-Ups. (La grande entreprise de MM. Robertson Smith et Black approche de sa fin. Ces deux volumes sont pleins d'excellents articles : Slavs (Morfill), Strafford (Gardiner), Syriac literature (Wright), Tribune (Reid), Totemism (Frazer), Troad (Jebb). Citons encore Spain (Chisholm), Swedish Literature (Gosse), Sonne (Watts), Theodora (Bryce). L'art. « Spanish literature » de M. Morel-Fatio mérite une attention particulière, c'est un « concise yet masterly summary ». L'art. Thirwall (Garnett) est admirable, mais celui de M. Lang sur Théocrite désappointe, et celui de M. Saintsbury sur Thiers est injuste. Mentionnons enfin Socrate et Sophists (Jackson), Stoics (Hicks), Terra Cotta (Middleton), Talmud et Targum (Schiller-Szinessy). — Early Christian literature : J. R. Harris, The teaching of the apostles, newly edited ; White, the four Gospels from the Munich ms. (Q.) — American books : C. Schurz, Life of Henry Clay ; Macmaster, Benjamin Franklin as a man of letters. — Our library table : Bowen, The conflict of East and West in Egypt ; Moir, Sir William Wallace ; La Noble Leçon, texte original d'après le ms. de Cambridge, p. p. Ed. Montet (cp. *Revue critique*, n° 26, art. 301). — The « Archaeological Review ». (Round.) — Shem, Ashima, Dodo. (Neubauer.) — Babylonian origins. (Hyde Clarke.) — The Suchtelen papers. — A letter of Cromwell's. (Lettre inédite du Protecteur, datée du 6 février 1648.) — Barclay V. Head, Catalogue of Greek coins, Attica, Megaris, Aegina. — J. W. Bradley, A dictionary of miniaturists, illuminators, calligraphers and copyists, vol. I. — The British school at Athens.

Revue de Belgique, 15 juillet 1888, 7e livraison : Ad. Prins, La loi sur la libération conditionnelle et les condamnations conditionnelles. — L. Parmentier, La transformation des langues. — Em. Coemans, La femme dans l'ancienne Egypte, deuxième partie. — Ch. Potvin : Nécrologie, Jean-Charles Houzeau ; chronique littéraire : les Meiningen. Essais et notices : Gittée : Usages funèbres (d'après Frazer, On some burial customs, et Wilken, Ueber das Haaropfer u. einige andere Trauergebräuche bei den Völkern Indonesiens).

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publiée sous la direction de MM. G. PERROT et A. BERTRAND
membres de l'Institut.

Abonnement annuel. 30 fr. — Départements. 32 fr.

Sommaire du numéro mai-juin. — Tête en marbre, trouvée à Tralles (musée de Constantinople) : par M. Max Collignon. — Etudes sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne, par M. Deloche, de l'Institut. — Carreaux de terre cuite à figures, découvertes en Afrique, par M. R. de la Blanchère. — Cimetière gaulois de Saint-Maur-les-Fossés, par M. Abel Maitre. — La Vénus de Mandeure, par M. C. Goutzwiller, — Les bijoux gothiques de Kertch, par M. le Baron de Baye. — Chronique d'Orient, par S. Reinach. — Nouvelles, mélanges, bibliographie. — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par M. R. Cagnat. — 6 planches hors texte, héliogravures et planches en couleur.

JOURNAL ASIATIQUE

Abonnement annuel........ 25 fr.

Sommaire du numéro avril, mai, juin. — Maspero. Un manuel de hiérarchie égyptienne. — Camussi. La rage, son traitement et les insectes vésicants chez les Arabes. — Abbé Martin. L'hexaméron de Jacques d'Edesse. — J. Darmesteter. Inscriptions de Caboul. Epitaphes de l'Empereur Baber et d'autres princes mongols. — E. Senart. Notes d'épigraphie indienne. — R. Basset. Rapport sur une mission au Sénégal. — Pognon. Découverte de contrats de l'époque de la première dynastie de Babylone, etc.

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

Abonnement... 10 fr.

1888. N° 2. Sommaire : Stapfer. Deux fragments d'un ouvrage sur Rabelais. — Duméril. Tibère et le Sénat romain. — Hamelin. La pesanteur de l'atome dans le système de Démocrite. — H. Saint-Marc. Sur l'entreprise du Canal du Midi. — S. Mérimée. Chronique espagnole.

BULLETIN
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

Du Comité des Travaux historiques et scientifiques.

1888. N° 1. Note sur une carte marine inédite de Domenico Vigliarolo (1577), par M. le Dr. Hamy. — Un bénédictin géographe. D. Guillaume Coutans, par M. G. Marcel. — Procès-verbaux des séances. — Comptes-rendus et analyses.

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 36-37 Vingt-deuxième année 3-10 septembre 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Athenaeum, nº 3171, 4 août 1888 : Mrs. J. R. Green, Henry II (appartient à la collection des « Twelve English Statesmen », très bien fait). —The politics of Aristotle, with an introduction, two prefatory essays a. notes by Newman (digne d'éloge à tous les égards ; jamais l'Angleterre n'aura fourni à la littérature d'Aristote une telle contribution). — P. H. Emerson, Pictures of East Anglian life. — Life of Lady Georgiana Fullerton, from the French of Mrs Aug. Craven, by H. J. Coleridge, of the Society of Jesus. — G. Thomas, Les Révolutions politiques de Florence 1177-1530, études sur leurs causes et leur enchaînement. (Consciencieux, mais « dull » ; livre médiocre, en somme, sur un sujet intéressant.) — H. Ewald, Old and New Testament theology, translated from the German by the Rev. Thomas Goadby. — The Ingenious Gentleman Don Quixote of La Mancha, done into English by Watts, I a. II. — Bibliographical literature. — Antiquarian books. — The Book of the Dead. — The eleventh report of the Historical Manuscripts Commission, Appendix, part. V. — Borough English in Genesis (J. Jacobs). — Beatus Ricardus martyr atque pontifex. (Madan.) — The Pope commemoration. — Edward M. Curr, The Australian race, its origin, languages, customs, place of landing in Australia, and the routes by which it spread itself over that continent ; 4 vols. — G. Maugras, Les comédiens hors la loi. — Shakspere, A Midsummer Night's Dreame, with introd. a. notes by H. Johnson. — Lamb on Cooke's Richard III.

Literarisches Centralblatt, nº 32, 4 août 1888 : Merk, Chrestomathia targumica (on remarquera surtout le glossaire qui témoigne de soin et d'érudition et que l'auteur a raison de nommer « thesaurum grammaticum linguae arameae secundum traditionem codicum babylonicorum. ») — W. Brambach, Gottfried Wilhelm Leibniz, Verfasser der Histoire de Bileam (prouve que l'histoire de Bileam a Leibniz pour auteur). — Zmigrodzki, die Mutter bei den Völkern des arischen Stammes, eine anthropologisch-historische Skizze (ne peut être jugé favorablement, le juge même le plus indulgent trouvera à blâmer). — Gess, Die Klostervisitationen des Herzogs Georg von Sachsen. (Intéressant et inconnu jusqu'ici.) — Archibald Forbes, Kaiser Wilhelm, nach dem Englischen bearbeitet. — Scherenberg, Kaiser Wilhelm I, ein Gedenkblatt für das Deutsche Volk. — Probst, Klima und Gestaltung der Erdoberfläche in ihren Wechselwirkungen dargestellt. (Cp. *Revue critique*, nº 27, art. 317). — Boguslawski u. Krümmel, Handbuch der Oceanographie, II, Die Bewegungsformen des Meeres. — Delitzsch, Assyrisches Wörterbuch zur gesammten bisher veröffentlichten Keilschriftliteratur unter Berücksichtigung zahlreicher unveröffentlichter Texte. (Voici enfin les deux premières livraisons d'une œuvre annoncée depuis de nombreuses années. On reconnaîtra sans réserve le soin, la grande lecture, la diligence indéniable, l'enthousiasme de l'auteur pour ses études. Mais il y a dans le livre trop de tours superflus et prolixes ; surtout, l'auteur apprécie son travail trop au-dessus de sa valeur, car, en somme, il n'a édité ou cité que 142 textes inédits... Alternative : ou l'auteur doit changer le titre de son livre en « Etudes de lexicographie assyrobabylonienne », abaisser le prix de l'ouvrage, citer ses devanciers, éviter la polémique personnelle, faire connaître des vues comme par le passé, ou bien donner une « liste des mots des inscriptions historiques publiées » en citant avec soin les langues sœurs.) — Horawitz, zur Geschichte des Humanismus in den Alpenländern, II ; Leonhard Schilling von Hallstadt, III. — Wetzstein, Das deutsche Kirchenlied im XVI, XVII u. XVIII Jahrhundert, eine litterarhistor. Betrachtung seines

Entwickelungsganges. (bon.) — Höfler, Volksmedicin u. Aberglaube in Oberbayerns Gegenwart u. Vergangenheit.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 31, 4 août 1888 : Lewinsky, Beiträge zur Kenntniss der religionsphilosophischen Anschauungen des Flavius Josephus (P. Wendland). — Kolbe, Hessische Volkssitten und Gebräuche im Lichte der heidnischen Vorzeit, 2e Aufl. (E. Schröder : malgré quelques exagérations, petit livre à recommander ; l'auteur savait observer et a découvert plus d'un usage qui avait jusqu'ici échappé à l'attention.) — Dorner, Das menschliche Erkennen. (Lasswitz.) — Cesca, L'educazione del carattere (Jodl). — G. A. Erdmann, Geschichte der Entwickelung und Methodik der biologischen Naturwissenschaften, Zoologie und Botanik (H. Ludwig). — Leo Reinisch, Die Kafa-Sprache in Nordostafrika, I, II. (Dillmann : grammaire et vocabulaire.) — J. A. Simon, Xenophon studien, I, zur Entwickelung des Xenophonteischen Stils ; II. Die Hellenikaausgabe des Harpokration ; III. Zwei verlorene Hellenikahandschriften, ein Reconstructions versuch (Diels : il y a beaucoup de finesse et de pénétration dans ces études de détail). — Ulrichs von Lichtenstein Frauendienst, herausg. von R. Bechstein, 2 vols. (Schönbach : « De tout l'examen de la publication, ainsi que des nombreuses fautes d'impression et autres erreurs, il est clair que le manuscrit de cette édition n'a pas été revu avec le soin nécessaire avant l'impression. ») — Leiding, Die Sprache der Cynewulfschen Dichtungen Crist, Juliana und Elene (Holthausen : à quoi bon ces listes d'exemples, si elles ne sont pas complètes ?) — Max Bär, Der Koblenzer Mauerbau (von Below : quelques remarques et critiques à faire, mais qui sont insignifiantes, si l'on considère les bonnes choses que cette publication offre en grand nombre). — Correspondentie van en betreffende Lodewijk van Nassau en andere onitgegeven documenten verzameld door Blok. (Marcks : ce n'est pas une correspondance complète de Louis de Nassau ; c'est un simple recueil de lettres, mais qui est le travail préliminaire d'une biographie de ce frère de Guillaume, de ce compagnon de Coligny ; complète, en somme, la masse déjà énorme des documents sur l'histoire du soulèvement des Pays-Bas.) — Von Zmigrodski, Die Mutter bei den Völkern des arischen Stammes, eine anthropologisch-historische Skizze als Beitrag zur Lösung der Frauenfrage. (On reviendra sur ce livre qui doit paraître sous une forme nouvelle et plus étendue.) — Lammfromm, Zur Geschichte der Erbschaftsklage (Seuffert). — Jahresberichte über die Veränderungen und Fortschritte im Militärwesen, XIV Jahrgang. — Sur la nouvelle collection publiée par Max Roediger, à la librairie Weidmann et intitulée « Schriften zur Germanischen Philologie » ; voir *Revue critique*, n° 32, p. 114.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 38-39 Vingt-deuxième année 17-24 septembre 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 32, 11 août 1888 : HARNACK, Augustins Confessionen, ein Vortrag ; MIRBT, Die Stellung Augustins in der Publicistik des gregorianischen Kirchenstreits. (Böhringer.) — H. FISCHER, Lessings Laokoon und die Gesetze der bildenden Kunst. (E. Schmidt : instructif et pénétrant.) — H. STEINER, Der Zürcher Professor Johann Henrich Hottinger in Heidelberg 1655-1661. (G. Kaufmann : contribution à l'histoire des universités.) — TSCHIEDEL, Quaestiones Aeschineae, De verborum inscitiorum quodam genere. (Bruno Keil : à approuver sur un grand nombre de points, mais non sur tous.) — Paul de LAGARDE, Neugriechisches aus Kleinasien. (Lambros : soulève une question intéressante et contribuera à en hâter la solution.) — Antologia della lirica latina in Italia nei secoli XV e XVI compilata da Emilio COSTA. (Goldmann.) — Vierteljahrschrift für Litteraturgeschichte, p. p. B. SEUFFERT, I, 1. — O. SCHULTZ, Die provinzalischen Dichterinnen. (Pakscher : très recommandable.) — ZENKER, Die provenzalische Tenzone. (Pakscher : travail soigné et où il y a de fines remarques.) — Boletin de la sociedad arqueologica Luliana, 1885 et 1886, tom. I. (Hübner.) — LAVOCAT, procès des frères et de l'ordre du Temple, d'après des pièces inédites. (Kugler : singulier mélange de choses utiles et inutiles, travail d'un dilettante bien doué.) — J. von DÖLLINGER, Akademische Vorträge, I. (O. Lorenz.) — ANKEL, Grundzüge der Landesnatur des Westjordanlandes. (Furrer : étude excellente : cp. *Revue critique*, n° 1, art. 1.) — H. BELLERMANN, Der Contrapunkt. — LABAND, Das Staatsrecht des deutschen Reiches, 2e Aufl. I. — ANZENGRUBER, Wolken und Sunn'schein, gesammelte Dorfgeschichten. (R. M. Werner : l'œuvre est pleine d'invention et d'observation.) — Cours des universités de Breslau, d'Erlangen et de Münster.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXIe, 4e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 31e séance tenue au Conservatoire royal de Bruxelles le samedi 7 avril 1888 (des médailles sont remises à MM. Delbœuf, Roersch et Paul Thomas ; ces médailles portent une inscription latine : 1° « Josepho Delbœuf quod de variis quaestionibus grammaticis iis praesertim quae ad linguam graecam spectant ingeniose subtiliter luculente disseruit » ; 2° « Lud. Roersch quod philologorum quorumdam belgicorum vitam docte exposuit et grammaticam graecam conscripsit eximiam socio operae adsumpto Paulo Thomas » ; 3° « Paulo Thomas quod C. Sallusti Crispi de bello Jugurthino librum et P. Terenti Afri Hecyram summa cura edidit notisque illustrissimis illustravit » ; M. de GOEY fait une lecture sur « l'influence de Kotzebue sur la littérature anglaise », lecture qui a paru dans la *Revue des langues vivantes*, juillet et août ; M. THOMAS propose des interprétations pour deux passages de la IVe pythique de Pindare, v. 277-279 et v. 281.) — P. THOMAS, note sur un fragment de Démocrite. (Excerpta e ms. Flor. Joan. Damasc. I, c. 7, fr. 33 : omission de ἔργα) — *Comptes-rendus* : Mgr NAMÈCHE, recteur émérite de l'Université catholique de Louvain ; Les Artevelde et leur époque. (Lonchay : répète sur le compte de Jacques d'Artevelde des assertions qui semblaient depuis longtemps réfutées et ne tient aucun compte des documents mis au jour dans ces derniers temps par Gilliodts, de Pauw, Vuylsteke, Kervyn et Vanderkindere ; disons à ce propos que M. de Pauw prépare depuis plusieurs années, sur l'époque des Artevelde, un grand travail biographique « Histoire généalogique des Artevelde au XIVe siècle » que la commission royale d'histoire est à la veille de publier.) — J. DARIS, Histoire du diocèse et de la principauté de Liège pendant le XVe siècle. (Lonchay : ignore certains documents, juge Jean de Bavière trop favorablement, multiplie les détails à l'infini et se borne souvent à traduire en français moderne le récit d'un chroniqueur du temps, masque les passages importants à force de mettre au même

plan tous les objets; mais l'auteur aura néanmoins le mérite d'avoir élucidé les chapitres les plus obscurs des annales liégeoises.) — PITERS, Anthologie française du XIX^e siècle. — Festgruss an Otto von Boethlingk zum Doctorjubiläum, 3 februar 1888, von seinen Freunden. (Parmentier : vingt-neuf savants ont apporté chacun leur tribut pour composer la « jnanamuktavali », le collier de perles scientifiques, offert au vétéran des études sanscrites à l'occasion du cinquantenaire de son doctorat; insiste sur l'article de psychologie linguistique de M. von der GABELENTZ, « le symbolisme du son », article particulièrement intéressant et suggestif.) — A. BERGAIGNE, L'ancien royaume de Campâ, dans l'Indo-Chine, d'après les inscriptions. (L. Parmentier : à signaler à l'attention de toutes les personnes curieuses de l'histoire générale de l'Orient; esquisse attachante qui coordonne un certain nombre de données géographiques, politiques et religieuses.) — HARTMAN, Analecta Xenophontea. (Baudat : « ce que l'on pourrait reprocher à M. Hartman, c'est une certaine prolixité, que sa bonhomie fait d'ailleurs pardonner. Si l'on supprimait les redites, les périphrases, les digressions, son livre serait réduit d'un bon nombre de pages. Néanmoins on le lit avec plaisir et même, en plus d'un endroit, avec fruit, car il invite beaucoup à réfléchir. » Cp. *Revue critique*, n° 28, art. 323.) — BIRT, De Romae urbis nomine sive de robore romano (P. Thomas : M. Birt trouve sans doute que Marbourg est un séjour mélancolique et il a senti le besoin de s'égayer un peu en traitant sous une forme légère un sujet sérieux. Le nom de Rome vient du grec ῥώμη et n'est pas le nom primitif; ce vrai nom, nom secret qu'il n'était pas permis de révéler, c'est..... Quirium — qui vient, par rhotacisme, de quisium et signifie « id quod quit vel vim habet. » Cf. Valerius, Vale-sius (= qui valet), Leucesius (= qui lucet). Il est formé du même radical qui — que l'on trouve dans « queo ». De « Quirium » vient « Quirinus », « Quirites ». Roma n'est que la traduction grecque de Quirium. La découverte paraît sujette à caution, et il est peu vraisemblable qu'on ait tenu secret ce prétendu nom de « Quirium » alors qu'on se servait couramment des dérivés « Quirinus » et « Quirites ») — J. DENIS, La comédie grecque. (P. Thomas : très longue analyse de l'ouvrage; relève des erreurs de détail assez nombreuses, mais fait la part de l'éloge. « Nous ne sommes pas en présence d'une compilation ni d'un amas informe de matériaux, mais d'une œuvre originale, d'une « histoire » de la comédie grecque digne de ce nom. L'auteur a fait des recherches étendues et mis en lumière nombre de faits intéressants. Il a de la verve, du piquant, des idées nettes et justes, un sens littéraire très aiguisé, et il a montré partout une grande indépendance de jugement. Quelques-unes des pages qu'il a écrites sont, peut-on dire, définitives. Son livre, avec ses qualités et ses défauts, est en somme une œuvre remarquable, et quiconque voudra faire une étude approfondie de la comédie grecque, ne pourra se dispenser d'y recourir ») — CLAES, Cours de langue flamande à l'usage des Wallons, 6^e édition. — SLEECKX, Nederlandsche Spraakleer. — P. de NOLHAC, Erasme en Italie (A. de Ceuleneer : étude des plus suggestives, qui fait souhaiter que l'auteur écrive une histoire définitive d'Érasme; cp. *Revue critique*, n° 5, art. 49.) — R. SCHNEIDER, portus Itius, programme (A. de Ceuleneer : prouve, autant que la chose est scientifiquement possible, que Portus Itius — d'où César s'embarqua pour sa seconde expédition de Bretagne en l'année 54 — doit être identifié avec Gesoriacum, et par conséquent avec Boulogne; espérons qu'on ne songera plus à revenir sur cette question; l'érudition moderne abuse quelque peu de ce genre de recherches.) — Varia : cite la note de la *Revue critique*, parue dans le n° du 28 mai, sur le recueil de travaux que doit publier la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand; le premier fascicule de ces travaux est dû à M. Paul THOMAS, et a pour titre : « Lucubrationes Manilianae. »

PRINCIPALES PUBLICATIONS

DE

M. PAUL REGNAUD

Professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Faculté des Lettres de Lyon.

ERNEST LEROUX, EDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

Etudes sur les poètes sanskrits de l'époque classique. — Bhartrihari. — Les Centuries.......... 2 fr.

Les stances érotiques, morales et religieuses de Bhartrihari, traduites du sanskrit. Un vol. in-18 elzévir. 2 50

Discours d'ouverture des conférences de Sanskrit à la Faculté des lettres de Lyon............... 1 fr.

Le dix-septième chapitre du Bhâratîya-nâtya-Çâstra.. 2 fr.

Exposé chronologique de systématique d'après les textes de la doctrine des principales Upanishads, 28e et 34e fasc. de la Bibl. de l'Ecole des Hautes-Etudes (Vieweg, éditeur).. 19 fr.

Le chariot de terre cuite, drame sanskrit traduit en français. 4 vol. in-18 elzévir.............................. 10 fr.

La Rhétorique sanskrite exposée dans son développement historique et ses rapports avec la rhétorique classique (Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions de Belles-Lettres). Un vol. grand in-8......... 16 fr.

Essais de linguistique évolutionniste. 1 vol. grand in-8... 20 fr.

Origine et philosophie du langage (Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, prix Bordin. 1 vol. in-12 (Fischbacher, éditeur)........................... 3 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Vingt-deuxième année 8 octobre 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, nº 851, 25 août 1888 : Thorold ROGERS, Hist. of agric. and prices in England, V et VI, 1583-1703. (Elton.) — GOSSE, Life of Congreve. (Crawfurd : très intéressant.) — Diocesan histories, Hereford, by PHILLOTT, St Asaph by THOMAS, St David's by BEVAN. — G. PARIS, La litterature française au moyen âge. (Saintsbury : « The book may be spoken of withalmost unqualified admiration. The amount of the information contained, the precision and certainty with which it is set forth, and its excellent arrangement, can hardly be too highly shoken of; and the arrangement of the bibliographical notes exhibits that absolute familiarity with the subject which is almost impossible to obtain unless as a fruit of constant attention and of exceptionally full opportunities of knowing all fresh work on it as it appears ») — Some historical books (Mme RAGOZIN, Assyria; LANE-POOLE, Turkey; CUTTS, Colchester; STEPHENS, Hildebrand and his times; BUSTEED, Echoes from Old Calcutta.)—Two glossaries in the British Museum (W. Stokes.) — The language and litterature of Georgia. (Morfill.) — The Russian language in Finland. — TIELE, Babyl. assyr. Geschichte, II. (Seyce.) — The Indo-Greek kings Straton a. Hippostratus. (Cunningham.) — The Hyksos Khian. (Griffith et Petrie).

— Nº 852, 1er sept. 1888 : Col. MALLESON, prince Eugene of Savoy. — John HOSACK, Mary Stewart, a brief statement of the principal charges which have been brought against her, together with the answers to the same. (Peacock.) — L. SCOTT, Tuskan studies and sketches. (Brown.)—DÜNTZER, Gœthe u. Karl August. (Lyster.)—Notes on Bullen's old plays. (H. Ch. Hart.) — Lord Stratford de Redcliffe a. Mr. S. Lane-Poole. (Burton.) — Byzantine influence in Ireland. (Sanday.) — The Tripartite Life of St. Patrick. (Maccarthy.) — « Babiobabia » in North Italy. (L. L. Bonaparte et Sacchi.) — Sir J. W. DAWSON, Modern science in Bible lands. (Houghton.) — BODE, Italien, Bildhauer der Renaissance, Studien zur Gesch. der italien. Plastik u. Malerei. (J. P. Richter.) — The Hyksos King Raian or Khian (Tonkins).

— Nº 853, 8 sept. 1888 : The Book of Psalm, a new translation, with commentary by CHEYNE. — Prince IBRAHIM-HILMY, The literature of Egypt a. the Soudan, vol. II, M-Z. (Am. B. Edwards : malgré tout, de grande valeur.) — BALL, Histor. review of the legislative systems operative in Ireland 1172-1800. — GARNETT, Life of Emerson. — Selections from the letters, despatches a. other State Papers preserved in the Bombay secretariat, Home series, vols I a. II, p. p. G. W. FORREST. — The old English poem « The fates of the apostles » (Napier). — A further note on the « Romaunt of the Rose » (Skeat.) — The « days » of Genesis (Littledale.) — Is Zaba = frog a dialectal Italian word? (L. L. Bonaparte.) — Un paio d'organi (Peacock). — « Virgin crants » or maiden's garland (Furnivall). — Die Sûtra's des Vedânta, übers. von DEUSSEN (Strong). — Some philolog. notes by M. Bréal. — BRADLEY, A diction. of miniaturists, illuminators, calligraphers and copyists, II. g-n (Westwood). — Society for the restoration of ancient crosses. — A new-found inscription at Aegina. (Hoskyns-Abrahall.)

— Nº 854, 15 sept. 1888 : WILMORE, A history of Walsall — H. MORLEY, English writers, an attempt towards a history of English literature, III, from the conquest to Chaucer (Bradley : difficile et fait avec succès). — DILLON, the life of John Michel, 2 vols. (Fagan.) — BROWN, A winter in Albania. — James' Naval History epitomised by O'BYRNE. — Notes on Bullen's old plays, II. (H. Ch. Hart.) — Who was the commentator of Spenser's « Shepherdes Calender » (H. O. Sommer). — Junior-right among the Canaanites. (Neubauer.) — Nethsemo-

nis and Nethseman (Rhys). — The Tripartite Life of St Patrick (Maccarthy). Zaba = frog in the dialect of Cremona (Sacchi). — The universality of the Deluge (Casartelli). — D'EICHTAL, La langue grecque, mém. et notices — PASPATES, Τὸ Χιακὸν Γλωσσάριον.

— N° 855, 22 sept. 1888 : the works of George Peele, p. p. BULLEN. — ASHLEY, an introd. to English economic history a. theory, I, XI-XIV Century (utile). — Salomon Maimon, an autobiography, transl. from the german by J. C. MURRAY. — A. bibliography of the works written a. edited by Dr John Worthington, p. p. CHRISTIE — MITFORD, Orient a. Occident, a Journey East from Lahore to Liverpool. — The etymology of « Elop » (Bradley). — The colour « pers » in Chaucer (Paget Toynbee). — Mediaeval Latin a. the sounds of Old English (Logeman). Zaba in the dialect of Cremona (L. L. Bonaparte). — Crag signiflying nech. — EVERS, das Emporkommen der pers. Macht unter Cyrus der histor : Wert der griech, Berichte über Cyrus u. Cambyses (Sayce : très recommandable).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33, 18 août 1888 : Theolog. Studien u. Skizzen aus ostpreussen, I-V. — GÜDEMANN, Gesch. des Erziehungswesens und der Cultur der abendl. Juden III, XIV u. XV Jahrh. (Wolf : important.) — SCHERMAN, Philos. Hymnen aus der Rig = und Atharva-Veda-Sanhita. (Deussen : commode et utile.) — BRIEL, De Callistrato et Philonide (Spiro : cp. *Revue crit.* n° 17, art. 181). — Catull p. p. B. SCHMIDT (Schenkl) — ROETTEKEN, Die epische Kunst H. von Veldeke u. Hartmanns v. Aue (Wilmanns : soigné, mais peu vivant). — A. SCHELER, Dict. etymol. 3e édit. (Koschwitz : cp. *Revue crit.* n° 13, art. 142). — Urkundenbuc der Klöster der Markgrafschaft Mansfeld, p. p. KRÜHNE. — A. v. DRUFFEL, Die bair politik im Beginn der Reform. 1519-1524. (Kluckhohn.) — WELSCHINGER Le duc d'Enghien (A. Stern : très méritoire). — Briefe aus Italien von J. Schnow v. Carolsfeld, 1817-1827.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Vingt-deuxième année 15 octobre 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Athenaeum, nº 3174, 25 août 1888 : MATHEWS, Incwadi Yami or twenty years' personal experience of South Africa; THEAL, History of South Africa, 1486-1691. — Letters of R. Radcliffe a. J. James of Queen's College, Oxford, 1755-83, p. p. M. EVANS. — PARNELL, The war of the succession in Spain 1702-1711 (livre bien fait). — Facts about Junius and Francis, II (Rae). — On the root « reb » in latin (Walker). — « Good wine needs no bush » (Sharpe). — The Oglander memoirs (Lang). — Lord Stratford de Redcliffe (Lane-Poole). — ROBERTS, An introd. to Greek epigraphy. — Actors a. menagers under Queen Anne, II. (Aitken).

— Nº 3175, 1er sept. 1888 : DENTON, England in the xve century (n'est pas complet, à cause de la mort de l'auteur, mais des qualités). — CHEYNE, The Book of Psalms, or the praises of Israel, a new transl. with commentary. — G. HORN, The Margravine of Baireuth a. Voltaire, translated from the German. — Hist. of Newcastle a. Gateshead, III, p. p. WELFORD. — INGRAM, A hist. of polit. economy. — The Great Roll of the Pipe, 12 Henry II. — MILLAR, The Clyde from its source to the sea. — French literature : Benj. Constant, lettres à sa famille, p. p. MENOS; G. PARIS, La litt. française au moyen âge (excellent); de RAMBUTEAU, Lettres du maréchal de Tessé. — The West Highlands (W. Black). — Three letters of Addison. — W. Chappell (not. nécrol.). — « Good wine needs no bush » (Peacock. Nicholson, Ward). — The British Archaeolog. Assoc. at Glasgow, I. — The panelling at Haddon Hall (Furnivall et Hartshorne).

— Nº 3176, 8 sept. 1888 : Sir Frederick BRAMWELL, Address to the British assoc. for the Advanc. of science at Bath, 5 sept. — Alex. SCHANNE, Souvenirs de Schaunard; H. MURGER, The Bohemians of the Latin Quartier. — The Boke of Duke Huon de Bordeaux, done into English by sir John Bourchier, Lord Berners, II-IV. p. p. LEE. — Facts about Junius a. Francis, III. (Rae). — « Good wine needs no bush » (Bell). — The British Archaeolog Assoc. at Glasgow, III. — The conservation of monuments a. art industries (Keith). — The panelling at Haddon Hall (Cox, Cokayne, Ferguson). — Discoveries at Athens (M. Dawes). — P. FITZGERALD, The life of Mrs Catherine Clive.

— Nº 3177, 15 sept. 1888 : NUTT, Studies of the legend of the Holy Grail, with especial refer. to the hypothesis of its Celtic origin. (la plus importante contribution à la litterature du Gral qui ait paru depuis plusieurs années). — COWIE, Our last year in New Zealand; RUSSELL, the genesis of Queensland. — Duc de BROGLIE, Marie Thérèse impératrice, 1744-1746. — The first epistle of Peter, p. p. JOHNSTONE. — LENORMANT, Hist. anc. de l'Orient. 6 vols. — The West Highlands. — Welsh notes. — WARR, Echoes of Hellas: the tale of Troy a the story of Orestes from Homer a. Aeschylus, 2 vols. — The monoliths of Cyprus (Oliver).

— Nº 3178, 22 sept. 1888 : Selections from Kant, transl. by WATSON. — DRUMMOND, Tropical Africa. — PARKINSON, Yorkshire legends a. traditions, as told by her poets a. journalists. — New editions of the Vedas. — Wordsworth a. Scott (Bayne). — A Buddhist « Grail legend » (C. Bendall). — LANE-POOLE, Catalogue of the Mahommedan coins preserved in the Bodleian library at Oxford. — Select plays of Calderon, p. p. MACCOLL (A. Morel-Fatio).

Literarisches Centralblatt, nº 33, 11 août 1888 : WILKENS, Gesch. des span. Protestantismus im XVI Jahrh. (méritoire). — WAHLE, Ueber die

geometr. Methode des Spinoza. — Herbart's sämmtl. Werke, I, II, III. — Wiedemann, Aegypt. Gesch. Supplement. (Indispensable). — Dahn, Deutsche Gesch. I, 2; *id.*, Urgesch. der roman. u. german. Völker, III. — Lamprecht, Skizzen zur rhein. Gesch. (cp. *Revue crit.* nos 38-39, art. 412). — Sovaux, Deutsche Arbeit in Afrika. — M. Voigt, Ueber die Bankiers, die Buchführ. u. die Literalobligation der Römer, (marque une borne, une limite dans la littérature du sujet). — Netsle, Literatura syriaca. — Oriental. Bibliographie, I, II. — Plutarchi de proverbiis Alexandrinorum lib. ined. p. p. Crusius (très bon, fait avec soin et méthode). — Die Kunstdenkm. des Kreises Konstanz, p. p. Kraus. — Ostermann, Die haupts. Irrthümer der Herbartschen Psychologie.

— N° 34, 18 août 1888 : Achelis, Das Symbol des Fisches u. die Fischdenkm. der röm. Katakomben (beau et utile travail, malgré quelques points contestables). — Eicken, Gesch. u. System der mittelalterl. Weltanschauung (en somme, distingué). — Martens, Heinrich IV u. Gregor VII nach der Schilderung von Ranke's Weltgeschichte (critique mesurée). — Gregorovius, Kleine Schriften zur Gesch. u. Kultur, II. — Reimann, Neuere Gesch. des preuss. Staates, II (travail d'ensemble fait avec conscience; va de la paix de Hubertsbourg au Congrès de Vienne). — Geffcken, polit. Federzeichn. (intéressant). — Ankel, Grundz. der Landesnatur des Westjordanlandes. (Cp. *Revue crit.*, n° 1, art. 1). — Nagel, Prakt. Hülfsbuch der Kaffernsprache (commode). — Crinagorae Mytilenaei epigr. p. p. Rubensohn (soigné). — Commodiani carmina, p. p. Dombart (très bonne édition). — Kalkmann, Pausanias der Perieget. — Bremer, Einleit. zu einer amring. föhring. Sprachlehre. — Kluge, von Luther bis Lessing. (Ouvrage de grande valeur). — C. Robert, Archäol. Märchen aus alter u. neuer Zeit. (Très important).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34, 25 août 1888 : The Old Testament in Greek, p. p. Swete. — Collitz, u. Bechtel, Griech. Dialektinschriften, III, I; IV, 2, I. — Gœthes Werke, édit. de Weimar, I et XIV; IIIe Abth. I; IV Abth. I, II. — Schmidt, Gœthes Faust in urspr. Gestalt. (Pniower : très attachant). — Horning, Ostfranz. Grenzdialecte zwischen Metz u. Belfort (This : le meilleur travail sur le sujet). — Huber, Gesch. Oesterreichs, III. (Krones : va de 1437 à 1526; toujours les mêmes mérites). — M. Duncker, Abhandl. aus der neueren Gesch. (Wiegand; cp. *Revue crit.*, n° 23, art. 260.) — Martins Sarmento, Os Argonautas. (Hübner : bon travail.) — Huygens, Œuvres complètes, I.

N° 35, 1er sept. 1888 : Tcheng-ki-tong, Le théâtre des Chinois; v. Gottschall, Das Theater u. Drama der Chinesen; v, Minnigerode, Ueber Chines. Theater (Grube). — W. Schmid, der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus, I. (Maas : solide et soigné.) — Vergil, I, Bucol. et Georgica, p. p. Kloucek. (Rothstein; cp. *Revue crit.*, n° 11, art. 117). — Wilmanns, Der altdeutsche Reimvers (R. M. Meyer : très bon.) — S. Abel, Jahrb. des fränk. Reiches unter Karl dem Grossen, I, 768-788, 2e Aufl. p. p. Simson (Oelsner). — Rocholl, Zur Gesch. der Annexion des Elsass durch die Krone Frankreichs (Marcks : partial). — Friedrich, Tempel u. Palast Salomos, Denkm. phönik. Kunst; Wolff, der Tempel von Jerusalem u. seine Masse (Furrer).

— N° 36, 8 sept. 1888 : Hüsing, Chr. B. von Galen, ein Reform. des XVII Jahrh. (Funk). — L. v. Sybel, Platons Symposion, ein Programm der Akademie (Schultess : hypothèse spirituelle). — Grünenwald, Infinitiv der Limitation im Griech.; Birklein, Substantivierter Infinitiv. (Hanssen). — Hoffmann, Herderfunde (Schüddekopf : inté-

ressant). — Gröber, Grundriss der roman. Philol. I (Tobler : aura une profonde et vigoureuse action). — Fleischanderl, Die spartan. Verfass, bei Xenophon (Thalheim : contestable). — Lercheimer u. seine Schrift wider den Hexenwahn, p. p. Bina. — Briefwechsel zwichen J. u. W. Grimm, Dahlmann, Gervinus, p. p. Ippel (H. Grimm). — Bie. Die Musen in der antiken Kunst. (Wernicke : fait avec soin et méthode). — E. Müller, Drei griech. Vasenbilder. — Pescatore, Die Glossen des Irnerius. — v. Natzmer, Unter den Hohenzollern, Denkwürdigkeiten, 1840-1848.

— N° 37, 15 sept. 1888 : Baethgen, Der Gott Israels u. die Götter der Heiden. — Fick, Eine jainistische Bearbeitung der Sagara-Sage (Solf : soigné et intéressant). — Kaiser, De inscript. graec. interpunctione (Dittenberger : méritoire) — Mélanges Renier (Hübner : sujets variés et traités avec un soin pénétrant, comme aux meilleurs temps de l'érudition française). — Faligan, Hist. de la légende de Faust (E. Schmidt : peu utile pour les Allemands). — Uhlirz, Gesch. des Erzbistums Magdeburg unter den Kaisern aus sächs. Hause. — Haebler, Die wirthschaftl. Blüte Spaniens im XVI Jahrh. u. ihr Verfall (Baumgarten : insuffisant, fantaisiste). — Schott, Würtemberg u. die Franzosen im Jahre 1688 (O. Lorenz: intéressant).— Die Univers. Göttingen im siebenj. Kriege, p. p. Schöne. — Lencer, Russland in physik., ethnogr. u. polit. Beziehung (Meyer von Waldeck : d'innombrables erreurs). — Litzmann, Geibel (Sauer). — Mickiewicz, Dziady, übers. v. Lipiner.

— N° 38, 22 sept. 1888 : Chiapelli, Studii di antica letteratura cristiana. (Heinrici : cp. *Revue crit.* n° 22, art. 232.) — G. Schultze, Euphorionea (Knaack). — Fragm. poet. roman. p. p. Baehrens (Marx : recueil en somme très recommandable). — Mitteil. des anthrop. Vereins in Schleswig-Holstein, I. Ausgrab. bei Immenstedt. — L. Schmid, Die ält. Gesch. des erlauchten Gesammthauses der Hohenzollern, III. (Kugler : meilleur que les volumes précédents). — Stadelmann, Preussens Könige in ihrer Tätigkeit für die Landescultur, IV, Friedrich Wilhelm III, 1797-1807 (Koser). — v. Krones, Moritz v. Kaiserfeld. (Wolf.) — L. v. Sybel, Weltgesch. der Kunst bis zur Erbauung der Sophienkirche (C. Robert : ce n'est pas une histoire de l'art au sens strictement scientifique du mot, mais une image fidèle de l'état actuel de la science archéologique, le meilleur « Grundriss »). — Kallee, Der nordostfranz. Kriegsschauplatz. (Précis qu'on peut recommander).

— N° 39, 29 sept. 1888 : van Lennep, De zeventig jaarweken van Daniel (Siegfried). — Brunner, Die vier Grossmeister der Aufklärungstheologie (étrange). — Die siebenb. sächs. Schulordn. p. p. Teutsch. — Nebe, De myster. eleusin tempore et admin. publ. (Toepffer : peu scientifique). — Pauli, Altital. Studien, V. (Deecke.) — Huemer, Das Reg. mult. auct. des Hugo von Trimberg. — Müllenhoff, Deutsche Altertumskunde, II (Henning ; cp. *Revue crit.* n° 32, art. 370). — Die hallischen Schöffenbücher, I et II, p. p. Hertel. — D. Nisard, Souvenirs et notes biogr. (Bettelheim). — Dante, die Hölle, übertr. von C. Bertrand.

La Cultura, n[os] 11-12, 1-15 juin 1888 : Setti, Disegno storico della letteratura greca. (Ercole.) — Ciceronis De Oratore p. p. Stoelzle. (Cima.) — Jordan, Die Könige im alten Italien. — Creighton, Cardinal Wolsey. — Graf (Arturo), Attraverso il cinquecento. — *Appunti* : Cumont, Alex. d'Abonotichos. — J. Frontini Stratagematon p. p. Gundermann. — I casali della Valle di Vitalba nel secolo XIII.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Vingt-deuxième année 22 octobre 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, nº 35, 25 août 1888 : Der Babylon. Talmud II, 2, übers. von Wünsche. — v. Ranke, Weltgeschichte, VIII, Kreuzzüge u. päpstl. Weltherrschaft. (Cp. un prochain art. de la *Revue.*) — Die Chroniken der westf. u. niederrhein. Städte, I. Dortmund, Neuss. — Suger, Vie de Louis le Gros, p. p. A. Molinier (très utile). — Creighton, Cardinal Wolsey (excellent). — Darimon, Beitr. zur Gesch. des Krieges von 1870 (des contradictions). — Usener, Epicurea (très bon). — Birt, Zwei polit. Satiren des alten Rom (résultats contestables). — Sidonii epist. et carm. p. p. Luetjohann (cp. *Revue crit.* nº 16, art. 173.)

— Nº 36, 1er sept. 1888; Baethgen, Beitr. zur semit. Relig. Der Gott Israels u. die Götter der Heiden. — Attinger, Beitr. zur Gesch. der Insel Delos (insuffisant). — Felten, Die Bulle ne praetereat. — Pribram, zur Gesch. des Rheinbundes 1658 (attachant et important). — Schwartz, Organ. u. Verpfleg. der preuss. Landmilizen im siebenj. Kriege.—Tuttle, History of Prussia under Frederic the Great, II, 1740-1745. (Rien de nouveau, mais étude d'ensemble.) — Gopcevic, Serbien und die Serben, I. Das Land (très instructif). — Asmai, al, Kitâb al-Wuhûs, p. p. Geyer (très soigné). — A. et M. Croiset, Hist. de la litt. grecque, I (cp. *Revue crit.* nº 9, art. 91). — Zarncke, Kurzgef. Verzeichniss der Originalaufn. von Gœthe's Bildniss. — Rappold, Sagen aus Kärnten.

— Nº 37, 8 sept. 1888 : Arbeo's vita Corbiniani in der urspr. Fassung, p. p. Riezler. — Paoli, progr. scol. di paleografia latina e di diplomatica. — Traill, William the third (ne vaut pas Freeman et Creighton). — V. Herrmann, das alte u. neue Kronstadt, II. 1780-1800. — Schweinfurth u. Ratzel, Emin-Pascha. — K. Lehmann, Abhandl. zur germ. insbes. nord. Rechtsgesch. (Trois études solides) — Bâsim le Forgeron et Hârûn Err-Rachîd, I. texte, traduction et proverbes p. p. C. de Landberg, (ne répond pas assez aux principes de la méthode philologique). — Corpus glossariorum latin. II. Glossae latinograecae et graecolat. p. p. Goetz et Gundermann (très utile et très bien fait). — Conrad, Thackeray, ein Pessimist als Dichter (manqué).

— Nº 38, 15 sept. 1888 : Rhys, Lectures on the origin and growth of religion as illustr. by Celtic heatendom (à saluer avec reconnaissance, d'autant que le livre manquait). — Köstlin, Die Ethik des classischen Altertums I, Die griech. Ethik bis Plato. — Freeman, William the Conqueror (recherches originales et exposition claire et précise). — Bär, Der Coblenzer Mauerbau, Rechnungen 1276-1289. — Swoboda, De Demosthenis prooemiis (du soin, mais ne peut être approuvé). — Fränkel, Die schönsten Lustspiele der Griechen u. Römer nacherz. u. erkl. (bien fait). — Le lai du Cor, p. p. Wulff (restitution critique très réussie). — Sütterlin, Gesch. der nomina agentis im German. (beaucoup de labeur sans résultats). — Greyerz, B. L. von Muralt (méritoire). — Nägele, Aus Schubart's Leben u. Wirken (418 pages; 100 suffisaient). — Titz' deutsche Ged. p. p. Fischer. — Manssurow, Die Kirche des heiligen Grabes zu Jerusalem in ihrer ält. Gestalt.— Oechelhauser, die Miniaturen der Univ. Bibl. zu Heidelberg beschrieben, I.

— Nº 39, 22 sept. 1888 : Bütler, Friedrich VII, der letzte Graf von Toggenburg; Krüger, die Grafen von Werdenberg. — Die böhm. Landtagsverh. u. Landtagsabschlüsse vom J. 1526 bis auf die Neuzeit, v. 1577-1580. — Harrison, Oliver Cromwell (assez bon). — Sotiriadis, Zur Kritik des Johannes von Antiochia (très au courant).— Oesterlen, Komik u. Humor bei Horaz, III, die Episteln (bon, mais trop détaillé).

— Cuvrim, Sprichwörter bei provenz. Lyrikern (labeur infini, mais manque de vue d'ensemble.) — Robinson's life a. death of Mary Magdalene, p. p. Sommer. — Karpeles, Heine's Autobiographie. — Mme Oursel, Nouvelle biogr. normande, supplément. — Strzygowski, Cimabue u. Rom (esprit et enthousiasme, on demande un peu plus de réflexion scientifique). — Pellegrini, Iscrizioni ceramiche d'Erice e suoi dintorni (à bien accueillir).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 33, 18 août 1888 : Soltau, Die Mythen = und Sagenkreise im homer. Schifferepos, gen. Odysse (Roscher: très réjouissant). — Engelbrecht, Hephästion von Theben u. sein astrolog. Kompendium. (Ludwich : très utile.) — Lewinsky, Beitr. zur Kenntn. der relig.-phil. Anschauungen des Flavius Josephus (Runze : recommandable). — Wilhelm, De Minucii Felicis Octavio et Tertulliani Apologetico. (Schwenke : très soigné et fouillé.) — Schubert, Atlas antiquus (Sieglin : à juger favorablement). — Rayet et M. Collignon, Hist. de la céramique grecque (Dümmler : œuvre excellente). — V. Edlinger, Erkl. der Tiernamen aus allen Sprachgebieten (Keller : très bon).

— N° 34, 25 août 1888 : Philoktet, p. p. Schmelzer. — Sophokles übers. von Leo Türkheim, 2 vols. (peu louable). — Pluzanski, Aristotelea de natura astrorum opinio. — Frigell, Adnotationes ad Horatii carmina (Mewes). — Gerstenberg, De Eugraphio Terentii interprete (Swoboda : très étudié). — A. Bauer, Griech. Kriegsaltertümer, Seewesen. (Assmann.) — Appleton, Essai de restit. de l'édit Publicien et du comment. d'Ulpien sur cet édit (Conrat : sagacité heureuse). — Menant, Ninive et Babylone (Justi : intéressant et fait par un homme compétent). — Rolfe, Pompeii, popular and practical (v. Duhn : à qui servira ce livre ?) — Leonhard, die Univ. Bologna im Mittelalter (très recommandable).

— N° 35, 1er sept. 1888 : Antigone, p. p. Semitélos (Wecklein : aura une place remarquable dans la littérature de Sophocle). — Packard, Studies in Greek thought (Wecklein : fin et spirituel). — Des Q. Horatius Flaccus Oden, übers. v. Fritzen. — The Epistles of Horace, p. p. Schuckburgh (clair et utile). — Ovid, p. p. Sedlmayer, ed. alt. (Magnus). — Novem vitæ sanctorum metricæ, p. p. Harster (Peiper). — Tümpel, Die Aithiopenländer des Andromedamythos. (Roscher : excellent à beaucoup d'égards). — Kaerst, Forsch. zu Gesch. Alexanders des Grossen (Crohn : assertions vraisemblables). — Mazegger, Römerfunde in Obermais bei Meran u. die alte Maja-Veste (Wolff). — V. Henry, Esquisses morphologiques (Deecke : recherches intéressantes qui témoignent d'un coup d'œil étendu et de vastes connaissances).

— N° 36, 8 sept. 1888 : Eeschylus, Eumenides, p. p. Sidgwick. — Mischtschenko, Ne w mjeru strogii sud nad Gerodotom ; *et* Thukidid i jego sotschinenie (Haupt). — Ditges, Philippische Reden des Demosthenes (clair). — Vergil, Bucolica, p. p. Sidgwick. — Breidt, De Aurelio Prudentio Clemente Horatii imitatore (Weymann : va trop loin). — Nebe, De mysteriorum Eleusiniorum tempore et admin. publ. (Roscher : fait avec soin). — Pohl, Die altchristl. Fresko und Mosaik-Malerei (Schwarzlose : intéressant). — H. Lemonnier, La condition privée des affranchis aux trois premiers siècles de l'empire romain (Voigt : tableau d'ensemble très clair et agréablement présenté). — Sayce, principes de philologie comparée, trad. par Jovy. — Rozwadowski, De modo ac ratione qua historici romani numeros qui accurate definiri non poterant, expresserint (Schmalz : travail inutile). — Tegge, Latein. Schulsynonymik.

— N° 37, 15 sept. 1888 : Oidipus Tyrannus, p. p. Holub. — Von Stern, Xenophons Hellenika u. die böot. Geschichtsüberlieferung. — Manitius, Des Hypsikles Schrift Anaphorikos nach Ueberlief. u. Inhalt krit. behandelt (Günther). — Tractatus Harleianus qui dicitur de metris, p. p. Studemund (Seyffert). — P. Albrecht, Philolog. Untersuchungen (Mewes : des conjectures peu soutenables). — C. Bürger, De Lucio Patrensi (cp. *Revue crit.*, n° 5, art. 45). — Pezzi, La lingua greca antica, breve trattazione comparativa e storica ; Victor Henry, précis de grammaire comparée du grec et du latin (G. Meyer : le livre de Pezzi est un compte-rendu bon et clair ; celui de Henry a plus d'autorité tout en provoquant plus souvent la contradiction et rendra d'utiles services aux étudiants). — Die Lyra des Hermes (A. Ludwich).

— N° 38, 22 sept. 1888 : Programme (divers). — Bethe, Quaest. Diodoreae mythographae (Roscher : cp. *Revue crit.*, n° 8, art. 75). — Pseudo-Hephaestion de metris, p. p. H. zur Jacobsmuehlen (Seyffert). Philolog. Abhandl. Martin Hertz dargebr. — Guhrauer, Zur Frage der Mehrstimmigkeit in der griech. Musik (von Jan et Reimann). — Ad. Schmidt, Handbuch der griech. Chronologie, p. p. Rühl (1er art.). — Kiepert, Wandkarte von Alt-Kleinasien (Hirschfeld).

Goettingische gelehrte Anzeigen, n° 16, 1er août 1888 : Lehmgrübner, Benzo von Alba. (Steindorff : quoique toutes les parties du livre ne nous aient pas également satisfait, il est bon et bien fait.) — Teichmüller, Religionsphilosophie. (Eucken.) — Dahn, Deutsche Geschichte, I, 2. (Sickel : livre qui, malgré tout, est plein de vues propres et nouvelles ; on en retire un profit considérable.) — Bilfinger, Der bürgerliche Tag, Untersuch. über den Beginn des Kalendertages im class. Altertum u. im christl. Mittelalter. (Matzat : travail très méritoire.)

— N° 17, 15 août : Wilkens, Gesch. des span. Protestant. im XVI Jahrh. (Baur : insuffisant.) — Grube, Des August. Probstes Joh. Busch Chronicon Windeshemense u. liber de reform. mon. (Schulze : très bonne édition d'une œuvre importante.) — V. Henry, Précis de grammaire comparée du grec et du latin. (A. Baudouin : sera très utile.) — Erler, Dietrich von Nieheim (Loserth).

— N° 18, 1er sept. 1888 : Helm, die Lehre von der Energie. — Lehmann, Scharnhorst. (Kluckhohn : très digne d'éloges.) — Landes, Contes tjames. (Himly.)

— N° 19, 15 sept. 1888 : von Hartmann, Aesthetik. (Seydel.) — Vierteljahrschrift für Litteraturgeschichte, Band I, Heft 1. (Von Waldberg : puisse la nouvelle et excellente revue servir, selon le mot de Bacon, « negotiorum subsidio et meditationum voluptati » !)

Theologische Literaturzeitung, n° 16, 11 août 1888 : Merx, Chrestomathia targumica. (Baethgen.) — Fischer, Hebräische Unterrichtsbriefe, 1-3. — Halfmann, Beiträge zur Syntax der hebräischen Sprache, I. — Heiligstedt, Präparation zum Propheten Jesaja. — Dalman, Der leidende u. der sterbende Messias der Synagoge im ersten nachchristl. Jahrhundert. — Mausbach, Divi Thomae Aquinatis de voluntate et appetitu sensitivo doctrina. — La noble leçon, p. p. Montet. (K. Müller.) — Pastor, Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters, I, bis zur Wahl Pius X (K. Müller : les deux tiers du livre se composent d'emprunts ; rien d'original, rien qui fasse avancer la science ; ce n'est même pas un grand ouvrage d'ensemble ; point de vue ultramontain.) — A. Ritschl, Drei akadem. Reden.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Vingt-deuxième année 29 octobre 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PERIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 40, 29 sept. 1888 : BUSOLT, Griech. Gesch. II, die Perserkriege u. das attische Reich (solide et utile). — HUBER, Gesch. Oesterreichs, III (clair, mesuré, et contient l'essentiel). — HOLLÄNDER, Strassburg im franz. Kriege 1552 (bon). — BURGHAUSER, Indogerm. Praesensbildung im Griech. *et* German. Nominalflexion auf vergl. Grundlage (au courant, mais peu personnel). — ZIMMERER, Declamatio in Catilinam, eine Schuldecl. der röm. Kaiserzeit, I (attendons la seconde partie). — De BEAUX, Schulgramm. der franz. Sprache. — VOGEL, Gœthes Selbstzeugn. über seine Stell. zur Religion u. zu religiös-kirchl. Fragen (bienvenu). — BILTZ, Zur deutschen Sprache u. Lit. (essais et feuilletons). — Briefw. von J. Grimm u. Fallersleben mit Hendrik van Wyn, p. p. GAEDERTZ. — DUNGER, Die Sprachreinig. u. ihre Gegner. — Encyclop. des ges. Erziehungs-und Unterrichtswesens, p. p. K. A. SCHMID.

— N° 41, 6 oct. 1888 : STEIN, Die Erkenntn. der Stoa (cp. *Revue crit.*, n° 41, art. 440). — KAUFMANN, Gesch. der deutschen Universitäten, I (très bon). — BELGRANO, Il secondo regestro della Curia Arcivescovile di Genova. — WERCKSHAGEN, Luther u. Hutten (court, mais remarquable). — STÄLIN, Gesch. der Stadt Calw. — STEYRER, die urspr. Einheit des Vocal. der Germanen. (« Crasser Dilettantismus ».) — Iwain a. Gawain, p. p. SCHLEICH (édit. définitive). — Altdeutsche Predigten, II, p. p. SCHÖNBACH. — FRANKE, Grundz. der Schriftsprache Luthers (très solide et utile travail). — De Batines, giunte e correz. ined. alla bibliogr. dantesca, p. p. BIAGI. — NIEDLING, Bücher — Ornamentik, IX-XVIII Jahrh. (utile). — O. v. HEINEMANN, Die Handschriften der herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel, I.

— N° 42, 13 oct. 1888 : Latein. Hymnen des Mittelalters, p. p. ROTH. — Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia. III, 2 (du 3 sept. 1715 au 23 oct. 1717). — CHALYBAEUS, Gesch. Dithmarschens bis zur Erober. des Landes 1559 (soigné et intéressant). — W. GEIGER, Die Pamirgebiete. — P. MEYER, Notice sur deux ms. franç. ayant appartenu au marquis de la Clayette (on retrouve là cette intime connaissance de la litt. lat. et franç. du moyen âge dans laquelle P. M. est « unübertroffen »). — NUTT, Studies on the legend of the Holy Grail (n'a pas converti le critique, mais important et fouillé). — Parzifal von Claus Wisse u. Phil. Colin, p. p. SCHORBACH. (Sera le bienvenu.) — MÄTZNER, Altengl, Sprachproben, II, Wörterbuch, 10. — WOLFF, Der Purismus in der deutschen Liter. des XVII Jahrhunderts, (Très instructif.) — FROITZHEIM, Zu Strassburg Sturm-und Drangperiode. (Intéressant.) — NÉROUTSOS, L'ancienne Alexandrie. (Plein de détails.) — GÜNTHNER, mathem., Naturw. u. wissensch. Erdkunde im Alterthum (érudition étonnante.) — WINDELBAND, Gesch. der Philos. (Clair, agréable, utile.) — Denkm. griech. u. röm. Sculptur p. p BRUCKMANN, 7 u. 8.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 40, 6 oct. 1888 : WILKENS, Gesch. des span. Protestantismus im XVI Jahrh. (Schott : malgré tout, exact). — W. SCHERER, Poetik (Burdach : très abondant et instructif). — NESTLE, Syrische Grammatik et Literatura syriaca (Baethgen). — PAULSON, Studia Hesiodea, I. De re metrica (Hiller : soigné). — SCHNEIDER, Portus Itius (Dittenberger : convaincant). — Die Lieder der Edda, p. p. SIJMONS. I, 1. Götterlieder (Niedner). — WIECK, die Teufel auf der mittelalterl. Mysterienbühne Frankreichs (Koschwitz : insuffisant). — RIGAL, Esquisse d'une hist. des théâtres de Paris 1548-1635 (Koschwitz : très bon). — STERNFELD, Karl von Anjou als Graf der Provence, 1245-1265, (Heyck : solide et bien fait). — A. WADDINGTON,

l'acquis. de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern (Schirren : très méritoire). — POHL, Die altchristl. Fresko = und Mosaikmalerei. (Kraus). — TUMA, Griechenland, Makedonien u. Südalbanien oder die südl. Balkanhalbinsel.

— N° 41, 13 oct. 1888 : KLOSTERMANN, Die Bücher Samuelis u. der Könige. — REINHARDT, Die Quellen von « De natura deorum » (Wendland : ne constitue pas un progrès). — KAUFMANN, Gesch. der deutschen Univ. I. (Friedlaender : de très grande valeur.) — BYRNE, Origin of the Greek, Latin a. Gothic roots (Bezzenberger : cp. *Revue crit.*, n° 24, art. 266). — Comment. philol. in hon. sodalitii philologorum Gryphiswaldensis. (Spiro.) — Noni Marcelli compendiosa doctrina, p. p. L. MÜLLER, I. (Keil : marque un progrès remarquable dans la critique de Nonius.) — FROITZHEIM, Zu Strassburgs Sturm-und Drangperiode. (Sauer.) — SCHRADER, Stud. zur Aelfricschen Syntax (Holthausen : n'est guère scientifique). — BRADLEY, The Goths from the earliest times to the end of the Gothic dominion in Spain (Kaufmann : sans prétention). — FRIEDENSBURG, Der Reichstag zu Speier 1526 ; VIRCK, Die Städte u. das Bündniss der evangel. Fürsten 1526 u. 1527 (Wenck). — MÜHLENBECK, Orig. de la Sainte Alliance (Lorenz). — BASTIAN, Allerlei aus Volks-und Menschenkunde. — LEITSCHUH, Die Familie Preisler u. Markus Tuscher.

Philologische Wochenschrift, n° 39, 29 sept. 1888 : WESSELY, Ein bilingues Majestätsgesuch 391-392. (Wilcken : dilettantisme »). — ROQUETTE, De Xenophontis vita (Nitsche : recommandable). — Œuvres posthumes de Coray, V (Ilberg : à consulter pour Hippocrate, mais l'éditeur n'est guère consciencieux). — CESAREO, De Petronii sermone (Georges : très soigné). — Ad. SCHMIDT, Handbuch der griech. Chronol. (2e art.). — BRUCHMANN, Psychol. Studien zur Sprachgesch. (Misteli : cp. *Revue crit.* n° 40, art. 438).

— N° 40, 6 oct. 1888 : POSCHENRIEDER, Die naturw. Schriften des Aristoteles in ihrem Verhältn. zu den Büchern der hippokr. Samml. (Ilberg). — GROSSMANN, De doctrinae metricae reliquiis ab Eustathio servatis. (Seyffert). — Ausone, trad. CORPET ; Sidoine, trad. BARET ; Fortunat, trad. Ch. NISARD (Peiper : en somme, peu réussi ; cp. *Revue crit.* n° 30, art. 353). — Ad. SCHMIDT, Handbuch der griech. Chronol. (3e art. de Unger sur ce livre important et d'un jugement sain). — DROYSEN, Heerwesen u. Kriegf. der Griechen, I. (Ad. Bauer ; cp. *Revue crit.* n° 18, art. 194). — NIESE, Abriss der röm. Gesch. (Schiller). — BOHNSACK, Die Via Appia von Rom bis Albano (agréable).

— N° 41, 13 oct. 1888 : Zu Thukydides, VIII, 68 (Holzapfel). — ELFES, Aristotelis doctr. de mente hum. I. Alex. Aphrod. et Joannis Philoponi comm. (Wallies ; cp. *Revue crit.*, n° 24, art. 269.) — VINGTRINIER, Un exempl. d'Hippocrate annoté par Rabelais (Ilberg : beaucoup de bruit pour rien). — Catull, p. p. B. SCHMIDT (Magnus : recommandable). — BUCHHEISTER, Hannibals Zug über die Alpen (Schiller : rien de neuf). — STREHL, M. Livius Drusus Volkstribun (Schiller : recherches soignées). — HAUSSOULLIER, Athènes et ses environs (Baumgarten : guide sûr et soigné ; cp. *Revue crit.*, n° 28, art. 322). — ERMAN, Aegypten u. aegypt. Leben im Altertum, II. (Ed. Meyer : très bonne « Culturgeschichte ».) — REGNAUD, Origine et philos. du langage. (Ziemer : « peu de nouveau ou peu de choses qui ne soient déjà connues par les œuvres précédentes de l'auteur ; ne constitue pas, pour la science de la philosophie du langage, un progrès fécond ou qui fasse époque » ; cp. *Revue crit.*, n° 10, art. 97.)

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 20-21, 1 et 10 oct. 1888 : La noble leçon, p. p. MONTET. (Foerster : cp. *Revue crit.*, n° 26, art. 30). —

Probst, Klima und Gestalt. der Erdoberfläche in ihren Wechselwirk. (H. Meyer : cp. *Revue crit.*, n° 27, art. 317.) — Schmid, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionys von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus I. (Volkmann : des critiques à faire, des points à expliquer, mais dans l'ensemble, sera bien accueilli).

Theologische Literaturzeitung, n° 17, 25 août 1888 : Schuurmans Stekhoven, De alexandrijusche Vertaling van het Dodekapropheton (Hollenberg). — Treitel, Die alexandrin. Uebers. des Buches Hosea (Hollenberg). — Klostermann, Die Bücher Samuelis u. der Könige ausgelegt. (Hors.) — Ed. Reuss, Hiob. (Budde : très brillant.) — Goebel, Neutestam. Schriften, griech. frei nach Tischendorf, mit kurzer Erklär. (Grafe.) — Uebinger, Die Gotteslehre des Nikolaus Cusanus (Nitzsch). — Matthis, Die Leiden der Evangel. in der Grafschaft Saarwerden

— N° 18, 8 sept. 1888 : Jeremias, Die babyl. assyr. Vorstell. vom Leben nach dem Tode (Budde : très recommandable). — Issel, der Heiligkeit im Neuen Test. — Paul, Die Abfassungszeit der synopt. Evang. Ein Nachweis aus Justinus Martyr. — Chastand, L'apôtre Jean et le IV^e Evangile. — E. Bertrand, Essai critique sur l'authenticité des lettres pastorales. — Dommer, Lutherdrucke auf der Hamburger Stadtbibl. 1516-1523.

— N° 19, 22 sept. 1888 : Weiss, Krit. exeget. Handbuch über den Brief an die Hebräer. (Schürer.) — Basse, das Rittergeschlecht u. die Stadt Cronberg im Taunus (Enders). — Greyerz, Muralt. (Eck.) — Clemen, Erinner. an Sicilien (Eck). — Thieme, Glaube u. Wissen bei Lotze (Sachse).

— N° 20, 6 oct. 1888 : Drummond, Philo Judaeus. (Schürer : soigné) — H. v. Arnim, Quellenst. zu Philo. — Massebieau, Le traité de la Vie contemplative et la question des Thérapeutes (Ohle) — Josephi opera. I, p. p. Niese. — Sell, aus der Gesch. des Christentums (Harnack : six conférences).

La Cultura, n^os 13-14, 1-15 juillet 1888 : Fraccaroli, Del realismo nella poesia greca. — Wace, The Gospel a. its witnesses. — Cornu, Le christianisme dans ses rapports avec la civilisation moderne. — Tomassetti, Tavole per uso della scuola di magistero di epigrafia latina. — Patrizi, Studi Vergiliani. — *Appunti :* Statutes of the University of Oxford 1636; Statuta Univ. Oxon. — D'Hérisson, La légende de Metz. — Inge, Society in Rom under the Caesars. — Beau-Redon, La culture de la vigne dans l'antiquité.

Revue de Belgique, 8^e livraison, 15 août 1888 : L. Leclère, Comment on peut définir V. Hugo. — Prins, La loi sur la libération conditionnelles et les condamnations conditionnelles. — Belly, L'ithsme américain. — Keelhoff, A propos de la réorganisation des facultés de philosophie et lettres. — Coemans, La femme dans l'ancienne Egypte (dernière partie).

— 9^e livr. 15 sept. 1888 : Em. Leclercq, Le Musée des échanges. — Belly, L'ithsme américain, II — Rahlenbeck, Le théâtre des jésuites en Belgique, 1540-1640. — Küntziger, comment l'Église catholique a vaincu le paganisme. — Essais et notices : les moines et les saints de Gand.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXI, 5^e livre : Le Bon, Lettre sur l'enseignement moyen. — P. Thomas, Salluste, Jugurtha, III, 2. — *Comptes-rendus :* Seymour, Introd. to the language a. verse of Homer. (Keelhoff : utile.) — Hoppe, Englisch-deutsches Supplement-Lexicon. (Gittée.) — Baumann, Londinismen, Slang und cant. Gittée.) — Rambaud, La Russie épique. — Damseaux, Hist. de la pédagogie. — Règlement organique des athénées.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45 Vingt-deuxième année 5 novembre 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 856, 29 sept. 1888 : Letters from Dorothy Osborn to Sir William Temple, 1652-54, p. p. Parry. — Yate, Northern Afghanistan. — Malleson, The life of prince Metternich. — Lunt, The present condition of economic science. — Some books of Scot theology. — Jon Arnason (not. nécrol.). — The annals of Ulster (Maccarthy). — Mediaeval Latin, the name « Mosinu » (Sanday). — The « days » of Genesis (Houghton). — Crag, neck. (Scott). — The colour « pers » in Chaucer (Emslie). — « Zaba » in the dialect of Cremona (Sacchi). — Maiden's garland (Hansen). — Bentley, Dict. a. grammar of the Congo language (Keane).

— N° 857, 6 oct. 1888 : The English Dialect Society's publications (Bradley). — Bowles, Mme de Maintenon; A. Geffroy, Mme de Maintenon. — Kirby, Years of experience, an autobiograph. narrative. — Maccook, The Gospel in nature. — Some Scotch books. — Some English philosophical books. — The supposed Shakspearian play of « Iru » (Daniel). — Notes on Bullen's old plays, 1882-85, III, « Sir Gyles Goosecappe » (Hart). — Maiden's garlands (Peacock). — Mosinu a. Silvan (Rhys). — Zaba in the dialect of Cremona (L. L. Bonaparte). — Mediaeval Latin a. the sounds of Old English; « pers » in Chaucer (Logeman). — The island of Beckery, near Glastonbury (Clerk). — « Babio-babia » in North Italy (Gonino). — Bâsim le forgeron et Hârûn Er-Rachid, par le comte de Landberg (Salmoné : à recommander). — Alotte, Primord. de l'Ecrit. dans la genèse du langage humain. — De La Grosserie, Etudes de grammaire comparée. — Volagases III of Parthia (Beal). — Lippmann, Wood-engraving in Italy in the XV century (Conway).

— N° 858, 13 oct. 1888 : Middlesex County Records, III, p. p. J. C. Jeaffreson. — Bretschneider, Mediaeval researches from Eastern Asiatic sources, fragments toward the knowledge of the geogr. a. hist. of Central a. Western Asia, XIII-XVII century (Douglas : jette une pleine et utile lumière sur ce sujet embrouillé). — Skelton, Maitland of Lethington a. the Scotland of Mary Stuart, II. — Peters, Vassili Veretschagin. — Caro, Mélanges et portraits. — Some serial theolog. publications. — Notes on Bullen's old plays, 1882-85, vol. IV (Hart). — The legend of the oldest animals (Stokes). — Hatton ms. 93 (Warren). — Beckery = Hibernia parva a. Beg-Erin (Kerslake). — Zaba a. satt in the dialect of Cremona (Sacchi). — « Rack » as a horse's pace (Baxter). — O. Keller, Thiere des classischen Altertums in culturgesch. Beziehung (Richards). — Bibliogr. notices of early miniaturists a. scribes (Westwood).

— N° 859, 20 oct. 1888 : 83 to 87 in the Soudan. — Adel. Ristori, ricordi e studi. — Beard, The Universal Christ a. other sermons. — Some books on ancient history : Abbott, A history of Greece; Withrow, the catacombs of Rom a. theeir testimony relative to primitive Christianity; Dosson, Quinte-Curce : monographie qui est un modèle; Maué, Der praef. fabrum; Cumont, Alex. d'Abonotichos : cp. *Revue crit.*, nos 22 et 23). — The cliff of the dead among Teutons (Powell). — The colour « pers » in Chaucer (Paget Toynbee). — The legend of the oldest animals (Moore). — Glastonbury a. « Little Ireland » (Macclure). — Rock-hewn churches in the South of Italy (Hoskyns-Abrahall). — Bosanquet, Logic on the morphology of knowledge. — C. Monkouse, A popular handbook to the National Gallery.

The Athenaeum, n° 3179, 29 sept. 1888 : The works of sir George Etheredge, p. p. Verity. — E. H. Meyer, Indogerm. Mythen, II,

Achilleis. — The Court of Session Garland, p. p. MAIDARENT. — VENABLES, Bunyan. — Milton's sonnets. (Davies). — Facts about Junius a. Francis (Lupton). — The West Highlands (W. Black). — Excav. at Mantinea (Dawes). — Thomas Graz, the author of the Elegy (Butterworth).

— N° 3180, 6 oct. 1888 : MURRAY, A new English dict. IV, 1, Bra-Byz; 1, C-Cass. — The works of George Peele, p. p. BULLEN. — de BEAUCOURT, Hist. de Charles VII, IV. l'expansion de la royauté, 1444-49 : (le meilleur vol. et le plus intéressant de l'ouvrage). — GRÉARD. éduc. et instruction; P. de COUBERTIN, l'éduc. en Angleterre. — Imperfect rhymes (W. Thompson). — The Mapleson memoirs, 1848-1888, 2 vols.

— N° 3181, 13 oct. 1888 : St. L. POOLE, The life of Stratford Canning, from his memoirs a. official papers. — HALKETT a. LAING, A dict. of the anonymous a. pseudon. liter. of Great Britain, 4 vols. (à recommander, malgré des lacunes, car « bibliographical works are necessarily tentative »). — KEBBEL, Life of Crabbe (« an admirable piece of workmanship »). — The Court Leet Records of the manor of Manchester, VI et VII, 1075-1756, p. p. EARWAKER. — Isaac TAYLOR, Leaves from an Egyptian note-book. — DIDRON, Christian iconography or the hist. of Christian art in the middle ages, translated. — DIBDIN, The annals of the Edinburgh stage.

— N° 3182, 20 oct. 1888 : SKELTON, Maitland of Lethington a. the Scotland of Mary Stuart, vol. II. — BROWN, A winter in Albania. — NISARD, Souv. et notes biogr., 2 vols. — Facsimile of the Black Book of Carmarthen, p. p. EVANS. — Letters from and to Charles Kirkpatrick Sharpe, p. p. ALLARDYCE a, BEDFORD. — Theolog. books. — The cuneiform tabletts from Tell-El-Amarna. — The Dict. of National Biography (liste des futurs art. de Harrod à Hawkey). — The Kalevala (Max Müller). — FEATHERMAN, Social hist. of the races of mankind, II, Oceano-Melanesians. — Roman remains in Glamorganshire (Winks).

Litterarisches Centralblatt, n° 43, 20 oct. 1888 : HARNACK, Lehrb. der Dogmengesch. II. — Ad. SCHMIDT, Handb. der griech. Chronol. p. p. RÜHL (« agira comme un ferment vigoureux de la science »). — Deutsche Reichstagsacten unter König Ruprecht, III, 1406-10, p. p. WEIZSÄCKER. — CHIAPPELLI, Lo studio bolognese nelle sue origini e nei suoi rapporti colla scienza preirneriana. — PALGRAVE, Ulysses or scenes a. studies in many lands. — HARTMAN, Anal. Xenoph. (Cp. *Revue crit.*, n° 28. — Plauti Aulularia p. p. BLANCHARD (cp. *Revue crit.*, n° 40). — SCHULTZ, provenz, Dichterinnen (tâche difficile, faite d'une façon intéressante). — GAEDERTZ, Zur Kenntniss der altengl. Bühne. (De grande importance). — FALIGAN, Hist. de la légende de Faust. — BAUMGARTNER, Göthe (cp. *Revue crit.*, n° 44).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 42, 20 oct. 1888 : FRITSCH, Zum Vocal. des Herodot. Dialektes (Blass : œuvre d'un chercheur bien instruit et soigneux) — Caesar, de Bello gallico, p. p. PRAMMER (Dittenberger : 2e édit. méritée) — R. M. MEYER, Grundl. des mittelhochd. Strophenbaus. (Rœthe : avance, malgré tout, la solution du problème). — Meigret, Gramm. fr. p. p. FOERSTER; Mairet, Sophonisbe, p. p. VOLLMÖLLER (Schwan : très méritoires). — BUSOLT, Griech. Gesch. bis zur Schlacht bei Chaironeia, II. (Bruck : utile et de valeur). — Die Berichte des Kais. Ges. Lisola 1655-1660 (Meinecke : cp. *Revue crit.*, n° 11 art. 7). — SCHEICHL, Leopold I u. die österr. Politik 1667-68. (Meinecke : utile, mais trop « compilatorisch. ») — Die Weltcarte des Castorius p. p. MILLER. — SCHLUNING, die Michaelsbasilika auf dem heil Berg bei Heidelberg. (Kraus). — Der Koran, im Auszuge übers. von Fr. Rückert, hrsg. v. Aug. MÜLLER. — REUTER, Fr. Rückert in Erlangen u. Joseph Kopp.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Vingt-deuxième année 12 novembre 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 860, 27 oct, 1887 : Letters from and to Ch. Kirkpatrick Sharpe, p... ALLARDYCE a. BEDFORD. — « Historic towns ». Cinque ports, by Montagu BURROWS. (Très intéressant.) — INGRAM, Elis. B. Browning. — LOVETT, Irish pictures drawn with pen a pencil.—Recent theology.— An ideal edition of Shakspeare. (Roby.) — The relationship of the several editions of Malory's « Morte Darthur » — (Sommer.) — A proposed Feet of Fines society. (Rye.) — Junior Right among the Canaanites. (Jacobs.) — The legend of the oldest animals. (Lethardy, Claerhout, Coelho, Clouston.) — The cliff of the dead among Teutons. (Powell.) — The Philological Society. — CICHORIUS, Rom u. Mytilene, Probevorles. über Tiberius u. Tacitus. (Ellis.) — HAWKINS, The French stage in the XVIII century. (Wedmore.)

The Athenaeum, n° 3183, 27 oct. 1888 : BURGON, Lives of twelve good men — BRIGHT, A history of England, period IV. — STOFFEL, Hist. de Jules César, guerre civile. (Cp. le numéro précédent de la *Revue crit.*) — LANE-POOLE, Turkey « the story of the nations » (Beaucoup de choses louables, style vivant, gravures bien exécutées.) — The tabletts of Tel-el-Amarna. (Sayce.) — The life of Stratford Canning. — The Dict. of Nat. Biogr. (Liste des futurs art. de Hawkins à Henly.) — The Kalevala. (A. Lang.) — The archaeolog. societies.

Literarisches Centralblatt, n° 44, 27 oct. 1888 : WEISS, Der Barnabasbrief krit. intersucht. — TIXEROT, Orig. de l'eglise d'Edesse et légende d'Abgar. (Très soigné, prouve une bonne éducation scientifique.) — TESDORPF, Gewinn., Verarb. u. Handel des Bernsteins in Preussen. (Des faits instructifs, mais faiblement reliés.) — ZIMMERMANN, über den Weg der deutschen Einwanderer nach Siebenbürgen (paraît convaincant en l'ensemble). — CLARETTA, Le relaz. polit. e dinast. dei principi di Savoia coi margravi de Baden sec. XV-XVIII. — CARO, Gesch. Polens, V, 2. 1487-1506. (Suite de ce grand ouvrage dont le style n'a peut-être pas tout le poli nécessaire.) — RÖNSCH, Semasiolog. Beitr. zum latein. Wörterbuch, I. Substantiva. (Recommandable). — König Tirol, Winsbeke u. Winsbekin, p. p. LEITZMANN. — Opitzens Aristarchus, p. p. WITKOWSKI. — RUNZE, Loewe redivivus. — Briefw. zwischen Wagner u. Liszt. I u. II.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 43, 27 oct. 1888 : WOHLENBERG, die Lehre der zwölf Apostel in ihrem Verh. zum neutest. Schrifttum. — OGOREK, Sokrates im Verh. zu seiner Zeit (Bruns : un livre du bon vieux temps !). — Festschrift zur Feier des 350 jährigen Bestehens des protest. Gymn. zu Strassburg. — Chrestom. targum. p. p. MERX (Landauer; cp. *Revue crit.*, n° 44). — Aristophanes, die Wolken, p. p. TEUFFEL u. KAEHLER (Spiro : 2ᵉ édit. soignée). — PÖTZL, Die Aussprache des Latein (Bersu : œuvre d'un ignorant.) — von der HELLEN, Gœthes Antheil an Lavaters physiogn. Fragm. (Schmidt; cp. *Revue crit.*, n° 44). — SWOBODA, Heywood als Dramatiker (Mosen : bon travail). — GREEN, Hist. du peuple anglais, trad. par A. MONOD, avec introd. de G. MONOD (Liebermann : très louable; cp. *Revue crit.*, n° 40). — DECRUE, La cour de France et la société au XVIᵉ siècle). (Marcks : méritoire). — Mitteil. über das Tesdorpfsche Geschlecht. — PAULITSCHKE, Hamr. — P. TANNERY, pour l'hist. de la science hellène (Gomperz : très remarquable). — HEERMANN, Die Gefechtsführ. abendl. Heere im Orient in der Epoche des I. Kreuzzugs (Baltzer).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 42, 20 octobre 1888 : KAIBEL, Athenaei Nancratitae dipnosoph. libri XV. (Ohlert : Iᵉʳ volume d'une édition qui répond à notre attente.) — L. REINHARDT, Die Quellen von

De Deorum natura. (Schwenke.) — De bello gallico, I, p. p. Bell. — Pöhlmann, Grundz. der polit. Gesch. Griechenlands. (Hertzberg : très utile, est au courant, expose les questions les plus importantes et non résolues encore.) — Meier et Schömann, Der attische Prozess, p. p. Lipsius (1er art.; cp. le n° 45 de la *Revue*). — Löschke, Die westl. Giebelgruppe am Zeustempel zu Olympia (cp. *Revue crit.*, n° 20). — H. Weil, The order of words in the ancient languages compared with that of the modern languages, transl. by Super (Ziemer).

Philologische Wochenschrift, n° 43, 27 oct. 1888 : J. Koch, Quaest. de proverbiis apud Aeschylum, Soph., Eurip. I (Wecklein). — Dupuis, Le nombre géométr. de Platon (Apelt : solution douteuse). — Arrian, p. p. Reitzenstein (Seyffert : édit. très soignée des fragments inédits d'une Histoire des Diadoques). — The four Gospels from the Munich ms. p. p. White (Rönsch; cp. *Revue crit.*, n° 36-37). — Stoll, Gesch. der Griechen, 4e Aufl. (Egelhaaf). — Streit, Zur Gesch. des zweiten pun. Krieges in Italien nach der Schlacht bei Cannae (H. Schiller : malgré tout, montre les contradictions et invraisemblances de Tite-Live). — Meier u. Schoemann, Der att. Process, p. p. Lipsius (Thalheim : 2e art.; cp. *Revue crit.*, n° 45). — Blümner, Technologisches, Schwefel, Alaun u. Asphalt im Altertum (Arnold : instructif et très recommandable). — v. Bradke, Beitr. zur Kenntniss der vorhist. Entwick. unseres Sprachst (Ziemer : cp. *Revue crit.*, n° 25).

La Cultura, nos 15-16, 1-15 août 1888 : Tatiani Evangel. harmoniae arab. ed. Ciasca. — Brodrick, a history of the University of Oxford. — Roberts, Greek the language of Christ and his apostles. — Benussi, Storia documentata di Rovigno; Vesnaver, Grisignana d'Istria, notizie storiche. — *Appunti* : Mélanges Renier. — Peri, Foscolo e Pindemonte. — Costa, Antologia della lirica latina nei secoli XV et XVI. — Monod, Bibliogr. de l'hist. de France. — Bechis, Repertorio biblico. — Epitalamio di Teodoro Prodromo p. p. Castellani. — Diodor p. p. Vogel. — Foncin, Géogr. histor. — Tacitus p. p. Ed. Wolf. — Orsi, La storia d'Italia narrata da scrittori contemporanei agli avvenimenti, 1492-1870. — Escande, Hoche en Irlande. — *Comunicazione* : Il sonetto del Petrarca, La gola e'l somno e l'otiose piume secondo il codice vaticano 3195, al prop. Giosuè Carducci. (G. Salvo Cozzo).

Theologische Literaturzeitung, n° 21, 20 octobre 1888 : Pfleiderer, Das Urchristenthum. (Schürer : histoire de la litterature et de la doctrine, très attachant.) — Landau, Die dem Raume entnommenen Synonyma für Gott in der neuhebr. Literatur (Schürer : artificiel, parfois obscur). — Oxé, Prolegom. de carmine adversus Marcionem. (Harnack.) — Döllinger, Akadem. Vorträge, I. Harnack.) — G. Bossert, Die Anfänge des Christenthums in Württemberg. — Em. de Broglie, Mabillon et la société de S. Germain des Prés à la fin du xviie siècle. (Reusch : bien ordonné et bien écrit, rien de nouveau pour le spécialiste.) — Chérot, Le P. Le Moyne ; Doncieux, Le P. Bouhours. (Reusch : deux livres intéressants.)

Revue de Belgique, 10e livr. 15 oct. 1888 : Bourson, que fut Jésus ? — Em. Leclercq, Un problème. — Belly, L'isthme américain, III. — Gittée, Le langage des oiseaux. — L. Frank, Le patronage israélite de Bruxelles. — Potvin, Chronique littéraire (à propos de l'Anthologie des prosateurs belges, publiée avec l'appui du gouvernement, par C. Lemonnier, E. Picard, G. Rodenbach, E. Verhaeren).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Vingt-deuxième année 19 novembre 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 861, 3 nov. 1888 : Plumptre, The life of Thomas Ken, bishop of Bath a. Wells. (Browne). — Sir Henry Maine, International law; Léone Levi, Intern. Law; Nys, Notes pour servir à l'hist. litt. et dogm. du droit intern. en Angleterre. — Memoirs of the count of Falloux, from the French, p. p. Pitman, 2 vols. (A. Arnold : intéressant). — A Russian Guide to the Caucasus : Weidenbaum, Putevoditel po Kavkazu. (Morfill : détaillé et soigné, mais pas d'index). — The Collectio Canonum Hibernensis (Maccarthy). — The legend of the oldest animals (Rhys Davids). — Junior right among the Canaanites (Neubauer).— Does Old-English « neowel » mean « dark »? (Mayhew). — The Sheffield glossary (Addy et Bradley). — « Proxy-wedded with a bootless calf ». — Levack, The N. G. A. Latin primer; Owen, Latin syntax for the use of upper forms; Postgate A. Vince, The New Latin primer (Goodwin).

The Athenaeum, n° 3184, 3 nov. 1888 : The works of T. N. Green, p. p. Nettleship, 3 vols. — G. Bertin, Languages of the cuneiform inscriptions (on regrettera la public. de ce livre qui sera non seulement une pierre d'achoppement pour le commençant, mais encore une occasion d'injure contre l'assyriologie). — Perey, Hist. d'une grande dame au xviii^e siècle, la comtesse Hélène Potocka. — Burrows, Historic towns. Cinque Ports. — Mrs. Oliphant, A memoir of the life of John Tulloch. — A manuscript of Quintilian (J. Young). — Dugdale's Diary, 1656. (Madan). — The Dict. of Nat. Biogr. (liste des art., Hennell-Hildyard). — The tablets of Tel-el-Amarna (Sayce). — A. E. Street, Memoir of George Edmund Street, 1824-1881. — The folios of Jonson a. Shakspeare (Nicholson).

Literarisches Centralblatt, n° 45, 3 nov. 1888 : C. L. W. Grimm, Lexicon graeco-latinum in libros Novi Test. — Harnack, Der pseudocyprian. Tractat de aleatoribus, die ält. latein. christl. Schrift, ein Werk des röm. Bischofs Victor I. — Zosimi Historia nova, p. p. Mendelssohn (bon). — Reinhold, Verfassungsgesch. Wesels im Mittelalter (des documents, mais des erreurs). — Catualdi, Sultan Jahja dell'imperial casa ottom. od altrim. Alessandro conte di Montenegro ed i suoi discendenti in Italia (introduit dans la première période de la question d'Orient). — Jul. Havet, Une charte de Metz accomp. de notes tironiennes; Tardif, Une minute de notaire du ix^e siècle en notes tironiennes (Havet est plus exact et plus sûr). — Plutarchi moralia, p. p. Bernardakis, vol. I (sera accueilli avec reconnaissance). — Flavii Josephi opera, p. p. Niese, edit. major et minor (Cp. *Revue crit.*, n^{os} 4 et 16). — Ridgeway, Metrological notes, I. The origin of the Stadion. II. Pecus and pecunia. — Ramann, Franz Liszt. I. 1841-1847.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44, 3 nov. 1888 : H. Schmidt, Lehrbuch der Dogmengesch. 4^e Aufl. p. p. Hauck. — V. Schultze, Gesch. des Untergangs des griech. röm. Heidentums, I. (Wissowa : l'auteur ne suffit pas à sa tâche.) — Foucher de Careil, Hegel u. Schopenhauer, ihr Leben u. Wirken, übers. von Singer (Lehmann : à quoi bon traduire une œuvre arriérée?) — Ernault, Du parfait en grec et en latin (Bezzenberger : rien de nouveau, mais bon et clair). — H. Kluge, Zur Entstehungsgesch. der Ilias (Gemoll : totalement manqué). — Crinagorae epigr. p. p. Rubensohn (Hansen) — Habel, De pontificum romanorum inde ab Augusto usque ad Aurelianum condicione publica (J. Schmidt : des vues nouvelles sur quelques points). — Seedorf, Ueber syntakt. Mittel des Ausdrucks im althochd. Isidor u. den verwanten Stücken (Tomanetz : fait avec « acribie »). — Odin, Etude sur

le verbe dans le patois de Blonay (Morf : connaissances insuffisantes dans l'histoire de la langue). — Ad. Schmidt, Handb. der Griech. Chronol. p. p. Rühl (Dittenberger : une foule de questions résolues ou avancées). — Ulmann, Kaiser Maximilians I Absichten auf das Pabstum (Seeliger; cp. *Revue crit.* n° 40). — Rott, Invent. somm. des doc. rel. à l'hist. de Suisse conservés dans les arch. et bibl. de Paris. III, 1648-1684. (A. Stern : utile.) — von Rath, Pensylvanien.

— N° 45, 10 nov. 1888 : Jülicher, Die Gleichnisreden Jesu. — Schauenburg, Die Täuferbeweg. in der Grafschaft Oldenburg-Delmenhorst u. der Hersch. Jever zur Zeit der Reform. — Philolog. Abhandl. Martin Hertz zum siebz. Geburtstage von ehem. Schülern dargebracht (Maas : beau volume qui réjouira sûrement celui à qui il est offert). — Suphan, Friedrichs des Grossen Schrift über die Deutsche Literatur (Jacoby : bon et puisé aux sources). — Tanger, Engl. Namenlexikon (Varnhagen : estimable et à consulter). — K. B. Textbuch zu Schreibers culturhist. Bilderatlas des class. Altertums. — Blumenthal, Rabbi Meir, Leben u. Wirken eines jüd. Weisen aus dem II. nachchristl. Jahrhundert. (Steinschneider : bon.) — Hoffmeister, das Königtum im altgerm. Staatsleben (Kaufmann : fait avec bon sens, sans prétention). — G. Monod, Bibliogr. de l'hist. de France. (L. Müller : il y aura, dans une prochaine édition, des additions à faire et des erreurs à rectifier, mais la matière est bien disposée, et ce livre, qui a coûté beaucoup de peine, répond à un besoin ; cp. *Revue crit.*, n° 40). — Jæschke, das Meissnerland. — A. Weber, Leben u. Wirken des Bildhauers Dill Riemenschneider. — Ed. Reuss, Hiob. (Wellhausen : traduction très lisible et qui atteint le but que se proposait l'auteur.)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 44, 3 nov. 1888 : Asmus, Quaest. Epicteteae. (Wendland.) — H. Schenkl, Die epiktetischen Fragmente. (Wendland.) — Frobeen, Quaest. Plinianarum specimen. (Œhmichen : utile.) — Amann, De Corippo priorum poet. latin. imitatore, II. (Petschenig : du soin et de la méthode.) — Deltour et Rinn, La tragédie grecque. (Dettweiler : destiné au grand public.) — Mahaffy, Greek life a. thought from the age of Alexander to the Roman conquest. (Egelhaaf : savant et ingénieux.) — Eble, griech. Altertümer, I. Athen; bearbeitet für den Unterricht in den oberen Klassen der gymnasien. (Weizsäcker : don précieux pour les élèves.) — Gülde, Die Kriegsverf. des ersten attischen Bundes. (Hertzberg : soigné.) — Em. Müller, Drei griech. Vasenbilder (Kroker.) — Pauli Crosnensis Rutheni et Joannis Visliciensis carmina, p. p. Kruczkiewicz. (Hartfelder.)

Theologische Literaturzeitung, n° 22, 3 nov. 1888 : Theolog. Jahresbericht, VII. — Kittel, Gesch. der Hebräer, I, bis zum Tode Josuas. (Horst : fait avec grand soin, mais manque de composition ; esquisses, recherches sur l'histoire d'Israel, mais non histoire d'Israel.) — Das Neue Test. übers. von C. Weizsäcker, 3e édit. ; C. L. W. Grimm, Lexicon Graeco-latinum in libros Novi Testamenti (Schürer). — H. A. W. Meyer, Krit. exeget. Kommentar über das Neue Testament, V. — Denkschrift des evang. Prediger-Seminars zu Friedberg. — Jean Réville, Die Religion unter den Severen, übers. von Krüger (Harnack : indispensable). — Wreschner, Samaritan. Traditionen, untersucht (Siegfried : travail qui témoigne d'une bonne méthode et de solides connaissances). — Werckshagen, Luther u. Hutten, eine histor. Studie, 1518-1520. (Kippenberg : ne résout pas la question si souvent traitée depuis Kampschulte).

Altpreussische Monatsschrift, 1888, V et VI fasc. juillet-septembre : *Abhandlungen :* Rich. Fischer, Briefe u. Aktenstücke aus der Zeit der

preussischen Herzöge Albrecht und Albrecht Friedrich. — *Kritiken und Referate :* Viehoff, Die Poetik auf der Grundl. der Erfahrungsseelenlehre. *et* Drei Bücher erzähl. Gesch. p. p. Kiy (Marold); Prace filologiczne wydawane przez Baudouin de Courtenay, Karlowicz, etc. (Sembrzycki); Chr. Bartsch, Skizzen zu einer Gesch. Tilsits von der ält. Zeit bis 1812 (Knaake). — Altertumsgesellschaft Prussia 1888. — *Mitteilungen u. Anhang :* Die sogen. Chylinskische Bibelübersetzung. — Universitätschronik — Lyceum Hosianum in Braunsberg. — Altpreuss. Bibliographie.

Revue internationale de linguistique universelle. (INTERNATIONALE ZEITSCHRIFT FÜR ALLGEMEINE SPRACHWISSENSCHAFT) ; dirigée par Techmer, IV, 1. — Se publie à Heilbronn, chez les éditeurs Henninger. Prix : 12 marks par an. Parmi les collaborateurs français, nous trouvons les noms de MM. Adam, de Rosny, Vinson. — Ce volume est dédié à la mémoire de Bopp dont le portrait gravé figure au frontispice. Il contient la réimpression d'un travail de BOPP, avec une lettre inédite de G. DE HUMBOLDT et une préface de TECHMER. Citons, en outre, les articles suivants : POTT, Introduction à la linguistique générale. — F. MÜLLER, Un mot sorti d'un suffixe. — BRUGMANN, Le genre dans la langue indo-européenne. — TECHMER, La transcription du latin. — BALESSA, phonétique anglaise. — J. J. De plusieurs ouvrages hongrois. — TECHMER, Bibliographie.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Vingt-deuxième année 3 décembre 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 862, 10 nov. 1888 : BURGON, Lives of twelve good men, 2 vols. — RYE, Records and record searching, a guide to the genealogist a. topographer. — MONTAGUE, Peel (livre bien fait). — LEES a. CLUTTERBUCK, B. C. 1887, a ramble in British Columbia; BOMPUS, Diocese of Mackenzie river. — Some classical school books; Fragm. of the Greek comic poets, with renderings in English verse, p. p. PALEY; Aeschylus' Seven against Thebes, p. p. VERRALL a. BAYFIELD, The orig. ms. of Wansleb's history of the Coptic church. (Butler). — Ainu hymns (O' Neill). — The cliffe of the dead among the Teutons (Powell). — Juniorright among the Canaanites (Jacobs). — Did the word « road » Originally mean « a clearing »? (Mayhew). — Is English « hole » connected with Greek κοῖλος (Addy). — « Rack » as a horse's pace (Hart). — « The Captain of the Wight » (Fr. Cowper). — BOETHGEN, Beitr. zur semit. Religionsgesch. (Sayce : connaissance profonde du sujet et conclusions saines).

— N° 863, 17 novembre 1888 : Corresp. of O' Connell, with notice of his life and times, p. p. FITZ PATRICK. (Dunlop : « M. Fitzpatrick has, indeed, performed his duties as collector and editor in a manner extremely praiseworthy »). — The music of the waters, a collection of sailors' chanties and songs of the sea of all maritime nations, by Laura Alex. SMITH. — CHEYNE, The hallowing of criticism. (Beeching). — BESANT, The eulogy of Richard Jefferies (Dawkins). — CURR, The Australian race, its origin, languages, customs, place of landing in Australia, and the routes by which it spread itself over that continent. 4 vols. (Keane) — The Hilali codex (Isid. Harris). — Juniorright among the Canaanites (Neubauer). — The cliff of the dead among Teutons (Vigfusson). — The etymology of « road » (W. Skeat). — Hoil and κοῖλος (Bradley). — « Old Blakesware house » (Railton). — SHUTE, On the history of the process by which the Aristotelian writings arrived at their present form. (Benn : très recommandable). — The woman's language of ancient Chaldaea (Sayce).

Literarisches Centralblatt, n° 46, 10 nov. 1888 : STEUDE, Pie Aufersteh. Jesu Christi. — Pommersches Urkundenbuch, III, 1. 1287-1295, p. p. PRÜMERS. — BRÜCKNER, Die Europäisirung Russlands. (cp. *Revue crit.*, n° 40.) — DULLO, Gesch. u. Charakter des Seehandels der grössten Deutschen Ostplätze seit der Mitte dieses Jahrhunderts. (instructif.) — vom RATH, Pensylvanien, Skizzen. — VIERECK, Sermo graecus quo senatus populusque romanus magistratusque populi romani usque ad Tib. Caesaris aetatem in scriptis publicis usi sunt examinatur. (Cp. un prochain art. de la *Revue*.) — Eutropii Breviarium rec. RUEHL (à la hauteur de la science). — Des Minnesangs Frühling, p. p. VOGT, 4e edit. — THIS, Die deutsch-franz. Sprachgrenze im Elsass. (Cp. *Revue crit.* n° 13.) — Nicolai's feiner Almanach 1777 u. 1778, p. p. ELLINGER. — CORSON, Introd. to the Studi of Rob. Browning's poetry (louable.) — DÜNTZER. Goethe u. Karl August. (Très minutieux, très exact, mais, vraiment, trop long.) — DROUIN, Chronologie et numismatique des rois indo-scythes. (Travail très soigné.) — MILLER, die Weltkarte des Castorius, genannt die Peutinger'sche Tafel. (Très méritoire.)—JORDAN, der Tempel der Vesta u. das Haus der Vestalinnen. (Beaucoup de points douteux sont heureusement éclaircis.) — HOLDERMANN, Zur weiblichen Bildung, I.

— N° 47, 17 nov. 1888 : FLEISCHANDERL, die spartan. Verfassung bei Xenophon. (Insuffisant à tous égards.) — Das Judenschreinbuch der Laurenzpfarre zu Cöln, p. p. HOENIGER. (Permet de se faire une idée

du nombre des possessions foncières des Juifs.) — Hoppe, Gesch des ersten schwed. poln. Krieges in Preussen, p. p. Toeppen. — De François, die Erforsch. des Tschuapa u. Lulongo. — Krüger, Gesch. der capitis deminutio, I. (trop hardi, mais des choses neuves et estimables.) — Kleinpaul, Sprache ohne Worte (cp. *Revue crit.*, n° 44). — Stoll, die Maya-Sprachen der Pokom Gruppe, I. — Bechtel, Die megar. Inschriften. (Ce qu'il y a de plus complet sur la matière.) — G. Meyer, Kurzgef. alban. Grammatik (cp. *Revue crit.*, n° 43). — Rahn, System. Schulgramm. der franz. Sprache. — Wimmer, Döbefonten i Akirkeby Kirke. — Heine's Buch der Lieder, p. p. Elster. (Intéressant.) — Ἑλληνικὴ βιβλιοθήκη, Heft 1-15.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46, 17 nov. 1888 : Reischle, Ein Wort zur Controv. über die Mystik in der Theol. — Hübener, Die Christl. Kleinkinderschule, ihre Gesch. u. ihr gegenw. Stand (Andreae). — Delbrück, syntact. Forschungen, V. altind. Syntax (Oldenberg : très détaillé; indispensable instrument; un de ces livres qu'on aurait voulu posséder autrefois). — Arist. Oecon. p. p. Susemihl (Spiro). — Gebbing, De Valeri Flacci dicendi genere quaestiones (Schenkl : bonne contribution). — Nägele, Aus Schubarts Leben u. Wirken (Sauer : trop long). — Scherffig, Beitr. zur franz. Syntax. (E. Weber : très recommandable). — Trog, Rudolf I und Rudolf II von Hochburgund (Meyer von Knonau : marque un progrès critique). — Mitteil, des Altertumsvereins für Zwickau u. Umgegend, I. — Mém. de Hyde de Neuville (cp. *Revue crit.*, n° 41). — This, Die deutsch-franz. Sprachgrenze im Elsass (cp. *Revue crit.*, n° 13).

— N° 47, 24 nov. 1888 : Stickel, Das Hohelied, in seiner Einheit. (Nowack : cp. *Revue crit.* n° 12). — Leop. v. Schroeder, griech. Götter und Heroen, I. Aphrodite, Eros u. Hephästos. (Knaack : beaucoup de science et de sagacité; les fondements du nouvel et fier édifice ne sont pas très solides). — Schweisthal, Das Princip des Schönen. — Nadrowski, Neue Schlaglichter auf dunkeln Gebieten der griech. u. lat. Etym. (Bezzenberger : pas de connaissances suffisantes; cp. *Revue crit.* n° 41.) — Hafter, Die Erbtochter nach attischem Recht (Dittenberger : très solide et importante contribution). — H. Lattmann, De coincidentiae apud Ciceronem vi atque usu. (Schmalz : un peu diffus, mais réussi.) — Morsbach, Ueber den Ursprung der neuengl. Schriftsprache (Holthausen : beau travail, très fouillé). — Herzog, Gesch. u. System der röm. Staatwerfassung, II, Die Kaiserzeit von Cäsar bis Diocletian, 1. geschichtl. Uebers. (Klebs : histoire politique; l'extérieur très concis, l'intérieur très détaillé). — Gesch. der Stadt Düsseldorf in zwölf Abhandl. (von Below.) — Neelmeyer-Vukassovitch, Osterreich-Ungarn; *id.* Grossbrit. u. Irland. — Wölfflin, Renaissance und Barock, Barockstil in Italien. — Hauser, Die Entwickel. der Viehzucht in Preussen 1816-1883.

Theologische Literaturzeitung, n° 23, 17 nov. 1888 : Ekedahl, Inter Paulum apost. et Corinthios quae intercesserint rationes. (Link) — Lea, A history of the Inquisition of the midle ages. (Reusch : un des travaux les plus vastes et les plus profonds que l'année ait produits.) — Dieckhoff, Luthers Lehre in ihrer ersten Gestalt. (Kawerau.) — G. Wolf, Zur Gesch. der deutschen Protestanten 1555-1559. — Nägele, Aus Schubart's Leben u. Wirken.

Zeitschrift für katholische Theologie (Innsbruck, Rauch), 1888, 4e fascicule : *Abhandlungen.* Duhr, Ehescheidung u. zweite Heirat Napoleons I. — Kellner, Die röm. Statthalter von Syrien u. Judäa zur Zeit Christi u. der Apostel, II. — Flunk, Die Vermählung Mariä mit Jo-

seph. —*Recensionen:* De Vorges, Essai de métaphysique positive. (Heggen.) — Einig, Tract. de SS. Euch. myst. (Pohle). — Vigouroux, Die Bibel u. die neueren Entdeckungen. (Schnedorfer.) — v. Riess, Bibelatlas, II. (Flunk.) — Schegg, Biblische Archäologie, I. (Flunk.) — Duchesne, Le Liber pontificalis, II. (Grisar.) — Lahousse, Praelectt. Metaphysicae spec. I, II. (Noldin.) — Schiffini, Disputt. Metaphysicae spec. I. (Noldin.) — *Analekten:* Creightons Urtheile über Päbste. (Zimmermann.) — L. Delisle's Arbeiten über liturg. Hss. des M. A. (Nostitz-Rieneck.) — Essener Sacramentare. (Nostitz-Rieneck.) — Zur kirchligen Lage Oesterreichs in der zweiten Hälfte des XVI Jahrh. (G.) Ueber das Gelübde der Keuschheit im Institute der Rosminianer. (Nilles.) — Die Einschreib. der Bruderschaftsmitglieder in den Vereinscatalog. (Nilles). — Dothain nach Brocardus. (Zeuner.) — Nochmals die Ceolfridbibel, aus der vaticanischen Jubiläumsgabe. (G.) — A. Harnack über eine Schrift Victors I. (Grisar.) — Ueber den hlg. Romedius von Taur. (Mgr. A. Jäger.) — Kleinere Mittheil. bes. aus ausländ. Literatur. — Liter. Anzeiger. — Alphab. Register.

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50. Vingt-deuxième année 10 décembre 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 864, 24 nov. 1888 : S. LANE-POOLE, The life of Stratford Canning, Viscount Stratford de Redcliffe (premier art.). — « Canterbury Poets ». Chaucer, selected und edited by PATON. — PFLEIDERER, The philosophy of religion on the basis of its history, 4 vols. — MILL, Elementary commercial geography. — Some books of travel. — Cennamella, Inf. XXII, 10; caramel; canamelle (Paget Toynbee). — The derivation of « road » (highway). — Is English « hole » connected with Greek κοῖλος? (Addy). — Chizzel = bran in Yorkshire (Allbutt). — BALL, A short account of the history of mathematics (Mackay). — A concordance to the Old Testament in Greek. — Arsène Darmesteter (« It is with much regret that we record the death of A. D. Like so many of the leading French savants of the present day, he was of Jewish descent; and he further resembled some of them in having taken to wife an English woman. Indeed, he was scarcely less known in this country than his younger brother... He was more devoted to the linguistic than to the literary side of his subject, and in linguistics he was an ardent advocate of the historical method. »).

The Athenaeum, n° 3186, 17 nov. 1888 : NASH, The life of Richard, Lord Westbury, formerly Lord High Chancellor with selections from his corresp. 2 vols. — Th. MOMMSEN, Röm. Staatsrecht, III, 2, der Senat. (Il faut lire le volume pour avoir une juste idée de cette masse de matériaux, de cette critique suggestive, de cette analyse brillante et parfois trop subtile.) — Rob. WALLACE, India in 1887; MITFORD, Orient a. Occident, a journey East from Lahore to Liverpool; E. F. BURTON, An Indian olio. — PLUMPTRE, The life of Thomas Ken. — Philolog. Liter. : H. PAUL, principles of the hist. of lang. transl. by STRONG; D. MASSON, The Dawn of French liter. (sans prétention); MAYHEW a. SKEAT, A concise diction. of middle English, 1150-1580 (utile); Oidhe Chloinne Tuireann, the Fate of the Children of Tuireann, p. p. O'DUFFY (« creditable edition of this interesting tale »). — The Lewes charters (Round). — A ms. of the metrical transl. of Palladius « De re rustica » (Moule). — An Anglo-Saxon Charter (De Gray Birch). — The house of Percy. — Wolveridge's « Speculum Matricis » (Bailey). — STAHLSCHMIDT, The church bells of Kent, their inscriptions, founders, uses a. traditions. — An ancient plan of Cambridge (Clark). — GOSSE, Life of Congreve (bon). — The folios of Jonson a. Shakspeare.

N° 3187, 24 nov. 1888 : ELLIOT, The life of Sidney, Earl of Godolphin, Lord High Treasurer of England, 1702-1710 (très bon travail sur un sujet négligé jusqu'ici). — Memoirs of the Count of Falloux, from the French, p. p. PITMAN. 2 vols. — Guides-Joanne (Grand éloge du très utile volume de M. HAUSSOULLIER; cp. *Revue crit.* n° 28 et de l'intéressant livre de M. Rousset). — The Library of the People's Palace (W. Besant). — M. Saunders' Chaucer. — Arsène Darmesteter (très longue notice, pleine de détails sur la vie et les travaux d'A. D... « Scholars will remember A. Darmesteter as the great lexicographer who died a few months before the finishing of an unparalleled undertaking, as the author of Darmesteter's Law — la chute des proxytones atones — as the restorer of mediaeval French, and as the founder of the system of French grammar, which he developped in a brilliant course of lectures at Sèvres »). — Archaeolog. public. Papers of the American school of Classical Studies at Athens : STERRETT, An epigraphical Journey in Asia Minor; The Wolfe Expedition to Asia Minor. (Deux volumes qui font honneur et à leur auteur et à l'Ecole américaine d'Athènes.) — The folios of Jonson and Shakspeare (Hall Mansergh, Roberts).

Literarisches Centralblatt, n° 48, 24 nov. 1888 : ROVERS, Apokalypt. Studien. — DÖRING, philos. Güterlehre. — VIEHOFF, Die Poetik auf Grund der Erfahrungsseelenlehre. — Max DUNCKER, Abhandl. aus der griech. Gesch. *et* Abhandl. aus der neueren Gesch. — Euclidis Elementa, p. p. HEIBERG, V. — Al-lobab seu diction. syro-arab. auctore P. G. CARDAHI. I (à bien accueillir; va de A à R; coûte 40 mark; le deuxième volume est sous presse). — ZENKER, Die provenz. Tenzone, eine lit. hist. Abhandl. (étude de grande valeur). — KÖRTING, Encycl. u. Method. der engl. Philologie (n'est pas toujours au courant et commet des erreurs; utile néanmoins). — Islandske Annaler indtil 1578, p. p. G. STORM. — Erinner. an Jane Welsh-Carlyle, übers. v. Th. A. FISCHER. — Herm. SCHILLER, Lehrbuch der Gesch. der Pädagogik.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 46, 17 novembre 1888 : Parodorum epicorum graec. et Archestrati reliquiae p. p. BRANDT (Ludwich). — Scholia in Euripidem rec. Ed. SCHWARTZ. I, Hecuba, Orestes, Phœnissae (Wecklein : très satifaisant). — Tacite, Dial. des orateurs p. p. GOELZER (John : cp. *Revue crit.* n° 19). — BITSCHOFSKY, Krit. exeget. Studien zu den scriptores historiae Augustae (Peter : très soigné). — CAPES. The hist. of the Achaian league, as contained in the remains of Polybius (Hultsch : ne peut revendiquer une valeur scientifique). — ROBIOU et DELAUNAY, Les instit. de l'anc. Rome, III. Econ. polit. et lois agraires, gouv. et admin. de l'Empire (Schiller : « Nicht selten zeigen kleine Verstösse wie wenig sicher die Verfasser ihres Stoffes waren ») — W. MÜLLER, Die Theseusmetopen vom Theseion zu Athen in ihrem Verhältn. zur Vasenmalerei (Gurlitt : traité avec justesse et méthode). — EHLINGER, Griech. Schulgramm.

— N° 47, 24 nov. 1888 : ANHUT, In Dionysium Periegetam quaest. crit. (Schneider : très recommandable). — WEIL. L'auteur du premier discours contre Aristogiton est-il bien informé des institutions d'Athènes? (Thalheim : ne regarde pas les attaques de Lipsius comme réfutées). — Th. REINACH, L'inscription de Lygdamis (Meister : importantes contributions). — Avianus, the fables, p. p. ELLIS (Heidenhain : édition qui répond peu à la renommée du savant). — HARNECKER, Adnot. ad Ciceronis de orat. libr. II. (Ströbel : très détaillé et instructif). — BUSSON, Lykurgos u. die grosse Rhetra (Kirchner : digne d'être examiné avec attention). — Paul GUIRAUD, Les assemblées provinc. dans l'empire romain (H. Schiller : excellent, cp. *Revue crit.* n° 21). — Andrew LANG, Ritual and religion (Fritzsche : abondant, clair, intéressant).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 23, 1er nov. 1888 : LINDNER, Die Veme. (Luschin von Ebengreuth : travail très instructif.) — Jahresber. der Geschichtswiss. VI. (von Below : c'est Jastrow qui rend compte des public. sur l'hist. de la constitution et de l'économie politique; mais il est incomplet, et ses jugements sont contestables; en revanche, il cite consciencieusement ses propres productions.) — BOURGEOIS, Neufchatel et la politique prussienne en Franche-Comté. (Heigel : « L'auteur n'a pas procédé objectivement et impartialement »; cp. *Revue crit.* 1887, n° 47).

Journal of the Gypsy Lore Society, vol. I, n° 2, octobre 1888 : R. von SOWA, The dialects of the Gypsies of Brazil. — GRIERSON, Doms, Jâts, and the origin of the Gypsies. — W. WEBSTER, The Cascarrots of Ciboure. — KOPERNICKI a. GROOME, Two Gypsy folk-tales. — CROFTON, Orthography a. accent. — GRIERSON, The genitive in Gypsy. — Original popular melodies of the Transylvanian Text-Gypsies. — GROOME, Anglo-Romany gleanings. — Reviews (Leland, Mac-Ritchie, Davidson). Notes and queries.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Vingt-deuxième année 17 décembre 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 861, 1 décembre 1888 : Matthew ARNOLD, Essays in criticism (Simcox). — The Scotch principals : Mrs OLIPHANT, Memoir of Principal Tulloch. KNIGHT, Principal Shairp and his friends, (W. Wallace). — Isaac TAYLOR, Leaves from an Egyptian note-book. (Am. B. Edwards). — Mrs BARNETT, Practicable Socialism. — On Celtic latinity a. the Tripartite Life (W. Stokes). — The cliff of the dead (Cook). — The vowel quantity in Old-English « rod » and « hol » (Mayhew). — Hoil and κοῖλος (Bradley). — The legend of the oldest animals (Kuno Meyer et Coelho). — Chizzel = bran in Lincolnshire (Peacock). — Th. MOMMSEN, Röm, Staatsrecht, dritter Band, II. (Fr. T. Richards : on connaît les mérites de l'ouvrage, « its fulness and its originality »). — Oriental studies in Italy. — Etruscan numerals, Eslemzaθrumis, Tezan a. θunχulθl (Rob. Broun).

The Athenaeum, n° 3,188, 1 décembre 1888 : G. SMITH, Stephen Hislop, pioneer missionary a. naturalist in Central India 1844-1863. — BEAUCLERCK, Rural Italy, an account of the present agricultural condition of the Kingdom. — LYNN LINTON, Through the Long Night, 3 vols. — KING a. COOKSON, The principles of sound a. inflexion, as illustrated in the Greek a Latin languages (comble une lacune dans la littérature philologique anglaise, soigné d'ailleurs et clair ; expose l'état actuel de la science). — Ernst II, Herzog von Sachsen Coburg-Gotha, Aus meinem Leben und aus meiner Zeit, II. — Carlyle as an historian (O. Browning u. Peacock). — The author. transl. of the Bible with the marginal notes of the Genevan version 1715 (Pocock). — The town wall a. gates of Dover (Kerslake). — BALL, a short account of the history of mathematics. — LEWIS, The holy places of Jerusalem (l'ouvrage le plus important sur le sujet depuis celui de Fergusson, 1878).

Literarisches Centralblatt, n° 49, 1er déc. 1888 : Deutsch protestant. Kämpfe in den baltischen Provinzen Russlands. — Du PREL, Die Mystik der alten Griechen. Tempelschlaf, Orakel, Mysterien, Dämon des Sokrates (Pas de critique des sources ; croit toutes les anecdotes de Plutarque ; écrit avec esprit et habileté ; grande lecture ; à recommander aux amateurs de problèmes mystiques). — Von GIZYCKI, Kant u. Schopenhauer. — TIELE. Babyl. assyr. Geschichte, II, von der Thronbesteig. Sinacherib's bis zur Eroberung Babels durch Cyrus (Très utile ; jugement calme, critique réfléchie). — DANIELSON, Die nordische Frage 1746-1751 (réussit à bien faire connaître la politique russe, danoise et anglaise). — Von ASBOTH, Bosnien und die Herzegowina. — Euripide, Phéniciennes, p. p. BERNARDAKES (en grec ; paraît dans la collection Zographos ; bon travail). — HOSIUS, Apparatus criticus ad Juvenalem (recherches soignées). — BLASE, Geschichte des Irrealis im Lateinischen, zugleich ein Beitrag zur Kenntniss des afrikan. Lateins (en somme instructif). — Cricii carmina p. p. MORAWSKI (IIIe vol. du Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae latinorum, consacré à l'un des humanistes les plus remarquables de Pologne, André Cricius, évêque de Plocka, 1482-1537). — FICKELSCHERER, das Kriegswesen der Alten ; SEEMANN, Die gottesdienstlichen Gebräuche der Griechen und Römer (deux études destinées au grand public et sans valeur originale). — HEYDEMANN, Pariser Antiken (cp. *Revue crit.* n° 27). — SEMPER, Wandgemälde u. Maler des Brixner Kreuzganges. — CHARLES, Zeitgen. Tondichter, Studien u. Skizzen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 48, 1er décembre 1888 : Minucii Felicis Octavius p. p. BAEHRENS (Wendland : l'éditeur, mort récemment, a été plus heureux sur d'autres domaines). — WILHELM, De Minucii Octa-

vio et Tertulliani Apologetico (Wendland : ne dit pas le dernier mot sur la question). — Const. Ritter, Untersuch. über Plato. — Der Rigveda oder die heiligen Hymnen der Brâhmanen, zum ersten Male ins Deutsche übersetzt mit Commentar u. Einleitung von Alfred Ludwig (Hillebrandt : VIe et dernier vol. de l'ouvrage qu'on accueillera avec reconnaissance). — Festschrift zur Begrüssung der vom 28 sept. bis 1 oct. 1887 in Zürich tag. Versamml. deutscher Philologen u. Schulmänner (Bruns). — Gasquy, De Fulgentio Virgilii interprete (Keil : cp. *Revue crit.*, n° 70). — Borchardt, Die sprichwörtl. Redensarten im deutschen Volksmund nach Sinn u. Ursprung erleutert (Dunger : ne connaît pas le travail de Schrader « Der Bilderschmuck der deutschen Sprache », trop diffus d'ailleurs, mais a le jugement sain). — Leser, Fehler u. Lücken in der Li Sermon Saint Bernart benannten Predigtsammlung (W. Meyer : travail très exact). — Kaerst, Forsch. zur Gesch. Alexanders des Grossen ; Lezius, De Alexandri Magni expeditione indica quaestiones (Niese : le livre de Kaerst renferme des remarques justes ; celui de Lezius est vraiment important.) — Kelleter, Die Landfriedensbünde zwischen Maas und Rhein im XIV Jahrhundert (Quidde : travail très estimable). — Gothen, Die Culturentwickl. Süditaliens in Einzeldarstellungen (L. Geiger : très bon ; études profondes, goût et finesse d'exposition). — Leo Bloch, Die zuschauenden Götter in den rotfigurigen Vasengemälden des malerischen Stiles (Wernicke : fait avec soin).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 48, 1er déc. 1888 : Zu Soph. Or. 1524-1530 (Holub). — Programme : Fedde, Der Fünfkampf der Hellenen ; Steinwender, Die röm. Bürgerschaft in ihrem Verh. zum Heere ; Solbisky, Die Schlacht bei Cannae ; Asbach, das Volkstribunat des jüng. M. Livius Drusus ; Pfannschmidt, Zur Gesch. des Pompeian. Bürgerkrieges ; Abraham, Tiberius u. Sejan, Schneider, Portus Itius. — Eutyphron, p. p. Constantinides ; Criton, p. p. Cron, p. p. Schanz. (Apelt : fait un très grand éloge des éditions de Schanz). — Ohle, Beitr. zur Kirchengesch. I. Die pseudophilon. Essäer u. die Therapeuten (Wendland). — Horace, the odes, carmen secul. a. epodes, p. p. Wickham (Schütz : laisse une impression favorable). — Nageotte, précis d'hist. de la litt. grecque (Peters ; trop de détails pour le jeune public auquel le livre est destiné). — Du Prel, Die Mystik der alten Griechen, Tempelschlaf, Orakel, Mysterien, Dämon des Sokrates (Büchsenschütz : tentative intéressante de résoudre ou d'éclaircir certaines énigmes psychologiques de l'antiquité). — Sauer, Die Anfänge der statuar. Gruppe, ein Beitrag zur Gesch. der griech. Plastik (Bie). — Th. Arndt, Latein. Uebungsbuch, I.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 24, 15 nov. 1888 : A. Riehl, Der philosophische Criticismus und seine Bedeutung für die positive Wissenschaft, II, 2. (Lipps.) — Gross, Wirtschaftsformen und Wirtschaftsprincipien (Lexis).

Theologische Literaturzeitung, n° 24, 1er déc. 1888 : Behrmann, Einführ. in die heilige Schrift Alten u. Neuen Testaments. (Holtzmann.) — Die Briefe des Neuen Testaments, im jetzigen Deutsch wiedergeg. (Holtzmann.) — Arnold, Die Neronische Christenverfolgung, eine krit. Untersuch. (Krüger : réussi.) — Kaufmann, Die Gesch. der deutschen Univ. I, Vorgesch. (Nitzch : travail distingué : étude vaste des sources, sagacité remarquable, extraordinaire « Combinationsgabe », exposé plein de vie.) — Baum, Magistrat u. Reform. in Strassburg bis 1529. (Très bon.) — Israel, M. V. Weigels Leben u. Schriften.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXI, 6e livr. : Delbœuf, De la nature des compléments à propos de la définition du complé-

ment direct. — *Comptes-rendus :* WAUTERS, Homère a-t-il existé? (P. Thomas : on regrette que l'auteur ait risqué cette petite excursion dans un domaine qui lui est étranger). — BRAEMER, Nationalität u. Sprache im Königreiche Belgien (Pirenne : des erreurs historiques, mais soin et méthode dans l'étude statistique). — DELBŒUF et ISERENTANT, Chrestomathie latine. — KEELHOFF, Notions de prosodie et de métrique latine (L. R. : bref, exact, recommandable). — LEMONNIER, PICARD, RODENBACH, VERHAEREN, Anthologie des prosateurs belges publiée avec l'appui du gouvernement belge (Bergmans : on n'a pas su établir de façon sérieuse la liste des littérateurs; les fragments ou extraits ont été découpés au hasard ou avec maladresse; les notices, écrites dans un style tourmenté et baroque, sont au fond absolument vides). — BRACHET et DUSSOUCHET, Nouveau cours de grammaire française (J. de Bastin : « Somme toute, la valeur de cette grammaire, et cette valeur est grande, consiste dans les notions historiques et philologiques. Quant aux règles de grammaire proprement dites, le cours ne vaut pas mieux que notre vieux Noël et Chapsal »). — Université de Gand, recueil de travaux publiés par la Faculté de phil. et lettres, I. P. THOMAS, Lucubrationes Manilianae (reprod. d'un art. de Fr. Plessis dans l'« Instruction publique »). — L. LANGE, Kleine Schriften aus dem Gebiet der class. Altertumswissenschaft (Wagener : 1er art.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Vingt-deuxième année 24 décembre 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy; n° 866, 8 déc. 1888 : Sir John STRACHEY, India (Hunter : ouvrage de grande valeur). — TURNER, Count Tolstoi as novelist and thinker (Morfill). — Bass MULLINGER, Universities (tiré de l'Encyclop. Brit.) et A history of the University of Cambridge (Rashdall). — The Chaucer art. in the Dict. of Nat. Biogr. (Furnivall). — The latin « Heptapla » (Mayor). — The cliff of the dead among the Teutons (Stevenson). — Marriage or near kin (Huth). — Road in middle English (Ramsay). — SETH, Hegelianism a. personality (Stewart). — Arsene Darmesteter (très longue et très élogieuse notice). — MARSTON, Our recent actors, 2 vols. (Wedmore).

The Athenaeum, n° 3189, 8 déc. 1888 : BESAND, The Eulogy of Richard Jefferies. — Two centuries of Irish history, 1691-1870, p. p. BRYCE. — INGRAM, Two chapters of Irish history, I, the Irish parliament of James II ; II. The alleged violation of the treaty of Limerick. — JAMES, The Unknown Horn of Africa, an explor. from Berbera to the Leopard River. — HANNAY, Life of Smollett (résumé utile et très agréable à lire). — DRUMMOND, Philo Judaeus or the Jewish-Alexandrian philosophy in its development a. completion. — The Genevan version of the Bible. — Carlyle as an historian. — Notes from Oxford. — Excavations near Thespiae (Mary C. Dawes). — Letters of Felix Mendelssohn to Ignaz a. Charlotte Moscheles, translated.

Literarisches Centralblatt, n° 50, 8 déc. 1888 : CARRIÈRE, Christus u. die Wissenschaft der Gegenwart. — STECK, Der Galaterbrief. — LEKSYCKI, die æltesten grosspolnischen Groodbücher, I. Posen, 1386-1399 (public. importante). — Die Chronik der Stadtschreiber von Posen, p. p. WARSCHAUER. — BOKEMEYER, Die Molukken. — CECCHI, Fünf Jahre in ostafrika. — Die Kämpfe und Streitigkeiten zwischen den Banu Umajja und den Banu Hasim von Takijj ad-din al-Maktizijj, hrsg. v. G. Vos. — BRAITEMAIER, Gesch. der poet. Theorie u. Kritik von den Discursen der Maler bis auf Lessing. I (consciencieux et très fouillé). — MUNCKER, Klopstock (travail très solide et très complet, tout en étant destiné au grand public ; cp. un prochain art. de la *Revue)*.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 49, 8 déc. 1888 : Kurzgef. Comm. VI. Die Psalmen u. Sprüche Salomos, ausgel. von SCHULZ u. STRACK. Novvack.) — MATTHIS, die Leiden der Evangel, in der Grafschaft Saarwerden. (Cp. *Revue crit.*, n° 45.) — RICKERT, Zur Lehre von der Definition. — LEY, Leitfaden der hebr. Poesie. (Guthe.) — AMSEL, De vi atque indole rhythmorum quid veteres judicaverint. (Spiro : pas de méthode.) — O. GÜNTHER, Quaest. Ammianeae criticae. (Gertz : méthode critique bonne et saine.) — KERN, Die deutsche Satzlehre, (Ries : 2e édit. d'un petit livre solide et instructif.) — SARRAZIN, Das moderne Drama der Franzosen. (Waetzoldt : rien de nouveau, ni de remarquable.) — BUCHHOLZ, Ekkehatd von Aura. (Meyer von Knonau : intéressant et utile.) — A. PFISTER. König Friedrich von Würtemberg u. seine Zeit. (Lorenz : travail très honorable.) — HOERNES, Dinarische Wanderungen. — Der Anonimo Morelliano. (Marcanton Michiels Notizia d'Opere del disegno.) I, Text u. Uebersetz. von Th. FRIMMEL. (Dehio).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent,